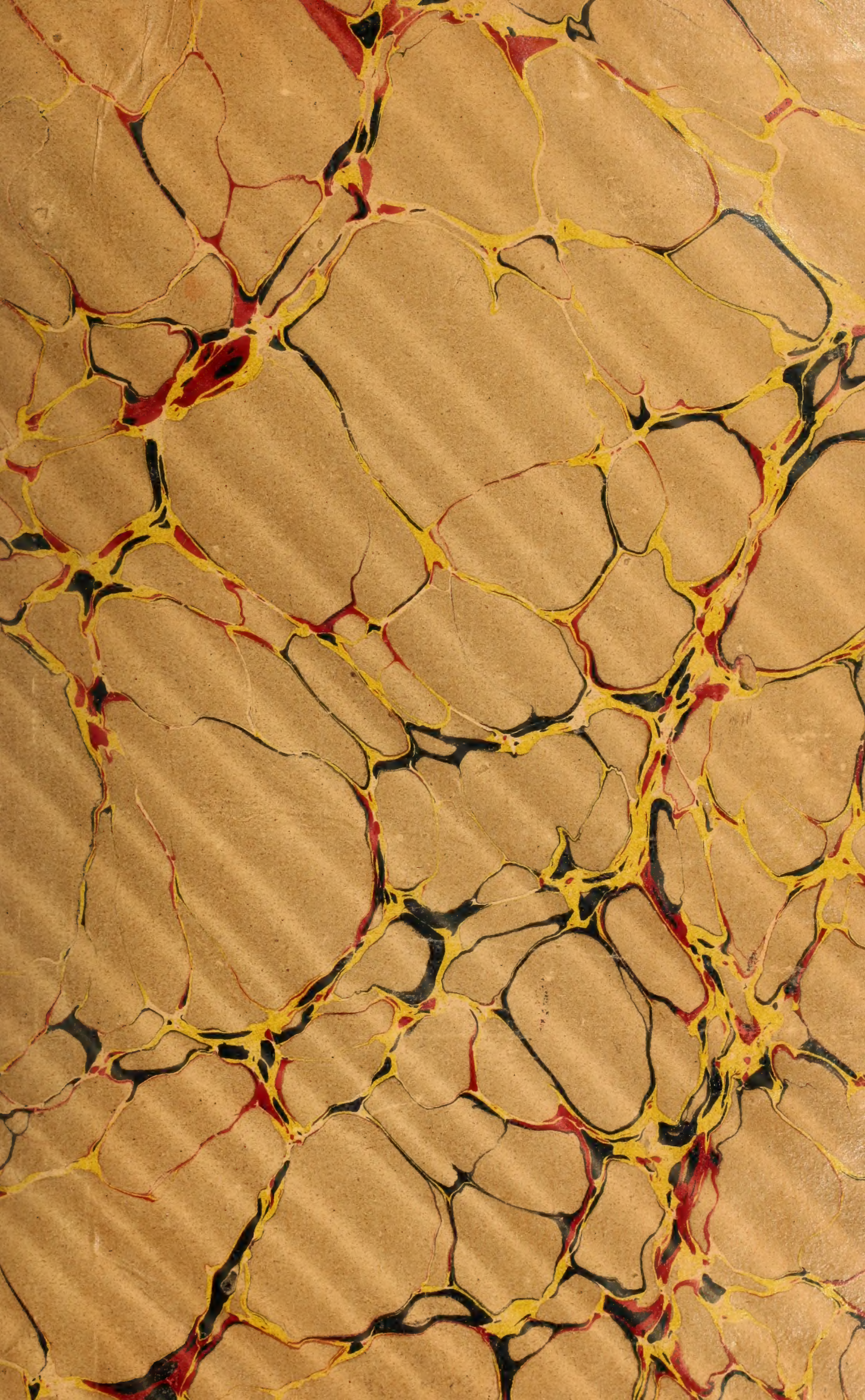




Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
University of Toronto



P
1C
5

COLLECTION
INTÉGRALE ET UNIVERSELLE
DES
ORATEURS SACRÉS

DU PREMIER ORDRE

SAVOIR : BOURDALOUE, BOSSUET *, FÉNELON *, MASSILLON * ;

COLLECTION ÉGALEMENT INTÉGRALE ET UNIVERSELLE

DES ORATEURS SACRÉS DU SECOND ORDRE .

SAVOIR : DE LINGENDES, LEJEUNE, JOLY, DE LA COLOMBIÈRE, CHEMINAIS, GIROUST, D'ARGENTRÉ, D'ORLÉANS, MASCARON, BOILEAU *, ANSELME *, FLÉCHIER *, RICHARD (L'AVOCAT), LAROCHE, HUBERT, MABOUL, HONORÉ GAILLARD, LES DEUX TERRASSON, DE LA RUE, DE NESMOND *, MATTH. PONCET DE LA RIVIÈRE, DU JARRY, DE LA BOISSIÈRE, DE LA PARISIÈRE, J.-B. MOLINIER, SOANEN, BRETONNEAU, PALLU, DUFAY, MONGIN *, BALLET, SÉGAUD, SURIAN *, SENSARIC, CICÉRI *, SÉGUY *, PÉRUSSEAU, TRUBLET *, PERRIN, DE LA TOUR DU PIN, LAFITAU, D'ALÈGRE, CLÉMENT, CLAUDE DE NEUVILLE, DOM VINCENT, DE LA BERTHONIE, GRIFFET, COUTURIER, LE CHAPELAIN, POULLE, CAMBACÉRÈS, ÉLIZÉE, GÉRY, BEURRIER, DE BOISMONT *, MAROLLES, MAURY

ENFIN COLLECTION INTÉGRALE, OU CHOISIE,

DE LA PLUPART DES ORATEURS SACRÉS DU TROISIÈME ORDRE ,

SAVOIR : CAMUS, COTON CAUSSIN, GODEAU, E. MOLINIER, CASTILLON, DE BOURZEIS *, BIROAT, TEXIER, NICOLAS DE DIJON, SENAULT, FRANÇOIS DE TOULOUSE, TREUVÉ, G. DE SAINT-MARTIN, BRETTEVILLE, HOUDRY, DE FROMENTIÈRES, DE LA CHAMBRE *, MAIMBOURG, SIMON DE LA VIERGE, LE BOUX, MASSON, AUGUSTIN DE NARBONNE, LA PESSE, CHAUCHEMER, DE LA VOLPILIÈRE, BERTAL *, DAMASCÈNE, SÉRAPHIN, QUIQUERAN DE BEAUJEU, DE LA CHÉTARDIE, CHAMPIGNY, LORiot, JÉRÔME DE PARIS (GEOFFRIN), RENAUD, BÉGAULT, BOURRÉE, HERMANT, MICHEL PONCET DE LA RIVIÈRE, CHARAUD, DANIEL DE PARIS, INGOUT, POISSON, PACAUD, PRÉVOT, DE LATOUR, DE TRACY, PRADAL, DU TREUL, ASSELIN, COLLET, JARD, CH. DE NEUVILLE, PAPILLON, GIRARDOT, RICHARD (L'ABBÉ), GEOFFROY, BAUDRAND, DE L'ÉCLUSE DES LOGES, FOSARD, TALBERT, BARUTEL, TORNÉ, FAUCHET, FELLER, ROQUELAURE *, VILLEDIEU, AS-ELINE,

(LES ORATEURS MARQUÉS D'UNE * ÉTAIENT MEMBRES DE L'ACADÉMIE,)

ET BEAUCOUP D'AUTRES ORATEURS, TANT ANCIENS QUE CONTEMPORAINS, DU SECOND COMME DU TROISIÈME ORDRE, DONT LES NOMS NE POURRONT ÊTRE FIXÉS QUE POSTÉRIEUREMENT ;

PUBLIÉE, SELON L'ORDRE CHRONOLOGIQUE,

AFIN DE PRÉSENTER, COMME SOUS UN COUP D'OEIL, L'HISTOIRE DE LA PRÉDICATION EN FRANCE, PENDANT TROIS SIÈCLES, AVEC SES COMMENCEMENTS, SES PROGRÈS, SON APOGÉE, SA DÉCADENCE ET SA RENAISSANCE ;

PAR M. L'ABBE MIGNE ,
ÉDITEUR DE LA BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DU CLERGÉ,

OU DES COURS COMPLETS SUR CHAQUE BRANCHE DE LA SCIENCE RELIGIEUSE.

60 VOL. IN-4°. PRIX : 5 FR. LE VOL. POUR LE SOUSCRIPTEUR A LA COLLECTION ENTIÈRE ;
6 FR. POUR LE SOUSCRIPTEUR A TEL OU TEL ORATEUR EN PARTICULIER.

TOME TRENTE-HUITIÈME,

CONTENANT LES DISCOURS CHOISIS DE BERTAL, LES SERMONS ET PANÉGYRIQUES CHOISIS DE CHAMPIGNY, LES SERMONS, ESSAIS DE SERMONS, DOMINICALES, MYSTÈRES, CHOISIS, DE DUJARRY, LES ŒUVRES CHOISIES DE CHARAUD.

S'IMPRIME ET SE VEND CHEZ J.-P. MIGNE, ÉDITEUR,
AUX ATELIERS CATHOLIQUES, RUE D'AMBOISE, AU PETIT-MONTROUGE,
BARRIÈRE D'ENFER DE PARIS.

1854.



SOMMAIRE

DES MATIÈRES RENFERMÉES DANS LE TRENTE-HUITIÈME VOLUME.

LE P. BERTAL.

Notice sur le P. Bertal.	: Col.	9
Discours choisis sur plusieurs matières importantes. . .		11

LE P. CHAMPIGNY.

Notice sur le P. Champigny.	431
Sermons et panégyriques choisis.	433

DUJARRY.

Notice sur Dujarry.	687
Sermons et essais de sermons choisis.	689
Essais de sermons pour les dominicales et les mystères. .	793
Sermons sur les mystères de Notre-Seigneur et de Notre-Dame.	995

CHARAUD.

Notice sur Charaud.	1333
OEuvres choisies de Charaud.	1333
Sermons.	1333
Panégyriques.	1509
Oraisons funèbres.	1527

BX

1756

A2 M5

1844

NOTICE SUR LE P. BERTAL.

Bertal ou Bertail (Etienne), de la Compagnie de Jésus, se livra à la prédication dans la seconde moitié du ^{xviii}^e siècle. Aucune biographie ne donne de détails sur sa vie; la date de sa mort même nous est inconnue; nous connaîtrions à peine le temps où il a vécu s'il n'avait fait précéder son livre d'une épître au fameux Tyrso Gonzalez, général des Jésuites, mort en 1715, auteur de : *Fundamentum theologiæ moralis, id est tractatus theologicus de recto usu opinionum probabiliū*; 1689, in-4°.

Les recueils bibliographiques pour la plupart omettent complètement Bertal, ou se bornent à l'indication de ses *Discours choisis sur plusieurs matières importantes de la foi et des mœurs*; Lyon, Antoine et Horace Molin; 1687, in-4°. Nos lecteurs auront le droit de trouver étrange l'obscurité qui règne autour de la vie et des travaux de ce prédicateur véritablement exceptionnel, quand ils parcourront les quinze discours que nous choisissons entre vingt. Il nous eût été agréable de donner sur son compte des renseignements qui intéressent toujours à un écrivain dont on a l'œuvre sous les yeux; mais il nous a été impossible de rien trouver autre chose qu'un pressentiment de sa fin prochaine exprimé par cette phrase qui termine l'*Avertissement* que nous croyons nécessaire de reproduire en tête de cette édition : « J'ai cru pouvoir employer le temps plus utilement à d'autres études qui demandent encore bien du temps, et peut-être plus qu'il ne m'en reste. »

Mais il nous sera permis, sans doute, d'exprimer une appréciation sur sa manière, entièrement différente de celle de nos orateurs sacrés. Après avoir prononcé en chaire la parole chrétienne, il a jugé plus convenable, plus propre à l'édification un remaniement complet. Il retranche le texte même du sermon, persuadé que les gens du monde n'en auraient pas aimé la lecture sous la forme primitive; il vise à élaguer de son style ce qu'il semble considérer comme des branches parasites, savoir les mouvements oratoires en usage dans la chaire, les apostrophes *ad hominem* fréquem-

ment employées à cette époque. Il n'obéit cependant pas toujours rigoureusement aux modifications qu'il s'impose; aussi retrouve-t-on assez fréquemment l'air (pour nous servir d'une de ses expressions) dont il avait chargé sa pensée première. Blâmerons-nous le procédé du P. Bertal? ce n'est pas à nous à prononcer pour ou contre lui; disons toutefois que si le mouvement y a perdu, la méthode et la clarté y ont gagné. Il fait suivre chacun de ses discours d'exemples pris dans l'histoire; cette innovation peut être jugée avec indulgence ou sévérité, suivant les théories conditionnelles du beau que tout individu peut s'être faites. Ces hors-d'œuvre anecdotiques, supportables à la lecture, ne nous paraissent pas devoir être imités avec succès sous les voûtes d'un temple chrétien; les citations des saints Pères ou des auteurs profanes, dont l'emploi trop fréquent a été souvent l'objet de reproches sérieux, parce qu'elles tendent à embarrasser la marche d'un sermon sous prétexte de lui donner un solide appui, et qu'elles laissent l'impression d'une sorte de stérilité apparente chez les lecteurs superficiels; ces citations, disons-nous, suffisent ordinairement à satisfaire un auditoire recueilli. Mais étayer de longues histoires des paroles sorties du cœur, c'est mettre en doute l'intelligence de ses frères dans la foi; exposer les dogmes, les commenter avec sagesse, s'abreuver seulement aux inépuisables sources des livres saints, en tirer des conclusions qui frappent, convainquent et émeuvent, c'est la tâche de l'orateur. Bertal n'y a pas toujours pris garde: aussi conseillerons-nous le plus grand discernement à ceux qui voudraient puiser des inspirations dans le recueil de ses discours. Leur lecture est plus faite pour étonner que pour captiver le chrétien, mais l'érudition, un certain charme répandu dans les détails peuvent aisément faire passer sur des imperfections qui sont celles du temps, et dont les inconvénients ne seraient sensibles qu'autant qu'on voudrait les mettre en parallèle avec les produits d'un art oratoire plus moderne ou plus raffiné.

DISCOURS CHOISIS

SUR

PLUSIEURS MATIÈRES IMPORTANTES

DE LA FOI ET DES MŒURS,

TRAITÉES

PAR LE P. ÉTIENNE BERTAL,

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

AVERTISSEMENT.

Je ne doute point que l'on ne soit surpris du dessein que je me suis proposé, de donner au public un ouvrage, qui sera d'une assez longue étendue, sans garder nul ordre dans la disposition générale des discours. J'y pouvais laisser celui qu'ils ont eu assez longtemps d'Avents et de Carêmes. Mais ces ouvrages ne sont guère qu'entre les mains des personnes qui sont employées à annoncer la parole de Dieu, et j'ai cru que celui-ci serait d'une grande utilité, s'il paraissait sous un autre nom.

Une autre raison assez considérable est que, dans un siècle si instruit et si délicat, je ne veux faire paraître que ce que j'ai de plus choisi, et sur les matières les plus importantes pour le règlement des mœurs. Or, comme le nombre de ces discours n'est pas si juste qu'il ne soit trop grand pour un de ces desseins réglés et trop petit pour plusieurs, je n'ai pas voulu m'assujettir à un ordre qui m'eût obligé, ou à retrancher des choses utiles, ou peut-être à en ajouter de superflues.

Je trouve encore dans la forme de cet ouvrage un avantage assez grand. Il vient toujours dans l'esprit de nouvelles vues, de nouveaux desseins de discours souvent plus beaux que les précédents, que l'on peut toujours joindre à des ouvrages comme celui-ci; ce qui ne se peut en un autre qui serait mis en quelque ordre que ce soit, pour peu que cet ordre fût juste : comme on peut toujours ajouter à un métal qui est en masse, mais non pas quand il est déjà façonné.

Outre cela, j'ai fort goûté la pensée d'un homme très-intelligent, qui m'a conseillé

de mettre, à l'imitation de quelques auteurs de grande réputation, de mettre après chaque discours des exemples rares et édifiants, pour faire entrer plus sensiblement dans les esprits ce qui a été établi par le raisonnement, et tout ensemble pour les délasser agréablement et avec fruit. Et l'on voit assez que cela entre fort naturellement dans cet ouvrage, et qu'il ne serait pas supportable dans plusieurs autres.

J'avoue pourtant que j'ai un peu balancé sur mon dessein, par la raison que le style de la chaire est plus vif, et plus animé, et que l'on parle tout autrement et avec une éloquence plus plausible à un auditeur qu'à un lecteur. On ménage moins le premier, parce que, dans le grand nombre des personnes qui nous entendent, on peut supposer qu'il y en a dont les mœurs sont déréglées et sur lesquelles tombe ce que l'on dit de plus véhément; à quoi les autres ne prenant aucune part, elles n'ont pas lieu de s'en rebuter. Mais comme l'on ne parle à la fois qu'à un seul lecteur, il faut garder plus de mesures avec lui : on le doit traiter d'une manière plus humaine, l'éloquence à son égard doit être, si je l'ose dire, plus honnête et plus civile.

J'ai cru néanmoins que cette considération ne me devait pas arrêter, après avoir consulté les ouvrages de divers auteurs très-éloquents, entre autres ceux du grand Louis de Grenade, qui n'a pas usé de ces précautions scrupuleuses et dont l'éloquence n'est pas moins judicieuse qu'admirable. Suivant donc ces grands exemples, j'ai laissé en plusieurs endroits de mes discours, l'air

dont je les avais écrits pour la chaire, et particulièrement un air de communication avec le lecteur avec lequel j'avais parlé autrefois à l'auditeur. Je sais que plusieurs écrivains n'en usent pas de la sorte; mais je sais aussi, et j'en ai appris de la bouche d'un orateur qui, au jugement de plusieurs excellents esprits, n'a été inférieur en cette science à pas un de notre siècle; j'ai appris, dis-je, que plusieurs ont une éloquence trop retenue et trop timide. Ils appréhendent si fort d'aller contre le bon sens, qu'ils étouffent le plus beau feu de l'éloquence. Je n'ai garde de dire qu'il faille jamais aller contre les règles du bon sens: mais il ne faut pas aussi que l'exactitude du jugement ralentisse la vivacité d'une belle imagination et d'un génie brillant et heureux, tous les deux pouvant agir conjointement et produire des pièces également solides et éloquentes. Il est vrai qu'il faut un discernement bien exquis pour accommoder l'un avec l'autre.

Je suis cependant fort éloigné de me vouloir attribuer un talent aussi beau et aussi rare que celui d'écrire éloquentement. Ce que je puis dire seulement avec vérité, c'est que, depuis les premiers commencements de mes études, je n'ai rien goûté davantage que les ouvrages écrits de cet air, autant pour le moins par l'admiration de ce caractère, que pour en prendre quelque teinture. Car l'éloquence a cela, qu'elle se fait sentir si agréablement que les discours qui en ont l'es-

prit et les véritables ornements, si on les écoute, quelque longs qu'ils soient, semblent trop courts; et si on les lit, on ne les quitte jamais qu'avec regret, parce qu'on les lit toujours avec plaisir. Nous voyons encore aujourd'hui des discours fort défectueux et presque barbares, qui nous attachent plus que de certains qui sont très-polis: au lieu qu'il y en a qui sont composés avec beaucoup de justesse et qui ne laissent pas d'endormir aussi bien le lecteur que l'auditeur.

Les savants trouveront mauvais que je ne mette pas toujours à la marge l'endroit des auteurs dont je cite les passages. Quoique ce soit un défaut assez volontaire, on le trouvera peut-être en quelque façon excusable, parce que, n'ayant fait cet ouvrage que pour être ouï et non pas pour être lu, à quoi je n'aurais jamais pensé, si l'on ne m'y avait presque obligé en rigueur; je ne me mettais pas trop en peine de ces citations si particulières, qui n'étaient pas nécessaires pour la fin que je m'étais proposée. Ce n'est pas que je n'aie puisé les choses dans leurs sources, et que même la plupart du temps je n'en aie marqué les endroits: mais il y aurait tant à faire, à démêler les passages d'un grand embarras de remarques, que j'ai cru pouvoir employer le temps plus utilement à d'autres études qui demandent encore bien du temps, et peut-être plus qu'il ne m'en reste.

DISCOURS I^{er}.

DE LA CONSCIENCE.

Pour entendre ce que c'est que la conscience, et prendre la chose dans sa source, il est nécessaire de savoir que la loi éternelle est un acte de la volonté divine, un décret éternel, par lequel Dieu a ordonné ce que tous les êtres intellectuels doivent ou faire ou éviter. Or, comme la publication est essentielle à toute loi, celle-ci a été publiée, non pas seulement aux Israélites sur la montagne de Sinaï, comme celle de Moïse, ni seulement depuis seize cents et quelques années, comme celle de Jésus-Christ: Elle a été annoncée à tous les âges du monde, à toutes les nations de la terre, aussi bien à l'infidèle, qu'au peuple élu, aussi bien dans la profonde barbarie des climats les plus sauvages qu'aux nations les plus polies et les plus civilisées. C'est une loi universelle, jamais homme du monde ne l'a ignorée: elle est éternelle, elle ne finira jamais; elle est inaltérable; jamais le souverain législateur n'en a dispensé personne.

Et quand est-ce que cette loi est annoncée à chaque homme en particulier? c'est au moment que les âmes sont créées, et qu'elles entrent dans le corps; car en ce moment Dieu l'écrit dans le fond de notre cœur, en y imprimant, selon plusieurs théologiens, des espèces infuses, mais si vives et si profondes, qu'elles ne se peuvent jamais effacer. C'est ce qui s'appelle la loi naturelle, qui est un rayon émané de la loi éternelle.

C'est encore ce que le Docteur subtil appelle la syndérèse, et les principes généraux de la conscience. Or, ces lumières demeurent comme éclipsées et comme endormies l'espace de plusieurs années dans l'âme des petits enfants. Mais, à la première aurore de la raison, elles commencent à se développer des ténèbres de l'enfance. Et c'est alors que nous commençons à démêler le bien honnête d'avec le mal qui lui est contraire, et c'est en ce temps aussi que nous commençons à être capables de pécher, pouvant blesser les lois de la conscience, qui fait reluire ses premiers rayons dans nos âmes.

Mais pour rendre cette vérité plus sensible, il faut entendre saint Bernard. La conscience, dit-il, est la science du cœur, qui est donnée à nos âmes, pour en régler tous les mouvements. Qu'est-ce que la conscience? dit saint Dorothee, c'est un soleil intérieur qui éclaire tous les hommes qui viennent au monde. Selon un ancien fort sage (MÉNANDRE), qui n'a pas moins d'autorité qu'un chrétien en cette matière, où tout le monde est si savant, elle est le Dieu de l'homme, parce qu'elle lui commande avec autant d'autorité que Dieu même. La conscience, dit encore Hugues de Saint-Victor, est le miroir de nos âmes. Il ne se peut rien dire de mieux. En effet, comme le miroir nous montre fidèlement, ou toutes les perfections, ou tous les défauts de notre visage, de même la conscience représente à l'âme sans déguisement quelconque, ou toutes les

grâces dont le ciel l'a enrichie, ou tous les défauts dont les vices ont souillé sa pureté. Pour mieux comprendre cette pensée, voyez avec quel agrément une fille d'une beauté excellente se regarde dans le miroir. Si cent fois le jour elle passait devant son miroir, cent fois elle s'y regarderait avec plaisir : elle y est des heures entières avec des complaisances qui ne se peuvent exprimer. Au contraire, si elle est laide, si elle a les yeux chassieux, ou louches, si elle est hideusement gravée de vérole, elle ne s'y regarde jamais, qu'elle ne conçoive un regret extrême, de se voir si disgraciée de la nature. De même en est-il de la beauté et de la laideur de nos âmes à l'égard de la conscience, qui est un miroir qui donne des satisfactions inconcevables aux belles âmes ; mais, par une raison contraire, celles des impies ne s'y regardent qu'avec douleur, parce qu'elles s'y voient monstrueusement difformes.

Le prophète Zacharie nous représente la conscience en deux autres états bien différents, que je veux considérer plus particulièrement en toute cette matière. *Leva oculos tuos* (Zach., V), lui dit l'ange. Prophète, lève les yeux et contemple la figure mystérieuse, qui t'est montrée. Et que vit-il ? Un vase d'une grandeur fort considérable, dans lequel il y avait une femme assise, en sorte qu'elle avait la moitié du corps dedans, et l'autre moitié dehors. Mais bientôt, la misérable, par une main invisible, fut tout à fait enfoncée dedans, et bien enfermée par une masse de plomb, dont l'ouverture du vase fut bouchée. Voici ensuite deux autres femmes, mais d'une forme bien étrange, car elles avaient des ailes de milan. Elles prennent ce vase, chacune par une des anses, l'enlèvent en l'air et le portent dans la terre de Sennaar ? cela veut dire, dans la terre de confusion et d'oubli. Pour entrer dans le sens de ce mystère, il faut savoir que ce vase, selon la force du mot hébreu, signifie une mesure d'iniquité. La femme, qui y était enfermée, visiblement, et selon l'interprétation même de l'ange, est l'image d'une âme impie ; et les deux états où elle fut vue répondent fort justement aux deux états d'une conscience criminelle. Car la conscience quelquefois, et le plus souvent, n'est pas tellement enfoncée dans l'iniquité qu'elle n'ait, comme cette femme, au premier état où le prophète la représente, qu'elle n'ait les yeux et les mains libres, c'est-à-dire beaucoup de lumière dans l'entendement, et beaucoup de force dans la volonté, pour faire résistance au péché. D'autrefois elle est tellement abîmée dans les crimes, que presque toutes ses lumières sont éclipsées, et que sa force est languissante et abattue, en sorte qu'elle est comme opprimée par le poids des péchés, auxquels aussi elle ne fait plus d'opposition. Voilà deux états bien différents de la conscience. Premièrement, elle fait la guerre aux passions révoltées, contre lesquelles elle se défend, lorsqu'elle est encore dans toute sa force. En second lieu, elle laisse l'empire entier aux passions vic-

torieuses, auxquelles elle ne fait plus de résistance lorsqu'elle est opprimée par la tyrannie des vices. Ce sont deux effets que le péché produit successivement dans nos âmes ; il y excite une grande guerre, puis il y met une paix funeste ; il éveille la conscience, et après il l'assoupit : il la fait crier, puis il l'oblige à se taire. C'est donc de cette voix de la conscience, qui fait une cruelle guerre au pécheur, et de ce silence, qui le laisse dans une malheureuse paix, dont j'ai dessein de traiter.

Ne semble-t-il pas que les personnes, dont la vie est la plus douce dans l'état présent, ce sont celles qui ne refusent rien à leurs sens, qui permettent tout à leurs passions, et qui, vivant dans l'affluence d'une agréable prospérité, cherchent tout ce qui leur peut faire plaisir, sans distinction de ce que la conscience, ou leur permet, ou leur défend ? Il le semble à juger superficiellement de l'état des impies. Mais, croyons-les, puisqu'eux-mêmes l'avouent de bonne foi, que la conscience les rend misérables, par l'amertume qu'elle mêle dans leurs plaisirs : *Potum dedit nobis aquam fellis, peccavimus enim Domino.* (Jer., VIII.) Pendant que nos sens nagent dans la volupté, notre âme est noyée dans le fiel que le péché verse dans nos cœurs. Le Saint-Esprit nous déclare encore plus distinctement la grandeur de ces peines intérieures. *Dabit tibi Dominus cor pavidum, etc., et animam consumptam mœrore.* (Deuter., VIII.) Israël ; si tu t'éloignes de ton Dieu, ton cœur sera alarmé de crainte et consumé de douleur ; c'est-à-dire, de douleur, pour l'état présent, et de crainte pour l'état à venir. Car le déplorable état où l'horreur de ses péchés a réduit l'impie, le fait gémir de douleur, et les peines dont il est menacé à l'avenir lui donnent de continuelles alarmes qui le font sécher de crainte.

PREMIER POINT.

Pour les douleurs que la conscience fait sentir à une âme criminelle, elles sont si vives et si pénétrantes, que saint Augustin (*in psal. XLV*) assure que, parmi toutes les autres peines de la vie, il n'en est point qui égale celles-ci : *Inter omnes tribulationes animæ nulla est major tribulatio, quam conscientia delictorum.* Et la raison, ce me semble, en est convaincante. Ce n'est pas le corps, ce n'est que l'âme proprement qui est touchée du sentiment de la douleur. Car vous auriez beau percer un corps mort à coups d'épée, il ne sent rien, parce que l'âme en est absente. Et d'où vient que les douleurs du corps pénètrent l'âme si sensiblement ? C'est parce qu'elle l'aime beaucoup pour l'étroite liaison qu'elle a avec lui. *Nemo enim unquam carnem suam odio habuit.* (Ephes., V.) Or, l'âme, comme la raison le veut bien, a infiniment plus d'amour pour soi, qu'elle n'en a pour son corps ; car où en trouverez-vous une qui n'aimât mille fois mieux que son corps fût anéanti qu'elle-même ? Donc, puis-

que les plaies du corps la touchent si sensiblement, elles doit sentir les siennes bien plus vivement. Et quelles sont les plaies de l'âme ? il y en a de plusieurs sortes. Elle peut être blessée en son honneur, elle peut être blessée en sa liberté : mais la plus grande et la plus sensible de toutes ses plaies est celle de la conscience, parce que c'est aussi la plus dangereuse. Recueillez donc toutes les parties de ce raisonnement, et voyez s'il n'est pas en bonne forme. Toutes les douleurs, dont l'homme peut-être atteint, se réduisent aux douleurs du corps et à celles de l'âme ; celles du corps, quoiqu'elles soient souvent très-aiguës, n'égalent pas celles de l'âme. Et parmi les douleurs de l'âme, la plus vive et la plus sensible est celle que les blessures de la conscience lui causent, parce que c'est l'endroit le plus délicat et aussi le plus dangereux où l'homme puisse être blessé. Donc il est constant que, de toutes les douleurs qu'il peut sentir en cette vie, la plus grande est celle qui vient de la mauvaise conscience.

C'est une peine tout à fait insupportable, selon saint Bernard, et il l'explique excellemment en ces termes : *Fumant peccata nullo misericordiæ studio, nullis lacrymarum undis extincta, et fumus ille teterrimus, et intolerabilis*. Les péchés que l'on n'a pas encore expiés fument continuellement dans le cœur, et la fumée qu'ils élèvent vers la plus haute région de l'âme est horrible et intolérable. Comment les péchés fument dans le cœur ? de quelle fumée cela se doit-il entendre ? Est-ce peut-être que, comme un égoût d'eau croupissante, rempli de crapauds, de serpents et d'autres semblables animaux, étant remué, en même temps qu'il fait paraître cette vilaine vermine, fait aussi sentir une exhalaison puante et empestée ; de même la conscience corrompue depuis longtemps et souillée de mille crimes, étant remuée en diverses occasions, qui se présentent toutes les heures du jour, fait sentir à un pécheur désolé comme une odeur d'enfer exhalée des péchés et des ordures abominables de sa vie ? Ou bien serait-ce plutôt que, comme un vieux chancre rempli de vers, auquel on n'apporte nul remède, envoie une continuelle puanteur à la créature qui le cache dans son sein ; ainsi les péchés fument dans une conscience ulcérée ; et l'horrible fumée, qui sort de ce cœur infect, afflige inconsolablement l'âme criminelle ? Ou bien dirons-nous que, de même que la fumée est le signe d'un feu, ou éteint, ou que l'on vient d'allumer, ainsi le péché fume dans la conscience des impies, lorsque, la flamme de la volupté étant éteinte, elle laisse une triste fumée, un regret qui suit la faute de bien près, une douleur piquante de s'être livré à une passion si abominable ? Ou bien le péché fume dans la conscience ; c'est-à-dire que, de même que la fumée est aussi le signe d'un feu qu'on vient d'allumer, ainsi le péché commis tourmente l'âme criminelle par une affreuse fumée qu'il élève dans le cœur, par une triste pensée que son crime vient d'allumer le feu de l'enfer,

dont elle sera éternellement la proie.

Misérable créature qui as trahi ta pudeur par des actions qui te feraient mourir de honte, si elles étaient publiées ; femme infortunée, qui déshonores secrètement ton mariage par les désordres de ta vie licencieuse ; il y a longtemps que ces impudicités, que ces adultères fument dans ta conscience par les secrètes confusions qu'elle t'en fait toutes les heures du jour ; et parmi ces noires et tristes fumées, comment est-ce que tu peux avoir quelque moment agréable ? Insatiable harpie, qui as dévoré la pauvre veuve avec de petits orphelins, que tu as jetés dans la dernière misère, par tes fourbes, par tes trahisons, par tes violences : que ces péchés doivent fumer horriblement dans ton cœur, à la rencontre d'un innocent qui, sans y penser, jette des larmes à ta présence, comme un cadavre jette du sang à la présence de son meurtrier ; à la vue de cette mère désolée, qui gémit dans sa famille parmi de pauvres enfants, à qui elle ne peut pas donner du pain, parce que tu l'as ruinée en la traînant de tribunal en tribunal par les détours d'une chicane malicieuse : à la vue de cet or, de cet argent d'iniquité, d'où l'on exprimerait, s'il était pressé, les sueurs, les larmes, le sang d'une infinité de misérables. Quelle fumée dans la conscience d'un avare ! Et vivre content dans ce triste état, cela se peut-il sans être dans la dernière dureté d'un cœur réprouvé ?

Saint Thomas dit que le péché est un monstre : et c'est ce qui nous fournit une autre raison bien forte, pour montrer l'excès de la douleur d'une mauvaise conscience. Rien ne fait tant de plaisir à une mère qui a des enfants bien formés de corps, et bien faits d'esprits, que la vue de ces aimables enfants qui sont les idoles de son cœur. Mais si, par quelque disgrâce de nature, elle fait un monstre, si elle met au monde, comme il est arrivé si souvent, une créature qui ait, par exemple, ou une tête de chien, ou des cornes de bouc, ou quelqu'autre difformité monstrueuse, elle en est au désespoir. Elle dérobe ce monstre à la vue de tout le monde, elle-même ne le veut point voir, et toutes les fois qu'il se présente à ses yeux, elle en conçoit une douleur qui la perce jusqu'au fond de l'âme. Et donc si la vue des monstres du corps touche si sensiblement ceux qui les ont produits, la vue des monstres de l'esprit, quelle douleur ne causera-t-elle pas à ceux qui en sont les auteurs, puisque les monstres de l'esprit surpassent en autant de laideur ceux du corps, que l'âme surpasse le corps en beauté ! Aussi les impies cachent leurs péchés comme des monstres hideux. Ce sont des avortons des ténèbres : *Opera tenebrarum* (Rom., XIII), dit l'Écriture. Mais insensés, que pensez-vous faire, quand vous dérobez ces crimes à la connaissance d'autrui ? Le point essentiel, pour la douceur de vos plaisirs et le repos de votre vie, serait de vous les cacher à vous-mêmes. Il faudrait que votre raison ne sût pas ce que fait la passion, que votre esprit

ignorât les œuvres de votre corps, que la conscience ne sût pas ce que fait la concupiscence : autrement elle vous remettra continuellement vos crimes devant les yeux et vous fera endurer des supplices de damnés.

Salomon nous donne la plus forte idée qu'on saurait concevoir de ces peines, lorsqu'il parle des ténèbres où les misérables Egyptiens furent enveloppés. Ils voyaient au travers de ces ténèbres des monstres, des spectres qui, à toute heure, se montraient à eux et les faisaient mourir d'horreur. Voilà l'image d'une conscience criminelle. Car, quelles plus affreuses ténèbres que celles d'une âme où la grâce est éteinte, et quels plus horribles monstres que les péchés, étant une vérité certaine que, ni sur la terre, ni dans l'enfer, on ne saurait voir d'objet d'une difformité plus effroyable ? En effet, ce sont les péchés qui font toute la laideur horrible des damnés ; ce sont les péchés qui ont transformé les plus belles créatures du ciel en des monstres si épouvantables que, ces monstres ayant paru à quelques personnes, les uns en ont perdu l'esprit de frayeur, les autres ont protesté qu'ils aimeraient mieux souffrir le plus grand de tous les supplices que d'avoir encore de semblables apparitions. Or, les péchés, ces monstres si hideux de la raison, ne sont pas moins obstinés à tourmenter le pécheur par leurs fréquentes apparitions, que l'étaient les spectres qui assiégeaient dans les ténèbres les malheureux Egyptiens, qui, au sentiment général des Pères, sont la figure des pécheurs. Ce sont là des visions horribles, pour parler aux termes de l'Ecriture. *Visiones horribiles*. Ces péchés, comme des fantômes lugubres passent et repassent si souvent par l'esprit de l'impie, qu'ils le désolent. Et quel moyen d'éviter cette persécution ? il n'y en a point, dit saint Bernard (lib. V *De consideratione*) : *Non est aspectus neque in cælo, neque in terra, quem tenebrosa conscientia suffugere magis velit, minus possit*. Il n'est point d'objet, dont l'impie ait plus d'horreur, que de l'image de ses crimes. Mais que faire pour se délivrer de cette vue si affligeante ? Il ne saurait. Il n'est point de charogne si abominable qu'il ne vît avec moins d'horreur qu'il ne voit son cœur tout infect et tout corrompu. S'il avait le corps pourri de la plus vilaine lèpre, il ne se regarderait pas en cet état avec une douleur égale à celle dont il voit son âme dans le misérable état où les abominations de sa vie l'ont réduite. Aussi, que ne fait-il point pour enfoncer ses péchés dans le plus profond abîme de son cœur, afin de les oublier ? Il les couvre d'un voile épais et obscur. *Tenebroso oblivionis velamento*. (Sap. XVII.) Mais l'insensé ne voit pas que tous les efforts qu'il fait pour les effacer de sa mémoire ne servent que pour les y graver plus avant.

Quelquefois, dans la multitude confuse des péchés, il y en a un qui se démêle des autres pour se faire sentir plus vivement à la conscience. Ainsi Néron se levait dans les profondes ténèbres de la nuit, et cou-

rait par son palais en forcené, comme s'il eût été attaqué par quelque spectre invisible. Ce parricide fuyait, non pas sa mère, ainsi qu'il se le figurait, mais l'image de sa mère qu'il avait fait assassiner et que sa conscience lui avait empreinte dans l'esprit. Et il ne faut pas des crimes aussi extraordinaires que celui qui a rendu cet empereur dénaturé digne de l'exécration de tous les siècles, pour produire des effets semblables. Des misérables, opprimés par la violence de celui qui fait servir son autorité à son avarice, ne font-ils pas à l'égard du cruel qui les a ruinés ce que faisaient ces fâcheux objets dont Salomon parle au même endroit de la sagesse ? *Tristes personæ apparentes illis*. Ces misérables roulent comme de tristes personnages dans la conscience de leur impitoyable persécuteur, ainsi que sur une scène tragique, et cent fois le font soupirer dans ses superbes maisons, où tout rit, hormis son cœur qui gémit.

D'autres fois, et le plus souvent, la conscience se développe toute à l'impie et lui fait voir dans son cœur une fondrière prodigieuse d'iniquités. Elle lui représente en général toutes les pensées qui sont jamais entrées dans son esprit, toutes les paroles qui sont sorties de sa bouche, toutes les actions injustes, impies, infâmes, dont il a déshonoré la Majesté adorable. *Quid fecisti ?* (Gen., IV) ce sont les paroles que Dieu dit au misérable Caïn, et ce sont celles aussi que la conscience dit souvent au pécheur : qu'as-tu fait dans les premières années de la raison, dans lesquelles les premières passions l'ont incontinent débauché du service de ton Dieu et ont souillé ton innocence aussitôt que tu l'as pu perdre ? *Quid fecisti ?* Qu'as-tu fait dans les dissolutions d'une jeunesse licencieuse, où tu as été presque toujours révolté contre l'Etre souverain ? *Quid fecisti ?* Quel abus honteux as-tu fait des miséricordes de Dieu jusqu'à l'heure présente, que tu es encore l'objet de son abomination ? *Quid fecisti ?* Qu'as-tu fait dans les ténèbres, dans ces nuits maudites que tu as toutes passées dans le crime ? Quels scandales as-tu donnés ? Quels ressorts as-tu fait jouer pour triompher, de la pudeur d'une simple créature qui aurait passé toute sa vie dans l'innocence, si tu ne lui eusses fait faire un déplorable naufrage ? Ne rougis-tu point des passions d'ignominie qui règnent dans ton cœur profane ? Une âme d'une origine céleste traîner dans l'ordure un corps qui a été sanctifié dans le sang divin de l'Agneau ? Quel opprobre ! cette vue du temps passé remplit l'homme de confusion, dit le prophète : *Confundemini a fructibus vestris* (Jerem., XII) ; vous aurez honte de vous-mêmes, vos péchés vous feront rougir en secret, parce que vous les aurez toujours sur le cœur.

Ces confusions secrètes de la conscience causent de si sensibles douleurs, qu'au sentiment de saint Bernard, il y en a qui aimeraient mieux n'avoir jamais vu la lumière que d'avoir vécu dans leurs désordres

passés. *Mallem nunquam fuisse quam sic vixisse; pudet me, qui sic vixerim, et quod natus fuerim.* Misérable, fallait-il venir au monde, si je devais me plonger en tant de crimes? Ah! sans mentir, j'aimerais mieux n'y avoir jamais paru que de me voir abîmé dans un gouffre si profond d'iniquités.

Voilà des paroles qui marquent une douleur excessive. Mais, au lieu de recourir au vrai remède de cette douleur et d'en couper la racine, plusieurs, dit le même saint, prennent un parti bien opposé: *Quæ in seipsa requiem non invenit, foras cogitur evagari.* L'âme pécheresse voyant que tout est en désordre dans sa conscience, qu'elle ne saurait jeter un regard dans son intérieur sans frémir, la misérable se fuit elle-même; elle se jette dans les conversations et se répand dans les vaines récréations du monde. Elle ne peut demeurer seule, parce qu'elle ne se peut supporter. L'air de la solitude, qui est si doux aux belles âmes, fait son supplice. Elle ressemble aux femmes timides, qui n'oseraient demeurer seules, appréhendant l'apparition de quelque spectre. Mais à l'égard du pécheur, ce n'est point une terreur mal fondée: car comme ce ne serait pas sans grande raison que vous craindriez d'être dans un lieu véritablement infecté de spectres, c'est avec plus de sujet que l'impie craint d'entrer dans son cœur, de peur d'y voir les monstres les plus horribles qui soient ni sur la terre, ni dans l'enfer, c'est-à-dire ses péchés.

SECOND POINT.

Quoique la douleur que le pécheur souffre, à cause de l'état présent de son cœur, soit bien grande, elle n'égale pas néanmoins le cruel martyre qu'il endure par la crainte de l'état à venir. *Sonitus terroris semper in auribus illius.* (Job, XV.) L'impie est agité d'une continuelle frayeur, parce que sa conscience lui fait entendre une voix secrète qui le menace et le fait trembler. On ne saurait mieux ni plus fortement exprimer cette voix terrible que par les termes de Pharaon: *Tonitrua Dei.* Ce sont des tonnerres d'un Dieu furieusement irrité, et ce grand Dieu de justice tonnait dans la conscience, à quel point d'insensibilité faudrait-il être venu pour ne pas craindre? En effet, lorsque le ciel tout en feu fait briller du sein d'une nuée noire et épaisse des éclairs vifs et pénétrants et éclater d'épouvantables coups de tonnerre, on ne peut avoir l'esprit dans une assiette agréable, ni être exempt de crainte et de trouble. Ainsi le pécheur, n'ignorant pas que le Dieu du ciel est tout ardent contre lui d'une colère très-juste; qu'à toute heure il lance ses foudres sur les impies; qu'il les surprend lorsqu'ils y pensent le moins et les précipite dans un malheur irréparable; que, pour lui, il est dans une entière incertitude s'il ne sera point la première victime de la colère céleste; en cet état comment pourrait-il n'avoir pas le cœur toujours alarmé d'une terrible frayeur? *Circumpectans*

undique gladium (Ibid.), dit encore Job. Quelque part qu'il tourne les yeux, il voit reluire le glaive de la justice divine, il voit que ce glaive est toujours tiré, toujours en l'air et haussé sur les têtes des pécheurs; qu'il ne cesse de faire tous les moments des coups bien étranges sur le nombre prodigieux des misérables qui pleuvent dans les gouffres éternels. Et donc, voyant ce glaive terrible toujours rougi, toujours distillant de sang, dans les mains de son ennemi qu'il a si cruellement outragé et qui l'environne et le tient serré de toute part, qui crie, qui menace, qui ne cesse de frapper, en un état si douteux où il y a tant à craindre, comment ce pécheur, qui sent sa conscience si blessée, ne serait-il pas glacé de crainte?

Bien assurément il l'est, dit saint Chrysostome, pour peu qu'il lui reste de lumière: *Suo ipsius judicio damnatus pavet, qui talis est, omnia, umbram, parietes, lapides ipsos vocem mittentes.* L'impie a l'âme comblée de frayeur; lui-même prononce le jugement de sa condamnation. Quand Dieu, pour mettre fin à mes crimes, finirait ma vie par quelque accident tragique, je le mérite, et plus que cela, et mieux que plusieurs, sur qui ce malheur éclatera avant que le jour passe. Il n'y a plus que la miséricorde divine qui me soutienne, et une miséricorde lassée depuis fort longtemps et qui peut-être, au premier jour, me va livrer entre les mains de la justice. Qui le sait, si, pour venger mes ingratitudes, il n'y a point quelque ressort caché dans la nature, tout prêt à faire le coup qui m'abîmera? Le pécheur en cet état, dit saint Chrysostome, craint tout, jusqu'à son ombre, tant il est quelquefois troublé. Il craint jusque dans le lieu de sa plus grande sûreté et que les murailles de son logis ne fondent et ne l'ensevelissent dans leurs ruines.

Et comment ne craindrait-il pas? dit saint Bernard (*De interiori domo*, c. 31): *Ubi-cunque vado, conscientia mea me non deserit, sed præsens assistit, et quidquid faciam scribit.* Quelque part que j'aille, ma conscience me suit partout; quoi que je fasse, quoi que je dise, elle est témoin de tout: ce qui est le plus profondément enseveli dans mon cœur, elle le voit tout; et ce qui me fait trembler, c'est qu'elle écrit tout dans son livre qu'elle ouvrira devant le grand juge. *Ipsæ voluptates eorum trepidæ sunt, et vanis terroribus inquietæ.* (SENEC., *De brevitate vitæ*, c. 16.) Les méchants tremblent au plus fort de leurs voluptés qui leur remplissent l'esprit d'inquiétudes et de terreur; et quand leur cœur est plongé dans les plus agréables délices, cette pensée triste se jette au travers de leurs plaisirs; ces plaisirs coûteront cher, le supplice suivra de bien près; on te fera tout payer, car on te tient bon compte de tout. C'est ce que disait un païen, et voici ce qu'un autre païen ressentait. C'était un seigneur romain dont parle Philon. Je vois bien, disait ce Romain, qu'après ma mort il faudra

que je sois puni de mes crimes ; mais je commence bien déjà d'en porter la peine, puisqu'il n'est point d'heure en laquelle ma conscience ne me fasse souffrir une mort cruelle. *Quæ pæna gravior, quam interioris vulnus conscientiæ ? Nonne hoc magis fugiendum quam mors ?* (AMBR., I *De officiis*.) Les plus grands supplices de notre vie sont les peines que la conscience fait souffrir à ceux qui se sont éloignés de Dieu, et la mort est moins à craindre que la vie d'un pécheur qui est toujours dans ces alarmes intérieures.

Il le faut bien, puisque plusieurs, ne pouvant plus endurer ce cruel martyre de leur cœur, se sont portés à des résolutions tragiques contre eux-mêmes. Quelques-uns ont mieux aimé finir leur vie par la corde, ou en se précipitant dans l'eau, que d'être gênés plus longtemps par leur conscience. Témoin cette misérable fille d'une naissance très-illustre, dont parle un Grec fort ancien, laquelle, ayant malheureusement oublié ce qu'elle devait à sa pudeur, se pendit à une poutre de sa chambre, pour ne pas souffrir davantage la confusion que lui donnait la triste image de son crime.

D'autres se sont attaqués, non pas à leur corps, qui est le sujet des plus chères délices des impies, mais à leur âme, qui ne leur plaît guère, par le seul privilège de son excellente noblesse. Ils ont employé toute la force de sa raison pour se mettre bien dans l'esprit qu'elle ne survit point à la ruine de son corps, non plus que celle des brutes, afin d'émousser les pointes de leur conscience par cette pernicieuse illusion, qu'il n'y a pas lieu de craindre pour l'autre vie, quoi que l'on fasse en celle-ci. Tel fut autrefois un poète libertin (LUCRET., l. III), qui répandit cette doctrine scandaleuse dans Rome.

*Et metus ille foras præceps Acherontis agendus,
Funditus humanam vitam qui turbat, et imo
Omnia suffundens mortis nigrore, nec ullam
Esse voluptatem puram liquidamque relinquit.*

Si nous voulons, disait-il, avoir de véritables plaisirs, et non pas des plaisirs troublés, et non pas des plaisirs mêlés de mille douleurs, renvoyons bien loin de notre esprit les peines de l'autre vie, mettons-les au rang des visions chimériques. Et le grand moyen qu'il en donnait est de se persuader que nos âmes sont mortelles. En cela il était du tout impie, mais fort raisonnable en ce qui suit. Car, disait-il, si nous croyons qu'après cette vie il en vient une autre qui n'a point de fin, où nous serons jugés et punis des dérèglements de celle-ci, renonçons à nos plaisirs : ce ne sont plus des plaisirs, ce sont de véritables supplices, toute leur douceur dégénérant en amertume. Car croire que l'on est toujours sous les yeux d'un premier être, dont les regards nous suivent partout, et qui observe nos actions pour en exiger un compte exact et rigoureux et goûter des voluptés mêlées de ces craintes et de ces inquiétudes, un fou

le pourra bien faire, mais jamais un homme raisonnable ne le fera.

Quelques autres se sont portés à des extrémités tout à fait étranges. Car, voyant que les douleurs les plus fortes de la conscience viennent du côté de Dieu, ils s'en sont pris à lui. Les uns lui ont ôté la providence, comme les épicuriens qui disaient : que Dieu n'entre point dans la conduite des choses qui se font parmi les hommes, parce que cela altérerait son repos ; qu'il rejette tous ces soins indignes de lui, et qu'il laisse vivre chacun selon son génie, sans faire de peine à personne sur ce point. D'autres ont attaqué sa justice, comme ceux dont parle saint Augustin (XII *De civit. Dei*, c. 18) : *Æternitatem pœnarum inferni negaverunt, ut suis perditis moribus hanc pollicerentur impunitatem*. Ils ont nié l'éternité des supplices de l'autre vie, pour adoucir en partie les frayeurs de leur conscience. Quelques-uns ont fait outrage à la sainteté divine, comme ces anciens dont parle saint Grégoire de Nazianze. (*Orat. ad Nemesium*) : *Stulti idolorum cultores, hoc vitiis vestris subsidium excogitastis, ut sceleratos fingeretis Deos*. Insensés adorateurs de mille extravagantes divinités, pour autoriser vos crimes, vous les avez attribués à vos dieux. En effet, ils se faisaient des dieux larrons, des dieux infâmes et dissolus, des dieux barbares et altérés du sang des hommes, pour justifier les actions les plus criminelles en les consacrant et les logeant dans le sanctuaire et sur les autels. Plusieurs ont ravi la science à Dieu, et ce sont ceux, selon saint Cyrille d'Alexandrie, qui avaient choisi le soleil pour leur dieu, afin, dit ce Père, d'avoir un dieu qui la nuit fût éloigné d'eux et qui ne sût rien de ce qu'ils feraient dans les ténèbres.

D'autres sont allés bien plus avant. Voyez à quel excès on s'est porté pour se défaire des remords de la conscience. Ceux dont nous venons de parler ont placé sur les autels des dieux faux, des dieux ignorants et criminels ; mais quelle horreur ! quelle impiété ! il s'en est vu qui ont attenté sur la véritable Divinité ; ils ont voulu renverser son trône et anéantir l'Être souverain autant qu'il était en eux. Pourquoi ? pour faire voir à leur conscience qu'ils ne commettaient point de péché, parce qu'ils ne faisaient point d'injure à Dieu, par la raison, disait ces monstres, dignes de toutes les exécérations, que ce premier Être n'est point et qu'il ne subsiste que dans les fausses idées du vulgaire simple et ignorant. Plût à Dieu que notre siècle ne fût pas encore infecté de ces pestes. Il y en a, selon saint Grégoire, qui se voient chargés d'une multitude si énorme d'iniquités, qu'ayant perdu toute espérance ou plutôt toute volonté de se retirer d'un abîme si profond, ils commencent aussi à perdre la foi. Restituer tant de biens, renoncer à des engagements si doux, quelle violence ! Mais, disent-ils, quelle raison ! L'Évangile dit des choses assez étranges que plusieurs ne

croient pas trop. Qui a dit tout cela? qui le sait d'origine? qui l'a vu? On nous fait un Dieu d'un génie bien farouche, les esprits faibles croient bien des choses en l'air. Qui sait si ce ne sont point des visions superstitieuses qu'une fausse tradition ait fait venir jusqu'à nous? Il y a des gens bien éclairés, des esprits bien forts, qui ne croient pas facilement tant de choses. Eh bien! vous de même n'en croyez rien et mettez votre conscience en repos. Laissez cette simple crédulité des choses du christianisme aux âmes faibles, mettez-vous au-dessus de ces vaines craintes. Non, Dieu ne saura rien de tout ce que vous faites ici-bas. Donnez hardiment l'essor à vos passions. Pourquoi s'alarmer sur les choses à venir? Rejetez toutes ces vaines frayeurs de la conscience. Il n'y a point de furies, point de flammes, point de supplices en enfer. Moquez-vous de tout ce que les apôtres nous ont annoncé, ce ne sont que des fables. Riez de toutes les menaces des prédicateurs, ce ne sont que des crieurs fâcheux et chagrins. Jetez au feu l'Evangile avec sa morale sévère et importune. Quels miracles l'ont confirmé? quels prophètes l'ont annoncé? quels témoignages l'ont autorisé? Il y en a bien dans le monde de ces gens d'une conscience perdue, qui auraient bonne envie de se mettre bien fortement dans l'esprit toutes ces choses. Mais je les en défie tous. La vérité de nos mystères est si éclatante, qu'elle se fait jour à travers tous les faux raisonnements des impies; elle est fondée sur des miracles si évidents, sur tant de prédictions incontestables, scellée par le sang de tant de martyrs, qu'il faut céder à sa force, il faut croire, et ensuite craindre, par une conséquence aussi nécessaire qu'elle est fâcheuse.

Oui, pécheur, malgré toute la résistance de ton cœur rebelle, il le faut croire qu'il y a un Dieu, et non-seulement qu'il est, mais qu'il a une science infinie qui voit tout, une providence universelle qui veille sur tout, une justice souveraine, à laquelle il faut rendre compte de tout. Il faut croire, et comment, dit saint Thomas (2-2, q. 5, a. 2), parlant de la foi des démons : *Fides est quodammodo coacta ob evidentiam signorum*. Il faut que les démons mêmes le croient qu'il y a un Dieu, tant cette vérité est évidente. Et toi, faux chrétien, pire qu'un démon, tu le voudrais bien qu'il n'y eût point de Dieu, afin que tes crimes fussent impunis; tu voudrais bien qu'il fût ignorant, afin qu'il ne pût entrer dans les secrets de ton cœur; tu voudrais qu'il fût criminel, comme ces divinités imaginaires des anciens, afin qu'il fût le compagnon et non pas le juge de tes crimes. Tu voudrais l'anéantir, s'il était en ton pouvoir, pour laisser plus licencieusement déborder ta concupiscence. Mais non, il y a un grand Dieu, un être souverain, un être le premier de tous les êtres. Tous les peuples, convaincus par la raison naturelle, le publient à haute voix; et ce Dieu écrit fidèlement dans ses

registres tous les péchés de notre vie. Il y a un Dieu : cette admirable machine de l'univers qui ne peut être que l'ouvrage de ses mains, le prêche à toute créature, et ses yeux percent dans le fond des cœurs et voient toutes les œuvres d'iniquité qui sont ensevelies dans les ténèbres. Il y a un Dieu; l'ordre qui règne dans la nature en est une conviction évidente, et sa main, aussi terrible qu'elle est puissante, fera sentir sa pesanteur et sa force à tous les pécheurs de la terre.

Que cette pensée est horrible à une conscience criminelle. Il y a un Dieu contre qui je suis en guerre depuis longtemps; il y a un Dieu de qui les yeux me suivent partout, et qui observe toutes les actions de ma vie; il y a un Dieu d'une puissance souveraine, aux mains duquel je ne saurais me dérober, un Dieu qui sait tout, un Dieu qui voit tout, un Dieu qui punit tout. Aussi les impies tachent en toute manière d'effacer de leur âme cette pensée triste qui les désespère : *Declinaverunt oculos suos, ut non viderent solem*. (Daniel., XIII.) Ils n'osent regarder le ciel, de peur de se souvenir de celui qui habite dans ce palais éternel. Mais ce n'est pas assez de ne point regarder le ciel, il ne faut pas non plus regarder la terre qui est, aussi bien que le ciel, le théâtre des grandeurs divines. N'entrez donc jamais dans les lieux saints, de peur que la présence de l'auguste divinité qui réside dans le sanctuaire, et de laquelle vous êtes disgraciés, ne vous cause des terreurs mortelles. N'entendez jamais la parole sainte, de peur qu'elle ne vous remette dans l'esprit les outrages que vous avez faits à la majesté divine. Ne jetez jamais les yeux sur le crucifix, de crainte que cette vue ne cause de terribles convulsions à votre âme, par cette pensée, peut-être trop véritable, que ses clous se changeront en foudres pour vous écraser; que ses épines seront des traits qui vous perceront le cœur; que le sang divin, que vous profanez indignement, crie vengeance contre vous, et que les plaies du Sauveur sont peut-être déjà fermées pour vous.

Mais vous avez beau détourner la vue de ces objets qui vous déchirent le cœur : fermez les yeux autant que vous voudrez, la conscience vous présentera son flambeau de tant de côtés, et de si près, que vous sentirez la vivacité de ses rayons, et que votre cœur en frémissa. En effet, elle arme toutes les créatures contre les impies. C'est en ce sens qu'il faut prendre les paroles du prophète qui dit que les pierres crieront, *lapis de pariete clamabit*. (Habac., II.) Et celles encore de saint Paul qui assure que toutes les créatures gémissent sous la tyrannie des insensés. Car de quelle voix peuvent crier les pierres muettes, de quels gémissements peuvent soupirer les créatures insensibles, que de la voix que la conscience leur donne, que des gémissements que la conscience leur prête? C'est par l'organe de la conscience, que l'argent d'iniquité crie

à l'injuste : Hypocrite, qui trompes le monde, rends-moi à ce pauvre ouvrier à qui tu refuses si injustement son salaire, ce qui fait gémir toute sa famille ; à ce domestique que tu as congédié sans lui payer ses gages de plusieurs années ; à cet orphelin que tu as ruiné. C'est par la voix de la conscience que les pierres des superbes maisons crient, et dans la ville et dans la campagne : nous sommes cimentées des sueurs, des larmes, du sang de plusieurs misérables, dont par un écho salulaire nous te renvoyons les gémissements, auxquels tu as toujours fermé les oreilles et le cœur. Les pierres des mauvais lieux crient contre le profane : nous couvrons les énormes brutalités, mais si le pouvoir nous était donné, nous nous détacherions pour t'écraser, nous nous changerions en carreaux pour te foudroyer. Le ciel, si l'impie l'ose regarder, lui crie que ses portes sont fermées pour lui : la terre gémit de porter une si exécrationnable créature, et lui dit, quelquefois même tremblant sous ses pieds, que volontiers elle s'ouvrirait pour se décharger de ce fardeau et l'abîmer dans ses entrailles ardentes.

Cent autres objets lui parlent encore, ou plus fortement, ou plus clairement, ou en plus d'occasions. Il ne faut, disait un ancien (JUVENAL., *Satyr.* 13), qu'un changement de temps pour changer la situation d'une âme qui se sent atteinte de quelque crime.

*Hi sunt, qui trepidant, et ad omnia fulgura pallent,
Cum tonat exanimés.*

Un éclair les fait trembler, un tonnerre les étourdit ; témoin cet empereur qui se couvrait la tête de lauriers lorsqu'il tonnait, pour se faire un bouclier de feuilles contre la colère du ciel, à laquelle rien ne peut résister. Il ne faut qu'une légère altération de corps pour alarmer les impies, comme si c'était le commencement d'un mal, qui les doit envoyer devant le grand juge. Les maladies populaires, qui règnent en certaines saisons, les font gémir dans la vue de l'incertitude ou de la brièveté du temps qu'ils ont à demeurer en ce monde, dont ils font leur paradis : car pour l'autre, ils ne l'envisagent qu'avec horreur. Les morts si fréquentes que l'on entend de toutes parts, les tristes sons des cloches qui les annoncent, les convois funèbres qui se présentent à leurs yeux ; tout cela les avertit du danger auquel ils se trouvent, et de l'état de leur conscience qu'ils sentent si mal disposée à ce grand passage, qui est peut-être si proche, qui sera peut-être si malheureux, et qui très-assurément est l'objet le plus fâcheux qui leur puisse entrer dans l'esprit.

S'il leur prend envie, ou à eux, ou à quelque autre de parler des crimes d'autrui, les leurs leur viennent en foule dans la pensée. *Et quoties alicujus scelus loquitur, de suo cogitat.* (SENEC., *epist.* 105.) Et toi, lui suggère la conscience, qui es-tu ? Quels discours tiendrait-on de toi, si ce que tu

caches était mis en évidence ? Il te sied bien de censurer la vie d'autrui, comme si la tienne était fort réglée ; n'as-tu pas commis de semblables crimes, et de plus grands ? N'as-tu pas mérité de pareilles peines, et de plus rigoureuses ? *Necesse est ut memoriam suam timeat.* (*Idem.*) Rien ne fait tant de peine à l'impie que sa mémoire qui lui est aussi cruelle qu'elle est fidèle ; car tout ce qui se présente à ses sens lui éveille quelque image de ses crimes. S'il entre dans un lieu sacré, sa conscience lui reproche qu'il est un profane, qu'il viole par sa présence la sainteté de ce lieu, qu'il mérite d'en être chassé. S'il s'absente de ces lieux comme il fait souvent, elle lui dit, qu'il agit bien pour le dire ainsi, de s'excommunier lui-même, étant si indigne d'être parmi les amis de Dieu. La vue des gens de bien, dit saint Ambroise (*serm.* 10, *in psal.* CXVIII), fait le supplice des méchants : *Improbi justorum cognitione torquentur, quia vel tacitis sanctorum vocibus arguuntur.* Si ce sont des personnes d'une vie austère, et singulièrement dévouées à Dieu, le pécheur dit, comme Augustin pécheur disait : ces gens vont au ciel, et moi je suis dans le chemin de perdition : ils souffrent moins dans l'austérité de leur vie que je n'endure au milieu de mes délices, parce que leur âme est en paix, et que mon cœur est noyé dans l'amertume. Le riche avare est désolé à la vue de l'homme de bien, par ces reproches secrets ; j'ai plus de richesses, mais moins de solide joie que ce juste : j'aurais le cœur plus content sans ce bien maudit que je retiens pour la félicité des autres, et pour mon malheur éternel. Les malheureuses qui sont dans le libertinage soupirent à la présence de celles qui vivent selon les lois de la pudeur. La conscience qui les brûle par la manifestation intérieure de leurs désordres leur dit cent fois, qu'il y a une différence infinie entre les joies honnêtes des vertueuses, et les plaisirs troublés de celles qui ont renoncé à l'honneur : qu'il y a bien à dire entre leur extérieur, où il ne paraît rien que d'honnête, et leur intérieur où il n'y a rien que de corrompu ; entre ce qu'elles montrent en public, et ce qu'elles font en secret ; entre quelques gouttes d'un misérable plaisir qu'elles prennent à la dérobée, et les torrents d'amertume que la conscience verse dans leur cœur ; enfin, entre l'état ignominieux, dans lequel elles sont tombées, et l'état glorieux de pureté, où vivent les personnes irréprochables.

Au reste la conscience n'épargne personne : pendant que les autres trahissent la vérité, pour servir les passions des grands, ou qu'ils n'osent leur parler touchant leurs désordres, elle est la seule qui ne les ménage point. *Si libet, licet, an nescis te imperatorem esse, legesque dare, non accipere ?* Si ce plaisir vous aggrée, il vous est permis : étant empereur, vous êtes au-dessus des lois. Ce sont des paroles qui furent dites à un empereur par une complaisance très-criminelle. Mais la conscience sans nulle

distinction traite tous les hommes avec un empire égal, parce que tous lui sont également assujettis. Elle dit au prince aussi bien qu'au vassal, aux plus grands monarques aussi bien qu'au petit peuple, elle leur dit : ce plaisir vous est défendu par la loi de Dieu, il ne vous est pas permis de toucher à cet objet, non pas même de l'effleurer par la pensée.

Et pour voir que c'est avec une autorité souveraine qu'elle parle généralement à tous, remarquez les belles paroles d'un ancien (PYTHAG.), qui parle sans exception : *Nullus est tam audax, quem conscientia timidissimum non faciat*. Ceux qui ne craignent pas les armes de leurs plus redoutables ennemis, craignent l'aiguillon de leur conscience, ses piqûres les font trembler. Témoin l'empereur Caligula qui s'éveillait en sursaut pendant la nuit, et fuyait éperdument : et qui fuyait-il ? Ce n'était que sa conscience qui le poursuivait avec son aiguillon ardent qu'elle plantait dans le cœur de cet exécration : lui qui eût ri des menaces des plus puissants rois de la terre, qui n'eût pas craint des armées de cent mille hommes, tremblait à la voix de sa conscience. Mais afin de ne laisser pas un moment de repos aux impies, elle les suit jusque dans les plus profondes ténèbres de la nuit, comme l'assure le prophète, selon une version : *Erravit cor meum, horror tenuit me, noctem amabilem mihi posuit in pavorem* (Isai., XXI.) ; j'ai été troublé par l'image de mes crimes, elle m'a rempli l'esprit de frayeur dans le doux repos de la nuit. En effet, que les impies le disent, si après des actions et des plaisirs que leur conscience sait, c'est bien agréablement qu'ils sentent approcher le sommeil avec cette pensée triste, que les vapeurs qui leur montent au cerveau pour les endormir, peut-être se résoudront en un déluge d'humeur qui les étouffera, comme il arrive si souvent, et qu'ils ne s'éveilleront que devant le tribunal du juge, dont ils viennent de s'attirer l'indignation. Mais ce qui est bien étrange, c'est que, lorsque le pécheur dort, sa conscience ne dort pas : *Dormivi conturbatus* ; j'ai dormi d'un sommeil troublé par les fantômes de mes crimes qui roulaient dans mon esprit.

Que feras-tu donc, âme criminelle, pour rencontrer un abri contre tant de persécutions et avoir un goût pur de ton plaisir ? Saint Bernard (*Ad sororem*, serm. 29), te l'enseignera : *Ibi pecca, ubi Deum esse nescis*. Désirez-vous avoir quelque repos dans votre âme ? cherchez un lieu où Dieu ne soit point, et là vous pourrez donner toute liberté à vos passions, sans que votre conscience y contredise, parce que votre juge ne vous verra pas. L'insensé, dont parle le Sage, ne croyait-il point l'avoir trouvé ce lieu favorable à ses desseins, lorsqu'il parlait de cette sorte ? *Nemo me videt; quem vereor* (Eccli., XXIII.) Qui me verra si je m'abandonne à ce crime ? Je suis dans les profondes ténèbres, dans un lieu inacces-

sible aux yeux de tout le monde. Il n'y a pas lieu d'appréhender, jamais on n'en saura rien. L'intrigue a été ménagée si finement, que personne n'en démêlera jamais le secret ; personne ne parle, personne ne murmure, ma réputation est pure de tout reproche, et hors de l'atteinte du moindre soupçon. *Nemo me videt*. Personne ne me voit. Comment, personne ne vous voit ? Quoi donc vous ne savez pas qu'en même temps que vous entriez dans le lieu de votre malheur, un espion de ce redoutable juge de l'Univers s'y est glissé subtilement, qui verra, qui entendra, qui saura tout. Et où est-il ? Cherchez-le, mais non pas derrière la tapisserie, ni dans quelque réduit obscur de la chambre : il n'est pas si loin. Qui vous voit ? C'est votre conscience, au moins si vous ne lui avez mis le bandeau sur les yeux. Qui vous voit ? C'est Dieu, cet être souverainement pur, à la présence duquel vous ne rougisiez pas de faire des actions si abominables. Il ne dit mot, mais il saura bien parler, quand il faudra ; car il compte exactement tous vos regards, tous vos mouvements et toutes vos paroles licencieuses. Ou il faut le désarmer de ses foudres, ou avoir un bouclier impénétrable à ses coups : ou il faut craindre, ou avoir perdu la raison. C'est cette noble intelligence, qui préside à votre garde, qui vous voit, et qui gémit du déplorable état où votre passion d'opprobre vous a réduit. C'est le démon qui vous voit, et qui écrit tous vos crimes, pour vous en faire confusion devant toutes les nations de la terre. Je suis dans les profondes ténèbres. Vous voilà vraiment bien caché. Eh quoi ! avez-vous éteint le flambeau de votre conscience, qui vous suit partout, qui vous éclaire partout, et comment l'auriez-vous fait ? Cela ne se peut, dit Tertullien : *Potest hoc lumen obscurari, quia Deus non est, non potest extingui, quia a Deo est*. Cette lumière se peut affaiblir, parce qu'elle n'est pas Dieu, mais non pas s'éteindre, parce qu'elle vient de Dieu ; elle a une force supérieure à tous nos raisonnements, et fait reluire la vérité parmi toutes les fausses couleurs dont l'impiété tâche de l'obscurcir.

Douterons-nous après toutes ces raisons que l'homme du monde, qui souffre de plus grandes peines, ne soit celui que la conscience désole en tant de manières ? Que n'endure-t-il point, dit saint Ambroise (epist. 18), avec un si triste poids qu'il a toujours sur le cœur ? *Neque enim gravius est ullum onus, quam peccatorum sarcina, et pondus flagitiorum*. Nul fardeau ne pèse autant sur les épaules que le fardeau de l'iniquité pèse sur la conscience. Voyez un homme qui marche courbé et soupirant sous un faix, il n'a nul repos qu'il ne s'en soit déchargé, et s'il fallait le porter toujours, la vie lui serait insupportable. Mais le fardeau du pécheur est bien plus fâcheux, car il pèse sur le cœur ; et ce misérable cœur opprimé gémit toujours jusqu'à ce qu'il se soit déchargé par quelque coup favorable de

la grâce. Saint Bernard (serm. 4 *De Assumpt.*) parle encore avec plus de force, *Conscientia rea carcer est*. Un criminel enchaîné dans un cachot, et qui sait que son affaire est sur le tapis, a toujours le cœur serré et agité de mortelles inquiétudes. Par quelques récréations que vous tâchiez à divertir ses pensées, il est toujours triste, attendant l'arrêt de sa condamnation et que le bourreau le vienne saisir pour le mener au gibet. Ainsi le pécheur, se sentant disgracié de Dieu qui, à toute heure, le peut abîmer dans le malheur éternel, n'a jamais un moment bien agréable au milieu de ses plaisirs. Gerson enchérit sur la pensée de saint Bernard; car il dit que les pécheurs sont les martyrs du démon. Et qui est-ce qui les martyrise? C'est leur conscience, et elle le fait en sorte que j'ose dire que les martyrs de Jésus-Christ n'endurent pas d'aussi grandes peines que ces infortunés martyrs du diable. En effet, les martyrs de Jésus-Christ ont la douleur dans le corps pendant que leur cœur est tout inondé de joie; mais les martyrs du démon, tout au contraire, goûtent superficiellement quelques plaisirs dans leur corps pendant que le cœur est noyé dans l'amertume. Encore au sens de saint Jérôme (*in psal. LXXXV*), ce n'est pas assez de dire que la mauvaise conscience est un martyr, il dit qu'elle est un enfer; car exposant ces paroles de David : *Eruisti animam meam ex inferno inferiori*, il distingue deux sortes d'enfer : l'enfer d'en bas où les impies sont précipités après la mort, et l'enfer d'en haut où ils sont tourmentés pendant la vie. Celui-ci, selon ce Père, n'est autre chose que la mauvaise conscience qui leur fait souffrir les supplices des damnés.

Oui, ce sont des supplices de damnés, encore par le raisonnement de saint Augustin qui dit que les peines de la conscience sont de pures peines, et sans consolation. Il y a mille remèdes salutaires pour adoucir celles du corps : le temps, les amis, la raison, sont d'un grand secours pour guérir celles de l'esprit. Dieu le fera encore mieux si vous envisagez vos maux comme une semence précieuse des joies du ciel. Mais quel lénitif apporteriez-vous aux douleurs de la conscience? Il n'y en a point hors d'abolir la cause de ces douleurs, qui est le péché. Et c'est de quoi le pécheur obstiné en son malheur, et ensorcelé par la fausse douceur des vices, ne veut point ouïr parler. C'est donc là une croix de damné, une croix maudite, que Jésus-Christ n'a jamais portée, une croix incapable de toute consolation.

Et ne dites pas que l'impie peut tempérer sa douceur par cent plaisirs que le monde lui donnera, pour endormir le sentiment de ses peines. Saint Ambroise a déjà répondu à cela : *Conscientia mala pungit, et omnia reddit amara*. La conscience répand un fiel si horrible que rien n'est si doux qu'elle ne change en amertume. Qui peut jamais espérer d'avoir de plus grands plaisirs que ceux dont jouissait l'empereur Tibère dans son île, où la plus éminente fortune du monde

lui fournissait dans le séjour le plus délicieux de la nature tous les plus agréables objets, pour satisfaire les plus débordées de toutes les passions? En cet état était-il content? Le pourrait-on croire, si lui-même ne l'avait dit? *Dii me perdant, ita quotidie morior*. (SÜETON. *in Tiberio*.) Je prie les dieux de lancer au plus tôt leurs foudres pour m'écraser, tant la vie m'est ennuyeuse à cause des vives alarmes que la conscience donne continuellement à mon cœur. Non, dit saint Bernard, que les pécheurs ne s'y trompent pas, l'objet de leurs plus grands plaisirs sera le sujet de leur plus grande douleur : *Conscientia tortor, oblectamentum tormentum*. Si la conscience vous querelle, vos plaisirs vous tiendront lieu du supplice.

Il est vrai que ces peines ne sont pas toujours si grandes. Quelquefois vous sentez une certaine douleur émoussée, mais fâcheuse, parce qu'elle est continuelle. On sent que le cœur n'est pas content, ses péchés sont un poids qui pèse sans cesse sur la conscience. Comme quand l'air est obscurci de nuages, on a l'esprit sombre et pesant; ainsi le pécheur a toujours je ne sais quelle nuée de tristesse, qui obscurcit la sérénité de l'âme : il n'a jamais une joie nette, ni une heure bien agréable, il a toujours quelque chose qui lui roule autour du cœur. Il serait quelquefois en peine de dire ce que c'est; c'est pourtant un je ne sais quoi qui le fâche. Mais quoique la conscience s'endorme souvent en cette manière, si elle laisse quelque intervalle assez doux, elle s'éveille, et bientôt, et facilement, et en mille occasions, où elle excite de nouvelles tempêtes dans les âmes pour les rendre aussi misérables que jamais; si ce n'est lorsqu'elles sont arrivées au dernier malheur, dont nous parlerons au discours suivant.

EXEMPLE DU PREMIER DISCOURS.

Mort tragique d'une fille sicilienne.

Les épines précèdent la naissance de la rose; elles l'environnent de toutes parts lorsqu'elle s'est développée de son bouton; et quand ses feuilles flétries tombent, les épines qui s'étaient formées avant la naissance de cette agréable fleur, demeurent après sa fin, et deviennent plus aiguës et plus piquantes. Si la nature est si hérissée pour nous disputer un plaisir si innocent, la raison a bien autrement armé la conscience, et lui a donné des aiguillons plus pénétrants contre les plaisirs qui font outrage à la pudeur, et injure à la loi de Dieu. Avant que le plaisir se fasse sentir à nos sens, le cœur est déjà percé par les aiguillons de la conscience qui menace le pécheur, s'il ose aller au delà de ce que la loi de Dieu lui permet. Lorsque le plaisir est présent, la conscience pique encore plus vivement, et tourmente l'âme par la pensée que cette volupté malheureuse, qui se va dissiper en un instant, lui coûtera un jour

bien cher. Enfin, quand le plaisir est passé, l'aiguillon demeure dans le fond du cœur et y cause une douleur plus sensible, parce qu'elle est toute pure, n'étant plus mêlée comme auparavant, ni de l'espérance du plaisir futur, ni de la jouissance du plaisir présent. Il ne reste plus à l'âme que la douleur du crime passé, et la crainte de la peine qui le doit suivre.

On peut voir bien sensiblement si ces peines intérieures ne sont pas insupportables par les funestes effets qu'elles ont produits. En voici un assez récent, et fort tragique, qu'un savant auteur (JANUS NICIUS) raconte d'une fille de qualité, qui vivait dans la Sicile sur le commencement de ce siècle. Dans ce pays, comme tout le monde le sait, on use de toutes les précautions imaginables pour conserver la pudeur du sexe. Mais il est croyable, ou que la mère de la misérable dont nous allons voir le malheur, par l'excès d'une pernicieuse indulgence, ne veilla pas assez sur sa fille, ou, ce qui est plus vraisemblable, que la fille, n'ayant plus de père, s'était tirée de dessous l'aile de sa mère, et qu'on ne la pouvait plus contenir sous une discipline aussi sévère que celle qui l'aurait sauvée du désastre où sa passion la précipita. Tant il y a qu'elle vit, pour son malheur, un jeune homme qui lui plut, et à qui elle ne déplut pas, et ils lièrent un commerce qui fut très-funeste à l'un et à l'autre.

Or, comme dans ce pays les conversations de cette sorte de personnes sont fort extraordinaires, elles ne peuvent manquer de donner à parler au monde. Donc pour aller au-devant de tous les soupçons qui en pouvaient naître, il leur fallut ménager fort adroitement leur intrigue; aussi ils le firent. Leurs entrevues, quoique fréquentes, furent si bien concertées, que jamais personne, non pas même la mère de la fille, n'en eut aucune connaissance. Tantôt c'était sous ombre de dévotion dans une église écartée, ou, comme il arrive dans les grandes villes, la fille n'étant pas connue si loin, elle ne se mettait pas trop en peine des jugements que pouvaient faire des personnes qui ne savaient pas qui elle était. C'était d'autres fois au promenoir, et à la faveur d'un masque qui est souvent un voile honnête des choses qui ne le sont guère, et qui, sous couleur de ne pas exposer un beau teint aux injures de l'air, expose la pudeur à des injures qu'il importerait bien plus d'éviter. Le plus souvent c'était dans le logis même de la fille, par l'entremise d'une confidente qui gardait aussi bien le secret que les présents dont on achetait ses services. Ces conversations furtives durèrent assez longtemps, et quoiqu'elles fussent bien tendres, ils n'en vinrent au dernier désordre que la nuit qui finit la vie de l'amant infortuné. Néanmoins elles allumèrent beaucoup d'amour, mais plus dans la fille, dont la passion était soutenue par la vue de son intérêt, car ce jeune homme était fort riche, que dans son amant, à qui les intérêts de sa fortune tenaient plus au cœur que son amour. Il se contentait,

comme c'est la coutume de plusieurs, de passer agréablement quelques heures auprès d'une belle personne, sans vouloir prendre d'autres liaisons plus étroites; car il ne s'accommodait pas trop de ce parti. La fille, au contraire, qui le voulait engager, attendait toujours quelque déclaration; elle lui en jetait des mots couverts sans en recevoir aucune réponse qui s'accordât à ses fins.

Toutes ces choses la mettaient au désespoir: l'honneur d'une part, son amour et son intérêt de l'autre côté, partageaient son esprit. « Enfin, disait-elle, il est temps de prendre une dernière résolution, et de voir à quoi cet engagement aboutira. Il le faut rompre si je ne puis satisfaire à mon amour qu'aux dépens de mon honneur: car voudrais-je sacrifier la chose du monde qui me doit être la plus précieuse à un perfide qui a toute la mine de me jouer, et de s'être mis dans la tête une nouvelle inclination? Il y a si longtemps qu'il me voit sans se déclarer que par quelques paroles en l'air, sur lesquelles on ne peut faire aucun fondement solide, et toutes mes espérances ne sont suivies d'aucun effet. Nous autres filles sommes simples, et les hommes sont des perfides; jamais leur langue ne s'accorde avec le fond de leur cœur. Celles-là mêmes qu'ils recherchent pour une alliance légitime, et avec qui ils la contractent, y sont bien souvent trompées, et le repentir suit de bien près la foi qu'elles ont donnée; car leurs faux adorateurs ne sont après que des tyrans. Et que doivent donc attendre celles à qui ils ne témoignent qu'une simple inclination? Nous sommes en vérité trop crédules, de nous laisser prendre aux pièges de ces infidèles, qui rient souvent dans leur cœur de celles à qui ils le consacrent en apparence, et de nous faire les dupes de ceux de qui nous croyons être les divinités. Leurs vœux ne sont que des moqueries, et leurs serments que des trahisons. Pour moi, je ne veux point être de ce nombre; je suis toute résolue de me démêler de mon ingrat; qu'il aille chercher son parti, et moi j'attendrai le mien. »

Heureuse fille, si elle s'en fût tenue à ce que la prudence lui conseillait. Mais que l'esprit des filles est volage! Après ce léger effort, de la raison, la passion reprit bientôt le dessus.

« Eh quoi! dit-elle, ne serait-ce pas mieux, si avant que de tout perdre, je lâchais de tout gagner? Que sait-on ce qu'il a dans l'âme? Avant que de le rebuter il faut le sonder, et l'obliger à un éclaircissement net et précis. Mais qui exigera cette déclaration? sera-ce moi? Oui, je le veux faire fuir, en cas qu'il ait de l'éloignement de ce dessein, comme toutes les apparences y sont. Ensuite ne doutant plus de l'aversion que j'aurai pour lui, son amour se convertira en haine, et il ne manquera pas de divertir les compagnies à mes dépens, et même de publier ce qui est secret entre nous. Or, qui pourra croire qu'il ne se soit passé d'autres choses qui feraient le com-

ble de mon déshonneur ? Après cela je suis perdue à jamais ; car quel autre voudrait plus penser à moi ? Non, tout cela ne produira rien de bon. C'est donc une résolution arrêtée, il se faut dégager de ce faux amant le plus honnêtement qu'il se pourra. » Rien ne doit être plus précieux à une fille que son honneur. Elle ne le veut plus voir ; et la première fois que l'amant se présenta, l'amour regagna encore l'avantage que la raison venait d'avoir ; elle reçut mieux son galant qu'elle n'avait encore fait, et lui dit les choses les plus touchantes du monde. Lui, pour répondre à ces douceurs, parla avec des sentiments ou vrais, ou étudiés, dont elle fut si satisfaite, qu'elle condamna sa première résolution. Enfin, après tant d'alternatives de la raison et de la passion, elle abandonna pour toujours le meilleur et le plus sage parti, et s'en tint au plus mauvais qui puisse tomber dans l'imagination d'une fille. Car de quoi n'est point capable un esprit ensorcelé par l'amour ?

Elle s'imagina follement que si elle accordait tout à son amant, il ne lui pourrait rien refuser, et qu'elle l'attacherait pour toujours. La voilà donc résolue de sacrifier sa pudeur à sa fortune et à son inclination. C'est une honte bien étrange à une fille, que de faire ces sortes d'avances. Néanmoins à l'entrevue qui suivit, la misérable essuya cette honte, et les choses allèrent jusqu'au crime. Elle n'hésita plus après cela de parler ouvertement de ce qu'elle souhaitait si passionnément. Mais à qui parlait-elle ? Ce qui se voit si souvent, et ce que nous avons vu de nos jours, et plusieurs fois, arriva à ce malheureux. Il mourut, et ce fut si subitement, que la fille ne s'en aperçut point dans les ténèbres où ils étaient. Elle donc, pour ménager une occasion qu'elle avait achetée si chèrement et qu'elle pensait lui être si favorable, dit à son galant pour en faire son mari, que leur amour serait bien plus agréable s'il devenait légitime, et qu'il ne tiendrait qu'à lui qu'il ne le fût. On peut penser avec quelle disposition de cœur elle attendait la réponse qui devait décider de son bonheur, et quelle fut sa surprise voyant qu'il ne répondait point. « Je ne sais, continua-t-elle, si vous ne comprenez pas ce que je veux dire, ou si vous faites semblant de ne pas entrer dans ma pensée. Ce qui vous rend muet, c'est peut-être que vous doutez qu'il n'y ait quelque violence préparée. Non, vous êtes en votre pleine liberté : ma déclaration n'a pour principe que mon amour ; je veux aussi que votre consentement soit un effet du vôtre. » Ce silence continué fut un coup mortel à cette passionnée amante : elle pensa faire éclater sa rage, se voyant déshonorée sans avoir rien avancé pour ses fins. Elle eut pourtant assez de force pour se modérer, et eut recours aux caresses ; elle le baise, elle l'embrasse, mais elle le sent immobile. Quel ! dit-elle, êtes-vous déjà si profondément endormi ? Elle l'appelle diverses fois par son nom, elle le tire, elle le secoue.

Mais voyant que c'était toujours inutilement, elle commence à entrer dans quelque doute qu'il ne lui fût arrivé un accident. Est-il tombé en défaillance ? ne serait-ce point une léthargie ? O Dieu ! serait-il possible qu'il fût mort ! Elle-même était déjà demi-morte.

Effrayée au point qu'il est aisé de l'imaginer, elle va prendre de la lumière fort secrètement, et ayant vu ce triste cadavre, ce fut merveille qu'elle ne tomba pas morte. Elle s'abandonna à tout ce que la fureur lui inspirait ; sa première vue fut de se tuer ; elle se jette sur l'épée de ce gentilhomme, et tournant la pointe contre son sein, elle se met en disposition de s'enferrer. Néanmoins un peu de raison arrivant à son secours : « Que vas-tu faire, fille forcenée ! dit-elle ; où t'emporte ton désespoir ? Ce sera un beau remède à ton déshonneur, quand demain on viendra voir ce cadavre sur le lit, et ton corps étendu par terre, nageant dans son sang, avec une épée plantée au travers du cœur. Quand tu seras ignominieusement traînée par toute la ville sur une claie, pendue à un infâme gibet, et puis jetée à la voirie. Fais mieux, misérable, fuis promptement, et si loin, que si l'on parle de toi en ton pays, jamais on te t'y voie plus. Oui, par là je sauverai bien ma vie ; mais que sera-ce de mon honneur, qui m'est plus précieux que mille vies ? Cependant le jour ne tardera pas à venir, que faire ? à quoi se déterminer ? je n'en sais rien, je n'ai plus de jugement, j'ai perdu l'esprit. De qui faudrait-il prendre conseil ? ce ne peut être que de ma mère. Ah ! pauvre mère, misérable mère de la plus misérable de toutes les filles, que je vous plains ! Pourquoi m'avez-vous donné la vie ? Pourquoi ai-je vu la lumière ? Ma nourrice, que ne me donnait-elle du poison au lieu de lait ? Que j'étais contente, lorsque j'étais innocente ! et que mon crime m'a jetée dans un étrange gouffre de malheurs ! Ma conscience me l'avait bien toujours dit, elle me présageait quelque grand désastre. Mille fois heureuse si j'eusse suivi son mouvement, au lieu de faire ce que la passion m'a conseillé ! Mais enfin que ferai-je ! Faut-il aller déclarer à ma pauvre mère le malheur où je me vois ? et en quels termes l'expliquerai-je ? Comment pourrai-je seulement ouvrir la bouche, ni dire un mot ? Elle croit que ma vie est si pure de ce côté-là ; elle me disait tant qu'elle aimerait mieux me voir morte que déshonorée. Ah ! que je l'aimerais bien mieux aussi ; mais c'est trop tard. Que va-t-elle dire à un si triste récit, et à la vue d'un si funeste spectacle ? Il faut pourtant qu'elle sache tout, et il vaut mieux qu'elle l'apprenne pendant qu'il y a encore quelque remède à espérer, que quand il n'y aura plus de ressource à mon déshonneur. » Elle se détermine, et après elle recule ; la nécessité la fait avancer, puis la honte la retire ; elle entr'ouvre tant soit peu la porte, et après elle la ferme. Enfin elle entre dans la chambre de sa mère, elle l'éveille en tremblant. « Qu'est-ce donc, dit la mère tout effarou-

chée, est-ce un spectre ? est-ce un ennemi ? qui est là ? — Hélas ! dit la fille, elle le dit dit en pleurant et d'une voix entrecoupée de plusieurs sanglots, en sorte qu'elle ne pouvait pas achever une parole : c'est moi, ma mère. — Vous ? à l'heure qu'il est, que venez-vous faire ? que ne parlez-vous ? Qu'y a-t-il ? Est-ce quelque vaine terreur qui vous a saisie ? quelle extravagance ! — Hélas ! repartit la fille, toujours d'un accent qui marquait quelque grand malheur, ma mère, vous le dirai-je, je n'ose parler, et la conjoncture ne me permet pas de me taire. Mais plutôt venez voir, je ne puis parler, je suis hors de moi, il ne faut point faire de bruit, la chose demande un profond secret. »

Elles vont au lieu où était le mort. La mère ayant appris comment tout s'était passé, demeura longtemps interdite, sans pouvoir parler. Après, dans le premier transport de sa douleur, elle se jette comme une furie sur sa fille : « Il faut que je t'étrangle, détestable opprobre de notre famille, et plutôt à Dieu que je l'eusse fait lorsque tu étais dans le berceau ! — Oui, repart la fille, noyée dans ses larmes, et prosternée à genoux, ôtez-moi la vie, non-seulement parce que je le mérite, mais encore parce que vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. J'en ai bien eu déjà la pensée de me tuer, et j'ai été en disposition de le faire ; la seule raison qui m'a retenue a été de vous épargner cette douleur. Mais puisque c'est aussi votre pensée, sur l'heure je vais exécuter votre arrêt sans que vous en preniez la peine. » Quelque peu de compassion s'étant mêlée à la douleur de la mère, elle consulta un peu sur ce que l'on pouvait faire, et prit le meilleur conseil qu'on pouvait choisir dans cette triste conjoncture. L'une et l'autre prirent le corps, le portèrent à une place publique, éloignée de quelque cinquante pas de leur logis, et se retirèrent si heureusement, que ni les voisins ni les domestiques n'en eurent pas le moindre soupçon.

Ce succès adoucît un peu leur douleur. La prudente mère voyant sa fille toute défaite par les effroyables agitations qu'avait endurées son cœur, et craignant que le lendemain le visage de cette fille, tout perdu, et couvert d'une mortelle pâleur, ne donnât lieu à quelque soupçon, elle la consola du mieux qu'elle put, et lui ordonna d'aller prendre du repos et de ne se lever que lorsque les domestiques viendraient l'éveiller à l'heure ordinaire, pour montrer, par la longueur et la tranquillité de son sommeil, qu'elle était dans une entière ignorance de cet accident.

Le lendemain tout le monde s'assembla autour du corps : nul ne doutait que cette mort ne fût l'effet de la cruauté de quelque assassin. « Mais, disait-on, où sont ses plaies ? où est le sang qu'il a versé ? c'est qu'on l'aura étranglé ! » Mais on ne voyait nul vestige de cette violence. « C'est sans doute qu'on l'a étouffé fermant par la bouche les conduits de la respiration. » Chacun disait sa pensée, et personne ne disait la vérité. Celle qui la savait mieux que tous, je veux

dire la mère de la galante du mort, accourut à ce spectacle, pour montrer autant de curiosité que les autres, d'apprendre ce qu'elle ne connaissait que trop. Elle donna force larmes à ce misérable ; et il ne lui fut pas difficile. Elle dit cent fausses raisons de cet accident tragique, pour montrer qu'elle n'en savait pas la véritable, et pour détourner tout soupçon.

Jusque-là tout allait le mieux du monde. Mais celle, qui avait été l'occasion de ce malheur, passa le reste de la nuit abîmée dans des pensées effroyables, sa conscience lui peignant son crime des couleurs les plus affreuses, et lui faisant passer par l'esprit mille fantômes terribles. Comme les femmes ont l'imagination vive, elle aurait juré qu'elle voyait ce qu'elle ne voyait pas, et qu'elle avait devant les yeux le spectre de l'infortuné qu'elle avait précipité dans l'enfer. La terre lui paraissait ouverte jusques au fond de l'abîme, d'où elle croyait entendre les cris de son misérable, et cent malédictions dont il la chargeait. Elle avait l'âme occupée d'une si excessive douleur, qu'elle ne pouvait concevoir qu'il souffrit plus sur son lit de feu qu'elle sur son lit de plume. Il lui prenait plusieurs fois envie, comme c'est la coutume de ceux qui souffrent, de pousser de profonds soupirs, pour exhaler sa douleur, et elle les étouffait, de peur qu'ils ne la trahissent et ne lui attirassent quelque soupçon, et sa douleur demeurant tout enfermée au dedans lui faisait crever le cœur. On ne peut dire les méchantes heures qu'elle eut le reste de cette nuit, étant désolée autant qu'une créature le puisse être, et plongée dans les plus funestes pensées qu'une fantaisie troublée par des vapeurs noires puisse exciter. « Ah ! disait-elle, puisque je suis plus criminelle que mon amant infortuné, que ne suis-je morte à sa place ! je ne serais pas si malheureuse que je le suis. Faudra-t-il passer ce qui me reste de vie en un état de si grande désolation ? Et comment se pourrait-il que cela ne fût ? puis-je jamais effacer mes crimes de mon idée ? Ils se présentent à mon esprit comme des monstres horribles qui me désespèrent ; ils me déchireront le cœur tout le reste de mes jours. L'ombre de celui que j'ai damné sera toujours à mes côtés, elle se présentera souvent à mes yeux, elle me consumera d'un chagrin mortel. Non, la vie n'est plus supportable, je ne puis plus vivre de la sorte. »

Parmi ces furieuses agitations de son cœur elle se livre au désespoir ; il faut mourir. La fureur avait tellement étouffé la voix de la nature dans cette fille forcenée qu'elle n'envisageait plus la mort qu'avec plaisir. Mais quelle mort ? On ne le saurait imaginer sans horreur. Ensuite du funeste arrêt, qu'elle-même avait prononcé, elle se lève, et pour prévenir le soupçon de ce qu'elle méditait, elle prend ses plus beaux habits, s'ajuste devant son miroir, et se farde, pour rétablir son teint altéré. Sa mère prit plaisir à la voir en cet état ; car elle avait fort bien

remis son visage, mais non pas son cœur. Pour obtenir de sa mère la permission qu'elle lui voulait demander d'aller voir le mort qui était encore exposé, elle affectait de paraître fort contente. « L'excès, disait-elle, de la douleur que m'a causée cet accident n'égale pas le plaisir que j'ai de m'en être tirée si heureusement par votre sage conseil. En vérité la joie est bien douce, quand elle succède à une grande affliction. Cette alternative a je ne sais quoi d'admirable, que je sens bien, mais que je ne sais pas exprimer. Au reste, ma mère, vous le voulez bien que j'aille voir ce misérable. Ce n'est point, comme vous pouvez le penser, la curiosité qui m'y appelle; c'est la raison, qui est bien forte, s'il vous plaît de la considérer un peu. Les filles sont curieuses, le corps est proche de notre logis, toute la terre y accourt. Et donc que pourra-t-on penser de moi, si je n'y vais pas comme les autres? Sans doute on en tirera quelque augure désavantageux à mon honneur. — Misérable, repart la mère, que penses-tu faire? Cet objet peut-il manquer de te frapper vivement? Les altérations extraordinaires de ton cœur se montreront dans tes yeux et sur ton visage : car tu n'auras pas la force de les réprimer, et sur l'ombre du moindre soupçon on te tirera en justice, après quoi tu es perdue. — Ah! ma mère, répondit-elle, que vous me connaissez mal; je suis savante en l'art de dissimuler autant que fille de tout le monde. Il est vrai que j'aurai besoin de mettre en usage ce talent : car dans la situation d'esprit où je me sens, il faudra bien retenir, dans le plus secret de mon cœur, la joie que j'aurai de voir ce cadavre mis hors de chez nous si heureusement. Mais comme les larmes me coûtent peu, j'en donnerai bien assurément au mort, et s'il me plaît, bien abondamment : mais de fausses larmes, qui sous un visage triste cachent un cœur bien content. Car, à ne nous point dissimuler, je ne suis pas touchée de cette mort au point que vous le pensez. Je n'ai jamais pu m'ôter de l'esprit, que ce faux amant ne fût un vrai traître, qui me jouait, et qui me payait de quelques mines, au travers desquelles je voyais bien qu'il était pris d'un autre objet. Ce fut pour vaincre ses froideurs, et me l'attacher pour l'intérêt de ma fortune, que je me portai à l'excès que vous ne savez que trop. Soyez en repos de ce côté, je saurai jouer comme il faut mon personnage »

Mais ô Dieu, quel personnage? La mère crédule s'étant rendue à ces raisons qui s'accordaient si mal avec les secrètes pensées de sa fille, la fille se met en chemin, pour jouer une tragédie qui n'aura jamais d'exemple. Étant en présence du corps elle devint muette et immobile, et sur le point de tomber en défaillance. Ensuite s'étant un peu rendue à elle-même, elle demanda si on n'avait rien appris de l'auteur d'un coup si étrange. Personne ne lui en dit rien, parce que personne n'en savait rien. « Vous ne le savez pas, dit-elle, et moi je

le sais, et il est juste que la personne coupable en porte la peine. » Tout le monde l'environne, on lui demande le nom de ce scélérat pour le livrer à la justice. « Vous n'avez que faire d'appeler les juges, repartit la misérable, l'arrêt est déjà prononcé, et il sera exécuté au plus tôt. C'est moi, ne l'allez pas chercher plus loin; oui, c'est moi qui suis la cause de ce désastre; » et se jetant aux pieds du mort, et l'arrosant de ses larmes : « Je te demande pardon, dit-elle, mais non pas la grâce du crime que j'ai commis, car j'en veux faire justice. » Après s'étant relevée et tournée vers l'assemblée : « Messieurs, continua-t-elle, n'accusez personne que moi; je l'ai fait mourir, non pas par mes mains, ni par celles d'aucun autre, mais par mon amour. Et comme vous l'avez entendu, j'en veux faire bonne justice. » Ensuite elle tira un couteau et elle se le planta dans le cœur, et tomba morte sur le corps de son amant.

Voilà un effet effroyable de la mauvaise conscience, qui tourmentait si horriblement cette fille, que, pour s'affranchir de ce supplice, elle finit d'une façon si tragique. Quoique ces effets si funestes soient fort rares, il n'est pas rare pourtant de voir des personnes, particulièrement dans ce sexe, auxquelles la conscience ne fait pas endurer de moindres peines. Car il y en a, et en grand nombre, qui sont bien plus criminelles; elles ne le publient pas, comme celle-ci le fit : mais elles expérimentent bien dans leur cœur le secret martyr, que la vue de leurs crimes et de leurs ordures abominables leur fait souffrir. Et sans mentir, elles le méritent mieux que celle dont nous avons vu la fin déplorable, et qui n'a causé la perte que d'une seule âme; au lieu que les autres en précipitent plusieurs dans les flammes. Cette fille appréhendait par une vaine terreur que celui qu'elle avait perdu ne la persécutât en cette vie; mais mille autres doivent vivre dans une crainte continuelle et très-bien fondée, que celles qu'elles entraînent dans le malheur, ne soient leurs bourreaux dans l'éternité. Celle-là ne put souffrir un jour entier ses peines intérieures; n'est-ce donc pas un aveuglement extrême, que plusieurs vivent si longtemps en cet état, où leur conscience les met dans une si cruelle torture; au lieu de s'en retirer, non par le désespoir, mais par une salutaire pénitence?

DISCOURS II.

DE LA FAUSSE PAIX DE LA CONSCIENCE.

Si quelqu'un dit que sa conscience ne le traite plus avec la rigueur dont nous avons parlé dans le discours précédent; que ses péchés sont endormis dans son cœur, sans lui faire trop de peine; et que s'ils se montrent quelquefois, ce n'est plus avec un visage aussi monstrueux; qu'il vit dans la douceur des plaisirs, et tout ensemble avec une paix d'esprit assez agréable, je réponds avec saint Jérôme (*Epist. ad Helenum*) : *Tranquillitas ista tempestas est*. Cette tranquillité, qui a

calmé les premières agitations de votre conscience, est le naufrage de votre âme. *Nihil tibi plus ista pace metuo*, dit saint Bernard (1. I *De considerat.*). Rien n'est plus à craindre que cette malheureuse paix. Si la conscience ne vous dit plus rien, vous êtes perdu.

Pour comprendre cette vérité, il faut savoir que la conscience fait dans le cœur de l'homme ce que faisait saint Jean-Baptiste dans la cour d'Hérode : *Non licet tibi* (Marc., VI); c'est le langage de tous les deux : Cette action, ces plaisirs sont défendus. Lorsque cet homme céleste parlait à Hérode, la scandaleuse Hérodias en était au désespoir. C'est pourquoi la misérable fit tant de bruit et cria tant contre cet hypocrite, disait-elle, ce faux dévot, ce farouche solitaire, qui ne savait garder nulle mesure auprès de la personne des princes, qu'elle le fit mettre dans les fers, et par un exécrable attentat étouffa la voix de ce grand saint, en lui faisant perdre la tête : *Non licet tibi*; c'étaient ces paroles qui la jetaient dans la fureur. Et c'est aussi le langage le plus ordinaire de la conscience, qui est si importun aux impies. Si le plaisir s'insinue dans leur cœur, la conscience se jette au travers : *Non licet tibi*. Ce plaisir vous est défendu par la loi de Dieu. Si la passion s'éveille à la rencontre de quelque agréable objet : *Non licet tibi*. Réprimez votre mouvement, c'est là un objet interdit à votre égard, il ne vous est pas permis, non-seulement d'y toucher, mais non pas même de le regarder avec complaisance. Cette voix est si fâcheuse à plusieurs, qu'il n'est artifice dont on ne se soit avisé pour l'étouffer. Aussi plusieurs en viennent à bout. La conscience est muette, parce qu'ils sont sourds; elle n'a plus de voix pour parler à eux, parce qu'ils n'ont plus d'oreille pour l'écouter : elle les délaisse, parce que Dieu les abandonne. J'entends qu'elle délaisse le pécheur de la même sorte que Dieu le fait. Comme une âme n'est jamais si généralement abandonnée de Dieu, qu'elle n'en reçoive toujours quelque grâce, quoique bien faible, de même la conscience n'est jamais dans un silence si général, qu'elle ne parle quelquefois à un pécheur obstiné; mais c'est d'une voix si basse et si rare, que souvent elle n'avance pas plus en parlant qu'en se taisant.

Donc, pour ne nous pas écarter encore de la voix du céleste précurseur, laquelle a tant de rapport avec celle de la conscience, représentez-vous la tête vénérable de saint Jean-Baptiste, qui est portée à Hérode dans la salle du festin. Les ministres de la fureur de ce prince la lui présentent dans un bassin, où elle nage dans son sang; il la considère le cœur saisi d'étonnement et de douleur. Ici donc faites réflexion à deux choses, qui sont importantes à notre sujet : Premièrement cette tête sacrée ne dit plus rien, et en second lieu, elle parle plus fortement qu'elle n'a encore fait. Elle ne parle plus à Hérode, elle ne lui dit plus, comme elle fai-

sait autrefois : *Non licet tibi*. Et néanmoins, par ce triste et affreux silence, elle fait trembler ce cruel, en lui reprochant le plus horrible de ses crimes, c'est-à-dire le meurtre impie qu'il venait de commettre. De même en est-il de la conscience du pécheur, qui est profondément abîmé dans l'iniquité : elle ne lui dit presque plus rien, et elle crie d'une voix plus forte que jamais. Elle se tait, parce qu'elle ne lui montre plus l'horreur de ses crimes comme elle faisait autrefois, et elle ne crie jamais plus que par ce silence, car en se taisant elle lui dit d'une manière bien intelligible : je te laisse, parce que Dieu t'a abandonné ; je ne parle plus à toi, parce que tu es un réprouvé. Ce sont là les deux vérités importantes que nous considérerons dans ce discours. Ce silence malheureux de la conscience muette, ces cris horribles de la conscience, qui ne dit jamais davantage que lorsqu'elle ne dit rien, sont capables de toucher bien vivement le pécheur, s'il n'est dans la dernière dureté de cœur.

PREMIER POINT.

Comme l'aiguille d'aimant règle la course du vaisseau, en regardant continuellement le nord, de même la conscience conduit le cours de la vie humaine, en regardant toujours la droite raison. De quelques orages que le vaisseau soit agité, quelque grande que soit la violence des vagues et de la tourmente dont il est battu, et même quoique le pilote abandonne le timon, la boussole néanmoins garde toujours sa situation droite et réglée, jusqu'au dernier naufrage du vaisseau : car alors elle perd son mouvement propre, étant enveloppée dans les ondes. C'en est à peu près de même de la conscience, qui règle le cours de notre vie dans une mer où il y a des écueils et des tempêtes bien plus dangereuses. Car de quelque passion que le cœur soit attaqué, quelques désordres, quelques vices qui règnent dans l'âme, la conscience est toujours dans sa même situation, toujours tournée invariablement vers la raison. Bien souvent la volonté, trahissant les intérêts de Dieu et les siens, abandonne le gouvernement aux passions; mais la conscience demeure toujours incorruptible, elle regarde fixement la loi éternelle; elle avertit fidèlement, elle crie hautement et constamment. Enfin, quand l'iniquité vient tellement à inonder l'âme, qu'elle lui fait faire naufrage, cette âme, étant abandonnée de Dieu, l'est aussi de sa conscience, qui se tait et qui lui lâche la bride, comme à un enfant prodigue et déshérité.

Voilà le plus malheureux état où l'homme puisse être réduit; et Philon le Juif (*Lib. de confusione linguarum*), en apporte une excellente raison. *Gravissimum malum et pene insanabile est partium omnium animæ ad peccandum consensus*. Le plus grand de tous les maux, et qui est presque sans remède, c'est lorsque toutes les parties de l'âme concourent unanimement au péché. La volonté

cède l'empire à la passion et ne lui fait plus de résistance : d'où il arrive que le péché en tout temps trouve l'entrée libre dans le cœur, et inonde comme un torrent qui a renversé sa digue. L'entendement suborné abandonne le parti de Dieu, pour épouser celui de la passion, dont il justifie les crimes en les revêtant de mille fausses couleurs. La passion ayant gagné cet avantage sur les puissances supérieures de l'âme, le parti de Dieu y est tout à fait ruiné, et la loi divine foulée aux pieds. Comme un tyran, à qui au commencement on n'obéissait qu'avec une extrême violence, par succession de temps est reconnu comme un prince légitime : ainsi la passion, qui était autrefois repoussée avec tant d'effort, prend le dessus, et est obéie sans nulle contradiction. Tout ce qu'elle ordonne est exécuté. L'entendement reçoit toutes les pensées qu'elle inspire, sans en rejeter aucune ; la fantaisie peint toutes les images qui la favorisent ; les yeux recherchent tous les objets qui nourrissent sa flamme ; les oreilles sont ouvertes à tous les discours qui lui font plaisir ; la volonté asservie adhère aveuglément à tout ce qu'elle désire. Et c'est par cette raison que la conscience se tait. Car comme dans la rébellion générale d'un peuple, un sujet fidèle et zélé qui parlerait pour son prince ne serait d'aucun secours pour le bon parti, c'est pourquoi il cède à cette tempête populaire, il se tait et se retire ; ainsi dans une âme où tout est perverti et tout révolté contre Dieu, la conscience aurait beau parler contre la volupté et les passions, elle ne réprimerait pas leur révolte, elle ne serait pas même écoutée. Elle se tait donc, elle ne résiste plus, et laisse l'âme dans une malheureuse paix.

Il faut juger de cet état misérable comme du bienheureux état de la grâce, laquelle, après une longue guerre et une victoire parfaite, a soumis toutes les passions de l'âme. Lorsque l'on peut dire avec David : toutes les facultés intérieures de mon âme concourront à vous glorifier ! quand on a purifié l'imagination de toutes les idées profanes, et qu'elle est tout imprimée d'images saintes ; quand l'appétit inférieur, au lieu de courir après ses propres objets, agit de concert avec l'esprit pour faire naître des affections divines ; en quoi consiste, selon saint Thomas, la ferveur de la dévotion : c'est, dis-je, dans cette soumission entière de toutes les puissances de l'âme à l'empire de la grâce, que naît la paix ineffable dont parle saint Paul. *Pax Dei quæ exsuperat omnem sensum.* (Philip. IV.) C'est l'état le plus parfait, auquel on puisse arriver en cette vie. Ces âmes sont si pénétrées de Dieu, si plongées en Dieu, qu'elles reposent pleinement en lui. Le monde, avec tous les charmes de ses beautés et de ses plaisirs, avec tout l'éclat de ses biens et de ses grandeurs, ne leur est plus que de la boue. Toutes les guerres sont finies par une entière victoire des passions, le cœur jouit d'une paix profonde.

Par cette divine paix, que la grâce répand dans les âmes lorsqu'elle domine absolument les passions, il est aisé de comprendre la nature et les suites d'une autre paix bien contraire, qui est l'effet de la victoire parfaite que les vices ont remportée. Lorsque la volonté obéit servilement aux passions, que l'entendement, qui doit montrer à nos âmes l'horreur du péché, la déguise en trahissant la vérité ; que la mémoire est remplie d'idées profanes, et qu'enfin toutes les facultés de l'âme sont perverties et conspirent contre Dieu pour autoriser les passions, il n'y a plus de guerre dans notre cœur, le démon en est le maître sans nulle contradiction. *In pace sunt omnia quæ possidet.* (Luc., XI.) La conscience désarmée laisse l'âme dans cette misérable paix.

Après cela vous voyez des gens qui ne gardent plus nulles mesures avec Dieu, qui blasphèment à chaque parole, avec un mépris aussi honteux de cet être souverain que s'il n'était qu'un fantôme chimérique, de qui il n'y eût rien à craindre. *Consumperunt timorem Dei.* (Eccli., XLIX.) Le péché, ils le commettent avec autant de facilité que s'il n'y avait plus ni d'enfer à redouter, ni de paradis à espérer. Vous les verrez sortir d'un lieu d'infamie en riant, avec aussi peu de remords que s'ils venaient de faire une action indifférente. Le démon n'a plus que faire de leur inspirer le mal : ils vont au-devant de la tentation, ils cherchent avec soin les occasions du mal et y entraînent les autres avec une malice effrontée qui a perdu tout respect pour Dieu, et qui ne se fait ni scrupule ni peine de rien. Pour éviter un péché mortel, ils ne daignent pas s'abstenir d'un simple regard, non pas même d'une parole d'où il ne leur revient nul avantage. Ils font de profondes plaies à la réputation d'autrui, sans sujet, sans haine, sans aversion. Du bien d'autrui, ils s'en accommodent dans toutes les occasions, injustement, ou avec droit, peu importe ; tout leur semble de bonne prise, pourvu qu'ils puissent ou cacher leurs larcins, ou les colorer devant les hommes : ce qui montre que la loi divine ne leur est plus rien. Vous diriez qu'ils ont prescrit contre elle par une longue et paisible possession de tout faire, et contre Dieu même, et qu'il n'a plus d'empire sur eux. *Timorem autem Domini penitus transiit, soloque vehitur appetitu, sequitur concupiscentiam solam, sola trahitur voluptate.* (BERN., Serm. divers.) Les impies, qui sont si profondément abîmés dans le péché, n'ont pas plus de crainte de Dieu, que s'il n'y avait point de Dieu. Ils ont si généralement renoncé à leur conscience, qu'ils font tout céder à leur passion ; ils n'ont plus pour règle et pour raison que leur plaisir et leur intérêt. Enfin ils vivent dans une générale composition à toutes les maximes du salut. Si Dieu, par l'excès de son infinie miséricorde, parle quelquefois à ces misérables, pour les faire entrer dans les bonnes voies, ils ferment les yeux à tous ces rayons de la

grâce, ils répondent, comme le dit Job : *Recede a nobis, scientiam viarum tuarum nolumus.* (Job, XXI.) Seigneur, ne pensez plus à nous, comme nous ne songeons plus à vous. Quand la conscience, qui n'est jamais tout à fait éteinte, leur fait quelques secrètes leçons, ou ils ne l'écoutent pas, ou ils la rejettent avec mépris. Que s'ils font quelque peu de réflexion à sa voix, c'est comme un homme profondément endormi, qui entr'ouvre les yeux à un rayon de lumière, et d'abord retombe dans son assoupissement. Si la lumière vient de dehors et des orateurs sacrés, rien ne touche ces obstinés, parce qu'ils sont dans un dégoût général des choses de Dieu. L'éloquence la plus enflammée et la plus vive n'effleure pas seulement leur cœur.

Ce malheur est déplorable; mais on y tombe bien facilement, si dans les commencements on n'use de grandes précautions pour ne point laisser prendre racine au péché. *Nostris tantum initiis opus habet dæmon.* (CHRYSTOST., hom. 4 in *Epist. ad Ephes.*) La plus grande peine du démon est de faire les premières brèches dans notre âme; son plus grand effort est dans le commencement, car c'est alors qu'on lui dispute les premières avenues du cœur avec plus de résistance. Mais s'il les a enfin gagnées et qu'on laisse pénétrer le mal plus avant, de là on passe à la dernière insensibilité. On ne saurait mieux comparer la conscience qu'avec une fille qui est extrêmement délicate en tout ce qui peut intéresser son honneur. S'il lui arrive de commettre quelque faute contre sa pudeur, la misérable est si troublée, qu'elle souffre un cruel martyre : quoique l'on n'ait point de connaissance de son péché, elle a peine à ne se pas trahir elle-même. *Heu! quam difficile est crimen non prodire vultu!* Les altérations intérieures, dont elle est secrètement agitée, se répandent au dehors, et dans les yeux, et sur son visage, qui ne peut démentir son cœur. Elle souffre une si grande confusion de son crime, que la rougeur lui monte au front, malgré qu'elle en ait. Mais si elle persiste quelque temps dans ses désordres, elle perd peu à peu la honte qu'elle avait du mal, et quoiqu'elle n'ose pas encore tout à fait sortir de la bienséance, néanmoins elle prend un certain air de libertinage qui ne sent rien de bon. Enfin, si elle a publiquement sacrifié sa pudeur, quoi que l'on en pense ou que l'on en dise, cela ne lui est plus rien; c'est une libertine déclarée, qui ne ménage plus son honneur, qui ne fait plus que rire de son infamie; elle ne se fait plus une peine d'être le rebut et le dernier opprobre du monde. C'est ainsi que la conscience passe de la première tendresse au dernier endurcissement. *Habet anima insitum quemdam pudorem, quem subito calcare atque projicere non potest : sed sensim ac paulatim ex negligentia perit.* (CHRYSTOST., hom. 87 in *Matth.*) Nous avons naturellement une certaine délicatesse de conscience dont on ne

saurait sitôt se défaire; une honte, une aversion du mal qui ne s'étouffe pas tout d'un coup; mais peu à peu cette délicatesse se convertit en dureté et dégénère en impudence.

Ou bien, disons que l'on conserve la conscience dans sa pureté, comme l'on conserve un habit fort précieux, dont on évite avec grand soin les premières taches. S'il y en a quelques-unes, on ne les voit qu'avec un regret extrême, et on les lève au plus tôt. Mais s'il est taché en plusieurs endroits, on le met à tous les jours, et après à tout usage, on n'en fait plus nul état, on le traîne par la boue, comme qu'on le gâte, on ne s'en soucie plus. C'est ainsi que l'on traite la conscience : quand sa pureté est tachée d'un péché grief, celui là en amène un autre; et quand ils sont considérablement multipliés, on ne fait plus de difficulté de se jeter en toutes les occasions dans les plus vilains bourbiers, et de se traîner par mille ordures; la conscience ne s'oppose presque plus à rien.

Enfin, les péchés prennent de si profondes racines dans le cœur et s'y multiplient si fort, que l'impie commence à perdre l'espérance d'entrer jamais dans le ciel, comme l'assure saint Augustin (in *psal. XXXI.*) *Conscientia mala tota in desperatione est.* Il se sent si profondément abîmé dans le péché, il voit Dieu si justement irrité contre lui, et le ciel si inaccessible aux âmes impures; il se considère si couvert d'ordures et de voluptés honteuses, si étroitement enchaîné par les objets; il connaît l'état de ses biens et de sa famille si embarrassé, il a tant de restitutions à faire, son salut lui paraît si douteux et la mort si redoutable après une vie si criminelle, qu'il craint tout et n'espère presque plus rien. Oui, plusieurs consentiraient volontiers à être anéantis sur l'heure, en abrégeant même leur vie de plusieurs années, pour être délivrés de ce passage si dangereux.

Tel était cet impudique célèbre, âgé de quatre-vingt-dix ans, qui, n'espérant plus d'amendement en sa vie, fit graver cette inscription sur son tombeau : *Hoc iter est qua ducar ad inferos.* C'est par ici que mon âme doit passer, lorsqu'elle descendra en enfer. Ces misérables font comme faisait l'infortuné Marius; celui-ci voyant qu'il lui était impossible de se démêler des mains de ses ennemis, pour dissiper l'appréhension du mal qui le menaçait, s'enivrait tous les jours, et ceux-là s'enivrent de voluptés. *Libertate perniciose eunt quo volunt ebriæ concupiscentiæ, temulentique affectus.* (BERN., *Serm. de cæna.*) Ils lâchent la bride à leurs passions avec une licence débordée, ils se soulent de plaisirs jusqu'à une profonde ivresse. Et que voudriez-vous que la conscience fit en cet état? Elle ne dit rien, parce que sa voix n'aurait pas plus de lieu que si vous parliez à une personne ensevelie dans le vin.

La conscience se tait : et pourquoi donc

parler à ces âmes abandonnées ? *Qui peccatorem alloquitur, tanquam qui dormientem alloquatur*, dit l'Écriture. Parler à un de ces pécheurs obstinés, et parler à un homme qui dort, c'est la même chose : l'un et l'autre vous écoutent également. Taisez-vous donc, prédicateurs ; les discours que vous adressez à ces endurecis sont des paroles inutilement jetées en l'air. Taisez-vous, directeurs zélés ; taisez-vous, amis fidèles ; ni tous vos raisonnements ni toute l'éloquence du monde ne sauraient vaincre la dureté de ces âmes. Va donc, créature maudite de Dieu, va, esprit damné, va où la passion t'entraîne ; multiplie tes péchés à l'infini, puisqu'il est inutile de te parler. Tu es inflexible comme un démon, obstiné comme un démon, et peut-être plus criminel et plus ennemi de Dieu qu'un démon. C'est à vous, chrétiens, à qui j'adresse ce discours, à vous, contre qui la conscience parle encore, et si souvent, et si fortement. Il y a longtemps qu'elle murmure secrètement contre vous pour ce péché, qui peut-être n'est connu que de Dieu et de vous seuls. Vous savez ce qui se passe dans votre âme, les pensées auxquelles vous ouvrez si criminellement votre cœur, et les libertés dont la conscience vous fait tant de confusion. Il y a longtemps que la haine envénime votre esprit, et que vous refusez obstinément le pardon, qui est nécessaire à votre salut. Votre langue déchaînée contre Dieu, quels outrages n'a-t-elle point faits à cette majesté souveraine ? Qu'est-ce que la conscience ne vous a point dit là-dessus ? Et depuis si longtemps point d'amendement ! Ce bien, depuis quel temps le possédez-vous ? Et vous ne l'ignorez-pas, qu'il n'est pas venu par les bonnes voies. Néanmoins il ne se parle point encore de restitution, quoique votre conscience vous ait mille fois reproché votre perfidie. Elle crie bien : mais enfin elle se taira, et viendra le temps que vous serez comme ces âmes obstinées qui sont arrivées à la dernière dureté de cœur, à un abandonnement général de leur salut. Désirez-vous savoir si vous êtes encore bien éloigné de ce malheur ? Saint Bernard vous l'apprendra, en expliquant par quels degrés on tombe dans l'insensibilité. Premièrement, dit-il, l'âme, qui est dans la première délicatesse de sa conscience, ayant succombé dans quelque malheureuse occasion, est percée d'une douleur vive qui la désole. Les remords, qui viennent après son action criminelle, la jettent dans la consternation de se voir disgraciée de Dieu, et son cœur opprimé gémit, jusqu'à ce qu'il se soit déchargé. En second lieu, le péché est véritablement un poids bien pesant, pour les grandes contradictions que la conscience y apporte ; mais non pas comme auparavant ; le pécheur peut vivre plus facilement en cet état : non pas néanmoins sans que la conscience lui donne de grandes alarmes, qui lui remplissent l'âme d'amertume. Au troisième degré le péché, bien qu'il soit grief, ne

semble plus qu'un fardeau assez léger : il pèse pourtant, il est importun. Au quatrième, il a plus de douceur que de fiel, il rend absolument la vie plus agréable. O que cet état est mauvais ! qu'il est dangereux ! Le cinquième l'est davantage : le péché se tournant en habitude, la conscience ne se fait presque plus sentir ; ou si elle fait entendre sa voix, elle est si faible, qu'elle ne descend pas jusqu'au cœur. Enfin le dernier degré est le plus funeste de tous, et c'est lorsque le péché passe en nature : c'est-à-dire, que comme au commencement il était si horrible à l'âme, qu'il lui était insupportable, et qu'il était comme impossible à cette âme de vivre hors de la grâce de Dieu ; à la fin il lui paraît si doux, qu'elle croit que c'est une chose presque impossible de vivre dans l'état de grâce.

Savez-vous ce qui arrive à ces personnes ? le même qu'expérimente un criminel enfermé dans un cachot. Au commencement qu'il y entre, il en sent la mauvaise odeur, en sorte qu'elle le désole. Mais après avoir longtemps demeuré dans sa prison, il n'a presque plus de sentiment de cette odeur, quoiqu'elle soit plus mauvaise que jamais. Ainsi l'âme criminelle, qui, au commencement de son malheur ne pouvait souffrir qu'avec une douleur extrême l'horrible fumée que ses iniquités exhalent, pour parler aux termes de saint Augustin (*in ps. XLV*) : *Fumus iniquitatis*, l'âme, dis-je, avec le temps, ne sent plus cette fumée triste, ni ces regrets si piquants. Les traits de sa conscience, qui autrefois étaient si aigus et qui pénétraient si vivement, sont si émoussés, qu'ils n'entrent plus dans le cœur, ou n'y font que des piqures superficielles. La conscience, comme l'abeille, après avoir bien piqué, perd son aiguillon, elle abandonne l'impie.

SECOND POINT.

Mais nous, l'abandonnerons-nous sans lui dire encore quelque chose pour le retirer de sa misère ? Non, la conscience parle encore : nous ne nous taisons pas. Mais comment est-ce qu'elle parle, puisque nous venons de dire qu'elle se tait ? C'est ce qui nous reste à voir dans la seconde partie de ce discours. Je dis donc, comme nous l'avons proposé, que la conscience ne crie jamais plus fortement que par son silence, et qu'elle ne dit jamais davantage que lorsqu'elle ne dit rien.

En effet, voyez un impie, qu'elle a persécuté longtemps, et à qui elle ne fait plus de peine ; elle ne lui dit plus rien, quoique ses crimes soient aussi griefs qu'ils aient été en toute sa vie : faut-il beaucoup raisonner pour tirer cette conséquence ? La voix de la conscience est la voix de Dieu ; je l'ai entendue longtemps, parce que Dieu, par l'excès de son infinie miséricorde, me voulait retirer de la voie de perdition ; et maintenant cette voix cesse ; donc Dieu se retire, je tombe en un sens réprouvé. Or qui peut nier que ce ne soit là la plus ter-

rible de toutes les voix ? Et c'est ce que la conscience dit en se taisant ; donc elle ne jette jamais des cris si hauts ni si horribles, que lorsqu'elle est devenue muette, jamais elle ne doit causer plus de crainte que lorsqu'elle ne dit rien.

Pour le voir plus clairement, comparez la voix de la conscience muette avec la voix de la conscience qui parle encore. Que dit-elle à l'impudique, lorsqu'elle lui parle ? Elle lui dit qu'il blesse grièvement l'honneur de Dieu, en courant après les plaisirs avec une licence si débordée, et qu'il dégénère honteusement de la noblesse de sa nature, en se livrant à des passions si basses. Et que dit-elle en se taisant ? Elle lui dit que la grâce est éclipsée dans son âme, et que le Saint-Esprit l'a rejetée avec exécration. Que dit-elle à un impie, lorsqu'elle lui fait encore quelques secrètes leçons ? Elle lui dit qu'il outrage Dieu d'une manière très-injurieuse par sa langue de furie déchaînée. Et que lui dit-elle en ne parlant plus ? Elle lui dit que Dieu, furieusement irrité par la multitude de ses crimes, a détourné sa face de lui et qu'il l'a effacé du livre de vie. Enfin, lorsque la conscience parle encore à un pécheur, qu'elle le menace de la rigueur de la justice céleste, c'est une marque qu'il n'est pas encore exclu des grandes miséricordes de Dieu. Mais quand elle est muette, elle lui dit par ce silence qu'il est perdu, et que sa place est déjà marquée dans l'enfer. Or cette dernière voix est bien plus terrible que la première. Donc il est vrai que la conscience ne crie jamais plus haut que par son silence.

Voyez un malade qui a souffert de grandes douleurs dans une longue et ardente fièvre. Quand il s'aperçoit que son pouls est intercédent, qu'il finit, qu'il ne bat plus ; quoique ce malade ne sente presque plus de douleur dans le dernier affaiblissement de la nature défaillante, n'est-il pas plus affligé qu'il ne l'était dans le cours de sa maladie ? Il en a en vérité bien raison : car c'est un présage certain des tristes approches de la mort. Et quand le pécheur a été persécuté plusieurs années par sa conscience, encore qu'il en ait souffert mille peines très-sensibles, néanmoins il doit être touché bien plus vivement, lorsqu'il s'aperçoit qu'elle ne crie plus contre lui, et qu'il ne sent plus ces battements intérieurs de son cœur : car c'est le signe le plus assuré de sa mort éternelle. En effet, dit saint Bernard (serm. 1, *De resurrect.*) : *Quis magis mortuus est eo qui ignem fovel in sinu, peccatum in conscientia, nec sentit, nec expavescit, nec excutit ?* Que dites-vous de celui qui a un charbon de feu dans le sein, et qui n'en a nul sentiment ? Vous dites qu'assurément il est mort. Et de celui qui a un péché dans le cœur, et à qui la conscience ne fait point sentir ce péché, qu'en pensez-vous ? Dites, et sans crainte de vous tromper, qu'il est mort, et d'une mort bien funeste ; car il est un réprouvé.

Les paroles de saint Basile nous fortifie-

ront encore plus dans cette pensée : *Peccata sequuntur animam ut umbræ*. Les péchés qui sont dans l'âme la suivent comme les ombres suivent le corps : ils se présentent continuellement à elle, comme des ombres tristes et fâcheuses qui la désolent. Or l'ombre ne suit pas toujours le corps, ce n'est que lorsque le soleil nous regarde, et qu'il nous envoie ses plus forts rayons. Mais s'il est couché, nous ne voyons plus les ombres, encore qu'elles soient plus grandes qu'elles n'étaient auparavant. Ainsi les péchés suivent les âmes comme l'ombre suit le corps ; et quand est-ce ? C'est quand le divin soleil nous regarde encore d'un œil de faveur, et qu'il nous envoie les plus forts rayons de ses grâces. Mais lorsqu'il est couché à notre égard, et cela n'arrive que trop souvent, comme l'assure le prophète : *Occidet sol in meridie* (*Amos, VIII*), alors, quoique les ombres des péchés soient plus grandes qu'elles n'ont jamais été, ces ombres ne nous suivent plus, les péchés ne se présentent plus à notre esprit, la conscience se tait. Par conséquent ce silence est une marque que la grâce est éteinte dans nos âmes, et que Dieu nous a rejetés. Donc il est constant, comme nous l'avons déjà tant dit, que la conscience muette crie plus haut que celle qui parle, qui pique le cœur et qui persécute l'âme, puisque ce silence nous annonce le dernier de tous les malheurs, et l'abandonnement de Dieu ; ce qui nous doit causer plus de crainte que toutes les plus terribles menaces que la conscience nous saurait faire.

Concluons toute cette matière par les paroles de Jérémie : *Deceperitis animas vestras.* (*Jer., XLII.*) Vous vous êtes misérablement laissé prévenir de l'illusion qui est répandue si généralement dans le monde, qu'en vous éloignant de Dieu vous rendriez votre vie plus agréable. Vous le voyez, et pour peu que vous vouliez entrer dans vous-même, et considérer l'état pitoyable où votre cœur est réduit, l'expérience vous convaincra pleinement que vos désordres vous ont rendu très-misérable : *Vera miseria falsam beatitudinem requirentes*, dit saint Augustin (*in Meditat.*) ; les insensés courent après une fausse félicité, et se jettent dans une véritable misère, parce que les plaisirs qui flattent leurs sens déchirent cruellement leur cœur. L'âme criminelle, dit un ange du désert (PACOMIUS), est un abîme d'amertume : *abyssus acerbitalis*. Et si vous avez peine à le croire, suivez le conseil du prophète Malachie, faites-en une expérience salutaire : *Convertimini et videbitis quid sit inter justum et impium.* (*Malachi., III.*) Rentrez dans le bon chemin, et vous sentirez vous-mêmes, sans qu'il soit nécessaire de tant raisonner, qu'il est bien doux d'être ami de Dieu, et bien horrible d'être en guerre contre lui. Vous verrez qu'il y a bien à dire entre la paix d'une bonne conscience, qui établit l'homme en un profond

repos et en une agréable espérance de son salut, et l'état d'un cœur troublé par l'image de ses péchés, et agité par la crainte qu'il doit raisonnablement concevoir de la colère d'un ennemi si puissant.

Mais ne l'avez-vous pas déjà expérimenté, et souvent, que lorsque vous avez purifié votre conscience, et que vous l'avez déchargée du triste poids de l'iniquité qui la fait gémir, vous entrez comme dans une nouvelle région de paix, et que votre âme jouit d'une consolation si solide, que le monde ne peut rien donner de semblable, non pas même quand il vous ferait présent de tous ses biens? Rappelez dans votre idée le temps passé, souvenez-vous de ces heureuses années d'innocence, auxquelles rien ne vous fâchait, parce qu'étant bien avec Dieu, la conscience vous laissait en paix. Comparez-les, ces belles années avec le temps présent, ce temps de malheur et de trouble, auquel vous êtes en guerre avec Dieu; et vous n'aurez pas de peine à avouer que le prophète a dit véritablement qu'il y a une infinie différence entre le juste et l'impie, et que vous préféreriez mille fois ce premier état de paix et d'une conscience pure, à celui où vous vivez présentement, à l'état d'un cœur corrompu et misérable. La grande raison que vous avez si souvent ouïe, et que peut-être jamais vous n'avez bien pénétrée, est que notre cœur est fait pour Dieu, qu'il ne peut être content que de Dieu, et que la créature raisonnable étant éloignée de cette source infinie de biens, ne saurait être que très-misérable. *Quando mihi male fuit cum te, aut quando mihi bene fuit sine te?* Ah! mon Dieu, dit saint Augustin (*in Soliloq.*) soupirant pour ses dérèglements passés, quand je me suis séparé de vous, quelle satisfaction ai-je trouvée dans les plaisirs? et quand vous m'avez rappelé par votre grâce, n'ai-je pas trouvé le repos que j'avais inutilement cherché dans la créature?

Après tout, nous voulons faire notre salut; il n'est point d'homme si désespéré qui renonce à cette prétention. Et donc quelle douleur n'a pas celui qui voit l'affaire de son salut en si grand danger, qui voit avec un extrême regret que le temps s'en va, que les plaisirs s'en vont aussi, que l'éternité s'approche, où il y a tant à craindre généralement pour tous, et singulièrement pour lui? Il faut que cette vérité soit reconnue bien universellement, puisqu'elle se fait sentir même aux infidèles. *Innocentia sola optimam in posterum spem præbet, unicuique vitæ solamen.* (PLATO, l. I. *De republ.*) C'est l'innocence seule qui dissipe toutes nos craintes par une douce espérance de l'avenir; pour vivre content, il faut bien vivre. *Inestimabile bonum quies mentis in tuto collocatæ.* (SÈNEC., *Lib. de vita beata.*) C'est un trésor inestimable que la paix d'une conscience qui n'a rien à se reprocher. Voulez-vous donc vous rendre heureux autant qu'on le peut être en ce monde, dit Hugues de saint Victor : *Bene vive, bona*

conscientia semper gaudium habet. Réglez votre vie, rendez votre cœur à Dieu, et les troubles de votre cœur feront place à une si douce joie, à une paix si agréable, qu'elle surpassera tous les autres plaisirs de ce monde. Au contraire, dit saint Chrysologue (serm. 6), *quando homo non sub peccato tristis?* En quel temps est-ce que l'homme, qui sent sa conscience atteinte de quelque péché, peut être exempt de tristesse? *Scito, et vide quia malum et amarum est reliquiste Dominum.* (Jerem., II.) C'est un avis salutaire que nous donne le prophète. Pensez, sans de plus longues remises, que la créature qui s'est écartée de Dieu ne saurait être que très-misérable; que portant le péché dans son sein, elle porte inévitablement son supplice; qu'ayant perdu Dieu, elle a tout perdu.

EXEMPLE DU SECOND DISCOURS.

Boleslas II, roi de Pologne.

Un savant auteur du siècle passé (VIVÈZ, II *De anim.*) a dit que de tous les avantages de l'innocence originelle, la conscience est presque le seul que Dieu ait laissé à l'homme criminel, pour servir de frein à ses passions, afin qu'elles ne l'entraînaient pas dans le dernier abîme de la misère. On voit par là, que lorsque la conscience nous abandonne, et que sa lumière, si salutaire à nos âmes, est éteinte, tout est perdu, à moins que Dieu ne réserve encore quelque miracle de son infinie miséricorde. N'est-ce point l'état déplorable où était réduit le malheureux Boleslas, second du nom, roi de Pologne; puisque ni l'horreur des crimes, qui font le plus de confusion à la conscience, et lui causent plus de terreur, ni les puissances sacrées par les foudres redoublés de leurs anathèmes, ni le ciel même, par l'éclat de ses miracles plusieurs fois réitérés, n'ont pu vaincre la dureté de son cœur? Ce roi impie se répandait en toutes sortes de plaisirs avec une licence débordée, et jusqu'à cet excès, que n'ayant pu corrompre par ses artifices la fidélité d'une dame mariée, la plus belle de son royaume, il en vint à la violence pour faire outrage à sa pudeur. Une vie si dérégulée jetait un grand scandale partout. Mais comme ce prince était aussi violent en sa colère que débordé en ses plaisirs, les gens de bien en gémissaient, et personne ne parlait, parce qu'une bonne parole eût perdu celui qui aurait osé la dire.

Il n'y eut que le généreux Stanislas, évêque de Cracovie, qui eut le zèle de sacrifier et ses intérêts et sa vie, pour réprimer ces désordres. Ayant obtenu une audience particulière du roi, il lui parla avec beaucoup de douceur et de respect véritablement, mais aussi avec beaucoup de zèle et de fermeté. Ce prince fier et impérieux prit à grand affront les sages avis qu'on lui donnait, et après avoir lancé sur le saint des regards mêlés de fureur et de mépris : « Je croyais, dit-il, que vous veniez pour de-

mander quelque grâce, et je ne vous l'aurais pas refusée. Mais je vous trouve bien admirable de paraître devant moi non pas comme un suppliant, mais comme un donneur d'avis. Vous vous y prenez en fort malhonnête homme. Quoi! est-ce que vous faites des informations de mes mœurs? Pour qui passé-je dans votre esprit? pour un impie, pour un scélérat? Ne suis-je pas assez instruit des devoirs de la loi chrétienne, sans que vous m'en veniez faire des leçons? ou bien est-ce que vous vous êtes mis dans l'esprit que je ferais pour vous ce que vous pensez que je ne voudrais pas faire pour Dieu? Sortez d'ici, téméraire, et n'y paraissez jamais, autrement j'aurais le déplaisir de vous faire mieux sentir ce que votre audace mérite. Car je veux bien que vous comptiez pour une grâce que je ne vous chasse pas avec la dernière confusion. Si je vous épargne cette honte, c'est en vue, non pas de votre personne, mais de votre caractère. »

Ce transport ne fut pas un de ces premiers mouvements qui n'ont point de suite. Le saint évêque avait acheté une belle terre pour son Église, d'un gentilhomme de Cracovie, et la lui avait bien payée. Mais mesurant les autres par soi-même, il s'était reposé sur la bonne foi du vendeur et sur la fidélité de quelques témoins, sans se mettre en peine d'en tirer quittance. Le gentilhomme mourut; les héritiers ne pensaient point à faire de la peine sur ce point à Stanislas. Mais ils furent avertis sous main qu'ils feraient plaisir au roi d'intenter procès à l'évêque; qu'ils seraient bien soutenus, et que le succès de la cause était infaillible, parce que le roi présiderait à ce jugement. Ces lâches ne firent point de difficulté de s'embarquer dans une affaire qu'ils croyaient être fort avantageuse, et qui fut la ruine aussi bien de leur fortune que de leur honneur. Ils demandent donc ou le paiement, ou la quittance, ou la terre. L'évêque cite ses témoins, et il voit qu'on leur a fermé la bouche. Tout autre aurait été bien embarrassé en une affaire si épineuse. Stanislas ne le fut point, il s'en tira glorieusement, en demandant trois jours de délai pour communiquer sa réponse. Il employa tout ce temps, non pas à consulter les oracles de la jurisprudence, qui ne lui pouvaient être de nul secours, mais à mettre Dieu de son côté. Ensuite, animé d'un instinct céleste qui l'assurait pleinement de la victoire, le jour que sa cause se devait plaider, et quelque temps avant l'heure de l'audience, il assemble son clergé et va en habit de cérémonie au sépulcre de celui qui lui avait vendu la terre. Il fut suivi d'une grande affluence de peuple, comme il arrive en ces choses extraordinaires, et fit ouvrir le sépulcre à la vue de tout ce monde. Comme le saint était généralement respecté, et autant aimé que le roi était haï : « Hélas ! disait-on, que pense-t-il faire? quel témoin, quel avocat appelle-t-il à son secours? Vent-il porter en jugement la tête du mort? un

témoin muet, qui ne dira rien, ne prouvera rien. Ce bon saint se va immoler à la risée et du roi et de la cour, et de tous les juges qui sont prévenus contre lui. » Leurs vues n'allaient pas plus loin. Mais quand il eut touché avec sa crosse les ossements de ce mort, qu'il lui eut rendu la vie, et qu'on vit cet homme ressuscité qui suivait l'évêque pour aller devant les juges, alors ce furent des cris de joie et d'admiration qui retentirent par toute la ville, et qui ne manqueraient pas d'aller jusqu'aux oreilles du roi.

Boleslas et les juges étaient déjà au palais, où ils attendaient l'évêque, mais non pas un tel avocat d'une cause que l'on tenait pour perdue. Ici peut-on assez admirer, et le croirait-on, si tous les historiens n'en faisaient foi, que le roi en cette conjoncture si étrange, ne céda ni à la voix de sa conscience, qui lui reprochait son crime, ni à la crainte de la justice de Dieu, qui se déclarait si ouvertement contre lui, et qu'il ne prit pas la fuite, qu'il osa attendre cet homme ressuscité? Quelle dureté de cœur ! il l'attendit néanmoins. Pierre, c'était le nom de celui qui était venu de l'autre monde, entre dans la salle du palais, il prend place au côté du saint évêque. Le roi et toute l'assistance le voyant, tous étaient dans un silence profond et saisis de l'étonnement que l'on peut imaginer. On fut quelque temps sans que personne osât dire un mot. C'était bien à l'avocat de la partie adverse de Stanislas à commencer ; mais il était si interdit, qu'il avait plus d'envie de s'enfuir que de parler. Personne donc ne se présentant, Stanislas se lève : « Je vois bien, dit-il, ce que c'est ; ma cause est gagnée, puisque personne ne dit rien. Néanmoins, pour une entière conviction de mon bon droit, je vous prie, seigneur Pierre, de rendre le témoignage pour lequel Dieu vous a envoyé de l'autre monde. Vous m'avez venu lu une terre, mais est-il vrai que je ne vous l'ai pas payée? Rien au monde n'est plus faux, dit Pierre : grand prélat, vous m'avez entièrement satisfait. Mais pour vous, lâches complaisants, poursuivit-il, se tournant vers ses héritiers, l'aurais-je jamais pensé, que vous dussiez vendre votre âme à l'iniquité? Que ne l'ai-je su plus tôt, mon testament n'aurait pas donné occasion à une si grande perfidie ; vous n'y auriez pas été seulement nommés. Enfants indignes, j'ai honte de vous appeler de ce nom, fallait-il troubler le repos des cendres de votre père, en servant la passion des ennemis de Dieu? Faites pénitence, et une grande pénitence d'un si grand crime ; autrement, je vous le dis, que comme je plaide contre vous devant les juges de la terre, je plaiderai encore plus fortement contre vous devant le grand juge du ciel. »

Le plus fort de ce discours retombait sur Boleslas, qui avait le plus de part à cette injustice. Mais qu'opéra-t-il sur son esprit? quel amendement vit-en dans sa vie? On n'en vit point, si grande était l'insensibilité de sa conscience. Nous le verrons dans la

suite. Voyons maintenant ce que fit le saint, prélat. Il dit à son admirable avocat, que comme Dieu lui avait donné le pouvoir de le rappeler à la vie, il espérait bien encore d'obtenir qu'elle lui fût conservée plusieurs années, et qu'il remettait la chose à son choix. « Je ne doute point, très-saint évêque, répondit Pierre, que vous n'ayez tout pouvoir auprès de Dieu. Mais, puisqu'il me reste peu de temps jusqu'à la dernière expiation de mes péchés, et que vos saintes prières l'abrègeront bien encore, comme je l'espère, je ne suis pas résolu de risquer rien en l'affaire de mon salut. » Il retourna donc dans son sépulcre, bien accompagné, comme l'on peut croire, et mourut encore une fois, pour aller bientôt régner dans la gloire.

Revenons à Boleslas. Ce prince, voyant que le saint évêque était en un si haut rang de faveur auprès de Dieu, ne devait-il pas se jeter à ses pieds, pour lui demander tout ensemble, et l'honneur de son amitié, et le pardon de ses emportements outrageux ? Mais il était trop enivré, et de sa grandeur et de ses passions d'opprobre, pour agir si chrétiennement. Il se donna en proie autant que jamais à ses voluptés scandaleuses, tant il était abandonné de sa conscience et de Dieu même. Le saint réitéra plusieurs fois, et ses oraisons auprès de Dieu et les avis salutaires qu'il donna au roi, mais sans fruit ; il n'obtint rien, ni de Dieu, qui était trop irrité, ni du roi qui était trop obstiné. Enfin, pour n'avoir rien à se reprocher sur la perte de cette âme, il recourut au dernier remède ; il crut, comme il est très-vrai, que ces consciences si dures, si elles ne sont fortement piquées, demeurent toujours dans l'insensibilité. Il lança donc un anathème contre lui, et le retrancha de la communion des fidèles.

Ce coup de foudre, au lieu de frapper le cœur de ce misérable d'une salutaire terreur, comme on l'avait prétendu, le rendit plus obstiné et plus abominable que jamais. Auparavant, il déroba ses infamies, non pas à la connaissance, mais au moins à la vue du monde. Et après, il s'y abandonnait tout publiquement par la prostitution la plus effrontée que l'on puisse imaginer, faisant aux yeux de tous, indifféremment, des choses qu'on n'oserait dire. Il ne pouvait mieux se venger du saint, ni l'offenser plus sensiblement, qu'en offensant Dieu plus outrageusement.

Ce ne fut pas tout ; sans prendre conseil que de sa passion enragée, il donna ordre à quelques soldats des plus déterminés de ses gardes d'assassiner Stanislas, comme si on pouvait se défendre avec les armes séculières contre les armes sacrées de l'Eglise. Quoique l'ordre fût fort secret, on voulut bien l'exécuter publiquement : les ministres de la passion de Boleslas ayant trouvé le saint à l'autel, comme il célébrait les saints mystères, se jetèrent sur lui l'épée à la main, sans être touchés, ni de respect pour une personne sacrée et inviolable, ni d'hor-

reur pour la profanation si indigne du sanctuaire.

Mais ils furent renversés par terre par une main invisible. Ils s'en retournèrent demi-morts de crainte, et firent le récit de cet accident au roi. Le plus criminel ne devait-il pas plus craindre ? Bien au contraire, il chargea ses gens de mille outrages, et envoya une seconde bande, puis une troisième de coupe-jarrets plus déterminés et mieux armés qui l'attaquèrent avec plus de résolution, mais non pas avec plus de succès. Ils furent encore repoussés par une vertu divine. Le croirait-on, après cela, que ce prince forcené fut si téméraire que de se porter lui-même à l'église pour faire un coup si terrible, qui semblait être réservé à une main aussi impie que la sienne ? Il le fit, car la colère, jointe à son naturel impétueux, l'avait converti en une bête féroce. Sans cela, ne pouvait-il pas appréhender que Dieu, qui avait fait revivre un mort pour conserver le bien de ce grand prélat, pourrait bien faire mourir celui qui attentait sur une vie si précieuse ? N'est-il pas croyable aussi que quelque fidèle conseiller lui représentât en quelle exécution il serait dans son royaume, qui n'était déjà que trop ébranlé ; qu'il fallait craindre quelque renversement de l'Etat ? Mais Boleslas avait fermé les oreilles à tous les conseils qu'on lui donnait, et son cœur à ceux qu'il recevait de sa conscience. Il va, furieux comme un dragon, contre le saint qui n'avait point interrompu le sacrifice divin, il lui décharge un coup de sabre sur la tête ; il n'en fallut pas un second, le premier fit voler la cervelle du saint évêque contre la muraille, et tomber cette innocente victime devant l'autel du Dieu vivant.

La colère de ce barbare enfin devait bien alors être noyée dans le sang de son ennemi ; elle ne le fut pourtant pas. Ce ne lui fut pas assez d'avoir privé de la vie ce personnage divin, il le voulut encore priver des derniers devoirs que l'on ne refuse qu'aux réprouvés bien reconnus. On fit enlever le corps de l'église, on le mit en mille pièces que l'on répandit par la campagne, pour les faire dévorer aux bêtes sauvages. Mais celles-là mêmes qui sont les plus acharnées à la proie le respectèrent. Quatre grands aigles firent comme un corps de garde durant deux jours que le corps fut exposé, et empêchèrent que nul autre animal ne s'en approchât. Pendant la nuit, plusieurs virent ces sacrées reliques environnées d'une splendeur extraordinaire ; et ce prodige anima le zèle de quelques personnes de piété qui, contre les ordres rigoureux du roi, recueillirent tous les membres de ce corps saint, pour leur donner sépulture. Mais ce qui les remplit d'admiration, ce fut un nouveau miracle dont Dieu glorifia son serviteur ; les parties de son corps étant assemblées, elles furent si justement réunies qu'il ne parut nulle marque qu'elles eussent été séparées.

Le bruit de cette mort si indigne vola incessamment par tout le monde chrétien. Le

pape saint Grégoire, septième du nom, lança un nouvel anathème contre le roi et mit le royaume en interdit. Les ecclésiastiques observèrent exactement cette censure, toutes les églises furent fermées, et l'office divin ne s'y faisait plus en public. Jamais homme ne fut en plus grande exécution que ce misérable roi qui était l'auteur de tant de maux. Il n'y avait imprécation dont il ne fût chargé : son palais devint un désert ; personne, à la réserve de ceux qui étaient à son service, n'y osait entrer. Quand il paraissait en public, il était l'objet des malédictions de tout le peuple ; on faisait scrupule de le saluer et de lui rendre aucun respect. Ne fallait-il pas avoir la conscience bien obstinée et un cœur de fer pour ne pas être touché de tant de malheurs ? Néanmoins il demeura endurci pendant trois ans. On lui faisait le récit des grands miracles que Dieu opérait au tombeau de saint Stanislas, et il rejetait tout cela comme des visions ou des erreurs populaires.

A la fin sa conscience se réveilla, lorsque ses yeux le convinquirent de la vérité de ces miracles. Et il eût fallu qu'elle fût bien profondément endormie ; car, outre cela, il était agité par des spectres qui lui reprochaient ses crimes et le désolaient, en sorte qu'il ne pouvait ni boire ni manger, ni avoir aucun repos. Sa conscience ne put donc résister à de si terribles atteintes ; elle fut touchée, mais comme celle des damnés, par de furieux mouvements de désespoir, et non pas par la salutaire pensée de se réconcilier avec Dieu. Enfin, pour le dernier comble de malheur, les grands du royaume se révoltèrent généralement contre lui, si bien qu'il fut obligé d'en sortir pour n'y jamais plus rentrer. Il se réfugia vers Ladislas, roi de Hongrie, qui, ayant été rétabli sur son trône par les armes de Boleslas, reçut fort humainement ce roi fugitif. On ne sait s'il fit sa paix avec Dieu : on en parle fort diversement. Quelques-uns ont dit qu'il entra dans un monastère pour y faire pénitence. Mais c'est l'opinion la moins suivie ; une pénitence si éclatante aurait plus fait de bruit dans le monde. D'autres, bien contraires aux premiers, ont dit que, ne pouvant plus supporter les alarmes terribles de sa conscience, il se tua par un furieux désespoir. L'opinion la plus commune est qu'il perdit tout à fait l'esprit, qu'il fut surpris d'une mort subite, étant à la chasse, dont il faisait toutes ses délices, et qu'il fut mangé par ses chiens.

DISCOURS III.

DU MONDE.

Avant que d'entrer en matière, il est nécessaire de savoir ce que c'est que ce monde maudit de Dieu, ce monde ennemi de Jésus-Christ, et dont l'esprit est le poison mortel de l'esprit du christianisme. Saint Augustin (tract. 2 in Epist. S. Joan.) nous en donne quelque idée par ces paroles : *Mundus non solum appellatur ista fabrica quam Deus fecit, sed habitatores mundi mundus*

vocatur, sicut domus non solum dicitur parietes, sed inhabitantes. Comme la maison se prend ou pour l'habitation, ou pour ceux qui y habitent, ainsi par le monde on n'entend pas seulement cette grande machine de l'univers, laquelle étant l'ouvrage de Dieu doit être l'objet de nos admirations et non pas de nos mépris ; mais on entend encore ceux qui habitent dans l'univers. Et ce n'est pas encore parler avec assez de distinction, parce que tous ceux qui sont dans le monde ne sont pas généralement du nombre de ceux que nous appelons mondains.

Afin donc de démêler plus nettement cette question, il faut supposer que, parmi les habitants de ce monde naturel, il en est de quatre sortes, dont les uns sont mondains, ce qui s'appelle proprement le monde, duquel il s'agit présentement, et les autres ne le sont pas. Premièrement, il y en a à qui le monde déplaît et qui déplaisent au monde. Tel était celui dont saint Bernard parle : *Nec ipse placuit mundo, nec ipsi placuit mundus.* Le monde l'a méprisé, et il a méprisé le monde. Telles sont aussi plusieurs dames qui mènent une vie recueillie, exemplaire et régulière, éloignée des conversations vaines et des divertissements du siècle profane. Le monde les laisse, et elles laissent le monde. Celles-là ne sont pas mondaines : nous le disons en langage ordinaire, cette personne n'est pas du monde.

Il y en a d'autres qui plaisent au monde, et à qui le monde déplaît. Telle était l'admirable sœur de saint Basile, qui était si belle qu'on n'avait pas vu depuis plusieurs siècles une plus charmante créature sur la terre. Les peintres, qui flattent ordinairement, ne purent jamais, ni par la délicatesse des traits les plus étudiés et les plus fins, ni par la vivacité de leurs plus agréables coloris, exprimer les grâces que la nature avait peintes sur le visage de cette excellente fille, ni la représenter aussi belle qu'elle était. Elle plaisait donc beaucoup au monde, particulièrement étant de grande naissance et de bel esprit. Mais le monde ne lui plut jamais. Elle rejeta plusieurs grands seigneurs et des plus riches de l'empire, qui recherchaient son alliance, pour se donner au divin époux qui l'appelait. Ces deux sortes d'habitants du monde ne sont pas mondains, ni ce qui s'appelle le monde : ils sont dans le monde, mais ils ne sont pas du monde.

Il y en a d'autres, au contraire, qui plaisent au monde et à qui le monde plaît. Ils plaisent au monde, ou par leur âge, qui est dans sa plus agréable fleur, ou par leur beauté, qui est dans ses premières grâces, ou par leurs richesses et leurs dignités, qui les mettent dans l'éclat. Le monde leur plaît aussi, ou par les plaisirs qu'ils y goûtent, ou par les biens qu'ils y prétendent, ou par la félicité qu'ils en espèrent.

Enfin, on en voit, et en plus grand nombre, à qui le monde plaît, mais qui ne plaisent pas au monde. Ils l'adorent, ils ne

soupirent que pour lui, ils n'ont pour objet d'une infinité de travaux que d'y établir leur fortune. Mais ils ne plaisent pas au monde, ils n'en reçoivent aucun avantage : ils sont toujours en arrière, dans le mépris et le rebut. Les premiers sont les favoris du monde, et les autres sont les mondains malheureux. Et ce sont toutes ces personnes que l'on appelle le monde.

Qu'est-ce donc précisément que ce monde ? C'est le nombre infini des fous, dont parle le Sage : ce sont les enfants des ténèbres, dont il est parlé dans l'Évangile, qui règlent leur vie par les principes du siècle profane ; ce sont les adorateurs de la félicité imaginaire et des fausses grandeurs de la terre, qui dans leur baptême ont renoncé aux pompes du monde, et qui dans leur vie en sont éperdument entêtés, démentant par leurs actions tout ce qu'ils ont fait dans ce sacrement. Ils forment la croix sur leur front, et la rejettent de leur cœur, n'aimant que les douceurs de la vie. Un mondain, une mondaine sont un faux chrétien, une fausse chrétienne, qui sont bien les adorateurs de Jésus-Christ dont ils professent la religion, mais aussi les idolâtres du monde qui possède toutes leurs inclinations. Le premier n'est presque que le Dieu de leur esprit ; car ils ne se soumettent à lui que par la foi, au lieu que le monde est le Dieu de leur cœur, la passion qui y tient le plus n'étant que de plaire au monde, que de se divertir dans le monde, que de s'enrichir et faire grande fortune dans le monde.

Donc, pour combattre une illusion si dangereuse et si avant enracinée dans les âmes, il faut voir, premièrement, les promesses que le monde fait à ses partisans ; en second lieu les maximes qu'il leur inspire. Ses promesses regardent la fin, et ses maximes, les moyens pour arriver à cette fin. Par ses promesses, il nous fait espérer le bonheur en cette vie ; par ses maximes, il nous enseigne la voie pour y parvenir. Or, ces promesses ne sont que chimères et illusions, et ses maximes que folie et impiété. Nous parlerons donc premièrement de l'heureux mondain, et en second lieu du sage mondain, et nous verrons que l'heureux que le monde fait selon ses promesses, est un faux heureux, et que le sage qu'il fait par ses maximes, est un véritable fou.

PREMIER POINT.

Je dis donc que le monde est un imposteur, un perfide, qui nous abuse par l'infidélité de ses promesses. Pour développer cette vérité nettement et avec ordre, il nous faut considérer le monde en deux états bien différents : le monde en son orient et le monde en son occident, s'il m'est permis de m'expliquer de la sorte. Il est en son orient à l'égard des jeunes personnes qui, faute d'expérience, se laissent facilement enchanter par l'éclat de ses promesses. Il est en son occident à l'égard de ceux qui sont avancés en âge et qui gémissent, mais trop

tard, de ses illusions ; car après avoir goûté longtemps de tous ses plaisirs et de tous ses biens, ils avouent qu'il n'y a que vanité et que misère.

En quoi est-ce qu'il trompe les premiers ? c'est en ce qu'il leur promet tout et qu'il ne leur donne rien, ou bien peu de chose. Par ses promesses, il les engage en de grands travaux, en de furieuses dépenses : et le prix de tout cela n'aboutit enfin à rien. Un jeune homme de qualité, qui est encore neuf dans le monde et qui embrasse le parti des armes, roule de hautes et admirables idées dans son esprit : il se promet un avenir glorieux ; la renommée, ce lui semble, n'aura ni assez de voix, ni assez d'ailes pour faire retentir son nom partout ; son espérance l'élève à la tête des bataillons et des armées. Espérance, mais souvent et presque toujours c'est tout. Car, après des frais immenses ou au-dessus de leurs forces, après des fatigues incroyables, la plupart se retirent le corps chargé de blessures, la bourse épuisée d'argent et l'âme accablée de chagrin, de voir le fruit de tant de travaux perdu, et que de si belles espérances se sont évanouies en fumée.

Voyez d'autre part une fille qui commence à prendre l'air du monde et qui se sent quelque avantage, ou de la nature, ou de la fortune : elle se promet les partis les plus agréables et les plus avantageux ; il n'est rien qu'elle ne fasse pour plaire et pour parvenir à ses fins. Et souvent il faut bien attendre, et avec des rebuts que l'on fait mine de mépriser, mais que l'on essuie secrètement avec bien de l'amertume. Quelquefois même on a beau attendre, les belles années se passent sans qu'il se présente rien ; ou il y a bien à dire entre celui qu'on souhaiterait et celui qu'il faut recevoir. Bien davantage, quelquefois elle déteste le moment qui l'a engagée, et compte pour le plus misérable jour de sa vie celui qu'elle s'était figuré devoir être le plus heureux, parce qu'il l'a jetée dans un labyrinthe de maux dont la seule mort est le remède.

De même en est-il presque de tous les autres partisans du monde. *Semper pleni spe, et vacui commodorum*, dit un excellent pagnéyriste ; ils sont toujours remplis d'espérance, et presque toujours privés des biens qu'ils espèrent.

Encore sa plus grande infidélité ne consiste pas en la promesse des biens, car il les donne quelquefois ; mais en l'espérance de la félicité dont il nous flatte et qu'il ne donne jamais, si ce n'est une félicité qui n'est qu'en imagination. Voilà la plus générale et la plus pernicieuse de toutes les illusions. L'un croit que s'il a la dignité ou de la robe, ou de l'épée, qui fait l'objet de toute son ambition, il ne manquera rien à son bonheur. L'autre se figure qu'il sera heureux lorsqu'il possédera la beauté que sa passion adore, ou bien qu'il aura fait la fortune à laquelle il travaille avec tant d'ardeur, et qu'il aura rempli ses coffres d'or et d'argent. Enfin, le monde nous lie généralement

à son parti par l'espérance d'un bonheur dont l'image extérieure a quelque chose de doux et qui touche assez agréablement les sens; mais dans le fond il n'y a rien d'essentiel, de solide joie; de véritable plaisir qui contente pleinement le cœur, il ne nous en donne point. C'est un traître qui nous enchante par l'appât de ses plaisirs, par le faux brillant de ses richesses, par le vain éclat de ses grandeurs; mais plaisirs qui effleurent superficiellement les sens et qui ne vont pas jusqu'au cœur, si ce n'est pour le piquer cruellement; mais richesses environnées d'épines et qui traînent après elles mille inquiétudes et mille embarras; mais grandeurs imaginaires, qui ne subsistent et n'ont de prix que dans l'idée fausse que l'aveuglement du siècle en a conçue. En un mot, le monde nous trompe par l'attente d'un bonheur qu'il promet toujours et qu'il ne donne jamais, car il est vrai que depuis la naissance des siècles, il n'a pas fait un homme heureux, et que jamais il ne le fera.

Saint Jérôme rapporte un trait agréable qui nous servira à donner plus de lumière à cette vérité. Il dit que deux solitaires orientaux se mirent dans la fantaisie de chercher le paradis terrestre. Ils le firent, et l'on peut juger du succès de leur voyage. Mais je vous demande quel conseil vous leur auriez donné là-dessus. Vous leur auriez dit premièrement qu'il n'y a plus de paradis terrestre au monde, et par conséquent qu'il serait fort inutile de le chercher; en second lieu, que quand il serait encore, Dieu leur en aurait fermé l'entrée, en conséquence de l'arrêt qu'il a prononcé contre tous les hommes. Voilà un fort bon conseil; mais prenez-le pour vous-mêmes. Car s'il est vrai qu'il n'y a point de paradis terrestre au monde, il est également certain qu'il n'y a point de félicité terrestre, et que quand il y aurait quelque félicité en terre, Dieu, qui nous a destinés à une fin plus sublime, nous en empêcherait la possession, parce qu'elle serait d'un grand préjudice à notre salut.

Je dis donc premièrement qu'il n'y a point de félicité dans le monde, et qu'il a beau la promettre, il ne nous donnera pas ce qu'il n'a pas. Voici ma raison. On a cherché la félicité en terre avec tous les soins imaginables; on ne l'y a pas trouvée: il est donc vrai qu'elle n'y est pas. En effet, si l'on a dit avec raison qu'il n'y a point de phénix au monde, parce que personne ne l'a jamais vu, quoique peut-être jamais personne ne l'ait cherché: que penserons-nous de la félicité mondaine que l'on a cherchée avec tant d'ardeur, et que l'on n'a jamais pu trouver? On l'a cherchée en tous les endroits de la terre; il y a déjà près de six mille ans qu'on la cherche, et du nombre si prodigieux des hommes qui ont été depuis le commencement des siècles, il n'en est presque pas un qui ne l'ait cherchée, et pas un ne l'a trouvée. Mais quel soin n'a-t-on point pris, quelle peine n'a-t-on point employée pour cette fin? On est allé jus-

qu'aux derniers confins de l'orient, on a pénétré jusqu'aux plus reculées nations de l'occident, jusqu'aux terres inhabitables, et presque jusque sous les pôles du monde, et l'on n'a pu rien trouver encore. On a bien trouvé des sirènes et des tritons que l'on avait mis au nombre des choses fabuleuses; on a trouvé des serpents plus grands que la fable n'avait osé feindre; on a découvert des mondes nouveaux, mais point de félicité. Si cela ne vous suffit pas pour vous convaincre, allez donc et cherchez mieux que l'on n'a fait; prenez plus de peine pour avoir plus de succès; employez-y plus de temps, car on n'a cherché que pendant cinq ou six mille ans; allez plus avant que l'on n'est allé; car on n'a fait que de huit à dix mille lieues; fouillez plus avant dans les entrailles de la terre, descendez plus profondément dans les abîmes de l'océan; découvrez des régions inconnues, de nouveaux mondes; car, sans prendre plus de peine que les autres, vous n'y avancerez pas davantage.

Mais est-il vrai que jamais personne n'a trouvé la félicité en ce monde? Si vous en doutez, dites-en un seulement, on n'en demande pas davantage: qui est-il? où l'a-t-il trouvée, et quand? qui est celui entre tous les hommes, que le monde a rendu heureux? Plusieurs se sont glorifiés de leur esprit, de leur courage, de leur éloquence, de leur beauté, de leur éminent savoir: mais d'avoir trouvé la félicité, on n'en sait pas un qui ait osé s'attribuer cet avantage. Hé quoi, ce grand Alexandre n'a-t-il pas été heureux, de qui l'Ecriture dit ces paroles admirables: *Siluit terra in conspectu ejus* (I Machab., I); que toute la terre se tut au bruit de ses armes, et sans doute aussi par l'admiration de son éclatante prospérité? Oui, peut-être il aurait été heureux, s'il eût su donner quelques bornes à ses désirs. Mais les larmes qu'il a versées sont des marques bien certaines que son bonheur était fort au-dessous de ses désirs, et qu'il n'était pas content. Et Salomon n'a-t-il pas été heureux dans la douceur de ses délices les plus charmantes que l'on puisse concevoir; dans l'affluence de ses richesses, qui n'ont jamais eu d'égales, puisque l'Ecriture dit qu'il avait rendu l'argent aussi commun que les pierres; et au milieu d'une paix profonde et si glorieuse que son nom volait avec éclat par toute la terre? Peut-être il l'aurait été, si sa conscience ne lui eût donné de si terribles alarmes qu'elle mêlait du fiel dans tous ses plaisirs, et en sorte qu'il avoue qu'il était dégoûté de la vie. Pompée eût été heureux parmi les glorieux succès de ses armes, sans son illustre adversaire qui enfin le réduisit à cette extrémité de malheur que de perdre la tête par l'épée d'un bourreau. César eût été heureux par la grandeur de ses victoires qui l'élevèrent sur le plus glorieux trône de l'univers, sans les pièges qu'on lui dressait, qui le tinrent toujours en inquiétude, et qui enfin rendirent son sort aussi misérable que celui de son

ennemi. Ce grand orateur romain eût été heureux avec son admirable éloquence qui le faisait triompher avec tant de gloire sur le plus beau théâtre du monde, sans ses envieux qui ne le laissèrent jamais en repos.

Enfin, sans aller si loin, interrogez tous les grands du siècle ; vous en trouverez plusieurs qui vous diront : « Je serais heureux sans cet enfant dénaturé qui me cause autant de douleur que j'en espérais de satisfaction, ou qui n'a pas le génie, ou l'air, ou l'esprit, ou le corps, comme on le demanderait. — Je serais heureux sans ce procès qui me rouge, qui consume ce que j'ai de plus liquide. — Je serais heureux, si j'avais plus de santé, sans cette incommodité habituelle qui me rend la vie désagréable. — Je serais heureux sans cet ennemi qui traverse tous mes desseins. — Je serais heureux sans cette femme qui a la cervelle si mal tournée, ou qui est si disgraciée de la nature, que l'on ne saurait la regarder sans qu'elle blesse les yeux ; ou qui se veut faire plus d'honneur de sa beauté qu'il ne faudrait pour l'honneur de celui à qui seul elle doit plaire. — Je serais heureuse, dira la femme, et peut-être avec plus de raison, sans ce mari emporté, ou qui n'a ni esprit ni industrie, ou qui dissipe tous ses biens par ses débauches, et qui désole sa famille. » Enfin, on en voit plusieurs qui disent : « Je serais heureux si cela était ou si cela n'était pas ; » mais de dire absolument : « Je suis heureux, rien ne me manque pour vivre content dans le monde, » c'est ce qui ne s'est jamais vu et ce qui ne se verra jamais : et si quelqu'un l'osait dire, je suis sûr que sa conscience lui en donnerait le démenti.

Je vois bien ce qu'on me pourra opposer : encore qu'il nous manque quelque chose de ce que nous pourrions désirer, mille autres biens que l'on possède ne nous peuvent-ils pas rendre heureux ? Non, parce que la félicité est une chose si délicate, que pour peu qu'il y manque, tout y manque. Elle est comme la beauté : il ne faut que la difformité d'une partie pour gâter le plus beau visage. Elle est semblable à une horloge composée de plusieurs roues, de poids et d'autres pièces de cette nature. C'est pourquoi rien n'est plus facile que de la déconcerter. Pour cela, il ne faut pas en ôter, ou une roue, ou quelque autre pièce essentielle : il ne faut qu'une dent un peu rongée, qu'un changement de temps, qu'un filet, qu'un petit atome, pour mettre tout en désordre. La félicité de ce monde est, si je l'ose dire, une machine bien plus délicate, et composée d'un plus grand nombre de pièces. Il faut que toutes sortes de biens y entrent, et que tous les maux en soient éloignés. Par cette raison, il est beaucoup plus facile de l'altérer ; car, comme il nous manque toujours quelque chose de ce que nous désirerions, nous ne sommes jamais heureux en ce monde. C'est le sentiment de saint Augustin (*Lib. de vera relig.*, cap. 41) : Vous ne serez pas heureux, dit-il, si vous pouvez avoir quelque bien que vous

n'avez pas. *Et tunc unicuique non est bene, si esse melius potest.*

Je passe bien plus avant ; je veux que vous possédiez le comble de tous les biens qui font l'idée d'une félicité temporelle, et enfin tout ce qu'il est possible de souhaiter ; serez-vous heureux ? Non, vous ne le serez pas assurément. *Toto mundo eget, cujus non capit mundus cupiditatem*, dit saint Ambroise (*De vinea Nabot.*) ; que faut-il à l'homme pour le rendre heureux ? il lui faut le monde entier. Eh bien donc donnez-le lui, épuisez pour l'enrichir toutes les minières de la terre, des trésors qu'elles enferment dans leur sein, accordez-lui la possession des objets les plus charmants pour ses plaisirs, mettez-le dans tout l'éclat des grandeurs mondaines et dans la prospérité de la fortune la plus florissante. Sera-t-il heureux ? Non pas, au sentiment de saint Bernard (*serm. 3, De resurrect.*), *Fiducialiter dico, nemini, qui sit in propria voluntate, posset universus mundus sufficere*. La possession générale et absolue de tout le monde ne suffit pas pour contenter le cœur humain.

En voici une preuve très-curieuse et fort sensible. Un historien célèbre (SÆTON. *in Augusto*) rapporte un trait admirable dans la vie d'Auguste. Ce grand prince a été le plus heureux de tous les monarques. Il était le maître presque de toutes les plus belles régions de la terre, qu'il a possédées très-longtemps avec une glorieuse et profonde paix. On le respectait comme la divinité visible du monde : toute la nature travaillait pour ses plaisirs, tous les beaux esprits employaient leurs veilles pour éterniser sa mémoire ; il logeait dans un palais qui était comme le paradis de la terre, uniquement chéri de ses peuples et comblé de prospérité et de gloire. Avec cela, était-il heureux ? vous l'allez apprendre de lui-même. Cet empereur s'étant éveillé une fois dans les profondes ténèbres de la nuit et roulant dans son idée tous ces objets d'une si rare félicité, dit une parole qui jamais n'a pu sortir que de la bouche d'Auguste : « Je ne vois rien en ce monde, dit-il, que je puisse souhaiter que je n'aie. » Admirez et regardez un peu ces paroles : je ne vois rien en ce monde que je puisse souhaiter que je n'aie. Mais vous admirerez bien davantage celles qui suivent, et que Dieu sans doute lui mit en bouche, pour nous détromper des illusions du monde. « Néanmoins, poursuivit-il, il me manque quelque chose, et je ne sais ce que c'est. Oui, vraiment il me manque quelque chose ; car je sens bien que mon cœur n'est pas content. » Et qu'est-ce qui lui manquait ? rien de ce que le monde peut donner ; car il l'avait tout : mais il lui manquait le principal de ce que son cœur désirait ; et c'est la félicité que le monde ne peut point donner.

Que s'il est vrai qu'il n'a jamais rendu heureux aucun de ses partisans, il est encore plus certain qu'il ne le fera jamais. Pourquoi ? Parce que, selon saint Eucher (*EUCHER. ad Valerian.*), présentement il est vieux, et

plus pauvre que jamais : *Nisi decipere nos volumus, pene mundus decipere non potest.* Le monde est aujourd'hui si misérable, et ce qu'il nous peut donner est si peu de chose, qu'il ne nous saurait tromper, si nous ne voulons nous-mêmes nous abuser. Véritablement à la naissance des siècles, qu'il promettait huit ou neuf cents ans de vie et de prospérité, ce n'est pas merveille que les hommes, éblouis par l'espérance d'une félicité si longue, y attachassent leur cœur. Mais maintenant la vie est si courte, que nos têtes commencent à blanchir avant que les premiers hommes eussent achevé l'âge puéril. Lorsqu'ils pensaient à leur mariage, il faut songer à nos funérailles. Environ à l'âge de soixante ans, ils entraient dans le lit nuptial : et c'est à peu près en ce temps-là qu'il nous faut entrer dans le tombeau. Un mari et une femme demeuraient ensemble sept ou huit cents ans ; et présentement à grand-peine vingt ou trente ans se sont écoulés, que la triste mort vient séparer ceux que l'amour avait unis, ou que la vieillesse chagrine les rend ennuyeux les uns aux autres. Il n'y a pas lieu de s'étonner qu'ils fussent avides des biens du monde ; encore qu'à dire le vrai ils ne l'étaient pas autant que nous le sommes. Mais du moins après avoir travaillé plusieurs années à établir leur fortune, ils avaient encore plusieurs siècles à jouir du fruit de leur peine. Et en nos temps, après qu'un homme a fait sa fortune, il faut qu'il pense à faire son testament. Ils demeuraient trois ou quatre cents ans dans leur florissante jeunesse ; et, dans nos misérables siècles, après trente-cinq ou quarante ans, les cheveux gris nous avertissent que la vie commence à tourner vers son occident. et que nous avons déjà fait plus de la moitié du chemin qu'il y a du sein de nos mères jusqu'au tombeau. Les femmes et les filles en ce temps-là étaient aussi entêtées de leur beauté et avaient l'esprit aussi tourné à la vanité qu'elles l'ont présentement ; mais n'étaient-elles pas en quelque façon plus dignes d'excuses, puisqu'elles conservaient leur beauté en sa perfection et en sa fleur cinq ou six cents ans ? Et, dans ce dernier âge du monde, quoi de plus court et de plus fragile que les grâces dont la nature a orné ce sexe ? Environ à l'âge de huit ou de dix ans, la beauté est dans son aurore, pour le dire ainsi ; elle est comme la rose dans le bouton qui commence à se déployer. A treize ou à quatorze ans, elle se développe davantage ; à seize ou à dix-huit ans, elle a toute sa perfection : et à peine dix ou quinze ans ont passé, qu'elle est ou dans son déclin, ou entièrement flétrie. On voit par là que celles qui sont prises de cette fantaisie sont bien misérables, de s'attacher à un bien qui passe en si peu de temps. De toutes ces considérations, il faut tirer cette conclusion plus générale : le monde n'a jamais été aussi pauvre qu'il est en ces derniers temps, jamais il n'a eu si peu de biens pour nous engager dans son parti, et par conséquent les grandes pro-

messes qu'il nous fait sont infidèles, il n'a point de félicité à nous donner.

Ce qui nous trompe, c'est que les mondains font toujours briller au dehors ce qu'il y a de meilleur en leur état et cachent ce qu'il y a de plus fâcheux, parce que personne ne veut paraître misérable. Plusieurs souffrent secrètement au dedans, pour conserver au dehors une apparente félicité, dont l'envers est souvent bien triste. Ils ne paraissent jamais à l'extérieur ce qu'ils sont dans la vérité. Ce sont la plupart des misérables masqués en hommes heureux. De là vient ce que le prophète dit : *Beatum dixerunt populum, cui hæc sunt.* (Psal. CXLIII.) Que je serais heureux, dit-on à toute heure, si j'étais aussi puissant que ce magistrat, que ce seigneur qui est si considéré à la cour et dans les armées ! Que je serais heureux si j'avais autant d'or et d'argent, d'aussi belles terres que lui, si j'étais aussi magiquement logé ! Que je serais heureuse, dit une mondaine, si j'avais autant de biens que cette riche héritière, qui a les cent, les deux cent mille écus de dot : si j'avais l'éminente beauté de cette autre, qui attire autour d'elle tout ce qu'il y a de plus brillant dans la ville ; si j'avais trouvé un parti aussi avantageux, si j'étais aussi bien mise, si j'avais un aussi beau train ! Avouez-le, ces pensées vous ont fait gémir en secret plus d'une fois, quand vous admiriez le bonheur d'autrui et que vous regrettiez votre sort. Que vous êtes abusés ! Non, ces personnes ne sont pas heureuses ; mais c'est vous qui êtes bien misérables de croire que le monde nous peut rendre heureux. Il ne le fera jamais.

En effet, que sont ces grandeurs du siècle et ces vaines apparences, que des mensonges éclatants et semblables aux perspectives qui de loin attirent l'admiration de tout le monde ? Elles représentent de superbes bâtimens, des forêts, ou des jardins admirables où les yeux trahissant ingénieusement l'esprit, vous jureriez quelquefois que ce n'est pas le pinceau du peintre, mais la main de l'architecte ou du jardinier qui a produit ces ouvrages. Mais si vous les regardez de près, tous ces objets s'évanouissent, ce n'est plus qu'une chétive détrempe, qu'une peinture confuse qui cause autant de rebut à la vue qu'elle avait jeté d'admiration dans les esprits par cette agréable illusion. Voilà le portrait de l'heureux mondain ; tandis que vous le voyez de loin, tout rit, tout brille, tout est en prospérité. Mais désirez-vous savoir ce qu'il y a de solide, d'essentiel sous ces apparences spécieuses ? Approchez-vous de ces heureux prétendus, et si l'on vous veut donner entrée dans le cœur, et vous parler sans déguisement, peut-être la femme qui paraît toujours en public avec la joie peinte sur le visage, quelque beau semblant qu'elle fasse, vous dira les larmes aux yeux, que si elle avait su plus tôt ce que l'expérience lui a enseigné trop tard, jamais elle ne se fût engagée dans cette alliance qui l'obligera à passer sa vie dans la tristesse et les

regrets. Vous l'entendriez dire en soupirant qu'elle était heureuse étant fille et dans la maison de son père ; qu'elle n'en est sortie que pour son malheur et pour essuyer bien des chagrins. Le mari peut-être n'en dira pas moins, ni avec moins de raison : que cette fille si douce, si sage, si agréable et ornée de tant de grâces, s'est changée en une femme bien capricieuse ou bien terrible ; que d'abord qu'elle a été tirée de dessous la discipline d'une vertueuse mère, et qu'elle a pu prendre l'essor, cette grande modestie a dégénéré en galanterie ; que l'objet qu'il avait autrefois adoré avec passion ne lui cause plus que du rebut, que du dégoût, et que si ses liens se pouvaient rompre, il y a longtemps qu'il se serait mis en liberté, afin de faire un meilleur choix. Si vous ne pouvez pas entrer dans le cœur, entrez, s'il se peut, dans le cabinet : et là vous verrez que tel qui joue le personnage d'un homme heureux selon le monde, et qui, pour en soutenir le nom et l'éclat, s'engage en mille folles dépenses, est très-mal dans ses affaires, qui sont en si grand désordre que vous porterez compassion à celui dont vous aviez envié le bonheur. Enfin, si l'on vous ferme l'entrée et du cœur et du cabinet, entrez au moins dans la basse-cour, et vous apprendrez des domestiques que ce qui n'est que magnificence au dehors n'est que mesquinerie au dedans, et que tel, qui semble ne pas épargner les pistoles, épargne les morceaux de pain. Voilà les heureux que le monde fait ; de faux heureux, des heureux en peinture.

Je veux pourtant que les richesses n'y manquent pas, je dis néanmoins que leur félicité est imaginaire et chimérique. Saint Basile l'explique fort ingénieusement en cette manière : Voyez, dit-il, un vaisseau de pompe et de parade, dont les cordages et les voiles sont de soie, qui est embelli de dorures et de peintures précieuses, et d'autre part une barque de marchand. Les passagers de l'un et de l'autre endurent également les convulsions des intestins et les dérèglements de la bile, parce qu'ils sont agités également par les flots. Ainsi souffre-t-on autant dans les palais des grands, qui sont les favoris du monde, que dans les chaumines des pauvres qui en sont disgraciés, et souvent beaucoup davantage, parce que les grands sont exposés aux plus grands orages et aux plus violentes agitations des choses humaines. L'empereur Paléologue, ayant régné plusieurs années, passa de l'empire à l'état religieux, disant ces belles paroles : *Ingrederet, anima mea, in requiem tuam*. Ce sera dans cette cellule que je trouverai la paix que le monde ne m'a jamais pu donner. Il n'y a pas si longtemps, c'était au commencement de ce siècle, qu'un des plus grands rois du monde disait un peu avant que de mourir : « J'ai régné vingt-deux ans ; mais je n'estime pas plus les biens du monde qu'une figue pourrie (c'étaient là ses propres termes), et je n'ai pas été plus content avec ma couronne que le moindre de mes

sujets dans la médiocrité de sa fortune. »

Mais comme nous sommes si prévenus en faveur du monde que l'on ne nous saurait ôter de l'esprit qu'il n'y ait assez de bien pour nous rendre heureux, supposons qu'il y a quelque félicité en terre. En ce cas, serait-il en notre pouvoir de l'acquérir ? Tout de même qu'il était au pouvoir du premier homme de se rétablir dans le paradis terrestre après en avoir été banni. Véritablement, quand Dieu détruisit ce délicieux séjour, il anéantit aussi la félicité naturelle. Néanmoins, afin que nous ne traînassions pas cette vie dans la dernière misère, il nous voulut bien laisser un peu de plaisir, afin d'adoucir nos peines. Car, selon la judicieuse pensée du philosophe, il est impossible de vivre sans quelque peu de plaisir qui assaisonne, pour le dire ainsi, nos actions, comme il faut un peu de sel pour donner de la pointe aux viandes. Parce que, comme ce serait un supplice de manger sans aucun goût, aussi sans quelque plaisir la vie serait un martyre. Or, Dieu nous en a donné fort peu pour rendre la vie non pas heureuse, mais supportable. Cependant ces biens, ces plaisirs, qui nous restent dans cet exil, tout petits qu'ils sont, charment si fort la plupart des hommes, qu'ils croient en pouvoir acquérir pour s'établir un nouveau paradis en terre, un nouvel état de félicité. Mais il faut voir comment saint Bernard se moque de cette folie : *Non ad hoc de paradiso voluptatis animadversio divina nos ejecisse videtur, ut alium hic sibi paradysum adinventio humana pararet*. Si vous pensez que la justice divine vous ait chassés du paradis terres re, afin que vous vous bâtissiez un autre paradis sur la terre, une autre félicité dans ce monde, vous êtes entièrement abusés. Dieu par une sentence générale, qui enveloppe tous les misérables enfants d'Adam, vous a condamnés à vivre à la sueur de votre visage, c'est-à-dire à mener une vie triste et souffrante. C'est un arrêt inviolable, vous passerez tous par là. Bâissez de superbes palais dans les villes, des maisons délicieuses dans la campagne ; acquérez des charges, des terres, de l'or, de l'argent sans fin : viendrez-vous à bout du dessein que vous avez d'établir votre félicité en terre ? Oui bien, si votre pouvoir est plus grand que celui de Dieu ; mais si la puissance de Dieu est supérieure à la vôtre, elle rompra toutes vos mesures. Vous exécuterez ces projets ambitieux, si Dieu ne les peut pas renverser. Sa parole y est engagée : *Isti ædificabunt, et ego destruiam*. (Malach., I.) Ces insensés bâtiront, et je détruirai ; ils élèveront leur fortune, et je la ruinerai ; ils travailleront à se rendre heureux, et moi je les rendrai misérables. Oai, ou Dieu ne sera pas tout-puissant, ou vous ne serez pas heureux : ou il faut qu'il en ait le démenti et la honte de se dédire, ou bien que la créature ne parvienne point à la félicité de ce monde.

Vous direz qu'on en voit plusieurs qui font de continuels efforts pour élever leur

fortune, et qui demeurent toujours dans la poussière et dans une basse médiocrité. Pour ceux-là, il est bien visible qu'ils vont contre le fil de l'eau, que la Providence s'oppose à tous leurs desseins. Mais aussi nous en voyons d'autres qui sont comme portés sur les ailes de la fortune, pour parvenir au comble des honneurs et des richesses. Disons-nous aussi que Dieu ruine leurs projets ? Non certainement. Et pourquoi le ferait-il ? Il croise les bras, il les laisse bien tout faire. Par quelle raison ? Parce qu'ils prennent de si fausses mesures, que pour devenir misérables, il ne faut précisément faire que ce qu'ils font pour se rendre heureux. Ils ont si peu de lumière que de croire qu'ils sont heureux quand ils sont enveloppés dans un labyrinthe d'affaires, d'importantes négociations, disent-ils, qui leur font sacrifier à l'ambition tout le repos de leur vie : *Occupationem felicitatem vocant*. Ils ont cette fantaisie dans la tête, qu'ils sont bien heureux lorsqu'ils sont bien embarrassés, ce qui est infiniment ridicule.

Mais quand les hommes ne travailleraient pas eux-mêmes à ruiner leur félicité, lors même qu'ils font les plus grands efforts pour l'établir, je dis que Dieu ne manque jamais de la détruire : je ne dis pas leur fortune, je dis leur félicité ; car il y a bien à dire entre un homme heureux qui a le cœur pleinement content, et un homme fortuné qui est comblé des biens du monde. De ceux-ci, on en voit plusieurs ; mais des autres il n'en est point, et jamais on n'en a vu. Et certainement il est bien facile à Dieu de déconcerter la félicité mondaine, si l'on se souvient de ce que nous avons dit, que quelques biens que nous possédions, si un seul nous manque, ce n'est plus félicité. Or Dieu, qui ne dispense les biens périssables qu'en vue des éternels, ne donne jamais les premiers en sorte qu'il n'y manque rien, afin que l'homme n'y trouve pas son repos, et qu'il ne le cherche que dans le souverain bien. Vous avez de grands biens de terre, mais ils vous attireront des procès qui vous consumeront de chagrin ; vous avez une belle charge, mais n'y a-t-il point de dettes ? vous avez de grands plaisirs, mais la conscience vous laisse-t-elle en repos ? vous vivez dans la splendeur, mais pouvez-vous soutenir ces grandes dépenses sans incommoder votre maison, ou même sans l'abîmer ? vous avez de quoi vivre dans l'éclat et dans l'affluence de toutes choses, mais avez-vous autant de noblesse, autant de gloire que de biens, pour vous montrer dans le grand monde sans reproches et sans danger de mépris ? Enfin, sans tant de discours, il n'est personne à qui il ne manque quelque chose : à l'un, des biens pour pourvoir plusieurs enfants que la nature lui a donnés ; à un autre, des enfants qui héritent des grands biens qu'il a reçus de la fortune. Il manque des richesses à celle-là pour se loger, et de la beauté à l'autre pour plaire ; l'un voudrait une femme plus accomplie, et l'autre un mari qui eût de

plus belles qualités. Or il en est de la félicité de ce monde comme de la santé de nos corps ; si une partie du corps souffre, quoique les autres soient bien disposées, ce n'est point santé. Ainsi, quelque biens que nous ayons, si un seul manque, ce n'est point félicité. Comme donc il n'est point de fortune si relevée, point de prospérité si accomplie, où il n'y ait quelque chose à dire, la Providence disposant ainsi de nos biens, afin que nous tournions nos pensées à une fin plus sublime, il s'ensuit que, quand le monde aurait de quoi nous rendre heureux, il ne le fera jamais, parce que Dieu nous traversera toujours dans ce dessein.

S'il faut tant de raisonnements pour montrer l'infidélité des promesses que le monde fait à ceux qui sont encore dans le bel âge, et comme dans l'orient de leur vie mondaine, il en faut bien peu à ceux dont la vie est en son déclin et tourne vers son occident. Car il est vrai, et ils l'ont bien expérimenté, que le monde les a tous trompés, après les avoir menés longtemps par une espérance toujours flottante et incertaine. Ceux-ci conçoivent bien sa perdition, parce que, pour acquérir un bonheur temporel, il leur a fait prendre cent fois plus de peine qu'il n'en faudrait pour obtenir l'éternel, et souvent il leur fait perdre le dernier, qu'ils pouvaient avoir au ciel, sans leur donner le premier, qu'il leur avait promis sur la terre.

Que ne souffre point celui qui veut s'avancer par la voie des armes ? Il est exposé à toutes les rigueurs des saisons, il jeûne souvent au pain et à l'eau ; encore n'en a-t-il pas toujours autant qu'il lui en faudrait en gardant le jeûne le plus régulier. Il faut traverser les montagnes et les fleuves, les provinces et les royaumes, avec des fatigues inconcevables, et faire toutes les fonctions militaires avec une obéissance qui surpasse celle des religieux les plus réformés. Mais ce qui est bien plus étrange, il faut aller au feu tête baissée et arroser les campagnes non-seulement de ses sueurs, mais encore de son sang. Il n'est point d'image de mort si effroyable où il ne faille courir comme un lion. Un ancien guerrier, à l'âge de soixante-dix ans, mais qui était alors aussi pauvre qu'il avait été brave en son temps, avait rempli un volume de ses belles actions ; et pour montrer qu'il ne disait rien qui fût contraire à la vérité, il conservait un petit sac rempli de ses os, brisés dans divers sièges de ville et dans des batailles, pour s'en faire honneur et se consoler de ses maux. Rare et solide consolation que celle-là ! Sans aller si loin, combien en voit-on qui portent sur leur personne de glorieuses marques des longs services qu'ils ont rendus aux princes du monde, et qui pourraient montrer leurs bras cassés, leurs jambes rompues, leurs yeux crevés et leur corps percé de blessures ? Ah pauvres esclaves du monde ! que ces travaux seraient précieux, si vous les

aviez endurés pour le service de Dieu ! On baiserait vos cicatrices et vos plaies avec vénération ; toutes les gouttes du sang que vous avez répandu serviraient à l'ornement de votre couronne éternelle ; vous auriez place dans nos histoires sacrées, et vos travaux seraient couchés dans nos annales, pour être un jour la matière des plus beaux panégyriques ; car il est vrai que vous avez plus souffert que plusieurs de nos glorieux martyrs. Si vous aviez pris ces peines pour la gloire du meilleur de tous les maîtres, vos os brisés seraient enchâssés dans l'or et dans l'argent, et encensés sur nos autels ; les tableaux de nos églises vous représenteraient comme de précieuses victimes immolées à l'honneur du Dieu vivant ; le linge qui a reçu votre sang serait dans nos reliquaires, et nous nous estimerions heureux d'en avoir une partie. Mais parce que toute votre vie, vous ne vous êtes proposé que les vaines grandeurs du siècle, et non point l'intérêt de Dieu, ni le service de la patrie, qui peut être d'un grand mérite pour le ciel, toutes vos peines sont misérablement perdues ; il se faut retirer en gémissant, le monde ne pense plus à vous : *Hi sunt martyres sæculi*, dit saint Pierre Chrysologue : ce sont là les martyrs du monde, qui souffrent autant que les martyrs de Jésus-Christ, et qui peuvent voir, s'ils ne sont du tout aveugles, que le monde est bien infidèle en ses promesses, puisqu'il vend si chèrement si peu de chose, un peu de fumée, un peu de gloire, un établissement incertain, qu'il faut acheter aux dépens de son sang et au péril de sa vie. Encore refuse-t-il le plus souvent un si vil prix à des travaux si excessifs. Que s'il n'est pas si infidèle, dit fort ingénieusement saint Grégoire de Nysse, parlant des anciens, il récompense d'une couronne de feuilles, ou de laurier, ou de chêne, qui est flétrie en moins de rien : et voilà de si grands travaux bien payés.

Pour vous, chrétiennes, qui avez été si longtemps occupées de l'esprit du monde, n'ayant eu pour objet que de lui plaire, quels soins, quelles peines n'a-t-il point fallu prendre pour cela, et surtout en quelles dépenses ne vous êtes-vous point engagées pour suivre ses lois ? Vous savez mieux que personne si ces dépenses s'accommodaient aussi bien avec l'état de votre fortune qu'avec votre vanité. Car, à l'égard de plusieurs, il n'est que trop vrai que les rentes ne sont pas toujours si grandes qu'on veut le faire accroire, qu'elles ne les mènent pas toujours jusqu'à la fin de l'année ; Dieu veuille même que la nécessité n'y soit pas ! Mais quoi ! dans l'excès où la vanité du siècle est montée, la plupart ne se savent pas mesurer, et quoique plusieurs soient nées dans la poussière, elles le veulent porter de l'air des princesses. Il faut faire grande dépense en habits, en meubles, en équipages ; autrement, que dirait le monde ? Il n'est pas juste de céder aux autres ; il le faut porter aussi beau qu'elles.

Si une nouvelle mode vient, il faut faire un nouvel article dans le livre du marchand, quoiqu'il y en ait déjà de plusieurs années sur lesquels on n'a point passé la plume. Le mari gémit ; mais il faut fermer les yeux pour avoir la paix. La bourse s'épuise, les dettes s'augmentent et menacent la maison de sa ruine. Le fonds pour les frais ordinaires de la famille commence à manquer ; mais si l'on ne peut subvenir à tout, il faut souffrir au dedans pour exposer le plus beau aux yeux du monde. Vrai Dieu, quelle dure loi est-ce là ? Croyez-moi, et plusieurs le sentent assez, il en coûte bien de plaire au monde.

Ah ! chrétiennes, que vous seriez maintenant heureuses, si vous aviez eu autant de soin de plaire à Dieu que vous en avez eu si longtemps de vous rendre agréables au monde ! si vous aviez demeuré autant de temps devant le crucifix que devant votre miroir ; si vous aviez autant employé de larmes pour purifier votre cœur que de fard pour polir votre teint, et fait autant de dépenses pour exercer la charité que pour contenter la vanité ! vous jouiriez présentement des fruits précieux de votre vie passée, vous seriez enflammées des plus pures ardeurs des séraphins, et comblées de délices ineffables dans votre âme. Vos oraisons seraient des extases, des ravissements, et un jour vous auriez place sur nos autels avec les Catherine et les Thérèse. Mais vos plus grands soins n'ayant eu pour but que de plaire au monde, quel fruit en avez-vous recueilli ? Aux premiers cheveux gris qu'il a vus sur votre tête, ne vous a-t-il pas méprisées ? Dès que le temps a effacé la délicatesse de votre teint et les grâces de vos premières années, ne vous a-t-il pas tourné le dos ? Vous le voyez donc, le monde est bien perfide. Mais vous, n'avez-vous pas été bien mal avisées et bien misérables, d'avoir eu tant de passion de lui plaire ?

Voilà, sans mentir, une belle leçon pour celles qu'il voit encore avec agrément et qu'il ne regardera de même en peu de temps qu'avec mépris. Qu'elles seraient sages, si elles voulaient suivre un bon conseil ! Croyez-moi, fermez votre cœur au monde ; quittez-le avant qu'il vous quitte ; méprisez-le, puisqu'il se moque de vous : faites-lui affront les premières, autrement vous le recevrez. Défaites-vous de toutes ces folles idées du siècle, renoncez à toutes ces bagatelles qui, en vérité, font compassion aux personnes de bon sens. Mettez-vous au service d'un meilleur maître, qui consolera solidement votre cœur, et qui ne vous abandonnera jamais. Vous l'avez ouï dire mille fois et on vous le dit tous les jours, que le monde n'est rien, qu'il ne jette qu'un faux éclat, qu'il n'y a que vanité, que mensonge. C'est le langage de tous ceux qui l'ont goûté, qui le connaissent et qui en ont été trompés. Acquérez de la sagesse aux dépens d'autrui. Puisqu'il n'a jamais rendu aucune personne heureuse, il ne commencera pas par vous.

Un mondain du plus haut rang (SENEC., epist. 115.), qui possédait tous les grands objets de l'ambition humaine, et qui savait bien, par une longue expérience, ce qu'il disait, donnait un admirable conseil, dont tous généralement pourront profiter : *Utinam, qui divitias appetituri essent, cum divitibus deliberarent : utinam honores petitori, cum ambitiosis et summum honoris gradum adeptis, profecto vota mutarent.* Je voudrais, dit-il, que ceux qui se fondent tant sur le monde, écoutassent le conseil de ceux qui, par l'usage de plusieurs années, ont une parfaite connaissance de sa perfidie. Les riches leur diraient : le monde nous a trompés ; nous croyions qu'en acquérant de grands biens, nous acquerions une grande félicité. Mais après des travaux infinis, qu'il a fallu prendre pour leur acquisition, nous avons trouvé peu de plaisir dans leur possession. Nous avons beaucoup de biens et peu de joie. Ceux qui sont dans les dignités éminentes leur diraient : le monde nous a trompés ; nous avons été éblouis par une fausse admiration de ses grandeurs ; mais nous n'y avons rien trouvé de solide : ce sont des biens qui n'ont qu'un faux prix ; il n'y a que des embarras éclatants qui ne contentent pas le cœur. Ceux qui se sont donnés en proie à la volupté, leur diraient de même : le monde nous a trompés ; pour embrasser son parti, nous avons abandonné Dieu, et pour quelques gouttes d'une douceur empoisonnée dont il a abreuvé notre cœur, ce misérable cœur a été inondé de fiel et corrompu de mille ordures abominables, qui nous rendent insupportables à nous-mêmes. La plupart des gens mariés ne diraient-ils pas encore, le monde nous a bien trompés ? Nous nous étions mis dans l'esprit que nous nous engagerions dans un état qui devait faire le bonheur de notre vie ; et à cette joie bien courte ont incontinent succédé des dégoûts, des chagrins et des croix de toutes sortes, que nous traînerons en gémissant le reste de notre vie.

Interrogez maintenant ceux qui ont suivi le parti de Dieu. Saint Paul a-t-il dit que Dieu l'a trompé ? il proteste, tout au contraire, qu'il a trouvé tant de bonheur à son service, qu'il défie toutes les créatures, et de la terre et de l'enfer, de le retirer du parti de Jésus-Christ. Et son illustre imitateur, le grand apôtre des Indes, a-t-il dit que Dieu l'a trompé ? il a souffert des travaux immenses pour annoncer les vérités du salut aux nations infidèles : toute la terre le sait. Mais il écrivait à ses amis, qu'il avait failli perdre les yeux à force de verser des larmes de joie, et la vie même, par la grandeur des délices dont son cœur était si rempli, qu'il fut obligé de prier son divin maître d'arrêter le cours de ces célestes douceurs. Sainte Thérèse disait-elle que Dieu l'avait trompée ? parmi toutes ses grandes croix, elle avait l'âme si pénétrée de joie qu'elle en était accablée. Où est le mondain qui ait jamais dit : j'ai trop de plaisir, j'ai trop de richesses, j'ai trop de

grandeur ? Au contraire, ils sont tous insatiablement affamés.

Pour rendre cette manière de consultation plus salutaire, donnons-lui un tour un peu différent. Appelons, d'une part, un parfait chrétien qui ait blanchi au service de Dieu, et, de l'autre, un mondain, une mondaine, qui ait vieilli au service du monde et qui sache ce qu'il vaut dans son plus haut prix. Interrogeons-les sur les sentiments qu'ils ont, l'un, pour avoir adoré, l'autre, pour avoir méprisé le monde. Vous qui êtes monté au plus haut degré de la fortune, vous nous direz que vous êtes familier avec les princes ; et moi, pour dire ce que l'humilité de l'autre nous cacherait, je réponds qu'il est familier avec les anges. Vous avez fait votre fortune sur la terre, et lui a fait la sienne dans le ciel. Vous avez fait grand amas d'or et d'argent, et lui n'en a pas fait un moindre de mérites et de grâces. Je ne sais si vous voudriez changer de condition avec lui, mais je suis sûr que pour nulle chose du monde on ne le persuaderait de changer avec vous. Votre corps est dans l'abondance et les délices, et son âme est dans la paix et la consolation. Vous êtes logé magnifiquement, meublé richement et avec grande splendeur, et lui est logé fort à l'étroit, parce qu'il n'a jamais eu d'autre soin que de se bâtir un palais au ciel, où il entrera, quand vous sortirez du vôtre, pour être porté au tombeau. Il n'est pas fâché d'avoir suivi le parti de Jésus-Christ, et vous, maintenant que vous êtes sur le déclin de votre âge, êtes-vous bien aise d'avoir embrassé celui du monde ? Il n'est pas marri d'avoir souffert avec Jésus souffrant, et vous, êtes-vous fort content de vous être réjoui avec le monde profane, et d'avoir passé votre vie dans la douceur et les vaines joies du siècle ? Vous en reste-t-il une grande consolation dans l'âme ? Il a le fruit de ses précieuses croix, et quel profit avez-vous de tous vos plaisirs passés ?

J'en ai assez dit : répondez maintenant, vous qui êtes encore partagé entre le monde qui attire votre cœur, et Dieu qui vous le demande aussi. Un jour, quelle de ces deux conditions préféreriez-vous, ou d'avoir fait grande fortune sur la terre, comme le premier, ou, comme l'autre, d'avoir assuré votre bonheur dans le ciel ; ou d'être riche en or et en argent, ou en mérite et en grâces ? Qu'aimeriez-vous mieux, ou avoir ri agréablement devant les théâtres des comédiens, ou avoir pleuré dévotement à l'oratoire ? ou avoir fardé votre visage pour plaire au monde, ou avoir purifié votre cœur pour plaire à Dieu ; ou avoir prêté l'oreille à des discours de galanterie, dans une agréable conversation, ou à la voix du Saint-Esprit, dans une dévote solitude ; ou avoir été grand sur la terre pour quelques jours, ou être riche dans le ciel pour toute une éternité ?

L'abrégé, ou même la conclusion de cette consultation salutaire, se fit autrefois entre quelques solitaires qui se trouvèrent dans

un vaisseau avec des personnes de qualité. Que vous êtes heureux, disaient celles-ci aux premiers, vous qui vous moquez du monde ! et vous, répartit un de ces sages solitaires, vous êtes bien misérables ; pardonnez-moi, si je vous parle de la sorte, vous êtes bien misérables, vous, de qui le monde se moque et qu'il abuse malheureusement.

Il me semble que cette raison est une preuve invincible de l'infidélité du monde ; puisque ceux qui en ont une connaissance parfaite, pour avoir longtemps goûté de ses biens, le méprisent, et qu'il n'y a presque que ceux qui, faute d'expérience, ne le connaissent pas encore, qui l'estiment. Ce que saint Grégoire (lib. II *Moral.*) dit des richesses des mondains, nous le pouvons dire généralement de leurs autres biens, de leurs plaisirs, de leur dignités et de leurs grandeurs. *Facile est divitias habentibus contemnere, difficile autem non habentibus viles estimare.* Dites à ceux qui vivent dans la pauvreté que les riches ne sont pas heureux, difficilement le leur pourrez-vous persuader. Mais les riches n'ont nulle peine à le concevoir, parce que l'expérience en est une conviction évidente. Un mondain converti (PÉTRARQUE) dit le même des plaisirs. *Expertus scio nullos hominum tam lætos videri, nullos esse tam tristes, ac tam mæstos.* On m'en doit croire, dit-il, car je parle par expérience, que comme il n'est point de vie qui soit plus douce en apparence que la vie des libertins qui s'abandonnent à la volupté ; aussi qu'il n'en est point effectivement de plus triste, car leur cœur nage dans le fiel et l'amertume. On ne croira peut-être pas si facilement le même des grands du siècle, qui vivent dans la splendeur, quoiqu'il ne soit pas moins certain. Témoin l'empereur Sévère, dont voici les paroles dignes d'une éternelle mémoire : *Omnia fui, et nihil expedit.* J'ai possédé des biens du monde autant et plus qu'homme de mon siècle ; j'ai goûté de tous les plaisirs ; j'ai passé par tous les états ; je suis monté sur le premier trône de l'univers, et je n'ai trouvé nulle part la satisfaction de mon cœur. Il est donc constant que le monde nous trahit, lorsqu'il nous promet la félicité. Mais nous, ne serons-nous pas bien aveugles de croire que nous ferons, avec quelques gouttes de plaisir, ce que les autres n'ont pu avec des torrents de délices, et que nous viendrons à bout, dans une fortune médiocre, de ce que l'on n'a pu faire avec la puissance souveraine ?

Puisqu'il est vrai, que ceux qui ont un long usage du monde, sont assez guéris de cette pernicieuse illusion, qu'il nous puisse jamais rendre heureux ; n'est-il pas étrange que plusieurs d'entre eux soient encore si obstinément attachés à ses biens, les devant sitôt quitter ? Ils le voient bien par les approches de la mort dont ils ont déjà de tristes présages. Quand un arbre doit mourir, ses feuilles changent de couleur, et lorsque la mort s'approche, vous voyez de même que les cheveux prennent une cou-

leur triste ; ils blanchissent comme si la nature commençait à blêmir de peur, sentant approcher sa ruine. Le corps perd sa vigueur et ses forces, il se flétrit, il se ride ; ce qui est un autre signe plus certain, pour ceux de qui nous parlons, que bientôt ils ne seront plus du monde. Leur vue, qui se diminue, les avertit qu'il ne faut plus regarder, ou du moins s'arrêter aux objets agréables de la terre. Les tristes verres, qui grossissent les objets à leurs yeux, les doivent diminuer dans leur esprit et dans l'estime qu'ils en doivent faire.

Mais quand ils ne devraient pas sitôt quitter le monde, et qu'il leur resterait plusieurs années à y demeurer, comme ils se flattent souvent par une espérance également fausse et ridicule ; il les quitte bien longtemps avant la mort, ou il les reçoit d'une manière qui leur fait voir que leur saison est passée. La face du monde est étrangement changée à leur égard, et ce sont deux scènes bien différentes que celle où ils ont été adorés comme les objets qui brillaient le plus agréablement dans les belles compagnies, et celle où ils paraissent après que la fleur de leur vie s'est écoulée ; car alors on ne les voit plus que comme des objets incommodes. Cela ne les devrait-il pas dégoûter du monde ? Néanmoins, il y en a de ces têtes blanches qui, nonobstant tous ces rebuts, ne laissent pas de l'aimer et de l'adorer. De tous les mondains ceux-là sont assurément les plus insensés ; car après avoir expérimenté tant de dégoût et d'amertume dans les plaisirs, tant d'épines et d'inquiétudes dans les richesses, tant de vanité et d'illusions dans le faux brillant des grandeurs : il faut, sans doute, qu'ils soient ensorcelés par le monde, pour n'en pas être désabusés. Il leur reste peu de temps à vivre, et ils aiment les richesses avec tant d'obstination que les jeunes gens n'y sont pas aussi passionnément attachés. Il ne leur faut pas parler de la mort ; la seule pensée qu'il faut partir de cette vie, les désespère ; ils la rejettent avec horreur. Les flatteurs qui les entretiennent par moquerie et avec une fausse admiration de leur santé, font admirablement bien leur cour auprès d'eux. Ces incurables mondains ne regardent qu'avec envie les jeunes gens, qui ont plus de temps à demeurer dans le monde. Si on leur pouvait promettre avec certitude de retourner à cet âge, il n'est rien qu'ils ne sacrifiasent pour recommencer leur vie mondaine. Ils n'épargneraient aucune peine pour y établir une nouvelle fortune. Le sage fait une excellente leçon à cette sorte de gens : *Quid ergo prodest illi, quod laboravit in ventum ?* (*Eccle.*, V.) Quel avantage tirerez-vous de vos biens ? qu'en emporterez-vous dans l'éternité, où vous allez bientôt entrer ? Vous avez bâti des maisons, et en peu de temps vous n'y serez plus ; vous avez acquis des biens et vous ne les aurez plus ; vous avez eu des plaisirs et ces plaisirs ne sont plus. Il ne vous en reste que du regret et de la confu-

sion dans l'âme, des souillures horribles dans la conscience et une crainte épouvantable du compte qu'il faudra rendre au grand Juge

SECOND POINT

Passons maintenant aux maximes du monde, et voyons que si par les promesses de ses biens il ne fait que de faux heureux, par les maximes de sa sagesse il ne fait que de véritables fous. Il faut nécessairement que les maximes du monde soient bien pleines de folie, puisqu'elles sont du tout opposées à celles de Jésus-Christ. Jésus-Christ dit qu'il est glorieux de pardonner, et le monde dit que c'est une lâcheté et se fait une gloire de se venger. Jésus-Christ dit qu'il faut embrasser la croix, et le monde dit qu'il la faut fuir. Jésus-Christ enseigne que l'unique nécessaire est de s'enrichir des biens du ciel, et la maxime fondamentale du monde est qu'il faut tourner toutes ses pensées à acquérir les richesses de la terre.

De là vient la distinction dont on use si souvent entre ce qui est bien fait selon le monde, et ce qui est bien fait selon Dieu : selon le monde, il faut aspirer aux plus hauts degrés de gloire ; selon Dieu, il faut s'abaisser au dernier rang : selon le monde, il faut rire et se divertir ; selon Dieu, il faut pleurer et souffrir : selon le monde, il faut être devant le miroir, pour y étudier tous les traits de sa beauté ; selon Dieu, il faut être à l'oratoire, pour y régler les affaires de son salut. Ménager si bien ses intérêts que l'on fasse grande fortune, selon le monde, c'est tout ; selon Dieu, ce n'est rien ; selon le monde, c'est sagesse ; selon Dieu, c'est folie, si l'on oublie le ciel, comme l'on fait si souvent.

Voilà la source des respects humains qui règnent parmi les hommes. Rendre le bien pour le mal, Dieu le conseille, mais le monde le défend, il faut obéir au monde. Être dans les lieux sacrés avec piété et respect, pendant que les autres niaient et cajolent avec des galantes ; fuir les compagnies dangereuses qui empoisonnent notre cœur, méditer les vérités éternelles dans une sainte retraite ; bien des gens se feraient un opprobre de cette vertu et la cacheraient plus qu'un grand vice ; ce serait être une humeur noire, un mélancolique scrupuleux : qu'en dirait le monde ? Il le tournerait en ridicule, d'être si chrétien et si peu mondain. Quoique les Chrétiennes fassent profession d'une plus grande piété, combien en voit-on qui auraient honte de n'être pas dans la vanité et le luxe, d'être dans un état plus modeste que les mondaines ? Cela serait fort louable selon Dieu, personne n'en doute, elles mêmes n'en doutent pas : mais quoi ! elles sont du monde, dont il faut suivre les lois, auxquelles il est bien juste de faire céder les règles de l'Evangile.

Tout cela veut dire qu'un mondain est dispensé d'être un véritable chrétien ; qu'un homme mondain, une femme ou une

fille mondaine, et ce qu'on appelle un vrai chrétien, une véritable chrétienne, sont deux choses, qui ont de l'incompatibilité ; d'où il faut conclure que les maximes du monde étant si opposées à celles de Jésus-Christ, elles sont pleines de la plus extravagante et de la plus dangereuse folie que l'on puisse imaginer. Cette vérité est bien claire d'elle-même, mais non pas à l'égard de ceux dont la foi est languissante et presque morte. Tâchons donc de la faire entrer plus avant dans leur esprit. Pour cela, il faut savoir que, selon la doctrine de saint Paul, un véritable chrétien passe pour un fou dans l'estime d'un mondain : de même que le mondain est aussi un fou achevé dans l'esprit d'un véritable chrétien. Puis donc que la sagesse de l'Evangile et celle du monde se contredisent si fort, il est visible que l'une est une parfaite sagesse et l'autre une véritable folie. Qui est donc le sage, qui est le fou, le chrétien ou le mondain ? Pour le voir plus sensiblement, il faut mettre dans la balance les raisons de l'un et de l'autre parti.

Nous sommes du monde, disent les uns ; il faut donc vivre comme l'on vit dans le monde, il n'est pas possible d'agir autrement. Véritablement, si nous fussions nés au temps que l'Eglise était dans sa première pureté, nous aurions eu tort de ne pas régler notre vie par les exemples de ces admirables chrétiens : mais en notre siècle, que les mœurs ont si fort dégénéré, nous ne sommes pas pour réformer le monde, nous ne pouvons pas aller contre le torrent d'une coutume si enracinée : il en est de la religion chrétienne comme des autres religions particulières ; quand un ordre religieux est dans sa perfection, ce serait un crime de ne pas vivre selon son premier esprit ; mais qui ne sait que dans le cours de plusieurs années la rigueur des lois reçoit du tempérament, et qu'après que la discipline s'est affaiblie, on n'est plus tenu à une observance si étroite ? Ainsi, le relâchement s'étant coulé dans la religion chrétienne, doit-on exiger des enfants faibles et imparfaits de l'Eglise, qu'ils vivent selon sa première perfection, qui même n'était en ce temps-là que de conseil ? N'est-ce pas assez de vivre de l'air qu'on vit présentement dans le monde ? Si on voulait s'habiller à la vieille mode, on serait sifflé comme un bouffon de théâtre, et si un jeune homme de qualité voulait vivre à l'ancienne mode des chrétiens ; s'il fuyait toutes les belles compagnies, comme un reclus ; s'il observait toutes les lois d'une réforme chagrine, on en ferait des risées comme d'un génie bizarre, qui ne sait pas s'accommoder au goût du beau monde ; on lui dirait : « Ou quittez le monde, ou vivez comme l'on vit dans le monde. » De même en est-il d'une fille qui n'est pas destinée au cloître ; la voudrait-on condamner à cacher sa beauté sous un voile comme celles qui n'aspirent qu'aux noces de l'époux céleste ? Il faut qu'elle voie les compagnies, qu'elle soit vue avec agré-

ment; autrement qui songerait jamais à elle? Faut-il donc lui interdire l'usage de son miroir, et la priver de ce qui lui peut servir à s'ajuster et à plaire, pour des fins honnêtes? Il faut suivre le courant des choses mondaines; elle est pour le monde, il faut qu'elle vive comme l'on vit dans le monde.

Bien des gens allégueront en d'autres sujets d'autres raisons plus plausibles. Nous sommes dans le maniement des grandes affaires; qui ferait jamais fortune, si l'on s'en tenait scrupuleusement à la rigueur de la loi chrétienne? Les autres ont de notre bien et ils le gardent; il se peut faire que le nôtre ne soit pas tout à fait net du bien d'autrui; faut-il y regarder de si près? Chacun s'accommode le mieux qu'il peut; si on était si scrupuleux, jamais on ne ferait bonne maison: une conscience trop exacte gâte mille bonnes affaires; combien de restitutions faudrait-il faire, si l'on tenait la balance de la justice si droite? Et cependant, combien en fait-on? Très-peu; c'est ainsi que les affaires du monde roulent.

Voilà les principes sur lesquels raisonne le sage mondain. Voyons maintenant les maximes du sage de l'Evangile. L'homme étant composé d'un corps corruptible et d'un esprit immortel, il importe peu en quel état soit en terre cette lourde masse de chair, qui bientôt ne sera que de la poussière, pourvu que l'âme soit heureuse au ciel, où elle doit demeurer éternellement. Il est donc de la prudence de donner les moindres de nos soins au corps, et notre plus forte application à la grande affaire du salut de l'âme. Et cette affaire n'est pas seulement la plus importante, mais aussi la plus dangereuse. Encore s'il y avait quelque milieu entre le ciel et l'enfer: comme d'être anéanti à la mort pour la peine de nos crimes, ou d'être exclus de la gloire pour toujours sans autre punition, comme le sont ceux qui sont aux limbes, plusieurs n'auraient pas trop de peine à s'y résoudre. Mais quoi! c'est une nécessité inévitable, ou de régner éternellement au ciel avec Dieu, ou de se désespérer éternellement avec les démons dans les flammes. L'homme sage doit donc prendre des mesures si justes et si assurées qu'il ne risque rien en une affaire de cette importance, où le plus petit danger fait frémir les personnes un peu raisonnables. Or, c'est risquer bien assurément que de vivre comme vivent les mondains, puisqu'il est certain, selon la doctrine de Jésus-Christ, que ceux qui vivent mondainement font la plupart naufrage à la mort. C'est donc une folle témérité de vivre selon l'esprit de ce monde réprouvé. Puisque nous sommes si avides de plaisir, n'est-il pas mieux d'attendre un peu pour nous réjouir toujours, que de nous réjouir un peu de temps et gémir éternellement? Que les insensés en pensent et en disent ce qu'ils voudront, ce sont des pensées de fous qui font pitié, ce sont des paroles de fous qui ne touchent que des personnes qui ont l'esprit aussi blessé qu'eux. Il faut donc laisser

le monde profane sans lui porter envie pour ses plaisirs; nous aurons assez de loisir de nous réjouir dans la grande éternité.

Faut-il après cela beaucoup raisonner pour savoir qui est le fou, qui est le sage: ou le mondain, ou le véritable chrétien? qui a le bon sens et la raison pour partage, ou celui qui prend toutes les mesures les plus justes pour accomplir la grande et l'unique affaire que nous ayons ici-bas, ou celui qui expose témérairement le plus grand de tous les biens au plus grand de tous les dangers? Qui est l'insensé, ou celui qui abandonne outrageusement le Souverain de tous les êtres, dans lequel résident tous les biens qu'il est possible à la créature de souhaiter, ou celui qui s'attache inviolablement à lui par une constante fidélité? Qui est dans l'illusion, ou celui qui, selon saint Grégoire de Nazianze, amasse des perles, ou celui qui s'amuse à des coquilles? Ou celui qui fait son principal intérêt de l'acquisition des biens, qu'il possédera éternellement dans le palais de l'immortalité bienheureuse, ou celui qui n'a pour objet que de s'enrichir des biens que la mort lui enlèvera bientôt, ne lui laissant que des péchés qui le combleront de regret au dernier passage? En vérité, dit le grand Pic de la Mirandole, c'est une folie extrême de ne pas croire en Jésus-Christ; mais c'est toute une autre folie et plus grande, de croire en chrétien et de vivre en mondain. Donc, croire ce que croient les chrétiens et faire ce que font les mondains, c'est être fou.

De ces fous, il y en a de toutes les sortes. L'impudique l'a ouï dire mille fois, que pour un misérable plaisir de quelques moments on perd les délices éternelles. Comment faudrait-il raisonner sur ce principe, si l'on avait une étincelle de lumière? Donc, il faut rejeter un plaisir si court pour en avoir un qui est infini; et que dit-il? Qu'il préfère le plaisir d'une seule nuit à celui d'une éternité: qu'il aime mieux se désespérer à jamais avec les démons que de ne pas se réjouir quelques moments avec le monde. Là-dessus sera-ce lui faire tort de lui dire sans façon qu'il est un fou?

Pour ceux-là, on ne fait pas trop de difficulté de les traiter de la sorte puisque souvent ils passent pour fous, aussi bien devant le monde que devant Dieu. Mais quel jugement ferez-vous des sages du siècle, de ceux qui sont pris d'une si ardente passion pour les grandeurs et pour les richesses de la terre? Il y a une différence infinie entre les biens, dont l'âme jouira éternellement dans le ciel, et les biens du monde que l'on ne peut posséder que peu de temps; ils n'ignorent pas cette vérité. Que concluerait donc un homme sage? Donc, il faut plus travailler pour le ciel que pour la terre: mais que porte la principale maxime du monde? Qu'il faut donner les plus grands soins aux plus petits biens, et la moindre application aux choses plus importantes: eh! donc à ceux-là leur faudra-t-il faire plus de grâce qu'aux premiers? Ne leur dirons nous

pas, et peut-être avec autant de raison, sages du monde, vous êtes des fous !

Parlez encore aux mondaines et demandez-leur si elles aimeraient mieux avoir rang, ou parmi les plus saintes du ciel, ou parmi les plus belles de la terre ; ou être élevées en extase dans leurs oraisons, ou être l'objet d'une passion profane ; ou ravir saintement le cœur de Dieu, ou criminellement le cœur des hommes ; ou converser avec les anges, ou avec une foule de galants. Mais cette demande leur serait injurieuse ; elles sont chrétiennes, elles répondront chrétiennement. Or, vous le savez, chrétiennes, que l'on sert Dieu à moindres frais que le monde, et qu'il faut moins faire de dépense pour exercer la piété que pour satisfaire à la vanité. Et qu'attendez-vous de Dieu ? Tout : et du monde, qu'attendez-vous ? Rien, ou fort peu de chose. Si vous vous donnez à Dieu, il ne vous quittera jamais ; et le monde, qui possède votre cœur, est un traître qui se moquera bientôt de vous. Néanmoins, comparez ce que vous faites pour plaire au monde, avec le peu que vous faites pour vous rendre agréables à Dieu, et jugez vous-mêmes si c'est être sages que d'être mondaines, et si votre entêtement pour le monde ne tient pas encore de la folie. Voilà, au vrai, comment le monde nous pervertit l'esprit par ses maximes.

Concluons donc que c'est un aveuglement déplorable de lui donner son affection, puisque l'heureux mondain est un faux heureux, puisque le sage mondain est un véritable fou. Balancerons-nous, après cela, entre Dieu et le monde ; entre Dieu, qui est l'ami fidèle et constant de ceux qui le servent, et le monde, qui est un perfide, et qui a trompé tous ceux qui se sont jamais donnés à lui ? Ces insensés, toute leur vie, courent après un vain fantôme d'une félicité imaginaire qui n'est jamais présente ; elle est toujours à venir et elle ne sera jamais.

Le Psalmiste en explique divinement la vanité : *In circuitu impii ambulans*. (Psal. XI.) Les impies roulent dans un cercle. Qui roule en cette manière, se trouve à la fin au même lieu où il était au commencement. Ainsi, les adorateurs du monde, après avoir longtemps roulé par divers états de la fortune, ne sont pas plus heureux, après tous leurs grands succès, qu'ils étaient au commencement de leur course : ils ont plus de richesses au dehors, mais non pas plus de joie dans le cœur. Voyez le tour que fit autrefois un des plus fortunés d'entre eux. Dioclétien était un médiocre villageois ; il se fit soldat, mais non pas heureux ; il devint officier, mais non pas plus heureux qu'auparavant ; il obtint la charge de général des armées romaines, mais non pas la félicité qu'il cherchait ; il monta enfin sur le trône de l'empire ; mais n'y ayant pas trouvé plus de bonheur qu'autre part, il en descendit pour reprendre son premier état ; il se fit jardinier, voyant que dans la plus

éminente fortune, il n'avait pas été plus heureux que dans la plus basse. Voilà bien tout le tour de la fortune achevé ; mais il eut si peu de satisfaction en toutes ces conditions différentes, qu'il finit volontairement sa vie par le poison. *Impii in circuitu ambulans*. Voici un tour plus général de la fortune. Demandez à l'artisan s'il est content, il dit qu'il a trop de peine ; interrogez l'homme de trafic, il dira que le négoce lui embarrasse l'esprit de trop de craintes et d'inquiétudes, qu'il aimerait mieux vivre paisiblement de ses rentes ; adressez-vous aux magistrats, aux gens de justice, ils répondront que toutes ces formalités, toutes ces chicanes sont bien épineuses et bien dégoûtantes. Et les grands seigneurs, et les princes sont-ils heureux ? Moins que tous les autres, étant sur un plus grand théâtre de la fortune et plus exposés aux agitations et aux vicissitudes des choses mondaines. Mais du moins les rois, qui sont les arbitres du monde, ne jouissent-ils pas de la félicité qu'il promet ? Ils en sont si éloignés, qu'un des plus grands et des plus fortunés empereurs que nous ayons eus dans l'Occident, protesta publiquement dans la plus belle assemblée de l'Europe, que depuis l'heure qu'il avait pris la couronne de l'empire jusqu'à celle qu'il se démit de ses Etats par un extrême dégoût du monde, il protesta, dis-je, que jamais il n'avait été sans quelque chagrin. Voyons une autre enchaînement de misères encore plus générale. Il n'est pas que vous n'ayez ouï dire mille fois que nous sommes en un siècle malheureux, et que nos aïeux étaient vraiment bien plus heureux que nous ne sommes dans notre siècle de fer, comme on a coutume de l'appeler. Et dans le siècle d'airain, quel langage tenait-on ? On disait que c'était au siècle d'argent que l'on avait possédé la félicité ; mais que depuis ce temps-là, elle s'était envolée bien loin de la terre. Et le siècle d'argent, qu'était-il ? Il renvoyait encore la félicité au siècle d'or. Et celui-là était-il heureux ? Peut-être il l'aurait été ; mais ce n'était qu'un siècle en idée et fabuleux. Ainsi, il n'y a jamais eu dans le monde qu'une félicité fabuleuse. Sans aller si loin, voyez ce qui se présente tous les jours dans la vie d'un seul homme. Un enfant envisage comme le temps de son bonheur, celui auquel il ne sera plus sous la discipline de ses maîtres. Le jeune homme sera heureux, ce lui semble, lorsqu'il sera le maître des biens, que la bourse sera en sa pleine disposition, et qu'il commandera dans la famille, l'état de sujétion ne lui étant pas trop agréable. C'est pourquoi plusieurs trouvent la vie des pères bien longue. La fille se promet le même sort, quand elle sera maîtresse de ses actions et de tout le domestique ; qu'elle ne sera plus sous la conduite d'une mère austère et qu'elle pourra prendre l'essor ; ce temps auquel elle espère que sa vie sera si douce, lui tarde bien à venir ; et quand ce temps est venu, quand on a tout le poids d'une

famille sur les bras, qu'il survient mille affaires épineuses, qu'on a l'esprit partagé de mille soins, on gémit sous un fardeau si pesant. Enfin, quand on est au dernier âge, notre cœur ne quitte pas encore le monde, qui nous doit quitter sitôt, et plusieurs disent vainement comme cet ancien :

O mihi præteritos referat si Jupiter annos !

Oh ! que je serais heureux, si je pouvais revenir à mes premières années ! Non, certainement, vous ne seriez pas heureux ; car vous ne recommenceriez qu'un nouveau cours de misères. Vous voyez donc que nous avons parcouru toutes les conditions des hommes, et que pas une n'est heureuse : tous les siècles et tous les âges, et que pas un ne possède la félicité ; tous les lieux et toutes les nations de la terre, et que le bonheur ne se trouve en aucun lieu. Donc c'est folie de le chercher dans le monde. *Insanitis, erratis, stupetis ad supervacua*, disait un sage Romain. (SENEC., epist. 87.) Amateurs des fausses grandeurs du monde, vous êtes fous, vous vous trompez d'estimer heureuses les personnes qui les possèdent : elles n'ont qu'une ombre de félicité.

C'est donc avec beaucoup de raison que saint Chrysostome, parlant de la célèbre sentence du Sage, qui dit que tout ce qui est au monde, n'est que vanité des vanités, s'exprime en ces termes : *Hunc versiculum si saperent, qui in potentia, et divitiis versantur, in parietibus omnibus, in vestibulis suis scriberent, in foco, in domo, in januis, in ingressibus, et ante omnia in conscientiis suis.* (Homil. 30 in Matth.) Adorateurs du monde, écrivez sur vos riches tapisseries : vanité des vanités, pour vous faire souvenir que ces objets peuvent un peu donner dans les yeux, mais non pas aller jusqu'au cœur ni le consoler. Ecrivez sur ces précieux habits : vanité des vanités ; car ces fleurs d'or et d'argent sont stériles et ne vous produisent nul fruit. Et si vous voulez y penser un peu, vous trouverez que vous n'êtes pas plus contents avec cette pompe que les autres en un état plus humble ; comme la modeste colombe est aussi contente avec la médiocrité de son plumage, que l'orgueilleux paon sous l'éclat du sien. Ecrivez sur les portes des magnifiques palais : vanité des vanités. Il le semble, et on le veut bien faire accroire, que la félicité y est logée ; mais ceux qui en sont les maîtres, seraient infiniment plus heureux, s'ils avaient bâti pour le ciel, où ils demeureraient éternellement, que sur la terre, d'où ils doivent déloger en si peu de temps. Ecrivez sur ces coffres pleins d'or et d'argent : vanité des vanités ; car, en vérité, un homme du petit peuple est aussi satisfait d'un gain médiocre, que ces grands riches du monde avec leurs trésors ; comme une fourmi est aussi contente avec une poignée de grains, qu'un gros éléphant avec un monceau entier. Ecrivez à l'aiguille, parmi les figures de ces dentelles, de ces points si précieux : vanité des vanités, car, si vous

voulez dire le vrai, vous auriez l'âme bien plus consolée de faire quelque dépense pour plaire à Dieu, que d'en faire de si grandes pour plaire au monde. Ecrivez sur les visages, que votre passion adore, ou que l'orgueil cultive avec tant de soins : vanité des vanités, car, peu de jours terniront cette beauté, et celles qui s'en veulent faire un si grand honneur, seront bien malheureuses d'avoir eu tant de passion de plaire au monde, qui ne saurait satisfaire à leurs désirs, en déplaissant à Dieu, qui les peut rendre si misérables. Mais surtout, dit saint Chrysostome, écrivez et imprimez-le bien avant dans vos consciences, que c'est la plus grande vanité de toutes les vanités que de quitter Dieu pour le monde ; car, auprès de Dieu, vous serez toujours contents, et auprès du monde, vous ne le serez jamais. Revenez donc de cette grande dissipation de vos pensées, et de votre cœur, qui depuis longtemps s'est tout écoulé vers les objets de la terre. Prenez quelques heures de réserve pour le dépayser du monde et tourner ses affections vers la patrie céleste. Allez un peu respirer l'air de la solitude, ou dans une sainte retraite, comme on le pratique si utilement aujourd'hui, ou de temps en temps dans le cabinet, ou dans un lieu saint. Et dans ce sacré silence, vous étant démêlés de cette grande foule des affaires qui vous possèdent si fort, entrez bien avant dans vous-mêmes, afin de dissiper les illusions du monde, pour qui vous avez travaillé, et si longtemps et si inutilement. Pensez sérieusement aux biens éternels, rendez-vous à Dieu : c'est le seul auprès de qui vous trouverez un bonheur solide, même en cette vie.

EXEMPLE DU TROISIÈME DISCOURS.

Andronic, empereur d'Orient, misérable par l'amour qu'il a eu pour le monde.

Si quelqu'un peut encore douter de la perfidie du monde, après toutes les raisons que nous en avons apportées, en voici une autre plus sensible que je fonde sur l'opposition de deux personnages illustres, chacun en son genre, dont l'un s'est rendu très-misérable par l'amour du monde, et l'autre excellentement heureux par le mépris qu'il a fait du monde.

Le premier a paru en des scènes bien différentes sur le plus beau théâtre des grandeurs humaines qui fût de son temps dans l'Orient ; car il a été et cruellement traité et hautement favorisé du monde. Mais on verra qu'il a été misérable dans ses disgrâces et qu'il n'a jamais été heureux dans la plus éclatante prospérité : et par conséquent que le monde, soit qu'il flatte ou qu'il persécute, soit qu'il fasse des faveurs ou qu'il use de rigueur, est presque également traître.

Andronic était un des premiers princes du sang des empereurs de Constantinople, neveu de l'empereur Jean Comnène, et

cousin germain de l'empereur Manuel, étant fils d'Isaac Comnène, sébastocrator de l'empire : c'était la première dignité après celle des empereurs. La nature ne fut pas moins libérale envers lui de ses plus précieux dons que le sort de sa naissance lui avait été avantageux. Il avait infiniment d'esprit, l'âme grande et généreuse, une éloquence naturelle à charmer tous les esprits et une beauté de corps qui n'avait pas moins de charmes pour les yeux. Outre cela, l'étude des belles-lettres, la pratique du grand monde et une éducation noble et digne d'un prince avaient ajouté à ces rares ornements de la nature plusieurs autres excellentes qualités. Il avait été fort bien instruit de tous les mystères de la politique la plus raffinée, dans l'école de son père, grand homme d'Etat ; et, par un exercice assez long des armes, il s'était rendu fort intelligent au métier de la guerre ; enfin, au rapport d'un célèbre historien, il était un des princes les plus accomplis de son siècle.

Mais ses vices firent tort à tant de vertus. Il avait une ambition effrénée qu'il cacha pendant la vie de l'empereur Manuel, et qui, après la mort de cet empereur, le porta à des excès épouvantables. Un autre grand vice, qu'il ne cachait point, était un débordement honteux qui pensa le perdre, parce qu'il ne gardait nulle mesure dans la recherche de ses plaisirs.

Eudoxie était une jeune veuve, qui, dans la licence d'une cour fort corrompue, vivait d'un air plus libre que ne le veut la bienséance dans une personne de son sexe et de sa qualité. Elle était nièce de l'empereur et cousine germaine d'Andronic. Néanmoins, cette liaison du sang n'empêcha point ni Andronic, ni Eudoxie d'en prendre une autre bien criminelle et d'un scandale fort éclatant. Cette princesse, ne ménageant pas plus son honneur que sa pudeur, se donna si effrontément à Andronic, qu'elle était mise dans tous les discours de la ville, ce qui retombait sur tous ceux de sa maison. C'est pourquoi la sœur d'Eudoxie, mariée à Jean Cantacuzène, et Jean Protosébaste, frère aussi d'Eudoxie, désespérés du libertinage de leur sœur, qui, à toute heure, les faisait rougir, résolurent de se défaire d'Andronic : et en cela, ils agirent de concert avec l'empereur, qui se déliait fort de ce prince, et non sans raison, comme l'événement le fit bien voir. Ils le firent donc investir une nuit, qu'il était dans une maison de campagne avec leur sœur. Celle-ci lui conseillait d'échapper travesti en femme ; mais Andronic, plus généreux, avec peu de ses gens bien déterminés, se fit jour l'épée à la main à travers les soldats et se démêla heureusement de leurs mains.

Cependant il ne s'enfuit pas trop loin, car l'empereur le fit si bien suivre, qu'il fut arrêté et mis en prison. La tour où il était enfermé était de brique, et il découvrit un endroit où autrefois il y avait eu un passage. Il en arracha quelques briques, il l'élargit au dedans suffisamment pour s'y cacher et

en boucha si bien l'entrée, qu'il ne paraissait nul vestige qu'on eût rien ouvert ni rien changé dans la prison. Les gardes ne voyant plus le prisonnier, se déchiraient le visage et s'arrachaient les cheveux de désespoir ; et l'empereur n'en eut guère moins de déplaisir. Il dépêcha des courriers aux gouverneurs, et de toutes les provinces, pour rattraper le fugitif, et la femme d'Andronic fut mise dans la même prison, comme ayant eu part à cette fuite. La nuit suivante, elle fut tout à fait surprise quand elle vit paraître son mari. Elle en fut d'abord effrayée comme d'un fantôme, car elle croyait qu'il fût bien loin. Ils demeurèrent assez longtemps enfermés, sans que l'on en eût de soupçon, et cette princesse y accoucha d'Isaac Comnène, qui longtemps après fut empereur. Mais Andronic n'y demeura pas si longtemps, parce que les gardes n'usant pas de si grandes précautions pour la prisonnière, le prisonnier eut plus de facilité de s'enfuir.

Tout fin qu'il était, il fut attrapé pour une seconde fois et serré plus étroitement que la première. Il ne laissa pas de tromper encore ses gardes. Il eut, par sa subtilité ordinaire, une empreinte en cire de la clef de sa prison, et ensuite une fausse clef avec des cordes qui lui furent envoyées dans des bouteilles, et, par ces moyens, il se mit encore en liberté.

Il se rendit au bord de la mer, où l'attendait un marinier assidé, nommé Chrysopole. Mais en fuyant de sa prison, il pensa tomber dans une autre plus dangereuse. Car Chrysopole devant acquitter à une douane des marchandises qu'il avait dans son vaisseau, seulement peut-être pour cacher le dessein de son voyage, un commis envisagea curieusement Andronic, vêtu en esclave, qui jouait bien son personnage en faisant mine, comme étranger, de ne point entendre le grec et de ne point comprendre les choses qu'on disait de lui, quoiqu'il en sentît de vives alarmes dans son cœur. Cependant, s'apercevant bien qu'on l'étudiait, il se crut perdu. Il ne doutait point, ou que l'on ne sût qui il était, ou que l'on n'en eût des soupçons, qui, à la fin, le découvriraient. Mais sa crainte redoubla lorsque cet officier dit à Chrysopole que, pour ses droits, il voulait retenir l'esclave, qui lui agréait. Néanmoins, après plusieurs contestations là-dessus, Chrysopole se défit enfin de ces gens en leur laissant quelques pièces d'or entre les mains, ce qui était peut-être la seule chose que ces harpies demandaient.

Andronic ensuite se retira chez les Valaques, où il ne fut pas dans la sûreté qu'il s'était promise ; car l'empereur, trompé tant de fois, se fit un point d'honneur de n'en avoir pas le démenti. Il le demanda à ces peuples avec tant d'instances, qu'ils le lui renvoyèrent bien escorté. Mais comme ses gardes n'étaient pas trop fins et qu'Andronic l'était beaucoup, il se démêla encore de leurs mains en cette manière. Ayant feint d'être pressé de satisfaire à quelque néces-

sité naturelle, il fit de sa casaque et de son bonnet un fantôme qui le représentait si bien, que les gardes croyaient qu'il était bien proche d'eux lorsqu'il était déjà bien loin, et dans une forêt épaisse. Ces idiots, bien étonnés de ne voir plus que la figure de leur prisonnier, coururent en diligence par tous les endroits de la forêt, mais en vain; le renard qu'ils poursuivaient était trop rusé pour des chasseurs si grossiers, jamais plus ils ne le virent.

Il se réfugia chez les Scythes, qui le reçurent avec grand honneur; et il sut si bien gagner la confiance du roi, qu'il était de tous ses secrets et avait part à tous ses conseils les plus importants. Néanmoins, le séjour qu'il fit chez eux ne fut pas long; car lui, qui avait été nourri à la cour, parmi une nation civilisée et très-polie, ne s'accommodait pas trop de l'humeur sauvage de ces Scythes. Il retourna donc volontiers à Constantinople, l'empereur y ayant donné aussi fort volontiers son consentement, de peur que ce prince, s'il demeurerait plus longtemps disgracié, ne lui attirât quelque affaire de ce côté-là.

Quelque temps après, l'empereur se brouilla avec les Tures, et il envoya Andronic contre eux, comme le plus excellent homme de guerre de l'empire; mais en cette occasion il eut du malheur, ayant agi plus vaillamment que sagement, et plus en soldat qu'en capitaine. Il se mit en tête de tuer de sa main le général des ennemis, et le choisit si bien parmi leurs troupes, qu'il le renversa par terre d'un coup de lance. Sa conduite cependant n'ayant pas été égale à son courage, il ne laissa pas de perdre la bataille.

Cette disgrâce de la fortune le dégoûta de la guerre, et il rappela ses premières inclinations qui le portaient à l'amour. Il ne retourna point à Constantinople, pour ne pas essuyer la honte du mauvais succès de ses armes; mais il alla à la cour de Raymond, prince d'Antioche, son allié, où il gagna si bien les bonnes grâces de la princesse Philippe, fille de Raymond, qu'elle ne pouvait souffrir que lui, ni parler qu'à lui. L'impératrice, sœur de cette jeune princesse, craignant peut-être que cette inclination n'allât trop avant, fit tant auprès de son père, qu'Andronic fut honnêtement congédié. Il sentit vivement ce coup, et s'en ressentit en son temps, faisant mourir l'impératrice d'une mort tout à fait tragique, comme on le verra. Voilà déjà bien des révolutions des choses du monde : il s'en faut pourtant de beaucoup que nous soyons au bout.

Pour respirer un air plus tranquille, il se retira à Jérusalem, et mena dans ces lieux saints une vie aussi mondaine que jamais, et toujours plus malheureuse. Il y prit un nouvel attachement qui le ruina entièrement dans l'esprit de l'empereur; car il débaucha Théodora, jeune veuve de Beaudouin, aussi princesse du sang, et fille d'Isaac Sébastocrator, premier ministre d'Etat de Manuel, laquelle ne se gouverna pas plus

sagement qu'Eudoxie; et le scandale en fut plus grand, ayant eu deux filles d'Andronic, dont l'une, par un étrange renversement des choses, fut impératrice, mais fort malheureuse. Le père de Théodora, outré jusqu'à la fureur du déshonneur de sa fille, porta ses plaintes à l'empereur, qui employa tout son crédit auprès des princes de Syrie pour faire arrêter Andronic et pour lui faire crever les yeux. Mais le hasard voulut, on ne sait comment, qu'une lettre de l'empereur tomba entre les mains de Théodora, en suite de quoi et elle et son amant se sauvèrent et allèrent chercher un asile auprès de Saltuque, petit prince aux environs de Babylone.

Après cet exil, qui fut assez long, Andronic, par le crédit de ses amis, fut encore rappelé à Constantinople. Mais qu'il y a peu à fonder sur ces réconciliations de cour, qui ne se font que par un esprit politique! Plusieurs ne pardonnent qu'afin de se mieux venger, et ne disent jamais des choses plus obligeantes que quand ils en machinent de plus mauvaises contre ceux qu'ils veulent endormir pour les accabler avec moins de résistance. L'empereur avait pardonné du fond de l'âme à Andronic, et jusqu'à verser des larmes en l'embrassant; mais la plaie saignait encore dans le cœur du protosébaste; quelque mine qu'il fit du contraire, il ne pouvait oublier l'outrage fait à la pudeur de sa fille. Il avait partout des espions, qui éclairaient Andronic, et donnaient le plus mauvais air qu'ils pouvaient à ses actions, lorsqu'ils en entretenaient l'empereur, parlant toujours de lui comme d'un homme dangereux à l'Etat. Enfin il sut si bien tourner l'esprit de ce prince, qu'Andronic fut honorablement relégué de la cour en une province de l'Asie, où l'on lui donna un emploi digne de lui véritablement, mais qui ne laissait pas de le mortifier sensiblement.

Jusqu'ici le monde l'avait persécuté : voyons maintenant comment la fortune tourna visage, et l'éleva d'un état si misérable sur le premier trône de la terre, sans pourtant lui donner la félicité qu'il y cherchait. L'empereur Manuel étant mort, et le jeune Alexis son fils, héritier de la couronne, n'ayant pas encore quinze ans, l'impératrice fut déclarée régente de l'empire. On sait que la minorité des princes est le temps auquel arrivent les plus grands mouvements des Etats; et celui du jeune empereur ne fut pas seulement agité, mais entièrement bouleversé. Alexis Comnène, protosébaste, et oncle de l'empereur, sut si bien entrer dans l'esprit de la régente, qu'il gagna entièrement sa confiance; si bien qu'il se rendit maître de toutes les affaires de l'Etat et l'arbitre de la fortune des grands de la cour. On dit encore qu'il ne s'accommodait pas mal des finances de son maître. Mais la faute la plus essentielle qu'il commit, fut qu'il donnait trop à la faveur et peu au mérite, n'y ayant des charges et des emplois que pour ceux qui s'attachaient à sa fortune. Ceux qui se sentaient du mérite en

étaient au désespoir ; plusieurs seigneurs de la plus éminente qualité en témoignaient hautement leur déplaisir, et le nombre des mécontents surpassait de beaucoup le nombre de ceux qui étaient en faveur. Les langues se déchaînaient furieusement aussi contre la régente, qui était encore assez jeune et fort belle ; et quoique les historiens l'aient respectée et n'aient rien dit qui fût injurieux à la mémoire de cette princesse, les peuples ne lui faisaient pas la même justice, et disaient que le protosébaste était aussi absolu sur le cœur de la mère que sur les Etats du fils.

Toutes ces choses, dont Andronic était bien instruit, éveillèrent son ambition, qui languissait dans la volupté, et lui firent naître l'espérance, non-seulement d'humilier le protosébaste son ennemi, mais de monter même sur le trône. Comme il était aussi dissimulé qu'ambitieux, après la mort de Manuel, il écrivit une lettre fort respectueuse à l'empereur, pour lui faire ses compliments et pour lui offrir ses services avec toute la soumission imaginable. Il écrivit encore au patriarche de Constantinople, à plusieurs grands de la cour et surtout à Marie Porphyrogénète. C'est ainsi que l'on appelait les enfants des empereurs. Marie était fille de l'empereur Manuel, mais du premier lit. Sa belle-mère ne l'aimait guère, et elle aimait encore moins sa belle-mère ; pour le protosébaste, elle le haïssait à mort.

Dans ce mécontentement général, on jeta les yeux sur Andronic, qui avait toujours sur le cœur les dégoûts qu'il avait reçus à la cour, et qui était un des premiers princes du sang, et, sans contredit, le premier de tous en esprit, en habileté et en courage. On lui dépêcha courrier sur courrier pour l'appeler à Constantinople, afin de le mettre de la partie. Il n'avait pas besoin d'être tant pressé pour faire la chose du monde qu'il désirait le plus ardemment. Cela cependant s'accommodait bien à ses intentions pour colorer son ambition d'un prétexte plus spécieux. Et ce qui les seconda bien davantage fut que, lorsqu'il était en chemin, les factieux éclatèrent par une sédition déclarée, non pas, disaient-ils, selon le style des rebelles, non pas contre l'empereur, mais contre la tyrannie du protosébaste. La princesse Marie était entrée bien avant dans le parti des révoltés, et comme elle était la plus considérée par sa naissance, elle fut attaquée la première par les troupes impériales. Cette première tentative tourna au grand désavantage de l'empereur ; car la princesse s'étant réfugiée dans une église, avec des troupes qu'elle avait à sa dévotion, elle fut si bien défendue, et par son escorte et par le peuple, que les impériaux se retirèrent avec honte.

Les choses en étant là, Andronic paraît sur l'autre rivage du Bosphore avec une armée assez raisonnable qu'il avait levée de l'argent que la Ligue lui avait fourni. Le Bosphore est un bras de mer qui divise l'Asie, où Andronic était alors, de l'Europe,

sur le rivage de laquelle est assise la ville de Constantinople. On ne peut dire avec quelle ardeur tous ceux de la ville accoururent pour voir ce prince ; les murs, les tours, tous les toits étaient couverts d'une multitude innombrable de monde qui brûlait d'impatience de le voir bientôt dans la ville. Mais comment passer ? le protosébaste avait fait équiper une flotte pour empêcher ce passage, et avait donné le commandement de l'armée navale à Contostephane, grand homme de mer. Andronic, qui était aussi savant dans toutes les finesses de la politique que dans le maniement des armes, pratiqua si adroitement ce général, et si heureusement aussi, qu'il le mit dans ses intérêts.

Quel désespoir, non-seulement pour le protosébaste, mais encore pour l'impératrice ! Cette généreuse princesse pourtant ne perdit ni l'esprit ni le courage dans une si fâcheuse extrémité. Elle allait par toutes les rues de Constantinople, et fit si bien, et par ses larmes, et par les attraits de sa beauté, et par la pitié que la nature inspire pour les misérables, qu'elle mit beaucoup de gens de son côté, mais non pas assez pour contrebalancer la faction d'Andronic. Quoiqu'il n'eût pas encore passé le détroit, il était déjà plus maître dans Constantinople que l'empereur même. Tous les grands seigneurs lui allaient faire la cour ; Marie Porphyrogénète fut des premières ; le patriarche même n'y manqua pas. Andronic, le plus grand comédien qui sera jamais, lui alla au devant avec un respect et une soumission incroyables ; et avant que ce prélat fût descendu de cheval, il se prosterna devant lui jusqu'à terre et lui baisa les pieds sous la semelle. Ce fourbe eut beau faire, il ne trompa point le patriarche, qui était aussi fin que lui, et qui voyait bien que tout cela n'était qu'artifice et une ambition toute pure, qui se cachait sous ces apparences spécieuses, pour s'ouvrir le chemin au trône. Et comme il avait l'esprit franc et droit, il dit certaines paroles couvertes, qui montraient assez qu'il voyait fort bien la vérité au travers de tous ces déguisements. Andronic fit mine de ne point comprendre ces paroles, qui le mirent pourtant un peu en désordre ; et quoique le patriarche, qui vit bien qu'il s'était trop avancé, tâchât de les détourner au meilleur sens qu'il lui fut possible, Andronic pourtant lui en tint bon compte et les lui fit bien payer en son temps. Il pria ensuite le patriarche, pour le mettre mieux dans ses intérêts par cette amorce, de l'assister dans l'administration des affaires, comme s'il en eût été ou dégoûté ou peu capable. Mais ce prélat, n'ignorant pas que ce qu'il disait encore en cela était bien loin de ce qu'il pensait, lui répondit que son habileté et son grand esprit suffiraient seuls pour soutenir tout le fardeau.

Si cet hypocrite si fin ne put imposer au patriarche, il trompa assez généralement tous les autres. Il parla à plusieurs per-

sonnes illustres des désordres de l'empire avec des sentiments si artificieusement contrefaits, avec des intentions si sincères, en apparence, de contribuer à relever les ruines de l'Etat, et même avec plusieurs larmes qui ne lui coûtaient pas beaucoup, que l'on aurait dit qu'il s'en faisait une affaire de conscience. Par ces artifices, il enchantait si bien les esprits que tous, étant de retour à Constantinople, ne pouvaient assez parler de la bonté et des droites intentions de ce grand prince, qui leur répondaient à tous généralement, disaient-ils, d'un gouvernement très-heureux.

Le protosébaste, voyant que tout courait à Andronic, lui envoya faire des offres très-avantageuses de la part de l'empereur. On a cru que Xiphilin s'acquitta très-mal de cette commission, et qu'après avoir dit en public ce qu'il avait ordre de dire, il conseilla en particulier à Andronic de n'en rien faire. Tant y a que ce prince répondit que ses intérêts ne le menaient point et que rien ne le touchait que ce qui allait contre ceux de l'empereur et de l'Etat; que l'empereur était en âge de gouverner par lui-même, qu'il fallait, après tant de malversations, exclure le protosébaste des affaires, et que l'impératrice fût tondue et reléguée dans un monastère.

Ses ordres furent aussi bien exécutés que s'il eût été déjà empereur. Toutes les créatures du protosébaste furent mises en prison, et leurs biens abandonnés au pillage. Ensuite on se saisit du protosébaste, qui fut promené par Constantinople sur un misérable cheval, précédé d'un guidon fait d'un roseau et d'un vieux linge, puis envoyé à Andronic, qui lui fit crever les yeux.

Il y avait déjà bien du temps qu'on attendait Andronic à Constantinople : il y fut reçu en triomphe avec des cris de joie et des acclamations générales de tout le peuple. Il marcha droit au palais impérial, et, jouant toujours bien son personnage, il se prosterna devant l'empereur avec de profondes soumissions. Pour l'impératrice, il eut si peu de considération pour elle qu'il eut peine à la saluer, ce qu'il fit assez dédaigneusement. Puis il alla à l'église du Pantocrator, c'est-à-dire du Tout-Puissant, où l'empereur Manuel avait été enseveli; et là, comme il savait bien diversifier son visage selon les occurrences, il prit un air d'une tristesse si profonde qu'on eût dit qu'il pleurait la mort de son père. Il pria longtemps sur son tombeau et l'arrosa d'une si grande profusion de larmes fausses, que tous jugeaient qu'il avait une véritable douleur d'une mort qui faisait sa plus grande joie dans le secret de son cœur.

Or, comme au nom près, il était déjà empereur, pour gagner l'affection des Grecs, il abandonna à la fureur du peuple tous les Latins, qui étaient en grand nombre à Constantinople. Ces Latins étaient les Italiens, les Français, les Espagnols et les autres peuples du rite de l'Eglise latine, pour lesquels les Grecs n'ont jamais eu trop d'affec-

tion. Les Latins ne s'étaient jamais départis des intérêts du véritable empereur, ce qui les rendait ou suspects ou odieux à Andronic. Les plus considérables d'entre eux, avertis par leurs amis du traitement qu'on leur préparait, se retirèrent la nuit sur trente-quatre galères qu'ils avaient au port, avec ce qu'ils avaient de plus précieux, et se sauvèrent heureusement.

Mais ce n'était que la moindre partie de leurs nations. Le jour donc de cette sanglante exécution étant venu, le peuple et tous les soldats se jetèrent sur ces misérables, qui habitaient à part dans un quartier de la ville. On mit le feu à plusieurs maisons, et surtout aux églises et aux monastères, où plusieurs furent brûlés. On enfonçait les portes des maisons que le feu avait épargnées, et l'on égorgeait tous ceux qui se présentaient, sans miséricorde et sans distinction d'âge ni de sexe. Les femmes, avec de petits enfants qu'elles avaient entre les bras, priaient ces cruels, avec des larmes et des gémissements qui auraient touché des tigres, de prendre pitié au moins de ces innocents; et ils étaient sourds à ces prières : on tuait les enfants aux yeux et dans le sein de leurs mères, lesquelles étaient aussi les victimes de ces barbares. Ceux qui avaient plus de bien présentaient leur argent et leurs bijoux pour sauver leur vie; et après qu'on leur avait arraché toutes ces choses des mains, on leur arrachait encore la vie. Toutes les rues étaient ou inondées de sang ou couvertes de corps morts entassés les uns sur les autres.

Les Grecs s'acharnèrent particulièrement sur les personnes sacrées avec une cruauté dont peut-être il ne se trouvera jamais d'exemple. Et ce qui fut plus pitoyable qu'il ne se peut dire, ce fut la mort de Jean, cardinal de la sainte Eglise, homme d'un mérite extraordinaire et de sainte vie, duquel on dit qu'après sa mort il fit des miracles. Le pape Lucius l'avait envoyé à Constantinople, à la prière de l'empereur Manuel, pour ménager la réunion de l'Eglise grecque avec la latine. Les Grecs le tuèrent inhumainement, et après ils lui coupèrent la tête, qu'ils attachèrent à la queue d'un chien qui la traîna par les rues de Constantinople.

Après que ces furies enragées furent lassées de massacrer, on prit le reste des Latins qui n'avaient pu s'enfuir; plusieurs l'avaient fait dans ce tumulte : ils s'étaient embarqués dans des vaisseaux de leur nation, qui étaient au port, et étaient allés joindre les galères : ceux, dis-je, qui n'avaient pu fuir furent tous vendus aux Turcs, au nombre de quatre mille, hommes, femmes, filles et enfants.

Les historiens ajoutent que les Latins qui s'étaient retirés par mer, firent payer bien chèrement cette cruauté à leurs ennemis. Ayant fait une juste armée navale, ils coururent tout l'Archipel et tous les rivages qui l'environnent; y brûlèrent et pillèrent plusieurs villes et plusieurs bourgades, en-

leverent des trésors immenses des églises, et des monastères, et se retirèrent chez les Latins de Syrie, avec des dépouilles de leurs ennemis, si précieuses, qu'ils étaient incomparablement plus riches que lorsqu'ils étaient avec tous leurs biens à Constantinople.

Pour retourner à Andronic, il agit tout autrement à l'égard des Grecs. S'étant rendu maître, premièrement de toutes les affaires de l'Etat, et enfin du trône du jeune Alexis, comme nous le verrons après, il remplit en perfection tous les devoirs d'un prince très-intelligent en l'art de régner. Il était ennemi de l'injustice; il pourvut toutes les provinces de gouverneurs et d'autres officiers d'une vertu expérimentée, desquels il augmenta les appointements afin qu'ils ne foulissent point les peuples. Il modéra les impôts, et faisait si bien veiller ceux qui étaient commis à la recette, et généralement tous les officiers des finances, que tous tremblaient à la moindre ombre de malversation. Par ce moyen, il repeupla plusieurs provinces désolées, qui vivaient sous un si sage gouvernement dans le calme et dans l'abondance. Un villageois lui ayant fait un jour des plaintes d'un certain officier, sur-le-champ, il remboursa de sa propre main le bonhomme de tout ce qu'on lui avait enlevé. Puis il manda l'officier et le fit bâtonner en sa présence. Il avait encore bien du zèle pour la religion orthodoxe, et ayant ouï un jour certains ecclésiastiques, qui tenaient des discours qui sentaient le schisme, il les menaça, s'ils ne se taisaient, de les faire tous jeter dans le fleuve Rindace. Il honorait aussi saint Paul d'un culte tout particulier, il avait souvent ses *Epîtres* entre les mains, et lui fit dresser une statue avec une magnificence extraordinaire; ce qu'il faut savoir, parce que nous en verrons dans la suite des effets miraculeux.

Il est donc constant, et les historiens l'avouent, qu'Andronic, regardé de ce côté là, pouvait avoir rang parmi les plus grands monarques; mais ses vices obscurcirent toutes ces belles qualités. L'ambition, qui était sa passion prédominante, le porta à des excès furieux, qui le perdirent enfin. Pour la mieux cacher, il fit d'abord couronner le jeune Alexis, quoique sous le nom d'empereur il ne fût plus qu'un esclave. Il voulut même être un de ceux qui, le jour de cette pompe, le portèrent à l'Eglise. Mais peu de temps après la cérémonie, il fit bien voir qu'il ne le considérait que comme un fantôme d'empereur, car il s'en prit à la mère de ce pauvre prince. Il la chargea de tous les désordres qui étaient arrivés dans l'Etat pendant sa régence; on l'accusa en particulier d'avoir traité avec le roi de Hongrie, et de lui avoir voulu livrer Belgrade et d'autres villes de l'empire. Ensuite il la fit mettre en prison, où ses gardes la traitèrent avec tant d'indignité qu'on ne lui donnait pas même à manger. Enfin, il la fit condam-

ner à la mort, qu'on lui fit souffrir le plus secrètement qu'il fut possible.

Comme la tyrannie est toujours agitée de mille frayeurs, des grands de l'empire, s'ils n'étaient servilement attachés à sa fortune, il s'en défaisait, ou par la mort, ou par l'exil, comme ayant eu part aux désordres de l'Etat. Il fut même du tout ingrat envers Marie Porphyrogénète, s'il faut en croire aux soupçons. Cependant c'était la personne du monde, à qui il était le plus obligé; et c'est par là qu'elle lui était moins agréable. Car les services importants que l'on reçoit, sont, en certain temps, importuns et à grande charge; on est bien aise de les recevoir, mais non pas de les avoir reçus, parce qu'il en coûte de les payer et que l'on rougit de ne le pas faire. On voudrait le bien sans l'obligation. Or, la princesse, qui, pour une personne de cour était assez novice en cette haute politique, dont les affaires d'Etat se traitent, par la raison des services qu'elle avait rendus, prétendait entrer plus avant dans le cabinet qu'il ne plaisait à Andronic, qui voulait disposer souverainement de toutes choses. Outre qu'il y a de l'apparence qu'il s'était déjà mis dans l'esprit le dessein de faire mourir le jeune empereur, en quel cas l'héritage du frère regardait la sœur, et elle aurait pu disputer contre tout autre la succession à l'empire. Quoi qu'il en soit, la pauvre princesse mourut peu de temps après; et ce qui fit naître le soupçon que c'était par le venin, c'est que cette mort fut bientôt suivie de celle de son mari.

Les choses en étant là, et rien ne pouvant plus donner de l'ombrage à Andronic, il proposa le mariage de sa fille Irène avec l'empereur. Il est difficile de pénétrer à quelle intention il prétendait à cette alliance; car pourquoi donner sa fille à ce prince, s'il le voulait faire aussitôt mourir qu'il le fit? Peut-être avant que d'exécuter ce dessein, il voulait avoir un petit-fils, lequel après la mort de son père aurait un droit incontestable à l'Empire, et devant avoir cet enfant si longtemps sous sa tutelle, personne ne pourrait lui disputer le gouvernement absolu. Peut-être voulait-il par là détourner le soupçon du malheur qu'il préparait à Alexis, n'y ayant pas d'apparence qu'après en avoir fait son gendre, il le voulût faire mourir. Tant y a qu'on mit ce mariage sur le tapis. Plusieurs choses rendaient cette proposition odieuse. On avait déjà demandé Agnès de France en mariage pour Alexis, et apparemment elle était déjà en chemin pour cet effet, puisque, peu de temps après, elle arriva à Constantinople. Il y avait, outre cela, une grande disproportion pour la naissance entre Alexis et Irène; car Irène était bâtarde, son père l'ayant eue de Théodora; mais le point sur lequel on insista davantage, fut le degré de parenté, et le patriarche, homme de bien, combattit fort cette alliance comme incestueuse; ensuite de quoi il fut obligé de se retirer en l'île du Thérébinthe. Basile Camatère, qui n'était pas d'une conscience si délicate,

trahit tout cela de scrupule, et promit à Andronic, s'il lui donnait la place du patriarche, d'autoriser et le mariage et bien d'autres choses encore. Le mariage fut donc conclu et célébré avec beaucoup de magnificence.

Ces grands avantages pouvaient bien suffire à Andronic, qui ayant pour gendre un empereur de quinze ans, était plus empereur que l'empereur même. Mais quel frein peut arrêter une personne enivrée de la passion des grandeurs mondaines, surtout quand elle a de si belles ouvertures pour monter plus haut? Tout cède à la passion de régner. Les partisans d'Andronic publiaient partout que l'empereur, dans la tendresse de son âge, était incapable de gouverner et qu'il lui fallait donner un collègue. Alexis, que l'on menait comme un enfant, y consentit et associa son beau-père à l'empire. L'ambition de celui-ci ne s'arrêta pas en si beau chemin. Ceux qui étaient asservis à sa passion, récitaient dans toutes les compagnies, comme un oracle de politique, les vers du plus excellent poète des Grecs, dont la substance est, que deux monarques ne s'accrochent pas bien ensemble et qu'ils sont pernecieux à un Etat. La conclusion fut bientôt prise; le pauvre Alexis fut la dernière et la principale victime que l'insatiable Andronic immola à sa fortune. L'innocent prince fut étranglé avec une corde d'arc: on jeta son corps dans la mer, et sa tête fut portée à l'auteur sanguinaire de sa mort, lequel n'en pouvant supporter la vue, la fit jeter aux Catabates: c'était une espèce de charnier, où l'on mettait les ossements des corps morts.

Le sort de la pauvre princesse Française, fut encore insupportable et plus rude qu'il ne se peut dire: car Andronic, tout vieux qu'il était, s'alla mettre dans la fantaisie d'épouser cette jeune fille, âgée au plus de treize ans. Elle était allée au plus bel endroit de la terre, pour épouser le jeune Alexis, qui était le plus grand parti du monde. Et donc quel furieux contre-temps et quelle sensible douleur pour cette charmante princesse, de voir tout l'empire bouleversé, où sans cela elle devait être adorée; un fiancé qui lui était si agréable étranglé, et d'être obligée, par un étrange surcroît de misère, d'épouser un mari bien différent, dont elle avait horreur comme d'un monstre, un mari bien cassé de vieillesse, épuisé de voluptés et chargé des exécérations de toute la terre! Quelle vanité des choses mondaines; ceux qui y établissent leur bonheur sont en vérité bien à plaindre.

Passons à d'autres révolutions plus surprenantes. On peut penser qu'un gouvernement si cruel et si tyrannique aigrissait furieusement les esprits. Isaac l'Ange, prince du sang, et Théodore Cantacuzène, un des principaux seigneurs de l'empire, se retirèrent de Constantinople, ne pouvant se plier à la honteuse bassesse de tant de lâches complaisants. Ils se rendirent maîtres de l'importante ville de Nicée. Elle était

très-forte et ils la pourvurent abondamment de toutes choses. Andronic alla en personne l'assiéger. Mais en bien du temps il avança assez peu, et les assiégés se tenaient si fiers de leurs forces, qu'il n'est outrage, ni malédiction, dont ils ne chargeassent l'empereur. Avancant si peu par la force, il s'avisa d'un stratagème du tout indigne et barbare; car il fit suspendre en l'air par une machine la princesse Euphrosine, mère d'Isaac l'Ange, lequel avait la principale autorité dans la place, et, par cette machine roulante, il exposait la princesse à tous les traits que l'on tirait de la ville, afin qu'Isaac, pour retirer sa mère de ce danger lui rendit la place. Mais ce trait de barbarie tourna bien autrement que son auteur ne l'avait conçu dans son idée; car les assiégés firent une si furieuse sortie, qu'ayant mis en fuite ou taillé en pièces tous ceux qui gardaient ce poste, ils délivrèrent Euphrosine et l'amenèrent dans la ville. Néanmoins enfin il fallut capituler, et Andronic, pour faire reluire quelque raison de clémence, reçut en grâce Isaac l'Ange.

Cette grâce, comme on le verra, devait être funeste à Isaac, qui suivit l'empereur à Constantinople. Mais le péril extrême où il se trouva, lui servit de degré pour monter sur le trône de l'empire, et achemina Andronic à son malheur. On semait sourdement par la ville certaines prédictions, qu'Isaac, qui n'y pensait point, ravirait la couronne à l'empereur, et l'empereur de qui l'heure était venue, craignait si peu, qu'il prit ces prédictions pour des fantaisies de visionnaires et les tourna en risée. Cependant, il commença à appréhender, lorsqu'il apprit que la statue de saint Paul versait des larmes. On les sécha; mais on eut beau faire, plus on les séchait, plus elles coulaient. Là-dessus, l'agiochristophile, un officier très-attaché aux intérêts de l'empereur, sans attendre l'ordre de son maître, prend une compagnie des gardes pour aller arrêter Isaac, comme si l'on pouvait s'opposer à l'exécution des arrêts du ciel. Isaac prévoyant fort bien que s'il était en prison il n'en sortirait jamais, du moins en vie, fend la tête à l'officier, perce la foule qui l'environnait, et l'épée en main court par les rues, criant qu'il avait tué l'agiochristophile, qui était venu de la part de l'empereur pour le mettre dans les fers.

Le peuple touché de pitié de voir un prince si aimable et si généreux traité si indignement, environne Isaac pour le défendre; le tumulte se répand par toute la ville; tout est en armes; on crie par tout qu'il ne fallait plus souffrir un monstre déjà enivré du sang de ses plus nobles sujets et encore si altéré de cette cruelle soif qu'elle ne serait jamais assouvie. Andronic, qui était hors de la ville, alarmé de cette nouvelle, accourt à Constantinople, pour prévenir la suite de ces mouvements, qui pouvaient aller si loin, et il courait à sa perte. Comme il avait le talent de bien parler, il entreprit de haranguer le peuple; mais

voyant que toutes ces paroles n'opéraient rien dans les esprits furieusement animés, il offrit de se démettre de l'empire en faveur de celui de ses enfants, qui serait plus agréable au peuple. Cette proposition fut rejetée avec outrage. On disait que les enfants nourris dans une si mauvaise école, suivraient les traces de leur père; et ce qui était bien vrai, que, ces mouvements calmés, ceux qui y auraient été mêlés, le paieraient de leur tête, au lieu qu'ils n'avaient que des récompenses à espérer d'un autre empereur.

Donc, sans autre délibération, Isaac fut élu; mais comme on lui voulut mettre sur la tête la couronne du grand Constantin, il fit quelque difficulté de faire une démarche qui lui semblait encore bien dangereuse. Ducas, oncle d'Isaac, ne fit pas tant le dégoûté, et présenta sa tête pour recevoir la couronne. Le peuple raisonnant en peuple le repoussa, par la raison qu'il avait la barbe fourchue comme Andronic, ce qui ne présageait rien de bon. Enfin, Isaac s'étant rendu à la douce violence qu'on lui faisait, fut conduit à la grande église et couronné dans les formes.

La solennité extraordinaire de cette fête donna lieu à Andronic de se dérober à la fureur de ses ennemis, et de s'enfuir sur quelques galères. Il fut vivement poursuivi; mais il avait si bien gagné le devant, qu'on ne l'aurait pu atteindre, si Dieu même ne se fût déclaré contre lui. Il s'éleva une furieuse tempête, qui le rejeta plusieurs fois sur le rivage, où il fut pris. L'impératrice, cette jeune princesse française, qui avait un fond admirable de bonté, fit tout ce que l'on peut imaginer pour un mari, qu'elle n'avait pas trop sujet d'aimer. Elle épousa les intérêts de ce mari, tel qu'il était, avec l'ardeur dont elle aurait pris ceux d'Alexis, qu'Andronic lui avait si injustement ravi : elle employa toute la rhétorique, qui est si naturelle aux femmes, et la soutenait avec une grande abondance de larmes. Mais tout fut en vain; les gardes attachèrent ce misérable par le cou avec une grosse chaîne de fer, ils lui mirent les fers aux pieds et le présentèrent en cet état à l'empereur.

La sentence fut en partie exécutée avant que d'être prononcée; car on ne put retenir le peuple. Les uns lui donnaient des coups de poing, des coups de pied, les autres lui arrachaient les cheveux. Les plus reculés ne pouvant pis faire, le maltraitaient de parole et le chargeaient de malédictions. On lui cassa les dents, et un des plus animés lui coupa la main. L'infortuné fut mis en prison, où il demeura tout le temps sans pain, sans eau, sans aucun soulagement. Ensuite il en fut tiré pour être conduit au dernier supplice sur un vieux chameau. Mais il ne fallut point de bourreau pour l'exécution de l'arrêt; car il n'y avait personne qui ne se fit un plaisir de lui faire souffrir quelque chose. On lui creva d'abord un œil, l'autre lui étant réservé pour être témoin de la plus sanglante tragédie qui sera

jamais. On le promena par toute la ville, parmi d'horribles huées. L'un lui donnait de furieux coups de bâton à la tête, l'autre lui jetait au visage des ordures, qu'on n'oserait dire. Les plus éloignés lui lançaient de gros cailloux, et quelques autres faisant armes de tout ce qui se présentait à leurs mains, sortaient des maisons avec des broches de cuisine pour le percer. Une femme débauchée lui versa dessus un chauderon d'eau bouillante, et tous le suivaient avec mille horribles malédictions, non-seulement contre lui, mais encore contre le père et la mère qui avaient fait naître un monstre si dénaturé.

Lors qu'il fut arrivé au lieu du supplice, on le pendit par les pieds avec une corde attachée à deux colonnes. Là il fut encore plus exposé à la fureur de la populace enragée. On lui coupa les parties naturelles; des soldats, par jeu et comme pour essayer si leurs épées étaient bien émouluées, les lui enfonçaient de toutes leurs forces dans le gras des cuisses; un autre lui fit passer la sienne par la bouche jusqu'au fond des entrailles, et le misérable après ce terrible coup expira.

Nous ne devons pas omettre, qu'il endura tous ces maux avec une patience, qui donna de l'admiration à ses ennemis. Au milieu de tant de maux il n'eut jamais d'autres paroles en bouche que celles-ci : *Mon Dieu, faites-moi miséricorde*. Il aimait beaucoup saint Paul et saint Paul l'aimait aussi, témoin les larmes dont il a été parlé. Sur ce principe, on peut dire avec raison, que ce grand Apôtre le mit dans le chemin du salut par cette invincible patience, et qu'il lui obtint la grâce d'une mort aussi heureuse, que sa vie avait été criminelle. C'est le sentiment d'un auteur de grande réputation, qui dit qu'Andronic mourut en véritable pénitent.

Quoi qu'il en soit de sa mort, on ne peut douter que sa vie n'ait été tout à fait mondaine. Jamais personne n'a peut-être cherché avec plus d'avidité la félicité, que le monde promet à ses partisans; jamais personne n'a mieux observé les maximes que le monde inspire à ses adorateurs. Le monde aussi lui a donné des plaisirs, mais troublés de vives alarmes; il lui a fait part de ses plus éminentes faveurs, mais traversées de mille peines d'esprit au dedans, et d'étranges révolutions de la fortune, au dehors, qui ne lui ont jamais laissé goûter son bonheur. Appellera-t-on cela être heureux? La plus grande partie des mondains n'ont ni autant de biens, ni autant de maux qu'en a eu ce prince; mais on peut bien dire que selon la proportion des biens que le monde leur donne, il les leur fait acheter aussi chèrement. Ils le pourraient dire, et ils le disent bien souvent aussi, ce qu'il leur en coûte de servir le monde et d'y établir leur fortune, et combien de maux il faut essayer dans leur état. Nous ne connaissons que la moindre partie de ces maux, parce que la plus part en aiment mieux digérer secrète-

ment l'amertume. On a beau pourtant se cacher, on le voit, qu'il en est très-peu qui ne soient misérables et que pas un n'est heureux, comme il a été dit souvent. Ils sont revêtus d'une fausse image de félicité; mais de biens solides qui contentent pleinement le cœur, ils n'en ont point. Voilà dans la pure vérité le sort généralement de tous les mondains.

SECOND EXEMPLE DU TROISIÈME DISCOURS.

Gonzale Sylveria heureux par le mépris qu'il a fait du monde.

L'infortuné prince dont nous avons vu le désastre, ne s'est précipité dans ce malheur que par l'amour excessif qu'il a eu pour le monde. Voici maintenant un autre effet tout contraire d'une cause aussi toute différente. C'est le comble d'honneur et de véritables biens où l'admirable Gonzale Sylveria est monté par les degrés que nous allons voir.

Parmi les personnes illustres en sainteté du siècle passé, où il a vécu, il s'en trouvera fort peu qui aient eu autant que lui, ou de mépris pour le monde, ou de gloire dans le monde. La pénétration de son esprit, la solidité profonde de son jugement, les excellentes qualités de son corps, et la grandeur de sa naissance, qui n'avait que les princes au-dessus de soi, tous ces rares avantages lui donnaient des ouvertures pour prétendre à ce qu'il y a de plus grand dans le siècle. Il était fils du comte Louis de Sylveria, capitaine des gardes du corps du roi de Portugal et de Béatrix de Norogna, fille de don Ferdinand, maréchal du même royaume; et il avait pour parents ou alliés presque toutes les plus illustres maisons de sa nation. Il pouvait donc entrer dans le monde avec de grandes espérances de monter aux plus hauts degrés de la fortune. Il abandonna pourtant ces espérances, pour faire une plus grande fortune, et entra dans le noviciat des jésuites de Coimbre. Ce dessein fit beaucoup de bruit à la cour et fut traversé en mille manières par ses parents, qui, selon les principes du monde, auraient mieux aimé le voir un grand seigneur qu'un grand saint. Mais lui, bien loin de se rendre aux désirs de ceux qui faisaient tous leurs efforts pour le rejeter dans le siècle, fit vœu dès lors d'entrer dans la Compagnie de Jésus. Il ajouta un autre vœu à celui-là afin d'arrêter les poursuites de ses parents: ce fut de faire tous les efforts imaginables pour rentrer dans la même religion si, par quelque considération, on l'obligeait à sortir du noviciat.

Le premier esprit duquel il fut animé, fut un mépris si absolu et si général du monde, que celui qui gouvernait sa conscience écrivit à saint Ignace, que Sylveria faisait, en cette matière, des choses qui devaient être plus admirées qu'imitées. On aurait même jugé que son ardeur le portait trop

loin et au delà de la prudence, si Dieu n'eût montré qu'elles lui étaient agréables par les grâces et par les prodiges dont il le glorifia. Afin d'effacer un air noble qui reluisait sur son visage et qui sentait la splendeur de sa naissance, il se rasa les sourcils et se défigura entièrement. Il affectait des manières niaises et grossières qui allaient presque jusqu'à l'extravagance. On lui donna un office qui était bien de son goût, c'était d'avoir soin de quelques esclaves de la maison; car c'est la coutume de ce pays de s'en servir. Il s'acquitta en sorte de cet office, que l'on aurait dit qu'il était l'esclave des esclaves. Pour s'attirer encore plus de mépris, non seulement il tenait ses habits mal-propres, mais il y laissa venir tant de vermine qu'il en était tout couvert. L'évêque de Coimbre et plusieurs autres grands seigneurs ses parents, lui en témoignèrent du chagrin, et plus que nul autre, don Jacques de Sylveria, son frère. Il répondit à celui-ci, qu'il estimait plus cette vermine que le train brillant dont il le voyait suivi.

Mais afin de mieux persuader au monde qu'il était un homme de néant, il voulut servir de manœuvre aux maçons, qui bâtissaient le collège, et à la vue de toute la ville il portait tantôt des pierres dans une hotte, tantôt du mortier dans un oiseau. Il faisait bien davantage: il conduisait une bête de somme depuis le collège jusqu'à la rivière, où il allait charger du sable. Or, un jour, comme il était en cet état si méprisable, il rencontra dans la rue son frère dom Alvare de Sylveria, qui était en fort bonne compagnie. Dom Alvare, de confusion, détourna la vue de dessus son pauvre frère, et lui, afin de se faire mieux apercevoir de toute la compagnie, haussa la voix, pour exciter sa bête à marcher. Une autrefois ayant rencontré un de ses frères avec un train de grand seigneur, il prit le milieu de la rue, qui était pleine de fange, et en sortit si boueux, qu'il donnait envie de rire aux uns et faisait compassion aux autres.

Lorsqu'on l'appliqua aux études de théologie, il crut, comme il était vrai, qu'il était de son devoir de ne les pas négliger. Il y donna donc tant de preuves de la force de son esprit et de son profond savoir, qu'on le jugea très-capable, ou d'enseigner avec applaudissement dans les plus florissantes académies, ou de prêcher avec éclat dans les plus célèbres auditoires du royaume. Mais lui, bien éloigné de cela, disait qu'il n'était bon à rien, si ce n'est à prêcher dans les bourgades, et à annoncer la parole sainte à la simple populace et aux pauvres villageois, et fit tant qu'il fut employé à ce ministère, où il recueillit des fruits admirables, autant pour lui que pour le prochain.

Après qu'il avait prêché, il mendiait de porte en porte, d'un air si humble, qu'il paraissait bien qu'il s'estimait trop payé si on lui donnait quelques petits morceaux de pain, car il ne voulait et n'acceptait que cela. Il s'asseyait sur le seuil des portes,

et mangeait son pain à la vue de tout le monde, comme le dernier de tous les gueux. Il avait un pot de terre, où il mettait le potage, qu'il demandait parmi la foule des pauvres qui allaient à la porte des maisons religieuses, ou des autres, où l'on en distribuait; mais comme il n'était pas des plus pressants, souvent il ne restait rien pour lui, et il se retirait avec joie, estimant qu'il était bien juste que les autres lui fussent tous préférés.

Voici une grande mortification pour lui, et qui aurait fait bien du plaisir à un autre. Prêchant dans une petite ville, il tomba malade dans l'hôpital. Une des plus grandes dames du royaume, qui était sa proche parente, l'alla visiter avec son mari. Comme ils le traitaient de cousin, il en eut autant de confusion qu'en auraient eu ces personnes de si grande qualité si un gueux les avait traités de la sorte. Il les conjura avec des instances si pressantes de se retirer même de la porte, où ils étaient encore tous deux, que pour ne le pas affliger davantage, ils furent contraints de le laisser.

Il eût une autre aventure assez plaisante sur ce sujet. Se confessant au curé d'un petit village, le curé eut la curiosité de lui demander son nom. Sylveria aurait eu plus de honte de le dire, qu'un gros péché, s'il en eût eu quelqu'un sur la conscience. « Monsieur, dit-il, mon nom n'est pas un péché, ni la circonstance d'un péché; je ne vois point de nécessité de le déclarer. — Quoi donc, dit le curé, êtes-vous si mal instruit, que vous ignoriez qu'il ne faut rien cacher à un confesseur? — Monsieur, répartit le pénitent, j'ai un peu étudié, je ne me fais pas un scrupule de cela, ne vous en faites point aussi de ne me pas presser davantage. — Hé bien, dit le confesseur, puisque vous êtes si opiniâtre, allez, vous ne méritez pas que je vous donne l'absolution, » et il le renvoya.

C'était par le même principe qu'il était si mal habillé et si déchiré qu'il faisait pitié. Une fois entr'autres, ses souliers étaient si gâtés, qu'il les liait avec des cordes pour les faire tenir à ses pieds et que les semelles étant tout à fait usées il marchait les pieds nus dans la boue. Par pitié on lui en offrit de neufs, qu'il n'accepta pas, n'en voulant point d'autres tandis qu'il pourrait traîner les siens. Il en fallut venir à la violence; quelques-uns le soulevèrent par les aisselles, pendant que les autres lui ôtèrent ses souliers vieux et lui en mirent de neufs.

Étant retourné de ses missions apostoliques pour se remettre un peu de tant de fatigues dans le collège de Coimbre, un de ses frères l'alla voir avec son train ordinaire, qui était fort magnifique. Sylveria, toujours ennemi de ce vain faste du monde, dit à celui qui l'appelait, qu'il ne connaissait point cet homme-là, que s'il avait des affaires à traiter, qu'il en pouvait appeler un autre de la maison, autrement qu'il se pouvait retirer, que pour lui il n'avait pas loisir de descendre. Ce seigneur se

retira sans être rebuté de ce refus; et quoique le recteur du collège fût allé à son logis pour lui en faire des excuses, et qu'il lui eût offert de lui envoyer Sylveria, il n'accepta point son offre, sachant bien les intentions de son saint frère.

L'homme de Dieu ne put pas en user de même à Lisbonne, où deux de ses cousines, qui étaient les premières dames de la reine, mirent dans l'esprit de cette princesse de le demander, pour faire aux dames des instructions dans la chapelle du palais royal. Lui, qui n'était pas apôtre de la cour, s'en défendit fort : il fallut pourtant céder à l'autorité et de la reine et de ses supérieurs. Il entreprit donc cet emploi avec l'espérance de s'en défaire bientôt. En effet, sans ménager cet auditoire si délicat, il fit des invectives si fortes contre la vanité des femmes, contre la fantaisie ridicule, disait-il, dont elles sont prises, pour la magnificence de leurs habits, pour les ornements de leur beauté, et avec un si grand mépris de toutes les bagatelles dont elles font leur trésor, qu'il croyait bien qu'elles ne s'accommoderaient pas trop d'un prédicateur qui les menait si rudement. Tout ce a pourtant n'opéra rien pour ses fins. Voyant donc qu'il plaisait autant à son auditoire, que son auditoire lui déplaisait, il crut qu'il ne ferait pas mal de suivre l'exemple de David, de faire couler de la salive sur sa barbe, et d'affecter un air rustique, qui tenait un peu de l'extravagance. Il prétendait, en rebutant ce bel auditoire, montrer qu'il n'était bon que pour les pauvres villageois, qui étaient le plus cher objet de son zèle. Mais cela tourna encore à sa gloire, qu'il fuyait si fort.

On demandera, s'il était de la prudence d'agir en cette manière si éloignée des lumières communes. Il est facile de répondre qu'on ne le devrait pas conseiller généralement, et que Dieu conduit quelquefois les grandes âmes par des voies que l'on ne doit pas tenir sans un instinct particulier. Mais nous dirons encore mieux, sur les principes déjà établis, que la sagesse de la croix est folie selon les règles du monde; comme aussi les sages du monde sont des fous selon les maximes des enfants de lumière. Tant y a que ce qui a pu déplaire au monde était si agréable à Dieu, qu'il n'est point de sortes de grâces dont il n'ait favorisé son fidèle serviteur. Dans ses oraisons il était ravi en des extases si sublimes, que quelquefois on le voyait suspendu hautement en l'air, comme si son âme, qui était toute dans le ciel, y eût voulu porter son corps. Et quand le corps retenait son âme en terre, il n'y retenait pas la moindre de ses affections; le cœur étant plongé dans le sein de la divinité. On le voyait par la ville de Lisbonne si hors de lui et si abîmé en Dieu, qu'il courait et laissait bien loin son compagnon. Quand il célébrait le sacrifice divin, il fallait souvent que celui qui servait le tirât pour le faire revenir, et lui dit en quel endroit il en était, tant il était extasié. Toutes ces faveurs célestes jointes au don de

prophétie, et à des miracles prodigieux, dont nous verrons une partie, font voir que les choses qui peut-être ne sont pas du goût des sages du siècle, plaisaient fort à Dieu.

Mais enfin, quoiqu'il méprisât si fort le monde, le monde ne laissait pas de l'estimer, et il se rendit admirable par l'endroit même par où il se voulait rendre méprisable. Donc, pour fuir la gloire, il demanda et obtint d'aller aux Indes. Il avait beau fuir, la gloire le suivit partout, aussi bien dans l'Asie et dans l'Afrique que dans l'Europe. Après avoir fait quelque séjour à Goa, il fut choisi pour annoncer aux Cafres la loi divine. Etant arrivé à la capitale du royaume de Tongo, en peu de temps il gagna le roi à Jésus-Christ; il le baptisa avec la reine, ses enfants et un des principaux de cette cour et du peuple. Il y laissa ses deux compagnons pour cultiver cette chrétienté nouvelle, et lui, tout seul, entreprit la conversion du grand royaume de Monomotapa, qui a huit cents lieues de circuit.

Ce nouvel apôtre de nations si barbares s'embarqua pour le Mozambique. La navigation ne fut pas heureuse, mais elle fut bien glorieuse pour Sylveria. Il s'éleva une si furieuse tempête, que les pilotes n'espérant plus de secours de leur science, laissaient aller le vaisseau au gré des vents et des vagues. L'homme de Dieu alla au château de proue, et levant les mains au ciel, il fit l'oraison qu'avait faite saint Pierre dans un semblable danger : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons*. Cette oraison eut un effet aussi prompt que la prière de ce grand apôtre : au même moment le vent s'abattit et le calme succéda à la tourmente. Après ce miracle ils débarquèrent à l'embouchure du Masula, grand fleuve de ce pays, par lequel ils remontèrent jusqu'à une petite ville nommée Sene. Il leur restait deux cents lieues de chemin par terre, que Sylveria fit à pied et bien chargé, portant, outre quelque peu de bardes, un autel de pierre, un calice avec les habits sacrés, pour célébrer le sacrifice divin. Il lui fallut traverser plusieurs ruisseaux : les uns à la nage, d'autres en guéant et souvent avec de l'eau jusqu'au cou. Pour leur nourriture ils ne trouvèrent que des pommes, mais si désagréables autant à l'odorat qu'au goût, qu'elles faisaient soulever le cœur. Ils ne laissèrent pas d'en manger et avec plaisir; parce que l'on remarqua que toutes celles que l'homme de Dieu touchait devenaient d'un goût agréable et très-exquis. Enfin après avoir essuyé bien des fatigues et des dangers, ils arrivèrent à la ville de Mabata où ils firent quelque séjour. En ce peu de temps, le saint homme convertit et baptisa tous les habitants de ce lieu et prédit, ce qui a été exactement vérifié, il prédit que le culte du vrai Dieu ne serait jamais aboli en cette ville. De là ils poursuivirent leur voyage jusqu'à une autre petite ville nommée Bamba, fort proche de la capitale et donnèrent avis au roi de leur arrivée.

Caïado, portugais de nation et chrétien de

profession, qui avait fait grande fortune en cette cour, étant, comme nous dirions, le connétable du royaume de Monomotapa : ce chrétien, dis-je, fut prié de porter la nouvelle au roi; ce qu'il fit et l'instruisit de la haute sainteté et de l'illustre naissance de Sylveria. Il ne se peut dire combien ce roi témoigna de joie de l'arrivée d'un si grand homme. Il lui envoya une bonne somme d'or, plusieurs bœufs qu'on estime autant que l'or en ce pays-là, et grand nombre de gens pour le servir. Sylveria renvoya tous ces présents avec de très-humbles actions de grâces et alla saluer le roi. Ce prince lui fit un honneur qu'il refusait aux rois mêmes ses feudataires, auxquels il ne permettait jamais d'entrer dans son cabinet. Ils ne lui parlaient que du seuil de la porte et les pieds nus. Le saint homme fut introduit dans le cabinet avec les mêmes prérogatives que la reine-mère, qui y entra avec lui. Après les premiers compliments, le roi dit à Sylveria qu'il demandât sans réserve tout ce qu'il pourrait souhaiter et que rien ne lui serait refusé : combien il désirait d'or, de bœufs, d'esclaves et surtout de femmes. Sylveria répartit avec une générosité qui causa bien de l'admiration au roi, que son unique trésor était le grand Dieu du ciel, et que dans un si long voyage il n'avait point eu d'autre vue que de faire part de ce trésor à sa majesté et de la rendre éternellement heureuse. Après une conversation assez longue et fort obligeante, le roi renvoya Sylveria avec des témoignages d'une affection singulière.

Le premier soin de l'homme de Dieu fut de dresser une chapelle dans son logis, pour y offrir le sacrifice divin. Il y mit entre les autres ornements un fort beau tableau de la sainte Vierge. Un grand du royaume vit ce tableau, et comme ce ne fut que de loin et en passant, il le prit pour une femme et dit au roi que cet étranger avait mené sa femme avec lui; qu'au reste, c'était la plus belle femme qu'on eût jamais vue en ce pays. Le roi, piqué de curiosité et peut-être de quelque autre passion, fit prier Sylveria de lui faire voir cette belle femme qu'il avait. Le saint homme s'apercevant bien de l'erreur porta le tableau au roi et dit que pour lui, il n'avait jamais eu de femme; que c'était une méprise de celui qui, de loin, avait pris une image très-bien peinte pour l'objet même; que sa majesté en pourrait être éclaircie par celui-là même qui lui avait fait ce récit; et que regardant de près et plus attentivement le tableau, qui répondrait exactement à son idée, il reconnaîtrait facilement son erreur. Au reste, continuait-il, c'est l'image de l'auguste Reine du ciel; et l'ayant développée, lui premièrement et le roi, à son exemple, se prosternèrent devant l'image avec une profonde vénération. Ce prince charmé de la beauté du tableau, ou touché intérieurement d'un respect religieux, dit au père qu'il ne saurait lui faire un plus grand plaisir que de lui donner cette image, qu'il l'a conserverait bien chèrement.

comme un gage de son amitié. Sylvéria, qui ne souhaitait rien tant que cela, la lui offrit de toute l'affection de son cœur, et ménagea bien cette occasion si favorable de lui parler de nos saints mystères.

L'image fut mise au plus bel endroit de la salle du palais royal, ce qui produisit des fruits admirables. Pendant cinq nuits, il semblait au roi que l'image lui parlait dans le sommeil, mais d'un langage qu'il n'entendait point, ce qui le tenait en une étrange perplexité. Il s'en ouvrit à Sylvéria, qui lui dit que c'était un langage tout divin de la divine Marie, et qu'il ne pouvait jamais espérer de le comprendre qu'il n'embrassât la religion de Jésus-Christ, Fils unique de Dieu et de cette reine du monde. Le roi promit qu'il y penserait sérieusement, et deux jours après il manda le Père, lui déclara qu'il était tout résolu de se donner à Jésus-Christ, et que la reine sa mère était dans la même intention. Après les instructions nécessaires le roi et la reine furent baptisés avec toute la solennité imaginable. Trois cents des principaux de la cour suivirent un exemple de si grand éclat et furent régénérés par les eaux sacrées.

On ne peut dire de quelle affection ils s'attachèrent tous au Père : ils ne pouvaient ni le jour ni la nuit se séparer de sa présence qui les charmait tous. Mais sa vie ne leur donnait pas une moindre idée de la pureté de notre religion que ses discours. Le roi après son baptême lui fit présent de cent bœufs, les grands de la cour lui envoyaient de toutes parts une infinité d'autres présents, qu'il distribuait tous aux pauvres sans se réserver aucune chose. Cette générosité chrétienne causait d'autant plus d'admiration, que les Cafres sont la nation du monde la plus avare. Tout le peuple courait au baptême, et il y avait lieu d'espérer la conversion générale de ce grand royaume.

Mais que l'abîme des jugements de Dieu est profond ! Après des commencements si heureux, il s'éleva une furieuse tempête. Les mahométans, ennemis irréconciliables de la religion chrétienne, sont répandus par tout l'Orient, et ils étaient désespérés de ces progrès si glorieux. Quatre d'entre eux, qui avaient beaucoup de crédit auprès du roi, se mirent en tête de ruiner Sylvéria dans l'esprit de ce prince trop crédule. « Seigneur, lui dit un de ces impies, je serais aussi perfide que le traître, duquel je vous viens parler, si je ne vous découvrais son attentat. Savez-vous qui est cet étranger portugais, qui fait tant de bruit dans votre cour ? C'est, dit-on, un homme d'une rare probité et d'un mérite extraordinaire. Vous le croyez, Seigneur, et je le croyais aussi, et si bien qu'il a pensé me faire quitter la religion de mes pères, comme il vous a fait quitter la vôtre. Mais j'ai été désabusé, comme je crois que vous le serez aussi, quand vous apprendrez ce que j'ai su par des avis fort secrets, mais fort fidèles, qui me sont venus des Indes. Il vous veut soumettre à son Dieu : c'est ce qu'il dit ; mais il ne dit pas,

le fourbe, que ce n'est qu'en vue de vous soumettre à son roi. Il est venu de deux mille lieues de loin, par le seul mouvement de l'amour qu'il a pour vous. Qui le croira ? D'où lui serait venu ce grand amour pour une personne qui lui était aussi peu connue qu'à vous, Seigneur, et qu'à moi, le roi de la plus sauvage Amérique ? Quoique l'imposture soit si grossière, l'imposteur pourtant ne l'est pas. C'est qu'il nous prend pour des gens d'assez peu d'esprit pour ne pas voir sa trahison à travers un mensonge si mal coloré. Il rejette l'or et tous les présents qu'on lui fait. Quelle étrange, quelle nouvelle manière d'agir ! Qui de tous les hommes en use de la sorte ? La prudence ne conseille-t-elle pas de s'accommoder de ce que l'on peut posséder par les bonnes voies et avec honneur ? Mais, dit-on, c'est par un généreux mépris de toutes les choses de la terre, que la loi des chrétiens inspire. Oui, sans doute, car les Portugais, qui sont tous chrétiens, sont fort dégoûtés de notre or : nous le voyons, puisqu'ils viennent de si loin pour l'arracher des mains de ceux à qui la nature a fait ce présent. Et celui-ci n'en veut point. Croyez qu'il y a du mystère mêlé bien finement en tout ceci. Ce qui serait une folie à tout autre, est ici une fourberie bien tissée. Il refuse une partie pour avoir le tout, non pas pour lui, mais pour son prince, qui payera bien un service si considérable. Le roi de Portugal vous a déjà enlevé le Mozambique, il vous a ôté Sofala : il sera content, quand il aura tout votre royaume, parce qu'il est fertile en or et en mille autres choses précieuses, dont les Européens sont fort avides. Cet homme si utile à la couronne de Portugal et si heureux à votre royaume, a encore refusé les femmes que vous lui avez présentées. Veut-il par là nous faire accroire qu'il est un génie descendu du ciel pour se faire plus de réputation ? Bien au contraire, j'apprends que c'est avec les génies des ténèbres qu'il a son plus grand commerce, que c'est le plus grand enchanteur de la terre, qu'il a le secret de tourner la fantaisie des gens et de bouleverser les cœurs comme il veut. Vous le pouvez voir, Seigneur, puisque tous vos peuples courent à lui, que les seigneurs de votre cour lui rendent plus de respect qu'à leur roi, et qu'il a déjà presque autant que vous d'autorité dans votre royaume. Vous-même, Seigneur, permettez-moi de le dire, vous-même ne sentez-vous pas la force de son art magique ? Car, comment vous a-t-il pu mettre dans l'esprit de le recevoir dans un lieu qui est comme le sanctuaire du royaume, et d'y donner à un gueux tout déchiré l'entrée que vous refusez à des rois ? Il a bien fait davantage, il a donné la parole à une image muette qui vous a parlé, Seigneur. Il dit que c'est d'un langage céleste, et moi, je dis, que c'est d'un langage d'enfer, que les esprits ténébreux ont prêté à cette image pour vous perdre. Et donc, si vous voulez croire le plus fidèle de vos serviteurs, vous ne laisserez pas prendre pied

à un si grand mal, que vous pouvez étouffer en sa naissance, auquel autrement vous ne pourriez pas remédier quand vous voudrez : car il n'est allé que trop avant et se fortifie tous les jours, en sorte qu'il paraît déjà redoutable. Ce perfide étant maître de la noblesse et du peuple, il n'y a plus qu'un coup d'éclat et de toute votre autorité qui le puisse abattre. Je croirais donc que, pour sauver votre couronne, il le faudrait faire mourir promptement et en grand secret : car si vous vous contentiez de le chasser du royaume, vous pourriez y rencontrer des oppositions qui peut-être contre-balanceraient votre autorité. »

Ce discours opéra dans l'esprit du roi, encore bien jeune, tout ce que ce traître s'était proposé. On assembla le conseil où la reine-mère et les quatre mahométans furent appelés, et la mort de Sylvéria y fut conclue. Cette nouvelle, que l'homme de Dieu apprit par une lumière céleste, lui causa bien de la douleur et de la joie : de la douleur, parce que sa mort devait traîner après elle la ruine de la religion chrétienne dans ce royaume ; de la joie, parce que le temps était venu, auquel selon la promesse que Dieu lui en avait faite en Portugal, il devait être la victime de Jésus-Christ. L'exécution suivit la sentence de bien près : la nuit suivante, on envoya huit Cafres dans son logis, qui l'étranglèrent et jetèrent fort secrètement son corps dans la rivière. Ainsi mourut glorieusement ce grand homme, âgé seulement de trente-cinq ans.

On dit qu'il arriva plusieurs choses extraordinaires en cette mort ; que l'on vit une lumière miraculeuse sur le fleuve, et que les crocodiles, qui en cet endroit sont fort venimeux, ne nuisirent plus à personne. Le lendemain, le roi fit mourir cinquante chrétiens, que le Père avait baptisés le jour précédent. Toutes ces choses firent tant de bruit que les principaux de la cour en portèrent leurs plaintes au roi, et dirent que cet arrêt enveloppait et le roi et ceux qui avaient suivi l'exemple du roi ; que c'était une chose indigne d'avoir fait mourir le plus grand homme que l'on eût jamais vu dans le royaume, par le conseil de ces quatre pendants de mahométans. Ces sentiments si raisonnables de toute la cour animèrent les Portugais à témoigner aussi leur indignation au roi. Ils dirent, d'une manière très-forte, que le roi de Portugal témoignerait son ressentiment de cette mort, et surtout que le ciel irrité ne manquait pas de faire éclater sa colère sur le royaume.

Cette dernière prédiction fut bientôt vérifiée. Car, dans l'année même, il s'engendra une multitude si prodigieuse de sauterelles, que ces sauterelles, volant par l'air, obscurcissaient la lumière du soleil. Elles ravagèrent les campagnes, ce qui fut suivi d'une grande mortalité. Pour les traitres mahométans, deux prirent la fuite, les deux autres furent saisis et payèrent de leur tête leur honteuse perfidie. La douleur du

roi ne s'en tint pas là. Il était désespéré de la mort du Père, et disait qu'il lui aurait voulu rendre la vie au prix de son sang. Il le pleura fort longtemps, et l'on dit même qu'il fit mourir sa mère, parce qu'elle avait donné consentement à la mort de Sylvéria.

Je ne sais ce que l'on jugera de ce qui suit : chacun en peut croire ce qu'il lui plaira. Je propose seulement ce qui se lit dans un bon auteur. Soixante ans après la mort de ce saint homme, le roi de Portugal envoya son secrétaire au Monomotapa pour s'instruire des mines d'or qui se trouvent en ces contrées. Comme il remontait avec ses gens le grand fleuve de Cuama, ils aperçurent sur un tronc d'arbre plusieurs oiseaux d'un admirable plumage, qui faisaient un ramage fort agréable. Lorsque les uns s'envolaient, il en venait d'autres, si bien que l'on entendait toujours dans le même lieu la même musique. Quelques Maures qui étaient à la suite de Balbuda (c'était ce secrétaire portugais), ces Maures, dis-je, voulant prendre terre, furent avertis du danger extrême où ils s'allaient précipiter. Les habitants du rivage opposé leur dirent que l'endroit où ils avaient dessein de descendre était inhabitable depuis longtemps, qu'il était toujours rempli de tigres et d'autres bêtes féroces. Ils apprirent encore d'un pêcheur fort vieux que ce tronc avait été poussé au rivage avec un corps mort qui y était attaché, que les tigres ayant rompu les liens, portèrent le corps à quelques pas du rivage, et que, depuis, cet endroit était toujours plein d'oiseaux et de plusieurs bêtes féroces qui en défendaient l'abord. Il ajouta que quelques-uns des principaux du pays, ayant la curiosité de savoir ce que cela pouvait être, firent écarter ces bêtes à coups de traits et monter deux Cafres sur des arbres pour observer ce qui se passait en ce lieu. Ces Cafres, dit-il, demeurèrent deux jours sur les arbres, et virent le corps d'un homme blanc qui était entier et sans nul vestige de corruption. Il était habillé de noir, et les bêtes les plus sauvages lui faisaient comme un corps de garde, se relevant tour à tour, et témoignaient comme une espèce de respect pour ce sacré corps par diverses inclinations qu'elles lui faisaient. Entre autres choses que ces Cafres remarquèrent, ce furent cinq aigles qui faisaient comme la ronde autour du corps, sans crainte de la fureur des bêtes sauvages, dont ils étaient environnés pendant ce temps. La musique des oiseaux ne cessait de tout le jour. Balbuda, qui n'eut pas autant de courage que les Cafres, témoigna pourtant qu'il avait vu ces bêtes féroces et entendu le ramage des oiseaux. Après avoir pris les ordres sacrés aux Indes, il retourna à Lisbonne et fit un écrit authentique de ces choses avec toutes les formalités requises, dont on envoya copie à Rome. Peut-être le temps viendra que cet homme apostolique sera plus glorifié en terre, et que Dieu achèvera le grand ouvrage qu'il avait si heureuse-

ment commencé par le ministère de son admirable serviteur.

Quoi qu'il en soit, on peut voir les excellents avantages que Sylvéria a tirés du mépris du monde. Il y pouvait faire une fortune de grand éclat : néanmoins quelque avantageuse qu'elle pût être, qui ne préférerait à cette fortune celle qu'il a faite auprès de Dieu ? Le monde lui aurait donné quelques plaisirs ; mais comme un autre homme très-illustre de son ordre (saint François de Borgia) le témoignait de soi-même, Dieu lui faisait goûter plus de délices dans une seule oraison, que le monde ne lui en aurait pu donner en plusieurs siècles. Qui parlerait aujourd'hui de lui, s'il se fût donné au monde ? au lieu que, s'étant consacré à un meilleur maître, il a éternisé son nom et sur la terre et dans le ciel. Heureux et cent fois heureux est celui, disait un illustre disciple de saint François, qui a le courage de mépriser le monde perfide, qui trompe tous ceux qui s'engagent en son parti ! Il leur promet le bonheur à tous, et il les rend tous misérables.

DISCOURS IV.

DE LA PERFECTION CHRÉTIENNE.

Saint Bernard dit qu'outre le sang qui a été le prix de notre rédemption, il est sorti du corps sacré du Fils de Dieu trois sortes d'eaux infiniment salutaires à nos âmes. La première est l'eau de ses larmes qu'il a versées pour nous purifier de nos péchés. La seconde est l'eau de ses précieuses sueurs, qu'il a répandues de tout son corps pour nous fortifier dans le pénible exercice des vertus. Et la troisième est celle qui est sortie de son cœur par la plaie du côté, pour nous perfectionner en l'amour divin, dans lequel réside l'essence de la sainteté. En effet, ce cœur adorable étant le centre de l'amour, l'eau précieuse qu'il a versée en a tiré la vertu de sanctifier l'amour de nos âmes, comme les veines d'eau qui passent par les minières sont imbuées de diverses vertus salutaires à nos corps. Or, comme ce serait une erreur, qui a été rejetée par l'oracle de l'Eglise, de dire que le Sauveur n'a donné son sang que pour un certain nombre des âmes, qu'il a démêlées de la masse corrompue du genre humain, et qu'il ne s'est pas proposé généralement tous les hommes pour l'objet du grand ouvrage de notre rédemption : ce serait aussi, à mon sens, une erreur de dire que Jésus-Christ n'a versé cette eau sacrée de son cœur que pour un nombre encore plus petit d'âmes singulièrement distinguées, pour les élever à l'éminence de la perfection chrétienne. Oui, son cœur divin a donné cette fontaine d'eau salubre pour sanctifier toutes les âmes, comme son corps sacré a versé son sang, afin de sauver tous les hommes. Il veut donc, non-seulement que nous soyons tous sauvés, mais encore que nous soyons tous saints.

Cette pensée est fort contraire au senti-

ment d'une grande partie des chrétiens, qui d'ailleurs sont bien dans la volonté sincère de travailler à leur salut : mais de parvenir à la haute sainteté, c'est à quoi ils ne pensent nullement. Ceux-là, selon saint Grégoire (*in Pastoralis*, c. 1, admonit. 35), s'exposent à un plus grand danger qu'ils ne croient : *Qui bona non consummant, dum proposita perficiunt, etiam quæ fuerunt cæpta convellunt* ; ceux qui ne tâchent point d'arriver à la perfection de la grâce qu'ils ont reçue, se mettent en grand péril de perdre tout à fait cette grâce.

Nous avons donc deux choses à considérer : premièrement, le terme qui nous est proposé, et en second lieu, la voie qui nous y conduit. Le terme, qui est la sainteté, paraît quelque chose de si haut et de si extraordinaire, que la plupart se figurent que pour eux il n'y a pas lieu d'espérer d'y jamais atteindre. Et je prétends montrer qu'il n'est personne, en quelque état et de quelle profession qu'il soit, qui ne puisse et qui ne doive aspirer à la plus éminente perfection. En second lieu, le chemin qui conduit à la sainteté semble si sauvage et si épineux, que la vue des difficultés qui s'y présentent glace le cœur aux âmes faibles. Et je ferai voir que, bien au contraire, ce chemin est doux et facile, et même qu'il rend la vie plus agréable.

Je dis donc premièrement qu'il faut aspirer à la plus éminente sainteté. Mais quoi ! dira un homme du monde, ce n'est pas à moi que ce discours se doit adresser ; car j'ai l'âme occupée de tant de soins, embarrassée en tant d'affaires inséparables du genre de vie où je me suis embarqué, qu'il y a peu d'apparence que je fasse jamais de miracles. — Ce n'est pas à moi, dira une femme mariée ; car j'ai l'esprit partagé par tant de pensées, par tant d'occupations dans le gouvernement de ma famille, que je ne vois pas le moindre rayon d'espérance d'être jamais ravie en extase. — Encore moins est-ce à moi, dira une fille du monde ; car quel moyen d'avoir aux oreilles un galant, auquel il n'est pas facile de refuser son cœur, et tout ensemble d'écouter la voix intérieure du Saint-Esprit avec la fidélité des âmes qui lui sacrifient tout leur amour ? — Pour moi, dira un homme du petit peuple, il ne m'en faut pas parler ; car il faudrait abandonner le travail, qui donne du pain et à moi et à mes enfants, pour donner les jours entiers à la contemplation des choses célestes.

Vous ne pouvez pas tous arriver à la sainteté, et moi je demande, ne pouvez-vous pas, si vous voulez, devenir tous très-méchants et très-vicieux ? Qui oserait le nier ? Donc il faut dire qu'Adam a eu plus de pouvoir pour le mal que n'en a eu le fils de Dieu pour le bien, puisque l'iniquité du premier nous a réduits à un état auquel nous nous pouvons tous jeter dans le profond abîme des vices, et que le sang du second ne peut nous élever tous à l'éminence de la vertu. *Nunquid plus potuit Adam in*

malo, quam Christus in bono? Qui se le peut figurer, dit saint Bernard (*De militia nova*), qu'Adam ait eu plus de pouvoir de nous nuire, que Jésus-Christ n'en a eu de nous faire du bien?

PREMIER POINT.

Mais voyons plus en détail les obstacles qui peuvent nous empêcher de parvenir à la sainteté, qui est le terme où nous devons aspirer, et le sujet de la première considération de ce discours. On oppose principalement trois choses. Premièrement on dira que Dieu n'a pas destiné tout le monde à cet état si sublime de perfection, et qu'ensuite il ne donne pas à tous les grâces pour y atteindre. En second lieu, plusieurs diront qu'ils y trouvent de leur part des empêchements invincibles, à cause du genre de vie auquel ils se sont liés. Enfin on alléguera que ces obstacles procèdent de la nature même de la sainteté, qui est un genre de vie si éminent, que toutes sortes de personnes ne peuvent pas aspirer si haut.

Je sais que c'est la pensée de plusieurs que la providence divine n'a pas destiné tout le monde à un genre de vie si parfait. Car qui ne voit que, parmi les prédestinés mêmes, Dieu a des âmes singulièrement choisies qui sont prévenues de bénédictions extraordinaires, comme aussi il y en a d'autres, et en plus grand nombre, à qui il n'a départi que des grâces assez communes, avec lesquelles, sans doute, elles ne prendront jamais un si haut vol à la sainteté? Comme dans l'air, il y a des aigles qui volent jusqu'à la sublime région, et de petits oiseaux en plus grand nombre qui voltigent autour des buissons; comme parmi les hommes on en voit à qui la fortune, ou pour mieux dire, la Providence fait de si belles ouvertures pour parvenir aux grandeurs de ce monde, que les biens leur arrivent de toutes parts, et qu'en peu de temps ils en acquièrent au delà de toutes leurs espérances; et plusieurs autres qui, avec tous leurs efforts et toute leur industrie, demeurent toujours en arrière ou dans une petite médiocrité de fortune: de même en est-il parmi les chrétiens. Il y en a qui dès leurs premières années sont tellement prévenus, et comme inondés de grâces, qu'ils ne vont pas, mais qu'ils volent à la sainteté, et sont embrasés de l'amour divin avant que les autres en ressentent les premières étincelles. Au contraire, vous voyez partout des dévots et des dévotes qui méditent, qui feuilletent tous les plus excellents livres spirituels, qui fréquentent les sacrements avec assiduité; mais ce sont des dévotions assez infructueuses, au moins par rapport au dessein qu'ils se proposent; car toute leur vie ils roulent dans leurs anciennes imperfections. Pourquoi? C'est parce que Dieu ne les a pas destinés à ce genre de perfection si sublime.

Il semble même qu'il n'est pas de la sagesse de Dieu d'y destiner tout le monde.

Dans la nature, si tous les oiseaux étaient des phénix, si tous les poissons étaient des dauphins, si toutes les pierres étaient des diamants, si tous les arbres étaient, ou des palmiers, ou des cèdres, l'ordre de ce monde ne serait pas aussi beau qu'il est avec cette charmante variété que l'on y voit. Il faut qu'il y ait de petits moucheron en l'air, aussi bien que des aigles. La terre a ses limaçons rampants, aussi bien que des lions généreux. De même dans le monde chrétien, si tous étaient de sublimes contemplatifs, que deviendrait le commerce qui est si nécessaire à la vie? Si toutes les femmes étaient des Madeleines extasiées, l'économie des familles serait entièrement déréglée. Si toutes les filles avaient le cœur pénétré de l'amour divin, comme une sainte Catherine de Sienne, elles ne penseraient plus qu'à l'Époux céleste, et il faudrait que l'Église prît bientôt fin.

Il ne le faut pas nier, car il est certain qu'il y a des âmes singulièrement distinguées, sur lesquelles Dieu verse ses dons avec une profusion qui n'est pas commune à tous. Mais il est également certain qu'il n'est nul chrétien sur qui Dieu n'ait formé de grands projets, et le malheur est que la plupart répondent si mal aux desseins qu'il a sur eux, qu'ils les renversent misérablement par leur infidélité à la grâce. Saint François de Sales explique divinement cette vérité. Il dit qu'il y a deux sortes de saints en terre: les uns sont extraordinairement privilégiés; et ceux-là, dit-il, sont parfaits en fort peu de temps. Il les compare avec une image qui se forme sous la presse et qui en un demi-tour de main acquiert sa perfection. De ceux-là, le nombre en est fort petit. Mais aussi, poursuit ce maître admirable de la vie spirituelle, il y en a d'autres qui se font comme l'image du peintre avec plusieurs traits de pinceaux. Il y faut du temps et de l'application. En cette manière, dit-il, il n'est nul chrétien, en quelque genre de vie qu'il soit, qui ne puisse se sanctifier excellemment.

Mais ne nous en tenons pas à la seule autorité de ce grand oracle de notre siècle; examinons-en la raison, dont saint Thomas (*Secunda-secundæ*, q. 102, a. 2) nous fournit le principe en ces paroles: *Cum optimi sit optima producere, non convenit Dei bonitati quod res productas ad perfectum non perducat*; Dieu, comme un excellent ouvrier, veut conduire tous ses ouvrages à leur dernière perfection. Un cèdre du Liban au commencement n'est qu'une plante bien tendre et bien petite: un lion en sa naissance est un animal bien faible et bien imparfait. Mais Dieu les a tous pourvus d'organes, de facultés et de toutes les autres choses nécessaires pour attendre à la perfection de leur être. De même l'homme chrétien, lorsqu'il reçoit une nouvelle naissance par le sacrement de sa régénération, est encore en un état bien imparfait. Or, qui le peut concevoir, que Dieu, comme auteur de la nature, donne aux plantes et aux animaux toutes

les facultés nécessaires pour arriver à la perfection de leur être naturel, et, qu'en qualité d'auteur de la grâce, il refuse aux hommes les secours dont ils ont besoin pour parvenir à une haute sainteté, qui est la perfection de leur être surnaturel? Quoi! est-ce que le sang du Fils de Dieu n'a pu mériter pour tous ces grâces si excellentes, mais seulement pour un petit nombre d'âmes choisies? Cela est bien éloigné de la pensée de saint Jérôme (lib. II in *Jovinian.*, epist. 2) et de saint Paulin. L'un et l'autre examinant les paroles que le Sauveur dit au jeune homme de l'Evangile : *Si vis perfectus esse*, etc., tirent une conclusion où ces paroles mènent bien naturellement, qu'il est au pouvoir généralement de tous, s'ils le veulent, d'arriver à une sublime sainteté. Le Sage ne parlait-il pas aussi généralement à tout le monde? *In omnibus operibus tuis præcellens esto* (*Eccli.*, XXXIII); que toutes vos actions portent le caractère d'une excellente sainteté. *Est ergo officium justitiæ salutaris, unumquemque semper deducere ad id quod melius est.* (CLEM. ALEXANDR., *Strom.*, VII.) Le propre génie de la grâce est de nous conduire à ce qui est de plus parfait.

Il est donc étrange d'entendre dire à plusieurs lâches enfants de l'Eglise que, pour eux, ils se doivent contenter de se sauver par l'exercice d'une vertu médiocre, parce que Dieu ne leur veut pas départir les grâces requises pour arriver à la perfection des saints. Eh! quoi donc, sur ce principe ce sera l'avarice de Dieu à laquelle il faut imputer le grand nombre de chrétiens si imparfaits que nous voyons aujourd'hui, et non pas à la lâcheté de la créature. Et depuis quand est-ce que Dieu est devenu avare et rétréci en ses libéralités? Car nous savons, et saint Denys nous en assure, que la plus forte et la plus essentielle inclination de cet être d'infinie bonté, est de répandre ses biens et de les faire couler abondamment sur toutes ses créatures. Il est vrai que Dieu est avare de ses grâces, comme il est vrai que le soleil est avare de sa lumière. On voit dans le ciel certaines étoiles que les astronomes appellent *nébuleuses*, c'est leur terme, parce qu'elles sont extraordinairement obscures. Il y en a d'autres qui jettent une lueur sombre et languissante, comme la triste planète de Saturne : et d'autres, qui ont une splendeur fort brillante, comme l'agréable étoile de l'aurore. D'où pensons-nous que procède cette différence? Est-ce du soleil, qui ne verse pas assez de lumière sur ces astres languissants? Ce serait rêver que de se persuader des sottises si ridicules. Cela ne vient que des diverses dispositions avec lesquelles ces astres reçoivent la lumière du soleil. Ainsi parmi les chrétiens, nous en voyons dont l'excellente piété est digne d'admiration, et d'autres en plus grand nombre qui vivent dans une pitoyable lâcheté. D'où vient, dirons-nous, cette différence? C'est de Dieu sans doute, au

moins au sens de ceux qui se sont mis dans l'esprit qu'il a exclu ces âmes de l'état de perfection et qu'il ne veut pas donner les grâces à tous pour y arriver. C'est assurément qu'il est devenu avare de ces précieux dons du ciel. Il a fait de si grandes largesses de ses trésors, il a répandu ses grâces avec une magnificence si excessive dans le cœur d'un si grand nombre de saints, que ses richesses s'épuisent et que de la prodigalité il a passé à l'avarice. Il veut ménager ses biens et les distribuer avec plus de précaution et d'économie, de crainte d'en voir le fond. *Vos ipsi in causa estis, quod majora non accepistis bona*, dit OECUMENIUS. Vous avez tort de penser que Dieu ne veut pas vous faire part de ces excellentes grâces. Si vous êtes si imparfaits, n'en cherchez point d'autre cause que vous-mêmes. Car c'est une vérité certaine qu'il n'est pas un de nous qui déjà ne fût élevé au comble de la sainteté, si nous n'avions été rebelles au Saint-Esprit et infidèles à ses inspirations. Je n'en veux point d'autre témoin que vous-mêmes. Chacun le sait dans sa conscience, que le Saint-Esprit mille fois lui a fait des ouvertures favorables, pour vivre avec plus de perfection et ne pas si fort attacher son cœur à la terre, où il est misérablement plongé. Mais cet esprit adorable ne trouve en nous que de la contradiction, au dessein qu'il a de nous sanctifier tous et de nous enrichir des biens du ciel.

Dieu ne la commandé pas, cette haute sainteté, mais il la conseille, comme il paraît par ces paroles du Sauveur : *Estote ergo vos perfecti, sicut Pater vester celestis perfectus est* (*Matth.*, I, 5); soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait. Or, comme il ne donne aucun conseil qui soit au-dessus de nos forces, il ne manque aussi jamais de nous fournir les moyens pour exécuter ses conseils. Pour le bien comprendre, il faut remarquer ce que dit un théologien très-solide (Ruiz, *De prædest.*, disp. 48, sect. 1) : « Il n'est nul chrétien, dit-il, à qui Dieu n'ait destiné une certaine mesure de sainteté, pour l'acquisition de laquelle il lui prépare toutes les grâces nécessaires. » Il est important de bien concevoir ceci. Cette préparation de grâces est partie absolue et partie conditionnelle. L'absolue regarde les grâces que nous recevons effectivement, et la conditionnelle, les grâces que nous aurions si nous faisons un bon usage de celles qui nous sont données. Pour les premières, notre conscience ne nous en convainc que trop; combien nous en laissons couler inutilement par notre lâcheté déplorable! Car tous les jours n'avons-nous pas plusieurs pensées salutaires, auxquelles nous n'obéissons point; plusieurs mouvements intérieurs que nous rejetons? Quand il n'y aurait que ces grâces, à quelle éminence de sainteté ne serions-nous pas déjà arrivés, sans la rébellion de notre cœur? Mais ce n'est pas tout : les grâces que nous aurions, supposé le bon usage de celles

que nous avons, sont infiniment plus précieuses. Voyez les pertes inconcevables que nous faisons plus souvent que toutes les heures du jour. Lorsque nous rejetons une grâce, celle-là n'est pas seulement perdue, mais toute la suite, toute l'enchaînement des autres que Dieu nous avait destinées, si nous eussions été fidèles à celle-là. Elle est comme la branche d'un jeune arbre qui étant coupée, les autres branches qui en seraient venues ne seront jamais. Elle est comme une somme d'argent qu'un homme qui est dans le grand commerce aurait perdue : celle-là n'est pas seulement perdue, mais encore plusieurs autres plus considérables qu'il eût gagnées par un heureux trafic. Vous, pareillement, si vous aviez fidèlement répondu à cette grâce, on vous en aurait accordé dans la suite de votre vie plusieurs autres et plus précieuses, qui étaient enchaînées à celle-là, et vous ne les aurez jamais.

Dieu fit autrefois connaître à saint Ephrem cette importante vérité, et lui fit voir par une lumière céleste le nombre des grâces qu'il avait perdues, par le secours desquelles il pouvait monter à une sainteté plus éminente, sans proportion, que celle où il était arrivé. Cette vue le jeta en une si horrible désolation, que, tout hors de lui, il courait par les campagnes comme un homme qui a perdu l'esprit. Il criait sans savoir presque ni ce qu'il faisait, ni ce qu'il disait ; il criait éperdument : *Montes, cadite super nos*. O rochers, ô arbres, accablez par votre chute ce misérable qui a si indignement abusé des miséricordes que Dieu lui avait préparées, qui a fait des pertes si grandes, mais irréparables. Et nous donc, de quels sentiments devons-nous être touchés à la vue de nos imperfections et de l'état éminent de sainteté où nous serions parvenus sans l'abus des grâces qui nous ont été données, et sans la perte des autres encore plus grandes, qu'on nous avait destinées, mais qui sont perdues par notre pitoyable lâcheté ? Direz-vous maintenant que si vous n'êtes pas saints, c'est que Dieu ne vous a pas destinés à cet état, et qu'il ne veut pas vous donner tous les secours nécessaires pour y arriver ?

D'autres parlent avec plus de modestie, et disent que l'obstacle de leur perfection vient de leur part, et du genre de vie auquel ils se sont liés. Dieu, dit-on, ne nous a pas appelés à l'état ecclésiastique, ni à l'ordre religieux, qui sont des états d'une plus haute perfection. Nous sommes dans l'embarras et dans le tumulte du palais, nous sommes dans l'exercice des armes et dans les furieuses agitations de la guerre, nous sommes gens de cour qui vivons dans le grand commerce du monde, environnés de mille objets dont les uns sont si éclatants et les autres si pleins de charmes, qu'il est difficile d'en démêler si bien notre cœur, que nous le sacrifions parfaitement à celui qui seul le doit entièrement posséder. Dans la famille, le mari est un bizarre, un violent,

un emporté ; de quelque façon que l'on se ménage avec lui, on ne saurait avoir la paix. La femme a la cervelle si mal tournée, et une conduite si irrégulière et si opposée au bon sens, qu'il faudrait être insensible comme une statue pour conserver la patience. Et donc le mari peste, les enfants errent, les domestiques font tout de travers. Que faire ? tout ce qui se peut en cet état est de se sauver : encore est-il difficile mais de se sanctifier, il est du tout impossible. D'autre part, une fille du monde dira qu'il n'est pas expédient, ni même possible, que toutes les filles soient enfermées dans le monastère. Il en faut donc pour le monde. Or, dira-t-on, qui ne sait les soins qu'il faut que celles-là prennent de plaire, pour se distinguer par quelque belle et agréable qualité de celles auxquelles personne ne songe ? Il faut passer de belles heures devant le miroir, où jamais ni femme ni fille ne devint ni plus modeste, ni plus humble. Il faut, si nous ne voulons passer pour des génies particuliers et pour des sauvages, il faut aller à la comédie et au bal, où l'on n'apprend pas de fort bonnes leçons pour l'exercice de la piété. Il faut se trouver à la conversation des personnes qui ne viennent pas à nous, ni pour se sanctifier, ni pour nous rendre plus saintes. Dieu et un galant logés dans le même cœur sont des objets qui ne s'accordent pas trop bien ensemble. Et après cela, on dira qu'un homme qui est dans la grande pratique du monde pourra être aussi parfait qu'un saint Antoine, qui a vécu dans le désert ; qu'une femme mariée, qu'une fille qui le veut être, peut aller de pair avec une sainte Thérèse qui n'avait en vue que de plaire à Dieu et de le servir. Cela ne se peut en façon quelconque.

Je sais bien que ces pensées ne semblent que trop plausibles. Mais je vous demande, saint Louis était-il ermite ou solitaire du désert ? ou bien avez-vous des affaires de plus grande conséquence que lui n'avait, et des intérêts plus importants à ménager ? Sainte Hélène, sainte Clotilde, et tant d'autres, ont-elles passé leur vie dans l'obscurité d'un monastère ? ou bien que les femmes mariées nous disent si elles ont une plus grande famille à régir, et les filles, si elles cherchent un plus grand parti que celles-là, dont l'une avait épousé un empereur, et l'autre, le plus grand roi de la chrétienté. Néanmoins elles ont été très-saintes. Et quelqu'un dira que dans le monde on ne peut pas vivre saintement : non pas si l'on y veut vivre mondainement, et selon les règles d'un siècle gâté et corrompu.

Mais voici une réponse plus solide et plus générale : il est vrai que tous ne sont pas appelés à l'ordre ecclésiastique ni à l'état religieux, où véritablement on a et plus d'obligation et aussi plus de secours pour arriver à la sainteté. Dieu en a destiné pour tous les états ; il en veut pour le monde aussi bien que pour l'Eglise : pour le mariage, aussi bien que pour la religion. Il y

en a qu'il met sur le trône, et d'autres qu'il réduit à la charrue; les uns sont dans l'ordre de la noblesse, pour les fonctions militaires et pour l'administration de la justice; et d'autres, dans un état inférieur, pour l'exercice ou du commerce ou des arts. Et tout cela est dans l'ordre de la Providence, et très-nécessaire pour faire subsister la république chrétienne. Sur quoi saint Bernardin de Sienne (*Tract. de Virgine*, serm. 40) dit des paroles admirables : *Regula firma est in sacra theologia, quod quodcumque per gratiam aliquem eligit ad aliquem statum, omnia bona illi dispenset, quæ illi statui necessaria sunt, et illum copiose decorant*. C'est une maxime infaillible dans la théologie, que Dieu donne à toutes les conditions qu'il a instituées dans la vie les grâces non-seulement nécessaires, mais même abondantes pour se sanctifier dans ces états. Vous êtes né prince, vous êtes un grand seigneur, vous êtes dans l'exercice du commerce ou de quelque art; vous êtes femme mariée, fille du monde : Dieu vous donnera abondamment toutes les grâces pour être un prince très-saint, un gentilhomme d'une éminente vertu, un marchand ou un ouvrier d'une admirable perfection; une femme, une fille ornée de mille rares dons du ciel. En quelque état, en quelque honnête profession que vous soyez, vous aurez toutes les assistances nécessaires à votre sanctification.

Cela est si vrai que saint Chrysostome a dit que si le mariage était un obstacle essentiel à notre perfection, Dieu l'aurait banni du monde, et que plutôt il aurait multiplié les hommes comme il a multiplié les anges, par la seule opération de sa puissance, que de permettre qu'ils se liassent à ce genre de vie, s'il les détournait de la sainteté. Et moi j'ose dire qu'en cette supposition ce serait un état, non pas béni du Sauveur comme il l'est, mais digne de malédiction.

Or, ce qui montre que l'on se peut sanctifier en ce genre de vie, et en tout autre, c'est qu'en tous Dieu a fait paraître des saints de la plus haute élévation. Il serait facile de le faire voir par le dénombrement de ceux qui se sont signalés en toute sorte de conditions. Un savant homme de notre siècle l'a fait en parcourant tous les états, sans en oublier un seul; dans tous lesquels il montre qu'il y a eu des personnes d'une sainteté digne d'admiration. Mais, pour ne pas entrer en un détail qui nous mènerait trop loin, voici un trait qui pourra suffire pour tout.

On ne saurait rien entendre de plus surprenant que ce qui se lit dans le *Ménologe* des Grecs. Un homme de piété priant dans la profonde obscurité de la nuit, devant la porte de Sainte-Sophie de Constantinople, vit venir une personne inconnue environnée de tant de lumière, qu'il se figurait que c'était plutôt un esprit céleste qu'un homme mortel. Saisi d'une profonde admiration, il se retira à l'écart pour jouir tout à son aise de cette merveilleuse vision. L'inconnu s'é-

tant approché de l'église, la grande porte de fer s'ouvre d'elle-même, pour lui donner entrée dans ce lieu saint; la seconde porte, qui était d'argent, s'ouvre de même, et il entre afin d'offrir sa prière à Dieu. Avant que de passer outre, saurait-on dire quel homme ce pouvait être? Quelque ecclésiastique, sans doute, ou quelque religieux d'un mérite fort extraordinaire? Attendez un peu, et bientôt vous serez désabusé de cette erreur, si vous y êtes, que la sainteté n'est pas pour toutes sortes de personnes : cet homme céleste sort de l'église plus rayonnant de gloire que jamais; celui qui était caché le suit pas à pas jusqu'au logis de cet homme si saint; et quel logis? c'était celui d'un pauvre artisan de Constantinople, d'un cordonnier que personne ne connaissait, dont personne ne faisait état, qui vivait fort chrétiennement avec sa vertueuse femme, qui était aussi sainte que son mari, comme l'assure l'historien.

On dira peut-être, et il est vrai, que celui-là faisait des choses qui ne peuvent pas être imitées de tous. Mais, dira-t-on le même de celui dont il est parlé dans les Vies des Pères du désert? Le grand saint Antoine passait pour l'homme le plus parfait de son siècle. Constantin lui envoyait des ambassadeurs pour implorer humblement le secours de ses prières. Toute la terre recourait à lui comme à l'oracle du monde. Saint Athanase, la grande colonne de l'Eglise, s'estimait bien glorieux d'être son écolier en la science des saints. Partout on ne parlait que du grand Antoine, de ses miracles, de ses prophéties, de ses extases prodigieuses. Toutes ces choses étaient bien capables de lui inspirer quelque estime avantageuse de lui-même. Cela arriva effectivement. Comme il était vivement pressé de cette pensée importune et dangereuse, Dieu l'en délivra par ces paroles intérieures : *Nondum ad perfectionem coriarii pervenisti*. Tu te le figures, mais il est faux que tu sois l'homme le plus parfait de la terre; tu n'égalas pas la perfection d'un pauvre artisan d'Alexandrie. Antoine, ravi de joie, se met en chemin pour chercher cet homme si saint; mais il eut beau s'informer par toute la ville, personne ne lui en put donner aucune lumière, car personne ne connaissait l'homme qu'il cherchait. Ce fut par une lumière du ciel qu'il découvrit que c'était un corroyeur qui croyait n'être rien, et vous voyez ce qu'il était.

Dites-donc après cela : Je suis un homme du monde, je suis père de famille, je suis femme mariée; je ne puis pas aspirer à l'éminence de la perfection. Vous le voyez, il y a eu de tout temps, et encore aujourd'hui il y a en toutes sortes de conditions des âmes cachées au monde, mais qui sont très-précieuses devant Dieu. Il y a véritablement de belles perles dont les princesses et les dames font l'ornement de leur beauté, mais il y en a aussi qui ne leur cèdent en rien, et qui, étant cachées au fond de la mer, ne paraissent point. Il y a bien sur les couronnes des rois des diamants fort précieux, qui sont

exposés à l'admiration de toute la terre, mais il y en a qui ne sont pas de moindre prix, que l'on ne voit point, parce qu'ils sont enfermés dans le sein des rochers inaccessibles. Ainsi dans l'Eglise il y a diverses sortes de saints. Il y en a que Dieu expose sur le théâtre du monde, qui remplissent la terre de la lumière de leur nom, qui éclatent par des miracles, par des prophéties, par des extases. Mais il y en a aussi qu'il tient dans l'obscurité, et qui ne sont pas de moindre mérite devant ses yeux, quoiqu'ils soient inconnus au monde.

En troisième lieu, ce qui détourne le plus du désir de la sainteté, c'est la nature même de la sainteté, qui paraît si relevée et si extraordinaire à plusieurs, qu'ils croient que pour eux, qui vivent dans le train ordinaire du siècle, ce serait une entreprise téméraire de porter leurs prétentions si haut. Vous ne pouvez pas prétendre à la sainteté, dites-vous : non pas si pour être saint il fallait passer les jours et les nuits à la contemplation ; non pas s'il fallait, comme les apôtres, annoncer les vérités du salut à toutes les nations de la terre, ou si comme les solitaires il fallait vous couvrir d'une haire et exténuer votre corps par des jeûnes et des veilles continuelles. Qui demanderait cela d'un homme du monde, d'une femme délicate, on pourrait répondre avec quelque prétexte apparent : Nous renonçons à ces hautes prétentions, nous nous contentons d'opérer notre salut par l'exercice d'une vertu médiocre. Mais qui demande cela de vous ? personne. Et qu'est-ce donc que l'on exige pour une vie très-parfaite ? Beaucoup moins que vous ne pensez. En établissant la vérité de la troisième considération du premier point de ce discours, je montrerai en même temps celle du second point ; et c'est que la voie qui nous conduit à la sainteté n'est pas si rude que l'on se figure, et ensuite qu'elle est compatible avec toutes sortes de conditions.

SECOND POINT.

Je dis donc que pour être saint il ne faut endurer que ce que vous endurez, mais avec plus de patience : il ne faut faire, au moins à peu près, que ce que vous faites en votre état, mais avec plus de perfection. Si j'établis ces vérités sur des raisons solides et essentielles, ne m'avouerez-vous pas que vous n'en avez aucune de vous dispenser de travailler constamment à la sanctification de votre âme ?

Je vous demande donc premièrement, n'avez-vous point d'ennemi qui traverse vos desseins, qui vous persécute ou par la chicane, ou par quelques sourdes pratiques, ou en quelque autre manière ? Mais il ne faut pas le demander ; car qui ne sait que, tandis qu'il y aura des hommes en terre, il ne manquera jamais parmi eux des animosités, des envies et des guerres. Et qui vous empêche de rendre à cet ennemi quelque agréable service pour tous les mauvais offices que vous en recevez, et pour tout le mal qu'il

vous veut, de prier Dieu qu'il le comble de prospérité et de bénédiction ? C'est là l'oraison d'un saint plus que les ravissements et les extases, plus que les contemplations les plus sublimes. Dieu fait plus d'état de ce pardon généreux que si vous jeûniez un an au pain et à l'eau. Mais ce n'est pas tout : dans l'état où vous vivez, n'avez-vous rien encore à souffrir ? Il est bien facile d'aller au-devant de votre réponse. Je sais que plusieurs diront qu'ils ont mille déplaisirs à essuyer, mille contre-temps, mille peines très-fâcheuses. Et pourquoi dites-vous donc qu'une vie si pleine de croix ne peut pas être une vie pleine de vertus et de sainteté ? Chrétiens, je ne vous dis pas que pour être saint il faille plus endurer que vous ne faites. Non, tous les frais sont faits, votre croix est aussi pesante que celle des saints. Et que vous manque-t-il donc ? La patience des saints. Mais peut-être cette patience rendrait la croix plus pesante : c'est bien mal l'entendre. Tout au contraire, elle la rendra plus légère, car la croix que l'on porte de bon cœur est bien plus douce que celle que l'on ne traîne qu'à regret.

Pour une intelligence plus claire de cette vérité, voyez ce qu'endure un homme de qualité, qui, par le rang qu'il tient dans le monde, est obligé de soutenir de grandes dépenses, et qui voit avec une cruelle amertume de son cœur que la misère que l'on cache dans l'intérieur de la famille répond bien mal à l'éclat que l'on fait briller au dehors. Que ne souffre point une femme tyrannisée par un homme qui lui tient plutôt lieu de bourreau que de mari, qui la désole par les désordres de sa vie, par sa violence, par ses débauches, et qui abîme sa famille par son mauvais gouvernement ? Dieu le sait, et elle aussi le sait bien ; combien de mauvaises heures elle passe auprès de lui, combien de bizarreries, combien de boutades il faut souffrir pour s'accommoder à ses humeurs, afin d'obvier à de plus grands maux. Voyez un pauvre ouvrier avec un pesant marteau qu'il a tout le jour entre les mains, et qui n'a pas un morceau de pain qui ne soit arrosé de sa sueur. Et ce soldat, cet officier, qui vit continuellement parmi les images de la mort, qui couche sur la dure, qui traverse les montagnes, les neiges, les fleuves et les provinces, exposé au froid, à la pluie, à toutes les injures de l'air : quelles peines, quelles fatigues ne lui faut-il point supporter ? Voilà sans mentir des croix bien dures. Allez chercher dans les déserts, dans les religions les plus austères, des personnes qui souffrent autant que la plus grande partie de ceux qui sont dans le monde, vous n'en trouverez point. Car c'est une vérité indubitable que les gens du monde ont les plus rudes croix, leur vie étant agitée des plus grandes vicissitudes de la fortune. Et l'on dira que dans un état où il faut tant endurer on ne se peut pas sanctifier : peut-on concevoir rien de plus déraisonnable, puisque nous savons que la croix est le chemin le plus sûr pour arriver à la sainteté ?

Ah! chrétiens, si vous preniez toutes ces peines comme il faut au lieu de vous abandonner à la haine contre les auteurs de vos maux, à la colère, à la fureur qui vous anime si souvent, et qui ne fait qu'aigrir votre mal et vous ravir votre mérite; si vous les portiez, ces croix précieuses, avec un esprit résigné, à quel degré de perfection ne monteriez-vous point? Les places les plus éminentes de la gloire seraient pour vous. Prenons donc un homme qui embrasse toutes ces peines avec douceur, comme c'est avec amour que la Providence divine les lui envoie; et si vous ne m'en voulez pas croire, quand je dis qu'il égalera la gloire des saints, croyez-en à saint Grégoire, qui dit (homil. 7 in *Ezechiel*.) qu'il égalera même le mérite des martyrs : *Nos sine ferro et flamma martyres esse possumus, si patientiam verociter in animo custodimus*. Prenez tout ce qui vous vient de Dieu avec une respectueuse soumission à ses ordres, la perte de ce mari que la mort vous a enlevé lorsqu'il était dans le cours le plus florissant de ses affaires; de cet enfant qui faisait les plus agréables délices de votre vie et le soutien de vos espérances; de ce procès qui a causé la décadence de votre famille : souffrez la maladie habituelle qui vous afflige depuis si longtemps, et qui vous prive de tous les plaisirs de la vie; la persécution de votre ennemi, qui est acharné à votre ruine; la pauvreté qui vous fait si souvent gémir, et il ne faut point d'autre miracle pour mériter d'être canonisé après votre mort. Cela vaut mieux, dit encore saint Grégoire, que si vous faisiez tous les miracles des saints, que si vous rendiez la vue aux aveugles, que si vous tiriez les morts du tombeau.

Si l'on oppose à cela que tous ces maux qu'il faut souffrir ne sont pas une voie fort douce pour parvenir à la sainteté, la réponse sera bien facile; car, puisque c'est une nécessité inévitable de les endurer, autant à ceux qui ne les souffrent pas saintement qu'à ceux qui s'en servent utilement pour les intérêts de leur âme, et que la patience rend ces peines plus légères, et même fort agréables par les goûts divins dont l'Esprit consolateur a coutume de les tempérer, il est bien constant que la voie qui nous mène à la sainteté est plus douce que celle qui nous conduit à la perdition, ou qui tout au moins nous laisse dans un état fort imparfait.

Je dis bien davantage : pour être saint, non-seulement il ne faut souffrir que les peines que vous souffrez, pourvu que ce soit avec plus de patience, mais encore il ne faut faire presque que ce que vous faites dans la condition où vous vivez, pourvu que vous le fassiez avec plus de perfection.

Ce qui nous trompe, c'est que nous nous figurons que pour être saint il faut faire des choses rares et de grand éclat. Non, il ne faut faire que ce que Dieu veut que nous fassions. Voyez deux intelligences célestes qui obéissent à Dieu : l'une en réglant le cours du soleil, ce qui est la fonction la plus éclatante qui soit dans le ciel; et l'autre

en imprimant le mouvement à une petite étoile qui est presque inconnue au monde. Ces intelligences plaisent également à Dieu, quoiqu'en des choses extrêmement inégales, parce qu'elles accomplissent également la volonté divine. Dieu avait ordonné à Moïse de se servir de la verge miraculeuse pour opérer mille prodiges dans l'Egypte. C'était aussi du bon plaisir de Dieu que l'admirable sainte Anne eût l'aiguille à la main pour travailler à ses ouvrages. Et sainte Anne, qui incontestablement tient un rang plus relevé dans la gloire que Moïse, a plus mérité en faisant ses petits ouvrages, que ce législateur si célèbre en opérant un si grand nombre de prodiges.

Pour approfondir cette vérité si importante dans la voie spirituelle, il faut remarquer que Dieu étant essentiellement saint, sa volonté est la souveraine et première règle de la sainteté des créatures, qui sont plus ou moins parfaites, selon le plus ou le moins de conformité qu'elles ont avec cette règle de toute perfection. De là il suit que la sainteté ne consiste nullement à faire de grandes choses, mais à faire ce que Dieu veut; ou, pour mieux parler, tout ce que nous ferons sera grand, pour petit qu'il soit, si Dieu veut que nous le fassions; et quelque chose que nous fassions, pour grande qu'elle puisse être, ce ne sera rien du tout, si ce n'est pas la volonté de Dieu que cela se fasse. Il est donc certain que nous devons faire tout l'essentiel de notre perfection de cette conformité inviolable à la volonté divine.

Or, pour venir à notre point, qu'est-ce que Dieu veut que vous fassiez pour être saint? Il ne demande presque autre chose que ce que vous faites dans votre profession, pourvu que vous le fassiez avec des motifs plus purs et plus relevés, et avec la perfection dont nous parlerons dans la suite de ce discours. Les auteurs sacrés comparent en divers endroits l'homme avec un arbre; c'est pour plusieurs belles raisons. Voici celle qui vient le mieux à notre dessein : chaque arbre porte le fruit qui lui est propre, le pommier des pommes, et l'oranger des oranges : *Lignum pomiferum faciens fructum juxta genus suum*. (Gen., I.) Et la parole sainte ajoute : *Et vidit Deus quod esset bonum* : Dieu vit que cela était bien. Si le pommier portait des figues ou des raisins, encore que le plus souvent ces fruits soient d'un plus grand prix que n'est celui du pommier, cela ne serait pas si bien, cet arbre altérerait l'ordre de la nature; il tiendrait en quelque façon du monstre. Il faut de même que les chrétiens, pour être saints selon les ordres de Dieu, produisent des fruits et des œuvres propres de leur état. Prêcher aux nations infidèles les vérités évangéliques, c'est une œuvre très-excellente, oui, en un homme destiné par son caractère aux fonctions apostoliques; mais elle serait vicieuse en un père de famille, si pour cette fin il allait parmi les peuples barbares, parce que Dieu ne désire pas cela de lui. Donner

les matinées entières à la méditation, à la lecture d'un livre qui traite de la science des saints, ce sont des actions d'un grand mérite ; en une vierge consacrée à Dieu, cela est vrai ; mais cela serait fort répréhensible en une femme mariée, parce que cela ne serait nullement dans l'ordre, et qu'elle répugnerait à la volonté de Dieu. Il veut qu'elle donne ses soins à d'autres choses, qui en elles-mêmes sont véritablement de moindre prix, mais qu'elle fera plus saintement, parce que c'est ce que Dieu demande d'elle.

La Providence a donné à saint Louis le gouvernement d'un grand royaume, et à vous celui d'une petite famille. Gouvernez aussi saintement votre famille que ce grand prince a gouverné son royaume, et vous n'aurez pas moins de mérite. C'est là le propre objet de votre zèle, c'est là où vous le devez étaler. Faites fleurir la piété dans votre famille, ayez soin que Dieu n'y soit pas déshonoré, ni par vos enfants, ni par vos gens de service, qui quelquefois vivent fort licencieusement, et font bien des choses que vous ignorez et dont vous devez être instruit. En cela vous rendrez à Dieu un service plus agréable que si vous convertissiez mille infidèles. Et vous, chrétiennes, obéissez à vos maris, celles qui en ont ; à vos pères, à vos mères, celles qui sont sous leur puissance. Souffrez leurs humeurs, qui quelquefois ont des accès bien fâcheux : conservez la paix par le silence et par une paisible soumission, et cette soumission sera souvent d'un plus grand mérite que l'obéissance la plus exacte de la religieuse la plus réformée. Pratiquez les actions attachées à votre état, en sorte qu'elles soient toutes d'un caractère divin. Vous le pouvez sans trop de peine, comme nous l'allons bientôt voir, et vous serez des personnes excellemment saintes.

Mais, dira-t-on, quelle comparaison y a-t-il entre une vertu de si peu d'éclat et les extases et les miracles des saints ? La différence qu'il y aura, c'est peut-être que la vertu de cette femme mariée sera plus grande que celle d'une religieuse extasiée, qui a le don de prophétie. C'est peut-être que le mérite de ce vertueux gentilhomme, de cet homme de justice droit et zélé, de ce fidèle artisan, qui s'acquitte irréprochablement des devoirs de son état, c'est, dis-je, que leur mérite sera peut-être plus grand que celui d'un homme apostolique, qui remplit le monde de ses miracles. Quelle proportion, dites-vous, y a-t-il entre une vierge qui est ravie en des contemplations sublimes et dont le nom vole avec éclat par toute la terre, et une femme du monde que personne ne connaît ? Et moi, je voudrais savoir quelle différence vous mettez entre une rare tulipe qui fait l'honneur d'un parterre curieux et d'une petite violette. Dans l'estime du monde il n'y a nulle comparaison. Car on achète bien chèrement et l'on conserve avec grand soin l'oignon de cette précieuse tulipe ; et la violette, on la foule aux pieds. Mais dans le juste discernement des choses

la violette est d'un plus grand prix, parce qu'elle a des qualités plus exquis. Ainsi Dieu, comme nous l'avons déjà dit, a des âmes précieuses, qu'il tient dans l'obscurité, et qui peuvent dire, comme l'épouse si chérie : *Ego flos campi* ; je suis une fleur de la campagne, non pas une de ces fleurs que l'on tient dans de riches vases, et que l'on expose dans le plus bel endroit d'un parterre ; je suis une fleur cachée au pied d'un buisson, que personne ne regarde ni n'estime. Je suis pourtant d'une excellente beauté, non pas aux yeux du monde qui me méprise, mais devant celui qui sait le juste prix de toutes choses. Oui, il y en a, et en grand nombre, de ces belles âmes, que Dieu cache au monde et qu'il prise plus que d'autres qui paraissent comme les astres de l'Eglise. Quelle comparaison faisait-on entre la sainteté de Paphnucé, l'admirable solitaire, qui était la lumière du désert et la vertu des deux femmes mariées, qui vivaient ensemble avec les deux frères qu'elles avaient épousés ? Quelle différence aurait-on jamais pensé qu'il y eût entre ce même solitaire et un bourgeois qui demeurerait dans une bourgade voisine ; et encore entre un pauvre homme qui gagnait sa vie dans ces mêmes contrées, jouant du hautbois par les villages ? Au sentiment de tout le monde il y avait une différence infinie entre ces personnes que l'on méprisait et ce divin solitaire que l'on admirait avec raison, car il était d'un mérite extraordinaire. Néanmoins au jugement de Dieu ils étaient tous d'un mérite fort égal. Qui l'aurait su, qui l'aurait pu croire, si Paphnucé n'eût fait savoir à toute la terre qu'il avait appris par une lumière céleste que ces deux bonnes femmes mariées, que ce bourgeois, que cet humble joueur du hautbois ne lui étaient point inférieurs en sainteté ?

Mais afin de ne pas comparer les saints avec les saints, prenons-en un seul, et comparons-le avec lui-même, par exemple sainte Françoise élevée en une haute oraison, avec sainte Françoise occupée au gouvernement de sa famille. Que ne méritait-elle point par les divines ardeurs qu'elle concevait à son oratoire ? Et d'autre part que méritait-elle dans la conduite ordinaire de son domestique ? Cette dernière occupation n'est-elle pas l'endroit de sa vie qui est le moins considéré ? Voyez cependant l'estime que Dieu en faisait. Un jour, récitant l'office divin, animée à son ordinaire de mouvements tout célestes, une fille de service l'appela pour quelque affaire domestique ; la sainte, sans nul délai, laissa même le verset où elle en était pour aller pourvoir à cette affaire. Etant retournée à la prière, elle fut rappelée une, deux, trois fois, pour des choses de même nature, sans avoir le temps d'achever l'endroit qu'elle avait repris tant de fois, et toujours quitté pour aller où l'ordre de sa famille l'appelait. Enfin, étant de retour la dernière fois à l'oratoire, elle fut toute surprise de voir ce verset écrit en lettres d'un or brillant à merveille. Son ange lui en dé-

couvrit la raison, et lui dit que Dieu avait eu pour très-agréable qu'elle se retirât tant de fois de la prière pour aller aux affaires de sa famille. En effet, la véritable dévotion est de faire ce que l'on doit; et il ne faut pas tant mesurer le prix de nos actions par le prix qui leur est propre que par celui qu'elles ont par rapport à la volonté divine. Un bel esprit de l'antiquité dit que l'art d'un sculpteur reluit autant dans une statue d'argile, de bois ou de quelque autre matière commune, que dans l'or ou dans le marbre le plus délicat et le plus fin. Cela n'est pas moins certain dans les matières spirituelles. Que nos actions au dehors soient rares et de grand éclat, ou basses et de petite considération, ce n'est point ce qui fait leur prix le plus grand et le plus essentiel: c'est le rapport qu'elles ont à la volonté de Dieu; et si nos moindres actions sont plus purement animées de ce motif si relevé de plaire à celui à qui nous devons consacrer toutes les affections de notre cœur, elles seront d'un plus grand mérite que les œuvres les plus éclatantes.

Pour entrer dans un détail qui servira pour la pratique et pour une entière conviction que le chemin de la sainteté n'est pas aussi épineux qu'on se le figure, il faut savoir ce que c'est que de se sanctifier. Se sanctifier est tirer en nous une excellente copie du souverain original de toute perfection; car l'âme sainte est une image parfaite de Dieu. Or, une image, dit le philosophe, se peut faire principalement en trois manières: *transfiguratione, detractiōe, additiōe*, dit-il. On fait une image en changeant la figure de son sujet. Ainsi, lorsque vous jetez en moule une pièce, ou de métal ou de cire, vous la dépouillez de sa figure précédente et la revêtez d'une nouvelle figure qui fait l'image. En second lieu, elle se fait en ôtant, en retranchant diverses choses. C'est ainsi que le sculpteur fait sa statue d'un morceau de marbre. Enfin l'image se fait par addition, et c'est en cette manière que le peintre fait son tableau, en appliquant diversement ses couleurs sur la toile. Et c'est aussi en ces trois façons que nous pourrons former en nous, sans trop de peine, une excellente image de Dieu.

Premièrement, il y a plusieurs actions dans la vie qu'il faut transformer, s'il nous est permis de parler ainsi; il en faut changer la forme, il les faut diviniser. Ceci fera comprendre cette vérité fort sensiblement. Si l'on donne à un morceau de cire la figure d'une fleur ou d'un animal, on en fait une image indifférente. Si vous lui donnez celle d'une profane Vénus, c'est une image scandaleuse. Et par la figure d'un crucifix, vous en ferez une image sainte. Ainsi en est-il presque de toutes les actions de la vie; nos intentions en sont l'âme qui les rendent bonnes ou mauvaises. Prenons une des plus basses, et nous le pouvons bien faire à l'imitation de saint Paul. Vous mangez pour le plaisir, c'est une action digne de blâme; vous le faites parce que la nécessité vous y

oblige, c'est une action indifférente. Mais le faisant par un principe plus noble, selon le conseil que vous donne ce grand Apôtre, pour obéir aux ordres de Dieu, qui l'a ainsi ordonné, cette action, d'ailleurs si basse, animée par cette intention céleste, acquiert un prix inestimable. Ceci est une maxime des plus importantes de la vie spirituelle et peut-être aussi des plus négligées. Qui vous découvrirait le secret de changer le plomb en or et les cailloux en diamants, vous ferait un admirable plaisir. Cela est impossible à la nature, mais voici un autre secret qui est bien plus utile et fort facile à la grâce. La plupart des actions de notre vie, desquelles le plus souvent nous ne recueillons aucun fruit peuvent être revêtues d'un caractère divin.

Pour éclaircir cette vérité, remarquez que l'homme peut faire de trois sortes d'actions. Il y en a de mauvaises d'elles-mêmes, et celles-là, comme tout le monde le sait, ne peuvent mériter que des peines. Les autres sont indifférentes, comme le travail d'un artisan et la plus grande partie de celles que nous faisons dans le train ordinaire de la vie, et celles-là étant animées de l'intention de plaire à Dieu et d'exécuter sa volonté, sont d'un grand mérite, et la semence d'une précieuse moisson que vous recueillerez dans le ciel. La partie matérielle de cette action est de nul mérite; son prix vient uniquement du spirituel et de la noblesse de son principe, comme une patente reçoit sa valeur du sceau du prince, sans lequel elle ne serait qu'une feuille de nulle considération. En troisième lieu, il y a des actions qui d'elles-mêmes sont fort précieuses, comme l'aumône et l'oraison; et l'intention ajoute beaucoup de mérite à celles-là; comme l'or est d'un grand prix, qui lui est intérieur et comme essentiel: mais si on le marque au coin du prince, on relève beaucoup sa valeur.

Avouez que jusqu'à l'heure présente vous avez infiniment perdu, si vous avez ou ignoré ou négligé cette vérité si importante aux intérêts de votre âme, puisqu'en ne faisant que ce que vous faites tous les jours sans reculer aucunement vos affaires, il n'est nul moment auquel vous ne puissiez vous enrichir sans peine de trésors inestimables. N'est-ce pas donc un aveuglement pitoyable de négliger, comme nous faisons, ces biens du ciel qui coûtent si peu et qui sont si précieux? Ceux qui règnent présentement dans la gloire achèteraient bien volontiers le prix de la moindre de ces actions par le supplice le plus horrible de cette vie; oui, quand il devrait durer plusieurs siècles quand il faudrait être mille ans dans les flammes. Et nous, insensés, nous perdons ces biens éternels faute d'une application médiocre, à laquelle nous ne manquerions jamais; si par là nous pouvions gagner chaque jour une pièce d'or ou d'argent. Prenons deux actions, l'une faite par un motif naturel, l'autre animée d'une intention céleste. Quoiqu'elles soient, si vous

voulez, de même espèce, leur prix est si différent qu'il y a moins de proportion entre elles qu'il n'y en a entre une perle de verre et la perle de l'Orient la plus fine, la plus grosse et la plus brillante, moins qu'il n'y en a entre un caillou et un diamant du prix de plusieurs millions. Le Fils de Dieu enseigna cette vérité à sainte Gertrude par une merveilleuse vision. Il lui apparut accompagné de saint Jean l'Évangéliste. Saint Jean écrivit quelques lignes d'une encre commune, et quelques autres avec le sang qu'il prenait avec sa plume dans la plaie du côté du Fils de Dieu. Que signifiait la différence de ces écritures ? le Sauveur le déclara à cette céleste fille. La différence des premiers caractères communs et des autres caractères divins représentait celle qu'il y a entre les actions d'un ordre purement naturel et celles que l'on relève par des intentions divines. Donc un chrétien qui aura eu le soin de diviniser toutes ses œuvres par cette intention sainte, à quel comble de richesses sera-t-il parvenu à la dernière heure de sa vie ? Quel prodigieux nombre de bonnes actions aura-t-il fait et quelle consolation aura-t-il partant de ce monde, lorsqu'il se verra si riche et qu'on lui tiendra un compte fidèle de tout ? supposez encore que quelque autre qui ait vécu, si vous voulez, dans le même genre de vie, paraisse en même temps devant Dieu. Je veux que ce soit en état de grâce. De quel regret ne sera-t-il point touché d'avoir vécu dans cette honteuse et si universelle négligence, lorsqu'il se verra si pauvre, et que l'autre sera si riche des biens divins qu'il aurait pu acquérir sans qu'il lui en coûtât presque rien, et seulement une facile et médiocre application aux intérêts de son âme ?

En second lieu, on fait une image en ôtant, en retranchant plusieurs choses. Voyez un sculpteur avec le ciseau en main auprès d'une pièce de marbre. Premièrement, pour ébaucher son ouvrage, il retranche de gros morceaux de cette pierre. Ainsi faut-il retrancher le péché mortel de nos âmes qui y défigure entièrement l'image de Dieu. En second lieu, le sculpteur ôte encore des pièces plus menues de sa matière. De même il faut se purifier du péché véniel qui ternit beaucoup l'image de Dieu. Sur quoi un excellent maître de la science spirituelle dit que si nous nous mettons peu en peine d'éviter ces fautes légères, et particulièrement celles que l'on fait avec plus de réflexion, dès là une âme se peut retirer, car jamais elle n'arrivera à la perfection de la vertu. Enfin l'artisan emploie des instruments plus délicats pour donner le dernier finissement à son ouvrage et en ôter des pièces aussi menues que de la poussière. Aussi faut-il se défaire de mille petites affections inutiles, et se dépandre surtout de la passion que l'on a pour les richesses périssables. Je ne dis pas qu'il soit nécessaire de renoncer à ses biens ni même au soin raisonnable de les acquérir ; mais il

s'y faut employer en sorte que le cœur n'en soit pas pris, et que, lorsque le succès ne répondra pas, ni à nos soins ni à nos désirs, nous soyons inviolablement attachés à la volonté de Dieu. Il faut que notre grand objet soit de nous enrichir des biens divins, et d'y ajouter toujours quelque chose en toutes les occasions avec une avarice insatiable.

Et pour le sexe dévot dans lequel on voit des personnes en plus grand nombre qui aspirent à la sainteté, il est important de les avertir qu'elles se doivent guérir de la passion qu'elles ont si ordinairement pour la pompe des habits et pour l'ornement de la beauté. Procope, un ancien auteur, dit qu'Adam et les hommes ont été créés à l'image de Dieu, mais non pas Eve, ni les femmes. En effet, ni Dieu, ni les anges n'ont jamais paru sous la forme d'une femme, mais bien souvent sous celle d'un homme. Saint Chrysostome néanmoins dit que la femme, aussi bien que l'homme, est faite à l'image de Dieu. Et c'est véritablement avec beaucoup de raison que cela se dit. Car souvent les femmes par leur excellente piété participent plus abondamment aux dons du ciel que les hommes. Mais souvent elles veulent faire cette image si belle, qu'elles la défigurent entièrement. Il est inouï qu'une femme curieuse de mille bagatelles que nous voyons, et qui font pitié aux personnes judicieuses, ait jamais eu beaucoup de part à la sainteté.

Enfin, pour former une parfaite image de Dieu en nous, il est certain qu'il faut ajouter diverses choses aux actions ordinaires que chacun fait en son état. Pour les œuvres extérieures, comme elles dépendent extrêmement des diverses conditions des personnes, il nous serait difficile de rien déterminer en particulier ; c'est une chose qu'il faut renvoyer aux directeurs. Mais pour les actions intérieures, comme il n'est aucun état qui n'en soit capable, je dis généralement pour tous, que nous les devons multiplier autant qu'il est en notre pouvoir. Et en cela nous pouvons beaucoup. Plusieurs, après s'être acquittés le matin de quelques dévotions réglées, le reste du jour se plongent dans les affaires, sans aucun retour à Dieu. Ceux qui veulent se sanctifier agissent de tout autre manière. L'heure tout au moins ne se passe pas qu'ils ne fassent de saintes aspirations vers le ciel, de fréquents actes, ou d'amour de Dieu, ou de conformité à sa sainte volonté, ou de patience en mille petits contre-temps qui arrivent. A la vue, ou des grandeurs, ou des misères de ce monde, qu'ils ont toujours devant les yeux, ils tâchent de concevoir un grand mépris pour les choses de la vie, et de n'estimer que les éternelles. Ils élèvent souvent leur cœur à Dieu par des prières courtes, mais vives et pénétrantes, qui leur attirent mille bénédictions de Dieu. Cela, dit le vénérable Pierre de Blois, est un moyen des plus excellents pour la sanctification de nos âmes. Tout cet exercice intérieur est non-seule-

ient facile, quand on y veut apporter un peu d'application, mais encore compatible avec toute sorte de conditions, puisqu'il ne recule point les affaires extérieures.

On voit par là qu'il n'y a pas lieu de se dispenser d'aspirer à la sainteté, puisque l'on se peut excellemment sanctifier en toute sorte d'états. Et donc ces lâches chrétiens, qui disent que, pourvu qu'ils aient une place dans le ciel, pour basse qu'elle puisse être, ils sont contents; ceux-là, dis-je, font injure au Saint-Esprit, qui nous veut tous élever à la sainteté, et trahissent les plus précieux intérêts de leurs âmes. On souffrira bien un arbre dans une forêt ou dans quelque lieu stérile, encore qu'il ne porte que des fruits sauvages ou de petite valeur, mais non pas dans un jardin ou dans un verger: ou il faut l'enter, ou il le faut arracher, parce que l'on ne veut dans ces lieux que des arbres qui portent des fruits excellents. Ainsi, que dans un misérable hameau, dans des lieux presque abandonnés, il se trouve des personnes qui se contentent d'une basse médiocrité de vertu, c'est ce qui est assez supportable; mais nous, qui sommes logés dans un des plus beaux endroits de l'héritage du Seigneur, qui recevons de si salutaires leçons de la science des saints, qui avons tant d'exemples de piété, tant de moyens de fréquenter les sacrements, et qui, par tant de secours, pouvons nous rendre l'élite du christianisme, voudrions-nous nous en tenir à cette médiocrité de vertu, et dans le train commun des âmes lâches? Dieu attend plus que cela de nous. Retirons-nous donc de ce chemin si battu, et du gros de la multitude, animons nos désirs languissants dans la voie de Dieu, pour suivre les généreuses impressions de la grâce, avec tant de fidélité, que nous puissions disputer avec les saints les plus éminentes places de la gloire.

EXEMPLE DU QUATRIÈME DISCOURS.

Catherine Vanino, du profond abîme des vices élevée à une sublime perfection.

Pour fermer entièrement la bouche à ceux qui sont dans cette illusion perniciense, que Dieu ne destine pas les gens du monde à une haute sainteté, ou du moins qu'il n'y appelle que ceux qui, prévenus dès leur bas âge des bénédictions extraordinaires de la grâce, ont toujours vécu dans une grande pureté de mœurs, je veux faire voir les miséricordes dont il a usé depuis assez peu de temps envers une misérable qu'il a tirée du plus profond abîme de l'ordure, pour l'élever à la plus sublime perfection des saints. Quoique les richesses traînent de si grands dangers avec elles, il est pourtant vrai que la beauté d'une fille est en plus grande sûreté dans l'affluence des biens que dans la misère de la pauvreté. Celles qui sont belles et riches peuvent bien être l'objet d'une passion criminelle, mais elles sont ordinairement la conquête d'un amour honnête et légitime. Au contraire, celles qui sont tout

ensemble et belles et pauvres, étant attaquées tout à la fois, et au dedans par la pauvreté, qui les rend misérables, et au dehors par les richesses qui les pourrait rendre heureuses selon le monde, si elles le voulaient acquérir aux dépens de leur honneur; celles-là, dis-je, deviennent plus facilement la proie d'une passion d'opprobre. Mais quand la noblesse est jointe à la pauvreté et à la beauté, c'est alors que le danger est extrême. La noblesse, outre l'entretien qui est nécessaire généralement à tous, demande encore plusieurs autres choses, pour soutenir au dehors un reste d'éclat qui distingue un peu la naissance. De plus, on sait que les personnes de ce sexe s'entêtent facilement de la fantaisie d'être bien mises. Donc, ce que la pauvreté refuse, la beauté le donne, mais par le crime; et c'est ce qui en jette plusieurs dans le vice.

C'est l'état où se trouvait Catherine Vanino, dont le cardinal Frédéric Borromée a écrit la vie. Elle était noble de naissance, et admirablement belle; mais elle n'était guère moins pauvre que belle. Or, dans toutes les bonnes villes, il se trouve toujours des gens qui se connaissent bien en cette sorte de proie, qui la savent bien découvrir si elle n'est bien cachée, et qui en sont si affamés, que, pour peu qu'ils voient de lumières à leur espérance criminelle, ils n'épargnent point les présents, et encore moins les promesses, pour arriver à leurs fins. Un fripon riche, et une fille pauvre, si elle est belle, sont des personnes dont l'une a bien de la peine à se démêler de l'autre.

Il est vrai que la vigilance ou d'un père ou d'une mère eût pu préserver Catherine de ce danger. Mais, par un surcroît de malheur, elle n'avait plus de père, et sa mère était de celles qui ne sont pas trop marries de s'accommoder en sacrifiant leurs filles. Comme la noblesse est plus sensible au déshonneur, le devoir combattit longtemps de pair dans le cœur de Catherine avec la nécessité et avec la passion. La misérable pourtant se rendit enfin, et consentit à son opprobre. Ce ne fut pas néanmoins sans se ménager au commencement; elle ne se donna qu'à un seul qui avait assez de quoi la tirer de la misère. Mais comme un péché en amène ordinairement un autre, et que le feu ne saurait être si caché qu'il n'en paraisse quelque fumée, on murmura dans le voisinage, on parla par toute la ville. La fille ensuite fut poursuivie de plusieurs autres, et se voyant généralement déshonorée, outre que déjà la coutume lui avait durci le front, elle crut qu'il n'y avait plus de mesure à garder, et se rendit la victime de l'impudicité publique.

Or, ne croyant pas que Sienne, c'est la ville d'où elle était, fut un théâtre digne de sa beauté, elle alla à Rome, accompagnée de sa mère, qui, aussi bien que sa fille, avait perdu toute honte, et ne rougissait de ce commerce.

Catherine attira bientôt une foule de galants, et des principaux de la ville, de sorte

que son logis devint un gouffre de biens et de crimes.

Cependant, parmi ces libertinages, son cœur était déchiré par les secrètes confusions que la conscience lui faisait. Elle se sentait agitée d'épouvantables terreurs en vue de la justice divine, qu'elle irritait par tant de scandales. Pour adoucir un peu ces terreurs qui la consumaient de chagrin, elle tâcha de gagner une puissante protection auprès de Dieu. Pour cet effet, elle faisait luire tous les jours, dans un lien secret de son logis, une lampe devant l'image de sainte Madeleine. Un jour donc comme elle était seule dans ce lieu, elle se figura de voir quelque lumière extraordinaire autour de l'image, ce qui augmenta si fort sa crainte, que sa conscience la désespérait. C'était là un favorable moment qui la pouvait rappeler de la voie de perdition. Mais au plus fort de ces opérations de la grâce, par un malheureux contre-temps, on l'avertit qu'on avait servi à table, que des seigneurs de la première qualité, qui ce jour-là traitaient en son logis, n'attendaient plus qu'elle. La voilà dans une étrange perplexité. « Dieu t'appelle, ses ennemis t'appellent aussi, où aller ? Le miracle est évident, tu l'as vu ; ce prodige de bonté de ce grand Dieu, qui t'offre encore sa miséricorde, ne te devrait-il pas percer le cœur ? Si tu rejettes cette précieuse grâce, qui est peut-être décisive de ton salut, voudra-t-il jamais plus ouïr parler d'une créature si infidèle ? Mais que faire ? on t'attend : refuser après avoir accepté l'invitation, après la dépense que l'on a faite, et refuser à des personnes de ce rang, c'est un trait qui tient de l'extravagance, que pensera-t-on ? On dira que tu as le cerveau blessé. Ou il faut que je m'enfue, et je ne sais où, ou ils ne manqueront pas de venir pour t'entraîner. » Elle cède au respect humain ; mais sa belle humeur l'avait quittée, cette humeur si enjouée, qui ajoutait tant d'agrément à sa beauté, s'était convertie en une noire mélancolie. Tout ce qu'on lui disait de doux, elle n'y répondait rien, ou, si elle le faisait, c'était presque sans savoir ce qu'elle disait, tant elle était retirée, et comme enfoncée en elle-même. Enfin ce régal si magnifique se passa sans aucune joie. « Quelqu'un, lui dit-on, vous a causé du chagrin ou vous êtes incommodée. — Je le suis, répliqua-t-elle, et je prie la compagnie de ne pas trouver mauvais que je me retire. » — Ce qu'elle fit, pour se rendre au lieu qu'elle avait quitté avec tant de répugnance. La vue de son image la frappa plus vivement que jamais, et toute noyée dans ses larmes, elle prit la résolution de renoncer à ses engagements, et de régler les affaires de son âme.

Mais qu'il est difficile de guérir si tôt ces âmes empoisonnées par la volupté. Ce dessein, conçu avec tant d'ardeur, ne produisit rien de solide. Les amants, qui ne manqueraient pas de la visiter, voyant que tout son chagrin n'avait pour principe que les peines intérieures de sa conscience, tournèrent

cette sensibilité de cœur en raillerie ; toutes ces pensées salutaires s'évanouirent, et elle, après une défense assez faible, se rendit à leur passion, et la nuit suivante ne fut pas moins criminelle que les précédentes.

Cependant, l'esprit des ténèbres, qui sait tourner à ses fins les choses les plus salutaires, appréhendant que ces impressions de la crainte des terribles jugements de Dieu, étant descendues si profondément dans le cœur de Catherine, n'enlevassent enfin une si bonne proie à l'enfer ; cet esprit malicieux, dis-je, tâcha de convertir cette crainte salutaire en un funeste désespoir. Donc, la première fois que la fille alla rendre son tribut ordinaire d'huile à l'image : « Misérable, lui dit-il intérieurement, que penses-tu faire par une dévotion superficielle, qui ne coûte rien ? Espères-tu adoucir la juste colère d'un Dieu qui est si enflammé contre toi, que tout le sang de tes veines ne l'éteindrait pas ? Est-ce peut-être que ton image te servira de bouclier contre les foudres de la justice divine ? La Madeleine dont tu veux gagner la faveur préférera-t-elle tes intérêts aux intérêts de Dieu, qui lui sont si précieux, et que tu blesses si grièvement ? Désabuse-toi de tous tes services puérils, elle s'en moque, elle les rejette avec dédain. Quoi ! sera-t-il dit qu'après avoir perdu tant d'âmes, tu sauves la tienne et que tu trouves place dans le ciel, après avoir peuplé l'enfer ? Qui sera jamais damné, si tu es sauvée ? La conscience qui te brûle ne te fait-elle pas voir que tu es destinée aux flammes ? Ne multiplie donc pas tes crimes, de peur d'augmenter tes supplices ; et, puisque tu ne peux mettre fin à tes péchés par la pénitence, finis-les par une mort volontaire ; autrement tu seras la plus malheureuse créature de l'abîme. » Ces idées affreuses, mêlées de noires vapeurs, dont le démon troublait la fantaisie de Catherine, la firent passer de la crainte au désespoir. Elle descend donc ainsi qu'une forcenée au bas étage du logis, et s'élance pour se précipiter dans un puits. Mais elle fut retenue par une main invisible qui détournait un coup si fatal.

L'ennemi, voyant cette machine renversée par une protection si sensible du ciel, eut recours à un artifice contraire, qui répondit mieux à son espérance. Ayant abattu ces noires vapeurs et calmé les furieuses altérations du cœur de la fille, il fit succéder la présomption au désespoir. « Es-tu plus criminelle que Dieu n'est bon, disait-elle toujours par l'instinct de celui qui méditait encore sa perte. Combien en voit-on qui, après plusieurs années de débauche, se remettent dans le chemin du salut ! Tu es si jeune, rien ne presse ; quand tu te divertirais encore quelques années, tu en seras quitte pour une pénitence plus austère. » En cette vue, la passion regagne son premier empire. Toute la crainte qui avait si fort alarmé ce cœur volage est effacée, et la misérable se rejeta dans ses premières dissolutions.

Etant la plus belle de toutes celles qui

faisaient trafic d'impudicité, elle attira la plupart des grands de Rome; et, comme il arrive ordinairement, elle partageait inégalement son amour; elle se refusait à quelques-uns, et se donnait éperdument à quelques autres. Cela produisit des jalousies et des querelles qui firent beaucoup d'éclat et jetèrent un grand scandale dans la ville. La chose passa si avant, que le pape Grégoire XIII en eut connaissance. Catherine fut arrêtée par ses ordres, et enfermée dans une étroite prison. Ce pape, qui était fort généreux, surtout quand il était question de faire des libéralités pour le service de Dieu, lui fit offrir, ou de s'enfermer dans une maison d'asile, ou bien de prendre un mari, lui promettant, et à sa mère, de leur donner de quoi subsister honnêtement toute leur vie « Ni l'un ni l'autre, » répondit-elle avec fierté; et, ne doutant point qu'elle ne fût bien soutenue par le grand crédit de ses galants, elle s'abandonna, en furieuse, à mille extravagances contre les ordres de ce bon pape. Elle fut donc reléguée comme une peste publique, et elle s'en retourna en son pays, où elle porta de grandes richesses, qui étaient les fruits de son impudicité.

Le chagrin qu'elle avait conçu de la perte de ses amants si nobles et si magnifiques, auxquels elle s'était donnée, autant par inclination que par intérêt; ce chagrin, dis-je, lui causa une maladie qui la réduisit à l'extrémité. Elle reçut jusqu'au dernier sacrement et avec les dispositions apparentes d'une âme bien convertie. Mais toutes ses résolutions ne furent pas plus constantes que les premières; elles s'évanouirent bientôt. Voilà ce que valent ces pénitences faites à l'extrémité et par la crainte de la mort; elles sont la plupart ou nulles ou fort douteuses. L'expérience montre la solidité des propos que l'on forme en ce temps de trouble, et qu'ils sont aussi languissants que les malades, puisque la plus grande partie des pécheurs ne sont pas sitôt remis, que d'une vertu forcée ils repassent dans leurs vices. Pour celle dont nous parlons, le mal avait pénétré si avant, qu'il ne put être déraciné par cette crainte passagère. Elle n'eut pas sitôt repris sa santé, qu'elle reprit ses folies, qui ne jetèrent pas moins de scandale dans Sienne qu'elles en avaient causé dans Rome.

Or, voici enfin le coup victorieux de la grâce. Un prédicateur de l'ordre de Saint-Augustin faisant le panégyrique de sainte Madeleine, parla fort éloquentement de la conversion de cette sainte; et ses paroles descendirent si avant dans l'âme de Catherine, qu'elle ne put retenir ses gémissements ni ses larmes. Ses mouvements étaient si sensibles, que plusieurs s'en aperçurent, et de toutes parts on tournait les yeux sur elle. Dès lors elle ne délibéra plus sur son devoir, et se rendit pleinement à l'attrait divin. Elle se retira en son logis le cœur tout gros de soupirs, et la première chose qu'elle y fit fut de prendre son col-

lier, qui était d'or mêlé de plusieurs perles de grand prix, et convertit cet instrument de vanité en un instrument de pénitence. Elle s'en fouetta une bonne heure, si bien qu'elle en fut toute meurtrie et ensanglantée. Ses bijoux, qui étaient fort précieux, et en grand nombre, ses habits, qui étaient fort magnifiques, son argenterie, ses tapisseries et ses autres meubles, elle vendit tout, et de ce qui était venu par le crime, elle s'en fit un sujet de grand mérite devant Dieu. Sa mère voulait qu'elle s'en réservât le prix, pour se faire un établissement raisonnable; car, disait-elle avec une raison assez plausible, c'est la pauvreté qui t'a perdue, elle te pourrait bien rejeter dans les premiers dérèglements. Mais la fille passa sur toutes ses vues humaines, et distribua tout aux pauvres. Lorsqu'elle se jeta dans le vice, elle était dans sa première jeunesse; elle ne fut que quatre ans dans la débauche; et quand elle se donna à Dieu, elle ne pouvait avoir tout au plus que dix-huit ans. Ainsi sa beauté était encore dans sa plus agréable fleur et était capable d'enflammer la passion de bien des gens. Mais Catherine rompit si ouvertement avec le monde, et avec un si grand éclat, qu'elle prévint toutes les poursuites des plus libertins, et leur ôta toute espérance de jamais plus rien avancer auprès d'elle. D'abord elle parut en public habillée d'un sac du plus gros bourras, ceinte d'une simple corde de chanvre, marchant les pieds nus par la ville. Trois fois la semaine elle se donnait la discipline une heure entière, et avec des chaînes de fer qui la mettaient tout en sang. Elle ne mangeait que du pain, et du plus grossier, et ne buvait que de l'eau. Au commencement, elle couchait sur des fagots de sarment. Mais il lui vint dans l'esprit qu'elle se traitait avec trop de délicatesse, de dormir couchée; elle ne le fit donc plus qu'assise sur un petit siège, sans s'appuyer contre le dossier. En cette posture, elle ne dormait que fort peu, et donnait tout le reste de la nuit à l'oraison. Encore, cette pénitence si austère, elle la comptait presque pour rien, et pria Dieu de lui envoyer de plus grandes peines; ce qu'il fit. Car il semblait à Catherine que tous ses os étaient déboîtés, en sorte qu'elle ne pouvait ni marcher ni se remuer sans sentir des pointes d'une cruelle douleur. Jésus-Christ adoucit bien ses pénitences si rudes. Car, et lui, et sa sainte mère, et plusieurs grands saints la visitèrent sensiblement plusieurs fois, ce qui inondait son cœur d'une joie qui effaçait tous les sentiments de sa douleur.

Ces choses si dignes d'admiration n'étaient que le noviciat de Catherine et comme un apprentissage de l'éminente perfection où elle fut élevé. Après qu'elle eut expié ses crimes par une pénitence si parfaite, et goûté Dieu si délicieusement par les faveurs dont nous venons de parler, tous ces goûts divins lui furent ôtés pour raffiner sa vertu. Au lieu des glorieux habitants du

ciel, ce furent les monstres hideux de l'abîme qui se firent voir à elle sous des figures horribles; et ce ne fut pas une fois, mais bien souvent qu'ils la vinrent tourmenter. Ils faisaient mine de se vouloir jeter sur elle avec des cris et des menaces effroyables; et ils ne s'en tenaient pas toujours aux menaces : leur rage passait souvent jusqu'à des coups furieux.

Mais c'était sur son esprit que ces malins faisaient leurs plus dangereuses impressions; ils y produisirent par les organes de l'imagination et de l'appétit intérieur des idées et des mouvements les plus horribles que l'on saurait concevoir. On aurait dit que tout l'enfer était déchainé contre elle, qu'elle était abandonnée du ciel et sur le point de se livrer au désespoir. Parmi ces furieuses agitations, elle levait vers le ciel les mains et les yeux qui se distillaient continuellement en larmes; et Dieu, au lieu des douceurs qu'il versait auparavant dans son âme, lui montrait un visage froid et sévère. Ses amis, ces puissants amis qu'elle avait au ciel, ne répondaient rien à ses cris : ils s'étaient comme cachés, ils ne la visitaient plus : on aurait dit qu'ils ne prenaient plus part à ses intérêts. Cependant cette tempête intérieure augmentait toujours; le danger était extrême. Catherine se sentait poussée d'un esprit de blasphème contre Dieu qui l'abandonnait, contre la Vierge, contre les saints, qui semblaient l'avoir oubliée. Elle avait de furieux mouvements de leur dire des outrages. Le démon, pour la désespérer entièrement, lui disait d'une voix intérieure : « Ne vois-tu pas, exécration créature, que Dieu te regarde autant que jamais comme un objet d'abomination? et il en a bien sujet, puisque tu es plus criminelle par ton orgueil que tu n'as été par tes ordures passées. Tu as donc eu la folie, ridicule visionnaire, de croire que Jésus-Christ, que la Mère de pureté, que les célestes esprits sont venus en terre pour te visiter. Oui, c'est vraiment pour toi que sont réservées ces faveurs extraordinaires; pour toi, qui t'es traînée par toutes sortes d'ordures qui faisaient honte au démon même, qui te les as inspirées. Ne rougis-tu point d'avoir eu des sentiments si présomptueux? Tu le vois, si tu es aussi parfaite que tu as eu la témérité de le croire! Car peux-tu douter que parmi ces révoltes intérieures de ton cœur, tu n'aies commis d'aussi grands crimes que ceux de ta vie libertine? Saches que Dieu t'a rejetée, que les portes du ciel sont fermées pour toi. Et qui serait l'objet de la justice divine, si tu l'étais de la miséricorde? N'as-tu pas donc assez de temps pour souffrir dans l'éternité, sans commencer à te rendre misérable dans cette vie par l'exercice d'une vertu aussi chagrine qu'elle te sera inutile, au lieu de goûter les plaisirs de ce monde, puisqu'assurément tu n'en auras point dans l'autre. »

Les impressions du malin esprit étaient descendues si avant dans l'âme de Catherine, qu'elle ne pouvait tourner sa pensée à nul

autre objet. Elle souffrait des peines intérieures, qui passent tout ce que l'esprit peut concevoir de plus horrible. Et que fit-elle en cet état? Elle ne se démentit jamais de la fidélité qu'on doit à Dieu. Elle pleurait jour et nuit devant le crucifix ou devant la Mère de miséricorde. Cent fois elle protestait à Dieu que s'il la destinait aux flammes, elle était contente de l'honorer comme une victime de sa justice, s'il ne lui plaisait qu'elle fût un miracle de son infinie miséricorde; que si elle était si misérable que de ne pouvoir l'aimer éternellement, au moins elle était fort résolue de l'aimer pendant sa vie. Ainsi cette innocente créature croyait être un objet d'horreur aux yeux de Dieu, tandis qu'elle était l'objet de ses plus chères délices. Cette constance, digne de l'admiration des anges, jetait le démon dans la fureur, et l'on peut dire que, s'il faisait tant souffrir cette sainte fille, elle, de sa part, lui faisait endurer des supplices incomparablement plus grands.

L'ennemi, voyant qu'il avait si peu avancé par là, dressa une autre machine plus dangereuse, et espéra d'employer plus utilement le plaisir que la douleur, pour la ruine de cette âme. Aussi saint Ambroise dit que plusieurs chrétiens d'une rare sainteté ayant été victorieux au milieu des plus furieuses tempêtes de l'Eglise, se sont rendus aux charmes de la volupté. Mais fut-il jamais de plus rude attaque que celle-ci? Il fut bien facile au démon d'éveiller les images des anciens plaisirs dans l'esprit de Catherine, où elles n'étaient qu'endormies, et non pas entièrement effacées. Ces idées donc se présentèrent en foule et si vivement : la chair, enflammée par le souffle du démon et par la permission de Dieu, se révoltait si sensiblement, qu'il semblait à cette pauvre âme de consentir à des choses qu'elle ne faisait que sentir, et de mériter des peines, lorsqu'elle gagnait les plus belles couronnes du ciel. Le mauvais esprit n'opérait pas seulement dans l'intérieur, il agissait encore plus au dehors et d'une manière qui faisait trembler la sainte fille. Il lui représentait diverses formes de jeunes hommes et de filles libertines, les uns et les autres se montrant à elle avec des nudités scandaleuses et faisant des choses qu'on n'oserait dire. Elle avait beau se détourner ou fuir, ces figures infâmes la suivaient partout. Que si elle fermait les yeux, elles entraient dans son âme peintes aussi vivement que si elle les eût vues devant ses yeux, et ranimaient les feux passés dans son cœur. Epouvantable combat, s'il en fut jamais! Au dedans, l'esprit tout occupé, tout souillé de représentations impures, les passions licencieusement déchainées, la chair toute en feu; au dehors, des objets les plus charmants et les plus capables de faire couler un venin mortel dans le cœur : que d'ennemis! quelles furieuses attaques! quelle force d'âme fallait-il à cette fille encore si jeune pour résister! L'imagination du pied de son crucifix la ramenait contre tous

les efforts possibles dans de mauvais lieux. Il lui semblait que son cœur, suspendu entre la vertu et le vice, ne se défendait plus que faiblement, que le péché combattait de pair avec la grâce et qu'il ne fallait plus qu'un souffle pour la jeter dans le précipice. Au milieu de ces furieux orages, elle tâchait d'éteindre ces feux d'opprobre par les larmes qu'elle versait de ses yeux et par le sang qu'elle tirait de ses veines à grands coups de discipline. Elle se tenait presque pour perdue, et Dieu prenait plus de plaisir à la voir aux prises avec le démon que si elle eût conversé avec les séraphins.

Enfin le calme succéda à ces tempêtes si violentes, et des ténèbres elle passa à l'état de paix et de lumière. Les esprits malins laissèrent la place aux esprits célestes qui honorèrent Catherine de leurs visites et plus fréquentes et plus familières qu'ils n'avaient encore fait. Son âme était si pleine de Dieu, qu'elle ne pouvait soutenir ni la douceur ni la force des grâces extraordinaires que le Saint-Esprit y répandait; en sorte que quelquefois il semblait que le cœur de cette divine fille allait éclater en pièces et la faire mourir d'amour. Outre cela elle avait un don merveilleux d'entrer dans le secret des consciences, et souvent elle faisait une confusion salutaire à plusieurs, lorsqu'elle leur déclarait les plaies secrètes de leur âme, qu'ils n'avaient osé découvrir au médecin spirituel.

Toutes ces choses lui attirèrent tant d'éclat et tant de visites qu'elle prit le parti de s'enfermer dans une sainte retraite, pour y être comme enterrée tout le reste de sa vie. Plusieurs maisons de filles consacrées à Dieu lui offrirent gratuitement une place parmi elles, pensant que ce leur serait bien de l'honneur d'avoir une fille de ce caractère. Ces offres si obligeantes la firent rougir; elle les rejeta civilement, par la raison, disait-elle, qu'elle déshonorerait l'assemblée de ces épouses si pures de Jésus-Christ, elle qui était toute couverte d'ordures, et qu'elle devait se retirer parmi ses semblables, parmi les filles qui s'étaient mal gouvernées. Elle entra donc dans la maison des Repenties, et son entrée fut signalée par un grand miracle. Il y avait dans cette maison six filles dont l'âme était encore aussi corrompue que leur corps l'avait été au temps de leur plus grande dissolution. Ces misérables avaient concerté entre elles de s'enfuir, pour se replonger dans leurs premières ordures. Catherine les avertit que Dieu, par une lumière céleste, lui avait découvert leur dessein et tous les dérèglements de leur âme. Elle leur fit un long détail de leurs crimes qu'elles n'avaient point déclarés en confession, et des sacrilèges qu'elles avaient faits dans la participation indigne des sacrements. Les malheureuses en rougirent, et, après cette confusion salutaire, promirent de régler leur vie et de demeurer, comme elles firent, dans cet asile de leur pudeur.

Pour la sainte fille, d'abord qu'elle fut

dans cette maison de pénitence, elle se mit dans l'esprit qu'elle n'avait encore rien fait pour l'expiation de ses péchés, et par une sainte cruauté qui est presque sans exemple, tous les jours elle se donnait la discipline, chaque fois pendant une heure et avec des chaînes de fer qui tiraient tant de sang de ses veines, que ce ne fut pas une petite merveille qu'elles ne fussent entièrement épuisées. L'auteur de sa Vie dit qu'elle passa dix carêmes sans manger ni boire, et que par un miracle surprenant, plus elle avançait dans son jeûne, plus sa santé se fortifiait. Si elle usait de ces extrêmes rigueurs envers elle-même, Dieu ne lui épargnait pas ses douceurs. Elle était presque sans relâche élevée en de sublimes contemplations, et la lumière en était si pure et si démêlée de toutes les images sensibles, qu'en même temps elle traitait avec le monde, comme si elle n'eût été occupée d'aucune autre pensée : ce qui est un signe que Dieu n'agissait en elle que dans la plus haute région de l'âme et par des idées purement intellectuelles.

Une vie si admirable fut terminée à l'âge de quarante ans, et Dieu glorifia la sainte fille après sa mort, comme il avait fait pendant sa vie, par un grand nombre de choses prodigieuses. Que l'on considère dans cette vie le grand éloignement de Dieu où était Catherine Vanino dans ses premières années, et la sublime union du divin amour où elle fut élevée, et après cela je demande qui d'entre tous les chrétiens, ou les plus mondains, ou les plus abîmés dans le vice, pourra dire que Dieu l'exclut de l'éminence de la sainteté et qu'il lui refuse les grâces pour y atteindre.

DISCOURS V.

DE LA PATIENCE.

Les anciens, qui n'étaient pas instruits de la vérité de nos saints mystères et qui ne les avaient entrevus qu'à travers les nuages de leurs fables, lesquelles, selon saint Justin, n'étaient la plupart que des larcins de nos saintes Ecritures; ces anciens, dis-je, croyaient que celui qui avait formé le premier homme du limon de la terre, l'avait pétri, non pas avec de l'eau commune, mais avec de l'eau de larmes. Par là on voit qu'ils étaient bien persuadés que la douleur est comme essentielle à l'homme, puisque à leur sens elle est un des éléments qui entrent dans la composition de sa nature, et qu'il en est tout pénétré jusqu'au fond de son être. Aussi par quelle raison pensons-nous que la nature fait couler les larmes des yeux de l'homme à l'exclusion du reste des animaux, si ce n'est pour nous faire cette importante leçon, que tout ce qui est l'objet de nos yeux, le peut être de nos larmes, et que l'homme est de toutes les créatures du monde celle qui est la plus exposée aux atteintes de la douleur? Le premier tribut que l'homme paye en entrant dans le monde, ce sont les larmes : il voit la lumière et

sent la douleur en même temps : pleurer est la première chose qu'il sait faire. Il s'en est trouvé plusieurs qui n'ont jamais ri ; mais nous n'en savons pas un qui n'ait point pleuré. Au moins on ne rit qu'après plusieurs jours, et on pleure au moment de la naissance. Cela, selon saint Augustin, se fait par une espèce de prophétie, pour nous montrer que les occasions de souffrir se trouvent partout et en tout temps, et que les sujets de joie sont fort rares en ce triste lieu de misères.

Il faut donc se désabuser de l'erreur dont la plupart des hommes sont prévenus. *Æstimaverunt lusum esse vitam nostram.* (Sap., XV.) Les insensés se figurent que notre vie est un temps destiné au jeu, au divertissement, au plaisir. Non, dit saint Bernard, *scientia sanctorum est hic temporaliter cruciari, et delectari in æternum.* La véritable science des saints consiste à bien comprendre que tout le temps de cette vie est consacré à la souffrance ; que pour les plaisirs, il ne les faut attendre qu'au ciel. C'est là l'éminente philosophie de la croix qui doit régler tout le cours de notre vie.

Pour nous convaincre sur ce point, nous considérerons l'homme comme membre ou de ce grand corps que compose toute la nature sensible de l'univers, ou du corps politique que fait la nature raisonnable, ou du corps mystique de Jésus-Christ : et l'on verra par ces trois raisons qu'il a une obligation indispensable de souffrir avec patience.

PREMIER POINT.

Un auteur des plus judicieux de l'antiquité rapporte un trait ingénieux et de très-bon sens, dont un sage grec se servit pour guérir la douleur d'un prince inconsolable de la perte de sa femme, qui était l'objet du monde qu'il chérissait avec le plus de tendresse et de passion. « Seigneur, dit ce sage philosophe, vous plaira-t-il d'accorder quelques moments d'audience à un étranger inconnu qui est venu de bien loin à votre cour, pour vous faire part de la plus agréable nouvelle que vous sauriez jamais entendre ? — Mon ami, répartit le roi désolé, il n'en est point qui puisse vaincre ma douleur, puisque sous le ciel il n'est nul bien égal à celui que j'ai perdu. — Mais quoi ! dit cet habile homme, jouant très-bien son personnage, si j'étais venu pour rendre la vie à la reine enfin, n'y aurait-il pas moyen de surmonter cette douleur qui est si obstinément enracinée dans votre âme ? » Le prince, tout interdit, ne savait s'il devait ajouter foi à la parole d'un homme qui d'ailleurs avait l'air sage et les manières d'une personne judicieuse, ou le rejeter comme un visionnaire extravagant. Le philosophe, s'apercevant bien de la situation de l'esprit du roi : « Je vois bien ce que c'est, poursuivit-il sans attendre de réponse, vous avez difficulté, seigneur, d'ajouter foi à ce que je dis ; aussi n'est-il pas de la prudence que vous le fassiez avant que vos yeux

soient témoins de la merveille que je promets. Sachez, au reste, que j'ai le secret, mais indubitablement, de vous rendre la reine en vie. Et pour ne point perdre de temps, faites-moi chercher un homme qui n'ait jamais rien enduré : il m'est nécessaire pour mon opération, et tenez pour chose sûre que vous verrez une merveille que jamais homme mortel, hors moi, n'a opérée. » Comme nous croyons facilement ce que nous désirons ardemment, voilà d'abord, comme on peut penser, des armées de courriers en campagne. On s'informe de toute part, on interroge avec soin tous les sujets du grand empire de Perse. Mais pour des personnes qui n'eussent jamais rien souffert, il n'en est point de nouvelle : on aurait aussitôt trouvé le phénix fabuleux des poètes. Cet homme sage ménageant bien l'occasion précieuse qu'il était venu chercher si loin : « Quoi ! dit-il, dans un empire si étendu il n'est personne qui soit exempt de douleur : et vous donc, seigneur, parce que vous êtes roi, pensez-vous être composé d'une autre matière que tout le reste des hommes, pour prétendre être dispensé d'une loi si universelle ? » Ce petit discours si convaincant entra bien avant dans l'âme du roi et dissipa sa douleur pour faire place à des sentiments plus raisonnables.

Mais je propose une raison plus pressante et plus générale. Si ce n'est pas être raisonnable que de prétendre être le seul qui ne souffre rien dans un grand empire, ne faut-il pas avoir renoncé entièrement au bon sens, de vouloir être le seul affranchi de cette loi dans tout le monde sensible ? En effet, qu'est-ce que cette grande machine de l'univers, si ce n'est un corps souffrant et souffrant en toutes ses parties, si bien que, pour ne rien endurer, il faudrait ou être un pur esprit et hors l'activité des corps, ou chercher un monde nouveau et des régions imaginaires ? L'eau, pour parler même des choses insensibles qui sont capables de souffrir en leur manière, l'eau demande d'être en bas comme dans le lieu de son repos, et combien de fois la voit-on suspendue en l'air ou subtilisée en vapeurs, ou étendue en nuées, ou épaissie en neige, ou durcie en grêle, ou en mille autres états qui lui sont tous violents ? L'air est bien souvent prisonnier dans les entrailles de la terre. Le feu souffre une perpétuelle violence, tandis que sa liberté est comme enchaînée par la liaison qu'il a nécessairement ici-bas avec la matière de laquelle il tâche de se démêler par les agitations continuelles où nous le voyons. Ne semble-t-il pas que les cieus ne souffrent rien, étant élevés au-dessus de la basse région où nous sommes parmi les êtres les plus impurs de la nature ? Plusieurs l'ont cru. La vérité néanmoins est, que dans tout le monde il n'est point de corps qui endure une violence égale à celle qu'ils souffrent par la rapidité du mouvement qu'une vertu étrangère leur imprime. Maintenant, qu'est-il besoin de parler des animaux ? On voit, sans qu'il soit néces-

saire de le dire, ce qu'ils endurent, et par l'inégalité des saisons, et par la rigueur des éléments, et par l'empire, pour ne pas dire la tyrannie, que les hommes exercent sur eux, et par la rage qui les anime les uns contre les autres pour s'entre-tuer, se déchirer, se manger, se détruire en mille manières et avec mille instruments dont la nature les a armés pour se faire éternellement la guerre; les uns ne se pouvant conserver que par la ruine des autres. Enfin, cherchez par tout l'univers : tout y souffre. C'est une loi si générale, que l'auteur de la nature n'en a jamais dispensé personne.

Et ce qui mérite une profonde réflexion, c'est que cette loi n'est pas établie par une nécessité aveugle de la nature, mais par les lumières d'une providence souveraine qui a concerté l'ordre du monde et de tous les effets naturels pour tous les siècles. *Nihil sine æternis agit illa consiliis*, dit sagement un ancien (SÉNÈQUE). Rien n'arrive dans la nature sans une dépendance exacte des conseils éternels d'une sagesse divine. C'est par les ordres de Dieu que nous avons les saisons, ou réglées pour la bonne constitution de nos corps, ou dérégées pour nous causer quelque maladie salubre à l'âme. Il sait jusqu'à un grain de blé, jusqu'à une goutte de vin que vous recueillerez chaque année, et les raisons pourquoi il veut en donner tantôt plus, tantôt moins. Il a mesuré la pluie dont il veut arroser vos moissons; il a compté tous les grains de grêle qui doivent tomber sur vos champs; il sait le nombre des fleurs qui tomberont de dessus les arbres, et des fruits qui, avant leur maturité, seront abattus par les vents qu'il enverra, avec la juste violence qu'il faudra pour produire précisément cet effet; et tout cela pour de profondes raisons que nous verrons dans l'avenir, mais qui, dans l'état présent, sont incompréhensibles à nos esprits. Il a encore établi l'ordre nécessaire dans les causes naturelles, pour vous donner tel nombre d'enfants, non pas plus grand comme quelques-uns le voudraient, ni plus petit, comme plusieurs autres le souhaiteraient. De plus, il a déterminé si ces enfants auraient le naturel doux et accommodant pour vous plaire, ou fâcheux et violent pour exercer votre patience; s'ils auraient de la santé et une constitution robuste, ou s'ils seraient d'un faible tempérament et sujets à plusieurs infirmités; s'ils auraient de la beauté ou s'ils seraient disgraciés de la nature; s'ils auraient de l'esprit ou s'ils seraient pesants et stupides. Il a fixé le temps de leur mort et l'espace de leur vie, aussi bien que de la vôtre, et conclu qu'ils vous fermeraient les yeux dans votre vieillesse, ou que vous-mêmes les mettriez dans le tombeau en la plus agréable saison de leur vie; que vous vivriez longtemps avec ce mari qui est l'appui de votre fortune, avec cette femme qui est l'objet de vos complaisances, ou bien que la mort vous séparerait pour vous laisser dans un pénible et fâcheux veuvage.

Or, ce qui est infiniment digne d'admiration, c'est que la sagesse divine a concerté l'ordre du monde avec tant d'exactitude qu'elle n'a rien négligé, non pas même l'œil d'une fourmi ni l'aile d'un moucheron. C'est ce que la philosophie des anciens n'a pu concevoir, plusieurs ayant dit que Dieu n'entre que dans le gouvernement des grandes affaires du monde, comme de la fortune des empires et des rois, du cours des cieux et des astres, de la conservation des espèces et des choses de cette nature. Mais que de descendre au détail des choses, cela serait indécemment à la majesté de cet Être souverain. Le plus éclairé des philosophes ne s'éloigne pas trop de cette pensée, lorsqu'il dit que Dieu préside en telle manière à l'ordre de la nature, qu'il ne refuse pas ses soins aux petites choses, qu'il gouverne pourtant le monde comme un grand monarque qui fait les importantes affaires par lui-même, et les moindres par ses officiers.

Mais toute la théologie des chrétiens soutient constamment qu'il donne ses soins et applique immédiatement l'opération de sa puissance aux plus petits ouvrages de la nature. *Deus ita est magnus artifex in magnis, ut non sit minor in parvis*. (AUGUSTIN., *De civit.*, lib. XI, cap. 22.) Dieu n'est pas moins admirable dans les plus petites choses que dans les grandes. Jésus-Christ, en divers endroits de l'Evangile, ne dit-il pas que Dieu a soin d'embellir les fleurs, de nourrir les animaux, et ce qui est bien étonnant, qu'il tient compte de tous les cheveux de nos têtes et qu'il n'en laisse pas perdre un seul?

L'ordre qu'il a établi dans le monde est si parfait, selon saint Bonaventure (lib. X *Summæ*, cap. 11), qu'il n'est pas possible de faire ni d'imaginer rien de mieux. *Necesse est optima et Deo decentissima fieri, ut non sit ea melius fieri*. Platon (*in Timæo*) s'exprime divinement sur ce sujet : *Ea apud nos sententia semper rata, indubique habeatur, quod Deus illa, cum talia non essent, quam pulcherrime optimeque fieri poterant, ordinavit*. Nous devons tenir pour une chose indubitable que Dieu a si sagement produit le monde, qu'il est impossible d'y établir un ordre plus beau ni plus excellent. Oui, soit la santé ou la maladie, soit l'abondance ou la stérilité, soit la pluie ou la sécheresse, soit le beau temps ou l'orage et la tempête, soit la vie ou la mort, il ne se peut rien concevoir de mieux que ce que la Providence a fait dans l'ordre du monde. Mais il ne faut pas demander sur quelles raisons sont fondés tant de divers événements. Je ne saurais répondre autre chose que ce que dit Job : *Nihil in terra sine causa fit*. Rien n'arrive sur la terre ni dans toute la nature que Dieu ne l'ait ordonné pour de justes causes.

Cela supposé comme très-certain, lorsque je dis que nous devons être tout résolus à souffrir, de quoi est-il question? Il ne s'agit d'autre chose si ce n'est s'il est plus juste que l'homme se soumette avec respect à l'ordre que Dieu a établi si sagement dans

le monde, ou que Dieu renverse cet ordre admirable pour obéir à la lâcheté de la créature qui ne veut rien endurer : s'il faut que le cours de la nature soit réglé ou par la sagesse adorable de son auteur, ou par le caprice de l'homme ignorant et imparfait ; s'il est enfin plus raisonnable que la créature perde quelque bien, quelque plaisir, afin que la gloire de Dieu éclate dans la beauté de ses ouvrages, ou bien que la gloire de Dieu soit intéressée de peur que la créature ne souffre quelque déplaisir, quelque mal, qui néanmoins ne tournerait qu'à son plus grand bien.

Si vous me dites : Où serait l'homme assez déraisonnable pour avoir ces sentiments ? je vous réponds qu'il ne faudrait pas le chercher trop loin. M'entendez-vous ? C'est vous, chrétien ; oui, c'est vous qui supportez avec chagrin cette maladie qui vous a été causée par le dérèglement des saisons ; vous qui vous plaignez, ou de la dureté du ciel qui vous a refusé la pluie en son temps, ou de l'infidélité de la terre qui n'a pas répondu à la culture de vos laboureurs et à l'espérance de vos vigneron ; vous qui n'endurez qu'avec douleur et emportement l'humeur ou l'infirmité de ce mari ou de cette femme, ou qui querellez le ciel parce qu'il n'a pas mieux formé le corps ou l'esprit de cet enfant ; qui osez accuser les astres de vous l'avoir enlevé dans sa plus agréable fleur. Oui, c'est vous, ne l'allez pas chercher plus loin, qui êtes l'homme du monde le plus déraisonnable dans vos sentiments. Car, je vous prie, de quel principe partent ces emportements ? N'est-il pas visible que vous voudriez que la nature fût gouvernée par vos ordres, que les cieux versassent leurs influences selon vos souhaits, que les astres réglassent leur cours à votre gré, que les vents s'abattissent à vos pieds, et que parmi un déluge de maux qui a inondé toute la terre, vous fussiez le seul qui n'en reçussiez aucune atteinte. Il faudrait, afin de ne pas vous déplaire, que Dieu établît un nouveau paradis en terre, aussi heureux que le premier, pour y faire couler votre vie aussi agréablement qu'il paraît assez que vous le souhaitez. Quoi ! est-ce peut-être que vous n'avez pas été compris dans l'arrêt qui a cassé les privilèges de l'innocence, que vous n'avez pas été enveloppé dans la masse du genre humain qui a été infectée par le péché héréditaire à toute la postérité d'Adam ? Le pécheur n'est-il pas admirable, étant le seul entre toutes les créatures qui mérite de souffrir, d'être le seul qui se plaint de ce qu'il souffre et de trouver les misères de cette vie trop grandes, lui pour qui les derniers malheurs de l'autre seraient encore trop petits ? Tu t'étonnes, ô homme insensé, de ce que la terre n'ouvre pas son sein pour te donner ses richesses avec plus de profusion, et moi je m'étonne qu'elle n'ouvre pas ses entrailles ardentes pour t'abîmer. Tu trouves étrange que la nature ne te distingue pas assez, et moi j'admire qu'elle ne s'arme pas contre toi pour te poursuivre comme un

monstre et comme le rebelle de son souverain.

Mais à tout cela il n'y a qu'un mot à répondre : qui ne voudra pas souffrir en ce monde, il n'a qu'à en aller chercher un autre, pour voir si l'on y vit sous des lois plus douces. Car nous avons beau nous plaindre, Dieu pour cela ne changera pas le cours des cieux ; il n'altérera pas le bel ordre qu'il a si sagement établi dans la nature ; il ne coupera pas les ailes des vents ; il ne désalignera pas les éléments des qualités qui nous font la guerre. Voyez comment un bel esprit de l'antiquité (SÉNÈQUE) consolait une grande dame de Rome qui était au désespoir de la mort d'un de ses enfants. « Si Dieu, disait-il, avant que vous fussiez née, vous avait instruite de la condition de cette vie, considérez bien où vous allez, vous allez entrer dans le monde. La vie y a véritablement quelque douceur, mais la mort y est bien amère. On y trouve des richesses, mais la pauvreté s'y rencontre aussi. On y goûte bien quelques plaisirs, mais les douleurs y pleuvent aussi de toutes parts, et vous ne sauriez en éviter les atteintes. Allez maintenant, et entrez dans cette vie mortelle si vous voulez ; reculez, si vous l'aimez mieux, et replongez-vous dans le néant d'où vous ne faites que de sortir : on vous en donne le choix. Si, après cette alternative que l'on vous aurait proposée, disait cet homme très-sage à cette Romaine désolée, vous aviez embrassé le parti de venir au monde, auriez-vous été raisonnable de vous plaindre dans les occasions de souffrir les maux que cette condition mortelle traîne inévitablement à sa suite ? N'étiez-vous pas bien avertie ? Avez-vous donc bonne grâce de vous récrier, de vous abandonner au chagrin et à des emportements indignes ? Fallait-il accepter la vie pour la détester maintenant avec exécration ? »

Vous direz, et elle pouvait dire de même, que pour vous vous n'avez pas eu ce choix. Il est vrai ; mais ceux de qui vous tenez la vie l'ont eu et l'ont fait pour vous. L'approuvez-vous ? En êtes-vous satisfait ? Si vous ne l'êtes pas, il leur faut dire qu'ils vous ont fait tort de vous mettre au monde, que vous leur seriez plus redevable s'ils vous eussent laissé dans le néant. Que si vous approuvez ce qu'ils ont fait, comme c'est effectivement un si grand bien que vous ne sauriez jamais leur en témoigner assez de reconnaissance, pourquoi vous plaignez-vous lorsqu'il faut souffrir, puisque vous n'êtes entré en ce monde qu'à cette condition ? *Nihil horum indignandum est, in eum intravimus mundum, in quo his legibus vivitur.* (SÈNEQUE, épist. 91.) Il nous faut mettre au-dessus de tous ces accidents et nous affermir contre tous les maux qui nous assiègent de toutes parts. L'ordre de la nature veut que tout souffre ; il faut adorer la Providence qui l'a établi et s'y soumettre avec un profond respect.

Lors donc que la grêle tombera sur vos moissons, considérez-la comme si elle venait immédiatement des mains de Dieu et qu'il vous la jetât à poignées : recevez-la dans les mêmes vues et avec le même cœur qu'il vous

l'envoie. C'est avec bonté qu'il vous cause ce petit dommage, pour vous enrichir d'autres biens plus précieux. Acceptez donc cette perte avec amour. L'eau par ses inondations, l'air par ses orages, la terre par sa sécheresse et le feu par ses ardeurs, désoleront de temps en temps vos campagnes; ou le brouillard brûlera vos vignes, ou les insectes dévoreront les fruits encore tendres de vos arbres, ou le vent les abattra avant leur maturité. Pour l'abondance que vos terres vous avaient promise en la première saison, elles ne vous rendront pas la semence que vous leur aviez donnée en dépôt. Lorsque vous voudrez de la pluie, vous ne l'aurez pas; et quand vous ne la voudrez pas, vous l'aurez; ou elle vous détournera de vos voyages, ou elle vous y causera mille fâcheuses incommodités; elle viendra quelquefois pour pourrir vos fruits, et elle ne viendra pas lorsqu'il les faudra mûrir. Ne vous arrêtez donc jamais à ces effets naturels; mais remontez à un principe plus haut. Pensez, comme il est très-vrai, que Dieu, dans les divins conseils de sa sagesse, a réglé toutes ces vicissitudes de la nature et qu'il ne se peut rien faire de mieux pour vos véritables intérêts. Lorsqu'après la belle saison vous verrez que le soleil se retirera de vous, que le génie qui gouverne ce bel astre le conduira à d'autres climats pour leur en départir à leur tour les favorables influences; lorsque la nature sera comme morte dans un triste hiver qui vous enveloppera dans l'obscurité, dans les neiges, dans les glaces, et que les nuages vous déroberont la lumière; vous, par une plus haute lumière, considérez les desseins de Dieu, assujettissez-vous à celui qui gouverne l'ordre des temps et des saisons. Il vous en pourrait donner une qui vous serait plus agréable, mais qui ne vous serait pas si salutaire. Ces peines, qui sont inutiles à la plus grande partie du monde, vous seront une précieuse source de mérites. Que si le ciel en colère s'arme contre vous, s'il vous parle par la voix de ses tonnerres, s'il vous menace par ses éclairs; si quelques astres malins excitent des maladies populaires ou des maux contagieux; s'il plaît même à Dieu de vous faire sentir ses coups, ou par quelque incommodité habituelle qui vous prive de tous les plaisirs de la vie, ou par quelque maladie longue et dangereuse, adorez son domaine souverain, mettez votre vie en sa pleine disposition avec un agrément, sans réserve de tout ce qu'il plaira d'ordonner de vous à ce Seigneur universel de toutes choses. Quand la mort vous aura enlevé votre mari en un temps qu'il était l'objet de vos plus douces complaisances, vous n'aurez pas tant de peine à vous consoler de ce malheur, si vous pensez que cet accident avait été médité et conclu depuis toute l'éternité, et que Dieu, dans la seule vue de votre bien, avait disposé dans l'ordre de la nature les causes infail-
libles de cet effet. S'il veut prendre ce fils unique, cet aimable enfant qui est l'idole

de votre cœur, donnez-le lui sans résistance. Vous vous étiez proposé de faire de cet enfant un grand du siècle, un heureux du monde, et la Providence l'a destiné pour en faire un prince du ciel. Vous ne l'avez pas perdu, on vous le rendra; si vous l'aviez eu plus longtemps en cette vie, vous ne l'auriez peut-être vu de toute l'éternité.

DEUXIÈME POINT.

Voici maintenant un second motif plus pressant, étant tiré de l'intérieur et du fonds de la nature humaine; et c'est que l'homme, étant membre du corps politique que compose la nature raisonnable, il est nécessaire encore, à cet égard, qu'il souffre beaucoup. Le philosophe appelle l'homme ζῷον πολιτικόν, un animal politique, c'est-à-dire qui, par son instinct naturel, est porté à vivre avec ses semblables. Il n'est pas comme le lion ou l'aigle qui vivent dans la solitude, dans les forêts ou dans les trous des rochers, mais comme l'abeille qui aime à vivre à la compagnie des autres abeilles.

Or, c'est merveille de voir la prodigieuse diversité qu'il y a entre les hommes. L'un est d'un naturel vif qui brille toujours, et l'autre est d'une humeur fade et sans goût, d'un génie pesant et endormi, sans mouvement et sans action. Celui-ci a la langue si déconcertée, qu'il ne lui permet pas moins qu'à sa pensée et à son imagination voyage; et l'autre est d'une délicatesse si tendre, qu'il pointille sur toutes choses: le toucher, c'est le piquer jusqu'au vif. Plusieurs sont infiniment intéressés en tout ce qui les regarde et voudraient que tout le monde épousât leurs intérêts avec chaleur; et combien y en a-t-il, au contraire, qui ont le cœur tout glacé, qui sont insensibles à l'amitié et tout retranchés en eux-mêmes? Vous en voyez qui sont fiers, brusques, violents, il les faut manier comme des ronces; de quelque manière que vous vous ménagiez avec eux, vous êtes toujours en danger d'en être piqués; et d'autres sont si ombrageux, qu'ils font des crimes des paroles les plus innocentes. Il y en a qui sont grands causeurs, qui ont toujours mille contes longs et ennuyeux à débiter et qu'ils font entrer en toutes sortes de matières; plusieurs, au contraire, ont un entretien sec et se tiennent dans un silence stupide dont ils se font un honneur, ne pouvant mieux faire. Ceux-là ont quelquefois une raillerie facile et spirituelle, et ceux-ci demeurent muets et sans répartie, faisant mine de mépriser ce qu'ils voudraient bien imiter. Mais le plus grand nombre est de ceux qui sont, ou affaiblis par les années qui rendent souvent les gens aussi peu supportables aux autres qu'ils sont misérables à eux-mêmes; ou encore faibles par leur bas âge qui donne bien de l'exercice à ceux qui en sont chargés; ou infirmes par la qualité de leur sexe, où l'on voit bien des misères que tous savent et que l'on a bien de la peine à supporter. Tous les hommes enfin sont hommes, tous ont un grand

font d'imperfections, et de la manière qu'ils sont faits, il n'en est point qui soit au goût de tout le monde. *Tam homo dissidet ab homine, quam ignis ab aqua.* (PLOTIN., *Ennead.* 4.) Il y a autant de différence d'homme à homme qu'il y en a du feu à l'eau. Comptez-les tous, et vous verrez autant de génies d'un caractère différent.

Mais leurs vices font bien plus de peine que leurs humeurs. Quelques-uns sont si éblouis de leur prospérité naissante et de leur nouvelle grandeur qu'ils sont inaccessibles aux misérables qu'ils méprisent comme la boue que l'on foule sous les pieds. C'est un air, une hauteur insupportable, qu'il faut néanmoins souffrir, à cause de la dépendance que l'on a d'eux. Tel, qui ne fait que de sortir de la poussière et de l'obscurité d'une famille sans nom, se voyant revêtu d'un office qu'il doit plus à sa bourse qu'à son mérite, est plus fier que le prince dont il exerce l'autorité. Il faut que les gens de la plus haute qualité, ou évitent sa présence, ou essuient ses mépris. Les autres, il les fait languir à sa porte, ou bien rouler à sa suite des années entières, pour l'expédition d'une affaire de deux heures. Aussi l'envie, qui est un autre vice fort universel, ne manque pas de s'animer contre ces personnes; elle fait leur généalogie, qui ne monte pas trop haut sans qu'il s'y rencontre des objets qui lui font plaisir, parce qu'ils font rougir ceux contre qui elle jette son venin.

La passion pour les richesses est une autre semence de maux encore plus générale; elle envenime les cœurs et engendre la chicane qui désole un grand nombre de familles et en enrichit fort peu. Car souvent celui qui gagne sa cause n'est pas celui qui gagne du bien, mais celui qui en perd le moins. Les hommes sont infiniment sensibles en ce qui touche leur intérêt, tous tâchent de s'établir le plus avantageusement qu'il se peut. Or, comme le remarque sagement un grand disciple de Platon, la fortune de l'un est la ruine d'un autre, et fort souvent de plusieurs qui sont impitoyablement sacrifiés et réduits aux dernières extrémités, pour en élever un seul à une fortune monstrueuse. Car l'avarice a cela de bien étrange qu'elle serre le cœur et les mains à celui qu'elle possède, en sorte qu'il verra périr sous ses yeux des misérables sans en être aussi peu touché que s'ils étaient, non pas des chrétiens, non pas des hommes, mais des chiens. Il s'engraisse des sueurs des pauvres gens de métier, qui à peine gagnent du pain en se consumant de travail pour lui. Les domestiques, après plusieurs années de service n'en sont payés que de mépris, et sortent plus misérables de chez lui qu'ils n'y sont entrés. Bien davantage, il ne connaît ni parents ni amis : les frères, les sœurs ne lui sont plus rien. Quelquefois le père même et la mère ne reçoivent que des mépris très-inlignes d'un enfant dénaturé, qui après en avoir tiré par amour le plus de bien qu'il a pu, ou leur intende

un procès pour en arracher le reste avec violence, ou attend impatiemment leur fin pour engloutir tout l'héritage, ou les fait gémir dans une condition bien triste, ou dans la nécessité même. Un service désintéressé et solide, vous le tirerez plutôt d'un Arabe que d'un avare.

Que ne souffrent point encore de pauvres filles de service, auprès d'une fière et impérieuse maîtresse qui n'a de l'amour que pour elle-même et qui cherche ses commodités avec une superbe délicatesse? Si l'on faisait descendre un ange du ciel pour la servir, elle ne serait pas contente. Elle étourdit toute la maison de ses crieries, et pour des choses de rien, auxquelles une personne raisonnable ne ferait pas réflexion, elle s'emporte en mille extravagances et se déchaîne comme une furie contre de pauvres domestiques. Quel sujet de patience!

Parlons même des personnes qui, devant s'entre aimer le plus tendrement, devraient aussi contribuer plus que tous les autres à leur commune félicité, et qui néanmoins se rendent mutuellement très-misérables. Un homme et une femme s'allient dans la pensée que ce lien fera couler agréablement tout le reste de leur vie : et souvent le jour de cette alliance est de toute leur vie le plus malheureux. Il n'en faut point apporter de preuve à ceux qui sont engagés dans cet état, ils ne l'expérimentent que trop. Car, comme le dit un judicieux historien : *Unusquisque domi suæ habet scholam patientiæ* : (DION., lib. LVI.) Chacun a dans sa famille une belle école de patience. Le mari sait bien ce qu'il faut souffrir des imperfections d'une femme, et la femme sait encore mieux ce que le mari lui fait endurer. Combien y a-t-il de mariages semblables au monstre dont parle Albert le Grand? Ce monstre, depuis le nombril en haut, était composé de deux corps humains qui en bas aboutissaient à un seul. Ces corps étaient animés de deux âmes raisonnables; de quoi leurs opérations étaient une conviction évidente. Mais du reste, ces deux personnes, quoique liées si étroitement, étaient antipathiques en tout. L'un était blanc et l'autre noir; l'un avait le naturel doux et accommodant, et l'autre était brusque, violent. Quand celui-là voulait dormir, celui-ci voulait courir : lorsque le premier était en dessein de prier, son compagnon était d'humeur de jouer; éternellement ils étaient en guerre et ils en venaient souvent aux mains. Voilà l'image assez justifiée d'un grand nombre de mariages mal assortis. Le mari sera un avare qui aimerait mieux voir sortir le sang de ses veines que l'argent de sa bourse, et la femme sera quelquefois une orgueilleuse qui aura toutes ses inclinations portées à la vanité. L'homme aura beaucoup de talent d'esprit, mais un corps disgracié de la nature : on ne le saurait voir sans rebut. La femme, au contraire, dans un beau corps aura la cervelle tournée de travers, qui causera mille ombrages ou mille chagrins. En un mot, l'homme aura

beaucoup de vices et la femme peu de vertu; et quoiqu'ils ne soient du tout point faits l'un pour l'autre, il faut pourtant qu'ils vivent ensemble toute leur vie.

Voilà le système du corps politique, et comme les hommes sont faits : des génies antipathiques, des intérêts opposés et incompatibles, des vices généralement répandus partout. Chacun a son faible; nous serons tous impeccables dans le ciel, mais personne ne l'est sur la terre. Or, dit Lactance (*Institut.* lib. VI, c. 1) : *Homo sine homine vivere nullo modo potest.* Il est impossible à l'homme de vivre entièrement éloigné de la compagnie des hommes et sans l'assistance mutuelle que nous nous rendons les uns aux autres. Je demande donc que fera celui qui ne voudra rien endurer dans la société civile dont il est un membre, ni forcer ses répugnances pour s'accommoder à tant de naturels différents? Si vous ne pouvez souffrir une humeur fière ou dédaigneuse, ni dissimuler une parole précipitée, ni laisser évaporer la boutade d'un esprit ardent; si vous êtes si facilement rebuté d'une mine froide; si vous regardez de si près à tout ce qui peut blesser vos intérêts ou votre réputation; si vous êtes de ces humeurs de certains misanthropes sauvages qui sont d'un goût si particulier que tout leur déplaît, qu'ils censurent, qu'ils condamnent tout et se font des chagrins de toutes choses : retirez-vous du commerce de la vie civile, allez habiter dans les forêts parmi les ours. Car, si vous Jeteurez parmi les hommes, vous allumerez la guerre partout, vous partagerez les familles et mêlerez les villes entières dans vos querelles. *Quis habitare poterit cum homine, cujus spiritus facilis est ad irascendum? Nam qui se ex humana ratione non temperat, necesse est ut solus bestialiter vivat.* (GREG., lib. V *Moral*, c. 31.) Qui ne saurait endurer certains génies qui prennent feu facilement en toute rencontre? ne sachant se modérer pour vivre humainement parmi les hommes, ils doivent se bannir eux mêmes et aller vivre en sauvages parmi les bêtes des forêts.

Afin de ne rien souffrir dans la société civile, il faudrait chercher des villes où tous fussent discrets pour ne pas dire une parole inconsidérée ou fâcheuse; obligeants pour faire plaisir à tout le monde; désintéressés pour sacrifier tout, afin de ne jamais altérer la paix d'autrui. Il faudrait que tous les hommes fussent sages et honnêtes; que toutes les femmes fussent également vertueuses et agréables; que les enfants eussent les agréments du premier âge et les lumières de l'âge plus avancé pour n'être jamais incommodes; que les domestiques eussent toute l'application et toute la fidélité qu'on peut souhaiter dans le service; que tous les naturels fussent doux, vifs et brillants; que nul ne fût, ni brusque, ni violent, ni bizarre. Il faudrait enfin qu'il n'y eût point d'avare qui recherchât trop ardemment ses intérêts; point de superbe

qui voulût s'élever sur les autres; point d'envieux qui voulût les abaisser; point de langue légère ou maligne qui donnât la moindre atteinte à la réputation d'autrui. *Delecta ex his et constituta respublica facilius laudari potest, quam evenire.* (TACIT., lib. III *Hist. Rom.*) Où trouverez-vous, dit le plus grand politique du monde, où trouverez-vous un Etat ou une ville composée de la sorte? Vous la trouverez dans l'idée : on la peut bien souhaiter, mais il ne la faut pas chercher, il n'en est point. Ne le dissimulons pas, nous avons tous beaucoup de défauts, ou d'humeur ou d'esprit, ou de vicieuses inclinations qui nous rendent incommodes à ceux parmi lesquels nous vivons; et, vous trouverez étrange qu'il faille souffrir dans le corps politique ainsi composé; que parmi tant d'avares d'une insatiable avidité, quelqu'un blesse vos intérêts; que parmi tant d'esprits mal faits, quelqu'un vous fasse du déplaisir; que parmi une si grande variété de sentiments, quelqu'un rejette les vôtres, ou les combatte, ou les méprise; que vos enfants, qui n'ont point encore de raison, vous importunent; que des domestiques grossiers ne vous servent pas avec adresse ou exactitude; que vous receviez quelque mépris dans une si grande multitude de superbes; que l'envie si généralement déchaînée vous pique dans quelques occasions; que l'ingratitude vous trahisse; que le faux dévot, le faux zélé vous décrédite, tout bien intentionné que vous êtes, et qu'on lance quelque trait contre votre honneur, puisqu'il y a tant de mauvaises langues au monde! C'est comme si vous trouviez étrange d'avoir froid en hiver, ou qu'étant exposé à la pluie, vous en recussiez quelques gouttes.

Si vous ne voulez rien donner à l'imperfection, aux défauts de notre faible nature, vous ne serez jamais en paix : *Patientiam tuam non debes de aliorum sperare virtute.* (CASSIOD., lib. IV, cap. 42.) S'il faut que votre patience dépende de la vertu d'autrui, elle subsistera sur un fondement bien faible et bien incertain : vous ne la posséderez que parmi des personnes impeccables : *Qui meminerit quid sit homo, nullum evenientem casum ægre feret.* (ISOCRATE.) Il ne faut que connaître l'homme, la malignité de sa nature, le dérèglement de ses mœurs; combien il y a de perfides, d'ingrats, d'intéressés, de dénaturés, pour être disposé à tous les événements les plus fâcheux. Quoi, attendriez-vous de l'honnêteté d'un brutal, de la cordialité d'un intéressé, de la douceur d'un violent, d'un emporté? Espérez-vous recueillir du vice les fruits de la vertu? Que prétendez-vous donc faire par votre colère? Voulez-vous qu'il n'y ait point de défauts ni de vices dans ce monde? Vous voulez donc faire plus que Dieu, qui les voit, qui les permet, qui les souffre.

Un homme sage n'agira pas de la sorte, il se fera un esprit plus fort et plus raisonnable; car, sachant très-bien qu'il est

d'une nécessité inévitable de souffrir dans la société civile, s'il vous échappe une parole piquante, il ne l'aura pas ouïe, il n'aura pas donné dans votre sens ; il ne sait pas, c'est-à-dire qu'il fait mine de ne pas savoir où cette parole va tomber. Vous vous trouverez de mauvaise humeur ; il dissimule, il gauchit, pour laisser faire son cours à cet accès de chagrin sans que l'amitié y soit blessée. On s'emportera contre lui d'une manière brusque et violente ; quelque inconsidéré allumerait de cette matière un embrasement qui fumerait des années entières, mais la prudence conseillera au contraire à l'homme sage de laisser voler cette étincelle naissante, de la laisser s'éteindre d'elle-même, sans qu'elle ait de suite. On détracte de lui en son absence, il n'en aura rien appris, il le semble, car il agit comme s'il n'en savait rien, quoiqu'il ne l'ignore nullement. Un indiscret, un misérable, un fâcheux, qui est tout occupé de son affaire, vous assiégera sans relâche et vous inquiétera par ses assiduités. Au lieu de le rejeter, comme on fait si souvent, avec beaucoup de dureté, donnez quelque chose à sa misère, à sa faiblesse, quand ce ne serait que quelques douces paroles. Imitiez le grand évêque de Genève, qui jamais n'a témoigné de chagrin, quelque longs, quelque indiscrets et déraisonnables que fussent les discours de mille gens qui de toute part recouraient à lui. Il les recevait avec douceur, se communiquant humainement à tous, et les renvoyait avec satisfaction. Vous avez des domestiques qui manquent d'esprit, ou d'adresse, ou d'application au service ; c'est bien la raison que vous les contenez dans le devoir ; mais n'oubliez pas le vôtre, qui est la modération et une douceur raisonnable. Et vous, chrétiennes, proposez-vous l'exemple de cette dame dont parle saint Athanase, ou, pour ne pas aller si loin, celui d'une vertueuse princesse de notre siècle, lesquelles ayant des demoiselles qui faisaient tout de travers, faute ou de naturel, ou d'esprit, les retenaient néanmoins à leur service, pour ne pas perdre une si précieuse occasion de patience. Ayez honte de votre délicatesse et du traitement indigne que vous faites à une humble créature, qui est, aussi bien que vous, la fille du Père céleste, et que la fortune a logée en terre plus bas que vous, mais que la grâce élèvera peut-être plus haut dans le ciel.

Il n'est pas facile, je l'avoue, de souffrir en ces manières, et le philosophe (lib. II *Politic.*) le remarque fort sagement : *Agere in communitate omnino difficile*. Il est difficile de se gouverner avec prudence et modération dans la société civile. Mais que gagnerait-on souffrant de la sorte ? On imite la nature, qui ne fait ses plus beaux ouvrages que par une espèce de souffrance. Je parle selon l'opinion des philosophes modernes qui disent que les éléments sont la matière qui entre dans la composition de tous les autres corps naturels. Pour faire

un diamant ou une perle, par exemple, le feu, l'eau, l'air et la terre se mêlent avec les justes mesures requises pour ces effets. Le feu souffre en la compagnie de l'eau quelque perte de sa chaleur ; l'eau souffre du feu quelque altération de son humidité naturelle ; l'air souffre de même et la terre aussi. Mais par cette espèce de souffrance, la nature fait ces chefs-d'œuvre brillants qui sont l'objet de nos vœux et de nos admirations. De même en est-il dans les corps politiques. Pour joindre les tempéraments chauds avec les froids, les secs avec les flegmatiques, le naturel enjoué avec le sérieux, le doux avec l'aigre et le violent, et ménager si bien toutes ces humeurs et cent autres différentes, que l'on en compose un corps bien réglé, une famille paisible, une ville bien ordonnée, il faut, sans doute, user de beaucoup de patience et de condescendance à l'égard des autres. *Pax, et charitas sine mutua patientia servari non potest.* (CYPRIAN., *Lib. de clementia.*) Sans une patience mutuelle, on ne saurait faire fleurir la paix et la charité.

Mais la société civile porte avec elle d'autres obligations plus étroites et plus rudes. Le même philosophe (lib. I *Hist. natural.*) fait une remarque qui vient bien à notre sujet. Il dit que parmi les animaux qu'il appelle politiques, c'est-à-dire qui vivent dans la compagnie de leurs semblables, les uns vivent naturellement sous des chefs, comme l'abeille, et les autres dans l'anarchie, affranchis de toute domination, comme la fourmi. L'homme n'est pas de ces derniers. Il faut qu'il vive sous l'autorité de ceux qui ont le pouvoir de lui commander. L'abeille, n'ayant point de liberté, ne souffre rien d'être sous l'espèce d'obéissance où elle vit. Mais c'est une violente extrémité à l'homme, qui est le maître de ses actions par le privilège de sa liberté qui lui est si précieuse que plutôt que de la voir tant soit peu intéressée, il aimerait mieux que l'on touchât à la prunelle de ses yeux. Néanmoins elle est enchaînée par une infinité de lois et de mille divers commandements. Cela est très-raisonnable ; car si les hommes n'étaient retenus par ces liens, ils seraient de tous les animaux les plus dérégés, les plus violents et les plus abandonnés à leurs passions. Il vaudrait mieux vivre dans les forêts parmi les tigres et les léopards que dans la société civile, où l'on ne verrait que violence, que brigandage, que trahison, qu'infamie. Cependant ces liens, tout raisonnables qu'ils sont, sont d'ailleurs également rudes. Il serait bien doux à l'homme de vivre en la manière que la nature le permet à tous les autres animaux, et de se répandre en toutes sortes de plaisirs en tout temps et en toute occasion, et de laisser déborder la passion indifféremment sur tous les objets sans discernement quelconque. Mais en ce point la loi lie si étroitement la liberté de l'homme, qu'elle lui refuse presque tout et ne lui accorde presque rien. Car si le plaisir défendu nous invite, la loi dit : Ne l'écoutez pas : si

la passion s'éveille, la loi veut que l'on étouffe sa flamme, que l'on châtie rigoureusement la chair pour réprimer son insolence. Quoi de plus rude que de fléchir une si forte inclination sous l'empire d'une loi très-pure véritablement, mais qui n'est pas moins rigoureuse?

Ce n'est pas la seule passion d'amour, c'est encore celle de la haine qui souffre une étrange violence dans la société civile. La loi permet quelque chose à la première, mais à celle-ci elle lui défend absolument tout. Vous désirez une prompte vengeance de votre ennemi, de qui vous aurez reçu un sensible déplaisir; vous voudriez, pour vous satisfaire sur-le-champ, la prendre par vos mains, et bien sanglante, selon l'instinct de la passion qui grossit les choses au delà de la juste mesure. Cependant, pour demeurer dans les termes prescrits par la loi et agir dans l'ordre, il faut attendre cette satisfaction de la main d'autrui, après une longue et mûre délibération de la justice, qui vous ravit sagement les armes pour tenir seule l'épée en main, afin de vous empêcher d'agir suivant la précipitation d'un aveugle mouvement. Au lieu de cette peine si sévère que vous exigez, elle en ordonnera une bien douce, la raison n'envisageant pas les choses du même œil que la passion. Peut-être même vous n'obtiendrez rien, parce qu'on ne vous doit rien. Et vous même quelquefois serez obligé à la réparation, par la raison que vous aurez le plus excédé. Ainsi il faut que votre haine, que votre colère, ces deux furieuses passions, malgré tous les mouvements de votre cœur irrité, brisent leurs flots et leur écume au pied du trône de la justice.

Que dirons-nous maintenant de la passion qui tient aujourd'hui le grand ascendant parmi les hommes, je veux dire la passion pour les richesses? Si vous en êtes dépourvu, il faut plutôt vivre dans la misère que de toucher au bien d'un autre, quoiqu'il lui soit superflu et qu'il vous soit nécessaire. Que si vous possédez de grands biens, peut-être l'autorité du magistrat vous en ôtera la possession pour la transporter à un autre; peut-être le prince en sacrifiera une partie aux intérêts du public. Puis donc que l'homme, en tant que membre du corps politique, doit plier ses inclinations sous l'autorité des lois, c'est-à-dire voir sa liberté dans les fers et réprimer les plus fortes et les plus douces inclinations de la nature, personne ne désavouera qu'à cet égard il n'ait encore une grande obligation de souffrir.

TROISIÈME POINT.

Mais la plus grande de toutes est celle qu'il a en qualité de membre du corps mystique de Jésus-Christ. Ici, il faut remarquer que les membres de ce divin corps sont partagés en deux ordres bien différents: les uns sont en terre où ils combattent, les autres au ciel où ils triomphent. Je dis donc que, pour conserver la grâce qui anime les

premiers, que pour parvenir à la gloire qui couronne les derniers, il faut nécessairement beaucoup souffrir.

Les membres mystiques de Jésus-Christ, qui sont sur la terre, s'ils ne sont liés à leur corps que par la foi, ne sont que des membres morts, et il vaudrait mieux qu'ils en fussent entièrement retranchés, ou mieux encore que jamais ils n'eussent eu de liaison avec ce corps, s'ils ne se disposent à être vivifiés par la grâce, qui en est l'âme et la vie. Je ne parle donc ici que des membres vivants, et je dis que pour conserver et perfectionner cette divine vie de la grâce, il est nécessaire d'endurer. La principale raison est que la cause de l'être de chaque chose l'est aussi de sa conservation et de sa perfection. Le poisson, né dans l'eau douce d'une rivière, ne saurait vivre dans l'eau amère de la mer, et celui qui a été produit dans la mer ne peut subsister longtemps dans l'eau douce d'un étang. Or, la grâce a été formée dans le sein de la douleur: elle est née d'un Père crucifié, la croix est sa mère, le lieu de sa conception est le cœur souffrant de Jésus, son pays est le Calvaire, son air natal est l'air du Calvaire, la terre qui produit ce fruit divin est la terre du Calvaire semée de croix et arrosée de sang. Donc, il est vrai que la douleur est le propre élément de la grâce, elle est née dans la douleur, elle se doit conserver et acquérir sa perfection dans la douleur.

C'est la consolation que saint Augustin (*Epist. ad Alypium.*) donnait à son cher confident Alypius. *Noli mirari, frater, si postquam Christianus effectus es, mille tribulationes te vexant, quoniam Christus, nostræ religionis caput, passus est.* Vous ne devez pas être surpris, mon frère, qu'étant devenu chrétien, vous soyez attaqué de mille maux. Votre vie coulait autrefois agréablement et avec douceur; mais maintenant que vous êtes uni à Jésus-Christ, et que vous êtes un de ses membres animé par l'esprit de la grâce divine, nécessairement il faut que vous viviez dans la douleur, comme l'auteur et le Père de la grâce a vécu dans la douleur. Selon saint Paul, le Fils de Dieu nous pouvait mériter ce don du ciel par une vie de délices et d'éclat; mais il ne l'a pas voulu. *Proposito sibi gaudio sustinuit crucem.* (*Hebr., XII.*) Il a rejeté le plaisir, il a embrassé la croix, pour enseigner à toute la terre que le plaisir, dont les hommes sont si avides, est le poison mortel de la grâce, laquelle ne peut jeter des racines bien solides que dans les âmes souffrantes et abreuvées de fiel. Elle est le fruit de la croix: il faut donc qu'elle se nourrisse du suc de cet arbre sacré: c'est un aliment bien amer, mais fort salutaire. Elle est née sur le Calvaire; c'est donc là son véritable climat. Or, comme il serait ridicule de planter dans nos régions douces et tempérées, l'arbre qui porte la canelle ou celui d'où l'encens découle, qui demandent une terre ardente et brûlée du soleil: de même ne devons-nous pas attendre que la grâce s'enracine bien

avant dans les personnes qui vivent dans les délices. Il est bien vrai qu'elle a pris sa première naissance dans le paradis terrestre. Mais le pouvons nous dire sans gémir ? Elle n'y a pu subsister longtemps. Quoiqu'elle n'eût point d'ennemi dans cette région de l'innocence, quoique toutes les passions fussent soumises à son empire, en peu de jours elle fut malheureusement étouffée.

C'est dans les enfants du Calvaire qu'elle a glorieusement triomphé : ils ont été persécutés en toutes les manières imaginables ; les puissances de la terre se sont armées contre eux ; on les a dépouillés de leurs biens et réduits à la dernière misère, pour les exterminer du monde. On a répandu leur sang, on leur a cruellement arraché la vie. Et c'est parmi ces douleurs extrêmes que la grâce a plus agréablement fleuri, qu'elle a régné avec son plus haut éclat. Elle est si ennemie du plaisir, que les âmes saintes appréhendent même les plaisirs sacrés dont Dieu les favorise si souvent ; elles ne reçoivent qu'avec crainte et beaucoup de retenue ses goûts divins, que le Saint-Esprit leur fait sentir, étant très vrai que la pureté de ces belles âmes en est quelquefois ternie par une sensualité spirituelle et fort délicate. Elles acceptent avec plus d'ouverture de cœur les croix et les amertumes que les ravissements et les extases. *Non sic beatum Paulum dico, quod ad tertium usque cælum, et ad paradysum raptus sit, quam quod in vincula coniectus sit. Non enim sic beatum dico, quod audirēt arcana verba, quemadmodum quod vincula sustinuerit. Eligibilius quippe est mala pati pro Christo, quam honorari pro Christo.* (Homil. 5, De patientia Job.) Que l'on admire saint Paul élevé au troisième ciel : pour moi, dit saint Chrisostome, je l'admire dans la prison chargé de chaînes. Ce fut un rare bonheur pour lui d'entendre les paroles ineffables qu'il ne lui a pas été permis de révéler, de voir Jésus-Christ brillant de gloire dans le royaume de lumière ; mais j'estime ce grand apôtre plus heureux dans l'obscurité et l'horreur de son cachot. Il n'est point de gloire qui ne cède à celle de souffrir pour Jésus-Christ.

Aussi le Père céleste, que le Fils de Dieu compare avec un sage laboureur, *Pater meus agricola est*, ce père des miséricordes, dis-je, voyant que la douleur est l'élément de la grâce, et voulant planter ce germe divin dans l'homme, l'y a admirablement disposé. En effet, l'homme est de toutes les créatures du monde celle qu'il a plus exposée à la misère, et s'il ne l'avait fait pour ce sujet, il y aurait lieu de s'étonner que ce grand Dieu de bonté, qui a tant d'inclination à répandre ses biens sur la créature, et tant d'éloignement du mal qu'il lui fait souffrir pour des raisons nécessaires, ait été à l'égard de l'homme si prodigue de douleurs, et, s'il est permis de le dire, si avare de plaisirs.

Pour parler seulement de notre corps, il n'y a nulle partie qui ne soit capable de douleur, et il y en a très-peu qui ne soient de

plaisir. Encore celles qui ont du plaisir n'en goûtent que d'une sorte ; au lieu qu'il n'est pas un membre dans tout notre corps qui ne soit susceptible de cent douleurs différentes. De plus le plaisir se dissipe en un moment, et la douleur est longue et opiniâtre. Le plaisir, on ne l'a pas ordinairement sans qu'on le recherche avec soin, et souvent il le faut acheter bien chèrement, et la douleur vient d'elle-même, et malgré que nous en ayons. Que si nous voulons y apporter des remèdes, ces remèdes sont d'autres maux, et un surcroît de ceux que nous endurons. Et, comme si cela n'était pas assez, notre esprit est le bourreau de notre cœur ; ou il augmente les maux qui sont, ou il imagine ceux qui ne sont pas. Ceux qui sont, nous les rendons plus longs qu'ils ne seraient, ou par l'appréhension lorsqu'ils ne sont pas encore, ou par la tristesse lorsqu'ils ne sont plus, la mémoire d'une misère passée produisant une misère présente. Nos plaisirs mêmes nous font quelquefois plus de peine qu'ils ne nous causent de joie ; leur présence nous apporte un petit éclair, un rayon passager de joie ; mais aussi ils nous affligent, et avant qu'ils soient, par l'impatience de les avoir, et lorsqu'ils sont passés, par la tristesse de ne les avoir plus. Ajoutez à tout cela que le plaisir n'est pas moins faible en sa nature qu'il est court en sa durée, la moindre douleur effaçant la joie des plus grands biens, il ne faut presque rien pour nous rendre misérables, et il faut presque tout pour nous rendre heureux. C'est la raison pourquoi nous ne le sommes jamais. Enfin, pour dire tout en un mot, il y a peu de bien dans le monde, et tous en veulent avoir ; il y a beaucoup de maux et tous les rejettent. C'est ce qui nous rend misérables, parce que nous n'avons pas ce que nous voulons, et que nous avons ce que nous ne voudrions pas.

D'où vient donc que Dieu, qui est la pure bonté, nous donne si peu de plaisirs et nous fait souffrir tant de douleurs ? J'en ai dit la cause. Il n'a fait l'homme si misérable que pour le rendre plus heureux, et parce que la grâce, qui est le principe de notre bonheur, ne peut prendre des racines bien solides, ni se conserver longtemps qu'au milieu de la douleur. Aussi le Saint-Esprit qui est l'auteur et le dispensateur de ce précieux don du ciel, n'a point de séjour plus agréable ici bas que dans les âmes souffrantes. En effet, sous quelle forme sensible a-t-il paru ? Saint Mathieu dit que c'est sous celle d'une colombe. Pourquoi n'a-t-il pas plutôt emprunté celle d'un aigle ou de quelqu'autre plus noble oiseau que la colombe ? On en allègue plusieurs raisons ; mais je n'en vois point de meilleure que celle-ci : c'est que la colombe est un animal qui gémit. *Gementes ut columbæ*, dit le prophète Nahum (c. II), pour nous montrer qu'il n'est point de lieu en terre où cet Esprit adorable habite plus agréablement que dans les âmes qui sont noyées dans la douleur et l'amertume, et que c'est là par conséquent

où il verse plus abondamment ses grâces.

Mais nous vivons dans un siècle si délicat, quoiqu'il se pique infiniment de raffiner sur la spiritualité, que l'on prétend allier les commodités et les douceurs de la vie avec la sainteté des mœurs, conserver la grâce et la perfectionner dans la soie, dans les parfums, dans les délices, et joindre les marmites d'Egypte avec la manne du désert. Perdre la grâce, elle est trop précieuse; c'est ce que plusieurs chrétiens, qui paraissent bien intentionnés, ne feraient pas volontiers; mais bien entendu aussi qu'il leur soit permis de faire à leur corps tout le bon traitement qui n'est point mêlé de crime, de le vêtir somptueusement et mollement, de le loger agréablement et commodément, de lui donner tout le repos qu'il demande et de le nourrir dans les délices. Enfin, on ne veut pas que le corps endure rien, on éloigne tout ce qui peut affliger l'âme, on ne veut de toutes les croix que celle qui est d'or et de perle, et avec cela on prétend conserver la grâce et parvenir à une grande vertu. Le secret est rare; mais saint Bernard (*In floribus*) ne le savait pas: *Circumire possum, Domine, cælum, et terram, mare et aridam, nusquam te inveniam nisi in cruce*. Quand je chercherais dans tous les endroits, et du ciel, et de la terre, et de la mer, je ne vous trouverai jamais, ô mon Dieu, qu'entre les bras de la croix; j'aurai autant de part à la grâce qui en est le fruit que j'en aurai à ses épines.

La grâce est comme les pierres précieuses qu'on ne trouve point dans nos champs fertiles et agréables, mais dans le sein des rochers âpres et rudes. Elle est encore comme l'aimant, qui ne se conserve bien qu'armé de fer, et dans la dure limaille de ce métal; comme la rose, qui se flétrit entre les mains délicates, et qui garde sa fraîcheur et sa beauté parmi les épines; comme la perle qu'on ne pêche point dans les eaux douces et tranquilles de nos beaux étangs, mais dans celles de la mer qui sont amères et agitées de tempêtes: elle est enfin comme l'or qui ne croît point dans nos agréables vergers, mais dans les solitudes affreuses. La grâce fleurit et arrive à la plus haute perfection en ceux qui vivent dans le sein d'une dure pauvreté, qui sont ou affligés de maladie, ou persécutés par la violence de leurs ennemis, ou ruinés par quelques revers de fortune, ou dans le rebut de tout le monde, accablés et consumés de douleurs. Mais dans les âmes qui sont au milieu des délices et dans l'abondance d'une florissante prospérité, le plus souvent elle y est misérablement étouffée. Ou bien, si elle y subsiste, c'est comme une plante dans une terre étrangère où elle languit, où elle est sans fruit et n'atteint jamais à sa juste perfection. Ces personnes ont trop peu de liaison avec le principe de la grâce.

En effet, chrétiens, qui êtes dans toutes les commodités de la vie et qui êtes si éloignés de la croix, l'oseriez-vous dire que

vous êtes des membres de Jésus crucifié? Jésus est dans les épines, et vous êtes dans les roses; il verse des larmes, et vous riez: Il embrasse la croix, et vous la fuyez: il chérit la pauvreté, et vous l'avez en horreur. Quel rapport entre ce chef et ses membres? Puisque vous avez si peu de part à sa croix, il est certainement bien dangereux que vous n'en ayez bien peu à son héritage. Indignes et lâches disciples de Jésus crucifié, que prétendez-vous? Voulez-vous faire mentir l'Evangile et entrer au ciel malgré qu'en ait le Sauveur? En vérité, cela serait bien et fort commode de cueillir les fruits de la croix sans toucher à ses épines; de tenir compagnie à Jésus glorifié dans le ciel et d'abandonner Jésus souffrant sur le Calvaire. Non, cela n'arrivera jamais, c'est un arrêt inviolable au ciel: ou il faut souffrir en ce monde, ou il faut être déshérité de la grâce et de la gloire. Mais ce n'est pas tout de souffrir, il le faut faire avec patience, afin que ce soit avec mérite: Dieu, comme nous l'avons montré, nous envoie force douleurs, pour nous enrichir d'une égale abondance de grâces. N'est-ce pas donc une chose digne de larmes que tant de croix produisent si peu de fruit? Partout on voit des infortunés qui languissent dans la dernière misère ou dépourvus de tout ce qui est nécessaire à leurs subsistance, et abandonnés généralement de tous, ou exposés à la tyrannie de leurs ennemis obstinément acharnés contre eux, ou souffrant et en leurs personnes dans un corps sujet à mille infirmités, et encore plus en la personne de leurs enfants qu'ils voient périr de misère, sans les pouvoir secourir, ou endurent en mille autres manières qu'il serait infini de rapporter. Quelle précieuse semence de grâces! à quel comble de sainteté ne pourraient-ils point parvenir, s'ils savaient être sous la main de Dieu, avec une respectueuse soumission à ses ordres? Et que fait-on? les uns souffrent comme les pierres, avec une certaine insensibilité, où l'excès de tant de maux les a réduits. Les autres le font comme les animaux stupides, sans utilité, sans jamais lever les yeux au ciel, ni rapporter leurs peines aux fins sublimes auxquelles elles sont destinées. D'autres incomparablement pires, se roidissant contre les ordres de la Providence, souffrent comme les démons, avec mille blasphèmes contre Dieu qui permet leurs maux; avec fureur contre les hommes qui en sont les auteurs; avec rage contre eux-mêmes, en appelant à toute heure à leur secours, la mort qui ne saurait que leur être très-funeste, puisqu'elle les fait tomber dans l'abîme des feux éternels de dessus la croix, d'où ils pourraient si glorieusement monter au ciel. Encore si pour souffrir chrétiennement et non pas en bêtes, non pas en démons, il leur en coûtait quelque chose, cela serait digne, non pas d'excuse, mais de quelques compassion. Mais bien au contraire cette soumission aux ordres de Dieu tiendrait lieu d'une solide consolation dans cette vue bien douce, que leurs pei-

nes seraient couronnées dans la gloire. C'est ce qu'ils n'ignorent pas, cent fois on leur a prêché cette vérité ; et ils sont assez insensés que de faire l'occasion de mille crimes, d'une si précieuse matière de vertu. Cela, sans mentir, est bien misérable, que ce qui les pourrait rendre si saints les fasse si criminels. *Laborant cum Christo, sed non regnant cum Christo*, dit saint Bernard. (*Apolo-
gia ad Guillelm.*) Ils souffrent avec Jésus-Christ, mais ils ne régneront pas avec Jésus-Christ. Ils ont part aux peines des membres de son corps mystique sans participer à la grâce qui les doit unir à ce corps divin. C'est ce qui mérite une profonde réflexion. Vous pouvez arriver à la sainteté sans qu'il vous en coûte rien et même en adoucissant vos peines. Ne soyez donc pas du grand nombre des insensés dont parle saint Chrysostome (homil. 29 in Genes.) *Perdidistis fructum miseriarum vestrarum, et miseri facti estis : et pessimi permansistis*. Vous avez perdu le fruit de vos peines, vous êtes devenus misérables et vous n'en êtes pas devenus plus gens de bien.

C'est donc une vérité constante, que pour être sur terre un membre du corps mystique du Sauveur, un membre vivant et animé de la grâce, il est nécessaire de souffrir, mais il ne l'est pas moins pour être au ciel un membre glorieux de ce même corps. Parmi un grand nombre de raisons qu'il serait facile d'alléguer sur ce sujet, je me réduis seulement à deux. Personne ne niera que les deux moyens les plus sûrs de parvenir à la gloire ne soient le baptême et le martyre. Or je trouve que l'Écriture et les Pères comparent la patience avec ce premier sacrement et avec ce dernier sacrifice.

Lorsque saint Jacques et saint Jean firent demander au Fils de Dieu les deux plus éminentes places de son royaume, il leur rendit une réponse qui décide clairement le premier point. *Potestis bibere calicem, quem ego bibo, aut baptismum, quo ego baptizor, baptizari?* (Marc., X.) Que demandez-vous? Quoi les premiers rangs de mon royaume? et moi je vous demande si vous pourrez boire le calice que je bois et être baptisé du baptême duquel je suis baptisé. Il est visible et c'est la pensée de tous les docteurs, qu'il ne parlait que du baptême de ses croix et de ses souffrances. *Probra et contumeliæ sunt vitiorum lavacrum*. (CLIMAC., grad. 8). Les opprobres et les mépris nous lavent de nos péchés, et nous tiennent lieu d'un second baptême fort salutaire. *Lacrymæ peccato baptizant*, dit encore saint Chrysologue. Les larmes que nous versons parmi les douleurs que nous souffrons, nous baptisent et nous purifient de nos péchés.

Je trouve même que la patience surpasse le baptême en un point, et qu'elle l'égale en un autre : elle le surpasse en ce que les maux qu'il nous faut souffrir en cette vie si triste, sont une source plus abondante de grâces que les eaux sacrées dont nous sommes régénérés. Je n'insiste pas sur ce point, qui ne souffre pas de difficulté. On aura bien

plus de peine à se persuader que la patience égale le baptême en un autre point. Il est certain que ce sacrement nous affranchit de toutes les peines dues à nos péchés. Mais d'où savons-nous que la patience a une égale vertu? Voici sur quoi je le fonde. Après que nous sommes purifiés par le baptême, nous contractons d'autres souillures encore plus grandes dont il faut nous purifier par un dernier baptême, dit saint Grégoire de Nazianze (*Orat. de sac. Luminib.*) *In altero sæculo igni baptizabuntur, qui est postremus baptismus non solum acerbior, sed etiam diuturnior*. C'est sans mentir un baptême terrible et bien long que celui du feu qui purifiera nos âmes après la mort. Il les nettoiera bien de toutes leurs impuretés, mais ce sera par une action bien vive et bien pénétrante. Néanmoins la patience quoique plus douce, n'est pas moins forte, comme l'enseigne saint Augustin : *In hac vita purges me, talem me reddas, cui in altera vita igne emendatorio jam non sit opus*. Faites moi cette miséricorde, que je me purifie si bien en cette vie qu'il ne me reste rien à payer dans l'autre et que je trouve d'abord la porte du ciel ouverte. C'est donc la pensée de ce grand saint que les maux de cette vie ont la vertu de satisfaire pour les peines de l'autre vie, si nous en faisons un bon usage et s'ils sont proportionnés à cette fin. Mais le sont-ils? Oui, et le Psalmiste nous l'enseigne. *Potum dabis nobis in lacrymis in mensura*. (Psal. LXXIX.) Vous nous ferez boire le calice amer des larmes, selon la juste mesure qui est nécessaire à chacun. Et quelle est cette mesure? Il n'en est point de plus juste que celle qu'il faut pour payer en cette vie ce que nous devons à la justice divine, afin d'éviter les horribles supplices de l'autre. En effet, il est de la sagesse de Dieu et de sa miséricorde, de nous faire souffrir en ce monde autant de peines qu'il en faut pour l'entière expiation de nos fautes : en sorte que nos âmes sortent aussi pures de leur corps, qu'elles sont sorties des eaux du baptême. Car ces peines, outre qu'elles sont incomparablement plus douces que les feux où il nous faudrait purifier après la mort, sont une source précieuse de mérites et de grâces, au lieu que les autres sont stériles et infructueuses. Il est donc très-vrai que si par une humble patience nous rendons salutaires les misères de cette vie, que la sagesse divine nous envoie dans la juste proportion qui est nécessaire, notre patience aura toute la vertu du baptême ; elle nous purifiera parfaitement, elle nous préparera aussi bien que ce sacrement l'entrée dans la gloire.

Mais que faisons-nous? De même que les enfants dont parle saint Augustin, qui s'affligent et qui jettent de grands cris, lorsqu'ils sont régénérés par les eaux sacrées, pour la légère incommodité qu'ils en reçoivent, et qu'ils souffriraient bien volontiers, s'ils avaient assez de raison pour connaître l'utilité qui leur en revient. Et nous qui avons les lumières de la raison et de la foi,

nous résistons avec de plus grands efforts à un autre baptême plus salulaire, faisant bien voir en cela que nous sommes plus enfants que les enfants mêmes. Nous recevons avec de furieux emportements ce que nous devrions accepter avec bénédiction et actions de grâces : *Et non sustinuerunt consilium Domini.* (Psal. CV.) Le Psalmiste parle des insensés Israélites, qui murmurèrent dans le désert de quelques légères incommodités qu'il fallait souffrir, pour arriver en peu de temps à la terre promise. Parlons aussi des chrétiens, puisque le sujet est tout semblable. Un des principaux desseins que Dieu se propose en faisant pleuvoir tant de maux sur nous, est de nous faire passer immédiatement au séjour de l'immortalité bienheureuse, sans qu'il soit besoin de nous aller purifier dans les flammes. Mais par notre lâcheté et par nos emportements, nous renversons tous les desseins de la sagesse et de la bonté divine. Et ce qui est bien déplorable, nous ne laissons pas de souffrir, et sans aucun fruit : nous ne nous délivrons pas de nos misères présentes et nous augmentons les peines de l'autre vie. Entrons donc dans les sentiments de saint Fulgence : *Domine, peto hic patientiam, et postea indulgentiam* ; Seigneur, fortifiez-moi en cette vie d'une véritable patience dans mes maux, et en l'autre, réservez-moi la douceur et l'indulgence de votre miséricorde.

Il ne nous sera pas plus difficile de prouver que la patience égale même les mérites du martyre. C'est le sentiment de saint Augustin (serm. 250) : *Nemo dicat, fratres charissimi, quod istis temporibus martyres non sint; quotidie martyres fiunt.* Ne dites pas, par une envie louable, mais mal fondée, que plusieurs portent aux fidèles qui vivaient parmi les agitations et les tempêtes de l'Eglise persécutée, que ces chrétiens étaient heureux de sacrifier à Dieu leur sang et leur vie, et d'aller au ciel par une voie si glorieuse et si sûre; mais que nous ne sommes plus dans la saison de cueillir ces palmes si belles et si précieuses. *Tota igitur Christiani vita, si secundum Evangelium vivat, crux est et martyrium.* (S. MAXIMUS, *Serm. de martyr.*) Si le chrétien règle sa vie par la discipline de l'Evangile, toute sa vie est une croix et un martyre. *Illi palam fuere martyres; at tu in secreto saltem te martyrem perfectum præbe,* dit saint Ephrem. Les premiers fidèles ont souffert un martyre de grand éclat; mais qui vous empêche de l'endurer en secret et avec un très-grand mérite? Vous le pouvez, et comment? si vous acceptez avec une respectueuse soumission aux ordres de Dieu tous les maux qui nous assiègent de toutes parts.

En effet, il y a deux choses à considérer dans le martyre : la peine et la cause de cette peine. Pour la peine, j'oserai bien dire qu'à cet égard non-seulement nous égalons, mais que souvent même nous surpassons ces illustres confesseurs de Jésus-Christ, qui ont glorifié Dieu par le sacrifice

de leur sang : *Vehementiores sunt martiri dolores, at isti diuturniores; itaque pari fine desinunt. Sæpenumero vehementiores etiam sunt isti.* Ce sont les paroles de saint Chrysostome. (Homil. 3, in *Epist. ad Thessalonic.*) Il dit deux choses : Premièrement, que les peines des martyrs sont bien plus violentes que les nôtres, mais aussi qu'elles ne sont pas d'une si longue durée; d'où il infère que les nôtres peuvent égaler les leurs en mérite. Et la raison en est belle et très-solide. Pour la bien entendre, je dis que la fermeté du cœur est vaincue bien souvent par un moyen qui a grand rapport avec celui dont on se sert pour ramollir la dureté du diamant, duquel nous avons parlé autre part en un sujet bien différent. Le diamant jeté dans un grand brasier résiste à la violence des flammes; mais s'il est attaqué par une chaleur douce et lente, cette petite chaleur est victorieuse de la dureté de cette pierre précieuse. De même, lorsque le cœur est attaqué par les tourments effroyables du martyre, mais d'une courte durée, il se fortifie d'une constante résolution de combattre et de résister. Il envisage la couronne toute prête, il voit le ciel ouvert en peu d'heures : l'espérance si prochaine et assurée de s'envoler dans le sein de Dieu qui lui tend les bras, et d'entrer après quelques moments de peine dans le repos éternel : cette espérance, dis-je, l'anime et lui fait recueillir toutes ses forces pour immoler son sang et sa vie. Mais quand les peines sont longues, ce beau feu se ralentit avec le temps, l'ennui de tant de misères gagne imperceptiblement le cœur qui se flétrit et s'abat, s'il n'est soutenu d'une généreuse constance. La récompense, qui paraît si éloignée, ne le touche point si vivement, étant assez naturel de s'émouvoir plus fortement pour un petit bien présent que pour un plus grand qui ne se montre que de loin. Ce que l'on dit si souvent de l'eau versée goutte à goutte est plus vrai de la douleur, lorsqu'elle est comme distillée peu à peu; elle est plus souvent victorieuse de nos âmes que quand elle les inonde à torrents, mais pendant un petit espace de temps.

C'était bien aussi par cette raison que les tyrans espéraient de vaincre plus facilement la constance des chrétiens, en les exposant aux piqûres des mouches qu'aux épées des bourreaux. La judicieuse réflexion d'un des plus grands princes du monde (CÆSAR, lib. VII *De bello Gallico*) confirme bien cette vérité : *Qui se ultro morti offerant facilius reperiuntur; quam qui dolorem patienter ferant.* Il parlait des soldats de ses armées, et disait qu'il y avait moins de peine à en trouver qui se jetassent à travers les lances et les épées des ennemis et dans un danger certain de la mort, que de ceux qui souffrirent patiemment les longues fatigues de la guerre. Il est plus facile de mourir une fois que de languir si longtemps. Il est donc vrai qu'il n'est pas moins difficile, ni moins méritoire par conséquent, de souffrir

nos peines plus légères, mais plus longues, que les peines des martyrs plus violentes, mais plus courtes.

J'avoue qu'il y aurait de la témérité de soutenir qu'aucune de nos plus excellentes actions prise à part égale, ou du moins surpasse la charité du martyr, qui tout à la fois sacrifie ses biens, son sang et sa vie parmi des supplices horribles. Selon l'oracle du Sauveur, il n'est point de preuve plus forte d'un parfait amour. Mais on ne saurait aussi nier que le prix de mille belles actions que l'on fait pendant le cours de la vie, en endurant tous les maux qui nous attaquent; que le prix, dis-je, de toutes ces excellentes actions mises ensemble, n'égale le mérite d'un martyr, comme plusieurs pièces de monnaie d'un métal plus bas égalent facilement une pièce d'or. De sorte que nous pouvons dire que le martyr est comme l'encens, qui tout d'un coup est brûlé devant le sanctuaire, et que l'homme patient ressemble au flambeau qui se consume peu à peu et qui ne fait pas moins d'honneur à l'autel du Dieu vivant. Le premier est comme l'agneau de l'holocauste, qui en moins de rien était dévoré par les flammes; et l'autre est semblable à l'agneau du sacrifice de propitiation. Cet agneau, étant arrosé de vin et couvert de farine, fumait tout le jour sur l'autel dans un feu lent; et l'un et l'autre étaient immolés en une égale odeur de suavité.

Il est vrai que les martyrs ont cela de bien glorieux qu'ils souffrent en haine de la foi; et ce n'est pas ma pensée que la patience par cette raison en rigueur soit un martyre, mais je dis qu'elle en approche beaucoup par la cause des maux que nous endurons et qu'elle le surpasse souvent par le mérite de ses souffrances. C'est la haine que les tyrans portaient à la foi et à Jésus-Christ, qui a fait souffrir les premiers chrétiens; et c'est la haine que les démons portent à Dieu, qui fait endurer les chrétiens de ces derniers temps.

Il ne faut pas se persuader, dit saint Chrysostome, que la persécution ait cessé aux siècles où nous vivons : *Non persequuntur homines, at persequuntur damones : non vexat tyrannus, et vexat diabolus tyrannorum omnium sævissimus*. Nous ne sommes plus persécutés par les empereurs, mais nous le sommes par les démons : Dieu a exterminé les tyrans qui affligeaient son Eglise, mais le prince des ténèbres, le plus cruel des tyrans, reste encore aussi puissant et aussi envenimé que jamais. Si vous demandez ce qui l'anime si fort contre nous, saint Basile vous dira que c'est la haine enragée dont il est piqué contre Dieu ; et ne la pouvant décharger sur lui, il la tourne contre l'homme qui est l'image de Dieu. Il est peu de maux qui ne soient causés par cet ennemi commun du genre humain. *Invidia autem diaboli mors intravit in orbem terrarum*. (Sap. II.) C'est par l'envie du démon que la mort règne dans le monde. Tous les maux qui sont des suites de notre exil du

séjour de l'innocence, les maladies, la pauvreté et toutes les misères généralement qui ont inondé la terre, viennent de ce même principe. Cet esprit malin, si son pouvoir secondait sa rage, nous anéantirait tous et bouleverserait le monde pour faire déplaisir à son Auteur. C'est par un esprit de vengeance que ces anges révoltés roulent continuellement autour de la terre en un si grand nombre selon saint Jérôme, que s'ils prenaient des formes sensibles, ils obscurciraient la lumière du soleil. Ils ont toutes leurs pensées et tous leurs soins appliqués à nous faire tous les maux possibles, se faisant un singulier plaisir de faire en cela quelque déplaisir à Dieu.

Et remarquez, s'il vous plaît, qu'ils font servir les hommes mêmes comme le principal instrument de leur vengeance contre les hommes. *Pars maxima malorum homo homini est*, dit un excellent esprit. (PETRARCHA, *De remed.*) La plupart des maux que les hommes souffrent viennent des hommes, mais des hommes inspirés par le démon. Vous êtes persécutés en votre honneur par la malignité de quelque mauvaise langue : cette langue a été l'organe dont s'est servi le démon pour faire une plaie à votre honneur. Vous avez été dépouillé d'une partie de vos biens par l'avidité d'un avare : c'est par l'instinct du démon que l'on vous a fait souffrir cette perte.

Mais, ce qui est bien plus digne de réflexion, c'est que nous ne souffrons pas seulement comme hommes, c'est à dire comme les plus nobles créatures de Dieu ; c'est encore comme chrétiens. Car les chrétiens étant de tous les hommes du monde ceux que Dieu chérit davantage, ils sont l'objet de la haine la plus enragée du démon. C'est peut-être par cette raison comme le rapporte saint Augustin, que les infidèles de son temps disaient que depuis que la loi de Jésus-Christ avait été annoncée au monde, on y voyait plus de misères, qu'aux siècles précédents : ce qui arrivait, à leur sens, par la haine de leurs dieux. S'ils disaient la vérité à l'égard de ce grand nombre de maux, ils disaient mieux qu'ils ne pensaient ; car ces dieux étant des démons, ils faisaient jouer plus de machines, pour attirer plus de maux sur les chrétiens leurs plus grands ennemis. Puis donc que nous endurons autant et souvent plus que les martyrs et que l'on nous fait souffrir en haine de Dieu, ne pouvons-nous pas accepter, par le secours de la patience, et toutes les misères de cette vie, et la mort même, avec l'esprit des martyrs ? et avec le mérite des martyrs, qui assurément nous le pouvons selon saint Eucher, sans qu'il soit nécessaire de répandre notre sang. *Non test dare Deus sine cruore martyrium*.

Venons donc à ce qui est le plus essentiel en cette matière. Représentez-vous un fidèle des premiers temps de l'Eglise, condamné comme chrétien, sans espérance de se délivrer en encensant les idoles comme il est arrivé quelquefois. S'il fût allé à la mort, non pas en l'acceptant avec joie pour une cau-

se si glorieuse, non pas avec cet air si généreux qui causait de l'admiration aux païens, mais avec un visage sombre et défait comme les scélérats que l'on mêlait souvent parmi les martyrs; mais en détestant avec fureur, et la mort, et les auteurs de son supplice, pourrait-on rien imaginer de plus misérable? Il aurait eu part à la peine des martyrs et non pas à leur couronne. C'est ce qui n'est jamais arrivé en ces beaux siècles, et ce qui arrive tous les jours en nos misérables temps : *Laborem et dolorem multi sustinent, quem tamen Deus non considerat.* (BERNARD, *serm. de pœnitentia.*) Il y en a, et le nombre en est infini, de ceux qui endurent de très-grandes peines, dont ils pourraient se faire un grand mérite devant Dieu; mais Dieu ne leur en tient point de compte, parce qu'il ne les reçoit pas avec l'esprit qu'il faudrait. Pierre de Blois dit bien davantage : *In quibus gloriam martyrii mererentur, si hæc pro Christi nomine sustinerent : nunc autem sunt martyres sæculi. Per multas si quidem tribulationes iusti intrant in regnum cælorum, hi autem per multas tribulationes merentur infernum.* S'ils prenaient agréablement de la main de Dieu les maux qu'il faut inévitablement qu'ils endurent, ils égaleraient en mérites les martyrs de Jésus-Christ, au lieu qu'ils ne sont que des martyrs infortunés du monde, de qui ils sont méprisés et impitoyablement persécutés. Les justes passent par plusieurs tribulations au repos éternel; et eux, après des tribulations bien plus grandes, sont précipités dans l'abîme.

Entrons bien avant dans ces pensées si solides et si salutaires, fortifions-nous dans nos misères d'une constance digne d'un chrétien et digne de Dieu. Quoi que nous souffrions, nous ne souffrons rien, si nous mesurons nos peines avec la gloire qui en sera la couronne. Quand il faudrait aller brouter l'herbe des campagnes et vivre dans les cavernes des rochers, comme ceux dont parle saint Paul; quand nous devrions être le reste de notre vie, ou cloués sur une croix, ou rompus tout vifs sur une roue, ou consumés lentement dans les flammes, ou déchirés cruellement en tous les membres de notre corps, il ne faut que lever les yeux au ciel, pour voir que cela est peu ou rien du tout au prix des joies que nous attendons dans l'éternité glorieuse. Il ne s'y faut pas abuser, dit Tertullien (*Lib. de patientia.*), il faut que la patience nous sauve : sans elle, il n'y a point de salut, parce que sans elle, il n'y a point de vertu. *Ita proposita Dei rebus est, ut nullum præceptum obire, nullum opus Domino placitum perpetrare alienus a patientia possit.* La patience est mêlée dans l'exercice de toutes les autres vertus, en sorte que, sans son secours, nous ne saurions rendre à Dieu aucun service considérable : *Patientia est radix et custos omnium virtutum.* (D. THOM., 2-2, q. 176, a. 3.) La patience est la racine d'où germent toutes les autres vertus; elle les conserve toutes. Saint Paul l'explique avec plus de force : *Omnes autem*

disciplina in præsentem quidem videtur esse, non gaudii, sed mœroris. (Hebr., XII.) La maxime fondamentale de l'Evangile, laquelle doit régner sur toute la vie présente, est qu'il faut souffrir en ce monde, la joie étant réservée pour l'autre. Laissons se réjouir les insensés enfants du siècle, et nous, embrassons la croix : il n'est rien de plus précieux. Nous ne saurions prendre un meilleur parti que de souffrir un peu de temps pour nous réjouir à jamais. C'est là le conseil de la plus haute sagesse. Nous sommes au temps de la patience, viendra un jour celui de la jouissance.

EXEMPLE DU CINQUIÈME DISCOURS.

Saint Eustache

Nicéphore a eu raison de dire que Dieu, dans la loi de grâce, a renouvelé en saint Eustache les grands exemples de patience que la loi de nature a vus dans la personne de Job. Effectivement on voit, dans la vie de ce héros de l'Eglise, une alternative si surprenante de prospérité et d'adversité, que si l'on avait voulu imaginer par plaisir, ou pour le divertissement des théâtres, les plus étranges renversements de la fortune, à peine aurait-on, ou pu, ou osé feindre des accidents plus mémorables que ceux que la Providence divine a fait naître pour exercer la vertu de ce glorieux martyr. Placide, c'était le nom de notre saint avant son baptême, était déjà dans la splendeur partout l'empire romain, lorsque Vespasien monta sur le trône; et il rendit à cet empereur, aussi bien qu'à Tite, encore jeune César, des services fort importants, surtout dans la guerre contre les Juifs. En ce temps-là il avait Trajan pour compagnon de ses exploits et aussi pour ami intime, à qui il n'était point inférieur ni en charges militaires, ni en la gloire des armes; si bien qu'il lui aurait peut-être pu disputer à l'avenir la dignité d'empereur. Car, outre qu'il était un des plus grands hommes de guerre de son siècle et des mieux instruits en la science des armes, il avait naturellement l'âme grande, de grands principes d'honneur et de probité, un cœur droit et obligeant, non point par les règles d'une politique raffinée, mais par le penchant d'un génie noble et généreux : ce qui lui attirait l'amour et l'estime de tout le monde. Mais Dieu avait d'autres vues sur lui et l'avait destiné à une plus grande gloire.

La chasse était l'exercice dont il faisait son plus grand plaisir lorsqu'il était de retour de ses glorieuses campagnes. Dieu donc, qui sait bien tourner toutes choses à ses fins, fit servir cette belle inclination pour prendre Placide et l'amener à son parti. Un jour, comme les chiens couraient un cerf, il fut bien surpris de voir ce cerf s'approcher de lui comme un animal domestique et familier; mais il le fut bien davantage lorsqu'il aperçut, au milieu de la ramure du cerf, un crucifix environné d'une

admirable splendeur, et que ce crucifix lui dit : « Placide, pourquoi me persécutes-tu ? Je suis Jésus-Christ, qui suis mort pour ta rédemption. » Placide demeura longtemps à genoux, tout interdit et hors de soi. « Seigneur, dit-il, ayez la bonté de m'ordonner ce qu'il vous plaira et j'obéirai fidèlement à vos ordres. » — « Allez, répart le Sauveur, allez trouver le grand prêtre des chrétiens, recevez le baptême de ses mains, et vous, et votre femme, et vos enfants. Après cela, vous retournerez en ce lieu, où je vous déclarerai plus amplement mes volontés. » Placide obéit ; il fut baptisé et reçut le nom d'Eustache. Sa femme suivit son exemple, et quitta son nom de Trajana, qui montre qu'elle était la sœur ou la parente de Trajan, pour prendre celui de Théopiste. Les deux enfants, encore jeunes, furent aussi régénérés par les eaux sacrées ; l'aîné reçut le nom d'Agapit et le cadet celui de Théopiste. Toutes ces choses heureusement accomplies, Eustache ne manqua pas de se porter au plus tôt au lieu assigné, et le Fils de Dieu, qui était une fois descendu du ciel pour le vaisseau d'élection, qui devait souffrir de si grandes choses pour Dieu, descendit deux fois en faveur d'Eustache, pour lui annoncer l'excès des maux qui lui étaient préparés et pour l'animer à une constance généreuse.

La prédiction fut faite et vérifiée tout en un temps. Le démon eut main-levée sur Eustache aussi généralement qu'il l'avait eue sur Job ; mais il fit jouer contre le premier des machines bien plus dangereuses. En ce temps-là les esclaves, dont le nombre montait quelquefois à plusieurs centaines, faisaient également la splendeur et les richesses des grandes maisons. Ce fut par là que le démon commença l'attaque. Mais, au lieu de faire périr ces esclaves, comme ceux de Job tout en un coup, ce qui aurait été plus doux, il fit naître dans la famille un mal pestilentiel qui était si contagieux, que le beau palais d'Eustache fut converti en un hôpital infect. Dans tous les appartements de cette grande maison, on ne voyait que des morts, ou des moribonds, ou des malades languissants, qui étaient étendus sur les lits, ou sur les carreaux et qui gémissaient d'une manière à fendre le cœur. Le jardin, qui avait été les délices de la ville, était changé en un cimetière affreux, dont chaque compartiment était un sépulchre, ou couvert, et qui renfermait plusieurs corps pestiférés, ou ouvert, où l'on en portait plusieurs autres aux yeux d'Eustache. Enfin ce palais, autrefois si magnifique, si riant, si fréquenté, était devenu une triste solitude où l'on ne voyait plus que l'image de la mort. Un si grand seigneur ne manquait pas de belles maisons de campagne pour s'y retirer ; mais, par une étrange disposition de la Providence, il recevait nouvelles de toutes parts que la peste y ravageait tout, et hommes et animaux, que tout fondait, que tout allait en ruine. Eh quoi ! un homme de cette qualité n'avait-il pas quelque ami qui lui offrît un

asile à la campagne ? Sans doute, au temps de la prospérité, plusieurs se fussent fait un grand honneur de lui rendre ce service ; mais dans son adversité, personne ne le connaissait plus : on le regardait comme un homme frappé d'une secrète malédiction. On avait même publié dans Rome une défense rigoureuse, que nul n'eût aucune communication dans ce palais, de peur qu'une si fatale contagion ne se répandît par la ville. O Dieu ! que vos conseils sont adorables ! Quelle différence entre Placide et Eustache, entre Placide idolâtre et Eustache chrétien ; entre Placide, autrefois si grand et si glorieux, et Eustache, maintenant si misérable et entièrement abîmé ? Quelle fermeté de foi et de cœur fallait-il avoir pour se soutenir parmi de si rudes coups ?

Cela n'était encore rien, ce n'étaient là que les préludes des grands malheurs où la vertu d'Eustache devait être raffinée. Que fit-il dans ces tristes conjonctures ? Il recueillit ce qu'il put du débris de sa fortune, prit des bijoux très-précieux et partit de Rome dans l'obscurité de la nuit pour se retirer si loin, que jamais on ne le vît plus en son pays. Dieu lui avait laissé sa femme et deux enfants. Mais ce ne fut pas pour sa consolation ; on verra, tout au contraire, que ce fut pour déchirer son cœur par la plus cruelle douleur que jamais ni mari ni père puisse souffrir. Il s'embarqua sur un vaisseau, qu'il trouva prêt à mettre à la voile pour l'Égypte. Pendant la navigation, le capitaine du vaisseau, un insigne scélérat, prit tant d'amour pour Théopiste, qui était très-belle, qu'il se mit en tête de l'avoir, à quelque prix que ce pût être. Et donc au débarquement, Eustache ayant offert le naulage à ce capitaine : « Il n'en faut point, dit le traître ; gardez votre argent et laissez-moi ce que vous ne sauriez garder dans ce pays ; car vous connaissez mal les Egyptiens, si vous pensez qu'ils vous laissent longtemps Théopiste. Je ne vous demande donc en paiement que ce qu'il vous faudra perdre sans utilité et peut-être avec danger de votre vie. » Il serait difficile de dire qui fut le plus touché de ce discours, ou Eustache, ou Théopiste. Théopiste, cependant, fut la première à éclater, et, parmi une infinité de larmes, elle perça l'air avec des cris si pénétrants, qu'il eussent fendu le cœur de tout autre que de ce barbare. Mais l'amour, un amour forcené, n'y avait plus laissé de place ni à la pitié ni à la raison. Eustache, de son côté, ne laissa rien ni à dire ni à faire, sans que le traître fût touché de ses menaces, ni des grands présents qu'on lui offrait. Théopiste, voyant que tout était désespéré, se lève toute ardente d'une généreuse colère : « Quoi donc ! inhumain, dit-elle, que penses-tu avoir de moi ? Ou je mourrai, ou tu périras par mes mains. Quand je n'aurais point d'autres armes que celles-là, la colère et une juste indignation les animeront assez, ou pour te défigurer, ou pour l'arracher les yeux, ou pour t'étrangler. Grand Dieu du ciel, vous serez de mon côté et vous ne

permettez jamais que ce monstre me fasse l'outrage qu'il médite dans la fureur de sa passion. Perfide, je te connais, mais tu ne me connais pas ; je suis Romaine, et, puisqu'il te le faut dire, malgré que j'en aie, je suis une dame du premier rang. Voyant ici plusieurs témoins qui détestent la trahison dans leur cœur, il ne me sera pas difficile d'intéresser par mes plaintes les principaux de l'empire, et le gouverneur d'Egypte, et l'empereur même, à prendre vengeance de ton attentat et te rendre misérable. Mon cœur est à mon mari, et mon corps ne sera jamais qu'à lui. » Ensuite s'étant jetée au cou d'Eustache : « Tue-nous, poursuivit-elle, plutôt que de nous séparer. » L'un et l'autre auraient compté pour une faveur singulière s'il l'eût voulu faire. Mais le tyran les fit arracher l'un d'avec l'autre avec la dernière violence, et fit jeter Eustache hors du vaisseau. Eustache faisait une perte bien sensible ; mais la pauvre Théopiste en faisait une plus grande, perdant son mari et ses aimables enfants tout à la fois. Elle leur dit adieu en les baisant, en les embrassant ; et Dieu sait avec combien de larmes et de sanglots. Lorsqu'elle vit tous ces chers objets de son amour sur le rivage, elle eut le mouvement de se jeter dans la mer pour les aller joindre, et son courage secondait bien son amour. Il est croyable qu'elle fit tous ses efforts pour cela, mais fort inutilement, car elle était trop bien gardée. Dans cette séparation si accablante, ils ne pouvaient se séparer ni de la langue, ni des yeux, jusqu'à ce que l'on tirât Théopiste dans l'intérieur du vaisseau. Peut-être même qu'on fit retirer Eustache à coups de traits. Il s'en va donc le cœur serré d'une douleur que l'on peut mieux imaginer qu'exprimer.

Ses deux enfants étaient des objets encore bien doux. Cependant ces deux objets lui vont encore coûter bien de la douleur. Il rencontra un ruisseau qui était guéable, mais trop rapide et trop profond pour ses enfants. Il en porta un sur l'autre rivage ; et retournant pour prendre l'autre, comme il était au milieu de l'eau, il le voit qui était entraîné par un lion. Quel épouvantable coup dans le cœur d'Eustache, où la plaie de la perte de sa chère Théopiste saignait encore ! Que peut-on concevoir de plus affligeant ? Ce n'est pas tout, Eustache courant pour implorer le secours du voisinage, voici, par un accident qui n'aura jamais d'exemple, voici venir de l'autre côté du ruisseau un loup affamé qui entraîne l'autre enfant, qui, par ses cris pitoyables, rappelait son père. Que fera ce pauvre père ? A quoi se déterminer avec un cœur si partagé et si déchiré ? Ira-t-il au secours de l'un ? et pourquoi abandonner l'autre ? L'amour le tire également des deux côtés, et, par ces mouvements opposés, le rend immobile. Pour vouloir trop faire, il ne fait rien ; il abandonne ses deux pauvres petits enfants à la mort par la passion qu'il a de leur sauver à tous deux la vie. Son cœur est comme le fer, qui, étant tiré également de deux côtés

par deux aimants d'égale vertu, ne se porte ni à l'un ni à l'autre. Dans ces agitations, dans ce flux et ce reflux de son esprit et de son cœur, il prend le meilleur parti, il va au secours de celui qui était entre les dents du loup, parce que c'était celui qu'il pouvait, le mieux secourir. Mais c'était trop tard, l'enfant ne paraissait plus, et le père, dans le trouble où il était, n'avait pas vu de quel côté avait tiré ce loup furieux. La douleur flétrit le cœur et quelquefois jusqu'à la défaillance, et abat tellement les forces, qu'on a souvent bien de la peine à se soutenir. Ce ne fut donc pas sans un secours particulier qu'Eustache, noyé dans un abîme de douleur, ne le fut pas aussi dans les eaux et ne fut pas entraîné par le courant du ruisseau. Il s'en tira comme il put, et non pas peut-être sans chanceler plusieurs fois, ni sans danger.

Il y a de l'apparence qu'il se retira en quelque lieu écarté, pour y laisser exhaler plus librement sa douleur : « Vous me l'aviez bien dit, ô mon Dieu ! et je vois bien la vérité de vos paroles, que vous me prépariez de quoi exercer bien fortement ma patience. Vous êtes l'arbitre souverain du monde, j'adore les conseils divins de votre sagesse avec une soumission entière. » Ces sentiments si chrétiens n'empêchent pas que mille tristes images ne lui repassent dans l'esprit. Il se représente le lion terrible qui tient son enfant sous les pieds, qui enfonce les ongles dans son corps, qui lui ouvre, qui lui déchire les entrailles, qui a la gueule dégoûtante du sang de cet innocent. Il lui semble le voir expirer sous les griffes, ou entre les dents de cet animal affreux. Ses tristes idées le rappellent après à son autre enfant, et lui font entendre ses cris pitoyables, et voir le loup acharné qui lui mange les bras, les jambes et les autres membres de son corps. « Hélas ! innocente victime, serais-tu encore en vie ? Peut-être le pauvre enfant respire encore, quoiqu'il soit mangé en partie. Que ce me serait une chose bien douce de le baiser, de l'embrasser et de recueillir ses derniers soupirs ! Encore la mort de ceux-là ne me paraît pas si misérable, puisque leur vie devait être mêlée de tant de maux. Mais toi, » disait-il avec de profonds gémissements, « toi, ma chère Théopiste, qu'es-tu devenue ? Ah ! que tu serais bien plus heureuse d'avoir été ravie par un lion, que par ce traître qui a attenté sur ta pudeur ! Tu aimerais mieux être entre les griffes d'une bête carnassière qu'entre les bras de ce monstre. Que tu as de regret d'être sans moi et que j'en ai de t'avoir perdue ! Mais si tu étais avec moi, tu serais peut-être plus affligée de la mort de nos pauvres petits enfants. Du moins nous mêlerions nos larmes, elles en seraient plus douces ; et seul je soutiens tout le poids de la douleur. »

Voilà donc Eustache sans enfants, sans femme, sans maison, sans biens ; il a tout perdu. Mais non pas tout ; car il est croyable qu'il avait encore des bijoux très-

précieux. Il est bien croyable aussi qu'ils lui furent tous enlevés, et que Dieu le voulut dépouiller de tout, afin de le posséder tout. Ce qui en est une grande conviction, c'est qu'il fut réduit à la dure nécessité de se faire valet d'un paysan. Que l'on considère ce changement, l'un des plus étranges qui puisse tomber dans l'imagination. Celui qui, dans la capitale du monde, allait dans un superbe carrosse et avec un équipage brillant et pompeux, conduisait maintenant une charrue par les campagnes. Au lieu d'une table délicate et abondante, il est nourri d'un pain que ses chiens auraient refusé. Cent fois il est traité indignement par un maître aussi rustique de mœurs que de condition, lui, à qui l'empereur même n'aurait pas voulu dire une parole désobligeante. L'or, la soie, la pourpre dont il était habillé, sont changés en une bure grossière. Les seigneurs romains, les grandes dames, se faisaient bien de l'honneur de sa conversation; et le voilà le rebut, et peut-être comme étranger, le jouet d'une insolente canaille de villageois. Il est logé dans le plus chétif coin d'une chaumine, lui qui habitait dans un des plus superbes palais du monde. Et combien demeura-t-il dans cet état? Dix-sept ans. Ne dira-t-on pas ici que Dieu est un rude maître, et qu'il en coûte bien de le servir? On le dira et on le croira, si l'on ne regarde que le changement superficiel de la fortune d'Eustache. Mais qu'on fasse réflexion à un autre changement, qu'on entre dans l'intérieur, que l'on compare la situation du cœur de Placide dans sa plus brillante prospérité, avec celle d'Eustache dans le naufrage de la fortune; et l'on n'aura pas de peine à dire que Dieu est un bon maître, et que rien au monde n'est si doux que de le servir. Oui, sans nul doute, Eustache pouvait dire dans sa misère ce que Job disait dans le renversement de ses affaires : *Mirabiliter me crucias*, ô mon Dieu, vous me faites endurer des peines dignes d'admiration. En effet, son cœur, qui autrefois parmi les agitations de la plus grande cour du monde souffrait mille inquiétudes, et ne se repaissait que de vent, que de choses vaines, que de biens, qui le plus souvent ne sont tels qu'en imagination; son cœur, dis-je, après ce grand revers de fortune, reposait doucement dans le sein de Dieu, où il goûtait tant de délices, qu'il est bien sûr qu'il n'aurait pas changé sa condition avec celle de l'empereur.

Mais voici un autre changement inouï, qui était autant contre la volonté du saint que contre ses espérances. Dieu lui avait tout ôté, et Dieu lui rendit tout. Après l'avoir abîmé dans la plus profonde misère, il l'éleva au plus haut comble des grandeurs mondaines. Nous savons que quelques-uns, après avoir été longtemps dans les ténèbres d'un cachot, étant tirés subitement à la lumière, ont été si éblouis de l'éclat du jour, qu'ils en ont perdu la vue. Mais l'éclat de la fortune éblouit bien plus les esprits, et ses révolutions altèrent bien autrement les mœurs.

Par cette raison, si Eustache n'eût été si solidement affermi en Dieu, je crois qu'il y eût eu plus à craindre que sa vertu ne reçût quelque atteinte dangereuse, lorsque de si misérable il devint si heureux, que lorsque de si heureux il était devenu si misérable. En effet, c'est une maxime générale de tous les sages, qu'il est bien plus difficile de se modérer au milieu de la prospérité, que de se soutenir dans l'adversité. Mais Eustache ne reçut pas d'un visage différent ces faces différentes de la fortune; il ne se démentit jamais de lui-même.

Il faut savoir qu'en ce temps-là il s'éleva une furieuse tempête du côté de l'Orient contre l'empire romain. Trajan donc destina à cette expédition l'homme le plus intelligent en l'art militaire qui fût dans l'empire; et Eustache tenait le premier rang dans l'estime de ce grand prince. Comme il savait qu'un revers de fortune l'avait éloigné de la cour, il donna ordre qu'on le cherchât, se figurant qu'il ne serait pas trop difficile de le déterrer, et que, dès qu'il aurait le vent de l'honneur qu'on lui préparait, il ne manquerait pas de se montrer. On fut néanmoins assez de temps à en avoir de nouvelles. Mais enfin le hasard voulut, ou plutôt la Providence divine qui avait ses fins, que deux officiers romains le rencontrassent dans un petit coin du monde où il croyait avoir un abri fort sûr. Eustache eut bien de la peine à sortir de son état pour se rejeter dans les affaires. Toutefois, instruit sans doute par une lumière divine qu'il était de l'intérêt de Dieu qu'il consentît à cette nouvelle élévation, il alla à Rome, où il arriva en trente jours, et fut reçu par l'empereur, son ancien ami, avec tout l'amour et tout l'honneur imaginables. De là il se rendit à l'armée, où il fit bien voir qu'il n'avait pas oublié son ancien métier. Il agit partout en capitaine consommé en la science des armes. Il joignit les ennemis postés auprès du fleuve Hydaspes, en Asie, les défit et remporta une victoire qui termina glorieusement cette guerre.

Cette action était capable de relever les affaires et la fortune d'Eustache. Néanmoins ce ne fut point là son plus grand bonheur. Ses deux enfants, qui se sentaient trop de cœur pour passer leur vie à la culture de la terre ou à garder des troupeaux, avaient abandonné la charrue et la houlette pour prendre l'épée. Comme leur air ne tenait rien de leur basse et malheureuse éducation et sentait bien la noblesse de leur naissance, on les choisit pour entrer dans la compagnie des gardes du général; et le général, peut-être par un instinct secret de la nature, les distinguait fort des autres, quoi qu'il ne les connût point. Or, après la défaite des ennemis, Eustache mit son armée dans un quartier de rafraîchissement, et ce fut en un lieu fertile et abondant en toutes choses, où Théopiste, dans la condition d'une villageoise, avait soin de faire cultiver un fort beau jardin. Ce fut là où les deux enfants d'Eustache, qui s'étaient liés

d'une amitié fort étroite sans savoir l'autre liaison du sang qui était entre eux ; ce fut, dis-je, dans ce jardin, qu'un jour les deux frères, selon la coutume des soldats, s'entretenaient de leurs aventures. Agapit, qui était l'aîné, se mit à dire que c'était par une grande disgrâce de la fortune qu'il était réduit à l'état de simple soldat, qu'il se souvenait fort bien qu'autrefois son père avait été un des plus grands seigneurs, et sa mère une des principales dames de Rome, qu'il avait eu un petit frère fort beau de visage et fort blond. « Il m'est encore resté dans l'idée, disait-il, que mon père et ma mère partirent de leur maison et tout en un temps de leur pays. La cause, je ne la sais pas ; mais il m'est demeuré dans l'esprit que cette maison était ornée avec la dernière magnificence, et nous n'y entrâmes jamais plus. Nous fîmes un long voyage, où il nous arriva des accidents si étranges que je n'oserais presque dire si ce sont des vérités ou des songes qui me soient entrés en dormant dans l'imagination. Si mon idée pourtant ne me trompe, ma mère fut retenue dans le vaisseau. La cause m'en est inconnue ; ce que je sais seulement, c'est que mon père, en était au désespoir. Mais ce que vous ne croirez pas et de quoi pourtant j'ai une mémoire plus distincte, c'est que mon père m'ayant porté au delà d'un petit ruisseau et retournant pour prendre mon frère sur l'autre rivage, mon frère fut entraîné par je ne sais quelle bête, et je n'ai point su ce que ce pauvre enfant devint. Vous n'aurez pas moins de peine à croire que mon sort ne fut pas meilleur. Car je fus aussi entraîné par un loup, qui me quitta pour se dé mêler plus promptement des gens de village, qui le poursuivaient avec des cris, dont je me souviens si distinctement qu'il me semble les avoir encore dans les oreilles. Je sais, dit-il, en finissant son récit, que ces choses ont l'air d'une fable, et que vous penserez peut-être que je vous en conte. Je n'ajoute pourtant rien à la vérité. Vous en croirez ce qu'il vous plaira. » — « Je le dois bien croire, s'écria Théopiste, que l'impatience tenait de se déclarer, et il ne m'est pas difficile, puisque j'ai été de la partie. Vous ne savez pas ce qu'est devenu votre frère qui a été entraîné par le lion, le voici. Et pour vous mieux convaincre de la vérité, n'êtes vous pas mon frère Agapit ? — Et moi, je suis votre frère Théopiste. — Que ne me laissez-vous un peu parler, et je vous eusse mieux raconté que vous n'avez fait l'aventure du lion que je sais par expérience ? Mon sort a été fort semblable au vôtre : le lion étant poursuivi par des villageois armés, me traîna au delà du ruisseau, où rien que ce que le lion courait fort vite, ne m'empêcha d'être noyé. Mais enfin il lâcha sa proie pour n'être pas suivi plus longtemps, et j'en fus quitte pour un coup de griffe. Les autres malheurs de notre maison, vous les savez mieux que moi, qui étais si jeune en ce temps qu'il ne m'en est demeuré qu'une idée assez confuse. Mais ne regret-

tons plus les maux passés, ils sont bien payés par la joie de cette reconnaissance. » Là-dessus ils s'embrassèrent cent fois avec toute la tendresse imaginable, en versant tous deux une grande abondance de larmes. Ce spectacle si extraordinaire attira beaucoup de personnes et, entre autres, leur mère Théopiste qui ne les connaissait point. L'aventure du loup et du lion, qui lui était inconnue, ne lui donna point de lumière de ce qu'ils étaient. Mais elle observa sur leurs visages certains traits de leur âge puéril qui n'avaient pas été effacés par celui de la jeunesse et qui piquèrent la curiosité de cette mère. Elle s'informa soigneusement du détail de toute l'histoire ; leur âge répondait fort bien à celui auquel elle les avait perdus. Et surtout l'aventure de la mère, qui avait été retenue dans le vaisseau, ne lui permit plus de douter que ce ne fussent là ses véritables enfants. Ne pouvant plus retenir ses larmes, elle retint au moins sa langue, encore que ce ne fût pas sans se faire une extrême violence. De peur donc que les altérations de son âme ne la trahissent et ne la fissent connaître, ce qu'elle ne voulait point encore, elle se retira à l'écart pour donner de l'air à son cœur et un plus libre passage à ses soupirs. « Ce sont bien là mes enfants, disait-elle, mais où est leur père ? Eustache, hélas ! mon aimable Eustache, qu'es-tu devenu ? Vis-tu encore ? En quelle région du monde habites-tu ? Ah ! si je le pouvais savoir, il n'est point de mer, point de climat si éloigné, si barbare, que je ne traversasse avec plaisir pour te voir. Quelle joie, mon Dieu, si, après avoir trouvé nos enfants, je te les pouvais mener et te faire voir en vie ceux que tu regrettes comme morts ? Avec quels transports nous jetterions-nous tous trois à ton cou ? mais, misérable Théopiste, de quelles vaines idées te repais-tu ? Il est mort mon Eustache, il sera tombé entre les griffes de quelque lion, de quelque tigre qui ne l'aura pas épargné comme nos enfants l'ont été. Quelque voleur lui aura sans doute ravi la vie pour lui ravir ce qui lui restait de nos biens. Il est peut-être en un état encore pire que la mort, où il se consume de peine pour avoir de quoi traîner le reste de sa misérable vie. J'ai perdu mon mari, mais ai-je retrouvé mes enfants ? Ce sont bien eux, je n'en puis douter ; cependant, peut-être je les ai sans les avoir. Car ne rougiront-ils point de reconnaître une villageoise pour mère ; eux qui disent qu'ils sont d'une si haute naissance ? Si je me déclare, par quelle marque leur prouverai-je la vérité ? Ils auront honte de me voir et me rejetteront avec mépris. Ainsi, Théopiste, après avoir trouvé tes enfants, ils demeureront encore perdus. Que faire ? leur dirai-je ma qualité ? Oui bien, si je me veux faire la risée du monde. »

Le meilleur parti qu'elle pouvait prendre et qu'elle prit en effet, était d'aller à Rome, où ses enfants devaient suivre le général victorieux. Elle prit cette résolution dans la vue que s'étant fait reconnaître à ses pa-

rents, elle le serait ensuite de ses enfants. Mais comment entreprendre un si long voyage ? Elle avait oui parler du génie admirablement obligeant du général, ce qui lui fit naître l'espérance d'en obtenir quelque faveur. Elle s'alla donc se jeter à ses pieds. « Seigneur, dit-elle, voici la plus misérable des Romaines qui, dans son extrême nécessité, a recours au plus obligeant et au meilleur des Romains. Ce que je demande ne vous coûtera rien et me rendra très-heureuse. Ma naissance s'accorde bien peu avec la bassesse de l'état où vous me voyez ; mais il ne sert de rien de dire qui je suis, car on ne le croirait pas. J'espère que vous apprendrez à Rome quelle est la personne que vous aurez obligée, et que vous ne serez pas fâché de l'avoir fait. Ce que je vous puis dire, c'est que je suis venue en ce pays par une aventure la plus surprenante qui sera jamais. La faveur donc que je vous demande, seigneur, est que vous m'accordiez une place dans le vaisseau qui vous doit reporter à Rome. » Elle obtint ce qu'elle voulait et avec tout l'avantage qu'elle pouvait souhaiter. — « Mais, dit Eustache, vous ayant accordé ce que vous désirez de moi, il me serait pénible de ne pas traiter une personne de qualité selon son mérite, et cela m'attirerait des reproches. Peut-on donc savoir qui vous êtes ? Je suis capable d'un secret et peut-être encore de vous rendre quelque service. — Seigneur, repart Théopiste, il y a si longtemps que ni mon mari, ni moi, n'avons été à Rome, que sans doute on n'y parle plus de nous. Mais autrefois n'avez-vous point connu Placide ? — Fort bien, dit Eustache, et même je l'aimais beaucoup. — Et du renversement général de ses affaires, vous en reste-t-il quelque idée ? reprit Théopiste. — Il n'y a pas trop longtemps, dit Eustache, que l'empereur même m'a parlé de ce malheur. — Vous n'en savez que la moindre partie, répartit Théopiste, le pauvre Placide se mit en mer pour chercher un refuge en Afrique ; mais au débarquement, le capitaine du vaisseau, un homme barbare, non pas un homme mais un monstre aussi perfide que lascif, retint sa femme avec la dernière violence. » Les larmes de Théopiste, comme c'est la coutume des femmes, interrompirent ce récit ; elle ne pouvait plus s'exprimer que par ses soupirs. Eustache, qui la reconnaissait déjà bien, eut de la peine aussi à parler ; s'étant un peu raffermi : « Cela est bien pitoyable, dit-il, mais apprenez-moi la suite de tant de malheurs. Ma connaissance, répondit-elle, ne va pas plus loin : selon ma conjecture il est mort de douleur ou de misère, cet homme, le plus aimable qui sera jamais sous le ciel. Il faut maintenant que je vous dise ce que vous désirez principalement savoir. Vous avez connu Placide, mais Trajana, femme de Placide, ne l'avez-vous point aussi connue ? — Vraiment, répondit Eustache, il faudrait n'avoir connu aucune dame romaine, pour n'avoir pas connu une dame si distinguée par sa qualité. — Vous l'avez connue, dit

Théopiste, mais vous ne la connaissez plus : cette grande dame n'est plus qu'une pauvre villageoise, c'est elle qui vous parle, et qui a souffert des maux qui passent l'imagination. Cependant, parmi tant de maux, j'ai conservé le plus grand de tous les biens, non pas moi, mais le grand Dieu que j'adore, qui a défendu ma pureté par un miracle. — De quel Dieu me parlez-vous, insiste Eustache, qui était bien aise de savoir si elle avait été ferme dans la foi qu'elle avait nouvellement embrassée au temps de leur triste séparation. — Ah ! seigneur, dit-elle avec quelque altération, quelle demande me faites-vous ? Que cette question inopinée m'embarrasse ! Selon notre loi, si je me tais, je suis criminelle devant Dieu, et si je parle, je suis criminelle devant vous. Puisqu'il faut dire la vérité, pardonnez-moi, si je dis que vous autres Romains, la plupart êtes des aveugles, qui n'adorez que des fantômes de divinités. Pour moi, je n'adore que le Dieu que mon mari m'a fait connaître : vous m'entendez, je suis chrétienne. Je sais ce que cette parole me coûtera ; elle me va perdre dans votre esprit ; au lieu de me recevoir dans votre vaisseau, vous m'allez sans doute faire précipiter dans l'eau, ou peut-être dans le feu. Je suis prête à tout. — Non, dit Eustache, je ne suis pas aussi ennemi de Jésus-Christ que vous pensez. Trajana, je suis Placide, Théopiste, je suis Eustache. »

Qu'on repasse toutes les choses les plus surprenantes qui sont jamais arrivées, on ne trouvera pas un exemple d'une pareille surprise. Aussi elle ôta et la parole et presque l'esprit à Théopiste. Dans son silence, qui fut long, mille pensées se présentèrent à elle. Est-ce raillerie, est-ce songe, est-ce vision ou vérité ? Elle envisage fixement Eustache, et longtemps elle n'ose croire qu'elle voit son mari et ne peut presque plus en douter. « Par quelle étrange révolution serait-il remonté d'un état si misérable à une fortune si éclatante ? Il ne l'a pas recherchée, j'en suis bien sûre, car je suis témoin du mépris qu'il faisait du faux brillant des grandeurs mondaines. Le monde orgueilleux qui méprise ceux-là mêmes qui l'adorent, comment serait-il venu chercher si loin une personne qui le méprise ? Mais quoi, faudra-t-il démentir mes yeux ? Ne sont-ce pas là tous les traits de son visage, son air, le son de sa voix, sa taille, ses yeux, ses manières ? Rien n'y manque, tout y est ; ou c'est Eustache, ou je ne suis pas Théopiste. » Elle se jette à ses pieds : « Seigneur, dit-elle, vous êtes trop grand, et Théopiste est trop misérable pour être encore digne de vous. Elle possédait autrefois si agréablement votre cœur ; mais maintenant si défigurée, si détruite, si basse, y a-t-elle encore quelque place ? Si elle n'a plus la même beauté, les mêmes richesses, elle a bien la même pudeur et la même fidélité. Oui, ou je veux que Dieu me refuse sa miséricorde. Et vous ne devez pas faire trop de difficulté de le croire, puisque vous avez appris cent exemples de la justice que Dieu a exercée sur

les païens qui ont entrepris sur la pudeur des chrétiennes. C'est le sort qu'a eu le ravisseur de Théopiste ; avant que de la toucher, il a été puni de mort. Je vous jure, par le Dieu du ciel, que vous m'avez fait connaître, que je ne dis rien qui soit contraire à la vérité. Je n'ai plus rien à vous dire ; et vous, Eustache, qu'avez-vous à me répondre ? » Il ne put rien répartir, mais il se jeta au coup de Théopiste, qu'il arrosa de mille larmes, et ils se témoignèrent réciproquement l'amour qu'on peut imaginer.

Après les premiers transports de joie, Théopiste, faisant mine de ne rien savoir de ses enfants, elle en demanda des nouvelles : « Quoique mon bonheur soit extrême d'avoir trouvé mon mari, il faut, s'il vous plaît, dit-elle, que vous l'acheviez par le récit de la fortune de nos enfants. Où sont-ils ? Ne les avez-vous point laissés auprès de la personne de l'empereur ? — Ah ! madame, repartit Eustache, que me remettez-vous dans l'esprit ? N'en parlons point, de peur que vous n'avez en même temps la plus grande joie du monde de ce que vous avez trouvé, et la plus grande douleur de ce que vous avez perdu. — Vous m'en dites assez, repartit-elle, je vous entends, ils sont morts : ma douleur n'en deviendra pas plus grande, si vous me dites par quel accident ce malheur est arrivé. — Je vous le dirai, répondit Eustache, parce qu'aussi bien il faut que vous le sachiez. Mais vous aurez peine à le croire, puisque l'accident surpasse tout ce que jamais on imaginera de plus tragique. Agapit a été dévoré par un loup, et Théopiste a été déchiré par un lion. » Il lui fit ensuite un long récit de ce qui était arrivé auprès du ruisseau. Quoiqu'Eustache racontât ces choses d'un accent fort passionné, Théopiste les écoutait d'un air qui marquait plutôt de la joie que de la tristesse. Eustache ne le put dissimuler. « Pardonnez-moi, madame, dit-il, je suis surpris autant que je le serai jamais. Je vous ai vu fondre en larmes à la mort de vos domestiques, et vous n'en donnez pas une à celle de vos enfants. Quand vous ne seriez pas leur mère, encore devriez-vous être plus touchée de leur malheur qu'il ne paraît que vous le soyez. — Je ne vous laisserai pas plus longtemps en peine, dit Théopiste ; vous m'avez fait le récit d'un accident bien lugubre, et je m'en vais vous en raconter un bien agréable. Agapit et Théopiste ne sont point morts, au moins s'ils ne le sont depuis deux jours que je les ai vus. Je les ai très-bien reconnus ; mais ils ne me connaissent pas, ni ils ne vous connaissent pas non plus. Je ne veux pas vous dire à quoi vous reconnaîtrez qu'ils sont vos enfants, je veux que vous l'appreniez d'eux-mêmes et qu'ils vous fassent le récit, comme ils l'ont déjà fait à d'autres, de leurs admirables aventures. La chose en sera plus agréable et plus certaine. » Elle les dépeignit si bien, qu'il n'eut pas de peine à les distinguer entre ses gardes.

Sur l'heure le général les manda tous

deux, « Quoi donc, leur dit-il, est-ce que l'affection que je vous ai témoignée mérite que je sois le dernier à qui vous fassiez part de vos aventures ? On m'a dit qu'il y a des incidents agréables et je veux que vous m'en fassiez un détail exact. » L'aîné le fit et raconta fort au long ce que nous avons déjà dit. Eustache et sa femme se regardaient de temps en temps, avec un cœur si attendri qu'ils avaient peine à se retenir. « Mais quoi, dit Eustache et votre père qu'est-il devenu ? Ne l'avez-vous jamais vu depuis ce temps-là. — Non, et nous n'avons nulle espérance de le revoir. — Ni votre mère non plus, vous n'en avez point de nouvelles ? — Encore moins, dirent-ils, et comment nous pourrait-elle reconnaître ; et nous, depuis si longtemps, par quelle marque la connaîtrions-nous ? — Vous n'en savez point de nouvelles, repart Eustache ; et moi j'en sais, et je vous en veux apprendre de fort certaines. Elle n'est pas même bien loin d'ici, vous la voyez, voilà votre mère. » Comme il les vit tout interdits : « Je vois bien ce que c'est, continua-t-il, vous avez de la répugnance à la reconnaître pour mère, vous qui dites que vous êtes de si grands seigneurs. Mais en aurez-vous autant à mon égard, si je vous dis que je suis votre père ? » Les deux frères, après s'être entre-regardés quelque temps, tournèrent la chose en plaisanterie, ne doutant point qu'elle ne fût dite de cet air. « Agréez, seigneur, repartit l'un d'eux, que je vous dise que vous avez toute la mine de vouloir rire à nos dépens ; je ne sais quelle sera l'issue de cette pièce, mais aussi pour jouer mon personnage en cette comédie, je réponds que je ne crois ni l'un ni l'autre ; et comme nous ne nous accommodons pas trop d'une mère de cette condition, aussi n'aspirons-nous pas à l'honneur d'avoir un père d'une si éminente qualité. — Ce n'est point ici un jeu, comme vous pensez, dit leur père, c'est fort sérieusement que l'on vous parle, et vous le verrez par le rang que je vous donnerai auprès de moi. Le père que vous n'aviez plus d'espérance de jamais voir, vous le voyez. Que vous me coûtâtes de larmes, lorsque je vous perdis auprès du ruisseau ! mais celles auxquelles mes yeux ne peuvent présentement refuser le passage, sont plus douces que les autres ne furent amères. C'est là, oui véritablement, c'est là votre mère, et si l'état où vous la voyez, vous a causé quelque rebut, celui où vous la verrez bientôt fera que vous la reconnaîtrez avec plus de joie. » Il ne se peut dire quelle admiration, quels transports une révolution si subite et si étrange leur causa à tous. Eustache, de l'état d'un villageois élevé à celui de général des armées romaines ; Théopiste, de la condition de servante remontée à celle d'une dame du premier rang ; leurs enfants, de simples soldats passés à l'ordre des premiers seigneurs de l'empire, pouvait-on espérer plus de bonheur ?

Cette grande prospérité n'est pas le partage des élus, et en peu de temps leur for-

tune changea bien de face. Etant en chemin pour aller à Rome, ils apprirent que l'empereur Trajan, l'ami fidèle d'Eustache, était mort. Adrien, qui lui succéda, les reçut d'une manière à leur donner grande espérance de la continuation de cette haute prospérité. Mais quand il fallut aller en cérémonie au temple des dieux pour y rendre des actions de grâces de la victoire, Eustache ne s'y trouva pas. L'empereur, en ayant appris la raison, tourna toute l'amitié qu'il lui portait en une furieuse haine; le nom de chrétien effaça toutes les belles actions de ce général, et ils furent tous quatre mis en prison. Ce revers de la fortune leur fit beaucoup plus de plaisir que la dernière faveur qu'ils en avaient reçue à l'armée, et ils comptèrent ce jour pour le plus heureux et le plus agréable de leur vie. L'arrêt de mort fut prononcé, et bientôt, car bien loin de se défendre, ils faisaient leur plus grande gloire de ce dont on faisait tout leur crime. On les condamna à être dévorés des bêtes. Le lendemain toute la ville accourut à l'amphithéâtre, pour assister à un spectacle si tragique. La plupart furent attendris d'une sensible compassion, comme d'une chose des plus pitoyables que l'on eût jamais vues à Rome. On avait appris avec un applaudissement universel les incidents et les révolutions admirables de la fortune d'Eustache; il venait d'affermir l'empire par une victoire mémorable. Aussi, que l'on fit si peu de justice à son mérite, et que le fruit d'une si grande victoire, au lieu d'un triomphe glorieux, fût une déplorable mort, c'est ce qui tirait les larmes des yeux à tout homme qui avait un peu de raison. Ils furent conduits au milieu de l'amphithéâtre, on ouvrit les cages des tigres et des lions; et ces animaux coururent de furie sur la proie. Mais ils furent si adoucis par la présence des martyrs, qu'au lieu de leur faire outrage, ils se mirent comme des animaux familiers à leur faire cent caresses. On ne peut dire quel mouvement produisit dans les esprits un spectacle si surprenant. Néanmoins il n'opéra rien dans l'âme de l'impitoyable Adrien, qui les condamna à un plus horrible supplice : ce fut d'être enfermés dans un taureau d'airain tout ardent. Cet arrêt impie fut exécuté le jour suivant, et afin que, si le feu les épargnait, ils y fussent consumés par la faim; on les y laissa trois jours. Après ce terme ils en furent tirés tous morts, à la vérité, mais aussi entiers et avec une couleur aussi animée que s'ils eussent été en vie, et même sans que le feu eût endommagé le moindre cheveu de leurs têtes.

DISCOURS VI.

DE L'ABUS DES MISÉRICORDES DE DIEU.

Si nous considérons, d'une part, l'excès des plaisirs incompréhensibles que Dieu a proposés à la créature pour l'animer à souffrir le peu de peines qu'il y a à s'éloigner du péché, et de l'autre l'horreur des supplices dont il la menace pour contrebalancer

quelques plaisirs passagers qu'elle peut recueillir du crime, il paraîtra incroyable que, pour fuir si peu de peines, on veuille perdre tant de plaisirs; et que, pour goûter si peu de plaisir, on ne craigne point de s'engager en des peines si effroyables. Aussi saint Bernard a cru que l'ange criminel ne pécha que parce qu'il ignorait le malheur qui devait suivre sa désobéissance, et que s'il eût été instruit des supplices que la justice divine avait préparés à sa rébellion, il n'aurait pas eu la témérité de s'élever contre Dieu. Je ne sais si cette même ignorance ne fut point aussi le principe de la désobéissance d'Adam et d'Eve. *Deus affirmat, mulier dubitat, Satan negat.* (BERN., *Serm. de quadruplici debito.*) Que la mort soit une suite inévitable de leur infidélité, Dieu les en assure; mais la femme en doute, et le perfide serpent soutient affirmativement le contraire. Sans cette erreur que le père du mensonge leur avait mise dans l'esprit, il y a bien de l'apparence qu'ils n'auraient pas eu la folie de se précipiter, et eux, et toute leur postérité, en un si grand abîme de misères. Mais nous, après tant d'oracles de la parole divine, pouvons-nous ignorer les joies qui seront le partage des âmes fidèles dans sa glorieuse immortalité, et les malheurs que Dieu prépare aux impies? Et comment donc se peut-il qu'une créature, qui a de la raison, se laisse aller à un péché qui l'exclut de sa félicité souveraine, et qui traîne de si horribles malheurs après soi?

Le principe général d'un si grand désordre est l'espérance que l'on a de commettre le péché, et d'en éviter la punition; de goûter la douceur du crime, qui est présente, et de ne point encourir les peines qui ne suivent les menaces que de bien loin, et qu'on n'envisage par conséquent que comme des maux incertains. *Modo enim aliorum facta graviora, modo nihil esse quod perpetratum est, modo misericordem Deum loquitur, modo tempus subsequens ad pœnitentiam pollicetur.* (*Pastoral.*, admonet. III, p. 30.) Ce sont les paroles de saint Grégoire. Non, disent les libertins, Dieu n'est pas tel qu'on nous le figure, ni d'un génie si sévère et si sauvage qu'on le fait. S'il usait de cette rigueur extrême, il faudrait fermer les portes du ciel, personne n'y entrerait. Mais bien loin que cela soit, combien en sait-on qui, après avoir vécu comme des impies, sont morts comme des saints et ont terminé leur vie criminelle par une fin très-heureuse? Aussi quel objet saurait-on trouver plus digne de l'infinie miséricorde de Dieu que les péchés des créatures aussi faibles et aussi ignorantes que nous le sommes, sujettes à tant de passions, environnées de tant de pièges, exposées à tant de dangers? Toute la terre sait, et l'on ne l'expérimente que trop, avec quels attrails la volupté s'insinue dans les cœurs; il ne faut avoir que des yeux pour voir ce que la beauté opère dans nos âmes, et les mouvements qu'elle y excite. Ne serait-il pas donc étrange que Dieu eût répandu tant de grâces sur mille ravisants

objets, qu'il nous eût donné un cœur si sensible à leurs impressions et si facile à être pris dans ces pièges, s'il n'avait en même temps résolu d'user de beaucoup d'indulgence envers nous ? Ne semblerait-il pas qu'il nous aurait mis au monde plutôt pour nous faire les victimes de sa justice et la proie des démons, que pour nous faire régner dans la gloire ? Non, pour avoir un peu goûté de ces voluptés dont nos sens sont si altérés, tout n'est pas perdu pour cela. Que serait-ce si Dieu ne voulait rien donner à notre faiblesse, et qu'il condamnât à la mort tous ceux qui condescendent un peu aux douces inclinations de la nature contre lesquelles notre cœur a si peu de défense ? Tout le ciel serait dépeuplé. Nous y serons assez à temps ; les ministres du sanctuaire, qui ont en main les clefs du ciel, seront toujours prêts à nous l'ouvrir. Quand nous ne ferions notre paix avec Dieu que lorsque les cheveux gris nous en avertiraient, nous ne trouverons encore que trop long le temps de la pénitence.

Voilà des raisons qui ont superficiellement quelque chose de plausible ; mais nous en avons à leur opposer qui sont d'une solidité invincible. Je dis donc deux choses pour combattre cette espérance si mal fondée et cette téméraire présomption : premièrement, Dieu n'est pas si bon qu'on le fait ; en second lieu, il est plus juste qu'on ne le croit. Dieu n'est pas si bon qu'on le fait : je veux dire qu'il n'a pas une bonté lâche, stupide et hébétée, qu'on lui attribue fausement, qui pardonne tout avec tant de facilité. Il est plus juste qu'on ne le croit : c'est-à-dire que sa justice n'a pas les mains si généralement liées par sa miséricorde qu'on se l'imagine. Dieu n'a pas une bonté si indulgente que nous nous le figurons : donc il ne faut pas tant espérer, ou plutôt si follement et si témérairement présumer. Il exerce sa justice, même en cette vie, avec plus de sévérité que nous ne saurions ni dire, ni concevoir : donc il faut plus craindre. Ces deux vérités si importantes méritent bien deux discours à part.

I.

DE LA FAUSSE ESPÉRANCE DES PÉCHEURS.

Saint Augustin donne un conseil fort salutaire sur la matière où nous allons entrer : *Vide ne te spes occidat*. Donnez-vous de garde de cette fausse espérance, elle vous perdra. Dieu est bon, disent les impies ; voilà un bel antécédent. Donc nous devons être méchants : voilà une horrible conséquence. Dieu a fait pour l'homme le dernier miracle, et de sa puissance et de son amour ; il ne pouvait pas aller plus avant : nous ne le saurions nier sans aller contre les lumières les plus certaines de notre religion. Donc nous ne devons pas craindre de le déshonorer et de lui faire cent outrages très-indignes. Voilà le beau raisonnement que l'impiété allègue à sa conscience pour émousser son aiguillon. Saurait-on imaginer un plus étrange renversement de la raison ? Et moi

je soutiens que l'homme qui pèche animé de cette présomption de la miséricorde, fait injure au Saint-Esprit : cela veut dire qu'il choque directement l'auteur de la grâce, qu'il irrite le dispensateur des dons célestes, qu'il se rend tout à fait indigne de ses faveurs et l'objet de ses plus grandes aversions. Ce péché, selon saint Thomas, va quelquefois si avant, qu'il est à la rigueur un péché contre le Saint-Esprit. Car, dit-il, si l'idée que l'homme se forme de la miséricorde divine le conduit jusqu'au mépris de la justice, il pèche contre le Saint-Esprit. Mais pour ne rien avancer qui ne soit dans la vérité exacte, encore que cette espérance que Dieu pardonnera tout ne soit pas ordinairement ce que l'on appelle un péché contre le Saint-Esprit, je dis qu'il en approche beaucoup, et que comme le péché contre le Saint-Esprit n'est pardonné ni en ce monde, ni en l'autre, de même celui que nous commettons, prévenus par l'espérance que la bonté divine en accordera facilement le pardon, est le péché duquel le pardon est le plus difficile. *Nemo difficilius evadit, quam qui se sperat evasurum*, dit Salvien ; l'homme du monde à qui Dieu fait plus de difficulté de pardonner, est celui qui pèche par l'espérance que Dieu n'en fera point de lui pardonner.

Cette matière est de la dernière conséquence, étant sûr que cet abus qui se cache sous le nom d'espérance en la miséricorde divine a damné la plus grande partie des chrétiens qui gémissent dans les flammes. En effet, personne ne niera que s'il en était de la vie de la grâce que le péché mortel nous fait perdre, comme de celle du corps, qui étant perdue, ne se peut plus réparer, nous conserverions à quelque prix que ce pût être cette divine vie de nos âmes.

Voici donc la raison que je propose pour déraciner des âmes un abus si pernicieux et si général. Les théologiens, parlant de certains attributs que l'Écriture et les Pères ont appropriés aux personnes de la sainte Trinité, remarquent que ces appropriations sont fondées sur les propriétés personnelles de ces augustes et adorables personnes. De là vient que deux choses sont particulièrement attribuées au Saint-Esprit : l'une est intérieure, qui appartient à son être, et c'est la bonté, parce qu'il est l'amour personnel ; l'autre est extérieure, et ce sont ses opérations, qui sont singulièrement les ouvrages de l'amour. Or je dis que les impies qui offensent Dieu, abusés de cette vaine espérance dont nous venons de parler, font injure au Saint-Esprit par plusieurs raisons. Premièrement, ils lui ravissent la gloire de son être, laquelle consiste particulièrement en sa véritable bonté, substituant en la place de cette bonté si noble et si digne de l'Être divin, une bonté languissante et ridicule. En second lieu, ils flétrissent la gloire des opérations du Saint-Esprit, laquelle reluit admirablement en deux choses : premièrement en la distribution des grâces dont ils le font un dispensateur sans autorité, subor-

donnant son pouvoir et son domaine souverain à la volonté de la créature d'une manière servile, et tout à fait indigne de Dieu; en second lieu, au gouvernement de l'Eglise, dont ils le font un directeur sans sagesse et sans lumières. C'est ce que nous considérons dans ce discours.

PREMIER POINT

Premièrement, celui qui pèche en vue de la miséricorde divine, ravi au Saint-Esprit la gloire de sa véritable bonté. Et en quoi? En cela même qu'il dit qu'il est bon. Il est bon, c'est une vérité constante, mais la plus hideusement défigurée dans l'idée du pécheur que l'on saurait concevoir. Dieu est bon; donc nous le pouvons offenser avec grande liberté, sans rien appréhender de sa justice. Qu'est-ce dire autre chose, si ce n'est : nous avons un Dieu d'une bonté endormie et hébétée, d'un génie stupide et émoussé; un Dieu duquel on se peut moquer sans crainte de sa colère; un Dieu qui n'est point sensible au déshonneur, qui a des yeux pour voir les outrages qu'on lui fait, qui a des oreilles pour entendre les injures dont on le déshonore à tout moment, mais qui n'en est pas plus ému qu'une statue lourde, muette et insensible. Nous le pouvons mépriser autant qu'il nous plaira, sans qu'il y ait lieu de rien craindre de sa part, car, pour irrité qu'il soit, nous le ferons revenir sans peine, nous le tournerons en toutes les manières que nous voudrons. Il commande ce qu'il veut, et nous faisons ce qu'il nous plaît : sa colère ne nous touche point; de ses menaces nous ne faisons qu'en rire; ses bonnes grâces et son indignation nous sont des choses fort indifférentes. Nous faisons de lui ce que nous voulons, nous l'irritons, nous l'apaisons; nous entrons en guerre avec lui, et nous faisons notre paix lorsque nous voulons, et en la manière que nous voulons. Qu'est-ce que faire injure à cet esprit adorable, si cela ne l'est pas? Mais que dis-je, faire injure? C'est blasphémer contre cette personne divine; car saurons-nous lui ravir sa bonté d'une manière plus outrageuse, puisqu'on ne lui ôte pas seulement sa véritable et naturelle bonté dont il se fait tant de gloire; mais, pour comble d'impiété, on lui attribue une bonté lâche et stupide qui n'est nullement bonté, mais une simplicité insensible et méprisable. *Immobilem ac stupentem Deum consiliario Epicuro commentus*, dit saint Chrysostome. L'impie prend conseil, non pas du sage qui lui dirait : *Et ne dicas : Misericordia Dei magna est, multitudinis peccatorum meorum miserebitur* (Eccli., V). Ne vous abusez pas par la pensée que vous trouverez un asile auprès de la miséricorde de Dieu. *Subito enim veniet ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te.* (Ibid.) Cet abus si outrageux enflammera subitement sa colère, qui vous abîmera. Mais le conseil d'Epicure est plus du goût des libertins. Ils se représentent Dieu comme un Dieu de pierre ou de bronze, un Dieu immobile et stupide, qui

souffre tout, qui pardonne tout aussi bonnement que s'il n'avait nulle connaissance des injures qu'on lui fait, ou nul pouvoir de se venger.

Dieu est bon, disent les âmes saintes; donc nous lui voulons consacrer tout l'amour de notre cœur et lui rendre notre obéissance avec une constante fidélité. Dieu est bon; donc, disait saint Paul, je veux sacrifier tous mes intérêts à sa gloire, et m'unir à lui par un attachement si inviolable, qu'il ne soit pas au pouvoir de toutes les créatures de me distraire de son amour. Voilà le langage des élus, qui ont formé la juste idée de la vraie bonté de Dieu, et qui en font l'objet de leur amour, et non pas de leur mépris. Mais dire comme les impies disent : Dieu est bon; donc nous pouvons librement fouler aux pieds toutes ses lois; car à la fin il pardonnera tous nos excès. Dieu est bon; donc il faut donner l'essor à nos passions et les laisser déborder sur toutes sortes de plaisirs; car en un moment sa bonté effacera plus de péchés, que l'impiété de la créature n'en saurait commettre en plusieurs siècles. Dieu est bon; donc il ne faut rien faire de ce qu'il commande, parce que nous trouverons toujours un refuge auprès de sa miséricorde. Je dis que cette bonté est ridicule, qu'elle est digne de mépris; et par conséquent, que ce n'est point la bonté du Saint-Esprit, mais une bonté qu'on lui attribue fausement et injurieusement. Si elle était en Dieu, il la faudrait réformer, parce qu'elle serait défectueuse; il y aurait de l'imperfection dans cet être souverainement parfait, et il ne serait pas un Dieu de gloire, digne de nos adorations; mais une idole, dont il faudrait faire des risées. *Absit tamen ab ejus perfectione, ut, quia dulcis est, justus non sit, quasi simul dulcis et justus esse non possit! cum melior sit justa dulcedo quam remissa; imo virtus non sit dulcedo sine justitia.* (BERN., *De gradib. humilit.*) Dieu ne serait pas un être parfait, si la douceur de sa bonté n'était mêlée de la sévérité de sa justice, cette douceur et cette sévérité pouvant faire un juste tempérament. La douceur qui a de la pointe, de la fermeté, de la force, est plus louable qu'une bonté indulgente qui relâche tout. Bien davantage, cette indulgence si lâche, si molle, qui laisse tout aller et tout faire, mérite mieux le nom de vice que de vertu.

En effet, si vous aviez un ami ou un parent aux intérêts de qui vous prissiez part, pourriez-vous lui pardonner une bonté de ce caractère qui le rendit méprisable et le jouet de tout le monde; qui l'exposât à autant d'outrages, que les impies en font à Dieu en vue de cette bonté prétendue? Si c'était un père de famille, vous lui diriez qu'il gâte, qu'il perd ses enfants, faute de fermeté pour les tenir dans leur devoir; qu'il rend ses domestiques insolents par sa trop grande facilité et qu'il ne sait pas régir sa famille. Et si c'est un Dieu, ne direz-vous pas de même, que son indulgence excessive gâte tout, qu'il se rend méprisable à

sa créature, qu'il ne la sait pas tenir dans l'obéissance et le respect; qu'il la rend audacieuse et insolente, en un mot, qu'il ne sait pas gouverner le monde? Nos histoires ont blâmé Louis le Débonnaire, qui d'ailleurs était un excellent prince, parce qu'il avait une bonté si indulgente envers ses enfants, qu'il se rendit l'objet de leur mépris: mépris qui alla si loin, qu'ils le dépouillèrent du royaume et de l'empire. Cette bonté a été blâmée de toute la terre et avec raison, et nous l'attribuerons à Dieu? Et nous dirons qu'il sait aussi peu gouverner le monde, que ce bon prince savait gouverner sa famille, qu'il se rend aussi méprisable à sa créature que ce roi le fut à ses enfants dénaturés? Vous-même, chrétien, si l'on vous attribuait ce génie si lâche, si mou, si fade, ne le prendriez-vous pas à injure?

En vérité, dit saint Bernard (*De dignit. divini amoris*), c'est bien mal l'entendre, cette noble, cette excellente bonté de Dieu; nous l'altérons étrangement dans nos idées: *Irrationabilem in Deo misericordiam simulamus*. Non, Dieu n'est point miséricordieux en la manière que nous nous le figurons, cette miséricorde est contraire à la raison. Eh quoi! parce qu'il est bon, une créature rebelle et insolente l'offensera en mille manières très-indignes; et il pardonnera tout; ainsi on se moquera librement et impunément de lui! Les pécheurs s'abandonneront au vice avec la dernière licence et vivront dans un mépris général de la loi divine, avec aussi peu de respect pour la majesté adorable, que si Dieu n'était qu'un fantôme, qu'une chimère; et l'on prétend qu'il pardonne toutes ces indignités si outrageuses, par l'excès de sa bonté; et ensuite ses ennemis, qui l'auront déshonoré toute leur vie, auront part à l'héritage éternel aussi bien que ses amis qui l'auront toujours servi avec un attachement fidèle! J'aimerais bien autant dire qu'il a abandonné les portes du ciel, que personne ne les garde, que tout le monde y entre indifféremment, et amis et ennemis, et les gens de bien et les âmes les plus perdues, sans discernement, sans nul égard au mérite. S'il a cette bonté si excessive, qu'il pardonne tout avec tant de facilité, ne serait-il pas mieux qu'il n'eût jamais fait de loi, et de dire aux hommes: Vivez en toute liberté, sans contredire vos appétits; laissez aller la concupiscence après toutes sortes d'objets et de plaisirs; déchaînez sans crainte vos passions, accommodez-vous des biens d'autrui du mieux que vous le pourrez, avec justice ou sans droit, peu importe. Pourvu que vous vous précautionniez contre la rigueur des lois humaines, n'appréhendez rien pour l'infraction de la loi divine; tout est permis, rien n'est défendu. En effet à quoi servirait-elle, cette loi, sinon de jouet et de mépris aux impies, puisqu'après l'avoir transgressée toute leur vie, ils seraient reçus au ciel comme si rien n'était arrivé?

Si Dieu est bon en la manière qu'on le veut, fallait-il faire tant de menaces par la

bouche des prophètes et des apôtres, contre ceux qui violeraient sa loi? Car quoi de plus facile aux impies que de répondre: Laissons-le crier, laissons-le menacer et ne craignons rien: sa colère n'est pas dangereuse, rien n'est plus facile que de l'apaiser? Vivons toujours dans le plaisir et dans notre pleine liberté. Quoi qu'il commande, n'en faisons rien; quoi qu'il défende, n'obéissons point; nous le ferons revenir et facilement, pour irrité qu'il puisse être: il est bon, il pardonnera tous nos excès.

Si l'on dit que cette espérance est bien fondée, saint Augustin (*in psal. XXXI.*) nous aurait donc bien trompés: *Invenit hominem de se male præsumentem, et ad interitum suum misericordia Dei abutentem, et necesse est ut damnetur*. Celui qui pèche prévenu par l'espérance téméraire en la miséricorde de Dieu, abuse si outrageusement de sa bonté, qu'infailliblement il sera la victime de sa justice: Dieu perdra ce monstre dénaturé. En effet, dit saint Bernard (*De gradib. humilit.*): *Quia de magno ejus bono in te, magnum in eum excogitas malum, merito iniquitas tua invenitur ad odium. Quæ major namque iniquitas, quam ut creator a te contemnatur, unde magis amari debuerat?* Vous vous attirez une haine irréconciliable de Dieu, en prenant occasion de la bonté qu'il a pour vous, de lui faire de plus sensibles injures. Car que saurait-on concevoir de plus injuste, ni qui lui donne plus de rebut, plus d'aversion de sa créature, que de le mépriser, de l'abandonner injuriusement, par la raison même qui nous devrait le plus fortement attacher à son service; de le fâcher, parce qu'il a de l'amour pour nous? *Hæc impietas, cui secundum multitudinem iræ suæ non miseretur Deus, nec quærit, nec arguit, nec flagellat*, dit le même. (BERN., *in Declamat.*) Cette impiété est si indigne, qu'elle détourne absolument la miséricorde de Dieu de sa malheureuse créature; et si bien qu'il a peine à jamais lui pardonner une ingratitude si honteuse.

Mais, dira-t-on, l'expérience, qui contrebalance tous les plus forts raisonnements, est pour le contraire; étant tout visible que Dieu gouverne le monde, avec cet excès, ou de bonté, ou d'indulgence, comme il vous plaira de parler. Quelles impudicités, quelles abominations ne règnent point sur la terre! Les libertins, dont le monde est tout rempli, font jouer toutes sortes de machines pour attaquer d'innocentes créatures et triompher de leur pudeur. On ne respecte pas même les lieux saints, où l'on va chercher de la proie pour des passions profanes, et enlever ses brebis au Pasteur céleste en sa présence, sous ses yeux et au milieu de sa bergerie. Et où sont les anges exterminateurs? Ils ont la langue et les mains liées. Les impies outragent la majesté adorable par mille blasphèmes, et où sont les foudres du ciel? où sont les ministres de la justice divine? Ne faudrait-il pas arracher ces langues exécrables? Et personne ne paraît, personne ne dit mot. Ne voyons-nous pas les faibles

sous les pieds des plus puissants et des harpies affamées, qui ont toujours et les yeux et les griffes ouvertes pour ravir le bien d'autrui, de la veuve désolée, et de l'orphelin innocent, qu'ils réduisent à un état qui leur devrait fendre le cœur de compassion s'ils n'avaient l'âme plus dure que les rochers ? Et Dieu se tait, il permet tous ces brigandages, il laisse tout faire, et regarde tous ces désordres les bras croisés. Bien davantage, il est toujours le premier à faire les ouvertures de réconciliation avec ceux qui le déshonorent en tant de manières, et à rechercher leur amitié, comme s'il lui en revenait ou quelque honneur ou quelque avantage. Et il faut donc bien croire que sa bonté est excessive et qu'elle répond bien à l'idée que les hommes en ont conçue.

Quoi ! vous appelez cela un grand excès de bonté ! écoutez le Sage, qui vous désabusera : *Ne dixeris : Peccavi, et quid mihi accidit triste ? Allissimus enim est patiens redditor.* (Eccli., V.) Ne dites pas, comme le disent les insensés : J'ai péché, et que m'en est-il arrivé ? Vous l'entendez mal, la colère de ce grand Dieu n'est pas précipitée ; mais sachez que la vengeance viendra en son temps. Et en quel temps ?

Voici un endroit bien important, et un point qu'il est de la dernière conséquence de bien établir pour dissiper la plus pernicieuse illusion qui règne parmi les chrétiens. Nous avons vu la fausse idée que les insensés se font de la bonté divine ; et voici la véritable que les sages en doivent avoir. Saint Augustin nous l'explique (*De vita Christiana*, cap. 4) en ces paroles : *Docemur singulos secundum peccatorum suorum plenitudinem consummari, et tandiu ut convertantur, sustineri, quandiu suorum non habuerint, cumulum delictorum consummatum.* Nous apprenons de la parole divine que Dieu souffre le pécheur jusqu'à ce qu'il soit arrivé à la plénitude de ses iniquités ; qu'il attend sa conversion jusqu'à ce qu'il soit parvenu au comble de ses péchés, et non pas davantage. Cette vérité est capable de frapper bien vivement la conscience de ceux qui pèchent si licencieusement en vue de la miséricorde de Dieu. Sa bonté est infinie, il est très-vrai, mais en sa nature, et non point en ses effets, qui sont bornés par la sagesse, qui ne permet pas que Dieu souffre l'iniquité au delà d'une juste mesure.

Ici, afin de ne rien avancer qui ne soit selon les règles de la théologie la plus exacte, il faut remarquer qu'il n'est nul péché si multiplié ni si énorme qui tarisse entièrement la source des grâces, qui ne nous manquent jamais. Ainsi il n'est ni mesure ni comble d'iniquité qui prive absolument le pécheur des secours du ciel, qui sont nécessaires pour sortir de son misérable état ; mais il est également vrai, et personne ne le niera, qu'il y a certaines grâces de faveur sans lesquelles nous pouvons bien faire notre salut, mais sans lesquelles nous ne le ferons jamais, et qu'après un certain nombre d'infidélités à la loi divine, Dieu, lassé des

abus que l'on fait de sa bonté, arrête le cours de ces précieuses grâces, et détourne les yeux de dessus sa misérable créature ; d'où il arrive qu'elle tombe en un sens réprouvé.

On a vu évidemment que c'est la pensée de saint Augustin ; voici maintenant celle du savant Théodoret sur ces paroles de Daniel : *Appensus es in statera. Docuit per hæc non solum illum, sed nos ipsos propheta, nihil esse quod apud Deum non ponderetur : quin etiam misericordiam ac lenitatem divinam mensura quadam, ac pondere hominibus adhiberi. Quando igitur transgressus es, inquit, clementiæ fines, accipe justitiam. Eadem nocte interfectus est Baltassar.* Ce grand oracle de l'Eglise grecque dit que le prophète nous insinue, par la réponse qu'il fit au misérable Baltassar, que Dieu ne fait rien qu'avec poids et mesure ; qu'il y a même une mesure des miséricordes divines. Vous avez passé les bornes de la clémence, vous êtes tombé dans le ressort de la justice. En effet, ce roi impie vint au pouvoir de ses ennemis, qui cette nuit même lui ravirent et la couronne et la vie.

Mais de qui pourrions-nous mieux apprendre cette vérité que de celui même qui a déterminé cette mesure ? *Finis venit, finis venit, evigilavit adversum te, ecce venit. Nunc de propinquo effundam iram meam super te.* (Ezech., VII.) Jérusalem, cité malheureuse, peuple infortuné, voici la fin, je te l'annonce, voici la fin des miséricordes de ton Dieu. Il est au bout de sa patience, il se lève, il vient en grande fureur contre toi. Peuple insensé, c'est maintenant Dieu qui parle : c'est trop abuser de ma bonté, il est temps que je te fasse sentir ma colère : je verserai l'horreur de tes iniquités dans ton sein. Il est venu ce jour funeste qui sera la fin de mes miséricordes, et le commencement de ta ruine.

Voyez encore comment il parle par Isaïe : *Facta sunt mihi molesta, laboravi sustinens.* (Isa., I.) Et plus fortement, selon la phrase hébraïque : *Facta sunt mihi oneri, fatigatus sum sustinendo.* La multitude de vos crimes, passe à un si grand excès, que je suis accablé de leur poids : ma patience est enfin à l'extrémité, je ne puis plus souffrir tant d'outrages. Ces paroles sont bien terribles, mais en voici qui sont plus formelles. *Abstuli pacem meam a populo isto, misericordiam et miserationes* (Jer., VI.). Qu'on ne me parle plus de paix avec ces impies ; de miséricorde, il n'y en a plus pour eux : *Facies Domini divisit eos, et non addet, ut respiciat eos.* (Thren., IV.) Dieu ne les veut plus voir, il les a rejetés bien loin. Et quand le prophète voulut intercéder pour eux, Dieu lui ferma la bouche : *Noli orare pro populo isto, etc., et ne obsistas mihi, quia non exaudiam te.* (Jer., VII.) De quoi me viens-tu parler ? Quoi ! de pardonner à ces ingrats ! Non, en vain tu l'opposes à ma colère, mes oreilles sont fermées. Toi, prophète, qui prends tant de part à mes intérêts, considère la multitude des crimes dont ils m'ont déshonoré, et tu auras honte de parler pour eux. Rien ne peut plus fléchir mon indi-

gnation. Non pas, dit-il autre part, avec une fermeté immobile, non pas, quand Samuel même viendrait, quand Moïse se présenterait, Moïse, mon admirable serviteur, qui a su, par la force de son oraison, me désarmer de mes foudres, ils me trouveraient inflexible. Maintenant que les péchés de ce peuple malheureux sont arrivés à leur comble, la miséricorde doit faire place à la justice. C'en est assez de bonté, et trop, je l'ai inviolablement déterminé, ils périront; leur heure est venue, je les ai chassés de mon cœur. Qu'en dites-vous? Dieu est bon, il pardonnera tout. Vous le voyez, l'air et l'accent dont il parle le montrent bien. La miséricorde divine est infinie; oui, en sa nature, nous l'avons dit; en ses effets, nullement: elle a certaine mesure, et si vous allez à cette mesure, vous êtes perdu.

Quand elle est comblée, voulez-vous savoir plus particulièrement comment Dieu en use? Il arrive une de ces deux choses: il enlève les impies de ce monde, ou par quelque maladie, ou par quelque funeste accident: *Completi sunt dies vestri, ut interficiamini.* (Jer., XXV.) Le temps auquel j'avais résolu de vous souffrir est fini, vous mourrez. Et cela, selon le sentiment des saints Pères, se doit encore compter pour un trait de la miséricorde de Dieu, qui met fin à la vie du pécheur pour mettre fin à ses crimes, et en diminuer le nombre, afin qu'il endure moins dans l'éternité.

D'autres fois, Dieu, par un horrible jugement, laisse en vie ces pécheurs déjà destinés aux flammes, comme nous l'apprenons de saint Jean: *Qui nocet, noceat adhuc, et qui in sordibus est, sordescat adhuc.* (Apocal., XXII.) Envahissez le bien d'autrui, pilliez, désolez, dévorez tout. Enivrez-vous de plaisirs, allez où vos passions vous entraînent. Je vous laisse tout faire; mais je vous tiens bon compte de tout: *Non pascam vos, quod moritur moriatur.* (Zachar., XI.) Vous voulez périr, oui, vous périrez. Je ne m'intéresse plus à votre salut, car vous ne m'êtes plus rien. Tant de fois je vous ai offert mes grâces avec toute la tendresse de la bonté la plus obligeante, et vous les avez méprisées, je les retire. Je ne prends plus nulle part à ce qui vous touche: faites bien, faites mal, ce m'est tout un; votre salut et votre perte me sont des choses indifférentes; je ne veux plus ouïr parler de vous. Vous voyez après cela des fous enragés qui blasphèment, qui renient comme des furies d'enfer, qui se traînent par toutes sortes d'ordures, qui ne font aucun scrupule de s'accommoder du bien d'autrui dans toutes les occasions. La conscience, à laquelle ils ont généralement renoncé, ne leur fait plus de peine sur aucune chose. Pourquoi? parce que la mesure de leurs péchés est comblée.

Mais ne me demandez pas quelle est la grandeur de cette mesure: nous n'en savons rien. Je vous dirai seulement qu'elle n'est pas la même pour tous, et que par un profond abîme des jugements de Dieu, elle est bien grande pour les

uns, et bien petite pour les autres. Elle fut bien grande pour les Juifs, que Dieu souffrit l'espace de plusieurs siècles: et après ce terme leur mesure dont le Sauveur parle, étant remplie, ils ont été si horriblement abandonnés, plusieurs de la grâce, et tous généralement en ce qui regarde les avantages temporels, qu'on ne saurait voir une nation plus maudite ni plus obstinée. Elle a été bien petite, cette mesure, pour le peuple de Moab, et pour quelques autres, desquels le prophète dit que Dieu les souffrirait jusqu'à la troisième fois, qu'ils se rebelleraient contre lui; mais que la quatrième fois il les exterminerait. Et pour parler des personnes particulières, cette mesure a été bien grande pour saint Augustin, à qui Dieu a réservé ses grandes miséricordes après un si grand nombre de dérèglements et de débauches. Elle a été au contraire bien petite pour ce misérable dont le vénérable Bède parle, qui à l'âge de quinze ans étant sur le point de partir de cette vie, criait comme un désespéré, que sa condamnation lui était toute certaine, et que c'était inutilement qu'on l'exhortait à faire sa paix avec Dieu, qui l'avait absolument rejeté.

Pour vous, qui voulez donner vos belles années au monde et au plaisir, et qui réservez le reste pour Dieu; qui ne voulez changer les inclinations de votre cœur que quand la couleur de vos cheveux se changera, vous reposant sur la miséricorde divine, dont vous abusez depuis tant d'années; il ne vous faut pas demander de quel nombre vous croyez être; il est bien visible que vous espérez que votre mesure sera des plus grandes. Mais d'où le savez-vous? Etes-vous entré dans les mystères de la prédestination? Avez-vous pénétré les secrets de la Providence? Quelque ange est-il descendu du ciel pour vous le venir révéler? Vous espérez que cette mesure sera des plus amples à votre égard; et si elle est des plus petites, comme elle l'est effectivement pour plusieurs autres qui sont moins criminels que vous, infortuné, que sera-ce de vous dans l'éternité? Vous êtes perdu à jamais.

Pour prévenir ce malheur extrême, entrez sérieusement dans la pensée salutaire de saint Ephrem. L'impie, dit-il, est semblable à un voyageur qui chemine dans les ténèbres auprès d'un précipice caché, et qui, lorsqu'il y pense le moins, fait un faux pas et tombe dans un abîme. Pécheur, qui marches depuis si longtemps dans la voie ténébreuse de perdition, peut-être, tu ne le sais pas, il y a un horrible précipice dans ton chemin; c'est un péché fatal qui doit remplir la mesure de tes crimes, et qui te fera tomber dans une fondrière d'iniquité, d'où tu ne te relèveras jamais. Et où est-il, ce précipice? Nous l'avons dit, nous n'en savons rien; c'est un mystère profond et impénétrable. Peut-être tu en es encore bien loin, peut-être tu es déjà sur le bord. Peut-être ta mesure est si ample,

qu'elle n'est pas pleine à moitié ; peut-être elle est si petite , qu'en peu de jours elle sera arrivée au comble. Peut-être que, pour la remplir, il faut encore plus de cent péchés, peut-être il n'en faut pas un ou deux. Où vas-tu donc, misérable ? Pourquoi marches-tu avec si peu de crainte en un chemin où il y a tant à appréhender ? Ne passe pas outre, si tu es encore touché de quelque désir de ton salut ; tu n'as déjà que trop avancé ; tu es peut-être sur le bord de cet abîme, si tu fais encore une démarche, tu es perdu.

Eh pourquoi, me dira-t-on, tant exagérer un danger si incertain ? Que savez-vous si nous en sommes si proches, pour nous en donner tant de crainte ? Et vous, qu'en savez-vous, si vous en êtes éloignés, pour pécher avec si peu d'appréhension ? Quoi ! après tant de crimes ignominieux, tant d'énormités abominables ; après les libertés horribles, qui cent fois vous ont fait rougir en votre âme, et qui feraient honte au démon même ; après les désirs qui en toute occasion ont entraîné votre cœur après des objets si rigoureusement défendus par la loi de Dieu ; après les pensées auxquelles vous avez ouvert votre esprit si agréablement et si criminellement ; après les blasphèmes dont vous avez outragé si indignement la divine majesté avec si peu de sujet, avec tant d'impiété, et qui sont en un nombre si excessif qu'il surpasse celui des cheveux de votre tête ; après des plaies si profondes que vous avez faites à la réputation de mille ; gens : après les désordres d'une vie si licencieuse, pourquoi ne dirais-je pas que vous êtes proche de cet abîme fatal ? Oseriez-vous bien dire que vous n'avez pas encore assez abusé de la miséricorde de Dieu, qu'il n'a pas lieu d'entrer en une si grande colère contre vous, que vous n'êtes pas assez criminel ?

Mais mettons la chose dans le doute, comme elle y est effectivement. Je ne sais s'il vous faut encore plusieurs années pour détourner la miséricorde divine de vous ; et vous, par quel principe pouvez-vous dire que ce moment décisif de votre malheur est éloigné de plus d'un jour ou d'une heure ? Avez-vous une ombre de raison de dire positivement que la bonté de Dieu n'est pas encore lassée de vous souffrir, et qu'elle ne vous livrera pas au plus tôt entre les mains de la justice ? Je ne sais s'il ne vous faut point encore plusieurs péchés pour remplir votre mesure ; mais savez-vous aussi, s'il vous en faut plus d'un seul pour arriver à ce malheur ? Et vous osez, dans une si grande incertitude, multiplier péchés sur péchés, et exposer au plus grand de tous les dangers le plus grand de tous vos biens, qui est le salut de votre âme ! C'est en cette vue qu'un grand pape, Adrien VI, a dit : *Horrendum est peccata peccatis addere, quia nescimus pro qua culpa nos Deus sit in hoc sæculo relicturus*. Il est horrible d'ajouter péché sur péché, puisque nous ne savons pas quel est celui qui mettra fin aux grandes

miséricordes de Dieu. Donc l'impie, qui a longtemps abusé de la bonté divine, ne commet jamais un péché qui ne le doive faire frémir, dans l'incertitude où il est si ce n'est point celui-là qui lui attirera la dernière malédiction de Dieu.

Venit dies iniquitatis præfinita (Ezech., XXV) ; il s'approche, pécheur obstiné, ce jour ténébreux et le plus infortuné de votre vie, ce jour funeste à votre salut, ce jour de votre malheur irréparable ; il vient ce jour auquel la miséricorde fera place à la justice. Après quoi ne mettez plus le pied dans les lieux sacrés, ne fréquentez plus nos divins mystères, ne venez plus entendre la parole sainte. Non, dit l'*Ecclésiaste*, toute l'éloquence du monde ne saurait fléchir la dureté de votre cœur, ni vaincre l'obstination de votre âme. *Considera opera Dei, quod nemo possit corrigere, quem ille despexerit.* (Eccle., VII.) Etudiez la conduite de la Providence, et vous verrez qu'il est impossible de remettre en son devoir celui de qui Dieu a détourné sa face.

Dieu la sait, puisqu'il l'a déterminée, cette heure qui décidera de votre malheur, et peut-être encore, par un dernier trait de sa miséricorde, il vous a fait tomber en l'endroit de ces discours, pour vous avertir du danger extrême de votre âme. N'est-ce point vous, misérables, qui vivez dans des engagements si honteux et si criminels, qui ne gardez plus nulle mesure avec Dieu, ni nul respect pour ses ordres ? N'est-ce point vous qui avez tant de bien mal acquis et qui ne voulez point ouïr parler de restitution ? Ou bien vous, malheureuse, qui violez en secret votre pudeur, qui déshonorez votre mariage par tant d'infidélités et par des péchés que le monde ne sait pas ; mais que votre conscience ne sait que trop, puisque sans cesse elle vous désole par la confusion intérieure qu'elle vous en fait toutes les heures du jour ? Ou vous enfin, qui sentez votre cœur si corrompu par tant de sortes de crimes, que toutes les fois que la pensée vous en revient, elle vous arrache malgré vous de profonds gémissements, de vous voir si éloigné de Dieu et de le sentir si irrité contre vous ? Hélas ! que sait-on ? Peut-être que l'impudicité que vous commettrez cette nuit sera le péché final qui fera conclure la damnation de votre âme. Peut-être que la première rencontre de la beauté funeste à votre salut fera effacer votre nom du livre de vie. Peut-être que le blasphème que vous prononcerez à la première occasion sera le dernier naufrage de votre âme. Esprit céleste, qui présidez à la garde de cette âme, si vous prévoyez le danger si proche, redoublez vos soins, de peur que votre misérable brebis ne se perde ; écarter les occasions en ce temps si dangereux ; envoyez-lui quelque grand revers de fortune, afin que la douleur de cet accident bannisse la volupté en cette fatale conjoncture. Permettez, oui, permettez qu'il soit blessé à mort par un ennemi ; pourvu qu'il ait quelques moments pour se recon-

naître, il n'est pas encore à la fin des grandes miséricordes du Seigneur.

Oh! si nous le savions, direz-vous, quel est ce dernier péché, ce péché si dangereux! Dieu, pour de profondes raisons, n'a pas permis qu'il nous fût connu. Mais encore que feriez-vous, si vous en aviez la connaissance? Diriez-vous comme auparavant, Dieu est bon, il pardonne tout? Non assurément, mais vous seriez devant les autels avec autant d'assiduité que vous êtes maintenant auprès des beautés qui ont empoisonné votre cœur; vous demeureriez prosternés devant la Mère de miséricorde jusqu'à ce qu'elle vous eût rétabli en grâce auprès de Dieu; vous ne sortiriez du cabinet, jusqu'à ce que la confession générale fût toute mise par écrit. Eh quoi! ne le sentez-vous pas dans votre âme que ce temps s'approche? Que vous disait autrefois la conscience, après ces pensées si criminelles et ces libertés si scandaleuses? Ne mettait-elle pas votre cœur à la torture? Ne vous martyrisait-elle pas cruellement? Et maintenant comment est-ce qu'elle vous traite? Vous le voyez, elle ne vous dit presque plus rien. Et quelle marque plus évidente voudriez-vous, que la grâce commence à s'éclipser dans votre âme? Au commencement de ces misérables années que vous renonçâtes à l'amitié de Dieu, en quel état sortiez-vous d'un mauvais lieu, d'un commerce criminel? N'était-ce pas avec un aiguillon pénétrant qui vous perçait jusqu'au fond du cœur? Et maintenant, que vous êtes profondément plongé dans le vice, c'est en riant, c'est en bouffonnant de vos aventures. Et vous ne vous apercevez pas que vous êtes à la veille de votre dernier malheur? Combien de fois avez-vous entendu une voix intérieure qui vous disait qu'enfin c'en est trop, que c'est lasser la miséricorde de Dieu par l'excès de tant de crimes? Et qu'attendez-vous après cela? Voulez-vous que Dieu vous députe un ambassadeur du ciel, pour vous en donner un plus grand éclaircissement? N'est-ce pas assez que le prophète vous en avertisse? *Nunc finis super te, et immittam furorem meum in te. (Ezech., VII.)* La fin de mes miséricordes s'approche, aussi bien que le temps de faire éclater ma dernière indignation.

L'horreur de cette matière nous a emporté un peu loin; aussi l'importance du sujet le requerrait bien. Ce danger est épouvantable; mais qui en doit être touché? Personne au monde, si vous n'avez lieu de l'appréhender, vous qui voulez consacrer toutes vos plus belles années au vice et au plaisir. Car supposons qu'à votre égard la mesure des péchés sera des plus amples, quoique dans la vérité elle sera peut-être des plus petites; vous qui depuis tant de temps abusez si injurieusement de la miséricorde de Dieu, ne l'auriez-vous pas déjà comblée, cette mesure, et plus d'une fois? Non pas, si votre âme est singulièrement privilégiée et plus précieuse que toutes les autres, et que Dieu, par une rare faveur,

ait résolu de vous souffrir plus que le reste des hommes. Mais oseriez-vous le penser? Je le croirai quand vous m'aurez persuadé que le Fils de Dieu a versé son sang en plus grande abondance pour vous que pour tous les autres, et que votre salut lui tient plus au cœur que le salut de tout le reste de ses créatures.

Vous voyez donc que ceux-là vivent dans un abus déplorable, qui pèchent avec tant de facilité, sur l'espérance que Dieu dissimulera tous leurs crimes, parce que cette bonté si indulgente et si lâche qu'ils lui attribuent est vicieuse, et par conséquent que ce n'est point la bonté du Saint-Esprit. En second lieu, que la bonté divine est véritablement infinie en sa nature, mais non pas en ses effets, que la sagesse éternelle a limités et resserrés dans une juste mesure, qu'il est dangereux et fort facile de passer, comme l'ont passée tant de misérables qui gémissent dans les flammes; et que sans cette mesure la bonté de Dieu dégénérerait en une bonté déraisonnable, et tournerait au mépris de la majesté divine.

Ici, je vois bien ce qu'on pourra dire: Il y en a qui ont passé non-seulement les plus belles années de leur vie, mais leur vie presque entière en des dérèglements fort criminels, et qui ensuite ont toute raison de présumer qu'ils sont parvenus à ce comble d'iniquité. Quoi! faut-il donc qu'ils abandonnent en désespérés l'affaire de leur salut? On ne dit point cela; et en voici quelques raisons. Premièrement, il est certain que ces pécheurs doivent toujours craindre qu'ils n'aillent à cette mesure; mais il est douteux, s'ils y sont jamais arrivés, puisqu'elle est si différente pour diverses sortes de personnes, et qu'on en voit qui, après plusieurs années d'une vie très-licencieuse, sont heureusement retournés à Dieu. En second lieu, pour vous en particulier, qui peut-être venez de considérer avec une sérieuse réflexion cette terrible vérité que je vous ai proposée, et qui sentez votre cœur frappé de crainte; cette crainte salutaire est apparemment un trait de la grande miséricorde dont Dieu veut bien encore user envers vous pour vous faire revenir. Mais ne soyez pas si téméraire que d'abuser de cette grâce, qui peut-être est une des dernières que le ciel vous a réservées.

Je dis bien davantage, je veux que vous soyez arrivé à ce comble fatal d'iniquité: vous ne devez pas pourtant renoncer à l'espérance de vous tirer de cet abîme. Il est vrai que selon la loi ordinaire vous devez périr; Dieu pourtant nous a laissé certaines ressources de salut d'une vertu extraordinaire, par lesquelles vous pouvez vous retirer du danger où vous vous êtes précipité. La première est l'aumône; mais pour vous et pour l'état où les affaires de votre salut sont réduites, je dis une aumône copieuse, et si constante, qu'elle ouvre votre bourse aux pauvres en toutes les occasions: voilà la première ressource. Vous en pouvez voir des raisons solides au

discours que nous avons fait sur cette matière, où vous verrez que, selon les oracles de l'Écriture et des Pères, et particulièrement de saint Ambroise, l'aumône fait violence à Dieu, qu'elle le force au pardon et qu'elle obtient la grâce même à ceux que Dieu avait déterminé de damner : ce sont les propres termes de ce grand saint. L'aumône fera révoquer cet arrêt du ciel en la manière qu'on l'explique selon la plus saine théologie.

Mais parce que tous ne peuvent pas user de ce moyen, en voici un plus général : c'est de recourir à la Mère de miséricorde d'une façon fort particulière : *Est advocata obtinens in causa desperatissima*, dit saint Antonin. (lib. IV, titulo 13, cap. 44.) Il n'est aucune cause si mauvaise, ni même si désespérée, qu'elle ne gagne si elle entreprend de la plaider. Mais voudra-t-elle plaider la vôtre ? Oui, dit saint Bernard (serm. 5, *De Assumptione*), si vous recourez singulièrement à elle : *Ipsa quoque præterita peccata non discutit, sed omnibus sese clementissimam et exorabilem præbet*. Notre miséricordieuse Dame ferme les yeux à nos péchés, elle n'y a nul égard, elle ne rejette personne, et reçoit favorablement tous les pécheurs. Je vous dirai cependant qu'une chose vous pourrait perdre ; c'est le délai que vous pourriez apporter à user de ce remède. Si vous renvoyiez plus loin le dessein de faire votre paix avec Dieu, sur l'espérance que vous auriez en cette ressource de votre salut, la présomption fondée en la miséricorde de Marie vous pourrait perdre, comme celle que vous avez eue si longtemps en la miséricorde de Dieu vous a presque perdu.

SECOND POINT

Voyons maintenant comment cette fausse espérance des pécheurs est injurieuse au Saint-Esprit, en tant qu'elle blesse la gloire qu'il reçoit de ses opérations. Ces opérations se réduisent principalement à deux : premièrement, comme nous l'avons déjà dit, à la distribution des grâces, dont les pécheurs le font un dispensateur sans autorité et sans domaine ; en second lieu, à l'établissement et au gouvernement de l'Eglise, dont ils le font un législateur et un directeur sans sagesse.

Je dis donc, en premier lieu, que ceux qui se flattent présomptueusement en vue des miséricordes de Dieu, font une injure bien considérable au Saint-Esprit, parce que, autant qu'il est en eux, ils le font un dispensateur sans autorité des grâces et des dons célestes, dont ils lui ravissent le domaine pour le mettre en leur disposition. Les pécheurs, dit saint Bernard (serm. *De septem misericordiis*), ne craignent jamais que la grâce leur manque ; il l'entend de la grâce de faveur, de la grâce victorieuse. Pourquoi ? dit-il : *Ut non pertimescant ne deserantur a gratia, quam non ut gratiam venerantur*. De la manière dont ils parlent et dont ils agissent, la grâce n'est pas une faveur du Saint-Esprit, mais une dette qu'il

ne manquera pas de leur payer quand il leur plaira de l'exiger. Ils la regardent comme un bien qui leur est aussi assuré que s'il leur était dû en rigueur, et non point donné par miséricorde. Et vous plaît-il le voir bien évidemment ? Le pécheur se détermine à se convertir, non pas présentement qu'il en a l'inspiration ; mais après un certain terme, un certain âge, après telles occasions, tels plaisirs ; après un nombre d'années qu'il veut encore donner au vice. Vous voyez qu'il détermine la chose comme si elle était en sa pleine disposition. Quoi donc, est-ce qu'il ignore que cela ne se peut faire, s'il n'est prévenu d'une grâce singulière ? Non, il en est pleinement instruit. Mais l'aura-t-il à point nommé, cette grâce ? Le Saint-Esprit, après des refus si indignes, la lui donnera-t-il précisément en ce temps ? C'est ce qu'on suppose comme une chose certaine et infaillible : cela s'en va bien sans dire, ce divin dispensateur des grâces n'oserait manquer de se tenir prêt pour le temps qu'on lui assigne : il la tiendra préparée, cette précieuse grâce, pour le moment auquel il plaira à l'homme de la recevoir. Ainsi, comme dit Tertullien : *Liberalitatem Dei servitutum faciunt*. L'impie agit avec Dieu d'une manière très-désobligeante. Il ne considère point les grâces comme une libéralité de pure faveur, mais comme un service de devoir, comme une servitude de cet Esprit adorable. Vous diriez qu'il est aux gages des pécheurs. Ils ne veulent pas recevoir la grâce quand il plaît à Dieu de la leur donner ; mais ils veulent qu'il la donne, quand il leur plaira de la recevoir. Ils lui assignent un autre terme, comme s'il avait mal pris son temps, ou comme s'ils étaient les maîtres de ces dons du ciel et que le Saint-Esprit n'en fût qu'un dispensateur asservi à leur volonté. Cent fois cet Esprit divin aura la bonté de se présenter à l'impie, et cent fois l'impie le renverra incivilement, non pas comme refusant absolument l'inspiration, mais le remettant à un autre temps, voulant dire que pour le présent il n'est pas d'humeur de l'écouter ; mais qu'il vienne une autre fois et qu'il lui donnera audience.

Chrétien, je vous le demande, quand sera-ce de votre bon plaisir que le Saint-Esprit retourne ? Quand aurez-vous pour agréable de lui donner cette audience si favorable que vous lui promettez ? Les uns, dont nous avons déjà parlé, disent qu'il faut attendre que ce grand feu de la jeunesse s'exhale, parce qu'en cet âge la grâce ne peut subsister qu'avec bien de la violence ni jeter de solides racines dans l'âme. D'autres allèguent qu'ils sentent leur cœur encore trop engagé et qu'il n'est pas temps de rompre des liens si forts. Plusieurs, selon des inclinations ou des conjonctures diverses, déterminent d'autres termes différents.

C'est donc, dites-vous, après tel âge, que vous voulez que le Saint-Esprit vous donne la grâce qui doit triompher de votre cœur :

et c'est alors précisément qu'il vous la veut refuser. C'est après votre jeunesse que vous voulez qu'il vous parle; et c'est ce temps qu'il a choisi pour se taire: alors, dites-vous, vous vous donnerez tout à Dieu: et alors Dieu ne voudra plus entendre parler de vous, il rejettera avec mépris ces misérables, ces tristes années de votre vie, indigné de ce que vous aurez donné au monde les plus agréables et les plus belles. C'est en ce temps que le divin soleil s'éclipsera et abandonnera votre âme à un sens reprouvé. Quand vous voudrez commencer une vie sainte, il finira votre vie criminelle par une funeste mort, qui fondra subitement sur vous; c'est en ce temps que vous vous trouverez mêlé dans une querelle où vous serez assassiné, ou qu'un accident inopiné vous privera de la raison et ne vous donnera pas lieu de faire cette pénitence que vous voulez toujours faire et que vous ne ferez jamais. Allez, téméraire; allez, insolente créature, c'est bien à vous de donner la loi à Dieu; il vous appartient bien de lui prescrire ni quand, ni comment il doit accorder ses dons. *In arbitrio suo posuerunt misericordiam Dei*, dit sainte Agnès (lib. III *Revel.*, c. 12), parlant à sainte Brigitte. Les pécheurs se sont mis en tête cette folie, de croire que Dieu leur accordera ses grâces selon leur caprice et non pas selon son bon plaisir. Saint Bernard (*De schola claustrali*, cap. 9) est bien éloigné de ce sentiment: *Non quando ego volo, sed quando ille vult, spirat*. Dieu me touche, non pas lorsque je le veux, mais quand il lui plaît.

Vous l'apprendrez encore mieux du Prophète. *Quia manda; remanda, manda, remanda: exspecta, reexpecta; exspecta, reexpecta: modicum ibi, etc. Et noluerunt audire. Et erit eis verbum Domini: Manda, remanda; manda, remanda, exspecta, reexpecta, reexpecta, exspecta, reexpecta.* (*Isa.*, XXVIII.) J'ai envoyé mes prophètes et les prédicateurs de ma parole aux pécheurs, pour les rappeler à moi: et qu'est-ce qu'ils ont répondu: *Manda, remanda*. Criez, prédicateurs, menacez avec des paroles fulminantes, tuez-vous de faire des invectives pour nous distraire de nos plaisirs. Nous sommes accoutumés à cet air de chaire: nous ne sommes pas encore d'humeur d'obéir à la voix céleste. *Exspecta, reexpecta*. Attendez, mais attendez encore bien du temps: nos cœurs sont encore pris trop fortement, nous ne saurions nous résoudre à les dégager sitôt. Oui, dit ce grand Dieu, dans sa juste indignation et se moquant, disent les docteurs, de la sottise des impies; voilà comment vous parlez présentement, et voici comment je parlerai à l'avenir, *Manda, remanda*. Que demandez-vous? Quoi, ma grâce? Attendez, je vous le redis, attendez, ne pressez pas, car je n'en ferai rien davantage. Mais ce misérable est au point fatal de sa dernière nécessité; si le secours ne vient promptement, il est perdu: que fera-t-il? Ce qu'il voudra. Je l'ai attendu si longtemps, il m'attendra

bien davantage. Ce n'était pas autrefois son heure de recevoir ma grâce, ce n'est pas maintenant la mienne de la lui donner. Quoi, sera-t-il dit, que des pécheurs insensés entreprennent sur mes droits, ce qui est d'une insolence insupportable? Il faut que la créature apprenne de qui elle se veut jouer, et si c'est d'un Dieu de majesté qu'il faut se moquer.

Ceux qui se reposent sur la miséricorde de Dieu et qui s'endorment sur cette fausse espérance, font au Saint-Esprit une autre injure, qui n'est pas de moindre considération. C'est le Saint-Esprit qui publia la loi de grâce, lorsqu'après l'Ascension du Sauveur, il se répandit visiblement et avec tant de profusion de ses divines lumières, sur ceux qui devaient enseigner la science du salut à toutes les nations de la terre. C'est lui qui préside au gouvernement de l'Eglise; et parce que cet ouvrage est le plus divin qui sera jamais, il fait la plus excellente gloire, que cet Esprit adorable ait hors de lui. Mais les impies la flétrissent et l'anéantissent autant qu'il est en eux. Car si l'espérance qu'ils ont d'aller régner dans le ciel avec les anges, après avoir vécu sur la terre comme les démons; si, dis-je, cette espérance subsiste sur un fondement véritable, si c'est avec raison qu'ils l'établissent sur la bonté du Saint-Esprit, j'ose dire que ce grand Dieu, qui a fait reluire tant de sagesse en formant le petit corps d'une fourmi, n'en a pas montré beaucoup en formant le corps de l'Eglise; que celui qui a établi un si bel ordre dans la nature, en a établi un fort défectueux dans la grâce; que de tous les législateurs le moins éclairé, c'est le Saint-Esprit; que de tous les corps, celui dont l'économie est la plus mal ordonnée, c'est le corps de l'Eglise. Ces pensées ne semblent-elles pas horribles? Elles le sont bien en effet: ce sont pourtant des conséquences certaines de l'espérance des pécheurs. Car cette espérance autorise le vice, le met sur le trône, par l'impunité qu'elle lui promet: et décrédite la vertu, en ouvrant le ciel aussi bien à l'impie, qui l'a méprisée, qu'à l'homme de bien qui l'a constamment pratiquée.

En vérité les hommes seraient animés par de grands attraits à l'exercice pénible des vertus, s'ils voyaient le ciel ouvert si facilement à tout le monde, et que ceux qui vivent dans les délices y auraient place, aussi bien que ceux qui auraient embrassé la croix. Les méchants ne pourraient-ils pas dire aux gens de bien, avec quelque couleur assez plausible, vous choisissez le chemin du ciel le plus épineux et le plus long, et nous y allons par le plus agréable et le plus court; vous versez des larmes, et nous nous divertissons; votre vie est triste et la nôtre est pleine de mille douceurs, et à la fin la porte du ciel est ouverte à tous?

Cela véritablement serait fort commode, d'obtenir la gloire à si bon compte. *Melius nobiscum actum est, quam cum illis, qui tantis laboribus emunt quod nos delicati possi-*

demus. (serm. de *Joanne Bapt.*) C'est ainsi que parlent les libertins, au sentiment de l'abbé Gueric. Vraiment nous sommes bien plus heureux que ces tristes gens, qui achètent le ciel avec tant d'austérités, et par un éloignement général de tout ce qui peut faire plaisir dans la vie. Pour nous, nous y arrivons sans qu'il nous en coûte presque rien. Car nous passons notre vie dans la joie et le plaisir; après quoi nous avons notre refuge en la miséricorde de Dieu, qui oublie tout et ne fait aucune difficulté de nous recevoir en grâce, et de nous faire entrer dans la participation de la gloire. *Plane si ita est,* poursuit cet abbé (*Ibid.*), *ridicula magis est quam prædicanda virtus Joannis.* Si cela est, que l'on ne loue plus tant la vertu de saint Jean-Baptiste, qui a mené une vie si austère dans le désert. Ce grand saint serait plus digne de risée que de louange. De là il faudrait conclure encore plus généralement, que ceux qui renoncent aux délices de la vie, pour suivre Jésus-Christ crucifié, sont des idiots; que ceux qui vivent selon les règles de la discipline sévère de l'Evangile, sont des sots, des insensés; que c'est simplicité et extravagance de se conformer à l'humilité du Fils de Dieu et à la vie souffrante des apôtres; que les vrais sages sont ceux qui vivent le plus agréablement et dans les plus doux plaisirs; que ceux qui, aux dépens de leur conscience, savent s'accommoder plus finement des biens d'autrui, sont les plus habiles et ceux qui ont les plus véritables lumières. Car quelle plus grande folie que d'acheter le ciel aussi chèrement que les saints l'achètent, s'il est vrai qu'on le puisse avoir à aussi bon compte que les impies prétendent l'obtenir? Si ceux-ci ont trouvé un chemin si court, si facile, pour arriver à la gloire, pourquoi y aller par un sentier si épineux et si plein de croix? Vous voyez donc que, si le Saint-Esprit est si bon qu'il pardonne tout avec tant de facilité, voilà la vertu décréditée, voilà le vice sur le trône, et les crimes qui se débordent généralement partout. Que s'il y a quelques peines ordonnées pour retenir par ce frein la licence audacieuse des pécheurs, ils ne font qu'en rire, parce qu'ils ne manquent jamais de trouver un asile sûr auprès de la miséricorde contre les menaces et les rigueurs de la justice.

Il s'ensuivrait encore de là, par une autre conséquence plus fâcheuse et plus étrange, mais qui ne serait pas moins véritable, que si les libertins se moquent si insolument des lois divines, c'est sur le Saint-Esprit qu'il faut rejeter tout ce désordre; parce qu'il les rend insolents par la bonté excessive qu'il leur témoigne. Si la face de l'Eglise, autrefois si belle et si florissante, est maintenant si pitoyablement défigurée, qui en est la cause? C'est le Saint-Esprit, par l'extrême facilité dont il use à pardonner tous les crimes! Si nous voyons la volupté si généralement débordée que la plus grande partie du monde chrétien est inondée de ses ordures; si l'injustice met tout au pillage

avec tant d'excès et de violence, si l'avarice désole tant de misérables, si l'impiété fait retentir partout tant de blasphèmes; c'est que le Saint-Esprit rend ses créatures rebelles et insolentes! c'est qu'il ne sait pas les tenir dans la soumission et le respect! parce que, par un excès d'indulgence, il laisse tout faire, et ouvre le ciel indifféremment à tout le monde: y entre qui veut!

Mais l'oracle de la vérité justifie pleinement de ce défaut la conduite de Dieu: *Non possumus quidquam addere vel auferre iis quæ fecit Deus ut timeatur.* (*Eccle.*, III.) Comme nous ne devons rien ôter, nous ne pouvons rien aussi ajouter à ce que Dieu a sagement établi pour se faire craindre. Nous n'y devons rien ôter, comme l'on fait par une espérance téméraire; mais nous n'y devons aussi rien ajouter, car le Saint-Esprit a efficacement pourvu à tout. Bien loin donc que les pécheurs aient lieu de persévérer dans leurs désordres, par la raison que Dieu ne manquera pas de les recevoir dans la gloire, je dis, au contraire, qu'ils ont tout sujet de craindre leur dernier malheur. Pour établir cette vérité, et par là justifier solidement la conduite du Saint-Esprit, il ne faut que voir comment il a concerté l'économie de notre salut. En voici la vraie idée, que j'oppose à celle que les libertins en font, comme nous avons opposé l'idée véritable de la bonté divine à l'idée extravagante et déraisonnable que l'on en forme, pour assoupir la conscience et favoriser la passion.

Je demande quelle est la manière la plus sage de gouverner le monde chrétien, et comment il est à propos d'en user à l'égard de ceux qui sont fidèles à la loi de Dieu et de ceux qui lui sont rebelles? Rien ne se présente de mieux, et l'on ne peut concevoir un ordre plus juste que celui par lequel ceux qui auront observé la loi divine, en recueillent le fruit, et que ceux qui s'en seront écartés, portent la peine de leurs crimes. Mais comment? Car ici il y a deux grands écueils à éviter: si les impies, après s'être moqués de Dieu toute leur vie, ne peuvent manquer à la fin de faire leur paix avec lui par le secours des sacrements, c'est exposer, comme nous l'avons déjà vu, la majesté de cet être souverain à mille outrages très-indignes; d'autre part, si l'homme, après le péché, n'a plus de ressource, plus d'espérance de retour à Dieu, c'est le mettre dans l'occasion de se livrer au désespoir et de se jeter dans le profond abîme de l'iniquité.

Voici donc le sage tempérament dont le Saint-Esprit a usé. Il a si généralement réservé la grâce finale en sa disposition, la grâce de bien mourir, que personne ne la saurait mériter. Et comment est-ce qu'il l'accorde? comment la refuse-t-il? Pour le bien entendre, il faut remarquer qu'il y a trois sortes de chrétiens. Les uns sont parfaits; et ceux-là, selon saint Jean, sont si sûrs de leur salut, qu'il ne leur reste presque nulle crainte que cette grâce leur manque, la charité ayant effacé cette crainte de

leur Âme. Il y en a d'autres qui vivent dans l'exercice d'une vertu ordinaire et qui passent les années entières sans blesser grièvement leur conscience. Après un péché de fragilité, ils se relèvent sans délai, et par un prompt et fidèle retour à Dieu, ils l'obligent à leur rendre son amitié. Dans plusieurs occasions, ils pratiquent bon nombre d'actions de piété. Ceux-là sont véritablement touchés de crainte; mais ils ont beaucoup plus d'espérance d'obtenir cette grâce essentielle au salut. Les derniers vivent ordinairement dans la disgrâce de Dieu, ou le plus souvent, ou la plus grande partie de leur vie. Ils participent à nos divins sacrements, quand l'Eglise les y oblige en toute rigueur; mais ils se replongent d'abord dans leurs vices. Ils sont dans des habitudes invétérées et dans des engagements où la corruption de leur mauvaise volonté a pour le moins autant de part que la violence de la passion. Ils se portent au péché de leur gré, sans faire nul effort contre les mouvements de leur cœur, et cherchent les occasions du mal autant par un choix volontaire que par le penchant de leurs inclinations. Pour ceux-là, quelque pénitence qu'ils se promettent de faire à l'avenir, je dis que, selon la conduite ordinaire du Saint-Esprit, ils mourront comme ils ont vécu, et que, par un juste jugement de Dieu, sans un privilège singulier, telle qu'aura été leur vie, telle sera leur mort. Comme ils ont vécu sans la grâce, ils mourront aussi sans la grâce finale.

Voilà une vérité bien essentielle à notre discours. Tâchons de l'établir fortement et solidement : *Acta hominis declarat exitus illius.* (Eccli., XI.) Voulez-vous savoir quelle a été la vie d'un homme? regardez comment il est mort. Est-il bien mort? Cette bonne mort vous répond de sa bonne vie. Mais, au contraire, si la mort est malheureuse, concluez de là que la vie aura été criminelle. Ces paroles prouvent bien déjà la vérité de cette règle générale, que la mort répond à la vie, et qu'une mauvaise mort est la suite d'une mauvaise vie. Mais saint Paul l'explique plus fortement et plus clairement : *Nolite errare, Deus non irridetur; quæ enim seminaverit homo, hæc et metet.* (Galat., VI.) Il ne s'y faut pas tromper, on ne se joue pas de Dieu; la moisson doit être telle qu'aura été la semence; vous recueillerez à la mort ce que vous aurez semé dans la vie : si vous avez bien ou mal vécu, vous le trouverez en mourant.

En quel étonnement seriez-vous, si, après avoir semé de l'avoine, ou quelque chétif grain dans votre champ, il y croissait du beau blé? ou bien, si ayant semé du pur froment, il n'y venait que quelque méchant légume? Ce serait là un prodige de la nature. Ainsi ce serait dans l'ordre de la grâce une espèce de miracle, si, après une mauvaise vie, vous faisiez une bonne mort, ou si, après une bonne vie, vous finissiez malheureusement. Ce grand apôtre aurait trompé l'Eglise, disant que nous moissonnerons à la

mort ce que nous aurons semé pendant la vie.

Mais venons à la raison à laquelle on ne trouvera rien à répondre, si l'on veut prendre la peine de l'approfondir. Encore qu'il n'y ait rien de plus ordinaire que les morts malheureuses des pécheurs, lesquelles arrivent plus souvent que toutes les heures du jour, vous ne trouverez pas un homme, pour impie qu'il puisse être, qui n'espère de faire une bonne mort, où réside le point essentiel de notre salut. Oui, tout le monde espère de bien mourir; interrogez les impudiques les plus débordés, qui sont plongés dans les plus profonds abîmes de la volupté; ils espèrent de bien mourir. Demandez-le à un usurier, ou à un voleur public, qui s'est enrichi par des voies honteuses et qui ne veut entendre parler d'aucune restitution; il espère de bien mourir. Et l'impie, qui blasphème à tout moment, comme une furie d'enfer; et ce cruel vindicatif, qui nourrit une haine enragée contre son prochain; et cette perdue, qui vit dans la plus effrontée prostitution, ou dans des engagements secrets, mais si criminels, qu'espèrent-ils tous? de bien mourir. En un mot, interrogez tous les chrétiens de la terre, en quelques excès, en quelques dérèglements qu'ils vivent, ils dorment paisiblement sous cet abri de la miséricorde divine; tous généralement espèrent de bien mourir.

Or, est-il que le nombre de ceux à qui Dieu accorde cette dernière miséricorde est bien petit! Il ne le faut pas contester, nous l'apprenons de l'oracle de la Vérité, qui dit que la plupart des hommes périssent. Et ne dites pas que cela est vrai, à cause du grand nombre des infidèles. Car cela est encore véritable à l'égard des chrétiens. Saint Chrysostome l'assure, saint Augustin est de ce même sentiment, et saint Grégoire (homil. 19 in *Evang.*) le déclare en ces paroles : *Terribile valde est, quod sequitur : multi vocati, pauci electi, quia ad fidem multi veniunt, et ad cæleste regnum pauci perveniunt.* Ces paroles sont bien terribles : *Plusieurs sont appelés et peu sont élus*, parce que plusieurs croient en Jésus-Christ, mais fort peu participent à sa gloire.

Venons maintenant à la conclusion de tout ce raisonnement. Tout le monde espère de bien mourir; nous l'avons dit et il est certain. Or, est-il que peu de personnes meurent bien! c'est aussi une vérité constante. Concluez : donc plusieurs sont misérablement abusés en une chose si importante, qu'elle fait la dernière décision du salut. Et qui sont ceux-là? nous voici à notre point. Sont-ce ceux qui ont vécu dans un mépris général de l'Être adorable, ou ceux qui ont sacrifié leurs plaisirs et leurs intérêts à son honneur? Sont-ce ceux qui ont foulé aux pieds les lois divines, ou ceux qui les ont religieusement observées? Puisque Dieu refuse à plusieurs la grâce d'une bonne mort, qui est la grande grâce du salut et qu'il l'accorde aussi à plusieurs;

à qui pensons-nous qu'elle soit donnée? Sera-ce à un débordé, qui voudrait arracher les yeux à Dieu, ou le désarmer de ses foudres, pour lui ravir ou la connaissance de ses abominations, ou le pouvoir de les punir; ou aux âmes pures, qui n'ont jamais laissé pénétrer la volupté dans leur cœur? Sera-ce à une mondaine, à une scandaleuse déclarée; à un fripon, à qui tout est de bonne prise, pourvu qu'il le puisse attraper subtilement; à une âme de tigre, qui voudrait avoir mangé le cœur de son ennemi; à une gueule d'enfer, qui renie, qui blasphème comme un damné: ou à de vertueux chrétiens, qui sont animés d'une crainte si respectueuse pour Dieu, qu'ils rendent une obéissance fidèle à toutes ses lois?

Pourquoi est-ce que tant d'admirables solitaires se sont volontairement martyrisés par l'austérité de leur vie, les cinquante, les soixante ans? C'est pour bien mourir. Pourquoi tant de divines filles renoncent-elles au siècle et aux délices, qu'elles y pourraient légitimement posséder? C'est pour avoir la grâce de bien mourir. Et, pourquoi tant d'excellents chrétiens répriment-ils avec une extrême violence les plus agréables passions de leur cœur? pourquoi rejettent-ils constamment toutes les impressions de la volupté? C'est pour obtenir cette même grâce de bien mourir. Encore, dit l'apôtre saint Pierre, à peine leur sera-t-elle accordée. *Justus vix salvabitur.* (I Petr., IV.) Et vous, pécheur, après avoir vécu comme les damnés, vous mourrez comme les prédestinés! votre vie a été la vie d'un païen, et votre mort sera la mort d'un fidèle chrétien! Vous avez toujours fui la croix et vous en recueillerez les fruits à la mort! toujours vous avez marché par le chemin qui mène à l'enfer, et au terme de ce chemin, vous vous trouverez à l'entrée du ciel; et Dieu l'ouvrira, aussi bien à ses ennemis qu'à ses serviteurs fidèles, aussi bien à ceux qui se sont toujours moqués de lui, qu'à ceux qui ont été inviolablement attachés aux intérêts de sa gloire! C'est un abus, c'est une erreur, que le père du mensonge a semée dans les âmes des impies, et qu'il cache artificieusement sous le faux nom d'espérance pour les tromper et pour les envelopper par là dans le malheur. Est-il concevable et le pourrait-on croire, si tous les jours on ne le voyait, qu'il y ait des chrétiens si stupides, que de se laisser préoccuper si grossièrement de cette dangereuse illusion? C'est un arrêt du ciel, vous mourrez, comme vous avez vécu: votre vie a été criminelle, votre mort sera funeste et malheureuse.

Si le Saint-Esprit lui-même vous le déclare en ces termes formels, le croirez-vous? *Impiis autem usque in novissimum sine misericordia ira supervenit.* (Sap., XIX.) Les impies fondent beaucoup sur la miséricorde divine pour l'heure dernière, et c'est pour cette heure que Dieu leur réserve les plus grandes rigueurs de sa co-

lère. *Angustia superveniente requirent pacem et non erit.* (Ezech., VII.) Ils lèveront à la mort les yeux et les mains au ciel, pour faire leur paix avec Dieu, et Dieu ne voudra plus entendre parler de paix. Ce n'est pas que je veuille dire qu'il retire toutes ses grâces; mais c'est que le pécheur n'est jamais en plus grande nécessité qu'en cette extrémité fatale d'avoir les grâces de faveur, et jamais Dieu, irrité de tant d'outrages, n'est moins disposé à donner ces grâces. Jamais la nature n'est plus affaiblie, et jamais elle n'est moins fortifiée des secours du ciel; jamais le pécheur n'est attaqué plus fortement, et jamais il n'est défendu plus faiblement. Quelle conséquence voudriez-vous donc tirer de là, si ce n'est qu'il périra et qu'il mourra comme il a vécu?

Je ne sais, qui ne doit pas trembler, en entendant les paroles de saint Jérôme (*Ep. ad Damas.*): *Vix de centum millibus, quorum mala semper fuit vita, meretur a Deo habere indulgentiam unus.* De cent mille hommes, qui ont toujours vécu dans la disgrâce de Dieu, à peine oserais-je dire qu'il y en ait un à qui Dieu fasse miséricorde à la mort. Croyez-moi, pécheur, qu'il faut que votre conscience soit bien dure, si ces paroles ne la pénètrent avec de grands sentiments de terreur. Et ne pensez pas, ajoute ce grand docteur, que je parle par conjecture: je sais très-bien ce que je dis. Et que dit-il? voici les dernières paroles que de fidèles témoins ont recueillies de la bouche de saint Jérôme agonisant. Vous savez si c'est à cette heure qu'on voudrait mentir: *Hec teneo, hoc multiplici experientia didici, quod ei non est bonus finis, cujus semper mala fuit vita.* (*Ibid.*) J'ai vu bien des gens et de toutes les manières; mais je l'ai observé constamment, que qui a toujours mal vécu, par un juste jugement de Dieu, fait une mauvaise mort. Et combien en voyons-nous? toute la terre en est pleine de ces indignes chrétiens, qui, depuis le premier feu de leurs passions naissantes jusqu'à la dernière maladie, ont vécu et vivent toujours dans l'impiété et le libertinage. Ils sont continuellement dans la disgrâce de Dieu, hors de quelques intervalles si courts et si rares, que cela même les rend encore plus criminels. Ils se flattent par l'espérance en la miséricorde divine qu'ils réclameront inutilement; car ils ne l'obtiendront jamais. Selon l'oracle de saint Jérôme, ce sont des gens destinés aux feux.

Mais, dira-t-on, cela cause une horreur étrange aux pécheurs pour ce passage fatal, et les fait passer de leur espérance présomptueuse à une autre extrémité épouvantable. Et, qu'attendez-vous que l'on dise? Je ne vous ai rapporté que les oracles du Saint-Esprit et les sentiments des saints Pères. Voudriez-vous que l'on vous dit, qu'après qu'un homme toute sa vie se sera enivré de plaisirs infâmes, un *peccavi* imaginaire l'enverra au ciel, comme l'espèrent plusieurs avec témérité et folie? qu'après vous être moqués de Dieu, les vingt, les trente

ans, vous le tournerez comme il vous plaira, et en ferez tout ce que vous voudrez ? Qu'après lui avoir tourné le dos honteusement, il vous viendra rechercher à l'heure de votre mort, pour vous rendre son amitié que vous avez si indignement rejetée ? Voulez-vous que l'on dissimule, que l'on trahisse la vérité ? Je n'en ferai rien ; je l'ai dit, et je ne m'en dédirai jamais : vivez bien si vous voulez bien mourir ; car vous mourrez comme vous aurez vécu.

Si vous me dites que je suis bien sévère ; je vous réponds que Dieu l'est bien davantage. J'ai sa parole qui me garantira toujours. *Quia vocavi et renuistis, etc., ego quoque in interitu vestro ridebo, et subsannabo vos.* (Proverb., I.) Je vous ai fait avertir par la voix intérieure de votre conscience, cent fois je vous ai touchés par de salutaires inspirations ; je vous ai offert ma grâce pendant le cours de votre vie et vous vous en êtes moqués ; vous la demanderez à la mort, et je rirai de vous à mon tour. Vous pleurerez devant le crucifix, et je rirai de vos larmes ; vous lèverez les mains au ciel, afin de fléchir ma justice, et je rirai de vos prières ; vous me ferez héritier d'une partie de vos biens, et je rirai de votre héritage ; vous vous confesserez, et je rirai de votre confession ; on vous absoudra, et je vous condamnerai, je me moquerai de cette absolution qui sera nulle, faute des dispositions requises.

Allez maintenant, directeur zélé, allez au secours de ce pécheur obstiné, qui vous appelle à l'extrémité ; et si vous le disposez à bien mourir après avoir mal vécu, comptez cela pour un miracle. Mais il paraît en si belle disposition d'aller à Dieu. N'en croyez rien, dit saint Augustin, il vous trompe, ou peut-être il est plus dangereusement trompé lui-même. *De medio petrarum dabunt voces.* (Psal. CIII.) C'est à cette sorte de pécheurs que ce grand saint attribue ces paroles du Psalmiste. Parlez au rocher en gémissant, et il vous semblera, par la voix d'un écho fidèle, qu'il pleure avec vous. Parlez-lui d'un accent de crainte, et il répondra de ce même ton et comme en tremblant, tout immobile qu'il est. Il épouse toutes vos passions en apparence, quoique, en effet, il ne soit touché d'aucune. De même, imprimez à ce pécheur, encore plus dur que le rocher, des sentiments salutaires, *dabunt voces*, il vous donnera des paroles, et des plus belles ; mais paroles, et rien davantage. Montrez-lui le crucifix, comme il est ordinaire dans ces conjonctures, et demandez-lui, si ce n'est pas du fond du cœur qu'il veut retourner à Dieu. Oui, il le veut ; faites-le lui baiser, ce crucifix. Mais s'il avait les forces et la santé, il retournerait bien plus volontiers à ces baisers impudiques qui étaient autrefois les préludes de ses abominations. Vous lui demandez si ce n'est pas tout de bon qu'il veut renoncer à l'amour des objets profanes qui ont causé tant de désordres dans son âme. Ah Dieu ! que lui rappelez-vous dans l'esprit ? Vous

le percez en l'endroit le plus tendre de son cœur. Si l'on remettait devant ses yeux ces objets que sa passion a adorés, vous verriez bientôt revivre les étincelles d'un feu ignominieux, qui ne sont qu'endormies dans l'âme de ce réprouvé. Et que répond-il ? est-il résolu ? Il le dit. Que voulez-vous ? qu'il vous dise le contraire, pour être jeté à la voirie ! Il le dit, il le veut ; croyez-le. Mais m'en voulez-vous croire à moi, ou plutôt à saint Jérôme, qui vous parlera avec plus d'autorité ? *Quæ est ista pœnitentia, quam quis solum tunc accipit, cum se vivere amplius non posse cernit, qui, si ex infirmitate convalesceret, pejor quam antea feret ?* Quel état faites-vous de ces pénitences forcées qui se font à l'extrémité ? De moi, dit-il, je les tiens pour des pénitences fausses. Le voulez-vous voir ? ajoute-t-il. Rendez la santé à ces malades, et vous verrez que la première chose que l'impudique fera, ce sera de rappeler ses plaisirs et de se rejeter dans son vice ; que le vindicatif fera revivre la haine dont son cœur avait été si longtemps envenimé ; que l'avare désavouera toutes ses promesses de restituer le bien dont sa conscience est si grièvement chargée. Voilà ce que valent ces pénitences, qui se font à l'extrémité, après lesquelles on est précipité dans les gouffres éternels. Voilà aussi comment le Saint-Esprit dissimule tout, comment il pardonne tout : c'est la miséricorde qu'il réserve à ceux qui espèrent tant en sa bonté. *Facta est terra eorum in desolationem a facie iræ columbæ* (Jerem., XXV) ; la colère de la colombe a désolé la terre.

Comme il n'est rien de si salutaire que les impies ne convertissent en poison, ils opposent l'Écriture à l'Écriture : *Impietas impii non nocebit ei, in quacunque die conversus fuerit ab impietate sua.* (Ezech., XXXIII.) En quelque temps que le pécheur se convertisse, son impiété ne lui nuira point. Le texte est formel ; que peut-on répondre à des paroles si évidentes ? C'est saint Bernard qui y répondra (*Serm. divers.*, 38) : *Sed unde scis, quod tunc tibi subvenire velit, quem interim sic repellis ?* C'est une vérité certaine, qu'en quelque temps que vous vous remettiez en votre devoir par une véritable pénitence, elle effacera tous vos crimes. Mais quoi ! dit ce Père, après avoir si longtemps abusé des miséricordes divines, d'où le savez-vous ? qui vous l'a promis que Dieu vous accordera cette grâce d'une faveur si singulière, pour sortir de votre misérable état ?

Eh quoi ! les sacrés dispensateurs du sang du Sauveur nous rejettent-ils ? Non, dit Salvien (lib. I *De Eccles.*), ils ne le doivent pas faire. Mais voyez l'incertitude où il vous laisse : *Quid dicam ? nescio ; quid promittam ? penitus ignoro. Revocare ab inquisitione ultimi remedii periclitantes, durum et impium : spondere aliquid in tam sera curatione, temerarium.* Un pécheur invétéré, qui est sur le point de partir du monde, recourt à vous pour le dernier re-

mède de son âme; comment le traiterez-vous? Je ne sais que vous répondre, je ne sais absolument quelle espérance vous donner, dit cet éloquent docteur. Oui, allez à son secours; il y aurait de la dureté et de l'impiété même de l'abandonner. Mais aussi me demandez-vous si ce remède sera salutaire? C'est de quoi je doute fort: c'est tout ce que je puis vous dire; et d'en parler avec plus de certitude, il y a de la témérité. Saint Augustin parle avec plus de sévérité, et ses paroles sont étonnantes: *Magnum est, si quis est, cui tunc Deus inspirat pœnitentiæ remedium*. Si Dieu fait la grâce de bien mourir à celui qui a mal vécu, c'est une faveur bien rare et bien extraordinaire: si toutefois nous osons dire qu'il l'accorde à quelqu'un. C'est un privilège qui tient en quelque façon du miracle.

Oui, la grâce a ses miracles, comme la nature a les siens. Dans l'ordre des choses naturelles, il y en a qui se font selon la loi ordinaire, et d'autres plus rares, qui se font par une vertu supérieure à toutes les forces de la nature, comme la résurrection d'un mort; et ce sont là des miracles. De même en est-il des opérations de la grâce. Un pécheur ou une infidèle se convertit par la prédication d'un homme apostolique: cela est selon la conduite ordinaire de la grâce. Jésus-Christ descend du ciel pour saint Paul: un ange dit à Augustin: *Tolle, lege*. Ouvre le livre que la Providence t'a mis dans les mains, et lis les paroles salutaires qui seront victorieuses de ton cœur. Ce sont des miracles tout visibles de la grâce. Ce que nous disons de la vie est encore véritable pour la mort; la loi ordinaire de la grâce est que qui a bien vécu meurt bien, et qui a mené une vie criminelle fait une mort malheureuse: *Timenti Dominum bene erit in extremis, et in die obitus sui benedicetur*. (*Eccli.*, I.) Celui qui craint Dieu sera secouru du ciel dans la dernière nécessité, et sa mort sera comblée de bénédictions. *Impiis autem usque in novissimum sine misericordia ira supervenit*. (*Sap.*, I.) Les impies au contraire, quand il faudra partir de ce monde, seront traités sans miséricorde; Dieu déchargera sur eux toute la rigueur de sa colère. Voilà la conduite ordinaire du Saint-Esprit. Mais il y a aussi des miracles de la grâce qui arrivent à la mort; et c'est quand un homme qui a mal vécu meurt bien. C'est une faveur miraculeuse que l'on ne voit pas souvent.

Et en faveur de qui est-ce que le Saint-Esprit fait ces miracles? Il les accorde quelquefois pour le prix d'une action héroïque? Vous avez été offensé cruellement, et vous avez pardonné généreusement et plus d'une fois; vous avez eu toute votre vie un cœur sensible aux afflictions des pauvres; vous avez tiré de votre bourse une somme considérable pour rendre à Dieu une âme perdue, comme fit une heureuse fille, qui vivait à Alexandrie au temps des premiers chrétiens. Elle donna une bonne somme d'argent qui faisait tout son bien à un misérable, que la poursuite de ses créanciers

avait réduit à un désespoir tragique et au funeste dessein de se pendre à un arbre où il avait déjà attaché la corde, lorsque cette fille le rencontra. Le bonheur de cet homme fut l'occasion d'un grand malheur de la fille; car, n'ayant plus de quoi subsister, elle en gagna aux dépens de sa pudeur et vécut quelque temps dans une prostitution scandaleuse. Son heure dernière étant arrivée, elle fut inspirée de demander le baptême; et il lui fut refusé à cause du débordement de sa vie. Mais un ange lui procura ce bonheur par une voie toute miraculeuse. Oui, pour ces actions héroïques, il peut arriver que Dieu use de miséricorde envers les plus grands pécheurs. Mais vous, qui avez fait tant de maux et si peu de bien, qui avez fait de si grands outrages à Dieu, et qui ne lui avez jamais rendu de service considérable, vous attendez à la mort ces miracles de la grâce! c'est une folle témérité. Vous verrez en quel état vous vous trouverez, lorsqu'il faudra vous présenter devant le grand Juge. Après avoir vécu comme s'il n'y avait point de justice à craindre, il est dangereux que vous ne mouriez, comme s'il n'y avait point de miséricorde à espérer.

Mais comment répondrons-nous à l'objection si générale que l'on fait, que tant de chrétiens, après avoir vécu comme des impies, meurent comme des saints? sans témérité peut-on démentir cette expérience? On avait fait cette objection à saint Augustin. (*In psal. XXXIII.*) *Hoc ergo quod miror quia novi peccata et scelera ipsius, et bene mortuus est*. Que me dites-vous? Que cet homme, dont je connais la mauvaise vie, a fait une bonne mort? C'est ce que j'admire et ce que je ne saurais concevoir. Pourquoi? il a reçu tous les sacrements de l'Eglise et d'une manière édifiante et exemplaire; n'y a-t-il pas donc lieu de présumer raisonnablement qu'il est entré dans la voie du salut? *Audi prophetam dicentem*, réplique saint Augustin, *mors peccatorum pessima, quæ tibi videtur bona, pessima est, si intus videas*. A qui en faut-il croire, ou à vous qui ne jugez que par les sens, ou au prophète qui parle par l'inspiration d'en haut? Vous dites que cet impie a fait une belle mort, et le Saint-Esprit dit qu'il est mort malheureusement: qui le sait mieux?

Il faudra donc, direz-vous, abandonner les grands pécheurs en cette extrémité fatale! Il les faudra laisser mourir en bêtes, sans leur donner aucun secours, sans absolution, et sans les autres sacrements dont on fortifie les fidèles dans ce redoutable passage! C'est bien en partie ce que saint Cyprien voulait, comme on le voit par ce qu'il écrit à Antonin. Et, ce qu'il faut remarquer, il parle de ceux qui avaient succombé sous la violence de la persécution, et qui ne recouraient point au remède de la pénitence, c'est-à-dire de la pénitence publique, qui était et très-longue et très-rigoureuse. Si ceux-là, dit-il, se sentant atteints de la dernière maladie, implorent votre assistance, déclarez-leur précisément qu'il n'y a plus d'espérance pour eux d'obtenir, ni de com-

munication, ni de paix avec l'Eglise; qu'elle les rejette. Voilà qui est bien sévère. Et que fera donc cette âme en ce danger? Ce qu'elle pourra. Voyez la raison, qui vient bien à notre sujet : *Quia rogare illos, non delicti pœnitentia, sed mortis urgentis admonitio compellit, nec dignus est in morte accipere solatium.* Ne pensez pas que ces pécheurs recourent à vous, poussés par un véritable regret de leurs péchés : non, ce sont de faux pénitents troublés par l'appréhension de la mort, et indignes de recevoir aucune consolation.

Saint Ambroise n'usait pas de cette sévérité, mais ses paroles laissent encore le pécheur dans de grands sentiments de crainte. Quoique vous ayez si longtemps persévéré dans le crime, dit-il (*Exhort. ad pœnit.*), j'usurai pourtant de miséricorde envers vous, je vous admettrai à la participation de nos sacrements; mais, ajoute-t-il, *an securus hinc exeat non sum securus.* Croyez-vous avoir mis l'affaire de votre salut en sûreté? Pour moi, je ne suis pas de ce sentiment : je crois qu'elle est fort douteuse, et que vous êtes en grand danger.

Disons donc, pour conclure ce discours, que c'est une vérité constante que Dieu n'a point cette bonté lâche et du tout déraisonnable qu'on lui attribue faussement, car elle est défectueuse et digne de mépris; que sa véritable bonté est bien infinie en sa nature, mais limitée en ses effets par la sagesse, qui ne permet pas que Dieu souffre le pécheur au delà d'une certaine mesure, laquelle étant arrivée au comble, il est rejeté et effacé du livre de vie. Il est vrai, en second lieu, que le Saint-Esprit, étant le dispensateur souverain des grâces, les distribue comme il veut, et non pas comme il nous plaît; que si nous ne les recevons pas quand il veut nous les donner, il ne les donnera pas quand nous les voudrions recevoir, n'étant pas juste que la volonté de cet Etre souverain soit subordonnée à la volonté de la créature d'une façon si basse et si indigne de Dieu. Il est vrai enfin que le gouvernement de cet Esprit, adorable, qui préside si sagement au bon ordre et à la conduite de l'Eglise, que ce gouvernement, dis-je, n'est point mêlé de cette indulgence molle qui fasse pardonner tout avec la facilité excessive dont plusieurs se flattent; parce que ce gouvernement serait fort mauvais, et que, si le ciel était ouvert aussi bien à ceux qui ont méprisé les lois divines qu'à ceux qui les ont fidèlement observées, la vertu serait anéantie, et les vices régneraient partout. Mais bien loin que cela soit, nous avons montré que Dieu a si sagement disposé les choses, que la bonne vie est ordinairement couronnée d'une bonne mort, et que qui a vécu criminellement finit malheureusement. Donc, comme nous l'avons déjà dit, il ne faut pas tant espérer, ou, pour mieux dire, il ne faut pas si témérairement présumer; mais il faut plus craindre que nous ne craignons, parce que Dieu est

plus juste que nous ne pensons. C'est ce qui nous reste à voir au discours suivant.

EXEMPLE DU SIXIÈME DISCOURS.

D'une fille de qualité impudique.

Un disciple illustre de saint Dominique rapporte un miracle de ce grand saint, dont les incidents sont capables d'effacer la fausse idée que nous avons de la miséricorde de Dieu; car il fait voir l'extrême danger où fut une âme qui avait abusé de cette miséricorde, et qui devait infailliblement périr sans un prodige de la grâce que personne ne doit raisonnablement espérer; mais ce que tous doivent craindre, nous verrons encore, par ce récit, la grande rigueur que Dieu exerce envers plusieurs autres qui ne sont pas si singulièrement favorisés.

Du vivant de saint Dominique, une fille d'une naissance très-noble, mais d'une vie fort libertine, répandait dans la ville de Florence un scandale d'autant plus pernicieux, qu'elle avait plus de beauté. Benoîte, c'était le nom de la misérable, n'était pas de celles qui ménagent quelque reste de réputation, qu'elles ont encore devant le monde : elle vivait avec une impudente dissolution, et se donnait indifféremment à tous ceux qui avaient les plus riches présents à lui faire. Un jour, ou par curiosité ou par inspiration, elle alla ouïr le sermon de saint Dominique, dont les paroles vives et animées de l'Esprit divin descendirent si avant dans le cœur de cette fille perdue, qu'enfin elle se rendit à la grâce qu'elle avait presque étouffée par le libertinage de sa vie. Ainsi touchée, elle s'alla confesser à l'homme de Dieu, qui après la confession lui demanda si elle agréait qu'il priât Dieu de la réduire en l'état qui serait le plus salutaire à son âme. Elle y consentit bien volontiers, et en fort peu de temps elle fut possédée par le démon. Quelle espèce de pénitence est cela? Il ne se pouvait rien faire de mieux pour la pénitente, ni de plus fâcheux au malin esprit, qui aurait infiniment mieux aimé posséder, comme auparavant, l'âme que le corps; car, en tourmentant le corps il guérissait l'âme et de la fille, et tout ensemble de ses amants insensés, dont l'amour profane fut bientôt après converti en une horreur salutaire. Benoîte fut l'espace d'un an en cet état, après quoi son saint directeur l'ayant visitée, elle le pria instamment de la délivrer, ce qu'il fit, et mit en fuite le démon par le signe de la croix.

Mais il ne s'enfuit pas trop loin : il quitta bientôt le corps pour rentrer dans l'âme. Qu'il est difficile de bien guérir cette peste de nos âmes, je veux dire la volupté, lorsque le cœur est bien imbu de ce poison! La fille, ayant repris la première beauté de son corps, reprit sa première vanité : elle s'ornait comme une nymphe; ensuite les premiers feux se rallumèrent, et dans son cœur et dans celui de ses amants; et elle se rejeta dans le vice avec plus de dissolution que jamais. L'homme divin qui l'avait retirée de ce honteux libertinage apprit ce malheur,

étant à plus de deux cents lieues de là, par une lumière céleste, et de Paris fut transporté miraculeusement à Florence. Il la surprit, habillée en courtisane, avec ses galants, qui, étonnés par l'éclat extraordinaire du saint, prirent tous la fuite. « C'est donc ainsi, fille scandaleuse, dit-il, que vous gardez la parole que vous avez donnée à Dieu? N'ai-je fait sortir le démon de votre corps qu'afin que vous lui rendissiez votre cœur, et que vous lui servissiez de lacet pour perdre les âmes? Je n'ai qu'une parole à vous dire : la bonté de Dieu est lassée; c'en est trop; vous êtes au bout de ses grandes miséricordes; il ne vous donne plus qu'un moment. C'est à vous à le ménager, ce moment si précieux, ce moment décisif de votre salut. Encore une rechute fera conclure votre damnation : il n'en faut pas davantage; après cela, Dieu ne voudra plus ouïr parler de vous, et moi j'aurais honte d'intercéder en votre faveur. » La fille, consternée de ces paroles, baissa les yeux et n'osa pas repartir un mot. « Suivez-moi, lui dit le saint; » et, sans lui donner le loisir de changer d'habit, il la conduisit à la grande église en l'état, où elle était d'une impudente courtisane, pour lui faire plus de confusion. Ils étaient suivis d'un peuple infini; toutes les rues, toutes les fenêtres étaient pleines pour voir, et le saint et la misérable, qui, tout éperdue, baissait les yeux, et le visage couvert de rougeur. Il la confessa, et immédiatement après, dans l'église même, devant tout le monde, il livra une autre fois le corps de la fille au démon, pour le gouverner avec plus de pureté qu'elle n'avait fait. Sur-le-champ elle poussa des hurlements si horribles et fit des mouvements si épouvantables qu'il la fallut enchaîner. Le démon ne lui laissait point de repos, hors du temps qu'elle récitait le Rosaire, ce qu'elle faisait trois fois le jour par l'ordre du saint. Encore en ce temps, quoique le démon n'eût pas le pouvoir de s'approcher d'elle, il tâchait de la troubler par de grands bruits qu'il faisait dehors.

Après avoir enduré de si grandes peines, tout au moins l'espace d'un an, le malin esprit la laissa. Mais Dieu lui en préparait de nouvelles et de plus rudes. La veille d'une fête de la Vierge, elle se sentit pénétrée d'une mortelle terreur; et, en cet état, elle fut conduite en esprit devant le tribunal de Jésus-Christ, environnée de plusieurs saints. Ensuite elle vit un livre long de dix à douze coupées, et large à proportion, qui portait pour titre, *Livre de mort et de malédiction*, et où ses péchés étaient tous écrits. On lui ordonna de lire la première page : et à peine eût-elle commencé cette lecture, qu'elle fut saisie d'une horreur si grande, qu'elle protestait après qu'elle eût mieux aimé se jeter dans une fournaise ardente que de voir ses crimes écrits en de si terribles caractères. Elle se mit à crier : « Maudite fille, pourquoi as-tu jamais vu la lumière? Maudit père, maudite mère, pourquoi m'avez-vous donné la vie? Si vous ne vouliez mieux m'élever, ne fallait-il pas

m'étrangler dans le berceau? Ah! si les femmes; ah! si les filles mondaines voyaient ce que j'ai appris trop tard, qu'elles réformeraient bien leur vie! Et moi, que ne voudrais-je pas faire, s'il y avait quelque temps de pénitence? Que feras-tu, fille déplorable? où fuiras-tu? Où te cacheras-tu? Quel horrible gouffre d'iniquité vois-je dans ma conscience, et quel abîme de flammes vois-je dans l'enfer qui est ouvert pour m'engloutir? Mais la vue de mon juge m'épouvante plus que l'enfer même. » Après ces paroles, la misérable se jeta par terre aux pieds de ce juge redoutable tout abîmée dans la douleur. Lève-toi, abominable, dit le Juge, et d'un accent si terrible qu'elle en eut l'âme toute pénétrée d'horreur. « Lève-toi et lis devant toute l'assistance tous les péchés qui sont écrits dans ce livre. » Il fallut obéir; et, plus pâle que le jour qu'elle mourut, elle fit effort pour lire la première page. Elle le fit avec des cris si perçants, avec des soupirs, avec des gémissements si profonds et de si horribles convulsions qu'elle tomba comme morte. Là-dessus le juge toujours inflexible lui dit d'un accent plus terrible que jamais : « Poursuis, misérable, il faut aller jusqu'à la fin, on ne te passera rien. Puisque tu n'as pas eu honte de commettre tant de crimes, il n'est pas juste qu'on te fasse aucune grâce. » Elle poursuivit la lecture. Celui qui a écrit cette histoire, homme très-saint, qui l'a pu apprendre, ou de la fille, ou par ses yeux mêmes; car la chose se passa dans l'église, lorsque saint Dominique disait la messe, et aux yeux de tout le monde, qui ne voyait pas le juge, mais qui voyait l'état de la fille, et qui entendait ses cris : ce saint personnage, dis-je, a attesté la sainte Trinité de la vérité de ce qu'il disait, ou même de ce qu'il avait vu, et ajoute que la pauvre fille poursuivit cette lecture d'une voix si pitoyable, que les rochers mêmes, s'ils étaient capables de sentiment, en eussent été attendris. Les assistants du juge le furent, mais le juge ne le fut pas. Ils le prièrent d'user de miséricorde envers cette fille si affligée. « De miséricorde, repartit le Sauveur ardent de colère, oui, elle l'a si bien méritée par les outrages qu'elle m'a faits! Il lui faut faire miséricorde, parce qu'elle a si bien usé de celle que je lui ai faite après son premier libertinage! Que l'on ne m'en parle point, il faut qu'elle boive toute la confusion de ses ordures passées. » Saint Dominique, qui avait rang parmi cette troupe glorieuse, quoiqu'il fût encore en vie, donna à la fille un conseil fort nécessaire, et l'unique qu'elle avait à suivre. « Benoîte, misérable fille, dit-il, tu es perdue, si tu n'as recours à la toute-puissante Vierge, dont tu as récité le Rosaire si longtemps. C'est le seul asile qui te reste, il n'y a plus que Marie qui puisse obtenir ton pardon. Demeure à ses pieds jusqu'à ce qu'elle t'ait arrachée d'entre les mains de la justice divine. » La pauvre fille le fit, et la Mère tout aimable intercédait fortement pour elle auprès de son Fils. Alors le juge, d'un accent

plus adouci, dit à la pénitente affligée : « Je te donne encore du temps pour l'expiation de tes crimes. Du reste, je t'avertis que si tu retombes, il n'y a plus de miséricorde pour toi, et que je te surprendrai lorsque tu n'y penses point. Tu vois le livre de mort écrit pour ton malheur éternel; fais une pénitence si forte, verse tant de larmes que tes crimes n'y paraissent plus. »

Toute cette terrible vision s'évanouit. Ensuite saint Dominique donna plusieurs avis salutaires à Benoîte, et insista particulièrement sur celui qu'il lui avait donné plusieurs fois, de se consacrer entièrement au culte de la sainte Vierge. Elle le fit avec ardeur pendant trois mois, après lesquels l'homme de Dieu retourna à Florence, et Benoîte écoutant sa messe fut encore ravie en esprit pendant trois heures. La sainte Vierge lui apparut, et, pour l'affermir, elle proposa tous les plus terribles motifs de crainte que je ne rapporterai pas ici, parce que nous parlerons de la plupart au discours suivant. Mais elle lui fit un détail de plusieurs accidents singuliers qu'il ne faut pas omettre, étant d'une si grande autorité et capables d'étonner les consciences les plus dures. « Admire, ma fille, lui dit la Vierge, l'infinie miséricorde de Dieu envers toi qui es beaucoup plus criminelle que plusieurs autres sur lesquels il a nouvellement lancé ses foudres, ou il le fera bientôt. Aujourd'hui même une fille de douze ans pour un seul péché d'impureté, a été tuée et précipitée dans les flammes éternelles. Un enfant beaucoup plus jeune, seulement âgé de huit ans, se noiera encore aujourd'hui, et pour un péché de cette nature qu'il a essayé de commettre avec sa sœur, il subira la même peine. Ce même jour, une dame des plus belles, et des plus nobles du pays sera surprise d'une mort subite dans le bain, et sera damnée pour les péchés qu'elle y a commis. Avant que le jour passe, le même doit arriver à une personne qui est en réputation de haute vertu, pour un défaut qu'elle a commis dans la confession, non pas par une malice affectée, mais par une négligence criminelle; et encore à un ecclésiastique qui a charge d'âmes pour avoir négligé sa bergerie. Un bourgeois de cette ville mourra ce jour même et descendra dans les enfers pour n'avoir pas veillé sur les actions de ses domestiques et de ses enfants. Un religieux sera enveloppé dans un semblable malheur par un accident subit, et cela, non pas pour avoir commis des fautes essentielles contre ses vœux, mais parce qu'il a manqué au dessein de tendre à la sainteté, à quoi tout religieux est obligé. Un autre religieux mourra de peste et brûlera éternellement, pour la négligence dont il a usé dans la récitation de son office. Ce n'est pas seulement en ce jour, c'est à l'heure même que je parle, que deux filles abandonnées comme toi, meurent dans un lieu de prostitution et reçoivent la sentence de leur malheur éternel. Elles seront bientôt suivies d'un homme d'épée, qui est dans son

lit avec une fille abominable. Ce misérable sera surpris dans le sommeil d'une mort inopinée et entraîné par les démons. Plusieurs religieux propriétaires seront aujourd'hui brûlés dans l'embrasement de leur maison avec plusieurs séculiers, qui ont participé à leurs larcins. Enfin, plusieurs périront dans l'eau, plusieurs dans le vin par une honteuse ivrognerie, plusieurs dans le feu, plusieurs pour un seul péché seront les victimes du démon. Et toi, misérable fille, plus criminelle sans comparaison que ceux dont tu as ouï la fin malheureuse, plus criminelle que la plupart des plus grands pécheurs de la terre, plus criminelle même que plusieurs démons, Dieu te réserve encore sa miséricorde. Mais je te le dis, et mets le bien dans ton esprit, que si tu retombes, tu ne te relèveras jamais. Il ne s'en faut presque de rien que ta mesure ne soit comblée; si tu passes plus avant, tu es perdue, je t'abandonne. »

La fille, pendant ce récit, était toute noyée dans ses larmes, et le pavé en était aussi baigné. Mais à la fin, elle fut saisie d'un tremblement si prodigieux, que plusieurs veines de son corps étant rompues elle était toute couverte de son sang et se laissa tomber comme morte. Ceux qui assistaient à la messe et à ce spectacle, se mirent tous à crier : « Elle est morte » Et sans doute elle aurait perdu la vie, si le saint par un miracle ne l'eût remise en santé.

Une semaine s'étant écoulée, comme le saint célébrait le sacrifice divin, Jésus-Christ parut encore à Benoîte, et lui montra ce terrible livre de mort. La fille tout éperdue, croyant qu'on lui allait encore faire la lecture [de ses péchés et renouveler le cruel martyre qu'elle avait souffert], se jette aux pieds de la Vierge, la conjurant avec grande abondance de larmes de prendre pitié d'elle. Mais le Sauveur la tira de peine, car ayant ouvert le livre, les feuilles en parurent aussi blanches que si on n'y avait jamais rien écrit. Par là elle apprit que ses péchés étaient effacés. « Ce n'est pas tout, Benoîte, ajouta le Fils de Dieu, il faut que de ce livre de mort tu en fasses un livre de vie, en le remplissant d'autant d'actions de vertu qu'il était rempli de crimes. » La fille, comblée d'une admirable consolation, se soumit bien volontiers à cet ordre et l'accomplit fidèlement. Sa vie suivante fut aussi sainte que la précédente avait été criminelle, et elle se consacra singulièrement au culte de la sainte Vierge, qui l'honora plusieurs fois de ses visites.

Il y a ici plusieurs réflexions considérables à faire. Y pense-t-on à ce livre de malediction? Plusieurs s'en moquent; on ne laisse pas d'écrire le leur, et ils n'en riront pas toujours. On y marque leurs péchés en des caractères bien différents de ceux dont ils les peignent dans leur idée. Cette fille ne pouvait lire un de ses crimes peints des couleurs dont ils étaient représentés dans ce terrible livre de mort sans pâmer d'horreur. Cela veut dire que nos péchés sont tout autre chose au jugement de Dieu qu'au nôtre, et que nous serons un jour dans une

étrange consternation quand on nous ouvrira ce grand livre, puisque notre conscience, qui nous donne de si vives et de si fréquentes alarmes, n'en est qu'une copie bien imparfaite. Les misérables qui ne sont pas dans le déshonneur du monde comme celle dont nous venons de parler, mais qui sont bien déshonorées devant Dieu par tant de pensées, par tant de mouvements de leur cœur profane, et peut-être par d'autres fautes secrètes que leur conscience sait, avec quels sentiments pourront-elles lire ce livre que l'on ne cesse d'écrire pour leur compte? Mais surtout ces loups affamés, qui cherchent partout avec tant d'avidité de la proie pour leurs passions infâmes, qui attendent sur la pudeur de tant de simples créatures, qu'attendent-ils de ce grand juge? Pensez encore que cette fille, sans un privilège particulier de Dieu qui l'avertit du danger extrême où elle allait mettre son salut, aurait comblé en peu de temps la mesure de ses péchés, après quoi elle était infailliblement perdue pour toute l'éternité. Que doivent donc craindre ceux qui vivent beaucoup plus de temps dans des vices aussi énormes, et qui n'ont pas l'avantage d'être avertis, comme celle-ci le fut, du danger où ils s'exposent, non-seulement de remplir cette fatale mesure, mais d'aller bien au delà. Cela les devrait faire trembler, puisqu'ils marchent dans les ténèbres, sur le bord d'un précipice inconnu, où tant de misérables se jettent aveuglément. Et ce qui est un surcroît bien considérable de crainte, c'est que la mesure de plusieurs est bien petite, comme on l'a pu voir par le grand nombre des âmes qui, pour assez peu de péchés, ou pour un seul même, sont abîmées dans le malheur qui ne finira jamais. On a vu encore que Dieu n'est pas si facile à pardonner qu'on le pense, puisqu'il rejeta les prières que ses plus fidèles amis lui faisaient pour cette fille, et que sans une intercession toute puissante elle était perdue. Enfin les plus grands pécheurs voient ici ce qu'ils ont à faire pour se réconcilier avec Dieu, et qu'ils doivent recourir d'une façon extraordinaire à la miséricorde de Marie. Encore ne doivent-ils pas trop se flatter, ni retarder leur conversion sur l'espérance de cet asile, qui leur pourrait enfin manquer, comme la sainte Vierge dit à cette fille que si elle retombait, elle l'abandonnerait à la rigueur de la justice divine.

II.

DE LA CRAINTE DE DIEU.

Le prophète l'a dit, il n'est pas permis d'en douter, que les œuvres de la miséricorde surpassent toutes les œuvres de Dieu. Mais si la parole divine n'y était si évidemment engagée, je dirais tout au contraire que ce sont les œuvres terribles de la justice qui l'emportent sur toutes les autres. Nous avons grand sujet d'espérer en la miséricorde, c'est une vérité certaine : mais que sert de dissimuler et de se tant flatter? nous n'en avons guère moins de craindre la rigueur de sa

justice. Et puisqu'ici il n'est question que de la justice vengeresse, je ne sais ce qu'il y a plus à craindre, ou de la part de Dieu, qui est le juge, ou bien de la part de l'homme, qui est le criminel? Dieu, qui est comme le sujet de cette justice, est un être infiniment pur, infiniment saint, qui a une aversion inconcevable du péché, et une puissance égale pour le punir : voilà un grand sujet de crainte. L'homme, qui en est l'objet, est une créature faible et misérable, qui est un abîme impénétrable d'iniquité : voilà un second motif de crainte, lequel n'est pas moindre. Ou, pour mieux dire, ces deux causes n'en font qu'une, et c'est la justice divine qui a deux rapports : l'un au juge, l'autre au criminel, et qui feront le sujet des deux parties de ce discours.

PREMIER POINT.

Premièrement, du côté de Dieu, je ne sais ce qui nous doit imprimer plus de terreur, ou sa colère, qui est cachée, ou sa colère, qui paraît, qui éclate, qui punit. La première, à laquelle les pécheurs donnent le nom de miséricorde, qui dissimule, qui laisse tout faire à l'impie; cette colère, que Dieu tient si profondément couverte, est certainement un des plus grands motifs que la créature ait de craindre, puisque c'est un des plus terribles effets de la rigueur que Dieu exerce dans le monde : *Magis irascitur Deus, cum non irascitur*, dit saint Bernard (*In Cantica*), jamais Dieu n'est plus en colère contre l'homme que quand il ne se met point en colère contre lui.

En effet, selon le plus bel esprit de l'antiquité, il y a deux sortes de colère : l'une qui prend feu subitement, qui se déborde en outrages, qui court sur-le-champ aux armes et à la vengeance. Pour celle-là, elle n'est pas trop dangereuse, car elle ne pousse en l'air que de vains éclats, sans effet; son feu s'exhale tout en paroles, et son ardeur est bientôt évaporée. Mais, poursuit-il, donnez-vous de garde d'une colère muette, qui ne jette pas une étincelle de son feu au dehors. Vous avez fait un outrage à votre ennemi, et il ne dit rien, cette personne est à craindre : il garde toute sa colère au fond de son cœur, et l'ensevelit dans un silence profond; il vous la fera sentir lorsque vous n'y penserez pas. Et vous, chrétien, le pouvez-vous ignorer, combien de fois vous avez attiré la colère de Dieu sur vous? Et il ne vous dit rien, il ne s'émeut point au dehors, non plus que s'il n'avait nulle connaissance ou nul sentiment des injures qu'il reçoit. Vous le savez, que c'est avec un mépris indigne que vous en avez usé envers lui l'espace de plusieurs années, et qu'en mille occasions, vous lui avez fait des injures très-sensibles; et vous voyez que sa colère est muette. Là-dessus que faites-vous? insensé; vous prenez occasion de vivre sans appréhension de ses jugements, de cela même qui vous devrait faire trembler. *Et quo se foras per linguam non exprimit, intus deterius ignoscit* (Lib. V *Moral.*, cap. 30), dit saint Grégoire.

La colère qui ne paraît point au dehors s'enflamme au dedans avec plus d'ardeur. Dieu, que vous avez irrité en tant de manières, garde tout son feu dans l'intérieur : il n'en paraît pas un éclair au dehors. Oh ! que cette colère est ardente ! car plus le feu est renfermé, plus il a de force ; et plus Dieu cache sa colère, plus elle est terrible : l'orage fondra sur vous quand vous vous croirez en grande sûreté. *Et nihil dicendo quam sit aversus dicit.* C'est encore saint Grégoire qui parle : Dieu ne nous saurait donner une plus grande marque de sa juste indignation que quand il ne nous en donne point. En effet, lorsqu'il ne vous dit rien, il dit qu'il vous laisse bien tout faire en cette vie, et qu'il vous réserve pour vous immoler à sa justice dans l'éternité.

Quelquefois la colère divine est de la première espèce de celles dont nous avons parlé ; elle crie, elle menace, elle se venge sur-le-champ : Dieu la fait sentir d'abord au pécheur par des peines temporelles. Cette colère n'est pas fort à craindre. Non, dit le Sage, c'est mal parler ; cela ne s'appelle pas colère, c'est plus proprement une miséricorde. *Effundens iram suam secundum misericordiam suam.* (*Eccli.*, XVI.) C'est la colère d'un père qui vous veut sauver, et non pas d'un ennemi qui vous veut perdre. Est-ce de la sorte que Dieu vous traite, vous qui êtes rebelle à sa loi ? Ne vous a-t-il point affligé, ou par quelque maladie, ou par quelque revers de fortune ? Non, dites-vous, tout va de même air avec la même prospérité ; je suis aussi bien dans mes affaires que j'y ai jamais été. Vous n'y entendez rien, elles vont très-mal : Dieu ne vous dit rien ; il est donc en une étrange colère contre vous : *Plerumque ira per silentium intra mentem clausa vehementius æstuat*, dit saint Chrysostome. La colère céleste est bien enflammée contre vous, ce feu s'allume toujours davantage, vos péchés, que vous multipliez sans fin, allument d'un jour à l'autre son ardeur, et néanmoins vous vivez en une profonde paix. Que jugez-vous de cette conduite de Dieu ? est-ce que vous n'avez jamais fait réflexion à la profondeur de ses jugements ? Le Sage vous en fera une excellente leçon : *Ubi non speravit, apprehendetur.* (*Eccli.*, XXIII.) Il veut dire que la nuée se crèvera subitement sur votre tête, que la foudre éclatera sans que vous en ayez vu les éclairs, ni entendu les tonnerres : *Thesaurizas tibi iram* (*Rom.*, II) ; vous amassez de grands trésors de colère. Voilà, sans mentir, une expression bien surprenante. L'Apôtre n'a-t-il point voulu faire allusion aux feux souterrains qui se nourrissent de soufre dans les minières, où la matière s'accumulant insensiblement l'espace de plusieurs années, l'embrasement vient enfin à éclater parmi des bruits effroyables ? On voit voler des nuées de cendre, une furieuse grêle de pierres et un déluge épouvantable de feu, qui inonde, qui désole, qui ravage les contrées entières. C'est de la sorte que s'augmente, de jour à autre, la colère de Dieu

que le pécheur a allumée par son premier crime. Les crimes se multiplient toujours, et toujours cette colère s'irrite dans la même proportion. L'impiété persévère plusieurs années, et la colère de Dieu croît à l'infini. Ce n'est plus colère, c'est fureur ; Dieu ne la peut plus retenir, il faut qu'elle sorte avec des éclats épouvantables.

C'est bien justement ce que le prophète dit : *Tacui semper, silui, patiens fui, etc. dissipabo, et absorbebo simul.* (*Isa.*, XLII.) Mille fois tu t'es moqué indignement de ma loi ; tu t'es traîné parmi des ordures abominables ; contre mes ordres tant de fois réitérés, tu t'es vengé cruellement de tes ennemis ; ton avarice a dévoré une infinité de misérables. Je t'ai laissé faire et j'ai tout dissimulé. Quoi donc, est-ce qu'il faudra toujours souffrir d'une insolente créature ? Crois-tu que je sois un Dieu de bronze et insensible au déshonneur ? ris toujours, suis le cours de ta passion : je ne t'en dis pas davantage, mais tu verras à la fin comment il t'en prendra. Je sais ce que je te garde et où je t'attends : l'heure viendra, en laquelle tu paieras tout. Dieu ne vous dit mot, il saura bien parler en son temps ; vous le connaissez mal, puisque vous le craignez si peu. Sa colère est muette, il n'en est point de plus terrible. Vous serez surpris de quelque accident funeste, et peut-être en moins de temps que vous ne pensez ; il y en a trop qu'il vous souffre : *Ad iram tuam pertinet, quod nonnullis, quibus plus irascaris, parcere videaris.* (*AUGUST.*, in *psal.* LXXXIX.) O Dieu, que votre colère est grande quand elle dort dans votre cœur ! *Quo obscurior ira, eo irrevocabilius* (*TACITUS in Agricola.*) La colère qu'on tient si couverte, ne se termine presque jamais. Dieu vous a tant pardonné qu'il ne vous pardonnera peut-être plus ; sa colère s'est convertie en haine, et cette haine a pénétré si avant dans son cœur qu'il sera bien difficile de l'en arracher.

Nous devons donc craindre la colère de Dieu qui est cachée ; mais celle qui éclate de la façon qu'on le verra, ne nous causera pas moins de terreur, si l'on considère le nombre et la qualité des créatures que la justice divine a rendues misérables à jamais pour s'être élevées contre Dieu.

Disons seulement un mot des anges qui ont péri. N'est-il pas étrange, s'il est vrai, et il est vrai au sentiment de plusieurs docteurs qu'il y a beaucoup plus d'anges damnés qu'il n'y a eu ni qu'il n'y aura jamais d'hommes sur la terre. Et ils n'en ont pas trop dit, au sens de la plus grande partie des Pères et des théologiens qui ont parlé du nombre de ces célestes esprits. C'est un sentiment général fondé sur les paroles de saint Jean dans l'*Apocalypse*, que le premier ange mit de son côté la troisième partie des intelligences, et les traîna dans sa révolte. Or, selon la révélation de sainte Brigitte, il y a dix fois plus d'anges qu'il n'y aura jamais d'hommes. Selon saint Hilaire, saint Ambroise, saint Grégoire et plusieurs au-

tres saints Pères, il y en a cent fois davantage. Selon le docte Suarez il y en a plus que de feuilles sur les arbres, plus que de fourmis, que de brins d'herbe sur la terre, plus que de moucheron dans l'air. Il y en a plus, selon saint Denys, saint Thomas et saint Bernardin de Sienna, qu'il y a de gouttes d'eau dans l'Océan, de grains de sable sur tous les rivages de la mer, plus que d'atomes de poussière dans toute la masse de la terre. *Exercitus supernarum mentium excedit nostrorum numerorum materialium commensurationem* (DIONYSIUS, *De cæl. hierarch.*, cap. 14) ; le nombre des intelligences surpasse tous les nombres des choses matérielles. Et la raison que saint Thomas en apporte me semble fort belle. Les cieux sont sans nulle proportion plus grands que la terre, parce qu'ils sont plus parfaits. Donc les créatures du monde intellectuel étant incomparablement plus nobles que celles du monde sensible, elles doivent être beaucoup plus multipliées. Or, la troisième partie de ces nobles intelligences a été précipitée dans l'abîme : cela veut dire qu'il y a beaucoup plus d'anges damnés qu'il n'y a eu ni qu'il n'y aura jamais d'hommes sur la terre. Quel coup effroyable de la justice divine contre tant de nobles esprits pour une seule désobéissance ! Et l'homme, une si basse créature, après tant d'outrages si indignes, si injurieux, faits à l'Etre souverain, et encore résolu de persister obstinément dans sa révolte, espère qu'on l'épargnera. Après la chute de tant d'astres si brillants, l'âme de l'homme, un esprit du dernier ordre qui anime un morceau de boue, cette âme toute corrompue dans l'ordure sera respectée. Saurait-on imaginer un aveuglement plus stupide et plus déplorable ?

Mais c'est peut-être que Dieu est plus indulgent envers l'homme qu'envers l'ange. Il l'est véritablement envers ceux qui se disposent sérieusement à lui faire satisfaction ; puisqu'il les reçoit en grâce, ce qu'il a refusé à l'ange pécheur. Néanmoins il est vrai généralement, et surtout au fait dont il s'agit, qu'il use de plus de rigueur envers la nature humaine qu'il n'a fait envers la nature angélique. Car, puisque saint Thomas dit, et il le prouve fort bien, que parlant universellement de toutes les créatures intellectuelles, il y en aura plus de sauvées que de damnées, le nombre des anges sauvés sera bien grand, puisque celui des hommes qui le seront est si petit par rapport à ceux qui périssent. Donc absolument la justice divine est plus rigoureuse contre l'homme que contre l'ange, puisque la plus grande part des anges sont sauvés, et que la plus grande part des hommes sont damnés.

Pour ne parler que des hommes, et voir ce qu'ils ont particulièrement à craindre de la rigueur de cette justice souveraine, il est certain premièrement que la plupart des hommes sont enveloppés dans le malheur éternel. Encore que cette rigueur de la justice divine soit bien étrange, et une des choses plus

inconcevables de notre religion, ce n'est pas tout ; j'ajoute à cela que la plus grande partie des catholiques sont damnés.

Il ne faut pas s'arrêter à la preuve de la première proposition, puisque c'est un point de foi. Mais ce nombre des damnés excède-t-il de beaucoup celui des sauvés ? Ceci nous doit faire trembler. Un des plus savants hommes de ce siècle a dit qu'en divisant toute la terre en trente parties, dix-neuf sont occupées par les idolâtres, six par les mahométans, et cinq seulement par les chrétiens. Encore faut-il comprendre dans ce dernier nombre les hérétiques et les schismatiques : en sorte que de la terre il n'y en a tout au plus que trois qui soient en voie de salut, et ce sont les catholiques.

Pour mieux comprendre l'extrême rigueur qui paraît en cette conduite sévère de la Providence, il faut savoir que l'on a fait un calcul très-curieux et très-savant de ce qui suit, en la manière qu'il se peut faire, et on l'a fait plus exactement qu'il ne semble qu'on le puisse. On a supputé à peu près le nombre des hommes qui vivent actuellement sur la terre. De plus, on a supputé encore avec plus d'exactitude le nombre de ceux qui naissent et de ceux qui meurent tous les ans, en certaines grandes villes : et par la proportion de la partie avec le tout on a fait assez raisonnablement la conjecture du nombre des hommes qui meurent en une année partout le monde. Ensuite, partageant ce nombre par celui des jours de l'année, on a conclu aussi juste qu'on le peut en ce sujet, et même, jugeant du salut des hommes avec plus d'indulgence que de rigueur, on a conclu qu'il n'est point de jour auquel il n'entre en enfer tout au moins deux cent mille âmes. En vue de cette rigueur étrange de la justice divine, quelle dureté de cœur faut-il avoir pour n'être point touché de crainte.

Si cela vous semble bien rigoureux, que jugerez-vous de ce que dit l'abbé Nil, l'un des plus sages et des plus saints hommes de son siècle ? La chose est terrible : on en croira ce que l'on voudra. Mais le cardinal Baronius, qui fait un discernement si juste de toutes choses, la rapporte avec plusieurs circonstances qui la rende bien probable. Plusieurs des principaux officiers de l'empereur d'Orient, passant en leur voyage de de Rome auprès du monastère de ce saint, l'allèrent voir comme un personnage d'un mérite extraordinaire. Ces gens de cour, pour les premières civilités, s'étant mis sur les louanges du saint, il rompit d'abord le discours qui n'était pas de son goût, et tourna la conversation sur les affaires du salut. Pour imprimer donc profondément dans leur âme une crainte salutaire, il s'avisa de leur parler d'une révélation faite à saint Siméon Stylite, sur le sujet que nous traitons, laquelle les jeta dans une grande consternation. Aussi qui peut entendre sans frayeur, que de dix mille âmes, comme le porte cette révélation, à grand'peine y en a-t-il une qui arrive au ciel. Tous, à la réserve d'un archevêque fort

sage, se récrièrent contre cette révélation, disant qu'elle était contraire à la vérité, et injurieuse à la miséricorde de Dieu et au sang qui a été le prix de notre rédemption. Alors le saint abbé, animé de l'esprit de Dieu leur repartit : Et si je vous montre que c'est la pensée de saint Chrysostome, que c'est encore le sentiment du grand homme de Dieu, saint Ephrem, du divin Basile et de l'admirable Théodore Studite, ne m'avouerez-vous pas que c'est vous qui flattez trop vos consciences, et non pas nous qui effrayons le monde avec excès ? Puis il conclut par ces terribles paroles : *Nisi virtute præditi fueritis, et magna virtute, nemo vos liberabit a pœnis inferni*. Si vous n'avez de la vertu, et je dis une grande vertu, non personne ne vous arrachera des mains du démon.

Mais parce que l'on se pourrait figurer que ce nombre des misérables n'est si excessif, qu'à cause de la multitude des infidèles qui vivent dans la voie de perdition, venons à ce qui nous regarde de plus près. Parmi ceux qui vivent dans la véritable religion, y en a-t-il beaucoup qui périssent ? Je sais que des théologiens de grande réputation ont estimé, que la multitude de ceux qui tombent dans l'abîme éternel, ne va pas au nombre des autres, qui arrivent heureusement à la gloire. Et je crois que cette proposition est certaine dans l'étendue qu'ils lui ont donnée, puisqu'ils y renferment les enfants qui meurent avant la lumière de la raison ; la multitude de ces enfants n'étant pas fort inférieure à celle des autres qui arrivent à un âge plus avancé. Mais puisqu'ici il ne s'agit que de ceux à qui l'on peut inspirer des sentiments d'une crainte salutaire, changeons un peu l'état de la question, et ne parlons que de ceux en qui la conscience a fait reluire ces raisons suffisamment, pour faire un plein discernement du bien et du mal. Parmi ceux-là y en a-t-il plus ou moins de condamnés aux supplices éternels que de sauvés ? C'est une chose terrible, mais que je tiens pour probable, qu'il y a moins de catholiques sauvés que de damnés.

Qui peut le savoir, direz-vous ? il faudrait, pour en parler affirmativement, avoir feuilleté le livre de vie et le livre de mort. Je soutiens que cette vérité est bien établie et sur la raison et sur l'autorité. Voici ma raison fondée sur un principe de saint Thomas : *Constat difficile contingere in paucioribus, deficere in pluribus*. Cela veut dire que ce qui est difficile est rare, et que, par la règle des contraires, ce qui est facile arrive le plus souvent. La plupart des anges sont arrivés à la gloire, parce que cela leur a été très-facile, Dieu n'ayant exigé d'eux que très-peu de chose, pour le prix de leur glorification. Il ne leur a imposé que des lois fort douces et en petit nombre, dont la principale ne les obligeait qu'à rendre quelques adorations au Verbe incarné. Et quand ces lois auraient été rudes, l'observation ne l'était pas, puisque, selon saint Thomas, il

ne s'agissait que de les garder deux ou trois moments. Mettez une heure, mettez un jour tout au plus ; qu'est-ce que de se faire violence si peu de temps, pour gagner une éternité de gloire ? Mais à notre égard, la conduite de Dieu est tout autrement sévère. Il nous a mis dans une voie du ciel si étroite, qu'il n'y a que la violence de plusieurs années qui nous puisse faire entrer dans la possession de notre félicité. Comme les plaisirs, qui nous y sont proposés, l'emportent sans nulle proportion sur toutes les peines temporelles auxquelles Dieu nous pourrait soumettre pour obtenir un si grand bonheur, nous n'avons pas lieu de nous plaindre de cette conduite de la Providence. Mais nous avons tout sujet d'appréhender la rigueur de la justice divine, et d'opérer notre salut avec crainte et tremblement, puisque, s'il est vrai qu'il est si facile de se damner et si difficile de se sauver, il suit de là que le plus grand nombre des catholiques mêmes est enveloppé dans le malheur éternel.

Oui, sans doute, il est bien difficile de se sauver et bien facile de se damner. Nous le sentons bien ; le grand penchant que nous avons à notre ruine, et l'éloignement extrême que nous avons de faire les choses nécessaires à notre salut. C'est le plaisir qui nous mène à la perdition, et la douleur qui nous conduit à la vie. La vie des élus est une vie crucifiée, et celle des réprouvés est une vie délicieuse et remplie de douceur. Pour se sauver, il faut toujours être armé contre ses passions et leur contredire en tout. Quoi de plus fâcheux ? Pour se damner, il ne faut que lâcher la bride à une seule ; est-il rien de plus facile ? Pour se sauver, il faut régler ses actions par les principes de la discipline sévère de l'Évangile ; et combien y en a-t-il qui le fassent ? Pour se damner, il faut vivre selon les maximes agréables du monde. Combien en trouverez-vous qui ne le fassent pas ? Enfin, on va au ciel en pleurant, et en enfer en riant. Voyez donc si notre raison n'est pas évidente ? Il est bien doux de rire et bien triste de pleurer : il est bien agréable de vivre dans le plaisir et bien dur de vivre dans la souffrance. Donc il est bien difficile de se sauver et bien facile de se damner. Donc par la règle de saint Thomas, il y a beaucoup de catholiques damnés et peu de sauvés.

Au moins si tous les chrétiens pesaient avec une sérieuse réflexion l'importance de la grande affaire de leur salut, on pourrait dire raisonnablement, qu'encore qu'elle soit bien difficile, ils useraient de si grandes précautions, que la plupart en viendraient à bout. Mais, ce qui est digne de larmes, c'est qu'il n'est point d'affaire si importante, ni de si négligée ; il n'en est point de si difficile, et point cependant à laquelle on prenne si peu de peine. Nous faisons tout ce qu'il faut pour nous damner, et presque rien de ce qu'il faudrait pour nous sauver. Quelle ardeur pour les richesses de la terre, et quelle froideur pour celles du ciel ! Quels soins pour orner la beauté du corps, et quelle né-

gligence pour cultiver celle de l'âme ! Quelle dépense pour le monde et quelle avarice pour Dieu ! On quittera plutôt l'office divin que le jeu, plutôt le sermon qu'une heure de sommeil, plutôt la messe que la comédie. Après cela n'y a-t-il pas raison de dire que l'affaire du salut étant si importante et si négligée, la plus difficile est celle dont on prend le moins de soin : la plupart des catholiques se perdent, et que, vivant comme presque tous vivent, ils ont grand sujet de craindre.

En quel étonnement serions-nous si quelqu'un de nos orateurs sacrés disait ce que tout savent, que saint Chrysostome dit autrefois prêchant à Antioche, que dans une ville aussi peuplée que celle-là, à peine y aurait-il cent âmes sauvées ? Pour parler selon cette proportion, il faudrait dire que dans ce royaume, le plus florissant de la chrétienté, à peine trouverait-on vingt mille âmes qui allassent au ciel : à grand-peine mille dans une province, et que dans une ville médiocre difficilement en trouverait-on vingt ou trente. Ne portons pas les choses à une si grande extrémité : je veux bien croire que ce saint homme donnait trop d'essor à son éloquence. Mais vous ne direz pas le même de saint Grégoire le Grand. Voyez, disait-il prêchant à Rome à un célèbre auditoire, voyez la multitude des fidèles qui entendent la parole sainte ; elle est bien grande, mais de ceux qui iront au ciel le nombre en est bien petit.

C'est encore évidemment la pensée de saint Augustin. Il ne faut, ce sont ses paroles, il ne faut que considérer la vie de ceux qui fréquentent les églises, les dérèglements licencieux de la jeunesse, l'avarice insatiable de l'âge plus avancé, l'orgueil et le scandale des femmes mondaines, et cent autres vices qui règnent parmi les chrétiens, et vous n'aurez pas de peine à avouer que parmi eux le nombre des réprouvés surpasse celui des prédestinés. *Ipsi boni verique Christiani, qui per seipsos multi sunt, comparatione malorum falsorumque pauci sunt.* (Augustin., lib. III *contra Cresc.*, cap. 66.) Le nombre des véritables fidèles est fort grand ; mais il est petit par rapport à la multitude des faux chrétiens, qui vivent d'une manière qui ne répond nullement à la sainteté de leur caractère.

Pour entrer dans un détail plus particulier de quelques-uns qui ont plus à craindre, voici ce que saint Jérôme (*Epist. ad Damasum*) dit des riches : *De divitibus, si verax est sermo Domini, vix unus aptus invenitur regno Dei de mille.* Si nous ne voulons démentir la parole du Sauveur, parmi les riches du siècle, de mille à grand-peine s'en trouvera-t-il un qui entre dans le royaume de la gloire. Quoique la plupart des ecclésiastiques de notre temps mènent une vie régulière et exemplaire, je ne sais s'ils oseraient se préférer à ceux qui vivaient du temps de saint Chrysostome. Et voyez ce que ce grand saint en dit (homil. 2 *in Acta apost.*) : *Non arbitror inter sacerdotes multos esse, qui salventur : sed multo plures esse, qui pereunt.*

Parmi les prêtres j'estime que le nombre de ceux qui entrent au ciel est inférieur au nombre de ceux qui périssent. Donc parmi les jeunes gens qui vivent dans un si grand libertinage, parmi les femmes mondaines qui ne songent qu'à s'attirer de l'amour et de l'admiration par leur beauté aux dépens des âmes qu'elles perdent et du sang du Rédempteur qu'elles profanent ; parmi les impies qui blasphèment en toutes les occasions, et parmi les autres chrétiens assez généralement qui vivent avec tant de mépris des affaires de leur salut, jugez si plusieurs arrivent à la félicité souveraine.

Le vénérable Père Louis de Grenade (*In collectionibus*) dit tout de même que ces saints Pères ; mais parlant de nos derniers temps, c'est avec plus de raison, parce qu'ils ont plus dégénéré. Ses paroles sont bien claires, mais bien terribles. *Pars maxima fidelium perit.* La plus grande part des catholiques sont damnés. Le cardinal Bellarmin et plusieurs autres théologiens des plus éclairés sont dans cette même pensée. Les paroles de saint Bernard l'appuient aussi bien fortement. *Vivite ut pauci, ut regnetis cum paucis* : Vivez comme peu de personnes vivent, si vous voulez faire votre salut comme peu de personnes le font. Vivez comme le petit nombre des élus, si vous voulez participer à leur bonheur ; car si vous vivez comme la plus grande part des hommes vivent, vous périrez comme ils périssent.

Et comment est-ce qu'ils vivent ? Passer le jour dans les conversations galantes, au promenoir, au jeu, au bal, à la comédie ; boire, manger délicieusement ; dormir, reposer sensuellement ; prendre ses plaisirs, et souvent criminellement ; orner sa beauté sans se soucier des scandales qu'elle cause ; plaider, chicaner, ruiner le prochain sans miséricorde ; travailler pour s'établir dans le monde avec une ardeur qui étouffe tout l'amour du ciel : tout cela, c'est la vie la plus ordinaire des chrétiens, et ce n'est pas ainsi qu'on se sauve ; ce n'est point là le chemin du ciel. Trouverez-vous donc étrange si l'on dit que puisqu'il y a tant de chrétiens dans l'Eglise, et si peu qui vivent chrétiennement, et tant d'hommes sur la terre, et si peu qui vivent raisonnablement, il y en a tant qui périssent ?

Après toutes ces raisons, que penserons-nous de la ruine générale, à fort peu près, de tous les hommes qui ont vécu avant la venue du Rédempteur, et de la plus grande partie de ceux qui sont venus après la réconciliation du genre humain ; de cet abandonnement universel des misérables nations, qui vivent encore aujourd'hui à l'ombre de la mort, et même d'un nombre si prodigieux de chrétiens, qui périssent, nonobstant le prix du sang d'un Dieu ? Cela n'est-il pas étrange, que le mérite infini de ce sang divin n'ait pas encore apaisé la colère de Dieu ? Non, je ne vois rien qui me paraisse plus inconcevable que la rigueur de cette justice.

O Dieu d'infinie miséricorde, puisque

voire Fils s'est immolé, pour ouvrir le ciel à toutes les nations de la terre, pourquoi leur en fermez-vous la porte? Est-ce qu'il n'a pas versé assez de sang? N'a-t-il pas assez enduré, assez prié, assez mérité? Après une satisfaction si abondante, pourquoi êtes-vous encore si irrité contre les hommes? Cette précieuse mort, qui a la vertu de sauver toutes les âmes d'une infinité de mondes, pourquoi en sauve-t-elle si peu dans un seul monde? Ne touchons pas cette matière, elle est trop délicate pour notre faible raison; nous nous perdriions dans ces abîmes si profonds. Les pensées de Dieu sont adorables, mais celles des pécheurs sont étonnantes, qui disent toujours, Dieu est bon, il faut espérer; et qui ne disent jamais, Dieu est juste, il faut craindre.

Oui, espérez tout, ne craignez rien : encore que vous viviez comme les réprouvés, vous ne pouvez manquer de régner comme les élus. *Cadent a latere tuo mille, et decem millia à dextris tuis, ad te autem non appropinquabit.* (Psal. XC.) Les foudres de la justice céleste tous les jours éclateront sur les restes d'une infinité de misérables, sans nulle distinction, ni de pourpre, ni de couronne, ni de tiare. Mais pour vous, on vous démêlera du reste des hommes, on n'oserait vous toucher. La mort, qui tous les moments enlève subitement tant de malheureuses victimes, n'aura garde de lancer ses traits contre vous; vous serez le seul qu'elle respectera. Le glaive de la justice divine a dépeuplé le ciel de plusieurs millions d'anges qui ont été abîmés; mais votre âme est trop précieuse et trop privilégiée, il ne faut pas craindre que la colère céleste s'allume contre elle. Saint Paul redoutait si fort la rigueur de cette colère, qu'il meurtrissait de mille coups sa chair virginale, de peur qu'elle ne lui attirât quelque malheur; mais flattez la vôtre sans crainte, nourrissez-la délicatement, engraissez-la de plaisirs, ne lui refusez aucune douceur. Dieu est si bon, si indulgent à votre égard, il ne veut pas vous perdre : il perdrait plutôt le reste de ses créatures. Il lui fâcherait trop, si vous n'étiez pas au ciel avec lui. Que dirons-nous de cette insensibilité stupide des impies, sinon ce que saint Bernard en a dit? *Soli filii iræ iram Dei non sentiunt.* Il n'y a que les réprouvés qui ne craignent pas d'être damnés. Vous ne craignez pas la rigueur de la justice divine : donc vous la sentirez.

SECOND POINT.

Cependant la plus grande raison que l'on ait de craindre, ne se tire pas du juge, de ce grand Dieu d'une justice infinie et d'une puissance souveraine; c'est de l'objet de cette justice, c'est du criminel; qui est l'homme faible et misérable, dont la vie le plus souvent est une perpétuelle enchaînement de crimes. *Ista tria semper in mente habeas, quid fuisti, quid es, quid eris.* Voici un conseil que saint Bernard (*De forma honestæ vitæ*, cap. 25.) donne à sa sœur, dans le

traité qu'il lui adresse pour régler sa vie. En quel état a été votre conscience au temps passé? En quel état est-elle présentement? Et que sera-ce de vous à l'avenir? *Recole primordia*, dit-il autre part. *Attende præsentia, memorare novissima tua : hæc pudorem adducunt, ista dolorem ingerunt, illa metum incutiunt. Cogita unde veneris, et erubescere, ubi sis, et ingemisce, quo vadas, et contremisce.* (Serm. divers.) Remettez-vous dans l'esprit le temps passé, faites réflexion au présent et pensez à l'avenir. Le passé vous fera rougir, le présent vous fera gémir, et l'avenir vous causera une mortelle frayeur. Voilà trois grands sujets d'une juste crainte que chacun pourra trouver en soi.

Il ne vous le faut pas demander quel a été l'état de votre âme, depuis l'aurore naissante de votre raison jusqu'à l'heure présente; mais interrogez-vous vous-même, et voyez si vous ne direz point avec vérité ce qu'un solitaire disait par esprit d'humilité : *Terret me tota vita mea, Deus meus, quoniam diligenter excussa apparet peccatum aut sterilitas.* (BERNARD, *De domo interiori*, cap. 33.) Toute ma vie passée me fait trembler; toutes les actions que j'ai jamais faites, me remplissent l'esprit de crainte, parce qu'après les avoir bien toutes considérées, je n'y trouve que péché, ou une déplorable stérilité de tout bien. Et vous, chrétien, interrogez votre conscience sur ce point. Vos pensées ont-elles toujours été pures? Votre langue a-t-elle toujours été bien réglée? Vos mains ont-elles été et sont-elles encore nettes du bien d'autrui? La loi de la concupiscence ne vous a-t-elle jamais emporté au delà de celle de Dieu? Enfin, la justice ne trouvera-t-elle rien à reprendre, ni à condamner dans votre vie passée? Si vous me répondez que non, nous vous admirerons comme une créature extraordinaire.

Mais, dira quelqu'un, j'ai expié les fautes passées, je crois les avoir toutes effacées par l'infinie miséricorde de Dieu. Oui, mais comment? Est-ce par l'abondance de vos larmes? Peut-être n'en avez-vous jamais jeté une au pied du crucifix. Est-ce par le sang qu'une rigueur sainte a tiré de votre chair criminelle? Peut-être n'avez-vous jamais pratiqué aucune austérité contre votre corps, pour punir ses grandes rébellions contre Dieu. Vous le traitez au contraire encore fort doucement, tout corrompu et abominable qu'il a été, et avec autant d'indulgence que s'il avait été toujours innocent. Mais, dites-vous, c'est par le sang du Fils de Dieu, dont on m'a fait l'application dans le sacrement, que j'ai effacé mes iniquités. Vous dites beaucoup; mais vous ne dites pas tout. Jésus-Christ a enduré de grandes choses pour nous, c'est une vérité certaine; néanmoins tout n'est pas encore fait, dit saint Paul. Il faut que vous enduriez vous-même pour la peine de vos péchés, il faut jeûner, il faut pleurer, il faut faire pénitence, et une grande pénitence, pour de grands péchés. L'avez-vous faite? Si vous l'osiez dire, votre conscience ne

vous désavouerait-elle point? Et quand tout cela serait fait, quand mille fois vous auriez inondé de vos larmes le pavé de nos lieux saints, quand vous auriez jeûné vingt ans au pain et à l'eau, et distribué la moitié de vos biens aux pauvres; vous auriez lieu encore de craindre, que toute la peine de vos péchés ne fût point remise. Et après quelques prières et bien courtes et bien languissantes; après quelques aumônes, et bien rares, et des plus petites pièces de votre bourse, vous vivez en grand repos, vous n'y pensez plus, comme si Dieu avait oublié tous vos péchés, et qu'il vous eût passé une quittance générale. Sa justice exige bien de plus grandes satisfactions, et il faudra tout payer et bien rigoureusement. Voilà déjà un grand sujet de crainte pour votre vie passée.

Mais ne parlons pas des peines, parlons de l'essentiel, de vos péchés et de la tache, dont ils ont noirci votre âme. Vous êtes certain, que vous avez encouru la disgrâce de Dieu; mais êtes-vous aussi sûr, qu'il vous a rendu son amitié? Il y a bien à douter et bien à craindre. Souvenez-vous de la douleur, que vous avez conçue dans le sacrement, laquelle vous devait percer le cœur, et peut-être ne l'a-t-elle pas effleuré. Le concile demande nécessairement une si forte douleur, qu'elle nous donne un plus grand éloignement du péché, que de nul autre mal du monde. L'avez-vous eue, cette profonde douleur? Il n'en a pas paru le moindre vestige sur votre visage, quoique la plus petite perte qui vous arrive, l'altère et le mette tout en feu. Votre langue en a bien donné les témoignages ordinaires au juge sacré; mais était-elle l'interprète bien fidèle de vos pensées? Votre cœur glacé ne la démentait-il point? Et donc en quelle crainte vous doivent encore tenir vos fautes passées: puisque la chose du monde, dont vous êtes le plus certain, est qu'elles vous ont ravi la grâce, et que la chose qui vous est la plus douteuse, est si vous êtes rentré en possession de cet unique trésor de votre âme, et si vous n'êtes point encore un objet d'exécration devant Dieu?

Nous parlerons plus amplement de ce point en un autre endroit de ce discours; je dis maintenant bien davantage, que quand vous seriez sûr de la rémission de vos péchés, ce que vous n'êtes pas assurément, ils vous devraient encore tenir en crainte. Un empereur romain, ayant reçu quelque déplaisir d'un gentilhomme, écrivit ce déplaisir sur ses tablettes; mais à la prière de quelques grands de sa cour, il accorda le pardon et raya ce qu'il avait écrit: *Tamen est litura*, ajouta-t-il; l'offense n'est plus dans mes tablettes, mais la rature y est encore. Que voulait-il dire par là? C'était dire, il ne me reste plus dans le cœur de ressentiment de ce déplaisir; mais il m'en reste le souvenir. Que celui donc, à qui j'ai remis l'offense, ne soit plus si téméraire, que de me fâcher; car je ne serai plus si facile à pardonner. Eh quoi! pensons-nous que Dieu en use

ainsi envers nous? Oui, dit saint Chrysostome. *Peccatum geritur in terra, scribitur in cælo*. Tous les péchés, que vous avez commis en terre, Dieu les a écrits dans le ciel. Je veux néanmoins, comme vous le dites, que vous les ayez tous effacés: pourtant les ratures de ces péchés sont encore sur les registres de Dieu. Vous le savez, que le nombre en est bien grand, et qu'il est à craindre que Dieu, voyant un si grand nombre de péchés croisés dans votre article, à la première occasion que vous lui demanderez miséricorde pour un nouveau péché, ne réponde, comme il répondit à un prophète: Je m'ennuie de tant pardonner, je ne suis plus résolu d'être si indulgent, parce qu'on abuse de ma bonté.

Entendez-vous ces paroles? Non pas peut-être aussi bien que vous le pensez. Cela veut dire que tous les crimes de votre vie, quoique déjà expiés, si vous les réitérez, serviront encore à remplir la mesure de vos péchés; après quoi vous n'échapperez jamais le dernier malheur. Jérémie, selon la version des Septante, l'explique bien clairement en ces paroles: *Fatigatus sum toties pœnitens, et non amplius remittam eis*. (Jer.; XV.) Je suis lassé de tant de pardons, c'en est trop, je n'en accorderai pas davantage: *Patientia lassata grande periculum*, dit saint Grégoire. Il est dangereux de laisser la patience de Dieu; enfin on la met à bout. Origène (*In cap. VIII. Levit.*) dit que les péchés pardonnés laissent comme une cicatrice de la blessure: *Peccata condonata a Deo relinquunt cicatricem*. Tertullien (lib. IV *Contra Marcion.*) use d'un autre terme plus fort, il appelle cela: *Stigmata peccatorum*. Les péchés ne demeurent plus dans l'âme; mais les vestiges de la brûlure y demeurent encore imprimés. Il est difficile de démêler bien nettement le sens propre de ces expressions figurées. David rend la chose plus certaine; mais non pas plus facile à entendre. Il insinue bien clairement que les péchés pardonnés laissent dans l'âme certains vestiges, je ne veux pas dire de difformité; mais je ne sais comment expliquer cela. Comprenez-le, comme il vous plaira, par les termes dont il use. *Amplius lava me ab iniquitate mea*. (Psal. L.) Purifiez-moi encore plus de l'iniquité, que vous m'avez pardonnée. Et que restait-il à purifier, puisque toute la tache était lavée? Un excellent théologien dit que ces péchés laissent dans l'âme une certaine indignité, qui ne s'efface presque jamais entièrement. Cela veut dire que si vous aviez vécu plus innocemment, vous seriez plus en faveur auprès de Dieu; il vous ferait part plus volontiers de l'abondance de ses grâces, il vous donnerait avec plus de choix et de distinction celles qui s'accommoderaient mieux avec votre cœur. Et si l'on doit accorder aux uns et refuser aux autres la grâce finale, qui est une grâce de pure miséricorde, Dieu veuille que ce ne soit pas à vous, à qui elle sera refusée! car Dieu l'accordera plus volontiers à des personnes,

qui auront vécu plus innocemment que vous. Ce sont là de grandes raisons, qui vous doivent faire craindre pour votre vie passée.

Venons maintenant à l'état présent de votre âme, et voyons s'il n'y a point encore de sujet de crainte. Vous dites que vous avez pris le soin de régler l'état de votre conscience, qui était un abîme d'iniquité. Mais que dites-vous en conséquence de cela ? Qu'il n'y a rien à craindre ? Non pas, si vous êtes de ceux dont parle saint Jean, desquels la parfaite charité efface toute crainte de leur âme. Non pas, si comme Moïse, vous avez lu votre nom écrit dans le livre de la prédestination, ou que Dieu vous ait député, comme il a fait à certaines âmes extraordinaires, un ambassadeur du ciel pour vous donner une pleine assurance de votre salut. A cela près, tel de nous croit être en grâce, qui est en un état déplorable de damnation. Car comme dit saint Ambroise : *Multi hominibus justi videntur, pauci Deo*. Le nombre des justes, qui vivent dans l'heureux état de grâce, est bien grand au sentiment des hommes ; mais au jugement de Dieu il est bien petit : *Quis potest dicere : Mundum est cor meum, purus sum a peccato ?* (Proverb., XX.) Qui peut dire : Mon cœur est net, ma conscience est pure de tout péché ?

Dieu a bien d'autres yeux que nous, et ses jugements sont bien éloignés de nos pensées. Qui êtes-vous au jugement des hommes ? Un homme de bien. Qui êtes-vous au jugement de votre conscience ? Le même, un homme de bien. Et qui êtes-vous au jugement de Dieu ? Ne répondez rien, parce que vous n'en savez rien. *Judicium Dei de nobis arcanum et inexplicabile* (CLIMAC., grad. 26) ; le jugement, que Dieu fait de notre conscience, et secret et du tout impénétrable. Nous ne savons présentement ce que nous sommes, la mort en donnera la décision.

Eh ! qui est-ce qui ne craindra, puisque saint Bernard, ce grand apôtre de son siècle, craignait pour lui ? *Et si enim exii judicium mundi, judicium mei, restat tamen judicium Dei*. (De conscient., c. 8.) Au jugement du monde je suis assez homme de bien : au jugement de ma conscience je ne suis pas trop méchant. Mais, ce qui me fait trembler d'horreur, c'est que je ne sais ce que je suis aux yeux de Dieu. On m'admire, comme un homme parfait, et peut-être Dieu me regarde avec exécution, parce qu'il voit dans le fond ténébreux de mon âme, quelque péché, quelque monstre horrible qui m'est inconnu.

En effet, dit saint Augustin (in psal. XLI), c'est un grand abîme, que le cœur de l'homme. L'abîme, dit-il, est une profondeur impénétrable. La mer, poursuit ce grand saint, est un abîme d'eau presque sans fond, où il y a des animaux d'une infinie multitude et de toutes les figures les plus étranges. *An non cor hominis abyssus est, quid enim profundius hac abyssu ?* N'est-ce pas un

abîme que notre cœur, et le plus profond de tous les abîmes ? vous le savez, quelles ordures sont entrées dans cet abîme ; mais savez-vous aussi bien que vous avez épuisé ce gouffre horrible d'abominations ? Il y a eu des monstres cachés fort subtilement, que l'avarice y a enfantés en grand secret ; mais sur cet article si délicat et si dangereux, tout est-il clair ? tout est-il net ? La conscience ne murmure-t-elle point ? ne vous fait-elle point de peine sur quelque bien, sur lequel votre droit est bien douteux ? Cent autres vices, combien de sortes d'iniquités ont-ils fait couler dans cet abîme ? Mais êtes-vous bien certain d'avoir purifié ce fond autrefois si corrompu ? Ne dites pas que oui, car le Sage dit que non : *Omnia servantur in futurum incerta*. (Eccl., IX.) Etes-vous un objet d'amour, ou bien un objet de haine devant Dieu ? Vous regarde-t-il avec complaisance ou avec horreur ? Vous n'en savez rien. Peut-être le sacrement a effacé toutes vos iniquités, peut-être le sacrilège les a bien souvent multipliées : peut-être ne reste-t-il rien de fort criminel dans votre cœur, peut-être il y a plus d'horreur que jamais. Vous ne voyez rien d'impur dans votre âme, cela vous doit consoler ; mais ce qui vous doit faire craindre, c'est que Dieu n'y voie ce que vous n'y voyez pas ; car il juge tout autrement que nous du fond de notre conscience. *Abyssus judiciorum Dei super me, abyssus inferni subtus me, abyssus peccatorum intra me. Illa quæ supereminet, timeo ne irruat, et me cum abyssu mea in illam, quæ subtus me est obruat*, dit encore saint Augustin (Lib. de contritione cordis, c. 9), ou un autre excellent auteur. Je vois un abîme au-dessus de moi, un abîme au-dessous de moi, un abîme au dedans de moi. Je vois sur moi l'abîme impénétrable des jugements de ce grand Dieu ; je ne sais ce que je suis devant ses yeux ni ce qu'il a ordonné de moi à l'avenir. Je vois au-dessous de moi un abîme effroyable de feu, et j'ignore si je ne mérite point d'être précipité dans ce gouffre. Je vois au dedans de moi un abîme de péchés, ou du moins je sais les crimes qui y ont été ; mais je ne sais ce qu'il y en reste, et s'ils n'y sont point encore tous ensevelis dans les ténèbres, pour être un jour exposés à la lumière à ma grande confusion et pour mon malheur. Que c'est une chose effroyable, de tomber dans le péché, puisque nous savons très-bien quand nous y tombons, et que nous ne savons pas quand nous nous en relevons ?

Vous voyez donc que vous devez craindre pour l'état passé de votre âme, qui évidemment a été mauvais, du moins à l'égard de la plus grande part des hommes : que vous devez craindre pour l'état présent, parce qu'il est fort douteux ; ajoutez à tout cela qu'il faut craindre encore pour l'état à venir, car il est fort dangereux. *Quando a corpore cedit anima, ingens timor, magnum mysterium peragitur*. (SIMEON STYLITA in Biblioth. Patrum.) Lorsque l'âme sort du

corps, elle est saisie d'une étrange crainte; la mort est un grand mystère. Où iras-tu, âme chrétienne, lorsque tu sortiras de ce monde? Quel chemin prendras-tu dans l'éternité? Sortiras-tu pure d'un corps tant de fois souillé et si corrompu? C'est un mystère. Trouveras-tu ton nom écrit dans le livre de vie ou dans le livre de mort, en ce redoutable moment, auquel on tirera le voile qui cache l'état de ta conscience? Ces péchés, que tu crois avoir expiés en battant négligemment deux ou trois fois ton cœur criminel auprès d'un confesseur, se trouveront-ils véritablement absous, ou seulement assoupis, pour se relever au jugement à ta grande confusion? C'est un mystère impénétrable, un mystère plein de terreur.

L'étrange mystère que celui qui doit être dévoilé à la mort! Croyez-moi que les choses prendront bien une autre face, et que vous verrez vos péchés peints avec des couleurs bien différentes de celles dont vous vous les représentez en cette vie. Qu'est-ce que de désoler une famille par mille détours de la chicane la plus fine? c'est le trait d'un habile homme, qui sait ménager les intérêts de sa fortune. Qu'est-ce que cette liberté des esprits et des langues qui nous rendent si téméraires à juger et à parler de toutes choses aux dépens de la réputation d'autrui? Ce n'est qu'une belle humeur d'un génie ouvert et enjoué, qui sait agréablement divertir les compagnies en disant ce que plusieurs n'oseraient dire, et ce que plusieurs ne sont pas trop fâchés d'apprendre. Et ces entretiens si doux et si libres, ces regards si silencieux, ces complaisances secrètes des cœurs; et ce qui se passe dans les assemblées, dans les comédies, dans les bals, où les femmes n'ont rien pour tourner les yeux de tout le monde sur elles, jusqu'à se découvrir d'une manière qui les ferait rougir en tout autre lieu, comme si ceux-là, parce qu'ils sont plus profanes, autorisaient les scandales qu'elles y donnent; cela n'est encore rien, et coule sous le nom d'une honnête récréation du monde que l'on prend sans grand scrupule. Non pas selon votre sens, cela n'est rien, vous le dites, quoique votre conscience vous en ait cent fois démenti. Mais vous le verrez encore mieux quand vous serez à la veille de partir pour l'aller apprendre du souverain juge. *Nemo scit*, s'écria trois fois un solitaire qui avait été ravi au jugement de Dieu, *nemo scit quam districte judicet Deus*. On ne peut s'imaginer, non, on ne saurait se le mettre dans l'esprit avec quelle sévérité Dieu juge de nos actions. L'abbé Elie, un peu avant de mourir, après soixante-dix ans d'une pénitence très-austère, dit ces paroles bien remarquables : *Tria timeo : egressionem animæ a corpore, severitatem examinis, sententiam judicis*. (RUFFINUS in Hist.) Trois choses me comblent d'horreur en cet instant redoutable : La sortie de mon âme de son corps, la sévérité de l'examen que l'on va faire de toute ma vie, et la rigueur de la sentence du grand juge. O Dieu ! craindre

tant après tant d'années de pénitence, et craindre si peu après tant d'années de libertinage; tant d'appréhension dans les uns, et tant d'espérances dans les autres; ces choses comment se peuvent-elles accorder? Il faut bien ou que les uns craignent trop, ou que les autres craignent trop peu; ou que ceux-ci soient extrêmement téméraires, ou que ceux-là soient excessivement faibles et timides. Or, si nous ne voulons dire que l'Écriture nous a trompés, on ne peut douter que ce ne soient les sages, en qui réside cet esprit de crainte, et que ce ne soient les insensés qui en sont si peu touchés.

En effet, qui pourrait trop craindre après que tant de chrétiens d'une vie digne de l'admiration de tous les siècles, ont fait naufrage à la mort? *De quantis legimus in vitis Patrum, viris potentibus in vigiliis, in jejuniis, in laboribus supra humanum modum, imo in miraculis coruscantibus, qui ceciderunt, quia non perseveraverunt*, dit saint Bernard. (*De passione Domini*, cap. 14.) Nous apprenons par les relations fidèles de nos anciens, que des personnages signalés, qui avaient consumé leur vie dans les jeûnes, dans les veilles et dans les austérités, qui étaient au delà des forces humaines, que de grands hommes que Dieu avait glorifiés par des miracles prodigieux ont manqué de persévérance et ont péri malheureusement. Saint Augustin (*Lib. de prædest.*) parle encore avec plus de certitude : *Novimus etiam aliquos perfectos, ex labore multorum annorum prolapsos in ultimo vitæ suæ et periisse*. Nous en savons qui avaient été constamment fidèles à Dieu l'espace de plusieurs années, et qui étaient montés à un sublime degré de perfection, qui néanmoins ont perdu le fruit de tant de travaux et ont terminé une vie sainte par une mort de réprouvé. Que fallait-il pour prévenir un si grand malheur? Si une seule grâce de faveur fut arrivée à leur secours, ceux qui gémissent dans les flammes, seraient maintenant couronnés dans la gloire. Hélas! pourquoi le Père des miséricordes leur a-t-il refusé ce dernier secours? ô abîme des jugements de Dieu! C'est-là un mystère qui nous doit bien faire craindre : *Cecidit stella magna de cælo*. Ces grandes étoiles sont tombées du ciel, que sera-ce donc de moi, chétive poussière de la terre? Puisque des vies si saintes ont eu une fin si misérable, la mienne qui a été si criminelle se terminera-t-elle heureusement? Le grand mystère, le terrible mystère que celui de notre mort!

Voilà, sans mentir, une rigueur bien surprenante de la justice divine. Après tant d'exemples si terribles, d'où peut procéder l'insensibilité des chrétiens? D'où vient qu'ils ont l'âme si impénétrable à la crainte? *Antiquane sunt ista, dit saint Pacien, et modo non fiunt? quid ergo desiit Deus noster curare? an ultra mundi conspectum recessit et neminem spectat e cælo? An patientia illius ignorantia est?* Est-ce que la justice de Dieu s'est relâchée, aussi bien que les mœurs de l'Eglise? Ces exemples de rigueur

ont-ils cessé? Ne s'en voit-il plus de cette force? Serait-ce que la Providence a abandonné le gouvernement du monde? Dieu s'est-il retiré si loin de la terre qu'il l'ait perdue de vue? Ou bien est-il patient, parce qu'il est ignorant? Ferme-t-il les yeux pour ne point voir les outrages dont il est déshonoré, de peur que l'indignation qu'il concevrait de tant d'injures n'altérât sa paix?

Disons-nous encore que peut-être le démon s'est endormi? N'est-il point lassé des efforts qu'il a faits depuis tant de siècles pour la ruine de nos âmes! En a-t-il tant emporté, qu'enfin il est content de sa proie? Ou bien est-ce qu'il ne reste plus de place dans son abîme ténébreux? Mais bien loin que cela soit, comme le monde n'a jamais été si criminel, jamais Dieu n'a été si rigoureux. L'impiété des chrétiens se fortifie tous les jours, et tous les jours la colère de Dieu s'enflamme avec plus d'ardeur. *Dilatavit infernus animam suam. (Isa., V.)* L'avidité des démons croît avec leurs conquêtes: ils ont toujours les griffes et la gueule ouvertes pour tout entraîner, pour tout dévorer s'ils pouvaient. L'enfer ouvre ses gouffres de toutes parts et de tous les endroits de la terre, les âmes y pleuvent en une multitude innombrable.

Et ce qui doit faire craindre, non-seulement les impies, mais encore les gens de bien c'est que la fureur de notre ennemi, laquelle, selon saint Jean, redouble au temps de la mort; cette fureur, dis-je, se déborde si généralement que les plus grands saints ne sont pas hors de ses atteintes. Aussi ce serait là une proie qui serait bien plus agréable aux démons. Peut-on entendre sans trembler ce qui se lit de saint Elzéar? Cet homme angélique étant à l'agonie faillit périr. Que cela est terrible! le démon le réduisit à l'extrémité. L'attaque fut si violente que ce grand saint, ayant déjà perdu la parole, parut tout troublé et agité de furieuses convulsions, plus dans l'âme que dans le corps, et rappelant toutes ses forces par un effort qui lui rendit la parole, il s'écria qu'il n'en serait rien, qu'il renonçait à toutes les inspirations des malins esprits. Ils faisaient ces impressions si vives pour emporter cette grande âme qu'ils eussent préférée à plusieurs milliers d'autres âmes, car elle aurait fait un triomphe des plus signalés du royaume des ténèbres. Ce fut avec une pareille violence que le grand saint François de Sales fut attaqué en une maladie où il fut réduit au dernier péril, non-seulement du salut du corps, mais encore du salut de l'âme. Le démon le pressa si vivement avec des raisons si bien colorées que ce grand saint eut besoin de tout le secours de sa foi pour se démêler de ces sophismes.

Ce furent les mérites extraordinaires de ces saints qui les soutinrent dans des combats si violents. Mais vous qui avez irrité Dieu par cent outrages très-indignes sans jamais lui avoir rendu nul service de con-

sidération, qui n'avez que de la froideur pour lui sans prendre nulle part à ses intérêts, vous tenant tout au plus comme dans la neutralité, lorsque l'on attaque, comme l'on fait si souvent, la gloire et la conduite de sa providence, vous ne craignez rien pour ce passage qui est l'écueil où périssent des personnes moins criminelles que vous, et qui met les plus grandes âmes en danger. Oui, sans doute, et vous l'espérez bien ainsi, un soupir ou deux, que vous jetterez en agonisant, blesseront le cœur de Dieu et désarmeront sa colère. Jésus-Christ détachera ses bras de la croix pour vous donner le baiser de paix, car vous le méritez si bien. Croyez-moi, pécheur, qu'il faut que l'ennemi de notre salut ait bien ensorcelé vos âmes pour en effacer la crainte de la colère de Dieu que vous vous êtes si justement attirée et que vous n'échapperez peut-être jamais. Quelle honte que les infidèles fassent leçon aux chrétiens? Ils la leur font néanmoins et fort sagement : *Si quempiam ita intrepidum feceris, ut nec deos metuat, non fortis, sed demens fuerit. (ARISTOT., l. I Magn. mor., cap. 5.)* Comment appellerez-vous un homme qui n'est point touché de la crainte des dieux? direz-vous qu'il est un homme véritablement courageux, qu'il a de la force, de la fermeté de cœur? Non, dit un des grands esprits du monde, mais dites ce qui est très-vrai, qu'il est un fou, qu'il a perdu le jugement et la raison.

A très tout ce que nous avons dit dans ces deux discours n'y a-t-il pas lieu de conclure généralement avec saint Bernard (Serm. 3 *De Annuntiat.*), *Est infidelis fiducia solius utique maledictionis capax, cum videlicet in spe peccamus.* L'espérance du pardon, laquelle nous porte à pécher plus facilement, nous attirera la malédiction de Dieu. C'est une espérance qui ne peut être inspirée que par le père du mensonge. *In diebus novissimis intelligetis consilium ejus. (Jerem., XXIII)*, dit le prophète. Il parle de Dieu, et je parle et dis le même de l'ennemi de notre salut. Vous verrez un jour ses desseins qu'il n'est pas trop difficile et qu'il serait bien important de découvrir avant que ce temps malheureux soit arrivé. Il prétend que nous vivions comme s'il n'y avait rien à craindre de la justice de Dieu, afin que nous mourions comme s'il n'y avait rien à espérer de sa bonté. Il nous ôte maintenant la crainte qui nous serait fort salutaire, pour nous la rendre lorsqu'elle nous sera inutile et même funeste à notre salut. Il ne nous fait tant espérer dans la vie que pour nous jeter dans le désespoir à la mort. Vous la comprendrez un jour cette terrible vérité, à laquelle vous fermez maintenant les yeux, et vous condamnerez avec malédiction cette espérance si folle et si téméraire. Vous devriez déjà bien voir combien elle est vicieuse, puisqu'elle vous rend si criminel.

Voilà de toutes les illusions la plus dangereuse et aussi la plus universelle; elle a perdu tous les chrétiens qui gémissent dans les supplices éternels, ils ont tous espéré

et ils ont tous été trompés. Vous donc, qui espérez témérairement comme eux, craignez de périr aussi malheureusement qu'eux. *Non frustra locutus sum eis, ut facerem eis malum hoc.* (Ezech., VI.) C'est Dieu irrité qui parle. Je leur ai fait de grandes menaces et ils n'en ont point été touchés; je leur ai dit que s'ils pêchent ils périront, et ils disent qu'encore qu'ils pêchent ils se sauveront. Ils le verront et je leur ferai sentir si c'est en vain que je parle, et si ces menaces ne seront, comme ils le croient follement, que des menaces en l'air. *Principis clementia te perdet*, disait autrefois un grand politique à un de ses amis qui avait part aux bonnes grâces de son roi et desquelles il abusait. La bonté du prince vous perdra, car vous n'en usez pas bien. Ainsi, chrétien, la bonté excessive que Dieu vous témoigne sera infailliblement la cause de votre ruine si vous en faites l'occasion de vos infidélités. Il faut véritablement espérer, mais comment? Le psalmiste nous l'enseignera. *Sacrificate sacrificium justitiæ, et sperate in Domino.* (Psal. IV). Offrez à Dieu des sacrifices de justice et espérez au Seigneur. C'est ainsi que saint Thomas espérait la couronne de la gloire. *Feci quod jussisti, da quod promissisti*, disait ce grand saint en mourant. J'ai fait ce que vous m'avez ordonné, donnez-moi ce que vous m'avez promis. Voilà sans doute une espérance bien fondée. Mais celle des pécheurs ne tient-elle pas de l'extravagance? Ne faut-il pas avoir renoncé au bon sens pour dire à Dieu : j'ai toujours vécu dans la révolte, dans un mépris général de votre loi, j'attends maintenant le prix des âmes élues?

Dieu est bon, c'est une vérité certaine, et il le faut bien, pécheur, puisqu'il vous a souffert si longtemps. Mais niez-vous qu'il ne soit juste? Il le faudrait bien aussi qu'il ne le fût pas, s'il ne vous faisait sentir les effets de son indignation. Contre qui voulez-vous qu'il exerce sa justice, s'il ne le fait pas contre vous? Contre qui lancera-t-il ses foudres si vous êtes épargné? Qui doit craindre si vous ne devez pas trembler? Personne du monde, si ce n'est l'antéchrist ou de semblables pécheurs. Plusieurs après une vie sainte ont fait une mauvaise mort. Et vous, après une vie très-criminelle, vous aurez la mort des saints? Il y a de la témérité à le croire et de la folie à l'espérer en la manière que vous le faites. Ceux qui gémissent dans les flammes ont vécu comme vous vivez, ils ont espéré comme vous espérez; il se sont perdus, et vous vous sauverez? Les crimes sont tous les mêmes : même dérèglement de pensées, même débordement de voluptés, même déchainement de langue, même avidité pour les richesses, mêmes scandales, même impiété de vie, particulièrement même espérance du salut, et la mort sera différente après une vie si semblable? Dieu les a abîmés dans l'enfer et il vous réservera pour le ciel, vous qui êtes mille fois plus criminel qu'une grande patrie de ces misérables? Est-il concevable

que l'on se puisse mettre dans l'esprit des choses si éloignées de la raison? Suivez donc enfin le conseil que vous donne saint Augustin (Serm. 24, *De verbis Domini*) : *Vivite bene, ne moriamini male*. Voulez-vous bien mourir? il ne vous le faut pas demander, vous le voulez assurément; vivez bien; car, dit-il en un autre endroit : *Non potest male mori, qui bene vixerit*. Si la vie est bonne, la mort infailliblement sera heureuse.

SECOND EXEMPLE DU SIXIÈME DISCOURS.

Alexandre de Médicis.

Saint Augustin dit que la Providence divine éclate admirablement en ce que Dieu, pour exécuter ses volontés qui sont très-saintes, se sert souvent des actions les plus criminelles des hommes, lesquelles il tourne si sagement à ses fins, que le péché qui est si mauvais en sa nature devient bon à quelque chose dans les circonstances où il lui plaît de le permettre. C'est ainsi que pour réprimer les débordements d'Alexandre de Médicis, il se servit de la trahison d'un de ses proches parents qui fit mourir ce jeune prince par un attentat aussi imprévu que détestable.

La sérénissime maison de Médicis, après avoir été agitée par de furieux orages qui faillirent plusieurs fois l'abîmer, avait enfin heureusement affermi son trône, mais fort malheureusement pour le prince dont nous allons voir la fin tragique. Il vivait dans une douce et florissante prospérité, et comme il était dans la plus agréable fleur de son âge et que son penchant le portait fort au plaisir, il entraînait peu dans les affaires et s'en reposait sur la prudente conduite du cardinal Cibo, grand homme d'Etat. Ce prince oisif se voyant dans la puissance de faire tout ce que ses passions lui inspiraient, se répandit en toutes sortes de plaisirs avec une licence si débordée que bientôt il eut lassé la miséricorde divine. Aussi ses crimes étaient non-seulement très-fréquents, mais encore de grand éclat et fort scandaleux. Tous les jours il prenait de nouvelles inclinations et il fallait que ceux qui servaient ses passions employassent tous leurs soins et toute leur industrie pour lui trouver de la proie, sans distinguer même les filles de la plus haute qualité, à la pudeur desquelles il faisait de grands outrages. Ses débauches ne s'arrêtaient pas là, il entreprit même sur l'honneur de plusieurs femmes mariées du premier rang. Et ce ne fut pas encore tout; ses amours ne furent pas seulement injustes en déshonorant la sainteté des mariages, elles furent encore sacrilèges en enlevant ses épouses à Jésus-Christ. Il lui suffisait de savoir que parmi les vierges consacrées à Dieu il y en eût quelques-unes d'une excellente beauté : il n'avait pas honte de franchir les remparts sacrés, pour chercher ces filles dans les cellules les plus retirées des monastères et déshonorait ces maisons

saintes par des crimes dignes de tous les anathèmes. Pour le dernier comble d'impunité, dans les assemblées publiques d'hommes, de femmes, de filles, on tenait des discours, on faisait des jeux et des représentations si contraires à la bienséance, que la plus considérable partie de la ville de Florence devint un théâtre d'impudicité. Enfin ce prince était si couvert d'ordures et de voluptés hideuses, que la mesure de ses péchés fut comblée dans les plus belles années de sa vie. Tant de crimes si multipliés et si énormes montèrent devant le trône de Dieu qui, après avoir longtemps caché sa colère, la fit éclater subitement en la manière que nous verrons.

Laurent de Médicis, qui avait l'honneur d'être proche parent du duc Alexandre, fut l'instrument que Dieu employa pour cette vengeance ; la justice divine se servant d'un horrible crime pour arrêter le cours de tant d'autres. Laurent était homme de bel esprit, mais d'un génie fort sombre, toujours retiré et comme enfoncé dans lui-même, malin au reste autant qu'on le saurait être. Afin d'éloigner de lui tout soupçon d'un esprit ambitieux, il ne prenait part à nulle affaire d'Etat, mais il était de toutes les intrigues d'amour qui se faisaient pour le prince, et par là il était entré si avant dans son esprit, qu'il le possédait entièrement. La maison de ce perfide servait de lieu d'assignation à une bonne partie de celles qui se rendaient à la passion d'Alexandre ; ce qui donna lieu à la plus haute trahison que l'on entendra jamais. Laurent résolut, sans la participation de nul autre, de faire mourir le duc. On n'a jamais pénétré sur quelle raison était fondé cet attentat. Mais il n'est pas difficile de savoir celle que Dieu eut de le permettre ; ce fut pour immoler à sa justice le prince qui avait si indignement abusé de sa bonté.

Voici les mesures que le traître prit pour l'exécution de son dessein. Alexandre brûlait d'un amour extrême pour une des plus belles dames de Florence, qui était d'un caractère bien différent de celles qui cédaient si facilement à la passion de ce prince. Elle fut toujours inflexible à ses poursuites. On lui présenta de l'or en grande abondance, des pierreries de grand prix, des avantages considérables pour sa famille ; mais sa vertu, qui répondait bien à son excellente beauté, fût toujours au-dessus de toutes ces choses. Comme le dégoût suit facilement la jouissance du bien, aussi la difficulté et la résistance irritaient la passion et animaient les poursuites d'Alexandre. Cependant, plus il recherchait cette dame, plus elle fuyait. Tant de froideurs et de dédains désespéraient cet amant. Il n'eût osé en venir à la violence, ce qui eût été d'une conséquence dangereuse dans un peuple qui avait encore la mémoire toute fraîche de cet objet que le chagrin de ne le pouvoir posséder le dévorait.

Laurent de Médicis ménagea cette occasion si favorable pour faire le coup funeste

qu'il méditait. « Elle est à vous, dit-il au prince, en lui parlant de la dame qu'il n'avait pas seulement vue. J'ai été enfin victorieux de sa fierté et ai si bien su tourner son esprit, que je l'ai pliée à tout ce que vous désirez. Au reste, comme elle est infiniment délicate sur le point d'honneur, elle veut que tout se passe dans un secret impénétrable. Par cette raison elle a assigné mon logis pour le rendez-vous, et ce ne sera que dans les profondes ténèbres de cette nuit qu'elle y viendra. » Le prince était si ensorcelé de sa passion, qu'il donna facilement dans ce piège. Donc après souper il ne manqua pas de se rendre au logis du traître. Laurent lui dit que, pour s'épargner l'ennui d'attendre, et peut-être longtemps, il pouvait aller prendre du repos dans une chambre qu'il lui avait préparée. Le prince le fit, ne sachant pas, le misérable, qu'il n'en sortirait pas en l'état où il y allait.

Le perfide, voyant que le succès répondait si bien à ses espérances, manda sur l'heure un homme de main et déterminé à tout entreprendre, qu'il avait déjà aposté pour cet attentat, mais en termes généraux. Il lui avait dit seulement qu'il avait reçu un outrage dont il se voulait faire raison et qu'il le priait de le servir. L'assassin l'avait promis : toutefois il balança fort s'il retirerait sa parole, lorsque Laurent s'ouvrit à lui et qu'il lui eut déclaré qu'il en voulait à la vie d'Alexandre. Quoique le scélérat aposté ne fût point novice en ce métier, néanmoins l'horreur de l'action le fit frémir. « C'est là, dit-il, le coup d'un étrange désespoir, et je ne saurais comprendre par quelle raison vous vous portez à cet excès. Nous tuerons ce soir le prince ; mais bien entendu qu'on nous verra demain tous deux ou écartelés, ou brisés sur une roue. Et quand nous pourrions prendre la fuite, en quel endroit de toute la terre trouverons-nous un asile, si nous ne voulons nous réfugier chez les nègres, ou chez les Cafres, ou dans les trous des rochers ? Et là nous aurons en vérité un prix fort digne de notre action. Nous nous allons infailliblement précipiter. — Eh quoi ! repartit Laurent, penses-tu que j'aie si peu de lumière, que je n'aie pas pourvu à tout ni pris toutes les précautions pour notre sûreté commune ? Je sais fort bien ce que je fais : toutes les mesures sont prises et depuis longtemps. Nous n'avons rien à appréhender et nous avons tout à espérer. Nous partagerons nous deux la gloire de cette action ; mais le fruit, nous le recueillerons avec toute la patrie. Crois-moi et ne raisonne point tant : repose-toi sur ma conduite. — Allons donc, à la bonne heure, dit l'assassin, animé d'une nouvelle espérance, à laquelle il ne voyait pas grand jour. Oui, quand même vous m'ordonneriez de porter les mains sur Jésus-Christ, ajoutait-il, je ne puis rien vous refuser. »

Etant si bien déterminés, et pourvus de toutes les armes nécessaires, ils entrent secrètement dans la chambre, tirent le rideau et voient le prince qui dormait fort tranquil-

lement. L'assassin lui porte le premier coup, mais si troublé de l'image de son crime, qu'au lieu de lui donner un coup mortel à la gorge, comme il l'avait destiné, il ne le blesse que légèrement au visage. Laurent, plus déterminé, enfonce son épée dans le corps du prince, qui, tout grièvement blessé qu'il était, se leva pourtant et se défendit merveilleusement. S'il eût eu des armes, ses ennemis n'en auraient pas eu si bon marché. Il se jette en grande fureur sur son principal ennemi, et faute d'armes pour repousser la violence, il se sert de celles que la nature lui avait données, embrasse Laurent de toutes ses forces et se met à le mordre à belles dents. Laurent lui sentant encore tant de vigueur, et craignant qu'il ne criât, lui mit la main dans la bouche pour lui étouffer la voix. Alexandre pourtant le mordait toujours avec tant de rage, que la douleur de ses morsures le forçait lui-même à crier. Il prie donc l'assassin de dépêcher au plus tôt le prince. Mais le prince, tenant toujours son ennemi serré fort étroitement, l'autre n'eut pas peu de peine à le choisir en sorte que le coup n'allât pas jusqu'à Laurent. Le prince enfin le reçut ce coup mortel, et, manquant de forces, tomba sur le lit. Le cruel Laurent mit fin à la tragédie en coupant la gorge au misérable, qui rendit son âme en l'état que l'on peut s'imaginer.

La première chose que fit l'auteur de cette sanglante exécution, fut de regarder par la fenêtre si personne ne s'était aperçu du bruit, et il trouva que tout était dans le silence. Après avoir fermé à clef la porte de la chambre, ils partirent de la ville, et ayant monté des chevaux qui les attendaient, ils passèrent par une maison de campagne du frère de Laurent; de là ils allèrent en poste à Bologne, et fort peu de temps après se retirèrent à Venise.

Comme le duc n'était pas accoutumé à passer la nuit entière hors du palais, ses gens l'ayant attendu jusqu'à ce qu'il fût grand jour, sans en recevoir de nouvelles, entrèrent en quelque ombrage et en donnèrent avis au cardinal Cibo. Ce cardinal ne s'en mit pas trop en peine et crut, comme il y avait bien de l'apparence, que ce ne serait que quelque intrigue d'amour qui aurait arrêté le prince. Néanmoins, il envoya quelqu'un de ses gens à Laurent de Médicis, pour s'en éclaircir davantage. Les domestiques répondirent que la nuit étant déjà assez avancée, Laurent était parti de la ville pour une affaire pressée qui touchait son frère, mais que pour le prince ils n'en pouvaient rien dire, et qu'il était entré dans le logis, qu'il avait été si secrètement, qu'ils n'en avaient rien appris. Toutes ces choses faisaient déjà bien de la peine au cardinal, et sur-le-champ il dépêche un gentilhomme, qui alla à toute bride à la maison du frère de Laurent, pour en rapporter quelque nouvelle. Le cavalier étant retourné en peu de temps, car la maison était peu éloignée de la ville, dit que Laurent de Médicis avait véritablement passé chez son frère, mais que ce n'avait été

que pour prendre des chevaux frais, qu'il était parti en poste sans s'être ouvert à personne ni du lieu où il allait, ni du dessein qu'il avait.

Cela mit le cardinal en une étrange perplexité : il ne douta plus que le traître n'eût fait quelque coup de sa façon. Néanmoins, déguisant du mieux qu'il put la situation de son esprit, il alla avec peu de suite dans le logis de Laurent, et tout ce qu'il put apprendre de nouveau des domestiques fut que la nuit ils avaient ouï quelque bruit dans une chambre, où ils menèrent le cardinal. On la trouva bien fermée contre l'ordinaire, et de clef, on n'en avait point. La porte ayant été enfoncée, on entre et l'on découvre d'abord un triste présage du malheur que l'on craignait. On voit les carreaux de la chambre inondés de sang. Mais les rideaux du lit étant tirés, quel spectacle ! on voit le prince étendu à la renverse sur le lit, la tête et les bras pendants hors du lit. « Peut-être, dit quelqu'un des plus zélés, les assassins, dans le désordre où ils étaient, ne l'auront pas achevé ; n'y aurait-il point encore de reste de vie ? » Comme dans ces conjonctures il faut s'assurer de tout, on visite toutes ses plaies. Les deux qu'il avait au travers du corps auraient encore laissé quelque doute ; mais son gosier effroyablement coupé n'en laissa point, et tout le lit mouillé de sang faisait bien voir qu'il n'en restait plus dans les veines. On peut bien imaginer les mouvements que ce spectacle d'horreur produisit dans l'âme de ceux qui le virent, car leurs intérêts étaient attachés à la fortune de ce misérable prince.

Le cardinal, parmi ces étranges altérations, se posséda encore assez pour défendre, en habile politique, que personne ne parlât. Il donna ordre qu'on fermât toutes les portes du palais et les fit garder par des gens sûrs. Comme le peuple s'était déjà assemblé aux environs sur un bruit sourd qui s'était répandu par la ville qu'il était arrivé quelque chose de fort extraordinaire, on le renvoya, disant que le prince n'avait dormi de toute la nuit et qu'il reposait. Le simple peuple le crut bonnement ; mais ceux qui avaient des vues plus fines se doutaient bien qu'il y avait du mystère. Néanmoins personne n'osa, dans ce doute, faire aucune démarche pour la liberté de la patrie. Mais il est sûr que si l'on eût publié la mort du prince, l'Etat de Florence était perdu pour les Médicis. Tant y a que le cardinal manda incontinent Vitellio, qui était général des armes. On fit avancer le plus que l'on put de troupes ; elles entrèrent la nuit et se saisirent des meilleurs postes de la ville. Alors Cibo et Vitellio qui étaient entièrement dans les intérêts des Médicis, se sentant des forces qui les mettaient au-dessus des entreprises que l'on aurait pu former dans la ville, ne firent plus de difficultés d'annoncer la mort du duc. Le jeune Cosme de Médicis, comme plus proche parent du mort, fut appelé à la succession et mis sur le trône sans nulle contradiction.

Le nouveau duc, par un principe d'honneur, se crut obligé de venger la mort d'un

parent dont il ne regrettait pas trop la perte, et fit chercher avec tous les soins imaginables l'auteur d'une si haute trahison. Le misérable Laurent étant averti qu'il n'y avait plus de sûreté pour lui dans Venise, allait errant dans le monde, afin de trouver un asile contre ceux qui le poursuivaient. Il se retira à Constantinople, et de là en France. Enfin, son mauvais génie le ramena à Venise où un capitaine de Cosme le surprit et le tua.

Il ne nous appartient pas d'entrer dans les mystères de la Providence ni de juger si Dieu ayant exercé sa justice contre le traître dans cette vie, lui refusa ou lui réserva sa miséricorde en l'autre. Mais on peut bien dire sans témérité qu'elle fut absolument refusée à l'infortuné Alexandre, pour le mépris si indigne et si outrageux qu'il avait fait de la loi divine. Tous les moments, Dieu fait ressentir sa colère, non pas avec tant d'éclat, mais non pas avec moins de rigueur. Le nombre en est infini de ceux qui vivent aussi criminellement que ce prince, et le nombre de ceux qui meurent aussi malheureusement n'est guère moindre. Il est croyable qu'il n'avait pas entièrement renoncé à sa conscience et qu'il espérait de trouver toujours un refuge dans la miséricorde de Dieu. Il y fut trompé, comme le sont la plupart des pécheurs, aveuglés par cette fausse espérance. Ils multiplient leurs crimes à l'infini et enflamment toujours davantage la colère divine contre eux. Enfin, après avoir longtemps dissimulé, elle fond subitement et les abîme dans le malheur.

TROISIÈME EXEMPLE DU SIXIÈME DISCOURS.

Peste effroyable.

Les docteurs sacrés proposent le déluge universel comme un des plus sensibles motifs que nous ayons de craindre la rigueur de la justice divine. Voici un autre effet de cette justice, qui n'est pas si éloigné, et qui, à ce terrible déluge près, n'a jamais rien eu en ce genre qui l'ait égalé. Ce fut au xiv^e siècle de l'Eglise que Dieu fit éclater sa colère contre tout le genre humain : premièrement, par des misères temporelles, pour imprimer une crainte salutaire aux hommes, et puis par la damnation éternelle de plusieurs millions d'âmes. Car il est vrai absolument que jamais en si peu de temps il n'y a eu une si grande multitude d'âmes précipitées dans les flammes éternelles. De sorte que l'on peut dire avec le Prophète qu'en ce siècle dont nous allons parler, le plus déplorable qui sera jamais, l'enfer ouvrit sa gueule effroyable pour engloutir plus de proie qu'il en ait encore dévoré.

Dieu donc qui, pour purifier la terre des ordures de la volupté, l'inonda des eaux du déluge au premier âge du monde; pour la purifier au dernier âge et de ces crimes honteux et de plusieurs autres encore plus grands, envoya la plus générale et la plus furieuse peste que l'on eût vue de mémoire d'homme. Ce terrible fléau fit périr, si nous

en croyons les écrivains de ce temps-là, les deux tiers des hommes. A peine, en plusieurs endroits, la dixième partie et en plusieurs autres la vingtième fut épargnée : plusieurs villes même et plusieurs provinces demeurèrent sans habitants. On eût dit que Dieu, lassé de souffrir les injures dont il est déshonoré par toute la terre, avait résolu à ce coup d'exterminer le genre humain, pour faire un monde nouveau plus pur et plus saint, de nouvelles nations qui adorassent le vrai Dieu et qui occupassent la place de ceux qui étaient si obstinément attachés à l'idolâtrie. Plusieurs païens en eurent quelque opinion et se disposaient à embrasser la religion des chrétiens. Mais quand ils virent que le mal commença à se répandre sur les terres des chrétiens, qui étaient peut-être plus criminels que les infidèles, ils s'obstinèrent dans leur erreur.

La contagion commença par la grande Tartarie, en cette manière : une exhalaison de feu, descendue de l'air ou sortie de la terre et qui rendait une horrible odeur, se répandit jusqu'à l'étendue de plus de cent lieues et consuma non-seulement les animaux et les plantes, mais jusqu'aux maisons et aux villes. A cela se joignirent certains animaux d'une figure inconnue, un déluge de vermineux et de petits serpents, qui, étant pourris, causèrent une horrible infection et puis une peste générale, qui s'étendit dans la Chine et dans la Perse et dépeupla toute l'Asie. Ensuite le mal passa en Egypte, dans toutes les îles de la mer Méditerranée, dans l'intérieur de l'Afrique, puis en Italie, en Espagne et en France. L'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne et les autres régions les plus reculées du septentrion ne furent pas épargnées. Le seul endroit de toute la terre dont on ne peut dire s'il fut attaqué, est l'Amérique, parce qu'alors elle n'était pas connue au reste des hommes. Néanmoins étant connue de Dieu, et aussi criminelle sans doute que les autres, on peut bien dire qu'elle sentit aussi ce terrible effet de la colère céleste.

La peste durait cinq mois dans les pays dont nous avons plus de connaissance, et le mal ne se communiquait pas seulement par la fréquentation de ceux qui l'avaient, mais seulement en les voyant, comme quelques-uns l'ont dit du venin du basilic. Plusieurs se retiraient sur la cime des montagnes, et la colère de Dieu les poursuivant, ils y mouraient comme ailleurs. Et ce qui montre qu'il y avait en cela quelque chose de bien extraordinaire et de divin, c'est que ceux qui, par charité, s'exposaient au service des malades, échappaient le plus ordinairement, et ceux qui fuyaient le plus étaient plutôt pris. Saint Antonin dit que dans la seule ville de Florence, soixante mille hommes moururent de la peste, c'est-à-dire presque tous. Pétrarque qui vivait aussi en ce temps-là, assure que ce fléau du ciel dépeupla toute la terre, et qu'il la laissa presque sans habitants; que l'on voyait les maisons vides, les villes désér-

tes, les champs incultes et couverts de tristes cadavres ; que tout le monde était devenu une affreuse solitude. Le docte Mariana dit que les hommes étaient si endurcis par tant de calamités, qu'il ne leur restait plus de larmes pour pleurer les morts ; qu'on laissait les corps au milieu des rues qui en étaient pleines. Un autre écrivain rapporte que les enfants, à la vue de tant de maux, chantaient et se réjouissaient de mourir, parce qu'il n'y avait plus que du chagrin dans la vie.

Tant de misères temporelles sont bien un effet terrible de la colère de Dieu ; mais il la fit éclater tout autrement par la ruine d'une infinité d'âmes. Un savant auteur, dont nous avons déjà parlé, dit qu'en la manière qu'on peut supputer la chose, dans toute la terre il y a en même temps environ trois mille millions d'hommes. Selon ce calcul, nous ne nous tromperons pas si nous disons que dans l'espace d'environ cinq ans il y eut plus de mille millions d'âmes précipitées dans les flammes éternelles. Quelle rigueur de la justice divine ! Dira-t-on, après cela : Dieu est miséricordieux, il pardonnera tout ? Ne faut-il pas avoir perdu la raison pour user de ce langage, pour tant espérer, pour craindre si peu ?

Néanmoins, on vit en ce temps si triste le même que ce qui arrive si souvent aux plus impies, qui agissent en gens de bien lorsque le ciel est en feu et que les éclairs vifs et pénétrants, que les tonnerres effroyables les menacent. Ils craignent la colère de Dieu, ils se retiennent, et n'oseraient en ce temps commettre des crimes ; et, quand les nuages sont dissipés, ils agissent aussi licencieusement que jamais. De même, lorsque la peste ravageait le monde, et que l'image de la mort se présentait de toutes parts, les hommes, et particulièrement les chrétiens, étaient beaucoup plus réservés et craignaient d'irriter Dieu par leurs crimes. Mais quand le mal eut cessé, comme si Dieu eût été désarmé, ils se rejetèrent dans les vices, comme le déplorent presque tous les auteurs de ce temps-là. Ils se désolaient par la chicane, qui traîne avec soi des haines mortelles. Leurs richesses, qui étaient plus grandes à cause du plus petit nombre de ceux qui les possédaient, enflammaient leur avarice et d'autres passions plus basses, qui les entraînaient en toutes sortes de dissolutions.

Saint Antonin dit encore que plusieurs ordres religieux se relâchèrent. Comme pendant la grande mortalité on avait dispensé raisonnablement de la discipline régulière, ils ne voulurent plus retourner à la première rigueur. Un bel esprit de ce siècle-là dit tout en un mot : Le monde était vide d'hommes et plein de crimes. C'est ce qui remit en main les armes à Dieu, qui fit sentir sa colère par des tremblements de terre effroyables. Par leurs terribles secousses, les bourgades et les villes furent abîmées, et plusieurs montagnes déracinées, particu-

lièrement en Italie et en Allemagne. Le tremblement fut si effroyable à Rome, que jamais on n'en avait vu un semblable. Il dura quinze jours à Venise ; toutes les femmes enceintes perdirent leur fruit ; plusieurs églises magnifiques, une infinité de maisons furent abattues, et partout plusieurs milliers d'hommes furent ensevelis sous les ruines. Ce ne fut pas tout : Dieu punit le monde par des maladies horribles. Entre plusieurs autres, le feu sacré, qui est un mal extraordinaire, devint commun ; il consumait les chairs jusqu'aux os, et ceux qui en étaient atteints ressemblaient à des squelettes affreux. Enfin, du peu de monde qui restait, une bonne partie périt encore par cette vengeance céleste.

Tant de maux produisirent aussi de grands biens. On institua des processions publiques, où l'on faisait de cruelles disciplines jusqu'au sang, pour apaiser la colère de Dieu si irrité contre les hommes. Plusieurs chrétiens, se voyant environnés de tant de dangers, réglaient sérieusement les affaires de leur salut, et se disposaient si bien à la mort, avant que d'être atteints de la peste, que, lorsqu'ils se sentaient pris, ils en avaient de la joie et souhaitaient avec ardeur de mourir. Le monde est aussi rempli de crimes qu'il était alors ; et si Dieu ne fait pas si sensiblement paraître sa colère, il la garde toute dans son cœur et nous réserve de plus grands malheurs. Lorsqu'il semble que la justice divine dort, les hommes s'endorment aussi dans leurs vices et ne craignent point ce qu'ils devraient le plus craindre. J'entends la colère de Dieu qui dissimule pour frapper plus rudement.

DISCOURS VII.

DE L'IMPURETÉ.

Saint Augustin dit (*Lib. de nonestate mulierum*, cap. ult.), que les combats les plus rudes et aussi les plus dangereux, sont ceux que nous devons soutenir pour conserver la pureté de nos âmes contre les rébellions du corps qui se porte à ses plaisirs avec une avidité si déréglée, que nous pouvons bien réprimer ses mouvements, mais non pas éteindre entièrement son ardeur : *Omniū gravissima certamina sunt prælia castitatis*. Ce que ce grand saint disait seulement des âmes qui combattent leurs passions avec une fidèle résistance, ne le pouvons-nous pas dire de ceux, qui par un zèle plus universel tâchent encore à faire régner dans autrui cette divine vertu par les lumières et la force de leurs discours. Car il est vrai que la guerre qu'ils déclarent au vice opposé est celle dont le succès est plus douteux et où la victoire est plus rare. En effet, on ne trouvera point de matière, dont les Pères et les orateurs sacrés aient parlé avec plus de force et de véhémence ; et point où il aient travaillé avec moins de fruit. On a beau parler contre cette passion, elle se déborde tous les jours plus licencieusement. La cause de ce malheur est qu'il faut agir par des raisons avec des personnes, qui

n'ont presque plus de raison et dont l'esprit est misérablement noyé dans la chair. Il leur faut parler pour les intérêts de leur âme, de laquelle elles ne font presque nul état; et contre leur corps qu'elles idolâtrèrent. — *Sic carni dediti sunt ac sanguini, ac si omnino nihil aliud, quam carnem se esse reputent: sic in vano accipientes animas suas, tanquam prorsus ignorent se animas habere* (BERN., serm. 10, in psal. QUI HABITAT.). Ils ont donné si généralement leurs affections à leur corps, que leur âme ne leur est presque plus rien : ils agissent comme s'ils étaient des créatures toutes de chair, et comme s'ils ne prenaient plus nulle part aux intérêts de l'esprit qui réside en eux. Donnez, dit le grand oracle de la sagesse, donnez de salutaires avis à l'impudique, pour le faire rentrer dans les voies du ciel, il ne fait qu'en rire : *Audivit luxuriosus, et displicebit illi, et projiciet post tergum suum.* (Eccli., XXI).

PREMIER POINT.

Quoique cette entreprise soit si difficile, elle est trop sainte pour l'abandonner. Voyons donc les maux que cause ce vice honteux. Il est la source presque générale de la ruine de nos âmes qu'il perd, premièrement par les attraites intérieurs de la volupté; en second lieu, par les charmes extérieurs de la beauté. Nous verrons donc que rien n'est plus puissant pour nous précipiter dans le malheur, que la douceur de ce plaisir qui s'insinue si agréablement dans nos sens; ni que les grâces de la beauté qui tyrannise si impérieusement nos cœurs.

Un grand historien de la nature a remarqué fort judicieusement, qu'encore que plusieurs animaux vivent plus longtemps que l'homme, comme le cerf et le corbeau, néanmoins l'homme est celui entre tous les autres à qui la nature fait sentir plus tard ce plaisir : elle attend, non-seulement que la raison soit venue, mais encore qu'elle se soit fortifiée pour le réprimer et le régler. Et certainement en cela le gouvernement de la Providence est adorable. Car si la volupté impure, comme les autres plaisirs, prévenait l'usage de la raison et qu'elle se fût goûtée à nos sens avant que la raison eût fait reluire sa lumière dans nos âmes; si la passion eût pu établir son empire dans nos cœurs, avant que la conscience eût pu s'opposer à sa tyrannie, qui de tous les hommes n'aurait été empoisonné par la douceur de ce plaisir?

Encore avec cette précaution si sage les traits de la volupté sont si pénétrants, qu'il est extrêmement difficile d'en éviter les atteintes : et si envenimés, qu'il est encore plus difficile de guérir les blessures qu'ils font. Ou pour parler plus clairement la douceur de ce plaisir fait que l'on tombe fort facilement dans le péché et que l'on ne s'en relève que très-difficilement.

Premièrement, pour comprendre avec quelle force les attraites de la volupté nous entraînent dans le crime, considérez et le nom-

bre et la qualité des âmes qu'elle a perdues. Il n'y a que la troisième partie des anges qui soit damnée, et nous ne pouvons pas dire seulement que la millième partie des hommes soit sauvée. D'où vient cette différence prodigieuse ? c'est principalement de la volupté qui a tellement désolé le genre humain qu'un des plus savants cardinaux de la sainte Eglise a dit, que de cent damnés il y en a quatre-vingt dix-neuf que l'impureté a enveloppés dans ce malheur. *Pene omnes offendunt in hac ruina generis humani*, dit saint Jérôme (in Eccli. VII), la plupart des hommes reçoivent quelques mortelles atteintes de la volupté : elle est la ruine générale du monde, elle peuple le royaume des ténèbres de misérables victimes.

Que si vous voulez considérer la qualité de ceux que ce vice a fait trébucher, il faut entendre saint Cyprien (*De singularitate clericor.*), qui en dit des choses qui nous doivent faire trembler : *Quanti et quales clerici, simul et laici, post confessionum victoriarumque calcata certamina, post magnalia Dei, et mirabilia usquequaque monstrata, noscuntur cum his omnibus naufragasse, cum volunt in navi fragili navigare.* Nous en avons connu plusieurs et dans l'ordre du clergé, et dans l'état des laïques, qui, après avoir glorieusement triomphé dans les plus redoutables persécutions des tyrans et rempli le monde de miracles, ont fait un déplorable naufrage dans le plaisir impur. *Homines jam pene angelos factos facie periculosa elisit, cujus latrocinia usque ad sidera pervenerunt.* (Ibid.) Des hommes très-illustres en vertu, que leur admirable sainteté avait élevés à l'état des anges, ont été précipités à l'état des brutes par les attraites de la volupté : elle a arraché du sein de la divinité des âmes qui ne vivaient plus que de Dieu pour les abîmer dans l'ordure et le boue.

Si l'on fait difficulté de s'en tenir à l'autorité de ce Père, voici l'exemple qu'il allègue que l'on ne saurait entendre sans gémissment. Un glorieux confesseur de Jésus-Christ avait été si cruellement tourmenté dans les prisons, que, hors de lui ravir la vie, la rage de ses bourreaux n'avait rien laissé à faire, lorsque la persécution finit par l'ordre de l'empereur et pour le malheur extrême de ce chrétien. Une vertueuse dame, par la permission de l'évêque et par le mouvement d'une charité toute sainte, entreprit la cure de ce saint homme. Elle le guérit véritablement; mais il eut mieux valu qu'elle l'eût empoisonné; car sa beauté versait du venin dans le cœur de ce malade, en même temps que sa charité versait du baume dans ses blessures. Au commencement, ce n'étaient que des conversations des choses célestes, où il n'entrait rien que de surnaturel. Ensuite, ce fut une liaison où la nature avait pour le moins autant de part que la grâce, encore que la bienséance n'y fût point encore blessée. De là ils en vinrent à des assiduités, à des entretiens un peu trop doux et trop tendres, qui n'étaient

plus dans le premier air de sainteté. Voilà déjà du venin qui coule le plus finement du monde. Vous verrez à quel abîme de malheur aboutissent ces conversations que l'on prétend être innocentes. Ces entretiens si fréquents produisirent quelques familiarités, puis des libertés qui ne sentaient rien de bon. N'en disons pas davantage; on devine assez le reste; on aurait horreur de le lire et j'en aurais plus encore de le dire. Ils passèrent à des actions qui font gémir les histoires saintes. Ah! misérable, les mains d'un bourreau l'eussent été bien plus salutaires que ne furent celles d'une femme. Celui que les pointes de la douleur la plus horrible n'avaient pu vaincre fut vaincu par les attrails de la volupté.

Cet infortuné n'a pas été le seul, dit saint Ambroise (serm. 2 *in psal. CXVIII*): *Multi in persecutione publica coronati, occulta hac persecutione ceciderunt*. On a en vu, et plusieurs, qui n'ayant pas succombé à la violence des tourments durant la persécution, ont succombé à la volupté, lorsque la paix a été rendue à l'Eglise: ceux que les tyrans, des monstres de cruauté, n'avaient pu fléchir, ont été fléchis par des impudiques et des scandaleuses.

Ce vice attaque généralement tout le monde et force la résistance des plus grandes âmes, mais personne n'ose l'attaquer; on croit, et il est certain que c'est assez de le fuir, tant il a de pouvoir pour nous perdre. On est allé affronter des tyrans barbares armés de fer et de feu; de jeunes filles se sont jetées volontairement dans l'occasion où il était nécessaire, ou de souffrir les tourments les plus effroyables que l'on puisse imaginer, ou de renoncer à Jésus-Christ, et on les a estimées non point téméraires, mais généreuses. Les martyrs ont agacé les tigres et les lions avec un succès glorieux. Pour la volupté, on a toujours cru faire beaucoup d'éviter ses traits par la fuite; encore cette fuite, on la compte pour un triomphe. Mais de l'aller attaquer, d'aller chercher les objets qui peuvent allumer sa flamme pour trouver matière d'en remporter la victoire, c'est, au sentiment général de tous les sages, l'action d'une extrême témérité et qui a été l'occasion de plusieurs chutes déplorables. Ceux qui se moquent des autres démons comme des mouches, fuient celui de l'impureté en tremblant: personne n'ose mesurer ses forces avec les siennes.

On dit, parlant généralement des vices, qu'ils n'ont pas assez de force pour se rendre, au premier abord, victorieux de nos âmes: *Nemo de repente fit malus*. Et cela est vrai particulièrement des grandes âmes, qui sont comme des places bien munies que l'on ne peut insulter. Il faut les assiéger bien longtemps et que les ennemis fassent jouer toutes sortes de machines avant que de s'en rendre les maîtres. Mais cette maxime n'a pas lieu dans notre sujet. La volupté, par la première impression, a précipité les plus grandes âmes du sein de Dieu dans

celui d'une perdue. De l'éminente sainteté de David, qui en a jamais douté? Néanmoins ce plaisir en fut victorieux, non pas peu à peu, ainsi que les autres vices ont accoutumé de vaincre: il ne le tira pas au péché, il l'y précipita; il ne l'y conduisit pas par degrés, il l'y abîma tout d'un coup. D'abord il fut pris; la première vue l'emporta sur toute la résistance de son cœur; ce qui montre bien la force excessive de ce vice.

Encore, s'il était aussi facile de guérir les blessures que la volupté fait dans nos âmes qu'il est difficile de les éviter, le mal ne serait pas dangereux. Mais il est très-difficile, comme nous l'avons déjà vu, de n'être pas blessé de ses traits, et comme nous l'allons voir, il est encore plus difficile de guérir les plaies que l'on en reçoit. Si l'on demande pourquoi ce mal est d'une si difficile guérison, je réponds que c'est parce que celui qui est enivré par la douceur de ce plaisir, ne pouvant être guéri que par l'opération d'une grâce fort singulière: premièrement, ces pécheurs ont peu de disposition à recevoir cette grâce, en second lieu, Dieu de sa part a fort peu d'inclination à la leur donner.

La grâce, selon la doctrine de saint Augustin, est une douceur céleste que Dieu verse dans le cœur de l'homme pour le distraire du plaisir qu'il trouve dans le péché. *Contra suavitatem noxiam, qua vincebat concupiscentia, dat Dominus suavitatem beneficam, qua delectatur amplius continentia*. Or, voyez quelle disposition à l'impudique à recevoir cette impression, cette divine douceur de la grâce. La grâce est un plaisir tout spirituel; et l'âme de l'impudique, selon saint Bernard (lib. IV *De continentia*), semble être toute fondue dans la chair et toute changée en chair. *Quidquid in eis spiritus fuerat, in carnem evanuit*. Vous diriez qu'il n'a plus d'âme spirituelle, mais une âme de cheval; cette âme charnelle n'a plus de goût que pour les plaisirs de la chair. La grâce est une douceur qui n'entre que dans la sublime région de l'âme, dans la partie intellectuelle: et l'impudique, dit saint Chrysologue (serm. 4, *De Ascens.* serm. 2), *ab homine totus transit in bestiam*. Il semble métamorphosé en bête; il n'a plus que des pensées de bête, que des appétits de bête, il ne fait plus que des actions de bête. Il parle comme les bêtes parleraient, si elles avaient l'usage de la parole, faisant exhaler par sa bouche l'ordure de son cœur en toutes les occasions. La grâce est une douceur fort délicate, mais qui n'a nulle alliance, nul commerce avec le corps, et l'âme de l'impudique, selon saint Thomas (I part., q. 50, a. 2), est toute abîmée dans la matière: *Luxuria profunde immergit in materiam*. La luxure plonge et ensevelit profondément l'âme dans le corps; l'esprit est étouffé dans la chair: cette vilaine âme n'aime plus que son vilain corps, comme le sujet de ses plaisirs, et les

corps étrangers, comme l'objet de sa passion d'ignominie.

Je laisse donc à juger si ces personnes sont bien disposées à se rendre aux divins attraites de la grâce. La grâce leur offre la possession de la beauté souveraine, et ils ne soupirent que pour les beautés matérielles et terrestres. La grâce promet les délices spirituelles et angéliques, et ils n'aiment que les plaisirs bas et honteux. *Quos pœnitet quadrupedes non esse natos*, dit Lactance. Ils voudraient changer leur âme immortelle pour une âme de bête, afin de mieux goûter les plaisirs brutaux. Ils querelleraient volontiers Dieu, de ce qu'il les a faits hommes et non pas chevaux ou quelques autres animaux plus vilains.

Ces gens tout embourbés dans la chair sont tellement dégoûtés des délices de la grâce, qu'ils diraient du fond de leur cœur, s'il y avait quelque jour à cette espérance, ils diraient comme disaient les démons, dont saint Matthieu parle: *Mitte nos in gregem porcorum*. (Matth., VIII). Nous n'avons point d'ambition d'aller au ciel pour y vivre avec les anges: que l'on nous laisse ici-bas parmi les bêtes pour vivre avec elles et comme elles. Nous abandonnerons sans peine la possession de la beauté divine, pourvu que l'on nous permette ici la jouissance des beautés sensibles: *Mitte nos in gregem porcorum*. Si l'ordre de la nature veut qu'enfin nos âmes sortent de leurs corps, qu'on les envoie dans quelque autre corps, quand ce ne serait que dans celui du plus vil des animaux, pour y vivre dans la volupté et dans la graisse, et nous quitterons tout ce que nous pouvons prétendre aux biens du ciel. Enfin, le prix de la vertu et tous ses biens si hauts et si purs ne leur causent que du dégoût.

Savez-vous quelle grâce pourrait être victorieuse de leur cœur? Ce n'est point la grâce de Jésus-Christ, c'est celle de Mahomet, s'il est permis de parler ainsi. Promettez-leur le paradis du Koran, et peut-être vous les rendrez gens de bien: un paradis où ils aient pour objet, non pas la beauté de Dieu, mais une beauté qui les embrase d'une passion de la plus basse ignominie; un paradis où ils puissent éternellement s'enivrer de vilains plaisirs: et pour tout dire, un paradis où leurs chiens et leurs chevaux puissent aller, et en goûter aussi bien qu'eux la félicité. C'est de quoi ils feraient bien volontiers l'essentiel de leur bonheur: mais de leur parler de voir Dieu, et de contempler éternellement ses infinies perfections; leur cœur grossier refuse ces plaisirs divins, il ne s'en peut accommoder: ils aimeraient mieux entrer dans un lieu de licence et d'impureté que dans le palais de la gloire. *Quasi sola carne circumdati, anima carerent, sic vitam absumunt*, dit saint Chrysostome (in Genes.). Ils vivent comme si leur esprit était perdu et anéanti dans la chair, comme s'ils n'avaient point de Dieu à servir, point d'âme à sauver; elle ne leur est plus rien: le corps leur tient lieu de

toutes choses. *Tanquam unum ex irrationalibus solum sequitur carnis appetitum*. (BERN. Serm. divers.) L'impudique est acharné aux plaisirs avec autant d'avidité et de fureur que les bêtes brutes; et comme s'il n'avait que son corps à contenter, il ne regarde plus les choses qu'avec des yeux de chair: voilà comment son cœur est disposé à recevoir les impressions de la grâce.

Mais elle n'est pas seulement un doux mouvement du cœur, elle est encore une lumière de l'entendement. Or, dit saint Thomas (2-2, q. 52, a. 6): *Luxuria causat inconstantiam totaliter extinguendo lumen rationis*. La luxure rend l'homme inconstant et éteint la lumière de la raison. Le philosophe (lib. II Magn. moral., cap. 7.) exprime admirablement cette vérité: *Incontinens similis est ebrio, qui habet scientiam, ebrietate prostratam*. L'incontinence rend l'homme semblable à celui qui est pris de vin, et qui a de la science, dont pourtant, il n'est pas en état de se servir, parce qu'il est ivre. De même celui qui est abandonné au vice honteux, est bien instruit des maximes de l'Evangile; mais la volupté dont il est profondément enivré lui renverse si fort la cervelle, qu'il foule aux pieds toutes ces maximes divines et qu'il agit d'une manière aussi extravagante que s'il était ivre. En effet, un homme qui a du vin dans la tête voit un précipice où il est en danger d'être abîmé et il s'en moque: et l'homme enivré de volupté voit l'enfer qui est prêt à le recevoir, et il en bouffonne; il ne fait que rire de ce qui fait trembler les autres. Un homme ivre donnera sans difficulté un diamant pour un verre de vin, et celui qui est enivré de cette folle passion donne encore plus facilement le ciel pour un plaisir qui se dissipe en un moment. Enfin, celui qui a le cerveau troublé de vin parlera insolemment à un prince, à un magistrat qui le peut envoyer à la potence. Mais l'autre est bien plus extravagant: il a tellement perdu l'esprit, dit saint Thomas, qu'il outrage Dieu par ses blasphèmes, et même qu'il a de la haine pour celui qui le peut rendre éternellement misérable: *Voluptatibus suis quasi temulentia quadam detenti, futura non sentiunt*. (CHRYSOST. in Epist. ad Thessalon.). On a beau leur annoncer les malheurs dont ils sont menacés, rien ne les touche, parce qu'ils sont dans une profonde ivresse: ils n'ont ni raison ni jugement.

Saint Thomas (2-2, q. 46, a. 3) ajoute à cela que l'impudique est un fou et le plus fou de tous les pécheurs. *Stultitia maxime nascitur ex luxuria*. La folie procède principalement de la luxure. Aussi voyez ce qu'elle a fait des plus grands esprits du monde: *Stultissimus sum virorum* (Proverb., XXX); je suis le plus fou de tous les hommes, dit Salomon. Toute la terre le sait, que c'est la volupté, qui du plus sage des hommes en avait fait le plus fou. Quel plus bel esprit a-t-on jamais vu qu'Aristote? Et quelle plus grande folie peut tomber dans l'esprit d'un homme que celle que

cette folle passion lui fit faire? Il était si épris de la beauté et de l'amour de sa femme, que, par un renversement de raison qui est sans exemple, il lui présenta de l'encens, comme à une divinité, ainsi que le témoigne Origène. Qu'étaient devenus tous ces beaux raisonnements, par lesquels il prouve si solidement dans ses ouvrages, qu'il n'y a qu'un Dieu? Un fol amour avait éteint ou obscurci toutes ces belles lumières, et l'avait emporté si loin au delà de la raison que d'ajouter au vrai Dieu cette idole extravagante.

Pic de la Mirandole enchérit bien sur tout ce que nous avons dit. La vérité la plus éclatante du monde et la plus universellement connue, est l'existence de Dieu. *Si quis dicere verum velit, nulla fuit omnino Dei ignoratio. Omnes enim Deum esse communi fatentur intelligentia*, dit saint Justin. Si l'on ne veut aller contre les lumières que la nature a empreintes le plus avant dans les âmes, jamais personne n'a ignoré qu'il y a un Dieu. Les petits enfants, selon Arnobe, qui ne font encore que de naître, le savent déjà. Il veut dire qu'ils ont déjà la semence, le principe de cette lumière divine. Ils connaissent cette vérité lorsqu'ils sont dans le sein même de leur mère. Bien davantage, poursuit-il, si les animaux savaient parler, si la terre, si les mers, si les pierres, si les rochers savaient s'expliquer, ils crieraient tous qu'il y a un Dieu. Cette connaissance, dit Thémistius, est gravée si avant dans le cœur des hommes et de ceux-là même qui sont nés dans la plus profonde barbarie, que tous les raisonnements du monde ne sauraient arracher cette vérité de l'esprit. C'est pourtant ce que l'impudicité a fait. Il n'est que trop vrai qu'il y a eu des athées; mais d'où est venue cette extravagance? c'est de ce vice honteux, dit Pic de la Mirandole, parce que jamais on n'a vu d'athée qui, avant que d'en venir à cette folie, ne se soit donné en proie à la volupté. Vous le voyez après cela, quels effets les lumières divines de la grâce produiront en ceux en qui celles de la raison n'ont plus de lieu.

La volupté ne trouble pas seulement les lumières de la raison, elle en détruit même jusqu'aux principes naturels, jusqu'aux organes. C'est le sentiment de saint Augustin, d'Albert le Grand, d'Hippocrate et de Galien, qui disent tous que ce vice gâte la substance du cerveau. Le dernier assure que la tête d'un homme fort impudique fut trouvée presque vide de cervelle.

SECOND POINT.

Si donc les âmes impures ont si peu de disposition à recevoir les impressions de la grâce, ces âmes étant presque impénétrables, et à ses lumières célestes et à ses mouvements sacrés, Dieu, de sa part, n'a pas plus d'inclination à la leur donner pour l'aversion infinie qu'il a d'un vice si bas et si indigne de la nature raisonnable. J'ai dit autre part que la loi naturelle, qui consiste en grande partie en la syndérèse, est une

copie de la loi éternelle qui réside en Dieu. Par ces rayons de la loi naturelle, Dieu a gravé dans nos âmes plus d'horreur des maux dont il a plus d'aversion. Or, il est certain qu'il n'est presque point de péché qui pèse plus sur la conscience ni qui la désole plus sensiblement que le péché bas et honteux. Si un homme, si une femme s'est abandonnée à une impureté considérable, l'expérience lui montre que le remords qui vient après cette faute, lui fait plus de confusion dans le secret de son âme qu'un blasphème, que plusieurs autres péchés plus grièfs que l'impureté. Aussi saint Grégoire de Nazianze appelle ce vilain vice, *ravidam, et laniantem canem*, un chien enragé qui nous dévore le cœur. Nous voyons de misérables créatures, qui, encore qu'elles n'aient que Dieu pour témoin de leurs désordres, sont inconsolablement affligées par l'image de leur péché, qui leur passe jour et nuit devant l'esprit, comme un spectre épouvantable. Cela n'est-il pas étrange? Pourquoi est-ce que la conscience nous fait de plus grands reproches d'une plus petite faute? Pourquoi tourmente-t-elle plus cruellement ceux qui ont péché moins criminellement? C'est par là que Dieu nous a voulu déclarer l'aversion qu'il a de ce crime, nous en imprimant plus d'horreur dans le fond de nos consciences.

Pour approfondir encore plus cette raison, il faut remonter jusqu'à son principe. Un esprit rare de l'antiquité (SÉNÈQUE) dit que l'homme qui est plongé dans la douleur et qui la porte avec constance, est un spectacle digne de Dieu. Ne dirons-nous pas, par la raison du contraire, que l'homme qui est plongé dans la volupté et qui s'y abandonne lâchement, est le spectacle du monde qui fait plus d'horreur à Dieu, et par conséquent plus de plaisir au démon? c'est par là que cet esprit des ténèbres triomphe de Dieu, si l'on peut parler de la sorte, en lui faisant voir le plus beau de ses ouvrages hideusement défiguré et autant gâté qu'il le puisse être. Cela cause infiniment plus de déplaisir à cet ouvrier souverain que vous n'en feriez au plus excellent peintre du monde, si vous gâtiez le plus parfait de ses tableaux.

Or, pour voir que c'est une vérité bien certaine que la volupté impure défigure horriblement le plus bel ouvrage de Dieu, il faut se remettre dans l'esprit ce que nous avons dit autre part, que le péché est un monstre de la raison. Mais le péché le plus monstrueux de tous, c'est l'impureté. Parmi les monstres corporels, on en voit de diverses sortes : les uns pèchent par excès, comme ceux qui naissent avec trois yeux, avec quatre mains. Les autres pèchent par défaut, comme ceux qui viennent au monde sans pieds ou sans mains. Il y en a qui sont encore plus difformes, où les espèces sont mêlées, comme certains animaux que l'on a vus avec des membres humains. Encore pour ceux-là il semble que la nature a voulu élever son ouvrage à une plus haute perfection que ses forces ne permettaient.

Mais de tous les monstres, les plus horribles, ce sont ceux où les espèces sont mêlées, en sorte qu'en un corps d'homme, on voit des membres de bêtes et particulièrement la tête, comme en cet enfant qui naquit en Allemagne, il y a environ un siècle, avec une tête de bouc. Ainsi tous les vices sont des monstres. Les uns pèchent par excès, comme la colère, et les autres par défaut, comme l'avarice fait le plus ordinairement. L'orgueil est un monstre qui mêle les espèces, comme lorsque le pécheur veut paraître homme de bien; le stupide, bel esprit; l'hypocrite, saint. Et c'est là un dérèglement qui consiste en ce que l'on veut élever une espèce à une noblesse qui ne lui appartient pas. Mais l'impureté est le plus hideux de tous les monstres, car elle ravale la noblesse de la nature raisonnable à la bassesse de la bête. C'est donc une vérité constante que l'impudique est un monstre, que l'impureté est un péché monstrueux qui défigure plus horriblement le plus bel ouvrage de Dieu, et duquel, par conséquent, ce divin Ouvrier a le plus d'aversion.

Voici une autre preuve bien forte de cette aversion de Dieu. Elle est si grande, qu'encore que le Sauveur ait bien voulu être tenté par le démon et calomnié par ses ennemis d'ambition, de gourmandise, d'impiété, d'idolâtrie, de magie, néanmoins il n'a point permis à l'esprit immonde d'attaquer sa pureté par les tentations, ni à pas un de ses envieux d'en noircir la gloire par leurs calomnies. Il n'a pu souffrir la moindre ombre de ce péché. Ce sont ces ordures abominables, selon la pensée du cardinal Cajetan, qui ont retardé si longtemps la venue du Rédempteur; c'est l'impudicité de quelques enfants de Jacob et de leur postérité, dont Jésus-Christ devait naître, le Verbe éternel voulant attendre que le sang auquel il devait s'allier un jour fût purifié.

C'est par ce principe que saint Grégoire le Grand (*in Registr.*) ordonna que tout ecclésiastique qui aurait déshonoré son caractère par quelque péché charnel, fût si généralement interdit de son ministère que, par quelque pénitence qu'il eût expié son crime, jamais plus il ne servit aux autels : *Qui post sacrum acceptum ordinem lapsus in peccatum carnale fuerit, sacro ordine ita careat, ut ad altaris ministerium ultra non accedat.* Peut-on témoigner une plus grande aversion de ce vice? Oui, voici ce qui est plus étrange. On lit dans les *Actes* de saint Théodore, qu'un homme de piété lui offrit un fort beau calice et que ce grand saint, éclairé d'une lumière du ciel, rejeta ce don avec mépris. Celui qui l'avait offert, d'ailleurs fort homme de bien et qui attendait au moins quelques bonnes paroles pour son présent, fut frappé d'une grande crainte, se figurant que l'homme de Dieu aurait sans doute découvert quelque péché secret en lui, de quoi néanmoins sa conscience ne lui faisait nul reproche. Il le pria donc de lui dire la cause de ce rebut et ce qui lui pou-

vait rendre son présent si odieux. « Votre présent, repart le saint, pour dissiper le trouble où il le voyait, votre présent n'est point agréable à Dieu, il en a horreur; je le sais d'une certitude à n'en point douter. Mais n'en cherchez pas la cause dans vous, elle n'y est pas. Dieu rejette ce calice, parce qu'il a été fait d'une pièce d'argenterie qui a servi à une femme impudique. Non, il ne sera jamais dit qu'une matière qui a été touchée par ces mains impures touche jamais le sang de l'Agneau sans tache. »

Il n'y a pas si longtemps que saint Hugues, évêque de Lincoln, fit une action du plus grand éclat. Une galante, qui avait jeté bien du scandale dans toute la cour d'Angleterre par sa vie licencieuse, touchée de la grâce et guérie de son vice, avait offert une fort belle lampe d'argent à l'église de Lincoln, et voulut qu'après sa mort son corps fût enseveli près du grand autel. D'abord que le saint fut entré en possession de son évêché, il fit ôter la lampe de devant le saint-sacrement, alléguant que le divin amateur de la pureté ne voyait pas volontiers si près de lui un présent qui était venu d'une main impure. De plus, il fit déterrer le corps de cette femme, quoiqu'elle eût fait une pénitence exemplaire, et le fit ensevelir en terre sainte véritablement, mais loin du corps sacré du Fils de Dieu.

Un savant théologien (PHILIARCH.) dit sur ce sujet une chose un peu sévère, mais d'où l'on peut tirer une belle instruction. Si quelqu'un, dit-il, ayant sur soi une relique, par exemple un morceau de la sainte croix, commet un péché d'impureté, il fait encore un autre péché mortel contre la religion, un sacrilège. Un grand cardinal de la sainte Eglise (DE LUGO), examinant cette question, dit que l'on ne peut nier que ce ne soit un péché véniel. Et cela ne se dit point, ni du larcin, ni du blasphème, ni des autres crimes plus énormes. Faites-y un peu de réflexion, âmes perdues, si vous conservez encore du respect pour Dieu. Si vous avez sur vous quelque partie de ces choses sacrées, ou même s'il y avait quelque image du Rédempteur ou de la divine mère de pureté auprès du lit, qui est le théâtre ordinaire de vos abominations, éloignez-les par un sentiment de religion, avant que la passion qui vous pousse vous entraîne tout à fait dans le malheur. Voilez ce dévot crucifix que la piété de vos pères a mis si près de ce lieu que vous avez rendu un lieu des plus infâmes de la terre. Il faudrait encore mieux faire, s'il était possible, et voiler la face de la divinité vivante, qui est là présente à vos ordures exécrables; autrement elle vous fera payer bien chèrement l'effronterie que vous avez de blesser ses yeux par des crimes si vilains. Il s'en plaint par la bouche du prophète : *Abominationes fecerunt coram me (Ezech., XVI)*; ils n'ont pas eu honte de commettre des abominations en ma présence.

Mais puisque cela ne se peut, congédiez

pour ces moments malheureux cet esprit si pur qui veille continuellement à votre garde et qui gémit de vous voir en un état si déplorable, pendant que les esprits immondes triomphent de joie. Dites-lui, comme l'apôtre disait au Sauveur : *Exi a me, Domine, quia peccator homo sum* (Luc., V); esprit céleste, retirez-vous pour ce temps maudit, si vous ne voulez être témoin des énormités qu'une passion honteuse m'inspire. Encore, pour dire le vrai, cela n'est pas trop nécessaire. Car il le fait, dit saint Basile (in ps. XXIII) : *Sicut fumus apes, et fœdus odor columbas expellit, ita angelum vitæ nostræ custodem abigit multa lacrymarum aspergine dignum, et graveolens peccatum* : comme la fumée chasse les abeilles, comme les mauvaises odeurs font envoler les colombes, ainsi l'ange de lumière qui préside à notre garde s'écarte de nous quand nous nous souillons de ces immondices qui devraient faire couler de nos yeux des torrents de larmes. Et comment pourrait-il nous souffrir, puisque le démon même ne le peut, comme l'assure Albert le Grand ? Il dit que cet esprit ténébreux, après avoir fait consentir un misérable à ces vilaines ordures, se retire pour ne pas être présent à l'action ignominieuse, comme ayant honte lui-même d'en avoir été l'auteur. Et c'est aussi la pensée de saint Augustin, ou de l'auteur fort ancien de l'*Hypognostique* : *In quibus earum auctorem ipsum puto diabolum displicere*. Ces péchés sont si honteux et si bas, que je pense bien que le démon même est confus de les suggérer. Et donc que penserons-nous de ce génie très-pur, qui est là présent pour vous en distraire par ses inspirations ? Il se retire avec horreur et gémissamment quand vous vous abandonnez à ces énormités exécrables. Non, je ne doute nullement qu'il n'aimât mieux entrer dans l'enfer, pour y souffrir tous les supplices des âmes impures, que de vous voir entrer dans ces lieux maudits où vous conduit votre passion.

Ben davantage, je crois que Dieu même, s'il était possible qu'il ne fût pas présent partout, ne trouverait point de lieu dans le monde d'où il fût plus volontiers absent que de celui-là. Mais puisqu'il ne peut sortir de ces lieux profanes, vous, âmes immondes, n'entrez point dans les lieux saints, où il fait particulièrement sa résidence. Croyez-moi, sortez-en et n'y retournez jamais. Sans mentir, il ne vous y voit qu'avec regret. Il y souffrirait plus volontiers, ou le cadavre d'un chien mort, ou la charogne d'un cheval, ou quelqu'un de ces animaux qui vivent dans les bourbiers. Votre corps est trop corrompu pour être si proche de sa chair très-pure et très-sainte.

Faudra-t-il après cela s'étonner que Dieu ait si peu d'inclination de donner ses grâces de faveur à des personnes de qui il a tant d'aversion, et par conséquent que la guérison de ceux qui sont plongés dans la volupté soit si difficile et si rare ? C'est ce qui a fait dire au Sage ces paroles bien terri-

bles : *Non fatigabitur transgrediens usque ad finem*. (Eccli., XXIII.) Celui qui est empoisonné par la volupté y demeurera jusqu'à la mort ; il ne sortira jamais de son péché : *Non dabunt cogitationes suas ut revertantur ad Deum suum, quia spiritus fornicationis in medio eorum*. (Osee, V). Ils ne retourneront jamais à Dieu, qu'ils ont traité si injurieusement ; ils n'y penseront pas même, tant ils sont occupés de la passion qui les domine. Ce qui fait l'horreur de Dieu et l'objet de ses plus grandes aversions, fait leur principal attrait et leur plus grande douceur : quel moyen de réconcilier l'un avec l'autre ? Quelle apparence que Dieu distingue ces âmes si corrompues et qu'il leur donne ses grâces d'une singulière faveur ? Il ne le fera jamais au sentiment de saint Cyprien (Lib. de singularit. clericor.) : *Cujus cupido si admittitur, nunquam prorsus accipit finem*. Si vous donnez entrée dans votre âme à l'amour impudique, il n'en sortira jamais : *Insanabilem ingerit plagam*, ajoute-t-il, l'amour déréglé fait des plaies qui ne se peuvent jamais guérir. Il ne veut pas dire que l'on ne peut plus résister à la volupté, ce qui serait une erreur, mais il l'entend comme l'explique sagement le vénérable Pierre de Blois (serm. 34), que toute sa vie l'impudique se ressent de cette plaie : *Imo et si vulnus, quod intulit, solidari contigerit, nunquam tamen sine caractere cicatricis solidari continget*. Encore que la plaie se ferme, la guérison ne sera jamais entière. La plaie s'ouvrira peut-être en plusieurs occasions qui vous rejeteront en de grands désordres. Ou si ce malheur n'arrive pas, vous serez faible toute votre vie. Encore, dit le bienheureux Laurent Justinien, le nombre en est bien petit, de ceux qui se remettent dans les bonnes voies ; plusieurs n'en reviennent jamais : *Ex his rarus invenitur, qui convertatur ad Dominum*. C'est aussi le sentiment de saint Ambroise : *In hac culpa facilius inveni innocentes quam pœnitentes*. Je l'ai observé par une longue expérience, qu'il est plus facile de rencontrer des chrétiens qui toute leur vie se défendent des traits de la volupté, que de ceux qui, en ayant été blessés, en guérissent : il faut des miracles pour cet effet. Ce saint personnage, dont il est parlé dans l'*Histoire des Pères du Désert*, en était bien persuadé ; car, ayant un fils qui, pour la première fois, avait commis un péché de fornication, il offrit des prières à Dieu, afin que ce misérable fût possédé par le démon. Il ne croyait pas le pouvoir retirer de la volupté, dont il avait une fois goûté la douceur, sans un miracle qui ne lui fut point refusé.

Mais pour ceux qui ne sont pas si favorisés de Dieu, après les premiers péchés, souvent ils sont si enchantés par ce plaisir qu'ils ne manquent guère de rouler jusque dans l'abîme de l'iniquité, où ils sont presque généralement abandonnés de la grâce. Saint Grégoire le Grand (Moral., lib. XXXI) nous représente cet état en des termes bien

succincts, mais bien forts : *Filiæ luxuriæ cæcitas mentis, affectus præsentis sæculi, desperatio et horror futuri, odium Dei*; le premier effet du vice ignominieux, ce sont les ténèbres qu'il répand dans l'âme, de laquelle Dieu se retire par l'horreur qu'il a de ces bassesses honteuses. De là s'ensuit le second effet, qui consiste en ce que cette âme toute terrestre, ne connaissant plus les biens du ciel, s'écoule toute vers les objets de la terre. Elle fait son paradis et toute sa félicité des plaisirs sensibles de ce monde. Ensuite il ne faut point parler à ces personnes ainsi abruties des choses de l'autre vie : la seule pensée qui leur en vient les fait trembler, non pas d'une crainte salutaire, mais d'une horreur qui est jointe à un funeste désespoir. Se voyant plongés si profondément dans l'ordure, ils n'espèrent presque plus de part à l'héritage des âmes pures. Enfin ils passent de cette horreur jusqu'à la haine de Dieu, qui est le plus grand de tous les crimes; car, comme le remarque saint Thomas, ils n'envisagent plus Dieu que comme leur ennemi capital, parce qu'il s'oppose aux plaisirs dont ils font toute leur félicité; ils détruiraient, ils anéantiraient avec joie cet être adorable.

N'est-ce point ce qui a fait dire à saint Isidore, que l'impudicité est le plus grand de tous les péchés, non pas en soi, mais en ses suites? *Fornicatione coinquinari deterius est omni peccato*. Et encore à saint Augustin, que les deux péchés qui plaisent le plus au démon sont l'idolâtrie et l'impureté? Donc, par une conséquence certaine, ce dernier est un de ceux qui rendent l'homme l'objet des plus grandes aversions de Dieu et auquel Dieu à le moins d'inclination de donner ses grâces d'une singulière faveur. Or, elles sont nécessaires pour le retirer d'un vice qui enchaîne si étroitement les cœurs. Donc c'est une vérité certaine, comme nous l'avons avancé, que l'on tombe fort facilement dans ce péché et que l'on ne s'en relève qu'avec une difficulté extrême.

Concluons ce point et encore ce discours, l'autre considération que nous avons proposée en méritant bien un tout entier. L'Eglise naissante a été persécutée par la douleur; l'Eglise qui jouit présentement de la paix, souffre la persécution de la volupté. *Inflammat concupiscentiis, quos non potest vexare tormentis*. (S. LEO, *serm. de Epiphân.*) Il n'est plus au pouvoir du démon de nous faire renoncer à Dieu par la violence des peines, il nous veut faire apostasier par la douceur des plaisirs. Donc, puisque ces chrétiens admirables ont souffert des supplices si horribles pour être fidèles à Dieu, pourquoi ne nous abstiendrons-nous pas de quelques plaisirs pour arriver au royaume de la gloire? Si nous avions été en ces siècles héroïques de l'Eglise, auxquels les tyrans tâchaient par mille supplices de retirer les fidèles du service de Jésus-Christ; si l'Ottoman était à nos portes; si l'était maître de nos pays et qu'il tentât par les mêmes voies de nous faire renoncer à l'Evangile pour embrasser

la doctrine du Koran, je crois que les plus impies s'animeraient à souffrir un martyre glorieux. Eh quoi! dit saint Augustin (*serm. 250 De temp.*) : *Habet et pax martyres suos : nam libidinem fugere pars magna martyrii est*. Nous sommes encore dans la saison où nous pouvons recueillir ces palmes si glorieuses; car c'est un martyr aussi illustre de triompher de la volupté que des tyrans : *Non putemus tantum in effusione sanguinis martyrium esse : semper est martyrium Christianis. Adolescentem libido persequitur : martyr est Christi* (*serm. 6*). Nous nous abusons, dit encore ce grand saint, si nous croyons que le temps des martyrs n'est plus. Un jeune homme est persécuté par la volupté et il en triomphe : comptez-le pour un martyr de Jésus-Christ.

Que si vous ne voulez pas endurer ce martyre glorieux, vous ne sauriez éviter un martyre ignominieux que la conscience vous fera souffrir. Nous l'avons déjà dit; mais voici une réflexion que je ne veux pas omettre. Comme la Providence divine a donné à la vipère l'antidote du venin qu'elle a dans le corps, de même elle a mis un remède souverain de la volupté dans la volupté même. Le plus grand de tous les plaisirs sensibles est tellement tempéré par une grande douleur, que ce plaisir a incomparablement plus d'amertume pour dégoûter notre cœur que de douceur pour flatter nos sens. *Delectatio*, dit saint Augustin (*serm. 7*), *occidit, et præteriit; vulneravit, et transiit; miserum fecit, et abiit, infelicem reddidit, et reliquit*. Le plaisir criminel a éteint la vie divine de la grâce et s'est évanoui en un instant; il a blessé votre cœur d'une douloureuse et profonde plaie, et est passé comme un éclair, laissant votre âme noyée dans le fiel.

Il le faut bien que la volupté soit amère, puisque Epicure, qui établissait uniquement la félicité souveraine dans les plaisirs de cette vie, ne voulait point que l'on s'attachât à ceux auxquels notre conscience répugne si fort. Sa seule raison était que s'ils ont quelque douceur, ils laissent après eux tant de regret et de chagrin, qu'ils sont plus propres à nous faire misérables qu'à nous rendre heureux.

Sur quoi le sage Epictète (*cap. 56*) donne ce conseil fort salutaire : *Cum occurrit animo voluptas, moderare tibi, et expeinde duo tempora : primum tempus, quo voluptate perfrueris, secundum, quod sequitur*. Quand la volupté se présente à votre esprit, tenez en bride la passion, suspendez son mouvement et considérez deux temps : le premier auquel la volupté vient, et le second auquel elle s'en va. Car si son abord vous attire par la douceur qui flatte les sens, son départ vous en retirera par la douleur où elle plonge votre âme. En effet, lorsqu'elle vient, elle chante comme une sirène, et lorsqu'elle s'en va, elle hurle comme une furie. En entrant, elle flatte agréablement; en sortant, elle pique cruellement. Il y a quelque douceur en buvant la coupe qu'elle nous présente,

mais la lie qu'il faut aussi indispensablement boire est du tout horrible. *O quam acerbis fructus luxuriæ, amarior felle, crudelior gladio* (HIERON., *Epist.*). Il n'est point de fiel dont l'amertume égale celle que la volupté criminelle répand dans nos âmes ; point d'épée qui blesse le corps avec une douleur aussi pénétrante que celle que l'aiguillon de la conscience cause à nos cœurs. Après que la fureur de cette passion honteuse s'est évaporée, la volupté laisse après soi un mortel chagrin, un long et triste repentir.

EXEMPLE DU SEPTIÈME DISCOURS.

Don Pedro, roi de Castille.

Le philosophe dit dans ses *Problèmes*, que si la première inclination qu'un jeune homme prend pour une femme va jusqu'au crime, ordinairement elle dégénère en une grande aversion. Au contraire, ajoute-t-il, le premier à qui une personne de l'autre sexe a sacrifié sa pudeur, lui entre si avant dans l'âme, que cet amour, quelque honteux qu'il soit quelquefois, ne peut que fort difficilement être effacé par un autre amour. Je ne sais si ce rare esprit ne s'est point trompé : au moins nous savons que le contraire est arrivé au misérable don Pedro, roi de Castille. Ce prince dans sa première jeunesse ayant pris un engagement pour une assez belle demoiselle, bien loin que cette inclination se tournât en haine, elle prit de si profondes racines dans son âme qu'elle n'en put être arrachée, ni par les attraits de la plus accomplie princesse du monde, qu'il eut le bonheur d'épouser, ni par le danger évident de la perte de sa couronne, qu'il perdit effectivement, pour n'avoir voulu renoncer à l'amour illégitime qui avait depuis peu de temps pris le devant dans son cœur.

Don Pedro ayant succédé au roi Alphonse son père, on songea d'abord à le marier ; et pour l'attacher constamment à un objet légitime, en un âge où son cœur n'était encore pris de nul autre objet, on rechercha l'alliance de Blanche de Bourbon, la plus belle princesse de son siècle et dont l'esprit et la vertu ne devaient rien aux perfections de son corps. Outre cela elle était sœur de Jeanne de Bourbon, alors dauphine et après reine de France. Par ces raisons l'alliance ne pouvait être, ni plus puissante ni plus agréable. Aussi, don Pedro s'y accorda de toute l'affection de son cœur et tout le royaume de Castille entendit cette nouvelle avec applaudissement. Mais, que les vœux des hommes sont faibles et incertaines ! Qui l'eût pensé, que ce mariage dont on espérait recueillir de si grands biens, dût avoir des suites si déplorables et pour les deux mariés, et pour le royaume qu'il mit en des désordres épouvantables ?

Pendant que l'on préparait toutes choses à Paris pour le voyage de la jeune reine, don Pedro en fit un autre pour ranger quelques rebelles d'une ville : ce qui lui fit naître la malheureuse occasion de voir Marie

de Padilla, une jeune fille fort agréable et dont l'humeur était tout à fait du goût du roi. D'abord il se donna tout à elle. Mais elle n'en fit pas de même ; car, lorsqu'elle s'aperçut que l'affection du prince allait jusqu'à entreprendre sur sa pudeur, elle le rejeta fièrement, ou du moins elle en fit toute la mine, afin de se rendre plus précieuse et se vendre plus chèrement. Quoi qu'il en soit, le duc d'Albuquerque, un des principaux ministres d'Etat, servit la passion de son maître par une lâche complaisance, qui après lui coûta la perte de tous ses biens et de la vie. Don Fernandez de Hínestrosa fit bien davantage : il mena lui-même la fille au roi, sacrifiant à sa fortune l'honneur de sa nièce.

Mais a-t-on jamais entendu parler d'un semblable contre-temps ? Pendant que Blanche, princesse du plus noble sang du monde et d'une beauté admirable, est en chemin pour aller se marier à don Pedro qui avait une si forte passion pour elle, il se met une nouvelle inclination dans le cœur, qu'il devait tout réserver à celle à qui il l'avait si légitimement engagé. Ce fut là la première étincelle qui mit en feu tout le royaume. Cependant on ne prenait pas la chose à un si mauvais augure ; on croyait que Blanche, par ses incomparables qualités, effacerait bientôt la Padilla, qui lui était inférieure en toutes choses. En effet, on en vit beaucoup d'apparence dans la fête de la noce, qui fut célébrée avec toute la magnificence et toute la joie possible, si bien qu'on croyait que la galante n'avait plus de place dans le cœur du roi.

Mais les choses, en fort peu de temps, tournèrent d'une manière bien étrange. Le troisième jour des noces, le roi partit pour Montalban, petite ville auprès de Tolède, pour aller voir sa Padilla, malgré toutes les larmes de la reine mère, qui en était au désespoir : malgré toutes les instances d'Éléonor, douairière d'Aragon, tante du roi, qui le conjurèrent toutes deux de ne pas faire un outrage si cruel à la jeune reine. Mais ni les prières, ni les larmes, ni les salutaires conseils n'opérèrent rien sur l'esprit de don Pedro, qui n'écoutait plus que sa passion. Il fit encore plus qu'on ne pensait ; car, ne gardant plus nulle mesure avec sa femme, il conduisit la galante à Tolède, où il lui fit rendre de très-grands honneurs. Le scandale était général, et la tendre compassion que l'on avait pour la reine qui était une très-aimable princesse, excita tant d'indignation contre le roi, que toutes les langues étaient furieusement déchaînées contre lui. Comme il ne manque jamais de lâches flatteurs dans les cours, le roi apprit tous ces discours dont on faisait un crime d'Etat, et il en coûta la vie à plusieurs. Cela causa avec le temps de grandes révoltes, qui entraînèrent enfin le roi dans sa ruine. Cependant les parents de Marie de Padilla, n'ayant pas encore envahi les principales charges de la cour, ainsi qu'ils firent bientôt après, don Pedro avait encore quelques sages conseil-

lers qui menagèrent si bien son esprit, qu'ils le portèrent à se rendre auprès de la reine. Mais ce que l'on ne croirait jamais, si la chose n'était si certaine, après avoir demeuré deux jours avec elle, il retourna à Tolède où sa passion l'appelait.

Ce procédé si irrégulier, pour ne pas dire extravagant, fit croire à plusieurs qu'il y avait un charme mêlé dans un amour si déraisonnable. On sema plusieurs fables de ce sujet. Entre les présents que la reine avait apportés à son mari, il y avait une ceinture d'un rare prix : c'était la mode de ce temps-là d'en porter. Quelques-uns disaient qu'on avait fait enchanter cette ceinture par un juif, grand magicien, pour donner au roi de l'horreur de Blanche ; et, disait-on, la force du charme consistait en ce qu'il faisait paraître au roi la ceinture sous l'image d'un affreux serpent. C'était fable que tout cela ; mais la pure vérité était que l'amour pour la galante avait occupé la première place dans le cœur du roi et s'y était enraciné si avant, que jamais on ne l'en pût arracher.

Ce qui acheva de perdre le roi fut que les parents de Marie de Padilla envahirent toutes les premières charges de la cour, d'où la plupart des plus fidèles ministres furent éloignés. Le duc d'Albuquerque, qui avait eu toute la confiance du roi, devint l'objet de sa plus grande aversion, par la seule raison qu'il avait été le premier auteur de son mariage avec Blanche. Don Pedro, en toutes les occasions, le traitait si mal de paroles qu'Albuquerque jugea bien qu'enfin l'air de la cour lui serait funeste ; ce qui l'obligea à se retirer en Portugal, d'où il était originaire. Celui-là, pour avoir servi la passion du prince dans son premier feu, méritait bien cette peine ; mais non pas don Carillo d'Albornoz, archevêque de Tolède, aussi ministre d'Etat, et homme de sainte vie. Celui-ci, sans ménager les bonnes grâces du roi, lui donna les véritables conseils touchant les désordres et de sa vie et de son état. Ces bons offices furent payés d'une disgrâce si générale qu'il perdit sa charge et le plus riche archevêché de l'Espagne, si bien qu'il fut obligé de se réfugier à Avignon auprès du Pape Innocent VI, qui l'éleva à la dignité de cardinal. Jean Nugnez de Prado fut traité d'une manière plus étrange ; il était d'une probité généralement reconnue, et il possédait l'importante charge de grand maître de Calatrava. Ayant été mis dans les fers, il y fut tué par un serviteur de Garcie, frère de Marie de Padilla, lequel aspirait à la maîtrise de Calatrava, dont il fut récompensé pour cet indigne assassinat. Mais non content de cette haute dignité, il fit encore disgracier Guttières Fernand de Tolède, homme d'un rare mérite et de la plus éminente qualité, et obtint sa charge de grand chambellan.

Pour Hinestrosa, oncle de Marie, il était maître de toutes les affaires d'Etat et arbitre de la fortune de tous ceux qui prétendaient s'avancer : si bien qu'on ne pouvait rien espérer, qui ne vint par ce canal. Toutes

ces choses désespéraient les grands de la cour : car les Espagnols, qui sont d'un génie fier, ne pouvaient se plier à des bassesses si honteuses, de sorte que tout tendait à la révolte.

Voici donc comment on jeta les fondements de la ligue qui fut la ruine de don Pedro. Ce cruel envoya en Portugal Henry de Transtamare, son frère bâtard, pour prier le roi de lui livrer Albuquerque ; ce que ce sage roi refusa. Albuquerque, homme d'esprit et de cœur, informé de ses secrètes menées, ourdit la trame fatale qui enleva la couronne à son ennemi. Le premier qu'il fit entrer dans le parti fut cet Henri, qu'il s'attacha par l'espérance de le faire monter sur le trône. Henri n'eut pas de peine à s'y embarquer : car, outre mille indignités qu'il lui fallait essuyer à l'occasion des Padilla, il avait toujours sur le cœur la mort d'Eléonor de Gusman, sa mère, qui avait été galante d'Alphonse, père du roi. La première chose que fit don Pedro à son avènement à la couronne fut de faire mourir cette dame, à la prière de la reine mère, qui se servit de toute son autorité auprès de son fils, pour ravir la vie à Eléonor, parce qu'Eléonor lui avait ravi le cœur de son mari. Une infinité d'autres seigneurs entrèrent dans cette ligue.

Mais ce qui la fortifia le plus fut une inclination nouvelle du roi. Jeanne de Castro était une jeune veuve qui, sans contredit, était la plus belle personne de tout le royaume. Le roi en devint aussi éperdument amoureux, mais non pas aussi constamment que de la Padilla. Comme la première était d'une naissance très-illustre et qu'elle pouvait aspirer à toutes les plus hautes alliances, elle rejeta avec fierté les poursuites de don Pedro et lui dit précisément qu'elle ne se donnerait jamais à lui par le crime, mais seulement par une alliance légitime. Pour cet effet, il fallait déclarer nul le mariage du roi avec Blanche. D'obtenir du Pape cette injustice, il n'y avait pas lieu de l'espérer. Que faire donc ? On acheta les suffrages des évêques d'Avila et de Salamanque, qui, par une honteuse perfidie, prononcèrent sur le premier mariage tout ce qu'il plut au roi, et le dernier fut célébré avec beaucoup de magnificence. Néanmoins la joie n'en fut pas longue et le succès en fut bien triste. En peu de jours, le roi dit adieu à cette épouse prétendue, sous ombre d'aller dissiper la conjuration qui se formait ; et c'était dans la vérité pour aller rendre son cœur à Marie de Padilla à qui il promit, et il tint bien sa promesse, de ne plus voir Jeanne de Castro. Les parents de celle-ci, enragés de cet affront, ne balancèrent plus sur le parti qu'ils avaient à prendre et s'unirent aux ligueurs.

On avait semé par tout le royaume, que cette union n'avait pour objet que la délivrance de la reine. Or il faut savoir que Blanche, la plus misérable de toutes les princesses, pendant tout le séjour qu'elle fit dans la Castille, ne vit son mari que l'espace de quatre ou cinq jours. Après cela, elle se retira à

Tourdesillas, où la reine mère, touchée de compassion, lui tint compagnie avec la douleur que chacun peut imaginer. Les Padilla, étant montés au plus haut rang de la faveur, pour ôter toute espérance à cette pauvre princesse de rentrer jamais dans le cœur du roi, persuadèrent à ce cruel de la renfermer dans Arevallo, où elle gémit longtemps dans une étroite prison. Mais la ligue, où cette innocente reine n'avait nulle part, se rendant plus redoutable tous les jours, don Pedro craignit que les conjurés ne la tirassent du lieu où il l'avait reléguée, qui n'était qu'une assez petite ville sans fortification. Donc, pour plus grande sûreté, il la fit conduire à Tolède. Lorsqu'elle y fut entrée, se croyant déjà perdue, elle demanda qu'il lui fût permis d'aller offrir ses prières dans la grande église, devant laquelle elle passait. Il y eut eu de la cruauté de lui refuser une si petite faveur. Alors Blanche se voyant dans un lieu d'asile, dit qu'elle n'en sortirait point. On n'osa pas en venir à la violence de crainte de violer l'immunité de ce lieu saint, non pas par un mouvement de religion, mais de peur d'animer le peuple, qui paraissait fort irrité de l'oppression indigne de cette innocente princesse. Il ne laissa pas de courir aux armes pour la défendre; il la tira de ce lieu sacré, la logea dans un des plus beaux palais de la ville et la traita avec tous les honneurs imaginables. Hinestrosa, qui lui-même avait bien voulu la conduire avec une escorte de gens de guerre, n'eut qu'à se sauver promptement, voyant que toute la ville était animée contre lui. Les villes d'Andalousie et plusieurs autres suivirent l'exemple de Tolède et se déclarèrent pour la reine.

En ces entrefaites les ligués, qui s'augmentaient à l'infini, joints à la plus grande partie des villes de tout le royaume, firent de très-humbles remontrances au roi, le suppliant d'élargir la reine et de congédier la scandaleuse Padilla avec ses parents, comme les pestes de l'Etat et les auteurs de tous les troubles. Le roi toujours occupé de sa folle passion, les rejeta fièrement, et pour leur montrer qu'il se moquait fort de ce qu'ils faisaient mine d'entreprendre, il partit pour aller voir sa maîtresse. Les ligués en furent si aigris, qu'enfin ils se résolurent d'entrer en action. Le parti du roi eut affaiblir beaucoup la ligue en faisant empoisonner Albuquerque par la trahison d'un médecin italien. Mais la mort de ce grand homme ne recula point les affaires des seigneurs unis; ils suivirent toujours leur point, assemblèrent un bon corps d'armée, où entre les autres troupes il y avait sept mille chevaux et se rendirent maîtres de Médine-du-champ. La reine mère, très-bien animée pour la bonne cause, prévoyant que les affaires tourneraient mal pour son fils et qu'elles allaient à changer la face de tout le royaume, pria les ligués de faire encore une tentative, promettant de les soutenir de toute son autorité: ce qu'elle fit et parla fortement au roi.

« Mon fils, dit-elle, car pour vous qualifier roi, c'est ce que je n'ose presque plus faire, voyant que tout est branlant dans votre royaume, enfin il est temps de prendre une dernière résolution. Et vous n'avez plus à délibérer que sur un point: c'est si vous aimez mieux perdre, ou une des plus belles couronnes du monde ou une des plus infâmes créatures de toute la terre. Mais que perdez-vous en la perdant, cette fille sans honneur et qui est en exécution? Bien au contraire, vous gagnerez infiniment en ce change. Vous posséderez une princesse formée du plus noble sang du monde, belle et aimable autant qu'on le puisse être, qui vous tend encore les bras pour vous sacrifier son cœur, au lieu de cette misérable, de cette furie, toute couverte de crimes, de sang et d'ordures. Et ce que je mets au-dessus de toutes choses, vous posséderez un objet charmant, avec honneur devant le monde, avec une âme nette devant Dieu; au lieu que l'infâme créature à qui vous avez donné votre cœur vous a rendu l'abomination et du ciel et de la terre. On le dit et je le crois, qu'elle vous a ensorcelé et qu'elle a appelé les démons à son secours pour vous renverser l'esprit. Car il ne faut avoir que des yeux, je ne dis pas de l'esprit ni un discernement commun, je dis seulement des yeux pour voir la différence infinie qu'il y a entre l'objet que vous méprisez et celui que vous adorez. Il le faut donc bien, que ce soit par quelque noir artifice, que l'on vous ait dérobé la vue d'une beauté qui n'a rien au monde qui l'égale, pour vous en faire priser une qui est déjà toute perdue et qui ne subsiste plus que dans vos idées troublées par le charme. Mais quand rien de tout cela ne serait, avez-vous oublié que vous êtes roi? Ne vous souvenez-vous plus des leçons que vous ont fait vos gouverneurs? Ils vous ont tant dit que le principal objet qu'un roi doit toujours avoir en vue, est le bien de son royaume. Le vôtre est vraiment en bel état. En est-il de plus misérable? Le savez-vous bien? non-assurément, vous ne le savez pas, que le traître Hinestrosa, que vos grands Padilla le dévorent par leurs brigandages, que leurs créatures l'ont mis au pillage, et que la Castille, autrefois si florissante, est devenue le théâtre de l'avarice de ces monstres affamés. S'il reste encore quelque honnête homme auprès de vous, qui se hasarde, oui, car c'est bien risquer, qui se hasarde de vous donner un conseil fidèle, c'est un perfide, il est coupable d'un crime qui ne se peut laver que par son sang. Quoi, est-ce que la Castille périrait, si la Padilla s'en éloignait? Mais il n'y a plus de sang à verser, parce que pas un de ceux en qui il reste quelque sentiment d'honneur n'oserait plus vous aborder. C'est assez d'être homme de bien pour être criminel; assez de ne pas trahir son roi, pour être coupable de la plus haute trahison. Dieu du ciel, en quel état est votre cour, Cette cour si éclatante, que nous avons vue briller d'une si florissante noblesse? Où est le grand Albornos? Où est

le sage Fernand de Tolède? Que sont devenus un Albuquerque, un Nugnez, un Castro, un Mendoza, tous les nobles Medina et tant d'autres lumières de votre Etat? Ou ils ne sont plus, ou ils ne paraissent plus. La mort nous a enlevé les uns, et la crainte de la mort a fait éclipser les autres. Disons encore qu'il fâcherait trop à plusieurs de se voir mêlés parmi un tas de canaille qui vous environne, parmi cette vermine, ses gueux, je veux dire de naissance; car pour des biens, grâces au tour du bâton, ils en sont raisonnablement pourvus; leurs bourses sont aussi pleines que celles de vos sujets sont vides. Mais si vous voulez, mettons à part l'intérêt de votre royaume, celui de votre honneur ne vous est-il rien? Pensez à ce que l'on peut dire de vous à la cour du pape, lequel a lancé contre vous ses anathèmes; à la cour de France, où autrefois on a adoré la personne que vous méprisez aujourd'hui; à la cour d'Aragon, où les princes vos cousins se sont retirés par l'horreur qu'ils avaient de vos débauches; en un mot dans tout le monde chrétien, qui déteste votre aveuglement. Ne faites-vous nul état des jugements de toute la postérité? Peut-elle manquer de vous donner rang parmi les princes, qui seront en exécution dans tous les siècles? Elle a donné à plusieurs princes des noms de gloire ou d'infamie, qui demeureront éternellement attachés à leur mémoire. Et sans sortir de l'Espagne, elle a donné le nom de Saint à Herménégilde; de Chaste, à Alphonse II; de Grand, à Ferdinand I^{er}. Et qu'aurez-vous pour votre partage? Ne vous appellera-t-on point Pierre le cruel, Pierre l'impudique? Je voudrais avoir étouffé ces paroles, car je vois que ce discours est déjà bien fort. Néanmoins je n'ai pas encore tout dit. Pensez, je vous prie, que c'est une mère qui parle; que s'il y a de la force dans mon discours, il n'y a pas de l'aigreur, et par conséquent s'il vous fâche, il ne vous doit pas offenser. Je vous ai déjà averti que tout votre royaume est armé; mais les conjonctures où nous sommes me font frémir. La France vient de faire la paix avec l'Angleterre. Quoi donc! ne craignez-vous point que les grandes armées des Français, qui ne sont plus occupées, ne viennent inonder la Castille. C'est un malheur inévitable, au moins si vous le croyez, que la reine de France a un cœur de fer et qu'elle n'est point touchée des maux de sa misérable sœur. Je ne sais quel triste présage me vient dans l'esprit, mais je ne saurais m'ôter de la tête que la justice de Dieu, ou celle des hommes, ou toutes les deux de concert, ne vous ravissent et la couronne et la vie. Ces choses sont trop affligeantes, en voici qui vous doivent faire plaisir. Je trouve un avantage admirable dans votre malheur, et c'est que du plus malheureux prince du monde, vous pouvez devenir le plus heureux. Et que vous en coûtera-t-il? une parole. Après ce signe de votre volonté, représentez-vous avec quel plaisir vous verrez venir à vous la plus belle

princesse de ce siècle, pour vous embrasser avec tendresse. Vous verrez en même temps tous vos seigneurs, toute votre brave noblesse, qui accourra à vous de toute part, pour vous rendre ses respects. Quels cris d'allégresse, quels ravissements, quels transports de joie par tout le royaume! Je vous l'avoue, cette idée m'ouvre le cœur et me l'attendrit; et qu'opère-t-elle dans le vôtre? Depuis le temps que je vous parle, ne devriez-vous pas vous être rendu à mes raisons? Mais vous êtes obstinément muet, votre silence ne me présage rien de bon. Si vous payez mes soins d'un refus, j'ai assez parlé et trop. Approchez-vous, que je vous donne le dernier baiser, que je vous embrasse pour vous dire le dernier adieu; car sur l'heure je partirai pour aller en Portugal auprès de mon père, afin de ne pas être témoin des malheurs où vous vous allez précipiter. »

Ce discours produisit quelque chose dans l'esprit de don Pedro, et il consentit à une assemblée avec les ligués. Ceux-ci présentèrent un mémoire par lequel ils demandaient le rétablissement de la reine, et priaient le roi d'éloigner la scandaleuse Padilla avec ses parents et leurs créatures, qui bouleversaient le royaume, et d'établir en leur place des officiers d'une vertu et d'une capacité reconnue. Le roi y témoigna une répugnance presque invincible; néanmoins la reine-mère le fit résoudre: tout fut signé. Les ligués, sans attendre l'exécution du traité, se séparèrent, et en fort malhabiles gens, licencièrent leurs troupes.

Pour don Pedro, la violence qu'il s'était faite était trop grande pour être de longue durée. De tout ce qu'il avait signé, rien ne fut exécuté. Il fit des plaintes aux villes qui n'avaient pas eu de part à la ligue, et en obtint des sommes considérables. Il écrivit ensuite au prince régent d'Aragon, que le procédé des ligueurs était d'un exemple contagieux et qui tirait à de grandes conséquences; que si les sujets s'attribuaient l'autorité de censurer les mœurs des rois, il ne leur manquerait jamais de couleurs plausibles pour prendre les armes contre la puissance souveraine, que c'est mettre les rois en tutelle, et convertir les royaumes en républiques ou en aristocraties. Tant y a qu'il fit si bien par ses instances et encore plus par ses promesses, qu'il en obtint un corps considérable de troupes. Ces troupes, jointes aux siennes, répandirent la terreur parmi les ligués; les uns ne purent, et les autres ne voulurent plus s'assembler.

La première chose que fit don Pedro fut d'aller avec son armée à Tolède, pour s'assurer de la jeune reine, qui fut renvoyée à Sigüenza, et là plus resserrée que jamais. Ensuite il alla camper devant la ville de Tolo, qui ouvrit ses portes au roi, après avoir obtenu de lui une amnistie générale. Mais don Pedro, se moquant de sa promesse, fit mourir tous ceux qui s'étaient portés avec plus de zèle pour la reine. La reine-mère en fut si outrée qu'elle tomba en défaillance, et

ne pouvant plus supporter les cruautés de son fils, elle se retira en Portugal, auprès de son père.

Ce fut un extrême malheur pour elle. Je dirai ceci par occasion, parce qu'il entre bien en ce sujet. Cette princesse, tout avancée qu'elle était en âge, oubliant ce qu'elle devait à sa dignité et à sa pudeur, prit des liaisons très-criminelles avec un seigneur de la cour. Le roi en conçut une si vive douleur, qu'il fit mourir et sa fille et son galant. Voilà sans mentir des effets bien déplorables des maux que ce vice honteux traîne après soi.

La mort de la jeune reine suivit de bien près celle de la reine-mère. Henri de Trans-tamarc, frère naturel du roi, et qui avait été chef des ligueurs, voyant que dans le désordre de ses affaires il succomberait inévitablement sous la puissance du roi, se réfugia en France. C'était pour implorer le secours de Charles V et de la reine, sœur de Blanche, dont il avait épousé si constamment le parti. Don Pedro, ne doutant pas que Henri ne lui attirât une nouvelle tempête de ce côté-là, prit la résolution qu'il avait longtemps méditée de faire mourir la reine. Il espérait par là se tirer de l'embarras où l'avait jeté la prison de cette princesse, et que lorsqu'on aurait appris sa mort, on ne penserait plus à la tirer de la dure captivité où elle avait si longtemps gémi. Mais l'aveugle ne voyait pas que l'on ferait plus pour la venger que pour la délivrer, et plus par une juste indignation que par un simple mouvement de compassion. Il la fit donc empoisonner. Ainsi finit Blanche de Bourbon, la plus aimable et aussi la plus misérable princesse de son siècle.

Don Pedro se porta encore à cet attentat exécrable par l'espérance d'épouser Marie de Padilla, de laquelle il avait déjà un fils et trois filles. Mais le ciel ne permit pas, ni que cette scandaleuse eût tant d'honneur, ni que son amant eût tant de plaisir. Marie mourut bientôt après Blanche, ce qui mit le roi au désespoir. Il publia après cette mort qu'il l'avait épousée depuis longtemps. De cela il en eut autant de témoins qu'il voulut, mais pas un d'eux ne fut cru.

Henri cependant était à Paris, où il faisait de grandes instances auprès de Charles le Sage, roi de France, pour obtenir une armée avec laquelle on pût venger la mort pitoyable de la pauvre reine. Jeanne de Bourbon, qui était alors reine de France, joignit ses prières et ses larmes à la demande de don Henri, afin que la mort indigne de sa pauvre sœur ne demeurât pas impunie. Et la conjoncture du temps secondait bien leur dessein, car la paix ayant été faite avec les Anglais, les soldats licenciés exerçaient mille brigandages sur les chemins. On les rappela, tous accoururent volontiers pour une guerre si plausible : Jean de Bourbon, comte de la Marche, le bâtard de Foix, le seigneur de Beaujeu et une infinité d'autres seigneurs français, voulurent être de la partie. On fit donc une armée de trente mille hom-

mes, dont on donna la conduite au fameux Bertrand Duguesclin.

Que faisait cependant le misérable don Pedro ? Il était si acharné à ses plaisirs qu'il ne put être longtemps sans quelque nouvel objet. Il s'attacha à Thérèse de Ayala, qui se rendit avec aussi peu de résistance qu'en avait fait Marie de Padilla. Mais Dieu, qui n'avait pas tout à fait délaissé le roi, lui envoya un religieux de l'ordre de Saint-Dominique pour l'avertir de changer de vie, autrement qu'il mourrait par la propre main de Henri. Ce roi forcené, au lieu de profiter de cet avis, fit brûler celui qui le lui avait donné. Un jeune pasteur, éclairé du ciel, porta une semblable parole au roi, et le roi lui fit souffrir un semblable supplice pour se délivrer, disait ce fou enragé, de ces importuns visionnaires.

Mais l'événement autorisa bien ces prédictions. Don Henri entra par la Biscaye dans le royaume de Castille à la tête de son armée. La noblesse accourut à lui de toute part, et le pria instamment d'accepter le titre de roi, alléguant que par cette seule qualité il avancerait plus ses affaires que par le gain de plusieurs batailles. Il eut bien de la peine à faire cette démarche : il la fit pourtant, et comme il était d'un génie humain et fort obligeant, après avoir gagné une bataille contre don Pedro dans vingt-cinq jours, il fut maître de tout le royaume, à la réserve de quelques villes qui demeurèrent dans les intérêts du roi.

Don Pedro ayant perdu sa couronne ne perdit pas néanmoins ni l'esprit ni le courage ; car il est vrai qu'il avait d'excellentes qualités mêlées parmi tant de vices. Il se réfugia en Guyenne auprès d'Édouard, prince de Galles, car ce pays était alors sous la domination des Anglais. Ce prince le reçut humainement par une raison d'Etat, prévoyant bien que si Henri demeurait paisible roi de Castille, il assisterait de toutes ses forces les Français, à qui il serait obligé de sa couronne. Outre qu'il ne lui coûtait rien de lever des troupes, don Pedro ayant des sommes considérables avec lesquelles il offrit de fournir à tous les frais ; de plus, il avait promis au prince de Galles de lui remettre la Biscaye. Toutes ces choses déterminèrent l'Anglais à secourir don Pedro.

Cependant le nouveau roi fit une faute considérable : Pour ne pas fouler son peuple dont il ménageait fort l'affection, et de qui il était aussi singulièrement chéri, il congédia trop tôt son armée, et retint seulement Bertrand Duguesclin, avec quinze cents lances des troupes françaises et quelques régiments espagnols. Après cette faute, qui lui coûta cher, il prévint l'orage qui venait fondre ; mais il n'eut pas le loisir d'armer. Don Pedro, prince d'une activité incomparable, lui tomba sur les bras plus tôt qu'on ne l'attendait. Le prince de Galles était dans l'armée avec l'élite de la noblesse anglaise et de la française, qui était sous la domination des Anglais. La bataille fut donnée dans la Navarre ; Bertrand Duguesclin, le plus excel-

lent homme de son siècle dans la science de la guerre, soutenait tout et rendait douteux le succès de ce combat. Mais après sa prise la victoire tourna visage, l'armée de Henri fut dissipée, et il perdit son royaume aussitôt qu'il l'avait conquis.

Don Pedro, dans l'éblouissement de cette prospérité, se mit dans l'esprit qu'il serait à l'avenir au-dessus de toutes les tentatives de son ennemi, ce qui fut cause qu'il mécontenta ses alliés. Il confirma bien au prince de Galles la cession de la Biscaye, mais il envoya secrètement un contre-ordre à tous les gouverneurs des places de ne le point recevoir : ce qu'ils firent, et Edouard partit d'Espagne en détestant la perfidie de ce roi. Les seigneurs anglais n'en eurent pas plus de satisfaction. Don Pedro leur avait fait cent belles promesses, et il n'en tint point.

Henri, plus sage, travaillait avec ardeur en France à relever sa fortune. Il fut bien reçu du comte de Foix, et encore mieux du pape Innocent, qui lui promit une grande somme. A Paris, la reine de France, faisant ses propres intérêts des intérêts de ce prince, lui obtint du roi d'autres sommes encore plus considérables. Si bien pourvu du nerf de la guerre il se rendit auprès du comte d'Anjou, gouverneur de Languedoc, et son ami, qui le servit avec chaleur. Par le secours de tant de puissances il eut une nouvelle armée, avec laquelle il rentra dans la Castille, animé d'une espérance presque certaine de remonter sur le trône, et elle n'était pas mal fondée ; car don Pedro retournant à son génie fit mourir plusieurs seigneurs qu'il croyait être dans les intérêts de son ennemi. Et comme chacun attendait avec le temps un semblable sort, tous se rejetèrent dans le parti de Henri, et d'autant plus volontiers qu'ils étaient fort assurés que don Pedro ne serait plus assisté par les Anglais. Les villes suivirent l'exemple de la noblesse, à la réserve de quelques-unes qui furent jusqu'à la fin à la dévotion de leur ancien roi. La grande ville de Tolède demeura aussi dans les intérêts de ce prince, mais par la seule raison qu'il en avait tiré des otages, qu'elle n'osa exposer à sa fureur. Ce qui combla de joie don Henri fut la venue de Duguesclin, dont on avait payé la rançon. Il arriva avec trois cents lances ; mais sa personne valait plus que tout. Henri marcha vers Tolède pour l'assiéger, et don Pedro croyant, comme il était vrai, que cette ville perdue, tout son royaume était perdu, risqua tout pour la sauver. Il s'avança pour cet effet ; mais son heure était venue qui lui devait faire porter la peine de tant de crimes. On combattit, l'armée de don Pedro fut défaite, et tout ce qu'il put faire fut de se sauver dans la petite ville de Montiel, assise sur une éminence et fortifiée d'une bonne citadelle.

La prise du roi était le coup décisif de toute la guerre ; c'est pourquoi il fut investi de toute part. L'infortuné, dépourvu de force, recourut à l'artifice et envoya secrètement un gentilhomme à Duguesclin, pour lui offrir

deux cent mille écus d'or, avec cinq villes, à condition qu'il lui donnerait le moyen de se tirer du danger où il était. « Votre maître me connaît mal, dit Duguesclin à l'envoyé ; faites-lui savoir que mon honneur m'est si précieux que je le mets au-dessus de tous les biens ; que je prends ses offres à grande injure, et que rien du monde ne me portera jamais à blesser la fidélité que je dois au nouveau roi. » Duguesclin fit le récit de ces choses à don Henri ; et celui-ci embrassant tendrement ce grand héros. « On ne peut, dit-il, vous être plus obligé que je le suis, et la reconnaissance dont j'userai vous fera connaître que ce refus généreux n'ôtera rien à la grandeur de votre fortune. Mais, poursuivit-il, ne pouviez-vous pas encore mieux faire en attirant don Pedro dans votre tente ? Alors, sans intéresser votre honneur, j'en aurais usé comme j'eusse jugé à propos. »

Si don Pedro n'eût été dans le dernier désordre de son esprit, après une réponse si forte de celui dont il avait tenté la fidélité, ne pouvait-il pas juger qu'il n'y avait plus lieu de rien avancer auprès de lui ? Mais il était écrit au ciel que ce prince devait mourir sans plus de délai. C'est pourquoi il s'enveloppa lui-même dans les pièges qu'on lui dressait. Il fit des offres beaucoup plus avantageuses à Duguesclin qui, faisant mine d'être ébloui de ses promesses, lui envoya dire qu'il le vint trouver en sa tente. Don Pedro le fit sans prendre d'autre précaution pour sa sûreté ; et d'abord qu'il fut entré dans le lieu d'où il espérait son salut, don Henri ne manqua pas aussi de s'y rendre. Il y avait si longtemps que ces deux princes ne s'étaient vus qu'ils ne se connaissaient pas. Don Pedro s'aperçut bien par l'air de plusieurs personnes et par les signes qui se faisaient qu'il s'était trop engagé. Un gentilhomme dit en secret à don Henri que c'était là don Pedro, mais non pas si bas que don Pedro ne l'entendit. « Oui, dit-il, c'est moi, qu'est-ce ? » Don Henri sur l'heure lui donna un coup de poignard au visage. Ce misérable, allumé comme un lion à la vue de son sang, se lance sur son ennemi et le jette par terre. Mais ce qui paraîtrait incroyable, si les plus fidèles historiens n'en faisaient foi, c'est que tous ceux qui étaient présents étaient à don Henri. Cependant tout ce qu'ils firent pour leur maître fut de le tourner sur son ennemi, sans lui donner nul autre secours. Et c'en fut assez ; car avec cet avantage don Henri le perça de plusieurs coups et le laissa mort.

Voilà où un fol amour entraîna ce malheureux prince, que ni la voix de sa conscience, ni les foudres de l'Eglise, ni l'intérêt de son honneur, ni le danger de sa couronne ne purent jamais ramener à son devoir. La volupté lui avait tourné la cervelle et ôté l'esprit ; et enfin elle termina ses jours par une horrible tragédie. Combien d'ole-t-elle encore aujourd'hui de mariages ! Des personnes qu'un amour légitime avait unies, ne se peuvent plus regarder qu'avec fureur et se séparent avec scandale. Combien

a-t-elle abîmé de grandes familles ! Que de biens ont été fondus dans ses gouffres, et ravis des mains des enfants pour les mettre dans celles de quelque créature scandaleuse ! Combien de filles infortunées ont fait naufrage et n'osent plus voir la lumière, ni paraître sans baisser les yeux, pour s'être laissé empoisonner par la douceur d'un plaisir dont l'opprobre flétrit leur nom et retombe sur leur famille, qui en rougit de confusion ! Mais ce qui est bien plus déplorable, c'est que l'abîme n'est presque rempli que des victimes de la volupté : ce seul vice a plus perdu d'âmes que tous les autres ensemble.

DISCOURS VIII.

DE LA BEAUTÉ.

La beauté est une qualité qui orne bien agréablement les corps, mais qui souille plus horriblement les âmes. Elle a une prodigieuse inclination à faire paraître ses traits et une égale passion de cacher ses effets ; ce qui est un signe que si ce qu'elle met en évidence est agréable, ce qu'elle fait dans les ténèbres est quelquefois bien honteux. Néanmoins, elle ne laisse pas d'être le sujet de la vanité des personnes qui la possèdent et l'objet de la passion de ceux qui l'adorent ; cela veut dire, au moins le plus ordinairement, qu'elle est le sujet de la vanité des femmes et l'objet de la passion des hommes. Ce sont deux choses dont nous avons à parler dans ce discours.

Il ne faut pas refuser cette gloire aux femmes, qu'en bien des occasions elles font reluire plus de piété et de vertu que les hommes ; et qu'en ce qui touche la conscience, elles ont le cœur bien plus tendre à ses atteintes, et ressentent plus vivement ce qui peut blesser les intérêts de leur âme. Cependant elles ne le désavoueraient pas, si elles ne veulent trahir leurs sentiments et la vérité, qu'il y en a qui sont encore plus délicates en tout ce qui peut intéresser la gloire de leur beauté. Il est étrange que plusieurs de celles qui sont dans la fleur de l'âge, quoiqu'en tout autre sujet elles aient, pour le dire ainsi, la conscience aussi tendre que la cire, en celui-ci elles l'aient aussi dure que le bronze.

PREMIER POINT.

Il est vrai que, pour plaider la cause générale de leur sexe, elles allèguent plusieurs raisons, mais qui ne subsistent que sur des fondements bien faibles. Sans la beauté, diront-elles, sans les grâces dont la nature nous a privilégiées plus que les hommes, en quelle considération serions-nous dans le monde, nous qui n'avons aucune part ni à la gloire des armes, ni à celle des sciences, ni au gouvernement des Etats ? Pendant que les hommes se font admirer par le talent de bien parler dans de grands et célèbres auditoires, ou dans les chaires sacrées, ou devant les tribunaux de la justice, nous sommes bannies de ces beaux théâtres de l'éloquence, quoique la nature nous ait

donné une langue plus diserte qu'à eux, et des paroles qui coulent plus doucement et plus agréablement, et ensuite plus de génie pour bien dire. Si les femmes veulent un peu goûter des sciences, les hommes les tournent en ridicules, comme si Eve, pour avoir voulu la première toucher au fruit de l'arbre de science, nous avait toutes privées du droit d'aspirer à la gloire d'être savantes. Ils disent que le partage de la femme est d'obéir, et ils s'attirent tout le droit de gouverner. Eh bien ! nous leur laissons exercer l'empire sur la terre, mais qu'ils nous laissent celui des cœurs. Puisque la nature nous l'a donné pour partage, n'y aurait-il pas de la tyrannie à nous le vouloir disputer ? Et puisque c'est la beauté qui nous l'acquiert, nous devons, quoi qu'on en dise, cultiver avec tous les soins possibles ce bel ornement de notre sexe. Après tout, notre partage ne sera pas des plus mauvais, étant bien plus glorieux de régner sur les cœurs des princes et des monarques, que sur les sujets et les vassaux. Mais on dit que la beauté répand un venin mortel qui empoisonne les cœurs. Et donc que ceux qui sont assez faibles pour ne la pouvoir regarder sans préjudice de leur âme, se retirent ; nous ne les allons pas chercher, ce sont eux qui viennent à nous avec des assiduités, pour ne pas dire des importunités souvent assez incommodes. N'est-ce pas donc la dernière des injustices, de nous faire un crime des péchés d'autrui, qui sont absolument contre notre intention ? Si les grâces que la nature a versées libéralement sur tant de belles personnes n'étaient que la semence du vice, ce serait à l'auteur de la nature à qui il s'en faudrait prendre et non pas à nous ; car elles sont son ouvrage. Mais qu'il dans le ciel n'y aura-t-il pas de ravissantes beautés, et néanmoins très-innocentes ? Et pourquoi ne le seront-elles pas donc sur la terre ? Véritablement, plusieurs ne sont pas marries de plaire, mais bien entendu que ce soit sans causer de préjudice. Que si quelquefois on veut inspirer de l'amour, ce n'est qu'un amour honnête qui aboutisse à une alliance légitime, et non pas à un commerce profane, dont la pudeur de notre sexe nous donne un éloignement infini. Et pour voir que nous procédons avec des intentions bien pures, c'est que nous rejetons bien loin ceux qui sortiraient des termes de la bienséance.

Voilà des prétextes spécieux qui peuvent flatter la vanité, mais non pas satisfaire la conscience. Je dis donc, pour répondre à tout cela, qu'une vaine et orgueilleuse beauté est, de tous les objets du monde, le plus pernicieux à nos âmes ; et par conséquent que celles qui en sont si entêtées ne sauraient être que très-criminelles.

Mais, afin de ne pas mêler les innocentes avec les coupables, il faut remarquer que la beauté d'elle-même est non-seulement innocente, mais encore fort précieuse, puisqu'elle sera un des plus agréables ornements du ciel, où rien de mauvais ne peut

entrer. Et même plusieurs des plus sages de l'antiquité en ont fait de grands éloges. Les uns ont dit qu'elle est une fleur, mais la plus excellente de toutes les fleurs, puisqu'elle germe de la plus noble de toutes les racines, qui est la bonté : *Pulchritudo est flos bonitatis*. La beauté extérieure est la fleur de la bonté intérieure qui réside dans nos âmes. Les autres ont cru qu'elle est un privilège de la nature, par lequel cette commune mère des vivants déclare l'inclination particulière qu'elle a pour certaines âmes qui lui sont plus chères que les autres, en les revêtant de plus beaux corps; comme les pères et les mères donnent volontiers de plus beaux habits à ceux d'entre leurs enfants qu'ils chérissent davantage. Platon, qui parle d'un air plus sublime, dit (*in Hippias*) que la beauté du corps est un rayon émané de la beauté divine. Et ce qu'il dit autre part (*in Symposio*) est plus digne d'admiration. Il croit qu'ordinairement les plus belles âmes logent dans les plus beaux corps : *Quod est bonum intus, est pulchrum extra*, dit le plus savant de ses disciples (PLOTIN). La bonté, qui est dans l'intérieur se développe au dehors par les grâces de la beauté. C'est encore la pensée de plusieurs jurisconsultes chrétiens, et même de saint Ambroise et de plusieurs autres saints Pères, qui ont cru que la beauté du corps est un signe de celle de l'âme. Saint Augustin dit encore davantage (*De civit.*, lib. XV, cap. 22) : *Pulchritudo est donum Dei*. La beauté est un don de Dieu. Ajoutons à cela que non-seulement elle est un présent de Dieu en cette vie, mais qu'elle est encore une récompense qu'il promet en l'autre, puisqu'elle sera un des ornements des corps bienheureux, et qu'au ciel les âmes les plus glorieuses auront des corps d'une plus excellente beauté.

Comment est-ce donc qu'elle cause tant de maux parmi les hommes, si elle mérite tant de louange? Pour le bien entendre, il faut savoir que, comme il y a de deux sortes de monnaie, aussi il y a de deux sortes de beautés. La véritable et bonne monnaie est celle qui, au fond de sa substance, est de bon métal; et qui, à l'extérieur, a le coin du prince imprimé par une autorité légitime. De même, les véritables beautés sont celles qui ont le fond de l'âme bon, et qui à l'extérieur en possèdent les grâces naturelles, qui sont l'ouvrage de Dieu. Et celles-là souvent ont produit de très-grands biens, comme la beauté d'Esther et celle de Judith, qui ont sauvé le peuple élu. Ce sont aussi celles-là dont parle un ancien (PLATO, *in Hippias*) : *Pulchritudo nunquam est causa mali*. La véritable beauté, la beauté vertueuse et modeste, n'a jamais produit de mauvais effets. Cela n'est pas si généralement vrai, car il y a quelquefois de belles personnes, et qui sont fort sages, que l'on aime criminellement. Mais ces crimes d'autrui ne retombent point sur elles. On voit, au contraire, plusieurs beautés fausses, qui, comme la fausse monnaie, n'ont rien de bon dans

l'intérieur; des beautés vaines et éventées, des beautés mondaines et orgueilleuses, qui n'ont qu'une grâce superficielle et apparente, que l'on cultive avec tout l'artifice possible et que l'on affecte d'exposer à la vue de tout le monde; des beautés peut-être corrompues au dedans par quelques grands vices. Et celles-là ont un pouvoir inconcevable d'enchaîner les cœurs et les jeter dans le désordre.

Saint Bernard (serm. 3 *in psal.* QUI HABITAT), après avoir comparé une âme d'une éminente sainteté avec un aigle, demande s'il est possible que cette âme, qui est déjà toute pénétrée des flammes du pur amour, tombe dans le crime. Il répond que cela se peut, quoique la chose soit très-difficile et fort rare : *Quid ergo timendum est sic volanti, nisi forte ut cadaver, aut simile aliquid in terra videat?* Qu'y a-t-il à craindre pour une âme si hautement élevée au ciel? C'est, dit-il, qu'elle n'attache sa vue sur quelque charogne, c'est-à-dire sur quelque beauté profane, parce que c'est là de tous les objets celui qui a le plus de force pour nous séparer de Dieu. En effet, l'histoire sacrée est pleine des chutes déplorables de plusieurs, qui, après avoir pris leur vol jusque dans le sein de Dieu, se sont jetés dans celui d'une beauté scandaleuse. Et donc puisqu'elle est l'écueil où ces grandes âmes font naufrage, quelle ruine ne causera-t-elle pas dans les cœurs qui sont si faibles?

Ce n'est pas tout : la beauté ne cause pas tant de maux seulement dans la nature corrompue, c'est encore l'état d'innocence qu'elle a attaqué, qu'elle a détruit; c'est jusque dans le paradis terrestre qu'elle a étendu son empire. La première victoire de la première beauté a attiré le grand déluge de maux qui fait gémir toute la terre. Car quelle a été la vraie cause de l'infidélité d'Adam? *Constristare noluit delicias suas*, dit saint Jérôme. Les charmes de la beauté d'Eve furent victorieux de cet homme si parfait. Saint Augustin (lib. XI *in Genesim.*, cap. ult.) explique plus clairement cette vérité : *Noluit Adam eam contristare, non quidem carnis victus concupiscentia, quam nondum senserat, in resistente lege membrorum legi mentis suæ, sed amabili quadam benevolentia*. Adam ne voulut pas déplaire à sa femme, non pas par un mouvement de la concupiscence, dont il n'avait point encore senti les atteintes, mais par la seule complaisance qu'il avait pour une créature si agréable et si belle. Si la beauté fut victorieuse du premier homme, quand les passions étaient encore enchaînées par le privilège de la justice originelle, quelles impressions ne doit-elle pas donc faire dans l'état présent, où les passions sont si licencieusement révoltées contre la raison, où, contre les efforts de la grâce, le venin de la concupiscence se répand si sensiblement dans le corps et y allume des flammes si dangereuses? Plusieurs misérables filles d'Eve, qui n'ont guère moins de charmes

qu'elle et beaucoup plus d'artifice, quels désordres ne causeront-elles point dans les âmes par leurs attraits ? Quelles corruptions, quels crimes ne feront-elles pas régner dans le monde !

Tertullien, saint Justin, saint Cyprien et d'autres Pères étaient bien persuadés que la beauté exerce un empire redoutable sur nos cœurs, puisqu'ils l'ont étendu jusqu'au ciel, et qu'ils ont cru qu'il y avait causé la chute des anges. Car, expliquant le passage de la *Genèse*, où il est écrit que les enfants de Dieu furent épris de la beauté des filles des hommes qui vivaient devant le déluge, ils ont dit que c'étaient des anges que ces filles avaient attirés, et qu'ils étaient descendus du ciel enchantés par les attraits de ces belles créatures. La cause de cette erreur est qu'en ce temps-là plusieurs croyaient que les anges avaient des corps, mais plus subtils que les nôtres, l'Eglise n'ayant pas alors décidé comme un point de foi qu'ils sont entièrement démêlés de la matière et purement spirituels.

Tertullien (*De habitu mulierum*) ajoute que les esprits apostats avaient enseigné à ces créatures vaines et superbes l'art de farder leur beauté. Il ne s'est pas trompé en ce point ; car il est vrai que cet art n'est venu que de l'invention du démon, qui voudrait que toutes les femmes fussent belles pour tendre des pièges plus dangereux à nos âmes. Et si ce que les manichéens disaient était vrai, que les démons forment les corps, ils les auraient tous formés généralement avec une excellente beauté. Mais comme c'est Dieu qui préside à leur formation, et qui est le dispensateur de la beauté, il donne assez rarement cette beauté éminente, parce qu'elle est le poison des âmes. Or, que font ces malheureux esprits des ténèbres ? Ils inspirent à plusieurs vaines créatures de s'orner de grâces artificielles, afin que, par cette fausse beauté, elles défigurent les âmes par une horrible difformité.

Nous avons vu que la beauté a été victorieuse des saints de la plus haute élévation ; qu'elle a exercé son empire jusque dans le paradis terrestre, où elle a causé la plus grande rébellion contre Dieu, qui sera jamais sur la terre ; que s'il en fallait croire quelques Pères, ses charmes ont pénétré jusqu'au ciel et qu'ils ont précipité les anges. Croirait-on que l'on pût porter cette pensée plus avant ? Un des plus admirables esprits de l'antiquité (PLATON), l'a fait. Il a dit que les âmes qui, dans l'autre vie, jouissaient de la claire vision de Dieu et de leur souveraine félicité, la perdent enfin après plusieurs siècles, et retombent dans les corps, où elles oublient tout, et où les lumières qu'elles avaient dans le ciel sont misérablement éclipsées. « Ces âmes, dit-il, étant retournées du ciel en terre, deviennent ignorantes et grossières, comme nous voyons celles des enfants, qui, au sens de ce philosophe, avaient été autrefois fort savantes dans le ciel. » Or, il disait que c'est de leur propre volonté qu'elles sortent du ciel, et

qu'elles abandonnent de leur gré la possession de la beauté divine pour venir chercher ici-bas la jouissance des beautés humaines. Cette pensée a été reçue avec applaudissement parmi les anciens par une infinité de rares esprits, ce qui marque bien l'idée que l'on avait du pouvoir et des charmes de la beauté et de l'empire qu'elle exerce sur nos cœurs.

Je sais que l'on me dira que la pensée de ce philosophe est fausse, comme elle l'est effectivement. Mais niera-t-on que saint Paul n'ait été ravi au troisième ciel ? Les lumières qu'il y reçut étaient sans comparaison plus sublimes que toutes celles que pouvait imaginer ce philosophe, et qu'il attribuait à ces âmes bienheureuses. Cependant cet homme céleste, après avoir vu si clairement la beauté divine dans le ciel, appréhende de regarder les beautés humaines sur la terre, se croyant trop faible pour tenir contre les impressions qu'elles faisaient sur son cœur. Ce héros de l'Eglise, qui défiait les anges et toutes les puissances et de la terre et de l'abîme, craint de combattre contre les charmes de la beauté, et prie Dieu avec des larmes et des gémissements, de faire cesser cette guerre, tant il en appréhendait l'issue. Saint Augustin (lib. I *Soliloq.*, c. 10) dit, en un mot, tout ce qui se peut dire sur cette matière : *Nihil sentio, quod magis deficiat ex arce animum virilem, quam blandimenta feminea*. De tous les objets, je n'en vois point qui s'imprime plus vivement dans le cœur, ni qui ait plus de pouvoir de forcer la résistance des plus grandes âmes, que la beauté caressante d'une femme. Tertullien (*in Apolog.*, c. 46) en apporte un exemple fort mémorable : il dit qu'un ancien, pour se défendre des impressions qu'elle faisait sur son cœur, se creva les yeux afin de ne voir jamais de femme, et de fermer pour toujours l'entrée principale par laquelle leurs attraits peuvent s'insinuer dans nos âmes.

Après cela, chrétiennes qui êtes si consciencieuses en toute autre chose, vous devez faire le principal point d'honneur de votre sexe, de cette beauté si fatale, si pernicieuse aux âmes, et, dites-vous, toutes les raisons du monde ne vous doivent point persuader d'en négliger les ornements. Non, n'en faites rien : il est bien juste que votre gloire aille devant celle de Dieu, et il vaut bien mieux étouffer la grâce divine que d'effacer ou de négliger tant soit peu celles de votre corps ! Quoique la beauté soit le piège le plus dangereux que nous tende le démon, ne laissez pas de l'exposer en toutes les occasions aux yeux du monde ! Quoiqu'elle ensorcelle les cœurs, augmentez ses charmes, animez-les avec tout l'artifice possible ! ne négligez point ces perfections dont la nature vous a ornées, quoiqu'elles ravagent l'héritage de Jésus-Christ, qu'elles défigurent horriblement la face de l'Eglise, et qu'elles peuplent l'enfer de misérables victimes ! Il est vrai que la beauté fait gémir les anges, qu'elle fait la plus grande joie comme le plus grand triomphe des esprits de

ténèbres, qu'elle fait injure au Rédempteur et détruit l'opération du sang précieux; mais moquez-vous de tout cela, et ne laissez pas de l'exposer à l'admiration de toute la terre, quelques scandales qu'elle y cause : il est bien juste de vous faire considérer par là dans le monde !

Mais au moins refusez-vous de suivre un conseil, qui est aussi facile qu'il est salutaire? N'appréhendez pas, il ne fera, si vous ne voulez, nul tort à votre beauté. C'est que la première fois que vous serez devant le miroir pour étudier les traits de votre visage, vous mettiez un autre miroir sur votre toilette pour y contempler votre âme; c'est celui que saint Jean Climaque propose généralement à tous les chrétiens, c'est-à-dire le crucifix. Considérez-les alternativement l'un après l'autre : dans le premier, regardez vos yeux rians et animés d'une agréable vivacité, et dans l'autre les yeux mourants de Jésus-Christ, et tout noyés dans leurs larmes; et sachez que ce qui vous cause de la joie lui tire les larmes des yeux. Voyez si le fard de votre visage en relève bien l'éclat, et s'il ajoute beaucoup de lustre à votre teint, et puis regardez les joues livides du Fils de Dieu : elles ont été indignement souffletées, afin d'expié les baisers et les autres fautes que les vôtres font commettre. Considérez vos cheveux, s'ils sont mis de bonne grâce et bien agencés; et après tournez les yeux sur ceux du Sauveur : ils ont été arrachés pour payer ces superfluités. Voyez enfin cette gorge que l'on découvre si finement, et même que l'on expose scandaleusement en certaines assemblées où elle allume des feux si profanes, et puis jetez votre vue sur le sein percé de Jésus-Christ : il a été ouvert pour répandre une eau salutaire, afin d'éteindre les feux criminels que vous faites naître.

Je voudrais bien, non-seulement que vous regardassiez le crucifix, mais que vous entendissiez le Crucifié. Et comment, me direz-vous, puisqu'il ne nous parle pas? Il le fait, et plus souvent que vous ne le voulez entendre. Quoi qu'il en soit, je vous dirai bien, si vous voulez, ses pensées et les véritables sentiments qu'il a de vous. Mais il vaut mieux que vous les appreniez de la bouche du prophète : *Abominabilem fecisti decorem tuum.* (Ezech., XVI.) Vous avez eu tant de soin de plaire au monde, et si peu de crainte de déplaire à Dieu, que votre beauté est abominable devant ses yeux. Oui, si les anges tutélaires de ceux qui vous voient, et que vous scandalisez, avaient main levée sur vous, ils vous défigureraient et vous rendraient difformes comme des monstres, afin d'obvier aux maux que votre beauté cause dans ce monde.

Nous avons dit au commencement que l'on a beau parler sur cette matière que l'on avance fort peu. D'où vient cela? Disons-nous que la conscience des personnes dont nous venons de parler est insensible? Le nombre de celles-là n'est que trop grand. Car, après qu'un prédicateur aura parlé sur

ce sujet avec tout le zèle le plus enflammé, vous verrez le lendemain les mondaines avec la même vanité qu'auparavant. Il est vrai pourtant qu'il y en a qui ont généralement la conscience délicate; mais comme il y a des choses qu'elles peuvent faire criminellement, et d'autres qui sont assez innocentes, ou du moins exemptes de grand péché, et qu'on ne les leur démêle pas bien, leur conscience demeure toujours dans le même état. Il faut donc savoir que la passion, qui tient le principal ascendant en plusieurs, au moins en un certain âge, est celle qu'elles ont pour leur beauté. Or, cela ne peut procéder que des deux principes. Car elles prétendent par là, ou s'attirer de la gloire et de l'admiration, ou exciter de l'amour.

Il y en a quelques-unes, particulièrement celles qui sont déjà établies et qui ont trouvé le parti qu'elles cherchaient, qui ne se proposent pour objet que de se faire estimer et admirer pour leur beauté. Elles sont ravies de tourner les yeux de tout le monde sur elles, de tenir le premier rang parmi les belles d'une ville, et d'être les principaux objets du beau monde et que l'on considère le plus dans les compagnies.

Il n'y a nul doute que celles-là n'offensent Dieu en plusieurs manières. C'est, premièrement, un péché d'orgueil et un péché qui est presque continuel. Car tout le temps qu'elles passent devant le miroir pour cette fin, qu'elles ornent leur beauté, qu'elles l'exposent aux yeux du monde pour se faire considérer, elles pèchent. Je ne veux pas dire qu'ordinairement cette vanité précisément en soi aille jusqu'à un péché grief; mais personne ne désavouera que ces pauvres créatures, qui sont prises d'une fantaisie si vaine, ne soient bien désagréables à Dieu, et du tout indignes de recevoir des faveurs singulières de lui.

Toutefois le plus grand mal n'est pas là; c'est le scandale qu'elles répandent dans le monde. Je sais, chrétiennes, ce que vous me direz là-dessus, et on l'a déjà dit, que cela est par accident et contre votre intention; par conséquent que vous n'êtes point mêlées dans ces crimes. La beauté, comme les autres qualités rares, ne nous peut-elle pas attirer un peu de gloire sans produire ces dérèglements dans les âmes, de même que la beauté des vierges célestes qui sera charmante et aussi fort innocente? Sans doute cela se peut, mais c'est dans le ciel, où la passion n'aura plus lieu. Attendez donc de l'étaler dans cette région de pureté où on l'admira innocemment, au lieu de le faire sur la terre où on la regarde criminellement. Car, si dans ce monde vous voulez par là vous attirer de l'admiration aux dépens des âmes, il y a bien lieu de craindre que vous ne vous attiriez aussi la malédiction de Dieu.

Pour ce que vous dites que les désordres que la beauté produit dans les cœurs sont contre votre intention, c'est ce que l'on ne comprend pas. Vous savez que plu-

sieurs en sont blessés mortellement ; cependant vous ne laissez pas de lui ajouter toutes les grâces possibles, pour rendre ses traits plus aigus et plus pénétrants. Puisque vous êtes si chastes, pourquoi employez-vous tant d'artifice pour rendre les autres impudiques ? Peut-on vouloir conserver la pureté dans son cœur et la corrompre dans autrui ? N'êtes-vous pas admirables de croire que vous ferez votre salut en damnant votre prochain ? Vous le savez que le cœur se prend facilement aux pièges de la beauté, qu'elle est l'instrument le plus dangereux dont se serve le démon pour empoisonner les âmes ; et c'est en bonne conscience qu'on affecte de l'exposer aux yeux du monde, qu'on la farde, qu'on l'embellit de mille faux ornements, pour la faire entrer plus agréablement dans les cœurs. Que ferez-vous criminellement, si vous faites ces choses innocemment ?

Mais, direz-vous, les plus belles seront donc les plus misérables ; il faudra qu'elles se négligent entièrement, qu'elles s'enterrent pour n'être point vues dans le monde afin de n'y causer aucun préjudice. On ne dit point cela ; il ne leur est pas défendu de se tenir dans la propreté qui est de la bienséance ; rien ne les empêche de paraître dans les occasions où il le faut. Si elles se tiennent dans cette pudeur, dans cette réserve qui fait la gloire de leur sexe, sans tant courir, tant rouler par les assemblées, il arrivera bien quelquefois que leur beauté sera cause de quelques désordres, mais elle ne laissera pas d'être innocente, car ces désordres ne leur seront point comptés.

Il y en a d'autres, et en grand nombre, qui ne veulent pas seulement s'attirer de l'admiration et de la gloire par leur beauté, mais encore de l'amour ; et cela se peut faire en deux façons : les unes veulent inspirer un amour honnête qui se termine à une alliance légitime ; pour celles-là, elles peuvent être plus innocentes que plusieurs autres ; encore, à dire le vrai, il se commet de grands abus en cela. Il faut faire de grandes dépenses pour habiller superbement une fille et la faire voir au monde. Quand cela ne serait pas dangereux, il est toujours fort inutile, car un diamant enchâssé dans un métal de peu de valeur paraîtra toujours un diamant précieux, au lieu qu'une happelourde dans l'or sera toujours une happelourde qu'on connaît fort bien et dont on ne fait nulle estime. Ainsi, la beauté sous la simplicité des habits paraît toujours ce qu'elle est ; pour être dans un état modeste, elle ne perd rien de son prix, au lieu que celles que la nature n'a pas favorisées de ses grâces paraîtront bien plus mondaines et plus orgueilleuses avec toute leur magnificence et leur pompe, mais non pas plus belles ni plus accomplies.

Outre qu'il ne faut point espérer d'éblouir le monde par là, au contraire on en fait des risées ou des censures. Allez en quelque état que vous voudrez, on connaît fort bien votre fonds. On a aujourd'hui les yeux trop

finis, on ne se prend point par ces vaines apparences ; si l'on ne fait luire ce qui est dans la bourse, on considère fort peu ce qui luit au dehors. Il faudrait ajouter à cela que cette pompe extérieure ne retourne pas seulement au déshonneur de celles qui ont cette fantaisie en tête, mais encore à un autre grand désavantage ; car celui qui est en état de faire cette sorte de choix serait un malhabile homme s'il ne préférerait une fille élevée à la modestie, à la piété, à une grande retenue, s'il ne la préférerait à une superbe nymphe qui fait sa félicité des comédies et des bals, qui est de toutes les fêtes, de toutes les parties de divertissement, et qui ensuite dissipera tout son bien en vanité ; car il est vrai que les filles mondaines et orgueilleuses sont rarement des femmes modestes et vertueuses.

En second lieu, il y en a qui, après l'amour honnête qu'elles ont inspiré à un mari, ne sont pas marries que leur beauté fasse des conquêtes illégitimes ; encore qu'elles ne veuillent pas trahir la foi qu'elles ont donnée à un seul, ce qui pourtant n'arrive que trop, elles sont bien aises d'attacher les yeux et d'entraîner le cœur de plusieurs, d'avoir de nouveaux adorateurs pour marque que leur beauté règne partout avec empire. Elles abandonnent tout le soin de leur famille ; de comédies et de bals elles n'en manquent point : elles quitteraient plutôt la messe ; elles se jettent toutes dans le monde, dans la conversation, dans le jeu ; et celles-là sont assurément les plus criminelles ; car une femme mariée ne doit avoir de beauté que pour celui à qui elle s'est donnée par le sacrement. Que si elle agit d'autre manière, elle est une scandaleuse, et Dieu sait combien de malheurs il en arrive, combien de soupçons, de secrètes infidélités, de troubles dans de misérables familles et de dissensions entre des maris et des femmes qui se haïssent autant qu'ils se sont jamais aimés. Un bel esprit dit que la beauté d'une femme est comme celle de la lune : la lune n'est jamais plus belle et n'a jamais plus de lumière que lorsqu'elle est proche du soleil, et alors elle ne paraît point à la terre. Le même en est-il d'une femme ; elle n'est jamais plus louable que quand elle se cache le plus au monde, pour consacrer tout son cœur à celui qui le doit légitimement posséder. Ajoutez encore que comme la lune n'est jamais plus en danger de perdre sa lumière par l'éclipse que quand elle se montre le plus au monde ; ainsi une femme qui paraît partout avec tant de vanité est en grand danger de voir son honneur malheureusement éclipsé par quelque horrible scandale.

SECOND POINT.

Parlons maintenant de ceux à qui la beauté cause bien de plus grands dommages. Nous avons dit à l'entrée de ce discours quel est le sujet de la vanité des femmes et l'objet de la passion des hommes. Souvent elle inspire bien de l'orgueil à celles qui la possèdent ; mais elle cause bien plus de désordres dans

ceux qui l'adorent. De ceux-ci il y en a de deux sortes, qui aussi allèguent des raisons fort différentes pour justifier leurs dérèglements. Les uns recherchent la beauté d'un air de galanterie qui paraît assez honnête, et les autres la poursuivent avec une honteuse brutalité. Les premiers disent qu'il est facile de rejeter le plaisir, auquel ses attraites peuvent inviter, et ensuite qu'il n'y a rien à reprendre en leur manière d'agir; les autres, qu'il est très-difficile de s'en défendre, et, par conséquent, que leurs péchés n'étant que des péchés de faiblesse, ce sont ceux qui méritent moins de blâme et plus de pardon.

Ceux qui veulent faire passer leur vice sous le nom d'une galanterie honnête et d'un divertissement du beau monde, disent que, pour eux, s'ils sont touchés de la beauté, ce n'est qu'un plaisir innocent qu'ils cherchent, qu'une simple complaisance à voir un bel objet et à converser avec des personnes agréables; que cela paraît bien en ce qu'un homme qui sait le monde, conversant avec des femmes, avec des filles de qualité, agit avec elles sans qu'il se passe rien dans ces compagnies qui ne soit plein de bienséance et d'honneur. Pourquoi donc bannir de la vie un plaisir que l'honnêteté rend fort innocent et la beauté fort agréable? Quoi qu'on en dise, l'expérience nous apprend que l'on peut vivre dans les belles compagnies, aussi innocemment que doucement. La grâce qui est peinte sur un beau visage n'étouffe pas celle qui réside en nos âmes, et ces objets qui font un peu de plaisir aux yeux ne descendent pas jusque dans le cœur pour l'empoisonner. Que serait-ce si l'on ne pouvait faire son salut qu'en se bannissant de toutes les belles compagnies, en vivant comme des reclus, comme de tristes solitaires, et en fuyant tous les agréables objets comme des spectres, pour ne regarder que des têtes de morts à l'Oratoire? C'est aussi faire le chemin du ciel trop épineux, et la vertu trop mélancolique et trop chagrine.

Que voulez-vous que l'on nous dise? Si toutes ces choses sont vraies, vous avez donc plus de vertu que saint Jérôme : *Species formæ cordi semel per oculos illigata vix magni luctaminis luctu solvitur*. Si vous laissez entrer par les yeux dans votre cœur l'image de la beauté, elle retournera si souvent dans votre esprit qu'elle y produira quelque grand désordre, ou que vous ne l'effacerez que par une grande abondance de larmes. Il faut que vous vous sentiez plus de force que n'en avait saint Thomas, aussi angélique dans ses mœurs que dans sa doctrine, qui, ayant reçu un don extraordinaire de pureté par l'opération miraculeuse d'un ange, ne voulait voir aucune femme, ni même parler à celles qui le venaient consulter pour le règlement de leur conscience. Saint Paul voulait que les femmes fussent voilées dans les églises, et qu'elles y fussent séparées des hommes; et aujourd'hui et hommes, et femmes, et filles s'assemblent, non pas dans des lieux sacrés, où l'on est

retenu par un sentiment de respect, mais dans les promenoirs, dans les bals, dans l'obscurité de la nuit; et, ce qui est admirable, on prétend qu'il n'y a point de danger dans ces conversations enjouées, où les libertins ne sauraient s'empêcher de faire exhaler les ordures de leur cœur par cent paroles licencieuses; où les femmes sont quelquefois découvertes avec une licence effrontée. On ne doit pas craindre que tout cela laisse rien de mauvais dans l'esprit, ni que le cœur prenne feu à la vue de ces objets. Les mères mènent dans ces assemblées leurs filles ornées comme des nymphes, pour leur faire voir la galanterie d'une ville, et pour les faire voir au monde. Pourvu qu'elles y soient elles-mêmes, elles sont les anges gardiens de ces filles : il n'y a pas de danger qu'elles reçoivent aucune teinture d'un vice si contagieux, qu'il est aussi difficile de ne pas en être infecté dans ces compagnies que de conserver sa santé parmi des pestiférés. Les périls, qui ont fait frémir de crainte les plus grands saints, ne font plus de peur aux chrétiens de notre siècle. Ces bonnes gens ne l'entendaient pas : c'est scrupule, c'est simplicité que de fuir ces occasions où l'on est, dit-on, aussi innocemment qu'agréablement; d'où l'on revient sans avoir le cœur imprimé d'aucune mauvaise idée; où enfin on conserve la pureté à la compagnie des impudiques. Quelle bénédiction pour ces âmes qu'une vertu si délicate leur soit devenue si facile!

Mais, chrétiens, disons les choses comme elles sont dans la vérité. Ou ces grands saints, dont nous venons de parler étaient bien timides, ou vous êtes bien téméraires; ou ils fuyaient trop le danger, ou vous ne le fuyez pas assez. Or nous savons que c'était l'esprit de Dieu qui leur inspirait cette chaste crainte, et donc par quel esprit est-ce que vous vous jetez dans ces occasions où tout inspire le libertinage. Nous savons que les apôtres étaient guidés par l'esprit divin, lorsqu'ils défendaient ces conversations libres entre les deux sexes : et vous donc par quel instinct êtes-vous conduits dans ces assemblées, pour y voir et y être vus avec une si grande licence. On ne peut douter que ce ne fut par l'ordre des personnes inspirées d'en haut, que ces premières, que ces véritables chrétiennes se tenaient dans une modestie si réservée, et de quel esprit dirons-nous donc que vous êtes animées, vous qui vous glorifiez du même nom et du même caractère, lorsque vous exposez aux yeux du monde votre beauté et si découverte et si ajustée? Qu'est-il nécessaire de le dire? N'est-il pas visible que c'est par la suggestion de celui qui a conjuré la ruine des âmes?

Il n'y a pas de danger, dites-vous, dans ces sortes d'occasions. A qui en croirons-nous, ou à vous, ou à saint Jean de Damas, qui dit que c'est en ce temps-là, et par le moyen de ces discours et de ces regards, que le démon jette dans vos âmes la se-

mence de l'iniquité, qu'il saura bien faire germer en son temps. Vous le dites, qu'il n'y a pas lieu de craindre dans ces agréables conversations, où il ne se passe rien qui ne soit dans les règles de la bienséance. Et saint Bernard dit le contraire. A qui s'en faut-il tenir, ou à des personnes qui ne parlent que par le mouvement de la passion, ou à ceux qui parlent avec les plus pures lumières du ciel ; ou à des téméraires, ou à ces grands oracles de l'Eglise. Ce docteur dit que vous ne sortez jamais de ces compagnies qu'avec un cœur empoisonné. *Si mortiferum quid biberint, non eis nocebit*. S'ils boivent un venin mortel, dit le Sauveur, il ne leur causera nul dommage. Saint Bernard demande quel est ce venin. Et voici comment il l'explique. Si un chrétien jette la vue sur un objet dangereux, c'est là du poison qu'il boit : et, dit-il, une merveille du christianisme est que si un véritable chrétien boit ce poison, il ne lui en revient nul dommage ; ce qui est, ajoute-t-il, un miracle, et partant une chose extraordinaire. C'est donc la règle ordinaire, que l'on retourne de ces sortes d'occasions avec des impressions très-dangereuses. Vous-mêmes, pour peu de réflexion que vous vouliez faire sur ce qui se passe dans votre âme, en pouvez être les témoins fidèles. Après que vous êtes retournés de ces compagnies avec l'âme pleine de cent folies, qui s'y sont dites, ou tout au moins des objets, qu'on y a vus, trouvez-vous qu'il soit si facile de vous défaire de ces idées, et d'étouffer les pensées qui s'élèvent dans votre esprit. Saint Augustin (*Confession.*, lib. VII, c. 10), qui en avait l'expérience, n'était pas de ce sentiment. *Per quales formas ire solent oculi mei, per tales ibat et cor meum*. Tels qu'étaient ordinairement mes regards, telles après étaient mes pensées et les affections de mon cœur. Il est donc vrai que ce prétexte est le voile d'une impureté fine, déguisée sous le nom d'un honnête divertissement.

Que dirons-nous maintenant de ces autres idolâtres de la beauté, qui l'aiment avec une brutalité basse et honteuse, et qui n'ont pour objet de leurs recherches évidemment criminelles qu'un plaisir plein d'ignominie. Ayant parlé si amplement sur ce sujet, il ne nous reste qu'à répondre à un prétexte qu'ils allèguent ordinairement pour apaiser leur conscience. Ne semble-t-il pas que ce prétexte est bien spécieux, puisqu'il tourne contre nous toutes les raisons que nous avons employées, pour montrer le grand pouvoir qu'a la beauté de nous jeter dans le vice.

Le plus bel esprit de l'antiquité (ARISTOTE), ayant été prié de dire ce que c'est que la beauté, répondit que c'était la question d'un aveugle, et qu'il ne faut que la voir pour savoir ce qu'elle est. Mais, dira-t-on, si elle se fait si bien connaître, elle se fait bien mieux sentir. L'expérience nous fait voir l'empire qu'elle exerce sur nos cœurs et la difficulté qu'il y a de s'en défendre. Encore si nous

pouvions aller habiter dans les déserts, comme ces anciens solitaires qui n'ont été victorieux que par la fuite, l'éloignement des objets pourrait affaiblir leur force et fortifier notre faiblesse. Mais tous ne peuvent pas quitter le monde. Nous vivons dans un siècle corrompu, assiégés de mille ravissants objets qui se présentent de toute part à nos yeux et qui s'insinuent bien agréablement dans nos cœurs. Nous sommes faibles, nous sommes attaqués fortement : quel moyen de résister ? Il est donc vrai qu'il n'est point de péché de faiblesse au monde si ceux-là ne le sont. Or, qui ne sait que ces sortes de péchés sont les plus dignes de pardon ? Car une faute, que l'on évite difficilement, se pardonne facilement ; elle est le sujet des moindres aversions de Dieu et de ses plus grandes miséricordes. Donc c'est sur ces péchés que la conscience nous doit faire moins de peine.

Vous êtes faibles, ne le dites pas, on ne le voit que trop. La beauté a des attraits inconcevables pour causer la ruine de votre âme ; et pourquoi donc ne fuyez-vous pas un ennemi qui a tant de force pour vous perdre ? Ces objets vous vont-ils chercher ? N'est-ce pas vous qui vous exposez volontairement à leurs traits ? Si vous voulez dire la vérité, vous avouerez que vous ne craignez guère votre malheur, puisque vous-mêmes en allez chercher la cause. Une beauté sans vertu, dit saint Chrysostome, est un précipice ouvert. Et pourquoi donc vous en approchez-vous si fort ? C'est un lacet, dit saint Augustin, qui est tendu pour perdre les âmes. Pourquoi donc roulez-vous autour avec tant d'assiduité, puisqu'il est indubitable, et vous le savez assez, qu'enfin vous y serez pris ? C'est une vipère, dit saint Grégoire de Nazianze, vêtue des habits d'une femme. Puis donc que vous avez tant d'horreur du serpent qui peut empoisonner votre corps, pourquoi avez-vous tant d'inclination pour cette vipère, qui peut causer la mort à votre âme en l'entraînant en mille crimes ?

Encore, si ces péchés étaient rares, s'ils n'arrivaient que dans des occasions, qui triomphent quelquefois de la résistance des âmes les plus fidèles : je ne voudrais pas nier qu'ils ne méritassent plus de pardon que plusieurs autres. Mais vivre dans une longue habitude de ces crimes, mais entretenir dans votre esprit des pensées aussi volontaires que criminelles ; avoir toujours dans la bouche des paroles licencieuses, qui sont autant d'étincelles qui allument des feux profanes dans votre cœur et qui le répandent partout avec scandale ; laisser aller librement vos regards sur mille objets dangereux : acheter bien chèrement les occasions et les moyens de commettre ces péchés, faire jouer toutes sortes de machines pour envelopper d'innocentes créatures dans le crime, appellera-t-on cela des péchés de faiblesse ou des crimes d'une malice obscurcie ?

Enfin, si par les raisons que vous allé-

guez à votre conscience, pour en obtenir quelque trêve, vous voulez prouver que vous êtes innocents, ou pour le moins excusables : qui sera donc le criminel ? Ce sera sans doute Dieu, qui a formé des objets qui ont tant d'attraits pour vous perdre. Il n'en a pas bien usé de disposer les choses en cette manière, et c'est à lui et non pas à la créature, à qui il faut imputer les désordres d'un siècle si corrompu. Si c'est blasphémer, que de parler de la sorte, il faut dire que ceux-là sont bien téméraires, qui de leur gré s'exposent à tant de dangers et qu'ils ne méritent point d'excuse.

Véritablement si Dieu, ayant semé tant de grâces sur mille ravissants objets, en avait généralement interdit l'usage aux hommes, quoiqu'il n'y eût rien à censurer en cette conduite, puisqu'il a un empire souverain sur sa créature, le prétexte que l'on allègue aurait une apparence plus plausible. Mais il nous traite comme il traita autrefois nos premiers parents dans le séjour de l'innocence, où il y avait des fruits auxquels il avait défendu de toucher. C'était afin que par là la créature reconnût la dépendance qu'elle a du souverain Etre, et la profonde soumission qu'elle lui doit. C'est ainsi qu'il en a usé à notre égard en la matière dont il s'agit. Il y a des objets permis et dont l'usage est honnête, et d'autres qui sont défendus. Ce sont là les bornes que Dieu a très-sagement proposées à la liberté humaine ; c'est un hommage que l'on doit à la majesté souveraine ; c'est un sacrifice de quelques plaisirs qu'il exige pour le prix des délices ineffables dont il veut récompenser votre obéissance dans l'immortalité glorieuse.

PREMIER EXEMPLE DU HUITIÈME DISCOURS.

Saint Martinien.

Au iv^e siècle de l'Eglise, il y avait en même temps au dehors de la ville de Césarée en Palestine, un personnage des plus saints que l'on ait jamais vus dans les déserts, et dans cette même ville une fille également belle et criminelle. Dieu donc, pour l'instruction de tous les siècles, permit un combat fort mémorable entre cette vertu si éminente et cette beauté si scandaleuse. L'une et l'autre furent vaincues et victorieuses presque en même temps. Zoé, c'était le nom de la fille, étant dans une conversation, où l'on louait l'admirable Martinien, qui était ce solitaire dont nous venons de parler : « Pour moi, dit-elle, je n'en fais pas la même estime, et j'appellerais plutôt cela un sauvage qu'un saint. Quelle si grande vertu faut-il avoir pour ne point être touché des objets que l'on ne voit point ? Son éloignement du commerce du beau monde est bien plutôt une preuve de sa faiblesse qu'une marque de sa sainteté ; il ne fuit que parce qu'il ne se sent pas assez fort pour tenir contre les attraits de la beauté. Je n'en ai pas trop, et il ne faut pas être un homme de

Pierre pour me regarder sans m'aimer. Avec cela je vais bien gager avec celui de vous autres qui le voudra, que si je me mets en tête de l'envelopper dans mes filets il ne m'échappera pas. » C'est ainsi que parlait cette effrontée, selon le génie des âmes abandonnées à l'iniquité, qui donnent toujours quelque coup de dent, quelque atteinte à la réputation des gens de bien dont la vertu fait la confusion des impies. Un jeune fou fit cette gageure extravagante avec plus d'envie de perdre que de gagner.

Zoé donc prit un habit de villageoise avec une cassette remplie de ses plus précieuses nippes, et une nuit, qu'il pleuvait fort, elle se mit en chemin pour aller à la cellule de Martinien. Y étant arrivée dans les plus profondes ténèbres de la nuit, elle heurte de toutes ses forces, comme si elle eût été poursuivie de quelque bête féroce. « Homme de Dieu, dit-elle, criant en désespérée, voici une créature demi-morte de frayeur et de misère, qui n'a plus d'autre refuge au monde qu'à votre bonté. En allant à Césarée, je me suis égarée par les forêts ; je ne sais plus où je suis ni où je vais ; je suis toute trempée de ma sueur, autant que de la pluie qui a failli me noyer en chemin. Mais ce qui fait que je suis encore hors de moi, c'est un effroyable lion que j'ai rencontré en mon chemin. Si vous ne me sauvez, je suis perdue. » Martinien témoignant beaucoup de répugnance à la recevoir : « Vous ferez, dit-elle, ce qu'il vous plaira, je ne vous presse pas davantage. Je mourrai donc à votre porte, car je ne me sens plus la force de faire un pas. Et quand je l'aurais, la crainte de m'exposer encore une fois à la rage de quelque bête sauvage, me ferait perdre l'esprit. Si demain vous me trouvez morte, ce qui ne saurait manquer, tant je suis faible et épuisée, vous me donnerez, s'il vous plaît, la sépulture. »

Le solitaire abusé par ces paroles, si vraies en apparence et si fausses en effet, crut qu'il y allait de sa conscience d'abandonner cette fille. Il lui ouvrit son ermitage, lui fit du feu et lui présenta quelques dalles. Jamais créature ne se contrefit mieux que celle-là. C'était une modestie, une pudeur, qui ne lui permettait pas de lever les yeux pour regarder son bienfaiteur. Elle n'osait presque pas ouvrir la bouche, et le peu qu'elle disait sentait si bien la piété que l'on aurait dit qu'elle venait d'un monastère et non pas d'un mauvais lieu. Cependant cette malicieuse fille, étant près du feu pour se sécher, découvrait les plus beaux traits de son corps, mais si finement, qu'elle faisait mine de les cacher, lorsqu'elle les faisait paraître. Martinien la voyant remise la laissa, se retira en un autre endroit de l'ermitage et donna le reste de la nuit à l'oraison. Mais le démon veilla plus que lui, et lui faisait repasser l'image de cette fille dans l'esprit, avec des pensées si importunes, que le solitaire attendait impatiemment le jour pour la renvoyer.

Ce temps enfin étant venu, il vit un ob-

jet bien différent. Zoé parut ajustée comme une nymphe, et ses manières étaient encore plus scandaleuses. C'était un air si passionné, ses paroles étaient si tendres et si engageantes, que l'on aurait dit que jamais elle n'avait eu, pour le plus agréable de ses galants, une ardeur égale à celle dont elle semblait brûler pour cet ermite. A moins que d'être une statue de bronze, il était assez difficile de n'être pas ébranlé. Mais pendant que le solitaire était attaqué au dehors, le démon, ménageant bien cette occasion de faire un terrible coup, agissait plus fortement au dedans. La raison refuse bien ce plaisir; mais le cœur est si révolté, que Martinien ne sait à quoi se déterminer. Il fallait fuir; il ne le fit pas. Ensuite cet homme divin, qui s'était signalé par tant de prodiges, qui avait guéri miraculeusement tant de malades, qui tant de fois avait chassé le démon des corps, ne le sut pas chasser de son cœur. Sa vertu enfin céda aux charmes de la beauté qu'il avait devant les yeux. Comme une infinité de monde accourait à lui ainsi qu'à un oracle, avant que d'en venir au dernier crime, il sortit de son ermitage, pour voir si personne ne paraissait. Alors il reçut un rayon du ciel qui lui perça le cœur, en sorte que les larmes suivirent en abondance et qu'il se releva presque en même temps qu'il était tombé.

Étant donc touché de la grâce plus vivement qu'il ne l'avait été de l'objet qui l'avait entraîné dans le malheur, il fait un grand feu, où il se jette, afin d'en éteindre un autre, et dans son cœur, où peut-être il fumait encore, et dans celui de Zoé, où les flammes étaient encore bien vives. Il se roule plusieurs fois au milieu du feu, et si longtemps, qu'il n'en pouvait presque plus. S'étant relevé le visage noir et défiguré comme un monstre, les pieds et les mains grillés, et ses habits tout fumants du feu, qui les consumait encore: Ce feu, dit-il, n'est pas un feu, il est trop doux en comparaison de celui, que toi, misérable, et moi encore plus fou, venons d'allumer. Néanmoins expérimente-s-en un peu l'ardeur, quand ce ne serait que du bout du doigt: et si tu en peux soutenir l'action, demeure toujours dans ta vie licencieuse. Mais puisque je vois que tu n'as pas assez de courage, il te faut encore animer par mon exemple. « Et là-dessus il se rejette dans le feu. La pauvre fille touchée de la grâce, pleurant et criant de toutes ses forces: Homme de Dieu, dit-elle, que pensez-vous faire? Voulez-vous mourir dans les flammes? Celles de mon cœur sont éteintes. Retirez-vous donc de ce brasier et vous aurez le plaisir de voir ce que je vais faire. » Elle prit ses plus beaux habits, ses perles, ses plus précieux bijoux, et jeta tout dans le feu. Elle était venue en courtisane effrontée, et se retira en parfaite pénitente; non pas à la ville, où ses galants l'attendaient, pour apprendre le succès de son voyage, mais à Bethléem, où elle passa tout le reste de ses jours en la manière que nous verrons.

Martinien quitta aussi son ermitage et se retira sur un rocher tout environné de la mer. Il lui semblait bien avoir trouvé un abri, où il serait hors des attaques de toutes les femmes de la terre. Mais cet asile ne fut pas aussi sûr qu'il espérait. Après qu'il y eût fait quelque séjour, un vaisseau fit naufrage près de l'île; tout fut submergé à la réserve d'une jeune fille, dont la beauté ne devait rien à celle de la scandaleuse Zoé. Cette fille flottait dans les ondes sur un ais, auquel elle s'était accrochée dans les débris du vaisseau et fut poussée par les vagues vers le rivage de l'île. Ce rivage étant escarpé, et la fille demi-morte de frayeur et presque sans force, était perdue, si elle ne recevait de l'assistance. Martinien voit ce péril; mais que faire? La conscience le met en une étrange perplexité. Elle lui dit qu'il est obligé de la secourir, et puis qu'il la doit laisser périr; qu'il pêche s'il ne la retire de l'eau et qu'il pêche s'il la retire. « Si je la sauve, je me perds par le danger de retomber dans l'impureté, et si je ne la sauve pas, je pêche bien davantage par un crime d'homicide. Quelle dureté de voir mourir devant mes yeux cette créature innocente, qui demande d'une manière à fendre le cœur de compassion, un secours que je lui puis donner sans peine! Mais quelle témérité de m'exposer à un danger où j'ai déjà fait naufrage! » Il prit enfin le bon parti et tira la fille de l'eau. Mais il ne délibéra pas tant sur une chose où il y avait bien plus à douter. Aussi fut-il inspiré extraordinairement du ciel, qui voulait, par une action de grand éclat, faire cette importante leçon à toute la terre, que la beauté a un pouvoir qui ne se peut dire de perdre les âmes.

A peine la fille fut en terre qu'il se jeta dans la mer. La pauvre fille éperdue de ce spectacle, autant qu'on peut l'imaginer, se met à crier du rivage avec abondance de larmes: « Que faites-vous, homme de Dieu? Pourquoi me fuir? Suis-je un monstre si dangereux? Que ne me laissez-vous dans la mer, au lieu de vous y jeter? La perte eût été bien moindre. Retournez donc, je vous en conjure et je me replongerai dans l'eau: il vaut bien mieux qu'une pauvre fille périsse qu'un si grand saint. Mais vous ne me sauvez pas la vie, en perdant la vôtre; car misérable, que ferai-je triste et errante dans cette affreuse solitude? — Ma fille, répond le saint, vous ferez ce qu'il plaira à Dieu. Pour moi, s'il faut que je périsse, j'aime mieux périr innocemment dans l'eau que criminellement dans le feu. »

Mais, ni l'un ni l'autre ne périrent. La fille pouvait passer facilement à l'autre rivage et se retirer en son pays. Elle ne le voulut pas faire, ni sortir de l'île qui avait été sanctifiée par les vestiges de son admirable libérateur. Elle y vécut très-saintement plusieurs années et jusqu'à la trente et unième de son âge, laquelle fut la dernière de sa vie; un bon marinier lui apportait de trois en trois mois des provisions, comme il fai-

sait à Martinien. Pour le solitaire, il fut porté par deux dauphins sur le rivage prochain; et, depuis ce temps, il ne voulut plus s'arrêter en aucun lieu; mais il allait par le monde en pèlerin, sans jamais regarder aucun objet dangereux, et finit sa vie très-sainement à Athènes.

Que faisait cependant Zoé? Elle ne sortit plus de Bethléem où elle fit une pénitence très-austère, se contentant une fois le jour ou de deux jours l'un de pain et d'eau : couchant toujours sur la dure, sans manger jamais, ni chair, ni poisson, ni fruit, ni huile et pratiquant plusieurs autres pénitences. Par ce moyen, elle se purifia si bien des crimes de sa vie débordée, qu'elle monta à un sublime degré de perfection et fit plusieurs grands miracles.

SECOND EXEMPLE DU HUITIÈME DISCOURS.

D'une fille napolitaine.

Un ancien disait que la beauté et la pudeur ne s'accroissent pas trop bien ensemble, et qu'une belle femme est rarement une femme chaste. Ce païen pouvait peut-être parler de la sorte des femmes païennes, mais nous savons tout le contraire de celles qui ont le bonheur d'être nées dans le sein de l'Eglise; car il est certain que plusieurs joignent une excellente vertu à une éminente beauté. Cependant on ne peut nier que quand la beauté est jointe à la pauvreté, la pudeur des femmes et encore plus celle des filles est exposée à de grands dangers, comme nous l'avons déjà vu autre part. Leur pudeur, dit saint Jérôme, est faiblement défendue, elle est fortement attaquée et au dedans par la misère, et au dehors par les poursuites de la plus ardente et de la plus prodigieuse des passions, qui entraîne plusieurs de ces pauvres créatures dans le vice. La plupart de celles qui s'abandonnent à une vie libertine ne l'ignorent pas, qu'une fille qui a perdu son honneur a tout perdu. C'est là une des premières leçons qu'elles reçoivent, et de ceux qui les instruisent dans leur jeunesse et de la nature même, qui les rend tout à fait sensibles sur ce point. De là vient qu'ordinairement elles ne renoncent à leur pudeur, qui fait le plus précieux ornement de leur sexe qu'avec un extrême regret. C'est bien quelquefois l'amorce de la volupté qui les entraîne; mais c'est plus souvent la nécessité qui les jette dans cet abîme de maux. Elles préfèrent l'opprobre à la pauvreté, aimant mieux être infâmes que misérables.

Puisque ce danger est si grand et si fréquent, je veux leur proposer un exemple qu'elles puissent imiter et que tous doivent admirer. Il y avait depuis peu de temps une jeune fille dans Naples, la plus belle et peut-être aussi la plus pauvre de la ville; mais dont la vertu n'était point inférieure à sa beauté. Elle ne vivait que du travail de ses mains; et pour surcroît de misère, elle avait une mère qu'il lui fallait encore nour-

rir. Pour subvenir à tout cela, la pauvre fille était appliquée à ses ouvrages et tout le jour et la plus grande partie de la nuit. Si l'on eût connu ses qualités et sa pauvreté, comme dans ces villes opulentes il y a toujours des gens affamés de cette sorte de proie, on n'eût pas manqué d'entreprendre sur sa pudeur et de lui offrir tout ce qu'elle aurait pu souhaiter pour vivre dans une abondance délicieuse. C'est pourquoi la prudente fille, pour se délivrer de ces poursuites, se tenait si cachée au monde, qu'elle ne savait que le chemin de l'église et de son logis : elle ne connaissait personne, et personne ne la connaissait; ainsi on ne pensait point à elle. On en voit plusieurs qu'une conduite opposée fait périr. Quand elles se sentent ces avantages de la nature, elles veulent voir le monde, elles veulent être vues; leur beauté fait qu'on les attaque et leur pauvreté les fait succomber.

Mais, comme le travail d'une fille est bien peu de chose, et souvent par la cruauté de ceux qui leur font prendre beaucoup de peine et les payent presque de rien, la mère fut enfin vaincue par l'extrémité de la misère où elles vivaient toutes deux. « Ma fille, lui dit-elle, en soupirant, puisque ta beauté te rend si aimable et la nécessité si misérable, et que par les peines dont tu te consumes, il n'est pas possible que tu nous entretiennes toutes deux, peut-être que par le plaisir tu le feras et bien mieux et plus agréablement. » Jamais coup de tonnerre n'étourdit si fort une personne que ces paroles empestées surprirent cette pauvre fille; mais sage autant qu'on le saurait être, et couverte d'une rougeur virginale que son cœur pudique avait répandue sur son visage pour faire rougir cette mère scandaleuse : « Hélas, ma mère, dit-elle, de quoi est-ce que vous me parlez? Quoi! sont-ce là des leçons qu'une mère doit faire à sa fille? Si j'étais si misérable que d'avoir conçu ce dessein, ne devriez-vous pas être la première à me remettre dans mon devoir? Mais que plutôt la terre s'ouvre sous mes pieds et m'abîme dans ses entrailles, qu'il soit jamais dit que j'ai cédé à une si honteuse passion. La seule pensée de ce que vous me dites me fait frémir. Qui l'aurait cru, que vous dussiez consentir à mon malheur? Si Dieu m'a donné de la beauté, doit-elle être injurieuse à la gloire de celui qui m'a fait ce présent? Non, ma mère, non, quoi qu'il me faille souffrir, je ne souffrirai jamais la perte de mon honneur. Ne suis-je pas plus heureuse mille fois dans mes travaux avec la pureté de mon cœur que ces misérables au milieu de leurs plaisirs, pendant que la conscience les brûle et leur fait souffrir des supplices de damnés? » Elle acheva par ses larmes, ce qu'elle avait commencé par son discours.

Entre les autres perfections dont la nature avait orné cette excellente fille, elle avait les cheveux blonds et beaux à merveille. Et que fit-elle? L'action est admirable. On sait

combien les filles sont entêtées de leur beauté; mais celle-ci faisait encore plus d'estime de sa pudeur. Elle prend des ciseaux, et les grosses larmes lui coulant des yeux, elle se coupe les cheveux. « Tenez, dit-elle à sa mère, voilà des cheveux qui valent bien quelque chose : allez les vendre pour soulager votre misère, et sachez que si je pouvais encore vendre mes yeux, qui n'ont pas moins de grâce que mes cheveux, je les sacrifierais pour le salut de mon âme. » La mère porta ces cheveux à l'homme de chambre d'un gentilhomme fort riche, pour les faire acheter à son maître. Ce gentilhomme s'informe de qui ils sont; car il était ravi de leur beauté. La mère lui fait simplement le récit de toute l'histoire. La merveille lui paraît trop grande, il n'en veut croire qu'à ses yeux. Il remplit d'or une bourse et suivit la mère pour aller voir cette fille, non pas pour attaquer sa vertu, mais pour l'admirer.

D'abord que la fille l'eut vu entrer, elle crut qu'elle était trahie. « Quoi donc, dit-elle, avec une étrange altération et de son visage et de son cœur, ma mère, vous m'avez vendue. Et vous, Monsieur, que pensez-vous faire? Vous me connaissez fort mal : je ne suis pas une fille à en venir aux bassesses que vous croyez. — Je ne doute point de votre vertu, dit le gentilhomme, j'en ai vu de grandes marques et je ne viens pas pour la tenter, mais pour la récompenser. Recevez ce que je vous apporte pour subvenir à votre nécessité; c'est une bourse pleine d'or. — Quand elle serait pleine de diamants, je ne veux rien de vous et vous n'aurez jamais rien de moi, repart la fille, dans le sentiment où elle était, que cette sorte de gens ne donne rien pour rien, et que s'ils présentent beaucoup, c'est dans la vue d'avoir infiniment plus que ne valent leurs présents. Laissez-moi sortir et ne pensez pas à vous opposer à ma fuite, comme vous faites mine de le vouloir faire; quand je devrais me jeter par la fenêtre, j'aime mieux risquer ma vie que ma pudeur. — Je ne veux rien de vous, répondit le gentilhomme et je veux que vous ayez quelque chose de moi. — Non, dit-elle, en lui coupant la parole, je ne suis point fille à recevoir des présents. Emportez le vôtre ou il vous suivra bientôt et sera plutôt en bas que vous. »

Le gentilhomme également ravi de l'admirable vertu et de l'excellente beauté de la fille, se détermina sur l'heure à en faire sa femme, et sans plus délibérer, au même instant, il lui en fit la proposition qu'il confirma par de grands serments. « Bon, dit-elle, l'artifice serait fin s'il était nouveau. Sans mentir vous me prenez pour une fille de bien peu d'esprit; car il n'y a plus que celles qui n'en ont point et qui sont sottement crédules, qui se laissent leurrer par une amorce si grossière. Quand vous en jurerez mille fois, je n'en croirai rien. Allez, Monsieur, j'ai plus d'honneur dans ma pauvreté que vous ne m'en ferez

jamais. Vous me témoignez tant de bonnes volontés, que je ne saurais douter que vous n'en ayez de très-mauvaises. Vous ne me promettez de me faire une grande dame que pour me faire une infâme prostituée. »

Les froideurs de la fille ne faisaient qu'augmenter l'ardeur de l'amant. « Puisque ma présence, lui dit-il, vous fait tant de peine, je ne vous reverrai guère plus qu'au pied de l'autel, où, après que je vous aurai donné ma foi en face de l'Eglise, j'espère que vous ne me refuserez pas la vôtre. » S'étant retiré, il fit parler à la fille par des personnes d'une probité, dont sagement elle ne se devait pas défier. Tout fut conclu et la noce fut célébrée avec une égale satisfaction de tous les deux.

Cela pourra servir de règle à plusieurs, principalement à celles qui ont reçu beaucoup de grâces de la nature et peu de biens de la fortune. Car, si par la pureté de leur vie elles se tiennent toujours attachées à Dieu, il les pourra bien laisser souffrir pour épurer leur vertu; qu'elles soient sûres néanmoins qu'il ne les abandonnera jamais. Mais que ceux-là ont de terribles comptes à rendre, qui offrent des sommes semblables à celle dont nous venons de parler; non pas avec de semblables intentions, puisqu'on le fait pour jeter des créatures innocentes dans le vice; ce qui est un crime si grand que jamais peut-être il ne leur sera pardonné. Ceux-là même qui n'ont pas ces intentions si criminelles, et qui comme ce vertueux gentilhomme, sont instruits de la nécessité où gémissent de pauvres filles, et du danger où elles sont exposées, que répondront-ils à Dieu, quand on leur objectera la dureté avec laquelle ils les ont abandonnées, ayant de quoi les secourir, et pouvant empêcher plus de crimes abominables qu'ils n'auraient déboursé de pièces d'argent? N'y a-t-il encore rien à craindre en cela?

DISCOURS IX.

DU CORPS.

Quoique tous les saints aient maltraité leur corps, néanmoins tous n'en ont pas parlé désavantageusement. Selon saint Bernard, il est un lacet avec quoi l'ennemi nous tend continuellement des pièges, et, selon le savant abbé de Selles, il est un instrument salutaire dont l'âme se sert pour la sanctification; et pour exercer mille excellentes œuvres de piété. Saint Epiphane dit que le corps est la terre qui a été frappée de la malédiction de Dieu, où le péché germe pendant tout le temps que nous demeurons en cette vie; et saint Thomas, d'autre part (1 p., q. 89, a. 1), assure que l'âme n'est jamais dans un état plus avantageux que dans le corps : *Anima igitur nunquam melius, quam cum est in corpore*. Ensuite de ces sentiments si partagés et, ce semble même, contradictoires, je propose une question fort curieuse et de grande utilité, comme on le verra.

Si ce que dit Origène était vrai, comme

effectivement il est faux, que les âmes eussent toutes été créées à la naissance des siècles, avant la formation des corps, et qu'on leur eût donné le choix d'y entrer pour y vivre comme elles font dans la condition présente, ou d'en être dégagées pour toujours comme les anges ; quel parti leur eût-il été plus avantageux d'embrasser ? Il y a bien à dire de part et d'autre, et plus qu'on ne pense.

Il faut répondre à cela avec distinction. Je dis donc que notre corps est une source de plusieurs grands maux et la cause de plusieurs biens encore plus grands. Oui, il nous est extrêmement dommageable, mais beaucoup plus salutaire : car il est l'ennemi très-pernicieux de ceux qui l'aiment et l'ami fidèle de ceux qui le haïssent. Plus l'âme lui fait de bien, plus cause-t-il de maux à l'âme ; et plus on lui fait souffrir de peine, plus on en recueille de profit.

PREMIER POINT.

Les théologiens proposent une question qui vient bien à notre sujet. Si Dieu eût créé l'homme dans l'état de la pure nature, c'est-à-dire qu'il ne l'eût point élevé à l'état surnaturel de la grâce, ni destiné à la vision béatifique, on demande s'il l'eût ressuscité après la mort, afin que le corps fût éternellement compagnie à l'âme. Plusieurs docteurs de grande réputation l'assurent, du moins à l'égard des gens de bien, et disent que les âmes auraient joui d'une félicité naturelle dans leurs corps rendus immortels par la résurrection. Leur raison est que l'âme, par son caractère essentiel, étant la forme du corps, a, par conséquent, une forte inclination à lui être unie. Or si celles des gens de bien, après la mort, n'eussent plus été revêtues de leur corps, elles auraient été des êtres fort imparfaits et auraient demeuré dans un éternel état de violence. Il eût donc été de la sagesse de Dieu, en tant qu'auteur de la nature, de ne point permettre ce désordre.

D'autres théologiens, et en plus grand nombre, soutiennent que la résurrection n'aurait pas eu lieu dans l'état de la pure nature. Selon eux, les âmes des gens de bien auraient compté pour un singulier bonheur d'être déchargées pour toujours de cette lourde masse, de terre et de vivre dans la condition des purs esprits comme les anges, volant comme un éclair d'un pôle à l'autre, et jouissant des connaissances sublimes qui sont naturelles aux intelligences. Le corps, tout immortel qu'il aurait été, ne pouvait que rendre les âmes plus lourdes par sa pesanteur et obscurcir leurs lumières par les idées grossières de l'imagination. Car il faut supposer qu'en cet état si inférieur à la fin surnaturelle, il n'aurait pas eu les qualités des corps glorieux qui accompagneront les âmes justes dans l'éternelle béatitude. Si cela est, comme en effet c'est l'opinion la plus reçue, ne semble-t-il pas que le corps, dans le misérable état où il est en cette vie, réduit l'âme à une condition déplorable, et qu'il nous serait plus avanta-

geux qu'elle en fût entièrement dégagée.

La philosophie des anciens s'est encore plus déclarée pour ce parti. Platon croyait que les âmes, après avoir demeuré plusieurs siècles dans le plus haut ciel, descendaient par divers degrés, dans les cieux inférieurs, où elles faisaient encore un long séjour dans divers globes des étoiles ; que des astres elles descendaient en l'air, et enfin sur la terre. Ensuite de ce sentiment, qui passait pour une maxime fondamentale de la doctrine platonicienne, ce philosophe disait que les âmes étaient souverainement heureuses dans le premier ciel, où elles étaient entièrement épurées de la matière ; que leur félicité était un peu altérée dans les astres, parce qu'elles commençaient à être revêtues de corps fort subtils ; mais que sur la terre, elles étaient du tout misérables, étant plongées dans des corps grossiers et matériels.

Cet esprit rare dit bien mieux en un autre endroit de ses ouvrages, où il assure que le corps et l'âme sont si contraires, que l'âme se fortifie lorsque le corps s'affaiblit, et que quand le corps est dans sa plus florissante vigueur, l'âme est dans la dernière faiblesse : *Non floret virtus animi, nisi virtus corporis deflorescat*. Par là on voit qu'une des principales maximes de la première académie du monde était que le corps est le principe d'où naissent nos plus grands maux, et que le souverain bonheur de l'âme consiste en un entier dégagement de la matière.

Origène, qui s'était partagé entre Jésus-Christ et Platon, et qui criait que les âmes étaient des anges, dit que celles qui avaient été infidèles dans le ciel avaient été rejetées de Dieu et reléguées en terre pour y être emprisonnées dans le corps, comme dans le lieu de leur supplice. Les manichéens ont bien enchéri sur cela : ils croient que l'âme est véritablement l'ouvrage de Dieu ; mais pour le corps, disaient-ils, ce ne peut être que le démon qui en soit l'auteur et qui y engage les âmes, afin de les envelopper dans un labyrinthe de malheurs. Saint Paul, qui n'était pas dans l'erreur comme ceux dont nous venons de parler, ne s'écrie-t-il pas : *Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ?* (Rom., VII.) Misérable, quand est-ce que je serai déchargé de cette chair corruptible qui me cause tant de maux et m'expose à tant de dangers.

Mais pour parler avec plus d'ordre sur ce sujet, il faut remarquer que l'âme de la bête ne peut subsister, si elle n'est entièrement plongée dans la matière qui est la base de son existence. L'âme de l'homme, au contraire, est quelquefois dans le corps et quelquefois elle en est séparée. Dans ces états différents, elle a du rapport avec le feu, qui de même quelquefois est enseveli dans la matière, et d'autres fois, il en est presque dégagé. Dans cet état de dégagement, il est une pure flamme qui a deux qualités excellentes, qui sont la lumière et la légèreté, au lieu que dans la matière sa lumière est presque éteinte, et cette noble inclination de

s'élever vers le ciel demeure sans mouvement et sans action : ce n'est plus qu'un charbon obscur et massif. Il arrive de même à l'âme par la liaison qu'elle a avec le corps. Car, premièrement, presque toutes les lumières de son entendement qui cède peu à celui des anges sont éclipsées ; en second lieu, les inclinations de la volonté, qui, comme l'âme, devraient être toutes spirituelles, deviennent, comme le corps, basses et terrestres.

Saint Thomas dit (1^{re} p., q. 50, a. 2) que l'entendement est plus pur et plus élevé, selon qu'il s'éloigne plus de la matière : *Unumquodque intelligit, in quantum a materia abstrahitur*. Que suit-il de là ? si ce n'est que l'âme, qui est si étroitement liée au corps, est ensevelie dans une pitoyable ignorance. En effet, quelle plus misérable condition saurait-on imaginer que celle de l'esprit humain, qui, tout spirituel qu'il est, n'a dans le corps nulle lumière que celle qu'il puise des sens, qui sont la source la plus basse, la plus trouble et souvent la plus corrompue qui soit au monde ? Il n'a nulle image qui n'ait du rapport avec les images grossières et matérielles du cerveau et de l'imagination. *Intellectus contemplatur phantasmata*, selon l'oracle du grand philosophe. Notre entendement ne contemple que des fantômes, c'est-à-dire que ses plus sublimes idées se forment sur le modèle des images corporelles de la fantaisie. Ce sont les portraits qu'il peint, ce sont les originaux qu'il copie.

De là il est arrivé que les anciens et même les plus beaux esprits disaient, les uns, que Dieu est un air ; les autres, qu'il est un feu ; d'autres, aussi bien que les anthropomorphites croyaient le traiter plus respectueusement en lui donnant la forme humaine. L'Écriture même, pour s'accommoder à notre façon misérable de concevoir les choses divines, ne donne-t-elle pas à Dieu un cœur, un visage, des doigts, des mains et des pieds. Le Psalmiste le représente comme un feu consumant ; le prophète Amos, comme un lion rugissant ; saint Jean dans l'Apocalypse, comme un véritable vieillard, et presque tous les prophètes comme un grand général d'armée. La plupart des auteurs sacrés le dépeignent dans la fureur, dans le regret, dans le repentir et touché de cent autres affections qui, dans la rigueur de la lettre, lui seraient toutes outrageuses. Et c'est ce qui a fait dire à saint Denys qu'en l'état présent nous ne saurions mieux connaître Dieu que par la voie de négation, en disant ce qu'il n'est pas ; car pour ce qu'il est, en vérité nous n'entendons rien. Aussi les mystiques disent que lorsque Dieu veut hautement élever certaines âmes extraordinaires, il verse dans leur esprit des espèces purement intellectuelles, celles qui ont de la liaison avec le corps et de la dépendance de l'imagination, étant fort impures et grossières.

Saint Grégoire de Nysse compare l'âme qui est dans le corps, avec un homme qui

est saisi d'un assoupissement léthargique : *Anima tanquam sub soporifero quodam impedimento tenetur a corpore*. Parce que, comme celui qui est en cet assoupissement connaît en sorte qu'il ne connaît presque rien, ainsi nos âmes assoupies dans le corps n'ont que des idées extrêmement confuses des choses célestes. Cela s'accorde avec la pensée de Platon qui dit que, comme nous sommes endormis par les vapeurs qui nous montent au cerveau, de même les âmes, nageant dans le sang et dans le flegme, ne font que dormir pendant tout le temps de cette vie mortelle. Et que font-elles dans ce sommeil ? Il répond qu'elles y forment des songes du tout ridicules. Voilà l'estime que ce bel esprit faisait des pensées que nous avons dans le corps, au prix de celles que l'âme aurait si elle était dégagée de la matière. En effet, ne faut-il pas avouer, à l'égard même de la plus grande partie des chrétiens, que c'est rêver d'une façon bien ridicule que d'avoir une ardeur si grande pour les biens du monde, qu'il faudra laisser sitôt, et tant de froideur pour les biens du ciel, où nous demeurerons éternellement ? Quelle plus haute extravagance que de quitter Dieu, qui est l'objet de notre souveraine félicité, pour courir après un plaisir passager, qui se dissipe en un moment, sachant bien que ce plaisir doit être suivi d'un malheur qui ne finira jamais ?

Le plus savant disciple de ce philosophe donne un autre beau tour à cette pensée. Il dit que l'âme est dans le corps, comme un prisonnier dans un cachot, où il n'entre de lumière que par quelques petites ouvertures qui sont en haut. Or, ajoute-t-il, de même que ce misérable ne saurait juger de la magnificence d'un triomphe qui passe, dont il ne reçoit que quelques ombres grossières, et dont il n'entend qu'un bruit confus, ainsi l'âme emprisonnée dans le corps, où elle ne peut recevoir que des rayons fort grossiers par les organes des sens, est incapable de former une idée juste des choses du ciel : *Ut Deum cognoscas, in primis oportet vestem, quam circumfers, exuere, indumentum inscitiae*. (Pimandr., cap. 7.) N'espérez pas, dit Trismégiste, de jamais connaître Dieu que vous ne soyez dépouillé de l'habillement de votre âme. Il parle du corps qui, à son sens, et selon la vérité, est un voile ténébreux qui nous dérobe la vue des choses.

Quoique ce malheur soit extrême, il n'est pas comparable à celui que le corps nous cause en abaissant et en corrompant les inclinations de la volonté. Ne serait-ce pas un spectacle digne de quelque compassion de voir un aigle royal vivre parmi les oisons, se traîner avec ces vils animaux dans les égouts des rues, et chercher de quoi se nourrir dans les ordures des basses-cours, au lieu de prendre l'essor vers le ciel, ainsi qu'il est convenable à la noblesse de sa nature ? Mais il est bien plus déplorable de voir des âmes d'une origine céleste vivre ici-bas parmi les âmes des chevaux, des bœufs et des chiens, qui ne sont

faites que de la fange de la terre, et vivre avec des passions aussi basses, avec le même empressement pour le corps, avec la même avidité pour le boire et le manger, avec la même fureur pour les voluptés honteuses, que si effectivement elles étaient matérielles et terrestres comme ces pauvres âmes des bêtes.

C'est en cette vue que saint Augustin s'écrie (*in psal. CII*) : *Cohæres Christi, quid gaudes, quia socius es pecorum?* O âme, qui es appelée à la participation de l'héritage de Jésus-Christ, comment te fais-tu un plaisir d'avoir part au sort des bêtes? Sans notre corps nous serions les compagnons des anges, nous converserions dans le ciel avec ces sublimes intelligences; et avec le corps nous sommes les compagnons des bêtes, nous habitons parmi les bêtes, et le plus grand mal qu'il y a, c'est que la plupart vivent comme les bêtes. *Anima in corpore corporea fit*, disait un ancien platonicien. L'âme dans le corps devient toute corporelle, non pas en sa nature, mais en ses inclinations. Toute spirituelle et immortelle qu'elle est, étant plongée dans la matière, elle devient si grossière et si terrestre qu'elle n'a plus de penchant que pour la terre.

En effet, de quoi nous faisons-nous ces affaires de la plus grande conséquence? C'est d'acquérir quelques terres, c'est de bâtir magnifiquement pour la subsistance et pour le plaisir de cette lourde pièce de chair. Qu'appelons-nous faire fortune? C'est remplir des coffres d'or et d'argent pour la félicité du corps : tant il est certain que nos inclinations, qui ne devraient avoir pour objet que les richesses immortelles, sont toutes tournées vers la terre.

Admirez, âmes chrétiennes, les belles paroles d'un païen (SENEC., epist. 65) : *Hoc corpus animi pondus, ac pœna est*. Ce corps est le fardeau et le supplice de nos âmes : elles en sont si accablées, elles ont tant de peine à le traîner et à lui fournir sa subsistance, que mille fois elles en gémissent de douleur. Que cela est pitoyable! pendant que les autres esprits immortels contemplent la belle harmonie des astres, l'âme travaille ici-bas à gagner du pain à son misérable corps! Tandis que ces nobles intelligences démêlées de tout commerce avec la terre volent dans la région de lumière, nos âmes sont ici dans les ténèbres, dans la boue, exposées à mille vicissitudes des saisons et à la rigueur des éléments! Pour un point de terre, nous chicanons, nous nous détruisons les uns les autres, par la furieuse inclination que nous avons pour nos corps. Les troupes des anges conversent ensemble dans un repos agréable et glorieux : cependant l'homme est ici parmi les troupeaux de bêtes brutes et partage les travaux avec eux, pour pourvoir aux nécessités de son corps! Cette âme spirituelle est enveloppée et comme étouffée dans la chair, dans laquelle sa vigueur est presque éteinte! Elle nage dans le sang, elle est noyée dans la graisse, elle traîne son misérable et triste

fardeau, sous lequel elle souffre les mêmes misères et les mêmes passions auxquelles sont assujettis les animaux parmi lesquels elle vit! Enfin elle y endure des nécessités si basses et si honteuses que nous n'oserions en parler, mais que nous n'expérimentons que trop dans ce vilain sac d'ordures, comme l'appelle saint Bernard! *Contumeliosas necessitates*, dit encore Salvien (lib. II *De Eccl.*) Ces nécessités si basses sont comme l'opprobre de la nature raisonnable et déshonorent la noblesse de nos âmes, dont les soins principaux et presque continuels, sont de nourrir, de vêtir, de loger, de conserver cette masse de chair!

Encore ces inclinations si basses, si elles sont modérées, sont excusables par l'obligation que l'âme a de pourvoir son corps. Mais de quel prétexte peut-on colorer les soins superflus et excessifs que tant d'âmes ont de cultiver la beauté de cette misérable chair? Il faut sans doute que celles-là soient étrangement ensorcelées de l'amour de leur corps qui ont tant de passion pour animer son teint par mille faux lustres, pour agencer ses cheveux, pour relever sa beauté par la magnificence des habits et en je ne sais combien d'autres manières, au lieu de tourner toutes leurs pensées à cultiver et enrichir leur esprit. Ah! chrétiennes, est-il possible que votre âme étant d'une extraction divine, puisse s'avilir à des soins si bas et si indignes pour un cadavre mourant! Comment oubliez-vous votre noblesse jusqu'à ce point que de réduire toute votre gloire, tout votre mérite à la couleur, à la superficie de votre corps, à vos cheveux, à vos habits, à une pure bagatelle? Ne frémirez-vous point de voir ce que dit saint Bonaventure (*in Soliloq.*)? *Hanc cum foris variis, et pretiosis ornamentis decorasti, omnibus ornamentis te spoliasti*. Vous ornez si curieusement votre corps que vous dépouillez entièrement votre âme de sa beauté. *Non tanto curaretur corporis cultus, nisi prius neglecta fuisset mens incultavirtutibus*. (BERN., *Apol. ad Guillel.*) Le soin que l'on prend d'embellir l'extérieur est une conviction qu'il y a bien du désordre dans l'intérieur.

Le corps n'abaisse pas seulement nos inclinations à la terre et à des objets qui nous distraient de notre véritable bien; le plus grand mal est qu'il les corrompt en les portant à la volupté. La flamme reçoit diverses qualités des corps par la liaison qu'elle a nécessairement avec eux, car elle est pure dans la cire, fumeuse dans la poix-résine et obscure dans le soufre. Ainsi, tous les corps, selon leurs divers tempéraments impriment diverses qualités à leurs âmes. L'aigle a une vigueur et une agilité admirable parce que son corps est tout d'esprit et de feu. Le lièvre est timide parce qu'il est d'un tempérament terrestre et mélancolique. Mais de tous les animaux, le plus lascif, selon le plus savant historien de la nature, c'est l'homme; il n'en est point qui s'abandonne à des excès plus honteux. Et d'où vient que la plus basse de toutes les passions lege

dans la plus éminente de toutes les âmes ? Cela ne vient que du corps qui étant le plus men, le plus délicat et le plus sanguin de tous, inspire à l'âme ces mouvements si sensuels et si bas.

Aussi le nombre en est bien grand de celles qui font un triste naufrage dans leur corps, qui se noient dans les plaisirs et qui se perdent sans ressource dans la chair et dans l'abîme de la volupté, comme le déplore saint Bernard (serm. 10, in psal. QUI HABITAT) : *Sic carni, ac sanguini dediti sunt, ac si omnino nihil aliud quam carnem se esse reputent : sic in vano accipientes animas suas, tanquam prorsus ignorent se animas habere.* Il y en a qui sont si asservis à leur corps, que l'on dirait que leur nature et leur bonheur réside uniquement dans le corps. Ils ont aussi peu de considération pour leur âme que s'ils n'en avaient point du tout : leur esprit semble être tout étouffé dans la chair. Tel était ce fameux débauché de l'antiquité, qui n'eut pas honte de dire que son corps était le sujet de ses délices et son âme la cause de ses déplaisirs et l'objet de ses plus grandes aversions : *Corpus voluptati, anima oneri est.* Son âme n'était pas assez matérielle à son sens ni assez proportionnée au corps : il se serait mieux accommodé d'une âme de brute.

Tous n'ont pas des appetits si désordonnés ni si corrompus, mais presque tous sont empoisonnés par la douceur de la volupté, et il est bien rare de voir des personnes qui n'en reçoivent quelques atteintes mortelles. Car il est vrai, et un ancien nous en avertit fort sagement que la chose du monde la plus difficile est de bien gouverner son corps : *Nostri corporis gubernatio omnium difficillima.* (PLATON.) Il ne se peut rien dire de mieux ni avec plus de vérité. Qu'il est difficile, en effet, de si bien gouverner ses yeux, que souvent ils ne se répandent sur des objets qui percent le cœur par quelque trait envenimé. Qu'il est difficile que les oreilles ne donnent ouverture à des discours, qui servent d'étincelles pour allumer des feux profanes ! Qu'il est difficile de régler la langue, en sorte qu'elle ne fasse point exhaler les ordures d'une conscience souillée. Il est bien difficile surtout de réprimer si bien les mouvements de notre cœur qu'il ne s'emporte à des actions d'opprobre. Oui, certainement il est plus difficile qu'il ne se peut dire que l'âme vive toujours dans la chair, sans y faire jamais que des actions spirituelles ; qu'elle demeure si longtemps dans ce limon tiré d'une terre infecte et maudite, sans se sentir de ses ordures.

Que s'il est si difficile de bien gouverner les mouvements et les actions du corps, il est bien étrange aussi de voir les excès que plusieurs commettent en ce point. En vérité les âmes des bêtes agissent mieux en cela que plusieurs âmes raisonnables ; et j'ose bien dire que si l'on mettait des âmes de brutes dans les corps humains, elles ne les gouverneraient pas si mal ni si désordon-

nément. C'est le sentiment du plus bel esprit de l'antiquité (ARISTOTE) : *Millies plura mala homo malus quam bestia perpetraret.* L'homme vicieux fera mille fois plus de maux que le plus vilain, que le plus avide, que le plus cruel des animaux. Non, si l'âme d'un cheval, qui, au sentiment de ce philosophe, surpasse tous les animaux par la fureur, qui l'incite à la volupté, si cette âme animait le corps d'un homme impudique, elle ne se porterait pas avec tant de passion au plaisir. Si l'âme de l'animal, qui se traîne dans la boue, était dans le corps d'un débauché, elle ne ferait pas des excès de bouche si honteux. Si le vindicatif obstiné avait l'âme ou d'un tigre, ou d'un serpent, ou d'un basilic, sa colère ne serait pas si épouvantable, ni ses sifflements si horribles, ni son venin si dangereux. Si une jeune nymphe avait l'âme d'un superbe paon, elle ne se tiendrait pas si fière de sa beauté, elle n'en ferait pas montre avec tant d'orgueil. Si l'avare avait l'âme d'une chétive fourmi, elle n'aurait pas une avidité, ni si basse, ni si insatiable des biens de la terre.

Il y a des âmes qui se sont tellement dégradées de la noblesse de leur origine céleste, que vous diriez qu'elles ne sont venues au monde que pour leur corps, qui est l'objet unique de leur amour et de toutes leurs actions. Les uns ne travaillent que pour lui amasser du bien, les autres n'ont d'empressement que pour orner sa beauté, d'autres encore plus abrutis n'ont de passion que pour l'enivrer de plaisirs. Le philosophe dit (*Hist. animal.*, l. X), et la chose est bien évidente, que le corps n'est que pour servir à son âme. Mais les inclinations de la plus grande partie des hommes sont tellement avilies qu'il semble au contraire qu'ils n'ont reçu leur âme que pour l'avantage de leur corps. Car ils ne se servent de leur âme que pour le nourrir plus délicieusement, pour le pourvoir plus abondamment, pour le loger plus commodément, pour le vêtir plus superbement, pour conserver plus longtemps, ou sa santé, ou sa vie.

Ajoutez à tout cela ce que dit saint Grégoire de Nysse (*Orat. de beatitudinib.*) : *In modum testudinum, et cochlearum veluti testaceo quodam integumento illigata, impedita, ac tarda est ;* l'âme dans le corps est comme une pesante tortue chargée de son écaille, comme un limaçon dans sa coquille et dans sa bave. Elle rampe sur la terre, elle s'y traîne lentement sous ce lourd et misérable fardeau, au lieu de jouir de l'heureuse liberté des autres esprits immortels. C'est encore ce que saint Grégoire de Nazianze (*Tract. de natura humana*) déplore en ces termes : *Quis tibi tam duram necessitatem imposuit, ut cadaver passim circumferats ?* Mon âme, d'où t'est arrivé ce malheur, que du moment que tu es entrée dans le monde tu te sois vue prisonnière, enchaînée dans ce triste corps, jetée dans ce vilain borbier, dans ce cadavre mourant, dans cette masse de pourriture que tu es contrainte de traîner toujours avec toi ?

De plus sans, le corps il ne faudrait point cultiver les champs, ni semer, ni moissonner, ni bâtir, ni exercer des arts si pénibles, ni tant travailler pour lui fournir sa subsistance, ce qui occupe presque toutes nos pensées et tout notre temps. Sans le corps la chicane serait bannie de ce monde; point de procès, point de maladies; nous serions affranchis des passions ou basses ou furieuses, qui causent tant de désordres et de désolations. Enfin, sans le corps, la mort, qui est le mal le plus effroyable de la nature, n'empêcherait point sur la terre.

Mais le plus grand de tous les malheurs est celui dont saint Bernard parle (*De ordine vitæ*) : *Anima autem mole corporis pressa sicut difficile ad virtutes surgit, ita facile in vitia cadit*. L'âme, appesantie par la lourde masse de ce corps, s'élève difficilement à la vertu et tombe facilement dans le vice. Saint Thomas dit que tous les anges fidèles sont arrivés à une perfection éminente; et à grand'peine d'un million d'âmes en trouve-t-on une qui monte à un degré si relevé. D'où pensons-nous que cela procède? Ce n'est que du corps, qui rend nos âmes si lentes dans la voie de Dieu, qu'avec les travaux de plusieurs années presque pas une n'arrive à la sainteté, ce qu'elles feraient toutes avec facilité et en peu d'heures si elles étaient dégagées de la matière.

Le corps ne nous détourne pas seulement de l'exercice des éminentes vertus, il nous précipite encore dans le profond abîme des vices. Il a causé la ruine presque générale du genre humain. Nous l'avons dit en quelque autre endroit, et je le veux bien encore rapporter ici, où cette considération aura plus de force. Il n'y a que le tiers des anges qui soit perdu, ainsi nous pouvons bien croire raisonnablement que si les âmes comme les anges étaient épurées de la matière, la ruine ne serait pas aussi déplorable qu'elle est, étant bien sûr que la plupart sont la proie du démon. Et quelle est la source de cette ruine si universelle? On le voit, c'est l'amour ou des plaisirs ou des biens du corps.

SECOND POINT.

Puisqu'il est la source de tant de maux, pourquoi donc est-ce que Dieu en a revêtu nos âmes? La véritable raison est que l'âme y est en un état plus avantageux que si elle était démêlée de la matière comme l'ange. Il est vrai que cela paraît incroyable : je dis pourtant, et j'espère d'établir cette vérité sur des principes solides, que si le corps est si pernicieux aux impies, qui s'en servent pour l'exécution de leurs crimes, il est d'une plus grande utilité aux gens de bien qui l'emploient à la sanctification de leurs âmes. Et c'est la seconde vérité que nous avons à considérer en ce sujet.

Si nous ne pouvions retirer plus de bien de notre corps qu'il ne nous cause de dommage, Dieu, qui sans doute a témoigné plus d'amour à l'homme qu'à l'ange, comme

nous le verrons autre part, n'y aurait jamais engagé nos âmes. C'est ce qui a fait dire à Job, un admirable solitaire, que ceux-là forment des désirs impertinents, qui aimeraient mieux être participants de la nature angélique, qui n'a point de corps, que de l'humaine, qui en est composée, parce que, dit-il, le corps est la terre qui produit la virginité et plusieurs autres excellentes vertus.

Or, je ne veux point employer d'autres raisons pour établir cette vérité que les principales dont on se sert pour la détruire. Et ce sont celles que Trismégiste (*Pimand.*, cap. 11) rapporte : *Anima infusa corpori voluptate, et dolore continuo depravatur*; l'âme, dit-il, pendant tout le temps qu'elle est liée à son corps, est ou souillée par la volupté, ou troublée par la douleur.

Il y a en a véritablement plusieurs, qui sont souillées par la volupté : mais quelles âmes? Oui bien, celles qui sont si lâches que de s'y plonger volontairement et s'y abandonner sans résistance. Mais celles qui ont le courage de la combattre, y rencontrent la matière des plus glorieuses victoires que l'on puisse remporter. C'est en effet un spectacle digne de Dieu de voir une âme qui vit si spirituellement dans la chair, que ni la volupté avec ses douceurs, ni le monde avec ses attraits, ni la beauté avec ses charmes, ni le démon avec toutes ses attaques et ses impressions ne peuvent être victorieux de sa fidélité. Il faut, sans mentir pour cet effet, soutenir des combats bien longs et bien opiniâtres, renoncer à des pensées bien douces, rejeter des objets bien agréables, qui nous présentent des plaisirs, dont notre cœur est bien avide; et faire une étrange violence aux inclinations les plus fortes de la nature. Et ce qui relève infiniment le prix de cette vertu, c'est que vous verrez des personnes qui, dans la plus agréable saison de leur vie, dans un corps orné de mille grâces, qui leur attirent de toute part de l'amour et de l'admiration, conservent leur âme dans une beauté incomparablement plus admirable et fuient le monde qui les adore, pour sacrifier à Dieu tout leur cœur et tous leurs plaisirs. Il y en a d'autres, dont l'excellente beauté est jointe à une pitoyable pauvreté et qui néanmoins aiment mieux vivre dans les rigueurs d'une vie souffrante mais honnête, que dans les douceurs d'une vie délicate, mais dissolue et libertine. Cela est si grand, que Tertullien l'a préféré au martyre : *Majus est cum castitate vivere quam pro castitate mori*. Il est bien plus glorieux de vivre avec la pureté que de mourir pour ne point perdre ce trésor.

Ces victoires sont les plus illustres que l'on saurait remporter, mais c'est le corps qui est le champ, où ces précieuses palmes se recueillent; et les anges, parce qu'ils n'ont point de corps, n'ont point de part à cette gloire. C'est pourquoi nous n'avons pas lieu de leur envier leur condition purement spirituelle; car nos âmes ne sauraient

posséder une pureté si glorieuse, si elles n'étaient logées dans un lieu sujet à tant de souillures. *Nihil miraculosius animo, qui est Dominus sui corporis*, dit un philosophe chrétien de religion, et platonicien de profession. (MARSIL. FICINUS, c. 10 *De Christiana religione*.) La plus rare merveille de l'univers, c'est une âme qui gouverne bien son corps; une âme qui est dans la chair et qui en refuse tous les plaisirs; qui est dans un corps et qui en réprime tous les appétits; qui réside dans un cœur et qui en règle tous les mouvements.

Mais aussi, dit-on, la volupté est si dangereuse, qu'il est extrêmement difficile de se défendre de ses atteintes. A qui? Oui bien, à ceux qui cherchent avec empressement les objets qui peuvent exciter sa flamme; mais que leur coûterait-il d'en éviter la présence? Oui bien, à ceux qui ouvrent toutes les avenues de leur cœur et de leurs sens à ses traits envenimés; mais qui les empêche de se précautionner avec plus de vigilance? Puisque le venin de la volupté est si pénétrant, que le cœur est si sensible aux impressions de la beauté, pourquoi est-ce que l'on est avec tant d'assiduité autour des personnes qui répandent ce venin? Pourquoi se trouver si souvent dans les conversations qui font couler si subtilement ce poison mortel dans les âmes? Enfin, si le corps fait tant de mal à l'âme, pourquoi l'âme fait-elle tant de bien au corps? Et nous accuserons après cela l'insolence du corps et non pas la négligence de l'âme, qui s'oubliant elle-même, et trahissant ses intérêts propres, n'a de soin que de le mettre dans une délicieuse abondance, de le loger, de le vêtir superbement. Quelle merveille qu'il soit maître de l'âme, qu'il la tyrannise, puisque l'âme de son mouvement se rend son esclave?

Quoi, voudrait-on, afin de prévenir ces maux, que Dieu eût rendu les corps insensibles à la douceur de ce plaisir? Eh bien qu'on l'anéantisse, si l'on croit pouvoir mieux ordonner les choses que Dieu ou ne l'a voulu, ou ne l'a su faire. Et que l'on me réponde après cela où sera la gloire de la virginité, qui fait le plus bel ornement du ciel, si nous en croyons à saint Cyrille de Jérusalem (catech. 15)? *Principalem coronam habet virginitas*. Où seraient les combats glorieux de ces divines filles, qui ont ravi les anges en admiration par leur inviolable pureté? Où seraient les victoires de plusieurs admirables enfants de l'Eglise, qui environnés de mille agréables objets, exposés à mille occasions très-dangereuses, attaqués par les ennemis invisibles avec toutes sortes d'artifices, n'ont jamais laissé pénétrer la volupté dans leur cœur? Il ne le faut donc plus contester, si l'on détruisait cette volupté du corps, on arracherait la plus belle vertu du christianisme, on ternirait la plus grande gloire de l'Eglise et les plus éclatantes couronnes de la gloire. Il est donc constant, que ce qui est si domma-

nelle, apporte des fruits inestimables aux âmes pures.

Mais le corps n'est pas aussi fertile en plaisirs qu'il est abondant en douleurs. Par cette raison, si les âmes en rejetant le plaisir, font des sacrifices si agréables à Dieu, en embrassant la douleur, elles lui rendent des services d'un prix infini. Et certainement, si les souffrances sont le véritable caractère de l'amour, comme c'est une vérité indubitable, si l'on s'y soumet de bon cœur pour la personne que l'on aime: il n'est point, ni dans le ciel ni sur la terre, de plus belle école du divin amour que le corps, puisqu'il est le théâtre le plus universel de la douleur; et il n'est point de créature, qui puisse plus témoigner d'amour à Dieu que l'homme, puisqu'il n'en est point qui puisse plus souffrir pour Dieu.

Sans parler d'une infinité de différentes douleurs, qui peut exprimer les tourments de la goutte, les rages de la colique néphrétique, les cruelles pointes de la migraine et les longueurs insupportables des fièvres? Voyez ce qu'endure un homme, ou demi-pourri dans un hôpital, ou couvert de plaies au milieu d'une campagne, ou estropié et rampant comme un ver dans les rues, ou mangé d'ulcères dans un lit. Que ne souffre point un misérable réduit à la dernière nécessité, demi-nu dans les plus âpres rigueurs de l'hiver, demi-mort de faim et de misère, et qui n'a pas un denier pour se secourir, ni les forces ou le talent pour le gagner, ni personne qui s'intéresse pour l'assister et qui est généralement rejeté de toute part? Considérez un pauvre père, une pauvre mère; hélas! combien en voit-on partout? ils nous percent le cœur par le récit de leurs misères: Un père, une mère chargés d'enfants et privés de biens, n'ayant ni ressource ni secours; qui ne peuvent établir des filles, pour qui l'on craint tout, ni donner du pain à de pauvres petits enfants, qui leur en demandent les larmes aux yeux et qui leur déchirent les entrailles de compassion et de tendresse. Quelle vertu faut-il avoir pour se soutenir dans tant de misères et ne sortir point du devoir? Un corps aussi infirme et nécessaire que celui de l'homme, exposé à tant de maux et tant d'accidents, à tant de fâcheuses maladies, est sans mentir, une belle école de vertu et une grande source de mérites et de bénédictions du ciel, si l'on reçoit tous ces maux comme partant de la main de Dieu, et avec une entière soumission aux ordres de la Providence. Dans le ciel y a-t-il eu autant de précieuses occasions de mériter? *Homo carnem habet, ut vexetur et vexationibus admoveatur*. (GREG., NAZIANZ., orat. 42.) L'âme est revêtue de sa chair mortelle, pour y souffrir bien des misères, qui sont la semence de beaucoup de mérites et de gloire. Saint Bernard (*in Cantic.*, serm. 48) l'exprime encore mieux en ces termes. *Donec in corpore est anima, in spinis profecto versatur, et necesse est ut patiat iniquitatem tentationum, aculeos tribulationum, unde dicitur sicut li-*

lūm inter spinas. L'âme dans le corps est un lis dans les épines ; elle y est toujours, ou agitée de tentations, ou affligée de différentes douleurs.

Davantage, sans le corps ou serait ce nombre prodigieux de martyrs de Jésus-Christ, qui ont immolé leur sang et leur vie pour la gloire du vrai Dieu, et contre lesquels les plus redoutables puissances se sont armées avec tous les excès de violence et de fureur que l'esprit peut imaginer, sans qu'on leur ait pu arracher du cœur la fidélité que la créature doit à l'Être souverain ? Ils ont été égorgés, rôtis, précipités dans les abîmes, rompus sur des roues, hachés en pièces et cloués sur des croix ignominieuses. Être exilé, être dépouillé de tous ses biens, perdre la vie par le glaive d'un bourreau, c'était le traitement des personnes pour qui l'on avait des égards et que l'on voulait épargner. Les autres ont fini leur vie au milieu des étangs glacés, dans les fournaies ardentes, dans les chaudières de poix, d'huile, de soufre enflammé. Aux uns on arrachait presque toute la chair en menues pièces avec des tenailles ; aux autres les yeux, les dents, les mamelles, la peau du crâne et même de tout le corps. Quelques autres ont été fouettés d'une manière si barbare qu'on leur voyait les entrailles pendantes. Il n'est presque nul endroit de la terre qui n'ait été rougi de leur sang, nulle machine de cruauté que l'on n'ait inventée pour leurs supplices, nulle sorte de peine, qui puisse tomber dans l'imagination, qu'on ne leur ait fait ressentir. On n'a épargné ni âge, ni sexe, ni qualité, ni multitude quelconque. Le nombre en était si prodigieux, qu'on aurait dit que l'on voulait dépeupler la terre, non-seulement de chrétiens, mais encore d'hommes. Et comme si les bourreaux n'eussent pas eu ou assez de force, ou assez d'inhumanité, ou des armes, ou des instruments assez horribles, on a animé contre eux les tigres, les léopards, les vipères et tout ce qu'il y a de plus affreux dans la nature.

Mais tous ces excès de cruauté n'ont pu vaincre ni ébranler la fermeté invincible de leur cœur. Quel honneur pour Dieu, quelle gloire pour l'Eglise, quelles victoires, quelles couronnes pour ces grandes âmes ! Si elles n'eussent point eu de corps, aurait-on vu ces miracles de constance, de fidélité et d'amour ?

Mais particulièrement sans le corps où seraient ces divines filles qui ont préféré les roues armées de rasoirs au lit nuptial ; qui ont mieux aimé monter sur un échafaud que sur un trône, et être tourmentées par des bourreaux que d'être adorées par des seigneurs et des princes qui les recherchaient en mariage, pour les rendre les plus heureuses créatures de la terre ? Si nous n'avions point de corps, où seraient les glorieux travaux des grands apôtres et des autres héros de l'Eglise qui ont arrosé toute la terre de leurs sueurs, pour annoncer aux nations les vérités du salut ? Où seraient les précieux

mérites des solitaires, qui se sont martyrisés volontairement eux-mêmes par des pénitences si austères ? Après cela dépouillez les âmes de leurs corps, qui les ont tant fait endurer en terre, n'est-il pas visible qu'elles seraient aussi privées des plus éclatantes couronnes de la gloire ?

Aussi, pourquoi pensons-nous que le Fils de Dieu ait voulu épouser la nature humaine et non pas la nature angélique ? On en allègue plusieurs raisons, mais je pense que celle-ci n'est pas des moindres. Il a mieux aimé se faire homme, pour se revêtir d'un corps avec lequel il pouvait rendre plus de gloire à Dieu, pouvant exercer un plus grand nombre d'excellentes actions, et surtout la plus parfaite de toutes, qui est le divin sacrifice de la croix, par lequel la terre a été réconciliée avec le ciel.

En effet l'ange ne possède nulle vertu que l'homme ne puisse aussi exercer ; mais l'homme, parce qu'il est composé de corps, a plusieurs vertus desquelles l'ange est incapable. L'homme peut posséder la virginité, qui est une des qualités qui se font distinguer dans le ciel par un éclat singulier ; et l'ange n'a nulle part à cette divine pureté. L'homme peut souffrir le martyre, qui, selon l'oracle de l'Ecriture, est le grand chef-d'œuvre de l'amour ; et cela est impossible à l'ange. L'ange ne peut s'exercer en jeûnes, en pénitences, en austérités ; il ne peut souffrir nulle incommodité de la pauvreté, de la rigueur des saisons, des maladies et d'une infinité d'autres maux ; et tout cela sert infiniment à la sanctification de nos âmes et à l'exercice de l'amour.

Il faut donc conclure avec saint Bernard (*Lib. de diligendo Deo*) : *Bonus plane fidusque comes caro spiritui bono.* La compagnie du corps est fort salutaire à une âme sainte, puisqu'il lui fournit de si grands moyens de se sanctifier ; souffrant constamment toutes les peines qu'il faut endurer dans le corps et rejetant fidèlement tous les plaisirs défendus qui y peuvent naître. Ces raisons sont d'un si grand poids qu'elles ont fait revenir le grand Trismégiste (*in Pimandro*) : *Non est ex eo minus quod ex parte mortalis sit, sed ex eo forte aptius efficaciusque compositus.* Il ne faut pas croire que l'âme, pour être enfermée dans le corps, soit dans un état plus désavantageux que les génies célestes, qui sont dégagés de la matière : peut-être qu'en cela même sa condition en est meilleure.

Mais enfin que répondrons-nous aux invectives que l'on fait contre le corps avec des raisons si plausibles ? Je ne nie pas, car il n'est que trop certain, qu'il ne soit capable d'envelopper les âmes impies dans un abîme de malheurs. Néanmoins je réponds, avec un esprit des plus délicats de l'antiquité, que, bien loin que l'âme ait des plaintes légitimes à former contre le corps, tout au contraire, si le corps appelait l'âme en jugement et qu'il plaidât contre elle devant le juge souverain de nos actions, il la ferait condamner pour son mauvais gouverne-

ment. Tant s'en faut qu'il faille imputer au corps les dérèglements de l'âme : il en gémit en sa façon, il frémit contre elle : *Creatura enim ingemiscit.* (Rom., VIII.) Les créatures brûlent d'indignation contre l'impie, qui les fait servir à déshonorer celui qui les a créées. Donc si le corps pouvait exprimer ses indignations contre l'âme, ces gémissements dont il est parlé dans l'Écriture, pour les usages criminels auxquels il est employé, ne ferait-il pas raisonnablement les mêmes plaintes que fait celui qui est arrivé à un âge mûr contre ceux qui n'ont pas bien gouverné sa jeunesse ni réprimé les dérèglements de ce bas âge, qui ne demande que de vains divertissements, au lieu des occupations sérieuses dont il recueillerait le fruit dans un âge plus avancé? Le corps de même n'aurait-il pas lieu de former de grandes plaintes contre l'âme, qui le laisse courir après des plaisirs qui ruinent la constitution de l'un et le salut de l'autre, au lieu d'attendre les délices éternelles qui sont promises à tous les deux dans le ciel? Ces plaintes seraient bien fondées, puisque l'âme est chargée du gouvernement de son corps et que le corps se soumet à tous les ordres de l'âme, comme le remarque saint Augustin (lib. VIII *Confess.*, cap. 9) : *Unde hoc monstrum, et quare illud? imperat animus corpori, et paretur statim; imperat animus sibi, et resistitur.* Que saurait-on imaginer de plus monstrueux? Quoi de plus étrange? L'âme commande au corps et le corps obéit à l'âme; et lorsque l'âme se commande quelque bonne action, comme elle le peut, elle se résiste à elle-même, elle ne veut pas se soumettre à la raison.

Si cette réponse générale ne suffit pas, voyons plus particulièrement ce que l'on impute au corps. Il éteint, dit-on, les lumières de l'esprit. Qui sont ceux qui ont lieu de former ces plaintes? Véritablement si quelqu'un peut dire qu'il a fait tout le bien qu'il a connu et que si la volonté s'est arrêtée dans l'exercice de la vertu, c'est parce que l'entendement ne l'a pas menée plus loin, ces plaintes seraient raisonnables; et plutôt à Dieu que plusieurs les pussent faire! Mais vous qui connaissez beaucoup de bien et qui en faites peu, qui avez beaucoup de belles lumières d'esprit et peu de bonnes volontés, vos plaintes ne seraient-elles pas ridicules, si vous osiez dire que la vertu vous manque parce que les lumières de l'esprit vous ont manqué? Qui est celui entre tous les hommes qui puisse nier avec vérité qu'il n'ait fait moins de chemin dans la vertu que l'entendement ne lui en a découvert, et qu'il n'ait fait incomparablement moins de bien qu'il n'en a connu?

Le corps obscurcit nos connaissances; mais quelles connaissances? Oui bien, entre autres celles des astres; mais de quelle utilité nous sont-elles pour entrer au ciel? Oui bien, la connaissance des secrets et des curiosités de la nature; mais de quel secours nous est-elle pour notre salut? Mais s'il s'agit d'exercer la miséricorde envers les

pauvres, direz-vous que vous y manquez parce que vous n'en connaissez pas le mérite, ou parce que vous en fuyez la difficulté ou la dépense? Lorsque vous vous laissez vaincre à une passion d'infamie, pouvez-vous dire que c'est la faute de l'entendement qui ne vous en a pas découvert l'énormité, ou le vice de la volonté qui ne veut pas renoncer à la douceur qu'elle y goûte? Le bien que vous n'avez pas fait, vous l'avez fort bien connu, mais vous ne l'avez pas voulu; et pour les péchés que vous avez commis, vous ne devez pas accuser l'entendement de ce qu'il ne vous a pas éclairé, mais la volonté, qui a été rebelle à la lumière. Or, de quoi nous serviraient de nouvelles lumières, puisque celles que nous avons demeurent stériles et infructueuses, à notre grande condamnation?

Nous avons déjà répondu à ce que l'on objecte contre le corps, qu'il corrompt les âmes par la douceur du plaisir impur, qui les enchante si agréablement qu'elles font un misérable naufrage dans la chair, en s'enfonçant dans les plus profonds abîmes de la volupté. Nous avons vu que nous ne manquons point de force, mais de résolution pour nous défendre de ce plaisir, que nous sommes plus lâches que faibles, que la passion ne serait pas si forte, si l'occasion n'était si fréquente et si volontaire; par conséquent, que nos malheurs viennent plus de la négligence de la volonté que de la véhémence de l'appétit. Serait-il donc juste pour la lâcheté criminelle des uns, de priver les autres des précieuses occasions de l'enrichir des plus belles couronnes du ciel par leurs glorieuses victoires?

Mais peut-on nier que le corps n'abaisse et ne tourne vers la terre les inclinations de nos âmes, qu'il ne les distraie de l'étude des choses célestes? N'est-il pas visible qu'il partage inévitablement nos soins à la recherche des biens temporels, à cultiver les campagnes, à l'exercice des arts et à cent autres choses de cette nature? Véritablement, si nous formons de grands et vastes desseins d'établir une fortune vaine et chimérique, comme la plus grande partie des hommes, qui ne seraient pas satisfaits quand ils seraient les maîtres du monde; si nous voulons acquérir des biens sans bornes et sans mesure, j'avouerai bien que cela serait capable de distraire notre cœur des choses du ciel. Mais quoi! d'où est-ce que ces grands projets prennent leur source? Est-ce de la nécessité du corps ou de l'ambition de l'âme? Est-ce du soin raisonnable de se pourvoir du nécessaire, ou de l'avidité insatiable de tout dévorer, de tout engloutir? Ce n'est point le corps, qui fait naître ces désirs, car il se contente de peu; c'est l'âme, car elle ne se contente de rien. *Si ad naturam vixeris, nunquam eris pauper; si ad opinionem, nunquam dives*, dit sagement un ancien (Epicur., ex Senec., epist., 16). Si vous ne cherchez que ce qui est nécessaire à la nature et c'est ce que demande le corps, vous ne serez jamais pauvre, vous en aurez

toujours assez. Que si vous voulez satisfaire à de folles idées, à la vaine ambition de l'âme, vous ne serez jamais riche, vous ne remplirez jamais l'avidité insatiable de votre cœur.

On dira que, sans former ces vastes desseins d'établir une éminente fortune sur la terre, plusieurs sont contraints de se consumer de peine pour acquérir ce qu'il faut précisément pour leur subsistance. La plupart des hommes donnent tout le jour, et une partie de la nuit au travail; et ils ne laissent pas de gémir avec leur pauvre famille dans une indigence pitoyable. Quelques moments pour les intérêts de leur âme, à grand-peine peuvent-ils les trouver dans tout le jour et les dérober à leurs occupations indispensables. Ils sont dans la déplorable nécessité de donner tout au corps et de refuser presque tout à l'âme.

Je réponds facilement à cela, que ceux qui paraissent si misérables, sont les personnes dont le sort est le plus heureux. Car, pour ne point parler des crimes que l'oisiveté traîne après soi, d'où leurs grandes occupations les retirent, pour peu de réflexion qu'ils y veuillent apporter, ils peuvent tout donner au corps et tout à l'âme, et s'enrichir raisonnablement des biens de la terre et infiniment des trésors du ciel. En effet, leurs travaux étant animés de l'intention de plaire à Dieu et d'obéir à la Providence, qui les a réduits à la dure condition de n'avoir pas un morceau de pain qui ne leur coûte si cher: peut-on nier que par là ils ne puissent se sanctifier excellemment et acquérir des trésors inestimables de mérites et de grâces?

Pour ce que l'on dit, que le poids du corps accable tellement l'âme, qu'au lieu de voler par les cieux avec les autres intelligences, elle est réduite à vivre ici-bas parmi les bêtes: on répond que pour vivre parmi les bêtes, rien ne l'oblige de vivre en la manière des bêtes; et que pour être éloignée de la compagnie des anges, rien ne l'empêche de vivre comme les anges. Mais elle ne le saurait faire, parce que le corps la rend du tout lente dans la voie de la sainteté, où tous les anges, ainsi que nous l'avons vu sont parvenus en peu de moments, ce qui est impossible à l'âme appesantie par la matière. Et les apôtres et tant de héros du christianisme, et tant d'autres saints très-éminents n'avaient-ils point de corps? Ce n'est pas que je veuille nier que l'âme, qui est enveloppée dans la matière ne se porte à la vertu avec plus de difficulté et de pesanteur, et qu'il ne lui faille plus de temps qu'à l'ange. Mais Dieu ne le lui a pas épargné, il le lui donne bien abondamment, l'ange n'ayant eu que peu de moments pour s'enrichir des biens du ciel, au lieu que l'homme a plusieurs années pour cette fin. Par cette raison, je ne pense pas de m'éloigner de la vérité, si je dis que la condition de l'homme en ce point paraît plus avantageuse que celle de ces esprits bienheureux. Car pour peu d'application que nous vou-

lions apporter à bien ménager ce temps précieux, il ne nous est pas trop difficile, je ne dis pas d'égaliser, mais même de surpasser en mérites et en gloire un grand nombre de ces intelligences sacrées.

Que concluons-nous de tout ce discours, si ce n'est que nous devons de grandes actions de grâces à Dieu, de ce qu'au lieu de dégager nos âmes de la matière, comme il le pouvait faire facilement, il a bien voulu, par un trait singulier de son amour, les enfermer dans le corps, pour faire de l'homme le plus noble instrument de sa gloire? Mais il faut aussi remarquer que, s'il y en a qui se sanctifient plus excellemment dans le corps que n'ont fait les anges dans leur état, il y en a aussi plusieurs, qui y pèchent plus horriblement que les démons; et que si la nature humaine est capable de plus de vertu que la nature angélique, elle est aussi sujette à plus de vices et à des vices plus bas et plus ignominieux. Il est donc fort important, et plus qu'il ne se peut dire, de le gouverner avec beaucoup de sagesse ce corps si dangereux pour notre ruine et si utile pour notre sanctification, où l'âme se perd si facilement et se sauve si excellemment. *Vos quibus portio mentis data est, genus recognoscite vestrum, vestramque naturam immortalem considerate, et scitote amorem corporis mortis esse causam.* (TRISMEG., *Pimandr.*, cap. 1.) Ames immortelles, qui habitez dans les corps, reconnaissez la noblesse de votre extraction; sachez que vous êtes des esprits sublimes, des substances immortelles; et que vous devez gouverner vos corps d'une manière bien différente de celle des animaux parmi lesquels vous vivez. Ces pauvres animaux étant d'une nature terrestre, n'ont de penchant que pour les plaisirs grossiers qui font toute leur félicité et qui feraient votre malheur. Vous donc, au contraire, vous devez régler les mouvements et les actions de votre corps, comme les anges les régleraient, s'ils y habitaient avec la même bienséance et la même pureté.

La plupart des saints, qui ont traité leur corps avec autant de rigueur que s'ils l'eussent haï à mort, lorsqu'ils étaient sur la terre, maintenant qu'ils sont au ciel l'aiment avec tant d'ardeur, qu'ils désirent passionnément de le reprendre. *Usquequo, etc., non vindicas sanguinem nostrum?* (Apoc., VI.) Ce sont les clameurs des âmes des saints martyrs, qui roulaient autour de leurs ossements bénis. Quoi! étaient-ce là des sentiments de vengeance, qui vivaient dans ces âmes glorieuses? Ces sentiments qu'elles avaient si bien étouffés en terre, se seraient-ils rallumés dans la religion de paix? Non, disent les Pères, ce ne sont point des sentiments d'aigreur, ce ne sont que des mouvements d'amour. Ces saintes âmes ne demandent le grand jour de la vengeance générale, que parce qu'il est le jour de la résurrection de leurs corps, qu'elles aiment avec des passions inconcevables. Après leur avoir fait endurer mille douleurs en ce monde,

elles les veulent faire entrer dans la participation des délices éternelles. Les damnés, tout au contraire, qui ont été si passionnément amis de leur chair, la haïssent mortellement en l'autre vie; s'il était en leur pouvoir, il n'est rien qu'ils ne fissent pour l'anéantir : ici, ils veulent y faire leur paradis : dans l'éternité, ils y feront leur enfer.

Mais la plus salutaire réflexion que l'on puisse faire sur ce sujet, c'est que les corps sont l'ouvrage de Dieu, qui, dans ses conseils éternels, en a concerté les différentes qualités, afin d'y loger différemment les âmes. Il a fait les uns d'une constitution forte, d'une santé constante et inaltérable, et d'autres d'un tempérament délicat et sujet à mille fâcheuses infirmités. Il y en a qu'il a fait naître si heureusement, qu'il semble que la nature ait pris plaisir à verser sur eux toutes les grâces requises à former une excellente beauté; et d'autres qui sont difformes et contrefaits par des défauts sensibles et rebutants, ou qui ont si peu d'attraits, qu'il n'y a rien qui leur attire ni les yeux ni l'affection de personne.

Si vous avez de la santé et des forces, ne soyez pas si ingrats que de vous servir de ce don du ciel pour faire outrage à son auteur et d'en faire l'instrument de vos passions et ensuite l'occasion de votre ruine.

Que si vous avez un corps faible ou sujet à des infirmités habituelles, à des maux qui vous attaquent souvent, comptez cela pour une grande bénédiction du ciel; car, outre qu'un corps infirme est comme le tombeau des vices, il est le principe de très-grands mérites. Le temps de la maladie est le plus précieux temps de la vie, et un malade résigné acquerra souvent en un mois plus de biens du ciel qu'il n'en acquerrait en plusieurs années de santé. En effet, cherchez le solitaire du monde le plus rigoureux, et vous trouverez que ses jeûnes ne sont pas aussi austères, ni ses veilles aussi longues, ni ses haïres et ses disciplines aussi mortifiantes que les jeûnes, que les veilles, que les douleurs d'un pauvre malade, ni par conséquent d'un égal mérite. Quelles peines ne souffre-t-il point par la corruption du sang qui se pourrit dans les veines; par le débordement du flegme qui inonde tous ses membres; par l'inflammation de la bile qui le brûle; par l'irritation de l'humeur mélancolique qui le ronge, qui le dévore? Mais quel excès de douleurs, lorsque les humeurs s'amassent, ou au dedans pour y former des abcès, ou au dehors pour y faire des ulcères, des chancres ou des gangrènes! Quand elles se débordent sur les nerfs pour y produire, ou des douleurs enragées, ou des paralysies, qui attachent un malade à son lit pour le reste de sa vie; ou enfin lorsque ces humeurs se subtilisent en des vapeurs qui attaquent le cœur par des palpitations mortelles, ou le cerveau par des épilepsies et des convulsions horribles?

Et ce qui est un grand surcroît de douleur, c'est que souvent le remède ne fait pas moins de peine que le mal. Voir si souvent

des gens armés de lancettes, de rasoirs et d'autres instruments plus terribles, pour percer, tailler, découper, brûler un pauvre corps : quels objets pour un malade déjà bien affligé de son mal ! Il y a bien des gens qui verraient plus volontiers leurs ennemis venant avec des épées et des armes à feu pour les tuer que cette sorte d'amis armés de ces instruments pour les guérir.

Mais ce qu'il y a de plus triste et aussi de plus salutaire, c'est le voisinage de la mort, qui rend sages les plus fous et les plus dévoués au monde. Un corps faible et mal affecté leur donne grand sujet de croire qu'ils n'iront pas loin et qu'ils doivent tourner toutes leurs pensées à l'éternité, qu'ils envisagent de si près. Vous ne le niez pas donc, vous, à qui Dieu a donné un corps faible et mal disposé, que vos âmes ne soient singulièrement privilégiées. C'est le partage de la plus grande partie des saints. Souffrez donc toutes les douleurs que la faiblesse de votre complexion vous cause, la privation des plaisirs dont elle vous éloigne; recevez cela avec soumission aux ordres de la sagesse éternelle, et dans cette vue bien raisonnable, que si vous aviez plus de force vous auriez eu moins de vertu, et peut-être plus de vices. Il n'en faut pas davantage pour purifier votre âme et l'élever à un sublime degré de perfection.

Pour vous, à qui la nature a donné un corps enrichi de mille grâces, avez-vous jamais pensé au dessein que l'Auteur de la nature a eu en logeant si agréablement vos âmes ? Ce n'est point pour en faire le sujet de votre orgueil, ni l'objet de complaisances d'autrui, ainsi que font tant de vaines créatures. Sachez donc, mais concevez-la bien, cette grande vérité, que le monde ignore si universellement que les grâces qui sont peintes sur votre visage n'ont pour leur véritable objet que la gloire de celui qui vous a formées avec tant de perfection. Il a pris plaisir de les faire reluire aux yeux du monde pour lui donner une idée sensible de la première beauté, afin que voyant qu'une petite étincelle, rejaillie du sein de la Divinité, ravit si agréablement les cœurs, les hommes conçussent plus d'admiration pour la beauté souveraine, dont un rayon passager a tant de charmes. Dieu vous a embellies de tant de grâces, afin que dans un beau corps vous eussiez une âme encore plus belle. Qui le sait même, oui, qui le sait, s'il ne vous a point voulu faire l'objet de l'amour et de l'admiration du monde, afin que vous méprisassiez le monde avec plus d'éclat et d'édification et que vous fissiez à Dieu un plus noble sacrifice de votre beauté. Si vous n'êtes pas animées de cette sublime intention, donnez-vous du moins de garde de n'avoir pas, comme il arrive si souvent, dans un beau corps une âme horriblement défigurée. Que si vous êtes préservées de ce malheur, évitez encore un autre écueil bien dangereux : c'est l'orgueil, qui est souvent joint à la beauté; car on dit qu'une belle personne est

quelquefois une créature bien vaine et bien superbe.

Et vous, à qui la nature a refusé cette perfection, n'en avez-vous point quelquefois gémi en secret? N'avez-vous point été piquées d'envie contre celles qui ont été mieux partagées? Vous devriez, au contraire, en bénir Dieu; car ce refus est fondé infailliblement sur quelque profonde raison que vous ne pénétrez pas, mais que vous saurez dans l'éternité. Pensez que ce trait de la Providence était peut-être essentiel à votre prédestination; que vous auriez été, comme tant d'autres, si enivrées de l'esprit du monde, que l'esprit de Dieu n'aurait jamais eu place dans votre cœur; que la beauté du corps aurait effacé celle de l'âme; que vous auriez été attaquées fortement et peut-être misérablement vaincues; que bien loin d'être un objet d'admiration, vous auriez été un objet d'opprobre par quelque flétrissure de votre pudeur. Vous ne serez pas si tôt, ni si avantageusement établies, et c'est ce qui vous tient le plus au cœur. Mais peut-être le parti qui serait meilleur, selon vos lumières, vous aurait rendues misérables par des jalousies ou par des dégoûts qui succèdent toujours et bientôt à ces sortes d'inclinations. Car ce que l'on aime par de si faibles raisons, on ne l'aime pas longtemps. Une excellente beauté est toujours environnée de grands dangers et souvent enveloppée dans de grands malheurs, outre qu'elle passera comme une fleur. Vous le savez et vous le voyez tous les jours, qu'il faut peu de chose et peu de temps pour en ternir tout le lustre. Vous l'aurez à votre tour, mais solide et éternelle dans l'état de l'immortalité glorieuse; et si maintenant vous ne brillez pas dans les compagnies aussi agréablement que plusieurs autres, ce sera pour être de plus beaux astres dans le ciel, où vous reluirez avec un éclat infiniment supérieur à celui dont les autres vous surpassent dans cet état corruptible et passager. Ne soyez pas donc si mal avisées que d'acquérir par l'artifice ce que la nature vous a refusé, ni de paraître ce que Dieu ne veut pas que vous soyez. Cette beauté contrefaite, étant contraire aux ordres de la Providence, ne saurait tourner qu'à votre désavantage.

Que si votre corps n'est plus dans l'état florissant où il a été et si votre vie est dans son déclin, pensez tout de bon à ce redoutable passage que vous devez faire bientôt à la grande éternité qui s'approche. Vos yeux autrefois animés d'une si grande vivacité, sont maintenant presque éteints, pour vous cacher les objets du monde qui ont si longtemps dérobé votre cœur à Dieu. Vos cheveux gris sont les livrées de la mort; vos rides, ces tristes rides qui ont gâté un visage autrefois si fleuri, vous disent que la vie s'en va, puisque le suc précieux qui en est la nourriture se diminue et se dissipe si sensiblement. Votre démarche lente vous montre que vous n'irez guère loin, et vos pas tremblants vous menacent d'une

chute dont vous ne vous rel verrez jamais. Votre sang grossier et mélancolique par le défaut des esprits qui vous rendaient autrefois si vif, si brillant, si enjoué, ce sang, dis-je, froid et glacé vous rend si chagrin que tout vous déplaît, que vous condamnez toutes choses, que vous vous plaignez de tout. Ne voyez-vous point par là que les plus belles années de votre vie sont passées, qu'il ne vous en reste plus que le marc et la lie? Enfin votre visage décoloré vous avertit que vous êtes demi-mort. *Nulla jam re delector in hac vita.* Disait autrefois à son fils sainte Monique en votre âge. Je n'ai plus de plaisir en cette vie. Elle n'en disait pas assez. Il faut ajouter que le corps est attaqué de mille douleurs en ces dernières années.

Que cet âge est précieux si l'on en sait bien ménager les avantages! Il est le plus salulaire de la vie, et c'est une grande bénédiction du ciel d'y parvenir. Ne soyez donc pas de ces vieux insensés qui ne savent ce qu'ils désirent et qui ne peuvent arracher leur cœur du monde qui leur tourne si honteusement le dos. Que si l'on y a encore des égards pour vous, désabusez-vous, ce n'est pas pour votre personne, c'est pour votre bien. Heureux si vous en savez faire un bon usage pour vous rendre favorable Celui devant qui vous devez paraître bientôt, au lieu de le réserver tout pour des ingrats qui ne seraient pas trop marris de vous voir dans le tombeau afin d'avoir les clefs de vos coffres. Cependant, misérables, vous oubliez les intérêts de votre âme pour ne penser qu'à ceux qui bientôt ne penseront plus à vous.

Plusieurs en cet âge ne peuvent ouïr parler de la mort; plus elle s'approche plus l'éloignent-ils de leur esprit. Rendez-vous cette pensée familière: il n'en est point de plus salulaire. Ne vous allez point imaginer que votre vieillesse sera longue; cela ne peut être tout au plus qu'une longue misère. Mais considérez, ce qui est très-vrai, qu'il ne faut qu'un souffle pour éteindre une étincelle languissante qui vous retient encore en cette vie. Vous avez tant perdu de temps, usez bien du peu qui vous reste, et donnez-le tout à Dieu, ayant donné presque tout le passé au monde. Souffrez, avec un esprit résigné, les incommodités de ce pauvre corps qui se résout en mauvaises humeurs et qui s'en va en pourriture; endurez-y autant de douleurs pour plaire à Dieu que vous y avez pris de plaisirs contraires à la loi de Dieu. Quoique vous ayez commis de grands péchés, avouez que vous n'avez jamais été d'humeur d'en faire une grande pénitence. La vieillesse vous la fait faire, cette pénitence, et bien rigoureusement mais fort inutilement, si vous n'acceptez ces peines avec un esprit humilié et contrit.

Enfin, pour venir à vous dont le corps est dans sa vigueur et son premier feu, je dis que vous êtes dans l'occasion ou la plus dangereuse de votre ruine ou la plus pré-

cieuse de votre sanctification. Vous êtes dans l'endroit de votre vie auquel vous allez être l'objet, ou des plus chères complaisances de Dieu ou de sa plus grande aversion, parce que, ou vos vertus auront plus d'éclat et de mérite, ou vos vices plus d'horreur et d'énormité. Ecoutez donc le conseil du Sage : *Memento Creatoris tui in diebus juventutis tuæ, antequam veniat tempus afflictionis.* (Eccle., XII.) Les Septante tournent, *antequam tenebrescat sol et luna.* Pendant vos jeunes années n'oubliez pas le respect dû à votre Créateur, de peur que le divin soleil ne s'éclipse et ne retire de vos âmes l'influence de ses rayons et de ses grâces. N'attendez pas, pour servir Dieu, que le temps de l'affliction soit venu ; il veut dire les misères du dernier âge, comme font les insensés, qui consacrent à la volupté la plus belle saison de leur vie pour venir un jour présenter à Dieu ce que le monde refuse et ce que Dieu même rejettera peut-être avec mépris. Le beau sacrifice que vous lui ferez, dit Hugues de Saint-Victor, vous lui offrirez, non pas un agneau, comme il le désire, mais, dit ce Père, un vieux porc ensanglanté et traîné par mille ordures, un corps glacé par le froid de ce dernier âge, un corps usé par les années et consumé par la volupté, une victime languissante et demi-morte. Celui-là sera maudit, dit le prophète Malachie, qui choisit le pire de son troupeau pour le présenter à Dieu. Mais mille fois plus maudit sera celui qui choisit les pires de ses années pour les sacrifier au Seigneur.

Et vous, chrétiennes, qui voulez donner à la vanité et au monde la fleur de votre âge, ne rougirez-vous point quand vous demanderez à Dieu qu'il vous fasse part de ses faveurs après que le monde ne vous regardera plus et qu'il ne voudra plus de vous ? Ne craignez-vous point qu'en ce triste temps vous ne soyez autant le rebut de Dieu que vous serez celui des hommes ?

Enfin, âmes immortelles qui habitez dans les corps, adorez la Providence qui vous y a mises si sagement qu'il ne se peut rien faire de mieux pour vos véritables intérêts. Soit qu'ils aient de la santé ou qu'ils soient infirmes, qu'ils aient de la beauté ou qu'ils soient privés de ces agréments, qu'ils soient dans la fleur de l'âge ou qu'ils soient consumés par les années, gouvernez-les avec tant de sagesse que toutes leurs actions et tous leurs mouvements soient dignes de vous et sentent la noblesse de votre origine. Vivez si purement et si constamment en ce lieu de corruption et de misères, qu'un jour vous portiez vos corps en triomphe dans le ciel.

EXEMPLE DU NEUVIÈME DISCOURS.

Saint Jean Calybite.

Les deux principales sources de mérites et de gloire que les grandes âmes trouvent dans leur corps, comme on l'a vu, sont les plaisirs qu'il fait naître et que l'âme rejette fidèlement, et les douleurs qu'il fait souffrir,

que l'âme embrasse constamment pour plaire à Dieu. Par le refus des plaisirs une infinité de pures vierges et d'autres chrétiens se sont excellemment sanctifiés, et par la souffrance des douleurs, les glorieux martyrs et plusieurs autres qui se sont martyrisés volontairement ont mérité de précieuses couronnes dans la gloire.

L'admirable Jean Calybite a profité de ces deux excellents avantages en renonçant aux plaisirs des sens qu'il pouvait goûter dans une abondance délicate de tous les biens, et en faisant souffrir tant de douleurs à son corps, que l'on peut dire qu'il a surpassé la gloire de plusieurs martyrs. Il naquit, non pas à Rome, comme plusieurs l'ont pensé, mais au sentiment des plus savants, à Constantinople, environ cinquante ans après le glorieux saint Alexis, sur les traces duquel il a marché. Son père s'appelait Eutrope, un des principaux et des plus riches seigneurs de l'empire, grand homme de guerre, et qui avait une des premières charges dans les armées impériales. Jean était celui de ses trois enfants sur qui il fondait le plus, à cause de son bel esprit et de ses autres rares qualités ; et il avait dessein de l'élever à des emplois plus relevés que celui, que lui, Eutrope possédait. Quoique Jean n'eût encore que quinze ans, son père traitait déjà pour lui d'une haute alliance avec une fille des plus riches et de la plus éminente qualité de Constantinople.

Mais la Providence avait d'autres vues sur lui pour éterniser son nom par un renoncement général à tous les plaisirs que le monde lui préparait et par la souffrance d'un long martyre dans la profession de la règle la plus austère qui fût alors. Dieu donc, qui tourne admirablement toutes choses à ses fins, ménagea comme par un pur hasard, une entrevue secrète entre Jean et un saint abbé qui passait par Constantinople pour aller à Jérusalem. C'était l'abbé des Acemetes ; on appelait ainsi ces religieux, parce qu'ils ne dormaient jamais couchés, pour rendre leur sommeil plus incommode et plus court.

Jean s'informa de la règle qu'ils observaient, laquelle s'accommodant bien à son goût, il s'ouvrit entièrement à l'abbé, l'instruisit de sa qualité, de ses parents et du dessein qu'ils avaient de le mettre dans le vain éclat du monde. « Cependant, dit-il, Dieu m'en donne un grand dégoût et m'inspire fortement de me donner tout à lui. Mes parents en ont quelque ombrage, et pour me lier au monde, en sorte qu'ils ne me laissent plus d'espérance de m'en détacher, ils me proposent un mariage qui serait bien avantageux et fort agréable à plusieurs autres. Mais la grâce commence à se faire sentir à mon cœur par des attrait qui me donnent un grand éloignement de ce que la terre peut présenter de plus doux à ceux qui y cherchent leurs plaisirs. Au reste, ne pensez pas que l'austérité de votre règle me détourne de mon dessein ; cette rigueur fera mes délices, comme les plaisirs vassa-

gers feroient mon plus grand supplice. Je vous prie donc de repasser par cette ville à votre retour ; je m'enfuirai secrètement et en sorte, comme je l'espère, que jamais ni mes parents ni le monde n'entendront plus parler de moi. »

Le saint abbé lui promit qu'il seconderait de tout son pouvoir un dessein si généreux ; il repassa par Constantinople et Jean s'embarqua, traversa la mer et demeura si bien caché, que ses parents, qui remuèrent ciel et terre pour le trouver, n'eurent jamais nouvelles de lui que lorsqu'il mourut, comme on le verra.

Quand il fut dans son heureuse retraite, le seul déplaisir qu'il y avait, était qu'il ne trouvait pas assez à souffrir dans cette règle si austère. Il y ajoutait tous les jours quelques nouvelles rigueurs. La terre lui servait de lit et un peu de pain grossier avec de l'eau en petite quantité faisaient toute sa nourriture. Néanmoins, quoiqu'il souffrit plus que tous les autres, il travaillait plus que tous. Il leur causait de l'admiration, et beaucoup d'appréhension à son abbé, qui, le voyant tout à fait exténué, craignait qu'à la fin il ne succombât sous tant de travaux et d'austérités. Un ancien auteur dit qu'il fut longtemps sans aucune nourriture que celle du pain ecclésiastique qu'il recevait dans l'Eucharistie. Il vécut six ou sept ans en cet état si austère.

Mais cet état n'était pas encore de la plus haute perfection, car s'il y usait de tant de rigueur, il y avait incomparablement plus de douceur, ayant l'âme continuellement inondée des plus pures délices du ciel. Or, les maîtres de la vie spirituelle disent que l'amour-propre se peut aussi bien attacher à la manne du désert qu'aux marmites d'Egypte, c'est-à-dire aux délices de l'esprit qu'à celles du corps. Le premier n'est pas un crime, comme l'autre l'est souvent ; mais c'est une grande imperfection, car il ne faut ni aimer ni chercher en Dieu purement que Dieu.

Dieu donc, pour raffiner la vertu de Jean, retira toutes ces douceurs intérieures et lui fit souffrir le cruel martyre, qui n'est connu que des grandes âmes qui ont goûté les choses divines. Il le fit passer aux ténèbres et au dégoût des exercices, où il prenait autrefois tant de plaisir, et ce fervent serviteur de Dieu n'envisageait plus la vie religieuse que comme un enfer.

Le démon, qui avait main-levée sur lui, rappela dans l'idée les plaisirs qu'il avait quittés et réveilla l'amour de son père et de sa mère qu'il avait fuis avec cruauté, lui disait-il. « N'es-tu pas bien dénaturé d'avoir traité de la sorte un si bon père et une si tendre mère, qui semblaient n'avoir que de la froideur pour tes frères pour te réserver tout leur amour ? Tu l'as bien payé cet amour par ton insensibilité cruelle, dont un tigre n'aurait pas usé. C'est ainsi qu'il aurait fallu se sauver de la prison des Mameluks et des Arabes, et non pas de la maison de tes parents, auxquels tu n'as rien à reprocher

qu'un trop grand excès de tendresse. Demeure toujours dans ta dureté pour les conduire plus tôt au tombeau et leur rendre un cercueil pour le lit nuptial qu'ils te préparaient. Si tu as encore de la raison, considère comment Dieu te traite et qu'il se retire de toi, parce que tu t'es retiré de ceux à qui tu dois tout et à qui tu refuses tout. Une loi des plus essentielles de la religion veut qu'on leur porte de l'amour et du respect, et tu as foulé aux pieds cette loi divine pour pratiquer une vertu d'hypocondriaque, qui te rend un mélancolique affreux et sauvage. A la vérité, ce culte serait agréable au Saturne tétrique des anciens, s'il avait encore quelque titre coloré de divinité, mais non pas à notre Dieu, qui est un bon maître, dont le joug est doux et léger, et non pas un barbare qui exige de sa créature une servitude tyrannique. Aussi cette sainteté bizarre et capricieuse t'a réduit en un bel état. Tu n'es plus qu'un triste squelette dont tu peux compter tous les os à travers un parchemin sec et basané. L'état de ton esprit et de ton cœur est bien encore plus pitoyable. Pourras-tu vivre longtemps dans ces ténèbres, dans ces dégoûts et tenir contre ces violentes agitations qui te poussent au désespoir ? Quels signes plus évidents attends-tu de la bonté de Dieu, qui ne te veut pas en cet état ? Retourne donc à la maison de ton père, et tu lui rendras la vie ; tu jouiras des richesses qui te sont venues de la main de Dieu, des plaisirs qui ne sont pas seulement permis, mais honnêtes et conformes à la loi divine. Tu es dans la fleur de tes plus belles années, qu'il faudra finir au plus tôt si tu t'obstines plus longtemps, car tu vois bien que ta vigueur et tes forces sont épuisées, au lieu que si tu retournes au monde, tu prolongeras ta vie, qui pourra être également chrétienne et agréable. »

Jean fut si longtemps dans cette tempête intérieure de son esprit, qu'il défaillait à vue d'œil. Il était tout exténué et détruit. Il semblait demi vaincu, lorsque la grâce arriva à son secours. Après plusieurs oraisons et bien des larmes, il sentit un nouveau renfort et de lumières et de courage. « Tu veux, dit-il à l'ennemi qui le persécutait toujours, tu veux que je retourne au monde, je le ferai ; que j'aie vu mes parents, j'irai ; mais tu enrageras. Je pars au plus tôt pour aller passer le reste de ma vie dans le beau palais de mon père, et tu verras les plaisirs que j'y prendrai. » Après donc en avoir communiqué avec son abbé, il s'achemina vers Constantinople.

Etant en chemin, il trouva un pauvre tout déchiré et changea d'habit avec lui. D'abord qu'il fut arrivé à Constantinople, il alla à la maison de son père et en trouva la porte fermée, car il était déjà nuit. Il passa le reste du temps jusqu'au lendemain sans manger, quoiqu'il fut fort fatigué du voyage et dormit une petite partie de la nuit assis contre une muraille selon sa coutume, et l'autre à implorer le secours du ciel, qui lui était fort

nécessaire dans une si grande occasion.

Le lendemain il entra dans la maison, se tenant en un petit coin auprès de la porte. Un des domestiques l'ayant aperçu, leva le bâton pour le chasser, mais Jean le pria humblement de l'y laisser, disant qu'il n'y serait incommode à personne, et on le fit par compassion. Ce ne fut pas néanmoins pour guère de temps, car sa mère étant descendue à l'heure ordinaire, fut fort rebutée de le voir, et dit en colère à ses gens : « Vous avez vraiment bonne grâce de souffrir ce gueux dans le logis; la livrée est assez plaisante pour des gens de qualité : ne le fait-il pas beau voir parmi nos pages et nos laquais? Misérable, hors d'ici, dit-elle à son fils! Apprends le respect qu'il faut porter aux maisons des grands, et que la canaille de la sorte n'y entre pas; ceci n'est pas une retraite de gueux. »

Quelle bénédiction pour le serviteur de Dieu de trouver si tôt le mépris qu'il était venu chercher de si loin! Quel traitement aurait-il reçu s'il eût voulu dire un mot! Mais il aimait bien mieux être bafoué comme un gueux que d'être traité comme l'héritier de la maison. Il se retira fort humblement sans rien répartir. Pourtant il ne laissa pas de retourner peu de temps après, et s'adressant au maître d'hôtel, il lui promit de grandes bénédictions du ciel s'il lui voulait faire dresser dans la maison une petite cabane en quelque coin écarté. La demande selon toutes les apparences devait être rejetée. Mais Dieu, qui voulait donner ce grand exemple à son Eglise, plia en sorte la volonté de cet homme, qu'il fit par compassion ce que le saint désirait si fort.

Le voilà où il voulait, dans un coin obscur du logis, dans une cabane faite de quelques bouts de vieux ais, exposé aux injures des saisons. En hiver il y glaçait; en été il y brûlait; en temps de pluie il y était tout trempé, passant les jours et les nuits dans cette misère; car de feu il n'y en avait point pour lui, il n'aurait osé se mêler parmi les laquais et les marmitons, ni s'approcher de leur feu : ils l'auraient chassé comme indigne de leur compagnie. Il était trop content d'un peu de pain et d'un peu d'eau; encore ne lui en donnait-on pas autant qu'aux chiens.

Cependant comme il est bien difficile de cacher une grande vertu, en sorte qu'elle ne répande point son odeur et sa divine lumière, on y fit quelque réflexion. On le voyait quelquefois extasié en Dieu, toujours recueilli dans sa solitude et en oraison. Si les domestiques en faisaient leur jonet, il le souffrait avec joie. Si on lui faisait quelque refus, il n'en disait mot. Si on en venait aux coups, si on le menaçait de le chasser, il n'osait s'en plaindre, comme si les gens de service lui eussent fait trop de grâce de le souffrir si longtemps dans la maison de son père. Le maître d'hôtel parla à Eutrope de la patience et de la sainteté de ce jeune homme, et Eutrope lui envoyait souvent des mets de sa table. Jean les recevait, mais il n'y touchait

jamais et les portait fort secrètement aux pauvres.

Après avoir demeuré trois ans en cet état de misère, il plut à Dieu de couronner une si grande vertu, et le saint fut averti par une lumière céleste que dans trois jours le ciel lui serait ouvert. Il pria le maître d'hôtel de dire à Théodora, c'était sa mère, qu'il désirait fort de lui parler. « Je trouve ce gueux assez plaisant, dit-elle avec beaucoup de dédain de me mander, comme je ferais quelqu'une de mes servantes. Veut-il que je l'aïlle servir dans sa maladie? S'il n'est pas content des soins que l'on prend de lui, il peut aller à l'hôpital. » Elle n'y voulut point aller.

Il l'en fit encore prier une fois, disant qu'il avait un secret important dont il lui voulait faire part. Comme elle en faisait encore difficulté, son mari lui dit qu'enfin il y aurait de la dureté dans ce refus. Elle y alla. Après avoir fait quelques excuses : « Tenez, Madame, dit-il, voilà un assez beau livre que je vous prie d'accepter. » C'était un livre des *Evangelies*, dont la couverture était précieuse, et qu'il avait reçu de sa mère, lorsqu'il était dans les études.

Théodora demeura un peu interdite à la vue de ce livre; autrefois, dit-elle, j'en donnai un assez semblable à mon fils, à ce cher enfant que je ne reverrai jamais, et les larmes lui vinrent aux yeux. Après avoir mieux considéré le livre : « Ce pourrait bien être le même, dit-elle; oui, s'écria-t-elle, c'est lui, sans doute; où l'avez-vous pris? Parlez sans crainte, donnez-moi, je vous en conjure, quelque nouvelle de mon enfant : que je vous serai obligée! il n'est rien au monde que je ne fasse pour vous. Où est-il? Je vois bien que vous en savez quelque chose, c'est pour cela que vous m'avez fait appeler, c'est cette nouvelle importante dont vous me voulez faire part. — Madame, répondit le saint, mon dessein était de vous faire ce présent, ne vous informez pas d'autre chose. — Vraiment, dit-elle, je me soucie fort de votre présent. Je veux savoir où est mon fils, parlez. — Dispensez-moi, s'il vous plaît, répartit Jean, de vous en dire davantage. — Ah! vraiment, dit la mère tout en feu, je vois ce que c'est : vous voulez faire restitution aux approches de la mort de ce que vous avez volé. Vous savez que ce livre est à mon fils, c'est pourquoi vous me le rendez. Gardez-le, mais où est mon fils? » Il se tut. « Votre silence n'en dit que trop, continua-t-elle, vous n'êtes pas seulement un voleur, mais un assassin, et je ne m'étonne plus qu'ayant cherché ce pauvre enfant en tous les endroits du monde on ne l'ait trouvé nulle part. Vous vous taisez, mais on vous fera parler. Vous le ferez, ou vous mourrez. » Sur l'heure elle va trouver son mari. Ils considèrent tous deux le livre : c'est bien le même, disent-ils, il n'y a plus lieu d'endouter. Eutrope arrive et dit à Jean : « Il faut parler, à quelque prix que ce soit : nous voulons savoir où est notre fils. — J'en dois savoir quelque nouvelle, répart le saint, il

n'est pas mort, mais il s'en faut peu; il n'est pas si loin que vous pensez, il est ici. C'est moi, mon père, c'est moi, ma mère. Je ne me serais pas sitôt déclaré, si je ne devais sitôt mourir, et vous savez que ce n'est pas en cette heure qu'on voudrait mentir. »

Le père et la mère n'en doutèrent plus; ils virent leur fils, ce qu'ils avaient tant désiré, mais non pas avec le plaisir qu'ils espéraient; car ils le virent mourant, ce qui leur déchirait le cœur. On dit que les douleurs excessives sont muettes: celle du père le fut, mais celle de la mère ne le fut pas, encore qu'elle ne fût pas moindre. Après avoir bien crié et bien soupiré, elle demeura pâmée et presque morte entre les bras de ses demoiselles.

Etant remise, elle se jeta sur son fils, elle le baisa mille fois et l'arrosa de mille larmes qu'elle mêlait avec les larmes de ce cher enfant. « Hélas ! dit-elle, je te demande pardon, aimable enfant, je ne t'ai pas traité en mère ni en chrétienne, mais en tigresse, de t'avoir chassé du logis et de t'y avoir traité après avec tant d'inhumanité. Mais n'as-tu pas été bien cruel toi-même de ne te point déclarer, lorsque tu pouvais nous faire tant de plaisir, au lieu de le faire maintenant que tu nous causes tant de douleur ? Au moins j'ai failli par ignorance; et toi, tu voyais bien que tu nous pouvais rendre heureux, lorsque tu nous laissais si misérables. O ciel ! ne serez-vous pas plus doux que lui ? Me le voulez-vous ôter en même temps que vous me l'avez rendu ? Ma mère, dit-il, vous ne péchez plus par ignorance et vous me traitez plus mal que jamais. Pourquoi me voulez-vous retenir en terre, lorsque le ciel m'est ouvert ? Puisque vous avez tant de tendresse pour moi, ne me refusez pas la dernière grâce que je vous demande, c'est que vous me fassiez ensevelir dans cette pauvre cabane et dans ces pauvres habits : je ne mourrai pas content que vous ne me l'ayez promis. »

Elle le promit, mais elle ne le fit pas, comme on le verra. La mort de saint Alexis fut bien plus douce que celle de notre saint; car les parents du premier ne le connurent qu'après qu'il eut expiré; et ceux de Jean l'ayant connu quelques jours avant son départ du monde le firent bien endurer. Le père et la mère, pendant tout ce temps, ne sortirent jamais de sa cabane et ne cessèrent jamais de pleurer. Mais ce qui l'affligea beaucoup, c'est qu'on appela les médecins de l'empereur et les plus habiles de la ville à son secours. Il n'y eut sorte de remède dont on n'usât pour lui conserver la vie, et révoquer l'arrêt du ciel, qui était si doux pour le fils et si triste pour le père et pour la mère. Mais ce fut en vain. Etant enfin à l'agonie, on n'aurait su dire si le saint avait plus de joie, ou les parents plus de douleur. Le saint était admirablement content d'avoir fait un si agréable sacrifice de tous ses plaisirs à Dieu, et d'avoir tant enduré pour lui, dans la vue qu'il en allait recueillir le fruit.

D'autre part, son père et sa mère répan-

daient des larmes bien amères et aussi bien douces. Ils avaient bien de la douleur de perdre un si cher enfant, et bien de la joie voyant qu'il serait plus glorieux même sur la terre qu'il ne l'eût été par le faux éclat des grandeurs mondaines.

Sa mère, pour la pompe de ses funérailles, lui fit faire des habits très-précieux. Mais elle fut frappée de paralysie pour avoir manqué à sa parole. Ce ne fut pas pour longtemps, elle en fut guérie d'abord qu'elle eut rendu à son fils ses pauvres baillons. Le sépulcre de l'admirable serviteur de Dieu fut bien sa cabane, mais il y fut plus honoré que dans le plus superbe mausolée; car, et l'empereur et tous les grands de la ville y accoururent pour faire honneur à ce saint et pour voir ce nouveau prodige de l'Eglise. On ne pouvait assez admirer un jeune seigneur, si riche et si pauvre. Cependant son père ne le laissa pas longtemps en cet état de pauvreté. Il fit abattre son palais et bâtir en ce même endroit une église avec toute la magnificence possible, dont néanmoins l'ornement le plus admirable et le plus riche étaient la cabane et les pauvres habits de Jean qui y furent conservés.

DISCOURS X.

DES PÉCHÉS D'AUTRUI.

Encore que tous les prophètes aient parlé par l'instinct du même esprit, néanmoins sur le sujet que j'entreprends de traiter, ils semblent être partagés en des sentiments contradictoires : *Filius non portabit iniquitatem patris, et pater non portabit iniquitatem filii* (Ezech., XVIII); le fils ne sera point enveloppé dans la peine due aux crimes de son père, et le père ne sera point chargé de l'iniquité de son fils. Jérémie cependant semble être d'un sentiment tout contraire : *Reddis iniquitatem patrum in sinum filiorum* (Jerem., XXXII); vous punissez le crime du père jusque dans la personne de l'enfant. Quoiqu'il semble qu'il y ait de la contradiction dans ces oracles du Saint-Esprit, ce n'est qu'une contradiction superficielle; ils ne se détruisent point si on entre dans leur véritable sens. Quand Ezéchiel a dit que le fils ne participera point aux peines dues à l'iniquité de son père, il parlait des peines de l'autre vie : et quand les autres prophètes semblent s'être déclarés pour un sens contraire, il les faut entendre des peines que nous endurons en ce monde. C'est la pensée de saint Thomas, qui enseigne que les enfants n'ont nulle part aux peines spirituelles des péchés du père, mais seulement aux maux temporels qui suivent ses crimes.

Pour le mieux entendre, je dis, comme il est bien évident, que nous ne sommes pas punis généralement pour les péchés d'autrui, mais pour les péchés seulement de ceux avec qui nous avons quelque rapport, quelque liaison. Or je trouve deux sortes de liaisons en vertu desquelles nous pouvons participer à la peine des péchés que d'autres auront commis, car nous pouvons leur être unis ou à l'égard de leur personne

et innocemment, ou criminellement à l'égard de leur action. Si c'est à l'égard de leur personne, cela peut être en deux manières, en tant que nous composons ou le même corps économique, ou le même corps politique qu'eux ; c'est-à-dire que nous sommes ou de la même famille, ou bien de la même ville, du même état. Et en vertu de ces deux rapports, le crime de l'un peut attirer quelque peine, quelque misère temporelle sur l'autre. Que si nous avons de la liaison avec quelqu'un à l'égard de son action, cela peut semblablement arriver en deux manières, comme le remarque saint Thomas, ou directement, si nous influons positivement à son action par une coopération criminelle, ou bien indirectement parce que nous n'y mettons pas empêchement, s'il est de notre devoir de le faire. Et nous verrons qu'en cette supposition, nous pouvons être punis de peines spirituelles et même éternelles pour les péchés d'autrui. Ce sont deux considérations qui demandent bien deux discours, où nous verrons que nous pouvons avoir part à la peine des péchés des autres : premièrement à la peine temporelle, à cause de la liaison que nous avons avec eux à l'égard de leur personne ; en second lieu, à la peine spirituelle et éternelle pour l'union qui est entre nous et eux à l'égard de leurs actions.

La première reine du royaume d'Israël, désolée de la maladie dangereuse de son fils qui était l'espérance d'une famille royale, laquelle ne faisait que de naître, pour savoir l'issue de ce mal, alla consulter le prophète Ahias, qui avait annoncé de la part de Dieu au roi Jéroboam son mari, qu'il règnerait sur dix tribus d'Israël. Ce roi impie, par une maudite politique, avait introduit l'idolâtrie dans son royaume, et craignant qu'Ahias, qui avait conçu une extrême indignation contre lui pour cette détestable ingratitude contre Dieu ne voulût point écouter cette princesse, il lui conseilla de se déguiser en paysanne, afin d'avoir un accès plus libre et favorable auprès du prophète. Mais ce conseil fut inutile. « Misérable femme du plus méchant de tous les hommes, lui dit Ahias, d'abord qu'elle fut entrée chez lui et même avant que de l'avoir vue, que pensez-vous faire par votre déguisement ? Je sais qui vous êtes et le dessein qui vous a fait recourir à moi. Retirez-vous, votre fils dont le danger vous tient si fort au cœur portera la peine que son père a méritée. Vous-même, étant de retour à Béthel, recevrez les derniers soupirs de cette pauvre victime de la justice de Dieu. Et celui-là ne sera pas le plus malheureux, car c'est un arrêt inviolable du ciel que toute la postérité d'un si méchant prince sera exterminée de dessus la terre par des accidents bien plus funestes. »

PREMIER POINT.

Et afin que l'on ne se figure pas que c'est là un de ces exemples terribles que Dieu ne fait que rarement pour répandre la terreur

dans le monde, je dis que c'est une conduite si ordinaire de la Providence de faire souffrir les enfants pour les crimes de leurs pères, que le contraire serait une espèce de miracle. *Et factum est grande miraculum, ut, Core pereunte, filii ejus non perirent.* (Num., XXVI). Il est arrivé un grand miracle dans le désert, dit le divin législateur, et ce miracle si grand est que l'impie Coré a été englouti par la terre et que les enfants de ce père séditieux n'ont pas été entraînés dans sa ruine. Job parle aussi fort généralement sur ce sujet. *Deus servabit filiis illius, dolorem patris.* (Job, XXI.) Dieu fera retomber sur les enfants la peine de l'iniquité de leur père *Filiorum peccatorum peribit hæreditas, et cum semine illorum assiduitas opprobrii.* (Eccli., LI.) L'héritage que le père criminel laissera à ses enfants sera abandonné au pillage, et eux-mêmes seront l'opprobre du monde.

Il est donc constant, comme on le voit par l'Ecriture, que les pères criminels ont une postérité misérable. Cependant, à dire le vrai, cette conduite de la Providence paraît bien étrange. Le père est un débordé, un furieux, il engloutit impitoyablement la substance de l'orphelin, il se baigne dans les larmes de la pauvre veuve et dans les sueurs des misérables. La justice veut assurément qu'il subisse la peine de tant de crimes. Mais d'ailleurs la mère sera une honnête dame qui vit dans l'exercice d'une piété exemplaire et qui n'entre point dans l'iniquité ni dans les mauvaises actions de son mari, les enfants n'ont nulle part aux crimes du père. Par quelle raison faut-il donc qu'ils aient part à ses peines ? Pourquoi mêler l'innocent avec le coupable ? Si un scélérat avait commis un assassinat sans la participation de son fils, qui pourrait souffrir l'injustice ou plutôt la cruauté d'un juge qui ferait traîner au supplice le fils innocent avec le père criminel ? Dieu même l'a défendu dans la loi : *Non occidentur patres pro filiis, nec filii pro patribus suis.* (II Paralip., XXV.) On ne fera point mourir les pères pour les enfants, ni les enfants pour les pères, Dieu l'ayant défendu aux autres, comme une action qui est contre les règles de la justice, pourquoi le pratiquait-il lui-même ?

Il ne nous est pas permis de censurer cette conduite de la Providence, mais il ne nous est pas défendu d'en rechercher la raison. Je dis donc premièrement que ce procédé de Dieu n'est pas injuste à l'égard des enfants qui partagent bien souvent la peine des crimes avec le père et la mère ; secondement qu'il est très-juste par rapport au père et à la mère criminelle ; en troisième lieu, qu'à l'égard du bien public cette conduite est l'ouvrage d'une sagesse souveraine.

Premièrement, il n'y a nulle injustice dans la conduite de Dieu par rapport aux enfants sur qui tombe la peine des péchés de leurs pères criminels. Le domaine souverain qu'il a sur toutes les créatures en est

une conviction évidente. En vertu de ce domaine Dieu peut disposer de ses créatures en toutes les manières qu'il lui plaît; tout de même, dit saint Paul, que l'ouvrier peut conserver ou mettre en pièces, s'il veut, le vase de terre qu'il a fait. *Si subverterit omnia, etc., quis contradicet ei?* (Job, cap. XI.) Quand Dieu par le seul mouvement de son bon plaisir voudrait bouleverser tout l'univers, qui serait assez téméraire pour lui demander par quelle raison il traite de la sorte ses créatures? Il vous a donné l'être: il vous peut anéantir; il vous a donné des biens: il peut vous en dépouiller sans qu'il y ait lieu de former aucune plainte contre lui. Donc si de hauteur il peut ainsi disposer de vos enfants en vertu de son domaine absolu, quand même vous lui auriez rendu mille services, comme il le fit bien paraître lors qu'il ordonna à Abraham de lui immoler son fils, beaucoup plus le pourra-t-il, si vous pères, si vous mères, le déshonorez par quelque infidélité. Mais, dit-on, il a défendu aux juges de punir de mort l'enfant pour le crime de son père. Oui, parce qu'il ne leur a donné que l'administration de sa justice et non pas la dispensation de son domaine. Or, la justice ne regarde pour objet que le criminel et le domaine s'étend encore sur l'innocent. Voilà l'endroit le plus délicat de cette matière à mon sens raisonnablement éclairci.

Maintenant à l'égard du père cette peine de l'enfant est très-juste. Car, comme nous l'apprenons de saint Thomas, l'enfant est quelque chose du père dont il enferme la substance. Donc puisque la personne du père et celle de son enfant sont en quelque façon la même personne; la peine de l'enfant sera la peine du père, et une peine très-sensible, et souvent plus grande que si le père l'endurait lui-même. C'est donc une peine juste puisque c'est la peine d'un crime. Vous voyez que jusqu'ici il n'y a rien de répréhensible dans la conduite de Dieu. Car on considère la peine dont il s'agit, ou comme peine du père ou comme peine de l'enfant. En tant que peine du père elle est juste parce que c'est la peine d'un criminel, en tant que peine de l'enfant elle n'est pas injuste; puisque Dieu étant le maître absolu de la destinée de toutes ses créatures et pouvant, s'il lui plaît, anéantir cet enfant, à bien plus forte raison lui pourra-t-il faire endurer de moindres peines.

Cela est certain, je n'y insiste pas davantage, pour dire en troisième lieu que cette peine est l'ouvrage d'une sagesse souveraine à l'égard du bien public. L'amour du père et de la mère envers leurs enfants est, de tous les amours naturels, le plus fort, le plus tendre et le plus parfait. Il est inutile de vous en apporter des preuves, à vous qui êtes ou pères ou mères, que l'endroit de ce discours regarde particulièrement; c'est la vérité du monde dont vous êtes le mieux persuadés. Admirez donc la sage conduite de Dieu qui, pour vous faire entrer plus doucement dans les intérêts de sa gloire,

sait si bien tourner à ses fins la passion la plus sensible de votre cœur. Vous aimez ces chers enfants et quelquefois plus que vous-mêmes. Et Dieu vous a fait annoncer par les oracles des prophètes que ces enfants qui sont les objets de vos plus douces complaisances entreront en partage de toutes les malédictions que vos péchés vous attireront en ce monde. *Ego enim sum Dominus tuus, Deus æmulator, reddens iniquitatem patrum in filios usque in tertiam et quartam generationem; et faciens misericordiam in multa millia diligentibus me.* (Deut., V.) O Israël, je suis ton seigneur et ton Dieu qui punis les péchés du père jusqu'à la troisième et à la quatrième génération, comme aussi je récompense la vertu des gens de bien en la personne de leurs enfants sans limiter ma magnificence à aucun degré de leurs descendants.

En voici une preuve surprenante que saint Justin tire du VI^e livre des Rois. Elisée étant auprès de la ville de Bethel, toute une troupe d'enfants, de petits enfants, *pueri parvi*, dit l'Ecriture, pour montrer qu'ils n'étaient pas encore capables de grande malice quoique leur peine fût épouvantable, ces enfants dis-je, la plupart peut-être de sept ou de huit ans, rebutés sans doute de l'air ou de l'extérieur du prophète, criaient par risée de dessus une éminence, *Ascende calve.* (IV Reg., II.) Tête pelée, montez que nous vous voyons de près. Qu'était-il à propos de faire? C'était, ce semble, de poursuivre son chemin sans s'arrêter aux paroles de ces petits incivils. Mais le prophète, l'homme le plus saint qui fut au monde, n'agit point en cette manière. *Maledixit eis in nomine Domini.* (Ibid.) Il leur donna une horrible malédiction. Quel excès contre de pauvres petits enfants qui n'avaient pas encore le discernement de ce qu'ils faisaient! Est-ce tout! Non, car voilà ensuite deux ours effroyables qui sortent d'une forêt. Ils se jettent de furie sur ces enfants et en mettent plusieurs en pièces. Et combien? Pas moins de quarante-deux. Quelle horreur, quel effroyable carnage! Une si grande multitude d'enfants étendus morts sur la place, ensanglantés, éventrés, défigurés par les dents de ces furieuses bêtes. Quel spectacle pour les pères, pour les mères, pour tous ceux qui y accoururent! Pour quelques paroles inciviles, voilà une punition bien rigoureuse. Non, dit saint Justin, ce ne fut point pour une faute si légère que ces enfants furent déchirés, ce fut pour les péchés de leurs pères qui, en présence de leurs enfants, lançaient quelquefois des traits piquants et disaient des paroles outrageuses contre les serviteurs du vrai Dieu, et particulièrement contre Elisée, qui était le grand prophète du Seigneur: et les enfants portèrent la peine de l'impiété de leurs pères.

Cela veut dire, pères et mères, que par vos travaux vous enrichissez vos enfants, et que vous les ruinez par vos péchés. Vous élevez leur fortune par votre industrie, et vous la renversez par votre mauvaise vie.

Ils seront les héritiers de vos biens, et encore plus des peines dues à vos crimes. Et de quelles peines? Qui le peut savoir? Peut-être de celles qu'endura l'enfant de David pour l'adultère de son père : *Filius qui natus est tibi morietur*, (II Reg., XII.) Ton enfant mourra pour la peine de ton impudicité. Et celui-là n'est pas le seul, plusieurs tous les jours endurent les mêmes peines pour les mêmes causes. Voilà un petit enfant dans la plus agréable fleur de l'âge, beau comme un ange qui est l'idole du père et le cœur de la mère. Il est saisi d'une maladie qui le met dans le tombeau. De quoi est-il mort? On ne sait. C'est peut-être de quelque abcès qui se sera crevé dans les intestins, ce sera le foie ou le poumon qui sera gâté. Il le faut ouvrir pour prévenir de semblables accidents, car ce pourrait être un mal de famille. Vous dites le mieux du monde et vous ne savez ce que vous dites. Oui, c'est une chose certaine que c'est un mal de famille, un mal héréditaire à tous vos enfants dont plusieurs pourraient encore mourir ou plutôt souffrir. Mais où allez-vous chercher le principe de ces maux? N'allez point fouiller dans les entrailles de cet enfant, ouvrez plutôt le cœur du père, et vous verrez que ce cœur est tout corrompu. Vous le voyez déjà assez par les paroles, ou impies ou abominables, qui en sortent. Ouvrez encore le cœur de la mère où les choses ne vont pas si bien que l'on pense, quelque beau semblant qu'elle fasse. Développez les replis de sa conscience, et peut-être y trouverez-vous quelque impureté cachée, quelque intrigue ménagée si finement que le monde n'en a pas le moindre soupçon. Vous ne savez pas la cause de la mort de cet enfant? la voilà : la mère qui l'a porté dans son sein l'a mis dans le tombeau ; le père qui lui a donné la vie est la cause de sa mort. Hiel entreprit de rétablir la ville de Jéricho par le commandement de son roi et contre l'ordre de Dieu, et avec quel succès? *In Abiram primo filio suo fundavit eam, et in Segub novissimo filio suo posuit portas ejus, juxta verbum Domini, quod locutus fuerat in manu Josue filii Nun.* (III Reg. XVI.) D'abord qu'il eut commencé son entreprise, Abiram son premier fils mourut, et lors qu'il l'eut achevé Segub le dernier de ses enfants eut le même sort.

Et que l'on ne dise pas que Dieu punissait les Juifs par des peines temporelles comme pour le prix de leur vertu, il leur donnait aussi des biens temporels, parce que ce peuple grossier ne goûtait guère que ces biens sensibles, mais qu'il n'en use pas ainsi envers les chrétiens qui sont plus spirituels. Car nous avons dans l'Eglise des effets fréquents et terribles de la rigueur que Dieu exerce sur les enfants pour les crimes de leurs pères. Un auteur ancien de la vie de saint Chrysostôme en rapporte un fort singulier. Une grande dame de Constantinople qui avait déjà perdu quatre enfants, et dont le cinquième était atteint d'une maladie dangereuse, s'alla jeter aux pieds de

ce saint pour le prier d'intercéder auprès de Dieu pour la guérison de cet enfant, qui était le seul héritier d'une des plus grandes maisons de l'empire. « Madame, répondit le saint, je ne suis pas un homme à miracles ; mais quand j'aurais ce pouvoir, il ne vous serait de nul secours, parce que c'est un arrêt inviolable du ciel que votre enfant suivra ses frères. Je sais, d'une manière à n'en point douter, que ces malheurs sont des effets des péchés de votre mari, et vous me pardonnerez, madame, si je vous dis que cela arrive encore en punition des vôtres. »

Il est vrai que la Providence divine n'use pas toujours de cette si grande rigueur. D'autres fois et plus souvent Dieu ruine la fortune des enfants et leur fait traîner leur vie dans des misères qui leur arrivent de toute part. Ils naissent au milieu de l'abondance et meurent dans une pitoyable pauvreté. De là vient ce que dit le Sage : *De patre impio queruntur filii, quoniam propter illum sunt in opprobrio.* (Eccli., LI.) Les enfants d'un père impie font de grandes plaintes contre lui ou du moins ils en ont sujet, parce que à cause de ses crimes ils sont dans l'opprobre et dans le rebut du monde. Mais Dieu parle bien plus fortement par la bouche d'Isaïe : *Non consurgent, nec hereditabunt terram, neque implebunt faciem orbis civitatum, et consurgam super eos, dicit Dominus* (Isa. XIV) : les enfants des pères impies n'établiront pas une fortune solide, ils ne vivront pas dans l'éclat du monde, je leur serai contraire par tout, je m'opposerai à tous leurs desseins.

Les hommes mêmes à qui Dieu commet l'administration de sa justice en usent ainsi : *Paterno enim debent perire supplicio, in quibus paterni, hoc est hereditarii criminis exempla mutantur. Infamia semper eos paternae comitetur. Sint postremo tales, ut his perpetua egestate sordentibus sit, et mors solatium et vita supplicium.* C'est ce qu'ordonne l'empereur Arcade contre les enfants de ceux qui se révoltent contre leur prince. Il déclare qu'il est juste que les enfants périssent pour le crime de leur père. Il ne veut pas cependant que cette rigueur aille si loin. Mais du moins qu'ils soient dans l'opprobre, que leur nom soit taché d'infamie, qu'ils vivent dans une honteuse pauvreté, et qu'ils soient réduits à une si grande misère, que la mort leur tienne lieu de soulagement, et la vie de supplice. S'il est juste que les enfants des pères rebelles contre les princes de la terre soient traités d'une manière si rigoureuse, quelle doit être la destinée de ceux dont les pères se sont révoltés contre le Roi de la gloire?

Pour savoir cette destinée des enfants et pénétrer dans l'avenir par une vaine curiosité, on a recours à l'astrologie. Quel est l'astre qui a présidé à la naissance de cet enfant? Est-ce Jupiter qui est la grande fortune selon les termes de cette science? Est-ce Saturne qui est une étoile de mauvais présage? Est-ce Mars, est-ce Vénus ou

Mercure ? Eh ! renvoyez bien loin tous ces imposteurs qui vous remplissent la tête de leurs visions et de leurs chimères pour remplir leur bourse de vos écus. Ce n'est ni Jupiter, ni Saturne, ni Mercure qui ont présidé à la naissance de cet enfant, c'est son père, c'est sa mère, c'est son aïeul et tous ses autres ancêtres.

Et afin de pousser plus avant cette pensée, il faut savoir que les astrologues, pour régler leurs horoscopes, distinguent le ciel en douze maisons, d'où ils disent que les astres influent diversement à la naissance des enfants. Et tout cela ne subsiste que sur des principes imaginaires. Mais il y a sur la terre des maisons dont l'observation sera plus utile à notre dessein. Dites-nous donc en quelle maison se trouve le père de cet enfant dont vous êtes curieux de savoir la destinée. *In domo gaudii*, pour user des propres termes de l'astrologie, mais détournés en un sens plus raisonnable. Est-ce dans une maison d'assignation, pour y concerter des intrigues criminelles ? dans une salle de bal ou de comédie, pour y chercher de la proie à ses yeux lascifs ou à des passions profanes ? Oh, que ces plaisirs attireront de douleurs sur cette petite créature qui vient au monde, si la vertueuse mère ne corrige la malignité de cette influence ! Et où est-ce donc qu'on voit cette mère ? *In domo carceris*, pour nous en tenir encore aux termes de cette science. Est-ce dans une prison, pour y consoler quelque misérable ou pour y délier ses fers ? Est-ce auprès d'un pauvre malade, généralement abandonné de toute assistance, pour le secourir par ses charités ? Cela sauvera la vie à cet enfant qui autrement aurait été emporté par la violence d'une maladie. Est-ce dans une maison nécessaire, pour secourir de quelque somme d'argent une pauvre fille qui est en danger, afin de la retirer des pièges que l'on tend à sa pudeur ? La charité de cette vertueuse mère fera trouver à sa fille le plus avantageux parti qu'elle aurait pu raisonnablement souhaiter. N'allez point chercher d'autre pronostic, celui-là est le plus certain que vous trouverez jamais. Car c'est une vérité sûre que le père et la mère sont, s'il faut parler de cette sorte, les deux astres qui influent le plus à la bonne ou à la mauvaise fortune des enfants.

On dit que les femmes ont plus de piété que les hommes et plus d'amour pour leurs enfants que les pères. C'est pourquoi il faut donner cet avis de grande conséquence aux mères : Lorsqu'un scélérat a commis quelque crime fort outrageux contre Dieu, qu'il a proféré quelque blasphème scandaleux contre la Vierge ou déshonoré le divin mystère de l'autel par quelque horrible profanation, on fait des prières publiques, des processions solennelles pour expier ce crime particulier, de peur qu'il n'attire quelque malheur sur le public ; ainsi dans une famille, lorsque le père commet des crimes considérables, qu'il blasphème comme une furie d'enfer, ces paroles montent au ciel pour faire outrage à Dieu,

et, par un funeste contre-coup, retombent sur ce pauvre petit enfant qui pleure peut-être dans le berceau, parce que ce bruit trouble son repos. Mais il pousserait bien d'autres cris s'il avait la connaissance des maux dont il est menacé. Que devez-vous donc faire, vous qui avez porté dans votre sein ce petit enfant ? Pratiquez quelques excellentes œuvres de piété, ouvrez votre bourse pour en tirer une pièce, ou d'argent ou d'or, en faveur des pauvres, allez au divin sacrement de l'autel, et quand vous l'aurez reçu, dites à Dieu : *Salvum fac filium ancillæ tuæ* (Psal. LXXXV) ; Seigneur, épargnez l'enfant de votre humble servante. Et Dieu, qui est plus porté à la miséricorde qu'à la rigueur, aura plus d'égard à la prière de la vertueuse mère qu'aux outrages qu'il aura reçus du père impie. Les enfants peuvent bien encore dire comme Tobie disait : *Neque reminiscaris delicta mea et parentum meorum*. (Tob., III.) Délivrez-moi des funestes suites de mes péchés, et encore des péchés de ceux qui m'ont mis au monde.

De tout cela nous pouvons conclure généralement par les paroles de Tertullien (*Contra Marcionem*) : *Ut si non sui, saltem filiorum amore divinis legibus obtemperent*. Les pères et les mères ont une obligation toute singulière de se conserver en faveur auprès de Dieu par la sainteté de leur vie ; car, dit-il, si la considération de leurs propres intérêts ne les attache pas assez fortement à leur devoir, ils doivent être touchés par l'amour de leurs enfants. Cet amour, qui leur tient si fort au cœur, les oblige à ne se jamais départir de la fidélité qu'ils doivent à Dieu.

Ce motif, quoiqu'il ne soit pas de la plus haute perfection, est très-fort et bien fondé dans la vérité ; puisque la parole de Dieu y est aussi évidemment engagée qu'il se peut. *Justus, qui ambulat in simplicitate cordis, beatos post se filios relinquet* (Proverb., XX) ; l'homme de bien, qui sert Dieu d'un cœur fidèle et sincère, aura une postérité florissante : *Noli timere, serve meus Jacob, effundam spiritum meum super semen tuum, et benedictionem meam super stirpem tuam* (Isa., XLIV) ; plusieurs craignent, et apparemment avec beaucoup de raison, pour l'état à venir de leurs enfants. Ils ont beaucoup de famille et peu de bien, ce qui les jette en de grandes appréhensions que leurs enfants, que de pauvres filles ne gémissent dans la misère, ou bien que la pauvreté ne les jette encore dans de plus grands maux. Non, dit ce grand Dieu par l'oracle du prophète, n'appréhendez point pour eux, vous qui observez fidèlement mes lois. Je me charge de ces enfants, je prends soin de les établir, je les protégerai en toutes choses, j'aurai continuellement les yeux attachés sur eux et les comblerai de mille bénédictions.

Voilà ce qui doit tenir lieu d'une admirable consolation aux gens de bien ; et voici ce qui doit causer bien de la terreur aux impies : *Oblita es legis Dei tui, obliviscar filiorum tuorum et ego* (Ose., IV) ; tu as oublié la loi de ton Dieu, et moi, je mettrai en ou-

bli tes enfants, je les abandonnerai. Ce prophète n'a pas tout dit : Dieu non-seulement les oubliera et ne les protégera pas pour les rendre heureux, mais, de plus, il ne s'en souviendra que trop pour les rendre misérables. *Patres nostri peccaverunt, et non sunt, et nos iniquitatem eorum portavimus* (Thren., V) ; nos pères ont péché et ils ne sont plus ; mais les peines de leurs péchés durent encore ; nous en sentons la rigueur. Et comme si Dieu n'en était pas croyable sur sa parole, il l'a voulu confirmer par un serment. Après avoir fulminé contre les enfants des impies et fait des menaces les plus effroyables que l'on saurait jamais entendre, il finit par ces paroles : *Juravit Dominus exercituum, dicens, si non ut putavi, ita erit, et quomodo mente tractavi, ita eveniet.* (Isa., XIV.) Dieu a juré qu'il exterminerait de dessus la terre la postérité des pécheurs. Je l'ai dit, et je le ferai ; je l'ai ordonné, et je l'exécuterai aussi certainement que je suis le Dieu de vérité.

SECOND POINT.

Passons maintenant à la seconde considération de cette première partie. Je dis donc que nous sommes enveloppés dans les peines des péchés, non pas seulement de ceux qui font le même corps économique que nous, c'est-à-dire qui sont de même famille, mais de ceux encore qui composent le même corps politique. Oui, fort souvent les impies attirent de grands malheurs sur les gens de bien, qui sont, ou de la même ville qu'eux ou du même état. D'où viennent, dit saint Ambroise (*Lib. de fuga sæculi*, cap. 7), les grêles, les brouillards malins, qui en peu d'heures désolent vos vignes et vos moissons ? *Maledicitur terra, sed in operibus peccatoris.* Tous ces malheurs sont des suites de la malédiction que Dieu verse sur un terroir, à cause des lieux d'abomination où il est déshonoré par des ordures si horribles, à cause des scandales et des vanités que l'on voit parmi les femmes, et des blasphèmes impies que l'on entend de toute part. C'est ce qui fait pleuvoir tant de maux sur les villes et sur les provinces.

Mais quoi, dira-t-on, que Dieu fasse grêler sur les moissons de ce riche débordé ; qu'il verse sa malédiction sur les champs des personnes scandaleuses ; mais qu'il épargne les innocents. Par qu'elle raison faut-il faire un crime à ceux-ci de ce qu'ils habitent dans la même ville que les autres qui sont criminels ? Dieu saura bien agir comme il faut, sans que nous lui en fassions la leçon. Le voulez-vous savoir aussi pourquoi il en use de la sorte ? Voici un autre mystère de la Providence. Nous avons fait voir que Dieu veut engager les hommes à son service, par l'amour qu'ils portent à leurs enfants. Or, parce que tous ne sont pas ou pères ou mères, il emploie un autre motif plus général pour cette fin : il prétend nous faire entrer dans ses intérêts par la considération des intérêts de notre propre fortune. Nous vivons tous dans la société civile, où Dieu souvent est beaucoup déshonoré et où il

serait très-bien servi, si chacun selon son pouvoir s'intéressait à la gloire divine. En effet, si lorsqu'une femme suspecte ou quelque fille scandaleuse est dans votre voisinage, vous étiez touché du déshonneur que Dieu en reçoit et que tous, et hommes et femmes, accourussent pour éteindre le feu profane qui s'est pris en cette maison abominable, comme tous concourent pour éteindre un incendie, ne m'avouerez-vous pas que bientôt on aurait nettoyé une ville de ces pestes qui empoisonnent une misérable jeunesse ? Si lorsqu'on entend ces blasphémateurs, qui profanent si licencieusement le nom de Dieu, nous étions touchés aussi vivement de ces injures que des nôtres, ces abus indignes ne seraient-ils pas bientôt réprimés ? Et qu'est-ce donc que Dieu fait pour nous attacher à ses intérêts et nous animer du zèle de son honneur ? Voyant que nous agissons assez peu par les généreux mouvements de son amour ; car, de pur amour de Dieu, il en est peu dans le monde ; et même que nous ne sommes touchés que faiblement par la considération de nos intérêts surnaturels, il nous sait bien prendre par où il faut. Nous sommes infiniment délicats en tout ce qui blesse nos intérêts temporels. Par cette raison il les a mêlés si sagement avec les siens qu'ils ne s'en peuvent détacher, afin d'obliger les hommes, par la considération des biens qu'ils aiment avec tant de passion, à empêcher de tout leur pouvoir que la majesté divine ne soit offensée. C'est pour cette cause qu'il enveloppe les gens de bien dans la peine due aux impies, pour inspirer à ceux-là, par la raison de leur intérêt, du zèle contre les péchés d'autrui qui leur sont si pernicioeux.

Cela est si vrai, que saint Ambroise, parlant de la furieuse tempête dont la barque de saint Pierre fut agitée sur la mer de Galilée, dit, qu'encore que Jésus-Christ et plusieurs apôtres fussent dans la barque, la présence du traître disciple fut capable d'exciter les grands orages qui mirent tant de gens de bien en danger. *Scelere personali læditur causa cunctorum*, dit Salvien. Le crime d'un seul attire souvent de grands maux sur le public. C'est ce que nous apprenons encore d'un sage empereur. (JUSTINIAN., Cod., l. 40, *De hæreticis*) : *Quod in religionem divinam committitur, in omnium fertur injuriam.* Il est de la sagesse des princes et de l'intérêt du public d'empêcher les crimes qui se commettent en fait de religion, parce que la peine en retombe sur tout l'Etat.

Mais ce qui est encore digne de réflexion, c'est que l'Ecriture parle souvent d'une certaine mesure d'iniquités que la Providence a désignée à des villes et à des pays entiers ; après quoi Dieu les abandonne à sa fureur et fait inonder des déluges de maux sur tout un misérable peuple. Voyez comment il parla à Abraham : Je te donnerai ce beau pays, c'était la terre des Chananéens, quand les péchés de ses habitants seront arrivés à leur comble ; car alors, j'exterminerai ces peuples et j'établirai ta postérité en leur

place. *Implete mensuram patrum vestrorum* (Matth., XXIII), dit encore le Fils de Dieu aux descendants d'Abraham : comblez la mesure des iniquités de vos pères, et je vous chasserai vous-mêmes de cette terre pour vous rendre la plus misérable nation qui soit sous le ciel. De même, fort apparemment, et les effets de la justice divine en sont une forte preuve, de même, dis-je, y a-t-il une mesure que Dieu seul connaît et qu'il a déterminée pour chaque ville, pour chaque Etat ; et si l'on vient à la remplir, il envoie tantôt des pestes qui moissonnent une grande partie du peuple ; tantôt des guerres, tantôt des famines qui désolent des villes infortunées. On en a vu qui pour cette cause ont été abîmées par des tremblements de terre ; d'autres qui ont été ensevelies sous les eaux. Ah Dieu ! qui ferait le tour de certaines villes, y trouverait bien des gens qui travaillent au malheur commun de tous sans que nul y pense ! Oui, dans tant de lieux d'infamie où l'on fait un trafic honteux d'impudicité, jour et nuit on travaille à votre ruine, quelque pure, quelque innocente que soit votre vie. Tant de jeunesse licencieuse, tant de blasphémateurs exécrables, tant de femmes, tant de filles vaines et scandaleuses, tant d'avares insatiablement affamés du bien d'autrui, tout cela excite l'indignation de Dieu contre un misérable peuple.

Et quand la mesure sera arrivée au comble, savez-vous comment Dieu en usera ? Nous l'apprenons dans la *Genèse* : *Descendam et videbo* (Genes., XVIII) ; je descendrai pour instruire le procès, et je verrai si dans les lieux de licence et d'impureté ces malheureuses créatures qui ont immolé leur pudeur et ces infâmes messagères d'iniquité exercent un maudit commerce aussi librement que si elles étaient bien autorisées, sans que ni le magistrat ni nul autre prenne part au déshonneur que j'y reçois. Je descendrai et irai dans les palais où la justice se vend, dans tant de boutiques de chicane pour examiner les artifices malins, les perfidies, les trahisons qui s'y pratiquent afin d'opprimer les faibles et dévorer l'orphelin. J'irai dans les assemblées de galanterie, dans les bals, dans les comédies, pour faire la liste de toutes les paroles libres qui s'y disent, de tous les regards licencieux qui s'y jettent et de toutes les complaisances criminelles qui s'y forment secrètement dans les cœurs. J'entrerai dans les maisons pour voir s'il est véritable que les femmes et les filles mettent des heures si précieuses de la matinée à orner leur beauté pour en faire montre avec scandale jusque dans les lieux sacrés.

In libro diligenter exara illud, etc. ; populus enim ad iracundiam provoquans est (Isa., XXX) ; Prophète, dit Dieu dans son extrême indignation, écris ces péchés ; car ce peuple m'aigrit si fort que je ne puis plus retenir ma colère. Ecris toutes ces actions d'opprobre, toutes ces débauches de la jeunesse, ces vanités et ces scandales des fem-

mes, ces fraudes, ces violences de l'avarice des hommes, pour voir si le temps de la dernière désolation de ce peuple n'est point venu. Il abuse trop de ma bonté, il faut que je lui fasse sentir les rigueurs de ma justice.

Et toutes ces procédures faites, que deviendra ce livre fatal ? *Video volumen volans* (Zach., V), dit le prophète Zacharie, je vois un livre qui vole, et où ? Vers le ciel. Sans doute c'est pour le mettre entre les mains du grand Juge. Et quel livre est cela ? Le prophète vous l'apprendra ; il parle sans allégorie et dans le pur sens de la lettre : *Et dixit ad me : Hæc est maledictio, quæ egreditur super faciem omnis terræ* (Ibid.) ; l'ange qui tenait ce livre en main, me dit : Prophète, voilà un livre où sont écrits les péchés qui attireront la malédiction du Seigneur sur tout le peuple : *Longitudo ejus cubitorum viginti et latitudo decem.* (ibid.) O Dieu, a-t-on jamais vu un livre pareil ? Voyez quelle excessive multitude d'iniquités il contenait. Il était long de vingt coudées et large de dix. Nos péchés en rempliraient bien un plus grand si l'on écrivait toutes les impuretés de nos pensées, tous les mouvements désordonnés de nos cœurs, toutes les actions honteuses qui se commettent plus souvent que toutes les heures du jour ; si l'on y marquait distinctement tout le fiel, toute l'amertume de l'envie, les emportements effroyables de la colère, les déchainements de la langue, ses impiétés contre Dieu, sa malignité contre le prochain, les atteintes mortelles qu'elle donne à l'innocence et les ordures qu'elle exhale à chaque moment. Quel volume faudrait-il pour contenir tous les crimes dont Dieu est déshonoré par toutes sortes de personnes, sans qu'il se passe aucun instant qu'il ne reçoive quelque outrage ?

Après cela, oserons-nous dire, comme on le fait si souvent, que nous sommes en un siècle malheureux, où l'on ne voit que pauvreté, que misères, que désolations ? Disons plutôt que nous sommes en un siècle avare, en un siècle impie et tout corrompu d'iniquités, et nos plaintes cesseront, et nous dirons comme le prophète : *Misericordiae Dei, quia non sumus consumpti.* (Thren., III.) Il y a lieu de s'étonner que Dieu nous veuille encore souffrir. S'il n'était aussi miséricordieux qu'il l'est, il y a longtemps que sa colère nous aurait déjà tous exterminés. Mais il ne la retiendra pas toujours ; enfin elle éclatera, et le malheur est que les innocents seront mêlés avec les coupables et auront part à leurs peines. *Iratusque est Dominus contra filios Israel* (Josue, VII), dit Josué. Le Seigneur est irrité contre Israël ; c'était dire contre plus de trois millions d'âmes. Et qui avait allumé cette colère ? Le crime d'un seul, de l'avare Acham, dont le péché désola toute sa famille, fit mourir ses pauvres enfants innocents et faillit encore ruiner sa nation. Que devez-vous donc appréhender, je parle même aux plus gens de bien, pour les crimes des impies et des libertins parmi lesquels vous vivez ? Et vous, que

devez-vous craindre, vertueuses chrétiennes, quelque régulière et exemplaire que soit votre vie, pour les vanités, pour les scandales des mondaines avec lesquelles vous êtes dans la même ville ? *In sceleribus vestris dimisi matrem vestram* (Isa., L) ; pour vos crimes j'ai abandonné votre mère, c'est-à-dire la ville de Jérusalem, la plus misérable qui sera jamais. Dans une si grande ville, remplie d'un peuple infini, il y avait bien des dames fort vertueuses, de bonnes et honnêtes filles, beaucoup de pauvres petits enfants qui n'avaient aucune part aux crimes qui s'y commettaient. Néanmoins, chose pitoyable ! tous, aussi bien les innocents que les criminels, furent abandonnés à la fureur de Nabuchodonosor, quand la mesure fatale de cette malheureuse ville fut parvenue à son comble.

Puisque l'occasion se présente si à propos, disons un mot de la mesure des péchés de chaque famille. Cette digression mérite une réflexion bien particulière. Voilà une maison qui est dans le grand éclat du monde, mais il y a plus de cent ans que Dieu y est mal servi. L'aïeul, pour ne pas remonter plus haut, s'est accommodé des deniers publics et s'est enrichi aux dépens d'une infinité de misérables. Le père dans sa jeunesse s'est répandu en toutes sortes de plaisirs, et dans un âge plus avancé il n'a guère été plus retenu. La mère, une terrible mégère, une orgueilleuse, une galante ; on n'en a pas toujours bien parlé. Les filles sont tellement enivrées de l'esprit du monde qu'il ne reste pas dans leur cœur une étincelle de véritable dévotion ; et ce qu'elles font mine d'en avoir, n'est que pour sauver quelques apparences qui sont de la bienséance de ce sexe. Pour les enfants, ils ont été élevés avec des maximes de janissaires ; ils n'ont pas la moindre teinture de chrétiens. Enfin, il y a longtemps que Dieu est déshonoré dans cette famille. N'en parlons pas davantage, elle est à la veille de sa ruine, elle va tomber. Comment, tomber ? dira-t-on ; jamais elle ne fut plus florissante, les rentes sont grandes et nettes, point de dettes, point de procès ; tout y est solidement établi. Attendez que leurs péchés soient au comble, ils n'en sont pas loin, et vous verrez comment les choses tourneront et ce que peut l'industrie humaine déstituée de la protection du ciel.

Il n'y a point de mauvaise affaire dans cette famille : non pas tandis que Dieu a eu la patience de la souffrir, mais quand une fois il en a détourné sa face : voilà un procès qui avait dormi longtemps qui s'élève, lorsqu'on y pense le moins. On déterre une pièce essentielle, la cause est jugée, elle est perdue, et cette famille est abîmée. Il arrive une disgrâce qui renverse en moins de rien une maison qui semblait braver tous les orages de la fortune. D'autres fois, vous ne sauriez dire d'où procède le malheur ; il y a une secrète malédiction là dedans, tout y est en décadence. Les dettes s'augmentent à l'infini, il faut aliéner des terres, et l'argent qui en revient est englouti dans un

jour par les créanciers. Il faut mettre le reste en discussion : tout fond, tout périt. Dans cette horrible confusion d'affaires, que deviendront ces enfants, ces demoiselles aussi pauvres qu'elles sont nobles, qui sont encore dans l'innocence de leur âge ? Elles savent combien le traitement est sobre pour conserver au dehors au moins une ombre de la grandeur passée. Mais quoi ! le monde le sait : il ne sert à rien de dissimuler ; il faut enfin avec le temps, ou se mettre en quelque asile de charité, ou prendre le parti de servir, afin de conserver le bien sur lequel la fortune n'a point d'empire, je veux dire la pudeur. On voit des enfants d'une noblesse très-ancienne, qui sont obligés ou à descendre dans des états qui les dégradent ou même à porter la livrée chez des maîtres qui sont bien éloignés de leur qualité. Qu'ont-ils fait pour tomber dans cette misère ? rien du tout ; mais il faut que la peine des criminels passe jusqu'aux innocents.

Pour rentrer dans notre matière, quel moyen de prévenir ces malheurs des villes et des États ? Philon le Juif (lib. II *De migratione Abraham*) en fournit un excellent : *Multum prodest reipublicæ, quod sit in ea insignis aliquis justus*. Un homme juste et d'un grand mérite auprès de Dieu, souvent est le salut de la république. Dieu le fait bien voir en ces paroles : *Recedite de medio hujus multitudinis, etiam nunc delebo eos*. Sortez, vous qui êtes gens de bien, sortez du milieu de cette nation maudite, et sur l'heure je m'en vais l'exterminer. Non, âmes fidèles qui vivez si purement parmi nous, n'en faites rien ; car ceux à qui ces paroles furent adressées n'obéirent pas et ne déplurent pas à Dieu. Demeurez parmi tant de criminels, afin d'arrêter les fléaux de la colère divine. C'est vous, impies blasphémateurs, qui devez sortir : retirez-vous de la société civile, car vous en êtes les pestes. Ames sanguinaires, qui mêlez tant de monde dans vos querelles, allez vivre parmi les tigres et les ours ; autrement vous attirerez une désolation générale. Souvent on bannit des misérables pour le larcin de dix écus qu'ils ont fait dans leur extrême nécessité. Ce sont ces libertins débordés ; ce sont ces mondaines, ces scandaleuses ; ce sont ces empoisonneuses des âmes qui trafiquent de l'impudicité de tant d'autres, qu'il faudrait chasser avec opprobre ; car elles allument l'indignation de Dieu sur toute une ville.

La seule chose qui peut nous tenir lieu d'une grande consolation est que nous pouvons plaider notre cause devant Dieu plus avantageusement qu'Abraham ne plaida celle des villes qui étaient destinées aux flammes. Car il est vrai, ô Dieu de miséricorde ! qu'il y a bien des lieux d'abomination où vous êtes prodigieusement déshonoré ; mais il y a bien des maisons de saintes filles où l'on vous aime parfaitement. Il y a bien des langues impies qui vous blasphèment ; mais il y en a bien aussi qui jour et nuit chantent vos louanges. Il y a bien des mondaines

qui sont toutes plongées dans la vanité; mais il y en a bien qui vous adorent avec pureté de cœur, qui sont avec une aimable et respectueuse assiduité devant vos autels et qui détestent l'orgueil et la vanité de celles qui vous déplaisent. Vivez toujours comme vous vivez, vous qui êtes dans le parti de Dieu, pour éteindre sa colère. Plus vous voyez de scandales et de désordres, plus vous devez vous enflammer au service de ce grand Dieu, si irrité d'autre part qu'il ne souffre le monde qu'avec regret. *Mundus casurus est, cum defecerint sancti*, dit saint Chrysostome (homil. 1 in Matth.). La piété est la base non-seulement des villes et des Etats, mais encore de tout le monde, qui périra, lorsqu'il n'y aura plus de gens de bien. Ils sont les colonnes sur lesquelles il subsiste.

EXEMPLE DU DIXIÈME DISCOURS.

La dernière ruine de Jérusalem et de tout le peuple juif.

Comme jamais on n'a vu des maux comparables à ceux que la malheureuse nation des Juifs a soufferts après la mort du Sauveur, aussi ne savons-nous aucune peine dont on puisse dire avec autant de certitude qu'elle a été un effet de la rigueur que Dieu exerce sur ceux qui sont membres du même corps que les impies. Le Fils de Dieu pouvait-il s'en expliquer en des termes plus formels que ceux dont nous avons déjà parlé? « Remplissez la mesure de vos pères, » dit-il aux Juifs, leur laissant tirer cette conséquence qui est bien claire : « et vous verrez comment il vous en prendra et que toute votre nation sera plongée en un gouffre de malheurs. »

Albinus fut le premier qui exécuta cet arrêt du ciel. Il gouvernait la Judée du temps de Néron, et c'était plutôt un brigand public qu'un gouverneur. Nul n'était coupable que ceux qui n'avaient pas de quoi acheter la grâce d'un crime; et ceux qui avaient de plus grands biens avaient liberté de commettre de plus grands maux. Aussi les Juifs ne profitaient pas mal de ce désordre, et la plupart des grands de Jérusalem étaient des tyrans qui dévoraient le pauvre peuple.

Encore ce gouverneur pouvait passer pour homme de bien au prix de Florus qui prit sa place. Le premier gardait au moins des mesures; mais Florus mit tout au pillage : il se faisait un honneur d'exercer ouvertement des injustices et des violences, et il ne rougissait point des actions les plus infâmes. Il comptait pour peu de chose de chasser les particuliers de leurs maisons et de leurs terres, il pillait encore les villes entières; on volait impunément, pourvu que ce voleur général entrât en partage du butin. Comme les maux étaient extrêmes, les plaintes aussi ne pouvaient être plus grandes, et on les porta à Gallus, gouverneur de toute la Syrie, auquel Florus était soumis. Mais les

députés des Juifs n'en rapportèrent que des paroles en l'air, qui ne produisirent rien. Florus néanmoins, craignant que ces plaintes n'allassent jusqu'à Rome et qu'elles n'y fussent mieux reçues, s'avisa, par une noire politique, de mettre à bout la patience des Juifs et de les pousser à la révolte.

Le succès ne répondit pas mal à son projet, les esprits étant déjà étrangement effarouchés. Pour cet effet il fit mettre en croix plusieurs Juifs devant son tribunal pour un sujet où l'intérêt de leur religion était mêlé, et il n'est pas imaginable combien cette nation était délicate en cette matière. Bien davantage, sachant qu'il y avait beaucoup de peuple assemblé en une place publique de Jérusalem, où plusieurs parlaient avec indignation de sa violence, il les fit charger par ses troupes, comme s'ils eussent été déjà dans une rébellion déclarée. Le carnage fut horrible : trois mille demeurèrent sur la place; les femmes et les enfants qui étaient à la mamelle ne furent point épargnés. La reine Bérénice, qui était alors à Jérusalem, accourut à ce tumulte et pria Florus de le réprimer. Mais elle ne fut point écoutée et courut même fortune de perdre la vie. Ce qui poussa aux dernières extrémités ce peuple, duquel la fidélité ne tenait presque plus à rien, fut que Florus fit mine d'en vouloir au trésor sacré qui était immense et dont les Juifs étaient si jaloux qu'ils auraient sacrifié leur sang plutôt que de le laisser en proie à cette harpie. Alors tout tendait à la révolte.

Le roi Agrippa en eut nouvelles et se rendit en diligence à Jérusalem. Il fit un discours aux principaux de la ville et remit un peu les esprits. Mais, quand il dit qu'il fallait céder au temps et dissimuler les violences du gouverneur jusqu'à ce qu'on eût reçu les ordres de Rome et que l'empereur en eût envoyé un autre à sa place, tous éclatèrent, croyant que la chose irait à des longueurs insupportables. Ils ne purent plus se retenir ni dans l'obéissance envers les Romains ni dans le respect envers ce roi. Ils le chassèrent avec des paroles outrageuses et des reproches qu'il avait vendu sa nation à l'étranger. Ensuite ils courent tous généralement aux armes et se révoltent contre les Romains.

Jusqu'ici nous n'avons vu que quelques préludes des malheurs que la justice divine a fait sentir à cette nation infortunée : entrons maintenant dans le récit des choses les plus tragiques qui se soient jamais passées sur la terre. Ce sera avec le moins de paroles qu'il se pourra, mais non pas peut-être avec toute la brièveté que demande notre dessein, et que ne nous permettra pas l'excès des maux infinis que la colère du ciel fit déborder sur ce misérable peuple.

Le premier exploit des factieux fut de surprendre la forte ville de Massada, qui était proche de Jérusalem, et ils coupèrent la gorge à la garnison romaine. Ils assiégèrent ensuite trois des plus fortes tours de Jérusalem, et contre le droit des gens et la

foi de la capitulation ils massacrèrent les Romains qui en sortirent.

Aussi cette action si indigne coûta bien du sang à toute la nation juive; car les peuples voisins se déchaînèrent généralement contre elle pour signaler leur zèle envers les Romains. Ceux de Césarée, en Palestine, firent main basse sur vingt mille Juifs qui habitaient dans leur ville. Les Scythopolitains, étant entrés en ombrage de trente mille de la même nation, qui étaient aussi dans leur ville, les obligèrent à sortir, leur permettant néanmoins d'habiter paisiblement le long d'un bois assez proche de Scythopolis. Mais ils ne furent pas plus fidèles aux Juifs que les Juifs ne l'avaient été aux Romains; car une nuit ils investirent ces misérables et en firent une horrible boucherie. Simon, le plus vaillant de tous ces Juifs, se voyant hors d'espérance de fuir, pour soustraire sa famille à la fureur de ces enragés Scythopolitains, fit la grâce, c'est ainsi qu'il le croyait et le disait, fit la grâce à son père et à sa mère de les tuer, et ils le souffrirent avec joie; ensuite il tua sa femme, puis ses enfants, qui venaient au-devant des coups, pour les recevoir de leur père plutôt que des ennemis.

Le carnage fut bien plus grand à Alexandrie. Là, comme dans plusieurs autres lieux, les Juifs occupaient un quartier de la ville à part, où, se croyant assez forts, ils refusèrent d'obéir au gouverneur romain, et quelques-uns mêmes eurent la témérité de le traiter insolemment de paroles. La punition suivit bientôt leur rébellion. Ce gouverneur les abandonna à deux légions, à cinq mille Libyens et à tout le peuple. Cinquante mille Juifs furent mis en pièces, sans distinction ni de femmes ni d'enfants.

Ils furent traités avec une aussi grande rigueur à Damas, encore qu'ils n'y fussent pas en aussi grand nombre. Etant rassemblés en leur maison de prière, ils y furent tous égorgés. Ils périrent plus glorieusement devant Ascalon, où il y avait garnison romaine. Ils assiégèrent la ville et furent contraints de lever le siège après y avoir perdu dix-huit mille des leurs.

Mais, ce qui les combla de frayeur, fut l'arrivée de Vespasien que l'empereur envoya dans la Judée avec une armée de soixante mille hommes. Les plus sages ouvrirent leurs portes à ce général. Les Samaritains furent les premiers qui eurent la témérité de résister. Mais la résistance ne fut pas longue, et ils périrent au nombre de douze mille six cents.

La ville de Jotapat était incomparablement plus forte. Aussi l'on s'y défendit fort longtemps et très-vaillamment sous la conduite de Josèphe, qui a écrit cette histoire. Néanmoins il fallut enfin succomber. Plusieurs se tuèrent de leurs propres armes pour dérober aux Romains la gloire de les avoir fait mourir, et il n'y eut pas moins de quarante mille Juifs qui y perdirent la vie. Il n'en restait plus en tout que quarante qui,

avec Josèphe, leur gouverneur, se réfugièrent dans la caverne d'un rocher, où ils se retranchèrent si bien, qu'il était impossible de les forcer. Mais que faire? Il fallait ou périr de faim, ou se rendre à Vespasien, qui, touché de l'image d'un si horrible carnage, leur fit offrir une honnête composition. Josèphe était bien d'avis de l'accepter; mais les autres se récrièrent contre lui et menacèrent de le tuer s'il y pensait. Que firent donc ces désespérés? D'un consentement général ils écrivirent le nom de tous, et, suivant la seule disposition du sort, selon qu'ils tiraient le nom de chacun ils le tuaient. Les derniers furent Josèphe et un autre, qui, plus sages, se rendirent aux Romains, desquels ils furent reçus fort humainement.

Ce qui suit fera bien voir que le ciel courait avec les Romains à la ruine de cette maudite nation. La ville de Joppé est assise sur le rivage de la mer. Elle ne pouvait résister à l'armée romaine; aussi de se rendre, c'est de quoi les Juifs animés partout de la même rage ne voulaient point entendre parler. Ils prirent donc le parti de s'embarquer tous sur des vaisseaux avec le meilleur de leurs biens. Mais, pensant fuir leurs ennemis, ils tombèrent entre les mains d'un autre ennemi plus puissant et plus irrité contre eux. A peine se furent-ils élargis en mer qu'une horrible tempête fondit sur eux et ensevelit plusieurs vaisseaux dans les ondes. Les autres allèrent échouer sur le rivage où ils étaient attendus par les Romains, qui les égorgèrent tous. Peut-on rien entendre de plus funeste?

Le malheur de la ville de Gamata eut encore quelque chose de plus tragique. Les Romains, ayant gagné un poste dans cette ville, les habitants se retirèrent sur un haut rocher, et de là ces enragés jetèrent premièrement leurs enfants et puis leurs femmes dans un effroyable abîme, et tous les hommes ensuite s'y précipitèrent.

Venons maintenant au principal acte de la tragédie qui regarde la ville de Jérusalem. Dieu, pour rappeler cette ville à son devoir, lui donna un présage bien sensible des malheurs qui lui devaient arriver. Quelques années avant que la guerre commençât, un paysan, nommé Jésus, courait jour et nuit toute la ville, criant d'une manière lugubre : *Voix du côté de l'orient, voix du côté de l'occident, voix du côté des quatre vents, voix contre Jérusalem et contre le temple; voix contre les nouveaux mariés et contre les nouvelles mariées, et contre tout le peuple.* Pour l'obliger à se taire, on le fit cruellement fouetter, sans qu'il dit une parole pour sa défense ni qu'il jetât une larme; et il ne cessait de crier toujours de la même sorte. Le magistrat, se doutant qu'il était divinement inspiré, le présenta au gouverneur Albinus. Celui-ci le fit mettre tout en sang, et parmi la grêle de tant de coups dont il ne paraissait non plus ému que si l'on eût frappé sur une pierre, il criait toujours : Malheur, malheur sur Jérusalem. Lorsqu'on lui de-

mandait la cause pourquoi il criait ainsi, il ne donnait aucune réponse. Il ne dit jamais non plus un seul mot ni à ceux qui le maltraitaient ni à ceux qui lui donnaient à manger, et il continua de faire la même chose pendant sept ans et cinq mois. Quand Jérusalem fut assiégée, on vit alors plus que jamais qu'il parlait par un instinct extraordinaire. Faisant un jour le tour des murailles, il se mit à crier plus fort : *Malheur, malheur sur la ville, malheur sur le peuple, malheur sur le temple* ; à quoi ayant ajouté : *Malheur sur moi*, une pierre poussée par une machine des assiégeants le porta par terre, et il ne cessa de proférer ces mêmes paroles, jusqu'à ce qu'il eût rendu l'esprit.

C'était véritablement un malheur extrême que celui que cet homme inspiré annonçait, et je ne sais ce que l'on peut imaginer de plus funeste que ce qui se fit dans Jérusalem, non pas tant par les ennemis que par les Juifs mêmes. Pour le mieux comprendre, il faut remarquer qu'après Rome, Jérusalem était la ville la plus riche et la plus peuplée du monde. Le nombre de ses habitants montait à trois millions. Elle était partagée en deux villes, dont la plus haute était l'ancienne Sion, assise sur une colline assez haute ; l'autre faisait la principale partie de la ville et était sur une hauteur, divisée de Sion par une vallée aussi remplie d'une infinité de maisons. Toute la ville était entourée de trois murs d'une prodigieuse épaisseur. Celui qui regardait la campagne était flanqué d'espace en espace de grosses tours et particulièrement de quatre qui étaient plutôt des citadelles d'un artifice admirable. C'étaient la tour de Marianne et celles de Phasaël, d'Hippicos et de Phaserna.

Outre toutes ces fortifications d'une force admirable contre les machines de ce temps-là, Hérode avait fait bâtir une citadelle très-forte, qu'il nomma Antonia, du nom de Marc-Antoine, son patron. Mais surtout le temple, qui avait l'étendue d'une juste ville, pouvait passer pour une des meilleures forteresses du monde. Telle était alors cette ville, le plus célèbre miracle de tout l'Orient. Car, pour aujourd'hui, on ne trouve presque plus rien de Jérusalem dans Jérusalem même, à la réserve de la sainteté du lieu, d'où l'impiété n'a pu effacer les sacrés vestiges de nos plus divins mystères.

Après que la garnison romaine eut été chassée de cette ville, personne n'y commandait plus avec un empire souverain ; elle était réduite comme en forme de république. Le souverain pontife Ananus, et Jésus, qui avait la seconde dignité dans l'ordre sacré, personnage de grande modération et fort intelligent dans les affaires ; ces deux-là, dis-je, avaient la principale autorité dans la ville. Heureuse ville, si elle se fût réglée par leurs lumières ! Mais rien ne peut aller contre les conseils de Dieu, qui avait déterminé d'abîmer cette nation, selon la prédiction du Sauveur.

Quelques esprits factieux formèrent un parti dans la ville ; et comme la rébellion ne peut subsister que sous l'ombre de quelque beau nom, ceux-ci prirent celui de zélateurs de la sainte loi qu'ils faisaient mine de vouloir défendre contre les lâches, disaient-ils, qui voulaient se soumettre à la domination des idolâtres. Le prétexte ne pouvait être plus spécieux pour les Juifs, qui, de tout les peuples du monde, sont les plus passionnés pour leur loi. Le parti se fortifia beaucoup ; Jean de Giscala, homme audacieux et déterminé, se mit à la tête de ces prétendus zélateurs et se rendit maître du temple.

Ananus sut si bien faire comprendre au peuple les véritables intérêts de la nation, qu'il le porta à prendre les armes pour exterminer ces pestes. Le nombre était si inégal, que le parti séditieux devait infailliblement succomber. Mais, comme nous venons de le dire, que peut la sagesse humaine contre les arrêts du ciel ? L'armée, qui agissait pour le bien public, étant en disposition de donner et de charger les rebelles, il s'éleva une tempête furieuse ; le ciel était tout en feu ; les éclairs et les tonnerres épouvantables étourdissaient les plus courageux. La grêle, les torrents de pluie, un grand tremblement de terre, joint à des mugissements effroyables, dissipèrent tout le peuple qui était en armes. Ceux mêmes qui composaient le corps de garde des portes prirent la fuite, comme si c'eût été un bouleversement général, non-seulement de la ville, mais de toute la nature.

Dans cette confusion, les zélateurs ne perdirent pas l'esprit comme les autres ; ils trouvèrent le moyen d'ouvrir quelques portes de la ville à une petite armée d'Iduméens qu'ils avaient appelés à leur secours. Ces troupes, jointes à celles des zélateurs pendant les ténèbres de la nuit, inondèrent dans la ville comme un torrent impétueux. Les hurlements de ces furies déchaînées se mêlaient avec les cris lamentables de ceux que l'on égorgeait et remplissaient toute la ville de la terreur que l'on peut imaginer. Plusieurs se jetaient des murs en bas, fuyant un péril par un autre qui n'était pas moindre. D'autres avaient recours aux prières, mais en vain : la mort étouffait leur voix dans leur bouche et arrêtait leurs larmes par l'effusion de leur sang.

Les premiers rayons du jour suivant découvrirent un spectacle bien étrange : on vit huit mille cinq cents hommes nageant dans leur sang. Mais la fin de cette nuit si affreuse ne fut pas la fin du carnage ; les factieux, pour profiter de la consternation dont les citoyens n'étaient pas encore remis, se répandirent ce jour même par toute la ville avec plus de rage ; l'avarice, animant la cruauté, ils entrèrent dans les maisons des plus riches, où ils pillaient tout et tuaient tout. Ce qu'il y eut de plus déplorable et aussi de plus funeste à la ville, fut la mort du souverain pontife Ananus qui était

l'âme du conseil public, et qui fut assassiné par ces tigres.

Après plusieurs jours de brigandage et de cruauté, les Iduméens se retirèrent chargés de butin. Leur retraite causa une grande joie à toute la ville, et ne fit pas moins de plaisir aux zéloteurs, qui, par la mort des principaux de Jérusalem, étaient les maîtres de la ville sans avoir plus besoin du secours des étrangers. Personne n'osait plus leur résister : ils faisaient tout ce qu'ils voulaient et ils voulaient tout ce que l'avarice, l'impudicité et la cruauté leur inspi- raient.

Ceux de Jérusalem, pour se tirer de tant de misères, se précipitèrent dans un autre plus grand malheur en appelant à leur secours Simon Gioras. Ce Simon était un jeune homme de grande vigueur et d'une égale ambition ; lequel, pour établir sa puissance, amassa une troupe de brigands qui, dans la licence de ces temps, pillaient les bourgades et les villages et jetaient la désolation partout. L'espérance du butin, en amenant toujours d'autres, sa troupe devint une juste armée. On ouvrit donc secrètement une porte de la ville à ce général de tant de bandits, pour réprimer l'insolence de Giscala ; mais Simon, au lieu de calmer la ville, y établit une nouvelle tyrannie : il se rendit maître de la ville basse et de celle qui était assise sur l'éminence opposée au mont de Sion, où était le temple, et où Jean de Giscala dominait.

Au reste, ces deux partis étaient si acharnés l'un contre l'autre, qu'ils rendirent la misérable Jérusalem le théâtre d'une horrible cruauté. Il ne se passait guère de jour sans quelque furieux combat. Plusieurs maisons, qui faisaient les bornes de la juridiction des deux partis, furent brûlées, et laissèrent un champ de bataille qu'on voyait souvent couvert de morts. Ils faisaient des sorties fréquentes l'un sur l'autre, pillant et brûlant les maisons du parti contraire. A toute heure, on oyait les cris des coupe-jarrets ou de ceux qu'ils faisaient mourir ; et le nombre de ceux-ci était si grand, qu'on ne prenait plus la peine de leur donner la sépulture. On voyait parmi les rues des corps morts, ou qui pourrissaient, ou qui étaient mangés des chiens, et même en plusieurs endroits on en faisait des remparts et des barricades pour combattre de derrière.

Le dernier refuge des citoyens était de s'enfuir de la ville et de s'aller rendre aux Romains ; mais les chefs des deux partis, prévoyant qu'en peu de temps la ville serait dépeuplée, s'accordèrent de garder chacun leurs portes, pour ôter encore cette consolation à ceux qui gémissaient sous leur tyrannie.

C'est l'état où se trouvait la désolée Jérusalem, avant que d'être assiégée dans les formes. Vespasien avait laissé la conduite de ce siège à Tite, son fils, pour aller à Rome où il avait été créé empereur. Tite, qui avait un admirable fonds de bonté,

ayant appris par des transfuges que ceux de Jérusalem ne désiraient rien tant que de se donner à lui, et que rien que ce qu'on leur tenait le pied sur la gorge ne les empêchait de le faire ; Tite, dis-je, alla reconnaître l'état de la ville avec un gros de cavalerie, ce qui le mit en un extrême danger, car les ennemis envoyèrent un parti beaucoup plus fort, qui coupa la cavalerie romaine et enveloppa ce prince. Ils lui tirèrent une infinité de traits ; et, quoiqu'il ne fût armé ni de cuirasse ni de bouclier, il se démêla heureusement de ce danger, se faisant jour avec son épée au travers de tant d'ennemis.

Le siège fut donc formé régulièrement, et les deux partis, qui déchiraient les entrailles de Jérusalem, se joignirent pour le salut commun de leur patrie. Mais, ce qui passe l'imagination, c'est que ces réunions n'étaient que des trêves qui duraient autant de temps que l'on combattait contre l'ennemi commun ; et ces trêves étaient souvent interrompues pour recommencer la guerre avec autant d'animosité et de feu que s'il n'y eût rien eu à craindre des assiégeants. Je laisse plusieurs beaux faits d'armes, dont le récit serait trop long pour mon sujet, pour venir à la punition que Dieu fit de cette nation infortunée. Les Romains emportèrent le premier et le second mur de la ville, avec des pertes considérables de l'un et de l'autre parti ; et Tite, voyant son armée au pied du troisième mur, se figura que les ennemis, se voyant si près de leur ruine, écouterait des propositions de paix. Outre le penchant qu'il avait à la clémence, il désirait fort conserver cette belle ville et son temple qui était le plus magnifique du monde.

En cette vue il leur députa Josèphe, qui a écrit cette histoire, pour les porter à rentrer dans leur devoir. Celui-ci, étant entré dans la ville, parla de cette sorte aux principaux de Jérusalem : « Si j'avais quelque chose à me reprocher touchant le zèle que je dois et à ma religion et à ma patrie, j'aurais eu peine à accepter la commission dont le plus aimable prince du monde m'a chargé ; mais vous le savez, et toute la terre le sait aussi, que ce zèle est allé jusqu'à une obstination invincible ; que pas un de nos gouverneurs n'a arrêté aussi longtemps que moi les légions romaines devant sa place ; que je ne me suis rendu que lorsque je n'avais plus qu'un soldat et qu'après la mort de quarante mille hommes. Je voudrais bien que vous voulussiez punir ma faute, j'entends mon obstination, pourvu que vous ne la voulussiez pas imiter. Encore, étais-je en quelque façon digne d'excuse en un temps auquel plusieurs autres fortes places pouvaient arrêter le cours des victoires des Romains, après que je les aurais lassés ou consumés devant la mienne. Mais maintenant que tout est pris, qu'il ne vous reste plus qu'une ville, une ville démantelée, une ville affamée où vous compteriez plus de morts que de gens en vie, que pensez-vous faire avec des soldats si languissants,

et de la faim qui les devore, et des fatigues qu'ils ont essuyées, que la plupart ne sauraient lancer un dard jusqu'à la moitié de sa portée ni enfoncer leur épée dans le corps de leurs ennemis, quand même ils se présenteraient à eux pour être égorgés comme des troupeaux de moutons? Avec ces forces, avec ces soldats demi-morts, ferez-vous ce que n'ont pu faire ni Annibal avec toutes les forces de l'Afrique, ni Philippe avec toutes les troupes de son empire, ni les Gaules, ni les Espagnes, ni toutes les nations les plus guerrières du monde? Toute la terre a succombé sous la puissance romaine, et vous espérez de tenir contre elle, et que l'empereur pourra souffrir que son fils en ait le démenti et qu'il se retire avec honte des environs d'une ville à laquelle il ne reste presque plus que le nom et l'ombre de ce qu'elle était avant nos malheurs! Mais c'est peut-être que vous attendez du secours : et d'où, je vous prie? Est-ce du ciel? est-ce de l'ange exterminateur, qui fit autrefois périr les Babyloniens et qui prépare le même traitement aux Romains? Dans l'extrême nécessité où vous êtes et dans la famine qui vous consume, attendez-vous que la manne pleuve du ciel? Et où sont donc les divins oracles, où sont les prophètes qui nous donnent cette espérance? Parlons bas : nous sommes tous frères ; je ne vois ici que des gens de notre pauvre nation, je ne le dirais pas autre part ; mais avouons-le secrètement et confidentiellement entre nous, qu'avons-nous mérité de Dieu? Des peines, oui ; des chaînes, de rudes captivités ; mais du secours, que sert de dissimuler? en vérité, nous ne le méritons pas. Vous savez les crimes qui se sont commis et qui se commettent encore. Vous voyez ce que je veux dire, et vous m'entendez assez. Comète, épouvantable comète qui as paru si longtemps sur cette ville en forme de glaive de feu, tu ne nous as que trop clairement annoncé que la colère divine est irritée contre nous. Nous n'avons plus de prophète que celui-là : il est muet, et il nous en dit assez. Mais non, mes frères, vous ne périrez pas si vous ne voulez périr. Le Dieu du ciel nous réserve encore un rayon de sa bonté. Je ne fais pas le prophète, mais si je l'étais, à peine vous pourrais-je dire ce que je vous dis avec plus de certitude. Ce prince, qui est un exemple de douceur et de clémence, a l'âme attendrie de compassion pour vous : croyez-moi, je l'ai appris de sa bouche ; il m'a envoyé pour vous offrir son amitié. Puisque vous pouvez être si heureux, ne vous rendez pas le plus misérable peuple du monde. J'ai tout dit : j'attends la réponse. »

Josèphe parlait du fond du cœur et avec les larmes aux yeux : il fut entendu de même par le peuple, qui ne désirait rien tant que de se soumettre à la clémence de Tite ; mais les chefs, qui croyaient bien qu'ils seraient exclus du pardon, aussi bien par les clameurs de toute la nation qu'ils avaient tyrannisée que par la justice du jeune Cé-

sar ; les chefs, dis-je, rompirent toute cette négociation.

« Voici, dit l'un d'eux, les Romains pressés en forme de suppliants, qui nous demandent la paix. Est-ce l'air de cette nation orgueilleuse, qui fait gloire de fouler aux pieds les rois et les plus grands princes de la terre? Qu'est devenue cette fierté et cet esprit dominant? et d'où vient cette douceur, cette clémence inespérée? Faut-il beaucoup raisonner pour voir que ce sont des pièges qu'ils nous tendent, ou, ce que je crois plutôt, le mauvais état de leurs affaires et le désespoir de nous emporter par la force, qui plient ces esprits superbes à une feinte douceur? Donnons seulement une réponse un peu forte, et vous aurez bientôt le plaisir de les voir décamper de devant nos murs. Après cela, vous passerez pour le plus glorieux peuple du monde, pour avoir su donner un frein à l'ambition romaine. Vous mettrez toutes les nations de votre côté, en relevant, par votre exemple, leurs cœurs abattus. Mais vous, dit-il à Josèphe, n'êtes-vous pas admirable, de vous vouloir faire un si grand mérite de la défense de Jotapat? Cela serait bon à dire à ceux qui ne sauraient pas que vous n'avez plutôt livré cette place que parce que les vaillants hommes que vous commandiez vous menacèrent de la mort si vous pensiez à le faire. Ne vous sied-il pas bien encore de nous dire que vous ne vous êtes rendu que vous deuxième? cela veut dire que vous avez bien su ménager votre vie parmi les dangers qui ont fait périr quarante mille hommes. Vous louez tant la clémence de votre prince ; louez plutôt celle de ces braves capitaines, devant qui et de qui vous avez parlé si désavantageusement, sans qu'ils vous aient déchiré en mille pièces. Ils n'ont plus, dites-vous, ni vigueur ni force. Eh bien ! puisque vous êtes si courageux, au moins s'il vous en faut croire, mettez-vous, non pas au milieu, mais au terme de la portée de leurs javalots ; et vous verrez s'ils le savent encore lancer avec effet. Mais plutôt retirez-vous vers vos Romains, à qui vous auriez bonne envie de nous vendre, pour sacrifier votre nation à votre fortune. Retirez-vous, traître, et ne paraissez jamais ici. Encore devez-vous compter pour une grâce que l'on ne vous fasse pas porter la peine d'une si lâche trahison. »

Ceux de la ville qui étaient portés à la paix auraient bien voulu parler ; mais aucun n'osa le faire, parce qu'il lui en aurait coûté la vie. Et que firent-ils ? ils résolurent, à quelque prix que ce pût être, de sortir de Jérusalem. Plusieurs vendirent pour peu de chose tous leurs biens, avalèrent l'or qu'ils en avaient pu tirer, afin de le mettre en plus grande sûreté, et sortirent de la ville pour se remettre à la clémence de Tite, duquel ils furent fort bien reçus. La fuite aurait été générale, si les deux chefs n'eussent redoublé les gardes. Toutes ces précautions n'empêchaient pas que plu-

sieurs ne s'enfuissent. Les uns se glissaient secrètement par des cordes; d'autres, ne pouvant mieux faire, se jetaient dans les fossés, et leur chute n'était pas trop dangereuse, parce qu'ils tombaient sur des corps morts entassés les uns sur les autres.

Mais plusieurs de ces misérables rencontraient la mort en cela même qui leur devait conserver la vie. Car ayant de quoi manger abondamment parmi les Romains, ils le faisaient avec tant d'avidité qu'ils crevaient. Plusieurs autres eurent un sort bien plus déplorable. C'est une autre faim qui règne bien généralement que celle de l'or, et les Romains en étaient plus affamés dans leur camp que ne l'étaient les assiégés des provisions qui leur manquaient dans la ville. Or, le bruit s'était répandu par le camp que les transfuges avaient les entrailles toutes pleines d'or et de pierreries; et ce qui fortifiait les soldats dans cette pensée, c'est que l'on avait surpris un Juif qui fouillait dans ce dont la nature l'avait obligé à se décharger. Cela fut cause que plusieurs soldats arabes et syriens de l'armée de Tite ouvrirent avec leurs épées le ventre de ces misérables, espérant de trouver dans leurs entrailles de quoi s'enrichir. Et ce qui est bien étrange, deux mille en une seule nuit finirent leur vie par une mort si horrible.

Tite en fut si sensiblement touché, qu'il avait déterminé de faire mourir tous ceux qui auraient eu part à une si grande cruauté. Mais comme le nombre des criminels se trouva si grand que l'armée en aurait été trop affaiblie, il se contenta de proposer de grandes peines à ceux qui à l'avenir entreprendraient rien de semblable. Encore cela n'arrêta pas la fureur de ces monstres dénaturés. Ce qui s'était fait publiquement se pratiqua encore plusieurs fois secrètement, quoique souvent on ne trouvât rien de quoi contenter une avarice si brutale.

La famine cependant croissait toujours dans la ville et faisait d'étranges ravages dans une partie du peuple. Plusieurs riches vendaient tous leurs biens pour acheter une mesure de blé. Les enfants arrachaient le pain des mains de leur père, les femmes de celles de leurs maris, et les mères mêmes l'enlevaient à leurs enfants. Si quelqu'un se portait bien, cela lui attirait quelque malheur, sur l'opinion qu'il avait de quoi se nourrir et se maintenir en cet état. On le mettait à la torture; on lui enfonçait des clous et des bâtons pointus dans la chair pour lui faire déclarer ce qu'il avait. Tenir sa porte fermée était la marque que la maison était bien pourvue: on enfonçait la porte; on cherchait partout; on enlevait tout. Encore comptait-on pour une grâce qu'on faisait au maître de la maison de ne lui pas ravir la vie, ce que l'on faisait souvent, par cette seule raison qu'il avait mis en réserve de quoi se la conserver. Les plus robustes étranglaient les autres pour leur tirer de la bouche un morceau de pain. Mais ce qui tirait les larmes des yeux est qu'on arrachait les enfants de

la mamelle, et on les jetait par terre si rudement qu'ils en mouraient, pour avoir le lait de leurs mères.

Plusieurs sortaient de la ville bien armés pour enlever aux ennemis quelque peu de pain qu'ils apportaient à leurs femmes et à leurs enfants. Bien souvent ils étaient pris et crucifiés dans le camp romain, à la vue de la ville, et quelquefois jusqu'à cinq cents par jour. De sorte qu'il manquait des croix pour ces misérables et des lieux pour planter les croix. Ces furieux, pour se venger, pendaient aux murs de la ville les femmes et les enfants de ceux qui s'étaient réfugiés chez les ennemis.

La famine était si grande que l'on en était venu à la fiente de bœuf et à d'autres choses plus horribles que l'on n'oserait dire. Ceux qui pouvaient trouver du foin étaient bienheureux de le manger après l'avoir fait bouillir. Un boisseau de blé se vendait six cents écus. Mais c'était là une viande précieuse pour les riches. Encore le mangeait-on sans être moulu et secrètement, de peur qu'on ne le vînt enlever. On mangeait jusqu'à de vieux souliers. De ce que coûtait un rat, on en eût chargé en un autre temps une table de la plus fine volaille.

On voyait marcher par les rues les gens pâles comme des déterrés; ils chancelaient à tout pas comme des gens ivres et le moindre obstacle les faisait tomber comme des enfants. On n'entendait plus dans Jérusalem ce grand bruit que l'on fait dans les bonnes villes; c'était un morne et affreux silence comme s'il n'y eût eu personne. On ne voyait pas même les gens ni se plaindre, ni gémir, ni verser des larmes: l'excès de leurs maux les avait rendus stupides. Les corps morts qu'ils foulaient aux pieds par les rues ne leur causaient plus ni horreur ni compassion. Ils leur portaient plutôt envie; et quand ils rencontraient des soldats, ils leur demandaient comme une grâce singulière de les achever ou de leur uréter leurs épées pour se tuer.

Mais ce qui fait horreur à la nature et qui montre bien l'excès de cette famine enragée, c'est l'action d'une dame de qualité. Afin de trouver un abri contre les voleurs qui ravageaient la campagne avant le siège de Jérusalem, elle se retira en cette ville avec des sommes considérables et des bijoux très-précieux. Les gens de guerre lui ravirent tout ce qu'elle avait de meilleur, et au temps de la famine on lui enleva encore toutes ses provisions de bouche.

En cette dernière extrémité, elle forma une résolution tragique et qui est presque sans exemple. Elle avait un enfant à la mamelle. « Misérable enfant, dit-elle, je n'ai plus de lait, mais seulement des larmes à te donner: si je pouvais te sauver la vie par ma mort, je le ferais de grand cœur. Mais puisque cela ne se peut, il faut du moins que ta mort, qui est inévitable, sauve la vie à ta mère. » Et là-dessus les grosses larmes lui coulant des yeux, elle enfonça un couteau dans le gosier de cet innocent, et put sou-

sang comme celui d'un agneau et le fit cuire pour en faire sa première nourriture. Après elle fit rôtir l'enfant, en mangea une partie et cacha l'autre pour en faire d'autres repas. Les brigands qui couraient toute la ville entrent dans le logis de cette dame et la menacent de la tuer si elle ne leur faisait part de la viande dont ils avaient senti l'odeur. « Oui, bien volontiers, » dit-elle, et elle leur montre les pitoyables restes de cet enfant. Les voyant si surpris d'horreur qu'ils ne pouvaient dire une parole, « Vous ne savez pas encore tout, reprit-elle, et je m'en vais vous le dire, tigres inhumains, afin que vous compreniez mieux l'excès de vos cruautés. Vous pourriez vous imaginer que c'est un enfant étranger ; non, c'est le mien, achevons de le manger. De quoi êtes-vous si troublés ? Avez-vous moins de courage ou plus de compassion qu'une mère ? » Ces cœurs de fer n'osèrent pas y toucher et se retirèrent en tremblant.

Enfin, et la famine et le glaive faisaient périr tant de monde dans Jérusalem que les corps morts fermaient le passage dans les rues. C'est pourquoi on choisissait, en divers endroits, de grandes maisons qu'on remplissait de ces corps jusqu'au plancher, et l'on enduisait de mortier les fenêtres et les portes pour empêcher que l'infection ne se répandît et n'infestât toute la ville. Mais parce que cela ne suffisait pas et que l'on ne savait plus que faire de ces corps, on les jetait de dessus les murs dans le fossé, et le nombre en était si prodigieux, qu'un transfuge dit à Tite qu'on n'en avait pas jeté moins de six cent mille. Ce fut alors que ce prince dit, levant les mains et les yeux au ciel : Je reconnais bien qu'il y a une vertu secrète et divine, une main invisible qui opère ici. Car, pour moi, je vous atteste, grand Dieu du ciel et de la terre, que je ne suis point la cause de ces malheurs, et que, de bon cœur, j'en voudrais arrêter le cours. En effet, il envoya encore une fois Josèphe à Jérusalem pour conjurer les révoltés de prendre compassion d'eux-mêmes, leur offrant toutes les plus avantageuses conditions s'ils voulaient se remettre dans l'obéissance. Mais on ne lui répondit qu'avec des outrages et des malédictions contre César et par une machine qui poussa une grosse pierre, dont Josèphe fut tout étourdi et demeura pendant quelque temps sur la place comme mort.

Ces misérables voulaient périr, ils périrent. Aussi c'était un arrêt du ciel contre ce peuple incurable et désespéré. Voici donc la fin tragique de l'infortunée Jérusalem. Le victorieux la voulait sauver des flammes, mais elle y était condamnée de Dieu par les raisons que nous avons dites, et elle y fut consumée. Les Romains poussèrent leurs travaux du côté de la citadelle Antonia, et un endroit qui avait été fort battu par les machines tomba subitement pendant la nuit. Les ennemis, se disposant à entrer par cette brèche, furent bien surpris de la voir fermée par une nouvelle

muraille, que Giscala avec une activité admirable avait fait construire cette même nuit. Cependant la muraille étant fraîche et les débris rendant l'accès plus facile, les Romains ne laissèrent pas d'aller à l'attaque et la citadelle fut emportée.

L'ennemi ayant gagné un poste si avantageux dans la ville, n'était-il pas temps d'implorer la clémence du victorieux ? Ils ne le firent pas. Le second poste qu'il fallait prendre était le temple, qui était une autre citadelle plus forte. Les Romains l'attaquèrent très-vaillamment ; mais les Juifs le défendirent encore plus vigoureusement et repoussèrent leurs ennemis. Enfin, après diverses attaques, et très-fortes et fort inutiles, un soldat romain mit le feu au temple. Les flammes n'avaient saisi encore que le dehors, et la grandeur de cet édifice, comme nous l'avons déjà dit, égalait celle d'une juste ville. Tite le voulait sauver à quelque prix que ce fût.

Ce qui lui en fit naître plus d'envie, fut qu'étant entré dans le sanctuaire, il fut surpris d'une si grande admiration de la richesse et de la magnificence de ce lieu, qu'il trouva que tout ce que la renommée en publiait, quoiqu'il parût fort incroyable, n'ajoutait rien à la vérité. Il ordonna donc aux chefs de chasser à coups de bâtons tous les soldats qui voudraient augmenter l'embrasement. Mais rien ne les pouvait retenir, parce qu'ils exécutaient un ordre supérieur à l'ordre de leur général ; ils étaient si animés contre les Juifs, que ce superbe monument fut la proie des flammes ; et de cet ouvrage le plus auguste et le plus riche qui fût en terre, il n'en resta plus que des cendres.

Les flammes n'avaient pas encore touché à un grand portique qui était au dehors du temple, où six mille Juifs, hommes, femmes et enfants s'étaient réfugiés. Les soldats y mirent encore le feu, et pas un de ces misérables n'échappa à la violence des flammes.

Simon Gioras et Giscala, ces deux tyrans de la malheureuse Jérusalem, se voyant perdus, demandèrent audience à Tite, qui eut bien encore la bonté de l'accorder. Tite était à la tête du pont qui joignait le temple à la haute ville et les deux chefs étaient de l'autre côté. Le prince commença par leur faire de sanglants reproches ; néanmoins, par un excès admirable de clémence, il leur promit la vie. Mais, dit-il, bien entendu que, du reste, vous vous remettrez à ma discrétion, et je verrai comment je devrai agir. Ces deux téméraires eurent l'insolence de répondre à ce grand prince qu'ils ne se rendraient jamais à lui et que la grâce qu'ils lui demandaient était de se retirer où ils voudraient avec leurs femmes et leurs enfants.

Tite fut si outré de cette demande, qu'il abandonna la ville au pillage et au feu. Alors les soldats, encore plus animés que leur général, car leur haine était enflammée par l'espérance du butin, saccagèrent, pillèrent et brûlèrent la ville basse et celle qui

était du côté du temple. Les Juifs se retranchèrent par de fortes barricades sur la hauteur de la ville opposée et se défendirent encore avec un courage admirable. Mais la victoire se tint toujours du côté des Romains, et les soldats firent main-basse sur tout ce qui se rencontra, sans épargner ni âge ni sexe.

Toute cette grande ville, qui tenait plus d'une lieue en longueur et plus de trois en circuit, ne fut plus qu'un bûcher ardent. Les flammes éclairaient les ténèbres de la nuit, et les fumées noires annonçaient bien loin aux peuples des environs le désastre de Jérusalem, qui n'était plus, ou que cendres, ou que tisons fumants, ou que pierres entassées sans ordre.

Josèphe dit qu'onze cent mille Juifs perdirent la vie, ou par le glaive, ou par le feu, ou par la famine. Quatre-vingt-dix-sept mille furent prisonniers et partagés entre les Romains, qui les vendaient à si vil prix, qu'une chétive bête de somme aurait plus coûté que plusieurs Juifs. Un million, ou quelque peu davantage se répandirent par tout le monde, où l'on voit encore leur misérable postérité, qui est regardée partout comme l'anathème du ciel et l'opprobre de la terre; comme un peuple couvert de malédiction, qui attend toujours son Messie, c'est-à-dire l'Antechrist, sur qui il fonde tout son salut.

Mais que devinrent les deux tyrans? Simon Gioras, périssant de faim dans une caverne, implora la clémence des Romains, qui, eu égard à ses mérites, le traitèrent avec beaucoup de douceur; car ils ne le condamnèrent qu'à une prison perpétuelle. Jean de Giscala fut pris lorsqu'il s'enfuyait; il fut mené en triomphe à Rome, ensuite on le fit mourir, après qu'il eût été fouetté par un bourreau par toutes les rues de la ville.

Après une victoire si signalée, ne semble-t-il pas que la guerre était achevée? Elle ne le fut pas encore. Les Romains s'étaient rendus maîtres de toute la Palestine, à la réserve de Massada. C'était une assez petite place, mais des plus fortes du monde. Car il semble que ni la nature ni l'art n'avaient rien oublié pour la mettre au-dessus de tous les efforts des plus puissants ennemis. Elle était assise sur une montagne presque inaccessible; et Hérode, afin de s'en faire un asile, ou contre la rébellion des Juifs, qui le haïssaient à mort, ou contre l'ambition de Cléopâtre, qui voulait, par la faveur de Marc-Antoine, ajouter la Palestine à son royaume d'Egypte; Hérode, dis-je, avait employé la science des plus habiles ingénieurs pour rendre imprenable cette ville. Il y avait dans la place de quoi armer dix mille hommes et des provisions de bouche pour plusieurs années.

Ces grandes forces n'empêchèrent pas que les Juifs, en peu de temps, ne fussent réduits à l'extrémité. La dernière brèche étant faite, au lieu de se rendre aux victorieux, de qui ils pouvaient attendre une honorable

composition, ils agirent comme les autres en véritables désespérés. Eléazar, leur gouverneur, ayant commencé un discours pour persuader à la garnison et au peuple, que plutôt que de se rendre il fallait se tuer tous, avec leurs femmes et leurs enfants, ils l'interrompirent. C'est assez parlé, s'écrièrent-ils unanimement, il ne faut pas davantage de paroles, venons à l'exécution d'un dessein si généreux. Après donc avoir donné les derniers baisers et dit le dernier adieu à leurs femmes et à leurs enfants avec une infinité de larmes, ils les tuèrent de leurs propres mains; ensuite ils consumèrent par les flammes tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Puis ils tirèrent au sort dix d'entre eux à qui ils demandèrent comme par faveur de tuer les autres. Ces dix s'acquittèrent de cet ordre sans horreur, de sang-froid et comme faisant une grâce à leurs amis. Après cela les dix en choisirent un pour tuer les autres, ce qu'il fit de même; et celui-ci ayant exactement considéré si tous étaient morts et si quelqu'un n'avait point besoin d'un autre coup de sa main, il tourna la pointe de son épée contre son sein et s'enferma.

Les ennemis cependant préparaient leurs armes et leurs machines pour l'assaut, et bien étonnés que personne ne se présentât pour les repousser, ils entrèrent en quelque doute qu'on ne leur dressât des pièges. Mais ils furent autant surpris qu'on le puisse être lorsqu'ils virent seulement deux femmes qui s'étaient cachées avec cinq petits enfants, lesquelles racontèrent tout ce qui s'était passé, et ils furent encore mieux instruits par leurs yeux.

Voilà sans mentir une rigueur effroyable, que la justice divine exerça contre cette misérable nation; et nous ne pouvons douter, si l'on ne veut encore douter des oracles de l'Ecriture, que cette rigueur n'ait eu pour objet, au moins en partie, les péchés des pères et des aïeux des malheureux qui furent accablés de tant de maux. Le Fils de Dieu le leur avait annoncé quarante ans auparavant. Il est certain qu'une infinité de pauvres gens du petit peuple, de vertueuses dames, d'honnêtes filles et d'enfants encore innocents n'avaient point eu de part à ces crimes. On voit néanmoins que tous furent les victimes de la colère céleste. La ville de Jérusalem si grande, si peuplée, si riche; tant de palais si magnifiques; cet auguste temple qui était le premier de tous les miracles de la terre; de tout cela il n'en resta pas pierre sur pierre, selon l'oracle du Sauveur. Ce n'était plus qu'un triste monceau d'ossements, de tisons et de masures. Josèphe, quoique Juif de religion aussi bien que de naissance, reconnaît qu'une des principales causes de tant de malheurs fut la mort indigne qu'on fit souffrir à saint Jacques: ce qui montre bien que de tout temps on a été persuadé que les enfants sont enveloppés dans les peines dues aux crimes des pères.

DISCOURS XI.

SUITE DU MÊME SUJET, OU IL EST PARTICULIÈREMENT TRAITÉ DU SCANDALE.

Nous avons dit que nous participerons aux peines de l'autre vie, qui sont dues aux péchés de ceux avec qui nous avons de la liaison, à l'égard de leurs actions. Or, comme nous l'avons encore vu, les actions d'autrui nous peuvent être imputées, en tant que nous y influons directement et par une coopération positive, ce qui se fait principalement par le scandale; ou bien indirectement, si on ne les empêche pas, lorsqu'il est de notre devoir de le faire, ce qui arrive par une omission criminelle. Ce sont deux autres points de conséquence, que nous traiterons dans ce discours.

PREMIER POINT.

Bien que la peste naisse quelquefois de l'intérieur du corps et de la corruption des humeurs qui s'y engendrent; néanmoins elle vient plus ordinairement du dehors par le commerce des personnes infectées de ce mal. De même le vice prend bien souvent sa naissance du fonds de nos âmes et du désordre de la nature dérégulée par le péché; mais il est certain qu'il serait beaucoup plus rare, sans la contagion des exemples, et si le scandale ne régnait si généralement dans le monde : *Optimæ naturæ sumus, cum soli sumus* (PLOTINUS, Enn., 4, l. I), dit un savant homme de l'école de Platon. L'homme est d'une excellente nature lorsqu'il est seul; mais souvent il se pervertit en la compagnie des autres.

En effet, la corruption des mœurs est arrivée comme la corruption des langues. Au commencement que l'on entendit à Rome les peuples du Nord, qui avaient inondé toute l'Italie, et qui s'efforçant de parler latin, faisaient un mélange bizarre de cette langue si polie avec la barbarie du langage goth, on en faisait de grandes risées. Avec le temps, la chose, quoique barbare, ne semblait plus si étrange et n'offensait plus si fort les oreilles. Enfin, l'exemple devenant toujours plus fréquent, les naturels du pays, par la complaisance qu'ils avaient pour la nation victorieuse, l'imitèrent et le nombre de ces imitateurs s'augmentant de jour à autre, cette belle langue du pays latin s'abâtardit peu à peu, et enfin, dégénéra tellement de sa première pureté, que ce que l'on aurait autrefois compté pour de grandes fautes, fait maintenant en plusieurs choses les grâces et la beauté de cette langue. Qui a fait cela? C'est l'exemple. Et qu'est-ce qui a causé tant d'altération aux mœurs de l'Eglise autrefois si pures et si innocentes? C'est l'exemple, c'est le scandale qu'on y a donné. En effet, pensez-vous qu'il eût fait beau voir quelqu'une de nos mondaines, ajustée comme on en voit tant aujourd'hui, parmi ces admirables chrétiennes des premiers siècles? N'aurait-on pas cru qu'elle aurait renoncé ou à sa pudeur, ou même à la foi?

Mais nous pouvons nous figurer vraisemblablement que quelqu'une de ces premières chrétiennes étant plus belle et moins vertueuse que plusieurs autres, ne fût pas marrie d'exposer un peu sa beauté aux yeux du monde. Il est bien croyable aussi que cette vue inspirât de la complaisance à quelque chrétien, qui n'avait pas plus de vertu. Et comme les femmes selon leur penchant naturel aiment à plaire, les moins vertueuses crurent qu'il n'y aurait pas trop de mal de se former sur cet exemple. Ensuite de ce premier scandale, on fit les habits plus propres; de la propreté on donna dans le luxe; après le luxe vint le fard; puis on commença à se découvrir scandaleusement. Enfin, l'exemple des unes entraînant les autres, on en est venu à la vanité et au scandale que tout le monde déplore, mais que l'on ne corrigera jamais.

Le même, et encore quelque chose de pire est arrivé parmi les hommes. Autrefois un libertin, un chrétien souillé d'impureté était un monstre, et cela passe maintenant sous le nom de galanterie; on pardonne facilement cela à la jeunesse: des discours licencieux qu'on tient à cet âge, des libertés que l'on prend, on ne fait qu'en rire, cela n'ôte rien à la réputation. Celui qui aurait vengé une injure eût été en opprobre parmi les fidèles, et c'est en nos temps un homme de cœur; on se ferait un grand déshonneur d'observer la plus divine loi de l'Evangile. Du temps de saint Paul, un procès qui s'éleva entre deux chrétiens les fit passer pour des scandaleux: et c'est aujourd'hui l'occupation des habiles gens du siècle, qui savent ménager avec esprit les intérêts de leur fortune. Qui a fait cette brèche à la pureté de nos mœurs? Je l'ai dit: c'est le scandale qui est la cause d'une si grande décadence; il a désolé le royaume de Jésus-Christ.

Pour parler plus distinctement de cette matière, il faut savoir, que comme il y a deux sortes de venins qui causent la mort à nos corps, de même il y a deux espèces de scandales qui détruisent la vie de l'âme. Il y a des venins fort violents, qui agissent promptement dont la malignité surmonte presque sans nulle résistance toutes les forces de la nature, et d'autres dont l'action est lente et tardive. Ainsi y a-t-il plusieurs scandales qui attaquent vivement, qui opèrent promptement, et avec une si grande force, qu'ils triomphent des âmes les plus généreuses et les plus afferries dans la vertu. Il y en a d'autres aussi qui pénètrent subtilement et dont les impressions ne sont presque pas sensibles, mais dont les effets sont fort dangereux, comme nous le ferons voir.

Le vénérable Père Louis de Grenade dit des paroles qui devraient faire frémir tous ceux qui, par le scandale qu'ils donnent, causent la ruine des âmes; il dit que les deux signes les plus certains que l'on puisse avoir de la réprobation d'un chrétien sont, premièrement: si la conscience ne lui fait plus de reproche, quoiqu'il pèche encore grièvement; en second lieu, si par le scan-

dale qu'il cause, il entraîne les âmes dans le crime.

Pour ce dernier point dont il s'agit, la raison en est facile : elle est établie sur le cruel déplaisir que l'on fait au Fils de Dieu. Pour comprendre la grandeur de cet outrage, il faudrait savoir ce que vaut une âme en son juste prix ; combien Jésus-Christ l'estime et l'ardent désir qu'il a eu de l'acquérir, lorsqu'elle était perdue, et celui qu'il a de la conserver, lorsqu'il la possède par la grâce. Il est si grand, ce désir, que le divin Sauveur des âmes est descendu du ciel, faisant le plus grand effort de sa puissance pour contenter la plus forte de ses inclinations. Il a demeuré trois heures cloué sur la croix, où il a plus enduré que nous ne ferions en demeurant trois mille ans rompus et brisés sur une roue ; et s'il y eût fallu demeurer jusqu'à la fin des siècles, il l'aurait fait très-volontiers. Il a versé tout son sang pour cette fin, et s'il eût eu quelque chose de plus précieux, il l'aurait donné avec plaisir.

Voilà le véritable prix des âmes : elles valent le sang, elles valent la vie d'un Dieu ; elles sont l'objet du plus grand amour et des plus chères délices d'un Dieu. Jugez de là du déplaisir qu'on lui fait et des peines que l'on doit en attendre, si on a l'impiété de les lui ravir, ces âmes si chères et si précieuses : *Si proprium sanguinem dedit in pretium redemptionis animarum, num tibi videtur graviores ab eo sustinere persecutionem, qui suggestionem maligna, exemplo pernicioso, occasione scandali avertit ab eo animas, quas redemit, quam a Judæo, qui sanguinem illum fudit ?* (BERN., *Serm. de convers. S. Pauli.*) Si le Rédempteur a sacrifié son sang pour sauver les âmes, ne semble-t-il pas qu'il reçoit un outrage plus sensible du chrétien qui, par le scandale qu'il donne, cause la perte des âmes, que du Juif qui par son impiété a répandu ce sang divin ? Ce sont les paroles de saint Bernard. Après il s'écrie : *Horrendum sacrilegium, quod et eorum videtur excedere facinus, qui Domino majestatis sacrilegas manus intulerunt !* L'horrible sacrilège que le chrétien scandaleux commet, puisque ce sacrilège surpasse l'attentat des Juifs qui ont porté leurs mains sanguinaires sur le prince de la gloire.

Ce crime, quoique très-grand, est néanmoins fort fréquent : les hommes causent bien plus criminellement du scandale aux femmes, mais les femmes le donnent plus souvent aux hommes. Quel spectacle, si nos yeux le pouvaient voir, lorsqu'un libertin plus dangereux qu'une légion d'enfer assiège une innocente créature pour triompher de sa pudeur ! Représentez-vous ce scélérat qui s'en approche en compagnie de plusieurs esprits des ténèbres qui le suivent pour favoriser son attentat ; et figurez-vous en même temps de quels sentiments est animé l'ange qui préside à la conservation de l'âme que l'on veut perdre, lorsqu'il voit venir le traître qui a ce dessein. Avec quelle crainte voit-il ce vautour affamé rouler autour de sa pauvre colombe ; ce perfide loup-

garou approcher de cette simple créature qui est encore innocente, et qui peut-être bientôt ne le sera plus ? Pauvre fille, écoute ce que t'inspire, dans cet extrême danger, l'esprit céleste qui veille à ta garde. Quand le libertin, qui veut faire outrage à ta pudeur, te promet qu'il saura si bien ménager toute l'intrigue que jamais personne n'aura aucune connaissance de vos libertés secrètes, ton sage conseiller te dit, comme il est très-vrai que c'est là un traître, et que, quand il aura eu son plaisir, il se mettra fort peu en peine de ton honneur. Pour te faire perdre ce qui te doit être plus précieux que la vie, il n'est aucune promesse qu'il ne te fasse, et ton fidèle gardien t'avertit intérieurement qu'il n'en est aucune qu'il te garde ; qu'après t'avoir déshonorée, il se moquera de toi, comme c'est la coutume, et qu'il te laissera sur le front la tache d'une éternelle ignominie. Il te dit que ces faux amants sont des imposteurs, et qu'après avoir trompé une créature simple et crédule et qu'ils se sont contentés aux dépens de son honneur, la fureur de leur passion s'étant évaporée, leur amour se tourne en mépris et en froideur, laissant une misérable dans la désolation et le désespoir.

Mais le meilleur parti est de se dégager par la fuite. Retirez-vous donc et bien vite, vous qui vous trouvez dans ces dangers, pour vous démêler des pièges que l'on dresse à votre innocence. C'est néanmoins bien souvent ce que ne font pas ces causeuses libertines, aimant mieux rire et entendre des douceurs dont elles se laissent sottement amuser, et qui peu à peu les conduisent finalement plus loin qu'elles ne pensent. On leur offre des présents comme on jette l'hameçon à un animal niais et grossier ; et pour le prix de ces libéralités, quelquefois bien grandes, on ne demande que quelques petites libertés ; et, dit-on, cela n'est rien, et souvent c'est tout. Car la passion s'éveille, le démon souffle le feu, le venin de la concupiscence se répand et va gagner le cœur qui ne se défend plus que faiblement. Et voilà une misérable qui est à demi-vaincue, sa pudeur est aux abois. Elle est sur le point de capituler avec son plus dangereux ennemi, et il n'y a plus que la fuite ou qu'un miracle de la grâce qui puisse empêcher que le mal n'aille plus avant et jusqu'au dernier désordre.

Si la misérable se rend, vous vous réjouissez de votre conquête, vous, qui avez remué tant de machines pour exécuter votre trahison, et l'ange de paix en pleure amèrement ; vous triomphez de votre victoire, et l'ange regrette sa perte, en sorte que, s'il avait main-levée sur vous, il arracherait les yeux qui ont été le canal de votre passion ignominieuse ; il déracinerait cette langue qui a été l'organe de votre infâme perfidie ; et lorsque vous vous êtes mis en chemin pour perdre l'âme qui lui était si précieuse, il vous aurait étranglé. Il vous a laissé dans l'exécution du crime. Car du moment qu'il a vu sa pauvre brebis perdue et au pouvoir du loup ravissant, il est monté

devant le trône de Dieu, enflammé d'une noble colère et véritablement digne d'un esprit céleste, pour demander la vengeance de votre crime.

-Et ne pensez pas que cela se dise sans grande raison : car saint Thomas dit, qu'il y a certains péchés qui crient vengeance devant Dieu, dont le principal est l'homicide volontaire. Si vous aviez égorgé ou poignardé cette malheureuse, votre action crierait vengeance. Donc, pour lui avoir ravi un bien qui est mille fois plus précieux que la vie, votre perfidie ne crie pas seulement vengeance ; mais tout le ciel la demande, irrité de cet outrage, le plus cruel que vous pouviez faire à Jésus-Christ, le rédempteur de cette âme perdue. Celui qui convertirait cette âme, selon l'oracle du Sauveur, causerait une joie générale à tous les glorieux habitants du ciel. Vous donc, pour l'avoir perdue, vous avez excité en eux, je ne dis pas une douleur dont ils ne sont pas capables, mais une indignation si grande, que Tertullien a osé dire que peut-être ce péché ne vous sera jamais pardonné : *Nescio an impune abeat, qui alicui fuerit causa peccandi*. Il veut dire que votre action est écrite dans le livre de Dieu en caractères de sang ; que peut-être vous n'en aurez jamais la rémission, et que du moment que vous avez perdu cette âme, votre place a été marquée dans l'enfer.

Nous lisons dans l'Histoire ancienne, qu'un Romain voyant sa fille au pouvoir d'un grand magistrat, qui épris de la beauté de cette charmante créature, la voulait déshonorer avec violence ; que ce père, dis-je, demanda, qu'au moins pour sa consolation il lui fût permis de dire un mot à sa fille. L'ayant tirée à l'écart, ensuite de cette permission : « Ma fille, lui dit ce pauvre père désolé, tu sais que je t'aime, étant ton père ; mais tu sais aussi, puisque ton malheur est inévitable, qu'il vaut mieux mourir avec l'honneur que de vivre déshonorée. — Mon père, repartit la fille, en versant grande abondance de larmes, étant fille et principalement la vôtre, je dois savoir ce que vaut l'honneur. Si donc pour me le conserver, il est de votre bon plaisir de m'ôter la vie que je tiens de vous, faites sans crainte ce qu'il vous plaira. » Là-dessus le père enfonce un poignard dans le sein de cette innocente fille et l'étend morte à ses pieds à la vue de tout le monde, aimant mieux la voir morte que déshonorée. C'est ce que fit un païen ; mais voici l'action d'un chrétien, qui est bien plus surprenante. Voyant qu'il ne pouvait éviter d'être pris par les troupes ottomanes, avec deux de ses filles déjà grandes, il les tua de sa propre main, puis se jeta avec son épée sanglante au travers des Turcs, pour la rougir encore du sang des barbares, et mourut content, ayant la consolation d'avoir sauvé ses deux filles du danger où elles étaient. Vous le voyez donc encore une fois, chrétien indigne, que si vous aviez assassiné la misérable que vous avez jetée dans le vice, si vous l'aviez étranglée,

votre crime, comme nous l'avons déjà dit, crierait vengeance devant Dieu, mais non pas aussi hautement qu'il la demande pour le scandale que vous avez donné.

Que ferez-vous donc pour obtenir un pardon si difficile ? Par votre scandale vous avez ravi une âme à Dieu, ce qui est un des plus grands outrages qu'on lui puisse faire ; par votre zèle et pour réparer cette perte, rendez-lui en ou une ou plusieurs ; ce qui est le service le plus agréable qu'il peut recevoir. Et vous le pouvez. Partout on voit de ces créatures que la pauvreté fait gémir et que leur beauté fait rechercher. Dépensez autant pour le salut de quelqu'une que vous avez fait pour en perdre une autre. Si elle a déjà fait naufrage, n'épargnez pas une somme raisonnable, ou pour la doter, ou pour la mettre dans un asile. Ouvrez libéralement votre bourse aux autres que la seule nécessité retient dans le vice, et Dieu vous ouvrira son cœur et vous rendra son amitié.

Voilà le scandale le plus criminel ; mais voici le plus fréquent. C'est celui que les femmes donnent aux hommes. En ayant déjà parlé autre part, il ne sera pas nécessaire de nous étendre beaucoup sur cette matière. On en voit plusieurs qui sont ravies, quoiqu'elles en veuillent dire, que leur beauté soit l'objet et des regards et de l'admiration d'une jeunesse licencieuse, qui n'est peut-être jamais auprès d'elles, que Dieu ne soit déshonoré par quelque offense considérable. Mais savez-vous, chrétiennes, combien de cœurs ont été empoisonnés par cette sorte de scandale ? combien d'étincelles d'enfer vous avez répandues dans les assemblées ? combien de pensées criminelles il s'est formé, lorsque le démon dans le plus profond de la nuit, faisait repasser l'image de votre beauté par l'esprit de ceux qui l'avaient considérée pendant le jour, et combien de dérèglements ces pensées ont fait naître dans les consciences ? Vous ne le savez pas ; mais Dieu le sait et vous le fera savoir un jour ; car tous ces péchés retomberont sur vous et seront mis sur votre compte.

Nous, dira-t-on, rendre compte de ces péchés, par quelle raison ? ou que l'on ne nous regarde pas, ou que l'on se précautionne contre ces dangereuses impressions. Sommes-nous criminelles, parce que nous sommes belles ? Pourquoi Dieu nous aurait-il donné la beauté, s'il nous en voulait faire un crime ? Pourquoi ? Ce n'est pas pour l'orner avec vanité ni pour passer comme l'on fait des heures si précieuses devant le miroir au lieu d'être à l'oratoire. Ce n'est pas pour l'exposer à la vue du monde en toutes les occasions. Qu'on ne la regarde pas : mettez la main sur la conscience et si l'on veut dire le vrai, on avouera que plusieurs, moins elles sont regardées plus elles sont mortifiées.

Saint Basile (*Lib. de vera virginit.*) dit des paroles étranges et aussi très-véritables, contre celles qui perdent criminellement

les âmes : *In infernum præcessere, supplicia suæ damnationis auctoribus illic paraturi.* Vous avez été l'occasion de la damnation des âmes et ces âmes seront l'instrument de vos supplices. Sachez donc qu'elles vous attendent dans l'enfer avec une fureur incroyable : et si vous êtes si malheureuses que d'y entrer, elles seront vos premiers bourreaux, elles vous recevront à la porte de l'abîme, elles se jetteront sur vous avec une rage désespérée et seront éternellement acharnées sur vous.

Mais Dieu ne tarde pas si longtemps à punir ces scandaleuses ; il permet qu'elles soient prises dans les filets qu'elles ont tendus et qu'elles soient enveloppées dans les péchés dont elles ont excité les premiers mouvements en autrui. Encore cela ne les toucherait pas trop s'il n'y avait que l'honneur de Dieu qui y fût blessé. C'est pourquoi il arrive souvent, pour une peine, non pas plus grande, mais plus sensible, que le leur y soit flétri du dernier opprobre. Elles donnent du scandale et elles ne sont pas trop fâchées de le recevoir ; elles semblent vouloir corriger les discours libres que l'on tient en leur présence, et peut-être ceux qui leur parleraient avec plus de modestie ne leur feraient pas plus de plaisir.

Que faites-vous, misérables, en la compagnie de ces libertines ? Pourquoi recevez-vous des présents qu'ils vous jettent comme une amorce, pour vous faire venir à leurs fins ? Les simples créatures que vous êtes, si vous ne voyez pas au travers de ces libéralités les mauvais desseins que l'on forme contre vous ; mais mille fois plus misérables si vous vendez votre pudeur à si vil prix. Pourquoi rire si familièrement avec vos plus dangereux ennemis ? O Dieu, que ces ris causent des larmes bien amères à ces libertines, quand l'opprobre des pratiques secrètes et d'un commerce criminel se découvre, comme il arrive si souvent ! Quand l'infamie, par une juste punition de Dieu, éclate aux yeux de tout le monde, ces infortunées voudraient, s'il était possible, s'abîmer au fond du néant plutôt que de voir imprimé sur leur front le caractère de la dernière ignominie. Quelle confusion pour elles de ne pouvoir être regardées que comme un objet d'opprobre ; de ne pouvoir paraître avec ce visage, cet air, ce maintien qu'une conscience sans reproche donne à celles qui vivent selon les règles de l'honneur ; de n'oser lever les yeux sans rougir ; de ne sortir jamais en public sans traîner ignominieusement après soi les regards de tout le monde ; d'être chantées dans une ville et mises dans tous les discours où l'on est la risée des libertins, l'abomination des gens de bien et l'exécration d'une parenté, sur toute laquelle retombe l'opprobre d'une personne de ce caractère ? Mais qui pourrait exprimer les regrets d'une misérable qui commence à sentir dans ses entrailles le fruit d'une abominable passion ? si elle a commis un

crime en le formant, elle en commet mille pour le détruire. Combien d'homicides fait-elle de volonté, sans en pouvoir faire un effectif ? Croyez que si la malheureuse a goûté quelque plaisir à la dérobee et en tremblant, elle le paye bien chèrement pendant tout le temps qu'elle porte le triste fardeau de son infamie, qui lui pèse plus sur le cœur que dans le sein. Combien de larmes verse-t-elle en particulier parmi les secrètes confusions de sa conscience qui la déchire ? Combien de fois regrette-t-elle la perte de son innocence et les heureuses années auxquelles elle menait une vie pure et honnête ? Son cœur gémit et il faut qu'elle étouffe ses gémissements et qu'elle déguise au dehors par une joie contrefaite la douleur qui la ronge dans le secret de son âme. Que d'amertume à dévorer !

Mais quand le fardeau ignominieux croît et devient sensible, quelle torture faut-il donner à un misérable corps, pour prévenir les soupçons qui pourraient naître et conserver au moins dans l'esprit du monde l'ombre d'une prétendue pureté, qui n'est plus, qui est misérablement perdue ? De quelle crainte est-elle continuellement alarmée, que ses yeux languissants ne la trahissent, que son allure, son visage blême, son port et les autres accidents ordinaires à cet état ne donnent quelque lumière de son crime ? Tous les regards qu'on jette sur elle donnent de mortelles atteintes à son cœur, comme si c'étaient des marques du soupçon que l'on a conçu de son péché. Car de la façon que nous sommes faits, nous nous figurons que tout le monde entre dans notre pensée et dans les secrets que nous voulons le plus éloigner de la connaissance des autres.

Enfin, quand il n'y a plus de moyen de se cacher, lorsque le terme est venu auquel il faut nécessairement que le mystère d'iniquité soit révélé ; lorsqu'il faut inévitablement mettre au jour ce que l'on a fait dans les ténèbres, avec quels termes exprimer son crime à des parents, à une famille déshonorée ? Quels cris, quels outrages n'entend point alors une créature demi-morte de confusion ? Ce sont des regrets, ce sont des rages si épouvantables que l'histoire ancienne nous apprend qu'une fille, sachant que sa faute était venue à la connaissance de son père, afin de s'épargner la honte de paraître devant ses yeux, tourna la pointe d'une épée contre son sein et se tua. Mais c'était un beau remède à son déshonneur. Combien a-t-on vu de filles sur un gibet, pour avoir détruit le fruit de leur infamie ! D'autres, agitées par les accès d'une mélancolie désespérée, se sont précipitées du haut des maisons sur le pavé, se sont jetées dans des puits ou dans des abîmes des eaux ; d'où, ayant été retirées, on voyait que ce n'était qu'une grossesse ignominieuse qui avait été la cause de ces tragédies horribles. Ce sont là les punitions des scandales ou que l'on donne ou que l'on reçoit.

Je conclus par un conseil de grand usage,

dont j'ai déjà dit quelque chose, mais sur lequel il est à propos de bien insister. Lorsque la brebis voit le loup ne prend-elle pas la fuite? C'est ce que vous devriez faire, vous, qui jusqu'à l'heure présente avez été préservées des malheureuses suites du scandale. Du moment que vous voyez que l'on veut sortir des termes de la bienséance et agir d'un air qui sent le libertinage, chargez de mille outrages ces impudents. Outre que cette fierté tournera à votre gloire, elle arrêtera tout court leurs poursuites. Que si la qualité des personnes ne vous permet pas d'agir de cette manière, dégagez-vous d'eux en les laissant sans leur répondre un seul mot. Car si la colombe n'est craintive à la présence du milan, elle tombera dans ses griffes, et si une fille veut plaisanter avec ces libertins, la moindre odeur de la proie les fera suivre; une humeur évaporée donne jour à l'espérance criminelle de ces fripons et enflamme leurs poursuites. Croyez-moi, que ces vautours ont l'odorat bien fin; ils sont bien malicieux, et vous êtes bien simples et bien crédules. Si vous ne fuyez, vous n'éviterez pas votre perte.

La pudeur des filles est semblable à ces lampes admirables, que l'on faisait anciennement avec un art qui ne nous est pas connu, et qui luisaient plusieurs siècles, quoique l'on n'y eût mis de l'huile qu'une seule fois et encore en assez petite quantité. Ces lampes luisaient pendant tout le temps qu'elles étaient enfermées sous terre, et d'abord qu'elles étaient exposées à l'air, elles s'éteignaient. Ainsi, chrétiennes, si vous vous tenez retirées, sans tant prendre l'air du monde; si vous vivez dans cette réserve qui sied si bien à votre sexe, votre pudeur ne sera jamais éteinte, elle triomphera de tous les dangers. Mais si vous êtes des éventées, si vous êtes libres plus que la bienséance ne veut; on murmurera, vous ferez parler, et peut-être votre pudeur sera misérablement flétrie.

Ce conseil est important, surtout à plusieurs qui sont dans l'état de celle dont saint Jérôme parle en ces termes : *In ea vivebat domo ubi necesse quotidie habebat aut vincere, aut perire*. Elle était dans une maison où il était nécessaire tous les jours ou de vaincre, ou de céder aux infâmes poursuites de ceux parmi lesquels elle vivait. Et celle-là n'est pas la seule. Vous donc qui vivez exposées à tant de scandales, si vous sauvez votre pudeur parmi ces écueils, vous serez au milieu d'une nation perverse, non pas comme ces roses précieuses, que l'on conserve dans des vases contre toutes les injures du temps : j'entends ces filles de qualité, sur qui l'on veille avec beaucoup de précaution pour obvier aux malheurs qui arrivent si souvent; mais comme les roses qui viennent parmi les buissons et les halliers, qui sont d'une odeur d'autant plus exquise, quelles sont plus exposées au mauvais temps. Votre pureté sera digne d'admiration, parce qu'elle éclatera parmi les chrétiens corrom-

pus et au milieu des profanations d'un siècle gâté et perversi.

Il y a d'autres scandales qui empoisonnent lentement les âmes et qui ne sont pas aussi criminels que les premiers; mais ils sont plus dangereux. Il est plus difficile de s'en défendre, parce que leurs impressions étant plus fréquentes et moins sensibles, elles descendent plus profondément dans les âmes. Et qui est-ce qui donne cette sorte de scandale? Mais disons plutôt, qui est-ce qui ne la donne pas? C'est un père qui parle devant ses tendres enfants, et si souvent et avec une si haute estime des biens, des grandeurs imaginaires du siècle, que peut-être ils ne feront jamais nulle estime des biens du ciel. Ce sont les mères mondaines, qui inspirent de si bonne heure à leurs filles encore innocentes tant d'idée de la beauté, qu'avant qu'elles aient dix ou douze ans, vous les voyez toutes pleines de l'esprit du monde : car ce sont-là les leçons qu'elles apprennent le mieux et qu'elles oublient le moins. Une mère formant dans son sein le corps encore tendre de son enfant, si elle le marque de quelque vilaine tache, cette tache demeure toujours. Ainsi, lorsque les pères et les mères forment les âmes encore tendres de leurs enfants, ils leur impriment souvent des taches de plusieurs vices lesquelles ne s'effacent jamais. Il y a plusieurs familles, où les enfants ne voient rien qu'ils puissent imiter, rien qu'ils ne doivent éviter.

Ce n'est pas seulement dans les maisons particulières, c'est en public, c'est presque partout que cette espèce de scandale se répand. Partout l'air corrompu du monde s'insinue imperceptiblement et altère la pureté de nos âmes. De même, dit saint Basile, que le mauvais air détruit peu à peu la bonne constitution de nos corps, ainsi l'air du monde corrompt insensiblement les âmes; et si vous y faites réflexion comme un sage Romain, vous verrez que vous sortez rarement, que cet air contagieux n'entre sourdement dans votre cœur, et toujours avec quelque préjudice. En effet, vous voyez partout des exemples d'avarice, de vanité, d'ambition : vous entendez partout ces discours ou impies, ou piquants, ou licencieux : de toute part il se présente des objets, ou qui vous invitent au mal, ou qui vous en font des leçons. C'est de là que procède le malheur que saint Cyprien (*epist. 2.*) déplore : *Consensere jura peccatis, et cœpit esse licitum quod publicum*. Des vices sont devenus si publics, qu'ils semblent être permis; et l'on ne se fera plus un scrupule de pratiquer, ce qui est reçu par un usage si universel.

Ce scandale est inséparablement attaché à la corruption de notre nature et de nos malheureux siècles; et l'on aurait beau raisonner, il régnera toujours dans le monde. Si vous me demandez comment on s'en peut défendre : et moi, je demande, lorsque les maux sont devenus contagieux, que faites-vous pour les éviter? Ou il faut vous écarter, de peur que le mal ne vous attaque; ou

il faut user de préservatifs, afin que s'il vous attaque, il ne vous puisse pas nuire. C'est ce qu'il faut faire pour résister aux impressions de ce scandale, qui pénètre si finement dans nos âmes : ou il faut fuir l'air empesté du monde ; ou si cela ne se peut, il faut se précautionner contre les maux qu'il nous peut causer.

Du temps des premiers chrétiens que le scandale ne s'était pas encore jeté dans l'Eglise, presque personne ne se retirait dans la solitude. Il faisait beau vivre parmi eux, parce que toutes leurs paroles et toutes leurs actions étaient des leçons et des exemples de sainteté. Des femmes et des filles chrétiennes, on en pouvait dire avec quelque proportion ce que saint Thomas a dit de la bienheureuse Vierge, et devant lui son illustre maître Alexandre de Alès, qu'encore qu'elle fût excellemment belle, néanmoins elle n'alluma jamais de feu profane en ceux qui la regardaient, parce que la pureté qui reluisait sur son visage n'inspirait que des pensées saintes. Ainsi les dames chrétiennes étaient couvertes si modestement, toutes leurs conversations étaient si saintes et l'air de vertu qui était mêlé parmi les grâces de leur visage était si divin, qu'elles n'excitaient que des sentiments de vénération et non point un amour profane. Pour les infidèles, parmi lesquels ils vivaient, les chrétiens n'envisageaient leurs crimes que comme des objets d'exécration et non pas comme des exemples à imiter. Et, c'est ce que devraient bien faire encore aujourd'hui les gens de bien, à l'égard de ceux qui portent faussement le nom de chrétiens. Mais d'abord que le scandale se fut jeté dans l'Eglise, plusieurs milliers d'âmes d'élite s'enfuirent des villes, comme lorsque la peste y est, et se retirent dans le désert, bien loin de la compagnie des hommes pour fuir l'air pestilentiel du monde.

Mais, dites-vous, tous ne peuvent pas se retirer dans le désert. Et, qui en empêche plusieurs ? Les femmes diront que c'est parce qu'elles sont engagées dans les liens du mariage ; les filles, que c'est parce qu'elles sont destinées à cet état. Je vous réponds, que cela ne doit former nul obstacle au conseil que je vous donne. Vous ne pouvez pas vous retirer dans la solitude : non pas s'il fallait aller habiter dans la Thébaïde ou dans les cavernes des rochers. Mais, savez-vous en quelle solitude je vous invite ? C'est une solitude où vos maris, où vos pères consentiront avec plaisir que vous habitiez, quelque amour qu'ils aient pour vous. Votre solitude, chrétiennes, n'est autre que votre maison : fermez-la au jeu, aux compagnies inutiles, aux vaines conversations, et vous serez dans un désert où Dieu versera ses bénédictions en abondance.

Ne vous mêlez point de ce qui ne vous touche point ; les affaires de Dieu et celles de votre famille, vous doivent tenir lieu de toutes choses. Vous aurez par ce moyen un

rempart impénétrable contre le scandale. Saint Basile, dit des filles en particulier, qu'elles ne doivent sortir que rarement de leur logis, non pas même pour aller aux lieux saints où plusieurs ne paraissent que trop souvent, ou d'une manière qu'il ne faudrait pas. C'était la pratique de saint Jérôme : *Et video raro et videor*. Je vois rarement le monde et le monde me voit rarement.

Un ancien en apporte une fort belle raison, mais qu'il exprime à son ordinaire trop fortement : *Inimica est multorum conversatio ; nemo non aliquod nobis vitium, aut commendat, aut imprimit, aut allinit*. (SENEC., epist. 2.) Il est dangereux de se répandre beaucoup dans les conversations du monde ; car vous ne rencontrerez personne qui ne vous imprime quelque vice bien avant dans l'âme, ou du moins qui ne vous en laisse quelque teinture. Voyez aussi comment l'épouse sacrée parle à son divin amant : *Veni, dilecte mi, egrediamur in agrum, commoremur in villis*. (Cantic., VII) ; venez, ô le bien-aimé de mon âme, allons respirer l'air pur et innocent de la campagne ; retirons-nous de la ville, où tout est rempli de corruption ; où la vanité étale sa pompe et son faux brillant pour nous inspirer de l'amour des grandeurs imaginaires du siècle ; où l'on ne voit que des objets qui nous remplissent l'esprit d'images, ou inutiles, ou criminelles ; des objets qui plongent tout notre cœur dans le monde : *O homo fuge homines*, dit l'ange à Arsène. O homme, veux-tu faire ton salut et sanctifier ton âme ? fuis les hommes qui t'infecteront infailliblement par la contagion de leurs vices.

Lorsque la peste ravage une ville, on ne fréquente pas indifféremment toutes sortes de personnes : on use de grandes précautions pour connaître ceux avec qui l'on traite. Il y a une autre peste bien plus dangereuse qui désole le monde chrétien, et contre laquelle il se faut plus sagement précautionner. Une femme, une fille imbue de l'esprit du monde est pestiférée ; et c'est bien souvent que vous êtes avec elle, vous qui avez été élevée, ou dans une maison de saintes filles ou bien sous la discipline d'une vertueuse mère. Vous êtes bien susceptible de cet esprit, qui est la perte de l'esprit chrétien. Vous en serez infectée aussi bien que cette mondaine, si vous n'êtes sur vos gardes. Les avarés parmi lesquels vous viviez sont aussi des pestiférés. Si vous regardez avec envie ou avec admiration leurs grands biens, leurs maisons superbes, leur florissante prospérité, vous contracterez leur vice. Les libertins, les débauchés sont encore des pestiférés ; mais dont le mal est bien plus contagieux. Si vous n'évitez leur compagnie, vous serez inévitablement empoisonné. Il est plus facile, dit saint Jérôme, d'être constamment fidèle à Dieu parmi les bourreaux qui vous feraient endurer tous les supplices du mar-

tyre le plus cruel que parmi des compagnies si dangereuses.

Mais parce qu'il est très-vrai qu'il n'est pas possible que tous fuient l'air empoisonné du monde, au moins il faut prendre des préservatifs pour résister à ce torrent de la vie populaire. Saint Jérôme (*Epist. ad Eustochium*) en fournit un excellent : *Quotiescunque te vana sæculi delectabit ambitio, quotiescunque in sæculo videris aliquid gloriosum, ad paradisum mente transgredere* : Lorsque vous voyez les heureux du siècle, les palais superbes où ils logent, la richesse de leurs habits, leurs trains, leurs délices et l'abondance de leurs biens ; si votre esprit est frappé de quelque admiration de ce faux éclat, si votre cœur est touché de quelque désir de ce bonheur, tournez votre pensée, vos désirs vers la pompe, vers les délices de l'héritage immortel qui est préparé à la vertu et vous n'aurez pas de peine à mépriser la vaine félicité des adorateurs du monde.

Saint Augustin donne un autre préservatif contre un vice plus dangereux. Si un objet agréable, une charmante beauté donne quelque atteinte à votre cœur, vous dissiperez facilement le venin qu'elle y aura répandu en vous représentant l'état où la mort réduira un jour la personne, qui présentement est ornée de tant de grâces. *Vides viventem, cogita morientem*. Vous voyez ce qu'elle est pendant la vie, pensez à ce qu'elle sera à la mort, et cherchez plutôt la souveraine beauté qui vous donnera des plaisirs infiniment plus délicieux et qui dureront tous les siècles à venir.

Ces remèdes sont spécifiques ; mais saint Eucher (*Epist. ad Valerian.*) nous en donne un général qui nous fortifiera contre tous les vices : *Delictum alienum semper ut opprobrium respice, nunquam ut exemplum*. Regardez les actions vicieuses d'autrui comme un opprobre que vous devez abhorrer et non pas comme un exemple qu'il faille imiter. Un grand orateur (ISOCRATES) souhaitait contre toutes sortes de scandales un autre remède qui serait plus fort s'il était possible : *Optabile esse frontibus improborum notas esse impressas, ut caveri possent*. Il serait à souhaiter que toutes les personnes tachées de vices en portassent le caractère gravé sur leur front, pour en faire concevoir de l'horreur à tout le monde. Si l'on écrivait sur le front d'un avare : Voici un fou qui donne toutes ses pensées à l'acquisition des biens dont ses héritiers se réjouiront pendant qu'il gémira dans les flammes ; ne m'avouerez-vous pas que le nombre de ces fous qui est si grand serait bien petit ? Et si celles que l'on voit ornées avec tant de vanité portaient gravé en caractères visibles : voilà une fausse chrétienne qui a consacré tout son cœur au monde ; les autres ne regarderaient son luxe que comme un objet d'exécration, et non pas comme un exemple qu'elles imitent avec tant de passion. Mais puisque cela ne se peut faire sensiblement, qui empêche de le faire par une

idée sage et raisonnable et de dire : Cet avare a perdu le sens, de travailler si peu pour le ciel et tant pour la terre : cette mondaine a la cervelle renversée, d'avoir tant de passion de plaire au monde et si peu de crainte de déplaire à Dieu qui la peut rendre si misérable ?

SECOND POINT.

Après avoir parlé des péchés d'autrui, auxquels on influe par une coopération criminelle, disons maintenant quelque chose de ceux auxquels nous ne coopérons qu'indirectement en tant que nous ne les empêchons pas s'il est de notre devoir de le faire : *In alienis peccatis parce mihi, cum noverim reges, pontifices, parentes, et dominos obnoxios esse subditorum, plebium, filiorum, et servorum peccatis ; quando nimirum ob illorum negligentiam peccaverint*. (EUTHYM. in psal. XVIII.) Seigneur, délivrez-moi de la peine que je puis avoir méritée pour les péchés d'autrui, car je sais que vous ferez rendre un compte bien rigoureux aux rois, aux prélats, aux pères, aux maîtres, des péchés de leurs sujets, de leurs peuples, de leurs enfants et de leurs domestiques ; si ceux-ci vous ont offensé par la négligence des autres. Mais les paroles de saint Thomas sur ce sujet sont bien plus terribles : *Hoc est maximum periculum hominem, de alienis factis rationem reddere, qui pro suis non sufficit*. L'étrange danger où est celui qui est obligé de répondre à Dieu des péchés d'autrui, lui qui est en si grande peine de rendre compte des siens.

Pères et mères, faites les premiers réflexions à ces paroles, vous qui devez les premiers soins au salut de plusieurs âmes desquelles vous êtes chargés ; voyez le nombre de vos enfants, voyez celui de vos domestiques, ce sont autant d'âmes dont Dieu vous demandera un compte exact. Savez-vous donc comment on vit dans votre famille ? Que cet enfant a déjà certaines manières qui ne sentent rien de bon, que sa langue licencieuse jette déjà des étincelles d'une passion naissante qui peut-être le perdra, qu'il sait déjà bien des choses qu'il devrait encore ignorer ? Savez-vous comment vivent vos domestiques, que ces laquais sont autant de petits impies, que Dieu est outragé dans votre maison par des juréments, par des blasphèmes, par des paroles profanes et par des libertés honteuses ? Vous répondez que vous n'en avez nulle connaissance, et que vous ne permettriez pas que Dieu fût déshonoré chez vous. Oui, mais aussi avouez la vérité, que vous ne vous en êtes jamais informé. Que cette lâche négligence vous coûtera cher, et que vous en serez rigoureusement punis ! car c'est une vérité certaine que si les pères et les mères étaient animés du zèle de l'honneur de Dieu, ils feraient plus que tous les prédicateurs du monde. Les paroles de saint Augustin ne doivent-elles pas faire trembler ces pères si négligents ? *Liberorum vitia illis opprobrio sunt ; quid prodest habere*

filios, si æternis ignibus nutriuntur? Les crimes de vos enfants vous devraient faire rougir, le débordement de leur vie est votre opprobre, puisque vous pouviez prévenir ces maux par une éducation plus chrétienne. Ne vaudrait-il pas bien mieux que Dieu eût maudit votre mariage et qu'il l'eût rendu stérile que d'avoir mis des enfants au monde pour être les victimes du démon? Si vous manquez à leur éducation, vous êtes les pères de leur corps et les bourreaux de leur âme. Et ces filles, comment sont-elles élevées? Tout leur cœur est tourné à la vanité, elles ne respirent que pour le monde; le bal et la comédie sont leur paradis et l'église est le lieu de leur supplice. Misérable mère, toutes les fois que vous les voyez, vous devriez mourir de confusion. Voilà le fruit de vos soins, des filles toutes mondaines et sans piété. *Sicut mater et filia ejus* (Ezech., XVI), dit le prophète. La fille n'a point de vertu, la mère n'en avait donc pas beaucoup.

Lorsque vous serez examinés devant le grand juge sur l'état de votre famille, que répondrez-vous? Si l'on vous en interrogeait présentement, vous diriez qu'elle est florissante, que les revenus sont grands, qu'elle est dans l'affluence de toutes choses. Oseriez-vous faire cette réponse à ce juge redoutable? Direz-vous que votre aîné est bien instruit dans la science du monde qu'il entend bien le maniement des affaires, que vous lui avez trouvé un grand parti? Mais, vous dira-t-on, lui avez-vous laissé autant de vertu pour être heureux au ciel que de biens pour se rendre heureux sur la terre? Le cadet que vous avez si bien pourvu dans l'Eglise avait-il une aussi bonne vocation à cet état, que son bénéfice est riche? Ne l'y avez-vous point engagé par des considérations humaines? *Magnum habemus pretiosumque depositum filios, ingenti illos servemus cura, atque omnia faciamus, ne sur id nobis astutus auferat.* (CHRYSOST. homil. 9 in I ad Timoth.) Dieu vous a confié le plus précieux dépôt du monde, il en a chargé votre conscience, ce sont vos enfants. Il ne manquera pas d'exiger ce dépôt, n'en doutez pas, il lui est trop cher. Il est donc de votre devoir de le conserver avec toute l'application possible. Gardez-le avec tant de soin que l'esprit malicieux des ténèbres, ce fin larron, ne vous le ravisse point. A votre âme près, le soin du salut de vos enfants est l'affaire qui vous doit tenir le plus au cœur.

Il ne faut pas ici omettre une chose fort importante à laquelle on ne fait pas assez de réflexion. On voit dans plusieurs maisons des peintures scandaleuses qui, pour ne rien dire des autres, sont exposées aux yeux des enfants dont les passions commencent à naître ou ne sont déjà que trop vives. Quels mouvements pensez-vous que produiront dans des cœurs si faciles à prendre feu, des Lucrèces nues, des Bersabées, des Susannes dans le bain, et d'autres objets beaucoup plus profanes? Si vous ne le

savez pas, voyez ce que saint Augustin raconte sur ce sujet. Un père faisant des reproches à son fils des débordements de sa vie, le fils montra un tableau où était peint l'adultère de Jupiter : « Voilà, mon père, dit-il, où j'ai appris les actions dont vous me blâmez. » Ce jeune fou ne fit-il pas à son père une leçon aussi sage que celle qu'il avait reçue? Mais ce tableau est si précieux, quelle perte de le condamner aux flammes! Eh quoi, est-il plus précieux que les âmes de vos enfants qui brûleront dans un feu qui durera bien davantage, si ce tableau est épargné? car le vendre, comme font plusieurs, c'est ce que l'on ne vous conseillera jamais, à moins que vous ne trouviez un acheteur semblable à celui qui donna, il y a quelques années, cinq cents pistoles d'une de ces mauvaises peintures qu'il brûla d'abord qu'il en fut le maître. *Solet pictura tacens in pariete loqui*, dit saint Grégoire de Nysse (*Orat. de S. Theodoro*). Ces peintures déshonnêtes, toutes muettes qu'elles sont, prêchent hautement l'impudicité. Un grand maître de l'éloquence (QUINTILIAN., lib. XI, cap. 3) l'avait dit avant ce saint Père : *Pictura tacens sic intimos penetrat affectus ut ipsam vim dicendi nonnunquam superare videatur*; la peinture pénètre si avant dans l'âme que les discours les plus touchants souvent n'ont pas tant de force pour nous émouvoir. C'est par ce principe qu'un grand esprit de l'antiquité (ARIST., lib. VII *Polit.*, cap. ult.) veut que les magistrats détruisent toutes les peintures, toutes les statues scandaleuses.

Mais le compte le plus rigoureux que Dieu exige des péchés d'autrui est celui que les personnes sacrées qui sont dans les dignités de l'Eglise rendront des âmes qui leur sont commises. L'histoire ecclésiastique nous apprend que des personnages d'une éminente sainteté étant entraînés avec violence pour être élevés aux prélatures ont demandé la mort à Dieu, et l'ont miraculeusement obtenue, afin d'éviter ce fardeau si redoutable. Les paroles qui furent dites à Ezéchiel sur ce sujet sont bien terribles : *Speculatorem dedi te domui Israel* (Ezech., III), etc.; je t'ai ordonné de veiller sur Israël; si tu ne cries hautement contre le vice, afin de retirer l'impie de la voie de perdition, il périra véritablement; mais sache aussi que tu répondras de toutes les âmes qui tomberont dans le malheur : *Ubi est grex tuus, pecus inclytum tuum? quid dices, cum visitaverit te?* (Jerem., XIII.) En quel état avez-vous laissé le troupeau que j'avais commis à votre garde; ce troupeau si cher et si précieux? Que répondrez-vous à son maître, lorsqu'il faudra rendre vos comptes? Vous le saviez, on vous en avait averti de bonne part, que des loups les plus fins du monde et aussi les plus malicieux avaient envahi votre bergerie, qu'ils dissipèrent grand nombre de vos brebis et que l'on semait furtivement une doctrine empoisonnée. Et comment avez-vous agi? Au lieu de vous élever avec zèle et d'employer votre pouvoir pour extirper

ner ces larrons, vous vous êtes honteusement endormis, vous avez mieux traité peut-être ces loups dévorants que ceux qui découvriraient leurs embûches. O Dieu, que répondrez-vous au divin Pasteur, si vous laissez ravager et désoler la bergerie? Ne direz-vous point comme Isaïe, mais avec plus de raison : *Væ mihi, quia tacui?* (Isa., VI.) Malheur à moi, épouvantable malheur que la colère céleste me prépare, parce que je me suis tu et que j'ai dissimulé. Animez donc votre zèle qui n'est pas de simple conseil, mais d'une nécessité absolue à votre salut, en sorte que vous puissiez dire avec l'Apôtre : *Contestor vos hodierna die, quia mundus sum a sanguine omnium, non enim subterfugi quo minus annuntiarem omne consilium Dei.* (Act., XX.) Je ne veux point contre vous d'autres témoins que vous-mêmes, que votre perte ne me tiendra pas lieu de crime, et que si vous périssez, ce ne sera pas que je ne vous aie annoncé les vérités du salut.

Enfin, pour parler plus en général, nous souffrirons tous la peine pour les fautes d'autrui que nous n'avons pas empêchées, si nous avions le pouvoir, l'occasion et la commodité de le faire. C'est une vérité certaine par le consentement générale de tous les docteurs et encore par l'oracle de la parole divine. Mais, dit saint Jérôme, *nos in Dei injuria benigni sumus, et in nostris contumeliis odia exercemus.* Nous sommes ardents à repousser les injures que l'on nous fait, et quand il est question du déshonneur de Dieu, nous sommes si indulgents, ou plutôt si lâches, qu'il paraît assez que les outrages qu'il reçoit nous sont fort indifférents, puisque nous en sommes aussi peu touchés que s'ils étaient faits à une personne qui ne nous fût rien. Si quelque impie le déshonore par des blasphèmes horribles, qui oserait dire un mot? Et si l'on effleure notre réputation par l'atteinte la plus légère, nous nous élevons comme des serpents. On voit des chrétiens abominables qui semblent être gagés par le démon pour détruire la pureté des mœurs par leurs langues licencieuses et débordées. Et l'on a peine à se retenir dans un air sérieux qui témoigne que l'on prend part à ces injures que l'on fait à la majesté divine. On rit même de ces folies quoiqu'elles blessent grièvement la bienséance; on y applaudit, on a honte de ne pas seconder les desseins de ces ennemis de Dieu. Dans la conversation on met souvent sur le tapis des discours injurieux à la Providence, des discours qui sont des censures de la justice divine, ou des railleries impies de nos oracles sacrés, et personne n'ose se déclarer pour le bon parti. Si un Turc parlait contre Jésus-Christ, vous lui résisteriez en face ou vous seriez un lâche. Si l'on déchirait en votre présence la réputation de votre ami et que vous ne repoussassiez pas ce déshonneur, il renoncerait à votre amitié. Et Dieu est souvent maltraité de ses ennemis, vous le voyez, vous l'entendez et vous vous te-

nez comme neutre, vous ne dites rien. Après une lâcheté si honteuse que pouvez-vous attendre de lui, si ce n'est de la froideur pour le peu de part que vous prenez à ses intérêts, ou même souvent de grandes peines pour avoir molli si lâchement, lorsqu'il était de votre devoir de prendre sa cause en main.

EXEMPLE DU ONZIÈME DISCOURS.

Punition d'une mère et de son fils.

Il n'est point de scandale plus ordinaire et il en est peu aussi de plus criminel que celui qu'on donne à des filles que la pauvreté réduit à servir dans les maisons des riches, où souvent elles ne gagnent presque rien et perdent tout, puisqu'elles y entrent innocentes et en sortent toutes couvertes d'ordures et de crimes. On fait moins de difficulté d'attenter sur leur pudeur, parce que personne ne s'intéresse en l'outrage qui leur est fait. Mais si les hommes ne les vengent pas, Dieu les venge, ces outrages si injurieux, et en l'autre vie par les supplices éternels, et en celle-ci par des peines bien rigoureuses.

En voici une preuve bien singulière que j'ai tirée d'un célèbre canoniste qui fut consulté sur un doute de conscience, lequel est si extraordinaire que peut-être il est l'unique en ce genre. Dans une ville d'Italie, le fils d'une riche veuve entreprit sur la pudeur d'une fille de service, et la poursuivit si vivement qu'elle se rendit à la passion de cet infâme libertin : au moins la mère de ce jeune homme en eut de fortes conjectures, et fit si bien, que la fille lui découvrit une partie du secret, et que la nuit il la venait quelquefois importuner. Mais comme c'est assez la coutume de ces friponnes, elle protesta à sa maîtresse qu'il n'était point venu à bout de sa résistance. Le meilleur parti, que l'on pouvait prendre, était d'écarter la fille pour détourner ce jeune fou de l'inclination qu'il s'était mise dans la tête et de veiller mieux sur ses actions à l'avenir. C'est ce que la mère ne fit point; mais par le conseil le plus imprudent que l'on puisse imaginer, une nuit elle prit la place de la servante, après s'être bien armée de verges, pour régaler cet amoureux d'une manière qu'il n'attendait pas, et pour le couvrir par cette surprise d'une plus grande confusion de sa faute.

Cependant la chose tourna bien d'une autre manière : elle eut la pensée de recevoir son libertin d'une façon fort différente de celle qu'elle s'était proposée. D'abord cette pensée lui fit horreur, et, dans le temps assez long qu'elle eut de songer aux suites de cette action, mille choses lui passèrent par l'esprit. « Si ma réputation, disait-elle, qui a toujours été si nette de tout soupçon est ternie du moindre ombrage d'une faute si exécrable, je suis perdue, et j'aimerais mieux n'avoir jamais vu la lumière que de souffrir une si horrible confusion. Mais ce

crime pourra-t-il demeurer secret ? La fille manquera-t-elle demain de parler à son amant des pièges que je lui avais dressés, ou pour rire, ou pour s'excuser, ou par la curiosité de savoir le traitement qu'il aura reçu ! Et lui, que pourra-t-il répondre autre chose, dans l'ignorance où je veux qu'il soit de ce crime, sinon que la nuit s'est passée comme les autres, si la fille est criminelle ; ou, si elle est innocente, qu'elle lui a enfin accordé ce qu'il désirait ? Et ce qui la fortifiera, en quelque supposition que ce soit, dans la pensée qu'il y aura eu du crime de ma part, ce sera de voir que je ne ferai point d'éclat. Gardera-t-elle donc un secret si extraordinaire dans son cœur, aussi peu qu'elle garderait un charbon de feu dans sa bouche ! Car c'est la faiblesse de notre sexe, nous autres femmes sommes si peu maîtresses de notre langue que tôt ou tard il faut que nous laissions couler au dehors tout ce que nous avons dans l'âme. Et j'aimerais mieux m'aller précipiter sur l'heure dans un abîme que si ce malheur m'arrivait. Mais la fille afin de sauver son honneur sauvera le mien. Oui, mais ce n'est rien qu'elle le sache, cet horrible crime, et que je sois obligée de rougir toutes les fois qu'elle me regardera. Si je la garde, ce ne sera plus une servante, mais une impérieuse maîtresse, lorsqu'elle verra que mon honneur sera en sa disposition. Si elle n'obtient tout ce qu'il lui plaira de demander, et que ne demandera-t-elle point ? le moindre refus l'effarouchera ; ce ne seront que menaces et menaces qui auront peut-être enfin leur effet. Je ne sais pas qu'elle soit allée jusqu'au dernier crime et la conscience me défend même de le croire. Donc, au moindre déplaisir que je lui ferai, elle se moquera bien d'être accusée de quelque petite galanterie, pourvu qu'elle fasse une si horrible plaie à mon honneur. »

Par ces considérations jointes aux fortes oppositions de la conscience, la raison commençait à prendre l'avantage sur la passion, lorsque le galant arriva. La présence de l'objet rendit les premières forces à la passion ; cette misérable femme est irrésolue et toute troublée. Les raisons, ces grandes et fortes raisons, qui l'avaient presque gagnée, disparaissent dans son esprit ou ne s'y montrent que confusément. Et c'est dans le trouble, dans ces pressantes occasions, que le vice a plus de lieu. Enfin, ce pauvre amant fort abusé est reçu, car sans cette erreur le fils eût été plus sage que la mère. On ne peut dire sans horreur ce qui se fit.

Mais ce que cette mère infortunée n'avait pas prévu, et ce qui est bien horrible, c'est qu'elle conçut cette nuit même. On peut croire qu'elle ne laissa rien à faire pour perdre le fruit d'une passion si monstrueuse. Néanmoins il fut conservé pour la peine, comme on le verra, des scandales que l'un et l'autre avaient donnés. La mère eut cet avantage, qui après lui coûta bien cher, de faire ses couches fort secrètement, et mit

au monde une fille qui innocemment fut l'occasion des grands malheurs dont nous parlerons. Après que la petite fille fut servée, sa mère la retira dans son logis, comme une fille, disait-elle, que ses pauvres parents avaient exposée et qu'elle voulait nourrir par un principe de charité.

Le jeune homme, quelque temps après, fit un grand voyage où l'appelait son commerce, dont le succès l'arrêta dix années hors de son pays. Etant de retour, il vit la fille qui était déjà devenue grande, et qui, au reste, était très-jolie et de la plus agréable humeur du monde. La fille, espérant tout son bonheur de l'un et de l'autre et d'être logée honnêtement par leurs libéralités, servait le fils, comme elle avait servi la mère, avec toute l'honnêteté et toute la grâce possible, et sans y penser, elle le gagna si bien, qu'il prit de l'amour pour elle autant qu'on en puisse avoir. Comme elle avait de l'esprit, elle s'en aperçut bientôt, et fuyait de converser avec lui autant que lui le désirait.

Ce qui en aurait dégoûté plusieurs autres, fit plaisir à cet amant judicieux, et il conçut plus d'amour et plus d'estime pour elle. « D'où vient, lui dit-il un jour, que depuis peu vous êtes devenue si sauvage ? D'où procède ce changement ? — Il ne vous le faut pas céder, repart la fille, je n'ai plus guère d'amour pour vous, parce que vous en avez trop pour moi. Je vous aimais plus quand vous m'aimiez moins ; et maintenant je vous crains plus que je ne vous aime. Pardonnez-moi cette franchise, une honnête fille ne saurait trop appréhender. Je n'ai rien, et tout ce que je puis espérer, c'est de chez vous. Néanmoins j'aime mieux tout perdre que de perdre ce qui fait le trésor unique d'une fille. J'ai toujours vécu heureuse dans cette maison, mais je le serai davantage dans la plus pauvre maison de la ville, où je verrai en sûreté mon honneur, que je mets au-dessus de toutes choses. Croyez-moi, monsieur, poursuivit-elle en pleurant, je ne suis pas aveugle, je vois fort bien où vous aspirez. Mais si vous avez jamais cru que je sois capable d'une bassesse, ôtez-vous bien cela de la tête, vous me connaissez fort mal. — Et vous, répond le jeune homme, vous me connaissez encore moins. Je ne vous déguise pas mon amour ; mais vous me faites tort, si vous croyez que je me propose rien que d'honnête. Je vous jure que je n'en aurai jamais d'autre que vous par une alliance légitime, que peut-être vous ne rejetterez pas. — Non, dit-elle, ne pensez pas me prendre pour dupe, je sais que c'est là le piège, où plusieurs sottes se laissent prendre ; c'est la promesse qu'on leur fait souvent et qu'on ne tient jamais. Les serments de ceux qui aiment ne sont jamais que des parjures. Dites tout ce qu'il vous plaira ; je ne suis pas si extravagante que de croire que je sois fille pour vous. — Je vous l'ai dit, reprit l'amant, et je vous le redis, que mon amour n'a rien que d'honnête. Si je vous demandais quelque chose devant

l'alliance que je vous offre, vous auriez lieu de craindre quelque trahison. Mais je n'exige rien de vous qui aille à votre déshonneur : dès ce moment, si vous ne me le défendez, je vais proposer à ma mère le lien sacré, dont je veux m'unir avec vous jusqu'à la mort. »

Ces paroles firent autant de plaisir à la fille qu'elles causèrent de chagrin à la mère. Cette proposition fut un coup mortel à son cœur. « J'y ai déjà bien pensé, dit-elle, à la marier, mais à quelque petit artisan de la ville : encore ce sera bien de l'honneur pour elle, qui n'est qu'une paysanne, ou ce que je crois plutôt, le fruit ignominieux d'une passion infâme. Mais vous, épouser un avorton, que l'on a jeté sur le grand chemin et que j'en ai retiré par compassion ; le bel honneur que vous feriez à votre parenté ! quelle rêverie ! quelle extravagance ! Est-ce que vous n'en trouverez pas d'aussi belles et de plus riches ? Que l'on ne m'en parle jamais, ou si vous me faites le déplaisir de la prendre pour votre femme, ne me faites jamais le déshonneur de m'appeler votre mère. » Ensuite elle mit toute la parenté après lui pour le détourner de ce dessein. Mais il demeura dans une fermeté inflexible. La fille devint la femme prétendue de son père ; ils vécurent plusieurs années en une parfaite union et eurent plusieurs enfants.

Voyons maintenant la peine que Dieu fit souffrir, et à la mère, et au fils pour le scandale qu'ils avaient donné. La mère, rongée par de continuels remords de voir son fils et sa fille mariés ensemble, déclara sa peine au docteur de qui nous avons tiré cette histoire. Il répondit que puisqu'elle avait fait de sa part tout le possible pour empêcher ce mariage, elle les devait laisser en leur bonne foi ; qu'elle n'était point obligée à se diffamer d'une si étrange manière ; qu'il en arriverait de grands malheurs, et qu'elle pouvait vivre en paix, sans se mettre plus en peine que de faire pénitence de son crime. Elle ne goûta point ce conseil, et sentant sa conscience aussi alarmée qu'auparavant, elle s'ouvrit à son fils. « Je tremble, dit-elle, je n'ose parler, et ma conscience ne me permet pas de me taire. Votre femme n'est point votre femme, elle est votre sœur. — Je vois bien ce que vous voulez dire, repart le fils, vous vous êtes mis dans l'esprit que ma femme est le fruit de quelque inclination de mon père. Mais moquez-vous de tout cela : ces misérables qui voient tant de gens, donnent leurs enfants à qui il leur plaît, sans savoir de qui ils sont. Cela ne vous doit point faire de peine, quand même mon père aurait été si méchant que de vous faire ce tort ; ce que je ne veux point croire. L'amour est jaloux et fait croire bien des choses qui ne sont qu'en idée. Ma mère, soyez en repos, votre conscience est déchargée, j'en charge la mienne. — Que vous êtes cruel, dit la mère obstinée en son malheur ; ne me faites pas parler davantage, je vous en conjure, de peur d'apprendre ce

qui vous ferait rougir et moi aussi, et qui vous rendrait aussi misérable que je le suis. Croyez-moi, je vous le redis, assurément votre femme est votre sœur. » Comme il ne faisait nul état de tout cela : « Malheureux, poursuivit-elle, quelle honte me pourriez-vous épargner ! Mais puisqu'il faut satisfaire à ma conscience, je vous demande, si je suis la mère de votre femme, n'est-elle pas votre sœur ? Je sais fort bien ce que je dis et plutôt à Dieu qu'il ne fût pas si véritable ! Et puisque vous m'en avez tant fait dire, il faut que je répande tout ce qui reste dans mon cœur, afin de boire tout d'un trait la confusion, et que la conscience qui me déchire le cœur depuis si longtemps, n'ait plus rien à me reprocher. Sachez donc ce que la honte a toujours retenu dans le plus secret de mon âme, que votre femme est non-seulement votre sœur, mais votre fille, et que je l'ai eue de vous. »

Cet homme fut étrangement ébranlé, lorsqu'il eut appris que sa mère était aussi la mère de celle qu'il avait cru de si bonne foi être sa femme. Mais lorsqu'elle lui eut dit qu'elle l'avait eue de lui, ce qui lui paraissait faux de la dernière évidence, il se remit et ne douta plus que cette femme n'eût la cervelle tournée. Il crut qu'il ne fallait plus raisonner avec celle qui n'avait plus de raison ; et selon l'usage de ceux qui agissent le plus sagement en ces conjonctures, il ne voulut pas lui contredire, de peur d'échauffer et de blesser davantage le cerveau de sa pauvre mère. Il lui dit donc qu'elle avait entièrement satisfait à sa conscience, qu'il était tout résolu de mettre encore ordre à la sienne, et qu'elle s'en reposât sur lui.

La mère se paya de cette réponse et se retira avec un grand repos de sa conscience, qui lui était d'autant plus doux, qu'il succédait à un trouble horrible de plusieurs années. Le fils ne fut pas moins satisfait dans la sienne, comptant tout ce que sa mère lui avait dit pour des chimères d'une pauvre visionnaire. Cette dame attendait avec grande impatience la séparation des mariés. Mais voyant qu'ils agissaient toujours de même air, sa conscience se réveilla et lui causa de plus grandes alarmes qu'elle jamais.

Enfin, pour user du dernier remède, elle alla tout déclarer à son curé et fit tant auprès de lui par ses prières et ses larmes, qu'il porta l'affaire au tribunal ecclésiastique. La nouvelle d'un cas si étrange vola par toute la ville. On peut penser quels discours on tenait d'une nouveauté si surprenante. Aucun de cette misérable famille n'osait plus lever les yeux ni paraître devant le monde sans rougir. Quoi aussi de plus monstrueux, qu'un mari de sa fille et de sa sœur ; qu'une femme et de son père et de son frère, qu'une propre fille de sa grand-mère ?

Ne pouvant plus endurer un déshonneur si inoui, ils se retirèrent tous de la ville, où ils n'étaient plus regardés que comme des monstres. Ce ne fut pas tout, il fallut

encore se séparer. La mère, qui était la plus criminelle, s'en alla si loin, qu'elle ne fut jamais vue, ni de son fils à qui elle avait causé un si grand scandale, ni de personne de son pays, et passa le reste de sa misérable vie en gémissant. Le mari et la femme prétendue, qui autrefois avaient été si unis, ne se pouvaient plus regarder, leur amour s'étant converti en aversion. Mais surtout la femme qui, étant fort innocente, avait une horreur inconcevable de celui à qui elle avait donné si agréablement son cœur. Un père et un mari pris à part, sont des objets fort aimables : mais ces deux qualités prises ensemble font la dernière abomination. Elle haïssait son père, parce qu'il était son mari, et son mari, parce qu'il était son père. Elle eût mieux aimé avoir le plus misérable villageois, que le plus grand roi de la terre, avec les qualités qu'elle avait découvertes en son mari. L'homme de même aurait aimé passionnément sa femme, si elle n'eût été sa fille, et sa fille si elle n'eût été sa femme. Mais parce qu'elle était l'un et l'autre, il ne la pouvait regarder qu'avec horreur. Tout le reste de leur vie se passa dans les gémissements et l'opprobre.

Il ne nous appartient pas de juger en ce sujet, non plus qu'en nul autre, si Dieu punit effectivement en l'autre vie cette mère et ce fils pour les scandales qu'ils avaient donnés. Mais il n'est pas trop difficile de savoir ce qu'ils avaient mérité et combien ils étaient en abomination devant Dieu, puisqu'il les rendit abominables par toute la terre. Il y a bien des chrétiens plus scandaleux dans le monde auxquels Dieu ne manifeste pas si sensiblement sa colère et qui la devraient bien plus craindre, car c'est une marque qu'il leur réserve à l'avenir toute la rigueur de sa justice. Nous voyons même de vieux pécheurs qui devraient bien enfin penser à sauver leur âme et dont néanmoins la plus forte passion est de perdre celle des autres. Quel aveuglement ! quelle insensibilité de conscience, de se flatter témérairement, comme ils font, que Dieu leur fera miséricorde, puisqu'ils lui font des outrages si cruels !

DISCOURS XII.

DU TEMPS.

Qu'est-ce que le temps dont on parle si souvent et que l'on connaît si peu ? Si vous le demandez aux ignorants, il n'en est pas un qui ne croie le savoir, et si vous interrogez les savants, il n'en est point qui n'avoue, s'il ne veut trahir ses sentiments, qu'il n'en sait rien. Si vous ne me demandez pas ce que c'est que le temps, dit saint Augustin, il me semble que je le sais ; mais si vous me le demandez, je n'en sais rien. Il voulait dire par là, j'en sais assez, s'il faut se taire, et je n'en sais pas assez pour en parler ; je connais bien ce que c'est, et je ne sais pas m'expliquer sur une matière si épineuse. Jamais personne n'en a parlé plus subtilement que le philosophe qui dit

que le temps est un mouvement, et particulièrement le mouvement des astres, qui mesure nos années et nos jours. Mais saint Augustin lui objecte une difficulté dont il aurait eu bien de la peine à se démêler. *Sol stabat, et tempus ibat.* Comment est-ce que le temps est le mouvement des astres, puisque lorsque Josué arrêta le mouvement du soleil, il n'arrêta pas la course du temps ? Le soleil était immobile et le temps courait toujours.

Que n'a-t-on point fait et que ne fait-on point encore pour l'arrêter ou même pour le faire reculer ? On lustre les visages ternis par le temps, on colore les cheveux, on emprunte ceux des jeunes personnes, on désavoue ses années pour faire ce que Dieu même ne peut et fixer le temps qui vole toujours. Mais on a beau faire, on ne lui coupera pas les ailes, on ne l'arrêtera pas ; il va toujours avec la même rapidité et nous entraîne tous à la mort.

Pour celui, qui est passé, nous ne pouvons que le regretter, non pas le rappeler. Le point important est de faire un bon usage de celui qui reste. Nous parlerons donc du bon et du mauvais usage du temps, du bon usage qu'il en faut faire et du mauvais qu'il faut éviter.

PREMIER POINT.

Il ne faut considérer que le prix du temps pour conclure que nous le devons ménager avec toute l'application possible et avec les mêmes précautions que saint Augustin y apportait. *Caro mihi constant stilla temporum.* Un seul moment m'est précieux. Une des choses des plus surprenantes que nous ayons dans notre religion, c'est le mérite des œuvres des justes. *Da obolum, et accipe paradisum.* Donnez un denier, et vous aurez le paradis ; le plus grand de tous les biens sera le prix de la moindre de toutes les actions. Mais ce qu'il faut encore bien considérer, c'est que les âmes, qui se purifient dans les flammes de l'autre vie et qui produisent des actions de vertu, qui n'ont point d'exemple sur la terre : celles-là mêmes, qui sont dans la gloire, où elles brûlent d'un si ardent amour de Dieu, que l'amour le plus enflammé de nos plus grands saints, n'est que glace par rapport à celui-là : toutes ces âmes, dis-je, par des actes d'une si haute perfection ne méritent rien ; et nous en ne faisant presque rien nous méritons des biens d'une valeur presque infinie. D'où vient cette différence ? Chacun le sait ; c'est parce que Dieu a tout promis aux œuvres, que nous faisons dans le temps, et rien à celles, qui se font dans l'éternité : *Exiguum temporis perituri æternitatis est pretium*, dit l'auteur d'une épître qui se voit parmi celles de saint Jérôme. Un moment de temps est le prix d'une éternité glorieuse nous gagnons plus en un instant de ce temps avec peu de peine, qu'on ne gagnerait dans l'éternité souffrant le martyre de plusieurs siècles. Saint Bernardin dit bien davantage : *Tantum valet tempus quantum Deus.* Le temps

vaut autant que Dieu; car avec le temps, quel que petit qu'il puisse être, nous pouvons acheter Dieu, tout grand qu'il est. Quel est le prix de Dieu? il est infini : quel est donc le prix du temps? Jugez-en sur ce principe.

Saint Basile explique plus sensiblement cette vérité. Le temps, dit-il, est un fleuve. Cela est très vrai, parce qu'il coule toujours, et si bien qu'on ne le peut arrêter. Or, poursuit-il, si un de nos fleuves roulait continuellement, mettons, si l'on veut, pendant un mois : s'il roulait des lingots d'or, et d'argent, des écus, des pistoles à milliers, des perles et des diamants en abondance : n'avouera-t-on pas, qu'il n'est ni homme ni femme qui ne voulut en ce temps faire le métier de pêcheur? L'artisan abandonnerait sa boutique et le marchand son comptoir : les avocats congédieraient leurs parties et tous généralement se déferaient de leurs occupations, afin de tendre des filets. Et qui est-ce qui voudrait laisser passer un seul jour ni une heure même de ce temps si précieux, sans être sur le rivage, pour puiser de ces richesses le plus qu'il serait possible? Mais qui ne rirait de la sottise de celui, qui au lieu d'accrocher un lingot d'or, s'attacherait à une branche de bois pourri, ou qui laisserait couler les perles pour se charger de coquilles? Le temps selon saint Basile est un fleuve, qui roule des choses bien plus précieuses, puisque ce sont les richesses inestimables de la grâce et qu'il ne coule pas un moment, auquel nous ne puissions nous enrichir de trésors infinis pour le ciel. Et que faisons-nous? la plus grande partie de notre vie se passe à la bagatelle ou à amasser des richesses périssables, des biens de nul prix. *Conchas aggerimus, margaritas contemnimus.* (GREG. NAZIANZEN.) Nous nous chargeons de coquillage et méprisons des perles de prix. En vérité il faut que les hommes soient prodigieusement affamés des biens de la terre et bien dégoûtés de ceux du ciel pour faire un usage si déraisonnable du temps.

Puisque ce sont les biens du monde, à l'acquisition desquels il est si malheureusement sacrifié, nous trouverions bien des personnes, qui nous en donneraient beaucoup plus que nous ne gagnons, s'il était en notre pouvoir de leur en vendre une petite partie et qu'ils la pussent acheter. Si vous l'alliez exposer en vente à la porte de l'enfer, Alexandre vous donnerait toutes ses conquêtes de l'Europe et de l'Asie pour un seul jour. César, qui est dans les flammes, pour une heure vous présenterait le plus bel empire du monde. Vous n'en trouveriez pas moins aux portes du ciel. Un roi de notre monarchie étant dans l'âge caduc donnait tous les jours cinq cent écus à son médecin, afin qu'il s'appliquât avec plus de soin à lui prolonger la vie. Maintenant que nous pouvons croire raisonnablement qu'il est au ciel, il donnerait tous ses trésors et la plus belle couronne du monde chrétien, afin d'avoir quelques-uns de ces

jours si précieux, pour ajouter quelque nouveau lustre à sa couronne de gloire. Croyez-moi qu'il les emploierait bien d'autre manière que nous ne faisons.

Mais vous-mêmes qui prodiguez si fort le temps, le jour viendra que vous le voudriez acheter bien chèrement : *Et tempus non erit amplius* (Apocal., X); et il n'y aura plus de temps pour vous. Vous avez peut-être consumé la plus grande partie de votre vie à gagner, combien? dirons-nous quarante, ou cinquante mille écus? C'est peut-être beaucoup moins. Mais mettez tout ce que vous voudrez davantage; avec tout cela vous ne direz rien. Et viendra le temps que vous en donneriez plus de cent mille, et les millions, si vous les aviez en votre disposition, pour acheter une heure, et elle nous sera refusée. Dieu veuille même que vous ne disiez en gémissant, comme ceux de qui le prophète parle : *Transiit messis, finita est aestas, et nos salvati non sumus* (Jer., VIII); l'été, ce précieux temps de la moisson, est passé, et nous avons été si aveugles que de donner tout ce temps à l'acquisition des biens de la terre, qui ne nous sont plus de nul usage, sans recueillir les plus grands fruits du temps que nous avons perdus à jamais. Maintenant donc que vous êtes assez heureux pour en posséder encore une partie, peut-être assez grande, ne soyez pas si misérables que de la perdre comme vous avez fait jusqu'à l'heure présente.

Nous le devons ménager avec grand soin, non pas seulement par la raison qu'il est infiniment précieux, mais encore parce que nous en avons très-peu. Cependant nous le prodiguons par une raison opposée, mais bien fautive; car nous croyons avoir tant de temps, qu'encore que la plus grande partie s'en aille aux affaires inutiles du monde, nous nous figurons qu'il nous en restera toujours assez pour accomplir le grand ouvrage pour lequel uniquement il nous a été donné, qui est de nous enrichir des biens du ciel. Et moi je dis, tout au contraire, que notre temps est si court, que la perte seulement d'une heure nous devrait être sensible.

L'ange, au sentiment de plusieurs, n'a eu tout au plus qu'une heure pour s'enrichir de mérites et de grâces; mettons, si l'on veut, tout au plus un jour. Qui ne voit donc qu'il aurait été la plus imprudente de toutes les créatures, si au lieu de profiter de ces moments les plus importants qu'il devait avoir dans toute l'éternité pour acquérir les biens célestes, il les eût consumés à étudier le cours des astres, ou les curiosités de la nature? Ne lui aurait-on pas dit avec raison : le temps est court, les moments sont précieux; il n'en faut pas laisser couler un inutilement, et sans recueillir les fruits qui vous rendront éternellement heureux? Il est bien vrai, direz-vous, que l'ange n'aurait pas mérité d'excuse, parce qu'ayant si peu de temps, il le devait ménager jusqu'à une minute. Eh quoi! pensez-vous que l'homme en ait plus que l'ange? Et moi, je crois qu'il

en a moins. L'ange a eu peu de moments, et l'homme a plusieurs années pour mériter; néanmoins l'homme a moins de temps, ou du moins il n'en a pas davantage que n'en a eu l'ange. En effet, n'est-il pas vrai que si, pour faire dix lieues, vous donnez deux heures à un aigle, vous lui en donnez trop; et que si vous donniez deux ans à un limaçon pour parcourir cet espace, vous ne lui en donneriez pas assez? Un astre du ciel ne ferait-il pas en une heure ce qu'une tortue ne ferait pas en mille ans? Et pareillement une intelligence céleste fera en peu d'heures plus de progrès en la sainteté qu'un homme lent et massif n'en ferait en cinquante ans. Or, l'ange a cru que son temps était fort court et l'homme se persuadera que le sien est fort long. L'ange a bien compris qu'il ne pouvait pas raisonnablement perdre un moment, et l'homme se figurera qu'il peut perdre la plus grande partie de son temps? Cet aigle du ciel ne s'est jamais reposé en sa carrière; et ce limaçon rampant, faisant mille détours inutiles, pense que le temps ne lui peut manquer pour arriver à son terme. Enfin l'ange, nonobstant son activité merveilleuse, n'a jamais voulu entreprendre d'autre affaire que celle de son salut; et l'homme lent et grossier s'embarrassera de mille occupations étrangères et inutiles. Quoi de plus déraisonnable, et quoi néanmoins de plus ordinaire? On donne le temps à toute autre chose qu'en ne devrait, et presque rien à l'unique affaire qui le demanderait tout: de là vient que le succès en est souvent si déplorable.

Ce n'est pas tout: non-seulement il est court à cause de la pesanteur naturelle de l'homme, qui est si lent et si tardif dans les voies de Dieu, mais encore à l'égard de la fin qui nous est proposée et qui demande bien du temps pour y atteindre. Pour l'intelligence de cette raison, il faut savoir que, non-seulement Dieu nous veut ouvrir le ciel à tous, mais encore que, par une providence générale, il nous y a destiné une certaine mesure de gloire, qui n'est pas égale pour tous, mais qui est bien ample pour chacun, comme il a été suffisamment prouvé autre part. Pour arriver à cette mesure de gloire, il nous a déterminé la juste mesure du temps qui est nécessaire à cette fin: *Mensura mensuravit tempora, et numero numeravit tempora* (IV Esdr., IV), dit un ange à Esdras. Je puis bien alléguer ce livre, quoiqu'il ne soit pas canonique, à l'exemple de plusieurs saints Pères. Dieu a mesuré notre temps, il a compté nos années; et cette mesure est proportionnée à l'excellence de la gloire à laquelle il a destiné de nous élever, si par notre lâcheté nous ne résistons au dessein qu'il a de nous combler de ses biens. Or, cette mesure de temps est juste: elle n'est pas trop grande, Dieu ne faisant rien d'inutile; elle n'est pas aussi trop petite, parce que Dieu n'oublie rien de ce qui est nécessaire pour arriver à ses fins. Nous avons assez de temps si nous le ménageons bien; mais nous n'en avons pas trop. Pais

done qu'il n'est que trop vrai que nous en avons déjà perdu beaucoup, il est vrai aussi qu'il nous en reste assez peu, par rapport à la fin sublime à laquelle nous devons aspirer pour répondre au grand dessein que la sagesse divine a formé sur nous. Oui, absolument, il nous reste peu de temps, quand même nous devrions arriver au dernier âge de la vieillesse.

Mais y arriverons-nous à cette extrémité de l'âge? Voici une autre raison qui montre mieux la brièveté de notre temps: elle ne prouve pas généralement pour tous, mais elle est capable de nous imprimer à tous une crainte générale. Tous se promettent d'arriver au dernier âge, et c'est ce qui est refusé presque généralement à tous. Il ne sera pas hors de propos d'apporter ici une observation très-curieuse, et aussi fort salutaire que l'on a faite dans une des plus belles villes du monde. On a remarqué, par un examen fort exact des livres où sont écrits ceux qui naissent et ceux qui meurent, que de cent personnes qui naissent à peu près en même temps, après six ans il n'en reste en vie qu'environ soixante, qu'il n'y en a plus que quarante après seize ans, plus que vingt-cinq après vingt-six ans, après trente-six ans, que seize; après quarante-six ans, que dix; après cinquante-six, que six; que trois après soixante-six, qu'un après soixante-seize, et que tout ordinairement est mort après quatre-vingts ans.

On voit par là que, selon toutes les apparences, nous n'avons pas à beaucoup près autant de temps que nous nous en promettons, puisque le nombre est si grand de ceux qui n'arrivent pas au quart ou à la moitié de la vie de l'homme et que le nombre de ceux qui vont à son juste terme est si petit. Et vous donc, y arriverez-vous? vous n'en savez rien. Et jusqu'où irez-vous? vous le savez encore moins. Vous avez peut-être trente ou quarante ans de vie, peut-être il ne vous en reste pas un. Vous irez peut-être jusqu'à une profonde vieillesse, et peut-être vous ne passerez pas la fin de votre jeunesse. Peut-être une maladie populaire vous emportera bientôt avec plusieurs autres; peut-être un excès vous mettra dans le tombeau; peut-être une mort subite finira vos jours dans la plus agréable saison de votre vie. Vous n'avez donc pas un an ni un jour, sur lequel vous puissiez appuyer, comme sur un temps certain. Et vous qui êtes avancés en âge, vos cheveux gris et vos rides vous avertissent plus particulièrement du peu de temps qui vous reste. Car, comme on le dit ordinairement et fort véritablement aussi, la mort frappe à la porte des vieilles gens et se tient partout en embûches, afin de surprendre les jeunes. La vie s'éteint comme une lampe, dit le philosophe. C'est quelquefois faute d'huile, comme aux vieilles gens; quelquefois, et le plus souvent par violence, comme il arrive aux jeunes personnes. Ceux-ci selon l'oracle de la médecine, sont le plus souvent attaqués de maladie que ceux qui sont

plus avancés en âge, et par conséquent plus souvent surpris de la mort qui leur tend continuellement des pièges.

De toutes ces choses il faut généralement conclure que nous avons peu de temps, soit que nous soyons au déclin de l'âge, puisque nous en avons tant perdu, soit que nous soyons au commencement puisque nous ne savons pas jusqu'où nous irons, et que, même quand nous irions jusqu'au terme juste de la vie humaine, nous n'en avons que ce qu'il en faut pour arriver à la fin sublime qui nous est proposée à tous. De là, tirez la dernière et la principale conséquence que nous devons ménager ce précieux temps avec toute la précaution possible, si nous ne voulons faire des pertes irréparables et aller manifestement contre les desseins que Dieu a, non-seulement de nous sauver, mais encore de nous donner un rang glorieux dans le ciel : *Nullius rei majorem patimur inopiam quam temporis.* (ZENO ex LAERT.) Le temps est de tous les biens du monde celui dont nous sommes les plus pauvres, disait un sage de l'antiquité. Celui-là disait qu'il n'avait pas assez de temps pour devenir excellent philosophe ; et vous, pour devenir excellent chrétien, ce qui est infiniment plus difficile, direz-vous que vous en avez trop et que vous pouvez le partager à des affaires qui ne sont pas d'un chrétien ?

Mais afin que l'on ne se trompe pas en cette matière comme assurément la plupart des hommes s'y trompent, et que l'on ne dise pas que c'est un conseil salutaire de faire ce bon usage du temps, je dis que cela passe le conseil et va jusqu'à l'obligation. Les théologiens demandent si l'homme, agissant avec liberté, peut faire une action indifférente, c'est-à-dire qui ne soit ni bonne ni mauvaise, qui ne mérite de Dieu ni récompense pour le ciel ni punition dans les flammes ou passagères ou éternelles ; cela ne se peut selon saint Thomas (1-2, q. 17, a. 9) : *Actus a ratione deliberativa procedens, si non sit ad debitum finem ordinatus, hoc ipso repugnat rationi, et habet rationem peccati.* Si l'action qui se fait avec réflexion et liberté n'est rapportée à la fin à laquelle nous devons tendre, elle est contraire à la raison, c'est une action vicieuse ; elle est bien indifférente en sa nature mais mauvaise en ses circonstances et digne de punition.

Oui, pendant tout le temps que nous sommes en ce monde, nous devons aller à notre fin, si bien qu'il ne nous est pas libre d'employer un jour, non pas même une heure ni une minute pour un autre objet, je ne dis pas qui nous écarte de cette fin mais qui ne nous y conduise. C'est la doctrine du Sauveur, qui condamne jusqu'aux paroles oiseuses. Or, quelle est la fin que nous devons nous proposer en toutes nos actions ? Il n'y en a qu'une selon saint Paul : *Ut vestrum negotium agatis.* (1 Thess., II.) Notre grande affaire, notre affaire unique est de nous enrichir pour le ciel, la vie temporelle n'é-

tant que pour nous disposer à l'éternelle. Donc, selon la plus grande partie des théologiens, si vous faites une action indifférente, vous n'employez pas ce temps pour le ciel, vous n'allez donc pas à votre fin ; donc cette action est vicieuse et digne de peine. *Quid est nihil facere boni, nisi facere aliquid mali ?* Qu'est-ce que de passer une heure de notre vie sans faire du bien ? au sentiment de saint Chrysostome c'est faire du mal. Dieu ne veut pas que nous perdions un moment du temps qu'il nous a donné avec une mesure si juste : *Tempus res et sacra*, dit un savant écrivain. Le temps est une chose sacrée, parce qu'il est tout destiné à de saints usages. Voyez comment le prêtre manie l'hostie ; il fait conscience et croirait de commettre un grand sacrilège d'en laisser perdre la moindre partie. Et comment est-ce que nous manions les saintes reliques ? s'il en tombe un seul atome, ne le relève-t-on pas avec respect ? Pourquoi ? c'est une chose sacrée. Le temps donc étant de même une chose sacrée, nous le devons ménager avec tant de précaution, que nous n'en perdions pas la moindre partie : *Non defrauderis a die bono, et particula boni doni non te prætereat.* (Eccli., XIV.) C'est un oracle divin.

SECOND POINT.

Le bon usage du temps est bien rare, mais le mauvais est bien fréquent. Voyons comment nous le devons éviter. Un ancien fait une réflexion judicieuse sur ce sujet : il dit que la vie de l'homme ne doit pas être semblable aux eaux dormantes des marais, qui étant destituées de mouvements se corrompent et engendrent mille infections et mille vilains animaux. Aussi, poursuit-il, elle ne doit pas ressembler à un torrent qui roule ses eaux avec tant de rapidité qu'elles sont troubles et toujours dans une agitation violente, mais à un fleuve dont le cours est doux et tranquille, et dont les eaux sont pures et claires. Si vous avez trop à faire, vous ne ferez point de bien, ou fort peu, pour n'avoir pas assez de loisir ; et si vous n'avez rien à faire, vous ferez du mal, parce que vous aurez trop de loisir. *Operosius occupati sunt, quam ut recte possint agere*, dit un illustre romain. SENECA, *De brevité de la vie*, cap. 9.) Plusieurs sont plongés si avant dans les affaires, et embarrassés d'une si grande multitude d'occupations, qu'il ne leur reste point de temps pour donner à l'étude de la vertu. De ceux-là, toute la terre en est remplie ; aussi vous en voyez d'autres qui passent leur vie dans une oisiveté languissante, et ceux-ci pour l'ordinaire sont engagés en de plus grands vices, car comme l'a bien remarqué un autre sage romain (CATON), *Homines nihil agendo male agere discunt.* Les hommes en ne faisant rien apprennent à mal faire. Je dis par cette raison que les uns périssent pour n'avoir pas assez de loisir, et les autres pour en avoir trop. Les premiers se perdent pour être trop occupés, les autres pour ne l'être pas assez, et toutes ces sortes de per-

sonnes font un très-mauvais usage du temps, les uns ne s'en servant pas pour la fin pour laquelle il nous est donné, et les autres le faisant servir contre cette même fin.

Le temps est la seule chose dont nous devrions être avares, tant il est précieux, et c'est néanmoins presque la seule chose de laquelle nous sommes prodigues, si peu nous en connaissons le prix. Mais nos ennemis le connaissent bien : c'est pourquoi, dit saint Jean Climaque (grad. 28) : *Hoc student illi fures, ut horam ex hora nobis subducant* ; les démons, ces voleurs artificieux et malins, nous tendent des pièges fort subtilement pour nous dérober le temps. Quand ils ne nous en feraient perdre qu'une heure, ils croient avoir beaucoup gagné, et nous, aveugles, nous croyons n'avoir rien perdu. Apprenez leurs artifices, qui leur sont aussi ordinaires qu'ils nous sont inconnus. C'est le démon qui inspire aux hommes ces vastes desseins de parvenir à des richesses immenses, qui les engage en mille partis, en mille diverses négociations. Dirai-je encore que tout ennemi qu'il est, il leur donne des ouvertures favorables pour établir leur fortune, afin de les envelopper plus agréablement dans les affaires, parce que, quoi que vous gagniez, peu lui importe, pourvu que vous perdiez le temps. Vous êtes ravi de joie des grands succès que vous avez dans le monde, des applaudissements que l'on vous donne dans le palais, de voir la foule de ceux qui, de toute part, recourent à vous pour l'appui de leur cause, du cours heureux de toutes vos négociations et de toutes vos affaires. Votre ennemi en est plus aise que vous, parce que quand vous acqueririez toutes les richesses du monde, il vous dérobe un plus grand bien en vous faisant perdre le temps. Vous ne pénétrez pas ses fins, mais il y va fort subtilement. Il veut tellement vous embarrasser et vous envelopper si avant dans les affaires de la terre, que tout votre temps aille là et qu'il ne vous en reste point pour penser au ciel. Voilà un des pièges des plus fins de l'ennemi, et auquel presque personne ne fait réflexion. Le temps ne nous est donné que pour le ciel, et il est tout employé pour la terre. C'est donc par cette raison que j'ai dit que plusieurs perdent souvent les biens du ciel pour n'avoir pas le temps de les acquérir.

En vérité il faut que les hommes soient prodigieusement affamés des biens passagers et qu'ils vivent dans un étrange mépris des biens divins pour user du temps comme ils en usent. Les lois de Justinien, il y en a qui les savent en perfection, ils passent les nuits à l'étude des ordonnances des rois, mais ils ne trouvent pas une heure en tout le jour pour méditer la loi de Dieu. Vous en verrez qui sont parfaits en la science de guérir les corps, et qui ne savent pas ou n'emploient pas un remède pour guérir leur âme, qui est peut-être en plus mauvais état que le plus désespéré de leurs malades. Si vous demandez à un marchand ses livres de compte, tout y est net jusqu'à un denier ;

mais ne lui parlez pas des comptes qu'il doit rendre un jour au souverain juge ; il n'est rien de plus embrouillé ni de plus confus. Il n'aura point honte de dire qu'il n'a pas le loisir de prendre ce soin ni de penser avec tant d'application aux affaires du ciel, parce que les affaires de ce monde l'appellent ailleurs : cela veut dire, à son sens, des affaires de plus grande conséquence. Paroles extravagantes s'il en fut jamais : est-il possible que nous vivions dans une si pitoyable ignorance ? Et moi, je demande si quelqu'un envoyé sur le rivage de la mer pour charger du sable rencontrait force corail, ou quelques morceaux d'ambre gris, et qu'il négligeât ces choses si précieuses par la raison qu'il doit faire sa voiture de sable, ce procédé vous paraîtrait-il fort judicieux ? Ce serait là sans doute un extravagant, un fou achevé, mais non pas à beaucoup près autant que ceux qui ont du temps pour chicaner des heures entières sur une formalité de procès, ou pour voir si tous les articles d'un compte sont clairs, et qui n'en ont pas pour examiner les affaires de leur salut et développer leur conscience, afin de voir si tout y est dans la pureté convenable.

Et pour montrer que l'illusion est bien évidente et qu'elle ne peut être inspirée que par le père du mensonge, c'est que si on les invite au jeu ou à la débauche, s'il est question de cajoler, de lire un livre rempli de sottises et de folies, ou de faire d'autres choses encore plus criminelles, on ne trouve que trop de temps pour cela. Mais il s'agit de donner une demi-heure de temps à Dieu, à quelque lecture salutaire, à la revue de la vie passée ; ce sera merveille si cent affaires ne leur entrent en foule dans l'esprit et ne les appellent ailleurs. Enfin, ôtez les intérêts de Dieu et du salut, on a du temps pour tout le reste, il ne manque que pour les choses auxquelles il doit être uniquement consacré.

Parmi cette grande confusion d'affaires ou notre âme est continuellement égarée, nous perdons de grandes grâces que cet embarras des choses mondaines rend inutiles, et d'où nous recueillerions des profits inestimables si nous donnions le temps nécessaire aux choses divines. Pour approfondir cette vérité, car il est important de le faire, il faut savoir que selon la plus saine théologie il y a une certaine congruité qui ajoute de grandes forces à la grâce. La grâce qui est victorieuse de notre cœur et celle qui ne l'est pas sont souvent égales en leur nature. D'où vient donc que l'une opère, et que l'autre demeure stérile et sans action ? C'est, dit le prophète, que la première est donnée, *in tempore opportuno*. Lorsque vous êtes mieux disposé à recevoir son impression en un temps plus favorable à ces sacrées influences du Saint-Esprit. En effet, que Dieu excite intérieurement à pardonner à un ennemi celui qui est déjà sur le pré, qui a ou l'épée ou le pistolet à la main, ou qui a devant les yeux celui qui a donné une cruelle atteinte à son honneur ou aux intérêts de sa fortune,

le Saint-Esprit parlera en vain, la grâce la plus touchante dans ce contre-temps sera sans effet.

Pour venir plus particulièrement à notre sujet, si Augustin eût reçu la grâce qui le remit dans les bonnes voies, s'il l'eût reçue lorsqu'il était tout occupé de cette célèbre harangue qui le tenait si fort en cervelle, cette grâce n'aurait eu nulle entrée dans son cœur. Mais il la reçoit à l'écart, dans un jardin, lorsqu'il est seul; elle triomphe de toute la résistance du cœur rebelle d'Augustin. Ainsi est-il vrai généralement que l'âme est mal disposée à recevoir ces divines impressions dans la foule des affaires de ce monde. La voix du Saint-Esprit s'entend fort confusément dans ces grandes agitations et de la même façon que vous entendez les paroles d'une personne qui voudrait vous entretenir de quelque affaire de conséquence parmi le tumulte d'une multitude populaire ou tout le monde crie, hurle, embarrasse. Cette voix du ciel s'entend avec beaucoup de confusion avec peu d'attention, et avec moins de profit.

En effet, si la grâce est une lumière comme elle l'est le plus souvent, ce rayon s'évanouit comme un éclair parmi le flux et le reflux continuels de mille diverses images du monde, qui entrent, qui sortent, qui se montrent, qui disparaissent presque en la même manière que les figures que fait rouler la fumée de certaines lampes ménagée avec artifice. Les traits de l'esprit divin dans une âme occupée de tant d'images serait comme ceux d'un peintre qui, sans avoir passé l'éponge sur une toile déjà peinte, tracerait d'autres figures qui ne feraient qu'une désagréable confusion. La pensée des biens célestes mêlée parmi d'autres pensées des biens de la terre dont l'âme est tout occupée, n'effleure l'esprit que fort superficiellement, et en sort non-seulement sans effet, mais presque sans qu'on se soit aperçu qu'elle y est entrée. L'importante affaire du salut parmi tant d'autres affaires du monde qui engloutissent toute l'âme, on ne l'envisage que comme une affaire qui se doit remettre à des heures de loisir: elle passe par un esprit empressé et plein de mille objets étrangers comme le trait d'un feu volant.

Que si la grâce est un mouvement du cœur comme elle l'est aussi bien souvent, ce mouvement sera bientôt interrompu et troublé par les mouvements contraires qu'excitent les objets du siècle, qui remplissent la plus grande et la principale place du cœur. Ce cœur agité par l'amour des choses du monde, animé par l'ambition, inquiété par la crainte, entraîné par la violence des désirs, et déchiré de cent autres passions, ce cœur, dis-je, si altéré, si partagé, quelle disposition a-t-il pour recevoir le mouvement tranquille du divin esprit de paix.

Les maîtres de la vie spirituelle enseignent que même les occupations saintes qui nous

jettent au dehors, si on ne les prend dans une juste modération, nuisent aux âmes parfaites et les distraient de l'union avec Dieu. C'est ce qui a fait gémir plus d'une fois le grand saint Grégoire, après qu'il fut élevé à la suprême dignité de l'Eglise, qui partageait son esprit à mille soins. Quoique ces soins n'eussent pour objet que les intérêts de Dieu, il dit cependant que parmi tant d'occupations les larmes ne coulaient plus de ses yeux avec autant d'abondance que dans sa chère solitude, d'où on l'avait arraché, et qu'il ne sentait plus son cœur si copieusement arrosé de l'onction du Saint-Esprit. Puis donc que les occupations saintes, quand elles sont en trop grand nombre, arrêtent les divines influences de la grâce, que jugerons-nous de cette grande multitude d'affaires qui nous occupent dans le monde et pour le monde? Qui peut douter qu'elle ne dissipe l'esprit, qu'elle ne vire le cœur de Dieu en le remplissant du monde, qu'elle ne rende pas nos âmes peu disposées aux impressions de la grâce, lesquelles en cet état deviennent presque toutes inefficaces et sans fruits? Donc ce temps auquel on est si occupé pour la terre est presque tout perdu pour le ciel.

Afin que le Saint-Esprit parle avec succès et que nous l'écoutions avec fruit, il faut être retiré du bruit du monde, comme l'enseigne saint Eucher: *De Deo, quem certum est habitare in silentio, credendum est gaudere secreto*. Puisqu'il est certain que Dieu habite dans le silence, il faut croire qu'il se plaît à se communiquer en secret et dans la retraite. Cela est si évident que les infidèles mêmes qui, au témoignage de saint Augustin (*Epist. ad Hilarium*) reçoivent des grâces surnaturelles, ont aperçu cette vérité: *Silentio, id est vacatione ab alienis opus est ad divinum afflatum*, dit Platon (*in Symposio*). Il faut être dans le silence et retiré des affaires pour être utilement inspiré du ciel: *Silentio, et tenebris mire alitur animus*, dit un autre (PLINE, *Hist. nat.*, lib. IX), l'âme se nourrit admirablement dans le silence et dans les ténèbres. C'est alors que reposent les images qui en autre temps voligent dans nos esprits comme les atomes en l'air. Le cœur auparavant agité de mille mouvements divers est dans le calme, dans un silence profond, il ne parle plus à la créature ni la créature ne parle plus à lui. Et c'est aussi dans ce silence religieux que le Saint-Esprit fait mieux entendre sa voix.

Ne l'avez-vous jamais expérimenté lorsque l'on est dans une vaste forêt où règne un profond silence, je ne dis pas seulement des hommes, mais encore des animaux, que vous sentez je ne sais quoi au fond de l'âme? Il est difficile de bien exprimer ce que c'est. C'est un certain sentiment secret, un mouvement qui nous élève vers le ciel. En cet état le cœur rendu à lui-même et désoccupé des créatures le porte insensiblement à Dieu, pour lequel il a une inclination naturelle, il y va comme vers le centre de son bonheur.

Mais il n'est pas nécessaire d'aller si loin, pour sentir ces impressions : il ne faut qu'aller de temps en temps dans la solitude de votre oratoire ou d'un lieu sacré. Congédiez pour un peu de temps les soins de la terre, mettez-vous à la présence du crucifix, ouvrez un livre de piété, entretenez-vous en quelque sainte pensée. Le temps passe, l'éternité vient, je travaille beaucoup pour le monde, qu'il faudra bientôt quitter : et que fais-je pour le ciel, où il faudra éternellement demeurer ? Ce sera dans ce temps sacré que l'Esprit divin coulera doucement dans votre âme et dissipera les illusions, dont le monde vous a si fort enchanté. Prenez donc quelques heures de réserve, un peu de ce temps si salutaire et si favorable à l'opération du Saint-Esprit ; et puisque vous en donnez tant au monde, n'en refusez pas une si petite partie à votre âme. Autrement savez-vous bien ce qui arrivera ? Ce que déplore le Prophète : *In multitudine negotiationis tuæ impleta sunt interiora tua iniquitate.* (Ezech., XXVIII.) Vous faites tout pour le monde, vous ne vous occupez que du monde, qui absorbe tellement, et vos pensées, et votre temps, que vous ne songez, ni à Dieu ni à votre âme ; d'où vient qu'elle est entièrement négligée, et par conséquent remplie d'iniquités. *Suis occupationibus pressi ceciderunt*, dit saint Grégoire le Grand. (Lib. VI Mor., c. 26.) Ils se sont embarrassés en tant d'affaires qu'ils se sont misérablement perdus : *Omnino negotio tempus est.* (Eccle., VIII.) Si vous partagez raisonnablement votre temps, vous en trouverez pour toutes choses. Mais si vous en donnez tant au monde, il ne restera rien pour Dieu. Que si vous n'en trouvez pas assez pour l'exécution de tous vos desseins, absolument il en faut trouver pour l'affaire qui doit aller devant toutes les autres.

Il est donc vrai que plusieurs se perdent faute de loisir ; mais on se perd beaucoup plus pour en avoir trop. Véritablement les premiers font un mauvais usage du temps ; mais du moins ils l'emploient à des choses, qui le plus souvent sont innocentes, au lieu que les autres le plus ordinairement le passent à des actions très-criminelles. Pour bien entendre ce point il faut observer deux choses. La première est, que selon la maxime de la philosophie, l'être n'étant que pour l'opération, les créatures, sont dans l'action, pendant tout le temps qu'elles possèdent l'être : *Nullum ens naturale natum est otiosum*, dit le philosophe (Lib. I Hist. nat.). Dans le monde nul être n'est dans le repos ; tous sont continuellement en action, ou s'il y a du repos, il le faut entendre, comme les physiciens l'enseignent, qui disant que la nature est le principe du mouvement et du repos, assurent qu'elle ne travaille pas moins dans son repos que dans son mouvement. En effet, l'eau ne produit pas moins son froid, quand elle est froide que quand elle se refroidit. Et cela, selon la pensée des théologiens les plus éclairés, est si vrai, particulièrement dans l'homme, qu'encore qu'il

ait le pouvoir de faire une action ou une autre, par le privilège de sa liberté, il n'a pas pourtant le pouvoir de suspendre librement tout exercice de sa volonté. Où aboutira ce discours ? Nous venons de dire, que l'oisiveté perd les hommes ; et maintenant nous disons qu'il n'y a point d'oisiveté.

On le verra, quand nous aurons fait la seconde remarque nécessaire à notre raisonnement. Il faut donc savoir que l'âme a un pouvoir limité, qui ne suffit pas pour mettre parfaitement, et en même temps toutes ses facultés en exercice. Elle est semblable à une fontaine, qui ayant plusieurs tuyaux et peu d'eau, si elle en jette beaucoup par un tuyau, il n'en reste point, ou du moins bien peu pour les autres. Ainsi quand l'oreille est appliquée avec beaucoup d'attention à un concert de musique, les yeux ne sauraient considérer un tableau avec beaucoup d'application.

Voici maintenant comment il faut raisonner sur ces principes. La partie raisonnable est-elle bien occupée à quelque objet digne d'elle ? Elle dérive à soi la plus grande partie des forces de l'âme : c'est pourquoi la concupiscible ne saurait agir, si ce n'est difficilement, ni ensuite se porter au mal. Mais au contraire, si la partie raisonnable cesse d'agir, si elle n'est occupée à rien, en quoi proprement consiste l'oisiveté, la partie inférieure ne cessera pas, l'âme ne pouvant demeurer sans action. Voilà le principe d'une infinité de crimes. Il est impossible, selon un des plus savants auteurs de ce siècle, et il ne peut arriver naturellement, que dans la veille l'entendement soit privé de toute opération. Donc s'il n'est occupé de quelque bonne pensée, il s'en élèvera de mauvaises, ou de vaines et inutiles. Le cœur de même, qui est la chose du monde la plus agissante, opère nécessairement ; il est une source continuelle et intarissable d'amour. Si donc vous n'en avez pas pour Dieu et pour les choses honnêtes, vous en aurez pour la créature et pour de mauvais objets. Si votre amour n'est pas saint ou raisonnable, il sera profane et vicieux, s'il n'est pas spirituel, il sera charnel et corrompu.

Pour rendre ce raisonnement sensible, voyez un filet d'eau qui coule sans cesse d'une fontaine. Si on ne le fait servir, ou à arroser les fleurs d'un parterre ou à abreuver les herbes d'un jardin, ou à quelque autre bon usage, il s'ira jeter dans un borbier, où il ne fera que de la fange et des ordures. De même en est-il de l'amour, dont notre cœur est une source plus abondante. Si vous ne donnez quelque objet honnête à cet amour, si vous ne l'occupez sans relâche à quelque bon exercice, il se jettera dans quelque borbier, dans un lieu de licence et d'impureté, où il produira des actions honteuses et abominables. Car, comme l'a fort bien dit un ancien, *Amor est negotium otiosorum*. L'amour deshonnête est l'affaire de ceux qui n'ont rien à faire : c'est l'occupation de ceux qui ne sont point occupés. *Omnem quippe malitiam docuit otium.* (CORY-

sost, homil. 16, *ad Ephes*) Il n'est nul péché où l'oisiveté ne nous engage.

En effet, voyez un homme qui faute d'occupation croupit une grande partie de la matinée dans un repos lâche et honteux; qui va à la messe par forme de divertissement, pour y niaiser, pour y cajoler; puis à la table en vrai animal, et seulement pour satisfaire ses sens; qui donne par fantaisie quelques heures à la lecture d'un livre profane qui lui remplit l'esprit d'idées ou inutiles ou folles, ou dangereuses; qui passe le reste de la journée à la conversation avec des personnes ornées de mille grâces, au promenoir, au bal, à la comédie. Faut-il demander en quel état peut être la conscience d'une personne, dont l'âme est généralement négligée et le corps accommodé de tout ce qui lui peut faire plaisir; dont la raison est endormie dans une oisiveté languissante; dont les passions sont vives et dans les occasions et les moyens de se satisfaire; qui n'a pas une pensée salutaire pour le retenir en son devoir et qui en a mille qui l'entraînent à sa ruine? Il se forme bien de l'infection et de vilains animaux dans l'eau croupissante d'un égout, mais il s'engendre cent fois plus d'ordures et de corruptions dans le cœur de ces personnes qui consomment leur vie dans une si honteuse oisiveté.

Les personnes du sexe pourront aussi faire des réflexions importantes sur ce point; car plusieurs n'emploient guère plus utilement le temps. Elles donnent tout au monde et ne réservent pour Dieu que ce qu'elles ne peuvent lui refuser sans intéresser leur honneur. Aussi quelque beau semblant qu'elles fassent, plusieurs savent ce qui se passe dans leur âme, les mouvements et les désordres qui sont cachés sous une modestie forcée et dans un cœur superficiellement chrétien et intérieurement tout mondain, vide de Dieu et rempli de vanité. C'est pour obvier à ces malheurs, qu'un des plus grands rois de notre monarchie obligeait ses filles, les plus nobles et les plus riches princesses de la terre à passer une bonne partie du jour à filer, comme le remarque saint Thomas. Ce grand saint veut que les filles soient toujours honnêtement occupées pour éviter l'oisiveté, où plusieurs ont fait un naufrage déplorable.

Mais quand les personnes oisives n'emploieraient pas le temps à faire du mal, ce serait toujours une perte bien considérable de le passer à ne rien faire. On le laisse aussi facilement couler qu'on laisse passer l'eau de la rivière; on n'en tire aucun profit. De mille paroles il n'y en a pas une pour Dieu, de mille pensées, pas une de Dieu; nos actions sont presque toutes pour le monde, Dieu n'y a presque nulle part. Voilà où va votre temps: il n'est rien de plus précieux et rien dont la perte nous soit moins sensible. Les autres pertes nous les regrettons, de celle-ci nous nous en réjouissons. Passer le temps, dans la pure vérité c'est le perdre, et selon le langage du monde c'est se réjouir. La perte d'une chose si précieuse

est la seule, non-seulement qui nous fait plaisir, mais que l'on achète quelquefois bien chèrement, au lieu que l'on use de mille précautions pour éviter toutes les autres.

En quelle peine seriez-vous, si l'on vous disait que des larcens entrent souvent dans votre logis et qu'ils vous enlèvent le plus précieux de vos biens? Cela est vrai, et je vous donne cet avis pour très-certain. Mais vous serez bien plus surpris quand vous saurez qui ils sont. C'est cette dame, cette amie, cette parente, ce gentilhomme qui vous visitent avec tant d'assiduité. Oui, et n'en doutez point, ils vous volent. Mais n'allez pas visiter vos coffres pour voir s'il vous manque de l'argent ni la cassette de vos pierreries pour savoir si le compte y est. On vous a dérobé des choses de plus grand prix. Eh quoi? N'est-il pas vrai que ces personnes vous vont inviter au jeu, à la promenade, à la comédie, ou qu'ils vont passer les après-dînées avec vous à des conversations inutiles? Vous voyez maintenant ce que je veux dire, qu'ils vous dérobent le temps, qui est d'un plus grand prix que l'or et que toutes les pierreries. Si toutes les fois que ces amis vous rendent visite, ils vous enlevaient cinquante pistoles, les souffririez-vous longtemps? Je me doute fort que non. Mais parce que ce n'est que le temps qu'ils vous font perdre, la perte n'est pas de considération; ils vous font même plaisir.

Que vous regretterez un jour cette perte! mais le malheur est que jamais on ne vous fera restitution, et quelques riches que ces personnes puissent être, quand ils vous donneraient tous leurs biens, jamais ils ne répareraient le dommage qu'ils vous ont causé: *Quis mihi reddet illam diem, quam in rebus vanis perdidit?* (EUSEB. EMISSEN, *ser. de Epiphania*.) Qui me rendra ce temps que j'ai employé à des choses vaines? Combien s'en est-il passé en des visites que j'ai faites ou que j'ai reçues? Qu'elles ont été, et longues, et superflues! que de discours inutiles de nouvelles, de bruits de ville, de modes d'habits, de bijoux, de bagatelles! ô qu'il eût été bien plus à propos de visiter Jésus-Christ dans les lieux sacrés, afin de traiter avec lui des affaires du salut. Mais que ces saintes visites ont été rares et courtes: *Quis mihi reddet illam diem?* Qui me rendra le temps perdu? Personne du monde; c'est une perte que je ne réparerai jamais. Combien en ai-je employé à m'ajuster, à me considérer dans le miroir, à agencer mes cheveux, à me farder? Misérable, que répondrai-je quand il faudra rendre compte à Dieu de l'usage de ce temps qui m'avait été donné pour la sanctification de mon âme, et que j'ai presque tout sacrifié à la vanité? *Quis mihi reddet illam diem?* Qui me rendra ces heures si importantes aux intérêts de mon âme? Elles sont irréparablement perdues. Mes cheveux qui ont changé de couleur, mon visage qui se flétrit et se ride, ma vue qui s'affaiblit: toutes ces choses m'avertis-

tissent que la plus grande partie de ma vie est passée. Et à quoi? à négocier pour la terre, à amasser des richesses périssables. A quoi me sert ce que j'ai acquis? il me le faudra bientôt quitter et le faire passer à d'autres mains. Oh! que j'aurais bien plus de consolation, si j'avais employé ce temps à m'enrichir moi-même des biens que la mort ne me pourrait pas ravir et que j'emporterais au ciel! *Quis mihi reddet illam diem?* Oh! si c'était à recommencer, si l'on me rendait ce temps, que je l'emploierais bien autrement! mais il n'en faut plus parler, il ne retournera jamais.

Que ne pouviez-vous pas faire par le bon usage de ce temps? Il ne vous en fallait pas davantage pour devenir un grand saint; et peut-être vous en avez un usé en sorte que vous vous êtes rendu très-criminel. Avec quelles larmes devriez-vous donc pleurer cette perte? *Quomodo subsistam, quomodo levare potero ad te faciem meam in illo magno et terribili examine, quando enumerari juseris omnes dies meos quærens fructum in eis?* dit saint Bonaventure. O mon Dieu, en quel état paraîtrai-je devant vous? Oserai-je lever les yeux devant votre tribunal terrible, quand vous me demanderez un compte exact de tous les jours, de toutes les heures de ma vie, et qu'il me faudra répondre de l'usage que j'en ai fait et du fruit que j'en devais recueillir? Ce grand saint a déjà passé par l'examen et il ne lui a pas été difficile de rendre ses comptes; mais vous, que répondrez-vous, quand le grand juge vous interrogera sur cet article? Direz-vous que vous avez passé ce temps parmi les dés et les cartes, devant les théâtres des comédiens, dans le jeu, dans les vains divertissements, pour ne rien dire de plus mauvais? Où est allé ce temps précieux qui devait être tout consacré à l'éternité? Il faudra bien baisser les yeux pour une perte, pour un abus si déplorable.

Mais non, votre temps n'est pas tout perdu; il vous en reste encore beaucoup. Donc, si vous avez fait de si grandes pertes, il faut faire de grands profits à l'avenir. Le sage Romain (SENEC., *De brevité de la vie*, cap. 3), vous donnera un excellent conseil là-dessus: *Unius temporis honesta est avaritia*. Le temps est la seule chose dont l'avarice est louable. L'avare, comment use-t-il de ses biens? Peut-être il ne sera pas nécessaire d'aller trop loin chercher cet exemple, et que vous le pourrez trouver dans vous-même. Quoi qu'il en soit, un avare ne laisse jamais sortir inutilement un sou de sa bourse. De même ne devez-vous pas laisser couler une heure de votre vie sans quelque profit pour l'éternité. Voyez avec quelle précaution l'orfèvre ménage l'or qu'il façonne. Il y regarde de si près, qu'il ne laisse pas perdre un atome de sa timbre, parce que l'or est très-précieux et que pour peu que l'on en perde, on perd beaucoup. Donc, puisque le temps est d'un prix infiniment plus grand que l'or, il faut faire conscience d'en perdre un moment. Il nous a

été tout donné pour nous enrichir de biens divins; il le faut donc tout employer à des œuvres de cette nature.

Quoi donc, diront les gens de trafic, il faut fermer nos boutiques pour ne plus négocier que pour le ciel? Il faudra, diront les gens de métier, renoncer à notre travail pour tourner toutes nos pensées aux choses célestes? Faudra-t-il que les avocats congédient leurs parties pour ne plus se préparer qu'à plaider leur propre cause devant le juge souverain? Faudra-t-il que les pères et les mères abandonnent le soin de leur domestique, pour demeurer tout le jour devant les autels? Doit-on s'éloigner de toute conversation, de tout commerce avec le monde, pour mener une vie retirée, mélancolique et chagrine? Ce n'est point ce que l'on vous dit; mais il faut suivre le conseil du grand Apôtre, qui est un secret rare et fort facile pour ne pas perdre un moment de temps: *Sive ergo manducatis, sive bibitis, sive aliquid aliud facitis, omnia ad Dei gloriam facite* (I Cor., X); soit que vous mangiez, ou que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre action, rapportez-les toutes à l'honneur de Dieu. Remarquez vous que cet Apôtre parle des plus basses actions de la vie, pour nous enseigner qu'il n'en est point, hors celles qui d'elles-mêmes sont criminelles, qui ne puissent être animées de l'intention d'exécuter les ordres de Dieu, et que le temps est saintement employé à ces choses, si on les fait en cette vue.

Obéissez à un autre conseil du Saint-Esprit: *Fili conserva tempus*. (Eccl., IV.) Puisqu'il est facile de faire un bon usage du temps et qu'il ne nous en coûte que quelques réflexions aisées, nous le devons si bien conserver que nous n'en perdions pas une heure: *Omne tempus, in quo te meliorem non senseris, hoc te existima perdidisse*, dit saint Jérôme. Tout le temps auquel vous n'aurez pas gagné quelque chose pour le ciel, vous le devez compter pour perdu. Et ne dites pas que vous venez de gagner un grand procès, que vous avez fait l'acquisition d'une belle terre, que vous avez logé un enfant, une fille fort avantageusement. Car, je vous demande, en ce temps-là qu'avez-vous gagné pour le ciel? Rien: donc vous n'avez rien fait; ce temps est misérablement perdu. Oui, quand vous auriez gagné une couronne, quand vous auriez fait la conquête d'un royaume, d'un empire, comptez pour mal employé et pour perdu, le jour et l'heure auxquels vous n'aurez rien gagné pour l'éternité.

DIVERS EXEMPLES TOUCHANT L'USAGE DU TEMPS.

Un bel esprit de l'antiquité semble se plaindre de la Providence, qui a donné tant de temps à de certains animaux, comme au corbeau et au cerf qui en profitent si peu, et moins de beaucoup à l'homme, qui en pourrait tirer de grands avantages. Il est facile de répondre à cette plainte; car au commencement du monde la vie des hom-

mes était très-longue, puisque souvent elle passait huit ou neuf siècles; mais ils en faisaient un usage si mauvais, que Dieu, par un trait de sa sagesse et de sa miséricorde, a abrégé le nombre de leurs années pour diminuer la multitude de leurs crimes.

Bien que nous n'ayons pas lieu de nous plaindre de la brièveté de la vie, il est vrai pourtant qu'elle est bien courte, quoi que nous voulions entreprendre de grand, en quelque honnête genre de vie que ce soit. C'est ce qui a rendu les plus grands hommes de l'antiquité tout à fait avarés du temps. Le sommeil, qui selon quelques-uns est l'image de la mort, et selon d'autres comme une espèce de mort, ils l'ont abrégé, autant qu'ils ont pu, pour rendre leur vie plus longue. Aristote, qui donnait ordinairement une bonne partie de la nuit à l'étude, se sentant pressé de dormir, prenait une boule de fer en main, afin que, si quelquefois il était gagné par le sommeil, il s'éveillât par le bruit qu'elle ferait en tombant dans un bassin disposé à cet effet. Pline le Vieux, étant à table, ou dans le bain, ou en voyage dans une litière, se faisait toujours lire quelque livre, et il avait un secrétaire qui écrivait tout ce qui se rencontrait de remarquable. Le plus grand orateur de la Grèce a fait des choses plus surprenantes; il se faisait en un certain temps raser la moitié de la tête, afin de s'interdire toute sorte de visites, et d'employer tout son temps à l'étude de l'éloquence. Quoique le grand oracle de la médecine ne fût pas moins avare du temps, et qu'il ait vécu plus de cent ans, il ne laissait pas de dire que notre vie est trop courte pour se rendre excellent médecin.

Elle l'est bien pour le moins autant pour se rendre excellent chrétien. Aussi, ceux qui se sont mis bien avant dans l'esprit un dessein si noble, ont fait des choses plus admirables que celles dont nous venons de parler. Témoin l'illustre solitaire Aepsimas, qui s'enferma dans une caverne, où, pendant l'espace de soixante ans, il ne vit personne ni ne fut vu de personne, pour employer bien entièrement tout son temps à recueillir les trésors divins.

Saint Arsène, étant à la cour du grand Théodose, qui lui avait donné le soin de l'éducation de ses deux fils, était obligé contre son inclination de perdre beaucoup de temps dans le commerce du grand monde. Dieu donc, qui en voulait faire une grande lumière de son Eglise, lui fit dire ces paroles par un ange : *Fuge homines*; Arsène, retire-toi de l'embarras des choses humaines, qui dissipent ton esprit, et va dans la solitude pour te donner tout à l'étude des choses célestes. Après qu'il eut obéi à cette voix, l'ange lui spécifia plus distinctement cet ordre : *Fuge, sile, et quiesce*, lui dit-il, fuis la compagnie des hommes, tiens-toi dans un silence profond, pour ne parler plus qu'à Dieu, et démêle-toi de la foule des affaires mondaines pour ne plus vaquer qu'aux choses éternelles.

Ce grand saint exécuta fidèlement ces ordres du ciel. Néanmoins comme on ne saurait si bien cacher une excellente vertu, qu'elle ne répande son odeur et sa lumière, plusieurs allaient chercher Arsène dans la solitude. Mais plus on le cherchait, plus il se cachait. L'archevêque Théophile fut un de ceux qui l'allèrent visiter dans le désert, et il le fit avec une nombreuse suite de gens. Arsène leur demanda s'ils étaient bien résolus de faire ce qu'il leur dirait; à quoi tous ayant répondu qu'ils le feraient bien volontiers : « Eh bien donc, repartit-il, je vous prie que là où vous saurez qu'Arsène sera, vous n'y alliez point, » et leur fit assez entendre que s'ils retournaient, ils ne le trouveraient point.

Cet illustre solitaire, pour profiter encore mieux de son temps, en refusait tout ce qu'il pouvait au sommeil, qui nous en emporte une si grande partie. Il disait qu'un homme qui veut sérieusement s'enrichir des biens du ciel ne doit dormir qu'une heure en toute la nuit. Saint Macaire d'Alexandrie était encore plus avare du temps; car il avait entrepris de s'affranchir entièrement de la nécessité du sommeil. Pour cet effet il se fit une violence extrême, et fut vingt jours sans dormir. Mais il fallut enfin succomber à la nécessité, et donner à la nature ce qu'elle exige comme un droit incontestable; car il sentait son cerveau si épuisé, qu'il ne pouvait former aucune pensée.

Nous lisons dans la Vie du vénérable Père Suarez, un des plus savants théologiens du monde, et qui a égalé son excellente vertu à son éminente doctrine, qu'il ménageait le temps avec une très-sage économie. Il le donnait bien tout à Dieu, mais il lui en consacrait particulièrement huit heures du jour, lesquelles il employait à l'oraison, au sacrifice divin et à diverses réflexions sur l'état de sa conscience. Il en donnait autant à l'étude, dont le fruit a été si utile à toute l'Eglise; et autant partie au sommeil, partie à la réfection du corps ou à quelques petites récréations, pour détendre son esprit dont la vigueur aurait été étouffée par une trop grande contention. Il ajoutait que les amis avec qui l'on converse si souvent, étaient d'honnêtes et d'agréables arrons du temps.

On raconte du grand saint Antoine, qu'il se plaignait de ce que le soleil se levait trop tôt, et qu'il trouvait les nuits trop courtes pour l'oraison. Plusieurs les trouvent aussi trop courtes pour le jeu, qui leur emporte une grande partie de leur temps. Tel était cet extravagant dont parle un des plus savants hommes de ce siècle, qui, après avoir perdu tout son bien au jeu, se maria pour avoir encore de quoi satisfaire la frénésie qu'il avait de jouer, et n'alla trouver sa femme la première nuit de ses noces, qu'après avoir perdu sa dot. Une grande dame, qui ne donnait peut-être guère moins de temps au jeu, après avoir perdu tout l'argent qu'elle y avait apporté, y perdit encore un diamant très-précieux. Il est bien sensible à un mari d'avoir une femme de cette humeur. Le jeu

est un exercice auquel tous veulent gagner, et où presque tous perdent. Car où voit-on des familles qui se soient enrichies par là ? Et on en voit plusieurs qui s'y sont ruinées. Et donc cette misérable joneuse, pour aller au-devant des plaintes que lui aurait faites son mari, faisait fort la désolée auprès de lui. Elle l'était bien en effet, mais non pas du malheur qu'elle regrettait par de fausses larmes, disant qu'elle avait laissé tomber ce diamant de si grand prix en tirant son gant. Elle eût bien mieux fait de pleurer la perte du temps que celle de cette bague. Car, comme dit fort sagement un excellent maître de la vie spirituelle, la perte d'un moment est la perte d'une éternité. Il voulait dire la perte d'un surcroît de joie que l'on pourrait acquérir par le bon usage de ce moment. Toutes nos actions, dit saint Chrysostome, sont ou lumière, ou ténèbres ; toutes sont bonnes ou mauvaises : ou elles méritent une éternité de gloire, ou une peine du moins temporelle dans les flammes de l'autre vie.

L'oisiveté est une autre perte de temps plus dangereuse, car elle nous entraîne en mille crimes. Les païens mêmes en étaient bien persuadés. Du temps du premier et du plus sage législateur des Athéniens, on faisait une recherche très-exacte de toutes les personnes oisives, et elles étaient toutes sans réserve bannies de la république. Un autre prince du même Etat usait bien d'une plus grande rigueur ; car il les condamnait toutes à mort comme des pestes.

Les chrétiens n'ont pas été si sévères ; aussi on voit parmi eux des suites étranges de ce vice, comme le déplore saint Augustin. Un malheureux père, dont ce saint raconte et la lâcheté et l'accident du tout tragique, était si follement tendre à l'égard de son enfant, qu'il le nourrissait dans une honteuse oisiveté. Or, voyez les fatales suites de cette indulgence si excessive. Ce jeune homme, après s'être rempli de vin, et mis en état de bête, sortit du cabaret pour aller en un lieu de licence et d'impureté ; car de l'un on passe bien souvent à l'autre. Comme le vin lui avait entièrement ôté la raison, pensant aller en un mauvais lieu il alla en son logis et attaqua sa mère comme il aurait fait une femme prostituée. Cette mère, épouvantée d'une impudence si téméraire, le rejeta avec l'horreur que l'on peut imaginer. Mais ce fut en vain ; elle fut forcée avec la dernière violence.

Ce ne fut pas tout : ce fou enragé, après un inceste si horrible, entreprit encore de déshonorer une de ses sœurs, et cela en présence d'une autre sœur. Toutes deux se mettent à crier éperdument : le père accourt à ces cris, et comme il se fut jeté avec fureur sur son fils pour le punir, ce forcené le perça de plusieurs coups de couteau et l'étendit mort par terre. On peut bien imaginer l'état, les cris et les larmes de ces pauvres filles, lorsqu'elles virent leur père mort, et qui nageait dans son sang. Un spectacle si tragique ne toucha nullement ce fou : il menaçait encore ses sœurs d'un semblable

traitement, si elles ne se rendent à sa passion, et l'effet suivit les menaces ; il les blessa toutes deux si grièvement qu'elles en moururent bientôt.

Voici un autre effet de l'oisiveté qui n'est pas funeste comme le premier, mais qui est de plus grande instruction. Saint Antonin, archevêque de Florence, vit un jour sur le faite d'une maison plusieurs anges qui présidaient à la garde d'une famille. Piqué d'une curiosité sainte, il entra dans la maison, et vit une mère avec trois grandes et belles filles qui travaillaient de leurs mains pour gagner de quoi subsister. Elles étaient toutes si pauvres, que les filles n'avaient pas seulement des souliers. Mais du reste elles étaient très-vertueuses et enduraient leur misère avec une patience admirable. Le saint également touché et de la compassion d'une si grande misère, et de l'admiration d'une si excellente vertu, leur envoya une bonne aumône et si considérable qu'il eut lieu de s'en repentir. Car une autre fois, repassant devant la même maison, au lieu des anges il vit un effroyable démon sur le toit, qui avait toute la mine d'être fort content. La première chose qui vint dans l'esprit du saint prélat fut que peut-être ces misérables créatures s'étaient perdues. Le mal n'était pas allé si avant, mais il n'en était pas fort éloigné.

On sait qu'une bonne partie des filles ont assez l'esprit tourné à la vanité ; et celles-ci, au lieu de ménager leur argent, l'employèrent presque tout à se faire des habits bien au-dessus de leur condition. Elles ne pensaient presque plus à leurs ouvrages, et la vertu de ces filles si modestes et si humbles avait dégénéré en fainéantise et en orgueil. Elles ne se plaisaient plus qu'aux promenades et à paraître dans leur nouvelle fortune, comme si elle eût été bien établie. Enfin elles avaient toutes trois tellement pris l'air du monde, qu'elles ne pouvaient plus goûter celui de leur première solitude. Comme elles n'avaient pas de quoi soutenir longtemps cet état, et qu'elles étaient dans une ville très-riche, étant vues et connues, elles ne pouvaient pas manquer d'être attaquées, ni de succomber.

Heureusement donc pour elles, elles étaient toutes trois dans leur logis, lorsque le saint y entra. Elles n'attendaient pas cette visite : car si elles l'eussent prévue, ou elles se fussent cachées, ou elles se fussent mises en un état bien différent de celui où elles parurent. Si elles furent surprises de cette visite, le saint ne le fut pas moins de les voir. Et que vit-il ? trois superbes nymphes fort propres et ajustées selon toutes les règles de la mode qu'elles ignoraient auparavant, et dont elles étaient bien instruites ; car c'est une leçon que ces sortes de personnes apprennent facilement. Leur visage autrefois si négligé était fleuri et vermeil, autant pour le moins par l'éclat du fard que par leurs grâces naturelles.

A l'abord si inopiné de ce grand prélat elles rougirent et ne surent que lui dire.

Mais il leur parla d'une manière et d'un air qui les accabla de confusion. « J'ai eu autrefois pitié de vous, leur dit-il, mais maintenant vous me faites bien plus de compassion ; car si vous étiez misérables selon le monde, vous étiez heureuses devant Dieu, et présentement vous êtes misérables en toute façon. Ne vous ai-je donc tirées de la pauvreté que pour vous jeter dans la vanité, que pour vous rendre oisives et fainéantes ? J'ai du regret du bien que j'ai fait, et je me repens d'avoir été si charitable. Vous voilà bien propres et bien mises ; vous êtes trop grandes dames pour travailler de vos mains et gagner de quoi subsister. Pauvres esprits, que pensez-vous faire ? de quoi soutiendrez-vous cet état ? de mes aumônes ? Elles ne vous auraient pas manqué, si vous n'aviez si lourdement manqué vous-mêmes à votre devoir. Mais ne serais-je pas aussi imprudent que vous avez été mal avisées, si je vous donnais les biens des pauvres pour vivre en galantes ? Je le sais, et j'ai horreur d'y penser, je le sais que l'on vous offrira plus que je ne vous saurais donner ; mais ce seront des personnes qui ne donnent rien pour rien, et qui vous feront des présents pour vous enlever un bien dont les filles doivent faire leur plus grand trésor. Je vois le danger où vous avez mis votre vanité ; mais n'en doutez pas, on vous veillera ; et si l'on apprend quelque chose, on pourvoira à votre sûreté d'une manière qui ne vous fera pas plaisir. » Elles entendirent cette réprimande les yeux baissés, et ne répondirent que par leurs larmes. Le saint conclut par les avertir qu'elles pouvaient bien se remettre à leur travail, qu'elles ne comptassent plus sur lui, et qu'il se donnerait bien garde de jamais leur plus rien donner.

Ce cas si particulier est devenu aujourd'hui presque général en un point. La plupart se plaignent de ce que les temps sont misérables, et qu'en se tuant de travailler tout le jour, ils ne gagnent presque rien ; qu'autrefois les profits étaient bien plus considérables. Mais on ne dit pas que les péchés étaient aussi autrefois plus grands. Dieu rend les hommes si misérables, pour bannir l'oisiveté, qui est la source des plus grands malheurs qui règnent par tout le monde. Plusieurs fréquentent les lieux saints, qui iraient en des mauvais lieux s'ils étaient mieux accommodés des biens de la terre. Le travail les sauve, parce qu'ils n'ont pas le loisir d'être méchants.

DISCOURS XIII.

DU MARIAGE.

Dieu pouvait produire les hommes en deux manières : premièrement, par la seule opération de sa puissance et sans nul concours de la génération humaine. Comme il a créé tous les anges à la naissance des siècles, ainsi pouvait-il créer au commencement du monde tous les hommes en l'état d'un âge parfait comme le furent Adam et Eve. Il eût pu ensuite leur donner en terre,

comme il a donné dans le ciel aux anges, quelques heures, quelques jours, ou si l'on veut, plusieurs années pour se rendre dignes de la gloire, et après les juger, ou tous ensemble dans un jugement général, ou chacun en particulier, selon les divers termes de leur vie. En second lieu, il a pu leur donner l'être successivement comme il le donne en effet dans l'état où nous vivons, en mêlant l'opération de sa puissance avec la coopération des personnes mariées qui les mettent au monde encore enfants, et dans un état fort imparfait.

Or ne semble-t-il pas que la première façon aurait été plus avantageuse et plus noble ? Car si Dieu eût donné l'être à tous les hommes par la seule action de sa puissance ; s'il les eût produits dans l'état d'un âge raisonnable et parfait, ils auraient été exempts des misères de l'enfance, de l'ignorance et des amusements badins de l'âge puéril, et des dissolutions de la jeunesse. Tous auraient eu part à la pureté des anges, la génération n'étant point nécessaire au monde, ni par conséquent la volupté qui entre dans cette action et qui rend les cœurs si grossiers et si terrestres. Tous les hommes généralement, au lieu de partager leur esprit à mille soins que l'on prend pour la subsistance des familles, pour établir et enrichir des enfants, auraient tourné toutes leurs pensées à recueillir les richesses précieuses de la grâce.

Cependant il est certain que la production des hommes qui se fait par le concours du mariage, était la plus convenable pour arriver aux fins sublimes que la sagesse divine s'est proposées en faisant le genre humain. Pour en comprendre la raison, il faut savoir que le ciel est bien le théâtre de la majesté adorable et de la magnificence de Dieu, qui en peu de temps a couronné les anges obéissants ; mais qu'il avait réservé la terre pour être un plus beau théâtre de sa gloire et pour y faire reluire ses divines perfections avec plus d'éclat. Elles ont paru dans l'ordre et dans le gouvernement de l'univers ; dans le genre humain abîmé par le déluge et puis sauvé pour repeupler toute la terre de nouvelles nations ; dans l'établissement et dans la décadence des monarchies ; dans la naissance de la Synagogue et dans sa fin ; dans la venue du Verbe incarné ; dans la fondation et dans l'agrandissement de l'Eglise ; dans la persécution qu'elle a soufferte des tyrans, et dans ses triomphes glorieux ; dans la sanctification des âmes justes et dans la perdition des impies. Ce sont là des ouvrages admirables, où la sagesse, où la puissance, où la justice et la miséricorde de Dieu ont paru avec plus de gloire que dans le ciel.

Or, pour exécuter ces grandes choses avec un ordre plus merveilleux, il fallait beaucoup de temps, afin que les hommes représentassent sur le théâtre de ce monde inférieur, et sur tant de diverses scènes, les personnages des patriarches, qui devaient passer les premiers ; des prophètes, qui devaient suivre ; des apôtres, qui devaient jeter

les fondements de l'Eglise ; des martyrs, qui en devaient confirmer la vérité par l'effusion de leur sang, et de plusieurs autres de différents caractères, disposés par la providence divine avec un ordre admirable. Il fallait nécessairement plusieurs siècles afin que l'Eglise, tantôt flottât sur les eaux dans l'arche de Noé, et puis traversât la mer Rouge parmi une infinité de prodiges, afin qu'elle fût tantôt dans l'attente de son Rédempteur, et puis admirablement sanctifiée par sa venue ; afin qu'elle fût en un temps persécutée et ensanglantée par le sang de ses enfants, et en un autre, paisible et triomphante de ses ennemis ; afin qu'elle fût agitée et bouleversée par les hérésies et les erreurs, et puis victorieuse de toutes les machines de l'enfer. Toutes ces vicissitudes, tous ces changements de scènes, n'ont point été dans le monde supérieur, ni dans la nature angélique dont le sort a été déterminé en peu de moments, et où la fidélité a eu bientôt sa couronne et la rébellion sa peine. C'est donc la terre que Dieu a choisie pour être un plus excellent théâtre de sa gloire ; c'est le genre humain qui, ayant été exposé à ces grandes vicissitudes, a aussi plus fait éclater les perfections divines de son souverain ouvrier. Il y a eu de grands maux, mais d'où la sagesse divine a su tirer de plus grands biens. Il y a eu des biens, et beaucoup plus grands que dans le ciel, et des vertus qui ne se sont point vues parmi les anges, par lesquelles Dieu a été plus glorifié que par la fidélité et par tous les services de ces esprits immortels.

Encore donc une fois, ces grandes révolutions, ces vicissitudes de misères et de bonheur, de péchés et de grâces, de ténèbres et de lumières, de guerre et de paix, de persécutions et de triomphes ne pouvaient être que dans la révolution de plusieurs siècles, pour faire voir tant de faces si diverses de l'Eglise et du genre humain, tant de personnages d'un caractère si différent et si incompatibles pour le temps. Il fallait donc nécessairement que les hommes fussent sur la terre les uns successivement après les autres, et non pas tous ensemble, comme les anges l'ont été dans le ciel. Or, cela ne pouvait être d'une manière plus convenable que par une longue chaîne de pères, de mères et d'enfants. C'est en cette vue que Dieu a institué le mariage parmi les hommes. Car de se multiplier comme les animaux le font, il y aurait eu trop d'indécence pour une nature raisonnable.

Par là on voit que le mariage est très-honnête et très-saint, puisqu'il a une fin si noble, et qu'il procure tant de gloire à Dieu. Mais plusieurs ne s'y engagent pas trop saintement. Ils le font ou par des raisons d'intérêt, ou par des vues plus grossières et plus basses, et vivent dans ces liens d'une manière aussi profane qu'ils y sont entrés. Donc pour y procéder sagement, il faut considérer trois sortes de temps : le temps qui précède le mariage, le temps qui l'accompagne et celui qui le suit ; et nous verrons

comment il faut se gouverner avant que de se lier à cet état, lorsqu'on y entre, et après que l'on s'y est engagé.

PREMIER POINT.

Ici, comme dans toute autre affaire de conséquence, avant que de s'engager, il faut faire grande réflexion sur deux choses, qui sont la fin et les moyens les plus convenables pour arriver heureusement à cette fin. Il faut donc délibérer avant toute chose, s'il est à propos d'entrer en cet état, et en quelle vue il le faut faire. En second lieu, supposé que l'on ait pris ce dessein, on doit consulter sur les moyens et les précautions dont il faut user en une chose où l'on risque tant et dont le succès est si douteux.

Les hérétiques qui ont parlé sur ce sujet sont allés selon leur coutume aux deux extrémités bien opposées. Car les uns ont dit que c'était un crime de se marier, et les autres, que de ne se pas marier, c'était blesser grièvement la loi de Dieu. Marcion, comme l'assure Tertullien, condamnait absolument le mariage. Les manichéens ajoutaient qu'il était de l'invention du diable, et que c'est par son instinct que les hommes entrent dans ces liens criminels, pour coopérer avec lui à la formation des corps humains, qui, à leur sens étant la semence de tous les maux, sont l'ouvrage du démon. Nicolas, un des sept premiers diacres, et le premier des hérésiarques, disait au contraire que tout chrétien est autant obligé au sacrement du mariage qu'au sacrement du baptême. Luther, qui s'est rangé de ce parti, a soutenu que c'est une des premières lois du monde, qui fut intimée en termes exprès à Adam, à Eve et à tous leurs descendants.

Ces erreurs sont trop grossières pour mériter de réponse ; et c'est une vérité orthodoxe que le mariage n'est ni d'obligation, ni défendu. Il reste donc maintenant à voir si, encore qu'il soit permis, il est expédient à plusieurs de s'y engager. Un ancien, dans le traité qu'il a fait si l'homme sage se doit marier, le lui permet en telle sorte qu'il semble plutôt le lui défendre. « Mariez-vous, dit-il, si vous trouvez une femme riche, belle, et encore plus judicieuse et plus modeste qu'elle n'est riche et belle, et dont l'âme ait de plus excellentes qualités que le corps ; et si, de votre côté, vous avez beaucoup de bien, beaucoup d'esprit pour gouverner une famille et un bon fonds de naturel, pour la conserver en paix. Or, ajoutez-il, comme l'assemblage de toutes ces choses est rare, aussi l'homme sage doit rarement embrasser le parti de se marier. » Epicure décide plus nettement cette question et dit qu'il n'est pas de la prudence de s'embarquer en cet état, qui a une incompatibilité absolue avec la paix et la félicité de cette vie.

Mais parce que ce sont là les sentiments des païens, nous venons à ceux des saints Pères. Hugues de Saint-Victor a fait un traité entier pour montrer, non pas qu'il ne se faut pas marier, mais qu'il est meilleur de

ne le pas faire. Saint Jérôme (in *Jovinian.*), saint Ambroise (lib. in *De virginit.*), saint Basile (*Lib. de vera virginit.*), saint Grégoire de Nazianze, prouvent fort bien que les filles, dans l'état de virginité, seront plus glorieuses dans le ciel et plus heureuses sur la terre. Saint Chrysostome ajoute à cela que le mariage est un martyre et bien fâcheux : car il y a de grandes peines à souffrir, et souvent peu de mérite à acquérir. Après il fait une excellente réflexion sur ces paroles des apôtres, dont nous parlerons en un autre endroit : *Si ita est causa viri cum uxore, non expedit nubere.* (Matth., XIX.) Si l'homme se doit allier avec la femme avec cette dure condition de ne la pouvoir quitter, il est bien mieux de ne se jamais marier. Le faut-il donc faire? Le Fils de Dieu aurait rendu un grand service à plusieurs qui, sur ce point, sont agités de tant de pensées contraires, de prononcer là-dessus. Mais c'est aussi un endroit bien délicat; il ne voulut pas donner une réponse bien précise. Néanmoins, dit saint Chrysostome, *Non dixit quia non expedit, sed magis consentit, quia non expedit.* Est-il expédient de se marier? Le Fils de Dieu ne dit point cela; il insinue seulement qu'il est plus expédient de ne le pas faire.

Quoi, dira-t-on, est ce que vous avez formé le dessein de détourner le monde de se marier? Non, car il est vrai que plusieurs font leur salut en cet état qui ne le feraient pas en un autre; comme aussi plusieurs se damnent dans le mariage qui se sauveraient s'ils n'étaient pas mariés. Il est sans doute que plusieurs seraient dans la voie de perdition hors de cet état, où un objet légitime arrête leurs passions qui autrement se déborderaient sur des objets défendus. Cela ne se voit que trop par la vie scandaleuse de quelques-uns qui, ne prenant conseil que de leur ambition, entrent dans des états sacrés avec des intentions profanes, pour piller les biens du crucifix et les faire servir à des usages auxquels ils ne sont pas destinés. Véritablement ces dignités sont très-saintes; cependant les saints n'ont pas laissé de les fuir : et souvent on les recherche, non pas pour leur sainteté, mais pour leur éclat et pour leurs richesses qui ne mènent pas toujours à Dieu ceux qui les possèdent. Les parents mêmes se mêlent de l'office du Saint-Esprit et inspirent à leurs enfants la vocation à l'Eglise, pour en loger d'autres plus richement dans le monde, faisant perdre le ciel aux uns, pour rendre les autres plus heureux en terre.

Plusieurs sont appelés de Dieu à un état plus parfait que celui du mariage; ainsi que le fut saint Macaire, comme l'assure saint Jérôme, qui s'enfuit dans le désert la nuit de ses noces, pour obéir à la voix céleste. Une admirable fille, dont il est parlé dans l'histoire de ce royaume, fit bien davantage. Elle était d'une si excellente beauté qu'elle fut recherchée par Sigebert, roi d'Austrasie, du sang royal de la première race de nos rois. Tout était déjà préparé pour

la célébration de la noce, lorsqu'elle se jeta aux pieds du roi, pour lui dire qu'un autre plus grand époux que lui l'appelait, et le pria de ne pas vouloir disputer une épouse à Jésus-Christ. Ensuite elle préféra le voile sacré à la couronne royale. Plusieurs entendent bien la même voix, mais non pas avec la même fidélité, et préfèrent les époux de la terre à celui du ciel qui les invite. On le peut sans crime; car le contraire n'est que de conseil. Mais souvent il y a plus à risquer pour le salut que l'on ne pense, parce que si l'on est dans l'état où la Providence nous a destinés, nous aurons des grâces choisies, et par leurs secours nous arriverons heureusement à notre fin. Que si nous allons contre l'inspiration, et que nous embrassions un genre de vie où Dieu ne nous voudrait pas, nous ne manquerons pas véritablement de grâces nécessaires au salut; mais avec ces grâces souvent on périt.

Quand ce malheur n'arriverait pas, il arrive plus souvent que l'on n'a pas le bonheur que l'on se promet dans le mariage. Cela se dit pour faire voir à quelle intention on doit embrasser ce parti, et pour désabuser ceux qui y aspirent, non pas avec des intentions pures et saintes, comme à un sacrement de l'Eglise, mais avec des pensées profanes et par des considérations temporelles. On le doit faire en cette vue très-bien fondée, que l'on y aura mille fois plus de douleur que de plaisir. Cette raison bien pénétrée pourra servir à plusieurs pour bien prendre leurs mesures dans une affaire qui tire à de si grandes conséquences. Ils envisagent cet état comme le comble de leur bonheur, quoique peut-être il sera la source de leur plus grande misère : ils s'engagent avec joie dans ces liens et gémissent toute leur vie pour y être entrés, et voudraient les rompre, leur en dût-il coûter une bonne partie de leur sang.

Ce qui trompe tant de monde, dit un excellent esprit, c'est que le mariage est semblable à un buisson fleuri, qui est fort agréable à voir, mais qui, ayant perdu ses fleurs et ses feuilles, est une plante bien triste et tout hérissée d'épines. De même le mariage présente d'abord des fleurs assez agréables en apparence. Une fille qui est dans la première fleur de ses plus belles années, un galand bien fait, civil, honnête, comme il tâchait toujours de le paraître, et riche surtout, ce que l'on ne manque pas de dire, sont des objets bien doux l'un à l'autre, et l'alliance où ils sont sur le point d'entrer, fera, ce leur semble, le plus grand bonheur de leur vie. Mais cette beauté, comme celle d'un buisson fleuri, sera flétrie en peu de temps. Quand quelques enfants auront tiré le suc le plus précieux et le plus fin de sa substance, lequel faisait la fleur de son teint; quand ils auront rendu cette pauvre mère languissante et sujette à mille incommodités, qui effaceront toutes les grâces de ce visage autrefois si agréablement fleuri; quand cette fille de si belle humeur sera devenue une femme triste et chagrine parmi

ces douleurs; ce sera alors que ce mariage, dont on espérait cueillir de si agréables fleurs, produira des épines bien piquantes et d'une durée bien longue.

Ce changement en produit quelquefois un autre bien plus fâcheux dans le mari. Son amour prend souvent le change, parce que son objet est changé, et se répand sur d'autres objets; ou du moins il dégénère en aversion et en un mépris si grand que l'un et l'autre détestent le jour qui les a mis ensemble.

Il ne s'y faut pas tromper, il est peu de conditions où il y ait plus à souffrir que dans celle des gens mariés. Cet esprit badin de l'antiquité, qui a traité des pronostics, des songes, fait voir que c'est le sentiment de tous les siècles. Il dit que si un jeune homme songe qu'il est crucifié, c'est une marque qu'il sera bientôt marié, supposant que prendre une femme et prendre une croix, c'est toute la même chose. Cela est encore plus véritable à l'égard des femmes, dont les maris sont souvent les plus grandes croix qu'elles aient au monde.

A quelle fin donc faut-il aller à ce sacrement? Saint Chrysostome (homil. 5, *in Epist. ad Thessalon.*) l'explique très-bien : *Propter vitæ communionem, et liberorum procreationem puella conjuncta est viro.* L'homme et la femme s'allient pour s'assister mutuellement pendant le reste de leur vie et pour faire naître des enfants. L'homme, dit le philosophe, est pour acquérir les biens, et la femme pour les conserver; l'homme est pour le dehors, et la femme pour le dedans, et pour régler le domestique : et étant unis de cœur et d'intérêts, l'un et l'autre tirent un grand avantage de leur alliance. Mais la fin la plus essentielle du mariage, ce sont les enfants. Les hommes, parlant généralement, se marient pour peupler la terre : et le mariage des chrétiens a pour fin de peupler le ciel; et comme cette fin est très-sainte, aussi les mariages des chrétiens ne se doivent célébrer qu'avec des intentions très-épurées de tout sentiment bas et terrestre.

Voilà ce qui concerne l'intention requise pour se marier; passons maintenant au choix nécessaire pour se bien marier. Ce choix est également important et difficile, et se doit faire avec une mûre et sage délibération. Car si une fille rencontre mal en mari, il vaudrait mieux que le premier jour de ses noces fût le dernier de sa vie, et qu'au lieu d'entrer dans le lit nuptial, elle fût portée au tombeau. Son mariage sera son martyre, et un labyrinthe de chagrins et de malheurs, d'où elle ne sortira jamais. Il serait plus doux de vivre sous la domination d'un tyran que sous l'empire d'un mauvais mari. L'Écriture n'en dit pas moins d'un homme qui rencontre mal en femme : *Brevis omnis malitia super malitiam mulieris, sors peccatorum cadat super illam.* (*Eccli.*, XXV.) Ces paroles qui paraissent si odieuses sont du Saint-Esprit; car, pour moi, je n'oserais les avancer. Une mauvaise femme, dit-il, est la plus méchante créature qui soit sous le

ciel; le plus grand malheur qu'on puisse souhaiter à un impie est de l'épouser. Et le Sage ajoute au même endroit : *Qui tenet illam, quasi qui scorpionem apprehendit* (*Eccli.*, XXVI); il vaudrait autant avoir pris un scorpion qu'une telle femme. Le même oracle de vérité ne fait pas moins d'honneur aux bonnes qu'il en ôte aux méchantes. Une bonne femme, dit-il, est un précieux don du ciel; Dieu la donne aux gens de bien pour le prix de leur vertu : *Mulier bona in parte timentium Deum, dabitur viro pro benefactis suis.* (*Ibid.*)

Si ce choix est si important, il n'est pas moins difficile. Et pourquoi? Je ne dirai pas avec l'auteur d'une Epître, qui se trouve parmi celles de saint Jérôme, qu'il est aussi difficile de rencontrer une bonne femme qu'un phénix : *Optima femina rarior est phœnice.* Car cela est faux, il y en a de très-bonnes, et en grand nombre, et sans doute plus que d'hommes. Mais il est bien difficile de les démêler d'avec les autres, qui sont très-savantes en l'art de dissimuler. Un esprit des plus délicats de la Grèce les appelait, *fucatum malum.* Cela ne se doit entendre que des mauvaises; il voulait dire que plusieurs savent aussi bien farder leur bonté que leur beauté, et que comme il y en a de laides qui, par le lustre du fard, paraissent belles, ainsi il y en a de fort méchantes qui semblent être fort bonnes.

Si l'on ne veut pas s'en tenir à ce que dit cet ancien, rejettera-t-on encore la pensée de saint Jérôme? (*in Jovin.*) *Si iracunda, si deformis, si superba, si fetida, quodcunque vitii est, post nuptias discimus.* Pour en choisir une bonne, on jette les yeux sur plusieurs. Mais comment les connaîtrez-vous? à les voir, à les entendre, il n'est rien de plus modeste ni de plus doux. Cependant on en voit plusieurs, qui sont des anges dans la maison de leur père, et des démons dans celle de leur mari. Telle qui n'ose pas dire un mot dans la pudeur des jeunes années, saura bien trouver sa langue, qui n'est pas perdue et qui se déchaînera contre les enfants, contre les domestiques et contre le mari même. On cherche une femme qui ne soit pas une orgueilleuse, une mondaine, qui se tienne recueillie dans le soin de sa famille. Et comment les distinguerez-vous des autres qui ont ces vices? Car il y a bien à dire entre une fille qui est sous l'aile d'une mère vertueuse, qui la tient sous une exacte discipline, et celle qui, après qu'elle sera mariée, prendra l'essor pour voir toutes sortes de personnes, pour courir par toutes les compagnies, où il se fait bien des choses que l'on ne sait pas, et qui ne se savent après que trop.

Quoique les hommes n'apportent pas tant d'étude à se contrefaire, on y est encore trompé bien souvent. Car il y a encore une différence infinie entre un amant et un mari. L'amant est honnête, libéral et complaisant en toutes choses; et souvent le mari est un bizarre, un tétrique, un violent. Le naturel retourne toujours et ne peut se démentir si

longtemps. L'amant est tout empressé, et le mari tout dégoûté; et l'adorateur de celle qu'il recherchait devient un tyran qui la désole. L'amour même, ce grand amour que l'on témoignait au commencement, souvent n'est pas un amour, mais une passion intéressée. Tel qui fait mine d'être fort passionné pour la personne qu'il fréquente, a plus de passion pour ses écus que pour sa beauté. Avant que de se déclarer, il s'est mieux instruit de ce qu'elle a dans sa bourse qu'il n'a étudié les traits agréables de son visage : sans ses biens il se soucierait fort peu d'elle, et il s'en soucierait encore moins, s'il pouvait avoir l'un sans l'autre, et la dot sans la femme.

Mais les hommes savent mieux tromper par les faux avantages de leur fortune que par les fausses qualités de leur personne. Bien des gueux sont devenus grands seigneurs par cette subtilité. Plusieurs font voir leurs grands biens, mais ils cachent leurs dettes beaucoup plus grandes; car les créanciers étant payés, ils mourraient de faim sans le secours de celles qui ont donné dans leurs pièges. En un mot, pour ne pas entrer en une matière infinie, tous sont riches quand ils se marient, et plusieurs sont pauvres quand ils sont mariés. Faut-il demander après cela comment la vie se passe dans un état où l'on n'est entré que par une lâche trahison?

C'est pour cette cause que les plus sages se mêlent le moins qu'ils peuvent de ces traités, afin de ne pas s'attirer des plaintes, et souvent d'horribles malédictions. C'était aussi en cette vue que les anciens peuples de la nation gauloise laissaient à leurs filles le choix de leurs maris, afin que si ce choix n'était pas heureux, comme il arrive si souvent, elles ne s'en prissent qu'à elles-mêmes. Il est vrai pourtant que ces peuples agissaient en fort ma habiles gens; car rarement une fille se mariera par ses lumières, qu'elle ne se marie mal.

On voit par toutes ces raisons l'importance d'un bon choix et la difficulté qui s'y rencontre. Voyons donc les moyens d'y réussir. Platon en donne un dans sa *République*, qui n'a pas été de grand usage. Il voulait que les pères et les mères déclarassent de bonne foi toutes les vertus et aussi tous les défauts de leurs filles à celui qui la recherchait; car, disait-il, si un marchand cache les défauts considérables de ce qu'il vend, il est un fripon, et les lois l'obligent à reprendre sa marchandise. Cette bonne foi n'est plus de saison, et il y a bien des mariées qui ne l'auraient jamais été, si on les avait bien connues. Mais le malheur pour ceux qui les prennent, c'est qu'après les avoir prises, il les faut garder. Un père, qui vivait dans le pays de ce philosophe, n'observa pas cette loi. Car étant interrogé pourquoi il avait donné sa fille à son ennemi : « Parce qu'il est mon ennemi, dit-il, et que je ne pouvais mieux me venger qu'en l'engageant en cette alliance. Il ne sait pas, le misérable, ce qu'il a pris, mais je sais bien ce

que je lui ai donné. » L'empereur Marc-Aurèle, parlant de l'empereur Antonin, son beau-père; ce bon empereur, disait-il, qui a tant fait de bien aux autres, m'a bien fait du mal à moi, me donnant sa fille. Deux choses sont donc nécessaires pour ce choix si important : la première est la lumière du ciel; car jamais il ne se fait d'heureux mariages que Dieu n'y préside; la seconde est la lumière de la raison, par laquelle il se faut régler, au lieu de se gouverner par les yeux et par l'instinct de la passion.

C'est de tout temps que l'on a été persuadé que ce discernement est si difficile, qu'il est au-dessus de l'esprit humain. Par cette raison, Ptolomée l'Astrologue voulait que l'on consultât le ciel et les différents systèmes des astres, se figurant que Dieu avait écrit la fortune des bons et des mauvais mariages en ces caractères si lumineux et si obscurs. Mais cette curiosité est vaine et ne subsiste que sur des principes chimériques, et ceux qui s'amuse à ces sottises, pourraient avoir place parmi les curieux impertinents et apprendre par de fausses conjectures des vérités qu'il leur serait plus expédient d'ignorer.

Il est vrai pourtant qu'en cette affaire il faut consulter le ciel, mais d'une manière bien différente, parce que jamais un mariage ne sera heureux si la Providence céleste ne s'en mêle. Un bon mariage, dit le grand pape saint Evariste, se doit conclure dans le ciel avant que de se célébrer sur la terre; et il conseillait aux chrétiens de ne rien déterminer en cette matière, sans avoir vaqué plusieurs jours à l'oraison, afin d'obtenir les lumières nécessaires pour une affaire de si grande conséquence. Que ce conseil est mal gardé dans nos temps, où les préliminaires de ce sacrement sont des cajoleries et des actions qui ne s'accordent pas trop avec la pudeur ni avec la loi de Dieu ! Aussi combien voit-on de mariages misérables ? On lit dans la Vie d'un des plus saints personnages du siècle, qu'une dame étant sur le point de conclure le mariage de sa fille, le pria d'offrir le sacrifice divin pour cet effet. Il le fit, et ce grand homme, que Dieu avait honoré d'un don signalé de prophétie, dit à la mère qu'elle ne pressât rien en cette affaire. Elle obéit, et fort heureusement pour sa fille; car en peu de jours l'époux qu'on lui destinait perdit tout à fait l'esprit.

Le sage Eliézer, intendant de la maison d'Abraham, fut bien plus heureux en observant cette maxime. Il fut envoyé par son maître en Mésopotamie pour y choisir une femme à Isaac. La première chose que fit ce fidèle serviteur, fut d'offrir sa prière à Dieu : *Domine, Deus domini mei Abraham, occurre mihi, obsecro, hodie (Genes., XXIV)*; Seigneur, qui êtes le Dieu que mon maître Abraham adore, je vous prie, guidez-moi dans cette affaire de si grande conséquence. Ensuite, voici la résolution qu'il prit, et l'événement montra bien qu'elle lui avait été inspirée d'en haut. Il se détermina à aller

en une des places publiques et à attendre auprès d'un puits sur le soir, que les filles ont coutume d'y aller puiser de l'eau. Je leur en demanderai, dit-il à Dieu, et pour moi et pour mes chameaux ; et si quelqu'une est si obligeante que de me rendre ce service, ce sera, Seigneur, à cette marque que je connaîtrai l'épouse que vous avez destinée au fils de mon maître.

Que pensera-t-on de ce choix ? Ne semble-t-il pas ridicule ? Néanmoins, il ne se pouvait rien faire de mieux. Mais quoi ! il cherchait une femme pour Isaac, qui était un des plus riches partis de l'Orient ; et que pouvait-il trouver auprès de ce puits ? Quelque servante lourde et grossière. Cela serait vrai, si l'usage de ce temps-là n'eût été bien différent de nos coutumes. En ces temps, les plus riches et les plus sages occupaient leurs filles aux offices les plus pénibles de la maison, pour les détourner de la vanité et d'une humeur délicate qui affaiblit et énerve le corps par un repos lâche. Il est vrai que les superbes et les mondaines ne voulaient pas s'y assujettir. Eliézer donc demande une fille élevée à la modestie et au travail, afin de donner à son maître une femme habile, agissante et qui veillât sur les affaires de la famille ; et non pas, comme l'on en voit tant aujourd'hui, une de l'humeur de nos fainéantes, qui aiment la vie douce et commode, qui donnent une partie de la matinée au sommeil, qui passent le reste devant le miroir et à ouïr une messe, d'où il vaudrait mieux qu'elles fussent absentes ; qui emploient l'après-dînée au jeu, à la conversation, à la promenade, ou à la lecture de quelque livre à la mode. Il veut une fille nourrie sous la discipline de parents vertueux et sages, qui aient donné à sa jeunesse une éducation dont tout le reste de sa vie se ressente. Car, selon un grand oracle de la jurisprudence : *Qui bonos habet parentes, bonus ; qui malos, malus præsumitur*. On présume de la vertu ou des vices d'un enfant par la vertu ou par les vices de son père et de sa mère. Et cela, selon un autre grand jurisconsulte, est vrai, particulièrement des filles. La fille est ordinairement la copie de la mère. Si la mère a de la vertu, la fille héritera cette qualité de sa mère ; et si la mère est une mondaine, la fille enchérira encore sur elle ; car elles se plient bien plus facilement de ce côté.

Mais quelque éducation que la fille reçoive de ses parents, si le fond du naturel manque, son génie, son humeur s'éveille bientôt dans la maison du mari, où ses mauvaises inclinations se déchainent par la liberté, par l'empire qu'elle y a. Eliézer donc demande encore ce fonds de bon naturel dans l'épouse de son maître. Là-dessus, voilà Rebecca qui vient la première au puits public. L'étranger l'aborde et la prie de lui puiser un peu d'eau pour se désaltérer. Une autre de sa qualité l'aurait bien envoyé promener. — Qui êtes-vous ? Je ne vous connais point ; mais vous, savez-vous bien qui je suis ? Voilà qui est fort plaisant

de demander des services de cette nature à une fille de ma sorte. En effet, il était aisé de juger par l'air de la fille qu'on la devait distinguer d'une servante. Mais que répondit l'obligeante Rebecca ? — Bien volontiers je ferai ce que vous me demandez et encore davantage ; vos chameaux ont aussi besoin de boire, je m'en vais puiser de l'eau pour vous et pour eux. — En voilà assez, dit Eliézer en son âme, tout ravi de joie, voilà la femme que le ciel a destinée à mon maître. Sur l'heure il lui présente des bracelets d'or et de beaux pendants d'oreilles. Un présent si riche pour un si petit service, et d'un inconnu à une fille très-belle, avait plutôt l'air d'un affront que d'un présent. Rebecca fut sur le point de traiter aussi outrageusement cet étranger si malhonnête en apparence, qu'elle l'avait reçu civilement. Elle en rougit. — Je vois bien ce que c'est, dit Eliézer, mon présent vous fait de la peine, je vous en tirerai bientôt ; allons au logis de votre père, où ce que j'ai à vous dire vous fera plus de plaisir que ce que j'ai à vous donner. Ils y vont. Eliézer fait la demande de la fille pour Isaac, et l'affaire fut conclue le même jour.

Voilà donc ce qu'Eliézer demandait : une fille bien née et bien élevée. Mais n'admire-t-on pas davantage de voir ce qu'il ne demande pas que ce qu'il demande ? Il ne dit pas dans sa prière : je choisirai la première fille qui viendra, si elle est riche, si elle est belle, si elle est noble. Cependant ce sont presque les seules choses qui sont aujourd'hui considérées. L'intérêt surtout, qui est le grand mobile des affaires qui se traitent en ce siècle, conclut ou rompt tous les traités de mariage. Une fille, si elle est riche, est belle, est noble, est vertueuse ; elle a toutes les belles qualités, encore que peut-être elle n'en ait point.

Quelle différence entre nos siècles et les anciens ! Du temps de Jacob et des Babyloniens, un père qui avait grand nombre de filles, était riche ; pour les épouser, il les lui fallait bien payer et lui donner de grandes sommes d'argent. Et en nos temps, celui qui a plusieurs filles est pauvre, il en est du moins bien embarrassé et ne sait comment s'en défaire, comme si le prix en était ravalié et qu'elles valussent moins qu'autrefois. Cependant c'est bien le contraire : les filles chrétiennes sont d'un mérite incomparablement plus grand que ni les juives ni les païennes. Mais le prix en semble moindre, parce que l'avarice est plus grande. Quoiqu'on les donnât volontiers pour rien, encore n'en veut-on point à cette condition. Les maris n'achètent plus leurs femmes comme autrefois, il faut au contraire acheter des maris aux filles ; et ce qui est assez étrange, on leur achète bien chèrement des maris qui quelquefois valent assez peu. Parmi d'autres peuples anciens, l'usage était un peu différent. Si une fille était belle, il la fallait payer à son père ; si sa beauté était médiocre, on l'avait pour rien, et si elle était difforme, on lui donnait une dot. Mais,

quelques qualités qu'elles eussent, bonnes ou mauvaises, le plus sage législateur des Grecs avait défendu de les doter, voulant que l'inclination et la raison présidassent aux mariages et que l'intérêt en fût banni. On agit de toute autre manière en nos temps : celle qui n'a point d'argent, n'a point de mari. Et voilà la source d'une infinité de mariages infortunés. On n'a égard qu'aux richesses et non pas aux mœurs. *De moribus ultima fiet quaestio.* (JUVENALIS, sat. 3.) Néanmoins, c'est le point essentiel de cette affaire. Les bonnes qualités d'une fille vous rendront plus heureux que ses richesses ; et quand elle vous apporterait ses coffres pleins d'or, elle vous rendra misérable si sa tête est vide de cervelle et pleine de vanité.

La beauté est une autre qualité qui quelquefois fait des mariages assez heureux ; mais souvent aussi elle les rend très-misérables. Cette question a été agitée par des personnes savantes et judicieuses, et pour et contre le parti de la beauté. Sara, femme d'Abraham, était fort belle : *Novi quod pulchra mulier sis.* (Gen., XII.) Rebecca, femme d'Isaac, ne l'était pas moins : *Puella decora nimis, virgoque pulcherrima.* (Gen., XXIV.) Rachel était un miracle de beauté et fut préférée par cette raison à son aînée par le patriarche Jacob, le plus saint homme qui fût en terre. Puis donc que l'on a eu ces égards pour la beauté dans des mariages si bénis du ciel et qui même avaient été ménagés par la Providence divine, ne semble-t-il pas que ceux, qui veulent entrer dans cet état, peuvent sagement avoir les mêmes égards ?

Outre cela, puisque la beauté enchaîne les cœurs avec des attraits si puissants, ne vaut-il pas mieux qu'un amour honnête les lie à un objet légitime, que d'être en danger de donner criminellement leur affection à des beautés étrangères ? Mais quand cette perfection du corps ne mériterait pas par elle-même d'être recherchée dans les personnes avec qui l'on veut s'allier, elle le mérite à raison de la beauté de l'âme, dont elle est un signe, comme on l'a vu autre part et comme l'assure saint Ambroise (lib. II *De virginit.*) : *Species corporis simulacrum est mentis, figuraque probitatis.* Puis donc que, pour se marier heureusement, la prudence veut qu'on préfère celles qui sont d'un naturel plus excellent, il semble que c'est une conséquence assez juste, qu'il faut s'attacher à celles qui enferment de plus belles âmes dans de plus beaux corps.

Enfin, n'est-ce pas une grande satisfaction à un père d'avoir de beaux enfants ? Or, quelle est la cause de cette agréable qualité des enfants ? C'est bien quelquefois la beauté du père ; mais c'est le plus souvent celle de la mère, selon le jurisconsulte : *Filii plerumque matricant*, les enfants tiennent plus de la mère que du père. Donc, afin qu'ils aient de la beauté, il faut que la mère en soit pourvue.

Quoique ces raisons aient une couleur as-

sez plausible, il est vrai pourtant que la beauté a fait une infinité de mariages très-misérables. Premièrement, elle est la semence de l'orgueil. Ne faisons pas difficulté d'alléguer le témoignage d'un profane ; il mérite bien d'être cru, ayant fort étudié le génie de la beauté :

Scilicet e speculi sumuntur imagine fastus.
(OVID.)

Le miroir est l'école de la vanité des femmes ; c'est leur glace qui les rend superbes ; elles y voient leur beauté et y prennent leur vanité. Et que s'ensuit-il de cet orgueil ? Une femme, qui se tient fière de sa beauté, est ravie de l'exposer à l'admiration de toute la terre. Pour cet effet, elle prétend être aussi bien mise qu'elle est belle ; elle veut courir par toutes les compagnies et être de toutes les fêtes et de toutes les parties de divertissements d'une ville, s'y voyant agréablement reçue de tout le monde. Cela est cause qu'elle rejette sur autrui tout le soin de la famille, où tout va en confusion. Si le mari ne ferme les yeux à tant de désordres, il est étourdi par des crieries, et Dieu veuille qu'on n'en vienne pas à des choses plus fâcheuses.

Un seigneur de la cour du grand Alexandre ayant épousé une fille d'une beauté rare, mais sans s'instruire si la bonté de son naturel répondait à la beauté de son visage, s'en plaignit à la reine Olympias, de qui il reçut la réponse que méritait sa sottise : *O miser, oculis nubis, non mente ?* Quoi ! infortuné, tu as donc été si fou que de consulter seulement tes yeux pour te marier, au lieu de te conseiller par la raison ? Tu as trouvé une belle femme qui te rend misérable, au lieu d'en chercher une bonne qui t'aurait rendu heureux.

Je ne dis pas maintenant combien il est dangereux qu'une superbe beauté qui se fait ainsi publiquement la proie des yeux de tout le monde, devienne secrètement la proie de ceux qui cherchent d'autres plaisirs que ceux des yeux. Il est difficile que celle-là soit bien chaste, qui se fait un point d'honneur de rendre les autres impudiques, et que, répandant les feux d'un amour profane, elle ne soit touchée elle-même que d'un amour légitime.

Mais quand cette beauté serait innocente et nette de tout soupçon, l'amour qui vous a attaché pour toujours à cette personne, ne durera pas toujours. Dans peu de temps, dit fort véritablement saint Chrysostome, et l'expérience le fait bien voir, dans peu de temps, cette fantaisie sera passée, et le dégoût ayant succédé à l'amour, vous voudriez ne l'avoir jamais vue, pour vous être attaché à d'autres biens plus solides. Un auteur des plus judicieux de l'antiquité compare l'amour qui fait cette sorte de mariage à un feu de paille : le feu est beau, mais il dure peu.

Quand ce changement n'arriverait pas à votre cœur, il arrivera à l'objet dont vous êtes pris. *Florem decoris singuli carpunt dies* (SENECA, in *Octavia*) ; chaque jour fait

quelque injure à la beauté. Le temps, qui consume les marbres et les métaux, a bientôt gâté un visage, qui est de tous les objets de la nature l'un des plus sujets au changement. *Quæ spectatissime florent, celerime marcescunt* (PLINIUS, lib. XXI, cap. 1); une excellente beauté étant d'un tempérament plus délicat et plus fin que les médiocres, est plus facilement altérée par le temps, qui dévore tout. Philon (*De Providentia*) dit bien davantage sur ce sujet : *Brevi adeo exstinguitur tempore, ut antequam florescat, defloruisse videatur*. La beauté n'a nul temps de consistance : ou elle croît, ou elle décroît. Quand elle est arrivée à l'état de sa plus grande perfection, elle commence à perdre quelque chose de son éclat et de sa première fleur. Serait-ce donc être sage que de s'attacher à un bien qui passe sitôt, à un objet qui vous rendra heureux si peu de temps et peut-être misérable tout le reste de votre vie ?

SECOND POINT.

Voilà ce que la prudence conseille de faire au temps qui précède le mariage ; passons au temps qui l'accompagne et qui contient la célébration de ce sacrement, où tout chrétien doit entrer selon la forme que Jésus-Christ l'a institué. Avant que d'entrer dans la considération du mariage chrétien, il faut supposer qu'il y en a eu de plusieurs autres espèces, qui, encore que véritables et légitimes, étaient essentiellement différents de celui qui se célèbre dans l'Eglise. Pour le mieux entendre, il faut savoir que celui que Dieu institua au commencement du monde était semblable en deux points au mariage chrétien. Premièrement, en ce qu'il ne se contractait qu'entre un seul homme et une seule femme ; en second lieu, en ce qu'ils s'unissaient d'un lien que la seule mort pouvait rompre.

Or, comme le mariage a pour une de ses fins de régler la cupidité, qui a un furieux penchant à se répandre sur toutes sortes d'objets qui lui sont plus agréables, il faut avouer qu'en la manière qu'il fut établi de Dieu à la naissance des siècles et qu'il a été rétabli par Jésus-Christ à la naissance de l'Eglise, il resserre bien étroitement, quoique fort raisonnablement, la plus forte inclination de la nature. Cela se fait en deux manières : premièrement, à l'égard de l'objet que le mariage prescrit ; en second lieu, à l'égard des liens dont il enchaîne cette violente passion. Le mariage chrétien viole l'inclination de l'homme en lui défendant la possession d'une infinité d'objets agréables et le limitant à un seul, qui souvent ne l'est pas beaucoup ; ainsi, il lui défend presque tout et ne lui permet presque rien. La seconde violence qu'il fait vient des liens qui attachent inséparablement l'homme marié à un objet. Quelque changement que les années y aient causé, quoique la beauté en soit effacée, en sorte qu'il n'en reste plus aucun vestige, il s'en faut contenter pour toute sa vie, quelque dé-

goûtant qu'il soit, sans pouvoir prétendre jamais à d'autres enrichis de mille grâces.

Comme la cupidité bornée si étroitement et liée si fortement par ces lois se déchainait bien souvent pour courir après des plaisirs défendus, avec le temps, par une dispense de la loi divine, on étendit un peu ces limites et on relâcha un peu ces liens, même parmi le peuple de Dieu. De l'adoucissement de ces deux lois sont venues deux espèces de mariages différentes de celles que Dieu avait instituées au commencement du genre humain. Premièrement, pour l'objet on étendit un peu ses limites, en permettant la pluralité des femmes. Ainsi, Abraham épousa Agar du vivant de sa première femme Sara. Ainsi Jacob en huit jours épousa Lia et Rachel et deux autres quelque temps après. Les Athéniens en pouvaient épouser deux et les Perses autant qu'il leur plaisait. En second lieu, pour le lien on en relâcha un peu le nœud qui serait si fortement, en permettant de dissoudre les mariages qui étaient indissolubles en leur première institution, comme le témoigne le Fils de Dieu dans l'Evangile. Moïse permit aux Juifs de les rompre en diverses occasions, et cela commença à se pratiquer parmi les Romains six cents ans après la fondation de leur ville.

Jésus-Christ donc, étant venu pour annoncer à toute la terre la plus sainte et la plus pure de toutes les lois, a voulu que les mariages qui se font en son Eglise fussent très-saints et très-purs. C'est pourquoi il a cassé ces deux espèces de mariages, qui étaient plus favorables et plus indulgentes à la nature, mais moins conformes aussi à la parfaite raison. On voit par là que les lois du mariage chrétien sont sévères, puisqu'elles tiennent la cupidité enchaînée par des liens si forts, et bornée par des limites si étroites.

Socrate l'historien a dit, ce que je n'oserais avancer comme véritable, car il est contredit de tous les autres écrivains ; il a dit que l'empereur Valentinien, quoique d'ailleurs très-catholique, eut la pensée de tempérer la rigueur de cette loi par une autre loi qui permettrait d'avoir plusieurs femmes, parce qu'il en avait une qui ne lui plaisait pas trop et qu'il prétendait à une autre qu'il aimait beaucoup. Quelle rigueur, disait-il, s'il en faut croire cet historien, qu'un homme une fois lié par le sacrement à une femme dont la beauté est passée, voie mille agréables objets qui se présentent à toute heure à ses yeux, et que tous lui soient si généralement interdits qu'il ne doive plus aimer qu'un squelette décharné, qu'un cadavre languissant ? Mahomet disait que la loi de Jésus-Christ est véritablement très-pure et très-éminente, mais qu'elle est au-dessus de l'infirmité humaine, et que lui, Mahomet, était extraordinairement envoyé du ciel pour en adoucir la rigueur ; qu'entre plusieurs autres ordres il avait celui de relâcher la sévérité extrême des mariages chrétiens.

Ensuite il permit d'avoir quatre femmes, et étendit cette permission jusqu'à douze.

Si la loi chrétienne paraît sévère en ce point, elle est infiniment plus raisonnable; car nous savons que Socrate, d'ailleurs très-sage, ayant fait la folie d'épouser deux femmes, elles étaient éternellement en guerre, si ce n'est lorsqu'elles s'unissaient pour quereller leur mari. Si jamais deux femmes ont dû s'accorder, n'étaient-ce pas celles de Jacob, qui étaient sœurs? Néanmoins, quoiqu'elles fussent dans l'école d'un homme si saint, elles se brouillaient souvent ensemble. En effet, s'il y a plusieurs femmes dans une maison, toutes voudront gouverner, toutes voudront commander, et pas une ne voudra obéir à l'autre. De plus, elles ne seront pas toutes également accomplies, également agréables, ni par conséquent également agréées de leur mari. Et voilà une furieuse jalousie dont elles seront animées les unes contre les autres. Car, comme toutes les femmes sont fort délicates sur le point d'honneur qui regarde leur beauté et qu'elles se flattent assez en cela, ce sera un déplaisir qui leur percera le cœur, de se voir moins prisées que leurs rivales, quoiqu'elles croient n'avoir pas moins de mérite.

Davantage, si elles ont des enfants, ces enfants n'auront qu'une mère qui les aimera et plusieurs marâtres qui les haïront. Sara même ne put souffrir Ismaël, enfant d'Agar, quoique moins considéré qu'Isaac, son fils, et fit chasser de la maison la mère et l'enfant, à quoi Abraham consentit enfin pour avoir la paix. Ajoutez à tout cela que comme pour soutenir la splendeur d'une famille il faut que quelques enfants soient mieux partagés que les autres, chaque mère plaidera pour le sien, chacune fera sa bourse. Ainsi les biens du mari seront au pillage, et il y aura autant de voleurs domestiques que de femmes. Enfin, comme une femme se donne toute à un seul mari, tout son cœur, toutes ses affections, tout son bien, car jamais il n'a été permis aux femmes d'épouser plusieurs maris en un même temps, la raison veut bien aussi que le mari se donne tout à une seule, sans se partager à plusieurs.

La seconde loi par laquelle Jésus-Christ a ordonné que les mariages soient indissolubles, semble beaucoup plus sévère. Les apôtres la trouvèrent si rigoureuse, qu'ils se récrièrent contre cette loi et dirent ces paroles mémorables : *Si ita est causa viri cum muliere, non expedit nubere.* (Matth., XIX.) Quoi ! disaient-ils, un homme aura épousé une fille dont l'humeur semblait la plus douce et la plus commode du monde, et qui, selon toutes les apparences, était modeste et judicieuse, et il trouve que c'est un démon qui jette feu et flammes par la bouche, avec qui il n'y a nulles mesures à prendre pour vivre en paix, et il faudra garder cela jusqu'à la mort, et on ne renverra pas à ses parents cette orgueilleuse, cette terrible tête, cette

furie déchaînée? Ah! Seigneur, ou réformez cette loi, ou qui d'entre vos disciples voudrait jamais prendre le parti de se marier et s'exposer au danger d'être misérable toute sa vie? Les femmes ne pourraient-elles pas dire plus de choses sur cet article et avec plus de raison? J'aurai trouvé, non pas un mari, mais un tyran, un fâcheux, un génie bizarre qui désole sa famille, qui veut bien prendre tous ses divertissements et qui me traite comme une esclave, qui se met dans la fantaisie mille ombrages et mille chimères, qui, après m'avoir donné sa foi, donne son cœur à une autre. Les liens des cœurs étant rompus, ceux du mariage sont-ils indissolubles? Se marier à cette dure condition, c'est se jeter dans un labyrinthe de misères.

Par ces raisons, parmi les Juifs, si un mari n'était pas content de sa femme, il allait devant le juge pour lui en représenter les défauts, et après des preuves légitimes, le mari donnait son congé à la femme par un écrit authentique, et ensuite l'un et l'autre étaient en droit de chercher une autre femme, un autre mari. Tertullien dit que cela ne se pratiquait qu'en cas que la femme eût déshonoré son mariage. Mais il s'est trompé; car pour ce crime la femme était lapidée. On la congédiait encore en cas de stérilité, ou si elle était trop fâcheuse et que par sa mauvaise humeur elle troublât sa famille; si elle était une galante incorrigible, si elle était désobéissante à son mari. Plusieurs même prétendaient avoir ce droit lorsque leurs femmes avaient perdu leur beauté; mais c'était un grand abus condamné de Dieu par la bouche du prophète Osée.

Cette loi était bien favorable pour les hommes; elle était encore de quelque utilité aux femmes, qu'elle retenait dans le devoir et dans la soumission. Encore qu'à dire le vrai il y en avait qui affectaient de faire des fautes pour être répudiées et avoir d'autres maris dont elles s'accommodassent mieux.

Quoi qu'il en soit, les mariages chrétiens sont bien mieux réglés; car si l'on en pouvait rompre les liens, cela serait la semence d'une éternelle aversion entre celles qui auraient été répudiées et celles qui auraient occupé leur place. Saint Jérôme dit qu'Antiochus, roi de Syrie, ayant répudié Laodice pour épouser Bérénice, sœur du roi d'Egypte, Laodice, désespérée de cet affront, fit assassiner le fils que son mari avait eu de sa rivale, et qu'elle s'empoisonna elle-même, afin d'éviter la punition de cet attentat. Mais cette haine ne s'arrêterait pas entre les femmes; elle mêlerait encore dans ces querelles les familles des maris et des femmes répudiées, et allumerait la guerre dans les villes et dans les royaumes entiers. Le divorce que fit Marc-Antoine avec Octavia, sœur d'Auguste, pour épouser Cléopâtre, fut une des étincelles de la guerre qui fut si funeste à Marc-Antoine et si tragique à la misérable Cléopâtre.

Et pendant le mariage même, quel amour, quelle ouverture de cœur pourraient avoir un mari et une femme qui diraient : nous sommes aujourd'hui ensemble et nous serons peut-être demain séparés ? D'abord qu'un homme parlerait à une fille, à une femme plus accomplie que la sienne, ou qu'une femme verrait un autre homme, cela exciterait des soupçons de quelque nouveau mariage. Au lieu qu'étant unis jusqu'à la mort et voyant qu'ils ont la même fortune à faire, les mêmes enfants à élever, les mêmes biens à ménager, ils ont aussi le même cœur, ils sont parfaitement l'un à l'autre et conjoints par un amour éternel.

D'ailleurs quel malheur pour des enfants, si les pères et les mères pouvaient se dégager de leurs liens ? Plusieurs changeraient de femmes aussi facilement que d'habits. Et que deviendraient les enfants de tant de lits ? suivraient-ils la mère dans la maison d'un beau-père qui ne les regarderait qu'avec indifférence et froideur ? Demeureraient-ils dans la maison de leur père, ayant leur mère si peu de temps, et si longtemps des marâtres très-différentes et toujours peut-être les unes pires que les autres ? Mais entre eux comment seraient-ils unis, puisque ceux qui ont le même père et la même mère ne sont que trop souvent en mauvaise intelligence ? Avouons donc que c'est par le trait d'une profonde sagesse que Jésus-Christ a institué le mariage en la manière qu'il se célèbre dans l'Eglise.

TROISIÈME POINT.

Passons à ce qui est de principal en cette matière, au temps qui suit la célébration de ce sacrement, et voyons en quelle manière les mariés sont obligés de vivre ensemble. La fidélité est la plus essentielle de leurs obligations ; ce qui se voit par les peines dont les lois divines et humaines punissent ceux qui la blessent. Moïse avait ordonné que si une femme déshonorait son mariage, elle et son corrupteur fussent assommés à coups de pierres. Parmi les Egyptiens l'homme adultère était fouetté publiquement par toute la ville, et l'on coupait le nez à la femme pour défigurer cette beauté scandaleuse. Parmi certains peuples d'Italie, on arrachait les yeux à l'homme et à la femme, afin de fermer pour toujours l'entrée à l'amour qui avait enflammé leur cœur d'un feu si ignominieux. D'autres attachaient pendant onze jours la femme adultère par le cou au carcan d'un infâme pilori, avec des habits d'ignominie, propres à déclarer son opprobre. Les Romains usaient de la plus grande sévérité. Si le mari entraînait en ombre de quelques engagements illégitimes de sa femme, il avait droit de prononcer la sentence de mort contre elle. Les parents communs étant assemblés dans son logis, si les preuves étaient suffisantes, on la faisait étrangler en particulier par un esclave pour épargner ce déshonneur à sa famille. L'empereur Macrin et les peuples de Cortone devant lui firent lier ensemble l'homme

et la femme atteints de ce crime, et on les brûlait tout vifs. Par l'horreur de ces supplices on peut juger de l'horreur du crime que commettent ceux qui souillent le lit nuptial.

Mais, pour entrer plus dans le détail, il faut parler, premièrement, du crime des hommes, et, en second lieu, de celui des femmes, parce qu'il y a assez de distinction à faire entre les deux. Les hommes ne sont pas si exposés que les femmes à la rigueur des lois humaines ; mais ils le sont autant, et bien plus souvent, à la rigueur des lois divines. En effet, c'est un outrage bien cruel qu'un mari fait à une femme lorsqu'il lui refuse son cœur pour le donner à une autre. Elle n'a rien au monde qui lui appartienne avec plus de droit, rien ne lui est plus précieux ni plus cher. Elle a acheté votre cœur en vous donnant le sien ; le pouvait-elle mieux payer ? Elle vous a sacrifié tout son amour, elle vous a mis en possession de tous ses biens, elle a quitté son père et sa mère pour vous. Peut-être même elle a abandonné son pays et les personnes qui lui étaient les plus chères pour posséder votre cœur. Il lui appartient bien justement, puisqu'elle l'a acheté si chèrement. C'est donc la dernière injustice qu'on lui fait de le lui ôter. Un célèbre jurisconsulte dit qu'il n'est point d'affection semblable à celle qu'une femme porte à celui qui a recueilli les premiers fruits de son amour et qu'elle aime ordinairement plus son mari qu'elle n'en est aimée. N'est-ce donc pas l'outrager cruellement de la priver de ce qu'elle aime si passionnément et de ce qu'elle possède si justement pour le donner à une autre qui ne le peut avoir qu'avec crime et injustice ?

Les femmes sont plus retenues à commettre ces sortes de crimes, parce qu'elles craignent plus la vengeance des hommes que les hommes n'appréhendent celle des femmes ; mais ils y sont plus souvent trompés qu'ils ne pensent. Elles ont de la nature la faiblesse et la timidité en partage ; néanmoins, quand il s'agit de venger le tort que l'on fait à leur mariage, la colère leur donne de la hardiesse et des armes ; elles passent quelquefois jusqu'à la rage. Il n'est point de sanglier, dit un ancien, qui écume avec plus de fureur au milieu d'une troupe de chiens, point de vipère qui siffle plus horriblement lorsqu'elle se sent blessée ; point de lionne qui, voyant ses petits enlevés, rugisse plus épouvantablement, ni qui coure plus ardemment à la vengeance, qu'une femme à qui on enlève le cœur de son mari. *Nulla non mitior fera*. Vous craignez un tigre, un léopard furieux, dit un poète ; mais craignez encore plus une femme piquée de jalousie : son amour dégénère en fureur.

Une dame, dont il est parlé dans un ancien concile, pour les ombrages qu'elle avait conçus contre une servante fort belle, l'assomma à coups de bâton. La fameuse Héène sentit encore les effets de cette pas-

sion de la jalousie, lorsque, s'étant réfugiée à Rhodes, la princesse de cette île la fit pendre et étrangler à un arbre, de crainte que son mari ne prit de l'amour pour elle. La belle Laïs, qui était encore plus criminelle, fut encore plus misérable; car les dames de Thessalie, voyant que cette charmante créature, qui était un miracle de beauté et un monstre d'impudicité, débauchait le cœur de leurs maris, la poursuivirent jusque dans le temple de leurs dieux et la tuèrent à coups de couteaux. Cette fureur ne s'est pas arrêtée là, elle s'est encore débordée sur les maris qui ont fait cette sorte d'outrage à leurs femmes. Témoins la reine Arsinoé et Cléopâtre, femme de Démétrius Nicanor : celle-là fit assassiner son mari, et celle-ci, plus courageuse, tua le sien de ses propres mains, pour des inclinations étrangères de ces deux misérables princes.

Mais il ne se peut rien voir de plus horrible que ce que fit une grande dame romaine, qui, ayant appris que son mari avait pris une nouvelle inclination, lorsqu'elle le sentit endormi, se leva du lit, lui plongea une épée dans le cœur, et l'ayant tournée contre le sien propre, elle s'en tua aussi. Le lendemain ce fut un spectacle bien terrible de voir ce seigneur romain dans son lit et cette dame sur le pavé, tous deux nageant dans leur sang. Par ces tragédies effroyables on peut juger du déplaisir que ces infidélités causent généralement à toutes les femmes; car leur douleur n'est pas moindre, quoique la plupart la tiennent enfermée dans leur cœur. Si elles ne répandent pas du sang, elles versent au moins bien des larmes. Il en est peu qui se vengent avec tant d'éclat, mais plusieurs se vengent secrètement, comme l'assure un ancien; car, dit-il, si le mari en aime une autre que sa femme, il est dangereux que la femme n'en aime une autre que son mari.

Il faut pourtant avouer que cette dernière infidélité a quelque chose de plus injuste et de plus ignominieux. Ou le crime que commet la femme est secret, ou il éclate. S'il est secret, c'est assez qu'elle le sache pour souffrir un martyre cruel dans sa conscience qui la fait rougir en elle-même de son infamie et lui ramène dans l'esprit toutes les heures du jour ce crime honteux qui la désole. Elle rougit en voyant son mari qu'elle trahit et ses enfants qu'elle déshonore; elle pâlit à la vue de son complice, de peur de donner à parler au monde. Au milieu même de ses plaisirs elle tremble, de peur de quelque surprise; elle aimerait mieux n'être jamais venue au monde que si ce malheur lui arrivait; et il arrive le plus souvent et presque toujours. Quand même tout se passerait dans un secret impénétrable, la seule pensée qu'il faut découvrir les vilains ulcères de son âme, pour les guérir par la pénitence, la fait frémir. Déclarer ses libertinages et ses débauches, elle qui passe pour une personne qui a vécu selon les lois de la pudeur, c'est une confusion si grande,

qu'elle en est demi-morte de honte. Elle a de la peine à former quelques paroles en tremblant; son cœur est comme dans l'agonie. Il s'en est même trouvé qui ont mieux aimé mourir en cet état que de révéler leur crime. Mais aussi cacher son ordure et la retenir dans sa conscience, c'est ce qui lui cause des convulsions pires que la mort.

Et ce qui est un grand surcroît de douleur, c'est s'il y a quelque fruit illégitime de ces commerces honteux. Lorsque la malheureuse voit un enfant parmi les autres, qu'elle n'oserait appeler par son véritable nom et qui, quoique innocent, est un petit voleur domestique, vivant aux frais de celui qui ne lui est rien, qui ne lui doit rien, et dont tous les larcins retombent sur la conscience de sa mère; quel martyre ne souffre-t-elle pas dans son âme! Que faire dans ces fâcheuses conjonctures? Révéler son crime, c'est une mort. Permettre que ce petit avorton partage les biens avec les autres, il semble que c'est une volerie. Il faut, s'il se peut, envoyer ce misérable hors de la famille.

Il arrive bien plus souvent que le crime éclate devant le monde; car il est bien difficile aux personnes qui se sont prises de cette folle passion de cacher ce feu dans leur sein sans qu'il fume. Il se faut voir, il y a des assiduités qui ont mauvais air; on reçoit des présents considérables qui se découvrent par l'usage qu'on en fait. Et comme on ne sait de quelles mains ils sont venus, on ne sait que trop à quel dessein on les a donnés. Il faut des entremetteurs, des messagères d'iniquité; on fait confiance de tout le mystère à des personnes qui, après avoir reçu votre argent pour tenir le crime secret, en reçoivent après des autres pour le révéler. Il faut ménager des entrevues; et le monde est malicieux; on a les yeux fins et aigus, surtout en cette matière si délicate; pour peu qu'il y ait de fumée, on croit qu'il y a du feu. Les pierres parlent, les maris sont infiniment tendres sur ce point. L'amour est tout à fait imprudent et si sot, qu'il se croit bien caché lorsque les discours sont déjà public, et qu'on le chante par les carrefours : *Fecisti abscondite, ego autem faciam verbum istud in conspectu omnis Israel, et in conspectu solis* (II Reg., XII); tu as commis tes crimes dans les ténèbres, croyant qu'ils n'en sortiraient jamais, et je les ferai voler par toute la terre.

Lors donc que la faute a éclaté, comment paraître devant un mari, qu'une si grande trahison a flétri de la dernière ignominie et jeté dans la fureur? Une misérable peut-elle manger ni boire sans craindre, comme il est arrivé si souvent, que, prenant ce qui lui doit conserver la vie, elle ne prenne ce qui lui causera la mort? Quel traitement doit-elle attendre de celui qui, selon saint Chrysostome, l'aimerait mieux voir dans la tombe que dans l'opprobre? Comment paraître devant des enfants qui seront éternellement tachés de son crime, devant des filles qu'elle fait rougir toutes les fois

qu'elles paraissent en public, qui n'osent lever les yeux devant le monde, tout innocentes et toutes sages qu'elles sont, et qui peut-être seront ruinées et ne trouveront jamais d'établissement pour le déshonneur de leur mère qui retourne tout sur elles? Outre qu'ayant été élevées dans l'école d'une mère impudique, on peut craindre qu'elles ne soient pas plus sages, et par là elles seront le rebut de tout le monde.

Cette injustice est si grande que c'est la seule qui, selon la doctrine de Jésus-Christ, semble ne devoir pas être supportée. Si une femme est extravagante, si elle est une tigresse, une furie, si elle noie sa raison dans le vin, il la faut souffrir, mais non pas si elle est une impudique. Jésus-Christ consent en ce cas qu'on la jette hors de la maison comme une charogne, comme une peste. Tout le moins qu'elle mérite c'est le traitement dont un célèbre historien dit que certains peuples septentrionaux usaient en semblables occasions. Le mari chassant de son logis sa femme infidèle après l'avoir fait ignominieusement raser, la poursuivait à coups de bâton par les rues sans la vouloir jamais plus voir. Et où ira-t-elle, la misérable? se réfugiera-t-elle chez ses parents? Oui, mais la mère se jettera sur elle pour lui arracher les yeux, le père la saisira au cou pour l'étrangler, les frères la meurtriront de mille coups et les sœurs la traîneront par les cheveux hors du logis comme l'opprobre de la famille. Que reste-t-il donc pour elle, sinon quelque maison de repenties, pour aller pleurer ses péchés, ou bien de s'ensevelir entre quatre murailles sans oser jamais paraître? Car aurait-elle le front de se montrer en public, où elle serait suivie des regards de tout le monde, dont elle serait déjà la fable, étant mise dans tous les discours qui se tiennent dans une ville?

La fidélité est donc la plus essentielle obligation des personnes mariées, mais la paix avec laquelle ils doivent passer leur vie est d'une utilité plus générale. Un mari et une femme, dit un ancien, ne doivent avoir en deux corps qu'une même âme, qu'un même cœur. Une autre assure qu'un certain Matrinus vécut l'espace de trente-neuf ans avec sa femme, *sine querela*, ce sont ses termes, sans que jamais l'un donnât à l'autre sujet de se plaindre ni de se fâcher. Il n'y a pas si longtemps que l'on trouva dans une ville de ce royaume le sépulcre d'un Romain avec cette inscription: *Sylvius Paternus uxori parissimum exemplum, cum qua vixit xxxii annis sine ulla animi læsura*; — Sylvius Paternus, bon mari d'une bonne femme, avec laquelle il a vécu trente-deux ans sans que jamais l'un ait fâché l'autre par une seule parole.

Voilà sans doute qui est digne d'admiration, et une leçon salutaire pour les chrétiens mêmes, parmi lesquels on voit de misérables familles qui sont une image de l'enfer et qui retentissent de blasphèmes et des imprécations que l'on se donne les uns aux autres avec fureur. Le démon qui anime

leur cœur est presque toujours dans leur bouche. Les malédictions qu'ils se donnent anéantissent toutes les bénédictions du sacrement qui les a unis. Les enfants à qui ils ont donné la vie, cent fois ils leur désirent la mort. Les domestiques, on ne les appelle que par des noms outrageux, et après un service long et pénible ils n'ont pas autant gagné d'argent que de coups.

Le remède de ces grands désordres, c'est un peu de patience, c'est un peu de condescendance les uns pour les autres. Car après tout, personne n'est impeccable, nous avons tous nos défauts. Un peu souffrir pour ne pas souffrir beaucoup, c'est ce que la prudence conseille à tous et ce que l'on pratique rarement. Alphonse, surnommé l'Astrologue, roi d'Espagne, disait agréablement et fort sagement aussi que le mari doit être sourd et la femme aveugle. Le mari ne doit point avoir d'oreilles, parce que la femme a quelquefois trop de langue. Lui fermer la bouche pour l'empêcher de parler cela ne se peut. Le mari se doit donc fermer les oreilles pour ne pas ouïr des choses qui souvent ne lui feraient pas plaisir. Car faire la guerre de la langue, ce ne serait pas de la prudence, la partie ne serait pas égale, la femme l'emportera toujours. Aussi d'en venir aux mains cela est très-malhonête et ne se pratique que parmi les gens de la dernière populace, auxquels il est bon de donner par occasion cet avis de saint Chrysostome (homil. 26, in I ad Corint.): *Vos viros admoneo, ut nullum sit tam grande peccatum, quod ad verberandam uxorem vos impellat*. A quelque excès qu'une femme se soit emportée, il n'est jamais d'un honnête homme de la frapper. Après, donnant plus d'essor à son éloquence: *Idcirco*, dit-il, *virum illum, si quidem vir appellandus est, et non fera, parricidæ et matricidæ similem esse dixeris*. Les hommes qui usent de cette violence envers leurs femmes, si pourtant ce sont des hommes, et non pas des bêtes féroces, commettent une faute presque égale à celle que l'on ferait en frappant son père ou sa mère.

Si les hommes doivent être sourds, les femmes aussi doivent être aveugles. Certains maris ont quelquefois des inclinations qui ne sont pas trop légitimes, et plus on crie, plus ils s'obstinent au mal. D'autres font de grandes débauches et des dépenses excessives. Il y en a au contraire qui sont si vilains et si mesquins que le cœur leur saigne quand ils voient l'argent sortir de leur bourse. Il faut qu'ils sachent où tout passe jusqu'à un denier. On en voit de violents, de bizarres, d'incommodes et qui se fâchent de tout et même de rien. Il faut que la femme soit aveugle, qu'elle ferme les yeux, qu'elle agisse comme si elle ne voyait point ces choses, comme si elle n'en savait rien.

La prudente sainte Monique étant un jour en conversation avec d'autres dames qui déchiraient leurs maris comme elles le savent bien faire, et se plaignaient fort de leur humeur et de leur violence: Nous avons tort, dit la sainte dame, de rejeter toute la

faut sur eux. Il y aurait bien aussi des choses à dire pour notre compte. Si nous étions maîtresses de notre langue, que plusieurs de nous ne savent pas trop bien retenir, si nous savions fermer les yeux à quelques défauts de nos maris, comme il faut qu'ils nous en passent bien aussi, nous obvierions à bien des maux et nous nous épargnerions bien des déplaisirs.

Pour faire régner cette heureuse paix dans les familles, il faut encore que chacun ait la prudence de se tenir dans son rang. Les femmes doivent se souvenir de l'obéissance qu'elles doivent à leurs maris. C'est une des plus anciennes lois du monde. *Sub viri potestate eris* (Gen., III), dit Dieu à Eve. Vous serez soumise à l'empire de votre mari. Cette loi, au sentiment de saint Augustin (*in Epist. 1, ad Corint.*, cap. 65), est plus ancienne que ces paroles; c'est une leçon de la nature, qui veut que la femme vive sous l'obéissance : *Existimare autem debet composita mulier mores viri esse legem impositam sibi a Deo*. Une femme judicieuse et régulière doit faire céder ses inclinations à celles de son mari, qui lui doivent tenir lieu d'une loi divine. C'est le sentiment du plus grand philosophe du monde.

Mais aussi, dit-il dans cet excellent traité qu'il a fait du gouvernement des familles, il ne faut pas que les hommes donnent atteinte à la juridiction des femmes, qui a pour objet de gouverner le domestique. Et, ajoute-t-il, c'est une sottise à un mari de vouloir entrer dans ce menu détail de la famille, qui est plus du génie de la femme.

Enfin pour conclure, un bon mariage est une des grandes félicités de la vie; s'il est malheureux, c'est un enfer ou un purgatoire, un enfer pour les méchants qui s'y damnent, un purgatoire pour les gens de bien; un état où l'on peut par la patience se sanctifier excellemment, car il n'est point de croix ni plus longue ni plus dure que celle des personnes mal mariées.

DIVERS EXEMPLES DE DIFFÉRENTS MARIAGES.

Il y a plusieurs espèces de mauvais mariages, mais il n'y en a que d'une sorte de bons. On en voit où la femme est mal mariée et où le mari l'est fort bien, et d'autres tout au contraire, où la femme a bien rencontré en mari et où le mari a mal rencontré en femme. Mais les plus mauvais de tous sont ceux où le mari et la femme se rendent réciproquement misérables, et par leurs vices et par leur méchante humeur. Par là on voit, comme nous venons de le dire, qu'il n'y peut avoir qu'une espèce d'heureux mariages, et ce sont ceux où le mari et la femme tout ensemble sont sages, paisibles et vertueux. Les histoires sont remplies d'une infinité d'exemples de toutes les espèces de ces mariages, et il sera d'une instruction fort salutaire d'en rapporter de chaque sorte.

Sainte Elisabeth, reine de Portugal, était une excellente femme d'un mauvais mari.

Il la fit souffrir presque en toutes les manières dont une dame de ce rang peut souffrir, non pas par la malignité de son naturel qui était bon mais en la manière que nous verrons. Dès les premières années de son mariage il n'aima guère sa femme, parce qu'il en aimait trop d'autres, et il avait partagé son cœur à tant d'objets étrangers qu'il n'y restait presque aucune place à celle qui seule avait droit de le posséder. Nous avons vu combien cette espèce de larcin est sensible aux femmes. Cependant cette sainte princesse n'était touchée que des outrages que son mari faisait à Dieu. Elle le faisait bien voir par le soin qu'elle prenait des enfants qui étaient le fruit de cet amour scandaleux, car elle les pourvoyait elle-même de nourrices et de précepteurs quand c'était le temps, avec autant d'affection que si elle eût été leur propre mère.

Cette injure se peut compter pour peu de chose en comparaison du déplaisir que ce pauvre roi abusé fit à sa femme. Croirait-on que l'admirable sainteté d'Elisabeth ne la put mettre à l'abri de la calomnie? Rien n'est plus précieux à une femme que son honneur; mais c'est une chose infiniment plus délicate dans une reine, qui ne saurait être noircie en ce point que l'ignominie ne se répande par toute la terre. La reine distinguait un peu un jeune page pour la piété qu'elle remarquait en lui. Mais l'envie, qui règne toujours dans les cours des grands, donna bien une autre couleur à cette inclination. On disait que c'était une familiarité qui allait trop avant pour l'honneur du roi, qui ne manqua pas d'être instruit de tout.

L'inviolable pureté des mœurs de la reine ne devait-elle pas dissiper cette calomnie dans un esprit raisonnable? Cependant le prince, qui mesurait tous les autres par lui-même, se mit facilement dans la fantaisie que sa femme prenait aussi criminellement ses plaisirs qu'il prenait les siens, mais qu'elle le faisait plus finement. Là-dessus, sans autre forme, le page fut condamné à la mort. Ensuite on avertit secrètement un chaufournier de précipiter dans son four à chaux celui qui lui irait demander s'il avait exécuté les ordres du roi. Le pauvre page fut envoyé pour porter cette parole, ce qu'il fit aussi heureusement qu'innocemment. Etant en chemin il s'aperçut qu'un prêtre qui célébrait le sacrifice divin était à l'élévation des sacrés mystères. Par respect il entre dans cette église, entend le reste de la messe et encore deux autres tout entières qui se dirent consécutivement, Dieu lui donnant cet instinct pour justifier deux personnes innocentes.

Le roi cependant, qui brûlait d'impatience d'apprendre le succès de cette affaire, envoya un second messenger pour en avoir des nouvelles au plus tôt, et pour la tenir mieux cachée, ce fut le délateur du crime prétendu de la reine, car il était du secret. Pendant que l'autre priait, celui-ci courait; le second fut le premier qui arriva: il demande si

l'ordre du roi était exécuté. Il ne l'était pas, mais celui du roi du ciel le fut bientôt. Car à peine le perfide eut dit la parole qu'il fut précipité dans le four et consumé en moins de rien.

Le page ne tarda pas d'arriver; il fit la même demande, mais on ne lui rendit pas la même réponse. « Oui, lui dit-on, faites savoir à Sa Majesté que nous avons obéi aveuglément. » Le page fut plus diligent à retourner qu'il ne l'avait été à aller, et s'étant présenté au roi : « Sire, dit-il, vos ordres sont exécutés. — En quoi dit le roi. — Je ne sais, repart le page, ma curiosité n'est pas allée si avant. — Mais, reprit le roi, vous avez été bien du temps à m'apporter une nouvelle que j'attendais bien plus tôt. » Le page lui dit bonnement comment la chose était arrivée. Le roi dissimula sa surprise, qui était bien grande comme on le peut imaginer; il fit une profonde réflexion qu'il devait avoir faite plus tôt sur la sainteté de la reine pour laquelle Dieu s'était si visiblement déclaré, aussi bien que pour l'innocence du page, et convertit toute sa haine en amour pour l'un et pour l'autre.

Après une si grande merveille il devait sans doute être inaccessible à tout autre calomniateur de l'innocence d'Elisabeth. Néanmoins il ne le fut pas. La reine fut accusée d'un autre crime plus grand, d'un crime de trahison et de lèse-majesté, et quoiqu'il n'y eût pas la moindre couleur de vérité, le roi laissa entrer dans son esprit ce soupçon aussi facilement que le premier. Alphonse, leur fils, avait fait la guerre à son père, et avait été si bien soutenu qu'il avait longtemps balancé l'autorité royale.

La reine fléchit le père à la clémence et le fils à son devoir, et remit le calme dans le royaume. Quelle apparence après cela qu'elle le voulût brouiller? Néanmoins son innocence fut encore attaquée par cet endroit; on l'accusa de semer la mésintelligence entre le père et le fils, et d'ourdir une autre trame plus fatale contre le royaume. Sur ce soupçon si mal fondé le roi la fit arrêter et la relégua à la petite ville d'Alanguer où elle fut en une espèce de prison.

Une dame de ce rang pouvait-elle être plus outragée de son mari? Une autre qui aurait eu moins de vertu, n'aurait-elle pas dit : « Le roi, non content de me refuser son cœur pour le donner à des perdues, s'en est pris à mon honneur et il n'a pas tenu à lui que je n'aie été noircie de la dernière infamie par toute la terre. J'ai été dans son esprit une perdue qui lui ai voulu ôter l'honneur, et je suis maintenant une furie qui lui veux ôter la couronne. Que dirait-il si je n'avais pas rendu la paix au royaume, puisqu'après mes soins qui ont eu tant de succès, il s'est mis dans la fantaisie que j'intrigue pour rallumer le feu que j'ai éteint? Après m'avoir traitée comme une esclave et non pas comme une épouse, après m'avoir outragée comme une perdue, comme une rebelle, comme une séditiuse, que reste-t-il plus que de me ravir la vie comme

à une criminelle? Et il le fera si je ne me précautionne contre sa fureur. Le roi d'Aragon mon père, qui frémit du traitement que je reçois, Alphonse mon fils, qui est mêlé dans cette accusation, la noblesse portugaise, qui est indignée de l'oppression que je souffre, me tendent les mains et me peuvent tirer d'affaire; c'en est trop, il faut se tirer de la persécution. »

C'est ce qu'aurait dit, ce qu'aurait fait une femme, je ne dis pas dans les emportements de sa colère, mais avec des sentiments qui ne seraient pas trop déraisonnables. C'est pourtant ce que la sainte princesse ne fit point. Son père lui présentait un asile dans l'Aragon, son fils lui offrait ses armes, et la noblesse ses services contre ce mari si violent. Elle rejeta tout cela, alléguant que la patience ferait mieux que la violence; ce qui arriva. Le roi reconnut l'innocence et le mérite de sa femme et lui fit toute la satisfaction qu'elle aurait pu souhaiter, Elisabeth parmi toutes ces traverses lui conserva inviolablement son amour comme à son mari, et son respect comme à son roi.

C'est ce que fit une bonne femme envers un mauvais mari. Voyons maintenant comment en usa un bon mari envers une mauvaise femme. Il n'en est point de plus connu que Socrate, dont la femme, nommée Xantippe, fut la fable de toute la Grèce et le sera de tous les siècles par son extravagance, par la bizarrerie de son humeur et par l'exercice qu'elle donna à la vertu de son mari. Ce seul trait serait capable de nous en convaincre. Un jour, Socrate donnant à manger à quelqu'un de ses amis, Xantippe piquée de je ne sais quoi, qui devait être assez peu de chose, car Socrate était l'homme du monde le plus réservé, elle se lève brusquement de table, prend la nappe par un bout et entraîne tout par terre. L'ami de Socrate le voyant fort ému : « Quoi! dit-il, vous pouvez souffrir une si haute extravagance de cette folle? Pour moi, je vous jure que si ma femme m'avait fait un pareil trait, je ne sais si j'aurais assez de force pour ne lui pas casser la tête. — Et vous, repartit Socrate, vous souvenez-vous que dernièrement, lorsque nous dînions chez vous, une poule effarouchée vola sur la table et nous fit bien du désordre? Pour cela, lui cassâtes-vous la tête? Sachez donc que j'ai une femme qui n'a guère plus de cervelle que votre poule. Elle est faite de la sorte, je gagne plus en la souffrant qu'en la maltraitant. »

Une autre fois que Socrate était au bas de son logis, en conversation avec de fort honnêtes gens; Xantippe du haut étage faisait l'enragée contre son mari et lui chantait cent injures. Mais lui était aussi peu touché de ces outrages, que si elle lui eût dit des douceurs. Cette patience mettait la terrible Xantippe dans la fureur. Et que fit-elle? Elle lui versa un plein sceau d'eau sur la tête, pour se faire mieux sentir par les effets que par les paroles. Le sage Socrate, se voyant si bien arrosé, ne dit autre chose, si ce n'est qu'il

se doutait bien qu'après le tonnerre viendrait la pluie. Bien d'autres seraient montés, pour faire succéder la grêle des coups à une rosée si mal plaisante.

Plusieurs femmes n'étaient leur mauvaise humeur que dans leur maison : en public, elles sont des exemples de douceur et excitent des tempêtes dans le domestique. Mais celle-ci était capricieuse au dedans et ne se démentait point au dehors. Un jour, Socrate ayant un manteau qu'il ne plaisait pas à sa femme qu'il portât, elle, sans autre façon, le lui alla fort bien enlever au milieu d'une bonne compagnie et à la vue de tout le monde. Les témoins de cette action poussaient Socrate à payer sur-le-champ cette femme impertinente de sa sottise. « Oui, dit-il, d'un air de plaisanterie qu'il savait bien prendre quand il voulait; nous aurions assez bonne grâce, moi et ma femme, de démêler notre différend à coups de poings en pleine rue. Nous ne manquerions pas de spectateurs qui accourraient à la comédie, et qui s'en divertiraient en nous agaçant comme des chiens qui se battent. »

Enfin, pour laisser plusieurs autres choses de cette nature, Alcibiade, un des principaux seigneurs de la république d'Athènes, et qui voyait souvent Socrate, entendant les crieries de Xantippe : « Je ne sais en vérité, dit-il, comment vous pouvez souffrir si longtemps cette sotte femme qui nous étourdit si souvent. Que ne la renvoyez-vous pour en choisir une plus discrète? — Pour moi, répondit ce philosophe, je me suis fait à toutes ses clabauderies, comme on s'accoutume au son importun d'une poulie mal graissée, contre laquelle il serait ridicule d'entrer en colère. Vous-même qui dans votre belle maison de campagne avez des oies qui nagent sur des nappes d'eau, trouvez-vous que leur ramage soit fort plaisant? Vous ne vous en fâchez pas; ni moi aussi de la musique ordinaire de Xantippe. — Mais, dit Alcibiade, mes oies sont des bêtes. — Et, pour qui prenez-vous Xantippe, répondit Socrate; je ne la mets guère plus haut que cela. J'ai dans ma maison une belle école de patience et de douceur. Car, souffrant les imperfections de ma femme, il m'est bien facile d'endurer tout ce qui vient du dehors. C'est l'utilité que j'en reçois et la vraie cause pourquoi je l'endure. Plusieurs maris sont bien dans une aussi belle école de vertu, mais peu en tirent autant de profit. »

Quoique Socrate ait été jugé l'homme le plus sage que l'on ait vu dans l'antiquité païenne, je ne voudrais pas dire pourtant que, sur ce sujet, il soit imitable en toutes choses; parce qu'un trop bon mari pourrait faire une femme très-méchante. La bonté que l'empereur Claude eut pour sa femme Messaline, s'appellerait plus simplement une bêtise. Il eut tant d'amour pour elle qu'elle n'en eut point pour lui, mais pour plusieurs autres, auxquels elle se donna avec la plus effrontée prostitution qui sera jamais. Il faut que la bonté des maris ne

soit pas contraire au respect et à la soumission qu'on leur doit; elle doit être accompagnée d'une fermeté raisonnable, qui retienne dans le devoir celles qui abuseraient d'une trop grande facilité.

Mais de tous les mariages les plus malheureux sont ceux où tout ensemble et le mari et la femme sont méchants. Ils ne sont pas en si grand nombre que ceux dont nous venons de parler; néanmoins, il en est aussi beaucoup. On voit encore aujourd'hui dans les registres d'une cour souveraine un arrêt de mort qui est une grande preuve du malheur de ces mariages. La femme contre qui il fut prononcé crut assez légèrement que son mari, qui était absent depuis longtemps, n'était plus en vie. Par cette raison, elle ne fit point de difficulté d'en prendre un autre, dont elle se figurait qu'elle s'accommoderait mieux que du premier. Mais l'événement montra bien qu'il ne valait pas plus que la femme qu'il épousa. On verra par ce qu'elle fit les mauvaises qualités de l'un et de l'autre.

Le mari prétendu étant en ville pour une affaire qui l'y avait retenu assez avant dans la nuit, le premier et le véritable arrive. Il heurte à la porte; la femme qui croyait ouvrir au second, fut étrangement embarrassée lorsque le premier se présenta. Elle l'aurait bien voulu voir en l'état où elle l'avait cru. Elle se contrefit du mieux qu'elle put, témoignant par ses paroles une joie forcée qui s'accordait mal avec son cœur. Mais, après les premiers compliments : « Misérable, que feras-tu, disait-elle dans le secret de son âme? Tu as deux maris, et plutôt à Dieu que jamais tu n'en eusses eu! Faut-il dire à celui-ci que j'en ai un autre? Il m'égorgera. Mais le pourra-t-il ignorer, quand il paraîtra demain dans la ville où on lui fera d'agréables compliments et qui tourneront bien à mon honneur? Ce soir même, que mon autre mari sera de retour, en quel désordre serons-nous? Ou ils me voudront tous deux avoir et ils s'assassineront, ou pas un peut-être ne me voudra, et ils me chasseront. J'aurai deux maris sans en avoir un. »

Dans cette irrésolution, sous couleur d'aller chercher de quoi régaler le premier, elle alla porter cette nouvelle au second. Après y avoir longtemps pensé, il fut résolu que cette nuit même le faux mari tuerait le véritable, quand il serait endormi. Cette insigne trahison fut exécutée sans bruit, le misérable fut étranglé et mis dans un sac pour être porté à la rivière.

Le faux mari était bien content, mais sa terrible mégère ne l'était pas; elle souhaitait plus la mort du second que du premier, parce qu'elle était plus maltraitée. Cette conjoncture lui en fournissait un moyen. Quand le meurtrier eut chargé le cadavre sur ses épaules, elle, sous prétexte de mieux attacher les liens du sac, les noua avec un ruban qui était au derrière du pourpoint du second mari. C'était la mode qui courait alors, d'en environner ainsi les habits. Lors donc qu'il jeta le corps mort dans la

rivière, il y fut lui-même entraîné et se noya. C'est ainsi qu'une mauvaise femme se défit de deux mauvais maris en une nuit. Etant de retour à son logis, elle pensait déjà à un troisième; mais la justice divine lui préparait un gibet au lieu d'un mari. Ces deux corps morts ainsi attachés furent trouvés le lendemain et facilement reconnus : ensuite la misérable fut saisie, convaincue et condamnée à la potence,

Voyons une action beaucoup plus tragique de plusieurs mauvaises femmes qui avaient de mauvais maris. L'île de Lemnos est une des plus belles de l'archipel. Aujourd'hui, elle est sous la domination du Turc, et autrefois, c'était une petite république. Ces insulaires entrèrent en guerre contre leurs voisins, et comme cette guerre devait être terminée en peu de temps, tous se mirent sous les armes. Ils furent victorieux et vaincus; victorieux de leurs ennemis et vaincus par les esclaves qui étaient des femmes et des filles de grande beauté qu'ils emmenèrent dans leur île. Ils apportèrent à leurs femmes beaucoup de bijoux très-précieux; mais l'autre partie du butin jeta ces femmes dans la fureur. Elles estimaient fort peu ce qu'on leur donnait, au prix de ce qu'on leur ôtait : c'était le cœur de leurs maris qui était tout aux belles esclaves.

Là-dessus les Lemniennes concertèrent toutes d'en tirer une cruelle vengeance. On dit que les femmes ne gardent pas trop bien le secret; celles-ci le gardèrent admirablement : toutes y avaient part et pas une ne parla, ni ne laissa couler un mot de sa bouche qui fit naître le moindre ombrage de ce qu'elle avait dans le cœur. Elles affectaient de ne point paraître ni contentes, ni trop fâchées, de peur qu'une joie forcée ne fit présager à leurs maris le mal qu'elles méditaient. Aussi elles faisaient mine de n'être pas fâchées jusques à l'excès, de peur que cet excès de douleur ne fit augurer le même qu'aurait fait une fausse joie. Tant y a que la trahison fut ourdie si finement, qu'une nuit dont elles étaient convenues, chacune généralement par toute l'île planta un couteau dans le sein de son mari; pas un n'échappa à leur vengeance.

On peut bien penser que les esclaves ne furent pas épargnées; mais ce que l'on n'aurait jamais pensé, la fureur de ces cruelles Lemniennes s'étendit jusque sur leurs propres enfants. Elles les égorgèrent tous et ne réservèrent que leurs filles. Ensuite, elles firent venir de toutes parts de nouveaux maris; on ne sait pas s'ils furent meilleurs.

Ces effets sont bien funestes, en voici de très-glorieux des mariages bien assortis. L'an 1568, la forte ville de Siget, en Hongrie, fut assiégée par Soliman II et défendue plus vaillamment qu'heureusement par le célèbre comte de Serin. On aurait pu secourir la ville, si les troupes impériales eussent secondé le courage de notre brave noblesse française, qui avait suivi Henri de Lorraine, duc de Guise et le vaillant Timoléon de Cossé. Mais, soit par lâcheté ou par trahi-

son, elle fut abandonnée du secours qu'elle attendait. Le gouverneur ne perdit pas cœur pour cela et résolut, ou de conserver la place, ou de la faire acheter bien chèrement au barbare. Etant sommé de se rendre, il répondit avec beaucoup de fierté que ni lui, ni tous les siens ne livreraient jamais la place, tandis qu'ils auraient du sang dans les veines.

Les Turcs allèrent six fois à l'assaut, et six fois ils furent repoussés avec un grand carnage. L'Ottoman désespéré de la perte de l'élite de son armée fit arborer l'étendard noir, pour marque qu'il n'y avait plus de pardon à espérer pour ceux de la ville; car il avait eu nouvelles qu'ils étaient réduits à l'extrémité, et il les voulait sacrifier à sa colère.

Or, il y avait dans la ville un gentilhomme, marié à une dame très-belle et très-vertueuse. Ils avaient vécu avec une si parfaite union de leur cœur qu'il ne se pouvait rien ajouter au bonheur de leur mariage qu'une félicité plus longue. Le mari, voyant que la place était à la veille de tomber sous la puissance de l'ennemi, ne craignait rien pour lui et craignait tout pour sa femme; car il ne doutait pas que les infidèles charmés d'une si rare beauté n'entreprissent sur sa pudeur. « Mon ami, lui dit la dame, ôtez-vous tous ces chagrins de l'esprit. J'ai été à vous pendant ma vie, je serai à vous jusques à la mort. L'ennemi ne m'aura que morte et défigurée de blessures; mais bien entendu qu'il lui en coûtera du sang que mes armes répandront. Pensez-vous que les mains qui ont manié l'aiguille ne sachent pas manier l'épée; que, pour être femme, j'en sois moins vaillante? Je suis noble, je suis Hongroise; je ne ferai tort, ni à mon sang, ni à ma patrie. Si vous n'en croyez pas à ma parole, vous en croirez à mes actions. Allons, ma main ne démentira pas ma langue : vous verrez ce que je sais faire. Ne me quittez pas, je ne vous abandonnerai jamais, quand vous iriez même affronter les ennemis jusque dans le cœur de leurs bataillons. J'aime mieux mourir avec vous que de vivre avec tout autre. »

Elle en fit plus qu'elle n'en dit. Elle prit un des habits de son mari et de bonnes armes; et, lorsque le dernier assaut fut donné, elle se jeta au plus fort de la mêlée avec son mari à qui elle servait d'exemple. Elle se faisait jour partout avec son épée et abattait tout ce qui se présentait à elle. Les infidèles étaient étrangement étonnés de voir le visage d'une femme et de sentir la main d'un héros. Mais si elle et son mari versaient le sang ennemi, ils en versaient aussi beaucoup du leur par un grand nombre de plaies qu'ils reçurent. Il fallut enfin succomber sous la multitude; ils tombèrent tous deux ensemble et se tenant embrassés, après avoir prononcé cent fois le nom de Jésus et de Marie, ils rendirent leurs âmes à celui pour l'amour duquel ils avaient si glorieusement combattu.

Voyons maintenant l'action d'une dame

plus illustre par sa naissance, d'une grande reine, excellente femme d'un bon mari. Robert, roi d'Angleterre, étant à la guerre sainte, fut blessé d'une flèche empoisonnée. Les médecins et les chirurgiens, après avoir employé en vain toute leur science pour la cure de cette plaie, dirent qu'il ne restait plus qu'un remède qui pût être de quelque secours au roi; mais qu'il en coûterait la vie à celui qui le voudrait faire, car il fallait tirer le venin de cette plaie en la suçant.

Outre que ce remède est horrible à faire, il n'est point de si misérable gueux à qui sa vie ne soit plus chère que celle du plus grand monarque de la terre. Personne donc ne se présentait pour rendre ce service au roi. Quand il aurait offert sa couronne, personne ne l'aurait voulue à ce prix. La seule reine s'offrit pour rendre ce bon office à son mari qu'elle aimait cordialement. Mais le roi qui ne lui portait pas moins d'amour ne voulut point accepter son offre. Que fit donc cette aimable reine? Elle prit le temps que le roi dormait, elle leva fort doucement l'appareil, suça la plaie et sauva la vie à son mari. Mais perdit-elle la sienne? Non, elle se mit véritablement en grand danger; néanmoins, on l'en tira par la force des remèdes. Quelle différence entre ces personnes et plusieurs autres maris et femmes, qui se chargent mutuellement de mille malédictions et se souhaitent la mort à toute heure?

Une autre princesse usa d'un artifice moins dangereux, mais plus subtil. Le comte de Castille, son mari, qui en ce temps était dépendant du roi de Léon, étant mandé par le roi, sous un prétexte coloré assez artificieusement, donna dans le piège qu'on lui tendait et fut mis dans une étroite prison. La femme du comte, qui aimait passionnément son mari, et de qui elle n'était pas moins aimée, entreprit un voyage de dévotion à Saint-Jacques et passa par la capitale du royaume de Léon. Elle y fut reçue avec tout l'honneur dû à une si grande princesse. Mais ce n'était pas ce qu'elle cherchait. Elle supplia le roi qu'il lui fût permis de voir son mari et d'être une nuit avec lui : ce qui ne lui fut pas refusé; car on n'avait nul soupçon de ce qu'elle avait dans l'âme.

Le lendemain à la première pointe du jour, elle donna ses habits de femme au comte et elle s'habilla en homme. Les gardes ne s'en aperçurent point; ainsi le comte sous ce faux habit sortit de prison, et sa femme y demeura autant de temps qu'il en fallait à son mari pour arriver sur ses terres. Après ce temps-là elle écrivit une lettre au roi dans laquelle elle lui marquait que, pour arrêter

une princesse dans les fers, il fallait sans doute qu'elle fût atteinte de quelque crime extraordinaire; que pour elle, elle n'avait pas à se reprocher d'avoir jamais rien tenté contre le service de Sa Majesté. Ensuite elle le pria de ne la pas laisser plus longtemps gémir dans ses chaînes. « Voilà, dit le roi après la lecture de cette lettre, une femme qui a été plus fine que moi. Le comte a été ma dupe et je le suis de la comtesse. Mais que faire contre une femme? S'en venger, cela serait de mauvaise grâce. Il en faut rire; car si je me fâche, on rira de moi. Il l'élargit donc de la prison, et ses chaînes qui lui avaient été communes avec son mari, lièrent plus étroitement leurs cœurs. »

Il faut finir par une action digne de la mémoire de tous les siècles, par laquelle plusieurs vertueuses dames allemandes signalèrent leur amour envers leurs maris. L'empereur Conrad, troisième du nom, étant en guerre contre le duc de Bavière et furieusement irrité contre la ville de Vinsperg, avait résolu de faire un terrible exemple de cette misérable ville. Il l'assiégea, et en peu de temps elle fut réduite à l'extrémité et à la discrétion du vainqueur. Les assiégés firent en vain des soumissions et des offres : l'empereur fut inflexible et toujours fort résolu d'immoler à sa colère une bonne partie de ceux de la ville.

Il n'y eut de miséricorde que pour les femmes, auxquelles il fut permis de sortir chargées de tout ce qu'elles pourraient emporter de plus précieux. Après cela on devait faire main-basse sur la ville et l'abandonner au pillage et aux flammes. Ces femmes, au lieu de prendre leur or, leur argent et leurs bijoux, concertèrent unanimement de charger sur leurs épaules leurs maris; ce qu'elles firent et dirent à l'empereur que ce qu'elles avaient de plus précieux au monde, c'étaient leurs maris; qu'il eût la bonté de les leur laisser, et qu'elles abandonnaient pour cela toutes leurs richesses.

Frédéric, frère de Conrad, dit qu'elles avaient fort mal entendu la grâce qu'on leur avait accordée, et qu'il n'était pas de la dignité de l'empereur d'être ainsi trompé par des femmes. Mais l'empereur plus clément repartit que sa parole ayant été générale, il n'y fallait rien altérer, et qu'il lui serait plus glorieux d'être trompé de la sorte que d'exécuter son projet; que ces bonnes femmes avaient sans doute de bons maris, qu'il ne les leur fallait pas ôter. On en voit plusieurs qui ne seraient pas trop maris qu'on leur ôtât une partie de leurs biens à condition qu'on leur ôtât, ou leurs maris ou leurs femmes.

NOTICE SUR LE P. CHAMPIGNY.

Champigny (le P.), Barnabite, se distingua dans la prédication vers la fin du xvii^e siècle. Nous reproduisons de lui le *Recueil de sermons choisis, tant de panégyriques que de morales*, 2 vol. in-12; Paris, P. A. Lemercier, 1708. Bien que l'éditeur annonçât dans un avis qu'il donnerait dans peu trois autres volumes du même auteur, tant de mystères que de panégyriques et autres sermons de morale, nous n'avons pas, dans aucun recueil bibliographique, découvert que cette promesse ait reçu son exécution. Nous remettons au jour ce qui est resté du P. Champigny. Nous n'avons pas suivi l'édition de 1708 pour l'ordre des sermons et des panégyriques; nous avons jugé plus à propos de les séparer. Il nous a paru utile d'ajouter à la suite des *Sermons* l'*Examen de conscience* qui termine les deux volumes, parce qu'il nous paraît contenir l'ensemble des vues spirituelles de ce prédicateur.

Le *Recueil de sermons* ayant paru sans le nom de l'auteur, et sa modestie l'ayant porté à se cacher glorieusement sous cette épigraphe : *Christianus mihi nomen est, catholicus vero cognomen* (S. PACIANUS, ep. Barcinon. *ad Symphonian.*), il eût été difficile de retracer les différentes particularités de sa prédication, exercée avec fruit tant à Paris que dans les principales villes de France. Nous avons donc pensé qu'en l'absence de longs documents biographiques, nous devions nous borner à transcrire les jugements portés par les contemporains de Champigny.

L'abbé Lebast, curé de Saint-Christophe et syndic de Sorbonne, dit : « L'on donne avec joie son approbation à un ouvrage quand on le trouve chrétien et orthodoxe. Ce *Recueil de sermons choisis*, tant de *panégyriques* que de *morales*, m'a paru tel, aussi bien que l'*Examen de conscience* qui est ensuite. Le lecteur pourra lui-même s'en rendre le juge et l'approuvateur, s'il le lit avec un désir sincère de s'instruire des vérités de la religion pour les mettre en pratique. Il connaîtra dans les *Panégyriques* combien Dieu est admirable dans ses saints, quel a été en eux le pouvoir de sa grâce; il y distinguera aussi les vertus qu'il faut admirer d'avec celles qu'il est obligé d'imiter. Dans les sermons de morale, il peut y apprendre à corriger ses défauts en évitant le péché et se rendant agréable à Dieu par l'observation de ses commandements. L'on ne peut donc que conseiller au public de lire l'ouvrage d'un auteur, quand on sait non-seulement qu'il est éloquent et plein d'onction, mais même qu'il est d'un homme vraiment apostolique, qui parle comme il vit, qui vit comme il parle et qui aime la vérité pour la vérité même, et dont toute la doc-

trine ne peut être que salutaire aux âmes fidèles, étant conforme à la foi de l'Eglise et à la morale chrétienne. »

Le *Journal des savants*, de 1708, s'exprime à peu de chose près dans les mêmes termes.

L'abbé Walstein, docteur en théologie de la Faculté de Louvain, confirme ce jugement de la manière suivante : « J'ai lu et examiné soigneusement cet ouvrage. Bien loin d'y avoir rien trouvé de contraire à la foi catholique et aux bonnes mœurs, je suis obligé de rendre témoignage au public que c'est un excellent ouvrage. L'auteur qui par humilité nous cache son nom et qui met toute sa gloire à se dire chrétien, sincère et véritable catholique, fait bien voir par la pureté de sa foi et par la saine doctrine qui reluit dans tous ses écrits, qu'il est digne de porter ces beaux titres qui font le caractère des disciples de Jésus-Christ, et la marque la plus sûre de la vocation de ses ministres. On pourrait lui donner encore le nom de *Mélissa*, puisque, semblable à cet ancien auteur ecclésiastique, il a comme lui, à la manière des abeilles, sucé et pris dans l'Ecriture les plus sublimes vérités du christianisme, et ramassé dans les Pères ce qu'il y a de plus fort et de plus solide, de plus grand et de plus riche, de plus aimable et de plus tendre pour former ses sermons, persuader les fidèles de l'obligation qu'ils ont d'éviter soigneusement le péché, de pratiquer la vertu, d'aimer Dieu de tout leur cœur, de l'adorer en esprit et en vérité, et même de l'imiter; car, selon saint Augustin, la perfection d'une religion est de se proposer toujours pour modèle de sa conduite la Divinité à qui on rend un culte souverain; autrement on ne peut se qualifier d'en être les véritables adorateurs. C'est ce que l'auteur de ces *Sermons* prouve très-solidement par l'autorité des Pères dont cet ouvrage n'est qu'un tissu et un enchaînement continu de leurs pensées et de leur doctrine, ce qui me le fait juger très-digne d'être donné au public, ne pouvant qu'être utile et édifier ceux qui le liront pour s'instruire de leur religion et travailler sérieusement à leur salut. »

Nous extrayons de la préface les passages qui nous ont paru apprécier le plus convenablement la valeur des sermons du P. Champigny; nos lecteurs sauront faire la part de ce qu'il y a de vrai ou d'exagéré dans les citations suivantes :

« Ces discours regardent la religion, on en développe les grands principes avec force et avec netteté; ils sont très-solides et autant capables de soutenir les âmes pieuses dans la bonne voie, que propres à ramener au sentier de la justice ceux qui s'en sont

éloignés. L'auteur s'est beaucoup plus appliqué à toucher les cœurs et à éclairer les esprits, qu'à flatter la curiosité du lecteur par les tours ingénieux d'une éloquence affectée, quoiqu'il n'ait pas négligé ce qui est essentiel à un orateur chrétien. Les pensées en sont chrétiennes et les expressions vives, fortes et pathétiques; le langage y est pur, et le style naturel et concis; les preuves sont justes, elles sont tirées de l'Écriture et des Pères; et surtout de l'incomparable saint Augustin, que l'auteur a suivi presque partout comme un vrai disciple de cet excellent docteur. On donne au raisonnement toute l'étendue qu'il doit avoir sans être trop diffus.

« La foi y est traitée d'une manière si juste et si noble, que les maximes qu'elle nous propose, et qui semblent d'abord rebuter notre esprit et choquer notre raison, deviennent aisées et faciles à comprendre, en y apportant cette docilité et cette soumission par-

faite, si nécessaire à un chrétien qui cherche à opérer son salut.

... « Les gens du siècle y verront que la vie molle qu'ils mènent dans les délices, dans la joie et dans les plaisirs, les éloigne du salut; et par conséquent les rend criminels et dignes de châtimens du côté de Dieu.

... « Le juste y trouvera de quoi se soutenir dans la grâce; le pécheur qui désire son salut y verra l'horreur qu'il doit avoir pour le péché, et les moyens dont il doit se servir pour en sortir; et l'impie qui persiste dans son crime par ses rechutes continuelles, y lira l'arrêt funeste de sa condamnation et de sa perte, s'il ne change de conduite.

... « Enfin tout y est dans un très-bel ordre, et peut servir à l'édification du lecteur, et même à former ceux que la Providence appelle au redoutable ministère de la parole évangélique. »

SERMONS

ET

PANÉGYRIQUES CHOISIS

DU P. CHAMPIGNY,

BARNABITE.

SERMON I^{er}.

SUR LE MYSTÈRE DE LA PRÉSENTATION DE
JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE,

Purification de la sainte Vierge,

Prêché à la paroisse de Versailles.

Postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ, secundum legem Moysi, tolerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino. (Luc, II, 22.)

Les jours ordonnés par la loi de Moïse pour la purification des femmes, étant accomplis, Joseph et Marie portèrent l'enfant Jésus à Jérusalem, afin de l'offrir à Dieu dans son temple.

PREMIER EXORDE.

La loi faisant le commerce de Dieu avec la créature n'est pas tant pour assujettir l'homme que pour le relever, ni pour le tenir dans la soumission et la dépendance que pour l'établir dans la grandeur. C'est pour cela, mes frères, que, selon la remarque du savant Tertullien, le commandement que Dieu fit au premier homme ne fut qu'un privilège glorieux qui l'élevait au-dessus des autres créatures : *Ut solus gloriaretur homo qui legem à Deo meruisset accipere*. Et si nous considérons l'homme, non pas par rapport à ces créatures basses et inférieures, mais

par rapport à lui dans les différents états où il a passé, nous trouverons que les chrétiens, que Dieu regarde comme ses enfants, et dont l'état est incomparablement plus sublime et plus noble que celui des Juifs, qui n'ont été traités qu'en esclaves, ont aussi reçu des lois plus engageantes et plus inviolables. Enfin si nous regardons l'homme non pas précisément dans lui-même, ni en sa personne, mais dans la personne d'un Dieu à laquelle notre nature a été heureusement unie par une alliance si intime, ne voyons-nous pas que cet Homme-Dieu, tout souverain et tout infini qu'il est dans sa grandeur, a été plus attaché et plus engagé à la loi que le reste des hommes, jusqu'à faire d'elle le centre même de son cœur selon l'expression de l'Écriture : *Deus meus, volui et legem tuam in medio cordis mei* ? (Ps. XXXIX, 11.) C'est donc la loi qui fait l'élévation et la gloire de l'homme. Mais je découvre aujourd'hui, mes frères, un étrange mystère dans la personne de Marie, et je la vois allant au temple pour ennoblir et perfectionner la loi. Voilà son privilège incomparable et son éminente grandeur dont je dois vous exposer les mer-

veilles en ce discours. Puisqu'elle a bien voulu se purifier elle-même, j'ai besoin pour prononcer dignement son éloge qu'elle purifie mes lèvres, et que portant entre les bras celui qui est reconnu pour la lumière des nations : *Lumen ad revelationem gentium* (Luc., II, 32), elle en fasse passer dans mon esprit quelques rayons. Saluons-la pour obtenir cette grâce par les paroles de l'ange : *Ave, Maria*.

SECOND EXORDE.

Nous pouvons dire des lois et des cérémonies des Juifs, ce que la théologie, suivant les principes de l'Apôtre, a dit de leurs sacrements, que c'étaient toutes observations défectueuses et imparfaites : *Infirma et egena elementa* (Galat., IV, 9); les sacrements de la Synagogue étaient défectueux et impuissants, parce qu'ils étaient destitués de la grâce et qu'ils n'avaient pas la force de la conférer; mais les cérémonies et les lois y étaient encore imparfaites, parce qu'elles étaient destituées de la sainteté intérieure et de cet esprit d'amour qui doit les remplir : *Plenitudo legis dilectio*. (Rom., XIII, 10.) Les dehors en étaient beaux et les apparences magnifiques et éclatantes; tout l'extérieur y était saint et réglé; mais le dedans était profane, parce que la pureté intérieure et véritable ne s'y trouvait pas. Tout ceci est de saint Paul.

Il ne faut, mes frères, pour la preuve de cette vérité, que faire réflexion sur la loi qui ordonnait la purification des femmes et l'oblation de leurs enfants au temple. Car il est constant que cette purification ne rendait pas l'intégrité au corps, ni la pureté à l'âme quand on l'avait perdue. Voilà l'imperfection et le défaut de cette loi. Cette oblation encore des enfants qu'on allait présenter aux autels n'était qu'une oblation purement humaine et infiniment disproportionnée à la grandeur souveraine de Dieu. C'était là le second défaut de la loi. Mais dans le prompt rachat des mêmes enfants, leurs mères faisaient assez voir, que, ne voulant pas s'en priver, leur offrande était intéressée et n'avait qu'une simple apparence. Voilà le troisième défaut dans la loi. Oh! que Marie paraît aujourd'hui admirable, lorsque se présentant au temple, avec son divin enfant, elle retranche de la loi tous ces défauts et qu'elle l'ennoblit et la rend très-parfaite! Comment cela? C'est ici tout le plan de mon discours. Au lieu d'une pureté simplement légale et extérieure ordonnée par la loi, Marie apporte au temple une pureté intérieure, véritable et parfaite : *Première proposition*. — Au lieu d'une oblation purement humaine qu'on faisait à Dieu, dans les enfants qu'on allait présenter à l'autel; Marie a l'avantage en lui offrant son Fils de faire une oblation divine et d'un mérite infini : *Seconde proposition*. — Enfin les autres femmes ne faisaient à Dieu qu'une oblation passagère, intéressée et pour quelques moments; Marie rend la sienne irrévocable et éternelle : *Troisième proposition*. — Voilà,

mes frères, tout le partage de ce discours et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

Le Dieu que nous adorons a déclaré que parce qu'il est saint, nous devons être saints : *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum* (Lév., II, 7; 1. Pet., I, 16.) et comme il est un pur esprit, il demande en nous la sainteté intérieure, la pureté d'esprit. C'est par là, mes frères, selon le sentiment de saint Augustin, que l'Eglise se distingue avec honneur et s'élève infiniment au-dessus de la Synagogue. Cette épouse sacrée de Jésus-Christ a un éclat intérieur qui fait sa principale gloire; et la beauté céleste qui la rend si agréable aux yeux de son divin époux, consiste dans cette pureté d'esprit : *Omnis gloria ejus filiae Regis ab intus* (Ps. XLIV, 15). Mais tout l'éclat de la Synagogue était extérieur, toute la justice qu'elle pratiquait n'était qu'apparence; et s'il y avait quelque pureté et quelque sainteté dans ses observations et dans ses lois, ce n'était qu'au dehors. Ainsi la loi ancienne ne présentant aux yeux de Dieu dans la purification des femmes qu'une pureté apparente et extérieure, n'avait rien qui fût digne de sa complaisance et de son amour.

Ce grand Dieu, dont la vue est si pénétrante et si vive, mais toute spirituelle, ne s'arrête point à la surface des choses et n'aime pas une pureté et une beauté qui n'a que la seule apparence du dehors. *Intus amat*, dit excellemment saint Augustin (in Ps. XLIV, super hæc verba : *Omnis gloria, intus amat qui intus videt; intus amat qui interiorem facit et ipsam pulchritudinem*). Cette purification ordonnée par Moïse étant si imparfaite et si défectueuse devait être ennoblie, et il n'y avait que Marie qui pût la relever de sa bassesse et lui donner toute la pureté qui lui manquait; en effet vous comprenez bien, mes frères, que sa fécondité bienheureuse n'ayant fait nul tort à sa virginité, et qu'ayant eu l'avantage de devenir mère sans cesser d'être vierge; quand elle se présente au temple pour y être purifiée, elle y apporte une pureté entière et parfaite. Mais d'ailleurs les saints Pères de l'Eglise ont solidement remarqué que c'est par cette humilité si héroïque que Marie fait voir dans la cérémonie de ce jour, qu'elle a trouvé le secret merveilleux de se purifier davantage, et de donner à sa virginité un éclat tout nouveau.

Car comme l'orgueil est la grande corruption et l'impureté de l'âme, l'humilité est, par la raison contraire, la pureté de l'esprit, et devient en quelque sorte la virginité intérieure de la virginité même : *Vera humilitas virginitatis est virginitas*. C'est sur ce principe que raisonnent les Pères de l'Eglise. Il y a, disent-ils, la virginité de l'esprit, comme il y a la virginité du corps; et cette noble qualité qui se trouve dans les anges et qui peut même nous élever à leur rang, selon Tertullien, n'est pas contraire, mais très-conforme à la nature de l'esprit.

De là qu'arrive-t-il? c'est que le péché qui fait le plaisir du corps, en corrompt la virginité et la pureté, de même le vice qui fait le plaisir de l'esprit, en viole l'intégrité et la virginité. La corruption dans l'âme aussi bien que dans le corps vient de la volupté et du plaisir. Mais quel est le crime qui flatte l'esprit et qui fait la complaisance de l'âme et cette douceur secrète qu'elle goûte? N'est-ce pas l'orgueil, que saint Augustin appelle par une expression délicate et hardie, la sensualité de l'esprit : *libido mentis*? C'est donc l'orgueil qui rend l'âme impure et qui lui enlève la virginité par le plaisir. Suivez-moi, s'il vous plaît, et vous n'aurez pas de peine à comprendre comment Marie a pu, toute vierge qu'elle est, se purifier aujourd'hui dans le temple; mais d'une manière toute nouvelle. C'est que la virginité de l'âme étant violée par l'orgueil, elle ne se recouvre et ne se conserve que par l'humilité, et à mesure que cette humilité vient à croître, la virginité devient aussi plus pure et plus parfaite : *humilitas custos virginitalis*; ce sont les propres termes de saint Augustin. (*De sancta virginitate.*)

Il est constant, mes frères, que plus une âme est humble, moins a-t-elle aussi, je ne dis pas seulement d'attachement et de complaisance, mais de simples regards pour tout ce qu'elle peut avoir de perfections et de beautés. Son humilité, toute sincère qu'elle est, la déguise en quelque sorte d'elle-même, et l'empêche de voir ce qu'elle a de plus beau, pour éloigner d'elle cette volupté dangereuse et secrète qui se fait sentir au cœur, lorsqu'elle s'attache à regarder en soi des beautés et des charmes, ou réels, ou imaginaires. C'est par là, selon la doctrine de saint Augustin, que l'humilité fermant les yeux à l'âme, la conserve dans une pureté entière et parfaite. Ainsi l'âme de Marie uniquement appliquée à Dieu et à sa loi, sans s'arrêter à elle-même, en devient incomparablement plus pure.

Permettez-moi, mes frères, pour continuer cette doctrine des saints Pères, d'examiner à fond un principe admirable dans la théologie de saint Augustin, qui faisant voir en quoi consiste la corruption ou la pureté de l'âme, découvrira en même temps, comme Marie paraît dans le temple avec la pureté la plus parfaite. Ne perdez pas ceci, je vous prie.

Comme notre âme n'est point créée pour elle-même et ne trouve point en soi, parce qu'elle est bornée, de quoi satisfaire pleinement ses désirs qui sont infinis, il lui est naturel de sortir hors de soi-même pour se contenter et trouver ailleurs son souverain bonheur. Elle est donc étrangère à elle-même, puisque son penchant et sa nature même la portent hors de soi pour aller chercher ce qui peut la rendre pleinement heureuse. Elle ne peut donc pas être parfaitement pure, lorsqu'elle vient à s'attacher à soi par la complaisance et par l'amour; car dans cet attachement elle se règle en quel-

que sorte et se joint avec un sujet étranger. Et qu'appellez-vous cette union qu'elle fait avec un sujet étranger? N'est-elle pas impure? Ce mélange, où la complaisance et tous ces retours sur elle-même l'engagent, n'ôtent-ils pas à l'âme sa pureté et son éclat? Voilà l'impureté et la corruption que lui cause l'orgueil, lorsqu'elle vient à se plaire à elle-même et qu'elle a de l'attachement pour ses perfections et pour ses beautés. Jamais Marie n'a pu témoigner moins d'attachement ni de complaisance pour ses éclatantes et divines qualités, qu'en se présentant aujourd'hui au temple. Pouvait-elle se montrer plus indifférente pour l'éclat de sa virginité, qui la rendait plus pure que les anges, qu'en se réduisant à l'obligation des autres femmes? Pouvait-elle marquer moins de complaisance pour cette maternité auguste qui lui avait donné un Dieu pour fils, qu'en voulant paraître dans la condition des mères ordinaires? Jamais cette grande âme ne se montra plus détachée d'elle-même, moins sensible à ses beautés ni par conséquent plus pure que dans cette cérémonie de la purification. Ce ne sont pas des taches qu'elle quitte comme les autres femmes en se purifiant; mais ce sont de nouvelles splendeurs et de nouveaux brillants qu'elle ajoute à son premier éclat. Comme les anges, dans la hiérarchie bienheureuse et céleste, qui les établit en différents rangs, sont admirablement purifiés par une nouvelle infusion de splendeurs et de lumières que leur communiquent ceux qui se trouvent dans un ordre supérieur; c'est ainsi, mes frères, que Marie se purifie d'une manière toute divine. D'un côté je vois que sa virginité l'élève à la condition des anges, et que c'est là, selon Tertullien, le privilège de cette excellente qualité : *Virgines de familia angelica reputantur*. Mais de l'autre je reconnais que ce divin Sauveur qu'elle tient entre ses bras, est appelé l'ange du grand conseil, *magni consilii angelus*; cet ange supérieur, qui compose lui seul un ordre à part infiniment sublime, communique à Marie d'admirables lumières et de nouvelles clartés. Lui seul faisant connaître par l'exemple de sa conduite et par la soumission qu'il avait eue pour la circoncision, qu'il est beau, qu'il est glorieux, et qu'il est même divin de se soumettre à une loi (quoique d'ailleurs honteuse et qui n'oblige pas). C'est, mes frères, ce qui engage Marie à pratiquer une observation, une cérémonie dont elle était absolument exempte; c'est donc là une nouvelle lumière qu'elle reçoit de son Fils comme de son ange, laquelle sert à la purifier. C'est la Mère qui porte son Fils au temple entre ses bras; mais c'est le Fils qui règle les démarches de sa divine mère. C'est lui qui l'éclaire et qui l'inspire dans toute sa conduite. Elle entre dans les mêmes vues, dans les mêmes sentiments que lui. Elle voit dans ce qu'il a fait le modèle et les règles de tout ce qu'elle doit faire. Voilà ce qui achève sa purification. Elle veut imiter et exprimer autant qu'elle

peut en elle-même ce qu'elle voit en lui. J'ai besoin ici de vos applications.

Les anges dans le ciel deviennent ce qu'ils voient dans le Verbe divin. Voilà ce qui fait leur grande pureté : les uns voient Dieu comme charité et comme flamme, et ils sont eux-mêmes tout flamme, ce sont les séraphins ; les autres voient Dieu comme lumière et comme éclat, et ils ne sont que splendeur et que lumière, et ce sont les chérubins. Il y en a qui voient Dieu comme stabilité et comme repos, et ce sont les trônes. Il y en a qui le voient comme souveraineté, et ce sont les dominations. D'autres le voient comme force et comme grandeur, et ce sont les puissances et les vertus. Les anges sont dans la consommation de leur pureté, devant ce qu'ils voient dans le Verbe divin. L'innocence parfaite et l'élévation de Marie la rend semblable aux anges, et elle devient comme eux ce qu'elle voit dans ce Verbe adorable.

Mais qu'est-ce qu'elle voit en lui ? Elle y voit un Dieu qui, n'étant nullement obligé à la loi, s'y est pourtant voulu soumettre ; un Dieu qui, tout grandeur qu'il est, s'est profondément abaissé et humilié ; un Dieu qui, tout pureté qu'il est, porte néanmoins la marque de la corruption et du péché. Voilà ce que la Vierge sainte voit en ce Dieu qu'elle a devant ses yeux, et voilà aussi ce qu'elle devient elle-même. Toute privilégiée et tout exempte qu'elle est de la loi, elle s'y soumettra. Toute pure qu'elle est, elle paraîtra avec les marques de la corruption ; et à quelque grandeur qu'elle soit élevée en qualité de Mère de Dieu, elle se mettra dans la bassesse et dans l'état commun du reste des femmes. C'est par là qu'elle exprime en sa personne les profondes humiliations de Jésus-Christ. Elle devient ce qu'elle voit et trouve par là le moyen de se purifier, toute sainte et toute pure qu'elle est. Ainsi les autres femmes ne paraissant dans le temple qu'avec une pureté légale, imparfaite et extérieure ; elle y paraît avec une pureté intérieure et parfaite. Voilà l'éloge de Marie et en même temps la honte et la condamnation de la plupart des chrétiens. Car, au lieu qu'elle apporte au temple et au pied de l'autel une pureté intérieure et véritable, lorsque la Loi de Moïse n'en ordonnait qu'une apparente et extérieure, les chrétiens d'aujourd'hui entrent dans nos temples et approchent des autels avec une pureté qui n'a que la seule apparence et le dehors, lorsque la loi de Jésus-Christ les oblige d'y apporter une pureté véritable et intérieure dans le fond du cœur. Ainsi on voit quantité de faux fidèles, des chrétiens de nom qui sont Juifs en effet. L'Eglise a ses cérémonies et ses lois aussi bien que la Synagogue ; mais cette mère sainte ne veut pas que, dans ce qu'elle nous commande, nous séparions la lettre de l'esprit, comme faisaient les Juifs. Car, prenez garde, la lettre seule et l'extérieur de la cérémonie séparée de l'esprit qui la doit animer, ne nous saurait donner la vie, mais seulement la mort. *Littera occidit*, dit le

grand apôtre, *spiritus vivificat*. Ceci est décisif. Il vous sera inutile de fléchir le genou dans les temples et à la vue des autels, si vous ne prosternez et n'humiliez en même temps votre cœur ; ce ne sera encore qu'une vaine et fausse apparence de religion et une hypocrisie véritable si, par exemple, en frappant la poitrine pour marquer la haine et l'aversion de votre péché, vous l'aimez cependant et l'entretenez dans le secret du cœur ; si en vous approchant de la pénitence, qui est un sacrement de purification, vous n'en avez que l'extérieur et le dehors, sans purifier le fond de l'âme, ce serait vivre en Juif et non pas en chrétien ; ne s'attacher qu'à l'ombre et à la figure et abandonner la vérité, réformer l'extérieur sans aller à la source des passions et au retranchement de son orgueil ; couvrir ainsi le vieil homme par le nouveau ; conserver avec un extérieur réglé et mortifié une très-grande immortification intérieure. Ne serait-ce pas là ensevelir l'Eglise avec honte et avec le dernier opprobre, pour ressusciter la Synagogue, que saint Paul n'a ensevelie avec quelque honneur, que pour donner une plus glorieuse et plus illustre naissance à la même Eglise ?

Cependant faites-y réflexion, mes frères, ce désordre est plus commun qu'on ne pense. Car, hélas ! si nous en venons au détail, combien est rare le nombre de ceux qui en revenant du temple après s'y être prosternés devant la majesté de leur Dieu et de leur Sauveur résidant sur nos autels, et avoir fléchi le genou par adoration et par hommage, en aient le cœur plus humble et plus soumis aux ordres de sa providence ? Ne voit-on pas la plupart des gens au sortir de l'église aussi violents qu'auparavant, et sujets aux mêmes emportements d'orgueil et de colère contre leur famille, et aux mêmes impatiences et aux mêmes murmures contre Dieu ? Combien est rare encore le nombre de ceux qui, ayant reçu par les paroles du prêtre des marques favorables de leur purification et de la délivrance de leurs crimes, aient véritablement quitté aux yeux de Dieu ces taches horribles et cette corruption profonde et secrète de leur âme ? Ne voit-on pas bientôt cette corruption et l'infection de leur cœur se manifester et s'exhaler pour ainsi dire par les sens ? tantôt par les regards criminels de ces yeux ? tantôt par les paroles impures de cette bouche qui, comme un air de peste et de contagion, corrompt toute une compagnie ? Ce n'est pas qu'on ne s'étudie à purifier le langage ; on affecte la délicatesse et la pureté de l'expression ; on en retranche tout ce qui paraît grossier et barbare pour ne pas choquer l'oreille ; mais on y laisse dans le sens tout ce qu'il y a de plus impur, de plus corrompu et de plus funeste pour empoisonner les cœurs. Eh quoi ! si la purification était intérieure et véritable dans l'âme après les sacrements reçus, verrait-on des effets si prompts et si assurés de son impureté et de sa corruption ? Et n'est-ce pas une profanation terrible qu'on change ainsi la loi sainte

et spirituelle de Jésus-Christ en une loi charnelle ? les sacrements des chrétiens en sacrements des Juifs ? les mystères de Jérusalem en mystères de Babylone ? la vérité en figure ? la réalité en ombre ? et toute la sainteté et la pureté intérieure, si nécessaire et si indispensable, en de simples apparences et de faibles cérémonies.

Ah ! mes frères, pensons à la qualité que saint Paul reconnaît dans l'Eglise, quand il l'appelle vierge et vierge très-pure : *Despondi enim vos uni viro Virginem castam exhibere Christo.* (II Cor. XI, 2.) Virginité, pureté qui doit être d'une aussi grande étendue que la même Eglise. Et comme cela ne se peut pas entendre de la virginité du corps, on doit l'entendre de la pureté intérieure, de la virginité de l'esprit. *Virginitas carnis paucorum est ; virginitas cordis , omnium.* En conséquence de ce principe de saint Paul, expliqué par saint Augustin, il est donc d'une indispensable nécessité pour le salut et pour n'être pas exclu de l'Eglise, qu'on soit pur et vierge dans l'esprit ; et par conséquent, mes frères, vous ne serez jamais vrais chrétiens, si vous ne joignez aux lois et aux sacrements de la religion qui doivent vous sanctifier et vous purifier, la pureté véritable et intérieure, la pureté du cœur : *Virginitas cordis omnium est.* Suivant en cela (quoique de loin) l'exemple de Marie, qui, au lieu d'une pureté simplement légale et extérieure qu'apportaient les femmes ordinaires dans les temples, y apporte une pureté entière et parfaite ; mais qui encore, au lieu d'une obligation tout humaine qu'elles y allaient faire à Dieu en lui présentant leurs enfants, lui fait une oblation divine et égale à son infinie grandeur dans la personne de son Fils. Donnez-moi grâce, ô mon Dieu ! pour goûter et sentir des vérités si importantes et si essentielles à la religion, et pour les faire goûter et sentir à mes auditeurs.

SECOND POINT.

Quelque désintéressé que Dieu paraisse dans les faveurs et dans les dons qu'il a faits à la créature, il ne laisse pas d'en exiger du retour et de la reconnaissance. Comme il est le principe des choses, il en veut aussi être la fin, et il prétend que tous les biens qui nous viennent de lui, comme de leur première source, retournent à lui-même comme à leur dernier terme. C'est pour cela qu'on a toujours été obligé de rendre par tribut et par hommage à sa grandeur et à sa gloire les dons qu'on avait reçus de sa bonté. Mais ce devoir indispensable et cette obligation universelle regardait par une loi particulière les premiers nés d'entre les Juifs qui devaient lui être offerts dans son temple, et c'est, mes frères, pour l'accomplissement de cette loi que Marie, comme une auguste prêtresse, dit saint Augustin, présente aujourd'hui son Fils au temple et l'offre en qualité de victime et par hommage au Père éternel. Mais en accomplissant ainsi la loi, elle l'ennoblit infiniment et elle en

corrige tous les défauts par le prix infini et par la dignité incomparable de l'offrande qu'elle fait à Dieu. On n'avait rien vu jusqu'ici dans les oblations qui lui avaient été présentées, qui fût assez noble, assez grand et digne de la majesté souveraine d'un Dieu. Car enfin on ne lui avait encore offert que l'encens qu'on brûlait sur les autels ; que le sang des animaux qu'on immolait, et que les aînés des enfants qu'on rachetait aussitôt de quelque agneau et de quelque tourterelle qui devaient être sacrifiés et tenir lieu de victime. Mais qu'était-ce que toute cette fumée de l'encens brûlé ; tout ce sang des animaux égorgés ; toutes ces bêtes immolées ; tous ces enfants présentés ? N'étaient-ce pas là des oblations infiniment disproportionnées à la grandeur de mon Dieu ? La loi n'offrait donc rien à Dieu d'assez digne de lui. Mais enfin le temps est venu que Marie supplée dans l'observation de cette loi ce qui lui manquait de dignité. Car en présentant son Fils, elle fait à Dieu une offrande infiniment auguste, et lui consacre une victime digne de la suprême grandeur ; puisque c'est un Dieu même qu'elle lui offre. J'ai besoin ici de vos applications.

Remarquez, s'il vous plaît, mes frères, que dans l'idée qu'on est capable de se former de Dieu, on y considère : 1° sa grandeur infinie qui l'élève au-dessus de tout ; 2° sa souveraineté qui lui donne un droit de commandement et d'empire sur tout ; et enfin son indépendance, par laquelle il se suffit à lui-même et peut se passer de tout. Voilà l'idée ordinaire qu'on se forme de la grandeur de la Divinité. Ce principe établi, voulez-vous maintenant voir comme Jésus-Christ, offert au temple par les mains de Marie, relève admirablement bien cette grandeur divine ? Jamais la grandeur de Dieu, jamais la souveraineté de Dieu, jamais l'indépendance de Dieu n'ont reçu tant de gloire.

Avant l'incarnation, Dieu ne commandait qu'à des créatures bornées et imparfaites ; on peut dire que sa grandeur ne lui donnait que de pauvres et vils sujets ; car enfin qu'est-ce que la plus excellente créature de l'univers, ou tout l'univers même dans toute son étendue et dans tout son éclat ? Si vous consultez l'Apôtre, il vous dira que ce n'est qu'un néant déguisé et revêtu de l'apparence de l'être ; qu'une vaine figure qui impose d'abord aux yeux et leur représente quelque chose, mais dans le fond n'est rien et n'a nulle consistance : *Præterit figura hujus mundi.* (I Cor., VII, 13.) La grandeur de Dieu ne paraît donc pas dans son éclat quand elle ne s'étend que sur des créatures qui ne sont que des néants ; mais Marie, assujettissant aujourd'hui son Fils au temple et le présentant au Père éternel, lui a donné un sujet dont la noblesse et la dignité sont infinies.

La souveraineté de Dieu se fait connaître particulièrement dans les victimes qu'on lui offre. Mais elle n'a point paru avec son dernier éclat jusqu'à ce que ce Fils lui ait été offert ; car, dit saint Augustin, et je vous l'ai

déjà dit, c'est dans cette occasion que Marie se rend la sacrificatrice de son Fils : *Sacerdotissa magna*. En l'offrant à l'autel où se font les sacrifices, elle le destine à l'immolation. Le propre lieu de l'oblation et du sacrifice de la victime n'est autre que le temple. Ce n'est pas sur une créature que Dieu exerce ici sa souveraineté, mais sur un Dieu. Je dis plus : ce n'est pas seulement sur les biens d'un Dieu, c'est trop peu dire ; ce n'est pas seulement sur la liberté d'un Dieu, ce n'est point encore assez ; c'est sur la vie même d'un Dieu, c'est tout. Oh ! que ceci est admirable ! la victime qui est offerte est aussi grande que le Dieu à qui elle est offerte. Voilà comme la sainte Vierge, offrant aujourd'hui son Fils comme une victime, relève infiniment la souveraineté de Dieu aussi bien que son indépendance. C'est encore, mes frères, un des principaux caractères de la grandeur de Dieu, qu'il se suffise à lui-même sans avoir besoin d'aucun secours étranger ; qu'il puisse se passer des services et des biens de ses sujets, et que toutes les créatures lui soient également inutiles. C'est par cette indépendance que la grandeur d'un Dieu paraît infiniment élevée : *Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (*Psal. XV, 1*) ; Seigneur, vous êtes mon Dieu, mais je reconnais particulièrement l'excès de votre grandeur dans cette indépendance qui fait que vous n'avez nul besoin de nos richesses et de nos biens. C'était autrefois un grand prince et un grand roi qui prononça cet oracle, se voyant élevé sur le plus beau trône qui fût alors dans le monde ; comme il était très-éclairé et qu'il se connaissait parfaitement en grandeur pour en faire le discernement, il avoue que Dieu mérite la qualité de grand et qu'il est Dieu, parce qu'il se peut passer de tout, se suffisant à lui-même : *Quoniam bonorum meorum non eges*. (*Ibid.*) Quand on se donne soi-même, c'est bien plus.

Cependant, à dire le vrai, ce n'est pas élever l'indépendance de Dieu au plus haut comble de la gloire que de se contenter de dire qu'il n'a nul besoin des créatures, et qu'il peut absolument se passer d'elles, et que tout ce qu'il y a dans l'univers lui est inutile. En ne disant que cela, on fait seulement entendre que l'indigence, le vide, le néant, caractères essentiels de la créature, ne peuvent rien ajouter aux richesses d'un Dieu, à son abondance et à sa grandeur. Ce n'est que le rendre indépendant du néant. Mais quand aujourd'hui ce Dieu accepte l'oblation que Marie lui fait de son Fils, comme d'une victime destinée à l'immolation, qu'il sacrifiera un jour et qu'il détruira par la mort, n'est-ce pas là mettre dans le plus haut éclat son infinie indépendance ? C'est faire voir qu'il peut se passer non-seulement de la créature, mais de la vie même de son Fils, de la vie d'un Dieu, et qu'elle est en quelque sorte inutile à sa félicité et à sa gloire, puisqu'il ne l'accepte que dans la vue de la sacrifier et de la consumer par la mort. O mon divin libérateur ! mon adorable Sau-

veur ! dans quelque état qu'on vous regarde, vous glorifiez toujours votre Père ! Dans l'éternité, vous êtes sa splendeur et son éclat : *Splendor gloriæ* (*Heb., I, 3*) ; mais dans cet état il ne peut se passer de vous, et son indépendance ne paraît pas à votre égard. Dans le temps, venant au monde, vous prenez la qualité de son plus humble et plus soumis serviteur, *formam servi accipiens* (*Philip., I, 6*) ; mais un serviteur infini, qui peut comme vous rendre des services infinis, ne paraît pas inutile à son souverain. Ainsi l'indépendance de ce Père ne paraît pas encore là à votre égard. Mais quand vous lui êtes aujourd'hui présenté par votre Mère, comme une victime qui doit perdre la vie, c'est alors que vous pouvez dire : *Deus meus, quoniam bonorum meorum non eges*, que votre vie ne lui est point nécessaire et qu'il s'en peut passer. Voilà donc, mes frères, comme la sainte Vierge relève par son offrande la grandeur, la souveraineté et l'indépendance de Dieu. N'est-ce pas là une oblation digne de lui ? oblation divine, par laquelle Marie ennoblit infiniment la loi, qui n'avait encore pu présenter que des oblations humaines. C'est là le privilège et la gloire de cette auguste Mère paraissant aujourd'hui au temple. Mais hélas ! je puis dire que c'est là notre confusion ; car, au lieu que cette Vierge sainte fait une oblation divine, lorsqu'on n'en faisait selon la loi tout au plus que d'humaines, il arrive, par un renversement étrange, que nous n'en faisons que d'humaines et de très-indignes, lorsque la loi évangélique nous engage d'en faire de divines.

Savez-vous bien, mes frères, que tout ce qu'il y a dans un chrétien, doit être divin ? La grâce qui le sanctifie, n'est qu'un écoulement précieux et une participation de la Divinité : *Divinæ facti consortes naturæ*. (*II Petr., I, 3*.) Elle ne peut donc que lui donner un être divin. Le chef de toute l'Eglise auquel il doit être uni, est Jésus-Christ même : *Caput Ecclesiæ Christus*. (*Ephes., V, 23*.) Peut-il, étant Dieu, répandre dans lui que des influences toutes divines ? L'Esprit saint, qui, selon saint Thomas, est le cœur de la même Eglise, peut-il lui inspirer qu'une vie céleste et divine ? La foi, qui le doit conduire, n'étant qu'un rayon de la sagesse et de la lumière de Dieu, peut-elle former en lui que des vues divines ? Ainsi tout l'intérieur et tout l'essentiel d'un chrétien, sa vie et tout son être est divin. Tout l'extérieur, encore ce dehors qui le doit parer et l'embellir, n'est-il pas divin, puisqu'il doit être revêtu de Jésus-Christ même ? *Indue mini Dominum Jesum Christum*. (*Rom. XIII.*) Voilà, mes frères, la conséquence de tous ces principes ; ne faut-il pas que l'oblation que le chrétien est obligé de faire à Dieu, et dont il doit être la matière lui-même, soit précieuse et divine ? Et cependant, dans la plupart, ce ne sont que des oblations humaines et toutes profanes. Si par un reste de piété et par l'instinct commun de la religion, ils offrent quelquefois leur cœur à Dieu,

n'est-ce pas un cœur rempli d'orgueil, d'ambition et de cupidité ? un cœur rempli des désirs de la possession et de la jouissance des créatures ? de l'abondance des richesses, d'élévation aux grandeurs humaines ? un cœur rempli des désirs des grands emplois, des grandes affaires du monde ? en un mot, un cœur rempli de mille passions humaines ? Que dis-je, passions humaines ? Eh ! si elles n'étaient qu'humaines, elles seraient en quelque façon réglées par la raison ; mais elles sont infiniment déraisonnables et déréglées, elles étouffent entièrement la raison par leur violence et leur emportement.

Vous n'ignorez pas, mes frères, quelle fut autrefois la punition terrible d'un prince superbe, dont parle l'Ecriture : c'est que le cœur humain lui fut ôté, afin qu'il n'eût qu'un cœur de bête. *Cor ejus ab humano commuletur, et cor feræ detur ei.* (Dan. IV, 13.) Ce châtiment du ciel, dont fut visiblement frappé ce prince orgueilleux, tombe tous les jours d'une manière épouvantable, quoiqu'invisible, sur un grand nombre de gens qui n'ont que des inclinations basses et rampantes, et des passions brutales toutes pour les sens. Ainsi, pour faire des oblations saintes, peut-on en trouver la matière dans un cœur qui n'est pas le cœur d'un homme ? Il faut renoncer à toute religion pour ne pas faire à Dieu d'offrande ; mais il faut nécessairement renoncer à la religion chrétienne pour ne pas lui en faire de divines. Mais quel moyen que d'une âme (je ne dis pas humaine, mais brutale) il puisse rien venir de divin ? En peut-on attendre des oblations saintes et divines ? Quelle dégradation ! Quel avilissement pour le cœur d'un chrétien ! Il ne doit être animé que d'une vie divine, n'être rempli que de l'Esprit saint, et n'être capable que de sentiments nobles et célestes, et il n'a que des intentions basses et des inclinations criminelles ! Eh ! mes frères, ne laissez pas remplir votre cœur de passions indignes ! L'offrande principale que Dieu demande de vous, est celle du cœur : *Fili, præbe mihi cor tuum !* (Prov., XXIII, 26.) Un cœur purement humain n'est pas digne d'un Dieu : combien le sera donc moins un cœur brutal ! Il faut un cœur divin pour une oblation divine. Imitons en cela la Vierge sainte qui joint l'offrande de son cœur à celle qu'elle fait de son Fils, et ne présente rien qui ne soit noble, auguste et divin dans le temple, où les autres mères, portant leurs enfants, ne faisaient qu'une oblation humaine. Elle ennoblit ainsi la Loi, mais elle la remplit encore d'une manière bien parfaite, lorsqu'au lieu que les femmes ordinaires ne faisaient qu'une oblation passagère, intéressée et imparfaite, la sienne est infiniment généreuse, irrévocable et éternelle. C'est par où je vais finir en deux mots.

TROISIÈME POINT.

Comme Dieu est infiniment saint et la sainteté même, il veut qu'on lui fasse des oblations qui soient saintes : *Hostiam sanctam.* (Rom., XII, 1.) Comme il est l'intelligence

et la raison suprême, il veut que nos oblations soient raisonnables : *Rationabile obsequium.* (Ibid.) Mais comme il est immuable et éternel, il veut que nos oblations soient immuables et éternelles. C'est par là, mes frères, que l'offrande que Marie fait aujourd'hui de son Fils dans le temple, est bien différente de celles que les autres femmes faisaient de leurs premiers-nés : celles-ci rachetaient aussitôt leurs enfants, et reprenaient l'usage de l'autorité qu'elles avaient sur eux : ainsi, ne renonçant pas au droit que la qualité de mère leur donnait de disposer d'eux ni au dessein de les retirer promptement de l'autel, après les y avoir offerts, l'oblation qu'elles en faisaient était passagère et intéressée, et par conséquent très-imparfaite. Il n'en est pas ainsi de la sainte Vierge, lorsqu'elle met son Fils entre les mains du vénérable Siméon : elle se défait en faveur du Père éternel de tous les droits qu'elle pouvait avoir sur sa vie, pour qu'il puisse, quand il lui plaira, le faire mourir pour le salut des hommes, et il ne lui rend ce précieux enfant que comme un dépôt qu'elle sera un jour obligée elle-même de rendre. Cette sainte mère ne reçoit cet adorable enfant qu'afin de l'élever comme une victime qui doit perdre la vie. Dans l'oblation solennelle qu'elle en fait à l'autel, elle l'a dévoué entièrement à l'immolation et au sacrifice ; quand elle le reçoit entre ses bras, elle se le représente déjà entre les bras de la croix. Les célestes et divines lumières qui éclairaient son âme, lui faisaient distinctement connaître ce funeste avenir dans ces paroles prophétiques de Siméon, quand il lui dit que le glaive de la douleur lui devait cruellement transpercer l'âme : *Tuam ipsius animam doloris gladius pertransibit.* (Luc., II, 35.) Voilà la constance admirable et le parfait désintéressement de Marie dans l'offrande qu'elle fait à Dieu ; elle la rend inviolable et éternelle. Voilà, mes frères, l'exemple de notre devoir, et la condamnation de l'infidélité où nous tombons. Le baptême, par lequel nous avons été consacrés à Dieu dans son temple, est une oblation qui de soi est irrévocable et éternelle ; nous y avons renoncé au siècle par une mort entière et spirituelle pour vivre uniquement à Dieu à qui nous avons été offerts. Où en sommes-nous cependant, mes frères ? Hélas ! bien loin de rendre nos oblations irrévocables, constantes et éternelles, passons-nous, je ne dis pas une grande partie de notre vie, quoique d'ailleurs si courte, mais je dis un petit espace de temps, une année ? c'est trop dire ; je dis un mois, une semaine, ou peut-être un seul jour, sans révoquer lâchement l'oblation que nous avons faite à Dieu de nous-mêmes ? Car l'amour de ce cœur, les désirs de cette âme, les pensées de cet esprit, les actions de ce corps, l'usage de ces sens sont-ils à Dieu ou bien au monde ? Eh ! le siècle s'en empare ; vous les ôtez à Dieu à qui ils appartiennent par une infinité de titres pour les donner à son plus grand ennemi, qui est le monde. Ren-

trons donc, mes frères, rentrons dans les sentiments de la justice; soyons fidèles à la promesse et à l'oblation sainte que nous en avons faite à Dieu. Rendons-la éternelle, cette oblation, par notre fidélité, comme elle l'est par notre engagement; et la récompense que nous en recevrons sera éternelle. Je vous la souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

SERMON II.

DE L'ANNONCIATION DE LA VIERGE,
prêché à la paroisse de Versailles.

Ecce concipies in utero et paries filium. (Luc., I, 31.)

Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils.

PREMIER EXORDE.

Jamais paroles plus funestes que celles qu'un ange adressa autrefois à Eve dans le jardin de délices; mais jamais paroles plus favorables que celles qu'un ange adresse aujourd'hui à Marie. Cet ange apostat trompa la première femme, et la rendit malheureuse par les promesses qu'il lui fit de la divinité. Mais cet ange fidèle fait aujourd'hui le bonheur et la gloire de Marie par l'assurance qu'il lui donne de la dignité de mère d'un Dieu.

Tertullien dit que les paroles que cet esprit de malice fit entendre à cette femme furent comme une semence de mort et un venin funeste qui coula par ses oreilles dans son cœur pour la faire mourir elle-même et la rendre la mère des mourants. Mais aujourd'hui, au contraire, l'ange du Seigneur fait entendre à Marie un discours favorable qui relève l'espérance des hommes, qui produit dans son sein le fruit de vie et la rend la mère des vivants : *Ecce concipies in utero, et paries filium*; vous concevrez dans votre sein, lui dit cet ange, et vous donnerez au monde un fils qui doit être le sauveur et le libérateur de tous les hommes. Puisque j'ai l'honneur, mes frères, de succéder à l'office de cet esprit céleste pour vous annoncer le même mystère, il serait à souhaiter que je reçusse quelque communication de ses lumières; mais ne pouvant m'élever jusqu'à cette intelligence, je me sens obligé d'employer ses paroles pour obtenir les grâces du Saint-Esprit, en saluant Marie. Ave, gratia, etc.

SECOND EXORDE.

Le dessein de la rédemption des hommes renferme une infinité de prodiges. Quoi de plus étonnant que de voir un Dieu qui, pour faire grâce au pécheur, désarme sa justice en oubliant ses propres intérêts? Cependant, mes frères, quoique ce dessein soit admirable, les moyens le sont infiniment davantage, car il faut pour cela que Dieu se fasse homme, que le Verbe éternel devienne chair, et qu'il renferme toute l'étendue et toute l'immensité de sa grandeur et de sa gloire dans le sein d'une vierge; qu'il reconnaisse cette même vierge pour sa mère; qu'il s'y soumette et dépende d'elle.

Voilà d'un côté un étrange abaissement, mais voici de l'autre une surprenante élévation! Un Dieu devenu homme, un Dieu fait chair, un Dieu tombé dans la servitude et dans la dépendance, quoi de plus bas? mais une vierge mère d'un Dieu, donnant l'être et la vie à un Dieu, quoi de plus élevé? C'est, mes frères, c'est, chrétiens, le mystère qui occupe aujourd'hui la piété des fidèles et qui fait l'admiration de l'Eglise; c'est l'anéantissement du Fils de Dieu; c'est l'exaltation de Marie. Mais anéantissement d'un Dieu et élévation de Marie qui doivent inspirer aux hommes des sentiments de la plus noble élévation, et en même temps aussi des sentiments de la plus profonde humiliation. C'est ici tout le plan de mon discours. Anéantissement d'un Dieu : Première proposition. — Elévation de Marie : Seconde proposition. — Elévation et anéantissement des hommes, pour honorer ce divin mystère : Troisième proposition.

Voilà, mes frères, tout le sujet de ce discours et de vos attentions. Donnez-moi grâce, ô mon Dieu, pour goûter et sentir des vérités si importantes et si essentielles à la religion, et pour les faire goûter et sentir à mes auditeurs.

PREMIER POINT.

Quoique tout ce que la foi découvre en Dieu soit l'essence de Dieu, sans nulle division, sans nul partage, vous savez pourtant bien, mes frères, que la théologie, pour s'accommoder à la faiblesse de nos esprits, distingue trois choses dans le sein de la Divinité. Il y a l'essence et la nature de Dieu; il y a les trois personnes adorables qui subsistent en cette nature, et il y a les perfections infinies qui leur sont communes. Sur ce fondement, je dis, mes frères, que quand le Verbe éternel descend aujourd'hui du sein de son Père dans celui d'une vierge, pour s'y revêtir de notre nature, il a, selon l'expression de l'Apôtre, anéanti son essence infinie, son adorable personne et ses divines perfections; il a abîmé cette grandeur souveraine dans le centre le plus profond de l'abaissement. Pour entendre ceci, élevez-vous, je vous prie, par les lumières de la foi, et recherchez ce que c'est que l'essence divine. Vous trouverez que c'est un Etre indépendant qui ne reconnaît point de principe, qui est la source féconde de tous les êtres, et qui leur inspire le mouvement et la vie. Voilà l'idée que la foi nous donne de l'essence divine. C'est pour cela que quand Dieu envoya Moïse à son peuple pour le retirer de la captivité de Pharaon, il lui dit : Si les Israélites veulent savoir et te demandent qui est celui qui t'a envoyé, tu leur diras : *Qui est misit me ad vos* (Exod., III, 14); que tu as commission de celui qui est, et qui, subsistant par lui-même, ne reconnaît point de souverain ni de principe. Cependant, mes frères, aujourd'hui cette essence infinie, cette nature divine, cet être souverain paraît anéanti dans le mystère adorable de l'incarnation; il semble cesser

d'être ce qu'il est. Car quel moyen de concevoir cette divinité renfermée dans cette chair, dans ce petit corps qui commence à être, qui est aujourd'hui et qui n'était pas hier? Et où voyez-vous cette source de toutes les créatures, ce premier principe de tous les êtres dans cet enfant qui vient tout maintenant d'être produit et de recevoir la vie? Ah! quel profond abaissement! et c'est pour cela que l'Eglise, prononçant ces paroles si étranges qui expriment ce mystère : *Verbum caro factum est* (Joan., I, 14), fléchit d'abord les genoux, voulant témoigner par cette humble cérémonie le néant où Dieu s'est plongé. O prodige de bonté et de miséricorde digne de nos éternelles reconnaissances et de notre amour!

Mais il y a encore cela à remarquer dans l'expression de l'Ecriture, qu'elle dit que le Verbe divin s'est fait chair. Pourquoi ne dit-elle pas qu'il s'est fait homme? Saint Cyrille a une pensée admirable pour démêler ce mystère. Ce savant Père dit que l'homme a toujours pris son nom, non pas de son tout, mais d'une des parties qui le composent, avec cette différence, néanmoins, que dans l'état d'innocence l'homme tirait de l'âme son nom, étant la partie la plus noble : *Factus est homo in animam viventem* (Genes., II, 7); au lieu qu'après sa chute, il ne l'emprunte plus de l'âme, mais de la chair : *Omnis caro corruperat viam suam* (Genes., VI, 12.) Ainsi ce nom de chair est le plus propre à exprimer la honte et la bassesse de l'homme. Je sais bien, ô mon Dieu, qu'autrefois voulant converser avec les anciens patriarches, impatient que vous étiez de paraître visible aux yeux des hommes, vous avez quelquefois tempéré votre majesté sous la figure d'une nature grossière, vous leur avez apparu sous la forme d'un corps et d'une chair empruntés; mais je sais aussi que ce n'était qu'en apparence, ce corps ne vous était pas uni par unité de substance, c'était une chair étrangère; l'union n'était ni réelle ni constante, ce n'était qu'une apparence, vous vous étiez seul formé ce corps; mais maintenant ce n'est plus une chair étrangère, elle vous est propre; ce n'est plus une apparence, une figure, vous en êtes revêtu comme de votre nature. Voilà ce qui marque le dernier anéantissement; la divinité paraît éclipsée. Mais, mon Dieu, si votre nature paraît anéantie, votre personne adorable ne l'est pas moins. Et sur cela, mes frères, on peut considérer avec saint Augustin le Verbe divin en deux manières : 1° en lui-même, dans sa naissance éternelle et dans le sein de Dieu; 2° par rapport aux créatures dont il est le principe. Mais dans quelque manière qu'on l'envisage, on le voit toujours anéanti. Qu'est-ce qu'il est dans lui-même et dans le sein de son Père? L'Ecriture lui donne des titres infiniment magnifiques : tantôt elle l'appelle le Verbe ou la Parole éternelle de son Père, parce qu'il exprime ses pensées; c'est l'éloge infini de toutes ses grandeurs : *Verbum Patris*. Tantôt elle l'ap-

pelle le Fils unique de ce Père, et la ressemblance ou l'image fidèle de sa majesté. Et saint Paul enchérissant par-dessus semble avoir épuisé tout ce qu'on en peut dire de plus grand. Voici, mes frères, ce qu'il en dit : *Qui cum esset splendor gloriæ et figura substantiæ ejus portans omnia verbo virtutis suæ.* (Hebr. III, 3.) Peut-on dire quelque chose de plus auguste? Le Verbe éternel, dit cet apôtre, n'est pas seulement la gloire de son Père, mais il est encore l'éclat et la splendeur de la gloire et la figure de sa substance, parce qu'il est le terme brillant de sa connaissance et de ses lumières infinies, l'expression et le rayon de toutes ses beautés. Oh! que cela est grand! que cela est adorable! Ces vérités supposées, peut-on voir une plus grande opposition que celle qui se trouve entre ce Fils de Dieu dans le sein de son Père, et entre le Fils de l'homme dans le sein de sa mère? entre le Verbe incréé et le Verbe incarné?

Car qu'est, je vous prie, le Verbe incréé? il est de toute éternité; mais le Verbe incarné n'est produit que depuis un moment. Qu'est le Verbe incréé? la sagesse infinie et la parole éternelle de celui qui l'engendre; et le Verbe incarné est muet et sans parole. Le Verbe incréé est égal à son Père et l'image substantielle de sa sainteté; et le Verbe incarné, qu'est-il? Il est esclave de ce même Père, esclave des hommes et l'image des pécheurs. Le Verbe incréé est le principe de l'Esprit saint, il le produit par son souffle et en le respirant, *spirando*, dit la théologie, et le Verbe incarné devient l'ouvrage et la production de cet Esprit divin; et il sera incapable de respirer durant l'espace de neuf mois, ou du moins s'il respire, ce ne sera que par sa mère. Le Verbe incréé dans le sein de son Père pouvait envoyer le Saint-Esprit et le répandre sur les hommes. Ce privilège lui appartient par l'avantage de son origine, ce qui lui donne lieu de dire : *Spiritus quem ego mittam vobis*. Ce Verbe ne pouvait pas être envoyé par le Saint-Esprit dans l'éternité, c'était lui qui l'envoyait. Cependant, voilà cet ordre changé; voilà un renversement admirable dans ce mystère où le Fils de Dieu a été envoyé par le Saint-Esprit : *Spiritus Domini misit me evangelizare*. De sorte que celui qui envoyait a été envoyé lui-même. Encore une fois, le Verbe incréé dans le sein de son Père est le caractère de sa substance; c'est la substance même de la Divinité, et le Verbe incarné tout au contraire est de la même chair, de la même substance que sa mère. Hélas! Verbe incréé, vous voilà donc éclipsé! c'est ici que l'on peut s'écrier : Vous êtes en vérité un Dieu caché : *Vere tu es Deus absconditus*. (Isa., XLV, 15.) Quel anéantissement du Fils de Dieu en lui-même! Mais il n'est pas moins anéanti par rapport aux créatures.

Le disciple bien-aimé, parlant du Verbe éternel en cette qualité, prononce cet oracle : *Omnia per ipsum facta sunt; quod factum est in ipso vita erat.* (Joan., I, 3.) Voilà ce qui comprend toute la grandeur du Verbe

éternel et toute la plénitude de son excellence, comme l'a admirablement bien remarqué saint Augustin. Expliquons, s'il vous plaît, ces merveilles.

Le Verbe incréé par rapport aux créatures est leur principe ; toutes choses ont été faites par lui : *Omnia per ipsum facta sunt* (Joan., I, 3); et vo là le Verbe incarné qui vient maintenant d'être fait lui-même et réduit en un tel état, qu'il n'est pas capable d'agir, mais seulement de souffrir. Le Verbe incréé inspire la vie à tous les vivants, et toutes choses vivent en lui par excellence : *Quod factum est in ipso vita erat.* (Ibid., 3, 4.) Et maintenant, bien loin de pouvoir donner la vie aux autres, il la reçoit de sa mère en qualité de Verbe incarné, et il devient sujet à la loi de la mort. Quelle contradiction ! Le Verbe incréé repose dans le sein de son Père comme sur un trône : *Thronus tuus Deus in sæculum sæculi.* (Heb., I, 8.) D'où il prescrit des lois et donne ses ordres aux anges et aux hommes, et à toutes les créatures en qualité de leur souverain. Mais le Verbe incarné est renfermé dans le sein de sa mère comme dans une prison obscure, et n'a point d'autres mouvements que ceux qu'il reçoit d'elle. Enfin, mes frères, ce grand Dieu qui marchait sur les têtes couronnées des rois de la terre, qui faisait des chérubins et des séraphins son marche-pied, selon l'expression de l'Ecriture; ce Dieu qui balançait et qui portait du bout du doigt toute la machine de ce monde, est maintenant réduit à être porté lui-même. D'où vient cela ? C'est qu'il est un Dieu anéanti dans son essence et dans sa personne, et en lui-même et par rapport aux créatures. Est-ce là tout ? Non, mes frères, il s'est encore anéanti dans ses perfections infinies. Et pour vous le montrer, n'a-t-il pas anéanti son immensité, puisque c'est un Dieu abrégé ? *Verbum abbreviatum.* Un Dieu rétréci dans un petit corps. N'a-t-il pas anéanti sa puissance, puisqu'il est dans la dernière faiblesse et incapable d'action ? N'a-t-il pas anéanti sa bonté et sa sainteté, se chargeant de tous les crimes et de tous les péchés des hommes ? N'a-t-il pas anéanti sa souveraineté, devenant esclave ? *formam servi accipiens.* (Phélip., II, 7.) Est-ce assez ? Non. Il est descendu dans une plus profonde humiliation. Comment cela ? parlez, grand Apôtre, vous qui avez pénétré si avant dans les abaissements du Verbe incarné : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.* (II Cor., V, 21.) En vérité, mes frères, voilà une chose bien étonnante ; ce Verbe incréé qui est l'éclat et la splendeur de la sainteté de Dieu même, s'est fait péché : c'est-à-dire il a pris sur lui les iniquités de tout le monde. Il s'est marqué du

caractère le plus horrible et le plus exécrationnel qui puisse être, du caractère et de la marque du péché. C'est là sans doute le dernier anéantissement : voilà l'épuisement de la sagesse et de la toute-puissance d'un Dieu ; elle ne saurait jamais produire ni inventer une plus profonde humiliation : *Pro nobis peccatum fecit.* (Ibid.) Appliquez-vous, je vous prie, à ce que je vais dire pour vous faire voir encore plus clairement l'excès et la profondeur infinie de l'anéantissement du Fils de Dieu dans le mystère de l'Incarnation. Dieu a formé de terre et de cendre l'homme, afin qu'il eût plus de facilité à s'humilier : *Quid superbit terra et cinis ?* (Eccli., X, 9), dit le Saint-Esprit dans l'Ecriture. Cependant, mes frères, quelque motif et quelque sujet que nous ayons de nous abaisser, l'humilité de l'homme est toujours imparfaite ; elle ne peut être que dans l'action et tout au plus dans la condition ; d'où je conclus qu'elle ne peut jamais être substantielle. Mais qu'a fait le Verbe éternel dans l'Incarnation ? Il s'est humilié substantiellement ; il s'est revêtu de notre nature. C'a été un anéantissement de substance, et jamais il ne s'est tant abaissé que dans ce mystère. Vous voyez pendant le cours de la vie du Fils de Dieu et à sa mort de très-profondes humiliations (1) ; mais elles n'approchent pas de celles qu'il souffre aujourd'hui. Il naît dans une crèche, il mène une vie pauvre et obscure ; il est attaché à une croix comme un criminel ; il y expire, il est vrai : mais tous ces abaissements sont des abaissements de condition, et non pas de nature et de substance. L'anéantissement de l'Incarnation l'abaisse plus profondément ; c'est un abaissement de substance. Il n'abaisse pas seulement ses actions ou sa condition, il abaisse encore sa nature. Car il s'est véritablement fait chair : *Verbum caro factum est.* (Joan., I, 14.) Enfin, l'humiliation du Verbe divin est encore permanente, et celle des hommes n'est que passagère. Un homme de bien qui pratique souvent l'humilité (2), un saint, un prédestiné pourra bien s'humilier pendant le cours de cette vie ; mais il se verra un jour élevé dans le ciel jusqu'au comble de la gloire. L'exaltation sera la récompense de son abaissement : *Humiliamini sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis.* (I Petr., V, 6.) Mais l'humiliation du Fils de Dieu sera éternelle et permanente ; il sera toujours uni et attaché à une nature qui est infiniment au-dessous de sa grandeur : *Quod semel assumpsit, nunquam dimisit* (3). Ohumilité du Verbe éternel dans ce mystère ! s'écrie saint Bernard, ô humilité sans exemple pour le Fils : *Humilitas sine exemplo.* Mais en même temps : *Sublimitas sine socio.*

(1) Les humiliations du Fils de Dieu dans l'Incarnation sont plus grandes que celles qu'il a fait paraître dans tout le cours de sa vie, et même à sa mort.

(2) L'humiliation se peut considérer comme vertu et comme peine. Dans Jésus-Christ elle est vertu ; dans le pécheur elle est peine. Mais cependant, se-

lon les Pères, elle devient dans le pécheur une vertu lorsqu'il l'accepte volontairement et pour l'amour de Dieu.

(3) Paroles de saint Jean Damascène qui ont été reçues universellement de toute l'Eglise, et qui font un principe de théologie.

O exaltation sans pareille pour la Mère ! C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Rien ne peut donner une plus juste idée des grandeurs de Marie, que l'abaissement du Verbe. L'anéantissement du Fils doit être la mesure, la règle et le fondement de l'exaltation de la Mère, suivant ces excellentes paroles : *Unde Filius deprimitur, erigitur Mater*. C'est pour cela que les saints Pères, unissant leurs sentiments à ceux de tout l'Eglise, nous ont représenté ce mystère comme un commerce mutuel entre Dieu et l'homme ; entre le Verbe éternel et Marie : *Admirabile commercium*. (*Antienne de l'office de l'Eglise, depuis le jour de l'an jusqu'à la Purification*.) Comme le Verbe y donne quelque chose, il y reçoit aussi ; il donne à Marie de ce qu'il avait de son fonds, et Marie lui fait part de ce qu'elle avait d'elle-même. Le Verbe éternel n'avait en soi que grandeur, qu'excellence, que souveraineté, et Marie n'avait d'elle-même que faiblesse, qu'infirmité et que néant : c'est pourquoi tout ce qu'elle a donné à son Fils n'a fait que l'affaiblir et l'abaisser ; et le Verbe éternel, au contraire, l'a comblée de grandeurs et l'a élevée jusqu'au plus haut point de la gloire. O commerce miraculeux et favorable pour Marie ! *O admirabile commercium !* (*Ibidem*.)

Ce n'est pas, mes frères, que je prétende élever Marie jusqu'à la divinité : je sais qu'il faut user de modération quand on fait l'éloge d'une créature. Je garderai le tempérament que je dois. Si je l'approche de Dieu en qualité de mère, je la tiendrai toujours dans le néant en qualité de créature ; toujours dépendante, toujours rachetée ; ne pouvant rien par elle-même et ayant besoin, comme le reste des justes, de la miséricorde et de la grâce du Sauveur. Mais cependant, quoique cette Vierge sainte soit par toutes ces raisons infiniment au-dessous de la majesté de Dieu, cela n'empêche pas que je ne dise qu'elle est le chef-d'œuvre et l'épuisement de la toute-puissance de Dieu à l'égard de la créature, puisqu'il ne peut jamais en élever une autre plus haut. Mais comme j'ai dit après les Pères que les grandeurs de Marie se doivent prendre des humiliations et des anéantissements du Fils de Dieu ; ce même Fils ayant été anéanti dans son essence, dans sa personne et en ses perfections, Marie a été élevée en ces trois choses : en sa substance, en sa personne et en ses perfections. Et ne croyez pas, mes frères, que ce soit seulement par cette alliance commune que le Verbe divin a contractée avec tous les hommes, mais bien par un privilège tout particulier que Marie a été élevée en sa nature dans ce mystère adorable. C'est d'une manière qui lui est propre : comment cela ? C'est qu'elle a tiré de ses veines et fourni ce sang qui forme le corps de son Fils ; une portion de sa substance et de sa chair est devenue celle du Verbe divin : *Caro Jesu, caro est Maria*,

dit excellemment saint Augustin. Ainsi elle peut dire que sa nature est élevée jusqu'à être unie avec la Divinité, puisque le même sang qui est sorti de ses veines, subsistant dans son Fils, subsiste en Dieu même. Ah ! quelle gloire ! que ce sang, après s'être purifié dans la suite des plus nobles familles par tant d'illustres canaux, passe des veines des patriarches et des rois dans les veines de Marie ; que des veines de Marie, il passe immédiatement dans les veines de Jésus-Christ ; et que des veines de Jésus-Christ, il soit répandu sur la croix pour donner à un Dieu le moyen de devenir le Sauveur, le Réparateur de tout le monde ! O sang adorable ! O précieux sang, que vos effets sont admirables ! qu'ils sont grands ! versé sur la croix et sortant des veines de Jésus-Christ, vous faites d'un Dieu vengeur un Dieu sauveur, un Dieu libérateur ! Mais sortant des veines de Marie, vous faites qu'une créature aura droit de commander à un Dieu ; vous faites d'une vierge la mère de son Créateur.

Voilà ce qui fait la gloire de Marie : elle se trouve ainsi élevée au plus haut comble de la grandeur. Vous voyez par là qu'elle est infiniment ennoblie dans sa nature par la communication qu'elle fait de sa substance et de son sang à un Dieu. Mais elle ne l'est pas moins dans sa personne par la qualité de mère de ce Dieu. Mais quel moyen de vous représenter cette qualité dans tout son éclat ? le voici : je trouve qu'il y a en Dieu trois sortes de fécondités. Il y a une fécondité de Père, une fécondité de principe et une fécondité de Créateur. Appliquez-vous, je vous prie.

Dieu engendre par sa lumière un Fils égal à lui-même : le voilà Père. Il produit par son amour l'Esprit saint : le voilà principe. Il donne l'être aux créatures : le voilà Créateur. Mais voici la différence. La vertu et la fécondité de créateur, Dieu la communique à son Fils et au Saint-Esprit, elle leur est commune à tous trois. La fécondité de principe, Dieu la donne au Fils et non pas à l'Esprit. Mais la qualité de Père, il ne la communique à personne ; il se la réserve à lui seul. Je me trompe, Vierge sainte, c'est à vous que cette vertu sera communiquée, et vous recevrez de ce Père ce que son Fils et son Esprit ne reçoivent pas. Quel excès de gloire ! et peut-on rien dire de plus grand ? d'être sur la terre ce que le Père éternel est dans le ciel ; d'être la mère de Jésus-Christ ; la créature peut-elle jamais monter plus haut ?

Des autres perfections de Dieu, il s'en fait un écoulement sur les créatures. On en voit rejaillir quelque éclat au dehors. Sa souveraineté, par exemple, se communique aux rois, sa sagesse aux politiques et sa force aux conquérants. On voit que sa pureté fait les vierges, que sa science fait les docteurs. Dans le ciel, son amour fait les séraphins ; son intelligence fait les chérubins, et sa stabilité fait les trônes. Voilà des perfections que Dieu communique à ses créa-

tures : mais pour la fécondité, il ne la communique qu'à Marie. N'est-ce pas là, mes frères, le comble de l'élévation ? et peut-on concevoir quelque chose au delà ? Oui, l'on peut encherir par-dessus, en disant que Marie ne participe pas seulement à la fécondité du Père éternel pour produire son Fils, mais encore à la manière dont il le produit. La production éternelle du Verbe se fait par la pensée, et la production temporelle se fait aussi par la pensée de Marie et par le consentement de son cœur. Ce Fils, dans l'éternité, est la parole de son Père, et le même Fils, dans le temps, est, pour ainsi dire, la parole de sa mère. *Fiat* (Luc., I, 38), dit-elle à l'ange : cette parole la rendit mère. Voilà sans doute le dernier comble de la gloire où peut monter une créature. Et voici le fondement des reconnaissances que nous devons à cette excellente créature. Le Père éternel avait produit dans l'éternité un Fils, il est vrai ; mais ce n'était que pour être notre juge, et un juge sévère et terrible qui ne devait prononcer que des arrêts de condamnation contre nous (4) ; mais Marie devient aujourd'hui mère d'un fils qui doit être notre libérateur et notre Sauveur. Quelles actions de grâces ne devons-nous pas lui rendre pour cette faveur infinie ? Mais aussi quels respects pour ses grandeurs ? car si elle est élevée autant qu'elle peut l'être dans sa nature et dans sa personne, elle ne l'est pas moins dans ses perfections.

Entre les perfections de Marie, j'en remarque principalement deux qui relèvent infiniment les autres. Ce sont la virginité et la fécondité. Ces deux qualités séparées ont à la vérité quelque chose de grand ; mais elles ne sont pas exemptes de défaut. La fécondité peuple les Etats, soutient les royaumes et conserve les familles ; mais elle est honteuse, à cause de je ne sais quelle corruption qui lui est jointe. La virginité est plus éclatante et plus illustre ; c'est une vertu toute céleste qui nous rend semblables aux anges ; mais étant stérile, elle semble être malheureuse. Qu'a fait Dieu en faveur de Marie dans le mystère que je vous prêche ? Il a trouvé le secret de donner à la virginité le bonheur de la fécondité, et à la fécondité la gloire de la virginité. Et c'est là le miracle qui fait l'achèvement et la consommation de la gloire de Marie dans ses vertus et dans ses perfections. Car, par là, elle devient l'image fidèle du Père éternel, qui produit son Fils sans corruption, et qui est toujours Père et toujours vierge ; toujours dans la fécondité et toujours dans la pureté. Voilà la grandeur de Marie. L'ange lui dit : Vous serez la Mère d'un Dieu : *Ecce concipies et paries filium*. (Luc., I, 31.) De quelle sorte reçoit-elle ces paroles ? Ce nom de mère l'étonne ; elle veut ses sûretés ; elle appelle la pureté à son secours. Vous me parlez d'être la mère d'un Dieu,

dit-elle à l'ange, je le veux bien ; mais auparavant je vous déclare que je suis vierge, et que je le serai toujours : *Quoniam virum non cognosco*. (Luc., I, 34.) Je me suis consacrée à Dieu en cette qualité par un vœu dont je préfère les obligations à toutes les grandeurs du monde. Voici le dénouement. Le Père éternel, pour seconder l'intention de son épouse, unit en sa personne, par un effet de sa toute-puissance, contre toutes les règles de la nature, ces deux qualités incompatibles de vierge et de mère tout ensemble. Ainsi sa fécondité devient semblable à la sienne. Elle produit son Fils sans nulle corruption, et de la même façon qu'il le produit. Je trouve pourtant cette différence que le Père éternel produit son Fils dans la connaissance de ses grandeurs et de ses perfections, parce qu'il le produit glorieux et immortel ; mais Marie produit ce Fils dans la connaissance de sa bassesse et de son néant, parce qu'elle le doit produire humble et anéanti ; et c'est cela même qui fait l'élévation et la gloire de Marie, en ce que, produisant ce Fils infirme et mortel, elle a sur lui une autorité légitime. Mais cet abaissement du Fils et cette élévation de la Mère, me font souvenir de l'abaissement et de l'élévation que nous devons tirer nous-mêmes de ce mystère. C'est ma troisième partie en deux mots.

TROISIÈME POINT.

Le malheur de l'homme vient de deux causes différentes, savoir, d'une fausse élévation et d'un faux abaissement ; et tous ces deux mouvements contraires qui balancent notre cœur, tantôt l'élevant et tantôt l'abaissant, viennent de l'oubli de l'alliance que nous avons contractée avec Dieu dans le mystère de l'Incarnation. Je vous supplie, mes frères, de bien prendre cette pensée des Pères ; je l'ai choisie pour l'édification de vos cœurs.

Il y a une fausse élévation qu'inspire l'orgueil ; mais il y a aussi un faux abaissement qu'inspirent la volupté et l'intérêt. Les ambitieux n'ont que des sentiments de gloire pour s'élever, s'ils pouvaient, au-dessus du reste des hommes : vaine et fausse élévation ! Les voluptueux, au contraire, n'ont que des sentiments de bassesse, des affections indignes : malheureux et faux abaissement ! Comment remédier à ce désordre ? Il faut opposer à cette fausse élévation un véritable abaissement, et à ce faux abaissement une véritable élévation ; et pour cela je ne veux que vous exposer le mystère de ce jour. Cette alliance que le Fils de Dieu fait avec nous, s'unissant à notre nature, ne doit-elle pas nous inspirer des sentiments d'élévation et de gloire ? mais d'une solide gloire, d'une véritable élévation contre ce faux abaissement ? D'où vient, demandent les saints Pères, que Dieu se fait homme ? N'est-ce pas pour rendre les

(4) Cela s'entend depuis la désobéissance de nos premiers parents.

hommes dieux? *Ad hoc Deus factus est homo, ut homo fieret Deus.* Voilà, dit saint Augustin, à quoi se terminent les anéantisements d'un Dieu, c'est pour élever l'homme jusqu'à la Divinité. Si cela est, comme on n'en peut point douter dans les principes de la foi et de la religion, pourquoi nous attacherons-nous à la terre après que le Dieu du ciel s'est uni à nous? Ah! chrétien, reconnais donc ta noblesse! *Agnosce, Christiane, dignitatem tuam!* Ce sont les paroles d'un grand saint et d'un grand Pape (S. LEO, *Serm. de Nativ. Domini*) prêchant le mystère que j'ai l'honneur de prêcher aujourd'hui. « Tu es par cette qualité de chrétien enfant de Dieu, un membre vivant de Jésus-Christ; tu as pour ta nourriture son corps, et pour breuvage son sang; tu as pour secours et pour remèdes dans tes infirmités tous les sacrements qu'il a établis; tu as pour chef cet adorable Sauveur; pourquoi ces avantages ne te reviennent-ils pas dans l'esprit lorsque tu es sur le point de commettre un péché? La foi que tu n'auras pas perdue te convaincra du contraire en te forçant de reconnaître la vérité de ces dernières paroles, *Agnosce, Christiane, dignitatem tuam.* Fais-y réflexion, mon cher auditeur, cette dignité est si grande qu'elle t'élève jusqu'à Dieu; ne te rabaisse donc point par des affections indignes, ni par des plaisirs honteux. » Tout ceci est de saint Chrysostome. « Voilà les sentiments d'élévation que tu dois opposer au faux abaissement qui t'entraîne au péché; mais lorsque tu seras tenté de t'élever au-dessus de toi-même et des autres, souviens-toi de l'abaissement dont le Seigneur t'a donné de si grandes leçons dans son Incarnation, où, renonçant à toute complaisance pour lui-même, il envisage uniquement la gloire de son Père. » Tu t'en dis le disciple, il faut donc que tu l'imites, puisque, selon saint Augustin, *Summa religionis est imitari quod colimus.* L'esprit essentiel de chaque religion, l'unique point où elle se réduit, c'est d'imiter ce que l'on adore. L'imitation et l'adoration d'une divinité doivent nécessairement être attachées ensemble. Ne le voit-on pas même dans les religions profanes? Les païens ne se sont forgés que des divinités dont ils voulaient imiter les passions. Ainsi les vindicatifs ont adoré un Mars parce qu'ils voulaient imiter ses vengeances. Les impudiques offraient de l'encens à une Vénus dont ils aimaient les voluptés. Le culte d'une divinité engage donc nécessairement à la vouloir imiter. *Summa religionis est imitari quod colimus.* Ah! mon cher auditeur, n'est-ce pas un engagement pressant pour toi, qui es adorateur d'un Dieu abaissé, de t'humilier toi-même? Eh! quoi, ce Dieu sera anéanti et tu ne t'anéantiras pas? Tu ne descendras pas même, s'il est possible, au-dessous du néant où ce Dieu, pour ainsi dire, s'est abîmé? N'est-ce pas l'ordre le plus naturel que la créature soit toujours au-dessous de son Dieu. Il y a bien des gens qui tombent, mais il y en a peu qui descendent; il y en

a peu qui s'abaissent, et presque point qui s'abaissent de tout leur cœur. Cependant ce n'est que par là qu'on plaît à Dieu, et ce n'est que par là que Marie lui a plu. *Humilitate placuit.* (S. AMBR.)

Excellente réflexion sur ces paroles de saint Paul : *exinanivit semetipsum.* (Philip., II, 7.) Jésus-Christ s'est anéanti. Quand on s'abaisse et qu'on s'humilie de tout son cœur; quand on se met à terre et qu'on s'anéantit par amour, on trouve un Jésus, un Sauveur, un Dieu incarné qui nous porte, qui nous soutient et nous élève. Il est impossible, mes frères, il est impossible de considérer, disent les Pères, Jésus-Christ en cet état avec un esprit de foi et de religion sans ressentir quelque ardeur de lui être semblable. Mais comme nous ne pouvons rien de nous, et qu'il n'y a que sa grâce qui puisse nous y faire parvenir, nous vous la demandons. Faites-nous, ô mon Dieu, faire par devoir ce que vous avez fait par amour; et quoique vos prophètes et vos apôtres nous aient enseigné la vertu, vous vous êtes, ce me semble, réservé à vous seul le droit de nous prêcher l'humilité. Vous nous l'avez appris, notre esprit en est persuadé. Touchez nos cœurs, ô mon Dieu, afin qu'ils l'aiment, et que, non contents de l'estimer, ils la pratiquent en ce monde pour en recevoir la récompense en l'autre. Je vous la souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON III.

DES SAINTS ANGES GARDIENS,

Prêché à Saint-Leu, le 2 octobre, fête des seconds patrons de l'Eglise.

Nonne omnes administratorii spiritus in ministerium missi? (Hebr., I, 14.)

Tous les anges ne sont-ils pas des esprits qui tiennent lieu de serviteurs et de ministres, étant envoyés pour exercer leur ministère?

EXORDE.

Comme les astres et les corps célestes n'empruntent point leurs lumières de la terre, et qu'ils la tirent d'un astre bien plus lumineux et plus éclatant; nous pouvons dire aussi, mes frères, que les anges, ces esprits célestes qui sont environnés d'une gloire immortelle dans la splendeur des saints, ne sauraient être rehaussés dans leur éclat par les éloges les plus magnifiques et les plus brillants que les hommes forment ici-bas. C'est pour cela que selon le langage de Jésus-Christ, pour parler dignement des choses du ciel, il faut être du ciel. *Qui de cælo est, de cælo loquitur* (Joan., III, 31); et s'élever par conséquent au-dessus de l'homme, quand il s'agit de parler des anges. En effet, puisque tout l'effort de l'esprit de l'ange est de se comprendre lui-même, il ne faut pas moins que le langage et l'expression d'un ange pour faire son juste et véritable panégyrique.

Voilà, mes frères, l'avantage que je trouve dans les paroles de mon texte; car en les prenant de la bouche de saint Paul, que son transport dans le ciel associa dès cette

vie aux anges, et que saint Chrysostome n'a pas fait difficulté d'appeler le maître et le docteur des anges; elles n'expriment rien qui ne soit digne de leur grandeur. Et quoiqu'elles les mettent dans le rang de serviteurs et de ministres : *Administratorii spiritus*; cela même qui les soumet plus parfaitement à Dieu les unit plus fortement à lui, et cette union nouvelle qu'ils ont avec celui qui est la souveraine et l'infinie grandeur ne peut que les rendre plus grands eux-mêmes.

C'est dans cette idée, mes frères, que pour marquer plus clairement les différents devoirs que les lois de l'équité et de la religion nous engagent de rendre à nos anges gardiens, je n'ai qu'à montrer combien sont nobles et augustes les fonctions attachées à leur ministère. Vous allez donc voir qu'ils sont les ministres de la grandeur de Dieu, les ministres encore de la puissance souveraine de Dieu, et enfin les ministres de la miséricorde et de la libéralité de Dieu. C'est ici tout le plan de mon discours.

1° Comme ministres de la grandeur de Dieu, ils en forment dans notre esprit la plus haute idée par leur humble soumission à ses ordres; 2° comme ministres de la puissance de Dieu, ils en étendent les victoires par la gloire et par le succès de leurs combats; 3° et enfin comme ministres de la miséricorde et de la libéralité de Dieu, ils en font descendre sur nous les grâces et les bénédictions abondantes par l'efficace de leur entremise et de leur médiation.

1° Leur profonde soumission en qualité de ministres de la grandeur de Dieu les rend dignes de nos vénération et de nos respects : *première proposition*. — 2° Leurs combats et leurs victoires en qualité de ministres de la puissance de Dieu leur doivent attirer toute notre confiance : *seconde proposition*. — 3° Mais les grâces singulières qu'ils nous obtiennent par leur entremise, en qualité de ministres de la miséricorde et de la libéralité de Dieu, nous engagent à une perpétuelle reconnaissance : *troisième proposition*.

Voilà, mes frères, ce que je dois traiter en ce discours à la gloire de nos anges gardiens, après avoir imploré le secours de celle qu'ils révèrent eux-mêmes comme leur souveraine : c'est Marie. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Le Dieu que nous adorons étant occupé durant l'éternité à former sa parfaite image au dedans de lui-même, a voulu dans le temps sortir hors de soi pour imprimer dans tous ses ouvrages quelque trait de sa beauté et de ses perfections; il ne s'est point contenté de se regarder et de se contempler lui-même dans son Verbe, ainsi que dans une glace très-pure, exempte de toute ombre et de tout défaut, il a encore voulu manifester, selon saint Paul, et rendre comme

visibles dans la nature ses grandeurs invisibles : on en voit les caractères gravés sur le front de chaque créature. Mais comme parmi les ouvrages qui sont sortis de la main de Dieu il n'en est point de si noble et de si parfait que l'ange, il a pris plaisir à former en lui plus qu'en tout autre l'image fidèle de sa majesté et de sa grandeur. *Signaculum similitudinis Dei*, dit l'Écriture, parlant de l'excellence et de la beauté d'un ange. Ce ne sont point en lui comme dans le commun des créatures, de simples vestiges et des traces légères du Dieu créateur, qui n'a fait, pour ainsi dire, que passer par elles : *Vestigium* (5). Ce n'est point en lui comme dans l'homme, l'image de ce Dieu, formée seulement, dit saint Augustin, comme avec le pinceau, *depinxit*; car il y a dans l'ange une ressemblance plus noble, et pour former en lui son image parfaite il lui en a imprimé l'éclat et les beautés avec son sceau : *Tu signaculum similitudinis Dei*. (*Ezech.*, XXVIII.) Voilà, mes frères, le privilège incomparable et l'excellence singulière des anges : ils ont l'avantage de représenter, d'une manière plus vive et plus éclatante que tout le reste des créatures, les perfections et les grandeurs de Dieu.

Cependant il arrive, par un étrange paradoxe, qu'au lieu que les portraits ordinaires, plus ils ont de conformité et de rapport avec l'original, plus ils en représentent mieux les beautés, on voit ici, au contraire, que les anges ne font jamais si bien paraître l'excellence infinie et la majesté souveraine de Dieu, dont ils ont l'honneur d'être les images, qu'en prenant des traits dissemblables. Il faut qu'ils se rendent petits pour exprimer davantage sa grandeur. L'abaissement et l'obscurité leur réussit mieux que non pas l'élévation et l'éclat, pour représenter sa gloire; c'est la remarque de saint Grégoire, sur ces paroles de Job : *Sub quo curvantur qui portant orbem*. (*Job*, IX, 13.) « Ces puissances si sublimes, dit ce grand Pape, ces esprits bienheureux et célestes qui gouvernent et qui soutiennent l'univers, se courbent sous la majesté et la grandeur de Dieu; et c'est par cette humiliation profonde qu'ils relèvent davantage et qu'ils font paraître avec plus d'éclat cette grandeur souveraine et adorable : plus ils s'abaissent et plus ils élèvent et rehaussent son trône. Mais quand est-ce que l'abaissement de ces esprits bienheureux paraît plus grand, dit saint Bernard, que dans les services qu'ils viennent rendre à une créature vile et méprisable, qui n'est que cendre et que corruption? » C'est ainsi que ce savant Père regarde l'homme dans les soins que les anges doivent prendre de lui; sur quoi il s'écrie : *Summa majestas!* ô majesté souveraine! C'est dans l'explication de ces paroles du prophète, *Angelis suis*, etc. Il n'y avait que la majesté infinie d'un Dieu qui

(5) Selon saint Augustin il y a trois différents degrés de ressemblance que la créature peut avoir avec Dieu. 1° lorsqu'il marche et qu'il laisse après

soi des vestiges et des traces; 2° lorsqu'il prend le pinceau en main et qu'il peint son image; 3° lorsqu'il imprime son sceau, sa figure et sa forme.

pût faire descendre du haut du ciel ces esprits nobles et sublimes, pour s'appliquer ici-bas au service d'une créature qui n'est que poudre, ou plutôt qu'un amas de pourriture et de corruption. C'est par cet abaissement si profond que les anges font connaître combien est souveraine la majesté et la puissance de celui aux ordres duquel ils se soumettent jusqu'à un ministère si humiliant : *Summa majestas*. « Ce n'est point en s'élevant toujours en haut par leur ardeur, ainsi que des flammes, dit saint Denys, ou en demeurant suspendus près le trône de Dieu par leurs transports et leur extase, que ces esprits bienheureux font mieux éclater sa grandeur infinie; » car lorsqu'ils s'élèvent de la sorte, ou qu'ils se tiennent dans cette situation si haute et si sublime, que font-ils par ce ravissement et ce transport charmant qui les enlève, que marquer précisément leur amour? Et vous savez que l'amour, aspirant à l'union ou même à l'unité, ne fait pas tant paraître l'inégalité et la diversité des rangs, et ne marque pas si bien la majesté et la souveraineté de la grandeur dans la personne que l'on aime. Ainsi ce ne sont pas les anges que leur élévation tient toujours près du trône de Dieu, qui nous en font connaître la hauteur, ce sont plutôt ces anges que la soumission et l'obéissance fait courber et plier sous la majesté de Dieu, qui nous donnent une plus haute idée de sa grandeur.

Car enfin vous m'avouerez que des rois et des princes, se courbant et fléchissant les genoux avec respect devant un monarque, relèvent plus hautement son trône et sa puissance par leur abaissement, que par toutes les marques d'estime et par tous les éloges qu'ils pourraient lui donner. Anges du premier ordre, esprits immortels à qui votre rang et votre élévation jusqu'au ciel, selon l'expression de l'Écriture, fait mériter le titre auguste de majestés et de rois, *majestates*, « que faites-vous dans cet appareil de gloire? dit saint Clément Alexandrin; vous environnez le trône de Dieu, vous composez sa cour, et, par les éloges éternels que vous lui donnez, vous lui témoignez vos respects et votre estime; mais cependant vous ne contribuez jamais tant à l'éclat et au rehaussement de son infinie grandeur que lorsque, vous courbant et vous abaissant sous la majesté de ce Dieu, vous descendez, par respect pour ses ordres, jusqu'à vous appliquer avec un soin infatigable au service des hommes. Ah! c'est par là que vous marquez quelle doit être la grandeur de celui devant lequel vous abaissez tellement la vôtre, que vous ne dédaignez point de vous attacher, pour lui obéir, à une fonction basse et méprisable. » *Sub quo curvantur qui portant orbem.* (Job, *ibid.*)

Voilà, mes frères, ce qui élève infiniment l'autorité et le souverain empire de leur maître. C'est de voir des anges si grands, si sublimes, si nobles s'abaisser par leur ministère; j'avais tantôt dit avec saint Bernard, jusqu'au service de l'homme qui n'est que poudre et

que cendre; mais je dis à présent jusqu'au service même du pécheur, qui est au-dessous de la cendre et plus bas que le néant. Toute leur vue dans cette soumission et cette obéissance si humble n'est que de se rendre les ministres fidèles de la grandeur de Dieu et d'employer les moyens les plus efficaces pour en relever davantage l'éclat. Ils savent qu'autrefois la perte funeste et le malheur de ceux de leurs compagnons qui se rendirent déserteurs et apostats, fut le désir de s'élever jusqu'à Dieu; de monter sur son trône et de vivre dans l'indépendance. Ainsi par une conduite tout opposée à celle de ces misérables prévaricateurs, les anges fidèles ne regardant qu'en éloignement pour ainsi dire le trône de Dieu, font gloire de quitter le ciel quand il lui plaît, de s'humilier sur la terre, et de venir pour exécuter ses ordres, tout immortels et tout esprits qu'ils sont, demeurer dans un lieu qui n'est que le séjour et le centre des corps sujets à la mort et à la corruption. Mais pendant que leur humilité les retient ici-bas et qu'ils ne paraissent point au ciel, ils y font davantage briller la majesté et la grandeur de Dieu, pratiquant à son égard d'une manière infiniment plus noble ce que les astres font à l'égard du soleil au lever de l'aurore, et c'est la comparaison de saint Grégoire, qui met ces paroles de l'Écriture dans la bouche de Dieu : *Cum me laudarent astra matutina*. Les astres du matin, dit ce grand Dieu, s'occupaient à me louer et à exalter ma gloire. « Ces astres du matin, dit ce savant Père, sont les anges; ils sont pénétrés de splendeur et de lumière. Mais prenez garde qu'au lieu que durant la nuit les étoiles brillent pour faire paraître leur lumière, pour établir leur propre éclat et pour s'attirer notre attention et nos regards, les astres du matin, au contraire, ces étoiles qui accompagnent l'aurore, n'ont qu'un éclat fuyant; et pour ne point arrêter nos yeux sur elles, elles se hâtent de cacher leur lumière; elles s'effacent bientôt, et disparaissent pour relever davantage par leur obscurité la pompe et la splendeur du soleil : *Cum me laudarent astra matutina.* »

Voilà, mes frères, l'image de la conduite que gardent les anges lorsque, pour former dans nos esprits une idée digne de la majesté de Dieu et lui attirer ainsi toute l'attention de notre âme et nos admirations, ils le laissent briller seul dans le ciel; ils y disparaissent eux-mêmes et se contentent, ainsi que des astres qui se cachent, de verser en secret leurs influences salutaires sur la terre, et d'appliquer sur nous leurs vertus et leurs opérations favorables : ravis de pouvoir, aux dépens de leur propre gloire, rendre en quelque sorte plus éclatante celle du Seigneur et lui attirer plus efficacement nos hommages et nos adorations. C'est en s'obscurcissant eux-mêmes de la sorte qu'ils font l'éloge de sa gloire; *Cum me laudarent astra matutina*; et qu'ils nous obligent d'entrer dans ces sentiments si justes d'humilité et de religion par lesquels ils renoncent à

tout ce qu'ils ont d'éclat, pour honorer davantage son infinie grandeur.

Ah! mes frères, quel sujet n'avons-nous pas de nous anéantir sous la majesté de ce grand Dieu, nous qui ne sommes qu'un peu de cendre, et dont la vie n'est qu'une légère vapeur; quand nous voyons les esprits célestes, ces substances bienheureuses et immortelles, se courber et s'abaisser devant ce Dieu? quand nous voyons ces intelligences lumineuses et brillantes s'obscurcir et vouloir disparaître? ces soleils vivants s'éclipser et abandonner le ciel? Que deviendrez-vous, ô hommes, faibles étincelles? voudrez-vous passer pour des astres, et que par des louanges on vous élève jusqu'au ciel, pendant que vous êtes sur la terre, et que vous n'êtes formés que de terre? *Quid superbit terra et cinis?* (*Eccli.*, X, 9.) C'est ainsi, chrétiens, que l'humiliation des anges doit attirer la nôtre, et leur anéantissement nous anéantir. Mais si la piété et la religion nous obligent d'entrer dans le culte et les adorations des anges pour honorer la grandeur de Dieu, la justice nous engage aussi à imiter la conduite de Dieu pour honorer et récompenser l'humilité des anges; car plus ils s'abaissent, et plus il les élève; et faisant à leur égard ce que le soleil fait dans les astres, il les pénètre et les remplit de ses splendeurs lorsqu'ils se cachent et ne paraissent plus au ciel.

Saint Jean fut tellement frappé du brillant éclat de l'ange qui lui apparut, que cet apôtre, reconnaissant dans cette noble créature l'image et le caractère de la majesté et de la grandeur de Dieu, se jeta à ses pieds pour l'adorer. Mais l'ange, dont la modestie égalait la gloire, refusa cet hommage et renvoya à Dieu toute l'adoration; il fit connaître combien le Dieu doit être grand, dont le serviteur et le ministre paraît lui-même un Dieu.

Remarquons ici, s'il vous plaît, en passant, avec saint Chrysostome, que l'humilité et la modestie de cet ange qui refuse un honneur qui lui est rendu par un homme, et par son inférieur, est une grande confusion pour ces hommes dont l'orgueil va jusqu'à exiger ou à recevoir avec plaisir des autres hommes qui leur sont semblables, des respects qui vont presque jusqu'à l'adoration. Je sais bien qu'il y a des hommes dans le monde qui, tenant pour ainsi dire un juste milieu entre l'être souverain et les hommes ordinaires, et qui, étant une vive image de la puissance du premier être, doivent être regardés avec un respect qui ait quelque proportion avec leur dignité. Ils sont les ministres du Dieu vivant, dit l'Apôtre, et c'est pour cela qu'ils portent le glaive de la justice. Je ne parle que de ces hommes ordinaires élevés par leur vanité et non pas par la divine Providence. Les anges, continue saint Chrysostome, savent bien qu'ils sont au-dessus des hommes; mais ils savent aussi que Dieu est au-dessus d'eux, et que c'est lui seul qui mérite d'être adoré des uns et des autres. Cependant il faut que notre humilité leur

rende ce que leur humilité leur ôte de grandeur pour nous; et quoiqu'ils se déclarent serviteurs comme nous (et en quelque sorte nos serviteurs même veillant à notre garde); que nous les regardions alors comme nos princes. Car au lieu que dans les Etats et les royaumes de la terre c'est le petit peuple qui est à la garde des princes, dans celui de Jésus-Christ il arrive au contraire que les princes sont employés à garder ceux du dernier rang. Voilà ce qui doit nous inspirer des sentiments de religion, et un profond respect pour nos anges gardiens, et nous faire comprendre que dans les services mêmes qu'ils nous rendent, la disproportion si grande qu'il y a entre notre bassesse et leur excellence nous oblige de les révéler avec une sainte frayeur, et de les regarder au moins avec le même respect et la même retenue que le peuple fait paraître en présence des princes de la terre et des personnes royales; puisque en effet ces bienheureux esprits sont des rois du ciel et des majestés augustes, ainsi que je vous l'ai déjà dit avec les saints Pères, *majestates*.

Que si le Sauveur nous ordonne expressément dans son Evangile de ne point mépriser les petits et ceux que la bassesse de leur condition fait passer dans le siècle pour des hommes de néant; mais de les respecter par la considération de leurs anges, qui voient sans cesse, dit-il, la face de son Père dans le ciel, avec quelle vénération et avec quel respect et quel tremblement ne doit-on pas respecter les anges mêmes? « Souvenez-vous, disait autrefois saint Bernard (*in festivitate sancti Michaelis*, et ex *serm. 12 super psalmum Qui habitat*), souvenez-vous que votre ange [est le témoin de toutes vos actions, qu'avec des yeux de feu il porte la lumière dans les plus épaisses ténèbres, et que dans quelque lieu que vous puissiez être, soit dans les compagnies et dans les assemblées, soit dans la retraite et dans la solitude, partout il vous éclaire. Gardez-vous donc de faire en sa présence ce que vous n'oseriez faire devant moi, et que les regards de celui qui est tellement le ministre de la grandeur et de la majesté de Dieu qu'il est grandeur et majesté lui-même, vous retiennent toujours dans le respect. La grandeur doit être révérée, et la majesté redoutée, dit saint Bernard; mais particulièrement une grandeur et une majesté qui dans un ange représente avec éclat celle de Dieu. Car si les lois condamnent au supplice celui qui se trouve coupable de lèse-majesté envers un homme, tel qu'est un prince de la terre, que ne doit point craindre celui qui offense la majesté d'un ange? et ne pensez pas que son ministère l'humiliant et l'abaissant auprès de vous, il en mérite moins par cet abaissement vos respects? Cela même qu'il se soit tant abaissé pour vous, lui donne ce droit sur vos hommages et sur vos humiliations devant lui. »

Voilà, mes frères, comme se sont expliqués les saints Pères de l'Eglise pour nous convaincre que la soumission des anges, en

qualité de ministres de la grandeur de Dieu, les rend dignes de nos profondes vénération et de nos respects. Vous allez maintenant entendre comme leurs combats et leurs victoires en qualité de ministres de la force et de la puissance de Dieu leur doivent attirer notre confiance. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

La société bienheureuse des anges et des saints qui compose, dit saint Augustin, la cité de Dieu et la véritable Jérusalem, c'est-à-dire le règne de la paix, ne laisse pas d'être une ville de guerre, et les habitants y forment, par l'ordre admirable de leur rang, une armée terrible et redoutable. Ainsi, quoique les anges y jouissent d'une continuelle paix, ils se trouvent néanmoins très-souvent dans les combats. D'un côté, contemplant et voyant Dieu dans la gloire, cette claire vue qui les attache inviolablement à lui les tient véritablement dans la paix. Mais de l'autre, nous voyant dans les périls et exposés aux attaques de nos ennemis, la charité qui les unit à nous les engage aussi à se joindre avec nous dans cette guerre.

En effet, mes frères, il était de la gloire de Dieu et de sa providence de faire qu'il y eût de l'égalité entre les combattants et que les armées fussent pareilles, et que nos adversaires étant invisibles et des puissances spirituelles, nous eussions aussi pour notre secours des puissances spirituelles et invisibles : *Non est nobis colluctatio*, dit saint Paul, *adversus carnem et sanguinem, sed adversus principes et potestates.* (Ephes., VI, 12.) Ainsi, comme l'enfer arme contre nous des esprits de malice, le ciel aussi a voulu armer pour nous des esprits secourables. L'orgueil et l'audace des uns font qu'ils prétendent s'attaquer à Dieu même dans nous, et le déshonorer par notre défaite; mais la fidélité des autres fait que, se regardant comme les ministres de la force et de la puissance de ce Dieu, ils en veulent étendre et multiplier dans nous les conquêtes et les victoires. Et c'est, mes frères, ce qui doit nous inspirer dans nos combats une pleine confiance pour nos anges tutélaires. Et il n'y a, pour affermir notre espérance, qu'à regarder leur force invincible pour combattre nos ennemis et leur protection très-étendue pour nous mettre à couvert contre toutes les insultes et toutes les attaques, et enfin les puissants motifs qui les animent et les engagent à notre défense.

Saint Augustin appliquant aux bons et aux mauvais anges la séparation qui se fit au commencement du monde entre la lumière et les ténèbres, dit que les anges fidèles demeurant toujours attachés à Dieu qui est la lumière même et la première source des splendeurs et des lumières, devinrent eux-mêmes toute lumière; et que les démons, ces anges rebelles, se détournant de Dieu, centre bienheureux de toutes les clartés, furent dès lors changés en ténèbres. Nous pouvons dire, mes frères, que depuis cette

séparation si terrible qui divisa ces deux sortes de puissances, leurs armes et leur manière de combattre dans les guerres qu'ils entreprennent sont extrêmement différentes. Les démons, comme ténèbres, n'emploient que l'obscurité pour nous cacher et déguiser la vérité et faire ainsi réussir leurs tromperies. Les anges bienheureux, au contraire, comme de brillantes lumières, se servent de la clarté pour nous découvrir les vérités et pour confondre le mensonge. Jugez de là, chrétiens, quelle est la force de nos invincibles protecteurs et combien ils doivent soutenir et affermir notre courage dans tous nos combats. Il faut demeurer d'accord que les périls où nous jettent les artifices et les violentes attaques de notre ennemi sont terribles. Chacun sait que le démon, étant un esprit par cette élévation que lui donne sa nature, a quelque empire sur les choses corporelles. Ainsi il peut agir, non pas immédiatement sur notre âme et sur la partie noble et supérieure puisqu'elle n'est pas moins esprit que lui, mais sur les facultés inférieures et matérielles, sur l'imagination et sur nos sens; et c'est par cette partie basse de notre âme, en l'agitant, en la remuant et la remplissant de mille fausses idées, de mille trompeuses images, qu'il se rend souvent maître de la partie la plus éminente. C'est que la grande sympathie qui lie ensemble ces deux parties de l'âme, fait que l'une est attirée par les plaisirs et le penchant de l'autre. Et c'est ce qui rend les attaques du démon si formidables et nos victoires si incertaines.

« Mais ce qu'il y a de plus dangereux, dit saint Bernard, c'est l'artifice de cet ennemi qui, tout ténèbres qu'il est, se pare souvent de lumière, en revêtant les objets d'un faux éclat et d'un brillant trompeur, et en leur donnant un air si doux et des attraits si charmants qu'ils séduiront toujours les âmes les plus éclairées, si elles ne le sont des lumières du ciel. Car hélas! Seigneur, disait autrefois le plus sage et le plus consommé de tous les hommes, je compte pour rien toutes mes lumières si vous ne m'éclairez de la vôtre; et sans elle mon esprit, quelque vaste et quelque pénétrant qu'on le fasse, est trop borné et trop faible pour faire le discernement de ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas, et pour embrasser l'un et fuir l'autre : *Si quis erit consummatus inter filios hominum, si ab illo abfuerit sapientia tua, in nihilum computabitur.* » (Sap., IX, 6.) Et c'est en cela, chrétiens, que nous reconnaissons la nécessité souveraine et la force du secours que nous recevons de nos anges.

Saint Denys, qu'on peut appeler le panégyriste et le confident des anges, dit qu'ils sont des miroirs très-purs et très-éclatants qui reçoivent les vives splendeurs de la Divinité, mais qui, par une réflexion et un rejaillissement favorables, en font passer les rayons dans notre âme; comme l'on voit que de deux glaces que leur situation oppose et met en regard l'une vers l'autre, celle qui

reçoit pleinement et directement l'éclat du soleil en envoient les clartés et les rayons dans l'autre. L'ange, par son rang, tient le milieu entre Dieu et nous : il contemple et voit Dieu, et nous ne le voyons pas ; c'est une glace qui reçoit l'éclat et l'impression des vérités divines, mais qui en renvoie par réflexion et en fait passer les rayons dans notre âme.

Car à quoi tendent ces pieuses pensées qu'il nous imprime ? ces craintes et ces horreurs salutaires, ou des surprises de la mort, ou des jugements de Dieu dont il nous frappe, et tant de bons mouvements qu'il nous donne ? à quoi, dis je, tendent tous ces secours, qu'à nous éclairer ? Et c'est par ces clartés et ces lumières saintes que les ténèbres et les illusions que les démons tâchent de jeter dans notre âme et où ils font consister toutes leurs forces pour nous vaincre sont heureusement dissipées. Ces rayons célestes, pour peu que nous ouvrons les yeux du cœur, nous rendent victorieux et font la honte et la confusion de notre ennemi, et par conséquent son entière défaite. Car remarquez, s'il vous plaît, que comme cet esprit orgueilleux n'aspire qu'à la gloire, c'est là l'unique vue qui l'engage dans ces combats et le seul fruit qu'il espère recueillir de la victoire. Il est défait et vaincu dès qu'il se voit humilié et dans la confusion. Et c'est l'avantage que nous fait remporter sur lui notre bon ange ; car enfin, en nous découvrant la vérité et l'opposant aux mensonges et aux fourberies de notre adversaire, que peut-il résulter de cette heureuse découverte et de cette manifestation de la vérité, que la confusion et la honte de cet imposteur, puisqu'il n'y a rien de si déshonorant, ni de si humiliant pour un menteur et pour un fourbe que le mensonge et la fourberie reconnue ? Il faut avouer, mes frères, si nous comprenons ce que la gloire est à l'esprit le plus orgueilleux qui fut jamais, que cette confusion est infiniment sensible au démon, qu'elle le perce très-vivement et lui fait des impressions plus douloureuses que ne font les blessures les plus profondes et les plaies mortelles dans les corps. C'est ce qui effraie et ce qui fait

trembler le démon, quand il nous voit éclairé par les anges. Les lumières qui nous sont si favorables, sont pour lui autant d'éclairs et de foudres qui l'écartent et qui achèvent de l'abattre.

Il fut autrefois plus qu'à demi-abattu ce téméraire, dès le premier combat (6) qu'il eut la hardiesse d'entreprendre dans le ciel : *Factum est prælium magnum in cælo* (Apoc., XII), et il lui en est resté depuis une si grande faiblesse, qu'elle le met en une continuelle défaillance qui rend très-facile sa défaite. Ecoutez sur cela la doctrine de saint Augustin. Ce savant Père parlant de la défaite et de la chute des anges prévaricateurs dit que ces superbes esprits, s'attachant à leur gloire et à leur grandeur, se détournèrent de Dieu pour se tourner uniquement vers eux-mêmes. De là qu'arrive-t-il ? C'est que se tournant ainsi vers eux-mêmes et vers la créature, où il y a moins d'être que dans le Créateur, qui est l'Etre souverain, dès là ils penchèrent vers le néant. Et n'est-ce pas là leur défaillance et leur affaiblissement ? Il est vrai qu'ils ne sont pas tombés dans le néant ; trop heureux si cela leur fût arrivé, ils ne subsisteraient plus pour la souffrance et pour la peine ! Mais enfin ils sont devenus moins qu'ils n'étaient. En se détachant de l'Etre souverain, ils ont perdu beaucoup de perfections et d'avantages qui relevaient l'excellence de leur nature. Leurs forces se sont ainsi affaiblies et dissipées. Voilà, dit saint Augustin, ce qui fait la défaillance et la faiblesse du démon et ce qui nous marque en même temps combien la force de l'ange, dans les combats qu'il livre et qu'il soutient pour nous, est grande ; car il faut prendre, en parlant de l'un, le contre-pied de ce qu'on dit de l'autre, c'est à-dire que demeurant uniquement et inviolablement attaché à Dieu, qui est l'Etre souverain et la souveraine puissance, il trouve par conséquent en lui son soutien, sa force et sa lumière. Et c'est par là qu'il remporte aisément la victoire sur un ennemi d'ailleurs plus qu'à demi-abattu. Sa lumière, dit le Prophète, est une lumière foudroyante qui frappe les démons, ces princes des ténèbres, qui les fait disparaître et les dissipe ainsi

(6) L'on voit dans la sainte Ecriture et dans les Pères de l'Eglise différentes causes du combat des anges avec ce prince orgueilleux des ténèbres. Plusieurs d'entre les saints Pères nous assurent que la première cause de son apostasie et de sa chute fut le désir qu'il conçut d'établir son trône sur le renversement de celui de Jésus-Christ, comme nous le voyons dans ces paroles du prophète Isaïe (XIV, 13, 14) : *In cælum conscendam, supra astra Dei exaltabo solium meum.... ascendam super altitudinem nubium, et similis ero Altissimo*. Plusieurs autres saints Pères et docteurs de l'Eglise expliquant ce passage du disciple bien-aimé : *Ille homicida erat ab initio*, disent que cela s'entend de la haine et de l'envie qu'il conçut contre l'Incarnation que Dieu lui révéla dans sa création, afin qu'il l'adorât par avance ; et saint Augustin (in Genes., c. XIV) ne désapprouve pas le sentiment de ceux qui tiennent que si le refus qu'il en fit ne fut pas son premier péché, il en fut au moins une suite et la production de son orgueil.

Saint Bernard dit aussi que ce fut une des raisons qui obligea le Fils de Dieu à descendre sur la terre et à se jeter dans la mer orageuse de ses douleurs ; parce que celle du péché avait été élevée à son occasion : *Si propter me orta est hæc tempestas, mitte me in mare, hoc dicit Verbum Patri*. (S. BERNARDUS, serm. 1, De Adv.; idem, serm. 17 in Cant.) Enfin le savant Rupert attribue la chute de l'ange rebelle au refus qu'il fit de rendre par avance ses hommages et ses adorations à Jésus-Christ incarné, et nous dit que c'est là la pensée de l'Apôtre, lorsque, écrivant aux Hébreux, il leur déclare que le Père éternel faisant encore paraître son Fils incarné dans le monde, l'y fit en même temps adorer par ses anges, comme s'il le leur avait déjà fait adorer à la naissance du monde : *Cum iterum introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Adorent eum omnes angeli Dei*. (Hebr., 1 ; RUPERT., lib. VIII in Joan.; DION. CARTH., in 2 dist. 5, q. 1 ; GUILL. PARIS., I De univ., I part., etc.)

que de la fumée : *Fulgura coruscationem, et dissipabis eos. (Ps. CXLIII, 6.)*

C'est ce qui fait encore voir, mes frères, de quelle étendue est pour nous la protection des anges : leur lumière étant toute du ciel répand loin son éclat. Vous voyez comme les flambeaux qui servent à l'usage des hommes ici-bas, ne portent pas si loin leur lumière que les astres qui brillent du haut du ciel ; et la moindre étoile est sans comparaison plus étendue dans sa clarté que le plus grand flambeau de la terre. Que veut dire cela, mes frères ? C'est que la raison naturelle, la prudence humaine, que j'appelle le grand flambeau de la terre et la lumière d'ici-bas, est trop courte et trop bornée pour nous découvrir toutes les vérités nécessaires et pour dissiper toutes nos ténèbres.

Hélas ! dans quelles erreurs grossières et dans quel aveuglement horrible ne sait-on pas que les philosophes et les plus sages du siècle sont tombés ? *Evanuerunt in cogitationibus suis. (Rom., I, 21.)* Et de quelles ténèbres, dit saint Grégoire, le démon, qui en a fait son jouet, n'a-t-il pas rempli leurs esprits. C'est que toute la sagesse du monde est trop courte ; ce n'est qu'un flambeau qui luit sur la terre et dont l'éclat est trop borné. Il faudrait d'autres lumières plus étendues, des lumières du ciel, et que les anges, comme ces étoiles et ces astres, non pas de la nuit, mais du matin : *astra matutina*, et qui sont suivis de la clarté brillante du soleil, viennent entièrement dissiper nos ténèbres et chasser les démons, ces bêtes farouches et cruelles dont le prophète dit qu'elles s'enfuient dans leurs sombres cavernes et n'osent paraître durant le jour. C'est ainsi que la protection de nos anges tutélaires, outre cette force invincible, est d'une très-grande étendue pour écarter loin nos ennemis et empêcher même souvent leurs insultes et leurs attaques.

Saint Basile, au lieu de ces paroles du Prophète : *Immittet angelus Domini in circuitu timentium eum, et eripiet eos (Ps. XXXIII, 8)*, l'ange du Seigneur environnera ceux qui le craignent et les délivrera, se sert d'une autre version qui porte : *castra metabitur*, l'ange du Seigneur campera. Il dit que l'ange, imitant en quelque sorte l'immensité de Dieu, remplit de sa présence, quand il veut, de très-grands espaces et des lieux fort éloignés ; qu'il forme lui seul un camp et vaut une armée tout entière, pour nous entourer de tous côtés et nous défendre ; témoin ce que nous apprend l'Écriture, qu'un ange (7) dans une seule nuit extermina une puissante armée de cent quatre-vingt mille hommes ; ainsi quelque foule de démons, ajoute ce saint docteur, qui veulent tenter le passage pour venir à l'attaque : ce puissant protecteur qui nous environne de son camp formidable sera assez fort pour les repousser et pour les renverser. *Cadent a latere tuo mille et*

decem millia a dextris tuis, ad te autem non appropinquabit. (Ps. XC, 7.) Après avoir reconnu quelle est la force de nos invincibles défenseurs, et quelle est l'étendue de leur puissante protection, voyons, je vous prie, quels sont les puissants motifs qui les animent à nous secourir et à nous défendre.

Je pourrais dire avec saint Bernard que la chute malheureuse des démons ayant laissé dans le ciel des places vides et des trônes à remplir, les anges veulent nous y élever avec l'éclat et la gloire du triomphe, après nous avoir procuré la victoire par leur assistance dans tous nos combats. Je pourrais encore vous marquer avec d'autres Pères de l'Eglise, que ces bienheureux esprits voyant que le Dieu Sauveur a répandu son sang pour nous et sur nous-mêmes ; quand ils voient encore dans nous l'impression sacrée et les marques précieuses de ce sang adorable, la reconnaissance qu'ils ont pour ce même sang qui fut autrefois par l'anticipation de sa vertu la cause de leur victoire : *Vicerunt in sanguine agni*, les oblige à combattre pour sa gloire et pour en conserver les fruits dans nous.

Mais enfin, il suffit de vous dire que, comme le démon crevant de rage et se voyant puni de sa témérité et de son insolence de s'être attaqué à Dieu dans le ciel, a encore l'audace de le venir insulter et de le combattre sur la terre, les anges aussi s'étant témoignés fidèles et pleins de zèle dans le premier combat pour l'intérêt et la gloire de leur Souverain, se reconnaissent obligés de lui continuer les marques de leur zèle et de leur valeur dans les autres combats, et d'être les fidèles ministres de sa force et de sa puissance contre son ennemi ici-bas, comme ils l'ont été là-haut. C'est donc l'intérêt et l'honneur du Seigneur qui les pousse et les anime à nous secourir. C'est le désir ardent qu'ils ont d'étendre en nous ses conquêtes et ses victoires ; aussi font-ils gloire de ne combattre et de ne pouvoir rien que par la force qu'il leur communique. *Quis ut Deus ?* C'est à lui seul qu'ils rapportent tout le succès de leurs combats et l'honneur de leurs victoires. *Quis ut Deus ?* Et ils font à peu près, dans les guerres qu'ils soutiennent tous les jours pour le salut des âmes, ce que saint Michel fit autrefois en combattant le démon au sujet du corps de Moïse ; car encore que cet esprit céleste fût supérieur en puissance et en force à l'égard du démon, il ne s'appuya néanmoins que sur la force et la puissance de Dieu même : *Imperet tibi Dominus (Jud., I)* ; que Dieu, qui est le Souverain, le réprime et l'abatte, dit-il à son ennemi, ce qui fut là comme une parole de tonnerre et de foudre qui terrassa cet insolent adversaire et qui l'éblouissant et le brûlant par son éclat et par son feu, l'obligea promptement à quitter prise.

(7) Au IV^e liv. des Rois, ch. XIX, 35. C'était l'armée de Sennachérib, roi des Assyriens ; ce prince insultait Ezéchias, et s'étant levé au point du jour,

il vit les corps morts de ses soldats étendus sur la place, qu'un ange avait défaits pendant la nuit.

C'est ainsi, mes frères, qu'en usent les anges pour délivrer nos âmes et les empêcher de tomber sous la puissance du démon, qui est notre ennemi. *Imperet tibi Dominus* (8). Toute leur force est celle du Seigneur, et cette force étant invincible, ne peut que les rendre eux-mêmes victorieux. Voilà ce qui doit sans doute relever et affermir notre espérance. Il dépend de nous, ayant le secours du ciel et une si puissante protection des anges, de remporter la victoire. L'application continuelle de ces esprits bienheureux à notre salut; leur soin infatigable pour notre secours et les regards qu'ils ne détournent jamais de dessus nous, nous font assez connaître que nous ne leur sommes pas indifférents et qu'ils méritent bien notre confiance. Quelque attention qu'ait à nos intérêts le plus fidèle et le meilleur ami que nous ayons au monde, elle est souvent interrompue par l'oubli ou par l'attachement à ses propres affaires et par les distractions ordinaires de la vie. Et quand même son attention à nos besoins serait continuelle, son pouvoir à y satisfaire n'y répondrait pas toujours. Mais il n'en est pas de même de nos anges : leurs yeux invisibles nous voient toujours et ne se ferment jamais, et leurs mains non plus ne se retirent et ne se lassent point dans les secours qui nous sont nécessaires. « Stupides et insensibles que nous sommes, disait dans son humilité admirable saint Bernard, nous ne craignons point la malice de ces esprits cruels et artificieux qui n'omettent rien pour nous perdre et nous rendre les compagnons de leur supplice, ni ne révérons point la sainteté et la dignité de ces autres esprits bienheureux qui veulent nous faire part de leur félicité et de leur gloire. Nous n'appréhendons point les pièges funestes qui nous sont tendus par les uns, ni ne témoignons pas sincèrement désirer les secours nécessaires des autres; on n'est touché ni de la crainte du péril où ceux-là nous poussent, ni d'un véritable désir de la délivrance que ceux-ci nous offrent. Hé ! mes frères, s'écrie encore saint Bernard, ne soyons pas si indifférents pour notre âme, au salut ou à la perte de laquelle et le ciel et l'enfer, les anges et les démons s'appliquent avec tant de vigilance et avec tant de soin. »

Cela veut dire, mes frères, que notre confiance au secours des anges doit être humble, juste, raisonnable, et non pas vaine, présomptueuse et téméraire; une confiance qui nous rende vigilants, attentifs et très-servants à remplir tous nos devoirs, et non

pas une confiance qui nous rende froids, lâches et insensibles pour l'affaire du salut.

Mais comme cette vigilance et cette attention continuelle au salut est l'effet d'une grâce insigne, ce sont encore les anges qu'il faut entremettre pour l'obtenir; car, en qualité de ministres de la miséricorde et de la libéralité de Dieu, ils font descendre sur nous par l'efficace de leur entremise ses faveurs divines et ses bénédictions abondantes; et c'est ce qui nous engage envers ces illustres et généreux intercesseurs à une perpétuelle reconnaissance. Vous l'allez voir en peu de mots dans mon dernier point.

TROISIÈME POINT.

« Depuis l'alliance admirable du Fils de Dieu avec notre nature, il ne s'est fait, dit saint Chrysostome, de l'Eglise du ciel et de celle de la terre, de la société des anges et de celle des hommes, qu'une même société et une même Eglise. Ce qui fait, ajoute saint Chrysostome, que ces bienheureux esprits, ravis de notre bonheur, bien loin d'en concevoir de l'envie, emploient tout leur pouvoir pour nous en hâter la jouissance. C'est pour cela que pour lier avec nous ici-bas, autant qu'il se peut, le même commerce d'amour et de lumières, de puissance et de vertu qu'ils ont entre eux-mêmes là-haut, ils veulent, tout pécheurs et misérables que nous sommes, nous faire entrer dans leurs hiérarchies et dans leur rang, et que ce ne soit pas tant entre eux et nous un ordre pour se distinguer et se mettre au-dessus de nous, qu'une union sainte et éternelle pour nous égaler à eux-mêmes. »

Ce qu'il y a, mes frères, de plus admirable dans les anges, et en même temps de plus favorable et de plus avantageux pour nous, c'est que, devenant pour eux-mêmes et pour leur bonheur ce qu'ils voient en Dieu, ils le deviennent encore pour nous et pour notre avantage. Vous allez bientôt comprendre ce que je veux dire; donnez-moi, je vous prie, vos applications.

Ces esprits purs, dont la félicité est de voir Dieu et de contempler son infinie beauté et ses souveraines perfections, semblent se partager dans leurs vues, faire chacun de ce partage son bien propre et son bonheur. Il y en a qui contemplent Dieu comme science et comme lumière, et ils deviennent ainsi tout ce qu'ils voient, toute lumière et toute science, et ce sont les chérubins. Les autres le voyant comme flamme et comme amour deviennent aussi tout amour, et ce

(8) Le combat du bon ange et du mauvais au sujet du corps de Moïse après sa mort. L'un et l'autre le voulait avoir, disent les Pères, mais leurs intentions étaient bien différentes. Le mauvais ange, dit saint Thomas, le voulait avoir pour le montrer au peuple d'Israël qui était affligé de ne le voir plus. Mais c'était pour porter le peuple à l'idolâtrie et lui faire adorer le corps de Moïse. Mais le bon ange voulait l'avoir, et c'était pour le cacher, afin que tout l'honneur qui est dû à Dieu lui fût rendu. (Application tirée des Pères). Le mauvais ange demande les

bonnes actions des justes pour les faire paraître aux yeux du monde, pour les étaler avec éclat, afin de leur inspirer de la vanité et les faire tomber dans l'amour d'eux-mêmes, qui est une espèce d'idolâtrie. Mais le bon ange s'y oppose fortement; il veut avoir ces bonnes actions pour les cacher; il ne veut point souffrir que les justes en tirent de la vanité; il veut qu'ils en renvoient la gloire à Dieu seul qui en est l'auteur. *Imperet tibi Dominus*. Soyez soumis à la grâce que Dieu vous a faite, rendez-lui toute la gloire qui lui appartient.

sont les séraphins. Il y en a qui le voient comme repos et stabilité, et ce sont les trônes. D'autres le voient comme souveraineté; et ce sont les dominations.

Vous remarquez bien, mes frères, que ces esprits célestes deviennent pour eux-mêmes la perfection qu'ils contemplent en Dieu. Ceux qui le contemplent comme force sont appelés vertus. Les autres le voient comme asile et protection, et ce sont les puissances. Ceux qui contemplent en Dieu son excellence pour présider au gouvernement des états et des empires, deviennent des principautés. Enfin, les anges et les archanges qui s'appliquent et pourvoient à la conduite générale et à la garde particulière des hommes, contemplent Dieu comme Providence. Ce sont là, mes frères, les différentes perfections et les grands avantages que ces esprits bienheureux puisent en Dieu en contemplant et voyant ses beautés.

« Ne pensez pas pourtant, dit saint Grégoire, que dans cette cité bienheureuse des esprits célestes, où l'union est si parfaite, les perfections et les excellences qui, par un éclat et par un rehaussement particulier, paraissent propres aux uns, ne soient en quelque degré communes aux autres. La différence de leur caractère n'est pas pour les séparer dans leurs biens, mais pour les distinguer. » Ce n'est pas pour leur division, mais pour leur ordre dans l'union; car enfin, lorsque Dieu se communique tout entier, nulle perfection n'est refusée, et bien loin que, dans la hiérarchie des anges, les uns soient privés des perfections des autres, ils tâchent même, comme ministres de la miséricorde et de la libéralité infinie de Dieu, de les répandre sur les hommes. « Car malheur, dit encore saint Grégoire, malheur à l'âme qui ne participe point aux différents dons que Dieu communique aux anges. »

Ainsi, mes frères, la générosité et la charité bienfaisante de nos anges tutélaires pour détourner de nous ce malheur, les rend nos entremetteurs et fait que, s'intéressant pour des hommes misérables sur la terre, ils leur obtiennent les différentes grâces qui font le bonheur et la gloire des hiérarchies du ciel.

Combien de fois, mon cher auditeur, pour fendre et pour ôter cette glace criminelle et le froid de ton cœur, n'ont-ils pas tâché d'y porter la chaleur et la flamme? C'étaient là des étincelles du feu et de l'ardeur des séraphins. Combien de fois, dissipant ton ignorance et tes ténèbres dans l'affaire du salut, n'ont-ils pas éclairé ton esprit par des instructions secrètes et intérieures et par des lumières saintes? C'était là un rayon de la science céleste et de la clarté des chérubins. Quels soins n'ont-ils pas pris pour fixer et pour affermir dans les pratiques de la piété ton âme légère et inconstante? C'a été pour y faire reposer Dieu même et lui communiquer la stabilité et la fermeté des trônes. Combien de fois, te voyant esclave de l'ambition et passionné pour les dignités et

pour les grandeurs périssables du monde, n'ont-ils pas voulu rehausser ton cœur par de nobles sentiments et te faire aspirer à une royauté immuable et éternelle? C'était pour te mettre dès ici-bas, en quelque sorte, dans le rang et l'heureuse indépendance des dominations célestes, qui méprisent tout l'éclat et toute la gloire des empires et des royaumes de la terre. D'où penses-tu, mon cher auditeur, que te soient venues cette force et cette intrépidité que tu auras peut-être senties pour tout oser et pour tout entreprendre quand il s'agissait des intérêts de Dieu et de la protection de la justice? N'a-ce pas été là une participation, que t'a obtenue ton ange, de ces nobles qualités qui font dans le ciel les vertus et les puissances? Comment aurais-tu pu, dans l'obligation où tu es par ton rang de conduire et de gouverner les autres, donner de sages conseils et prescrire de prudentes lois sans le secours secret que t'ont donné les saintes principautés? Mais l'application et les soins particuliers que tu as quelquefois apportés dans les occasions pour le salut du prochain, ne sont-ce pas là des communications particulières que t'ont faites de leur zèle et de leur vigilance les archanges et les anges tutélaires?

C'est par leur entremise, dit saint Grégoire, que nous viennent du ciel toutes ces différentes grâces et ces faveurs divines; et dans ce commerce sacré avec nous, n'ayant à leur offrir de notre part que des prières, des soupirs et des larmes, qui sont les marques de la pauvreté et de la misère, ils répandent abondamment sur nous les grands biens et les richesses immenses qu'ils possèdent eux-mêmes. Mais cependant, comme ces richesses célestes sans la reconnaissance rendraient l'homme plus pauvre et plus misérable en le rendant ingrat, quelque désintéressés et généreux que soient nos anges dans les dons qu'ils nous font, nous devons, par notre intérêt même, pour ne pas perdre ces biens et ne pas tomber dans une honteuse pauvreté, leur témoigner notre reconnaissance. Mais ces témoignages de gratitude ne consistent point dans le son extérieur de nos paroles, mais dans les mouvements secrets de l'âme. Ils ne consistent pas non plus dans les pensées stériles de l'esprit, mais dans les sentiments sincères et véritables du cœur qui en fait paraître les fruits dans les actions.

Le premier fruit de la reconnaissance est l'honneur qu'on rend au bienfaiteur, mais on ne peut, dit Tertullien, honorer le bienfaiteur en déshonorant et méprisant le bienfait : *Respuat datorem, cum datum negligit; negat beneficium, cum beneficium non honorat*. Et on fait assez connaître le mépris et le peu de compte qu'on fait d'un bienfait et d'un don qu'on a reçu, quand on le néglige et qu'on le laisse perdre.

S'agit-il donc de révéler et d'honorer nos anges tutélaires, nos grands bienfaiteurs, il faut témoigner l'estime sincère que nous faisons de leurs bienfaits; ne pas laisser

perdre et dissiper les dons précieux et les grâces insignes que Dieu répand sur nous par leur ministère. Ces lumières saintes et ces nobles ardeurs de la divine charité, ces sentiments de générosité et cette grandeur d'âme qui nous élèvent au-dessus du monde, ces mouvements de zèle pour le bien général de l'Eglise et pour l'avantage particulier de chacun des fidèles, nous ne pouvons, chrétiens, nous ne pouvons négliger l'usage de ces dons célestes, sans manquer à la reconnaissance et sans nous rendre injustes, puisque la gratitude a toujours passé pour un des principaux devoirs et un des plus forts engagements de la justice.

Ainsi, mes frères, quelque désintéressés que soient nos anges tutélaires, ils exigent de nous ce devoir, et ils nous sauront toujours bon gré quand nous serons fidèles à y satisfaire. C'est qu'au lieu que dans la reconnaissance dont on use dans le monde envers un bienfaiteur, il recueille les fruits du bien qu'il a fait, et qu'ainsi les grâces sont plutôt un commerce avantageux qui retombe sur lui; la reconnaissance au contraire qu'exigent de nous les anges pour toutes leurs faveurs n'est utile qu'à nous; et la gratitude que nous leur témoignons, n'est qu'un attrait pour de nouvelles grâces qu'ils sont prêts à nous faire.

Mon Dieu, quelles actions de grâces ne devons-nous pas vous rendre? Que ne faites-vous pas pour notre salut? Vous nous aidez par la vigilance des pasteurs. Vous nous édifiez par l'exemple des gens de bien; vous êtes vous-même notre vérité, notre voie, notre vie et notre lumière. Vous parlez à notre cœur; vous avez mis autour de nous un mur pour résister aux attaques de nos ennemis, et comme si tout cela ne suffisait pas, vous nous donnez des anges tutélaires qui nous éclairent et qui nous protègent. C'est à ces esprits célestes, ô mon Dieu, à agir pour nous et à vous témoigner notre reconnaissance. *Benedicite, angeli, Domino.* (Dan., III, 2.) Parlez, anges du ciel, parlez pour nous. Prosternez-vous au pied du trône de la majesté de Dieu. Portez-lui nos vœux et nos prières. Demandez-lui pour nous des sentiments dignes de sa suprême grandeur. Demandez-lui pour nous cet esprit d'anéantissement devant lui. Demandez-lui pour nous cette humiliation de cœur; l'amour sincère de l'humiliation et de l'abjection si nécessaire au salut. Demandez-lui pour nous cette petitesse mystérieuse si recommandée dans l'Ecriture et particulièrement dans l'Evangile de ce jour : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum celorum.* (Matth., XVIII, 3.) Attirez-nous par votre puissante intercession des grâces pour lui être fidèles en ce monde et pour l'honorer éternellement avec vous dans le ciel. C'est le bonheur que je vous souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

SERMON IV.

DE LA SURDITÉ SPIRITUELLE,

Prêché à la paroisse de Versailles, à Saint-Eustache et en plusieurs des principales églises de Paris le dimanche de la Quinquagésime pour les prières de quarante heures.

Et ipsi nihil horum intellexerunt; et erat verbum istud absconditum ab eis, et non intelligebant quæ dicebantur. (Luc., XVIII, 34.)

Et ils n'entendirent rien du tout de ceci; ce discours leur était caché; et ils n'entendaient point ce qu'il leur disait.

EXORDE.

Nous devons dire, mes frères, de toutes les vertus qui opèrent le salut de l'homme ce que l'Ecriture nous dit de la foi : que chacune d'elles demande la fidélité de notre cœur à entendre la voix de Dieu. La foi n'entre point dans une âme, si à mesure que la voix sensible de l'Evangile frappant l'oreille du corps, l'oreille du cœur ne s'ouvre à la voix divine de la grâce : *Fides ex auditu* (Rom., X, 17); car c'est une vérité constante que toute vertu pour être véritable et chrétienne est la production de l'esprit divin; et c'est ce qui la rehausse avec avantage au-dessus de toutes les vertus païennes, quelque héroïques qu'on se les figure, puisqu'elles ne sont que l'ouvrage de l'esprit humain. Or, cet esprit céleste, voulant sanctifier les membres de l'Eglise, garde d'une manière secrète et invincible la même conduite qu'il garda d'une manière éclatante pour en sanctifier le corps. On sait que cet Esprit adorable, donnant la naissance à l'Eglise, descendit sur les apôtres en forme de langues; pour marquer que cet organe étant destiné à former la voix, nous ne pouvons recevoir la grâce qu'autant que nous sommes fidèles à écouter cette voix favorable et divine quand elle frappe à la porte de notre cœur.

Et n'est-ce pas, mes frères, ce que les Pères et les conciles ont si souvent marqué pour exprimer les premiers effets de la grâce dans nous, quand ils ont dit que c'est la voix de l'Esprit divin qui nous appelle? Dire donc, comme il est vrai, que toute vertu chrétienne est la production de l'Esprit saint, est dire qu'elle est l'ouvrage et la production de la voix de Dieu. Et par conséquent être sourd à cette voix divine, c'est se priver de toutes les vertus; et se priver de toutes les vertus, n'est-ce pas s'engager dans tous les crimes? Quelle importance d'éviter cette surdité qui ferme l'oreille du cœur et qui trouvant dans les apôtres quelque sorte d'excuse à cause de leur état de faiblesse, n'ayant pas encore reçu le Saint-Esprit, ne peut rendre les chrétiens, après l'avènement de cet Esprit divin, que très-coupables, lorsqu'étant frappés par les différentes sortes de voix que Dieu emploie pour les appeler, on peut néanmoins dire qu'ils n'entendent rien. *Et ipsi nihil horum intellexerunt, et erat verbum istud absconditum ab eis.* (Luc., XVIII, 34.)

C'est, mes frères, ce qui me donne lieu de vous parler de cette malheureuse surdité

et de vous inspirer de l'horreur de ce pitoyable état. Et j'ai cru ne pouvoir choisir une matière plus propre pour votre édification; et pour vous donner d'abord tout le plan de ce discours.

Nous verrons dans la première partie ce que c'est que cette surdité. Nous verrons dans la seconde ce que produit cette surdité. Nous verrons aussi dans la troisième ce qui guérit cette surdité. C'est-à-dire quelle est la nature de cette surdité et ses différentes espèces : *Première proposition*. — Quelles en sont les suites funestes : *Seconde proposition*. — Enfin quels en sont les remèdes les plus salutaires et les plus favorables : *Troisième proposition*. — Voilà, mes frères, tout ce qui fera le partage de ce discours et le sujet de votre attention. Mais saluons auparavant celle qui mérita d'être la Mère de la parole incréée et du Verbe éternel, après avoir fidèlement écouté la voix et la parole de l'ange qui la salua en ces termes : *Ave, gratia*, etc.

PREMIER POINT.

Nous pouvons, mes frères, selon le sentiment de saint Bernard et de saint Augustin, distinguer trois sortes de surdités dans les pécheurs par rapport à trois différentes voix que Dieu emploie pour les rappeler. Il y a premièrement, disent ces Pères, une puissante voix dans les créatures qui nous appelle à lui. *Circumcat animus tuus per universam creaturam, undique tibi clamabit.* (S. AUG. in ps. XXVI.) Il y a encore dans la prédication de l'Evangile une autre voix éclatante, qui en frappant nos oreilles doit passer dans le fond du cœur. Et il y a enfin la voix douce et secrète des inspirations célestes qu'il fait retentir dans l'intérieur de l'âme. Voilà, chrétiens, trois différentes voix que Dieu emploie pour rappeler les pécheurs de leur égarement et pour opérer leur salut; mais auxquelles la plupart des gens se rendent sourds et insensibles : *Et ipsi nihil horum intellexerunt.* (Ibid.)

Il y a donc une langue dans chacune des créatures; il y a une puissante voix qui nous appelle à Dieu, et nous invite à ne tendre qu'à lui et à son amour. « Elles sont toutes éloquentes, dit saint Augustin, et dans quelque état qu'on les considère; les avantages ou les pertes qui nous en reviennent; leurs infidélités ou leurs services; leurs perfections ou leurs défauts, ce sont autant de différentes voix que Dieu emploie pour nous appeler : *Vocat undique, vocat beneficiis creaturæ, vocat ejus injuriis, clamat cælum, clamat terra : non me diligas, sed Deum.* » (S. AUG. in ps. CII, lib. Confess., et alibi). Ainsi, mon cher auditeur, ces richesses que tu vois, cet or qui brille à tes yeux, tous ces trésors que tu possèdes te disent que ce n'est pas pour eux que ton cœur doit concevoir de l'amour; mais pour celui qui les donne et qui est la source de toute abondance. Il n'est pas juste, mes frères, que les présents fassent tort à celui qui les a faits; il n'est pas juste, non plus,

voluptueux, que la copie, qui ne peut-être qu'imparfaite, l'emporte sur l'original; que les traits d'une beauté mortelle enlèvent ton cœur à une beauté souveraine et immortelle; tous ces différents objets, quelque charmants qu'ils paraissent, nous disent qu'il y a quelque chose d'infiniment plus ravissant et de plus beau, qui doit attirer nos complaisances et notre amour.

« Mais pourquoi pensez-vous, dit saint Augustin, pourquoi pensez-vous qu'on trouve tant de peines et tant d'obstacles dans la recherche des créatures? pourquoi tant d'infidélités en elles? pourquoi cette inconstance? pourquoi tant de rebuts? que pour nous dégoûter et nous détourner de les aimer? Ah! c'est pour nous renvoyer à Dieu qu'elles s'enfuient ainsi de nous. J'ai appelé infidélité leur changement et leur inconstance; mais je dois plutôt l'appeler fidélité et sincérité, puisque c'est par là qu'elles nous disent et qu'elles nous font sentir qu'il n'y a que Dieu seul qu'il faut aimer. » C'est ainsi que ce grand Dieu se sert de l'expression et du langage des créatures pour nous attirer à lui; tout ce qui est en elles contribue également à ses desseins : autant leurs rigueurs ou leurs menaces, que leurs promesses ou leurs douceurs. Et la même Ecriture qui nous dit que la voix de Dieu se forme dans le souffle des plus doux zéphirs : *Vox Domini in sibilo auræ tenuis* (III Reg., XIX, 12), nous dit aussi qu'elle se fait entendre dans le bruit des tonnerres : *De cælo intonuit Dominus* (Ps. XVII, 14; Eccli., XLVI, 20); c'est-à-dire que quand les créatures nous flattent, ou qu'elles nous combattent; quand elles nous promettent ou qu'elles nous menacent, c'est toujours pour nous appeler à Dieu. Mais qu'arrive-t-il? c'est que bien loin de se rendre à cette divine voix qui nous invite de toutes parts, on devient sourd et on ne l'entend pas. *Et ipsi nihil horum intellexerunt.*

Combien peu y en a-t-il à qui l'infidélité et l'inconstance des créatures ait fait entendre qu'elles sont entièrement indignes de notre recherche, de notre attachement et de notre amour? Combien peu y en a-t-il à qui les plaisirs du monde, ces objets qui flattent les sens, aient fait entendre qu'il y a d'autres délices infiniment plus pures et divines, qui méritent seules d'occuper notre cœur? « Ah! mon Dieu, s'écrie saint Augustin, à quoi servent toutes ces beautés et tous ces plaisirs de la terre, qu'à me faire entendre quelque chose de ce que vous êtes? Cet éclat de lumière qui donne tant de plaisir à nos yeux; la douce harmonie de la musique, l'odeur des parfums; la délicatesse de la manne et la douceur du miel : tout cela me parle et me dit qu'il y a une lumière toute pure que le lieu ne renferme point; une harmonie que le temps ne mesure point; une odeur que le vent ne dissipe point; un aliment qui en nourrissant ne diminue point; enfin un objet infiniment aimable, dont la jouissance ne dégoûte point. » Voilà la voix des créatures, et que l'on n'entend

pas, soit quand elles nous flattent ou qu'elles nous menacent : *Et ipsi nihil horum intellexerunt.*

Je vois dans l'Ecriture un malheureux prince qui marque par sa disposition celle de ces pécheurs endurcis qui ferment l'oreille du cœur, et se rendent sourds à cette voix terrible et menaçante de Dieu dans les créatures : *Quis est*, disait ce monarque impie, *quis est Dominus, ut audiam vocem ejus?* (*Exod.*, V, 2) qui est-il ce Seigneur ? qui est-il ce Dieu, pour que j'écoute sa voix, et que je reçoive ses ordres ? C'était Pharaon. Il voyait toute la nature en fureur contre lui : les éléments armés ; les foudres qui grondaient sur sa tête ; Dieu le menaçait de toutes parts, la mort dépeuplait les États de ce malheureux roi. Cependant parmi ce désordre universel des créatures, il tombe dans l'insensibilité ; il endurecit son cœur et devient sourd à toutes ces menaces formidables : *Quis est Dominus ut audiam vocem ejus?* (*Ibid.*) « Eh ! n'est-ce pas là la disposition malheureuse de tant de pécheurs obstinés qui s'endureissent contre la voix de Dieu qui les appelle, dit saint Augustin (*in ps.* CII), par ses fléaux ? *Vocat per flagellum correctionis.* » Dieu a beau susciter contre eux des orages et des tempêtes et leur faire souffrir des pertes et des disgrâces, que les maladies les attaquent, que la mort les menace, que tout se déclare contre eux, ils ressentiront ces maux : *Vocat per flagellum correctionis* ; il est vrai. Ils entendront ces menaces, comme Pharaon entendait le bruit des grêles et des tonnerres ; mais ils n'entendront pas et ne discernent point non plus que lui la voix de Dieu qui se sert de toutes ces choses pour les appeler et les convertir à lui. *Et ipsi nihil horum intellexerunt.* Voilà la voix de Dieu dans les créatures, et à laquelle on ferme l'oreille du cœur. Premier genre de surdité.

Mais il y en a une autre qui la ferme à la voix du même Dieu, quand il parle par l'organe de ses prédicateurs et dans son Evangile. Car c'est une vérité constante et très-solidairement établie dans l'Ecriture, qu'encore que Dieu par son indépendance puisse se passer du secours des créatures, il a néanmoins voulu employer des organes étrangers pour la conversion des âmes qui est son plus grand ouvrage, et se servir de la langue des prédicateurs pour faire passer sa parole et ses diverses instructions dans le fond des cœurs : *Spiritus sanctus loquitur in vobis* (*Matth.*, X, 20 ; *Luc.*, XII) ; ceci est décisif dans l'Evangile.

C'est donc le Saint-Esprit qui parle quand les prédicateurs vous annoncent l'Evangile ; il se fait par là un tempérament admirable, et pour le dire ainsi, un concert de deux différentes voix, de celle de l'homme et de celle de Dieu, qui s'unissent ensemble pour frapper en même temps et l'oreille et le cœur. Il en est, mes frères, comme de nos sacrements ; il y a quelque chose de naturel et de divin, et quelque chose de sensible et de spirituel. Dans la divine Eucharistie, par

exemple, il y a le dehors, ces apparences, ces espèces qui frappent les sens ; mais sous cette partie sensible et extérieure tout le reste est divin ; c'est le corps adorable de Jésus-Christ. Voilà, mes frères, ce que c'est que l'Evangile quand il est annoncé, et c'est saint Augustin qui me fournit encore cette excellente comparaison. Il parle de la parole de Dieu, de cette parole évangélique qui se fait entendre dans les chaires chrétiennes. Il y a le spirituel et le sensible. Dieu parle et l'homme aussi ; mais l'homme n'est que pour servir d'organe à la voix de Dieu. Et c'est cette divine voix qu'on doit surtout entendre et que l'on n'entend pas. On s'arrête à l'extérieur, on s'attache à la voix de l'homme, on s'applique à la beauté de l'expression, à la noblesse et à la justesse des pensées, en un mot à cette éloquence humaine et affectée qui flatte l'oreille et qui ne va point au cœur. Ah ! quelle profanation ! Eh ! quoi, mes frères, n'accuseriez-vous pas d'impiété et ne condamneriez-vous pas d'hérésie celui qui, s'approchant de la communion, n'y considérerait rien que l'extérieur et les apparences, et n'y voudrait connaître que ce que les sens découvrent ? Et n'est-ce pas une profanation presque pareille, et une espèce d'irréligion et de sacrilège, de n'écouter dans les prédications que la voix de l'homme, cette parole sensible qui charme l'esprit, sans y entendre la voix d'un Dieu qui touche les cœurs ? Cependant, mes frères, voilà cette surdité malheureuse de la plupart des gens. On écoute l'homme, mais on n'entend point Dieu. L'oreille du cœur est bouchée à l'esprit de Dieu et ne s'applique qu'à comprendre les pensées et l'habileté de l'esprit de l'homme, et c'est de là que vient ce peu de fruit et cette inutilité de la parole évangélique, quoiqu'on l'annonce si souvent et qu'on la fasse retentir partout.

On s'étonne de voir que cette parole qui a autrefois confondu les philosophes et les sages du monde, triomphé des plus grandes puissances, et persuadé les esprits les plus opiniâtres et les plus indociles ; on s'étonne, dis-je, de voir que maintenant elle fasse si peu d'effet, et qu'elle opère si peu de conversions. D'où vient cela ? C'est que, selon la pensée de saint Chrysostome, le salut, la conversion particulière de chaque pécheur doit se régler sur la conversion générale de tout l'univers. Comment est-ce que l'univers a été converti ? Qu'est-ce qui l'a gagné à Jésus-Christ, et assujetti aux lois de l'Evangile ? Est-ce la sagesse et l'éloquence humaines ? sont-ce les ornements et la pompe du discours ? Nullement. C'est la seule vertu et l'impression intérieure de la voix et de la parole de Dieu dans les cœurs. « Douze pauvres pécheurs sans nulle éloquence, sans nul artifice de discours ; gens tout à fait grossiers, se sont rendus les docteurs et les maîtres du monde, et l'ont assujetti à la foi et à la loi de Jésus-Christ. Ah ! c'est que la voix de Dieu se faisait entendre dans leurs prédications, et non pas l'éloquence hu-

maine. C'est par là que s'est faite la conversion générale du monde, et ce n'est que par là que se fait la conversion particulière des pécheurs. » Malheureux talents ! qui sont au gré du monde, et qui empêchent le fruit de la parole de mon Dieu.

Il est marqué dans les *Actes des apôtres*, que saint Pierre parlant au peuple, le Saint-Esprit descendit : *Adhuc loquente Petro verba hæc, cecidit Spiritus sanctus super omnes qui audiebant verbum. (Act., X, 44.)* A qui tient-il, mes frères, que le Saint-Esprit ne descende, quelqu'indigne que je sois de mon ministère ? Je vous annonce les mêmes vérités que saint Pierre annonçait au peuple ; je vous prêche Jésus-Christ comme lui, et malheur à moi si j'ai un autre dessein, ni un autre désir que de le former dans vos cœurs ! A qui tient-il donc qu'il ne descende ? Saint Pierre parlait à des personnes disposées, et par la docilité de leurs esprits, et par la docilité de leurs cœurs ; il parlait à des gens simples, droits, équitables, sincères, désoccupés des choses du monde ; mais aujourd'hui les ministres du Seigneur parlent à des esprits inquiets, curieux, fourbes, vindicatifs, indociles et tout occupés des choses du monde ; ils parlent à des cœurs remplis d'orgueil, d'ambition, de cupidité ; remplis des désirs de la possession et de la jouissance des créatures ; de l'abondance des richesses ; d'élevation aux grandeurs humaines ; ils parlent à des cœurs remplis des désirs des grands emplois, des grandes affaires, et ne soupirant qu'après la pompe, l'éclat et la réputation du monde. En un mot, ils parlent à des cœurs remplis de mille passions humaines : que dis-je humaines ? eh ! si elles n'étaient qu'humaines, elles seraient en quelque façon réglées par la raison : mais elles sont infiniment déraisonnables et déréglées. Elles étouffent entièrement la raison par leur violence et leur emportement. Voilà, mes frères, à quoi il tient que le Saint-Esprit ne descende. Il faut comprendre que Dieu parle. Il faut entendre la voix de Dieu avec docilité et avec attention dans les vérités qui sont annoncées. Et voilà ce qu'on n'entend pas : *Et ipsi nihil horum intellexerunt.*

Enfin, l'Écriture et les Pères nous parlent d'une troisième sorte de surdité qui ferme l'oreille du cœur et nous empêche d'entendre ces inspirations secrètes et intérieures que Dieu emploie pour nous appeler. « Car ni la voix des créatures, dit saint Augustin, ni celle de l'Évangile n'opéreront jamais notre salut, si Dieu n'ajoute à ces deux sortes de voix qui sont au dehors, une troisième voix toute spirituelle et toute divine qui doit passer jusqu'au fond du cœur. » C'est la plus importante, la plus nécessaire et sans laquelle toutes les autres deviennent inutiles. Et cependant c'est celle qu'on écoute le moins. On ferme l'oreille du cœur pour ne la pas entendre : cela arrive à la plupart des gens ; ils se rendent sourds et insensibles, et cela arrive en trois manières : 1° Par une trop grande application à des objets

éloignés et étrangers ; cela s'explique par une expérience sensible et par l'exemple qu'on a dans l'usage de la vie. Car n'arrive-t-il pas, quand vous avez l'esprit fortement appliqué à une affaire, quand toute l'attention de votre âme s'attache à un objet ; n'arrive-t-il pas souvent dans cet état que, si l'on vous parle, vous n'entendez pas ce que l'on vous dit ? C'est que notre âme étant bornée dans ses opérations et dans ses puissances, lorsqu'elle vient à s'appliquer fortement à un objet, elle se dérobe en même temps aux autres. Voilà ce qui arrive souvent quand Dieu veut parler à nos cœurs. L'inspiration ne se fait pas entendre. Pourquoi cela ? C'est que l'esprit se trouve appliqué à d'autres pensées étrangères, et étant ainsi toujours occupé de quelque forte idée qui le remplit, tantôt de cette vanité, tantôt de ces intrigues, tantôt de ces plans de fortune, tantôt de cet intérêt qui domine, tantôt des soins de quelque affaire, son attention se dérobe à l'inspiration et à la voix de Dieu qui voudrait parler au cœur. 2° En bouchant l'oreille du cœur pour ne pas entendre ; et un pécheur dans cet état, dit saint Augustin, imite l'aspic : quand cet animal sent que les enchanteurs le veulent prendre, il bouche l'oreille, pour ne pas entendre l'harmonie et la douceur de leur voix qui pourrait l'attirer. Voilà justement, dit ce Père, l'image et la conduite d'un pécheur pour ne pas se laisser gagner à Dieu ; quand il veut l'attirer par la douceur de ses inspirations et par les charmes de cette voix secrète, il bouche l'oreille comme fait l'aspic : *Sicut aspidis surdæ et obturantis aures suas (Psal. LVII, 5) ;* surdité funeste, insensibilité malheureuse, causée par la mollesse de la vie et par l'attachement aux voluptés de la terre et à ces délices qui n'ont rien que de grossier, qui bouchent l'esprit et l'oreille du cœur ! 3° Enfin, il y a une troisième façon de surdité qui est volontaire et affectée. Ce n'est pas que l'oreille soit bouchée, ce n'est pas que l'âme soit distraite, ou qu'elle se détourne par quelque forte application, ou par quelque pensée étrangère ; mais c'est que l'on s'enfuit, on s'éloigne de celui qui nous parle ; et voilà encore, selon la remarque de saint Augustin, comme un pécheur devient sourd à la voix du ciel et aux inspirations divines. Il considère la voix de Dieu comme son ennemie ; son cœur se détourne et tâche de s'éloigner d'elle, comme l'on fuit un ennemi qu'on ne saurait voir et qu'on ne veut entendre. « Cette parole intérieure, cette voix divine, dit saint Augustin, combat les inclinations et les désirs des pécheurs. » Ils la prennent ainsi pour leur ennemie, elle veut leur enlever ce qui leur plaît davantage et ce qu'ils aiment ; elle veut les engager et les obliger à ce qui leur déplaît. Cette vanité, ce faste qui leur plaît, cette conversation criminelle, cette occasion de péché ; voilà ce que l'inspiration veut leur ôter, et c'est ce qu'ils ne veulent pas quitter, c'est ce qu'ils aiment, c'est ce qu'ils chérissent. Mais ces exercices de mortification et de

pénitence, cette retraite, ces restitutions de biens et cette réparation d'honneur, voilà à quoi l'inspiration veut les obliger, et c'est ce qui leur déplaît, ils ne sauraient s'y résoudre. « Ce Dieu frappe à la porte du cœur, il s'approche : mais ce cœur fugitif et égaré s'éloigne, se dérobe et ne veut nullement entendre cette voix : *Sermo enim Dei adversarius tuus est*, dit saint Augustin. (*In Psalmos.*) Ah ! cœur fugitif ! cœur malheureux ! tu t'éloignes de cette favorable ennemie. Mais c'est en cela que tu te trompes : tes fuites ne sont que des égarements ; ton bonheur est d'être d'intelligence avec ton ennemie et d'écouter ce qu'elle te dit : *Esto consentiens adversario tuo, dum es in via*. Et ton plus grand malheur est de ne la pas entendre. » C'est ce que vous allez concevoir par les suites malheureuses de cette surdité. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Il faut bien, mes frères, que les suites de cette surdité du cœur soient funestes et terribles, puisque le prophète Isaïe, dans le plus fort de son indignation et de son zèle contre les plus grands péchés de tout un peuple, ne demande point à la justice vengeresse de Dieu d'autres châtiments que celui-ci : *Exceca cor populi hujus et aures ejus aggravata, ne forte auribus suis audiat et corde intelligat*. (*Isa.*, VI, 10.) Aveuglez, Seigneur, l'esprit de ce peuple ; mais surtout bouchiez-lui l'oreille du cœur, et qu'il n'entende plus votre voix. Il ne disait pas, frappez, Seigneur, accablez ce peuple de vos fléaux ; faites-lui sentir ce que la guerre a de plus cruel et de plus violent, ce que les pestes et les famines ont de plus triste et de plus affligeant : ces peines lui paraissaient trop légères pour punir ces idolâtres. Mais tout son zèle et ses imprécations se terminaient à dire : *Et aures ejus aggravata*. Endurcissez-les, ô Seigneur, fermez-leur l'oreille du cœur, et qu'ils ne soient plus en état d'entendre votre voix ; il ne faut point d'autre vengeance : *aures ejus aggravata*. Mais, grand prophète, pourquoi demander contre ce peuple, pourquoi lui souhaiter cette peine plutôt que les autres ? Ah ! chrétiens, il faut sans doute que les circonstances et les suites en soient très-funestes. En effet, j'en découvre trois auxquelles, si vous en jugez par la foi et par les principes de la religion, vous avouerez qu'il ne se peut rien ajouter ni rien dire de plus terrible. Je les ai fidèlement tirées de l'Écriture. C'est que d'ordinaire, pour punir cette surdité du cœur, il arrive que Dieu n'appelle plus le pécheur, qu'il ne l'écoute plus ; et Dieu n'appelant et n'écoutant plus ce pécheur, que peut-il enfin arriver à ce misérable que le malheur de l'impénitence finale ? Voilà ce qui devrait jeter la crainte et la dernière frayeur dans le cœur. Démêlons ceci en peu de mots.

Je dis que Dieu n'appelle plus le pécheur, et c'est la punition de cette surdité affectée et criminelle. « Le cœur de Dieu, dit saint Augustin (*in ps. CXLVII*), est alors dans un

certain froid, et comme glacé pour le pécheur. C'est, mes frères, sur ces paroles du prophète : *Ante faciem frigoris quis sustinebit*. Et ce froid en Dieu, et cette glace de son cœur, fait qu'il n'appelle plus le pécheur, qu'il lui laisse les sens grossiers et épais et l'âme toute bouchée. » Voici les paroles de saint Augustin (*ibid.*) : *Frigus Dei quando peccatores non vocat, quando non aperit sensum* ; la voix de Dieu n'entre plus là dedans, et c'est ce qui oblige ce grand Dieu à ne plus l'appeler.

La raison qu'en donne la théologie, c'est qu'il y a un certain ordre et un enchaînement dans la distribution que Dieu fait des grâces ; et le défaut de correspondance et de fidélité à la première mérite d'être puni par la privation des autres. Tu n'écoutes plus Dieu, qui frappe à la porte de ton cœur et qui t'appelle : ta punition sera qu'il ne t'appellera plus.

Ne voyez-vous pas, disent les saints docteurs, quel fut le châtimement de cette épouse du *Cantique*, et comme elle fut punie de sa négligence et de sa lenteur à répondre à son époux. C'est l'explication qu'ils donnent à ces paroles mystérieuses : *Vox dilecti mei pulsantis, aperi mihi*. Cette épouse feignant quelque temps de ne pas entendre la voix de son époux qui frappait à la porte, et ayant trop tardé à la lui ouvrir, qu'arriva-t-il ? *Pessulum ostii mei aperui dilecto meo, at ille declinaverat atque transierat*. (*Cant.*, V, 6.) Cet époux, indigné de la négligence de l'épouse et de cette surdité affectée, se retira et ne voulut plus lui parler, ni l'appeler, ni même l'écouter quand elle le cherchait, et qu'elle faisait partout retentir sa voix, ses cris et ses gémissements pour le rappeler. Voilà, disent les Pères de l'Eglise, voilà la figure d'une âme qui n'écoute pas les instructions et les inspirations du ciel ; mais voilà ce qui fait voir la délicatesse infinie de l'esprit de Dieu : *Pro naturæ suæ bono tener et delicatus* ; il est tendre et délicat, dit le savant Tertullien ; il ne faut quelquefois pour l'offenser qu'un simple regard indiscret et volage, et souvent une complaisance d'orgueil et de vanité le chasse et le bannit d'un cœur : *Vulnerasti me in uno oculorum tuorum, in uno crine colli tui*. (*Cant.*, IV, 9.) Vous négligez la grâce dans cette occasion ; vous n'y êtes pas attentifs ; vous la laissez perdre ; et c'est peut-être de ce moment, de cette occasion, de cette inspiration, de cette grâce, que dépend l'abandonnement de cette épouse infidèle ; voilà le malheur qui lui arrive, Dieu ne l'appelle plus ; il s'en éloigne enfin et ne l'écoute plus. C'est la terrible menace que ce grand Dieu a voulu faire par la bouche d'un de ses prophètes : *Aures suas aggravaverunt ne audirent, et cor suum posuerunt ut adamantem ne audirent ; sic clamabunt, et ego non exaudiam, dicit Dominus exercituum*. (*Zach.*, VII, 11, 12.)

C'est ainsi que ce souverain juge menace les pécheurs, et voici la vengeance. Ils se sont, dit-il, rendus sourds à ma voix ; ils se

sont fait un cœur plus dur que le diamant pour ne me pas entendre ; mais ils crieront à leur tour, ils élèveront leur voix pour me demander du secours ; et alors je deviendrai sourd et insensible pour eux comme ils ont été pour moi, et je ne les écouterai point : *Clamabunt, et ego non exaudiam*. Malheureux prince ! infortuné Saül ! voilà ton sort, voilà ta punition : tu gémis, tu pousses de hauts cris ; Samuel prie aussi et s'intéresse pour toi ; mais tes larmes et les siennes, tous ces soupirs et toutes ces prières, Dieu ne les écoute point. Pourquoi cela ? parce qu'auparavant tu ne l'as point écouté lui-même, et que tu t'es rendu sourd à sa divine voix : *Quare non audisti vocem Domini ?* Voilà la cause de ce rebut et de ce mépris qu'il a pour toi. Tu n'as point fait de cas de ce qu'il t'avait dit, il ne fera aussi nul cas de tout ce que tu pourras dire : tu as beau prier, il ne t'écouterà pas, et par là tu tomberas dans le dernier des malheurs, et tu mourras dans l'impénitence finale. Voilà ce qui achève le comble des misères de cette surdité du cœur, et pour le bien comprendre, remarquez qu'une des plus justes idées que les Pères de l'Eglise aient donnée du mystère de la prédestination, est de la représenter comme une précieuse chaîne dont les anneaux sont les différentes grâces qui se lient et se tiennent ensemble pour faire passer l'homme dans le ciel ; mais nous apprenons de l'Apôtre que le premier anneau de cette chaîne précieuse, la première grâce par où elle commence, Dieu la produit par l'impression et l'efficacité de sa voix : *Quos vocavit hos et justificavit, quos justificavit hos et glorificavit*. (Rom., VIII, 30.) Voilà la belle suite, voilà l'ordre nécessaire qu'on ne saurait changer. Il est impossible d'achever cette chaîne, si l'on ne la commence : quel moyen d'arriver à cette grâce finale, sans la première grâce ?

Voulez-vous donc, mes chers auditeurs, voulez-vous persévérer dans la sainteté ? il faut auparavant être appelé. Il faut que vous écoutiez fidèlement la voix de Dieu. Toutes les autres grâces, toutes les vertus qui opèrent votre salut, dépendent nécessairement de ce commencement. C'est là le premier anneau de cette chaîne précieuse : *Quos vocavit*, voilà par où elle commence. *Quos vocavit hos et justificavit* : voilà sa suite. *Quos justificavit illos et glorificavit* : voilà sa perfection et le comble de sa gloire. Et pour en venir au détail, faut-il premièrement la foi pour se sauver ? Il faudra pour cela nécessairement la voix de Dieu : *Fides ex auditu*. (Rom., X.) C'est le Saint-Esprit qui s'explique par la bouche de saint Paul. Faut-il l'espérance ? Cette voix de Dieu est nécessaire : *Vocavit nos in spem vivam*. C'est encore le Saint-Esprit qui s'explique par la bouche du même apôtre. Faut-il la charité, l'amour ? C'est, dit saint Augustin, la voix et la parole de Dieu qui l'enfantent dans nos cœurs : *Verbum Dei amorem parit*. Faut-il la crainte ? N'est-ce pas la voix de Dieu qui la doit faire naître ? *Auditum fecisti judicium,*

terra tremuit. (Ps. LXXV, 9.) C'est le Saint-Esprit qui s'explique encore par la bouche d'un de ses prophètes. Faut-il la prière ? Mais, dit saint Augustin, il faut pour cela que Dieu nous appelle : *Quis Deum invocavit quem prius Deus non vocavit ?* Faut-il la pénitence, et se relever du tombeau du péché ? Il est encore nécessaire, dit saint Augustin, que Dieu fasse retentir sa voix et qu'il dise à cette âme morte : *Surge, surge, a mortuis*. (Eph., V, 14.) Ainsi toutes les grâces, toutes les vertus, tous ces anneaux et ces chaînons précieux qui lient notre prédestination et nous élèvent au ciel ; tout cela dépend nécessairement de la voix de Dieu. Il faut qu'il nous appelle et que nous l'écoutions. Il faut qu'il nous écoute lui-même quand nous l'appelons ; et à moins de cela, point de vertu, point de persévérance, point de salut. Voilà l'impénitence. Ce sont là, mes frères, les suites funestes de cette surdité spirituelle qui ferme l'oreille du cœur, et la vengeance terrible que Dieu en tire, n'appelant plus le pécheur, et ne voulant point aussi l'écouter dans ses demandes. Ah ! que cela est effroyable ! Il n'est rien de plus opposé au salut que ce malheureux état, puisqu'il exclut la première grâce ; et par l'exclusion de cette première grâce, il exclut nécessairement toutes les autres.

Dieu ne t'appelle plus, te voilà donc privé de son amour ; te voilà donc sans crainte, et par conséquent te voilà privé de toutes les vertus ; mais Dieu ne t'écoute plus, tes larmes sont donc inutiles, tes soupirs sont perdus, tes prières vaines et sans fruit. Il y a bien plus, tes larmes attireront la risée et la moquerie d'un Dieu ; tes soupirs et tes prières seront l'objet de son mépris, de sa raillerie et de ses insultes. Ces mouvements paraissent bas et indignes d'un Dieu ; mais c'est par ces expressions si extraordinaires que le Saint-Esprit a voulu lui-même marquer dans l'Ecriture le malheur extraordinaire de ces âmes obstinées et insensibles, qui n'écoutent point la voix de Dieu, ni ses inspirations. *Quia vocavi, c'est Dieu même qui parle, quia vocavi et renuistis, ego quoque in interitu vestro ridebo et subsannabo*. (Prov. I, 24, 26.) Ah ! surdité, que tu es donc funeste, quand tu fermes ainsi l'oreille du cœur ! Mais quoi, me direz-vous ? si Dieu n'appelle plus, si Dieu n'écoute plus, que reste-t-il donc à une âme ? quelle ouverture ? quelle ressource ? quel moyen pour le salut ? quel retranchement ? Vous l'allez voir, mes frères, dans les remèdes de cette surdité. C'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Comme j'ai l'honneur de parler en ce lieu sacré à des personnes qui font profession d'être fidèles, et de reconnaître l'Eglise pour leur véritable mère, ce double avantage, mes frères, que vous possédez, me donne lieu de vous présenter deux remèdes d'une singulière efficacité pour guérir la surdité funeste de vos cœurs, si vous êtes si malheu-

reux que de tomber dans cette maladie, ou plutôt dans cette mort terrible de l'âme. Car la qualité de chrétien et de fidèle ne pouvant subsister en vous sans la foi, ni la foi sans la soumission de l'esprit et du cœur à la parole infaillible d'un Dieu; ni enfin cette soumission à la parole et à la révélation de Dieu, si l'âme n'entend en quelque sorte cette même parole; de tout cet enchaînement de principes, il s'ensuit que cette surdité intérieure (tant que l'âme demeure véritable fidèle) ne va jamais jusqu'à lui ôter entièrement la faculté d'entendre la voix de Dieu. Ce n'est qu'une langueur, mais mortelle et qui peut, dans la suite, comme nous l'avons déjà marqué, anéantir la foi même, si l'on n'a soin d'employer de puissants remèdes. J'en trouve de deux sortes dans l'Écriture et les Pères; mais dont l'un serait trop faible étant séparé de l'autre.

Il faut premièrement employer les prières de l'Eglise, selon le conseil de saint Ambroise : car ce savant Père remarque (*Homil., lib. V, Comment. in Luc.*) que cette veuve désolée dont il est parlé dans l'Évangile, et aux larmes de laquelle le Fils de Dieu se laissa fléchir pour relever son fils de la mort, représente l'Eglise lorsque, versant des larmes et poussant des gémissements et des clameurs continuelles vers Jésus-Christ, elle obtient de sa clémence que ceux de ses enfants dont l'âme est morte par le péché recouvrent par la grâce toutes les fonctions de la vie; en sorte que cette âme entende ce qu'elle n'entendait pas; qu'elle voie ce qu'elle ne voyait pas; qu'elle soit tendre et sensible pour des choses pour lesquelles elle n'avait auparavant nul sentiment.

Ainsi, dans la pensée de ce saint docteur, un des grands remèdes de la surdité de l'âme chrétienne, est que l'Eglise, cette veuve désolée, offre ses prières, présente ses vœux et ses sacrifices à Dieu; qu'elle présente ce sang de l'Agneau adorable dont la voix, infiniment plus favorable que celle qui sortit autrefois du sang d'Abel n'était funeste, pénètre dans le ciel jusqu'au trône de la miséricorde, pour en faire descendre l'abondance des grâces. Et c'est pour inspirer aux pécheurs ce grand moyen d'apaiser la justice divine, que saint Paul, quelque saint qu'il fût, avait soin dans toutes les rencontres de se recommander aux prières de l'Eglise. Voilà ce que doivent faire ces pécheurs qui sont malheureusement tombés dans cette funeste surdité de l'âme : *Fleat pro te mater Ecclesia*. Il sort des larmes de cette mère affligée et du sang de son époux sur les autels une puissante voix capable de toucher le cœur de Dieu, et l'obliger à toucher le cœur des pécheurs.

Mais le second remède qu'il faut joindre au premier est marqué dans les Pères de l'Eglise, lorsqu'expliquant ces paroles de l'Apôtre : *Virtus est Evangelium in salutem omni credenti* (*Rom., I, 16*), ils assurent que la lecture de l'Évangile, quand on s'y applique avec soin et avec assiduité, est d'une

force merveilleuse, ou plutôt la force de Dieu même : *Virtus est Evangelium*. Saint Paul nous veut marquer par là, disent les saints docteurs, qu'encore que la grâce soit par elle-même indépendante des secours étrangers et des moyens extérieurs pour la conversion des âmes, cependant dans le cours ordinaire, et selon les règles communes de la Providence, cette grâce, toute divine qu'elle est, s'accommode par condescendance à des moyens qui paraissent humains, à une lecture réglée et à des moments ménagés; à cette application à la parole divine; à cette attention, dont le moindre degré de foi rend toujours l'âme capable : *Virtus est Evangelium in salutem omni credenti*; quelque languissante que soit cette foi, elle trouvera dans l'Évangile de quoi revenir de sa langueur et de sa défaillance : *Virtus est in salutem omni credenti*; quelque endurcie et quelque sourde que soit cette âme malheureuse, avec ce reste d'attention que lui donne la foi, il y a dans l'Évangile une voix si forte et si éclatante qu'elle pourra en être vivement frappée et pénétrée malgré sa dureté.

Car quelque enchantée qu'elle soit des plaisirs du siècle, et quelque dissipation que lui causent les vaines délices des sens, il ne se peut qu'une lecture réglée, et de temps en temps renouvelée avec un peu de cette attention naturelle à la foi, ne la recueille et ne lui fasse entendre dans ces paroles formidables de l'Évangile : *Væ vobis qui ride-tis* (*Luc., VI, 25*), et dans d'autres semblables, les malédictions que Dieu fulmine contre la mollesse de la vie et les délices du siècle, et qu'elle n'en conçoive ainsi de l'horreur; quelque attachée qu'elle soit aux richesses périssables du monde, et quelque pesanteur et insensibilité que lui cause cet attachement à des choses toutes terrestres, le tonnerre de cette parole terrible : *Væ vobis divitibus* (*Luc., VI, 24*), malheur à vous, riches, sera capable de la réveiller de son assoupissement. Si l'éclat des grandeurs temporelles la remplit, et occupe tellement ses pensées, qu'elle n'en ait plus pour la gloire céleste et éternelle, cet oracle du Fils de Dieu dans l'Évangile, quand il déclare que tout ce qui paraît de plus grand et de plus éclatant aux yeux des hommes est abominable devant Dieu : *Quod altum est hominibus abominatio est apud Deum* (*Luc., XVI, 15*), pourra la délivrer de son illusion, et l'appliquer enfin à une vérité si importante qu'elle n'entendait pas.

Mais si au lieu de cette surdité funeste que causent à l'âme les avantages et les douceurs de la vie et la bonne fortune dans le monde, elle tombe dans une autre surdité aussi criminelle par les adversités, par les disgrâces et par les infortunes ordinaires dans le siècle; si la douleur applique tellement l'attention de l'esprit aux objets extérieurs qui affligent les sens, qu'il ne lui en reste point pour entendre la voix intérieure de Dieu : l'Évangile dans la lecture qu'on en fait ou qu'on en entend faire (quoique de

soi elle ne soit qu'un moyen extérieur et sensible), ne laisse pas par elle-même d'être extrêmement propre à imprimer dans cette âme (tout appliquée et presque réduite aux sens) quelque pensée salutaire; et à lui communiquer des lumières qui lui feront connaître que ces mêmes afflictions et ces misères qu'elle souffre, sont des moyens favorables que la divine miséricorde ménage pour la purifier et la sauver. Cette lecture sainte lui apprendra que dans la pauvreté et l'indigence la plus incommode et la plus pénible que l'on endure, Dieu n'a point d'autre dessein que de nous faire entrer dans le rang de ceux dont il est dit : *Beati pauperes spiritu* (Matth., V, 3; Luc., VI), bienheureux ceux à qui la pauvreté sert de moyen pour vivre dans un détachement entier des biens du siècle. Cette lecture lui fera entendre comme les larmes passagères qu'on répand ici-bas peuvent nous faire mériter des couronnes dans le ciel : *Beati qui nunc fletis* (Luc., VI, 21), que les persécutions et les outrages que nous fait un ennemi nous attirent les bénédictions et les grâces de Dieu et nous procurent un souverain bonheur : *Beati estis cum maledixerint vobis homines et persecuti vos fuerint.* (Matth., V, 11; Luc., VI.) Il n'y a point, dit saint Chrysostome, de maladie dans notre âme, quelque incurable qu'elle puisse paraître, que la vertu toute-puissante de l'Evangile ne soit capable de guérir; et si vous l'ignorez n'en accusez que votre négligence : *Virtus est Evangelium in salutem omni credenti.* Cela est décisif dans saint Paul; mais prenez garde que pour en rendre salutaire et efficace la lecture, et pour en faire passer l'impression jusqu'à l'oreille du cœur, il faut y joindre la solitude et la retraite. Car ce n'est que hors du tumulte et du bruit du monde que Dieu se fait entendre et qu'il se communique à une âme : *Ducam in solitudinem et loquar ad cor ejus.* (Ose., II, 14.) « Cet époux dit saint Bernard, aime le secret et fuit la compagnie. Il a une sainte et une noble pudeur qui le retient et qui l'empêche de paraître en public : *O anima sancta, sola esto, fuge publicum. An nescis te verecundum habere sponsum?* Cet amant sacré, continue saint Bernard, recherche l'écart et la solitude et fuit la vue du monde pour traiter et s'entretenir avec ses épouses; il ne parle point, il ne paraît pas même dans les assemblées, et s'éloigne toujours du tumulte et du grand bruit, parce que son naturel et sa manière d'agir est toute tranquille et infiniment paisible : *Non in commotione Dominus.* » (III Reg., XIX, 11.) Quand les oreilles sont remplies du tumulte et de ce bruit confus que cause l'embarras du monde; elles ne sauraient entendre cette voix céleste : *Vox hæc non sonat in foro, sed nec auditur in publico.* (S. BERN., Epist. 107, num. 13.) Il faut nécessairement, dit saint Grégoire (lib. XXIII Moral., c. 21), il faut s'éloigner de la foule : autrement les sens étant si exposés et les oreilles étant ouvertes au bruit et à l'embarras des choses de

la terre, elles seront en même temps fermées à la voix du ciel : *Tumultus negotiorum sæcularium aurem cordis claudit.*

Et n'est-ce pas là aussi l'excuse ou la plainte ordinaire qu'on fait? Comment voulez-vous, me dira-t-on, que dans cette confusion d'affaires, dans ces assemblées publiques et parmi toutes ces occupations et ces emplois extérieurs, où mon rang, ma condition, ma qualité et mon état m'engagent; comment voulez-vous que je puisse m'appliquer à écouter Dieu? Quel moyen que je puisse ménager quelque moment pour me retirer en secret? Voilà ton malheur, chrétien, qui que tu sois. Voilà ton crime, et ton excuse est vaine. Car enfin quand on n'a que des engagements légitimes et des emplois de justice, de raison et non pas de passion : on peut toujours ménager des moments de solitude et de retraite. Et qui êtes-vous? Saint Louis, au milieu de sa cour, dans cette foule d'affaires et parmi tous ces soins si assidus et si étendus que demandent le gouvernement et la conduite d'un vaste royaume, trouvait néanmoins le secret, selon le conseil de saint Grégoire, de se bâtir dans son Louvre une solitude au milieu de tant d'embarras. Sa piété royale savait trouver le temps et le moyen de se dérober souvent aux assemblées et aux affaires du monde, pour s'appliquer sérieusement dans la retraite à la considération des affaires de son salut. Etes-vous plus occupés que n'était ce grand prince? Etes-vous dans des emplois plus importants et plus embarrassants? Vous le pouvez donc aussi bien que lui, et dès là que vous le pouvez, je soutiens que vous le devez.

J'ajoute encore que plus on s'est rendu sourd à la voix de Dieu et plus on doit se retirer dans la solitude. Mais ce qu'il y a d'étrange, (et je vous avoue, mes chers auditeurs, que quand j'y pense, j'en ai le cœur percé de douleur,) c'est qu'il n'y a dans la solitude et dans la retraite que ceux qui en ont moins de besoin.

Car enfin elle n'est pas si nécessaire pour ce religieux qui a toujours écouté la voix de Dieu; elle n'est pas non plus si nécessaire à ce prêtre, à cet ecclésiastique qui a toujours été infiniment sensible à toutes ses impressions; elle ne l'est pas non plus pour cet homme du monde qui vit en véritable chrétien et qui est fidèle à tous les mouvements de la grâce; mais elle l'est pour cet homme d'affaires qui n'a jamais écouté Dieu; elle l'est pour ce courtisan qui a bouché l'oreille de son cœur aux inspirations de Dieu. Elle l'est pour cet homme du palais qui ne sait ce que c'est que la voix de Dieu; elle l'est pour cet artisan et pour ce marchand qui, par la trop grande attache qu'ils ont pour les affaires de leur négoce et de leur trafic, négligent presque toujours celle de leur salut; elle l'est pour cette dame du monde qui a toujours été sourde et insensible à la voix de Dieu. La retraite est donc précepte à ces gens-là et elle n'est que de conseil aux autres. Ce n'est que dans cet

état que l'Esprit céleste se fait entendre ; et si vous n'écoutez pas maintenant, cette divine voix, pendant qu'elle ne vous parle qu'avec des accents d'amour et de tendresse, pendant qu'elle ne fait encore rien entendre que de doux et de favorable et pour votre salut ; vous l'entendrez plus terrible et plus épouvantable que les tonnerres et que les foudres, prononçant des anathèmes et des malédictions et vous condamnant comme des ingrats et des réprouvés.

Ah ! mes chers auditeurs, prevenons ces malheurs, soupirons après Jésus-Christ ; désirons qu'il parle à nos cœurs et que sa divine voix vienne jusqu'à nous. Si nous ne sentons pas ce désir, souhaitons de l'avoir, disons avec le Prophète-Roi : Mon âme, ô mon Dieu, désire de désirer ; elle souhaite de soupirer après vous : *Concupivit desiderare anima mea*. Je finis par ces paroles que saint Augustin disait autrefois aux chrétiens de son temps : « Vous vous êtes rendus sourds et insensibles aux paroles et aux commandements de la loi : Dieu parlait à vos oreilles et vous ne l'écoutez pas : *Audiistis vocem ipsius per Moïsem et obturastis corda vestra*. Il vous a envoyé des héraults et des prophètes et vous ne les avez non plus écoutés : *Per præconem locutus est et obturastis corda vestra*. Il parle maintenant lui-même à vos cœurs pendant que je fais retentir ma voix à vos oreilles : *Per se nunc loquitur*. Eh ! ne l'écoutez-vous pas ? Vos cœurs, quelque endurcis qu'ils soient, doivent s'amollir et se rendre à sa voix : *Per se nunc loquitur, mollescant corda vestra*. » Je vous dis la même chose, mes chers auditeurs ; et si les paroles enflammées de ce saint docteur ne pénètrent pas votre dureté, j'emploierai comme lui les tendres paroles et la puissante exhortation de Jésus-Christ même.

« C'est lui qui vous parle, dit saint Augustin, ne m'écoutez plus : *Solvi cristallum ; venite, nives* : ô que ces paroles sont consolantes. Vous craignez, dit Jésus-Christ à l'oreille d'un cœur, et vous avez sujet de craindre qu'il n'y ait plus d'espérance pour vous après tant de mépris, après tant de duretés, après tant d'obstination, après tant de saints mouvements étouffés, après tant de divines inspirations négligées, après tant de bons désirs frustrés, après tant de sentiments divins méprisés. Je me suis rendu sourd et inexorable à des gens qui n'étaient pas si criminels que vous, n'ayant pas eu tant de lumières et n'ayant pas reçu tant de grâces. Mais, j'en ai aussi amolli de plus durs que vous n'êtes. *Solvi cristallum ; venite, nives*. »

Ah Seigneur ! soyez à jamais béni de vos infinies miséricordes ! ô puissante parole, faites aujourd'hui ce miracle en notre faveur ! faites fondre la glace de nos cœurs, amollissez-les, ô mon Dieu ; guérissez-nous de cette malheureuse surdité et rendez-nous dociles et flexibles à vos divines impressions : *Da nobis cor docile*. Ce sera le moyen de recevoir l'abondance des grâces en ce monde et

la gloire en l'autre. Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

SERMON V.

Pour le lundi de la seconde semaine de Carême.

DE L'IMPÉNITENCE.

Prêché à la paroisse de Versailles et à Paris en plusieurs des églises principales.

In peccato vestro moriemini. (Joan., VIII.)

Vous mourrez dans votre péché.

EXORDE.

Menace, ou prophétie de Jésus-Christ, que vous êtes terrible ! Qu'il est difficile d'entendre et de pénétrer ces paroles sans en être épouvanté jusque dans l'âme ; et sans être saisi d'étonnement et d'horreur ! Mourir dans le péché.... dans l'indignation éternelle de Dieu.... Ah ! mes frères, qui ne craindrait un si terrible malheur et qui ne doit pas faire tous ses efforts pour s'en garantir ? Hélas ! si un seul péché commis par notre premier père nous a causé la mort et une mort affreuse en tout ce qui la précède ; douloureuse en tout ce qui l'accompagne ; accablante dans le doute de l'éternité qui la suit ; si un seul péché commis par la volonté d'un autre a donné le pouvoir à la mort de faire un si funeste ravage en ceux mêmes qui ne l'ont pas commis, qu'il a fallu la mort d'un Homme-Dieu pour les délivrer de son esclavage, et qu'il a été nécessaire que ce Dieu fait homme souffrit tant de peines et de tourments ; quelle rigueur n'exercera pas cette mort contre ceux en qui elle trouve des péchés personnels commis par leur propre volonté et des péchés qu'une impénitence finale rend éternels ?

Comme il est constant, selon saint Paul, que la mort ne règne que par le péché : *Per peccatum mors* (Rom., V, 12) ; il est aussi très-certain que le crime dans lequel meurt un pécheur, irrite d'autant plus la justice du Seigneur, que la crainte de ses jugements n'a pu le porter à la pénitence ; et que les rigueurs dont il l'a tant de fois menacé n'ont pu arracher de son cœur endurci l'amour obstiné du péché ; ce qui a donné lieu à Jésus-Christ de dire ces effroyables paroles : *In peccato vestro moriemini*. Ces menaces terribles de l'indignation de Dieu contre les Juifs deviendront pour nous des grâces et des bénédictions si nous savons profiter de leurs malheurs ; et cet arrêt si épouvantable de leur mort dans le péché, doit servir à nous précautionner et à nous faire éviter tout ce qui nous y conduit. Voici donc, mes frères, tout le plan de ce que j'ai à vous dire : l'état malheureux des pécheurs à leur mort : *première proposition*. — Les soins qu'ils doivent prendre pour ne pas contracter l'habitude du péché qui les conduit dans ce terrible état : *seconde et dernière proposition*.

Vierge sainte, si la force toute divine qui vous soutint aux pieds de la croix de votre Fils mourant pour nos péchés, vous a mérité le droit que l'Eglise reconnaît en vous de

présider à la bonne mort (9), obtenez-moi de l'Esprit-Saint la grâce d'inspirer à mes auditeurs la crainte d'une mauvaise mort; et pour vous y engager, recevez de nous, s'il vous plaît, le salut de l'ange qui vous annonça l'incarnation de l'auteur de la vie. *Ave, gratia.*

PREMIER POINT.

Nous pouvons d'abord distinguer trois sortes de pécheurs : les présomptueux qui, multipliant leurs crimes pendant leur vie, se flattent vainement que Dieu leur fera grâce et qu'ils se convertiront à la mort; les libertins qui ne reconnaissent point d'autre religion, d'autres maximes ni d'autre règle de leur vie, que la politique ou plutôt le dérèglement du siècle; enfin une troisième sorte de pécheurs qui se distinguant des présomptueux par quelque crainte qu'ils ont des jugements de Dieu, et des libertins, par quelque profession qu'ils font du christianisme, sont appelés par saint Hilaire des demi-chrétiens, des fidèles ambigus : *Medii et neutri*. Ils paraissent dans une espèce de milieu entre Dieu et le monde. La foi d'un côté les attachant à Dieu, les sépare du monde; mais de l'autre leurs actions contraires à celles de la foi les attachant au monde, les séparent de Dieu. Ainsi les voilà en même temps attachés et séparés, c'est-à-dire tenant comme le milieu, et si je l'ose dire, la neutralité entre Dieu et le monde. Ils ont la foi, mais ils n'ont pas les œuvres.

Voilà, mes frères, les trois genres de pécheurs qui se trouvent à la mort dans des dispositions funestes et terribles : 1° les présomptueux; 2° les libertins; 3° et les demi-fidèles, ces chrétiens neutres. Voici le fond de ma première proposition.

I. Ces présomptueux qui s'abandonnent à leurs passions et vivent tranquillement dans leur désordre, se promettent que la mort ne les surprendra pas, et qu'ainsi ils auront moyen de faire pénitence; qu'ils s'adresseront à Dieu dans ces extrémités pressantes et qu'ils attireront sa grâce sur eux : flattés qu'ils sont de cette espérance imaginaire, ils multiplient leurs péchés et remettent à se préparer à la mort quand il ne sera plus temps. Ne sont-ce pas là de terribles préparations à la mort? Sur quoi fonder cette confiance, que la mort ne les surprendra pas? Est-ce sur les oracles de l'Ecriture ou sur la promesse de Jésus-Christ? N'assure-t-il pas au contraire que la mort viendra par surprise comme un voleur, et qu'elle enlève les pécheurs quand ils y pensent le moins : *Qua hora non putatis*; et qui est plus en danger d'être surpris que celui qui se tient en assurance, lorsqu'il est exposé aux coups d'un ennemi contre lequel il n'y a point d'abri et qui peut attaquer partout; ainsi qu'on l'a vu dans tous les temps et qu'on le voit encore tous les jours par des expériences si funestes et dont l'Ecriture nous fournit de si fameux exemples? Un Holopherne dans

son lit? un Aman dans sa faveur? un Balthazar au milieu d'un banquet? Les morts inopinées, écoutez saint Augustin, les morts subites n'ont point d'autre principe que leur présomption : *Perverse sperantibus, spe periclitantibus dicitur : Non tardes converti ad Dominum et ne differas de die in diem; subito enim veniet in ira illius, et in tempore vindictæ disperdet te.* (Eccli., V, 8, 9.) C'est le Saint-Esprit qui s'explique lui-même. Remarquez, s'il vous plaît, mes frères, le sens de ces paroles qui font connaître aux présomptueux deux choses : 1° la mort les surprendra : *Subito veniet ira illius*; 2° et cette mort entraînera leur condamnation, *disperdet te*. Cela étant, peut-on apporter de plus mauvaises dispositions à la mort que cette vaine espérance dont on se flatte sur la miséricorde de Dieu? Il est vrai qu'il faut toujours espérer en elle; mais ne savez-vous pas, dit saint Bernard, que ces pécheurs présomptueux n'espèrent pas véritablement en la miséricorde de Dieu? En qui donc? en une miséricorde vaine et imaginaire. La miséricorde de Dieu n'est pas séparée de sa justice; ces deux perfections souveraines ont fait alliance ensemble : *Justitia et pax osculatae sunt.* (Ps. LXXXIV, 11.) Elles sont inséparables, et l'une ne fait jamais rien que de concert avec l'autre. Ce n'est donc pas espérer en la miséricorde de Dieu, ni même la connaître, que de la séparer de la justice. C'est une fausse miséricorde : « Ainsi c'est une idole qu'on se forme, dit saint Bernard, et de laquelle par conséquent on ne peut tirer aucun secours. Voilà comme le démon trompe et séduit ces âmes malheureuses et les fait tomber dans l'idolâtrie; leur faisant adorer une fausse divinité, une miséricorde qui n'est pas celle de Dieu puisqu'elle est séparée de la justice. »

Un Père de l'Eglise (saint Hilaire) fait une excellente remarque au sujet de l'hérésie des ariens; il dit que « le démon n'ayant pu anéantir dans l'esprit des hommes l'adoration de Jésus-Christ ni empêcher le culte et l'honneur qu'on lui rendait, s'avisa d'une ruse bien fine; car laissant les hommes en toute liberté d'adorer Jésus-Christ, il suscita l'arianisme et répandit presque partout la créance que Jésus-Christ était une pure créature; afin, dit ce Père, de rendre ainsi les peuples idolâtres, leur faisant adorer, non pas le vrai Jésus-Christ qui est Dieu, mais un Jésus-Christ fantastique et imaginaire; un faux Jésus-Christ qui n'était reconnu que pour une pure créature. » Disons de même de ces pécheurs présomptueux qui se forment une fausse miséricorde, qu'ils adorent et dans laquelle ils espèrent comme si c'était la véritable miséricorde de Dieu, quoiqu'elle ne le soit pas : ils se forment une miséricorde injuste, puisqu'elle est séparée de la justice; une miséricorde criminelle, puisqu'elle autoriserait l'impénitence.

La miséricorde de Dieu en qui seule on

(9) *In hora mortis.* (Concilium Ephesinum). Salmeron, fameux jésuite qui a beaucoup composé, et

qui eut l'honneur d'assister au saint concile de Trente, en parle.

doit espérer, de laquelle seule on peut recevoir des grâces et des secours, est inséparable de la justice, elle y est toujours attachée : *Iustitia et pax osculata sunt.* (Psal. LXXXIV, 11.) Et ce qui a fait dire à saint Chrysostome, que « celui qui ne craint pas un Dieu juge, un Dieu juste, ne mérite pas d'avoir un Dieu pour père, un Dieu miséricordieux, et que la miséricorde divine oublie le pécheur qui oublie la justice : *Misericordia Dei oblita est peccatoris; quia oblitus est iustitiæ Dei.* » On ne peut donc apporter à la mort de plus terribles dispositions que cette présomption criminelle. Ces pécheurs n'espérant pas en une véritable miséricorde, mais en une miséricorde vaine et imaginaire, ils n'en reçoivent à la mort que des grâces et des secours imaginaires. Et qu'on ne m'apporte pas cet exemple si fameux, et dont on se flatte tant, de la conversion du bon larron, qui ressentit à la mort les effets adorables de la divine miséricorde, après avoir mené une vie si détestable et criminelle ! Car 1^o j'ai à répondre avec saint Bernard que les miracles ne doivent jamais servir de règle, et qu'étant rares et extraordinaires, c'est témérité, c'est folie d'en tirer des conséquences pour l'ordre commun qui nous regarde. C'est ainsi, dit ce Père, que la conversion du larron étant un miracle et un très-grand miracle, ne peut autoriser cette présomption dont se flattent les pécheurs. 2^o Mais j'ai encore à répondre avec saint Euchère, que cet exemple du bon larron est plus capable de faire trembler que de flatter les pécheurs. Ce savant Père nous apprend que ce bon larron ne différa nullement sa pénitence, et qu'aussitôt que la grâce de Jésus-Christ l'eut éclairé et lui eut touché le cœur, il s'y rendit : *Oblatam salutem nec tempora distulerunt; nec religionem ante nec Christum novaverat.* Voici la conséquence : *Ergo ad pœnitendum non ultima hora fuit, sed prima.* « Ce bon larron, dit saint Euchère, n'a pas différé sa pénitence d'un moment; avant qu'il mourût, il ne connaissait point Jésus-Christ ni sa religion, et par conséquent il n'a pas usé de délai, il n'a pas différé de se convertir à l'heure qu'il mourait, mais plutôt sa mort a été la première heure de sa conversion. » Ainsi, malheureux pécheurs ! âmes présomptueuses ! pouvez-vous vous flatter sur l'exemple du bon larron ? S'il ne se convertit pas avant sa mort, c'est qu'il n'avait pas encore reçu de lumière et de grâce. Ce fut le premier rayon qui éclaira son âme et qui lui fit connaître la voie du salut; en est-il ainsi de vous, mes frères ? Que de lumières, que de saints mouvements, que de menaces vous ont souvent instruits de votre devoir ? Pourquoi donc présumer ? Pourquoi vous tromper ainsi vous-mêmes sur l'exemple de ce pénitent crucifié ? Oh ! la malheureuse disposition à la mort !

II. Mais ce désordre n'est pas seulement chez les présomptueux; on le voit encore dans les libertins, qui, n'ayant nul sentiment de religion, appliquent tout leur amour et tout leur cœur à satisfaire leurs passions et

à goûter les faux plaisirs de la vie. Car quelles dispositions apportent-ils à la mort ? « Leur en voit-on d'autres, » dit saint Bernard, « qu'un regret extrême de voir que la vie soit si courte ? *Gemunt pro brevitate vitæ.* » On n'entend sortir de leur bouche que des plaintes et des murmures, soit qu'ils se trouvent dans la fleur de leur âge ou dans la caducité de leur vieillesse. S'ils sont jeunes, quels regrets, quels déplaisirs d'être réduits à mourir ! S'ils sont vieux, ils s'emportent à la colère contre la vieillesse, n'osant s'en prendre à la Providence qu'ils n'ont jamais reconnue, et dont, jusqu'à la fin, ils s'efforcent d'étouffer les sentiments intérieurs. Voilà les pensées des libertins qui s'affligent de voir la brièveté et la rapidité de la vie qui leur échappe : *Gemunt pro brevitate vitæ.* Malheureux que vous êtes, devez-vous ainsi vous affliger de ce que la vie est si courte ? Affligez-vous plutôt de ce qu'elle est trop longue, car enfin plus vous vivez et plus vous commettrez de crimes; et il vous est plus avantageux que la mort arrête promptement le cours des péchés auxquels votre volonté ne désire pas mettre des bornes : *Qui semper anima moritur,* dit saint Bernard, *expedit ei ut citius corpore moriatur.* Tous ces gens meurent sans cesse quant à l'âme, il serait donc plus favorable de mourir de la mort du corps, pour donner ainsi des bornes à leurs crimes; et cependant c'est la brièveté de la vie qui les afflige : ils sentent ainsi tout l'amour de la vie à la mort, et plus ils avancent vers la mort, plus ils s'engagent dans l'amour et dans les plaisirs de la vie. Voyez comme ils parlent dans le livre de la Sagesse : *Coronemus nos rosis antequam marcescant; nullum pratum sit quod non pertranseat luxuria nostra* (Sap., II, 8); couronnons nos têtes de roses, goûtons tout ce qu'il y a de plus doux dans les plaisirs, et ne refusons rien à nos sens de ce qui peut les flatter : *Ubique relinquamus signa lætitiæ nostræ* (ibid., 9); laissons partout des marques de notre joie et de nos divertissements : voilà le langage des libertins qui n'apportent pour toute disposition à la mort que l'amour de la vie. Ils veulent vivre quand Dieu veut qu'ils meurent. Oh ! quel horrible état de s'opposer en mourant à la volonté de Dieu, et de mourir plein d'affection et de passion pour la vie !

Je trouve dans l'Écriture de terribles exemples de cette vérité. Vous savez, mes frères, ce que dit le Fils de Dieu dans l'Évangile de saint Luc, parlant de ceux qui vivaient au temps du déluge et de l'embrasement de Sodome : *Edebant, bibebant* (Luc., XVII, 27), et le reste; ces misérables ne songeaient qu'à faire bonne chère et à se divertir. Le déluge les surprit en ce moment, et la mort les étouffa lorsqu'ils étaient dans l'amour et dans l'affection de la vie. Ah ! que je vois de gens uniquement appliqués à faire bonne chère, à faire des établissements considérables, à élever de superbes bâtiments, en un mot à prendre de plus en plus des racines profondes dans la vie, et qu'ad

la mort arrive, ils veulent vivre lorsque Dieu veut qu'ils meurent. Ce n'est pas qu'il soit défendu de donner des soins légitimes pour le soutien de la vie chacun selon son état, mais il n'y faut point avoir d'amour ni d'attachement. Il n'y a que la grâce de Jésus-Christ, cette grâce de salut sortie du Calvaire (10) qui soit une grâce de mort; elle rompt les liens et les engagements de la vie. Et avant que la dernière mort vienne à séparer l'âme du corps, cette grâce doit l'avoir séparée des plaisirs et de l'amour de la vie, autrement c'est mourir en réprouvé comme ces malheureux dont Jésus-Christ vient de parler, qui périrent dans les flammes. Voilà quel est le sort des libertins qui vivant sans foi et sans religion, ne s'attachent qu'au monde.

III. Enfin, il y a une troisième sorte de pécheurs qui se trouvent en de très-méchantes dispositions à la mort, et ce sont ceux que nous appelons avec le grand saint Hilaire des demi-fidèles, des demi-chrétiens, des chrétiens neutres : *Medii et neutri*. Ils témoignent quelque sorte de soumission et de déférence pour la religion et pour l'Eglise. Mais si l'on peut dire qu'ils ont la racine de la foi dans le cœur, elle y est stérile et n'y produit aucun fruit. C'est une foi morte, étant déstituée de bonnes œuvres qui en sont la vie. Ces gens, disent les Pères, sont représentés dans cette terrible parabole de l'évangile de saint Luc. Un homme avait un figuier dans sa vigne, il vint plusieurs fois chercher du fruit à cet arbre, et n'en ayant point trouvé, il dit en colère au vigneron qui cultivait la vigne : Il y a déjà trois ans que je viens chercher du fruit à ce figuier sans y en trouver, coupez-le donc, car pourquoi occupe-t-il la terre inutilement ? *Succide ergo illum, ut quid terram occupat ?* (Luc., XIII, 7.) L'évangile continue, et dit que celui qui cultivait la vigne dit au maître : Seigneur, laissez-moi encore ce figuier pour cette année, je le labourerai au pied, j'y mettrai du fumier afin de lui faire porter du fruit, que si après cela il n'en porte pas, vous le couperez.

Voici l'explication des Pères et le sens qu'ils donnent à cette parabole. Chaque chrétien est ce figuier (11), cet arbre planté dans la vigne de Dieu qui est son Eglise, est planté de la main de Dieu même. Il semble qu'après ce bonheur il n'y a plus rien à craindre. Cependant, chose terrible ! l'Evangile dit qu'après avoir été ainsi plantés de la main de Dieu même, enracinés et plantés en Jésus-Christ par la foi : *Radicati et superædificati in ipso et confirmati in fide* (Coloss., II, 7) ; arrosés de son sang par les influences et les canaux des sacrements, après cette culture si sainte et si divine, ce grand Dieu nous menace que nous serons arrachés

comme des arbres stériles si nous ne portons des fruits ; que l'homme chrétien avec la seule racine de la foi, sans les œuvres conformes à cette foi, est un arbre inutile, destiné au feu, et qu'il commandera à la mort de le couper et de le retrancher du nombre des vivants pour le jeter dans les flammes. Voilà déjà trois ans, dit l'Evangile, qu'on vient chercher du fruit sans en trouver. C'est ainsi que Dieu met des bornes à sa miséricorde et à sa patience à l'égard de ces malheureux qui n'étant fidèles que de nom, sont païens et infidèles en effet. Ils se glorifient de la foi, mais ils la démentent par leurs œuvres. Leur foi est celle des chrétiens, mais leur vie est semblable à celle des infidèles, toute pleine d'intérêt, de volupté et de mollesse. Si la vie des païens est criminelle, si celle des barbares est abominable devant Dieu, de qui cependant ils ont reçu si peu de grâces et de lumières, quelle sera la vôtre ? Vous, faux chrétiens, après tant d'instructions, après tant de lumières, après tant d'inspirations, pensez-vous que votre foi puisse empêcher qu'après des œuvres de païen vous n'ayez une mort de païen ? Eh ! sur quoi vous fondez-vous pour croire qu'ayant vécu en barbares vous mourrez en chrétiens ? Peut-on se flatter ainsi après cette menace de Jésus-Christ : *In peccato vestro moriemini ?* C'est alors que l'Agneau de Dieu de qui l'on n'attendait que de la douceur deviendra un lion, et l'on n'apercevra plus en lui qu'une colère qui épouvantera, qu'une majesté qui accablera, qu'une puissance qui désolera, qu'une sainteté qui confondra, et qu'une justice qui désespérera. Si l'on me dit qu'il se trouve encore en ces chrétiens quelque espérance, je répondrai que ce n'est plus cette espérance vive dont parle saint Pierre, lorsqu'il dit que Jésus-Christ nous a régénérés dans une espérance vive : *Regeneravit nos in spem vivam* : c'est une espèce morte.

Car comme la foi sans les bonnes actions est une foi morte, l'espérance sans justice et sans sainteté est une espérance morte et sans espérance. Un libertin qui n'a rien cru ne voit d'autres ressources dans la mort que l'anéantissement et l'entière destruction de son être, et le chrétien qui a cru, mais qui n'a pas vécu conformément à sa créance, ne voit au jour de la mort qu'un juge inexorable et que des supplices éternels. Mais avant qu'il vienne à ce dernier terme, que de troubles, que d'agitations, que de frayeurs mortelles ne souffre-t-il pas ? Il meurt dans l'horreur de la tempête, selon les termes de l'Ecriture : *Moriatur in tempestate* ; quand il faut mourir à toutes les vues de l'ambition, à cet emploi qui nous donnait tant de relief, à cette famille dont nous faisons les délices, à ces richesses qui nous faisaient vivre avec tant d'agréments, quand il faut mourir à notre

(10) *Inspiravit spiraculum vitæ*. (Genes., II, 7.) Il y a un esprit de vie donné au premier homme au moment de sa création : *Emisit spiritum*. Il y a aussi un esprit de mort sur la croix, donné à l'homme

par Jésus-Christ au moment de sa mort, selon les Pères.

(11) Cette explication est tirée de la doctrine de saint Augustin et des autres Pères qui en ont parlé.

esprit par lequel nous exerçons sur les autres une si grande supériorité : ah ! quelle triste situation pour une âme de se voir réduite dans ce déplorable état !

Je ne doute pas, mes frères, que toutes ces considérations n'excitent en votre cœur le désir de Balaam et ne vous fassent dire comme lui : *Moriatur anima mea morte justorum* (Num., XXIII, 6) ; que je meure comme les justes, et que je ne meure pas dans le péché. Ne vous y trompez pas, mes frères, Balaam était injuste en souhaitant de mourir comme les justes, et vous êtes injustes comme lui si vous le souhaitez comme lui. Balaam ne désirait que la mort des justes et ne désirait pas une vie sainte et juste comme la leur. « C'était en cela même, dit saint Bernard, que consistait son injustice de souhaiter la fin et de négliger les moyens ; et vivant comme les réprouvés, de vouloir finir comme les prédestinés. » Souhaitez donc une bonne vie, avant que de demander une bonne mort. Efforcez-vous de vivre comme les justes, pour pouvoir finir comme eux.

Car enfin, quoique personne ne puisse, dans la rigueur, mériter une bonne mort, et que le don de la persévérance finale soit une grâce purement gratuite qui dépend uniquement du bon plaisir de Dieu, comme nous l'enseigne saint Paul (12) ; on peut se rendre indigne de ce don et mériter une très-méchante mort, comme font tous ceux qui tombent dans le péché et qui n'en font pas pénitence. Ils vivent dans le péché, et ils meurent dans le péché : leur fin n'étant différente du reste de leur vie qu'en ce qu'ils boivent à la mort la lie du péché, comme parle le Prophète, c'est-à-dire toute l'amertume de son poison ; que pendant la vie ils prenaient le miel trompeur avec plaisir, sous lequel cette amertume était cachée. *Fex ejus non est exinanita, bibent omnes peccatores terræ.* (Psal. LXXIV, 8.) Evitons, mes frères, évitons une si funeste et si déplorable extrémité ; vivons bien pour bien mourir. Je vous l'ai dit, mes frères, à l'entrée de ce discours, ces menaces terribles de l'indignation de Dieu contre les Juifs deviendront pour nous des sources de grâces, si nous savons profiter de leurs malheurs ; et cet arrêt si épouvantable de leur mort dans le péché doit servir à nous précautionner et à nous faire éviter tout ce qui conduit à cette mort si malheureuse. Souvenons-nous-en incessamment, et de cette parole de saint Bernard : *Qualis vita, finis ita*, quelle est la vie, telle est la fin ; et de celle de saint Chrysostome : l'unique chose que je dois craindre en cette vie molle est de la finir dans le péché. Disons-nous souvent à nous-mêmes : Avec quelle vigilance, avec quels soins ne dois-je pas éviter l'habitude dans le péché, puisque c'est celle qui conduit les pécheurs dans ce terrible état. *In peccato vestro moriemini.* C'est ma seconde et dernière partie.

SECOND POINT.

Il n'est rien de si terrible aux yeux de la foi qu'une habitude criminelle et une longue accoutumance dans le péché ; et, pour en être convaincu, l'on n'a qu'à examiner les funestes effets qui en naissent. Elle incline l'âme et lui donne du penchant pour le crime ; car c'est proprement en cela que consiste le véritable caractère d'une habitude qui s'est formée et fortifiée par une longue suite d'actions continuées, qu'elle donne une disposition facile et une forte inclination à produire des actions semblables à celles qui l'ont déjà produite elle-même. Voyez cette personne : elle était autrefois attachée aux divertissements et à la vanité du siècle ; mais maintenant elle est accoutumée au recueillement et à la prière. Lorsqu'elle commença de s'appliquer à ce devoir de religion et de piété et de s'entretenir plus particulièrement avec Dieu dans des heures réglées ; lorsqu'elle se tira des vaines conversations du monde ; elle y eut d'abord de la peine ; mais la coutume et l'habitude qu'elle s'en est faite, et qu'elle a augmentée et fortifiée par le renouvellement fréquent de ce pieux exercice, la porte avec beaucoup de facilité et de plaisir à le pratiquer dans les rencontres. Une autre, au contraire, ayant eu de la répugnance pour le jeu, après s'y être laissée aller plusieurs fois par l'attrait et l'engagement de la compagnie, s'en est fait ensuite une habitude qui l'y pousse par une douce violence et l'y engage avec tant de force et de facilité, ou plutôt de plaisir, qu'elle ne saurait s'en défendre. On voit ainsi, par toutes sortes d'exemples et par tous les témoignages de l'expérience, que l'habitude donne de la facilité et du penchant pour des actions semblables à celles qui l'ont fait naître : et c'est, mes frères, pour marquer cette pente et cette facilité extrême qu'une habitude mauvaise donne pour le péché, que l'Écriture la compare à l'avidité avec laquelle on avale l'eau pour éteindre les ardeurs d'une grande soif.

C'est encore pour cela que les Pères ont si souvent dit que l'habitude devient dans l'homme une seconde nature : parce que les actions qui en naissent sont comme naturelles, c'est-à-dire qu'on les fait très-facilement et sans peine : mes yeux s'ouvrent sans peine et regardent sans peine : je remue la main sans peine et la langue sans peine ; ce sont là des opérations naturelles, qui se font sans difficulté et souvent sans y penser. Il en est ainsi d'un pécheur en qui le crime s'est comme naturalisé par l'habitude : il commet des péchés, et en toutes sortes de rencontres. Sa langue, accoutumée aux juréments et aux mensonges, la rendra mille fois parjure, et peut-être sans réflexion et sans y penser. Ces yeux à qui il a toujours donné toute liberté, jetteront des regards lasseurs et criminels selon la rencontre des objets. Cette bouche qu'il n'a pas

(12) La vocation vient de Dieu se on son propos, c'est-à-dire selon son décret : *Qui secundum propositum vocati sunt sancti.* (Rom., VIII, 28.)

ou soin de fermer aux paroles dissolues ou injurieuses, contraires à la charité, le rend scandaleux et libertin, ou médisant ou calomniateur dans toutes les compagnies; il tombe facilement et presque nécessairement dans tous ces différents crimes; et ce sont là, à son égard, des actions comme naturelles, par l'impression malheureuse qu'ont faite en lui les mauvaises habitudes qu'il a contractées, et qu'il a négligé de combattre. J'ai besoin ici de vos applications.

La théologie, appuyée sur le sentiment de saint Augustin, reconnaît dans l'homme trois sources différentes, trois principes du péché. Il y a le néant d'où le pécheur a été tiré; il y a la concupiscence tirée du péché originel; et enfin il y a l'habitude tirée du péché et produite par le péché actuel.

Dès lors que la créature intelligente est sortie du néant, elle a pu y retourner; et pouvant tomber dans le néant qui est le défaut de l'être, elle peut aussi par elle-même tomber dans le péché et dans la malice qui est le défaut de l'action. Il n'y a que Dieu qui soit impeccable et immuable par sa nature. Comme il subsiste par lui-même, et qu'il est un Etre souverainement parfait, il est aussi sa propre règle, sans pouvoir tomber dans le dérèglement. Mais la créature intelligente, l'ange ou l'homme, reçoit sa règle d'un principe étranger, aussi bien que son être, et par là (du moment qu'elle cesse d'y adhérer) elle est sujette au changement, à l'inconstance, au défaut et au dérèglement, c'est-à-dire qu'elle peut faillir et pécher, parce qu'étant sortie du néant, elle y tend par elle-même. Voilà le premier principe du péché.

Le second est dans l'homme; c'est la concupiscence qui, subsistant toujours dans lui et se mêlant dans tous les objets qui l'environnent, il en résulte une malheureuse fécondité qui fait incessamment naître le péché: et c'est par là qu'elle est la source des crimes. Voilà donc les deux principes du péché dans l'homme: le néant d'un côté, et la cupidité de l'autre.

Il en faut ajouter un troisième; c'est l'habitude et la coutume produite dans le pécheur par le péché actuel. Quand ces trois principes se réunissent ensemble, c'est le plus grand malheur qui puisse arriver à l'homme. Car être sorti du néant, ce n'est que pouvoir pécher; être poussé par la cupidité, c'est avoir du penchant pour le péché; mais être dans une habitude mauvaise, c'est être engagé et entraîné au péché par une espèce de violence et de nécessité. Ce n'est pas, mes frères, que la liberté soit entièrement ôtée: mais c'est que l'habitude assujettit tellement l'âme et la pousse avec tant d'empire et de force, qu'il lui est moralement impossible de résister à l'impression violente et au mouvement qu'elle en reçoit sans une espèce de miracle. C'est ce que saint Bernard explique par cette gradation si terrible: *Cogitatio prava, delectationem; delectatio, consensum; consensus, actionem; actio, consuetudinem; consuetudo, ne-*

cessitatem parit. Le consentement à une pensée criminelle fait le péché; le péché multiplié et renouvelé produit l'habitude; et enfin cette habitude entraîne dans une nécessité funeste et dans un engagement malheureux, à quoi on ne peut presque résister. Oh que cet état est déplorable! Quoi! saint Paul gémit, tous les justes soupirent; et, quoiqu'ils demeurent fermes par la puissance de la grâce et qu'ils se soutiennent contre la pente que la concupiscence leur donne pour le mal, ils ne laissent pas d'en craindre la violence et trouvent en cela, dit saint Augustin, un sujet continuel de tristesse et de larmes. Les plus saints et les justes éprouvent et ressentent par quels violents combats la concupiscence les divise contre eux-mêmes; ils se sentent assujettis à la corruption de leur corps; ils ne disposent pas même de leur âme; et fort souvent leur esprit est occupé, malgré eux, de mille pensées fâcheuses et leur volonté déchirée de mille désirs qu'elle ne saurait empêcher. Combien donc, et avec quelles larmes de sang ne faudrait-il pas pleurer le malheur de ces gens qui, dominés par la concupiscence et vaincus par leurs mauvaises habitudes, cèdent continuellement, sans résistance, au penchant malheureux qui les pousse et les fait tomber en de nouveaux crimes. Car de cette facilité ou de cette nécessité terrible qui pousse ainsi le pécheur, il vient à entasser fautes sur fautes; et c'est cette multiplication de péchés qui est le second effet de l'habitude mauvaise: *Peccatum, quod per pœnitentiam non diluitur, mox suo pondere in aliud trahit.* Le péché, dit saint Grégoire, qui n'est point ôté par la pénitence, emporte l'âme par son poids et la fait tomber dans un autre péché. De celui-ci qui a été la suite et la peine du premier, on tombe dans un troisième qui sera bientôt suivi d'un autre, pour la punition duquel Dieu permettra de nouvelles rechutes. C'est ainsi, selon les Pères, que par un très-juste jugement de Dieu le pécheur multiplie ses péchés et tombe de précipice en précipice, jusqu'à ce que, brisé par tant de malheureuses chutes, il arrive enfin dans le fond de l'abîme, si le même Dieu, par un effet signalé de sa miséricorde, ne l'arrête dans ce penchant et dans ce rapide mouvement qui l'emporte et qui le précipite. A juger de cet état par ce qui en paraît, ne peut-on pas dire que l'enfer même n'a rien qui en égale le malheur? parce que dans l'enfer les peines y sont fixées, et n'y augmentent pas la douleur des damnés, les flammes demeurent toujours les mêmes; elles ne redoublent pas leur ardeur pour tourmenter les réprouvés: en un mot, le point des peines que souffrent ces âmes désespérées et malheureuses y est précis et arrêté. Mais un pécheur que ses méchantes habitudes entraînent à toute occasion dans de nouveaux crimes redouble et augmente tous les jours son supplice: chaque péché qu'il commet mérite sa peine particulière et son enfer.

Je sais, mes frères, que quelque aban-

donné qu'il puisse être au crime, Dieu lui peut faire grâce et le convertir; mais hélas! que cela est difficile, et qu'il faut de grands efforts pour opérer en lui cette conversion? La difficulté est extrême: 1^o du côté du pécheur, parce qu'une volonté affaiblie et enchaînée, comme parlent les Pères, et si souvent vaincue par l'habitude, n'est pas en état de faire des choses qui demandent une pleine et entière liberté et une force extraordinaire; 2^o du côté de Dieu, parce que souvent le pécheur qui se trouve en cet état est abandonné par lui à son sens reprouvé; ce sont les termes mêmes de l'Apôtre saint Paul; et que dans le cours ordinaire de la Providence, le pécheur n'a point de part à ces grâces choisies et privilégiées qui portent un effet sûr et efficace. De quelle assurance peuvent donc se flatter ces pécheurs obstinés et persévérants dans leur habitude? Et n'est-ce pas là l'extrémité et le comble du malheur? Mais, me dira quelqu'un, est-ce que durant cette vie on ne doit pas toujours espérer en cette miséricorde souveraine et infinie? Est-ce qu'une véritable pénitence ne peut pas toujours en obtenir le pardon? Oui, Dieu y a engagé sa parole, et la fidélité inviolable de sa promesse nous rend cette vérité très-sûre; nonobstant cela, saint Augustin ne laisse pas de nous assurer que ce grand Dieu qui a promis le pardon du péché à la pénitence, n'a pas promis la grâce de la pénitence au pécheur, et moins encore à un pécheur persévérant et obstiné dans sa mauvaise habitude: *Qui veniam peccatorum pœnitenti promisit, gratiam pœnitentiæ peccanti non promisit.* Et il arrive même souvent qu'il le laisse mourir dans son obstination et sans pénitence, comme il l'en menace par ces paroles: *In peccato vestro moriemini*; ce qui est la punition et le dernier effet d'une habitude criminelle. Et c'est ce que saint Bernard a expressément marqué comme une suite qui lui est attachée: *Actio, consuetudinem; consuetudo, necessitatem; necessitas mortem parit.* Ce que saint Augustin disait autrefois parlant à son peuple, et faisant le ministère que j'ai l'honneur de faire, quelque indigne que j'en sois, je vous le dis, chrétiens. Il est vrai que je vous épouvante par mon discours, mais il vaut mieux que j'agisse de la sorte que non pas de vous tromper en vous donnant une fausse et pernicieuse assurance. Je ne vous dis pas ce que Dieu ne me dit point, je parle après lui. Je vous épouvante étant moi-même épouvanté le premier, et je vous donne la crainte de ses jugements que lui-même me donne par son Écriture. Je vous mettrais dans une paix entière et une sécurité parfaite si Dieu m'y avait mis; Dieu ne m'y mettant pas, je serais un prévaricateur de mon ministère si je flattais les pécheurs endurcis et persévérants dans leur habitude, et si je ne leur disais pas avec Jésus-Christ: *In peccato vestro moriemini.* Pourquoi donc présumer? pourquoi se flatter? pourquoi se promettre, par une confiance orgueilleuse et téméraire

des grâces qui ne sont nullement dues? grâces qui étant si gratuites d'elles-mêmes le sont encore infiniment plus à leur égard, puisqu'il ne leur est dû que des châtimens, et les plus terribles châtimens. Ecoutez, je vous prie, cette excellente réflexion de saint Augustin.

C'est une chose étrange que tout le monde travaille à ne point mourir, et presque personne ne travaille à ne point pécher! Que ne fait-on pas? à quoi ne s'expose-t-on pas, quand il s'agit d'éloigner la mort naturelle, la mort du corps, à quoi cependant il faudra se voir un jour réduit? Y a-t-il de périls et de peines qui étonnent? y a-t-il de travail et de difficulté qui arrêtent? à quelles souffrances, à quels maux ne s'expose-t-on pas, et à quels avantages et à quels biens ne renonce-t-on pas pour éviter cette mort? Y a-t-il de remède pour fâcheux et amer qu'il puisse être, qu'on ne prenne aisément et qui ne paraisse doux quand on le juge absolument nécessaire pour ne point mourir? Que si, pour éloigner un peu la mort d'un corps corruptible et qui doit être enfin réduit en cendres, il n'y a nulle peine, nul travail qu'on n'accepte, quels doivent être nos soins, quelles doivent être nos précautions et notre vigilance pour éviter la mort spirituelle de nos âmes? cette mort si terrible qui détruit en elle une vie surnaturelle et toute divine? Il n'y a point d'intérêt qu'on ne doive abandonner, point de plaisirs auxquels il ne faille renoncer, point d'habitude et de passions qu'on ne doive combattre, point de menaces, de traverses et d'infortunes qu'il faille craindre; quand il s'agira d'empêcher la mort de notre âme, et de détourner le coup funeste du péché qui la peut faire mourir et la mettre en état d'être jetée dans les ténèbres de l'abîme et dans le plus terrible tombeau, qui est l'enfer. O Dieu! qu'il pour sauver la vie du corps durant un temps, rien n'étonne, rien n'arrête, rien n'est capable de nous rebuter; et lorsqu'il s'agit de conserver la vie de notre âme pour une éternité, tout nous fatigue, tout nous choque, la moindre peine nous effraie, et les plus légères difficultés nous rebutent?

Eh! mes frères, où est l'Evangile? où est la foi! où est la religion? mais que dis-je? où est même l'esprit, le bon sens, la raison et le jugement? Quoi! si la simple séparation du corps d'avec l'âme paraît si effroyable quand elle n'est accompagnée que d'une peine passagère: quelle impression ne doit-elle pas faire quand on l'envisage avec les yeux de la foi, comme le commencement d'une peine éternelle et pour l'un et pour l'autre? Toutes ces raisons si sensibles et si convaincantes ne suffisent-elles pas pour rendre le péché infiniment horrible? La crainte que je me suis efforcé d'en inspirer au pécheur est pour détruire en lui la négligence et la présomption et non pas la véritable espérance, l'activité, la sollicitude, la précaution, la vigilance à s'en garder; en un mot cette crainte doit le rendre vigilant

et actif, et non pas lâche et pusillanime. Saint Paul, qui nous avertit de travailler à notre salut avec tremblement et avec crainte, nous déclare aussi la nécessité absolue d'avoir une espérance ferme et inébranlable. Comment cela? c'est que le véritable chrétien, quoiqu'il espère fermement, espère toujours humblement; et la véritable humilité est accompagnée d'une frayeur toute sainte. L'espérance et la crainte sont deux vertus qui se soutiennent l'une l'autre, bien loin de se détruire. La vive crainte qu'on a conçue du péché et des suites malheureuses qu'il attire après lui fait qu'on évite avec soin tout ce qui peut y faire tomber, et qu'on emploie tous les moyens possibles pour s'en relever après y être tombé. Ainsi ce soin de ne pas tomber dans le péché ou de se relever de la chute qu'on y a faite, sert admirablement bien à rendre notre espérance pour le salut plus certaine et plus assurée; comme l'espérance aussi du même salut (qui ne peut jamais être séparée du désir et de l'amour d'un si grand bien) nous fait regarder avec crainte et avec une extrême horreur l'état du péché comme étant infiniment éloigné de ce que nous espérons et désirons de toute l'étendue de notre cœur. L'espérance et la crainte sont liées ensemble, et ces vertus chrétiennes ne s'entre-détruisent jamais.

Allons donc, mes frères, allons à Jésus-Christ, et que la crainte que nous donne l'énormité de nos péchés ne nous empêche jamais de nous approcher avec confiance du trône de sa grâce.

« Mon Dieu, s'écrie saint Augustin, je désespérerais de ma maladie, si je ne vous avais pas pour médecin ! *Desperarem si tantum medicum non haberem, et medicamentum de sanguine medico.* Mais est-il de maladie incurable quand on a pour médecin un Dieu et pour remède le sang d'un Dieu ? Je puis tout attendre de la puissance et de la bonté infinie de celui qui retira par sa seule voix le Lazare de la pauteur et de l'horreur du tombeau. »

Plaise au ciel que ces vérités fassent de vives impressions sur vos esprits et sur vos cœurs; soyez-en convaincus, édifiés, touchés et pénétrés. Je sais, mes frères, qu'il est très-difficile de sortir du précipice où vous êtes, mais je sais aussi que ce qui est impossible à tous les efforts humains n'est nullement impossible à la grâce de Jésus-Christ. Cette grâce est rare (13) en soi, mais elle n'est plus rare quand on la demande (14) et qu'on la recherche avec les dispositions nécessaires. Faites donc, ô mon Dieu, que nous la demandions avec foi, avec confiance, avec humilité, avec ferveur, avec persévérance. Faites que nous pratiquions les exercices propres à surmonter l'habitude du péché; faites que nous fuyions les occasions de la fortifier; faites que nous nous mettions dans un genre de vie qui

produise en nous une habitude contraire, et pour ceux qui, par un bonheur particulier, ne s'y trouvent pas engagés, Seigneur ! enlevez-les plutôt du monde par une providence favorable et bienfaisante que de permettre que la malice du siècle les corrompe jamais. Mon Dieu, vous avez assez de bonté et assez de grâces pour les justes et pour les pécheurs, pour leur donner à tous place dans vos tabernacles éternels. C'est, mes frères, le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit. Amen.

SERMON VI.

Pour le jeudi de la seconde semaine de Carême.

DU MAUVAIS RICHE.

Prêché à la paroisse de Versailles et à la cathédrale de Meaux.

Homo quidam erat dives qui induebatur purpura et bysso, et epulabatur quotidie splendide. (Luc., XVI, 19.)

Il y avait un homme riche qui était vêtu de pourpre et de lin, et qui se traitait magnifiquement tous les jours.

EXORDE.

Comme il y a des vices qui se cachent sous le voile et l'apparence des vertus, on voit aussi des états criminels qui, se couvrant de certains dehors, paraissent légitimes et très-innocents, et comme les péchés, dit saint Grégoire, qui se parent du masque de la vertu, sont les plus difficiles à détruire, parce qu'étant sous un éclat étanger, ils ne sont pas aisément découverts : aussi ces sortes d'états criminels qui imposent par de fausses apparences, et passent pour justes ou du moins pour légitimes, sont les plus dangereux et les plus funestes. Or, mes frères, entre tous ces états si pernicieux, les saints Pères ont mis celui de mener en ce monde une vie qui, paraissant réglée, ne laisse pas d'être délicieuse et sensuelle, où l'on goûte des plaisirs qui, passant pour honnêtes, attachent néanmoins l'âme et la mettent dans une disposition secrète de s'arrêter ici-bas pour toujours, d'y perpétuer et fixer, s'il était possible, un séjour où elle jouit tranquillement de ces délices.

Malheureuse disposition de la plupart des gens du siècle ! et qui fait le caractère particulier du mauvais riche. On ne lui reproche point d'adultère, de vols, de calomnies, d'injustices. Il était bon parent, et cette inclination paraît même par la prière qu'il fait après sa mort qu'on avertisse ses frères de se bien garder de venir en ce lieu de tourments qui l'affligeaient. Il ne paraît pas qu'il se soit enrichi du bien d'autrui. On ne voit pas non plus que la bonne chère qu'il faisait ait fait tort à personne, et qu'elle soit allée à des excès qui aient altéré sa santé. Il avait une foule d'amis, puisqu'il tenait grande table : ce qui d'ordinaire en attire beaucoup. Qu'il y a de gens, mes frères, qui se croiraient vertueux s'ils n'avaient que le défaut d'être richement vêtus et bien nourris ! Celui que nous appelons

(13) Grâce victorieuse et extraordinaire.

(14) Grâce ordinaire.

le mauvais rien étant exempt de grands désordres, aurait en ce temps passé pour un homme de bien et de probité, et se serait attiré les louanges de la plupart du monde. Cependant Jésus-Christ fait son procès, voulant par là former notre jugement en nous découvrant le sien sur ce sujet. Ce riche mourut, dit-il, et il fut enseveli dans l'enfer; voilà comment Dieu en a jugé, et comme il n'est pas permis de douter que son jugement ne soit juste et infiniment juste, c'est à nous à chercher sur quoi il est fondé et quelles en sont les raisons. C'est ici tout le plan de mon discours.

Puisque le luxe flatte les sens et sert à la délicatesse et à la mollesse, puisque l'entretien des délices dissipe les biens qu'il faudrait donner pour la subsistance des pauvres, puisque les plaisirs, en éloignant la peine, éloignent en même temps la compassion et rendent par conséquent le cœur dur et impitoyable, nous devons dire que la source du malheur et de la perte du riche de notre évangile doit s'imputer à la mollesse des plaisirs et à la délicatesse de la vie. J'entreprends aujourd'hui de combattre ce vice que je puis appeler l'idole commune de tous les hommes et le péché qui règne le plus dans toutes les conditions. Voici trois vérités importantes qui doivent porter la frayeur dans l'âme de ceux qui passent leur vie dans la mollesse des plaisirs et consoler en même temps ceux que les afflictions et les peines éloignent d'un tel état : 1^o L'attachement à la joie et aux plaisirs du monde est un état très-criminel : *première proposition*. — 2^o Cet état, tout criminel qu'il est, est peu connu et aperçu : *seconde proposition*. — 3^o Cet état, tout criminel et peu aperçu, est néanmoins très-commun et très-ordinaire : *troisième proposition*.

Voilà donc le vice que j'entreprends de combattre et que Jésus-Christ a si souvent condamné par ses lois et même par son exemple dès le premier moment de sa vie mortelle, lorsque renonçant en quelque sorte aux plaisirs si solides, si légitimes et si naturels qu'il goûtait au sein de son Père et dans ce repos éternel, il descendit dans le sein de Marie après qu'un ange l'eut salué en ces termes : *Ave, gratia*, etc.

PREMIER POINT.

Puisque l'attrait naturel du cœur est le plaisir, et que notre âme, selon saint Augustin, se détermine toujours dans ses actions par ce qui lui plaît davantage : on peut dire qu'elle n'est jamais plus fortement attachée à Dieu ni par conséquent plus parfaite que quand elle le goûte et qu'elle en fait ses délices; et comme des choses contraires on tire des conséquences opposées, n'est-on pas forcé d'avouer que notre âme n'est jamais plus attachée à la créature, ni par conséquent plus enracinée dans le mal que quand elle persévère à y trouver de la joie et son parfait repos?

Voilà le malheureux effet de cette vie molle et aisée qu'on aime dans le monde, et qui

n'étant qu'un enchaînement de différents plaisirs qu'on fait succéder les uns aux autres (avec le moins d'interruption que l'on peut), entraîne misérablement les âmes dans la perdition et renverse tout ce qu'il y a de plus grand et de plus saint dans le christianisme par la ruine entière des vertus les plus nécessaires et les plus capitales. C'est ici le fond de ma première proposition : pour preuve je n'ai qu'à commencer par la foi.

Cette divine qualité qui est le fondement de la vie chrétienne et qui, selon saint Paul, réside dans le cœur : *Corde creditur ad justitiam* (Rom., X, 10); cette foi que saint Augustin appelle l'amour de la vérité : *charitas veritatis* : parce qu'elle fait aimer les vérités de l'Evangile, peut-elle subsister avec l'amour et la recherche des divertissements et de la joie du monde? Quel moyen d'aimer une vérité qui condamne ces sortes de plaisirs lorsqu'on aime ces plaisirs mêmes? Comment avoir dans le cœur une foi qui commande de porter tous les jours sa croix, lorsqu'on a dans le cœur une disposition contraire et un éloignement infini pour toutes les croix et pour toutes les peines? Eh! ne me dites pas ici, mondains, que parmi tous vos divertissements et tous vos plaisirs, vous ne cessez jamais de croire les vérités de l'Evangile et les maximes de la religion et que vous conservez votre foi dans toute sa pureté. Comment pouvez-vous assurer que votre foi est pure? Vous vous trompez. Ce n'est qu'une foi purement humaine et fondée sur la révélation de la chair et du sang, puisqu'elle en flatte tous les sentiments; ou bien une foi toute judaïque qui, donnant la connaissance des vérités de la religion, n'en inspire l'amour en aucune manière; ou peut-être une foi encore plus vaine que celle même des démons : car vous savez que ces esprits (quoique si superbes) croient néanmoins nos mystères avec tremblement, ce que vous ne faites pas; bien loin de trembler, vous n'en êtes point touchés : faisant assez voir par là que vous ignorez ce que c'est que la foi véritable et divine qui seule forme le chrétien. A vous dire vrai, cette vertu n'est pas tellement de l'esprit qu'elle ne soit encore du cœur. Elle a comme deux parties : l'une de connaissance et l'autre d'amour; la chaleur s'y mêle avec la lumière. Si votre foi n'est qu'une lumière froide comme celle des Juifs qui croient les vérités saintes sans les aimer, ou comme celle des démons qui les croient en les haïssant : pourrez-vous nier que ce ne soit là une foi morte et inutile, ne vous excitant point aux bonnes œuvres; ou bien une foi criminelle étant rebelle et ennemie, ou tout au plus une foi qui assujettit l'esprit, mais qui laisse le cœur neutre ou qui le rend réfractaire aux vérités saintes et par conséquent à l'autorité de Dieu même qui les a établies? Cette foi, l'oseriez-vous soutenir? Est-ce une foi chrétienne, véritable et divine? Si les vérités chrétiennes doivent être crues chrétiennement, direz-vous que vous les croyez de cette sorte,

vous qui ne les faites point entrer dans votre cœur ? *Corde creditur ad justitiam.* (Rom., X, 18.) Et comment les faire entrer dans le cœur que par une affection et une complaisance pieuse, *pío affectu*, disent les théologiens ? dès lors qu'elles déplairont, que l'on n'aura que du dégoût pour elles, ne seront-elles pas hors du cœur ? Et pour lors ce sera la nécessité, la servitude et la contrainte, et non pas la volonté qui les imprimera dans l'esprit. Et cette foi n'est pas la foi des chrétiens, mais des Juifs ou bien des démons. Telle, mes frères, peut-on dire qu'est à peu près la foi de ces personnes aisées et sensuelles qui mènent une vie molle, et goûtent, quoique sans aucun excès, les plaisirs du monde. Les démons voudraient par la haine qu'ils ont contre Dieu détruire les vérités qu'il a établies ; mais les sensuels souhaitent pour l'amour qu'ils ont pour eux-mêmes être en pouvoir de les changer. Ceux-là ne peuvent aimer les vérités divines parce qu'elles font leur peine et leur tourment ; ceux-ci non plus ne les sauraient goûter parce qu'elles les privent des satisfactions qu'ils aiment. Ainsi, ces gens qui demeurent, disent-ils, pleinement persuadés de toutes les maximes de la foi pour qui cependant ils n'ont que du dégoût, seront tout au plus chrétiens d'esprit et ne le seront point de cœur. En sorte qu'on pourra dire d'eux ce que Jésus-Christ reprochait aux Juifs : ils m'honorent des lèvres, mais leur cœur est bien éloigné de moi.

Prenez-y-bien garde, mes frères, la délicatesse de la vie et cet amour du plaisir ruinent à même temps avec la foi la vertu de la religion, et cette maxime si solide de saint Augustin sera toujours véritable : *Summa religionis est imitari quod colimus* ; que l'essentiel de la religion et l'unique point où elle se réduit, est d'imiter le Dieu que l'on adore. L'imitation et l'adoration d'une divinité doivent nécessairement être jointes ensemble et jamais séparées. Ne le voit-on pas dans les religions profanes ? Les païens ne se sont forgés que des divinités dont ils voulaient suivre les dérèglements. Ainsi, les vindicatifs ont adoré un Mars, parce qu'ils en voulaient imiter les vengeances. Les impudiques offraient de l'encens à une Vénus, parce qu'ils aimaient les voluptés : le culte d'une divinité engageant nécessairement à vouloir se régler sur ses exemples. Mes frères, quel est le grand objet de notre adoration ? Quelle est la divinité que nous reconnaissons dans notre religion ? N'est-ce pas un Dieu attaché en croix, qui ayant passé toute sa vie dans les souffrances, meurt enfin par l'excès de ses douleurs et qui après sa mort, montant au ciel selon l'ordre de son Père, y a voulu porter ses plaies pour se rendre éternellement présente l'idée de ses douleurs et de sa croix, au milieu même de sa gloire ? Voilà quel est le Dieu du christianisme. On n'est donc pas le véritable adorateur de ce Dieu, ni par conséquent véritable chrétien, quand au lieu d'imiter ses souffrances, on éloigne

autant que l'on peut et qu'on efface de son esprit toute pensée de mortification et de peine ; quand on applique ses soins à écarter jusqu'aux plus légères incommodités de la vie ; quand on ne se refuse jamais les plaisirs que la pudeur et la santé peuvent permettre. N'est-ce pas là la disposition de tous ces gens qui se trouvent bien en ce monde ? Ils font assez voir par leur conduite qu'ils désapprouvent secrètement et dans le fond de leur cœur que Jésus-Christ ait souffert les douleurs de la croix, pour n'être pas obligés par cet instinct si naturel et si inséparable de la religion d'imiter ce qu'elle adore. Je n'avance pas cela de moi-même, c'est saint Augustin qui me l'apprend : *Displicet delicatis quod Deus cruciatus est.* C'est jusque-là que va le crime de cette mollesse et de cet amour des plaisirs du monde. Si la foi et la religion y trouvent leur ruine entière, l'espérance et la charité qui ne sont pas moins essentielles, ni moins nécessaires pour le salut, n'y rencontrent pas moins la leur.

L'espérance, qui communément parlant poursuit et recherche un bien absent, mais difficile, a cela de propre, quand elle est chrétienne, qu'elle envisage et se propose pour objet des biens surnaturels, dont l'acquisition n'est pas possible en cette vie, ce qui la fait continuellement gémir et soupirer, dit le même Père, pour y atteindre. Il est donc constant par tous ces différents caractères de l'espérance chrétienne que ces gens dont nous parlons, ces heureux du monde sont privés de cette vertu. Ecoutez-moi, chrétiens, si vous vous intéressez à votre salut ; car : 1° l'espérance est la recherche d'un bien absent et éloigné, et ces gens-là n'ont en vue que des choses présentes. 2° L'espérance chrétienne fait gémir et pousser des soupirs : ces gens-là sont pleinement satisfaits. 3° L'espérance est dans une continuelle poursuite, s'élançant, pour ainsi dire, vers l'objet qu'elle désire posséder ; mais ces gens-là s'arrêtent et trouvent leur repos. Encore une fois, l'espérance chrétienne s'élevant jusqu'au ciel, elle prétend en recevoir des couronnes : des récompenses qui sont déjà, selon l'Écriture, placées dans son sein : *Reposita est hac spes mea in sinu meo.* (Job, XIX, 27.) *Reposita est mihi corona justitiæ, quam reddet mihi in illa die justus judex.* (II Tim., IV, 8.) Mais ces gens-là s'abaissent aux choses terrestres. Enfin, l'espérance chrétienne, souffrant dans l'éloignement où elle se voit de sa patrie, passe ses jours dans l'amertume : ces gens-là, au contraire, trouvent toutes les douceurs dans leur exil. Ce n'est pas qu'ils ne sentent quelquefois des peines et des inquiétudes qui viennent troubler leurs plaisirs ; mais toutes ces peines et ces inquiétudes sont bien différentes de celles qui suivent l'espérance. Car au lieu que celle-ci gémit et soupire de se voir trop longtemps dans ce pèlerinage, et même d'y goûter quelque satisfaction malgré elle, la peine au contraire et l'inquiétude des gens

du siècle est de voir que les plaisirs, que la jeunesse et la vie passent trop vite. En-sorcelés des contentements qu'ils sentent, tout modérés qu'ils se les figurent, ils sont sur le point de faire un échange bien injuste et de se passer volontiers du paradis, du ciel, pour celui qu'ils croient trouver sur la terre. Cela est tellement vrai, que lors même que dans les rencontres où on leur parle de la gloire future et du bonheur des saints en l'autre vie; ils transportent et font monter la terre dans le ciel, et ne s'imaginent qu'une félicité toute terrestre; et bien loin de se représenter que ce corps grossier et animal doit un jour devenir très-pur et se spiritualiser en quelque sorte, selon l'expression de l'Apôtre, ils rendent, au contraire, l'âme de spirituelle qu'elle est par sa nature et qui le sera encore davantage par le don de la gloire, ils la rendent toute charnelle en ne lui donnant dans l'autre vie que des plaisirs semblables à ceux qu'ils goûtent en celle-ci.

« Ah! que l'espérance des chrétiens, dit saint Augustin, n'a garde de former ces désirs! Elle ne permet point à l'âme de souhaiter et d'aimer un autre objet que Dieu même qui est son unique bien, ni d'envisager d'autres plaisirs que celui de le posséder et d'en jouir. Si vous espérez goûter d'autres délices qu'en Dieu et qui soient séparées et distinguées de Dieu, votre âme n'est point chaste, dit encore saint Augustin, ni exempte d'infidélité et de corruption dans son amour; puisqu'elle le partage et ne le donne pas tout à son époux. » C'est pourtant là, mes frères, la disposition où se trouvent ces sortes de gens qui s'estiment heureux dans le monde. « Car se voyant dans la nécessité de quitter la terre, ils se représentent que dans le ciel on trouvera les mêmes plaisirs que l'on aimait ici-bas, et ne s'imaginent cette félicité future que sous des idées grossières de richesses, de pompes, de spectacles magnifiques, de santé inaltérable et de délices des sens. Voilà, continue ce savant Père (et c'est toujours saint Augustin), voilà quelle était l'espérance des Juifs. Ces âmes basses et rampantes n'ont jamais eu en vue qu'une félicité terrestre et sensuelle qu'ils se sont même figurée devoir être la récompense des justes après la résurrection. » Concluons donc que la mollesse de la vie et ces fausses douceurs attachant l'âme, ruinent la foi, la religion, l'espérance chrétienne, et par une suite nécessaire, la charité qui ne peut subsister ici-bas sans toutes ces vertus.

Car quelle apparence que la charité, cet amour souverain que l'on a pour Dieu, règne dans un cœur que la cupidité, sa plus grande ennemie, possède et domine pleinement? « Ce n'est que par la ruine et par la défaite de la cupidité, que la charité entre dans un cœur; la diminution ou la destruction de l'une fait toujours l'accroissement ou la perfection de l'autre : *Diminuta cupiditate crescit charitas*, dit saint Augustin,

extincta cupiditate, consummatur charitas. » Ce sont deux amours contraires qui se combattent et ne peuvent jamais s'accorder ensemble. Vous voyez donc bien, mes frères, que ces plaisirs de la vie, faisant régner la cupidité dans ceux qui les aiment et qui s'y attachent, bannissent nécessairement l'amour de Dieu et ruinent entièrement la charité. « Il ne se peut, dit encore saint Augustin, et c'est sur quoi l'on ne fait pas assez de réflexion, il ne se peut quand on a seulement commencé d'aimer Dieu qu'on ne s'ennuie d'être au monde; car on souffre nécessairement dans l'absence de ce que l'on aime et de ce que l'on aime souverainement; et c'est par là que la charité a toujours fait autant de martyrs que de saints, et qu'elle a rendu leur martyre aussi long que leur vie. » La raison, c'est que toute la pente et toute l'inclination de l'amour étant pour la présence et pour l'union, l'âme se trouve dans un état violent, tant que ce corps qu'elle anime l'empêche d'aller joindre dans le ciel l'unique objet qu'elle aime. La nature la retenant dans l'une, mais la portant vers l'autre, elle est divisée en quelque sorte, et dans cette division, elle souffre un tourment perpétuel et des plaies profondes et cruelles qui la font languir et s'écrier par fois : *Vulnerata charitate ego sum*. Je suis, ô mon Dieu! je suis vivement blessée de l'amour que j'ai pour vous. Et c'est là une des différences qui distinguent la charité des fidèles sur la terre d'avec celle des bienheureux dans le ciel. L'amour des bienheureux est un amour jouissant et qui possède pleinement son objet; c'est ce qui fait leur joie et le comble de leur félicité; mais sur la terre, la charité est un amour aspirant qui n'a que des souhaits et qui se voyant éloigné de son objet qui est Dieu, se consume en désirs dans son absence.

Ce ne sont pas là, chrétiens, des idées et des spéculations vaines, mais des vérités solides et fondées dans l'Ecriture et dans les Pères. Voyons maintenant, s'il vous plaît, l'opposition qu'il y a entre la charité et le grand attachement qu'on a pour les plaisirs et les vaines satisfactions du monde. Ces gens qui s'estiment heureux de les goûter, ressentent-ils dans ce repos où ils sont, tous ces ennuis et ces violents transports que donne nécessairement le saint amour? ressentent-ils dans cette profonde paix, la vive douleur que l'éloignement et l'absence de ce bien infini causent à ceux qui l'aiment? Les langueurs du saint amour peuvent-elles s'accorder avec leur joie profane? ses ardens désirs et ses poursuites, avec leur froideur? et ses soins assidus pour plaire à Dieu, avec leur indifférence et leur oubli pour ce même Dieu? Fausse joie! vaine félicité du monde! que vous rendez malheureux tous ceux qui vous goûtent! Et quelque licites et innocentes qu'on vous croie, vous êtes criminelles, puisque vous ruinez dans le christianisme tout ce qu'il y a de plus saint et de plus divin; mais aussi que

vous êtes artificieuse, puisque vous cachez avec tant de soin les maux extrêmes que vous causez ! Voilà, mes frères, ce que je dois vous montrer : que cet état de mollesse et d'attachement aux plaisirs de la vie, quoique très-criminel, n'est pas aperçu de la plupart des gens. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Après avoir exactement recherché quelles pourraient être les véritables causes d'une ignorance si dangereuse, j'en ai découvert deux. Et pour les expliquer, il faut supposer d'abord, comme je l'ai déjà dit, que cette vie agréable et délicieuse dont nous parlons, est entièrement exempte de ces plaisirs déréglés et de ces intempérances honteuses qui abrutissent l'esprit, souillent le corps et font confusion à l'âme ; qu'elle n'admet que les divertissements modérés et reçus par les lois de la bienséance humaine. De là, qu'arrive-t-il ? C'est que ces plaisirs, venant à se suivre et à se succéder les uns aux autres, forment par cette chaîne qui les unit, cet état de vie qu'on appelle molle et sensuelle, que nous condamnons avec l'Evangile. Ce fondement étant ainsi posé, je dois vous faire voir les deux principales causes qui rendent ce danger et ce dérèglement (quoique criminels) inconnus à la plupart des gens qui s'y trouvent engagés. C'est ici le fond de ma seconde proposition.

La première cause de cette ignorance est que, dans la recherche et l'examen qu'ils font de leur conduite et de leurs actions, pour en découvrir la malice, ils ne regardent ces sortes de divertissements et de plaisirs que séparément, et dans le détail, et un à un, dans des circonstances propres et particulières ; en quoi (comme il n'y paraît rien contre les lois de la pudeur et de la bienséance) ils croient que tout y est réglé et honnête. Ainsi, ne regardant pas ces plaisirs dans cette suite continuée, et dans cette chaîne malheureuse qui les lie, cette vie douce et agréable, ou plutôt, cette vie molle et sensuelle, ne leur paraît pas si criminelle qu'elle est. Je dis criminelle, parce qu'elle attache entièrement le cœur à l'amour du monde où elle lui fait trouver ses satisfactions et son repos ; je dis criminelle, parce qu'elle fait oublier le ciel ou ne le fait regarder qu'avec indifférence ; je dis criminelle, parce qu'elle est une vie oisive et inutile qui fuit l'occupation et le travail et qui attire sur une âme la malédiction dont il est parlé dans l'Evangile, touchant l'arbre qui ne porte point de fruits ; je dis enfin criminelle, en cela même qu'aveuglant le pécheur, à qui elle cache le mal et le danger de son état de chrétien, elle le jette dans une ignorance inexcusable de ses devoirs les plus essentiels. Cette ignorance vient donc de ce qu'on regarde ces différentes sortes de plaisirs et de divertissements qui font la mollesse de la vie, séparément, et dans le détail, et chacun à part, et non pas dans cette union et cette suite qui les rend criminels.

Car, souvenez-vous, s'il vous plaît, de ce que nous avons déjà dit, que ce n'est pas un seul divertissement particulier, qui se présente en une occasion et dans les bornes de la bienséance ; ce n'est pas ce plaisir passager qui rend criminel, cet état de mollesse que nous condamnons : ce qui le rend criminel, c'est cet enchaînement et cette suite de plaisirs, lorsqu'on ne sort de l'un que pour entrer dans l'autre ; ce qui fait que la vie se passe agréablement et avec douceur. Et pour en donner une idée juste où les gens de médiocre qualité soient compris aussi bien que les grands, disons que la mollesse de la vie, qui est un état de damnation, se réduit à passer la vie à son aise et à se trouver bien dans le monde. Voilà ce qui perd une infinité d'âmes : *Væ vobis divitibus !* (Luc. VI, 24.) Ce sont les paroles de Jésus-Christ. Voilà l'arrêt terrible et l'anathème qu'il prononce : malheur à vous, riches ! Permettez, o mon Dieu ! de vous en demander la raison. Est-ce à cause de leur abondance et de leurs richesses ? Non. Pourquoi donc ? *Habetis consolationem vestram.* (Ibid.) C'est parce que vous passez votre vie dans le plaisir. Mes frères, ce ne sont pas les richesses qui damnent ; vous pourriez, par leur bon usage et par vos aumônes, les faire servir à votre salut ; mais c'est votre vie aisée, cette suite de douceurs auxquelles vous vous attachez, qui font votre condamnation. Vous les aimez, et elles vous perdent. Vous vous flattez d'être dans la bonne voie, n'ayant rien reconnu de criminel dans ces divertissements, et dans cette paix dont vous jouissez ; vous les avez examinés dans le détail, avec leurs circonstances, et n'y découvrant rien de contraire aux lois de la tempérance et de la pudeur, vous les avez estimés innocents et permis ; et c'est cette discussion et cet examen si précis qui vous trompent et qui vous cachent le malheur de votre état. Car en ne regardant ces sortes de plaisirs que séparément et les détachant l'un de l'autre, vous rompez cette chaîne funeste qui les lie ensemble et les rend criminels. Voilà la première cause qui rend inconnu le malheur de cette vie molle et délicieuse : c'est qu'on la partage, qu'on la divise, et que pour ne la regarder que dans ses parties qui ne semblent pas mauvaises, on la méconnaît dans son tout qui l'est extrêmement.

La seconde cause qui cache le dérèglement de cet état, est que les saints Pères, aussi bien que les philosophes et les sages du siècle, ont toujours regardé comme honnêtes, des plaisirs qui n'ont rien que de conforme à la raison et aux règles de la tempérance. Sur ce pied-là, les gens du monde croient que ces sortes de plaisirs dont nous parlons sont permis et légitimes : puisque bien loin de combattre ces lois et ces règles de la raison et de la tempérance, ils s'y conforment entièrement. Car premièrement, pour la raison, disent-ils, on a soin d'éviter, non-seulement ces voluptés grossières et ces excès honteux qui absorbent l'âme,

mais encore ces plaisirs qui troublent tant soit peu la raison, et qui affaiblissent la liberté de l'esprit pour l'asservir aux sens. On fait même servir les plaisirs et les divertissements à donner plus de liberté à l'esprit, et à le rendre plus enjoué dans les entretiens et dans les assemblées. Ils se persuadent ainsi que la raison garde toujours son rang, et l'esprit toute sa liberté, y paraissant tous deux plus éloignés de ce qu'on appelle gêne et contrainte. De là ils concluent qu'il n'y a rien de contraire à la raison, ni qui blesse leur liberté dans les satisfactions qu'ils se donnent, que tout y est raisonnable, et que tout y est honnête et innocent. Mais quelle étrange honnêteté qui déshonore l'état du chrétien, et qui combat la vraie raison ; non pas peut-être la raison de l'homme, telle qu'elle est à présent, corrompue et dépravée, mais la raison du chrétien ! Car autre est l'intelligence de l'homme, autre l'intelligence du chrétien ; autre est la sagesse du siècle, et autre la sagesse de Jésus-Christ ; autre enfin la raison qui conduit l'homme, et autre la raison qui conduit le chrétien. Or ces deux sortes de raisons sont tellement opposées l'une à l'autre, qu'il faut nécessairement sacrifier et assujettir l'une pour faire vivre et régner l'autre. Ne savez-vous pas, mes frères, ce que dit le Saint-Esprit, que la sagesse et la raison humaine sont pure folie devant Dieu ? C'est la foi qui est la raison du chrétien. Cette foi tire de ses principes infaillibles des conséquences certaines que toute la philosophie et la raison humaine n'entendent pas. C'est par la foi que le chrétien, pour être véritablement raisonnable, doit juger des choses ; et c'est aussi par là que vous connaîtrez l'aveuglement et l'erreur déplorables de ceux qui veulent justifier l'amour des plaisirs du monde. Car, s'il est vrai (comme ils l'avouent) qu'une conduite ne peut jamais passer pour honnête que quand elle est conforme à la raison, peut-on estimer honnête cette vie molle qui combat la foi et toutes ses maximes ? cette foi que saint Augustin appelle une raison sublime et divine : *Sublimissima et divinissima ratio*.

Mais comme la plupart des hommes se contentent de vivre simplement en hommes, et de suivre la raison qui fait l'homme et non pas la raison qui fait le chrétien. De là vient aussi qu'ils ne connaissent pas combien est déraisonnable, combien déshonnête, ni par conséquent combien est criminel cet état de mollesse et de délicatesse dans lequel on passe la vie ; outre que l'idée qu'ils se sont formée eux-mêmes de la tempérance et les bornes dans lesquelles ils l'ont enfermée, ou plutôt l'étendue qu'ils lui ont donnée, contribuent beaucoup à leur erreur. Car n'usant des plaisirs qu'avec modération, ils se flattent que cette prétendue modération rend l'amour de leurs plaisirs innocent et permis. C'est ainsi que ces philosophes et ces sages du siècle se sont aveuglés eux-mêmes, rendant licite ce que l'Evangile condamne. Car permettant aux

hommes d'aimer et de rechercher des plaisirs modérés (comme ils parlent), que font-ils autre chose que de leur permettre d'être modérément sensuels, modérément voluptueux, modérément pécheurs ? Que dis-je ? modérément sensuels, modérément pécheurs ? cette fausse modération est un véritable excès. Car pourquoi ménage-t-on de cette sorte les plaisirs, que par un amour passionné pour les mêmes plaisirs ; pour en rendre le goût plus délicat, plus satisfaisant, et la durée plus longue ? Car la volupté qui ne serait pas modérée, abrutirait la raison, et étoufferait l'attention et la liberté de l'esprit ; et l'application et l'attention étant ôtées, le plaisir leur deviendrait moins sensible. C'est donc par un raffinement de délicatesse et par un excès d'amour pour la volupté qu'on s'étudie ainsi dans le monde à ménager et à modérer le plaisir que l'on goûte. C'est encore pour l'entretenir plus longtemps et se le perpétuer s'il est possible durant toute la vie. Ainsi l'on se rend, dans le monde, tempérant pour être plus longtemps immodéré et intempérant. Ah ! mes frères, la tempérance chrétienne est bien éloignée de cette modération si déréglée ; et, pour parler le langage des Pères, la tempérance chrétienne est la meurtrière des plaisirs : *voluptatum jugulatrix* (S. CYPR.), en les égorgeant : ce n'est pas qu'elle rende le chrétien insensible aux plaisirs ; mais c'est qu'elle les lui fait éviter en lui en inspirant une secrète aversion, quand ils se mêlent dans l'usage des choses nécessaires à la vie. C'est ainsi que saint Augustin gémissait dans son cœur, quand le plaisir venait à lui flatter le goût et à se glisser dans la nourriture qu'il était obligé de prendre. De sorte que le chrétien ne peut jamais aimer les plaisirs des sens, lors même qu'il les goûte. Mais parce qu'il est un composé de deux natures et qu'il joint en lui les sens et la raison, et, pour le dire ainsi, l'ange et la bête ; comme il ne peut, dans cette partie inférieure de l'âme, recevoir l'impression des sens sans recevoir celle du plaisir qui les flatte, il doit, dans cette plus noble partie et dans cette raison qui est comme le sommet de l'âme, demeurer toujours détaché de ces sortes de plaisirs et n'avoir aucun goût pour eux. Je le répète, mes frères, et je dis que l'homme, et surtout l'homme chrétien, ne doit jamais, dans cette partie supérieure de l'âme qui raisonne et qui veut s'attacher au plaisir, y prendre de goût, ni par conséquent l'aimer. « Le devoir de la tempérance chrétienne, dit saint Augustin (j'entends cette tempérance que l'Evangile ordonne), est de mépriser généralement toutes les satisfactions des sens, et d'en détacher nos cœurs pour les porter uniquement vers les délices célestes et divines. »

Il n'y a donc point de modération qui puisse jamais rendre la volupté et les délices de la terre assez honnêtes et assez réglées pour leur faire mériter notre amour ; et pour vous en convaincre davantage, je

vais vous dire quelque chose de terrible et cependant très-véritable : c'est que l'on voit souvent des pécheurs, si j'ose ainsi parler, qui ont pourri dans les plaisirs infâmes (comme Lazare dans son sépulcre), sortir, par la puissance et l'efficacité de la voix de Dieu, de l'abîme de leurs péchés, comme celui-ci de son tombeau et du sein de la mort. Mais rarement voit-on ces personnes qui passent leur vie à leur aise dans la délicatesse et la mollesse des plaisirs et dans ces délices qu'on appelle mal à propos honnêtes et réglées, entrer dans la vraie mortification, s'assujettir aux rigueurs de l'Evangile et crucifier leur chair. D'où vient cela ? C'est que cette modération prétendue et cette honnêteté qu'ils se figurent dans leurs divertissements et leurs plaisirs, leur met un bandeau sur les yeux et leur cache le malheur de leur état. Il est inconnu à la plupart des gens, je vous l'ai prouvé ; il me reste à vous montrer qu'il est très-commun et très-ordinaire. C'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Quoique l'on dise que le propre caractère du bien est de se communiquer et de se répandre ; on trouve que le mal, qui est son contraire, lui ressemble beaucoup en ce point, et que si, dans l'ordre de la nature, le bien est plus répandu et plus commun que le mal, dans l'ordre de la morale, au contraire, le mal est beaucoup plus commun et plus répandu que le bien. En effet, ne voit-on pas que le crime et le vice ont plus de sectateurs que la sainteté et la vertu ? Mais de tous ces maux, celui qui paraît le plus universel, le plus étendu et qui combat davantage la morale de l'Evangile, c'est la mollesse de la vie et l'amour des plaisirs. Voilà le fond de cette dernière proposition.

C'est ici, mes frères, qu'on trouve trop véritable cette maxime si célèbre que chacun est attiré par son plaisir (15), et plutôt à Dieu que l'on ne fût attiré que par son propre plaisir ! le mal n'irait pas si loin ; mais on l'est encore par le plaisir d'autrui, c'est-à-dire par les satisfactions et par les délices que les autres prennent ; et c'est par là qu'on peut reconnaître que ce ne sont pas seulement les riches et ces heureux du siècle qui se perdent par l'amour des plaisirs, mais que ce sont encore les pauvres et les misérables. Car ne leur est-il pas ordinaire de brûler d'envie quand ils voient les divertissements de ceux à qui les richesses en fournissent les occasions ? Ne leur est-il pas d'ordinaire, lors même qu'ils ressentent leur pauvreté et leur misère, de souhaiter passionnément les biens et les plaisirs des autres ? Ainsi la passion et l'amour des plaisirs dominant souvent dans le cœur des plus misérables, et ils deviennent par là coupables du même crime que les sensuels et les heureux du siècle. La raison,

vous la voyez, c'est que le vice aussi bien que la vertu consiste surtout dans la disposition du cœur ; prêt à en exercer les actions mêmes avec un cœur charitable, le pauvre sera libéral aux yeux de Dieu et fera des aumônes comme s'il distribuait des biens ; avec un cœur contrit, le pécheur sera pénitent comme s'il versait des larmes ; avec un cœur humble, les rois du monde sont petits sur le trône ; avec un cœur détaché, les riches, au milieu de l'abondance, ont le mérite de la pauvreté. Vous voyez bien, mes frères, que c'est proprement la disposition et l'inclination du cœur qui produit la vertu. Il faut dire du vice la même chose, et pour l'appliquer à mon sujet, je dis que c'est dans la pente, le désir et la disposition du cœur pour les plaisirs que consiste bien plus le vice de la mollesse de la vie, que dans la jouissance même des plaisirs. C'est ce qui rend ce crime si universel et si commun. Car où sont les personnes si pures et si détachées des satisfactions de la vie, qui se les refusent lorsqu'elles se présentent ; puisque la plupart les recherchent même et les poursuivent quand elles leur échappent ? Où sont les personnes qui, dans leurs afflictions et dans leurs disgrâces, soupirent plutôt après les délices solides et ineffables du ciel, que non pas après les vaines consolations de la terre ? Où sont les personnes que l'amour saint, la charité, dont la force égale celle de la mort, selon l'Ecriture : *fortis ut mors dilectio* (Cant., VIII, 6), fasse mourir à toutes les fausses joies du monde ? Ah ! que le nombre en est petit ! Cependant il faut demeurer d'accord que le monde est beaucoup plus dangereux dans ses douceurs et dans ses caresses que non pas dans ses rigueurs : *Periculosior est mundus blandus quam molestus* ; ce sont les propres termes de saint Augustin (*De moribus Eccles.*, chap. 23) ; et qu'il est plus difficile de ne pas s'attacher aux biens et aux plaisirs dont on jouit, que d'en supporter tranquillement la privation. Car il est certain que la présence d'un objet fait une impression bien plus vive et plus sensible que ne fait pas la simple idée. D'où il s'ensuit que les personnes dont la vie est heureuse et aisée, et à qui tout rit dans le monde, sont exposées à de plus rudes combats et tentées d'une manière plus dangereuse par l'enchantement et la douceur continuelle des plaisirs dont ils sont environnés, que ne sont les personnes que la bassesse de leur condition et que l'éclat d'une fortune médiocre éloignent de ces mêmes plaisirs.

« Ainsi n'enviez pas, » disait saint Augustin à son peuple (*in ps. LXXXV et in Epist.* 83), et je le dis après lui à ceux de mon auditoire que la félicité apparente et trompeuse d'une vie molle et mondaine pourrait tenter, « n'enviez pas à ces gens riches et si heureux dans le siècle leur prospérité et leurs délices ; ce que vous

(15) *Trahit sua quemque voluptas.* (VIRG.) Maxime consacrée par plusieurs saints Pères, et particulière-

ment par saint Augustin en plusieurs endroits de ses ouvrages.

croyez bonheur et prospérité est plutôt tentation : *Quæ putatis prospera, magis tentationes sunt* ; » et tentation plus invincible qui entraîne l'âme, qui la rend captive et qui l'engage au crime en l'attachant à la créature.

Remarquez, suivant la pensée de ce Père, qu'il se forme une chaîne funeste composée de différents anneaux qui serre l'âme et qui l'engage dans le péché. Les plaisirs qui font cette vie aisée dont nous parlons, charment les sens, et les sens charmés surprennent la raison, et par l'alliance intime qu'ils ont avec elle, l'engagent et l'attirent. Vous me direz ici que les passions dans l'homme se trouvent jointes avec la liberté et avec la raison qui les peuvent dompter. Mais c'est cela même qui fait le péril et le malheur ordinaire de l'homme ; car les passions étant si proches du lieu où la raison réside, il leur est par là fort aisé de l'attirer et de la gagner. La même âme qui est raisonnable et libre est encore sensible, Ah ! qu'il est donc mal aisé que cette âme, en tant que sensible, s'attachant aux plaisirs par l'endroit de la passion, elle ne s'y attache encore comme libre et par le consentement de sa volonté ! C'est une chaîne dont le premier anneau attire le second, et celui-ci en attire un autre ; la raison, souvent flattée, suit enfin les attraits et le mouvement de la passion, et l'une et l'autre se portent où les sens se sont eux-mêmes attachés.

Vous voyez par là, mes frères, quel est le danger de ceux qu'on appelle les aisés et les heureux du monde, qui passent leur vie dans une mollesse continuelle. C'est presque une nécessité invincible que le cœur s'attache à cette vie molle où leurs sens sont attachés. Eh ! quel moyen que cette satisfaction continuelle des sens ne devienne enfin celle du cœur ? et à moins d'une perpétuelle violence et d'un combat très-pénible à des gens qui ne veulent rien souffrir et qui évitent, autant qu'il leur est possible, toutes sortes d'inquiétudes et de peines, ne faut-il pas qu'ils soient enfin vaincus par les plaisirs ; qu'ils en deviennent les esclaves et que, par cette chaîne malheureuse, ils soient entraînés dans la perdition ? N'enviez donc pas, mes frères, je le répète avec saint Augustin, n'enviez et ne désirez point ces fausses douceurs et cette joie trompeuse du siècle. Estimez-vous d'autant plus heureux que votre pauvreté et vos afflictions vous éloignent de ce faux bonheur. Mais pour vous qu'on appelle les heureux du siècle, tremblez au milieu de votre prétendu bonheur ; et si vous ne le craignez pas, de là vous devenez vous-mêmes la preuve terrible de la vérité que j'ai avancée, à savoir que la mollesse de la vie ruine et détruit la foi dans le cœur. La foi inspire toujours ce détachement des plaisirs et l'amour des souffrances, étant impossible d'être dans un vrai fidèle, sans conformer son jugement à celui de Jésus-Christ, et par conséquent sans croire les souffrances aimables, après qu'il les

a lui-même aimées et estimées un si grand bien, et sans croire les plaisirs du monde dignes de notre mépris et de notre haine, après qu'il les a lui-même rejetés et méprisés.

Que ceux-là sont heureux ! ô mon Dieu, qui, suivant vos conseils, vos exemples et le mouvement de la grâce, s'entretiennent l'esprit et le remplissent de si bons sentiments ; qui aiment mieux passer leur vie dans la privation de toutes les voluptés que dans la jouissance d'aucune ! Cet éloignement volontaire des plaisirs et fait pour vous obéir leur procure dès ce monde une joie ineffable qui surpasse toutes celles que l'on y goûte, et qui sera suivie d'une autre dans le ciel que les yeux n'ont point vue, que les oreilles n'ont point ouïe, et qui n'est encore entrée que très-imparfaitement dans le cœur de l'homme. Je vous la souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

SERMON VII.

Pour le troisième dimanche de Carême.

DE LA RECHUTE DANS LE PÉCHÉ.

Prêché à la cathédrale de Meaux et à Paris en plusieurs des églises principales.

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus. (Luc, XI, 26.)

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier.

PREMIER EXORDE.

Mais quel plus grand malheur pouvait-il arriver à cet homme dont il est parlé dans notre évangile ; puisque n'ayant ni des yeux pour voir le jour, ni de langue pour demander quelque secours, il n'a pas même l'usage de l'ouïe, pour recevoir quelque parole de consolation dans sa misère ? Lorsque tous ces organes si nécessaires, et par lesquels les plaisirs ordinaires de la vie entrent dans l'âme, viennent à manquer, que reste-t-il à un misérable que le seul sentiment pour la peine et pour la douleur ? Cependant, mes frères, il lui peut arriver quelque chose de plus funeste que tout cela. Car enfin si, n'ayant point d'yeux, d'autres en ont pour jeter quelque regard de compassion sur lui ; si, n'ayant point de langue, d'autres en ont pour demander du secours pour lui ; si enfin, n'ayant pas l'usage de l'ouïe, d'autres l'ont pour entendre ses gémissements et se laisser toucher à ses soupirs ; son malheur ne paraît donc pas tout à fait extrême, et sans aucune ressource ? Mais si cet aveugle n'est plus regardé, si ce muet n'a personne qui parle pour lui, si ce sourd n'est point écouté dans ses soupirs et dans ses sanglots ; en un mot si ce misérable, par son infortune, ne s'attire que de l'indignation et de la haine, au lieu de compassion ; ah ! mes frères, n'est-ce pas la dernière misère : et n'y a-t-il pas raison de dire avec Jésus-Christ : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus*. Voilà ce que les Pères appliquent au pécheur

dans ses rechutes dans le crime (16) sous la figure de cet homme qui, après avoir été délivré de la tyrannie du démon, redevint sa proie et sa conquête. Je n'ai garde de laisser une matière si importante sans la traiter. Mais comme Jésus-Christ eut chassé ce démon, une femme poussée de zèle s'écria au milieu de l'assemblée : Bienheureuses sont les entrailles qui vous ont porté ! bienheureuses sont les mamelles qui vous ont nourri ! Nous devons imiter son zèle et sa piété, et nous efforcer, à son exemple, de dire à la louange de Marie : *Ave, gratia plena.*

SECOND EXORDE.

Quelque extrême que paraisse le malheur d'un pécheur après son crime, il n'est pas toujours sans ressources ; l'objet même de sa crainte peut lui inspirer de la confiance. Et comme l'on voit souvent que, dans la nature, la même nuée qui jette l'éclair et lance la foudre, verse la pluie et la rosée, il arrive aussi que les choses les plus funestes au pécheur peuvent lui devenir favorables. Car si, élevant sa vue vers le ciel, il voit en Dieu un juge terrible, qui a droit de le punir, n'y voit-il pas aussi un père qui peut lui faire grâce ? Sa justice est armée de foudres ; mais sa miséricorde a des rosées et des bénédictions à répandre. Si, abaissant ses yeux sur la terre, il voit en l'Eglise une mère irritée ; après tout il la voit mère. Il sait que sa colère ne va jamais jusqu'à la dureté, que son cœur est toujours plein de charité et de tendresse, et qu'elle peut lui ménager la paix et la réconciliation auprès de Jésus-Christ qui est son époux. Enfin si, faisant réflexion sur lui-même, il se voit accusé par sa propre conscience et par sa propre malice, ne semble-t-il pas qu'il est excusé en quelque façon par sa propre faiblesse ? Voilà ce qui peut donner quelque consolation au pécheur après son crime. Mais si le malheur est si grand qu'il ne voie plus en Dieu un père disposé à lui pardonner ; s'il ne voit point en l'Eglise une mère tendre, prête à s'entremettre, par la voie ordinaire des sacrements, pour sa réconciliation ; s'il ne trouve point en lui-même d'excuse légitime pour diminuer son péché : Alors : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.* Il faut avouer que cet état est infiniment terrible. Cependant, mes frères, voilà le malheur funeste où conduit cette légèreté et cette inconstance dans la grâce, quand on retombe souvent dans le crime. Car alors, pécheur, de quelque côté que tu regardes, ou vers le ciel, ou sur la terre, ou au dedans de toi-même, tout y paraît épouvantable ; et ces différents objets te doivent inspirer la dernière crainte, pour trois raisons qui vont faire le partage de ce discours : 1° Les fréquentes rechutes rendent, du côté de Dieu, le pardon rare : *première proposition.* — 2° Les fréquentes rechutes rendent, du côté de l'Eglise, la réconciliation

plus difficile : *seconde proposition.* — 3° Les fréquentes rechutes ôtent, de la part du pécheur, toute apparence d'excuse : *troisième proposition.*

C'est ce que je vais vous expliquer dans ce discours. Donnez-moi, je vous prie, vos applications.

PREMIER POINT.

Quoique toutes les perfections de Dieu soient opposées au crime et qu'elles conspirent également pour le combattre, il faut pourtant avouer, mes frères, qu'il n'appartient pas à toutes de le détruire. Sa sagesse par ses lumières peut bien le découvrir et l'aller trouver dans les ténèbres où il se cache ; sa puissance peut bien lui donner quelque atteinte en abattant le pécheur ; sa justice peut encore l'accabler de peines ; mais elles ne pourront jamais lui donner la mort. L'enfer avec ses flammes et tous ces feux ardents que la puissance et la justice divine allument puniront éternellement le péché ; mais jamais ces feux éternels ne pourront le consumer et l'anéantir. Il n'y a que la miséricorde souveraine qui puisse demeurer pleinement victorieuse du crime, parce qu'en donnant la vie au pécheur, elle fait mourir le péché et elle conserve l'auteur en détruisant l'ouvrage. Voilà, mes frères, la conduite de la miséricorde dans l'économie de notre salut. Elle aime le pécheur, elle hait le péché ; et pour cela elle veut gagner le pécheur et l'attirer à elle, et c'est pour lui marquer sa tendresse et son amour. Elle veut entièrement anéantir le péché et achever sa défaite ; c'est pour lui déclarer sa haine. Mais tout cela ne se peut que par le don qu'elle nous fait de ses grâces. C'est par là qu'elle anéantit le péché et qu'elle sauve le pécheur. Cependant qu'arrive-t-il dans les rechutes ? C'est que le pécheur, qui retombe facilement dans le crime, s'oppose à cette conduite favorable de la miséricorde et renverse tous ses desseins. Pour mieux comprendre cette vérité, remarquez, s'il vous plaît, que quand la divine miséricorde recherche le pécheur et qu'elle en est méprisée, la miséricorde se met en état de donner la mort au péché par de puissantes grâces. Si elle le voit néanmoins revivre, que s'ensuit-il ? sinon (c'est ici le fond de ma première proposition) que la miséricorde ainsi méprisée méprise à son tour le pécheur ; la miséricorde rebutée vient à rebouter le pécheur. Enfin, le pécheur qui retombe souvent a besoin de grâces puissantes pour se relever ; mais le malheur trop ordinaire est que souvent elles sont épuisées par ses rechutes. Mon Dieu ! que ces vérités sont terribles ! mais elles ne sont pas moins évangéliques. Etablissons-les solidement.

Je dis donc, mes frères, que ces âmes légères et inconstantes dans la voie du ciel ; ces pécheurs que l'on voit dans des rechutes continuelles, et qui, après avoir été tant de

(16) Non pas dans le péché véniel, mais dans le mortel.

fois absous, retournent toujours dans leurs premiers crimes, outragent infiniment la divine miséricorde, la traitent avec le dernier mépris. Cela vous paraît d'abord surprenant. Vous savez, mes frères, que le pécheur a du dégoût ou de l'horreur pour les perfections divines. La justice, il la hait, parce qu'il la regarde comme son ennemie; la beauté, il la méprise, parce qu'il trouve dans la créature d'autres attraits et d'autres charmes qu'il lui préfère. N'a-t-il pas de l'aversion pour la souveraineté, parce qu'il n'en saurait supporter les lois? Mais pour la miséricorde, l'auriez-vous jamais cru que les pécheurs pussent la mépriser et l'outrager, puisqu'ils n'en attendent que des grâces et des faveurs, et que c'est la seule des perfections de Dieu qui s'intéresse pour leur salut? Cependant il n'est que trop vrai que les pécheurs par leurs fréquentes rechutes traitent indignement cette miséricorde et avec le dernier mépris par l'abus qu'ils font de ses grâces, en les perdant avec autant de légèreté qu'elle a paru constante à les leur donner, ce qui marque le plus grand mépris; car, comme dit Tertullien, celui qui néglige le bienfait se moque du bienfaiteur; le mépris qu'on fait d'un don passe toujours sur celui qui le donne : *Respuit datorem, cum datum negligit; negat beneficium, cum beneficium non honorat*. De plus, ce pécheur paraît-il connaître la différence qu'il y a entre la justice divine et la miséricorde? La gloire de la justice, c'est l'engagement et la nécessité; la gloire au contraire de la miséricorde, c'est l'indépendance et la souveraine liberté. Considérez, s'il vous plaît, ces deux différents états de l'homme : celui du péché ou de la vertu; celui du crime ou de la sainteté. Dans l'un et dans l'autre, la justice ne paraît jamais libre; elle est dans une espèce de nécessité, et par rapport au crime pour la punition, et par rapport à la vertu pour la récompense; et c'est la gloire de la justice de ne pouvoir pas (ne point punir les pécheurs et récompenser les justes.

Il n'en est pas de même de la miséricorde; car sa gloire est d'être souverainement libre; elle peut abandonner les plus justes et sauver les plus grands pécheurs. N'a-t-elle pas fait paraître cette liberté, et par rapport aux personnes, et par rapport aux lieux, et par rapport aux temps? Je vois un apôtre abandonné et un larron sauvé : Judas réprouvé mangeant à la table d'un Dieu, et le larron sauvé sur une croix, sur un gibet. Quelle liberté de choisir un scélérat et d'abandonner un apôtre? N'a-t-on pas vu des chrétiens devenir apostats sur des échafauds dans le lieu et le temps du martyre (17); des païens, au contraire, des bourreaux mêmes et des impies convertis sur des théâtres dans le temps qu'ils se moquaient de nos mystères (18). Miséricorde de mon Dieu! c'est donc dans cette souveraine liberté de sauver ou d'abandonner

que paraît votre grandeur et votre gloire? Cependant le pécheur dans ses fréquentes rechutes ne fait nul cas de cette liberté de la miséricorde et ne veut point la reconnaître. Voilà le mépris qu'il fait de cette noble perfection; il lui ôte toute sa gloire et prétend de souverainement libre qu'elle est, la rendre son esclave et se la soumettre : *Libertatem Dei servitutem faciunt*. (TERT., *Lib. contra Judæos*.)

Car enfin, si je te demande, âme inconstante et légère, d'où viennent tous ces changements, qu'après avoir été si souvent relevée du crime, tu y retombes si facilement? N'est-ce pas que tu t'assures que cette miséricorde ne te manquera pas; que la grâce est comme engagée et toujours prête à te relever quand tu voudras? Voilà, mes frères, de quoi on se flatte d'ordinaire dans les rechutes. On veut mettre la miséricorde dans l'engagement et dans la nécessité. N'est-ce pas là la traiter indignement? la traiter en esclave? quoi! attendre d'elle nécessairement ce qu'elle ne donne que très-gratuitement, quel outrage! quel mépris de prendre ainsi ses grâces pour des dettes, ses dons et ses faveurs pour des obligations! en un mot, sa souveraine liberté pour la dernière servitude : *Libertatem Dei servitutem faciunt*. N'est-elle pas en droit de s'en venger? Elle le fait aussi de la manière la plus terrible, en vengeance ce mépris par un autre mépris, méprisant à son tour ces pécheurs dont elle est méprisée : *Qui me contemnunt et aut ignobiles*. (I Reg., II, 30.) C'est le Saint-Esprit qui s'explique lui-même. Les voilà dégradés, et les plus vils de tous les hommes; Dieu n'en fait plus de cas, plus d'estime, et ne les regarde qu'avec dédain et avec mépris, *erunt ignobiles*. Après cela, que peuvent-ils attendre? *Nemo corrigere potest quem Deus despexerit* (Eccl., VII, 14); ce sont les propres termes de l'Écriture; il n'y a presque plus d'apparence de salut et de conversion.

Voici une remarque solide qu'a faite Tertullien sur ce sujet. Il fait voir la différente conduite de Dieu à l'égard des pécheurs obstinés et persévérants et à l'égard des pécheurs légers et inconstants. Et pour cela il apporte l'exemple des Juifs et des gentils. Les Juifs par leur légèreté représentent ces pécheurs légers et inconstants : tantôt ils étaient fidèles et tantôt incrédules; tantôt observateurs de la Loi et tantôt violateurs de la Loi; tantôt à Dieu et tantôt au démon; ce n'était que légèreté et inconstance. Image bien naturelle d'une infinité de chrétiens; c'est de là que vient cette alternative de dévotion et de divertissement qui compose la vie du monde; que l'on court avec la même ardeur tantôt aux solennités de la religion, tantôt aux spectacles de la vanité mondaine; c'est de là que vient ce cercle de communions et de plaisirs, de confessions et d'intrigues; pieux d'un côté et sacrilège de

(17) L'Eglise nous en fait mention le jour de la fête des quarante martyrs, le 13 mars.

(18) Saint Genest, comédien, que Dieu convertit

lorsqu'il se moquait et raillait publiquement du baptême, et plusieurs autres.

l'autre; tantôt mondain, tantôt chrétien; tantôt au ciel, tantôt à la terre.

Les gentils au contraire étaient fortement attachés à leurs péchés et à leur idolâtrie : voilà des pécheurs obstinés et persévérants. Cependant qu'est-il arrivé? c'est que Dieu a choisi et sauvé ces pécheurs obstinés et réprouvé les inconstants. Pourquoi cela? Voici la raison qu'en donne ce savant Père : *Publicani patientiam Dei offendunt, Judæi autem de patientia ludunt.* (TERT., *Lib. contra Judæos.*) C'est que les gentils n'ont fait que blesser la patience de Dieu par leurs péchés : cela est commun à tous les crimes. Mais les Juifs l'ont jouée et s'en sont moqués par leur rechute et par leur inconstance; et Dieu ne pouvant souffrir ce mépris si injurieux et si outrageant, les a eux-mêmes méprisés et rejetés : *Audivit Dominus et sprevit, et ad nihilum redegit valde Israel* (*Psal. LXXVII, 9*); la patience de Dieu ainsi méprisée méprise à son tour ces sortes de pécheurs inconstants, et après en avoir souffert tant de rebuts, elle vient ensuite à les rebuter.

Tertullien appelle la justice divine la tutrice de la miséricorde : *tutela bonitatis*. Vous voyez, mes frères, ce qu'il veut dire par ce qui se passe d'ordinaire parmi les hommes. Quand on voit des pupilles que leur penchant et leur trop grande facilité porteraient à dissiper leurs biens par des profusions et par des excès, on leur donne des tuteurs qui ménagent leurs biens et qui arrêtent ces profusions. *Justitia tutela bonitatis*. « Voilà, dit Tertullien, ce que c'est que la justice de Dieu; elle est la tutrice de la miséricorde pour ménager ses trésors. La miséricorde par elle-même serait toujours dans la profusion; elle voudrait toujours donner sans réserve; son inclination serait de ne jamais rien refuser. Mais la justice arrête cette profusion et lui inspire d'autres sentiments : *Thesauro providet; nec sinist obrepere indignos*. C'est comme si elle lui représentait : pourquoi exposer vos trésors à ceux qui en abusent? Pourquoi accorder des grâces à ceux qui n'en deviennent que plus ingrats? Après tant de rebuts que vous en avez reçus, pourquoi ne les pas rebuter eux-mêmes? Vous avez tant de fois tâché de faire mourir le péché; vous l'avez toujours vu naître; vous avez souhaité la naissance et la vie de la grâce dans leur cœur, et vous l'y avez toujours vu mourir. Que n'avez-vous pas fait pour le gagner? Tous vos desseins sont pourtant toujours frustrés. Eh! puisque le péché renaît et vit toujours, n'est-il pas de votre intérêt et de votre gloire d'empêcher au moins la perte et l'extinction [de tant de grâces que les pécheurs anéantiront par leurs rechutes? » Voilà, selon le langage de Tertullien, quel est le ménagement de la justice : cette admirable tutrice arrête ainsi ces sortes de profusions de la miséricorde et l'oblige d'user de retenue et de réserve à l'égard de ces pécheurs infidèles, quand ils viendront à lui demander ses grâces. Oui, je suppose que

dans leurs rechutes, ils témoignent vouloir recourir à la miséricorde et qu'ils lui demandent grâce; mais il faut pour être exaucés qu'ils l'exaucent eux-mêmes. C'est là, mes frères, l'excellente morale de saint Augustin.

« Il se fait, dit ce Père, dans la prière des pécheurs une double demande. Il y a une demande qu'ils font à Dieu; et il y en a, en même temps, une autre que Dieu leur fait de sa part. Ils demandent à Dieu la continuation de sa grâce et qu'il la leur donne; et Dieu demande qu'ils apportent plus de vigilance de leur part et plus de soin pour conserver cette grâce et pour éviter les occasions qui les engagent dans le péché; il demande l'extinction et la cessation du péché et qu'ils l'anéantissent : pour les exaucer, il veut être exaucé lui-même. Cesse, pécheur, dit-il, de m'offenser, si tu veux que je ne cesse pas de te chérir et de t'aimer. Rends-toi constant à conserver ma grâce, si tu veux que je le sois à te la donner. Autrement, devenant insensible pour moi, je le serai pour toi. N'ayant pour moi que des rebuts, tu ne recevras aussi de moi que des rebuts. » C'est en ce point, selon la doctrine de saint Augustin, que la créature devient en quelque sorte la règle de son Dieu : c'est-à-dire que les pécheurs, par leurs rechutes, méprisant la miséricorde de Dieu, en sont eux-mêmes méprisés; et venant à la rebuter, il arrive aussi qu'ils en sont rebutés. Cela ne devrait-il pas porter la frayeur dans le cœur? Mais, pécheurs inconstants, ce n'est pas là tout. Ce qui doit vous glacer de crainte, c'est que ces grâces immédiates et victorieuses de la divine miséricorde, que la grandeur de vos crimes vous rend nécessaires, s'épuisent enfin par la continuation de vos rechutes. Quelle terrible vérité!

J'avoue, mes frères, que j'ai longtemps balancé à vous le dire; mais enfin puisqu'un péril, pour être caché, n'en est que plus grand, et que la vérité étant reconnue devient plus salutaire, pourquoi ne pas vous la découvrir? Il est donc certain, mes frères, que la miséricorde de Dieu s'épuise quelquefois dans la distribution qu'elle a résolu de faire de ces grâces puissantes et victorieuses, par les rechutes des pécheurs; et que de cette source comme tarie, il n'en coule tout au plus que de petits ruisseaux et de faibles grâces. La raison qu'en donnent les théologiens est capable de faire trembler les âmes les plus insensibles, s'il leur reste encore un peu de foi. Ne perdez rien de ceci, je vous prie.

Il est constant, disent les docteurs les plus éclairés, que toutes les perfections de Dieu sont infinies en elles-mêmes et dans leur fond; mais elles sont bornées et limitées dans leurs communications et dans leurs effets : par exemple, Dieu est infini dans l'étendue de sa puissance; mais cependant toutes les créatures qu'il a jamais produites, sont bornées; de même, Dieu est infini dans sa justice; mais tout ce qu'il produit de juste est limité. C'est ainsi qu'il

faut raisonner de sa bonté et de sa miséricorde : elle est infinie en elle-même et dans son fond. Cependant, les effets de cette miséricorde sont bornés et les grâces qu'elle accorde aux pécheurs ont leurs limites : *Unicuique nostrum data est gratia, secundum mensuram donationis Christi* (Ephes., IV, 7) ; la grâce a été donnée à chacun de nous, selon la mesure du don de Jésus-Christ. Ceci est décisif dans saint Paul. Il y a une mesure certaine et fixe et un nombre déterminé jusqu'où précisément Dieu a résolu de les donner. Elles peuvent donc bien s'épuiser, puisqu'elles sont bornées. N'en doutez pas. Le principe est trop évident pour que vous n'en voyiez pas la conséquence. Tremble donc, pécheur, qui, par ta première rechute, épuiseras peut-être la dernière de ces grâces choisies et puissantes que Dieu a résolu de te donner. Car pourquoi te flatter ? Quelle assurance as-tu qu'après être retombé dans ton crime une fois, dix fois, vingt fois, et peut-être cent fois et encore davantage, tu n'as pas encore épuisé par tous ces crimes multipliés le nombre de ces grâces choisies et puissantes desquelles dépend ton salut ? Mais quoi ! me direz-vous, n'est-ce pas là outrer les choses et à quoi voulez-vous nous réduire ? Je veux vous réduire, mes frères, à avouer cette vérité chrétienne et évangélique, que les rechutes dans le péché peuvent enfin épuiser les grâces qui doivent servir à vous sauver. Mais, demanderez-vous, jusqu'où doit monter cette mesure et ce nombre de grâces que Dieu a limité pour chacun de nous ? C'est là un secret impénétrable de la justice de Dieu, un abîme qu'il n'est permis à personne de sonder : *Non judicandus Deus, sed adorandus*. (TERTUL., sur ces paroles de saint Paul : O altitudo, etc.)

Il suffit de savoir, en général, que ce nombre est grand pour quelques-uns et très-petit pour d'autres. Je vois que les anges n'ont jamais reçu une seconde grâce pour se relever ; les voilà perdus. Pourquoi cela ? C'est que leur grâce était extrêmement limitée. Caïn, après le meurtre et l'assassinat de son frère Abel, ne reçoit plus de grâce ; c'en est fait. Pharaon et Saül sont réprouvés après leurs premiers péchés. Les habitants de Damas et de quelques autres villes voisines ne devaient jamais recevoir de pardon, s'ils venaient à commettre cinq ou six péchés : *Hac dicit Dominus super tribus sceleribus Damasci et super quatuor non convertam*. (Aios, X, 3.) C'est Dieu même qui parle. L'histoire de l'Eglise nous marque le retour et la conversion de quelques grands pécheurs après beaucoup de crimes, et la réprobation, au contraire, de plusieurs autres après un petit nombre de péchés.

Ainsi, le temps déterminé et ce nombre précis où doivent aller nos grâces, est un mystère caché, un secret inconnu aux hommes. Tout ce que nous savons, c'est qu'elles sont bornées et que les pécheurs par con-

séquent peuvent les épuiser par leurs rechutes.

Eh ! mes frères, pourquoi donc ne mettrons-nous pas des bornes à nos crimes, puisque Dieu en met à sa miséricorde et à ses grâces ? Et si vous me pressez encore davantage, je vous dirai, pécheurs (s'il y en avait quelques-uns dans ce lieu saint) que le repos et l'obstination dans le crime, la volonté d'y croupir et cette insensibilité dans laquelle vous vivez, est une funeste et une terrible conjecture que le dernier péché que vous avez commis ait épuisé toutes ces grâces de faveurs, ces grâces puissantes et victorieuses sans lesquelles on ne se sauve point. Eh mon Dieu ! quel coup de tonnerre, bien différent de ceux qui grondent et qui éclatent dans les nuées, lesquels effrayent beaucoup de gens, comme disait un ancien, et en blessent néanmoins très-peu ! Mais celui-ci en foudroie et en écrase plusieurs, quoique peu l'appréhendent. Eh ! quoi de plus étrange et de plus terrible d'épuiser de cette sorte la miséricorde, que de la mépriser, que de l'outrager ! Car, enfin, lorsque mes crimes m'attirent les menaces et l'indignation de la justice ; lorsque la puissance divine me paraît armée pour me punir de mes infidélités et de mes péchés ; si, au milieu de ces malheurs, la miséricorde souveraine me réserve encore quelques grâces choisies et d'une force à me relever de l'abîme où je me vois tombé, nul obstacle n'empêchera mon salut. Mais s'il n'y a plus de ces grâces choisies et efficaces pour moi et qu'il n'y ait tout au plus que des grâces faibles pour me relever, dans quelle extrémité ne me trouverai-je pas réduit ? Quel sera mon asile ? Quel sera mon secours ? Vous êtes en peine de trouver un asile, vous ne savez pas où vous devez aller ? Allez à la miséricorde même. Allez, mes frères, de la miséricorde irritée à la miséricorde favorable. Elle a un fond infini de grâces et de faveurs ; elle a des trésors immenses ; elle a des ressources cachées : de ses états ordinaires, elle peut passer aux extraordinaires et même aux miracles.

Mais ne présumez pas sur cela, pécheurs. Le miracle ne doit jamais servir de règle ni fonder une véritable confiance ; il ne peut faire que des téméraires et des présomptueux. Eh quoi ! voudriez-vous vous jeter dans les flammes, parce que les jeunes hommes de Babylone n'ont point été offensés dans la fournaise ? Voudriez-vous jouer et vous enfermer avec des lions, parce que Daniel n'en fut point dévoré ni même touché dans la fosse. Ce sont là des miracles de la puissance d'un Dieu sur lesquels vous ne voudriez jamais hasarder votre vie temporelle, ni même la santé de votre corps. Ah ! mes frères, n'exposez donc pas votre âme, votre salut et votre bonheur éternel sur des miracles de la miséricorde. Il faudrait avoir renoncé aux lumières de la foi et de la religion, et avoir étouffé l'instinct même du christianisme pour en user de la sorte. N'oubliez donc

pas que la rechute dans le péché rend, du côté de Dieu, le pardon rare et même miraculeux, et du côté de l'Eglise, la réconciliation très-difficile. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Les moyens que l'Eglise peut employer pour la conversion de ses enfants se réduisent à trois. Il y a les sacrements, il y a le sacrifice et il y a les prières. Comme le péché est l'esclavage de l'âme et qu'il l'enchaîne, les sacrements sont nécessaires pour l'absoudre et la mettre en liberté. Comme le péché est une rébellion contre Dieu et qu'il attire les vengeances de sa justice, il faut le sacrifice pour apaiser cette justice vengeresse et pour détourner ses châtimens. Enfin, comme le péché nous ferme l'entrée du ciel, c'est la prière, dit saint Augustin, qui doit nous l'ouvrir et en faire descendre la grâce. Voilà, mes frères, tout ce que l'Eglise, cette mère charitable, peut employer pour la réconciliation de ses enfants : les sacrements, le sacrifice et les prières. Mais je prétends vous faire voir que les rechutes ordinaires mettent des obstacles à la validité des sacrements, à la vertu du sacrifice et à l'efficacité des prières. O mon Dieu ! que cela est terrible ! Il faudrait, pour l'expliquer, un discours tout entier ; mais je ne puis ici qu'ébaucher légèrement les choses : ménageons donc notre temps et allons d'abord au principe.

Il faut distinguer, selon la doctrine des Pères et des conciles, deux différens effets dans nos sacrements. Il y a un effet commun qu'ils produisent tous, et c'est la grâce justificante, une grâce de sainteté ; mais il y a encore un effet propre et spécifique qui est particulier et attaché à la nature de chaque sacrement. Ainsi, disent les docteurs, outre cette grâce de sainteté commune à tous les sacrements, il y a par exemple dans le baptême une grâce particulière de régénération et d'innocence. Il y a dans la confirmation une grâce de force et de combat pour le soutien et la défense de la foi. Dans l'Eucharistie il y a une grâce de nourriture et de douceur, et pour m'arrêter uniquement à mon sujet, il y a dans la pénitence une grâce de fermeté et de consistance. Remarquez, je vous prie, que cet effet particulier est toujours uni à l'effet commun, et de la vérité de l'un on reconnaît la vérité de l'autre.

Je sais bien, mes frères, que l'immuabilité n'est pas attachée à la grâce de nos sacrements ni à l'état des fidèles sur la terre, c'est le partage de la gloire des bienheureux dans le ciel. Mais il est très-certain que la grâce de la pénitence est une grâce de stabilité et d'affermissement. Comme elle nous relève après être tombé, elle nous fortifie pour ne pas tomber. *Tristitia quæ est secundum Deum* (1 Cor., VII. 12), dit le grand apôtre, *pœnitentiam stabilem operatur* ; ceci est décisif. Voilà la

stabilité exprimée, *pœnitentiam stabilem*, on ne tombe ni promptement ni aisément. Et voilà ce qui me fait trembler quand je vois ces rechutes ordinaires après les confessions ; on tombe si promptement à la première occasion, souvent sans sollicitation, sans sujet, on se laisse d'abord abattre. C'est ce qui me fait craindre que toutes ces confessions n'aient été nulles et sacrilèges, car enfin je n'y vois pas cet effet propre au sacrement, cette fermeté n'y paraît pas. La grâce de stabilité n'a pas été reçue, ni par conséquent la grâce de sainteté, la grâce justificante. Ces deux effets ne se quittent pas et ne se séparent jamais dans le sacrement de la pénitence. Et comment voulez-vous, mes frères, que je reconnaisse en vous cette grâce de consistance ? Vous voilà toujours inconstants. Cette fermeté paraît-elle dans vos rechutes et la solidité de votre repentir dans vos infidélités ? Et ne m'opposez pas vos larmes répandues, votre accusation exacte, vos soupirs poussés, les restitutions mêmes que vous avez faites ; tout cela m'est suspect. Ce ne sont pas là des marques assurées d'une sincère pénitence, ce sont toutes marques équivoques et douteuses qui peuvent tromper. Judas n'accuse-t-il pas son crime ? N'a-t-il pas la restitution dans les mains et les plaintes dans la bouche ? En voulez-vous des preuves, mes frères, lisez l'Evangile ? Vous savez l'histoire d'Antiochus, craignez que son histoire ne devienne la vôtre. Antiochus fond en larmes, son cœur se brise par des soupirs et par des soupirs, il fait à Dieu les plus saintes et les plus solennelles promesses. Ne voilà-t-il pas des marques de pénitence plus sensibles et plus apparentes que les vôtres ? Et cependant elles sont toutes fausses et trompeuses, puisque Dieu les rejette et qu'il n'écoute point ce misérable comme nous l'apprend l'Ecriture. Il faut donc aller chercher d'autres marques de votre pénitence et de la validité de vos confessions ? Nous n'en connaissons point d'assurées que cette stabilité dans la pratique de la vertu et dans la grâce quand on n'est plus sujet à ces rechutes.

Après cela faut-il s'étonner si dans les sacrés tribunaux on use de précaution, si l'on veut voir des marques de cette stabilité dans la vertu avant que d'absoudre. Pourquoi cela ? C'est la dignité de notre ministère qui nous y engage, c'est la dignité du sacrement, qu'on ne doit jamais hasarder. L'Eglise est mère et épouse tout ensemble : en qualité de mère elle est pleine de tendresse et veut qu'on use de modération et de condescendance envers ses enfants, mais en qualité d'épouse elle demande du zèle et de la fidélité pour les intérêts de son époux. Elle veut donc ce tempérament de sévérité et de douceur. Cette mère sainte veut qu'on exerce la douceur et la modération sur le corps pour ne pas accabler ses enfants, mais elle veut aussi qu'on exerce le zèle et la sévérité sur le cœur pour venger son époux, et parce que les occasions prochaines du

péché sont les causes ordinaires des rechutes, elle veut qu'on soit impitoyable sur ce point et qu'on les retranche absolument et pour toujours. Les ministres de Jésus-Christ et les dispensateurs des sacrements et de la grâce doivent imiter l'exemple d'Elie. C'est l'Ecriture qui le marque dans le troisième livre des *Rois*.

Le prophète, touché des larmes d'une mère à qui la mort venait de ravir un enfant unique, se met en état de le ressusciter; et pour cela que fait-il? Trouvant cet enfant encore collé sur le sein de sa mère, il le lui arrache par une espèce d'inhumanité mystérieuse et le retire d'entre ses bras, et l'ayant ainsi séparé et porté dans une autre chambre il se raccourcit sur ce petit corps et lui inspira la vie par son souffle. Voilà ce que les prêtres sont obligés d'imiter: ils doivent ressusciter un pécheur, ils le trouvent dans l'occasion prochaine du péché et c'est elle qui le fait pécheur; il faut donc qu'ils l'arrachent de cette malheureuse compagnie, il faut qu'ils le séparent de cette occasion dangereuse, après cela ils doivent se raccourcir comme Elie; ils doivent s'accommoder à la portée des personnes, ils doivent avoir toute la douceur et tous les égards possibles; voilà la modération dont se sert l'Eglise. Elle a de la haine pour le péché, mais elle a de la tendresse et de la compassion pour les pécheurs. Elle veut absolument leur retrancher les occasions qui causent leurs rechutes, sachant bien que les rechutes ordinaires sont des obstacles à la validité des sacrements aussi bien qu'à la vertu du sacrifice. C'est là le second moyen que l'Eglise peut employer pour la réconciliation des pécheurs.

Comme nos temples, selon l'expression des Pères, sont appelés des calvaires, et que sur nos autels il se fait tous les jours un renouvellement du sacrifice de la croix, cette adorable victime qui s'y offre pour la réconciliation des hommes, et dont les mains pleines de sang désarmèrent les mains vengeresses de son père, éteignant par ce moyen, selon les termes de l'Apôtre, tous les feux de la guerre pour établir notre paix: *interficiens inimicitias in semetipso* (*Ephes.*, II, 16), veut continuer sur nos autels le même office de pacificateur et de médiateur, et s'immole tous les jours par les mains de l'Eglise pour suspendre et détourner les vengeances de son divin Père. « Mais savez-vous bien, dit saint Augustin, que cette épouse, qui est la sacrificatrice de son époux, devient avec lui une même victime; comme elle ne forme avec lui qu'un même corps, elle entre dans l'immolation et fait partie du sacrifice. » Voilà la solide doctrine de ce Père. Ainsi chrétiens, membres de Jésus-Christ, et qui composez avec ce chef le corps de l'Eglise, sachez que vous êtes offerts avec lui quand il est offert pour vous, et par conséquent vous devez entrer dans les dispositions de cette victime adorable. Mon Dieu, mon divin Sauveur, quels sont les désirs de votre cœur sur l'autel? en avez-vous d'autres que pour

la paix et la réconciliation? Tu dois donc, pécheur, avoir ces mêmes dispositions et ces mêmes désirs; tu ne dois donc plus songer à l'injustice et à la guerre; tu composes avec Jésus-Christ une même victime, et dans son sacrifice il ne demande que la paix; faut-il donc que tu demandes autre chose si tu veux ta réconciliation avec ton Dieu? Voilà, mes frères, ce qui fait la grande douleur de l'Eglise. Voilà ce qui blesse le cœur de cette mère, voyant que ses enfants par leurs rechutes continuelles renouvellent la guerre contre Dieu et empêchent l'établissement de la paix. Ils se relèvent de leurs crimes, mais aussitôt ils y retombent. On les voit quelquefois rentrer en amitié, et aussitôt ils la violent. Il se fait pour ainsi dire des trêves et des suspensions d'armes, mais ce n'est pas une véritable paix.

Eglise sainte, mère affligée, vos sacrements sont ainsi sans effet, quelle douleur! mais peut-être que vos prières feront ce que les sacrements et les sacrifices ne font pas? encore moins. Je n'en dis qu'un mot et il est de l'Ecriture: *Sic homo qui jejuna in peccatis suis, et iterum eadem faciens* (*Eccli.*, XXXIV, 3), voilà la rechute bien exprimée, *quid proficit humiliando se? Orationem illius quis exaudiet?* Pécheur, tu as beau prier, on a beau prier pour toi, si tu retombes toujours dans tes premiers crimes, si tu ne fixes jamais cette légèreté et cette inconstance, toutes ces prières seront inutiles; et, quand tu ajouterais encore le jeûne et la mortification, tout cela ne te servira de rien? c'est le Saint-Esprit lui-même qui te le déclare dans l'Ecriture.

Ne voyez-vous pas ce qui se passe dans la nature? Il y a des vapeurs qui s'élèvent en haut pour ensuite se résoudre en pluie et en rosée, et répandre ainsi la fécondité dans nos campagnes. Mais quelquefois il arrive aussi que ces vapeurs s'élevant rencontrent dans leur route et à leur passage d'autres nuées épaisses et obscures remplies d'orages et de tempêtes, et ne pouvant passer plus outre, au lieu de la rosée et de la pluie qu'elles auraient pu produire, on n'en voit sortir que de la grêle et des foudres: *Opposuisti nubem tibi ne transiret oratio*. (*Thren.*, III, 44.) Voilà, chrétiens, ce que vous faites par vos rechutes et par tant de crimes réitérés. Vous formez un nuage épais, dit l'Ecriture, pendant que l'Eglise de son côté élève ses prières et forme par ses soupirs une douce et précieuse vapeur qui aurait pu monter jusqu'au ciel pour en faire tomber la rosée de la grâce. Mais ces nuages épaiss que vous lui opposez l'empêchent de passer si haut; et au lieu de cette grâce que vous auriez pu recevoir sans cet obstacle, la main de Dieu ne lancera sur vos têtes criminelles que les foudres invisibles de sa colère, permettant que la mort vous surprenne lorsque vous multipliez vos crimes de plus en plus. C'est ainsi que les prières de l'Eglise sont rendues inutiles par les rechutes des pécheurs. Ainsi de son côté la réconciliation est très-difficile. Il me reste à vous montrer

que le pécheur n'a aucune excuse de retomber si souvent qu'il fait. Mais je me contente, pour ne pas passer les bornes ordinaires, de vous en marquer seulement le plan et la matière en peu de mots. C'est ma troisième partie.

TROISIÈME POINT.

Il y a deux fondements ordinaires sur lesquels il semble qu'on peut en quelque façon excuser un pécheur, savoir : l'ignorance d'un côté et l'infirmité de l'autre. Je vois saint Paul qui se reconnaît pécheur, mais il ajoute que Dieu a exercé sur lui sa miséricorde, et qu'il lui a pardonné à cause de son ignorance : *Misericordiam consecutus sum, quia ignorans feci*. L'ignorance attire ainsi la divine miséricorde quand on peut dire : je ne connais pas encore l'énormité du péché ; je n'en sais pas les suites funestes. Voilà, mes frères, le prétexte que l'on peut alléguer ; voilà l'excuse ordinaire ; mais elle n'est pas, dit Tertullien, pour les rechutes : *Nullum ignorantiae pretextum patrociniatur*.

Le péché originel prévient en nous les lumières de la raison et l'usage propre de notre liberté. Il infecte l'âme avant que nous en ayons la connaissance. Cependant on peut dire qu'il y a de l'ignorance. La loi fait bien connaître que c'est là un crime, mais l'expérience n'y était pas ; le pécheur n'avait pas encore ressenti par lui-même les malheurs et les suites funestes du péché. Il y a donc une ignorance d'expérience. Mais, dans les rechutes, lorsque après avoir (par la grâce de la pénitence) réparé les malheurs du péché, on y retombe encore si facilement, il n'y a plus d'ignorance. Tu avais auparavant expérimenté ce que c'était que du péché, et ce que c'était que de la grâce ; tu t'étais relevé du crime et tu y retombes, l'ignorance ne peut plus te servir d'excuse. Tu ne seras pas non plus excusé par ton infirmité. Qu'est-ce que c'est que l'infirmité ? c'est le plus grand attrait de la miséricorde de Dieu et la plus grande excuse du pécheur : *Miserere mei*, disait le Prophète-roi, *quoniam infirmus sum* (Psal. VI, 2) ; je suis criminel, je l'avoue, j'ai péché, mais, Seigneur, vous reconnaissez mon extrême faiblesse ! Voilà ce qui peut servir de motif et d'attrait à votre grâce et à votre miséricorde : *Infirmus sum*. Mais pour les rechutes, on ne peut pas employer cette excuse. Tu es infirme, pécheur ? je le crois. Mais c'est toi-même qui veux cette infirmité. Tu t'étais blessé et affaibli par ta chute ; on t'avait relevé, l'appareil était sur la plaie, mais tu l'ôtes, tu ne permets pas que ta blessure se ferme ; l'infirmité ne t'excuse donc pas ! on ne voit point dans les rechutes ce qui peut excuser le péché. Mais n'y voit-on pas plutôt ce qui peut en augmenter la malice ? Eh ! cette ingratitude extrême, âme lâche et infidèle ; cette ingratitude qui te fait oublier et mépriser la grâce que tu avais reçue et qui t'avait relevée de ta première chute, n'est-ce pas là une circonstance qui rend ton crime plus énorme ? « Hé ! si les démons avaient reçu comme toi, après

leur chute, une seconde grâce, auraient-ils été ingrats, et n'en auraient-ils pas mieux profité que toi ? Voilà ce qui te condamne. Mais cette préférence que tu donnes au démon sur un Dieu, avec une pleine délibération et avec une entière connaissance, après avoir connu par ton expérience et par cette succession de grâce et de péché ce que vaut l'empire de l'un et l'empire de l'autre ; cette ingratitude, dis-je, pour la grâce et cette préférence donnée à un démon sur un Dieu ; voilà ce qui te rend inexcusable, bien loin de te fournir quelque prétexte et quelque excuse. » (TERTUL.)

Nous le reconnaissons, ô mon Dieu ! et il est vrai que nos rechutes méritent votre indignation et vos vengeances ; et nous ne trouvons qu'en votre pure bonté des motifs de grâce et de miséricorde pour ces âmes inconstantes qui retombent si souvent. J'entremets donc cette bonté infinie pour leur grâce et pour leur pardon. Plus elles en sont indignes, mon Sauveur, et plus je l'ose dire, vous en tirerez de gloire, puisque plus la grâce est gratuite, et plus elle relève votre bonté. Mais elle est d'autant plus gratuite et plus grâce que le sujet le mérite moins. Faites donc, ô mon Dieu, faites grâce pour votre gloire à ces âmes indignes ; mais rendez cette grâce fixe dans leurs cœurs, et faites qu'ils la conservent toujours pour mériter la gloire où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Amen.

SERMON VIII.

Pour le mercredi de la quatrième semaine de Carême.

DE L'AVEUGLEMENT SPIRITUEL.

Prêché en plusieurs églises de Paris.

Præteriens Jesus vidit hominem cæcum a nativitate. (Joan., IX, 1.)

Jésus passant vit un homme qui était aveugle dès sa naissance.

EXORDE.

L'Apôtre des gentils nous assurant que tout ce que nous lisons dans les saintes lettres n'est écrit que pour notre instruction, pouvons-nous douter, mes frères, que l'histoire de l'aveugle-né n'y ait été couchée pour la même fin, et que Dieu s'accommodant à notre faiblesse n'ait voulu sous une image sensible [nous conduire à la connaissance d'une chose qui ne l'était pas ? C'est ainsi, disent les Pères, que sous l'aveuglement corporel de cet homme, il a dépeint notre aveuglement spirituel : et bien que les ténèbres que l'un et l'autre causent soient à déplorer, les intérieures toutefois le sont bien plus que les extérieures, et l'aveuglement de notre esprit mérite une compassion bien plus grande que ceui de notre corps. Cependant à la honte du christianisme, il arrive tout le contraire, dont chacun se peut rendre facilement raison. L'on sent aisément qu'on est privé de la lumière du soleil, et l'on ne s'aperçoit qu'avec peine que celle du soleil de justice ne luit plus sur nous : ainsi l'on demande du soulagement pour l'un sans

que l'on pense d'en implorer pour l'autre. *Enfants des hommes*, s'écrie le prophète, *serrez-vous encore longtemps dans cette stupidité de cœur qui vous ôte la vue des choses essentielles à votre salut, pour ne vous faire apercevoir que le mensonge et la vanité ?* L'on vous entend plaindre et faire de hauts cris si vos yeux ne servent plus à vous conduire sur la terre ; et vous ne poussez pas le moindre soupir lorsque votre esprit, ne recevant d'en haut aucune clarté, n'est plus en état de vous montrer le chemin du ciel. Ainsi ne peut-on pas à bon droit vous faire ce reproche, que vous aimez beaucoup moins la lumière que les ténèbres : *Dilexerunt homines magis tenebras quam lucem.* (Joan., III, 19.) Trois circonstances remarquables dans l'Evangile de ce jour. La première, le grand nombre de Juifs et de pharisiens qui demeurent dans leur aveuglement malgré le miracle qu'ils voient. La seconde, l'horreur et la malignité de ces Juifs qui veulent détruire ce miracle et en faire mourir l'auteur. La troisième circonstance, les moyens que le Fils de Dieu emploie pour guérir l'aveugle-né. De ces trois circonstances je tire trois réflexions.

1° De ce grand nombre de pharisiens et de Juifs qui demeurent aveugles malgré ce miracle, qu'il n'y a rien de plus commun que l'aveuglement spirituel ; 2° de l'horrible malice de ces pharisiens, que s'il n'y a rien de si commun, il n'y a rien de si funeste que l'aveuglement spirituel ; 3° et des moyens dont se sert Jésus-Christ pour guérir l'aveugle-né ; quoiqu'il n'y ait rien de si commun et de si funeste que l'aveuglement spirituel, il n'est pas pourtant sans remèdes. Et pour le faire avec ordre, j'avance trois propositions : 1° que l'aveuglement spirituel est intérieur et très-commun. Ne nous flattons donc pas, et ne présumons point en être exempts : *première proposition.* — 2° Que l'aveuglement de l'esprit et du cœur est très-funeste dans ses suites. Prévenons-les donc avec toute la vigilance et tout le soin possible : *seconde proposition.* — 3° Que l'aveuglement spirituel, bien que commun et très-funeste, n'est pas sans remèdes. Appliquons-les donc fidèlement en espérant la guérison : *troisième proposition.*

S'il y avait quelqu'un dans cet auditoire qui fût atteint d'un si grand mal, qu'il ne désespère point, qu'il m'écoute attentivement lorsque je lui ferai connaître qu'il en est frappé, et que je lui montrerai les moyens qu'il a pour en sortir. Mais surtout je le conjure d'implorer l'assistance du Sauveur avec cette confiance qu'étant tout ensemble médecin des corps et des âmes, il le guérira du mal spirituel où il se trouve. Et pour nous, mes frères, si la grâce nous en a préservés, prions le Fils de Dieu qu'elle nous en préserve toujours, et nos prières, n'étant pas assez fortes pour l'obtenir, adressons-nous à sa sainte mère, en lui disant avec l'ange : *Ave, gratia*, etc.

PREMIER POINT.

Quand le Fils de Dieu ne nous aurait pas

assuré qu'il est la lumière du monde et qu'on le doit suivre pour n'être point dans les ténèbres ; quand il n'aurait pas déclaré qu'il est le seul maître dont la doctrine soit sûre et infaillible ; quand nous ne serions pas persuadés qu'un homme, à moins d'être instruit par Jésus-Christ et réglé par ses maximes, est un aveugle qui s'égare et se perd, il ne faudrait, mes frères, pour nous convaincre de cette vérité, que faire réflexion sur les égarements prodigieux où sont tombés les anciens philosophes et les plus grands esprits du monde, aussi bien que sur l'ignorance et l'aveuglement des docteurs de la synagogue, c'est-à-dire des plus habiles et des plus éclairés des Juifs. Saint Paul nous dit que les premiers, quelque savants qu'ils fussent, ne laissèrent pas de s'égarer si fort dans l'illusion de leurs pensées, qu'ils en devinrent fous et insensés. *Stulti facti sunt.* Les seconds, au milieu des lumières que leur offraient les oracles de la Loi et les prédictions des prophètes, et parmi l'éclat des plus grands miracles qui leur frappaient les yeux, ne reconnurent jamais l'auteur de tous ces prodiges pour tel qu'ils devaient le reconnaître, bien qu'ils l'eussent au milieu d'eux ; et cet excès d'ignorance et d'aveuglement dans les uns et les autres ne leur venait que de ce qu'ils se conduisaient et regardaient les choses par des lumières humaines et opposées à celles de Jésus-Christ. Tant il est vrai que c'est lui seul que nous devons suivre pour ne pas nous égarer, et que toute autre lumière ne saurait qu'aveugler ceux qui la suivent, ce qui fait dire à saint Augustin ces excellentes paroles : *Sequamur Christum lumen mundi, ne ambulemus in tenebris.*

Ce principe étant établi, et ne pouvant être contesté par aucun de ceux à qui il reste, je ne dis pas un peu de foi, mais un peu de bon sens et de connaissance de l'histoire du monde, il ne me sera pas difficile de vous montrer que la plupart des gens sont frappés d'un aveuglement intérieur, et que leur esprit est rempli de ténèbres, puisque loin de suivre la lumière de la doctrine de Jésus-Christ, ils ne se règlent que sur des maximes profanes qui lui sont opposées. Pour vous en convaincre, examinez la vie et les actions des hommes, et vous trouverez qu'ils se conduisent d'ordinaire ou par la passion qui les domine, ou par des respects humains, ou par la force insinuante du mauvais exemple et de la coutume dépravée, ou bien enfin par de faux préjugés et par des préventions de leur raison corrompue ; et cela lorsque croyant faire usage des plus saintes maximes, ils en altèrent la pureté en les soumettant à leur jugement. Pouvez-vous n'en pas demeurer d'accord ? Voilà ce qui fait ce prodigieux nombre d'aveugles parmi les chrétiens. Mais avant que d'examiner en détail tous ces principes d'aveuglement, il est nécessaire de vous avertir qu'ils en supposent deux autres dont ils ne sont que les effets, savoir l'aveuglement d'esprit et l'aveuglement du cœur. Le

premier consiste à ne pas voir la vérité; le second, à refuser de voir la vérité comme étant odieuse, et ces deux derniers aveuglements, appliqués comme je prétends faire, serviront beaucoup à vous faire éviter les premiers.

Dites-moi, mes frères, n'est-ce pas une vérité constante qui même a été reconnue par les païens, que les passions, telles qu'elles puissent être, nuisent extrêmement aux fonctions de la raison, et l'empêchent d'user du discernement nécessaire en ce qui est de son devoir? Lorsqu'elles sont fortes et violentes, elles l'emportent malgré qu'elle en ait; et lorsqu'elles sont douces, elles la flattent; si elles ne surprennent point d'abord son jugement, elles travaillent plus dangereusement à le corrompre et à le séduire; si elles n'entraînent point le cœur, elles le gagnent; si elles ne l'enlèvent point, elles l'attirent, et en ne lui faisant pas sentir de violence, elles y font entrer une douceur d'autant plus funeste, qu'après qu'il est tombé dans les plus grossières fautes, elles le laissent souvent sans ces justes remords et sans aucun sentiment de repentir, qu'il est toujours honnête à la vertu de produire dans leur âme. C'est ce qu'a reconnu la morale des païens. Ils ont souvent dit que les passions étaient des frénésies et des enivrements, parce qu'elles produisaient toutes ce mauvais effet, qui est de troubler et d'offusquer l'esprit de celui qui en est possédé; et cela fait que, quelque suspect que soit le langage du monde dans l'idée qu'il se forme du vice, on ne laisse pas, quand on dit d'un homme qu'il agit par passion, d'entendre par là qu'il n'agit et ne se conduit point par la raison. Comme c'est à l'esprit à proposer les vérités que le cœur doit embrasser, c'est au cœur à appliquer l'esprit à la considération de ces mêmes vérités, et qu'il ait pour elles quelque penchant. Et si mes auditeurs en doutaient, ils n'auraient qu'à consulter leur cœur, qui leur apprendrait qu'ils pensent d'ordinaire à ce qu'ils aiment. De là qu'arrive-t-il? c'est que le cœur, gagné et dominé par les passions, détourne l'esprit de l'attention aux vérités qui sont incommodes et contraires à ces mêmes passions, et l'applique à d'autres idées plus satisfaisantes, et qui le flattent davantage. Ainsi l'inapplication de l'esprit à ces grandes et importantes maximes, d'où dépend sa droiture et toute la science du salut, fait qu'il s'égare malheureusement, et qu'il tombe dans une ignorance et un aveuglement très-funeste, en ne considérant point ce qui devrait principalement l'occuper.

C'est de cette sorte que l'Ecriture nous représente que furent aveuglés ces vieillards impudiques qui attentèrent à l'honneur de Suzanne. Car il est dit qu'ils détournèrent leurs yeux pour ne point voir le ciel, leur cœur ne souffrant pas qu'il vînt à leur esprit aucun sentiment de justice qui leur eût donné de l'horreur pour une action si honteuse. Ainsi la passion brutale dont leur

cœur fut possédé détourna de leurs pensées les jugements de Dieu qui devaient éclater sur eux. Elle n'appliqua leur vue qu'aux attraites d'une beauté mortelle, qui alluma en eux des désirs criminels qui causèrent ensuite l'aveuglement de leur cœur. N'est-ce pas encore de la sorte que les scribes et les pharisiens s'aveuglaient au milieu des grandes lumières qu'ils pouvaient tirer des instructions et de ces paroles de grâce qui sortaient de la bouche du Sauveur, et qu'ils ne pouvaient eux-mêmes s'empêcher d'admirer. Car préoccupés d'une furieuse envie contre lui, et frappés de la crainte de perdre par le grand éclat de sa doctrine le faux brillant de la leur, ils s'appliquèrent uniquement aux moyens de le déshonorer et de le perdre, croyant par là se conserver dans l'estime d'être les plus sages, les plus éclairés et les plus vertueux hommes de leur temps. Cette double passion de l'ambition et de l'envie s'empara tellement d'eux, qu'ils n'eurent plus d'attention pour les vérités solides et importantes que Jésus-Christ leur annonçait; leur cœur étant rempli de choses si contraires, pouvait-il admettre ces vérités? Il n'y avait plus d'entrée pour elles : il leur était entièrement fermé.

Voilà, mes frères, quelle fut la vraie cause de leur aveuglement et de ces ténèbres qui les portèrent à résister tant de fois aux plus vives lumières du Sauveur, et voilà comme les passions obscurcissent tous les jours l'esprit de ceux dont elles maîtrisent et possèdent le cœur. C'est par la corruption de l'un qu'elles trouvent moyen de séduire et de corrompre l'autre; car, si vous me permettiez ici de faire une induction sur les différents états des hommes, vous verriez qu'ils excusent et s'efforcent de justifier tant de malheureux engagements qui les exposent continuellement au mal, parce qu'ils ont l'esprit fasciné des passions.

En effet, n'est-ce pas la passion de l'intérêt ou de l'ambition qui empêche cet officier ou ce magistrat, à qui leur charge est une continuelle tentation de fraudes, d'infidélité, d'injustice ou de dissolution même et des plus grossiers dérèglements, de reconnaître l'obligation indispensable où ils sont d'abandonner leur emploi? Car, en le leur faisant seulement regarder par l'endroit qui a du rapport à la cupidité et à leurs inclinations corrompues, il faut qu'ils demeurent d'accord que la passion cache entièrement ou ne leur permet de voir qu'en éloignement la loi de l'Evangile, qui leur ordonne de quitter leurs charges et tout ce qui est une occasion prochaine de les damner. Agir autrement et se proposer d'autres vues, c'est se mettre comme autant de voiles devant les yeux pour ne pas voir leurs obligations; et cet aveuglement est un aveuglement d'esprit.

C'est la passion de la vanité qui aveugle cette personne mondaine; car, en l'appliquant uniquement aux moyens de s'embellir et de paraître aux yeux des hommes dans une magnificence et dans un éclat trom-

peur, propres à s'attirer leurs regards, elle éloigne par là de son esprit toute autre pensée contraire, comme est celle de la malediction dont le Fils de Dieu frappe toutes les personnes qui sont causes du scandale. C'est la passion du divertissement et du plaisir qui devient la cause la plus ordinaire de l'aveuglement; car, sans parler de ces voluptés grossières et infâmes que le seul instinct de l'honnêteté a fait regarder avec horreur à des âmes païennes; sans parler de ces spectacles profanes où l'image des passions, que l'on s'étudie de représenter de la manière la plus vive, en fait souvent naître de très-réelles et de très-vicieuses dans le cœur de ceux qui s'y plaisent, sans parler de la satisfaction que l'on recherche et que l'on goûte en des entretiens, ou plutôt dans de certaines privautés et certaines familiarités trop libres que l'on se permet, et que la morale chrétienne juge encore plus criminelle que ces simples regards de convoitise qui sont si généralement condamnés; enfin, sans parler de tous ces désordres attachés d'ordinaire aux plaisirs des conversations profanes, où le moindre mal qu'on y fait est la perte du temps qu'on emploie à des discours qui ne font qu'inspirer une secrète horreur pour la pureté de l'Evangile: s'adonner à tout cela, je ne crains pas de le dire, c'est proprement vouloir s'éloigner de la lumière et s'aveugler soi-même. J'en dis autant de toutes les autres sortes de plaisirs, quelque honnêteté qu'on s'y figure; comme ils ne laissent pas d'obscurcir et d'offusquer l'esprit en le remplissant de pensées mauvaises ou profanes, ils empêchent les bonnes et les saintes d'y entrer, « n'étant pas possible, dit saint Bernard, de joindre la vérité avec la vanité, les choses éternelles avec les temporelles, les plaisirs spirituels avec les sensuels, ni de goûter tout ensemble les biens du ciel et ceux de la terre. » Toutes ces choses sont autant de ténèbres volontaires dont on obscurcit sa raison, et par conséquent un aveuglement d'esprit. Jugez de là combien il est général, combien il enveloppe de personnes; car, hélas! saint Paul ne parlant que de celle de l'intérêt, quoiqu'il y en ait d'autres encore plus véhémentes et plus impérieuses, et pour le moins aussi répandues, déclare que personne n'en est exempt: *Omnes quæ sua sunt, quærunt* (Philip., II, 21); c'est-à-dire qu'il y en a très-peu qui aient le bonheur d'en être dégagés. Mais si la cause principale et presque universelle de l'aveuglement des hommes est la passion dominante et propre à chacun d'eux, la seconde est la complaisance et les égards qu'ils se croient obligés d'avoir pour autrui dans de certaines rencontres.

Les Juifs, tout corrompus qu'ils étaient, ne laissaient pas de reconnaître que les égards humains étaient des obstacles à la connaissance de la vérité et à la manifestation sincère qu'on est obligé d'en faire aux autres. Nous savons, disaient-ils au Sauveur, que vous êtes véritable, et que con-

naissant parfaitement la vérité vous ne la cachez à personne, parce que vous n'avez point de respect humain. En effet, que sont-ce, à le bien prendre, ces égards et ces respects humains, qu'une crainte lâche de blesser les passions et les intérêts des hommes en soutenant les intérêts de la vérité et de la justice; ou qu'une complaisance molle, par laquelle on approuvera des choses dignes de censure et de blâme; ou qu'une retenue mal réglée qui empêche de corriger quelque défaut des autres; ou bien enfin une honte de pratiquer certains devoirs essentiels à son état et prescrits dans l'Evangile, mais qui ne sont pas du goût de tout le monde? Et tous ces genres d'égards humains ne sont-ils pas le principe d'un aveuglement d'esprit dans une infinité de gens, qui les fait tomber dans les plus grands désordres?

Combien de juges qui, abandonnant lâchement le parti de la justice par la crainte de choquer une puissance qui s'intéresse fortement (quoique sourdement) pour une méchante cause, se croiront néanmoins innocents? Aussi aveugles en cela que le fut Pilate, lorsque la crainte de déplaire aux hommes lui fit commettre cette injustice horrible que tout le monde déteste, « mais qui toute détestable qu'elle est, dit saint Augustin, ne le rendit pas si criminel que le sont des chrétiens qui abandonnent en des occasions la défense de la vérité, pour laquelle Jésus-Christ s'est fait crucifier? » Combien de chefs de famille et d'autres personnes obligés indispensablement par leur rang, ou par la loi commune de la charité, à corriger les dérèglements qui tombent sous leurs yeux, les laissent sans correction? Ils appellent douceur, prudence et un sage ménagement de la paix une conduite si déraisonnable, qui les rend insensibles à la mort des âmes et qui les en fait souvent les meurtriers. Cette mollesse, cette lâche complaisance et cette timidité ne sont-elles pas, à proprement parler, un aveuglement d'esprit? Combien de personnes à qui la grâce, ayant inspiré les premiers sentiments de leur conversion, sont retenues par les malheureux égards du monde, et s'en font une raison pour ne la point achever en se retirant des occasions du crime, crainte de passer dans l'esprit des gens du siècle, et particulièrement dans l'esprit de leurs complices, pour faibles et légers? Ils préfèrent le triste avantage de ne pas déplaire aux hommes à l'honneur solide et au véritable bien de plaire à Dieu; ils aiment mieux les scandaliser par le vice que de les scandaliser par la vertu en l'embrassant contre leur gré; et bien qu'ils sachent que Jésus-Christ n'a pas eu honte de paraître pécheur pour l'amour d'eux, ils rougissent néanmoins et sont confus de paraître justes, et même de le devenir pour l'amour de lui. N'est-ce pas là le dernier aveuglement? N'est-ce pas là le dernier excès de folie, que de vouloir plutôt périr éternellement par des égards pour des hommes vils et dignes de mépris, que de se

sauver par des considérations qu'on doit avoir pour un Dieu infiniment adorable?

Voilà pourtant, chrétiens, ce qui arrive tous les jours. On appréhende bien moins la haine du maître que les railleries des simples serviteurs, mais des serviteurs misérables et déjà condamnés. La haine du maître est cependant si terrible et le mépris des serviteurs si juste, que faisant autrement on se rend digne des supplices qui leur sont dus. Ce sont là les ténèbres que jettent dans l'esprit de la plupart des gens ces égards qu'on a pour des hommes particuliers ; mais si ces respects humains causent un si grand mal, les mauvais exemples et les lois tyranniques de l'usage et de la coutume ne leur cèdent en rien : car telle est la force de la coutume, dit saint Augustin (*lib. de decem chordis*, c. 4) : *Ita invadens omnia consuetudo, pro lege observatur*, qu'elle passe pour la loi, mais loi d'autant plus tyrannique, qu'au lieu que les ordonnances des tyrans sont odieuses à leurs sujets, la coutume fait souvent approuver comme licites et très-justes les choses qu'elle introduit, tout injustes et criminelles qu'elles soient.

Il arrive ainsi par un malheur déplorable, dit saint Augustin, que l'on a seulement en horreur les crimes, parce qu'ils sont des crimes ; car ceux qui sont communs et ordinaires, quelque grands qu'ils soient, passent pour petits, ou même ne passent point pour crimes : *Peccata quamvis magna et horrenda, cum in consuetudinem venerint, aut parva, aut nulla esse creduntur*. (S. AUG., *Lib. de fide, spe et charitate*, c. 8.) On ne les juge pas dignes de sa douleur et de ses larmes, quoiqu'ils aient coûté le sang et la vie d'un Dieu ; on ne laisse pas d'être tranquille et de se croire en sûreté de conscience en les commettant. La raison de tout cela, comme le marque saint Augustin, c'est qu'en s'accoutumant à voir le mal dans les autres, on s'accoutume à le commettre soi-même, et on laisse peu à peu effacer les sentiments d'horreur qu'on en avait : et de là vient, dit saint Chrysostome, cette pensée si peu raisonnable, ou plutôt cet aveuglement étrange de l'Esprit d'approuver indifféremment les choses dès que l'usage public et la coutume les autorisent, et, sans examiner ce qu'elles sont, on s'en rapporte par une déférence indigne au jugement du vulgaire. On regarde le peuple comme un maître, au sentiment duquel on se fait un devoir de ne jamais désobéir. Dieu ne cesse de nous avertir et de nous menacer pour nous porter à notre devoir ; cependant nous ne l'écoutons pas, et le vulgaire, cette multitude désordonnée, se fait obéir sans avoir la peine de commander. Il suffit qu'il nous montre seulement ce qui lui plaît, aussitôt nous le suivons.

Quoi de plus incroyable que de voir que ceux qui se font toujours un point d'honneur de se distinguer par des manières singulières, qui ne font que leur attirer de l'envie et souvent de la médisance, craignent de se distinguer par une conduite qui

leur ferait honneur devant Dieu et les hommes ; où est donc le discernement et le bon sens ? Marque-t-on d'en avoir, lorsqu'on affecte dans les compagnies publiques et particulières, certaines singularités qui ne sont souvent qu'une preuve de l'orgueil et de l'immodestie ; lorsqu'on se distingue par le faste et la parure des habits, par des paroles étudiées, par un air de politesse, par le brillant de l'esprit, sans vouloir se distinguer par les marques édifiantes de retenue, de modestie et des autres vertus ? Mais tel est le pouvoir malheureux de la coutume, que saint Augustin (*lib. I Confess.*, c. 16), compare avec beaucoup de raison à un torrent rapide et un fleuve impétueux qui, enveloppant dans ses flots et entraînant avec violence tout ce qu'il rencontre dans sa course, ne trouve rien qui lui résiste : *Væ tibi, flumen moris humani, quis resistet tibi ?* Il n'y a de différence sinon que ceux qui sont emportés par la rapidité d'un fleuve, se voient périr et cette vue les porte à implorer le secours du ciel ; mais le torrent de la coutume ôte à ceux qu'elle entraîne la connaissance de leur perte et leur fait prendre les écueils pour le port. Qui peut ici nier que cette conduite ne soit un horrible aveuglement d'esprit ? Pour ne pas tomber dans ce malheur, souvenons-nous que, selon l'excellente parole de saint Cyprien (*ep. 74*), la mauvaise coutume ne doit jamais prévaloir contre la vérité ; car une coutume qui n'a pas la vérité pour fondement n'est qu'une vieille erreur : *Consuetudo sine veritate vetustas erroris est*.

Enfin, la dernière source de l'aveuglement intérieur des hommes consiste dans les faux préjugés et les préventions trompeuses de la raison humaine qui prétend soumettre à ses décisions et à ses fausses lumières les règles de l'Evangile, au lieu de se soumettre elle-même à de si saintes lois ; et c'est avec justice que les saints docteurs condamnent la témérité des hérétiques, lorsqu'ils ont dans l'explication du sens de l'Ecriture préféré leur propre jugement, tout rempli de ténèbres, d'illusion et d'erreur, au jugement infailible de l'Eglise qui, selon saint Paul, est la colonne et l'affermissement de la vérité, en faveur de laquelle saint Augustin ne craint point de dire qu'il ne croirait pas même l'Evangile, s'il n'y était porté par l'autorité de cette même Eglise ; sentiment autant éloigné de la superbe, qu'il est conforme à la droite raison et qu'il combat encore l'orgueil de certaines personnes qui se font en ce temps un honneur du titre de catholiques. Excusera-t-on la liberté que les uns prennent si hardiment de donner à l'Ecriture leurs explications particulières, touchant les vérités qui regardent le dogme ? Et celle que les autres s'attribuent touchant les maximes qui concernent le régime des mœurs ? On raisonne, on subtilise sur les lois de l'Evangile, non pour en découvrir la vérité (qui serait trop incommode), mais pour se la déguiser avec adresse ; non pour se con-

former à sa droiture, mais pour la courber, s'il était possible, l'approprier et l'ajuster par des accommodements artificieux au dérèglement de la convoitise. L'on a tant inventé de biais et de subtilités, qu'enfin le sens de la loi n'est plus celui du législateur et du souverain qui l'a établie; mais c'est celui de l'esclave et du criminel, qui s'érige témérairement en maître pour en juger. Ce n'est plus par l'esprit de Dieu que sa Loi est expliquée; mais par l'esprit de l'homme. Ce n'est donc plus une loi divine, mais tout humaine; et ce n'est point à Dieu que l'on obéit, mais à soi-même, c'est-à-dire à ses inclinations dépravées et à une raison aveugle et corrompue, et par conséquent très-incapable de conduire. Car si la loi qui doit régler nos mœurs est elle-même fautive et déréglée, dans quels horribles désordres n'est-on pas prêt de tomber? Si la lumière qui doit éclairer n'est que ténèbres, comment pourra-t-on être éclairé; et comment s'empêchera-t-on de passer de l'aveuglement du cœur à celui de l'esprit et de la corruption des mœurs à celle de la foi? C'est ainsi que, selon la remarque du concile de Trente, les dernières hérésies qui ont enlevé tant de peuples à l'Eglise, ont été le malheureux effet et la suite funeste de la dépravation des mœurs. La crainte que nous devons avoir qu'il arrive jamais un tel désordre, nous doit être un motif très-puissant pour nous porter à soutenir la vérité de notre religion par les exemples, et la droiture d'une vie sainte et réglée, de peur que notre malice ne nous fasse perdre l'incalculable don de la foi, sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu. Ainsi défaisons-nous de ces préventions trompeuses et de tous ces tours ingénieux de l'amour-propre, qui ne tendent qu'à élargir la voie étroite du ciel et qu'à adoucir la sainte sévérité de l'Evangile; qu'à faire passer le mal pour le bien et qu'à justifier les vices et les dérèglements. Car c'est jusque-là que se porte l'illusion que causent ces préventions comme le Fils de Dieu le reprochait aux pharisiens, lorsqu'ils affaiblissaient et altéraient les Ecritures saintes, par des explications et des traditions humaines, qu'ils tiraient de leur esprit que la vérité ne guidait plus.

Mais après vous avoir montré quelles sont les sources ordinaires qui rendent l'aveuglement de l'esprit et du cœur si commun dans le monde, il est temps de vous faire voir combien est dangereux et funeste dans ses suites cet aveuglement. C'est le sujet de ma seconde proposition que j'abrége en y joignant même la dernière, qui en fera le fruit et la morale la plus naturelle.

SECOND POINT.

C'est une chose étonnante, mes frères, que l'homme, étant si fort attaché à l'amour de lui-même, soit plus touché des biens ou des maux qui sont hors de lui, que ceux qui sont dans lui, je veux dire dans la partie la plus noble et la plus essentielle de lui-même. Or le voit d'un côté très-sensible

pour des objets qui le flattent, dont la possession ne saurait le rendre meilleur, non plus que leur perte ne peut le faire devenir plus vicieux, et de l'autre il paraît stupide, indifférent et dans une entière indolence pour tout ce qui peut le rendre effectivement bon ou mauvais, heureux ou malheureux, enfin le sauver ou le damner pour une éternité. Si quelqu'un, dit saint Augustin, vient à perdre les yeux du corps, s'il est privé de la clarté du jour, tout le monde le plaint, et il s'estime très-malheureux; mais s'il perd les yeux de l'âme, et qu'avec cette privation il ne laisse pas de posséder les biens de la terre, on le dit heureux et il croit l'être en effet. D'où peut venir ce sentiment si trompeur et si bizarre, sinon de l'ignorance où l'on est des suites dangereuses et funestes que produit l'aveuglement de l'esprit. Il est important, mes frères, pour vous les faire éviter, de vous marquer principalement celles qui sont le principe et la source des autres, et que l'on peut réduire à trois; savoir, à l'égarement de la voie du salut, aux chutes et rechutes fréquentes dans le crime, et à l'insensibilité du cœur pour le double malheur de s'être égaré et d'être tombé souvent. Suites funestes dont il se faut garder et ne rien tant appréhender que de ne les pas assez craindre. C'est ici le fond de ce qui me reste à vous dire.

Celui qui marche dans les ténèbres, dit Jésus-Christ, ne sait où il va, c'est-à-dire qu'il s'égare nécessairement et qu'il entre dans de fausses routes qui l'éloignent entièrement du salut. Dans les voyages que l'on fait sur la terre, il peut quelquefois arriver qu'en marchant sans discernement et au hasard en des lieux inconnus et durant les ténèbres, on arrive enfin au terme que l'on s'est proposé; comme l'on voit quelquefois sur la mer des pilotes à qui l'obscurité de la nuit, ou l'épaisseur des nuages, cache toute la lumière, être heureusement poussés au port par la violence du vent. Mais dans le voyage que tous les hommes sont obligés de faire au ciel, il est absolument impossible de marcher au hasard et d'aller dans les ténèbres sans s'égarer, et s'éloigner de cet heureux et unique terme où doivent tendre leurs desirs. La raison est que la voie par où l'on y va, et que la lumière absolument nécessaire pour y arriver, sont deux choses inséparables, ou pour mieux dire, elles ne sont qu'une même chose à l'égard du chrétien durant son pèlerinage en cette vie. Je suis la voie, dit le Fils de Dieu, je suis la vérité et la vie : *Ego sum via, veritas, et vita.* (Joan., XIV, 6.)

Il a voulu joindre en lui toutes ces qualités et ces fonctions importantes, afin d'être toutes choses à tous, et que notre attention et notre amour ne se divisassent point en nous faisant chercher hors de lui la voie par où nous devons marcher. Où est la vérité, là est la lumière qui doit nous éclairer; où est la voie, là est le chemin qui

nous conduit ; où est la vie , là se trouve de quoi nous soutenir durant notre état de voyageur dans ce monde.

Quelle conséquence , mes frères , doit-on tirer de ceci ? Il n'est pas malaisé de le comprendre. C'est que l'aveuglement intérieur , en éloignant le pécheur de Jésus-Christ , comme vérité et comme lumière , l'éloigne nécessairement de lui comme voie , et le détourne ainsi du véritable terme où il doit tendre. N'est-ce pas l'aveu forcé que le désespoir arrache du cœur des réprouvés au moment terrible que la mort les arrache eux-mêmes du monde ? « Nous nous sommes , disent-ils , égarés de la voie de la vérité , la lumière de la justice n'a point luit sur nous , et le soleil de l'intelligence ne s'est point levé sur nous : *Ergo erravimus a via veritatis , et lumen justitiæ non luxit nobis , et sol intelligentiæ non est ortus nobis .* »

Ainsi , tant que l'homme est privé de cette lumière divine , toutes les démarches et tous les pas qu'il fait , durant cette vie , ne sont que des égarements continuels. Qu'il se signale tant qu'il voudra ; qu'il se rende célèbre et recommandable dans le monde par d'heureux succès , et par une sage conduite dans toutes ses entreprises ; qu'il fasse paraître beaucoup de justice et d'équité dans ses actions , de la douceur dans les occasions d'emportements , de la modération dans les faveurs de la bonne fortune , de l'égalité et de la fermeté dans les disgrâces de la mauvaise ; qu'il soit d'une fidélité inviolable à ses amis , d'une patience invincible dans les afflictions , d'une exactitude et d'une régularité constante dans tous ses devoirs , toutes ces vertus brillantes , mais fausses et trompeuses , ne servent en lui attirant l'estime et l'approbation publique , qu'à flatter et nourrir en lui un orgueil secret , et à l'éloigner du cœur de Dieu , en le faisant régner dans celui des hommes. De sorte que l'on peut , selon la juste idée du grand Augustin (*in psal. XXXI*) , comparer tout ce qu'il a fait devant le monde , à de grands efforts et à une course impétueuse hors du chemin qu'il devait tenir : *Ita mihi videntur esse , ut magnæ vires . et cursus celerimus extra viam*. S'il ne faisait que s'égarer , que ne point s'avancer en la voie du salut , il serait moins criminel ; mais ce qui rend encore son état plus déplorable , c'est le malheur où il se trouve réduit , de tomber et de retomber souvent en des crimes énormes qui , de quelque voile que la politique humaine et l'hypocrisie les sachent couvrir , le rendent abominable aux yeux de son souverain juge.

Rien n'est plus propre , mes frères , à vous le faire comprendre , que l'excellent portrait qu'en a fait saint Augustin dans l'explication de ces paroles : *Fiat via illorum tenebræ , et angelus Domini persequens eos . (Psal. XXXIV, 6.)* « C'est un grand mal , dit ce Père , que d'être aveugle ; mais si étant aveugle on s'abstient de marcher , on évite au moins le péril de se heurter et de tomber ; ou si l'on ne marchait que lentement dans une

route qui fût égale et ferme , on ne courrait pas un grand danger. Mais le pécheur est dans l'état de son aveuglement si malheureux , qu'il ne se trouve pas seulement dans l'obscurité. Il est encore obligé de marcher sur un chemin glissant , environné de précipices , et d'y marcher , non pas avec cette lenteur qu'une précaution judicieuse conseille , mais avec rapidité , selon la violence d'un ennemi terrible qui presse et qui ne lui donne pas le temps de respirer. Quel moyen , dit saint Augustin , et après lui saint Grégoire , quel moyen que le pécheur marchant au milieu des ténèbres , sur un chemin glissant on sur le penchant d'un abîme , et poursuivi par le démon qui sert de ministre à la justice vengeresse de Dieu ; quel moyen qu'en cet état il ne tombe souvent , et ne roule de crime en crime , et que ses chutes multipliées ne le rendent de plus en plus indigne de pardon ? »

En effet , il passe tantôt du jugement téméraire à la médisance , de la médisance à la calomnie , de la calomnie secrète à la diffamation ouverte ; tantôt d'une fraude cachée à une rapine hardie , de la rapine à l'oppression et à la concussion la plus cruelle ; tantôt d'un péché de simple désir à un péché d'action ; de l'action criminelle à l'habitude encore plus criminelle. L'habitude dominante le poussant , non-seulement à des péchés d'inclination , mais quelquefois à des péchés contraires à son inclination , à son sexe et à sa condition ; en cet état il ne peut presque plus compter ses pas que par ses chutes ; tous les objets qu'il rencontre sont des tentations et des pièges qui le font tomber. Ses connaissances sont pour lui des tentations : ses amitiés , tentations ; ses visites , tentations ; ses divertissements , tentations ; et chacune de ces tentations deviennent un précipice où le démon , cet ange terrible qui le poursuit le fait rouler : *Vaga et instabilis anima , de vitio volvitur in vitium . (Ibid. , Doct. in psal. XXXIV.)*

Cependant , tout brisé qu'il est , on le voit tellement insensible qu'il ne se met point en peine de ce double malheur où il se trouve de s'être égaré et de tomber si souvent en des péchés énormes ; et c'est là , dit saint Augustin , l'effet épouvantable de l'aveuglement de l'âme que de lui ôter le sentiment de ses plus grands maux ; et parce que la stupidité dans le mal est pire et plus difficile à guérir que le mal même , selon la remarque de ce Père : *Stupor non dolet ; amisit sensum doloris , tanto insanabilior , quanto pejor*. Il s'en suit que lorsque le pécheur joint au malheur de son égarement et de ses fréquentes rechutes celui de ne les pas sentir , il est dans le plus mauvaise état qu'il puisse être. Rien n'est plus opposé à sa conversion , rien de plus contraire à la disposition qu'il doit apporter pour recevoir la grâce.

Car , comme raisonne saint Augustin , « puisque l'aveuglement de ce misérable va jusqu'à lui ôter la connaissance de son mal , il lui ôte en même temps la volonté d'avoir recours au médecin , c'est-à-dire le désir et

la pensée même d'être guéri; ce qui, par une suite nécessaire, est cause qu'il demeure toujours aveugle, toujours égaré, toujours exposé à ses chutes et à ses rechutes. » Il reste enveloppé dans ses ténèbres, ne recourant point à celui qui peut les dissiper; en quoi l'on ne saurait assez exagérer le mépris qu'il fait du Tout-Puissant. Dieu que sa majesté et son indépendance élèvent infiniment au-dessus de notre bassesse, veut toujours faire honneur à sa grâce. Il nous oblige à la lui demander avec un profond respect, avec un humble et très-vif sentiment qui doit imprimer dans nos cœurs la vue du besoin extrême que nous en avons. Ce don précieux de son infinie miséricorde, étant le vrai et l'unique secours de notre impuissance et de notre misère, quand on en connaît la nécessité et qu'on la demande comme il faut, on entre dans les intentions de Dieu, dont le propre étant de pardonner toujours, le porte aussi, pour me servir de l'expression de saint Paul, à faire honneur à sa grâce pour en relever la gloire : *In laudem gloriæ, gratiæ suæ.* (Eph., 1, 6.) Ce n'est donc pas honorer la grâce, mais c'est l'outrager intimement et l'éloigner de soi, que de ne pas ressentir ses maux et les misères extrêmes où l'on est et qui la rendent si nécessaire. Voilà les obstacles que mettent à la grâce divine ces pécheurs qui demeurent stupides et insensibles dans leur aveuglement, il est nécessaire de les lever; et, pour y parvenir, comme je suis arrivé à l'endroit de la morale que je m'étais engagé de vous faire sur les remèdes qu'il y faut apporter, je vous dirai (renouvez, je vous prie, cette favorable attention dont vous m'honorez).

TROISIÈME POINT.

Je vous dirai premièrement, mes frères, qu'il faut s'adresser au Sauveur et s'y adresser avec une vive et ferme confiance et avec cet ardent désir qui, selon Saint Augustin, est le véritable cri du cœur. Je dis qu'il faut lui demander avec une ferme confiance la lumière intérieure de l'âme. Car quelque incurable que paraisse l'aveuglement spirituel, il peut toujours être guéri par un médecin qui est tout-puissant : *Omnipotentī medico nihil est insanabile*, dit encore saint Augustin (Psal. LXXVII); il a le pouvoir et la volonté, si nous l'en prions, de le guérir.

Une des raisons, disent les Pères, pourquoi le Fils de Dieu différa tant de siècles à s'incarner et à répandre sa lumière et ses divines instructions dans le monde, fut pour convaincre les hommes par leurs erreurs où ils étaient tombés et par la longue expérience qu'ils avaient faite de leur faiblesse dans la recherche de la vérité, qu'ils avaient besoin de lui pour en recevoir la connaissance. Adressons-nous donc à lui comme à la vraie source de lumière qui peut entièrement dissiper notre aveuglement et nos ténèbres. Mais il est encore important que l'on parle à Jésus-Christ du fond du cœur, et que le vrai sentiment de notre nécessité et de notre misère, et l'ardent désir d'être secouru, forment et redoublent en nous ce cri inté-

rieur auquel sa souveraine miséricorde se rend toujours attentive et favorable : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus.* (Ps. X, 17.)

Il faut en second lieu, mes frères, vaincre généreusement tout ce que l'on trouve de résistance et d'opposition de la part des chrétiens lâches ou corrompus. « Car, n'arrive-t-il pas tous les jours, dit saint Augustin (serm. 18, *De verbis Domini*), que quand une personne, qui paraissait avoir de l'attachement pour le monde, commence à s'en détacher, à mener une vie chrétienne, à s'appliquer aux exercices de piété, à mépriser les faux plaisirs du siècle, à ne plus se soucier des vains spectacles ni des compagnies de divertissements et de jeu où elle avait coutume de se trouver; lorsque cette personne commence à vivre de cette sorte, ce qui est proprement, dit ce Père, crier à Jésus-Christ : *Clamat ad Christum, qui contemnit mundum, qui spernit sæculi voluptates.* Ces faux amis blâment incontinent sa conduite et la traitent de bizarrerie, de singularité et d'extravagance. Vous allez dans l'excès, lui disent-ils, c'est là une piété mal entendue. Est-ce que tant d'honnêtes gens qui n'embrassent point cette prétendue réforme ne sont pas chrétiens comme vous? *Quid insanis? nimius es? nunquid alii non sunt Christiani?* C'est là une folie. C'est ainsi, dit saint Augustin, que la multitude et la foule du monde veulent empêcher les cris de ces sages aveugles et les démarches qu'ils font vers Jésus-Christ. » Il est donc d'une importance souveraine de ne se point rebuter, de ne point s'affaiblir dans le dessein que l'on a formé d'être à Dieu. Il faut, par une fermeté d'âme et par une constance inébranlable, triompher de toutes les oppositions, de toutes les insultes et de toutes les railleries de ces gens lâches qui s'opposent à une résolution si noble et si chrétienne. C'est par cette fermeté, c'est par cette constance qu'on fait voir que l'on désire sincèrement et pleinement d'être guéri. Rien n'est plus rare que ce désir sincère et véritable, cette pleine et parfaite volonté d'être guéri de son aveuglement. Ce que je vous dis vous doit paraître étrange, car quel est le malade à qui il ne soit aisé et naturel de souhaiter sa guérison? Cependant, quand il s'agit de l'aveuglement intérieur et des ténèbres dont le cœur et l'esprit sont enveloppés, on n'a que de faibles et languissants desirs d'en être délivré. On le veut et on ne le veut pas; le cœur devient imposteur et infidèle à lui-même; il croit vouloir ce qu'il ne veut pas, et si la plupart des gens étaient sincères, et s'ils démêlaient bien la véritable disposition de leur âme, chacun d'eux pourrait dire de soi ce qu'Augustin disait de lui-même avant sa conversion : Je demandais à Dieu, dans ma prière, une chose que je désirais qu'il ne m'accordât pas. Notre volonté se partage ainsi et se combat elle-même par des desirs entièrement opposés; d'une part elle s'élève vers Dieu; et de l'autre elle retombe dans sa faiblesse et dans ses mauvaises inclinations, ce qu'il appelle :

Voluntatem, parte assurgente, cum alia parte cadente, luctantem. Une volonté divisée, dont une partie s'élève pour soutenir et combattre celle qui baisse, ce qu'elle ne saurait faire sans un puissant secours.

Mais à qui le demander qu'à vous, mon divin Sauveur, qui nous communiquez les grâces nécessaires pour l'accomplissement de tous nos devoirs? C'est à vous comme étant la force et la puissance infinie de votre Père à nous faire vaincre tous les obstacles et toutes les difficultés qui peuvent s'opposer de la part du monde au dessein si juste que nous avons d'aller à vous? C'est à vous comme étant la bonté souveraine, la beauté immortelle et adorable de gagner pleinement nos cœurs? C'est à vous d'y former et faire renaître ce désir sincère et ce parfait amour pour vous? C'est enfin à vous, qui êtes la lumière et la vérité essentielle et éternelle, et notre seul maître, à nous éclairer de vos lumières? Nous vous les demandons, ô mon Dieu, afin qu'après les avoir reçues dans ce monde et nous en être servis pour ne nous plus éloigner de vous, nous en recevions dans la gloire de plus grandes, qui nous feront jouir éternellement de vous. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen.*

SERMON IX.

Pour le mercredi de la cinquième semaine de Carême.

DES BONNES ŒUVRES.

Prêché à la paroisse de Versailles.

Si non facio opera Patris mei, nolite credere mihi; si autem facio, et si mihi non vultis credere, operibus credite. (*Joan.*, X, 37-38.)

Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas; mais si je les fais, quand vous ne me voudriez pas croire, croyez à mes œuvres.

EXORDE.

Il est certain, mes frères, que Jésus-Christ n'avait pas besoin de ses œuvres pour nous persuader qu'il est le Fils de Dieu. Sa doctrine toute céleste découvre assez la divine source où il a puisé une morale qui, seule, est capable de glorifier Dieu et de sanctifier les hommes. Il pouvait n'employer que ses paroles, sans ajouter ses actions; que s'il a bien voulu autoriser ses paroles par l'éclat de ses souffrances et sceler de son sang les vérités ineffables qu'il lui a plu de nous révéler, eussions-nous cru qu'il en eût fallu davantage pour nous convaincre de la divinité d'un maître qui savait si bien dissiper notre ignorance et expliquer les mystères d'une sagesse adorable et incompréhensible?

Cependant ce divin libérateur ne se contente pas ni de sa doctrine ni de sa patience, il veut encore ajouter les œuvres. Et pour confondre notre incrédulité, il apporte ce témoignage comme la preuve la plus incontestable de sa mission. Il nous dispense même de le croire sans ses œuvres. Il veut que nous nous attachions à cette unique démonstration : Si vous ne voulez pas me croire, croyez du moins aux œuvres que je

fais. *Et si mihi non vultis credere, operibus credite.*

Mes frères, nous nous flattons d'être les enfants de Dieu, honorés de son adoption; dans l'attente de son héritage, appelés par sa voix, éclairés de ses lumières, élevés dans ses espérances, unis à sa nature par l'Incarnation, à son mérite par la croix, à son esprit par la grâce; à son Église par le baptême, à son corps par l'Eucharistie, enfants du Père céleste, cohéritiers de Jésus-Christ, membres du corps dont il est le chef.

Flattons-nous de tous ces avantages; oserais-je le dire, mes frères, tous ces témoignages sont inutiles, toutes ces preuves sont fausses et équivoques. Et que faut-il donc de plus certain pour nous convaincre? N'oubliez pas les paroles de l'Évangile que j'ai choisies pour mon texte. Le Fils de Dieu sans ses œuvres nous dispense de le croire notre Père, et lui sans nos œuvres ne nous croira jamais ses enfants. Ne t'arrête donc pas, mon cher auditeur, à ce que tu crois, à ce que tu attends, à ce que tu espères, à ce que tu souffres ni à ce que tu es; regarde ce que tu fais : n'en croyez que vos œuvres : *Operibus credite.* Sans les œuvres, le nom de chrétien est un titre qui nous déshonore; l'Évangile, une leçon qui nous condamne; Dieu un père qui nous déshérite; et la foi, qui doit être notre vie, n'est pas seulement stérile et infructueuse, mais morte; sans les bonnes œuvres nous ne pouvons assurer notre élection; sans elles nous n'avons aucun droit ni aucune espérance au bonheur de l'autre vie; sans elles nous ne sommes que des branches stériles et de mauvais arbres propres à être jetés au feu. Si bien, mes frères, que la seule omission des bonnes œuvres porte avec soi une exclusion du royaume céleste; et il ne suffit pas pour le posséder de n'avoir pas commis de crimes de bonnes œuvres qui méritent récompense.

N'appuyons donc point notre salut sur ce que nous sommes chrétiens; ne nous vantons pas d'être appelés au royaume des cieux si notre vie nous en rend indignes; ne nous glorifions pas de notre foi si notre conduite la dément. Pourquoi? Pour deux raisons. La première, la foi nous oblige à faire des bonnes œuvres. La seconde, cette même foi nous engage à bien faire nos bonnes œuvres. Prenez donc garde, mes frères, à l'alliance inséparable de la foi avec les bonnes œuvres, et c'est ce qui fait le fondement de la religion et le premier secret de la morale de Jésus-Christ; ce qui a fait dire à saint Léon : *Sicut est in fide operum ratio; ita in operibus fidei fortitudo.*

Nos bonnes œuvres sont mortes sans la foi, et la foi elle-même est morte sans les bonnes œuvres.

Qui est-ce qui anime donc notre foi? ce sont nos bonnes œuvres : *première proposition.* — Et qu'est-ce qui anime et vivifie nos bonnes œuvres? c'est la foi : *seconde et dernière proposition.*

Donnez-moi grâce, ô mon Dieu, pour

traiter un si grand dessein d'une manière digne de vous ! que je condamne ces gens du monde qui se glorifient de leurs vertus ; il n'y a point de vertu sans la foi. Que j'instruise ces faux chrétiens qui se glorifient de leur foi ; il n'y a point de véritable foi sans vertu. Parler des bonnes œuvres sans la foi, c'est introduire le paganisme. Parler de la foi sans les bonnes œuvres, c'est détruire le christianisme. Apprenez-nous donc, ô mon Dieu, que pour être chrétien, l'un sans l'autre est inutile. Donnez à mes auditeurs une attention nécessaire pour un discours qui doit leur découvrir le fondement de leur salut ! Remplissez-moi de votre esprit ; je vous demande cette grâce par l'entremise de la sainte Vierge. *Ave, gratia plena.*

PREMIER POINT.

Je suppose que j'ai l'honneur de parler à des chrétiens ; je ne m'arrête donc pas aux preuves que je pourrais tirer du sein de la nature. Je ne vous ferai pas voir tous les êtres, le soleil, les astres, les cieux, les animaux et tout ce qui est sur la terre, dans un mouvement régulier et universel. N'attendez point que je vous dise que cette activité générale de toutes les créatures vous ferait regarder comme des parties déréglées de l'univers, si vous demeuriez dans une honteuse et stérile inaction, pour vous condamner aujourd'hui sur les œuvres, et pour vous en inspirer la nécessité indispensable. Je ne me contente pas de mettre en usage les leçons de la nature ; reproche qui doit être plus sensible à des hommes que la raison doit conduire et que la loi doit gouverner ; raison qui appuie le précepte de la nature ; loi qui vient au secours de la raison ; et toutes trois la nature, la raison et la loi semblent être d'intelligence pour vous apprendre à agir d'une manière digne de vous. La nature vous montre le travail, la raison vous l'inspire et la loi vous l'ordonne. Je parle, dis-je, à des chrétiens, et pour ne leur découvrir que la religion, j'abandonne les preuves que me fournissent la nature, la raison et la loi. Je ne parle aujourd'hui que de leur foi. En vain vous dirais-je que, sans les œuvres, vous ne méritez pas l'être que vous donne la nature ; que vous déshonorez l'intelligence que vous recevez de la raison, et que vous violez la règle que vous prescrit la loi. Je ne veux que cette proposition plus capable de vous faire rougir, que si je disais : Vous êtes indignes d'être des créatures, d'être des hommes, d'être des citoyens, en disant indignes d'être chrétiens ; puisqu'il est vrai que le christianisme réforme la nature, surpasse la raison et perfectionne la loi. Je ne veux, chrétiens, que votre foi, et je dis que, sans les bonnes œuvres, votre foi n'est rien, pour deux raisons principales et qui doivent vous édifier. La première, c'est que

la foi étant l'être du chrétien pendant cette vie, elle ne la destine qu'aux bonnes œuvres. Appliquons-nous, mes frères, en entrant dans un détail de morale si utile pour l'instruction des mœurs. C'est ici le fond de ma première proposition.

La grâce étant un principe infiniment plus actif que la nature, ne doit pas être oisive, autrement nous en courrions le malheur de l'avoir en vain reçue. Malheur si grand que saint Paul fait tous ses efforts dans ses *Épîtres* pour nous en détourner. Si le Prophète ne craint pas de prononcer, malheur à celui qui reçoit son âme en vain : *qui accepit in vanum animam suam* ; parce que cette âme étant douée de raison, elle ne doit pas vivre en bête ; étant libre, elle ne doit pas être esclave de ses passions ; ayant reçu un esprit immortel, elle doit s'élever au-dessus de la matière. Combien, à plus forte raison, doit-on s'écrier et dire : malheur à celui dont la conscience ne lui rend pas ce fidèle témoignage, que la grâce de Jésus-Christ n'a pas été stérile dans son cœur.

Mais afin de mieux comprendre le mal qu'il y a de s'abstenir des bonnes œuvres, remarquez que l'être naturel diffère de celui de la grâce, en ce que le premier peut, en quelque sorte, subsister sans action, cette action n'étant pas de son essence ; au lieu que l'être de la grâce consiste dans l'action même : Dieu voulant que l'action en soit l'âme et la vie.

Un philosophe de nos jours (Descartes), a cru que l'âme était une substance qui pense, et qui ne pouvait être un moment sans penser. N'ai-je pas plus de raisons de soutenir que l'être chrétien qui nous est communiqué dans le baptême, est un être essentiellement agissant ? De sorte que, pour le bien définir, il faut dire qu'il consiste également à croire tout ce qui est de foi, et à faire toutes sortes de bonnes œuvres. *Ipsius sumus factura*, dit l'Apôtre, *creati in Christo Jesu, in operibus bonis quæ præparavit Deus, ut in illis ambulemus* (19). (Eph., II, 10). Nous sommes l'ouvrage de Dieu créés en Jésus-Christ pour de bonnes œuvres qu'il a préparées pour nous les faire exercer. Remarquez bien cette excellente théologie. Le même Dieu qui nous a créés comme partie de l'univers, nous a recréés et reproduits comme partie du corps de Jésus-Christ : *Creati in Christo Jesu*. Mon père agit sans cesse, disait Jésus-Christ, *Pater meus usque modo operatur*. Comme s'il disait : mon père fait toujours des œuvres infiniment bonnes. Il m'a engendré de toute éternité dans les splendeurs des saints ; il a produit avec moi l'Esprit-Saint qui est le principe de toutes les saintes actions, et la sainteté par essence. Sa fécondité se termine-t-elle là ? Non. Il me produit encore dans le temps, pour faire toutes sortes de bonnes œuvres. *Pater usque modo operatur*. (Joan., V, 17.)

(19) La version grecque, chaldéenne et syriaque porte que nous sommes en qualité de chrétiens l'ouvrage de l'amour de notre Dieu, qui nous a tous

créés en Jésus-Christ pour faire de bonnes œuvres, selon la mesure des grâces qu'il nous a préparées de toute éternité.

Je l'imite aussi, et j'accomplis en toutes choses les desseins de mon Père : *Et ego operor*. C'est ce qui prouve que je suis véritablement son fils, lui ressemblant dans cette activité qui fait son Être, et qui le distingue des autres, parce qu'il est un acte très-pur. *Pater usque modo operatur, et Ego operor*. Que concluons-nous de ces principes, sinon qu'étant devenus par le baptême les enfants du même Père, nous devons ne nous point lasser de bien faire, à l'exemple de Jésus-Christ qui n'a reçu l'être que pour l'employer sans cesse à pratiquer le bien; quel moyen autrement de conserver la gloire d'avoir été créé en Jésus-Christ pour faire de bonnes œuvres? *Creati in operibus bonis*. (Eph., II, 10.)

Ne nous trompons point, mes frères, ne croyons pas avoir été faits chrétiens pour nous glorifier de ce nom. Nous ne l'avons été que pour exercer et pratiquer des actions dignes de ce nom. Si vous êtes les enfants d'Abraham, disait le Sauveur aux Juifs, faites les œuvres d'Abraham. Si vous ne les faites pas, le Père de la foi n'est point votre Père. Je vous dis de même avec saint Paul : si vous êtes les enfants de Dieu, faites-en voir les véritables marques; portez son amour dans vos cœurs; son esprit dans vos pensées; sa sainteté dans toute votre conduite. Comme le démon reconnaît pour ses enfants, ceux qui font les œuvres du démon; aussi Dieu ne reconnaît pour les siens, que ceux qui font des actions dignes de Dieu, et qui ne se lassent point de les faire. Sa volonté là-dessus étant clairement marquée par saint Paul, excellent interprète de l'Évangile de Jésus-Christ : *Ut ambuletis digne Deo, per omnia placentes, in omni opere bono fructificantes et crescentes*. Écoutez donc avec un respect infini l'apôtre saint Paul. Dieu, dit ce grand apôtre, Dieu veut que vous viviez d'une manière digne de lui, vous appliquant sans relâche à toutes sortes de bonnes œuvres. Cela vous paraît peut-être gênant. Mais, pour vous le rendre plus supportable, souvenez-vous qu'il est écrit qu'Adam ne fut mis dans le paradis terrestre que pour le cultiver : *ut operaretur illum* (Genes., II, 15); pour nous faire entendre que l'homme terrestre s'en devait faire, par son travail, un lieu de délices. Si Adam ne pouvait faire un lieu de délices que par son travail, n'emploierons-nous pas le travail, mes frères, nous qui devons faire de ce monde un lieu de pénitence? Cette vérité a paru si importante au Sauveur de nos âmes, qu'il s'est servi de toutes les images les plus sensibles et les plus vives pour la graver dans nos cœurs. Il en a employé de différentes, comme pour la rendre intelligible à tous les hommes dans quelque état différent qu'ils se puissent rencontrer.

Parle-t-il à des gens simples? Il dit que c'est une semence destinée pour sortir de la terre et pour croître; c'est un arbre destiné à porter de bons fruits. Parle-t-il à des gens engagés dans le commerce? c'est un talent

qui vous est confié, dont non-seulement il ne vous est point permis de faire un mauvais usage, mais dont il vous est commandé d'en faire un bon, enfin un talent destiné à profiter. Parle-t-il aux personnes plus élevées? c'est un royaume, mais qu'il faut conquérir, et qu'on ne peut posséder qu'en se faisant une continuelle violence. C'est un feu, mais qu'il faut toujours entretenir et qui s'éteindra bien vite, si nous n'apportons un soin continu pour entretenir ses flammes. Ah! mes frères, ne dites pas que vous avez la foi dans le cœur! cette semence ne peut être cachée; ce talent ne veut pas être enfoui; cet arbre ne se fait pas voir par les feuilles; ce royaume ne se peut conserver par le repos, c'est-à-dire que cette foi qui fait l'être du chrétien est destinée pour faire de bonnes œuvres. Je dis des œuvres et non pas de simples paroles, comme dans vos prières; non pas de simples promesses, comme dans vos confessions; non pas de simples regrets, comme dans vos pénitences; non-seulement des larmes, comme dans vos méditations; non-seulement des ardeurs courtes et passagères comme dans vos communions; non-seulement avec une simple attention et une dévote curiosité, quand on vous prêche l'Évangile; je parle des œuvres qui se découvrent à l'extérieur, qui mortifient nos passions, qui édifient le prochain et qui le secourent. Voilà les preuves que demande de vous le christianisme : une foi agissante par la charité.

Mais hélas! ce que Tertullien dit n'est que trop vrai. Les chrétiens qui sont destinés de Dieu pour être les justes estimateurs des temps : *Nos destinati à Deo, ante mundi constitutionem in æstimationem temporum*; les chrétiens, dis-je, n'en font nul cas. D'où vient cela? c'est qu'ils ne sont pas persuadés que ce temps ne leur est donné que pour en profiter. Ils ne croient pas qu'ils ne le pourront plus recouvrer après l'avoir perdu; et s'il savaient ce qu'ils perdent en le perdant et en laissant passer l'occasion de toujours mériter, ils n'auraient garde de se lasser de bien faire. Eh! quoi, mes frères, si un prince vous exposant ses trésors, vous laissait pendant une heure la liberté d'en prendre ce que vous voudriez, demeureriez-vous les mains fermées? vous endormiriez-vous? Vous rempliriez vos mains de ce que vous pourriez, de ce qu'il y aurait de plus précieux : voilà ce que vous feriez avec tout l'empressement possible. Cependant que seraient ces perles, ces diamants, ces tableaux, ces pièces d'or et autres biens périssables, en comparaison de ceux qui sont au ciel? La récompense du vrai mérite, je veux dire du mérite chrétien; et nous pouvons, pour ainsi dire, les gagner en moins d'une heure.

Car je vous demande de quelle durée est la vie? elle est si courte qu'elle passe comme une ombre; cependant il ne tient qu'à nous d'acquérir en si peu de temps un bonheur aussi grand : que dis-je? plus grand même que nous ne saurions souhaiter; puisque

L'œil ne l'a point vu, ni l'oreille entendu, ni l'esprit compris. Eh ! d'où vient donc que nous ne le faisons pas ? C'est, âme lâche et oisive, que tu veux à présent jouir d'un repos misérable sans faire attention à ce que dit le Saint-Esprit dans l'Écriture : *Pau-xillum manus conseres ut quiescas, et veniet tibi quasi cursor egestas* (Prov., II, 33, 34); tu seras dix, vingt, trente, quarante et cinquante ans sans agir pour le ciel, tu plieras tes mains, tu te reposeras, l'indigence cependant viendra fendre sur toi comme un homme qui court à grande hâte, elle t'enlèvera tous les moyens et toutes les occasions de bien faire. Eh ! vous, âmes chrétiennes, vous lassez-vous de vos exercices ? Croyez-vous en avoir assez fait ? Ah ! pour l'amour de Dieu, ne les quittez pas. Ecoutez ce que dit le Saint-Esprit : *Quasi qui arat et seminat, in opere ipsius exiguum laborabis et cito edes de generationibus illius*. Vos bonnes œuvres sont une semence que vous mettez en dépôt dans le sein de Dieu. Voici le temps de votre labourage ; pour le peu de peine qu'il vous aura coûté, vous vous rassasierez bientôt de ses fruits. Ainsi ne vous degoutez jamais ; persévérez toujours dans la ferme espérance que vos peines seront changées en des délices inef-fables.

Mais que fais-je, mes frères ? je m'aperçois que je me sers de raisons trop faibles pour vous porter à la pratique continuelle des bonnes œuvres. Qu'un prince m'offre dans ses trésors la part que je voudrai : je puis sans me faire grand tort ne la pas ac-cepter, parce que je saurai mettre des bor-nes à mes désirs. Il n'en va pas ainsi du temps ; si vous en négligez le commence-ment, vous êtes presque incapables de vous en bien servir à la fin ; et si vous en négligez la fin, vous perdez tout ce que vous avez pu faire, sans le pouvoir réparer. Je dis plus ; négliger un seul moment du temps de la grâce, c'est s'exposer à se perdre. Je n'outre rien, quand je parle de la sorte ; et pour nous en convaincre, souvenez-vous du figuier que le Sauveur maudit, pour n'y avoir point trouvé de fruit (20). Si cet arbre, qui, selon saint Augustin, figurait notre volonté, mérita la malédiction et la mort même ; quelles peines ne nous attire-rons-nous pas, si nous sommes dépourvus des fruits que nous devons porter ? Notre volonté doit en être toujours parée, sans dis-tinction ni de temps ni de lieux, puisqu'au sentiment de ce saint docteur elle contient un germe de fécondité qui la met à l'abri de toute stérilité : *Illorum culpa sterilitas, quorum fecunditas est voluntas* (21). Comme s'il disait : si nous sommes dans la stérilité, c'est notre faute ; il ne tient qu'à nous, du moins il n'a tenu qu'à nous de n'y être pas ;

nous n'avons qu'à vouloir, et nous n'y serons plus : *In omni opere bono fructificantes et crescentes ; creati in bonis operibus ut in il-lis ambulemus*. C'est ainsi que parle l'apôtre saint Paul. L'Épouse des Cantiques pensait-elle autrement sur la nécessité et la continua-tion des bonnes œuvres ? Voyez ces paroles à son Epoux pour l'inviter de venir auprès d'elle sur les apprêts qu'elle avait faits : *Lectulus noster floridus* : notre lit est tout plein de fleurs, c'est-à-dire ma conscience est pleine de bonnes actions ; car selon saint Bernard : *Lectulus respersus floribus, con-scientia est bonis referta operibus*. Saint Bernard nomme la conscience un lit, plutôt qu'un jardin ; pourquoi cela ? c'est que comme les fleurs conservent longtemps leur éclat dans un jardin, au lieu qu'il les faut renouveler souvent sur un lit ; aussi les bonnes œuvres perdent leur mérite, si on ne les renouvelle à toute heure, en em-ployant bien son temps et mettant tout à profit pour l'éternité ; cela s'appelle dans saint Augustin joindre son cœur à l'éter-nité, c'est-à-dire, les désirs de ce cœur, les mouvements de ce cœur et tout l'amour de ce cœur : *Junge cor tuum æternitati*.

Si le temps que nous avons à vivre était d'une immense durée, nous en pourrions laisser écouler une partie, mais il passe trop vite ; et d'ailleurs, mes frères, c'est qu'après ce temps qui ne dure rien, il n'y en aura plus : *Veniet nox, quando nemo potest ope-rari*. La nuit viendra, où personne ne peut agir. Cette considération doit faire une grande impression sur vos esprits et dans vos cœurs. Car, outre que le Seigneur en parle en des termes capables d'épouvanter, un ange dans l'*Apocalypse* a ordre de venir à la fin des siècles annoncer : *Quia tempus non erit amplius*, qu'il n'y aura plus de temps. Cet ange tenant un pied sur la mer et l'autre sur la terre, lèvera sa main au ciel, et jurera par celui qui a créé tout l'univers, et qui vit dans les siècles des siècles, et crierà à haute voix, que le temps est passé, selon les propres termes de l'Écriture. Ecoutez en-core ce que nous dit le Saint-Esprit dans le chapitre IX de l'*Ecclésiaste* : *Faites promp-tement tout ce que votre main pourra faire, parce qu'il n'y aura plus ni œuvre, ni raison, ni sagesse, ni science dans l'enfer* (22), où vous courez et où vous vous précipitez par votre oisiveté. Cette parole a un rapport à celle de Jésus-Christ dans le neuvième cha-pitre de l'Évangile de saint Jean. Marchez, dit le Sauveur, marchez pendant que vous avez la lumière, il vient une nuit, où l'on ne pourra plus travailler.

Mes frères, si la foi est vive dans nous, elle nous pressera de faire tout le bien qui sera en notre pouvoir, et de prévenir les maux dont nous sommes menacés. Le vrai

(20) L'Évangéliste nous apprend que ce n'était néanmoins pas la saison d'en porter. *Non erat tem-pus ficorum*. (Marc., II, 43.)

(21) Et dans un autre endroit ce Père dit qu'il n'a tenu qu'à nous et que c'est que nous nous som-

mes rendus indignes de la grâce par le mauvais usage que nous en avons fait quand nous l'avons reçue.

(22) Ce mot d'enfer se prend ici pour le sé-pulcre.

chrétien ménage son temps avec une épargne religieuse, parce qu'il considère combien sont précieux tous les moments de l'éternité. Tout cela n'est que pour nous avertir de faire tout le bien que nous pouvons, tandis que nous en avons le temps, sans attendre à la mort où les plus justes ont assez de peine à tenir dans cette dernière heure leur esprit appliqué à Dieu, lorsqu'ils sont accablés par la faiblesse du corps et par la violence de la maladie, bien loin qu'ils puissent faire des actions laborieuses pour lui plaire. On ne trouvera plus dans l'autre vie les vertus que l'on aura méprisées en celle-ci; « hâtons-nous donc, dit saint Jérôme, hâtons-nous de demander grâce à Dieu, pendant que la porte de sa miséricorde est encore ouverte; travaillons pendant que nous en avons le temps, et que nous pouvons prévenir des maux éternels? Si les âmes qui sont maintenant dans le ciel, où elles reçoivent la récompense de leurs bonnes actions, et où elles jouissent du fruit de leurs travaux, étaient susceptibles de quelque désir; je crois qu'elles voudraient en avoir essuyé davantage; et si l'état de leur félicité le permettait, elles auraient regret de n'avoir pas plus travaillé pour Dieu, qu'elles ont fait; peut-être que c'est pour cela qu'il est écrit que Dieu doit un jour essuyer les larmes de leurs yeux : *Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum*; et si les âmes réprouvées qui sentent les peines dûes à leurs démérites avaient le choix ou de vivre mille ans dans les plaisirs du monde, ou d'avoir fait une bonne action, plus qu'elles n'ont fait lorsqu'elles étaient sur la terre, qui servit à modérer leurs tourments, elles préféreraient ce dernier parti au premier : *Ut mitius esset illis*, dit saint Augustin, afin qu'elles sentissent moins de mal; car qui prend plaisir d'habiter avec des ardeurs éternelles? Mais hélas! désirs frustrés, souhaits inutiles? leur volonté est vaine; leurs désirs ressemblent à ceux du mauvais riche qui demandait une goutte d'eau qu'il ne devait pas obtenir. Ces âmes malheureuses n'ont pas agi quand elles en ont eu le temps? Elles n'auront plus le temps quand elles le souhaiteront; et c'est à leur égard que ces paroles sont bien appliquées : *Quia tempus non erit amplius*. (*Apocal. X, 6.*)

Mais il est temps de finir cette première partie, et je ne le saurais mieux que par ces paroles de saint Paul : *Abundetis in omne opus bonum*; (*II Cor., IX, 8.*) exercez abondamment toutes sortes de bonnes œuvres; augmentez sans cesse en mérite; mettez-les en dépôt dans le sein de Dieu, qui vous le rendra au centuple. C'est un fond plus fertile que vous ne sauriez croire. Confiez-lui vos pensées, vos désirs et vos actions, et vous trouverez une couronne de gloire qu'il est prêt de donner à ceux qui le servent : mais souvenez-vous que si pour la mériter, il faut faire de bonnes œuvres, comme je viens de le prouver, vous devez bien faire les bonnes œuvres. C'est ma seconde et dernière proposition.

SECOND POINT.

Ce n'est pas sans raison que j'entreprends de montrer qu'il ne suffit pas de faire de bonnes actions, mais qu'il faut encore les bien faire. Car toutes celles qui portent le nom de bonnes, ne sont pas bonnes, dit saint Augustin, dans son livre IV *Contre Julien*. Il s'en faut beaucoup que tous ceux qui font le bien le fassent bien; et très-peu de ceux à qui il arrive de faire des œuvres méritoires parviennent au point de mériter : *Possunt multa bona fieri, non bene facientibus, a quibus fiunt*. Je m'explique, mes frères, et je vous demande vos applications.

Plusieurs bonnes actions peuvent être faites qui ne sont pas bonnes, ceux qui les font ne les faisant pas bien. Tant de sages, tant de philosophes, tant d'hérétiques, ajoute ce saint docteur, ont fait de bonnes œuvres, lesquelles ils n'ont pu rendre bonnes devant Dieu, parce qu'étant de mauvais arbres, n'ayant pas la racine de la foi, ils ne pouvaient porter de bons fruits. Tant d'hypocrites font de bonnes œuvres, ou pour s'attirer l'estime des gens de bien, ou pour cacher aux yeux des autres les désordres secrets de leur vie; et toutes ces bonnes œuvres demeurent en terre, aux termes du Saint-Esprit dans l'Ecriture, sans pouvoir s'élever jusqu'à Dieu, parce qu'elles ne sont pas faites pour lui. Tant de lâches commencent de bonnes actions qu'ils n'achèvent qu'avec tiédeur et d'une manière qui ne peut plaire à Dieu; et cette manière les empêche d'être bonnes. De sorte que ni celles qui sont faites par les païens et par les hérétiques, étant faites sans la grâce, ni celles des hypocrites, n'étant point faites pour la grâce, ni celles des lâches, n'étant point faites dans la plénitude de la grâce, ne peuvent, à proprement parler, être appelées de bonnes actions; *Possunt multa bona fieri, non bene facientibus a quibus fiunt*. (*Ibid.*) Que faut-il donc faire, me direz-vous, pour rendre bonnes nos bonnes œuvres? Les trois défauts que je viens de marquer doivent là-dessus vous servir d'instruction et de réponse, et pour me rendre intelligible et à la portée de tout le monde : 1° Je dis que les bonnes œuvres sont inutiles lorsqu'elles ne sont point faites en grâce; il faut donc faire toutes les nôtres en grâce; 2° je dis encore que les bonnes œuvres ne servent de rien, quand elles ne sont pas faites dans les desseins de la grâce, il faut donc faire toutes les nôtres pour Dieu; 3° je dis enfin, mes frères, que les bonnes œuvres ne sont estimées rien, ou presque rien, lorsqu'on ne les fait pas dans la plénitude de la grâce; nous devons donc faire les nôtres dans la perfection de l'esprit de Dieu et dans la plénitude de nos obligations. En un mot, nous devons faire tout en grâce, nous devons faire tout pour la grâce, et nous devons faire tout dans la plénitude de la grâce. Et pour m'expliquer encore plus clairement, nous devons agir avec Dieu, agir pour Dieu et agir dans la plénitude de l'esprit de Dieu.

Voilà, mes frères, tout ce qu'il faut faire, afin que nos bonnes œuvres soient bonnes. C'est ici le fond de cette dernière proposition.

Saint Augustin, dans la division qu'il fait des actions humaines en trois classes, ne montre pas moins la subtilité de son esprit que sa solidité. Il nomme les premières, *perditurus labor*; il entend celles qui donnent la mort à l'âme. Il appelle les secondes, *periturus labor*; ce sont celles qui sont inutiles pour l'éternité. Et le nom qu'il donne aux troisièmes, *profuturus labor*, marquent celles pour l'éternité, c'est-à-dire celles qui servent pour le salut. Mon dessein n'est pas de parler ici de ces actions détestables qui sont les causes malheureuses de la damnation. Je représenterai seulement combien il est déplorable de perdre son temps, son travail et ses peines, lors même que l'on fait des œuvres saintes, parce qu'on n'est pas dans la grâce quand on les fait. Funeste état que celui d'un homme dans le péché mortel ! funeste état que celui d'un homme qui n'est pas éclairé de la lumière de la foi, toutes ses œuvres sont mortes, quelque moralement bonnes qu'elles puissent être; tout ce qu'il fait n'est rien; et pour parler le langage de saint Paul, quand il ferait des miracles, quand même il souffrirait le martyre, tout cela ne lui servirait de rien. C'est aussi le langage du prophète Isaïe : *Omnes injusti et vana opera eorum; ventus et inane simulacra eorum* : Tous les injustes et leurs vaines actions ne sont que du vent, qu'un vide qui ressemble à leurs images qui ne sont rien. Ce sont des idoles sans âme, sans esprit et sans vie; quel malheur pour un homme de n'être pas en grâce ! Je veux qu'il ait bonne intention, qu'il veuille plaire à Dieu, qu'il désire gagner le ciel; il a beau faire et beau vouloir, il n'avance point s'il est dans les ténèbres de l'hérésie et dans les liens du péché : *Vos estis ex nihilo et opus vestrum ex eo quod non est*. Mais rien n'exprime mieux cette morale importante que ce que nous en dit le Saint-Esprit; rien n'est plus magnifique ni plus juste que les trois comparaisons que nous donnent les prophètes; rien, mes frères, n'est plus capable de nous en donner une véritable idée. Admirez la netteté et la simplicité des termes dont se sert l'Écriture. Tantôt le Prophète dit que ses œuvres ne sont que des toiles, tantôt que ce n'est qu'une étoupe. La troisième expression est que ses bonnes œuvres entrent dans un vaisseau percé de toutes parts et qui ne peut rien contenir : des toiles qui ne peuvent nous couvrir; des étoupes allumées qui s'éteignent bien vite; et des liqueurs qu'on ne peut renfermer, qui se répandent et se perdent. Examinons la première expression.

Leurs bonnes œuvres ne sont que des toiles qui ne peuvent les couvrir. Rien n'est plus désagréable à Dieu que la nudité des bonnes œuvres; il demande la robe nuptiale pour entrer dans son festin; il veut que nous paraissions revêtus de charité.

Vous qui passez dans l'opinion du monde pour justes, vous ne serez pas aux yeux du Seigneur de ces bienheureux dont les péchés sont couverts et les iniquités cachées : car qu'apporterez-vous pour empêcher qu'elles ne soient manifestées ? De beaux dehors, une honnêteté morale, une probité humaine; et ces fantômes de vertu qui imposent aux hommes, ce seront des toiles, dit le Prophète, qui ne leur serviront pas de vêtements : *Tela eorum non erunt in vestimentum* : à travers ces minces vêtements, c'est-à-dire ces vertus qui ne servent qu'à découvrir mieux les vices; ces voiles à travers lesquels on aperçoit mieux ce que l'on veut cacher, ne prétendez pas avec de telles œuvres couvrir vos nudités : *neque operientur operibus suis*. Quoi ! ces pratiques de dévotion, ces prières ferventes, ces jeûnes austères, ces aumônes libérales ne me serviront de rien ? Non, mes frères, si elles ne sont pas faites en Dieu, si la grâce ne les anime, toutes ces actions sont comme une étoupe sèche; le péché dont vous ne vous délivrez presque jamais, que vous prétendez faire subsister avec tous ces exercices de dévotion, le péché, dis-je, que vous voulez toujours entretenir y mettra le feu, il les brûlera sans que personne puisse l'éteindre.

Seconde expression du Prophète : *Fortitudo vestra ut favilla stuppæ, et opus vestrum quasi scintilla, et succendetur utrumque simul et non erit qui extinguat*. Faites donc un amas de ces bonnes œuvres, et pour parler le langage de saint Paul, faites-vous-en un trésor ? Si la grâce n'est pas dans votre cœur, ce cœur-là même est un sac percé qui ne peut jamais être rempli.

Troisième expression du Prophète : *Qui mercedes congregavit misit eas in sacculum pertusum*. Combien y a-t-il de gens qui ne veulent pas détruire ni même combattre une passion dominante, qui empêchent Jésus-Christ de régner dans leur cœur, et qui ne laissent pas de vouloir gagner le ciel ? Tant d'autres qui font quantité de bonnes œuvres, mais qui ne peuvent se résoudre d'étouffer ce ressentiment et ces désirs de vengeance qui sont comme enracinés dans leur âme, et qui souvent n'y ont pris naissance que pour de légers sujets. Tant de riches qui s'efforcent d'étouffer les remords de leur conscience sur un bien mal acquis, qui n'osent, ou plutôt qui ne veulent pas y apporter le remède, sous prétexte, ou que leur réputation en serait flétrie, ou que l'éclat et la grandeur de leur fortune en souffrirait ? Aussi tous leurs travaux sont sans aucun fruit et tous leurs efforts inutiles : *Labores sine fructu, et inutilia opera eorum* (Sap. II, 12); ce sont les expressions du Saint-Esprit dans le livre de la Sagesse. Sur ces principes, il est aisé de conclure que les bonnes œuvres, pour être véritablement bonnes, doivent être faites en Dieu : *Opus meum cum Deo meo*, dit le prophète.

Celui, dit saint Jean, qui fait en vérité de bonnes œuvres s'approche de la lumière, qui lui découvre que ses actions sont faites en

Dieu. C'est de Dieu qu'elles empruntent toute leur valeur, et l'on peut dire qu'elles ressemblent à une branche de vigne ; celle-ci ne saurait porter de fruit sans être unie à sa souche ; Jésus-Christ est notre souche et nous sommes ses branches ; quel moyen de porter du fruit lorsqu'on en est séparé. *Sicut palme non potest facere fructum a semetipso, nisi manserit in vite, sic nec vos, nisi in me manseritis.* Bien plus, si la branche, étant chargée de fruits, venait, par accident, à se détacher de sa tige avant que les fruits fussent mûrs, les fruits ne seraient d'aucun usage. Ce qui fait dire aux théologiens que le péché mortel mortifie les bonnes œuvres qu'on a faites en grâce, et qu'il en ruine le mérite : *Omnes justitiæ ejus quas fecerat non recordabuntur.* (*Ezech.*, XVIII, 24.) C'est le Saint-Esprit qui s'explique lui-même dans le prophète Ezéchiel. Ah ! mes frères, que l'on doit haïr, que l'on doit détester et l'état et la malice de cet horrible péché ! J'entends une secrète objection que vous me faites ; vous croyez que par là je détourne ceux qui sont en péché mortel de faire le bien qui se présente. A Dieu ne plaise ! Je ne dis pas que ces bonnes œuvres soient mauvaises, mais je dis qu'elles sont inutiles, je dis que ce bien ne sert de rien pour le bonheur éternel, mais il sert pour modérer les ardeurs de l'enfer ; vous n'en serez pas plus heureux, mais vous en serez moins misérables, et, comme dit saint Augustin, moins punis. N'espérez donc pas augmenter votre gloire ; tout ce que ces bonnes œuvres peuvent faire, c'est de diminuer la peine. Travaillons donc toujours, et faisons de bonnes œuvres en quelque état que nous soyons. Mais si nous avons dessein de les rendre véritablement bonnes, ne nous contentons pas de les faire en grâce ; faisons-les aussi dans les desseins de la grâce, car Dieu ne regarde pas tant le mérite de l'action et de celui qui la fait, que la fin et l'intention pour laquelle on la fait : *Operationes bono commendantur affectu*, dit saint Ambroise (*lib. I de Jacob.*, c. 8) ; et pour vous en convaincre, qu'y a-t-il de plus petit, de moins méritoire, et, ce semble, de moins digne de plaire à Dieu, que le boire et le manger, le dormir et les autres usages de la vie qui nous sont communs avec les bêtes, et qui n'ont aucune proportion avec la gloire. Cependant, si l'on le fait pour les desseins de Dieu, qui veut que nous conservions notre être jusqu'à ce qu'il le reprenne, ces actions naturelles deviennent bonnes et méritent, selon saint Paul, un bonheur éternel. Sur quoi saint Thomas ne craint pas de dire que ces paroles de l'Apôtre : *Sive manducatis, sive bibetis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite* ; que ces paroles, dis-je, enferment un commandement exprès, et qu'elles ne sont pas un simple conseil. Et voici sa raison.

C'est que tout ce que l'on fait sans le rapporter à Dieu a nécessairement une autre fin que Dieu, étant impossible qu'une créature raisonnable n'agisse pas pour quelque

fin ; or, avoir une autre fin que Dieu même ou bien une fin qui ne lui soit pas sous-ordonnée, c'est lui ravir la gloire d'être notre fin dernière pour la donner à une créature ; c'est se faire en quelque façon plusieurs dieux auxquels on donne un encens qui n'est dû qu'à lui.

Souvenons-nous ici de ce que l'époux dit dans le *Cantique* à son épouse : *Odor vestimentorum tuorum sicut odor thuris* (*Cant.*, IV, 11) ; l'odeur de vos vêtements est comme celle de l'encens ; sur quoi le pieux abbé Gilbert fait cette demande : Quels sont les vêtements d'une âme chrétienne et quel est son encens ? Ses vêtements dans le langage de l'Ecriture, répond-il, sont les bonnes œuvres, et l'odeur de l'encens qui doit les parfumer est l'intention que nous avons de plaire à Dieu ; sans cette fin, rien n'est à son gré. Voyez-vous ces païens secrets et dissimulés qui se font honneur de la qualité de chrétien ; ils tâchent de couvrir la grandeur de leurs crimes par celle des présents qu'ils font aux temples et aux hôpitaux. Croyez-vous que ces édifices somptueux et magnifiques aient l'odeur de l'encens ? bien loin de cela, ils ne sentent que l'orgueil et l'ostentation. Voyez-vous ces faux dévots, ces hypocrites ? ils n'agissent et ne parlent que pour acquérir l'estime des hommes ; ils l'obtiennent à la vérité quelquefois et pendant quelque temps, mais ils ne plaisent jamais à Dieu, parce qu'ils ne se le proposent point devant les yeux. Il n'y a donc que ceux qui font tout pour Dieu et qui lui rapportent toutes choses, il n'y a, dis-je, que ceux-là dont les vêtements sentent l'encens : *Qui omnia agit ut Deo placeat, utique odor vestimentorum ejus, sicut odor thuris.* C'est la conséquence de ce pieux et savant abbé, dans les œuvres de saint Bernard. L'encens est une odeur trop exquise et trop suave pour être donnée et offerte à d'autres qu'à Dieu : *Thura soli Deo offerri debent.* Il n'y a donc que lui pour qui on doive faire tout ce que l'on fait, et je ne crains pas de le répéter et de dire : Soit que vous mangiez, que vous buviez, que vous travailliez ou que vous fassiez autre chose : *Omnia, omnia in gloria Dei facite, omnia in nomine Domini nostri Jesu Christi.* Faites tout au nom de Jésus-Christ et en union de ses saintes actions ; faites tout à la plus grande gloire de Dieu, mais d'une manière si pure et si parfaite que toutes vos œuvres sentent la plénitude de l'Esprit de la grâce, en sorte que Dieu, les considérant, vous dise ce que le patriarche Isaac disait à Jacob son fils après lui avoir touché les mains et senti l'odeur de ses habits : *Ecce odor filii mei sicut odor agri pleni.* Je sens une odeur de plénitude de grâce dans tout ce que vous faites. Cette plénitude de grâce est la dernière condition qu'exigent nos bonnes œuvres pour être bien faites. Renouvelez, je vous prie, mes frères, cette favorable attention dont vous m'honorez.

Comme ce qui n'est que commencé n'est pas achevé, tout ce qui n'est qu'à moitié

fait n'a pas sa dernière perfection ; de même ce qui n'est exécuté qu'en grâce et pour la grâce manque de quelque chose s'il n'est fait dans la plénitude de la grâce. Ce manquement oblige Dieu à faire souvent des reproches à ceux qui le servent, témoin celui qu'il fait dans l'*Apocalypse* à cet évêque qui se croyait bien plus homme de bien qu'il n'était : *Non invenio opera tua plena* (*Apoc.*, III, 2) ; je ne trouve pas vos œuvres pleines. J'y remarque beaucoup de vide ; il s'en faut bien que vous remplissiez tous les devoirs de votre ministère. Ce reproche ne vous regarde-t-il pas, mes frères ; vous faites des aumônes, mais vous n'en faites pas tant que vous devez à proportion de vos biens ; si vous en faites autant que vous devez, vous ne quittez point votre luxe et vos amusements ; vous donnez assez de temps à la prière, et chez vous et à l'église, mais vous n'y êtes guère recueillis ; vous êtes de toutes les dévotions, mais vous négligez l'éducation de vos enfants et vous ne prenez pas soin de vos domestiques ; vous êtes d'une droiture qui vous distingue des autres juges, mais vous êtes négligents dans votre charge, ne donnant pas toute l'application que vous devez aux affaires que l'on vous confie, et faute de travailler autant que vous le devriez, vous les faites perdre, ou bien vous consommez en frais de pauvres gens qui vous prient de les expédier ; vous n'entreprenez rien que de bon, mais vous vous lassez aisément ; vous commencez toujours et n'achevez jamais. Mes frères, vous reconnaissez-vous à ce portrait ? si vous vous y reconnaissez, ne méritez-vous pas ce juste reproche : *Non invenio opera tua plena*. Vos bonnes œuvres n'ont pas toute leur plénitude, et je trouve qu'elles ne sont pas dignes de moi. Réformez votre conduite, mes frères, pour ne pas permettre qu'au jugement dernier le souverain juge qui pèsera d'un côté vos bonnes œuvres et vos mauvaises de l'autre, ne vous dise en sa colère ce qu'il fit dire à Balthazar : *Appensus es in statera et inventus es minus habens*. On vous a mis dans la balance et l'on ne vous a pas trouvé de poids.

Ah ! mes frères, souvenons-nous ici qu'une des grandes malédictions qu'Isaïe ait pu prophétiser contre une nation ennemie du vrai Dieu fut celle de ne faire le bien qu'à demi ? L'Egypte, dit-il, ne fera jamais d'ouvrage qui ait toute sa perfection : *Non erit Ægypto opus, quod faciat caput et caudam*. (*Isa.*, XIX, 15.) S'il arrive qu'on y commence bien, on y finira mal ; quelque partie y manquera toujours, et rien n'y sera parfait. Qu'il est à craindre que nous n'encourions cette malédiction ! qu'il est à craindre que nous ne fassions tout à un point près, dont le défaut nous fera tout perdre ! Semblables à ces rois de Juda, dont il est dit : ils ont fait des merveilles, mais ils n'ont pas abattu les temples des faux dieux ; cette seule omission leur a causé une disgrâce éternelle.

Voulez-vous, mes frères, voulez-vous

agir d'une manière digne de Dieu, comme parle l'Apôtre ? Avez-vous dessein de ne pas perdre votre travail et de mériter une couronne qui ne se flétrira jamais ? suivez le conseil du Prophète qui vous exhorte à faire tous vos efforts pour rendre vos jours pleins : *Dies pleni*. Conduisez-vous selon la maxime du Sage qui vous porte à exceller en toutes vos actions, de manière qu'il n'y en ait pas une qui mette la moindre tache à votre gloire : *In omnibus operibus tuis præcellens esto, ne dederis maculam in gloria tua*. (*Eccli.*, XXXIII, 23, 24.) Goûtez l'avertissement que saint Paul vous donne d'embrasser ce qui est de la perfection : *Quæcumque perfecta sunt* ; et qui de plus vous conjure de faire en sorte qu'il ne vous manque aucune grâce spirituelle : *Nihil vobis desit in ulla gratia* (*I Cor.*, I, 7.) Si ces avis ne font pas d'assez fortes impressions sur vos esprits et dans vos cœurs pour vous obliger à remplir vos devoirs de chrétien, conformez-vous à Jésus-Christ, notre divin maître, qui se réjouissait d'avoir consommé l'ouvrage dont son Père l'avait chargé, *opus consummavi*, et qui ne voulut expirer qu'après avoir tout consommé : *Consummatum est*. Enfin, puisque Jésus-Christ nous ordonne d'être saints et parfaits comme son Père céleste est saint et parfait, agissez avec tant de zèle et de ferveur qu'on puisse dire de vos actions qu'elles sont pleines de la gloire du Seigneur, les ayant faites en lui, les ayant faites pour lui et les ayant faites dans la plénitude qu'il attendait de vous. Si ce bonheur vous arrive, et si vous parvenez à cette perfection pendant cette vie, étant aussi juste et aussi grand rémunérateur qu'il est, il ne manquera pas de vous combler en l'autre vie d'une plénitude de bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

SERMON X.

Pour le dimanche de Quasimodo et le jour de saint Thomas.

DE LA FOI.

Prêché à la paroisse de Versailles, en l'église cathédrale de Chartres, en celle de Meaux, et à Paris à Saint-Eustache, et en plusieurs des principales églises.

Noli esse incredulus, sed fidelis. (*Joan.*, XX, 21.)

Ne soyez pas incrédule, mais fidèle.

PREMIER EXORDE.

Le reproche que Jésus-Christ fait à un de ses apôtres peut être fait à un très-grand nombre de chrétiens. Ils s'appellent tous fidèles et prétendent se faire honneur de cette qualité ; mais la plupart en remplissent si peu les devoirs, qu'elle ne les distingue des païens et des infidèles qu'en les faisant paraître prévaricateurs et profanateurs de leur état, et ainsi plus méchants et plus impies que les infidèles mêmes. Car si, dans le langage de saint Augustin, qui est celui même de saint Paul, la foi n'est qu'une complaisance sincère, un amour humble et soumis pour la vérité : *Charitas veritatis* ;

où la voit-on régner cette foi, puisqu'on voit si peu régner cet amour? Les aime-t-on, mes frères, ces vérités saintes et évangéliques qui condamnent les voluptés et les plaisirs? Les aime-t-on ces vérités qui condamnent l'attachement aux grandeurs de la terre, à l'intérêt propre et ces autres passions par lesquelles on se laisse dominer? N'y a-t-il pas un éloignement secret et une aversion cachée et qu'on entretient dans le fond du cœur pour toutes ces vérités et ces maximes sacrées qui combattent nos inclinations? Que la foi est donc rare et qu'il est difficile de la trouver quand on la cherche du côté du cœur! Mais à ne prendre même cette vertu que du côté de l'esprit, combien peu de gens qui la possèdent? La foi répand des ténèbres dans l'esprit et ne lui permet de regarder la vérité qu'à travers un voile sombre et obscur. Mais la plupart des sages et des savants du siècle, dominés et poussés par une curiosité toujours inquiète, recherchent l'évidence et veulent tout voir en plein jour. La foi assujettit l'esprit, l'humilie et le rend esclave, comme marque l'Apôtre. Mais les superbes et les libertins pour soutenir leur malheureux caractère n'aiment que la liberté et que l'indépendance. Enfin, la foi propose des difficultés extrêmes et des mystères qui surpassent toute la force de la raison humaine. Et n'y a-t-il pas une infinité de gens faibles et timides qui, par une fausse délicatesse et par une crainte lâche, se rebutent de tout ce qui leur paraît difficile et n'aiment à appliquer leur esprit qu'à des choses aisées.

N'ai-je donc pas raison de faire aujourd'hui à la plupart des chrétiens, qui soutiennent si mal cette qualité, le même reproche que le Fils de Dieu a fait dans notre évangile à saint Thomas : *Noli esse incredulus, sed fidelis*. Mais puisque le même évangile fait voir l'heureux retour et la conversion de cet apôtre, et que l'Eglise tire le principal éloge de ce grand saint de la grandeur de sa foi, par laquelle il répara avec tant de gloire et d'avantage son incrédulité passée, tâchons en ce discours de fortifier par son exemple la foi languissante et presque morte de tant de chrétiens et de la rétablir et ranimer, s'il est possible, en ceux en qui elle est peut-être déjà entièrement éteinte. Effaçons de tous ces esprits d'un si différent caractère les fausses idées qui leur représentent sous une face affreuse une vertu qui a tant de charmes, et montrons-leur combien elle est aimable cette foi, puisque c'est par elle qu'a commencé notre réparation et notre salut, et que Marie a conçu dans son sein notre Rédempteur et notre Dieu. Saluons-la avec l'ange : *Ave, gratia plena*.

SECOND EXORDE.

Puisque la foi, dit saint Augustin, est une raison très-sublime et divine, elle a droit de régner sur la raison humaine : *Sublimissima et divinissima ratio*. Et puisqu'à la regarder dans son principe et dans sa source,

elle n'est qu'un rayon et un éclat de la lumière et de la sagesse de Dieu même, il est juste que nous en suivions la conduite. Elle possède par elle-même assez de charmes en nous venant ainsi du ciel, pour mériter de n'être pas rejetée ni combattue sur la terre. Cependant, bien loin de s'y soumettre, on prend des prétextes et on prétend tirer d'elle-même des motifs et des raisons pour ne la pas recevoir; car les difficultés qu'elle propose, les ténèbres qu'elle répand dans l'entendement, l'assujettissement et la servitude où elle met, ainsi que nous l'avons déjà marqué, servent d'occasion et de prétexte à un grand nombre de différents esprits, les uns faibles et lâches, les autres curieux et superbes, de ne pas se soumettre à la foi. Il s'agit maintenant de lever ces difficultés et de leur faire voir la fausseté de leurs raisons et de détruire et renverser les vains prétextes de leur incrédulité.

Disons donc que les mêmes difficultés qui font paraître impossible et incroyable aux esprits faibles la vérité de la religion et de nos mystères, deviennent plutôt la preuve convaincante de la solidité même de la religion et les doivent persuader de la vérité de nos mystères. Disons donc encore aux sages superbes du siècle, et à tous ces esprits inquiets et curieux qui demandent en toutes choses l'évidence, que l'obscurité et les ténèbres de la foi rassurent davantage l'esprit et le rendent plus certain et plus ferme dans ses jugements qu'il ne le saurait être par toute la clarté et par toute l'évidence des sciences humaines, et par là nous levons les plus grands obstacles qu'on peut former contre la foi et nous faisons voir combien sont faux les prétextes dont les libertins couvrent leur irréligion et leur infidélité; et je prétends que toutes ces vérités feront voir l'excellence et la gloire du christianisme. Voici tout le plan de mon discours.

Les difficultés qui paraissent dans la foi sont une puissante raison pour nous persuader qu'elle est très-solide et véritable : *Première proposition*. — L'obscurité et les ténèbres de la foi nous rassurent davantage et rendent nos jugements plus certains que ne le saurait faire toute l'évidence, des sciences humaines : *Seconde et dernière proposition*.

Voilà tout le partage de ce discours et le sujet de vos attentions. Donnez-moi grâce, ô mon Dieu! pour expliquer des vérités si importantes et pour les faire goûter et sentir à mes auditeurs.

PREMIER POINT.

Ce que la sagesse est en Dieu, la foi l'est à proportion dans les chrétiens; il y a le même rapport, disent les Pères, qu'entre le rayon et le soleil. Comme cette sagesse divine se plaît à prendre de différentes formes, selon le langage de l'Apôtre, et à paraître dans de diverses fonctions : *Multiformis sapientia Dei*, la foi chrétienne imite cette variété dans ses exercices et prend de la bouche des Pères de différents noms qui

marquent la diversité de ses fonctions et de ses qualités. Tertullien l'appelle la satisfaction des outrages que l'idolâtrie a faits à Dieu, parce qu'une des qualités de la foi est de réparer les injures que le paganisme a faites à la majesté du vrai Dieu par l'adoration des idoles. Saint Ambroise a encore appelé la foi l'élévation souveraine et le comble de la gloire de l'homme : *Summa elevatio*. Saint Thomas enfin l'a appelée l'affermissement et la force de notre esprit. Voilà, mes frères, dans le sentiment des Pères, quels sont les emplois de cette vertu divine. Elle venge Dieu des outrages de l'idolâtrie ; elle élève l'esprit de l'homme au comble de sa gloire et l'affermi heureusement dans ses plus hautes connaissances. Vous voyez, mes frères, combien ces fonctions de la foi sont nobles et importantes. Mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que la foi ne saurait les remplir, si elle n'employait et ne proposait des difficultés dans les mystères qu'elle nous oblige de croire. C'est ici le fond de ma première proposition.

Commençons par vous montrer que les difficultés qui se rencontrent dans la vérité du christianisme font une partie de la satisfaction que la foi rend à Dieu pour l'injure et l'outrage qu'il a reçu de l'idolâtrie des païens. Car quel a été l'impiété des païens ; et quel a été l'excès du crime où ils sont tombés ? C'est d'avoir renoncé à la raison et à toutes les lumières de l'Esprit pour croire des choses incroyables. Ils se sont persuadés des choses impossibles ; ils ont adoré des dieux de bois et de pierre et ont ainsi attribué la Divinité à des créatures basses et insensibles. Voilà donc quel a été le crime du paganisme. C'est d'avoir été prendre les choses les plus difficiles, les plus monstrueuses et les plus incroyables pour en faire l'objet de la créance des hommes. Mais qu'a fait la religion et la foi chrétienne ? Elle veut venger Dieu de cet outrage, et pour cela elle entreprend de nous persuader les choses les plus difficiles et qui passent infiniment toutes les lumières de la raison. Elle nous propose des mystères qui nous paraissent autant de paradoxes et de maximes incompréhensibles ; et parce que la vraie justice demande que la satisfaction soit proportionnée à la qualité de l'injure, la foi chrétienne prend ainsi des mesures pour réparer l'offense que les païens ont faite à la vraie Divinité. Elle imite dans sa conduite avec un ordre et une proportion admirable ce que le paganisme avait fait avec tant de dérèglement et de désordre ; elle oppose une hardiesse magnanime et une sainte impudence, selon l'expression de Tertullien, à l'effronterie criminelle de l'idolâtrie : *Pro impudentia idololatriæ voluit satisfacere per impudentiam fidei*. Ainsi la foi, par un excès très-louable, nous fait croire des vérités incompréhensibles, pour réparer l'excès horrible des païens qui ont cru des mensonges ridicules et impossibles.

Car si ces impies ont adoré des animaux,

n'adoré-je pas un Dieu fait homme ? s'ils ont offert de l'encens à des idoles insensibles qui avaient des yeux, mais sans voir, des pieds immobiles et arrêtés, et des oreilles qui n'entendaient pas, je rends un culte souverain, et j'offre mon âme et tout l'encens de mon cœur à un Dieu-Homme mort sur une croix, qui a des yeux, mais qui ne voient pas, qui a des pieds, mais qui ne remuent pas, qui a un corps sans âme. Encore une fois, si les païens ont adoré des aliments qui soutenaient leur vie, la même foi ne me fait-elle pas adorer un Dieu sous les apparences du pain et du vin sur nos autels où il fait la nourriture de nos cœurs ? Enfin, si les païens ont reconnu pour dieux des hommes infâmes et criminels, n'adoré-je pas un Dieu-Homme chargé de la honte et de la peine de tous nos crimes ? quelle est donc admirable cette foi, et que ses mystères sont cachés ! Mais c'est par là même qu'elle me persuade ; je m'anime à croire par ces difficultés extrêmes ; et plus elles semblent m'ébranler, et plus je me sens affermi dans ma créance. C'est par là que mon Dieu est vengé. C'est par là que ma religion est vengée de la témérité et de l'audace du paganisme. Voilà la merveille de notre foi. Elle me propose des choses difficiles, appelez-les incroyables si vous voulez, ou honteuses et même impossibles ; bien loin de me rebuter par là de les croire, j'en suis plus persuadé qu'elles sont vraies, et c'est un point d'honneur dans ma religion de ne pas douter de leur vérité et de ne pas rougir de les confesser.

C'est ainsi que s'expliquait Tertullien (*Lib. de incarn. Christi*) pour réfuter les reproches et les railleries de l'impie Marcion. « Tu crois, lui disait cet ancien Père, me causer de la confusion et reprocher à l'Eglise comme une chose honteuse que le Dieu qu'elle adore ait été crucifié ; mais tu te trompes, car cela même qui me fait paraître honteux ce crucifiement, m'ôte la honte et la confusion de le croire : *Non pudet quia pudendum est*. Tu prétends que ce serait une folie de se persuader une chose incroyable : mais c'est ce peu de vraisemblance, et cette folie prétendue qu'il y a dans la chose, qui me fait dire que c'est une vraie sagesse que de se la laisser pleinement persuader : *Prorsus credibile est quia ineptum est*. Tu ajoutes enfin qu'un Dieu mort est hors d'état de ressusciter, et que c'est une chose impossible ; et c'est parce qu'elle paraît impossible que je ne doute nullement qu'elle ne soit très-véritable. »

Puisque les idolâtres et les païens ont bien pu croire, pour outrager Dieu, des faussetés visibles et se persuader comme vraies les fables les plus ridicules et les plus impossibles ; ne dois-je pas, pour honorer le même Dieu et pour le venger des excès détestables du paganisme, croire des vérités et des mystères, lors même qu'ils paraissent impossibles ? Et remarquez, s'il vous plaît, mes frères, que le paganisme a cru des choses incroyables par des motifs bien différents et bien

éloignés de ceux que se propose notre religion.

Les païens ont adoré des dieux faux et détestables pour s'autoriser par leurs exemples et par leurs faux oracles dans les dérèglements et les désordres du vice. Voilà à quoi tendait ce faux culte qu'ils rendaient au démon ou à des hommes qui n'avaient signalé leur vie que par des excès et par des infamies. N'est-ce pas là outrager infiniment la vraie Divinité que de l'attribuer à des sujets si abominables ? Mais tout le culte de notre religion, toutes les maximes de notre foi et les lois de l'Évangile ne tendent qu'à honorer Dieu et qu'à détruire le vice. Je dis qu'elles ne tendent qu'à honorer Dieu et à faire éclater ses différents attributs : sa puissance et sa bonté infinie ; sa miséricorde et sa justice souveraine. Dans les mystères mêmes qui paraissent bas et indignes aux yeux humains et charnels, comme parle saint Augustin, la foi y découvre l'éclat infini de ces différentes perfections de notre Dieu ; et bien loin de regarder ces mystères comme étant indignes et déshonorants à l'égard du même Dieu, elle reconnaît qu'ils contribuent d'une manière adorable à la manifestation de sa gloire, en le faisant voir plein de miséricorde, de bonté et d'amour pour nous, c'est-à-dire en le faisant voir infiniment aimable et adorable.

J'ai dit encore que la foi, dans les maximes et les oracles qu'elle nous propose, n'a d'autre vue que de détruire et d'anéantir le vice, de régler les passions, et de nous porter à la pratique des vertus les plus saintes, les plus excellentes et les plus héroïques que le paganisme a bien pu admirer dans les chrétiens, mais qu'il n'a jamais osé inspirer, ni ordonner, et encore moins vu pratiquer à ces prétendus héros dont il se vante et croit se faire tant d'honneur. Car a-t-on vu parmi eux ce parfait désintéressement, cette humilité de cœur, cet amour du mépris de nous-mêmes, ce renoncement à l'honneur et à la gloire du monde qui les dominait si fort, et dont ils étaient les adorateurs et les esclaves dans tout ce qu'ils projetaient et dans tout ce qu'ils entreprenaient ? Où a-t-on vu parmi eux cette charité sincère envers leurs plus grands ennemis, cette droiture de mœurs et cette justesse de vue et d'intention qui rapporte tout à la gloire de Dieu, et jamais rien à la créature ? Ces vertus si pures, si grandes et si nobles n'ont jamais paru dans le paganisme, et sont néanmoins l'ornement nécessaire et le devoir indispensable de tous les chrétiens. Voilà à quoi tendent ces prétendues contradictions et ces impossibilités que des esprits faibles et lâches se figurent dans la religion et dans la foi. Elles tendent toutes à la ruine entière du vice et à la pratique de la plus éminente sainteté.

Eh ! serait-il possible ? appliquez-vous, je vous prie, serait-il possible, mes frères, que des maximes d'une si grande justesse et d'une si parfaite droiture (que la foi prescrit pour la conduite du cœur) fussent des éga-

rements et des erreurs pour l'esprit, que l'extravagance et la folie, de quoi les païens déclarés traitaient autrefois notre religion, ainsi que beaucoup de païens secrets et dissimulés la traitent encore aujourd'hui ; serait-il possible, dis-je, que l'extravagance et la folie rendit des hommes si droits et si équitables, si généreux et si désintéressés, si humbles et si modérés, si chastes et si tempérants, tels que le sont plusieurs d'entre les chrétiens, et que tous absolument sont obligés de l'être ? Il est impossible et infiniment contraire au bon sens que toutes ces grandes vertus puissent être inspirées par l'erreur.

Ne dites donc plus, vous âmes timides et lâches, que les difficultés qui sont renfermées dans nos mystères et dans les maximes de la foi vous rebutent tellement et révoltent si fort votre esprit, que vous ne sauriez vous y soumettre, ni les croire véritables ; car il est infiniment plus difficile de les concevoir fausses et sujettes à l'erreur et au mensonge, lorsqu'elles ne tendent qu'à rendre les hommes vrais et sincères en toutes choses et à l'égard de tous. C'est-à-dire humbles en eux-mêmes ; droits et charitables envers leurs frères, et très-religieux envers Dieu. C'est en cela seulement que la solide vertu, qui doit être entière et universelle et assortie de tous ces ornements, peut trouver son compte et être pleinement satisfaite. Bien loin qu'elle se blesse jamais des maximes de l'Évangile et de la créance de nos mystères, elle s'en accommode infiniment. Elle y trouve ses avantages et sa perfection. Ce n'est que la cupidité, la passion et la nature corrompue qui trouve pénible et incommode la soumission que l'on rend à la foi. Ce n'est que le propre intérêt, l'entêtement de l'orgueil, et cette attache à son propre sens, qu'on voit tous les jours par tant d'expérience être si fautifs et sujets à une infinité de surprises et d'erreurs dans les affaires mêmes ordinaires et les plus faciles. Ce n'est, dis-je, pour comprendre tout cela dans un seul mot, que ce fond de corruption qui est en nous qui trouve des difficultés rebutantes dans la religion. Or cela même nous doit persuader qu'elle est très-sainte et très-véritable. Appliquez-vous, je vous prie. Car enfin ce fond gâté et corrompu, qui est la source des vices et des erreurs, ne s'oppose-t-il pas à ce qui lui est contraire ; c'est-à-dire à la sainteté et à la vérité même. Voilà donc, mes frères, comme les difficultés qu'on trouve ou plutôt qu'on se fait dans nos mystères ou dans nos maximes de morale et de religion, bien loin de nous effrayer et de nous rebuter, sont, au contraire, à les bien prendre des secours et des raisons pour les embrasser et pour s'y soumettre. C'est par là que nous vengeons Dieu des injures que les païens d'autrefois lui ont faites, et ceux d'aujourd'hui en se persuadant et se figurant vraies des choses impossibles.

Mais c'est encore par là que nous nous surpassons nous-mêmes, et que notre esprit s'élève au plus haut comble de sa gloire,

nous faisant triompher de la sagesse du siècle, qui ne saurait atteindre jusqu'où va notre pénétration et notre connaissance. Quelle gloire et quelle élévation pour les fidèles ! qu'ils connaissent sur la terre les mêmes vérités que les bienheureux dans le ciel et avec la même certitude ! qu'ils aient dans leur esprit un rayon de la sagesse de Dieu, un éclat et un rejaillissement de cette suprême intelligence pour connaître ses plus grands mystères ! Si la foi ne proposait aux chrétiens des difficultés inconcevables, quelle gloire, quel avantage remporteraient-ils sur les profanes et sur les païens ou sur les hérétiques ? Les uns ont connu les secrets de la nature, et les autres se vantent de pénétrer dans la plupart des mystères de la grâce ; mais parce qu'ils n'en choisissent que ce qui leur paraît plus aisé, et ce qui rebute moins leur esprit. La gloire des chrétiens, au contraire, et le caractère de leur force et de leur magnanimité, est d'embrasser les plus grandes difficultés, aussi bien que les moindres. La grandeur du courage qui est la source de la plus solide gloire n'éclate jamais davantage que quand on surmonte les plus grands obstacles, et que même on s'anime par les difficultés.

Saint Cyprien, élevant la force et la constance des martyrs dans leurs supplices, dit que ces généreux athlètes de Jésus-Christ, dans le plus fort de leurs tourments et de leurs douleurs, s'armaient de leur propre peine ; que la pompe terrible et l'appareil des supplices les plus insupportables ne servaient qu'à leur inspirer du courage : *Martyr sua pœna armatur*. Voilà ce qu'autrefois les chrétiens ont fait voir dans les peines et le martyre du corps. Mais c'est ce que l'on doit maintenant pratiquer dans le martyre de l'esprit, c'est ainsi ce que j'appelle avec les saints Pères l'exercice de la vie chrétienne. Il y a des peines à vaincre et notre esprit y est sacrifié. La foi est le glaive qui fait ce grand sacrifice. Ah ! que de difficultés ! mais, c'est par cela même qu'il s'anime et qu'il remporte l'honneur de la victoire. Il s'arme de sa propre peine. C'est-à-dire que bien loin de s'affaiblir et de se décourager par les difficultés qui se présentent à lui, il en devient plus fort ; et il y trouve de quoi se soutenir et se rendre victorieux de l'erreur. C'est par là qu'il s'affermir davantage dans la connaissance des plus sublimes et des plus importantes vérités. C'est par là que la foi remplit cette autre fonction si grande que lui attribue saint Thomas ou plutôt toute l'Eglise, en l'appelant une vertu ferme et magnanime : *Animosa firmat fides*. Et, nous pouvons encore l'appeler ingénieuse et prudente. Car pour convaincre et pour affermir les âmes chancelantes et timides ; pour leur aplanir et leur faire vaincre toutes ces difficultés qui leur font peur dans nos mystères, elle leur en montre encore d'autres plus grandes dans l'embarras desquelles on s'engage nécessairement, si on ne surmonte et si on ne franchit les autres.

Car plus on vient à exagérer et à agrandir les difficultés qui paraissent dans les articles de la religion et de la foi, et plus on fait voir combien la difficulté d'en établir la créance universelle et générale dans le monde a été grande et au-dessus de la puissance humaine. C'est-à-dire qu'on prouve par là que Dieu s'en est mêlé, et qu'il n'y a que sa vertu et sa puissance qui ait été capable de fonder et de faire embrasser dans toute l'étendue de l'univers une créance et une foi si difficile ; et qu'ainsi, puis qu'elle est l'ouvrage de Dieu même, elle ne peut être que très-véritable. C'est le raisonnement invincible que saint Augustin et saint Chrysostome ont fait contre les difficultés qu'on leur opposait dans nos mystères. Car, quand je considère cette foi si contraire à l'inclination des sens et aux passions du cœur, et si élevée au-dessus de la raison, avoir néanmoins, malgré tous ces obstacles, conquis tout l'univers ; triomphé des puissances de la terre ; vaincu les tyrans et confondu les sages et les oracles du monde : quel prodige ! Si elle flattait les sens ; si elle s'accordait avec la mollesse et les délices de la terre, je ne m'étonnerais pas qu'elle se fût répandue dans l'univers. Le plaisir a des charmes puissants pour gagner les cœurs, et la pente qu'on a pour la volupté est presque invincible. Si c'était par les grandeurs et la pompe du siècle, ou bien par les richesses et les trésors que la foi se fût établie, je n'en serais pas non plus surpris. Ne sont-ce pas là, les objets ordinaires des inclinations des hommes ? Il n'aurait pas été malaisé d'embrasser une religion si agréable aux sens et si accommodante aux inclinations des hommes, et qui aurait flatté et satisfait la cupidité ? Mais une religion sévère, une foi qui a tant de rigueurs, une religion qui crucifie et les sens et le cœur, et l'esprit ; se rendre avec tout cela la maîtresse et la souveraine sur tout l'univers, c'est celui de tous les miracles qui paraît le plus inconcevable ? Cela passe la nature, puisque la nature y est combattue ; cela passe la raison, puisque la raison y devient captive.

Il faut donc que l'établissement de cette foi soit l'ouvrage d'une puissance supérieure à la raison et à la nature ? Il faut donc que ce soit l'effet d'une puissance souveraine, qui soit capable de régner sur les sens, sur l'esprit et sur le cœur ? C'est donc Dieu qui est l'auteur de cette foi et des grandes conquêtes qu'elles a faites et par conséquent elle est toute infailible ? Qu'on ne prenne donc pas, mes frères, pour un paradoxe ni pour une proposition contradictoire, ce que j'ai avancé ? à savoir que les difficultés mêmes qui se rencontrent dans les mystères de notre religion servent à nous en faire connaître la vérité.

C'est ainsi que saint Thomas, dont il est parlé dans l'Evangile de ce jour, trouva le moyen de réparer son crime et de devenir fidèle par cela même qui avait été l'occasion de son incrédulité. La foi de cet apôtre

fut heureusement rétablie et devint plus ferme que jamais par les difficultés qui s'étaient auparavant ébranlée et même détruite. Car ne sont-ce pas les plaies du Sauveur et l'ouverture de ses mains sacrées qui avaient été percées de clous, et la blessure profonde que la lance lui avait faite dans le cœur, ne sont-ce pas ces horribles plaies qui avaient déchiré son corps adorable et par où il avait répandu tout son sang, qui empêchèrent cet apôtre de croire que son divin maître fût ressuscité? Cependant ces plaies qui avaient été l'occasion de la perte de sa foi, deviennent ensuite en lui des moyens favorables pour lui faire recouvrer cette même foi. Il se persuade pleinement la vérité d'un mystère par les choses mêmes qui semblent la combattre et la détruire. Car enfin des plaies ne conviennent pas naturellement à un corps ressuscité; il est difficile de comprendre que ces marques de faiblesse et de mort s'accordent avec les privilèges et les qualités d'un corps devenu immortel et glorieux. L'union de ces choses si contraires et si opposées fait une difficulté dont la raison ne sait point faire le dénouement. Cependant, c'est cette difficulté qui anime et qui fortifie la foi de saint Thomas; il fait servir au recouvrement de sa foi les obstacles qu'il s'était formés et qui l'avaient empêché de la conserver.

Imitons, mes frères, la conduite de ce saint et de ce fidèle apôtre; que les mêmes difficultés qui ont peut-être autrefois ébranlé notre foi, servent désormais à l'affermir et à la rendre inébranlable dans nos cœurs. Mais, si c'est par les difficultés de nos mystères que la foi doit devenir plus solide et plus ferme, il faut aussi que les ténèbres et l'obscurité, qui nous cachent ces mêmes mystères, servent à convaincre notre esprit avec une certitude qui surpasse celle qu'on a des choses par l'évidence des sciences humaines. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Une des règles que la divine justice a voulu garder dans le châtement de l'homme pécheur a été d'opposer les différents genres de peines, auxquels elle l'a condamné, aux différentes sortes de malice qui étaient renfermées dans son péché. Pour mieux comprendre cette vérité, remarquez, s'il vous plaît, que l'homme par son crime forma de différents désirs, tous dérégés et très-injustes. L'un de ses désirs et celui qui le poussa et l'engagea davantage à violer le commandement qu'il avait reçu de son créateur fut le désir de posséder la science et la sagesse infinie de Dieu même. Il eut assez de vanité et de témérité pour la souhaiter, et assez de crédulité aux promesses du démon pour l'espérer. Voilà ce qui fit son crime; et de là, il est facile de concevoir qu'elle sera sa peine, par la contrariété et l'opposition qu'elle doit avoir avec le péché; car, comme le désir qu'il conçut encore de l'immortalité, malgré la transgres-

sion de la loi : *Nequaquam moriemini Genes., III, 4*) a été puni de la mort; de même que le désir d'une félicité et d'une joie infinie a été puni par les douleurs et les souffrances auxquelles il est devenu sujet; il a fallu aussi que pour avoir formé avec tant d'orgueil le désir d'une science toute divine et d'une lumière infinie, il ait été condamné pour son châtement à ne pouvoir plus connaître les plus grandes et les plus importantes vérités, que par des ténèbres et à travers des voiles qui lui en ôtent l'évidence. N'est-il pas juste que Dieu quitte et change sa première conduite à l'égard de l'homme, depuis que l'homme par le péché a changé sa première soumission à l'égard de Dieu? C'est ici le fond de ma seconde et dernière proposition.

Quels étaient les desseins de Dieu sur l'homme avant le péché? c'était d'écarter de son esprit et de son corps toutes les difficultés et toutes les peines. Les sens pouvaient innocemment jouir des plaisirs sans nulle crainte de douleur. Le cœur ne ressentait d'autres passions que l'amour et que la joie; son esprit était tout brillant et rempli de lumières; les plus nobles connaissances, la conversation même avec Dieu lui étaient familières. Mais parce que cet ingrat se révolta contre son Dieu et qu'il aspira à un état plus éminent, il déchut de l'heureuse condition où il était. Son corps fut condamné à la douleur et à la mort; mais son esprit, qui était le principal auteur de la rébellion, fut encore plus puni. Au lieu de cette sagesse divine, au lieu de ces lumières brillantes où il aspirait, il fut frappé de ténèbres; et dans l'état même de sa réparation, la foi, pour continuer à peine et prolonger son châtement jusqu'à la mort, le tient toujours dans l'obscurité. Celui qui conversait familièrement avec Dieu ne le connaît plus qu'à travers des nuages, et les plus grandes et les plus brillantes vérités ne sont pour lui que des mystères cachés et des ombres épaisses.

De là qu'arrive-t-il? c'est que l'orgueil et la vanité de l'homme lui rendent insupportable la peine à laquelle Dieu l'a très-justement condamné. Il ne peut souffrir l'obscurité et les ténèbres dans les choses qu'on lui propose pour opérer son salut et pour rentrer dans la voie du ciel. Sa curiosité, passion inquiète et turbulente, le pousse à rechercher l'évidence de toutes les vérités qu'on l'oblige de recevoir. C'est cette curiosité criminelle et orgueilleuse qui a été de tout temps un des grands obstacles que le démon a faits à l'établissement de la foi. On voyait, du temps de saint Augustin, des hérétiques dominés par cette passion qui refusaient de se soumettre aux vérités dont ils ne voyaient pas la raison évidente, et qui reprochaient aux catholiques leur humble soumission aux mystères les plus cachés et les plus incompréhensibles, comme une injure qu'ils faisaient à la prudence et au bon sens; et leurs insolentes insultes allaient jusqu'à se moquer de l'autorité si le-

gîtimo et si juste de l'Eglise, quand elle ordonne à ses enfants de préférer les ténèbres de la foi aux recherches et aux découvertes que peut faire la raison, et de traiter cette conduite d'empire déraisonnable et tyrannique : *Commendant fidem ante rationem*. Ce sont les propres termes de saint Augustin, suivons-les, je vous prie.

Ces sortes d'injures que ces hérétiques faisaient autrefois à l'Eglise se renouvellent tous les jours, quoique d'une manière sourde et cachée, par l'impiété et l'irréligion des faux sages du siècle, qui blâment de petitesse d'esprit la foi chrétienne, laquelle reçoit avec respect des vérités quoique cachées et inconnues; mais petits et faibles esprits qu'ils sont eux-mêmes de ne pas reconnaître une chose aussi visible qu'est la nécessité de croire des vérités obscures et cachées! Car à moins de cela que deviendra (comme raisonne saint Augustin), « que deviendra la société qui lie ensemble les citoyens dans une ville ou dans un royaume, et l'amitié et la paix qui fait le bonheur des familles? que deviendra le commerce par lequel des peuples entiers s'entre-secourent dans leurs mutuels besoins? que deviendront les arts qui polissent les hommes et qui leur servent à pourvoir aux nécessités de la vie? car s'il ne faut croire que les choses que l'on voit, quel sera l'homme qui confiera sa cause et la défense de son droit à un avocat de la probité duquel il n'a pas d'évidence, ni d'autre assurance que celle de sa bonne foi? quels seront les marchands qui puissent entretenir le commerce, s'ils ne se fient aux promesses et aux écritures qu'ils s'entre-donnent? quel sera le père, quelle sera la mère qui ne se refroidissent dans l'amitié envers leurs enfants, qu'ils ne sauront pas si les nourrices n'auront point changés? Il est donc d'une nécessité absolue qu'on croie des choses d'ailleurs inconnues et obscures, et qu'on ne voit pas? Si cela est nécessaire dans les affaires humaines et civiles, combien plus dans l'affaire divine du salut et dans l'établissement de la religion.

Car prenez garde, s'il vous plaît, que s'il fallait s'attacher uniquement à l'évidence, et ne rien croire que ce que la raison humaine est capable de connaître : dans quelles routes inconnues se trouverait-on, et à quelles gênantes incertitudes serait-on réduit, et de quelles ténèbres funestes serait-on enveloppé pour vouloir trop rechercher l'évidence et se conduire par la seule raison? qu'on examine combien ont été différents les sentiments des philosophes, et combien ont été opposés les jugements de ces grands esprits de l'antiquité païenne? Le point le plus essentiel que la lumière naturelle convient être d'une nécessité absolue et indispensable est de savoir en quoi consiste la souveraine félicité et la béatitude véritable de l'homme. Cependant ces prétendus sages en qui la raison paraissait si pénétrante et si éclairée se sont évanouis dans la vanité de leurs pensées; sur cet article même si important, ils se sont si peu

accommodés ensemble, ou plutôt ils se sont tellement contredits et combattus, les uns contre les autres, que l'on compte parmi eux jusqu'au nombre de deux cents quatre-vingts opinions différentes touchant le point véritable du bonheur de l'homme. Tout ceci est de saint Augustin.

Il faut donc, mes frères, et je vous prie de bien prendre ceci, c'est que je prétends qu'il y a une évidence et une sorte de preuve qui frappe les sens pour établir la vérité de la foi et de la religion, et à laquelle on ne se rend pas; c'est à la certitude et à l'évidence même qu'on résiste. C'est-à-dire qu'on est entièrement déraisonnable, opiniâtre et d'une stupidité réprouvée. Car, encore que les vérités de la religion et de la foi soient obscures par elles-mêmes, toutefois ce n'est point une chose obscure, mais très-évidente que Dieu les a révélées. Ainsi il est évident qu'elles sont infaillibles et véritables, et dignes de notre foi; car ce que Dieu révèle ne peut jamais être faux : sa sagesse souveraine l'éloigne infiniment de toute erreur et de tout péril de jamais se tromper lui-même dans ses oracles; mais sa bonté infinie l'éloigne de tout dessein de tromper les autres et de les jeter dans l'erreur, et voilà l'assurance que me donne cette révélation divine; voilà une certitude qui passe toute celle des sens, de la raison et des sciences humaines; qui, dès-là qu'elles sont humaines, sont en toute manière au-dessous de la lumière et de la sagesse divine. Appliquez vous, je vous prie. Je dis qu'il est d'une évidence entière que Dieu a révélé nos mystères et les points de la religion. Car quel autre motif que celui de cette révélation divine aurait pu porter les apôtres à entreprendre d'établir une religion dans le monde? et quel autre moyen que celui de la parole du même Dieu, soutenue des miracles opérés par sa toute puissance, aurait pu faire réussir une entreprise si difficile et si au-dessus des forces de gens pauvres, grossiers faibles et timides, et en très-petit nombre, tels qu'étaient ces mêmes apôtres.

Car, ainsi que raisonnait saint Chrysostome, « si après que Jésus-Christ eut été pris ils l'abandonnèrent et s'enfuirent, et que Pierre qui l'avait suivi le renia, comment ces hommes pauvres et timides qui n'avaient pu supporter la furie des Juifs, leur divin maître encore vivant, auraient-ils pu résister à la persécution, je ne dis pas seulement des Juifs, mais de tous les peuples de la terre, s'il ne fût ressuscité et s'il ne leur eût inspiré le courage par ses promesses et par l'infailibilité de sa parole pour l'établissement de la foi? Comment auraient-ils entrepris la conversion de tout le monde? N'auraient-ils pas plutôt ainsi raisonné en eux-mêmes : Comment celui qui n'a pu se sauver lui-même de la mort nous pourrait-il protéger? Comment pourrait-il nous maintenir après sa mort, lui qui n'a pas eu le pouvoir de se maintenir lui-même durant sa vie? Il n'a pu étant sur la terre réduire une seule nation à l'obéissance de ses lois, et

nous serions assez insenses pour nous imaginer qu'il nous soit possible de persuader toute la terre de s'y soumettre au seul bruit de son nom ? En vérité cela n'est pas seulement impossible à faire, mais même ridicule à penser. » Voilà quel est le raisonnement de saint Chrysostôme, par où il est évident que les apôtres n'auraient jamais osé entreprendre la conquête et la soumission de tout l'univers à la foi, s'ils ne se fussent assurés sur la révélation et sur la parole infaillible de Jésus-Christ.

Mais quand ils auraient tellement perdu le sens que de l'entreprendre sans l'assurance de cette divine parole, comment auraient-ils pu faire réussir leur entreprise : c'est-à-dire renverser les plus anciennes coutumes des peuples, humilier les empereurs et les rois, combattre les puissances, confondre les philosophes et les oracles, persuader les sectes différentes et contraires, vaincre les tyrans et triompher de tous les efforts de l'enfer ; car, dis-je, étant destitués de tout secours extérieur et humain, auraient-ils pu faire réussir (comme il est visible qu'ils ont fait) cette entreprise qui est d'une difficulté infinie ? Direz-vous que c'est par l'opération des miracles ? Mais les miracles étant l'effet de la puissance de Dieu n'ont pu être communiqués aux apôtres que pour l'établissement des vérités qu'il leur avait inspirées et révélées. Direz-vous peut-être qu'ils ont soumis tout le monde à la foi et à la créance de nos mystères sans faire aucun miracle ? Mais cela même serait un miracle incomparablement plus grand, à savoir que tout le monde chrétien aurait été converti et gagné à la foi sans miracle et sans nul secours humain, ou plutôt malgré tous les obstacles de la part des hommes, et cette merveille si surprenante et si inconcevable à la raison humaine ne pourrait encore être que l'effet de la vertu divine, de la promesse et de la révélation de Jésus-Christ pour l'établissement des vérités de la religion. Quelque obscures donc qu'elles soient en elles-mêmes, ces vérités, ce n'est pas une chose obscure, mais très-évidente et très-claire, qu'elles ont été appuyées du secours de Dieu ; or cet appui que Dieu même leur a donné les rend plus assurées que ne le pourraient être les choses communes et ordinaires dont on se tient certain. Que les curieux donc qui aiment et qui recherchent tant l'évidence se rendent à celle-ci qui va jusqu'à leur frapper les sens ; et pourquoi refuseront-ils après une si forte conviction de se soumettre aux oracles et aux mystères d'une religion et d'une foi si établie ? Qu'ils se souviennent qu'au baptême on a imprimé la croix sur leur front comme la marque illustre de cette foi ; on l'a mise sur ce trône où résident l'esprit et les sens pour la faire régner et lui donner un empire absolu sur ces facultés. Pourquoi donc nous mettre en peine de chercher des raisons après la parole d'un Dieu et l'autorité de l'Eglise ? La curiosité dans ses empressements et dans ses recherches est une marque d'un esprit mobile et chancelant, et

qui ne s'assure pas. Ainsi elle le rend infidèle sans qu'il s'en aperçoive.

La foi, cette vertu héroïque, cette base du Christianisme doit être ferme et immobile. Un esprit flottant et qui ne s'assure pas, un esprit curieux et qui recherche, révoque toutes les vérités en doute, cesse d'être fidèle. Et voilà la marque funeste et le caractère de la réprobation : *Qui non credit, jam judicatus est* ; ceci est décisif dans le chapitre III de l'*Evangile de saint Jean*.

Eh ! combien de gens dans les discours et dans les conversations qui se mêlent de disputer contre les maximes de l'Evangile ? Ils se piquent de subtilité et de force d'esprit ; mais, à dire le vrai, ce n'est que folie et que faiblesse. Ils demandent des raisons de nos mystères et des vérités du christianisme, et ne se contentent pas de la parole de Jésus-Christ si on ne les convainc par la raison. Mais fous et insensés qu'ils sont, ils demandent à connaître les objets de la foi par une faculté toute disproportionnée et toute contraire. C'est vouloir justement que l'oreille aperçoive les couleurs et les peintures, ou bien que l'œil voie l'harmonie et les concerts de la musique ; et n'est-ce pas la dernière extravagance de vouloir connaître autrement les objets que par leurs facultés propres ? Les mystères de la religion ne sont pas l'objet de la raison, mais de la foi : c'est donc la dernière folie que d'en demander la raison. Vous voyez dans l'Evangile de ce jour que saint Thomas fit éclater en cela sa foi, il eut une sorte d'évidence et de certitude qui lui frappa les sens et le convainquit ; il vit de ses yeux, il toucha de ses mains les plaies du Fils de Dieu ressuscité ; mais avec cette sorte d'évidence il ne laissa pas de connaître une chose cachée, et, au travers de ces blessures et de ces marques de faiblesse qui ne lui marquaient immédiatement rien que de grossier et que d'humain en la personne de Jésus-Christ ressuscité, il pénétra néanmoins par la lumière de sa foi jusqu'à connaître la divinité du Sauveur et sa puissance infinie sous ces vestiges d'infirmité qu'il voyait encore en lui.

Imitons, mes frères, la vive foi de cet apôtre, ranimons-la dans nous comme il la ranima dans lui-même ; et si nous avons été assez malheureux que de la laisser éteindre, soit par des recherches inquiètes d'une curiosité tout humaine et indiscrete, soit par une défiance lâche qui nous ait rendu suspecte la parole de l'Evangile, soit enfin par un aveuglement ou une inapplication qui nous ait empêché de reconnaître une chose aussi visible qu'est l'appui que Dieu donne aux vérités de notre religion, l'avantage qui nous réussira de cette foi vive, mais persévérante et constante, sera la vue claire et éternelle que nous recevrons de Dieu même dans l'éclat de sa gloire. C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

SERMON XI.

Pour le jour de la Pentecôte.

DU CŒUR NOUVEAU,

*Prêche à Saint Germain-en-Laye, devant la reine d'Angleterre.**Dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri. (Ezech., XXXVI, 26)**Je vous donne ai un Esprit nouveau et un cœur nouveau.*

PREMIER EXORDE.

Madame,

L'amour n'est jamais plus content que quand il peut tout donner à son objet, et comme c'est dans le cœur qu'il établit son trône et son centre, après s'être épuisé par ses libéralités pour se donner pleinement lui-même, il voudrait encore faire passer ce cœur dans le sein d'un ami. L'amitié humaine, dit saint Augustin, peut bien quelquefois inspirer ces désirs, mais, outre qu'ils sont d'ordinaire injustes en eux-mêmes, ils sont encore vains et stériles par la faiblesse et l'impuissance de l'ameur. C'est là une merveille qui est particulièrement réservée au Sauveur, puisque sa charité immense ayant épuisé tous ses trésors, après l'avoir obligé de nous donner ce qu'il avait de plus précieux et de plus cher au monde, elle ne se contente pas de tous ces dons. Et quoiqu'il nous eût déjà laissé son corps dans le mystère de nos autels, quoiqu'il eût versé son sang et épuisé ses veines sur le Calvaire, quoiqu'il eût laissé percer son cœur et rendu son esprit sur la croix, avant que de retourner vers son Père, sachant qu'il lui restait encore un autre cœur et un autre esprit dans le ciel, que fait-il ? Cet amour ardent et infini le pousse et l'oblige d'aller reprendre ce cœur et cet esprit divin pour le répandre sur les hommes. *Dabo vobis cor novum, et spiritum novum ponam in medio vestri.* Mon Dieu, versez, répandez votre charité dans mon cœur, brûlez-le de votre amour, et je serai parfaitement instruit de ce que je dois dire à mes auditeurs pour les préparer à recevoir les effusions sacrées de votre divin esprit ! Faites, ô mon Dieu, par la puissance de votre grâce, qu'ils soient édifiés, touchés et pénétrés des vérités que vous m'inspirez de leur annoncer de votre part. Envoyez le feu de votre esprit, et renouvelez tout ce qui est en moi. C'est la grâce que je vous demande par l'entremise de Marie. *Ave, gratia plena.*

SECOND EXORDE.

Madame,

Puisque les effets répondent toujours à leur cause et ne sont que des expressions de sa nature et de ses qualités, il n'est pas mal aisé sur ce principe de découvrir avec les lumières des Pères et de l'Ecriture quels sont ces nobles effets et ces opérations divines qui produisent en nous l'esprit céleste. Car enfin il n'y a qu'à voir ce qu'il est en lui-même pour voir ce qu'il opère en nous. Il n'y a qu'à voir quels sont ses caractères pour connaître quelles sont ses impressions; et au lieu que dans la nature on reconnaît l'arbre et la

racine par les fruits, et l'astre par sa lumière et ses rayons, on peut ici par un ordre renversé connaître les fruits par la nature et la qualité de leur racine, et les rayons et les influences par leur astre. M'élevant donc avec tout le respect de mon cœur jusque dans le sein de Dieu, et éclairé des lumières de la foi, je trouve 1° que l'Esprit saint est un esprit de vérité et de lumière : *Spiritus veritatis*; 2° je trouve que c'est un esprit d'amour et de flamme : *Ignis charitas*; 3° je trouve enfin que c'est un esprit de vie : *Spiritus vitæ*. Voilà quels sont ses divins caractères, et de là jugez quelle impression favorable il doit faire dans nous : impression toute brillante et de lumière; impression toute ardente et d'amour; impression enfin toute agissante et de vie; c'est-à-dire qu'il doit être l'esprit de notre esprit, le cœur de notre cœur, la vie et enfin l'âme de notre âme; ou plutôt il faut que cet esprit seul nous éclaire; que ce cœur seul nous meuve et nous échauffe; que cette vie seule nous anime. Ainsi pour m'expliquer encore davantage, je dis qu'il faut quitter notre esprit pour recevoir cet Esprit-Saint : *Première proposition*. — Il faut quitter notre cœur pour recevoir ce cœur céleste : *Seconde proposition*. — Il faut enfin quitter notre vie pour recevoir cette vie sublime et divine : *Troisième proposition*. — Notre esprit, c'est nos propres lumières; notre cœur, c'est notre propre amour; notre vie enfin, cette vie qui paraît, c'est nos sens. Il faut donc nous détacher de nos lumières, nous détacher de notre propre amour, et nous détacher de nos sens. Voilà, Madame, les trois opérations fécondes et très-favorables que le Saint-Esprit doit produire dans nous, et en même temps les trois dispositions qu'il y faut apporter. C'est ce que je tâcherai de vous expliquer dans ce discours.

PREMIER POINT.

Comme la foi nous apprend que le Saint-Esprit est la consommation de la fécondité de Dieu au dedans de lui-même, c'est lui aussi qui achève ses ouvrages au dehors; et puisqu'il est le dernier terme des communications éternelles dans le séjour de la gloire, il faut de même que dans le temps il achève tous les ouvrages de la grâce. Et c'est pour cela, mes frères, que les Pères l'ont appelé d'un mot hardi, mais pourtant véritable : *Vicarius Christi et successor Redemptoris* : Le vicaire et le successeur de Jésus-Christ, comme si cet adorable Rédempteur étant immortel avait besoin d'un successeur qui tint sa place pour remplir ces glorieuses fonctions. Non, mes frères, ce n'est pas là le sentiment de ces saints docteurs et de ces premiers maîtres de l'Eglise. Ils veulent dire seulement que le Saint-Esprit vient joindre et ajouter l'effusion de ses grâces à l'épanchement du sang du Rédempteur pour consumer notre salut, et que l'homme étant composé de deux parties, le Verbe incarné avait bien réparé le corps par l'onction de sa divinité et consacré ce limon et cette terre

par l'effusion de son sang sur la croix ; mais il paraissait encore dans l'âme quelques restes d'infirmités et quelque langueur qui demandaient le secours d'un esprit vivifiant. L'homme n'était pas parfaitement guéri de cette funeste plaie de ténèbres dont son esprit avait été frappé, comme parlent les saints Pères, et qui l'empêchait de voir les vérités les plus divines et les plus belles lumières du ciel. Il n'en pouvait supporter l'éclat et tous ces beaux rayons l'offensaient.

Et n'est-ce pas là, mes frères, ce que le divin Sauveur disait à ses disciples : J'aurais, leur disait-il, de brillantes lumières à vous communiquer ; j'aurais de grandes et de sublimes vérités à vous découvrir ; mais votre vue est encore trop faible, elle serait d'abord offusquée et éblouie de leur éclat. *Non potestis portare modo* (Joan., XVI, 12) ; votre esprit n'est pas capable de soutenir le poids d'une doctrine si admirable. C'est pourquoi il faut que j'use de tempérament pour m'accommoder à votre faiblesse ; il faut modérer l'excès de ces lumières éclatantes et les cacher sous les ombres ; et c'est pour cela que j'emploie dans mes discours les figures les plus familières pour me faire mieux entendre, *loquor vobis in parabolis*. Je ne vous dis rien qui ne soit à votre portée. Cependant ne vous rebutez pas, mes chers disciples, il y a de quoi relever votre espérance. Ces grandes vérités qui vous sont maintenant cachées vous seront pleinement découvertes, vous verrez tout cet éclat et toutes ces belles lumières sans en être éblouis, et alors toutes les ombres seront dissipées ; mais comment cela ? *Ponam spiritum nostrum in medio vestri*. C'est que l'Esprit-Saint que je vous enverrai sera votre docteur et votre maître, il deviendra pour vous une source féconde de lumières : *Spiritus ille docebit vos omnem veritatem*. (Joan., XVI, 13.) C'est un oracle de Jésus-Christ dans l'Evangile. Et ici, mes frères, n'êtes-vous pas surpris de cette merveille et de ce renversement si mystérieux ?

Vous savez que dans l'ordre naturel l'amour suppose toujours la connaissance ; on ne saurait aimer ce qui est absolument inconnu. Néanmoins dans l'ordre surnaturel et divin, il n'en va pas de même ; et quand je vois que l'Esprit divin éclaire les apôtres, je vois en même temps que la connaissance peut naître de l'amour et que le ruisseau peut produire sa source : *In flamma charitatis lux intelligentiæ*. « C'est dans la flamme de la charité que se trouve la lumière de l'intelligence, dit le grand Augustin. » Et si vous voulez, mes frères, que je remonte jusqu'au principe pour la preuve de cette excellente doctrine, je l'irai prendre dans les deux plus augustes de tous nos mystères. Dans la Trinité et dans le sein du Père éternel, je trouve que la lumière est la source de l'amour, et que le Verbe éternel, qui n'est que pur éclat, produit l'Esprit-Saint qui n'est qu'ardeur, qui n'est qu'amour ; mais dans le mystère de l'Incarnation et dans le sein d'une vierge cet ordre est renversé. L'Esprit

divin donne la naissance au Verbe et dès lors l'amour s'est acquis le droit d'être la source des lumières. Ainsi on peut dire que l'Eglise a puisé plus de clartés et reçu plus d'éclat et de connaissance du Dieu d'amour que du Dieu des lumières. C'est-à-dire qu'elle a été plus éclairée par l'Esprit-Saint que par le Verbe incarné. J'ai besoin ici de vos applications. Ce n'est pas qu'absolument parlant l'Eglise ait appris de nouveau, par l'avénement du Saint-Esprit, quelque mystère ou quelque vérité, quant à la substance que le Sauveur ne lui eût déjà fait connaître avant son départ dans le ciel ; mais c'est qu'après la descente du Saint-Esprit sur la terre, elle a vu tous ses mystères dans leur jour et avec plus de clarté ; et, pour expliquer ceci, les théologiens ont recours à l'exemple : ils disent que dans cette occasion l'épouse doit être comparée à la mère, l'Eglise à Marie. Et pour vous le faire comprendre, vous savez bien, mes frères, que cette Vierge immaculée devenue féconde était toujours la même mère, avant et après l'enfantement, et qu'il n'y a point d'autre différence entre Marie portant Jésus dans son sein et Marie portant Jésus entre ses bras ; sinon qu'enceinte elle était mère d'un Fils qu'elle ne voyait pas, et qu'après l'enfantement elle est mère d'un Fils qui paraît à ses yeux le plus charmant et le plus beau des enfants des hommes : *Speciosus forma præ filiis hominum*. (Psal. XLIV, 3.) De même l'Eglise avant la descente du Saint-Esprit contenait les mêmes mystères, les mêmes vérités qu'elle conserve encore à présent ; et il n'y a point eu d'autre différence par son avénement, sinon que ces mystères ont été pleinement découverts et que ces mêmes vérités, qui étaient auparavant voilées sous les ombres des paraboles, ont été mises dans leur jour. *Ponam spiritum novum in medio vestri*. C'est donc l'Esprit-Saint qui produit ce beau jour dans l'Eglise et qui répand ses clartés ? Ah ! belles lumières, ravissantes clartés ? Ah ! Dieu ! que de pureté et d'éclat dans ces lumières ? expliquons ceci.

Pourquoi pensez-vous, mes frères, que l'Esprit divin vient paraître à l'Eglise en forme de langues ? Mais pourquoi en langues de feu ? allons, s'il vous plaît, au principe. Vous savez, mes frères, que la langue est un organe que la nature nous a donné pour être l'interprète de nos sentiments. C'est le truchement de notre âme ; elle sert à découvrir les affections du cœur, ou bien encore à communiquer les pensées et les lumières de notre esprit. Mais en matière de tendresse et d'amour, on se plaint d'ordinaire que la langue n'a point de paroles ni d'expressions assez fidèles pour faire connaître tout ce que l'on sent dans le cœur ; et, en matière de science et de doctrine, on expérimente trop souvent que les plus belles lumières qui brillent dans l'esprit perdent beaucoup de leur éclat quand elles sortent de cette source ; du moins est-il constant qu'elles ne sont jamais si spirituelles ni si pures quand elles s'incorporent, pour ainsi dire, et qu'elles se

rendent sensibles sur nos langues. Voilà la condition fâcheuse où se trouve réduit l'esprit humain : comme il ne saurait parler, ni se faire entendre par lui-même, il a besoin d'un organe étranger, il a recours à la langue et lui confie ses pensées et ses lumières pour les faire passer au dehors ; mais souvent cette infidèle leur ôte beaucoup de leur éclat et de leur pureté. Il n'en est pas ainsi de l'Esprit divin, il est lui-même sa langue : *Dispersitæ sunt linguæ ignis.* (Act., II, 3.) Il n'a pas besoin d'emprunter un organe étranger pour faire entendre ses oracles. Sa lumière est toute éloquente. C'est une langue toute brillante et toute de flamme qui parle et qui luit tout ensemble. C'est une langue de feu, mais qui, infiniment plus subtile et plus pénétrante que cet élément, passe au dedans de nous-mêmes et jusqu'au fond du cœur : ô excès de la charité divine ! et digne de nos éternelles reconnaissances et de notre amour ! Cet Esprit céleste a trouvé le moyen de se former en langue, mais en langue de feu, pour s'insinuer plus aisément au dedans de nous, afin que, comme il est le cœur de Dieu, il puisse nous parler immédiatement cœur à cœur et nous communiquer ses lumières sans employer nul organe étranger : *Ponam spiritum novum in medio vestri* ; c'est ainsi qu'il veut faire passer dans notre esprit ses lumières sacrées dans toute leur pureté et le dernier éclat : Ah ! quelle faveur ! quel avantage ! mais que d'obstacles, que d'oppositions pour ces divines lumières dans la plupart des gens ?

Vous voyez quelquefois le soleil dans son plus grand éclat, et quand il est prêt de répandre ses lumières avec plus d'abondance, s'éclipser tout d'un coup et cacher ses rayons. D'où vient ce changement ? Ce n'est pas que le soleil perde jamais ce fond de lumière qui lui est inséparable, le corps de cet astre est toujours brillant et inaltérable et dans une égale majesté : mais c'est une lumière cachée ; quoiqu'elle ne soit pas éteinte, ses rayons sont arrêtés par des obstacles qui les empêchent de passer jusqu'à nous. C'est l'astre de la nuit qui s'oppose à l'astre du jour. La lune se met entre nous et le soleil ; ainsi elle l'empêche de nous éclairer. C'est une lumière qui nous ôte une autre lumière plus brillante et qui fait ainsi cette obscurité et ces ténèbres ; mais cette éclipse qui arrive dans la nature vous va faire comprendre celle qui se fait dans l'ordre de la grâce. Ah ! que d'éclipses funestes dans la plupart des chrétiens ! Il y a un astre malin qui s'oppose aux lumières et aux influences d'un astre favorable et tout divin. L'Esprit céleste, cet astre bénin veut répandre ses rayons, et il en est empêché, nos propres lumières s'y opposent ; la sagesse du monde, cette prudence de la chair, comme parle saint Paul, *prudentia carnis* (Rom., VIII, 6), voilà l'astre de la nuit et qui n'éclaire que pour des actions de ténèbres, *opera tenebrarum*. C'est une lune qui se met entre nous et le ciel et qui empêche ainsi l'Esprit divin de ce beau soleil de répandre

dans nous ses lumières. Ce ne sont que des éclipses.

Eh ! pourquoi ce riche impitoyable ne voit-il pas que l'aumône est un précepte inviolable et d'une nécessité souveraine ? que Dieu étant le maître de tout ce qu'il possède, et ayant un pouvoir absolu sur toutes ses richesses, il a assigné une pension aux pauvres sur ses biens ; qu'il les doit assister selon ses forces, et au delà même de ses forces dans des nécessités extrêmes ? Pourquoi n'écoute-t-il que son amour-propre, sa vanité et son ambition, qui mettent tout au rang du nécessaire ? Pourquoi s'épuise-t-il en folles dépenses ? Il se croit dans l'impuissance d'être charitable, parce qu'il s'est imposé la nécessité d'être ambitieux. Pourquoi enfin ce riche impitoyable voit-il des chrétiens languissants et à demi morts sans les secourir ? Il devient le meurtrier de ceux qu'il laisse mourir et dont il devait être le père : *Si non nutristi, occidisti*. C'est une éclipse. Eh ! pourquoi cet avare ne voit-il pas l'obligation où il est de restituer ces biens injustement acquis ? Ma maison, dit-il, et ma famille en souffriraient de l'incommodité ; elles tomberaient dans l'indigence, et la prudence veut qu'on ne s'expose pas à ce malheur. Voilà-t-il pas cette fausse prudence, cette sagesse mondaine qui empêche les rayons du ciel ? Hélas ! c'est une éclipse. Pourquoi ce vindicatif ne peut-il pas se réconcilier avec son prochain ? Ce serait, dit-il, à moi une lâcheté honteuse ; il m'a desservi en plusieurs rencontres, il faut que je m'en venge, et il y va même de ma gloire. N'est-ce pas là encore une éclipse ? Mais, pécheur, cet engagement criminel, cette occasion de ta perte, pourquoi ne t'en pas éloigner ? C'est que mes intérêts et tout l'établissement de ma fortune en dépendent. Ah ! que d'éclipses ! Lumières du ciel, clartés divines, vous voilà donc arrêtées ? Esprit-Saint, adorable soleil, quel moyen de faire passer dans notre esprit vos rayons favorables, si cette lune n'est éloignée ?

Il faut, mes frères, il faut renoncer à cette sagesse mondaine ; il faut que nos propres lumières soient éteintes pour recevoir celles de cet Esprit divin, puisqu'il y a entre elles tant d'opposition et de combat. Eh ! ne voyons-nous pas comme elles sont contraires dans la vue et le discernement des choses ? Si nous ne consultons que nos propres lumières, richesses, je l'avoue, vous paraîtrez des biens ! Voluptés, grandeurs, vous n'aurez pour nous que des charmes ; mais si nous ne regardons tous ces objets qu'avec les lumières de cet Esprit divin, ah ! que nous en jugerons bien autrement ! Richesses, on ne trouvera plus que vous êtes des biens, mais la source des plus grands maux, puisque Dieu lance presque toujours ses anathèmes contre vous. Grandeurs, nous ne verrons que du vide et que du néant en vous ; monde, nous n'aurons pour toi que des sentiments de mépris et d'aversion. Et autant, mes frères, que ces lumières sacrées s'accroîtront dans nos esprits, l'estime et l'a-

mour des créatures y diminueront : *Cum quis parum de luce creatoris aspexerit*, dit saint Grégoire, *breve sit illi omne quod creatum est*. Le moindre rayon de cette lumière du ciel, nous faisant voir la grandeur infinie de Dieu, nous fait voir en même temps la bassesse et le néant de la créature.

Voyez, je vous prie, mes frères, l'impression de cette lumière divine dans Moïse, selon la remarque de saint Paul. Moïse, ayant été élevé dans la cour de Pharaon, adopté par sa fille, appelé à la succession de la couronne et du royaume, renonça à cette qualité de fils de cette princesse et d'héritier de ce prince, croyant qu'il lui était plus glorieux d'être déshonoré avec Jésus-Christ que de posséder toutes les richesses de l'Égypte : *Majores divitias æstimans thesauro Ægyptiorum, improprium Christi* (Hebr., IX, 26); et sans se soucier de la colère de ce monarque, il demeura toujours ferme dans les maux comme s'il eût vu l'invisible : *Invisibilem enim tanquam videns sustinuit*. (Hebr., XI, 27.) Voilà les divers jugements, et tous contraires, que forment en nous nos propres lumières et les lumières de l'Esprit divin. Vous voyez donc comme il y a de l'opposition et comme elles se combattent. Et n'est-ce pas ce que je vous avais promis de vous montrer, que, pour recevoir les lumières du ciel, il faut renoncer à nos propres lumières, quitter notre esprit pour recevoir cet Esprit-Saint. Ah! heureuse perte, puisqu'elle nous acquiert tant d'avantages!

N'avez-vous jamais pris garde, mes frères, à ce qui se passe dans la nature? Les étoiles, après avoir brillé durant la nuit, disparaissent d'abord le matin à la présence du soleil. C'est une espèce de tribut. C'est un hommage qu'elles lui rendent comme à la source de la lumière. Mais cet astre, comme par reconnaissance (s'il m'est permis de parler ainsi), les rend en même temps plus brillantes et leur communique son éclat. Voilà, mes frères, en quelque manière l'idée de la conduite qu'il faut tenir pour recevoir les lumières de l'Esprit divin : il faut éteindre nos propres lumières, lui rendre ce tribut et cet hommage, c'est-à-dire ne point regarder les choses de la terre avec les yeux de la nature, de la passion, ou même de la raison. Les pécheurs se laissent conduire par la passion. Les philosophes, les sages païens se conduisent par leur raison; par les seules lumières de leur esprit, et par ce bon sens dont on se pique tant aujourd'hui parmi les gens du monde. Mais les véritables chrétiens ne doivent se conduire que par les lumières de l'Esprit divin. Ainsi il faut qu'ils renoncent à leur propre esprit pour recevoir cet Esprit céleste, comme il faut aussi qu'ils renoncent à l'amour d'eux-mêmes pour recevoir ce saint amour; qu'ils renoncent à leur propre cœur, et qu'ils le sacrifient et l'aneantissent pour recevoir ce cœur divin : *Dabo vobis cor novum*. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Puisque le propre caractère de l'Esprit divin est d'être tout amour, mais amour infini en vertu de son origine, il a aussi une inclination infinie à se répandre et à se communiquer. Il ne le peut, mes frères, dans la divinité, puisqu'il est, selon toute la théologie, l'épuisement et le dernier terme des communications divines. Le Père éternel et son Fils épuisent leur fécondité dans la production de l'Esprit-Saint, et il ne peut rien donner en échange à ces deux adorables personnes; il faut donc qu'il sorte au dehors, qu'il cherche dans la créature des sujets capables de recevoir les effets de ses productions et de ses effusions toutes divines. Comme il a une inclination infinie à se donner, il demande aussi en nous une parfaite inclination à le recevoir. En Dieu, le principe de cette communication, c'est la plénitude de ses perfections. En nous, la capacité et la disposition à le recevoir, c'est le vide. La plénitude demande à se répandre, et le vide à se remplir. En Dieu, la source de ces effusions et de ces communications, c'est l'abondance; en nous, la disposition à les recevoir, c'est le défaut, c'est l'indigence. La source en Dieu, c'est qu'il est tout; la disposition dans l'homme, c'est qu'il n'est rien. En un mot, le Saint-Esprit se répand en nous, parce qu'il est tout cœur, et qu'il est le cœur de Dieu; mais nous ne serons capables de le recevoir que quand il n'y aura plus de cœur en nous. Il faut auparavant nous défaire de notre propre cœur : *Defecit cor meum et caro mea Deus cordis mei*. Ah! mon Dieu, disait le prophète, mais le Dieu de mon cœur, me voilà en votre présence, et me voilà sans cœur : *Defecit cor meum Deus cordis mei*. « Quel étrange langage! s'écrie saint Paulin, et que voulez-vous dire, grand prophète? Si vous n'avez plus votre cœur et si vous l'avez perdu, comment pouvez-vous donc appeler Dieu le Dieu de votre cœur? C'est pour cela même, dit ce Père de l'Eglise, que le prophète n'ayant plus son cœur, il peut appeler Dieu le Dieu de son cœur, parce qu'il recouvre en Dieu ce qu'il avait perdu. » C'est Dieu même qui lui tient lieu de cœur. C'est ainsi, mes frères, que le Saint-Esprit en use à notre égard : *Emittens spiritum suum Deus*, dit saint Augustin, *aufert nostrum*. Pour posséder le cœur de Dieu, il faut perdre auparavant et anéantir le nôtre.

Mais pour ne point chercher de preuves étrangères et hors de mon sujet, il n'y a, mes frères, qu'à remarquer les principales circonstances de l'avénement de cet Esprit divin quand il descendit sur les apôtres. Toutes les marques que Dieu leur donna de son amour, et du don qu'il leur faisait de son cœur, ne tendaient en même temps qu'à leur ravir leur propre cœur. L'amour s'exprime et se fait connaître par les paroles, par les soupirs et par les ardeurs. Mais ne voit-on pas tout cela dans la conduite du Saint-Esprit à l'égard des apôtres? Il leur

paraît d'abord en forme de langue : c'est pour les entretenir de son amour. Il se fait entendre comme un vent qui souffle : c'est pour imiter, ce semble, la façon ordinaire des soupirs ; et n'y voit-on pas des flammes et des ardeurs ? C'est ainsi que les apôtres reçurent de Dieu le don précieux de son cœur et les démonstrations de sa tendresse et de son amour par l'avènement du Saint-Esprit. Mais n'étaient-ce pas en même temps pour eux des marques assez sensibles, que, recevant le cœur de Dieu, ils devaient perdre leur propre cœur ? Pourquoi ce vent si impétueux et pourquoi cette flamme si ardente ? N'était-ce pas là des témoignages sensibles de ce qui se devait passer intérieurement au dedans d'eux, et de la perte qu'ils allaient faire de leur propre cœur ? et ce vent si impétueux et violent marquait que ce cœur leur serait enlevé ; cette flamme faisait assez voir qu'il devait être consumé. Ah ! quelle activité n'y avait-il pas dans cette divine flamme ? Il est vrai que dans l'éternité, cet Esprit-Saint est stérile ; il est l'ardeur mutuelle et l'amour infini du Père et du Fils ; mais enfin dans cet état il est comme un feu dans son centre et dans sa sphère.

La philosophie remarque que le feu naturel et élémentaire dans son centre est stérile et sans nulle action, ou s'il agit, ce n'est que d'une action morte et impuissante, et qui n'a point d'effet. Mais dès lors que cet élément a quitté sa sphère et son centre pour servir ici-bas à nos usages, il n'y a rien qui puisse résister à son activité et à sa violence. Il lance des flammes qui dévorent et qui consomment tout ce qu'elles touchent. Quand il se voit captif et enfermé dans les entrailles de la terre, quels violents efforts ne fait-il pas pour se dérober de sa prison ? il renverse des montagnes et des rochers ; il fait sauter des citadelles et des villes entières : il n'y a rien qui puisse résister à sa force. L'Esprit-Saint est un feu, comme j'ai dit, dans le sein de la Divinité ; mais c'est un feu sphérique et dans son centre, et là il y est, pour ainsi dire, entièrement stérile et sans nul mouvement. Mais il n'a pas plutôt quitté sa place et son centre pour descendre sur l'Eglise et pour se répandre sur nous, qu'il lance des flammes ardentes qui consomment tous les cœurs. Pourquoi vit-on autrefois les apôtres si brûlants et si transportés de ces sacrées ardeurs, renverser les idoles, abattre les autels profanes et détruire l'empire du démon ? rien n'était capable de résister à leur zèle, ou de les effrayer. Pourquoi cela ? c'est que leurs cœurs ayant été consumés par ces divines flammes, ils n'avaient plus que le cœur d'un Dieu. Voilà ce qui les anime et ce qui fait leur force et leur courage. Ils n'avaient plus cet amour d'eux-mêmes, cet amour-propre qui rend la plupart des chrétiens si lâches, parce qu'il ne leur fait envisager que leur propre intérêt ; mais ils étaient remplis de la charité qui, ne regardant que Dieu seul, ne craint jamais les créatures. Voilà ce

qui les rendait intrépides au milieu des plus grands périls, et invincibles dans les plus affreux tourments. Ne vous en étonnez pas, mes frères ; la charité, dit saint Augustin, est la force des chrétiens : *Charitas fortitudo christianorum*.

Mais voici la pensée du prophète ; il parle de la mission du Saint-Esprit, comme d'une espèce de création qui doit se faire en nous : *Emitte Spiritum tuum et creabuntur*. Que veut-il dire, mes frères ? c'est que la création ne se fait jamais que sur le néant ; il faut, en quelque façon, que ces deux extrémités si éloignées, l'être et le néant, se trouvent unies ensemble, et que la toute-puissance divine se serve de ce qui n'est point pour faire subsister la créature. Voilà la merveille qui doit se faire dans la mission du Saint-Esprit : *Emitte Spiritum tuum et creabuntur*. C'est une création, il faut que le néant s'y trouve, que notre cœur soit anéanti, et que cet Esprit divin se substitue lui-même à la place de notre cœur. Voilà ce cœur nouveau qui doit se former en nous sur les ruines et sur le néant de notre propre cœur : *Dabo vobis cor novum*.

Vous comprendrez aisément ceci, mes frères, avec les lumières que nous donne saint Augustin ; voici son principe. Il dit que la vie du cœur n'est autre que l'amour : *Vita cordis amor*. Un cœur ne saurait vivre sans aimer ; car enfin, s'il est vivant, il faut nécessairement, ou qu'il possède tous les biens qui peuvent le rendre heureux et content, et alors le voilà dans la joie ; ou bien qu'il ne les possède pas, et alors le voilà dans le désir, et par conséquent dans l'amour, puisque la joie n'est qu'un amour jouissant et que le désir n'est qu'un amour aspirant. Il est donc certain que le cœur ne saurait vivre sans aimer : *Vita cordis amor*. Voulez-vous donc, mes frères, voulez-vous faire vivre en vous le cœur de Dieu ? faites vivre en vous sa charité et son amour. Quand vous aurez anéanti l'amour de vous-mêmes, quand vous aurez anéanti vos cœurs et que la charité vivra en vous, le cœur de Dieu, l'Esprit-Saint, sera votre cœur : *Dabo vobis cor novum*. Ces deux choses sont tellement liées ensemble, qu'il est impossible de les séparer ; et l'une ne peut jamais se trouver sans l'autre.

Mais quelle conséquence, me direz-vous, veux-je tirer de ce principe si solide ? Vous l'allez entendre, mes frères, et c'est encore le grand saint Augustin qui parlera par ma bouche. C'est que, de même qu'il faut anéantir le propre amour, l'amour de soi-même pour posséder le saint amour, n'y ayant rien de plus contraire à la charité que la cupidité : *Destruatur cupiditas ut regnet charitas, destructio cupiditatis est consummatio charitatis*. Il faut aussi, dans le sentiment de ce savant Père, anéantir son propre cœur, pour posséder le cœur de Dieu. Voilà l'enchaînement et la suite des principes et du raisonnement de cet incomparable docteur. Ce n'est pas, mes frères, qu'il ne puisse y avoir un amour légitime pour les

créatures et pour ces biens inférieurs ; mais comme ce ne sont que des écoulements du bien souverain , et que des ruisseaux de cette première source, on ne les peut aimer que par rapport à Dieu. Ainsi l'amour qu'on a pour ces choses remonte à cette source, et ce n'est que l'amour de Dieu. Tout autre amour est déréglé et injuste ; ce n'est que convoitise, qu'amour-propre qui combat la charité et qu'il faut nécessairement sacrifier et anéantir : *Destruatur cupiditas, ut regnet charitas*. Voilà, mes frères, sur quoi nous devons faire une sérieuse réflexion dans ce temps sacré, où Dieu veut répandre son cœur et son amour sur l'Eglise. Il faut sonder nos cœurs et examiner de bonne foi s'il n'y a point en nous quelque amour qui s'égare, qui se détourne et qui n'aille pas à Dieu ; et si cela est, il faut le redresser ou le détruire ; autrement n'espérons pas que cet Esprit divin vienne en nous et qu'il nous communique son amour. Ah ! mon Dieu ! que je trouve dans l'Evangile un mot terrible ! Ecoutez, mes frères, ce que je vas dire avec tout le respect que demande la foi, et avec toute l'attention que vous devez à la parole de Jésus-Christ.

Il est marqué dans l'Evangile que quand le Sauveur promit à ses apôtres qu'il leur enverrait le Saint-Esprit, il leur témoigna que, pour cela, il était nécessaire qu'il s'éloignât d'eux en les privant de sa conversation et de sa présence sensible, et qu'à moins de cela ils ne recevraient jamais cet Esprit céleste : *Nisi abiero, Paracletus non veniet ad vos*. « Eh ! quoi, dit saint Augustin, l'humanité adorable du Sauveur étant si sainte, était-elle un obstacle, demeurant sur la terre, à l'avènement du Saint-Esprit ? la présence de l'une empêchait-elle la présence de l'autre ? Ah ! dit ce Père, ce n'est pas là l'obstacle ; ce n'est point la présence du Sauveur qui empêche l'avènement et la présence de l'Esprit divin. Mais c'est la complaisance humaine, c'est l'affection sensible que les Apôtres avaient pour cette présence du Sauveur. *Quantum capimus*, dit cet admirable Père, *quantum capimus discipuli tanquam homines, in homine humano tenebantur affectu*. » Ils étaient charmés de ses discours, de la douceur de sa conversation, de ses manières douces et insinuantes, charitables et pleines de bonté ; et cette douceur de l'entretien qui avait passé dans leur cœur, ce plaisir flattait leurs sens, c'était là l'unique obstacle qui empêchait l'avènement du Saint-Esprit. Après cela, que doit-on dire de ces amitiés de tempérament et de passion, qui règnent dans le monde ? Je ne parle pas ici de ces amours criminels qui portent un caractère d'infamie et de honte ; mais j'entends ces sortes d'amitiés qu'on appelle honnêtes, et qui se lient dans le commerce de la vie, quand les sens y sont flattés, quand le cœur s'y rend sensible et qu'il s'y ramollit. Esprit divin, vous ne sauriez entrer dans ce cœur ; c'est un obstacle à la sainteté de vos communications et de votre présence.

Ce que je trouve, mes frères, de plus surprenant, c'est que les apôtres, aimant cette présence sensible du Sauveur, semblaient être dans la sûreté de l'amour. Que veux-je dire ? c'est qu'il ne paraît nul danger, nul péril dans l'excès de cet amour. Car enfin, en aimant le Sauveur, ils aimaient un Dieu. Mais, dans les amitiés ordinaires, le cœur n'est point dans cette sûreté, ayant pour objet la créature. Et cependant, mes frères, il est constant, selon l'Evangile, que les Apôtres s'opposaient au Saint-Esprit, et lui formaient un obstacle par cette amitié sensible qu'ils avaient pour le Sauveur. *Nisi abiero, Paracletus non veniet*. Ceci est décisif dans l'Evangile. Ah ! quels obstacles ne trouverait-on pas à bien examiner ce qui se passe d'ordinaire dans les amitiés humaines ? On s'entre-appelle son cœur, son esprit, et ce n'est que dans la grâce de Jésus-Christ, et par la grâce de Jésus-Christ, qu'on devient un même cœur, un même esprit. Les Apôtres étaient bien éloignés de ces sentiments et de ces expressions charnelles ; et néanmoins il fallut qu'ils fussent privés de cette présence et de cette vue sensible du Fils de Dieu ; pour recevoir l'Esprit céleste : il leur en coûta cette perte et la perte encore de leur cœur. Ce cœur sensible, cette amitié humaine leur fut ôtée, quand ils perdirent la vue et la présence du Sauveur. Voilà, mes frères, ce qui nous en doit aussi coûter. Il faut donc, ô mon Dieu, et je le veux, il faut perdre mon propre cœur pour posséder votre cœur ; il faut anéantir mon propre amour pour recevoir votre amour. Ah ! que l'échange est favorable, ô mon Dieu ! pour si peu de chose, vous me donnez tous vos trésors ; pour quelques soupirs vers le ciel, votre Esprit descendra sur la terre ; pour le sacrifice de mon cœur, vous me donnez tout votre cœur, et pour le cœur d'un homme, j'aurai en moi le cœur d'un Dieu. Oui, mes frères, c'est là le comble de notre bonheur, et le plus haut point de notre gloire : posséder le cœur de Dieu, ô que cela est grand !

Il est important de vous faire remarquer la différence qu'il y a entre le cœur de Dieu dans l'homme quand nous le recevons de Dieu, et le cœur de Dieu dans l'homme quand l'homme se le forme et se le donne à lui-même. Voici ce que le prophète Ezéchiel a dit du roi de Tyr : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei*. (Ezech., XXVIII, 2.) Ce monarque orgueilleux et impie est condamné, parce qu'il s'était fait un cœur de Dieu. Dieu le menaça de sa vengeance et de sa colère, parce que n'étant qu'un homme il voulait avoir un cœur de Dieu. Mais quand est-ce que l'homme se donne et se fait à lui-même un cœur de Dieu ? C'est lorsqu'il veut vivre dans l'indépendance. C'est encore lorsqu'on veut régner absolument sur les cœurs et recevoir les adorations de tout le monde ; quand on arrête en soi les louanges et cet encens qu'on reçoit sans le faire monter jusqu'au ciel, et c'est là usurper les droits de la Divinité et se faire à soi-même un cœur de Dieu : *Dedisti cor tuum quasi cor Dei*. Jo

n'examine pas si c'était là précisément le crime du roi de Tyr ; mais je sais qu'il n'y a que trop de gens qui se plaisent à être ainsi regardés et adorés comme des divinités. Et voilà l'impiété qui règne dans le monde. Il y a donc bien de la différence entre se donner à soi-même un cœur de Dieu et le recevoir des mains de Dieu. On se donne un cœur de Dieu quand on élève son propre cœur avec orgueil au-dessus de tout ; mais on reçoit le cœur de Dieu quand on s'abaisse, quand on anéantit son propre cœur : *Super quem requiescet spiritus meus ? super humilem* ; sur qui reposera mon esprit ? c'est Dieu même qui parle, ce sera sur l'humble de cœur, *humilis corde*. C'est un oracle de Jésus-Christ dans son Evangile. C'est-à-dire qu'il faut avoir l'amour de l'abjection dans le cœur ; l'amour du mépris, de la confusion et de tout ce qu'il y a de plus humiliant. Voilà, dit saint Augustin, ce qu'on appelle être humble de cœur.

Mes frères, vous frémissez et votre orgueil se révolte contre cette vérité évangélique. Je vous dirai ici ce que saint Augustin disait dans une pareille occasion faisant le ministère que j'ai l'honneur de faire, quelque indigne que j'en sois. « Si vous reconnaissez dans mon discours les pensées de l'homme, le langage et les expressions de l'homme, ne me croyez pas. Mais si ce sont les paroles de Dieu même, le langage et l'expression du Saint-Esprit, malheur à vous si vous ne m'écoutez pas, et encore plus grand malheur si vous n'en profitez pas. » Finissons cette seconde partie. On se donne, encore une fois, un cœur de Dieu, quand on s'aime souverainement soi-même et qu'on veut être aimé et adoré de tous ? Mais on reçoit le cœur de Dieu quand on se hait soi-même, quand on se méprise soi-même, quand on méprise ses prétendues perfection, quand on a horreur de ce qui est au gré du siècle corrompu et qu'on n'aime que ce même Dieu et qu'on l'aime souverainement.

Encore une fois, mes frères, vous frémissez. Eh ! fasse le ciel que, pendant que ma voix frappe vos oreilles et semble vous effrayer, Jésus-Christ se fasse entendre à celles de votre cœur, et que la terreure qu'il y imprimera y anéantisse votre orgueil ? Ecoutez cet oracle de Jésus-Christ : *Si quis diligit me ; si quelqu'un m'aime, il gardera mes commandements*. Un des plus grands préceptes de tous ses commandements et le plus formel est de se haïr soi-même, et pour m'expliquer avec saint Augustin, c'est d'aimer Dieu jusqu'au mépris de soi-même : *Amor Dei usque ad contemptum sui*. Ah ! c'est alors que ce Divin cœur, cet Esprit-Saint, se répand dans nous, quand tout notre esprit et notre cœur va et monte jusqu'à Dieu ? En effet, mes frères, dans les principes de la théologie, l'Esprit-Saint, l'amour mutuel du Père et du Fils, c'est un amour relatif et qui ne regarde que Dieu. Ainsi, lorsque nous n'aurons que Dieu pour objet de notre amour, nous posséderons cet Esprit-Saint.

Il faut donc se détacher de l'amour de soi-même et de son propre cœur pour recevoir ce divin cœur : comme il faut aussi se détacher de la vie des sens pour recevoir la vie de cet Esprit si pur. C'est mon dernier point en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

Je ne saurais, mes frères, vous donner une plus juste idée de ce qui me reste à vous dire qu'en vous expliquant ces pensées de saint Paul : *Fratres, si secundum carnem vixeritis, moriemini ; si autem spiritu, facta carnis mortificaveritis, vivetis* ; mes frères, si vous vivez selon la chair, vous mourrez ; mais si vous faites mourir par l'Esprit les passions de la chair, vous vivrez. Que veut dire, mes frères, ce grand Apôtre ? c'est que l'homme, dans quelque état qu'on le considère, est toujours un composé de vie et de mort. Je ne parle pas ici de l'homme dans cet état naturel et sensible que nous découvrons en lui. On sait bien qu'à le regarder de cette sorte, on y voit toujours l'union de la vie et de la mort. Comme il perd continuellement quelque chose de son être et que sa substance se consume insensiblement et par parties : on peut dire que sa vie n'est qu'un tissu de différentes morts qui se succèdent les unes aux autres. Elle s'accourcit à mesure qu'elle s'étend ; car enfin, plus nous avançons dans la vie et plus nous approchons de la mort. « Vie trompeuse, dit saint Augustin, qui nous ôte ce qu'elle nous donne, qui, sous prétexte de nous conserver, nous détruit insensiblement, puisqu'elle nous pousse toujours de plus en plus vers le tombeau. » Mais il ne s'agit pas à présent de parler de l'homme dans cet état naturel. Je le considère, mes frères, dans un état moral, c'est-à-dire comme pécheur ou comme saint. Et le grand saint Paul dit encore que dans cette double condition, dans ces états si différents, il unit toujours en soi la vie avec la mort. Si, comme pécheur, il vit selon la chair, il vit selon les sens, le voilà en même temps dans la mort. *Si secundum carnem vixeritis, moriemini*. Pourquoi cela ? c'est que la vie des sens est la mort de l'âme et la mort de l'esprit. Le plaisir des sens qui fait leur vie (puisque souffrir n'est pas tant pour eux vivre que mourir), ce plaisir, dis-je, cette volupté des sens qui fait leur vie, donne la mort à l'âme et à l'esprit.

Voilà, mes frères, ce que dit saint Paul, voilà l'union de la vie et de la mort dans le pécheur : mais si l'homme vit dans la sainteté, ne peut-on pas encore dire qu'il est mort ? car enfin, vivant selon l'esprit, il faut nécessairement, mais d'une nécessité absolue, qu'il meure selon les sens : *Si spiritu, facta carnis mortificaveritis, vivetis*. Voilà, mes frères, le sentiment de saint Paul ; choisissez et jugez laquelle de ces deux vies et de ces deux morts vous est la plus favorable. Ecoutez, je vous prie, ce qu'ajoute encore le même Apôtre : *Fratres, debitores sumus non carni et sanguini, ut secundum carnem*

vivamus. Ah ! mes frères , sachez que vous n'êtes nullement redevables à la chair et au sang pour vivre selon les inclinations de la chair et du sang. Avez-vous quelque obligation à ce corps pour vivre selon le corps ? quelle obligation avons-nous à ces yeux qui regardèrent le fruit défendu ? à cette main qui le cueillit ? à cette bouche qui le goûta ? quelle obligation avons-nous aux oreilles qui écoutèrent le serpent ? Eh ! pourquoi donc vivre selon les sens qui n'ont fait que nous attirer la malédiction et la mort ? Mais sans regarder si loin la première source de notre malheur, sans qu'il soit besoin de remonter jusqu'au crime de nos premiers parents dans la naissance du monde pour trouver le principe de notre condamnation dans le mauvais usage qu'ils firent de leurs sens, eh ! qui ne sait et qui ne le doit reconnaître avec larmes et avec des larmes de sang, que la source des dérèglements et des plus énormes crimes qui se commettent aujourd'hui dans le monde consiste dans la licence et la mollesse de nos sens ? Ces yeux indifféremment ouverts à tous les objets, ces oreilles curieuses, cette langue trop libre, cette bouche intempérante, tous ces sens corrompus par la volupté, par la mollesse, ne sont-ce pas les grandes sources des péchés, et qui font entrer le poison et la mort dans l'âme. Sommes-nous donc après cela redevables à notre corps, à nos sens, pour vivre selon les sens. Ah ! qu'il s'en faut bien, mes frères ? *Fratres, debitores non sumus carni, ut secundum carnem vivamus*.

Il est donc d'une souveraine importance de nous détacher de cette vie si funeste de nos sens pour vivre selon l'esprit et pour être animés de l'Esprit-Saint. « Les pécheurs sont morts, dit saint Augustin, parce qu'ils ont péché, mais les justes ne pèchent pas, parce qu'ils meurent à leurs sens et à leurs passions : *Mortui sunt peccatores quia peccaverunt, non peccant iusti quia moriuntur*. » Mais parler de la vie spirituelle et de la vie intérieure passe aujourd'hui pour langage barbare et étranger. Tant de chrétiens qui ne vivent que de la vie des plantes et des brutes, qui ne s'attachent qu'à donner des aliments à un corps mortel et qui sera bientôt réduit en cendres ; qu'à le revêtir d'ornements pour le faire paraître dans la fleur et dans la pompe : ce n'est-là qu'une vie basse qui leur est commune avec les plantes. Tant d'autres chrétiens, infâmes prévaricateurs, indignes de ce beau nom de chrétien, qui vivent comme des bêtes, donnant tout à leurs sens et à l'assouvissement de leurs passions brutales, qui n'ont des yeux que pour leur donner le plaisir des beautés, qui n'ont une bouche que pour le plaisir de la délicatesse, en un mot qui n'ont point d'âme que pour le corps, ni de corps que pour le plaisir et la satisfaction des sens par toutes sortes de voies les plus infâmes et les plus criminelles ; les voilà donc au-dessous de la condition des bêtes. Ah ! quel moyen que l'Esprit-Saint veuille établir son trône dans ces âmes charnelles et impures ? C'est le

Saint-Esprit qui s'explique lui-même dans l'Ecriture : *Non permanebit spiritus meus in homine quia caro est* ; mon esprit ne demeurera point dans l'homme parce qu'il est chair.

Ah ! mes frères, qu'il ne soit pas dit que nous nous opposions aux grâces du Saint-Esprit, et que nous seuls empêchions les communications de son amour ? Tertullien appelle la fête de la Pentecôte, la fête de la dédicace de la grâce : *Spatium quo est spiritus sancti gratia dedicata*. C'est-à-dire que le Saint-Esprit, qu'un prophète appelle l'esprit de la grâce, commençant aujourd'hui à se répandre dans les cœurs, y forma des hommes justes et communiqua l'esprit de la loi, dont on n'avait auparavant que le corps : *Lex spiritus vitæ*, dit l'Apôtre ; c'est l'esprit de la loi de vie. C'est la vie de la loi de l'esprit. C'est l'esprit de la vie et de la loi. C'est la loi d'esprit et de vie qui anima la foi languissante et stérile des disciples, et qui, par son efficace douce et victorieuse, est encore le principe de toutes les bonnes actions qui se font tous les jours ; au lieu que ceux qui sont destitués de cet esprit, vivent dans la chair, comme je viens de dire. Préparons-nous donc et disposons nos âmes en les vidant de toutes les choses créées. Hélas ! ce sont de petits biens, dit saint Augustin, qui ne peuvent pas nous remplir. *O anima capax Dei, quæ nisi ex eo impletur*. Tout ce qu'il y a sur la terre est indigne de la grandeur de nos âmes, ce n'est pas là un aliment assez solide pour nos cœurs. O âme chrétienne, ajoute ce grand saint, votre bien, c'est le souverain bien : *Tuum bonum, summum bonum*.

Ah ! mon cher auditeur, soupirons donc après lui. Et pour cela : anéantissons toutes les créatures dans notre esprit en n'y pensant pas ; détruisons-les dans notre cœur, en ne les aimant pas ; anéantissons-les dans nos sens en ne les regardant pas. Pour lors l'Esprit-Saint, l'Esprit divin nous donnera sa vie ; il remplira notre esprit ; il l'occupera, il y versera ses lumières et ses clartés ; il remplira notre cœur, il y allumera un feu sacré ; il y versera sa charité, et son amour ; il l'embrasera de ses divines flammes. O que de gain ! que de profit dans cette perte ! Disons donc avec le grand Augustin : *Pereat, pereat meum totum mihi*. Esprit-Saint, que tout moi-même périsse à moi-même et qu'il soit à vous ! Je voudrais bien, Esprit adorable, avoir l'amour parfait. Mais faites, par votre grâce, que j'aie au moins le désir de l'avoir, que j'aie l'amour de l'amour : *Amore ipsius amoris accendar*. Donnez-nous votre vie : remplissez notre esprit, occupez-le de vous-même ; versez-y vos lumières et vos clartés ; remplissez notre cœur, versez-y votre charité et votre amour ; embrasez-le de vos divines flammes. Possédez notre âme, et possédez-la souverainement : comblez-la de vos grâces en ce monde, et de votre gloire en l'autre. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen

EXAMEN DE CONSCIENCE

POUR UNE PERSONNE QUI ASPIRE A LA
PERFECTION,*Principalement lorsqu'elle est consacrée à
Dieu par des vœux de religion.*

Par rapport à Dieu.

1^o Par rapport à sa majesté.

I. Aimez-vous Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces, ainsi qu'il l'ordonne dans son Evangile ?

II. Avez-vous du zèle pour sa gloire, pour le faire connaître, aimer, honorer et servir, pour soutenir ses intérêts, pour lui gagner des âmes ?

III. Faites-vous vos actions à dessein de lui plaire, de lui obéir, d'accomplir sa volonté ? Les rapportez-vous toutes à son honneur ? Ne vous en attribuez-vous point la gloire ? En rendez-vous hommage à sa grâce ? n'y cherchez-vous que son bon plaisir ?

IV. Lui consacrez-vous tous les jours les premières pensées de votre esprit, le premier mouvement de votre cœur, les premières paroles de votre bouche ? Et la paresse de vous lever ne vous empêche-t-elle pas de lui rendre avec ferveur un si juste devoir ?

V. Vous souvenez-vous de l'adorer souvent par des actes formels, et toujours en esprit et en vérité : lui consacrant tout ce que vous êtes et tout ce que vous possédez comme à votre premier principe et à votre dernière fin ?

VI. Désirez-vous ardemment que son royaume advienne ? N'est-ce point plutôt une impatience de souffrir les traverses et les afflictions qui surviennent dans la vie qui forme en vous ce désir, et non pas une sainte faim de voir votre bien-aimé, de ne le plus offenser, de le posséder, et d'être unie à lui de la manière que le désirait ardemment saint Paul ?

VII. Suivez-vous pour cela le sage conseil de saint Augustin, qui est de vivre de la manière nécessaire pour arriver à ce royaume céleste qui sera donné à tous les saints ? Et êtes-vous bien persuadée que si Dieu ne règne point dans votre cœur par sa grâce en cette vie, il n'y régnera point en l'autre par la gloire, et par conséquent vous ne régnerez point non plus avec lui ?

VIII. Avez-vous une faim et une soif insatiable de sa justice ? Méditez-vous sa loi ? L'étudiez-vous ? Ne craignez-vous point d'apprendre vos plus étroites obligations, de peur de vous faire violence ? Avez-vous une confiance filiale en son amour ?

IX. Vous abandonnez-vous parfaitement à sa bonté paternelle, et pour le temps et pour l'éternité ?

X. Regardez-vous tous les événements de la vie comme des ordres de la Providence bienfaisante, et comme des effets du soin qu'elle prend de votre salut ? N'en parlez-vous point plutôt comme des coups de fortune et de hasard ; ou ne les attribuez-vous point tantôt à vos amis, et tantôt à vos ennemis ?

XI. Vous souvenez-vous de le remercier de tout ce qui vous arrive ? Lui rendez-vous des actions de grâce plus particulières pour les bienfaits infinis que vous en avez reçus ?

XII. Le priez-vous avec toute la confiance, la soumission et la pureté du cœur que demande ce saint exercice ?

XIII. Quand vous le priez, êtes-vous persuadée avec saint Augustin que c'est le prier mal que de lui demander autre chose que lui-même, ou qui n'a pas quelque rapport à lui, et que vous devez par conséquent être contente de quelque manière que tournent toutes les choses, puisque, de quelque manière qu'elles tournent, vous trouvez infailliblement sa sainte volonté ?

XIV. Tâchez-vous de vous tenir incessamment en la présence de Dieu, du moins habituellement ? vos empressements tout humains et tout passionnés ne vous le font-ils pas souvent perdre de vue ?

XV. Un malheureux respect humain ne vous empêche-t-il point de parler de ses grandeurs, de vous glorifier d'être tout à lui, lorsqu'il est nécessaire ou même utile de le faire ?

XVI. Ecoutez-vous ses inspirations secrètes avec le respect et l'attention qu'elles méritent ?

XVII. Y obéissez-vous fidèlement ?

XVIII. Ne les négligez-vous point ? Ne les rejetez-vous point lorsqu'elles vous portent à faire violence à votre humeur, à dompter vos passions, à agir avec plus de pureté ?

XIX. Lisez-vous la parole du Seigneur dans ses saintes Ecritures, dans un esprit d'amour, d'humilité et de soumission ; la curiosité, l'orgueil et la négligence ne corrompent-ils point le fruit de cette lecture ?

XX. Captivez-vous parfaitement votre entendement sous le joug de la foi, et ne permettez-vous point à votre esprit de faire choix des propositions qui sont de votre goût, croyant moins fermement, ou estimant moins les autres ?

XXI. Songez-vous que ce choix et cette préférence de quelques propositions est une marque que vous n'avez point une entière docilité pour les vérités de la religion et que vous ne les aimez pas jusqu'à être crucifiée pour l'amour d'elles, comme parle saint Bernard ?

XXII. Etes-vous sensible à l'honneur que Dieu vous a fait de vous parler dans ses saintes Ecritures ?

XXIII. Etes-vous reconnaissante du bonheur qu'il vous procure en permettant que vous vous entreteniez avec lui par l'oraison ?

XXIV. Répondez-vous à la grâce qui vous y attire ?

XXV. Ne négligez-vous point un si saint exercice ? Vous y préparez-vous ?

XXVI. Lorsque l'obéissance vous a empêchée de faire oraison aux heures marquées par la communauté, tâchez-vous de réparer cette perte ?

XXVII. N'avez-vous point directement ou indirectement murmuré contre le Tout-

Puissant, lorsque les affaires du monde n'ont pas pris le train que vous souhaitiez, ou lorsque vous avez été dans l'affliction.

XXVIII. Haïssez-vous le péché plus que la mort, et même plus que le feu d'enfer?

XXIX. Lorsque vous avez péché, n'avez-vous point eu plus de regret de la perte du repos de votre conscience ou de votre honneur que de l'offense de Dieu?

XXX. Avez-vous une douleur intime et sincère d'avoir déplu à un Dieu si bon et si juste?

XXXI. Conservez-vous ce fond de douleur dans votre cœur jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur d'ôter toute douleur et d'essuyer toutes les larmes de ses prédestinés?

XXXII. Etes-vous soigneuse de fuir les moindres occasions de péché? Craignez-vous comme un très-grand mal ce qu'on nomme péché véniel?

XXXIII. Ne vous familiarisez-vous point avec ces sortes de péchés, et n'êtes-vous point assez misérable pour en commettre de propos délibéré et avec réflexion?

XXXIV. Quand vous tombez en quelque faute, avez-vous d'abord recours à la pénitence, et avez-vous soin de faire un acte de contrition?

XXXV. Ne vous laissez-vous point abattre dans ces occasions par une tristesse et une inquiétude d'amour-propre qui vous porte à fuir Dieu et à vous cacher de lui, comme Adam et Eve se cachèrent après leur péché, croyant éviter ainsi la pénitence de Dieu irrité: *Adam, ubi es?* (*Gen.*, III, 6.) Ou es-tu, Adam? Il ne cherchait pas son corps, dit saint Ambroise, mais son cœur qu'il ne trouvait plus dans le sien.

XXXVI. Travaillez-vous à détruire en vous les mauvaises habitudes et les inclinations vicieuses qui vous empêchent d'avancer dans l'amour de votre Dieu? Oh! si vous aimiez ardemment Dieu, que vous haïriez vos plus petites imperfections!

XXXVII. Aimez-vous encore quelque chose que vous n'aimiez pas pour Dieu!

XXXVIII. Comprenez-vous bien que Dieu seul mérite et veut avoir tout votre amour?

XXXIX. Votre cœur désire-t-il encore autre chose que Dieu? Dieu n'est-il pas votre tout?

2^e Par rapport à son culte

XL. Quels sont les sentiments de votre cœur, lorsque vous faites réflexion que Dieu vous a aimée jusqu'à vous donner son propre Fils?

XLI. Y pensez-vous souvent? Y pensez-vous sérieusement? Y pensez-vous d'une manière digne d'un tel Père et d'un tel Fils qui vous ont donné leur Saint-Esprit?

XLII. Aimez-vous de toute votre âme l'auteur et le consommateur de votre foi et de votre religion, l'Homme-Dieu, le très-aimable Jésus.

XLIII. Méditez-vous ses mystères lorsque la sainte Eglise les propose à la dévotion des fidèles, et tâchez-vous de vous revêtir de son Saint-Esprit?

XLIV. Le croyez-vous fermement résidant avec nous dans la très-sainte et très-adorable Eucharistie? L'y cherchez-vous avec toute la pureté qu'il mérite, et avec l'amour et la reconnaissance que vous lui devez?

XLV. Savez-vous bien que vous ne pouvez rendre au Père éternel aucun culte qui lui puisse être agréable qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ?

XLVI. Comment vous efforcez-vous de lui rendre ce culte? Réduisez-vous à Jésus-Christ toutes vos autres dévotions.

XLVII. Vous immolez-vous avec Jésus-Christ immolé sur la croix?

XLVIII. Cette immolation est-elle véritable et sincère dans la disposition de votre cœur?

XLIX. Une sainte compassion vous y fait-elle souffrir une partie des douleurs de Jésus-Christ immolé pour vous sur la croix?

L. Assistez-vous au saint sacrifice de la messe en esprit de victime?

LI. La piété, la modestie, le très-profond respect, le recueillement et l'attention accompagnent-ils votre sacrifice?

LII. Hélas! peut-être que vous y assistez par routine, l'esprit dissipé, le cœur rempli des choses du monde, les yeux légers ou envieux, l'imagination vagabonde, la posture indécente, sans dévotion et sans componction!

LIII. Il en coûte la vie et le sang d'un Dieu pour vous fournir la victime de ce sacrifice de votre religion. Il en coûte plusieurs grands miracles à sa toute-puissance, et vous ne voulez pas souvent vous sacrifier avec lui, ce qu'il faut pourtant faire pour y assister comme il faut. Dites donc avec l'apôtre saint Thomas : *Eamus et moriamur cum illo* : Allons et mourons avec lui. Pendant qu'il se sacrifie et s'immole pour nous, sacrifions-nous avec lui.

LIV. Considérez-vous toutes les pratiques du christianisme comme ayant quelque chose de divin?

LV. N'en méprisez-vous point, n'en négligez-vous point quelque une comme peu considérable, quoique tout y soit infiniment grand?

LVI. Chantez-vous les louanges du Seigneur comme si vous étiez au milieu d'un des chœurs des anges?

LVII. Apportez-vous à ce saint emploi une sainte ferveur? Quittez-vous tout pour y courir aussitôt que la chose vous y appelle, et vous efforcez-vous d'y être des premières?

LVIII. N'y précipitez-vous point le chant pour avoir plus tôt achevé?

LIX. Etes-vous soigneuse de rejeter autant qu'il vous est possible toutes les distractions?

LX. Ne vous les procurez-vous point par une dissipation volontaire ou faute de vous préparer?

LXI. Vous êtes-vous appliquée avec soin à apprendre le sens des choses que vous chantez?

LXII. Ne prenez-vous point de vaines complaisances dans la beauté de votre voix ?

LXIII. Ne vous moquez-vous point de celles qui font quelque faute à l'office divin ou au chant ?

LXIV. N'avez-vous point négligé d'apprendre votre chant et vos cérémonies ?

LXV. Êtes-vous aussi fidèle au service de Dieu et aux pratiques de la piété chrétienne, lorsque Dieu vous laisse dans la sécheresse et dans l'amertume, que lorsqu'il inonde votre cœur de ses consolations ?

LXVI. N'avez-vous jamais violé le respect que vous devez à la maison du Seigneur, vous y donnant la liberté d'y parler indifféremment de toutes choses ?

LXVII. N'avez-vous point profané votre voix qui est consacrée uniquement aux louanges de Dieu, et ne vous en servez-vous point pour chanter des chansons profanes et mondaines ?

LXVIII. N'avez-vous point eu de honte des maximes de Jésus-Christ, et n'avez-vous point omis de faire le signe de la croix, de vous mettre à genoux, ou de faire quelque autre action de piété de peur d'être raillée, et n'avez-vous point rougi de la folie de la croix ?

LXIX. Vos entretiens avec les personnes du monde sont-ils d'une véritable servante de Dieu ?

LXX. Y gardez-vous cette règle de l'apôtre saint Pierre : si quelqu'un parle, qu'il le fasse comme si Dieu parlait par sa bouche ?

LXXI. N'avez-vous point eu une complaisance humaine pour les gens du siècle qui vous sont venus voir, vous entretenant avec eux de leurs amusements, comme si vous en aviez encore les mêmes idées qu'eux ?

LXXII. Avez-vous jamais sérieusement pensé à ces excellentes paroles de saint Paul ? Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais plus serviteur de Jésus-Christ. De là vient cette malheureuse complaisance que vous avez pour les personnes du monde, au lieu de leur inspirer par vos conversations l'estime et l'amour de la religion chrétienne.

LXXIII. Avez-vous une dévotion filiale pour la très-sainte Vierge ? cette dévotion est-elle solide ? ne vous contentez-vous point de quelques pratiques extérieures ?

LXXIV. L'amour que vous portez à la sainte Vierge vous porte-t-il à imiter ses incomparables vertus, son humilité, son obéissance, sa patience, etc.

LXXV. Savez-vous bien que la meilleure dévotion est l'imitation ?

LXXVI. Tâchez-vous de même d'honorer les saints dont l'Eglise fait mémoire, en vous efforçant de les imiter ?

LXXVII. Quel usage faites-vous de leurs saintes reliques, si vous en avez ?

LXXVIII. Ne présumez-vous point trop de quelque pratique extérieure faite en leur honneur, et réduisez-vous toutes leurs

intercessions à celles du seul médiateur Jésus-Christ ?

LXXIX. Vous souvenez-vous de rendre affectueusement grâces à Dieu des grâces infinies qu'il a faites à la très-sainte humanité du Sauveur, de celles dont la sainte Vierge a reçu la plénitude et de celles dont il a favorisé les saints ?

LXXX. Dans vos maladies et dans vos besoins, avez-vous recours à Dieu avant toutes choses ?

LXXXI. Mettez-vous principalement en lui votre espérance ? ne vous confiez-vous pas davantage dans les moyens humains ?

LXXXII. N'est-il pas vrai que vous n'avez recours à Dieu ou aux saints qu'après avoir éprouvé inutilement tout le reste ?

Par rapport à ceux qui représentent Dieu.

LXXXIII. Respectez-vous les prêtres et les ministres des saints autels, comme des personnes toutes divines à cause de leur emploi ?

LXXXIV. Regardez-vous vos supérieurs comme des personnes revêtues de l'autorité de Dieu, et vous représentent-ils Jésus-Christ ?

LXXXV. Ne vous êtes-vous point arrêtée à leur extérieur ou même à leurs défauts sans vous élever jusqu'à Dieu ?

LXXXVI. Avez-vous, comme Moïse, vu le feu miraculeux dans les épines du buisson ardent ? Avez-vous écouté la voix qui en sortait ? c'est-à-dire avez-vous reconnu Dieu dans ces personnes, quelque hérissées qu'elles fussent d'épines ? Avez-vous approché respectueusement de leur personne ? Avez-vous écouté attentivement leur voix et obéi à ce qu'ils vous ont commandé ?

LXXXVII. Leur parlez-vous avec confiance comme à des personnes que Dieu vous donne pour vous conduire et pour vous sauver ?

LXXXVIII. Ne les négligez-vous point par quelque mépris de leur demander avis et de leur découvrir votre intérieur ?

LXXXIX. N'avez-vous pas même rejeté et condamné leurs avis ?

XC. N'avez-vous point méprisé les ordonnances de vos supérieurs et de vos directeurs, lorsqu'elles n'ont pas été au gré de votre amour-propre ?

XCI. N'obligez-vous pas souvent vos directeurs et vos supérieurs, par vos entêtements et par vos importunités, à vous conduire par où vous voulez aller ? et leur laissez-vous une liberté entière de disposer de vous comme ils jugent à propos pour votre avancement spirituel ?

XCII. Ne déguisez-vous rien de votre intérieur et de vos dissipations bonnes ou mauvaises, quand vous demandez des avis pour votre direction ?

XCIII. Avez-vous une sincérité entière quand vous vous confessez ? une malheureuse crainte de perdre un peu de votre estime ne vous fait-elle point cacher, diminuer ou excuser quelque-une de vos fautes ? Un scrupule

pule mal fondé ne vous porte-t-il point à les exagérer ?

XCIV. Dites-vous vos fautes à votre directeur avec la même sincérité que si vous parliez à Jésus-Christ, et dans un esprit de pénitence, avec un vrai propos de vous en corriger ?

XCV. Regardez-vous et respectez-vous votre règle et vos constitutions, comme les moyens dont Dieu veut que vous vous serviez pour vous sauver ?

XCVI. Comment êtes-vous fidèle à garder cette règle et ces constitutions ? n'en violez-vous point quelque observance par négligence ou par humeur ?

XCVII. Est-ce habitude en vous ?

XCVIII. Gardez-vous, par exemple, le silence dans les lieux et dans les temps prescrits ?

XCIX. Ne le violez-vous point plutôt en plusieurs occasions ? ne portez-vous point les autres à le violer ?

C. Quittez-vous tout pour vous rendre où l'obéissance vous appelle ? une attache à quelques ouvrages, une vaine complaisance, ou quelque respect humain ne vous font-ils point manquer à quelque exercice ?

CI. Regardez-vous la régularité comme un sacré dépôt que Dieu a confié à toutes les personnes qui lui sont consacrées, et à vous en particulier, afin que vous le gardiez soigneusement et le fassiez garder dans toute votre communauté autant que la discrétion vous le peut permettre ?

CII. Avez-vous considéré celles qui vous font souffrir quelque chose comme des instruments dont Dieu se sert pour vous faire pratiquer la vertu et pour vous entretenir dans un esprit de pénitence ?

CIII. Cette vue vous a-t-elle fait souffrir avec humilité et avec douceur, ou même avec joie et reconnaissance, les peines et les contradictions ?

CIV. N'avez-vous point en ces rencontres arrêté votre vue aux seules créatures de qui vous aviez à souffrir ?

CV. Ne les avez-vous point haïes, et n'avez-vous point cherché les occasions de vous venger ?

CVI. Êtes-vous du nombre de ces âmes bienheureuses dont parle le prophète, qui, voyant dans les pauvres quelque chose au-dessus des pauvres, les regardent comme les membres vivants du Fils de Dieu ? Les secourez-vous autant que votre condition vous le permet ?

CVII. Êtes-vous officieuse et charitable envers les malades ? les visitez-vous, non pas comme vos amis particuliers, mais comme étant en quelque façon d'autres Jésus-Christ ? Si vous visitez les malades pour le seul amour du divin Sauveur, d'où vient donc que vous n'êtes assidue qu'auprès de celles qui vous plaisent, et d'où vient que vous négligez celles qui vous déplaisent et qui ne s'accrochent pas à votre humeur ?

Par rapport à soi-même.

1^o Sur le soin de son salut, et de son avancement dans la perfection.

CVIII. Faites-vous votre principal, ou, pour mieux dire, votre unique affaire du soin de vous sanctifier et de vous sauver ?

CIX. Mille soins inutiles de la parenté, des amis, des affaires du monde et des nouvelles ne vous occupent-ils point, et plus souvent et plus fortement ?

CX. Vous aimez-vous comme Dieu veut que vous vous aimiez : en lui et pour lui ?

CXI. Conservez-vous votre âme comme une perle infiniment précieuse pour la possession de laquelle Jésus-Christ a donné sa vie et son sang sur la croix ?

CXII. Craignez-vous de la souiller par quelque péché ?

CXIII. Avez-vous autant de soin de l'embellir et de l'orner des vertus chrétiennes, que les femmes du monde en prennent pour parer leur corps et pour le conserver ?

CXIV. Ne prenez-vous point beaucoup plus de soin de votre corps que de votre âme ?

CXV. Mettez-vous des bornes à la perfection où vous aspirez ? avez-vous un désir ardent de vous avancer toujours dans la perfection ?

CXVI. Vous contentez-vous pour ce sujet de quelques désirs faibles et languissants, sans y travailler effectivement et de votre mieux ?

CXVII. Votre travail est-il continuel, et n'est-ce pas plutôt l'effet de votre humeur, et, si l'on peut parler ainsi, de quelques orages passagers de dévotion : *Tanquam nubes matutina, et quasi ros mane pertransiens.* (Osee, XIII, 3.)

CXVIII. Vous faites-vous de temps en temps rendre compte à vous-même du progrès que vous devez faire dans la vertu ?

CXIX. Prenez-vous tous les ans huit ou dix jours pour vous y appliquer plus particulièrement ? votre vie n'est-elle point une vie de routine et de coutume ?

CXX. Avez-vous été fidèle à travailler vous corriger de vos défauts ?

2^o Sur la mortification de l'orgueil de soi-même.

CXXI. Au lieu de l'estime chrétienne que vous devez faire de votre âme, en vue du prix de votre rédemption, ne faites-vous point trop d'estime de votre personne, par orgueil et par vanité ?

CXXII. Cet esprit de superbe ne vous a-t-il point fait vous préférer intérieurement aux autres, comme si vous aviez plus de naissance, plus d'éducation, plus de génie, plus de talents, plus de prudence, plus de vertu, etc.

CXXIII. N'avez-vous point au contraire été triste et chagrin de ce que vous aviez moins d'esprit, de naissance ou de bonne grâce que les autres ?

CXXIV. N'avez-vous point un dépit secret quand vous voyez qu'on en préfère d'autres à vous ?

CXXV. D'où vient que vous vous vantez tantôt directement et tantôt indirectement,

sinon de votre amour propre, et d'un fond d'orgueil qui vous possède ?

CXXVI. Combien de fois avez-vous fait valoir vos talents et vos bonnes actions ?

CXXVII. Combien de fois avez-vous parlé avec éloge de votre prétendu mérite ?

CXXVIII. N'avez-vous pas pris plaisir aux louanges même fausses, et aux compliments trompeurs de celles qui vous ont flattée ?

CXXIX. Dans vos entretiens, dans votre maintien et dans vos actions, n'avez-vous point eu en vue de plaire aux créatures pour vous attirer leur estime, leur louange et leur amour ?

CXXX. N'avez-vous point tâché de paraître vertueuse pour être estimée telle, et n'avez-vous point au contraire appréhendé de ne pouvoir vous faire estimer autant que vous le vouliez de celles que vous avez pratiquées ?

CXXXI. Vous êtes-vous éloignée de vous mépriser vous-même et d'être bien aise que les autres vous méprisent ? Cependant Jésus-Christ nous dit dans l'Evangile : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* ; c'est-à-dire avoir l'amour de l'abjection et de l'humiliation dans le cœur.

CXXXII. Jésus-Christ nous dit par un de ses prophètes qu'il est l'abjection du peuple et l'opprobre des hommes : hélas ! où en sommes-nous ?

CXXXIII. Que vous êtes donc bien éloignée de croire que vous méritiez les mépris ? Souvenez-vous de cette parole de saint Bernard, que vous plairez autant à Jésus-Christ, que vous vous déplairez à vous-même ?

CXXXIV. Votre ambition ne vous a-t-elle point fait rechercher des distinctions et des préférences ?

CXXXV. Etes-vous bien aise de vivre dans la dépendance et dans la soumission ?

CXXXVI. Dans les visites des personnes du siècle, n'avez-vous point pris un certain air du monde, comme si vous aviez eu honte de demeurer dans la modestie d'une véritable épouse de Jésus-Christ, et n'affectez-vous point dans ces occasions des manières toutes séculières et toutes profanes, sous prétexte de plaire à celles que vous voyez ?

CXXXVII. N'avez-vous jamais pris aucune complaisance en vous-même et ne vous êtes-vous point flattée de votre bonne mine, de votre beauté, de votre propreté, etc.

CXXXVIII. Ne vous ajustez-vous point avec trop d'affectation, n'affectez-vous point une certaine négligence plus étudiée que la propreté même ? Ne vous mirez-vous point avec complaisance et avec plaisir ?

3° De la sensualité.

CXXXIX. N'êtes-vous point trop délicate et trop sensible [au moindre mal que vous souffrez ?

CXL. Crucifiez-vous votre chair pour l'amour du Sauveur, et ne la flattez-vous pas délicatement au lieu de la mortifier ?

CXLI. Mortifiez vous vos sens, et que faites vous pour cela ?

CXLII. N'êtes-vous point délicate dans votre nourriture et dans vos habits ?

CXLIII. Ne murmurez-vous pas souvent contre les officiers qui ont soin de pourvoir à vos nécessités ?

CXLIV. Ne vous procurez-vous pas quelque délicatesse pour flatter votre goût ?

CXLV. Seriez-vous de bonne foi contente, si à cet égard l'on vous refusait toute permission ?

CXLVI. Etes-vous pure et chaste comme un ange ?

CXLVII. Ne donnez-vous jamais occasion à la tentation par des yeux indifféremment ouverts à tous les objets, par une langue trop libre, par des oreilles curieuses, par une bouche intempérante, par une imagination émancipée, par des discours mondains et par une trop grande oisiveté ?

CXLVIII. Savez-vous combien doit être grande la pureté d'une âme destinée aux noces de l'Agneau sans tache ?

CXLIX. Savez-vous combien la vertu de la chasteté est délicate, et combien une âme consacrée à Jésus-Christ doit avoir d'horreur de la moindre chose qui la puisse blesser ?

CL. Vous réglez-vous à l'égard des nécessités corporelles par la seule nécessité et ne donnez-vous rien à la sensualité ?

CLI. N'agissez-vous point par humeur et par tempérament, et n'omettez-vous point à faire certaines bonnes œuvres, parce que vous ne voulez point vous faire violence ?

CLII. Quel usage faites-vous des mortifications chrétiennes ?

CLIII. Ne fuyez-vous point les instruments de pénitence chrétienne par trop de mollesse ? Vous en servez-vous avec discrétion, les regardez-vous comme choses inutiles, parce qu'elles sont désagréables, ou ne mettez-vous point en ces accessoires le principal de la vertu ?

CLIV. N'est-il pas vrai que votre amour-propre fait que vous ne cherchez en tout et par tout qu'à vous satisfaire, et que le seul plaisir est comme l'âme de toutes vos actions ?

CLV. Prenez garde que vous ne soyez de ces délicates ridicules qui se plaignent sans cesse et qui se fâchent, quand on ne les plaint pas, quoiqu'elles n'aient le plus souvent aucun mal que l'imagination.

4° De l'avarice et de la propriété.

CLVI. N'avez-vous point trop d'attachement à vos ameublements, et ne vous les appropriez-vous point ?

CLVII. N'y a-t-il rien de superflu dans la qualité, ni dans la quantité des choses que vous avez ?

CLVIII. En quel esprit recevriez-vous le commandement d'une supérieure qui vous ordonnerait de vous défaire d'une partie de ce que vous avez ? Etes-vous dans la disposition de lui obéir ?

CLIX. N'affectez vous point une propreté toute mondaine dans les choses dont vous vous servez.

CLX. N'employez-vous point l'argent que vos parents vous fournissent à des choses inutiles et toutes profanes?

CLXI. Pensez-vous sérieusement aux obligations de vivre pauvre?

CLXII. Que souffrez-vous de cette pauvreté évangélique?

CLXIII. Tâchez-vous d'imiter celle de Jésus-Christ dans la crèche et sur la croix?

CLXIV. Etes-vous bien persuadée que plus on a de ces biens périssables, plus on est pauvre des vrais biens; que les choses de la terre ne sont que des remèdes aux besoins; et que plus on a besoin et plus on est misérable; comme on est d'autant plus malheureux qu'on a plus besoin de remèdes. Si vous compreniez bien ce que vous chantez si souvent, que c'est chanter la gloire de Dieu que de s'abstenir des choses du monde, Oh! que vous mépriseriez tout ce qu'il y a de plus précieux? Que vous aimeriez la pauvreté? *Mundi per abstinentiam ipsi canamus gloriam.*

Par rapport au prochain.

CLXV. Aimez-vous votre prochain comme vous-même; l'aimez-vous en Dieu et pour Dieu?

CLXVI. La chair et le sang, c'est-à-dire la parenté, l'alliance, la conformité d'humeur, le commerce, le plaisir, le divertissement, la politique, ne sont-ils pas le principe de vos amitiés?

CLXVII. Vos amitiés particulières ne font-elles point tort à la charité commune?

CLXVIII. Ne vous lient-elles point à quelqu'une de vos sœurs jusqu'à la faire confidente de vos peines, de vos tentations, de vos sentiments, de vos soupçons, de vos mécontentements, de vos dégoûts, de vos murmures, etc.

CLXIX. Faites-vous de bonne foi tout ce que vous pouvez pour faire régner une parfaite charité entre toutes les personnes de la communauté?

CLXX. Travaillez-vous à réunir celles que vous voyez dans quelque froideur les unes envers les autres?

CLXXI. Ne mettez-vous point au contraire la division entre elles, en rapportant aux autres ce que vous avez ouï dire d'elles, et faites-vous bien réflexion que Dieu proteste dans son Écriture qu'il a en horreur et qu'il déteste ces sortes de personnes?

CLXXII. L'avez-vous fait par indiscrétion et légèreté, ou par malice et à dessein de leur inspirer de l'aversion pour les personnes qui vous déplaisent?

CLXXIII. N'avez-vous point conservé dans votre cœur de la haine et de l'amertume contre celles qu'on vous disait avoir parlé désavantageusement de vous et de votre conduite?

CLXXIV. Ne dites-vous jamais des absentes des paroles de raillerie et d'une raillerie piquante, ou des paroles de mépris?

CLXXV. Ne vous entretenez-vous point de leurs défauts avec plaisir, même des plus secrets?

CLXXVI. Ne vous laissez-vous point aller à certaines aversions et froidures d'antipathie sans aucune apparence de raison?

CLXXVII. N'en avez-vous point donné à l'extérieur des marques qui aient fait souffrir votre prochain, qui l'ait éloigné de vous, qui l'ait rebuté?

CLXXVIII. N'êtes-vous point une railleuse piquante?

CLXXIX. Lorsqu'on a voulu vous railler pour vous tourner en ridicule, avez-vous considéré ces occasions comme des moyens avantageux d'imiter la patience du Sauveur moqué et raillé des Juifs, et de pratiquer l'humilité?

CLXXX. N'avez-vous point, au contraire, marqué en ces rencontres, par des réponses dures et injurieuses, votre colère et votre emportement?

CLXXXI. N'avez-vous pas même querellé celles qui ne vous raillaient que par amitié, tant vous êtes impatiente?

CLXXXII. Avez-vous supporté avec douceur et dans un esprit de charité les défauts et les infirmités corporelles de vos sœurs; leur difficulté de parler ou leurs longs discours; leur lenteur ou leur promptitude; leur humeur brusque ou leur indolence; leur mélancolie ou les saillies de leur joie?

CLXXXIII. Ces défauts ne vous ont-ils point fait éviter la compagnie de quelqu'une? n'en avez-vous jamais fait des sujets de reproche ou de raillerie? ne vous ont-ils point porté à mépriser celles en qui vous les remarquiez?

CLXXXIV. N'avez-vous point pris plaisir, ou par habitude ou par passion, à médire ou à entendre médire de quelqu'une?

CLXXXV. Avez-vous empêché ces médisances lorsque vous l'avez pu?

CLXXXVI. N'avez-vous point pris un cruel divertissement à chagriner les autres en les contredisant en tout?

CLXXXVII. Ne leur avez-vous point dit des paroles piquantes pour les mortifier ou pour vous vanger?

CLXXXVIII. Ne leur avez-vous point reproché leur peu de naissance, leurs vices secrets, les péchés dans lesquels elles sont tombées?

CLXXXIX. N'avez-vous point à l'égard de plusieurs un cœur double, et parlez-vous à toutes avec sincérité et la simplicité que demande la véritable charité?

CXC. Êtes-vous prête de leur rendre tous les services que vous pouvez, et que souvent vous leur offrez peut-être par pur compliment sans une véritable affection?

CXCI. Ne portez-vous envie à personne?

CXCII. Ne jugez-vous point témérairement de votre prochain, même en des choses de conséquence; et ne vous abandonnez-vous point aisément à vos premières impressions, sans penser qu'elles sont ordinairement des préventions de votre amour-propre et de votre corruption?

CXCIII. Avez-vous un saint zèle pour le salut des âmes, et pouvez-vous dire que ce zèle dévore votre cœur? procurez-vous à

votre prochain tout le bien spirituel que vous pouvez?

CXCIV. Craignez-vous de le scandaliser ou de le mal édifier par votre conduite?

CXCV. Priez-vous souvent Dieu pour la conversion des pécheurs, pour la prospérité de l'Église et de l'État, et particulièrement pour les personnes qui vous ont fait et qui vous font encore de la peine?

CXCVI. Les regardez-vous d'un œil de charité?

CXCVII. Ne vous servez-vous point du zèle comme d'un voile pour couvrir vos passions et pour contenter votre humeur?

CXCVIII. Ne cherchez-vous en vérité que la gloire du Seigneur et le salut des âmes dans tout ce que vous faites?

CXCIX. Ne corrigez-vous pas celles qui vous sont soumises dans la chaleur de vos premiers mouvements?

CC. Ne le faites-vous pas par un esprit de domination et de tyrannie?

CCI. Songez-vous à faire la correction de manière que celles qui la reçoivent en puissent profiter?

CCII. Quand vous êtes obligée de vous servir de paroles fortes, adoucissez-vous ce que la réprimande a de dur par un air et par des manières qui marquent que le pur zèle de la charité vous fait agir et non pas la passion?

CCIII. Ne s'y glisse-t-il point quelque corruption de l'amour-propre ou quelque emportement d'une âme violente qui veut se faire craindre et se faire obéir par hauteur?

CCIV. Lorsque vous apercevez quelque chose de répréhensible dans la conduite des autres dont vous ne devez pas souffrir la continuation, l'avertissez-vous charitablement en particulier?

CCV. Ne prenez-vous point au contraire un plaisir malin à les déferer et à les accuser?

CCVI. Un air dissipé ne vous porte-t-il point à faire la plaisante dans les récréations?

CCVII. Ne vous porte-t-il point encore dans les conversations à dire ce que saint Paul nomme des scurrilités, c'est-à-dire des badineries qui excitent les autres à rire, et qu'il défend à tout chrétien?

CCVIII. Écoutez-vous avec patience et avec charité les personnes affligées ou tourmentées de quelque peine qui se sont adressées à vous? les avez-vous consolées ou rebutées?

CCIX. Tâchez-vous de porter les personnes séculières que vous voyez au mépris des vanités du monde et à l'amour de Dieu?

CCX. Encouragez-vous vos amies et celles que vous voyez d'ordinaire à l'accomplissement de la loi de Dieu et à la pratique des vertus propres à leur état, bien moins par vos discours que par votre bon exemple?

CCXI. Rendez-vous à vos sœurs défuntes les secours des prières, des messes et des communions qu'elles ont droit d'espérer de votre société et de votre amitié? est-ce par coutume, ou par routine, ou bien par une

affection chrétienne que vous satisfaites à ce juste devoir?

CCXII. Y êtes-vous prompte et fervente, et ne différez-vous point trop longtemps?

CCXIII. Servez-vous vos sœurs avec joie, avec ferveur et avec propreté dans le réfectoire et dans les autres endroits où elles ont besoin de vous?

CCXIV. Lorsque quelqu'une est incommodée, vous présentez-vous de bon cœur et des premières pour remplir sa place?

CCXV. Ne vous en défendez-vous pas sous prétexte de vos infirmités qui ne seraient rien si vous aviez la charité?

CCXVI. Avez-vous des entrailles de miséricorde et de compassion pour les malades et pour les affligés?

CCXVII. Tâchez-vous de les soulager et de les consoler autant que vous le pouvez?

CCXVIII. Les visitez-vous dans l'infirmerie dans l'esprit de Jésus-Christ et pour l'amour de Jésus-Christ?

CCXIX. N'est-ce point plutôt l'amour-propre qui vous oblige d'aller voir celles avec qui vous avez des liaisons particulières, et qui vous éloigne de celles qui n'entrent pas dans vos sentiments et qui ne vous plaisent pas naturellement?

CCXX. Respectez-vous les anciennes? ne vous moquez-vous point de leur faiblesse, de leurs infirmités, de leurs manières, de ce qu'elles disent et de ce qu'elles font?

CCXXI. Les soulagez-vous autant que vous pouvez?

CCXXII. Avez-vous un amour maternel pour les jeunes?

CCXXIII. Souffrez-vous patiemment leurs imperfections?

CCXXIV. Ne les méprisez-vous point et donnez-vous au dehors des marques de la disposition de votre cœur?

CCXXV. A l'égard des personnes qui vous servent, les considérez-vous comme vos sœurs en Jésus-Christ, à peu près comme Marie-Madeleine considérait sa sœur Marthe?

CCXXVI. Ne les traitez-vous point avec rigueur et avec dureté?

CCXXVII. Ne craignez-vous point de les mal édifier par vos impatiences et par vos brusqueries?

CCXXVIII. Contribuez-vous autant qu'il vous est possible à les instruire et à les porter à la piété et à la vertu?

CCXXIX. Ne les maltraitez-vous point de paroles quand elles ne vous servent pas assez promptement ou aussitôt que vous le désirez?

CCXXX. N'exigez-vous point d'elles des services qui les détournent de ce qu'elles doivent à Dieu?

PANÉGYRIQUE I^{re}.

SAINT PIERRE.

Dicit ei : Etiam, Domine, tu scis quia amo te. (Joan., XXI, 5.)

Simon Pierre répondit à Jésus-Christ : Oui, Seigneur, vous savez bien que je vous aime.

EXORDE.

Si l'homme, selon le langage de la Foi

n'est rien sans l'amour de Dieu, il est certain, selon la doctrine de saint Augustin, qu'il peut devenir tout par son amour, c'est-à-dire entrer en participation des grandeurs infinies de Dieu. L'homme n'est rien, s'il n'aime Dieu; car dès lors il demeure renfermé dans la créature qui de soi n'est que pur néant. Mais l'homme peut devenir tout et s'élever au plus haut point de la grandeur en aimant Dieu. Par son amour, il s'unit au centre de toutes les grandeurs et se met en état, par cette bienheureuse union, de recevoir ses plus précieux dons. Il ne me sera pas donc difficile, mes frères, d'établir sur ce principe la gloire incomparable de saint Pierre, puisque l'amour qu'il a eu pour le Fils de Dieu lui a fait mériter ses plus signalées faveurs et la communication de ce que cet adorable Sauveur avait de plus cher et de plus précieux.

Mais parce que les plus insignes faveurs du ciel font toujours la honte de celui qui les reçoit et ne servent qu'à le faire paraître ingrat, s'ils ne sont suivis de sa reconnaissance et du bon usage qu'il est obligé d'en faire, il est important, mes frères, que dans l'éloge de ce grand apôtre, dont l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête, nous joignons à l'amour qu'il a témoigné au Sauveur et aux dons qu'il a reçus de sa magnificence infinie, la pleine reconnaissance qu'il en a conçue et le très-saint usage qu'il en a fait. C'est sur ce fondement que je vais établir la grandeur et la gloire de saint Pierre, et le caractère qui le distingue des autres disciples du Sauveur. Voici tout le plan de mon discours : L'amour singulier que saint Pierre a eu pour Jésus-Christ : *première proposition*. — Les privilèges illustres qu'il a reçus de Jésus-Christ en récompense de son parfait amour : *seconde proposition*. — Enfin, le très-saint usage qu'il a fait de ces privilèges si augustes et si divins : *troisième proposition*.

Demandons le secours de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie, en la saluant avec l'ange : *Ave, gratia plena*.

PREMIER POINT.

Comme l'amour divin, aux termes de l'Apôtre, est le lien de la perfection, parce qu'il unit l'âme à son Dieu, de qui elle reçoit tout ce qu'elle a de noble et de parfait; c'est une conséquence nécessaire que plus on voit de marques de cet amour dans une âme choisie, et plus on doit la reconnaître élevée dans la sainteté et dans la perfection. Quelle haute idée, mes frères, ne devons-nous pas former du mérite extraordinaire de saint Pierre? Et par quelles expressions assez heureuses et assez nobles pourrions-nous jamais nous représenter l'éminence de sainteté et de vertu de ce grand apôtre, puisqu'il est plus élevé que les autres disciples de Jésus-Christ, et, par conséquent, que le reste des hommes, par sa charité et par son amour pour son divin maître? Allons prendre les preuves de cette vérité dans l'Evangile même.

N'y voit-on pas que ce grand saint, ré-

pondant à la voix de Jésus-Christ qui l'appelait, abandonna tout pour le suivre avec un entier désintéressement et sans nulle vue d'aucun avantage temporel? Ne voit-on pas encore dans l'Evangile la réponse admirable que l'empressement et l'ardeur de son zèle pour la gloire du Sauveur, lui fit aussitôt rendre lorsque, demandant à ses disciples quelle opinion on avait de sa personne dans le monde et quel jugement ils en formaient eux-mêmes, cet apôtre déclara hautement qu'il était Fils du Dieu vivant? Car, par cette déclaration si prompte, mais si pleine de lumière que lui inspira son amour, il prévint sagement ce que quelqu'un d'entre eux, moins éclairé que lui, aurait pu dire de peu convenable à la grandeur infinie de Jésus-Christ. Ne voit-on pas aussi, dans le même évangile, que le Fils de Dieu ne le préféra à tous ses apôtres et ne le distingua d'eux, dans le choix qu'il fit de sa personne pour la conduite universelle de l'Eglise, que parce qu'il trouva en lui plus de charité et plus d'amour qu'en eux? *Diligis me plus his?* (Joan., XXI, 15, 16.) Enfin, n'y voit-on pas que ce fut en conséquence de cet amour parfait dont il le reconnut tout brûlant, qu'il lui prédit le genre de mort terrible qu'il devait souffrir, le jugeant assez fort pour en avoir l'idée présente durant tout le cours de sa vie?

Voilà les preuves convaincantes de l'amour que saint Pierre eut pour Jésus-Christ, marquées fidèlement dans l'Ecriture. On y reconnaît le désintéressement, le zèle, l'étendue et la fermeté de l'amour au plus haut point qu'on les puisse élever : toutes qualités qui jointes ensemble font paraître dans cet apôtre cette vertu avec un éclat extraordinaire, et lui rendent propre, en quelque sorte, le titre glorieux que lui donne saint Chrysostome d'amateur passionné du Fils de Dieu : *Vehemens amator Christi*. Appliquez-vous, je vous prie, à examiner dans le détail ces différentes preuves de son parfait amour, et vous les trouverez très-solides. Donnez-moi grâces, ô mon Dieu, pour les goûter et pour les sentir, et pour les faire goûter et sentir à mes auditeurs. C'est ici le fond de ma première proposition.

Quoi de plus désintéressé et de plus généreux qu'un amour qui fait abandonner les biens mêmes nécessaires à la vie? Des biens superflus, une vertu médiocre s'en détache; car, enfin, toute superfluité étant un excès, devient odieuse à la vertu qui n'aime que le milieu et le tempérament; odieuse à la nature qui n'aime que le nécessaire; odieuse à la vraie raison qui n'aime que le juste : ainsi, il ne faut pas de si grands efforts à l'amour saint pour abandonner le superflu. Mais quitter le nécessaire, abandonner pour Dieu ce qui entretient la vie, c'est le noble effort d'une vertu héroïque; c'est faire par amour tout ce que fait la mort; c'est bien se montrer détaché de tout intérêt et même de la vie, que de se

priver de tout ce qui la soutient : *Fortis ut mors dilectio.*

Voilà quelle est la générosité et le désintéressement de l'amour dans saint Pierre. Vous l'aurez sans doute remarqué dans l'histoire de sa vie. Jésus-Christ ne l'eut pas plutôt appelé et dit de le suivre, qu'abandonnant sa barque et ses filets qui faisaient seuls toute sa richesse et l'entretien de sa vie, il s'engage à la suite de celui qui, plus pauvre que les oiseaux du ciel, qui ont leurs nids et que les bêtes des déserts, qui ont leurs tanières (comme il l'a déclaré lui-même), bien loin de lui promettre des commodités temporelles et des biens de fortune, ne lui faisait voir qu'un fâcheux avenir dans tout le cours de sa vie, et que pure misère et qu'une indigence rigoureuse des choses les plus nécessaires. Quand on devient si indifférent, si insensible à l'intérêt, à la fortune et à la nécessité même la plus pressante, il faut avouer que c'est porter le désintéressement au plus haut point et rompre tous les liens de la cupidité, qui séduit et qui captive les cœurs, et, par conséquent, c'est faire souverainement régner la charité. *Destructio cupiditatis est consummatio charitatis*, dit saint Augustin. C'est abandonner tout que de se dépouiller même du nécessaire, sans lequel il est impossible de subsister. *Ecce nos reliquimus omnia* (*Matth.*, XIX, 27), disait généreusement saint Pierre.

Les choses superflues peuvent-elles entrer dans un cœur où les nécessaires mêmes ne trouvent plus de place ? Les plaisirs peuvent-ils s'insinuer dans un cœur que la pauvreté n'ouvre qu'à la douleur ? Mais l'amour de l'éclat et de la gloire peut-il s'emparer d'un cœur que l'amour de la pauvreté (de soi si humiliante et si obscure), possède pleinement ? C'était là, mes frères, la disposition où se trouva ce grand apôtre et le désintéressement parfait qu'il fit paraître pour Jésus-Christ. Désintéressement d'autant plus parfait qu'ayant été le premier de tous les saints qui a pratiqué et fait valoir éminemment la pauvreté évangélique, afin de s'attacher à la suite de ce divin maître, il n'avait point reçu d'exemple de personne qui pût lui inspirer cet oubli de lui-même et de tous ses intérêts.

Ah ! mes frères, qu'il faut bien être possédé de l'amour de Jésus-Christ et avoir les yeux du cœur appliqués à lui seul, pour s'oublier et s'anéantir volontairement soi-même ? C'est de quoi saint Pierre donna encore une preuve éclatante lorsque, poussé d'un zèle ardent pour la gloire de son maître et d'une juste crainte de le voir rabaisé et déshonoré par la réponse que l'ignorance des autres disciples aurait pu rendre à la demande qui leur fut faite, sur l'opinion qu'ils avaient de celui que le commun des gens ne prenait que pour Jérémie, ou pour Jean-Baptiste, ou pour un grand prophète, il découvrit la divinité de Jésus-Christ sous le voile de son humanité, et éleva sa gloire au plus haut comble et

renferma son éloge infini dans ce peu de paroles : Vous êtes le Fils du Dieu vivant : *Tu es Christus Filius Dei vivi.*

Saint Chrysostome, parlant de ce témoignage public que saint Pierre donna de la grandeur de Jésus-Christ, l'appelle une déclaration et une confession nouvelle ; et saint Augustin dit qu'elle est pleine et entière : *confessionem plenum*. Le sentiment de l'un et de l'autre est véritable. C'est une confession nouvelle ; car encore que la sainte Vierge et d'autres âmes d'élites que l'Esprit-Saint avait éclairées de ses plus pures lumières, reconnussent la divinité du Sauveur, elles ne l'avaient point manifestée par une déclaration ouverte et publique. Il est vrai que quelques-uns l'avaient auparavant appelé Fils de Dieu ; « mais, comme dit saint Chrysostome, ils ne l'entendaient que de cette filiation qui est commune à tous les saints. » C'est donc une confession nouvelle que fait saint Pierre. C'est aussi une confession pleine et entière, selon l'expression de saint Augustin, parce qu'elle exprime parfaitement les deux natures qui composent en Jésus-Christ sa personne adorable, et qu'elle achève par là, d'une manière infiniment éclatante, la peinture que ce divin Rédempteur avait commencé à faire de lui-même, mais laissée encore imparfaite.

Il s'était appelé Fils de l'homme : ce n'était là qu'une ébauche et ce n'était que de faibles crayons et les premiers traits qui faisaient seulement voir ce qu'il y a de plus grossier et de plus obscur dans la personne du Sauveur. Mais saint Pierre achève le tableau ; il ajoute des couleurs vives et infiniment brillantes, déclarant hautement qu'il est le Fils du Dieu vivant et immortel : *Hoc de Christo Petrus quod majus est dicit*. Confession pleine et entière, puisqu'il a soutenu par elle, durant la suite de tant de siècles, la gloire de Jésus-Christ dans son plus grand éclat contre tous les efforts et toutes les insultes des hérésiarques et de ses plus grands ennemis, qui ont tâché de la flétrir par leurs injures et par leurs calomnies.

Il l'a soutenue cette gloire contre les entreprises de Nestorius qui voulait que Jésus-Christ ne fût que le Fils adoptif du Père Éternel, et qu'il eût ainsi plusieurs frères. Car saint Pierre détruit cette erreur en distinguant Jésus-Christ par un caractère particulier de filiation ; et le séparant avec honneur de Jérémie, de Jean-Baptiste et des plus grands hommes que leur sainteté rendait les enfants adoptifs d'un Dieu : *Tu es Christus Filius Dei vivi.*

Il a encore soutenu l'honneur de Jésus-Christ contre l'hérésie d'Arius qui, le mettant dans le nombre des créatures et dans le même rang que le reste des hommes, prétendait effacer en lui la divinité et l'égalité avec son Père. Car saint Pierre le déclarant le véritable Fils du Dieu vivant, lui donne cette égalité parfaite et une ressemblance substan-

tielle et de nature avec son Père : *Filius Dei vivi*.

Il a établi et élevé sa gloire contre l'erreur des Juifs qui s'entre-disaient dans le mépris et les bas sentiments qu'ils avaient de sa personne auguste, qu'il n'était que le fils d'un pauvre charpentier. Car saint Pierre reconnaît en lui une naissance céleste, adorable et divine : *Filius Dei vivi*.

Il a enfin défendu les intérêts de Jésus-Christ et soutenu sa gloire contre les manichéens qui ne lui donnaient qu'un fantôme et une apparence de corps vaine et trompeuse; parce que saint Pierre, en le nommant le Christ, exprime et fait reconnaître en lui la vérité de la nature humaine. On voit ainsi comme ce grand apôtre, brûlant de zèle pour les intérêts de son divin maître, s'est rendu le défenseur invincible de sa gloire, et qu'étant éclairé de ces divines lumières que produit le saint amour dans une âme qu'il embrase de ses flammes célestes, *luminosissima charitas*, dit saint Augustin, et pénétrant par une vue anticipée dans les secrets de l'avenir, il a heureusement prévenu et rendu inutiles tous les efforts des ennemis de Jésus-Christ; et qu'il a infiniment élevé sa grandeur souveraine et l'a mise au-dessus de tout ce que leur ignorance ou leur malice devait lui faire d'outrages dans la suite des siècles. Voilà, mes frères, ce que lui inspira son zèle et son amour.

Mais quelles preuves plus sûres et plus convaincantes peut-on souhaiter de ce parfait amour de saint Pierre pour Jésus-Christ, que le témoignage même qu'en a donné cet adorable Sauveur, lorsque l'établissant pasteur universel de son troupeau qu'il avait racheté de son sang précieux, il marqua que ce n'était qu'en vue de l'amour, dont il le savait plus rempli pour lui que ses autres disciples, qu'il le préférerait à eux pour cet emploi si grand et si divin : *Diligis me plus his? Tu scis, Domine, quia amo te*. Mais sans m'arrêter davantage à vous faire valoir cette marque si manifeste de l'amour de saint Pierre pour Jésus-Christ, puisqu'il suffit de vous dire que c'est celui qui est la souveraine vérité qui nous la donne, ce qui vaut seul toutes les démonstrations les plus infailibles; je passe à une autre preuve convaincante fondée encore sur la déclaration du Fils de Dieu et sur l'assurance qu'il donne à cet apôtre (en considération de son ardente charité) qu'il devait s'attendre à sacrifier sa vie pour lui et pour l'intérêt de sa gloire par un genre de mort et de supplice aussi terrible et aussi cruel qu'est celui de la croix. Lorsque tu étais jeune, lui dit le Sauveur, tu étais en pleine liberté pour disposer de ta personne, et pour aller où il te plaisait; mais sache que dans ta vieillesse tu te verras privé de cette liberté. On te conduira où tu ne voudras point, on te liera, et tes mains seront étendues et attachées à une croix : *Cum autem senueris, extends manus tuas, et alius te cinget et ducet quo tu non vis*. (Joan., XXI, 18.)

Donnez-vous bien de garde, disent saint

Augustin et saint Chrysostome, de ne point prendre cette répugnance que saint Pierre ressentira pour la croix (selon la parole du Fils de Dieu), pour une marque de lâcheté ou d'un refroidissement de charité dans son cœur; car, au contraire, comment paraîtrait la grandeur de son courage, et la force invincible de son amour, pour la gloire de son divin maître, s'il ne trouvait nul obstacle, nulle difficulté à vaincre, et si la nature ne formait en lui quelque opposition secrète, quelque résistance au désir de se sacrifier pour Jésus-Christ? Comment ferait-il triompher sa fermeté et sa constance? Loin donc que l'horreur naturelle de la mort, qui s'oppose continuellement en lui, mais qui céda toujours à son zèle, en ait diminué le mérite, elle a plutôt servi à rendre victorieux son amour, et à en faire éclater davantage la violence et l'ardeur. Il fallait en effet que cet amour fût d'une force sans pareille, puisque, combattu par les continuelles alarmes d'une mort terrible, et toujours présente dans l'esprit de ce grand apôtre durant une longue suite d'années, il ne s'est jamais laissé affaiblir. La charité est parfaite, dit saint Jean, lorsqu'elle peut une fois égaler la force de la mort, et survivre dans l'âme d'un martyr après son sacrifice. Mais de quelle perfection n'est pas capable cette charité, lorsqu'elle est devenue victorieuse, non d'une mort, mais d'une infinité de morts qui se renouvellent sans cesse, et font sentir leur extrême violence à une âme sans l'abattre? Voilà jusqu'où a été l'amour de saint Pierre pour Jésus-Christ.

La véritable foi, dont le propre est d'imprimer dans l'esprit les vérités qui nous sont révélées, étant souverainement parfaite dans cet apôtre, lui laissa dans l'âme une impression très-forte de sa mort, après que le Sauveur la lui eût prédite; et cette impression très-vive qu'il en avait, la lui faisait continuellement ressentir. Ainsi, il mourait à chaque moment; c'était un renouvellement perpétuel du martyre, et de nouveaux triomphes que remportait son amour. Cette crainte même que le Fils de Dieu voulut, par une espèce de rigueur affectée, lui laisser de la mort, n'était qu'un stratagème de sa prédilection, qui voulait donner plus d'étendue à son amour et plus d'éclat à ses victoires. C'est par ces démonstrations très-effectives que saint Pierre a vérifié heureusement la réponse qu'il rendit à Jésus-Christ : *Tu scis, Domine, quia amo te*; vous savez, Seigneur, que je vous aime.

Mais, mes frères, quelque parfait que nous paraisse son amour pour le Sauveur, j'ose dire qu'il doit être la règle du nôtre; et que, si l'on ne peut être chrétien, ni véritable enfant de l'Eglise, selon saint Augustin, sans aimer saint Pierre qui en est le chef et le père, on ne le saurait être non plus sans vouloir lui ressembler dans cet amour pour Jésus-Christ, qui l'a établi notre père. Cependant, quoi de plus rare que de voir aujourd'hui (parmi ceux qui se

glorifient d'être ses enfants et sa postérité sainte dans l'Eglise) quelque image de ses vertus? Où voit-on des gens dont l'amour pour Jésus-Christ soit désintéressé, plein de zèle et de force, comme celui de saint Pierre? Il méprise toutes les choses temporelles, et les abandonne pour s'attacher uniquement à la suite de ce maître uniquement chéri. Mais n'arrive-t-il pas, au contraire, tous les jours, qu'on abandonne ce Dieu et qu'on le quitte sans peine, quand on croit pouvoir (aux dépens d'une si grande perte) acquérir ou conserver quelque avantage et quelque bien temporel? Ce marchand, par exemple, ou cet homme d'affaires, dominé par sa cupidité et par la passion d'établir sa fortune, lorsque la fraude et l'injustice lui présentent une occasion de faire quelque gain considérable, balance-t-il un instant sur les remontrances que lui fait son devoir? Fait-il la moindre difficulté d'abandonner la bonne foi, la probité et la justice, c'est-à-dire Dieu même, pour s'attacher à son propre intérêt? Comme l'amour le plus fort l'emporte toujours sur le plus faible, dès que l'intérêt domine dans un cœur (comme il le fait aujourd'hui presque dans tous), il y affaiblit, ou plutôt il y détruit tellement la charité, cet amour si pur et si désintéressé, qu'on est prêt, dans toutes les occasions, de quitter et d'abandonner Dieu avec ce qu'il promet de biens célestes, pour des avantages passagers et terrestres.

Je puis dire que ceux mêmes qui semblent suivre Jésus-Christ et se flattent de ne vouloir s'attacher qu'à lui, n'envisagent souvent dans les services et le culte qu'ils croient lui rendre, que leur propre intérêt, et ne se proposent point autre chose dans les vœux et les prières qu'ils lui offrent, que des biens temporels. Car à quoi tendent ces vœux et ces prières, et quel est le principal but qu'on y regarde? Ce sera ou le gain d'un procès, et peut-être encore mal fondé, ou le recouvrement, ou la conservation de sa santé, ou le succès d'une affaire importante. En un mot, c'est l'intérêt propre et non la gloire de Dieu qu'on y cherche d'ordinaire, et qu'on préfère à tout, et à l'honneur de Dieu même; puisqu'on cesse de l'honorer et de lui rendre les actions de grâces qui lui sont dues, après avoir obtenu ce que l'on demandait, et qu'on ne lui continue plus avec ferveur ce culte et cette adoration que mérite toujours une si haute majesté.

C'est ainsi que les personnes mêmes qui font profession de piété et qui paraissent éloignées des dérèglements du monde, demeurent attachées à leur propre intérêt, et tombent dans cette bassesse d'âme que saint Augustin condamne dans les Juifs, lorsqu'il dit que dans l'attachement qu'ils paraissaient avoir pour Dieu, ils ne recherchaient que leur intérêt propre et temporel et l'accroissement de leur fortune.

N'est-ce pas encore par ce malheureux

intérêt qu'ils deviennent si lâches en toutes rencontres, pour la défense de l'honneur de Jésus-Christ, et si insensibles à sa gloire? Car d'où pensez-vous que viennent cette timidité et cette fausse retenue qui les rend réservés où ils ne devraient pas l'être? Pourquoi sont-ils si froids et si indifférents, quand il s'agit de s'opposer à des désordres scandaleux et visibles et à des dérèglements ou domestiques, ou publics, qui blessent l'honneur ou la gloire de Dieu? N'est-ce pas parce qu'en voulant ménager leurs intérêts, ils négligent et méconnaissent entièrement ceux de Jésus-Christ? Ah! que c'est mal imiter l'amour épuré de saint Pierre, qui non-seulement quitta tout, afin de suivre le Sauveur, mais qui fut si sensible et si plein de zèle pour sa gloire et qui se sacrifiait chaque jour de sa vie par un martyre anticipé, pour lui marquer combien il l'aimait: *Tu scis, Domine, quia amo te*. Mais, mes frères, si cet apôtre s'est rendu si éminent dans la charité et dans le saint amour, il faut avouer que les récompenses et les privilèges dont le Fils de Dieu l'a honoré ont été magnifiques et extraordinaires. C'est ma seconde proposition.

SECOND POINT.

Quelque désintéressés que soient les amateurs de Jésus-Christ, ils ne sont jamais privés de leur récompense, et, quoiqu'ils n'envisagent et n'aient en vue que sa gloire, ils établissent efficacement (par ce moyen) la leur; et, lorsqu'ils ne travaillent qu'à lui acquérir des sujets et qu'à étendre son empire, il a soin de les associer et de les faire entrer en communication de ses biens et de sa grandeur, selon ce témoignage du Prophète: *Nimis honorati sunt amici tui Deus, nimis confortatus est principatus eorum.* (Psal. CXXXVIII, 16.) Nous pouvons dire, mes frères, que saint Pierre est celui de tous les amateurs du Fils de Dieu, en qui l'on voit plus clairement accomplie la vérité de cet oracle. Car Jésus-Christ a voulu, pour ainsi dire, partager avec lui sa gloire et son empire, et lui communiquer ce qu'il avait de plus cher, de plus précieux et de plus grand. Vous en serez persuadés, quand vous aurez considéré que Jésus-Christ lui a donné le gouvernement et la conduite universelle de toute l'Eglise; les clefs du royaume des cieux pour en ouvrir ou pour en fermer l'entrée; et enfin sa divine croix, pour y achever et consommer son sacrifice et son martyre. Ce sont là les riches présents dont Jésus-Christ a voulu récompenser et honorer saint Pierre, et c'est ici le fond de ma seconde proposition.

Car, premièrement, à regarder avec ces yeux purs de la foi, ce que le Fils de Dieu a fait pour l'Eglise, qui ne sera convaincu combien cette sainte mère de tous les fidèles lui a été chère, et de quel violent amour il l'a aimée?

Vous savez, mes frères, que c'est dans le dessein de la prendre pour son épouse,

qu'il est descendu du ciel, et qu'il a, en quelque façon, quitté son Père; c'est par une infinité de peines et de travaux qu'il l'a formée; c'est pour lui inspirer la vie, qu'il est mort. Il a voulu être défiguré et paraître comme un lépreux pour lui donner (aux dépens de sa propre beauté) un éclat céleste et tout divin. Il l'a rachetée de son sang; il s'est immolé et sacrifié pour elle. Cependant, cette Eglise si aimable que Jésus-Christ a honorée de toutes ces marques précieuses de son estime et de son amour infini; cette Eglise si riche, qui a dans sa disposition tous les trésors divins et toutes les grâces; cette Eglise si vaste, si étendue, dont les bornes passent au delà de la terre et de la mer, puisqu'elle s'élève jusque dans le ciel; cette Eglise, plus élevée même et plus glorieuse que le ciel, dit saint Chrysostome, puisque le ciel n'est bâti que pour l'Eglise, et non pas l'Eglise pour le ciel. Le ciel n'est créé que pour l'homme, et non pas l'homme pour le ciel; cette Eglise souveraine, dont les anges font gloire d'être les ministres, et de qui les empereurs et les rois doivent un jour se déclarer les sujets, et reconnaître avec beaucoup de soumission les ordonnances et les lois; cette Eglise au jugement de laquelle les orateurs profanes et les oracles du monde seraient dans la suite obligés de soumettre leurs jugements, leurs lumières et leur sagesse; cette Eglise enfin contre qui l'enfer et tous les démons, enviant sa gloire, étaient résolus d'employer toute leur fureur, leur rage et leurs artifices; cette Eglise, dis-je, si noble, si grande, si auguste et si divine, Jésus-Christ l'a confiée au gouvernement et à la conduite de saint Pierre; et il l'a honoré de cette grandeur incomparable et de cette prérogative singulière qui le distingue de tous les autres apôtres, que de l'en établir le chef universel, avec une autorité souveraine et une pleine puissance. Car c'est à lui précisément que le Fils de Dieu s'adresse, et non pas à ses autres disciples, dont il affecte même en cet endroit de le séparer par son propre nom : *Dixit Simoni Petro*; lorsqu'exigeant de lui un plus grand amour que non pas d'eux, comme une disposition convenable à une plus haute et plus éminente dignité : *Diligis me plus his?* et, convaincu de son parfait amour, il lui donne la conduite générale de tout son troupeau : *Pasce agnos meos, pasce oves meas*, etc. Il ne se contente pas de lui commettre la conduite et le gouvernement de quelque peuple particulier, ou d'un certain nombre de gens qui devaient dans la suite être enfants de l'Eglise par la foi, et qui ont été figurés par ces agneaux. « C'a été là, dit saint Bernard (lib. XX *De consid.*), l'autorité bornée qu'ont reçue les autres apôtres, leur puissance ne s'étant étendue que sur des Eglises particulières. Mais la dignité pontificale, ajoute ce savant Père, et la prérogative de saint Pierre, c'est que généralement tous les agneaux et toutes les brebis qui forment le bercail et le troupeau de Jésus-Christ, ont été commis à la conduite

de ce premier des apôtres, c'est-à-dire que l'Eglise universelle, composée de toutes les Eglises particulières et répandues dans toute la terre, a été soumise à son autorité et à sa puissance : *Cui non dico episcoporum, sed etiam apostolorum sic absolute ut Petro et indiscrete commissæ sunt oves.* »

« Ce ne sont pas seulement les peuples, mais les pasteurs mêmes des peuples, c'est-à-dire les apôtres, puisqu'ils sont eux-mêmes les brebis, dit saint Grégoire (*Lib. de cura pastoralis*), pour enfanter des agneaux, qui sont renfermés dans le troupeau de Jésus-Christ, que saint Pierre doit conduire : *Intelligentur apostoli tanquam oves Petro commendati.* » Voilà, mes frères, l'élévation souveraine de cet apôtre et le rang sublime où le Fils de Dieu l'établit sur tous les autres. Voilà comment le gouvernement universel de l'Eglise lui est confié, et avec d'autant plus de gloire et d'éclat pour son mérite, qu'il devait prendre le soin de cette Eglise en sa naissance, et lorsque, paraissant dans son commencement fort faible et dénuée de tout ce que la suite des siècles lui a donné d'affermissement et de force, par le nombre de ses conquêtes et des victoires qu'elle a remportées, par la multiplication des fidèles qu'elle a produits dans tout l'univers, elle allait être exposée, dans cette faiblesse, à une infinité de rudes combats, aux persécutions cruelles des tyrans et à tous les orages et à toutes les tempêtes que l'enfer tâcherait de susciter contre elle. Quels devaient être l'intrépidité, le courage de cet homme divin pour n'être point abattu ni même effrayé par toutes ces formidables attaques! Et quelle est sa sagesse et sa conduite, pour gouverner cette Eglise au milieu de tant de périls qui l'environnent de toutes parts, et pour la garantir du naufrage parmi tous ces combats et ces vents impétueux, dont elle devait être battue avec une incroyable violence dans son premier établissement.

« Ce fut d'abord une arche, dit saint Chrysostome, agitée de toutes les tempêtes et au milieu d'un déluge de maux dans lesquels le démon fit effort de la submerger et de la faire périr. Mais comme le ciel vit autrefois Noé, ce second chef du genre humain, demeurer intrépide lorsque, tous les hommes périssant et étant abîmés dans les eaux, il se trouva dans la première arche renfermé au milieu des bêtes farouches, agité par les vents et par la violence des orages; élevé par les flots jusqu'au ciel; entendant continuellement le bruit horrible des tempêtes; comme ce fut un spectacle charmant pour les anges de voir cet homme admirable se conserver au milieu des eaux sans s'effrayer parmi tant de périls; n'était-ce pas l'étonnement de ces esprits célestes, comme ce sera toujours l'admiration de tous les hommes de voir saint Pierre, ce père de tous les fidèles, être le premier pilote de l'Eglise, et de gouverner cette arche sacrée avec un courage invincible et une fermeté d'âme inébranlable, quoiqu'au milieu des dangers, et

quoique tout l'enfer se déchaînât, et lui suscitât de si violents orages ? »

Ce qu'il y a de merveilleux et ce qui ravit de joie le ciel, c'est que, « au lieu, dit saint Chrysostome, que Noé ne fit point changer de naturel aux animaux qu'il renferma dans son arche ; car lorsque le corbeau en sortit, il était encore corbeau, et le loup ne quitta point sa cruauté ; saint Pierre, au contraire, a le bonheur de changer en brebis ceux qui étaient loups auparavant, et les corbeaux qu'il attirait dans son arche mystique, c'est-à-dire dans l'Eglise, devenaient des colombes ; des hommes auparavant déraisonnables et brutaux, il en faisait des hommes non-seulement raisonnables et honnêtes, mais encore très-saints. » Voilà ce qui fait la joie et le calme de ce grand apôtre, au milieu des plus grandes tempêtes dans le premier temps de l'Eglise.

Mais à présent ne peut-on pas dire que le grand sujet de notre douleur est de voir dans cette arche sacrée des changements très-différents de ceux d'autrefois ? Car il arrive que ceux qui étaient auparavant comme des brebis, y deviennent quelquefois des loups. Ceux qui devraient y paraître avec la charité et la paix du Saint-Esprit et représenter dans leur douceur cette divine colombe, y deviennent quelquefois des corbeaux et des oiseaux de proie.

Voilà, chrétiens, ce qui doit faire notre trouble et notre douleur. C'est ce qui nous oblige à porter souvent nos gémissements et nos soupirs vers le ciel, pour en obtenir la protection et le secours. L'arche était fermée de tous les côtés par où elle pouvait être battue des flots ; mais il y avait une ouverture par où l'on pouvait regarder le ciel. Ainsi, mes frères, quoiqu'il n'y ait jamais sujet de craindre que l'Eglise puisse être submergée par le déluge des erreurs et des crimes qui inondent le monde, la piété chrétienne nous oblige néanmoins, lorsqu'on la voit battue par les flots et par les tempêtes, de porter nos regards vers le ciel, et d'implorer avec ferveur et avec confiance l'assistance et la protection divine, par la médiation de ce grand apôtre à qui Jésus-Christ en a confié le gouvernement et la conduite, comme il lui a donné aussi les clefs du ciel pour l'ouvrir et le fermer avec une pleine puissance. Voilà le second privilège dont le Sauveur l'a voulu honorer.

L'usage de ces clefs consiste principalement à retenir ou à remettre les péchés qui nous empêchent d'entrer dans le ciel, et à exercer un véritable empire sur les âmes, en les assujettissant à des lois saintes qui les conduisent à ce terme bienheureux. Cela n'est-il pas auguste et divin ? Qui est celui, disaient autrefois les Juifs, qui a l'autorité et le pouvoir de remettre les péchés ? n'est-ce pas Dieu seul ? Qui peut faire grâce à un criminel de lèse-majesté, que la même majesté royale qui a été offensée, et puisque le péché est une injure faite à la majesté souveraine de Dieu, ne faut-il pas l'autorité et la puissance d'un Dieu pour le remettre ?

Cependant, mes frères, voilà le pouvoir que Jésus-Christ communique à saint Pierre : *Tibi dabo claves regni cœlorum.* (Matth., XVI, 19.) Mais, quoi de plus grand encore et de plus souverain que cette domination qui s'étend sur les âmes et sur l'intérieur des cœurs, et qui peut commander aux esprits et se les assujettir par des lois absolues pour les conduire au ciel ?

L'établissement des lois est la marque de la souveraineté et le privilège des monarques ; mais comme les rois et les souverains de la terre n'envisagent et n'ont en vue dans le gouvernement de leurs Etats, que l'ordre extérieur et politique, la tranquillité civile, et une félicité temporelle et purement humaine ; ils n'établissent aussi que des lois proportionnées à cette fin, c'est-à-dire des lois humaines qui ne regardent que l'extérieur et le dehors, et ne peuvent (par elles-mêmes) soumettre l'esprit et le cœur. C'est ainsi que l'autorité des rois et des princes de la terre se trouve bornée. Ah ! que l'empire de Jésus-Christ s'étend bien plus loin ! comme il est Dieu, il peut commander à tout ce qu'il y a de plus grand et de plus noble dans l'homme. Son autorité étant divine s'étend sur l'âme ; ses lois lui assujettissent et les esprits et les cœurs. Voilà la puissance admirable qu'il a donnée à saint Pierre ; en lui donnant les clefs du royaume du ciel, il l'a revêtu de son autorité divine et de sa puissance souveraine. Comme cet apôtre, en cette qualité de chef de l'Eglise, devait par l'usage de ces clefs faire entrer les fidèles dans le ciel et les conduire à une félicité éternelle et divine, et par conséquent à une félicité spirituelle et intérieure, puisqu'elle satisfera pleinement l'âme, il fallait qu'il pût étendre son autorité et son empire sur les âmes et sur les cœurs de tout ce qu'il y aura jamais de fidèles au monde, et les assujettir à ses ordonnances et à ses lois. Voilà ce que marquent les clefs du royaume du ciel. C'est une domination divine, une puissance sur l'intérieur des esprits et sur les âmes. C'est une autorité souveraine de leur commander et de leur prescrire des lois pour les sanctifier et les conduire au ciel. Autorité qui a été communiquée à saint Pierre avec une étendue sans bornes : *Tibi dabo claves regni cœlorum*, et que les autres apôtres n'ont reçue qu'avec des limites et autant qu'ils doivent demeurer attachés à la foi de saint Pierre, et le reconnaître pour leur chef. Mais la gloire encore de ce grand saint est que Dieu, pour récompenser le mérite extraordinaire et l'excellence de sa foi et de son amour, a voulu attacher à la chaire de saint Pierre cette souveraine autorité et toutes ces prérogatives si divines et si augustes. Comme la gloire d'un héros est plus grande et son mérite plus éclatant et plus reconnu, lorsqu'il a obligé le souverain par ses hauts faits et par sa valeur, d'honorer des mêmes privilèges que lui ses descendants ou tous ses successeurs dans le rang sublime qu'il a le premier occupé ; si j'avais le temps de vous faire remarquer le peu de respect ou plutôt, le mé-

pris qu'on témoigne aujourd'hui pour ces clefs redoutables dans l'usage, quoique limité et borné, qui en est communiqué aux prêtres, qui peuvent dans le tribunal de la pénitence, en qualité de juges, ouvrir ou fermer le ciel aux pécheurs, suspendre leur absolution et leur grâce, ou la leur accorder selon les lois canoniques; vous seriez surpris de voir comme des criminels, oubliant leur indignité et leur bassesse, veulent quelquefois s'ériger en juges et monter sur le tribunal; qu'ils entreprennent de soumettre à leur jugement ceux qui, revêtus de l'autorité de Jésus-Christ, exerçant sa divine judicature, doivent prononcer leur arrêt, et que dans un état où la pénitence, qui n'est jamais séparée de l'humilité, les devrait profondément abaisser et anéantir, leur orgueil, qui les tient près des portes de l'enfer, leur fasse usurper en quelque sorte les clefs du ciel.

Car n'est-ce pas là la conduite de ces impénitents et de ces pécheurs insolents qui ne font, lors même qu'ils fléchissent le genou devant leur confesseur, que s'élever par l'orgueil et l'obstination de leur cœur au-dessus de lui, et veulent, par une espèce de contrainte, le réduire absolument à leurs sens, résolus de n'accepter après des crimes les plus énormes, que des satisfactions légères et avec les accommodements et les adoucissements qu'il leur plaît? N'est-ce pas là usurper le ministère divin et la suprême judicature de Jésus-Christ? Mais n'est-ce pas là se fermer la porte du ciel, que d'ôter ainsi la liberté et de lier les mains à celui qui en a les clefs, et qui peut seul en faire un saint usage? Enfin n'est-ce pas mépriser indignement une puissance qui fait une partie de la gloire souveraine de saint Pierre, à qui le Fils de Dieu a fait les dons les plus précieux et les plus divins, en lui donnant la conduite universelle de son Eglise; en lui confiant les clefs du royaume du ciel; et enfin en lui communiquant sa divine croix, pour y consommer son sacrifice et son martyre?

Tout chrétien sait que le Fils de Dieu eut dans son cœur durant tout le cours de sa vie mortelle, une passion violente et un amour très-ardent pour la croix; il ne fut pas plutôt conçu dans le sein de sa mère, qu'il regarda cette croix avec complaisance, comme l'autel où il devait un jour être offert en qualité de victime de la justice souveraine de son Père, dont il préféra la satisfaction et la gloire à toutes choses; et comme le moyen le plus propre à opérer le salut et la rédemption de tous les hommes, qui avait été le plus grand motif de son avènement au monde. Aussi voit-on que, lorsqu'il parle de cette croix, c'est avec des expressions les plus vives et les plus touchantes, et qui peuvent davantage faire entendre les ardeurs extrêmes et les empressements violents de son amour : *Baptismo habeo baptizari, et*

quomodo coarctor donec perficiam illum? Il parle de sa croix et du sang qu'il doit y répandre, ainsi que d'un baptême salutaire, où, chargé de tous les crimes du monde, il devait entièrement les effacer; ce qui fait son continuel et plus pressant désir, et le délai lui en était infiniment douloureux et sensible. *Quomodo coarctor donec perficiam illum*; voilà quelle était la passion extrême du Sauveur pour la croix; et c'est aussi par ce présent infiniment précieux dont il a voulu honorer saint Pierre et récompenser son mérite, qu'il lui témoigne, de la manière la plus tendre et la plus éclatante, l'estime singulière et le parfait amour qu'il avait pour lui. Car comme l'humilité de ce grand apôtre, quoique sa souveraine dignité le rendît le chef de toute l'Eglise, le soumettant au sentiment de ses inférieurs et des chrétiens qui étaient à Rome, l'eut obligé d'en sortir, Jésus-Christ lui fit connaître qu'il y devait lui-même être crucifié en sa personne (23), et que la parfaite charité, qui de leurs cœurs n'en faisait qu'un, ferait aussi du martyre et de la mort de l'un le sacrifice de tous les deux ensemble. Ah! quel amour du maître pour un si cher disciple, de ne vouloir point se distinguer de lui ni dans la mort, ni dans le genre du supplice, mais de lui communiquer sa croix, non pas pour l'y laisser mourir seul, mais y mourir lui-même une seconde fois avec lui. et pour l'amour de lui!

Voilà, mes frères, les dons précieux et les prérogatives dont le Fils de Dieu a honoré saint Pierre. Je parle ici le langage que les vrais chrétiens sont seuls capables d'entendre, quand j'appelle la croix le don précieux, un présent magnifique et une prérogative illustre, dont il se plaît à honorer ses favoris et ses plus parfaits amis.

En effet, mes frères, puisque son estime et son amour sont la règle de l'excellence et du mérite des choses, et du jugement que nous en devons faire, nous ne pouvons pas estimer infiniment la croix après qu'il l'a tant estimée et aimée lui-même, et ne la pas regarder comme un don très-excellent quand il lui plaît de nous la donner, puisque sans elle nous ne pouvons porter la qualité auguste de chrétiens, dont la vie est une vie toute de croix, selon le concile de Trente. Mais si cela est véritable, comme il ne nous est pas permis d'en douter, où en sommes-nous? Qui sont aujourd'hui ceux qui regardent les croix, c'est-à-dire les afflictions de la vie et les humiliations, comme un présent et une faveur? Les murmures et les impatiences avec lesquels on les souffre, font assez voir qu'elles nous passent pour un mal, qu'on en a horreur, et qu'on n'est adorateur de la croix qu'en apparence, puisque l'on n'adore jamais ce que l'on hait et ce que l'on regarde avec aversion. Voilà l'état déplorable et malheureux où se trouvent la plu-

portant sa croix et montrant à saint Pierre la ville de Rome où il devait mourir une seconde fois avec lui.

(23) *Vado iterum crucifigi Romæ* (pris de l'*Hist. ecclésiast.* d'Eusèbe). Il y a dans le chœur de l'Eglise de Paris un tableau qui représente Jésus-Christ

part des gens qui ne peuvent s'attirer que les anathèmes et les malédictions du ciel, en n'aimant pas Jésus-Christ : *Qui non diligit Christum, anathema sit* ; car le peut-on aimer en condamnant son jugement, en haïssant ce qu'il a aimé, et en méprisant la croix qu'il a tant aimée et honorée de son estime ? Ah ! mes frères, que c'est-là s'éloigner des sentiments de saint Pierre, qui eut tant de reconnaissance pour un si grand don, et qui en fit un très-saint usage, aussi bien que des autres privilèges dont Jésus-Christ l'a honoré ? Ce devrait être ici ma troisième proposition, mais je me trouve réduit, pour ne pas passer les bornes ordinaires, à vous en marquer seulement le précis et la matière en peu de mots.

TROISIEME POINT.

Comme la qualité de premier principe et de dernière fin sont inséparables en Dieu, les biens qui nous viennent de lui, par sa libéralité, doivent retourner à lui par notre reconnaissance. La justice nous oblige de lui rapporter les fruits des biens qu'il a confiés à notre usage. S'il y a jamais eu de saint qui se soit acquitté de cet important devoir avec fidélité, il faut tomber d'accord que c'est celui dont je fais maintenant l'éloge : car, pour ne rien dire que dans un détail succinct, le saint usage qu'il a fait et de la puissance souveraine sur toute l'Eglise, et des clefs du royaume du ciel, et de cette croix divine ; tous présents infiniment précieux, dont Jésus-Christ l'a voulu honorer. Qui ne sait premièrement combien il a étendu la gloire et l'empire de cette Eglise, et avec quels soins il l'a fondée par l'efficacité de ses prédications, par l'éclat de ses miracles et par l'exemple de ses vertus héroïques ?

C'est celui de tous les prédicateurs qui a eu le premier l'honneur d'annoncer l'Evangile. Trois mille hommes convertis par sa première prédication, et cinq mille encore gagnés par son second discours, d'autant plus efficace, qu'il fut précédé par un miracle très-éclatant et incontestable, furent d'abord les glorieuses conquêtes qui commencèrent à étendre l'Eglise. Les fonctions illustres de son apostolat, qu'il remplit avec tant de gloire ; les prodiges surprenants qu'il opéra durant toute sa vie, et jusqu'à faire servir (par une merveille qui n'avait encore point eu d'exemple) son ombre même (24), cette apparence légère et cette vaine figure de son corps à une infinité de guérisons ; les oracles qui sortirent de sa bouche et par lesquels il a instruit toute la terre ; mais les exemples illustres qu'il a donnés des plus nobles vertus à tous les hommes, dans les différents états où ils peuvent passer : tout cela fait voir qu'il a étendu avec beaucoup de gloire les bornes de l'Eglise, et qu'il en a été le

digne chef. Il a montré aux pécheurs avec quelle promptitude ils devaient sortir de l'état de leur crime (25), car la même nuit qui le vit pécheur, le vit converti. Il a enseigné aux pénitents (26) par la persévérance et la durée de ses larmes, combien ils devaient perpétuer leurs regrets et leur pénitence. Ses larmes ne tarirent jamais, et lui ayant presque éteint les yeux et creusé le visage par leur brûlante ardeur et leur effusion continuelle, il ne pouvait néanmoins les retenir dans le souvenir de son crime.

« Hélas ! s'écrie le grand Augustin, quelle différence entre saint Pierre et nous ? ce pécheur ne renia son maître qu'en une occasion, et seulement de paroles, et il pleura toujours ; et nous autres nous le renions toujours par nos actions, et nous ne le pleurons jamais. » Il a encore fait voir aux justes (27) quelle tranquillité et quelle paix ils doivent garder parmi les persécutions et toutes les menaces que leur peuvent susciter l'injustice et la cruauté de leurs ennemis. Car étant en prison, et lié de chaînes par l'ordre d'Hérode, il ne laisse pas de dormir tranquillement entre deux soldats, la nuit même qui précède immédiatement le jour qu'on destinait pour sa mort, mais dont il fut délivré par un ange qui descendit du ciel. Enfin il a donné à tous les chrétiens, dans son exemple, la règle et l'idée de la vertu la plus nécessaire à toutes sortes d'états, puisqu'elle est le fondement solide de toutes les autres vertus, savoir d'une foi toute divine, pour le mérite de laquelle (comme il ne l'appuyait que sur la révélation infallible du Père céleste) Jésus-Christ même se rendit son panégyriste, et l'a déclaré bienheureux dès cette vie ; d'une foi encore qui, par la tentation même qui peut l'affaiblir d'abord, en devient plus forte et victorieuse. « Car ce fut ainsi, dit saint Maxime, que la foi de saint Pierre, après avoir affermi sous ses pieds la mer, ne parut chanceler un peu et s'affaiblir par la violence de la tempête, que pour renouveler aussitôt sa force, et pour s'affermir davantage en reconnaissant Jésus-Christ, dont il réclame le secours pour son libérateur et pour son Dieu : *Parva trepidatio profecit ad fidem*. » C'est ainsi que ce grand apôtre, instruisant par l'exemple de toutes ces différentes vertus tous les fidèles, et étendant l'empire et l'honneur de l'Eglise dont la conduite lui avait été commise, a rehaussé la gloire de Jésus-Christ par celle de son Epouse sacrée.

Mais combien n'a-t-il pas encore glorifié ce même Sauveur par le saint usage qu'il a fait des clefs du ciel qu'il lui avait confiées ! Personne n'ignore avec quelle fermeté et avec quelle force il abattit l'orgueil et l'audace de Simon le Magicien, cet ennemi déclaré de Jésus-Christ, auquel cet impie prétendait ôter la Divinité, pour s'en attri-

buire de leurs larmes.

(27) Les justes y voient aussi quelle doit être la tranquillité de leur âme au milieu des plus violentes afflictions.

(24) Saint Paul a eu aussi cet avantage, selon M. de Tillemont.

(25) Les pécheurs voient dans saint Pierre quelle doit être leur conduite.

(26) Les pénitents y voient quelle doit être la du-

buer à lui-même la gloire ; car après l'avoir excommunié et frappé de ses anathèmes, exclu ainsi du royaume du ciel et maudit avec l'argent qu'il voulait faire servir à un commerce sacrilège, il montra bien encore qu'il avait le pouvoir de lui fermer le ciel, lui en défendant non-seulement l'entrée, mais encore l'approche (28), lorsqu'il le précipita par une chute honteuse et funeste du haut des nuées, où il s'était élevé par le ministère des démons, qu'il l'abattit et le brisa contre terre. C'est dans la punition terrible de ce scélérat que ce grand apôtre fit voir, le retranchant ainsi de l'Eglise par ses anathèmes, la puissance souveraine qu'il avait de fermer les portes du ciel aux pécheurs endurcis ; comme il montra aussi par la conversion d'une infinité de gens qu'il soumit à la pénitence et à la sainteté des lois qu'il leur donna pour leur salut, le pouvoir qu'il avait d'ouvrir le ciel aux véritables pénitents.

C'est ainsi que saint Pierre fit un très-saint usage de ces clefs divines qui lui furent données et qu'il honorât infiniment le Seigneur en fermant l'entrée de son royaume aux pécheurs que l'impénitence et l'endurcissement en rendaient indignes, et l'ouvrant à ceux qu'une véritable conversion disposait à une si grande faveur.

Je dois ici vous représenter, premièrement, combien ces clefs, dont les prêtres ont la disposition (quoique d'une manière inférieure et bornée) sont redoutables. Car si elles peuvent ouvrir le ciel, elles doivent toujours le fermer à ces pécheurs impénitents, qui ne joignent point à la manifestation et à l'accusation de leurs crimes, les marques d'une sincère conversion. Je dois encore vous dire, qu'à parler exactement, les clefs du royaume céleste n'appartiennent point au commun des fidèles. « Cependant, dit saint Augustin (*In ps. L*) ceux d'entre les chrétiens, à qui la charité, toujours compatissante, inspire des sentiments de pitié pour leurs frères, lorsqu'ils les voient tomber dans des crimes, peuvent, par leurs larmes leur ouvrir le paradis. L'Eglise, en général, qui comprend tous les fidèles, est, continue ce savant Père, est la colombe dont les gémissements remettent les péchés : *Columba cujus gemitu peccata solvuntur.* »

C'est en ce point que chacun de nous peut, en quelque sorte, faire un saint usage des clefs du ciel, comme saint Pierre, c'est-à-dire faire descendre sur les pécheurs les grâces du ciel par supplication, par voie d'impétration, comme il le faisait par autorité et par puissance ; et enfin, rendre à proportion à la croix l'honneur qu'il lui rendit, lorsque, par l'arrêt du tyran ; il se vit condamné à y être attaché et à y consommer son sacrifice.

L'histoire nous apprend que cet illustre

saint, s'estimant trop honoré de mourir comme son maître, voulut que la situation ordinaire de la croix fût renversée et qu'on l'y attachât la tête en bas. « Il craignit, dit saint Augustin, non la rigueur du supplice, mais seulement la gloire ; et souhaitant avec ardeur de souffrir les mêmes peines qu'avait endurées le Sauveur, il refusa la part qu'il pouvait prendre à l'honneur de son triomphe. »

Ainsi, mes frères, il fut attaché à la croix pour être conforme à Jésus-Christ dans la peine ; mais il y fut attaché avec une posture renversée qui marquait une plus profonde humiliation, pour ne pas ressembler à cet adorable Sauveur dans l'exaltation et dans l'honneur du triomphe. C'est de cette sorte qu'il fit paraître la profonde vénération qu'il avait pour la croix, puisqu'il s'estima indigne d'en recevoir l'honneur et qu'il n'en accepta que la seule peine.

Grand exemple, mes frères, qu'il faudrait imiter dans les croix que la Providence nous envoie. Nous devrions les estimer trop honorables, trop glorieuses pour nous, et témoigner, en joignant des sentiments et des pratiques volontaires d'humiliation à nos souffrances, l'honneur que nous portons à ces mêmes croix ; trop contents dans nos abaissements en ce monde de la gloire future qu'ils nous feront un jour posséder dans le ciel. C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

PANÉGYRIQUE II.

SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE

Prononcé aux Quinze-Vingts, et dans plusieurs églises qui portent le nom de ce saint, à Paris.

Magnificus in sanctitate. (Exod., XV.)

Vous êtes magnifique dans la sainteté.

PREMIER EXORDE.

La magnificence, mes frères, est une qualité si éminente et d'un si haut éclat, que la médiocrité des plus nobles vertus n'ose point y aspirer. Sa mesure et sa règle est de n'en point avoir, et les excès qui font les irrégularités dans la morale, sont pour elles de vraies beautés. C'est le comble et le couronnement de la grandeur pour la rehausser, pour l'élever, et non pour la borner. Dire donc de la sainteté qu'elle est magnifique, c'est la mettre en quelque sorte au delà des bornes et dans un excès de gloire qu'elle n'a pas par elle-même. Il en est, mes frères, comme des astres qui, par leur union, rendent leur éclat plus brillant et leurs regards plus bénins et plus favorables. La sainteté, par sa nature et de son fond, est une perfection très-éclatante, et c'est d'elle que les plus nobles qualités tirent tout ce qu'elles ont de mérite et de gloire, n'ayant

(28) L'auteur des *Constitutions apostoliques* nous dit que Simon le Magicien, ayant défié saint Pierre et saint Paul de venir disputer contre lui, et se vantant d'être la grande vertu de Dieu, dit qu'il allait monter vers son Père dans le ciel. Mais saint Pierre s'étant mis en prières et commandant aux

démons qui portaient Simon dans les airs de l'abandonner. Ce malheureux tomba, se brisa tout le corps et creva sur la place. Plusieurs Pères de l'Eglise parlent ainsi de la fin tragique de cet impie, et reconnaissent tous que ce fut à la prière de saint Pierre que les démons le laissèrent tomber.

rien sans son secours que de bas, de profane et de rampant. Cependant, toute brillante et toute source qu'elle est du mérite et de l'excellence des vertus, elle en reconnaît une qui forme son principal ornement; et elle a besoin, pour paraître dans son plus beau lustre, que la magnificence lui communique son éclat. C'est ainsi que Moïse, pour relever la grandeur de Dieu, unit en lui ces deux admirables qualités : *Magnificus in sanctitate*; et leur alliance est si auguste et si glorieuse que, selon l'expression de l'Écriture, le ciel ne fait rien voir de plus beau, *Sanctimonia et magnificentia in sanctificatione ejus* (Psal. XXXV, 5); ni la terre, rien de plus grand et de plus adorable : *Magnificentiam gloriæ sanctitatis tuæ loquentur*. (Psal. CXLIV, 5.) Quoique cet éloge sublime soit si propre à la majesté souveraine de Dieu, on peut néanmoins, dans un sens véritable, l'appliquer à un monarque qui a été sa fidèle image, et dans la grandeur par l'éminence de son trône, et dans la sainteté par l'éclat de sa belle vie. C'est l'incomparable saint Louis dont j'entreprends aujourd'hui de faire le panégyrique, après avoir demandé le secours de la reine du ciel par le salut de l'ange : *Ave, Maria*, etc.

SECOND EXORDE.

Comme c'est la sainteté qui établit le plus beau commerce du ciel avec la terre, et les plus nobles communications entre Dieu et l'homme, on peut toujours remarquer en elle des caractères de gloire et de magnificence, et il faut avouer, mes frères, que du côté du ciel il n'en peut venir rien de plus grand. Regardez-en la source, c'est le cœur d'un Dieu; quoi de plus haut et de plus noble! voyez-en le prix et la valeur, c'est le sang d'un Dieu, quoi de plus riche! Mais considérez-en le terme et le dernier centre, c'est la possession d'un Dieu, quoi de plus glorieux et de plus favorable! Qu'elle est donc magnifique, cette sainteté, dans ses dons et dans ses plus nobles communications que Dieu fait de lui-même à la créature! Mais elle ne le paraît pas de même dans les retours de la créature par son Dieu. Car enfin, comment trouver en nous, où tout est borné, des présents assez précieux et des offrandes qui soient dignes de cette grandeur infinie? Qu'il est donc rare de voir dans les créatures une sainteté qui puisse se témoigner magnifique envers Dieu? C'est là le miracle et le chef-d'œuvre de la grâce : *Sanctimonia et magnificentia opus ejus*. Voilà le grand éloge de saint Louis. Comment cela? C'est qu'étant élevé sur le plus beau trône du monde, au milieu des richesses et dans le plus haut point de la puissance, la sainteté consacre en lui tous ces illustres avantages et ces privilèges éclatants de la royauté à la gloire et aux seuls intérêts de Dieu. Et pour le mieux comprendre, vous savez comme Dieu sur la terre exerce sa souveraineté et son empire par ses lois; comme résidant dans ses temples, il veut y être révérend avec pompe et avec éclat; mais

dans les hôpitaux, en la personne des pauvres qui sont ses membres, il y peut être soulagé; et enfin, qu'ayant des ennemis qui peuvent le combattre, ou dans ses lois en les violant, ou dans ses temples en les détruisant, ou dans ses membres en les opprimant, il est de sa gloire de les vaincre et d'en triompher. N'est-ce donc pas en quelque sorte rendre Dieu plus souverain, plus dominant, que de faire observer ses lois; le rendre plus opulent et plus abondant, que d'enrichir ses hôpitaux et d'embellir ses temples? mais le rendre aussi plus victorieux et conquérant que de dompter ses ennemis de sa gloire.

Vous allez donc voir un roi qui, par son autorité établit celle de Dieu : *Première proposition*. — Qui par la distribution de ses trésors fait l'opulence et la pompe de ce Dieu : *Seconde proposition*. — Et qui, par ses armes et ses combats étend les conquêtes et les victoires du même Dieu : *Troisième proposition*. — N'est-ce pas là, mes frères, une sainteté véritablement magnifique, qui donne de grandes choses à Dieu? l'autorité, l'opulence et les conquêtes. *Magnificus in sanctitate* : voilà tout le partage de ce discours, et le sujet de vos attentions.

PREMIER POINT.

Puisque les rois sont établis entre Dieu et les peuples, sujets de l'un et souverains des autres, ils doivent par conséquent se partager entre le commandement et l'obéissance. Et si en qualité de souverains, ils peuvent imposer des lois au peuple, en qualité de sujets, ils doivent les recevoir de Dieu. La raison de ceci, mes frères, c'est que la souveraineté leur vient de Dieu. Ainsi l'usage qu'ils en font ne doit tendre qu'à la gloire et à l'avantage de leur maître; en lui acquérant autant d'esclaves qu'ils ont eux mêmes de sujets.

C'est cette belle subordination qui fait le bonheur des royaumes et la gloire des rois. Mais hélas! que les exemples en sont rares, et que l'Apôtre avait raison de dire, parlant de la vocation des fidèles et de leur véritable soumission aux lois de Jésus-Christ : *Non multi potentes, non multi nobiles*. (I Cor. I, 26.) Qu'il y a peu de puissants et de grands dans le monde, qui n'aient rejeté ces lois sacrées, se servant des lois de Dieu contre Dieu même, de leur souveraineté et de leur grandeur pour combattre la sienne! Heureux et mille fois heureux l'incomparable saint Louis, qui a su faire un meilleur usage de sa puissance et de sa royauté, soutenant celle de Dieu et la rendant plus dominante et plus absolue par la justice, par la terreur et par la force de ses lois.

La première fonction de Dieu devenant Créateur et Souverain fut une fonction de justice; et après que sa bonté eut formé le dessein de cet univers, Tertullien nous assure que la justice le régla, et qu'elle donna à chacune de ses parties l'assiette naturelle et le rang qui lui est dû; et qu'elle établit

par là ce bel ordre et cette harmonie si réguliers et si admirables, qui se remarquent entre les cieux et les éléments : *Omnia ut bonitas concepit, ita justitia distinxit.*

Comme les rois sont les images vivantes de Dieu, il faut que toute leur conduite se règle sur la sienne, qu'ils imitent dans leurs lois et dans leurs ordonnances pour le gouvernement de leurs Etats, l'ordre qu'il a gardé pour la disposition de tout l'univers; et qu'ainsi que le Créateur a voulu par sa justice placer la terre dans son centre au-dessous du ciel, ils tiennent toujours de même leurs sujets, qui ne sont que terre et que cendre, dans la dépendance, et soumis au Dieu du ciel. C'est par là que, selon la pensée de saint Augustin (*Ep. 50*), « les rois ne servent pas seulement Dieu en particulier, mais le servent en rois, lorsque par leurs lois ils soutiennent les siennes, et que leur autorité s'emploie à faire révéler sa grandeur infinie : *Aliter enim servit homo, quia homo est; aliter etiam, quia Rex est.* » Le service qu'un simple particulier est obligé de rendre à Dieu, se borne à sa personne; mais le service que lui doivent les souverains et les princes, est d'y attirer et d'y engager les autres par la sainteté et la justice de leurs lois : *Quia homo est, ei servit vivendo fideliter; quia vero etiam rex est, servit leges, justa præcipientes sanciendo.* Jamais monarque n'a mieux rempli ce devoir, que saint Louis. La grandeur éminente, où il se voyait élevé sur un trône que les conciles mêmes et les Papes ont reconnu pour le plus glorieux et le plus éclatant du monde (29), ne fut point capable de l'éblouir, ni de lui faire oublier le respect et la soumission qu'il devait à Dieu. Et ne voit-on pas, mes frères, dans l'histoire de sa vie, qu'il n'eut rien plus à cœur que de s'humilier continuellement devant Dieu, et de recevoir ses ordres de la bouche de son confesseur et de son directeur. Il voulut ainsi cultiver cette docilité de cœur, dont sa bienheureuse mère avait jeté dans lui les premières semences, et qui fut autrefois toute la prière et le souhait d'un grand prince, selon ces paroles si courtes, mais si pleines de sens, de foi et de religion : *Da mihi cor docile.* (*III Reg., III, 9.*) Seigneur, conduisez-moi, afin que je conduise sûrement les autres, rendez mon cœur flexible à votre sainte loi, avant que je fasse plier mon peuple sous mes ordonnances, et enseignez-moi l'art de gouverner mes sujets et de leur commander dans celui de vous obéir ; *Da mihi cor docile.* Voilà ce que souhaitait autrefois Salomon, mais c'est ce qu'a heureusement obtenu saint Louis. Il ne se contenta pas de renfermer dans lui seul l'ardeur de son zèle, ni l'obéissance fidèle qu'il rendait à Dieu; il en fit passer la pratique dans sa cour, de laquelle on peut dire avec encore plus de justice qu'on ne l'a dit de celle de

Théodose, qu'elle ressemblait par sa piété à un monastère. *Ejus regia monasterio similis.* Souhaitant encore donner tout ce qu'il pouvait et d'étendue et d'éclat à l'empire de Jésus-Christ. On remarque que ses lois et ses édits ne tendaient qu'à lui assujettir tout son royaume. Ce grand prince voulait ainsi remplir, par la sainteté et la justice de ses ordonnances, l'illustre titre de roi très-chrétien (qui fait le plus glorieux éloge de nos souverains monarques), et faire voir en sa personne auguste la vérité de ce que souvent les empereurs et les têtes couronnées ne représentent qu'en figure.

Pourquoi pensez-vous, mes frères, qu'on met la croix sur les couronnes, et qu'on élève cette marque de la souveraineté de Jésus-Christ sur les diadèmes des monarques? Ce n'est qu'une figure, mais qui représente une très-grande vérité. C'est pour apprendre aux rois que la croix étant au-dessus de leur tête, ils doivent toujours reconnaître Jésus-Christ pour leur souverain, et recevoir de lui la loi. Mais cette même croix, portée et appuyée sur leur couronne, est pour marquer leur obligation indispensable et leur engagement à soutenir toujours et à appuyer les intérêts de Dieu, et à lui faire rendre l'obéissance et les respects de tous leurs sujets; et lorsque l'attrait et la beauté de la justice et de la sainteté des lois ne suffisent pas pour lui attirer l'amour des cœurs et l'obéissance, il faut, dit saint Augustin, y joindre la terreur et les menaces : *Quomodo ergo reges Domino serviunt in timore, nisi ea, quæ contra jussa Domini fiunt, religiosa severitate prohibendo atque plectendo.* Et ne fut-ce pas là le zèle incomparable de saint Louis, pour soutenir la souveraineté et la majesté de Dieu. Vous n'ignorez pas, mes frères, l'édit terrible qu'il fit, et le supplice rigoureux qu'il ordonna pour punir les impiétés et les blasphèmes. Le fer et le feu étaient employés pour percer les langues qui avaient été souillées de ces crimes. Ce sage et pieux législateur voulut que la peine répondît au péché, et qu'un silence forcé par la rigueur du supplice fût la réparation éternelle de cette liberté impie des paroles.

« La beauté du gouvernement, dit encore saint Augustin, demande que la punition ne soit jamais séparée du crime. Il n'est rien de plus affreux que le péché quand il est seul et mis à part; c'est une difformité qui déshonore et qui efface la beauté de l'univers. Mais ce serait un autre grand défaut et un dérèglement qui troublerait le bel ordre, si la misère et la peine se trouvaient seules et séparées du péché. » Ces deux objets néanmoins, quoique si horribles à les voir séparés, font un objet agréable quand ils sont joints ensemble, puisqu'ils servent à la gloire et à la perfection de la justice, qui est

(29) « Quantum cæteros homines regia dignitas antecellit, tantum cæterarum gentium regna regni Francorum culmen excellit. » (DIVUS GREG., *Regist.*, lib. V, c. 106.) Alexandre III appelle la France un

royaume chéri et béni de Dieu. (*Ep. 30*, tome X *Conc.*) Innocent III et Grégoire IX l'appellent un royaume dont l'exaltation est inséparable de celle du Saint-Siège. (*Tome XI Conc.*, 1 p., pag. 27 et 367, etc.)

une des plus éclatantes beautés du monde. Mais pour cela, mes frères, il faut que la proportion se rencontre ici comme partout ailleurs, afin de former la beauté; il est nécessaire que les supplices répondent et aient du rapport au crime. « Ainsi l'enfer, dit saint Augustin (serm. 22 *De temp.*), contribue à faire éclater la beauté de la justice souveraine et de la sagesse infinie de Dieu dans le gouvernement de l'univers, parce que les méchants y souffrent des peines et des tourments proportionnés à leurs crimes. La langue du mauvais riche est plus tourmentée que le reste de son corps, et ressent plus vivement la violence et l'ardeur dévorante de la flamme. Cette partie coupable de cet organe, qui avait le plus servi à son péché par l'insolence et l'impiété de ses paroles, devient le principal sujet sur lequel tombe sa peine : *Ideo sine dubio in lingua majorem sentiat ardorem*, dit saint Augustin, *quia per eam superbe locutus fuerat.* » Voilà les arrêts terribles de la divine justice et la proportion qu'elle garde dans les châtiments. Mais c'est aussi ce que la justice du grand saint Louis imite admirablement bien dans ses édits contre les blasphémateurs du nom de Dieu, condamnant leurs langues sacrilèges à sentir tout ce que la violence et la pointe du fer et de la flamme sont capables de causer de douleur.

Qu'il est beau de le voir armer particulièrement ses lois contre ce crime qui déshonore davantage, et qui avilit la souveraine majesté de Dieu en s'attaquant plus directement à la gloire de son divin trône ! C'est un coup de la magnificence de ce saint roi et une preuve évidente de son zèle de s'en rendre ainsi le protecteur et le vengeur. N'accusez pas ici, mes frères, n'accusez pas de trop de sévérité la justice de ce monarque; persuadé qu'il était avec le grand saint Augustin, que le crime du blasphème égale celui des Juifs qui crucifièrent Jésus-Christ, il n'était pas permis à sa piété royale de traiter avec moins de rigueur ceux qui insultaient insolemment à la Divinité et l'outrageaient par leurs blasphèmes jusque dans sa gloire. Ce n'est pas qu'il n'étendît encore et n'exercât ce même zèle contre les autres crimes. Ses édits paraissent toujours autant terribles aux méchants que favorables aux gens de bien. On le peut comparer à cet ange que Dieu avait établi pour son lieutenant dans sa conduite de son peuple par les déserts. Il était élevé comme sur un trône dans une nuée obscure d'un côté et brillante de l'autre : *Erat nubes tenebrosa et illuminans noctem* (*Exod.*, XIV, 20); nuée ténébreuse pour les ennemis, mais éclatante pour le peuple de Dieu, faisant le jour aux

Israélites et faisant la nuit aux Egyptiens; lançant des tonnerres et des foudres horribles d'un côté, mais des rayons doux et bienfaisants de l'autre. Saint Louis se considérait comme le lieutenant de Dieu dans le gouvernement de ses Etats, aussi bien que cet ange dans la conduite des Juifs, et en même temps que plein d'amour pour la vertu, il la comblait de récompense; plein de menaces et de terreurs contre le vice, il le foudroyait par ses édits; faisant voir que ses lois n'avaient pas moins de puissance et de force que de justice et de terreurs pour établir l'autorité souveraine de Jésus-Christ, pour faire observer ses divines lois, et pour renverser celles qui leur sont contraires.

Vous savez quelle fut son aversion pour les vains divertissements du monde, et pour tous les spectacles profanes que la plupart des grands s'imaginent que leur condition leur rend permis, mais que le christianisme néanmoins leur défend. Comme ce grand prince préférait infiniment la qualité de chrétien à celle de roi, et se glorifiait, non pas du titre de Louis de France, qui était son royaume, mais du titre de Louis de Poissy qui était le lieu de son baptême (30), que fit-il ? il opposa toujours fortement les véritables et solides obligations de la foi aux privilèges imaginaires d'une grandeur séculière. Il chassa et bannit de ses Etats les comédiens, ces funestes empoisonneurs des âmes, qui les corrompent en les divertissant, et leur donnent la mort en leur plaisant. Ces suppôts du démon, ainsi que les ont appelés les saints Pères, qui ne travaillent qu'à établir son règne infâme dans les cœurs par la représentation de ses vaines pompes et de ses folles passions, ne furent-ils pas contrainsts par la force et par la rigueur des lois de sortir de la France, dont notre saint monarque ne prétendait faire que l'empire de Jésus Christ.

Je ne puis ici m'empêcher, mes frères, de vous faire remarquer qu'une conduite si éclatante et si chrétienne dans un prince, suffirait seule pour confondre toutes les vaines et fausses apologies de la comédie. Et quand on voit un roi très-chrétien qui savait bien ce que la royauté lui pouvait rendre licite, et ce que le christianisme lui défendait, avoir dans ses Etats absolument interdit tous ces vains spectacles, peut-on rien alléguer d'également fort pour les y approuver et les autoriser ? Ah ! que c'est mal se connaître en grandeur que d'y vouloir attacher des divertissements qu'un prince, et que le plus grand des princes, s'est cru obligé de condamner ! Que c'est mal connaître la royauté de Jésus-Christ que de la vouloir partager et diviser avec son ennemi ! Quel avilisse-

(30) Ce saint roi fit bien paraître quelle était son humilité, lorsque l'an 1245, dans le premier concile général de Lyon, où présida le pape Innocent IV, où assistèrent aussi les patriarches de Constantinople et d'Antioche, 140 évêques et Baudouin II, empereur d'Orient; après qu'on eut déclaré pour excommunié et ennemi de l'Eglise l'empereur Frédéric II, avec pouvoir aux Allemands d'élire un autre

empereur, quand on parla de lui donner le nom et la qualité d'empereur, il évita cet honneur comme une tempête et un piège qu'on tendait à son humilité, et choisit plutôt l'extrémité des souffrances parmi les Sarrasins, en acceptant la conduite de l'armée pour le recouvrement de la Palestine, que de monter sur le trône des Césars.

ment pour son trône que d'y prétendre élever le démon ! Mes frères, vous prenez peut-être ces paroles pour un transport de zèle et pour une exagération. Mais quoi ! appellerez-vous exagération cet oracle et cette vérité si claire que Jésus-Christ a prononcée dans l'Evangile, lorsque, parlant du démon, il l'appelle le prince du monde ? *Venit princeps mundi hujus* (Joan., XIV, 30), c'est-à-dire, selon l'explication de saint Augustin, le prince des amateurs du monde. Aimer donc le monde, c'est être l'esclave du démon. Ce qui fait horreur seulement à penser, c'est le reconnaître pour son souverain et pour son roi que d'aimer les plaisirs, les divertissements et les vanités du monde. Que cela est terrible ! Mais, par une conséquence nécessaire, n'est-ce pas vouloir associer le démon avec Dieu sur le même trône que de prétendre à la qualité de chrétiens, qui est reconnaître Jésus-Christ pour roi, et être amateurs du monde, qui est avoir le démon pour souverain : *Princeps mundi hujus* ? Voilà pourtant l'alliance monstrueuse ou le partage horrible qui se fait. Vous aimez le monde, votre cœur vous le dit assez ; vous voilà donc assujettis au prince du monde. Vous êtes chrétiens, vos paroles l'assurent, si vos mœurs ne le disent pas ; vous prétendez donc associer à la souveraineté ces deux ennemis et les mettre ensemble sur le même trône ? Quelle étrange illusion ! mais qu'elle est funeste ! Vous voilà donc bien éloignés de la conduite de saint Louis, qui, pour établir la souveraineté de Jésus-Christ, a toujours combattu celle de cet infâme usurpateur et de ce tyran, et n'a fait servir ses propres édits et ses ordonnances qu'à la gloire, à l'appui et à l'exacte observation des lois divines dans toute l'étendue de ses Etats. C'est par là que cet incomparable prince a reconnu, avec quelque sorte d'égalité, s'il se peut dire, la magnificence de ce grand Dieu envers les rois, et lui a rendu, par un retour vraiment glorieux, ce qu'ils reçoivent de lui de plus éminent et de plus auguste : *Per me reges regnant* (Proverb., VIII) ; c'est par la disposition singulière et par un effet de la providence de Dieu que les rois ont la gloire de régner ; c'est lui qui établit et qui soutient leurs trônes, et qui fait sur leurs personnes sacrées une effusion de sa grandeur et de sa majesté pour leur attirer les hommages et les respects des peuples : *Per me reges regnant*. Mais ne peut-on pas renverser cet ordre et dire, à la gloire de saint Louis, que c'est par lui que Dieu a régné d'une manière plus absolue et plus dominante dans la France, et que ses divines lois ont été reçues avec soumission et révérences des peuples ? Disons-le donc : *Magnificus in sanctitate*, que la sainteté de ce monarque s'est véritablement témoignée magnifique, puisque par ses lois il a soutenu l'autorité de Dieu, et par la distribution de ses richesses et de ses trésors, il a fait l'opulence et la pompe du même Dieu. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Le plus sage des rois n'appréhendait pas moins les richesses que la pauvreté : l'abondance lui paraissait autant dangereuse pour lui inspirer l'irréligion et le mépris de Dieu, que l'indigence pour lui attirer la rébellion et le mépris de ses sujets. C'est pour cela que, demandant à Dieu l'éloignement de ce double danger, il s'écriait dans le fond de son âme : *Divitias et paupertatem ne dederis mihi*. Ah ! Seigneur, que mon sort et mon partage soit cet heureux tempérament, et ce milieu qui se trouve entre ce qu'on appelle indigence et richesses. Ce grand prince connaissait très-bien le péril extrême où d'ordinaire l'excès des richesses expose les souverains. Car, outre qu'elles leur fournissent le moyen de satisfaire toutes leurs passions, elles ont encore ce funeste malheur qu'elles leur enflent très-souvent le cœur et les détournent de Dieu d'où pourtant elles viennent : *Quam mirabile*, disait un ancien Père de l'Eglise, *imo quam miserabile*. « Oh ! que c'est une chose étonnante, mais en même temps très-déplorable, *ut bona temporalia a Deo amoveant, quæ a Deo processerunt* ; que les biens temporels venant de la main de Dieu comme de leur source, ne servent néanmoins pour l'ordinaire qu'à détourner de lui les riches et les grands du monde ! »

Si c'est le crime et la honte de la plupart des rois, nous pouvons dire, au contraire, que ç'a été là la gloire de saint Louis, et le noble effet d'une sainteté véritablement magnifique que d'avoir employé ses trésors et ses grandes richesses à s'attacher à Dieu, et à le faire paraître avec opulence et avec pompe dans les hôpitaux et dans les temples, que les Pères ont toujours regardés comme des lieux sacrés et augustes, où la Divinité, par un choix particulier, se plaît à faire sa demeure. Glorieux usage des richesses quand elles servent ainsi à l'éclat, à l'honneur et à la pompe d'un Dieu, et à relever et à faire visiblement paraître sa majesté et sa grandeur ! Voilà le grand dessein de notre saint monarque dans la fondation et l'embellissement de tant d'églises et de saints monastères où Dieu serait servi à jamais, et dans l'établissement d'un si grand nombre de maisons célèbres qu'il a dotées de grands revenus, pour servir d'asile aux pauvres. N'est-ce pas là une sainteté véritablement magnifique par la dispensation et l'emploi de tous ces grands trésors ? Ce sont des tributs qu'elle offre à Dieu par hommage à sa grandeur humiliée et cachée dans les hôpitaux ; ce sont encore des vœux qu'elle consacre à son infinie sainteté révérencée dans les temples ; mais c'est partout avec tant d'éclat et de magnificence, qu'on y voit reluire, selon le témoignage de saint Chrysostome sur un pareil sujet, qu'on y voit, dis-je, reluire autant la gloire et la pompe de ce grand Dieu que son opulence et ses richesses : *Magnificus in sanctitate*. Démêlons, je vous prie, toutes ces choses ; mais pour insinuer dans vos esprits une des plus belles et des plus importantes vérités du christianisme, re-

arquez, s'il vous plaît, que Dieu a un double droit sur l'homme et sur ses biens.

La création l'a rendu notre souverain; mais la rédemption lui a encore donné de nouveaux droits sur nos personnes et sur tout ce que nous possédons, et il y a cela dans l'un et l'autre de pareil, que Dieu nous ayant tirés du néant pour la première fois par la création, il nous en a retirés une seconde fois par la rédemption. Comment cela? c'est que l'homme, selon saint Bernard, ayant mérité par son péché d'être anéanti, toutes les choses qui n'avaient été créées que pour lui, devaient tomber dans le même néant avec lui. C'était une suite naturelle; car enfin, n'étant faites que pour servir à son usage, elles ne devaient donc plus subsister sans lui; comme nous voyons que les moyens ne subsistent jamais que pour la fin, ainsi la rédemption, qui nous a retirés de la destruction entière et de la mort que nous avions méritée, a retiré en même temps toutes les choses du néant où elles allaient tomber, pour les faire servir à notre entretien et à notre vie. Et c'est pour cette raison que dans le langage des Pères de l'Eglise, le Sauveur est appelé : *Recreator universi*, le nouveau Créateur de toutes choses, et la Rédemption doit passer pour une seconde création. Mais il y a cette différence à faire, que dans la première création, Dieu, pour tirer les choses du néant, n'y est point entré lui-même; il n'a pas quitté l'état de sa grandeur et n'est point descendu de son trône; mais dans la seconde création, ô amour infini! ô bonté infinie! dans la rédemption il ne fait sortir les créatures du néant qu'en s'y plongeant lui-même; et n'a-t-il pas fallu qu'il se soit obscurci et anéanti? *Exinanivit semetipsum*. (Philip., II, 7.) Ce n'est donc que par le mérite de sa mort que nous vivons; ce n'est que par ses anéantissements que nous subsistons. O homme! si tu possèdes quelque bonheur et quelque avantage, c'est aux souffrances et aux abaissements d'un Dieu que tu en es redevable. Tu dois tes grandeurs à ses humiliations et tes biens et tes richesses à son extrême pauvreté : *Propter nos egenus factus est*, dit le grand saint Paul, *ut illius inopia vos divites essetis*. (II Cor., VIII, 9.) Quelle étrange création! Oh! que saint Louis savait bien sa religion et qu'il était pénétré de cette vérité! Il savait bien que c'était à un Dieu fait pauvre, à un Jésus humilié qu'il était redevable de ses grandeurs et de ses richesses, et que c'était à cette pauvreté adorable qu'il devait faire hommage de ses trésors et de ses biens. « Ne faut-il pas, disait ce grand saint, que je rende à mon Dieu par tribut et par reconnaissance ce qu'il m'a donné par bonté? N'est-il pas naturel que les ruisseaux retournent à la source, et les fleuves à l'océan qui les a produits? Eh quoi! je tiens mes richesses d'un Dieu pauvre, et c'est par ses humiliations et par son indigence qu'il me les a acquises et qu'il me les a données. Combien est-il donc juste que je l'honore dans l'état de sa pauvreté et de ses humilia-

tions par mes tributs et par mes trésors? Je sais que dans le ciel où il est monté, il possède toute la gloire et l'abondance; mais s'étant encore laissé sur la terre et caché dans la personne des pauvres, je puis par mes richesses contribuer à son éclat et relever sa gloire, faisant voir que dans cet état même d'indigence, il a droit sur tous mes biens, qu'il en est le souverain et le maître, et que quand je les lui offre, ce n'est pas un don que je lui fais, mais un tribut que je suis obligé de lui rendre. » Voilà, mes frères, ce qui porta ce grand prince à fonder et bâtir de riches hôpitaux dans plusieurs endroits de son royaume. C'était pour rendre hommage à Jésus-Christ pauvre et humilié dans la personne des misérables. Et n'est-ce pas là faire en quelque sorte l'opulence et la pompe d'un Dieu par cet usage magnifique des richesses? *Magnificus in sanctitate*.

Saint Jérôme fait cette remarque que les grands exerçant leur charité par le ministère des autres, *per aliena ministeria*, leur gloire en est diminuée et leur mérite partagé, et ne se rendent par là bienfaisants que par la communication de leur argent, et non par le service de leurs mains : *Clementes pecunia, non manu*. Mais la sainteté de l'incomparable saint Louis ne saurait subsister de la sorte, ni souffrir ce partage, et il veut que ses trésors ayant fondé les hôpitaux, ses mains royales s'appliquent immédiatement au service des pauvres. L'intérêt de sa santé et sa délicatesse ne l'empêchaient pas de s'exposer lui-même à l'infection et à la puanteur des hôpitaux, de prosterner son auguste personne aux pieds des plus misérables et de panser leurs plaies, sans que l'horreur de ces cadavres vivants pût arrêter son zèle ou lui cacher la majesté de Jésus-Christ résidant sous ces viles apparences. Ce grand monarque n'ignorait pas que, comme dans le ciel les principautés et les puissances bienheureuses, ces saints couronnés et qui sont tous des rois, élèvent la majesté de Jésus-Christ et forment l'éclat et la pompe de sa cour, abattant leurs couronnes et s'abaissant eux-mêmes aux pieds de son trône, il pouvait aussi, par une sainte émulation et à leur exemple, donner ici-bas de l'éclat et de la pompe à un Dieu dans les hôpitaux, en s'humiliant devant lui et déposant son sceptre et sa couronne pour l'honorer et lui faire la cour en une condition qui n'attire le plus souvent que le mépris et l'aversion des gens du monde. Car est-il rien de plus méprisé? et si nous avions tant soit peu de foi, nous en devrions gémir; est-il rien de plus méprisé dans le siècle que la condition des pauvres? Et n'est-ce pas une chose tout à fait indigne et un excès d'orgueil à des particuliers de mépriser ainsi et de dédaigner ceux que le plus auguste et le plus grand des rois a bien estimés dignes de ses profonds respects et de ses plus humbles services? Je sais bien, mes frères, que c'est à un Dieu qu'il rendait ces hommages, mais la même foi qui éclairait cet incomparable

prince, ne doit-elle pas éclairer et régler la conduite des peuples? Et c'était là son grand dessein dans l'emploi de ses richesses; il les offre à Jésus-Christ comme des tributs qui lui sont dus; et il se croit même obligé de les accompagner de l'humiliation de sa personne royale dans les hôpitaux. Mais il les lui consacre encore dans les temples comme des vœux qui doivent servir à l'embellissement et à l'ornement des saints autels, pour lui attirer plus facilement les adorations et les hommages des peuples. C'est dans cette vue qu'il fit bâtir des églises superbes et magnifiques, et qu'il fonda de célèbres couvents dans l'étendue de ses Etats, faisant toujours paraître dans ces lieux sacrés et dans ces monuments précieux de la religion, les plus éclatantes marques d'une magnificence véritablement royale et toute sainte : *Magnificus in sanctitate*. Il considérait que, comme autrefois les apôtres par la seule pompe des miracles, par l'éclat de leurs vertus et par le sang de leur martyre, attirèrent les premiers chrétiens à l'adoration et au culte de Jésus-Christ, il fallait au défaut de ces richesses surnaturelles en substituer de temporelles. Car enfin les peuples s'attachent d'ordinaire aux apparences, à l'éclat extérieur, et ce qui frappe leurs sens leur gagne souvent le cœur. C'est ainsi que ce grand prince, plus jaloux de l'honneur et de la magnificence des autels que de la majesté de son trône, employait ses trésors à la fondation et à l'embellissement des temples pour y attirer les peuples. Il voulait, par une espèce de réparation, faire servir de pompe et d'ornement aux autels du vrai Dieu l'éclat et la beauté de l'or que les adorateurs des faux dieux avaient autrefois employé à embellir et orner leurs idoles. Voilà à quoi ce grand monarque employait ses richesses. C'était à inspirer efficacement la piété et à gagner des peuples tout entiers à Dieu. Admirable conduite, qui condamne le dérèglement de la plupart des gens! Car si vous y prenez garde, au lieu de faire servir ce que l'on a de biens et de richesses à la piété et au culte du vrai Dieu, on veut, par un renversement contraire, faire servir la piété et les exercices de la religion à la cupidité, à l'intérêt et à l'acquisition des biens et des richesses.

Examinez, mes frères, à quoi tendent d'ordinaire vos vœux et vos prières. C'est à vous rendre Dieu propice pour les biens temporels et pour les commodités passagères; c'est à faire servir Dieu à votre cupidité et à vos richesses, et non pas employer vos richesses pour Dieu : *Ministrum lucritui Deum facis*, dit saint Augustin. Voilà

(51) Dans sa minorité il y eut plusieurs troubles et de fâcheuses guerres qui s'élevèrent dans son royaume, dont néanmoins il se démêla et en sortit toujours avec gloire et honneur en suivant les sages conseils de la reine Blanche, sa mère. C'est pourquoi l'histoire de sa vie nous apprend qu'il désarma par bonté et par respect Philippe, comte de Boulogne, son oncle paternel; l'Anglais (Henri III), par force vainquit l'inconstance de Thibaut, comte de

le désordre commun, et on n'y prend pas garde. Le temps me presse, et il faut que je me hâte pour achever l'éloge de votre grand saint, dans lequel nous voyons heureusement rassemblés les plus beaux emplois et les plus nobles fonctions qui n'ont été que séparés dans les deux plus grands rois de la terre, David et Salomon. C'était de bâtir le temple de Dieu et de combattre les ennemis de sa gloire. David, cet invincible conquérant, se contenta d'amasser les matériaux qui devaient être employés au bâtiment du temple de Dieu, mais ses mains guerrières, se trouvant trop souillées du sang de tant de combats, ne furent point jugées de Dieu assez pures pour lui élever cet illustre et glorieux monument de la piété. Salomon, ce prince pacifique, eut cet avantage et cette gloire. Mais l'incomparable saint Louis possède ce double honneur, et de bâtir des temples à Dieu et d'étendre par ses combats et par ses armes les victoires et les conquêtes du même Dieu. C'est mon dernier point, je n'en dirai que le précis et la matière en peu de mots.

TROISIÈME POINT.

Quelque profane et criminelle qu'on fasse d'ordinaire la profession des armes, on peut néanmoins la mettre au rang des choses sacrées, et après que Dieu a fait entendre aux conquérants par la bouche de l'un de ses prophètes que c'est lui qui sanctifie la guerre : *sanctificate mihi bellum*, je ne trouve pas de quoi la condamner d'injustice. Il est vrai que pour l'exempter de ce blâme honteux on ne doit, selon ce même oracle, l'entreprendre jamais que pour les intérêts de Dieu et pour sa gloire : *Sanctificate mihi bellum*. Sans cette vue on peut dire que toute la vertu militaire dégénère en vice, que la valeur n'est que brutalité, la défaite de l'ennemi n'est que vengeance, la victoire que cruauté, et le triomphe qu'une vaine parade et le couronnement du faste et de l'orgueil. Jamais prince ne fut plus éloigné de ce blâme dans l'exercice de la guerre que saint Louis. Son principal but, ou plutôt son unique soin fut d'employer et de consacrer ses armes aux victoires de Jésus-Christ et de lui procurer de nouvelles conquêtes.

Vous savez qu'ayant établi le calme et la tranquillité dans ses Etats (31), poussé d'une ardeur chrétienne et héroïque, il alla porter la guerre et la terreur dans les provinces de l'Orient. Son entrée y fut la plus glorieuse du monde (32). Il descendit le premier de son vaisseau, et impatient de combattre et de vaincre les ennemis de son Dieu, il se jeta dans la mer jusqu'à la ceinture, et

Champagne, par sa fermeté; et l'opiniâtreté de Pierre de Dreux, duc de Bretagne, par sa patience.

(52) Ce fut l'an 1249. Il prit ensuite la ville de Damiette, où il entra non pas à la manière des anciens capitaines romains, c'est-à-dire, monté sur un char de triomphe attelé de lions et d'éléphants; mais faisant marcher la croix devant lui; il la suivit en posture de pénitent, tête nue et pieds nus,

l'épée à la main il contraignit les infidèles qui s'opposaient à sa descente, de chercher leur salut dans la confusion et l'embarras d'une honteuse fuite. Mais Dieu, dont la conduite est admirable, dont les secrets sont adorables et qui fait réussir ses desseins par des moyens tout contraires, permit que ce vaillant prince, après ses premiers combats qui furent autant de victoires, perdit lui-même la liberté (33). Sa prison, quoique sombre et affreuse, ne servit qu'à faire encore plus éclater son courage, et l'intrépidité et la noble fierté avec laquelle il parla au sultan qui le détenait sous sa puissance et dans les fers, tira de la bouche de ce roi barbare cet illustre témoignage qui est au-dessus de tous les éloges (et ne peut, venant d'un superbe ennemi, être suspect de flatterie), qu'il n'avait jamais vu d'intrépidité et de constance égales à celles de ce généreux captif. Et c'est dans cette occasion qu'on peut dire de saint Louis ce qu'on a dit d'un fameux conquérant dans une autre rencontre, *meruitque timeri nihil timens*, que ne craignant rien dans son plus grand péril, il se fit même craindre de ceux qui le tenaient sous leur puissance. Il en reçut en effet (avec toutes les marques de leur estime) la liberté de revenir en France, après avoir rétabli les affaires des chrétiens dans la Palestine: ce qui doit sans doute faire passer sa captivité, non pas pour une perte et une défaite, mais pour une illustre victoire et une conquête. Il ne fut pas plutôt de retour dans son royaume (34), qu'ayant ramassé de nouvelles troupes, il entreprit une seconde guerre contre les infidèles (35). Mais lorsque, par le massacre de ses ennemis et par la prise de leurs villes, il étendait l'empire de Jésus-Christ, et qu'il arborait glorieusement l'étendard de la croix parmi les nations barbares, et qu'il faisait refluer la religion et la foi, où l'infidélité les avait bannies, la peste, qui est un fléau qui frappe aveuglément les princes et les sujets, attaqua cet invincible monarque au milieu de son armée, mais toujours sans lui ôter pourtant la victoire (36). De sorte qu'on peut lui appliquer cet éloge que Tertullien donna autrefois à Job, lorsque le considérant intrépide au milieu de ses maux, il l'appelle *operarius victoriæ Dei*, l'ouvrier de la victoire de Dieu; et au lieu que les Romains, aveuglés de leur orgueil, disaient avec insolence, dans les infortunes et les disgrâces de leur république, que les dieux y trouvaient leur confusion et leur honte, punissant et abandonnant au malheur un Etat qui leur était si fidèle, nous devons dire, au contraire, mes frères, selon les principes

et les maximes de notre religion, que c'était un sujet de complaisance et de gloire à Dieu de voir la mort de saint Louis, et dans sa disgrâce, si on pouvait appeler ainsi son salut, de voir, dis-je, dans cette mort le sacrifice d'une si belle vie, et en même temps autant d'heureuses conquêtes qu'il y eut de généreux martyrs qui accompagnèrent cette grande âme dans la gloire, servant d'ornement à son triomphe et à sa victoire, et conduits par elle dans le sein de Dieu. Voilà, mes frères, le couronnement et l'éclat de la sainteté véritablement magnifique de cet incomparable prince, qui donna ainsi à Dieu, comme vous l'avez vu, tout ce qui se peut concevoir de plus auguste et de plus grand. L'autorité, l'opulence et les victoires : *Magnificus in sanctitate*.

Mais ce grand saint qui procure tant d'éclat à l'autorité et à la gloire de Jésus-Christ qui étend ses conquêtes, n'est-il pas en même temps la confusion, la honte et la condamnation de tant de pécheurs publics; de tous ces suppôts de l'enfer qui, par leur scandale et leurs mauvais exemples, corrompent les âmes, en font les malheureuses conquêtes du démon, et enveloppent dans leurs crimes et dans leur damnation les âmes innocentes de leurs frères? *Vae mundo a scandalis!* (Matth., XVIII, 7.) Ah! que cela est horrible! Ah! Seigneur! n'attendez pas jusqu'à la fin des siècles, n'attendez pas que les anges, ces ministres terribles de votre vengeance ôtent les scandales du monde par la perte des pécheurs! ôtez-les plutôt dès maintenant, ô mon Dieu, par un effet de votre miséricorde favorable, par la conversion des âmes; vous en ferez ainsi votre conquête. C'est le bonheur que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

PANÉGYRIQUE III.

SAINT FRANÇOIS DE BORGIA,

Général de la Compagnie de Jésus.

Prononcé en l'église de Saint-Louis de la maison professe, rue Saint-Antoine, et en celle du collège de Louis le Grand.

Sic decet nos implere omnem justitiam. (Matth., III.)

Il est digne de nous d'accomplir toute sorte de justice.

EXORDE

L'accomplissement des devoirs de la justice en général fait le glorieux caractère et la distinction du chrétien d'avec le juif. L'accomplissement de tous les devoirs particuliers de la justice, quoique borné à un seul état, fait la distinction et le comble du mérite des plus grands saints. Les Juifs, ne

(33) Ce fut l'an 1250, le 5 avril, que ce saint roi fut fait prisonnier avec ses autres frères, Charles, comte d'Anjou, et Alphonse, comte de Poitiers, par Melco-Sala, fils de Meledin ou Saladin, grand sultan de Babylone. La reine Blanche, affligée de ces malheurs, finit ses jours à Melun l'an 1252, le 26 novembre, âgée de soixante-cinq ans.

(34) Ce fut l'an 1254.

(35) Ce fut l'an 1270. Avant que de partir il

laissa l'administration de son royaume à Matthieu, abbé de Saint-Denis, et à Simon, comte de Nesle.

(36) Il en mourut l'an 1270, le 25 août, le cinquante-sixième de son âge et la quarantième année de son règne. Son corps fut rapporté en France, et Philippe le Hardi, son fils, le porta lui-même à Saint-Denis; ce saint fut canonisé ensuite par le pape Boniface VIII.

recherchant que la seule apparence et l'éclat extérieur de la vertu, la rendaient vaine et imparfaite, et ôtant ainsi à la vraie justice ce qu'elle a de solide et de plus essentiel, ils ont laissé aux chrétiens la gloire d'être les seuls qui l'accomplissent. Ceux d'entre les chrétiens qui, étant appelés à un genre particulier de vie, en remplissent exactement tous les devoirs, se rendent consommés et parfaits dans leur état, et se distinguent par là de ces négligents et de ces lâches que Dieu condamna autrefois par avance dans ce reproche : *Non invenio opera tua plena* (Apoc., III, 2); je trouve que vos œuvres ne sont pas pleines. Mais la sainteté se trouvant en eux limitée à un état particulier, dans l'inclination naturelle qu'elle a de s'étendre, elle souffre quelque contrainte par ces bornes trop étroites qu'ils lui donnent. Ainsi, quelque justes qu'ils soient, ils n'accomplissent pas toute la justice, et leur perfection ne veut que les laisser imparfaits.

Il n'y a, mes frères, que ces grands hommes qui, passant, selon les ordres de la Providence, par différentes conditions et les sanctifiant toutes, aient l'avantage et la gloire de pouvoir dire : *Sic decet nos implere omnem justitiam*; il est digne de nous de posséder la plénitude et la perfection de la justice, et de ne point donner de bornes à la sainteté et à la vertu. Mais si jamais saint a pu avancer ces paroles, c'est sans doute l'incomparable François de Borgia, dont j'entreprends de faire l'éloge; car, outre que dans les différents changements de son état il a toujours fait paraître une sainteté immuable et constante, il a encore montré qu'ayant su allier en sa personne les vertus que leurs fonctions semblaient rendre contraires et séparées par de très-grands espaces, il n'a nullement pu voir séparées ni divisées en lui celles que leur conformité et leur rapport rendent plus proches; et qu'ainsi les ayant toutes possédées, il a heureusement rempli tous les devoirs de la parfaite justice.

En effet, mes frères, soit qu'on regarde ce grand saint dans la cour comme favori de l'empereur Charles-Quint, ou dans une des plus importantes charges de l'Etat, comme vice-roi de Catalogne; soit qu'on le regarde dans la religion comme général de son ordre, on trouve que, dans ces différentes conditions, Dieu a heureusement rassemblé en lui toutes ces divines et admirables qualités qu'il ne donne souvent qu'en partie aux plus grands saints. C'est ici tout le plan de mon discours.

On voit premièrement que, comme favori dans la cour et comme vice-roi en Catalogne, il joint aux vertus les plus exemplaires et aux soins les plus assidus et les plus embarrassants que demandent les charges publiques et le gouvernement des Etats, le recueillement de la piété la plus tranquille

et la plus retirée. Ce sera là ma *première proposition*. — On voit encore que dans sa famille, et comme chef d'une maison illustre, il joint à la probité de l'homme du siècle la sainteté et la consécration du religieux. Ce sera là ma *seconde proposition*. — Enfin, on voit que dans la religion, et comme général de sa compagnie, il joint, à la vigilance et à l'attention continuelle qui l'attache par les liens les plus étroits aux intérêts particuliers de son ordre, une liberté entière, pleine de zèle et de lumière pour le bien et l'avantage de l'Eglise universelle. Ce sera là ma *troisième proposition*.

C'est donc ainsi que ce grand saint a rendu pleine et très-parfaite sa sainteté et sa justice : *Sic decet nos implere omnem justitiam*. Demandons, pour le mieux comprendre, le secours de celle qui mérita d'être appelée de l'ange, par un titre singulier, pleine de grâces. *Ave, gratia plena*, etc.

PREMIER POINT.

C'est, mes frères, une faveur insigne de la miséricorde de Dieu et une marque éclatante de sa bonté, lorsque, prévenant l'homme juste par ses bénédictions, il l'éloigne de la compagnie des méchants dont l'air contagieux, qu'ils exhalent par leurs mauvais exemples, pourrait enfin le corrompre et le perdre; mais c'est une grâce et une faveur encore plus signalée lorsque, bien loin de le retirer et de le séparer d'avec les pécheurs, il l'engage à vivre parmi eux et qu'il fait heureusement servir la sainteté de ses exemples et de ses vertus à les retirer de leur corruption et de leurs vices; car, au lieu que cette précaution favorable avec laquelle Dieu éloigne un homme de probité et de vertu de la société des méchants, fait comprendre qu'il n'a encore mis en lui qu'une grâce commune et une vertu faible qui ne peut se soutenir dans les occasions, on voit encore qu'il n'opère, par cette fuite du juste, que le salut d'une seule âme; mais on reconnaît, au contraire, quand il l'engage, ainsi que nous avons dit, parmi les pécheurs, combien il l'a affermi dans la grâce (37) et rendu sa vertu solide et pure, puisqu'elle est capable non-seulement de le conserver incorruptible au milieu de la corruption, mais encore de purifier et de sauver avec lui les plus corrompus, et de joindre ainsi à son salut le salut de plusieurs autres. Voilà sans doute ce qui peut être vu de plus précieux et de plus admirable dans les faveurs de la divine miséricorde, et c'est, mes frères, ce qu'elle a voulu faire paraître par l'entrée et la vocation de François de Borgia à la cour de l'empereur; car chacun sait que dans les cours des souverains, d'un côté, la cupidité y rencontrant tous les objets conformes aux passions et les plus propres à les allumer et à les enflammer, elles y sont d'ordinaire peu capables de cette noble froideur et de cette modération raisonnable

(37) L'on voit assez quels sont les desseins de Dieu quand il laisse le juste au milieu des méchants,

et quels sont le pouvoir et la force de sa grâce quand il persiste dans la sainteté.

sans lesquelles elles deviennent très-souvent des crimes et sont toujours de grands dérèglements; d'autre côté, les vertus mêmes, n'y étant dans la plupart que fausses et apparentes, ne servent qu'à couvrir et cacher de véritables vices.

C'est donc pour faire triompher la vertu au milieu de cette corruption que saint François de Borgia fut appelé à la cour par l'ordre de la divine Providence, quoiqu'il y fût peut-être appelé pour d'autres fins et pour d'autres vues humaines qu'inspiraient à ses parents la gloire et la grandeur de sa naissance, étant sorti d'une maison qui compte dans sa généalogie des papes, des empereurs et des rois, et dont la glorieuse alliance fait honneur et donne de l'éclat à presque tout ce qu'il y a de trônes dans l'Europe. Mais on peut dire que le même esprit, qui avait autrefois obligé Elie d'entrer dans la cour d'Achab pour y détruire dans les esprits, par l'autorité de sa parole et par le feu de son zèle; l'erreur et le faux culte, fit entrer François de Borgia dans celle de Charles-Quint pour y insinuer dans les cœurs, par l'efficace et la douceur de ses exemples, les véritables sentiments de la piété et de la religion. C'est ainsi qu'on vit vérifier en sa personne, d'une manière si noble et si éclatante, cet oracle du Saint-Esprit : Que l'homme qui achèvera promptement son ouvrage paraîtra avec honneur devant les rois : *Vidisti virum velocem in opere, coram regibus stabit* (Prov., XXII, 29); car sa vertu, ayant paru consommée dès son commencement, lui acquit d'abord toute l'estime et la faveur de l'empereur. Les princes se faisaient honneur d'avoir part dans son amitié. La même grâce qui avait fait paraître en lui une sagesse avancée dès son enfance, et en un temps où les autres n'ont point encore l'usage de la raison, le rendit, quoique encore dans sa jeunesse, capable de gagner les esprits les plus fiers et les plus déraisonnables; et la piété, qui lui fit adorer le Créateur en un âge où l'on ne connaît presque point les créatures, forma en lui dans la suite des exemples si touchants et si édifiants, qu'ils inspirèrent à des libertins et à de faux adorateurs de la fortune et du monde, le mépris et l'oubli des créatures pour ne servir que Dieu seul.

Tant il est vrai, mes frères, que l'exemple est quelque chose de puissant quand il se trouve joint à un beau naturel et à ces manières douces, honnêtes et insinuanes que donnent une sagesse consommée et une vertu parfaite. Ce furent là les seuls moyens qui gagnèrent à François de Borgia les cœurs de tous les seigneurs et de tous les grands de la cour. Jamais la flatterie, les brigues, ni ces lâches complaisances (toutes honteuses et indignes voies, mais néanmoins trop ordinaires pour entrer dans la faveur et pour s'élever dans le monde) ne furent au goût de cette grande âme. Son mérite fut la seule sollicitation qui lui obtint premièrement l'une des plus honorables et des plus écla-

tantes charges de la cour, et ensuite la qualité de vice-roi de Catalogne. Sa vertu qui le rendait si exact et si fidèle à tous ses devoirs lui devint en quelque sorte infatigable à lui-même, en l'élevant ainsi à des emplois illustres et des dignités publiques contre l'espérance qu'elle lui avait donnée d'une condition et d'une vie privée. Mais si d'un côté son espérance fut trompée quand il reçut des honneurs et des charges qu'il s'était promis de ne jamais recevoir, elle fut aussi d'autre côté heureusement trompée, quand il conserva dans ces mêmes charges ce qu'il craignait d'y perdre. Je veux dire cette application entière de son âme à Dieu, et ce recueillement intérieur qui a été jugé si rare par les saints et presque impossible dans l'exercice et l'administration des charges publiques. Car parmi les causes qui, selon les Pères, rendent comme inséparables de ces sortes de dignités, la dissipation et la distraction de l'esprit, on peut principalement compter l'embarras et la foule des affaires où elles engagent, et l'éclat et l'honneur où elles élèvent.

Il est constant que dans l'exercice des charges et dans la conduite des peuples, la multitude des affaires extérieures, faisant comme sortir l'âme d'elle-même et l'appliquant au dehors, est un grand obstacle à ce recueillement intérieur qui doit la renfermer en soi et réunir toutes ses pensées au dedans d'elle-même. L'honneur encore et le grand éclat attachés à ces emplois illustres, font que la plupart des grands, appliqués seulement à l'honneur qu'on leur rend, ne songent nullement à celui qu'ils sont eux-mêmes obligés de rendre à Dieu, et que, offusqués de la fumée de cet encens qu'ils reçoivent des peuples, leur vue se perd et se dissipe avec elle, et que leurs pensées, n'ayant pour objet que cette vanité, ne peuvent devenir que pure vanité et que s'évanouir : *Evanuerunt in cogitationibus suis*. (Rom., I, 21.)

L'incomparable saint dont nous faisons l'éloge a évité ce dangereux écueil. La multiplicité et l'embarras des affaires attachées à sa charge et au gouvernement des peuples ne partagea et ne divisa jamais l'attention de son âme, et ne troubla point le recueillement et la paix de son cœur; et lorsque l'enfant de Portugal lui écrivit dans une de ses lettres avec ces termes si touchants : « Oh ! qu'heureux est le serviteur de Dieu qui a su trouver, au milieu d'un si grand embarras et d'une foule d'affaires, la paix de l'homme intérieur, et réunir, parmi tant de différentes occupations, toutes les vues et toute l'application de son âme ! » Ne pensez-pas, mes frères, que ce soit là un vain compliment et une flatterie; c'est le témoignage sincère et le véritable éloge de la vertu parfaite et de ce recueillement admirable que ce prince reconnaissait dans François de Borgia, qui, voulant imiter par vertu le défaut de la plupart des politiques et des sages du siècle, lesquels font les affaires de Dieu sans penser à Dieu, faisait

admirablement les affaires du monde sans penser au monde.

Comme les pensées des hommes, dit l'oracle du Saint-Esprit, sont timides, et toutes les prévoyances incertaines, tant que l'homme n'aura que ses lumières et sa propre prudence, son esprit demeurera toujours flottant et plein de défiance dans la conduite des affaires, et ne fera, par la recherche des moyens de s'assurer, que multiplier ses réflexions et ses pensées, bien loin de les réunir; et que se dissiper et se distraire lui-même, au lieu de se recueillir. Mais, mes frères, l'avantage de François de Borgia, établi dans l'autorité de vice-roi de Catalogne, fut que la prudence humaine ne fut jamais de son conseil pour la conduite des affaires. La sagesse divine si sûre, si certaine dans ses vues, cette sagesse céleste qu'il demanda avec la même ardeur que le plus sage des rois l'avait autrefois demandée, et qui est assise sur le trône de Dieu, vint l'assister de ses conseils; et l'ayant éclairé de ses lumières, elle fit en lui, avec cette inégalité néanmoins qui est entre l'original et la copie, ce qu'elle fait en Dieu même, l'appliquant hors de soi à la conduite des choses temporelles et humaines, et le tenant néanmoins recueilli en soi par la contemplation et par l'amour des beautés divines et éternelles : de sorte qu'on voyait François de Borgia agir et se communiquer sans dissipation; se recueillir sans oisiveté; se donner aux affaires humaines sans se dérober au culte divin; s'appliquer assidûment à la piété, sans rien ôter de son attention à ses emplois, et servir ainsi tout à la fois Dieu et le monde, sans se partager entre deux maîtres. Car n'agissant que par la lumière et la sagesse de Dieu, c'était aussi pour Dieu seul qu'il agissait; conduisant les peuples, il ne les conduisait qu'à Dieu, et voyant que la même charge qui lui assujettissait tout un royaume l'assujettissait lui-même à Dieu, il ne regarda jamais dans les services et les soumissions que ses vassaux lui rendaient, que le service qu'il devait lui-même rendre à Dieu.

Mais il eût cru, dans le zèle ardent qui l'animait, trop borner ce même service de Dieu, s'il ne l'eût étendu partout où son autorité pouvait s'étendre. Ainsi l'on vit en peu de temps, sous le sage gouvernement de ce vice-roi, tous faire son devoir dans la Catalogne; les lois, presque abolies ou la plupart violées, reprendre leur ancienne vigueur; la régularité se rétablir dans les monastères relâchés; la discipline réprimer la licence des soldats; la bonne foi assurer le commerce; la réconciliation et l'amitié réunir les familles divisées, et enfin la piété refleurir dans les églises que l'indévotion avait rendu désertes, ou que l'impiété avait même profanées.

(38) Nous devons nous rendre utiles aux autres aussi bien qu'à nous-mêmes, principalement quand nous le pouvons, et surtout quand il est question du

C'est ainsi que ce prince si religieux et si chrétien avait véritablement dans le cœur ces nobles sentiments que saint Augustin approuva autrefois dans la bouche d'un seigneur païen, qui ne pouvait nullement regarder son salut séparé du salut des peuples, ni s'assurer d'être heureux et dans la gloire, s'il ne tâchait d'assurer le bonheur des autres : *Nec non mea ista gloria separari a salute omnium potest, et ut ego felix esse possim, una mecum omnes felices esse necesse est.*

Pénétré de ces beaux et généreux sentiments, quand l'intérêt de l'Etat et le soin de la sûreté publique avaient arraché à sa compassion et à sa clémence un arrêt de mort contre des criminels, il priait Dieu avec toute la ferveur possible d'exercer sa miséricorde envers ceux envers lesquels il venait d'exercer lui-même la justice, et d'absoudre ceux qu'il avait été obligé de condamner, et faisait offrir le sacrifice de l'Agneau adorable sur l'autel, pour ceux qui venaient d'être sacrifiés par son ordre comme des scélérats détestables, sur les gibets et sur les roues.

Que dirons-nous après cela de tant de magistrats et de seigneurs, parmi des chrétiens, qui, infiniment éloignés, je ne dis pas seulement du zèle et de la piété de François de Borgia, mais de la lumière et de la connaissance même des païens, ne recherchent que leur propre intérêt, et négligent entièrement celui des peuples (38), qui se contentent de vivre seulement comme particuliers dans leur condition et leurs obligations publiques, et de trouver leur avantage et leur profit dans une entière inutilité pour les autres? comme si, dans l'engagement des charges, n'être bon que pour soi n'était pas un aussi grand défaut que de ne l'être que pour autrui; et comme si la vigilance continuelle que l'Apôtre déclare être d'une obligation indispensable à tous ceux qui sont établis en autorité, leur permettait jamais de fermer les yeux et de se négliger dans ce qui regarde l'avantage de ceux qu'ils gouvernent. Mais qu'ils apprennent aussi de saint Augustin, qu'étant ainsi obligés à veiller continuellement, s'ils ne tendent par leurs soins et par leur vigilance qu'à procurer à leurs inférieurs ou à leurs sujets une félicité toute terrestre, « Il vaudrait mieux, dit ce savant Père (Ep. 259), dormir nuit et jour, que de veiller pour un sujet si bas et si indigne de l'élévation de leur charge : *Dormire satius esset, quam ad hos labores vigilare.* » Eh! que l'exemple de saint François de Borgia leur fasse comprendre qu'ils doivent avoir des vues plus nobles et plus élevées, et travailler plus au salut éternel qu'à la félicité temporelle des peuples; et à les soumettre pleinement à un Dieu dont le trône est dans le ciel, quand ils les soumettent à un roi de la terre.

salut du prochain; autrement notre conduite, bien loin d'être agréable à Dieu, lui devient odieuse, selon saint Bernard

C'est de cette sorte, mes frères, que cet illustre vice-roi de Catalogne, tâchant sans cesse de porter les peuples à Dieu, ne le perdit jamais lui-même de vue, et n'en pût être détourné par tous les embarras et les soins attachés au gouvernement, non plus que par les honneurs qu'on lui rendait, parce que, dans la gloire qui l'environnait, il ne regarda jamais que celle de son Dieu.

Comme l'honneur est un plaisir qui touche l'âme par elle-même, ce que ne font point les plaisirs des sens, qui ne flattent immédiatement que le corps, il n'est rien de si rare que de voir un homme comblé d'honneurs, sans que son esprit s'en élève et sans qu'en même temps il s'évapore et se dissipe dans son élévation. C'est pour cela que, selon la remarque des Pères de l'Eglise, Dieu, pour ménager le salut des grands du monde, et empêcher cette secrète et funeste élévation d'esprit qu'inspirent naturellement ces honneurs, leur donne souvent un contre-poids d'abaissement par des disgrâces et des humiliations qu'il leur envoie. Mais ce grand Dieu, qui pénétrait dans le cœur de Borgia, reconnut bien qu'il n'était pas nécessaire de l'humilier pour le rendre humble, et que l'honneur et la gloire, qui élèvent et qui emportent les autres, parce qu'ils veulent les arrêter entièrement en eux, ne pouvaient que le laisser dans la modération, parce qu'il n'en voulait rien retenir pour soi.

C'est là, mes frères, le conseil important que donna autrefois saint Augustin à un seigneur de qualité, à qui sa charge publique et sa dignité très-illustre attiraient beaucoup d'estime et de vénération dans le monde. « Prenez garde, disait ce savant Père, quand on vous honore et que la gloire du siècle vient se présenter à vous, d'user alors de partage, de ne pas tout prendre et de ne pas aussi tout refuser. Laissez la partie de cet honneur qui pourrait regarder votre personne; mais ne privez point votre dignité de l'autre partie de l'honneur qui lui appartient. En vous dépouillant de cette sorte vous-mêmes de tout sentiment d'élévation et de gloire, vous obligerez Dieu à vous honorer et à vous élever; et en laissant à votre charge et à votre dignité tout son éclat et son honneur, vous obligerez les hommes à la révérence de bon gré, ou à la craindre. »

Voilà, chrétiens, le véritable portrait de François de Borgia. Comme il n'aima, dans ses charges et ses dignités, que le pouvoir de faire servir Dieu, et non les services et les soumissions qu'il recevait lui-même, il ne rechercha aussi dans ses actions illustres que la bonté et le mérite, et non l'éclat; et ne fut jamais touché de la seule bienséance, mais de la justice de ses devoirs. Ainsi, il ne voulut rien retenir pour soi de la gloire et de l'estime que sa dignité éminente et ses vertus héroïques lui atti-

raient. Mais sa grande âme, s'élevant au-dessus de tout ce qu'il y a de plus éclatant dans le monde, demeurait par une manière de suspension favorable, dont parle saint Augustin, uniquement attachée et appliquée à Dieu, et fit voir, par un exemple assez rare, qu'une personne publique pouvait, au milieu de tous ces bruits tumultueux que produisent d'ordinaire la pompe et la gloire du monde et des affaires toutes civiles et séculières, trouver néanmoins une tranquillité intérieure et un recueillement spirituel que les plus parfaits solitaires et de très-saints pontifes se sont plaints d'avoir perdus dans la conduite des affaires ecclésiastiques et divines.

Ne sait-on pas que saint Bernard, cet homme si accoutumé au désert et à la retraite, et à qui la longueur de la solitude avait rendu comme naturel le parfait recueillement d'esprit, se plaignit néanmoins des distractions et de la dissipation que lui avait causées le soin du gouvernement des affaires de l'Eglise? Mais le grand saint Grégoire, pape, ne déplorait-il pas encore d'une manière extrêmement touchante ces sortes d'évagations et d'épanchements de son esprit dans les fonctions sacrées de sa charge pastorale? Que si des saints d'une vertu si solide et si consommée ont cru devoir trembler, se voyant, quoique par l'ordre de Dieu, dans l'embarras et dans la multitude des affaires d'ailleurs très-saintes en elles-mêmes et très-indispensables, et ont craint si fort d'y trouver, par quelque secret jugement de Dieu, la dissipation entière de l'esprit et la perte de ce recueillement si nécessaire à la conservation de la piété : eh! quel sera le péril de ces gens du monde et tout du monde, qui, n'ayant nulle piété ou n'en ayant qu'une très-faible, s'engagent, par le seul instinct et le mouvement de la passion, dans une foule continuelle d'occupations et d'emplois capables de dissiper la vertu la plus solide et la mieux établie; et qui ne sont interrompus d'ordinaire que par un repos tout oisif et criminel, et par des divertissements profanes et tout païens qui dissipent encore plus dangereusement leur âme, que ne feraient les continuels embarras et les plus grandes occupations. Ne peut-on pas leur dire avec bien plus de fondement que saint Bernard le disait à un pape (39) : « J'ai toujours appréhendé et j'appréhende encore pour vous que, différant le vrai remède à ces distractions où vous vous trouvez, votre âme ne s'y accoutume, ne s'y endurecisse, et ne tombe, par cet endurcissement, dans le plus terrible malheur, puisqu'un cœur ne s'en est jamais sauvé sans un miracle singulier de la miséricorde? »

Voilà, mes frères, selon le sentiment de ce Père, quelle est la suite naturelle et très-funeste que causent la multiplicité des affaires et l'engagement aux charges et aux grandeurs de la terre. Jamais homme n'en

(39) Eugène, qui avait été son disciple étant religieux de Clairvaux.

eut le cœur plus détaché que saint François de Borgia, parce que peut-être jamais homme n'en reconnut mieux le néant que lui. Tant que les grandeurs de la terre conservent leur éclat, l'âme, en étant facilement éblouie, n'en reconnaît point la fausseté et le néant. Ainsi, elle s'y attache sans peine, et en s'y attachant elle s'évapore, se dissipe et devient aussi vaine que ce néant même qu'elle embrasse. Mais, quand ce faux éclat des grandeurs est une fois ôté, elles n'en imposent plus et le témoignage même des sens, se joignant à celui de la raison et de la foi, on demeure convaincu par toute sorte de preuves que ces mêmes grandeurs sont trop peu de chose pour obliger notre âme à sortir comme d'elle-même et à les rechercher.

C'est ainsi, mes frères, que par un ménagement de la divine providence, François de Borgia, rendant les derniers devoirs à l'impératrice sa souveraine et conduisant son corps au tombeau, au lieu de la grande Isabelle queses rares qualités avaient rendue l'admiration de toute l'Europe, ne trouva qu'un amas confus de corruption et de pourriture : et frappé d'un si triste et si affreux spectacle, il résolut dès là d'abandonner le monde par effet et par les vœux solennels de la religion ; comme il l'avait déjà abandonné par le secret détachement de son cœur. Mais le même esprit, qui conserva le sien si recueilli au milieu des plus grands soins et des embarras continuels où l'engagèrent ses emplois à la cour et ses charges publiques, voulut aussi que cet incomparable saint, demeurant au siècle durant plusieurs années comme chef de famille, allié, par un exemple très-rare, à la probité de l'homme du monde la sainteté et la consécration du religieux, et par l'union de ces deux états, accomplît tous les devoirs de la justice : *Sic decet nos implere omnem justitiam*. C'est, mes frères, ce que nous allons voir dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

Si les pécheurs ont toujours de la peine à accorder leurs passions, il y a aussi des occasions où il semble que les saints n'en aient pas moins à accorder leurs vertus. On ne doit pas trouver étrange, mes frères, que les pécheurs, s'étant éloignés de Dieu qui est la souveraine paix, ressentent dans leur âme du trouble et de la division, et que la cupidité, les attachant au monde, c'est-à-dire à la multiplicité de tant d'objets qui ont des attraites et des charmes pour elle, leurs passions se multiplient aussi, se divisent et se combattent dans leurs mouvements. Mais comme la charité nous porte toujours vers Dieu qui est le centre de l'unité, elle réunit aussi par cette pente qu'elle donne vers cet unique objet toutes les vertus qui ne sont proprement, selon l'idée du grand Augustin, que les différents mouvements et les impressions mêmes de la charité et du saint amour.

Cependant, mes frères, quelque parfaite

union qu'elle établisse entre les vertus, elle ne laisse pas de les mettre quelquefois dans une espèce de division et de combat et d'inspirer des mouvements qui paraissent extrêmement opposés et contraires. Car, n'ayant point sur la terre l'avantage d'être éclairée comme elle est dans le ciel, ces ténèbres incommodes et si fâcheuses, où elle se trouve durant cette vie, l'empêchent en des rencontres importantes de découvrir pour sa conduite les desseins particuliers de la volonté divine qui est son unique règle ; et quoiqu'elle discerne ordinairement dans les âmes les moins éclairées le bon d'avec le mauvais, elle ne discerne pas toujours, même dans les plus clair-voyantes, le meilleur d'avec le bon. C'est de là, mes frères, que naît cette peine et ce combat que souffrent quelquefois les plus grands saints, lorsque, dans l'unique vue qu'ils ont de tendre à Dieu et de lui plaire, ils se trouvent balancés par les différents moyens qui se représentent à leurs pensées, comme paraissant très-favorables à leur dessein. Car, comme ils trouvent dans chacun d'eux des attraites particuliers et des rapports très-justes à la fin qu'ils envisagent, leur piété se déclare, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre ; ainsi disputant en quelque sorte contre elle-même, elle a de la peine dans ces conjonctures à accorder parfaitement tous ses sentiments. C'est cette manière de division et de combat innocent que ressentit François de Borgia, lorsque, sa piété s'opposant pour ainsi dire à la piété même, il se sentit en même temps poussé par la force secrète et par les mouvements intérieurs de la grâce à des actions aussi opposées, que sont l'entrée prompte de la religion et la demeure au monde. La même aversion et le même éloignement que la grâce lui inspirait pour le monde, afin de s'en retirer, servait à l'y arrêter pour donner à ses enfants, par ses exemples et par ses instructions toutes saintes, de quoi se défendre contre la corruption. Ainsi, dans cette incertitude, dans ce doute sur le parti qu'il devait prendre, il fallut que le même esprit divin, qui lui inspirait des pensées qui paraissaient si opposées et si contraires à l'esprit humain, trouvât aussi lui seul le moyen de les faire réussir.

On verra donc François de Borgia se consacrer à Dieu par des vœux solennels dans la Compagnie de Jésus, en demeurant cependant dans sa famille, et joindre à la qualité d'homme du siècle le caractère et la consécration du religieux : cet esprit de sagesse et de conseil qui conduit si sûrement les choses au point qu'il a résolu, avait déjà donné par avance à ce grand saint la disposition et l'esprit de religion. Mais pour lui en donner l'état, il l'appelle du gouvernement de la Catalogne en sa maison, et bientôt après la duchesse son épouse, de la terre au ciel, et inspire à saint Ignace, instituteur de cette illustre compagnie, de l'y recevoir. Mais, le même esprit divin, qui est le premier maître de tous les esprits,

voulut donner à celui des enfants de ce grand prince les instructions saintes d'un Père si éclairé, aussi bien qu'à la charité du Père, le mérite et la gloire de l'éducation de ces illustres enfants. C'est pour cela qu'il déclara, par son oracle et par un bref exprès envoyé de Rome, que le duc de Gandia en conservant cette qualité recevrait celle de Jésuite; et qu'en demeurant dans son palais, près de ses enfants, il ne perdrait point le mérite d'avoir entièrement oublié sa famille.

Ainsi, mes frères, au lieu qu'on vit autrefois le Sauveur refuser à un de ceux qui s'étaient engagés de le suivre la permission d'aller enterrer son père mort; on voit ici, au contraire, un père dévoué et attaché à la suite de Jésus-Christ, recevoir ordre de sa part de prendre soin de ses enfants et de leur enseigner (quoiqu'il soit mort au monde) les règles nécessaires pour vivre dans le monde. Et, en effet, c'est proprement à ceux qui sont véritablement morts au monde et non pas à ceux qui vivent encore en lui, et qui, par conséquent, sont ses esclaves et trop attachés à ses intérêts à donner des règles fidèles et des conseils nullement suspects sur la conduite qu'on doit tenir à son égard. Il faut, pour enseigner les véritables lois de vivre dans le monde, ainsi que les a enseignées saint Paul, être mort au monde pour lui ou comme saint François de Borgia, qui apprit à ses enfants et observa lui-même admirablement ces mêmes lois. Car, après s'être consacré à Dieu par les vœux solennels de la religion, dans la chapelle du collège de Gandia, devant quelques témoins confidents de sa piété, il ne laissa pas de vivre dans le monde auquel il avait renoncé. Mais, quelle pensez-vous que fut dès lors sa vie ?

On sait que, dès sa plus grande jeunesse, ses vertus parurent dans leur perfection et qu'il fit voir en lui l'heureux accomplissement et la vérité de ces deux étranges paroles de saint Bernard, qu'il est même difficile d'accorder ensemble : *Si incipis, incipe perfecte*. Si vous commencez, commencez parfaitement. On sait encore quel accroissement d'éclat et de mérite il donna à ces mêmes vertus par une suite continuelle de glorieuses actions dont il honora ses illustres emplois. Mais, quelque parfaites et quelque éclatantes qu'eussent toujours été ses vertus, on peut néanmoins lui appliquer dans son entrée en religion ces paroles de l'Écriture : que, quand le juste sera venu en sa perfection, il ne fera que commencer. Notre incomparable saint crut, en effet, que c'était proprement à sa profession religieuse qu'il allait commencer à être à Dieu, et que jusqu'alors et avant la consécration de ses vœux, tout ce qui avait pu paraître en lui de vertu et ce que l'approbation trompeuse des hommes lui avait attribué de grand, se sentait beaucoup du monde et de cet état profane qu'il venait de quitter, et qu'ainsi il se reconnaissait obligé à commencer à vivre d'une manière véritablement sainte.

C'est pourquoi, mes frères, on peut dire que si, dans son âge le plus tendre, ses vertus quoiqu'en naissantes parurent néanmoins consommées; dans son entrée en religion, aussi, quelque parfaites et consommées qu'elles fussent, elles parurent commencer. Son zèle déjà si brûlant pour Dieu se renouvela par de plus vives flammes; son oraison auparavant très-fréquente devint continuelle; son recueillement intérieur plus tranquille; ses austérités et ses pénitences, dont il avait consacré l'usage par des haïres et des disciplines dès l'âge de huit à dix ans, furent plus rigoureuses et sans interruption; le temps même destiné au repos et au soulagement de nos corps était celui qu'il employait particulièrement à exercer sur le sien de saintes cruautés; et il arriva plusieurs fois que la curiosité ou plutôt la piété (car sa maison était parfaitement réglée) ayant porté quelques-uns de ses domestiques à aller durant la nuit écouter à la porte de sa chambre, ils comptèrent chaque fois plus de cinq cents coups de discipline et se lassaient enfin d'entendre ce qu'il ne pouvait se lasser lui-même de souffrir. Que peuvent alléguer ici, pour se justifier de leur délicatesse, tant de pécheurs dans le monde après les plus grands crimes? Si l'innocence d'un parfait, d'un saint à qui il est dû des couronnes et des récompenses, a enduré de si grandes peines, des mortifications et des austérités continues : le repos, les douceurs de la vie et ces divertissements ordinaires qu'on se permet dans le monde ne conviennent nullement à la pénitence des pécheurs.

C'est ainsi, chrétiens, que saint François de Borgia condamna la lâcheté et la mollesse des gens du monde, par l'exemple des grandes austérités de sa pénitence, et par celui encore de ses vertus qu'il porta jusqu'au plus haut point de la perfection. Être pauvre d'esprit, non pas par le seul renoncement des biens de la terre, mais par le renoncement même de toute propriété au milieu des plus grandes richesses et dans une longue et libre dispensation qu'on en fait, c'est, dit saint Bernard, le dernier comble du mérite où peut aller la pauvreté. Être humble dans la magnificence et au milieu de la gloire, et faire même servir la magnificence et la gloire à cacher aux yeux du monde son humilité, c'est donner à cette vertu, dit ce Père, la dernière perfection. Être véritablement et pleinement mort pour le monde, par vœu et par religion, et y vivre pourtant par charité et par zèle pour le salut des autres; c'est l'excellence d'une vertu apostolique. Ne regarder dans ses propres enfants que la qualité d'enfants de Jésus-Christ, être leur père et se considérer seulement comme leur frère, c'est, dit saint Augustin, le noble effort d'une foi généreuse et magnanime, qui non-seulement ne s'arrête point aux choses temporelles et étrangères, mais qui ne regarde pas même les qualités les plus attachées et les plus naturelles, pour envisager

uniquement ce qu'il y a d'éternel, de surnaturel et de divin. Ce sont, mes frères, toutes vertus que notre saint a pratiquées avec d'autant plus de mérite et de perfection qu'il cachait toutes ces admirables qualités et ces vertus extraordinaires et divines, sous l'apparence d'une vertu humaine et commune, et la sainteté la plus éminente du religieux, sous l'honnêteté et la probité ordinaire de l'homme du siècle.

Mais, mes frères, autant qu'il est beau et qu'il est rare de voir l'excellence et la sainteté du plus parfait religieux, cachée sous la conduite ordinaire et la vertu de l'homme du monde, autant est-il horrible de voir qu'on tâche tous les jours de cacher les crimes les plus énormes, sous l'apparence et l'éclat des plus nobles vertus, et d'embellir et parer de la beauté des uns la difformité et la laideur des autres. Combien de fois la piété qui, selon saint Paul, sert à tout, a-t-elle servi contre les vues et le sens de cet apôtre, par une affectation étudiée à couvrir des profanations et des sacrilèges exécrables ? Combien de fois les vengeances les plus cruelles et les animosités les plus malignes se sont-elles cachées sous le voile d'une amitié sincère ? Combien de commerces indignes et infâmes qui se lient et s'entretiennent tous les jours, sous les dehors et les manières d'une honnêteté parfaitement réglée ? Combien de lâches et cruelles trahisons ne se sont-elles pas déguisées sous les marques de la fidélité la plus constante et la plus inviolable ? Je serais infini si je voulais, mes frères, vous marquer dans le détail les différentes sortes de crimes qu'on a trouvé l'art de tourner et de déguiser en vertus. La plupart des hommes ne sont aujourd'hui que des énigmes qu'il est très-malaisé d'expliquer. On n'est rien moins que ce que l'on paraît. Que si l'artifice et le déguisement plaît si fort à ces faux prudents du siècle, qu'ils s'en servent plutôt à cacher les avantages et les excellentes qualités que Dieu a peut-être mis en eux, non par une lâche oisiveté, comme ce serviteur négligent qui cacha son talent et le rendit inutile, mais par une humilité et une modestie chrétienne, qui permet et oblige même dans les occasions importantes de faire paraître la sainteté et la vertu, comme fit notre incomparable François de Borgia. Car après avoir caché dans sa famille, durant plusieurs années, la qualité de Jésuite, sous la qualité du duc de Gandia, il rendit enfin publique et éclatante son entrée en religion, dans laquelle vous allez voir, qu'ayant été élu général de sa Compagnie, il allia à la vigilance et à l'attention continuelle, qui l'attachait par les liens les plus étroits aux intérêts particuliers de son ordre, une liberté entière pleine de zèle et de lumière pour le bien et l'avantage de l'Eglise universelle. C'est ma troisième partie en peu de mots.

TROISIÈME POINT

La stabilité éternelle de l'Eglise qui la rend immuable et incorruptible dans son corps n'empêche pas qu'elle ne soit sujette à changer et à se corrompre même en ses membres. Il est certain, mes frères, que les changements qui se font en elle dans le ciel lui sont toujours favorables par un surcroît et une augmentation d'éclat et de bonheur que lui donne le nombre des élus qui passent continuellement dans la gloire. Mais les changements qui lui arrivent sur la terre lui sont quelquefois funestes et quelquefois avantageux ; et si elle trouve sa joie et son honneur dans les uns, elle trouve aussi sa confusion et sa douleur dans les autres. On peut dire, mes frères, que ces deux sortes de changements arrivèrent à l'Eglise au temps que la Providence fit entrer François de Borgia en religion : 1° D'un côté les vices qui font la corruption du cœur et les hérésies qui font l'aveuglement de l'esprit, s'étant répandus par un débordement effroyable dans les Etats et les royaumes de la chrétienté, avaient changé et défiguré la face de l'Eglise. 2° Mais de l'autre les armées victorieuses de l'Ottoman (40) et ses grandes conquêtes lui avaient causé de grandes pertes et la menaçaient encore de plus funestes malheurs. 3° Tous ces terribles maux joints ensemble accablaient pour ainsi dire l'Eglise de douleur et faisaient voir en elle un changement très-déplorable. Mais Dieu, voulant en quelque sorte dédommager son épouse des pertes qu'elle avait faites et réparer ses ruines, la fit passer, par un changement favorable, dans un éclat tout nouveau, et lui donna dans l'illustre compagnie que saint Ignace venait tout récemment d'établir, un homme d'un mérite extraordinaire, dont le zèle sans bornes devait porter infiniment loin la splendeur de cette Compagnie, et étendre les glorieuses conquêtes de la foi et la sainteté de l'Evangile jusqu'aux extrémités de la terre. C'a été, chrétiens, le grand François de Borgia qui est ainsi devenu entre les mains de Dieu l'instrument de l'exaltation et de la gloire universelle de l'Eglise. Car, après que son mérite l'eut fait établir général de son ordre, et qu'il eut, comme le grand saint Augustin l'a dit de Moïse, cet admirable conducteur du peuple de Dieu, témoigné d'abord son humilité : 1° en craignant un si grand emploi ; 2° sa fidélité en le remplissant exactement ; 3° son courage en le soutenant dans les plus grandes difficultés ; 4° et sa vigilance en ne le perdant jamais de vue ; 5° il fit encore voir son parfait amour, son désintéressement et l'étendue immense de son zèle, en lui donnant un objet plus vaste que la seule conduite de sa Compagnie. Dieu lui ayant donné par un présent digne de sa magnificence le plus grand cœur qui fut jamais, il se crut obligé d'étendre sa charité et son amour

(40) Mahomet II, qui régna trente ans. Il conquit trois empires : savoir celui d'Antrinope, celui de Constantinople et celui de Trébisonde ; quatre

royaumes : savoir la Syrie, le Péloponnèse, l'Arménie et l'Esclavonie ; vingt grandes provinces et deux cents villes.

autant que sa foi qui doit être universelle et catholique : et de ne point donner d'autres bornes à ses soins et à ses travaux, qu'à son amour qui devait, comme celui de saint Paul, embrasser l'Eglise répandue dans tout le monde.

François de Borgia, pénétré de ces divins sentiments, ne renferma point sa vigilance et son zèle dans les seuls intérêts de son ordre. Il porta les yeux de son esprit et de son cœur partout où Jésus-Christ a répandu la lumière de sa grâce et de sa doctrine. Cet homme apostolique, ne se contentant pas d'agir comme chef d'une compagnie particulière, crut dans l'ardeur et le feu de son zèle, qu'il devait s'appliquer à lui-même ces paroles qui furent dites aux apôtres : *Allez et enseignez tous les peuples*. C'est dans cette vue que s'exposant à toutes les peines des voyages les plus longs et les plus fatigants, il établit dans la plupart des royaumes de l'Europe et jusque dans les contrées les plus reculées un très-grand nombre de collèges, d'où l'on vit bientôt sortir tant de zélés et de savants personnages qui travaillèrent avec un succès admirable à la réformation des mœurs des fidèles, et à la destruction de l'ignorance et des erreurs des païens et des hérétiques, et à l'extension glorieuse de l'Evangile et de la foi dans toute la terre.

Faut-il s'étonner après cela, mes frères, si François de Borgia, procurant avec tant de soin et de bonheur les avantages de l'Eglise, fut jugé par des Papes digne d'y posséder les plus éminentes dignités. Mais ce grand homme qui, dans l'état séculier et à la cour, où l'amour et le désir des honneurs passe pour devoir ou pour nécessité, en avait toujours eu tant d'éloignement, n'avait garde dans l'état religieux, qui de soi est un renoncement aux grandeurs et aux dignités, de les désirer ou de les recevoir. Ainsi sa modestie lui acquit bien plus d'honneur et plus d'éclat par le refus qu'il fit plusieurs fois de la pourpre, qu'il n'en eût reçu par la pourpre même. Pie V (41) crut honorer le cardinal Alexandrin, que de lui associer François de Borgia, ou de le lui donner pour conseil ou comme pour ange tutélaire, dans cette importante légation, vers les plus grands rois de la terre, pour l'intérêt universel et la protection générale de l'Eglise. C'est là l'unique vue que notre grand saint se proposa dans cette glorieuse expédition ; mais celle de Dieu fut de couronner tout à la fois et le zèle et la vie de ce saint homme. Car la même charité qui lui avait tant élargi et étendu le cœur par l'ardeur et la véhémence des désirs, pour y renfermer tous les peuples et toutes les nations, le lui serra et pressa tellement par la véhémence de la tristesse et de l'affliction, voyant les grands outrages et les maux horribles qu'avait souf-

ferts l'Eglise en France, qu'il succomba enfin sous le poids de la douleur. Il ne put, après avoir un jour dit la messe dans une église, qui faisait voir dans ses débris et dans ses ruines, les marques funestes de la fureur des hérétiques, tenir ferme contre ce spectacle si touchant et si lamentable ; son cœur en fut accablé et cet accablement extrême, qu'on eût plutôt pris pour une véritable agonie que pour une simple défaillance, ne cessa qu'en lui laissant la fièvre qui l'enleva du monde.

C'est ainsi que l'amour et le zèle pour l'honneur des saints autels et pour la religion fit la mort de celui dont il avait fait la vie, et que François de Borgia, pour avoir principalement regardé dans la conduite et le gouvernement de sa compagnie l'intérêt commun et l'avantage de l'Eglise, mérita cette faveur signalée qui continue encore tous les jours, que Dieu, dans la conduite et la protection générale de son Eglise, ait particulièrement regardé l'intérêt et la protection de cette illustre Compagnie. En effet, on peut dire d'elle ce que saint Augustin a dit si divinement à l'éloge de l'Eglise, qu'elle se sert des païens comme de la matière de ses ouvrages ; des hérétiques comme d'une preuve de sa doctrine ; des schismatiques comme d'une marque de sa fermeté, et qu'ainsi tout, jusqu'à ses plus grandes persécutions, contribue au rehaussement de son éclat et de sa gloire. L'on voit aussi que l'affliction mortelle et la douleur qu'eut saint François de Borgia de voir les autels sacrés profanés, les églises ruinées par la violence de l'hérésie, lui a fait mériter pour récompense la joie de voir à présent cette hérésie si affaiblie, si humiliée et presque entièrement détruite dans la France, ses temples profanes abattus, le nombre des catholiques se multiplier et s'accroître tous les jours par le zèle de notre pieux monarque Louis XIV, et par cette piété magnanime qui remplit si glorieusement en lui le titre de roi très-chrétien ; par les soins apostoliques et par la vigilance infatigable de tant d'illustres évêques ; par les travaux infinis de ces dignes imitateurs du zèle et de la charité de ce grand saint dont j'ai l'honneur de faire l'éloge. Je finis par ces paroles de saint Augustin : « Il est digne de la parfaite charité de travailler à la destruction des pécheurs, non pas par la perte et l'anéantissement de leurs personnes, mais par l'anéantissement de leurs péchés. »

C'est ainsi, mes chers auditeurs, que joignant votre zèle à celui de saint François de Borgia et formant votre conduite sur les grands exemples qu'il a vous laissés, vous contribuerez à la défaite entière et à la destruction de l'hérésie. Mais puisque, selon la remarque des Pères du dernier concile oecuménique, l'hérésie, qui s'est répandue si

(41) Ce pape a tenu le pontificat six ans, trois mois et vingt-quatre jours. Homme véritablement apostolique, il a vécu et est mort saintement ; l'Eglise honore la mémoire de ses vertus, et implore le

secours de ses suffrages auprès de Dieu. Il se nommait Michel avant qu'il fût assis sur la croix de saint Pierre. Il était natif de Boscchi, petite ville de Lombardie.

loin dans ces derniers temps et qui a fait tant de ravages dans l'Europe, a tiré sa naissance du dérèglement et de la corruption des mœurs et des crimes scandaleux des fidèles ; le moyen le plus sûr pour l'éteindre entièrement et la détruire est de réformer ses mœurs, de régler parfaitement sa vie et de la rendre édifiante. Voilà, mes chers auditeurs, ce que vous devez, comme de véritables enfants de l'Eglise, à l'amour de cette divine mère : *Amate tantam matrem*. Ce sera là le moyen de régner un jour dans le ciel avec son Epoux. C'est le bonheur que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

PANÉGYRIQUE IV,

SAINT EUSTACHE MARTYR,

Prononcé à Paris dans l'église de ce saint, le 3 novembre, jour auquel arrive sa fête.

Jesus miratus est, et sequentibus se dixit : Amen dico vobis, non inveni tantam fidem in Israel. (*Math., VIII, 40.*)

Jésus fut dans l'admiration, et dit à ceux qui le suivaient : Je vous dis en vérité que je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël.

EXORDE.

L'idée que saint Paul et le Fils de Dieu lui-même ont donné du mérite et de l'excellence de la foi est si grande et si sublime que, posséder cette vertu même dans le moindre degré, c'est s'élever au-dessus de l'homme, égaler les anges et approcher de Dieu. Mais la posséder dans le comble de sa perfection, c'est surpasser l'ordre commun des saints, donner de la jalousie aux anges et mériter l'admiration de Dieu même. Ce serait achever l'éloge de la foi que d'en demeurer au panégyrique que saint Paul nous en a tracé, lorsque ce grand Apôtre représente, dans son *Epître aux Hébreux*, ces hommes héroïques que leurs vertus extraordinaires ont rendu les Pères et les modèles des autres saints, il établit principalement leur gloire et leur mérite sur la grandeur de leur foi, lorsqu'il montre qu'Abraham, Isaac et Jacob, à qui Dieu (quoiqu'il soit le Dieu de la terre), a bien voulu faire l'honneur d'être particulièrement appelé leur Dieu, sont redevables de leur gloire à l'excellence même de la foi ; lorsqu'il dit que les autres patriarches, qui les ont suivis ou précédés, se sont encore signalés et rendus recommandables par cette admirable et divine vertu, parce qu'en effet elle est le fondement et le soutien de toutes les autres. Croiriez-vous, mes frères, qu'on pût aller plus loin quand on parle de la foi.

Cependant, Jésus-Christ lui-même a été son panégyriste. Pour l'éloge de cette vertu privilégiée et essentielle, il ne s'en est pas rapporté aux hommes, il s'en est voulu charger lui-même ; comme s'il n'appartenait qu'à un Dieu de couronner cette victoire du monde qui est la foi, comme parle saint Jean. Mais quelles paroles emploie Jésus-Christ pour relever cette éminente vertu ?

Il n'en emploie aucune, mes frères, comme si les paroles même dans la bouche d'un Dieu ne suffisaient pas pour louer dignement la foi, il va jusqu'à l'admiration, il l'honore de son étonnement. Peut-on porter plus loin le mérite de la foi ? Et n'est-ce pas imposer silence à l'éloquence des hommes et des anges ?

Je veux aujourd'hui faire taire les uns et les autres pour l'éloge que vous attendez de votre glorieux patron. C'est Jésus-Christ lui-même, qui le fera et le fera de la manière qu'il a fait celui du centenier. Il y avait d'autres vertus à louer dans ce capitaine, il faisait paraître une humilité si profonde, une charité si extraordinaire ; et le Fils de Dieu ne s'attache qu'à la foi. Que de vertus se font voir dans saint Eustache ! Son courage, sa patience, le mépris de la terre, le désir des biens célestes ; je veux aujourd'hui ne vous faire envisager que sa foi. Et puisqu'il faut contempler les Saints dans le moment que Jésus-Christ les couronne et les place parmi les enfants du Père céleste, ne pouvons-nous pas lui faire dire ces paroles en admirant lui-même son propre ouvrage, comme parle saint Augustin. Parmi tous les saints qui ont défendu ma cause, je n'ai pas trouvé une plus grande foi que dans Eustache. *Non inveni tantam fidem in Israël.*

En quoi consiste la grandeur de la foi ? En deux choses, répond la théologie. La première regarde l'esprit, la seconde regarde le cœur. La première, à n'être pas rebuté des vérités qui sont au-dessus de la portée de notre esprit et qui paraissent incroyables. La seconde, à n'être pas effrayé par les obstacles les plus affreux et qui paraissent invincibles.

Vous verrez la foi d'Eustache, docile et prompt pour embrasser les vérités divines, lorsque tout semblait lui en devoir donner de l'aversion et de l'éloignement, mais ferme et constante à soutenir ces mêmes vérités, lorsque tout fut employé et mis en œuvre par ses ennemis pour l'ébranler. Voici donc les deux endroits éclatants par où saint Eustache s'est signalé et qui feront le partage et le sujet de son éloge.

Premièrement, sa parfaite docilité à recevoir les lumières et les vérités de la foi, dans une conjoncture qui devait vraisemblablement les lui rendre suspectes ou même odieuses.

Secondement, sa fermeté et sa constance invincibles à soutenir cette foi encore naissante en lui, malgré des difficultés qui l'ont souvent ébranlée en d'autres, quoiqu'elle eût déjà été perfectionnée et affermie en eux.

Nous verrons, comme la docilité et la promptitude de saint Eustache pour embrasser les vérités chrétiennes, lorsqu'elles semblaient lui devoir passer pour suspectes, condamne l'indocilité d'une infinité de gens et leur résistance aux mêmes vérités, quoiqu'elles se présentent à eux d'une manière très-insinuante et très-plausible et avec le plus grand éclat : *Première proposition.* — Nous verrons aussi comme la cons-

tance invincible de cet illustre martyr, et sa fermeté à soutenir sa foi encore naissante contre les plus violentes attaques, condamne la foi molle et lâche de beaucoup de chrétiens, qui bien que formée, soutenue et fortifiée par une longue suite d'instructions et de lumières, ne laisse pas de succomber et de se laisser vaincre aux moindres attaques et aux plus légères difficultés : *Seconde et dernière proposition.* — En deux mots, la docilité d'Eustache dans le moment qu'il est instruit, condamne notre indocilité malgré nos instructions.

La fermeté d'Eustache dans les plus grands supplices, condamne notre lâcheté dans les moindres douleurs. Demandons le secours de l'Esprit-Saint par l'entremise de la sainte Vierge : *Ave, gratia, etc.*

PREMIER POINT.

Avant que Salomon eût reçu de Dieu ce dernier comble de sagesse et cette immense étendue de lumières qui l'ont rendu si admirable, il avait déjà fait voir qu'il en possédait une partie, et que son esprit était d'un discernement prodigieux et d'une pénétration surprenante, puisqu'entre les précieux dons que la puissance et la magnificence infinie de Dieu lui offrit pour le rendre le plus grand et le plus fortuné prince qui fut jamais, il accepta sans hésiter la docilité du cœur : *Dabis servo tuo cor docile* (III Reg., III, 9); il reconnut que de tous ces présents magnifiques qui lui furent offerts, c'était là le plus riche, et qu'il renfermait ou qu'il devait du moins lui attirer tous les autres; et que ce n'était pas tant là un choix qu'il faisait qu'une acception générale qui le mettait en possession de tous les vrais biens.

En effet, mes frères, recevoir de la main de Dieu un cœur parfaitement docile, c'est en avoir un entièrement flexible et soumis à tous les mouvements de la grâce et susceptible des différentes impressions de l'Esprit saint et de tous ces heureux traits qui peuvent former et achever dans une âme la beauté et l'éclatante image de la Divinité; et delà c'est entièrement posséder cette beauté et cet éclat admirable, et toute l'abondance des grâces et des richesses célestes puisque Dieu, par ce penchant infini que son inépuisable bonté lui donne à se répandre, ne met point de bornes à ses faveurs et à ses effusions envers un cœur qui n'en met point à sa disposition à les recevoir, et qu'il est toujours prêt à lui communiquer la plénitude de sa sagesse et de son esprit, c'est-à-dire ce qui peut seul le conduire à la souveraine félicité, à mesure qu'il se trouve fidèle à suivre ses conseils et ses lumières.

C'est ainsi, mes frères, que ce prince trouva dans cette docilité de cœur qu'il demanda à Dieu, un moyen sûr d'obtenir de sa magnificence infinie la perfection de la sagesse qui est le comble de tous les biens. *Dabis servo tuo cor docile.* Docilité prompte, docilité entière : Prompte, qui fait voir la

force de Dieu; entière, qui fait voir la soumission de l'homme. C'est ici le fond de ma première proposition.

La docilité dit deux choses : l'autorité de celui qui parle et la fidélité de celui qui écoute. Vous verrez dans la docilité du saint que nous honorons et la grandeur et l'autorité du maître qui enseigne; voilà sa promptitude et la fidélité de celui qui obéit; voilà son intégrité. Promptitude en deux sens et pour le temps et pour le disciple.

Salomon a reçu la sagesse avec promptitude pour le temps; mais c'est une sagesse agréable, charmante qui l'élevait au-dessus des mortels et qui lui a acquis la réputation d'être le plus grand des rois. A l'égard du disciple, Dieu donna la docilité à Salomon qui la demandait, et qui la demandait préférentiellement à tous les trésors, à tous les plaisirs et à tous les honneurs du monde. Il n'en est pas ainsi du grand saint Eustache à l'égard du temps; sa docilité regardait une sagesse difficile, épineuse, incommode à la nature qui ne le plaçait pas sur un trône, comme Salomon, mais qui lui faisait embrasser la croix de Jésus-Christ. A l'égard du disciple, quand Dieu voulut prendre possession du cœur de Salomon et y verser de ses propres mains les torrents de la sagesse, Salomon l'avait demandée, et cette sagesse lui acquerrait la gloire, la joie et l'admiration de ses sujets : au lieu, Seigneur, que notre saint ne demandait pas la foi à laquelle il était si opposé; il ne demandait pas, dis-je, une foi qui lui faisait perdre les espérances du siècle, les plaisirs du monde et la bienveillance des empereurs. Entrons dans le détail, et édifions-nous.

Je dis que cette docilité de saint Eustache a été prompte à suivre les lumières de la grâce et à embrasser les vérités de la religion. Il eut l'avantage d'en pénétrer d'abord tous les mystères, de posséder une foi consommée et achevée dès son commencement, de faire voir en lui le chrétien naissant, et de devenir une preuve éclatante de l'efficace infinie et de la puissance souveraine de la grâce qui distingue quand il lui plaît ses saints illustres et privilégiés, en les élevant tout d'un coup, et sans cette lenteur et ces intervalles qui retardent souvent la naissance et le progrès de la vertu dans le commun des justes, au comble et à la gloire d'une éminente sainteté.

Vous savez, mes frères, que c'est une loi que la divine Providence s'est prescrite dans l'ordre de la grâce, aussi bien que dans celui de la nature (dont elle se dispense seulement pour opérer des miracles) que de conduire ses ouvrages à la perfection successivement et par degrés. Ainsi, selon la remarque de saint Paul, l'homme intérieur a son enfance, son accroissement et ses âges différents, aussi bien que l'homme extérieur. Et comme il faut beaucoup de temps pour faire croître celui-ci et pour le former aux arts et l'élever aux sciences profanes et humaines, il est nécessaire, à plus forte raison, d'employer du temps et du travail pour former

le chrétien; pour bannir de son esprit l'ignorance et l'erreur; pour l'instruire des vérités célestes et divines, et pour faire croître et perfectionner en lui ces lumières et ces connaissances, que leur élévation et leur sublimité rendent si disproportionnées à sa faiblesse. Car, au lieu qu'il y a dans notre âme une pente naturelle pour les sciences séculières et humaines, et une disposition qui ouvre l'esprit et qui le pousse à les rechercher et à les apprendre, ce qui en diminue beaucoup la difficulté et fait qu'on s'en laisse instruire, ne ressent-on pas au contraire qu'il y a dans le cœur humain une secrète répugnance et une révolte violente contre les vérités divines et les oracles de la foi? qu'on écoute avec peine les maximes de la religion, et que nos passions se trouvent incommodées et gênées à en pratiquer les devoirs? Comme notre raison se trouve aussi trop faible pour en comprendre les admirables secrets: de là vient la difficulté extrême qu'il y a à les insinuer et à les faire entrer dans l'esprit, et la nécessité de les lui inculquer par des instructions fréquentes, d'en ôter, ou plutôt de faire disparaître à ses yeux toutes ces contradictions monstrueuses qu'il y croit voir, de lui en adoucir les rigueurs et toutes les duretés apparentes dont il se blesse, et lui rendre plausibles les mystères qui sont au-dessus de sa portée; et tout cela demande du temps et n'est pas, dans le cours ordinaire, l'ouvrage seulement de quelques moments.

Mais, pour l'incomparable Eustache, il n'a point fallu à la grâce tous ces longs préparatifs et cette succession d'instructions et de lumières pour le convertir et pour l'instruire de tout ce qu'il y a de grand et de divin dans le christianisme. Le premier rayon que Dieu lui répandit dans le cœur y dissipa toutes les ténèbres, et le fit passer presque sans intervalle de l'incrédulité à la vraie foi, de l'ignorance à la science, de la superstition païenne au culte de Jésus-Christ. Le seul éclat d'un miracle fut toute l'instruction extérieure et l'unique leçon qu'il parut recevoir sur les vérités de l'Évangile. Mais tandis que le ciel paraissait ouvert en faveur d'Eustache, Jésus-Christ répand dans son cœur, avec une abondance de célestes lumières, une simplicité prodigieuse qui le rendit parfaitement docile à les recevoir. Doutez-vous après cela de la docilité de saint Eustache? En vain, me direz-vous, cette docilité a-t-elle été prompte, si elle n'a pas été entière? Il est vrai. C'est bien la promptitude qui me convertit, mais c'est l'intégrité et la persévérance qui me sauve.

Je vous la ferai voir pleine et entière et persévérante, si je vous prouve qu'elle est victorieuse de tous les préjugés de l'idolâtrie; victorieuse de toutes les oppositions de la nature; victorieuse de tous les obstacles du monde. Donnez-moi, je vous prie, votre attention, et vous vous écrierez avec moi: *Non inveni tantam fidem in Israel*; je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël.

On sait que l'idolâtrie n'est pas seulement inalliable avec les sentiments de la vraie religion et de la foi, mais qu'elle ajoute à ce malheur celui de boucher entièrement l'esprit et de le rendre plus inaccessible qu'il ne l'est par tous les autres crimes, à ces premiers sentiments et à ces précieuses impressions qui disposent l'âme à la même foi. Pourquoi cela? C'est que l'idolâtrie est un genre de péché qui abrutit l'homme, le rend grossier et l'abaisse au-dessous de la raison, et le fait dégénérer de son état: car la seule raison est capable par elle-même de faire connaître quelle est la vanité des idoles, et quelle est la fausseté de ces divinités trompeuses. Ainsi, puisque l'idolâtrie rabaisse l'homme au-dessous de la raison humaine; combien plus l'éloigne-t-elle de la foi que saint Augustin appelle une raison très-sublime et divine: *Sublimissima et divinisissima ratio*.

Cependant, mes frères, voilà quel était l'état déplorable où se trouvait Eustache quand Dieu lui envoya ces premiers rayons de sa grâce. D'ailleurs la profession des armes qu'il exerçait dès sa jeunesse, et les grandes victoires qu'il remportait, mais le désir ardent qu'il sentait d'en remporter encore de plus grandes et de plus éclatantes, nourrissait son orgueil; et par là on voyait avec douleur combien il était éloigné de la foi; et qu'il y avait peu d'apparence qu'on pût espérer la conversion d'un idolâtre et d'un idolâtre conquérant, et d'un conquérant que le bruit de ses armes et l'éclat de ses victoires avait rendu si terrible aux ennemis de l'empire et si agréable aux empereurs. Mais sa conduite illustre, qui le plaçait parmi les premiers et les plus nobles de la capitale du monde, les richesses et la grandeur qu'il possédait lui donnaient sans doute beaucoup d'éloignement pour une religion qui est toute d'humilité, qui n'aime que les abaissements, et à laquelle peu de puissants et peu de nobles avaient été appelés. Ce sont les propres termes de saint Paul: *Non multi potentes, non multi nobiles*. (I Cor., I, 26.)

On reconnaît que les grandes richesses portent en quelque sorte le caractère et l'image du souverain bien, en ce que les autres biens dépendent nécessairement d'elles; et que ni les grandeurs, ni les plaisirs de la vie ne sauraient subsister sans leur secours; et quo c'est en elles qu'on trouve de quoi satisfaire ses passions, ses désirs, de quoi vivre dans une entière tranquillité et se rendre heureux sur la terre; ainsi que se le disait à lui-même ce riche de l'Évangile: *Anima, habes multa bona, requiesce, comede, bibe, epulare*. (Luc., XII, 19.) Cela fait que comme l'on prend aisément l'image et l'apparence pour la vérité, les richesses imposent souvent et passent dans l'esprit de ceux qui les possèdent pour le souverain bien dont elles ne sont que l'ombre: elles deviennent facilement l'objet de leur complaisance et de leur souverain attachement et les idoles de leur cœur: *Idolo-*

rum servitus. (*Galat.*, V, 20.) Elles les jettent par là dans une apostasie intérieure et secrète et leur font perdre la foi. Ainsi parle l'apôtre saint Paul. A la conséquence : que si l'opulence et la possession des grands biens est capable d'ôter la foi à ceux qui l'ont déjà reçue, combien l'est-elle plus d'empêcher que ceux qui ne l'ont jamais eue ne la reçoivent point ?

Voilà, mes frères, les grands obstacles qui s'opposaient à la conversion d'Eustache. Son état d'idolâtre, ses grandes conquêtes, ses richesses, cette haute élévation de fortune et de qualité qui le rendaient très-considérable dans Rome, faisaient dans lui ce qu'ils font naturellement dans ceux qui, entêtés de leur propre grandeur, oublient ou méconnaissent toute autre grandeur et craignent d'être trop persuadés de la souveraine puissance de Dieu, de peur d'être obligés de s'y soumettre; eux à qui ils voient avec complaisance les autres soumis. Mais outre cela tant de vraisemblances insinuantes, tant de raisons spécieuses et propres à le flatter et à l'entretenir dans son erreur semblaient lui devoir rendre suspects les moyens que Dieu employait pour le détromper et le gagner.

Car 1^o cet éclat du ciel qui parut ouvert n'avait rien que d'équivoque et d'incertain et pouvait lui passer pour une agréable illusion et pour une vision trompeuse, ou être facilement interprété en faveur de la superstition, par cet esprit d'erreur et de paganisme, qui attribuait à quelques-uns de ses dieux le pouvoir sur les astres. 2^o Si la constance et le courage invincible des martyrs était une raison pour faire estimer et rendre vénérable à Eustache une religion, pour l'intérêt et la gloire de laquelle il voyait qu'on méprisait les plus violents tourments et qu'on n'hésitait point de sacrifier sa vie, ne pouvait-il pas (comme les autres païens) tirer de cette constance des martyrs et de leur patience extraordinaire dans les supplices des conséquences injurieuses à la foi, et conclure par des raisonnements humains ou l'impuissance du Dieu des chrétiens, puisqu'il ne pouvait les délivrer de leurs tourments; ou son insensibilité et son indifférence à leur égard, puisque, s'il avait le pouvoir de les tirer des supplices, il avait la dureté de les y laisser? Eustache ne savait-il pas encore que si le courage et la patience des martyrs paraissaient admirables, le paganisme avait aussi ses héros qui s'étaient signalés par leur force extraordinaire et leur constance.

Cependant, mes frères, toutes ces vraisemblances et tous ces prétextes, si propres à séduire la raison, ne purent tenir contre les vives et pénétrantes lumières de la grande foi de saint Eustache : *Non inveni tantam fidem in Israel.* Elles lui firent connaître : 1^o que des dieux que leurs crimes et le dérèglement de leur vie scandaleuse avaient

abîmés dans les enfers n'avaient aucun empire sur le ciel qui lui parut ouvert; 2^o que leurs idoles n'étaient que des statues mortes et immobiles qui n'avaient aucun pouvoir; 3^o que le moment si court des afflictions que nous souffrons en cette vie produit en nous le poids éternel d'une souveraine gloire; 4^o qu'en sacrifiant les voluptés et les plaisirs nous avons en échange la joie d'un Dieu (42) : *Deo gaudentes*; 5^o qu'en sacrifiant les richesses de la terre nous avons en échange les richesses de Dieu même : *Deo divites*; 6^o qu'en renonçant de tout notre cœur à toutes les grandeurs humaines et embrassant avec amour les humiliations de Jésus-Christ, nous avons l'élévation et le trône même d'un Dieu : *Deo sublimes*; 7^o pour la privation des créatures qui nous échapperaient aussi bien malgré nous, nous possédons Dieu ici bas par la grâce pour le posséder éternellement dans le ciel par la gloire : *Deo fruantes*; 8^o qu'autant que la constance et la force des martyrs du christianisme était véritable et divine, puisqu'elle avait pour principe et pour motif Dieu même, celle des prétendus héros du paganisme était vaine et fausse, puisqu'elle n'avait pour principe que l'orgueil et la vanité. Nous gagnons donc le siècle avenir pour le monde présent, l'éternité pour un moment, un repos sans fin pour un travail passager, et une vie bienheureuse et éternelle en Dieu, pour le sacrifice d'une vie misérable et corruptible? De sorte que, sans tomber dans le défaut de ceux dont la trop grande crédulité est dans l'Ecriture condamnée d'inconsidération et de légèreté, il fit voir en sa personne (voici le vrai caractère de saint Eustache), il fit, dis-je, voir une foi prompte sans précipitation; simple sans imprudence; hardie sans témérité; admirablement éclairée sans instruction; pleine de discernement sans examen et sans discussion; ardente sans empressement; parfaite et consommée tout à coup et sans la lenteur ordinaire du commencement et du progrès; mais, ce qui en élève infiniment le mérite, docile, et s'attachant inviolablement aux vérités, par cela même qui semblait l'en devoir même éloigner. Voilà, mes frères, le grand éloge de saint Eustache, et en même temps la honte et la condamnation d'une infinité de gens qui résistent par une dureté de cœur et par une indocilité prodigieuse aux vérités saintes et aux maximes de l'Evangile, lors même que de très-puissants motifs les rendent si plausibles, et qu'elles se produisent avec tant d'éclat.

Mes frères, saint Eustache n'a eu qu'un rayon de lumière, et vous, qui êtes environnés de tous côtés d'une lumière si vive et si générale, lumière du côté de l'antiquité et de l'Eglise, lumière du côté des conciles et des Pères de l'Eglise; Eustache sans témoin, se rend, se donne et se consacre à Jésus-Christ; et vous, ayant une si grande nuée de

(42) Minutius Félix, orateur romain, dans son *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, vers la fin.

témoins aux termes de saint Paul, savoir, les apôtres, les docteurs et les martyrs ; cependant à peine êtes-vous dociles ? Nous avons pour nous une nuée de témoins qui déposent en faveur de la religion. Oserais-je le dire, suivant cette manière de s'exprimer du grand apôtre, qu'une nuée d'obstacles vient s'opposer à la conversion d'Eustache et comme obscurcir cet éclat du ciel ? Tout est armé contre cet unique rayon de salut. La philosophie qui a fait tant d'hérétiques ; les richesses qui ont fait tant d'apostats ; la politique qui fait tant d'hypocrites ; la fortune qui fait tant de déserteurs ; la cour qui fait tant de lâches ; la crainte que je puis appeler la source des abjurations ; ajoutez la nature avec sa tendresse ; le monde avec son faste ; le siècle avec ses espérances ; la terre avec ses inclinations ; l'enfer avec ses terreurs ; le tyran avec ses supplices. Tout est de concert pour enlever à la grâce sa conquête. Mais une seule trace de lumière part du ciel, se saisit de son âme et triomphe de tout ce que l'erreur a de subtil ; de tout ce que le persécuteur a d'affreux et de tout ce que le siècle a de trompeur. Tant il est vrai, ô mon Dieu, qu'une seule impression de votre grâce est capable d'anéantir tout l'océan de nos misères. Et toi, chrétien, qu'un Dieu emploie tous ses attraits, toutes ses lumières, disons-même tous ses efforts pour te gagner à lui, jaloux qu'il est de ton cœur : prêt à renoncer à tes vanités, tu te croyais déjà gagné pour la dévotion ; mais un rayon d'espérance, un regard plus favorable d'une fortune qui paraît vouloir se réconcilier, un léger intérêt, un faux brillant enlève à Dieu sa conquête et fait voir ta funeste docilité pour le monde.

Prenez garde, mes frères, que tous les patriarches, dont saint Paul nous propose les exemples, comme les plus excellents modèles de vertu, n'ont souffert de grands maux ou méprisé de grands biens que parce qu'ils avaient déjà la foi. Abraham a sacrifié sa famille parce qu'il avait la foi. Moïse a triomphé de tous les charmes de la cour parce qu'il avait la foi ? David a souffert les persécutions de Saül parce qu'il avait la foi. Les uns ont méprisé les trésors du monde ; les autres en ont souffert le mépris ; enfin ils ont enduré les derniers supplices ; mais la foi qu'ils possédaient déjà remplaçait tous ces biens, adoucissait tous ces maux, réparait toutes ces pertes. Ils avaient un consolateur intérieur qui savait bien les dédommager. Eustache, pour posséder cette foi qui ne fait que se montrer, fait tout, souffre tout ce que les autres ont fait et ce qu'ils ont souffert parce qu'ils avaient déjà la foi : et cette foi naissante dans Eustache a opéré dans lui seul toutes les merveilles qu'elle a opérées dans les autres, lorsqu'elle était au point de sa perfection.

Eustache enfin a eu une docilité victorieuse de tous les préjugés du paganisme dans lequel il est né, et nous ne demandons à Dieu d'autre grâce pour vous, mes très-chers frères, que le schisme a séparés de

nous (s'il y en a quelques-uns dans ce lieu saint) ; nous ne demandons, dis je, d'autre grâce pour vous que de vous délivrer des préjugés de haine et d'aversion dans lesquels vous êtes nés et que l'on vous a inspirés contre nous.

Mes très-chers frères en Jésus-Christ, on vous a rendu notre doctrine odieuse ; examinez-la, mais sans préjugés ; et vous sentirez les douces et les vives impressions de la vérité. On vous a rendu nos cérémonies superstitieuses : étudiez-les sans prévention, et vous y trouverez de l'onction. On vous a fait voir notre sacrifice comme inutile : étudiez-le sans préoccupation, et vous y trouverez la consolation des fidèles, la nourriture des âmes et le soutien de la foi. On vous a fait paraître nos mœurs corrompues : rentrez dans le sein de notre mère commune et nous aidez par de bons exemples à nous corriger ? Que dis-je, tous les préjugés sont pour nous : la tradition, la prescription, la perpétuité et la possession immédiate depuis Jésus-Christ. Mais je reviens à vous, mes frères, élevés dans le sein de l'Eglise. Vous écoutez à la vérité la voix de Dieu : mais hélas ! comme Félix à l'égard de saint Paul, vous remettez à une autre fois d'en entendre parler. Mes frères, si saint Eustache avait manqué le moment qui était comme le rendez-vous que la grâce lui avait marqué, peut-être que sa mémoire ne serait pas célébrée dans nos fastes sacrés et que cet auguste temple ne retentirait pas de ses éloges. Ah ! mes frères, je tremble en vous le disant ; peut-être que ce moment est le moment décisif pour votre éternité et qu'il y va de votre salut de prendre pour guide celui que vous avez pour patron. Il a triomphé de tous les préjugés, de tous les obstacles : et le moindre vous arrête. Y a-t-il quelque peine à surmonter ? Y a-t-il quelque difficulté à vaincre ? vous verrez que l'opposition qu'il y a entre la conduite de saint Eustache et celle d'une infinité de gens nous fait, d'un côté, reconnaître en lui une parfaite docilité pour toutes les vérités divines, lors même que certaines apparences semblaient les lui devoir rendre suspectes et douteuses ; et de l'autre, une indocilité opiniâtre dans la plupart des gens pour certaines vérités chrétiennes, malgré les motifs très-pressants et insinuants qui les rendent plausibles.

Mais après cette opposition et cette contrariété, j'ai dessein de vous en marquer une autre. Car comme cet illustre martyr a signalé sa fermeté et sa constance à soutenir sa foi naissante contre les plus violentes et les plus rudes attaques, il y a, au contraire, dans beaucoup de chrétiens une foi molle et lâche, qui encore, quoique formée par une longue suite d'instructions et de lumières, ne laisse pas de succomber et de se laisser vaincre aux moindres difficultés et aux plus légères attaques. En un mot, la docilité de saint Eustache dans le moment qu'il est instruit condamne notre indocilité malgré nos instructions. C'est ce que je

viens de vous prouver. La fermeté de saint Eustache dans les plus grands supplices, condamne notre lâcheté dans les moindres douleurs. C'est ce qui me reste à vous faire voir dans ma seconde et dernière partie.

SECOND POINT

Puisque la vertu trouve dans la corruption de notre cœur des obstacles à vaincre pour remplir ses devoirs ; et qu'elle est obligée de soutenir de grands et de rudes combats du côté des passions, elle a besoin d'une très-grande fermeté. En effet, l'idée de la vraie vertu n'est pas une inclination faible et passagère pour le bien, mais une disposition ferme et constante à le pratiquer et à résister à tout ce qui tente et qui fait effort pour l'en détourner. Et si un simple mouvement pour le mal ne rend pas l'homme criminel, une simple et légère pente pour le bien ne lui fait pas non plus mériter la qualité de juste et de vertueux. Cependant il y a cette différence à remarquer entre les vertus morales et la foi, que celles-là n'ont que quelques passions particulières à combattre, et par conséquent elles ont moins d'attaques à soutenir. L'humilité n'est combattue que par la passion de l'honneur et de la gloire ; la chasteté, la continence n'est attaquée que par la volupté et le plaisir ; la douceur et la clémence n'ont que la colère et la vengeance à vaincre. Ainsi puisque ces vertus ne sont attaquées que par peu d'endroits et par un petit nombre d'ennemis, elles n'ont pas besoin, pour se soutenir, d'autant de fermeté et de constance que la foi. Car on peut dire que c'est elle que toutes les passions attaquent. C'est à elle que tous les vices qui combattent les autres vertus livrent de rudes assauts pour l'ébranler. C'est contre elle que le démon emploie ses artifices et ses plus violents efforts, persuadé que s'il pouvait la détruire il ruinerait tout le fondement de la religion, et c'est pour cette raison que les deux plus grands apôtres nous recommandent particulièrement d'être fermes et constants dans la foi : *In fide fundati et stabiles.* (1 Petr., V.) *Resistite fortes in fide.* (Coloss., I, 23.)

Mais quoique ce soit une gloire commune à tous les martyrs que celle de s'être signalés par cette constance dans la foi, il faut pourtant avouer, mes frères, que c'est particulièrement par cet endroit que saint Eustache s'est distingué ; et afin de vous en convaincre, remarquez, je vous prie, les trois principales circonstances qui rehaussent la gloire de son martyre. Sur ce plan je vous demande votre attention pour ces trois circonstances. La première est la liberté généreuse avec laquelle il se déclara hautement chrétien et s'exposa promptement à toutes les insultes et à toutes les violences des tyrans. La seconde circonstance est sa résistance invincible à tous les attrait du monde et à toutes ses menaces. La troisième est la cruauté du supplice auquel il fut condamné sans jamais l'effrayer ni pouvoir ébranler son courage. Voici le fond de ce qui me reste à vous dire.

Premièrement, on peut aisément reconnaître en plusieurs endroits de l'histoire de l'Eglise que la foi de la plupart des premiers chrétiens était une foi non pas lâche, mais timide ; non pas sujette à la défaite, mais fuyant les combats et les occasions de vaincre ; non pas faible pour s'abattre par la défiance, mais cherchant la retraite et les asiles pour s'assurer ; non pas cédant aux efforts des ennemis, mais évitant leurs attaques et leurs violences.

Telle était, mes frères, la foi dans le commun des fidèles et même des martyrs ; Dieu, pour les rendre victorieux et pour faire éclater leur force, voulait qu'ils s'humiliasent auparavant dans la vue de leur faiblesse avant que de les élever à la gloire la plus éminente, qui était celle de répandre leur sang et de sacrifier leur vie pour lui. Il les tenait longtemps dans l'obscurité et dans l'abaissement avant que de les faire triompher. Il voulait qu'ils sentissent leur impuissance pour faire le bien et la nécessité qu'ils avaient de la grâce du médiateur, pour se déclarer ouvertement pour la religion. Il leur faisait exactement pratiquer cette maxime si célèbre qu'il nous a laissée dans l'Evangile, que celui qui s'humilie et qui s'abaisse sera exalté. Sa souveraine sagesse a voulu garder cette conduite, « afin, dit saint Augustin, d'apprendre aux hommes, que parce qu'en devenant pécheurs ils sont devenus amateurs de la puissance et de l'éclat et ennemis de la justice : *Facti sunt amatores potentiae, inimici justitiae* ; ils sont obligés, pour rentrer dans ce devoir, d'aimer la justice ; de reconnaître par conséquent leur infirmité et leur faiblesse, et de témoigner la retenue et la juste crainte qu'elle leur donne et qui les empêche d'entreprendre par eux-mêmes de grandes choses ; telle qu'a toujours été regardée la générosité de s'exposer au martyre. »

Voilà, mes frères, quelles ont été les vues admirables de la divine sagesse. Elle ne permettait pas indifféremment aux fidèles, durant les violentes persécutions qu'a souffertes l'Eglise, de se présenter eux-mêmes aux tyrans, ni d'aller chercher et braver la mort pour remporter la gloire du martyre. Leur foi discrète, pour ainsi dire, et modeste usait de retenue, et n'osait, à moins d'y être comme forcée, les faire paraître dans ces éclatantes occasions. Mais parce que Dieu se dispense lui-même des règles ordinaires et des lois qu'il a établies, et qu'il les renverse selon qu'il lui plaît pour faire éclater sa puissance par quelque miracle, il voulut, pour faire paraître un prodige de foi dans l'incomparable saint Eustache, le porter par un mouvement extraordinaire de sa grâce et par une magnanimité et une liberté surprenante qu'il lui inspira, à se déclarer d'abord chrétien, à ne point balancer, à faire paraître au dehors et avec éclat ce qu'il était en secret, et à aller au devant du tyran avec autant de courage que les autres l'évitaient avec précaution et avec crainte. Dieu, par sa lumière, sa pénétration infinie, vit

ni dans cette grande âme ce qu'il venait lui-même d'y opérer, c'est-à-dire une constance et une fermeté qui pouvaient d'abord se produire et s'exposer aux plus violents combats, sans s'exposer à la honte ni au danger de la défaite. Voilà, mes frères, quel fut le caractère de la foi de saint Eustache, propre à former aussitôt le héros chrétien que le simple chrétien, et à faire entreprendre les choses les plus terribles et les plus étonnantes comme les plus aisées. N'est-ce pas là, mes frères, un endroit éclatant par où saint Eustache s'est distingué du commun des martyrs?

« Celui, dit saint Isidore, qui veut s'élever tout d'un coup au comble de la vertu et sans garder l'ordre qu'on y doit tenir, s'expose à un extrême danger, et sa précipitation est un présage de sa chute : et c'est de quoi, dit ce Père, on peut voir une figure et une image dans la nature, où tout ce qui arrive promptement à sa perfection finit aussi promptement : comme les fleurs passent d'autant plus tôt qu'elles croissent plus vite ; mais au contraire les arbres qui sont appuyés sur de profondes racines durent fort longtemps, se soutiennent et résistent facilement à l'orage et à la tempête. » Ainsi, mes frères, ce qui rend admirable la fermeté et la constance de saint Eustache dans sa foi, quoique formée avec tant de promptitude, c'est qu'elle se soutient néanmoins contre tous les orages et toutes les menaces des tyrans, et c'est encore cette seconde circonstance que je vous prie de remarquer.

Car si la foi d'Eustache s'est fait voir généreuse et magnanime en se déclarant hautement chrétien, en se découvrant d'abord à ses ennemis et à l'empereur Adrien (43), elle s'est encore montrée intrépide et invincible à toutes leurs menaces, à tous les efforts qu'ils firent pour l'ébranler et à tous les attraites qu'ils employèrent pour le gagner : de sorte que l'on vit dans lui l'alliance divine que la grâce y avait faite de deux choses qui paraissaient si inalliables et si contraires. Car on y vit une âme souple, pour ainsi dire, et flexible au premier mouvement qu'elle ressentit pour les vérités de la foi ; mais on y vit aussi une âme inflexible à tous les motifs qu'on lui proposa pour lui faire abandonner cette même foi ; une tendresse qui la rendit susceptible et molle (si l'on peut ainsi parler) pour recevoir toute la force et toutes les impressions saintes que la grâce voulut lui donner, mais aussi une fermeté qui la fortifia et la rendit impénétrable à tous les efforts que firent ses ennemis pour la pervertir et la corrompre ; fermeté d'autant plus héroïque qu'il n'en était point redevable aux moyens ordinaires que l'Eglise employait et jugeait nécessaires pour affermir la foi dans les autres martyrs. Car de peur que l'appareil des supplices et que les menaces des bourreaux, lorsqu'ils se

verraient livrés à leur cruauté, ne leur jetassent la frayeur dans le cœur, cette mère prudente avait soin de préparer par avance ses enfants, et elle les disposait par des essais de martyre au martyre même. Ainsi, en les accoutumant peu à peu à souffrir par des mortifications et des austérités ménagées et proportionnées à leur vertu encore faible, elle les affermissait par là de telle sorte qu'ils devenaient enfin intrépides et assez forts pour se soutenir contre toutes les menaces et toutes les violences des tyrans.

C'était par les jeûnes qu'elle les disposait à ne pas craindre la cruauté de la faim lorsqu'ils s'y verraient condamnés. C'était en leur ordonnant de pratiquer l'aumône et de distribuer aux pauvres une grande partie de leurs biens qu'elle les préparait à souffrir avec courage la perte et le dépoillement entier de tous les biens du monde. C'était par la solitude et par la retraite qu'ils faisaient comme un essai de la prison, et s'apprivoisaient avec les ténèbres d'un cachot, en fuyant le grand jour du monde. C'était par les macérations et les disciplines qu'ils domptaient leur chair et qu'elle leur apprenait à souffrir la flagellation et les plus grands supplices. C'était par le mépris d'eux-mêmes qu'ils s'étudiaient à souffrir les injures ; et honteux de leurs péchés, ils sentaient peu la honte et le mépris que l'on faisait de leurs vertus, et la confusion intérieure qui venait de leur modestie était par avance victorieuse de la honte et de la confusion à laquelle un tyran les condamnait dans les places publiques. Enfin en se séparant de ce qu'ils avaient de plus cher selon la nature, ils ne comptaient pour rien la peine de l'exil et le bannissement de leur patrie.

Tyran, par où peux-tu attaquer ce novice ? qu'edis-tu ? ce chrétien qui brigue le martyre ? Il te donne le défi, choisis toi-même l'endroit, tu le trouveras partout invulnérable. Que lui ôteras-tu ? ses parents ? il a Dieu pour père et pour frère Jésus-Christ. Sa patrie ? c'est le ciel. Son trésor ? c'est sa conscience. Son bien ? c'est sa foi. Son honneur ? c'est de souffrir. Son trône ? c'est l'échafaud. Sa couronne ? c'est le supplice que tu lui prépares. Son meilleur ami ? c'est le bourreau que tu lui envoies ; et la plus grande grâce que tu lui puisses faire, c'est de ne lui en faire aucune et de lui ménager l'incalculable gain de mourir pour Jésus-Christ ? C'était donc, mes frères, par ces commencements et par cet apprentissage du martyre que l'Eglise affermissait la constance de ses enfants, pour les pouvoir rendre dans la suite pleinement et parfaitement martyrs.

Mais la gloire de saint Eustache et le privilège dont la grâce l'a honoré est que sa foi quoique récente et nouvellement formée ne tient rien de la faiblesse d'une vertu naissante. Elle est d'abord capable de se

(43) Cet empereur fit rebâtir Jérusalem, qu'il nomma de son nom *Ælia Capitolina* ; le temple de Jérusalem fut par son ordre changé en un temple de

Jupiter, et l'idole de Vénus adorée en Bethléem, dans le lieu où le Sauveur avait pris naissance.

soutenir comme la foi la plus éprouvée, et sans l'avoir fait passer par tous ces différents essais de martyre, elle l'a mis en état d'accomplir ce chef-d'œuvre de la sainteté. Ainsi rien n'effraye cet illustre martyr, rien ne l'ébranle, rien ne le rebute. Il méprise avec une noble fierté toutes les caresses et toutes les menaces qu'on lui fait de la part de l'empereur.

Eustache rend grâces à Dieu de tous les bienfaits qu'il avait reçus de son infinie bonté. Il pense avec joie que son corps, qui s'était courbé et humilié par un culte profane devant des idoles, allait être consumé en cendres par hommage à la foi, et par un sacrifice de satisfaction et de justice qu'il se reconnaissait obligé de faire à Jésus-Christ. Ainsi l'on peut dire que le taureau d'airain ardent et tout enflammé, dans lequel saint Eustache, sa femme et ses enfants ont été enfermés et consumés, fut comme le sein spirituel qui, après les avoir conçus morts, les enfants vivants par une espèce de fécondité qui est propre à la religion chrétienne, et que tous les saints Pères de l'Eglise attribuent au tombeau de Jésus-Christ, où il faut mourir pour naître, où le grain de froment ne porte point de fruit que quand il est mort, où la perte d'une vie fragile et passagère produit le poids d'une gloire incomparable et éternelle. Perte avantageuse qui immortalise l'âme en détruisant la chair, qui détruit et brise un vase de boue et d'ignominie pour en faire un vase d'honneur, et qui élève ainsi à la religion des trophées de gloire sur les ruines mêmes de la nature.

Mes frères, si saint Eustache est votre patron pour porter vos prières à Dieu, il l'est aussi pour faire porter la parole de Dieu dans votre cœur. Car nos patrons dans le ciel ne sollicitent pas seulement Dieu pour nous, mais ils nous sollicitent pour Dieu. Et s'ils veulent d'un côté apaiser sa justice, ils veulent de l'autre fléchir notre dureté. Vous en avez besoin, mes frères, pour attirer les yeux de Dieu vers vous, et pour vous porter vers Dieu. J'en ai aussi besoin et pour l'un et pour l'autre.

Grand saint ! la Providence me destine à prêcher, dans l'Eglise où l'on vous honore, les vérités que vous avez scellées de votre sang. Vous avez pris mes auditeurs sous votre protection ; me la refuserez-vous ? Je veux travailler pour eux, travaillez avec moi. Que vos enfants soient dociles et fermes comme vous. Ce n'est point assez que vous m'ayez fourni votre exemple, j'implore votre secours. Que cette lumière qui vous environna dans votre conversion m'éclaire pour obtenir celle d'un si grand peuple. Inspirez-moi la liberté et le courage qui accompagnaient vos discours. Présentez votre sacrifice au Père des miséricordes.

Attirez les bénédictions les plus abondantes sur le pasteur et sur le troupeau. En un mot, grand saint, dans la confiance que j'ai en vos intercessions, je fléchis les genoux devant le Père céleste pour demander la grâce de prêcher cette foi que vous avez professée, afin que nous puissions tous obtenir cette couronne immortelle que je vous souhaite au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

PANÉGYRIQUE V,

SAINTE CATHERINE, VIERGE ET MARTYRE,

Prononcé à Saint-Borthélemy le jour de la fête de cette sainte, seconde patronne de cette Eglise et, dans d'autres endroits, où l'on en fait la fête à Paris.

Hæc est victoria, quæ vincit mundum, fides nostra. (I Joan., V, 4.)

La victoire par laquelle le monde est vaincu, est l'effet de notre Foi.

EXORDE.

Il faut, mes frères, que nous elevions d'abord nos pensées et nos vues au-dessus de tout ce qu'il y a de plus éclatant et de plus magnifique dans le monde pour former une idée qui réponde à la grandeur de sainte Catherine qui l'a pleinement vaincu (44). Il est vrai que le disciple bien-aimé de qui j'ai emprunté les paroles de mon texte nous dit, dans le même endroit, que c'est un avantage commun à tous les saints d'être les vainqueurs du monde : *Omne quod natum est ex Deo, vincit mundum*. Mais parce que les occasions de leurs combats contre cet ennemi sont partagées, leurs victoires le sont aussi : les uns triomphent de ses voluptés et de ses plaisirs par leur pureté ; les autres dissipent ses erreurs et ses tromperies par leur sagesse. Il y en a qui se montrent invincibles à toutes ses menaces et à toutes ses rigueurs par leur intrépidité et leur courage. Chacun d'eux se signale ainsi par quelque genre de victoire. Et comme c'est l'effet et la conduite d'une grâce ordinaire de partager de cette sorte entre eux ces divers avantages ; c'est aussi la preuve certaine d'une grâce éminente et extraordinaire de les joindre tous ensemble avec tout leur éclat dans la même personne pour la faire pleinement triompher du monde. « Car, dit saint Augustin, ce n'est que par une grâce singulière et choisie qu'on peut vaincre le monde avec tout ce qu'il a de doux, d'attirant, de trompeur et de séduisant, de terrible et de menaçant. » Et voilà, mes frères, le vrai caractère de sainte Catherine, et le glorieux privilège qui la distingue du commun des saints ; ainsi que l'on reconnaît dans l'excellent portrait qu'en ont donné de célèbres auteurs, et particulièrement le grand annaliste de l'Eglise (Baronius).

On y voit premièrement que cette sainte

(44) Elle souffrit le martyre l'an 307, sous l'empire de Maximien, selon Bède, Usuard, Adon, So-Prate qui vivait dans le vi^e siècle (son histoire com-

mence où finit celle d'Eusèbe, qui en parle aussi), et Baronius.

Epouse de Jésus-Christ, triomphant de tous les attraites et de toutes les voluptés du siècle, se conserva toujours pure au milieu de la plus grande corruption et parmi les délices et la licence d'une ville aussi dissolue qu'était Alexandrie dans sa magnificence, dans son luxe et dans sa plus grande opulence, qui la rendait la seconde de toutes les villes du monde. On y voit encore que cette admirable fille, toujours éclairée d'une sagesse divine, ne put jamais être surprise par aucune de ces erreurs que le libertinage et le commerce du paganisme entretenaient dans cette ville, capitale de l'Egypte. Enfin on y voit que cette invincible martyre regarda d'un œil méprisant la mort la plus terrible, et demeura intrépide aux menaces et aux rigueurs que peut inspirer la cruauté la plus barbare. C'est ainsi que l'incomparable sainte, dont nous célébrons aujourd'hui la fête, peut dire qu'elle a remporté sur le monde une victoire entière et complète qui a été partagée entre les autres saints.

Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra. Et voilà, mes frères, le fondement de cet éloge que je consacre à sa gloire et que je vous prie de bien prendre.

1° Sa pureté la rend non-seulement incorruptible à tous les attraites du monde et au milieu de la plus grande corruption; mais encore vénérable aux païens mêmes, lorsqu'elle condamnait par sa retenue si édifiante leur mollesse et leur dissolution: *Première proposition.* — 2° Sa lumière céleste non-seulement dissipe toutes les erreurs et les illusions du monde et de l'enfer, mais les fait heureusement servir à la gloire et à l'affermissement de la religion et de la vérité: *Seconde proposition.* — 3° Enfin sa charité toute divine la rend intrépide à la vue de toutes les rigueurs et de toutes les menaces, et jette l'étonnement et le trouble dans l'esprit des bourreaux, lorsqu'ils prétendaient l'effrayer elle-même par l'appareil terrible et par la montre des plus cruels supplices: *Troisième proposition.*

Hæc est victoria, quæ vincit mundum.

La foi vive que sainte Catherine a en Jésus-Christ la rend, 1° incorruptible au milieu de la corruption; 2° toute brillante de lumières au milieu des ténèbres du paganisme; 3° intrépide au milieu des plus rigoureux supplices. Voilà, mes frères, le partage de ce discours et le sujet de vos attentions. Demandons le secours de l'Esprit-Saint par l'entremise de Marie: *Ave, Maria*, etc.

PREMIER POINT.

« Comme c'est l'amour, dit saint Augustin, qui est le premier mobile de notre âme, qui la remue et la porte partout où elle va; c'est le plaisir aussi qui est le terme et l'unique centre qui l'arrête; elle ne tend que vers ce qu'elle aime, et elle ne s'attache qu'à ce qui lui est agréable et ce qui la satisfait. » C'est ainsi, mes frères, que l'amour étant le principe de tous les mouvements de l'âme, et la rendant par là souvent inquiète et agitée, c'est le plaisir seul qui

fait son repos et qui la rend contente. De là vient cette inclination si violente et cette ardeur éternelle que chacun sent pour le plaisir; on se le propose sans cesse et on ne le perd jamais de vue, comme étant l'unique repos et le bonheur du cœur; on s'y attache de telle sorte qu'il faut nécessairement, selon saint Augustin (*Tract. in cap. VI Joan.*); « que de deux choses que nous pouvons suivre, nous suivions celle qui nous donne le plus de plaisir. *Quod enim nos amplius delectat, secundum id operemur necesse est.* » De là vient aussi le péril extrême de la corruption et de l'impureté de notre âme.

Car prenez garde, s'il vous plaît, au principe solide de saint Augustin. « Toute affection, dit ce savant Père, tout plaisir qui attache l'âme à ce qui est au-dessous d'elle, et moindre qu'elle, ne peut que la corrompre et la rendre impure. » Or, quel moyen, mes frères, que dans la rencontre fréquente des objets délicieux et agréables, l'âme goûtant le plaisir par la nécessité du sentiment, elle ne s'y attache par son choix et son consentement; et il n'en faut pas davantage pour corrompre sa pureté. Car il est difficile que déjà gagnée par l'endroit de ses passions, attirée et vaincue de la moitié d'elle-même et de cette moitié que l'état du péché et la concupiscence rend si forte, elle ne se rende tout entière; et que dans l'enivrement que cause toujours en quelque degré cette douceur du plaisir (selon qu'elle est plus ou moins grande) la raison garde toujours son assiette et son rang, et ne l'asservisse aux sens et ne devienne sensuelle, animale, grossière et impure. Il est donc constant, mes frères, qu'il faut une grâce extraordinaire et une grande fidélité à cette même grâce pour demeurer victorieux des attraites, des voluptés et des plaisirs du monde, quand les occasions en sont fréquentes et les objets présents. Car il faut, pour cela, en quelque sorte, ne pas sentir ce qui flatte si fort les sens, et se conserver incorruptible au milieu même de la corruption. Voilà, mes frères, quel a été l'avantage et la gloire de sainte Catherine.

La Providence divine la fit naître dans Alexandrie, cette ville célèbre, que sa magnificence extraordinaire, sa grandeur, son éclat et ses richesses immenses rendaient si illustre qu'elle ne cédait qu'à Rome seule, et qu'elle avait même cet honneur par-dessus cette capitale de l'univers, que les empereurs apportaient plus de précaution et de réserve à donner des lettres de citoyen d'Alexandrie qu'à donner celles de citoyen romain à des personnes dont ils voulaient honorer et faire reconnaître le mérite par quelque insigne récompense. C'est, dis-je, dans cette ville si superbe et si magnifique qui portait le nom de ville par excellence, aussi bien que celle de Rome, que notre grande sainte reçut la naissance et l'éducation, sans que le luxe et la pompe, les divertissements et les délices, tous objets si engageants et si attirants pour les sens, mais

si conformes aux passions et si insinuants et si dangereux à l'égard du cœur, aient jamais pu altérer le sien.

Sa vertu se montra toujours solide et véritable parmi ces continuelles occasions de vanité ; toujours ferme et se soutenant parmi les plus grands scandales ; toujours austère au milieu des délices qui l'environnaient, mais tempérant néanmoins de telle sorte et par un art si divin son austérité et son air sévère avec les lois de la douceur et de la bienséance, qu'elle s'attira l'estime générale et l'approbation de ceux mêmes dont elle condamnait la mollesse et la dissolution, par sa pureté et par sa retenue ; toujours humble et modeste dans les louanges qu'elle recevait ; toujours si édifiante, que malgré les mauvais exemples que l'impiété, le libertinage et la dissolution rendaient publiques, elle faisait tous les jours à Jésus-Christ des conquêtes secrètes ou en lui acquérant des cœurs qu'il ne possédait pas, ou en lui assurant ceux qu'il avait déjà acquis. Ainsi la vertu de Catherine, soutenue de toutes ces grandes qualités, se conserva toujours si pure et si incorruptible, que, non-seulement elle lui fit éviter jusqu'aux moindres apparences et aux plus légères ombres de ces sortes de plaisirs qui peuvent (je ne dis pas corrompre) mais je dis altérer tant soit peu ou ternir l'éclat et la délicatesse de la plus parfaite innocence, mais qu'elle servit encore à corriger et purifier dans les autres ce qu'il y avait de dérèglement et de corruption. Ne passons pas, mes frères, si légèrement ces circonstances admirables de la vertu de notre sainte, qui relèvent hautement sa gloire, et qui font en même temps la honte et la confusion de la plupart des gens du siècle.

J'ai dit, premièrement, mes frères, que la vertu de Catherine se montra toujours solide et véritable parmi les plus grands objets et les fréquentes occasions de la vanité du siècle. J'appelle solide et véritable la vertu dont le discernement est si juste et les vues si pénétrantes et si sûres, qu'elle ne permet jamais à l'âme qu'elle éclaire de se tromper et de se méprendre dans le jugement qu'elle porte sur les choses du monde ; et qui, en lui en découvrant le vide, la vanité, et le néant lorsqu'elles paraissent le plus réelles, lui en inspire un généreux mépris quoiqu'elles se montrent à ses yeux avec beaucoup d'éclat.

Il paraît assez facile, dans une retraite obscure et éloignée de ce qu'on appelle le grand monde, de ne point ressentir vivement l'impression de son éclat. Comme on ne le regarde alors qu'en éloignement, les idées qu'on s'en forme sont faibles et languissantes, et par conséquent moins capables d'imposer et de tromper. Mais lorsqu'on se trouve en effet dans le commerce du grand monde, environné de son éclat, qu'on en sent les aises et les commodités et qu'on en goûte les douceurs, l'impression qu'on en reçoit de si près est sans doute plus vive et plus sensible, et, par con-

séquent, l'illusion plus dangereuse. Il est difficile qu'on ne prenne pour réel ce que l'on sent, et pour quelque chose d'aimable ce qui est doux et satisfaisant.

Heureuse, et mille fois heureuse l'incomparable Catherine à qui la lumière de la grâce fit connaître par un discernement exquis et une pénétration solide ce qu'est véritablement le monde. Elle ne se le représentait et ne l'aperçut jamais (quoique au travers de toutes ces délices et de tout cet éclat et de cette magnificence qu'il étalait continuellement devant ses yeux dans une ville infiniment superbe, pour corrompre son cœur) que comme un véritable néant ou une ombre et une figure vaine et passagère qui ne peut que tromper et rendre vaines comme elles les âmes qui s'y attachent. C'est ainsi que la vertu de Catherine lui faisant heureusement éviter l'illusion et la tromperie, se conserva toujours solide et véritable parmi les occasions continuelles et les plus engageantes de la vanité du siècle. Voilà ce qui fait sa gloire, et en même temps la honte et la condamnation de la plupart des personnes de son sexe, et même de celles qui font profession d'une vie chrétienne et réglée ; ce qui fait voir combien leur vertu est peu solide, et combien véritable est l'estime qu'elles font des choses du monde et le jugement avantageux et favorable qu'elles forment sur tant d'objets que la foi et les oracles de Dieu même nous représentent comme infiniment méprisables. Appliquez-vous, je vous prie.

Qui d'entre le commun des chrétiens ne fait cas des richesses et ne les regarde comme les plus sûrs et les plus faciles moyens de se rendre heureux, quoique Jésus-Christ, c'est-à-dire la souveraine vérité, ait formellement déclaré dans son Evangile que les riches sont malheureux, et dans le plus grand péril d'une dernière et éternelle perte ? Qui ne se forme encore une grande idée des dignités et de ces titres d'honneur qui font la distinction des hommes dans le monde ? Cependant, si on en jugeait par la foi et par la lumière de Dieu, on trouverait dans ces grandeurs imaginaires une très-véritable petitesse, et on reconnaîtrait qu'étant incapables par elles-mêmes de rendre grands devant Dieu ceux qui les possèdent, et rendant toujours petits et vils à ses yeux ceux qui les recherchent et les aiment, elles n'ont rien de soi qui leur fasse véritablement mériter ce nom de grandeur, ni par conséquent ce jugement si avantageux, ni cette estime qu'on en fait. C'est ainsi que l'illusion est presque générale parmi les chrétiens, et que la vertu de ceux mêmes qui paraissent d'une conduite réglée est fautive et vaine, leur laissant estimer de cette sorte et aimer la vanité et le mensonge, et prendre avec si peu de discernement de simples apparences et des fantômes pour des réalités. Disons donc que la vertu solide de Catherine fait la condamnation d'une infinité de gens.

J'ai dit encore, mes frères, que la cou-

duite de cette illustre vierge a été si pure et si édifiante qu'elle sanctifiait et purifiait par ses exemples ceux qui étaient dans le dérèglement et la corruption. Mais ne s'étudie-t-on pas, au contraire, par toutes sortes d'artifices et de mauvais exemples, à corrompre et à dérégler ceux qui vivent dans la sainteté et dans la pureté ? Ainsi sa gloire fait notre confusion. L'éclat de la vertu de Catherine et sa conduite si édifiante lui ayant attiré l'estime générale et l'approbation de toute Alexandrie, plusieurs passèrent (comme il est naturel) de cette parfaite estime qu'ils faisaient de sa vertu à la vouloir imiter. En s'accoutumant à estimer la sainteté, le vice leur devint odieux, et ils tâchèrent d'exprimer en eux-mêmes quelques traits de cette piété et de cette pureté dont ils voyaient briller toute la splendeur et toute la beauté dans l'illustre Catherine. Elle ne voulut pas borner ni renfermer en soi les fruits de la grâce féconde et abondante qu'elle avait reçus de Dieu ; mais elle ne cessa, par ses entretiens, par ses exemples et par toutes les manières les plus insinuantes, de les étendre sur les autres. Les grâces qu'elle avait reçues de la nature n'étaient funestes ni à elle ni aux autres, elle ne s'en servait pas pour porter de ces coups meurtriers dans les âmes innocentes ; et, pour me servir des termes de saint Augustin, dans une pareille occasion, bien loin de se servir des dons de Dieu contre Dieu même, toujours pure et incorruptible en soi, elle s'employa à sanctifier et à purifier les plus corrompus ; par où elle condamne tant de pécheurs qui, par leurs scandales et leurs artifices, tâchent de corrompre ceux qui vivent dans la sainteté et la pureté.

Combien de gens qui servent d'organes aux démons pour séduire et perdre les âmes ? A quoi tendent dans les conversations et les entretiens ordinaires du monde toutes ces paroles artificieuses et équivoques qui, sous un sens apparemment honnête, en cachent ou plutôt en découvrent un autre impur ? On dit que ce sont des traits d'esprit et d'éloquence, mais ce sont autant de flèches empoisonnées qui portent l'infection et la mort dans les cœurs. A quoi tendent ces plaisanteries, ces expressions bouffonnes qui, sous un usage que le monde a qualifié d'innocent, inspirent insensiblement le libertinage, donnent des impressions contraires à la sévérité sainte de l'Evangile, en affaiblissant la foi dans ceux qui les écoutent ? Cela ne va-t-il pas à corrompre les esprits ? Mais enfin, pour ne pas m'étendre davantage, à quoi tendent et se terminent ce faste, cette immodestie des habits, ces ajustements affectés et lascifs, et toutes ces parures mondaines, qu'à ruiner et détruire la grâce et l'innocence dans une infinité d'âmes ? Cela n'est que trop constant, et on le sait par l'aveu même de ceux qui ont été corrompus par ces sortes d'objets scandaleux et funestes. C'est ainsi qu'on s'applique dans le monde à dépraver et corrompre les âmes innocentes, au lieu que

sainte Catherine purifiait et sanctifiait par sa conduite exemplaire celles qui étaient déjà gâtées et corrompues.

J'ai encore remarqué, mes frères, que cette admirable vierge toujours ferme et se soutenant dans la pureté et la vertu au milieu des plus grands scandales, vivait très-sainement parmi les méchants. Mais n'arrive-t-il pas, au contraire, qu'on vit criminellement parmi les bons ; et qu'au lieu que les crimes et les dérèglements du siècle, qui lui frappaient continuellement les yeux, ne servaient qu'à relever davantage sa piété et à la rendre plus éclatante et plus ardente, on prend aujourd'hui occasion de la vertu des gens de bien, de devenir plus méchants et de s'endurcir dans le crime. C'a été sans doute une chose admirable et infiniment glorieuse à sainte Catherine que, dans une ville aussi voluptueuse, aussi corrompue et dissolue qu'était Alexandrie ; sa pureté, sa vertu loin de se flétrir, ou de s'affaiblir, en soit au contraire devenue plus parfaite et plus éclatante. Mais hélas ! il y a aujourd'hui une infinité de gens qui, par une disposition tout opposée à celle de cette grande sainte, font servir la vertu et la probité des autres à se rendre eux-mêmes plus méchants et plus dépravés. Car contre qui forge-t-on les plus noires calomnies, que contre les gens de bien ? à qui la persécution et l'envie s'attaquent-elles avec plus de violence qu'à ceux qui s'éloignent davantage de la corruption et des fausses maximes du monde, témoignent plus de zèle et d'ardeur pour les intérêts et les vérités saintes de l'Evangile, et qui dès là appartiennent d'une manière singulière à Jésus-Christ ? Et si, dans ces sortes de rencontres, Dieu, par son infinie miséricorde, fait admirablement servir à l'accroissement du mérite et de la gloire de ses élus le crime et la violence de leurs persécuteurs ; le démon aussi par une horrible malignité n'augmente-t-il pas les crimes et la condamnation des réprouvés par la patience des saints si injustement persécutés et opprimés ?

Je finis cette première partie en expliquant une autre circonstance qui établit la gloire de sainte Catherine ; je n'y fais que toucher seulement en passant. J'ai marqué que sa modestie et sa retenue austère tempérée d'un certain air de bienséance et d'honnêteté lui avait tellement attiré l'estime générale et la considération de toute Alexandrie, que des païens mêmes (qui n'étaient pas en petit nombre dans cette capitale de l'Egypte) louaient hautement et exaltaient sa vertu.

Mais ne puis-je pas dire aujourd'hui à la honte des chrétiens, que plusieurs d'entre eux louent souvent et flattent par de lâches et indignes complaisances le vice et le crime. Je ne m'arrête pas ici, mes frères, à combattre cette bassesse, et ce dérèglement détestable, parce que je veux ménager votre attention pour les grandes choses que je dois traiter dans ma seconde partie, plein de confiance en la grâce de Jésus-Christ.

C'était, sans doute, mes frères, une sorte de louange exquise et délicate, que celle

des païens, et que l'empereur même (tout ennemi de la religion de Catherine) donnaient à la vertu : mais étant moins suspecte de flatterie, (venant de leur part) elle en était plus insinuante et plus capable de s'emparer de son cœur par la complaisance : « car, dit saint Augustin (*in ps. VII*), c'est la plus terrible et la plus dangereuse de toutes les tentations qui combattent la vertu, que celle des louanges : *periculosa tentatio*. » Ce savant Père dit que c'est une impression maligne et subtile qui passe secrètement et immédiatement dans l'âme ; au lieu que dans les tentations ordinaires qui attaquent l'homme, le plaisir ne peut jamais donner nulle atteinte à l'esprit que par l'ouverture et le ministère des sens, et par conséquent un peu de loin et avec moins de violence et de force.

Il arrive le contraire dans la tentation des louanges et de la gloire. Le plaisir pénètre immédiatement et tout d'un coup dans le fond de l'âme. Il se fait d'abord sentir à l'esprit, le flatte, le remplit de toute sa douceur, et peut ainsi le corrompre. Qu'il faut donc de grâces et de vertus pour se conserver pur parmi tous ses attraits, et toutes ces douceurs si dangereuses et si insinuantes ! L'incomparable Catherine a eu encore ce glorieux avantage ; et l'humilité étant, selon le langage d'un Père, la pureté intérieure et la virginité de la virginité même ; parce que si l'une éloigne les plaisirs des sens, l'autre bannit aussi et empêche les plaisirs de l'esprit ; cette grande sainte voulut toujours demeurer vierge, mais vierge humble pour conserver sa pureté entière et triompher pleinement de tout ce qu'il y a de plaisirs et de douceurs sur la terre. Voilà, mes frères, la première victoire que la grâce de Jésus-Christ lui a fait remporter sur le monde. Voyons maintenant combien a été éclatante sa seconde victoire dans laquelle elle a surmonté toutes les erreurs de l'enfer et du monde avec tant d'avantage, qu'elle les a fait servir à l'affermissement et à la gloire de la religion et de la vérité. C'est ma seconde partie.

SECOND POINT.

Puisque notre âme ne vit que par la connaissance et par l'amour, il faut convenir, mes frères, qu'il n'y a que la connaissance et l'amour du véritable et du souverain bien, c'est-à-dire de Dieu, qui puisse la faire vivre véritablement et heureusement. Toute autre vie qui est en elle ne peut être que fausse et misérable en lui faisant seulement connaître et aimer de faux biens, et par conséquent de véritables maux. Ainsi, mes frères, pour jouir du fruit et de tous les avantages d'une vraie victoire (ce qui suppose nécessairement qu'on est véritablement vivant) il ne suffit pas d'avoir triomphé de tous les attraits des voluptés du monde qui détruisent ce parfait amour qu'on doit avoir pour Dieu. Il est encore nécessaire de triompher de toutes les erreurs qu'emploie le monde pour effacer dans notre esprit la connais-

sance de la religion et des mystères du même Dieu.

Mais s'il y a jamais eu de sainte qui ait rendu sa victoire complète, c'est sans doute l'incomparable Catherine. Après avoir vaincu le monde avec tous ses attraits, elle l'a encore tellement surmonté avec tout ce qu'il a d'imposture et d'erreurs, qu'elle a eu l'avantage de les faire servir à l'affermissement et à la gloire de la vérité et de la religion ; et c'est-là un surcroît d'honneur pour cette grande sainte. J'ai besoin ici, mes frères, de toutes vos applications.

Lorsque cette célèbre épouse de Jésus-Christ fleurissait dans Alexandrie par ses admirables vertus, l'enfer suscita une persécution contre les fidèles, d'autant plus violente qu'elle s'exécuta non-seulement par un édit de l'empereur (45) qui, n'ayant que sa haine particulière et sa propre passion à satisfaire, n'était pas capable de tant de divers emportements, mais par autant de différentes furies déchaînées qu'il y avait de gens qui composaient le peuple de cette grande ville, où chacun poussé de rage tâchait d'encherir par sa cruauté sur les emportements et les excès de ses compagnons. Que ne puis-je ici vous représenter par une peinture vive et touchante quelles furent les violences extraordinaires et les inhumanités plus que barbares qu'on fit souffrir aux chrétiens pour ébranler leur constance et leur foi !

Il suffit de vous dire que les historiens dans le récit qu'ils ont fait d'une persécution si horrible, la comparent à celle que doit susciter à la fin des siècles le plus cruel et le plus formidable tyran de l'Eglise et ils n'ont pas fait de difficulté d'appliquer à l'un ce que l'Ecriture a dit de l'autre, que si les élus pouvaient être pervertis et se perdre par l'illusion et par l'erreur, il y aurait sujet de craindre leur dernière perte : *Ita ut in errorem inducantur, si fieri potest etiam electi*. (Matth., XXIV.) La grande Catherine a eu l'avantage d'être une de ces âmes choisies et privilégiées que Dieu employa particulièrement dans cette importante occasion pour le triomphe et la gloire de la vérité, et pour la défaite et la confusion de l'erreur.

Catherine entre en lice avec une foule de philosophes et elle y entre par l'ordre de l'empereur. 1° Ils commencent d'abord par l'éloge de leurs dieux et par le culte qu'on leur rendait auquel ils attribuèrent la grandeur de l'empire. 2° Ils combattirent après la religion chrétienne en la traitant de nouveauté à laquelle il n'était pas juste, disaient-ils, qu'on fit céder l'ancienne religion de leurs pères. 3° Puis ils tâchèrent de la décrier par la naissance, la vie incon nue et la mort honteuse de son auteur. 4° Par la pauvreté, l'ignorance et la simplicité de ceux qui l'avaient prêchée et de ceux qui l'avaient embrassée au commencement. 5° Par la haine qu'elle s'attirait de tout le monde. 6° Par les persécutions qu'on lui livrait en tous lieux. 7° Par les biens présents et certains dont elle se privait. 8° Par les incertains et à venir de l'espérance

desquels elle se repaissait. 9° Enfin ils traitèrent le christianisme de bassesse et de folie, parce qu'on y adorait un homme qui avait été attaché en croix avec infamie. C'est par ces spécieux prétextes de nouveauté, de bassesse et de folie dans notre religion et dans le culte d'un Jésus-Christ mort en croix, soutenus par les violences et les inhumanités les plus cruelles, qu'ils avaient coutume de répandre l'erreur dans les esprits. Mais Dieu, qui sait conduire sûrement à ses fins les desseins adorables de sa sagesse et de sa providence, par les égarements mêmes et les excès des hommes les plus insensés, fit servir à l'affermissement de la religion et à l'éclat de la vérité toutes ces erreurs et ces illusions par lesquelles ils tâchaient de l'éteindre. Permettez-moi, mes frères, de m'arrêter ici un moment pour vous faire remarquer trois circonstances de cette dispute qui sont infiniment glorieuses à sainte Catherine.

La première est qu'il n'y eut jamais de dispute si célèbre contre les payens. La seconde qu'il ne s'en était pas encore permis de semblable; on n'avait pu jusque-là se défendre que par écrit, et c'est la grande plainte qu'en fait Tertullien dans son *Apologeticque*. La troisième est qu'une fille soutenait seule toute la cause de la religion. Voici donc, chrétiens, la défense et à même temps la preuve abrégée de notre foi. Rendons-nous attentifs à ce que va dire sainte Catherine aux philosophes et à tous ceux qui assistaient à ce grand spectacle.

« 1° La religion chrétienne ne croit que ce qu'un Dieu, à qui on est obligé de croire, a enseigné. 2° Que Jésus-Christ, qui en a été le docteur et le maître, a clairement montré sa divinité par la grandeur et par le nombre infini de ses miracles, par l'accomplissement des prophéties et par la sainteté extraordinaire de sa vie. 3° Qu'on ne peut pas trouver à redire à sa naissance, à sa vie et à sa mort, si elles sont convenables à la fin pour laquelle il s'est fait homme; puisque c'est par la fin qu'il faut juger des moyens. 4° Qu'on ne doit pas s'étonner par la même raison de ce qui arrive à son Eglise si tout ce qui lui arrive est nécessaire à sa sanctification. 5° Qu'il est bien digne d'admiration et non pas de reproche que l'Evangile, n'ayant été prêché que par des hommes sans noblesse, sans littérature, sans richesses, sans autorité et sans puissance, ait néanmoins été reçu de tout le monde par toutes sortes de conditions et de personnages. 6° Que Jésus-Christ, après tout, n'avait enseigné pour fondement de sa religion que de croire un Dieu créateur du ciel et de la terre, juge des vivants et des morts. 7° Qu'il était impossible de concevoir Dieu et d'en concevoir plusieurs. 8° Ni d'établir sa providence, dont chacun demeurerait d'accord par les vœux qu'il lui offrait, sans reconnaître la récompense des bons et le châtiment des méchants, à quoi était nécessaire le jugement dernier, qui supposait l'immortalité de l'âme et la résurrection de la chair. Et

quant aux mœurs, Jésus-Christ avait divinement réglé tous nos devoirs: 1° envers Dieu par un culte d'esprit et de vérité; 2° envers le prochain par une justice parfaite et une mutuelle charité; enfin envers nous-mêmes par une vie pure et chaste jusqu'à la pensée. »

Vous vous étonnez sans doute, mes frères, d'entendre parler une fille si savamment des choses de la foi, et devant les ennemis mêmes de la foi? mais n'est-ce pas par cette raison de saint Paul qui dit que l'homme terrestre ne connaît point ce qui vient de Dieu; qu'il ne sait pas quelle est l'abondance de ses dons et la force de sa grâce; ce que sont les opérations de l'esprit de Dieu dans nos âmes, cet esprit qui a changé les prophètes et les apôtres, cet esprit qui était hier et qui est aujourd'hui, qui ne change jamais quoique toutes choses d'ici bas changent par leur vicissitude? C'est cet esprit de vérité et de force qui élève, qui anime et qui soutient la grande Catherine. Suivons-la, je vous prie.

Toujours éclairée d'une lumière céleste et divine, elle tire de cette nouveauté, de cette bassesse et de cette folie que les philosophes et les payens attribuaient à la religion chrétienne pour la décrier comme fausse et sacrilège, des raisons convaincantes pour la faire paraître véritable et digne de toute vénération et de tout respect. Et s'il m'est ici permis d'être l'interprète de ses sentiments et de servir d'écho à ses paroles, je me représente que le même esprit de Dieu qui animait le sien et qui conduisait sa langue lui fournissait, pour confondre ces philosophes et ces ennemis de la religion, les mêmes pensées et à peu près les mêmes paroles qu'il a dans la suite inspirées aux docteurs de l'Eglise quand il a été question de disputer contre les payens et de soutenir l'intérêt et le parti de la foi chrétienne.

« Vous nous opposez, disait Catherine, vous nous opposez la nouveauté de notre religion pour la rendre suspecte et odieuse; mais sachez que cette nouveauté, qui est souvent une marque de l'erreur et de la faiblesse, et un présage de peu de durée et de l'instabilité dans les sectes et les opinions, est plutôt une marque d'infailibilité, de force et de stabilité dans notre religion; car n'est-ce pas une merveille qui passe tous les prodiges que cette religion, encore naissante et toute nouvelle (ainsi que vous dites), ait fait tant de progrès en si peu de temps, et qu'elle se soit déjà tellement répandue et qu'elle ait porté ses victoires et ses conquêtes au-delà des mers et des îles les plus reculées, et jusqu'aux extrémités du monde? Platon, Socrate, et tous vos autres philosophes et vos plus éloquents orateurs ont-ils pu, avec toute leur éloquence et leur sagesse, obliger ainsi les peuples à embrasser leurs dogmes et leurs sentiments, lors même qu'ils ne leur proposaient rien qui passât le raisonnement humain et qui combattit la cupidité et les passions? Ne voit-on pas combien les

écoles de ces maîtres superbes sont devenues désertes, et que le nombre de leurs sectateurs et de leurs disciples s'est réduit presque à rien? Mais ne voit-on pas au contraire aujourd'hui combien est grande et innombrable la foule des disciples de Jésus-Christ? qu'un petit nombre d'apôtres d'une profession vile et abjecte, inconnus, sans érudition ni doctrine, sans art, sans politesse, sans industrie, et qui, dans tout leur extérieur, ne faisaient rien voir que de grossier et de méprisable, ont persuadé avec une facilité prodigieuse, à toutes les nations de la terre, la foi et la sévérité de l'Evangile, et les maximes les plus incompréhensibles à la raison et à toute la sagesse humaine, malgré toute l'opposition et la résistance que leur faisaient les édits et l'autorité des empereurs, la cruauté des tyrans, la défense des lois, la sagesse et les discours des philosophes et des orateurs, les préjugés des anciennes coutumes, la pente et la force dominante des passions, la prévention des sectes différentes et contraires, en un mot malgré toute la puissance et tous les artifices de l'enfer? Quelle plus surprenante merveille que de voir cette religion (quoique ainsi récente et nouvelle) s'être en si peu de temps étendue sans bornes, malgré tous ces obstacles, par tout l'univers? Mais quelle preuve plus certaine et plus éclatante de la protection de Dieu sur cette Eglise que vous persécutez, que de la voir subsister et s'établir de plus en plus par les moyens mêmes qui seraient capables de détruire et d'anéantir les plus nombreuses sociétés et les plus florissantes républiques? que le carnage, le sang et la mort de ceux qui la composent, et que l'on a tâché de perdre et de massacrer autant que l'on a pu, n'ait servi qu'à l'augmenter et à l'étendre davantage? C'est bien là véritablement une nouveauté que vous devez reconnaître dans l'établissement du christianisme, et qui, lui étant singulière, ne pouvait se rencontrer ailleurs dans pas un des ouvrages des hommes, et est sans doute l'ouvrage d'un Dieu qui saura bien par sa puissance maintenir ce qu'il a établi. »

Voilà, mes frères, ce qui affermissait sainte Catherine dans la vérité et dans la foi en Jésus-Christ, et par où elle a surmonté l'erreur de ces philosophes, lorsque, traitant le christianisme de nouveauté, ils prétendaient par là le décrier, le rendre suspect et odieux aux fidèles. C'est par la même sagesse et la même lumière que cette grande sainte dissipa toutes leurs autres impostures et leurs calomnies, lorsqu'ils traitèrent la religion et le culte d'un Jésus crucifié de bassesse et de folie.

Catherine fit servir tous ces vains prétextes et ces fondements de l'erreur à l'exaltation et à la preuve de la vérité. Elle se représentait ce qu'a dit depuis si excellemment saint Chrysostome aux payens, que, s'il y a de la folie à croire et à adorer un Dieu en croix, leur plus grande sagesse a donc été plus extravagante et plus aveugle

que cette même folie, puisqu'on avait déjà vu les plus sages, les plus savants et les plus éclairés d'entre leurs philosophes, qui avaient fleuri davantage dans Athènes et dans les plus célèbres académies, soumettre et sacrifier leurs lumières et toute leur sagesse à la foi de ce Dieu crucifié. Heureuse folie de cette croix, qui a vaincu tous les artifices du démon, par laquelle cet ange orgueilleux a tellement été trompé avec toutes ses finesse qu'il a donné à tous les hommes un Rédempteur, et leur a procuré le salut et la vie, en croyant seulement donner la mort à un homme sur un gibet! Heureuse folie, ou plutôt admirable sagesse, qui a su si bien démêler les intérêts de la souveraine justice et de la miséricorde, que, satisfaisant pleinement à l'une par cette mort du Sauveur sur la croix, elle a parfaitement contenté l'autre par les grâces infinies qu'il nous a méritées par l'effusion de son sang sur la même croix! Renouvez, je vous prie, cette favorable attention dont vous m'honorez.

« Mais quelle indignité, disait Catherine à ces philosophes assemblés pour la confondre, et qui sont eux-mêmes confondus par la force de ses discours; quelle indignité, quelle bassesse trouve-t-on qui puisse rendre méprisable ce Dieu crucifié que l'on adore, ni le culte et l'adoration qu'on lui rend? Est-ce bassesse, ou plutôt n'est-ce pas une gloire à ce Dieu, que d'avoir fait davantage éclater sur la croix qu'en toute autre chose son infinie sagesse, sa justice souveraine, sa miséricorde et sa charité immense et sa puissance même, puisque les créatures les plus insensibles ne laissèrent pas de le reconnaître (quoiqu'au travers des ombres et de l'obscurité de la mort) pour leur souverain et pour leur Dieu; les astres, par leurs éclipses, la terre, par son tremblement, les pierres et les rochers, par leur brisement, et tous éléments par leur trouble et leur confusion? Ce Dieu nous paraît-il moins Dieu, moins adorable, par cela même qui nous le rend plus aimable, et qui lui donne de nouveaux titres et de nouveaux droits sur notre cœur? Et mérite-t-il moins notre amour, notre culte et notre reconnaissance, parce qu'il nous donne plus, c'est-à-dire parce qu'il s'est lui-même donné et entièrement épuisé pour nous? »

C'est par ces sentiments dont la foi vive remplissait le cœur de Catherine, qu'elle triompha de toutes les erreurs où ses persécuteurs prétendaient l'engager par leurs discours impies et outrageux, contre les humiliations et les souffrances de l'auteur de notre religion. Ainsi, mes frères, on voit que, victorieuse de toutes les illusions et de toutes les tromperies que le monde employa pour la pervertir et lui faire abandonner le parti de Jésus-Christ, elle opposa à cette nouveauté suspecte dont ces philosophes et ces payens traitaient notre religion et leur fit voir une nouveauté triomphante et victorieuse de toutes les sectes anciennes. A cette bassesse méprisable qu'ils attribuaient

au christianisme, elle opposa et leur y fit voir une bassesse glorieuse et adorable. A cette folie pleine d'erreur et d'égarement, elle opposa et leur fit paraître une folie infiniment plus sage et plus éclairée que toute la philosophie et toutes les sciences humaines qui ont jamais été inventées. Aux insultes et aux injures qu'ils proféraient contre Jésus-Christ, elle opposa les éloges et les bénédictions de ce même Sauveur. Voilà, mes frères, ce que la grâce de Jésus-Christ a opéré dans cette grande sainte. Ce fut là sa gloire. Ce fut là aussi la défaite et la conversion de ces philosophes et d'une infinité de payens. Mais je puis dire encore que c'est aujourd'hui la honte et l'opprobre de la plupart des chrétiens. Car si l'incomparable Catherine fit admirablement servir les erreurs du paganisme à l'affermissement et à la gloire de la vérité et de la religion, ne voit-on pas maintenant des gens qui font servir les plus pures vérités du christianisme à l'établissement de leurs erreurs? Je supprimerai ma troisième partie; encore un moment de votre attention.

C'est une vérité fondamentale dans la religion que Jésus-Christ a pleinement satisfait par ses souffrances et par sa mort pour nos crimes. Cependant de cette satisfaction infinie qu'il a rendue à la justice de son Père, n'en tire-t-on pas cette étrange erreur et cette conséquence d'impiété et de libertinage, qu'on peut se dispenser de satisfaire à la justice divine par la pénitence et de souffrir pour nos péchés, Jésus-Christ les ayant expiés par ses souffrances et par son sang? C'est une vérité solide et chrétienne que les sacrements de la loi nouvelle produisent par leur efficace et leur vertu la grâce; et que c'est là le privilège qui les distingue des cérémonies et des sacrements de l'ancienne loi; mais ne conclut-on pas de cette fécondité et de cette efficace de nos sacrements, qu'il n'est donc pas absolument nécessaire d'y apporter des dispositions si exactes et si parfaites: ni le véritable et sincère amour pour Dieu? C'est ainsi que par une manière indigne et monstrueuse l'on fait naître l'erreur du sein même de la vérité. Car ne tire-t-on pas de la croix du Sauveur, aussi bien que ces philosophes et ces payens, que Catherine a confondus, un sujet de scandale? ne la regarde-t-on pas des yeux du cœur qui sont proprement les yeux qui forment les différentes vues dans le chrétien et dans le payen, et ne la prend-t-on pas pour une bassesse indigne et une folie? Je finis.

La pureté de Catherine l'a rendue incorruptible au milieu de la corruption, et victorieuse de tous les attrait des voluptés du monde. Sa sagesse et sa lumière ayant encore dissipé entièrement les erreurs et les illusions du monde, elle les a fait servir à l'affermissement et à la gloire de la religion et de la vérité. Sa charité toute divine la rend, au point de sa mort et de son martyre, tellement intrépide à toutes les menaces du monde et de ses rigueurs, qu'elle l'ef-

froi et l'étonnement dans l'esprit des bourreaux, lorsqu'ils prétendaient l'effrayer elle-même par l'appareil terrible et par la montre des plus cruels supplices.

TROISIÈME POINT.

Ce devrait être ici ma troisième partie, mais je la supprime pour ne pas abuser de vos patiences. Je me contente donc de quelques réflexions sur son martyre. Son premier supplice fut une flagellation sanglante. Elle fut condamnée à une noire et affreuse prison, dans le dessein de l'y laisser mourir de faim: mais Dieu fit un miracle en sa faveur. On inventa pour l'instrument de son troisième supplice une machine d'une roue pleine de rasoirs; mais la roue fut miraculeusement brisée pour ne pas servir à une cruauté si barbare et si nouvelle, mais à laquelle elle fut présentée. Enfin on lui coupa la tête.

Mes frères, nous ne saurions mieux honorer le martyre de sainte Catherine, qu'en l'imitant selon notre portée dans tous ses différents genres de supplices. Si nous ne souffrons pas une flagellation sanglante, portons patiemment les afflictions que Dieu nous envoie et prenons l'esprit du prophète David qui était chrétien avant Jésus-Christ par la grâce de Jésus-Christ, comme parle saint Augustin: *Christianus ante Christum per Christum et per gratiam Jesu Christi*. Seigneur, si mes ennemis se soulèvent contre moi, s'ils me traversent dans mes desseins, s'ils noircissent ma réputation par des calomnies atroces, *in flagella paratus sum*. (*Psal. XXXVII, 18.*) Trop heureux d'achever en moi par ces souffrances ce qui manque à votre passion. Vous êtes le chef du corps mystique de votre Eglise, nous devons marcher fidèlement sur vos traces: plus elles sont pénibles, ô mon Dieu, plus nous connaissons qu'elles sont de vous, et que vous les avez arrosées par l'effusion de votre sang.

Première réflexion.

Si nous ne sommes pas condamnés à une noire et affreuse prison, nous sommes obligés de nous faire une retraite au fond de notre cœur, d'y attirer Jésus-Christ par nos gémissements et nos soupirs, de nous rendre attentifs, dociles, flexibles et soumis à sa divine voix: *Ædificemus in corde nostro et faciamus domum, quo veniat Christus, et colloquatur nobis*. Ce sont les propres termes de saint Augustin. Eh! qu'il y a peu cependant de chrétiens qui y fassent une sérieuse attention!

Seconde réflexion,

Si Jésus-Christ ne fait pas un miracle pour délivrer notre corps de la faim, son amour n'en fait-il pas tous les jours pour nourrir notre âme, en nous donnant son corps adorable à manger et son sang à boire

Troisième réflexion.

Si les instruments de nos supplices ne se brisent pas d'une manière sensible par la

puissance de Jésus-Christ, il nous donne son esprit consolateur pour nous soutenir dans nos tourments, et pour parler le langage de l'Écriture, il mortifie et vivifie tout ensemble; il fait des plaies, et il y met, quand il le juge à propos, l'appareil

Quatrième réflexion.

Si le glaive du tyran ne nous enlève pas brusquement la vie, combien d'ennuis cuisants! combien de cruelles séparations d'avec ce que nous avons de plus cher! Du comble de la fortune nous sommes tout d'un coup précipités dans d'affreuses misères.

Hommes terrestres et charnels, vous attribuez tous ces renversements aux passions des hommes, à l'envie, à la cruauté, à la médisance, parce que vous ne voyez pas la main qui vous frappe. Mais le chrétien instruit dans la même école que sainte Catherine, qui sait qu'il ne se fait rien au ha-

sard, qui connaît la dépendance des causes secondes d'avec la première, bénit Dieu dans les tourments. Il sent bien que sa miséricorde veille sur lui, et que par les soins amoureux qu'il prend de sa sanctification, il ne l'abandonne pas au sens réprouvé.

Plaise au Dieu des miséricordes, mes frères, que ce soient là vos sentiments et les miens, et que l'exemple de cette grande sainte, qui a fait de si prodigieuses révolutions dans le cœur des payens, en fasse d'assez vives sur les nôtres pour connaître le fond de la religion chrétienne, pour nous affermir dans ses saintes maximes, pour les méditer souvent en la présence de Jésus-Christ, pour en être touchés, édifiés, pénétrés, et surtout pour les pratiquer avec amour et attirer par là l'abondance des grâces en ce monde et la gloire en l'autre. Je vous la souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Amen.

NOTICE SUR JUILLARD DU JARRY.

Juillard ou Juilhard (Laurent), dit Du Jarry, à cause du lieu de sa naissance, au diocèse de Saintes, naquit vers 1658. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut pourvu, aussitôt qu'il eut reçu les ordres sacrés, au prieuré de Notre-Dame-de-Jarry, modeste bénéfice qui lui permit de consacrer ses loisirs aux lettres. Venu à Paris à l'occasion d'un procès, il fut présenté au duc de Montausier, qui l'accueillit avec faveur et le mit en relations avec Fléchier et Bourdaloue. Sous de tels auspices, il se décida à concourir en 1679 pour les prix proposés par l'Académie française; il obtint celui de poésie, et ne manqua celui d'éloquence que faute d'avoir satisfait à certaines formalités de censure. Ce fut à la même époque qu'il s'exerça, dans les principales chaires de Paris, à la prédication, non sans succès. Le procès qui l'avait amené à Paris dura dix ans et lui enleva une partie de sa fortune. Retiré dans son prieuré, il sortit de l'obscurité volontaire dans laquelle il s'était plongé pour concourir en 1713 au prix académique qui lui avait déjà été accordé, comme nous l'avons vu, au début de sa carrière. Son *Ode sur le vœu de Louis XIII* obtint la préférence sur celle de Voltaire, fort jeune à cette époque, et qui se vengea de son désappointement en s'égayant aux dépens de son rival et de ses juges. Il mourut peu de temps après, non pas, comme le dit par erreur le *Dictionnaire portatif des prédicateurs français*, en 1715 à l'âge de cinquante-sept ans, mais en 1730, à l'âge de soixante-douze. On a de lui: 1° *Recueil de divers ouvrages de piété*; Paris, 1688, in-12.—2° *Sentiment sur le ministère évangélique avec des réflexions sur le style de l'Écriture sainte et sur l'éloquence de la chaire*; Paris, 1689, in-12, réimprimé sous ce titre: *Idee de*

l'éloquence de la chaire, ou La meilleure manière de prêcher la parole de Dieu, avec des réflexions, etc.; Paris, 1702, in-12; réimprimé avec addition d'une seconde partie sous ce titre: *Le ministère évangélique, ou Réflexions sur l'éloquence de la chaire et la parole de Dieu, annoncée avec l'autorité de la mission, ou Rhétorique sacrée pour conduire les orateurs chrétiens au sublime degré de la perfection*; Paris, 1726, in-12.—3° *Essais de Sermons et Panégyriques*; Paris, 1692 à 1698, 3 vol. in-8. Cet ouvrage est la suite d'une compilation de l'abbé de Bretteville, des sermons de nos meilleurs prédicateurs. (Voir le tome XII de notre *Collection des orateurs sacrés*, in-4°, 1845.)—4° *Sermons sur les mystères de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge*; Paris, 1709, 2 in-12. Ces sermons, dit Sabatier (*Trois siècles de la littérature*) fort négligés aujourd'hui, offrent cependant plusieurs traits d'une éloquence vive, noble et digne du ton qui convient à la chaire.—5° *Panégyriques et Oraisons funèbres*; Paris, 1709; 2 in-12. Parmi les oraisons funèbres, on remarque celle de Fléchier. Toutefois, nous n'avons pas jugé nécessaire de reproduire aucune d'elles.—6° *Dissertation sur les oraisons funèbres*; Paris, 1706, in-12. Gibert (*Jugements sur les auteurs qui ont traité de la rhétorique*) a critiqué plusieurs passages de cet ouvrage. Fléchier, qui avait lu cette *Dissertation*, en fait un grand éloge dans une de ses lettres; « Elle est, dit-il, remplie de pieux enseignements et de réflexions judicieuses qui ramènent cette espèce d'éloquence à son véritable point, qui est la religion et la raison dont elle sortait quelquefois. Vous avez bien raisonné (dit-il en parlant à Du Jarry) sur les règles qu'il faut observer et sur les qualités qu'il faut avoir

pour se soutenir dans ces éloges singuliers, où l'on veut honorer les morts, édifier les vivants et rendre gloire à Dieu, comme un tribut, des louanges et des fragilités humaines. » — 7° *Poésies chrétiennes, héroïques et morales*; Paris, 1715, in-12. Ce fut ce recueil qui donna prise aux plaisanteries de Voltaire. La *Biographie universelle* attribue encore à Du Jarry la *préface* des sermons de morale de Fléchier et une édition des *Harangues* de Vaumorière; Paris, 1713; in-4°. Avec les progrès qu'a faits la poésie française, on peut, sans ternir la réputation méritée de Du Jarry, dire que ses ouvrages en ce genre étaient d'une grande médiocrité et valaient beaucoup moins que la préface qu'il avait placée en tête de son recueil. Il y avait soulevé une question tout à fait neuve et qui n'a jamais été résolue. On y voit qu'enthousiasmé du *Polyeucte* de Corneille, il désirait qu'on pût établir un théâtre chrétien. A cet égard, il entre dans des détails qui révèlent un homme de bien, mais d'une inexpérience complète sur tout ce qui est

relatif aux conditions essentielles des plaisirs mondains. Il admettait l'utilité du théâtre chrétien : 1° pour les personnes d'une santé délicate qui, après avoir donné une heure ou deux à une forte application, sont forcées de passer le reste du jour dans l'inaction ; 2° pour les pécheurs nouvellement convertis, qui pour persévérer avaient besoin d'une transition de leurs plaisirs de la veille à ceux plus sérieux du lendemain ; 3° pour certains tempéraments qui, même dans l'exercice de la piété, ont besoin d'une récréation innocente. Malheureusement pour le théâtre, personne n'a songé à prendre dans ce fonds d'idées ce qu'il pouvait y avoir de praticable.

Nous avons dû faire un choix dans les œuvres du prédicateur que nous faisons connaître à nos lecteurs, en prenant soin de conserver ce qui peut encore porter fruit et édifier les personnes pieuses, sans nous préoccuper des jugements aussi divers que confus portés par les contemporains de Du Jarry

SERMONS

ET

ESSAIS DE SERMONS CHOISIS DE DU JARRY

ESSAIS DE SERMONS POUR L'AVENT.

PREMIER DESSEIN.

L'IMPIE CONFONDU DEVANT DIEU,

ou

LES FAUSSES EXCUSES DU PÉCHEUR COMBATTUES

SERMON I^{er}.

DE LA FAUSSE PAIX DE CONSCIENCE.

Omnia iniquitas oppilabit os suum. (Psal. CVI.)

Alors toute iniquité aura la bouche close.

Il n'est rien de si désirable que la paix de la conscience ; et en même temps il n'est rien de plus à craindre : la fausse paix de la conscience est le plus funeste de tous les maux dans cette vie, comme la vraie paix de la conscience est le plus précieux de tous les biens. C'est pour cela que notre Sci-

gneur, qui dit à ses apôtres qu'il leur donne la paix comme le plus riche présent qu'il leur pouvait faire, a néanmoins dit dans l'Evangile qu'il n'était pas venu apporter la paix dans le monde, mais la guerre : *Non veni pacem mittere, sed gladium*. En effet, il est impossible d'être un fidèle observateur de l'Evangile, sans recevoir peu à peu cette paix bienheureuse que produit une longue persévérance dans la vertu ; comme on ne saurait être attentif aux paroles de Jésus-Christ, sans perdre cette tranquillité funeste

dont les pécheurs jouissent dans le crime, et qui, sous sa douceur apparente, couvre la plus grande des amertumes, dit le prophète : *In pace amaritudo mea amarissima*. C'est donc cette paix trompeuse et cette sécurité de conscience que se font aujourd'hui la plupart des chrétiens que je viens troubler. La paix, dit Richard de Saint-Victor, vient ou d'une stupidité d'âme, ou de la perfection dans la vertu, ou de l'endurcissement consommé dans le crime. On ne peut pas accuser les chrétiens d'être grossiers et stupides ; il y en a peu aussi qui soient du nombre des parfaits, et dont la piété consommée les mette au-dessus des troubles de la conscience : il faut donc que la paix dont ils jouissent vienne du péché qui les aveugle et qui les endurecit. Leur amour-propre met tous ses artifices en usage, pour conserver tout ensemble et la douceur du crime et le repos de la vertu ; et en se faisant des maximes trompeuses dont ils s'abusent, ils trouvent le secret d'être pécheurs sans avoir le remords et la confusion de se sentir coupables. 1° Je leur ferai voir combien sont faux et dangereux les principes qui produisent la paix de leur conscience ; 2° et je leur montrerai combien heureux et salutaires sont les principes qui la détruisent.

PREMIÈRE PARTIE

Saint Bernard distingue deux sortes de conscience dans les pécheurs : une conscience mauvaise et troublée, une conscience mauvaise et tranquille. La première est celle d'un homme qui est encore dans l'agitation et le mouvement, entre le bien et le mal, entre le désir et le repentir de ses crimes ; qui, tantôt emporté par les attrait du péché et tantôt rappelé par les remords de sa conscience, n'a pas encore pris la résolution de suivre la voie de l'iniquité ou d'en sortir par la pénitence. Ce sont ces chrétiens que saint Zénon de Vérone appelle des chrétiens équivoques, à deux faces : *anceps christianus* ; des chrétiens trompeurs, *delusorius christianus*, parce qu'ils sont d'un côté le contraire de ce qu'ils paraissent de l'autre. La seconde sorte de conscience est de ces pécheurs qui ont étouffé toutes les lumières de la foi, et qui, pour goûter plus tranquillement les plaisirs de cette vie, écartent et rejettent toutes les pensées de l'autre. Couronnons-nous de fleurs, disent-ils dans la Sagesse ; enivrons-nous de vins délicieux, plongeons-nous dans la volupté et la mollesse, parce que nous mourrons demain et que notre âme, qui n'est qu'une vapeur, suivra la destinée de notre corps dans le tombeau : tel est le langage des impies déclarés et d'une infinité d'apostats secrets de la religion, qui déshonorent aujourd'hui le christianisme et qui emploient toute leur vie à se mettre un bandeau funeste sur les yeux, qu'ils n'ôtent qu'à l'heure de la mort. Il y en a d'autres qui ne sont pas venus jusqu'à cet excès d'impiété et de malice ; ils ont trop de lâcheté dans le crime même, pour fouler ouvertement aux pieds le joug

de la religion, et pour dire à Dieu, comme les autres, qu'ils ne veulent point se soumettre à ses lois : *Proiecisti jugum meum et dixisti : Non serviam*. Mais, par les discours artificieux dont ils se servent, ils tâchent de goûter des plaisirs criminels sans croire commettre des crimes ; et, avec des adoucissements de morale qu'ils accommodent à leurs passions, ils se persuadent observer toutes les lois qu'ils violent, et vivent ainsi dans une fausse paix de conscience, d'autant plus dangereuse qu'ils n'en craignent pas les suites. Cette plaie de l'âme est causée par une insensibilité au péché, que l'on se fait peu à peu, à force de le commettre ; et en même temps par trop de sensibilité à la douceur d'une vie molle et commode, à laquelle on s'attache.

On ne peut souffrir les moindres peines de la vie, et l'on ne sent pas le péché, qui est le plus grand de tous les maux ; un homme du monde est patient en toute autre chose, et il n'est impatient que dans le service de Dieu, dit Tertullien : *Impatiens solius Dei*. L'état affreux et déplorable que celui d'un homme qui s'empporte et qui s'afflige pour des bagatelles, et qui, après avoir commis de grands péchés, est tranquille au fond de sa conscience ! Trois choses concourent à le précipiter dans cet abyme : la corruption de son cœur, la dépravation de son esprit, la punition de Dieu.

Le poids du péché est insupportable dans les commencements du désordre, dit saint Bernard : *Peccatum importabile videtur*. Mais si l'on continue d'y tomber, d'insupportable qu'il paraissait, il semble seulement onéreux et pesant ; ensuite il devient léger, et enfin insensible, parce que le cœur, étant tout gâté et corrompu, ne ressent rien de ce qui le souille et l'infecte : *Peccatum importabile videtur, deinde grave*, etc. On avale peu à peu l'iniquité comme l'eau ; c'est dans cet état que l'on peut dire, en déplorant son malheur : *Ce poison du péché que je n'osais auparavant flairer ni toucher, est devenu ma nourriture ordinaire*. Non-seulement on s'accoutume et on se familiarise avec le péché, mais on se joue avec ce monstre : on flatte ce serpent qu'on porte dans son sein, et l'on fait ses délices de ses morsures envenimées. L'on passe souvent même de l'insensibilité du cœur à l'impudence du front, jusqu'à commettre le péché, non-seulement sans scrupule, mais même sans honte ; et la face du libertin est aussi endurcie contre le scandale qu'il cause, que son âme contre les remords qu'il étouffe : c'est ce que nous fait entendre le prophète Jérémie par ces paroles : *Induraverunt facies suas supra petram*.

Il y aurait quelque espérance de conversion pour le pécheur si, pendant que son cœur est insensible, son esprit était éclairé. S'il se pouvait voir dans cet état hideux, il en aurait horreur, et il concevrait cette haine de lui-même, qui est, dit saint Augustin, la première démarche de la pénitence. Mais, ce qu'il y a de plus funeste,

c'est que son esprit est aussi aveugle que son cœur est corrompu ; et il joint au dérèglement de la concupiscence les ténèbres de son sens réprouvé : *Dedit eos in reprobum sensum*. Il établit la fausse paix de sa conscience sur des principes et des raisonnements pleins d'illusion, dont il justifie toutes ses fautes : de là vient une intrépidité horrible , dans un péril évident de damnation ; on forme une résolution secrète de demeurer toujours comme l'on est , et de vivre toujours comme l'on vit. On ne pense plus à son état , ni à ses devoirs , de peur d'être obligé de les accomplir. On ne fait plus de revue générale de sa vie , pour remédier sérieusement aux plaies de son âme , et se mettre en état de faire une pénitence finale. Si on entend de temps en temps quelques faibles voix qui erient au fond de l'âme : Mets ordre à ta conscience , pense à ton salut , la mort approche ; on étouffe ces cris importuns , et l'on se rend sourd à ces avertissements salutaires. Combien d'usurpateurs de bien d'autrui , combien de sages du siècle , combien de dames du monde sont dans ce déplorable aveuglement ! combien de malheureux esclaves de la volupté , qui , désespérant en secret de pouvoir rompre les chaînes de leurs habitudes invétérées , se sont livrés , comme dit saint Paul , à toutes sortes d'immundices , et se précipitent pour ainsi dire dans l'enfer dès cette vie , en renonçant à tout espoir de conversion : *Desperantes semetipsos tradiderunt in omnem immunditiam*. Les uns désespèrent de se convertir , et les autres espèrent que la miséricorde de Dieu leur tiendra lieu de pénitence. Ah ! malheureux , vous offensez Dieu parce qu'il est bon ; il vous punira , parce qu'il est juste ; vous abusez de sa clémence , pour vous faire une tranquillité malheureuse dans le crime ; sa justice punira cet abus criminel de sa bonté , en contribuant à la fausse paix de votre conscience , par la soustraction de ses grâces. Il ne réveillera plus ce léthargique par les pointes et les remords salutaires ; il ne lui enverra plus d'afflictions ni de maladies pour le faire rentrer en lui-même ; il le laissera pour ainsi dire dormir enivré du vin de ses prospérités et de ses fornications ; et il ne sortira de cet assoupissement funeste , que pour tomber de l'abîme affreux de l'endurcissement dans celui de la damnation. Dieu leur envoie un esprit d'erreur et de vertige , qui les fait passer d'égarement en égarement , et qui , par les sentiers détournés de l'iniquité , les traîne au terme de l'impénitence finale : *Misit Dominus spiritum erroris in eos*. Dieu cloue et lie , dit saint Chrysostome , leur cœur avec le péché : *Spiritum transpunctionis et transfictionis*. Ce n'est pas Dieu qui forme ces chaînes et ces liens de l'âme avec le péché ; mais il ôte au pécheur la force de les rompre , pour le punir de les avoir formés.

SECONDE PARTIE.

Trois principes détruisent cette fausse et

malheureuse paix de la conscience : l'exemple universel de tous les saints , l'humble reconnaissance de ses fautes , et une juste défiance de sa faiblesse. Les saints avaient bien moins de sujet de craindre et plus de raison d'espérer que nous ; ils étaient pleins de mérite et de vertu , et nous sommes remplis de démérite et d'imperfection ; cependant ils ont appréhendé d'être damnés. Saint Paul dit : *Qu'il châtie son corps et qu'il le réduit en servitude , de peur qu'ayant prêché aux autres il ne soit lui-même réprouvé*. Les martyrs sur les échafauds , prêts à verser leur sang pour Jésus-Christ , craignaient de succomber sous la force des tourments et de perdre par leur lâcheté la couronne du martyre lorsqu'ils l'avaient presque entre les mains. Est-ce trop vous demander que vous ayez la même crainte que les plus grands saints du paradis ont eue quand ils étaient sur la terre ? Je tremble sans cesse , dit le saint homme Job , je me défie de toutes mes œuvres , parce que je sais , ô Seigneur , que vous n'avez pas des yeux de chair comme les hommes , que vous trouvez des taches même dans vos anges , et que vous ne pardonnez rien à ceux qui vous offensent : *Verebar omnia opera mea , quia non parcis delinquentibus*. N'entrez pas en jugement avec votre serviteur , s'écriait David , parce que je sais que le plus innocent des hommes ne sera pas trouvé juste devant vous , si vous l'examinez dans la sévérité de votre justice : *Non intres in judicium cum servo tuo , quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens*. Et ce qu'il y a de surprenant , c'est que ce saint roi , qui redoutait si fort les jugements de Dieu , comme on le voit dans ces paroles , appréhendait pourtant de ne les redouter pas assez , et demandait à Dieu qu'il en redoublât tellement la crainte dans son âme , que sa chair même en fût percée : *Confige timore tuo carnes meas*. Un pénitent si parfait , assuré du pardon de son crime par la bouche du prophète , tremblait de la sorte ; et vous , à qui la conscience reproche tant de péchés , dont vous n'avez fait qu'une si courte et si imparfaite pénitence , vivez en repos. Un apôtre , après avoir converti tant de nations différentes à la foi , craint d'être réprouvé ; et vous , femme mondaine , qui avez perdu tant d'âmes par votre immodestie , votre luxe et votre envie de plaire , croyez être dans un état assuré pour votre salut parce que vous avez peut-être retranché quelques ornements superflus et que vous quittez le monde par bienséance plutôt que par pénitence. Saint Augustin dit à ses auditeurs , épouvantés d'un discours terrible qu'il vient de leur faire sur les jugements de Dieu , il leur dit qu'il aime mieux leur inspirer une terreur salutaire qu'une sécurité criminelle : *Nolo vobis dare nimiam securitatem*. Il ajoute qu'il les traite en cela comme lui-même , et qu'il ne veut point leur donner une confiance qu'il n'a pas : *Non do vobis quod non pro me accipio*. Je voudrais vous ôter la crainte , si je n'en étais pas moi-même saisi ; mais je crains sans

cesse le feu éternel : *Securos vos facerem, si ego securus essem : ignem æternum timeo*, Saint Jérôme dit qu'il croyait toujours entendre le son de la trompette qui appellera les hommes au jugement.

SERMON II.

DE LA FAUSSE INNOCENCE.

Omnis iniquitas oppilabit os suum. (Psal. CVL.)

Alors toute iniquité aura la bouche close.

J'attaquai dans le précédent discours la fausse conscience, et je veux combattre dans celui-ci la fausse innocence, je veux dire la vie que l'on croit innocente et qui ne l'est pas. Il y a trois sortes de désordres qui damnent les hommes. Il y en a qui sont inexcusables devant Dieu et devant les hommes, comme un scandale public, un libertinage connu, une injustice déclarée ; il y en a qui sont secrets, que l'on peut dérober aux yeux des hommes, mais que l'on ne peut cacher ni à Dieu ni à sa propre conscience, comme une passion impure, une envie cachée contre le prochain, une trahison couverte. Mais il y en a d'une troisième espèce, que l'usage du monde approuve et que l'on croit innocents, parce qu'ils n'ont rien de manifestement criminel. Jemets dans ce rang les promenades, les festins, les conversations, les parures superflues, les lectures inutiles, en un mot, tous ces amusements profanes qui occupent la vie ordinaire des gens du siècle ; on se les permet sans scrupule sur la prétendue innocence que l'on s'y figure. Mais il y a sujet de craindre que ce ne soit cette sorte d'égarement que le Sage a voulu nous marquer, lorsqu'il a dit : *Qu'il y a une voie qui paraît droite et qui aboutit néanmoins à la mort*. En effet, je trouve que l'on perd l'innocence en deux manières, en ne faisant pas ce qu'on doit et en faisant ce qu'on ne doit pas. Or, je remarque dans cette vie molle et inutile des gens du siècle ces deux sources de péchés incompatibles avec l'innocence ; une stérilité de bonnes œuvres et une fécondité de crimes. 1° On pèche, parce qu'on ne fait pas le bien ; 2° on pèche, parce qu'on fait beaucoup de mal.

PREMIÈRE PARTIE.

On ne saurait douter que l'Evangile ne prescrive des lois plus sévères aux chrétiens que la morale n'en prescrivait aux payens, et qu'un disciple de Jésus-Christ ne doive être plus mortifié qu'un disciple de Socrate. Cependant la vie des sages payens a été beaucoup plus réglée que la vie des chrétiens ordinaires. Il faut donc qu'ils renoucent à leur religion ou qu'ils reconnaissent qu'ils n'en sont pas de fidèles observateurs. Un chrétien qui, par son état, est le membre d'un Chef crucifié, est quelque chose de monstrueux et de difforme dans le corps de Jésus-Christ, s'il ne porte sur lui les caractères, et, comme parle saint Paul, les stigmates de son Sauveur. Or, quel rapport y a-t-il entre une tête couronnée d'épines et des membres couverts de fleurs,

entre la vie de Jésus-Christ, qui a été dans les travaux dès son enfance, et la vie des chrétiens qui n'est qu'un enchaînement de plaisirs ? Peut-on combattre plus ouvertement cette décision terrible du concile de Trente, qui nous assure que toute la vie d'un chrétien ne doit être qu'une continuelle pénitence : *Tota vita christiani perpetua debet esse pœnitentia*. C'est ainsi que parle un concile général qui doit être une règle infaillible de nos mœurs aussi bien que de notre créance. Il ne dit pas la vie d'un religieux, mais la vie d'un chrétien ; il n'excepte ni âge, ni condition, ni sexe, et il enveloppe tous les hommes dans cette obligation indispensable de porter sa croix, qu'il appelle une continuelle pénitence : *Perpetua debet esse pœnitentia*. Cette vie douce et commode des gens du siècle n'est donc pas la vie d'un chrétien, puisqu'elle est si éloignée de la pénitence, qui en doit être inséparable. Mais pour vous convaincre de cette vérité par un raisonnement solide, il faut considérer que notre salut dépend de la grâce de Dieu et de notre volonté. La grâce de Dieu est comme une semence que Dieu jette dans notre âme ; la coopération de notre volonté est comme le fruit qui vient de cette semence. Or, cette vie molle et inutile empêche que la grâce ne fructifie, puisqu'elle est toute stérile en bonnes œuvres ; elle est marquée dans l'Evangile par cet arbre maudit que le père de famille, ayant trouvé sans fruit, fait couper et jeter au feu ; par ce serviteur paresseux et négligent qui, ayant enfoui le talent qu'il devait faire valoir, fut condamné par son maître comme s'il l'avait dissipé. La grâce de Dieu est comme une rosée salutaire que Dieu répand dans nos âmes ; notre volonté est comme une terre sèche et sans eau, si elle n'est accompagnée de la vertu de cette rosée céleste : *Anima mea sicut terra sine aqua tibi*. Mais cette eau divine, de quelque efficace qu'elle soit, ne produit rien, si elle n'est répandue sur une terre féconde, c'est-à-dire sur une volonté fidèle aux mouvements du ciel. Or, ce chrétien, qui se contente d'éviter le mal et qui ne fait aucun bien, est cette terre pierreuse et sans humeur, sur laquelle la rosée céleste ne fait que couler, et qui n'ayant point de fond pour enraciner et nourrir la semence, l'étouffe au lieu de la faire croître. Notre sanctification est l'ouvrage de Dieu et le nôtre, dit saint Augustin : *Hoc opus suum voluit esse et nostrum*. Elle est l'ouvrage de Dieu qui nous appelle, et le nôtre quand nous le suivons : *Suum vocando et nostrum sequendo*. Or, cette vie que les gens du monde appellent une vie innocente, nous rend sourds à la voix de Dieu ou nous empêche de la suivre : il n'en faut pas davantage pour faire voir combien elle est criminelle. En effet, se peut-il faire que des personnes qui sont toujours dans les affaires ou dans les plaisirs, toujours distraites et occupées par tant de choses agréables, de compagnies, de conversations que Dieu ne veut pas, et où,

par conséquent, il n'est pas obligé de suppléer à l'attention de leur esprit par l'abondance de ses lumières, se peut-il faire, dis-je, que ces sortes de personnes se puissent seulement appliquer à considérer et à méditer les vérités de la religion que la grâce leur met devant les yeux? Or, s'ils ne joignent pas leurs réflexions aux illuminations intérieures que Dieu leur donne, comment en profiteront-ils? et s'ils ne profitent pas des grâces de Dieu, il est impossible qu'ils fassent leur salut qui est un ouvrage de la grâce et de notre fidélité. De là il suit que la vie inutile et stérile en bonnes œuvres ne peut pas être innocente, puisqu'on ne peut pas nommer de la sorte une vie qui ne sauve pas celui qui la mène, mais qui le damne nécessairement, puisqu'il n'y a point de milieu entre le salut et la damnation. Celui qui ne recueille pas avec moi dissipe, et celui qui n'est pas pour vous est contre vous, dit Jésus-Christ, pour nous apprendre qu'il réproûve ces chrétiens neutres et équivoques qui semblent n'être d'aucun parti. Dieu voyant le cœur du chrétien partagé entre lui et le démon, sort en colère de ce cœur divisé, dit saint Augustin, et abandonne au démon cette part dont il semblait être le maître. Vous faites beaucoup de mal dès que vous ne faites pas le bien que Dieu demande de vous; toutes les omissions de votre négligence sont des infidélités à sa grâce; vous êtes un serviteur coupable toutes les fois que vous n'accomplissez pas la volonté de votre maître. Ah! comment penseriez-vous à Dieu, hommes du siècle, dames du monde, lorsque vous êtes toujours en des lieux où il n'y a rien qui soit de Dieu, dit Tertullien : *Quomodo recogitares de Deo positus illic ubi nihil est de Deo?* Vous ne répondez pas à Dieu quand il vous parle; pour vous punir, il ne vous parlera plus : silence de mon Dieu, que vous êtes terrible! Dieu avait parlé à Saül, ce roi ne l'avait pas écouté; Dieu lui rendit la pareille : *Vicissitudinem reddidit ei Dominus*. Ce roi malheureux va consulter Dieu, et Dieu ne lui répond rien : *Saul locutus est ad Dominum et non respondit ei Dominus*. Chrétien tiède et négligent, la voix de Dieu te presse depuis longtemps de quitter cette inutilité de vie, de t'appliquer à la pratique des bonnes œuvres, de rallumer la ferveur de ta première charité, sinon qu'il éteindra le flambeau de sa vérité qu'il fait encore luire dans ton âme : *Alioquin morebo candelabrum*. Tu fermes l'oreille à cette voix salutaire, tu te crois innocent, parce que ta conscience ne te reproche pas de grands crimes; Dieu te laissera vivre jusqu'à la mort dans cette erreur funeste, et le trouvant alors sans aucun trésor de bonnes œuvres pour acheter le ciel, tu n'auras aucune part à ce précieux héritage que tu auras perdu par ta négligence, si tu n'y as pas renoncé par ton impiété et ta malice.

SECONDE PARTIE.

Non-seulement la vie douce et commode

des gens du monde n'est pas innocente, mais, à l'examiner sérieusement dans les principes de la saine morale, cette vie est toute criminelle et, pour ainsi dire, une continuation de péchés et de désordres; la raison en est que cette sorte de vie n'est qu'un passage ordinaire d'un plaisir à un autre, d'une passion à une autre passion. Or, presque tous les divertissements qui occupent la vie des gens du siècle sont au moins criminels dans l'usage, s'ils ne le sont pas en eux-mêmes. En effet, tous ces plaisirs doivent être réglés par le travail passé, ou par le travail à venir; c'est-à-dire qu'il n'est permis à un chrétien de se divertir qu'autant qu'il en a besoin pour se refaire du travail passé, ou pour se mettre en état de supporter le travail à venir : *Regulantur aut præterito, aut futuro labore*. D'où il s'ensuit que les gens du monde qui ne travaillent point et qui ne veulent point travailler, ne peuvent se permettre aucun divertissement, puisque ce ne peut être que la sensualité et la mollesse qui les guident dans la recherche des plaisirs même innocents; et ainsi l'usage des choses permises est criminel à leur égard, parce que leur intention est mauvaise. Le jeu est aujourd'hui la grande ressource de l'oisiveté et la passion la plus générale des gens du siècle. Mais ce jeu, quoi qu'on fasse pour le justifier, peut-il être innocent? Peut-on s'imaginer un chrétien qui passe une grande partie de sa vie à dormir ou à remuer des dés et des cartes, sans se le représenter tout à fait hors de son état et indigne du beau nom qu'il porte? Vous jouez, dites-vous, sans emportement et sans chaleur; on n'entend jamais sortir de votre bouche ni jurements ni blasphèmes. Mais la vanité n'a-t-elle point plus de part à votre tranquillité que la modération; pendant que votre bouche se tait, ne blasphémez-vous point au fond du cœur? Et quand vous seriez aussi modéré que vous le paraissez, votre froideur n'est-elle point aussi condamnable que l'impatience? Pensez-vous qu'un chrétien puisse perdre si froidement un bien dont la Providence l'a fait le dépositaire, ou pour l'entretien d'une famille, ou pour le soulagement des pauvres? Le jeu n'est-il pas la source ordinaire des divisions qui troublent les mariages? Cette passion tyrannique qui domine dans la femme ou dans le mari les met toujours en guerre l'un avec l'autre. De là naissent les perfidies, les adultères, les empoisonnements, les divorces et une infinité de crimes. Que dirai-je du luxe et de cette superfluité d'ornements et de parures que les personnes du siècle se permettent? Leur vie n'est qu'un péché continuel : *Tenuit eos superbia, aperti sunt iniquitate : prodiit quasi ex adipe iniquitas eorum*. Ils sont possédés, dit le prophète, par le démon de l'orgueil et de la vanité, et, à cause de cela, ils sont couverts de crimes; et ils ont répandu partout le scandale de l'iniquité dont ils se sont pour ainsi dire nourris et

engraissés. L'impureté n'est-elle pas la suite ordinaire d'un luxe excessif? Les femmes mondaines qui s'abandonnent à l'orgueil que la pompe du siècle inspire, sont souvent livrées aux passions d'ignominie qui les rendent la honte de leur sexe. Comment peuvent-elles conserver la chasteté dans ces entretiens secrets que Tertullien appelle un conseil où le démon de la luxure préside : *Privatum consistorium libidinis*. Ce n'est pas sans raison qu'il les compare à ces danseurs de corde, dont la moindre fausse démarche suffit pour leur causer une chute mortelle : *Funambulos pudicitiae et castitatis*. N'est-ce pas cet état de vie doux et commode que saint Paul condamne, lorsqu'il dit : Si nous vivons selon la chair, nous mourrons; mais, si nous mortifions les actions de notre chair par l'Esprit de Dieu, nous vivrons. Ah! chrétiens, n'aimez pas le monde ni les choses qui sont dans le monde : *Nolite diligere mundum, neque ea quae sunt in mundo*. Renoncez à cette vie agréable et inutile que le monde croit innocente, car il y a des écueils et des précipices cachés sous les fleurs dont la voie large des mondains est semée : cette voie large, qui mène à la mort, ne peut être que cette vie de plaisir, puisqu'elle est la plus commune et pour ainsi dire le chemin le plus battu de l'enfer.

SERMON III.

VAINES EXCUSES DES PÉCHEURS.

Omnis iniquitas oppilabit os suum. (Psa., CVI.)

Ainsi tout impie aura la bouche close.

Il n'est rien de si naturel à l'homme que de s'excuser quand il pèche, soit pour éviter le châtimement qu'il craint de sa faute, soit pour s'épargner la confusion secrète de se sentir coupable. On cherche des prétextes pour faire le mal et des raisons pour le défendre après l'avoir fait; le premier homme rejette sa faute sur la femme, la femme sur le serpent. *Mulier quam dedisti mihi, dedit de fructu et comedi*. Or les deux grands et ordinaires prétextes, dont les hommes se servent pour colorer leurs fautes, sont un défaut prétendu de lumière, et un défaut prétendu de force : ou ils disent qu'ils ne sont pas assez éclairés pour bien connaître ce qu'ils doivent faire et ce qu'ils doivent éviter; ou s'ils ne peuvent s'empêcher de reconnaître qu'ils sont suffisamment instruits de leurs devoirs, ils prétendent n'avoir pas assez de force pour les accomplir, et traitant d'infirmité et de faiblesse leur lâcheté et leur négligence, ils se justifient en secret, lorsque toutes les lumières de la raison et de la foi les condamnent. Or mon dessein est aujourd'hui d'ôter à l'amour-propre ces deux prétextes dont il se couvre, ou pour se cacher ses fautes quand il les commet, ou pour en étouffer le remords et s'en promettre l'impunité après les avoir commises. Je veux vous faire voir que vous avez assez de connaissance pour savoir vos obligations, et assez de force pour vous en acquitter.

PREMIERE PARTIE.

C'est être ingénieux à se tromper soi-même que de dire, au milieu des lumières de l'Evangile et dans le sein de l'Eglise, que nous ne sommes pas assez instruits des vérités que nous devons croire et des devoirs que nous devons pratiquer. Dieu ne s'est pas contenté de nous parler par la bouche des prophètes, mais il nous a envoyé son propre Fils qui a fait avant que d'enseigner et qui a soutenu l'infailibilité de sa doctrine par la sainteté de ses exemples. L'homme composé de corps et d'esprit, qui ne voit rien qu'au travers des images que les sens lui présentent, n'était pas capable d'avoir un Dieu spirituel et invisible pour maître, il devait être enseigné par un docteur qui fût de même nature que lui : or, un homme simple ne pouvait pas être un oracle infailible pour les hommes, parce que tout homme est pécheur et menteur, et que nous avons besoin d'un maître également infailible et impeccable, que nous pussions croire et imiter en toute sûreté sans aucun péril de tomber dans l'erreur en le croyant et de tomber dans le péché en l'imitant. Ces deux qualités ne pouvaient convenir qu'à un Dieu. Ce Dieu s'est donc rendu sensible et visible en se faisant homme pour se rendre intelligible aux hommes. La sagesse incréée s'est fait chair, dit saint Bernard, pour se faire entendre à des hommes de chair : *Ecce tibi in carne exhibetur sapientia*. Ce Dieu incarné vivant et conversant sur la terre a fait sortir de sa bouche adorable, comme d'une source divine, ces paroles de vie qui renferment les vérités éternelles de son Evangile. Ce chef invisible de son Eglise, après l'avoir fondée et acquise par son sang, la gouverne encore par des ministres visibles qu'il appuie de son autorité, qu'il consacre par sa mission, qu'il éclaire de son esprit et qu'il remplit de sa doctrine. Il conduit le corps de l'Eglise en général par le ministère des papes et des conciles, et il conduit les membres particuliers de ce grand corps par les confesseurs, les prédicateurs et les directeurs, dont sa providence ne laissera jamais l'Eglise manquer, selon la promesse expresse qu'il en a faite par le prophète Osée : *Ut non faciam ultra avolare Doctorem tuum... Hæc est via : non declinabis, neque ad dexteram, neque ad sinistram*. Jusqu'à la fin du monde il y aura dans l'Eglise chrétienne une voix éclatante qui se fera entendre aux quatre coins de l'Univers. C'est ici la voie du salut : quiconque veut arriver au souverain bonheur doit la suivre fidèlement sans détourner ni à droite ni à gauche. Le Fils de Dieu nous a découvert sept choses qui renferment toute la science du salut, et qui sont comme les sept sources d'où coule cette eau miraculeuse qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle : les mystères de sa vie et de sa mort, les dons du Saint-Esprit, la résurrection des corps, l'immortalité de l'âme, les joies perpétuelles du ciel et les tourments éternels de l'enfer. Ainsi il n'a rien oublié de ce qui

pouvait servir à régler nos mœurs et à nous conduire à la souveraine félicité pour laquelle il nous a créés. Il a eu raison de dire qu'il ne nous avait pas traités en serviteurs, mais en amis : *Jam non dicam vos servos, sed amicos* ; puisqu'il nous a confié les secrets les plus cachés de sa doctrine. Les Juifs, quoique distingués des autres nations pour être les dépositaires des sacrés oracles, avaient été traités en esclaves plus favorisés que les autres. La loi qu'ils avaient reçue n'allait qu'à empêcher le mal de l'action ; mais la loi des chrétiens purifie jusqu'à l'intention : les Juifs n'avaient qu'une connaissance confuse de l'Incarnation, de l'immortalité de l'âme, de la résurrection des morts ; au lieu que ces vérités sont plus brillantes que le soleil dans le christianisme ; mais, ô opprobre de la religion ! quel rapport y a-t-il entre la sainteté de notre loi et la corruption de notre vie ? le moins éclairé des chrétiens en sait plus que le plus sage des payens ; cependant, à considérer le dérèglement de nos mœurs, on aurait lieu de croire que nous vivons encore dans les ténèbres du paganisme, et au lieu d'être redevables aux lumières de l'Évangile, elles nous sont plus funestes qu'avantageuses, puisque nous ne sommes plus éclairés que pour être plus coupables. Je veux qu'il y ait des chrétiens qui manquent encore d'instruction, pendant que Dieu leur parle par tant d'organes différents, et qui vivent dans une ignorance grossière des principales obligations de leur état, et des vérités essentielles de leur créance. Mais cette ignorance même, bien loin de les excuser, est un crime qu'ils ajoutent à tous ceux dont elle est la cause. Car il n'est rien de si criminel que d'ignorer ce que l'on est indispensablement obligé de savoir, lorsque l'on a tant de divers moyens de s'en instruire, de se fermer les yeux pour ne point voir par malice, ou de ne vouloir pas se donner la peine de les ouvrir par négligence ; car faut-il avoir un esprit pénétrant et une intelligence sublime pour savoir ce qui regarde la religion ? ce que Jésus-Christ a fait, ce qu'il a dit, voilà le christianisme ; ses paroles sont l'objet de notre créance, ses actions sont le modèle de notre conduite. Dieu, tout Dieu qu'il est, ne pouvait mieux nous instruire que de régler notre vie par la sienne, et sur la sienne. Ah ! qu'au lieu de nous plaindre de n'être pas assez instruits, nous devons craindre de l'être trop ; et que j'aurais sujet d'adresser aux chrétiens de ce temps ce que saint Paul disait autrefois aux Galates dans l'importement de son zèle : *O insensati Galatæ ! quis fascinavit vos non obedire veritati ?* Chrétiens aveugles et insensés, quel charme funeste vous a troublé les yeux pour vous empêcher de connaître la vérité, et d'obéir aux lois de l'Évangile. Ah ! mes frères, nous savons souvent tout ce que nous devrions ignorer, et nous ignorons tout ce que nous devrions savoir ; on a soin de se polir dans la science du monde, et l'on ne pense point à s'avancer dans la science des

saints. Il vous reste du temps pour être philosophe, dit saint Chrysostome, et vous n'en avez pas pour être chrétien : *Vacat tibi ut sis philosophus, non vacat ut sis Christianus*. On sait l'histoire d'un Alexandre, d'un César, d'un Scipion, et l'on ne sait pas l'histoire de Jésus-Christ ! On apprend les fables du paganisme, et l'on néglige les vérités du christianisme.

SECONDE PARTIE.

Ceux qui se plaignent qu'ils n'ont pas assez de force pour accomplir la loi, n'ont qu'à prêter l'oreille à ces paroles admirables de saint Augustin, sur les avantages de la loi de grâce comparée avec la loi de Moïse. Les sacrements de la Loi ancienne sont changés, dit ce Père, le nombre des obligations est diminué, l'observation en est devenue plus facile, et l'obéissance des chrétiens est incomparablement plus heureuse que la servitude des Juifs : *Mutata sunt sacramenta veteris legis, mandata facta sunt pauciora, facta sunt faciliora, facta sunt feliciora*. Les commandements sont diminués, puisque nous sommes déchargés de cette multitude presque infinie d'observations légales auxquelles les Juifs étaient obligés ; ils sont devenus plus faciles, puisque Jésus-Christ nous a donné plus de grâce et plus de force pour les accomplir ; ils sont devenus plus heureux, puisque les portes du ciel, qui étaient fermées dans l'Ancien Testament, sont maintenant ouvertes. Je vous entraînerai après moi par des liens d'amour et de charité, dit Dieu aux chrétiens : *Traham eos in fanticulis Adam, in vinculis charitatis*. Je mettrai ma main au-dessous de leur joug, pour empêcher que sa pesanteur ne les accable, dit-il, par le prophète Osée : *Ero quasi exaltans jugum eorum super eos*. Ah ! sachez que mon joug est doux, et que le fardeau de ma loi est léger, parce que j'en soutiens tout le poids, et que j'en adoucis toute la rigueur par ma grâce. Les persécuteurs de Jésus-Christ, craignant qu'il ne succombât sous le poids de sa croix en montant au Calvaire, le firent soulager par Simon, qui en porta une partie, figure mystérieuse de l'union de la grâce avec notre volonté dans l'accomplissement de la loi. Ne crains pas, ô chrétien, d'être accablé sous le joug de la religion, tu n'en portes que la moindre et la plus légère partie ; la plus pesante tombe sur les épaules de Jésus-Christ : que l'homme est fort lorsque Dieu même porte sa croix avec lui ! Si nous sommes vaincus, ne nous en prenons qu'à notre lâcheté, nous laissons au dedans de nous-mêmes une force secrète dont il ne tient qu'à nous de nous servir, si nous voulons triompher de nos ennemis ; mais comment remporterions-nous la victoire, lorsque nous ne voulons pas même nous donner la peine de prendre les armes ? si nous combattons quelquefois, c'est avec tant de faiblesse que nous succombons presque toujours ; nous traînons pour ainsi dire le joug du Seigneur en murmurant, au lieu de le porter avec

joie. Nous sommes étonnés quand nous pensons aux peines qu'il en coûte pour se convertir véritablement à Dieu, et nous ne pensons pas que toutes ces peines disparaîtront dès que nous voudrions véritablement nous convertir. La peine que nous sentons à vivre chrétiennement ne vient pas de la rigueur de la vie chrétienne, mais de l'imperfection de notre volonté. Plus on veut faire pour Dieu, plus on a de force; quand on a pris une bonne résolution, plus le fardeau est pesant, plus on sent augmenter sa vigueur pour le supporter. Cette fille autrefois si passionnée pour les plaisirs et les vanités du siècle, depuis qu'elle a embrassé une vie religieuse et retirée, ne trouve que de la douceur dans les mortifications et la retraite dont elle ne pouvait auparavant souffrir la pensée, le joug du Seigneur lui est devenu imperceptible, elle porte sans y penser des fardeaux auxquels elle n'osait toucher du bout du doigt, et elle trouve ses délices dans ce calice du Seigneur dont l'amertume lui était insupportable. Quoique la loi chrétienne soit plus parfaite que la loi mosaïque, sa perfection ne la rend pas plus difficile, au contraire on l'observe d'autant plus aisément qu'on l'accomplit parfaitement. Ah! mes frères, ne nous flattons pas, quand nous voudrions faire beaucoup pour Dieu, cela nous sera aisé, quand nous voudrions faire peu, cela nous sera difficile. Ce chrétien tiède et languissant, qui se relâche peu à peu dans l'accomplissement de ses devoirs, ne trouve que du dégoût et de la répugnance dans le peu de bonnes œuvres qu'il fait; et ce juste, qui marche de vertus en vertus, sent augmenter sa félicité à faire le bien à mesure qu'il s'avance dans la voie de Dieu. Dieu punit la tiédeur de l'un par un dégoût qui le conduit par degrés dans le crime; et il récompense la ferveur de l'autre par des consolations intérieures qui lui ôtent toute la peine de la vertu. Combien y a-t-il de personnes qui se tourmentent beaucoup pour garder la chasteté, sans pourtant y avoir beaucoup de mérite, parce qu'elles ne veulent pas la garder avec toute sa perfection; ainsi elles passent leur vie dans des combats continuels, sans jamais remporter la victoire, n'y mériter la récompense, parce qu'en même temps qu'elles font la guerre à leur ennemi, elles lui donnent assez d'entrée dans leur âme, pour en ressentir toujours les attaques; nous voyons tant de vierges de l'un et l'autre sexe qui portent le fardeau du célibat, et qui le portent d'autant mieux qu'ils le portent tout entier : *Quo magis crescit onus, eo portatur melius*, dit saint Bernard. Jésus-Christ, dans le sein virginal de Marie, l'aidait bien plus qu'il ne la chargeait, ce fardeau précieux était la force de celle qui le portait : *Potuit viscera gravidare, non gravare virginem*, dit le même saint Bernard. Ainsi tout le poids de la religion dans l'âme du chrétien la fortifie et la soulage au lieu de l'appesantir.

SERMON IV.

LES GRANDES SOURCES DU DÉRÈGLEMENT PRÉSENT.

Omnis iniquitas oppilabit os suum. (Psal., CVI.)

Alors tout impie aura la bouche close

Quand je considère la corruption générale répandue dans le monde, il me semble que j'aurais raison de renouveler la plainte que faisait autrefois le prophète Jérémie, et de dire que le corps du christianisme a reçu de si grandes plaies, qu'il est malade depuis les pieds jusqu'à la tête : *A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas*. Or je trouve trois causes principales du dérèglement qui règne aujourd'hui parmi les chrétiens. La première, c'est que l'on ne croit pas les vérités de la religion. La seconde, c'est que, si on les croit, on ne les aime pas. La troisième, c'est que si on les croit, et si on les aime, on n'y pense pas.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une vérité que l'on reconnaît même dans le monde, que la principale cause des désordres que nous déplorons, c'est que la plupart des chrétiens n'ont point de foi : je ne dis pas de cette foi puissante, parfaite et qui opère par la charité, comme parle saint Paul; je dis de cette foi qui consiste dans une ferme persuasion des vérités de la religion, qui peut subsister dans une âme qui a perdu la grâce par le péché et l'aider à sortir de cet état malheureux par la pénitence. Cette foi, toute imparfaite qu'elle est, ne se trouve presque plus, et saint Augustin nous assure que la plupart des actions qui ont une apparence de vertu se font sans foi. En effet peut-on s'imaginer que des chrétiens croient un paradis, le souverain des biens, et un enfer, le plus grand des maux, lorsqu'ils ne font rien pour acquérir l'un et qu'ils font tout ce qu'il faut pour les précipiter dans l'autre? Saint Augustin dit qu'il est difficile de bien croire et de mal faire, et qu'une bonne vie est une suite presque nécessaire d'une vive foi. Saint Eucher ajoute que ces deux choses sont inséparablement attachées ensemble, de telle sorte que l'une cesse lorsque l'autre manque : *Fides et bona opera indissolubili vinculo connectuntur, ita ut ubi alterum desit, alterum penitus non stet*. Il faut donc conclure qu'il y a bien peu de véritable foi parmi les chrétiens, puisqu'on n'y voit presque point de piété sincère, et que leur créance est bien faible, puisque leurs mœurs sont si corrompues. Saint Chrysostome compare la foi à la lumière d'une lampe et les bonnes œuvres à l'huile. Comme c'est une main étrangère qui allume la lampe, c'est la grâce de Dieu qui est le principe de la foi, selon cette parole de David : *Qui illuminas lucernam meam, Domine*. Mais, comme la lampe s'éteint bientôt, lorsque l'huile vient à manquer, la foi meurt en peu de temps, lorsque sa lumière n'est pas entretenue par les bonnes œuvres. C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire pape qu'il arrive souvent, par un juste jugement de Dieu, que

la mauvaise vie soit punie par la perte de la foi, et que le péché cause de si grandes ruines dans une âme, qu'il y détruit jusqu'à cette vertu, qui est le fondement du salut : *Divino sæpe judicio contingit, ut per hoc quidem quod nequiter vivunt, perdant quod salubriter credunt, ac per hoc exinaniantur usque ad fundamentum*. Ame pécheresse, malheureuse Babylone, tu seras détruite et renversée jusque dans tes fondements : *Exinanite, exinanite usque ad fundamentum in ea*. Tu te plonges dans toute sorte de vices, espérant que la foi que tu n'as pas encore entièrement éteinte te demeurera toujours, comme une ressource pour sortir à quelque heure de ton désordre et expier tes péchés par la pénitence. Mais insensiblement toutes les clartés de cet astre qui te montre le chemin du ciel dans la nuit de ton péché s'éclipseront ; tu passeras de l'endurcissement du cœur à l'infidélité de l'esprit ; transgresseur de la loi, tu deviendras un apostat de la foi, et lorsque touché par quelques remords passagers, tu voudras rebâtir l'édifice des vertus, entièrement renversé dans ton âme, tu n'y trouveras plus le fondement de la foi chrétienne pour l'appuyer : *Exinanite usque ad fundamentum in ea*.

Quel serait le pécheur assez déterminé, s'il voyait le paradis avec toutes ses joies, et l'enfer avec toutes ses flammes, au plus fort d'une tentation ; quel serait, dis-je, le pécheur assez déterminé pour satisfaire sa passion, par la perte d'un si grand bien et par la certitude d'un si grand mal ? C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire pape que la mauvaise conscience craindrait les tourments éternels, si elle les croyait ; qu'en les craignant, elle tâcherait de les éviter, et qu'en tâchant de les éviter, elle trouverait le moyen de s'en garantir : *Æterna tormenta conscientia mala timeret, si crederet si mitteret, caveret si caveret, vitaret*.

SECONDE PARTIE.

L'empire de la volonté est si grand sur l'esprit, qu'elle le fait souvent tourner du côté où il lui plaît. L'exemple de l'aveugle né, à qui Jésus-Christ rendit la vue, en est une preuve évidente. Les pharisiens le font venir sur le bruit de ce miracle, ils l'interrogent, ils lui demandent qui est celui qui l'a guéri ; ils s'informent de toutes les circonstances, dont l'éclaircissement devait ne leur laisser aucune incertitude. Cependant au lieu de demeurer convaincus de la divinité du Sauveur par les réponses de cet homme, ils aiment mieux douter de la vérité d'un miracle si manifeste ; la malice de leur cœur prévient la conviction de leur esprit, et ils trouvent plus à propos de croire que celui qu'ils interrogent n'était pas né aveugle, que de se persuader que Jésus-Christ, dont ils sont les ennemis implacables, lui a rendu la vue : *Non crediderunt, quia hic homo cæcus natus esset*. Tel est l'aveuglement de la plupart des chrétiens : quand ils examinent la sainteté,

l'antiquité de la religion, ils en sont persuadés. Mais, lorsqu'ils considèrent la sévérité de ses maximes et la nécessité indispensable d'accorder leur vie avec leur créance, ils commencent à ne point croire une religion, qu'ils n'aiment point à suivre ; la corruption de leur volonté entraîne peu à peu leur entendement dans son parti, et ils deviennent insensiblement infidèles, parce qu'ils sont dérégés. Ma religion me dit qu'il faut renoncer au monde ou renoncer au paradis ; que la vie d'un chrétien est une vie de mortification et de souffrance ; que, pour être un vrai disciple de Jésus-Christ, il faut prendre le contrepoids des maximes corrompues du siècle, auquel il a donné sa malédiction ; qu'il n'y a point de salut à espérer pour les superbes, les voluptueux, les impudiques, les avarés. Ah ! cette religion est trop sévère et trop rigoureuse pour la croire bien véritable. Quand on n'a pas la force de pratiquer ce qu'elle ordonne et de fuir ce quelle défend, on révoque en doute l'autorité de ses lois. On voit assez de personnes, dit saint Chrysostome, qui disent : S'il y a une religion véritable, c'est la chrétienne ; c'est elle qui nous fait adorer en esprit et en vérité, et qui perfectionne l'homme dans l'esprit et dans les mœurs. Cependant lorsque l'on rend ce témoignage à la vérité de la religion, on la dément par une conduite tout opposée à ses maximes ; on vit dans la mollesse, l'oisiveté et le luxe, on se permet les médisances, les injustices, les inimitiés : *Interea superbis et furaris*. Voilà comment une mauvaise conscience et une volonté perverse corrompent tous les principes de la foi. Ainsi l'esprit et la volonté, se corrompant l'un et l'autre, entraînent l'homme dans l'abîme de l'iniquité. La foi est un don pour éclairer les uns et elle devient un nuage qui aveugle les autres. Dieu permet qu'ils voient et qu'ils ne voient pas, qu'ils entendent afin qu'ils n'entendent pas : *Ut videntes non videant et intelligentes non intelligent*. Ils voient par la lumière de l'entendement, et ils ne voient pas par la malice de leur volonté ; ils entendent par la foi qu'ils ont reçue dans le baptême et ils n'entendent pas par la corruption de leur cœur, qui étouffe tous les sentiments de pitié et tous les remords que cette foi leur inspire. Heureuses les âmes pour lesquelles la foi est un don ! Ah ! chrétien, si tu savais le prix infini de ce don de la foi : *Si scires donum Dei !* C'est à toi qu'il est donné de pénétrer les mystères du royaume de Dieu : *Vobis datum est nosse mysterium regni Dei*. La belle et digne occupation de méditer les témoignages du Seigneur et ces fondements inébranlables sur lesquels la religion est appuyée : *Beati qui scrutantur testimonia ejus !* Mon partage, ô Seigneur, est de méditer et d'observer votre loi, dit le Prophète : *Tota die lex tua meditatio mea est... Portio mea dixi, Domine, custodire legem tuam*. Les pécheurs m'ont conté des fables, les gens du monde m'ont entretenu de leurs vanités et de leurs chimères. Mais, ô Seigneur, je

n'ai rien trouvé qui fût digne d'occuper mon esprit et mon cœur que votre loi : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua, Domine.* Tâchons, mes frères, de réveiller notre foi par de ferventes prières, par de saintes réflexions, par de bonnes œuvres. Mais craignons d'avoir la foi des démons, qui croient et qui tremblent toujours : aimons les vérités de notre foi, puisque s'il y en a de terribles, il y en a de si consolantes : aimons une foi qui nous apprend à devenir des saints, qui règle toutes les puissances de nos âmes, selon les intentions de Dieu, qui peut seule nous donner une paix solide et véritable, et nous procurer ce qu'il y a de vrai bonheur dans cette vie, en nous conduisant à la souveraine félicité de l'autre.

TROISIÈME PARTIE.

Les objets absents auxquels nous ne pensons point sont comme s'ils n'étaient point : vous croyez l'enfer, le paradis, mais vous n'y pensez pas, c'est comme si vous ne les croyiez pas ; ce n'est pas assez que la foi soit dans votre esprit, comme un ornement inutile, il la faut appliquer à toutes les occupations de votre vie. Or, pour donner toute l'application de notre esprit aux objets de la foi, il faut se servir de trois moyens : de la méditation, de la lecture, de la prédication. Vous ne pouvez parler à Dieu par la méditation, souffrez donc que Dieu vous parle par la lecture spirituelle ; que si vous avez du dégoût pour ces deux exercices, assistez donc le plus que vous pourrez à la prédication. Mais portez-y un esprit et un cœur saintement disposés, il ne faut qu'une bonne parole pour nous toucher le cœur : la religion, qui a été établie par la prédication, dit saint Paul, se maintient et se conserve dans l'esprit des chrétiens, par la vertu que Dieu a attachée à ce saint ministère ; les instructions qui passent par la bouche d'un ministre, appuyé d'une mission légitime, ont une efficace toute particulière, pour entretenir la foi dans les âmes. Cette foi vous conservera dans la grâce, elle sera dans le fond de votre âme un germe de vie, qui vous fera produire les fruits de l'immortalité. Car il est bien difficile que celui qui croit bien vive mal ; la foi, qui est un guide sûr et éclairé, nous fait apercevoir toutes les démarches que nous faisons hors la voie de Dieu, et redresse l'âme quand elle s'égare. Disons donc avec cet aveugle de l'Evangile : *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam.* Je crois, Seigneur, aidez mon incrédulité. Je crois les vérités adorables de votre religion, appuyées sur les témoignages éternels de votre sagesse ; plus je les médite, plus elles me paraissent évidentes ; elles seules me paraissent dignes d'occuper mon esprit et mon cœur : tout ce que le monde me propose de plus précieux, de plus éclatant, de plus agréable, me semble indigne de moi ; il n'y a que votre religion qui puisse me conduire à la fin pour laquelle je sens que je suis créé ; il n'y a que la force de ses grâces, la

vertu de ses sacrements, la sainteté de ses mystères, l'intégrité de ses lois, qui, comme des ailes mystérieuses, soient capables de m'élever jusqu'à vous, et de surmonter le poids de ma corruption, qui m'entraîne toujours vers la terre. Mais, Seigneur, mes péchés continuels couvrent toujours de nuages cette divine lumière dont vous éclairez mon âme ; à peine ses rayons brillent à mes yeux, qu'ils sont obscurcis par des doutes involontaires, et des passions déréglées, que je ne puis vaincre : dissipez ces ombres épaisses, ô mon Dieu, faites tomber ces voiles qui me couvrent les yeux : *Vias tuas demonstra mihi et semitas tuas edoce me.*

SERMON V.

DE LA FRAGILITÉ HUMAINE.

Omnis iniquitas oppilabit os suum. (Psal., CVI.)

Alors tout impie axra la bouche close.

Après avoir combattu plusieurs prétextes dont les pécheurs s'efforcent de se couvrir devant Dieu, à l'imitation du premier homme qui, rougissant de sa nudité que son péché lui fit reconnaître, voulut se cacher aux yeux du Seigneur et se couvrir avec des feuilles de figuier, j'attaque aujourd'hui le plus plausible de ces prétextes, qui est la fragilité humaine. On n'ose pas dire ouvertement que Dieu est l'auteur du péché ; mais on le dit en secret, quand on rejette sur la faiblesse de la nature et du tempérament que l'on a reçu de Dieu les fautes dont on se sent coupable. Mais, quelque penchant que l'homme ait au péché, il a pourtant la liberté de faire le bien ou le mal. Car, sans cela, comment est-ce, dit saint Augustin, que Dieu jugerait les hommes, et quel droit aurait-il de récompenser ou de punir ceux dont les bonnes et mauvaises actions, n'étant pas libres, ne pourraient mériter ni punition, ni récompense : *Si non esset liberum arbitrium, quomodo Deus judicaret mundum?* A la vérité, l'homme corrompu et déréglé par le péché originel, dont il éprouve les funestes impressions, a une pente forte vers le vice : *Sensus hominis pronus est ad malum ab adolescentia sua.* Mais cette pente malheureuse est combattue par la grâce de Jésus-Christ notre Rédempteur : un Dieu s'est fait homme, pour donner à l'homme la force de sa divinité ; de sorte que si l'homme est faible par lui-même, il est tout puissant avec Dieu ; ce qui a fait dire à saint Paul qu'il pouvait tout avec la grâce de celui dont il était fortifié : *Omnia possum in eo qui me confortat.* Je prétends opposer dans ce discours la force et la patience de la grâce à la faiblesse et à l'inconstance humaine. 1° Vous êtes faible ; mais la grâce qui vous aide est forte. 2° Vous êtes inconstant et fragile ; mais la grâce qui vous soutient et vous relève quand vous êtes tombé, est patiente.

PREMIÈRE PARTIE.

La force de la grâce produit trois effets : elle nous détache de la terre, elle nous élève au ciel, elle nous unit à Dieu. Saint Am-

broise demande si Dieu ne pouvait pas faire l'homme impeccable, et s'il l'a pu, pourquoi il ne l'a pas fait, puisqu'il est souverainement puissant et souverainement bon : *Quare qui summe potens est, et summe bonus, noluit hominem facere talem?* Saint Augustin répond que Dieu nous a voulu laisser notre concupiscence et nos passions, comme une matière de combats et de triomphe. La gloire des saints dans le ciel tire son principal éclat des vertus et des grâces dont elle est le prix et la couronne; il fallait qu'il y eût des misères dans l'homme, pour faire éclater la miséricorde de Dieu. Dieu pouvait donner à l'homme, comme à l'élément du feu, une pente naturelle vers le ciel, qui l'y aurait élevé sans effort; mais la puissance et la miséricorde de Dieu paraissent davantage en changeant par la grâce l'homme grossier, animal et terrestre, en un homme spirituel, céleste et divin, qui, s'élevant à Dieu par la foi et par la charité, comme sur deux ailes mystérieuses, prend l'essor au-dessus de toutes les créatures, malgré le penchant naturel qui l'y attache. L'homme endurci par le péché et par ses mauvaises habitudes est un poids plus pesant que toute la terre; cependant la grâce a la force de l'arracher du sein des créatures, de l'élever vers le ciel et de le porter à Dieu. Jésus-Christ dit à ses apôtres qu'il est venu apporter le feu sur la terre et qu'il veut que tout le monde en soit enflammé : le propre de ce feu céleste et divin, aussi bien que du feu élémentaire, est de monter au ciel. Le centre de ce feu que Jésus-Christ allume par sa grâce dans les âmes, c'est le sein de la divinité. Un cœur humain embrasé de ce feu cherche toujours à monter et à s'élever à Dieu; il est toujours inquiet et agité jusqu'à ce qu'il se repose dans sa fin véritable. C'est en vain que l'âme cherche dans la variété et la multiplicité des créatures ce qu'elle a perdu dans l'unité de Dieu : *Quærun in varietate creaturarum, quod amiserunt in unitate Creatoris.* Toutes les créatures séparées du Créateur ne sont que des ombres de félicité qui éloignent l'homme du souverain bien qu'il cherche en elles; il n'y a que Dieu qui, par l'infinité de ses perfections, puisse remplir la vaste capacité du cœur humain, dont les désirs sont infinis. C'est ce que la grâce de Jésus-Christ nous fait concevoir; elle nous détache de la terre et elle nous unit à Dieu; en brisant les liens qui nous tiennent au monde, elle en forme d'autres qui nous unissent à Jésus-Christ. La grâce, qui tire son origine du ciel, a une inclination naturelle d'y retourner; une âme pleine de cette grâce soupire, comme un cerf altéré, pour la source de vie; elle sent des transports et des mouvements surnaturels qui l'élèvent toujours. L'impression de cette grâce était si forte dans quelques martyrs, qu'elle rendait leur corps presque insensible aux tourments, parce que l'espérance du ciel, dont elle remplissait leur âme, leur en faisait anticiper les délices : *Crux non sentitur in membris, cum spes est in cælis.* C'est ce

charme divin qui a rendu les confesseurs et les vierges impénétrables à tous les attrait de la chair et du monde : à la vérité, la grâce ne produit pas tout d'un coup ces admirables effets dans les âmes; mais elle les fait monter par degrés, de vertus en vertus, jusqu'à ce qu'elles arrivent à la consommation de la sainteté, et lorsqu'elle a consumé tout ce qu'il y avait de terrestre en elles, rien ne les empêche de s'élever à Dieu qui, comme un aimant céleste, les attire. C'est ce qui nous est figuré dans l'Ancien Testament, par cet ange qui s'enveloppe lui-même dans le sacrifice et qui monte avec la fumée qui s'en élève vers le ciel. Le Saint-Esprit n'établit pas une demeure fixe dans les faibles; il n'habite que dans les forts et les parfaits; il entre dans leur âme avec tous ses dons pour l'orner et l'embellir; il y étouffe tous les mouvements des passions et il y fait régner la charité, dit saint Augustin, par une entière destruction de la cupidité : *Cessat mundana cupiditas, ubi regnat divina charitas.* Comme la grâce ne force point la liberté, l'homme ne suit pas toujours les mouvements de la grâce; vous le savez par une funeste expérience : combien de fois avez-vous entendu sa voix au fond de votre conscience, et combien de fois l'avez-vous étouffée? elle vous a souvent tendu la main pour vous retirer de l'abîme du péché où vous étiez tombés, et vous avez rejeté ses secours salutaires.

SECONDE PARTIE.

La grâce de Jésus-Christ n'est pas moins patiente qu'elle est forte; la bonté est l'attribut le plus inséparable de Dieu et de l'idée que nous nous en formons : *Deus cujus natura bonitas.* Le propre de Dieu est de pardonner et de faire miséricorde : *Cujus proprium est misereri, et parcere.* Il est le Créateur des hommes, il en est le Père, il est le Rédempteur et l'époux des âmes, et par ces différents titres, il est obligé de veiller à notre conservation; il soutient avec une patience infinie ces vases d'ignominie et d'opprobre déshonorés par le péché, et sa justice ne les brise qu'après qu'ils se sont rendus indignes de sa miséricorde : *Sustinet in multa patientia vasa ignominie.* Pourquoi Noé fut-il plusieurs années à bâtir l'arche, si ce n'est pour avertir les hommes à se garantir du déluge qui les menaçait, par la pénitence? D'où vient que Dieu demande à Moïse la liberté de punir un peuple ingrat? c'est afin que Moïse arrête sa vengeance prête à éclater; par quelle raison envoie-t-il le prophète Jonas à Ninive prêcher que dans quarante jours cette ville sera détruite? c'est qu'il veut obliger ses habitants à prévenir leur ruine prochaine, par une véritable conversion. Il y a deux choses dans le pécheur : l'ouvrage de Dieu et l'ouvrage du démon. Dieu hait l'ouvrage du démon; mais il aime son ouvrage, et lorsque l'homme l'a défiguré par le péché, il lui laisse la pénitence pour le réparer. C'est une erreur condamnée de dire qu'il y a des péchés dont on

ne saurait faire pénitence, dit saint Léon avec tous les Pères de l'Eglise contre Tertullien et Montan, qui ont été d'un sentiment contraire : *Quod sit peccatum, de quo quis pœnitentiam agere non possit, dicere error est*. Parce qu'on ne saurait prescrire des bornes à la miséricorde de Dieu et qu'il n'y a point de moment où elle ne puisse s'exercer sur le pécheur pendant cette vie : *Divinæ misericordiæ exire, nec metus describere possumus, nec tempora definire*. Saint Augustin dit qu'il n'y a point de pécheur qui doive se désespérer, à moins qu'il ne s'en trouvât quelqu'un qui fût aussi méchant que Dieu est bon, ce qui est impossible : *Qui tam impius, quam Deus pius est, is solus desperare potest*. Dieu dans sa colère se souvient de sa miséricorde : *Cum iratus fueris misericordiæ recordaberis*. David, prêt à donner la bataille au rebelle Absalon, recommande sur toutes choses qu'on épargne son fils, et, lorsque malgré toutes les précautions qu'il a prises pour le conserver, il vient à apprendre sa mort, il paraît inconsolable de sa perte. Dieu a une si grande patience, qu'il attend quelquefois le pécheur jusqu'à la mort, et qu'il fait du dernier moment de sa vie celui de sa pénitence. Ah ! pourquoi périssez-vous, maison d'Israël ? nous dit-il : *Quare morieris, domus Israel ?* Revenez, revenez à moi, *revertere revertens* ; il se compare à un pasteur qui abandonne tout le troupeau pour aller au travers des ronces et des épines chercher la brebis égarée. Ignorez-vous, pécheur endurci, que la bonté de Dieu vous attend à pénitence ? parce que Dieu diffère votre châtement, vous vous flattez de l'éviter ; mais sachez que c'est sa miséricorde qui arrête depuis tant d'années le bras levé de sa justice. Mais enfin le moment de votre perte approche, et le temps que Dieu a marqué pour dernière borne à sa clémence n'est pas loin : *Juxta dies perditionis et adesce festinant tempora*.

Dieu met tout en usage pour ramener le pécheur ; lorsque les lumières et les inspirations de sa grâce sont inutiles, il lui envoie des afflictions et des disgrâces ; il mêle, dit saint Augustin, aux fausses et dangereuses douceurs de cette vie, des amertumes salutaires, afin de nous faire soupirer après les délices pures et sans mélange de l'autre : *Huic vitæ male dulci miscet Deus amaritudinem, ut alia quæ salubriter dulcis est requiratur*. Il punit les péchés par miséricorde, *misericordia sæviens* ; il les punit dans cette vie pour ne les pas punir dans l'autre ; de là vient que les afflictions et les peines sont appelées des visites de Dieu, parce que c'est dans le temps de la tribulation, que Dieu nous visite particulièrement par sa grâce : *Visitabo super filios et super filias vestras*. Ce qui a fait dire à Hugues de Saint-Victor, que le retranchement de ces visites de Dieu dans la prospérité, était souvent la plus grande marque de sa colère, comme ses visites redoublées dans l'adversité sont le plus grand témoignage de sa clémence : *Non visitare maxima ira, flagellare maxima*

misericordia. Dieu ne donne pas à votre ennemi la volonté de vous ravir vos biens, votre honneur et votre vie ; mais il lui en donne le pouvoir, c'est ce que Jésus-Christ dit à Pilate : *Non haberes potestatem adversus me, nisi tibi datum esset desuper*. Le diable n'affligea Job qu'après que Dieu le lui eut permis, ce qui fait voir qu'il n'y a point de peine qui ne vienne de Dieu ; mais ce qui paraît un mal est un remède : *Quod pœna videtur medicina est*. Le péché, comparé dans l'Ecriture au venin des aspics, produit le même effet dans l'âme que cette sorte de poison sur le corps ; il cause un mortel assoupissement aux pécheurs, c'est pour cela que Dieu les réveille de temps en temps, par les pointes salutaires de la tribulation. Le pécheur est endormi comme saint Pierre au milieu de ses chaînes ; et il ne penserait pas à les rompre, si Dieu ne lui envoyait quelque affliction, comme un ange libérateur pour briser ses liens. Il met, dit saint Augustin, un peu d'amertume sur la source du lait empoisonné des créatures, pour nous sevrer de leurs plaisirs et nous faire prendre une nourriture plus solide : *Infert amaritudinem inferiorum, ut discamus amare superiora*. Mais enfin Dieu se lasse de châtier en père, et à la fin il punit en juge ; il y a des pécheurs obstinés qui commencent leur enfer dès cette vie, comme il y a des justes qui, menant une vie douce et tranquille dans la pratique de la vertu, passent en mourant d'un paradis à un autre. Déplorable état d'une âme que Dieu afflige sans cesse et qui ne se convertit point ; qui change les remèdes en poisons, et qui devient plus coupable dans l'affliction par ses murmures, par ses impatiences, par ses blasphèmes, qu'elle ne l'était dans la prospérité par l'orgueil, la mollesse et le luxe où elle était plongée. Profitons, mes frères, des grâces de Dieu ; faisons germer dans nos âmes ces semences précieuses de l'immortalité ; souvenons-nous qu'elles sont le prix des sueurs et du sang d'un Dieu, et craignons qu'il ne punisse dans toute la rigueur de sa justice, le mépris et la profanation de ce qui lui a coûté si cher.

SERMON VI.

DE LA MAUVAISE COUTUME.

Omnis iniquitas oppilabit os suum. (Psal. CVI.)

Alors tout impie aura la bouche close.

Quelque penchant que les hommes aient au vice, ils n'aiment point à paraître coupables, et ils joignent ordinairement aux autres crimes l'orgueil qui les empêche de les reconnaître. Un des plus ordinaires prétextes dont ils se servent pour s'excuser, c'est la coutume ; ils croient justifier leurs fautes par le grand nombre de ceux qui les commettent. C'est le désordre que je veux aujourd'hui combattre et que saint Augustin déplore, lorsqu'il dit que la mauvaise coutume a presque ôté toute la honte du vice. On fait passer les choses les plus condamnables, ou pour des usages établis, ou pour des nécessités indispensables. A peine

reste-t-il assez de pudeur dans le monde pour rougir du crime qui la fait perdre ; presque tous les autres sont couverts sous de beaux noms qui les autorisent ; l'avarice passe pour ménagement, l'usure pour un commerce permis, l'ambition pour grandeur d'âme ; l'on regarde comme des bagatelles des péchés, pour l'expiation desquels le Fils de Dieu a versé son sang, dit saint Augustin : *Peccata pro quibus abluendis Filii Dei sanguis effusus est, quantumvis magna sint contemnimus*. Est-il juste, dit Tertullien, que l'abus des peuples et les privilèges des personnes l'emportent sur l'Evangile ? *Non præsint Evangelio neque privilegium nationum, neque patrocinia personarum*. Je me propose donc de vous faire voir, 1° que le mal ne peut être autorisé par la multitude des personnes qui le font, et 2° que la qualité des personnes ne peut leur servir d'excuse.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour s'expliquer avec ordre sur un point si important de la morale, je dis qu'il est permis quelquefois de suivre la coutume, et qu'en d'autres occasions on est obligé sous peine de péché de la combattre. Saint Augustin marque les règles que l'on doit suivre sur cette matière. Il dit qu'il faut suivre la coutume dans les choses qui ne choquent ni le bon sens ni l'Evangile, parce que la communauté est un corps moral et que la partie doit s'accommoder avec son tout ; mais remarquez l'exception de saint Augustin (dans les choses qui ne choquent ni la raison ni la religion). Mais quand la coutume blesse l'une ou l'autre, il faut abandonner ce qui est le plus en usage pour suivre la loi de Dieu, quelque petit que soit le nombre de ceux qui l'observent ; que si la coutume établie n'est pas bien manifestement contraire à l'Evangile, et qu'il y ait de la peine à démêler ce que la religion défend d'avec ce que l'usage permet ; alors il faut s'en tenir à la loi divine plutôt qu'à la tradition humaine : *In his vero in quibus statuta consuetudo, et Scriptura permixta sunt, magis pro lege tenendum est*. Saint Augustin dit qu'en matière de foi il faut beaucoup déférer à la multitude des fidèles : *Multitudini credentium defertur*. Et il ajoute que le consentement unanime des peuples est une puissante raison pour entraîner son esprit. *Tenet me concursus populorum*. Le Saint-Esprit a promis ses suffrages aux personnes assemblées en son nom. Mais il n'en est pas des mœurs comme de la créance, et le grand nombre de ceux qui font n'est pas une raison pour engager à suivre leur exemple, comme la multitude de ceux qui croient, est une forte preuve pour la religion. *Debet nos iudicium veritatis ducere, non privilegium consuetudinis*. Il ne faut pas marcher par où l'on va, dit un sage païen, mais par où il faut aller. Il y a bien de la différence entre ceux qui voyagent pour le ciel et les voyageurs de la terre : ceux-ci doivent suivre les chemins les plus battus et les plus fréquentés, mais ceux-là doivent marcher par les

sentiers écartés de la foule et du grand monde. Oh ! que la porte du ciel est étroite ! dit Jésus ; oh ! qu'il y en a peu qui y entrent ! Mais que la voie de l'enfer est large, et qu'il y a de pécheurs qui, entraînés par la coutume se précipitent en foule dans cet abîme ! Combien de paille dans une aire et combien peu de grain, combien peu de personnes qui gardent la pureté dans les yeux, dans les gestes, dans les paroles, dans les pensées et dans les actions ! Il n'est que trop vrai que tout le monde est rempli de malice, et qu'une coutume pernicieuse a jeté du dérèglement et de la corruption presque dans tous les états. Ah ! quelle excuse devant Dieu, quand on lui dira : j'ai blasphémé votre saint nom, parce que c'était la coutume ; je n'ai point eu de révérence dans les lieux saints, parce que c'était la coutume ; je me suis approprié le bien d'autrui, parce que c'était la coutume ; je n'ai point fait de carême, parce que c'était la coutume. Insensé que tu es, tu t'accuses devant Dieu en même temps que tu t'excuses. Ah ! dit saint Chrysostome, Dieu ne t'avait-il pas dit par la bouche de son apôtre, que tu ne devais pas te conformer au siècle : *Nolite conformari huic sæculo* ? A la vérité, parmi les hommes la multitude des criminels en dérobe toujours quelques-uns à la sévérité des juges, et dans les grandes séditions les princes, pour épargner le sang de leurs sujets, accordent des amnisties générales. Mais au jugement de Dieu il n'en sera pas ainsi ; il sait le nom de tous les coupables, il les connaît tous comme s'il n'y en avait qu'un seul, et quelque infini que soit le nombre des insensés qui l'offensent, aucun n'échappera à la rigueur de sa justice. Il a noyé toute la terre souillée par les crimes de ses habitants, dans les eaux du déluge ; il a fait descendre le feu du ciel sur des villes abominables, qui ont été réduites en cendres avec leurs citoyens ; ainsi, dit saint Eucher, la multitude ne servira de rien au jugement de Dieu, puisque la multitude y sera jugée : *Quid proderit multitudo illa in die iudicii, ubi multi judicabuntur* ? Que servira au pécheur dans ce jour terrible de se voir une infinité de compagnons de ses crimes, puisqu'ils seront tous enveloppés dans la même sentence ?

SECONDE PARTIE.

Trois sortes de personnes sont principalement capables d'autoriser une mauvaise coutume : les grands du monde, les gens habiles et ceux qui font profession de vertu. Or je dis que l'autorité, ni la science, ni la profession apparente de piété de ceux qui suivent le torrent de la coutume, n'excuseront pas devant Dieu ceux qui se laisseront entraîner par leur mauvais exemple. Le Sauveur du monde n'a-t-il pas pris une précaution admirable dans l'Evangile, pour garantir les faibles du scandale que la mauvaise conduite des personnes élevées par leur autorité et leur science cause dans le christianisme, lorsqu'il a dit : Les scribes et

les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse; écoutez bien ce qu'ils disent, mais ne faites pas ce qu'ils font, parce qu'ils disent bien et qu'ils font mal : *Quia dicunt et non faciunt*. Toute puissance légitime vient de Dieu; ainsi celui qui résiste à cette puissance résiste à l'ordre de Dieu : de sorte que nous devons obéir à tous ceux qui sont établis au-dessus de nous, non-seulement de peur d'attirer leur colère, mais pour ne pas offenser Dieu : *Non solum propter iram, sed propter conscientiam*. Mais la même règle de l'Evangile, qui nous ordonne l'obéissance et la soumission pour les supérieurs légitimes, nous défend de les imiter, quand leurs actions sont mauvaises; et nous ne devons pas moins de respect à une partie de cette sentence de Jésus-Christ, que nous en devons à l'autre; nous devons penser que les grandes richesses et les rangs élevés entraînent de grandes tentations, comme dit saint Isidore : *Grande patrimonium grandis tentatio*. Ainsi, nous devons plutôt déplorer le malheur de ceux qui, par leur élévation et leur qualité, sont exposés à de continuelles périls d'offenser Dieu, que tirer de leurs faiblesses et de leurs fautes des prétextes pour nous justifier quand nous les imitons. S'ils étaient dans une condition obscure et médiocre comme nous, éloignés des flatteurs qui les environnent, dépouillés des richesses et de l'autorité qui vont au-devant de tous leurs desirs, ils seraient plus fidèles à la loi de Dieu qu'ils ne le sont; et quand ils la violent, ils sont bien moins coupables que nous, parce qu'ils sont attaqués par des tentations plus violentes, et qu'ils ont d'ailleurs une plus grande facilité de se satisfaire. C'est saint Ambroise qui parle de la sorte : *Lubrica est potestas cum obligatione potentis, et facilitatem illam imperandi et faciendi, dicam incentivum delinquendi*. Nous devons, dit saint Eucher, rougir pour eux plutôt que les imiter : *Semper ut opprobrium, nunquam ut exemplum*. Mais la mauvaise coutume est encore plus pernicieuse, quand elle est autorisée par l'exemple des personnes distinguées par leur doctrine et par une profession de piété, ou par la sainteté de leur état. C'est une horrible tentation pour les faibles, que de voir leurs actions si contraires à leurs discours, à leurs écrits, à leur science et à leur habit. Ah! quelles précautions ne devons-nous pas prendre pour ne pas scandaliser ceux que nous sommes obligés par notre état d'édifier! Malheur à nous, qui devons être des flambeaux ardents et lumineux dans l'Eglise de Dieu, si nous y paraissions comme des lampes éteintes devant les autels. Ah! si la lumière qui est en vous, dit Jésus-Christ, n'est que ténèbres, combien vos ténèbres seront-elles horribles? *Si lumen quod in te est tenebræ sunt, tenebræ tuæ quantæ erunt?* Si la sainteté de votre état est un scandale pour vos frères, combien leur doit être odieux le dérèglement de votre vie? Vous êtes ce sel mystérieux, qui par son incorruptibilité et sa vertu doit empêcher la cor-

ruption du monde; mais quand vous avez perdu votre vertu par une vie scandaleuse, vous n'êtes plus propres, dit saint Augustin, qu'à être foulés aux pieds. Rougissons, et confondons-nous devant Dieu, si bien loin d'être la bonne odeur de Jésus-Christ en tous lieux, nous exhalons partout une odeur de mort, qui donne la mort à ceux qui la respirent : *Odor mortis in mortem*. Qu'il serait expédient pour notre salut et pour celui de nos frères, qu'on nous eût pendu une grosse pierre au cou, et qu'on nous eût jetés dans la mer lorsque notre vie n'est pas bien réglée! Mais si nous sommes inexcusables de répandre la mauvaise odeur du scandale, ceux qui la reçoivent et qui s'y laissent corrompre s'abusent s'ils croient être moins coupables parce que nous sommes plus criminels. Ecoutez ce que dit saint Augustin : Mes frères, prenez tout ce que ces personnes ont de bon, et rejetez ce qu'elles ont de mauvais; Dieu leur a donné de l'esprit, de l'intelligence, de la doctrine, profitez-en; mais pour le mauvais exemple, qu'ils tiennent du démon, laissez-le pour eux. *Quod utile est pro vobis, capite hoc ab eis, id enim habent a Deo; quod autem habent a diabolo, dimittite*. Que vous importe que ceux qui gouvernent l'Eglise vivent mal, pourvu qu'ils enseignent bien? Il nous doit être indifférent, dit saint Augustin, si la main du laboureur est une main hardie ou timide, pourvu qu'elle jette bien le blé dans la terre. Eclésiastiques, prélats, religieux, magistrats, si nous vous devons le respect, nous ne vous devons pas l'imitation, quand votre conduite est mauvaise; si vous renoncez à votre devoir, nous sommes obligés de renoncer à vos exemples; vos maximes ne sont pas nos lois, votre vie n'est pas notre modèle; ce sont les lois, les maximes et la vie de Jésus-Christ qui doivent nous régler; c'est ce qui a fait dire à Tertullien, qu'un homme vertueux, dans quelque vil emploi qu'il fût, avait plus de grandeur et d'autorité, en un sens, que les rois et les princes de la terre, puisque leur puissance ne va pas jusqu'à nous forcer de les imiter dans le dérèglement de leurs mœurs. Mais un homme juste, qui donne de bons exemples, impose à ceux qui le voient l'obligation de les suivre. Jésus-Christ est le modèle général sur lequel tous les chrétiens doivent se former; mais chaque chrétien, fidèle à ses devoirs, est un modèle particulier pour les autres chrétiens : *Nemo major quam fidelis, nemo fidelis nisi christianus*. Heureux celui qui peut porter les caractères de Jésus-Christ si vivement imprimés sur sa vie, qu'il puisse les imprimer sur la vie de ses frères, par la force du bon exemple qu'il leur donne!

SERMON VII.

DES BONS DÉSIRS INEFFICACES.

Omnis iniquitas oppilabit os suum. (Psal. CVI.)

Alors tout impie aura la bouche fermée.

Une des plus dangereuses illusions, et en même temps des plus ordinaires parmi les chrétiens, est de se reposer sur quelques bons desirs, qui ne sont suivis d'aucun effet;

on gémit en secret de ses infirmités et de ses misères; on voudrait de tout son cœur être guéri de ses passions et de ses mauvaises habitudes; on soupire pour l'état de ces personnes vertueuses qui trouvent la paix dans l'accomplissement de leurs devoirs; mais on ne fait aucun effort pour se convertir, et en se proposant toujours de mieux faire à l'avenir, on se trouve souvent surpris par la mort avant qu'on ait pris une bonne résolution de bien vivre. C'est cette illusion funeste que je veux aujourd'hui combattre : malheur aux personnes enceintes, dit Jésus-Christ : *Vae prægnantibus*. Malheur à ceux qui conçoivent souvent de bonnes pensées, qui sont toujours gros et pleins de bons desirs, mais qui n'enfantent jamais les bonnes œuvres. Les desirs tuent le paresseux, dit le Sage : *Desideria occidunt pigrum*. Parce que l'âme du paresseux forme tant de desirs qu'elle demeure accablée sous leur multitude, sans savoir à quoi se déterminer, de sorte qu'elle est immobile et comme morte; elle s'épuise à former des desirs et des souhaits inefficaces, qui ne méritent ni la vie de la grâce, ni la vie de la gloire. Ce ne sont pas, dit Jésus-Christ, ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui seront sauvés; mais ceux qui font la volonté de mon Père. Le ciel est une couronne de justice, que le souverain et équitable juge doit, non à ceux qui la désirent, mais à ceux qui la méritent. Cependant, combien voit-on de chrétiens qui, quand on leur parle de conversion et de pénitence, disent : je le voudrais bien; mais je ne le puis. Ce n'est pas assez de dire je le voudrais; il faut dire : je le veux. Jésus-Christ ne demande pas au paralytique s'il voudrait être guéri, mais s'il le veut : *Vis sanus fieri*? Deux volontés doivent concourir ensemble pour opérer notre salut : la volonté de Dieu et la volonté de l'homme; 1^o la volonté de Dieu à l'égard de notre salut est sincère et véritable; 2^o la volonté de l'homme à l'égard de son salut est douteuse et suspecte.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est rien de si formel pour prouver que Dieu veut sauver tous les hommes, que cet endroit de l'*Épître de saint Jean*, où il est dit que Jésus-Christ est la propitiation, non-seulement pour nos péchés, mais pour les péchés de tout le monde. Le saint concile de Trente se sert de ce passage pour appuyer la vérité que je prêche. Dieu attend les pécheurs avec patience, dit saint Pierre, parce qu'il ne veut pas qu'ils périssent, mais qu'ils retournent à la pénitence. O mon Dieu! pouviez-vous vous exprimer plus fortement? C'est ce qui a fait dire à saint Jérôme que saint Jean était un menteur, lorsqu'il disait aux Juifs : Voilà l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde, s'il y en avait quelques-uns qu'il n'eût pas voulu véritablement ôter. *Mentitur Joannes voce et digito Christum monstrans, dum dicit: Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccata mundi, si tant adhuc peccata in mundo quæ Christus non tulerit.*

Saint Ambroise est du même sentiment, lorsqu'il dit qu'il est aussi vrai que Jésus-Christ est venu ôter tous les péchés du monde, qu'il est vrai que le soleil, en plein été, se lève pour éclairer tout le monde. Saint Paul écrit à son disciple Timothée, qu'il a une vérité très-consolante à lui dire; c'est que Jésus-Christ est le Sauveur de tous : *Fidelis sermo et omni acceptione dignus. Qui est Salvator omnium et maxime fidelium*. Il veut, dans son *Épître aux Romains*, que l'on fasse des oraisons et des prières publiques dans l'Eglise pour tous, même pour les princes et les rois qui étaient des persécuteurs et des tyrans, parce que cela est agréable à Dieu notre Sauveur, qui veut que tous soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité : *Qui vult omnes salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire*. Et il ajoute : Parce qu'il n'y a qu'un seul médiateur pour tous, à savoir Jésus-Christ, qui s'est sacrifié pour la rédemption de tous : *Quia unus omnium mediator Christus, qui dedit semetipsum redemptionem pro omnibus*. Après cela, ne dois-je pas dire avec saint Augustin, que cette vérité se prouve elle-même par son évidence, et qu'il n'est rien de plus consolant que d'entendre dire à saint Paul en termes si exprès, que Jésus-Christ est le Sauveur de tous. *Nunquam me magis Paulus delectat, quam dicendo quod dicit, qui est Salvator omnium, maxime fidelium*. Saint Prosper, le plus habile interprète de saint Augustin, dit qu'il faut croire fermement et confesser sincèrement que Dieu veut sauver tous les hommes, puisque l'Apôtre commande absolument qu'on prie humblement pour tous; ce qui s'observe religieusement dans toutes les églises. Saint Augustin lui-même, expliquant ces paroles du psaume : *Judicabit orbem terrarum in æquitate*, dit là-dessus : *Non partem judicabit, quia non partem emit*. Il ne jugera pas seulement une partie du monde, parce qu'il n'en a pas racheté seulement une partie; mais il jugera tout le monde entier, parce qu'il a racheté tout le monde entier : *Totum judicat, quia pro toto pretium dedit*. Il est vrai, dit ce saint docteur, que cette volonté générale de sauver tous les hommes n'exclut pas le libre arbitre, par le moyen duquel, en faisant un bon ou un mauvais usage, les uns seront sauvés, et les autres damnés : *Deus vult omnes homines salvos fieri, non tamen ut tollat liberum arbitrium, quo non possit recte vel male fieri*. Mais, comme la volonté de Dieu pour sauver tous les hommes n'ôte pas la liberté par laquelle ils se damnent, cette liberté aussi par laquelle plusieurs se damnent, n'ôte pas la volonté que Dieu a de les sauver tous.

SECONDE PARTIE.

Votre salut dépend de Dieu et de vous : Dieu est toujours prêt à agir; si donc vous ne vous sauvez pas, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, votre perte vient de vous-même, ô Israël : *perditio tua ex te, Israël*. Dieu veut vous sauver véritablement, mais vous ne le pouvez vous-même qu'im-

parfaitement. Dieu le veut à condition que vous y travailliez ; la condition dépend de vous ; vous ne voulez pas la condition à laquelle l'ouvrage de votre salut est attaché, vous ne voulez donc pas véritablement votre salut. Mais, dites-vous, pourquoi Dieu a-t-il voulu que je méritasse la gloire qu'il me promet ? n'était-il pas aussi digne de sa grandeur et de sa magnificence de me donner le ciel sans rien exiger de moi, que de me le faire acheter par de bonnes œuvres qui coûtent tant à la nature ? car voilà ce que disent en secret une infinité de chrétiens lâches et paresseux, qui voudraient qu'une éternité de bonheur ne leur coûtât aucun effort. Saint Chrysostome leur répond que Dieu ayant créé les hommes libres, il les a traités en cela d'une manière convenable à ce privilège de leur liberté, qui commandait qu'il leur fût libre de gagner ou de perdre la félicité pour laquelle il les avait créés. Quel tort vous a-t-il fait, quand il vous a dit : Voilà ma grâce, mes sacrements, mes ministres, ma religion : avec ces secours, votre salut est infaillible si vous vous en servez ? Qu'un laboureur qui ne voudrait pas cultiver sa terre, serait injuste de se plaindre qu'elle ne lui rapporterait point de fruit ! A-t-on jamais vu que l'on contraigne les gens à devenir riches ? s'ils veulent acquérir des richesses, ne faut-il pas qu'ils y travaillent ? Le ciel est un trop grand bien pour être donné sans qu'il en coûte. Savez-vous, dit saint Augustin, que la possession de Dieu est comme la consommation du mariage spirituel de votre liberté avec la grâce ? Il faut joindre le consentement de votre volonté avec celle de Dieu pour opérer votre salut : *Queramus voluntatem Rebecce*. Dieu vous invite au festin perpétuel des noces de l'Agneau, il vous offre une place au banquet éternel de sa gloire ; vous vous excusez d'y venir sur différents prétextes. Ces prétextes ne sont-ils pas un refus du bien que Dieu vous présente ? L'un dit : j'ai acheté un héritage ; *villam emi* ; et en même temps il s'est emparé de la vigne de Naboth, qu'il ne veut pas rendre. L'autre dit : j'ai pris une femme, *uxorem duxi*, et avec cette femme légitime il entretient des commerces criminels qu'il ne veut pas rompre. Ces personnes-là ne veulent pas se sauver : *nolunt venire*. Ils ont beau dire qu'ils ne veulent pas se damner, ils ne veulent pas aussi se sauver ; et, quoi qu'ils disent, comme ils font le contraire de ce qu'il faut pour gagner le ciel et pour éviter l'enfer, ils tombent dans l'un, et ils perdent l'autre. Ce voluptueux, cet avare, cet ambitieux, n'aiment pas le vice, ils voudraient se satisfaire sans péché ; mais ils aiment le plaisir, la beauté, l'argent, la gloire, et leur passion déréglée pour toutes ces choses fait qu'ils les cherchent aux dépens de leur conscience et de leur salut. Ils voudraient bien se sauver, s'il était possible, en contentant leurs désirs criminels ; mais puisque cela ne se peut, dès qu'ils veulent ce qui est incompatible avec leur salut, ils ne veulent pas se sauver, quoiqu'ils le

disent, et leurs actions démentent leurs paroles. Il y a une volonté générale qui embrasse tous les moyens de salut, mais elle ne les embrasse que faiblement ; cette volonté ne suffit pas, il faut une volonté déterminée à vaincre tous les obstacles qui s'opposent à votre salut. Cette dame, qui a été mondaine autrefois et qui se voit sur le retour, veut se sauver ; mais, dès qu'on lui parle de mener une vie austère et pénitente, de réparer les scandales qu'elle a causés, de rompre entièrement avec le monde, elle tombe dans une tristesse qui la décourage. Il y a des personnes pour qui le commerce du monde est une occasion infaillible de péché ; leur faiblesse ne leur permet pas de résister aux tentations continuelles qui les attaquent ; on leur dit que la vie solitaire et retirée, qui est un conseil pour les autres, est un précepte pour elles ; qu'elles sont obligées de rompre avec ces compagnies, de fuir ces sociétés ; elles veulent bien se sauver, mais elles ne le veulent pas à ce prix. Un jeune homme vient demander au Fils de Dieu, dans l'Evangile, ce qu'il faut faire pour se sauver : le Fils de Dieu lui répond : Observez les commandements. — Seigneur, lui dit-il ; je les ai toujours observés. — Eh bien, lui répliqua Jésus-Christ, allez, vendez tout ce que vous avez et le donnez aux pauvres, et je vous prendrai à ma suite. L'Evangile remarque que ce discours de Notre-Seigneur l'attrista, parce qu'il avait de grands biens. Il voulait se sauver, mais il ne voulait pas renoncer à l'amour des richesses, sans lequel le salut lui était impossible. Voulez-vous voir la faiblesse d'un grand politique ? vous n'avez qu'à considérer celle de Pilate ; il avait la volonté de sauver Jésus-Christ, il faisait même, ce semble, tout ce qu'il pouvait pour cela, mais quand on lui dit : Prenez bien garde à ce que vous allez faire : si vous renvoyez cet homme absous, vous vous attirerez l'inimitié de César ; aussitôt, dit l'Evangile, il l'abandonna aux Juifs, pour en faire ce qu'ils voudraient : *Tradidit eum voluntati eorum*. Voulez-vous voir la faible volonté d'un prince voluptueux ? considérez celle d'Hérode ; il estimait la vertu de Jean-Baptiste, et il l'écoutait volontiers : *Libenter eum audiebat*. Mais lorsque ce grand homme lui représente qu'il ne lui est pas permis d'entretenir un commerce adultère et incestueux, il condamne ce saint précurseur aux fers, et cette tête vénérable devient enfin le prix d'une danse impudique. La volonté du salut doit être, dit saint Thomas avec tous les théologiens, une volonté forte et efficace de parvenir à la fin pour laquelle Dieu nous a créés : *Intentio fortis et efficax assequendi finem*. Mais la marque sans laquelle vous ne pouvez pas croire que vous avez cette volonté sincère de vous sauver, c'est le choix des moyens propres et convenables : *Electio mediorum*. Pendant que vous dites, en général, je veux me sauver, et que vous ne mettez point la main à l'œuvre pour cela, que vous ne ferez ni aumônes, ni pénitences, ni prières, ni

méditation, croyez que vous vous abusez, et que c'est votre iniquité qui se ment à elle-même : *Mentita est iniquitas sibi.*

SERMON VIII.

DE LA CRAINTE ET DE LA JUSTE CONFIANCE.

Omnis iniquitas oppilabit os suum. (*Psal. CVI.*)

Alors tout impie aura la bouche fermée.

C'est l'ordinaire des pécheurs de faire servir à leur perte les choses les plus propres à leur salut, et de tirer des prétextes pour demeurer dans le crime, de ce qui devrait être pour eux un puissant motif de conversion; c'est ainsi qu'ils en usent à l'égard de la justice et de la miséricorde de Dieu; ou ils craignent trop l'une, ou ils présument trop de l'autre. Les uns, effrayés à la vue de leurs crimes, désespèrent en secret d'en obtenir le pardon. Les autres, se reposant sur la vertu infinie du sang de Jésus-Christ, répandu pour eux, se croient assurés de leur grâce avec le secours d'un médiateur si plein de clémence. Il est également dangereux de combattre ces deux abus si ordinaires parmi les chrétiens : si l'on relève le courage des âmes déifiantes, on autorise la témérité des présomptueux; trop de bonté relâche les pécheurs, trop de sévérité les désespère. Cependant, il y a un tempérament entre trop de crainte et trop d'espérance, qu'il faut trouver pour travailler à l'ouvrage de notre salut avec tremblement, comme dit saint Paul, et en même temps avec confiance : c'est le dessein que je me propose aujourd'hui, en vous faisant voir, 1° qu'il ne faut pas trop espérer; et 2° qu'il ne faut pas trop craindre.

PREMIÈRE PARTIE.

Le principe sur lequel tout ce discours doit être fondé est, dit saint Grégoire, que nous craignons en vain la justice de Dieu, si nous n'espérons pas en sa miséricorde, et c'est en vain que nous espérons en sa miséricorde, si nous ne craignons pas sa justice : *Incassum speras in Dei misericordiam, nisi metuas ejus justitiam, et incassum times justitiam, nisi speres in ejus misericordiam.* Ainsi, le devoir des ministres de Jésus-Christ, quand ils annoncent sa parole aux chrétiens, c'est de ne séparer jamais la crainte d'avec l'espérance, ni l'espérance de la crainte : *Nunquam ergo dividatur nec spes a timore, nec timor a spe.* Malheur à celui qui se fie en lui-même, dit le prophète Isaïe. Quand je considère que les anges se sont perdus dans le ciel, que ne dois-je pas craindre, moi qui ne suis que terre et qui habite au milieu des pécheurs? Si les plus fortes colonnes ont été renversées, que deviendrai-je, moi qui ne suis qu'un faible roseau, le jouet des vents et des passions différentes qui m'agitent? Un Tertullien, un Origène, un Salomon, sont tombés dans des fautes qui ont laissé leur salut incertain : et moi, je demeurerai dans une confiance présomptueuse, sans m'humilier par l'exemple de leurs chutes et par le souvenir de miennes : *Fortibus cadentibus imbecilliora*

erudiantur. Mon âme s'est troublée, dit David, quand j'ai réfléchi sur moi-même : *Ad me ipsum anima mea conturbata est.* Combien de fois ai-je péché mortellement? Si j'ai fait pénitence, suis-je assuré qu'elle ait été véritable? Si je me suis relevé, ne retomberai-je point? Ah! malheureux que je suis ! je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je ne veux pas. De quelque côté que je me tourne, je ne vois que des sujets de crainte et de trouble. Tout ce que je puis faire, ô mon Dieu, c'est de jeter les yeux sur vous et de vous dire avec le Prophète : *Deus meus, refugium et virtus.* Mon Dieu, mon refuge et mon support; je suis la faiblesse, mais vous êtes la force, et si je crains tout de moi-même, j'espère tout de vous.

Il y a trois illusions dangereuses répandues parmi les chrétiens sur le sujet de l'espérance. Les uns croient avec les hérétiques que l'espérance est une vertu par laquelle nous espérons que Dieu nous sauvera sans le secours des bonnes œuvres. La seconde illusion vient de l'objet de l'espérance, qui est le bonheur éternel. On le croit ou trop difficile, ou trop facile à acquérir : une âme timorée, qui ne regarde que la difficulté d'arriver à une fin si haute, tombe dans une pusillanimité qui n'est guère différente du désespoir; une âme présomptueuse qui, se flattant sur la miséricorde de Dieu, se figure trop de facilité dans l'ouvrage du salut, tombe dans une sécurité criminelle. Pour ne pas tomber dans aucune de ces deux vicieuses extrémités, il faut tout attendre de la grâce de Dieu et craindre tout de sa propre faiblesse. La troisième illusion sur le sujet de l'espérance est que plusieurs la confondent avec un désir d'être bienheureux, sans considérer, comme dit saint Thomas, que l'espérance ajoute à ce désir un effort louable pour arriver à la fin qu'on poursuit. C'est l'espérance qui donne des ailes à l'âme pour s'élever au-dessus de toutes les choses créées, pour la faire voler dans le sein de Dieu; ce qui nous est exprimé par ces belles paroles d'Isaïe : *Qui sperant in Domino mutabunt fortitudinem, assument pennas ut aquilæ, volabunt et non deficient.* Mais ces ailes mystérieuses de l'espérance sont les bonnes œuvres. Ceux qui espèrent d'arriver au ciel sans la pratique des vertus, sont des oiseaux à qui les ailes manquent; ils veulent s'élever dans les airs, mais ils tombent par leur pesanteur sur la terre. Vous espérez dans la bonté de Dieu; mais il n'y a point de bonté en Dieu, dit Tertullien, qui ne soit juste, et cette bonté ne peut être juste si elle n'est réglée par la justice : *Si Deus bonus est, justus est, non est bonitas in Deo, nisi justa sit, et justa non est, nisi regatur justitia.* Dieu vous veut sauver par sa bonté, mais sa justice veut que vous vous sauviez par l'observation de ses préceptes. Espérer que sa bonté vous sauvera par une autre voie que celle qui est marquée par sa justice, c'est offenser et sa bonté et sa justice; ainsi quand vous at-

tendez le salut de l'une, vous devez craindre de le perdre par l'autre, et vous conduire de telle manière que la justice de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres, ne lie pas les mains à sa bonté. On n'espère jamais trop en Dieu, lorsque l'espérance est appuyée sur une bonne vie; mais lorsque l'on vit mal, il est dangereux d'espérer trop pour peu que l'on espère. L'épouse des *Cantiques* se repose sur son bien-aimé; elle est plongée dans les délices de l'espérance, parce qu'elle s'avance de vertu en vertu : *Quæ est ista quæ progreditur deliciis affluens, innixa super dilectum?* Dieu est patient à supporter les pécheurs; mais sa patience m'effraye, parce qu'elle a ses bornes, et que lorsque sa patience est lassée, sa colère est implacable.

SECONDE PARTIE.

L'espérance chrétienne est nécessaire dans tous les états : dans l'état de grâce pour y persévérer, dans l'état de péché pour en sortir, dans l'état de tentation pour la surmonter. L'espérance est nécessaire dans l'état de grâce pour faire le bien; car la crainte de Dieu nous garantit à la vérité du péché, dit saint Thomas, mais elle n'agit pas en nous pour nous faire pratiquer la vertu; il faut que l'espérance, nous mettant devant les yeux les biens éternels que la foi nous promet, nous anime à les mériter par de bonnes œuvres, mais elle n'est pas moins nécessaire dans l'état de péché pour en sortir : de là vient que le concile de Trente dit expressément que l'espoir d'obtenir le pardon doit entrer dans tous les exercices du pénitent pour les rendre efficaces, et que le sacrement de la pénitence est sans vertu, si cette condition n'y est attachée. Ne croyez pas, dit saint Augustin, que c'est donner un prétexte aux pécheurs de persister dans leurs désordres, que de leur inspirer l'espérance d'en obtenir le pardon; au contraire, ce serait les plonger dans toutes sortes de vices, si on les jetait dans le désespoir de la miséricorde de Dieu : *Augetur peccatum spe veniæ, imò augetur illud magis desperatione misericordiæ.* Car, s'il n'y avait point d'espérance de pardon pour vous, mon frère, ne vous diriez-vous pas à vous-même : je suis un méchant, un impie, à qui Dieu ne fera jamais miséricorde; puisque cela est, il faut donc que je m'abandonne à toutes mes passions et que j'aie du moins le plaisir de me satisfaire dans cette vie, puisque je n'ai rien à espérer pour l'autre? Mais, puisque Dieu vous tend les bras de sa clémence, jetez-vous dans ce port favorable, et ne négligez pas le remède, puisque votre vie n'est pas encore désespérée : *Si nulla tibi esset spes veniæ, nonne tibi diceres, impius sum, peccator sum; quare ergo non mihi facere licet quidquid lubet? Portu ergo indulgentiæ proposito compellite intrare, relinquit ad penitentiam, et sperans vitam non negligas medicinam.* Mais il faut espérer sur tout dans le temps de la tentation, car il n'y a que l'e-

spérance qui soutient le courage, dont celui qui est tenté a besoin pour triompher. Nous ne pouvons surmonter les tentations qui nous attaquent que par le secours des grâces de Dieu; nous ne pouvons attirer ces grâces que par la prière, et il est impossible de prier quand on n'espère plus, parce qu'on ne demande point ce qu'on croit impossible. Il faut donc sans cesse animer son espérance. Le petit nombre des élus et le grand nombre des réprouvés nous étonnent. Mais nous devons considérer que si la paille qui demeure dans l'aire surpasse en grosseur le blé, cependant les grains de blé qui se trouvent après la récolte sont presque infinis. Saint Jean dit que personne ne pouvait nombrer la troupe des élus qui venaient de toutes les parties du monde. A la vérité, si l'on compare le nombre des chrétiens à celui des hérétiques, des infidèles et des mahométans, le nombre des sauvés est plus petit que celui des réprouvés; mais si l'on met parmi les chrétiens le nombre des enfants qui sont morts après le baptême, il est certain que le nombre des sauvés est plus grand que celui des damnés; on a fait la supputation du nombre des morts, et on a trouvé qu'il y en avait plus au-dessous de l'âge de raison qu'au-dessus. A l'égard des chrétiens adultes, le sentiment des théologiens est partagé : les uns tiennent qu'il y en a plus de sauvés que de réprouvés, les autres assurent le contraire, et l'on ne peut nier que cette dernière opinion ne soit la plus commune; c'est celle de saint Augustin, de saint Bernard, de saint Chrysostome, de saint Ambroise. Cependant, quelque terribles que soient les expressions des Pères sur ce sujet, on ne doit pas borner tellement le nombre des élus en lui-même, que l'on donne occasion à chaque chrétien de désespérer en secret d'être de ce petit nombre. Car les chrétiens qui se sauvent ne sont pas seulement ceux qui ne tombent point du tout, mais aussi ceux qui tombent rarement, qui ne persistent pas dans leurs péchés, qui font de temps en temps de bonnes œuvres, qui prient et font l'aumône, qui fréquentent les sacrements avec une foi pure et un zèle ardent pour les choses saintes; ceux-là, dis-je, sont renfermés dans le nombre des élus; c'est l'opinion de saint Augustin, qui dit que ces sortes de chrétiens sortent du monde avec une assurance morale de leur salut : *Securi hinc exeunt.* En effet, dit ce saint docteur, peut-on considérer la conduite de Jésus-Christ à l'égard de la femme adultère, sans entrer dans une grande confiance en la miséricorde de Dieu? Personne ne vous a condamné, je ne vous condamnerai pas aussi, lui dit le Sauveur : *Nemo te condemnabit, nec ego te condemnabo.* Quoi donc, Seigneur, ne craignez-vous point de favoriser les pécheurs par une réponse si indulgente? Non, non, répond saint Augustin; car les paroles qui suivent servent de correctif à ce qui paraît de trop indulgent dans les premières : *Vade et noli amplius peccare.* Allez et ne péchez

plus. On doit être sûr de la miséricorde de Dieu, quand on cesse de pécher, quelque grand pécheur qu'on ait été ; mais espérer dans sa miséricorde et pécher toujours, c'est se rendre indigne de cette miséricorde en laquelle on espère. Vous êtes donc en péril, conclut ce Père, en espérant trop et en désespérant : *Periclitaris, sperando, et desperando*. Si vous espérez sans faire pénitence, votre espérance vous rend plus coupable ; si vous désespérez en faisant pénitence, votre pénitence sans espérance est le plus grand de tous vos crimes. Soyons fidèles à faire ce que Dieu nous ordonne et il sera fidèle à faire ce qu'il a promis : *Observa quod præscripsi, et dabo quod promisi*. L'homme sage met sa confiance dans l'observation de la loi, et en la gardant fidèlement, il voit que son espérance n'est pas trompée : *Homo sensatus credit legi, et lex illi fidelis*. J'ai espéré en vous, ô Seigneur et je n'aurai pas la confusion d'avoir espéré en vain pendant toute l'éternité : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum*.

SERMON IX.

DE LA FOI COMME RÈGLE DE VIE.

Omnis iniquitas oppilabit os suum. (*Psal. CVI.*)

Alors tout impie aura la bouche fermée.

De toutes les erreurs dont le pécheur se flatte, il n'en est point de plus dangereuse que celle de se persuader qu'il suffit d'avoir la foi pour se sauver. Ce faux principe, que les derniers hérésiarques se sont efforcés d'établir, serait capable de renverser toute la morale chrétienne et d'autoriser tous les désordres ; puisque l'on peut croire en chrétien et vivre en païen, et que la foi ne sert qu'à rendre l'homme plus coupable, si elle n'est accompagnée des œuvres qui la doivent suivre. De là vient que saint Paul dit que le juste vit de la foi : *Justus ex fide vivit* : non que la foi suffise pour entretenir en lui la vie de la grâce ; mais parce que la foi entre dans toutes les fonctions de la vie spirituelle, qui sont les œuvres ; puisque les prières, les aumônes, les mortifications et les autres actions de piété n'ont aucun mérite, si elles ne sont faites dans l'esprit de la foi. Il ne suffit donc pas d'avoir la foi ; il faut la faire entrer dans nos résolutions, dans nos actions, dans nos afflictions : il faut, dis-je, que la foi soit votre conseil dans vos résolutions, qu'elle soit votre force dans vos actions, qu'elle soit votre consolation dans vos afflictions.

PREMIÈRE PARTIE.

Lorsque Dieu répand la foi dans nos âmes, il éclaire nos entendements et il règle nos volontés. La foi nous est figurée par cette étoile qui conduisit les mages d'Orient en Bethléem : c'est une lumière agissante qui guide ceux qu'elle illumine, et qui les conduit dans la voie qu'elle leur montre. La même foi qui captive notre entendement enchaîne notre volonté et nous oblige de régler nos mœurs conformément à notre

créance. Le premier devoir de la foi, c'est une obéissance aveugle qui réduit l'esprit sous une sainte captivité par laquelle il se soumet à tout ce que l'Eglise lui propose ; le second devoir de cette vertu est de fléchir le cœur, d'en régler les passions et les mouvements, et de lui imposer une heureuse nécessité de ne pas démentir sa foi par ses actions et sa conduite. C'est surtout quand nous avons quelque résolution à prendre, que nous devons consulter notre foi ; ces irrésolutions, qui partagent nos cœurs, seraient bientôt fixées si la foi était notre conseil. Que ma loi soit toujours dans votre cœur, que mes commandements ne s'effacent jamais de votre esprit, dit Dieu aux Israélites par la bouche de Moïse : *Lex Domini in corde tuo*. Pensez sans cesse à ce que je vous ai obligé de faire et de croire ; que mon commandement vous soit toujours présent et comme un signe visible dans vos mains : *Erit quasi signum in manu tua*. Que le souvenir vous en soit sans cesse retracé par des images extérieures ; écrivez-le même sur les portes de vos maisons : *Scribes illud in limine portæ, in ostiis domus tuæ*. Qu'est-ce que tout cela signifie, si ce n'est que quand nous voulons résoudre et délibérer sur nos affaires, nous devons consulter la loi de Dieu comme notre unique et véritable règle, et la graver pour ainsi dire sur toutes les entrées de notre âme ? Cependant on se contente de professer un christianisme en idée et une religion imaginaire, à laquelle on ne pense point. Voilà, dit le Prophète, la source de ce torrent d'impiété qui inonde et désole la face de la terre : c'est que personne ne pense sérieusement à ses devoirs : *Desolatione desolata est terra, quia nemo est qui recogitet corde*. Remarquez cette expression, *recogitet*. Assez de personnes pensent à ce que la foi exige d'elles ; mais peu y repensent, *recogitet*. Il ne s'en trouve presque point qui prennent des résolutions fixes et solides sur les pensées de la foi : on se contente de quelques impressions passagères qu'elles font sur notre cœur ; on se repose sur quelques projets vagues de conversion qu'elles nous inspirent ; on ne dit point : il faut que je rompe ce commerce, que je renonce à cette société, que je restitue ce bien, que je me réconcilie avec cette personne ; on plutôt, on se contente de le dire sans le faire.

Il est impossible de vivre en chrétien sans consulter sans cesse sa foi : car le caractère de chrétien nous oblige à faire le bien par état et par profession ; à jeûner, à prier, à nous mortifier, à nous humilier. Or, qui peut répandre cet esprit du christianisme sur toute notre vie, sinon la foi méditée et consultée dans toutes les rencontres ? Quand nous voulons nous convertir, mille fantômes se présentent à nos yeux : les images des plaisirs que nous avons goûtés, la voix importune des créatures, les embarras de conscience où l'on se trouve, cent considérations humaines, soit d'intérêt, soit d'honneur, soit de crainte, font flotter une âme et l'em-

pèchent de prendre une résolution forte ou d'exécuter ce qu'elle aura résolu ; ainsi la vie se passe souvent dans cette malheureuse incertitude, et l'on ne fait qu'errer et s'égarer dans les sentiers funestes de l'iniquité, pendant que l'on soupire en secret pour la voie du salut dont on s'éloigne ; de sorte qu'à l'heure de la mort, on a pour tout recours ces gémissements lamentables des impies dans la *Sagesse* : *Ergo erravimus a via veritatis, et sol justitiæ non illuxit nobis*. Pour éviter ce malheur, il faut, dit Tertulien, que l'esprit s'entretienne souvent avec la chair des moyens propres à faire le bonheur de l'un et de l'autre : *Colloquatur spiritus cum carne de salute communi*. Il faut faire parler l'esprit de la foi avec la chair et la prudence humaine, sur l'affaire commune qui intéresse également l'âme et le corps, à savoir, le salut ; il faut que nous rapportions à notre foi les intérêts de notre famille, le choix de notre état, la nature de nos occupations, les caractères de nos amis ; en un mot, que nous portions l'Evangile écrit et imprimé dans nos mœurs, dans nos conversations et dans tout le corps de notre vie : *Vita Jesu manifestetur in corporibus vestris*.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas assez que la foi règle nos résolutions ; il faut qu'elle entre dans nos actions et qu'elle nous fasse exécuter les bons desseins qu'elle nous fait former : rien ne fait mieux connaître combien il est difficile de joindre les bonnes œuvres aux bons désirs, que ces paroles de l'apôtre saint Paul : *Je fais le mal que je ne veux pas, et je ne fais pas le bien que je veux*. Or, pour surmonter cette inclination perverse qui nous entraîne malgré nous vers le péché, et pour vaincre cette répugnance malheureuse qui nous éloigne de la vertu, il faut appeler souvent la foi à son secours ; il faut, dis-je, se représenter souvent les récompenses éternelles que la foi promet aux justes, et les châtimens terribles dont elle menace les impies. Vous ne pouvez triompher de ces attaques continuelles que le monde vous livre que par la foi : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra*. Si la foi n'oppose les grands objets qu'elle met devant les yeux à ces charmes séducteurs que le monde emploie pour nous attirer, il est impossible que notre cœur, ne trouvant rien qui balance ce que la figure du siècle a d'attrayant, ne s'y laisse éblouir et séduire ; mais lorsque la foi combat ce plaisir d'un moment que la volupté me propose, cette fumée d'un vain honneur que l'ambition me présente, cette satisfaction cruelle qu'un désir de vengeance me fait chercher ; lors, dis-je, que la foi combat ces mouvements de la concupiscence qui s'élèvent en moi, par les grandes et terribles vérités de la religion, je remporte la victoire sur le monde, sur mes sens et sur le démon : *Hæc est victoria quæ vincit mundum fides nostra*. Par le moyen de la foi, nous faisons que ce

qui est fort pour faire le mal devient faible, et que ce qui est faible pour faire le bien devient fort. Vous ne faites point part de vos biens aux pauvres pour soulager leurs nécessités : mais si vous pensiez aux paroles du Fils de Dieu qui vous dit, j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; quelle consolation n'auriez-vous pas de voir qu'en récompense de la charité que vous exercez envers les pauvres, il vous dira : Venez, les bénis de mon Père, prendre possession du royaume qui vous est préparé : pour avoir rassasié ma faim par des biens temporels, je rassasierai votre faim par des biens éternels ; pour avoir étanché ma soif par un verre d'eau froide, je vous abreuverai d'un torrent de délices. Vous avez prodigué vos biens pour des créatures ingrates, pour satisfaire des passions honteuses, pour entretenir un luxe scandaleux, pour attirer sur vous les regards du monde : toutes ces richesses que vous avez consommées dans ces vains et criminels usages, sont perdues ; il ne vous en est rien demeuré que le vide, le remords, le dégoût et le péché. Mais la foi vous apprend que l'au-mône est une semence qui fructifie au centuple entre les mains du pauvre ; que celui qui soulage le prochain met ses richesses à une sainte usure dans les trésors de Dieu même ; que tous les pauvres dont on adoucit la misère par quelques secours, sont autant d'amis et d'intercesseurs puissants que l'on se fait auprès de Dieu, en faisant servir à expier les iniquités ce qui en est souvent le fonds et la source. Ah ! quel cœur assez dur et assez insensible pour fermer ses entrailles sur les souffrances du prochain, à la vue de ces considérations solides que la foi lui présente ?

TROISIÈME PARTIE.

Comme c'est une nécessité indispensable de souffrir dans cette vie, il est de la dernière importance pour nous d'avoir un remède souverain, non-seulement pour adoucir nos souffrances, mais pour les rendre avantageuses et salutaires. Ce remède efficace, c'est la foi : pensez aux joies et aux consolations que le Fils de Dieu promet à ceux qui souffrent pour la justice ; élevez vos esprits jusque dans le ciel pour y voir les délices dont jouissent ceux qui ont passé par les épreuves de la tribulation, et votre cœur resserré par la tristesse, sera dilaté et consolé par l'espérance : *In tribulatione dilatasti mihi*. Descendez en esprit dans l'enfer pour y considérer les tourmens de ceux qui ont été les ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui n'ont rien voulu souffrir en son nom, qui ont passé leur vie dans la recherche des voluptés ; entendez les cris de ces victimes éternelles de la justice de Dieu ; voyez les roses dont ils sont couronnés dans les festins, changées en épines perçantes qui les déchirent ; tous ces plaisirs malheureux dont ils ont joui, tournés en fiel et en amertume dans leur âme par ce ver immortel

qui les rongera pendant toute l'éternité. Vous souffrirez avec joie un moment de peine qui opérera un poids éternel de gloire et qui vous garantira d'un supplice sans fin. Vous direz avec ce saint pénitent : *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas*. Seigneur, ne m'épargnez point dans cette vie, pourvu que vous me fassiez miséricorde en l'autre ; vos rigueurs apparentes, ô mon Dieu, seront des grâces si elles servent à apaiser votre justice ; ne vous arrêtez point aux cris et aux plaintes de ce malade qui ne veut pas recevoir les remèdes amers que vous lui présentez, et qui refuse ses membres infectés et corrompus au fer et au feu que vous voulez y appliquer pour sauver son corps et son âme. Coupez, tranchez, frappez, brûlez, je m'abandonne à toutes ces peines passagères, pourvu que vous me garantissiez des supplices éternels ; je consens à perdre ma réputation, mes amis, ma santé, mes biens, et je rétracte tous les mouvements involontaires que l'infirmité de la nature excitera dans mon cœur contre les ordres de votre providence, et les coups salutaires de votre justice : *Hic ure, hic seca, modo in æternum parcas*.

SERMON X.

DE LA FUITE DES OCCASIONS.

Omnis iniquitas oppilabit os suum. (Psal. CVI.)

Alors toute iniquité aura la bouche fermée.

Le saint homme Job se plaignait autrefois à Dieu de ce qu'il exerçait sa puissance contre une feuille que le vent emporte. On ne peut donner une plus vive image de la faiblesse de l'homme, que de le comparer à une feuille qui est le jouet des vents, comme le cœur de l'homme est le jouet des passions qui l'agitent. Mais remarquez que le Prophète nous assure que cette feuille si légère, quelque agitée qu'elle soit, ne tombera point : *Et folium ejus non decidet* ; c'est-à-dire que l'homme, tout fragile et faible qu'il est, demeure ferme pendant qu'il tient à Dieu, à peu près comme la plus petite feuille d'un grand arbre n'est point emportée par les vents pendant qu'elle est attachée aux rameaux qui la soutiennent. C'est pour nous apprendre qu'il n'est rien de si faible que l'homme quand il est séparé de Dieu, comme il n'est rien de si fort que ce même homme quand il est uni avec Dieu. Si Dieu vous conduit dans ses voies, toutes choses vous prospéreront et se tourneront à l'avantage de votre âme ; vous marcherez en assurance parmi les écueils et les précipices ; vous conserverez la grâce parmi les occasions les plus glissantes du péché : *Mille tomberont à votre côté et dix mille à votre droite sans que vous receviez aucune atteinte ; vous marcherez sur les dragons et sur les basilics sans en être offensés*. Mais si c'est l'amour-propre, vos passions, l'esprit du siècle qui vous guident, vous tomberez à chaque pas, toutes vos démarches seront des égarements et des chutes : *Ce qui paraîtra lumière en vous, ne sera qu'aveuglement et que ténèbres, et vos justices mêmes seront plus souillées devant Dieu*

que les objets dont la vue est insupportable. Ainsi, c'est en vain que vous prétendez excuser vos fautes par votre faiblesse, vous vous accusez plutôt que vous ne vous excusez, dit saint Chrysostome : *Ita excusatio accusatio est*, puisque si vous vous sentez faibles par vous-mêmes, vous devez vous appuyer sur la force de Dieu pour ne pas tomber. Cependant vous ajoutez à votre fragilité naturelle les périls de l'occasion que vous devez éviter. Si vous êtes forts et justes fuyez l'occasion de tomber ; si vous êtes faibles et pécheurs, fuyez l'occasion de retomber. La fuite de l'occasion nécessaire aux justes pour éviter les chutes ; la fuite de l'occasion nécessaire aux pécheurs pour éviter les rechutes.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une maxime très-constante dans notre religion et en même temps très-consolante, que Dieu n'abandonne jamais un homme de bien s'il n'en est le premier abandonné. Cette maxime est fondée sur deux solides raisons que je tire de saint Augustin. La première est qu'il répugne à la bonté de Dieu d'abandonner ceux qui lui sont fidèles et de leur ôter les secours dont ils ont besoin pour le servir pendant qu'ils demeurent attachés à son service : *Deus neminem deserit, nisi prius deseratur ; nec tollit illi gratiam ut pie sancteque vivat*. Et saint Prosper, le disciple de saint Augustin, dit que c'est détruire en quelque sorte la substance de Dieu que de mal juger de sa bonté et de sa miséricorde : *Ipsam substantiam Dei subtrahunt, qui de bonitate et justitia ejus male opinantur*. D'où je tire une seconde raison : Il est contre la bonté et la justice de Dieu de punir l'homme quand il n'est pas coupable. Or il n'y a point de plus grande punition de Dieu en cette vie que d'abandonner l'homme à sa faiblesse et de lui ôter la grâce puissante et victorieuse, sans laquelle il ne saurait persévérer dans le bien. Il faut donc conclure que Dieu n'abandonnera jamais les hommes s'ils ne l'abandonnent les premiers : *Ille non facit occasum, si tu non feceris casum*. C'est sur ces principes que le saint concile de Trente s'est fondé, lorsqu'il a dit que Dieu n'abandonne jamais ceux qui sont justifiés, si eux-mêmes ne se séparent de lui avant qu'il s'en éloigne : *Justificatos nunquam deserit, nisi prius deseratur*. Or c'est du moins commencer d'abandonner Dieu que s'engager sans nécessité dans l'occasion de l'offenser. Ainsi il ne faut pas s'étonner s'il permet que ceux qui se jettent imprudemment dans le péril y périssent. Comme Dieu ne permettra jamais que vous soyez tentés sans avoir une grâce pour résister à la tentation ou du moins sans avoir la grâce de la prière pour demander la force de résister ; aussi, dès que vous vous mettez volontairement en danger d'être privés des grâces particulières sans lesquelles vous ne sauriez résister à la tentation, vous en serez privés. En effet, dit saint Augustin, qui aurait compassion de celui qui, en se jouant

avec les serpents et les bêtes farouches, en serait piqué ou dévoré? *Quis miserebitur incantatori a serpente percusso, aut omnibus qui appropriant bestiis?* Ce n'est pas assez de ne point chercher l'occasion, il la faut fuir; il faut avoir une continuelle attention sur toutes ses démarches pour éviter les embûches de ce lion qui tourne sans cesse autour de nous pour nous dévorer. Hélas! on croit marcher quelquefois sur des fleurs, que le serpent est au-dessous, et nous avons plus tôt senti sa dent envenimée que nous ne l'avons aperçu. La première femme ne connaissait point encore le péril ni la tentation. Cependant, pour ne s'être pas assez précautionnée, pour avoir prêté l'oreille aux discours du serpent, elle fut malheureusement séduite. David n'allait pas chercher Betsabée, il se promenait seulement, dans les galeries de son palais; cependant, parce qu'il demeure dans une molle oisiveté lorsqu'il doit aller combattre, Dieu permet que quelques regards jetés par hasard sur cette femme portent dans son cœur les étincelles d'une flamme impudique, et que d'un prince selon son cœur il devienne un adultère et un homicide. Pourquoi cela, dit saint Augustin? c'est qu'il ne veillait pas assez sur lui-même; la femme était éloignée, mais la convoitise était proche, et l'une lui fit chercher bientôt l'autre : *Mulier longe, libido prope.*

SECONDE PARTIE.

Si le juste doit se défier de sa faiblesse et fuir l'occasion du péché pour persévérer dans la grâce, à plus forte raison le pécheur qui a fait de funestes épreuves de sa fragilité doit-il en craindre les suites inévitables, lorsqu'il se rengage dans le péril de tomber dans ses fautes passées. Malheur à vous, enfants déserteurs et apostats, dit Dieu par la bouche de son Prophète, vous avez fait alliance avec la mort et signé un pacte avec l'enfer : *Vae filii desertores, percussistis fœdus cum morte, pactum fecistis cum inferno.* Quel est ce pacte avec l'enfer et la mort, si ce n'est l'occasion prochaine du péché? Ah! malheureux, quand tu promets à cette créature de ne l'abandonner jamais, tu fais un pacte avec le démon pour demeurer toujours son esclave : *Pactum fecistis cum inferno.* Le Prophète dit qu'il a résolu et juré d'observer la loi de Dieu : *Juravi et statui custodire legem tuam.* Et toi qui renouvelles tous les jours les serments et les protestations de cet amour profane qui l'occupe tout entier, tu promets et tu jures de violer toujours cette même loi : *Juravi et statui non custodire legem tuam.* C'est en vain que vous vous prescrivez ces bornes imaginaires dans le péché, et que vous vous reposez sur l'innocence prétendue d'une affection dont vous voulez retrancher tout ce qu'elle peut avoir de brutal et de grossier. Sachez que Dieu, qui donne sa grâce aux humbles, résiste aux superbes; vous presumez de vos forces, et Dieu vous fera sentir votre faiblesse; vous tomberez par degrés jusqu'au

fond de l'abîme, en voulant vous arrêter sur le penchant agréable de votre passion; vous serez humilié par les chutes les plus honteuses, pour vous punir de votre confiance présomptueuse. La grâce est un secours actuel, dit saint Augustin, que Dieu donne aux chrétiens pour se défendre de leurs ennemis, et pour triompher des sens et des passions. Mais ce secours n'est pas pour les présomptueux, qui ouvrent pour ainsi dire la porte à leurs ennemis pour leur donner une facile entrée dans leur âme. Ce secours est pour des âmes faibles et timides, qui se défient d'elles-mêmes et qui mettent toute leur confiance en Dieu. L'esprit de Dieu ne fait que passer dans les superbes; mais il se repose sur les humbles : *Super quem requiescet Spiritus meus, nisi super humilem?* Ah! Seigneur, s'écrie saint Augustin, vous êtes si grand, que le ciel et la terre ne peuvent vous contenir; cependant plus une âme est humble, plus elle est propre à vous recevoir. Votre grâce est une pluie salutaire qui ne fait qu'arroser en passant le sommet des montagnes, mais qui remplit le fond des vallées : *Deatat gratia de tumoribus collium, et fluit ad humilitates convallium.* Ce pécheur humilié de ses chutes passées, qui, regardant avec une sainte terreur les précipices dont la grâce l'a tiré, s'en éloigne avec une sage précaution, mérite que Dieu le soutienne dans cette victoire et le fortifie contre l'ennemi qu'il s'efforce de surmonter; mais cette âme superbe, qui, comme un papillon, voltige autour de cette flamme dangereuse qui l'éblouit, s'y laissera à la fin brûler. Car, dans l'occasion, la passion s'augmente, le cœur s'émeut, l'habitude prédomine, et la grâce ne trouve aucune issue dans une âme qui est alors tout occupée de l'objet qui la séduit. Mais enfin il n'est pas impossible de sortir victorieux d'une occasion, quelque dangereuse qu'elle soit. Il n'est pas absolument impossible, mais il est extrêmement difficile; d'ailleurs, le péché est commis dès que l'on s'expose au péril de le commettre. Outre cela, dit saint Cyprien, il vaut bien mieux se trouver dans une heureuse impuissance de se perdre, en se tenant loin du danger, que d'échapper de ce danger, même en s'y jetant avec imprudence : *Tutius est longe a periculo perire non posse, quam juxta periculum non perisse.* Vous me dites que vous ne pouvez résister au désir pressant que vous avez de voir cette personne, que la vie vous est insupportable sans sa conversation. Ah! si vous ne pouvez résister à la tentation de la voir, comment résisterez-vous aux tentations que sa présence fera naître? Depuis l'occasion jusqu'au péché, il n'y a qu'un pas à faire; et dans une pente si glissante, on fait souvent ce pas sans qu'on s'en aperçoive et sans qu'on le veuille. David, persécuté par Saül, disait qu'il n'y avait qu'un degré entre la mort et lui : c'est l'état d'un pécheur qui s'engage témérairement dans l'occasion. Pourquoi est-ce que Dieu défendit si expressément aux Israélites de prendre des

femmes étrangères? C'est qu'il savait bien que leur cœur, amolli par la volupté, se laisserait facilement entraîner à l'idolâtrie : *Certissime avertent corda vestra*. Salomon perdit sa sagesse dès qu'il ouvrit son cœur à l'amour des femmes : *Amavit mulieres alienigenas*. Il avait bâti un temple au vrai Dieu, il en bâtit autant aux faux dieux de ses femmes; il courba le genou, avec ses concubines, devant la déesse des Assyriens, et il passa, dit saint Chrysostome, de la corruption de la chair à un entier aveuglement d'esprit : *A corruptione carnis devenit ab perfidiam mentis*. Cet exemple, que les pécheurs prennent si souvent pour excuser leur faiblesse, est bien plus propre à condamner leur témérité. Salomon, le plus sage des hommes, est devenu le plus insensé par

l'amour des femmes, et vous prétendez conserver votre sagesse où il a perdu la sienne. Prions Dieu sans cesse qu'il nous éloigne de la tentation et qu'il ne permette pas que nous y succombions, si nous nous y trouvons engagés : *Et ne nos inducas in tentationem*. Cette prière, que nous ne faisons souvent que du bout des lèvres, est l'arme la plus puissante de toutes pour triompher des ennemis de notre salut, parce qu'elle nous attire du ciel la grâce de ne nous point trouver dans le péril, ou d'en sortir heureusement si nous nous y trouvons. Priez et veillez, de peur que vous n'entriez en tentation, et que l'ennemi qui est aux portes ne saisisse promptement l'occasion de s'emparer de votre âme, si vous ne la défendez avec une continuelle vigilance.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Fiat via illorum tenebræ et lubricum, et angelus Domini persequens eos. Quoniam gratis absconderunt mihi interitum laquei sui.... Veniat illi laqueus quem ignorat, et captio quam abscondit apprehendat eum, et in laqueum cadat in idipsum. (Psal. XXXIV.)

Dixit injustus ut delinquat in semetipso; non est timor Dei ante oculos ejus. Quoniam dolose egit in conspectu ejus, ut inveniatur iniquitas ejus ad odium. Verba oris ejus iniquitas et dolus; noluit intelligere ut bene ageret. Iniquitatem meditatus est in cubili suo; malitiam autem non odovit. (Psal. XXXV.)

Alienati sunt peccatores a vulva : erraverunt ab utero, locuti sunt falsa. (Psal. LV.)

Qui dicit se nosse eum et mandata ejus non custodit, mendax est, et in hoc veritas non est.... Qui dicit se in ipso manere, debet sicut ille ambulavit, et ipse ambulare. (I Jean., I.)

Fratres, quæcunque vera, quæcunque pudica, quæcunque justa, quæcunque sancta, quæcunque amabilia, quæcunque bonæ famæ; si qua virtus, si qua laus disciplinæ, hæc cogitate. (Philip., IV.)

Omnia autem facite sine murmuratione et hæitationibus, ut sitis sine querela, et simplices Filii Dei, sine reprehensione in medio nationis prævæ et perversæ, inter quos læcetis sicut luminaria in mundo. (Philip., II.)

Obsecro itaque vos ego vinctus in Domino, ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis, cum omni humilitate et mansuetudine, cum patientia, supportantes invicem in charitate, solliciti servare unitatem spiritus in vinculo pacis. (Ephes., IV.)

Que la voie par laquelle ils marchent soit glissante et ténébreuse, et que l'ange du Seigneur les poursuive dans les sentiers détournés où ils s'égarent, parce qu'ils ont voulu me cacher le piège qu'ils se sont dressés à eux-mêmes par le déguisement et la duplicité de leur cœur. Qu'ils soient surpris dans les embûches qu'ils se sont tendues, qu'ils se trouvent embarrassés dans leurs propres filets, et qu'ils tombent dans les lacets imperceptibles qu'ils ont couverts avec tant d'artifice.

Le pécheur s'est aveuglé lui-même pour pécher avec plus de tranquillité, et il s'est ôté la crainte de Dieu de devant les yeux. Toutes ses voies ont été pleines de duplicité et de déguisement en présence du Seigneur : ce qui a rendu son péché d'un caractère si odieux, qu'il s'est rendu entièrement indigne de miséricorde. Il n'y a eu que fraude et iniquité dans toutes ses paroles. Il n'a pas voulu s'instruire de ce qu'il devait savoir pour bien faire : il ne s'est occupé dans son cœur que de pensées criminelles, et il n'a point haï la malice.

Les pécheurs se sont égarés dans les voies détournées dès le berceau, et ils n'ont parlé que le langage de l'erreur et du mensonge.

Celui qui dit qu'il connaît Dieu, et qui n'observe pas ses commandements, est un menteur... Quiconque veut pouvoir se dire à lui-même qu'il est véritablement à Dieu, doit s'appliquer uniquement à marcher par les mêmes voies que Jésus-christ a suivies.

Mes frères, je vous recommande de rechercher toutes les choses qui sont justes, qui sont pudiques, qui sont saintes, qui sont aimables, qui sont édifiantes; s'il y a quelque exercice qui puisse porter à la vertu et à l'observation d'une discipline régulière, embrassez-le.

Accomplissez tous vos devoirs sans murmure et sans hésiter à faire ce que vous devez, marchant comme de vrais enfants de Dieu, dans la simplicité et dans l'innocence, toujours attentifs à ne scandaliser personne et à vivre sans reproche au milieu de la nation perverse et maligne des pécheurs parmi lesquels vous vivez, et où votre piété vous doit faire briller comme les flambeaux du monde, en l'éclairant et en l'édifiant par vos exemples.

Je vous conjure dans les fers dont je suis chargé pour Notre-Seigneur, de marcher fidèlement dans la vocation que vous avez reçue, en toute humilité et en toute douceur, exerçant la patience à vous supporter les uns et les autres en toute charité, soigneux de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix qui vous doit unir les uns les autres, et bannir toute sorte de division d'entre vous.

Ite et sacrificate Domino : oves tamen vestrae et armenta remaneant.... Cuncti greges pergunt nobiscum nec remanebit ex eis ungula : quæ sunt necessaria in cultum Domini Dei nostri. (*Exod.*, X.)

Ponet vir gladium super femur suum et occidet unusquisque fratrem suum, et amicum et proximum. Feceruntque levitæ juxta sermonem Moysis, cecideruntque in die illa quasi viginti tria millia hominum. Et ait Moyses : Consecrastis hodie manus vestras Domino unusquisque in filio et fratre suo, ut detur vobis benedictio. (*Exod.*, XXXII.)

Si non credimus, iste fidelis permanet ; negare seipsum non potest. (*II Tim.*, II.)

SENTENCES DES PÈRES.

Sunt homines qui quasi conantur quærere iniquitatem suam, et timent illam invenire ; quia si illam invenerint dicitur illis. Recedite ab ea. Hæc fecisti antequam scires, iniquitatem fecistis cum esses in ignorantia ; dat Deus veniam ; modo cognovisti eam : dimitte eam, ut possit facile ignorantia tua venia dari, ut libera fronte dicas Deo : Delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris. At illam quæris ac times ne invenias illam ; dolose enim quæris : sed quia in ipsa inquisitione dolus est, in ipsa inventione defensio iniquitatis erit. Quid enim dicit, quam multi hoc faciunt, et numquid omnes perditurus est Deus ? aut certe hoc dicit : Si nollet Deus illa fieri, viverent homines qui ista committunt ? Vides quia dolose agebas ut invenires iniquitatem tuam : nam si non dolose sed sinceriter ageres, jam invenisses et odisses ; modo invenisti et deffendis : dolose ergo agebas, cum quæreres. (*Aug. in psal.* XXXV.)

Adhuc pusillum et non erit peccator. Inter peccatores gemis... Pusillum et non erit. Recole annos ab Adam usque in hodiernum diem, percurre Scripturas. Heri pene Adam ille de paradiso lapsus est. Tot sæcula emensa voluta sunt ; ubi sunt præterita tempora ? sic pauca quæ restant utique transibunt. Si toto tempore viveres, ex quo Adam de paradiso dimissus est usque in hodiernum diem, certe videres vitam tuam non fuisse diuturnam, quæ sic avolasset : unius autem cujusque hominis vita quanta est, adde quantoslibet annos, duc longissimam senectutem, quid est ? nonne est aura matutina ? Ergo longe fiet dies judicii, quando erit retributio iniquorum et justorum. Tuus certe dies ultimus longe abesse non potest. Ad hunc te præpara ; qualis enim exieris de hac vita, talis redderis illi vitæ. (*Aug., ut sup.*)

Allez, dit Pharaon à Moïse, sacrifier à votre Dieu là où vous voudrez ; mais que vos brebis et vos troupeaux demeurent... Mais Moïse lui répondit : Tous nos troupeaux marcheront avec nous, et il n'en demeurera pas un seul ongle, surtout de ce qui regarde le culte et le service de notre Dieu.

Que tous ceux qui ont le zèle de Dieu tirent l'épée, et qu'ils immolent leur frère, leur ami et leur prochain, pour faire la réparation qu'ils doivent à la justice de Dieu. Les lévites firent ce que Moïse leur avait ordonné, et vingt-trois mille hommes furent sacrifiés en cette occasion. Et Moïse leur dit : Vous avez aujourd'hui consacré vos mains en immolant vos enfants et vos frères au Seigneur, afin que sa colère apaisée se change en miséricorde et en bénédiction.

Les oracles et les promesses de Dieu demeurent toujours également infaillibles, soit que nous leur ajoutions foi, ou que nous leur refusions notre créance. Dieu ne peut pas se démentir lui-même ; soyez-lui aussi fidèles qu'il est véritable.

Il y a des pécheurs qui paraissent rechercher leur péché et s'examiner soigneusement pour reconnaître ce qu'il y a de coupable en eux et le retrancher ; mais en cherchant leur iniquité, ils craignent de la trouver, parce qu'ils savent bien qu'aussitôt qu'ils se seront reconnus dans l'état du péché, on leur dira qu'il faut absolument en sortir. Vous êtes tombé dans cette faute sans le savoir ; maintenant que vous êtes instruit, corrigez-vous, faites voir que vous avez péché seulement par ignorance, en ne péchant plus avec connaissance, afin que Dieu vous pardonne et que vous puissiez lui dire avec une sainte confiance : Seigneur, oubliez les péchés de ma jeunesse, et ne vous souvenez plus des ignorances de ma vie passée. Mais vous examinez votre conscience avec une intention artificieuse qui vous en cache les plaies mortelles, lorsque vous semblez les sonder pour les guérir avec l'appareil de la pénitence ; et comme vous recherchez votre péché avec déguisement, vous tâchez de le défendre et de vous le cacher lorsqu'il se présente à vos yeux. Car vous dites en vous-même : Combien y en a-t-il d'autres que moi qui font la même chose ? Est-ce que Dieu veut perdre tous les hommes ! S'il avait tant d'horreur pour ces péchés dont on nous parle, laisserait-il vivre ceux qui les commettent sans remords ? Vous voyez bien que l'examen de votre âme n'était pas sincère. Car s'il n'y eût point eu de détour dans votre intérieur, après avoir connu votre iniquité, vous la détesteriez ; et maintenant vous la voyez et l'excusez,

Encore un peu de temps et le pécheur ne paraîtra plus. Vous gémissiez entre les pécheurs ; prenez un peu de patience et vous les verrez périr. Parcourez les siècles passés, depuis la création d'Adam jusqu'à nos jours. Il semble que ce n'est que d'hier qu'il a été chassé du paradis terrestre. Tous ces siècles se sont évanouis ; où sont ces longs espaces de temps qui se sont écoulés ? Ceux qui restent jusqu'à la fin du monde passeront aussi vite que ceux qui ont passé depuis sa création. Si vous aviez vécu depuis ce temps-là jusqu'à ce jour, votre vie, toute longue qu'elle serait, vous paraîtrait bien courte, parce qu'elle serait passée. Comparez à cette longue suite de siècles, la durée ordinaire de la vie des hommes, prolongez son cours jusqu'aux dernières bornes, poussez-là jusqu'à la plus extrême vieillesse. Qu'est-ce que cela ? qu'une aurore, qu'une matinée ! Votre dernière heure est donc bien proche, quand celle du jugement dernier serait fort éloignée ; préparez-vous donc à ce moment décisif de votre éternité, car, tel que vous serez trouvé en mourant, tel demeurerez-vous à jamais.

Scias diabolum, o Christi miles, soli perseverantiæ invidere, quam solam novit a Domino virtutem coronari. (D. BERNARD.)

Cur per multa vagaris, homuncio, quærens bona animæ, et corporis? ama unum bonum quod est omne bonum, et satis est. (S. ANSELM.)

Proprium Dei est ut sit centrum totius amoris. Est enim ille summum bonum, cui proinde debetur omnis amor. (D. THOM.)

O ignis iqui semper ardes et nunquam extingueris, o amor qui semper uris et nunquam tepescis, accende me et accendat accendar, inquam, ut totum diligam te solum. Minus enim te amat, qui tecum aliquid amat. (S. AUG.)

SECOND DESSEIN.

LE PARFAIT PENITENT.

SERMON XI.

DE L'EFFICACITÉ ET DE LA FACILITÉ DE LA PÉNITENCE.

Pœnitentiam agite. (Matth., III.)

Faites pénitence.

Il y a de quoi s'étonner que l'homme seul fuie la pénitence, puisque c'est à l'homme seul que la pénitence est utile. Les animaux, incapables de raison, sont incapables de se repentir. Les anges rebelles, précipités dans les enfers pour un seul péché, voudraient bien que la bonté de Dieu leur offrît cette planche favorable après leur naufrage; mais leur volonté, nécessairement inflexible, et pour toujours confirmée dans le crime, ne leur permet plus aucun retour à la grâce qu'ils ont perdue, ni aucun sentiment de pénitence. Il n'y a que l'homme à qui cette vertu soit possible et salutaire. Dieu nous a promis que toutes les fois que nous nous convertirions à lui de tout notre cœur, il se convertirait à nous, et que si nous nous repentions de l'avoir offensé, il se repentirait lui-même de nous avoir voulu punir. Cependant, nous frémissons au seul nom de pénitence, et plus elle est indispensable, dit Tertullien, plus nous nous efforçons de nous en dispenser : *Pœnitentia quanto in arcto negotium est, tanto operosior probatio est.* Pour cela on se sert ordinairement dans le monde de deux prétextes : le premier, c'est qu'on ne sait, dit-on, si après avoir fait pénitence Dieu nous pardonnera; le second, c'est que l'infirmité humaine ne laisse point assez de force pour soutenir la longueur et la rigueur de la pénitence. J'oppose à ces deux prétextes l'efficacité et la facilité de la pénitence.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour vous bien convaincre de l'efficacité infallible de la pénitence, je n'ai qu'à rapporter ces paroles de Jésus-Christ, par les-

Souvenez-vous, ô chrétien, soldat de Jésus-Christ, que le démon ne vous envie principalement que la persévérance, parce qu'il sait bien que c'est cette seule vertu que Dieu couronne.

O homme plein de vanité et de misère, pourquoi t'égaras-tu dans l'amour et la recherche des créatures, errant çà et là parmi les biens périssables de la terre, cherchant à satisfaire tes passions et tes désirs? Attache ton cœur au seul bien qui renferme tous les biens, Dieu te suffira, et en le possédant, tu posséderas tout avec lui.

Le propre de Dieu est d'être le centre de tout amour, et comme il est l'assemblage de tous les biens, il doit être le terme de tous les désirs.

O feu qui brûles toujours et ne t'éteins jamais. ô amour qui êtes toujours ardent et n'êtes jamais ralenti, embrasez mon âme de vos divines ardeurs. Faites, ô mon Dieu, que je brûle de vos célestes flammes, et que je n'aime que vous seul; car je vous aimerai moins dès que j'aimerai quelque chose avec vous.

quelles il donna le pouvoir à ses apôtres et à leurs successeurs légitimes de remettre les péchés : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos. Hæc cum dixisset, insufflavit, et dixit eis : Accipite Spiritum sanctum : quorum remiseritis peccata, remissa sunt eis; et quorum retinueritis, retenta sunt.* Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé. Ayant dit ces paroles, il souffla sur eux, et il leur dit : Recevez le Saint-Esprit : ceux à qui vous remettrez les péchés, ils leur seront remis, et ceux à qui vous les retiendrez, ils seront retenus. Remarquez ces paroles, chrétiens, et faites-y de solides réflexions, car elles sont pleines de consolation et de force : *Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.* Je vous envoie comme mon Père m'a envoyé; je vous confie le même pouvoir qu'il m'a confié. Cette autorité que j'ai reçue de lui, recevez-la de moi. *Cum hæc dixisset, insufflavit.* Ayant dit ces paroles, il souffla. Comme Dieu anima le premier homme par le souffle immortel de sa divinité, il voulut communiquer à l'Eglise, par un souffle divin et mystérieux, l'Esprit qui fait revivre par la grâce tous ceux qui sont morts par le péché. Cet Esprit saint, qui est l'âme du monde chrétien, nous est représenté dans l'Evangile par le symbole de la colombe, pour nous faire entendre que la douceur est la qualité principale que Dieu demande dans les ministres préposés pour réconcilier les hommes avec Dieu. De là vient que saint Augustin, adressant la parole aux prêtres, leur dit : Mes frères, appelez donc les pécheurs à la pénitence en gémissant, non en vous emportant : *Fratres, ergo mei, vocate illos gemendo, non rixando.* Si vous vous montrez leurs pères, dit saint Bernard, par de sévères corrections, paraissez leurs mères par de tendres affections : *Matres fovendo, patres corripiendo vos exhibete.* Mais arrêtons-nous principalement sur ces paroles qui donnent si clairement aux prêtres le

pouvoir de remettre les péchés ou de les retenir : *Quorum remisistis*, etc. Voilà, mes frères, les paroles du monde les plus consolantes : un homme comme moi est pour ainsi dire établi plénipotentiaire du ciel et de la terre ; Dieu et les hommes conviennent ensemble de le prendre pour arbitre. Si bien, dit saint Chrysostome, que le jugement que Dieu portera de moi sera une ratification de celui qu'en aura porté le prêtre ; ainsi il n'y a point d'âme si morte que le sacrement de pénitence ne ressuscite, point de conscience si noire qu'il ne blanchisse. Souviens-toi, pécheur, que moins tu te feras grâce à toi-même, plus Dieu te pardonnera, dit Tertullien. Quand tu te condamnes, il t'absout ; quand tu t'accuses, il t'excuse ; la pénitence qui te défigure aux yeux des hommes redonne à ton âme toute sa beauté, et quand tu parais humilié sous le sac et sous la cendre, Dieu t'élève jusqu'à lui par une réconciliation entière : *Cum pœnitentia hominem provolvitur, magis relevatur ; cum squalidum facit, magis mundatum reddit ; cum accusat, excusat ; cum condemnat, absolvit ; in quantum tibi non peperceris, in tantum tibi Deus parcat*. La pénitence a tant d'efficacité quand elle est dans un degré parfait, qu'elle donne à l'âme un éclat et une beauté qui passe même celle de l'innocence ; non-seulement elle ferme la plaie, dit un sage païen, mais elle ne laisse aucune marque de la cicatrice, et elle fait un ornement de ce qui était une difformité : *Agit curam non solum salutis, sed honestæ cicatricis*. Les péchés réparés par la pénitence ressemblent à ces blessures honorables dont les marques font respecter ceux qui les ont reçues. Saint Augustin compare la pénitence à ces liens de pourpre et d'écarlate dont les chirurgiens se servent, et qui donnent de la grâce au bras dont ils tirent le sang corrompu : *Apte non incomposite ligat vulnera, sic facit ut pulchritudinem vinculi utilitas quædam consequatur*. Elle fait en quelque sorte que les crimes commis ne le sont pas, dit un Père : *De factis infacta facit*. Ce qui a fait dire à Dieu qu'il jette au fond de la mer les péchés de celui qui en fait une véritable pénitence, de sorte que comme une pierre jetée dans la mer y demeure ensevelie pour jamais, les péchés se perdent dans le sang de Jésus-Christ et dans les larmes d'un véritable pénitent, de telle manière qu'ils ne se présentent plus aux yeux de Dieu. Pécheur qui m'écoutes, tu es épouvanté du nombre de tes crimes ; tu entends les cris de ces Egyptiens qui te poursuivent, mais ne perds pas confiance : dès que cette multitude innombrable de péchés sera entrée dans la mer Rouge du sang de Jésus-Christ, elle s'y abîmera pour jamais : *Ægyptios quos nunc videtis, nequaquam ultra videbitis usque in sempiternum*.

SECONDE PARTIE.

De toutes les hérésies, la plus odieuse est celle des novatiens, qui attaquait directe-

ment la miséricorde de Dieu, en ôtant à ses ministres le pouvoir de remettre certains crimes capitaux et d'absoudre les pécheurs qui retombaient dans leurs fautes passées. Saint Augustin a combattu et renversé cette hérésie par de solides raisons, en faisant voir que le désespoir du pardon, bien loin d'honorer la sainteté de Dieu, comme le prétendaient ces hérétiques, choque directement cette divine perfection. Car Dieu ne peut mieux faire éclater sa sainteté qu'en détruisant entièrement le péché, qui lui est contraire. Or, cette destruction entière du péché ne se peut faire que par la pénitence, qui le punit et qui l'expie tout ensemble par la peine satisfactoire qu'elle impose au pénitent, et par la vertu des mérites de Jésus-Christ qu'elle lui applique. Dieu, dans les enfers, punit le pécheur ; mais il ne détruit pas le péché : au lieu que la pénitence détruit le péché et conserve l'homme. Ainsi, bien loin que Dieu, par le refus du pardon, fit voir une plus grande horreur du péché, dit ce Père, il ne saurait montrer plus clairement combien il lui déplaît, qu'en étant toujours prêt à le pardonner. *Imo constat ei multum displicere peccata cujus semper præsto est gratia*. Qu'on ne dise point que les péchés se multiplient par l'espérance et la facilité du pardon : au contraire, rien n'est plus propre à précipiter le pécheur dans toutes sortes de crimes, que le désespoir de rentrer dans la grâce de Dieu qu'il a perdue. *Augentur peccata spe veniæ ; imo augentur magis desperatione veniæ*. Car un pécheur qui n'espérerait plus de miséricorde, ne pourrait-il pas faire ce malheureux raisonnement ? Je suis damné, il n'y a plus de salut pour moi ; je n'ai donc qu'à me satisfaire dans cette vie, quelque crime qu'il m'en coûte, puisque ma damnation est infaillible pour l'autre. Mais lorsqu'il voit le port de la miséricorde encore ouvert pour lui et le remède que le médecin lui présente, il fait ses efforts pour se sauver du naufrage et pour guérir de sa maladie ; c'est ainsi que raisonne saint Augustin. Dieu jure qu'il ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse et qu'il vive. Nous sommes bienheureux, dit Tertullien, que Dieu veuille bien jurer pour nous ; mais nous sommes aussi bien misérables, si, désespérant du pardon de nos fautes, quelque grandes qu'elles soient, nous ne voulons pas croire à un Dieu qui jure. *Juravit Deus, cupit credi : beatos nos cujus causa Deus jurat ; miserrimos nos, si nec juranti Domino credimus*. Nous n'y faisons pas de réflexion : il n'y a point de vérité si souvent ni si clairement exprimée dans les saintes Écritures, que l'assurance du pardon au pécheur, toutes les fois qu'il veut véritablement se convertir. Quand un prince est offensé, combien de longueurs, de négociations, de ménagements faut-il pour faire rentrer un courtisan disgracié dans ses bonnes grâces ? Il faut laisser refroidir peu à peu sa colère, prendre les moments favorables pour lui parler, acheter de puis-

santes sollicitations pour le fléchir. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu. Sa miséricorde tend les bras au pécheur; elle-même forme dans son cœur les sentiments de contrition qui désarment sa justice: elle va le chercher, afin qu'il la cherche; elle le conduit dans l'asile qu'elle lui prépare. Confie-toi, mon frère, dans la bonté de Dieu, dès que tu voudras y recourir; il ne te faudra point d'autre médiateur que le prêtre: il n'en coûtera que la douleur de ton âme et tes larmes: dès que Dieu entendra le gémissement de ton cœur, il scellera ta grâce. A la vérité, la confession du péché doit suivre la douleur que le pénitent en conçoit; mais quelque répugnance que l'on trouve à découvrir ses péchés, il est certain que le pénitent y trouve plus de consolation que de confusion. Combien de fois, en sortant du tribunal de la pénitence, avez-vous senti votre cœur déchargé comme d'un poids insupportable? Vous avez peut-être trouvé plus de véritable douceur dans les larmes que le souvenir de vos péchés vous a fait répandre, que dans tous vos plaisirs criminels, dont les remords vous ont ôté la jouissance. Il y a de la honte à découvrir ses péchés; mais cette honte vous épargnera celle dont vous serez couvert au jour du jugement, lorsque Dieu révélera les plaies honteuses de votre âme à la face du ciel et de la terre, pour vous punir de n'avoir pas voulu les révéler à l'oreille d'un prêtre infirme et pécheur comme vous. Dieu, dit saint Augustin, fait le contraire de ce que nous faisons, dans le sacrement de la pénitence; quand nous découvrons nos péchés, il les couvre; quand nous nous condamnons, il nous absout; quand nous nous reconnaissons coupables, il nous déclare innocents: *Quod homo nudat, Deus velat; quod homo tegit, Deus detegit; quod homo agnoscit, Deus ignoscit.* Naaman ayant été consulter Elisée pour la guérison de sa lèpre, ce prophète, sans descendre du lieu où il était pour parler à ce général, lui fit dire de se laver dans le Jourdain: il fut indigné contre le prophète, à cause du mépris qu'il lui avait témoigné. Mais un de ceux qui l'accompagnaient lui dit de ne point s'arrêter à cela, et de faire seulement ce qu'Elisée lui avait dit, puisque c'était une chose si facile. Il suivit ce conseil et il se trouva guéri. Voilà, mon frère, ce que j'ai à vous dire: Si Dieu vous avait ordonné des choses très-difficiles pour obtenir le pardon de vos péchés; s'il fallait veiller toutes les nuits, donner tous vos biens aux pauvres, coucher sur la haire, livrer votre corps aux flammes, il en faudrait passer par là. Mais puisqu'il ne vous demande que des choses aisées, qu'il veut seulement que vous vous jetiez dans la piscine, qui vous est en tout temps ouverte, quelle excuse aurez-vous, si vous négligez un remède si efficace? *Quomodo effugies, si tantam neglexeris salutem?* Mais souvenez-vous qu'il faut se laver sept fois pour être bien guéri de la lèpre spirituelle, qu'il faut s'approcher souvent du sacrement

de la confession pour en renouveler la grâce et la vertu.

SERMON XII.

SUITE DE LA FACILITÉ DES PRATIQUES DE LA PÉNITENCE.

Pœnitentiam agite. (Matth., III.)

Faites pénitence.

Une des raisons qui éloignent le plus les pécheurs de la pénitence, est qu'ils s'en forment une idée qui les effraye, et qu'ils s'en représentent les exercices si rigoureux et si pénibles qu'ils n'osent en faire l'épreuve, de sorte qu'ils aiment encore mieux souffrir la maladie que d'essayer l'amertume du remède. Il leur arrive à peu près la même chose qu'aux Israélites près d'entrer dans la terre promise, qui, ayant appris de ceux qu'ils envoyèrent pour la reconnaître, que, pour conquérir cette terre, il fallait vaincre les géants qui l'habitaient et qu'elle produisait des monstres qui dévoraient les peuples, sur ce rapport désespérèrent de sa conquête. Voilà ce qui arrive à la plupart des pécheurs. Avant que de s'engager dans les exercices de la pénitence, ils envoient, pour ainsi dire, des espions lâches et infidèles à la découverte de cette terre inconnue pour eux; je veux dire les sens, la chair, les passions, les maximes du monde, les mauvaises habitudes, qui, attachées aux intérêts de la nature corrompue, ne leur font que d'infidèles rapports. Cette pénitence qu'on nous prêche est affreuse: *Terra ista devorat habitatores suos.* C'est un monstre qui dévore et qui donne la mort à ceux qui s'y attachent. Mais, comme pour encourager le peuple d'Israël, il se trouva un Aaron qui lui représenta que cette terre pouvait être conquise et qu'il n'était pas impossible de vaincre les ennemis qui s'opposeraient à leur passage, les prédicateurs prennent la place de ce chef du peuple de Dieu, pour ôter aux pécheurs les fausses idées qui leur figurent la pénitence im praticable. Je me propose donc de vous faire voir que la pénitence est facile: 1° dans la conversion du cœur; 2° dans la satisfaction du corps; 3° dans le renouvellement de vie.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est le pécheur qui se sépare le premier de Dieu, quand il s'en éloigne par le péché. Ce soleil de justice ne se cache jamais à vos yeux, dit saint Augustin, si vous ne formez vous-même le nuage qui vous dérobe sa lumière, en vous faisant tomber dans le crime: *Ille non facit occasum, si tu non feceris casum.* Mais si les pécheurs font le premier pas quand ils s'écartent de Dieu, c'est Dieu qui les prévient quand ils retournent à lui. C'est pour cela que le Prophète demande à Dieu qu'il le convertisse et qu'il le tire du profond abîme de l'iniquité: *Converte me, Domine, et eripe me.* C'est ce qui fait que la pénitence n'est pas si difficile, puisque la grâce qui l'opère est entre les mains de Dieu, et que sa miséricorde forme les sentiments de componction qui doivent fléchir sa justice. La grâce est un attrait et

un charme tout divin, qui adoucit ce qui est amer et rebutant à la nature; elle est comme un parfum céleste qui réjouit l'âme chrétienne jusque dans la douleur qu'elle lui inspire de ses fautes, et qui fait courir dans les voies du Seigneur, ceux qui non-seulement s'y traînaient avec peine, mais qui se rebutaient dès l'entrée : *Trahe me post te, curremus in odorem unguentorum tuorum*. C'est Dieu qui convertit le cœur du pécheur. Il vient à lui, il le touche, il le gagne par les attraits de sa grâce; il est maître de ce cœur, c'est lui qui le forme : *Fixit sigillatim corda*. Ce qui a fait dire à saint Augustin, qu'il a une puissance absolue sur les cœurs, et qu'il les tourne où il veut, sans faire de violence à leur liberté : *Habet cordium humanorum potentissimam potestatem*. Toutes les créatures ont, dit saint Thomas et les philosophes, la puissance d'obéir à la volonté de Dieu, qui en peut changer les opérations comme il lui plaît. Dieu peut donner au feu la vertu de rafraîchir et à l'eau celle d'échauffer, parce que leur pente et leur vertu naturel n'est autre chose que la volonté de Dieu : *Cujuscunque natura, Dei voluntas*. Ainsi Dieu peut faire, quand il lui plaît, que le cœur haïsse ce qu'il aimait, et qu'il aime ce qu'il haïssait. Dès que Jésus-Christ parle, voilà Saul tout changé : *Domine, quid me vis facere?* Persécuteur de mon Eglise, je veux que tu deviennes l'apôtre de mon Evangile; c'est en vain que tu résistes à l'aiguillon et à l'attrait de ma grâce : *Durum est tibi contra stimulum calcitrare*. C'est le maître souverain des volontés qui parle; c'est cette voix toute-puissante qui brise les cèdres et qui ébranle les déserts. Le Fils de Dieu dit à ses disciples, qu'il est extrêmement difficile aux riches de se sauver, mais il ajoute que ce qui est impossible aux hommes ne l'est pas à Dieu : *Quæ impossibilia sunt apud homines, possibilia sunt apud Deum*. Qu'il est difficile qu'un avare devienne charitable; qu'un orgueilleux devienne humble; qu'un impudique devienne chaste ! Mais si cela est impossible aux forces de la nature toute seule, cela est facile à la nature soutenue des forces de la grâce. Il ne faut pas s'étonner de la promptitude avec laquelle les apôtres suivirent Jésus-Christ. Saint Chrysostome dit que cet éclat de douceur qui paraissait sur le visage du Sauveur du monde était capable d'attirer tout à lui. Et la conversion si prompte de saint Matthieu, qui paraissait une légèreté aux païens, n'est qu'un effet de la vertu toute-puissante de la grâce qui n'a pas besoin du secours du temps, dit saint Ambroise, pour produire ses plus merveilleuses opérations. Le soleil de la grâce, différent de celui de la nature, fait germer, naître et mûrir en un moment, quand il lui plaît, les fruits les plus parfaits de la pénitence. Comme Dieu est le terme et le centre du cœur, il faut nécessairement que ce cœur soit dans un état violent, quand il s'éloigne de Dieu, et qu'il se trouve dans une situation douce et agréable, quand il y retourne

par une véritable conversion. Ah ! Seigneur, dit saint Augustin, vous êtes seul notre repos, notre bonheur et notre joie : *Tu solus nostra quies*. Ainsi il doit être plus doux au pécheur de se convertir que de se pervertir, et la voie étroite de la pénitence, toute pénible qu'elle paraît, est dans le fond plus agréable que la voie large de l'iniquité, quelque délicate qu'elle semble : dans l'une, mille épines cruelles et perçantes sont cachées sous les fleurs, et dans l'autre les fleurs et les consolations de la grâce sont mêlées avec les épines de la mortification ; dans l'une les larmes que l'on verse dans le souvenir de ses fautes, sont détrempées de mille douceurs ; et dans l'autre, les douceurs empoisonnées du siècle sont corrompues par des larmes, des inquiétudes, des remords, des dégoûts insupportables. Avec quel plaisir le cœur embrasé de l'amour divin s'élève-t-il vers le ciel dès qu'il est changé par la grâce ? Il ne se fait plus d'effort pour agir conformément au principe tout divin qui domine en lui. Les opérations de la grâce sont surnaturelles à l'égard de l'homme animal et charnel ; mais elles sont en quelque sorte naturelles dans l'homme spirituel et chrétien, parce que c'est Jésus-Christ qui vit en lui ; ainsi toutes les fonctions d'une vie toute divine doivent être toutes célestes : *Vivo ego, sed non ego, vivit vero in me Christus*.

SECONDE PARTIE.

Dieu pouvait tirer la satisfaction du péché, ou en le punissant dans toute sa rigueur, ou en le pardonnant, sans imposer aucune peine au pécheur par une miséricorde toute pure ; ou enfin par un mélange de justice et de miséricorde, qui, en faisant grâce au pécheur, punit le péché, et expie l'un par la justice, en sauvant l'autre par la clémence. Il s'est servi de cette troisième voie comme la plus conforme à sa sagesse ; il remet la faute et il change la peine d'éternelle qu'elle devrait être, en temporelle : car s'il avait puni le péché dans toute sa rigueur, il ne l'aurait pas expié ; s'il l'avait pardonné sans imposer aucune peine aux pécheurs, ils auraient abusé de sa clémence ; ils se seraient fait un jeu, dit saint Augustin, de leurs continuelles rechutes : *Ludus illis esset iterum cadere in mortem*. Ainsi, pour mettre une digue à ce torrent d'iniquité, qui aurait inondé toute la terre, il a voulu retenir les pécheurs par la crainte des châtimens éternels qu'il leur prépare dans l'autre vie, et il n'a pas voulu leur remettre le péché dans celle-ci, sans une satisfaction que sa justice trouve dans la pénitence. Mais pour adoucir cette satisfaction, Dieu lui-même nous la facilite par sa grâce : il se contente du peu que nos forces nous permettent de faire ; et il mêle d'ailleurs tant de douceur et de consolation dans les exercices de la pénitence, que le pénitent ne souffre point, ou que s'il souffre, il aime la peine qu'il souffre : *Aut non laboratur, aut labor amatur*, dit saint Augustin. Le Père éternel a voulu une

satisfaction proportionnée à la malice du péché, mais c'est de son propre Fils qu'il l'a tirée : il a fallu qu'un Dieu se rendît passible et mortel, qu'il s'appropriât et qu'il s'incorporât, pour ainsi parler, une victime qui fût aussi grande que lui-même, afin que le pénitent prêtât une voix à tous les coupables digne d'être exaucée. *Exauditus est pro sua reverentia*. Il fallait du sang pour expier le péché. Jésus-Christ a versé tout le sien ; il demande seulement que nous nous en appliquions les mérites, par quelques soupirs, quelques larmes, quelques gémissements, quelques mortifications, quelques aumônes. Quand on est redevable aux hommes, ils exigent avec rigueur tout ce qui leur est dû ; mais Dieu se contente du peu qu'on lui donne. La faiblesse de votre tempérament ne vous permet pas de faire de grandes austérités : faites l'aumône ; votre indigence vous en ôte le pouvoir, priez ; vous ne pouvez même faire de longues oraisons, élevez votre cœur de temps en temps à Dieu ; assistez aux prières publiques de l'Eglise, joignez votre intention avec celle des prêtres du Seigneur. Vous êtes pauvre et malade, souffrez avec patience cette pauvreté et cette maladie ; faites entrer vos souffrances dans le sacrifice de la croix, et les unissez avec celles de Jésus-Christ. Si je vous demande, dit saint Augustin, que vous jeûniez, vous me répondrez que vous êtes faibles et malades : si je vous demande que vous fassiez l'aumône, vous me répondrez que vous êtes pauvres ; si je vous demande des austérités, des haïres et des cilices, vous me direz que la délicatesse de votre tempérament ne vous permet pas ces rigoureuses mortifications. Mais si je vous demande que vous aimiez Dieu, vous ne pourrez pas dire que vous n'avez point de cœur à lui donner. C'est ce cœur que Jésus-Christ demande, ce sont ces bons désirs qui tiennent lieu des œuvres, quand ils sont sincères et véritables. Nous sommes donc inexcusables, si nous ne satisfaisons pas à la justice de Dieu pour nos fautes, puisque nous n'avons qu'à le désirer sincèrement. C'est pour cela que le Prophète dit à Dieu qu'il a souhaité de désirer ses justifications : *Concupivi desiderare justificationes tuas*. On commence d'être un véritable pénitent, dès que l'on désire véritablement de le devenir. Nous n'avons qu'à unir ce désir d'une vraie pénitence avec la pénitence publique et universelle que Jésus-Christ a faite sur la croix pour tous les hommes. Nos actions ne sont pas capables d'aller jusqu'à Dieu par elles-mêmes ; elles sont comme ces petits ruisseaux qui d'eux-mêmes ne peuvent porter leurs eaux jusqu'à la mer ; mais en les mêlant avec celles des fleuves, ils vont se rendre avec eux dans l'océan. Ainsi nos prières, nos larmes, nos aumônes, nos mortifications, unies avec les mérites du sang de Jésus-Christ sont portées jusque dans le sein de la Divinité ; elles prennent, pour ainsi dire, dans les canaux des sacrements la teinture de cette pourpre mystérieuse, et de

ce sang adorable, dans lequel le Roi de gloire a lavé le vêtement de la nature humaine : *Purpura Regis tincta canalibus*.

TROISIÈME PARTIE.

Le renouvellement de vie qui doit suivre nécessairement une véritable conversion n'est pas si difficile qu'on se le figure, parce que Dieu change le cœur du pécheur quand il le convertit : *Auferam vobis cor vestrum*. Vous avez un cœur de pierre, insensible aux misères des pauvres, aux souffrances des malheureux, je vous ôterai ce cœur, et je vous en donnerai un compatissant et charitable : *Dabo vobis cor novum*. Seigneur, vous enverrez votre Saint-Esprit et vous renouvelerez la face de la terre ; vous donnerez des inclinations toutes nouvelles à ces hommes de chair et de sang ; vous en ferez des hommes tout spirituels et tout divins ; ils seront étonnés eux-mêmes après leur conversion de ne sentir que du dégoût et de l'horreur pour ces plaisirs criminels pour lesquels ils avaient une si forte attache. Seigneur, nous avons été consolés, lorsque vous avez délivré Sion de la captivité : *In convertendo captivitatem Sion, facti sumus sicut consolati*. Une autre version porte : *Facti sumus sicut somniantes* ; nous nous sommes trouvés si changés, si différents de ce que nous étions, si détachés des choses de la terre, si zélés pour notre salut, qu'un changement si extraordinaire nous paraît plutôt un songe qu'une vérité : *Facti sumus sicut somniantes*. Quand Dieu a donné un cœur pénitent, on ne pense plus aux plaisirs de la chair et des sens ; on ne pense plus qu'aux plaisirs de l'éternité. Saint Augustin avant sa conversion ne croyait pas que l'on pût vivre dans la chasteté ; et quand il fut une fois converti, il mena une vie tout angélique par sa pureté et par son innocence.

SERMON XIII.

DU DELAI DE LA PÉNITENCE A LA MORT.

Pœnitentiam agite. (Matth., III.)

Faites pénitence.

Ne differas de die in diem. (Eccli., V.)

Ne différez pas de jour en jour.

Il n'est rien de si coupable que l'injustice du pécheur qui diffère sa pénitence à l'heure de sa mort, ou qui ne veut donner à Dieu que l'extrémité de sa vie. On peut considérer les perfections de Dieu, en elles-mêmes, ou communiquées aux hommes, ou outragées par le pécheur. Nous devons aux perfections de Dieu reconnues en elles-mêmes, l'adoration et le culte ; nous devons à ces divines perfections communiquées à l'homme, des actions de grâces. Or, le pécheur qui diffère sa pénitence à l'heure de la mort se met hors d'état de rendre à la souveraineté de Dieu les hommages de l'adoration qui lui sont dus, et de lui donner les témoignages de reconnaissance que demandent les biens qu'il a reçus de sa bonté.

Quoique Dieu soit infiniment élevé au-dessus de l'homme, et qu'il trouve sa gloire en lui-même, il ne laisse pas de recevoir quelque honneur de l'adoration et des hom-

raiges que les hommes lui rendent ; et comme il se contente que nous l'aimions de toute l'étendue de notre cœur, quoique un amour aussi borné que le nôtre ne réponde point à la perfection de ce Dieu infiniment aimable, aussi les hommages infinis qu'il mérite n'empêchent pas qu'il ne reçoive avec complaisance le tribut de l'adoration que nous lui devons, quelque disproportion qu'il y ait entre notre indignité et son excellence. Ainsi, quand l'homme a offert à Dieu les prémices de son esprit ; qu'il a consacré à le glorifier et à le servir le premier usage de sa raison, et qu'il a persévéré jusqu'à la mort dans le culte religieux qu'il doit à ce souverain être par ses pensées, ses actions et ses paroles, le Créateur n'a rien de plus à exiger de la créature ; alors l'homme a rempli tous ses devoirs et a offert à son Dieu le sacrifice de louange et de justice. Mais où est ce fidèle serviteur, afin que nous donnions des éloges publics à sa vertu ? *Quis est hic, et laudabimus eum ?* Hélas ! nous naissons, nous vivons et nous mourons presque tous dans le péché ; à peine les enfants ont atteint l'usage de la raison, qu'ils s'en servent pour commettre des crimes. Ah ! mon Dieu, dit saint Augustin, je n'étais encore qu'un petit enfant, que j'étais déjà un grand pécheur. *Tantillus puer et tantus peccator.* Les péchés de l'enfance sont suivis de ceux de la jeunesse, et on remet aux dernières années de la vie à réparer les égarements des premières. Or, ce retardement de la pénitence est de lui-même un grand péché, en ce qu'il prive Dieu de l'adoration et du culte que nous lui devons pendant toute notre vie. Qu'est-ce que fait un pécheur qui diffère sa conversion de jour en jour ? dit Tertullien ; il ravit à Dieu tout le temps qui se passe entre son péché et sa pénitence : *Medium tempus furatur*, Et comme il se trouve souvent surpris par la mort avant qu'il se convertisse, il arrive que Dieu ne tire aucun hommage de cet homme, qu'il n'avait créé que pour lui en rendre. La souveraineté de Dieu demande que nous lui donnions la préférence sur toutes choses, et que nous lui consacrons toute l'étendue de notre vie. Dieu était si jaloux de cette préférence dans l'ancienne loi, qu'il demandait les prémices des fleurs, des fruits, des animaux et même des hommes, puisque les premiers-nés qui lui étaient dus devaient être rachetés par d'autres offrandes qu'il recevait en leur place. Les sacrifices matériels et grossiers de l'ancienne loi sont abolis, et ont fait place aux sacrifices spirituels de la loi nouvelle qui leur ont succédé. Dieu ne demande plus les prémices des fruits et des animaux ; il demande les prémices de nos cœurs et de notre amour ; il veut que nous le préférions à tout ce qu'il nous commande d'aimer lui-même. Nous devons aimer nos pères et nos mères ; mais nous devons plus aimer Dieu, dit saint Augustin : *Amandus est genitor, sed præponendus est Deus.* De là vient que saint Thomas dit que l'homme doit particulièrement à Dieu

les premières élévations de son cœur, aussitôt que l'usage de la raison lui permet de les lui offrir, et qu'il doit ratifier par un acte de sa propre volonté les promesses qu'il a faites à Dieu par la volonté de ceux qui l'ont présenté au baptême. Dieu ne veut pas que nous lui ravissions rien de ce qui doit entrer dans nos offrandes : *Odit rapinam in holocaustis.* Nous tenons de lui tout ce que nous avons, nous devons le lui consacrer sans réserve et nous servir de ses propres dons pour lui en faire des hommages. Il faut croire tout ce qu'il a révélé, observer tout ce qu'il a ordonné, et lui consacrer tout ce qu'il nous a donné. Les offrandes de Caïn furent rejetées, parce qu'il choisissait ce qu'il avait de moins estimable pour le présenter au Seigneur ; nous devons aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toutes nos forces : *Ex toto corde tuo, ex tota anima tua, ex totis viribus tuis.* Quelle est donc l'injustice du pécheur qui ne veut point lui rendre ses devoirs, ou qui ne veut s'en acquitter que dans les dernières années de sa vie ? Tout le temps qu'il diffère à se convertir est un larcin qu'il fait à Dieu ; il fait un partage criminel qui rend ses offrandes abominables devant le Seigneur, comme celles de Caïn : *Bene offerens, male divisit*, dit saint Augustin. Il choisit ce qu'il a de plus mauvais pour l'offrir à Dieu ; il veut donner au monde une jeunesse florissante, et il réserve au Seigneur une vieillesse infirme et souillée de crimes. Vous n'êtes pas à vous pour disposer ainsi de vous-mêmes : *Non estis vestri.* Vous appartenez à Jésus-Christ par une infinité de titres ; il vous a rachetés par sa mort, vous êtes le prix de ses sueurs et de son sang : *Empti estis pretio magno.* Vous lui coûtez trop pour qu'il consente à vous perdre. Il s'est donné tout entier à nous, il s'est, pour ainsi dire, tout épuisé pour notre avantage : *Totus nobis datus, totus nostros expensus in usus.* Et après cela nous croirons pouvoir nous donner à un autre qu'à lui ? Nous mettrons au pouvoir du démon le domaine et l'héritage de Dieu ? Tous les fruits de l'arbre appartiennent à celui qui est le maître du champ ; ainsi, pécheur, tous les moments de ta vie, toutes les connaissances de ta raison, tous les mouvements de ta volonté, tous les soupirs de ton cœur, appartiennent à Dieu, et tu ne veux lui donner qu'un reste de jours languissants ? Ah ! ce n'est pas là le langage des pécheurs qui veulent se convertir. Saint Augustin commença de faire pénitence plusieurs années avant sa mort ; cependant, il ne pouvait assez regretter celles qu'il avait perdues dans l'amour des créatures : *Sero te amavi.* Ah ! mon Dieu, vous mériteriez des siècles et une éternité d'amour ; je n'avais qu'une vie si courte à vous donner, et j'ai été assez malheureux pour vous en ravir la meilleure partie, dont j'ai fait un si criminel usage : *Sero te amavi.* Pécheur, est-ce ainsi que tu parles ? Tu veux un autre Dieu dans ta vie que dans ta mort ; tu veux sacrifier

une hostie vivante au monde et à la vanité, et sacrifier une hostie mourante à Dieu ; ce Dieu, que tu auras méprisé pendant ta vie, te méprisera à la mort : *Nescio vos*. Implorez, vous dira-t-il, dans la nécessité pressante où vous êtes, implorez l'assistance de ces dieux que vous avez servis : *Surgant dii vestri, et in necessitatibus vestris opitulentur vobis*. Où sont ces fausses divinités que vous adoriez, ces beautés mondaines, ces voluptés honteuses, ces richesses périssables, ces honneurs passagers, ces bras et ces idoles de chair, en qui vous aviez mis toute votre confiance ? *Ubi sunt dii vestri, in quibus fiduciam habebatis ?* Qu'ils paraissent maintenant et qu'ils viennent vous secourir : *Surgant et opitulentur vobis*. Ah ! Seigneur, ce ne seront pas les morts qui vous loueront : *Non mortui laudabunt te*. Ce ne seront pas ceux qui seront déjà la victime de la mort, qui les aura presque consumés et desséchés peu à peu par ces diminutions insensibles de la vie, dont chaque moment emporte quelque portion avec lui, et qui ne tiendront plus à la terre que par une faible racine que le moindre souffle arrache, et qu'une légère maladie emporte ; ce ne seront pas ceux-là, Seigneur, qui vous loueront et qui vous béniront : *Sed nos qui vivimus benedicimus te*. Mais nous, qui jouissons d'une santé vigoureuse, qui faisons toutes les fonctions de la vie sans aucune infirmité, nous les devons consacrer à votre service. Quels hommages recevez-vous, ô mon Dieu, d'un pécheur, qui, après avoir passé toute sa vie à vous offenser, tombera peut-être du li. de mort dans l'enfer, où il blasphémara votre saint nom pendant toute l'éternité ? Quel funeste usage de l'être immortel et raisonnable qu'il aura reçu de vous ! Le Prophète, faisant le dénombrement de ceux qui entreront dans les tabernacles du Seigneur, met dans ce rang l'homme qui n'a point reçu son âme en vain : *Qui non accepit in vano animam suam*. Ce pécheur, si tardif et si paresseux à faire pénitence, a bien reçu son âme en vain : quel usage en fait-il pour Dieu et pour son salut ? Quels sentiments d'adoration, d'amour, de reconnaissance ; quels actes de religion, quelles œuvres de piété produit-il ? Il a une âme comme s'il n'en avait point ; il l'abrutit dans les voluptés, il en éteint toutes les lumières dans une vie tout animale. Dieu a établi un commerce entre lui et nous ; il a pris nos infirmités et nos misères, pour nous donner ses grandeurs et sa félicité ! *Nostra accipiens, sua largitus est*. Mais quand il nous promet sa gloire, il nous demande de bonnes œuvres ; pour une éternité de bonheur, il nous demande l'espace d'une vie passagère : est-ce trop ? Ah ! quand il a abrégé le cours de cette vie malheureuse, c'est une sentence de sa miséricorde ; il a voulu nous faciliter la persévérance dans la vertu, en diminuant la longueur du temps ; il a vu que son esprit ne saurait demeurer fixe dans l'homme, parce qu'il est chair : *Spiritus meus non permanebit in illo quia caro est*. Et pour cela il a réduit la vie des

anciens patriarches à la courte durée qui la borne depuis le déluge, afin que nous la lui puissions consacrer tout entière avec moins de difficulté. Cependant le pécheur veut vieillir dans le crime et ne donner à Dieu que quelques jours, quelques moments de pénitence : quelle injustice ! Misérable ! une éternité de châtiments et de supplices effroyables ne pourra satisfaire à la justice de Dieu pour les péchés que tu as commis ; et tu crois qu'une pénitence de peu de jours, de quelques heures, d'un instant, suffira pour la réparation de tes crimes ? Demande à Dieu de vivre, mais que ce ne soit que pour pleurer les ignorances de ta jeunesse ; ou plutôt, connaissant l'inconstance malheureuse de ta volonté, qui te conduit à toute heure jusques aux portes de la mort et du péché mortel, demande à Dieu de mourir pour expier par le sacrifice de ta vie l'usage criminel que tu en as fait, pour te mettre dans une heureuse impuissance de l'offenser davantage, et pour te fixer, par les derniers sentiments de ton cœur expirant, dans la componction et la pénitence.

SERMON XIV.

SUR LA PÉNITENCE DOUTEUSE DES MOURANTS.

Pœnitentiam agite. (Matth., III.)

Faites pénitence.

Ne differas de die in diem. (Eccli., V.)

Ne différez pas de jour en jour.

Ce n'est pas assez de vous avoir prouvé que celui qui diffère sa pénitence de jour en jour se met en danger de ne la faire jamais. Mais il faut vous faire voir aujourd'hui que ces pénitences tardives et remises à la fin de la vie sont très-douteuses, et que pour une véritable il y en a une infinité de fausses. Il n'y a rien de plus cru et de plus respecté que les dernières paroles et les dernières volontés des morts ; soit que l'âme étant prête à se séparer du corps commence à juger plus sainement des choses, comme dit Tertullien ; soit que les hommes étant sur le point de sortir du monde soient moins capables de déguisement dans leurs paroles ; soit qu'ils soient convenus entre eux d'avoir cette déférence pour la mémoire de ceux qui ne sont plus, il n'est rien de si sacré parmi eux que ces derniers témoignages de leur volonté. Cependant la religion n'est pas si indulgente pour les mourants que les lois humaines. A la vérité, l'Eglise, qui n'étend pas sa juridiction jusque sur l'intérieur, dont elle laisse la connaissance à Dieu, ne refuse point les sacrements aux plus grands pécheurs au lit de la mort quand ils donnent des marques de contrition ; mais tous les saints Pères sont persuadés que tous ces signes de pénitence que donnent les mourants, après avoir passé leur vie dans le désordre, sont ordinairement trompeurs, et que la mort des impies, quelques marques de conversion qui l'accompagnent, est plutôt la consommation de leur iniquité que l'expiation de leurs fautes. Pour vous en convaincre, je vais vous montrer qu'il n'y a rien de plus douteux que les causes, les actes et les effets de cette pénitence retardée et différée au lit de la mort.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour rendre la pénitence du pécheur véritable, trois choses sont nécessaires : il faut que la miséricorde de Dieu triomphe de sa justice ; il faut que la grâce de Dieu triomphe de la liberté de l'homme ; il faut que la liberté de l'homme triomphe de ses passions, de ses mauvaises habitudes et des artifices du démon. Or il arrive très-rarement que ces trois causes de la conversion des pécheurs accompagnent celle des mourants qui ont différé leur pénitence à la fin de leur vie. Premièrement, la miséricorde de Dieu triomphe rarement de sa justice en faveur des pécheurs au lit de la mort. Au contraire, la justice commence alors à prendre la place de la miséricorde pour punir le mépris que le pécheur en a fait. Je trouve dans l'Évangile trois paroles qui doivent faire trembler tous les chrétiens : *Ego vado* ; voilà l'éloignement de Dieu qui suppose l'éloignement du pécheur. *Quæretis me* ; voilà la recherche que le pécheur fait de Dieu. *Et in peccato vestro moriemini*. Ces menaces, du consentement de tous les docteurs, regardent les pécheurs qui diffèrent leur pénitence à la fin de leur vie, et elles sont si terribles, qu'il suffirait de les méditer sérieusement pour commencer tout à l'heure à faire pénitence. Elles font voir clairement la justice de Dieu, qui venge le mépris de sa miséricorde ; un Dieu qui se retire lorsque le pécheur le cherche, et qui le laisse mourir dans son péché pour le punir d'avoir vécu dans le crime. Car comme la grâce de la persévérance finale est ordinairement la récompense d'une bonne vie, le malheur de l'impénitence finale est la punition ordinaire d'une vie déréglée. Ah ! que ces menaces sont terribles ! *Quæretis me et non invenietis* ; vous me cherchez et vous ne me trouverez plus. Saint Augustin dit que le pécheur n'ayant pas voulu imiter Dieu pendant sa vie, l'imité en quelque manière à l'heure de la mort. Dieu a toujours attendu sa conversion inutilement pendant qu'il a vécu ; et il attend à son tour inutilement la miséricorde de Dieu avant de mourir. Dieu soutient dans une patience infinie les pécheurs endurcis ; il diffère toujours à briser ces vases de colère et d'indignation : *Sustinuit in multa patientia vasa iræ apta in interitum*. Lorsqu'ils voient le bras de Dieu levé sur eux, prêt à les frapper d'une éternelle malédiction, ils s'efforcent d'arrêter le coup de sa vengeance par des repentirs et des larmes inutiles. Dieu a attendu en vain qu'ils se convertissent à lui, et ils attendent en vain que Dieu revienne à eux. Pécheur, tu t'es moqué de ton Dieu, et ton Dieu se moquera de toi : *Vocavi et renuistis, extendi manum et noluistis. Ego quoque in interitu vestro ridebo, et subsannabo vos*. Remarquez ces paroles : *In interitu vestro* ; à l'heure de votre mort, quand tous ceux qui seront présents aux marques de conversion que vous donnerez en seront édifiés et attendris, Dieu seul n'en sera point touché ; il se rira de vous. Vous vous êtes raillés de sa parole, de son

Église, de sa religion, de son enfer, de son paradis ; n'est-il pas juste qu'il se raille de vos larmes ? La raison en est que le temps de la mort est le temps de la justice ; Dieu commence dès lors à rendre à chacun selon ses œuvres, à punir et à récompenser. Le royaume des cieux, dit Jésus-Christ, est semblable à un père de famille qui emploie des ouvriers pour travailler à sa vigne ; il en appelle à cinq heures, à neuf heures et à onze ; mais après onze heures, il n'en appelle plus. Qu'est-ce que nous marquent ces heures différentes du jour, sinon les âges différents de la vie de l'homme : l'adolescence, l'âge viril et la vieillesse ? Pendant ces âges différents, Dieu nous appelle à la pénitence ; mais après onze heures, à l'extrémité de la vie, il ne nous appelle plus, ou du moins très-rarement, parce que le temps du travail est passé, et qu'il ne s'agit plus alors que de payer le salaire à ceux qui l'ont mérité, ou de faire le châtimement de ceux qui se le sont attiré. Ceux qui n'ont travaillé que pendant une heure sont récompensés, il est vrai, comme ceux qui ont soutenu le poids du jour et de la chaleur ; mais ceux qui n'auront du tout point travaillé et qui auront passé les onze heures, c'est-à-dire leur vieillesse même, sans aller à la vigne du Seigneur, sans faire pénitence de leurs crimes, ne devront rien attendre, que les reproches que le père de famille fait au serviteur négligent et paresseux, parce qu'enfin la gloire est une couronne et une récompense qui ne se peut acquérir que par le travail et le combat : *Qui legitime certaverit*. Ah ! mes frères, quand les onze heures seront passées, il n'y aura plus de temps pour travailler : *Tempus non erit amplius*. Celui qui aura persévéré jusqu'à la fin dans la vertu sera sauvé ; et celui qui aura persévéré jusqu'à la fin dans le crime sera damné. Et comme la mort des justes est ordinairement la consommation de leur sainteté, la mort des impies est presque toujours la consommation de leurs iniquités ; et il arrive aussi rarement que les pécheurs se convertissent à la mort, qu'il arrive que les gens de bien s'y pervertissent. Mais quand l'heure de la mort serait encore le temps de la miséricorde, il est bien difficile qu'alors la grâce triomphe de la liberté de l'homme, et qu'elle fasse dans la faiblesse de la vieillesse ce qu'elle n'a pu faire dans la vigueur de la jeunesse. Dans les choses inopinées nous agissons par habitude, dit le philosophe : *In repentinis agimus ex habitu*. Le pécheur surpris par la mort qui viendra comme un larron, à une heure imprévue suivra dans ce dernier moment la pente de ses habitudes criminelles ; il sera un pécheur mourant comme il a été un pécheur vivant ; le péché sera plus fort, et sa volonté plus faible. Lorsqu'un pécheur, dans la primitive Église, attendait au lit de la mort à se convertir, l'Église l'abandonnait à la miséricorde de Dieu : Si Dieu te veut donner la grâce de la pénitence, il le peut par lui-même. Ensuite l'Église a usé d'une

plus grande douceur : Nous ne refusons plus la pénitence au pécheur, dit saint Augustin, pendant la vie ; mais en lui accordant la grâce de la pénitence au lit de mort, nous ne lui donnons pas, dit ce Père, l'assurance que cette grâce ait son effet : *Pœnitentiam damus, securitatem non damus*. Pécheur, si, après avoir commis de grands crimes, tu as pratiqué de grandes vertus, tu meurs en assurance ; mais il n'y a eu qu'un instant de pénitence entre tes péchés et ta mort, que la courte durée d'une maladie violente qui ne l'a presque point laissé de liberté d'esprit pour penser à ta conscience, et tu te reposes sur la vertu d'une absolution précipitée et reçue sans préparation ?

SECONDE PARTIE.

Il y a trois actes essentiels dans la pénitence : la contrition, la confession et la satisfaction. Or, si ces actes de la pénitence sont toujours douteux, quelque soin que nous apportions à les bien faire quand nous nous approchons du tribunal de la pénitence pendant la vie, ils le sont encore bien plus quand nous recevons ce sacrement à l'heure de la mort. Comment est-ce qu'un pécheur, qui n'a jamais formé d'acte de contrition pendant sa vie, en formera à l'heure de la mort ? Ses paroles ressembleront à la voix d'un écho qui répète sans rien sentir de ce qu'il répète. La douleur et la contrition seront dans la bouche de ce pécheur mourant ; mais elles ne seront pas dans son cœur : *De medio petrarum dabunt voces*. Mais si la contrition du pécheur au lit de la mort est douteuse, sa confession l'est encore plus ; parce qu'alors l'âme est tout entière occupée de la douleur : *Ubi est attentio doloris, ibi non est ordo mentis*. La violence du mal qui ne laisse point assez de liberté d'esprit pour se repentir de ses péchés, en laisse encore moins pour les déclarer. Ne dites point que l'on n'est pas obligé de dire ceux dont on ne se souvient pas ; cela est vrai lorsque l'on ne s'est pas mis par sa faute dans l'impossibilité de s'en souvenir. Pécheur, tu as entassé péchés sur péchés pendant ta vie ; tu t'es jeté dans un embarras de conscience qu'il t'est impossible de démêler à l'heure de la mort : ainsi ta confession est nulle, parce que tu l'es réduit toi-même à l'impuissance de la faire bonne. J'en dis autant de ta satisfaction ; tu restitueras ce bien mal acquis, tu te réconcilieras avec cet ennemi, tu renverras cette personne qui a scandalisé le monde ; mais il en sera de toi, dit saint Augustin, comme de ces marchands qui jettent leurs marchandises dans la mer quand le vaisseau est en danger de faire naufrage ; ils les regrettent lorsqu'ils s'en défont, ce n'est point un dépouillement volontaire, le péril les y force. Toutes ces restitutions, ces réparations, ces réconciliations ne sont point volontaires à l'heure de la mort ; et ainsi elles sont sans mérite.

TROISIÈME PARTIE.

On peut distinguer trois sortes de péni-

tence : la pénitence des prédestinés, la pénitence des réprouvés, la pénitence des damnés. La pénitence des prédestinés est celle des pécheurs qui se convertissent pendant la vie ; la pénitence des réprouvés est celle des pécheurs endurcis, qui la remettent au lit de la mort ; la pénitence des damnés est celle des impies qui brûlent dans les enfers. Ces trois sortes de pénitences, si différentes dans le fond, sont souvent semblables en apparence ; les réprouvés à l'heure de la mort et les damnés dans les enfers font pénitence ; ils ont les larmes aux yeux et le repentir dans le cœur : *Pœnitentiam agentes et præ angustia cordis gementes*. Ils seront percés d'outre en outre, dit le Saint-Esprit dans la *Sagesse*, par le souvenir de leurs iniquités ; ils pleureront et ils grinceront des dents : *Ibi erit fletus et stridor dentium*. Ainsi quand nous voyons ces effets de la pénitence paraître à la mort des pécheurs, nous ne devons pas croire pour cela que leur pénitence soit véritable ; ce sont des signes équivoques et trompeurs. quelquefois un réprouvé meurt dans une tranquillité apparente qui approche de cette paix bienheureuse qui accompagne la mort des justes ; parce que l'iniquité consommée produit, dit saint Bernard, à peu près le même effet que la perfection de la vertu : une âme juste, qui s'est avancée de degré en degré jusqu'au comble de la sainteté, ne craint point la mort ni ses suites si épouvantables : *Justus si morte præoccupatus fuerit, in refrigerio erit* ; parce que c'est un fruit mûr pour le ciel, qui tombe, pour ainsi parler, de lui-même et qui se détache sans effort de l'arbre. Ainsi les réprouvés meurent quelquefois tranquillement, parce qu'ils ont fait comme une alliance avec l'enfer et la mort : *Inierunt fœdus cum morte, pactum fecerunt cum inferno* ; ils ont endurci leur cœur dès longtemps contre les menaces d'une éternité malheureuse.

SERMON XV.

DES CONDITIONS D'UNE CONVERSION VÉRITABLE.

Pœnitentiam agite. (Matth., III.)

Faites pénitence.

Nullus est qui pœnitentiam agat super peccato suo. (Jerem., VIII.)

Il n'y a personne qui fasse pénitence de son péché.

La pénitence est une conversion de Dieu à l'homme, et de l'homme à Dieu. C'est pour cela que dans les saintes Ecritures quelquefois le pécheur s'adresse à Dieu pour le prier de le convertir : *Converte me et convertar* ; d'autrefois Dieu s'adresse au pécheur et le presse de se convertir de tout son cœur : *Convertimini in toto corde vestro* ; parce que pour faire une véritable pénitence il faut que la miséricorde de Dieu jette un regard favorable sur le pécheur, ce qui s'appelle la conversion de Dieu ; et il faut que le pécheur réponde par un changement de vie et par un repentir sincère de ses fautes à ce regard favorable de la miséricorde, ce qui s'appelle la conversion du pécheur. Saint Thomas définit le péché en

disant qu'il est une aversion de Dieu et une conversion vers la créature : *Aversio a Deo et conversio ad creaturam*. Tout au contraire la pénitence est une aversion de la créature et une conversion à Dieu. Or, afin que cette conversion soit véritable et parfaite, il faut prendre une forte résolution de s'attacher à Dieu et de quitter la créature et le péché. Cette résolution doit être accompagnée de trois conditions : elle doit s'étendre sur tous les péchés, elle doit persévérer pour tous les temps, elle doit vaincre tous les obstacles ; elle doit être universelle, elle doit être inébranlable, elle doit être invincible.

PREMIÈRE PARTIE.

Le sacrement de pénitence est un sacrement de réconciliation : *sacramentum reconciliationis*. Le pécheur tombé dans la disgrâce de Dieu par le péché rentre dans son amitié par la pénitence. Or, comme Dieu est le scrutateur des cœurs, et qu'il voit les replis les plus cachés de nos consciences, il reconnaît si le pénitent qui lui demande grâce a une résolution universelle de se convertir à lui, et de renoncer au péché sans aucune réserve. Car comme un homme ne se réconcilierait pas avec un autre homme, s'il voyait dans le fond de son cœur un dessein caché de lui faire de nouvelles offenses, quelques démonstrations d'amitié qu'il lui donnât, Dieu ne peut pas se réconcilier véritablement avec le pécheur, s'il découvre au travers des marques apparentes de son repentir une résolution secrète de retomber encore dans ses premières fautes. La résolution attachée à la pénitence doit être fondée sur le motif de l'amour de Dieu, ou parfait par la contrition, ou imparfait par l'attrition. Or ce motif de la charité est universel ; il exclut tout ce qui peut déplaire à Dieu, sans aucune réserve, tout ce qui peut nous priver éternellement de sa présence. Celui qui dans la pénitence manque à une seule circonstance, qui réserve quelque inclination secrète au mal, qui ne renferme pas tous les péchés sans exception, dans la résolution qu'il forme de n'y plus tomber, en péchant en un point, se rend coupable de tous les autres : *Qui peccat in uno, factus est omnium reus*. Il perd toute la vertu du remède, en n'y faisant pas entrer tout ce qu'il doit composer ; il viole le grand précepte de l'amour de Dieu, dont l'observation renferme toutes les vertus, et dont la transgression renferme tous les péchés. L'alliance que Dieu renouvelle avec nous dans le sacrement de la pénitence est universelle ; il nous rétablit dans tous nos droits, il nous remet toutes nos offenses. Je serai l'ennemi de tes ennemis, et je déclarerai la guerre à tous ceux qui te la feront, dit Dieu au pécheur converti : *Inimicus ero inimicis tuis, et affligam affligentes te*. N'est-il pas juste que le pécheur tienne le même langage, et qu'il soit dans la même disposition à l'égard de Dieu, que Dieu l'est à son égard ? Oui, mon Dieu, je serai l'ennemi de tous vos ennemis. Je persécuterai tous ceux qui

vous offenseront : *In matutino interficiebam omnes peccatores terræ*, dit David pénitent ; dès le matin, dès que l'aurore de la grâce a dissipé la nuit de mes péchés par une véritable conversion, je voudrais exterminer tous les pécheurs de la terre, et purger entièrement l'univers de ceux qui opèrent l'iniquité. Ce saint roi ne se contente pas de haïr le péché en lui, il le hait dans tous ceux qui le commettent. La grâce de la pénitence, qui est une grâce de justification du côté de Dieu, est universelle, elle s'étend généralement sur tous les péchés, et Dieu n'en peut remettre un qu'il ne remette tous les autres ; d'où il s'ensuit que cette grâce justificante et universelle ne peut être infuse dans une âme qui conserve quelque attache au péché mortel. Ah ! qu'il y a peu de pécheurs qui aient dans le cœur cette résolution universelle, de renoncer à tous les péchés, nécessaire pour recevoir la grâce de la justification dans le sacrement de la pénitence ! Les uns ont des péchés d'habitude, qui les entretiennent dans le crime, les autres ont des péchés de tempérament, dont ils ne se défont presque jamais ; ceux qui sont plongés dans l'impureté, ceux qui sont engagés dans l'avarice, croient qu'ils n'ont rien à combattre et à détester, que les œuvres d'iniquité, que ces passions vicieuses leur ont fait commettre : au lieu que leur pénitence doit attaquer le péché jusque dans sa source et leur faire détester et haïr ce fond de corruption, cette racine de cupidité d'où renaissent tous les jours, comme autant de rejetons funestes, les désirs criminels et les pensées impures qui les souillent. Le Prophète dit que le pécheur se rend coupable, non-seulement en commettant le péché, mais encore en ne haïssant pas la malice du cœur qui en est le principe : *Malitiam autem non odivit*. Qu'il y a peu de pénitents qui disent avec le saint roi David : *Juravi et statui custodire judicia justitiæ tuæ*. J'ai juré et résolu, ô mon Dieu, d'observer vos saintes lois ! La plupart disent : je voudrais bien ne point pécher ; mais il y en a peu qui disent, au moins de cœur, je ne veux point pécher. Nous épargnons, comme Saül, ce roi de notre cœur, ce vice dominant dont Dieu demande surtout le sacrifice.

SECONDE PARTIE.

La résolution qui doit accompagner la pénitence doit être ferme et constante pour être véritable. Ce n'est pas qu'un pécheur après avoir reçu l'absolution de ses fautes doive devenir impeccable, il serait à souhaiter que cela fût ; mais la fragilité humaine est si grande, que l'on ne voit presque point de conversions qui ne soient suivies de rechutes. A la vérité la grâce que nous recevons dans le sacrement est d'une nature incorruptible ; mais le vaisseau dans lequel ce trésor précieux est renfermé est si fragile, nos cœurs sont si inconstants, nos résolutions sont si faibles, que la vie de la plupart des hommes n'est autre chose qu'une alternative de péchés et de pénitences. On peut

comparer la grâce au verre ; il n'est rien de si durable en lui-même, les marbres et les bronzes le sont moins : cependant il n'est rien qui dure si peu, parce qu'il est sujet à une infinité d'accidents qui le cassent. Il en est ainsi, dis-je, de la grâce : comme elle est d'une nature divine et immortelle, elle subsisterait pendant toute l'éternité dans une âme ; cependant à peine la pouvons-nous conserver un jour à cause des occasions continuelles de la perdre où notre fragilité nous expose. Mais cela n'empêche pas que la résolution du pécheur véritablement converti ne doive embrasser l'étendue de tous les temps ; de sorte que si le pécheur pouvait vivre éternellement, il devrait être dans la résolution de persévérer pendant toute cette éternité dans l'amour de Dieu et la haine du péché. Lorsque Jésus-Christ eut guéri le paralytique, il ne lui dit pas : Ne péchez plus, mais il lui dit : N'ayez plus la volonté de pécher : *Noli amplius peccare*. Cela fait voir que la rechute n'est pas toujours une marque infailible de l'invalidité de la pénitence ; mais que Dieu demande au moins de nous une résolution véritable de ne plus tomber : *Ecce jam sanus factus es, noli amplius peccare*. Je ne vous demande pas que vous ne péchiez plus, je le souhaiterais de tout mon cœur ; mais je vous demande que vous preniez la résolution de ne plus pécher : *Noli amplius peccare*. Cette résolution éternelle de ne plus offenser Dieu est comme la réparation de l'injure que nous lui avons faite pendant le temps que nous nous sommes éloignés de lui, pour nous attacher à la créature ; comme un nouveau choix que nous faisons pour rétracter le choix malheureux que nous avons fait, en préférant la douceur du péché aux attraites innocents de la vertu. Un homme qui commet un péché mortel avec réflexion consent à être éternellement privé de Dieu pour goûter le plaisir du péché ; ainsi dans la pénitence, il faut se résoudre à se priver éternellement du plaisir du péché pour jouir du bonheur de se donner à Dieu. Lorsque saint Augustin voulut se convertir à Dieu, il entendit les dernières sollicitations des voluptés qu'il allait quitter, qui lui disaient pour le retenir : Quoi ! Augustin, dans un moment nous ne serons plus avec toi ? tu vas te séparer de nous pour jamais : *In momento non erimus tecum in æternum*. Et que répond ce saint pénitent à ces créatures, à ces plaisirs qui le veulent arrêter ? Oui, pour toute une éternité je renonce à vous ; j'ai voulu perdre mon Dieu pour jamais, afin de jouir de vous ; je veux vous perdre pour jamais, afin de jouir de mon Dieu : *A momento illo non eritis mecum*. Pécheur, tu dois dresser un nouveau tribunal dans ton cœur, y faire venir le Créateur et les créatures devant toi pour donner la préférence au Créateur et ton mépris aux créatures. La résolution de servir Dieu doit être éternelle, parce que Dieu est immuable, et comme Dieu est immuable par sa nature, nous devons former une résolution de le servir immuable par la

grâce. Dieu méritera pendant toute l'éternité notre amour ; ainsi nous sommes obligés de lui vouer un amour éternel. Disons avec l'Apôtre : *Quis me separabit a charitate Christi ?* Ah ! qui pourra jamais me séparer de la charité de Jésus-Christ ? ce ne sera ni la mort, ni la vie, ni la prospérité, ni l'adversité, ni l'amour des plaisirs, ni la passion des richesses, ni le désir des grandeurs, ni le plaisir de la vengeance : *Inclina cor meum ad faciendas justificationes tuas in æternum*, dit le Prophète. J'ai conçu dans mon cœur le dessein de marcher dans les voies de la justice, sans m'en éloigner jamais. Dès ce moment, ô mon Dieu, je veux commencer d'être à vous par le choix libre de ma volonté, afin d'y être éternellement par le privilège glorieux de la félicité ; mais où sont les pécheurs qui forment cette résolution éternelle de ne plus pécher ? Hélas ! on les voit retomber dans leurs infidélités, sans combattre ; de ces mêmes yeux dont ils viennent de pleurer leurs impuretés aux pieds du prêtre, ils jettent, en les quittant des regards impudiques sur la créature.

TROISIÈME PARTIE.

Saint Augustin dit dans ses *Confessions* qu'il sentait au dedans de lui deux volontés contraires, dont l'une voulait quitter le péché et l'autre ne le voulait pas : *Ego eram qui volebam, et ego eram, qui nolebam* ; je demandais, dit-il, à Dieu la chasteté, et je ne craignais rien tant que de l'obtenir. Voilà l'état de la plupart des pécheurs : *Labia dolosa in corde locuti sunt*. Ils ont des bouches trompeuses et mensongères qui sont les organes de leur cœur double ; ils disent dans leur cœur pénitent, je veux quitter cette créature, et dans leur cœur impénitent, ils disent, je n'y saurais renoncer ; ils se cachent à eux-mêmes le dessein secret qu'ils ont de pécher encore, pour se persuader qu'ils sont en état de recevoir la grâce de la pénitence. Ah ! Seigneur, donnez-nous une résolution sincère, éternelle et absolue de ne vous offenser jamais. Formons-la, mes frères, au pied de ces autels, cette bienheureuse résolution ; oui, mon Dieu, quand il m'en devrait coûter l'honneur, le bien et la vie, je ne veux jamais tomber dans votre disgrâce ; je ne connais plus de bonheur ni de malheur au monde que celui d'être aimé ou haï de vous.

SERMON XVI.

DE LA SATISFACTION.

Pœnitentiam agite. (Math., III.)

Faites pénitence.

Nullus est qui pœnitentiam agat super peccato suo. (Jerem., VIII.)

A peine se trouve-t-il quelqu'un qui fasse pénitence de son péché.

La charité nous oblige de pleurer avec ceux qui pleurent, de nous réjouir avec ceux qui se réjouissent : *Flere cum flentibus, gaudere cum gaudentibus*. Mais aussi cette même charité renverse quelquefois cet ordre ; elle demande que nous pleurions sur

la vaine joie des pécheurs qui se réjouissent dans le crime, et que nous nous réjouissons sur la pénitence des pécheurs qui pleurent leurs iniquités. Leurs larmes, qui sont un sujet de joie pour tout le ciel, en doivent causer une sensible à toute l'Eglise. Mais qu'il est rare de trouver des pécheurs qui pleurent sur eux-mêmes et sur leurs péchés, ces malheureux enfants de leur cœur ! Hélas ! il y en a bien peu qui ne pêchent point ; mais il y en a encore moins qui expient leurs péchés par une véritable conversion, dit saint Ambroise ; et il serait plus aisé de trouver des chrétiens qui auraient conservé leur innocence que d'en trouver qui, après l'avoir perdue, fassent une parfaite pénitence : *Facilius invenerim qui innocentiam servaverint, quam qui pœnitentiam egerint*. C'est ce qui se vérifie, surtout à l'égard de la satisfaction que la pénitence nous oblige de faire à Dieu, à nous-mêmes et à notre prochain. Car, comme il n'y a presque point de pécheurs qui remplissent bien ces trois devoirs, on peut dire avec le Prophète, qu'il n'y a presque point de vrais pénitents : *Nullus est qui pœnitentiam agat super peccato suo*.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour faire une véritable satisfaction, ce n'est pas assez de se repentir d'avoir commis le crime et de n'en plus commettre, il ne suffit pas même d'avoir le désir de satisfaire, il faut l'exécuter autant qu'il est en notre pouvoir ; et enfin on ne doit pas se contenter d'avoir accompli la pénitence qui nous a été imposée par le ministre de ce sacrement, si l'on ne persévère toute sa vie dans les œuvres satisfactoires. Le sacré concile de Trente l'a défini contre le fameux hérésiarque Calvin, qui soutenait que c'était faire injure aux mérites de Jésus-Christ qui avait pleinement satisfait pour les pécheurs sur la croix, de leur demander des satisfactions particulières ; ce saint concile dit qu'il ne suffit pas de regretter le péché, de ne le plus commettre, et de mener une nouvelle vie, mais il prononce qu'il faut avoir la volonté de satisfaire à Dieu, de réparer l'outrage qu'on a commis contre sa divine majesté, et de faire, pour cette réparation de nos offenses, tous les efforts dont nous sommes capables. En effet, s'il n'y avait que la malice dans le péché, il suffirait de s'en repentir ; s'il n'y avait que le dérèglement dans le péché, ce serait assez de faire succéder une vie réglée à une vie dissolue ; mais parce que l'offense de Dieu est renfermée dans le péché, on est obligé de réparer cette injure par une satisfaction proportionnée, parce que celui qui a contracté une dette, dit saint Grégoire, ne doit pas se contenter de n'en plus contracter d'autres, mais il faut qu'il paye celle dont il est chargé. A la vérité, pour recevoir la grâce de la justification, il suffit d'avoir la simple volonté de satisfaire, pourvu qu'elle soit sincère ; mais comment cette volonté est-elle sincère, quand elle en demeure à de

simples désirs qui ne sont point suivis de ces dignes fruits de pénitence que saint Jean demandait aux Juifs ? Quoi ! un pécheur voit l'obligation rigoureuse où il est de satisfaire à Dieu pour ses péchés, et il ne le fait pas ? c'est une marque qu'il n'a point une volonté véritable de satisfaire, puisqu'elle n'est pas réelle et effective. Qui de nous peut savoir quand il a satisfait à Dieu pour son péché ? L'Eglise ne sait pas même jusqu'où doit aller cette satisfaction ; quand ses ministres en imposent quelque une en particulier aux pénitents, ils ne prétendent pas qu'après l'avoir accomplie ils demeurent quittes de l'obligation de satisfaire ; ils prescrivent quelque peine comme une condition nécessaire à la validité du sacrement ; mais ils ne bornent point les droits de la justice de Dieu ni les devoirs de la pénitence à cette satisfaction qu'ils désignent. Le pécheur demeure toujours chargé de cette obligation rigoureuse de réparer l'offense faite à la majesté de Dieu ; et il doit travailler à cette réparation jusqu'à la mort, qu'il doit recevoir comme la consommation de son sacrifice et le dernier acte de sa pénitence. La vie d'un chrétien qui veut satisfaire véritablement à Dieu doit être, dit saint Augustin, une pénitence continue, afin que la rigueur de la mortification serve de frein au dérèglement de la passion, et que la coutume de pécher se perde par l'habitude de se mortifier : *Violentia pœnitendi debet coercere consuetudinem peccandi*.

SECONDE PARTIE.

Nous ne péchons jamais contre Dieu que l'injure que nous lui faisons ne retombe sur nous : *In verticem ipsius iniquitas ejus descendet*, dit le Prophète ; et le pécheur tombe dans la fosse qu'il se creuse lui-même : *Incidit in foveam quam fecit*. Car outre la perte de la grâce de Dieu et l'engagement à la peine de la damnation, la concupiscence se trouve plus forte qu'auparavant ; nous contractons peu à peu une mauvaise habitude qui, selon qu'elle est fortifiée par plusieurs actes, se tourne dans une espèce de nécessité. D'ailleurs, nous perdons le mérite de toutes nos bonnes œuvres, et nous nous mettons dans l'impuissance de rien faire pour notre salut. Or la pénitence nous oblige de réparer ces trois désordres : nous ne sommes plus à nous-mêmes, depuis que nous sommes rachetés par le sang de Jésus-Christ ; nous lui devons compte de notre âme qui est le prix de sa mort : et quand nous serions assez malheureux pour négliger le soin de nos âmes, nous devons les conserver pour lui et réparer par la pénitence le tort que nous nous sommes faits à nous-mêmes. Il est juste que nous réparions avec peine ce que nous avons commis avec plaisir, et que l'amertume de la pénitence serve comme de correctif à la douceur empoisonnée du péché. Tu as irrité et enflammé ta concupiscence par le péché, tu dois la mortifier et l'affaiblir par la rigueur de la

satisfaction ; il faut détruire les mauvaises habitudes par de bonnes ; il faut réduire sous le joug de la raison et de la religion les passions qui ont rompu ces bornes. Il faut conduire par les lumières de l'Evangile les facultés de l'âme qui se sont égarées en suivant des guides aveugles. Ces obligations regardent surtout ceux qui ont demeuré longtemps dans le péché. S'ils se contentent de mener une vie commune, ils tomberont dans le dernier malheur, et ils se précipiteront dans la damnation éternelle. Il faut qu'ils pratiquent autant de jeûnes, de mortifications, de bonnes œuvres pour diminuer leur concupiscence qu'ils l'ont augmentée par les voluptés, les dissolutions et les débauches auxquelles ils se sont abandonnés. C'est Babylone condamnée à autant de gémissements et de larmes qu'elle s'est livrée à de plaisirs et de délices : *Quantum fuit in deliciis, tantum date illi tormentum et luctum*. Vous avez allumé la fournaise de Babylone par le vin des fornications et des adultères où vous vous êtes plongés ; il en faut éteindre les flammes criminelles, non-seulement en éloignant la matière qui entretient ses feux par la fuite des occasions ; mais encore en attirant du ciel par le jeûne et par la prière les rosées abondantes de la grâce, qui en tempèrent les ardeurs et en arrêtent les désordres. Tu sais bien, malheureux pécheur, quelle est ta passion dominante. La pénitence t'oblige de lui déclarer une guerre continuelle ; tu dois dire, comme David : *Persequar inimicos meos, et non convertar donec deficiam* : Je poursuivrai les ennemis de mon Dieu et de mon salut ; je combattrai mes passions jusqu'à ce que je les aie mis hors d'état de me nuire. Gardez-vous bien de devenir comme des animaux indomptés ; mettez un frein à vos désirs déréglés et domptez-les par la mortification : *Nolite fieri sicut equus et mulus... In chamo et frena maxillas eorum constringe*. Ah ! Seigneur, je serai pur et sans tache devant vous, quand je serai entièrement délivré de ce péché dominant qui tyrannise mon âme : *Tunc immaculatus ero, cum emundatus fuero a delicto maximo*. Considérez la peinture que Tertullien fait des premiers chrétiens. Il les représente tout desséchés par les jeûnes, consumés par les austérités, et épuisés de forces par une

privation entière de toutes les choses qui peuvent fomenter la rébellion de la chair contre l'esprit : *Nos jejunio aridi et omni castitate expressi*. Vous croyez avoir tout fait quand vous avez accompli la pénitence que le prêtre vous a imposée ; ah ! pécheurs, n'y a-t-il plus en vous de concupiscence à mortifier, de mauvaises habitudes à détruire, de passions à régler et à dompter ? *Sicut exhibuistis membra vestra servire iniquitati*, dit l'Apôtre, *ita exhibeatis membra vestra servire justitiæ*.

TROISIÈME PARTIE.

On peut offenser le prochain en trois manières : dans ses biens par les injustices et les usurpations ; dans son honneur, par les injures, les médisances et les calomnies ; dans sa personne et dans ce qui regarde l'intérêt de son salut, en le portant au péché par nos scandales. Ces trois sortes de préjudices demandent trois sortes de réparations : il faut restituer ce bien mal acquis ; il faut rétablir l'honneur quand il a été blessé ; il faut réparer le scandale quand nous l'avons donné. Où sont les véritables pénitents qui s'acquittent bien de ces obligations ? combien d'usures palliées, de simonies déguisées, d'injustices et de fourberies dans le commerce ? Que dirai-je des médisances et calomnies, qui sont la ressource ordinaire des conversations ? La plupart des gens du monde se trouvent l'esprit stérile, s'ils ne déchirent la réputation du prochain ; une parole se glisse dans une compagnie, un bruit injurieux à une personne d'honneur se répand dans toute une ville ; c'est de votre langue qu'est sorti ce trait fatal à son honneur, dont il ne reviendra jamais. Comment pourrez-vous réparer le tort que vous lui avez fait ? Ainsi comment ferez-vous une véritable pénitence ? Mais il faut réparer le scandale, il faut ôter ces impressions désavantageuses que vous avez laissées dans l'esprit de ces domestiques, de ce voisinage. Ah ! cette âme faible que vous avez scandalisée périra, et vous serez la cause de sa perte. Dieu vous demandera le prix de son sang et de sa mort que vous lui aurez ravi ; vous porterez la peine de vos péchés et de ceux que vous aurez fait commettre.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Et misit Dominus ad vos omnes servos suos prophetas... Mittensque eos non audistis, neque inclinastis aures vestras ut audiretis ; cum diceret : Revertimini unusquisque a via sua mala, et a cogitationibus vestris pessimis ; et habitabitis in terra, quam dedit Dominus vobis, et patribus vestris a sæculo, et usque in sæculum. (*Jerem., XXV.*)

Ululate, pastores, et clamate, et aspergite vos cinere, optimates gregis. (*Ibid.*)

Dominus misit me, ut prophetarem ad domum istam, et ad civitatem hanc... Nunc

Le Seigneur vous a envoyé ses prophètes, et vous avez fermé vos oreilles pour ne point les entendre, lorsqu'il vous disait par leur bouche : Que chacun de vous revienne de ses égarements et de ses voies corrompues ; défaites-vous des pensées criminelles qui vous occupent, et rendez-vous dignes d'habiter la terre que le Seigneur a donnée à vos pères et vous a promise dès le commencement des siècles.

Gémissez, pasteurs, poussez des hurlements et des cris douloureux sur les iniquités du peuple, et que les chefs du troupeau paraissent couverts de cendres.

Le Seigneur m'a envoyé pour annoncer à ce peuple tous les maux qui le menacent. Commencez donc

ergo, bonas facite vias vestras, et studia vestra, et audite vocem Domini Dei vestri; et pœnitebit Dominum mali quod locutus est adversum vos. (*Jerem., XXV.*)

Facite fructus dignos pœnitentiæ: Jam enim securis ad radicem arborum posita est. Omnis ergo arbor quæ non facit fructum bonum excidetur, et in ignem mittetur. (*Matth., XXXII.*)

Nolite arbitrari quod pacem venerim mittere in terram.... Veni enim separare filium adversus patrem suum, et filiam adversus matrem suam, et nurum adversus socrum suam, et inimici hominis domestici ejus. (*Matth., X.*)

Induite vos ergo sicut electi Dei sancti, et dilecti, viscera misericordiæ, benignitatem, humilitatem, modestiam, patientiam; supportantes invicem, et donantes vobismet ipsis, si quis adversum aliquem habet querelam: sicut et Dominus donavit vobis, ita et vos. Super omnia autem hæc charitatem habete, quod est vinculum perfectionis. (*Coloss., III.*)

Fili mi, si te lactaverint peccatores, ne acquiescas eis; ne ambules cum eis: prohibe pedem tuum a semitis eorum; pedes enim illorum ad malum currunt. (*Prov., I.*)

Præcipe filiis Israel, ut ejiciant omnem leprosum extra castra, ne contaminent ea. (*Num., V.*)

Publicanus a longe sians nolebat nec oculos ad cœlum levare.... (*Luc., XVIII.*)

Levaverunt vocem dicentes: Jesu præceptor, miserere nostri. (*Luc., XVII.*)

Dixi: Confitebor adversum me injustitiam meam; et tu remisisti iniquitatem peccati mei. (*Psal. XXXI.*)

Si confiteamur peccata nostra, fidelis est et justus, ut remittat nobis peccata nostra, et emundet nos ab omni iniquitate. (*I Joan., I.*)

dès maintenant à redresser vos voies et à suivre les sentiers de la justice dont vous vous êtes écartés; réformez les inclinations perverses de vos cœurs; repentez-vous de vos iniquités, afin que Dieu se repente des plaies dont il vous a frappés, et que votre pénitence attire en quelque sorte la sienne.

Faites donc de dignes fruits de pénitence; car la cognée est déjà mise à la racine des arbres. Tout arbre qui ne portera point de bon fruit sera coupé et jeté au feu.

Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; au contraire, je suis venu pour séparer le fils d'avec le père, la fille d'avec la mère, la bru d'avec la belle-mère; et les domestiques de l'homme seront ses plus dangereux ennemis.

Mes frères, prenez des sentiments conformes au caractère des enfants bien-aimés de Dieu; des entraillures de miséricorde, la douceur, l'humilité, la modestie, la patience, vous supportant les uns les autres, et vous pardonnant les injures. Si quelqu'un d'entre vous a quelque sujet de ressentiment contre son frère, qu'il lui remette l'offense qu'il en a reçue, comme le Seigneur oublie celles que nous lui avons faites. Mais, sur toutes choses, efforcez-vous de croître de plus en plus en charité, qui est le lien de perfection, par lequel nous devons être unis ensemble, et avec Dieu.

Mon fils, si les pécheurs vous veulent entraîner dans les voies du crime par les charmes de la volupté, résistez à leur mauvais exemple, éloignez-vous de leur compagnie; sevez-vous du lait empoisonné de leurs dangereuses caresses; ne vous engagez jamais dans les sentiers du péché en suivant leurs traces; car leurs pas conduisent à la mort.

Dieu dit à Moïse de commander aux enfants d'Israël qu'ils eussent à jeter tous les lépreux hors du camp, de peur qu'ils n'infectassent tout le peuple.

Le publicain se tenant au loin, n'osait pas même lever les yeux au ciel... Les lépreux ayant aperçu le Sauveur, et n'osant s'approcher de lui, élevèrent leur voix en disant: Seigneur Jésus, ayez pitié de nous!

J'ai dit: Je confesserai mon péché contre moi au Seigneur, et dès ce moment vous m'avez remis l'iniquité de ma faute.

Si nous confessons nos péchés dans un esprit de pénitence, Dieu, fidèle dans ses promesses, et véritable dans ses paroles, nous remettra nos iniquités, et lavera nos âmes de toutes leurs taches.

SENTENCES DES PÈRES.

Majus est de impio facere pium, quam de nihilo creare cœlum et terram. (*AUG. in Joan.*)

Maximum opus Dei justificatio, et remissio peccatorum. (*D. THOMAS, De grat.*)

Nimia turba vitiorum vincitur, quando solitudo gratiæ suffragatur. (*CASSIOD.*)

Intentio sufficit ad meritum, bona actio requiritur ad exemplum. (*BERN., Lib. de lib. arb.*)

Nunquam est vacua manus a munere, cum arca cordis repleta fuerit bona voluntate. (*GREG., Hom. in Matth.*)

Noli æmulari in malignantibus, quoniam tanquam fenum cito arescent.... Quod tibi longum videtur cito est Deo; subjungite te Deo, et tibi cito erit.... Olera prati vilia quædam sunt, et superficiem terræ tenentia,

La puissance de Dieu éclate davantage à faire d'un pécheur un Juste, qu'à créer de rien le ciel et la terre.

La justification et la rémission des péchés est le plus grand ouvrage de Dieu.

La grace seule suffit pour vaincre toutes les forces du péché réunies ensemble.

La bonne intention suffit pour plaire à Dieu; mais la bonne œuvre est nécessaire pour édifier le prochain; l'une fait le mérite, l'autre donne l'exemple.

La main a toujours de quoi donner, lorsque le cœur est plein de bonne volonté.

N'entrez pas dans une émulation criminelle avec les pécheurs, et en les voyant prospérer sur la terre ne devenez pas complices de leurs iniquités, dans l'espérance d'avoir part à leur félicité passagère. Car ils sécheront bientôt, comme la fleur de l'herbe, et toute leur gloire apparente disparaîtra promptement.

altam radicem non habent : proinde per hiemem virent ; at ubi sol æstatis fervere cœperit , arescent . Modo ergo tempus est hiemis ; gloria tua nondum apparet , sed si alta radix est charitatis tuæ , sicut multarum arborum gloria per hiemem , transit frigus , venit æstas , id est judicii dies , tunc arescet viror feni , tunc apparebit arborum gloria . (Aug., in psal. XXXVI.)

Mors quæ tibi videtur bona pessima est , si intus videas ; vide foris jacentem in lecto , nunquid vides intus raptum ad gehennam ?

Fiant viæ eorum tenebræ et lubricum : horrenda via ! tenebras solum quis non horreat , lubricum solum quis non caveat ? in tenebris , et lubrico qua is , ubi pedem figis , sunt ista mala . Magnæ pœnæ hominum tenebræ est ignorantia , lubricum est luxuria . (Aug., in psal. XXXVI.)

Est quædam confusio temporalis , utilis perturbatio animi , respicientis peccata sua , respectione perhorrescentis , horrore erubescens , erubescencia corrigentis ; unde dicit et Apostolus : Quam enim gloriam habuistis , nunc in his in quibus erubescitis ; ergo erubescere illos dicit jam fideles non de præsentibus donis , sed de præteritis peccatis : hanc confusionem non formidat Christianus ; imo , si hanc non habuerit , æternam habebit . (Aug., in psal. XXX.)

Fletus est cibus animarum , corroboratio sensuum et absolutio peccatorum , refectio mentium , lavacrum culparum . (Cass., in Psal.)

Deliciæ angelorum sunt lacrymæ nostræ , et delectabiles lacrymæ pœnitentiæ . (D. BERN.)

Ce qui vous semble long n'est qu'un instant à l'égard de Dieu ; unissez-vous avec Dieu , et tous les siècles vous paraîtront un court espace de temps , en comparaison de son éternité . Les herbes qui fleurissent dans les prés conservent leur fraîcheur et leur verdure pendant l'hiver ; mais elles sèchent et se fanent , lorsque le soleil de l'été les brûle par sa chaleur , qui fait reverdir et fleurir les arbres . Cette vie est le temps de l'hiver pour les justes ; les herbes qui représentent les pécheurs sont verdoyantes , au lieu que les arbres qui figurent les justes paraissent dépouillés de feuilles et de fruits . Mais l'hiver passera ; l'été , c'est-à-dire le jugement de Dieu , viendra ; alors les arbres qui semblaient morts reprendront leur feuillage ; les justes qui étaient dans l'oubli et dans l'affliction sur la terre brilleront d'un éclat immortel , au lieu que les herbes qui n'avaient pas une profonde racine , les impies dont la grandeur et la félicité n'était pas fondée en Dieu , seront couverts d'un éternel opprobre .

Les apparences de la mort des pécheurs sont souvent trompeuses : l'on voit les marques de leur pénitence , et l'on ne découvre pas les plaies de leur conscience ; les ministres du Seigneur environnent leur lit , et les démons les entraînent dans les enfers .

Qu'ils marchent par une voie glissante et ténébreuse : O qu'une voie semblable est horrible ! un chemin ténébreux fait horreur , un chemin glissant fait trembler ; qui ne craindra donc de marcher par une voie couverte de ténèbres affreuses et où le pied glisse à chaque pas ? Telle est la voie des pécheurs , leur ignorance leur met un bandeau sur les yeux ; et le penchant de leurs mauvaises inclinations , sur lequel ils marchent , les expose à toute heure à glisser et à tomber dans le crime .

Il y a une confusion temporelle qui est avantageuse au pécheur , lorsqu'il se trouble en secret à la vue de ses crimes , et qu'il a horreur de ses dérèglements passés , et que de cette honte salutaire il passe à la componction et à la pénitence . De là vient que l'Apôtre dit : Avez-vous pu trouver une véritable gloire dans les choses dont le souvenir vous couvre maintenant de confusion ? Ainsi les pécheurs convertis rougissent , non des saintes humiliations , mais des égarements de leur vie passée . Que le chrétien ne craigne pas cette sorte de honte ; mais plutôt qu'il l'aime et la désire ; car s'il n'est pas touché de cette confusion passagère , il doit appréhender l'éternelle .

Les larmes de la pénitence sont un pain céleste , dont les âmes se nourrissent et se fortifient dans la haine du péché et l'amour de la vertu ; elle sont une piscine sacrée où les taches des péchés s'effacent , et où la conscience souillée d'ordures étant lavée et purifiée reprend la blancheur et l'éclat de l'innocence .

Nos larmes sont les délices des anges , et tout le ciel se réjouit , pendant que le pécheur pleure .

TROISIÈME DESSEIN.

LA RELIGION CRUE ET PRATiquÉE.

SERMON XVII.

DES MIRACLES.

Non erubescam Evangelium , virtus enim Dei est ad salutem omni credenti . (Rom., I.)

Je ne rougis pas de prêcher l'Evangile ; car il renferme une vertu divine , qui opère le salut de quiconque croit en lui .

Les miracles doivent être considérés comme des effets éclatants de la toute-puissance de Dieu , qui , surpassant les forces de la nature en même temps qu'ils semblent la dérégler , sont , par rapport à nous , les as-

surances sinon les plus fortes , du moins les plus sensibles qu'il puisse nous donner de la vérité de ses paroles . De là vient que Jésus-Christ , en plusieurs occasions de sa vie , s'est servi de leur témoignage et qu'il les a souvent employés pour autoriser la vérité de sa mission et pour confirmer la sainteté de sa doctrine . Cependant , quelques preuves que nous ayons de la vérité et de la sainteté de notre religion , quelques miracles que nous sachions avoir été faits par Jésus-Christ et par tous les saints que sa

providence a suscités dans chaque siècle, il n'est rien de plus ordinaire parmi le monde incrédule qu'une indiscrette curiosité d'en voir de nouveaux. En effet, combien d'esprits vains qui, par une apostasie secrète, ne voulant s'en rapporter qu'à ce qu'ils voient, mettent toute leur application à nier ce qu'ils n'ont point vu, anéantissant autant qu'ils le peuvent tous les motifs de crédibilité qui prouvent et qui soutiennent la religion que nous professons? Il y a des athées et des libertins qui nient les miracles; des païens et des hérétiques qui s'en attribuent de faux; des incrédules et des curieux qui souhaiteraient d'en voir encore. Il est de la dernière importance de faire voir aux athées et aux libertins qu'il s'est fait des miracles : *première partie*. Aux païens et aux hérétiques, qu'il ne s'en est fait que dans la véritable Eglise : *seconde partie*. Aux incrédules et aux curieux, qu'il n'est plus nécessaire qu'il s'en fasse : *troisième partie*.

PREMIÈRE PARTIE.

Quelque raffinée que soit l'impiété des libertins, ils ne peuvent nier les miracles à cause de l'impuissance où Dieu serait d'en faire; puisque dès qu'on croit un Dieu, on se le représente comme le souverain de la nature et le maître des éléments, auquel par conséquent rien n'est absolument impossible. Ce qu'ils prétendent donc, est de nous jeter dans un embarras bien plus fâcheux, en nous réduisant à la preuve du fait, et soutenant insolemment que tous nos miracles sont de pures fictions, auxquelles nous avons été assez simples que d'ajouter foi. En vain leur répondons-nous que nous avons de bons garants de la vérité de nos miracles; que ceux de Jésus-Christ, pour lesquels nous avons plus de respect et de foi, sont attestés par quatre historiens irréprochables. En vain leur représentons-nous qu'ils n'ont pas plus de lumières que tant de grands hommes qui les ont crus avant eux; qu'ils ne sont pas plus éclairés que tant de rois, tant de philosophes, tant de savants dans tous les siècles qui s'y sont rendus; ces réflexions, qui satisferaient un homme raisonnable, ne servent qu'à porter ces libertins à la dernière insolence, jusqu'à s'inscrire en faux contre l'Evangile et en rejeter le témoignage; jusqu'à soutenir que cette histoire doit être suspecte, comme ayant été écrite par des disciples et des domestiques auxquels il importe de mentir en faveur de leur maître. Pourrait-on croire que le libertinage et l'impiété pussent aller si loin? pourrait-on s'imaginer qu'on pût jamais tomber dans de pareils blasphèmes. Voilà cependant ce que l'enfer a ramassé pour détruire l'autorité de Jésus-Christ, et que je vais tâcher de combattre, pour vous faire voir que c'est ici que l'iniquité s'est elle-même démentie : *Mentita est iniquitas sibi*.

Premièrement il est certain que, bien loin de pouvoir conclure que les miracles de Jésus-Christ soient douteux parce que

ses apôtres et ses disciples les ont écrits, il faut conclure tout au contraire que c'est par cette raison-là même qu'ils doivent être crus. En effet, quels témoins plus dignes de foi que ceux en présence desquels une action extraordinaire s'est passée, ou qui l'ont apprise de ceux mêmes qui l'ont vue? Saint Jean assure que ses yeux ont vu, que ses oreilles ont entendu, que ses mains ont touché ce qu'il nous apprend de Jésus-Christ; et vous ne voulez pas que je m'en rapporte à un témoignage si pressant. Saint Luc proteste qu'il ne dira rien qu'il n'ait appris de ceux qui ont vu les choses dès le commencement, et vous prétendez que je crois moins à son rapport qu'à ce que le caprice, la mélancolie, le libertinage vous inspirent de contraire seize cents ans après.

Les historiens de Jésus-Christ sont ses disciples et ses domestiques, il est vrai, mais quand il s'agit de justifier une chose qui n'a pu être bien connue que par des domestiques, non-seulement leur témoignage n'est pas rejeté, il est même favorablement reçu.

Les évangélistes nous parlent, par exemple, de l'éclipse du soleil et du tremblement de terre, arrivés à la mort de Jésus-Christ; ils parlent de ces prodiges peu de temps après qu'ils sont arrivés, pendant la vie de plusieurs personnes de même âge qu'eux, qui doivent par conséquent les avoir vus comme eux, qui pouvaient aussi fort aisément les démentir. Cependant qui est-ce qui a jamais réclamé contre leur témoignage? Ils publient dans leurs livres que Jésus-Christ a éclairé des aveugles, redressé des boiteux, ressuscité des morts; ils rapportent ces miracles avec toutes leurs circonstances, ils marquent exactement le temps, les lieux, les personnes, donnant ainsi plus de prise sur eux s'ils disaient des faussetés. Ils ne parlent pas à Jérusalem de choses passées aux Indes, ni dans des lieux éloignés; ils parlent de celles qui viennent de se passer dans la Judée, à Jérusalem même, à la piscine, au temple, dans les synagogues; ils en parlent dans le temps que ceux qui ont reçu la santé de Jésus-Christ sont en vie; les aveugles qu'il a éclairés voient encore la lumière, les boiteux qu'il a redressés marchent, les morts qu'il a retirés du tombeau vivent. Ce n'est pas assez, ces auteurs parlent à la face des pharisiens qui ne demandent pas mieux que de les convaincre de mensonge en ce qui peut être glorieux à leur maître, puisqu'ils n'épargnent rien d'ailleurs pour étouffer sa mémoire, ni pour cacher sa résurrection. Et cependant de tant de gens enragés contre Jésus-Christ en voit-on qui s'élèvent contre ce qu'écrivent de lui ses disciples, s'en est-il trouvé un seul qui ait pu, je ne dis pas les convaincre, mais qui ait seulement osé les accuser de fausseté?

Non-seulement les ennemis de Jésus-Christ n'ont osé contester ses miracles, mais encore leur propre témoignage a servi pour en rendre la certitude incontestable. Dès le

temps de Jésus-Christ les Juifs les plus animés contre lui ne pouvaient désavouer sa puissance, et toute leur malice se terminait à l'accuser de faire des miracles au nom et par la vertu des démons. Josèphe, leur historien, demeure d'accord des miracles opérés par Jésus-Christ, des aveugles qu'il a éclairés, des malades qu'il a guéris, témoignage que saint Jérôme, et avant lui Eusèbe de Césarée ont si hautement reconnu dès les premiers siècles, que l'on ne pourrait aujourd'hui sans la dernière témérité le tenir pour suspect. Leurs rabbins modernes n'en sauraient non plus disconvenir dans leur Talmud, et ce qu'ils peuvent dire pour affaiblir la gloire des miracles de Jésus-Christ, c'est qu'il les opérait par la vertu du nom de Dieu qu'il savait prononcer. Quelle étrange contradiction ! car, puisque Jésus-Christ a fait des miracles au nom du Dieu qu'ils adorent, que ne croient-ils en lui ? Et s'ils disent qu'il a été l'ennemi de Dieu, comment a-t-il pu se servir de son nom comme lui-même ?

Parmi les païens, Phlégon, auteur grec, et affranchi d'Adrien, marque exactement l'éclipse de soleil arrivée la dix-huitième année de l'empire de Tibère, la quatrième de l'olympiade 210^e, temps précis de la mort de notre Sauveur. Les annales de Rome faisaient mention de ce prodige, les registres de l'empire en étaient chargés ; de là vient que nos anciens apologistes aussi bien que nos premiers martyrs y renvoyaient ordinairement les païens.

Chose étrange ! quelque mépris que Julien l'Apostat eût de notre religion dans les fragments qui nous restent de lui, a-t-il pu se défendre d'avouer les miracles de Jésus-Christ ? Qu'a-t-il fait ce Jésus de Nazareth, disait-il, de si mémorable dans sa vie que d'éclairer des aveugles ? Ah ! misérable, quand ce que tu dis serait vrai, quand Jésus-Christ, dans toute sa vie, n'aurait fait que rendre la vue à un aveugle, n'en serait-ce pas assez pour connaître et ce qu'il est, et ce qu'il peut être ? Qu'est-ce que rendre la vue, que rendre une substance, qu'est-ce que la rendre, que la créer, que faire quelque chose d'infini, que passer les bornes de la nature ; et qu'est-ce que vaincre enfin la nature qu'être Dieu même et envoyé de Dieu ?

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que, pour ôter à l'Eglise le droit de faire des miracles, on en a aussi attribué à ses ennemis. L'épicurien Celse opposait à ceux des apôtres certains tours de souplesse ; et quelques Egyptiens de son temps avaient bien l'impudence d'égaliser les prestiges de l'infâme Apollonius aux actions surnaturelles de Jésus-Christ. Mais Origène, réfutant le premier de ces deux imposteurs, et Eusèbe de Césarée, le second, leur font bien voir par le détail que tous ces prétendus miracles n'étaient que des mensonges, qu'il n'y en avait pas un qui surpassât les forces de la nature, qui fût

même constant et durable, et qui eût enfin le caractère de ces véritables prodiges dont la prédication de l'Evangile a été si hautement autorisée.

C'est aussi la réponse que je fais à tout ce qu'on me pourrait objecter des miracles des païens et des hérétiques. Je soutiens, premièrement, que Dieu étant la première et la principale cause du miracle, il ne veut jamais donner pouvoir à personne d'en faire pour la confirmation d'une erreur ; car quelle apparence que la vérité essentielle rende témoignage au mensonge ? Je soutiens encore que Dieu étant fidèle et ne pouvant, comme dit l'Apôtre, être contraire à lui-même, si la foi a été prouvée par des miracles, il est impossible qu'elle soit contredite par d'autres miracles. Et de ces principes je conclus hardiment que tous les signes dont se vante le paganisme et l'hérésie sont des fictions et des impostures, que ce ne sont tout au plus que des illusions du démon et semblables à ceux que fera l'Antechrist pour abuser les hommes à sa venue, prodiges dont on a toujours aisément reconnu la fausseté, soit par leur inutilité, soit par leur peu de durée. Car les véritables miracles ont entre autres deux différences particulières : premièrement, ils sont toujours utiles au corps ou à l'âme de l'homme, et souvent à l'un et à l'autre ; comme lorsque Jésus-Christ disait avoir guéri en l'homme paralytique l'homme tout entier. En second lieu, ils sont constants et durables : un malade recevait une guérison dont il profitait souvent pendant plusieurs années ; et un mort ressuscité jouissait d'une longue vie ; au lieu que dans les prestiges où le démon a quelquefois surpris les yeux des infidèles, ce n'étaient que des signes vains, inutiles et de pure ostentation, et comme dit saint Irénée, des fantômes qui s'évanouissaient et qui à peine subsistaient pendant quelques moments. Mais nos adversaires ne se satisfont pas de cette réponse ; croyant leurs histoires et leurs fables aussi dignes de foi que l'Evangile, ils nous produisent des auteurs anciens, où l'on lit des prodiges à peu près semblables à ceux de la Bible. Ils nous produisent Tacite et d'autres qui parlent d'un aveugle éclairé par Vespasien dans Alexandrie et certains prodiges arrivés pour prouver la pudicité des femmes.

Mais qui ne connaît combien ces preuves sont faibles ? car, premièrement, qui ne sait, hors les païens mêmes, que nos miracles sont écrits dans la Bible longtemps avant qu'il y eût ni poètes ni historiens ? La Bible, par la supputation de nos propres ennemis, est le plus ancien livre du monde. Daniel et Esdras, qui sont les derniers auteurs de l'Ancien Testament, ont écrit plus de mille ans avant Jésus-Christ. Or, quelle antiquité trouvera-t-on parmi les Romains ou les Grecs qui en approche ? Et de là il s'ensuit que si dans les auteurs grecs et romains on lit quelques prodiges semblables à ceux de la Bible, il faut de nécessité que le mensonge ait été fabriqué sur la vérité, comme

le portrait sur l'homme qu'il représente. En effet, combien, par exemple, les poètes ont-ils fait de fables sur ce que Moïse nous dit de la création du monde et du déluge universel ?

En second lieu, les termes avec lesquels les païens parlent de leurs prodiges font bien voir qu'ils n'étaient eux-mêmes guère persuadés de leur certitude. Tacite dit que Vespasien a rendu la vue à un aveugle, et que ceux qui le disent n'ont pas d'intérêt à le dire. Belle raison ! Et que ne croit-il donc les miracles de Jésus-Christ, attestés par tant de gens qui perdent la vie même pour justifier cette vérité ? Si ce miracle de Vespasien eût été véritable, il aurait sans doute avantageusement soutenu l'erreur de quelques Juifs qui veulent reconnaître cet empereur pour le Messie. Mais il ne faut qu'écouter ce qu'en dit Tacite lui-même, à savoir que Vespasien, surpris de la prière que lui faisait cet aveugle de le guérir, appréhenda de se faire moquer de lui, s'il tentait de l'exaucer, et que ce ne fut qu'après que les médecins l'eurent assuré que l'aveuglement de cet homme n'était pas incurable, qu'il se hasarda de le toucher.

Je vous laisse à penser quel étrange faiseur de miracles qu'un homme qui ignorait ce qu'il pouvait et qui avait besoin d'une précaution aussi sûre pour se commettre à les faire. Il est vrai qu'il se peut encore lire quelque chose de plus miraculeux dans l'histoire ; telles que sont les épreuves que les femmes ont faites de leur pudicité. Mais je réponds que ces miracles, comme tous ceux des païens, n'ont jamais été véritables à la rigueur. Et afin d'entendre ma réponse, il faut savoir qu'un miracle, à proprement parler, n'est point véritable si ce n'est un effet au-dessus de la nature ou contre la nature, c'est-à-dire ou lorsque la nature n'a pas le pouvoir de le produire, comme ce serait de glorifier un corps, d'arrêter le soleil ; ou lorsque la nature ne trouve dans le sujet aucune disposition pour le produire, comme serait d'éclairer un aveugle, de ressusciter un mort. Or je soutiens que l'Eglise seule peut produire des miracles de cette qualité, et que l'infidélité ou l'hérésie n'en ont jamais eu le pouvoir. Pourquoi ? parce qu'il n'appartient qu'au Dieu de la nature, en vertu duquel l'Eglise seule agit, de surpasser ou de dérégler la nature.

Mais de quel ordre donc, et de quelle espèce pourraient être ces actions surprenantes des païens, en cas qu'elles fussent aussi certaines que l'histoire veut le faire croire ? Ce n'est rien, comme dit saint Thomas, qui soit au-dessus ou contre la nature, c'est seulement quelque chose qui s'est fait outre la nature : *Præter naturam*. C'est-à-dire que le démon, qui peut transporter promptement, et appliquer secrètement les causes naturelles dont il connaît la vertu, a suppléé quelquefois au temps, au lieu, ou au nombre, comme quand on a avancé dans l'aveugle de Vespasien la guérison que le temps lui aurait infailliblement procurée.

Quelque solides que soient ces réponses, elles ne ferment pas encore la bouche à nos adversaires, qui, pour ôter à l'Eglise l'autorité qu'elle a de faire des miracles, forment une nouvelle difficulté dont ils s'imaginent que nous ne pouvons sortir à notre honneur. Ils nous pressent par le témoignage de l'Ecriture et même des Pères, et nous font voir des gens qui, étant effectivement hors de l'Eglise, opèrent cependant de vrais miracles, comme celui qui, selon le rapport de saint Jean à Jésus-Christ, chassait les démons sans croire en lui et sans le suivre ; comme cette troupe de réprouvés, qui représenteront inutilement au Fils de Dieu dans le jugement qu'ils ont aussi fait plusieurs miracles ; comme enfin certains évêques, donatistes et novatiens, qui par nos propres histoires ont éclairé des aveugles et ressuscité des morts.

Cette objection a un peu plus d'éclat que les autres, mais vous allez voir qu'elle n'a pas plus de solidité. Si les méchants et les hérétiques peuvent faire quelques miracles, cela arrive par plusieurs raisons : pour apprendre aux hommes que ces actions surnaturelles tirent leur mérite de Dieu, et non pas du ministre ; qu'elles ne sont pas nécessairement destinées à la sanctification de celui qui les fait, mais au profit de ceux qui les voient ; que ce n'est pas dans ces sortes d'actions que consiste la sainteté, mais dans les œuvres de charité et de justice. Les méchants et les hérétiques pourraient donc quelquefois faire des miracles, je le veux, mais cela ne prouve pas qu'ils les fassent par une autre autorité que par celle de l'Eglise, tant s'en faut ; si vous prenez garde à l'Evangile, vous verrez que cet infidèle, qui au rapport de saint Jean chassait les démons, ne le faisait qu'au nom de Jésus-Christ. Vous verrez que ces réprouvés dans le jugement ne prétendront obtenir grâce du Fils de Dieu, que pour avoir fait aussi leurs prodiges en vertu de son nom ; c'est-à-dire que les méchants et les hérétiques n'ont jamais su faire de miracles que par l'usage et l'application des choses qui appartiennent à l'Eglise, que par le nom de son Epoux, le signe de la croix, les reliques de ses saints, ces malheureux ayant volé ces marques d'autorité quand ils ont voulu se faire obéir par les éléments. C'est pour cela que saint Augustin, expliquant la différence de leur pouvoir d'avec celui des saints, dit que celui des saints est légitime, et que le leur est usurpé ; que des catholiques font des miracles d'intelligence avec le souverain de la nature : *Per publicam justitiam* ; et que si les hérétiques en font, c'est en dérochant les signes et les titres de cette intelligence : *Per signa publica justitiæ*. En un mot, il faut raisonner des miracles des hérétiques comme nous faisons de leur baptême : il est constant que le baptême des hérétiques appartient à l'Eglise ; c'est l'Eglise, dit saint Augustin, qui baptise leurs enfants, qui les produit à son Epoux dans un sein étranger. La servante engendre pour lors par la fécon-

dité de sa maîtresse, aussi bien que dans l'ancienne loi.

TROISIÈME PARTIE.

Les miracles ont été nécessaires au premier établissement de l'Eglise pour plusieurs raisons. Premièrement, parce que ces effets ne pouvant venir immédiatement que de Dieu, ni rendre par conséquent témoignage au mensonge, il était aisé d'inférer que la doctrine ou la religion qu'ils appuyaient devait être véritable. Pour publier une loi de la part de Dieu, ne fallait-il pas avoir le sceau de sa puissance en main ? Et pour prouver des choses surnaturelles, ne fallait-il pas une démonstration surnaturelle ? Pour prouver, par exemple, que le Créateur s'était fait créature, n'était-il pas à propos, dit saint Augustin, que toutes les créatures s'élevassent au-dessus d'elles-mêmes, et qu'elles fissent des efforts au delà de ce dont elles sont ordinairement capables ?

D'ailleurs comme les hommes ne conçoivent rien que par leurs sens, et que les épicuriens faisaient une profession particulière de croire que l'on ne pouvait rien concevoir de certain que sur le rapport de ses sens, il était en quelque façon nécessaire que par la vue et l'expérience qu'ils pouvaient avoir de quelques effets, sensibles et surnaturels tout ensemble, il fussent conduits à la connaissance des choses les plus spirituelles et les plus divines. C'est pour cela qu'on a vu un si grand nombre de miracles au premier siècle de l'Eglise, soit par Jésus-Christ dans la Judée, soit par ses disciples dans tous les endroits de la terre, que Richard de Saint-Victor a eu raison de dire à Dieu que si nous étions trompés dans notre religion, il faudrait nécessairement que ce fût lui qui nous eût trompés.

Mais les mêmes raisons qui ont rendu les miracles si nécessaires dans les premiers siècles font qu'ils ne le sont plus aujourd'hui. Les idoles sont renversées, Jésus-Christ est reconnu et adoré par tout le monde, l'Evangile a été porté par tout l'univers ; il faut présentement autant manquer de bon sens que de foi, pour ne pas croire. L'Eglise, qui dans sa naissance avait besoin de miracles pour s'établir et pour prendre racine dans le monde, a présentement assez de vigueur pour subsister d'elle-même sans ce secours, et elle se montre même d'autant plus forte, dit saint Augustin, qu'elle ne se met plus en peine d'en demander : *Tanto nunc fortior est, quanto magis miracula non querit.*

Est-ce que je voudrais avancer qu'il ne se soit pas vu des miracles depuis ce temps-là dans l'Eglise de Jésus-Christ ? Bien loin de cela ; au contraire, il me serait aisé de montrer que l'Eglise a été honorée de ce don dans tous les siècles, et qu'après avoir été nourrie de ce lait dans son enfance, elle en a encore été rafraîchie dans un âge plus avancé. *Pueri lacte nutriuntur, viri autem oblectantur.* Mais je suppose qu'il ne se fasse plus de miracles, que ces marques extraordinaires de la puissance de Dieu nous soient

absolument ôtées, sommes-nous bien fondés d'en demander ? Les chrétiens ont-ils bonne grâce de renouveler la curiosité des Juifs, et de dire à Jésus-Christ : *Magister, volumus a te signum videre* ; Seigneur, nous voudrions bien voir quelque prodige que vous fissiez ? Ceux qui sont capables de tenir ce discours à Dieu doivent appréhender d'être aussi peu écoutés que les Juifs, puisque souvent ils n'en demandent comme eux que par un principe d'incrédulité. De là vient aussi qu'il me semble que Jésus-Christ leur répond comme aux autres : *Cette nation perverse et corrompue me demande un prodige, et cependant elle n'en aura point.*

Je prévois ce que vous m'allez dire, que j'entre mal dans vos sentiments, que vous ne souhaiteriez un miracle que pour vous attacher par ce motif plus fortement à Dieu. Ah ! si j'en avais vu un, m'a-t-on dit plusieurs fois, il n'y a point de vie si austère, il n'y a point de religion si réformée, que je ne trouvasse dès aujourd'hui trop douce pour y aller passer le reste de mes jours. Et moi je vous réponds que ce que vous dites est une pure illusion, que la vue toute seule de ce miracle n'opérerait point en vous ce grand changement. Les miracles ne sont pas les seuls motifs de la foi, ils en sont bien les arguments ; mais cette vertu surnaturelle dépend de Dieu, Père de toute lumière. Or, vous mettez-vous en état de recevoir cette grace par votre défiance ou votre curiosité ? La vue des miracles ne ferait donc rien toute seule sur votre esprit, elle ferait encore moins sur votre cœur. Avare, tu ne quitterais pas pour cela ton trésor ; voluptueux, tu ne renoncerais pas à tes plaisirs. Combien Moïse a-t-il fait de prodiges en présence de Pharaon, qui n'ont servi qu'à endurcir le cœur de ce malheureux prince ? Combien de martyrs ont-ils opéré de miracles en présence de leurs tyrans, qui n'ont fait que hâter leur mort ? Mais combien Jésus-Christ lui-même en a-t-il fait qui n'ont contribué qu'à augmenter l'envie des Juifs, jusque-là que la résurrection du Lazare les obligea de s'assembler pour conjurer sa perte.

Mais quand les miracles de nos jours ne produiraient pas de si tristes suites, faut-il que Dieu s'assujettisse à ces preuves pour vous faire croire en lui ? Est-il obligé de nous donner à toute heure de si agréables spectacles ? En userait-on même honorablement avec une créature aussi libre que l'homme, de forcer incessamment son esprit à se rendre sensible par des signes extraordinaires ? Mais je vois bien pourquoi les chrétiens demandent à présent des miracles avec tant d'avidité : *Rapi portentis in altum volunt, non virtutum gradibus scandere.* Ils veulent être élevés au ciel par la force des prodiges sans y vouloir monter par les mérites de la foi. Voilà leur intention dans leur demande, et le motif de leur curiosité.

Eh bien, esprit curieux, veux-tu que je condescende à ta faiblesse ? Veux-tu que non-seulement je te fasse voir des miracles, mais que je t'en fasse opérer : *Nihil miracu-*

iosius quam animus sui corporis dominus : hoc cernere et efficere miraculum. Il n'y a rien de plus miraculeux, de si extraordinaire, qu'un esprit maître de son corps ; voilà ce miracle que tu peux voir quand il te plaira ; voilà un prodige qu'il ne tient qu'à toi de faire avec le secours de la grâce. Puisque tu as des sens à vaincre, des passions à mortifier, apprends que tu as tous les jours de quoi contenter ta curiosité. Ce qu'il y aura même d'agréable pour toi, c'est que ta curiosité sera récompensée à proportion de ce qu'elle aura eu d'étendue, et que plus tu te seras rendu admirable sur la terre, plus Dieu prendra plaisir à se rendre admirable en ta personne dans le ciel.

SERMON XVIII.

DE L'AMOUR DES ENNEMIS.

Non erubescit Evangelium ; virtus enim Dei est omnipotenti. (Rom., I.)

Je ne rougis pas de prêcher l'Evangile ; car il renferme la vertu divine qui opère le salut de tous ceux qui croient en lui.

La principale vertu des chrétiens, et celle qui les caractérise en quelque sorte est, dit Tertullien, l'amour des ennemis : *Perfecta et propria virtus Christianorum, inimicos diligere.* Comme la religion chrétienne est toute divine et surnaturelle, ce qu'il y a de plus parfait et de plus excellent en elle est cet amour des ennemis, si fort au-dessus des forces de la nature. L'aveuglement de la plupart des chrétiens est de consulter la raison et la nature dans les choses qui regardent la religion. Quand un chrétien veut régler sa vie et agir en fidèle, il ne doit jamais avoir recours à la nature, car elle est corrompue ; ni à la raison, car elle est aveugle ; mais il faut qu'il consulte la foi et qu'il se laisse conduire à la grâce. Or la grâce parle dans le cœur de la même manière que l'Auteur de la grâce parle dans les saintes Ecritures : la voix intérieure qui se fait entendre au fond des âmes est la même que la voix que Dieu nous a fait entendre par la bouche de son Fils, des prophètes et des apôtres ; et l'une est comme l'interprète de l'autre. Or, le chrétien ne peut arriver jusqu'à Dieu, si Dieu même ne le conduit à lui ; toutes les vertus évangéliques sont comme autant de degrés que la grâce élève peu à peu dans l'âme, par le moyen desquels l'homme, du fond de cette vallée de larmes où il est tombé par le péché, monte insensiblement jusqu'au ciel : *Ascensiones posuit in corde suo in valle lacrymarum.* Ces degrés intérieurs et célestes sont, pour ainsi dire, élevés sur le débris de la nature et des passions humaines. Il faut que la charité triomphe de la haine et de la vengeance. La haine inspirée par la nature enseigne à un homme de ne jamais se réconcilier. L'orgueil, inséparable du cœur humain, lui fait regarder comme une humiliation insupportable la recherche d'un ennemi, qui souvent devient d'autant plus superbe et plus insolent, qu'il se voit traité avec plus de douceur et d'indulgence. Ainsi quand on ne consulte que la raison et la na-

ture, les haines sont immortelles. Il n'est donc point de devoir dans la religion qui demande une soumission plus humble à la foi que l'amour des ennemis. Trois obligations lui sont attachées. La première est d'aimer ceux qui nous haïssent ; la seconde est de faire du bien à ceux qui nous font du mal ; la troisième est de prier pour ceux qui nous persécutent.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Sauveur du monde paraissant sur la terre en qualité de législateur, et travaillant à l'exécution de ce premier dessein que saint Paul nous explique, quand il dit que Jésus-Christ a paru dans la chair, pour nous faire marcher dans les voies qu'il nous a préparées : *Quæ præparavit Deus ut in iis ambulemus* ; le Sauveur, dis-je, nous a commandé expressément avec toute la force, et pour ainsi dire, toute la plénitude de son autorité, l'amour de nos ennemis, et quand il a ordonné l'amour de nos ennemis, il a exigé en même temps des marques et des témoignages de cet amour. Il ne se contente pas de certains sentiments intérieurs de bienveillance, dans lesquels on se retranche, et auxquels on prétend réduire l'observation de ce précepte ; il veut que dans les rencontres qui se présentent, nous leur donnions des signes d'un cœur véritablement réconcilié avec eux, par les honnêtetés que la bienséance et la civilité demandent dans le commerce ordinaire des hommes. En effet, quand un législateur particularise la loi, il oblige d'observer les circonstances particulières qu'il marque. Or le Fils de Dieu en use de la sorte : il nous a commandé expressément d'avoir de la bonne volonté pour nos ennemis, de faire du bien à ceux qui nous offensent ; il faut donc observer son commandement dans toute sa rigueur et dans toute son étendue. Mais, pour vous en faciliter l'observation, il faut considérer que votre ennemi, dans quelque état que vous puissiez vous le représenter, mérite votre affection ; c'est un homme, c'est l'image de Dieu, c'est votre frère, c'est un chrétien racheté par le sang de Jésus-Christ, c'est un membre de son corps mystique, c'est un cohéritier de son royaume éternel, c'est une portion de la république. Sous tous ces titres, votre ennemi vous doit être cher. A la vérité, l'on peut haïr dans son ennemi le péché qu'il commet en nous haïssant, et en priant Dieu pour sa conversion, laisser à la justice de Dieu la vengeance qui lui est due, selon cette parole du Prophète : *Averte mala ab inimicis meis, et in veritate tua disperde illos.* Il y a une sainte haine dont les parfaits sont capables, et qu'ils savent exercer avec la plus pure charité, comme il paraît par ces paroles de David : *Perfecto odio oderam illos.* Mais cette haine parfaite, pour mériter ce nom, dit saint Augustin, doit être accompagnée de deux vertus : de la science et de la justice. Il faut séparer l'inimitié d'avec l'ennemi même, l'offense de Dieu d'avec la nôtre ; haïr ce qui outrage Dieu, et souffrir patiemment ce qui nous blesse ; en

même temps que l'on recherche un ennemi implacable pour vaincre le mal par le bien, on doit dire au fond du cœur avec le prophète : *Discedite a me omnes qui operamini iniquitatem*; retirez-vous de moi, vous tous qui êtes des ouvriers d'iniquité.

SECONDE PARTIE.

Dieu se donne lui-même pour modèle de l'amour que nous devons avoir pour nos ennemis, et il nous apprend à joindre des biens effectifs aux souhaits et aux affections favorables. Car il ne se contente pas d'avoir une inclination bienfaisante pour les pécheurs, mais il fait lever son soleil sur les bons et sur les mauvais; il fait couler des rosées fécondes sur les campagnes des impies, comme sur celles des justes : *Solem facit oriri super bonos et malos*. Le cœur du chrétien doit imiter cette conduite de Dieu : Un ennemi qui nous hait pousse du fond du cœur des imprécations contre nous; ce sont comme des vapeurs malignes qui s'élèvent du fond de cette âme corrompue; elles peuvent obscurcir pour un temps celui qu'elles offensent par ces premiers sentiments d'indignation, qui se forment malgré nous quand on nous outrage; elles peuvent troubler un peu la sérénité et la paix de la conscience. Mais de ces exhalaisons mauvaises, de ces nuages d'animosité et de chagrin, la charité en tire les rosées et les influences salutaires des bons offices, des prières, et des bienfaits qu'elle répand sur son ennemi. Cette froideur apparente qui couvre pour quelque temps l'ardeur de la charité dans une âme chrétienne ressemble à celle de la neige, qui ne sert qu'à échauffer et à nourrir la terre; à mesure qu'elle se fond elle laisse voir la verdure, les fleurs, et les fruits dont elle semblait avoir emporté toutes les espérances; ainsi la religion et la charité se fortifient et se nourrissent dans une âme chrétienne sous l'apparence de la sévérité, qu'on est quelquefois obligé d'exercer envers des ennemis qu'il faut réduire dans le devoir, pour arrêter le cours de leurs entreprises et repousser leurs outrages. Mais le cœur d'un véritable chrétien redouble ses vœux et ses soins pour reprendre en faveur du prochain les sentiments favorables qu'il semble avoir perdus, et faire succéder une affection religieuse et chrétienne à une tendresse sensible et naturelle. La vertu ne doit-elle pas l'emporter sur le vice, la reconnaissance sur l'ingratitude, et l'innocence sur la malice? Quel crime est-ce de se venger d'un ennemi, puisque saint Valère dit qu'on se rend fort coupable dès le moment qu'on balance seulement à lui pardonner, et que l'on demeure comme incertain entre la réconciliation et la vengeance : *Qui dubitat misereri*. La vengeance que l'on tire en repoussant les injures d'un ennemi, par des services et des bienfaits, est la plus noble; parce qu'elle désarme jusqu'au cœur et fait que celui qui nous a offensés, touché de notre générosité et de notre douceur, passe de la haine au regret et au repentir : or,

faire repentir son ennemi, c'est assurément s'en venger de la manière la plus glorieuse. C'est ainsi que Dieu se venge des pécheurs en cette vie; il ne les frappe et ne les châtie que pour les faire rentrer en eux-mêmes. Quand un homme agit par un principe surnaturel, et que, pour l'amour de Dieu, il fait du bien à son ennemi, ces actions charitables produisent le même effet que l'esprit de Dieu; elles touchent le cœur, elles le pénètrent, elles le font fondre en regrets : c'est le sang du cœur que cette sorte de vengeance verse, au lieu de répandre celui des veines. Ah ! je n'ai pas raison de vouloir mal à cette personne; j'ai été bien méchant et bien ingrat de l'outrager, puisque, nonobstant mon ingratitude et ma malice, elle ne laisse pas de me faire du bien. Cette douleur et cette confusion que la douceur cause dans l'âme de l'ennemi qu'on s'efforce de vaincre par les bienfaits, ne sont-elles pas plus agréables pour un cœur généreux et chrétien, que les plus horribles vengeances ?

TROISIÈME PARTIE.

Jésus-Christ nous commande expressément de prier pour ceux qui nous persécutent et qui nous offensent dans nos biens, dans notre honneur, dans nos personnes; et en cela sa conduite est admirable, puisqu'il nous donne la supériorité et l'avantage sur nos ennemis, pour lesquels il nous ordonne d'offrir nos vœux et nos prières; il nous rend en quelque sorte les protecteurs et les défenseurs, auprès de Dieu, de nos persécuteurs; car il est comme impossible que la prière des bons chrétiens pour leurs calomnieux demeure inutile, puisqu'elle part d'une charité et d'une grâce si éminentes. En effet, nous voyons que, dans les persécutions, la prière des martyrs convertissait souvent leurs bourreaux, et que les villes où le sang de ces sacrés athlètes était répandu devenaient en peu de temps chrétiennes, parce que la voix de ce sang précieux était comme une prière éloquente qui montait jusqu'au ciel et attirait les grâces les plus efficaces en faveur de ceux qui l'avaient répandu. Or, si l'honneur nous touche, que pouvons-nous désirer de plus honorable que d'être en quelque manière les médiateurs entre Dieu et nos ennemis? Dieu dit à Moïse : laisse souffrir quelque temps mon peuple sous la tyrannie de Pharaon; je t'ai fait son Dieu et je t'ai si fort élevé au-dessus de lui, que tu auras un pouvoir absolu sur toute la nature. Ainsi, dit-il à un chrétien, ne rends pas injure pour injure, ne rends pas mal pour mal; si tu es sensible à l'honneur de voir ton ennemi humilié au-dessous de toi, je te donnerai la plus grande gloire où tu puisses arriver. Je te ferai en quelque sorte le sauveur de cet homme qui te déchire, qui te ruine, qui te persécute, en attachant aux prières que je t'ordonne de faire pour lui la grâce de sa conversion et de sa pénitence. Admirez, dis-je, l'adresse de la divine providence, de nous engager à la pratique d'une chose

très-difficile par la gloire la plus avantageuse, qui est de contribuer au salut de nos ennemis et d'arracher au démon l'âme de celui qui veut quelquefois nous arracher l'honneur et la vie. Ce motif est sans doute bien fort pour nous faire accomplir le commandement qui nous engage à prier pour ceux qui nous persécutent. C'est un commandement absolu; Jésus-Christ, en nous le faisant, a pris le ton de maître : *Ego autem dico vobis*, etc.; et moi je vous dis, je vous ordonne avec toute l'autorité de souverain législateur, de prier pour ceux qui vous offensent. Entrez, chrétiens, dans les sentiments d'un Dieu homme; c'est la dernière leçon qu'il nous a faite sur la croix. *Pater, ignosce illis*; et il n'a jamais joint avec plus d'éclat la force de la parole à celle de l'exemple.

SERMON XIX.

DE L'HUMILITÉ.

Non erubescio Evangelium, virtus enim Dei est ad salutem omni credenti. (Rom., I.)

Je ne rougis pas de prêcher l'Evangile; car il renferme une vertu divine qui opère le salut de quiconque croit en lui.

L'humilité, qui est le fondement de tout l'édifice chrétien, est d'une trop grande étendue dans la religion *crue et pratiquée* pour n'en pas faire le sujet d'un discours particulier. Cette vertu si grande et si petite tout ensemble nous est représentée par cette semence, la plus petite de toutes, qui devient un grand arbre où les oiseaux du ciel se nichent. Rien de si petit, de si obscur, de si sombre en apparence que l'humilité : non-seulement elle sert de voile aux plus éclatantes vertus, mais elle se couvre elle-même de ses propres ombres. Cependant cette graine presque imperceptible devient un grand arbre où les oiseaux du ciel se nichent; puisque c'est pour ainsi dire à l'ombre de l'humilité que croissent les vertus les plus sublimes et que les saints de la plus haute élévation se consomment. Ainsi, Messieurs, pour vous inspirer l'amour d'une vertu, sans laquelle toute la piété n'est qu'illusion, je me propose de vous faire considérer l'humilité : 1° comme une vertu féconde qui produit toutes les autres; 2° comme une vertu précieuse qui est le principe de la véritable gloire, dont elle semble envelopper le mépris.

PREMIÈRE PARTIE.

Ce qui rend l'humilité si considérable parmi les vertus chrétiennes, c'est qu'elle est comme un principe général d'où elles sortent; car comme l'orgueil est un péché capital qui entre dans tous les autres péchés, l'humilité est une vertu générale qui a part à toutes les autres vertus, et sans laquelle elles ne sont que l'ombre et le fantôme de ce qu'elles paraissent. C'est l'humilité qui captive l'entendement sous le joug de la foi et qui l'empêche de s'égarer dans ces raisonnements vains et curieux, qui conduisent ordinairement les âmes à l'infidélité. C'est elle qui tient l'âme dans ce juste équilibre d'espérance et de crainte, qui lui donne une

sage confiance, en l'éloignant d'une présomption téméraire. C'est elle qui, découvrant à l'homme ses infirmités et ses vices, le néant et la fragilité des grandeurs périssables, le remplit d'une sainte ambition pour l'élever au-dessus du monde et ne lui faire chercher que Dieu. C'est elle qui, bannissant de la société ces dissensions que l'orgueil excite toujours entre les superbes, entretient l'union que nous devons avoir avec nos frères, et fait que nous opérons l'ouvrage de notre salut avec crainte et tremblement.

Enfin, comme l'orgueil entraîne tous les autres vices, l'humilité est suivie de toutes les vertus. Son excellence principale consiste dans cette fécondité divine et, pour ainsi parler, cette plénitude de grâces et de sainteté qu'elle porte au dedans d'elle et qu'elle enfante dans les âmes où elle est solidement établie. Le royaume de Dieu est au dedans de nous, dit Jésus-Christ; toute sa splendeur, toutes ses grâces, toutes ses richesses, sont renfermées dans cette vertu tout intérieure : ainsi ce n'est pas sans raison que le Sauveur du monde propose son humilité, comme l'abrégé de tous ses enseignements et de tous ses exemples; puisqu'en effet toute la science du salut est comprise dans celle de l'humilité. Il semble que la puissance infinie de Dieu ne se plaise qu'à travailler sur le néant; cet artisan merveilleux ne veut point de matière pour opérer ses plus parfaits ouvrages : cette parole éternelle à qui tous les êtres créés et incréés obéissent, qui se fait entendre à eux par la voix qui les produit et qui appelle, dit saint Paul, *les choses qui ne sont point, comme celles qui sont*; après avoir tiré du néant toutes les créatures de l'univers, fait sortir d'un second néant, où l'humilité réduit l'homme chrétien, toutes les merveilles de la grâce. Voulez-vous attirer les regards de Dieu sur vous? Soyez, en quelque sorte, comme si vous n'étiez point aux yeux des hommes et aux vôtres; ensevelissez-vous, détruisez-vous, anéantissez-vous devant cette grandeur suprême, par les sentiments d'une humilité profonde; considérez-vous comme un ver de terre, l'objection du peuple et l'opprobre des hommes. C'est dans cet état d'anéantissement, de destruction et d'oubli de vous-mêmes, que Dieu jettera sur vous ce regard de complaisance, que l'humilité de Marie attirera sur elle. Je l'ai reconnu par une heureuse expérience, dit saint Bernard, que pour faire de prompts et de grands progrès dans la vertu, il fallait marcher humblement devant le Seigneur, et lui présenter sans cesse le sacrifice de justice, dont parle le Prophète, en nous offrant à la divine majesté comme des victimes anéanties et détruites par l'humilité. Etudiez-vous sérieusement à devenir humbles; vous vous établirez dans la foi, vous vous affermirez dans l'espérance, vous croîtrez en charité, vous avancerez en dévotion; vous recevrez les dons de l'intelligence, de la chasteté, de la mortification, de la tempérance, de la sagesse; les sentiers étroits du salut s'aplaniront et s'élargiront devant

vous ; les nuages sous lesquels les plus hauts mystères de la religion sont enveloppés, se dissiperont dans votre esprit. Dieu prendra soin d'élever et d'orne l'édifice, pendant que vous en approfondirez le fondement : comme le soleil peint et orne les feuilles des fleurs, pendant que la terre nourrit et cache leurs racines, les vertus les plus éclatantes et les plus honorables seront le fruit de cette vertu sombre et obscure de l'humilité, parce qu'elle attirera de plus en plus dans vos âmes une abondance de grâces.

SECONDE PARTIE.

Il n'est rien de si naturel à l'homme que le désir de la gloire. Cette gloire est comme l'éclat qui rejait d'un mérite universellement connu, comme la lumière d'un flambeau qui brille, comme un murmure agréable qui se forme par le bruit de plusieurs louanges. Elle vient d'un assemblage de qualités éclatantes, d'une suite d'actions illustres et d'un consentement unanime de tout un peuple à mettre un homme au-dessus des autres. Voilà ce que c'est que la gloire humaine : or, l'humilité, qui nous apprend à mépriser toute cette vaine gloire, est la source de la gloire solide. Il n'y a que Dieu qui soit le dispensateur de la vraie gloire, parce que c'est lui, dit le Sage, qui pèse les esprits, et qui, pénétrant au fond des cœurs les motifs secrets qui font agir les hommes, juge du mérite de leurs actions, et connaît si elles sont dignes de louange ou de mépris. Ainsi, comme il voit dans le cœur de l'humble qui méprise la grandeur quelque chose de plus grand que dans toute cette fausse grandeur qu'il méprise, il en juge plus avantageusement que de tous ceux qui se laissent emporter à la passion de la vaine gloire. Or, être grand dans l'idée de Dieu est quelque chose incomparablement davantage que d'être grand dans l'idée des hommes ; ainsi un chrétien humble, qui est un objet de complaisance et d'admiration à toute la cour céleste, a plus de gloire véritable qu'un conquérant de la terre, qui en recevant les acclamations des peuples s'enivre d'un orgueil qui détruit devant Dieu tout ce qu'il a de grandeur et de gloire. De là viennent ces comparaisons si fréquentes dans les saintes Ecritures, et ces vives images qui représentent l'illusion de la gloire du monde. Toute chair n'est que de l'herbe, et toute la gloire de la chair n'est que la fleur de l'herbe ; cette fleur est le bruit d'une réputation éclatante, c'est l'éclat d'une beauté fragile, c'est l'adoration qu'on rend à cette idole ; mais souvent cette fleur tombe avant même que l'herbe se sèche ; ce limon dure plus que le fard qui le couvre. La gloire des pécheurs ne descend pas toujours avec eux dans le tombeau, dit le Prophète ; ils survivent souvent à leur réputation ; la couronne qu'ils ont reçue de l'approbation des hommes se flétrit d'ordinaire sur leur front avant que leurs cheveux blanchissent ; ils se dégradent avec le temps eux-mêmes par des faiblesses méprisables de ce haut rang où le

monde les avait placés ; la situation éminente qui attire les yeux du monde sur eux découvre les moindres taches de leur vie aux yeux des hommes attentifs sur tout ce qui peut donner prise à leur censure : on saisit avec plaisir l'occasion de les remettre au rang des hommes ordinaires dont ils étaient sortis, et l'on voit avec une joie maligne les dernières années de leur vie ternir ordinairement tout l'éclat des premières.

Mais quand leur nom demeurerait célèbre pendant tous les siècles, que leur servirait d'être loués, comme dit saint Augustin, où ils ne sont pas, pendant qu'ils sont méprisés où ils sont ? et quoi de plus méprisable que ce fantôme de gloire qui suit leur ombre sur la terre pendant qu'ils sont réellement ensevelis dans un opprobre éternel avec le prince du monde qui les honore ? Il n'en est pas ainsi de l'humble ; c'est un arbre qui porte ses fruits au delà du tombeau et dont aucune feuille ne tombera ; les fruits de la vertu et les lauriers qui la couronnent sont immortels parce que la racine en est céleste. La gloire qui vient d'une piété solide subsiste autant que Dieu même d'où elle sort et où elle retourne. Toutes les louanges que l'Eglise donne à ses saints, tous les honneurs qu'elle rend à leur mémoire se rapportant à Dieu, à qui seul la louange et la gloire sont dues, se conservent dans cet abîme où elles se perdent, semblables à ces eaux dont la moindre goutte devient incorruptible dans l'Océan, auquel elles se rendent, au lieu que toutes les autres se perdent où se corrompent dans les détours malheureux qui les en écartent. Les montagnes sont fondues comme la cire, dit le Prophète, devant la face du Seigneur ; ces grands hommes selon le monde qui, comme de hautes montagnes, s'élevaient au-dessus des hommes ordinaires, se sont dissipés et évanouis comme des flambeaux qui s'éteignent à mesure que la cire qui soutenait leur clarté passagère se consume. Mais les humbles qui vivent et qui meurent sans qu'on y pense, couverts des nuages obscurs de l'humilité chrétienne pendant leur vie, et entièrement ensevelis dans la terre de l'oubli par leur mort, brilleront comme des astres dans le firmament pendant toute l'éternité, parce que leur lumière est comme un rayon du soleil éternel qui ne souffre point d'éclipse.

SERMON XX.

DU PARFAIT ACCOMPLISSEMENT DE LA LOI.

Non erubesco Evangelium ; virtus enim Dei est omni credituri. (*Rom*, I.)

Je ne rougis pas de prêcher l'Evangile ; car il renferme une vertu divine qui opère le salut de tous ceux qui croient en lui.

Après avoir travaillé pendant le cours de cet Aven à perfectionner tout l'homme chrétien dans l'esprit et dans le cœur, dans ce qui regarde la pureté de la créance et la régularité des mœurs, j'ai cru que je ne pouvais terminer les instructions que je vous ai faites par un discours plus utile et plus nécessaire que celui de l'observation de la loi

de Dieu, qui n'est autre chose que la religion pratiquée. Heureux si je pouvais graver dans vos cœurs un profond respect pour cette loi divine, et vous imprimer pour jamais ces deux sentences du Prophète : Que ceux qui aiment la loi du Seigneur jouissent d'une profonde paix, et que ceux qui la transgressent se plongent dans un abîme de misères. Saint Augustin, en expliquant ce passage du Psalmiste, *In decachordo psallam tibi*, dit que cette harpe mystérieuse de dix cordes représente tout l'homme spirituel ; ce bois cave qui rend un son agréable quand on touche les cordes n'est autre chose que la foi opérante par la charité, qui est la perfection de la loi. Comme cette harpe ne résonne point si on ne touche les cordes, la foi est morte sans les œuvres ; la créance saine est inutile sans les mœurs pures. La religion crue est inefficace sans la religion pratiquée ; de sorte que toute l'harmonie de la vie spirituelle dépend de cette union des cordes touchées sur la harpe, c'est-à-dire des préceptes observés sur le fondement de la foi. Les saints dans le ciel chantent le cantique de la gloire ; mais les saints sur la terre chantent le cantique de la grâce par cet accord de leur vie avec leur foi, de leurs actions avec leurs paroles ; ce qui forme un concert intérieur que les hommes du siècle n'entendent pas dans le tumulte du monde, mais qui se fait entendre dans le profond silence du cœur où le Saint-Esprit habite, et qui charme pour ainsi dire les oreilles de Dieu même.

Or, ce parfait accomplissement de la Loi consiste dans deux choses : 1^o dans une préparation sincère de l'âme à observer la Loi ; 2^o dans une exacte observation de cette Loi, dans les occasions qui s'en présentent.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu dit qu'il exauce la préparation de notre cœur : *Præparationem cordis eorum exaudivit Dominus*. Cette disposition de l'âme à observer la Loi divine est comme une prière continuelle qui monte jusqu'au trône de la Divinité : or, pour avoir cette excellente préparation d'où dépend le mérite de toutes nos bonnes œuvres, il faut concevoir un grand désir de la sagesse qui nous apprend à bien connaître la Loi et qui nous la fait accomplir après l'avoir connue. Ce désir de la sagesse est fondé sur la connaissance de notre pauvreté et de notre extrême misère ; nous n'avons de nous-mêmes que le néant et le péché, nous ne sommes qu'ignorance et que faiblesse ? nous ne pouvons aller à Dieu que par lui, nous ne pouvons accomplir sa Loi que par sa grâce, et notre âme ne peut être sincèrement préparée à observer ses préceptes, s'il ne nous donne l'intelligence pour en connaître l'éternelle justice. On peut dire que l'observation de la Loi produit la sagesse selon cette parole du Prophète : Le précepte du Seigneur est lumineux, il éclaire les yeux de celui qui l'observe fidèlement : *Præceptum Domini lucidum illuminans oculos*. De là vient que le

Prophète ajoute qu'il a une connaissance qui passe l'expérience des vieillards parce qu'il a été attentif à la Loi de Dieu : *Super senes intellexi, quia legem tuam non sum oblitus*. Mais il n'est pas moins vrai que la sagesse divine est nécessaire pour préparer notre âme à l'observation de la Loi. Toutes les réflexions qui viennent de nous nous égarent au lieu de nous redresser ; aveugles pour connaître le bien et encore plus impuissants pour le faire après l'avoir connu. C'est ce dont nous ne saurions être trop persuadés ; car cette conviction de notre ignorance et de notre infirmité produit en nous un désir de la vraie sagesse, c'est-à-dire de la connaissance des voies de Dieu et des routes cachées qui conduisent à lui. Exilés de notre véritable patrie, nous ne savons quel chemin prendre pour y retourner. Nous ne faisons aucune démarche qui ne nous éloigne de notre fin, si Dieu même ne nous mène à Dieu ; s'il ne fait briller à nos yeux cette trace de lumière divine qui nous conduit sûrement dans la voie glissante et ténébreuse où nous marchons : ainsi puisque nous ne pouvons arriver à notre terme sans guide, que pouvons-nous faire de mieux que de le désirer et de le chercher ? C'est pour cela que le Prophète dit à Dieu : *Seigneur, découvrez-moi vos voies, et enseignez-moi vos sentiers*. Il le répète en une infinité d'endroits de ces psaumes que l'Eglise met en la bouche de ses ministres, afin qu'ils les adressent à Dieu au nom de tous les fidèles aux premières heures du jour ; ces saints cantiques ne sont qu'une répétition de la même prière diversement énoncée, pour nous apprendre que nous devons renouveler ce vrai désir de la sagesse tous les jours de notre vie comme la plus parfaite disposition de l'âme pour accomplir la Loi divine. Le Prophète connaissait bien l'excellence de ce désir, lorsque ne le trouvant pas assez fortement imprimé dans son cœur, il souhaite de désirer : *Concupivi desiderare*. Car ce désir sincère, dit saint Augustin, est un commencement du bien qui en est l'objet, comme la préparation du cœur à observer la Loi en est pour ainsi dire une observation continuelle. On commence d'avoir la sagesse lorsqu'on la désire véritablement ; celui qui s'égare dans les voies de Dieu sans perdre néanmoins le désir de les suivre, les retrouve après les avoir perdues. Je me suis égaré, dit le Prophète, comme une brebis qui erre dans un désert sans guide ; ô divin Pasteur, venez-moi chercher et me retirer de mon égarement parce qu'en m'éloignant de vous par le péché, je n'ai pas oublié votre Loi : *Erravi sicut ovis quæ perit, quære servum tuum, quia mandata tua non sum oblitus*. Il est vrai, Seigneur, j'ai marché dans les sentiers détournés de l'iniquité ; le charme des plaisirs, la violence de la passion m'a fait sortir des voies droites de votre justice ; je me trouve loin du troupeau des vrais fidèles, exposé aux loups ravissants qui m'environnent ; ne m'abandonnez pas, ô mon Dieu, dans ce funeste égare-

ment où je me trouve, parce que je n'ai pas oublié votre sainte Loi, même en la violant; je ne me suis point caché le crime de la transgression pour jouir sans remords de la douceur du péché; je n'ai point jeté votre joug sacré loin de moi, et je n'ai point rompu les chaînes de vos saintes ordonnances. Le fond de mon cœur a toujours été rempli d'une vénération secrète pour la beauté de cette Loi divine, lors même que je semblais la mépriser avec plus d'insolence; j'ai gémi de mes infidélités, j'ai soupiré après la justice, j'ai mêlé l'amertume de la pénitence avec la douceur du péché; cette disposition intérieure de mon âme est une raison qui doit attirer votre miséricorde sur moi. Tendez-moi donc une main secourable pour me ramener à vous, puisque l'amour et le souvenir de votre Loi ne sont jamais sortis de mon cœur et de ma mémoire : *Erravi sicut ovis quæ periit, quære servum tuum, quia mandata tua non sum oblitus*. J'ai ouvert ma bouche, dit le même Prophète, et j'ai attiré l'Esprit : *Os meum aperui et attraxi spiritum*. Quelle est cette bouche qui attire l'esprit de Dieu en s'ouvrant ? c'est le cœur, dit saint Augustin, cette bouche s'ouvre par le désir et attire l'esprit de la sagesse à mesure que le désir de l'acquiescer s'allume et se redouble.

SECONDE PARTIE.

Pour accomplir parfaitement la Loi divine, il faut se convaincre fortement que Dieu en est l'auteur. J'ai reconnu, Seigneur, que vous avez fondé de toute éternité les témoignages de votre sainte et irrévocable volonté, déclarée aux hommes dans les articles de la Loi : *Initio cognovi de testimoniis tuis, quia in æternum fundasti ea*. Car lors qu'on est véritablement persuadé de ce grand principe de la religion, il influe, pour ainsi parler, sur tout le cours de notre vie, une exactitude respectueuse à observer la Loi de Dieu dans toutes les occasions qui s'en présentent. Les hommes retranchent de cette Loi ce qu'il leur plaît; ils l'expliquent selon leurs intérêts et leurs passions; ils font prendre à cette Loi inflexible, dit saint Augustin, le plis tortueux de leurs désirs déréglés. Mais, Seigneur, vous conduisez les hommes, dit le Prophète, avec une verge de fer : *Reges eos in virga ferrea*. Cette verge de fer, c'est la Loi divine qui demeure toujours droite pendant que nous nous efforçons de la fléchir et de la tordre selon nos inclinations corrompues; le souverain juge, qui est le seul interprète légitime de la Loi, nous jugera et nous condamnera par la Loi même : alors disparaîtront tous ces adoucissements de la Loi, toutes ces dispenses injustes de la Loi, tous ces faux prétextes dont on se sert pour colorer les transgressions de la Loi. Les pécheurs seront les premiers à reconnaître l'équité de cette Loi qui les condamnera; ils diront : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum*. Vous êtes juste, Seigneur, et le jugement

que vous prononcez contre nous est équitable. Ah ! chrétiens, n'attendons pas à reconnaître l'équité de la Loi de Dieu, lorsque nous serons accablés sous le poids des châtimens dont elle menace ceux qui la violent. Remplissons-nous d'une profonde vénération pour cette divine Loi, qui est l'équité même : *Lex tua æquitas*. Imprimons-nous fortement ces deux grandes vérités fondamentales, auxquelles se réduisent toutes celles que je vous ai annoncées dans cet Avent; que l'observation de la Loi fortifie la foi, et que la foi nous fait observer la Loi. La religion crue nous conduit à la religion pratiquée, et la religion pratiquée nous attache à la religion crue. Il faut croire pour observer les préceptes; mais c'est en observant les préceptes que nous méritons la grâce de croire. Adorons donc et la Loi et la foi; obéissons à tout ce que Dieu nous a ordonné, soumettons-nous à tout ce qu'il nous a révélé. Gardons-nous bien de nous faire cette foi arbitraire que le libertinage a rendue si commune; on ne voit rien de plus ordinaire dans le monde que des apostats secrets de la foi; pour peu que l'on entre dans l'intérieur des gens du siècle, on n'y trouve presque plus aucun vestige de foi et de religion. Mais le chrétien soumis adore ce que l'impie blasphème; le même motif qui fait secouer le joug de la foi et de la Loi aux uns, le fait subir aux autres avec plus de révérence : ce que la religion a d'incompréhensible pour le vrai fidèle ne sert qu'à la lui rendre plus vénérable. Un jour viendra, Seigneur, que nous verrons la lumière dans la lumière; que tous les voiles de l'ignorance tomberont de nos yeux; que le grand énigme de la foi et de vos desseins éternels sera parfaitement développé, et que vous contemplant face à face, nous puiserons la connaissance de la vérité dans la source même qui s'épanchera dans nos âmes sans obstacle et sans nuages. Maintenant que nous n'avons qu'autant de clarté qu'il nous en faut pour nous conduire dans la voie ténébreuse de la foi, nous révérons, avec un tremblement respectueux, ce que nous cachent les voiles sacrés du sanctuaire et de la lumière inaccessible que vous habitez. Nous reconnaissons, ô Seigneur, qu'il est de la dignité et de l'excellence de notre foi de s'exercer sur des sujets qui passent la faiblesse de notre intelligence : nous savons que si d'un côté la religion nous doit paraître évidente pour former la certitude de notre foi, de l'autre elle doit être obscure pour éprouver notre soumission; que c'est dans cet assujettissement de notre esprit à une créance qu'il refuse, que consiste le parfait hommage que cette puissance orgueilleuse doit à son Créateur, et que c'est en croyant ce que nous ne voyons pas, comme dit saint Augustin, que nous mériterons de voir ce que nous aurons cru.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

In hoc scimus quoniam cognovimus eum, si mandata ejus observemus. Qui dicit se nosse eum et mandata ejus non custodit, mendax est et in hoc veritas non est. Qui autem servat verbum ejus, veræ in hoc charitas Dei perfecta est : et in hoc scimus quoniam in ipso sumus. Qui dicit se in ipso manere, debet sicut ille ambulavit, et ipse ambulare. (I *Joan.*, II.)

Estote autem factores verbi, non auditores tantum, fallentes vosmetipsos : quia si quis auditor est verbi et non factor, hic comparabitur homini consideranti vultum natiuitatis suæ in speculo : consideravit enim se et abiit ; et statim oblitus est qualis fuerit. Qui autem perspexerit in legem perfectam libertatis et permanserit in ea, non auditor obliviosus factus, sed factor operis, hic beatus in facto suo erit. (*Jac.*, I.)

Fides, si non habeat opera, mortua est in semetipsa. Sed dicet quis, tu fidem habes et ego opera habeo : ostende mihi fidem tuam sine operibus et ego ostendam tibi ex operibus fidem meam. Tu credis quoniam unus est Deus : bene facis ; et dæmones credunt et contremiscunt. Vis autem scire, ô homo inanis, quoniam fides sine operibus mortua est ? Abraham pater noster nonne ex operibus justificatus est, offerens Isaac filium suum super altare. Vides quoniam fides cooperabatur operibus illius et ex operibus consummata est. (*Jac.*, II.)

Videns fici arborem unam secus viam venit ad eam, et nihil invenit in ea nisi folia tantum. Et ait illi : Numquam ex te nascatur fructus in sempiternum ; et continuo aruit. (*Matth.*, XXI.)

Attendite a falsis prophetis, qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intus autem sunt lupi rapaces ; a fructibus eorum cognoscetis eos. Nunquid colligunt ex spinis uvas, aut de tribulis ficus ? Sic omnis arbor bona fructus bonos facit ; mala autem arbor, fructus malos facit. Non potest arbor bona malos fructus facere, neque arbor mala bonos fructus facere. Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur et in ignem mittetur. Igitur ex fructibus eorum cognoscetis eos. (*Matth.*, VII.)

Non omnis qui dicit mihi, Domine, Domine, intrabit in regnum cælorum ; sed qui facit voluntatem Patris mei qui in cælis est, hic intrabit in regnum cælorum. (*Ibid.*)

Quicumque autem totam legem servaverit, offendat autem in uno factus est omnium reus : qui enim dixit, non mœchaberis, dixit, non occides : quod si non mœchaberis, occides autem, factus es transgressor legis. Sic loquimini et sic facite. (*Jac.*, II.)

SENTENCES DES PÈRES.

Psalle Domino in psalterio decem chororum. Præcepta enim legis decem sunt ; in

La véritable connaissance de Dieu consiste dans l'observation de ses commandements. Celui qui se vante de connaître Dieu et qui ne garde pas ses préceptes est un menteur ; et la vérité n'est pas dans ses paroles. Au contraire, celui qui est un exact observateur de la parole divine, peut dire qu'il a la charité dans toute sa perfection. C'est à cette marque seule que nous pouvons connaître sûrement si nous sommes unis à Dieu ; car quiconque dit qu'il est uni à Dieu doit suivre les voies qu'il a suivies lui-même, pendant qu'il a vécu parmi les hommes.

Mes frères, soyez de fidèles observateurs de la parole de Dieu, et ne vous contentez pas d'en être d'attentifs auditeurs ; car ce serait vous séduire vous-mêmes. Celui qui entend la parole de Dieu sans la mettre en pratique, ressemble à un homme qui, après s'être regardé dans un miroir, s'en va, et oublie aussitôt l'image que le miroir lui a représentée. Mais celui qui, par de sérieuses réflexions sur la parole de Dieu, qu'il a entendue, s'efforce de régler sa vie sur sa créance, et de conformer ses actions aux enseignements qu'il a reçus, celui-là est dans la voie de la parfaite félicité,

Si la foi n'est accompagnée des œuvres, elle est morte. Que si quelqu'un dit : vous avez la foi, et moi j'ai les œuvres ; je lui répondrai : qu'il me montre une foi véritable sans les œuvres, et moi je le ferai juger de ma foi par mes œuvres. Vous croyez, dites-vous, qu'il n'y a qu'un Dieu ; vous faites bien d'avoir cette créance ; mais les démons croient et frémissent. Voulez-vous connaître, ô homme vain et méprisable, comment il est vrai que la foi sans les œuvres est une foi morte ? Abraham, le père de tous les fidèles, n'a-t-il pas été lui-même justifié par les œuvres, en offrant son fils Isaac en sacrifice à Dieu, pour témoignage de sa parfaite obéissance ? C'était la foi de ce saint patriarche qui se manifestait par ses œuvres, et quelque parfaite qu'elle fût en elle-même, ce ne fut que par les œuvres qu'elle reçut sa consommation.

Jésus-Christ voyant un figuier dans le chemin s'en approcha pour y prendre du fruit ; mais il n'y trouva que des feuilles. Alors il frappa cet arbre de sa malediction, en disant : Arbre stérile, ne porte jamais aucun fruit ; et dans ce moment le figuier fut entièrement desséché.

Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous couverts de la peau de brebis, et qui dans le fond sont des loups ravissants ; vous les reconnaîtrez aux fruits qu'ils produiront. Est ce que l'on pourra recueillir des figues et des raisins des ronces et des épines ? Tout bon arbre produit de bons fruits, au lieu qu'un mauvais arbre ne produit que de mauvais fruits : Il ne se peut faire que de mauvais fruits viennent d'un bon arbre, ni que de bons fruits viennent d'un mauvais arbre. Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera arraché et jeté au feu. Je vous le dis donc encore, vous les reconnaîtrez aux fruits qu'ils produiront.

Tous ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas pour cela dans le royaume de Dieu ; mais celui-là seulement, qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, entrera dans son royaume.

Quiconque observe d'ailleurs toute la Loi et la viole en un seul point, devient coupable en tout. Car celui qui a défendu l'adultère a défendu l'homicide : que si vous commettez l'un, en vous abstenant de l'autre, vous devenez un transgresseur de la Loi. Faites comme vous parlez.

Psalmodiez au Seigneur, charmez ses oreilles par l'harmonie que produit l'accord de la vie avec

decem præceptis legis habes psalterium : perfecta res est, habes ibi dilectionem Dei in tribus, et dilectionem proximi in septem. Et utique nosti, Domino dicente, quia in his duobus tota lex pendet et prophetæ.

AUG., in psal. XXXI.

Nemo jactet bona opera sua ante fidem ; nemo sit piger in operibus accepta fide.

AUG., in psal. XXXI.

Sanctum est templum tuum, mirabile in justitia. Ista sunt bona domus illius : non dicit, templum tuum sanctum mirabile in columnis, mirabile in marmoribus, mirabile in tectis auratis, sed mirabile in justitia. Habes foris oculos unde videas marmora et aurum ; intus est oculus unde videatur pulchritudo justitiæ. Si nulla est pulchritudo justitiæ, unde amatur justus senex ? Tamen si justus est, si alienum non concupiscit, si de suo quod habet erogat indigentibus, si bene monet et rectum sapit, si integre credit, si paratus est pro fide veritatis etiam ipsa confracta membra impendere ; multi enim martyres etiam senes : unde illum amamus ? quid in eo bonum videmus oculis carnis ? nihil. Quædam ergo est pulchritudo justitiæ. (AUG., in psal. LXIV)

Justum est, Domine, ut diligamus te, quia et nos ipse diligis ; et iniquum omnino est ut te in aliquo dilecti tui offendant. Vere hoc mandatum Legem complectitur et Prophetas, et in hoc verbo omnium scripturarum volumina coarctantur. Hoc natura, hoc ratio, hoc, Domine, verbi tui clamat auctoritas ; hoc, ex ore tuo audivimus, hic invenit consummationem omnis religionis, primum est hoc mandatum et ultimum ; legat hoc unum verbum et in hoc mandato meditetur christiana religio. (S. Cyr., *De bapt. Christi.*)

Lex tua docet vitare peccatum et corripit transgressores et ut lotis mundisque pedibus in via immaculata incedant, omnia præmonstrat offendicula et insinuat diverticula, quibus periculosi transitus evitentur : nihil impossibile, nihil jubet austerum ; in quibusdam per legem tuam promissa præmia nos invitant, in multis poenæ propositæ et supplicia, vel damna, terribiles animos, a scelerum retrahunt appetitione. (Id., *ibid.*)

la foi. L'observation du Décalogue est ce psaltérion mystérieux composé de dix cordes, c'est-à-dire de dix préceptes : trois qui regardent l'amour de Dieu, et sept qui se rapportent à l'amour du prochain ; car Dieu l'a dit, et nous ne pouvons l'ignorer : toute la Loi est renfermée dans ces deux préceptes.

Que personne ne se confie dans les bonnes œuvres qu'il a faites avant que d'avoir reçu la foi ; mais aussi que personne ne néglige de faire de bonnes œuvres après avoir reçu la foi.

Le temple intérieur et spirituel où vous habitez, ô Seigneur, est admirable, et il renferme des richesses infinies dans la justice qui en est l'ornement et le trésor inestimable. Le Prophète ne fait pas consister la beauté de ce temple dans des colonnes de marbre, dans des voûtes dorées, dans une structure superbe, mais dans la justice. Comme vous voyez l'or, le marbre et les autres ornements d'un temple matériel avec les yeux du corps, considérez avec les yeux de l'esprit, qui sont les lumières de la foi, les beautés invisibles et spirituelles de la justice. S'il n'y avait pas une beauté charmante dans cette justice, d'où vient qu'un vieillard juste et vertueux attire l'amour et la vénération des hommes ? Car qu'est-ce qu'il a d'aimable en lui, si l'on considère sa personne, que les infirmités de la vieillesse ont rendue toute difforme et rebutante ? Cependant si ce vieillard est véritablement un homme juste, s'il ne convoite point le bien d'autrui ; s'il fait part de celui qu'il possède légitimement aux pauvres ; s'il donne de bons conseils et de sages avertissements à la jeunesse ; si sa créance est pure et sa vie sans reproche ; s'il est même disposé à mourir pour la défense de la vérité, et à couronner par une mort glorieuse une vie toute sainte, comme l'ont fait plusieurs martyrs, qui ont livré leur corps déjà caduc aux tourments. Ah ! il n'y a personne qui puisse se défendre d'aimer la beauté de la justice, parmi les rides de la vieillesse, et d'être charmé des attraits de l'une cachés sous les défauts et les infirmités de l'autre.

Il est juste, ô Seigneur, que nous vous aimions, puisque vous-même nous aimez, et il est tout à fait injuste que vous soyez offensé dans la transgression de votre Loi, par ceux que vous avez bien voulu rendre dignes de votre amour. Ce commandement de vous aimer renferme également toute la Loi, et les Prophètes, et tous les volumes des saintes Ecritures sont en quelque sorte réduits à cette seule parole : Tu aimeras le Seigneur ton Dieu. La raison, la nature, et l'autorité s'accordent ensemble pour nous faire ce commandement ; nous l'avons reçu de votre bouche, ô mon Dieu, ce grand précepte qui est un abrégé de toute la religion, et comme le centre où toutes les lignes de la piété chrétienne se rapportent ; c'est le premier et le dernier commandement qui doit faire l'objet de la continuelle méditation des chrétiens.

Votre loi, ô Seigneur, nous enseigne à fuir le péché et retient les transgresseurs par la crainte du châtement ; elle nous apprend à marcher dans l'innocence, et à suivre les voies pures et droites de la justice ; elle nous marque tous les écueils, où notre âme se peut prendre, elle nous découvre tous les détours dangereux où elle se peut égarer ; elle ne commande rien d'impossible, ni même rien de pénible, puisque d'un côté l'espoir de la récompense adoucit toutes les difficultés, et que de l'autre la crainte des supplices balance le penchant de la cupidité. Ainsi le bonheur où conduit la vertu en ôte toutes les peines, et la fin malheureuse où le vice nous mène ne nous permet pas d'y trouver aucun plaisir.

SERMON XXI.

IL FAUT COMBATTRE LA PASSION DOMINANTE.

Pour le troisième Dimanche de l'Avent.

Miserunt Judæi ab Jerosolymis sacerdotes et levitas ad Joannem, ut interrogarent eum : Tu quis es ? (Joan. I.)

Les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prêtres, et des lévites à Jean pour lui demander, Qui êtes-vous ?

C'est ainsi que nous parle l'évangéliste saint Jean de la curiosité des juifs qui, surpris de la vie extraordinaire et des actions miraculeuses de Jean-Baptiste, lui font demander qui il est, *tu quis es ?* Telle est, chrétiens, la question que chacun de nous se doit faire à soi-même si nous voulons parvenir à nous connaître, connaissance en quoi consiste toute la sagesse chrétienne ; connaissance qui, tout importante qu'elle est, n'est ni si abstraite ni si difficile qu'on veut se le persuader : car, sans entrer dans un trop long détail, voulez-vous savoir qui vous êtes, *tu quis es ?* Observez la passion qui vous domine, quelle est l'habitude qui vous fait agir, le vice qui vous est le plus ordinaire et le plus familier ; quand vous l'aurez découvert tenez-vous en là, car l'avoir connu c'est avoir acquis la connaissance de soi-même.

L'utilité de connaître sa passion dominante pour la combattre : première partie ; la nécessité de combattre sa passion dominante pour la vaincre : seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

On peut dire que la passion dominante est une sorte de péché originel qui n'est qu'un en espèce, mais qui produit et qui entretient tous les autres. En effet dès le moment qu'une passion nous gouverne et qu'elle règne avec empire dans notre cœur, ne nous porte-t-elle pas à tous les péchés qui peuvent contribuer à la satisfaire ? quelque horreur qu'on ait naturellement des autres vices, s'ils flattent notre passion, n'est-ce pas un poids qui nous entraîne, un charme qui nous séduit et une loi qui nous tyrannise ? faisons sentir cette vérité par des exemples de l'Écriture qui nous représenteront ce qui se passe tous les jours dans le monde.

Saül avant que de monter sur le trône avait du mérite et de la vertu ; c'est ce qui le rendit agréable aux yeux de Dieu et qui fut cause de son élévation ; mais il se laissa malheureusement prévenir d'une cruelle jalousie contre David, et de cette source empoisonnée combien sort-il de péchés qui corrompent la pureté de ses mœurs. Il devient soupçonneux, et les éloges qu'on donne à David lui font ombrage ; défiant, il observe toutes ses actions ; critique, il donne un tour pernicieux aux choses les plus innocentes ; ingrat, il oublie les services qu'il venait de rendre à son Etat et à sa personne ; injuste, il ne peut plus voir de bon œil un sujet qu'il regarde comme le rival de sa gloire et de son autorité ; quelque soin que David ait de ménager l'une et l'autre, il devient lâche et timide, se livrant à la tristesse que lui causent les triomphes de ce jeune victorieux ; malin à son égard, ren-

dant suspecte sa fidélité par des médisances secrètes ; faux, trompeur et dissimulé, il ne pense plus qu'à lui tendre des pièges pour le prendre ; il passe jusqu'à la cruauté, ajoutant le parjure à ces crimes, manquant au serment qu'il avait fait à Jonathas de ne plus attenter sur la personne de David.

Qui peut n'être pas surpris de voir tous ces vices dans un prince qui avait de la vertu ? Il en conçoit lui-même de l'horreur en certains moments et reconnaît l'injustice de son procédé : *Justior es tu quam ego*. Ah ! vous avez beaucoup plus de vertu que moi, s'écrie-t-il à David ; cependant il continue de le persécuter avec plus d'acharnement que jamais : quel est le principe de tant de crimes que la jalousie ? Tant il est vrai que tandis qu'il est esclave de cette passion, il ne faut pas s'étonner s'il l'est de toutes les autres.

Le grand-prêtre Hélié n'était sujet ni à l'avarice, ni à l'envie, ni à l'ambition ; sa passion dominante était un vice que plusieurs croyaient innocent, et qui fut cependant la source de tous ses malheurs ; il aimait le repos, et haïssait les affaires : c'était un caractère d'esprit doux et facile, ennemi du bruit et de l'embarras ; mais combien de péchés d'omissions qui le rendent coupable aux yeux de Dieu ! Il abandonne son ministère à des enfants indignes d'approcher de l'autel, il ne s'informe pas des désordres de leur vie, il souffre qu'au scandale du peuple de Dieu ils déshonorent leur caractère par des excès honteux, que par une avarice sordide ils éloignent les fidèles des autels et des sacrifices ; averti de leurs désordres, il se contente de reprendre mollement ceux qu'il fallait retirer du ministère, et voilà une insolence où le conduit une passion qu'il n'a pas eu soin de combattre.

Voulez-vous encore un exemple, mes frères, qui vous convainque de la vérité que je traite ? Judas est dominé par une passion d'intérêt ; de là vient l'égarement de son cœur et l'aveuglement de son esprit jusque dans les plus saints mystères ; il ne pense plus qu'à l'argent : c'est un hypocrite qui, tandis que Madeleine répand des parfums sur la tête du Sauveur, feint de n'avoir regret à cette dissipation qu'en faveur des pauvres ; c'est un fourbe et un larron qui s'approprie les aumônes qu'il reçoit : il va plus avant ; après avoir trahi sa conscience, il vend son maître, et communiant en cet état avec les apôtres, il met le comble à ses péchés par un sacrilège ; il y ajoute l'infidélité, doutant si le Fils de Dieu lisait dans son cœur et s'il en connaissait le fond : *Nunquid ego sum ?* Quel enchaînement de péchés ! élevé à l'école de Jésus-Christ, et témoin de ses miracles, il en oublie les divines leçons. Remontons à la source de ses péchés, comme on fait dans les maladies du corps ; toute la maladie réside dans la passion dominante : c'est de là que tout le poison se répand sur toutes les actions de la vie.

L'ambitieux veut avancer sa fortune, et il ne le peut qu'on s'élevant sur la misère des

autres ; pour en venir à bout, que de médisances, que de faux rapports, que de trahisons, que d'intrigues criminelles, que de mystères d'iniquité, où toute la malice de l'homme est mise en usage ! Le sensuel, le voluptueux est tourmenté d'une passion violente, et il la veut satisfaire : à quels désordres ne s'abandonne-t-il point ? idolâtre d'une vaine beauté dont il adore tous les caprices, il n'est rien où il ne se porte pour lui plaire. Samson révèle son secret, Hérode fait tuer Jean-Baptiste : emportement, dépit, jalousie, dépenses excessives, division dans les familles, mépris des choses saintes, oubli entier de Dieu, ce sont des suites inévitables ; en vain on vous fait des reproches et des remontrances, tandis que votre cœur est esclave d'une passion humiliante, il faut qu'il soit sujet à tous ces vices ; en vain vous couperez les branches de cet arbre fatal, tandis que le tronc demeure sur pied, il en repoussera incessamment de nouvelles.

Vérité si connue dans le monde, que la plupart des fautes où tombent les hommes ne viennent que de ce qu'on les prend par leur faible ; on étudie leurs passions, surtout quand on veut les ménager et leur plaire, car c'est par là que nous les surprenons. Qui pourrait s'imaginer combien on forme de desseins sur une passion qu'on a découverte dans les personnes que l'on veut gagner ? Ceux qui sont intéressés à flatter le vice qui domine en vous ont les yeux trop ouverts pour ne le pas apercevoir, et sont trop attentifs à tout ce qui peut l'entretenir pour le manquer : tout y conspire, discours, ouvrages d'esprit, manière de vivre, d'agir, de penser, tout vient aboutir à ce centre ; on ne réussit, dit-on, auprès d'une personne que par ces endroits ; il faut être de ses plaisirs, de son commerce et de son jeu ; il faut entrer dans ses haines et dans ses aversions, il faut flatter sa vanité, il faut acheter son suffrage, il faut gagner les associés de ses débauches ; car c'est ainsi qu'on peut s'ouvrir un chemin à son cœur, et le tourner ensuite à tout ce que l'on voudra, jusqu'à l'injustice et à la violence.

Ah ! Seigneur, disait le Sage, dans la connaissance qu'il avait des excès étranges où

nous porte une passion qui nous maîtrise, ne souffrez pas que mes yeux, éblouis du faux éclat de la grandeur, lèvent leur vue ambitieuse jusqu'aux premières places : *Extollentiam oculorum meorum ne dederis mihi*. Eloignez loin de moi ces désirs vifs et insatiables dont la violence ne souffre ni bornes ni mesures ; j'en connais les conséquences pernicieuses, j'en ai vu les effets fragiques dans les premiers hommes du monde ; quelque zèle que j'aie pour votre service et l'observation de votre loi, je ne réponds plus de mon cœur dès qu'il sera dominé par une passion : *Et omne desiderium avertet a me*.

SECONDE PARTIE.

Un autre effet qui marque encore mieux la malignité de la passion dominante, c'est que non-seulement elle est la cause de nos péchés, mais elle est aussi la source de toutes les fausses maximes que nous nous faisons en matière de conscience ; car tel est le dérèglement de l'homme, qu'il ne veut pas seulement satisfaire sa passion, mais encore la justifier. Ce que nous voulons fortement, nous voulons qu'il soit juste, disait saint Augustin. Ce serait peu de suivre sa passion, si on n'avait le plaisir de l'autoriser ; on serait troublé par les peines de sa conscience, si ce que l'on fait se montrait sous l'image affreuse du péché ; de là mille retours délicats et certains doutes involontaires viennent traverser vos désirs ; on est en peine si les attachements qu'on a n'ont rien de criminel : ce doute peut troubler le repos d'une personne qui a encore de la crainte de Dieu ; on entre en certains scrupules sur certains profits illégitimes, où l'on ne voit pas assez de bonne foi ; l'on ne sait si la froideur où l'on est avec certaines personnes ne va point jusqu'à blesser la charité que nous ordonne l'Evangile ; il vient quelquefois des réflexions sur la liberté indiscrete qu'on se donne de railler, de censurer ceux que l'on n'aime point et sur qui on a une envie secrète ; la conscience vous reproche quelquefois des jeux immodérés et excessifs qui intéressent vos affaires.

ESSAIS DE SERMONS

POUR LES DOMINICALES ET LES MYSTERES.

SERMON XXII.

Pour le second dimanche après l'Epiphanie.

SUR LES AVANTAGES, LES OBLIGATIONS
ET LES PEINES DU MARIAGE.

Nuptiæ factæ sunt in Cana Galilææ : et erat mater Jesus ibi. Vocatus est autem et Jesus et discipuli ejus, ad nuptias. (Joan., II.)

On fit des noces en Cana, ville de Galilée, où la mère de Jésus se trouva. Son fils Jésus y fut aussi appelé avec ses disciples.

La vocation de Dieu, nécessaire pour vivre saintement dans tous les états, et pour en remplir dignement toutes les obligations, l'est particulièrement pour sanctifier le mariage. C'est pour cela que Jésus-Christ fut appelé aux

noces de Cana; qu'il les approuva, et qu'il les honora par sa présence et par ses miracles, pour nous apprendre, disent les Pères, que toute la sainteté du mariage vient de Jésus-Christ, et que s'il n'y est appelé, cet état est tout profane et même tout criminel : *Vocatus est autem et Jesus*. Saint Augustin, dans l'excellent traité qu'il a fait de *bono conjugali*, réduit tous les avantages dont la Providence a favorisé le mariage, à trois principaux : à l'éducation des enfants, qui en est la fin; à la société mutuelle qui en est le nœud, et à la qualité du sacrement qui en est l'essence : *Bonum habet matrimonium et hoc tripartitum : proles, fides, sacramentum*. Mais de ces trois biens du mariage naissent trois charges pesantes qui lui sont attachées : les obligations dont il faut s'acquitter; les peines qu'il faut supporter; les dangers qu'il faut éviter; et sans la grâce et la vocation, on ne saurait bien accomplir ces trois devoirs. 1° Il faut être appelé de Dieu pour satisfaire aux obligations du mariage; 2° il faut être prévenu de l'esprit de Dieu pour supporter les peines du mariage; 3° il faut être conduit par la grâce de Dieu pour éviter les dangers extrêmes qui se trouvent dans le mariage.

PREMIÈRE PARTIE.

Il faut avouer que Dieu a fait une grande grâce aux hommes, lorsqu'il a bien voulu instituer un sacrement pour établir entre eux des alliances qu'il a élevées à un ordre surnaturel, et auxquelles il a joint des grâces dont ils sont eux-mêmes les ministres. C'est un honneur extrême que Dieu fait aux pères et aux mères de les choisir pour lui élever des enfants dans l'Eglise, qui peuvent devenir des saints dans le ciel : de sorte que le mariage consacré par l'institution du Fils de Dieu n'est pas un contrat criminel, comme l'ont voulu quelques hérétiques, ni une société purement civile, tel qu'il était parmi les païens, ni même une simple cérémonie de religion, comme dans l'ancienne Loi; mais un grand sacrement qui représente le plus auguste de nos mystères, dans l'alliance de Jésus-Christ avec son Eglise : *Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesia*. Or, cette sainteté du mariage est le principe des obligations qu'il nous impose; la première est de s'y engager par des motifs chrétiens, et où la chair et le sang n'aient point de part. Plus l'homme animal s'efforce de corrompre la pureté de cette union, plus elle doit être sanctifiée et relevée par l'homme spirituel; car comme les choses les plus excellentes deviennent les plus mauvaises quand elles se corrompent, ainsi souvent les choses les plus susceptibles de corruption et de vice peuvent devenir les plus parfaites, quand elles sont purifiées par la grâce. Un des principaux devoirs de cet état est de le recevoir comme un sacrement, et comme un remède à l'infirmité humaine. Rappelez dans vos esprits ce qui est rapporté dans l'Ecriture de ce démon Asmodée qui frappa de mort les sept maris de cette jeune fille que Dieu avait destinée au jeune et chaste

Tobie; ce démon redoutable est le démon de la chair et de la concupiscence qui préside aux mariages où *Jésus-Christ n'est point appelé*; qui donne la mort à tous ceux qui abusent de la sainte licence de ce divin sacrement. Ce fut en passant les premières nuits de son mariage dans l'oraison que le jeune Tobie chassa ce démon terrible et leva l'opprobre de son épouse qui avait été livrée à d'indignes profanateurs de l'union conjugale. Exemple qui instruit tous les hommes qui s'engagent dans cet état à ne pas attirer la malédiction de Dieu par des intentions profanes, ou par des excès sacrilèges. Peut-on se former une idée plus sainte et plus pure de l'amour conjugal, que celle qui nous est marquée dans ces paroles de saint Paul aux Ephésiens : *Diligite uxores vestras sicut Christus dilexit Ecclesiam*. Hommes, aimez vos femmes comme Jésus-Christ a aimé son Eglise. Voilà le modèle sur lequel vous devez vous former; l'amour conjugal doit être respectueux, pur et constant, aussi bien dans les hommes que dans les femmes; car quoi que le sexe leur impose, ce semble, des lois plus sévères en ce point qu'aux maris, ce qui paraît différent dans le monde, est égal dans la religion : *Quod non licet feminis, exsequi non licet viris*. Ce commandement de l'apôtre saint Paul regarde même plus particulièrement les hommes, qui ayant plus de prudence et de force, sont obligés de donner à leurs épouses l'exemple de la fidélité. Pour vous, dames chrétiennes, il n'est pas besoin de vous représenter la force d'un devoir qui fait la gloire de votre sexe. Rappelez dans vos esprits ce bel exemple de fidélité rapporté par saint Jérôme, que donnèrent trois cents femmes barbares qui, étant tombées dans la servitude et livrées à l'infamie, s'égorgeaient les unes et les autres en s'embrassant, pour ne pas recevoir l'outrage auquel on les avait destinées et pour mourir fidèles à leurs époux. Prenez garde à ne pas regarder la chasteté comme un ornement du monde, mais comme une vertu de la religion. Travaillez à vérifier par une conduite irréprochable cette parole de saint Paul : *Mulier fidelis sanctificat virum infidellem*. La femme vertueuse sanctifie le mari vicieux et l'engage insensiblement par son exemple à sortir du désordre; mettez-vous devant les yeux de grandes princesses qui ont sanctifié les cours et les royaumes en attirant les princes leurs époux par l'exemple de leur piété, et tâchez de faire dans vos familles ce qu'elles ont fait dans leurs Etats. Que saint Jérôme donne un grand éloge à la vertueuse dame Læta, lorsqu'il dit que si Jupiter même avait eu une épouse semblable, il aurait pu croire en Jésus-Christ : *Ego etiam puto Jovem ipsum, si talem uxorem habuisset, potuisse fidem habere in Christo*.

SECONDE PARTIE.

Il y a des peines qu'il est bon de cacher aux hommes, dit saint Grégoire, pape; mais il y en a d'autres qu'il est important de leur

représenter souvent, parce qu'en les connaissant, ils en cherchent le remède ou ils en soutiennent le poids avec patience. Or, les peines du mariage sont de ce nombre ; il est bon que ceux qui s'engagent dans cet état en voient les épines avant que de les sentir, afin que, s'y étant préparés, ils en souffrent plus facilement les atteintes. Or, parmi les peines du mariage, quoi de plus affreux que cette servitude qui ne finit que par la mort ? Car le mariage est véritablement une servitude, dit saint Ambroise, par la même raison qu'il est un sacrement qui consiste dans une union indissoluble. De sorte que la définition d'une servitude sans fin est la même que celle du mariage. *Videtur, fratres, quod eadem sit definitio servitutis, et sacramenti; porro si conjugii sacramentum servitus est, matrimonium quid est?* Si le Fils de Dieu avait laissé le mariage dans l'ordre de la nature, il ne serait tout au plus qu'un contrat et qu'un pacte civil qui se pourrait rompre dans les conjonctures qui l'exigeraient. Les histoires profanes nous apprennent que le divorce était permis parmi les païens ; et dans l'ancienne loi même, il y avait des causes légitimes pour lesquelles un mari pouvait répudier sa femme. Mais dans l'Eglise de Jésus-Christ, depuis que Dieu a donné au mariage la vertu de représenter l'union de la chair avec le Verbe, ce lien sacramental est aussi indissoluble que l'union qu'il représente. Aussi, ce nœud sacré qui nous engage à une autre personne d'une manière irrévocable, est véritablement une servitude et, par conséquent, une grande peine. C'est pour cela que les apôtres, entendant parler Jésus-Christ sur cet engagement du mariage avec tant de force, lui dirent : Seigneur, si cela est ainsi, *il n'est donc pas expédient de se marier ?* Mais, direz-vous, si tous les hommes faisaient de si sérieuses réflexions sur les suites de cet engagement, personne n'y entrerait. Ah ! plutôt à Dieu que cela fût, dit saint Augustin ; le royaume de Dieu s'approcherait bientôt et les places que les anges rebelles ont laissé vides par leur chute seraient bien plus tôt remplies. *Utinam omnes homines ita facere vellent, citius accederet regnum Dei, citius adimpleretur civitas Dei.* De là vient que Jésus-Christ dit que bienheureux ceux qui se sont imposé la loi de la continence pour gagner le ciel : *Beati qui se castraverunt propter regnum cælorum.* (Matth., XIX.) Il parlait de la sorte, parce qu'il voyait bien que le mariage serait pour la plupart des chrétiens un joug dangereux sous le poids duquel ils seraient accablés, puisque la société conjugale est accompagnée de beaucoup de peines qu'il faut souffrir et que peu de personnes ont assez de patience et assez de religion pour en faire un saint usage. Car, sans rien dire de cette multitude d'accidents fâcheux dont la vie humaine est traversée et qui se multiplient dans le mariage, je m'arrête seulement à la diversité d'humeur des deux personnes engagées l'une avec l'autre ; d'un

homme prudent et sage avec une femme vaine et mondaine ; d'une femme vertueuse et réglée avec un homme intempérant et emporté. Combien de femmes persécutées qui se *nourrissent d'un pain de tribulation* et qui le détremperont avec leurs larmes à la vue des dérèglements de leurs maris, dont elles gémissent en secret, sans en pouvoir arrêter le cours !

TROISIÈME PARTIE.

On peut se perdre dans tous les états : les anges sont tombés dans le ciel ; le premier homme dans le paradis terrestre ; Judas dans la compagnie de Jésus-Christ ; les anachorètes mêmes, qui menaient une vie angélique dans la solitude, y étaient exposés à des dangers de salut qui en auraient fait des démons, s'ils n'avaient été fidèles à la grâce. Mais de tous les états, le plus périlleux pour le salut est sans doute le mariage. Tous les Pères en conviennent ; une triste expérience vous l'apprend si vous y êtes engagés, et si vous ne l'êtes pas, il vous sera avantageux de bien connaître les dangers de cet état, ou pour les éviter en vous en éloignant, ou pour les prévenir par une sage précaution, si la Providence vous y appelle.

Ce qui rend le mariage plus dangereux pour le salut dans le sentiment de saint Jérôme, c'est qu'il y faut accorder des choses qui paraissent incompatibles. Le soin des biens temporels avec le détachement d'esprit ; l'affection la plus tendre pour la créature avec une fidélité inviolable au Créateur ; le devoir conjugal avec la chasteté. Il y a trois sortes de continence, selon saint Chrysostome : celle des vierges, celle des veuves et celle des personnes mariées : or, quoique la conjugale soit la plus imparfaite, elle est pourtant la plus difficile, parce qu'il n'est rien de plus aisé que de passer les bornes dans lesquelles la liberté du mariage est renfermée ; qu'il n'y a qu'un degré presque imperceptible entre ce qui est péché et ce qui ne l'est pas, et qu'il est plus facile de s'abstenir entièrement de la volupté que d'en user avec la modération chrétienne. Il en est à peu près comme de ces poisons qui, étant bien préparés et pris dans une certaine quantité, peuvent devenir des remèdes, mais qui donnent la mort si l'on ne s'en sert avec toute la précaution qu'il faut observer dans leur usage. Que dirai-je de l'éducation des enfants, qui est la principale obligation du mariage, et dont les suites sont si redoutables qu'elles sont suffisantes pour faire regarder cet état avec une extrême crainte ? Ainsi, mon frère, médite sérieusement sur les peines, les obligations et les dangers du mariage ; considère combien il t'est important de n'y pas entrer sans y avoir appelé Jésus-Christ, puisque lui seul peut te donner les grâces nécessaires pour remplir tous tes devoirs, pour supporter toutes ces peines et pour éviter tous ces périls.

SERMON XXIII.

Pour le second dimanche après l'Epiphanie.

SUR LA VOCATION.

Vocatus est Jesus et discipuli ejus, ad nuptias. (Joan., II.)
Jésus fut appelé à des noces avec ses disciples.

Il y a parmi les hommes trois illusions ordinaires et très-dangereuses sur le sujet de la vocation : la première, c'est que l'on s'imagine qu'on peut se sauver dans toute sorte d'états ; la deuxième, c'est que l'on espère s'y sauver sans remplir exactement tous les devoirs de son état ; la troisième, c'est qu'après s'être engagé dans un état, on se flatte que l'on peut en sortir pour s'élever plus haut par ambition ou par avarice. J'oppose à ces trois illusions du monde, trois vérités importantes : il faut que notre vocation vienne de Dieu, il faut remplir exactement tous les devoirs de sa vocation, il faut persévérer jusqu'à la fin dans sa vocation.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est point de vérité qui, étant bien entendue, soit plus avantageuse à l'homme que celle de la vocation ; puisque si l'on était bien appelé dans un état, on y entrerait avec bénédiction, et l'on y demeurerait avec innocence. Mais comme on ne consulte souvent que sa volonté dans cet engagement, au lieu de consulter celle de Dieu, on se trouve malheureusement trompé, parce qu'on le veut bien être, et souvent l'on se damne sans ressource. En effet, il faut que Dieu soit le principe de toutes nos vocations, parce que nous ne pouvons faire notre salut qu'en suivant les ordres de la divine Providence qui dispose les moyens et les occasions les plus favorables, et qui, nous ayant guidés dans une voie, est obligée de nous y défendre. D'ailleurs, outre les grâces générales que Dieu donne à tous les hommes, il faut avoir les grâces particulières de la vocation. Si je suis revêtu de l'autorité du prince, si je suis honoré du sacerdoce, j'ai besoin de grâces proportionnées à mon état pour m'y sanctifier : or Dieu ne donne point ces grâces propres à ceux qu'il n'a point choisis. Enfin la vocation est nécessaire pour travailler avec fruit et avec succès dans son état. Saint Pierre travaille toute la nuit inutilement, parce que Jésus-Christ ne bénit point sa pêche ; mais dès qu'il jette les filets sur la parole du Sauveur, il prend une si grande quantité de poissons qu'il en est dans l'étonnement : pour nous apprendre que les ministres de Jésus-Christ, qu'il appelle dans l'Evangile des pêcheurs d'hommes, ne réussissent dans leurs emplois, qu'autant que la vocation de Dieu entre dans leur ministère. Pourquoi voit-on tant de disgrâces dans les familles ; d'où vient que ces grands projets d'ambition échouent, aussitôt qu'ils ont commencé de paraître ? C'est Dieu qui dissipe tous ces desseins, qui renverse tous ces édifices de boue et d'argile, qui ne sont pas appuyés sur la pierre de la vocation divine. C'est par des vocations de caprice, de hasard, d'au-

bition et de cupidité que l'on s'est engagé dans ces entreprises. Ainsi le mauvais succès qui les suit, répond aux motifs corrompus qui en ont été le principe. Je ne suis point surpris que, parmi les Juifs, ceux qui furent conduits en captivité dans Babylone se sanctifièrent au milieu de l'idolâtrie, pendant que plusieurs autres, qui demeurèrent à Jérusalem, se perdirent au milieu des sacrifices et des saintes cérémonies de leur religion : c'est que la vocation de Dieu destinait les Juifs à la captivité, en punition de leurs infidélités et de leurs ingratitude. Comme Dieu nous a prescrit en général une religion qui nous marque la manière dont il veut être servi et honoré, pour fixer nos esprits, qui, sans la lumière de la révélation divine, seraient comme des roseaux agités par tous les vents des doctrines et des religions arbitraires ; ainsi il n'appartient qu'à Dieu de nous marquer la route que nous devons tenir dans cette voie universelle qu'il a montrée aux hommes. Non, non, Seigneur, ce n'est pas à nous de nous faire des sentiers et des chemins comme il nous plaît, pour aller à vous ; vous êtes la voie, la vérité et la vie. Ah ! qui peut voir sans gémir cette jeunesse aveuglée, qui se précipite sans considération : les uns dans la profession des armes, poussés par la fougue des passions, ou emportés par l'exemple ou déterminés par la conjoncture des temps ; les autres s'engagent dans des mariages mal assortis, sur des motifs tout charnels, par des affections toutes profanes ; les autres entrent dans des magistratures, sans capacité, et entreprennent de décider de la vie, de l'honneur et des biens des hommes, lorsqu'ils n'ont aucune lumière pour se conduire eux-mêmes. Que dirai-je de ceux qui mettent la main à l'encensoir et qui s'ouvrent une voie au sanctuaire, dont les ordres de la Providence leur ferment l'entrée ; qui vont porter le mauvais exemple dans les monastères et dans les cloîtres, où ils ne sont point appelés ; après cela on gémit sous le poids des obligations de son état ; on se plaint à Dieu de ce que son joug est trop pesant, et que ses lois sont trop difficiles. On sait qu'il n'est rien d'une si grande importance dans la vie, et pour le temps et pour l'éternité, que le choix d'un état ; que la sagesse divine doit régner avec un empire absolu sur la raison humaine pour régler la vocation ; que c'est principalement en cette rencontre que Dieu s'attribue une souveraineté de puissance et une supériorité de force, pour rompre tous les obstacles, et pour combattre toutes les fausses vues que la prudence de la chair et la nature corrompue peuvent opposer à ses desseins. *Mea est prudentia, mea est fortitudo.* Cependant on ne consulte que la politique, la naissance, les engagements de familles, des intérêts purement humains dans une chose où Dieu seul doit être appelé. Combien de pères destinent leurs enfants à la religion et au sacerdoce ; et combien sacrifient à la mort spirituelle des Jephtés innocentes, qui gé-

missent toute leur vie des suites où les vœux précipités de leurs parents les engagent ? combien y en a-t-il qui, pour s'élever aux dignités dont le poids serait redoutable aux anges mêmes, n'ont d'autre mérite que leur qualité, ni d'autre vocation que leur témérité. Combien d'autres semblables à Caïn choisissent dans les fruits de la terre ce qu'il y a de plus mauvais pour l'offrir à Dieu, destinant à l'Eglise des enfants que leurs défauts rendraient méprisables au monde; ne se souvenant pas que Dieu voulait que les victimes de l'ancienne loi fussent sans tache, et qu'il est honteux d'offrir au Seigneur des présents que les hommes dédaignent, comme dit saint Chrysostome : *Indignum est dare Deo quod dedignatur homo*. Malheur, anathème sur ces vocations criminelles; malheur à tous ceux qui, par des liaisons intéressées et des intrigues coupables, arrachent, dit saint Bernard, les récompenses dues à la vertu et aux travaux apostoliques. Malheur à ceux qui, étant chargés du fardeau de leurs propres crimes, entreprennent de reconcilier les pécheurs avec Dieu, et d'être des ministres de paix dans les temps d'indignation et de colère, lorsqu'ils sont plus capables d'irriter la justice de Dieu que de la fléchir.

SECONDE PARTIE.

Personne n'ignore qu'il ne suffit pas que notre vocation vienne de Dieu, mais qu'il faut en remplir fidèlement tous les devoirs. Le malheureux Judas avait été appelé par Jésus-Christ même à l'apostolat; mais ayant trahi son ministère par sa lâche perfidie, d'une voie de prédestination il est tombé dans l'abîme de la réprobation. Or, c'est particulièrement sur ce sujet que les hommes se flattent et prennent plaisir à s'aveugler eux-mêmes : on se borne à observer quelques-uns de ses devoirs, pour lesquels on a moins d'éloignement, et on néglige les autres; cependant ce n'est pas assez de travailler dans sa vocation, il faut remplir toute l'étendue de son ministère, comme l'Apôtre le recommande expressément par ces paroles : *Ministerium tuum imple*. Malheur à moi si je ne prêche pas l'Evangile selon ma vocation; mais malheur encore à moi si, satisfaisant aux devoirs du prédicateur, je néglige ceux du sacerdoce. Malheur à vous, magistrat, si en pratiquant la charité, vous oubliez la justice. Malheur à vous, femme chrétienne, si pour suivre des pratiques de piété, vous abandonnez le soin de votre famille : il faut faire l'un et ne pas omettre l'autre. C'est en cette fidélité générale aux obligations de son état que consiste la vraie dévotion. Pensez sans cesse, dit l'Apôtre, à ce que Dieu exige de vous dans votre ministère, et vous en acquittez avec toute l'exactitude dont vous êtes capables : *Vide ministerium quod accepisti, ut illud impleas*. (Coloss., IV.) Cependant où sont ceux qui donnent toute l'étendue à leur vocation ? On étend autant que l'on peut les bornes de la vanité, et on res-

serre encore plus celles de la charité : on se contente de censurer les vices, et on ne veut point pratiquer les vertus; on cherche les emplois éclatants qui flattent l'amour-propre, et on néglige les obscurs qui n'ont que Dieu pour témoin; on regarde comme une conquête méprisable les âmes du peuple que Jésus-Christ a rachetées de son sang, et l'on ne veut travailler qu'à la conversion des grands; l'on donne les journées entières à des pénitents et à des pénitentes d'un rang distingué, et l'on refuse un quart d'heure aux autres. Combien de personnes se font une dévotion sur les devoirs généraux du christianisme, sans s'appliquer particulièrement à ceux de leur condition ! Combien, que Dieu appelle à la retraite pour garantir leur fragilité des chutes où le commerce du monde les expose, s'engagent dans des travaux dangereux pour leur vanité, et souvent inutiles à l'Eglise qu'ils scandalisent plus qu'ils n'édifient ! Celui-là est un bon époux, mais il est un mauvais père; l'un paraît modéré dans le monde, mais il est impatient dans sa famille; Judas prêcha, baptisa, fit des miracles, mais il ne fut pas fidèle dans la dispensation des aumônes dont il était le dépositaire : sa prévarication dans ce devoir particulier de son état rendit tout ce qu'il avait fait de bon inutile, et fut le principe de sa perte.

TROISIÈME PARTIE.

Ce n'est pas assez que notre vocation vienne de Dieu et que nous en remplissions tous les devoirs, il faut encore que nous y persévérions jusqu'à la fin, et que notre persévérance soit soutenue par des motifs de religion; car il y en a plusieurs qui, après avoir passé leurs premières années dans de certains emplois, se font une obligation de ne pas les abandonner, mais ils les regardent comme des fardeaux pesants dont ils voudraient se décharger, et qu'ils ne portent plus que par bienséance ou par coutume. Si l'on est engagé dans le mariage, on y persévère parce que les nœuds en sont indissolubles; mais on regarde son état comme une longue servitude. Si l'on est entré dans le sacerdoce, on observe la loi pénible du célibat avec murmure; l'on y traîne le joug du Seigneur parce qu'on ne saurait plus le secouer. Une persévérance de cette nature n'est guère méritoire, puisqu'elle est si éloignée des dispositions que saint Pierre demande dans ces paroles : *Non coacta, sed spontanea; neque tu pis lucri gratia, sed voluntaria*. D'autres travaillent d'autant moins à se perfectionner dans leur état, qu'ils y ont persévéré longtemps : plus ils y vieillissent, plus ils s'y relâchent; et, au lieu de redoubler la vitesse de leur course lorsqu'ils approchent de la fin de leur carrière, ils marchent avec tant de langueur que s'ils ne reculent pas, du moins ils s'arrêtent et se reposent sur leur fidélité passée : ils comptent avec une confiance secrète les années de leur religion, et, ne considérant pas que la per-

sévérance finale est une grâce qu'on ne peut attirer que par une humilité profonde, ils s'en rendent peut-être indignes par la complaisance à laquelle ils s'abandonnent. Heureux celui, dit le prophète, qui est toujours dans la crainte : *Beatus homo qui semper est pavidus*. Ah! il n'est point de vérité dans la religion plus capable de nous faire trembler que celle de la vocation, puisque nous sommes en un danger si évident de nous perdre lorsque nous entrons dans des états où nous ne sommes pas appelés; puisque nous ne pouvons en remplir les devoirs sans des grâces particulières que Dieu n'accorde point à ceux qui s'y sont

engagés contre les ordres de sa providence. Je sais qu'il y a des ressources dans les trésors de la divine miséricorde; qu'en gémissant sur les défauts de sa vocation on peut y remédier, et que l'on peut réparer, par un redoublement de ferveur dans ses dernières années, les égarements des premières; car, comme il y en a qui se damnent dans les états où Dieu les avait appelés, ainsi que Judas en est un exemple, il se peut faire que quelques-uns se sauvent lorsque, étant sortis de l'ordre de leur vocation, ils y rentrent par la pénitence; mais c'est un prodige aussi rare qu'il est admirable.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Sacramentum hoc magnum est, ego autem dico in Christo et in Ecclesia. (*Ephes.*, V.)

Mulier sui corporis potestatem non habet, sed vir; similiter autem vir. (*I Cor.*, V.)

Relinquet homo patrem suum et matrem suam, et adhærebit uxori suæ, et erunt duo in carne una : itaque non sunt duo sed una caro, quod ergo Deus conjunxit homo non separet. (*Marc.*, I.)

Unusquisque uxorem sicut seipsum diligit, uxor autem timeat virum suum. (*Ephes.*, V.)

Erant justi ambo ante Deum incedentes in omnibus mandatis, et justificationibus Domini sine querela. (*Luc.*, I.)

Dixitque Dominus : Non est bonum hominem esse solum, faciamus illi adiutorium simile sibi. (*Gen.*, VII.)

Sanctificatus est vir infidelis per mulierem fidelem, et sanctificata est mulier infidelis per virum fidelem. (*I Cor.*, I.)

Sapiens mulier ædificat domum. (*Prov.*, XIV.)

Iis autem qui matrimonio juncti sunt præcipio non ego sed Dominus, uxorem a viro non discedere; quod si discesserit manere in nuptiam aut viro suo reconciliari. (*I Cor.*, VII.)

Ce sacrement du mariage est grand, puisqu'il figure l'union de Jésus-Christ avec son Eglise.

Une femme mariée n'est pas la maîtresse de son corps, c'est son époux qui en est le maître; il en est ainsi du mari à l'égard de la femme.

L'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, le sacrement du mariage les unira de telle sorte que deux moitiés ne feront qu'un tout : que l'homme n'entreprenne donc pas de séparer ce que Dieu a joint par des nœuds indissolubles.

Que le mari aime sa femme comme un autre lui-même, et que la femme ait une crainte respectueuse pour son époux.

Zacharie et Elizabeth étaient justes aux yeux de Dieu, ils marchaient en présence du Seigneur dans la voie de ses commandements, ils vivaient ensemble dans une paix et dans une union parfaite.

Le Seigneur dit : Il n'est pas bon à l'homme d'être seul, faisons-lui une aide semblable à lui.

Le mari païen peut être converti par la femme chrétienne, et le mari chrétien peut convertir la femme païenne.

La femme qui a de la conduite établit sa maison.

À l'égard de ceux qui sont engagés dans le mariage, je leur commande ou plutôt le Seigneur leur commande par ma bouche de demeurer toujours unis; que la femme ne se sépare point de son mari; que si elle s'y trouve contrainte par de puissantes raisons, qu'elle n'entre point dans d'autres engagements, et qu'elle se réconcilie au plutôt avec son époux,

SENTENCES DES PÈRES.

In Christianorum nuptiis plus valet sanctitas Sacramenti, quam fecunditas uteri. (*Aug.*, *Lib. de bon. conjug.*)

Intemperans in conjugio, quid aliud nisi quidam adulter uxoris est? (*Aug.*, *lib. II, contra Julian.*)

O virum viriliter utentem fœminis, conjuge temperanter et ancilla obtemperanter, nulla intemperanter. (*Aug.*, *lib. XVI De civit.*, 23.)

Ipsæ tanquam sponsus procedens de thalamo suo. Conjunctio nuptialis Verbum et

Dans les mariages des chrétiens la sainteté du sacrement est encore plus considérable que la génération des enfants.

L'intempérance dans le mariage est pour ainsi dire une sorte d'adultère,

Abraham est véritablement digne d'admiration en ce qu'il sut user des femmes par raison, et non par passion; qu'il usa de son épouse avec tempérance; de sa servante, par obéissance; et que l'intempérance n'eut aucune part dans l'usage légitime de l'une et de l'autre.

Le Verbe divin a contracté un mariage spirituel avec notre chair; le sein de Marie a été comme le lit

caro, hujus conjunctionis thalamus virginis uterus : etenim caro ipsa Verbo est conjuncta : unde etiam dicitur, jam non duo sed una caro ; assumpta est Ecclesia ex genere humano, ut caput esset Ecclesiæ ipsa caro Verbo conjuncta, et cæteri credentes membra essent illius capitis. (Aug., in ps. LIV.)

Pudicitia est honor corporum, ornamentum morum, sanctitas sexuum, vinculum pudoris, fons castitatis, pax domus, concordia caput. (CYPR., *De bon. pud.*)

Pudicitia antiqua præcepta sunt ; quare antiqua dico ? quia cum ipsis hominibus, instituta sunt : nam et ideo vir suis feminae est, ut præter eundem alterum nesciat ; et ideo viro reddita est mulier, ut subjecto quod fuerat ei proprium, nihil requirat alienum. (CYPR., *ibid.*)

Apostolus caput mulieris pronuntiavit virum. Nam ut alterius caput membrum aptum non potest esse, ita et alieno capiti membra non sua. (CYPR., *ibid.*)

nuptial ; car comme l'époux et l'épouse ne font qu'un tout : ainsi la nature humaine unie avec le Verbe ne fait qu'un seul Jésus-Christ. Cette portion de notre nature unie avec le fils de Dieu est comme le chef de l'Eglise dont tout les fidèles sont les membres.

La pureté est un lys dont la blancheur se répand sur le corps qu'elle conserve sans tache ; elle donne un nouvel éclat aux autres vertus ; elle sanctifie l'un et l'autre sexe ; elle entretient la paix entre les maris et les femmes, et bannit de leur société la division et le trouble.

Le précepte qui exige la pureté dans le mariage doit être bien ancien, puisqu'il accompagne la création de l'homme ; car Dieu ordonne au mari de s'attacher à sa femme, comme à une partie de lui-même, et il commande à la femme de demeurer inséparablement unie avec l'homme, comme ne faisant avec lui qu'un tout.

L'apôtre a dit que le mari était comme la tête de la femme. Or comme une tête n'est propre qu'aux membres du corps, auquel elle est unie, l'homme ne peut avoir de société qu'avec son épouse légitime, et l'adultère est comme une union monstrueuse d'une tête détachée de son corps pour se joindre à des membres étrangers.

SERMON XXIV.

Pour le dimanche de la Septuagésime.

SUR L'OISIVETÉ.

Quid hic statis tota die otiosi ? ite et vos in vineam meam. (Matth., XX.)

Comment demeurez-vous oisifs tout le jour ? que n'allez-vous aussi comme les autres travailler à ma vigne ?

On pourrait adresser, avec raison, ce même reproche à la plupart des chrétiens qui passent leur vie dans une oisiveté criminelle et dans un oubli effroyable de leur salut. La foi ne leur apprend-elle pas qu'ils ont été condamnés dans la personne du premier homme à manger leur pain à la sueur de leur front ? Cependant les riches du siècle regardent l'oisiveté comme un titre de leur naissance et croient que les avantages de leur condition les doivent dispenser d'une obligation imposée à toute la postérité d'Adam. C'est à ces personnes ennemies du travail et plongées dans la mollesse que Jésus-Christ parle sous la figure du Père de famille, *Quid hic statis tota die otiosi ? ite et vos in vineam meam.* Fuyez l'oisiveté, puisqu'elle conduit aux enfers ; aimez le travail, puisqu'il conduit à la gloire.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Prophète nous apprend que pour arriver à la félicité éternelle, ce n'est pas assez d'éviter le mal, mais qu'il faut faire le bien. *Declina a malo, et fac bonum, et inhabitabit in sæculum sæculi.* (Ps. XXXVI.) Ainsi, un chrétien qui, se contentant de s'éloigner du vice, ne s'appliquerait point à la pratique des bonnes œuvres et passerait sa vie dans une molle oisiveté, ne pourrait légitimement prétendre à ce bonheur qui est la récompense des bonnes actions et des exercices laborieux de la vie chrétienne. L'oi-

siveté, dit saint Augustin, est comme un sépulcre où l'homme chrétien est enseveli et dans l'impuissance d'agir pour le ciel : *Otium vivi hominis sepulcrum.* Ce vice qui est la source de tous les autres, est opposé à toutes les vertus ; la superbe qui nous élève n'est opposée qu'à l'humilité qui nous abaisse ; l'avarice, qui nous attache aux biens de la terre, n'est contraire qu'à la pauvreté évangélique qui nous en détache ; l'impureté, qui nous plonge dans les voluptés de la chair, ne combat que la chasteté qui nous en éloigne ; la colère qui nous dérègle par ses emportements, n'a d'opposition qu'avec la douceur chrétienne qui arrête les saillies de cette passion. Mais l'oisiveté est un vice qui déclare la guerre à toutes les vertus. Un chrétien oisif qui vit dans une tiédeur funeste sent tout les facultés de son âme assoupies. Quand il s'agit de l'exercice de la vertu, il n'a que de l'indifférence pour Dieu et de la froideur pour le prochain ; il n'ose rien entreprendre pour le salut de ses frères, pour ne pas troubler cette paix sensuelle dans laquelle il s'endort ; il se laisse abattre à la moindre disgrâce qui lui arrive. il succombe à la première difficulté qu'il trouve : à peine a-t-il mis la main à la charrue, qu'il regarde derrière lui ; il recule dès qu'il se présente quelque obstacle dans la voie de la vertu ; il se plaint sans cesse que le joug du Seigneur est trop pesant et que l'observation de ses commandements est trop pénible ; il regarde le ciel comme une conquête impossible pour lui, parce qu'il se défie de ses forces quoiqu'aidées par celles de la grâce. Ainsi une âme, dans cet état, est comme ce paralytique de l'Evangile, couché depuis trente-huit ans sur le grabat, honteux de son oisiveté ; elle nous est figurée par ce serviteur inutile qui mé-

rite d'être jeté dans les ténèbres extérieures, et par cet arbre sans fruit, indigne par sa stérilité d'occuper une place sur la terre, et qui, desséché par la malédiction dont Jésus-Christ le frappa, ne fut plus propre qu'à être jeté au feu. Un chrétien de ce caractère s'oublie, non-seulement de ses devoirs, mais il perd même le souvenir de ses crimes. Il n'a d'action et de mouvement que pour les œuvres de la chair; il va confesser ses péchés au prêtre, plutôt pour décharger sa conscience du poids de ses remords que pour les expier par une véritable pénitence. S'il résiste quelquefois aux tentations de l'impureté, qui le persécutent, ce n'est pas qu'il ait de l'horreur pour ce vice; mais c'est qu'il craint de troubler son repos par la honte d'y être tombé. Mais sa résistance ne dure pas; car il est impossible d'être oisif et chaste longtemps. L'impureté est un châtiment et un remède tout ensemble, dont Dieu se sert pour punir et guérir deux sortes de péchés, l'orgueil et l'oisiveté. Elle humilie le superbe par la confusion qu'elle lui donne, et elle réveille l'oisif de son assoupissement par les remords cuisants qu'elle lui cause; mais il y retombe bientôt, s'il ne fait de grands efforts pour sarracher de cet abîme. Il est représenté dans l'Evangile par ce possédé, qui se jetait tantôt dans l'eau et tantôt dans le feu et qui n'habitait que dans les sépulcres. Un chrétien oisif est tantôt noyé dans les délices et la volupté, et tantôt dévoré par les passions cruelles inséparables de l'amour impur; il n'habite que dans des lieux qui n'exhalent qu'une odeur de mort et de corruption, où tout enseveli qu'il est, il ne laisse pas d'infecter le prochain par sa vie inutile et scandaleuse.

Or, la source de ce malheureux assoupissement vient de ce qu'on se représente la vertu si pénible, que, désespérant de la pratiquer, on y renonce pour s'épargner des fatigues dont on se croit incapable; car le paresseux voudrait bien de temps en temps aller à Dieu; mais il est aussitôt arrêté par la crainte de la peine; il veut et il ne veut pas tout ensemble, dit le Sage : *Vult et non vult piger.* (Prov., XIII.) Les récompenses promises à la vertu l'animent quelquefois, dit saint Jérôme; mais les travaux qu'il faut essayer pour y parvenir le rebutent : *Delectant præmia cum pollicentur; deterrent certamina cum jubentur, sic volunt et nolunt.* Le lion est dans le chemin, dit le paresseux : s'il sors, il me dévorera : *Leo est foris, in medio platearum occidendus sum.* (Prov., XXII.) Voilà ce que disent tant de chrétiens lâches et effeminés, quand il s'agit de sortir de leur maison, c'est-à-dire de leurs mauvaises habitudes; il m'en coûterait trop pour me défaire de ce péché; il a jeté de trop profondes racines en moi; la sévérité de la pénitence qu'on me prêche me serait insupportable. Le Sage compare le paresseux à une porte qui tourne sur ses gonds sans sortir de sa place : *Sicut ostium vertitur in cardine suo, ita piger in lectulo suo* (Prov.,

XXVI); il se tourne d'un côté et d'autre dans son lit sans se relever; il est toujours inquiet et irrésolu dans son repos apparent; partagé entre quelques faibles désirs de conversion, et l'aversion pour le travail qui l'arrête, il se consume en vains projets qui n'aboutissent à rien : *Tota die concupiscit et desiderat.* (Prov., XXI.)

SECONDE PARTIE.

Comme l'oisiveté cause la perte de ceux qui s'y abandonnent, l'application au travail que la Providence exige de nous, selon les états où elle nous a placés, nous conduit au salut. C'est pour cela que le père de famille de notre Evangile promet la récompense à tous ceux qu'il envoie travailler à sa vigne : *Ité et vos in vineam meam, quod justum fuerit dabo vobis.* Car ce n'est pas seulement aux ministres de Jésus-Christ et aux personnes consacrées aux emplois apostoliques que ces paroles s'adressent; mais on peut dire que tous les chrétiens en général, de quelque condition qu'ils soient, travaillent à la vigne du Seigneur, lorsqu'ils s'appliquent aux œuvres de piété et aux fonctions de leur état, dans la vue de leur sanctification. Notre âme est cette vigne mystérieuse que nous sommes tous obligés de cultiver, pour lui faire produire de dignes fruits de pénitence; c'est là ce travail que Dieu exige de nous et pour lequel nous sommes nés, dit le saint homme Job, comme l'oiseau pour voler : *Homo nascitur ad laborem, et avis ad volatum.* (Job, V.) Cette obligation est attachée à la nature de l'homme même, dans l'état d'innocence; Dieu en le plaçant dans un paradis de délices, lui commanda de le cultiver et de le garder : *Posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur et custodiret illum.* (Gen., II.) Mais le travail n'eût été pour l'homme innocent qu'un exercice honnête et agréable qui n'eût servi qu'à le rendre plus parfait et plus heureux, comme les anges sont des esprits d'opération et de ministère, toujours dans l'action et dans le mouvement pour exécuter les ordres de celui qui les envoie, sans que cette activité, qui leur est naturelle, ait rien de laborieux et de pénible pour eux; or, ce travail est devenu la peine et le châtiment de l'homme pécheur. Il a fallu qu'il arrosât la terre de ses sueurs, pour la rendre féconde, et qu'il tirât avec force de son sein les fruits qu'elle aurait produits d'elle-même : *In sudore vultus tui vesceris pane.* (Gen., III.) Quoique cet arrêt ne paraisse exécuté qu'à l'égard des artisans et des laboureurs, il s'étend néanmoins sur tous les états; car comme tous les hommes ont eu part à la faute d'Adam, ils doivent tous participer à sa punition; aussi n'est-il point d'état dans la vie qui n'ait ses peines et ses soins, Dieu l'ayant ordonné de la sorte, pour faire sentir à tous les hommes le poids de sa justice; de sorte qu'ils sont dans ce monde, dit Tertullien, comme des criminels exilés de leur patrie, qui avec la peine du bannissement éprouvent à toute heure celle du travail auquel

ils ont été condamnés. C'est ce qui nous est marqué par ces paroles de l'*Ecclésiastique* : *Occupatio magna creata est omnibus hominibus, et jugum grave super filios Adam, a residente super sedem gloriosam, usque ad humiliatos in terra et cinere (Eccli., XL)* ; une occupation pénible a été imposée à tous les hommes et un joug pesant a été mis sur les épaules des enfants d'Adam, depuis celui qui est assis sur le trône, jusqu'à ceux qui sont ensevelis dans la poussière. Ainsi, riches du siècle, ne prétendez pas être dispensés d'une obligation universelle ; vous ne pouvez demeurer oisifs sans désobéir à Dieu, qui vous a condamnés au travail aussi bien que les pauvres, jusqu'à ce que vous retourniez en terre : *Donec revertaris in terram. (Gen., III.)* Jésus-Christ, le modèle de tous les chrétiens, a été dans le travail dès son enfance : *In laboribus a juventute mea. (Ps. LXXXVII.)* Il a vécu du travail des mains et dans la condition d'artisan, dont il n'est sorti que pour s'appliquer aux fonctions laborieuses de son ministère, parcourant les bourgs et les villes de la Judée, pour y prêcher l'Evangile et le royaume de Dieu. Or, comme la conformité avec Jésus-Christ est le sceau de notre prédestination, il n'y a que ceux qui l'imitent dans ses travaux qui puissent espérer de le suivre dans sa gloire. Mais il ne suffit pas de travailler pour gagner le ciel, il faut que notre travail soit conforme aux desseins de Dieu sur nous et que nous l'embrassions dans un esprit de soumission aux ordres de la Providence ; car il n'y a que trop de misérables qui se damnent dans les conditions les plus laborieuses, parce qu'ils ne savent pas prendre les peines qui y sont attachées dans un esprit véritablement chrétien et qu'ils perdent tout le fruit de leurs travaux par leurs impatiences et leurs chagrins. De là vient que l'apôtre saint Paul exhorte ceux de Thessalonique à manger leur pain en silence, c'est-à-dire à travailler paisiblement et sans murmure. *Obsecramus in Domino, ut cum silentio operantes panem suum manducent.* Ainsi, soit que nous buvions, soit que nous mangions, soit que nous fassions quelque autre chose, rapportons tout à la gloire de Dieu ; ne cherchons dans toutes les occupations de cette vie que son royaume et sa justice ; faisons un sacrifice de tout ce que nous trouvons de rebutant dans le travail, dans le cours de nos occupations ; élevons de temps en temps nos esprits vers le ciel ; soupirons quelquefois pour le repos de cette bienheureuse patrie où nous n'aurons plus d'autre emploi que celui de louer et de bénir notre Dieu.

SERMON XXV.

Pour le dimanche de la Septuagésime.

IL FAUT RENDRE LE TRAVAIL MÉRITOIRE.

Simile est regnum cœlorum homini patrifamilias qui exiit primo mane. (Matth., XX.)

Le royaume des cieux est semblable à un père de famille qui sort de grand matin.

Ce père de famille qui sort de grand ma-

tin pour envoyer des ouvriers travailler à sa vigne, nous représente le Fils de Dieu qui appelle les chrétiens dès qu'ils ont l'usage de la raison, pour travailler au salut de leur âme. Ce père de famille qui envoie des ouvriers au travail à différentes heures du jour, nous apprend que Dieu appelle les chrétiens à la pénitence dans tous les âges et dans tous les états de la vie ; et enfin ce même père de famille qui reproche l'oisiveté à ces ouvriers qu'il envoie sur le soir à sa vigne, nous fait voir que l'obligation du travail est imposée à tous les hommes. Mais je remarque deux conditions nécessaires pour rendre notre travail méritoire, et sans lesquelles il nous est inutile. La première, c'est la pureté d'intention. La seconde, c'est la persévérance jusqu'à la fin ; il ne suffit pas de travailler, mais il faut travailler à la vigne du Seigneur, c'est-à-dire à notre sanctification et à celle de nos frères, pour la gloire de Dieu et pour l'utilité de l'Eglise ; ce n'est pas assez de travailler dès le matin et de soutenir tout le poids du jour et de la chaleur, il faut travailler jusqu'au soir, c'est-à-dire persévérer dans la vertu jusqu'à la mort, pour recevoir la récompense du père de famille.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est pas nécessaire de prouver à la plupart des chrétiens qu'il faut travailler : leur cupidité, leur ambition et leur avarice le leur persuadent assez ; mais combien peu y en a-t-il qui travaillent pour la fin que Dieu demande ? Ils ont soin de ce corps de mort, et négligent le salut de leur âme ; ils se donnent de grands soins pour s'établir dans leur exil, et ils ne pensent point à se faire une maison permanente dans leur patrie. Cependant Jésus-Christ nous avertit de chercher premièrement le royaume de Dieu. *Querite primum regnum Dei (Matth., VI.)*. C'est là cette vigne que nous devons cultiver ; le Sauveur du monde ne s'est pas contenté de l'avoir arrosée de ses sueurs et de son sang, il veut que les chrétiens achèvent, comme dit saint Paul, ce qui manque à sa passion : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi. (Coloss., I.)* Or ce supplément se fait par une vie laborieuse dont nous devons accepter les travaux et les peines dans un esprit de soumission et de pénitence, parce que c'est un arrêt que la justice de Dieu a prononcé contre le genre humain, pour lui faire ressentir la peine de son péché : et en cela nous devons admirer la conduite de Dieu, qui veut que nous soyons nous-mêmes les ministres de la peine qu'il nous impose, et les instruments du supplice auquel il nous a condamnés, afin que, par une vie pénible et incommode, accompagnée d'un esprit de pénitence, nous accomplissions les ordres rigoureux de sa justice.

Ah chrétiens ! que nous sommes aveugles ! nous ne pouvons pas nous dispenser du travail ; nous y sommes obligés dans quelque état que nous soyons. Cependant

nous abusons d'un moyen si salulaire pour effacer nos péchés, et nous convertissons souvent en poison ce qui est tout ensemble un remède pour nous guérir et une peine pour nous punir. Faisons réflexion que rien n'est plus propre à nous empêcher de tomber dans le péché et ne nous fortifie davantage contre les attaques du démon, que le travail. Ecoutez l'avis important qu'un Père de l'Eglise donnait à ceux qui étaient sous sa conduite : Faites toujours quelque chose, disait-il, afin que le démon, vous voyant toujours occupés, ne trouve point de moment favorable pour vous faire écouter ses suggestions dangereuses. Voulez-vous plaire à Dieu, dit saint Augustin, priez ; et si vous ne pouvez pas faire oraison, occupez-vous à quelque œuvre manuelle ; et ainsi ne demeurez jamais oisif : *Vis Deo placere ? si orare non poteris, labora et semper aliquid facito*. Ce travail de l'esprit et du corps est la vigilance chrétienne à laquelle l'apôtre saint Pierre nous exhorte, pour résister aux attaques du démon, qui tourne sans cesse autour de nous comme un lion rugissant, cherchant quelqu'un à dévorer. C'est pour cela que l'Apôtre nous recommande de ne point donner entrée dans nos cœurs au démon : *Nolite locum dare diabolo* ; parce que nous ne pouvons mieux lui fermer la porte que par le travail. Il en est, dit un saint Père, de l'âme comme d'un oiseau qui se sauve aisément des filets du chasseur pendant qu'il vole dans les airs, mais qui est en péril d'y tomber lorsqu'il ne se sert point de ses ailes. Un chrétien, élevé en Dieu par l'oraison ou occupé par le travail, échappe sans peine aux pièges du tentateur ; mais il s'y engage facilement lorsqu'il demeure dans une molle oisiveté. Vous savez l'exemple de David, qui se laissa surprendre aux charmes de Betsabée, lorsqu'au lieu d'aller à la tête de ses armées, il se promenait agréablement dans les galeries de son palais ; le diable prit ce moment pour le faire tomber dans l'homicide et l'adultère. Profitez de cette instruction, dames chrétiennes, qui réduisez toute la vie chrétienne à quelques quarts d'heure d'oraison, et à quelques messes entendues par coutume ; qui donnez au sommeil et au jeu

tout le temps que vous ôtez au soin de votre parure ; et qui croiriez vous ravalier, en vous occupant aux exercices que le Saint-Esprit a marqués comme le partage de votre sexe ? Je vous renvoie à la femme forte, qui ne mérite proprement ce nom qu'en s'appliquant aux soins de la famille et à la conduite de la maison ; il faut qu'elle sache manier le lin et la laine, et qu'elle prenne le fuseau comme l'ornement de ses mains : *Digitus ejus apprehenderunt fusum* (Prov., III). Il faut qu'elle sache dérober quelques heures au sommeil : *Surrexit de nocte* (ibid.), etc., qu'elle prépare en été les vêtements de l'hiver.

SECONDE PARTIE.

Toute l'Ecriture sainte est pleine de passages qui prouvent qu'il faut travailler jusqu'à la fin et persévérer jusqu'au dernier moment de la vie pour être sauvé : *Qui autem perseveraverit usque ad finem, hic salvus erit*. (Matth., X.) C'est ce qui a fait dire à saint Jérôme, que dans les chrétiens il ne fallait pas considérer le commencement, mais la fin : *In Christianis non attenduntur initia, sed finis* ; la grâce va toujours en croissant dans les âmes qui lui sont fidèles ; elle les fait marcher avec vitesse dans les voies de Dieu, dès le commencement de leur conversion, elle les fait avancer avec promptitude dans le progrès de leur vertu, et enfin, elle fait qu'elles consomment leur course avec une très-grande rapidité : *Vehementer incipiunt, vehementer progrediuntur, vehementissime perficiunt*. Les justes vont de vertus en vertus jusqu'à la persévérance finale ; le dernier acte de leur vie est le plus héroïque : *Ibunt de virtute in virtutem*. A la vérité, la grâce de la persévérance finale ne se peut mériter par le travail de toute la vie, puisque c'est une vérité reconnue que la grâce qui commence l'ouvrage de notre salut et la grâce qui le consomme sont purement gratuites ; mais l'idée que nous avons de la justice de Dieu ne nous permet pas de penser qu'il refuse cette dernière grâce, qui met le sceau à notre prédestination, à ceux qui s'efforcent toute leur vie de la mériter par une application continuelle aux bonnes œuvres.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Hæc fuit iniquitas Sodomæ sororis tuæ ; superbia, saturitas panis et abundantia, et otium ipsius et filiarum ejus. (Ezech., XVI.)

In laboribus hominum non sunt, ideo tenuit eos superbia : operti sunt iniquitate et impietate sua ; prodit quasi ex adipe iniquitas eorum. (Psal. LXXXII.)

Homo nascitur ad laborem, et avis ad volatum. (Job, V.)

Inutilem servum projicite in tenebras exteriores. (Matth., V.)

Quid hic statis tota die otiosi ? (Matth., XX.)

Jérusalem, la superbe, la bonne chère, l'abondance et l'oisiveté ont fait toute l'abomination de votre sœur Sodome et de ses filles.

Leur oisiveté leur donne de l'aversion pour le travail auquel tous les hommes sont condamnés dès leur naissance, ils se livrent à l'orgueil parce qu'ils mènent une vie molle et inutile. C'est cette paresse malheureuse qui les engage dans toute sorte de crimes, et qui fait que leur vie n'est qu'une suite continuelle d'iniquités.

L'homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler.

Jetez le serviteur inutile dans les ténèbres extérieures.

Pourquoi demeurez-vous oisifs pendant tout le jour ?

Adæ verodixit. Quia audisti vocem uxoris tuæ et comedisti de ligno ex quo præceperam tibi ne comederes : maledicta terra in opere tuo : in laboribus comedes ex ea cunctis diebus vitæ tuæ : spinas et tribulos germinabit tibi, et comedes herbam terræ : in sudore vultus tui vesceris pane, donec revertaris in terram de qua sumptus es. (*Gen.*, XIII.)

Occupatio magna creata est omnibus hominibus et jugum grave super filios Adam, a die exitus de ventre matris eorum usque in diem sepulturæ. A residente super sedem gloriosam ad humiliatum in terra et cinere ; ab eo qui utitur hyacinto et portat coronam, usque ad eum qui operitur lino crudo. (*Eccli.*, XL.)

SENTENCES DES PÈRES.

Facito aliquid operis, ut te semper diabolus inveniat occupatum. (*HIER.*, ep. 4, ad Nest.)

Otiositas mater nugarum, noverca virtutum. (*BERN.*, lib. II. *De consid.*, cap. 13.)

Primas apud nos curas quæ primæ habentur obtineant, summasque sibi sollicitudinis partes salus quæ summa est vindicet : hæc nos occupet in præsidium ac tutelam sui, jam non plane prima sed sola. (*EUCHER.*, *Epist. ad Valer.*)

Cum sequeris viam Christi, non tibi prosperitates sæculares promittas ; per dura ambulavit, sed magna promisit ; noli tantum attendere qua iturus es, sed quo venturus sis ; tolerabis dura temporalia, sed ad lætitiâ pervenies sempiternam : si vis sustinere laborem, attende mercedem, nam et operarius in vinea deficeret, nisi attenderet quid accepturus esset. Cum autem attenderis quid accepturus sis, omnia tibi erunt vilia, quæ pateris, nec digna æstimabis pro quibus illud accipias. Miraberis tantum dari pro tanto labore ; nam utique fratres labor æternus pro æterna requie subeundus erat. Sed si æternum subires laborem, quando venires ad æternam felicitatem ! ita ut necessario temporalis sit tribulatio tua, qua finita venias ad felicitatem infinitam. (*AUG.*, in *psal.* XXXVI.)

Nihil laboriosius est iniquitate et impietate, quem laborem sequitur dolor ; quia non solum sine fructu, sed etiam ad perniciem laboratur. (*AUG.*, in *psal.* XI.)

SERMON XXVI.

Pour le premier dimanche de Carême.

SUR LA SOURCE DES TENTATIONS.

Ductus est Jesus in desertum, ut tentaretur a diabolo. (*Matth.*, IV.)

Jésus fut conduit dans le désert, pour y être tenté par le démon.

Les tentations viennent de trois sources : de Dieu qui les permet, du démon qui les livre et de l'homme qui les reçoit. Dieu per-

met les tentations, comme on le peut voir par l'exemple de Job, que le démon n'osa tenter sans en avoir reçu la permission de Dieu. C'est le démon qui les livre, parce que l'emploi de tentateur, qui est le plus indigne de tous, ne peut convenir, dit saint Augustin, qu'au démon, qui par sa malice s'est réduit à la plus vile condition de tous les êtres ; à peu près comme les derniers d'entre les hommes sont choisis par les lois pour faire mourir leurs semblables, étant

Dieu s'adressant à Adam, lui dit : parce que vous avez prêté l'oreille aux discours de votre femme, et que vous avez eu la complaisance criminelle de manger du fruit auquel je vous avais défendu de toucher, la terre sur laquelle vous marchez sera maudite, ce ne sera qu'à force de travail qu'elle deviendra féconde : elle ne produira d'elle-même que des chardons et des épines, et vous mangerez votre pain à la sueur de votre front, jusqu'à ce que vous retourniez dans la poussière, dont vous êtes sorti.

La nécessité d'une occupation laborieuse a été imposée à tous les enfants d'Adam, et un joug pesant a été mis sur leurs épaules ; ils sont obligés de le porter depuis le jour de leur naissance jusqu'à celui de leur mort. Aucun d'eux n'en est exempt, depuis celui qui est placé sur le trône, jusqu'à celui qui rampe dans la poussière ; depuis celui qui est revêtu de pourpre et qui porte la couronne en tête, jusqu'à celui qui est habillé de grosse toile.

Occupez-vous toujours à quelque chose, afin que le démon ne vous voyant jamais oisif ne trouve pas votre cœur ouvert à la tentation.

L'oisiveté fait que l'on passe sa vie dans les amusements puériles, et que l'on ne s'applique jamais sérieusement à la pratique de la vertu.

Donnons nos soins principaux aux affaires les plus importantes ; ainsi que le salut qui est la plus grande de toutes nos affaires nous occupe plus que tout le reste ; regardons-le, non seulement, comme la plus considérable, mais comme notre unique affaire dans cette vie.

Vous qui marchez à la suite de JÉSUS-CHRIST, ne vous promettez pas des avantages temporels : puisque vous suivez la voie qu'il a tenue, vous ne trouverez comme lui le repos et la gloire qu'à la fin de votre course. Il a imposé des lois dures, mais il a promis de grandes récompenses ; ne considérez pas où vous marchez, mais où vous arriverez ; vous souffrirez des peines passagères, mais vous jouirez d'un plaisir éternel ; si vous voulez persévérer dans le travail, jetez les yeux sur le prix qui le doit suivre, car celui qui travaille à la vigne, succomberait, s'il ne pensait au paiement qu'il doit recevoir. Dès que vous ferez une attention sérieuse sur la couronne qui vous attend, toutes les peines que vous souffrirez pour la mériter vous paraîtront légères. Vous admirerez plutôt la bonté de Dieu qui donne tant pour si peu de chose, car afin qu'il y eût de la proportion, il eût fallu des travaux éternels pour gagner une félicité sans fin. Mais si nos misères n'eussent jamais fini, quand est-ce que notre bonheur eût commencé ? Il faut donc nécessairement acheter par une tribulation qui passe une félicité qui dure éternellement.

Il n'y a point de travail plus rude que celui des pécheurs et des impies, car il est suivi du remords au lieu du repos ; puisque non seulement ils travaillent sans fruit, mais pour leur perte et leur ruine.

met les tentations, comme on le peut voir par l'exemple de Job, que le démon n'osa tenter sans en avoir reçu la permission de Dieu. C'est le démon qui les livre, parce que l'emploi de tentateur, qui est le plus indigne de tous, ne peut convenir, dit saint Augustin, qu'au démon, qui par sa malice s'est réduit à la plus vile condition de tous les êtres ; à peu près comme les derniers d'entre les hommes sont choisis par les lois pour faire mourir leurs semblables, étant

juste que la bassesse de leur état ait du rapport avec l'ignominie de leur fonction. Mais c'est l'homme qui reçoit les tentations et qui se voit si souvent attaqué par toutes les puissances de l'enfer. Or, puisque c'est Dieu qui permet les tentations, nous devons nous y soumettre : première partie. Puisque c'est le démon qui nous tente, nous devons nous précautionner par une crainte salutaire contre ses embûches : seconde partie. Et enfin, puisque c'est nous qui sommes tentés, nous devons espérer dans la grâce de Jésus-Christ qui a triomphé du démon pour nous faire participer à sa victoire : troisième partie.

Dieu permet, dit saint Augustin, que les réprouvés soient tentés, pour les punir; que les élus soient tentés, pour les éprouver, et que les infirmes soient tentés, pour les guérir; de sorte que les tentations sont un châtiment pour les premiers, une épreuve pour les seconds et un remède pour les troisièmes : *Tentatio venit aut ex causa reprobationis, aut ex causa probationis, aut ex causa medelæ*. Dieu permet les tentations, comme un juge qui punit les pécheurs; il livre une âme aux tentations de l'impureté, parce qu'elle s'est abandonnée à la tentation de l'orgueil : filles du siècle, il punira vos vanités par des adultères. C'est l'explication de ces paroles du Prophète : *Abyssus abyssum invocat* (Psal. XLI), un abîme entraîne dans un autre abîme. Un péché mortel est quelquefois la punition de plusieurs péchés véniels, et la multitude des péchés mortels conduit à ces crimes énormes et monstrueux, dont la seule pensée faisait horreur au commencement du désordre. C'est ce que nous voyons vérifié dans la personne du malheureux Judas : l'attachement aux richesses le fit tomber dans le péché d'avarice; son avarice lui fit trahir son divin Maître, et de cette horrible perfidie il passa au désespoir et à l'impénitence finale. Aussi était-ce contre lui que le Prophète avait fait cette imprécation prophétique : *Constitu super eum peccatorem, et diabolus stet a dextris ejus*. (Psal. CVIII.) Les pécheurs disent qu'ils ne sont point tentés dans les spectacles, dans les compagnies du siècle, dans les promenades publiques; cependant le démon est à leurs côtés pour leur suggérer mille pensées impures; il est dans leurs yeux pour leur faire jeter çà et là des œillades criminelles; il est dans leurs langues pour leur faire prononcer une infinité de paroles scandaleuses, médisantes et libertines; il est dans leurs oreilles pour corrompre leur cœur par des chansons lascives et profanes; enfin, il est dans tous leurs sens pour y verser, comme par autant de

canaux funestes, le poison de l'iniquité et leur faire commettre tous les crimes dont ils sont capables. *Diabolus stet a dextris ejus*. Cependant ils disent qu'ils ne sentent point de tentations, parce qu'ils vivent paisiblement sous la tyrannie du démon, et que non-seulement, ils avalent le péché comme l'eau, mais qu'ils goûtent autant qu'ils le peuvent sa douceur empoisonnée; or, cette paix malheureuse du pécheur sous le joug du démon, est une punition de Dieu, qui permet que les réprouvés soient tentés pour les châtier, comme il éprouve la fidélité des élus par les tentations. Vous le permettez, ô mon Dieu, par une conduite admirable de votre sagesse, qui nous veut faire partager vos combats pour nous faire participer à l'honneur de votre victoire. Vous avez vaincu le démon; vous avez terrassé ce monstre; vous l'avez attaché à la croix; vous l'avez enchaîné dans les enfers; pourquoi ne l'avez-vous pas entièrement détruit? C'est, dit Tertullien, qu'il a voulu réparer la honte d'en avoir été vaincu dans la personne de notre premier père, par la gloire de le vaincre nous-mêmes en surmontant les tentations qu'il nous livre : *Non solum æmulum per fidem, sed etiam conculcatorem fecit per virtutem*. C'est pour le couvrir de confusion dans la personne de deux vieillards impudiques, dont il a corrompu le cœur, que Dieu abandonne la chaste Susanne à leurs criminelles poursuites; c'est pour rendre Job l'admiration de tous les siècles, qu'il permet à Satan de déployer contre ce saint homme tout l'appareil infernal de ses tentations, afin de lui faire mériter autant de couronnes qu'il éprouva de calamités et de misères. Mais ces mêmes tentations qui sont les épreuves glorieuses de la vertu des justes, sont des remèdes efficaces que Dieu oppose aux infirmités des faibles; le démon de la chair qui attaque saint Paul, est un préservatif de la grâce contre le démon de l'orgueil; et de peur que la grandeur de ses révélations ne l'élève, il est abaissé par les tentations humiliantes qui le persécutent : *Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis*. Ah! Seigneur, si nous sommes tentés, faites que nous ne le soyons pas au delà de nos forces; ne souffrez pas que comme des feuilles légères que le vent emporte, nous devenions le jouet malheureux des suggestions du tentateur : *Manus peccatoris non moveat me*. Envoyez-nous des tentations, comme un père pour éprouver notre fidélité; comme un médecin pour guérir nos plaies; mais non pas comme un juge pour punir nos crimes.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Fili, accedens in servitutum Dei, sta in justitia et timore, et præpara animam tuam ad tentationem. (Eccli., II.)

In eo in quo passus est et tentatus, potens est, et eis qui tentantur auxiliari. (Heb., II.)

Mon fils, si vous voulez vous consacrer véritablement au service de Dieu, marchez avec une crainte accompagnée de précaution dans les voies de la justice, et préparez votre âme à soutenir les attaques de la tentation.

Le Seigneur, en éprouvant les peines et les tentations, nous a mérité les grâces pour triompher après lui des ennemis qu'il a vaincus.

Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis, angelus Satanæ qui me colaphizet. (I Cor., XII.)

Unusquisque tentatur a concupiscentia sua abstractus et illectus. (Jac., IV.)

Deus non patietur vos tentari suora id quod potestis. (I Cor., X.)

Nolite locum dare diabolo. (Ephes., IV.)

SENTENCES DES PÈRES.

Ob hoc Christus qui sicut homo dignus est nasci, non respuit sicut homo tentari, ut Christianus magisterio ejus instructus, non possit a tentatore superari. (August., serm. 21.)

Tentatur statim post baptismum Dominus, tentatione sua indicans in sanctificatis nobis maxime diaboli tentamenta grassari, quia victoria ei magis est exoptata de sanctis. (Hil., cap. 3 in Matth.)

Dæmon eos tentare negligit quos jure perpetuo se possidere sentit : imo eis utitur ad justos aucupandos et subvertendos. (Greg., Moral., lib. IV.)

Deus ea trahidit diabolo, non ut possideat, sed ut tentet : non enim poterat corona esse sine certamine ; probandi erant dubii, ut justî coronarentur. Dedit itaque diabolo ea, quia in iis ipsis pœna accipientis est, si uti nesciat : quid enim est thesaurus luxurioso, nisi sumptus luxuriæ ? (Ambr., Lib. de Cain. et Abel.)

De peur que la hauteur des révélations que j'ai reçues ne m'inspirât de l'orgueil, Dieu a permis que je fusse humilié par l'aiguillon de la chair, et que j'éprouvasse les continuelles persécutions de l'ange de Satan qui me tourmente.

Chacun porte dans sa concupiscence une source de tentations.

Le Seigneur ne permettra pas que vous soyez tentés au dessus de vos forces.

Soyez toujours attentifs pour vous défendre du démon, comme il est toujours vigilant pour vous attaquer.

Jésus-Christ qui n'a pas rougi de naître comme homme n'a pas aussi dédaigné d'être tenté comme homme, afin que le chrétien instruit par son exemple, et fortifié par sa grâce, ne fût pas surmonté par le tentateur, et trouvât dans la force de Dieu de quoi s'élever au-dessus de la faiblesse de l'homme.

Le Seigneur voulut être tenté immédiatement après son baptême, pour nous apprendre que nous sommes d'autant plus exposés aux tentations du démon, que nous avons acquis un plus haut degré de vertu ; parce que l'envie maligne du tentateur s'attache particulièrement à remporter la victoire sur les saints dont il tire un glorieux trophée.

Le démon néglige de tenter ceux qu'il avait assujettis pour toujours à son pouvoir, et qui vivent tranquillement dans la servitude du péché ; il les regarde comme une proie qu'on ne peut lui ravir ; il s'en sert même souvent comme d'instruments et de ministres de ses desseins pernicieux, pour tendre des pièges aux justes, et pour entraîner les bons dans le crime par l'exemple des méchants.

Le Seigneur a livré au démon les biens et les plaisirs du monde, qu'il abandonne souvent aux impies, non pas afin qu'il les possèdent, mais afin d'en récompenser le bon usage dans les uns, et d'en punir la coupable dissipation dans les autres ; car les justes ne pouvaient pas prétendre à la couronne sans soutenir les combats auxquels ils sont exposés en vivant parmi les pécheurs, qui abusent souvent de l'autorité et des richesses pour opprimer les bons : la véritable vertu ne pouvait être reconnue que par les épreuves qui la distinguent de la fausse. Le Seigneur a donc permis au démon de tenter les hommes par les biens aussi bien que par les maux ; parce que ceux qui abusent des biens temporels, les reçoivent pour leur perte, comme ceux qui en usent bien en font les instruments de leur salut. Les richesses entre les mains des bons, sont un fonds de charité et de bonnes œuvres ; entre les mains d'un impudique, elles servent d'entretien à la luxure en lui ouvrant la porte à tous les crimes.

SERMON XXVII.

Pour le second dimanche de Carême.

SUR LE MÉPRIS DU MONDE.

Bonum est non hic esse. (Matth., XVII.)

Il fait bon demeurer ici.

Ce sont les paroles de saint Pierre, qui, dans les mouvements d'une joie toute sensuelle, ne pense qu'à goûter la vision miraculeuse de Jésus-Christ, transfiguré sur le Thabor, et qui, dans le trouble agréable qui saisit son esprit et ses sens, parle sans jugement et sans connaissance, dit l'Écriture ; *nesciens quid diceret*. Je considère dans cet apôtre, encore grossier, encore tout plein des idées terrestres du Judaïsme, les hommes du siècle plongés dans

l'amour des biens passagers et périssables, qui ne travaillent qu'à se faire une félicité toute animale et toute charnelle ; qui ne pensent qu'à s'établir dans des maisons de boue et d'argile ; et qui, s'aveuglant et s'enivrant de leur prospérité, perdent entièrement le souvenir de Dieu, la crainte de ses jugements et le soin de leur salut. C'est pour les réveiller de cet assoupissement funeste que je veux aujourd'hui vous parler du devoir le plus indispensable du christianisme, qui est le détachement du monde. 1^o Je vous ferai voir l'obligation où nous sommes de mépriser le monde et de nous en détacher ; 2^o combien le monde est méprisable et mérite peu notre attachement.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est rien de plus expressément recommandé aux chrétiens dans les saintes Ecritures, que le détachement et le mépris du monde. Enfants des hommes, nous crie le Prophète, jusques à quand aimerez-vous les vanités et chercherez-vous le mensonge ? *Filii hominum, usquequo diligitis vanitatem et quæritis mendacium. (Psal. IV.)* Si vous êtes dans l'abondance des richesses, prenez garde d'y attacher votre cœur : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere. (Psal. LXI.)* N'aimez ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde : *Nolite diligere mundum, nec ea quæ sunt in mundo. (I Joan., II.)* Vivez dans le monde comme n'en étant pas ; que ceux qui se réjouissent, soient comme s'ils ne se réjouissaient pas ; que ceux qui pleurent soient comme s'ils ne pleuraient pas, parce que la figure du monde passe : *Præterit enim figura hujus mundi. (I Cor., VII.)*

Mais comment nous pourrions-nous défaire de cet amour déréglé qui nous attache aux créatures, lorsque nous faisons précisément tout ce qu'il faut pour le fomenter et pour l'accroître ? Car à quoi tendent tous ces soins, toutes ces veilles, toutes ces fatigues, si ce n'est à nous former de nouveaux liens pour nous attacher plus étroitement aux créatures ? Dieu nous envoie des afflictions pour nous dégoûter insensiblement du monde, et comme pour nous conduire par degrés à ce parfait détachement que la prospérité nous rendrait trop difficile. Mais au lieu de détourner nos yeux vers le ciel dans les adversités, nous les abaissons toujours vers la terre, cherchant parmi les créatures des ressources et des consolations humaines, dont la fausse douceur nous fait perdre tout le fruit de ces amertumes salutaires. Nous nous plaignons des peines et des misères que nous souffrons dans le monde ; et, par un aveuglement déplorable, nous aimons ces peines et ces misères, nous flattant toujours de l'espérance d'une félicité chimérique et propre à notre état dans les conditions les plus misérables. Nous avalons tous les dégoûts qui se présentent dans la poursuite des entreprises que nous formons, jusqu'à ce que, lassant enfin la patience de Dieu par une obstination si criminelle, nous lui arrachons quelquefois des présents funestes, qu'il nous accorde dans sa fureur, et que

l'accomplissement de nos désirs en devient le châtiment et le supplice : *Tradidit eos Deus in concupiscentiam cordis eorum. (Rom., I.)*

SECONDE PARTIE.

Je veux que dans l'impuissance de satisfaire vos passions, déchirés par des désirs qui semblent s'irriter par les obstacles qui les traversent ; troublés par les remords d'une conscience qui vous ronge, sans consolations ni humaines, ni terrestres ; cherchant quelque repos dans une si cruelle agitation, vous fassiez de vains efforts pour vous défaire de cet amour malheureux d'un monde qui vous méprise et qui vous oublie. Mais parce qu'au lieu d'agir en cela par un esprit de pénitence, vous ne suivez que les mouvements secrets d'un amour-propre, qui ne se trouve pas moins dans ce dégoût apparent du monde, que dans la recherche et la poursuite de ses vanités, Dieu vous laisse ces passions qui vous tourmentent, cette cupidité qui vous consume, cette ambition qui vous ronge. Si convaincus du néant et des misères du monde, vous pensiez sérieusement à vous en détacher, Dieu ne manquerait pas de soutenir ces premières opérations de sa grâce par des secours puissants, comme il a fait en faveur des Augustin et des autres pécheurs, qui, après avoir gémi dans les liens de la concupiscentie, ont obtenu du ciel la force de les rompre. Mais parce que vous ne cherchez qu'une paix toute sensuelle, pour vous délivrer des troubles secrets qui vous agitent, Dieu vous y abandonne, jusqu'à ce que vous reconnaissiez l'illusion qui vous abuse, et que, par l'inutilité des efforts que vous faites, vous reconnaissiez la corruption du motif qui vous anime. Car si c'était un dégoût véritable du monde qui vous inspirât le désir que vous semblez avoir de vous en détacher, seriez-vous assez lâches pour revenir à lui dès les premières caresses qu'il vous fait ? Vous verrait-on reprendre tous vos desseins au moindre rayon d'espérance qui vous vient de les accomplir, et par un changement dont il n'y a que l'inconstance du cœur humain qui soit capable, de l'ennemi du monde, devenir en un moment son partisan et son adorateur : aveugle révolution si fréquente dans ceux qui se laissent emporter à la cupidité, qu'il n'en faudrait pas davantage pour leur inspirer une véritable confusion de leur misère.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Non enim omnes qui ex Israel sunt, ii sunt Israelitæ; neque qui semen sunt Abrahæ, omnes filii. (Rom., IX.)

Væ qui opulenti estis in Sion, qui dormitis in lectis eburneis, qui lascivitis in stratis vestris, qui comeditis agnum de grege, bibentes vinum, et optimo unguento delibuti. (Amos, VI.)

Tous ceux qui sont nés en Israël ne sont pas pour cela véritablement Israélites ; ni tous ceux qui sont de la race d'Abraham, ne sont pas ses vrais enfants.

Malheur à vous qui vivez dans l'opulence et dans la bonne chère, qui dormez dans vos lits d'ivoire, qui vous abandonnez à tout ce qui peut flatter vos sens, qui choisissez dans vos nombreux troupeaux les agneaux les plus délicats et les mieux nourris, pour les manger dans vos festins, vous enivrant des vins les plus délicieux, et vous parfumant d'odeurs les plus exquises.

Obsecro ut transire mihi liceat per terram tuam : non declinabimus in agros et vineas ; non bibemus aquas ex puteis ; via regia gradiemur donec transeamus terminos tuos. (Num., XXI.)

In mundo sunt, sed non ex mundo. (Joan. XVII.)

Quare jejunavimus, et non aspexisti ? Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra, et omnes debitores vestros repetitis : ecce ad lites et contentiones jejunatis, et percutitis pugno impie : nolite jejunare sicut usque ad hanc diem, ut audiat in excelso clamor vester. (Isai, LVIII.)

SENTENCES DES PÈRES.

Fides appellata est ab eo quia fit quod dicitur. Duo syllaba sonant cum dicitur *Fides* : prima syllaba est a facto, secunda a dicto. (August. serm. 48.)

Ille vere credit qui exercet operando quod credit (GREG., hom. 26 in *Evang.*)

Nemo se decipiat, fratres charissimi, nemo se falsa spe circumveniat ; Christiani nominis non facit sola dignitas Christianum ; nihil prodest quod aliquis Christianus vocetur in nomine, si hoc non ostendit in opere. (August., serm. 58 *De festis.*)

Dantur quidem bonis, ne putentur mala ; sed dantur etiam malis, ne putentur magna bona. (August., ep. 79.)

Vis nosse nulla pœna quanta sit pœna ? Psalmum interroga. Irritavit Dominum peccator ; exclamavit vehementer, attendit, consideravit, quare præ magnitudine iræ suæ non requirit ; ideo non requiritur, quia multum irascitur. (August., serm. 17.)

Tolle calceamenta, qui in atriis Christianæ religionis stas ; terra quippe in qua servis, sancta est. (Aug. op. imperf., ap. CHRYS.)

SERMON XXVIII.

Pour le troisième dimanche de carême.

SUR L'IMPURETÉ.

Cum immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa. (Luc., II.)

Lorsque l'esprit impur est sorti d'un homme, il s'en va par des lieux arides.

Il paraît surprenant que cette légion de démons demande au Fils de Dieu la permission d'entrer dans le corps des animaux les plus immondes, puisque rien ne paraissait plus contraire au démon qui est un pur esprit, qu'une demeure si corrompue et si impure. Mais saint Augustin répond,

Le peuple d'Israël députa des ambassadeurs au prince des Amorréens, pour le prier de lui accorder le passage sur ses terres, à condition qu'ils ne feraient aucun dommage ni aux champs ni aux vignes ; qu'ils ne boiraient pas même de l'eau des puits ; qu'ils suivraient le grand chemin sans se détourner ni d'un côté ni d'un autre, jusqu'à ce qu'ils fussent sortis des bornes de ses Etats.

Les vrais serviteurs de Dieu vivent dans le monde, mais ils ne sont pas du monde.

Vous me demandez pourquoi je n'ai pas eu égard à vos jeûnes ? C'est que votre propre volonté se trouve dans vos jeûnes : vous pressez vos débiteurs et ne leur accordez aucune remise ; ce que vous épargnez par votre abstinence, vous l'employez à la poursuite de vos procès ; vous êtes toujours aux prises les uns avec les autres. Cessez donc de jeûner avec de si mauvaises dispositions, si vous voulez que le Seigneur exauce vos prières.

Nous appelons *foi* la vertu fondamentale du salut, parce que la religion nous oblige de faire ce que nous disons. Ce mot renferme deux syllabes : la première marque les actions, la seconde désigne les paroles ; pour nous apprendre que la pratique des vertus doit être unie avec la créance des vérités, et que la foi est la racine d'où naissent les unes et les autres.

Celui-là croit véritablement, qui rend à la religion le double témoignage des actions et des paroles, et dont la vie est comme une profession publique et un exercice continuel de sa créance.

Que personne ne se flatte et ne s'abuse lui-même d'une vaine espérance : ce n'est pas le nom de chrétien qui nous en donne la dignité et le mérite ; c'est en vain que nous sommes honorés de ce beau titre, si nous n'en soutenons la grandeur par une conduite qui lui réponde.

La Providence accorde souvent les biens du monde aux justes, de peur qu'ils ne soient regardés comme des maux ; mais elle les donne aussi fort souvent aux méchants, pour faire voir que ce ne sont pas de grands biens.

Voulez-vous savoir combien l'impie est rigoureusement puni, lorsqu'il ne reçoit aucun châtiment en apparence ? Vous l'apprendrez de ces paroles du Prophète : Le pécheur a poussé à bout la patience de Dieu, sa miséricorde changée en colère ne le recherchera plus, elle l'abandonnera parce qu'il l'a abandonnée.

Vous qui entrez dans l'Eglise, quittez vos souliers, parce que la terre où vous êtes est sainte ; ne portez point de pensées et d'affections terrestres dans ce lieu saint ; prenez garde de tenir à la chair et au monde quand vous devenez la partie d'un tout qui doit être entièrement à Dieu.

que le démon étant devenu un esprit d'impureté, il devait demander une demeure impure et corrompue. De sorte que si le Sauveur permet à cette légion malheureuse d'entrer dans ces animaux, c'est pour nous apprendre que les impudiques sont la retraite des démons : *et erit cubile draconum.* (Isai., XLVIII.) Ainsi, pour ne pas nous éloigner de l'instruction de notre évangile, tâchons de vous donner de l'horreur d'un vice si odieux, qu'à peine l'Apôtre nous permet-il de le nommer. Il n'est point de matière dans la morale chrétienne plus délicate, ainsi il n'en est point qui doive être traitée avec plus de circonspection.

Considérons ce vice dans son commencement, dans son progrès et dans sa fin. Dans son commencement, on croit que ce n'est qu'une bagatelle; dans son progrès on dit que ce n'est qu'un emportement de jeunesse; et dans sa fin, on s'imagine que c'est un vice dont on pourra aisément se corriger. A ces dangereuses maximes j'oppose trois grandes vérités. Dans le commencement de l'impureté tout est à craindre; première partie. Ce vice n'est pas seulement un emportement de jeunesse, mais encore une abomination devant Dieu; seconde partie. De tous les péchés, c'est celui dont on revient le moins, et qui rend la conversion presque impossible; troisième partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Tout est à craindre, et tout est dangereux dans l'impureté, puisqu'elle est déjà un péché dans son commencement, ou qu'elle le deviendra inmanquablement dans la suite; et pour entrer dans le détail de cette vérité, il est certain qu'un des premiers commencements de l'impureté, c'est l'oisiveté. Or tous les Pères nous assurent que l'oisiveté n'est jamais sans péché, et qu'elle est la matière des plus grands crimes. Ce fut, dit le prophète Ezéchiel, la cause funeste du désordre et de la perte de Sodome : *Ecce hæc fuit iniquitas Sodomæ, superbia, saturitas panis, et abundantia, et otium ipsius*. Lorsque l'on n'a rien à quoi penser, l'on pense toujours à quelque chose de mal; la pensée du mal n'est presque jamais sans la volonté du mal, et la volonté du mal n'est-ce pas le péché même? Un autre commencement de l'impureté vient des regards dangereux, qui, selon le Sage, causent la damnation de plusieurs : *Propter speciem mulieris alienæ multi admirati reprobî facti sunt*. (Eccli., IX.) C'est pour cela qu'il nous avertit avec tant de soin de la circonspection qui doit toujours accompagner nos regards : *Virginem ne conspicias*. (Ibid.) Mes yeux, disait le prophète Jérémie, perdraient mon âme, si je ne veillais avec attention sur moi-même : *Oculus meus deprædatus est animam meam*. (Thren., III.) J'ai fait un pacte avec mes yeux, de ne regarder aucune femme, disait le saint homme Job, de crainte de perdre la présence de mon Dieu et la part que j'espère dans sa gloire : *Pepigi fædus cum oculis, meis, ut ne cogitarem quidem de virgine : quam enim partem haberet in me Deus desuper, et hæreditatem omnipotens de excelsis*? (Job, XXXI.) La conversation avec les femmes est un commencement d'impureté qui paraît une bagatelle, et que l'on regarde comme quelque chose de fort innocent, mais qui est pourtant quelque chose de fort dangereux, selon le langage de l'Ecriture et des Pères. Les paroles d'une femme, dit le Sage, sont autant de filets qui attirent et qui enchaînent les âmes : *Irretivit eum multis blanditiis*. (Prov. VII.) La parole d'une femme, ajoute-t-il, est un feu qui cause de funestes embrasements : *Colloquium illius quasi ignis exardescit*. Les conversations sont suivies de billets et de lettres, les billets sont suivis

d'intrigues, et les intrigues sont suivies d'une infinité de péchés. Que dirons-nous de la lecture des romans et des livres impudiques, qui est encore un commencement d'impureté qui ne peut être sans péché? Dès lors qu'on aime ce qu'on lit, on prend plaisir à le pratiquer, et Dieu qui pénètre dans le fond des âmes, voit dans le cœur de celui qui fait ces lectures profanes, les mêmes impuretés qui sont dépeintes dans ces livres. Tout est donc criminel dans les commencements de l'impureté; évitons-les, si nous ne voulons pas tomber dans la dernière des abominations.

SECONDE PARTIE.

Comme la plupart du monde est intéressé dans le péché d'impureté, les uns le justifient, les autres l'excusent. L'on dit que c'est une chose que l'on ne peut refuser à la nature et que c'est une suite nécessaire de la jeunesse. Mais si ce péché paraît excusable aux yeux des hommes, il est abominable aux yeux de Dieu; c'est une abomination aux yeux du Père éternel, aux yeux de Jésus-Christ son Fils et aux yeux du Saint-Esprit. Dieu étant un esprit pur par essence, ne peut souffrir l'impureté; de tous les crimes c'est celui qui lui est le plus opposé, et qu'il a par conséquent le plus en horreur. Aussi David protestait-il qu'il serait chaste : *Ero immaculatus cum eo*. L'Apôtre ne nous assure-t-il pas que Dieu ne nous a créés que pour être purs à ses yeux? *Elegit nos ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus*. C'est ce qui fait que le démon, qui sait combien l'impureté déplaît à Dieu, y porte et y engage presque tous les hommes. Ne pas plaire à Dieu, c'est quelque chose de bien affligeant; déplaire à Dieu, c'est quelque chose de bien funeste; mais être abominable aux yeux de Dieu, c'est ce qui fait frémir, et ce que nous ne pouvons ni comprendre ni expliquer. Les chrétiens étant tous les membres de Jésus-Christ, il est visible qu'ils ne peuvent commettre aucune impureté qui ne soit abominable à ses yeux; c'est proprement mettre l'abomination de la désolation dans le lieu saint, de mettre l'impureté dans Jésus-Christ même, qui ne fait qu'une même chose avec nous; quelle horreur pour le chef de voir un de ses membres corrompu! Impudique, si tu veux commettre ce crime, romps, si tu peux, l'union que tu as avec Jésus-Christ, respecte sa pureté dans tes propres membres qui sont les siens : *Parce in te Christo*; ôte toutes les gouttes de son sang qui coulent dans tes veines, et ton péché ne sera pas si énorme. Qui ne sait encore que la grâce du christianisme nous fait les temples du Saint-Esprit? *Nescitis quia templum Dei estis, et Spiritus sanctus habitat in vobis*? (I Cor., III, 16.) Celui donc qui commet une impureté, viole le temple du Saint-Esprit : *Templum Dei violat qui corpus fornicationis parat*; et par conséquent il lui est en horreur, et il attire toute sa colère : *Si quis*

templum Dei violaverit, disperdet illum Deus. Quoi donc, le temple qui ne doit durer qu'un moment, et qui n'est bâti que de pierres mortes et inanimées, doit être saint, il ne peut être profané sans un sacrilège; et ce temple vivant dans lequel l'esprit de Dieu réside d'une manière sans comparaison plus divine, puisqu'il ne réside dans nos églises que pour résider dans nos cœurs; ce temple, dis-je, sera profané par un désordre que Dieu condamne? Ah! si vous n'avez pas de respect pour votre corps, ayez-en du moins pour le Saint-Esprit, qui l'a choisi pour son temple et pour sa demeure.

TROISIÈME PARTIE.

La fin de ce péché est ce qui me paraît de plus affreux et de plus déplorable, car on n'en fait presque jamais de véritable pénitence. Une pénitence, pour être solide et sincère, doit être prompte et sévère; or quoi de plus contraire à la promptitude et à la sévérité de la pénitence que l'impureté? parce qu'elle retient le cœur de l'homme par mille chaînes qui l'éloignent de la conversion, et parce qu'elle laisse dans le corps une certaine mollesse et un certain assoupissement, qui sont entièrement contraires aux saintes rigueurs de la pénitence. Pour se convertir il faut une grâce particulière de Dieu, et il la donne rarement à ces pécheurs impurs et corrompus, que Dieu a si fort en horreur. Pour se convertir il faut du temps; et par une juste punition Dieu les enlève de ce monde, souvent même dans l'affreux moment de leur crime, sans leur accorder le moment favorable de la pénitence; témoins ces vingt-trois mille impudiques qui périrent, dit saint Paul, en un seul jour : *Neque fornicemur sicut quidam ex ipsis qui fornicati sunt, et ceciderunt una die viginti tria millia.* (I Cor., X, 8.) Enfin pour faire pénitence il faut la volonté, et les impudiques ne l'ont presque jamais; ils sont dans un aveuglement si funeste, qu'ils ne connaissent ni leur péché, ni Dieu, ni eux-mêmes : le feu impur fait en eux ce que le feu de l'enfer fait aux damnés, il les brûle sans les éclairer; ses ardeurs ne sont suivies que d'une noire et épaisse fumée qui les plonge dans de perpétuelles ténèbres; de sorte, dit un prophète, qu'ils ne pensent à rien moins qu'à la pureté de Dieu et à l'énormité de leurs crimes : *Non dabunt cogitationes suas ut revertantur ad Deum suum, quia spiritus fornicationum in medio eorum.* (Osee, V, 4.) Que ces vérités sont terribles! mais qu'elles font peu d'impression! Il faut des miracles, ô mon Dieu, pour convertir ces impudiques : faites agir votre grâce de miracles dans leur cœur; la voix de vos ministres évangéliques n'est pas assez efficace pour les retirer de leur mortel assoupissement; parlez donc, Seigneur, de cette voix qui abat les cèdres et qui brise les rochers; ayez pitié de ces misérables qui sont sans pitié pour eux-mêmes.

SERMON XXIX.

Pour le troisième dimanche de Carême.

SUR LA MÉDISANCE.

Erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum. (Luc., II.)

Jésus chassa un démon qui était muet.

Le démon que Jésus-Christ chasse en ce jour du corps d'un possédé, est une leçon, non-seulement pour ceux qui calomnient le prochain, mais encore pour ceux qui se laissent, quand il faut défendre sa réputation et protéger son innocence. Pouvons-nous être trop attentifs pour ne nous pas laisser surprendre aux embûches de ce démon qui fait parler et qui fait taire tant de personnes? Pour vous donner une idée odieuse de la médisance, je n'ai qu'à vous faire voir que ce péché est l'un de ceux qui sont le plus contre le Saint-Esprit. L'Écriture nous apprend que ce divin Esprit descendit sur les apôtres en forme de langue; mais que cette langue est différente de celle du médisant, puisque cette langue divine est une langue de charité, de bonté et de vérité; et la langue cruelle du médisant est une langue de haine, de division, de malignité et de mensonge. Rien donc de plus opposé au Saint-Esprit qui est un esprit de charité et d'union, que le médisant qui met la division partout : première partie; rien de plus opposé à cet Esprit de bonté que le médisant qui ne fait que du mal : seconde partie; rien de plus opposé à cet Esprit de vérité que le médisant qui n'est rempli que de mensonges, troisième partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Saint-Esprit est un esprit de charité, d'amour et d'union; c'est pour cela que Jésus-Christ demandait à son Père que ses disciples ne fissent qu'une même chose et fussent unis ensemble comme il l'était avec lui : *Sint unum, sicut et nos unum sumus.* Et c'est pour cela aussi qu'il n'y a qu'un Dieu, qu'un baptême, qu'une foi : *Unus Deus, una fides, unum baptisma.* Tel était l'admirable effet que le Saint-Esprit produisait dans les premiers chrétiens, qui n'avaient qu'un esprit, qu'un cœur et qu'une âme : *Erat credentium cor unum, et anima una.* Tous les chrétiens, étant les membres de Jésus-Christ, doivent être unis comme les membres le sont avec le corps. Mais le médisant détruit cette grande union; il met la division et le divorce de tous côtés; sa langue, dit saint Bernard, est un glaive à trois tranchants, *lingua triceps*; elle fait en effet trois divisions par rapport à trois unions que les chrétiens ont ensemble.

Il est certain que nous sommes tous unis : 1^o dans le sein de Dieu; 2^o dans le sein de l'Eglise; 3^o dans le sein de Jésus-Christ. Or, le médisant ne respecte ni Dieu, ni l'Eglise, ni Jésus-Christ; il divise et il sépare tout. Notre vie, dit le grand apôtre, est cachée en Dieu : *Mortui estis, et vita vestra est abscondita in Christo cum Deo.* 1^o Dieu renferme dans son cœur tous les hommes, mais

les chrétiens d'une manière particulière; il leur commande de demeurer toujours unis; mais un médisant va chercher ses frères jusque dans le sein de Dieu même pour leur ravir sinon la vie, du moins l'honneur qui leur est plus cher que la vie; malgré les défenses et les menaces de ce juste juge, il leur déclare la guerre, et il les déchire avec sa langue cruelle: c'était de ces sortes de langues que le prophète conjurait Dieu de le défendre, lorsqu'il le pria de détourner de lui cette flèche qui vole en plein jour: *A sagitta volante in die, ab incursu, et demonio meridiano*. 2° Les chrétiens sont encore réunis dans le sein de l'Eglise; c'est une mère qui les embrasse tous comme ses enfants, qui emploie les pleurs et les prières, afin qu'une union fraternelle règne toujours parmi eux: mais, malgré les pleurs et les gémissements d'une mère si tendre, le médisant perce son frère, et il se fait même un divertissement de lui mettre le poignard dans le cœur. 3° Les chrétiens sont unis dans le sein de Jésus-Christ; et c'est pour cela, dit saint Chrysostome, qu'il voulut qu'on lui ouvrît le côté, afin de nous marquer qu'il ouvrirait son cœur pour nous y recevoir tous ensemble. Nous sommes tous frères en Jésus-Christ; mais le médisant va porter sa fureur jusque dans le cœur du Sauveur; il y assassine son frère, et malgré le sang de ce saint Abel qui crie, et qui presse ce cruel de se modérer, il pousse son injustice, et, d'un même coup de langue, il donne la mort à son frère et à Jésus-Christ. Jusqu'à quand le médisant attristera-t-il le Saint-Esprit et détruira-t-il l'union qu'il est venu établir dans le monde?

SECONDE PARTIE.

Ce divin Esprit est encore un esprit de bonté, et l'esprit du médisant est un esprit de malignité: c'est la seconde opposition. L'Esprit de Dieu, dit saint Denys, est un cercle de bonté qui passe d'un bien à un autre, et qui ne fait que des grâces et des faveurs: *Circulus bonitatis de bono in bonum continuo revolutus*, mais l'on peut dire tout le contraire du médisant: *Circulus malitiæ de malo in malum continuo revolutus*; il n'est composé que de malignité et ne fait que du mal. Les Pères, pour nous marquer combien la langue du médisant cause de maux, se servent de plusieurs comparaisons; les uns la comparent à un feu, les autres à du poison, et quelques-uns à des serpents et à des vipères. La médisance met tout en feu, elle cause mille ravages, elle n'épargne rien non plus que cet élément furieux; elle attaque les grands et les petits, et si le feu n'épargne ni les temples ni les palais des princes, la médisance n'est pas plus respectueuse: les personnes sacrées, et celles qui sont dans les dignités les plus sublimes, ne sont pas épargnées. C'est un poison qui infecte tout, qui corrompt tout et qui n'épargne rien. Aussi saint Jacques l'appelle-t-il une universalité de maux: *Universitas iniqui-*

tatis: tant il est vrai que c'est une peste qui se glisse et qui met la corruption partout. Aussi le Prophète compare-t-il les médisants à des serpents: *Acuerunt linguas sicut serpentes*. Il y a des serpents qui se jettent avec fureur et qui s'élancent; il y en a qui jettent leur poison d'une manière presque imperceptible; il y en a qui flattent pour mordre; il y en a qui piquent d'une manière si précipitée, qu'il est comme impossible de prévenir leur piqure. Il n'est pas besoin de faire ici l'application de toutes ces comparaisons et d'entrer dans tout le détail des différentes médisances qui attaquent si souvent le prochain. Qui ne voit les divers caractères des médisants dans la diversité de ces serpents? Je me contenterai de dire qu'il y a même quelques insectes venimeux qui meurent en jetant leur poison, et en voulant faire mourir. Médisant pernicieux, c'est là ta figure la plus propre; tu te tues toi-même en voulant tuer ton frère, et, pour une vie temporelle que tu lui ôtes, tu te donnes à toi-même une mort éternelle.

TROISIÈME PARTIE.

Enfin le Saint-Esprit est un esprit de vérité et le médisant n'a qu'un esprit de mensonge: c'est la troisième opposition. Le Saint-Esprit ne nous a été envoyé que pour nous apprendre la vérité: *Ille docebit vos omnem veritatem*. Mais, si vous voulez écouter le médisant, il ne vous apprendra que des impostures. La langue de l'homme, dit un Père, a trois excellentes qualités; elle est un organe de louanges, *organum laudis*; c'est le miroir du cœur, *speculum cordis*; c'est le trône de la vérité, *thronus veritatis*. C'est un organe de louanges, et le médisant en fait un organe de calomnie, de mépris et d'outrages; c'est le miroir du cœur, et le médisant s'en sert pour déguiser ses propres pensées, il blâme ce qu'il estime dans son cœur, et il appelle crime ce qu'il croit être vertu; c'est le trône de la vérité, et il en fait le trône du mensonge. Qui n'avouera, après cela, avec le Sage, que le médisant est l'abomination de Dieu et des hommes? Il est plus injuste et plus cruel que les damnés ne le sont: ils se disent sans cesse des injures, ils se font mille reproches, mais ils se disent la vérité; au lieu que le médisant ne détruit son prochain que par des calomnies et des impostures. Il ne faut pas croire, pourtant, qu'il n'y ait de médisants que ceux qui calomnient leur prochain par des crimes supposés. Que personne ne me réponde, dit saint Chrysostome, que je suis coupable quand j'invente des calomnies; mais si je ne dis rien contre la vérité, de quoi peut-on m'accuser? Et moi je vous déclare, continue saint Chrysostome, que l'on médit en disant la vérité, et que cette vérité doit être regardée comme un crime; le pharisien ne devient-il pas coupable d'orgueil et de médisance, lorsqu'il accuse le publicain devant Dieu, et quoique les reproches qu'il lui fait

soient véritables, ne retournent-ils pas à la honte de celui qui les fait ?

Vous donc, ô chrétiens, qui participez si souvent au corps de Jésus-Christ, et qui faites toucher votre langue au Dieu de la paix, pourriez-vous employer cette langue à des médisances et à des calomnies ? Si les idolâtres et les païens se déchirent de paroles, ils pèchent contre la raison, mais non pas contre le sang de Jésus-Christ, puisqu'ils ne peuvent communier ; mais un chrétien médisant paraît un monstre : mais, hélas ! c'est un monstre qui se voit, dont on n'a point d'horreur, et que l'on souffre dans toutes les compagnies. C'est un péché qui damne presque tout le monde, et presque personne n'y fait réflexion.

SERMON XXX.

Pour le second dimanche après Pâques.

SUR LES DANGERS DES RICHESSES.

Ego sum pastor bonus. (Joan., X.)

Je suis le bon Pasteur.

Bien que le Sauveur du monde soit notre roi et notre souverain, il semble qu'il veuille oublier la grande autorité qu'il a sur nous, en la renfermant sous la qualité humble et amoureuse de bon pasteur ; pour nous apprendre, chrétiens, qu'il nous veut conduire plus par les charmes de son amour que par la crainte de sa puissance ; et pour nous faire entendre quelle est la condition de toutes les dignités du monde, que les rois ne sont à bien dire que les pasteurs de leurs sujets, les prélats de l'Eglise, les pasteurs de leurs peuples, les magistrats, les pasteurs de la justice ; ainsi de toutes les autorités au regard de leurs inférieurs : ce qui nous doit faire connaître que les dignités de ce monde sont de grands emplois de charité, dans lesquels cette divine vertu trouve mille occasions favorables de se satisfaire pleinement, mille moyens de pratiquer les vertus les plus héroïques de l'Evangile, et de parvenir à une sainteté éminente. Quels moyens ne fournit pas la royauté d'exercer toutes sortes de vertus dans le gouvernement de ses Etats ? quelle occasion n'a pas un évêque de se sanctifier dans le divin ministère du salut des âmes ? et quels sujets de vertu ne trouve pas un magistrat dans les obligations que sa charge lui impose de rendre la justice ? c'est en ce sens que l'apôtre dit que celui qui désire d'être évêque souhaite une bonne chose : *Qui episcopatum desiderat, bonum opus desiderat*. Cependant si nous considérons les dignités d'un autre côté, elles imposent tant de charges onéreuses, elles demandent tant de soins, que pour être un bon pasteur, il faut être en disposition de donner sa vie pour le salut de la moindre brebis de son troupeau : *Bonus pastor dat animam suam pro ovibus suis*. Et à moins d'une sainteté éminente, les dignités doivent être des sujets de fuite et d'éloignement, disent les saints docteurs, à cause des grands sujets qu'il y a de succomber dans leurs emplois et de s'y perdre. L'éclat qui environne les dignités, l'autorité qu'elles don-

nent, les richesses qui les accompagnent, sont autant d'écueils où notre salut est exposé à un danger évident, autant de démons qui conspirent notre perte ; l'éclat éblouit l'esprit et le rend superbe, l'autorité dérègle la volonté et la rend insolente, les richesses corrompent le cœur et le rendent sensuel. Quelle vertu ne faut-il pas pour être humble dans les honneurs, pour être juste dans le commandement, et pour n'être pas voluptueux dans l'abondance ? Trois raisons pressantes d'éloignement et de fuite des dignités, et qui doivent causer un juste sujet de crainte pour le salut de ceux qui y sont élevés.

PREMIÈRE PARTIE.

L'élévation aux dignités, et les grands emplois qu'on y exerce, sont à la vérité des moyens pour exercer plus parfaitement la charité, mais l'éclat de la gloire et les honneurs qui les environnent doivent donner un juste sujet de crainte de se perdre à ceux qui y sont élevés. La raison de cette juste crainte vient du penchant naturel que l'homme a pour la superbe, et de l'opposition aux maximes de l'Evangile, qui veut que l'on s'humilie pour mériter d'être honoré : *Qui se humiliat exaltabitur*. Ainsi la gloire des honneurs du monde est un écueil qui menace l'humilité d'un naufrage éminent ; l'esprit s'éblouit facilement de l'éclat de l'élévation, et c'est quelque sorte de miracle de se défendre de la vaine complaisance dans les honneurs qu'on nous rend. La vanité est un vice héréditaire, comme dit saint Ambroise, parlant de la demande que fit la femme de Zébedée à notre Sauveur, des premières places dans son royaume pour ses enfants : *Mulier hæreditario peccabat errore*. Quelque humble que l'on soit, on n'a jamais éteint le feu de l'orgueil ; il en reste toujours quelque étincelle : on rapporte à soi-même l'honneur que l'on rend à Dieu de ce qu'il fait par nos mains, et on lui usurpe sa gloire, dont il est si jaloux, qu'il proteste ne vouloir la donner à personne : *Gloriam meam alteri non dabo*. Les honneurs nous ôtent la pensée que nous sommes mortels : on ne s'occupe que de sa grandeur, on ne se regarde jamais que revêtu de sa dignité ; la gloire qui nous environne ne sert qu'à nous fermer les yeux de l'entendement.

Il est vrai que Dieu veut que nous honorions nos supérieurs : comme leur dignité leur donne un rayon de sa grandeur, et qu'ils tiennent sa place sur la terre, nous les devons respecter ; le mépris que nous en ferions retomberait sur Dieu même : *Qui vos spernit, me spernit*. Mais il ne veut pas que les supérieurs soient si vains, que de s'attribuer les respects qui leur sont dus, et de faire vanité des honneurs qu'on leur rend. Cependant le combat est si rude entre les honneurs et l'humilité ; les honneurs ont un ascendant si puissant sur l'esprit de l'homme, que pour une victoire que son humilité remporte, sa vanité en triomphe mille fois. Aussi l'humilité devient une vertu héroïque dans l'état des dignités, quoi qu'elle

ne soit qu'une vertu médiocre dans une condition basse et méprisable. Il est donc constant que les honneurs sont l'écueil de l'humilité. C'est pour cela que Saint Bernard avertissait le pape Eugène, que la

du premier trône du monde ne lui pas oublier la bassesse de sa condition mortelle : Prenez garde, lui disait-il, que le grand éclat où vous êtes ne vous éblouisse pas, et que les honneurs qu'on vous rend, ne vous en orgueillissent. Quand vous penserez à votre élévation au souverain pontificat de l'Eglise, pensez en même temps à la cendre dont vous avez été formé, et en laquelle vous serez réduit par la mort : *Cogitans te esse summum pontificem, attendas pariter te esse vilissimum cinerem*. J'ose vous dire, saint Père, que s'il arrivait que votre cœur s'élevât dans cette première dignité de la terre, et que vous tranchassiez du souverain prêtre, vous seriez le moindre des hommes devant Dieu : *Infirmum te noveris, si te summum putes*. Humilité chrétienne, que l'éclat des dignités expose à un si éminent danger, qu'il n'est que trop facile que le salut de ceux qui les possèdent ne fisse naufrage.

SECONDE PARTIE.

Ce qui fait l'éclat des dignités et qui attire les respects des peuples, c'est l'autorité du commandement qu'elles donnent, et cette même autorité expose les personnes qui y sont élevées au danger de leur salut. La raison de cela est que, pour bien user de l'autorité, il ne faut regarder que Dieu ; car, comme dit saint Paul : *Omnis potestas a Deo est*. C'est cette autorité que nous devons reconnaître dans les rois, dans les prélats de l'Eglise, dans les magistrats, dans nos maîtres, nos parents et nos supérieurs. C'est dans cette vue que nous leur devons toute sorte de soumission et d'obéissance, et c'est résister aux ordres de Dieu, et se révolter contre son autorité, que de refuser d'obéir à leurs commandements : *Qui potestatibus resistit, Dei ordinationi resistit*. (Rom., XIII.) De ce raisonnement de l'Apôtre, il s'ensuit que comme les sujets regardent Dieu dans la sujétion aux lois du souverain qu'il leur a donné pour leur commander, les peuples regardent Dieu dans l'obéissance qu'ils rendent aux prélats qui sont commis à leur conduite. Les inférieurs enfin, pour obéir chrétiennement, ont Dieu en vue dans leur soumission aux volontés de leurs supérieurs ; les rois aussi par même raison, les prélats de l'Eglise et tous les supérieurs, pour bien user de leur autorité, ne doivent regarder que Dieu dans l'usage de leur puissance.

Or, tous les hommes sont naturellement ambitieux de commander, les petits comme les grands, les pauvres comme les riches ; et pour être né dans la chaumière d'un village, on n'est pas exempt de cette passion ; ainsi il est difficile que cette passion de commander étant en autorité ne nous aveugle ; que l'on ne se flatte de la puissance qu'on a sur les autres comme de son bien propre, et que l'on ne tombe dans un esprit insolent

de domination qui fait les réprouvés. L'Evangile nous dit que les apôtres voyant qu'ils guérissaient toutes sortes de maladies, même que les démons ne pouvaient résister à leurs commandements, vinrent en faire vanité devant le Sauveur, duquel ils avaient reçu la puissance de faire ces miracles : *Etiā dæmones subjiciuntur nobis*. Jésus-Christ leur répondit d'une voix de compassion, qu'il voyait en eux une image de ces anges superbes que Dieu précipita dans le enfer en punition de leur orgueil : *Videbam Satanā cadentem de cælo*. (Luc., X.)

Ce qui fait le bon usage de l'autorité est qu'on ne commande pas pour être obéi, mais pour faire que Dieu soit obéi, afin que la volonté de Dieu soit accomplie, et non pas la nôtre ; par le zèle de la gloire de Dieu et du salut des âmes, et non par un esprit de domination ; il faut de la vertu pour cela ; et il y a toujours sujet de craindre que sous de belles apparences de la volonté de Dieu, nous ne cherchions la nôtre. Les prélats de l'Eglise étant les serviteurs de Dieu les plus proches, doivent particulièrement prendre garde à ne faire et à ne chercher dans l'exercice de leurs charges que la volonté de Dieu : *Reges gentium dominantur eorum, vos autem non sic*, disait le Sauveur à ses apôtres ; *grande malum propria voluntas*, dit saint Bernard. Cependant notre volonté a tant de penchant pour la domination et veut si fort que l'on respecte ses ordres, que l'on exige bien souvent une obéissance aveugle qui n'est due qu'à Dieu seul : un supérieur, un maître commande très-souvent dans sa passion des choses déraisonnables ; on agit par caprice et par ignorance, et l'on demande l'obéissance à des choses que l'on ne commanderait pas si on était ou mieux instruit ou d'une moins violente humeur. Il n'importe, dit l'esprit de domination, je veux être obéi, je veux qu'on exécute mes commandements ; puisque j'ai ordonné que telles choses se fissent, je ne veux pas que le démenti m'en demeure ; il faut soutenir mon autorité et que je ne reçoive pas l'affront d'avoir manqué dans mon commandement. Voilà le train des grands, voilà la maxime diabolique de l'esprit de domination qui se glisse dans l'autorité des supérieurs et qui fait voir le mauvais usage qu'ils font de leur puissance ; qu'ils commandent pour commander et non pas pour faire que Dieu soit obéi.

Ce qui fait encore le bon usage de l'autorité que l'on a, est que l'exemple devance le commandement ; on ne doit commander que pour faire que Dieu soit obéi ; et il faut que notre obéissance à Dieu autorise nos commandements et n'être pas du nombre de ces réprouvés dont parle le Sauveur : *dicunt et non faciunt*. Il faut que les supérieurs, les pères et les mères fassent voir par leur obéissance aux commandements de Dieu, l'obligation qu'ont leurs inférieurs d'obéir à ce qu'ils leur commandent par son autorité ; les prélats de l'Eglise ont surtout une obligation particulière de servir d'exemple dans

l'obéissance qu'ils doivent aux lois divines, étant obligés, par leur divin ministère, d'exhorter leurs peuples à toutes ces vertus évangéliques. Car comment leur prêcher autrement la pratique de toutes les vertus ? comment porter les peuples à la patience dans les adversités de ce monde, si on est impatient ? comment leur persuader l'amour des ennemis, s'ils font paraître un esprit de vengeance ? Quelle apparence de ramener les peuples à la pénitence, s'ils sont dans les plaisirs ? *Non dominantes in clero, sed formæ facti gregis.* Quand on pense à tant d'obligations et si onéreuses dans les dignités de l'Eglise, on demeure convaincu qu'elles sont de justes sujets de fuite et d'éloignement à tous ceux qui ont quelque soin de leur salut. Les richesses sont le troisième écueil où l'on fait naufrage et qui n'est pas moins dangereux que l'éclat et l'autorité des dignités.

TROISIÈME PARTIE.

Bien que le désir de la gloire fasse aisément des superbes et que l'esprit de domination nous rende insolents et absolus dans nos volontés, cependant l'attrait des plaisirs n'est pas seulement un écueil aussi dangereux pour le salut, il est encore bien plus puissant pour corrompre les cœurs et nous rendre sensuels, que l'ambition et l'autorité si on les dépouille des richesses. Qu'il faut une haute vertu, disent les Pères, pour posséder des biens et n'y avoir point d'engagement ! Qu'il est difficile à des hommes qui aiment naturellement leurs aises de n'être pas sensuels parmi les moyens que leur en fournissent les richesses ! Aussi, le Sauveur du monde annonce malheur pour les riches : *Væ vobis*

divitibus ; étant dans une condition toute opposée à l'Evangile, et dans laquelle il est moralement impossible que le salut ne fasse naufrage ; car, comment n'être pas voluptueux, prodigue, intempérant parmi les sollicitations continuelles que fournissent les richesses de contenter les sens et de satisfaire leurs appétits, l'homme, depuis la corruption du péché étant devenu corporel : *corporosum*, dit saint Augustin ? En sorte que l'âme est devenue esclave du corps, ne suivant plus que l'inclination des sens et toujours hors des voies de la raison qui en doit être le véritable guide.

Les riches sont donc bien exposés au danger de leur salut ; bien que les richesses donnent toutes les commodités de la vie, on ne devrait point les désirer puisqu'elles nous entraînent facilement au mal et nous font quitter les sentiers du bien, puisqu'elles empêchent que nous ne cherchions le chemin du ciel, le Sauveur du monde l'assurant de sa propre bouche.

Ambitieux, qui aimez l'éclat de la gloire, avez-vous les yeux de l'esprit assez forts pour n'être pas éblouis et pour ne pas devenir des superbes réprouvés ? Esprits qui aimez la domination et à commander aux autres, avez-vous assez de vertu pour ne pas vous perdre dans l'usage de l'autorité où vous vous portez avec tant d'ardeur ? Mondains, qui soupirez avec une passion étrange pour les richesses, ne savez-vous pas que vous manquez de force pour résister aux attraites des plaisirs qu'elles causent, que vous deviendrez inmanquablement sensuels et que c'est courir à la perte de votre salut ?

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros in multa patientia, in tribulationibus, in necessitatibus, in doctrina, in charitate non ficta. (II Cor., VI.)

Signa apostolatus mei facta sunt super vos, in omni patientia. (II Cor., XII.)

Dimittit nonaginta novem in deserto, et vadit ad illam quæ perierat. (Luc., XV.)

Quotidie morior per vestram gloriam, quam habeo in Christo Jesu Domino nostro. (I Cor., XV.)

Optabam ego ipse esse anathema pro fratribus meis. (Rom., IX.)

Spiritus sanctus per omnes civitates mihi protestatur, dicens, quoniam vincula et tribulationes Jerosolymis me manent, sed nihil eorum vereor, nec faciam animum meum pretiosorem quam me, dummodo consummam cursum meum, et ministerium Christi, quod accepi a Domino Jesu. (Act., XX.)

Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur ? (Luc., XII.)

Conduisons-nous de telle sorte que nous paraissions de fidèles ministres de Jésus-Christ par notre patience dans les tribulations et les nécessités pressantes de la vie ; que notre doctrine soit pure et notre charité sincère.

Je vous ai donné des marques de ma vocation à l'apostolat, par ma patience.

Le bon pasteur abandonne tout le troupeau pour rechercher la brebis égarée.

Je suis toujours prêt à donner ma vie pour votre salut, dont je dois toute la gloire à Notre-Seigneur Jésus-Christ qui vous a convertis par mon ministère.

Mon zèle était si grand pour le salut des juifs, mes frères selon la chair, que j'aurais sacrifié mon salut pour le leur, et que j'aurais consenti à devenir anathème pour empêcher qu'ils ne le fussent.

Le Saint-Esprit m'avertit par toutes les villes où je passe, que les chaînes et les persécutions me sont préparées à Jérusalem ; mais sa grâce me fortifie contre tout ce que je prévois de plus à craindre ; et je ne suis pas assez aveugle pour préférer la conservation de ma vie à mon salut, pour m'imaginer qu'il y ait quelque chose de plus précieux pour moi que mon âme ; tout m'est indifférent, pourvu que j'achève ma course, et que je remplisse le ministère que Notre-Seigneur Jésus m'a confié.

Je suis venu porter le feu de la charité sur la terre, et tout ce que je demande c'est qu'il s'enflamme de plus en plus.

SENTENCES DES PÈRES.

Multi sunt mercenarii, qui in prosperitate leviter discerni non possunt a pastoribus; habent enim multa cum ipsis communia: habuerunt enim sanam electionem in ingressu; habent nihilominus mundam conversationem in progressu; pacem Ecclesiæ amant, et quærent utiliter, ac viriliter Ecclesiasticis implicantur negotiis; non recusant gravedines oneris; sed hoc ideo quia amant gloriam honoris, amant enim primos accubitus in cœnis. (BERN., *Ad past. in synod. congreg.*)

Utinam hodie quicunque pastores non sunt, mercenarios gregi vellent se exhibere, non lupos; utinam ipsi non læderent; utinam ipsi non fugerent, nemine persequente; utinam non exponerent gregem donec lupus veniens videretur. Beati qui persecutionem patiuntur propter justitiam: pastorum hæc remuneratio, non mercenariorum, multo minus latronum est vel luporum.

Si magnæ mercedis est a morte eripere carnem quandoque morituram, quanti est meriti a morte animam liberare in cœlesti patria sine fine victuram? (GREG., *Mor.*, XIX, cap. 12.)

SERMON XXXI.

Pour le jour de la Pentecôte.

SUR LES CARACTÈRES DE L'ESPRIT DE DIEU.

Ego rogabo Patrem, et alium Paraclitum dabit vobis, ut maneat vobiscum in æternum, spiritum veritatis, quem mundus non potest accipere. (Joan., XIV.)

Je prierai mon père, et il vous donnera un autre Esprit consolateur, qui demeurera éternellement avec vous; un esprit de vérité que le monde n'est pas capable de recevoir.

Comme le monde est l'ennemi déclaré de Dieu, il n'est rien de si opposé à l'Esprit de Dieu que l'esprit du monde. Ce sont ces deux maîtres auxquels il est impossible de servir en même temps, parce que leurs esprits étant contraires, le service en est entièrement incompatible. Quoique les apôtres fussent des gens grossiers et rustiques, ils ne laissaient pas d'être remplis de l'esprit du monde avant qu'ils fussent les disciples de Jésus-Christ; et ils conservèrent longtemps les restes de cet esprit corrompu, comme il paraît par les disputes de préséance qui se formaient entre eux; par les désirs ambitieux qui s'élevaient dans leur cœur; par les infidélités dont le respect humain, le tyran du monde, les rendait capables; et par divers autres caractères de l'esprit du monde, reconnaissables dans leur conduite avant que la descente du Saint-Esprit les eût purifiés pour en faire des vaisseaux dignes de porter son nom devant les rois et les nations de la terre. Le Sauveur du monde leur avait dit qu'on ne mettait pas le vin nouveau dans de vieux vaisseaux, de peur que ces vieux vaisseaux n'ayant pas la force de soutenir les efforts de ce vin nouveau, le vin et les vaisseaux ne se perdissent; se-

Il y a bien des pasteurs mercenaires, qu'il n'est pas aisé de distinguer des bons dans la prospérité: car ils ont bien des qualités qui leur sont communes: ils ont une élection canonique dans leur promotion, une conversation même irréprochable dans le cours de leur ministère; ils aiment et ils cherchent la paix de l'Eglise avec autant d'utilité que de zèle; ils traitent habilement les affaires ecclésiastiques; ils ne refusent pas de porter les fardeaux attachés à leur état; mais l'ambition est le motif secret qui les anime: car ils aiment les premières places dans les assemblées, et à dominer partout où ils se trouvent.

Plût à Dieu que tous ceux qui ne sont pas de bons pasteurs dans l'Eglise de Dieu, se contentassent d'être des mercenaires, et ne fussent pas des loups ravissants; plût à Dieu qu'au lieu de défendre leur troupeau, ils ne fussent pas les premiers à lui nuire par leur mauvais exemple, et qu'ils ne le livrassent pas au lion qui cherche à le dévorer, par une négligence d'autant plus lâche, qu'ils fuient sans que personne les poursuive, et qu'ils font au milieu de la paix de l'Eglise ce qui à peine eût été pardonna-ble dans la persécution. Bienheureux sont ceux qui sont persécutés pour la justice: c'est la récompense des pasteurs, non des mercenaires, encore moins des larrons et des loups.

Si c'est une action de grand mérite de sauver la vie à un homme qui doit toujours mourir, combien plus grand est le mérite de celui qui délivre de la mort éternelle une âme qui doit vivre éternellement dans le ciel?

lon cette maxime, il les avait préparés longtemps par les enseignements et les leçons adorables de son Évangile, qui étaient comme les prémices de son esprit, à recevoir la plénitude de cet Esprit divin, qui descend aujourd'hui sur eux pour en faire des hommes nouveaux, et pour renouveler par eux la face de la terre. Ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, qui est le père des lumières, sont les enfants de Dieu; ceux qui sont conduits par l'esprit du monde, sont les enfants du démon qui est appelé le prince des ténèbres et de ce monde. En effet il n'y a pas plus d'opposition entre les ténèbres et la lumière qu'il y en a entre l'esprit du monde et l'Esprit de Dieu. L'esprit du monde est un esprit de mensonge, un esprit de malignité, un esprit d'injustice. L'Esprit de Dieu se distingue par trois caractères opposés: 1° C'est un esprit de vérité; 2° c'est un esprit de charité; 3° c'est un esprit d'équité.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Prophète nous avertit de ne point aimer la vanité et de ne point chercher le mensonge: *Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium?* Il ne se contente pas de dire que les grandeurs, les richesses et les voluptés du monde sont mensongères, mais il dit qu'elles sont le mensonge même, *quæritis mendacium*. En effet, les richesses disent qu'elles rendent ceux qui les possèdent heureux; mais elles mentent, puisque les riches sont souvent pauvres au milieu de leurs biens, soit par les dépenses excessives, soit par des soins

avares, soit par une avidité insatiable qui, les faisant soupirer après ce qu'ils n'ont pas, leur fait compter pour rien ce qu'ils ont. Les grandeurs disent qu'elles font la félicité de ceux qui sont élevés aux dignités et aux charges; mais elles mentent, puisque les épines sont cachées sous le dais et sous la pourpre; que le nom même de charge marque la pesanteur du fardeau qui leur est attaché. Les voluptés disent aussi qu'elles font le bonheur de ceux qui s'y plongent; mais elles mentent, puisque toute leur douceur apparente se change presque toujours en fiel et en amertume; qu'elles sont la source des chagrins les plus cuisants de la vie; et que ces passions flatteuses et agréables qui nous séduisent dans leur naissance, dégénèrent ordinairement en d'autres passions cruelles et violentes, honteuses et brutales, qui rendent ceux qui en sont les esclaves les plus misérables et les plus indignes des hommes. Or, comme l'esprit du monde est tout occupé de ces grandeurs, de ces voluptés et de ces richesses qui ne sont que mensonge, il ne faut pas s'étonner s'il est un obstacle à recevoir l'Esprit de Dieu, qui est un esprit de vérité. Ainsi quiconque veut recevoir l'un, doit travailler à se défaire de l'autre, la vérité et le mensonge étant incompatibles.

SECONDE PARTIE.

Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes, dit Jésus-Christ à ses apôtres, qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur ceux qui avaient manqué de respect pour leur divin maître. Par cette parole le Sauveur du monde nous fait entendre que l'esprit de la religion chrétienne est un esprit de charité et de douceur, opposé à l'esprit du monde, qui est un esprit de malignité, selon ce témoignage de l'apôtre saint Jean : *Totus mundus in maligno positus est*. Tout le monde est livré à un esprit de malice : on regarde avec envie ceux qui s'élèvent, et avec mépris ceux qui sont dans l'abaissement; on exagère les fautes des uns, et on noircit les vertus des autres. Les plus mauvaises satires plaisent, et les plus beaux éloges ennui. Le poison de la médisance, répandu partout, fait l'assaisonnement des conversations; les gens qui veulent plaindre ou excuser les faiblesses du prochain, au lieu de les blâmer, sont incommodes et ennuyeux; la simplicité d'un naturel sans déguisement et cette enfance évangélique que Jésus-Christ demande dans ses disciples, sont l'objet du mépris et de la raillerie des

gens du monde : *Totus mundus in maligno positus est*. Comment donc se peut-il faire que l'Esprit de Dieu puisse habiter avec cet esprit du monde qui lui est si directement contraire? car l'Esprit de Dieu se reconnaît à tous ces caractères que saint Paul donne à la charité : il excuse tout, il croit tout, il souffre tout; il n'est ni critique, ni envieux, ni jaloux; il est toujours prêt à excuser, à plaindre et à défendre. Défaisons-nous donc de cet esprit de malignité qui nous est si naturel, si nous voulons recevoir l'Esprit de Dieu, qui n'est que dilection et que charité. On ne saurait trop souvent faire souvenir les chrétiens que toute leur vertu n'est qu'illusion, si la charité n'en est le fondement. L'égarement le plus ordinaire dans les personnes qui s'attachent à la dévotion, est de ne pas faire assez d'attention sur les fautes contraires à cette principale vertu du christianisme; Dieu ne damnera que ceux qui auront manqué de cette charité qui couvre la multitude des autres crimes, mais au défaut de laquelle aucune autre vertu ne peut suppléer.

TROISIÈME PARTIE.

Toutes les vertus chrétiennes sont appelées en général du nom de justice, parce qu'elles regardent la justice que l'on doit rendre à Dieu, au prochain et à soi-même. De là vient que l'Esprit de Dieu, qui est le principe de toutes les bonnes œuvres, est un esprit de justice qui nous fait remplir tous ces différents devoirs. L'esprit du monde, qui lui est opposé, est un esprit d'injustice, et toutes les œuvres du péché sont exprimées par le mot d'iniquité, parce qu'elles renversent l'ordre de cette justice générale que la religion nous fait observer. L'esprit du monde est injuste à l'égard de Dieu, puisqu'il nous fait préférer nos intérêts et nos passions à ses préceptes. Il est injuste à l'égard du prochain, puisqu'il nous fait chercher en tout nos propres avantages à son préjudice. Il est injuste à l'égard de nous-mêmes, puisqu'il fait notre dernière fin d'un amour-propre déréglé qui nous aveugle et nous écarte de la voie de notre souverain bonheur, lorsqu'il semble nous y conduire. Pendant que ce malheureux esprit du monde dominera en nous, l'esprit de Dieu n'y pourra subsister. Disons avec le Prophète : Seigneur, renouvelez en moi l'esprit de paix et de droiture, que l'esprit d'iniquité et du monde a entièrement corrompu : *Spiritum rectum innova in visceribus meis*.

SENTENCES DE L'ÉVANGILE.

Cum venerit ille spiritus, docebit vos omnem veritatem. (*Joan.*, XVI.)

Si diligitis me, mandata mea servate, et ego rogabo Patrem, et alium Paraclitum dabit vobis ut maneat vobiscum in æternum ;

Lorsque l'Esprit de vérité sera descendu sur vous, il vous enseignera toutes les vérités que vous devez croire les premiers, pour les prêcher ensuite aux autres.

Si vous m'aimez véritablement, observez mes préceptes, et je prierai mon Père pour vous ; il vous enverra un autre Esprit consolateur qui demeurera éternellement avec vous ; un Esprit de vérité que

Spiritum veritatis, quem mundus non potest accipere, quia non videt eum, nec scit eum; vos autem cognoscetis eum, quia apud vos manebit, et in vobis erit. (*Joan.*, XIV.)

Dura cervice, et incircumcisis cordibus, vos semper Spiritui sancto resistitis. (*Act.*, VII.)

Cum autem audissent Apostoli qui erant Jerosolymis quod recepisset Samaria verbum Dei, miserunt ad eos Petrum et Joannem; qui cum venissent, oraverunt pro ipsis ut acciperent Spiritum sanctum : nondum enim in quemquam illorum venerat, sed baptizati tantum erant in nomine Domini Jesu : tunc imponebant manus super illos, et accipiebant Spiritum sanctum. (*Ibid.*)

SENTENCES DES PÈRES.

Sicut ignis venit Spiritus sanctus fenum carnis consumpturus, aurum cocturus et purgaturus. (*Aug.*, in *psal.* XVIII.)

« Spiritum sanctum tuum ne auferas a me. » Est enim Spiritus sanctus in confitente ; jam ad donum Spiritus sancti pertinet, quia tibi displicet quod fecisti. Immundo spiritui peccata placent, Sancto displicent. Quamvis ergo adhuc veniam deprecetis, tamen ex alia parte qua tibi displicet malum quod commisisti, Deo conjungeris ; hoc enim et tibi displicet quod et illi. Cum autem quisque sibi irascitur et sibi displicet, sine dono Spiritus sancti non est. (*Aug.*, in *psal.* L.)

Spiritum sanctum in specie columbæ inter illa mysteria vidimus, et intelleximus ex illa specie gemitus pœnitentiæ et desideria contemplationis divinæ, ex simplicitate cordis, et innocentia vitæ immaculatæ incessanter prodire et neminem nisi suspiriis hujusmodi præcedentibus, et inspiratione divina monente, posse ad cœlestia aspirare, ut suspiratio et inspiratio et aspiratio a sancto Spiritu et causam habeam et effectum. (*CYPR.*, *De Spiritu sancto.*)

SERMON XXXII.

Pour le jour de la très-sainte Trinité.

MERVEILLES ET IMAGES DE LA TRINITÉ.

O altitudo divitiarum sapientiæ et scientiæ Dei ! quam incomprehensibilia sunt judicia ejus, et investigabiles viæ ejus ! (*Rom.*, II.)

O profondeur des richesses ! ô abîme de la science et de la sagesse de Dieu ! que vous êtes impénétrable, que vos jugements sont incompréhensibles, et que vos voies sont inconnues aux hommes !

C'est par ces paroles que l'apôtre saint Paul témoignait autrefois l'admiration et l'étonnement que lui inspiraient les secrets jugements de la conduite de Dieu dans la prédestination des hommes. C'est ainsi, dis-je, que ce grand apôtre considérant dans

le monde n'est pas capable de recevoir, parce que l'aveuglement volontaire où les hommes du siècle sont plongés, les empêche d'ouvrir les yeux aux lumières de l'Esprit saint : mais vous qui êtes mes fidèles disciples, vous le connaîtrez, parce qu'il habitera au milieu de vous, et qu'il vous remplira de ses divines connaissances.

Hommes rebelles et indociles à la voix de Dieu, têtes dures et incircumcises de cœur, vous résistez toujours au saint Esprit.

Lorsque les apôtres qui étaient en Jérusalem eurent appris que la Samarie avait reçu la prédication de l'Évangile, et embrassé la Foi de Jésus-Christ, ils y envoyèrent Pierre et Jean, qui étant arrivés, prièrent pour eux afin qu'ils reçussent le Saint-Esprit ; car il n'était encore descendu sur aucun d'eux, mais ils avaient été seulement baptisés au nom de Notre-Seigneur Jésus. Alors ils leur imposèrent les mains, et ils reçurent le Saint-Esprit.

Le Saint-Esprit est descendu en forme de feu pour consumer la paille et pour purifier l'or.

Seigneur, dit le Prophète pénitent, ne m'ôtez pas votre saint Esprit. C'est avec raison qu'il fait cette prière à Dieu : car le Saint-Esprit est dans le pécheur dès le moment qu'il commence de confesser son péché et de s'en repentir. C'est à la grâce du Saint-Esprit que vous êtes redevable de ce que les fautes que vous avez commises vous déplaisent. Quoique vous soyez encore dans la disgrâce de Dieu par le péché dont vous demandez le pardon, cependant comme ce péché vous déplaît, vous êtes uni à Dieu par cet endroit en même temps que vous en êtes séparés par un autre, puisque vous haïssez ce qu'il hait. Or, lorsque le pécheur entre dans cette sainte indignation contre le péché, c'est par la grâce du Saint-Esprit qu'il se trouve dans une disposition qui est le fondement de la pénitence.

Nous savons que le Saint-Esprit est descendu sur Jésus-Christ en forme de colombe, pour nous faire entendre sous ce symbole, qu'il est le principe des gémissements de la pénitence, et des desirs de la contemplation divine, ainsi que la simplicité du cœur, l'innocence d'une âme sainte que le Saint-Esprit anime, que le Saint-Esprit inspire, afin que le pénitent soupire ; et que personne ne peut aspirer aux choses célestes, ni s'élever à l'amour et à la connaissance de Dieu, que sur les ailes de cette colombe mystérieuse, c'est à dire que par les mouvements et les inspirations de la grâce.

une masse toute corrompue par le péché une portion punie par justice et l'autre sauvée par miséricorde ; les sages et les savants du monde rejetés, les simples et les ignorants choisis : c'est ainsi, dis-je, qu'il s'écrie : *O altitudo*, etc. O richesses innombrables des miséricordes de Dieu sur les élus ! ô sagesse adorable dans l'économie de leur salut et dans la disposition des moyens qui les y conduisent ! ô science incompréhensible ! qui perçant d'un rayon de lumière les voiles de tous les temps, prévoit de toute éternité tous les péchés des impies sur lesquels elle prononce l'arrêt irrévocable de la réprobation : *O altitudo*, etc.

Quelque grand et incompréhensible que

soit ce mystère, celui de l'auguste et très-sainte Trinité que nous célébrons l'est encore davantage. Il ne faut donc pas s'étonner si l'Eglise se sert aujourd'hui de ces mêmes paroles : O excellence des richesses du Père, qui est la source de tout bien et l'origine même des personnes divines ! ô grandeur de la sagesse du Fils ! ô profondeur de la science du Saint-Esprit ! ô que ces voies par lesquelles le Père communique son essence à son Fils, et le Père et le Fils au Saint-Esprit, sont secrètes et cachées ! *Et investigabiles viæ ejus*. Nous découvrirons plutôt ce qui semblait imperceptible au Sage : la voie du navire qui fend les flots ; de la flèche lancée dans les airs ; de l'oiseau qu'un vol rapide élève ; d'une ombre que la lumière dissipe : *et investigabiles viæ ejus*. Cependant, puisque la piété des fidèles attend que les prédicateurs bégaiant du moins s'ils ne peuvent parler dignement sur ce grand mystère, je vous développerai, autant qu'il me sera possible : 1° Les merveilles de la Trinité dans Dieu ; 2° les images de la Trinité dans les hommes.

Dans plusieurs autres mystères la raison peut servir de préparation à la foi ; mais dans celui de la Trinité, il n'est pas question d'être raisonnable, mais seulement d'être fidèle, dit saint Augustin : *Non rationalis, sed fidelis*. Car, quoique la raison ne soit pas contraire à la foi, puisque la lumière divine, qui fait la foi et la raison, ne peut pas être contraire à elle-même, ce n'est qu'après un humble et entier sacrifice de tous les raisonnements humains que les plus grands docteurs doivent entreprendre d'accorder les contradictions apparentes qui semblent combattre la créance de l'Eglise sur ce point. Les anges, qui, par cette triple répétition de l'hommage qu'ils rendent à la sainteté de Dieu, confessent son adorable Trinité, ne la comprennent pas : éblouis de cette lumière inaccessible qui environne le trône du Très-Haut, ils se couvrent la face de leurs ailes, et ils se demandent les uns aux autres : Qui est ce roi de gloire, dont ils ne peuvent soutenir la splendeur : *Quis est iste rex gloriæ* ? Ainsi toute la science des chrétiens à l'égard de la sainte Trinité se réduit à régler leur foi, et à leur apprendre de quelle manière ils doivent s'exprimer dans un mystère où la vérité et l'erreur se peuvent si facilement confondre, et dans lequel quelques termes changés peuvent faire de monstrueuses hérésies.

Il est vrai que l'existence d'un Dieu est une de ces vérités que le doigt divin a gravées dans le fond de nos cœurs ; et les preuves étrangères qu'on en pourrait apporter semblent affaiblir la conviction naturelle que nous en avons. Les ténèbres de l'idolâtrie et du péché n'ont pu obscurcir ce rayon de la lumière divine dans l'esprit des sages païens ; quoiqu'ils fussent élevés dans l'opinion de la pluralité des dieux, ils se sont réduits à la créance d'un seul, et ils ont rectifié par la méditation les préjugés de l'éducation et de l'enfance. Socrate a défendu

cette grande vérité jusqu'à la mort. La théologie de Platon sur ce point est la même que la nôtre. Dans les disgrâces ils regardaient le ciel au lieu du Capitole, et leur âme naturellement chrétienne invoquait à la place de Jupiter l'auteur de la nature : *O testimonium animæ naturaliter Christianæ* ! Le libertinage ne peut effacer ces sacrés caractères que Dieu a gravés lui-même comme le premier fondement de la religion sur lequel toutes les vérités révélées sont établies, et les plus impies désavouent, à l'heure de la mort, tous les faux raisonnements avec lesquels ils se sont efforcés de se rendre athées pendant leur vie. La raison suffit donc toute seule pour nous découvrir l'existence d'un Dieu. Mais la Trinité des personnes dans Dieu ne peut être connue que par la foi, ce grand mystère n'a pas même été révélé distinctement aux Juifs ; et quoique le Père des fidèles ait été élevé jusqu'à sa connaissance, lorsque dans les trois personnes divines qui s'apparurent à lui sous la figure des voyageurs, il n'en adora qu'un seul : *Très vident et unum adoravit*. Cependant les vrais Israélites, qui vivaient dans l'attente du Messie et de l'incarnation du Verbe n'étaient pas bien instruits de la Trinité. Il n'en paraît presque aucune trace dans l'Ancien Testament, ce n'est que dans le Nouveau que Dieu s'est expliqué clairement sur ce mystère adorable ; et en ordonnant à ses apôtres de baptiser les peuples au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, il a fait de cette profession de foi le fondement de notre créance. A la vérité, la raison qui nous élève jusqu'à l'existence de Dieu nous donne quelques ouvertures qui, guidées par la foi, nous font entrer dans le secret des processions divines. Car nous ne pouvons nous représenter Dieu qu'avec une pleine connaissance de ses divines perfections, et nous ne pouvons pas imaginer cette connaissance en Dieu sans qu'elle y soit suivie d'un amour infini de ces mêmes perfections ; car Dieu ne voyant rien hors de lui qui puisse être le digne objet de sa complaisance, il faut nécessairement qu'il la tourne sur lui-même. Mais la raison humaine ne saurait passer plus loin dans ce mystère : c'est là que se bornent toutes ses lumières, la foi seule nous apprend que Dieu forme une image substantielle de lui-même, aussi infinie que son essence ; que l'éclat de la divinité, réfléchi par la connaissance de son entendement, est comme un miroir qui produit une image aussi parfaite que l'original ; que si l'entendement de Dieu est fécond, sa volonté ne l'est pas moins : ainsi l'entendement divin contemplant cette image intellectuelle qu'il a produite, et, pour nous expliquer plus clairement, le Père et le Fils se considérant l'un et l'autre avec toutes leurs beautés s'aiment infiniment, et le terme de cet amour mutuel étant infini fait la troisième personne de la Trinité. Voilà ce que la raison éclairée de la foi peut entrevoir dans ces ténèbres. Il faut donc croire qu'il n'y a qu'un Dieu qui subsiste en trois personnes, que ces trois per-

sonnes sont le Père, le Fils et le Saint-Esprit, que le Père n'est point produit et qu'il n'a point d'origine, que le Fils procède du Père et qu'il en est réellement distingué, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils avec la même distinction, que le Père communie à son Fils, et le Père et le Fils au Saint-Esprit l'essence divine, et dans cette essence toutes ses perfections, qu'ainsi cette essence étant commune, les trois personnes, n'ayant qu'un même entendement et qu'une même volonté, ne font qu'une seule plénitude d'essence, de vie, de vertu, de sagesse, de sainteté, de clémence, de gloire, de béatitude : *Crede Patrem, Filium et Spiritum sanctum, esse unum Deum, qui est interminabilis plenitudo essentiæ, vitæ, potentiæ, sanctitatis, sapientiæ, bonitatis, suavitatis, nobilitatis, beatitudinis, gloriæ, et omnimodæ perfectionis.*

Voilà l'objet de notre foi et de l'adoration des hommes et des anges. C'est pour glorifier ces trois divines personnes que toutes les créatures de l'univers empruntent la voix de l'homme, seul capable de s'élever par la considération des choses visibles à la connaissance et à l'amour des invisibles. C'est pour cela que le Prophète invite les cieux, les astres, le jour, la nuit, les mers, les fleuves et tous les êtres animés et inanimés à bénir le Seigneur, non que ces créatures privées de connaissance soient capables de louer Dieu; mais comme ses divines perfections y sont partout répandues, aussi bien que des images de la Trinité, elles doivent toutes exciter l'amour et la reconnaissance de l'homme raisonnable à bénir l'auteur de tant de merveilles. Mais toutes ces bénédictions que nous donnons à Dieu en général dans les cantiques sacrés aussi bien que dans les hymnes de l'Eglise, sont terminées par la gloire que nous rendons au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Tous les effets ont quelque rapport avec les causes qui les produisent, dit saint Denys : *Habent causata causarum suarum contingentes imagines.* Tout ce qui subsiste et qui vit porte quelque trait de son auteur qui lui a communiqué une portion de son être et de sa vie. Mais ces traits que Dieu a imprimés sur ces êtres privés de raison ne sont pas assez parfaits pour en faire des images de la divinité, ce sont des représentations trop universelles et trop éloignées pour nous y faire reconnaître l'image de

Dieu. L'homme seul, parmi toutes les créatures, a été fait à l'image et à la ressemblance de son auteur : *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* Les autres sont comme les vestiges de Dieu, mais l'homme est sa copie vivante, parce qu'il participe non-seulement à son être et à sa vie, mais à son intelligence. De là vient que le Prophète dit que Dieu a répandu sur nous la lumière de sa face : *Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine.* Le doigt de Dieu est marqué sur les animaux, sur les astres, etc., mais son visage même est imprimé sur l'homme, c'est-à-dire, l'éclat des divines perfections brille sur nous. Les sentiments des docteurs sont partagés sur ce qui est proprement l'image de Dieu dans l'homme. Saint Chrysostome la fait consister dans le domaine qu'il a sur toutes les créatures. Saint Cyrille la met dans l'étendue infinie du cœur humain, dont l'immense capacité ne peut être remplie que par Dieu même. Saint Bernard établit cette image dans la liberté, d'autres dans la spiritualité de l'âme, mais le plus grand nombre des théologiens et des docteurs assurent que l'image de Dieu dans l'homme se reconnaît principalement dans sa mémoire, son entendement et sa volonté, qui, ne formant qu'une même âme, nous représentent les trois personnes divines dans une même essence qui ne font qu'un seul Dieu. O dignité de l'âme humaine, dont les opérations nous retracent une image des opérations divines ! Si le Père produit son Fils qui est son Verbe, la mémoire produit la connaissance. Si le Père et le Fils produisent le Saint-Esprit, la mémoire et la connaissance produisent l'amour. Mais il faut que nous fassions nos efforts pour perfectionner en nous cette image de la divinité qui est un privilège de notre création. Il ne suffit pas, dit saint Augustin, que nous ayons une mémoire, une connaissance et un amour, il faut que cette mémoire soit occupée à la contemplation des choses divines comme l'entendement du Père; il faut que nos pensées toujours élevées en Dieu imitent le Verbe divin qui les représente, et que notre amour, n'ayant que la divinité pour objet, tienne de l'amour inspiré du Saint-Esprit : *Non propterea est Dei imago in mente, quia sui meminit, et diligit, et intelligit, sed quia potest etiam meminisse, intelligere et amare Deum.*

SENTENCES DE L'ÉCRITURE

Ego te clarificavi super terram, opus consummavi quod dedisti mihi ut faciam : et nunc clarifica me, Pater, apud temetipsum claritate quam habui priusquam mundus esset apud te. (*Joan.*, XVII.)

Cum autem venerit Paracletus quem ego mittam vobis a Patre, Spiritum veritatis qui a Patre procedit, ille testimonium perhibebit de me. (*Joan.*, XVI.)

Mon Père, je vous ai glorifié sur la terre, j'ai consommé l'ouvrage que vous m'avez commis; maintenant, ô mon Père, glorifiez-moi, faites-moi connaître aux hommes pour votre Fils, et faites que toutes les humiliations de ma vie et de ma mort effacées, ne laissent voir que la splendeur qui m'environne auprès de vous avant la création du monde.

Lorsque vous aurez reçu l'Esprit consolateur que je dois vous envoyer, l'Esprit de vérité qui procède de mon Père, il vous rendra témoignage de moi.

Apparuit autem ei Dominus in convalle Mambre, sedens in solio tabernaculi sui, in ipso fervore diei. Cum elevasset oculos, apparuerunt ei tres viri stantes prope eum; quos cum vidisset, cucurrit in occursum eorum de ostio tabernaculi, et adoravit in terram, et dixit : Domine, si inveni gratiam in oculis tuis, etc. (*Gen.*, XVIII.)

A a a, Domine Deus, ecce nescio loqui. (*Jerem.*, I.)

Propterea et ego audiens fidem vestram quæ est in Domino Jesu, et dilectionem in omnes sanctos, non cesso gratias agere pro vobis, memoriam vestri faciens in orationibus meis, ut Deus Domini nostri Jesu Christi, Pater gloriæ, det vobis Spiritum sapientiæ et revelationis. (*Ephes.*, I.)

SENTENCES DES PÈRES.

Spiritum rectum innova in visceribus meis.... spiritum sanctum tuum ne auferas a me... spiritu principali confirma me.... Nonnulli intelligunt hic Trinitatem dictam : in spiritu recto, Filium; in spiritu sancto, Spiritum sanctum; in spiritu principali, Patrem. (*Aug.*, in *Psal.* L.)

Credidit Abraham Deo, et reputatum est illi ad justitiam : ergo ex fide justificatus est Abraham. Jam qui audit non ex operibus, sed ex fide, observet illam voraginem : Vides quia, ex fide, non ex operibus justificatus est Abraham. Faciam ergo quidquid volo, quia etsi bona opera non habuero, et tantum credidero in Deum, reputabitur mihi ad justitiam. Si dixit et decrevit, lapsus et demersus est.... Respondeo ergo tanquam contra apostolum, et dico de ipso Abraham, quod invenimus etiam in Epistola alterius apostoli, qui volebat corrigere homines qui male intellexerunt istum apostolum : Jacobus enim in sua Epistola contra eos qui nolebant bene operari, de bona fide præsumentes, ipsius Abrahamæ opera commendavit, cujus Paulus fidem, et non sunt sibi adversi apostoli : dicit enim opus Abrahamæ omnibus notum, Abraham filium suum immolandum Deo obtulit : magnum opus, sed ex fide, laudo super ædificationem operis, sed video fidei fundamentum; laudo fructum boni operis, sed in fide agnosco radicem : si enim hoc præter fidem rectam faceret Abraham, nihil illi prodesset, quaecunque opus esset : rursum si sic teneret fidem Abraham, ut, cum ei Deus imperaret offerre sibi immolandum filium suum, diceret apud semetipsum : Non facio et tamen credo quia me etiam contemnentem jussa sua liberal Deus, fides sine operibus mortua esset, et tanquam radix sine fructu, sterilis atque arida remaneret. (*Aug.* in *psal.* XXXI.)

Le Seigneur apparut à Abraham dans la vallée de Mambre, lorsqu'il était assis à la porte de sa tente pendant la plus grande chaleur du jour. Ayant élevé ses yeux, il aperçut trois hommes qui étaient debout devant lui : aussitôt qu'il les vit, il courut au-devant d'eux de la porte de sa tente, il se prosterna contre terre en les adorant, et il leur dit : Seigneur, si j'ai trouvé grâce devant tes yeux.

A a a, Seigneur mon Dieu, je ne sais point parler.

Etant instruit de votre foi en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et de votre charité pour tous ceux qui suivent ses saintes lois, je ne cesse point de rendre des actions de grâces à Dieu pour vous, vous ayant présents à mon esprit dans toutes mes oraisons, afin que Dieu, le Père de gloire et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous donne l'Esprit de sagesse qui vous révèle toutes les grandes vérités de sa religion.

Renouvelez en moi votre esprit droit.... ne m'ôtez pas votre esprit saint.... fortifiez-moi de votre esprit principal.... Quelques-uns ont cru que le mystère de la sainte Trinité était renfermé dans ces paroles du Prophète : par l'esprit droit ils ont entendu le Fils; par l'esprit saint, le Saint-Esprit; et par l'esprit principal, le Père.

Abraham crut aux promesses de Dieu, et sa foi lui fut imputée à justice : donc Abraham a été justifié par la foi. Que celui qui entend ces paroles, prenne garde à ne pas donner contre l'écueil qu'elles cachent : car voyant qu'Abraham a été justifié, non par les œuvres, mais par la foi, il pourrait dire en lui-même : Je n'ai donc qu'à faire ce que je voudrai; car quand je manquerai de bonnes œuvres, pourvu seulement que je croie, je serai réputé juste. S'il raisonne de la sorte, il s'aveugle et il s'égare.... Car j'oppose aux paroles d'un apôtre celles d'un autre apôtre qui les rectifie. Car nous lisons dans l'*Épître* de saint Jacques, que, pour redresser ceux qui, présumant de leur foi, négligeaient les bonnes œuvres, il relève le mérite des œuvres de ce même Abraham dont saint Paul loue la foi. Or ces deux apôtres ne sont pas opposés, mais l'un explique l'autre : car saint Jacques parle d'une œuvre d'Abraham connue de tous, qui est le sacrifice de son fils unique, qu'il voulut faire à Dieu. Cette œuvre fut sans doute d'un grand prix, mais la foi en fut le principe : je loue la beauté de l'édifice, mais je vois le fondement de la foi qui le soutient : j'estime l'excellence du fruit, mais je reconnais la racine de l'arbre qui l'a porté dans la foi : car si Abraham n'avait pas joint la foi soumise à la volonté obéissante, il n'eût point eu de mérite; d'un autre côté, si après avoir reçu le commandement d'immoler son fils, il eût dit : Je ne le veux pas faire, et cependant je crois que Dieu me sauvera, quoique je méprise ses préceptes, sa foi sans les œuvres aurait été une foi morte, et comme une racine sans fruit, serait devenue sèche et stérile.

SERMON XXXIII.

Pour le troisième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA MISERICORDE DE DIEU.

Erant appropinquantes ad Jesum publicani et peccatores : et murmurabant scribæ et pharisæi, dicentes : Quia hic peccatores recipit, et manducat cum illis. (*Luc.*, XV.)

Jésus permettait aux publicains et aux pécheurs de l'approcher : les scribes et les pharisiens en murmuraient, disant : Comment est-ce que celui-là reçoit les pécheurs dans sa compagnie, et veut bien manger avec eux.

Tout ce qui est rapporté dans l'évangile de ce jour nous marque la bonté infinie que Jésus-Christ a pour les pécheurs. Nous

y voyons comme quoi il prend leur défense contre les scribes et les pharisiens; nous y lisons cette touchante parabole du pasteur charitable, qui, de cent brebis en ayant perdu une, abandonne tout le troupeau pour chercher la brebis égarée; qui, après l'avoir retrouvée, la charge sur ses épaules et la ramporte dans sa maison, où il n'est pas plutôt arrivé qu'il invite tous ses amis à venir partager sa joie, et qu'il leur dit de le féliciter sur le bonheur qu'il a eu de recouvrer la brebis qu'il croyait perdue. Il joint à cette parabole du pasteur celle d'une femme qui de dix dragmes, en ayant égaré une, allume un flambeau pour la chercher dans tous les endroits les plus obscurs de sa maison, et qui l'ayant enfin rencontrée, témoigne la même joie d'avoir retrouvé sa drame que le pasteur d'avoir retrouvé sa brebis. Le Sauveur du monde faisant lui-même l'application de ces vives images de sa miséricorde pour les pécheurs, dit que tout le ciel se réjouira de la sorte sur un pécheur qui fait pénitence : *Dico vobis quod ita gaudium erit in cælo, super uno peccatore pœnitentiam agente.* Ce sujet est trop consolant pour en choisir un autre, puisque l'Eglise nous le présente. Ainsi, pour m'y attacher uniquement, je me propose de vous faire voir : 1° combien Dieu est miséricordieux à l'égard des pécheurs; 2° avec combien de confiance les pécheurs doivent recourir à la miséricorde de Dieu.

PREMIÈRE PARTIE.

Toute la conduite de Jésus-Christ dans l'Evangile témoigne une bonté particulière pour les pécheurs : Je ne suis pas venu, dit-il, appeler les justes, mais les pécheurs : *Non veni vocare justos, sed peccatores.* Ceux qui sont en santé, dit-il en un autre endroit, n'ont pas besoin de médecin : *Non opus est valentibus medico.* Il choisit une pécheresse publique qui avait été le scandale de toute une ville, pour l'embraser des plus vives ardeurs de sa charité, pour l'honorer des faveurs les plus spéciales sur la terre, et pour l'élever dans le ciel au plus sublime degré de la gloire. Il met les clefs de son Eglise entre les mains d'un apôtre infidèle, et il veut que les portes du ciel s'ouvrent et se ferment à sa parole. Il renvoie une femme adultère avec le pardon de son péché, pendant qu'il confond ses accusateurs en écrivant sur le sable les crimes secrets qu'il pénètre dans leur âme. Qui ne découvre dans ces actions et dans ces paroles de Jésus-Christ cette bonté infinie pour les pécheurs, attachée à la qualité de leur Rédempteur et de leur Messie? Allons donc, dit l'apôtre saint Paul, nous jeter aux pieds du trône de grâce, pour y recevoir la miséricorde : *Adeamus ergo cum fiducia thronum gratiæ ut misericordiam consequamur.* Lorsqu'un homme généreux, qui a reçu un outrage, voit celui qui l'a offensé abattu à ses pieds, qui lui offre de faire toutes les satisfactions, et qui lui demande grâce avec toutes les marques d'un repentir sin-

cère, peut-il la lui refuser sans une extrême rigueur, surtout si la personne la plus considérée de celui qui a été offensé intercède en faveur de celui qui supplie? Or le Dieu des miséricordes et le père de toute consolation traitera-t-il avec moins d'indulgence des enfants dont la fragilité est toujours mêlée avec la malice, lorsque son propre Fils sollicite pour eux; lors, dis-je, que ses cinq plaies qu'il présente au Père éternel sont comme autant de bouches éloquentes qu'il ouvre en leur faveur, que son sang adorable crie miséricorde auprès de lui, comme le sang d'Abel criait vengeance, et que les gémissements inexplicables de l'Esprit-Saint se joignent avec les nôtres pour désarmer la colère de notre juge? Non, non, vous l'avez dit, ô mon Dieu, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié; et un esprit plongé dans l'amertume de la pénitence est un sacrifice d'expiation qui vous apaise. C'est aussi pour remplir les pécheurs de confiance, que le même Dieu, qui doit être notre juge, est aussi notre médiateur, et que nous avons, dit saint Paul, un pontife qui a éprouvé toutes les tentations sans péché, afin d'être plus disposé à nous pardonner les fautes dont elles sont la source. Les prêtres que Dieu choisit entre les hommes, dit cet apôtre, pour lui offrir le sacrifice, sont des pécheurs comme les autres hommes. De sorte qu'ils doivent prier pour leurs péchés avant que de prier pour les péchés du peuple. Jésus-Christ le souverain pontife, le prêtre et la victime tout ensemble, fut toujours exempt de la moindre tache du péché; il fut couvert de la peau du serpent, sans en avoir le venin; en prenant la peau et les vêtements d'Esau, il retint la voix et l'innocence de Jacob; mais il ne laissa pas d'éprouver des faiblesses qui sont en nous la cause de beaucoup de péchés; et s'il fut exempt de certains mouvements déréglés incompatibles avec la dignité et la pureté d'un Homme-Dieu, il ne laissa pas de ressentir, selon saint Thomas et les autres docteurs, des passions effectives : quoique sa volonté fût toujours soumise à celle de son Père, il éprouva néanmoins, dans la répugnance qu'il eut à boire le calice de sa passion, cette rébellion de la chair contre l'esprit qui est le principe de tous les dérèglements; et l'épreuve qu'il en fit fut si violente, que le combat qu'il fut obligé de soutenir, fit découler une sueur d'eau et de sang de toutes les parties de son corps adorable. Pourquoi cela, dit l'apôtre saint Paul? afin que le chef pût compatir aux infirmités des membres, et qu'il nous relevât avec plus de compassion, lorsque nous qui sommes des hommes fragiles et mortels, serions terrassés dans des combats où la victoire lui avait été si difficile.

SECONDE PARTIE.

Afin que la confiance du pécheur soit juste et bien fondée, il faut que sa pénitence soit véritable et accompagnée de toutes les conditions nécessaires : or la pro-

mière de ces conditions est le sacrement de la pénitence, auquel le pécheur doit recourir pour recevoir le pardon de ses fautes; car, quoiqu'un acte de contrition soit suffisant pour réconcilier le pécheur avec Dieu, ce n'est pourtant que sous la condition tacite de s'approcher du sacrement de la pénitence, aussitôt qu'on le pourra; Dieu voulant que ses ministres ratifient, pour ainsi parler, sur la terre la sentence d'absolution qu'il a prononcée dans le ciel en faveur du pénitent. Vérité qui nous est expressément marquée par le commandement que fit Jésus-Christ aux lépreux qu'il avait guéris, de s'aller montrer aux prêtres : *Ite, ostendite vos sacerdotibus*. Le Sauveur du monde institua le sacrement de la pénitence d'une manière bien reconnaissable, lorsqu'en donnant la mission à ses apôtres, il leur dit et à tous leurs successeurs dans leur personne : *Allez, ceux dont vous remettrez les péchés, ils seront remis; et ceux dont vous retiendrez les péchés, ils seront retenus*. Or, la disposition la plus propre à nous faire ressentir toute la vertu de ce divin sacrement, est une confiance entière dans la miséricorde de Dieu, qui l'a institué pour la rémission de nos fautes. Le pécheur converti doit regarder le tribunal de la confession comme une piscine sacrée toute pleine du sang de Jésus-Christ, dans lequel il va se laver. Ah! si les eaux du Jourdain avaient la vertu de purifier la lèpre du corps, le sang du Sauveur du monde ne pourra-t-il guérir la lèpre de l'âme? toutes ces maladies corporelles que Jésus-Christ guérissait autrefois dans la Judée étaient la figure des différentes mala-

dies spirituelles qu'il guérit dans le sacrement de la confession. Ah! si nous pouvions pénétrer ce qui s'y passe, nous verrions des sourds qui y recouvrent l'ouïe, des aveugles qui reçoivent la vue, des morts qui retrouvent la vie. Cette confiance dans la grâce de Jésus-Christ était la disposition que ce divin Sauveur demandait à tous les infirmes qu'on amenait à ses pieds pour être guéris : *Croyez-vous bien*, leur disait-il, *que je puis vous rendre la santé que vous me demandez; car tout est possible à celui qui croit*. Jusquelà qu'en les renvoyant il attribuait leur guérison à leur foi, plutôt qu'à sa puissance : *Fides tua te salvum fecit*. Quand nous reconnaissons sincèrement que Jésus-Christ peut nous pardonner nos fautes, et que sa miséricorde est encore plus grande que notre malice, c'est un acte de foi que nous faisons de sa divinité, puisque la rémission des péchés ne peut être que l'ouvrage de Dieu, et qu'un Dieu seul peut remettre les offenses que Dieu a reçues. Que si cette puissance a été communiquée aux prêtres, c'est que Jésus-Christ parle par leur bouche quand ils prononcent la sentence d'absolution. Remplissons-nous donc de confiance dans la miséricorde divine, pour en attirer les effusions abondantes sur nous; rien n'est plus propre à nous faire éprouver Dieu miséricordieux, que d'être bien convaincus qu'il l'est infiniment. Craignons surtout de tomber dans une défiance secrète, et de dire comme le malheureux Judas : *Major est iniquitas mea quam ut veniam merear*, mon péché est trop grand, pour en recevoir jamais le pardon.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Venit Joannes Baptista neque manducans panem, neque bibens vinum; et dicitis : Dæmonium habet. Venit Filius hominis manducans et bibens, et dicitis : Ecce homo devorator, et bibens vinum, amicus publicanorum et peccatorum. (*Luc.*, VII.)

Væ vobis, Scribæ et Pharisei hypocritæ, quia mundatis quod de foris est calicis et paropsidis, intus autem pleni estis rapina et immunditia. Phariseæ cæce, munda prius quod intus est calicis et paropsidis, ut fiat quod de foris est mundum. Væ vobis, pharisei et scribæ hypocritæ, quia similes estis sepulcris dealbatis, quæ a foris parent hominibus speciosa, intus autem plena sunt ossibus mortuorum et omni spurcitia : sic vos a foris paretis hominibus justi, intus autem pleni estis hypocrisi et iniquitate. Væ vobis, scribæ et pharisei hypocritæ, qui ædificatis sepulcra prophetarum, et ornatis monumenta justorum et dicitis : Si fuissimus in diebus patrum nostrorum, non essemus socii eorum in sanguine prophetarum : itaque testimonio estis vobismetipsis quia filii estis eorum qui prophetas occiderunt; et vos implete mensuram patrum vestrorum. (*Matth.*, XXIII.)

Nolite detrahare alterutrum, fratres; qui detrahit fratri, aut qui judicat fratrem suum,

Jean-Baptiste est venu, ne mangeant point de pain et ne buvant point de vin; et vous dites qu'il est possédé du démon. Le Fils de l'Homme est venu mangeant et buvant, et vous dites : Voilà un homme gourmand et attaché au vin, ami des publicains et des pécheurs.

Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites; qui nettoyez et purifiez le dehors du calice, et qu'au dedans êtes remplis de rapine et de corruption. Aveugle pharisien, commence premièrement par nettoyer le dedans de la coupe, et ensuite tu nettoieras le dehors. Malheur à vous, pharisiens et scribes hypocrites, parce que vous êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui au dehors paraissent beaux aux yeux des hommes, mais au dedans ne renferment que des ossements de morts et toute sorte de pourriture : ainsi les dehors de votre vie semblent vertueux, mais dans le fond, vous êtes pleins d'hypocrisie et d'iniquité. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, qui édifiez de superbes tombeaux aux prophètes, et qui dites que vous n'auriez pas été complices de leur mort, si vous aviez été du temps de vos pères : malheureux que vous êtes, vous reconnaissez donc que vous êtes les enfants de ceux qui ont fait mourir les prophètes, remplissez maintenant la mesure de leurs crimes.

Mes frères, gardez-vous bien de médire les uns des autres; celui qui médit de son frère, ou qui en

detrahit aut judicat legem; si autem judicas legem non es factor legis, sed judex. Unus est legislator et judex, qui potest perdere et liberare. (*Jac., IV.*)

juge mal, usurpe un pouvoir qui n'est réservé qu'à ceux qui sont les dépositaires de son autorité. Or, si vous jugez la Loi qui vous doit juger vous-même, vous n'êtes pas l'observateur, mais le juge de la Loi : apprenez qu'il n'y a qu'un juge et qu'un législateur souverain, qui peut punir et faire grâce comme il lui plaît.

SENTENCES DES PÈRES.

Sæviat homo quantum potest, auferat quidquid potest : si diligitur aperte sæviens, victus est occulte sæviens. (*AUG., in psal. LIV.*)

Vita nostra dilectio est. Si vita dilectio, mors odium est. (*Ibid.*)

Cum sis injustus, esse non potes justus, nisi convertendo te ad quamdam justitiam manentem ; a qua si recedis, injustus es ; ad quam si accedis, justus es : recedente non deficit, te accedente non crescit. Ubi est ergo illa justitia ? Quæris in terra ? Absit ! non enim aurum aut lapides quæris, justitiam quærens : quære in mari, quære in nubibus, quære in stellis, quære in angelis : invenis in illis, sed ipsi de fonte bibunt ; justitia enim angelorum in omnibus est, sed ab uno capite. Respice ergo, transcende, vade illuc ubi semel locutus est Deus, et invenies fontem justitiæ ubi est fons vitæ. (*AUG., in psal. LX.*)

Que votre ennemi s'emporte contre vous à toute sorte de violence, qu'il vous outrage en toutes manières ; si vous aimez celui qui vous persécute ouvertement, vous triompherez du démon qui vous attaque secrètement.

La vie spirituelle consiste dans la charité. Si l'amour fait vivre l'âme, la haine la fait mourir.

Lorsque vous êtes injuste par le péché, vous ne pouvez devenir juste qu'en vous convertissant au principe de la justice ; si vous vous en éloignez, vous vous rendez injuste ; si vous vous en approchez, vous commencez d'être juste : en vous éloignant de ce principe de toute justice, il ne souffre aucune diminution ; en vous en approchant il ne reçoit aucun accroissement. Où est donc cette justice souveraine et essentielle, de laquelle toutes les autres viennent ? ne la cherchez pas sur la terre : car ce n'est ni l'or, ni les pierres précieuses que vous désirez quand vous soupirez après cette justice : ne la cherchez ni dans la mer, ni dans les nuées, ni dans les étoiles ; vous en trouverez une participation dans les anges ; mais quelque pleins qu'ils en soient, ils puisent dans sa source. Elevez donc vos yeux jusqu'au trône de la Divinité, montez au-dessus de toutes les choses créées, reposez-vous dans le sanctuaire du Seigneur, où il n'a parlé qu'une fois ; vous y trouverez la source de la justice dans Dieu qui est la fontaine de vie.

Seigneur, vous étiez autrefois le Dieu des vengeances, mais vous êtes sur la croix le Dieu des miséricordes. Vous demandez grâce pour ceux qui vous outragent ; vous tendez les bras à ceux qui ont le cœur contrit, et vous mettez un appareil divin à toutes les plaies du péché ; vous y oubliez les débauches de l'enfant prodigue ; vous y pardonnez les désordres de la femme adultère ; vous n'y dédaignez pas les larmes et les parfums de la pécheresse publique, et vous remettez les dettes de ceux qui sont accablés sous le poids de leurs iniquités.

SERMON XXXIV.

Pour le quatrième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA FAIBLESSE ET LA FORCE DE L'HOMME.

Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus ; in verbo autem tuo laxabo rete. (*Luc., V.*)

Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais sur votre parole je jeterai le filet.

Ainsi parlait Simon-Pierre, lorsque, rebuté des fatigues d'un travail ennuyeux, il représentait à son divin Maître qu'il avait passé toute la nuit, aussi bien que les autres disciples, sans rien prendre ; mais qu'appuyé de la vertu de sa puissance et de l'efficacité de sa parole, il jetterait le filet : *Præceptor, per totam noctem laborantes nihil cepimus ; in verbo autem tuo laxabo rete.* Comme nous sommes les membres de l'Eglise dont Pierre était le chef visible, ce qui s'est passé dans ce grand apôtre, dit saint Augustin, nous apprend à discerner ce qui se passe en nous-mêmes ; et comme l'Eglise est composée de faibles et de forts, Dieu, par une providence particulière, a voulu qu'il fût la

figure des uns et le modèle des autres. Lorsqu'il agit de soi-même, il nous fait voir jusqu'où peut aller la faiblesse de l'homme qui ose présumer de ses propres forces ; et par les prodiges qui ont accompagné la sainteté de sa vie et les fonctions de son apostolat, il nous a fait connaître jusques à quel degré de force il plaît à Dieu d'élever une âme persuadée de sa faiblesse et pénétrée de sa misère. Cette vérité devenue manifeste par tant d'occasions se trouve renfermée dans l'évangile de ce jour. Pierre et les autres disciples, dans l'absence de leur Maître, travaillent toute la nuit sans rien prendre : *per totam noctem laborantes nihil cepimus ;* ils jettent le filet sur la parole de Jésus-Christ, et ils prennent une si grande quantité de poissons que leur filet se rompait : *Et cum hoc fecissent, concluderunt piscium multitudinem copiosam, rumpebatur autem rete eorum.* Instruisez-vous, âmes présomptueuses, et apprenez de la conduite de Pierre et des autres disciples qui travaillent sans rien prendre, combien vous êtes faibles en ne comptant que sur vos propres forces.

Consolez-vous, âmes humbles, et considérez dans le prodige qu'opère la puissance de Jésus-Christ, qu'il devient la force de ceux qui connaissent leur faiblesse.

PREMIÈRE PARTIE.

Toutes les forces de l'homme ne sont que faiblesse et toutes ses lumières ne sont que ténèbres. Les disciples, qui travaillent toute la nuit sans rien prendre, ne sont pas les seuls qui fassent la triste expérience d'une vérité si sensible; tous ceux qui s'agitent et se tourmentent dans le monde, sans avoir leur salut pour objet, Jésus-Christ pour appui, et sa grâce pour lumière, tombent dans la misère et marchent dans les ténèbres. Mais quelle est cette misère et quelles sont ces ténèbres? Pécheur présomptueux, connais toute l'étendue de tes maux et sonde toute la profondeur de tes plaies. Tu es faible et tu es aveugle; mais veux-tu savoir quelle est ta faiblesse et quel est ton aveuglement? écoute Jésus-Christ qui l'apprend que tu ne peux rien sans lui: *sine me nihil potestis facere* (Joan., XV, 5), et que tu marches dans les ténèbres lorsque tu manques à le suivre: *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris*. D'où il s'ensuit que celui qui manque de suivre cette divine lumière, qui est venue éclairer le monde, marche dans les ténèbres et s'égare infailliblement. Nous n'avons de nous-mêmes que le mensonge et le péché, dit saint Augustin; le mensonge dans l'esprit, et le péché dans la volonté: *Nemo habet de suo nisi mendacium et peccatum*. (Aug., Tract. 5 in Joan.) Nous ne sommes que cendre et que poussière; nous portons en nous-mêmes un fond de misère et de corruption qui nous tient abaissés vers la terre et qui nous empêche de nous élever jusques aux choses célestes. Qu'est-ce donc que l'homme dans cet état, si Dieu ne le soutient dans sa faiblesse et s'il ne l'éclaire dans ses ténèbres? C'est cet état de faiblesse et de langueur qui obligeait le Prophète de s'adresser à Dieu et de lui dire: Mon âme, Seigneur, est attachée à la terre, redonnez-moi la vie: *Adhæsit pavimento anima mea, vivifica me*. Comme c'est une langueur mortelle que de s'attacher aux choses de la terre, David, dit saint Augustin, demande une vie opposée à cette mort: *Terrenis adhærere, mors animæ est; cui malo contraria poscitur vita*. Que nous serions heureux, si nous pouvions connaître notre faiblesse et mépriser l'attache qui la produit! car il y a deux sortes de faibles, dit saint Augustin: les uns sont attachés à des choses visiblement mauvaises et ils ne s'en aperçoivent pas. Tels sont ceux qui, présumant témérairement de leurs propres forces, se croient debout lorsqu'ils sont tombés par terre, et qui bien loin de s'adresser à Dieu comme le Prophète, et de lui dire: Ayez pitié de moi, Seigneur, qui ne suis que faiblesse et qu'infirmité: *Miserere mei, Domine, quoniam infirmus sum* (Psal. VI, 3), se mettent au rang de ces sains et de ces forts qui, selon la parole de Jésus-

Christ, n'ont pas besoin de médecin. *Non est opus valentibus medicus*. (Matth., XII.) Il y en a d'autres qui sont persuadés de leur faiblesse et qui reconnaissent leur attache; mais ils aiment leur langueur et leur faiblesse, et fuyant les véritables remèdes qui pourraient les guérir, ils disent: Mon âme est attachée à la terre. Mais ils veulent qu'on s'abaisse jusques à tomber avec eux: les plus sages médecins ne savent comment ils doivent se conduire à leur égard; ils appréhendent qu'étant trop indulgents, ils ne les guérissent jamais, ou qu'étant trop sévères, ils n'augmentent leur maladie. Que reste-t-il donc à ces faibles, que de s'écrier: *Vivifica me secundum verbum tuum*: hâtez-vous de me secourir, Seigneur, soutenez-moi dans ma faiblesse, vous qui êtes ma force et ma vertu; que votre parole soit la voie qui me redresse, la vérité qui m'appuie, et le remède où mon âme trouve la vie: *Vivifica me secundum verbum tuum*. (Ibid.)

Mais croyez-vous que l'homme soit faible sans être aveugle? Non, mes frères, l'aveuglement étant inséparable du péché, il est certain que tous les hommes sont aveugles, puisqu'ils sont tous pécheurs, et de là vient que le Prophète, après nous avoir exposé leur faiblesse, nous parle de leur aveuglement. Eclairez mes ténèbres, disait-il en s'adressant à Dieu: *Illumina tenebras meas* (Ps. XVII, 29); comme il reconnaissait que les lumières ne peuvent venir que du ciel, il savait aussi que ses ténèbres ne venaient que de son aveuglement; c'est pour cela qu'il les appelle ses ténèbres, *tenebras meas*.

Pourrions-nous, sans la plus téméraire de toutes les présomptions, ne pas entrer dans les mêmes sentiments, puisque nous sommes sujets aux mêmes misères? Pourrions-nous confondre ce qui vient de nous avec ce qui vient de Dieu? Ah! ce serait non-seulement être aveugle, mais encore ne pas connaître son aveuglement; quel état plus à plaindre que de ne le pas connaître! Rompez ce voile fatal qui nous le cache et qui nous empêche de le connaître; dévoilez nos yeux, ô mon Dieu! si vous voulez que nous contemplions les merveilles de votre loi: *Revela oculos meos, et considerabo mirabilia de lege tua*. Que ce ne soit point mes ténèbres qui me parlent, disait saint Augustin: *Non tenebræ meæ loquantur mihi*; si je me consulte moi-même, je périrai infailliblement et d'une manière d'autant plus dangereuse qu'elle me sera plus agréable; le conseil que vous me donnerez dans votre loi sainte pourra me paraître sévère; mais cette sévérité même me sauvera, et malgré la corruption de ma nature, je préférerai vos lumières à mes ténèbres.

Mais rien ne découvre mieux la misère de l'homme que de le voir si faible et si superbe, si aveugle et si agissant. Qui peut voir sans se troubler les diverses entreprises où il s'engage pour s'élever, et le voir en même temps réduit à faire mille bassesses honteuses pour les faire réussir?

Nous avons la présomption de vouloir être distingués du reste des hommes par le nombre de nos emplois et de nos occupations, et cependant nous nous prosternons à leurs pieds pour nous les rendre secourables. Après nous être vainement consumés dans la peine et dans le travail pour venir à bout de nos entreprises, au lieu de nous rendre sages et de nous instruire de notre propre faiblesse, au lieu de nous joindre aux apôtres et de dire comme eux : Nous avons travaillé pendant toute la nuit sans rien prendre : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus*, notre imagination fait un dernier effort pour achever notre perte, et au lieu d'implorer le secours d'un Dieu si miséricordieux et si pitoyable, nous implorons le crédit des hommes qui sont toujours sans pouvoir et souvent sans compassion. Quelle faiblesse ! mais quel aveuglement ! L'homme ne fait rien sous le soleil que pour trouver son repos, et tout ce qu'il fait néanmoins se termine d'ordinaire au chagrin et à l'inquiétude ; tous tendent par des chemins différents à une même fin, et personne n'y arrive ; ils conviennent tous en ce point de vouloir être heureux, et ils sont forcés en même temps d'avouer qu'ils ne sont jamais ce qu'ils veulent toujours être. Après nous être lassés à la poursuite d'une chose qui nous importune, quand elle est à nous, nous passons à une autre qui nous fatigue encore ; nous fuyons dans l'état présent une véritable misère, et nous cherchons ailleurs une fausse félicité. Nous nous agitions inutilement ; car il n'y a que ce qui se fait pour Dieu qui contente notre cœur, qui est trop grand pour ne se contenter que de ce qui est humain et terrestre ; nul bien périssable ne le peut remplir, parce que tout ce qui se fait sous le soleil n'est que vanité et affliction d'esprit. David nous avait assuré que tout homme qui vit sur la terre n'est que vanité ; mais son expression est encore moins forte que celle de son fils qui a dit : Vanité des vanités, et tout n'est que vanité. Paroles qui sont bien moins les termes de ce prince si éclairé que l'effusion de son cœur qui s'écrie plutôt qu'il ne parle, dans l'impuissance d'égaliser par ses expressions la grande idée du néant de toutes choses dont cet homme divin était pénétré. En effet, qu'y a-t-il de plus vain que l'homme, à le considérer dans ses pensées, dans ses désirs, dans ses espérances et dans ses craintes ? L'envie de venir à bout de ses desseins ne le tourmente-t-elle pas jour et nuit ? sa raison n'est-elle pas esclave de ses sens ? et après avoir vieilli sous le joug de sa passion et s'être donné mille peines pour la satisfaire, que trouve-t-il en lui ? qu'un vide et une indigence de tous les biens recherchés avec tant d'application ; et dans cet état, n'est-il pas enfin forcé de s'écrier, après une triste expérience : Que retire l'homme de tout le travail qui l'occupe sous le soleil ? Aveugles que nous sommes, ne connaissons-nous jamais qu'il n'y a qu'un abîme de néant dans tout ce qui s'appelle

les biens du monde ? ne serons-nous jamais persuadés que tout ce qui se fait sur la terre, tout ce qu'on y cherche, tout ce qu'on y aime, au soin de son salut près, n'est rien qu'une cruelle source de peines, d'inquiétudes, d'affliction et de douleur, qui nous force de dire au moins à la mort, qui est cette funeste nuit où l'on ne peut plus travailler : Nous avons travaillé pendant toute la nuit et nous n'avons rien pris : *Per totam noctem laborantes nihil cepimus*. Terrible moment où nous ouvrirons les yeux pour voir ce que nous n'avions pas voulu voir pendant notre vie qui n'aura été qu'une fable ennuyeuse et un long mensonge, non de paroles, mais d'actions : *Ingens fabula, longumque mendacium*. Comme le secret de réussir dans ce qu'on entreprend est de n'avoir qu'une seule affaire, il est certain que celle de notre salut ne peut manquer d'un favorable succès, si, comme elle fait toute l'occupation d'un Dieu, elle fait aussi toute la nôtre. Mais si nous n'agissons pas sur ce principe, et si, au lieu de nous proposer ce but dans toutes nos actions, nous les faisons par le mouvement de l'ambition, de l'intérêt, du plaisir, ou de quelque autre passion déréglée, j'avoue que nous ne serons point sans inquiétude et sans embarras ; mais je n'accorderai jamais que nous soyons en occupation ni en affaire, parce que nous ne faisons rien qui ait du rapport à notre fin, ni de proportion à notre état ; nous n'agissons ni en hommes, ni beaucoup moins en chrétiens ; car il est constant que l'homme n'agit en homme que lorsqu'il agit conformément à la fin pour laquelle il est homme. Or il est indubitable qu'il n'a reçu l'être que pour travailler à son salut ; d'où le Sage tire cette conséquence, que c'est dans ce seul exercice qu'on peut connaître qu'il est homme : *Hoc est omnis homo* ; et j'ajoute que s'il ne travaille à ce grand ouvrage, quelque chose qu'il fasse dans le monde, il ne fera rien qui soit conforme à l'état éminent où il est élevé par la grâce du christianisme. Les petites choses ne font pas les soins des grands hommes ; ce qui pourrait être l'affaire d'un particulier ne peut être celle d'un prince : ainsi la grâce nous élevant au-dessus de tout ce qu'il y a de plus noble dans la nature, et nous destinant pour des couronnes immortelles mille fois plus solides que celles qui brillent sur la tête des monarques, si nous ne travaillons que pour des choses temporelles, et si nos soins ne tendent pas à des fins plus sublimes, nous ne faisons rien qui soit digne de notre rang, ni proportionné à notre condition, nous sommes oisifs au milieu de nos travaux, et lorsque nous sommes le plus appliqués à ces choses, nous pouvons dire avec les disciples de mon évangile, que nous travaillons sans rien prendre. Ah ! ne disons point que nous avons exécuté de grandes entreprises, que nous avons été employés en des négociations importantes, que nous avons eu des emplois illustres dont nous nous sommes glorieusement acquittés, que

nous avons composé de beaux ouvrages que nous avons laissés à la postérité comme le fruit de nos veilles, et comme le précieux héritage de nos esprits. Les païens ont fait encore de plus grandes choses, et cependant ils n'ont rien fait dans l'estime de celui qui est l'arbitre souverain de toutes les actions humaines. Que sont devenus leurs projets ambitieux, que leur reste-il de leurs travaux, qu'un peu de fumée et de cendre? S'ils sont honorés sur la terre, en sont-ils moins tourmentés dans les enfers; et pour avoir occupé les premières places dans le monde, tiennent-ils quelque rang dans ces lieux effroyables où tout est en confusion et en désordre? Ce n'est donc pas assez pour agir utilement, de faire des choses qui ne peuvent nous être plus profitables que celles des infidèles et des réprouvés; il faut tendre à la fin qui nous est proposée, et rapporter à ce but toutes nos entreprises et toutes nos veilles. Si nous manquons à ce devoir, nous perdons le fruit de nos travaux, et selon l'expression de l'Esprit de Dieu dans le Prophète, nous ne semons que du vent, et ne moissonnons que la tempête : *Quia ventum seminabunt, et turbinem metent.* (Ose., VIII, 7.) Et bien loin d'espérer quelque récompense de celui qui juge des mérites et qui distribue les couronnes, nous n'en devons attendre que des reproches et des anathèmes. Mais qui peut se glorifier d'avoir fait quelque chose, lorsqu'il a négligé celle qu'il est uniquement obligé de faire? Si dans le moment qu'il faut combattre, le chef de l'armée s'occupe à jouer, mettra-t-il cette action au nombre de ses exploits? Et quelque avantage qu'il remporte du jeu, comment pourra-t-il justifier sa conduite s'il perd la victoire. Qui ne se moque de la vanité d'un empereur Néron qui se glorifiait d'avoir fait excellemment un personnage sur le théâtre, lorsque l'intérêt de l'empire demandait l'application de son esprit! Quoi donc! lorsque, pour contenter la curiosité et la passion, nous abandonnons le soin d'une affaire importante où il s'agit de notre repos et de notre fortune, nous croirons avoir fait une action mémorable! Lorsque pour quelque vaine considération nous aurons renoncé au souverain bien, et que, pour un grain d'encens nous aurons vendu l'éternité de la gloire, nous prétendrons avoir travaillé avec succès! Quelle triste négociation, dit Tertulien, où ne gagnant rien, on perd tout! Et quand on aurait gagné toute la terre, que cet avantage serait funeste, s'il nous faisait manquer la conquête du ciel, et le salut d'une âme qui nous est plus chère que tout le monde, et qui, étant destinée pour jouir de Dieu, ne voit rien ici-bas qui soit digne d'elle, et qui doive lui servir à d'autre usage que pour arriver à cette fin souveraine!

SECONDE PARTIE.

Les disciples, qui ont travaillé toute la nuit sans rien prendre, jettent le filet sur la parole de Jésus-Christ, et ils prennent une si grande quantité de poissons que leur filet

se rompait : *Rumpebatur autem rete eorum.* Dans le premier état, ils étaient la figure de ceux qui présument d'eux-mêmes, en ne s'appuyant que sur leurs propres forces; mais dans l'autre, ils sont le modèle de ceux qui, connaissant leur faiblesse et déplorant leurs ténèbres, ne s'appuient que sur la bonté de Dieu, et ne suivent que les lumières de sa grâce. Nous avons vu, mes frères, combien les premiers sont à plaindre, il ne me reste plus qu'à vous marquer combien les autres sont heureux. Il est certain que tout devient facile à ceux qui cherchent Dieu de bonne foi; à mesure qu'ils s'approchent de la perfection, ils découvrent ce qui les empêche d'y arriver, leurs forces croissent avec leurs lumières, ils édifient l'homme nouveau sur les ruines du vieil homme; d'une main ils renversent les murailles de Babylone, et de l'autre ils élèvent les murailles de Jérusalem; les saintes habitudes se forment de plus en plus, ils vont de grâce en grâce, et de vertu en vertu; ils se sentent délivrés de ces restes de fragilité qui découragent quelquefois les âmes les plus avancées; en un mot, tout leur devient facile, ils marchent sans se lasser, ils courent sans se fatiguer, et ils trouvent le repos dans le travail même. Pour comprendre cette vérité, il faut distinguer deux sortes de travail : le travail de l'homme pécheur et le travail de l'homme juste : le premier est un travail de punition : *Ejecit ut operaretur*; l'autre est un travail de vocation : *Posuit ut operaretur*; l'un afflige sans espérance, et l'autre occupe sans inquiétude. Celui-là exerce l'homme criminel qui, étant dans cette terre malheureuse que le Seigneur a maudite et que les hommes ont partagée, travaillent à la sueur de leur front à déraciner des ronces et des épines, qui se nourrissent même sous la main qui les arrache. Celui-ci fait non-seulement le devoir du chrétien, mais encore son bonheur; car c'est le travail que Dieu commande, que Dieu favorise, qui produit la paix et la joie, parce qu'il opère le salut, qu'il comble de biens celui qui l'entreprend, et qu'il se termine enfin au souverain bien.

Je n'entreprendrai pas de vous exposer ici quelle est l'heureuse utilité que tire de ce travail une âme aussi soumise à Jésus-Christ, que l'est Pierre lorsqu'il jette le filet sur sa parole. Quels sont les avantages de cette pêche mystérieuse en comparaison de ces secours puissants et de ces grâces abondantes qu'elle reçoit? Vous le savez, âmes saintes, âmes justes, âmes innocentes, prévenues de ces bénédictions de douceur dont il est parlé dans l'Ecriture, de quelles consolations n'êtes-vous pas comblées? de quels périls n'êtes-vous pas défendues? La loi du Seigneur ne vous paraît-elle pas non-seulement facile, mais agréable; et n'éprouvez-vous pas que son joug est doux, puisqu'il aide lui-même à le porter? Ah! mes frères, il ne tient qu'à nous de participer à ces grâces, et de jouir de ces faveurs! si nous étions bien persuadés de l'inutilité et de la

stérilité des travaux du monde, si nous étions bien pénétrés de l'extravagance de nos désirs et de la vanité de nos entreprises, si nous connaissions notre faiblesse et notre égarement, nous dirions avec le Prophète : *Mihi autem adhærere Deo bonum est.* (Psal. VII, 2.) Il est bon que je m'attache à Dieu pour toujours ; et nous ajouterions avec saint Augustin : *Quia si non maneo in illo, nec in me potero*, parce que, si je ne puis demeurer en lui, je ne pourrai demeurer en moi, je me perdrai en le perdant, et en le perdant, je perdrai ma propre félicité. Il n'en est pas de l'espérance que nous avons en Dieu, comme de celle que nous avons dans les hommes ; quand ils nous ont accordé quelque grâce, ils ne trouvent pas bon que nous en attendions encore de nouvelles ; au lieu que c'est le caractère de la piété chrétienne, que d'espérer toujours de plus en plus en celui qui se plaît de plus en plus à

nous communiquer des grâces. De là vient que de quelque affliction que nous nous voyions environnés, au dehors ou au dedans, de la part des hommes, de la part des démons ou de la part de nous-mêmes, ne désespérons point de la toute-puissance d'un si grand protecteur, espérons qu'il ne nous abandonnera pas dans les persécutions, qu'il nous soutiendra dans nos faiblesses, qu'il nous tirera de tous nos péchés, et qu'il nous fera faire le bien que nous ne pouvons de nous-mêmes. Animés du même esprit que le Prophète, disons comme lui : *Adjutor et susceptor meus es tu.* Vous êtes mon refuge, ô mon Dieu, vous êtes mon protecteur, c'est vous qui soutenez ma faiblesse par votre force toute puissante, afin que je fasse le bien ; et c'est votre lumière divine qui m'éclaire pour me faire éviter le mal : *Adjutor ad bona facienda, susceptor ad mala vitanda.*

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis. (Ps. LXXV.)

Nolite thesaurizare vobis thesauros in terra, ubi ærugo et tinea demolitur, et ubi fures effodiunt et furantur. Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo, ubi neque ærugo, neque tinea demolitur ; ubi fures non effodiunt, nec furantur. Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cortium. (Matth., VI.)

Tempus breve est ; reliquum est ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint ; et qui flent, tanquam non flentes ; et qui gaudent, tanquam non gaudentes ; et qui emunt, tanquam non possidentes ; et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utentes : præterit enim figura hujus mundi. (I Cor., VII.)

Serve male et piger, sciebas quod meto ubi non semino, et congreco ubi non sparsi : oportuit ergo te committere pecuniam meam nummulariis, et veniens ego recepissem utique quod meum est cum usura. Tollite itaque ab eo talentum, et date ei qui habet decem talenta : omni enim habenti dabitur, ei autem qui non habet, et quod videtur habere, auferetur ab eo, et inutilem servum ejicite in tenebras exteriores. (Matth., XXV.)

Les hommes des richesses ont passé leur vie comme un songe agréable, et à leur réveil ils n'ont rien trouvé dans leurs mains.

Prenez garde à ne pas amasser des trésors périssables dans des maisons d'argile, que les voleurs peuvent percer sans peine, et où la tigne et la rouille peuvent détruire le fruit de vos travaux. Mais thésaurisez dans le ciel, qui est inaccessible aux surprises des voleurs, et à tous les accidents de la vie humaine : car où est votre trésor, là est votre cœur.

Le temps est court : ainsi, mes frères, ne vous attachez point à une vie qui passe si vite : que ceux qui sont engagés dans le mariage, soient comme s'ils ne l'étaient point ; que ceux qui pleurent, soient comme s'ils n'étaient point affligés ; que ceux qui se réjouissent, soient comme s'ils n'étaient point dans la joie ; que ceux qui achètent des héritages, soient comme s'ils ne les possédaient point ; que ceux qui usent des biens du siècle, soient comme s'ils en étaient privés : car la figure du monde passe.

Méchant et paresseux serviteur, vous saviez que je veux recueillir où je n'ai point semé, il fallait donc donner mon argent aux banquiers pour le faire valoir, afin qu'à mon retour j'en retirasse le profit avec usure. Otez-lui donc le talent que je lui avais confié, et donnez-le à celui qui a dix talents : car on donnera davantage à celui qui a déjà reçu ; et à celui qui n'a rien, on lui ôtera même ce qu'il semble avoir : et jetez-moi ce serviteur inutile dans les ténèbres extérieures.

SENTENCES DES PÈRES.

Divites desideriiis vastantur, cupiditatibus dissipantur, timoribus cruciantur, tristitia contabescunt. (Aug.)

Vis habere arcam plenam, et inanem conscientiam. Deus non implet arcam, sed pectus : quid tibi prosunt exteriores divitiæ, si te interior premit egestas ? (Aug. in psal. XLII.)

Les riches sont en proie aux désirs insatiables qui les dévorent, aux cupidités secrètes qui les agitent, aux craintes mortelles qui les tourmentent, aux noirs chagrins qui les dessèchent.

Vous travaillez à remplir vos coffres d'argent, et vous ne vous souciez pas que votre conscience soit vide, et entièrement dépouillée des trésors de la grâce. La possession de Dieu ne remplit pas les coffres, mais elle remplit le cœur : que vous serviront les richesses extérieures que vous acquérez, si vous êtes pressé par une indigence secrète de tous les biens de l'âme ?

Quæ abundantia homini in omni labore suo, quo ipse laborat sub sole? Habet aliquid sub sole, habet aliquid ultra solem. Sub sole habet evigilare, dormire, manducare, bibere, esurire, sitire, fatigari, putrescere, juvenescere, senescere, etc. Quidquid visibile non est sub sole : non est visibilis fides, non est visibilis spes, non est visibilis charitas, non est visibilis benignitas, etc.

Omnia quæ videntur, temporalia sunt; quæ autem non videntur, æterna sunt : quandiu namque temporales sumus, temporalibus temporalia deserviunt; et cum hinc transierimus, æternis æterna solatia præstabuntur. Idcirco non debemus diligere ea quæ non semper habebimus. (CYPR., *De duod. abus. sæc.*)

SERMON XXXV.

Pour le cinquième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA DOUCEUR INTERIEURE ET EXTERIEURE DU CHRETIEN.

Ego autem dico vobis, quia omnis qui irascitur fratri suo, reus erit iudicio. (Matth., V.)

Je vous dis que celui qui se met en colère contre son frère, méritera d'être condamné en jugement.

Jésus-Christ, qui veut que ses disciples soient des adorateurs en esprit et en vérité, s'est attaché particulièrement, dans son Evangile, à établir les principes d'une religion spirituelle et intérieure, pour distinguer le christianisme d'un judaïsme charnel et corrompu, et la justice des chrétiens véritables, d'avec celle des scribes et des pharisiens qui, ne s'attachant qu'à la lettre qui tue, négligeaient entièrement l'esprit qui vivifie; et qui, pourvu qu'ils s'abtinssent de commettre des adultères, des homicides et des violences, ne se mettaient pas en peine d'avoir le cœur plein d'injustice, d'impureté, de haine et d'envie. C'est pour cela que dans l'évangile de ce jour, il nous enseigne à réprimer les mouvements de la colère qui, après s'être formés dans le cœur, éclatent en paroles injurieuses et passent jusqu'aux outrages. Il fait voir que les chrétiens sont coupables devant Dieu, de tous les homicides et de toutes les violences dont ils conçoivent le dessein dans le cœur; que le corps n'est que l'instrument qui exécute les crimes que le cœur ordonne; et, quoiqu'il distingue les divers degrés de malice renfermés dans les uns et dans les autres, il nous assure que le cœur est le principe de tout ce qu'ils ont de contraire à la loi divine. Ainsi, le dessein de Notre-Seigneur est de nous apprendre à pratiquer dans toute la perfection la douceur chrétienne, qu'il nous a si expressément recommandée. Or la douceur chrétienne ne peut être véritable, si elle n'est dans l'intérieur et dans l'extérieur. Dans l'intérieur, elle nous oblige à ne souffrir aucun sentiment volontaire de haine, d'envie, d'aigreur et

Qu'est-ce qui reste à l'homme de tout le travail qui l'occupe sous le soleil? Tout ce qui regarde l'homme est sous le soleil, ou au-dessus du soleil : dormir, manger, boire, avoir faim ou soif, se fatiguer, passer par les divers âges de l'enfance, de la jeunesse, de la vieillesse, voilà l'état de l'homme sous le soleil : mais au-dessus du soleil il y a un monde invisible et spirituel pour l'homme intérieur; la foi, l'espérance, la charité, la miséricorde l'élèvent au-dessus des choses créées et sensibles.

Toutes les choses qui frappent nos sens sont temporelles, au lieu que celles qui ne tombent point sous les sens sont éternelles. Pendant que nous sommes dans le temps, les choses temporelles servent à des hommes mortels, et nous usons en passant des choses qui passent comme nous. Mais quand nous serons sortis des bornes du temps, étant devenus immortels, nous jouirons des biens éternels. Ainsi nous ne devons pas aimer des choses que nous ne pouvons pas toujours posséder; et c'est une erreur déplorable de nous attacher à ce qui doit sitôt échapper.

d'aversion pour le prochain. Dans l'extérieur, elle consiste à ne faire éclater au dehors aucune marque de ces passions malignes qui blessent la charité.

PREMIÈRE PARTIE.

On ne saurait trop faire souvenir les chrétiens que la charité fait l'essence de leur religion; de telle sorte que, s'ils étaient justes, chastes, tempérants, mortifiés, sans être charitables, toutes leurs vertus leur seraient inutiles pour mériter le ciel. Je ne rapporte point les endroits de l'Ecriture où l'esprit de Dieu nous enseigne cette vérité fondamentale, puisque toutes les pages de l'Evangile, et surtout des *Epîtres* de saint Paul et de saint Jean nous en convainquent; or il est impossible d'avoir dans le fond du cœur une charité véritable pour le prochain, qu'elle ne soit accompagnée de la douceur chrétienne, que saint François de Sales appelle la fleur de la charité, et comme la bonne odeur inséparable de ce parfum précieux. L'amour de Dieu produit la dévotion, et l'amour du prochain produit la douceur : et comme le premier est fort languissant dans une âme, lorsqu'il n'y fait pas naître cette belle vertu qui nous fait pratiquer avec joie les exercices de la piété, et courir avec promptitude dans les voies de Dieu; le second est bien faible lorsqu'il n'est pas suivi de cette douceur évangélique, qui consiste à bannir du cœur tous les sentiments volontaires de haine, d'aversion, d'animosité et d'envie pour le prochain, et à nous tenir à l'égard de nos frères dans une certaine disposition charitable, compatissante, officieuse, toujours prête à soulager leurs besoins, à supporter leurs défauts et à excuser leurs fautes. C'est cette disposition secrète que Jésus-Christ demande de nous, lorsqu'il nous dit : *Discite a me quia mitis sum*. Apprenez de moi que je suis doux. En effet, cette belle vertu parut en toute sa perfection dans le Sauveur du monde : on n'entendit point sa voix dans les places publiques, dit le Prophète; il renvoyait les plus grands pécheurs avec des paroles de paix et de conso-

lation; il se laissa conduire à la mort comme une brebis qui se tait devant celui qui lui ôte sa toison; il répondit aux disciples qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur un peuple ingrat, qu'ils ne savaient de quel esprit ils étaient; voulant leur faire connaître que l'esprit de la douceur devait être le leur comme le sien; il pria pour ses bourreaux sur la croix, et il tâcha d'excuser leur crime par leur ignorance; et si pendant sa vie, il fit des corrections dures et sévères aux scribes et aux pharisiens, c'est qu'il voyait leur cœur plein d'envie, de fiel, d'animosité, et des autres passions contraires à cette belle et divine vertu de la douceur, sans laquelle toutes les observations extérieures de la loi, auxquelles il les voyait attachés, ne servaient qu'à nourrir l'orgueil secret qui les rendait coupables. Or il est visible que nous ne pouvons être chrétiens, c'est-à-dire de vrais disciples du Sauveur, sans l'imiter dans la vertu qui fut son principal caractère.

La douceur de l'esprit ne peut être sincère et véritable si elle n'est fondée sur les sentiments d'humilité; car, d'où vient que de toutes les sortes d'injures il n'en est point qui nous aigrisse autant que le mépris; que l'on regarde avec un chagrin secret tous ceux qui s'élèvent ou qui se distinguent dans le monde; que l'on est si susceptible d'aigreur contre ceux qui sont de même condition et de même emploi que nous; que ces apparences de douceur que l'on ménage avec tant d'artifice s'évanouissent ordinairement aux moindres contradictions qui nous viennent de la part du prochain; que l'on revient si rarement des compagnies du monde sans en rapporter ou de l'envie, ou de la haine, ou du chagrin contre les uns ou contre les autres; que la plupart des visites et des conversations du siècle, dont la fin principale doit être l'accroissement de la charité entre les fidèles, se passent le plus souvent en railleries piquantes et en satires déguisées qui ne manquent jamais d'altérer la douceur de l'esprit; que l'éclat de cette vertu délicate, qui est comme la fleur de la charité, se flétrit, pour ainsi dire, au moindre souffle de la médisance et de la calomnie : d'où viennent, dis-je, tous ces désordres, si ce n'est de ce que l'on n'a pas le soin d'acquiescer une douceur véritable fondée sur l'humilité? Car, comme de toutes les vertus il n'en est point de plus aimables et en même temps de plus difficiles que l'humilité du cœur et la douceur de l'esprit, il n'en est point aussi de plus sujettes à être falsifiées et contrefaites. La plupart font consister la douceur dans un extérieur composé, dans un visage radouci, dans des manières affectées qui souvent sont plutôt le voile d'une aversion secrète pour le prochain que les marques d'une douceur véritable; ne se souvenant pas que l'épouse des *Cantiques* a non-seulement le miel sur les lèvres, mais le lait dans le sein, pour nous apprendre que ce n'est rien d'avoir la

douceur sur le visage, si on ne l'a dans l'esprit. Il y en a qui souffrent sans peine des adversités glorieuses qui rendent en quelque sorte les malheureux illustres, mais celles où il entre du mépris leur sont insupportables. Quelques-uns, connaissant par expérience combien la douceur fait aimer ceux qui l'ont, s'attachent seulement à paraître doux au lieu de travailler à le devenir; de sorte qu'après avoir fait de grands efforts pour garder la modération dans de certaines occasions d'éclat, ils s'emportent ensuite avec d'autant plus de violence, qu'ils s'en sont fait pour se retenir. D'autres, par une illusion plus subtile, se font eux-mêmes leur théâtre et s'applaudissent en secret, lorsqu'ils ont eu la force de ne laisser paraître sur leur visage aucune marque du trouble qui s'élevait dans leur cœur, dans quelque rencontre où ils devaient naturellement s'emporter; si bien qu'au lieu de travailler à devenir humbles de cœur pour être doux, ils tirent d'une fausse affectation de douceur des complaisances secrètes pour entretenir l'orgueil caché dont ils sont remplis. Plusieurs dissimulent facilement les injures qu'ils reçoivent en secret, mais ils sont inexorables pour celles qu'on leur fait en public. Nous nous laissons désarmer facilement, pourvu que nous fassions connaître à nos ennemis que nous avons la vengeance entre les mains; que c'est aux prières d'un ami, aux sollicitations d'une personne d'autorité ou à la force de la loi qui le commande, que nous sacrifions notre ressentiment; mais si nous voyons que l'on puisse soupçonner notre réconciliation ou de faiblesse, ou d'impuissance, ou de timidité, nous ne pouvons souffrir qu'on nous en parle. Il serait impossible de marquer en combien de manières différentes l'on s'abuse sur le sujet de la douceur d'esprit; mais si l'on examine soigneusement toutes les illusions qui peuvent se glisser dans la pratique de cette vertu, on verra que la vanité en est le principe, et que, pour être doux à l'égard du prochain, il faut avoir l'humilité du cœur, comme elle est nécessaire pour être doux à l'égard de nous-mêmes.

Il y a des personnes qui ont une indulgence aveugle pour leurs défauts, et qui se font des vertus de tous leurs vices; il y en a d'autres, au contraire, qui ne peuvent souffrir la vue de leurs imperfections, qui entrent en chagrin et en colère contre eux-mêmes toutes les fois qu'ils tombent dans les fautes qu'ils veulent éviter, et qui, troublant la paix intérieure de leur âme par des réflexions continuelles que l'activité d'un esprit inquiet leur fait faire sur leurs vices, se les reprochent sans cesse avec aigreur au lieu de chercher les moyens d'y remédier sans trouble. La douceur de l'esprit est une vertu qui tient le milieu entre ces deux extrémités; qui nous fait haïr nos défauts, mais qui nous fait aimer la confusion qui nous en revient; qui, sans rien diminuer de la douleur que nous devons concevoir

de nos fautes, nous apprend à nous en corriger sans impatience, et à nous en humilier sans abattement. Or comme c'est un orgueil secret qui est le principe de l'aveuglement de ceux qui se flattent dans leurs défauts, et du chagrin de ceux qui s'en affligent avec excès, il s'ensuit que la douceur que nous devons avoir à l'égard de nous-mêmes doit être fondée sur cette humilité du cœur, qui consiste dans une connaissance tranquille de notre néant, accompagnée d'une acceptation volontaire de la confusion que nos misères nous donnent.

Un esprit véritablement humble ne voit que des sujets d'abaissement dans les mêmes choses où les autres ne trouvent que des sujets d'élévation : que les grandeurs de la terre se présentent à ses yeux avec tout leur éclat, il n'en voit que le vide ; que le corps étale tous ses avantages, il n'en considère que les infirmités ; il rougirait d'établir son orgueil sur ce qui doit le détruire, et de se distinguer entre les hommes par ce qu'il a de commun avec les bêtes ? Que ses connaissances s'offrent à lui dans toute leur étendue, il ne voit plus que les limites étroites qui les bornent, que ces entêtements ridicules, ces opinions extravagantes, ces préventions injustes, ces erreurs grossières, ces caprices bizarres, et toutes ces dépendances humiliantes de l'esprit avec la chair qui le rendent méprisable : ces faiblesses, dis-je, lui cachent les perfections qu'il peut avoir, ou ne lui en laissent découvrir qu'autant qu'il en faut pour en glorifier l'auteur et le principe ; au lieu de s'élever des qualités qu'il a, il s'humilie de celles qui lui manquent ; il reconnaît, avec saint Paul, que la seule science est de savoir Jésus crucifié, et que les démons, avec toutes leurs connaissances, sont des esprits de ténèbres parce qu'ils sont des esprits d'orgueil.

C'est en vain, se dit-il à lui-même dans ses réflexions, que je me repose sur les avantages imaginaires dont je me flatte, puisqu'il n'est point de vrai mérite sans la vertu, et que non-seulement il n'est point de véritable vertu sans l'humilité, mais qu'il n'est rien de si criminel qu'une vertu orgueilleuse et superbe, si du moins il y en peut avoir de la sorte. Car, comme les choses les plus excellentes en elles-mêmes, quand elles dégénèrent, se corrompent suivant ce degré de leur perfection, ainsi les vertus ne se changent pas seulement en vices par l'orgueil, mais deviennent, pour ainsi dire, plus vicieuses que les vices mêmes : l'humilité dans le crime est un commencement de conversion ; l'orgueil dans la vertu est une marque de réprobation ; toutes les austérités des pharisiens n'en purent faire que des hypocrites, et l'humilité du publicain en fit un véritable pénitent. Quelle est donc l'extravagance de celui qui s'enorgueillit d'être vertueux, puisque, dès le moment qu'il s'applaudit de l'être, il ne l'est plus ? Il s'élève, dit saint Augustin, d'avoir triomphé d'une tentation pendant qu'il se laisse terrasser par une

autre, et il ne voit pas qu'il succombe par là même qu'il se glorifie de n'avoir pas succombé.

Vous donc qui aspirez à la perfection, humiliez-vous si vous y voulez parvenir : souvenez-vous que l'humilité étant la base des vertus, la profondeur du fondement doit être proportionnée à la hauteur de l'édifice ; que vous n'avez aucun degré de vertu qui ne doive avoir son degré d'humilité, comme pour servir d'antidote à ce venin secret de l'orgueil que le démon s'efforce de répandre sur les choses les plus excellentes

SECONDE PARTIE.

Si vous êtes pénétrés de ces sentiments, ils produiront au dedans de vous la douleur d'esprit que vous devez avoir au dedans de vous-mêmes : comme vous n'aurez point de vaines complaisances pour vos vertus, vous ne vous inquiéterez point avec excès de vos infirmités et de vos vices. Vous ferez à la vérité tous vos efforts pour arriver à la perfection, mais vous ne vous rebuterez point pour vous en voir si éloignés ; vous prendrez toutes les précautions nécessaires pour ne pas tomber, mais vous ne perdrez point le courage dans vos chutes. Vous demanderez ardemment à Dieu avec l'apôtre saint Paul, qu'il vous délivre de cet ange de Satan qui vous tourmente ; mais lorsque Dieu vous répondra que la vertu se perfectionne par l'infirmité, et que la grâce vous suffit, vous vous reposerez tranquillement sur cette assurance, persuadés que Dieu ne permettrapas que vous soyez tentés au delà de vos forces.

Dès que cette tranquillité et cette douceur à l'égard de nous-mêmes s'altèrent, on peut dire que la tentation commence de faire son effet, parce qu'il est bien difficile qu'une âme qui se trouble, qui s'inquiète et qui s'emporte, ne s'égare ou ne tombe, à peu près comme un pilote, à qui la violence de la tempête trouble le jugement, est en danger évident de faire naufrage. Mais comment se peut-il faire qu'une âme conserve la paix et la douceur de l'esprit au plus fort d'une tentation qui l'attaque ; n'y a-t-il pas même des tentations qui consistent dans le trouble, dans l'inquiétude, dans l'impatience ? Comment donc accorder la tranquillité avec l'agitation ? Pour le comprendre il faut considérer qu'il y a comme deux âmes différentes dans les justes : l'une où réside la foi, l'espérance et la charité ; l'autre qui est le siège de l'amour propre, de la concupiscence et des passions. Or, quelque forte que soit une tentation, elle ne peut d'elle-même que jeter le trouble dans cette partie inférieure de l'âme, dont les mouvements ne sont pas libres et volontaires ; mais pendant que celle-là est dans l'agitation, l'autre peut demeurer tranquille ; mais parce qu'elles ne sont dans le fond que la même chose, et qu'il n'y a que la vertu qui en fasse la séparation, il est bien difficile que le trouble de l'une ne passe insensiblement jusqu'à l'autre. De là vient que la paix intérieure de l'âme n'est jamais plus nécessaire que dans ces agitations et dans ces in-

quiétudes extérieures, afin de recourir tranquillement aux armes spirituelles de l'oraison et du jeûne, de fermer avec soin toutes les communications de l'esprit avec la chair; de munir les endroits les plus faibles et les plus exposés de l'âme, pour empêcher que l'ennemi qui frappe aux portes, n'entre, pour ainsi dire, dans le cœur de la place, et pour donner sans confusion tous les ordres nécessaires pour résister à ces attaques si vives et si pressantes de l'ennemi. Que si après toutes ces précautions une âme véritablement humble vient à tomber, elle conçoit à la vérité un repentir cuisant de sa faute, mais elle ne désespère pas d'en obtenir le pardon; elle ne s'étonne point de voir le pécheur pécher; elle tire de la confusion qu'elle a de sa chute un redoublement d'humilité qui lui fait réparer avantageusement tout ce qu'elle a perdu de mérite; elle ne considère jamais la grandeur de sa faute sans envisager en même temps la miséricorde infinie de Dieu, afin que ces deux objets toujours présents à son esprit la troublent et la rassurent, l'affligent et la consolent, l'irritent et l'adoucissent à l'égard d'elle-même, et que de ce mélange de tristesse et de consolation, de crainte et d'espérance, il se forme au fond de son cœur un repentir paisible de ses chutes, que l'on peut appeler ce pain de larmes dont parle le Prophète, qui est tout ensemble le remède et la nourriture des pénitents, et qui dans son amertume ne laisse pas de renfermer une douceur secrète que l'âme goûte. C'est ainsi que l'humilité du cœur nous fait pratiquer la douceur intérieure de l'esprit à l'égard de nous-mêmes et du prochain; mais ce n'est pas assez que le cœur soit rempli de ces sentiments, il faut qu'il les fasse paraître au dehors par une douceur extérieure répandue sur toute la personne.

Ce n'est pas que la douceur de l'esprit doive chercher à se découvrir; ce serait une affectation vaine bien différente de l'humilité du cœur, sur laquelle la douceur doit être fondée : mais il faut que l'esprit et le cœur pénétrés de la douceur intérieure, comme d'une huile céleste, en répandent, sans y penser, les marques sur le visage, et qu'ils entraînent, pour ainsi parler, le corps avec eux par une suite nécessaire.

Il en est à peu près, pour expliquer clairement ma pensée, comme de ces essences exquisées, qui ne sauraient être trop soigneusement renfermées, de peur que, venant à s'éventer, elles ne perdent leur vertu; mais qui néanmoins, toutes cachées qu'elles sont, ne laissent pas de répandre au dehors une odeur agréable qui les fait connaître sans les faire voir.

En effet la douceur de l'esprit nous est figurée par le baume précieux qui entre dans le saint chrême, consacré aux plus saints usages de l'Eglise; or la bonne odeur du baume se communique non seulement aux vases qui le renferment, mais elle se répand même aux environs, et ce n'est pas assez que la douceur de l'esprit soit au fond du cœur, il faut qu'elle rejaillisse sur toute

la personne, qu'elle paraisse dans les regards, dans la parole, dans la conversation, et surtout dans les corrections que la charité nous engage de faire au prochain : ce qui a fait dire à l'apôtre saint Paul que nous devons être la bonne odeur de Jésus-Christ en tous lieux. De là vient que le Saint-Esprit nous assure que les lèvres de l'Épouse distillent le miel, et qu'il sort de la bouche du Sage. En effet l'expérience nous apprend que les personnes véritablement pieuses paraissent toujours douces et tranquilles; une sérénité riante est sans cesse peinte sur leur visage, leur entretien est mêlé d'une certaine bonté généreuse qui, ne leur laissant de la sévérité que pour elles-mêmes, les rend indulgentes pour tous les autres, et toute leur conduite ne respire que cette douceur intérieure de l'esprit de Dieu, dont leur âme est en quelque manière toute parfumée et toute pénétrée.

SERMON XXXVI.

Pour le même jour.

SUR LES CARACTÈRES DE L'HYPOCRISIE.

Nisi abundaverit justitia vestra plusquam scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum cælorum. (Math. v.)

Si vous n'êtes plus justes que les scribes et les pharisiens, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux.

C'est à tous les chrétiens que Jésus-Christ adresse ces paroles : Si vous êtes des hypocrites, comme les scribes et les pharisiens ; si votre religion n'est que dans les dehors et dans les apparences ; si vous vous reposez sur une profession extérieure du christianisme, qui ne soit pas animée d'un véritable esprit de piété ; quoique vous soyez dans le sein de l'Eglise au milieu des grâces et des sacrements de Jésus-Christ, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux : *Non intrabitis in regnum cælorum*. Cette hypocrisie, qui fut le caractère des scribes et des pharisiens, n'est guère moins commune parmi les chrétiens que parmi les Juifs. On voit une infinité de personnes qui, n'ayant pour vertu qu'une régularité superficielle, trompent les autres et se trompent elles-mêmes, en prenant pour religion ce qui n'en est que le fantôme. C'est là, dit saint Chrysostome, le sort malheureux des hypocrites ; ils se trompent et ils sont trompés : *Decipiunt et decipiuntur*. Ils se mettent sur le visage un masque qui les cache aux yeux des hommes, afin de les tromper : *Decipiunt*. Mais ils se mettent aussi un voile sur les yeux pour ne pas voir les péchés qu'ils commettent, et par lequel ils sont trompés : *decipiuntur*. Hypocrite trompeur, hypocrite trompé : deux caractères de l'hypocrisie, que les chrétiens doivent éviter, afin que leur justice soit plus abondante que celle des scribes et des pharisiens.

PREMIÈRE PARTIE

Il n'est rien de si naturel à l'homme que de se cacher quand il pèche : à peine Adam eut-il violé la loi de Dieu, qu'il voulut lui dérober la connaissance de son crime et se soustraire à la présence de son juge. Nea-

content d'avoir mangé du fruit défendu, il en prit les feuilles pour couvrir sa nudité, et il chercha de faibles excuses pour colorer la désobéissance. Ce désir de paraître innocent lorsqu'on est coupable, est une suite du péché du premier homme, qui s'est étendue sur sa postérité. L'hypocrisie est un vice général qui, étant commun à tous les pécheurs, fait le caractère particulier de quelques-uns qui s'attachent à tromper les autres par les apparences d'une fausse vertu. On pourrait croire qu'ils ont deux âmes : l'une innocente, l'autre remplie de malice. Ils ont des bouches trompeuses, *qui disent dans leur cœur, et dans leur cœur des choses toutes contraires*, comme dit le Prophète ; ils relèvent la sainteté de la religion par leurs discours, et ils la déshonorent par leurs actions. Un penchant naturel dans tout ce qu'ils font et dans tout ce qu'ils disent, les porte à surprendre le prochain. Ils sont toujours ennemis de la simplicité et de la vérité. Ils marchent toujours par les sentiers détournés du déguisement et de la dissimulation. Eblouir les yeux des hommes par de beaux dehors, et blesser ceux de Dieu par une piété feinte ; affecter un air modeste en public, et n'avoir que des sentiments orgueilleux en secret ; faire ostentation de charité pour son prochain, et entretenir une envie et une malignité intérieure dans son âme : voilà l'esprit de la plupart des chrétiens. A considérer ces sépulchres blanchis par le dehors, on ne voit que candeur, que sincérité, que douceur, que mortification ; mais si l'on pénètre au dedans, on n'y trouve que corruption, qu'impureté, qu'orgueil et qu'injustice. Ils nettoient avec soin le dehors de la coupe, et ils laissent le fond rempli de fiel, de poison et de lie. Telle est l'idée que Jésus-Christ nous donne des scribes et des pharisiens dans l'Evangile. Or, comme, selon le principe de saint Augustin, il y avait dans la Loi de Moïse des Juifs spirituels qui appartenaient au christianisme, il y a aussi dans le christianisme beaucoup de chrétiens charnels, pleins de l'esprit corrompu du judaïsme. Combien voit-on encore aujourd'hui de scribes et de pharisiens, auxquels on pourrait appliquer tous les traits de la peinture odieuse que le Sauveur du monde en a faite ? Combien de personnes dont toute la religion consiste dans une composition d'extérieur, et dans l'observation exacte de certaines choses peu importantes, pendant qu'elles violent sans scrupule les devoirs les plus essentiels de la charité ? Mais pénétrons, s'il se peut, jusques au cœur de l'hypocrite, et tâchons de découvrir les motifs secrets qui le font agir avec tant d'artifice. Saint Augustin dit que comme la liberté et la charité sont les principes de la droiture et de la simplicité chrétienne, une crainte servile et une cupidité charnelle sont les causes de la duplicité et de l'hypocrisie : *Timor servilis, cupiditas carnalis*.

La cupidité que le Saint-Esprit appelle la racine de tous les maux, remplit le cœur des hypocrites d'envie, d'avarice, d'impu-

reté et d'ambition. Et la crainte servile, dont ils sont les esclaves, fait, dit saint Chrysostome, qu'ils aiment mieux être véritablement criminels aux yeux de Dieu, que de le paraître aux yeux des hommes. Ainsi toute leur vie n'est que déguisement et qu'imposture. Soit qu'ils travaillent pour arriver aux honneurs par des intrigues secrètes ; soit qu'ils s'efforcent de dérober aux hommes la connaissance de leurs sales voluptés ; soit qu'ils emploient tous les artifices dont ils sont capables, pour jouir tout ensemble de la douceur malheureuse du crime et de la réputation d'une fausse vertu, cette cupidité charnelle et cette crainte servile font agir tous les ressorts de leurs passions : *cupiditas carnalis, timor servilis*. La cupidité, dit saint Augustin, contrefait la charité. La charité est humble, patiente, modeste : la cupidité prend toutes ces formes dans cet ambitieux. Il s'humilie par un esprit d'orgueil, il affecte une fausse modestie dans l'élévation pour s'attirer plus d'estime. Il avale toutes les amertumes, et il souffre tous les rebuts que le caprice des grands, dont il cherche la protection, lui fait essuyer. Par combien de bassesses et d'affronts n'achète-t-il pas, dit saint Cyprien, un éclat passager ? Avec quelle persévérance ne le voit-on pas assiéger ces portes qui ouvrent l'entrée à la fortune ? *Quibus contumeliis eruit ut fulgeat, quas non fores matutinus saluator obsedit* ? Qui pourrait décrire les artifices que mettent en usage des ministres qui déshonorent le sacerdoce, pour se faire honorer dans les dignités éclatantes ? Poussés par un esprit d'orgueil et d'intérêt, ils imposent au monde par leur assiduité aux offices divins, par la mortification de leur extérieur : hypocrites jusques aux pieds du sanctuaire, et insultant à la sainte simplicité de la religion par la duplicité de leur cœur. Je sais qu'il y a peu de chrétiens capables de cette hypocrisie grossière, qui couvrent, avec connaissance et dessein prémédité, une vie détestable sous une apparence de régularité ; qui font servir l'usage des sacrements et les actes les plus saints de la religion, de voile à des désordres secrets, dans lesquels ils veulent persévérer. Quelque effort que fassent les libertins du siècle pour persuader que tous ceux qui font profession de vertu sont des imposteurs, vous savez, ô Seigneur ! qu'il y a plusieurs âmes fidèles qui marchent en secret dans les voies de l'innocence et qui espèrent à l'ombre de vos ailes, jusqu'à ce que l'iniquité passe. Ces hommes malheureux qui, sous un habit sacré, couvrent une vie sacrilège, sont des monstres aussi rares dans la religion que dans la nature. S'il y en a qui démentent la sainteté de leur institut par des fautes scandaleuses, c'est plutôt par l'inconstance et la faiblesse du cœur humain, dont ils gémissent, que par cette hypocrisie noire et diabolique qu'on leur attribue. Mais il y a une hypocrisie subtile et délicate qui se cache même à ceux qui en sont pleins ; qui corrompt toutes leurs

mêle un levain secret d'amour-propre dans toute la masse de leur vie, qui, par des détours imperceptibles, les écarte toujours des voies unies de la simplicité; qui, leur donnant de l'horreur pour les péchés grossiers où les sens ont le plus de part, les fait tomber sans scrupule dans des vices spirituels. Cette hypocrisie est sans doute plus répandue qu'on ne le saurait croire. Où trouverait-on une vertu pure, simple, exempte des considérations humaines; une vertu insensible aux applaudissements et aux mépris, contente d'avoir Dieu pour juge, qui voudrait donner au prochain le fruit du bon exemple sans avoir l'honneur de l'édification.

SECONDE PARTIE.

Tous les pécheurs se trompent, dit saint Augustin, lorsqu'ils cherchent quelque ombre du vrai bien dans le péché qui les en écarte, et qu'ils espèrent de se rendre heureux, parce qu'il est le principe de toutes les misères de cette vie et de l'autre. Mais de toutes les erreurs que le péché cause, il n'en est point de plus pernicieuse que celle dans laquelle tombe l'hypocrite; et c'est de lui qu'on peut dire en particulier avec le Prophète, qu'il tombe dans le piège qu'il tend aux autres : *Incidit in foveam quam fecit*. L'hypocrite se trompe dans le jugement qu'il fait de lui-même : la composition de son extérieur, une exactitude à s'acquitter de certains devoirs superficiels de religion; une régularité dans le vêtement, dans la démarche, dans les manières opposées aux bienséances et aux façons du siècle, sont comme un fard subtil qui lui cache la corruption de son cœur. On s'applaudit intérieurement à la vue de ces beaux dehors; on s'érige au fond de la conscience un théâtre secret où l'on se donne des louanges flatteuses. On dit avec le pharisien : Je ne suis pas comme le reste des hommes : *Non sum sicut ceteri hominum*. Je suis modeste dans la conversation, frugal dans ma table, régulier dans ma conduite. Cette femme, qui a renoncé aux parures du siècle, prend un droit de censurer toutes celles qui, par des raisons de bienséance, se les permettent. Cet ecclésiastique composé dans sa démarche régulière, dans son vêtement, fait un crime irrémissible à tous ceux qui s'attachent moins scrupuleusement à ces apparences. Ainsi, en se comparant aux autres, on se trouve plus parfait et l'on se remplit d'un orgueil inséparable de l'hypocrisie. Car la superbe, qui est un péché général mêlé dans tous les autres, semble faire le caractère particulier de l'hypocrite, qui cherche à paraître tout autre qu'il n'est, par un mouvement dont l'orgueil est le principe, dit saint Augustin : *Quid est aliud superbia, nisi velle videri quod non est?* Or l'hypocrite est, pour ainsi parler, le premier spectateur de lui-même qui se trompe par des dehors affectés. Il n'y a que les hypocrites grossiers qui se donnent en spectacle aux autres, par l'ostentation de leurs fausses vertus. Les hypocrites subtils et déguisés sont contents

du témoignage de leur amour-propre : on se regarde avec complaisance dans ces postures modestes, dans ces habits simples, dans ces visites de prisons et d'hôpitaux; on ne craint rien du côté de ses fausses vertus ni de ses vrais défauts, et, content d'un fantôme de piété, on néglige la dévotion solide, qui consiste plus dans l'intention que dans les actions sensibles. C'est dans le cœur que je suis ce que je suis, dit saint Augustin, ces dehors ne sont que l'ombre de moi-même : toutes ces pratiques extérieures ne sont que des feuilles de l'arbre qui ne servent qu'à lui attirer la malédiction de Dieu, qui cherche des fruits et non pas des branches. Souvenez-vous de la parabole de ce figuier qui devint sec et aride en un moment, parce que Jésus-Christ n'y trouva que des feuilles. Figure de ce qui arrive souvent aux hypocrites. Dieu lassé de les voir tromper si longtemps les hommes par de belles apparences, punit le déguisement de l'hypocrisie par la honte du scandale. Pour châtier dès ce monde un hypocrite qui a passé toute sa vie sans produire aucun fruit solide de piété, il lui en ôte même les feuilles et la réputation, en permettant que la vérité connue lève les voiles qui ont abusé le public : que tout ce feuillage, tout cet appareil d'une dévotion trompeuse tombant tout à coup, découvre aux yeux du monde la stérilité de ces arbres qui occupent entièrement la terre; et qu'une conduite honteuse les livre en opprobre à ces hommes mêmes, dont ils avaient surpris l'approbation et l'estime : *Sicut mulieres quæ nativa pulchritudine distinctæ sunt, ad colores, pinguenta et fucos confugiunt; ita hypocritæ cum specie perfectæ solidæque virtutis careant, adumbrationem quamdam simulant pietatis, quæ alienos oculos retinent.*

SERMON XXXVII.

Pour le même jour.

SUR LE CRIME ET LA PUNITION DES HYPOCRITES.

Nisi abundaverit justitia vestra plusquam scribarum et pharisæorum, non intrabitis in regnum cælorum. (*Math.*, V.)

Si votre justice n'est plus grande que celle des docteurs de la Loi et des pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.

Il n'est rien de plus condamné dans l'Evangile que la fausse justice des pharisiens, qui, contents d'un extérieur réglé, cachaient de fausses vertus sous de véritables vices; et il n'est rien de plus recommandé que la véritable justice aux chrétiens, qui, ayant reçu une abondance de grâces, doivent avoir une abondance de justice. Mais rien n'est plus difficile à connaître que la différence de la vraie et de la fausse justice; il est difficile de décrier l'hypocrisie sans donner quelque prise sur la vertu; elles ont un visage si conforme et un extérieur si semblable, qu'on les prend tous les jours l'une pour l'autre; et j'ai sujet de craindre que les esprits naturellement portés à la censure, ne condamnent les saints en secret pendant que je censurerais les hypocrites en public, bonnes œuvres par des vues humaines, qui

et qu'appliquant témérairement à d'autres les vérités que je dirai pour eux, ils ne croient reconnaître la sincère vertu de quelques-uns dans le portrait que je ferai de l'hypocrisie des autres. J'ose pourtant le dire, ce vice a passé de la Synagogue à l'Eglise, et Jésus-Christ, qui a parlé pour tous les temps, avait devant les yeux la corruption du nôtre, lorsqu'il reprochait aux Juifs que leur justice superficielle n'allait pas jusqu'au cœur, et qu'à la bien considérer, elle n'était qu'un artifice apparent pour tromper les autres et une illusion spécieuse pour se tromper soi-même. Ce sont les deux effets de l'hypocrisie, dit saint Bernard; elle met sur notre visage un masque qui nous déguise aux yeux des autres, et nous les trompons; elle met sur notre cœur un voile qui nous cache nos défauts, et nous nous trompons nous-mêmes. L'hypocrite trompe les autres par le déguisement de ses véritables défauts, voilà son crime : première partie. L'hypocrite se trompe soi-même par la complaisance qu'il a en sa fausse vertu, voilà sa peine : seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Le démon est moins à craindre quand il persuade le péché, que quand il apprend à le cacher. Quand on pèche, on s'éloigne de Dieu, et quand on déguise son crime, on se met hors d'état de retourner à lui. Par le péché on s'attire presque toujours ou la haine ou le mépris des hommes, et par l'hypocrisie on en surprend souvent l'estime et l'amitié. Ainsi le premier ennemi de l'homme sachant que le péché portait avec lui un caractère d'infamie qui en eût bientôt donné de l'horreur, crut qu'il ne pouvait se perpétuer que par l'hypocrisie, et qu'afin qu'Adam ne cessât point d'être pécheur, il commençât à devenir hypocrite. N'était-ce donc pas assez, père malheureux, d'avoir voulu vous élever contre la puissance de votre Dieu, sans vouloir encore vous dérober à ses lumières? N'était-ce pas beaucoup d'avoir goûté le fruit défendu, sans en prendre encore les feuilles pour vous cacher? et n'était-ce pas trop de nous avoir fait les héritiers de votre crime, sans nous laisser encore l'exemple funeste de votre hypocrisie? Car qui pourrait dire, s'écrie saint Bernard, combien ce venin héréditaire du déguisement d'Adam s'est étendu dans sa postérité? Où trouver un de ses enfants qui, jaloux de l'innocence qu'il a perdue, ne craigne d'être connu pour ce qu'il est et de passer pour ce qu'il n'est pas. Tromper les yeux des hommes par de beaux dehors et choquer ceux de Dieu par un cœur corrompu; affecter des actions saintes en public, et n'avoir que de l'orgueil en secret, n'est-ce pas aujourd'hui l'étude de la plupart des hommes? justes dans leur conduite et déréglés dans leurs motifs; édifiants dans leurs discours, criminels dans leurs pensées; modestes dans leurs prières et dissipés dans leurs oraisons; zélés contre les vices d'au-

trui et indulgents pour leurs propres défauts; brillants de lumières au dehors et pleins de ténèbres au dedans, dit Job : *Omnes tenebræ absconditæ sunt in oculis ejus.* (Job., XX, 26.) Ne sont-ce pas là les chrétiens de ce temps, que vous voyez doux pour se mieux venger, ouverts pour mieux surprendre, humbles pour mieux pousser leur ambition, désintéressés pour mieux ménager leurs intérêts, et saints en apparence pour être pécheurs en effet? A bien examiner des mouvements si contraires dans un même homme, ne diriez-vous pas que les Manichéens, qui ne pouvaient comprendre que des actions si opposées pussent venir d'un même principe, avaient raison d'en établir deux, l'un pour le bien et l'autre pour le mal? S'ils eussent considéré l'hypocrisie selon l'idée que je vous en donne, n'auraient-ils pas eu sujet de dire qu'il y a deux âmes différentes, l'une pour former les mauvais desseins au dedans et l'autre pour produire les bonnes œuvres au dehors; l'une pour ménager les passions et l'autre pour les déguiser; l'une pour attirer l'indignation de Dieu par les inclinations perverses et l'autre pour gagner l'estime des hommes par des apparences trompeuses? Plût à Dieu qu'il fût vrai de dire que l'hypocrite a deux âmes! il pourrait espérer d'en sauver une; mais hélas! il n'en a qu'une, et il doit s'attendre à la voir périr; il a beau donner à ses vices les couleurs de la vertu; couvrir, comme dit saint Bernard, la queue d'un scorpion de la tête d'une colombe; se transfigurer en ange de lumière, quoiqu'il soit un esprit de ténèbres; Dieu saura le condamner et le placer dans l'enfer au rang des hypocrites : *Partem ejus ponet cum hypocritis.* N'en demeurons pas à la simple peinture de l'hypocrisie; venons au cœur pour en découvrir les motifs, observant de près par quel charme des pécheurs se trouvent engagés à tromper les autres par les apparences de la vertu; car l'hypocrisie n'est mauvaise que dans ses motifs; ses dehors sont beaux, vous l'avez vu, mais ses intentions sont criminelles et injustes. Pour le comprendre, il faut se souvenir du grand principe de saint Augustin, que, comme il y avait sous la loi des Juifs chrétiens qui appartenaient à la loi, *vivebant spiritualiter ad Novum Testamentum occulte pertinentes, sic et plerique vivunt animales.* Or, qui pouvait donner à quelques Juifs la liberté de l'Evangile, que la grâce et la charité? Qui est-ce qui asservit maintenant les chrétiens à la servitude et à l'hypocrisie de la loi, pour les faire agir avec la dissimulation des esclaves et non pas avec la liberté des enfants de Dieu, que la crainte et la cupidité? *Facit eos carnalis timor, et cupiditas servos, non Evangelica fides, spes et charitas liberos.* Voilà, mes frères, les deux motifs de toutes les actions des hypocrites et les deux ressorts de leur conduite dissimulée, la crainte et la cupidité; ils craignent toujours ou la peine ou l'infamie du péché; pour ne pas perdre l'estime du monde, il faut le tromper,

sauver du moins les dehors par une honnête retenue, cachant la honte de sa vie sous un air modeste et déguiser par respect humain ce qu'on n'a pas rougi de faire au mépris de Dieu. Pussent-ils s'en tenir là, ces hypocrites serviles, ils nous épargneraient le scandale de leurs péchés par le soin de les cacher; mais, ô plaie funeste de la religion! ils portent leur déguisement jusqu'au sacrilège; ils font des sacrements, dont ils abusent, le voile trompeur de leur désordre. Comme on n'aime rien tant que les plaisirs du péché, il n'est rien qu'on craigne tant que d'en porter la honte, et on se met peu en peine d'être criminel, pourvu qu'on paraisse innocent. Crainte funeste de l'infamie, que tu fais tous les jours d'hypocrites! que tu es ingénieuse dans les artifices que tu leur suggères, féconde dans les fausses raisons dont tu les autorises et criminelle dans les prétextes que tu leur persuades pour se cacher! Si cette personne est impudique, elle affecte tous les airs de la chasteté, afin d'acheter par ses déguisements le droit de pécher impunément. Ce domestique infidèle craint-il les soupçons de son maître, il ne marque qu'attachement à ses intérêts; mais sous cette fidélité apparente il sait se couvrir et cacher son larcin. Cette fille, dont la conduite est suspecte et l'attachement dangereux, veut-elle tromper l'œil d'une mère qui l'observe, l'hypocrisie ne vient-elle pas au secours de ses mauvais desseins? n'est-ce pas par des lectures édifiantes, par des éloignements apparents du monde et par des entretiens de piété qu'elle amuse la vigilance de ses parents? On croit qu'elle pleure ses péchés dans le temps qu'elle en commet peut-être de nouveaux. Parents trop faciles, je ne prétends pas vous jeter dans des soupçons légers et téméraires; mais je vous exhorte à une vigilance exacte et indispensable sur vos enfants; s'ils sont déréglés, veillez pour découvrir leurs intrigues, et s'ils sont vertueux, veillez pour prévenir les abus qui peuvent se glisser jusque dans la vertu. Si la conduite de cette fille est véritablement innocente, elle ne fuira pas votre compagnie, elle ne craindra pas qu'on l'observe; la vertu solide n'appréhende pas les témoins; si elle est assez humble pour ne pas chercher le grand jour, elle est assez droite pour ne pas fuir la lumière; mais l'hypocrisie la craint toujours; elle tâche de sauver ses mauvais desseins à la faveur des ténèbres qu'elle cherche; et l'on peut dire que quiconque fuit les yeux de ceux qui ont droit de l'observer, cherche plutôt à cacher son péché que sa vertu : *Qui male agit, odit lucem*. La cupidité n'est pas moins dissimulée que la crainte; elle est, si je l'ose dire, le singe de la charité; comme elle, elle prend mille formes différentes selon ses différents desseins, et quoique, selon saint Augustin, ce soit le propre de la charité de faire discerner les enfants de Dieu d'avec ceux du démon, la cupidité a su trouver le secret de les confondre; elle colore les vices qu'elle inspire; elle

imite les vertus qu'elle combat, et à moins d'avoir les yeux de Jésus-Christ, il est presque impossible de discerner l'homme de bien de l'hypocrite. La voyez-vous cette cupidité artificieuse dans cet ambitieux qui veut s'élever dans le monde? il n'a rien de l'honnête homme dans le fond, mais à force de se composer il en imite les dehors. Quel remède à cela, dit saint Augustin, que d'arracher la cupidité de son cœur et d'y planter la charité, et de faire par vertu ce que l'on ne faisait que par hypocrisie : *Extirpet cupiditatem, plantet charitatem*. Remarquez cette hypocrisie dans cet ecclésiastique qui veut avoir ce bénéfice par une fausse réputation de vertu; que ne fait-il pas pour l'acquérir? assidu aux offices avec application, mortifié par vanité, apôtre par intérêt : a-t-il obtenu ce qu'il désire, il lève le masque de l'hypocrisie, il paraît tel qu'il est, la dissipation vient, l'orgueil se produit, le travail cesse, la sensualité règne, la charité s'éteint : quel remède, que de faire par une charité sincère ce qu'il faisait par une cupidité palliée : *Extirpet cupiditatem, plantet charitatem*. Qui pourrait décrire les tours différents de l'hypocrisie dans les pauvres pour tromper les riches; dans les parties, pour surprendre et attendrir les juges; dans les courtisans, pour gagner le prince? Mais ce serait trop entreprendre, et je laisse le reste à votre imagination. La cupidité n'a pas toujours une fin si basse; elle n'envisage pas partout un même intérêt dans le déguisement, mais une gloire passagère qui ne vaut guère mieux. Les stoïciens, au rapport de saint Augustin, se moquaient des disciples d'Epicure, qui faisaient servir toutes les vertus à la volupté : et saint Augustin se moque à son tour des stoïciens, qui ne les bornaient qu'à la vanité. Il est vrai, dit ce Père, que c'était un spectacle indigne d'un homme de bien, de voir dans l'école d'Epicure le tableau monstrueux de la volupté, qui paraissait sur le trône comme une reine impérieuse et délicate, donnant ses ordres aux vertus qui rampaient devant elle. Mais était-ce un objet moins choquant dans la galerie de Zénon, de voir ces vertus célestes et immortelles reconnaître une gloire fragile pour leur reine et soumettre une vertu solide au faste d'une vanité creuse et frivole? Non, non, dit saint Augustin, c'est une chose indigne que Zénon se moque d'Epicure; qu'Epicure condamne Zénon, pour moi je n'ai que des larmes pour mes frères, et je n'ai que des soupirs pour ces chrétiens imaginaires qui ne sont vertueux que par orgueil, qui laissent à part toutes les vues de l'éternité, qui n'ont une religion que pour le temps, et qui, peu sensibles à la gloire que Dieu leur promet, aiment mieux être couronnés par avance par la main des hommes. C'est le plaisir aveugle des louanges et de l'approbation du monde qui rend l'hypocrisie si commune et la vertu si rare parmi les chrétiens. Car il n'y a de véritable vertu, selon saint Augustin, que celle qui a pour objet le souverain bien de l'homme,

que celle que l'on ne pratique pas par des vues purement humaines, mais uniquement pour Dieu.

Où est-elle aujourd'hui cette vertu sainte, animée de ces principes épurés, de ces vues sublimes, de ces espérances divines dans sa fin ; où est cette vertu ennemie de l'éclat, insensible aux applaudissements, amie de la solitude et du silence, contente d'avoir Dieu seul pour spectateur et pour juge ? Ah ! qu'elle est difficile à trouver, dit saint Jérôme : *Difficile est Deo tantum judice esse contentum*. Chacun ne cherche qu'à se faire considérer ; par là on se fait un bel endroit de son hypocrisie, quand on ne peut se signaler d'ailleurs : tel qui n'a ni assez de bien pour se distinguer parmi les grands, ni assez de courage pour aspirer à la belle gloire, ni assez de beauté pour se faire des adorateurs dans le monde, ni assez de zèle pour pratiquer la véritable vertu, a toujours assez d'orgueil pour en affecter les apparences, et pour faire de la fausse piété un supplément à toutes les qualités qui lui manquent. Je ne veux pourtant pas autoriser le faux jugement du monde ; je ne prétends pas que tous ceux qui quittent le monde ne soient vertueux que par hypocrisie, ou par nécessité ; il y a de vrais saints qui savent profiter de leurs disgrâces, qui, sur le défaut de leur naissance et sur les ruines de leur fortune, bâtissent les fondements d'une solide vertu, sans songer à se dédommager de la gloire du monde qu'ils ont perdue par celle de la piété qu'ils vont acquérir : mais après tout, il le faut dire à la honte des hypocrites, il y en a bien qui abusent de la vertu pour s'acquérir l'estime et l'admiration des hommes, qui, comme Simon le Magicien, ne veulent avoir le Saint-Esprit que pour arriver à la gloire des miracles. Je n'ai garde, Seigneur, de juger ici des cœurs qui ne relèvent que de vous ; mais si vous me donniez pour un moment quelque rayon de cette lumière qui les pénètre, hélas ! que verrions-nous dans cet homme florissant qui, après s'être enrichi des dépouilles du peuple et du sang des malheureux, emploie ses restitutions en de pieuses magnificences, va parer les autels d'ornements superbes pendant que les pauvres qu'il a dépouillés sont encore tout nus. Que verrions-nous, dis-je, dans son cœur qu'une passion secrète d'immortaliser sa mémoire plutôt qu'un juste désir de satisfaire pour ses péchés ? Voilà comme les hommes se trompent les uns les autres et qu'ils achètent de fausses louanges par de fausses vertus.

SECONDE PARTIE.

Il y a trois choses dont l'homme a un éloignement infini, dit le grand Augustin : la douleur, la mort et l'erreur ; il craint la douleur, parce qu'il aime passionnément le corps qu'elle tourmente ; il craint la mort, parce qu'elle l'arrache aux plaisirs du monde, qui le charment ; mais il craint particulièrement l'erreur, parce qu'elle l'éloigne de la vérité qui est la vie de son âme, et qu'il

meurt dans son esprit quand elle l'abandonne, comme il meurt dans son corps lorsque l'âme s'en sépare : car qui est-ce, dit saint Augustin, qui nous ressuscite de la mort de l'erreur, sinon cette vie de la vérité qui ne meurt jamais, parce qu'elle est dans Dieu même : *Quis alius a morte erroris liberat, nisi vita veritatis quæ mori nescit* ? Ce principe posé, que l'homme ne craigne rien tant que l'erreur, n'est-ce pas une chose étonnante que, son orgueil ne pouvant souffrir que les autres le trompent, il prenne plaisir à se tromper soi-même : tantôt il se fait des maximes conformes à sa passion, pour la satisfaire sans scrupule : tantôt il se cache les lumières terribles de la religion pour trouver quelque paix dans ses doutes affectés ; enfin partout il se trompe et ne veut jamais être trompé. Mais s'il y eut jamais erreur dangereuse pour lui, c'est celle qui naît de son hypocrisie ; car elle l'aveugle dans le jugement qu'il fait de soi-même, elle l'abuse dans le jugement que les hommes en portent, et elle le flatte sur le jugement que Dieu en fera quelque jour. L'hypocrite se trompe dans le jugement qu'il fait de soi-même, puisqu'à force de se déguiser en homme de bien il se persuade enfin qu'il est tel ; ces riches apparences fardent l'extérieur de ses bonnes œuvres ; il se persuade aisément qu'il vaut quelque chose, et comme il ne se regarde que par le dehors et par ses actions, il s'envisage toujours par l'endroit qui lui paraît le plus beau et le plus favorable ; il se forme une idée avantageuse de soi-même ; il se remplit de cet orgueil qui est inséparable de l'hypocrisie, selon saint Augustin, ou plutôt qui est l'hypocrisie même, selon la définition de ce Père. Car, qu'est-ce que l'orgueil, qu'un désir de paraître au dehors ce que nous ne sommes pas, et de ne nous voir jamais dans le secret de notre conscience tels que nous sommes : *Quid est aliud superbia nisi deserto conscientie secreto, velle foris videri quod non est* ? Je ne parle plus de cette hypocrisie grossière, qui tend à tromper les autres ; j'en condamne une plus subtile, qui mettant un voile sur notre cœur, ne nous laisse voir que ce qui est hors de lui, et nous amuse nous-mêmes : on se regarde dans ses postures modestes, dans ses habits simples, dans ses longues oraisons ; on s'applaudit de la frugalité de sa table, de la fidélité de son commerce, de sa fermeté dans les tentations qu'on a soutenues ; on est content de soi-même pour ses aumônes, pour ses mortifications et pour les obligations de son emploi. Mais hypocrite, tu ne te connaîtras jamais par là ; tout ce bel extérieur impose à la vérité : c'est une statue de bois revêtue d'or et de couleurs éclatantes, mais les vers la mangent au dedans : c'est un arbre dont l'écorce est encore vive, mais qui ne portera jamais de fruit, parce qu'un ver intérieur en ronge la sève : c'est une peinture qui a tous les traits de l'homme, mais qui n'a au dedans ni l'esprit pour l'animer, ni la raison pour la conduire ; et cependant sur cet exté-

rieur, nous nous flattons d'être quelque chose; et, contents de ce fantôme de vertu qui nous amuse, nous négligeons la vertu solide qui consiste bien plus dans les intentions pures que dans les actions sensibles. Je ne dis pas qu'il faille négliger l'extérieur; on le doit au prochain, comme on doit l'intérieur à Dieu. L'Apôtre saint Paul ne voulut point manger de viande, de crainte de scandaliser ses frères. Le fameux Eléazar aima mieux mourir que de sauver sa vie par un artifice, quoique innocent, parce qu'il eût pu rendre sa loi suspecte, et donner lieu à des jugements téméraires. Ainsi c'est une erreur de dire, comme on fait souvent dans le monde: Qu'on en pense ce qu'on voudra, pourvu que je sois innocent; suis-je obligé d'être hypocrite par complaisance? je vois cette personne, et je sais qu'on en parle, mais malheur à celui qui s'en scandalisera; et moi, je vous dis: Malheur à vous-même qui êtes l'occasion du scandale, dans une occasion où il ne s'agit ni de la gloire de Dieu, ni de votre salut. Changez votre conduite extérieure, lorsqu'on peut lui donner un mauvais tour; retranchez ces visites suspectes, c'est un dérèglement, quoiqu'elles soient innocentes; on n'est pas hypocrite pour régler les dehors, mais pour fonder sur cet extérieur réglé tout son mérite et toute sa vertu. On se trompe encore dans le jugement que l'on fait de l'approbation des hommes; car, comme l'orgueilleux se flatte aisément d'avoir de l'esprit, de l'agrément et de la beauté, lorsqu'une troupe de flatteurs le lui redissent sans cesse, l'hypocrite se persuade sans peine qu'il a de la vertu; à force de l'entendre dire, il regarde les louanges qu'on lui donne, et les services qu'on lui rend, comme autant de titres incontestables de son mérite, et se formant sur l'opinion d'autrui une fausse idée de soi-même, il ne se reconnaît plus; il se laisse séduire à l'inclination naturelle qu'il a de se flatter; son amour-propre le dérobe insensiblement à lui-même, et ainsi enivré d'une folle complaisance en tout ce qu'il fait, il s'applaudit sur des qualités imaginaires, comme si le jugement d'autrui avait la force de changer le fond de son cœur, et si, pour être homme de bien, c'était assez de passer pour tel. Illusion dangereuse de l'hypocrisie! que tu fascines de cœurs, que tu en aveugles, que tu en endureis! car, n'est-ce pas un charme de se voir toujours hors de soi-même, occupé à se chercher dans l'imagination des autres, sans jamais descendre dans son propre cœur pour s'y trouver? N'est-ce pas un aveuglement étrange d'essayer tous les travaux de

la vertu, et de n'aspirer qu'au vent des louanges humaines; de donner pour quelques paroles qui passent, des œuvres qui pourraient mériter un royaume éternel, et de courir à l'enfer par la voie étroite qui conduit au ciel? N'est-ce pas un endurcissement déplorable, de n'être plus sensible à rien, quand on est tombé dans cet état d'hypocrisie, de croire qu'on se voit dans tous les portraits qu'on fait de la vertu, et de ne se reconnaître jamais dans la peinture de ses défauts cachés. D'où vient cette erreur, que de l'estime que l'on fait des jugements des hommes? Encore verrais-je quelque ressource pour l'hypocrite, si, après s'être trompé dans le jugement qu'il fait de soi-même, et dans celui que le monde en porte, il jugeait au moins sainement des sentiments de son Dieu; mais ne se flatte-t-il pas qu'il se laisse gagner aux apparences, aussi bien que les hommes, et que, surpris comme eux par des dehors spécieux, il approuve ces déguisements, en attendant qu'il les récompense? Quoi donc, ce Dieu, qui, selon le langage du saint homme Job, ne voit pas avec des yeux de chair: *Nunquid oculi carnei tibi sunt* (Job, X, 4); ce Dieu, qui selon le Saint-Esprit, pèse les cœurs avec leurs mouvements et leurs intentions les plus secrètes: *Appendit autem corda Dominus* (Prov., XXI, 2); ce Dieu se payera de votre hypocrisie, il n'en découvrira pas tous les détours, il n'en condamnera pas toute la vanité! Ah! vous le saurez, chrétiens, lorsqu'à ce jour redoutable où tous les voiles de l'hypocrisie seront levés, la justice de Dieu se justifiera elle-même des faux jugements que vous en faites aujourd'hui. En vain lui direz-vous: Seigneur, nous avons prêché pour votre gloire; il saura que c'est la vôtre que vous cherchiez dans un ministère si saint, et il ne vous reconnaîtra pas pour ses ministres: *Nescio vos*. En vain vous lui représenterez que vous avez secouru les pauvres dans les hôpitaux, soulagé les malades et enseveli les morts; si une complaisance secrète ou une vanité subtile s'est nourrie sous ces bonnes œuvres, c'est hypocrisie, il ne les comptera pas: *Nescio vos*. En vain tâcherez-vous de vous prévaloir d'avoir chassé les démons des cœurs, contribué à la conversion de quelques pécheurs, édifié le public par vos exemples, si vous avez retenu pour vous quelque rayon de la gloire que vous avez procurée à Dieu, il vous dira, comme à cet évêque de l'*Apocalypse*, qu'il ne trouve pas vos œuvres pleines, que le vide de l'orgueil y est entré, et qu'il ne peut pas vous reconnaître: *Nescio vos*.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Ubi zelus et contentio, ibi inconstantia, et omne opus pravum: quæ autem desursum est sapientia, primum pudica est, deinde pacifica, modesta, suadibilis, bonis consensuens, plena misericordiæ et fructibus bonis; non judicans, sine simulatione. (Jac., III.)

On ne voit qu'inconstance et que désordre parmi ceux qui sont pleins de contention et de dispute: au lieu que la sagesse qui vient d'en haut est premièrement pudique, ensuite pacifique, modeste, affable, condescendante, surtout pour les gens de bien; pleine de compassion, et féconde en bonnes œuvres: elle ne juge pas facilement, et n'est pas sujette à la dissimulation.

Vos patres, nolite ad iracundiam provocare filios vestros; sed educate illos in disciplina et correptione Domini. (*Ephes.*, VI.)

Unde bella et lites in vobis? Nonne hinc, et concupiscentiis vestris? Concupiscitis, et non habetis; occiditis, et zelatis, et non potestis adipisci; litigatis, et belligeratis. (*Jac.*, IV.)

Super cathedram Moysi sederunt scribæ et pharisæi: omnia ergo quæcunque dixerunt vobis, servate et facite; secundum autem opera eorum nolite facere; dicunt enim, et non faciunt; alligant enim onera gravia et importabilia, et imponunt in humeros hominum; digito autem suo nolunt ea movere. Omnia vero opera sua faciunt ut videantur ab hominibus; dilatant enim philacteria sua, et magnificant fimbrias; amant autem primos recubitus in cœnis, et primas cathedras in synagogis, et salutationes in foro, et vocari ab hominibus Rabbi. (*Matth.*, XXIII.)

SENTENCES DES PÈRES.

Sol non occidat super iracundiam vestram... Ejice iram de corde tuo antequam occidat lux ista visibilis, ne te deserat lux ista invisibilis. Sed et aliter bene intelligitur, quia est noster sol justitiæ veritas Christus, cujus veritate natura humana illustratur, ad quem gaudent Angeli: hominum enim infirmatur acies cordis, et si trepidant sub radiis ejus, ad eum tamen contemplandum per mandata purgantur. Cum cœperit iste sol in homine habitare per fidem, non tantum in te valeat iracundia quæ in te nascitur, ut occidat super iracundiam tuam, id est, deserat Christus mentem tuam; quia non vult Christus habitare cum iracundia tua. (*Aug.*, in *psal.* XXVI.)

Invidia diaboli mors intravit in orœm terrarum; imitantur ergo illum qui sunt ex parte ejus: hinc denique novæ fraternitatis prima odia, hinc parricidia nefanda cœperunt, dum Abel justum Caim zelat injustus... et quod Esau fratri suo Jacob inimicus existit, zelus fuit: nam quia ille benedictionem patris acceperat, hinc in odium persecutionis, facibus livoris exarsit; et quod Joseph fratres sui vendiderunt, causa vendendi de æmulatione descendit. Saul quoque Rex ut David odisset, ut persecutionibus sæpe repetitis innocentem, misericordem necare cuperet, quid aliud quam zeli stimulus provocavit? (*CYPR.*, *De zel. et liv.*)

SERMON XXXVIII.

Pour le septième dimanche après la Pentecôte.

SUR LES SOUFFRANCES DES DAMNÉS.

Omnis arbor quæ non facit fructum bonum excidetur, et in ignem mittetur. (*Matth.*, VII.)

Pères, prenez garde à ne pas donner sujet de colère à vos enfants; mais élevez-les dans la discipline et dans la crainte du Seigneur.

D'où viennent les procès et les dissensions qui règnent parmi vous, si ce n'est des dérèglements de votre concupiscence que vous ne savez pas modérer? Vous livrez vos cœurs à des désirs ardents que vous ne pouvez satisfaire: de là vient que vous laissez ceux qui traversent vos desseins; que vous vous déchirez et faites une guerre cruelle les uns aux autres.

Les scribes et les pharisiens sont les successeurs de l'autorité et de la chaire de Moïse. Observez donc et faites exactement toutes les choses qu'ils vous commanderont, et ne vous arrêtez pas aux mauvais exemples qu'ils peuvent vous donner par leur conduite: car ils disent, et ne font point; ils appesantissent le joug du Seigneur, et ils mettent sur les épaules des hommes des fardeaux insupportables, auxquels ils ne touchent seulement pas du bout du doigt. Toutes les bonnes œuvres qu'ils font, ce n'est que pour être vus et loués des hommes: ils étendent avec faste leurs philactères, où ils font gloire de porter la loi écrite, au lieu de l'avoir gravée dans le cœur; ils font retentir le bruit des sonnettes attachées aux franges de leurs robes, pour attirer les regards et l'estime du peuple; ils aiment les premières places dans les festins, et les premiers rangs dans les synagogues: ils sont bien aises d'être salués avec respect en public, et d'être appelés maîtres.

Que le soleil ne se couche point sur votre colère. si la colère s'est emparée de votre cœur, faites qu'elle en sorte avant que la nuit vienne, de peur que vous ne soyez enveloppé dans la nuit du péché, et qu'en même temps que la lumière visible, qui éclaire vos yeux, disparaîtra, vous ne perdiez la lumière invisible de la grâce qui éclaire votre âme. On peut entendre aussi ce passage du Prophète d'une autre manière, parce que le vrai soleil de justice qui illumine le monde chrétien, c'est Jésus-Christ, dont la présence réjouit les anges: car quoi que les faibles yeux de notre âme ne puissent soutenir l'éclat de ses vives lumières, cependant l'observation de la loi divine les purifie et les élève jusqu'à la contemplation de ce soleil céleste. Ainsi lorsque ce divin astre aura commencé de luire dans votre âme par la foi, ne vous laissez pas tellement aller à la colère, que cette passion violente fasse sortir Jésus-Christ de votre âme, parce que le Dieu de la paix ne saurait habiter avec le trouble que la colère excite dans les cœurs qui s'y abandonnent.

C'est par l'envie du diable que la mort est entrée dans le monde: les enfants de ce père malheureux l'imitent. Cette passion diabolique fut la cause du premier fraticide qui souilla la terre, lorsque Caim trempa ses mains dans le sang de son frère Abel. Ce fut cette même envie qui arma le furieux Esau contre le pacifique Jacob. C'est ce qui obligea les frères de Joseph de le vendre. Si Saül devint l'ennemi implacable de David; s'il lui fit une guerre cruelle; s'il s'efforça de le sacrifier plusieurs fois à sa vengeance, l'envie seule à laquelle il livra son âme, en fut la cause.

Tout arbre qui ne produit pas de bon fruit sera coupé et jeté au feu.

Cet arbre qui ne produit point de bons fruits, nous représente le chrétien qui ne fait point de bonnes œuvres et qui occupe

la terre inutilement, puisqu'il ne répand dans l'Eglise que la contagion de ses mauvais exemples. Le feu, dans lequel cet arbre est jeté, nous figure le feu de l'enfer, dans lequel les impies, retranchés par la mort, du nombre des vivants, sont précipités, pour être les victimes éternelles de la colère de Dieu et servir de proie à ces flammes dévorantes qui les brûleront sans les consumer. Il n'est aucun des chrétiens qui ne doive craindre d'être entraîné dans cet abîme affreux par le poids de ses iniquités; il y en a peut-être plusieurs de ceux qui m'écoutent, à qui l'on pourrait adresser ces paroles étonnantes de saint Jean : Arbres infructueux et frappés de la malédiction divine, la cognée est déjà mise à la racine; vous allez être coupés et jetés pour jamais au feu d'enfer, si vous ne faites pénitence : *Jam securis ad radicem arboris posita est.* Mais si nous descendons tout vivants par la pensée dans ce lieu de misère, dit saint Bernard, la crainte salutaire que nous concevrons d'y tomber sera dans nos âmes le commencement de la vraie sagesse, qui conduit au souverain bonheur. Or, pour nous en former une idée, qui nous effraye, attachons-nous à trois solides considérations que nous fournit ce saint docteur, dans le Traité qu'il a fait du mépris du monde; lorsqu'il dit que les damnés souffriront en trois différentes manières : 1^o par le souvenir du passé; 2^o par les douleurs du présent; 3^o par le désespoir de l'avenir : *Hic vermis crudeliter lacerans affliget præteritorum memoria, torquet præsentium angustia, turbabit futurorum sera pœnitentia.*

PREMIÈRE PARTIE.

De toutes les pensées affligeantes qui se présenteront à l'esprit d'un damné, la plus cruelle sera le souvenir des crimes qui l'auront précipité dans ce gouffre de flammes. Souviens-toi, disait Abraham à ce riche impitoyable enseveli dans l'enfer; souviens-toi que tu as vécu dans l'abondance et dans les délices pendant que tu as été sur la terre : *Recordare quia recepisti bona in vita tua.* Souviens-toi de ces richesses que tu as si criminellement dissipées; de ces pauvres que tu as traités avec une dureté inflexible; de ces festins où tu as rassemblé tous les plaisirs qui peuvent flatter les sens; de ces spectacles, qui t'ont rempli l'esprit des images les plus attrayantes de la volupté; de ces concerts qui ont porté le poison le plus subtil de l'amour profane jusqu'au fond de ton cœur; souviens-toi de toutes ces choses; *recordare* : que ce souvenir te plonge dans un abîme d'amertume et de tristesse, proportionné à cet abîme de désordres, où tes délices criminelles t'avaient enseveli : *Quantum fuit in deliciis, tantum date illi tormentum et luctum.*

En effet, la réflexion que le damné fera malgré lui, que pour des biens passagers, qui n'étaient que des ombres de bien, il aura perdu le véritable, l'unique et le souverain bien; que, pour un intérêt sordide,

un plaisir honteux, un honneur frivole, il se sera privé d'une éternité de biens, de délices et de gloire : cette réflexion, dis-je, ce remords, ce repentir, mais tardif, inutile et infructueux, sera le ver rongeur qui ne mourra jamais dans son âme. *Vermis eorum non moritur.* Ce sera cette plaie incurable dont parle Jérémie, qui, toujours renouvelée par un souvenir dont le damné ne pourra se défaire, saignera dans son âme pendant toute l'éternité, *insanabili plaga.* Ah ! dit saint Chrysostome, Dieu n'aura pas besoin de furies ni de démons pour tourmenter les damnés, ils seront eux-mêmes leurs plus cruels bourreaux. Ce juge inique sera tourmenté par ces injustices atroces qu'il a commises; ce détracteur par les médisances horribles qu'il aura répandues; cet homme d'affaires, par les intrigues qui l'auront enrichi aux dépens de la veuve et du pupille. Le souvenir des plaisirs criminels laissera dans l'âme du damné des impressions de fiel et d'amertume qui ne s'effaceront jamais, dit saint Bernard; tous les mouvements déréglés de sa concupiscence, qui l'agitaient pendant sa vie, demeureront dans son cœur pour y causer ce trouble et ce désordre affreux, qui règnent dans ce lieu de ténèbres : *Transit totus ille motus delectationis illicitæ, et imprimit amara quædam signa memoriæ.* Tous les charmes des plaisirs défendus sont passés pour lui; mais le repentir de s'y être abandonné ne passera jamais : *Momentaneum quod delectat, æternum quod cruciat.* On ne demeure qu'un moment à commettre le péché, et pendant toute l'éternité il sera éternellement vrai qu'on l'aura commis : *Facere in tempore est; fecisse in æternum manet.* Ah ! que le damné pourra bien dire avec plus de raison que Jonathas : Jen'ai fait que goûter un peu de miel au bout d'une baguette et voilà que je meurs; je n'ai fait que passer un moment par le torrent des voluptés du siècle, et me voilà plongé pour jamais dans un gouffre d'amertume : *Gustavi paululum mellis in summitate virgæ, et ecce morior.* Son âme, délivrée des voiles qui l'embarrassent, et qui la troublent pendant qu'elle est renfermée dans la prison de son corps, verra, pour ainsi dire, à la lueur de ces flammes vengeresses qui la dévoreront; elle verra, dis-je, clairement, ce que c'est que Dieu et le péché; elle rappellera tant de bons mouvements, et tant de saintes inspirations rendues inutiles par sa résistance; et dans cette pensée elle entendra toujours une voix qui lui dira : Apprends combien il est amer d'avoir abandonné le Seigneur : *Scito quam amarum est dereliquisse Dominum tuum.*

SECONDE PARTIE.

La voie la plus assurée pour ne pas tomber dans l'enfer après la mort, c'est d'y descendre souvent par de sérieuses réflexions pendant la vie, selon ce souhait de David, *descendant in infernum viventes.* Mais afin que cette considération d'une éternité malheureuse pût être efficace pour notre con-

version, il faudrait que Dieu nous révélât, comme il a fait à quelques saints, les tourments horribles des damnés, ou qu'une expérience passagère de leurs souffrances nous en fit connaître l'excès, pour percer notre chair de la crainte des jugements de Dieu, selon l'expression du Prophète : *Confige timore tuo carnes meas* ; car les peintures les plus affreuses que les prédicateurs font de l'enfer ne font que de légères impressions, si l'esprit de Dieu ne joint aux faibles traits de l'éloquence chrétienne, les vives et touchantes images qui pénètrent les âmes. Représentons-nous l'état d'un réprouvé dans les enfers : il se regarde séparé de Dieu au milieu des flammes, dont il est la victime, voilà son éternelle occupation : un Dieu perdu pour jamais, voilà la peine du dam ; un feu dévorant qui le brûle, voilà la peine du sens. Un de ces supplices serait capable de faire un tourment effroyable ; jugez de ce qu'ils sont réunis ensemble. Pour se former une idée de ce que la privation de Dieu fera souffrir aux réprouvés, il faut considérer que l'âme dégagée des fantômes corporels se portera avec une incroyable rapidité vers Dieu qui est son centre et sa dernière fin ; mais Dieu irrité leur dira éternellement : *Discedite, maledicti* ; retirez-vous, maudits. Qui pourrait comprendre quelle sera l'agitation de cette âme, qui sera d'un côté attirée par les perfections infinies de Dieu, et de l'autre repoussée par sa justice ? Jamais l'aversion qu'elle sentira pour Dieu comme l'auteur de sa misère, n'étouffera l'inclination qui la portera vers Dieu, comme son souverain bien. Jamais le bras de Dieu qui la rejette n'empêchera l'action de l'autre bras qui l'attire. De sorte qu'elle l'aimera malgré sa haine, et qu'elle le haïra malgré son amour ; et que, pendant toute l'éternité, elle ne fera autre chose que passer des mouvements impuissants, qui la porteront avec une extrême violence vers ce Dieu perdu sans ressource, à des blasphèmes et à des transports de rage, causés par le désespoir de le posséder. Voilà l'état où l'Evangile nous représente le mauvais riche damné : *Elevans oculos suos cum esset in tormentis, vidit Abraham a longe*. Ce riche malheureux élevant les yeux du fond de cet anéantissement, vit Abraham de loin : il l'aperçoit, dit saint Ambroise, comme dans un éloignement infini ; de sorte qu'entre lui et ce saint patriarche, il y avait comme un chaos qui fermait toute communication, *inter vos et nos chaos magnum*. Ah ! s'il était si éloigné d'Abraham, reprend ce saint docteur, combien plus l'était-il de Dieu ? si ce grand et immense chaos séparait les damnés d'avec les saints Pères, avant que l'entrée du ciel leur eût été ouverte, que sera-ce depuis qu'ils sont montés avec Jésus-Christ dans le séjour de sa gloire ? Etre séparé de Dieu, ô malheur irréparable ! malheur aussi grand, dit saint Augustin, que Dieu est grand : *Hec est enim tanta pœna quantus ipse est Deus*. Comme la possession de Dieu fait la souveraine béatitude des prédestinés, la perte de

Dieu fait le souverain mal des démons. Comme Dieu élève les saints jusqu'à la vision béatifique, et à une connaissance surnaturelle de ses perfections, qui leur fait sentir toute la joie de le posséder, Dieu produit dans l'âme des damnés une connaissance parfaite de l'existence du bien infini qu'ils ont perdu, pour leur faire sentir toute la peine de cette privation. Que dirai-je de la peine du sens ? exciterai-je ici votre imagination ? vous représenterai-je une mer de feu, dans laquelle une multitude d'impies se précipitent ; un cachot obscur, où ces débiteurs de la justice de Dieu seront détenus jusqu'à ce qu'ils aient satisfait pour la plus légère de leurs fautes, et où, n'étant plus en état de s'acquitter de leurs dettes, il leur sera impossible de se délivrer. Un égout dans les entrailles de la terre, pour recevoir toutes les immondices de l'univers, et où se rendront de toutes les parties du monde les ordures de tous les crimes, *parce que rien de souillé n'entrera dans le ciel* : un assemblage affreux de corps brûlants entassés les uns sur les autres, avec une horrible confusion de cris, de grincements de dents, de blasphèmes et de malédictions, que les damnés opposeront au cantique immortel de la gloire, dont les saints feront retentir le ciel. Toutes les créatures combattront contre ces insensés qui auront préféré les créatures à Dieu : *Pugnabit pro eo universus orbis contra insensatos*. Mais Dieu fera surtout agir, pour les tourmenter, le plus violent et le plus actif de tous les éléments ; le souffle de la colère de Dieu allume le feu qui brûle les méchants, dit Job : *Halitus ejus pravorum ardere facit*. Cet instrument de la justice de Dieu en recevra toutes les qualités nécessaires pour exécuter les ordres de ce Dieu vengeur irrité. Ce sera, pour parler avec un Père de l'Eglise, une flamme en quelque sorte intelligente et raisonnable, qui redoublera sa violence selon qu'elle trouvera plus de degrés de malice à punir dans les sujets sur lesquels elle agira : *rationabilis quædam flamma*. Ce sera un feu surnaturel et divin, qui agira également sur les âmes et sur les corps ; qui brûlera sans purifier et sans consumer. Je ne parle point ici de cette éternité de tourments, qui demanderait seule un discours entier, et dont la seule pensée fait dresser les cheveux. O homme ! tu es né avec une âme immortelle, il ne t'est pas libre de te détruire et de t'anéantir toi-même ; mais ce glorieux privilège de ton âme est pour toi une nécessité absolue ou de partager éternellement la félicité de Dieu, ou d'être éternellement la victime de sa colère. Il n'y a point de milieu, pendant que Dieu sera Dieu, tu seras au nombre des bienheureux dans le ciel, ou au nombre des damnés dans l'enfer. Voilà ce que la foi nous apprend ; choisis de cette affreuse alternative : ou il faut seconder le joug d'une religion qui paraît d'autant plus divine qu'elle est méritée, ou croire cette épouvantable vérité. O Seigneur ! gravez-la profondément dans nos âmes ; représentez-nous

avec les traits divins de votre grâce, un enfer toujours ouvert sous nos pieds; car nous ne serons jamais capables de vous offenser, si nous sommes bien convaincus qu'un péché mortel suffit pour nous jeter dans cet abîme de malheurs. Si les âmes mondaines qui se laissent emporter à leurs passions pensaient sérieusement qu'elles marchent sans cesse sur les bords de ce précipice effroyable; que les plaisirs auxquels elles se livrent sont comme des fleurs semées qui leur cachent ce gouffre de flammes prêt à les engloutir; que la mort qui les peut surprendre dans la disgrâce de Dieu, les peut faire tomber en un moment du milieu de leurs délices dans les enfers; qu'à la fin de cet assoupissement funeste, dans lequel ils vivent, ils se trouveront à leur réveil environnés de ces flammes vengeresses, et entre les mains des démons; si, dis-je, les personnes du siècle faisaient ces réflexions, leur imagination, frappée de ces objets effrayants et terribles, ne saurait être flattée par les objets agréables du monde. Mais comme on ne pense point à l'enfer, cet enfer est à notre égard comme s'il n'était point; les impies attendent pour le croire, qu'ils y soient précipités; les pécheurs qui n'ont pas secoué le joug de la foi, mais qui ne peuvent se résoudre à renoncer aux plaisirs, écartent de leurs esprits ces tristes idées qui troubleraient tous leurs contentements. Si l'on pensait toujours à cela, dit-on, l'on n'aurait jamais un moment de joie. Ah! mon frère, il serait bien plus avantageux pour toi de n'avoir jamais de joie pendant une vie si courte, que de n'en avoir jamais pendant toute l'éternité; de prendre quelques gouttes de ce calice d'amertume, dont tous les pécheurs doivent boire, que d'être contraint d'en avaler toute la lie.

SERMON XXXIX.

Pour le même jour.

IL Y A DEUX SORTES DE FAUX PROPHÈTES.

Attendite a falsis prophetis, qui veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces. (Math., VII.)

Gardez-vous des faux prophètes, qui viennent à vous vêtus comme des brebis, et qui au dedans sont des loups ravissants.

Le Sauveur du monde ne s'est pas contenté de nous sauver, il a voulu encore nous découvrir tous les écueils que nous devons craindre dans la voie du salut. Or, il est certain que le plus dangereux de tous les écueils est celui de la séduction des faux prophètes qui prennent une forme étrangère pour cacher ce qu'ils sont, et viennent à nous vêtus comme des brebis, quoiqu'ils aient au dedans d'eux-mêmes toute la sévérité des loups ravissants : *Veniunt ad vos in vestimentis ovium, intrinsecus autem sunt lupi rapaces*. Mais comme nous ne pouvons éviter leurs artifices sans connaître leurs illusions, Jésus-Christ a bien voulu prendre le soin de nous les découvrir, en nous assurant que la dépravation de leur conduite nous ferait connaître le venin de leur doctrine : *A fructibus eorum cognosce-*

tis eos. Quoi donc de plus important que d'être attentif aux paroles de Jésus-Christ, puisqu'elles nous apprennent à nous précautionner contre les illusions de ces ouvriers trompeurs qui, par leur adresse et par leur artifice, corrompent les autres, après s'être corrompus eux-mêmes?

Il y a deux sortes de faux prophètes, dont j'entreprends d'exposer le caractère dans les deux parties de ce discours; les uns corrompent les esprits et les autres flattent les consciences : ces deux propositions sont très-importantes, puisqu'il n'est rien de si ordinaire que de vouloir être trompé et qu'il n'est rien de plus dangereux que de vouloir être flatté.

PREMIÈRE PARTIE.

Annoncer de nouvelles doctrines, se séparer de la communion de l'Eglise, se révolter contre ses décisions et combattre ses maximes, c'est un des caractères de ces faux prophètes qui viennent à nous, et contre l'imposture desquels Jésus-Christ nous avertit de nous précautionner : *Attendite a falsis prophetis*. La première marque de leur imposture, c'est qu'ils viennent d'eux-mêmes et qu'ils ne sont pas envoyés : *Veniunt ad vos*. Reconnaissez donc ici, mes frères, le caractère des faux prophètes et la marque des véritables; les uns viennent d'eux-mêmes et les autres sont envoyés. Or, il est certain que ceux qui viennent d'eux-mêmes sont tellement de faux prophètes, que toute l'antiquité s'est servie de ces paroles de Jésus-Christ, *veniunt ad vos*, ils viennent à vous pour confondre ceux qui osaient paraître sans mission. C'était ainsi que Tertullien confondait les hérétiques de son temps : D'où êtes-vous, leur disait-il? Quand avez-vous commencé? Et d'où venez-vous? *Qui estis? quando et unde venistis?* Comme s'il leur eût dit : Vous êtes de nouveaux venus, donc votre doctrine est nouvelle; et c'est assez pour faire voir qu'elle porte un caractère de schisme et de scandale : vous avez commencé de nos jours; la vérité est plus ancienne, et, par conséquent, vous ne l'enseigniez pas; vous venez de vous-mêmes; vous n'êtes donc pas envoyés par les apôtres, qui sont les seuls docteurs de la vérité. Ce grand homme, expliquant ce que c'est que de venir de soi-même, dit que, pour avoir une mission légitime, il faut prouver l'origine de son Eglise et qu'il faut montrer la suite de ses évêques, de sorte que, par une suite non interrompue, on fasse voir que le premier de ses évêques a été un des apôtres, ou un homme apostolique établi par les apôtres : *Edant origines Ecclesiarum suarum, evolvant ordinem episcoporum suorum, ita per successiones ab initio decurrentem, ut primus ille episcopus aliquam ex apostolis, vel apostolicis, qui tamen cum apostolis perseveraverit, habuerit auctorem, et antecessorem*. N'était-ce pas encore là le sentiment de saint Cyprien, lorsqu'il assurait que Novatien n'était point dans l'E-

glise et qu'il ne pouvait être connu pour évêque, parce qu'en méprisant la tradition apostolique, il était venu de lui-même et ne succédait à personne. Cet homme inquiet et turbulent avait eu l'audace de se faire ordonner évêque de Rome, tandis que ce premier siège du monde était occupé par le saint pape Corneille. Or, selon saint Cyprien, on ne peut être évêque légitime et on ne peut avoir dans l'Eglise la place d'un véritable pasteur quand on ne succède à personne. C'était encore sur ce principe que s'appuyait saint Optat, quand il disait aux donatistes : Rendez-nous compte de l'origine de votre chaire, vous qui osez soutenir que la véritable Eglise du Seigneur est chez vous : *Vestræ Cathedræ vos originem reddite, qui vobis vultis sanctam Ecclesiam vindicare*. Suivant ces principes des Pères, n'est-il pas aisé d'entendre ces paroles de Jésus-Christ, ils viennent à vous, *veniunt ad vos*, des faux prophètes qui viennent sans être envoyés. Mais les paroles qui suivent ne méritent pas moins nos réflexions que les précédentes ; ils viennent vêtus comme des brebis : *Veniunt ad vos in vestimentis ovium*. Avoir un extérieur composé, mais insinuant ; se servir du nom vénérable des sacrées Ecritures ; assurer avec un air de confiance que la parole de Dieu sert de fondement et de preuve à ses sentiments : ah ! c'est là l'extérieur de la brebis qui cache la qualité de loup ravissant ; c'est là le dehors imposteur qui a séduit et qui séduit encore la foi de tant de simples. Tous les hérétiques qui ont attaqué l'unité de l'Eglise s'en sont servis pour la troubler. Aussi les Pères faisaient-ils voir à ces séditeux, quand ils citaient les divines Ecritures, que les disputes ne finissaient point, lorsque l'on permettait à chacun de s'en servir ; mais que le point décisif était d'examiner à qui elles avaient été confiées et à qui il appartenait d'en découvrir le véritable sens. Ces hommes apostoliques les regardaient comme un dépôt sacré que les apôtres avaient mis entre les mains de ceux qui tiennent leur place dans l'Eglise chrétienne ; et ils concluaient de là que le véritable sens de l'Ecriture ne se peut trouver que dans des Eglises que l'on peut avec justice appeler apostoliques, parce qu'elles sont gouvernées par des pasteurs qui rendent raison de leur mission et qui font voir qu'ils sont successeurs des apôtres. Ils étendaient ce principe jusqu'à prétendre que les hérétiques ne pouvaient s'attribuer les Ecritures, ni entreprendre de les expliquer sans commettre un vol et un attentat. Comment osez-vous enlever mon héritage, leur disait Tertullien ? C'est ma possession, c'est mon bien ; il est entre mes mains avant que vous eussiez paru ; je suis l'héritier des apôtres, les Ecritures sont un bien qu'ils m'ont confié et que vous m'arrachez contre toute justice : *Mea est possessio olim possideo, prior possideo, habeo origines, firmas, ego sum hæres apostolorum, sicut caverunt testamento suo, sicut fidei*

commiserunt, secut adjuraverunt ita teneo ; vos certe exheredaverunt semper, et abdicaverunt semper ut extraneos, et inimicos. A ces traits, mes frères, ne reconnaissez-vous pas les artifices dont les faux prophètes se sont servis pour en imposer à ceux qu'ils voulaient surprendre ; mais vous ne les connaissez encore qu'au dehors. Ecoutez les paroles de Jésus-Christ, qui vous apprennent à les connaître au dedans ; elles ne se contentent pas de vous découvrir une fausse douceur capable de vous séduire ; elles vous exposent encore de véritables maux qui pourraient vous perdre en vous faisant connaître que ceux qui sont vêtus comme des brebis sont au dedans des loups ravissants : *Intrinsecus autem sunt lupi rapaces*. Mettre la confusion dans le troupeau de Jésus-Christ, le dissiper et le perdre ; engager les brebis qui le composent à sortir de la bergerie ; troubler la paix de l'Eglise et rompre son unité ; ce sont autant de marques cruelles qui nous font connaître que les faux prophètes sont des loups ravissants. Non, dit saint Cyprien, il n'est pas nécessaire d'examiner la doctrine de ceux qui enseignent hors de l'Eglise ; ils ne doivent point être écoutés, parce qu'ils sont des loups ravissants qui dispersent le troupeau au lieu de le rassembler, et qui le dévorent au lieu de le nourrir. Quelles idées égalent celles qu'ont eues tous les Pères d'un crime si détestable, comparant l'Eglise à l'arche ? ils se sont servis de cette comparaison pour nous faire comprendre que comme ceux qui n'étaient point dans l'arche ont misérablement péri dans les eaux du déluge, aussi tous ceux qui ne sont point dans l'Eglise se perdent infailliblement dans les eaux bourbeuses de la division et du schisme ; de là vient que saint Augustin, après avoir fait cette comparaison, dit que la séparation perd ceux-là même dont les mœurs sont les plus régulières et les plus pures. En vain l'hérétique se donne le nom de juste, dit ce Père ; c'est assez qu'il soit hors de l'Eglise pour être méchant ; de quelque vertu qu'il se pare, il n'en est point qui puisse le laver du crime de la séparation ; n'amusant pas avec Jésus, on ne fait que dissiper sans lui : *Quicumque moribus laudabiles sunt, facit eos sola separatio damnabiles ; quia filius malus seipsum justum dicit, exitum autem suum non abluet*. Après tant de témoignages que nous donne l'antiquité et tant de preuves que nous fournissent les Pères, pouvons-nous douter que ceux qui se séparent de l'Eglise, quelques raisons qu'ils exposent, de quelque prétexte dont ils se servent, avec quelque assurance qu'ils soutiennent que l'Ecriture est leur guide, ce sont ces faux prophètes et ces loups ravissants contre lesquels Jésus-Christ nous avertis de nous précautionner. Les premiers fidèles remplis d'une sage simplicité et d'un amour respectueux pour la véritable Eglise, regardaient tous ceux qui se soulevaient contre elle par la nouveauté de leur doctrine, comme des faux prophètes et des corrupteurs, sans let-

tres, sans science et sans livres. Ils conservaient inviolablement la pureté de leur foi, dit saint Irénée, persuadés que ceux qui les avaient engendrés en Jésus-Christ, leur avaient enseigné la vérité; ils s'étaient fait une loi de ne point écouter ceux qui leur enseignaient une autre doctrine. Si quelqu'un, dit ce Père, entreprenait de porter chez eux les erreurs empoisonnées des hérétiques, ils se fermaient les oreilles pour ne pas entendre ce qui était contraire à ce dont ils avaient toujours fait profession; c'était la sage précaution et l'heureux préservatif dont ils se servaient contre le venin mortel qui se trouve caché dans la doctrine de ces faux prophètes qui venaient à eux vêtus comme des brebis, mais qui au dedans étaient des loups ravissants qui venaient disperser le troupeau et le perdre.

Grâce à Jésus-Christ, nous formons tous un même troupeau et nous sommes maintenant sous la conduite d'un même pasteur; attachés à l'Eglise qui est la colonne de la vérité, nous ne devons point craindre d'être emportés par ces vents dangereux des opinions contraires dont la tromperie et l'artifice des hommes se servent pour engager dans l'erreur; mais nous ne pouvons assez réfléchir sur l'importance de ces vérités, soit pour nourrir notre foi, soit pour condamner une certaine curiosité criminelle qui fait tant d'apostats secrets, soit pour rendre de continuelles actions de grâces à Dieu qui nous a préservés des illusions et des impostures des faux prophètes, soit pour gémir sur l'état malheureux de ceux de nos frères qui n'ont pas connu que ceux qui venaient à eux avec des vêtements de brebis, n'étaient dans le fond que des loups ravissants. Mais que dis-je, n'avons-nous rien à craindre des faux prophètes? n'y en a-t-il pas dans le sein de la véritable Eglise même? Hélas! l'esprit de la séduction se glisse partout; s'il y a de faux prophètes hors l'Eglise qui séduisent les esprits, il y en a dans l'Eglise qui flattent les consciences.

SECONDE PARTIE.

Ces paroles de Jésus-Christ, gardez-vous des faux prophètes, ne regardent pas moins ceux qui flattent les consciences que ceux qui séduisent les esprits. Rien n'égale les plaintes que Dieu fait et les malheurs qu'il annonce dans les Ecritures à ces guides aveugles et complaisants, qui trouvent des subtilités criminelles pour accommoder Dieu avec le monde; qui, pour retenir les pécheurs sous leur conduite et pour se soutenir eux-mêmes par les avantages qu'ils en retirent, laissent augmenter le nombre des péchés par une honteuse condescendance; et qui, bien loin d'éloigner les âmes du vice, les y élèvent quelquefois lorsqu'ils ne peuvent y atteindre. Malheur, dit Dieu par le prophète Ezechiel, malheur à ces faux prophètes qui annoncent la paix aux pécheurs qui ne sont pas en état de la recevoir, et qui, mettant des coussins sous leur coude, n'exigent rien d'eux qui leur déplaise ou qui les blesse : *Vae qui consuunt pulvillos,*

sub omni cubito manus. (Ezech., XIII, 18.)

Il semble que les Pères de l'Eglise ne peuvent assez nous avertir de nous garder de ces faux prophètes qui s'empressent de réconcilier les pécheurs et de les admettre à la participation des saints mystères avant qu'ils aient fait des œuvres de pénitence et qu'ils aient donné des preuves assurées d'une conversion sincère; n'en voit-on pas maintenant comme du temps de saint Cyprien, qui étouffent les remords de ceux qui ont péché et qui sèchent leurs larmes en les jetant dans un faux repos; qui les assurent quand Dieu les menace, et qui leur offrent une paix aussi dangereuse à ceux qui la donnent, qu'elle est inutile à ceux qui la reçoivent? *Illi ante actam pœnitentiam offerre lapsis pacem et Eucharistiam dare, id est sanctum Domini corpus.* Hélas! on ne trouve dans l'Eglise même que de faux prophètes qui ont des maximes opposées à celles de Jésus-Christ. Quoi de plus ordinaire que d'entendre ces dangereuses paroles: bienheureux sont les riches, bienheureux sont ceux qui sont à leur aise, bienheureux sont ceux qui possèdent de grandes dignités. O vous qu'une si cruelle prévention aveugle, ne devez-vous pas être regardés comme de faux prophètes; et peut-on apporter trop de précautions pour repousser de si pernicieuses maximes? Si celui qui attaque un dogme reçu dans l'Eglise est mis au rang des faux prophètes et des hérétiques, doit-on avoir plus de ménagement pour celui qui attaque les maximes de morale établies par Jésus-Christ? Celui qui a dit: Ceci est mon corps, n'a-t-il pas dit aussi: Bienheureux sont les pauvres, malheureux sont les riches? et si c'est une erreur insoutenable de dire que l'Eucharistie n'est pas le corps de Jésus-Christ, est-il plus permis de dire que les pauvres sont malheureux et que les seuls riches sont heureux? Ah! si on ne peut trop prendre garde aux faux prophètes qui contredisent la parole du Fils de Dieu, quelles précautions ne devons-nous pas prendre pour ne pas fomentier par la corruption de nos mœurs les maximes contraires à celles qu'il nous a enseignées? Mais que faisons-nous? Ne semble-t-il pas que nous apportions autant de précautions pour nous laisser tromper, que nous en devrions apporter pour nous empêcher de l'être? Nous voulons être trompés, puisque nous ne cherchons que ceux qui nous dissimulent la vérité et qui nous la cachent; nous ne goûtons que ceux qui par complaisance se courbent avec nous, et nous ne fuyons que ceux qui, par un zèle évangélique, veulent entreprendre de nous relever; un homme habile à trouver des tempéraments facile à nous excuser, complaisant pour ne vouloir point approfondir ce que nous voulons cacher, se sont les guides aveugles que nous suivons et les faux prophètes que nous consultons. Semblables à Achab, nous ne voulons entendre que des choses agréables, et nous rejetons les ministres du Seigneur qui, animés du même esprit que Michée nous en

diraient d'utiles. Si c'est un malheur d'être flatté par la lâche complaisance des directeurs, le malheur paraît sans remède lorsque l'on conspire avec eux pour être flatté. Qu'importe de retrancher au dehors tout ce qui pourrait blesser les sens et l'honnêteté, si l'on entretient au dedans quelque passion dominante qui empoisonne le cœur, et dont le venin est d'autant plus inévitable, qu'il donne la mort au milieu des signes et des apparences de la vie. Il ne faut pas toute-

fois que la crainte de trouver des guides trop faciles et trop condescendants, qui nous perdent au lieu de nous sauver, nous fasse prendre la résolution de vivre sans directeurs et de nous conduire nous-mêmes ; ce serait encore un plus grand mal, selon saint Bernard, puisque ce serait tendre la main au démon qui nous séduit, que de ne la pas tendre à un maître qui nous conduise : *Seductori dat manum, qui dare dissimulat præceptorî.*

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Dilexit maledictionem, et veniet ei, et noluit benedictionem, et elongabitur ab eo : et induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua in interiora ejus, et sicut oleum in ossibus ejus. Fiat ei sicut vestimentum quo operitur, et sicut zona qua semper præcingitur. (*Psal. CVIII.*)

Insanabilis fractura tua, pessima plaga tua, curationum utilitas non est tibi. (*Jerem., XXX.*)

Terrorem brachii sui ostendet in comminatione furoris. (*Isa., XXX.*)

Tunc dixit rex ministris : Ligatis manibus et pedibus ejus, mittite eum in tenebras exteriores. Ibi erit fletus et stridor dentium : multi enim sunt vocati, pauci vero electi. (*Matth., XXII.*)

Tunc dicet et his qui a sinistris erunt : Discedite a me, maledicti, in ignem æternum, qui paratus est diabolo et angelis ejus : Esurivi enim, et non dedistis mihi manducare ; sitiivi, et non dedistis mihi potum ; hospes eram, et non collegistis me ; nudus, et non cooperuistis me ; infirmus et in carcere, et non visitastis me. (*Matth., XXV.*)

Et hic bibet de vino iræ Dei, quod mistum est mero in calice iræ ipsius, et cruciabitur igne et sulphure in conspectu angelorum sanctorum, et ante conspectum Agni : et fumus tormentorum eorum ascendet in sæcula sæculorum : nec habent requiem die ac nocte, qui adoraverunt bestiam et imaginem ejus, et si quis acceperit caracterem nominis ejus. (*Apoc., XIV.*)

Ils ont aimé la malédiction, et elle est tombée sur eux ; ils ont rejeté la bénédiction, et elle s'est éloignée d'eux : c'est pourquoi ils sont couverts de cette malédiction comme d'un vêtement, par la multitude de leurs péchés ; et elle est entrée en eux comme l'eau dans leurs entrailles, et comme l'huile jusque dans leurs os, par la corruption de leur cœur. Tous ces pécheurs, ô mon Dieu ! sont donc revêtus de leurs dérèglements et de leurs désordres comme d'une robe ; ils en font vanité, ils s'en glorifient, et ils en sont ceints comme d'une ceinture.

Votre blessure est devenue incurable, votre plaie étant très-dangereuse, et toute guérison vous étant inutile.

Il fera voir quelle est la force de son bras, lorsqu'il exercera sa fureur.

Le roi dit à ses officiers : Jetez-le pieds et mains liés dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents : car il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Alors il dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel, qui est préparé au diable et à ses anges. Car j'ai eu faim, et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif, et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais pèlerin, et vous ne m'avez pas retiré ; j'étais nu, et vous ne m'avez pas couvert ; infirme et dans la prison, et vous ne m'avez pas visité.

Celui-là boira aussi du vin de la colère de Dieu, qui est mêlé avec le vin dans le calice ; et sera tourmenté de feu et de soufre en présence des saints anges et en présence de l'Agneau. Et la fumée de leurs tourments s'élèvera jusque dans les siècles des siècles ; et ceux qui ont adoré la bête et son image n'ont point de repos jour et nuit, et quiconque aura reçu le caractère de son nom.

SENTENCES DES PÈRES.

Si anima in pœnis vivit æternis, mors illa potius dicenda est quam vita ; nulla quippe major et pejor est. (*Aug., lib. XXI De civit. Dei, cap. 1, 18, 19, 20, 21, 22 et 24, etc.*)

Si æterni supplicii finis futurus est aliquando, sine controversia æternæ vitæ etiam erit. Quod si hoc in æterna vita nullo modo possumus intelligere, quænam ratio afferri potest quamobrem æternum supplicium habere finem dicitur ? Æqualiter enim huic et illi æternitati additio facta est : ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam. (*BASIL., in Rea. br. in., 267.*)

Si une âme vit dans les supplices éternels, sa vie n'est autre chose que la mort même, ni ayant pas de supplice qui soient plus grand ni plus dangereux.

Si la peine des malheureux doit un jour finir, il n'y pas de doute que la gloire des bienheureux ne doive aussi finir. Que si nous ne pouvons comprendre que la gloire des bienheureux puisse un jour avoir de fin, quelle raison peut-on apporter pour prouver que le supplice des damnés finira ? la même raison qui prouve l'éternité de la béatitude, prouvant également celle de la plus grande de toutes les misères dans les enfers : Ceux-ci iront au supplice éternel, et les justes en la vie éternelle.

O quam male mali omnes locati sunt ! utique oppositi torrenti huic directæ æquitatis, et huic lumini propalatae veritatis expositi. Nonne hoc est perpetuo fundi, perpetuoque confundi ? Duplici contritione, ait ille, contemere eos, Domine Deus noster. (BERN., lib. V *De consid.*, c. 3, num. 26.)

Quid iniquis voluntatibus tam contrarium et adversum quam semper conari, impingere semper et frustra ? Væ oppositis voluntatibus solam suæ profecto aversionis pœnam referentibus. Quid tam pœnale quam semper velle quod nunquam erit ? Quid tam damnatum quam voluntas addicta huic necessitati volendi nolendique, ut ad utrumlibet jam sicut non nisi perverse, ita non nisi misere moveatur ? In æternum non obtinebit quod vult, in æternum nihilominus sustinebit ; et digne omnino, ut qui ad nihil afficitur quod deceat, ad nihil unquam quod libeat evadat. (BERN., lib. V *De consol.*, c. 2.)

Nollent omnino puniri : justum est autem puniri, qui punienda gesserunt ; nolunt igitur quod justum est : sed qui non vult quod justum est, justa ejus voluntas non est. Duo sunt quæ injustam comprobant voluntatem : vel cum peccare, vel cum peccasse libet. Quibus ergo peccare libuit quandiu licuit, et cum jam non possunt, inultum manere volunt quod peccaverunt, quid in hoc sapientiæ veræ, quid bonæ voluntatis apparet ? (BERN., *De grat. et lib. arb.*, c. 9, n. 8.)

SERMON XL.

Pour le huitième dimanche après la Pentecôte.

SUR LES DEVOIRS DU CHRÉTIEN ET CEUX DE L'HOMME DU MONDE.

Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt. (Luc., XVI.)

Les enfants du siècle sont plus prudents dans les affaires temporelles, que ne le sont souvent les enfants de lumière dans l'affaire du salut.

C'est ainsi que le Sauveur du monde termine la parabole de ce débiteur qui, se voyant insolvable, prend de sages précautions pour s'assurer une ressource dans le mauvais état de ses affaires, et pour se faire des protecteurs et des amis qui le puissent défendre contre les poursuites de celui dont il a dissipé les biens par sa mauvaise conduite. Or, le Sauveur du monde nous apprend par ces paroles qu'il y a une prudence du siècle, qui n'est pas incompatible avec la prudence du salut ; il nous fait entendre que ceux qui, dans la retraite, font profession de vertu, sont quelquefois moins sages que ceux qui vivent dans le commerce du monde ; que comme il y a une fausse prudence du salut avec laquelle on s'égare et on se perd dans les voies écartées du monde et qui paraissent conduire les âmes à Dieu ; il y a une heureuse prudence du siècle qui fait que l'on trouve la voie du ciel au milieu du tumulte du siècle, où tant d'âmes s'égarent et se perdent : que les enfants de lumière en apparence par la régu-

larité de leur profession, peuvent être des enfants de ténèbres par la corruption de leur cœur et l'aveuglement de leur esprit ; comme les enfants du siècle, qui ne le sont que par les engagements de leur état, peuvent devenir des enfants de lumière par une sagesse qui leur apprend à satisfaire aux devoirs de la vie chrétienne, sans négliger ceux de la vie civile : *Filii hujus sæculi prudentiores filiis lucis in generatione sua sunt.* Je me propose donc aujourd'hui, pour la consolation des personnes engagées dans le siècle, de faire voir qu'il y a un chemin droit par lequel on peut aller à Dieu, en vivant dans le monde et non pas selon l'esprit du monde. Et, pour traiter avec ordre un sujet si important, je montrerai : 1° que les devoirs de l'honnête homme et du sage chrétien ne sont pas incompatibles ; 2° Je marquerai les moyens dont il faut se servir pour remplir les obligations de l'un et de l'autre.

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a un monde auquel Notre-Seigneur donne sa malédiction et avec lequel nous devons faire un divorce éternel ; un monde corrompu et tout fondé sur le mal : *Totus mundus in maligno positus est* ; mais il y a un monde honnête et civil dont les maximes ne sont pas incompatibles avec les devoirs de la religion. Pour en convenir, il faut considérer ce qui fait l'honnête homme et le vrai chrétien : le vrai chrétien, c'est un homme dans le monde, et cependant sé-

paré du monde. C'est un homme, dit saint Paul, enseveli avec Jésus-Christ par son baptême, un homme qui regarde la pauvreté, la douceur, l'humilité, la patience, la miséricorde, comme les voies sûres et marquées dans l'Evangile pour arriver à la souveraine félicité. *Beati pauperes*, etc., L'honnête homme sait observer les bienséances, les coutumes et tout ce qui peut entretenir la société civile; il sait satisfaire aux devoirs que les liens du sang et les affections essentielles et domestiques lui imposent; il sait soutenir son rang, conduire sa famille et établir ses enfants avec honneur. Or, ces marques de l'honnête homme n'ont rien qui ne puisse s'accorder avec les caractères du vrai chrétien; car quoique tout l'essentiel et tout l'esprit de la religion doivent se trouver dans le chrétien sociable, comme dans le chrétien solitaire, cependant la conduite de l'un et de l'autre doit être fort différente pour ce qui regarde l'extérieur et les dehors; car vouloir vivre en solitaire dans le commerce du monde, c'est quelque chose d'aussi monstrueux, dit saint Jérôme, que de vouloir vivre en homme du monde dans le cloître et dans la solitude; en effet, pour marcher dans la voie droite, il ne faut s'écarter, comme dit le Sage, ni à droite ni à gauche, ce qui arrive lorsque l'on tombe dans les extrémités vicieuses, ou de la dissipation dans la retraite, ou de trop de retraite dans la société.

Dieu ayant voulu, comme dit Tertullien, que le corps politique et civil fût composé de parties différentes, comme le corps matériel; ayant mis les uns dans l'élévation, les autres, dans la bassesse; ayant établi les uns pour commander, les autres, pour obéir; ayant destiné, par la grâce de la vocation, chaque homme en particulier à quelqu'un de ces états: il est évident que chaque homme, étant un membre du corps politique, est fait pour remplir les devoirs différents de son état, comme dans le corps humain les divers membres sont destinés à différentes fonctions qui leur sont propres. Tous les chrétiens doivent être patients et modérés; mais la patience et la modération ont d'autres bornes dans un roi que dans un sujet; tout chrétien doit être humble, mais l'humilité du maître doit être différente de l'humilité du serviteur, et celui qui commande ne doit pas s'humilier jusqu'à s'attirer le mépris de celui qui doit obéir. Tout chrétien doit être mortifié, mais la mortification est autre dans le mariage que dans le cloître. C'est pour cela que l'apôtre saint Paul exhortait les premiers chrétiens à marcher en toute pauvreté, humilité et charité les uns pour les autres, *selon la vocation différente de chacun*. Les publicains et les soldats vont trouver saint Jean dans le désert, ils lui demandent ce qu'ils doivent faire pour pratiquer la pénitence qu'il leur prêche: cet homme, si austère dans son genre de vie et dans ses discours, qui traitait les Juifs avec tant de dureté, jusqu'à les

appeler des vipères, *genimina viperarum*; ce saint homme, le modèle de la morale sévère, ne dit pas aux publicains de quitter leur bureau et leurs recettes; mais il leur défend de prendre une obole au delà de ce qui est permis par le prince; il ne dit pas aux soldats de quitter les armes et la guerre; comme le remarque saint Augustin, mais il leur commande de se contenter de ce qui leur est assigné pour leur nourriture. Pourquoi cela? c'est que les professions de publicain et de soldat, quelque dangereuses qu'elles soient, ne sont pas néanmoins absolument mauvaises, puisqu'elles sont établies de Dieu et nécessaires à la république; un prince ne pouvant soutenir le poids de la royauté, ni en défendre les droits contre ceux qui les attaquent, sans le secours des subsides et des armes. Que si l'état où l'on est engagé est une occasion prochaine de péché pour nous, on est obligé de retrancher les périls, les excès et les défauts de cet état; mais il n'est pas nécessaire de retrancher l'état.

SECONDE PARTIE.

Pour accorder les devoirs de l'honnête homme avec ceux du vrai chrétien, trois conditions sont nécessaires: 1° Il ne faut user des biens du monde qu'autant que l'on s'y trouve obligé par l'engagement de son état; 2° il faut que le cœur en soit détaché, lors même que l'on travaille à les conserver et à les acquérir par des voies honnêtes et légitimes; 3° il faut que l'usage en soit purifié par des intentions chrétiennes et des vues conformes à la religion: voilà tout le secret de cette union des devoirs de la société avec ceux de la piété. La reine Esther nous en donne un bel exemple: dans la cour d'Assuérus, épouse d'un prince idolâtre, elle adorait le Dieu vivant et observait fidèlement la loi parmi les superstitions d'un peuple qui donnait de l'encens au soleil; elle se couvrait de cendre, elle dormait sur le cilice et mangeait un pain de tribulation, pendant que tous les courtisans de ce roi superbe et voluptueux étaient plongés dans la mollesse et ensevelis dans la débauche. Lorsqu'elle était obligée de paraître avec une pompe royale en présence d'Assuérus et de rehausser par des ornements mondains l'éclat de sa beauté, dont Dieu voulait se servir pour sauver son peuple, elle faisait un hommage et un sacrifice à Dieu du diadème qu'elle portait sur son front; elle lui disait: *Tu scis, Domine, necessitatem meam*: Seigneur, vous savez que j'ai en horreur tout cet appareil de grandeur qui m'environne, que je ne le porte que par contrainte et par la nécessité que m'impose l'Etat où votre Providence m'a conduit; vous savez que je n'assiste à la table et aux festins du roi qu'avec indifférence, et qu'au milieu des plaisirs et des joies profanes de la cour, le cœur de votre servante se nourrit de tristesse et d'amertume. *Tu scis, Domine, necessitatem meam*. Je vous propose l'exemple de cette reine chrétienne avant l'Evangile; usez des ri-

chesses, des grandeurs et des plaisirs comme elle en a usé, vous satisferez à Dieu et au monde tout ensemble. La nécessité de l'État, le détachement du cœur, la pureté d'intention ôtent au monde ce qu'il a de corrompu et font un vrai chrétien d'un homme du siècle; une nécessité de vocation suffit pour vous retenir dans l'embarras des affaires malgré le penchant que vous avez pour la retraite et le silence; une nécessité de condition suffit pour justifier les soins que vous prenez d'établir vos enfants et de leur procurer des états qui leur soient convenables; une nécessité de santé suffit pour vous permettre quelques divertissements honnêtes dont vous avez besoin pour soutenir le poids de vos occupations pénibles; une nécessité de bienséance suffit pour autoriser quelques parures conformes à la pudeur et à la modestie, selon votre âge et le rang que vous tenez dans le monde. Mais il faut bien prendre garde que ce ne soit la passion qui nous impose cette prétendue nécessité; car ôtez de votre cœur ces passions dominantes qui le tyrannisent, vous verrez que beaucoup de choses qui vous semblaient nécessaires sont vaines, mondaines et superflues : *Quomodo vincuntur istæ cupiditates, tolluntur necessitates?* dit saint Augustin.

Le second moyen de joindre l'honnête homme avec le vrai chrétien, c'est l'indifférence et le détachement de cœur dans les plaisirs, les honneurs et les biens périssables. Si vous êtes riches, prenez garde d'attacher votre cœur aux richesses, dit le Prophète : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere.* Il ne dit pas, renoncez à vos richesses, mais n'y ayez point d'attache; que ceux qui sont dans la joie vivent comme ceux qui n'y sont pas, dit l'Apôtre, que ceux qui jouissent des plaisirs du monde, soient comme s'ils n'en jouissaient pas; mais comment garder tant de modération et d'indifférence parmi tant de sujets de la perdre; les honneurs enflent le cœur, les plaisirs l'amollissent; les richesses le corrompent; il faut opposer des réflexions sages et chrétiennes aux mouvements déréglés des passions; penser que des honneurs si frivoles, des voluptés si passagères, des richesses sujettes à tant d'accidents et de révolutions ne méritent pas un seul soupir de notre cœur. Ayez au fond du cœur la même modération que vous témoignez au dehors. Si vous êtes honoré de quelque dignité, de quelque charge, vous répondez à ceux qui vous en félicitent, que c'est un pur effet de la bienveillance du prince. Modérez votre joie dans votre âme comme vous la modérez aux yeux du monde. Dites avec sincérité ce que vous ne dites que du bout des lèvres; vous conserverez la modestie que la bienséance demande et l'humilité que la religion exige.

Le troisième moyen, c'est la pureté d'intention : cherchez en toutes choses la gloire de Dieu, l'édification du prochain et votre propre sanctification. Car on peut faire servir à ces motifs chrétiens, les biens et les maux, les plaisirs et les souffrances, la pau-

vreté et les richesses; c'était ce que l'apôtre saint Paul recommandait aux premiers chrétiens : Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, faites tout pour la gloire de Dieu.

SERMON XLI.

Pour le même jour.

SUR L'ÉTAT DE L'HOMME APRÈS LA MORT

Homo quidam erat dives qui habebat villicum; et difamatus est apud illum quasi dissipasset bona ipsius; et ait illi: Quid audio de te? redde rationem villicationis tuæ. (Luc., XVI.)

Un homme riche avait un économe qui fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. Il l'appela et lui dit : Qu'est-ce que j'entends de vous? rendez compte de votre administration.

La parabole de notre évangile est si claire qu'elle n'a pas besoin d'explication. En effet, qui ne comprend d'abord que ce riche n'est autre que Dieu même, à qui tout appartient? C'est à moi votre argent, dit-il dans les Ecritures; c'est à moi votre or; c'est à moi vos maisons, vos terres, vos héritages, vos fermes et vos possessions; tous ces biens sont à moi, ils viennent de ma libéralité et dépendent de ma puissance. Mais qui ne comprend encore que cet économe n'est autre que le chrétien, qui reçoit de Dieu non-seulement ce qu'il a dans l'ordre de la nature, mais encore ce qu'il possède dans l'ordre de la grâce? économe souvent ingrat et infidèle, qui dissipe malheureusement tant de biens, au lieu du bon usage qu'il en devrait faire : économe que les démons, ses ennemis, accusent de dissipation devant Dieu, qui est leur commun maître et leur commun juge; économe enfin, qui, dans un certain jour marqué de toute éternité, sera cité devant le tribunal de la justice de Dieu, pour y rendre compte de sa bonne ou mauvaise administration. Comme ce triste jour sera celui de notre mort, et que ce compte se demandera dans le jugement particulier qui doit la suivre, que de fâcheux objets s'offrent en foule à mon esprit, à la vue de ce redoutable tribunal où chacun doit comparaître! quelle étrange nouveauté de nous voir dans un état où nous n'aurons jamais paru! quelle horrible solitude où l'on se trouvera seul avec Dieu seul! et quelle impitoyable nécessité de traiter seul avec Dieu seul! Oui, alors il faudra paraître seul devant Dieu seul : première partie; alors il faudra répondre à Dieu seul : seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Etre abandonné des créatures et privé de tout secours pour n'être plus environné que de Dieu et pénétré de sa justice, c'est ce que j'appelle paraître seul devant Dieu seul. L'âme, dans ce moment, se trouve séparée de tout et hors de tout; hors de la prison de son corps, hors de ce monde visible, hors des compagnies du siècle, hors des limites du temps; peut-on une plus triste solitude? Saint Chrysostome, expliquant le quatrième chapitre de la *Genèse*, et faisant réflexion sur la frayeur qui nous saisit à la vue d'un mort, malgré l'expé-

rience de tous les siècles, se représente celle de Caïn, lorsqu'il vit le corps sanglant de son frère Abel sans mouvement et sans couleur, tombant immobile à ses pieds et regardant pour cette première fois ce que c'était que la mort. Mais quelle étrange nouveauté sera-ce pour une âme, quand, séparée de son corps, elle le verra livide, sans mouvement et sans action, méprisé et rejeté de ceux qui lui rendaient auparavant tant d'honneurs ; abandonné à la corruption et aux vers, et, pour me servir des expressions du Saint-Esprit, foulé sous les pieds de la mort comme sous les pieds d'un vainqueur ? *Calcet super eum quasi rex interitus.* (Job, XIV, 16.) Quel trouble dans une âme, à la vue d'un corps dont elle avait fait son idole, qu'elle avait paré avec tant de soin et tant de vanité, d'un corps dont elle avait été l'esclave et dont elle aura préféré les intérêts aux siens ! Quel trouble, encore un coup, quand on verra ce triste objet, odieux aux uns, affreux et insupportable à tous ! quel intérêt prendra-t-elle aux honneurs qu'on lui rendra, aux éloges qu'on lui donnera dans une cérémonie funèbre, où, pour dernière flatterie, on dira moins d'un homme ce qu'il a été que ce qu'il a dû être ? A cette séparation ajoutons-en une seconde, qui est une séparation hors du monde : dès le moment que nous mourrons, nous éprouverons en nous l'accomplissement de tous les prodiges qui arriveront à la fin de l'univers, et dont le Fils de Dieu nous fait une peinture si vive dans l'Evangile : cette obscurité du soleil, cette pâleur de la lune, cette confusion des éléments, cette fuite du monde entier : tous ces prodiges ont leur effet à l'égard de chacun de nous, dès le moment que nous expirons ; le soleil n'a plus de clarté ni d'influence pour nous ; les astres qui nous éclairaient ne nous rendent plus ce bon office ; tout tombe, tout se dissipe, tout s'anéantit à notre égard ; le monde s'enfuit devant nous comme s'il n'était plus et comme s'il n'avait jamais été : là l'homme se trouve seul, et fût-il mort au milieu d'une armée, il entre seul dans cette terre ténébreuse et couverte des ombres de la mort : *Terram tenebrosam, et opertam mortis caligine.* (Job, X, 21.) C'est là cette nuit affreuse où chaque homme se trouvera dans cette consternation épouvantable dont parle un prophète. Mais c'est encore là cette séparation de toutes les personnes les plus chéries que Job se représentait, et qu'il considérait avec tant de peine, lorsqu'il disait : *Nec aspiciat me visus hominis.* (Job, VII, 8.) Non, je ne verrai plus mes amis ; et ils ne me verront plus ; entre eux et moi il y aura une nuit profonde et une barrière impénétrable. Ces yeux, qui regardaient avec tant d'envie ou tant d'admiration l'état florissant des grands de la terre : ces yeux ne verront plus ; ces yeux qui ne s'arrêtaient qu'aux trompeuses apparences d'une grandeur passagère ; ces yeux charnels qui se laissaient éblouir par un éclat extérieur ; ces yeux intéressés qui s'attachaient

moins aux personnes qu'à la puissances qui les environne et aux dignités où elles sont élevées, ces yeux trompeurs et trompés ne verront plus. Non, femme mondaine, ces yeux qui vous regardaient avec tant de complaisance, ne vous verront plus, et au lieu de cette foule d'adorateurs idolâtres qui vous environnaient un peu auparavant, vous vous verrez réduite à la plus triste de toutes les solitudes et à la plus humiliante de toutes les obscurités : *Oculus qui eum viderat, non videbit.* Encore si, dans ce point fatal, on pouvait recommencer sa course et faire un nouveau tour dans le monde, il y aurait quelque consolation ; mais le temps est passé et l'on est hors du temps. Le temps est passé et il ne reviendra plus : *Et tempus non erit amplius.* Il y aura du temps pour tous ceux qui n'auront pas encore achevé leur course ; mais il y en aura plus pour ce mort, qui aura achevé la sienne ; l'arbre demeurera où il sera tombé ; un moment plus tôt il pouvait encore se convertir ; un moment plus tard il ne le pourra plus ; un seul moment a fait dans son esprit et dans sa volonté le plus surprenant de tous les changements, il éprouve ce que dit le Prophète, en voyant périr tous ses desseins et évanouir toutes ses pensées : *In illa die peribunt omnes cogitationes eorum.* (Psal. CXLV, 4.) Un moment auparavant ce pécheur étendu dans son lit rebutait les avis d'un confesseur ; il méprisait les devoirs de la religion, il affectait une fausse indifférence pour la mort, et s'imaginant avoir du temps de reste, il demeurait intrépide : cependant il se sent mourir, et dans l'intervalle d'un seul soupir, ses idées se renversent ; il se confond, il se trouble, il voit tout ce qu'il n'avait pas voulu voir, la nécessité du salut, les devoirs du christianisme, la vanité des choses humaines, l'horrible malheur de différer sa pénitence : car il y en a une infinité qui sont surpris de la mort au milieu de leurs engagements et de leurs plaisirs ; ils mangeaient, ils buvaient, ils se divertissaient, ils s'entretenaient de leurs projets ; ils liaient d'agréables sociétés, tandis qu'une subite ruine vient les accabler, et que Dieu, ne pouvant plus souffrir la dissipation qu'ils font de ses biens, leur dit : *Rendez compte de votre administration : Redde rationem villicationis tuæ.* Alors on frémit, on se trouble, on se désespère ; mais c'est en vain, le temps n'est plus : tous ces biens sont arrachés, tous ces avantages sont ôtés et on ne pourra plus s'en servir : *Et non poteris jam amplius villicare.* La voilà donc cette âme, qui auparavant était si tranquille et si fière, parce qu'elle se reposait sur ses vains projets : la voilà cette âme si orgueilleuse et si intrépide, qui disait : c'est moi, et il n'y en a point d'autre. Encore si tous ces maux se réduisaient là, et s'il n'y avait plus rien à craindre, vous trouveriez quelque consolation dans votre malheur, impies qui voudriez qu'à la mort tout pérît avec vous, et que votre âme quittant le monde demeurât seule et ne trouvât

aucun maître au-dessus d'elle. Mais il n'en sera pas ainsi, votre âme se trouvera seule ; mais elle se trouvera comme entourée de Dieu, et pénétrée de sa justice : elle sera séparée de son corps, mais elle sera présente à l'immensité de son Dieu ; elle se verra hors du monde, mais elle se verra soumise à la puissance de son Dieu ; elle se verra hors du temps, mais elle se verra unie à l'éternité de son Dieu. Nous sommes tous renfermés dans le sein de l'immensité divine qui nous investit de toutes parts ; mais comme cela se fait d'une manière invisible et que les créatures attirent tous nos regards, à peine pensons-nous à Dieu qui nous environne et nous pénètre : dans la prospérité, l'on oublie son protecteur et dans l'adversité, l'on ne s'occupe que de sa misère. Tel est le désordre de la vie ; mais à la mort l'on n'a plus d'amusement ni d'occupation ; l'esprit se réveille du sommeil léthargique où il était, et toute son activité s'arrête sur ce seul objet qui est inévitable ; l'on ne voit plus que son Dieu, l'on ne pense plus qu'à lui, et tout pénétré de la crainte qu'inspire sa justice si sévère et si redoutable, l'on se demande où l'on ira pour le fuir et ne le point voir : *Quo ibo a spiritu tuo, et quo a facie tua fugiam ?* Où irai-je ô mon Dieu, et de quel côté me tournerai-je ? est-il quelque lieu où vous ne soyez pas ? et n'êtes-vous pas vous-même mon lieu et mon centre ? ne suis-je pas tout en vous et ne suis-je pas abîmé, absorbé et perdu dans votre immensité ? ne vous trouve-je pas partout, malgré tous les efforts que je fais pour vous fuir ? quelle montagne assez haute, quelle forêt assez épaisse, quel abîme assez profond pour me cacher à votre face ? *Quo ibo a spiritu tuo, et quo a facie tua fugiam ?* (Psal. XIII, 7.) Mais c'est encore moins cette immensité de Dieu qui étonne le pécheur à sa mort, que sa toute-puissance à laquelle il se voit soumis ; le bras de Dieu, qui pendant sa vie était demeuré suspendu, tombe de tout son poids sur la tête criminelle du pécheur, et ces impressions de crainte, de douleur et de désespoir, qui n'avaient fait qu'effleurer son âme, entrent dans sa substance. Vous l'aviez bien dit, ô mon Dieu ! que vous donneriez à ceux qui vous sont rebelles un cœur craintif, des yeux défaillants et une âme accablée de chagrins : *Dabit tibi Dominus cor pavidum, deficientes oculos et animam mœrore consumptam.* (Deut., LXV.) Quand l'Écriture nous parle de l'éternité de Dieu et de l'impression qu'elle fera sur le pécheur, lorsqu'il paraîtra devant lui ; elle dit que ces montagnes du siècle et ces collines du monde, s'abaisseront et se courberont devant elle : *Montes sæculi, colles mundi incurvati sunt a diebus æternitatis.* Toutes les grandeurs et toutes les puissances de la terre fléchiront leur orgueil devant cette éternité. La grandeur du monde s'élève maintenant avec un orgueil insupportable ; mais à ce jour qui doit fléchir tout son éclat et anéantir toute sa vanité, elle se verra plus humiliée qu'elle ne s'était élevée. Jusque

ici Dieu a suspendu ses vengeances, et a souffert le pécheur avec une admirable patience ; mais il n'a été patient que parce qu'il est éternel, dit Tertullien ; il n'a attendu le pécheur que parce qu'il savait bien qu'il ne lui échapperait pas et que tôt ou tard il tomberait sous l'Eternité de son domaine. C'est ce qui obligeait le saint homme Job de s'écrier : que deviendrai-je, quand ce Dieu immense, ce Dieu puissant et éternel paraîtra pour me juger ? *Quid faciam cum venerit ad judicandum Dominus ?* Que ferai-je alors et quel parti prendrai-je, et que deviendrai-je ? C'est ce que vous devez dire et penser sans cesse, vous qui vivez si paisiblement et qui goûtez si tranquillement les fausses joies du monde. Je n'ai jamais vu mon Dieu, et la première fois que je le verrai, je le verrai comme mon juge, je paraîtrai seul devant un Dieu seul, et je répondrai seul à un Dieu seul.

SECONDE PARTIE.

Comme l'économe de notre évangile n'est pas seulement à plaindre d'être obligé de paraître devant son Seigneur, dont il a dissipé les biens, mais encore de rendre compte de l'usage qu'il en a fait ; aussi le plus triste état du pécheur n'est pas seulement de paraître seul devant Dieu seul, mais encore de répondre seul à un Dieu seul dans le compte exact et sévère qu'il lui demandera de l'administration qu'il lui aura confiée : *Redde rationem villicationis tuæ.*

Je ne vois rien qui puisse donner une idée plus juste de l'état où se trouve le pécheur lorsqu'il répond seul à Dieu seul, que ce qui est marqué dans le prophète Daniel, au sujet de l'impie Balthasar, dont la fin malheureuse fut marquée par ce peu de paroles, dont ce prophète fut l'interprète : le Seigneur a compté, il a pesé et il a séparé : *Et hæc est interpretatio sermonis : Numeravit Deus regnum tuum, appensus es in statera, et inventus es minus habens, divisum est regnum tuum.* C'est là, mes frères, la triste, mais véritable figure de ce qui se passe au moment de la mort du pécheur : tandis que nous vivons, nous ignorons le nombre de nos péchés ; nous en diminuons le poids et nous les confondons avec le peu de bonnes œuvres que nous faisons ; mais à la mort le Seigneur nous fera voir qu'il a compté nos péchés, qu'il a pesé nos vertus et qu'il a démêlé la paille d'avec le bon grain : *Numeravit Deus, appensus es, et divisum est.* Nous ne comptons ordinairement que les péchés qui nous séparent de Dieu ; les péchés qui paraissent légers n'entrent pas ordinairement en ligne de compte. Nous nous flattons que Dieu a un extrême penchant à nous les pardonner ; nous comptons qu'il a pitié de notre faiblesse, et que pourvu que nous soyons fidèles dans les grandes choses, nous lui pouvons manquer de foi et d'exactitude dans les petites. Nous croyons assez faire que de nous attacher aux principaux devoirs, et tout le reste passe pour inutile. Mais il n'en sera pas ainsi dans le Jugement particulier, où nous

répondrons seuls à Dieu seul ; il nous représentera alors ce qu'il nous avait tant de fois dit, que nous rendrions compte d'une parole inutile ; et que par conséquent ces fautes que nous comptions pour légères, doivent être comptées. Il nous représentera que comme les moindres vertus sont comptées aux prédestinés, aussi les péchés les plus légers seront comptés aux réprouvés ; il nous représentera qu'ayant fait du mépris du premier de ses commandements qui ne paraissait pas si considérable, le sujet de la condamnation de tout le genre humain, il est à craindre dans les moindres choses et que rien n'est petit par rapport à sa grandeur. Une autre erreur, pendant cette vie, c'est que l'on ne compte pas les péchés d'omission : comme s'il n'avait pas été dit que tout arbre qui ne produira pas de bon fruit sera arraché et mis au feu ; comme si la tiédeur et la négligence n'étaient pas de grands péchés ; comme si l'on pouvait vivre sûrement dans son état sans s'acquitter de ses devoirs. On croit sa grandeur innocente, quand elle est sans violence ; ses richesses légitimes, quand elles sont bien acquises ; ses plaisirs permis, quand ils ne vont pas jusqu'aux derniers excès : en un mot, on met sa perfection à ne point faire de mal ; et l'on s'imagine être saint quand on ne s'abandonne pas aux désordres des pécheurs. Ce seront toutefois ces vertus omises qui seront comptées : car on fera voir au riche qu'on lui a donné du bien pour soulager le pauvre, et que cependant il l'a abandonné ; on fera voir à ce juge et à ce magistrat que la Providence ne l'a élevé

à la dignité où il est, qu'afin de faire observer aussi exactement les lois du ciel que celles de la terre. On fera voir au père de famille qu'on ne lui a donné un plus grand nombre d'enfants et de domestiques, qu'afin d'avoir plus de personnes à qui il donnât plus d'exemples de piété, de justice, de douceur et de charité, et qu'il n'a rien fait de toutes ces choses. J'ai tout compté, dira Dieu, j'ai tout pesé et j'ai tout séparé. Toutes les bonnes œuvres consistent ou dans la pratique de la vertu, ou dans l'exercice de la pénitence. Mais que de choses à retrancher dans ces deux circonstances ! on verra que nous n'avons été bons que par humeur, zélés par emportement, courageux par brusquerie, humbles par hypocrisie, tempérants par avarice, ennemis du monde par dépit ; alors on nous retranchera le bien que nous n'aurons fait que par un mouvement naturel ; on nous retranchera les vertus que nous n'aurons pratiquées que par intérêt, pour nous attirer du crédit, pour réussir dans nos affaires ; et quand tout cela sera retranché, que deviendront nos prétendues bonnes œuvres ? Peut-être nous retrancherons-nous sur notre pénitence ; mais Dieu en séparera encore les œuvres ; il nous fera voir qu'elle a été tardive, et qu'elle a été lâche, qu'elle a été orgueilleuse ; que nous n'avons réformé notre vie que pour nous donner le pouvoir de condamner celle des autres. Retirez-vous donc, dira Dieu, puisque votre vertu n'est qu'apparente, et que votre pénitence est fausse. Que deviendrons-nous donc lorsque nous répondrons seuls à Dieu seul ?

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Fratres, si præoccupatus fuerit homo in aliquo delicto, vos qui spirituales estis, hujusmodi instruite in spiritu lenitatis, considerans teipsum, ne et tu tenteris. Alter alterius onera portate, et sic adimplebitis legem Christi. (*Galat., VI.*)

Fratres, nolite errare, Deus non irridetur : quæ enim seminaverit homo, hæc et metet ; quoniam qui seminat in carne sua, de carne et metet corruptionem : qui autem seminat in spiritu, de spiritu et metet vitam æternam. (*Galat., VI.*)

Qui calumniatur egentem, exprobrat factori ejus : honorat autem eum qui misereatur pauperi. (*Prov., XIV.*)

Omnes dies pauperis mali ; segura mens, juge convivium. Melius est parum cum timore Dei, quam thesauri magni et insatiabiles. Melius vocari ad olera cum charitate, quam ad vitulum saginatum cum odio. (*Prov., VI.*)

SENTENCES DES PÈRES.

Hi sunt pauperes spiritu, qui quando faciunt aliquid boni, Deum laudant ; quando mali, se accusant. Super quem requiescet spiritus meus, ait Propheta, nisi super humilem et quietum ? (*Aug., in psal. XXXVIII.*)

Mes frères, si quelqu'un d'entre vous vient à tomber dans le péché, représentez-lui sa faute dans un esprit de douceur ; faites réflexion sur votre propre faiblesse, et pensez que vous succomberiez à la première tentation, si Dieu vous abandonnait. Supportez-vous mutuellement les uns les autres, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ.

Mes frères, ne vous trompez pas, on ne se rit pas de Dieu ; s'il est fidèle à récompenser, il est sévère à punir : l'homme recueillera conformément à ce qu'il aura semé ; s'il a semé pour le temps, il ne recueillera que des fruits passagers et périssables ; s'il a semé pour l'autre vie, il recueillera l'immortalité.

Celui qui outrage et qui insulte le pauvre, s'en prend à Dieu qui l'a créé ; mais celui qui a compassion de sa misère, rend honneur à la Divinité dont il porte l'image.

La vie du pauvre paraît une peine continuelle ; mais la conscience tranquille est un festin perpétuel. Un état médiocre avec la crainte de Dieu est plus avantageux que de grandes richesses, qui laissent toujours la cupidité insatiable. Un repas frugal avec la charité et la concorde, est plus agréable qu'un festin délicieux et magnifique troublé par la haine et la division de ceux qui s'y trouvent.

Qui sont les pauvres d'esprit, si ce n'est ceux qui sont véritablement humbles, qui louent Dieu quand ils font quelque bien, et qui s'accusent eux-mêmes quand ils font des fautes ? Sur qui est-ce que mon esprit se reposera, dit le Prophète, si ce n'est sur celui qui est humble et pacifique ?

Contemnis pauperem, contemneris a divite. Oblitus es servum te esse, quem constituit Dominus super familiam suam dare conservis cibaria. Quid ergo quæris accipere quod piger es erogare?... Da quod habes, ut merearis accipere quod non habes... Quid expectare debent qui cum luxuria contempserunt, si damnantur qui cum pigritia servaverunt? (*Ibid.*)

Fac tibi possessionum terrestrium Christum participem, ut et ille te sibi faciat regnorum cœlestium cohæredem. (CYPR., *De opere et eleemos.*)

SERMON XLII.

Pour le dixième dimanche après la Pentecôte.

CONTRE LES JUGEMENTS TÊMÉRAIRES.

Gratias ago tibi quia non sum sicut cæteri hominum, raptores, injusti, adulteri, velut etiam hic publicanus. (*Luc., XVIII.*)

Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que je ne suis pas comme le reste des hommes, concussionnaires, injustes, adultères, tel que l'est ce publicain.

Il semble d'abord qu'il y ait de l'exagération dans la parabole de l'évangile de ce jour, et qu'il serait difficile de trouver quelque exemple d'une prière aussi arrogante que celle de ce pharisien superbe. Cependant il suffit de savoir que c'est Jésus-Christ même qui nous propose cette image, pour être persuadé qu'elle est fondée sur la vérité. En effet, cette figure de l'orgueil humain n'est que trop souvent vérifiée par ces chrétiens, si portés à juger favorablement d'eux-mêmes et à juger si désavantageusement de leur prochain; qui, s'applaudissant en secret de leurs fausses vertus, portent jusqu'au pied des autels l'orgueil secret qui les aveugle; qui se font dans leur conscience abusée un tribunal secret, dans lequel ils s'érigent en saints et en parfaits chrétiens, pendant qu'ils imputent une infinité de vices et d'imperfections aux autres, et qui, s'éblouissant par l'éclat d'une mortification extérieure, d'une régularité apparente, et de certaines pratiques superficielles de piété, dont ils sont scrupuleux observateurs, regardent comme autant de réprobus ceux qui, s'attachant à l'essentiel de la religion, en gardent moins exactement les dehors et les apparences. Je leur adresse aujourd'hui ces paroles de Jésus-Christ : *Nolite judicare secundum faciem, sed rectum judicium judicate.* (*Joan., VII.*) Malheureux ! toujours prêts à vous approuver et à condamner vos frères, ne jugez pas selon ce qui paraît, mais portez un jugement droit et équitable. J'ai cru ne pouvoir me proposer une fin plus utile dans ce discours que celle de réformer les jugements téméraires que les hommes font les uns des autres, persuadé qu'ils sont la source des divisions, des froideurs, des inimitiés, qui altèrent la charité parmi les chrétiens. Trois choses sont nécessaires, dit saint Thomas, pour former un jugement : un titre pour juger

Vous mépriserez le pauvre, vous serez méprisé de Dieu, qui seul est véritablement riche. Vous avez oublié que le Père de famille vous a établi sur sa maison pour distribuer aux autres serviteurs des biens dont il vous a fait l'économe. N'espérez donc pas de rien recevoir, si vous êtes paresseux à donner : donnez ce que vous avez, pour mériter d'obtenir ce que vous n'avez pas. Ah ! que doivent attendre ceux qui dissipent leurs biens dans le luxe et la débauche, si Dieu punit si sévèrement ceux qui ne sont pas soigneux de les faire profiter entre les mains des pauvres ?

Etablissez entre Jésus-Christ et vous un commerce tout divin par l'aumône ; faites-lui part de vos richesses dans la personne des pauvres qui le représentent, afin qu'il partage avec vous l'héritage du ciel, quand vous l'aurez acheté par vos bonnes œuvres.

avec autorité ; la connaissance pour juger sans erreur ; la droiture pour juger avec désintéressement et sans prévention. Or je me propose de vous faire voir : 1° que nous n'avons point droit de juger de notre prochain ; 2° que nous n'avons pas les lumières nécessaires pour en juger ; 3° que nous n'avons pas l'équité et la droiture qu'il faudrait pour former des jugements équitables.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu seul a un droit de juridiction sur les hommes ; Jésus-Christ même, qui viendra juger les vivants et les morts, et qui rendra à chacun selon ses œuvres, ne pourrait exercer cette judicature divine et universelle, s'il n'en avait reçu l'autorité du Père éternel. C'est ce qui nous est marqué par ces paroles de David : Seigneur, donnez votre pouvoir au roi, et votre justice au fils du roi : *Deus, judicium tuum regi da, et justitiam tuam filio regis.* Car, quoique le sens littéral regarde David et Salomon, les Pères les ont appliquées au Verbe incarné qui, en qualité d'homme, n'aurait pas le pouvoir de juger, si son Père céleste ne lui avait donné tout jugement, comme dit saint Jean. Ainsi, lorsque nous entreprenons de juger nos frères, nous attentons sur l'autorité de Dieu, et nous usurpons un privilège qu'il n'a communiqué qu'à son Fils. C'est sur ce principe que saint Paul est fondé, lorsqu'il condamne si ouvertement les jugements téméraires. Qui est-ce, dit cet apôtre, qui vous a établi juge ? *Quis est qui te constituit judicem ?* Qui êtes-vous, pour vous attribuer un droit de juridiction sur un serviteur étranger qui n'est soumis qu'à l'autorité du souverain juge et du maître universel du monde ? *Tu quis es qui judicas alienum servum ?* Il n'appartient qu'à Dieu de le punir du mal ou de le récompenser du bien qu'il peut faire : *Domino suo stat aut cadit.* Lorsqu'il paraît tomber à vos yeux, le Seigneur peut le relever, et la miséricorde de son juge véritable le peut rendre innocent, lorsque vous le croyez coupable : *Potens est enim Deus statuere illum.* Tertullien fait une belle remarque, lorsqu'il dit que Dieu a soumis les autres créatures au domaine de l'homme, comme lui paraissant trop peu

considérables pour se les vouloir assujettir à lui-même : *A fastidio Dei solutis et liberis*. Mais il s'est réservé la juridiction sur les créatures raisonnables, et il a voulu que les hommes ne relevassent que de son tribunal. Que s'il y a des hommes qui ont le droit de juger les autres, c'est qu'ils ont reçu ce droit du prince qui est l'image de Dieu sur la terre. Encore s'est-il réservé le cœur de l'homme, dont lui seul tient la clef, et sur lequel les puissances séculières, qui ont le glaive de Dieu en main, n'ont aucune juridiction, puisqu'il est fermé et impénétrable à tout autre qu'à Dieu. Cependant nous entreprenons souvent de juger des intentions les plus cachées de ce cœur; qu'est-ce donc, dit saint Jérôme, que nous réservons à l'autorité de Dieu si nous entreprenons de sonder cet abîme dont lui seul peut percer la profondeur. *Si unusquisque de proximo judicat, quid Deo reservamus?* A la vérité le Fils de Dieu a promis à ses disciples qu'il les ferait asseoir avec lui sur son tribunal pour juger les douze tribus d'Israël. Et saint Paul écrit aux Corinthiens que les apôtres recevront le pouvoir de juger les anges mêmes, à plus forte raison les hommes du siècle. *Nescitis quoniam angelos judicabimus, quanto magis secularia?* Mais ce ne sera, dit saint Augustin, que sur le tribunal de Jésus-Christ, et lorsqu'il exercera lui-même sa juridiction à la face de toute la terre. Ainsi, dit le même apôtre, n'anticipons pas le temps de ce jugement et attendons que Jésus-Christ vienne: *Nolite ergo ante tempus judicare, exspectate donec Christus venerit*. Jésus-Christ voulut être jugé par les pécheurs pendant sa vie, mais il ne voulut pas les juger. On lui amène une femme surprise en adultère, il se contente d'écrire les péchés de ses accusateurs sur le sable; mais il se tait, dit saint Jérôme, et il ne condamne ni la pécheresse ni les pécheurs: *Scribit, sed tacet*. Parce que Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour le juger, mais pour le sauver. *Non enim misit Deus Filium suum in mundum ut judicet mundum; sed ut salvetur mundus per ipsum*.

Voilà ce qui devrait arrêter cette licence effrénée que l'on se donne de juger de tout, de censurer tout; les têtes couronnées, les ministres des autels, les princes du peuple, sont principalement en proie à la malignité de ces jugements. C'est en vain que Dieu nous avertit de ne pas toucher à ceux qui sont vénérables par leur onction sacrée et par la sainteté de leur ministère: *Nolite tangere christos meos, et in prophetis meis nolite malignari*; de respecter les chefs de son peuple qu'il a établis comme des dieux visibles dans lesquels nous devons révéler son image et son autorité: *Diis non detrahes, et principes populi non maledices*. Ce sont ces personnes consacrées et vénérables que la témérité de nos jugements attaque, et sur lesquelles la médisance répand son venin avec une joie maligne. Combien voit-on de gens qui nourrissent dans le cœur une aversion secrète pour les ministres du

Seigneur, qui embrassent avec avidité les moindres occasions qui se présentent de les noircir? bien différents de cet empereur qui, au lieu de découvrir leurs fautes, eût voulu couvrir de sa pourpre l'opprobre du sanctuaire; ils cherchent des taches dans tous ceux qu'ils voient dans les dignités éclatantes et revêtus du plus saint caractère. Les sages sont saisis d'une juste indignation en considérant l'indiscrétion, pour ne pas dire l'impudence, avec laquelle des gens sans mérite, sans nom, sans autorité, jugent et parlent sur un sujet dans lequel la religion demande tant d'égards et de mesures. Marie et Aaron ayant mal jugé et parlé de Moïse sont châtiés sur l'heure; Marie se voit tout à coup couverte de lèpre et nous apprend par son exemple que la lèpre honteuse du péché souille l'âme de tous ceux qui se rendent coupables d'une faute pareille. Ah! mes frères, dit l'Apôtre, soumettez-vous pour l'amour de Dieu à toute créature, aux puissances séculières qui ont le caractère de l'autorité divine, soit pour la punition des méchants, soit pour la louange et la récompense des bons: *Subjecti igitur estote omni creaturæ propter Deum, sive regi quasi præcellenti, sive ducibus tanquam a Deo missis ad vindictam malorum, laudem vero bonorum*. Souvenons-nous que les grands du siècle et les chefs de la religion sont exposés sur le théâtre du monde, non pour nous rendre attentifs sur les faiblesses qu'ils peuvent mêler à leurs vertus; mais pour nous faire respecter en eux l'autorité et la majesté de Dieu, dont ils tiennent la place, et qui a voulu faire briller sur eux un rayon visible de sa gloire pour nous apprendre à le révéler lui-même.

SECONDE PARTIE.

Comme Dieu est le scrutateur des cœurs, il en peut juger comme il lui plaît, parce que ses jugements sont accompagnés de toutes les lumières nécessaires pour les rendre équitables et infaillibles. Mais comme les connaissances des hommes sont extrêmement bornées et sujettes à une infinité d'erreurs, les jugements qu'ils forment sont souvent pleins de témérité et de présomption, et par conséquent criminels et réprouvés de Dieu. Les enfants des hommes sont vains et menteurs dans leurs balances, dit le Prophète: *Vani filii hominum, mendaces in stateris*. Ces balances trompeuses et mensongères, dans lesquelles ils pèsent leur prochain, sont les faux jugements qu'ils en font, appuyés sur des conjectures et sur des connaissances pleines d'illusions. Y a-t-il rien de si trompeur que les apparences? Combien se trouve-t-il de personnes dont les manières extérieures marquent beaucoup d'impeccation et qui dans le fond de l'âme ont une vertu solide? Combien d'autres au contraire qui couvrent beaucoup de vices effectifs sous des vertus superficielles et déguisées? Or, puisque nous savons que cela est ainsi, n'est-ce pas juger témérairement et s'exposer visiblement à prendre le

vice pour la vertu et la vertu pour le vice, que de juger sur des preuves si suspectes et si trompeuses? Lorsque Dieu choisit le petit David pour roi, il avertit le prophète Samuel, qui le devait consacrer et présenter au peuple, de ne pas considérer ni le visage ni la taille, parce que les jugements du Seigneur sont bien opposés à ceux des hommes : ils ne prononcent que sur ce qu'ils voient, et Dieu au contraire sonde le cœur et va jusqu'au fond de l'âme : *Neque aspicias vultum ejus nec altitudinem stature.... nec juxta intuitum hominis judica; homo enim videt ea quæ parent*. N'est-ce pas une témérité insupportable que de juger des intentions les plus secrètes par des signes équivoques et par des actions qui peuvent être faites par des motifs si différents? A voir le serviteur d'Abraham baiser Rébecca et lui donner des bracelets dans une solitude écartée, qui pourrait soupçonner l'innocence de l'un et de l'autre? car ce qui paraît une liberté criminelle n'est que l'obéissance d'un serviteur fidèle qui exécute les ordres de son maître et qui fait la première cérémonie d'un saint mariage disposé par la Providence. Madeleine épanche un vase de parfums précieux sur les pieds du Sauveur; Judas condamne son action, Jésus-Christ la loue, et veut qu'elle soit louée partout où son Evangile sera annoncé. Ce qui fait voir que les mêmes actions ont souvent deux faces toutes contraires, l'une qui les rend criminelles aux yeux des hommes, l'autre qui les rend agréables à Dieu. Pour bien juger de l'intérieur d'une personne il faudrait connaître tout le fond de son âme, tout l'état de sa vie et pénétrer la vérité dans toute son étendue; mais comme on ne la voit que confusément et dans de certaines bornes, peut-on fixer son jugement avec assurance? Mon secret est à moi, disait le prophète Isaïe : *Secretum meum mihi*. Personne n'a la vue assez pénétrante pour le découvrir. Si vous voulez juger vos frères, disait saint Paulin, servez-vous de vos connaissances pour tourner tout à leur avantage. Faites-vous, s'il se peut, des erreurs charitables et volontaires pour trouver de l'innocence jusque dans les actions mauvaises : *Ita laude dignus error, etiam de male factis bene judicare*. Tirons avantage de la fausseté de nos connaissances et de la médiocrité de notre pénétration, en faisant servir à l'exercice de la charité l'ignorance qui nous cache la vérité. Que l'on serait digne de louange si l'on avait bonne opinion de ses frères, lors même qu'ils manquent? Car qui peut savoir leurs intentions? Qui sait si Dieu ne permet pas leurs fautes pour les sanctifier par la pénitence? On vous fait un rapport désavantageux de cette personne, vous la jugez aussitôt coupable sur un témoignage si léger, et que tant de motifs suspects peuvent produire. Voyez de quelle sorte Dieu se conduit dans l'Écriture, quand il s'agit de punir les peuples de Sodome et de Gomorre. Il ne se contente pas d'entendre les cris de leurs iniquités qui s'élèvent jusqu'à

lui, mais au lieu de prononcer d'abord l'arrêt de condamnation contre ces villes coupables, il dit qu'il descendra et qu'il verra lui-même si cette voix qui demande vengeance est véritable : *Descendam, et videbo utrum clamorem qui venit ad me, opere compleverint, an non ita ut sciam*. Expressions figurées à la vérité, dit saint Grégoire, mais qui nous apprennent néanmoins à ne pas précipiter nos jugements et à ne pas croire légèrement aux discours injurieux au prochain, qui se font en notre présence. Il ne faut quelquefois qu'une parole échappée par imprudence et reçue sans précaution pour détruire la réputation d'un homme de mérite et pour ruiner en un moment l'ouvrage de plusieurs années. Une petite pierre détachée de la montagne touche la statue de Nabuchodonosor dans la partie la plus faible, et aussitôt ce colosse éclatant et précieux se réduit en poudre. Un trait de raillerie, un bruit malin qui se répand sans qu'on en sache l'auteur, attaque la réputation d'un homme généralement estimé, s'en prend à un pied formé de boue, à quelque action malicieusement expliquée ou fausement rapportée. Il n'en faut pas davantage pour noircir toute la vie de ce religieux, de cet ecclésiastique, de cette personne dévote. Le poison de la calomnie passe promptement d'une partie à une autre, et infecte bientôt tout le corps de sa conduite. On ajoute foi à des gens de néant, on s'en rapporte à des médisans de profession, à des envieux secrets et à des concurrents intéressés. On prend sur leurs paroles des préventions qui ne s'effacent jamais et qui décident souvent de la bonne ou mauvaise fortune des hommes. Ah ! demandons à Dieu, avec saint Augustin, de le connaître et de nous connaître nous-mêmes : *Noverim me, noverim te*. Si je me connais, je verrai que je ne suis qu'imperfection et que misère ; et sans vouloir pénétrer les décrets cachés d'autrui, je m'humilierai sans cesse des miens. Si je vous connais, ô mon Dieu ! je vous adorerai, je vous bénirai, je vous louerai, je tâcherai d'accomplir votre loi ; je serai tout occupé de vos adorables perfections et du soin de mon salut.

TROISIÈME PARTIE.

Saint Ambroise remarque très-judicieusement que David ne sépare jamais le jugement de la justice : *Deus judicium tuum regi da, et justitiam tuam filio regis* : pour nous faire entendre que la justice doit se trouver dans tous nos jugements. Cependant nous usurpons souvent la fonction de juge, et nous n'en avons pas l'équité ; nous n'avons point la droiture du cœur nécessaire pour juger sans intérêt et sans préoccupation. De là vient que les pharisiens jugent si mal du Sauveur. Leurs cœurs sont pleins d'envie et d'animosité contre lui ; ils reconnaissent malgré eux qu'il est un grand prophète : *Nos scimus quia hic propheta est*. Cependant ils le condamnent comme un séducteur et comme un démoniaque ; pour-

quoi ? parce que son crédit parmi le peuple diminue le leur, et qu'ils voient la multitude qui, attirée par le bruit de ses miracles, les abandonne pour le suivre. C'est cet intérêt secret qui corrompt presque tous nos jugements à l'égard du prochain ; nous jugeons bien ou mal de nos frères, selon que nous les croyons contraires ou favorables à nos desseins. Voilà, dit saint Augustin, le levain aigre qui, gâtant toute la masse de notre cœur, se répand sur tous les juge-

ments. *Spiritualis homo neminem judicat* : L'homme spirituel ne juge personne ; ceux qui, sous prétexte de spiritualité, entreprennent de juger de tout, ne sont spirituels qu'en apparence, car la charité, qui est l'âme de la vraie spiritualité, ne juge point ; elle excuse tout, elle souffre tout. Les deux grandes maximes pour se conduire sûrement dans un point de morale si important, c'est de souffrir d'être jugés et de ne juger personne.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Contritionem præcedit superbia, et ante ruinam exaltatur spiritus. (*Prov.*, XVI.)

Quomodo nix in æstate, et pluvie in messe, sic indecens est stulto gloria. (*Prov.*, XXVI.)

Cecidit corona capitis nostri. Væ nobis quia peccavimus : propterea mœstum factum est cor nostrum ; ideo contenebrati sunt oculi nostri. (*Thren.*, V.)

Revertimini unusquisque a via sua mala, et a pessimis cogitationibus vestris, et habitabitis in terra quam dedit Dominus vobis, et patribus vestris, a sæculo et usque in sæculum. (*Jerem.*, VI.)

Venit contritio super te qui habitas in terra ; venit tempus, prope est dies occisionis... Nunc de propinquo effundam iram meam super te, et complebo furorem meum in te, et judicabo te juxta vias tuas, et imponam tibi omnia scelera tua, et non parceret oculus meus, nec miserebor ; sed vias tuas imponam tibi, et abominationes tuæ in medio tui erunt, et scietis quia ego sum Dominus percuteurs. (*Ezech.*, V.)

L'orgueil précède ordinairement la chute qui le suit, et l'enflure du cœur est souvent punie par la ruine que le péché cause dans les âmes.

La gloire de l'insensé lui sied aussi mal que la pluie est incommode pendant la moisson, et qu'un temps de neige et de frimas serait ennuyeux au milieu de la belle saison.

Nous avons perdu la grâce qui faisait tout l'ornement et toute la beauté de notre âme. Malheur à nous, parce que nous avons péché ; c'est pour cela que notre cœur est tombé dans la tristesse, et que nos yeux ont été couverts de ténèbres.

Revenez de vos égarements, défaites-vous des pensées criminelles qui vous occupent, et vous serez possesseurs de la terre bienheureuse que Dieu vous a promise et à vos pères, pour en jouir jusqu'à la fin des siècles.

Voici le temps de la contrition et de la pénitence pour les pécheurs. Le jour de ma vengeance approche, dit le Seigneur ; je suis près de faire éclater ma colère contre toi, peuple ingrat et infidèle à mes lois ; je te jugerai selon tes voies perverses et corrompues ; je mettrai tous tes crimes devant tes yeux ; je ne jeterai pas un regard de compassion sur ta misère, et je ne serai point ému de pitié par tes gémissements ; mais je te reprocherai toutes tes ingratitude ; toutes les abominations de ta vie, présentes à ton esprit, te rempliront de confusion, et alors vous connaîtrez que je suis le Seigneur qui frappe et qui punit les coupables par ma justice, après les avoir longtemps attendus par ma miséricorde.

SENTENCES DES PÈRES.

Multi pronuntiant iniquitatem suam, sed adversus ipsum Dominum Deum : quando inveniuntur in peccatis suis, dicunt : Deus hoc voluit... Alii dicunt : Fatum mihi fecit, stellæ me fecerunt ; ita per circumitum ad Deum volunt pervenire ; per circumitum volunt pervenire ad Deum accusandum, qui nolunt de compendio venire ad Deum placandum et dicunt : Fatum mihi fecit. Quid est, fatum, stellæ me fecerunt ? Quid sunt stellæ ? quis eas fecit ? Deus ; quis eas constituit ? Deus. Ergo vides quid voluisti dicere, Deus fecit ut peccarem ; ita ille injustus, tu justus ; quia nisi ille fecisset, tu non peccasses. Tolle illas excusationes in peccatis. (*Aug.*, in *psal.* XXXI.)

Il y en a plusieurs qui confessent leur péché, mais au lieu de s'accuser eux-mêmes et de se reconnaître coupables, ils rejettent leurs péchés sur Dieu : quand ils sont surpris dans leurs fautes, ils disent : Dieu l'a voulu ainsi ; et s'ils ne le disent pas ouvertement, au moins le font-ils entendre en disant : c'est ma destinée, c'est mon étoile qui m'a fait tomber dans ce crime ; ils se servent de ces détours pour faire retomber sur Dieu le reproche de leurs péchés, ne voulant pas se les reprocher à eux-mêmes pour apaiser la justice de Dieu ; car, quand ils disent : c'est ma destinée, c'est mon étoile, que veulent-ils désigner par là, si ce n'est Dieu ? car qui a fait la destinée, qui a fait les étoiles autre que Dieu ? C'est donc lui que vous accusez de vos fautes quand vous les imputez à ces causes étrangères ; ainsi, dans votre sentiment, Dieu est injuste, et vous êtes justes ; quel blasphème ! Ah ! laissez ces excuses artificieuses, et confessez humblement que vous seuls êtes coupables.

Dieu m'a créé avec mon libre arbitre ; si j'ai péché, c'est moi seul qui ai péché, afin que non-seulement je confesse mon iniquité devant le Seigneur, mais que je la confesse contre moi, non contre mon Dieu. J'ai dit : Seigneur, ayez compassion de moi, c'est un malade qui demande secours au médecin.

Cum libero arbitrio me creavit Deus ; si peccavi ergo peccavi ut non solum pronuntiem iniquitatem meam. Domino, sed adversum me, non adversus eum. Ego dixi ; Domine, miserere mei ; clamat æger ad medicum. (*Aug.*, *ibid.*)

Stultissimum malum proprio laqueo hy-

L'hypocrite tombe dans le piège qu'il se dresse

pocritam jugulat, et propriis armis sanctitatem impugnat; castigatio carnis spiritum inflat; contemptus venerationem venatur; fames et calamitas laudibus saturatur; mens hoc veneno imbuta, in miseriis deliciatur: et occupata hac scabie, in ulceribus gloriatur, religio fit superstitio. (Cyprien, *De jejuniis et tentationibus*.)

SERMON XLIII.

Pour le onzième dimanche après la Pentecôte.

SUR LES MAUVAISES CONVERSATIONS.

Solutum est vinculum linguæ illius, et loquebatur recte. (Marc., VII.)

Sa langue fut déliée, et il parlait bien.

Depuis que le démon s'est mis sur la langue des hommes, il a fait dans le monde presque tout le mal qu'il y a voulu faire. Un feu n'allume pas tant de bois, un maître ne forme pas tant de disciples, un serpent ne répand pas tant de venin, un vent n'excite pas tant de tempêtes, dit saint Jacques, que la langue des hommes, qui n'est qu'une petite partie de leur corps, fait de désordres quand elle sert aux desseins de ce malin esprit. Tantôt il les rend muets par un injurieux silence qui retient la vérité de Dieu dans l'injustice, tantôt il leur met en la bouche des paroles envenimées, afin qu'ils s'inspirent mutuellement le péché, et qu'ils enflamment, comme il dit, tout le cercle de leur vie, depuis leur naissance jusqu'à leur mort.

Trois sortes de personnes forment ordinairement les sociétés du siècle: les flatteurs et les complaisants, les médisants et les critiques, les grands parleurs. Les flatteurs et les complaisants approuvent tout, les critiques et les médisants condamnent tout, et les grands parleurs se mêlent de tout. C'est pourquoi on ne peut dire d'aucun d'eux qu'ils parlent bien. On ne le peut pas dire des premiers: le péché même est doux et agréable dans leur bouche, par la lâche approbation qu'ils lui donnent: *Dulce in ore eorum malum*. On ne le peut pas dire des seconds: ils ont du fiel sous leur langue, ils empoisonnent tout ce qu'ils touchent: *Fel aspidum sub labiis eorum*. On ne le peut pas dire des troisièmes: il est presque impossible qu'ils ne pèchent dans cette indiscrette confusion de paroles; et, bien loin d'espérer qu'ils se corrigent, on ne peut attendre d'eux que de pitoyables extravagances: *Vidisti hominem velocem ad loquendum, stultitia magis speranda est quam correctio*. (Prov., XXIX.)

Voilà toutefois les esprits qui règnent dans les conversations. On y flatte, on y médit, et on y parle trop. Trois grands maux dont se plaignait Dieu chez son prophète: *Omnis hypocrita est et nequam universum os locutum est stultitiam*. (Isaïe, IX.) Les flatteurs et les complaisants sont ces hypocrites, ils s'insinuent dans les compagnies par des paroles étudiées; et comme ils n'ont que des motifs ou intéressés ou impies, ils entre-

tiennent les plus grands désordres par une artificieuse lâcheté: *Hypocrita est*. Les médisants et les critiques ont l'âme mauvaise; comme ils n'agissent que par orgueil ou par envie, ils improuvent et condamnent ce qui est opposé à leur dessein: *Et nequam*. C'est à ces deux maux, qui rendent nos conversations criminelles, qu'il faut que je tâche d'appliquer aujourd'hui, après Jésus-Christ, deux différents remèdes. Elles sont mauvaises, pourquoi? parce que les flatteurs et les complaisants, qui approuvent tout, ne sont ni justes ni sincères dans leurs paroles: première partie. Parce que les médisants et les critiques, qui condamnent tout, ne sont ni humbles ni charitables dans leurs paroles: seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

La parole et la conversation qui font l'avantage de l'homme dans la vie civile, ne font pas toujours le bonheur et la sainteté du chrétien dans l'ordre de la grâce. Souvent ce qui le porterait à la pratique de la vertu, s'il en concevait une juste idée, sert à l'en éloigner par les fâcheuses qu'il en reçoit ou qu'il en donne. Souvent ce qui lui ferait haïr le vice, si on le lui représentait dans sa difformité naturelle, ne contribue qu'à irriter davantage sa cupidité, par la cruelle complaisance et les honteux ménagements de ceux avec lesquels il converse.

Quand je parle de la sorte, je ne veux pas dire qu'il faille fuir généralement toutes les compagnies, en sorte que la retraite et le silence soient les seuls asiles de l'innocence chrétienne; mais je dis qu'il y a beaucoup à craindre dans les sociétés humaines, et qu'on ne saurait être trop circonspect ni dans ses paroles ni dans le choix qu'il faut faire de ceux que l'on veut fréquenter. Je dis que, comme dans un temps de peste, il faut s'assujettir à un certain régime de vie et s'empêcher d'ailleurs de voir certains amis que l'on voudrait bien voir: de même, il faut se réduire à de certaines règles pour bien parler dans les compagnies, et s'éloigner surtout de ces personnes qui, avec un air complaisant et flatteur, n'exhalent qu'une vapeur infecte, qui corrompt tout ce dont elles s'approchent.

Donnez-vous de garde de votre prochain, nous dit Dieu chez Jérémie, et ne vous fiez pas indifféremment à toutes sortes de personnes: votre propre frère vous supplantera, et vous serez trompé par celui que vous croyez votre meilleur ami; il ne vous dit pas (et c'est la réflexion de saint Chrysostome): ne faites aucune habitude dans le

monde; renoncez à la conversation de vos parents et de vos amis, cherchant dans la retraite un asile que vous ne pouvez trouver dans la corruption du siècle. Ce n'est pas ce que Dieu nous dit; nous pouvons conserver notre vertu au milieu des méchants. Abraham conserva la sienne avec des peuples incirconcis, Priscilla et Aquila avec des idolâtres, les apôtres avec toutes sortes de nations; Isaïe, Josué et Moïse qui, par leurs emplois, devaient vivre dans le grand monde, n'y souffrirent aucune atteinte à leur sainteté. Que nous dit-il donc? Défiez-vous de votre prochain, réglez vous-mêmes vos paroles et, si vous ne pouvez empêcher qu'on ne vous parle, faites un judicieux discernement de ceux avec lesquels vous converserez; car enfin, vous demeurez dans le centre de la fourberie et de la corruption: *Habitatio tua in medio doli*. La langue de ceux qui vous approchent est comme une flèche aiguë qui vous blessera à mort si vous ne vous en donnez de garde: *Sagitta vulnerans lingua eorum*. Ils vous diront des paroles qui vous plaisent et qui vous engagent; mais ce sont autant de pièges qu'ils vous tendent en secret pour vous perdre: *In ore suo pacem cum amico loquitur, et occulte parat ei insidias*.

Or, voilà le véritable caractère des flatteurs, dont je parle: ce sont des esprits adroits, insinuants, commodes, civils, honnêtes, qui se font à toutes les humeurs d'autrui, qui louent ce que ceux, auxquels ils veulent plaire, approuvent, qui blâment et détestent avec imprécation ce qu'ils condamnent, qui sont servilement attachés à toutes leurs passions, chagrins avec les mélancoliques, gais avec les enjoués, malades avec les infirmes, mais toujours extrêmement réservés, toujours déterminés à ne point paraître ce qu'ils sont en effet, et par conséquent n'ayant ni sincérité ni justice.

A l'égard de la sincérité, comment pourriment-ils en avoir? leur ris, leurs larmes, leur joie, leur abattement, leur assiduité, leur éloignement, leurs paroles, leur silence, tout est adroitement concerté. Ils se dévouent aveuglément à vos plaisirs et à vos débauches, il est vrai; ils vous applaudissent dans toutes vos entreprises, soit justes ou injustes; ils s'intéressent dans vos amitiés et dans vos haines; ils vous mettent, pour me servir des termes de l'Écriture, des coussins sous le bras: *Væ qui consunt pullos sub omni cubito manus*. (Ezech., XIII.) Mais ne reconnaissez-vous pas leur impiété et leur fourberie, dit un Père? ce n'est pas vous qu'ils aiment, ce sont vos richesses; et quelque amitié qu'ils vous témoignent, le violent désir qu'ils ont de s'emparer de votre bien fait qu'ils vous haïssent: *Non te sed patrimonium tuum diligunt; imo cupiditate rerum tuarum exsecrantur*. Ces parents et ces amis se rendent nécessaires auprès de vous, je le veux: si vous êtes malades, ils vous plaignent; si vous vous portez bien, ils en témoignent de la joie; mais ne vous ar-

rêtez pas à ces apparences, ce sont des fourbes; ils vous portent par leur impatiente avidité une haine secrète; et parce qu'ils regardent votre personne et votre santé comme un obstacle à l'assouvissement de la cupidité qui les dévore, ils voudraient vous voir morts, lors même qu'ils vous souhaitent de longues années: *Dum tua impatientes sitiunt, te oderunt, præsentiamque tuam quasi æmulam sibi judicantes, obicem putant cupiditati suæ esse quod vivis*.

A l'égard de l'injustice, les flatteurs en sont évidemment coupables, par deux raisons qu'en apporte saint Maxime. La première, parce qu'ils corrompent la véritable louange, qui est la récompense de la seule vertu; que quand même ils loueraient avec justice un homme digne d'être loué, on se défie toujours de ces témoignages d'honneur et d'estime, parce qu'ils en sont prodigues en faveur de ceux qui ne les méritent pas.

La seconde, parce qu'ils donnent au vice le caractère de la vertu; plus coupables en cela, dit ce Père, que les faux monnayeurs qui mettent sur un faux métal l'image du prince, puisqu'ils offensent non pas un homme, mais Dieu même; qu'ils canonisent, si j'ose ainsi parler, et qu'ils divinisent les péchés.

Saint Augustin méprise les Romains, quand il leur reproche que pour faire mieux leur cour à Romulus, ils l'ont mis au rang des dieux, après le meurtre de son frère et le ravissement des Sabines, au lieu qu'ils n'ont pas même érigé une statue, ni donné un petit coin dans leurs temples à Platon qui leur avait laissé de si beaux préceptes pour former une république. Est-ce ainsi, leur dit-il, que vous honorez un assassin, et que vous méprisez un homme qui s'est étudié à empêcher la corruption de vos mœurs? Il était sans doute bien juste de récompenser ses crimes par une si auguste qualité, et votre flatterie ne pouvait se signaler par un plus bel endroit, qu'en donnant le nom de dieu dans vos magnifiques apothéoses à un fratricide et à un corrupteur de vierges: *Quæ vobis eligendorum deorum ratio, aut potius adulatio est?*

SECONDE PARTIE.

La flatterie de nos jours est plus spirituelle, mais est-elle moins injuste? On ne tombe pas dans un aussi grossier aveuglement; mais avec des termes plus modestes et plus sincères en apparence, on est peut-être coupable d'une pareille idolâtrie. On n'ose pas dire ouvertement à un méchant homme qu'il est un saint ou un dieu, mais on le traite comme on traiterait un saint, et peu s'en faut qu'on ne l'adore comme un dieu; bien loin de se donner la liberté de reprendre ses véritables désordres, on s'attache à en louer les fausses vertus. Est-ce un voleur et un concussionnaire public, il fait, dit-on, une bonne maison; un débauché, il aime les compagnies; un téméraire, c'est un brave; un stupide, c'est un homme de bons sens et qui ne précipite rien. Ses profusions, on

les appelle des libéralités; son avarice, une épargne; son effronterie, enjouement; ses commerces infâmes, des divertissements honnêtes; et hors le nom de dieu qu'on n'oserait lui donner, on fait auprès de lui comme aux pieds d'une divinité qu'on adore, ce qu'on ne voudrait pas faire pour Dieu. C'est devant lui qu'on s'humilie et qu'on se contraint; c'est pour lui plaire qu'on ménage ses paroles et son silence: c'est à lui que s'adressent les vœux et les prières; c'est auprès de lui qu'on a de l'assiduité et de l'empressement; c'est entre ses mains que se font les serments d'une inviolable fidélité, et au lieu que Tertullien disait autrefois qu'il ne pouvait donner de fausses louanges à personne, soit parce qu'il ne voulait pas mentir, soit parce qu'il n'était pas d'humeur à se moquer de qui que ce soit, parce qu'il appréhendait qu'une flatterie grossière ne fût mal reçue; aujourd'hui on flatte et on raille impudemment, parce qu'on n'appréhende pas de mentir, et que les hommes ayant ordinairement assez de faiblesse pour croire qu'on ne se moque pas d'eux, et assez d'orgueil pour recevoir de bonne part les éloges qu'on leur donne, on peut tout espérer et ne rien risquer en les flattant.

Puisque Dieu dans l'Ecriture prononce une même malédiction contre ceux qui disent, que ce qui est amer et doux; et contre d'autres, qui par un sentiment tout opposé, disent que ce qui est doux est amer: il faut avouer, mes frères, qu'on ne parle pas seulement mal en inspirant et en justifiant le péché, par ses flatteries et ses artificieuses complaisances; mais qu'on pèche encore en donnant à la vertu ou aux actions indifférentes le nom de vice par ses médisances et ses censures. Je joins à dessein ces deux choses, pour vous faire voir d'abord qui sont ceux, dont je prétends vous parler. Je ne parle pas en général de toute sorte de médisance: outre que la malignité et la lâcheté de ce vice sont assez connues, et qu'un homme d'honneur n'a rien tant en aversion que de passer pour médisant, le discours que j'en ferais demanderait trop d'étendue. Je ne parle pas non plus de toute sorte de critiques; il y en a de spirituelles qui éveillent en piquant, qui, sans altérer la charité chrétienne, rendent les esprits plus exacts dans leurs paroles ou dans leurs écrits: critiques qui inspirent une noble émulation dans les compagnies, qui font que ceux qu'elles attaquent sont plus attentifs, comme de jeunes hommes qui, maniant le fleuret dans une salle d'armes, se portent des coups sans se haïr, et s'animent aux combats sans se blesser.

Je parle d'une médisance plus raffinée, d'une maligne et sanglante critique, où des esprits vains et pointilleux cachent adroitement les passions qui les dominent, observant tout, examinant tout, raisonnant et contrôlant sur tout ce qu'ils croient être opposé à leur satisfaction ou à leur fortune; d'une médisance et d'une critique qu'ils font

valoir à propos, faisant autant de mal à leurs frères par leurs censures, que s'ils les outrageaient ouvertement par de noires et de cruelles détractions, péchés d'autant plus dangereux, qu'ils sont aujourd'hui plus communs que les autres dans les conversations chrétiennes, et d'autant plus difficiles à connaître qu'ils sont plus spirituels, à moins qu'on n'en distingue exactement les caractères, et qu'on ne fouille jusque dans les sources qui les produisent, afin de s'en garantir soi-même, et de fuir la compagnie de ceux qui en sont coupables.

Il faut pour cet effet, supposer avec saint Chrysostome, que tout ce qui se ressent de l'orgueil et de la dureté, doit être banni de nos conversations. Pourquoi? parce que, dit-il, nous ne devons parler entre nous que comme Jésus-Christ parlait lorsqu'il conversait avec les hommes, ce Dieu n'ayant voulu se familiariser avec nous qu'afin que nos paroles fussent ses paroles, et que notre langue devînt sa langue. Je vous avoue que cette instruction morale m'a paru très-belle, quand je l'ai trouvée dans toute son étendue chez ce Père. Non-seulement les miracles de Jésus-Christ nous font connaître sa divinité, non-seulement sa doctrine touchant les matières de foi nous détermine, non-seulement ses actions nous instruisent, ses paroles sont encore tellement les règles et les modèles de nos paroles, que nous devons être sa bouche et sa langue, en ne disant dans le cœur, et ne nous croyant innocents dans nos conversations, que quand nous l'imitons dans ces vertus de société, dont il nous a laissé l'exemple.

Quelles sont-elles ces vertus? c'est d'un côté une humilité accompagnée de douceur, et de l'autre une charité fraternelle qui nous unit ensemble, dit saint Jean Chrysostome. Voilà l'exemple qu'il nous a laissé, c'est trop peu dire, voilà la sanctification, et pour me servir de la comparaison de ce Père, voilà la gloire et le sacrement de notre langue consacrée et enrichie, non pas d'un or pur ou de plusieurs diamants d'un grand prix, mais par l'attouchement de l'auguste et virginale chair de ce Dieu. C'est pourquoi si dans le commerce que nous avons les uns avec les autres, il ne se trouve nul vestige de cette humilité ni de cette charité, il faut dire hardiment, ajoute saint Chrysostome, que nous parlons mal, puisque nous ne parlons pas comme Jésus-Christ, qui a sanctifié notre langue, mais comme le démon qui n'a que des paroles d'orgueil et de cruauté, et dont cependant notre bouche devient l'organe.

SERMON XLIV.

Pour le même jour.

IL Y A DEUX SORTES DE MAUVAIS SILENCE.

Bene omnia fecit, et surdos fecit audire et mutos loqui. (Marc, VII.)

Le Seigneur a bien fait toutes choses, il a fait entendre les sourds et parler les muets.

C'est le témoignage que rendent au Sauveur du monde, dans l'évangile de ce

jour, des sourds auxquels il a rendu l'ouïe, et des muets auxquels il a redonné la parole; pleins de reconnaissance et d'admiration, ils emploient le premier usage de l'ouïe et de la parole à louer hautement la puissance, la sagesse et la miséricorde de celui qui les a guéris : plus il leur défend de parler à personne des miracles qu'il a opérés en leur faveur, plus ils ont d'ardeur à les publier. Ces mêmes paroles devraient être souvent dans la bouche des chrétiens, et nous devrions nous écrier à toute heure en considérant les ouvrages de Dieu, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grâce : il faut avouer que Dieu a bien fait toutes choses : *Bene omnia fecit*. Mais de tout ce que le Seigneur a fait, il n'est rien de plus admirable que cette loi pure et immaculée qu'il a prescrite aux hommes, et de l'observation de laquelle il a fait dépendre leur salut ? O Seigneur ! ouvrez aujourd'hui nos yeux, faites briller dans nos entendements quelques rayons de ces vives lumières dont vous éclairez les âmes à qui vous vous manifestez, et nous découvrirons ce fonds inépuisable de merveilles renfermées dans votre loi. *Revela oculos meos, et considerabo mirabilia de lege tua*. Renouvelez, ô mon Dieu, les miracles rapportés dans notre évangile, faites entendre des sourds et parler des muets. Donnez-nous des oreilles intelligentes et chrétiennes pour entendre les mystères de votre loi sainte, et des paroles de vie pour parler dignement de ses grandeurs. Ah ! que le Prophète avait raison de dire : Les impies m'ont raconté des songes et des fables ; ils m'ont entretenu de leurs sciences vaines, de leurs projets ambitieux, des secrets de leur politique, des maximes de leur prudence, des révolutions des empires, des intérêts des cours ; mais toutes ces choses m'ont paru des visions et des chimères en comparaison de votre loi : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua, Domine*. Si nous considérons combien elle est sainte en elle-même, combien elle est facile dans son observation, combien elle est grande dans sa fin, nous dirons avec plus de justice que ces sourds et ces muets guéris par Jésus-Christ dans notre évangile : Il faut avouer que le Seigneur a bien fait toutes choses, et qu'aucun autre que lui ne peut être l'auteur de la loi qu'il nous a prescrite : *Bene omnia fecit*.

Cependant, quel sujet de gémissement de voir tant de chrétiens qui, possédés du démon muet de notre évangile, n'ont point de langue pour défendre cette religion divine quand elle est attaquée ; et qui, après avoir violé la loi de Dieu par leurs péchés, aiment mieux garder un silence criminel que de se confesser coupables ? Le premier silence vient d'un défaut de zèle pour les intérêts de Dieu ; le second silence vient d'un défaut d'humilité : si nous voulons chasser par la grâce de Jésus-Christ le démon muet qui nous obsède, nous devons nous défaire de ces deux sortes de silence : parler quand il

le faut, pour défendre les intérêts de Dieu et de la religion ; ne pas nous taire, quand nous devons nous accuser nous-mêmes.

PREMIÈRE PARTIE.

Si nous sommes de véritables chrétiens, nous devons être les serviteurs, les amis, les enfants et les sujets de Dieu ; or, comment avons-nous droit de porter ces titres si nous n'avons pas le courage de parler pour défendre les intérêts et la gloire de notre Dieu dans les rencontres ? O faiblesse de notre foi ! ce que la nature, la politique, le respect humain nous font faire tous les jours pour de simples créatures, la religion n'a pas assez de force pour nous engager à le faire pour Dieu ; où est-ce qu'on trouvera aujourd'hui une étincelle d'un véritable zèle dans la maison de Dieu ? qu'est devenu le zèle de ce saint roi, qui en était, comme il le dit, tout pénétré, tout dévoré et tout consumé ; qui sentait retomber sur lui les outrages qu'on faisait à Dieu, et qui, transporté d'une sainte colère, immolait à la justice de Dieu tous les pécheurs de la terre ? *Interficiēbam omnes peccatores terræ.... super inimicos tuos tabescebam* ? Où est le zèle de Moïse ? On ne demande pas de vous que vous exposiez votre vie pour défendre vos frères, comme fit ce saint législateur, lorsqu'il tua de sa propre main un Egyptien qui outrageait un Israélite ; on se contente que vous fermiez la bouche à cet impie qui déshonore la religion par ses railleries libertines, et que si l'autorité vous manque pour lui imposer silence, du moins vous ne sembliez pas approuver, par une lâche complaisance, un désordre que vous n'avez pas le pouvoir de réprimer. Où est le zèle de Phinéès ? il ne s'agit pas de percer le cœur des impudiques et des transgresseurs de la loi, mais de leur représenter vivement la honte et l'opprobre de leur vie. Où sont les imitateurs de Jean-Baptiste, qui aillent dire aux princes et aux grands du monde, *Non licet*, il ne vous est pas permis ? Où sont ceux qui succèdent au zèle d'Elie, non en faisant descendre le feu du ciel sur les ministres d'un roi impie ; mais en allumant le feu de la charité dans les chrétiens lâches et tièdes ? Où sont les disciples de saint Pierre, qui, s'animant d'un vrai zèle contre les ennemis de Dieu, s'ils n'ont pas le pouvoir de frapper de mort ceux qui mentent au Saint-Esprit, s'efforcent de ressusciter à la vie de la grâce les pécheurs dont la conduite leur est commise ? Ah ! dit saint Bernard, le zèle des ecclésiastiques n'éclate que pour défendre les droits de leurs dignités ; ils sont ardents à soutenir la cause de Dieu, quand elle est mêlée avec la leur ; mais leur zèle se ralentit et perd toute sa vigueur, quand il faut défendre la pureté du sanctuaire : *Video totum ecclesiasticum zelum, fervere pro sola dignitate tuenda*. Saint Grégoire, parlant du zèle de Phinéès, dit que par la sainte colère à laquelle il s'abandonna, il apaisa la colère de Dieu : *Iram Dei iratus placavit*. Heureux les ministres

du Dieu vivant, qui désarment sa justice en s'armant eux-mêmes de toute la force de leur zèle contre les violateurs de la loi ! Si vous supportez les impies avec trop de patience, vous laissez celle de Dieu, dit saint Bernard. C'est à vous que ce discours s'adresse, magistrats, dépositaires de l'autorité du prince : opposez-vous à ce torrent de corruption et de désordre qui se répand presque dans tous les états ; c'est à vous, chefs et pasteurs de Jésus-Christ, de réformer les peuples par votre exemple et par vos paroles : montrez-vous les successeurs légitimes de Notre-Seigneur, en vous armant comme lui d'un zèle ardent et sage contre les profanateurs de nos temples, qui, consacrés par le sang de Jésus-Christ, demandent bien plus de vénération que le temple de Jérusalem, qui n'était sanctifié que par le sang des victimes de l'ancienne loi : *Servus meus es tu, Israel, ego in te gloriabor*. Je sais que la plupart des auditeurs n'aiment dans la bouche des ministres sacrés que la vérité qui brille et qui flatte, et qu'ils ne peuvent souffrir la vérité qui reprend et qui censure : *Amant veritatem lucentem, oderunt veritatem redarguentem*. Mais malheur à ceux qui ne cherchent qu'à flatter l'oreille par des paroles agréables, et qui ne cherchent point à guérir le cœur par des remèdes salutaires. Malheur à ceux qui ne versent que de l'huile sur les plaies des consciences, et qui n'y mêlent pas, quand il le faut, le vin d'un zèle sévère et vigoureux. Malheur à ceux qui n'ont pas le courage d'appliquer le fer et le feu sur des membres infectés et corrompus, et qui, touchés d'une compassion funeste par les cris des malades qu'ils traitent, rendent leurs maux incurables en les fomentant par une fausse indulgence ! Souvenez-vous que ce feu sacré qui brûlait toujours sur l'autel, nous marquait le zèle ardent dont les ministres des autels doivent être toujours embrasés : *Ignis in altari meo semper ardebit*.

SECONDE PARTIE.

Les docteurs spirituels disent que le démon n'est jamais plus artificieux pour nous tromper que lorsque nous voulons faire une bonne confession : comme il connaît l'efficacité du sacrement de la pénitence quand il est reçu avec les dispositions nécessaires, il fait tous ses efforts pour nous en priver, en nous inspirant une mauvaise honte qui nous empêche d'avouer en secret des péchés que nous n'avons pas eu honte de commettre : cela arrive surtout à ceux qui sont engagés dans des péchés honteux ; impudents dans l'usage des créatures, ils sont tout mystérieux lorsqu'ils s'approchent du tribunal de la pénitence ; ils couvrent leurs plaies au lieu de les montrer, et par là ils se ferment la porte de la miséricorde que le Saint-Esprit a promis d'ouvrir au mérite d'une confession humble et sincère : *Qui confessus fuerit misericordiam consequetur*. Il y a une bonne et une mauvaise honte

dans la confession, l'une chrétienne, l'autre diabolique, l'une fondée sur l'humilité et l'autre sur l'orgueil. Il faut que le pécheur rougisse de son crime dans ce monde pour n'en pas rougir un jour à la face du ciel et de la terre, et qu'en se considérant tout couvert de la lèpre honteuse du péché, il ait honte de paraître devant Dieu dans un état si hideux et si misérable ; mais cette honte salutaire que le pécheur conçoit de ses désordres, bien loin de lui fermer la bouche, fait qu'il se hâte de les confesser devant Dieu, et de les aller révéler au ministre du sacrement qui doit le laver de ses ordures : plus il a de confusion à la vue de la corruption secrète de sa conscience, plus il a d'impatience d'en faire une confession et un aveu salutaire qui doit purifier son âme ; ainsi cette honte que Dieu lui inspire le fait parler, au lieu que la honte qui vient du démon le fait taire. Il ressemble à un malade qui n'oserait découvrir au médecin quelque infirmité honteuse, et qui aimerait mieux en attendre les suites mortelles que de chercher une guérison humiliante. Ah ! est-il temps de rougir du péché lorsqu'on l'a consommé ? Impudique, quand tu te livrais tout à l'emportement de ta passion, que tu faisais retentir les assemblées de tes chansons lascives et dissolues, ton cœur, devenu tout charnel, t'avait fait un front d'airain et de prostituée : *Frons meretricis facta est tibi*. Tu n'étais pas honteux quand tu déshonorais la religion par tes scandales, quand tu retenais le salaire de tes domestiques ; quand tu t'engraisais de la substance de la veuve et de l'orphelin ; quand, sur des prétextes frivoles, tu recevais des émoluments usuraires de tes deniers ; et tu rougis lorsqu'il faut confesser toutes les fautes pour en recevoir le pardon : *Tantus dicendi quæ feceris pudor, qui nunquam faciendi quæ patrastî erubescis*. Ah ! mes frères, rougissons de notre honte : pensons, avec saint Jean Climaque, qu'il n'y a que la confusion passagère que nous avons de nos péchés dans le temps, qui nous puisse épargner la confusion éternelle que nous en recevrons pendant toute l'éternité ; car telle est la conduite de Dieu à l'égard des pécheurs, s'ils cachent leurs péchés, il les révèle : *Si tegis, Deus detegit*. Dieu a toujours demandé cet aveu humble et sincère des pénitents ; il le demandait d'Adam, honteux et fugitif, lorsqu'il lui faisait entendre sa voix terrible : *Adam, ubi es ?* Il le demandait de Caïn, lorsqu'il lui reprochait le meurtre de l'innocent Abel, son frère ; mais la honte héréditaire, que nous avons reçue de nos premiers parents pécheurs, fait que nous cherchons comme eux des excuses frivoles pour déguiser nos fautes, il me semble voir dans la plupart des pénitents, Adam, qui, rougissant de sa nudité, cherche à la couvrir, devant Dieu même, avec des feuilles de figuier.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra, sicut in exacerbatione secundum diem tentationis in deserto, ubi tentaverunt me patres vestri : probaverunt et viderunt opera mea. (*Psal.* XCIV.)

Sapientia foris prædicat, in plateis dat vocem suam, in capite barbarum clamat; in foribus portarum urbis proferet verba sua dicens : Usquequo parvuli diligitis infantiam, et stulti ea quæ sibi sunt noxia cupient, et imprudentes odibunt scientiam? (*Prov.*, I, XX.)

Omnis ergo qui audit verba mea hæc et facit ea, assimilabitur viro sapienti, qui ædificavit domum suam supra petram; et descendit pluvia, et venerunt flumina, et flaverunt venti, et irruerunt in domum illam; et non cecidit; fundata enim erat supra firmam petram. (*Matth.*, VII.)

Estote ergo factores verbi, et non auditores tantum; quia si quis auditor est verbi, et non factor, hic comparabitur viro consideranti vultum nativitatis suæ in speculo; consideravit enim se, et abiit, et statim oblitus est qualis fuerit. (*Jac.*, II.)

SENTENCES DES PÈRES.

Verbum vero non abs re quidem scripturionem suam vocavit; siquidem pœnarum sublationem, veniam peccatorum, sanctificationem, atque justitiam, redemptionem, adoptionem etiam filiorum, et cœlorum hæreditatem, et cum Dei Filio fraternitatem omnibus nuntiavit. (*CHRY.*, hom. 1 in *Matth.*)

Omnia namque cordis secreta rimatur atque judicat sermo vivus et efficax, cordium atque cogitationum perscrutator : unde et licet mortuus in peccato, si audieris vocem Filii Dei, vives sermo, enim quem loquitur, spiritus et vita est; si cor tuum induratum est, memento scriptum dicentis : Emitteret verbum suum, et liquefaciet ea; et item : Anima mea liquefacta est ut dilectus locutus est; si tepidus es, non discedas ab eloquio Domini, et inflammabit te, quia eloquium ejus ignitum valde; quod si tenebras ignorantie plangis, quidquid loquatur in te Dominus Deus, et erit lucerna pedibus tuis verbum Domini, et lumen semitis tuis. (*BERN.*)

Si quis nostrum integre et perfecte, juxta verbum Sapientiæ, cor suum tradat ad vigilandum dilicula, ad Dominum qui fecit illum, et in conspectu Altissimi deprecetur, simulque votis omnibus studeat parare vias Domini, et rectas facere semitas Dei sui.... hic visitabitur profecto frequenter, nec unquam ignorabit tempus visitationis suæ quantumlibet is qui in spiritu visitat, clandestinus veniat et furtivus. (*BERN.*, in *Cant.*, ser. 57.)

Si igitur admonitus fuero, vel foris ab homine, vel intus a Spiritu, de tuenda iustitia, istiusmodi salutaris suasio erit

Ne permettez pas, ô divin Pasteur, que nous bouchions nos oreilles lorsque nous entendons votre voix; et ne souffrez pas que nous endureissions nos cœurs, comme il arriva au jour du murmure et de la tentation, où les Israélites vous tentèrent, où ils voulurent éprouver votre puissance, et où ils virent ensuite les miracles que vous fîtes.

La sagesse enseigne en public, elle fait entendre sa voix dans les grandes places; elle crie à la tête des assemblées du peuple; elle fait retentir ses paroles aux portes de la ville et elle dit: O enfants! jusques à quand aimerez-vous l'enfance? jusques à quand les insensés désireront-ils ce qui les perd, et les imprudents haïront-ils la science?

Quiconque entend ma parole et la pratique sera semblable à un homme sage qui a bâti sur la pierre; la pluie est tombée, les fleuves se sont débordés, les vents ont soufflé, et sont venus fondre avec impétuosité sur cette maison, et elle n'est point tombée, parce qu'elle était fondée sur la pierre.

Ne vous contentez pas d'entendre la parole de Dieu, mais faites ce qu'elle vous enseigne; car celui qui l'oublie après l'avoir entendue, ressemble à un homme qui, après s'être regardé dans un miroir, s'en va, et ne se souvient plus des traits de son visage après les avoir considérés.

La parole est annoncée à tous, aux méchants, aux impies, aux ennemis de Dieu et à des aveugles assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort : la délivrance des peines, le pardon des péchés, la justice, la sanctification, la rédemption, l'adoption des enfants de Dieu, l'héritage de son royaume, et la gloire de devenir les frères de son Fils unique.

La parole de Dieu, vive et efficace, pénètre les plus secrets replis de l'âme, et les mouvements les plus cachés du cœur. Ainsi, quand vous seriez mort par le péché, si vous entendez la voix du Fils de Dieu, vous vivrez, parce que ses paroles sont esprit et vie. Si votre cœur est endurci, souvenez-vous de cet endroit de l'Écriture : Vous ferez annoncer votre parole, et leurs cœurs de pierre s'amolliront. Et ailleurs : Mon âme s'est toute fondue lorsque mon bien-aimé m'a parlé. Si vous êtes dans la tiédeur, soyez attentif à la parole de Dieu, et elle vous enflammera; car elle est toute de feu. Si vous gémissiez dans les ténèbres de l'ignorance, prêtez l'oreille au Seigneur qui vous parle, et sa voix sera un flambeau à vos pieds, et une lumière dans vos voies.

Si quelqu'un de nous, selon la parole du prophète, tourne son cœur dès l'aurore vers le Seigneur qui l'a créé; s'il répand sa prière en présence du Très-Haut; s'il s'attache à préparer les voies de Dieu, et les sentiers secrets par où l'esprit saint vient dans les âmes, celui-là sans doute en sera souvent visité, il n'ignorera jamais les moments précieux des visites du ciel, quelque spirituelles et imperceptibles qu'elles puissent être, quelques précautions que prenne l'époux sacré pour visiter l'âme en secret et comme à la dérobée.

Si je reçois quelque avertissement ou de la part des hommes par quelque correction, ou de la part de Dieu par quelque inspiration; je regarderai cet avis

mihi profecto prænuntia imminentis adventus sponsi, et præparatio quædam ad digne suscipiendum supernum visitatorem. (BERN., in Cant., serm. 57.)

SERMON XLV.

Pour le seizième dimanche après la Pentecôte.

SUR L'ENVIE.

Ipsi observabant eum. (Luc., XIV.)

Les scribes et les pharisiens examinaient Jésus-Christ.

Il n'est rien qui découvre mieux la malignité de l'envie que cette attention des pharisiens sur les paroles et les actions du Sauveur, pour y trouver quelque chose qui donnât prise à leur censure. Jésus-Christ ne négligeait rien pour combattre et pour étouffer cette passion malheureuse dans leur cœur : il tempérerait autant qu'il lui était possible l'éclat de ses miracles par sa douceur, par son humilité et par sa modestie ; il observait exactement toutes les cérémonies de la loi de Moïse, pour laquelle ils étaient si zélés ; il éludait, par la sagesse de ses réponses, tous les pièges qu'ils lui dressaient pour le surprendre dans ses discours ; il défendait à ceux qu'il avait guéris de publier le bienfait qu'ils avaient reçu de lui, pour ne pas irriter l'envie de ses ennemis : aujourd'hui notre évangile remarque qu'il était allé manger dans la maison d'un des princes de la Synagogue où plusieurs pharisiens étaient rassemblés, pour les attirer à lui, par cette marque de sa charité et de sa condescendance. Mais au lieu de profiter de ses leçons et de ses exemples, ils ont tous les yeux tournés sur lui, et les oreilles malicieusement attentives pour tirer de sa conduite et de ses paroles des sujets d'accusation et de calomnie. Ces cœurs obstinés convertissant en fiel et en poison les remèdes les plus efficaces, ces malades frénétiques s'emportant, dit saint Augustin, contre le médecin céleste qui les venait guérir, le persécutèrent avec une animosité implacable jusqu'à la mort, et ils ne cessèrent point d'aiguiser leurs langues tranchantes et leurs dents envenimées jusqu'à ce qu'ils eussent assouvi dans son sang la fureur aveugle qui les animait à sa perte. Ce fut alors que s'accomplit cette belle et touchante figure de la mort du Sauveur, rapportée dans la *Genèse*, lorsque les frères de Joseph, après l'avoir livré aux Ismaélites, trempèrent sa robe dans le sang d'un chevreau, et l'ayant portée à leur père, ils lui dirent qu'une très-méchante bête avait dévoré Joseph : *Fera pessima devoravit Joseph*. Puisqu'en effet il n'est point de bête plus farouche, ni de monstre plus terrible que l'envie, qui leur avait inspiré cette horrible trahison contre leur frère, et qui fit mourir le véritable Sauveur représenté par Joseph. Jésus-Christ a triomphé de l'envie des Juifs par sa résurrection glorieuse, et par l'établissement de l'Eglise sur les ruines de la Synagogue. Mais l'envie qui a persécuté le chef, attaque encore tous les jours les disciples : c'est ce vice odieux que

salutaire comme un signe qui m'annonce d'avance les approches de l'époux, et comme une préparation pour recevoir dignement la visite de l'Esprit saint.

je me propose de combattre dans ce discours. Nous examinerons, 1° le fond de malice renfermé dans l'envie ; 2° nous considérerons les remèdes que la religion lui oppose.

PREMIÈRE PARTIE.

Parmi les péchés capitaux qui sont comme des sources corrompues, d'où se forme ce torrent d'iniquité qui inonde la face de la terre, il n'en est point de plus détestable que l'envie ; c'est ce péché qui changea le premier des anges en le plus malheureux des démons, et qui le précipita de la plus haute place du ciel, au fond de l'abîme ; ce qui a fait dire à saint Chrysologue, que c'est le vice le plus ancien dans son origine, et la première tache, qui a souillé les anges et les hommes. *Invidia malum vetustum et prima labe*. Ce fut l'envie du démon qui dressa ce piège si funeste au premier homme, et à toute sa postérité ; car cet esprit envieux ne pouvant souffrir que l'homme, qui était d'une nature inférieure à la sienne, fût créé dans un état si heureux, et destiné à la gloire, pendant qu'il serait éternellement tourmenté, s'efforça de le rendre complice de son malheur, en le faisant complice de son crime ; et par là, dit l'Écriture, il ouvrit l'entrée à la mort et à tous les maux auxquels l'homme est assujéti : *Invidia diaboli mors intravit in mundum*. Comme le démon est le père de l'envie, il ne faut pas s'étonner si ce vice a tant de rapport avec celui qui l'a fait naître, dit saint Augustin : *Immane vitium mira demonis similitudine*. En effet, comme le diable est ennemi du bien, l'envie ne le peut souffrir ; car elle n'est autre chose qu'une tristesse du bien d'autrui, non pour le posséder, ni pour nous en enrichir, mais parce qu'il nous est opposé. Quoique la nature des autres péchés soit entièrement mauvaise, ils ne laissent pas d'avoir le bien pour objet, et les pécheurs les plus déréglés cherchent leur félicité dans les choses qui les en éloignent le plus : un avare travaille pour acquérir des richesses, qui sont des biens, quoique passagers ; un ambitieux soupire pour la gloire, qui d'elle-même est estimable ; un voluptueux cherche les plaisirs, qui sont des présents du ciel, dont l'usage modéré et légitime n'a rien de criminel ; mais quel est l'objet d'un envieux ? Il regarde le bien à la vérité, mais d'un œil ennemi ; c'est pour le perdre et pour le détruire ; c'est pour le cacher et pour l'ensevelir ; c'est pour le souiller et le corrompre ; c'est pour l'affaiblir et pour le diminuer. D'ailleurs, bien que les autres pécheurs ne trouvent jamais cette félicité qu'ils cherchent dans l'assouvissement de leurs passions, ils ne laissent pas d'y rencontrer quelque douceur, et quoique toutes les satisfactions que donne le péché n'aient rien de pur ni de solide, une funeste expérience nous fait voir qu'elles n'ont que trop d'attraits pour nous

séduire et pour nous corrompre. Mais quel est le plaisir d'un envieux? Quel douceur trouve-t-il dans cette tristesse secrète qui le ronge, et qui lui fait mettre tous les bons succès du prochain au nombre de ses malheurs, et qui des plaisirs d'autrui fait à son égard des sources de fiel et d'amertume? Les sens n'y sont point flattés; le corps se sent dessécher par un poison lent et secret qui le consume; l'envieux ne trouve d'autre soulagement à son mal que la médisance qui en est la suite. De là ces souhaits secrets que l'on fait au désavantage du prochain; cette crainte que l'on a de son avancement; ces artifices dont on se sert pour lui ravir le fruit de ses travaux; ces détours que l'on prend pour empoisonner ses actions, et ces explications malicieuses que l'on donne à ses discours; ce silence froid que l'on garde parmi les louanges qu'on lui donne; ces critiques adroites que l'on fait passer à la faveur de quelques faibles marques d'estime; enfin cette guerre ouverte que l'on déclare à ceux que l'on ne peut détruire par des voies cachées. Le Sauveur du monde paraît dans sa patrie, et ses concitoyens, animés d'une envie secrète contre lui, le conduisent sur le bord d'un précipice pour se défaire avec lui de l'éclat importun de sa réputation et de ses miracles. Saül entend les femmes qui crient à haute voix, après la défaite de Goliath, *Saül a défait mille ennemis, et David dix mille*; il n'en faut pas davantage pour le remplir d'une animosité implacable contre son gendre et son libérateur. Caïn voit les signes favorables par lesquels Dieu témoigne que les offrandes d'Abel lui sont agréables, cela suffit pour livrer son cœur à une tristesse maligne qui le dessèche. Laban remarque la bénédiction que Dieu donne aux troupeaux de Jacob, et dès lors il commence à le regarder d'un autre œil qu'à l'ordinaire, dit l'Écriture. On peut voir dans tous ces exemples la nature maligne de l'envie; cependant on peut avoir de la tristesse du bien d'autrui, et n'avoir point d'envie. J'ai du déplaisir, par exemple, qu'un méchant homme ait du crédit, ce sentiment peut être dans mon cœur sans que l'envie y soit mêlée: car pour être capable du péché d'envie, il faut avoir du chagrin du bien d'autrui, en sorte que nous en voulions la destruction de peur qu'il ne nous égale ou qu'il nous surpasse; car c'est en cela précisément que consiste l'envie. Or ce vice a cela de particulier qu'il porte son supplice avec lui; car quoique cela se puisse dire en général de tous les autres péchés, puisque le Saint-Esprit nous assure que la tristesse entre dans l'âme de tous ceux qui opèrent l'iniquité: *Tribulatio et angustia in omni anima operantis malum*; cette sentence de l'Écriture se vérifie particulièrement à l'égard de l'envieux. De quelque côté qu'il se retourne, il trouve des esprits qui ont plus de vivacité, de solidité et de jugement que le sien; il se voit surpassé par d'autres, en science, en réputation, en beauté, en honneur; ce qui a fait dire à un ancien philoso-

phie, que l'envieux était tourmenté par autant de bourreaux qu'il y avait de mérites au-dessus du sien. Cette personne à laquelle vous portez envie n'en est pas moins sage, belle, vertueuse, estimée, et quand vous lui aurez ôté sa réputation et arrêté sa fortune par des médisances, dont votre envie aura été le principe, vous aurez la honte et le remords de votre lâcheté et de votre perfidie. Dieu permettra peut-être que ces nuages dont vous avez obscurci l'honneur de votre ennemi, se dissiperont, et que sa réputation en sortira plus pure et plus brillante, pour augmenter votre confusion et vous faire reconnaître votre malice. A quoi servit la fureur des Juifs contre Jésus-Christ, qu'à les confondre et à relever la gloire du Messie qu'ils avaient voulu ensevelir sous l'opprobre de la croix? Ils le crucifièrent honteusement à la vérité; mais si la honte de sa mort leur donna quelque joie, la gloire de sa résurrection redoubla leur tristesse: ils ont crevé de rage et ils ont été confondus en entendant les apôtres de ce Dieu crucifié leur reprocher hautement leur attentat, et en voyant les peuples en foule le reconnaître pour leur Sauveur. Les frères de Joseph gémièrent de leur horrible trahison, en souffrant les épreuves que l'innocente rigueur de leur frère leur fit essuyer en Egypte; et ils eurent la honte de voir ses songes mystérieux vérifiés par les voies que leur envie leur avait inspirées pour en empêcher l'accomplissement. Dès que l'envie que Saül conçut contre David l'eut rendu son ennemi, ce prince malheureux ne fit plus que traîner une vie inquiète parmi les fureurs de l'esprit malin qui le saisissait, persécutant David fugitif dans le désert, et faisant mille vains efforts pour le perdre, sans pouvoir mettre obstacle au dessein de Dieu, qui l'avait réprouvé pour faire régner David en sa place; tant il est vrai que les efforts de l'envie se réduisent ordinairement à la gloire de ceux qu'elle aveugle.

SECONDE PARTIE.

La religion chrétienne nous donne des remèdes souverains et efficaces contre toutes sortes de péchés. La foi et la charité sont deux armes redoutables dont elle se sert particulièrement pour terrasser le monstre de l'envie; ce vice odieux ne trouvera guère d'entrée dans nos âmes, si nous pensons sérieusement qu'il y a une éternité, que l'âme est plus noble que le corps, que les biens spirituels sont plus considérables que les temporels. Femme chrétienne, tu verras sans envie la beauté de cette personne qui te fait tant de chagrin, si tu te souviens qu'une maladie la peut effacer en peu de jours; que si tu veux travailler à sa sanctification, tu peux acquérir une beauté d'âme qui te rendra un objet de complaisance aux yeux de Dieu même, et que tous les attrails des créatures mortelles ne sauraient égaler la beauté d'une âme dans la grâce de Dieu qu'il est en son pouvoir de

conserver ou de recouvrer par la pénitence ; opposez des réflexions semblables aux autres motifs qui font naître l'envie, vous verrez sans chagrin cette famille croître en honneurs et en richesses, cet homme élevé aux emplois honorables et partagé de riches talents, si vous considérez que les plus hautes places sont les plus dangereuses, que Dieu demandera un compte plus rigoureux à ceux qui auront plus reçu, que les avantages de l'esprit et de la science sont plutôt des sujets d'humiliation que d'orgueil, parce qu'ils portent avec eux le poids et l'obligation du bon usage qu'il en faut faire, pour éviter le malheur dont le serviteur qui enfouit le talent est menacé comme celui qui le dissipe. Mais il faut joindre aux réflexions de la foi les mouvements de la charité, car si la foi est la vie du juste, dit saint Augustin, la charité est comme la santé de son âme, qui entretient cette vie spirituelle : *Fides sensus noster, et sanitas nostra charitas*. Si l'amour de Dieu est dans votre cœur serez-vous assez malheureux pour attaquer son adorable sagesse en murmurant contre le partage qu'elle fait des dons et des avantages de cette vie ? au con-

traire, vous adorerez en secret cette prudence divine, qui ordonne tout avec poids et mesure ; qui récompense quelques vertus morales dans les pécheurs, par des prospérités temporelles, qui punit quelquefois les impies heureux et florissants par les mêmes succès dont il les favorise, et qui, les livrant à leur sens réprouvé par l'ivresse de l'esprit et l'enflure du cœur, qui perdent souvent les riches du siècle, doit plutôt vous les faire regarder avec un œil de compassion que d'envie, si vous aimez votre prochain comme la religion vous y oblige ; au contraire, pourrez-vous vous affliger de son bonheur, si votre charité pour vos frères est dans la mesure que Dieu vous prescrit ? Vous vous réjouirez de ce qui les réjouira, vous vous affligerez de ce qui les affligera ; comme membre de Jésus-Christ vous compatierez à toutes les infirmités et vous participerez à tous les avantages des autres, car c'est en cela que consiste, dit saint Augustin, la parfaite santé de ce corps mystique, lorsque les influences du chef, répandues dans toutes les parties, les entretiennent dans la liaison et la communication qu'elles doivent avoir ensemble.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Ne declines ad dexteram neque ad sinistram ; averte pedes tuos a malo : vias enim quæ a dextris sunt, novit Dominus ; per-versæ vero sunt quæ a sinistris sunt : ipse autem rectos faciet cursus tuos, itinera autem tua in pace producet. (*Prov.*, IV.)

Quid est quod debui ultra facere vineæ meæ, et non feci ei ? an quod exspectavi ut faceret uvas, et fecit labruscas ? et nunc ostendam vobis quid ego faciam vineæ meæ ; auferam sepem ejus, et erit in direptionem ; diruam maceriam ejus, et erit in conculcationem. (*Isai.*, V.)

Altiora te ne quæsieris, et fortiora te ne scrutatus fueris ; quæ præcepit tibi Deus, illa cogita semper, et in pluribus operibus ejus ne fueris curiosus. (*Ezech.*, III.)

SERMON XLVI.

Pour le dix-huitième dimanche après la Pentecôte.

SUR LES CARACTÈRES DU BLASPHEME.

Ecce quidam de scribis dixerunt intra se : Hic blasphemat. Et cum vidisset Jesus cogitationes eorum, dixit : Ut quid cogitatis mala in cordibus vestris ? (*Math.*, IX.)

Quelques docteurs de la Loi dirent en eux-mêmes : Celui-ci blasphème : Et Jésus-Christ, qui connaissait leurs pensées, leur dit : Pourquoi concevez-vous de si mauvais sentiments dans vos cœurs ?

Les blasphémateurs sont des impies ; non-seulement ils conçoivent de mauvaises pensées de Dieu, ils ont encore l'insolence de les exprimer au dehors et de mal parler de lui : *Cogitaverunt et locuti sunt nequitiam, iniquitatem in Excelso locuti sunt*. Voilà leur premier caractère, et à prendre ces paroles à la lettre, il est très-difficile de les appliquer à d'autres pécheurs. Les blasphémateurs sont des scandaleux ; non

Ne détournes ni à droite ni à gauche ; retirez votre pied du mal : car le Seigneur connaît les voies qui sont à droite, mais celles qui sont à gauche sont les voies de perdition : ce sera lui-même qui redressera votre course, et qui vous conduira en paix dans votre chemin.

Qu'ai-je dû faire de plus à ma vigne que je n'aie point fait ? j'ai attendu qu'elle portât de bons raisins au lieu qu'elle n'en produit que de mauvais ; mais je vous montrerai maintenant ce que je m'en vais faire à ma vigne ; j'en arracherai la haie, et elle sera exposée au pillage ; je détruirai tous les murs qui la défendent, et elle sera foulée aux pieds.

Ne cherchez point ce qui est au-dessus de vous et ne tâchez point de pénétrer ce qui surpasse vos forces ; mais pensez toujours à ce que Dieu vous a commandé, et n'ayez point la curiosité d'examiner la plupart de ses ouvrages.

contents de vomir leurs imprécations contre le ciel, leur langue corrompt et empoisonne toute la terre : *et lingua eorum transivit in terra* ; voilà leur second caractère, et l'on peut dire que le blasphème est en un sens ce qu'il y a de plus contagieux dans le monde. Les blasphémateurs sont des enragés et des abominables ; ils périssent lorsqu'ils y pensent le moins et portent avec eux leur iniquité dans les enfers : *Subito defecerunt, perierunt propter iniquitatem suam* ; voilà leur dernier caractère qui leur est très-particulier, comme étant non-seulement la peine, mais encore la suite et l'extension de leur péché.

Or, le blasphème a trois caractères, et l'on dirait même qu'il est, à la différence des autres péchés, comme un crime universel qui se répand dans tous les lieux et qui subsiste dans tous les temps. En effet, les blasphémateurs font par leur impiété

ce que les anges rebelles ont fait dans le ciel : *Posuerunt in cælum os suum* ; première partie. Les blasphémateurs font par leur scandale ce que le serpent et nos premiers pères ont fait dans le paradis terrestre : *et lingua eorum transivit in terra* ; seconde partie. Les blasphémateurs font par leurs exécutions ce que les réprouvés font dans les enfers : *perierunt propter iniquitatem suam* ; troisième partie. Par ce moyen, l'impiété, le scandale, les exécutions et la rage rendent le blasphème très-énorme : l'impiété le conçoit, le scandale l'inspire, la rage et les exécutions le consomment. Ces trois circonstances sont si particulières à ce péché, que vous connaîtrez par le détail que j'espère vous en faire, qu'elles ne peuvent être appliquées à aucun autre.

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a toujours de l'insolence dans le blasphème ; car ce péché attaque directement Dieu, et si la plupart des autres, ou plus timides, ou renfermés dans de plus étroites bornes, ne l'offensent qu'indirectement, celui-ci, par une impiété diabolique, l'attaque sur son trône et s'élance contre lui pour l'offenser : *Tetendit enim adversus Deum manum suam, et contra Omnipotentem roboratus est*. Ces expressions, dont le Saint-Esprit se sert pour nous faire le portrait d'un blasphémateur, sont admirables. Il ne dit pas qu'il porte, comme les autres pécheurs, sa main sur les créatures pour en jouir, il dit qu'il la lève contre Dieu pour l'outrager. Il ne dit pas qu'il se fortifie, soit pour exercer ses violences avec plus d'impunité, comme les meurtriers et les voleurs, soit pour goûter les plaisirs de la chair avec plus de délicatesse et une plus vigoureuse santé, comme les débauchés et les impudiques ; il dit qu'il n'a de force que pour s'opposer au Tout-Puissant et se roidir malicieusement contre lui. O l'horrible impiété ! quand un homme succombe à la tentation d'un plaisir charnel ; quand un autre cherche les occasions de se venger ; quand celui-ci amasse du bien par des voies défendues ; quand celui-là prend des divertissements criminels, ils voudraient tous que Dieu n'y fût pas offensé, et pour calmer les remords de leur conscience, ils s'imaginent qu'il ne s'y intéresse pas beaucoup et que le mal n'est pas si grand qu'on le fait.

Je ne prétends pas par là justifier leurs désordres, ni en diminuer les circonstances : faibles et ridicules prétextes, vous serez un jour confondus et anéantis au jugement de Dieu. Mais ce que je prétends, c'est que ces péchés sont moins grands quand ils regardent la créature que quand ils attaquent directement le Créateur. Ce que je prétends, c'est que ces impudiques, ces vindicatifs, ces avares, ces débauchés, quoique très-coupables d'ailleurs, ne le sont pas cependant autant, par rapport à leur objet et à leur intention, que l'est un blasphemateur :

ceux-là conservent du moins, au milieu de leurs désordres, quelque petit reste de religion et je ne sais quel témoignage d'une âme naturellement chrétienne ; mais celui-ci lève insolemment la tête contre Dieu, et son principal dessein est de le maudire : *Tetendit enim adversus manum suam, et contra Omnipotentem roboratus est*. Ce n'est pas toujours par emportement et par précipitation qu'il blasphème, c'est souvent avec délibération et par une froide malignité ; ce n'est pas toujours parce que les paroles lui sont témérairement échappées, ce qui ne serait en certains cas qu'un péché véniel ; c'est souvent parce qu'il est mal satisfait de Dieu : comme il le trouve contraire à ses desseins, il s'efforce de se venger de lui par ses blasphèmes, et c'est ce que j'appelle un énorme péché et la grande impiété des démons. Qu'un homme, par exemple, perde son argent au jeu, ou qu'une affaire sur laquelle il comptait lui manque ; qu'un autre reçoive une injure ou quelque mauvais service d'un ennemi qui aura rompu ses mesures ; qu'il se voie dans la misère et l'oppression, tantôt humilié par sa pauvreté et ses disgrâces, tantôt accablé de procès et poursuivi par ses créanciers, que fait-il ? Ne pouvant et n'osant s'en prendre aux créatures, il attaque le Créateur ; et comme si Dieu était insensible à ses blasphèmes, ou plutôt comme si Dieu devait porter la peine des disgrâces qu'il lui envoie, il lui en veut du mal, il en blâme la sagesse, il en nie la bonté, il en accuse la providence et la justice ; c'est contre lui qu'il décharge son fiel et sa rage, c'est contre lui qu'il vomit ses imprécations ; et ne pouvant en tirer toute la vengeance qu'il souhaiterait, il veut du moins avoir cette cruelle satisfaction de le maudire.

Tel fut autrefois le motif des Juifs dans leurs blasphèmes ; ils paraissaient avoir quelques sentiments de religion et de respect pour Dieu quand il leur faisait du bien ; mais dès qu'il leur arrivait quelque disgrâce, ils blasphémaient contre son saint nom ; quand ils étaient sous la captivité de Pharaon, ils se plaignaient qu'ils souffraient les dernières cruautés de ce tyran ; quand ils en furent délivrés et qu'ils se crurent abandonnés en ne voyant plus Moïse, ils se firent de faux dieux et conçurent de mauvaises pensées du véritable. L'eau leur manquait-elle dans le désert, ou la manne leur était-elle à dégoût, ils murmuraient contre Moïse, contre Aaron et contre le Seigneur même : *N'eût-il pas mieux valu, disaient-ils, que nous fussions morts que d'être ici abandonnés aux disgrâces de la pauvreté et de la faim ?*

SECONDE PARTIE.

Après que l'ange apostat eut blasphémé contre Dieu dans le ciel, il se travestit en serpent dans le paradis terrestre ; et non content d'avoir attiré après lui la troisième partie des étoiles, il voulut corrompre tout le genre humain, en faisant passer son es-

prit de blasphème dans les deux personnes qui en étaient les chefs. C'est de là qu'est sortie cette corruption générale de la nature; ce qui était un péché actuel dans Adam et Ève, étant devenu un péché originel dans tous leurs descendants. La personne a d'abord corrompu la nature, dit saint Thomas, mais la nature a ensuite corrompu la personne comme par une espèce de retour; il réside dans l'âme comme dans son sujet, et la chair le porte comme sa peine; mais ceux qui nous donnent la vie nous le communiquent comme des causes instrumentales, et il est dans Adam comme dans son principe.

Oserai-je le dire? le blasphème passe de même de famille en famille et de race en race. Il est vrai qu'il y a une grande différence à faire; mais c'est par là qu'on connaît encore plus évidemment la funeste contagion de ce péché. L'une des grandes erreurs de Pélagé fut de croire que le péché originel ne passait dans la nature que par imitation, et que si nous portons la peine d'Adam, c'est que nous avons le malheur de lui ressembler. Cette proposition a été condamnée comme hérétique, et il n'est pas nécessaire de rapporter ici les arguments dont saint Augustin s'est servi pour la combattre : Comme la ressemblance à Jésus-Christ ne rend pas seule les hommes justes, dit saint Augustin, mais la grâce qui leur est donnée pour leur justification; de même ce n'est pas par la seule imitation d'Adam que nous sommes pécheurs, mais par une certaine propagation et une fatale contagion qui, de ce premier père, est passée jusqu'à nous.

Il est certain que le blasphème ne s'étend et ne se communique pas de la sorte dans le monde, mais il s'y répand par une autre voie, qui est celle de l'imitation; et si nous ne naissons pas blasphémateurs, nous le devenons en suivant l'exemple de ceux qui le sont. Pour pouvoir compter tous les désordres que le péché d'Adam a causés, il faudrait savoir le nombre de tous ceux qui sont descendus et qui descendront de lui; mais aussi il faudrait pouvoir découvrir combien un blasphémateur a corrompu de chrétiens, pour savoir jusqu'où va l'énormité de son péché. Un feu qui brûle une vaste forêt et qui la réduit en cendre, ne fait pas tant de mal, dit saint Jacques, qu'une méchante langue, qu'il appelle pour cet effet *une académie et une école publique de tout péché : Universitas iniquitatis*; et quand est-ce qu'elle est plus méchante que quand elle blasphème contre Dieu?

C'est dans cette académie que tous les enfants d'une même famille s'instruisent dans l'art de maudire Dieu, à l'exemple de leur père, et qu'ils apprennent ces blasphèmes, qui leur font d'abord quelque horreur, mais auxquels ils s'accoutument insensiblement par l'habitude qu'ils ont à les entendre. Ils ressemblent, dit saint Basile, à une cire molle qui reçoit telle figure qu'on peut lui donner; mais comme on y a d'a-

bord gravé celle d'un démon blasphémateur, ce n'est aussi que celle-là qu'ils représentent : ce sont des échos qui répètent les paroles qu'on a dites; mais comme ce ne sont que des paroles impies, ce ne sont aussi que celles-là qu'ils renvoient : *universitas iniquitatis*.

TROISIÈME PARTIE.

Le blasphème et la haine de Dieu ont seuls, disent les Pères, cette maudite propriété d'opérer et de représenter tout ensemble la réprobation; et ce fut peut-être la raison pour laquelle l'ange, après avoir montré à saint Jean cette femme dont je vous ai déjà parlé, et qui portait partout sur elle des noms de blasphèmes, lui dit qu'il y avait en elle, et dans la bête sur laquelle elle était assise, une espèce de sacrement et de mystère : *Sacramentum mulieris, et bestię quę portat eam. (Apoc., XVII.)* Car comme les sacrements de la loi nouvelle sont des signes visibles de la grâce invisible qu'ils opèrent, on peut dire que le blasphème est en quelque manière un sacrement renversé, et un mystère du démon qui commence et qui représente dès ce monde la cruelle occupation des damnés dans les enfers.

Quelle est-elle, chrétiens? C'est, dit le même apôtre dans l'*Apocalypse*, de blasphémer le nom de Dieu, qui donne pouvoir au démon de les tourmenter par l'ardeur du feu, et de ne point faire pénitence pour lui rendre gloire. Or c'est là la triste et la funeste occupation des blasphémateurs, qui, à moins que Dieu ne leur touche le cœur par sa miséricorde, commencent à faire dès ce monde ce qu'ils feront un jour en l'autre, et qui voient missent contre Dieu des imprécations dont ils le chargeront quand ils auront repris leurs corps au jugement dernier. Ainsi, quand je vois ces enragés s'en prendre à Dieu, à sa sainteté, à son sang, je les regarde comme des démons incarnés, et je leur dirais volontiers : Tu commences, misérable, pendant ta vie un personnage que tu continueras à jamais après ta mort; et si Dieu n'a pitié de toi, ce que tu fais à présent est comme un prélude de ce que tu feras éternellement dans les enfers.

C'est pourquoi, et je vous prie de ne pas perdre cette réflexion, quand Jésus-Christ, dans saint Marc, chapitre III, parle du blasphème contre le Saint-Esprit, il dit : *que celui qui blasphémiera contre cette troisième personne, n'en recevra jamais le pardon, et qu'il sera coupable d'un péché éternel*. Ces paroles si obscures ont toujours fait beaucoup de peine aux Pères et aux interprètes; mais, après avoir lu ce qu'ils en ont dit de plus fort, je n'en ai point trouvé qui les ait mieux expliquées à la lettre ni qui leur ait donné un sens plus propre à mon sujet que Richard de Saint-Victor.

Croire qu'il y ait quelque péché qui forme absolument un obstacle insurmontable au salut, et dont on ne puisse, quelque effort que l'on fasse, obtenir pardon de Dieu; et

inférer de là que le blasphème contre le Saint-Esprit est un péché irrémissible et éternel, c'est une pure hérésie. Croire que le blasphème contre le Saint-Esprit n'est autre que l'impénitence finale, l'endurcissement formel d'un cœur déterminé à mourir dans ses désordres, et le dernier sentiment d'une âme très-désespérée, qui ne s'attend plus à la miséricorde de Dieu, à cause de l'énormité de ses crimes; et dire que par ce moyen ce blasphème est irrémissible et éternel, parce qu'il offense directement celui qui est la rémission de tous les péchés, c'est une opinion autorisée par plusieurs Pères, dit Richard de Saint-Victor, et principalement par saint Augustin, qui n'a pas laissé d'y apporter quelque tempérament dans ses *Retractations*, parce qu'il ne l'avait pas d'abord expliqué dans ce sens.

SERMON XLVII.

Pour le dix-neuvième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA PRÉDESTINATION.

Multi vocati, pauci vero electi. (Matth., XXII.)

Il y en a plusieurs appelés, mais il y en a peu d'élus.

Comme toutes choses se tournent à l'avantage des justes : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum*; les impies abusent des choses les plus salutaires à leur préjudice et ils tirent souvent les occasions de leur perte, de ce qui est pour les serviteurs de Dieu une source de bénédiction et de bonheur. Cela est si vrai, que saint Augustin n'a pas appréhendé de dire que Dieu même, la sainteté et la pureté par essence, perdait en quelque sorte ses divines perfections dans l'esprit des impies, qui mêlaient la corruption de leur cœur avec l'idée de sa divinité : *Immundis ne Deus quidem mundus ipse est*. C'est ce qui se vérifie particulièrement dans le mystère de la prédestination, renfermé dans ces paroles de notre évangile : *Multi vocati*. Car la prédestination, qui est un mystère de grâce et de salut, devient, par l'abus que les hommes en font, une occasion de chute et de scandale. Les uns s'en prévalent pour présumer trop de Dieu; les autres pour se troubler et pour désespérer de la bonté de Dieu. Ceux-là, sachant que les décrets de Dieu sur ce point sont immuables, se flattent qu'ils sont du nombre des élus et vivent dans une sécurité présomptueuse, sans travailler à leur sanctification : ceux-ci se servent de la même raison pour se croire du nombre des réprouvés et pour abandonner entièrement le soin de leur salut dont ils ont perdu l'espérance. Cependant la profondeur impénétrable de ce mystère devrait produire des sentiments tout opposés dans l'esprit des hommes. Ce qu'il y a d'inconnu et de connu pour eux dans cet abîme pourrait leur être également avantageux et salutaire, s'ils savaient en tirer les conséquences justes et raisonnables. En effet, Dieu, qui est admirable dans toutes ses œuvres, nous a laissé autant d'obscurité et autant de lumière qu'il nous en fallait pour régler notre conduite,

selon les vues éternelles qu'il a sur nous. Il nous a révélé dans le mystère de notre prédestination certaines vérités qui suffisent pour tenir notre âme dans la paix; et il nous en a caché d'autres pour nous empêcher de tomber dans l'orgueil et dans la présomption : 1° ce que Dieu nous a découvert dans ce mystère, doit nous faire opérer notre salut avec une sainte confiance; 2° ce que Dieu nous a caché de ce mystère doit nous faire travailler à notre salut avec crainte et avec humilité.

PREMIÈRE PARTIE.

La foi nous révèle sur le mystère de la prédestination trois grandes vérités, qui doivent nous faire travailler à notre salut avec une grande confiance. La première de ces vérités, c'est que tous ceux qui sont fidèles à la grâce sont du nombre des prédestinés. La seconde, c'est que cette fidélité à la grâce dépend de nous. La troisième, c'est que la grâce ne manque à personne. Voilà ce que Dieu nous a découvert du mystère de la prédestination. Or, il n'en faut pas davantage pour nous tenir dans une situation tranquille, dans quelque incertitude que nous puissions être de notre sort éternel; car, ce qu'il y a d'obscur et d'incompréhensible dans ce mystère, ne doit pas empêcher notre raison d'agir sur ce qu'elle voit d'évident et de manifeste dans ce même mystère. Le décret éternel de Dieu sur ce que je dois devenir, m'est impénétrable dans cette vie. Mais, il m'est évident que, si je suis du nombre des réprouvés, ce ne peut-être qu'à cause que je n'aurai pas voulu correspondre aux grâces de Dieu; puisque ce Dieu, infiniment juste et miséricordieux, ne peut pas me condamner à un supplice qui n'aura jamais de fin sans l'avoir mérité. Voilà ce qui est indubitable dans la foi. Et cela suffit pour me tenir l'esprit en repos, et pour ne me laisser plus d'autre soin sur mon salut, que celui de cette fidélité à la grâce dont il dépend. Voilà ce qu'il m'est nécessaire de savoir sur ce sujet; toutes les autres connaissances que je pourrais souhaiter me seraient inutiles ou dangereuses. Car, d'examiner la manière dont Dieu a réprouvé les uns et prédestiné les autres; pourquoi il n'a pas donné les mêmes grâces à tous, d'où vient que les uns se damnent avec les mêmes grâces et peut-être plus fortes que celles avec lesquelles d'autres se sauvent, ce sont des questions sur lesquelles Dieu, ne s'étant pas expliqué dans les saintes Ecritures, nous a laissés dans l'incertitude par des raisons connues de sa sagesse divine. Mais, quand il aurait levé le voile qui nous cache la profondeur de ces secrets, nous n'aurions pas plus de lumière que nous en avons pour nous faire opérer notre salut avec constance; puisque le principe qui la doit soutenir, roule tout sur l'équité de Dieu, qui ne peut punir que ceux qui se rendent coupables par leur infidélité à la grâce, et qui doit nécessairement récompenser ceux qui se rendent dignes de la couronne de justice

par leur fidélité. Ainsi, je dois justifier ce que je ne comprends pas dans la conduite de Dieu par ce que j'en conçois; je dois me convaincre que, si j'y trouve quelque chose qui me semble contraire à sa justice, cela ne peut venir d'aucune imperfection qui soit en Dieu; mais de celle qui est dans mon entendement borné. Mais ce qui cause nos troubles et nos défiances, c'est que nous nous arrêtons à ce que nous ne comprenons pas dans ce mystère de la prédestination, sans faire réflexion sur ce que Dieu nous en a manifesté, et dont la révélation suffit pour nous fortifier et pour nous consoler. Si nous entrions dans l'esprit de Dieu et dans l'intention de l'Eglise, nous corrigerions l'un par l'autre, nous ferions servir ce que nous connaissons à soutenir notre confiance, et ce que nous ne connaissons pas à exercer notre foi; mais, par une conduite tout opposée, plusieurs vont jusqu'à croire que Dieu n'a pas eu la volonté de les sauver, et, dans cette pensée, s'abandonnent à tous les dérèglements de leurs passions, comme si leur salut était entièrement désespéré : *Desperantes semetipsos tradiderunt se impudentiæ omnis, in avaritiam*. Tenons-nous donc à ces deux grands principes de la foi, que si nous sommes fidèles à la grâce de Dieu, nous serons infailliblement du nombre des prédestinés, et qu'il dépend de nous d'être fidèles à la grâce qui ne nous manque jamais. Je ne connais pas les voies secrètes que Dieu tient dans l'économie de mon salut; mais je sais que mon sort est entre les mains d'un Dieu plein de miséricorde et de justice; que toutes les bonnes œuvres que je ferai, sont un déjôt que je lui confie et dont il me tiendra un compte fidèle : *Scio cui credidi*. Si donc, ma défiance me représente Dieu comme un Dieu aveugle et impitoyable qui me destine à être une victime éternelle de sa colère sans que je l'aie mérité, je dois regarder cette pensée comme une suggestion sortie de l'enfer, comme une noire vapeur qui s'élève du puits de l'abîme, pour me remplir l'âme de confusion et de ténèbres, et me faire tomber dans un affreux désespoir. Car la première règle de ma foi, le premier arrêt de ma religion, c'est d'avoir des sentiments avantageux de la bonté de Dieu : ainsi tout ce qui combat cette idée doit me paraître criminel et impie. Aussi voyons-nous que l'apôtre saint Paul, en admirant la profondeur impénétrable de cet abîme, où la raison se perd, où l'esprit se confond, ne laisse pas de le regarder comme un ouvrage de la sagesse et de la science infinie de Dieu : *O altitudo divitiarum scientiæ, et sapientiæ Dei!* Nous voulant faire entendre, que la sagesse divine a disposé toute l'économie de notre salut, d'une manière qui nous est inconnue à la vérité, mais qui néanmoins est toute juste et toute miséricordieuse. Ainsi, je dois regarder ce mystère si terrible et si effrayant comme le mystère d'une providence paternelle et d'une charité infinie. Nous demeurons en repos quand nous savons

notre fortune entre les mains d'un protecteur plein de pouvoir et de bonne volonté pour nous, et nous nous inquiétons lorsque la foi nous assure que Dieu est le dépositaire de notre salut et l'arbitre de notre destinée ! Ah ! il est de notre intérêt qu'il nous gouverne, et les desseins qu'il a sur nous doivent nous consoler au lieu de nous affliger. A la vérité les saints ont tremblé dans la considération de ce mystère ; mais leur crainte n'est pas venue du côté de Dieu, mais de l'inconstance de leur volonté et de la fragilité de leur nature. Car, si leur salut n'eût dépendu que de Dieu, ils auraient été incapables de la moindre défiance. Tremblons donc comme eux, mais espérons comme eux : ce n'a pas été la trahison de Judas qui a fait sa réprobation, c'a été son désespoir ; tandis que je suis dans cette vie, je suis dans la voie du salut ; je puis me servir de ma volonté pour y travailler. David, après son péché, redouble sa confiance en Dieu, et il l'appelle le Dieu de sa miséricorde : *Deus meus, misericordia mea*. O nom de consolation et de douceur ! s'écrie saint Augustin, qui ne permet à aucun pécheur de se désespérer : *O nomen sub quo nemini fas est desperare*. Le désespoir de Judas en fit un réprouvé, la confiance de saint Pierre en fait un prédestiné ; le démon donne la confiance aux pécheurs pour les faire tomber dans le crime, et il la leur ôte pour les empêcher de faire pénitence.

SECONDE PARTIE

Si ce que Dieu nous a révélé du mystère de la prédestination doit nous faire travailler à notre salut avec confiance ; ce qu'il nous a caché de ce même mystère doit nous faire opérer notre salut avec crainte et avec humilité : *In timore et tremore salutem vestram operamini*. En effet, quand il serait vrai que je fusse du nombre des prédestinés, dit saint Chrysostome, il est de foi que Dieu ne me sauvera jamais sans ma coopération. Or, si je dois travailler avec Dieu, je dois en me confiant en Dieu me défier de moi-même et craindre toujours de me perdre par mon infidélité, lorsque Dieu veut me sauver par sa miséricorde. Mais cette crainte ne doit pas se borner à des terreurs et à des inquiétudes inutiles ; elle doit être en nous le commencement de la vraie sagesse, qui consiste à faire que par nos bonnes œuvres, nous puissions nous mettre dans une certitude morale de notre salut. Car tout l'ordre de la prédestination est renfermé dans ces paroles, qui, toutes communes qu'elles sont, peuvent toujours paraître nouvelles à ceux qui les méditent avec une attention religieuse : celui qui vous a créés sans vous, ne vous sauvera pas sans vous : *Qui fecit te sine te, non salvabit te sine te*. Etant dans le néant, nous ne pouvions pas concourir à l'ouvrage de notre création ; mais étant une fois créés, et ayant reçu de Dieu une liberté pour le bien et pour le mal, n'est-il pas juste que nous coopérions avec Dieu dans l'ouvrage de notre sanctification ? et la puis-

sance de mériter, que Dieu nous a donnée, doit-elle demeurer inutile ? Dieu, dit saint Thomas, ne peut nous sauver sans nous, puisque c'est de notre volonté préparée par la grâce qu'il a fait dépendre notre conversion. Il peut guérir un malade sans que le malade fasse rien de son côté pour obtenir la guérison ; mais il ne saurait convertir un pécheur, sans que le pécheur coopère à sa conversion ; parce que la conversion suppose nécessairement un mouvement de la volonté qui se tourne vers Dieu, et qui s'attache à lui en se détachant de la créature. Il est vrai que c'est la grâce qui opère en nous le vouloir ; mais, quelque victorieuse et efficace qu'elle soit, c'est toujours sans préjudice de la liberté que nous avons de lui résister ou de la suivre. C'est pour cela qu'en même temps que nous prions Dieu de nous convertir : *Converte nos Deus*, Dieu nous presse par la bouche de son prophète de nous convertir à lui : *Convertimini ad me*. Car comme il serait injurieux à Dieu de prétendre nous convertir sans lui, autant serait-il dangereux de nous flatter que Dieu seul nous convertisse. Dieu s'est chargé de la première de ces deux conversions, en nous prévenant par sa grâce ; mais nous sommes chargés de la seconde, par l'obligation qu'il nous a imposée de correspondre fidèlement à cette grâce. Il faut que, selon le conseil de l'Apôtre, nous rejetions toute l'inquiétude que nous peut donner l'incertitude de notre sort sur la miséricorde infinie de Dieu, qui nous a pris sous sa protection : *Omnem sollicitudinem vestram proicietes in eum, quoniam ipsi est cura de nobis*. Mais, comme notre salut dépend de Dieu et de nous, il faut qu'en nous reposant sur la bonté de Dieu, qui ne peut manquer de faire de sa part tout ce qu'il doit, nous ne négligions rien de notre côté pour rendre effective la volonté sincère qu'il a de nous sauver. Veillez donc et priez, dit Jésus-Christ : *Vigilate et orate*. Veillez pour être fidèles à la grâce, priez pour attirer la grâce d'être fidèles ; la vigilance sans la prière est une présomption de ses forces ; la prière sans la vigilance est un oubli de sa fragilité : l'un et l'autre, dit saint Prosper, nous tiennent dans ce tempérament d'une crainte agissante et d'une confiance salutaire que Dieu demande de nous. Car, de se reposer sur ce faux raisonnement des impies, à qui l'on entend dire si souvent : Si je suis prédestiné, je n'ai rien à craindre, et la volonté de Dieu s'accomplira ; si je ne le suis pas au contraire, quelque chose que je fasse, je ne changerai pas le décret immuable de Dieu ; de se fonder, dis-je, sur ce raisonnement funeste, dont l'esprit séducteur se sert pour abuser les âmes, c'est une illusion aussi extravagante qu'elle est criminelle ; parce que, si je suis prédestiné, ce ne peut être que par les moyens auxquels la prédestination est attachée. Or, la foi m'apprend que ces moyens sont une vigilance chrétienne, une crainte respectueuse, une fidélité exacte aux mouvements de la

grâce. Ainsi, dès que j'abandonne toutes ces choses, je me réproûve en quelque sorte moi-même ; et en me croyant prédestiné, je fais précisément tout ce qu'il faut pour me persuader que je ne le suis pas. Car Dieu ne nous a pas prédestinés selon nos idées, dit saint Fulgence, mais comme des créatures raisonnables, capables de mérite, qui doivent gagner le ciel par titre de conquête, et à qui Dieu promet la gloire comme une couronne de justice : de sorte que toutes les victoires que nous remportons sur nos passions, toutes les œuvres satisfactoires que nous faisons pour expier nos fautes ; cette chaîne de vertus qui composent la vie du juste terminée par la persévérance finale, sont une suite nécessaire de la prédestination : et vouloir séparer ces choses, vouloir, dis-je, se persuader qu'on est prédestiné, en négligeant tout ce qui doit suivre la prédestination, c'est s'entretenir dans une erreur qui enveloppe une contradiction visible et ce mensonge dont l'iniquité s'abuse elle-même, dit le Prophète : *Mentita est iniquitas sibi*.

SERMON XLVIII.

Pour le vingtième dimanche après la Pentecôte.

IL FAUT FUIR LE MONDE.

Erat quidam regulus cujus filius infirmabatur Capharnaum. (Joan., IV.)

Il y avait un seigneur à Capharnaum, dont le fils était malade.

Le Sauveur du monde nous donne une importante leçon dans l'évangile de ce jour, dit saint Grégoire, lorsque, refusant d'aller dans la maison de ce seigneur qui le presse d'aller chez lui pour y guérir son fils malade, il se contente de lui rendre la santé sans aller le voir. Ce Dieu, né dans une étable, qui n'avait pas un endroit pour y reposer sa tête, ne dédaigna pas d'aller visiter la belle-mère de saint Pierre, pour la guérir de la fièvre, quoique, selon les apparences, elle ne dût avoir qu'une pauvre cabane pour retraite. Mais, comme il était venu prêcher l'amour de la pauvreté par son exemple et par ses paroles, il ne crut pas devoir aller sans besoin dans le palais de ce seigneur, auquel l'Evangile donne même le nom de roi ; et pouvant guérir son fils sans aller chez lui, il opère ce miracle en sa faveur sans l'honorer d'une visite qui ne lui parut pas nécessaire. Cette conduite nous apprend à fuir autant qu'il nous est possible l'éclat du monde et les pompes du siècle. Pour vous exciter à cette fuite, je vous propose deux puissants motifs. Nous devons fuir le monde : 1° parce qu'il est corrompu en lui-même ; 2° parce qu'il communique sa corruption à ceux qui l'aiment.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand nous disons que le monde est corrompu, nous ne parlons pas du monde élémentaire, ni des ouvrages visibles de Dieu, qui font l'ornement de l'univers et auxquels il donna son approbation après les

avoir créés : *Et vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona*. Nous parlons de ce monde auquel Jésus-Christ a donné sa malédiction, dont le démon est le prince, et qui est tout rempli de malignité : *Totus mundus in maligno positus est*. Nous parlons de ce monde réprouvé pour lequel le Sauveur dit, dans l'Evangile, qu'il ne prie point ; pour cet assemblage malheureux d'impies de tous les états, livrés à leurs passions et esclaves malheureux des maximes du siècle : *Non pro mundo rogo*. C'est ce monde corrompu que le prophète avait en vue lorsqu'il disait : Fuyez de Babylone où les vices triomphent, où les vertus sont déshonorées, où règnent le péché et le libertinage, et où l'on ne connaît point d'autres divinités que la volupté, la grandeur et les richesses. C'est contre cette corruption générale du siècle que la colère de Dieu s'est allumée et qu'il regarde avec indignation l'impiété de tous les peuples : *Indignatio Domini super omnes gentes, et furor super universam malitiam eorum*. Les riches sont insatiables dans leur cupidité, superbes avec leurs égaux, durs à l'égard des inférieurs, impitoyables envers les pauvres. C'est ce que représentait Salvien aux riches de son temps. Il n'y a presque point d'homme, disait-il, qui ait des biens et de la religion, qui joigne les richesses à la piété. Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que les pauvres ne sont guère moins vicieux : il semble que la misère de leur état devrait les assujettir davantage aux règles de l'Evangile ; cependant, si nous en croyons saint Ambroise, il y a dans la plupart des pauvres une indigence sans humilité, des tribulations sans patience, une misère sans soumission à la Providence ; ils sont pauvres, en effet, mais ils sont riches du cœur. Où sont les professions les plus connètes et les états les plus réguliers qui ne portent les marques de leur corruption ? Mais, si le monde est corrompu dans ses conditions et dans ses maximes, il l'est encore plus dans ses passions. J'entends par ces passions les mouvements déréglés et criminels qui nous entraînent dans le péché, les saillies impétueuses qui troublent notre raison et qui nous enlèvent à nous-mêmes. Le monde, dit un Père, est tout embrasé et consumé d'un feu mauvais, dont les étincelles volent de toutes parts : *Totus mundus in malo igne positus est*. Les crimes mêmes y sont autorisés ; on ne croit plus que ce soit un péché dans ce jeune homme de surprendre la simplicité de cette fille, de corrompre la chasteté conjugale de cette femme ; les commerces défendus, les libertés condamnées passent pour des jeux et des divertissements ; lors même que l'on succombe à la tentation, on se flatte et on se justifie, pourvu que l'on ait gardé quelques mesures dans le désordre : de là vient que l'on porte souvent aux pieds des autels un cœur plein de ses passions et de désirs corrompus. Après cela, faut-il s'étonner si la fuite du monde nous est si souvent

recommandée ? Ah ! mon frère, dit saint Augustin, fuyez le monde, si vous voulez n'être pas immonde ; fuyez ce monde impur, si vous voulez être pur : *Fuge mundum, si vis esse mundus*. Je ne suis pas surpris quand je vois dans l'histoire des persécutions qui ont troublé l'Eglise un sexe fragile triompher si souvent des plus cruels assauts du martyre ; l'esprit de Dieu m'apprend que ce qui est le plus faible et le plus infirme, devient le plus fort et le plus puissant avec le secours de Dieu. Mais, combien de vierges ont résisté aux tourments des Nérons et des Dioclétiens, qui se seraient laissés surprendre aux pièges d'un monde flatteur qui les attaque en les caressant ! Ce n'est donc que par une fuite victorieuse que l'on surmonte ce tyran séducteur : si vous vous engagez dans ce péril, vous y périrez ; remords de conscience, inspirations salutaires, craintes des jugements de Dieu, rien ne pourra vous retenir dans la pente rapide et glissante de vos passions irritées par la présence des objets et la facilité de se satisfaire : si vous touchez à cette poix sale et gluante, vous en serez souillé ; si vous vous endormez parmi ces fleurs, les serpents cachés dessous vous piqueront sans que vous vous en aperceviez.

SECONDE PARTIE.

Rien n'est plus ordinaire que d'entendre parler de la corruption du siècle : le monde, tout injuste qu'il est, se rend justice à lui-même en ce point, et ses plus aveugles partisans sont ceux qui, en l'aimant le plus, semblent quelquefois le haïr davantage. Cependant, en se plaignant de la corruption du monde, on ne prend point de sages précautions pour s'en garantir ; on va respirer cet air contagieux dans les endroits même où il est le plus infecté par le concours des personnes qui en sont pleines, et l'on ne craint point d'éprouver les funestes effets de sa contagion ; on ne se souvient point de cette parole du Sage : Celui qui a communication avec le superbe participe à son orgueil : *Superbo qui communicaverit, induet superbiam*. De là vient que saint Paul exhorte les Thessaloniens à n'avoir aucun commerce avec ceux qui menaient une vie contraire à l'Evangile : *Denuntiamus, fratres, in nomine Domini nostri Jesu Christi, ut subtrahatis vos ab omni fratre ambulante inordinanter et non secundum traditionem*. Et le même Apôtre, écrivant aux Corinthiens, leur défend même de manger avec ceux qui auront été corrompus par l'avarice, l'impudicité ou quelque autre vice. Voulez-vous connaître Jésus-Christ, et l'engager à venir sanctifier votre âme par sa grace ? séparez-vous de la foule comme Zachée, car si vous demeurez parmi la multitude des mondains, vous ne sauriez élever vos yeux jusqu'à Dieu. En effet, d'où viennent les coutumes et les maximes du monde, sinon d'une raison aveuglée et opposée à l'Evangile, d'une tradition humaine et profane ? de sorte qu'il est impossible d'être fidèle à Dieu

quand on veut être complaisant au monde, et que, toujours partagé entre les commandements opposés de ces deux maîtres contraires, on se trouve souvent réduit à la nécessité de trahir l'un pour s'accommoder à l'autre. Les mondains sont dans une agitation continue et violente causée par le tumulte des passions qui règnent dans leur cœur. C'est pour cela, dit saint Ambroise, que le monde est comparé à la mer dont les vagues émues par les vents qui soufflent, causent les tempêtes : *Mare adversis procellis tempestatem navigantibus facit*. Or, comme le vaisseau agité par ces vagues qui s'entre-choquent se brise contre le premier écueil, ainsi l'âme des mondains, poussée avec violence par les mouvements déréglés auxquels ils se livrent, se perd à la première occasion du péché qui se présente, et y fait un malheureux naufrage : *Ita et sæculum perfidorum conspiratione commotum, perturbat fidelium mentes, et tanta perversitate morum agit inimicus, ut quid penitus evitandum sit ignoretur*. Ainsi quelle apparence de conserver la paix de Dieu dans ce tumulte, de voir la route que l'on doit tenir dans cette effroyable confusion de Babylone, et d'entendre la voix intérieure de la grâce dans ce bruit des passions. Toutes les impressions salutaires que les mouvements du ciel peuvent laisser dans une âme, n'y sont-elles pas malheureusement effacées par les scandales dont le monde est plein ? Nos pères ont été de grands pécheurs, et nous le sommes encore plus. Le temps, qui détruit tout, dit saint Cyprien, ne sert qu'à fortifier la tyrannie du péché, et les vices ne meurent point à force de vieillesse ; nous en laissons le funeste héritage à ceux qui nous suivent, comme nous l'avons reçu de ceux qui nous ont devancés : *Nunquam senio in mundo delicta moriuntur*.

SERMON XLIX.

Pour le même jour.

SUR LES BIENFAITS DE LA FOI.

Nisi signa et prodigia videritis, non creditis. (Joan., IV.)

Si vous ne voyez des signes et des prodiges, vous ne croyez pas.

Ce n'est pas sans raison que le Sauveur du monde adresse ces paroles à ce seigneur de notre évangile qui lui demande la guérison de son fils, car le vice le plus ordinaire aux grands du monde, et la source principale de leurs désordres est une infidélité secrète ; ils voudraient voir des signes et des prodiges pour croire ; fascinés et éblouis par l'éclat qui les environne, ils ne sont presque pas en état de porter leurs pensées et leurs espérances sur les objets invisibles que la foi leur présente. Mais, s'il est difficile de conserver la foi parmi les pompes et les prospérités du siècle, il n'est guère moins ordinaire de la perdre dans les afflictions de la vie. Ces deux disciples qui allaient en Emmaüs après le crucifiement du Sauveur s'entretenaient ensemble des promesses qu'il leur avait faites de ressusciter trois jours

après sa mort, mais, comme ils sont dans l'abattement et dans la tristesse, ils commencent à ne plus croire à sa parole : *Ecce sperabamus quia redempturus esset Israel, et ecce nunc tertia dies est*. La foi véritable doit soutenir l'âme du chrétien dans les afflictions pour empêcher qu'elle ne succombe. Première partie : elle doit garantir le cœur dans la prospérité, pour empêcher qu'il ne s'enfle et ne se corrompe. Seconde partie : la foi victorieuse des biens et des maux de cette vie.

PREMIÈRE PARTIE.

La foi, qui est le fondement du salut et sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, n'est pas une foi abstraite et spéculative, qui ne soumet que les lumières de l'esprit sans dompter les passions du cœur. Une foi de cette nature est aussi bien la foi des démons que la foi des chrétiens, et peut se trouver dans les justes comme dans les pécheurs. La foi vive est celle qui fait vivre conformément à ce qu'elle fait croire, qui ne porte pas moins d'ardeur dans la volonté, que de lumières dans l'entendement, et qui nous donne la force de pratiquer les vérités qu'elle nous enseigne. Cette foi est surtout nécessaire pour soutenir et fortifier l'âme dans l'affliction, car alors il est impossible de trouver de consolation véritable qu'en recourant à Dieu : et comment peut-on recourir à Dieu si la foi ne nous apprend que nous devons mettre en lui seul notre confiance ? Tous les affligés doivent regarder, par la foi, un Dieu qui éprouve les justes ou qui châtie les pécheurs, dit saint Augustin : *Per tribulationem justus exercetur ad purgationem, et peccator exercetur ad condemnationem*. Le même Père dit que le feu de la fournaise consume la paille, noircit la pierre, et purifie l'or. Si vous avez une foi véritable, vous reconnaîtrez dans vos souffrances les coups de la justice de Dieu, ou les bontés de sa miséricorde ; il est juste, Seigneur, qu'ayant fait servir les talents de mon esprit à la vanité, je sois humilié et obscurci par cette infirmité : Il est juste que, vous ayant abandonné pour satisfaire une ambition aveugle et déréglée, vous renversiez cette fortune qui nourrissait mon orgueil et ma cupidité : *Bonum mihi quia humiliasti me*. Je reconnais, Seigneur, que j'avais besoin de cette disgrâce pour corriger l'idolâtrie de mon cœur et cette affection déréglée pour les créatures qui m'éloignent de vous. Daniel, voulant détruire l'idolâtrie des Babyloniens, renversa l'idole qu'ils adoraient, et, après l'avoir mise en pièces, il leur dit : Voilà le dieu que vous adorez, voyez s'il est digne de vos hommages : *Ecce quem colebatis*. La passion dominante de chaque chrétien lui tient lieu d'idole : c'est ce qui oblige le Dieu jaloux de briser par l'adversité toutes ces idoles secrètes du cœur humain, dont il veut être seul le maître. Il dit à cette femme changée et devenue méconnaissable par l'âge et les maladies : Voilà cette beauté fragile dont vous étiez

idolâtre. Il dit à cet hypocrite orgueilleux, chargé de honte et de confusion par l'éclat de quelque vice qu'il voulait tenir secret : Voilà cette réputation d'homme de bien que tu avais voulu acquérir et conserver par tant d'artifices : *Ecce quem colebatis*. La foi dans les afflictions ressemble à une colonne inébranlable qui se soutient parmi les ruines d'un édifice. Elle dit au chrétien par la bouche du Prophète : Sache qu'il n'arrive aucune peine dont Dieu ne soit l'auteur : *Non est malum in civitate quod non fecerit Dominus*.

SECONDE PARTIE.

S'il est rare de voir une foi victorieuse des souffrances et des adversités humaines, c'est presque un prodige dans la religion de trouver une foi qui ne soit point affaiblie par l'illusion des vanités, des plaisirs et des honneurs du siècle. En effet, le propre de la foi est de nous élever au-dessus des sens et de tous les objets visibles, pour nous attacher à l'espoir des biens éternels et invisibles qu'elle nous propose. Or, cette élévation, et pour ainsi dire, ce transport de l'âme vers Dieu, est beaucoup plus facile dans l'affliction, parce que le cœur, ne trouvant autour de lui que des objets tristes et rebutants auxquels il ne peut s'attacher, se porte presque de lui-même sur ce bonheur infini que la foi lui présente. Il n'en est pas ainsi dans la prospérité ; l'éclat des grandeurs, la douceur des plaisirs, les avantages des richesses, sont comme un charme séducteur qui, représentant le monde avec tout ce qu'il a de plus attrayant et de plus agréable, fait en même temps paraître les espérances de la foi comme des chimères. Ainsi, les grands du monde sont obligés de produire souvent des actes de foi dans les états les plus florissants et les plus heureux où ils se trouvent, pour opposer les réflexions de cette vertu aux dangereuses illusions qui les environnent. Il faut qu'ils reconnaissent un souverain principe de tout être, à l'égard duquel toutes les créatures ne sont qu'un atome ; qu'ils adorent cet être souverain, indépendant de toutes les grandeurs humaines et créées. Mais, au lieu de s'humilier sous la main toute-puissante du Seigneur, de se mettre souvent devant les yeux cet écueil fatal et inévitable, contre lequel se briseront toutes les grandeurs et toutes les puissances qui ne seront pas appuyées sur la vertu, ils se considèrent comme des dieux sur la terre ; pleins de l'orgueil et de l'esprit de cet ange superbe et apostat, ils disent comme lui : Je monterai et je m'élèverai de plus en plus, *ascendam*. Ils regardent une dignité comme un degré pour s'élever à une autre, et leur superbe va toujours en croissant avec leurs honneurs : *superbia eorum ascendit semper*. Si un magistrat avait de la foi, il se considérerait comme une victime dévouée au public et comme un serviteur commun, qui est redevable à tous ceux qui se trouvent soumis à son autorité. Il regarderait la charge qu'il remplit comme une obligation

de sacrifier son repos et son temps à tous ses devoirs ; il s'humilierait profondément devant Dieu, en pensant au compte rigoureux et sévère qu'il sera obligé de rendre un jour devant le souverain Juge qui jugera les justices mêmes. Mais il se regarde comme l'arbitre du sort de ceux qui ont recours à sa justice ; et le poids redoutable de son emploi, qui devrait être pour lui un fonds d'humilité et de modération, ne sert qu'à lui inspirer souvent une arrogance fastueuse. Ainsi, la foi se perd dans l'élévation, parce que rien n'est plus incompatible avec cette vertu que l'orgueil. Dieu, qui donne sa grâce aux humbles, résiste aux superbes ; il cache ses mystères aux savaux et aux sages du siècle ; mais il les révèle aux petits et aux humbles, qui, dans les plus hauts rangs où ils sont placés, se considèrent avec le centenier de l'Evangile, comme des maîtres inférieurs qui ont un maître supérieur et universel, auquel ils sont soumis : *Ego sum homo sub potestate constitutus*.

SERMON L.

Pour le même jour.

SUR LE BON USAGE DES MALADIES.

Erat quidam regulus cujus filius infirmabatur Capharnaum. Hic cum audisset quia Jesus adveniret a Judæa in Galilæam, abiit ad eum, et rogabat eum ut descenderet et sanaret filium; ejus incipiebat enim mori. (Joan., IV.)

Il y avait un seigneur dont le fils était malade à Capharnaüm : ayant appris que Jésus venait de Judée en Galilée, il s'en alla vers lui, et le pria de descendre dans sa maison, afin qu'il guérît son fils qui s'en allait mourir.

L'Ecriture nous parle de trois sortes d'infirmités, ou plutôt de trois différentes choses qui entrent dans les maladies. *Il y a un esprit d'infirmité*, je veux dire une infirmité comme habituelle attachée à la nature de l'homme, à peu près comme celle de cette femme qui était si courbée depuis dix-huit ans, qu'elle ne pouvait regarder en haut : *Spiritus infirmitatis*. Il y a un pouvoir de guérir toutes sortes d'infirmités ; et c'est le droit de Jésus-Christ qui, comme dit saint Mathieu, guérissait toutes les langueurs et toutes les maladies du peuple : *Sanans omnem languorem et omnem infirmitatem in populo. (Matth., IV.)* Et il y a une infirmité qui, n'étant pas mortelle, ne sert qu'à faire paraître davantage la gloire de Dieu par la reconnaissance que les hommes guéris doivent lui rendre. Telle était celle du Lazare dont Jésus-Christ disait chez saint Jean : Sa maladie ne va pas à la mort, elle n'est que pour la gloire de Dieu qui en sera plus honoré : *Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam. (Joan., XI.)*

Toutes ces circonstances se trouvent renfermées dans mon évangile, et nous apprenons par là quel est l'usage que nous devons faire de nos maladies. Remarquez, je vous prie, qu'on peut distinguer deux choses dans les maladies ; leurs douleurs et leurs remèdes. Or, si vous voulez en faire un bon usage, il faut en offrir les douleurs à Dieu par un esprit de pénitence : pre-

mière partie. Il faut en chercher les remèdes auprès de Dieu par un esprit de confiance : seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Augustin remarque que la mort et les maladies qui la précèdent viennent du péché du premier homme, et que ce sont autant de peines auxquelles la justice de Dieu nous a condamnés. Si Adam avait toujours conservé son innocence, il ne serait jamais mort et notre tempérament ne se trouverait altéré ni ruiné par aucune infirmité; mais, comme il s'est séparé de Dieu qui est la vie par essence, il était juste que le corps fût séparé de l'âme par de fréquentes et de douloureuses convulsions. Il est vrai, dit saint Augustin, que cette âme sort quelquefois du corps avec tant de précipitation que celui qui souffre cette division n'a pas le temps de la ressentir, tant la douleur est prompte et le coup imprévu; mais aussi souvent les infirmités qui précèdent cette séparation sont si longues et si fâcheuses; souvent l'habitude du corps en est si vivement ému, qu'il ne cesse de gémir sous le poids de la douleur que lorsque la mort lui a ôté tout sentiment.

Quoi qu'il en soit, la mort et les maladies sont les peines du péché; et depuis que la chair s'est soulevée contre l'esprit et l'esprit contre Dieu, l'homme qui a voulu vivre immortel et heureux indépendamment de lui s'est vu par sa désobéissance condamné à une infinité de maux.

Cependant, continue saint Augustin, cette mort et ces maladies ne sont pas tellement des peines du péché qu'elles ne puissent en devenir des remèdes; ou, pour m'expliquer avec lui, elles ne sont pas tellement mauvaises qu'on ne puisse trouver le moyen de les rendre bonnes. Elles sont mauvaises par rapport au péché, puisqu'elles en sont la peine dans les saints qui les souffrent; mais elles peuvent devenir bonnes par le saint usage qu'on en fait : en sorte que comme les pécheurs usent mal de la loi, quoiqu'elle soit bonne en elle-même, aussi les justes font un bon usage de leurs maladies et de leur mort, quoique de leur nature elles soient mauvaises. Avec quelque patience que nous les souffrions, nous ne leur ôterons jamais, dit saint Augustin, ce caractère de peine qu'elles portent; mais, si nous les souffrions dans un esprit de piété et de justice, quoiqu'elles soient les châtimens du péché, elles pourront satisfaire pour le péché et en obtenir le pardon.

Voilà, chrétiens, l'obligation que nous avons à la miséricorde de Dieu, d'avoir voulu prendre dans nos maladies, qui sont les peines de nos désordres, de quoi le satisfaire pour nous en remettre les fâcheux restes, et en même temps l'esprit avec lequel nous devons les recevoir quand il nous les envoie.

Vous savez tous que nous ne commettons point de péché qui ne mérite son châtiment, parce que Dieu étant la règle primitive et

l'ordre essentiel, et d'un autre côté le péché étant un défaut et un désordre, il doit être corrigé et comme redressé par la peine, soit par celles que les pénitents acceptent dans cette vie, soit par celles auxquelles les pécheurs sont condamnés en l'autre. Vous n'ignorez pas aussi quelle est la répugnance que nous avons à nous imposer ces peines, et jusqu'où vont notre négligence et notre mollesse, quand il s'agit d'expier les restes de nos désordres. Nous nous réjouissons quand nous menons une vie déréglée et opposée à la sainteté de notre religion; nous nous affligeons et nous nous rebutions quand on nous parle d'en faire pénitence. Faut-il offenser Dieu, rien ne nous arrête : ni l'énormité du péché, ni l'intérêt de notre salut, ni la dignité de notre âme, ni la majesté et la redoutable justice de la personne offensée, ni l'appréhension de l'enfer, ni même les considérations du monde. Mais s'agit-il de réparer ces offenses, la honte de se découvrir à un prêtre, la crainte d'une longue et humiliante satisfaction, l'attachement à la bonne chère, l'amour des créatures, le crucifiement des passions, tout nous retient et étouffe dans nos cœurs les mouvements de la grâce.

SECONDE PARTIE.

Quand l'Ecriture nous parle de la mort, elle se sert de trois belles comparaisons : tantôt elle la compare à un voleur qui, à la faveur des ténèbres et de la solitude, surprend et assassine ceux qui y pensent le moins; tantôt à une tempête imprévue qui brise et fracasse un vaisseau quand la mer paraissait le plus calme; tantôt à un ennemi rusé qui investit une place et s'en rend le maître, lorsqu'une populace occupée à ses divertissements se croit en assurance; et c'est par toutes ces comparaisons qu'elle nous exhorte à prévoir de bonne heure ces surprises et à chercher de prompts remèdes à tous ces maux.

Mais quand nous nous apercevons que ce voleur est à la porte de notre maison et qu'il a déjà commencé d'y mettre le feu par une fièvre ardente qu'il y a allumée; quand le vaisseau de notre corps est déjà à demi fracassé par l'orage que les humeurs irritées y soulèvent; quand cet ennemi nous a investis de toutes parts et qu'il a déjà fait plusieurs brèches aux murs de cette fragile place où nous sommes; de quelle prévoyance n'avons-nous pas besoin, et n'est-ce pas en cette occasion plus qu'en toute autre que nous devons chercher quelques remèdes contre tant de maux?

Où les trouverons-nous ces remèdes? Il y en a de deux sortes : il y en a de corporels, il y en a de spirituels; il y en a pour la guérison du corps, il y en a pour le salut de l'âme; il y en a pour consoler le malade, il y en a pour fortifier le chrétien; il y en a pour arrêter le cours de la maladie, il y en a pour faire cesser le péché; il y en a pour éviter une première mort, il y en a pour éviter une seconde mort; c'est ce que vous

savez; mais vous ne savez peut-être pas quelle est la différence que les Pères ont mise dans l'usage des uns et des autres.

Saint Bernard a, ce semble, porté les choses à l'extrémité, quand il a rejeté le secours de la médecine; mais aussi il faut se représenter qu'il parlait à des religieux d'une éminente perfection: « Je me sens ému de compassion, leur disait-il, quand j'apprends que le mauvais air où vous êtes vous attire de grandes et de fréquentes maladies; mais, de quelque nature qu'elles soient, la sainteté de votre religion, ni même l'intérêt de votre salut ne veulent pas que vous ayez recours à des remèdes corporels pour les guérir. Vous pouvez de temps en temps vous servir d'herbes médicinales, comme les pauvres s'en servent, et c'est ce que nous avons coutume de faire; mais chercher des médecins, prendre des potions, c'est ce que font les gens du monde, et c'est ce qui serait indigne de l'honnêteté, de la pureté et de l'austérité de votre ordre. Nous savons que ceux qui vivent selon la chair ne peuvent plaire à Dieu. Que les personnes spirituelles ne cherchent donc que des remèdes spirituels, et quand elles seront affligées de quelque maladie, qu'elles disent à Dieu de tout leur cœur: *Guérissez mon âme, ô Seigneur, parce que j'ai péché contre vous.* »

Si c'était là le sentiment de saint Bernard, admirons la surprenante austérité de ce saint; mais avouons aussi que les Pères et les fondateurs des autres ordres qui l'ont précédé ont porté les choses à une modération beaucoup plus grande.

Nous n'avons qu'à lire l'épître 109 de saint Augustin, où sont renfermées les principales règles qu'il donne à des religieuses qu'il gouvernait. Il y ordonne que, si quelqu'une d'elles a besoin de bains ou d'autres remèdes, on ne diffère pas à lui donner ce soulagement; qu'on appelle le médecin, qu'on lui rende tous les secours qu'elle peut raisonnablement souhaiter, et même quelquefois ceux qu'elle ne voudrait point qu'on lui rendit; puisque ce n'est pas sa volonté qu'on doit consulter, mais la nécessité et la supérieure à laquelle elle est obligée d'obéir.

Nous n'avons qu'à voir ce qu'en pensait saint Jérôme écrivant à une dame de la première qualité, qui voulait, pendant qu'elle était en santé, pratiquer des austérités extraordinaires et se refuser tous les secours de la médecine quand elle était malade. Nous trouverons qu'il l'avertit de nourrir la victime afin que le sacrifice en soit plus long, et que Dieu nous ayant commandé d'honorer les médecins, à cause du besoin

que nous en avons, il est quelquefois dangereux de vouloir entreprendre ce qui est au-dessus de ses forces.

Nous n'avons qu'à examiner ce que dit saint Basile à ses religieux, qui lui avaient demandé s'ils pouvaient se servir de médecines. Nous nous servons, leur répondit-il, des autres arts pour détourner de notre corps les incommodités qui lui arrivent, comme de l'agriculture pour nous nourrir, des ouvrages de manufacture pour couvrir notre nudité, du secours des architectes pour nous loger; pourquoi Dieu, ayant donné aux médecins l'art de nous guérir, ne nous en servirions-nous pas? Si nous ne souffrions pas plus d'infirmités que le premier homme dans le paradis terrestre, ces sortes de secours nous seraient inutiles; mais, comme notre corps est condamné à retourner dans la terre après avoir souffert de grandes douleurs, Dieu nous a laissé des remèdes pour les adoucir, et c'est de ces remèdes que nous devons user.

D'ailleurs, ajoute-t-il, comme pour conserver notre corps nous sommes obligés de souffrir qu'on en coupe des membres gangrenés et qu'on y applique le fer et le feu, qui sont de très-douloureux remèdes, aussi la droite raison ne nous permet pas de faire des abstinences excessives: *Neque in edias, neque arctissimas in victus observatione regulas*, ni de rejeter ce qui est nécessaire pour le rétablissement de notre santé.

Mais, mes chers frères, quel est le tempérament que saint Basile veut qu'on apporte dans ces sortes de rencontres? Me voici insensiblement tombé sur cette différence que j'avais promis de vous faire voir, entre ces deux remèdes dont je vous ai parlé, dont les uns regardent la santé du corps et les autres le salut de l'âme: que sommes-nous obligés de faire dans nos maladies, et quel est le premier remède qu'il nous faut appliquer à nos maux? Ce que nous devons faire, dit saint Basile, c'est de mettre notre confiance en Dieu; c'est de recourir à lui avant toutes choses; c'est de chercher son royaume, sa justice et tout ce qui est nécessaire à notre âme, dans l'espérance que le reste, qui regarde notre corps, nous sera accordé de surcroît; c'est d'implorer son secours comme du plus charitable et du plus puissant de tous les médecins; c'est de faire tous nos efforts pour nous mettre dans sa sainte grâce; c'est de lui exposer nos maladies spirituelles; c'est de nous jeter entre ses bras, afin qu'il répande sa bénédiction sur les remèdes corporels qu'il nous permet de prendre, et de nous soumettre, quoiqu'il dispose de nous, comme il lui plaira.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Et in fide nominis ejus hunc quem vos vidistis, et nostis, confirmavit nomen ejus; et fides, quæ per eum est, dedit integram sanitatem istam in conspectu omnium vestrum. (*Act.*, III, 16.)

Jesus dixit illi: Respice, fides tua te salvum fecit. (*Luc.*, XVIII, 42.)

Et en la foi de son nom, son nom a rendu ferme celui que vous avez vu et que vous connaissez; et la foi, qui est par lui, a donné cette parfaite santé en la présence de vous tous.

Jésus lui dit: Regardez, votre foi vous a sauvé.

Sanans omnem languorem et omnem infirmitatem in populo. (*Matth.*, IV, 23.)

Infirmetas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam. (*Joan.*, II.)

Et guérissant toute langueur et toute maladie entre le peuple.

Sa maladie ne va pas à la mort, elle n'est que pour la gloire de Dieu qui en sera plus honoré.

SENTENCES DES PÈRES.

Quod attinet ad corporis mortem, id est ad separationem animæ a corpore, cum eam patiuntur qui morientes appellantur, nulli bona est. (*Aug.*, l. XIII *De civit. Dei.*)

Habet enim asperum sensum et contra naturam vis ipsa qua utrumque divellitur quod fuerat in vivente conjunctum, atque confectum quandiu moratur, donec adimatur omnis sensus qui ex ipso inerat animæ carnisque complexu. (*Ibid.*)

Compatior utique, et multum ego compatiior infirmitati corporum : sed timenda multo magis ampliusque cavenda infirmitas animarum ; propterea minime competit religioni vestræ medicinas quærere corporales ; sed nec expedit salutem. (*BERN.*, *Epist.* 321.)

Pour ce qui regarde la mort du corps, c'est-à-dire la séparation de l'âme d'avec le corps, il n'y a personne en mourant qui ne la trouve très-douloureuse.

Car la violence avec laquelle cette séparation se fait, est si sensible, que celui qui la souffre ne cesse de gémir sous le poids de la douleur, que lorsque la mort lui a ôté tout le sentiment qui procédait de l'union du corps et de l'âme.

Je me sens ému de compassion quand j'apprends que le mauvais air où vous êtes vous attire de grandes et de fréquentes maladies : mais de quelle nature qu'elles soient, la sainteté de votre religion, ni même l'intérêt de votre salut, ne veulent pas que vous ayez recours à des remèdes corporels pour les guérir.

SERMON LI.

Pour le vingt et unième dimanche après la Pentecôte.

IL FAUT FAIRE MISERICORDE.

Nonne oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum ? (*Matth.*, XVI.)

Ne devriez-vous pas avoir pitié de votre frère comme j'ai eu pitié de vous ?

Il n'est rien qui nous soit plus souvent et plus expressément recommandé dans les saintes Ecritures que les œuvres de charité et de miséricorde. Dieu, prévoyant la dureté inflexible de la plupart des hommes envers leurs frères, nous a renouvelé en une infinité d'endroits des saintes Ecritures l'obligation de secourir notre prochain. Il joint les exhortations aux menaces, la crainte des châtimens à l'espoir des récompenses, afin de nous animer par tous les motifs possibles à l'accomplissement d'un devoir si juste, si universel et si indispensable. Ainsi, quoique ces paroles de notre évangile regardent particulièrement la miséricorde que nous devons exercer envers nos ennemis, à l'exemple du Père céleste qui fait lever le soleil sur les bons et sur les mauvais ; je m'en sers pour vous exhorter en général aux œuvres de la charité envers le prochain ; et pour rendre ce discours utile, je me propose de vous faire voir : 1° que les œuvres de miséricorde envers le prochain sont d'une obligation de précepte indispensable ; 2° entre ces œuvres de miséricorde, celles qui regardent les personnes privées de tout secours sont d'une obligation plus pressante et d'un mérite plus relevé.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une erreur assez commune dans le christianisme de se persuader que les œuvres de charité sont du nombre de celles qui sanctifient à la vérité beaucoup ceux qui les exercent, mais que l'on peut omettre sans perdre la grâce de Dieu. On écoute ce

que les prédicateurs disent de plus tort et de plus pressant aux chrétiens sur ce sujet, comme des déclamations et des saillies de zèle que l'on ne doit point prendre à la lettre ; parce qu'il est difficile de bien régler cette portion de ses biens, dont chacun est obligé de faire part à ceux qui en manquent, selon son pouvoir ; il n'est presque personne qui ne se flatte en ce point : on réduit cette partie destinée au secours du prochain à si peu de chose qu'on élude du moins cette obligation lorsqu'on ne la viole pas ouvertement. Mais Dieu, qui voit la fausseté de tous ces prétextes dont on se sert pour s'abuser, nous jugera bien plus rigoureusement en cette matière que nous ne pensons : il y a sujet de craindre que l'omission des œuvres de charité ne soit la cause de la réprobation d'une infinité de chrétiens qui, s'acquittant avec assez d'exactitude des autres devoirs, négligent le plus indispensable.

En effet, tous les préceptes de la Loi divine sont renfermés dans le grand précepte de l'amour de Dieu et de la charité pour le prochain, et quoiqu'ils soient multipliés dans les rejetons, ils se réduisent à un seul dans la racine, dit saint Grégoire : *Tu aimeras ton Dieu de tout ton cœur, et ton prochain comme toi-même* ; voilà tout le Décalogue. Ainsi quiconque n'accomplit pas ce commandement viole la Loi dans le point le plus essentiel. Or, n'est-il pas vrai qu'aucun de nous ne se refuse le vêtement, le logement, la nourriture et les autres secours nécessaires ; il s'ensuit donc que si vous négligez de vêtir, de loger, de nourrir et de secourir votre prochain dans la nécessité, vous ne l'aimez pas autant que vous-même ; vous êtes donc un infracteur de la Loi divine dans le principal commandement qui contient tous les autres. Remarquez ce raisonnement d'autant plus propre à vous convaincre, qu'il est sensible et fondé sur un

principe le plus évident et le plus universellement connu dans le christianisme. Je le répète encore, Dieu m'ordonne sous peine de damnation éternelle d'aimer mon prochain autant que moi ; je suis incapable de me refuser les soulagements qui me sont nécessaires , donc je les dois à mes frères, et voilà l'explication de ce reproche si connu que Dieu fera aux réprouvés dans le jour terrible de ses jugements : Allez, maudits au feu éternel, parce que *j'ai eu faim*, etc. Et quoi, Seigneur ! parmi ces malheureux n'y aura-t-il pas des assassins, des adultères, des empoisonneurs, des traîtres, des impudiques, et ces crimes ne sont-ils pas plus grands que celui de ne vous avoir pas visité, ni soulagé dans vos membres souffrants qui sont les pauvres ? D'où vient donc que de toutes les transgressions de cette Loi vous ne leur objectez que celle-là, comme l'unique cause de leur damnation ? d'où vient cela ? dis-je ; c'est que si ces grands pécheurs avaient tâché de réparer leurs fautes par les œuvres de charité, ils ne seraient pas morts dans l'impénitence ; l'aumône, qui prie dans le sein du pauvre pour celui qui la fait, dit l'Ecriture, leur aurait attiré des grâces fortes pour se convertir et leur aurait fait prévenir la malédiction éternelle dont ils seront frappés. Ainsi il y aura deux sortes de réprouvés au jugement : les pécheurs qui auront mis le comble à la mesure de leurs crimes par leur dureté pour le prochain, et ces chrétiens abusés qui auront perdu le mérite de toutes leurs bonnes œuvres en négligeant celles de la charité ; car comme l'aumône peut suppléer à tous les autres actes de religion et réparer tous les vices, selon la parole expresse de Jésus-Christ : *Verumtamen facite eleemosynam, et omnia erunt munda vobis* ; ainsi tous les exercices de piété, les sacrements, les lectures spirituelles, les méditations ne sauraient suppléer à l'omission de l'aumône. Dames chrétiennes, faites-y une sérieuse attention, car il ne s'agit pas ici d'exciter votre compassion par des mouvements d'une éloquence recherchée ; il s'agit de vous convaincre d'une obligation dont la négligence suffira pour vous confondre un jour avec tous ces misérables que Dieu frappera de sa malédiction éternelle : *Ite, maledicti*.

SECONDE PARTIE.

Aussi la dureté pour les misères du prochain est le caractère le plus infailible de réprobation, soit qu'il se trouve dans les impies et les libertins du siècle, soit qu'on le remarque dans les personnes qui mènent d'ailleurs une vie régulière : comme aussi l'exercice des œuvres de miséricorde est une assurance morale de prédestination, même dans les grands pécheurs ; puisqu'ils ne persévèrent point dans la pratique de l'aumône sans obtenir la grâce de faire pénitence, ou pendant leur vie ou à l'heure de la mort. Or, cette aumône, qui nous est si expressément recommandée en général, devient d'une obligation d'autant plus étroite

que la nécessité du prochain est pressante. Jugez combien doit être indispensable celle qui regarde les enfants pupilles. Quelle gloire pour nous de partager avec Dieu ce beau nom de Père des orphelins, qu'il prend plus souvent dans l'Ecriture que celui de Dieu des armées ; ce Père des miséricordes et ce Dieu de toutes consolations se décharge sur nous du soin de ces enfants, sur lesquels il a un droit de paternité plus spécial que sur les autres chrétiens ; il nous abandonne le pauvre, il nous remet l'orphelin : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor*. Il se sert de nos mains comme d'un canal par lequel il veut faire couler sur cette terre aride la rosée salutaire dont il est la source. Dieu se conduit dans l'ordre de la grâce à peu près comme dans l'ordre de la nature : il pourrait couvrir en un moment nos campagnes de moissons, prêtes à être recueillies : cependant il emploie pour les mûrir la fécondité de la terre, la chaleur du soleil, la vertu de la semence, la variété des saisons, les soins du laboureur. Il lui serait facile de remédier sans votre secours à tous les besoins des pupilles ; il pourrait mettre, comme il l'a fait autrefois, dans le bec des oiseaux, des pains célestes et miraculeux, et les conduire dans ces retraites pauvres qui cachent tant de misères et de souffrances. Mais il fait entrer dans cette œuvre de la Providence les mouvements de la grâce, les exhortations des prédicateurs, le zèle des personnes vertueuses, l'union des assemblées chrétiennes, afin d'étendre le mérite de la charité sur plusieurs sujets qui concourent, comme autant de causes secondes, aux desseins de ce premier mobile de la grâce. Ne nous flattons point, pécheurs que nous sommes, mais humilions-nous sincèrement devant Dieu. Combien peu d'entre nous y en a-t-il qui aient conservé dans toute la blancheur cette belle robe de l'innocence que nous recevons par la grâce du baptême ! Combien peu, dis-je, y en a-t-il qui ne l'aient souillée de la tache du péché mortel ? Vous l'avez blanchie dans le sang de l'Agneau et lavée dans les larmes amères de la contrition. Mais enfin l'obligation de faire pénitence vous demeure toujours, soit pour expier vos fautes passées, soit pour en prévenir de nouvelles. Or, la plus efficace de toutes les œuvres satisfactoires, c'est l'aumône, qui éteint le péché, dit l'Ecriture, comme l'eau éteint le feu : cette aumône est presque le seul genre de pénitence qui convienne aux riches du siècle, qui, jouissant de toutes les douceurs et de toutes les commodités, sont à couvert des souffrances qui traversent les autres conditions, et dont la vie n'est qu'une suite continuelle de plaisirs qui se succèdent. On ne vous demande point que vous macériez vos corps par le jeûne, que vous vous humiliiez sous la cendre et sous le cilice, mais seulement que vous étendiez vos mains sur l'indigent et sur le pauvre : cette sorte de pénitence ne coûte point à la nature ces grands efforts dont les personnes

déliçates et infirmes ne sont pas capables ; il n'est rien de si facile à ceux qui ont du bien, que d'en faire part à ceux qui n'en ont pas. Il faut que, par la dispensation charitable de leurs richesses, elles réparent toutes les fautes attachées à la jouissance des richesses, à la magnificence des meubles, à la somptuosité des tables, au luxe des habits ; qu'elles trouvent le remède au mal dans ce qui en est l'origine ; qu'elles retranchent la sensualité pour fournir à la charité : c'est ainsi qu'elles peuvent même sortir de l'état du péché, si elles y sont engagées. Souvenez-vous de ce qui est rapporté aux *Actes des apôtres* sur le sujet de cette veuve charitable qui affligea toute l'Eglise par sa mort. Les fidèles en larmes, se voyant privés des secours qu'ils en recevaient, prièrent saint Pierre d'employer en sa faveur le don des miracles pour la ressusciter ; et, pour en obtenir cette grâce, ils lui montraient les robes qu'elle leur avait tissées, les vêtements qu'elle leur avait donnés. Ah ! si quelqu'une de vous était surprise par la mort du péché, car il n'est personne qui ne tombe quelquefois, ces pupilles demanderont à Dieu la résurrection de vos âmes ; ils lui présenteront les habillements que vous leur ménagez, les pensions que vous leur faites, les nourrices que vous leur procurez, la protection que vous leur donnez.

SERMON LII.

Pour le même jour.

SUR LA PATIENCE DE DIEU A L'EGARD DES PECHEURS.

Patientiam habe in me et omnia reddam tibi : misertus autem Domini servi illius, dimisit eum et omne debitum remisit ei. (Matth., XVIII.)

Ayez un peu de patience, et je vous rendrai tout ce que je vous dois ; le maître touché, de compassion pour ce serviteur humilié qui lui en demandait grâce, le renvoya, et il lui remit toute sa dette.

La parabole rapportée dans l'évangile de ce jour est une vive image de la bonté de Dieu pour les pécheurs et de l'ingratitude des pécheurs envers Dieu. Ce maître indulgent, qui voyant son serviteur prosterné à ses pieds et qui lui demande du temps pour s'acquitter de ce qu'il lui doit ; ce maître charitable, dis-je, qui non-seulement accorde à son serviteur le temps qu'il lui demande, mais qui le renvoie libre et déchargé de toutes ses dettes, nous représente Dieu, ce maître universel de toutes les créatures, qui, voyant les pécheurs pénitents abattus à ses pieds, les renvoie et leur remet toutes les dettes qu'ils avaient contractées par leurs crimes. Ce serviteur qui, après avoir reçu un traitement si favorable de son maître, traite avec tant de dureté et de rigueur les autres serviteurs de ce même maître, et se rend indigne de la grâce qu'il en a obtenue ; ce serviteur ingrat, dis-je, nous représente les pécheurs qui, après avoir reçu de Dieu le pardon de leurs fautes et avoir désarmé sa justice par leurs prières, se rendent inexorables à l'égard de leurs frères, et ne veulent pas excuser les

plus légères offenses, après que Dieu leur a pardonné les plus énormes. La patience de Dieu à l'égard du pécheur : première partie. L'ingratitude du pécheur qui abuse de cette patience : seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est rien qui nous puisse donner une plus haute idée de la miséricorde infinie de Dieu, que la patience avec laquelle il supporte les pécheurs et les attend à pénitence. Si l'on pouvait bien se représenter la multitude des hommes qui habitent la terre et qui la souillent par leurs crimes, les uns par leurs impuretés, les autres par leurs vengeances ; ceux-là par leurs trahisons, ceux-ci par leurs injustices : si l'on pouvait, dis-je, se former une image universelle de la corruption du genre humain, et découvrir ce torrent d'iniquités et de prostitutions, de calomnies, de larcins, d'adultères, d'homicides, d'usures, d'abominations qui inonde la face de la terre : si, dis-je, Dieu faisait briller dans nos âmes un rayon de cette connaissance divine, qui lui fait voir clairement dans les consciences des hommes ; et qu'à la faveur de cette lumière perçante nous vissions tous ces monstres de péchés, qui sortent en foule du cœur humain comme de leur principe ; quelle idée ne concevrions-nous pas de la patience de Dieu, qui, depuis tant de siècles, a reçu tant d'outrages de ses créatures, qu'il avait formées pour le glorifier et pour le bénir. Mais si, avec cette connaissance distincte de tous les péchés des hommes qui ont été et qui seront, nous pouvions bien pénétrer la malice renfermée dans le péché, dont le moindre est si odieux à Dieu, disent les Pères, qu'il vaudrait mieux que tout l'univers fût détruit et anéanti, que d'en commettre un seul : ah ! ce serait alors que nous dirions avec le Prophète : Seigneur, nous ne sommes redevables qu'à votre miséricorde, si nous ne sommes pas consumés par le feu de votre vengeance et de votre colère : *Misericordiæ tuæ quia non sumus consumpti*. Mais il ne faut pas s'arrêter à ces réflexions générales ; chacun de nous doit rentrer dans lui-même, parcourir toutes les fautes dont il se sent coupable depuis qu'il a reçu l'usage de la raison ; combien de fois il a entendu la voix d'un Dieu prévenant et miséricordieux qui lui disait : Misérable, jusques à quand demeureras-tu dans cette boue et dans cette ordure ? jusques à quand ajouteras-tu toujours péchés sur péchés ? Aie pitié de ton âme. Vois le poids effroyable de dettes dont tu la charges de jour en jour. Ne dois-tu pas songer sérieusement à t'acquitter envers la justice de Dieu ? ne vois-tu pas son bras levé pour te punir ? Dans ces réflexions, jetons-nous comme le serviteur de notre évangile, aux pieds du Seigneur, et disons-lui : Ayez un peu de patience, Dieu de miséricorde, et je vous rendrai tout ce que je vous dois : *Patientiam habe in me, et omnia reddam tibi*. Mais il faut passer de ces sentiments de compen-

tiel à des œuvres de pénitence pour s'acquitter véritablement de ses dettes. Combien de temps y a-t-il que tous vos projets de conversion se réduisent à quelques désirs passagers qui n'ont aucune suite. On ne remarque en vous aucun changement de vie véritable; vous ressemblez à cet arbre maudit, parce qu'il n'a que des feuilles; le maître de famille le veut couper, mais on demande grâce pour lui jusqu'à ce qu'on ait engraisé, arrosé et cultivé la terre qu'il occupe inutilement et que sa stérilité soit vaincue par les soins de celui qui l'a planté. On attend encore quelque temps, mais enfin, comme on n'y trouve plus de fruit dans la suite, on le coupe et on l'arrache jusqu'aux moindres racines pour le jeter au feu. Voilà ce que tu dois attendre, pécheur, qui diffères depuis si longtemps à te convertir sérieusement et qui lasses la patience de Dieu par la stérilité de toutes les résolutions que tu formes de faire pénitence. Dieu verse de continuelles rosées de sa grâce sur ton âme infructueuse; il la cultive par tous les soins que sa miséricorde ingénieuse pour ton salut peut lui inspirer. Tu lui dis quelquefois, *ayez patience, et je vous rendrai tout*; je changerai de vie, je romprai ce commerce, je fuirai cette occasion, je restituerai ce bien mal acquis, je fréquenterai les sacrements, je renoncerai à ces vaines parures, je réparerai ce scandale : *Patientiam habe in me et omnia reddam tibi*. Mais tu tiens toujours le même langage, et tes paroles ne sont jamais suivies d'aucun effet. Ah ! le Seigneur est las de ne trouver jamais aucun fruit parmi tes feuilles; la terre se lasse de porter un homme si coupable; elle se hâte d'ouvrir son sein pour t'engloutir, et tu vas bientôt faire place à un autre qui l'occupera plus utilement que toi.

SECONDE PARTIE.

Nous sommes saisis d'une juste indigna-

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Qui calumniatur egentem, exprobrat Factori ejus; honorat autem eum, qui misereatur pauperis. (*Prov.*, XIV.)

Per misericordiam et fidem purgantur peccata; per timorem autem Domini declinat omnis a malo. (*Prov.*, XIV.)

Secundum misericordiam tuam memor esto mei, Deus; memor esto quidem mei, non secundum iram qua ego dignus sum, sed secundum misericordiam tuam, quæ te digna est. (*Aug.*, in *Ps.* XXIV.)

Dirige me in veritate tua, errores fugientem; dirige me in veritate tua, et doce me; nam per me ipsum non novi nisi mendacium: quoniam tu es Deus salutaris meus, et te sustinui tota die; neque enim dimissus a te de paradiso, et in longinquam regionem peregrinatus, per me ipsum redire possum, nisi occurras erranti; nam reditus meus

tion quand nous considérons dans l'évangile de ce jour la dureté et la rigueur inflexible de ce serviteur qui, après que son maître lui a remis si généreusement toutes ses dettes, traite les autres serviteurs qui lui doivent, d'une manière si dure, et qui, sans se laisser toucher à leurs gémissements et à leurs prières, en exige son paiement sans aucune remise ni indulgence. L'indignation contre ce serviteur ingrat doit se tourner contre nous-mêmes qui, la plupart du temps, sommes inexorables pour nos ennemis, lorsque Dieu veut bien nous pardonner toutes nos offenses. De quel front pouvons-nous dire à Dieu : Seigneur, ayez patience et je satisferai pour toutes mes fautes, lorsque nous poursuivons, avec toute la rigueur et toute la violence dont nous sommes capables, la réparation des moindres injures que nous avons reçues; nous faisons lier les pieds et les mains à ceux qui nous doivent, nous les faisons consumer de faim et de misère dans les cachots; et pendant que nous sommes des exacteurs si durs et si implacables, nous n'avons pas honte de demander à Dieu des remises et des décharges pour les obligations énormes que nous avons contractées. Ne craignons-nous point que Dieu ne nous dise ces étonnantes paroles de notre évangile : Méchant serviteur, ne vous ai-je pas remis toute votre dette, parce que vous m'en avez prié; ne deviez-vous pas avoir la même compassion pour vos débiteurs que j'avais eue pour vous? *Serve nequam, omne debitum dimisi tibi, quoniam rogasti me; nonne ergo oportuit et te misereri conservi tui, sicut et ego tui misertus sum?* Faites donc miséricorde, si vous voulez que Dieu vous la fasse, et empêchez que le Seigneur en colère ne vous livre aux ministres de sa justice, qui vous tourmenteront jusqu'à ce que vous ayez satisfait pour vos moindres dettes.

Celui qui outrage le pauvre, s'en prend à Dieu qui l'a créé; mais celui qui a compassion de l'indigent, rend honneur à Dieu.

Rien n'est plus propre à expier les péchés que les œuvres de miséricorde faites dans un esprit de foi; et c'est par la crainte du Seigneur que les pécheurs commencent à se convertir et à s'éloigner du mal.

SENTENCES DES PÈRES.

Seigneur, souvenez-vous de moi selon votre miséricorde. Ne vous souvenez pas de moi, Seigneur, selon la colère dont je suis digne, mais selon la miséricorde qui est digne de vous.

Dirigez-moi, Seigneur, dans votre vérité; faites que je ne m'égare pas dans les détours de l'erreur que je fuis, mais que je marche dans les voies droites de la vérité que je cherche. Enseignez-moi, Seigneur, car de moi-même je ne connais rien que le mensonge, parce que vous êtes l'auteur de mon salut, et que j'ai mis toute ma confiance en vous: car ayant été banni d'un séjour de délices dans cette région de mort, et me voyant si éloigné de ma véri-

oto tractu temporis sæcularis, misericordiam tuam sustinuit. (August., *ibid.*)

Confiteantur singuli delictum suum, dum adhuc qui deliquit in sæculo est, dum admitti confessio ejus potest, dum satisfactio, et remissio facti per sacerdotes apud Dominum grata est. Convertamur ad Dominum mente tota et pœnitentiam criminis veris doloribus exprimentes, Dei misericordiam deprecemur. (Cyp., *de laps.*)

SERMON LIII.

Pour le vingt-deuxième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA RESTITUTION.

Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari. (Matth., XXII.)

Rendez à César ce qui appartient à César.

Les droits des têtes couronnées sont si sacrés et si anciens, ils sont établis sur de si solides fondements et appuyés par tant de lois, que, refuser de les reconnaître, c'est résister à l'ordre de Dieu même, et s'opposer, comme dit saint Paul, à la volonté du ciel; mais ces mêmes droits sont soutenus avec tant d'autorité, qu'on ne peut ou qu'on n'ose les violer. *Ce n'est pas en vain*, dit le même apôtre, *que les princes portent l'épée. S'ils sont les ministres de Dieu pour protéger ceux qui s'acquittent envers eux de ce qu'ils leur doivent*, ils sont encore établis de lui pour se venger contre les rebelles: de là vient qu'autant qu'il est nécessaire de se soumettre par intérêt à ces devoirs, autant il est avantageux de s'en acquitter par un principe de conscience. *Necessitate subditi estote, non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam.*

Mais si nous devons la soumission à nos supérieurs, nous devons la restitution à nos créanciers. Apprenons-en de Jésus-Christ même la nécessité et les circonstances. *Reddite quæ sunt Cæsaris Cæsari.* Il faut la faire de bonne heure: première partie. Il faut la bien faire: seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est une grande imprudence à un homme de ne se point acquitter de ses dettes, quand il peut le faire sans attendre que ses créanciers lassés de ses délais le poursuivent, et que se trouvant peut-être hors d'état de les satisfaire, ils ne se vengent de sa négligence ou de sa mauvaise foi, comme il le mérite.

Mais c'est sans doute une imprudence encore plus grande à un chrétien de ne pas faire, le plus tôt qu'il lui est possible, les restitutions qu'il est obligé de faire, sans les remettre sur un avenir incertain et sur un temps où il ne pourra presque plus disposer de soi, ou se fier à la prétendue probité de ceux qu'il chargera de ce devoir.

Sans entrer dans la discussion de ces trois vérités qui me mèneraient trop loin, je dis qu'il n'y a rien de plus dangereux ni de

table patrie, je ne puis retourner à vous, ô mon Dieu, si vous-même ne m'y rappelez; et c'est dans cette attente de votre miséricorde que je soupire, et que je passe la longueur de mon exil.

Que chacun de nous confesse ses péchés pendant qu'il est encore en état d'en faire pénitence et d'obtenir miséricorde par l'humble confession de ses fautes; qu'il se hâte de satisfaire pendant que la vertu des sacrements, jointe avec l'efficacité de ses œuvres, peut lui obtenir le pardon par le ministère des prêtres. Convertissons-nous à Dieu de tout notre cœur, et détestant nos péchés avec une douleur sincère, efforçons-nous d'apaiser la colère de Dieu justement irrité contre nous, et d'attirer sa miséricorde sur notre misère.

plus suspect que les restitutions différées, et principalement celles qu'on réserve à faire à l'article de la mort, pour trois autres raisons qui ont quelque rapport à celles-là, mais qui méritent encore une plus grande discussion.

La première, c'est que souvent en remettant toujours ces restitutions, on vient enfin à un tel endurcissement de cœur, qu'on ne veut plus restituer, en sorte que plus on attend à s'acquitter de ce devoir, plus on le méprise et on le néglige. La seconde, c'est que supposé même que l'on consente à faire des restitutions, ce ne sont souvent que des restitutions forcées, quand on les fait à l'article de la mort ou que l'on charge ses héritiers de les faire.

La troisième, c'est que, supposé même qu'elles soient volontaires, elles sont précédées de plusieurs péchés qu'on eût pu éviter en restituant plus tôt le bien qu'on a longtemps possédé; et de là je conclus que non-seulement il faut faire restitution des biens injustement acquis, mais encore qu'il est très-important de la faire de bonne heure.

Quand les Pères ont parlé des conversions différées, ils en ont toujours tiré de très-méchants augures; mais la principale raison qu'ils ont eu d'en juger de la sorte a été de ce que ce délai porte insensiblement l'homme à une telle dureté, qu'après avoir souvent remis sa pénitence, il ne se soucie plus de la faire. Les passions, ont-ils dit, sont toujours vivantes dans le cœur, et plus on les entretient, plus aussi elles s'irritent et elles s'échauffent.

Or, c'est ce que l'on peut dire avec beaucoup plus de raison de l'avarice, et du vol qui est l'une de ses espèces. C'est une passion impétueuse, avide, effrénée; plus on lui donne lieu de s'accroître, plus elle jette un homme dans l'impénitence et dans une certaine dureté de cœur, dont il ne peut être guéri que par un grand miracle de la miséricorde. Ainsi, que fait un voleur qui retient longtemps le bien d'autrui? il redouble ses chaînes et ce qu'il aurait pu rompre d'abord, il ne peut presque le faire dans la suite. Samson rompit par deux fois les liens, dont ses ennemis l'avaient embarrassé; mais il succomba à la troisième: un riche injuste prétend se défaire quand il voudra des fruits de son injustice; car c'est de quoi le démon le flatte en lui persuadant que quand il aura

un peu plus de bien qu'il n'a, il rendra celui qu'il a volé; mais le Sage proteste que *ce malheureux est un ignorant qui ne prend pas garde qu'il s'enchaîne lui-même, et qu'il s'embarrasse dans des pièges, dont il ne pourra sortir : Ignorat quod ad vincula stultus trahitur*. Eh ! quoi, dit Jérémie, un Ethiopien peut-il, quand il veut, changer sa peau, et une panthère sa bigarrure ? il en est de même de vous, ajoute-il, parlant à des riches injustes : *Vous ne pouvez bien faire après avoir longtemps appris à mal faire; le long apprentissage d'un péché habituel vous endurcit, et à force de retenir le bien d'autrui, vous voudriez toujours le retenir*. Quand un homme a commis une injustice et qu'il la répare aussitôt en restituant ce qu'il a pris, c'est comme un habit qu'il rend à celui à qui il l'avait volé; mais quand il diffère sa restitution, ce bien mal acquis se change en quelque manière en sa substance, ce n'est plus son habit, c'est sa peau; et quelle apparence qu'il change de peau ? *Nunquid potest Æthiops mutare pellem suam, et pardus varietates suas*. Ce bien mal acquis sert à faire son ornement et sa bigarrure, tantôt par l'achat d'une charge, tantôt par l'acquisition d'une maison; et parce que ce n'est plus une teinture superficielle qui puisse s'effacer, on veut toujours demeurer avec ce fatal et pernicieux ornement. D'ailleurs, dit saint Chrysostome, c'est qu'un vol en attire un autre; et plus un homme diffère à restituer ce qu'il a pris, plus il se trouve disposé à en prendre davantage, et par conséquent éloigné de faire aucune restitution. Sa cupidité est comme un feu qui avance d'autant plus qu'il a d'aliment; c'est comme un fleuve qui étant fort petit dans sa source, s'étend insensiblement par l'union d'autres sources qui se joignent à lui, et devient enfin si impétueux et si rapide que ce qui eût pu être détourné d'abord, renverse toutes les digues qui s'opposent à son passage.

Telle est la nature de cette passion, et telle doit être par conséquent la précaution qu'il faut prendre, pour ne pas souffrir qu'elle augmente : il faut restituer de bonne heure; car si même pour lors on y trouve de la difficulté, combien grande ne sera-t-elle pas quand on l'aura laissée agir dans toute sa violence ?

La seconde raison qui oblige un homme de restituer de bonne heure, c'est parce que souvent le délai qu'il apporte à sa restitution est cause que ce n'est pas une restitution volontaire et telle que Dieu exige de lui; je parle principalement de celles qui ne se font qu'à l'extrémité de la vie, et quelques moments avant la mort.

Saint Basile est admirable lorsque, dans cet éloquent discours qu'il a fait contre les riches avarés qui se réservent à donner leurs biens aux pauvres après leur mort, il leur parle en ces termes : Vous dites que vous voulez jouir de votre bien pendant votre vie, et qu'à la fin de vos jours vous l'abandonnerez aux pauvres par votre testament : voilà qui paraît d'abord fort chrétien, et cependant,

voyez dans quelles fâcheuses extrémités vous vous jetez. Vous n'aurez donc de pitié et de charité pour les hommes que quand vous cesserez d'être parmi eux ? et quand je vous verrai étendu mort sur votre lit, ce sera pour lors que j'avouerai que vous avez aimé vos frères ? Assurément, vous méritez beaucoup de louanges et de reconnaissance d'avoir de bons sentiments pour ceux que vous avez toujours ou abandonnés ou méprisés. Oh ! le grand fonds de mérite devant Dieu, de laisser à autrui ce que vous ne pouvez emporter, et d'avoir fait cette sage composition avec lui de retenir votre argent pendant que vous vivrez, à condition de le laisser aux pauvres quand vous serez dans le tombeau ! Dites-moi, de quel temps précisément demanderez-vous votre récompense ? sera-ce de celui de votre vie ? sera-ce de celui de votre mort ? Vous n'en pouvez point demander pour le temps de votre vie, vous qui n'avez jamais eu pitié des pauvres, et qui voudriez ne leur point laisser ce que vous leur laissez. Vous n'en pouvez pas prétendre pour le temps de votre mort ; car montrez-moi les bonnes œuvres que vous avez faites pendant votre vie, et pour lors je dirai que vous pouvez en attendre la rétribution ; mais, comme vous n'en avez point fait, sachez que personne ne trafique après que le temps de vendre et d'acheter est passé ; que personne ne résiste à l'ennemi après que le combat est fini, et que, par conséquent, personne ne peut attendre une récompense de Dieu pour une action qu'il ne fera qu'après sa mort. *Sed inquis : ego quidem bonis dum vixero frui volo, post mortem vero in testamento hæredes facultatum mearum ac dominos pauperes adscribam. Heu miser ! jam benignus ac liberalis hominibus eris, cum amplius inter homines non ages ? cum te cadaver aspiciam, te fratris amantem appellabo. Scilicet, magna dignus eris liberalitatis laude, magnus tibi honor debetur, aut gratia, si sepulcro jacens et in terram conversus magnificus ac sumptuosus apparebis. Dic cujus mercedem temporis potissimum exposcis ? vitæ an mortis ? nam si tempore quod ad promerendum datur in voluptatibus ac deliciis assumpto, pauperes nequaquam respexisti ; mortuus, cujusnam actionis aut operis mercedem petiturus es ? Ostende opera et tunc primum mercedem repete ; nullus enim post mercatum solum negotiatur, neque demum post certamen accedens coronatur, nec post bellum fortia gerit, nec item post vitam pietatis laudem præmiumve capit. BASIL., Hom. in decedentes avaros.)*

SECONDE PARTIE.

Quand Dieu nous défend dans le *Lévitique* de commettre des injustices dans les jugements que nous rendons, dans les règles que nous gardons, dans les poids et dans les mesures qui nous servent, ce n'est pas seulement pour condamner les méchants juges et tous ceux qui usent de fraude dans le commerce ; c'est principa-

lement, dit Salvien, pour nous faire connaître l'indispensable obligation dans laquelle nous sommes de rendre justice à notre prochain en toutes choses, et de prendre pour lui la même mesure et le même poids dont nous souhaitons qu'il se serve à notre égard. Si cette égalité et cette proportion étaient bien observées, on ne verrait pas dans le monde tant de friponneries qu'on y voit ; mais le mal est qu'on veut bien que d'autres l'aient pour soi, et qu'on ne veut presque jamais l'avoir pour autrui. Dieu défend à notre prochain de nous faire le moindre tort, et il ne peut aussi souffrir que nous lui en fassions aucun. Or c'est cette loi que nous partageons en deux : *Hujus sententiæ partem tam bene novimus, ut nunquam prætereamus ; partem sic præmittimus quasi penitus nesciamus*. Nous prenons pour nous celle qui conserve nos droits, et quand on emporte notre bien, nous ne manquons jamais de dire que Dieu a défendu le vol ; mais nous laissons l'autre qui regarde notre prochain, et quand nous nous attirons ce qui lui appartient, au lieu de nous représenter cette même loi qui nous est commune, nous en faisons aussi peu de cas que si nous ne l'avions jamais connue.

Ce désordre est encore en quelque manière plus grand dans la restitution. Car, comme nous savons qu'il faut de nécessité rendre le bien qu'on a injustement acquis, c'est ici où la cupidité et l'amour-propre nous font encore commettre de nouvelles injustices. Quand on nous a volés, nous prétendons que ce soit à nous que la restitution se fasse tout entière, et nous avons même raison de prétendre qu'elle se fasse ; mais ce en quoi nous n'avons pas raison, c'est que dans la résolution que nous prenons de rendre ce que nous nous sommes attiré par des voies défendues ; ce n'est pas souvent à celui que nous avons volé, que nous voudrions que la restitution se fit, ou, si nous y consentons, nous ne voulons presque jamais la lui faire tout entière ; et c'est en cela, dit Salvien, que nous offensons davantage et les intérêts de Dieu et ceux de notre prochain : *Eoque major offensa est, quod partem sententiæ sacræ pro commodorum nostrorum utilitate diligimus, partem pro proximi injuria præterimus*.

Or c'est pour réprimer cette injustice, et nous donner des règles sûres d'une restitution exacte que Dieu nous dit dans le *Lévitique* : *Nolite facere iniquum aliquid in judicio, in regula, in pondere, in mensura* : nous apprenant par là que cette restitution pour être bonne, doit être faite à ceux qu'on a volé, et avoir cette égalité et cette proportion que nous voudrions qu'elle eût, si on nous la faisait.

SERMON LIV.

Pour le même jour.

PEUT-ON PLAIDER SANS PÉCHER ?

Pharisæi consilium inierunt ut caperent Jesum in sermone. (Matth., XXI)

Les pharisiens tinrent conseil ensemble pour surprendre Jésus-Christ dans ses discours.

Il n'est rien de si ordinaire dans le monde que d'y voir des personnes artificieuses, qui, à l'exemple des pharisiens, tendent des pièges à l'innocence. Dans un siècle où l'intérêt domine, on voit souvent la perfidie et la mauvaise foi triompher de la simplicité, par cet art malheureux de consumer la substance des veuves et des pupilles, dans les détours de ces procédures captieuses qui lassent la patience des juges les mieux intentionnés, ou qui trompent les lumières des plus pénétrants. De là cette foule de procès qui troublent la charité et la paix des fidèles, que l'on s'intente sur les plus légers prétextes, et qui font que la plupart des chrétiens, au lieu d'être unis par les liens d'une concorde fraternelle, se déchirent les uns et les autres d'une manière scandaleuse : c'est ce désordre que je me propose de combattre.

Faut-il plaider ? supposé qu'on soit obligé de plaider, que faut-il faire pour plaider sans péché ? Et afin même de vous expliquer d'abord quelle est la pensée de l'Écriture et des Pères sur ce sujet, je vais répondre précisément et par ordre à ces deux questions. Faut-il plaider ? les intérêts du monde et ceux du salut ne conseillent pas à un homme de ne le pas faire : voilà ma première proposition. Quand on est obligé de plaider, que doit-on faire pour plaider sans blesser sa conscience ? il faut plaider sans fourberie dans ses procédures, sans haine contre ses parties, sans dureté dans ses poursuites : voilà ma seconde proposition. Les dangers auxquels on s'expose en plaidant, les précautions qu'il faut prendre pour plaider sans péché : c'est ce que je vous expliquerai dans les deux parties de ce discours.

Qu'on aurait de consolation et de repos, quand on est engagé dans une affaire, si tous les juges étaient tels que saint Bernard voulait qu'ils fussent ; je veux dire avec lui, s'ils étaient tous droits dans leurs jugements, réglés dans leurs mœurs, éclairés dans la connaissance des affaires, exacts dans leurs devoirs, fidèles dans leur ministère, pénétrants dans les conseils qu'ils donnent, discrets dans les commandements qu'ils font, patients à écouter les raisons des parties, appliqués à leur rendre bonne et prompte justice, doux en certaines rencontres, sévères et inexorables en d'autres, mais, quoi qu'il arrive, déterminés à ne jamais rien faire contre les maximes de l'Évangile : *Qui præter Dominum timeant nihil, nihil sperent nisi a Deo, qui litigantium non manus attendant, sed necessitates ; qui stent viriliter pro afflictis, et judicent in æquitate pro mansuetis terræ ; qui sint compositi ad mores, probati ad sanctimoniam, mansueti ad patientiam, subjecti ad disciplinam, rigidi ad censuram, catholici ad fidem, fideles ad dispensationem, concordés ad pacem, conformes ad unitatem, etc.* (BERN., l. IV De consid., c. 4, n. 12.)

Qu'on aurait de consolation s'ils étaient

toujours semblables à eux-mêmes dans leur conduite ; ni oisifs dans leur repos, ni emportés dans leur action : ni trop rebutants ou trop affables, ni trop prévenus en faveur des riches contre les pauvres, ni trop portés à accabler les riches pour favoriser les intérêts des pauvres ; ni trop faciles à être prévenus, ni trop attachés à leurs sentiments ; sages et prudents en toutes choses par une égale défiance et une juste crainte, soit de trop accorder à ses amis, soit de trop refuser à l'importunité des étrangers, soit de passer trop légèrement sur les meilleures raisons de ceux qui disent bonnement les choses, soit d'être surpris et trompés par des hypocrites !

Qu'on aurait de consolation, si l'on avait pour juges des magistrats qui ne craignissent que Dieu, et qui n'espérassent rien que de Dieu ! des magistrats qui attirassent du ciel par leurs prières les lumières dont ils ont besoin pour décider tant de cas difficiles qui se présentent tous les jours ; qui châtiassent non la bourse des criminels, mais leurs crimes ; qui regardassent non aux mains des plaideurs, mais à leurs nécessités ; des magistrats qui rendissent à chacun ce qui lui appartient, sans s'enrichir eux-mêmes du bien de la veuve et du patrimoine du Crucifix ; qui eussent un front d'airain pour s'opposer à l'injustice, aux menaces ou aux promesses des grands ; en un mot, des magistrats qui fussent les irréconciliables ennemis des méchants, les asiles et les protecteurs des gens de bien.

Oh ! si nous ne voyions assis sur les fleurs de lis que de tels magistrats ; si les lois n'étaient expliquées et les arrêts rendus que par des juges de ce caractère, que l'on aurait de satisfaction et de repos dans les affaires qu'on entreprend ! Il y en a, chrétiens, il y en a, grâces en soient rendues à Dieu et aux soins de notre incomparable monarque ; la justice aussi bien que la religion a encore aujourd'hui conservé dans ce royaume sa première pureté ; et quoique les meilleures choses empirent peu à peu par la succession des années, on peut dire néanmoins qu'on trouve encore de nos jours des magistrats qui ont ces belles qualités, que saint Bernard demandait à ceux de son siècle.

Mais les ont-ils tous ? ne s'en trouve-t-il point quelquefois qui n'ont pas ou la diligence ou l'assiduité nécessaire pour examiner des procès embarrassés, ou bien ce désintéressement dans lequel ils doivent être pour ne point commettre d'injustice ?

Saint Cyprien, s'entretenant avec son ami Donat sur ce qui se passait de son temps dans le barreau, dont ils avaient tous deux une pleine connaissance, puisqu'avant leur conversion leur profession était de plaider, dit que la corruption y est quelquefois si grande qu'on viole impunément les lois, et que l'innocence, qui devrait du moins trouver un asile aux pieds des tribunaux, n'y en trouve point : *Inter leges ipsas delinquitur, inter jura peccatur, et innocentia nec illic ubi defenditur, reservatur*. (Cyprien, Ep. I.) Per-

sonne, dit-il, ne défend l'innocent, car qui est-ce qui se chargerait de sa défense ? serait-ce un avocat charitable et zélé ? *Patronus* ? mais il déshonore souvent son ministère par les fourberies qu'il invente et les mauvais tours qu'il donne à une affaire, afin de la rendre éternelle : *Sed pravariatur et decipit*. Serait-ce le juge ? *Judex* ? mais il vend quelquefois ses sentences, *sed sententiam vendit*. Il commet quelquefois par sa mauvaise vie les crimes qu'il punit en vertu de sa charge, et il se soucie peu de se rendre coupable, pourvu que l'innocent qu'il condamne comme un criminel, périsse. *Qui sedet crimina vindicaturus admittit, et ut reus innocens pereat, fit nocens judex*.

SECONDE PARTIE.

La cupidité, qui fait naître les procès, porte souvent les hommes à deux grands désordres. Elle les engage à plaider pour des bagatelles et pour des choses si peu considérables qu'elles ne valent pas la peine qu'on ait recours à la justice. On plaide, mais pourquoi plaide-t-on, demande un Père ? pour des biens fragiles qu'on doit quitter dans peu de jours ; pour un point d'honneur, une préséance, une succession, une charge que de sages et d'honnêtes païens ont généreusement méprisées. On ressemble, dit-il, à ces habitants de la Palestine qui refusèrent à Isaac la jouissance des puits qu'Abraham son père avait fait creuser par ses serviteurs ; on plaide pour des citernes où il y a un peu d'eau qui s'écoule insensiblement par plusieurs fentes ; pour des honneurs et des richesses qui avec tout leur éclat n'ont rien de permanent et de solide ; heureux celui qui, comme Isaac, les abandonne à l'avidité de ses parties, dans le dessein qu'il a de chercher cette source d'eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle.

Ce n'est pas seulement en ce sens que je dis que la cupidité engage les hommes à plaider ; je le dis en un sens encore plus particulier, et qui fait assez voir l'étrange corruption du cœur humain. Je sais qu'il y a des contestations justes et fondées sur des choses qui semblent le mériter ; mais souvent, soit en matière civile, soit en matière criminelle, on plaide pour de modiques sommes, pour de légères injures, pour des choses qui font connaître aux juges l'avidité et le pitoyable dérèglement des plaideurs.

Car, combien y en a-t-il qui sans nécessité, et par un pur esprit de chicane, intentent des procès pour une niaiserie ? Combien qui, au lieu de payer de petites dettes, se laissent poursuivre et aiment mieux se ruiner que de s'acquitter de bonne foi et sans frais envers leurs créanciers ? combien y en a-t-il qui, pour un refus de civilité, une parole désobligeante, un vrai ou faux rapport, forment de longues et d'aigres contestations ? combien qui, sur une équivoque dans un contrat, sur une légère inégalité dans une société ou dans un partage, s'échauffent et veulent plaider, quoi qu'il en coûte, tant leur cupidité est ardente et insatiable ?

Mais elle n'en demeure pas là. Non-seulement elle anime les hommes les uns contre les autres pour de légers intérêts, parce qu'elle est avide et opiniâtre ; elle leur suggère encore mille ruses, mille friponneries, mille intrigues, mille mauvais détours, parce qu'elle est ingénieuse et subtile ; quoiqu'une cause ne vaille rien, on cherche les moyens de la revêtir de quelque apparence de justice ; pour cet effet il n'y a point de mystère dont la cupidité ne l'enveloppe, point de chicane dont elle ne s'avise, point de délai et de faux-fuyant qu'elle ne cherche, de conjecture dont elle ne profite : ce qu'il y a de plus clair, elle le rend obscur ; ce qu'il y a de plus aisé à décider, elle l'embarrasse ; ce qu'il y a de plus faux, elle le couvre et elle le déguise.

Quelque bonnes que soient les raisons des autres, elle tâche de les affaiblir et de les détruire ; quelque mauvaises que soient les siennes, dès qu'il y a des vraisemblances, elle les fait valoir infiniment, elle les orne de belles paroles, elle les enfle d'un amas de citations inutiles, et, ne pouvant corrompre les juges, elle tâche du moins de les éblouir et de les surprendre. *Inde fraus, perjurium, rapinæ*, dit saint Cyprien (*ut*

sup.), et *quotidie mugitibus alienis quæritur lucrum*. De là viennent les fourberies, les parjures, les violences, les criaileries, les rapines. *Præscriptio industria vocitatur, et appetitio rei alienæ sub prætextu propriæ defensionis, ac diligentia callidissimis argumentis urgetur*. Elle appelle industrie les détours qu'elle oppose, à cause qu'on aura peut-être laissé écouler le temps destiné pour le paiement d'une dette à laquelle on est en conscience obligé de satisfaire. Elle appelle défense et application à se pourvoir contre les parties, la jouissance d'un bien qui ne lui appartient pas et qu'elle tâche de conserver par ses ruses et ses friponneries.

Or, c'est là ce que la loi de Jésus-Christ ne peut jamais permettre, elle qui défend tout ce qui est contraire à l'innocence et à la simplicité chrétienne, et par conséquent ces fraudes, ces surprises, ces ruses et ces détours qui lui sont directement opposés ; elle qui veut que pour plaider sans péché on puisse rendre à Dieu et à ses frères le même témoignage que rendait l'apôtre saint Paul aux chrétiens de Corinthe, quand il leur disait : Nous n'avons fait tort à personne ; nous n'avons trompé, molesté, corrompu, volé personne.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Sit autem sermo vester : Est, est, Non, non ; quod autem his abundantius est, a malo est. (*Matth.*, V.)

Non potest arbor bona malos fructus facere, neque arbor mala bonos fructus facere. Omnis arbor quæ non facit fructum bonum, excidetur, et in ignem mittetur ; igitur ex fructibus eorum cognoscetis eos. (*Matth.*, VII.)

Nescitis quod angelos judicabimus ; quanto magis sæcularia ? Sæcularia autem judicia si habueritis, contemptibiles qui sunt in Ecclesia, illos constituite ad judicandum. Ad verecundiam vestram dico, sic non est inter vos sapiens quisquam qui possit judicare inter fratrem suum, sed frater cum fratre judicio contendit. (*I Cor.*, VI.)

Jam quidem omnino delictum est in vobis quod judicia habetis inter vos ; quare non magis injuriam accipitis ? quare non magis fraudem patimini ? Sed vos injuriam facitis, et fraudatis, et hoc fratribus. An nescitis quod iniqui regnum Dei non possidebunt ? (*Ibid.*)

Quand vous voudrez assurer ou nier quelque chose, contentez-vous de dire simplement : Cela est, cela n'est pas ; ce que vous ajouterez de plus, vient d'un mauvais principe.

Un bon arbre ne peut pas porter de mauvais fruits, ni un mauvais arbre ne peut pas porter de bons fruits : tout arbre qui ne porte pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. Vous les connaîtrez donc par leurs fruits.

Vous ne savez pas que Dieu nous donnera le pouvoir de juger les anges mêmes, à plus forte raison les puissances du siècle. Si vous avez des intérêts temporels à régler parmi vous, prenez pour arbitres ceux d'entre vous qui sont moins utiles dans l'Eglise pour les occuper aux affaires séculières. Je le dis à votre confusion, n'y a-t-il pas parmi vous quelqu'un d'une sagesse reconnue, qui puisse terminer tous vos différends ? faut-il que l'on voie le frère venir en jugement avec le frère, et que la concorde soit troublée par les procès et les divisions qui vous partagent ?

Vous péchez grièvement contre la charité, quand vous êtes divisés les uns les autres par des procès injustes et sans fondement. Pourquoi ne souffrez-vous pas plutôt l'injure que l'on vous veut faire, et la fraude que l'on machine ? Mais bien éloignés de cette patience que le devoir de chrétien demanderait de vous, vous êtes les premiers à tendre des embûches à vos frères pour les tromper, et à leur nuire en tout ce que vous pouvez. Quoi donc, ne savez-vous pas que les artificieux et les fourbes ne posséderont jamais le royaume de Dieu ?

SENTENCES DES PÈRES.

Duo sunt omnino genera mendaciorum, in quibus non magna culpa est ; sed tamen non sunt sine culpa : cum aut jocamur, aut ut proximis prosimus, mentimur. Illud primum in jocando non est perniciosissimum, quia non fallit : novit enim ille, cui dicitur

Il y a deux genres de mensonges qui ne sont pas extrêmement mauvais quoique néanmoins ils ne soient pas tout à fait exempts de péchés : lorsque nous mentons en riant, ou pour rendre quelque bon office à notre prochain. Le premier n'est pas fort pernicieux, parce qu'il ne trompe point : car celui à

Joci causa esse dictum : secundum autem ideo mitius est, quia retinet nonnullam benevolentiam : illud vere quod non habet duplex cor, nec mendacium quidem dicendum.

Os quod mentitur, occidit animam. Ne quis arbitretur perfectum et spiritalem hominem pro ista temporali vita, in cujus morte non occiditur anima, sive sua, sive alterius, debere mentiri; sed quoniam aliud est falsum dicere, aliud falsum tacere. Ut si quis forte vel ad istam visibilem vult hominem prodere, paratus esse debet verum occultare, non falsum dicere, ut neque prodatur, neque mentiatur, ut occidat animam suam pro corpore alterius.

SERMON LV.

Pour le vingt-troisième dimanche après la Pentecôte.

CONTRE LES RAILLERIES.

Cum venisset Jesus in domum principis, et vidisset tibicines et turbam tumultuantem, dixit : Recedite, non est enim mortua puella, sed dormit; et deridebant eum. (*Math., IX.*)

Jésus-Christ étant venu en la maison d'un chef de la Synagogue, où il y avait des joueurs de flûte, et une troupe de personnes qui faisaient grand bruit, leur dit : Retirez-vous, cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie : et ils se moquaient de lui.

Dans le dessein que je me suis proposé de vous parler aujourd'hui au sujet de notre évangile, j'ai cru devoir me servir de cette précaution avant que d'entrer en matière. Car si je vous montre que les railleries sont de très-grands péchés, et quelquefois même par rapport à leurs circonstances, des péchés plus énormes que les injures, les médisances ou les imprécations, il est important de les bien distinguer et de vous en faire connaître les caractères.

Je ne parle donc pas de ces railleries qui consistent en des équivoques qui ne regardent presque personne en particulier, ou dont la matière est si légère qu'on n'a pas sujet de s'en offenser, ni de celles où l'on se divertit, et l'on se rend réciproquement le change sans aucun ressentiment d'inimitié et de mépris. Je ne parle pas non plus de ces railleries qui se font par une espèce de correction par des personnes qui ont quelque caractère d'autorité, ni de celles qui servent quelquefois de matière aux savants en des choses où ils se trouvent d'opinion contraire, pourvu toutefois que la vérité et la charité n'y soient pas notablement offensées, comme nous en avons vu dans l'Eglise de si funestes exemples. Car hélas ! il n'est que trop vrai de dire avec saint Basile, que comme rien n'entretient mieux l'amitié et l'union chrétienne entre des personnes savantes, qu'une conformité de doctrine et de morale, aussi rien ne désunit autant les cœurs que la division des esprits et les diffé-

qui on le dit, voit bien que ce n'est que par manière de jeu et de raillerie que l'on ment. Le second paraît encore plus excusable, puisqu'il vient d'un principe de charité et de bienveillance. On ne peut pas dire que celui-là dise un mensonge, qui n'a point le cœur double quand il parle, et qui pense véritablement ce qu'il dit, quoique dans la suite il paraisse n'avoir pas dit la vérité.

La bouche qui ment donne la mort à l'âme. Qu'on ne s'imagine pas que l'homme véritablement spirituel et parfait puisse mentir pour sauver sa propre vie, ou celle d'un autre; il n'est pas permis de commettre le moindre péché pour se garantir d'une mort que le seul corps souffre, et dans laquelle l'âme n'est point enveloppée. Mais comme c'est autre chose de dire faux, ou de taire ce qui est vrai; l'un n'est jamais permis, au lieu que l'autre est louable en de certaines rencontres. Par exemple, pour sauver quelqu'un de la mort, on peut ne pas dire ce qui est vrai, mais on ne peut pas dire ce qui est faux; il faut accorder le soin de la vérité avec l'esprit de la charité, pour ne pas nuire à son prochain, et en même temps pour ne pas donner la mort à son âme en voulant sauver la vie corporelle d'un autre.

rentes railleries qui se font de part et d'autre, soit sur un trop pernicieux relâchement, soit sur une gênante et indiscrete sévérité.

Je parle de ces railleries qui viennent d'un esprit pointilleux, vain, bouffon, précipité, envieux, impie, rempli de l'idée de son propre mérite et ridiculement prévenu contre les défauts et les imperfections d'autrui; d'un esprit satirique mal intentionné, choquant, qui n'a de retenue que pour ceux qui lui plaisent, et qui, comme s'il était dispensé des lois de la civilité et du christianisme, se moque insolemment de tout, pour faire le spirituel et l'agréable.

Le portrait le plus naturel qu'on puisse faire d'un railleur, le voici : Si nous le considérons par rapport à la société civile, c'est un homme qui lui est inutile, puisque, bien loin d'y rendre quelque service, il n'est propre qu'à y faire beaucoup de mal : première partie. Si nous le considérons par rapport au christianisme et à la morale de Jésus-Christ, c'est un apostat, puisque, bien loin de vivre saintement dans la religion qu'il professe, il la renonce et la déshonore : seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est étrange d'entendre dire à Jésus-Christ chez saint Matthieu, que celui qui dira à son frère *Raca*, mérite d'être condamné par le conseil, et que s'il l'appelle fou, il mérite d'être jeté au feu de l'enfer. Qu'est-ce que ce mot, *Raca*, sinon une parole inutile et qui ne signifie rien ? parole cependant qui mérite quelque punition. Et qu'est-ce qu'appeler fou son frère, si ce n'est blâmer sa conduite, le condamner peut-être légèrement et avec précipitation, mais en des choses essentielles; se railler de lui, le rendre ridicule et méprisable, le faire servir de victime à son envie ou à son plaisir; péché si familier dans le monde, et péché toutefois dont Jésus-Christ dit que celui qui le commet, mérite d'être condamné au feu de l'enfer.

Je ne m'en étonne pas, mes chers frères; c'est que la raillerie, si légère qu'elle pa-

raisse aux yeux du monde, est un très-grand péché aux yeux de Dieu ; et pour en bien juger, il faut considérer deux choses, je veux dire sa malignité dans son principe et les funestes effets qui souvent la suivent par rapport à ceux qui en sont offensés.

Il y a trois grands principes de la raillerie : la légèreté et la précipitation de la langue, c'est le premier ; l'orgueil et l'amour-propre, c'est le second ; l'envie ou la vengeance, c'est le troisième. Ce fut par légèreté et par précipitation de langue que Michol se raila de David qui sautait de toute sa force devant l'arche. Ce fut par un principe d'orgueil que ceux qui entendirent les apôtres parler de toute sorte de langues, se moquèrent d'eux et dirent qu'ils étaient pleins de vin : *Irridentes dicebant quia musto pleni sunt isti.* (Act., II.) Ce fut par un mouvement d'envie et de vengeance que les pharisiens dirent aux troupes qui suivaient Jésus-Christ : C'est un homme possédé du démon, c'est un fou, pourquoi l'écoutez-vous ? *Dæmonium habet et insanit, quid eum auditis ?*

La raillerie qui vient de légèreté et de précipitation est la plus excusable de toutes ; et cependant, parce qu'elle blesse les droits de la société, elle ne laisse pas d'être rigoureusement punie au jugement de Dieu, principalement quand elle se tourne en habitude et qu'il y a quelque mauvaise intention, comme l'a remarqué saint Bernard, jusque-là qu'il dit qu'un railleur de profession et critique par habitude ne mérite pas d'être mis au nombre des enfants de Dieu.

C'est la réflexion qu'il fait, sur ce que Dieu dit à Moïse et à Aaron, de ne mettre sur le rôle où étaient tous les noms de son peuple, que ceux qui seraient au-dessus de vingt ans, ne voulant pas qu'on y mît les vieillards, les femmes ni les enfants ; par rapport sans doute à un sens figuré qui renfermait une très-importante instruction. La vieillesse est ordinairement farouche, sauvage, avare et peu traitable. Les femmes sont presque toujours oisives et adonnées au plaisir ; et les enfants sont d'une humeur badine, précipitée, folâtre. Or, Dieu qui est le maître de la société civile, n'aime ni les tempéraments farouches et attachés à leurs intérêts, ni les personnes lâches et efféminées, ni ces humeurs légères, enjouées, bouffonnes, qui se mêlent de tout, qui jugent de tout, qui rient de tout, qui contrôlent et critiquent tout par une folle démanaison de parler.

En effet, si les hommes traitent si mal les bouffons, et s'ils ne peuvent souffrir qu'un bateleur ou un comédien entre dans leur alliance ; hélas ! j'appréhende fort que Dieu ne rejette loin de lui ces railleurs ; soit parce qu'il est très-difficile qu'un homme, qui se raille de son prochain en de petites choses, ne se raille de lui en de grandes et ne demeure endurci dans son péché par le plaisir qu'il y trouve ; soit parce que la raillerie vient d'un esprit évaporé, inconstant, étour-

di ; et par conséquent contraire à cette sagesse et à cette gravité qui fait l'un des plus précieux ornements de la vie chrétienne : de là vient que Jésus-Christ, parmi ces belles règles qu'il nous donne dans saint Marc, finit par celle-ci : *Habete in vobis sal et pacem habete inter vos.* Ayez du sel en vous et conservez la paix qui vous unit les uns avec les autres. Ce sel, c'est la modération, c'est la sagesse, c'est la maturité du jugement, c'est la retenue dans ses paroles. Or c'est principalement par l'exercice de ces vertus que la société subsiste ; et c'est aussi par les vices qui leur sont opposés, qu'on en trouble le bonheur et la paix.

SECONDE PARTIE.

Il faut que je vous avoue, mes chers frères, dès l'entrée de cette seconde partie, que je n'ai encore touché que faiblement ma matière. Je n'ai jusqu'ici considéré les railleries que par rapport aux hommes qu'elles choquent ; et si par les choses que je vous en ai dites, vous avez pu reconnaître combien elles sont criminelles, vous avez pu voir aussi qu'elles ne portent pas le même caractère d'injustice, d'impiété et de réprobation qui se rencontre dans celles par lesquelles on attaque Dieu. Si un homme offense un autre homme, le Seigneur peut s'apaiser et lui faire miséricorde ; mais si cet homme pèche contre le Seigneur même, qui est-ce qui priera pour lui et en obtiendra le pardon, disait Héli à ses enfants ? Si un homme se raille d'un autre homme, il conserve du moins quelques sentiments de crainte et de vénération pour Dieu ; sentiments qui lui donneront de favorables accès auprès de sa miséricorde : mais s'il se raille de Dieu même, et s'il tourne en ridicule ce qui regarde sa religion et son culte, quels intercesseurs pourra-t-il trouver auprès de lui, n'ayant plus cette piété ni ce respect qui sont les causes de son pardon, aussi bien que les fondements de son espérance ? *Si peccaverit vir in virum, placari ei potest Dominus, si autem in Dominum peccaverit vir, quis orabit pro eo ?*

Quand j'applique cette proposition générale au sujet particulier que je traite, je le fais avec d'autant plus de justice que saint Augustin, saint Léon et Richard de Saint-Victor ont mis une très-grande différence entre ces deux espèces de railleries et de mépris. Hérode et ses soldats méprisèrent Jésus-Christ et se moquèrent de lui : *Sprevit Herodes cum exercitu suo et illusit eum.* (Luc., XIII) ; mais parce qu'ils ne le regardaient que comme un homme qui n'était distingué des autres, ni par les avantages de sa naissance, ni par ceux de sa fortune ou de son crédit ; leurs railleries furent moins énormes que celles des Juifs, qui tout persuadés qu'ils devaient être de sa divinité, se raillèrent de sa divinité même, en s'écriant : S'il est Fils de Dieu, qu'il descende de la croix et qu'il se sauve.

Toutes les actions de Jésus-Christ étaient des actions divines et humaines ; en sorte

que si celles qui étaient plus éclatantes et qui surpassaient les forces ordinaires de la nature venaient cependant d'un homme, celles qui paraissent les plus communes et les plus humiliantes étaient toutefois des actions d'un Dieu : *In infirmitatibus Deus, in virtutibus homo*. Mais comme ces actions faites par une même personne étaient fort différentes dans leurs effets, ou pour mieux dire, comme elles devaient, par rapport à leurs différents effets, faire de différentes impressions sur les esprits ; aussi pendant la vie temporelle de Jésus-Christ, les railleries qu'on en a faites ont été plus ou moins énormes et conséquemment plus ou moins dignes de pardon. Chose si vraie que selon ces Pères, dont je me contente de vous rapporter en peu de paroles les principes, c'est par rapport à ces deux sortes d'actions que Jésus-Christ dit dans l'Evangile, que tout péché et blasphème sera remis aux hommes, mais que le blasphème contre le Saint-Esprit ne leur sera pas remis ; que celui qui aura dit une parole contre le Fils de l'homme, obtiendra le pardon de son péché, mais que celui qui aura blasphémé contre

le Saint-Esprit, n'en obtiendra la remission ni en ce monde ni en l'autre.

Je vous ai déjà expliqué dans un autre lieu la délicate pensée de Richard de Saint-Victor sur ce sujet lorsque je vous ai parlé du blasphème, mais pour achever de donner à des paroles si obscures le sens qu'elles peuvent recevoir, je dis avec lui et avec saint Augustin qu'il y avait dans Jésus-Christ des choses où il ne paraissait que comme un homme du commun, et d'autres qui faisaient évidemment connaître qu'il était Dieu. Boire, manger, souffrir les inconvénients de la faim et de la soif ; frémir, pleurer, s'éloigner de ses ennemis pour en éviter la fureur : voilà, ô hommes, ce que vous faites ! et voilà aussi ce que faisait Jésus-Christ. Guérir des malades désespérés, rendre la vue à des aveugles de naissance, ressusciter des morts, confondre dès l'âge de douze ans les plus savantes têtes de la Synagogue, expliquer les Ecritures, parler en maître, chasser les démons des corps : voilà, ô hommes, ce que vous ne sauriez faire de vous-mêmes, et ce qui n'appartient qu'à un Dieu ; et cependant voilà ce que faisait Jésus-Christ.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt : per me principes imperant, et potentes decernunt justitiam. (*Prov., VIII.*)

Time Dominum, fili mi, et regem. (*Prov., XXIV.*)

Rex qui judicat in veritate pauperes, thronus ejus in æternum firmabitur. (*Prov., XXVI.*)

Sicut divisiones aquarum, ita cor regis in manu Domini, quocunque voluerit, inclinabit illud. (*Prov., XXI.*)

Leo rugiens et ursus esuriens princeps impius super populum pauperem ; dux intingens prudentia multos opprimit per calumniam. (*Prov., XXVIII.*)

Les rois règnent par moi, et c'est par moi que les législateurs ordonnent ce qui est juste. Les princes commandent par moi, et c'est par moi que ceux qui sont puissants rendent la justice.

Mon fils, craignez le Seigneur et le roi.

Lorsqu'un roi juge les pauvres dans la vérité, son trône s'affermira pour jamais.

Le cœur du roi est dans la main du Seigneur comme une eau courante ; il le fait tourner de quel côté qu'il veut.

Un méchant prince est au peuple pauvre un lion rugissant et un ours pressé de la faim. Un prince imprudent opprime plusieurs personnes par ses violences.

SENTENCES DES PÈRES.

Et nunc, reges, intelligite, et nunc jam nunc rege constituto nolite tristes esse reges terræ, quasi bonum vestrum ablatum sit vobis, sed intelligite potius et erudimini, id enim vobis expedit ut sub illo sitis a quo intellectus et eruditio vobis datur, et hoc vobis expedit ut non temere dominemini, sed Domino omnium cum timore serviatis. (*Aug. in psal. II.*)

Non salvus fit rex in multitudine virtutis, non salvus fit qui carnem suam regit, si in sua virtute multum præsumpserit ; nec gigas salvus erit in multitudine virtutis suæ, nec quisquis militat contra consuetudinem concupiscentiæ suæ vel contra diabolum et angelos ejus, salvus erit si suæ fortitudini multum commiserit. (*Aug., in psal. XXXII.*)

Et quidem et Cæsar rex homo, hominibus ad humana, sed alius est rex ad divina ; alius rex ad vitam temporalem, alius ad æternam ; alius rex terrenus, alius rex cœlestis, rex cœlestis super omnia. Non ergo

Rois de la terre, devenez sages, maintenant, dis-je, que Dieu m'a établi roi, ne vous en affligez point comme si je devais enlever votre joie et votre couronne : devenez sages au contraire, et instruisez-vous ; car il vous est avantageux d'être soumis à celui qui vous instruit de la véritable sagesse ; l'avantage que vous en retirerez, est que vous apprendrez à ne pas dominer impérieusement sur vos peuples, mais à servir avec une humble crainte celui qui est le maître de tous, et le Roi des rois mêmes.

Le roi ne se sauvera point par sa grande force ; celui qui conduit sa chair et qui lui commande, ne se sauvera point, s'il s'appuie sur ses propres forces : et le géant ne trouvera point le salut dans la grandeur de sa puissance ; tous ceux qui combattent contre les vieilles habitudes de leur concupiscence, ou contre le démon et ses anges, ne trouveront point le salut, s'ils s'abandonnent trop à leur force particulière.

On ne nie pas que Césaire ne fût roi, c'était un homme qui commandait à d'autres hommes, en ce qui regarde les choses humaines ; mais il y a un autre roi qui nous commande en ce qui regarde les choses divines. Césaire était roi au regard de cette

illi quia dixerunt se habere Cæsarem regem peccaverunt, sed quia regem Christum habere noluerunt. (Aug., in psal. XXII.)

vie temporelle ; il y en a un autre qui est roi au regard de la vie éternelle. César est un roi terrestre, il y a un autre roi qui est céleste. Le roi terrestre est lui-même assujéti au roi céleste : le Roi céleste est élevé au-dessus de tout. Les Juifs donc ne péchèrent pas en ce qu'ils dirent qu'ils avaient César pour roi, mais en ce qu'ils ne voulurent pas que Jésus-Christ fût leur roi.

SERMON LVI.

Pour le vingt-quatrième dimanche après la Pentecôte.

SUR LA NÉCESSITÉ ET L'EXCELLENCE DE LA PERSÉVERANCE CHRÉTIENNE.

Qui legit intelligat : qui in Ju læa sunt, fugiant ad montes, et qui in tecto, non descendant tollere aliquid de domo sua, et qui in agro non revertatur tollere tunicam suam. (Matth., XXIV.)

Que celui qui lira ceci le comprenne bien : que ceux qui sont dans la Judée s'enfuient sur les montagnes : que celui qui sera au haut du toit n'en descende point pour emporter quelque chose de sa maison, et que celui qui est en campagne ne retourne pas pour prendre ses vêtements.

Ces paroles de notre évangile s'accordent admirablement avec ce que Notre-Seigneur avait dit dans une autre occasion, que celui qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu, voulant nous faire entendre qu'il faut toujours avancer dans la voie du salut et persévérer dans la pratique de la vertu. Je crois donc ne pouvoir terminer plus dignement ces discours évangéliques qu'en vous entretenant de la persévérance, qui couronne toutes les autres vertus.

Il n'en est pas de la persévérance chrétienne, dit saint Augustin, comme de ces vertus qui, ou sont de conseil, ou ne regardent que certaines professions hors desquelles elles n'ont nul exercice. Cette persévérance oblige tous les chrétiens, non pas à la vérité considérée comme une suite de quelque bonne action, mais comme une détermination de la volonté de ne point quitter le parti de Dieu. Les moyens désignés pour avoir cette persévérance ne sont pas de la nature de ceux qui regardent quelque vertu en particulier. Comme elle consiste dans un ferme et fidèle attachement à tous les devoirs essentiels d'un chrétien ; ces moyens renferment non-seulement tout ce qui regarde ses obligations particulières, mais encore tout ce qui se rapporte généralement à son salut. Ainsi traiter l'une de ces propositions sans parler de l'autre, dire que la persévérance est très-agréable aux yeux de Dieu, sans montrer qu'elle est absolument nécessaire à tous les chrétiens, ou se contenter de parler de sa nécessité et de son excellence sans découvrir quels sont les moyens de l'obtenir ; ce serait ne traiter qu'une partie de son sujet, et s'exposer à en remporter peu de fruit. Je reprends donc mes deux propositions, et sans former d'autres desseins qui paraîtraient plus éclatants, je vais vous montrer quelle est la nécessité et l'excellence de la persévérance chrétienne, première partie ; et quels sont les moyens que Jésus-Christ nous a enseignés pour l'obtenir : seconde partie.

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme porte dans l'Ecriture trois sortes de noms : celui de fidèle, celui de marchand et celui de soldat ; comme fidèle il doit garder le dépôt qu'on lui a confié et faire profiter les talents qu'il a reçus : *Depositum custodi* ; comme marchand il doit se faire un fonds de mérite représenté par ces pierres précieuses que cherche un homme qui trafique pour s'enrichir. *Simile est regnum cælorum homini negociatori quærenti bonas margaritas* ; comme soldat il doit combattre avec vigueur et soutenir généreusement les intérêts de son prince : *Esto vir fortis et præliare bella Domini*.

Mais la même Ecriture qui donne ces trois noms à l'homme lui impose encore trois autres obligations. S'il est fidèle, elle l'avertit qu'il doit l'être jusqu'à la mort. *Esto fidelis usque ad mortem*. S'il est marchand, elle lui dit qu'entre les pierres précieuses qu'il cherche, il y en a une dont il doit faire plus de cas que des autres, jusqu'à vendre tout ce qu'il a pour l'acheter : *Inventa una pretiosa margarita abiit, et vendidit omnia quæ habuit et emit illam*. Enfin, s'il est soldat, elle prétend qu'il combatte si bien qu'il triomphe ; et ce n'est qu'après avoir remporté la victoire que Dieu proteste qu'il le fera asseoir sur son trône : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno*.

Or, je découvre sous ces trois symboles la nécessité et le prix de la persévérance chrétienne ; sans elle le chrétien ne peut conserver le dépôt qu'on lui a confié, et s'il n'est fidèle que pour un temps, c'est presque comme s'il ne l'avait jamais été ; sans elle le chrétien ne peut recueillir de fruit des richesses spirituelles qu'il a amassées ; et quelque trafic qu'il fasse, il n'en sera pas plus riche ; sans elle le chrétien ne peut tirer aucun avantage de ses combats ; et s'il trahit le Seigneur dont il a autrefois soutenu les intérêts, il ne s'en attire que la juste colère bien loin d'en mériter les récompenses. Mais quand un chrétien a cette persévérance que n'a-t-il pas ? il possède tout ce que l'on peut souhaiter de plus nécessaire et de plus utile, puisque c'est elle qui fait la gloire de sa fidélité, la plénitude de ses mérites et le bonheur de ses combats. Examinons ces trois choses par ordre, puisque de là dépend la plus juste idée que nous pouvons concevoir de la nécessité et de l'excellence de cette persévérance dont je parle.

Je dis 1^o que c'est elle qui fait toute la gloire de notre fidélité, et quand je me sers de ces termes, je ne prétends pas dire qu'un chrétien n'a jamais été fidèle à Dieu quand

il ne l'a pas toujours été ; en sorte que la vertu, pour être véritable doit toujours être persévérante. La justice des hommes, dit saint Bernard, n'est pas toujours une justice qui demeure dans les siècles des siècles ; elle diminue, elle s'affaiblit, et enfin elle se perd sans toutefois qu'on puisse dire que c'était une fausse justice. On peut avoir eu une véritable et sincère charité ; et cependant la perdre dans la suite : sans cela, comme remarque ce Père, pourquoi Jésus-Christ eût-il dit à ses apôtres de demeurer dans son amour ? *Manete in dilectione mea* ; car où ils l'aimaient déjà ou ils ne l'aimaient pas : s'ils ne l'aimaient pas, bien loin de les exhorter à demeurer dans son amour, il devait les obliger à demander la grâce de l'acquérir ; et s'ils l'aimaient déjà, il n'était nullement nécessaire de persévérer dans un état dont ils ne pouvaient pas déchoir.

La charité et la persévérance ne sont donc pas toujours unies ensemble, et un homme peut avoir été fidèle à Dieu et ne l'être plus dans la suite. Saül l'était au commencement de son règne, puisqu'il est dit qu'il n'y en avait point de plus juste que lui dans tout le peuple d'Israël ; mais il ne le fut plus quand il désobéit à Dieu, qu'il méprisa son prophète, qu'il persécuta un innocent et qu'il consulta la Pythonisse. Salomon l'était par le don de sagesse qu'il reçut, et par cette justice qu'il se rendait à lui-même et à ses peuples ; mais il ne le fut plus quand il s'abandonna aux désordres de l'impudicité, qu'il aima des femmes idolâtres et qu'il offrit avec elles des sacrifices à leurs dieux. Saint Pierre l'était quand il dit à Jésus-Christ : Maître, je vous suivrai partout où vous irez ; quand tout le monde vous renoncera, je ne vous renoncerai pas ; mais il cessa de l'être quand la voix d'une servante lui fit perdre cette bonne résolution et que cette tentation l'ébranla. Que veux-je donc dire quand j'attribue à la persévérance dans le bien toute la gloire de notre félicité ? ce que je veux dire, c'est qu'elle ajoute un nouvel éclat à nos vertus, qu'elle les fixe en quelque manière et qu'elle leur donne comme une espèce de consistance. C'est qu'elle attache un chrétien à Dieu, malgré les difficultés qu'il trouve à y être longtemps uni ; et comme la patience est au-dessus de la force, en ce qu'elle soutient courageusement de grandes adversités, la persévérance est au-dessus de cette patience, de cette force et des autres vertus qui, quoique grandes et considérables par elles-mêmes, ne le sont jamais davantage que lorsqu'elles se conservent et qu'elles résistent aux ennemis qui tâchent de les détruire. Ce que je veux dire, c'est que toutes les vertus peuvent combattre contre les vices qui leur sont opposés sans la persévérance, mais qu'elles n'ont pas longtemps sans elle la gloire de leur défaite : *Omnes virtutes sine perseverantia pugnare contra vitia possunt, sine perseverantia vincere non possunt.*

SECONDE PARTIE.

Il faut avouer que l'homme a beaucoup de

choses à faire après avoir même quitté son péché, et que le Sage a eu raison de l'avertir que, quoiqu'il en ait reçu le pardon, il ne doit pas toutefois être sans crainte : si les ennemis qu'il a vaincus étaient de la nature de ceux qui se trouvent si affaiblis qu'ils n'osent plus hasarder un second combat après avoir été défaits dans le premier ; si les sujets rebelles qu'il a domptés étaient si sévèrement châtiés de leur révolte qu'ils fussent hors d'état de se soulever davantage ; ou si, après ses conquêtes, il était si fort qu'il pût s'appuyer sur sa propre valeur et faire fonds sur la prospérité de ses armes ; il aurait sans doute sujet de se réjouir, de se couronner de ses propres mains, et de recueillir en paix les fruits de sa victoire. Mais, hélas ! il n'en est pas ainsi ; le démon qu'il a eu l'avantage de vaincre est un ennemi opiniâtre qui ne se rebute de rien, et qui dit comme celui de l'Evangile : Je retournerai dans la place d'où je suis sorti ; ses passions qu'il a soumises à la loi de Jésus-Christ et à l'empire de la grâce sont des sujets naturellement portés à la révolte, et plus dangereux par l'intelligence secrète qu'ils entretiennent chez lui, que ne le sont ses plus redoutables ennemis ; la grâce même qu'il a reçue est encore si tendre et si délicate, elle est si fragile, si rapide et si indépendante de sa nature, qu'il ne peut faire presque aucun fonds sur le mérite qu'elle lui a attiré et l'état de sainteté où elle l'a mis.

Il est vrai qu'on ne peut pas dire de lui que sa couronne lui est tombée de dessus la tête, puisque je le suppose justifié ; mais on doit lui représenter qu'il conserve soigneusement ce qu'il a, afin que personne ne lui enlève cette couronne : *Tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam.* Il n'est plus chargé du fardeau de ses péchés, mais il l'est du poids de ses obligations ; il n'est plus dans cette inquiétude que l'Apôtre regarde comme nécessaire pour recevoir la grâce ; mais il a cette autre inquiétude que la grâce reçue lui inspire afin qu'il ne la perde pas. En un mot, s'il est sorti des voies du péché, il doit chercher et employer les moyens nécessaires pour persévérer dans la vertu. Quels sont-ils ? je les trouve tous marqués dans notre évangile.

Le premier de ces moyens est la fuite des occasions dangereuses et quelquefois même de certains attachements qui, tout innocents qu'ils paraissent, pourraient être autant de causes de rechutes si l'on n'y apportait de grandes précautions. C'est celui que Jésus-Christ nous insinue, quand il défend à un homme qui sera au haut du toit d'en descendre, et à un autre qui sera aux champs de retourner pour reprendre ses vêtements.

Qu'est-ce qu'un homme justifié ? c'est un homme que la grâce du sacrement a mis dans un état fort élevé ; un homme qui n'est plus dans cette cité de corruption où il a perdu son innocence ; un homme qui ne demeure plus dans la Judée, véritable figure

du péché, mais qui se trouve en pleine campagne par cet esprit de liberté et d'adoption qu'il a reçu. Or, le vrai moyen de persévérer dans cet état est de ne plus regarder derrière lui, de ne plus retourner, tout dépouillé qu'il est, pour reprendre les vêtements du vieil Adam, et de ne point descendre du faite de sa maison pour en emporter ce qu'il y a laissé. Car, comme raisonne admirablement bien saint Chrysostome : si celui qui est dans la Judée est obligé de s'enfuir sur les montagnes, c'est-à-dire, selon le sens que ce Père donne aux paroles de notre évangile, si le pécheur est obligé de quitter son péché, et de sortir, comme Loth, avec précipitation de Sodome, lui serait-il permis lorsqu'il est justifié de retourner dans cette ville criminelle, et de se rengager de nouveau dans ces occasions prochaines qui ont été autrefois la cause de sa perte ?

La raison de ceci, c'est que la grâce du sacrement est non-seulement une grâce de sanctification, non-seulement une grâce d'absolution, mais encore une grâce de

précaution, qui tire l'homme du péché où il était engagé, et qui l'élève au-dessus de la corruption du monde afin qu'il ne s'y rengage plus. Dieu permet quelquefois qu'un juste tombe, afin qu'il en soit non-seulement plus humble, mais encore plus prudent et plus fort, afin qu'ayant vu ce qui l'a fait tomber, il ait à l'avenir assez de circonspection, de sagesse et d'expérience pour l'éviter.

Quelquefois une bonne occasion sagement ménagée, que dis-je ? une occasion imprévue et qu'on n'a pas recherchée, peut être la cause de la conversion d'une âme ; témoin cette pauvre servante d'Alexandrie qui, étant allée puiser de l'eau et ayant vu des chrétiens qu'on allait conduire au martyre, laissa sa cruche sur le bord de la fontaine, et voulut le souffrir à leur exemple : la miséricorde de Dieu se servant de cette occasion, et ménageant si à propos le temps, le lieu et toutes les autres circonstances, qu'elle fait souvent d'un grand pécheur un très grand saint.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Oderunt me gratis et annuunt oculis, quoniam mihi quidem pacifice loquebantur, et in iracundia terræ loquentes dolos cogitabant. (*Psal. XXXIV.*)

Os tuum abundavit malitia, sedens adversus fratrem tuum loquebaris. (*Psal. C.*)

Solutum est vinculum linguæ illius et loquebatur recte. (*Marc., VII.*)

Omnia quæcunque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis : hoc est enim Lex et Prophetæ. (*Matth., VII, 12.*)

SENTENCES DES PÈRES.

Quidquid obscurum est in Scriptura, hæc ibi occulta est : quidquid ibi planum est, hæc ibi aperta est. (*Aug., in psal. CXL.*)

Graviora quæque delicta pro magnitudine periculi diligentiam extendunt observationis. (*TERTUL., De idol., c. 12.*)

Intèr has tantas illecebras voluptatum etiam ferreas mentes libido domat, quæ majorem in virginibus patitur famem dum dulcius putat omne quod nescit. (*HIERON., De vitando suspecto contuber.*)

Nullum majus scandalum occurrit quam ipsa virorum ac mulierum confusio. Ipsa in favoribus aut conspiratio aut dissensio, ubi inter se de commercio, scintillas libidinum conflabellant. (*TERTUL.*)

SERMON LVII.

POUR LA VÊTURE ET PROFESSION D'UNE RELIGIEUSE.

Fortitudo, et decor indumentum ejus. (*Prov., XXXI.*)

Son habit est un habit de force et d'honneur.

Ces paroles font une partie de l'éloge que

Ces esprits mal faits me haïssent gratuitement, et sans que je leur en aie donné sujet. Ils ne me disent que des paroles de douceur et de paix quand ils me voient ; ils paraissent approuver par leurs yeux et par leurs gestes ce que je fais : mais enflammés qu'ils sont par une colère secrète, destinés de toute charité et de toute justice, ils parlent mal de moi en mon absence, et ne s'efforcent qu'à me supplanter.

Ne reconnais-tu pas que ta bouche n'est remplie que de malice, toi qui t'assieds pour parler contre ton frère.

Sa langue fut déliée et il parlait bien.

Agissez en toutes choses envers les hommes, comme vous voudriez qu'ils agissent envers vous ; car c'est là la Loi et les Prophètes.

Quand l'Écriture parle obscurément, la charité y est obscurément commandée : quand l'Écriture parle clairement, la charité y est clairement ordonnée.

Les grands péchés effraient d'abord une âme ; et quand le péril est évident, on s'arme de toute sa vertu et de toute sa vigilance pour y résister.

Ne savez-vous pas que les attraits qu'ont les plaisirs, amollissent une âme, fût-elle de fer et de bronze ; principalement quand ils attaquent de jeunes filles, qui succombent d'autant plus aisément, que leur concupiscence est vive, ardente et ingénieuse à les tromper par la douceur d'un plaisir dont elles ne connaissent pas encore les dangers ?

Il n'y a rien de plus dangereux que ce mélange de différents sexes. C'est pour lors qu'on se souille les uns aux autres des étincelles d'impureté, soit qu'on ait les mêmes inclinations, soit qu'on en ait d'opposées ; soit qu'on s'accorde ensemble, soit enfin qu'on feigne de ne se point accorder.

Salomon a fait de la femme forte ; après avoir loué son adresse, sa vigilance, son courage, sa discrétion, son assiduité au travail, l'ordre de sa conduite, la solidité de son esprit, il loue, non la simplicité, mais la magnificence de l'habit dont elle est revêtue, *fortitudo et decor indumentum ejus*. Je me sers aujour-

d'hui de ces mêmes paroles, pour vous faire entrer dans les mystères que nous cache la bénédiction de l'habit sacré de la religion, que l'Eglise a voulu rendre solennelle par beaucoup de raisons, et qui dans le dessein de Dieu, est un premier engagement au grand sacrifice de la profession religieuse. Celle qui en doit être revêtue, est cette jeune vierge que je puis nommer la fille forte, puisqu'en se dévouant à la religion, elle va faire quelque chose de plus héroïque et de plus grand que tout ce que Salomon a pu imaginer pour composer l'éloge de la femme forte; j'aurais pu la louer par la ferveur de sa piété, par le mépris qu'elle a pour toutes les grandeurs du monde, par le renoncement généreux qu'elle fait à toutes les espérances que sa naissance et ses autres avantages pouvaient lui donner; mais puisque ce jour est consacré à la solennité de son habit, je me propose de vous faire voir qu'il est un habit de force et d'honneur pour celle qui le porte, *fortitudo et decor*, etc. Cette vierge sacrée, qui va mourir au monde pour ressusciter en Jésus-Christ, partage avec lui l'application de ces paroles du Prophète : *Dominus regnavit, decorem indutus est, indutus est Dominus fortitudinem*. Quel avantage pour cette fidèle servante, de se voir semblable, et de porter dans sa résurrection spirituelle les marques de la résurrection glorieuse du Sauveur du monde ! C'est ce que je vais vous faire voir : 1° en vous montrant que la force et la gloire sont attachées à son habit ; 2° que ce sont ces deux qualités qui doivent vous le rendre vénérable.

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Augustin a dit, avec beaucoup de fondement, que comme il n'y a rien dans la nature dont l'homme n'ait abusé, il n'y a rien aussi que la grâce ne sanctifie, et que les mêmes choses dont son dérèglement a fait les instruments du crime, peuvent lui servir dans sa conversion à se perfectionner dans la vertu ; cette vérité se manifeste surtout dans le sujet que je traite. L'homme s'apercevant de sa nudité dans le paradis terrestre et entendant la voix menaçante de Dieu qui lui reprochait sa désobéissance, se couvrit comme il put des feuilles d'un figuier sous lesquelles il se cacha ; ensuite Dieu lui fit un vêtement de la peau des bêtes ; ainsi ce fut par besoin et par nécessité que l'homme fut vêtu ; mais ensuite, il s'est servi pour entretenir son luxe, son orgueil et sa délicatesse de ses vêtements, dont il avait eu besoin pour secourir son infirmité et sa misère : voilà le désordre du péché ; que fait la grâce ? Elle corrige ce désordre en sanctifiant les habits par un usage plus excellent que n'était celui pour lequel ils étaient auparavant destinés. Car, au lieu que dans l'ordre de la nature ils sont nécessaires pour défendre l'homme des injures de l'air et des saisons, la grâce et la religion ont un vêtement sacré qui a la vertu de protéger contre les puissances de l'enfer, contre les ennemis

du salut, contre les scandales du monde ; c'est l'habit de la religion consacré par la bénédiction de l'Eglise, et qui a toujours été en vénération parmi les fidèles.

Voilà, chrétiens, le sujet de cette cérémonie pour laquelle vous êtes assemblés. Qu'est-ce que l'habit de la religion ? Ma chère sœur, que Dieu a choisie pour être au nombre de ses épouses, comprenez-en bien l'avantage ; cet habit, ce voile sacré que vous allez prendre, est, dit Tertullien, comme un bouclier qui vous défendra contre tous les traits des tentations et des scandales : *Virgo confugit ad velamen, quasi ad galeam contra ictus tentationum, et adversus jacula scandalorum*. En effet, nous avons trois ennemis capitaux, d'autant plus redoutables que nous les portons en nous-mêmes : la concupiscence de la chair, la convoitise des yeux, et la superbe de la vie : *Omne quod est in mundo, aut est concupiscentia oculorum, aut concupiscentia carnis, aut superbia vitæ*. Or, l'habit de la religion fortifie une vierge chrétienne contre ces trois ennemis ; c'est un habit de pénitence qui défend contre la concupiscence de la chair ; c'est un habit de pauvreté qui préserve de la convoitise des yeux, qui consiste, dit saint Jérôme, dans la cupidité des biens de la terre ; c'est un habit simple et sans ornement, propre à fermer l'âme aux impressions de l'orgueil et de la vanité : ainsi, une vierge revêtue de cet habit ne doit pas être considérée comme une simple fille, mais comme une amazone chrétienne engagée dans la milice de Jésus-Christ, et terrible au monde et à l'enfer par les armes de lumières qu'elle porte dans son vêtement : *Fortitudo et decor indumentum ejus*.

Dans le monde tout contribue à fortifier en nous l'empire du démon et de la chair, à entretenir ce luxe affecté que Jésus-Christ condamne dans l'Evangile, que Tertullien appelle une incontinence étudiée : *Concupiscentiam consitam et elaboratam libidinem*. De là vient que saint Paul a recommandé, non-seulement aux vierges, mais aux femmes engagées dans le monde, la simplicité des habits ; et, que rempli des plus sublimes idées de la religion, il ne laisse pas de descendre sur ce point à un détail que la dignité de la chaire aurait peine à souffrir. C'est pour cela que saint Cyprien n'a pas craint de dire qu'une vierge, qui prend trop de soin de sa parure, cesse d'être vierge, et qu'elle viole la foi qu'elle a jurée, non à un époux mortel, mais à Jésus-Christ même : *Sic dum ornari virgo incipit, virgo esse desinit, jam non viri sed Christi adultera*. Or, ma chère sœur, en vous revêtant de cet habit sacré, vous renoncez à cette vanité criminelle, si vous aviez demeuré dans le monde, le démon toujours subtil et ingénieux vous aurait attaquée par cet endroit, il vous aurait, pour ainsi dire, investie de cette pompe mondaine pour séduire plus facilement votre cœur, vous n'auriez pu résister au torrent de la coutume établie ; mais cet habit religieux, en vous séparant du monde, vous servira d'une protection puis-

sante contre le monde; ce voile, vous cachant aux yeux des hommes, vous met hors du péril de tenter et d'être tentée, il vous défend contre le désir de voir et le désir d'être vue, que les Pères croient également criminels : *ejusdem libidinis*; mais, outre cela, ce saint habit de la religion semble avoir une vertu sacramentelle, pour inspirer à celles qui le portent un généreux mépris pour tous les biens de la terre : Elles disent, avec saint Paul, qu'elles regardent toutes les grandeurs du monde comme de la boue, et qu'elles abandonneraient avec joie les couronnes et les empires pour gagner Jésus-Christ : *Omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrificam*; mais l'ennemi contre lequel cet habit a une vertu plus efficace, c'est celui que saint Jean appelle la superbe de la vie, *superbia vitæ*; car l'éclat du luxe extérieur remplit l'âme d'une vanité secrète, et inspire à celles qui sont superbement vêtues, une complaisance pour elles-mêmes et un mépris pour les autres, qui produit et entretient l'orgueil, l'ennemi le plus déclaré de tous les ennemis de Dieu. Or, l'habit de la religion étant tout simple et tout modeste, est aussi propre à inspirer l'humilité aux vierges de Jésus-Christ, que les parures éclatantes du siècle le sont à rendre les femmes du siècle orgueilleuses et superbes. Achab couvert de cendres désarme la colère de Dieu; que sera-ce d'une vierge innocente, qui pendant toute sa vie se présente à Dieu avec des vêtements d'humilité et de pénitence?

SECONDE PARTIE.

Ce qui rend un habit vénérable, ce n'est pas l'éclat de l'or et des pierreries dont il brille, c'est la dignité de la personne qui le porte. Quelque précieuse que soit la pourpre en elle-même, elle tire son principal éclat de la majesté des rois qui en sont revêtus, et on la révère comme un vêtement royal destiné pour les personnes augustes. Or, sur ce principe, je dis que l'habit des vierges a quelque chose devant Dieu de plus grand et de plus glorieux que celui des rois, non-seulement parce que c'est l'habit des épouses du Seigneur, dit saint Augustin, mais parce qu'il est comme la robe nuptiale avec laquelle elles sont appelées aux noces de l'Agneau céleste. Le plus glorieux titre qu'une âme chrétienne puisse porter est d'être l'épouse de Jésus-Christ : or ce beau nom convient particulièrement aux vierges sacrées qui, en cette qualité, ne sont pas faites pour servir, mais pour entrer en communication de tous les droits et de tous les honneurs de leur divin époux; c'est pour cela que saint Cyprien appelle les vierges la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ, *illustrior portio gregis Christi*, et qu'en ce sens il leur donne la prééminence au-dessus des apôtres, des martyrs, des confesseurs; de sorte qu'on peut attribuer à une vierge ces paroles de l'apôtre saint Paul : *Tanto excellentior facta, quanto præ illis excellentius nomen hæreditavit*, puisqu'en effet

elle est d'autant plus élevée au-dessus du reste des créatures, que le nom d'épouse qu'elle porte est plus excellent et plus glorieux que les autres; mais ce nom vénérable n'est dû proprement qu'aux vierges qui se consacrent à Dieu dans la religion; celles qui demeurent dans le monde, quelque saintes qu'elles soient, ne sont pas élevées à la qualité d'épouses, par trois raisons : premièrement, parce qu'elles ne sont pas vierges par engagement; secondement, parce qu'elles n'abandonnent pas leurs parents selon la chair pour s'attacher à l'époux sacré, ce qui est une condition du mariage, marquée dans l'Ecriture : *Relinquet homo patrem et matrem suam, et adhærebit uxori suæ*; troisièmement, parce qu'elles ne font pas un vœu solennel de virginité, ni une profession publique de n'avoir que Dieu pour époux, au lieu que ces trois avantages vous regardent, mes chères sœurs, vous, dis-je, à qui on peut adresser proprement ces paroles de saint Paul : *Despondi vos uni viro virginem castam exhibere Christo*; puisqu'en contractant une alliance céleste avec Jésus-Christ, vous avez renoncé à toutes les alliances humaines, et que le voile qui vous cache au monde est comme l'habit de pompe et de cérémonie avec lequel vous suivrez l'Agneau partout où il ira.

Après cela faut-il s'étonner si cet habit, tout pauvre et tout simple qu'il est, paraît si souvent préférable à la pourpre et aux diadèmes; si tant de princesses se sont dépouillées de tout l'appareil des grandeurs humaines pour se revêtir de cette robe de force et de gloire, *fortitudo et decor indumentum ejus*? Les gens du monde ne comprennent pas ce mystère, *non omnes capiunt verbum hoc*; mais vous, ma chère sœur, à qui la grâce de Jésus-Christ a dessillé les yeux, reconnaissez tout le prix du vêtement sacré que vous allez recevoir; estimez-le plus que la pompe des rois et que toutes les couronnes de la terre; je considère cet habit religieux que vous devez prendre comme un trophée de la grâce, érigé sur les dépouilles de la vanité et du monde que vous foulez aux pieds. N'est-ce pas ce que nous représente ce dernier éclat des pompes du siècle, qui ne brille sur vous dans cette cérémonie que pour disparaître pour jamais sous le voile de la religion? Toutes les fois que vous jetterez les yeux sur cet habit, qu'il vous fasse souvenir de l'auguste qualité que vous portez; vous êtes l'épouse de Jésus-Christ, que votre vie réponde donc à un si beau nom. Si une personne d'une naissance obscure était élevée jusqu'à l'alliance d'un roi, que ne ferait-elle point pour soutenir le rang où elle serait montée? Si vous arrivez à tomber dans quelque relâchement, confondez-vous par cette pensée : est-ce là vivre en épouse d'un Dieu? fallait-il pour cela renoncer au monde, embrasser une vie si sainte? Je n'avais qu'à demeurer dans le siècle si je voulais en avoir l'esprit. Pour vous, chrétiens, vous n'avez pas été revêtus de la robe de Jésus-Christ, mais de

la grâce de Jésus-Christ par le baptême : *Quotquot baptizati estis Christum induistis*. Ainsi, quelque grands que vous soyez devant les hommes, vous ne trouverez jamais grâce devant Dieu qu'autant que vous serez ornés de cet habit d'honneur, c'est-à-dire qu'autant que vous représenterez la vie de Jésus-Christ par la vôtre; de sorte que si vous venez à vous dépouiller de ce vêtement de gloire par le péché, vous ne serez que des objets d'abomination à ses yeux.

SERMON LVIII.

SUR LE MÊME SUJET.

Second dessein.

Elongavi fugiens, et mansi in solitudine (Psal. LIII).

J'ai pris la fuite, et je me suis retirée dans la solitude.

Il y a deux sortes de monde : un monde saint et un monde profane; un monde que Dieu aime : *Sic Deus dilexit mundum*; un monde que Dieu déteste et frappe de sa malédiction : *Vae mundo*. Or quel est ce monde béni de Dieu? C'est l'Eglise, c'est l'assemblée des fidèles, qui font un corps dont Jésus-Christ est le chef; et quel est le monde profane et maudit de Dieu? C'est l'assemblée des pécheurs, qui font un corps dont le démon est le chef : *Omnes iniqui sunt membra diaboli, et omnium iniquorum caput est diabolus*, dit saint Ambroise. Ce monde, l'objet de la haine de Dieu, c'est encore l'esprit et les maximes du monde, ses fines- ses, ses illusions, ses charmes et ses tromperies, ses pompes, ses vanités. Voilà ce qui a fait prendre la fuite à cette chaste colombe; elle a craint de tomber dans les filets et dans les pièges de ce dangereux séducteur; elle a cherché un asile dans la solitude du cloître : *Ecce elongavi fugiens, et mansi in solitudine*. Elle est conduite dans ce monastère par le même Saint-Esprit qui conduisit autrefois Jésus-Christ dans le désert. 1° L'esprit de Dieu lui a fait connaître les raisons qui devaient l'obliger à fuir le monde : *Ecce elongavi fugiens*; 2° l'esprit de Dieu lui a découvert les avantages de la vie solitaire et religieuse : *Et mansi in solitudine*.

PREMIÈRE PARTIE

Il est certain que Dieu, ayant établi par sa providence les divers états du monde, on peut se sauver dans tous ceux qui ne sont pas mauvais, et qu'il n'est permis à personne de sortir d'une condition pour entrer dans une autre si l'esprit de Dieu ne nous conduit dans ce changement de condition; parce que celui qui sort de l'état où Dieu l'a mis renonce en même temps à la grâce que Dieu attache à cet état, et n'est pas assuré d'avoir dans une autre condition la grâce qui lui est nécessaire pour se sauver. On loue un homme sage qui se retire du monde, une fille pieuse qui abandonne les caresses et les espérances du siècle pour embrasser les austérités de la religion; mais afin que la fuite du monde soit heureuse et méritoire, il faut que ce soit la grâce, et non pas la passion, qui en soit le motif :

car il y en a qui se perdent dans la retraite, qui se sanctifieraient dans le mariage. Le Fils de Dieu, parlant à ses apôtres, leur dit que ce ne sont pas eux qui l'ont choisi pour leur maître, mais que c'est lui qui les a choisis pour ses disciples : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos*. Les Israélites, dans la captivité de Pharaon, poussaient des cris touchants vers le ciel pour en être délivrés; transportés à Babylone, ils mêlaient leurs larmes avec les eaux de l'Euphrate, à la vue de leur chère Sion dont ils étaient séparés : *Super flumina Babylonis illic sedimus et flevimus dum recordaremur tui, Sion*. Mais comme ils n'eussent jamais rompu leurs fers si Dieu ne leur eût envoyé un prophète pour les retirer du milieu de Babylone : *Fugite de medio Babylonis*, une âme qui gémit dans les liens du siècle, dont le joug est encore plus pesant que celui de Pharaon, n'en sortirait pourtant jamais, et porterait le monde avec elle dans la solitude, si la grâce du Saint-Esprit ne la délivrait de cette triste captivité.

Or, comment est-ce que le Saint-Esprit dégage une âme fervente de la servitude du monde, en éclairant l'esprit et en fortifiant la volonté? Premièrement, il éclaire l'esprit d'un chrétien qu'il veut conduire dans la solitude en lui faisant voir que le monde ne connaît point Dieu, que le monde est ennemi de la vertu, que le monde est l'esclave du démon. La grâce représente le monde sous ces trois idées pour en inspirer de l'horreur et du dégoût. Le monde ne connaît point Dieu : les gens du siècle qui en suivent les coupables maximes voudraient que Dieu ne vit point leurs péchés ou qu'il ne les punit point, dit saint Bernard : *Vellent peccatores Deum peccata nescire, aut non posse vindicare*. Or, vouloir que Dieu soit sans connaissance, sans justice, sans puissance, c'est vouloir qu'il n'y ait point de Dieu, et c'est en même temps ne le point connaître : *Velle Deum inscientem, aut injustum, aut impotentem esse, est velle Deum non esse*. Or, le monde est dans cette ignorance, et cette sorte d'athéisme est ordinaire à tous les pécheurs : or, si le monde ne connaît pas Dieu, je veux m'en séparer, a dit cette jeune vierge, parce que je veux connaître mon Dieu, l'aimer et le servir. La seconde raison qui lui a fait fuir le monde, c'est qu'il est ennemi de la vertu; de là vient que saint Jean nous exhorte à n'aimer pas le monde, ni les choses du monde : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ sunt in mundo*; et que le prophète nous avertit que si nous sommes dans l'abondance, nous devons apprendre à ne pas y attacher notre cœur : *Divitiæ si affluent, nolite cor apponere*; car, quoique Abraham, David, saint Louis et plusieurs autres se soient sanctifiés au milieu des richesses et des grandeurs, il faut pourtant avouer qu'elles sont le plus souvent contraires à la vertu et de grands obstacles à la sainteté. Voilà, ma chère sœur, ce qui vous a fait abandonner toutes les pompes du siècle : vous avez regardé

ces richesses après lesquelles le monde court avec tant d'avidité, vous les avez regardées, dis-je, comme des épines qu'on ne peut toucher sans se piquer, dit saint Bernard : *Difficile est spinas colligere, et non pungi* ; on les acquiert avec travail, dit saint Augustin, on les possède avec inquiétude, on les perd avec douleur. Toutes les grandeurs de la terre sont une fumée qui s'évanouit en s'élevant, dit le même Père : *Vidi fumum ascendentem et evanescentem*. Voilà ce que la grâce vous a fait voir ; elle vous a appris que vous devez fouler la terre aux pieds, et non pas l'adorer : *Didici calcare terram, et non adorare*. Que tous les plaisirs du monde sont empoisonnés par le dégoût et l'amertume qui les accompagnent ou qui les suivent : *Extrema gaudii luctus occupat*. Mais ce qui vous a rendu le monde plus odieux, c'est de le considérer comme l'esclave du démon ; c'est ce que l'apôtre saint Paul nous fait entendre, lorsqu'il dit que les démons sont les gouverneurs du monde, *mundi rectores* ; et Jésus-Christ le dit encore plus clairement lorsqu'il appelle Satan le prince du monde, *princeps hujus mundi*. Ce n'est pas que le démon ait une domination véritable sur le monde, comme les manichéens se le sont imaginé ; il n'y a que Dieu qui soit le maître absolu de toutes choses, et il domine même sur les pécheurs, lorsqu'ils secouent le joug de sa puissance par leur révolte contre ses lois : *Domini est terra, et plenitudo ejus*. Cependant cela n'empêche pas que le démon ne soit le prince du monde corrompu et le père du péché et des pécheurs : *Vos ex patre diabolo estis*. Il domine sur les impies, non par un droit naturel, mais par une usurpation tyrannique, ou plutôt, comme dit saint Thomas, par le lâche consentement des hommes, qui se soumettent à sa servitude : *Diabolus dicitur princeps hujus mundi, non naturalis dominio, sed usurpatione, in quantum homines mundani, contempto vero Domino, se illi subdiderunt* ; ce que saint Bernard explique d'une autre manière, en disant que le diable n'est pas le prince des créatures, mais des pécheurs ; non de la lumière, mais des ténèbres ; non de la vie, mais de la mort : *Diabolus non princeps creaturarum, sed peccatorum ; non lucis, sed tenebrarum ; non vitæ, sed mortis*. Ce sont ces considérations, ma chère sœur, qui vous ont fait résoudre à rompre tout commerce avec ce monde esclave d'un si malheureux maître. Un profane disait autrefois qu'il était d'une condition trop relevée pour se rendre l'esclave de son corps : *Major sum, et ad majora natus, ut mancipium fiam corporis mei*. Qu'aurait-il dit si la grâce de l'Evangile lui avait révélé cette grande vérité : que celui qui pèche devient le serviteur du diable, et que l'épouse de Jésus-Christ se rend, comme dit saint Ambroise, l'adultère du démon : *Sponsa Christi facta est adultera diaboli*.

SECONDE PARTIE.

Lorsque Dieu voulut faire couler la source

de ses grâces et de ses bénédictions dans l'âme d'Abraham, il l'éprouva, dit l'Ecriture, *tentavit Deus Abraham* ; et cette épreuve fut de lui commander de sortir de la maison de son père pour aller dans une terre étrangère. Nous remarquons que les prophètes que Dieu voulait remplir de son esprit se retiraient ordinairement dans les déserts : le divin Précurseur de Jésus-Christ y entre dès l'enfance pour s'appliquer à l'oraison ; une infinité d'anachorètes et de pénitents de la nouvelle loi ont marché sur les traces de ces premiers solitaires du monde, pour s'y sanctifier : en effet, c'est un effort héroïque de renoncer à la société des hommes pour conserver son innocence. Saint Bernard dit que le nom de la solitude est un nom de peine et de misère, *nomen solitudinis, nomen miseriæ* ; selon saint Augustin, la vie chrétienne est un martyre continuel ; car, comme l'homme raisonnable est né pour la société, il fait un grand sacrifice lorsqu'il y renonce ; cependant, quelque triste que soit la solitude, elle est dans cette vie le partage ordinaire des âmes saintes, c'est dans la solitude qu'elles se purifient, qu'elles apprennent à connaître Dieu et qu'elles contractent une alliance spirituelle avec lui. L'âme se purifie dans la solitude. Saint Augustin dit que la pureté de l'âme consiste dans une séparation d'avec les choses terrestres qui sont impures : l'or n'est pas pur lorsqu'il est mêlé avec quelque autre métal ; le vin, lorsqu'il est altéré par le mélange de quelque autre liqueur : ainsi l'âme de l'homme n'est pas pure lorsque le monde y est mêlé avec Dieu ; il faut donc se séparer du monde pour se purifier. Si la femme n'eût point eu de société avec le démon, et si l'homme n'en eût point eu avec sa femme, l'un et l'autre auraient conservé leur innocence. La solitude religieuse nous sépare de nous-mêmes ; elle nous ôte notre propre volonté ; elle spiritualise en quelque manière nos corps en purifiant nos esprits ; elle nous apprend à connaître Dieu ; l'œil de l'homme chrétien c'est le cœur : or il n'y a que ceux qui ont cet œil, c'est-à-dire le cœur pur, qui voient Dieu ; *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* : et c'est dans la solitude où le cœur, se purifiant des fantômes du siècle, nous laisse l'esprit libre pour voir et pour contempler Dieu ; notre âme est une glace pure qui représente la divinité : or, dans le monde il y a beaucoup de choses qui obscurcissent cette glace : la poussière des richesses, l'ordure des voluptés, la fumée des honneurs en ternissent l'éclat ; or, la solitude ferme l'entrée de nos âmes à toutes ces choses : dans la solitude on médite, et c'est dans la méditation que s'allume le feu de la charité, qui purifie l'âme de toutes ses taches : *In meditatione mea exardescet ignis*, dit le Prophète. Saint Bernard compare la solitude religieuse au ciel, parce qu'un solitaire vertueux fait dans sa retraite ce qu'un saint fait dans le paradis : il y voit Dieu, il y contemple ses divines perfections, il le loue,

il l'adore; voilà l'occupation d'un religieux et d'une religieuse. C'est dans ces pieux exercices que vous allez passer votre vie, heureuse vierge, qui, avec des ailes de colombe, avez pris un essor tout céleste, pour aller goûter dans la solitude combien le Seigneur est doux; mais souvenez-vous que pour recevoir les avantages de la solitude, il vous faut séparer du monde intérieurement aussi bien qu'extérieurement; ne ressemblez pas à la femme de Loth, qui, échappée de l'embrasement de Sodome, fut punie pour avoir tourné les yeux vers cette ville abominable: vous êtes sortie du monde, il ne faut plus que votre esprit y porte ses pensées; imitez le patriarche Abraham, qui, ayant quitté la terre de ses pères pour obéir à la voix de Dieu qui lui commanda d'en sortir, ne pensa plus à y retourner; faites comme Moïse, qui, après être sorti de l'Egypte, ne soupira plus que pour la terre promise.

SERMON LIX.

SUR LE MÊME SUJET

Troisième dessein.

Consepulti sumus cum Christo per baptismum in mortem, ut quomodo Christus surrexit a mortuis per gloriam Patris, ita et nos in novitate vite ambulemus (Rom., VI).

Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ, par le Baptême, à la mort, afin que comme Jésus-Christ est ressuscité des morts par la gloire de son Père, ainsi nous commençons à vivre d'une vie nouvelle.

Tous les différents caractères des saints n'ont été que des imitations de Jésus-Christ: nous voyons sa vie retirée représentée dans les anachorètes; sa mort et ses souffrances dans les martyrs; sa science dans les docteurs; son innocence et sa pureté dans les vierges. Sur ce principe, nous pouvons dire que la vie religieuse n'est autre chose qu'une représentation de la mort, de la sépulture et de la résurrection de Jésus-Christ: ainsi les personnes qui abandonnent le siècle, qui meurent au monde et à ses vanités, qui s'ensevelissent dans le tombeau du cloître pour y mener une vie toute céleste et tout angélique: ces personnes, dis-je, ont plus de droit que le reste des fidèles de s'approprier ces paroles de saint Paul, *consepulti sumus cum Christo per baptismum*. Ainsi, chrétiens, je ne saurais vous donner une idée plus chrétienne de cette sainte cérémonie, que de vous y faire considérer une victime immolée, ensevelie et ressuscitée avec Jésus-Christ. Votre entrée dans la religion, ma chère sœur, est une mort généreuse, une sépulture incorruptible, une résurrection anticipée. Elle est une participation de la vie souffrante et crucifiée du Sauveur. Elle est une participation de sa vie triomphante et glorieuse.

PREMIERE PARTIE.

La vie chrétienne est une mort spirituelle. La charité détruit ce que nous étions, dit saint Augustin, et nous fait ce que nous n'étions pas: *Charitas occidit quod fuimus, ut simus quod non eramus*. C'est pour cela que saint Pierre reçut le commandement de

tuer et de manger tous les animaux immondes; *macta et manduca*. Ces animaux immondes figuraient toutes sortes d'infidèles et de pécheurs; ceux qui les convertissent les tuent et les mangent en quelque sorte, puisqu'ils les font mourir au siècle, et qu'ils les transforment dans le corps de l'Eglise. C'est, ma chère sœur, à cette mort des sens, qui est incomparablement plus redoutable, que vous vous condamnez volontairement. Saint Cyprien disait aux premiers chrétiens que cette longue mort que l'on souffre dans le cours d'une vie chrétienne et pénitente, n'était pas moins méritoire que les supplices passagers des martyrs, et que la violence des tourments qui finissent bientôt, est supplée par la longueur d'une pénitence qui dure plusieurs années. C'est particulièrement aux vierges sacrées que ces paroles conviennent: une religieuse, qui porte la croix de Jésus-Christ dès son enfance, joint véritablement la palme du martyre au lis de la virginité; quand elle demande à Dieu la force de consommer son sacrifice et de persévérer jusqu'à la fin dans les exercices mortifiants de son état, elle prie pour une mort lente et redoublée, *pro morte defluente deprecata sum*.

Rien ne rend la mort plus glorieuse que la liberté; aussi Jésus-Christ disait qu'il donnait sa vie de lui-même, *Nemo tollit animam meam a me*. Ce qui a fait dire à Tertullien que son amour prévint la fureur de ses meurtriers, et prononça l'arrêt qu'ils exécutèrent: *Prævento carnificis officio, spiritum sponte dimisit*. Cette jeune vierge meurt librement au siècle, elle meurt à toutes les choses du monde, à ses biens, à ses parents, à ses amis, à elle-même; elle entre dans la religion pour participer à la vie souffrante et crucifiée de Jésus-Christ; non-seulement Dieu veut la sanctifier par la retraite, mais encore par la mortification. Profitez, chrétiens, du grand exemple qu'elle vous donne: ne dites point qu'elle embrasse les conseils, et que vous vous contentez de pratiquer les commandements; mourir et être enseveli avec Jésus-Christ est un précepte d'une obligation indispensable et générale, puisque toute l'essence de la religion consiste dans cette mort et dans cette sépulture spirituelle, les chrétiens qui vivent dans le monde n'en doivent pas être plus dispensés que ceux qui entrent dans les cloîtres; quoique ceux-ci le fassent d'une manière plus parfaite, il ne faut pas croire que les autres en puissent être exempts sur le prétexte des engagements où ils se trouvent: saint Paul n'a-t-il entendu parler que des religieuses, lorsqu'il a dit que nous étions ensevelis avec Jésus-Christ par le baptême, *consepulti cum Christo per baptismum*? Puisque personne ne peut être dispensé de ce sacrement, ne s'ensuit-il pas que l'obligation qui lui est attachée doit être aussi générale que lui-même? Cet apôtre fait-il quelque exception lorsqu'il dit que tous ceux qui sont les disciples de Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses col-

cupiscences? *Omnes qui Christi sunt, carnem suam crucifixerunt cum concupiscentiis suis?* Y a-t-il un langage plus ordinaire dans ses *Epîtres*? ces discours de mort, de crucifiement, de sépulture, de renouvellement de vie, n'y sont-ils pas répandus partout?

SECONDE PARTIE.

Saint Chrysostome rapporte que des personnes de son temps avaient été si sensiblement touchées de la mort de leurs amis, qu'elles s'étaient ensevelies avec leurs cendres pour mener une vie semblable à une mort : *Quosdam audi vi juxta amicorum sepulcra habitaculum posuisse, atque ibi vitam similem morti transegisse.* On peut dire que les cloîtres et les monastères sont comme des tombeaux bâtis autour du sépulcre de Jésus-Christ, où ses véritables disciples s'ensevelissent en effet ; tout ce qui se trouve dans les tombeaux se trouve aussi dans les monastères, hors la corruption. L'Ecriture sainte nomme les tombeaux des solitudes. C'est ainsi que Job appelle ces superbes mausolées que les rois d'Egypte se bâtissaient pendant leur vie, et qui ont même emprunté leur nom de l'extravagante ambition de l'un de ces princes, *qui ædificant sibi solitudines.* En effet, les plus grands rois dans le sépulcre n'ont d'autre compagnie que les vers et la pourriture ; et du lit de la mort, où ils étaient environnés de courtisans, ils passent dans l'affreuse solitude du sépulcre. Or la solitude se trouve dans les cloîtres comme dans les tombeaux ; toutes les cellules des religieuses sont comme autant de sépulcres où les personnes mortes au siècle sont enfermées : mais les cloîtres ont cela de commun avec les tombeaux, qu'ils sont la demeure éternelle de ceux qui s'y engagent : *Sepulcra eorum domus illorum in æternum.* C'est dans cette pensée, ma chère sœur, que vous êtes entrée aujourd'hui dans cette maison ; vous vous ôtez l'espérance du retour au monde ; Dieu vous a fait une grande grâce en vous ouvrant les portes de ce monastère pour vous y recevoir ; mais il vous en fait encore une plus grande lorsqu'il vous les ferme pour vous empêcher d'en sortir. C'est la belle idée que me donne saint Eucher lorsqu'il dit que Dieu fit une moindre faveur à son peuple lorsqu'il fendit les eaux de la mer Rouge pour lui donner passage, que lorsqu'il réunit ces mêmes eaux pour lui fermer le chemin miraculeux qu'il lui avait ouvert, de peur que s'il lui eût été libre, il ne fût retourné dans l'Egypte qu'il venait de quitter : *Judæis fugientibus et desertum petentibus patefecit aditum, sed quod*

majus est, reditum clausit. Enfin, les cloîtres sont, comme les tombeaux, une terre d'oubli : *Oblivioni datus sum tanquam mortuus,* dit David : L'on m'a oublié comme un mort. L'on n'entre dans le cloître que pour oublier le monde et pour en être oublié. Les vivants vont vous effacer de leur mémoire, ma chère sœur, et vous allez les effacer aussi de la vôtre, *oblitus eorum obliviscendus est illis* ; lorsque vous demandez à ces épouses de Jésus-Christ une place parmi elles, il me semble que vous leur dites ce qu'Abraham dit à ceux d'Ephrem : *Advena sum apud vos, date, quæso, mihi jus sepulcri, ut ibi sepeliám mortuum meum* : Je suis une étrangère, je viens ici vous demander le droit de sépulture parmi vous. Mais aussi ces vierges sacrées vous font la même réponse que reçut ce patriarche : *In electis sepulcris sepeli mortuum tuum* : Oui, ma sœur, venez prendre place parmi nos tombeaux, vous y trouverez, à la vérité, la solitude et l'oubli ; mais ce sont des tombeaux choisis, d'où la corruption est bannie, et dans lesquels on perd une vie profane et terrestre pour y trouver une vie sainte et toute divine.

Saint Paul dit aux fidèles qu'ils sont morts, mais que leur vie est cachée en Jésus-Christ. *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo* ; semblables aux arbres dans l'hiver, qui vivent dans le cœur et dans la racine lorsqu'ils sont morts dans leurs feuilles dont ils sont dépouillés, dit saint Augustin : *folia ceciderunt, radix autem vivit.* Mais avouons que cet avantage commun à tous les fidèles convient particulièrement aux religieuses ; car, comme dit saint Bernard, si les chrétiens sont les serviteurs de Dieu, vous en êtes les épouses : *Aliorum est Deo servire, vestrum inhærere.* Dieu vous donne dans la méditation l'intelligence claire des mystères dont ils n'ont qu'une foi obscure : *Aliorum est credere, vestrum intelligere.* Vous anticipez dès ce monde la jouissance de cet Epoux céleste qui consummera votre béatitude : *Aliorum est amare, vestrum frui.* Ainsi, vous ne vous ensevelissez avec Jésus-Christ, ma chère sœur, que pour participer aux avantages de sa résurrection ; vous entrez dans l'abondance des bienheureux qui n'ont besoin de rien par la pauvreté évangélique ; votre chair va devenir, en quelque sorte, spirituelle et incorruptible par le vœu de chasteté, et enfin, votre volonté, soumise par l'obéissance, deviendra semblable à celle des bienheureux qui se trouvent dans l'heureuse nécessité de n'aimer et de ne vouloir que Dieu.

SENTENCES DE L'ÉCRITURE.

Qui vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam, et sequatur me. (*Matth., IV.*)

In omnibus requiem quæsi, et in hæreditate Domini morabor. (*Eccli., XXIV.*)

In me sunt, Deus, vota tua, quoniam eripuisti animam meam de morte, et pedes meos a lapsu. (*Psal. LV.*)

Celui qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive.

J'ai cherché la paix dans tous les états, mais je ne me reposerai que dans l'héritage du Seigneur.

Seigneur, les vœux que je fais viennent de vous, parce que vous avez délivré mon âme de la mort et mes pieds de la chute.

Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium; laqueus contritus est, et nos liberati sumus. (*Psal. XII.*)

Dirupisti vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis. (*Ps. CXV.*)

Lactabo eam, et ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus. (*Osee, II.*)

Fallax gratia, vana est pulchritudo, mulier timens Dominum, ipsa laudabitur. (*Prov., XXXI.*)

Omnis gloria filiæ Regis ab intus. (*Psal. XLIV.*)

Multæ filiæ congregaverunt divitias : tu sola supergressa es multas. (*Prov., XXXI.*)

SENTENCES DES PÈRES.

Isti vitæ male dulci miscet Deus amaritudines, ut alia quæ salubriter dulcis est, requiratur. (D. AUG.)

Hoc modicum longum nobis videtur dum agitur, cum finitum erit, tunc sentiemus quam modicum fuerit. (D. AUG.)

Narraverunt mihi injusti dulcedines suas, sed non ut lex tua, Domine; neque enim si nihil dulce esset martyribus, tantas tribulationum amaritudines æquo animo sustinerent, amaritudo eorum, a quovis sentiebatur, dulcedinem eorum non facile quisquam gustare poterat. (D. AUG. in ps. LII.)

Fuga turbæ, et amor secreti necessaria, ut Deus loquens audiat. (D. BERN., t. V.)

O anima mea, Rex Angelorum venit ad nos, et hospitatus est nobiscum : lætemur ergo de tanto hospite, corde perfecto demus ei gloriam et honorem, quoniam dignatus est visitare servos suos : epulemur, et jucundemur cum eo in lætitia et exultatione, delectemur in eo, de eo, et nullus sit ei in aliquo molestus, ne ira recedat a nobis, (BERN., *Tract. de inter. Dom.*)

Notre âme est échappée comme le passereau du filet des chasseurs, les filets sont rompus, et nous sommes délivrés.

Seigneur, vous avez brisé mes fers, je vous sacrifierai une hostie de louange.

Je lui ferai sucer dès l'enfance le lait de mes consolations ; je la conduirai dans la solitude et je parlerai à son cœur.

La grâce est trompeuse, la beauté est vaine ; la femme qui craint le Seigneur sera louée.

Toute la gloire de la fille du Roi vient de son intérieur.

Plusieurs filles ont assemblé des richesses, mais vous les avez toutes surpassées.

Dieu mêle des amertumes parmi les douceurs dangereuses de cette vie, pour nous obliger à chercher les consolations salutaires de l'autre.

Cette vie nous paraît longue, toute courte qu'elle est lorsque nous la passons ; quand elle sera une fois finie, nous connaîtrons alors combien elle aura peu duré.

Les impies m'ont vanté leurs joies et leurs divertissements ; mais tout cela, Seigneur, n'approche point des consolations que l'on trouve dans l'observation de votre loi. En effet, si les martyrs n'avaient trouvé de la douceur à souffrir pour Dieu, comment auraient-ils pu supporter avec joie de si rigoureux tourments ? Chacun était témoin des supplices qu'ils enduraient, mais eux seuls savaient combien ils y goûtaient de consolations intérieures.

Il faut fuir la foule, et aimer le silence, pour entendre la voix de Dieu quand il nous parle.

O mon âme ! le Roi des anges vient à nous, il veut bien demeurer avec nous : réjouissons-nous donc de toute l'étendue de notre cœur à la venue d'un si grand hôte : rendons lui honneur et gloire de ce qu'il n'a pas dédaigné de visiter ses humbles serviteurs : repaissons-nous avec lui des festins délicieux qu'il nous apprête : recevons de lui de quoi nous réjouir en lui : éloignons de ses yeux tout ce qui pourrait lui déplaire, de peur qu'il ne se sépare de nous.

SERMONS

SUR LES MYSTÈRES DE NOTRE-SEIGNEUR ET DE NOTRE-DAME.

SERMON LX.

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Prononcé devant le roi.

Cum complerentur dies Pentecostes, erant omnes discipuli pariter in eodem loco, et factus est repente de cælo sonus tanquam spiritus vehementis, et replevit totam domum ubi erant sedentes. (*Act., II.*)

Lorsque les jours de la Pentecôte furent accomplis, tous les disciples étant dans un même lieu, on entendit tout à coup un grand bruit, comme d'un vent impétueux qui remplit toute la maison où les disciples étaient assemblés.

Sire,

Le mystère de ce jour retrace à nos esprits cette vision que saint Jean nous rapporte dans son *Apocalypse* ; il nous représente la Jérusalem céleste descendant du ciel, comme une épouse richement parée et accompagnée de son divin époux. C'est

le Saint-Esprit qui, rassemblant un peuple saint de toute nation et de toute tribu, a ouvert les douces portes qui donnent entrée à tous les peuples du monde dans cette ville sacrée ; c'est par le feu de son amour que le Saint-Esprit a purifié l'or dont ses murailles sont bâties ; c'est cette multiplicité de formes que saint Paul donne à la grâce du Saint-Esprit, qui, ornant l'Eglise d'une riche variété de dons et de vertus, a fait le prix et l'éclat différents des pierres précieuses qui en sont les fondements ; c'est la lumière du Saint-Esprit qui fait luire nuit et jour la lampe de l'Agneau qui éclaire le monde chrétien de ses divines clartés, puisque l'Evangile de Jésus-Christ, qui est le flambeau de l'Eglise, n'est que ténèbres pour ceux que le Saint-Esprit n'illumine pas de

sa grâce : c'est enfin le Saint-Esprit qui, marquant du sceau de la prédestination toutes les pierres vives destinées de toute éternité pour entrer dans cet édifice mystérieux, en a fait, comme dit saint Pierre, la maison spirituelle et le temple saint du Seigneur, qui subsistera jusqu'à la fin des siècles.

Mais comme le Saint-Esprit est l'âme de l'Eglise, dit saint Cyprien, et que tous les hommes spirituels sont vivifiés par le souffle divin de sa grâce, ainsi que tous les hommes selon la chair sont animés par le souffle immortel de la Divinité, le Saint-Esprit est à la manière des esprits dans tout le corps et dans toutes les parties du corps ; il anime toute l'Eglise et tous les membres de l'Eglise ; et comme il descendit autrefois sur les apôtres pour en faire les colonnes inébranlables de ce temple universel de l'Eglise chrétienne, qu'il établit par leur ministère, il descend encore invisiblement sur les chrétiens pour en faire comme autant de temples particuliers, qu'il veut consacrer par sa présence.

C'est des opérations de cette descente invisible du Saint-Esprit dans les âmes, que je dois aujourd'hui vous entretenir. Or pour entrer dans ce mystère, il faut considérer trois sortes de chrétiens : ceux qui ont attiré une effusion plus abondante du Saint-Esprit en eux par un redoublement de ferveur et de charité ; ceux qui, après avoir perdu le Saint-Esprit, l'ont recouvré par une véritable conversion ; ceux qui, depuis longtemps insensibles aux mouvements du Saint-Esprit, ont repoussé les derniers efforts qu'il a faits pour rentrer dans leurs âmes. Les premiers sont des temples sanctifiés, qu'il sanctifie encore davantage ; les seconds sont des temples souillés, qu'il purifie par les larmes de la pénitence ; les troisièmes sont des temples ruinés, qu'il abandonne, peut-être pour n'y rentrer jamais. Parlons sans figure, et disons que le Saint-Esprit, aujourd'hui de la Pentecôte augmente la sainteté des justes qui persévèrent dans la grâce : premier point ; qu'il opère la conversion des pécheurs qui sont fidèles aux mouvements de la grâce : deuxième point ; qu'il confirme l'endurcissement des impies qui résistent obstinément à la grâce : troisième point.

Tout ce qui se présente à nos esprits nous parle aujourd'hui des grandeurs de ce mystère. Ce royaume devenu le plus florissant du monde chrétien, sous la protection du Saint-Esprit, auquel la piété de nos rois l'a consacré ; le symbole éclatant et mystérieux de la colombe céleste, qui, brillant de toutes parts sur des marques augustes, représente à ceux qui les portent les obligations attachées à un signe si saint et si vénérable ; mais surtout la présence d'un prince visiblement inspiré dans toute sa vie par cet esprit d'intelligence, qui repose, dit le Sage, sur les lèvres des rois.

Sire, ce serait ici l'endroit de rendre à Votre Majesté l'hommage que les ministres de la religion doivent à un monarque si zélé pour la défendre. Quoique tremblants sous

le poids de notre emploi, lorsque nous annonçons les oracles du Dieu vivant à sa plus vive image sur la terre, nous aimerions l'heureuse liberté que le lieu saint nous donne, d'épancher nos cœurs à votre gloire devant ces autels : votre attention indulgente nous laisse voir que vous voudriez nous cacher une partie de la majesté qui vous environne, pour nous laisser toute l'assurance que demande notre ministère ; mais une voix secrète nous dit qu'en un temps où vous êtes tout occupé des solides réflexions qui mettent les héros chrétiens au-dessus de leur gloire, nous devons respecter sur votre front auguste la modestie qui nous ferme la bouche, et joindre au sacrifice que vous faites à Dieu de toute la splendeur qui nous éblouit, la violence qu'il nous en coûte pour renfermer une admiration dont nous sommes remplis. C'est un avantage pour nous, Sire, que votre piété nous impose silence, lorsque les paroles nous manquent pour vous louer dignement ; que vous laissez douter à ceux qui nous écoutent, si nous nous taisons dans la crainte de blesser votre humilité, ou par l'impuissance de soutenir votre gloire, que vous permettiez au ministre chrétien de venir au secours de l'orateur stérile, et que votre modération nous aide à couvrir notre faiblesse. Laissons donc au témoignage de toutes les histoires et à la voix de tous les peuples, le soin de votre éloge : pour nous, accomplissons nos devoirs, et puisque nous ne pouvons parler des opérations du Saint-Esprit que par son assistance, implorons-le par l'intercession de Marie, en lui disant avec l'ange : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il n'est rien de plus ordinaire dans les saintes Ecritures que ces expressions figurées, où les hommes sont appelés des temples de la Divinité. *Je mettrai mon tabernacle au milieu de vous*, dit le Seigneur dans le *Lévitique*. *Le temple de Dieu est au dedans de vous*, dit l'Apôtre saint Paul, et il nous assure que de tous les temples où Dieu réside, il n'en est point de plus saint qu'une âme dans sa grâce. Or, comme le Saint-Esprit est la source et le principe de toute sanctification des hommes, comme c'est de lui que descendent immédiatement tous les dons et toutes les grâces qui embellissent et qui perfectionnent nos âmes, il est aisé de concevoir que c'est par l'effusion de ce divin Esprit, que s'établit au dedans de nous ce temple intérieur et spirituel, où réside toute la plénitude de la Divinité ; de telle sorte que saint Pierre ne craint point de dire que le Saint-Esprit, avec tout ce qu'il a de gloire, d'honneur et de vertu, se repose sur nous. Mais quoique ce temple intérieur et spirituel subsiste dans nos âmes, pendant que nous persévérons dans la grâce, peut-on douter qu'il n'y ait des temps particuliers où Dieu prend plaisir à parer ces temples, et où l'effusion de sa Divinité se fait avec plus de profusion et de magnificence ; ainsi, puisque le Saint-Esprit a choisi ce grand jour pour descendre sur les

apôtres d'une manière si éclatante et si divine, on peut dire qu'il renouvelle tous les ans le mystère de sa descente sur les justes, et que nous solennisons aujourd'hui la dédicace de ce temple sacré que nous portons au dedans de nous-mêmes. Comme le temple de Salomon fut consacré par ce feu céleste que les enfants d'Israël virent descendre sur la maison du Seigneur : *Omnes filii Israel videbant descendentem ignem et gloriam Dei super Domum.* (II Par., VII, 3.) Ainsi la première consécration des temples mystérieux des fidèles se fit par la descente de ces langues de feu sur la tête des apôtres, et il célèbre dans l'Eglise, avec toutes les profusions de sa grâce, la mémoire de cette première et auguste dédicace. Ce n'est pas une visite passagère qu'il nous rend, mais il établit, dit saint Augustin, une demeure fixe, et un domicile permanent au dedans de nous : Il ne se contente pas, dit ce Père, de répandre dans nos âmes l'odeur et le parfum précieux de sa grâce, mais il brise, pour ainsi dire, le vase qui renferme ce baume sacré, afin que toutes les maisons où il habite spirituellement en soient remplies et sanctifiées. C'est maintenant que les plantes de la maison du Seigneur fleuriront ; que les murs de Jérusalem seront bâtis de perles ; que les âmes justes iront de vertu en vertu. C'est aujourd'hui que la joie, la charité et la paix, ces fruits précieux et inestimables de l'Esprit-Saint, se multiplient ; que les trois personnes adorables de la Trinité prennent une nouvelle possession de nos âmes ; que ceux qui sont saints sont sanctifiés davantage ; que le royaume de Dieu qui est au dedans de nous reçoit un accroissement de force, de richesse et de gloire.

Or cette effusion abondante du Saint-Esprit se fait sur les justes, par un redoublement de lumières et de connaissances dans l'entendement, et par un renouvellement de ferveur et de dévotion dans la volonté. *L'Esprit que je vous enverrai*, dit Jésus-Christ à ses disciples, *rendra témoignage de moi* ; il vous fera voir toutes les preuves de ma divinité dans ce jour éclatant et favorable, qui pénétrait l'âme du Prophète de leur évidence, lorsqu'il disait que les témoignages du Seigneur trop croyables lui étaient en quelque sorte le mérite de les croire. Cet Esprit de lumières fera tomber les voiles de vos yeux, et il vous révélera les merveilles de ma loi ; il vous fera voir tout ce que les sages du monde ont pensé de plus spécieux, comme des songes et des chimères, si on les compare avec la religion de Jésus-Christ. Il nous représentera cette religion fondée sur la foi d'une nuée innombrable de témoins, qui sont des garants infailibles de la vérité ; sur le témoignage d'un million de martyrs qui ont versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour sa défense ; sur les lumières d'une infinité de docteurs qui ont rendu la vérité plus brillante que le soleil dans leurs écrits ; sur l'exemple d'une infinie multitude de vierges, de confesseurs, d'anachorètes, qui ont passé

leur vie dans les plus rudes austérités, pour mériter les mêmes récompenses que la foi nous promet ; sur l'autorité de ce livre adorable des saintes Ecritures, qui se rendent témoignages à elles-mêmes par cette vive empreinte dont elles brillent, et par je ne sais quoi de céleste qui marque le doigt de Dieu dont elles viennent ; sur cette liaison admirable de l'Ancien avec le Nouveau Testament, où nous voyons la religion chrétienne préparée depuis tant de siècles par une infinité de miracles, de figures et de prophéties, dont l'accomplissement visible ne peut être que l'ouvrage de Dieu. L'Esprit de vérité vous enseignera toutes choses, dit Jésus-Christ. *Mittam vobis Paracletum veritatis qui vos docebit omnia.* (Joan., XIV, 26.) Il vous fera voir dans ma croix si honteuse en apparence, un trône plus éclatant et plus digne d'un Dieu que celui de Salomon dans toute sa gloire ; il vous représentera les démons enchaînés, la mort vaincue, les portes du ciel ouvertes, les chaînes des pécheurs brisées, formant comme l'appareil de ce triomphe secret et invisible que j'ai remporté sur la croix ; il prendra pour me glorifier les mêmes choses dont mes ennemis se sont servis pour me déshonorer. *Clarificabit me quia de meo accipiet.* (Joan., XVI, 14.) Il prendra la honte de mon supplice, l'horreur de mon sépulchre, l'abjection de ma mort ; et couvrant toutes ces choses des splendeurs de ma divinité et de ma résurrection, il sera de mes ignominies comme des ombres pour rehausser l'éclat de ma gloire. Il répandra dans toutes les parties de la terre ma doctrine renfermée dans les étroites bornes de la Judée ; il fera révéler comme l'étendard triomphant de la religion, et l'espérance des chrétiens, ce bois sacré qui était autrefois la terreur des criminels et le dernier des opprobres : tout genou fléchira dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, au nom adorable de Jésus. Or, ce sera le Saint-Esprit qui fera reconnaître pour le Seigneur, dit saint Pierre, celui qui avait pris la forme d'esclave : *Nemo potest dicere Dominus Jesus nisi in Spiritu sancto.* (I Cor., XII, 3.) Mais cet Esprit de lumière sera pour nous un esprit de force qui nous remplira d'une foi victorieuse du monde et des passions ; il nous empêchera de rougir devant les hommes, en confessant un Dieu crucifié par une vie conforme à notre créance, dans ces conjonctures dangereuses où des intérêts humains opposés aux devoirs de la religion nous défendront comme les Juifs à saint Pierre, de rendre témoignage à l'Evangile ; il nous fera dire avec cet Apôtre, qu'il est plus juste d'obéir à Dieu qu'aux hommes ; il nous fera trouver, dans la pratique de la vertu, cette manne cachée que Dieu promet à ceux qui savent vaincre : il versera dans nos âmes un déluge de grâces et de consolations intérieures, figuré, dit saint Augustin, par le débordement de ce fleuve impétueux qui réjouit la cité de Dieu, *fluminis impetus inundatio Spiritus quo latificatur, et sanctificatur anima.* Que nous serions heureux si l'Esprit-

Saint se rendait témoignage à lui-même au dedans de nous, et si l'épreuve de ses divines opérations nous faisait reconnaître qu'il a bien voulu nous honorer, dans ce jour solennel, d'une présence plus intime dans nos âmes. Mais comme ces effets de sa descente sont souvent cachés aux justes, pour les tenir dans l'humilité, admirons-les avec tout leur éclat dans la personne des apôtres.

Vous savez, chrétiens, les changements merveilleux que la descente du Saint-Esprit opéra dans ces âmes bienheureuses, que la Providence avait choisies de toute éternité, pour jeter les fondements de son Eglise : comme quoi ces roseaux faibles et chancelants devinrent en un moment des colonnes de bronze et d'airain que la fureur des démons et la rage des tyrans ne purent ébranler. Ces apôtres si timides, qui, depuis la mort de leur divin maître, n'avaient pu soutenir la présence de ses meurtriers, leur reprochent avec un courage intrépide l'attentat qu'ils ont commis contre sa personne adorable : Apprenez, leur dit saint Pierre, que le Dieu de nos pères, le dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, a glorifié son Fils unique, ce même Jésus que vous avez livré entre les mains de Pilate, que vous lui avez fait condamner malgré lui, lorsqu'il voulait l'absoudre; ce même Jésus à qui vous avez préféré un scélérat et un homicide, que vous avez enfin fait mourir honteusement, lui qui était véritablement le Saint, le Juste et l'auteur de la vie; c'est lui que Dieu a ressuscité des morts, et nous en sommes les témoins. *Hunc Jesum suscitavit Deus a mortuis, cujus nos testes sumus.* (Act., II, 32.) Ainsi parle cet apôtre que la voix d'une simple servante faisait trembler, il y a si peu de temps. Quel prodige de voir aujourd'hui cet homme qui ne fait que laisser ses filets et sa barque, commencer les fonctions de l'apostolat d'une manière si admirable, s'élevant au-dessus de la bassesse de son emploi, de l'obscurité de sa naissance, de la rudesse de son extérieur, de la grossièreté de son langage; enseigner les plus hauts mystères de la religion aux docteurs, aux prêtres et aux pontifes de Jérusalem; accomplir, par la conversion de trois mille personnes, la prophétie enveloppée dans le miracle qu'il avait fait quelques jours auparavant, lorsque, ayant jeté ses filets sur la parole du Sauveur, il avait pris tout d'un coup d'une multitude presque innombrable de poissons, et dans les égarements de cette ivresse mystérieuse qui le transporte, remplir d'étonnement et d'admiration les sages de Jérusalem, qui, sans l'opération du Saint-Esprit qui agissait dans cet instrument de ses desseins, en auraient fait un sujet de risée : *Stupebant omnes et mirabantur.* (Act., II, 12.) Mais quel serait votre étonnement, si, transportés en esprit dans la ville de Jérusalem, vous voyiez ces disciples tout étincelants du feu sacré qui les anime, passer du cénacle dans les rues et les places publiques, prêchant et annonçant l'Evangile en toute sorte de langues, selon

que l'esprit de Dieu, dont ils étaient remplis, leur inspirait? *Cœperunt loqui variis linguis prout Spiritus sanctus dabat eloqui illis.* (Act., II, 4.) Bientôt des rues et des places de Jérusalem, nous les verrons passer dans toutes les parties du monde : tous les tribunaux, tous les théâtres, toutes les académies, toutes les prisons de l'univers, seront sanctifiés par leurs prédications, par leurs chaînes, par leur martyre : *In omnem terram exivit sonus eorum.* (Psalm. XVIII, 5.) Saint Augustin les regarde comme des flambeaux animés et des étoiles intelligentes qui, ayant puisé les lumières de la foi dans leur source, les vont porter jusques aux climats les plus inconnus : ces cœurs auparavant resserrés par la crainte et par la tristesse, ces esprits si bornés et si peu capables de contenir les fleuves de la vérité, qui coulaient de la bouche de leur divin maître, s'enflent et se dilatent dans ce jour, pour recevoir la plénitude de l'intelligence qu'ils doivent dispenser aux autres : *Discipulorum pectora dilata sunt ad sustinendam plenitudinem divini luminis, et intelligentiam veritatis.*

Dieu a voulu que la naissance de l'Eglise fût accompagnée de ces grands prodiges, afin que les caractères de son doigt divin, visiblement imprimés sur les fondements de la religion, y demeuraient ineffaçables jusqu'à la fin des siècles : il a choisi la faiblesse pour abattre la force; il a renversé l'empire du démon avec sa croix; il a terrassé le monstre infernal avec des mains clouées; il s'est servi d'un faible berger pour vaincre le géant superbe qui insultait le camp d'Israël; une petite pierre détachée de la montagne a renversé ce colosse superbe, dont la tête était d'or et les pieds d'argile; il a renfermé toute la force de l'invincible Samson dans ses cheveux; il a défait les armées des Philistins avec les dents d'un animal stupide; il a fait tomber les murailles de Jéricho par le son de la trompette évangélique, afin que des moyens si contraires en apparence aux desseins pour lesquels il les a choisis, nous fissent remonter, dit saint Augustin, jusqu'à la cause supérieure qui les a fait agir, et ne nous permettent pas d'attribuer aux hommes les ouvrages du Tout-Puissant. Comme autrefois il endurcit le cœur de Pharaon, pour manifester sa gloire par ces prodiges étonnants, qui, racontés de génération en génération aux enfants d'Israël, ont fait passer la mémoire de leur délivrance miraculeuse jusqu'à nous, et joint aux fondements de la loi judaïque les ombres et les figures de ce qu'il y a de plus grand dans la loi chrétienne; ainsi la Providence permit que le cœur des tyrans s'endurcit pour multiplier le nombre des martyrs, pour faire sortir de toutes leurs plaies ouvertes comme d'autant de bouches, cette foule de témoignages, que tout âge, tout sexe, toute condition, rendirent à la divinité de Jésus-Christ; pour faire couler par une infinité de sources ce déluge de sang qui éleva l'arche de l'Eglise sur les plus hautes montagnes, et que saint

Augustin compare à une huile mystérieuse qui alluma de plus en plus le feu de la charité que Jésus-Christ était venu porter sur la terre, et que la persécution s'efforçait d'éteindre. Les miracles, le don des langues, les marques visibles qui accompagnaient la descente du Saint-Esprit par l'imposition des mains, et les autres signes qui appuyèrent la première prédication de l'Evangile, furent, dit saint Grégoire, comme une pluie et une rosée féconde, dont la sagesse divine arrosa cet arbre naissant de l'Eglise, dont les rameaux se sont étendus depuis l'Orient jusqu'à l'Occident; mais lorsqu'il eut jeté de profondes racines, que les oiseaux du ciel furent nichés dans ses branches, que les empereurs, les rois et les sages du monde eurent embrassé la foi de Jésus-Christ, la Providence suspendit le cours de ces grâces extraordinaires, dont l'Eglise eut besoin pour se fortifier dans son origine, et rentra dans l'ordre dont elle était sortie pour accomplir le plus merveilleux de ses ouvrages : elle s'est servie de la grandeur, de la sagesse et de la force humaine pour maintenir la religion qu'elle avait établie par l'infirmité, l'ignorance et la bassesse. Les Constantin, les Théodose, les Charlemagne ont été les glorieux instruments de ses desseins; mais sans remonter aux siècles passés, n'avons-nous pas devant les yeux un spectacle encore plus grand pour les personnes qui le considèrent dans un esprit de foi, que pour ceux dans l'esprit desquels il ne produit qu'une admiration humaine? un prince dont la puissance redoutable aux portes de l'enfer est un de ces éclatants moyens que la sagesse divine a préparés de toute éternité pour assurer la durée éternelle de l'Eglise; un prince dont le règne, aussi glorieux pour la religion que pour la France, est une preuve de cette providence invisible, qui veille sur le trône de saint Louis et sur l'édifice fondé sur la pierre; un prince dont le nom, toujours vénérable dans les annales de l'Eglise comme dans les histoires de cet empire, y brillera de ces rayons immortels que la piété et la gloire répandent sur la mémoire des héros qui les ont réunies; un prince qui, se préparant un heureux passage d'un diadème à un autre, ne sert de colonne à la maison de Dieu que pour être une des pierres vives de la Jérusalem céleste. Mais puisque sa piété lui fait condamner dans les discours évangéliques toutes les paroles qui ne servent pas à l'édification des âmes, rentrons dans les bornes de notre ministère, et après avoir admiré les opérations du Saint-Esprit dans les justes dont il augmente la sainteté, considérons-les dans les pécheurs dont il opère la conversion.

SECOND POINT

Ce n'est pas la structure des temples ni la pompe extérieure de la religion qui les rend vénérables, c'est la sainteté de Dieu qui, remplissant tout l'univers par son immensité, consacre ces maisons saintes par une présence plus intime. Le lieu où Jacob se

reposa et où il vit en songe cette échelle mystérieuse sur laquelle les anges montaient et descendaient, bien que dépouillé de toute magnificence, ne laissait pas d'être un lieu terrible, la maison de Dieu et la porte du ciel; ces pierres, que les patriarches érigeaient en témoignage des bienfaits de Dieu et comme des monuments de leur piété et de leur reconnaissance, étaient véritablement les temples du Seigneur, qu'il avait consacrés, ou par des apparitions merveilleuses ou par des visions prophétiques. Ainsi, puisque tout ce qui est honoré d'une présence particulière de la Divinité mérite le nom de temple, les hommes créés à l'image de Dieu, rachetés par son sang, nourris de sa chair, sanctifiés par sa grâce, sont sans doute des temples plus dignes de lui que tous ceux qui sont formés de la main des hommes. Jésus-Christ fut le plus saint de ces temples spirituels; lui-même prit ce beau nom, lorsque, parlant de sa résurrection, il dit qu'il détruirait le temple de son corps et qu'en trois jours il le rétablirait. Tous les justes qui ont participé par la grâce à cette onction de la Divinité dont il reçut la plénitude, portent, comme dit l'Apôtre, le temple de Dieu au dedans d'eux; et si nous avons une foi assez vive pour découvrir les beautés d'une âme dans la grâce du Seigneur, ces charmes secrets qui ravissent le cœur de l'époux céleste, ces trésors cachés de la fille du roi qui tire toute sa gloire de son intérieur, nous ne serions pas étonnés si Dieu fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes, et nous serions saisis d'horreur à la seule pensée du péché, qui peut seul nous ravir cette perle inestimable. La moindre portion de cette grâce divine, étant d'un ordre surnaturel et supérieur à toutes les richesses de la terre, nous les rendrait méprisables, et nous aimerions mieux, avec le prophète, être les derniers dans la maison du Seigneur, que de remplir les premières places dans les palais des princes. Mais si l'âme juste est un si beau spectacle aux yeux de la foi, il n'en est point de plus odieux qu'une âme défigurée par le péché; le Prophète nous en donne l'idée quand il nous la représente noire comme les charbons : *Denigrata est sicut carbones.* (Thren., IV, 8.) Comme rien n'est plus éclatant et plus lumineux que le feu, rien n'est plus sombre et plus obscur que le charbon; ainsi autant qu'une âme est belle et éclatante, lorsque le Saint-Esprit l'éclaire des lumières de la vérité et l'embrase du feu de son amour, autant est-elle noire et affreuse, quand ces clartés et ces flammes divines sont éteintes. C'est un temple de Dieu, mais un temple profané, ruiné et noirci par les fumées du feu infernal de la concupiscence et de l'encens sacrilège qu'on y brûle devant l'idole de Dagon. Souvenez-vous de cette triste et touchante description, que nous lisons au livre des *Machabées*, de l'horrible profanation du temple de Jérusalem. Rappelez dans vos esprits le tabernacle dépouillé de ses ornements, le parvis couvert

d'arbrisseaux immondes, les murailles souillées de meurtres et d'abominations, les trésors et les vases sacrés abandonnés au pillage, les sacrifices interrompus, une idole exécrable placée sur les ailes des chérubins, le sang des prêtres et des lévites égorgés au lieu de victimes, toute la sainteté, toute la pompe et toute la richesse de ce temple si auguste, livrées en proie à l'avarice et à l'impiété d'Antiochus; triste, mais naturelle peinture d'une âme souillée par le péché. Si je pouvais vous élever au-dessus des images des sens, vous transporter dans ce monde invisible de la grâce et vous découvrir ce nouvel ordre de choses surnaturelles, que la religion fait voir aux âmes justes; si au travers de la muraille du temple, de ce voile de religion dont les pécheurs se couvrent, Dieu nous montrait comme autrefois au prophète Ezéchiel, toutes les abominations d'Israël, nous y verrions une infinité de reptiles et d'animaux immondes, figures des passions et des vices dont nous sommes esclaves, tenir dans nos cœurs, dans ces temples vivants de la Divinité, la place que le vrai Dieu y doit occuper; nous verrions des vieillards, l'encensoir fumant à la main, et les genoux courbés devant ces idoles monstrueuses qu'ils adorent dans le secret des ténèbres; nous y verrions les esclaves de la fortune, qui, le dos tourné contre l'autel, adorent le soleil levant; qui, foulant aux pieds toutes les maximes de la religion, ne reconnaissent point d'autres divinités que la volupté, l'ambition et les richesses. Enfin nous verrions une idolâtrie spirituelle répandue presque dans tous les états, et le monde adoré en esprit à la place de Dieu. Voilà quel était le monde lorsque le Saint-Esprit descendit sur la terre pour la purifier. Presque tous les hommes étaient des temples souillés par le péché, qui rendaient hommage au démon sur les autels qu'ils lui avaient érigés; le seul temple du vrai Dieu, qui subsistait dans Jérusalem, était lui-même profané par les superstitions d'un culte charnel et judaïque, où l'esprit de la religion n'avait point de part. Toute chair avait corrompu sa voie et Dieu, pénétré de douleur à la vue de ce torrent d'iniquité qui couvrait la face de la terre, se serait repenti d'avoir créé l'homme, si le sang de l'innocent Abel, qui venait d'être répandu sur la croix, n'avait crié miséricorde pour tant de coupables. Ce sang adorable de Jésus-Christ avait déjà jeté des semences de conversion et de pénitence dans le cœur des Juifs; les témoins des prodiges qui accompagnèrent sa mort s'en retournèrent en se frappant la poitrine et en confessant qu'il était véritablement le Fils de Dieu. Mais ces premiers mouvements de componction n'auraient point eu de suite, si le Saint-Esprit, que saint Augustin appelle le vicaire de Jésus-Christ, n'avait achevé son ouvrage. Ces sentiments de repentir se seraient perdus, pour ainsi dire, dans l'oubli éternel où les ennemis implacables du Sauveur s'efforcèrent d'ensevelir sa mémoire; mais lorsqu'ils

entendirent prêcher hautement sa divinité et sa résurrection, la grâce du Saint-Esprit fit naître promptement des fruits dignes de pénitence, des semences que le sang du Sauveur en avait jetées. *Viri fratres quid faciemus?* (*Act.*, II, 37) disent-ils : que ferons-nous pour expier l'attentat dont nous sommes coupables? Nous voilà prêts à reconnaître pour le Messie celui que nous avons crucifié comme un séducteur; nous sommes disposés à verser tout notre sang pour réparer le crime d'avoir répandu le sien. Sept mille conversions sont le fruit de deux discours; le nom de Jésus ressuscité retentit de toutes parts, les oracles de son Evangile sont ouvertement annoncés dans le temple où les prêtres et les pontifes avaient conjuré sa mort, le troupeau naissant des chrétiens se multiplie de jour en jour, et le tombeau de la Synagogue devient le premier siège de l'Eglise.

Cependant la vertu du sang de Jésus-Christ n'agissait encore que dans Jérusalem où il avait été versé : les apôtres, qui étaient ces nuées mystérieuses que le prophète avait vues en esprit, destinées à répandre sur tous les peuples cette rosée divine et salutaire, suivant le commandement qu'ils en avaient reçu de leur maître, travaillèrent d'abord à rassembler les brebis égarées d'Israël. Mais le Saint-Esprit, comme un vent favorable, portera bientôt ces nuées dans toutes les parties du monde, pour y répandre, comme dit saint Pierre, la pluie féconde du sang du Sauveur : *In aspersionem sanguinis Christi.* (*I Petr.* I, 2.) Il fera résoudre et distiller ces nuées en eaux, par les torrents de la prédication évangélique dont il inondera toute la terre. *Flabit spiritus, et fluent aquæ.* (*Ps.* CXLVII, 7.) Il formera d'un loup ravissant, un pasteur et un apôtre des nations, qui fera sortir des enfants d'Abraham de toutes les pierres vives marquées pour entrer dans la structure de la Jérusalem céleste, et qui joindra les brebis dispersées d'un berceau plus nombreux au troupeau d'Israël. Que j'aimerais à vous faire admirer les opérations du Saint-Esprit dans la conversion de ce grand Apôtre, qui fut l'ouvrage le plus merveilleux de la grâce, comme il en fut l'ouvrier le plus fidèle. Le Sauveur avait préparé dans les autres disciples les changements que le Saint-Esprit y opéra par sa descente; mais il change Saul en un moment de lion en agneau; il terrasse tout d'un coup ce dragon de l'*Apocalypse*, veillant sur la femme enceinte pour dévorer son fruit en naissant; cet ennemi redoutable de l'Eglise, qui la veut étouffer au berceau, le Saint-Esprit le fait tomber pécheur, et il le fait relever pénitent; il purifie en un moment ce vaisseau d'élection, destiné par la Providence à porter le nom de Jésus-Christ devant les rois et les princes de la terre; il assemble dans la gueule de ce lion, que l'invincible Samson vient d'abattre, un essaim d'abeilles qui font sortir la douceur du fort, et la nourriture de celui qui dévorait, puisque la grâce du Saint-Esprit attacha la conversion des infidèles à celle de saint Paul, qu'elle lui

inspira ses divines *Épîtres*, qui furent comme le lait sacré dont l'Eglise naissante tira son accroissement et sa force, et qu'elles seront jusqu'à la fin du monde la nourriture la plus propre à fortifier la foi des fidèles. Nous avons été convertis à la foi par le ministère de cet illustre fondateur de la religion; nous avons entendu ce grand prédicateur de l'Evangile dans la personne de nos Pères, dont nous avons recueilli ce précieux héritage. Si Paul a planté et arrosé, c'est la grâce du Saint-Esprit qui a donné la vie et l'accroissement; c'est le Saint-Esprit qui a ouvert cette multitude de canaux qui, attachés à la source par l'ordre de la mission, en ont fait passer les eaux salutaires jusqu'à nous. L'esprit porté sur les eaux dès le commencement du monde, nous figurait la grâce du Saint-Esprit répandue sur les eaux du baptême et sur la piscine de la pénitence pour la conversion des infidèles et des pécheurs. C'est pour cela que le Saint-Esprit descendit visiblement sur le Sauveur, lorsqu'il fut baptisé par saint Jean, pour nous apprendre qu'en même temps qu'il sanctifiait les eaux du Jourdain par l'immersion de sa personne adorable, il fallait que le Saint-Esprit leur imprimât par sa grâce une efficace divine. Les eaux de la piscine, où les malades plongés recevaient la guérison, auraient été sans vertu, si l'ange du Seigneur, qui nous représentait le Saint-Esprit, ne les eût rendues salutaires par sa descente. C'est pour cela, dit saint Cyprien, que le Saint-Esprit n'a paru que sous des symboles qui ont un rapport mystérieux avec les opérations de sa grâce dans les pécheurs qu'il convertit. Ou il est soutenu sur les eaux, ou il descend en forme de feu, ou il paraît sous l'image de la colombe, parce qu'il lave les taches du péché par les larmes de la contrition, qu'il purifie les âmes par le feu de la charité, et qu'il leur donne des ailes de colombe qui les élèvent au-dessus des sens et des affections corrompues du siècle. C'est cette colombe, dit saint Augustin, qui gémit et qui soupire dans les âmes pénitentes : il faut que le Saint-Esprit inspire, afin que le pénitent soupire; il faut que la voix de la colombe qui attendrit produise la voix de la colombe qui gémit, et que la grâce du Saint-Esprit fasse couler les larmes qui désarment sa justice. *Suspiratio et inspiratio a sancto Spiritu habent causam et effectum* Heureuse la colombe qui rentre aujourd'hui dans l'arche portant dans le bec le rameau d'olivier, ayant dans la bouche et dans le cœur les signes d'une réconciliation véritable avec Dieu. Les reconnaissez-vous, chrétiens, dans votre conversion ? le Saint-Esprit rend-il témoignage au dedans de vous que vous l'avez reçu ? entendez-vous au fond de votre âme les gémissements de cette colombe plaintive ? avez-vous purifié le temple intérieur de vos âmes par le sacrifice d'un cœur contrit ? avez-vous dit à Dieu dans les mêmes sentiments que le Prophète : *Seigneur, ne me rejetez pas de votre face, et ne m'ôtez pas votre Saint-Esprit ?* Avez-vous repassé les années de votre vie

dans l'amertume de votre cœur ? Êtes-vous résolu d'embrasser les exercices de la pénitence ? car *il est juste*, dit l'apôtre saint Paul, *que ceux qui ont contristé le Saint-Esprit et violé le temple de Dieu, soient rigoureusement punis*. Si vous voulez rétablir le temple de Dieu au dedans de vous, il faut que vous combattiez les vices d'une main, et que vous travailliez de l'autre à l'édifice des vertus ; qu'à l'exemple de ceux qui purifièrent le temple profané par Antiochus, vous mettiez un autel formé de pierres toutes nouvelles, à la place de celui qui porte encore les marques de vos abominations ; si vous voulez conserver le vin nouveau de la grâce, vous devez renouveler entièrement les vieux vaisseaux de vos âmes. Cependant examinez-vous sérieusement devant Dieu. Depuis tant d'années que le mystère de la descente du Saint-Esprit se renouvelle dans l'Eglise, s'est-il opéré véritablement une fois dans votre âme ? Qu'est-ce que votre vie a de plus sévère et de plus mortifié qu'elle n'avait avant que vous fussiez tombés dans ces fautes dont vous devez faire une rigoureuse pénitence ? Quoi ! toutes ces douceurs ménagées avec tant d'artifice par l'amour-propre, toutes ces réserves que l'on fait dans les ruptures des attachements criminels, cette superfluité d'ornements et de parures que l'on se permet toujours, ces conversations qui ne paraissent innocentes qu'en comparaison des désordres qui les ont précédées, ces murmures secrets contre les rigueurs de la loi qui nous défend ce que nous désirons ; ces affections d'autant plus injurieuses à Dieu qu'elles lui enlèvent tout ce cœur qu'il demande de nous : quoi ! se précautionner avec des soins extrêmes contre les moindres incommodités de la vie ; rompre les jeûnes ordonnés par l'Eglise pour les plus légères incommodités ; n'agir que par les vues corrompues de la chair et du sang ; passer de l'agitation d'une vie toute mondaine à l'oisiveté d'une vie tout inutile ; après des distinctions dangereuses de ce qui est criminel et de ce qui ne l'est pas, s'abandonner jusqu'aux dernières bornes de ce qui semble permis, et ne s'arrêter sur ce penchant rapide que par les motifs d'une crainte servile qui domine en nous ; changer une sensualité grossière dans une sensualité subtile, conserver du péché tout ce qui plaît, n'en laisser que ce qui lasse et qui rebute ; sont-ce là les caractères d'une âme changée et renouvelée par le Saint-Esprit ? Je veux que vous ayez reçu le pardon de vos fautes dans la confession ; mais si la vertu de la pénitence ne conserve en vous la grâce du sacrement, vous retombez bientôt dans les liens du péché ; l'esprit immonde, chassé de sa maison par l'esprit de pureté, reviendra bientôt avec sept autres esprits plus méchants que lui, et rendra vos dernières années plus criminelles que les premières ; vous retombez à la fin si souvent, que vous ne vous relèverez plus, et cette dernière rechute marquée dans les décrets de Dieu, et qui met le sceau à la réprobation du

pécheur, fermera pour toujours l'entrée de votre âme au Saint-Esprit. Car, s'il augmente la sainteté des justes qui persévèrent dans sa grâce, s'il opère la conversion des pécheurs qui sont fidèles aux mouvements de sa grâce, il consomme l'endurcissement des impies qui résistent obstinément à sa grâce.

TROISIÈME POINT.

Les évangélistes rapportent que Jésus-Christ pleura sur la ville de Jérusalem, et qu'en considérant les superbes structures de son temple, il dit à ses apôtres que d'un si grand édifice il ne demeurerait pas pierre sur pierre. Or, ce ne fut pas, dit saint Jérôme, sur des marbres inanimés et des pierres insensibles que le Sauveur versa des larmes; ce fut sur les citoyens de cette ville malheureuse, plus endurcis que ces marbres et ces rochers qui se fendirent à la mort de Jésus-Christ; c'étaient les suites funestes de leur endurecissement que le Sauveur avait en vue lorsqu'il prononça ces paroles entrecoupées de sanglots, et dont le désordre marque bien les tristes et différentes images qui le troublaient. *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés pour te convertir, si tu avais connu ! et ce serait maintenant que tu devrais ouvrir les yeux, mais toutes ces choses te sont cachées ; le temps viendra où tes ennemis t'environneront et te presseront de toutes parts, où ils enseveliront tes enfants sous les ruines, parce que tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée, nous faisant entendre les malheurs que ce peuple endurci devait s'attirer par sa résistance obstinée à la grâce : car enfin une ville ruinée, un temple détruit, ne sont pas un sujet digne des larmes d'un Dieu. Mais la perte irréparable des âmes, un peuple choisi devenu une nation réprouvée ; voilà ce qui fit pleurer et sangloter le Sauveur du monde. Ce triste et douloureux objet était présent à l'esprit de Jérémie dans ces lamentations prophétiques où, en décrivant les disgrâces temporelles qui menaçaient le peuple juif, il déplorait en esprit les calamités éternelles dont il devait être accablé. Or, quoique le crucifiement de Jésus-Christ par les Juifs fût la principale cause de leur réprobation, elle ne fut proprement consommée que par leur dernière résistance à la grâce du Saint-Esprit, et à la prédication des apôtres dans Jérusalem ; car le sang du Sauveur leur avait mérité, dit saint Augustin, le pardon du crime qu'ils avaient commis en le répandant, s'ils avaient voulu le reconnaître. Mais, lorsqu'après avoir fait mourir le Sauveur, ils éteignent encore, comme parle saint Paul, le Saint-Esprit qui vient rendre témoignage à sa divinité, en défendant à ses disciples de prêcher sa résurrection, alors toute espérance du salut leur est ôtée. Le Sauveur semble avoir marqué les différents degrés de la consommation de leur endurecissement, dans ces paroles qu'il leur adressa quelques jours avant sa mort. *Malheur à vous qui édifiez de superbes tombeaux aux prophètes, et qui dites que**

*vous n'auriez pas été complices de leur mort si vous aviez été du temps de vos pères ! Vous confessez donc que vous êtes les enfants de ceux qui ont tué les prophètes ? Bientôt vous remplirez la mesure de leurs crimes, en faisant mourir celui que les prophètes leur ont annoncé. Je susciterai d'autres hommes qui, remplis de son esprit, prophétiseront au milieu de vous, mais vous crucifierez les uns, vous flagellerez les autres, vous les poursuivrez de ville en ville, afin que tout le sang innocent, qui a été répandu dès le commencement du monde, tombe sur vous et vous accable sous le poids de vos iniquités. Après ces paroles, il ajoute : *Ecce relinquetur domus vestra deserta.* (Matth., XXIII, 35.) Quand vous aurez forcé Dieu de vous abandonner, il vous abandonnera pour jamais : les outrages que vous avez faits au Fils de l'homme vous pouvaient être pardonnés, mais les blasphèmes que vous prononcez contre le Saint-Esprit, en attribuant les opérations de sa grâce aux égarements de l'ivresse, seront irrémissibles ; la lumière divine ne brillera plus à vos yeux, parce que vous l'étouffez jusque dans sa source. Jésus-Christ était venu pour vous pardonner la mort des prophètes ; le Saint-Esprit était descendu pour vous pardonner le crucifiement de Jésus-Christ ; mais après la descente du Saint-Esprit, vous ne devez plus attendre qu'un Juge redoutable ; jusqu'à son dernier avènement, vous porterez dans votre dispersion déplorable, le caractère visible de votre réprobation. Vous me prévenez sans doute, chrétiens, dans l'application de cet affreux parallèle, vous qui, depuis longtemps insensibles aux grâces de Dieu, avez repoussé dans ce jour le Saint-Esprit qui a voulu rentrer dans vos âmes. Craignez que la même obstination des Juifs ne soit suivie de la même punition ; l'aveuglement du pécheur consiste à fermer les yeux aux lumières qu'il reçoit du ciel ; son endurecissement à résister aux inspirations que Dieu lui donne : ainsi, plus il reçoit de lumière sans voir, plus il est aveuglé ; plus il reçoit d'inspirations sans être touché, plus il est endurci ; or, comme la descente du Saint-Esprit porte avec elle les lumières les plus vives et les inspirations les plus pressantes, c'est dans ces jours que plusieurs pécheurs consomment le mystère de leur endurecissement, parce que c'est dans ce jour qu'ils résistent aux plus grandes grâces. Il me semble que j'entends l'esprit de Dieu qui me dit, comme autrefois à son prophète : *Aveugle le cœur de ce peuple, appesantis ses oreilles ? Et pourquoi, Seigneur ? afin qu'il voie et qu'il ne voie pas, qu'il entende et qu'il n'entende pas : il faut que les vérités de mon Evangile brillent à leurs yeux, et qu'elles s'obscurcissent en même temps dans les ténèbres épaisses de leurs péchés ; que ma parole frappe leurs oreilles, mais qu'elle se perde dans le bruit de leurs passions. Car voilà l'usage funeste auquel l'obstination du pécheur fait servir le Saint-Esprit. Il n'y a personne, dit le Prophète, qui puisse échapper aux opérations de**

ce feu sacré; il faut que la chaleur qui fait fondre comme la cire les âmes dociles à sa grâce, endurecisse la boue, les âmes terrestres qui, pleines de l'esprit de la vanité, ne sont pas capables de recevoir l'esprit de la vérité; il faut que ce soleil du monde spirituel, qui fait fleurir les plantes vives, dessèche et consume les mortes; il faut que le Saint-Esprit, qui sanctifie et purifie les temples de nos âmes par sa présence, les livre en proie au démon et au péché, lorsqu'il en sort pour n'y rentrer jamais que par une véritable conversion. Fasse le ciel qu'il n'y ait personne dans cet auditoire qui soit frappé de cet affreux châtement! si nous n'avons profité de ce grand jour, souvenons-nous qu'il y a un sacrifice du soir comme du matin.

Seigneur, qui dans ce grand jour avez attaché les plus merveilleuses opérations de votre grâce aux plus faibles instruments, suppléez aux imperfections de ce ministre; faites que la semence de votre divine parole, portée au fond des cœurs par ma faible voix, y laisse un germe fécond du salut qui fructifie un jour dans les âmes. Continuez, Seigneur, d'ouvrir la source intarissable de vos grâces sur ce grand prince, dont la vie, semblable au sentier du juste, est comme une trace lumineuse de gloire qui a toujours été en croissant depuis sa naissance jusqu'à ce jour; qu'il soit comme cet arbre immortel planté sur le bord des eaux; qu'il tienne à la terre des vivants par les profondes racines de sa piété et de sa foi, pendant que le torrent du monde emporte tout ce qui se trouve dans l'ordre des choses humaines et périssables; qu'il soit affermi par les vents et les tempêtes qui l'attaquent de toutes parts; qu'il se couvre tous les ans d'un nouvel accroissement d'honneur et de vertus; qu'il porte dans le temps les fruits de l'immortalité, et que toutes choses lui prospèrent devant votre face comme aux yeux des hommes. Vous, Seigneur, dont le règne est de tous les siècles, qui tenez en vos mains les clefs de la vie et de la mort, savez si le nom de ce grand prince, qui est dans la bouche de tous les peuples, est écrit dans ce livre scellé que personne ne peut ouvrir que vous; mais permettez-nous de croire que l'ayant rendu célèbre par tant de qualités royales, tant de vertus héroïques, tant d'actions éclatantes, tant de signes d'un roi formé par vous et pour vous, vous avez couronné ce grand ouvrage de votre miséricorde par le sceau glorieux de la prédestination, dont vous l'avez marqué, dans les décrets éternels de votre sagesse. Heureux si les années glorieuses de son règne temporel, prolongées selon les vœux de ses peuples, finissent par le commencement d'un règne éternel que je lui souhaite.

SERMON LXI.

DES GRANDEURS DE JÉSUS.

Prononcé dans l'église des RR. PP. de l'Oratoire de Saint-Honoré.

Humiliavit semetipsum usque ad mortem, mortem au-

tem crucis; propterea dedit illi nomen quod est super omne nomen. (Phil., II.)

Jésus-Christ s'est humilié jusqu'à la mort, et même jusqu'à la mort de la croix; pour cela Dieu l'a exalté, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms.

Qu'attendez-vous de moi, chrétiens, et quel est aujourd'hui mon ministère? Est-ce à un homme mortel de parler des grandeurs de Jésus, qui sont non-seulement au-dessus de nos paroles, mais qui surpassent infiniment nos pensées? Pendant que les anges se couvrent de leurs ailes devant la majesté de ce Dieu anéanti, et n'ont pour tout éloge à lui donner dans le ciel que cette parole dont ils font retentir la céleste Jérusalem, *Sanctus, sanctus, sanctus (Isa., VI, 2, 3)*, ouvrirai-je la bouche dans l'assemblée des fidèles, pour célébrer ce grand objet de notre religion, au lieu de l'adorer la face contre terre, dans un profond et religieux silence? Il me semble, ô mon Dieu! que je pourrais vous répondre aujourd'hui avec bien plus de raison que ne le fit autrefois Moïse, quand vous lui commandâtes d'aller porter vos ordres au roi d'Egypte, et de délivrer votre peuple de son joug: *Obsecro, Domine, non sum eloquens, mitte quem missurus es (Exod., IV, 53)*; Seigneur, je vous conjure de choisir un autre que moi pour une si grande fonction; je n'ai point cette éloquence divine et majestueuse, qui serait nécessaire pour parler de vos grandeurs, je ne fais que bégayer dans vos temples, et ma langue n'est point propre à soutenir, dans cette auguste solennité, la dignité de votre parole. En effet, chrétiens, je le sens aujourd'hui tout le fardeau de cette parole qui faisait trembler le prophète qui en était chargé: *Onus verbi Domini (Jer., XXIII, 38)*, et je ne sais que dire avec lui: *A, a, a, Domine, nescio loqui. (Jer., I, 6.)*

Je n'ai pu, chrétiens, apporter d'autre préparation au discours que je dois vous faire, que cette confession publique et redoublée de mon impuissance. Cependant, accomplissons nos devoirs, louons le Seigneur parce qu'il est bon, et que sa bonté indulgente qui demande nos louanges veut bien suppléer à leur indignité. Si la louange d'un Dieu si saint a mauvaise grâce dans la bouche du pécheur, prions-le de purifier nos lèvres par le charbon sacré de l'autel, avant que d'en faire l'organe de cette parole chaste, plus pure que l'argent examiné sept fois dans la fournaise; offrons avec une humble confiance le parfum de nos éloges à ce grand Dieu, qui veut bien recevoir l'encens de nos indignes mains sur ses autels; après avoir si souvent employé notre voix à louer le Seigneur dans ses saints, faisons-la servir dans ce jour à louer tous les saints dans le Seigneur. Souvenons-nous que la nuit annonce la science à la nuit, et que le Prophète invite les reptiles immondes de la terre, aussi bien que le soleil et les astres, à se mêler dans ce cantique de bénédiction que Dieu demande de tous les êtres. Quand nous nous tairions, les pierres de ce temple auguste parleraient, et les prêtres de cette

sainte et illustre congrégation, assemblés pour rendre un tribut annuel de gloire à ce divin Jésus qu'ils ont choisi pour l'objet singulier de leur culte, prendraient notre place pour remplir un emploi dont ils ont si souvent soutenu le poids avec dignité dans le lieu saint où je parle.

Mais comme nos regards ne sauraient soutenir l'aspect du soleil, si l'éclat de ses rayons, tempéré par les ombres, ne s'accommode à leur faiblesse, je me propose de ne vous faire entrevoir les grandeurs ineffables de Jésus qu'au travers des nuages de ses profondes humiliations : *Humiliavit semetipsum*, etc. (*Phil.*, II, 8.) Nous prierons ce vrai Moïse de se couvrir le visage d'un voile pour nous aider à contempler, parmi les ombres de ses abaissements, l'éclat éblouissant et insoutenable de la majesté qui l'environne. Jésus infiniment grand, parce qu'il s'est infiniment humilié; le chrétien capable de s'élever à une grandeur infinie, en participant aux humiliations infinies de Jésus. Prédicateur invisible, donnez à mes auditeurs ces oreilles de l'homme intérieur que votre sainte parole forme dans les âmes disposées à l'écouter : *Qui habet aures audiendi audiat* (*Marc.*, IV, 23); ces oreilles spirituelles qui font entendre ce que l'oreille n'a jamais entendu, et ce qui n'est jamais monté dans l'esprit de l'homme. Elevez votre voix pour parler vous-même de vous, cette voix qui ébranle les déserts et qui brise les cèdres du Liban, que le prophète dit être pleine de magnificence : *Vox Domini in magnificentia* (*Psal.* XXVIII, 4), et qu'il compare à une multitude d'eaux assemblées qui tombent avec bruit du haut d'une montagne. Faites couler de ce faible canal les eaux de cette sainte doctrine qui sortaient autrefois comme un fleuve de vie de votre bouche adorable, lorsque, ravissant les peuples en admiration par vos divins oracles, vous faisiez bénir les entrailles qui furent dignes de vous porter.

Saint Paul nous apprend que toutes les grandeurs de Jésus, en qualité d'homme, sont fondées sur l'humiliation de la croix. Il s'est humilié, dit cet apôtre, jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix; et en récompense d'un si profond anéantissement, son Père l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tous les noms. C'est à ce nom adorable que toute créature doit rendre hommage : *Que tout genou fléchisse*, dit le même apôtre, *au nom de Jésus, dans les cieux, sur la terre et aux enfers, et que toute langue confesse et publie sa gloire*. Jésus grand dans les cieux, Jésus grand sur la terre, Jésus grand aux enfers : quelle plus haute idée puis-je vous donner de ses grandeurs ineffables que celle qui est renfermée dans les paroles de ce grand Apôtre qui avait toujours le nom de Jésus-Christ dans la bouche et gravé dans son cœur : *In nomine Jesu omne genu flectatur caelestium, terrestrium et infernorum*. (*Phil.*, II, 10.) Mais pour renfermer autant qu'il nous sera possible un sujet d'une étendue infinie dans les étroites

bornes de ce discours, considérons les grandeurs de Jésus-Christ par rapport à lui-même et par rapport à son Eglise. Donnez-moi une attention indulgente dans un sujet que les anges même reconnaissent, au-dessus de leurs forces. Demandons cette grâce au Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Saint Augustin, ce docteur incomparable, ne pouvait assez admirer ce commencement de l'évangile de saint Jean, que l'Eglise a choisi pour terminer dignement la célébration des redoutables mystères, et qui est un abrégé de tout ce que la religion a de plus grand et de plus incompréhensible : *In principio erat Verbum, et Deus erat Verbum*. (*Joan.*, I, 1.) Lorsque ce disciple bien-aimé, qui avait puisé dans la poitrine du Sauveur et dans la source même, ces fleuves de l'Evangile qu'il fit couler de sa bouche sacrée, et qu'il épancha sur toute l'Eglise, comme n'en pouvant contenir la plénitude, prononça ces oracles divins qui foudroyèrent les premières erreurs dont la paix de l'Eglise fut troublée, et qui seront la preuve éternelle de la divinité de Jésus-Christ. Lors, dis-je, que cet Apôtre, éclairé par le feu de l'amour qui l'embrasait, si reconnaissable entre ces animaux mystérieux où les évangélistes nous sont représentés, par l'image de l'aigle, prend son vol au-dessus de toutes les choses créées, il va fixer ses regards jusque dans le centre de la lumière inaccessible que Dieu habite, et nous décrit dans la génération éternelle du Verbe ces mystères ineffables qui font ployer toute la force de la raison humaine sous le joug que la loi lui impose.

En effet, chrétiens, que c'est un digne objet pour notre foi de considérer cet écrivain sacré, qui, comme parle le prophète, prêtant sa langue au Saint-Esprit, comme une plume qui, guidée par une main rapide, trace des caractères dont le sens lui est caché, réunit en peu de paroles toute la sublimité de cette parole vivante du Père éternel, de cette pensée infinie que Dieu, qui pense de toute éternité ce qu'il peut penser, enfante, comme le soleil produit toute la lumière qu'il peut produire. Mais après que saint Jean nous a représenté le Verbe adorable dans sa génération divine, il nous le montre dans sa naissance temporelle. Après nous avoir élevés jusqu'à la Sagesse incréée, qui assistait aux conseils éternels de Dieu, assise à ses côtés sur son trône, qui faisait l'unique objet de ses complaisances, avant que les astres du matin le bénissent, que les anges, qui, comme parle saint Grégoire de Nazianze, ont brillé des premiers rayons de sa splendeur, lui rendissent leurs hommages, et que, se communiquant au dehors pour attirer l'adoration des hommes, elle se fût fait un jeu de cette riche variété de merveilles qui éclatent dans l'ouvrage de l'univers. Après, dis-je, que ce grand Apôtre a porté nos esprits si loin, descendant tout à coup d'une si haute élévation, et fondant, comme un aigle, des plus sublimes régions.

du ciel dans les plus profonds abîmes de la terre, il nous fait voir le Verbe fait chair qui tombe et se précipite, comme parle Tertulien, de la divinité dans l'humanité : *Verbum humanatur et cadit*.

Voilà, chrétiens, un digne sujet de nos méditations ; mais ce n'est pas un spectacle moins grand que de voir cette même chair, une portion de celle dont nos corps sont pétris, et qui n'a d'autre différence en Jésus-Christ de la nôtre que celle d'avoir été formée par l'opération de l'Esprit-Saint dans le sein de Marie, portée, pour ainsi dire, sur les ailes de la divinité jusqu'au plus haut de son trône, associée à la gloire de Dieu même. Qui de vous, mes frères, n'a pas été vivement touché de l'objet que l'Eglise présente à ses enfants le jour qu'elle célèbre l'Ascension de son divin époux, lorsque cet adorable Sauveur, après avoir béni ses disciples et leur avoir donné sa paix, s'éleva en leur présence dans les cieux, et que couvert d'une nuée qui le déroba bientôt à leurs regards, il porta notre nature au-dessus des plus sublimes intelligences pour en faire l'objet éternel de leur adoration. Quelle douce pensée, pour une âme chrétienne, d'accompagner le Fils de Dieu dans l'appareil invisible de son triomphe, de se mêler avec la troupe des captifs glorieux délivrés des liens de la mort qui, environnant le char de son vainqueur, entrent avec lui dans le ciel par les portes éternelles qui s'ouvrent devant ce Roi de gloire.

Si je ne craignais d'être opprimé par l'éclat de la Majesté divine, en voulant la considérer de trop près, j'exposerais à vos yeux ce premier-né des élus, devant lequel se courbent les collines éternelles du monde. Je vous le ferais admirer comme la lampe divine qui éclaire la céleste Jérusalem de ses rayons. J'exposerais ces vives images avec lesquelles saint Jean nous décrit les grandeurs ineffables de Jésus. Je vous le ferais voir ayant sur le front ce diadème mystérieux, composé de douze étoiles, chacune plus brillantes que le soleil, et sous ses pieds ces vingt-quatre couronnes dont les vieillards de l'*Apocalypse* lui rendent hommage, tout brillant de ces vêtements plus blancs que la neige, sous lesquels il parut dans le mystère de sa Transfiguration, revêtu de la robe de notre humanité, non plus souillée en quelque sorte des apparences du péché, des infirmités et des langueurs de notre nature, mais dans ce riche appareil où le Prophète nous représente l'épouse du Roi de gloire, teinte, pour ainsi dire, de la pourpre de son sang dans lequel il l'a lavée, et resplendissante de la lumière divine qui sort de son corps glorieux.

Ce qui fait la principale grandeur de Jésus-Christ dans le ciel, c'est que tous les bienheureux ne sont saints que par une communication de sa sainteté et une participation de sa gloire : *In lumine tuo videbimus lumen*. (*Psal. XXXV, 10.*) En effet, le plus riche apanage de la royauté, celui dont les grands sont le plus jaloux, et que les

âmes nobles leur envient le plus, c'est de pouvoir faire des heureux de tous ceux qu'ils aiment, d'avoir dans leurs mains de quoi seconder les désirs de leur cœur, et de n'être point exposés à la peine d'une générosité qui n'a que des souhaits stériles. Cependant ces rois de la terre ne peuvent répandre leurs bienfaits que sur quelques-unes de leurs créatures ; il faut qu'ils appauvrissent les uns pour enrichir les autres, et que pour faire un petit nombre d'heureux, ils fassent quelquefois une infinité de misérables. Ils ne peuvent donner que des biens périssables, qui sont la proie inévitable de la mort, quand ils échappent aux révolutions de la vie. Parmi les avantages temporels, il y en a plusieurs qui sont hors de leur puissance : la réputation, le repos, la santé, la vie, ne sont pas des dons de leur libéralité : ils ne sauraient garantir ceux qu'ils comblent de leurs faveurs, de ce dégoût qui naît de l'abondance, et qui empoisonne toutes leurs fausses joies. Il n'en est pas ainsi de vous, ô mon divin Jésus ! Vous êtes cette fontaine cachée qui s'est changée dans un fleuve et un torrent de délices, où se plongent tous les bienheureux ; cette huile de la veuve qui remplit tous les vaisseaux vides des élus, selon la mesure de leur grâce, et le degré de leur gloire ; ce pain miraculeux qui, se multipliant dans vos mains jusqu'à l'infini, après avoir nourri la troupe innombrable de ceux qui vous ont suivis dans le désert de cette vie, suffirait encore pour soulager la faim de tous les réprouvés, s'ils s'en étaient rendus dignes. Vos élus désirent toujours ce qu'ils possèdent, en possédant toujours ce qu'ils désirent ; la source d'eau vive où ils étanchent leur soif la renouvelle sans cesse. Ils sont tous heureux de votre bonheur, glorieux de votre gloire, saints de votre sainteté, grands de votre grandeur, passibles de votre paix, riches de vos richesses. Mais pour suivre le dessein que je me suis proposé, permettez-moi, chrétiens de vous faire remarquer les humiliations de Jésus-Christ mêlées avec ses grandeurs. Dans les plus riches descriptions que saint Jean fait de sa gloire, il nous le représente comme un agneau immolé. C'est aux pieds de cet agneau que les vingt-quatre vieillards jettent leurs couronnes, les troupes innombrables des esprits bienheureux environnent le trône de l'Agneau, et ils crient tous d'une voix, que l'Agneau est digne de recevoir l'honneur, la bénédiction, la divinité et la gloire. Il conserve dans le ciel les cicatrices de ses plaies adorables sur son corps glorieux ; il veut que le signe de l'Agneau soit imprimé sur le front de tous les élus, et que la communication de sa gloire soit jointe avec l'impression de ses souffrances. Lorsque saint Jean, ravi d'admiration à la vue de cette troupe innombrable de prédestinés de toute nation, de toute langue et de toute tribu, qui, marqués du signe de l'Agneau, sont debout devant son trône, revêtus de robes blanches, avec des palmes dans leurs

maines, chantant le cantique immortel de la gloire ; lors, dis-je, que cet apôtre, dans le transport que lui cause une vision si admirable, demande à un des vingt-quatre vieillards qui sont ceux qui paraissent couverts de ce riche vêtement ? il entend une voix qui lui dit : Ceux que vous voyez dans ce brillant appareil ont passé par les grandes tribulations. *Ils ont lavé et blanchi leur robe dans le sang de l'Agneau* ; c'est pour cela qu'ils jouissent d'une paix éternelle à l'ombre de son trône ; ils n'auront plus ni faim ni soif ; Dieu essuiera toutes les larmes de leurs yeux : la considération de Jésus-Christ crucifié, qui a fait l'entretien et les délices des saints sur la terre, fait encore leur occupation et leur félicité dans le ciel : selon qu'ils reçoivent, dans un plus haut degré, la lumière de la vision béatifique ; ils voient plus de grandeurs dans cet abîme d'anéantissements. Ils bénissent et ils adorent les plaies de leur Rédempteur, qui leur ont ouvert l'entrée de la gloire. Voilà, mes frères, comme quoi tout genou fléchit dans le ciel au nom de Jésus. Voilà, dis-je, une image de ses grandeurs dans le ciel ; considérons leur élévation sur la terre.

Ce n'est pas sans un grand mystère que Jésus-Christ a voulu que les symboles de sa puissance et de sa royauté fussent unis avec les marques de ses souffrances et de ses opprobres. Lorsque le jour de sa mort il voulut mourir avec l'appareil d'un roi dont le royaume n'est point de ce monde, se donnant en spectacle à toute la terre, avec une couronne d'épines sur la tête, une pourpre déchirée sur les épaules, élevé sur la croix comme sur un trône, pour y recevoir les hommages de tous les hommes ; la sagesse divine qui exécutait ses desseins éternels par des ministres aveugles, et qui s'est servie de la cruauté des Juifs pour opérer la rédemption des hommes, faisait entrer dans ces circonstances de la Passion de Jésus-Christ, les signes prophétiques de cette grandeur souveraine, devant laquelle toutes les grandeurs temporelles ne sont que poussière. Jésus-Christ nous assure que toute puissance lui a été donnée par son père sur la terre et dans les cieux. Tout l'empire chrétien reconnaît la puissance d'un Dieu crucifié : *Elève tes yeux*, disait autrefois Dieu à Abraham, *porte tes regards depuis l'aquilon jusqu'au midi, depuis l'orient jusqu'à l'occident ; lève-toi ; parcours toute la terre dans sa longueur et dans sa largeur. Je la donnerai au fils qui naîtra de toi. Je multiplierai ta race comme les sablons de la mer, et comme les étoiles du ciel. Celui qui pourra compter la poussière de la terre, saura nombrer le peuple infini dont je te ferai le chef et le père.* Cette prophétie ne s'est pas vérifiée dans le peuple juif descendu de ce patriarche ; il ne s'est pas multiplié jusqu'à l'infini, puisque d'autres peuples l'ont surpassé en nombre et en puissance ; sa domination n'a pas été sans bornes, ni sa durée sans fin, puisqu'elle a été renfermée dans les limites de la Judée, et que le peuple romain

s'en est rendu le maître. Cette prédiction ne s'est donc accomplie que dans le peuple des chrétiens répandu par tout le monde et sorti de Jésus-Christ, dont Abraham a été le père selon la chair. La postérité spirituelle de ce saint patriarche s'est multipliée dans les chrétiens, comme les étoiles du ciel et comme les sablons de la mer. La domination de Jésus-Christ, de cet innocent Isaac, sacrifié par son Père sur la montagne, étant universelle dans son étendue, sera éternelle dans sa durée, et son règne est le règne de tous les siècles.

Or, la croix est le trône où ce Roi de gloire a établi son empire spirituel sur la terre. O bienheureuse église, s'écrie saint Augustin, épouse de Jésus-Christ, vois ton héritage étendu par toute la terre ; vois régner sur tes autels celui que les Juifs ont couvert d'opprobres sur la croix ! *Vide regnantem quem illi viderunt pendentem !* Vois cette croix, d'un signe d'opprobre changée dans un étendard de triomphe, et devenue le trône glorieux de celui dont elle a été le supplice ; c'est par son sang qu'il a acquis l'Eglise, et le souverain domaine qu'il a sur toutes les nations dont elle est composée. C'est ce qui nous est représenté par ce diadème mystérieux que portent sur leur front les vicaires de Jésus-Christ ; la triple couronne dont il est formé, marque l'universalité de tous les peuples, sur lesquels ce roi crucifié a étendu sa puissance spirituelle ; la croix, élevée sur ces couronnes, apprend à tous les chrétiens que Jésus-Christ, leur chef, n'a pas dompté le monde par le fer, mais par le bois, comme dit saint Augustin : *Terram domuit non ferro, sed ligno.* Il a son sceptre non dans la main, mais sur ses épaules, et il porte écrit, sur son corps couvert de plaies, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, parce qu'il est entré dans sa gloire par les souffrances, et que tout son corps, couvert de plaies, a été comme la victime qui a mérité au souverain sacrifice l'union de la royauté et du sacerdoce dans sa personne adorable. Ce mystère de la croix a été prêché à tous les peuples du monde : la puissance qui lui est attachée n'a point de bornes ; tout homme qui vient au monde entre sous le domaine de Jésus-Christ. A la vérité il y a des peuples assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, sur lesquels le soleil de justice, après s'être levé par la prédication de l'Evangile, s'est éclipsé par les secrets jugements de Dieu et la profondeur impénétrable de ses conseils. Mais enfin, quoique ces peuples plongés dans l'ignorance, ne reconnaissent pas l'empire de Jésus-Christ, ils ne laissent pas d'y être assujettis ; ils paraîtront avec tous les autres hommes devant le tribunal de ce souverain juge des vivants et des morts. Leurs pères ont péché, et ils portent peut-être la peine de leurs crimes, dans la soustraction des lumières qu'ils reçurent par la prédication des apôtres, lorsque l'Evangile fut annoncé à toute créature ; mais comme Dieu sanctifia dans les premières années du

monde, les anciens patriarches, auxquels il révéla les mystères de Jésus-Christ, et qui, comme disent les Pères, furent chrétiens tant de siècles avant le christianisme, il peut faire encore la même grâce à ceux d'entre ces peuples qui, fidèles aux lois de la droite raison dont ils ont les principes, peuvent attirer par de bonnes œuvres, aussi bien que le centenaire Corneille, la grâce d'une conversion miraculeuse; et saint Thomas assure que Dieu leur enverra plutôt un ange du ciel pour les instruire, que de manquer au devoir de Rédempteur universel des hommes, en leur refusant les lumières dont ils ont besoin pour le connaître, lorsqu'ils n'y mettront point d'obstacle par leurs péchés. Ainsi, comme il n'est point d'hommes sur la terre qui ne puisse être sauvé par la grâce de Jésus-Christ, et auquel ce souverain Rédempteur ne puisse appliquer les mérites de sa mort, il n'en est point qui ne soit soumis à sa puissance spirituelle.

C'est pour cette raison que Jésus-Christ voulut prendre le titre de roi sur la croix, dit saint Augustin, et qu'il permit que cette inscription mystérieuse fût mise sur sa tête, dans les trois langues originales dont toutes les autres sont sorties. Il fallait que tous les peuples du monde pussent lire, dans ces trois idiomes différents, le titre de domination et de royauté que Jésus-Christ s'est acquis sur eux par la croix, comme le pontife de cette année avait prêté par une inspiration divine, enveloppée dans le mouvement d'envie, qui lui fit dire qu'il était expédient qu'un homme mourût pour tout le peuple; ainsi la main de Pilate fut conduite par l'esprit de Dieu, lorsqu'il écrivit, *Jesus Nazaréen Roi des Juifs*. En effet, lorsque les princes des prêtres lui voulurent faire changer cette inscription en mettant, *Jesus, non pas roi, mais qui s'est dit roi*, ce gouverneur répliqua que ce qu'il avait écrit demeurerait écrit : *Quod scripsi, scripsi* (Joan., XIX, 22); car comme la royauté de Jésus-Christ ne devait point avoir de fin, le titre qui la lui donnait ne devait recevoir aucun changement. Le Sauveur du monde voulut que ce titre de sa grandeur et de sa puissance fût donné en spectacle à toutes les nations de la terre, que la solennité pascalle avait assemblées dans Jérusalem : car bien que le culte du vrai Dieu fût presque tout renfermé dans la Judée, la magnificence du temple, la sainteté des cérémonies, cet appareil si majestueux et si vénérable de religion, le bruit des prodiges que Dieu avait opérés en Israël, les lois et les livres de Moïse dispersés dans le monde, les Juifs qui, menés en servitude parmi les nations, y avaient jeté les semences du véritable culte; toutes ces choses, dis-je, attiraient de toutes parts dans Jérusalem plusieurs adorateurs qui, reconnaissant le vrai Dieu parmi les nations, venaient lui rendre leurs hommages et lui présenter leurs offrandes dans le seul temple qu'il avait sur la terre. Or le concours des nations se faisait surtout à la fête de Pâques : c'est pour cela que Jésus-Christ en choisit la solennité, non-seulement pour accomplir la grande figure

de l'Agneau pascal, en consommant son sacrifice, mais afin que tous les peuples du monde en célébrassent en quelque sorte la réalité, et qu'ils pussent lire chacun dans leur langue, comme ils l'entendirent quelque temps après par la prédication des apôtres : Ce Jésus crucifié est le vrai roi, et le seul Dieu que nous devons adorer.

C'est pour cela que l'Eglise, en célébrant les mystères douloureux de la passion, mêle des chants d'allégresse avec ses gémissements, et que ses cantiques sacrés font sentir à ses enfants que les jours de leur deuil sont en même temps des jours de triomphe, dans lesquels ils doivent célébrer les trophées et les victoires du Sauveur, en partageant ses douleurs et ses opprobres. Les étendards du Roi de gloire paraissent, dit-elle aux chrétiens, en leur présentant le signe sacré de leur redemption; le mystère de la croix éclate, que toutes les langues se dénouent pour chanter le combat et le trophée glorieux de la croix. O croix! ô arbre sacré, heureux d'avoir porté le véritable fruit de vie! Toi seule as donc été digne de porter la redemption des hommes, d'être teinte du sang de l'Agneau sans tache, et de devenir la planche salutaire qui a sauvé le monde du naufrage! Tels sont les chants que l'Eglise mêle à ses cérémonies funèbres, pour célébrer les grandeurs ineffables de Jésus, avec le mystère de ses souffrances.

C'est là, chrétiens, ce qui relève infiniment la gloire de Jésus-Christ, de l'avoir tirée du sein de ses humiliations et de ses opprobres, et la domination de ce roi crucifié sur tous les peuples du monde, lui est d'autant plus glorieuse qu'elle vient de l'abjection qui l'a précédée. Ne vous arrêtez pas aux apparences de cet homme de douleurs : Tout infirme qu'il est, le prophète Isaïe l'appelle un Dieu fort; cet Agneau immolé est le lion victorieux de la tribu de Juda; cette racine de Jessé, qui semble flétrie et desséchée, c'est le germe du Seigneur qui doit s'élever avec magnificence. Jésus-Christ pouvait attaquer ouvertement le démon, et faire retomber du souffle de sa bouche tous les vains simulacres que l'ignorance des hommes lui avait élevés; mais cette victoire eût été moins honorable pour le Sauveur, parce qu'elle aurait été moins incompréhensible. Il fallait, dit saint Léon, que la tête du dragon infernal fût écrasée par les pieds d'un Dieu sur une croix, et que le démon fût vaincu dans la même nature qu'il avait vaincue. Cette manière d'opposer ainsi la faiblesse à la force a quelque chose de plus digne de Dieu que tout autre, parce que des moyens si contraires à la fin qui les a suivis nous obligent, dit saint Augustin, de remonter à la cause supérieure qui les a fait agir. Le seul spectacle d'un Dieu crucifié, exposé à l'adoration de tous les hommes, est une preuve incontestable de sa divinité. L'impiété la plus obstinée doit ce témoignage à la vérité; ce dessein si grand, si extraordinaire, si inouï, de se faire adorer

sur une croix, bien loin de pouvoir être exécuté par l'homme, ne pouvait seulement tomber dans l'esprit de l'homme. Le crucifiement d'un Dieu, considéré en lui-même, paraît véritablement un scandale; mais ce crucifiement, joint avec les choses qui l'ont précédé et qui l'ont suivi, est sans doute l'événement le plus admirable, et dans lequel l'homme doit reconnaître plus visiblement une puissance au-dessus de la sienne, que dans aucun autre qu'il pourrait même imaginer. Jésus-Christ, voulant nous convaincre qu'il était Dieu, et devenir l'objet du culte de tous les hommes, ne pouvait leur paraître plus grand et plus adorable que sur une croix dont il a fait l'instrument de ses merveilles et le trône de ses grandeurs. De cet abîme d'anéantissements où l'esprit se perd, où la raison se trouble, où toutes les pensées humaines se confondent, il s'élève une gloire si éclatante, des rayons si vifs et si sensibles de vérité pour une âme qui entre par la méditation dans les grandeurs de ce mystère, qu'elle s'écrie avec le Prophète: O Seigneur! vos témoignages ne sont que trop croyables! *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* (Psal. XCII, 5.) Juifs aveugles, vous avez voulu voir la tête de votre Messie ornée d'un riche diadème, non d'épines; vous vouliez voir ses épaules parées d'une pourpre éclatante, non souillées de sang; vous vouliez voir ses mains chargées d'un sceptre précieux, non percées de clous; vous vouliez voir ses pieds sur un trône magnifique, non cloués à une croix; mais ces épines, ces clous, ces fouets, ces abjections qui vous ont caché votre Messie, sont les signes glorieux qui doivent vous le montrer.

Ah! mes frères, élevons ici nos esprits, et remplissons-nous d'un profond respect pour Jésus, dont nous célébrons aujourd'hui les grandeurs. Les Juifs ont voulu voir leur Messie éclatant d'une pompe royale, et environné d'une majesté visible: quel roi parut jamais avec tant de gloire que ce roi crucifié; depuis que le signe de ses opprobres s'est changé dans un signe de triomphe, et que les peuples convertis à sa foi ont réparé, par leurs adorations, l'attentat commis par ses meurtriers contre sa personne adorable? Rappelez ces conquérants si vantés de l'ancienne Rome, lorsque, chargés des dépouilles des nations captives, trainant des rois attachés à leur char, ils venaient recevoir les honneurs du triomphe dans la capitale ville de la terre, quand elle était dans sa plus haute splendeur, et que ses derniers citoyens se préféraient aux monarques. Ce spectacle le plus grand que le monde ait offert aux yeux de ses adorateurs, et sur lequel le grand Augustin souhaita d'arrêter ses regards, est-il comparable à cet hommage annuel que l'Eglise dresse à ce Dieu caché sur nos autels, lorsque l'exposant à l'adoration des peuples, et lui faisant comme un triomphe universel de toute l'étendue de l'empire chrétien, parmi les cantiques solennels de la joie et les sifle-

ments de l'hydre infernale, qui se cache à la vue de ce grand objet, elle oppose la vénération profonde de tous ses enfants, aux blasphèmes que l'hérésie a prononcés contre ce sacrement adorable. Rendons des grâces immortelles à notre grand Dieu de ce que la religion chrétienne, déshonorée par ce torrent d'impiété qui couvre le monde, conserve au moins tout l'appareil extérieur de sa majesté. Quelle bouche ose aujourd'hui prononcer le nom de Jésus qu'avec révérence, dit saint Augustin? Qui ne sent ranimer sa foi, en voyant cette multitude infinie d'autels, où la victime de l'Agneau sans tache est offerte, et le sera jusqu'à la fin du monde à ce grand Dieu, qui n'avait autrefois qu'un seul temple sur la terre. Réjouis-toi, mon âme, et chante éternellement les miséricordes du Seigneur dont la gloire remplit toute la terre! Sion, sors de la poussière, et pare-toi des plus riches vêtements de ta gloire. Les taches qui défiguraient la beauté de ton époux sont effacées; il a mis son trône dans le soleil, et il a paru dans toute la splendeur de sa majesté. Sa gloire a converti les cieux, et sa louange a retenti par tout l'univers. Vois-le maintenant, le plus beau des enfants des hommes, attirer les peuples par la grâce divine qu'il a sur ses lèvres, et qu'il répand sur sa parole! Epouse du Roi de gloire, Eglise de Jésus-Christ, règne assise à ses côtés, revêtue d'une robe d'or, brillante d'une riche variété, dont les rayons réfléchis de sa gloire t'environnent. Vois la fumée de l'encens qui brûle de toutes parts dans ses temples, se mêler avec le bruit des oracles sacrés de son évangile! Les plus grands rois du monde prosternés devant sa face, trouver leur front moins honoré par leur diadème que par le signe de la croix! Tant de bouches sacrées ouvertes pour célébrer son nom; les plumes de mille écrivains consacrées à sa gloire! Sa croix placée sur le frontispice des temples, élevée sur le débris des idoles et sur l'amas d'une infinité de trophées qui publient ses triomphes! Toutes les superstitions idolâtres et toutes les hérésies qui ont combattu la divinité de Jésus-Christ, abattues et brisées contre la pierre inébranlable de son Eglise! Le nom de ce Dieu crucifié, qui reprend en Orient le lustre qu'il semble perdre en Occident, et toutes les merveilles de sa religion naissante, renouvelées dans ces derniers siècles par la conversion d'un nouveau monde!

A la vue de ce grand spectacle qui ne s'écriera avec saint Augustin: *Cæci Judæi non viderunt lapidem; quanta cæcitas non videre montem!* Si les Juifs furent aveugles de ne pas voir cette pierre angulaire de la Synagogue et de l'Eglise, combien le sont davantage les chrétiens qui ne veulent pas voir cette montagne placée sur le sommet des montagnes! Fuyez, légions infernales, le lion de la tribu de Juda a vaincu; puissances des ténèbres, disparaissez à l'aspect de sa croix; que cette verge de Moïse, en ouvrant un passage miraculeux aux enfants d'Israël, ensevelisse Pharaon avec ses chars

dans les abîmes; que tous les démons qui avaient rempli le monde de leurs faux oracles, rentrent dans les cachots éternels où la justice de Dieu les a précipités; et que tout genou fléchisse dans les enfers comme dans les cieux et sur la terre au nom, de Jésus! Les démons s'enfuient au seul signe de la croix: ce signe adorable de notre rédemption, arboré par tout l'univers, l'a purifié de ces esprits immondes qui s'en étaient emparés; ces climats où la religion de Jésus-Christ fleurit depuis tant de siècles, ont vu tous ces simulacres d'abomination, que nos pères avaient élevés à leurs fausses divinités, faire place à cet étendard sacré qui publie de toutes parts les grandeurs de Jésus. Tous ces génies qui infectaient l'air, la terre, les eaux, les bois et les montagnes et dont une aveugle superstition s'était fait autant de dieux, ont disparu et sont rentrés dans l'abîme dont ils étaient sortis avant que Jésus-Christ eût remporté les dépouilles de l'enfer sur la croix. C'est de ce vainqueur du démon que les ministres sacrés ont reçu le pouvoir de le chasser des âmes et des corps, en remettant les péchés; c'est à Jésus-Christ que les démons obéissent, lorsqu'ils sortent des âmes infectées par le péché originel, pour faire place au Saint-Esprit qui en fait son temple par la grâce baptismale dont il les orne.

Voilà, mes frères, une légère idée des grandeurs de Jésus dans le ciel; toute faible qu'elle est, si nous avions une foi vive, elle suffirait pour élever nos esprits et nos cœurs au-dessus du monde. *Qui me donnera des ailes de colombe pour prendre le vol au-dessus des choses périssables, et me reposer dans le Seigneur?* Le titre d'enfant de Dieu nous donne un droit légitime à l'héritage de son royaume; Jésus-Christ nous l'a mérité par son sang, et nous l'a communiqué par le baptême. Il est le premier-né d'entre ses frères, et nous avons par adoption le droit qu'il a par sa nature. *O enfants des hommes, jusques à quand aimerez-vous la vanité, et chercherez-vous le mensonge?* Faut-il qu'étant destiné à participer aux grandeurs ineffables de Jésus, nous courions après ces vains fantômes de grandeurs qui nous échappent? *Notre vrai trésor est dans le ciel.* C'est donc là que doit être notre cœur; c'est là que nous devons travailler à devenir grands, non pas sur la terre. Si nous étions des chrétiens véritables, nous ne trouverions rien de grand que la vertu; nous regarderions avec peine cette faiblesse si généralement répandue dans le monde, de n'y rien estimer que ce qui est grand aux yeux du siècle, de souhaiter même des grandeurs à ceux qui en prêchent le mépris, de diminuer l'estime des talents consacrés, par le défaut des succès temporels; nous verrions comme des insensés ces adorateurs du monde, qui se font petits devant les grands, pour faire les grands devant d'autres petits; ces hommes si vainement entêtés de ces grandeurs de leur état, qui ne sont rien en comparaison d'autres grandeurs temporelles, qui ne sont

elles-mêmes qu'un néant, par rapport à la grandeur du ciel. Nous pleurerions sur l'aveuglement de ceux qui voudraient, pour ainsi dire, élever la superbe Babel jusqu'aux nues, pour se mettre à couvert du déluge de la vengeance divine qui les menace; qui travaillent toute leur vie à élever le fragile édifice de leur grandeur, et à l'appuyer sur des fondements d'argile, que les disgrâces renversent, et que la mort emporte. Aspirons, chrétiens, à cette grandeur immuable et éternelle; nous sommes dans l'Eglise de Jésus-Christ qui est appelée son royaume, parce qu'elle nous en ouvre l'entrée; nous sommes dans l'enceinte de ce royaume; nous avons un pied dans la céleste Jérusalem. C'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel, qui nous en ouvre l'entrée; nous sommes dans cette voie qui vient du ciel et qui mène au ciel; nous y voyons les vestiges de Jésus-Christ, et les traces de ceux qui l'ont suivi; les canaux des sacrements sont ouverts, les trésors de la sainte parole nous sont confiés, le sacrifice de l'Agneau sans tache est offert pour nous. Jésus-Christ, qui fait la félicité des saints dans le ciel, est l'objet de l'adoration de tous les hommes sur la terre. Mais, après vous avoir tracé une légère ébauche des grandeurs de Jésus-Christ en lui-même, tâchons de les considérer par rapport à son Eglise.

SECOND POINT.

Il arrive à la plupart des chrétiens la même chose qu'aux apôtres, qui, ayant été surpris pendant la nuit d'une tempête violente en pleine mer, se trouvaient en péril de faire naufrage. Le Sauveur qui s'était séparé d'eux pour prier à son ordinaire dans la solitude, les voyant en danger de périr, vient à eux au milieu des vagues; mais en le voyant marcher sur les flots, ils le prennent pour un fantôme, et leurs terreurs se redoublent au lieu de se calmer. Le Sauveur leur dit avec cette voix qui calme les orages: ne craignez rien, c'est moi-même: *ego sum.* (*Matth.*, XIV, 27.) Ah! Seigneur, si c'est vous, lui dit saint Pierre, commandez-moi d'aller à vous. Aussitôt, sur la parole de Jésus-Christ, cet apôtre se jette dans la mer avec une foi vive; les vagues s'affermissent sous ses pas, jusqu'à ce qu'un coup de vent l'ayant étonné, la fermeté des ondes cesse au moment que celle de sa foi s'ébranle; il enfonce, et il est prêt à périr; mais le Sauveur, le prenant par la main, lui dit: Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté? *Modica fidei, quare dubitasti?* (*Matth.*, XIV, 31.) Image naturelle de ce qui se passe dans la plupart des chrétiens: le chef est sur le rivage, Jésus-Christ est dans le ciel, pendant que les membres sont flottants et agités dans le vaisseau de son Eglise, et dans cette arche de salut qui les conduit au ciel. Les ténèbres impénétrables de la foi, et les tentations violentes qui l'attaquent, les troublent; ils ne savent où ils marchent, ni où ils vont; ils ne voient autour d'eux

qu'une mer agitée, une nuit affreuse, une tempête horrible. Le Sauveur se présente à eux pour les rassurer, mais ils le prennent pour un spectre; sa religion si solide leur paraît une illusion, mais la voix de la grâce qui calme les tempêtes, se fait entendre au fond d'une âme chrétienne, et lui dit; Ne crains rien, c'est moi-même; je suis véritablement ton Dieu : *Ego sum*; je ne suis point un faux docteur ni un guide aveugle; je suis la voie, la vérité et la vie. Ah! Seigneur, si c'est vous, commandez-moi d'aller à vous; affermissez sous mes pas ces vagues affreuses qui m'environnent, ces flots des tentations et des persécutions qui me troublent. L'âme, fortifiée par une réponse intérieure de Jésus-Christ au dedans d'elle, marche avec confiance sur les flots et parmi les orages du siècle, jusqu'à ce qu'étant surprise par l'assaut d'une grande épreuve que Dieu lui envoie, elle commence d'enfoncer, elle sent sa foi prête à faire naufrage; mais son Sauveur, la prenant par la main, la soutient par la vertu toute-puissante de sa grâce sur le bord de l'abîme, et lui fait connaître le besoin continuel qu'elle a de son secours.

Cette divine foi, dont Jésus-Christ est l'appui dans une âme, y repand la douceur de cette paix qui passe tous les plaisirs des sens; elle fixe l'entendement dans une créance, qui, bien qu'au-dessus de sa raison, satisfait néanmoins entièrement la raison, par les preuves solides sur lesquelles elle est fondée. Elle règle sa conduite par la sainteté de sa morale, la sagesse de ses maximes et la discipline de ses lois; elle bannit de la société et des états tout ce qui en peut troubler la paix, l'ordre et l'innocence; elle remplit parfaitement le cœur par la fin glorieuse qu'elle lui destine; elle contente entièrement l'esprit en le faisant remonter jusqu'à l'origine des choses, en le persuadant par un enchaînement de vérités qui se rendent témoignage les unes aux autres, en lui représentant cette liaison admirable de l'Ancien et du Nouveau Testament, où Jésus-Christ, la pierre angulaire qui joint les deux parties de l'édifice, paraît partout, ou en réalité ou en figure; où il est, comme parle saint Augustin, le parfait complément des saintes Écritures, le centre universel et le terme général auquel toutes les lignes des livres sacrés se rendent, et tout Jésus-Christ dans sa plénitude : *Omnium Scripturarum complementum, caput et corpus, Christum et Ecclesiam*.

Oh! Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour l'avoir ainsi regardé dans votre miséricorde: non-seulement vous l'avez couronné d'honneur et de gloire, et placé dans un rang peu inférieur à celui des anges, mais vous lui avez préparé une félicité semblable à la leur, lorsque, affranchi de sa prison de terre et délivré du poids de la mortalité, vous le transformerez en quelque sorte dans la nature de ces esprits bienheureux.

Mais si l'homme est si grand avec la foi dans Jésus-Christ, oh! qu'il est peu de

chose dénué de cet unique appui de la grandeur! Son esprit est le jouet de toutes les créances arbitraires, son cœur est le théâtre de ses passions tumultueuses qui s'entrechoquent, et son corps n'est qu'un vase de corruption et de boue, tombé du ciel en terre, et jeté dans le monde comme dans un vaste désert, où, sans guide et sans aucune marque de la voie qu'il doit tenir, il ne sait d'où il vient ni où il va, quelle est son origine et sa fin, s'il s'éloigne ou s'il s'approche de son terme; il a une soif ardente de la vérité, mais il est contraint de se désaltérer dans les eaux bourbeuses de l'erreur et des opinions humaines; il ne sait où trouver, dans ce désert, la source d'eau vive après laquelle il soupire, et ne voyant qu'incertitude dans ce grand problème du monde livré à ses disputes, à peine peut-il se rafraîchir par quelque goutte de cette rosée céleste de la vérité. Des plaisirs empoisonnés dans leur source par les remords, une fumée de quelques vains honneurs qui se perd en s'élevant, un amas de richesses dont l'avarice lui interdit l'usage; voilà toute sa félicité, toute son espérance et toute sa grandeur. Sans cette foi dans Jésus-Christ, il est sans guide dans ses pensées, sans frein dans ses passions, sans terme dans ses espérances, sans objet dans ses désirs, sans destination dans sa fin. C'est un vaisseau sans pilote, flottant au gré du vent et de la tempête dans une mer inconnue, et toujours prêt à se briser contre l'écueil de l'impiété et de l'indifférence des religions; la raison qui le distingue d'avec les bêtes lui en fait quelquefois envier l'animale stupidité; au lieu d'en consacrer les lumières aux saints usages de la religion, il ne s'en sert que pour la déshonorer et pour la combattre; il l'emploie à se dégrader lui-même de ses avantages, à détruire, autant qu'il le peut, cette portion immortelle de l'esprit de Dieu, et à chercher, dans l'horreur du néant, un asile contre les remords qu'elle lui cause. Le souvenir du passé l'afflige, le soin du présent l'inquiète, l'attente de l'avenir le trouble, la vue du tombeau l'effraye, et, de quelque côté qu'il se tourne, il ne peut trouver aucune situation où il se repose. Voilà, chrétiens, ce que c'est que l'homme sans religion et sans la foi de Jésus-Christ; voilà, dis-je, le sens caché et la clef de cette contradiction apparente qui se trouve dans l'*Ecclésiaste*, lorsqu'après avoir parcouru toutes les vaines occupations des hommes sur la terre, il termine tous les portraits différents qu'il en fait par ces paroles: Vanité des vanités, et tout n'est que vanité. L'homme meurt comme la bête, et personne ne sait si l'esprit des enfants d'Adam monte ou descend après le trépas, et cependant il conclut en disant: Craignez le Seigneur, observez ses commandements, car c'est là tout l'homme. Distinguant l'homme du temps et l'homme de l'éternité, l'homme sans foi et l'homme avec la foi, tout est vain dans l'un, tout est solide dans l'autre. Craindre le Seigneur, observer ses comman-

dements, croire en Jésus-Christ, voilà tout l'homme. *Ergo sine hoc nihil est omnis homo.* Donc, tout ce qui est hors de là dans l'homme n'est point de l'homme, dit saint Augustin; hors de là, tout est emporté par le torrent des choses humaines et périssables; les occupations les plus sérieuses sont aussi vaines que les plus puériles; les travaux des politiques, les victoires des conquérants, les recherches des philosophes, séparées de la foi, sont comme les amusements de l'enfance; le berger et le prince, les grands et le peuple, le pauvre et le riche, l'homme et la bête, tout est égal, tout n'est que vanité et qu'affliction d'esprit, hormis la crainte du Seigneur, l'observation de sa loi et la foi humble de Jésus-Christ dans une âme : cette portion de l'homme Dieu est tout l'homme dans l'homme : *Hoc est omnis homo.*

Heureuse l'âme qui est tombée dans ces belles chaînes de la religion chrétienne, qui, marchant dans cette voie qui conduit au ciel et qui vient du ciel, a pour guide celui qui est le principe et la fin. Je reconnais, ô mon Dieu, que je vous dois l'hommage de tout ce que je suis, et que mon entendement étant la plus excellente partie de moi-même, doit entrer le premier dans le sacrifice de justice que vous exigez de l'homme, en le captivant sous le joug de votre sainte parole. Eh ! qui croirai-je, ô mon Dieu, si je ne vous crois ? qui sera capable de fixer ma créance, si mon esprit demeure encore flottant après que vous avez parlé ? Votre voix s'est fait entendre dès le commencement du monde par les patriarches, par les prophètes, et dans la plénitude des temps; vous nous avez parlé vous-même, et vous avez laissé de si vives empreintes de la vérité dans votre parole, qu'on ne la peut méconnaître. Tout parle de vous dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament; vous êtes promis, annoncé, figuré et représenté partout; je découvre vos traits admirables dans Adam, dans Abel, dans Noé, dans Isaac, dans Jacob, dans Joseph, dans Moïse, Josué, David, Salomon; vous avez paru au travers de ces ombres lumineuses de la vérité qu'elles figuraient, et vous les avez toutes dissipées en plaçant votre trône dans le soleil par l'évidence de votre divine religion. Vous avez, pour ainsi parler, mis les couleurs et la dernière main à tous ces portraits ébauchés et prophétiques de Jésus-Christ, et vous avez rendu l'original si reconnaissable, qu'il faut s'aveugler soi-même pour ne vous pas voir par la foi. Vous êtes cette échelle mystérieuse qui touche de la terre au ciel, et qui par l'union ineffable de Dieu avec l'homme, remplit ce vide immense, qui sépare le Créateur d'avec la créature. Vous êtes ce degré par lequel l'homme peut monter jusqu'au trône de Dieu, et sur lequel l'âme fidèle s'appuie, en rendant l'hommage de l'adoration au souverain Etre : *Adorate scabellum pedum ejus.* (Psal. XCVIII, 5.) Vous êtes cette source de la sagesse, et cette origine de l'immuable vérité, de laquelle l'homme s'approche : plus il devient éclairé, et plus

il s'en éloigne, plus il devient aveugle. J'embrasse donc avec une confiance paisible toutes les vérités de votre sainte religion, et vous-même adorable, composé de Dieu et de l'homme, mystère incompréhensible, environné de ténèbres impénétrables, et en même temps de lumières si vives qu'il n'est pas moins impossible de vous ignorer que de vous comprendre ! Vous renversez toute ma raison et vous éclairez toute ma raison; vous laissez une sainte obscurité à ma foi pour lui conserver le mérite, et en même temps une certitude entière pour lui donner la confiance. Plusieurs disent à mon âme qu'elle ne doit point attendre son salut de vous, mais vous avez gravé sur notre front les traits de votre divine face. J'entrerai donc en paix dans la poussière du tombeau, et j'attendrai mon sort éternel de votre sainte loi, dont l'accomplissement sera mon partage. Dans les extrémités du monde, sur les rives les plus écartées de l'Océan, en implorant votre saint nom, vous serez mon espérance. *Spes omnium finium terræ et in mari longe.* (Psal. LXIV, 6.) J'ose vous dire, ô Seigneur, que l'homme fidèle se plaindrait de vous avec justice, si après avoir embrassé les vérités de la religion, vécu selon sa loi, observé ses conseils et persévéré jusqu'à la mort dans la pratique des vertus, il se trouvait frustré de son espérance. C'est donc en vain, dirait-il, que je me suis fait tant de violence pour marcher dans les voies pénibles de vos commandements : *Ergo sine causa justificavi cor meum.* (Psal. LXXII, 13.) Quel plaisir avez-vous pris, Seigneur, à séduire une pauvre âme qui se confiait dans votre parole, qui s'est privée des plaisirs des sens et des satisfactions permises pour vous plaire ? N'avez-vous donc fait autre chose, en établissant la religion chrétienne sur tant de preuves, de merveilles, de figures, de prophéties, de sainteté, d'ordre, de perpétuité, de miracles ? N'avez-vous, dis-je, fait autre chose que tendre un piège à l'homme fidèle, qui, sur tant de marques de divinité et de vérité, a mis son espérance en vous ? Pourquoi avez-vous permis tant d'événements surnaturels, si propres à établir cette créance, si vous saviez qu'elle n'était qu'une illusion ? Cet homme que vous avez créé raisonnable, n'a pu voir tant de caractères de votre doigt divin imprimés sur la foi de Jésus-Christ, sans croire que vous en étiez l'auteur. Il a cru tout ce qu'il a trouvé écrit dans votre sainte parole, parce qu'il a vu à une infinité de marques et de preuves que c'était Dieu qui avait parlé; et cependant il se trouverait à la fin de sa course privé de sa récompense ! Ah ! mes frères, l'idée que nous avons de la bonté et de la justice de Dieu peut-elle compatir avec une conduite qui leur serait si contraire ! Si cela était, j'ose vous le dire devant vos autels, en présence des anges et de tout ce peuple, il y aurait plus d'équité dans la créature que dans le Créateur; mais malheur à nous, si la défiance des paroles et des promesses de Dieu trouve jamais entrée dans nos âmes :

L'homme sage croit à la loi et la loi lui est fidèle. *Homo sensatus credit legi, et lex illi fidelis.* (Eccli. XXXIII, 3.) Si Jésus-Christ a été l'objet de notre foi, de notre espérance et de notre amour dans l'exil, il sera infailliblement l'objet de notre félicité dans la patrie. C'est cette espérance qui nous fortifie et nous soutient, dit saint Augustin, dans les épreuves de cette vie, parmi les contradictions des hommes et la malignité de ce siècle corrompu, où tous les vrais serviteurs de Dieu sont exposés à tant de tribulations : *In hoc duramus, in hoc perseveramus in tanta malignitate hujus sæculi.* Voilà notre consolation et notre force, en attendant que l'espérance devienne la chose, et que transformés d'hommes en anges par la gloire, nous soyons semblables à ces esprits bienheureux. Qui oserait l'espérer, si la vérité même qui nous l'a promis n'était un garant infaillible de sa parole ? *Donec spes fiat res cum in cælestem habitum commutati, similes angelis erimus, quis hoc auderet sperare nisi veritas ipsa promisisset?* Voilà ce qui anime votre zèle, toujours agissant pour le salut des âmes, vénérables prêtres en Jésus-Christ, vases sacrés remplis de l'onction divine de son sacerdoce, *sel de la terre et lumière du monde*, qui le préservez de la corruption par vos exemples et l'éclairez par votre doctrine ; continuez de faire passer la bonne odeur de cette sainte maison dans toute l'Eglise : soyez les gardes fidèles de la science de Dieu, qu'il vous confie pour en dispenser les trésors au peuple ; que le sacré volume de ses saints Evangiles passe dans la substance de vos esprits par la méditation et la lecture, devienne plus doux que le miel dans votre bouche et dans vos écrits. Faites que le dépôt de la foi, que nous avons reçu de nos pères, se conserve tout entier et sans aucune altération dans vos ouvrages ; soyez comme des sources dont les ruisseaux arrosent les places publiques, et où les fidèles aillent puiser cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle ; que la vie de Jésus-Christ, imprimée dans vos mœurs, rende visible à toute l'Eglise les portraits vivants de ce divin original ; proposez-le comme la voie abrégée de la sainteté à tous ceux que vous guidez dans les voies de Dieu, afin qu'en l'imitant vous le fassiez imiter, et que les membres de son corps mystique, unis avec leur divin chef par la grâce dans cette vie, participent à sa gloire dans l'autre. C'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON LXII.

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION DE
NOTRE-DAME.

*Prononcé à la Conception le premier
jour de l'Octave royale.*

Ipsa conteret caput tuum. (Gen., III.)

La femme écrasera ta tête.

Ce fut la malédiction prophétique dont Dieu frappa le démon, après qu'il eut fait succomber la première femme. Ce démon

flatteur et caressant, ce serpent du paradis terrestre, qui, après avoir précipité l'ange dans le ciel, fit tomber l'homme sur la terre ; cette couleuvre infernale, qui, couverte d'une agréable variété de couleurs, se glissant à replis imperceptibles dans les âmes, couvrant un venin mortel sous sa langue, dressant des embûches fatales au pied de l'homme assez malheureux pour lui prêter l'oreille, et attirant les yeux et les cœurs par l'amorce du plaisir criminel et d'un fruit défendu, c'est le péché. La tête de ce monstre nous représente le péché originel ; ce péché capital, le principe de tous les autres ; cette source infectée qui, par une infinité de canaux, a fait couler avec le sang d'Adam jusqu'à nous, la qualité contagieuse qu'il renferme. Ce levain fatal qui a corrompu toute la masse de la nature humaine où la voie ordinaire de la génération la répand ; cette racine d'iniquité dont les rejetons funestes se sont étendus par toute la terre, et se multiplieront jusqu'à la fin des siècles. La femme qui a écrasé la tête de ce monstre, par le privilège de sa conception sans tache, c'est la divine Marie : c'est cette femme que *toutes les générations appelleront bienheureuse*, et qui a mérité de recevoir dans l'Eglise un honneur qu'elle ne rend qu'à notre divin Rédempteur et à sa sainte mère, lorsqu'elle solennise dans une fête particulière la Conception de l'une, comme l'Incarnation de l'autre,

A la vérité, le sens de ces paroles peut tomber sur la part que Marie a eue dans l'ouvrage de notre rédemption, puisqu'elle a prêté son sang au Saint-Esprit pour former la victime innocente qui a réconcilié le ciel avec la terre ; que cette racine de Jessé a produit le fruit divin qui a rendu la vie au monde ; que c'est dans son sein virginal, dans cette fournaise de charité que s'est formé le serpent d'airain qui, élevé par Moïse, a guéri les blessures mortelles que les serpents de feu avaient faites aux Israélites, et que Marie a enfanté Jésus-Christ couvert de l'apparence du péché sans en avoir la malice, de la peau du serpent sans avoir son venin, et qui, donné en spectacle à tous les hommes sur la croix, a guéri toutes les plaies de la nature humaine ; de sorte que Marie a véritablement écrasé la tête du serpent par le ministère de son Fils ; puisque toutes les puissances infernales terrassées par Jésus-Christ, en dressant un trophée immortel à la gloire du Fils, entrent dans le triomphe de la mère, et que l'Eglise lui attribue cet honneur avec autant de justice qu'elle lui donne celui d'avoir éteint toutes les hérésies, en enfantant la vérité éternelle qui les a fait disparaître.

Cependant le privilège, qui a exempté Marie du péché originel, nous a représenté dans un sens plus précis et plus littéral, comme la femme marquée dans ces paroles, *Mulier conteret caput tuum. (Gen., III, 15.)* Ce péché, l'origine de tous les autres, étant clairement désigné par la tête du serpent, par ce chef de *ce corps du péché*, que nous

portons avec la chair d'Adam jusque dans le tombeau. Elevons donc notre voix avec celle de tous les chrétiens, et rendons avec joie à Marie un tribut d'honneur qu'elle reçoit des anges et des hommes. Disons, avec saint Augustin que Jésus-Christ et sa sainte mère ne sont point enveloppés dans ce débordement d'iniquités qui a inondé toute la terre; qu'en parlant des péchés, nous ne faisons aucune mention de celle qui a enfanté le Réparateur du péché, et que l'on ne peut s'imaginer un seul instant, sans la grâce, une Vierge qui a donné l'auteur de la grâce. A la vérité, l'Eglise, qui fait de ce grand jour une de ses plus grande solennités, n'a pas encore fait un article de notre foi d'un sentiment si généralement reçu, ni frappé d'anathème l'opinion qui lui est opposée; mais en attendant qu'elle s'explique elle ouvre la bouche des orateurs évangéliques; elle met la plume à la main des docteurs sacrés; elle anime le zèle et la piété de tous les fidèles, pour défendre et pour honorer ce glorieux privilège de Marie; de sorte qu'en se taisant, elle semble mettre la voix de tous ses enfants à la place de la sienne. Ainsi, pour entrer dans son esprit, taisons-nous à son exemple, et révéraient avec un profond respect la Conception de Marie sans tache, réservons aujourd'hui nos principaux éloges à cette fidélité tout admirable, avec laquelle la Vierge répondit à une grâce si éminente: ce sera le sujet de la première partie de ce discours. Et pour joindre notre instruction avec la gloire de Marie, regardons-la comme un grand exemple qui nous apprend la fidélité que nous devons à la grâce de notre baptême: ce sera la seconde partie. Mais pour parler dignement de la grâce que Marie reçut dans sa Conception, et de la fidélité que nous devons à la grâce de notre baptême; implorons l'assistance du Saint-Esprit, qui remplit cette divine Epouse de grâce, au moment que l'ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

C'est Dieu qui est l'auteur de tout ce que nous sommes; il est, dit saint Augustin, le principe de notre bon être et de notre heureux être : *c'est par la grâce que je suis ce que je suis*, dit l'Apôtre; c'est cette précieuse participation de la divinité qui communique à nos actions un mérite surnaturel, et les rend dignes du ciel; c'est une semence divine qui produit en nous des fruits d'immortalité: car bien que cette grâce ait besoin de notre fidélité et de notre coopération pour opérer notre salut, c'est pourtant cette grâce même qui produit la coopération et la fidélité sans lesquelles la grâce est inutile.

Mais en même temps que nous rendons nos hommages à la grâce de notre Rédempteur, reconnaissons le prix et l'excellence de notre liberté, qui fait dépendre notre salut de nous, en même temps qu'il est entre les mains de Dieu, et qui, par le bon usage que nous en faisons, nous fait mériter ce que

Dieu nous donne. A la vérité, c'est Dieu qui nous crée, qui nous sanctifie et qui nous glorifie, dit le même saint Augustin; mais ce grand docteur nous apprend que celui qui nous a créés sans nous, ne sauvera pas sans nous, parce que si nous ne pouvons pas entrer dans l'ouvrage de notre création, puisqu'il est impossible d'agir avant que d'être, nous avons une véritable part à l'ouvrage de notre sanctification qui est un fruit de notre mérite, et au bonheur de notre glorification qui en est la récompense.

Nous devons reconnaître dans cette conduite de Dieu sur nous, sa sagesse et sa bonté, qui ont bien voulu nous donner quelque part à l'heureuse destinée qu'il nous prépare, afin de nous la faire acquérir avec plus de gloire, et posséder avec plus de joie; et que sans rien perdre de la reconnaissance que nous devons à notre divin Rédempteur, nous ayons la consolation d'être en quelque sorte redevables à nous-mêmes: puisque si Dieu couronne ses dons en nous couronnant, il couronne en même temps nos bonnes œuvres, qui sont un fruit de ses dons, et que la juste récompense que nous attendons du Juge équitable, à la fin de notre course, est tout ensemble une rétribution de sa justice, et une gratification de sa miséricorde.

Ces principes théologiques étant supposés, nous disons que Marie répondit parfaitement à la grâce éminente qu'elle reçut au premier moment de sa Conception. La grâce dans laquelle cette Vierge incomparable fut conçue, renferme trois grands avantages: 1° une exemption de la tache du péché originel; 2° une entière suspension des suites du péché d'Adam, je veux dire de la concupiscence et des passions; 3° une destination à la maternité divine, jointe à la virginité. Or, afin que Marie fût parfaitement fidèle à la grâce de sa Conception, il fallait qu'elle répondît, autant qu'il était en son pouvoir, à ces trois grandes avantages. Il fallait, dis-je, que, pour reconnaître la grâce que Dieu lui avait faite en la garantissant du péché originel, elle ne reçût pas la moindre tache du péché actuel: puisque les suites funestes de la concupiscence avaient été entièrement suspendues dans Marie, il était juste qu'elle se tint séparée des objets qui pouvaient en rallumer les étincelles; et enfin, puisqu'elle était destinée à devenir la mère d'un Dieu, elle devait orner de toutes les vertus le temple où la majesté du Très-Haut devait descendre. Marie a rempli parfaitement ces trois obligations attachées à la grâce qu'elle reçut dans sa Conception.

N'attendez pas, Messieurs, que je charge, dans une dissertation de doctrine, l'hommage de religion que je viens rendre à Marie, que j'affaiblisse en quelque sorte, par des preuves recherchées, une vérité que la piété publique embrasse avec tant d'ardeur, et que je m'efforce d'enrichir sur tant de discours et d'écrits que les plus savantes plumes et les plus éloquents bouches ont consacrés à ce digne sujet de leurs veilles.

Dans un jour solennel consacré à l'honneur de la reine des anges, il lui est plus avantageux de laisser l'intérêt de sa gloire à la dévotion des fidèles, qu'à la doctrine des prédicateurs. Est-il nécessaire d'établir dans la chaire une vérité dont presque tous nos auditeurs sont de zélés partisans. La conception de Marie sans tache gravée en caractères d'amour et de vénération dans tous les cœurs, y est bien plus solidement prouvée que dans un amas de passages tirés des Livres saints, où, en voulant faire trouver à l'esprit le sens que le cœur désire, un zèle indiscret pour cette Vierge incomparable met en péril le respect que nous devons à la sainte parole, sur laquelle toute la grandeur de Marie est appuyée. L'Eglise, qui ne s'est pas encore expliquée sur ce sujet, l'abandonne à la dévotion de ses enfants.

Il me semble entendre aujourd'hui le Sauveur du monde qui dit aux fidèles : Voyez Marie cette mère des vivants, séparée par un amour de prédilection que je devais à ma sainte mère, de la masse corrompue dont tous les enfants d'Adam ont été tirés ! Vous la verrez sortir de cette source de vie, comme le clair ruisseau d'une onde pure séparé, par le canal divin de la grâce originelle, de ce torrent de corruption qui entraîne tous les hommes ! Vous la verrez, cette Eve mystérieuse, cette mère des vivants, qui a enfanté l'auteur de la vie, tirée toute pure et toute belle de mon côté ouvert pendant mon sommeil sur la croix, et vérifier par sa conception sans tache, la première figure de son innocence.

Souvenez-vous, Messieurs, de ces oiseaux merveilleux, en faveur desquels la nature tient tous les vents enchaînés, et fait reposer tous les flots de l'océan dans un calme profond et immobile, pour leur donner le temps de faire leurs nids, composés avec tant d'artifice qu'ils nagent sur la surface des eaux, au milieu des plus grandes tempêtes, sans qu'aucune goutte de la mer y puisse pénétrer ! N'est-ce point là quelque image du prodige que fit en faveur de Marie celui qui commande aux vents et à la mer de se taire : il se fit un calme profond dans cette mer orageuse et impure du monde corrompu, pendant que Dieu prépara le sein virginal où le Verbe incarné qui a pris le vol du ciel en terre devait naître, et la Sagesse adorable prépara son temple avec tant d'art, qu'il fut impénétrable à la moindre communication des eaux impures de Babylone qui l'environnaient. En effet, l'ouvrage de la divine Marie ayant été joint dans les décrets de Dieu avec celui du mystère de l'Incarnation, comme une partie inséparable de ce mystère, elle a été antérieure à la création d'Adam et à toute sa postérité, par l'ordre de la prédestination et de sa conception divine, si j'ose parler de la sorte, bien qu'elle y soit renfermée par l'ordre de sa conception et de sa naissance temporelle : de sorte que son âme, étant sortie des mains de Dieu, enrichie de la grâce originelle, bien loin de se souiller par

l'union avec son corps, le sanctifia et le trouva purifié comme le vase précieux destiné à recevoir l'onction du Christ et du Sauveur du monde. Les eaux qui sont au-dessous de l'arche se précipitent dans la mer Morte, mais celle qui sont au-dessus demeurent suspendues pour laisser le passage libre à cette arche de la nouvelle alliance ; tout ce qui est dans l'ordre et dans le cours de la postérité d'Adam, est entraîné par le torrent du péché originel, mais Marie, ayant été séparée dans l'esprit de Dieu du cours de cette génération perverse, n'en a point éprouvé les suites.

Cependant, mes frères, comme nous gardons en dépôt le trésor incorruptible de la vérité sur nos lèvres, et que le zèle des dévots de Marie ne doit donner aucune atteinte aux oracles sacrés, surtout dans les lieux saints où nous en sommes les organes, et où ils doivent passer sans aucune altération de notre bouche dans celle des chrétiens, avouons que la conception de Marie, exempte du péché originel, n'est pas encore déclarée par la décision de l'Eglise : mais reconnaissons en même temps que l'exemption de la moindre tache du péché actuel dans la mère de notre Dieu est un article de notre foi, dont nous ne saurions douter sans crime, et que l'on n'oserait combattre sans blasphème.

C'est ici, Messieurs, que j'aurais besoin d'une éloquence puisée dans les plus riches sources de la religion, pour vous faire un digne tableau de l'innocence et des vertus de Marie. Que ne puis-je du moins être un fidèle traducteur de ces éloges immortels, que les Pères grecs et latins lui ont donnés comme à l'envi dans leurs ouvrages. Les bornes étroites de ce discours ne nous permettent pas d'exposer à vos yeux ce parterre émaillé d'une variété infinie, où nous allons sur les traces de ces saints docteurs recueillir la douceur des oracles sacrés, plus délicieux que le miel à notre bouche. Efforçons-nous seulement de conserver dans notre langue quelques-unes des beautés que saint Ambroise, dont l'éloquence prépara le triomphe de la grâce dans saint Augustin, a fait entrer dans le portrait de cette Vierge incomparable. Contemplez, dit ce Père, dans Marie, non-seulement l'exemplaire des vierges, mais encore un parfait modèle de toutes les vertus, dans ce sublime degré de perfection qui répondait à la plénitude de sa grâce ! Une modestie angélique, qui éteignait les feux que les filles du siècle allument, et qui, purifiant les regards de tous ceux qui la voyaient, écartait loin d'elle le moindre souffle de l'esprit impur ! Une humilité profonde qui creusait jusque dans le centre de l'abjection, le fondement d'un édifice qui devait atteindre à la hauteur du ciel ! Une mortification rigoureuse qui, faisant une victime pénitente de son corps innocent, préparait en quelque sorte la chair de l'hostie pour les péchés du monde ! Un exact accomplissement de la loi, qui embrassait les conseils et les préceptes,

et qui, par la préparation continuelle de son cœur à suivre les volontés du ciel, attachait au cours de sa vie le mérite de la plus parfaite obéissance! Une attention religieuse à se nourrir de la substance des livres sacrés, et à recueillir dans son cœur la semence de la parole divine, qu'elle y rendait si féconde! Une prière fervente, dont les soupirs si souvent redoublés au pied des autels, mettant comme le sceau aux vœux des patriarches et de tous les saints d'Israël, ouvrirent enfin les cieux, et en firent distiller le Juste, comme une rosée sur la terre! Une foi vive, qui lui faisait attendre avec confiance le Désiré des nations, et la préparait sans qu'elle le sût à ce grand acte de foi, par lequel elle conçut le Verbe en esprit, comme dit saint Augustin, avant qu'il se fit chair dans son sein virginal, lorsque l'ange lui annonça ce mystère. Son extérieur était comme le rejaillissement de toutes les beautés de la grâce et de la vertu cachées dans son âme; semblable à ce rideau de pourpre qui, couvrant toutes les richesses du sanctuaire, n'était pas moins précieux que les trésors dont il était le voile. Cette fille du Roi céleste qui tirait sa principale gloire de son intérieur, était revêtue d'une robe d'or, enrichie d'une brillante variété de vertus exemplaires et d'œuvres édifiantes. Quand est-ce que la surprise d'un mouvement imprévu troubla de quelque nuage la sérénité de son front, ou fit remarquer la moindre altération dans sa parole? Dans quelle compagnie se trouvait-elle, où elle ne répandît le parfum de la vertu qui suivait ses pas, et qui demeurerait longtemps après elle dans les âmes qu'elle sanctifiait par sa présence? Lui échappa-t-il jamais une parole qu'elle eût voulu retenir, et laissa-t-elle tomber de ses yeux ou de sa bouche quelque étincelle de division ou quelque semence de discorde? Lui arrivait-il d'offenser les yeux de ses parents par quelque inégalité d'humeur, et de s'éloigner en rien de la tendresse filiale et respectueuse qui leur était due? Dans quelle occasion fit-elle voir une ombre de mépris pour le pauvre? Où blessa-t-elle la charité par une marque d'aigreur? Elle était réglée dans toute sa conduite, et dans la moindre de ses actions sans qu'il parût en elle aucun air de cette composition d'extérieur concerté, où l'orgueil a souvent plus de part que la modestie! Il n'y avait aucun moment vide dans sa vie, jusque-là que ce saint docteur assure que son sommeil même ne donnait aucune interruption à cet accroissement continu de grâce et de mérite qui s'avancait avec ses années. Pendant que toutes les fonctions de ses sens étaient suspendues par cette image de la mort, son âme était animée de la vie, de la grâce toujours agissante dans le repos nécessaire à son corps. Elle était un objet de vénération aux hommes, d'admiration aux anges, et de complaisance pour Dieu même, qui, préparant de toute éternité ce temple divin à la sagesse incréée, voyait avec joie ce

grand ouvrage approcher de sa perfection.

O Seigneur, c'est dans l'admiration de ce grand ouvrage de votre grâce que nous devons bien dire avec le prophète, que vous ne pouviez rien tirer de plus merveilleux des trésors de votre puissance, et, que de toutes les voies que votre intelligence infinie pouvait imaginer pour préparer une digne entrée au Verbe divin sur la terre, il n'y en avait point de plus belle que la divine Marie. Il me semble que l'éclat de ses vertus dissipe les ombres qui couvrent le mystère de votre incarnation, que cette Vierge glorieuse élevée à un si haut degré de sainteté, remplit en quelque sorte cet intervalle infini qui sépare le Créateur d'avec la créature.

Quel temple plus digne de vous, ô mon Dieu! que ce qu'il y avait de plus divin après la Divinité même? Vous qui prenez le titre du Dieu des vertus, où pouviez-vous loger plus richement que dans une vierge qui les possédait toutes? Vous, dis-je, qui êtes la sainteté, la justice, la clémence, la pureté, la bonté, en un mot l'assemblage de toutes les perfections, pouviez-vous trouver vos délices ailleurs que dans vous-même, ou dans une âme où tous ces attributs adorables étaient si parfaitement représentés? Si en vous incarnant vous aviez pu sortir de vous-même, si en vous faisant homme vous aviez pu cesser d'être ce grand Dieu qui remplit tout par son immensité, que le ciel et le ciel même des cieux ne peuvent contenir, vous auriez trouvé hors de vous la vive image de tout ce qui est en vous. Ce qui a été le centre de vos humiliations serait devenu le comble d'élévation pour le plus parfait des anges, et cet abîme de notre néant, où vous êtes descendu pour prendre notre chair, eût été un trône pour tout autre que le Dieu de la gloire. Vous ne pouviez donc, ô mon Sauveur, prendre une mère qui mît moins de différence entre la pureté de votre génération temporelle et les splendeurs de votre génération éternelle! Vous ne pouviez choisir un vase plus propre à contenir l'huile sacré de la divinité dont votre sainte humanité a reçu la plénitude dans votre incarnation; vous enfin qui êtes l'ennemi du péché et l'auteur de la grâce, ne pouviez prêter un sang plus pur aux opérations ineffables du Saint-Esprit, que le sang d'une vierge exempte de la moindre tache du péché et ornée de toutes les richesses de la grâce.

Voilà, chrétiens, une faible image de cette vie sans tache par laquelle Marie répondit à la grâce de sa conception toute pure et c'est le grand exemple que je vous propose aujourd'hui pour vous exciter à répondre à la grâce de votre baptême. Remontons, chrétiens, à notre régénération spirituelle, pour nous remplir de nos obligations. Reçois, dit le sacré ministre en mettant un vêtement blanc sur la tête d'un enfant nouvellement régénéré, reçois, lui dit-il, la robe de l'innocence, pour la conserver dans toute sa blancheur et la porter devant le tribunal du souverain Juge, ornée de grâces et de mérites,

comme la robe nuptiale qui doit l'admettre aux noces éternelles de l'agneau. Cette robe mystérieuse nous représente la grâce baptismale, qui, en effaçant les taches du péché originel dans l'âme, l'embellit d'une blancheur divine et d'une beauté surnaturelle, en y gravant l'image de Dieu et les caractères de son enfant adoptif avec les rayons tout lumineux de la grâce, et ces riches splendeurs que cette précieuse participation de la divinité fait rejaillir de leur source; de sorte que, si nous pouvions voir une âme régénérée telle qu'elle renaît des fonts baptismaux et avec cette blancheur céleste qu'elle prend dans la piscine sacrée, charmés d'un objet si ravissant qui effacerait l'éclat de toutes les beautés humaines, nous serions pleins d'horreur pour le péché, seul capable de défigurer tant de grâces. Nous l'avons reçue, cette robe de l'innocence, nous qui avons été appelés à la grâce du baptême. D'enfants de colère que nous étions par notre naissance temporelle, nous sommes devenus des enfants de bénédiction par notre naissance spirituelle; nous avons tous reçu ce précieux vêtement de la grâce, pour l'embellir de plus en plus par un accroissement de mérites, pour rendre dans nos âmes les traits de l'image de Dieu plus distincts et plus reconnaissables, en nous formant sur le modèle de Jésus-Christ, et pour perfectionner ce commencement de nouvelle création en notre Seigneur, jusqu'à ce que nous l'ayons consommé par la persévérance finale. Cependant de combien de taches avons-nous souillé cette robe, si blanche et si pure quand nous la reçûmes des mains de Dieu? Hélas! bien loin de l'orner et de l'embellir de cette riche variété de vertus qui doivent parer l'Épouse du Roi céleste, nous l'avons noircie d'une infinité de crimes, au travers desquels le caractère d'enfant de Dieu ne se montre encore que pour nous reprocher notre infidélité à la grâce d'une si sainte vocation. En quel état la présenteras-tu cette robe de ton innocence baptismale au jugement de Dieu, pécheur qui m'écoutes? Toi qui l'as souillée tant de fois du sang des veuves et des pupilles que tu as opprimés, qui l'as, pour ainsi dire, déchirée et mise en lambeaux en divisant la robe de Jésus-Christ par les schismes scandaleux que tu as suscités dans l'Église ou par les inimitiés irréconciliables que tu as nourries contre tes frères; qui, tirant ta gloire de ta confusion, la porte avec les taches publiques de l'adultère à la face de tout le monde scandalisé par tes désordres, et qui, au lieu de cette blancheur qui passe celle de la neige que les larmes de ta pénitence pourraient encore lui donner, la rend noire comme les charbons : *Denigrata est super carbones*. (*Thren.*, IV, 8.) Ah! malheureux, au lieu de conserver cette robe céleste et de te revêtir de plus en plus de Jésus-Christ par l'imitation de sa vie, tu as pris, comme dit le Prophète, *la malédiction comme un vêtement*. Remonte jusqu'à tes premières années et repasses-les, si tu le peux, dans l'amertume de ton cœur.

Souviens-toi de cette pure et heureuse innocence où tu étais encore lorsque ton âme se sentit éclairée de ces vives lumières que la grâce de ton baptême joignait aux clartés de ta raison naissante! Lorsqu'à l'entrée de ces deux voies si différentes que le vice et la vertu présentèrent à tes yeux au sortir de l'enfance, tu commenças de t'égarer dans les sentiers de l'iniquité, où tu marches peut-être encore avec un front couvert de rides, conservant les passions d'une jeunesse aveugle, dans une vieillesse endurcie, sentant les étincelles de l'impureté se rallumer dans un sang que l'âge a glacé dans tes veines; livré aux fantômes d'une imagination souillée de crimes et à des désirs dont un corps usé de débauches ne peut plus suivre l'emportement, traînant sur le bord du tombeau la chaîne de tes habitudes invétérées et moins courbé sous le poids des ans, que sous le fardeau de tes iniquités appesanties sur ta conscience et accumulées sur ta tête. Voilà dans quel état tu vas bientôt paraître devant le tribunal du Dieu vivant. Comment oseras-tu soutenir la présence de ce souverain juge, lorsqu'il mettra toutes tes abominations au milieu de toi, et que, te demandant cette robe de ton innocence baptismale qu'il avait blanchie dans son sang, il en exposera les taches devant cette assemblée générale de tous les hommes? Peut-être as-tu dépouillé quelquefois la peau du serpent en couvrant tes scandales passés sous une conversion apparente; mais tu en as toujours nourri le venin dans ton âme. Le temps approche où tous les déguisements de ta profonde dissimulation seront dissipés, où le Juste se lavera dans le sang du pécheur immolé à la justice divine, et se réjouira dans le jour de la vengeance. Le fer est déjà mis à la racine de l'arbre qui, frappé d'une malédiction éternelle, sera dépouillé des feuilles qui couvraient sa stérilité, pendant qu'il occupait inutilement la terre, et les voiles de ton hypocrisie impénétrable, levés par la main d'un Dieu vengeur, découvriront tes abominations secrètes, la honte cachée de ta vie, tous ces mystères d'iniquité et toutes ces œuvres de ténèbres que tu as voilées aux yeux des hommes, mais que tu n'as pu cacher à ce Dieu pour qui les ténèbres sont aussi brillantes que la lumière. Remplis-toi donc, pécheur, d'une sainte confusion de toi-même, à la vue de Marie si fidèle à la grâce de sa conception; rougis d'avoir ajouté tant de taches à celle du péché originel dont le sacrement du baptême l'avait lavé, et à l'exemple de Marie, qui se tint toujours séparée des objets qui pouvaient rallumer la concupiscence, dont la grâce de la conception l'avait garantie, combats les restes du péché originel et les suites de tant de péchés actuels par les rigueurs de la mortification et de la pénitence.

SECOND POINT.

Le grand privilège de la grâce que Marie reçut dans sa conception sans tache, fut une suspension de tous les mouvements d'éré-

glés de la concupiscence : les passions ne lui demeurèrent qu'autant qu'elle en eut besoin pour en faire les instruments des vertus ; tous ces monstres farouches dont l'haleine nous empoisonne, enchaînés à ses pieds, ne se remuaient que par ses ordres et sans qu'il lui en coûtât aucun effort pour en arrêter les saillies ; ils suivaient en elle la raison et la grâce. C'est ce que saint Thomas nous apprend, quand il dit, que le foyer du péché, qui fut éteint dans Jésus-Christ, fut comme lié dans Marie : *Fomes peccati fuit ligatus in Maria*. Rappelez, chrétiens, ce prodige célèbre que Dieu fit autrefois en faveur de ces trois fidèles Israélites que Nabuchodonosor fit jeter dans la fournaise, parce qu'ils n'avaient pas voulu fléchir le genou devant sa statue. L'Écriture sainte dit que ces brasiers ardents ne touchèrent pas au moindre de leurs cheveux, et qu'au milieu de ces torrents embrasés qui s'élevaient jusqu'à la hauteur de quarante-neuf coudées, Dieu, qui est le maître des éléments, et qui en change comme il lui plaît la nature, fit lever un vent frais et agréable, qui, tempérant l'ardeur des flammes, changea cette fournaise épouvantable dans un bain délicieux. Figure du miracle que le Verbe divin opéra en faveur de celle qu'il avait choisie pour sa sainte mère ; non-seulement les ardeurs de la concupiscence ne donnèrent aucune atteinte à la pureté de son âme, et respectèrent ce vêtement précieux de la grâce dont elle fut enrichie dès le premier moment de la conception ; mais une rosée divine et céleste tempérait toute l'ardeur de cette fournaise de Babylone, où elle fut précipitée avec tous les enfants d'Adam. Le souffle divin de la grâce, écartant autour d'elle ces flammes impures qui embrasent tous les hommes, empêcha que la moindre vapeur ne ternît l'éclat de son innocence. Elle fut comme entraînée par le débordement de ce fleuve qui réjouit la cité de Dieu, par l'inondation de l'Esprit-Saint qui se dégorge dans l'âme juste ; elle sentit toute la douceur de ce parfum précieux que l'Époux sème sur ses pas pour attirer les vierges à sa suite ; son âme, dilatée par une effusion de grâces, qui fut toujours en augmentant, courut avec joie dans la voie des conseils et des préceptes, et elle marcha dans les sentiers étroits et pénibles de la vertu, avec plus de facilité que les impies ne suivent le chemin large et spacieux du vice.

Mais elle ne tira pas une confiance présomptueuse de ce glorieux privilège de sa grâce ; son innocence, en sureté contre les saillies de la concupiscence, ne s'exposa pas témérairement aux funestes impressions du siècle ; et à couvert des ennemis domestiques par une faveur spéciale, elle ne s'en rendit pas indigne en se livrant aux attaques des ennemis étrangers dans le commerce du monde. Au contraire, guidée par un instinct secret de la grâce, et par un sentiment inconnu de ce qu'elle devait devenir, elle se conserva toute pour l'Époux sa-

cré, dans une retraite profonde comme dans un asile inaccessible aux créatures : ce fut à l'ombre des autels et au pied du sanctuaire où, se consacrant à Dieu dès les premières années de son enfance, elle vit croître ce beau lis de la pureté, dont la blancheur virginale, rehaussée par les ombres de son humilité, attira le Saint des saints. Tout profane fut écarté de ce temple dont la sagesse éternelle avait jeté les fondements avant qu'il eût suspendu sur le néant la masse du monde, et qu'il eût fait sortir les collines de l'univers du sein des abîmes. Elle fut cette fleur miraculeuse de Jessé, qui sortit d'un tronc desséché et d'un corps atténué de mortifications. Elle fut ce buisson ardent tout environné de flammes, sans en souffrir aucune atteinte, parce qu'il fut tout armé et hérissé de pointes et d'épines. Elle fut cette fontaine scellée dont le pur cristal ne fut jamais troublé par l'approche des hommes, ce jardin fermé et dont aucun vestige étranger ne se mêla parmi les traces de l'Époux céleste, qui en faisait ses chastes délices, renfermée dans l'enceinte du temple et dans la société des anges du ciel et de la terre, cachée et invisible à tous ces regards qui soufflent les étincelles du feu infernal dont elle fut exempte ; comme une lampe ardente et lumineuse, destinée à conserver le feu sacré que Jésus-Christ devait porter sur la terre.

Or, mes frères, puisque Marie, exempte de la concupiscence et des mouvements déréglés des passions, ne laisse pas de prendre toutes les précautions possibles pour conserver ce glorieux privilège sans aucune atteinte, à plus forte raison devons-nous travailler à mortifier en nous cette chair corrompue d'Adam, dont le baptême nous laisse toujours le poids lorsqu'il en efface les taches. Car, que nous servirait d'avoir reçu la grâce baptismale si, après avoir été blanchis dans le sang de l'Agneau sans tache, et après avoir reçu des mains de l'Eglise cette belle robe de l'innocence qu'elle nous donne en nous enfantant à Jésus-Christ, nous sommes assez malheureux pour la souiller par de nouvelles fautes. Reconnaissons donc l'obligation indispensable où nous sommes de combattre les suites du péché originel. Or, pour remplir ce grand devoir des chrétiens, il faut détruire en nous le vieil homme et perfectionner le nouveau, mortifier la cupidité et accroître la charité.

C'est un principe établi par l'apôtre saint Paul, que la chair et le sang ne sauraient posséder le royaume de Dieu, et que ce qui est corruptible ne saurait, par soi-même, revêtir l'incorruption : *Caro et sanguis regnum Dei possidere non possunt, et corruptio incorruptelam induere non potest*. (I Cor., XV, 50.) Ainsi, Dieu voulant conduire l'homme, d'un état où il est sujet à la corruption, dans un autre état où il doit en être entièrement affranchi, le fait passer par un état qui tient de tous les deux ; la grâce perfectionne en lui la nature, et la gloire consomme la grâce. Dieu sème un corps animal par la nature il

en renaît un spirituel par la grâce, qui se transforme en immortel par la gloire. Mais parce que l'homme ne saurait s'élever par lui-même au-dessus de cet état d'infirmité où il est par sa nature ; ce n'est que par la grâce, cette précieuse participation de la divinité, qu'il se purifie, qu'il se spiritualise, et qu'il se divinise en quelque sorte pour se mettre en état de parvenir à cette glorieuse transformation que Dieu lui prépare ; de sorte que toute l'occupation du chrétien sur la terre, est d'anéantir l'homme animal pour y substituer l'homme spirituel, qui est ce milieu absolument nécessaire pour le conduire à sa fin glorieuse ; c'est de joindre, comme dit le même apôtre, l'esprit vivifiant de l'Homme-Dieu descendu du ciel, avec l'âme vivante de l'homme formé de terre, et d'effacer l'image du premier Adam par les caractères du second. Or, c'est par la grâce du baptême que se fait ce renouvellement de l'homme spirituel, qui ne s'achève que par la persévérance finale. C'est par ce sacrement de la régénération que nous sommes faits participants de Jésus-Christ, si nous conservons ce commencement de la substance jusqu'à la fin : *Participes enim Christi effecti sumus, si tamen initium substantiæ ejus usque ad finem firmum retineamus* (Heb., III, 14) ; de sorte que nous devons être inviolablement fidèles à la grâce baptismale, sans laquelle cette matière corruptible de nos corps ne peut être dignement préparée pour les opérations de Dieu en nous. Cette grâce est comme un levain précieux qu'il faut mêler dans une masse corrompue pour la purifier, et comme une goutte d'essence exquise qui, répandue dans une autre liqueur, lui communique toute sa vertu. Cette portion précieuse des mérites de Jésus-Christ est comme un germe de l'immortalité qui nous y conduit quand nous lui sommes fidèles.

Voilà, mes frères, le grand mystère de la glorification et de la sanctification de l'homme, que l'apôtre saint Paul explique d'une manière si éloquente au chap. XV de sa première *Épître aux Corinthiens*, d'où j'ai tiré toute cette doctrine, qu'il conclut et qu'il développe en disant que nous ressusciterons tous, mais que nous ne serons pas tous changés : *Omnes quidem resurgemus, sed non omnes immutabimur* (I Cor., XV, 51) ; parce que le changement de l'homme animal dans l'homme spirituel se doit faire dans cette vie par la grâce baptismale qui le commence, et par la grâce de la persévérance finale qui le consomme, et qui est comme la dernière victoire du chrétien sur le péché, par laquelle la mort et la corruption sont entièrement absorbées : *Absorpta est mors in victoria*. (*Ibid.*, 54.)

La fidélité que nous devons à la grâce de notre baptême nous oblige donc, premièrement, à mortifier en nous le vieil homme, c'est-à-dire l'homme formé en Adam et corrompu par le péché originel, qui est, au dedans de nous, ce qu'il y a de contraire à l'esprit de Jésus-Christ et de l'Evangile : il y a le fond du vieil homme, dont il faut se

dépouiller en renonçant à ses actes : *Spoliantes veterem hominem cum actibus suis*. (Col., III, 2.) Il faut en retrancher les actes et en mortifier le fond, qui ne peut être détruit que par la mort. Ces actes du vieil homme, que l'Apôtre appelle autrement les actes de la chair, sont faciles à reconnaître : *Manifesta sunt opera carnis*. (Gal., V, 19.) Ce sont l'impureté, les inimitiés, les querelles, les dissensions, les haines, les envies, les sectes, les homicides, dont saint Paul fait le dénombrement dans son *Épître aux Galates* ; ce sont les actes qu'il faut retrancher. Mais où sont les chrétiens véritablement fidèles à la grâce du baptême, et qui travaillent à détruire en eux l'homme du péché ! Ne pourrais-je pas adresser aujourd'hui aux chrétiens les mêmes paroles que le Sauveur du monde disait aux Pharisiens dans l'Evangile : Quoi ! vous remarquez un fétu dans l'œil de votre frère, et vous ne voyez pas une poutre dans le vôtre ? Votre zèle pour la gloire de Marie va jusqu'à ne pouvoir souffrir un seul instant dans sa vie où cette Vierge si pure ait été souillée du péché, et vous passez toute la vôtre dans le crime ? Ah ! rougisiez d'aimer l'innocence et la sainteté dans cette Reine des anges, et d'être pleins de vice et de corruption. Le péché nous fait assez d'horreur pour n'en pouvoir souffrir la moindre tache dans Marie, et nous n'avons point d'horreur de nous voir nous-mêmes des monstres d'iniquité, que la lèpre honteuse du péché défigure et rend des objets d'abomination aux yeux de Dieu ? Nous nous efforçons de garantir le moment de sa conception d'une tache plus déplorable qu'odieuse dans ceux qui en contractent la nécessité par le malheur de leur origine, et nous ne pensons pas que notre vie n'est qu'un tissu continu de crimes et qu'une continuation de péchés ajoutés les uns aux autres, comme parle saint Pierre : *Incessabilis dilecti* ! (II Pet., II, 14.) Ah ! que le Prophète avait raison de s'écrier : *Delicta quis intelligit* ? (Psal. XVIII, 13.) qui pénètre bien ce que c'est que le péché ? Plus on le commet, moins on le connaît, dit saint Augustin, parce que le péché porte avec lui des ténèbres qui le cachent à ceux qui le commettent. Ainsi, plus on se rend coupable, plus on devient aveugle, et à mesure que le nombre des péchés s'augmente, l'épaisseur des ténèbres qui le couvrent s'accroît. De là vient que les plus grands pécheurs se croient souvent innocents, et que les plus justes se reconnaissent coupables, parce que le péché, étant une laideur et une difformité spirituelle, ne peut être vu qu'à la faveur d'une lumière, aussi spirituelle, que le péché obscurcit de plus en plus dans l'âme à mesure qu'elle s'y abandonne. C'est pour cela que les justes sont appelés des enfants de lumière : *Filii lucis* (II Thess., V, 5), et que les péchés sont nommés des œuvres de ténèbres : *Opera tenebrarum*. (Rom., XIII, 12.) Ce qui nous est figuré par ces ténèbres épaisses et palpables, ou les Egyptiens étaient ensevelis pendant que les Israélites

jouissaient d'une lumière très-pure. En effet, pendant que la droite raison n'est point affaiblie dans une âme par le péché, et que nous sommes fidèles à la grâce de notre baptême, qui joint une clarté divine aux lumières naturelles que nous avons reçues de Dieu pour découvrir ce qui est contraire à la loi de Dieu, l'âme conserve la connaissance de tout ce qui s'écarte de la justice. Cette connaissance va toujours en s'augmentant par ces illuminations intérieures, ces vives et célestes splendeurs de la grâce qui éclairent les justes; à la faveur de ces divines clartés, ils découvrent un ordre de choses invisibles entièrement inconnu aux impies; ils voient les perfections de Dieu, les beautés de la vertu, les attraits de la justice, la douceur de l'innocence, l'énormité des grands crimes, la laideur des plus légères taches qui souillent leur conscience, l'impression du moindre souffle infernal qui ternit la pureté de ces glaces transparentes, de ces fidèles miroirs de la beauté et de la justice de Dieu; l'Esprit-Saint les éclaire à la lueur du flambeau de la raison qui les guide, de la grâce qui les illumine, et de la droiture de leur conscience qui les conduit; au lieu que ces astres éclipsés dans les grands pécheurs ne leur laissent que de faibles lueurs pour découvrir leurs désordres. Gémissez de cet état déplorable, vous tous qui vous y trouvez malheureusement engagés. Reconnaissez dans votre aveuglement sur la laideur du péché, et dans votre insensibilité aux plaies profondes de votre conscience, reconnaissez, dis-je, les funestes effets de votre infidélité à la grâce du baptême. Hélas! la première faute qui vous fit perdre votre innocence vous coûta tant de larmes amères, vous laissa tant de remords cruels! depuis que vous vous êtes accoutumé à porter le joug du démon sans le sentir et à avaler l'iniquité comme l'eau, le remords s'est affaibli à mesure que le péché s'est redoublé, et à la fin l'un a détruit l'autre. Vous dormez en paix dans la nuit affreuse du péché, vous jouissez d'un calme profond après tant d'iniquités : d'où vient cela, mon frère? C'est que non-seulement vous avez perdu la grâce de votre baptême, mais vous avez tellement fortifié l'homme du péché en vous par vos chutes redoublées dans le crime, qu'il vous tient entièrement assujéti à son joug, et qu'il ne reste seulement pas au nouvel homme la force de murmurer contre sa tyrannie.

Mais outre les rejetons du vieil homme qu'il faut couper pour être fidèle à la grâce du baptême en s'abstenant du péché, il y a encore sa racine qu'il faut affaiblir et diminuer sans cesse, en combattant la concupiscence que Dieu nous laisse jusqu'à la mort pour exercer la fidélité, et pour faire éclater la vertu de sa grâce par les continuelles victoires qu'elle nous fait remporter sur cet ennemi domestique et irréconciliable. Cette racine du péché, ce fond du vieil homme n'est autre chose que la concupiscence, que saint Paul appelle le corps du péché qui

appesantit l'âme; cette loi des membres qui combat la loi de l'esprit; cette fournaise de Babylone toujours embrasée, comme parle saint Cyprien; ce brasier de la cupidité qui fut éteint dans Jésus-Christ, qui fut lié et suspendu dans Marie, qui est affaibli dans les chrétiens par la grâce du baptême, mais qui ne laisse pas de faire des désordres continuels dans nos âmes, si nous n'avons soin de prévenir et d'arrêter le funeste embrasement qu'il y allume lorsqu'il ne trouve rien qui lui résiste.

Or, je dis que, pour être fidèle à la grâce, il ne suffit pas de s'opposer aux efforts et aux saillies de ce monstre lorsqu'il nous attaque, mais qu'il faut, pour m'expliquer avec saint Cyprien, le repousser jusques aux derniers retranchements de l'âme, et l'enchaîner si étroitement qu'il ne soit plus en état de nous nuire. Je dis par exemple qu'il ne suffit pas de ne point perdre la vertu de la chasteté par des fautes qui nous l'ôtent manifestement, mais qu'il faut mortifier sans cesse ce fond d'impureté et de sensualité qui est en nous par une vie austère et pénitente. Car tous ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses concupiscences, dit l'Apôtre : *Omnes qui Christi sunt carnem suam crucifixerunt cum concupiscentiis suis. (Gal., V, 24.)* Ce n'est pas assez de couper ces chairs mortes et corrompues qui renaissent à toute heure, il faut purifier et vivifier autant qu'il nous est possible ce corps de mort, cette masse de corruption par une vie laborieuse, mortifiée et pénitente.

C'est une obligation que ne peuvent goûter ces chrétiens lâches et ennemis de la croix de Jésus-Christ, qui, se contentant de se défendre les plaisirs manifestement criminels, cherchent avec tant de soin les douceurs et les commodités de la vie, qu'ils fomentent et qu'ils nourrissent plutôt la concupiscence qu'ils ne la mortifient et qu'ils ne la combattent. Mais quand cette mollesse et cette inutilité de vie ne serait pas directement opposée à la vie de Jésus-Christ, engagé dans les travaux de son enfance, il est impossible que ceux qui la mènent persévèrent même dans cette pratique extérieure de la loi, qu'ils observent en apparence, lorsqu'ils la violent en effet dans l'essence du christianisme. Cette concupiscence inquiète les trouvant occupés et empressés à la recherche de leurs satisfactions temporelles, dit le même saint Cyprien, au lieu de se précautionner contre ses irruptions soudaines et imprévues, s'échappe, prend ce temps propre pour faire ses ravages en liberté dans leur âme. Vous vous familiarisez avec ce monstre, mais sachez que vous augmentez sa férocité naturelle au lieu de l'adoucir par la manière flatteuse dont vous la traitez, et que si vous n'y prenez garde, il vous dévorera lorsque vous y penserez le moins.

Mais avec la concupiscence de la chair, il faut encore mortifier la concupiscence des yeux pour détruire le vieil homme. Cette

concupiscence des yeux n'est autre chose que l'amour des vanités du siècle, auquel on doit renoncer pour être fidèle à la grâce du baptême. C'est cette circoncision spirituelle qui nous était figurée par la circoncision légale. Dieu ordonna pour la première fois la circoncision à Abraham, afin qu'elle fût un signe éternel de l'alliance qu'il faisait avec lui, et il voulut que toute sa postérité le portât comme un caractère ineffaçable qui distinguerait les Juifs au dehors des autres peuples, et qui représenterait sans cesse à leur esprit le souvenir du culte particulier qu'ils lui devaient. Les ombres et les figures ont passé, le caractère invisible que le baptême imprime sur la substance de nos âmes a pris la place de celui que la circoncision imprimait visiblement sur la chair des Juifs, et le détachement intérieur des choses du monde ordonné à tous les chrétiens a succédé à cette séparation extérieure d'avec les nations idolâtres, où les véritables sectateurs de la loi mosaïque étaient engagés.

Toutes les cérémonies qui entrent dans le sacrement du baptême, nous figurent l'obligation de ce détachement. Elles nous apprennent que nos âmes doivent être pures, par l'eau que l'on verse sur nos têtes; incorruptibles par le sel qu'on nous met à la bouche; que tous nos désirs, toutes nos pensées, toutes nos affections, doivent répondre à ce renoncement solennel que nous faisons aux pompes du siècle dans le baptême, par le ministère de ceux qui nous y présentent. A la vérité, le caractère que le sacrement du baptême imprime sur nos âmes, suffit pour les rendre agréables à Dieu, jusqu'à ce que nous ayons atteint l'usage de la raison, comme le titre de soldat suffit en temps de paix, pour faire jouir ceux qui le portent des avantages qui lui sont attachés. Mais de la même manière, dit saint Augustin, que la guerre étant allumée et les ennemis présents, ce caractère est non-seulement inutile, mais funeste à ceux qui le portent sans en faire les fonctions et ne sert qu'à les faire punir en déserteurs, lorsqu'on le découvre en eux hors de la milice dans laquelle ils sont enrôlés; ainsi, pendant ces années d'ignorance et de faiblesse, où nous ne sommes pas encore en état de connaître nos ennemis, où nous n'avons pas la force de prendre les armes que Dieu nous a données pour les combattre, le caractère du chrétien, sans aucune coopération de notre part, nous fait jouir des avantages qui le suivent. Mais aussitôt que nous sommes en état de nous apercevoir des premières et dangereuses attaques d'un monde qui se hâte de nous séduire, avant que nous ayons découvert le péril de ses illusions, c'est un devoir indispensable pour nous de le combattre de toutes nos forces, et si nous le faisons, le titre glorieux d'enfant de Dieu sera pour nous une note d'infamie devant lui, puisque nous trouvant dans les troupes de ses ennemis avec les marques et les livrées de ses serviteurs, il s'en servira pour

nous confondre et pour nous punir du juste supplice que méritent les déserteurs : *Si characterem intra militia habeas securus est, si extra sicut desertor punieris*. Ce qui a fait dire à saint Cyprien qu'un chrétien qui s'abandonne à l'amour du siècle, renonce à Jésus-Christ, comme il a renoncé au démon dans le baptême. Ainsi, mes frères, l'apôtre saint Paul, loin d'abolir la circoncision qu'il défendait aux gentils, n'a fait que l'établir davantage : d'extérieure et de superficielle qu'elle était, il l'a fait passer dans la substance de nos âmes; il a retranché la figure en établissant la réalité; il a dissipé l'ombre, mais en faisant paraître le corps; il a effacé l'ébauche, mais en achevant le tableau; il a ôté la lettre qui tue, mais en donnant l'esprit qui vivifie; il a défendu la circoncision judaïque, mais en ordonnant la chrétienne, d'autant plus parfaite que la loi de grâce l'emporte sur la loi de Moïse.

Si votre œil est simple, dit le Sauveur du monde, tout votre corps sera éclatant et lumineux; mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux. L'œil de l'homme chrétien, dit saint Augustin, c'est son cœur. De là vient que ceux qui sont purs de cœur verront Dieu. Si donc cet œil spirituel est simple, pur et net, si les fantômes de la cupidité et du siècle ne troublent la pureté de sa vue, tout le corps, c'est-à-dire toute la vie sera pure et sans tache; mais si cet œil de l'homme chrétien est mauvais, si le cœur est embarrassé de l'amour des choses temporelles, toute sa vie se sentira de la malignité de ce principe; il ne verra plus que par de fausses lueurs, tous ses jugements seront passionnés ou corrompus, toutes ses démarches seront ou des chutes ou des égarements, toute sa vie ne sera qu'aveuglement et que désordre : *Si oculus tuus fuerit nequam, totum corpus tuum tenebrosus erit*. Entrer dans des pratiques honteuses pour s'enrichir, prendre une probité païenne pour une justice évangélique, s'endurcir contre les remords du péché, régler toutes ses actions par les vues d'un établissement temporel, n'avoir de religion qu'autant qu'il en faut pour couvrir une impiété qui pourrait nuire dans le monde, vivre dans un oubli effroyable de son salut, s'attacher à la vie à mesure que l'on approche de la mort; voilà, chrétiens, les fruits malheureux que la cupidité produit dans les âmes. Joignez à cela une dureté inflexible pour les plaintes des malheureux, une insensibilité cruelle pour les misères des pauvres, des murmures continuels dans l'abaissement, une arrogance insupportable dans l'élévation, une envie secrète contre les prospérités des uns, une joie maligne dans les adversités des autres. Voilà, chrétiens, encore une fois, les rejetons funestes de cette cupidité que le Saint-Esprit appelle la racine de tous les maux! Nous ne pouvons par arracher entièrement cette malheureuse racine du fond de nos âmes; mais nous pouvons retrancher tous les germes qu'elle

pousse et l'affaiblir tellement par ces fréquentes diminutions, qu'elle ne soit plus en état de nous nuire. Et d'où vient, mes frères, que nos conversions prétendues ne sont que des changements de vices? que l'on passe de la volupté à l'ambition, de l'ambition à l'avarice; que de l'agitation d'une vie criminelle, l'on passe à l'oisiveté d'une vie inutile; que l'on cherche à se faire remarquer dans un certain monde, dont l'apparence de la piété couvre la corruption, comme l'on cherchait à briller dans les assemblées profanes du siècle; que ne pouvant plus s'y distinguer par des avantages perdus, l'on veut se dédommager par les empressements d'un faux zèle, et qu'ainsi l'on n'acquiert jamais la vraie et la solide piété qui consiste dans un détachement sincère et véritable? D'où vient cela? si ce n'est que l'on ne va pas à la racine du mal; que, parmi tous ces changements apparents, le fond du cœur ne change jamais; que c'est toujours le même amour du monde qui nous guide et qui nous aveugle. Allons à la racine; ne soyons pas des apostats de notre foi; ôtons l'amour du monde de nos cœurs et les marques en disparaîtront bientôt sur nos personnes. A la vérité, cette fidélité à la grâce de notre baptême que nous vous prêchons et que nous devons garder jusqu'au tombeau, parmi tant d'occasions dangereuses de la perdre, tant d'ennemis étrangers et domestiques qui l'attaquent, tant de tentations intérieures et extérieures auxquelles elle est exposée; cette grâce, dis-je, ou d'une innocence sans tache, ou d'une pénitence sans défaut, ce bien précieux que nous portons dans des vases de terre que le moindre choc peut briser à toute heure, est un trésor aussi fragile qu'il est inestimable; et c'est une grande merveille du pouvoir de cette grâce même, lorsque, jointe avec notre coopération, elle nous conduit au milieu de tant de dangers, à la persévérance finale; lors, dis-je, que ce fragile vaisseau flottant dans la mer du monde, poussé par tant de vents contraires, évite heureusement les écueils sans nombre qui l'environnent et arrive au port du salut, c'est, dis-je, une merveille que nous ne saurions trop admirer, et dont Dieu seul est capable; mais pour l'obtenir implorons le secours de Marie.

C'est à elle que nous devons nous adresser dans ce jour, puisqu'elle est après son fils le refuge et l'espérance des chrétiens. Souvenons-nous que comme le premier Adam reçut de la main d'Eve le fruit de mort qui a empoisonné toute sa postérité; ainsi c'est par la main de Marie que le second Adam nous présente le fruit de vie et l'antidote du venin renfermé dans l'autre. La vertu contagieuse du péché qui a infecté toute la nature humaine, n'était pas dans la main d'Eve, mais dans le fruit qu'elle présentait à son époux; ainsi la grâce n'est pas au pouvoir de Marie, mais de Jésus-Christ qu'elle a enfanté. Comme le mystère de l'Incarnation est une compensation égale et

entière de ce mystère d'iniquité, par lequel la mort entra dans le monde, il s'ensuit que Marie doit avoir autant de part à la réparation de l'homme qu'Eve à la perte de ce même homme. C'est donc de la main de Marie qu'Adam et toute sa postérité doit recevoir ce fruit de bénédiction qu'elle a porté dans son sein, et la grâce de Jésus-Christ, dont la source divine et intarissable se répand par ce canal qui n'est jamais fermé pour ceux qui s'efforcent de l'ouvrir, par une prière fervente et une confiance parfaite. Réunissons nos voix et nos cœurs, pour lui rendre nos hommages. Tant de temples érigés en son nom, tant de saintes sociétés qui s'assemblent sous ses auspices, tant de millions de vierges qui, comme anges de la terre, à l'exemple de ceux du ciel, la reconnaissent pour leur Reine; tant d'effets miraculeux de sa protection sur ceux qui l'implorent avec persévérance, le nom sacré de Marie joint de toutes parts avec le nom adorable de Jésus, l'accomplissement visible de la prophétie renfermée dans ces paroles, que *toutes les générations de la terre la nommeraient bienheureuse*; ce zèle pour sa gloire gravé dans le cœur des peuples, et un redoublement de dévotion sensible dans toutes les solennités que l'Eglise lui consacre, toutes ces choses ne sont-elles pas comme autant de voix éclatantes qui publient les grandeurs de Marie, et qui nous demandent notre confiance en son secours?

Armons-nous donc d'une sainte indignation contre les ennemis de sa gloire, et haussons notre voix devant ceux qui veulent nous imposer silence; car il n'est rien de plus ordinaire dans les conversations du monde, que d'y entendre censurer certaines expressions favorables dont les ministres du Seigneur se servent à la gloire de Marie. Des hommes tout profanes s'érigent en théologiens décisifs, pour condamner des termes qui ne passent dans la bouche des prédicateurs que sous l'autorité des conciles œcuméniques, qui les ont souvent employés à l'honneur de la sainte Vierge. Sous prétexte de ne pas intéresser la gloire du Fils, en rehaussant trop celle de la mère, la crainte de lui rendre des honneurs excessifs, fait qu'on lui dispute même les plus légitimes; cependant s'il y avait quelque excès à craindre sur ce sujet, celui qui serait injurieux à Marie ne serait-il pas plus criminel que celui qui lui serait trop favorable?

Je sais les sages précautions que l'on doit prendre pour ne pas blesser la délicatesse de certains auditeurs, en voulant favoriser le zèle des autres; que les plus grands éloges de Marie doivent être tempérés par les restrictions que la foi nous marque; qu'il faut prendre garde à ne pas nourrir les erreurs grossières du peuple, en voulant exciter sa dévotion; que l'adoration en esprit et en vérité qui n'est due qu'à Dieu seul, doit toujours être distinguée du culte que nous rendons à cette Vierge incomparable; que cette femme revêtue du soleil n'est pas le soleil même; que le canal des grâces n'en

est pas la source : mais après, que nous avons instruit la foi des fidèles, pourquoi ne seconderions-nous pas leur piété? quand nous reconnaissons que Marie, toute glorieuse qu'elle est, est renfermée dans l'ordre des créatures, craignons-nous de dire qu'elle en est la plus parfaite? quand nous dirons que le prix de notre salut et tous les trésors de l'Eglise sont contenus dans le sang de Jésus-Christ, pouvons-nous trop révéler le sein virginal qui a porté cette victime adorable?

Il faut l'avouer, mes frères, Marie est bien plus honorée dans le ciel que sur la terre, et les anges, plus éclairés pour la connaître, lui rendent encore plus d'hommages que les hommes : les vingt-quatre vieillards qui jettent leurs couronnes aux pieds de l'Agneau se prosternent devant celle qui a fait ce riche présent au monde; ne craignons donc pas des exagérations dangereuses pour la foi, dans les mouvements de notre zèle. Après tant d'oracles, de décisions et d'écrits tout divins, où la vérité de la créance chrétienne est exposée, n'appréhendons pas que les peuples bornent à Marie le culte qu'ils lui rendent. Ils ne s'adressent à elle que pour aller à Jésus-Christ; ils regardent l'une comme leur guide, et l'autre comme leur terme; ils implorent l'intercession de la sainte Vierge, mais ils attendent tout de la grâce de leur Rédempteur; ils lèvent les yeux vers les montagnes, quand ils prient la sainte Vierge et les saints, mais ils espèrent le secours du Seigneur et du Père des lumières, le principe de tout bien. La foi et la religion font dans l'âme de cet artisan grossier, de cette femme simple, les distinctions délicates que l'érudition et la doctrine font dans l'esprit de ce théologien; les pauvres d'esprit sont guidés aussi sûrement par une créance humble, que les habiles sont éclairés par une intelligence souvent superbe; et ce qui manque à la lumière de leur entendement est suppléé par la disposition de leur cœur. Je veux que nous devions garder quelques ménagements en faveur des faibles nouvellement rentrés dans le sein de la religion; mais, après leur avoir si souvent expliqué la doctrine de l'Eglise sur ce sujet, n'est-il pas temps que nous accoutumions leurs oreilles à entendre les éloges de notre commun Rédempteur? et les préjugés de l'erreur qui peuvent faire quelque difficulté dans d'autres matières, peuvent-ils avoir quelque force dans un point où il ne faut qu'une attention docile, à ce que croit et enseigne l'Eglise, pour n'y trouver rien que de raisonnable?

Mais reconnaissons ici les embûches du dragon infernal qui, n'osant plus attaquer Marie en lion, s'efforce de lui nuire en serpent; n'ayant pu renverser les autels et les temples érigés à sa gloire, il voudrait fermer la bouche à ceux qui les font retentir de ses louanges; comme il sait que rien n'est plus propre à lui ravir les âmes dont il veut faire sa proie, qu'une dévotion solide à Marie, il couvre sous une apparence de respect pour

le Fils, la guerre qu'il déclare à sa sainte Mère : mais, ô Seigneur, vous ferez taire les sifflements du serpent, comme les rugissements du lion! Le zèle de vos ministres pour la gloire de Marie ne trouve plus d'obstacles, soutenu par l'exemple et par l'autorité du plus chrétien des rois. Cette grande solennité est instituée pour attirer les grâces du ciel sur Louis le Grand, et sur sa royale famille; et, puisque la sainte Vierge est le canal de ces grâces, prions-la d'en ouvrir la source par son intercession toute puissante, et de les faire couler avec plus d'abondance que jamais sur le chef et sur toutes les têtes précieuses qui le couronnent. L'univers, étonné de la gloire de son règne incomparable, le regarde comme l'ouvrage de la politique, de la valeur et de la puissance humaine. Mais nous, portant nos pensées plus haut dans le lieu saint, et ramenant les choses à la religion, nous admirons dans ce grand prince un de ces dons extraordinaires que Dieu tire du sein de sa miséricorde; nous découvrons dans ce héros un présent du ciel, accordé aux vœux redoublés des peuples, qui, pendant vingt années de stérilité, préparèrent le sein d'Anne à porter ce fruit précieux de sa fécondité. Nous l'avons vu passer par tous les degrés de la gloire dans le cours d'une vie toujours illustre. Après quelques épreuves d'adversité, qui lui manquaient pour faire connaître toute la grandeur de son âme, Dieu a redoublé le cours interrompu de ses prospérités, en faisant naître de son sang deux petits fils destinés à remplir les deux premiers trônes de l'univers; jouissant d'une santé florissante qui lui fait espérer la destinée des patriarches; environné de nombreux rejetons des lis, sortis de sa tige auguste; comblé de bénédictions divines et humaines, il ne demande plus rien au ciel que la tranquillité de son royaume. Il a peine à se couronner de ces lauriers arrosés du sang de ses peuples, et qui lui coûtent bien des larmes. Il espère qu'après ce déluge de guerre qui inonde la face du monde, vous serez, ô Vierge sainte, la colombe salutaire qui lui présentera le rameau d'olivier et le signe de la réconciliation du ciel avec la terre! C'est pour obtenir cette grâce que les vierges sacrées font monter jusqu'à son trône le parfum de leurs oraisons ferventes, que les ministres sacrés offrent le sacrifice de l'Agneau sur ses autels, et que tout le peuple prosterné dans le temple s'efforce d'arrêter par ses gémissements les fléaux de la justice de Dieu, mêlés avec les dons de sa miséricorde.

Nous vous saluons donc, ô reine du ciel et de la terre, notre espérance et notre refuge après Dieu! Enfants infortunés d'Eve coupable, nous vous adressons nos vœux et nos soupirs, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes; daignez, ô Vierge sainte, jeter un regard favorable sur nous, et faites par votre intercession, qu'en sortant de ce monde votre Fils Jésus nous reçoive dans les bras de sa miséricorde! Soyez le

support des malheureux, la force des pusillanimes et la consolation des affligés ! Priez pour le peuple, pour les ministres sacrés, pour les vierges saintes, pour le sexe dévot ; que tous les enfants de l'Eglise éprouvent votre assistance dans cette vie, afin de participer à votre gloire dans l'autre. *Ainsi soit-il.*

SERMON LXIII.

POUR LE JOUR DE NOEL.

Hoc erit vobis signum, invenietis infantem pannis involutum, et positum in præsepio. (Luc., II.)

Voilà le signe que je vous donne, vous trouverez un enfant enveloppé dans des langes, et couché sur une crèche.

Il n'y a que la religion chrétienne qui puisse élever nos esprits jusqu'à la hauteur des mystères dont elle nous propose la créance. Toute sa grandeur, sa sainteté et son excellence, sont à peines suffisantes pour relever la bassesse apparente de l'objet qu'elle présente à nos yeux dans le mystère de ce jour : un enfant enveloppé dans des langes et couché sur une crèche, quelles marques pour faire connaître un Dieu ! C'est donc là ce Messie attendu depuis tant de siècles, promis par tant d'oracles, désigné par tant de figures, annoncé par tant de prophètes ! le désiré des nations, l'espérance d'Israël, la terreur des démons, le Rédempteur du monde, le réconciliateur du ciel avec la terre ! Reconnaissons, à ces signes mystérieux du Verbe incarné, la conduite tout admirable de sa sagesse.

En effet, il y a deux états où Dieu s'est manifesté sans voiles, l'état de la nature et celui de la gloire. Contemplez toutes les merveilles de l'univers ; élevez vos esprits jusqu'à ces images de la céleste Jérusalem, que saint Jean nous a tracées dans son *Apocalypse* ; vous y verrez briller toute la magnificence de Dieu, qui semble s'être revêtu d'un appareil de majesté et de grandeur pour se rendre reconnaissable et adorable aux hommes ; mais il y a un état qui tient le milieu entre celui de la nature et de la gloire, où Dieu ne fait briller les rayons de sa divinité qu'au travers des apparences les plus viles, parce que son dessein ayant été que l'homme s'élevât sans s'enorgueillir, et s'abaissât sans s'avilir, il a voulu nous faire monter jusqu'à lui en descendant jusqu'à nous, afin de nous conduire au comble de l'élévation, par des degrés propres à nous tenir dans un esprit d'humiliation ; il a voulu, dis-je, se faire adorer sous la forme d'un enfant pauvre, faible, dépouillé de tout ; couvrir toute sa grandeur sous la petitesse, toute sa richesse sous la pauvreté, toute sa sagesse sous l'ignorance, toute sa puissance sous la faiblesse, afin de combattre l'orgueil de l'homme qui vient de son péché, sans lui ôter le sentiment de sa propre excellence qui vient de Dieu.

Mais, comme le cœur humain n'était pas moins malade que l'esprit, et que le péché avait fait des plaies encore plus profondes dans l'un que dans l'autre, le Verbe incarné

descend du ciel, dit saint Augustin, comme un grand médecin, parce qu'un grand malade lui demandait du secours sur la terre : *Magnus de cælo descendit medicus, quia magnus in terra jacebat ægrotus.* Ce grand malade c'est le cœur humain ; il est né avec une pente naturelle qui le porte à la recherche du souverain bien, et avec une capacité immense qui ne peut-être remplie que par un objet dont l'infinité réponde à son immensité ; mais, tombé dans le dérèglement et dans l'illusion par le péché, il s'éloigne de la vraie félicité en la cherchant. Comme il en voit briller quelques images trompeuses dans les biens, les honneurs et les plaisirs du siècle, il prend l'ombre pour le corps, il les désire avec dérèglement, ou il s'y attache avec excès. La sagesse adorable du Verbe incarné dans le mystère de sa naissance, a trouvé le secret de guérir le cœur humain comme l'esprit par des remèdes contraires, en substituant à la place des faux biens, des plaisirs trompeurs, et de la vaine gloire, les vrais biens, les plaisirs durables et la gloire solide.

Ainsi, mes frères, tout le dessein de Dieu, en se faisant homme, a été de réformer tout l'homme, en détruisant en lui l'ouvrage du péché, et en y perfectionnant l'ouvrage de Dieu. Esprit humain, si haut, si superbe et si élevé dans tes pensées, ne crains point de suivre ce sentiment de ta propre excellence ; elle vient de Dieu, c'est une impression secrète de la divinité dont tu portes l'image ; mais prosterne-toi en esprit devant ce Dieu anéanti, que le mystère de ce jour te représente ; adore la puissance, la richesse, la force, la grandeur infinie de Dieu sous la pauvreté, la faiblesse, la petitesse et l'infirmité de ce divin enfant. Tu deviendras véritablement grand en cessant d'être superbe, et en descendant dans l'abîme de l'humiliation avec ton Dieu, tu arriveras au comble de l'élévation que tu désires. Cœur de l'homme, insatiable dans tes désirs, et dont le monde entier ne saurait remplir le vide, reconnais par cette infinité que tu renfermes en quelque sorte dans les étroites limites de ta nature bornée, reconnais, dis-je, de quel principe tu es sorti, et à quelle fin tu dois aspirer. Soupire pour la vraie félicité, où tendent tous les mouvements inquiets que tu te donnes, mais cherche-la où elle est, et ne t'égare pas dans les sentiers funestes qui mènent à la mort au lieu de conduire à la vie. Le Verbe divin descend du ciel pour être lui-même ton guide, bien loin de t'ôter ce désir du souverain bien avec lequel il t'a créé, il le perfectionne, il l'accroît, il le redresse, il le fortifie pour le conduire à son terme, en te le montrant dans la pauvreté, les souffrances et les abaissements de l'étable : *Et hoc erit vobis signum, invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.*

Ce dessein du Verbe incarné dans le mystère de ce jour, me marque celui de ce discours, dans lequel je vous ferai voir que ces signes de Jésus-Christ naissant, sous lesquels

les anges le désignent aux pasteurs pour le faire reconnaître, sont aussi conformes aux desseins du Verbe incarné, qu'ils paraissent peu dignes de sa grandeur, puisqu'ils renferment en quelque sorte toutes les fonctions de son ministère, et un abrégé de son Évangile.

L'esprit humain s'instruira par ces signes de Jésus-Christ naissant à concevoir d'humblés sentiments de lui-même, et de cette raison superbe qui fait son excellence, en voyant toutes ses pensées, toutes ses connaissances, tous ses raisonnements renversés dans la conduite de la sagesse divine : première partie ; le cœur humain apprendra par quels chemins il doit arriver à la vraie félicité qu'il recherche, par les voies que Dieu lui en trace dans ces signes de Jésus-Christ naissant : *Et hoc erit vobis signum* : seconde partie. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie en lui disant : *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

C'est un principe de l'apôtre saint Paul qui renferme une beauté ravissante d'esprit dans la profondeur de ses raisonnements, et la sainte obscurité de ses expressions, c'est, dis-je, un beau principe de cet apôtre, quand il dit : Que le monde n'ayant pas connu Dieu dans les merveilles de sa sagesse, Dieu a voulu l'instruire par une conduite qui semble tenir de l'extravagance et de la folie, et se faire connaître à l'homme en renversant toutes les connaissances de l'homme. En effet, quoi de plus extravagant et de plus insensé en apparence que de vouloir se faire adorer dans une crèche et sur une croix ? de donner une étable, des langes, un enfant, deux animaux pour signes et pour marques du Roi du ciel et de la terre, à des pasteurs incapables de pénétrer d'eux-mêmes les grandeurs du Roi invisible et immortel, sous des apparences si viles et si méprisables ?

Cependant, cette conduite de Dieu est plus admirable et plus digne de lui que celle qu'il a tenue pour attirer nos adorations dans la création de l'univers, et cette première apparition d'un Dieu fait chair sur la terre nous le montre dans un état plus digne de nos adorations, qu'au milieu de toute la pompe visible des créatures, qui sont les ouvrages de sa parole. J'en apporte deux raisons : la première, c'est qu'elle nous découvre mieux la divinité, la sagesse et la sagesse de Dieu ; la seconde, c'est qu'elle était la plus propre aux desseins du Verbe incarné, de guérir l'orgueil de l'homme et d'humilier son esprit en le conduisant au comble de l'élévation.

1^o Cette conduite de Dieu manifeste davantage sa divinité ; car figurez-vous ce Dieu naissant avec toute la pompe que vous pourrez vous imaginer : faites-lui dans votre esprit un berceau plus éclatant et plus riche que les trônes des rois : si vous faites une sérieuse réflexion, il vous paraîtra moins grand avec cette majesté visible que sur la

crèche de Bethléem. En effet, qu'est-ce que la grandeur humaine devant Dieu, qu'un pur néant ? *Sicut nihilum ante te.* (Psal, XXXVIII, 6.) Les lis qui naissent dans les campagnes ne sont-ils pas plus richement vêtus que Salomon dans toute sa gloire ? Il eût donc été indigne du Verbe incarné de chercher ailleurs du lustre que dans lui-même, et de vouloir tirer un vain éclat de tout ce qui est plus méprisable à ses yeux que cette paille sur laquelle il est couché, puisque *toute la gloire de la chair tombe comme la fleur de l'herbe*. Il n'y avait donc point de milieu qui lui pût convenir ; il fallait qu'il possédât tout comme il fait dans le ciel, ou qu'il méprisât tout comme il fait dans l'étable ; qu'il y eût une espèce d'infinité dans ses humiliations comme dans ses grandeurs ; qu'il passât du comble de la gloire au centre de la bassesse ; qu'il n'y eût point de degré d'anéantissement au-dessous, comme il n'y a point de degré d'élévation au-dessus de lui. Les princes de la terre naissent dans la pourpre, et leur vanité les a distingués par des surnoms superbes qui marquent l'éclat et la richesse de leur berceau ; mais le Roi du ciel veut naître sur la paille, parce que le monde, qui est l'ouvrage de ses mains, n'a rien qui soit digne de lui. Comme Créateur de l'univers, il a placé son trône dans le soleil ; mais comme Rédempteur, il ne veut pour palais qu'une étable : la crèche est son berceau, et la croix est son trône. Il me semble voir toutes les richesses, toutes les grandeurs et toutes les pompes du siècle foulées aux pieds de ce divin enfant. Quel éclat aurait pu tirer de l'or, des perles et des pierreries celui qui, d'une parole, a formé le bel astre qui est le père de tous ces trésors ? Ne nous arrêtons pas à ces apparences méprisables qui pourraient nous rebuter dans cet enfant auguste. Tout faible et tout infirme qu'il paraît, le prophète Isaïe l'appelle un Dieu fort ; cette fleur de la racine de Jessé, qui semble flétrie et desséchée, est le germe du Seigneur qui doit s'élever avec magnificence ; cet enfant se joue dès le berceau avec les serpents qu'il doit écraser un jour, et il tuera le dragon infernal du souffle de ses lèvres ; expressions figurées, dont le prophète Isaïe se sert pour nous exprimer la force et la puissance de Jésus naissant dans l'étable.

Contemplons ce grand objet que la foi nous présente ; entrons en esprit dans cette étable ; voyons ce Dieu caché qui, dans les ténèbres de la nuit, dans le silence de toutes les créatures et dans l'intelligence de toutes choses, s'est fait pauvre pour nous enrichir ; cet enfant qui naît dans une étable déserte, abandonné de toutes les créatures, c'est le Dieu dont elles sont l'ouvrage et à qui elles obéissent ; c'est la sagesse éternelle qui assiste à tous les conseils de Dieu, qu'il a possédée dès le commencement de ses voies, avant que la terre fût suspendue sur le néant, que les masses énormes des montagnes fussent sorties du sein des abîmes. Cette jeunesse adorable ca-

chée sous les membres de cet enfant, était engendrée dans les splendeurs des saints, quand le Seigneur étendait les voûtes des cieux, et qu'il formait ces globes d'azur, qui servent comme de lambris à ce palais visible qu'il a formé pour l'homme, lorsqu'il marquait des limites à la mer, et qu'il traçait sur le rivage cette borne contre laquelle tous les flots de cet élément se brisent; lorsqu'il ouvrait les sources des eaux dans le sein des rochers, qu'il posait les colonnes de l'univers, et qu'il creusait le lit des fleuves. Cette sagesse, appauvrie pour enrichir l'homme, versait à pleines mains les richesses de sa puissance sur les merveilles du monde qu'elle opérait, faisant ses délices d'habiter avec les enfants des hommes, dans ces diverses images qui la représentent, et se jouant, pour me servir de ses paroles, dans cette variété infinie de traits où elle s'est peinte pour attirer nos hommages.

Homme ingrat et aveugle, tu ne l'as pas voulu connaître, cette sagesse divine, dans les richesses de sa magnificence! Connais-la dans la pauvreté de l'étable. Placé dans ce superbe édifice du monde, pour en adorer le Créateur; comblé de tant de biens et de trésors faits pour toi, tu n'as pas daigné lever les yeux sur la main qui les répand avec tant de profusion sur ta tête; tu as fermé l'oreille à cette voix éclatante qui te crie par autant de bouches qu'il y a de créatures : O homme, adore ton Dieu! il a fait tout pour toi, et toi pour lui! Son amour ingénieux lui a suggéré une autre voix pour te persuader; après avoir fait parler toutes les richesses du ciel et de la terre, il t'instruit par la pauvreté de la crèche : *Nunc ergo, filii hominum, audite me.* (*Prov., VIII, 22.*) Écoutez-moi donc, ô enfants des hommes, ne soyez plus sourds à ma voix, que j'accorde à votre faiblesse pour la rendre plus intelligible.

Mais non-seulement ces signes de Jésus-Christ naissant, que l'ange donne aux pasteurs, sont propres à découvrir la divinité du Verbe incarné, ils manifestent aussi sa puissance et sa sagesse. En effet, il dépendait de Dieu, dit saint Léon, de s'unir à la nature angélique, d'attaquer ouvertement le démon jusques dans son fort, de détruire toute sa puissance en un moment, de renverser tout d'un coup les temples et les statues, que l'ignorance des hommes lui avait érigées : mais cette victoire eût été moins glorieuse pour Dieu, et moins humiliante pour le démon. Il fallait qu'il fût vaincu par la nature qu'il avait vaincue; il fallait que ce fût un enfant qui lui portât les premiers coups; il fallait que ce monstre infernal fût enchaîné par des bras enveloppés dans des langes; il fallait que ce lion fût terrassé par un agneau : cette manière de combattre, d'opposer ainsi la faiblesse à la force, a quelque chose de plus propre à faire éclater la puissance divine que toute autre : comme il n'a point d'ennemis qui lui soient proportionnés, il dédaigne de les combattre par lui-même; il emploie à leur destruction des

armes qui puissent rendre leur défaite honteuse; il renferme toute la force de l'invincible Samson dans ses cheveux, dans ce qu'il y a de plus faible et de plus infirme.

Déjà ces bégaiements enfantins font taire les oracles les plus célèbres de l'enfer; déjà les rayons de ce soleil, tout éclipsé qu'il est, forment de nouveaux astres dans le ciel, et percent les plus épaisses ténèbres de l'idolâtrie; déjà les fondements de l'Eglise s'élèvent; déjà la paix se publie entre le ciel et la terre; déjà l'air retentit des cris de joie et des chants d'allégresse, tant il est vrai que cette crèche, cet enfant, ces langes, sont des signes conformes à la qualité du Messie, puisqu'ils font éclater si visiblement sa puissance, et qu'ils anticipent si glorieusement sur les fonctions de son ministère!

Rendons l'hommage de nos louanges et de nos adorations à ce divin enfant! Mêlons notre faible voix au concert de ces cantiques célestes, dont les anges remplissent les airs, et prenons quelques grains d'un encens consacré dans les écrits de saint Cyprien, pour en répandre le parfum aux pieds de Jésus naissant. O nuit plus belle et plus lumineuse que le plus beau jour du monde, où l'ouverture de l'Evangile se fait par des ambassadeurs célestes; où Dieu n'annonce plus le Messie dans des prophéties et des figures enveloppées, mais où les anges mêmes désignent le lieu et les marques de sa naissance; où les pasteurs grossiers et rustiques, intérieurement illuminés d'en haut et pénétrés de cette lumière divine que répand autour d'eux l'apparition des anges; élevés au-dessus d'eux-mêmes, par un rayon vif et perçant de la plus vive foi que la grâce forme en eux, deviennent les premiers adorateurs du Verbe incarné! Quel objet doit le plus arrêter nos yeux dans cet assemblage de merveilles que rassemble le mystère de sa naissance! Sera-ce cette vierge incomparable qui, comme une aurore toute brillante des clartés du soleil qu'elle annonce, voit sortir ce bel astre, qui réjouit le ciel et la terre, des nuages lumineux de sa virginité féconde, qui s'ouvre pour distiller le Juste, comme la rosée tombe sur les fleurs? Le rayon qui porte la glace du plus pur cristal n'est qu'une faible image de l'enfantement sans douleur de celle qui avait conçu sans tache : comme tout l'incendie du péché originel fut éteint par les rosées divines du Saint-Esprit, opérateur de ce mystère, la même vapeur du feu infernal ne toucha ni le fruit ni le fruit qu'elle fit éclore; ce fruit de vie et de bénédiction, préparé dès le commencement du monde, et venu, pour ainsi dire, à sa maturité dans la consommation des temps, tomba sans effort, et de lui-même se détacha de l'arbre qui le donna au monde. Notre mère infortunée était déjà coupable quand elle présenta le fruit de mort à son époux, qu'elle séduisit par son exemple; presque tous ses sens, infectés par l'haleine du serpent, furent les complices de son attentat contre la loi de Dieu; ses oreilles s'ouvrirent aux discours du séduc-

teur; ses yeux s'attachèrent sur la beauté du fruit défendu; sa main désobéissante suivit ses regards curieux; elle le cueillit, elle en goûta, elle en fit manger au malheureux Adam; elle passa par tous ces degrés qui, du commencement du crime, conduisent jusqu'à l'iniquité consommée. Mais la véritable Eve, Marie, la mère des vivants, toute pure et toute innocente, donne le fruit de vie au monde; elle le voit, avec un ravissement inexplicable, sortir de son sein virginal : après l'avoir adoré mille fois dans le temple de ses chastes flancs, depuis le moment de sa conception, elle l'adore la première dans l'instant bienheureux de sa nativité. Bien que convaincue de ce grand mystère par les opérations ineffables du Saint-Esprit au dedans d'elle, toute la grandeur de cette foi vive qui lui fit concevoir en esprit celui qu'elle enfanta dans la chair; toute cette foi, dis-je, vient à son secours, pour lui découvrir le Dieu de majesté dans cet enfant adorable. Elle nourrit d'un lait descendu du ciel celui qui fit pleuvoir la manne dans le désert, et qui vient donner le pain des anges aux hommes. Qui doute que le ministère de ces esprits bienheureux ne se joignit alors aux offices maternels de Marie et de Joseph, et que toute la gloire du ciel ne descendit invisiblement dans l'étable, au moment que le Verbe incarné la consacra par sa présence? L'or, la pourpre et les pierreries ne brillent point dans ce palais du Roi des rois : ce n'est qu'un toit de chaume, une cabanne de berger abandonnée; tout y est pauvre, tout y ressent la première entrée du Fils de l'homme, qui n'a pas un endroit pour reposer sa tête. Le vrai Jacob n'y repose que sur une pierre au milieu de la campagne; mais ce lieu est véritablement terrible, c'est la maison de Dieu et la porte du ciel qui en ouvre l'entrée à tous les hommes. Il n'y a dans cette étable que des objets célestes, qu'une clarté divine peut voir; percez les nuages de cette enfance; dissipez les ombres de cette pauvreté; tirez les voiles de cette humiliation, vous serez éblouis par l'éclat de la divinité qui habite corporellement dans ce petit corps, et qui rend ce toit désert, plus vénérable que le temple de Salomon dans toute sa magnificence. C'est véritablement le Verbe raccourci et abrégé qui s'est fait petit pour appliquer ses yeux sur nos yeux, sa bouche sur notre bouche, et accommoder la grandeur incompréhensible de Dieu à la petitesse de l'homme, pour communiquer une vie divine à l'enfant mort de la veuve, à la postérité d'Eve coupable, qui, pleurant sur ce fils qu'elle a fait mourir par sa désobéissance, a touché de compassion le véritable Elisée qui descend du ciel pour lui rendre la vie. Déjà la vertu vivifiante de ce Dieu fait chair, ranime et fait sortir du tombeau le cadavre de la nature humaine, sur laquelle elle tombe. *Un enfant nous est donné, il portera le nom d'Emmanuel; c'est l'Admirable, le Conseiller du Très-Haut, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la*

paix, qui fait son entrée sur la terre, dans le silence, sans bruit, sans majesté, telle que le doit être l'entrée d'un roi invisible, dont le règne n'est pas de ce monde, qui établit les prémices de sa religion dès les premiers pas qu'il fait, et qui marche à pas de géant dans sa voie. O Seigneur! vous êtes véritablement le Dieu caché dans ce mystère, qui étant, comme dit l'Apôtre, dans la forme de Dieu, la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance, avez voulu paraître sous la forme d'un enfant, afin que les traits de votre ressemblance, gravés sur l'âme de l'homme, fussent imprimés sur sa chair, et que ce composé de corps et d'esprit fût sanctifié par cette double image de votre divinité que vous lui communiquez, en prenant tout ce qu'il est, pour lui donner tout ce que vous êtes. C'est ainsi que l'éloquent saint Cyprien déployait toutes les beautés de son éloquence, pour rendre hommage au mystère de Jésus naissant. Heureux, si ramassant quelques-unes des fleurs que ce glorieux Père a répandues sur son berceau, elles ne se sont point fanées entre nos mains, et si en conservant la bonne odeur de Jésus-Christ, dont elles sont parfumées dans ses écrits, elles la font passer dans vos âmes avec l'onction sainte de la parole!

Or, le dessein principal du Verbe incarné dans le mystère de sa naissance, où il a uni l'immensité de Dieu avec la petitesse de l'homme, a été d'élever l'homme en l'humiliant, et de nous faire connaître toute sa grandeur, sa puissance et sa divinité, en renversant toutes les idées que nous avons de cette grandeur, de cette puissance et de cette divinité même. C'est pour cela qu'il est inconnu aux docteurs de la loi et aux sages d'Israël, qui s'étaient formé une idée d'un Messie glorieux, triomphant, et avec toutes les marques de grandeur auxquelles la prudence humaine pouvait le reconnaître; c'est pour cela, dis-je, qu'il se cache à ces prudents du siècle, selon l'oracle de la parole, pendant qu'il se manifeste aux petits, aux pasteurs de notre Evangile. En effet, il y a de quoi s'étonner que ces docteurs de la loi et ces sages de Jérusalem qui avaient les saintes Ecritures entre les mains, et qui vivaient dans une attente continuelle du Messie, et qui pouvaient voir par l'accomplissement visible des prophéties que le moment bienheureux de la naissance était venu; il y a, dis-je, de quoi s'étonner qu'ils ne fassent aucune démarche pour le chercher et pour lui aller rendre leurs hommages. Si, après avoir découvert le lieu de sa naissance, marqué dans Bethléem par les passages des Livres saints qu'ils avaient consultés, ils avaient été au-devant de ce roi caché, y a-t-il apparence que ce médecin céleste n'eût pas voulu se montrer aux malades, pour la guérison desquels il était particulièrement descendu du ciel en terre, et pendant qu'il forme de nouveaux astres dans le ciel, pour éclairer et pour conduire des rois idolâtres qui le viennent adorer du fond de l'Orient, refuserait-il ses lumières à ceux

pour lesquels elles sont particulièrement destinées? Non sans doute : mais comme ils s'étaient formé une idée de la venue du Sauveur, toute différente de ce qu'elle devait être, qu'ils expliquaient selon la lettre les endroits où il est parlé de la magnificence, de la force, de la grandeur et de la puissance du Messie, et qu'ils confondaient les circonstances de son second avènement avec celles du premier, ils espéraient que l'éclat, le bruit et la pompe qui accompagneraient sa naissance les avertiraient; et, se reposant sur cette attente trompeuse, ils demeurèrent dans un oubli aussi funeste pour eux qu'il est outrageant pour le Messie. Il naît dans le cœur de son royaume, au milieu de son domaine, aux portes de Jérusalem : *In propria venit.* (Joan., I, 11.) Mais ses propres enfants le méconnaissent, ces brebis égarées n'entendent point la voix du Pasteur qui vient exprès pour leur salut; aucun de ces Juifs charnels et superbes, attachés à la lettre qui tue, ne se présente pour recevoir Jésus-Christ et pour lui rendre ses hommages : *et sui eum non receperunt.* (Joan., I, 12.) O Seigneur! pourquoi ne dissipez-vous pas leur aveuglement? Pourquoi ne leur accordez-vous point la même grâce qu'aux pasteurs de Bethléem? Pourquoi ces mêmes anges, qui font retentir des cantiques de joie autour de l'étable, ne se font-ils pas entendre dans Jérusalem? Il paraît bien, mon Dieu, que votre conduite s'accorde admirablement avec vos paroles! que les circonstances de votre nativité vérifient les oracles de votre Évangile, et que vous révélez de grands mystères aux humbles, que vous cachez aux esprits forts et aux sages du monde! *Abscondisti ea sapientibus, et revelasti ea parvulis.* (Matth., XI, 25).

En effet, de quoi aurait servi cette vision, toute miraculeuse qu'elle était, à ces esprits orgueilleux et superbes? qu'auraient-ils dit, qu'auraient-ils pensé, quand ces anges auraient donné pour toutes marques de la naissance du Messie, des animaux, une crèche, une étable? Remplis qu'ils étaient des idées de cette venue éclatante, pompeuse et superbe, quel jugement auraient-ils fait de sa pauvreté, de son silence, de sa misère? Ils le méconnaîtront un jour au milieu des marques les plus éclatantes de sa divinité, dit saint Augustin, comment l'auraient-ils voulu reconnaître aux seules marques de son humilité? Les aveugles éclairés; les tempêtes calmées; les morts ressuscités, ne sauront balancer, dans ces esprits obstinés, cette bassesse adorable qui leur paraîtra incompatible avec la qualité de Messie. Quelles impressions auraient pu faire dans leurs esprits tant d'abjection, d'infirmité et de petitesse? Mais pourquoi recourir aux conjectures, puisque la négligence de tous ces faux sages de Jérusalem à chercher le Messie ne laissa que trop voir dans le fond de leur âme l'orgueil qui mettait un obstacle impénétrable à toutes les lumières de ce divin soleil? Il luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne le comprennent pas : *In tene-*

bris lucet, et tenebræ eum non comprehendunt. (Joan., I.) La lumière ne peut luire dans les ténèbres sans les dissiper; mais ce qui est impossible dans l'ordre de la nature se vérifie dans l'ordre de la grâce. La lumière luit véritablement dans les ténèbres à l'égard de ces docteurs si éclairés par une science superbe, et si aveugles par le défaut d'une humble intelligence, qui, comme parle le Prophète, ne voient pas ce qu'ils voient, et n'entendent pas ce qu'ils entendent; qui sont frappés, comme les Egyptiens, de ténèbres palpables, pendant que les vrais Israélites jouissent d'une lumière pure. Trois rois viendront bientôt des extrémités de la terre, pour mettre leurs couronnes aux pieds de ce nouveau Roi : ils entreront dans Jérusalem pour s'éclaircir du lieu de sa naissance : *Ubi est qui natus est Rex?* (Matth., II, 2.) Les scribes et les savants dans la loi, feuilleteront les Ecritures pour le découvrir; ils le trouveront marqué dans Bethléem; mais l'exemple de ces princes ne les réveillera point de leur assoupissement; ils chercheront le Messie dans leurs livres, mais ils ne le chercheront point dans l'étable; ils tireront vanité d'une science vaine devant des étrangers, mais ils ne tireront aucun avantage de leurs connaissances. Toutes leurs recherches ne feront qu'alarmer un roi cruel, qui tendra des embûches à ce Roi caché dès le berceau; qui sacrifiera tout le sang innocent de son royaume aux règles de sa fausse politique, et qui le cherchera pour le faire mourir, sous prétexte de lui rendre ses respects et ses hommages.

Or, mes frères, d'où vient que le Sauveur du monde se cache à ces docteurs de la loi, à ces sages d'Israël? C'est qu'ils étaient pleins de cet esprit d'orgueil, qui, comme un nuage épais, obscurcissait dans leur âme les rayons de la lumière divine qui les éclairait. L'aveuglement de ces Juifs réprouvés vient du même principe que l'ignorance de ces philosophes idolâtres, qui, après avoir connu Dieu, ne le glorifièrent pas comme Dieu, et qui, tout éclairés qu'ils étaient, devinrent aveugles, parce qu'ils étaient superbes.

En effet, à quel excès d'extravagance et d'égarement l'esprit humain ne s'est-il pas emporté dans la connaissance et la recherche du vrai Dieu, lorsque la curiosité et l'orgueil ont été ses guides! Quelle multitude innombrable de superstitions ridicules, de divinités bizarres, de religions insensées, n'a pas enfantée ce rayon de la divinité qui brille au dedans de nous, altéré et obscurci par la corruption de notre nature? Qui ne s'étonne de voir ces sages de l'antiquité, si admirables dans leurs écrits et si aveugles dans leur religion, de voir, dis-je, d'un d'un côté les chefs-d'œuvre de la raison humaine, dans son plus haut degré d'excellence, et de l'autre les égarements les plus déplorables de l'esprit humain dans leur culte impie et sacrilège? Rappelez la peinture affreuse que l'apôtre saint Paul en fait dans son *Épître aux Romains*, où il nous représente ces génies tout divins d'ailleurs

livrés à un sens reprouvé, sacrifiant à des serpents et à des monstres, et abandonnés à des passions détestables, où la nature n'est pas moins offensée que la religion. Or, quelle fut la cause de leur aveuglement, au milieu de tant de connaissances, si ce n'est l'orgueil de leur esprit dans le même degré de son excellence ? Cette lumière de la raison humaine, qui devait les conduire à Dieu et à son véritable culte, fut comme un flambeau entre les mains d'un insensé et d'un furieux, qui, au lieu d'éclairer l'homme orgueilleux, acheva de le perdre : cet astre, qui luisait encore du haut du ciel dans la nuit de l'ignorance humaine, devint par l'orgueil un de ces feux errants qui mènent à la mort ceux qui les suivent : le guide que Dieu avait donné aux hommes pour les conduire fut entraîné dans l'égarement et dans le précipice dont il devait les détourner : cet instinct de la raison, si j'ose ainsi parler, cette impression de l'existence du souverain être qui naît avec nous, fut la source d'une infinité d'erreurs et de chimères ; une théologie monstrueuse, quelques rayons à demi éteints de la vérité enveloppée sous un amas de fables, qui firent la religion des peuples, furent l'ouvrage de l'esprit et de l'orgueil égarés l'un par l'autre ; Dieu nous ayant voulu faire connaître que celui qui cherche Dieu s'en éloigne s'il ne le cherche dans la dépendance de Dieu, et s'il ne s'humilie sous le poids de sa majesté, pour n'être pas opprimé par sa gloire ; que sans cette humilité, qui doit servir de contrepoids à l'homme dans l'effort de ses plus hautes élévations, il ne monte que pour se briser en tombant de plus haut ; qu'il ressemble dit saint Augustin, à celui qui, marchant hors de la voie, s'égare d'autant plus qu'il marche à grands pas et avec plus de vitesse, ou qui soufflant dans la cendre, excite un nuage qui l'aveugle, au lieu d'allumer une flamme qui l'éclaire.

C'est mes frères, pour réparer cet abus criminel que l'esprit humain avait fait de ses connaissances, que la sagesse divine a cherché une voix pour l'instruire et le remplir des plus vives lumières de la divinité, sans exposer son humilité par une vaine complaisance. Elle a voulu se montrer et se faire connaître à nous, non-seulement couverte des nuages de notre humanité, mais enveloppée sous les ombres de la pauvreté, de l'enfance, de l'infirmité, de la bassesse, afin de nous donner l'exemple de l'humilité profonde avec laquelle nous devons connaître, chercher et adorer un Dieu si profondément humilié pour nous. Applique-toi, raison humaine, à percer les ombres mystérieuses, qui te cachent ce Dieu que tu veux connaître ; c'est le plus saint et le plus noble usage que tu saurais faire de tes lumières ; mais ne marche dans cette voie glissante et obscure qu'avec le guide d'une foi humble et soumise ; ne t'égare plus dans des raisonnements superbes ; ne te perds plus dans les vaines pensées ; ne t'enfle plus d'une

vaine pompe de paroles. Crois et adore cet enfant enveloppé dans des langes et couché dans une crèche. Dieu fera sortir de cette nuit profonde de ta foi les plus vives clartés d'une intelligence divine ; ferme l'œil de ta raison pour adorer le Verbe incarné dans ce mystère, et il te l'ouvrira d'une manière toute miraculeuse, en appliquant sur lui la boue et la chair dont il s'est revêtu pour toi. Ah ! mes frères, que le silence de Jésus naissant dans l'étable est éloquent, pour nous persuader et pour nous instruire ! O mon Dieu ! quand vous développiez à vos disciples les mystères les plus profonds de votre religion ; quand vous leur révéliez sur la montagne tous les secrets de cette morale aussi sainte que nouvelle dont ils devaient être les interprètes ; quand, ravissant les peuples en admiration par la force de votre éloquence divine, vous faisiez bénir les entrailles qui vous avaient porté et les mamelles qui vous avaient allaité, quand, sous le voile des paraboles et des figures, vous exposiez ces vérités éternelles, dont la grandeur avait besoin de ce tempérament pour s'insinuer plus facilement dans l'esprit des peuples, vous étiez plus admirable et plus surprenant que vous n'êtes dans la crèche ; mais je ne sais si vous étiez plus touchant et plus persuasif, et si les oracles de votre sagesse devaient avoir plus de force que ces bégaiements de votre enfance.

Ah ! chrétiens, que ne dit-il point dans cet état ? entrons en esprit dans l'étable, nous entendrons une voix qui nous dira : Rougisiez d'avoir tant de palais, de meubles et de vêtements inutiles, pendant que je n'ai qu'une crèche empruntée pour lit, et deux animaux pour compagnie ! Rougisiez sous ces lambris dorés que vous tâchez de rendre inaccessibles aux moindres incommodités de l'hiver, pendant qu'une étable entr'ouverte me laisse en proie à toutes les rigueurs d'une saison si cruelle ! Rougisiez de l'aversion que vous avez pour tout ce qui peut vous humilier, des précautions que vous prenez pour ne paraître que dans des états qui flattent votre vanité ; des artifices dont vous vous servez pour couvrir une pauvreté qui devrait faire votre gloire ; du mépris que vous témoignez pour tout ce qui n'a pas les dehors du grand monde que vous affectez ! Rougisiez de porter peut-être les marques de la pauvreté et de l'humilité de Jésus-Christ dans votre état, et de chercher à voir briller autour de vous la pompe et le luxe du siècle ; de n'avoir de vocation pour prêcher l'Evangile que dans les lieux où tout le combat et le dément ; de ne chercher Jésus-Christ que sous l'or, l'azur et le marbre, et jamais sur la paille, l'étable et la crèche ! Rougisiez d'avoir passé, du spectacle que la religion vous a présenté tant de fois dans ce jour, aux spectacles et aux assemblées profanes du monde ; de donner à un excommunié l'aumône que vous refusez à un pauvre de Jésus-Christ, et d'acheter la damnation et

la perte de votre âme, par ce qui en pourrait faire le salut et la pénitence ! Rougissez de perdre tant de temps en visites inutiles ou dangeuses, et de ne visiter jamais Jésus-Christ dans les hôpitaux et dans les prisons où il vous appelle ! d'en détourner les yeux lorsqu'il se présente à vous dans sa plus vive image en la personne des misérables ! Rougissez de fouler aux pieds toutes les vertus que Jésus naissant vous prêche, dans ces équipages superbes, où une pécheresse pétrie de limon et de crimes, qui devrait s'humilier sous la cendre et pleurer dans une retraite pénitente les désordres de la vie, semble traîner le crime en triomphe, et braver avec un front d'airain le monde scandalisé par l'éclat de sa vie ! Peut-être qu'autour de vous il y a de vives représentations du mystère de ce jour, dans des mères abandonnées, qui, sous des toits inconnus, n'ont pas de quoi loger ni nourrir les enfants qu'elles mettent au monde, et qui se sentent déchirer les entrailles par les cris perçants de ces innocentes victimes de la pauvreté et des souffrances, pendant que vous êtes plongés et ensevelis dans la mollesse et dans l'abondance. Quand la nudité et la misère du pauvre réveillent malgré vous la compassion et la charité dans votre cœur, votre dureté inpitoyable fait taire les cris qu'il porte jusqu'à vos oreilles ; votre main se resserre quand votre cœur s'ouvre ; la religion est sourde quand la nature parle. Savez-vous bien que ce pauvre que vous insultez avec mépris s'enflamme d'indignation contre vous : *Dum superbit impius incenditur pauper.* (Psal. XI, 22.) Dieu exauce les malédictions qu'il donne en secret aux riches, dit l'Écriture, et vous jugera un jour par la bouche de ce pauvre même. Oui, ce même Dieu, qui vient aujourd'hui dans un état si humble pour vous sauver, viendra un jour avec toute sa puissance pour vous condamner. Si vous ne le croyez pas, pourquoi portez-vous ce faux masque de religion, et venez-vous dans nos temples mêler un apostat secret de Jésus-Christ avec ses vrais adorateurs ? Si vous le croyez, rougissez de combattre votre créance par votre vie, et de voir peut-être sans aucun sentiment de piété et de religion ce Dieu qui naît pour l'amour de vous comme un ver de terre, l'abjection et l'opprobre des hommes.

Pardonnez-moi, mon Dieu, ces faibles expressions que j'ose mettre dans votre bouche adorable : votre silence est bien plus expressif que mes paroles. Ah ! mes frères, que ne dit point ce divin enfant, cette parole éternelle, qui se tait et qui bégaye ? Ne nous mettons plus en peine de chercher des règles de piété pour nous conduire ; nous apprendrons tout ce que nous devons savoir et pratiquer dans ce livre adorable. Toutes les prophéties, tous les docteurs, tous les apôtres, parlent par la bouche de celui qui a ouvert la leur. L'étable de Bethléem est l'école où tous les chrétiens doivent s'instruire dans la science du salut ; toutes les voies du ciel, tous les sentiers de la vertu,

commencent et finissent par celui qui est le principe et le terme, et qui, étant la voie, la vérité et la vie, a ouvert à tous les hommes le chemin du ciel. *Adinvenit omnem viam disciplinæ* (Bar., III, 37), dit le prophète. Providence de mon Dieu, s'écrie saint Bernard dans ses *Réflexions*, que vous êtes admirable ! L'homme charnel et animal ne pouvait concevoir les choses de Dieu ; la Sagesse même s'est faite chair pour se rendre sensible et intelligible à des hommes de chair : ce n'est plus par des hommes saisis d'une sainte fureur que Dieu rend ses oracles ; ce n'est plus par des expressions mystérieuses, en termes enveloppés, du sommet des montagnes, parmi les foudres et les éclairs, qu'il se fait entendre ; c'est du fond d'une étable ; c'est du haut d'une crèche ; c'est dans le silence d'une nuit paisible ; c'est par la bouche d'un enfant enveloppé dans des langes que la Sagesse incréée s'explique : *Ecce tibi in carne exhibetur Sapientia* ; venez, esprits sublimes, philosophes profonds, politiques raffinés, entrez dans cette étable ; voilà votre lycée, votre académie : venez mettre vos dogmes superbes, vos discours étudiés, vos raisonnements captieux aux pieds de ce docteur adorable, qui en découvre la vanité, l'erreur et la petitesse ; que tout le faste de l'éloquence, tout l'orgueil de la sagesse, toute la subtilité de la philosophie, tout le raffinement de la politique, disparaisse à la vue de ce grand objet : *Ecce tibi in carne exhibetur Sapientia* ! Vains orateurs du siècle, qui avez rempli le monde du bruit des applaudissements que vous avez reçus ; qui avez prétendu régner sur les peuples par la force du discours ; qui avez été écoutés comme des dieux tonnans et foudroyans dans les tribunes de Rome et d'Athènes ; taisez-vous, et rendez hommage par votre silence à la parole éternelle qui se tait et qui bégaye dans cet enfant, pour vous humilier à son exemple : prédicateurs de l'Évangile, heureux organes de cette parole éternelle qui vous envoie, qui, aussi bien que Jean-Baptiste, n'êtes que des voix pour faire retentir les grandeurs de Dieu dans les temples, prosternez-vous devant cet enfant qui ne sait encore que former les sons d'une voix gémissante et larmoyante ; reconnaissez-y le Maître qui a délié la langue des docteurs, des prophètes, des apôtres ; qui a donné aux martyrs et à de jeunes vierges des paroles qui ont confondu les tyrans et les sages du paganisme ; qui a ouvert la bouche des saints Pères, d'où des fleuves de vie se sont répandus par toute l'Eglise, et, quand vous l'aurez adoré dans un profond et humble silence, parlez, éclatez en admiration et en louanges ; consacrez tous les ornements de l'éloquence à la gloire de celui qui vous l'a donnée ; déployez toutes les richesses du discours pour célébrer la pauvreté et le silence de cette Majesté sans bruit, sans éclat, sans pompe et sans parole. Mais reconnaissez que vous ne faites que bégayer, lors même que vous rendez les oracles du Dieu vivant parmi les applaudis-

sements des peuples, lorsque vous célébrez avec tous les ornements du discours, le mystère ineffable d'un Dieu fait enfant. Ah ! mes frères, ce mystère incompréhensible ne peut être dignement révéralé que par notre silence; et si nous le rompons devant ces autels, c'est pour obéir à la voix du Dieu vivant dont nous sommes les ministres. Heureux les pieds de ceux qui évangélisent la paix; mais plus heureux les auditeurs dociles qui, ouvrant l'oreille de leur cœur à ce prédicateur invisible qui leur parle par notre bouche, peuvent suppléer par le mérite de leur silence à l'indignité de nos paroles, et entendre la voix de Dieu dans celle de l'homme ! Instruisez-nous donc, ô divin enfant ! nous ne parlons en votre place que pour exhorter les chrétiens à vous entendre au lieu de nous; toutes nos paroles ne sont que les interprètes de votre bégayement et de votre silence. C'est un enfant, dit saint Bernard, mais qui sait discerner le bien et réprouver le mal : *Sciens eligere bonum, et reprobare malum*. (Isa., VII, 16.) Les autres enfants pleurent et gémissent par infirmité, dit saint Bernard : celui-ci pleure et gémit par charité : ceux-là demandent du secours par leurs plaintes, et celui-ci nous en donne : dans ceux-là c'est la nature qui pâtit, dans celui-ci c'est la grâce qui instruit : là le bégayement est un effet de l'ignorance, ici il est une invention de la sagesse : d'un côté les larmes sont un soulagement de l'infirmité humaine, de l'autre elles sont un tempérant de la puissance divine; elles sont comme les éléments de la religion, et les oracles muets de la sagesse rendue sensible et visible à tous les hommes dans cet enfant adorable.

Ah ! mes frères, si cet objet ne nous touche et ne nous éclaire, qui sera capable de vaincre la dureté de nos cœurs, et de dissiper l'aveuglement de nos esprits ! O foi des chrétiens, que tu es petite ou que leur insensibilité est grande ! Figure éclatante du siècle qui nous éblouit en passant ; fatales impressions des objets présents qui nous fascinent et nous enchantent ; douce et agréable agitation d'une vie toute mondaine et toute séculière qui nous occupe et nous trouble ; c'est vous qui nous empêchez de faire de sérieuses réflexions sur ces grandes vérités. Si ces personnes entièrement livrées à l'esprit du siècle étaient fortement convaincues du mystère de ce jour ; si elles se représentaient vivement le Verbe incarné dans l'état où l'Evangile l'expose à nos yeux, pourraient-elles soutenir le faste et la pompe qui les suivent peut-être jusqu'au pied de ces autels ? Quoi ! tant d'orgueil dans les disciples, et tant d'humilité dans le chef : la majesté de Dieu qui s'anéantit, et le ver de terre qui s'enfle ! Rentrons dans nous-mêmes ; reconnaissons que notre religion si solide et si vraie en elle-même, n'est qu'illusion et que chimère dans notre conduite. Adorons ces langes sacrés dont Jésus-Christ naissant fait, dit saint Augustin, comme le premier appareil qu'il vint mettre aux plaies

de la nature corrompue : *Adoremus pannos infantie quæ facta sunt emplastra naturæ*. Etudions dans ce livre vivant et animé toutes les vérités que nous devons croire, et tous les devoirs que nous devons pratiquer. Ce médecin céleste est venu pour guérir les deux plaies que l'homme pécheur avait reçues dans l'esprit et dans la volonté ; il remédie à l'orgueil de l'esprit en l'humiliant sans l'avilir, et en le portant au comble de l'élévation, sans lui laisser aucune enflure ; il redresse l'égarement de la volonté, en faisant rentrer ses mouvements déréglés dans les bornes où ils doivent être, et en la guidant par des voies sûres à sa fin véritable.

SECOND POINT.

L'amour-propre, déréglé par le péché, est la racine de tous les maux : *Radix omnium malorum cupiditas* (I Tim., VI, 10) ; de cette racine sont sortis trois rejetons funestes, l'avarice, l'orgueil et la volupté ; ce sont les trois sources empoisonnées d'où coule ce torrent d'iniquités qui inonde la face de la terre. Tout ce qui est dans le monde, dit saint Jean, est concupiscence des yeux, ou concupiscence de la chair, ou superbe de la vie ; c'est-à-dire, ou un amour déréglé des richesses, ou un amour déréglé des plaisirs, ou un amour déréglé des honneurs. Jésus-Christ, ce médecin céleste qui est venu combattre les maladies de l'homme pécheur par leurs contraires, est descendu du ciel pour guérir ces trois plaies mortelles de la nature corrompue, par trois remèdes opposés, qui sont l'esprit de pauvreté, l'esprit d'humilité et l'esprit de mortification. Voilà, mes frères, tout l'esprit de la religion ; et ces trois caractères originaux du christianisme paraissent visiblement imprimés sur le mystère de la Nativité de Jésus-Christ.

Comme le Sauveur du monde est venu faire avant que d'enseigner, il y a un rapport admirable entre ses actions et ses paroles : il commença ce discours admirable qu'il fit sur la montagne, et dans lequel il renferma toutes les maximes de l'Evangile. Il le commença, dis-je, par la béatitude des pauvres d'esprit : *Beati pauperes spiritu* (Matth., V, 2) ; et il prêcha cette grande vérité dès le commencement de sa vie, comme il l'annonça par l'ouverture de son Evangile. Cette étable, cette crèche, ces pasteurs, ces animaux, cet appareil pauvre et méprisable de Jésus-Christ naissant, nous crient d'une voix qui se fait entendre à toutes les nations et à tous les siècles : *Beati pauperes spiritu*. Comme cette pauvreté de Jésus-Christ naissant est ce qui nous frappe le plus dans le mystère que nous célébrons ; comme elle est le premier signe sous lequel le Sauveur du monde se découvre : *Hoc erit vobis signum* ; elle doit être le premier trait du chrétien, et comme la base de la religion ; c'est pour cela que l'Evangile, cette bonne nouvelle, cette ouverture du royaume de Dieu, cette délivrance de la captivité du démon, ce grand sujet de joie : *Evangelizo*

robis gaudium magnum (Luc., II, 10)), est annoncé par les anges aux pasteurs de Bethléem, à de simples bergers qui, étant pauvres de condition et d'état, étaient plus disposés à devenir pauvres d'esprit et d'affection, pour être comme les premiers chrétiens du monde, en faisant éclater visiblement dans leurs personnes cette pauvreté évangélique, comme le premier trait de ressemblance que les disciples doivent avoir avec leur maître. C'est dans cette pensée que saint Cyprien a dit (cap. *De nat. Christi*) que le Verbe incarné voulut que sa naissance fût premièrement manifestée à des hommes simples, afin d'établir d'abord la règle fondamentale de son Evangile, en nous apprenant qu'il n'y a que les humbles et les pauvres d'esprit dignes de pénétrer les mystères renfermés dans la pauvreté et l'humilité de l'étable : *Electa est humilium personarum simplicitas, ut poneretur regula, et indissolubilis daretur forma, quod non nisi pauperibus spiritu Christi patescit humilitas*. Il manifeste sa nativité à de pauvres pasteurs qui gardaient des troupeaux pendant la nuit, et il choisira pour ses apôtres de pauvres pêcheurs qui laisseront même leurs filets et leurs barques pour le suivre, afin que tous les chrétiens pauvres d'esprit fussent reconnaissables à cette marque; que le beau trait de la religion chrétienne parût sur toutes les copies de ces premiers exemplaires tirés sur ce grand modèle, et qu'ils pussent dire à tous les hommes : Soyez nos imitateurs, comme nous l'avons été de Jésus-Christ. *Les oiseaux du ciel ont leurs nids, et les bêtes leurs tanières, et le Fils de l'homme n'a pas un endroit pour reposer sa tête*, dit le Sauveur du monde dans l'Evangile, à un disciple nouveau qui se présente; mais ne le dit-il pas d'une manière bien plus efficace dans cette crèche où le mystère de ce jour l'offre à nos adorations.

Contemplons ce grand objet que la foi nous présente; entrons en esprit dans cette étable, voyons-y ce Dieu caché qui, dans les ténèbres de la nuit, dans le profond silence de toutes les créatures, dans l'indigence de toutes choses, se fait pauvre pour nous enrichir! Ne nous enseigne-t-il pas dès le commencement de sa vie cette pauvreté d'esprit qui a fait le commencement de l'Evangile? Cette belle vertu qui tient le premier rang parmi les béatitudes, cette vertu si chère à Jésus-Christ qui voulut naître pauvre, vivre pauvre, mourir pauvre, nu et dépouillé de tout sur la croix; c'est la vertu qu'il vous prêche dans la crèche. Heureux celui qui pénètre le mystère d'un Dieu humilié, appauvri pour nous combler de biens : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem*. (Psal. XL, 1.) Heureux celui qui découvre, au travers de ces dehors d'indigence et de misère, le Dieu de majesté qui s'est fait pauvre pour nous rendre riches. Le soleil, qui forme tous les trésors de la mer et de la terre, ne lui a coûté qu'une parole : *Pulchritudo agri mecum est*. (Psal. XLIX, 11.) Les campagnes, hérissées d'épis ou peintes

de fleurs, ne sont qu'un faible rayon de sa beauté et de sa gloire. La nature, qui fournit au besoin de tous les êtres, reçoit de sa main tout ce qu'elle leur donne : *Aperies manum tuam, et omnia implebuntur bonitate*. (Psal. CIII, 28.) Il se dépouille de tout ce qu'il a fait pour l'homme, pour chercher l'homme, afin d'apprendre à l'homme à renoncer à toutes les créatures pour ne chercher que Dieu. Il a marché, dit le prophète, à pas de géant dans la voie : *Exaltavit ut gigas ad currendam viam*. (Psal. XVIII, 6.) Comment suivrons-nous la rapidité de sa course si nous sommes embarrassés de l'attache aux biens périssables. La condition du disciple, dit saint Jérôme, ne doit pas être meilleure que celle du maître; mon Sauveur s'est fait pauvre pour me sauver, je dois me faire pauvre d'esprit pour l'imiter; je marcherai nu et dépouillé de tout après Jésus-Christ nu et dépouillé de tout pour moi : *Nudum Christum nudus sequar*. Il a rendu la pauvreté glorieuse par son exemple, dit saint Bernard; il l'a, pour ainsi dire, consacrée et divinisée dans sa personne : *Sacram in suo corpore dedicavit paupertatem*.

La pauvreté d'esprit, que Jésus nous prêche, n'est donc pas un conseil de l'Evangile qu'il nous est libre de suivre; c'est un précepte indispensable qu'il faut nécessairement accomplir : ou il faut se faire un autre Evangile et une autre religion, ou convenir qu'une pauvreté effective soufferte avec résignation, ou un détachement de cœur dans l'abondance et dans les richesses, sont absolument nécessaires pour plaire à Dieu. Le Sauveur du monde l'a fait entendre par cette comparaison si connue du chameau et de l'aiguille, qu'il est impossible à un riche attaché à ses biens d'entrer dans le ciel; de là vient que le prophète nous crie : Si vous abondez en richesses, prenez garde que vous n'y attachiez votre cœur : *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere*. (Psal. LXI, 11.) Sans la charité toute la piété apparente n'est qu'illusion. Quand je livrerais mon corps aux flammes, quand je donnerais tous mes biens aux pauvres, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien : or, la charité ne peut être dans un cœur où la cupidité règne; cela est si vrai, que la parfaite charité n'est autre chose, dit saint Augustin, que l'exemption de toute cupidité : *Perfecta charitas, nulla cupiditas*. Ce détachement du cœur est la circoncision spirituelle ordonnée dans la loi de grâce, aussi expressément que la circoncision corporelle l'était dans la loi de Moïse, de telle sorte que si, par une supposition impossible, quelqu'un accomplissait tous les commandements de Dieu, pendant que son cœur demeurerait incirconcis par l'attachement aux richesses, cette observation extérieure de la loi ne serait d'aucun mérite devant Dieu.

Où sont les chrétiens qui, dans la pauvreté, ne soupirent point pour les richesses, ou qui, dans les richesses, conservent la pauvreté d'esprit? Que n'aurais-je point à dire sur ce sujet, si je pouvais représenter

jusqu'à quel excès le monde pousse sur ce point l'opposition de son esprit à celui de l'Évangile? Il me semble, mes frères, voir renouveler, dans le sein de l'Eglise, cette idolâtrie sacrilège du peuple d'Israël, lorsqu'au pied de la montagne terrible où Dieu venait de lui prescrire sa loi parmi les foudres et les éclairs, ayant vu disparaître Moïse et cherchant un Dieu visible pour l'adorer, il fléchit le genou devant le Veau d'or, en disant : *Ce sont là les dieux qui ont sauvé Israël*. Dans le christianisme, au pied de la montagne de Sion, où l'image d'un Dieu né sur une crèche, et mort sur une croix, joint à la force de ce grand exemple et aux malédictions foudroyantes dont les riches sont frappés dans l'Évangile, nous voyons tout Israël prosterné devant le Veau d'or; tous les chrétiens sacrifient à l'idole des richesses, en se disant les uns aux autres : Voilà notre divinité! c'est cet or, cet argent, qui nous défendra contre tous les maux de la vie. L'or du riche, c'est son fort, c'est l'asile où il se retranche : *Divitiæ divitis urbs fortitudinis ejus*. (Prov., XVIII, 11.) Combien de vieillards avarés, en qui toutes les passions éteintes ne laissent qu'un reste de sang glacé dans leurs veines, et qui, sur le bord du tombeau, brûlent d'une soif insatiable des richesses, sont barbares à eux-mêmes, et n'ont jamais connu, comme parle le Saint-Esprit, la différence du bien et du mal, et qui, se refusant l'usage de leur bien, craignent la pauvreté parmi les trésors accumulés par des contrats usuraires et des procédures iniques. Combien qui, le dos tourné contre l'autel, encensent l'idole dans le secret des ténèbres, ne peuvent rassasier leurs yeux de leur argent, et boivent, pour ainsi dire, à longs traits le sang des veuves et des pupilles, transformé dans ce métal précieux dont ils font leur divinité? Mais, sans parler de ces monstres de la religion, qui ne méritent pas même le nom d'hommes, que dirons-nous de cette faiblesse si généralement répandue dans le monde, où l'on méprise tout ce qui paraît pauvre, et où l'on honore tout ce qui paraît riche? L'extravagance des gens du siècle ne va-t-elle pas jusqu'à chercher les richesses jusque dans ceux qui en prêchent le mépris? Ne diminue-t-on pas l'estime des talents consacrés par le défaut des succès temporels? On se fait un plaisir de leur ôter, par l'indigence, la distinction qu'ils se font par leur mérite; l'envie, blessée par l'éclat de leur réputation, se vange par le malheur de leur fortune; cette contagion s'étend souvent jusqu'aux personnes qui doivent perfectionner le détachement chrétien par la pauvreté religieuse. L'on parle comme des anges de la pauvreté d'esprit, et l'on est toujours prêt à faire acception du riche au mépris du pauvre. O simplicité de nos pères! ô image de l'Eglise naissante! ô amour de la pauvreté! vous n'êtes donc plus que de vains noms, et il n'en paraît aucune trace, dit Salvien, que dans les livres sacrés qui nous en parlent. Après cela nous

nous étonnerons du petit nombre des élus, puisque presque tous les hommes marchent à grands pas dans la voie large de perdition, et courent en aveugle après les richesses. Rentrons en nous-mêmes, chrétiens, à la vue du grand objet que la foi nous met aujourd'hui devant les yeux. Confondez-vous, riches, poussez des hurlements affreux : *Divites ululate* (Jac., V, 1), parce que toutes vos richesses sont corrompues et infectées : *Divitiæ vestræ putrefactæ sunt*. (Jac., V, 2.) Ni ces équipages pompeux, ces palais superbes, ces meubles magnifiques, tout cet appareil de grandeur auprès de l'étable et de la crèche de Jésus-Christ ne répand qu'une odeur de mort et de scandale dans le christianisme. Vous faites changer de couleur à votre luxe, mais le fond de votre cœur ne change pas; vous affectez les apparences de la modestie, en conservant tout le faste des richesses; imitez le Verbe incarné qui sort de lui-même pour trouver la pauvreté : *Cum dives esset propter nos egenus factus est*. (II Cor., VIII, 9.) Descendez de votre élévation, sortez de vos palais, où l'or brille de toutes parts; entrez dans ces hôpitaux, dans ces prisons, où vous verrez les images de la pauvreté et de la douleur, pour apprendre l'humilité que Jésus-Christ vous enseigne dans l'étable.

L'orgueil de l'ange rebelle fut la cause de sa chute. Je monterai et je me rendrai semblable au Très-Haut : *Ascendam, et ero similis Altissimo* (Isa., XIV, 14); Dieu lui révéla le mystère de l'Incarnation, il lui fit voir le Verbe divin revêtu de notre chair, et il exigea de lui qu'il fléchît le genou devant ce Dieu anéanti, pour marque de sa dépendance; cet esprit superbe, tout brillant des plus vives splendeurs de la divinité, dont il était le plus bel ouvrage, crut se dégrader en rendant hommage à ce Dieu fait homme; au lieu de descendre par l'humilité pour être affermi dans sa gloire et confirmé dans la grâce, il voulut monter jusqu'au trône de Dieu même; il partagea tout le ciel par sa rébellion contre son créateur : un grand combat fut donné entre Michel et le dragon, entre l'ange humble et l'ange orgueilleux; mais enfin cet esprit superbe fut vaincu et précipité du plus haut du ciel au profond de l'abîme.

Cet orgueil, qui s'est accru par sa chute, remplit cet esprit malheureux d'une envie qui en est la suite nécessaire; il ne put voir l'homme d'une nature inférieure à la sienne, créé dans la justice originelle, sans former le dessein de lui ravir ce glorieux apanage de sa naissance qu'il avait perdu lui-même. Il s'efforça de le rendre superbe comme lui, pour le rendre malheureux comme lui, et d'en faire un complice de son péché pour en faire un compagnon de sa disgrâce.

C'est pour cela que ce tentateur subtil fit glisser adroitement dans l'âme de la première femme le désir de ressembler à Dieu, qui l'avait perdu lui-même : *Eritis sicut dii* (Gen., III, 5); ce poison dangereux que le serpent infernal mêla dans ces paroles l'

nestes : *Vous serez comme des dieux*, fut proprement le péché du premier homme. L'amour-propre, sorti de ses bornes dans l'homme par un désir déréglé de son excellence, enfanta l'orgueil par lequel le péché est entré dans le monde; l'orgueil en avait fait un apostat, avant que la transgression de sa loi en eût fait un prévaricateur et un rebelle.

Or, comme la grâce de notre Rédempteur a été encore plus abondante que le péché, dit l'Apôtre, non-seulement le Verbe divin s'est humilié dans son incarnation, mais il a descendu encore plus bas que l'homme n'avait voulu monter. Il s'est anéanti; *Exinanivit semetipsum* (Phil., II, 7); car comme il y a plus de distance entre Dieu et l'homme, qu'entre l'être et le néant, un Dieu qui se fait homme s'anéantit en quelque sorte. Il fait plus que de se faire homme, il se fait chair : *Verbum caro factum est* (Joan., X, 14); il se fait un enfant, qui du sein d'une Vierge passe dans une crèche. Il est ce Verbe raccourci dont parle le Prophète; ce prodige étonnant figuré dans le miracle opéré par le prophète Elisée, lorsque, raccourcissant son corps et se réduisant à la manière de cet enfant mort de la veuve, il lui rendit la vie : *Verbum abbreviatum*. (IV Reg., IV, 34.)

C'est donc avec raison que l'Ange, qui annonce le mystère de la Nativité aux Pasteurs, dit qu'il leur annonce un grand sujet de joie : *Evangelizo vobis gaudium magnum* (Luc., II, 10); réjouissez-vous, mortels; ne gémissiez plus sous le poids honteux de votre chair; ne regardez plus votre corps comme un fardeau humiliant qui déshonore la dignité de votre âme obligée à le porter : cette chair est le principe de votre gloire, puisque Jésus-Christ s'en est revêtu en se faisant chair : *Verbum caro factum est*. (Joan., I, 14.) Ce n'est pas que le Verbe n'ait pris l'âme comme le corps de l'homme; mais il ne s'est uni à l'esprit de l'homme que pour en prendre en même temps la chair, dont il avait besoin pour souffrir et pour en faire la victime qui devait réconcilier le ciel avec la terre. Or, il n'a pris ce qu'il y a de plus humiliant dans l'homme que pour élever l'homme à ce qu'il y a de plus sublime dans Dieu; il devient le fils de l'homme pour nous faire les enfants de Dieu; il est le Dieu des dieux parce qu'il est le Christ des chrétiens, dit saint Augustin : *Deus deorum, quia Christus christianorum*. Ambition de l'homme, pouvais-tu porter tes desirs plus haut qu'à l'honneur de cette filiation divine? Jésus-Christ naît dans la crèche de Bethléem pour faire renaitre tous les chrétiens de l'eau et du Saint-Esprit dans le baptême : il se plonge dans les eaux du Jourdain quand il fut baptisé par saint Jean; et en sortant de ces eaux sur lesquelles il répandit une vertu divine, il en tira avec lui toute la masse de la nature humaine, qui avait fait un funeste naufrage par le péché du premier homme, dit saint Grégoire de Nazianze. Ce fut alors qu'il donna à tous les

hommes le pouvoir de devenir des enfants de Dieu : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri* (Joan., I, 12); voilà le comble de l'élévation; voilà ce que nous sommes en espérance, en attendant que nous le soyons en effet, dit saint Augustin. Mais comment arriver à un degré de grandeur si au-dessus de notre nature? ce sera en perfectionnant par la grâce et par l'imitation de Jésus-Christ ce sentiment de notre propre excellence que nous avons reçu de notre nature. Toute créature intelligente et raisonnable veut s'élever et monter, selon qu'elle est plus parfaite et plus excellente; elle dit avec l'ange, *ascendam*, je monterai. Dieu ne lui fait pas un crime de ce désir de grandeur qu'il lui a donné en la formant, et qui est une suite de la noblesse de son être; mais l'homme ayant voulu contenter ce désir de s'élever par la désobéissance à son créateur, il est déchu de sa grandeur véritable, et il n'a plus d'autre voie pour monter que celle de descendre avec Jésus-Christ dans le centre de ses humiliations : c'est dans cet abîme d'anéantissement où l'homme trouvera cette ressemblance glorieuse à la divinité dont le démon lui inspira le désir criminel; c'est dans cet abîme que l'ambition sainte du chrétien qui vit de la foi le précipite sur la parole du Sauveur, dans l'assurance de se relever par sa chute, et de trouver toute la grandeur divine en renonçant à l'humaine.

Mais l'orgueil nous tient toujours le langage du démon qui en est le père. Ah! mes frères, par combien de replis et de détours ce serpent subtil se glisse-t-il dans nos âmes! Il couvre sous une agréable variété de couleurs le venin qu'il cache et les embûches qu'il nous dresse; il se sert d'une infinité de voix différentes pour nous dire comme autrefois à la première femme : *Eritis sicut dii*. (Gen., III, 5.) Il dit à ces femmes mondaines : Faites briller l'or, la soie, les perles et les pierreries sur vos vêtements; rehaussez l'éclat de votre beauté par toutes les richesses de la nature; marchez en triomphe traînées par des animaux superbes, qui exposent au travers d'un riche cristal l'idole du monde à ses yeux, et vous serez comme des divinités sur la terre : *Eritis sicut dii*. Il dit à ces riches : Bâissez-vous des édifices pompeux qui disputent de magnificence avec les palais des rois; dormez sous ces pavillons dorés et sur ces lits somptueux où vos yeux en s'ouvrant soient éblouis par une multitude d'objets éclatants qui vous environnent; chargez vos tables des dépouilles de la terre et de la mer dans vos festins; promenez-vous dans ces parcs et ces jardins où le sang des veuves et des pupilles coule parmi les eaux jaillissantes qui les arrosent; respirez l'air de ces forêts parfumées où vous formerez les nouveaux projets de vos concussions et de vos rapines, et alors vous serez comme des dieux de la terre : *Eritis sicut dii*. Il dit à ce savant : Enrichis ton esprit des trésors de l'antiquité sainte et profane; immortalise ton nom dans des ouvrages qui passent à la dernière

postérité; ajoute la cabale à la réputation; déguise la parole du Seigneur avec tout le faste de l'éloquence profane; enchante un auditoire nombreux par une vaine harmonie de paroles, qui, en flattant l'oreille, fasse dire à la bouche: Ce n'est pas un homme, c'est un dieu qui parle: *Eritis sicut dii*. Vous serez comme des dieux, il est vrai, mais vous mourrez comme les autres hommes.

Il me semble que j'entends la voix d'un Dieu humilié qui dit, non plus d'une voix tonnante comme autrefois dans le Paradis terrestre, mais par les gémissements d'un enfant: *Adam, ubi es?* (*Gen.*, III, 9.) Adam, où es-tu? Tu as voulu devenir semblable à moi, tu affectes la domination et l'indépendance, tu secoues le joug de ma loi; tu t'affranchis de mon joug et tu dis: *Je ne servirai pas*. Tu oublies le limon dont je t'ai formé, cendre orgueilleuse; mais tu tremperas ton pain à la sueur de ton corps; tu cultiveras la terre hérissée d'épines qui te reprocheront que tu l'as souillée par ton péché; tu es poussière et tu retourneras en poussière en punition de ton orgueil; tu te caches en vain sous les feuilles de l'arbre dont tu as mangé le fruit; tu as recours aux artifices de ta vanité pour couvrir ta nudité et ta misère; tu fais encore le dieu sous la vile peau des bêtes qui filent la soie des riches vêtements dont tu te couvres; mais tout cet appareil de grandeur et de luxe dont tu t'éblouis toi-même n'est qu'un sépulcre blanchi qui couvre la pourriture; plus tu t'enflas par l'orgueil, plus tu en augmentes le vide au lieu de le cacher; vase de terre et d'argile, tu ne t'élèves que pour te briser davantage en tombant de plus haut; perds donc le ridicule et extravagant dessein de te rendre semblable à moi par la grandeur. Mais je t'en donne un moyen facile par l'humilité: Je suis descendu jusqu'au profond abîme de ta misère pour te porter au comble de mon élévation; je t'ai ouvert la voie de cette ressemblance glorieuse à la divinité que tu cherches en la joignant avec les traits de ton humanité: j'ai pris la forme de l'esclave pour te communiquer l'indépendance du maître.

Ce n'est donc que dans l'imitation de l'humilité profonde de Jésus naissant que l'homme peut trouver une grandeur solide et véritable; cette humilité l'abaisse sans l'avilir; elle est une sainte ambition qui, en le faisant descendre dans le centre de son néant où il trouve son Dieu, l'élève au-dessus de toute la vaine et fausse grandeur de l'homme; c'est cette humilité chrétienne dans les vues de la foi, ou plutôt ce sentiment d'une excellence toute divine, inconnue à la morale païenne, qui est la véritable perle de l'Evangile, le Verbe incarné qui, paraissant dans les ténèbres de la nuit, dans la pauvreté de l'étable, allume le grand flambeau de la vérité parmi les ombres de sa naissance pour nous faire chercher ce trésor précieux à la lueur de ses enseignements et de ses exemples. Rois et reines du monde, entrez dans cette étable, prosternez-vous en esprit devant ce Dieu

enfant, et vous serez plus grands aux pieds de la crèche que sur les premiers trônes de l'univers. Quelque ingénieux que soit l'orgueil de l'homme pour lui cacher sa misère, tous ses efforts sont inutiles; il a cherché des ressources contre l'écueil même où toute sa vaine grandeur se brise, et il a voulu s'étendre jusqu'au delà du tombeau qui en est le terme. Mais ces monuments pompeux, où il a voulu ramasser les débris de sa chute et arracher pour ainsi dire une portion de vie à l'empire de la mort, disent plus hautement à tous les siècles que les rois d'Egypte ne sont plus, qu'ils ne leur apprennent ce qu'ils ont été. Homme superbe, vain jouet des passions et de la mort, tu t'efforces de survivre à toi-même; un instinct secret qui te guide, un sentiment de ta première excellence t'a fait chercher l'immortalité dans les égarements de ton orgueil qui te l'a fait perdre dans les ténèbres de l'ignorance, tu tâches de trouver la véritable grandeur que tu as perdue, et dans la nuit de ton péché tu prends pour cette grandeur solide et réelle les ombres trompeuses et les brillantes images que l'orgueil t'en présente; mais tu n'embrasses que l'ombre au lieu de la vérité: tous ces fantômes éclatants de la vanité t'échappent, rien de ferme ni de durable sur la terre, tu veux porter ta tête jusque dans les nuées avec les édifices superbes que tu bâtis; mais sache que sous ces voûtes magnifiques tu habites, dit le Seigneur, comme les hiboux et les insectes, dans les trous de la pierre taillée par le ciseau; plus tu t'efforces de paraître grand, plus tu es méprisable; quand tu aurais placé ton nid comme l'aigle au-dessus des étoiles, je saurai bien arrêter le vol de ton orgueil et te précipiter de si haut. Mais si tu veux être grand, retourne au principe de toute grandeur, rentre par l'humilité dans le néant dont Dieu a fait sortir l'homme mortel, et il en fera sortir l'homme immortel; deviens humble avec Jésus-Christ naissant pour devenir glorieux avec Jésus-Christ triomphant; fais de la crèche du Sauveur le fondement et l'appui de l'édifice chrétien, et il l'élèvera jusqu'au ciel. Le torrent des choses humaines emporte tout ce qui est appuyé sur le sable; mais tout ce qui est fondé sur la pierre demeure ferme.

Voulez-vous donc participer aux richesses, à la gloire et à la félicité de Jésus-Christ dans le ciel, attachez-vous à Jésus-Christ pauvre, humilié et souffrant dans l'étable; car si vous ne devenez comme cet enfant, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux. Il est la voix, la vérité et la vie; cet enfant dans une crèche, enveloppé de langes entre deux animaux; cet homme de douleurs attaché à la croix entre deux voleurs; voilà votre signe, chrétiens. *Et hoc erit vobis signum.* (*Luc.*, II, 12.) O mon Dieu! vous êtes donc un signe contre lequel tout le monde doit se déclarer: *Hic positus est in signum cui contradicetur* (*Luc.*, II, 34); car enfin, si pour nous sauver il fallait aller directement contre ce signe, saurions-nous lui être plus

contraires que nous le sommes? Si Jésus-Christ avait défendu aussi expressément l'humilité, la pauvreté d'esprit, la mortification et les vertus chrétiennes qu'il nous les a prescrites et enseignées par son exemple, pourrions-nous lui mieux obéir que nous le faisons? Comparons ce chrétien, cette chrétienne au milieu des honneurs, du luxe et des plaisirs, avec Jésus naissant dans l'étable; quel rapport y trouverons-nous? Jésus-Christ s'est non-seulement humilié et mortifié, mais il a imaginé des espèces d'humiliation et de mortification inouïes, qui ne pouvaient tomber que dans l'esprit d'un Dieu; il a fait des miracles incompréhensibles, il a renversé toutes les lois de la nature pour s'humilier et pour souffrir, il a épuisé tout le fond de notre infirmité et de notre misère. Et nous, mes frères, ne poussons-nous pas la sensualité et l'orgueil jusqu'aux dernières bornes dans lesquelles l'impuissance de notre malice et de notre dérèglement nous renferme? Peut-on imaginer une entrée dans le monde plus obscure, plus méprisable, plus incommode que celle du Sauveur? Une personne peut-elle se trouver réduite à de plus cruelles extrémités que celles où Marie se trouva réduite, lorsqu'engagée dans un voyage long et pénible, ne trouvant point de logement, et sentant approcher le terme que la sagesse incarnée avait prescrit pour se rendre visible au monde, cette divine Vierge l'enfanta dans une étable abandonnée, entre deux animaux qui s'y trouverent. Voilà sans doute porter dès le premier moment de la vie la pauvreté, l'humilité, la mortification, aussi loin qu'elles peuvent aller; il n'y avait que l'humiliation de la croix qui pût renchériser sur l'abjection de la crèche.

Nous, au contraire, ne choisissons-nous pas les logements les plus commodes et les plus honorables que nous pouvons choisir? Ne faisons-nous pas le plus d'éclat et de bruit dans le monde que nous en pouvons faire? N'avons-nous pas le plus grand nombre de domestiques que nous en pouvons avoir? Ne voudrions-nous pas renverser toutes les lois de la Providence pour nous élever et nous enrichir davantage? Où sont ceux qui ont la simplicité et la docilité des enfants que Jésus-Christ nous a si fortement recommandés par son exemple et par ses paroles? Les sages d'Israël, les hommes éclairés des plus hautes vérités de la religion ne se font-ils pas un air du monde conforme à leur état dont ils font gloire? Ne voit-on pas au travers d'une régularité et d'une modestie apparente je ne sais quel mélange de l'esprit du monde? *Un certain levain pharisaïque capable de corrompre toute la masse*, et que les amateurs du siècle recherchent avec autant de soin que le Sauveur du monde le défend à ses disciples? Les personnes simples que la Providence et la subordination des états conduisent quelquefois dans ces écoles de cupidité, où l'on couvre les passions du siècle sous le voile d'une prudence réprouvée; ces personnes, dis-je,

ne s'indignent-elles pas en secret contre ces alliances monstrueuses de Baal et de Jésus-Christ, du monde avec l'Evangile? Ne sont-elles pas forcées de prendre quelquefois par esprit de condescendance et de soumission des manières dont on reconnaît l'extravagance et la petitesse, pour s'accommoder à des hommes qui ne connaissent point de vrai mérite, s'il n'est accompagné de ces vains et ridicules dehors. Si en voyant entrer un homme vêtu d'un habillement superbe avec un anneau d'or (ce sont les paroles de l'apôtre Saint-Jacques), et en même temps un pauvre couvert d'un habit méprisable, vous dites à ce riche : asseyez-vous auprès de moi, et à ce pauvre : tenez-vous à l'écart, vous avez déshonoré l'image de Jésus-Christ en terre; vous avez jugé un pauvre dans cette vie, et ce pauvre vous jugera un jour devant Dieu. Voilà ce que dit cet apôtre. Cependant où est-ce qu'on en use autrement? Oracles éternels de la vérité, vous n'êtes donc plus que de vains ornements de l'Evangile! Voilà l'accomplissement et en même temps l'éclaircissement de la prophétie du saint vieillard Siméon sur Jésus naissant : *Hic positus est in ruinam et in resurrectionem multorum.* (Luc., II, 34.) Cet enfant sera la cause de la ruine et de la résurrection de plusieurs; de la ruine de ceux qui lui seront contraires, et de la résurrection de ceux qui lui seront conformes. Or, ce n'est pas le signe qui fait la conformité ni la contrariété, mais il la fait connaître. Ainsi la seule apparition de ce signe de Jésus naissant dans une crèche et mourant sur une croix décidera du sort des élus et des réprouvés, en séparant les boucs d'avec les agneaux; les justes qui lui seront conformes d'avec les pécheurs qui lui seront contraires.

N'attendons pas, mes frères, cette dernière confrontation de notre vie avec celle du Sauveur; travaillons jusqu'à la mort à nous former sur ce divin original; ajoutons et retranchons sans cesse jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans nous, comme parle l'Apôtre, afin qu'après avoir été des images de Jésus-Christ souffrant, pauvre et humilié sur la terre, nous puissions être des images de Jésus-Christ triomphant et glorieux dans le ciel que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON LXIV.

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION,

Prononcé dans l'église du noviciat de la Compagnie de Jésus.

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcidere-tur puer, vocatum est nomen ejus Jesus. (Luc., II.)

Le huitième jour auquel l'enfant devait être circoncis étant arrivé, on lui donna le nom de Jésus

Il n'est rien de plus humiliant pour Jésus-Christ que l'obéissance qu'il témoigne en se faisant circoncire. L'indépendance est attachée à la divinité; et le Verbe divin n'étant ni inférieur ni soumis à son Père comme Dieu, s'est fait homme pour lui obéir, et pour lui dire avec vérité, je suis votre esclave, et le fils de votre servante :

Ego servus tuus et filius ancillæ tuæ. (Psal. CXV, 7.) Dès sa première entrée dans le monde, il dit au Père éternel : Me voilà prêt à faire votre volonté : il met sa loi au milieu de son cœur, et son amour l'y grave en caractères ineffaçables, comme dans un livre dont il fait l'étude et l'application de toute sa vie : *In capite libri scriptum est, ut facerem voluntatem tuam. (Psal. XXXIX, 9.)* Mais dans la circoncision il fait passer cette loi de son cœur jusque sur son corps ; il la grave en caractères de sang, il consent à porter toute sa vie la marque honteuse de pécheur et d'esclave, et celui qui vient délivrer la postérité d'Adam d'une infâme servitude, se charge en quelque sorte des chaînes qu'il vient rompre.

Il n'est rien de plus cher à Dieu que sa gloire, et il nous assure par la bouche de son prophète, qu'il ne la donnera pas à un autre : *Gloriam meam alteri non dabo. (Isa., XLII, 8.)* Cependant le Fils de Dieu s'en dépouille dans le mystère de la circoncision ; il est bien plus humilié en se soumettant à une loi établie pour effacer le péché, qu'en se rendant obéissant jusqu'à la mort de la croix, puisque dans l'un de ces mystères il souffre comme une victime innocente, qui s'immole volontairement pour sauver les coupables ; mais dans l'autre les caractères apparents du péché, imprimés sur ses souffrances, le déshonorent aux yeux des hommes. Le sang du Verbe incarné, qui coule sous le couteau de la circoncision à laquelle il se soumet, vérifie à la lettre cette parole étonnante de l'Apôtre qui nous assure que le réparateur du péché s'est fait en quelque sorte péché pour nous ; il souffre comme coupable, il obéit comme pécheur ; il se soumet comme criminel, et il prend la marque du péché pour en effacer la tache ; il soupire avec une sainte impatience pour ce baptême de sang, où il doit laver la robe de notre humanité, dont il s'est revêtu ; il se hâte de verser les prémices de ce prix inestimable de la rédemption des hommes. A peine a-t-il pris un corps qu'il se presse d'en faire l'usage auquel il est destiné, en l'immolant comme une victime ; il abandonne au couteau tranchant de la circoncision cette chair innocente qu'il doit livrer à la rage des bourreaux, faisant les fonctions de Messie, aussitôt qu'il paraît aux yeux du monde en cette qualité, et réunissant dans cette sainte cérémonie les exemples et les leçons de ce que nous devons faire pour lui, avec le mérite et l'excellence de ce qu'il était venu faire pour nous.

En effet, Messieurs, je remarque deux choses principales dans le mystère de ce jour : la première, c'est l'incision douloureuse qui se fait sur le corps du Messie ; la seconde, c'est le nom de Jésus, qui lui est donné ; nom mystérieux et aussi conforme au ministère de celui qui le reçoit que la cérémonie qui l'accompagne. Or, qu'est-ce qui nous est marqué par cette circoncision extérieure, si ce n'est le caractère intérieur que le baptême dont la circoncision était

la figure, imprime dans la substance de nos âmes ? Et qu'est-ce qui nous est signifié par le rapport qu'il y a entre le nom de Jésus, qui signifie Sauveur, et les prémices de notre salut, qu'il verse avec le sang qui doit l'opérer, si ce n'est la conformité qui doit se trouver entre le caractère et la vie du chrétien ? Réunissons toutes ces idées à deux propositions, et disons que les marques extérieures de la circoncision judaïque nous représentent les caractères intérieurs de la circoncision évangélique : première partie. Ajoutons que, comme le Sauveur du monde a rempli parfaitement tous les devoirs attachés au nom de Jésus, nous devons satisfaire à toutes les obligations inséparables du nom de chrétien : seconde partie. Rendez-vous attentifs à un discours où je tâcherai de vous développer le fond de la religion chrétienne. Puisse l'Esprit-Saint guider la langue de celui qui parle, et ouvrir le cœur de ceux qui écoutent ; demandons-lui cette grâce par l'intercession de Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Dieu ordonna pour la première fois la circoncision à Abraham, afin qu'elle fût un signe éternel de l'alliance qu'il faisait avec lui ; et il voulut que tous ceux de sa postérité la reçussent comme un caractère ineffaçable qui les distinguerait au dehors des autres peuples, et qui représenterait sans cesse à leur esprit le souvenir du culte qu'ils lui devaient : *Circumcidetis carnem præputii vestri, ut sit signum fœderis inter me et vos. (Gen., XVII, 11.)* Or, comme l'Ancien Testament n'était que la figure du Nouveau, et que les Juifs, avec tous les avantages dont ils se flattaient, n'avaient que l'ombre des mêmes choses dont nous avons le corps, suivant cette parole si célèbre de l'Apôtre : *Omnia illis in figura contingebant (I Cor., X, 11) ;* la circoncision ayant été si remarquable dans la Loi de Moïse, il ne faut pas douter qu'elle ne signifiât de grandes choses pour la Loi de grâce, et il n'y a pas d'apparence qu'elle ait perdu dans la réalité l'excellence qu'elle avait dans la figure.

Qu'est-ce donc que nous figurait cette circoncision extérieure qui se faisait sur la chair des Juifs, si ce n'est cette circoncision intérieure qui se doit faire, dit saint Prosper, dans le cœur des chrétiens ? *Circumcisio cordis quæ in Novo fulget Testamento in hoc signo figurata est.*

Cela est d'autant plus vrai, que cet esprit intérieur, qui est l'essence de la religion chrétienne, fut dans tous les temps l'âme du culte de Dieu véritable et légitime ; car quoiqu'il y eût beaucoup d'extérieur dans la loi judaïque, il ne faut pourtant pas s'imaginer que Dieu demandât principalement cet extérieur des Juifs. Ce grand nombre de lois, de cérémonies et de sacrifices, que nous voyons dans le livre du *Lévitique*, n'étaient que des moyens dont Dieu se servait pour s'assurer plus facilement la

ce peuple inconstant par des obligations qui lui renouvelaient à toute heure le souvenir de la fidélité qu'il lui devait; mais lorsque tout cet appareil extérieur et superficiel de religion n'était pas accompagné de cet esprit intérieur qui devait l'animer, il était plus capable d'attirer la haine de Dieu que ses bénédictions et ses grâces : *Ad quid mihi multitudo victimarum vestrarum* (Isa, I, 11); disait-il par la bouche du prophète Isaïe; de quoi me sert ce grand nombre de victimes que vous m'immolez tous les jours? Ne pensez pas m'horrifier par des sacrifices grossiers et terrestres. Je les ai demandés de vous, il est vrai, mais comme des marques des sacrifices intérieurs des désirs déréglés de vos cœurs que j'exige; et il m'importe peu que mes autels fument du sang des taureaux et des boucs que vous égorgez dans le temple, pendant que vos passions demeurent toujours vives dans vos cœurs : *Sanguinem vitulorum et taurorum nolui*. (Ibid.)

N'était-ce pas du même principe que partaient ces invectives si fréquentes que le Sauveur du monde faisait contre les pharisiens, si scrupuleux observateurs des dehors de la loi, pendant qu'ils en négligeaient entièrement l'esprit, et qu'ils comptaient pour rien les prophétisations essentielles qu'ils en faisaient à toute heure? or, s'il est vrai que Dieu demanda principalement le cœur des Juifs dans le culte sensible qu'ils lui rendaient, peut-on douter qu'il ne le demande encore plus particulièrement des chrétiens? Eux, dis-je, qui doivent adorer Dieu, en esprit et en vérité, et dont la religion doit être toute intérieure et toute spirituelle.

Il est aisé de conclure de ce principe, que la circoncision extérieure des Juifs, qui était si remarquable et si solennelle dans la loi de Moïse, devait être accompagnée, même dans l'Ancien Testament, de cet esprit intérieur, sans lequel il ne peut y avoir de véritable religion : mais comme la réalité doit être plus véritable, et plus effective que la figure, il s'ensuit aussi du même principe, que l'intérieur et le spirituel de la circoncision, doivent subsister d'autant plus dans la loi nouvelle, qu'il ne paraît plus aucun vestige de ce qu'elle avait d'extérieur et de sensible dans la loi ancienne. Ainsi l'apôtre saint Paul, au lieu d'abolir la circoncision, dans son *Épître aux Romains*, n'a fait que l'établir davantage; de superficielle qu'elle était, il l'a fait passer dans la substance de nos âmes; il a dissipé l'ombre, mais en faisant paraître le corps; il a effacé l'ébauche, mais en perfectionnant le tableau; il a ôté la lettre qui tue, mais en donnant l'esprit qui vivifie; il a défendu la circoncision judaïque, mais en ordonnant la chrétienne, d'autant plus excellente, que la Loi de grâce l'emporte sur la Loi de Moïse. Or, les marques extérieures de la circoncision judaïque nous figuraient trois caractères intérieurs de la circoncision évangélique, à savoir, la mortification des sens, le détachement du monde, et un esprit de séparation.

Je dis avec les Pères que la circoncision du cœur consiste premièrement dans la destruction de cet homme animal, et dans la mortification de cette concupiscence que l'Apôtre appelle le corps du péché; cette loi des membres qui résiste à la loi de l'esprit; cette fournaise de Babylone, comme parle saint Cyprien, dont les vives étincelles, toujours prêtes à se répandre, causent des ravages épouvantables dans nos âmes; cette masse corrompue d'où renaissent et pullulent, comme des chairs gâtées qu'il faut couper avec le glaive spirituel de la circoncision intérieure. Les enfants étaient circoncis, dit ce Père, afin que le sang corrompu d'Adam, qui demeurait dans leurs veines, fût purifié par le sang qu'ils répandaient dans une cérémonie toute sainte; que celui qu'ils versaient dans la douleur d'une incision consacrée, fût comme le correctif de celui qui devait être en eux le germe d'une volupté criminelle, et que par cette première épreuve des souffrances qu'on leur faisait sentir dès le berceau, ils apprissent à combattre le plaisir des sens par la douleur et par l'austérité d'une vie mortifiée. Ce n'est pas assez de ne point perdre la chasteté par des fautes qui nous l'ôtent manifestement; la circoncision intérieure nous oblige de mortifier sans cesse ce fond de sensualité et de luxure qui est au dedans de nous. Il ne suffit pas d'empêcher que ce monstre furieux dont l'haleine est tout empoisonnée; c'est ainsi que cet éloquent évêque appelle la concupiscence; il ne suffit pas d'empêcher qu'elle nous infecte et nous dévore, mais il faut le repousser jusque dans les derniers retranchements de l'âme, et l'enchaîner si étroitement au fond du cœur, qu'il ne puisse rien faire autre chose que ronger inutilement les chaînes de fer qui le lient, qu'il consume toute sa fureur dans les vains efforts qu'il fait pour les rompre, et qu'il se détruise lui-même par sa propre violence. *Non egrediatur foras hujus contagio corruptelæ, et insaniens bestia corrupti anhelines, catenis ferreis in ultimis animæ recessibus colligetur, intusque dentibus se ipsam concupiscentia corrodat*. Prendre le sommeil avec modération, manger avec sobriété, se vêtir avec modestie, se récréer avec mesure, ne point se dissiper dans des entretiens inutiles, se défendre les divertissements dangereux, mettre une garde de circonspection sur sa langue et sur ses yeux, macérer la chair par le jeûne et l'esprit par la prière, méditer les mystères douloureux de la passion du Sauveur, être toujours attentif sur son cœur pour en régler tous les mouvements, visiter, consoler, soulager Jésus-Christ dans ses membres; voilà, chrétiens, une idée de cette circoncision intérieure que je vous prêche, et dont l'obligation n'est pas moins indispensable que celle de la circoncision judaïque dans la Loi de Moïse.

Toutes les pages de l'Évangile sont semées des preuves de cette vérité. Le Sauveur du monde nous assure que celui qui ne porte point sa croix n'est pas digne de

lui ; ce mauvais riche enseveli dans les enfers ne paraît coupable d'autre chose, dans l'Évangile, si ce n'est d'avoir mené une vie voluptueuse et sensuelle, et d'avoir consumé en superfluités de table ce qu'il devait au soulagement du pauvre. L'Apôtre nous dit que la veuve qui vit dans les délices est morte ; il nous crie de mortifier nos membres qui sont sur la terre ; il châtie rigoureusement son corps, et le réduit en servitude ; et il déclare que tous les disciples de Jésus-Christ doivent crucifier leur chair avec ses concupiscences. *Qui sunt Christi, carnem suam crucifixerunt cum concupiscentiis suis.* (Gal., V, 24.) Quelle fut l'iniquité de cette ville consumée par le feu du ciel, disait le prophète Ezéchiel à la maison de Juda ? Filles du siècle, qui vous flattez de pouvoir accorder cette vie molle où vous êtes plongées avec le nom de chrétienne, prêtez l'oreille aux paroles terribles de ce prophète : Quelle fut l'iniquité de cette ville, dont le nom fait horreur, si ce n'est l'orgueil et un excès de nourriture, l'abondance et l'oisiveté de ses filles ? Elles n'étendaient pas leurs mains sur l'indigent et sur le pauvre, elles s'élevèrent et firent l'abomination devant moi : tremblez, vous qui vous reconnaissez dans cette peinture. Ce fut cette mollesse de vie que vous menez qui, fomentant la concupiscence au lieu de la combattre, alluma ces flammes abominables dont les étincelles sont peut-être volées jusque dans nos jours. Ah ! dit le Seigneur votre Dieu, sachez que cette ville coupable, et les filles de ses habitants, n'en ont pas tant fait que vous. *Vivo ego, dicit Dominus Deus tuus, quoniam non fecit Sodoma soror tua, et filiae ejus sicut fecisti, tu et filiae tuae* (Ezech., XVI, 48.) C'est Dieu qui parle, mes frères, et il dit encore plus clairement dans l'Évangile, que cette génération perverse, qui ne l'écoute pas, sera plus rigoureusement punie que les villes dont il a fait un exemple éternel de ses vengeances ; et cependant l'on s'endort au bruit de ces menaces.

Nous attendons, pour nous réveiller de ce mortel assoupissement, que l'effet nous mette dans l'impuissance de le prévenir ; prenons la discipline en main, de peur que l'indignation de Dieu ne s'allume. Si nous ne pouvons arracher entièrement la cupidité, cette racine de tous les maux, nous pouvons du moins retrancher les rejetons malheureux qu'elle pousse, et l'affaiblir tellement en lui ôtant les choses qui la nourrissent, qu'elle ne soit plus en état de s'étendre : mais que nous pourrions bien faire la même plainte que faisait autrefois le prophète Jérémie : *Omnis domus Israel incircumcisi sunt corde* ! (Jerem., IX, 26.) Parmi tant de chrétiens qui composent la maison d'Israël, à peine y a-t-il un cœur véritablement circoncis et détaché : une cupidité insatiable éclate dans l'ambition déclarée de celui-ci, agit secrètement sous la modestie apparente de celui-là, nourrit l'envie cachée des uns, entretient la mélancolie noire des autres, foment l'orgueil des grands, cause les mur-

mures des petits, est peut-être le motif secret qui a retiré cette femme, autrefois si inondaine, des compagnies, et le principe de ce détachement soudain qui nous étonne, n'est dans le fond qu'une cupidité imperceptible qui l'abuse elle-même. *Omnis domus Israel incircumcisi sunt corde.* O mon Dieu, c'est à vous de vider nos cœurs de cet amour malheureux des créatures, qui tient la place de celui que nous vous devons ; ne permettez pas que des âmes faites pour vous, rampent misérablement sur le limon de la terre. C'est pour cela que l'Eglise adresse dans ce jour ces paroles de l'Apôtre saint Paul à tous ses enfants : *Apparuit gratia Salvatoris nostri erudiens nos, ut abnegantes impietatem et saecularia desideria, sobrie, caste et pie vivamus.* (Tit., II, 11.) Notre Sauveur paraît aujourd'hui dans le temple pour nous apprendre à retrancher de nos cœurs l'amour des choses temporelles, et à nous séparer de la corruption du siècle par une vie pieuse, chaste et mortifiée. La circoncision extérieure ne subsiste plus, la loi qui la prescrivait est abolie ; ainsi nous ne pouvons imiter le Sauveur du monde en ce point ; mais nous pouvons l'imiter d'une manière plus excellente, en recueillant tous l'esprit du grand exemple qu'il nous donne par le retranchement des affections terrestres. Sans ce détachement sincère et véritable, nous ne sommes que des fantômes de chrétiens, car il n'y a point de christianisme où il n'y a point de charité, et où l'amour du monde règne il est impossible que la charité s'y rencontre ; de telle sorte, dit saint Augustin, que la parfaite charité n'est autre chose qu'une exemption de toute cupidité : *Perfecta charitas, nulla cupiditas.*

Mais, qu'est-ce que ce monde dont vous prêchez le détachement, et que Jésus-Christ a si souvent frappé de sa malédiction dans l'Évangile ? Ce monde, dit le même saint Augustin, c'est l'assemblage de tous les amateurs déréglés du monde, qui sont en quelque sorte transformés dans le monde, par l'amour aveugle qui les y attache : *Amatores mundi, qui amant mundum dicti sunt mundus.* Ce monde, c'est tout ce qui peut tenir dans nos cœurs la place que Dieu seul y doit occuper ; car il y a un monde subtil et délicat pour les personnes de piété, comme il y a un monde grossier pour les personnes du siècle. Pour ceux-ci, c'est la pompe des équipages, la somptuosité des palais, la magnificence des meubles, la vanité des spectacles, la faveur des princes, l'éclat des dignités, l'applaudissement des peuples, la tromperie des richesses, les charmes de la volupté, l'illusion des honneurs. Pour ceux-là, c'est une recherche imperceptible de soi-même, c'est une sensibilité dans la dévotion, c'est un dégoût des choses de Dieu, c'est une aversion secrète pour le prochain, c'est une affectation de propreté, c'est une singularité de conduite, c'est un relâchement dans la pratique de ses devoirs, c'est un désir de paraître, c'est un amour-propre réfléchi qui se mêle en tout, c'est une attache à son

propre sens, c'est un esprit de partialité. Voilà le monde, mes frères : il n'en faut pas davantage pour arrêter le vol d'une âme vers Dieu.

Mais comment connaîtrai-je si j'aime le monde ? Rien de plus facile ; par exemple : vous qui vivez dans une condition médiocre, soupirez-vous souvent pour les grandeurs que vous ne possédez pas ? Méditez-vous avec chagrin les voies de vous enrichir et de vous élever ? Les rebuts attachés à la médiocrité de votre condition vous sont-ils insupportables ? Êtes-vous fort sensibles aux caresses passagères que vous recevez quelquefois des grands ? Vous laissez-vous aller à une joie immodérée dans les petits succès qui vous arrivent ? Vous laissez-vous aisément éblouir par les dehors éclatants des pompes du siècle ? Êtes-vous toujours prêts à faire acception de la personne du riche, au préjudice du pauvre ? Regardez-vous avec un mépris secret tous ceux qui sont dans l'obscurité et dans la bassesse ? Soufflez-vous les étincelles de l'ambition et de la cupidité à tous ceux qui vous approchent, pour vous attirer des hommages intéressés ? Voyez-vous avec une haine secrète tous ceux qui, renonçant aux honneurs, rendent votre crédit inutile ? Mêlez-vous des égards purement humains dans les exercices d'un ministère tout spirituel et tout religieux ? Encensez-vous les dieux que vous vous êtes faits, et devenez-vous les premiers adorateurs des idoles que vous avez placées sur l'autel, pour avoir part au culte que le monde leur rend ? Si cela est, mon frère, dites que vous aimez le monde, que ce levain subtil de l'attachement au siècle corrompt toute la masse, infecte tout le corps de votre vie ; que cet œil mauvais répand des ténèbres sur tous ces dehors fastueux d'un zèle, où le salut du prochain a peu de part, que toutes vos justices apparentes ne sont qu'un objet d'abomination aux yeux de Dieu, et que vous mettez dans l'encensoir un feu étranger, capable de vous frapper d'une mort spirituelle, lorsque vous allez vous nourrir du pain de vie. En vain repaissez-vous cet amour-propre qui vous guide, de tout cet appareil extérieur de pratiques pieuses et d'actions édifiantes, pour entretenir le témoignage avantageux de votre conscience, et une paix toute sensuelle qui vous flâte, pendant que Dieu voit le motif secret qui vous anime, et qui, comme un principe vicieux, communique la corruption à tout ce que vous faites ; vous ne serez que des arbres infructueux et stériles avec tout ce feuillage de belles apparences et de dehors religieux qui impose au monde.

Cependant, que voyons-nous de plus ordinaire que des chrétiens de ce caractère ? De ces hommes doubles, inconstants dans toutes leurs voies, comme dit le Sage, occupés au dehors de tout ce que la religion a de plus saint, et livrés au dedans à tout ce que le monde a de plus corrompu ; réduisant toute la piété à s'abstenir des vices grossiers, et se permettant sans remords tous ceux que les bienséances du monde et les coutumes établies autorisent ; dévorés en

secret par une cupidité insatiable des honneurs et des richesses, lorsqu'ils se retranchent avec une sévérité scrupuleuse quelques plaisirs. Ils regardent avec horreur cet encens sacrilège que les esclaves de la volupté offrent à des beautés fragiles, et ils ne pensent pas qu'ils sacrifient eux-mêmes à l'idole de l'estime des hommes qu'ils recherchent en tout. Toujours concertés dans leurs paroles, dans leurs démarches, moins pour édifier les hommes par une régularité exemplaire, que pour attirer leur respect par une gravité affectée ; craignant peu cet œil qui, perçant jusqu'aux plus secrets replis de leurs cœurs, y voit l'amour du siècle qui les domine, mais se regardant toujours comme sur le théâtre où ils ont pour spectateurs les hommes auxquels ils veulent plaire ; vrais fantômes de religion, sépulcres blanchis, ambitieux superbes, vindicatifs, envieux, et se flattant d'être saints, parce qu'ils ne sont pas des pécheurs infâmes.

Malheur à nous, mes frères, si ceux qui nous écoutent tirent de nos paroles des conséquences pour autoriser de honteux égarements ! Ministres de cette parole plus chaste et plus pure que l'argent examiné dans la fournaise, nous détestons ce vice odieux à l'Époux des vierges, et la tâche la plus indigne des chrétiens qui sont les membres d'un chef dont la pureté passe celle des anges : mais en même temps que nous exhortons, avec l'Apôtre, les fidèles à conserver leurs vases dans l'honneur et à aimer tellement la chasteté, que le nom du vice, qui lui est contraire ne sorte pas même de leur bouche, nous ne saurions trop déplore l'illusion de ceux qui, parce qu'ils sont exempts de ce péché, se flattent d'avoir toutes les vertus, qui ne sont peut-être si attentifs sur tout ce qui peut blesser leur réputation sur ce sujet, que pour ne donner aucune atteinte à la complaisance superbe qu'ils en tirent ; qui ouvrent l'oreille avec joie au moindre sifflement de la calomnie contre leurs frères dont, à l'exemple d'un empereur chrétien, ils devraient couvrir les fautes avec la pourpre ; qui donnent une libre entrée dans leur cœur à toutes les passions, dont l'amour du monde, qui les possède, est le principe, qui tiennent avec une vigilance scrupuleuse leurs lampes nettes, et les laissent manquer de l'huile de l'humilité et du feu de la charité, incompatibles avec le désir de l'estime des hommes dont ils sont remplis ; qui, dégagés des chaînes honteuses de la volupté, se forment sans cesse de nouveaux liens pour s'attacher au monde. Les publicains et les prostituées vous devanceront dans le royaume de Dieu ; mais Dieu fera grâce à ce pécheur qui, après une épreuve passagère de fragilité, aura pris des précautions pour veiller sur sa conduite, qui, ne pouvant se cacher la lèpre extérieure répandue sur son corps et son âme, va s'en laver avec une sainte confusion dans la piscine. Mais toi qui attires l'indignation de Dieu par le dénombrement de tes fausses vertus, pendant que ce publicain la fléchit par l'humai-

liation de sa pénitence; qui condamnes ton prochain et qui te justifies toi-même; qui, livré à l'esprit d'ambition, de cabale, d'intrigue, heurtés à toutes les portes où les esclaves du siècle s'assemblent; qui arraches par l'importunité de tes sollicitations les récompenses dues à la vertu; qui fais violence aux eaux de la source, pour les détourner de leur cours naturel, par des canaux souterrains qui les conduisent jusqu'à toi; comblé de biens et d'honneurs qui sont moins les récompenses d'une régularité extérieure, qui a trompé les hommes, que les punitions d'une justice secrète qui t'a livré au dérèglement de tes désirs; sache que ton cœur incirconcé et plein de l'amour du siècle te rend un objet d'abomination aux yeux de Dieu, pendant que tu jouis dans une paix funeste des fruits de l'estime du monde.

Malheureux que nous sommes, disait saint Jérôme, qui avons hérité de l'esprit et des vices de ces pharisiens si odieux dans l'Evangile! car, qu'étaient-ils ces hypocrites si connus, ces observateurs si exacts des minuties de la loi, sinon des idolâtres du siècle, qui ne cherchaient en tout que l'approbation des hommes? C'est de là que vint cette envie implacable qu'ils conçurent contre Jésus-Christ, dont la réputation s'élevait sur les ruines de la leur; ils ne purent lui pardonner la sainteté de sa vie, la sagesse de ses réponses, l'éclat de ses miracles, la pureté de sa doctrine, qui lui attirèrent l'admiration des peuples. Ah! qu'il y a sujet de craindre que le monde chrétien ne soit encore infecté de ce levain pharisaïque contre lequel le Sauveur recommandait à ses disciples de se tenir en garde, et que ces taches de la Synagogue ne déshonorent la face de l'Eglise! Tremblez, qui que vous puissiez être, attachés aux observances extérieures de la religion, qui, pleins de zèle pour vos traditions, violez le grand précepte de l'amour divin qui défend de servir deux maîtres, et qui ne veut point de partage dans le service que demande le Dieu jaloux! Tremblez, dis-je, craignez de vous reconnaître dans ces faux justes que Jésus-Christ condamne et réprouve avec tant de sévérité, pendant qu'il n'avait que des paroles de paix et de miséricorde pour tous les pécheurs. Mettez-vous à couvert des foudres de sa malediction, en opposant les sentiments d'une humilité profonde à tous les témoignages de l'approbation publique; préférez le sort de ces ouvriers obscurs qui arrosent de leurs sueurs les fruits qu'ils font porter à la vigne du Seigneur dans les bourgades qui, à l'exemple du bon pasteur, vont chercher la brebis égarée dans les montagnes et la chargent sur leurs épaules; qui vont recueillir les derniers soupirs d'un chrétien mourant sous un toit de chaume, lui mettre à la bouche des paroles de vie qui, pleines d'un esprit de grâce, enlèvent, comme parle un Père, l'éternité dans ces derniers moments; préférez, dis-je, le sort de ces ministres inconnus, à ceux qui, dans les emplois éclatants, sont exposés aux tentations qui les suivent,

qui comptent avec complaisance les nombreuses courses de leurs travaux aussi infructueux pour leur prochain que pour eux-mêmes; et qui, n'étant pas animés d'une charité désintéressée, n'ont fait retentir sur des théâtres éclatants que les vains sons d'un airain sonnante, perdus dans le bruit des applaudissements qu'ils ont recherchés.

Le troisième caractère de la circoncision évangélique, c'est un esprit de séparation. En effet, saint Chrysostome dit que la circoncision obligeait principalement les Juifs de ne se pas mêler avec les nations idolâtres, de peur que leurs faux dieux ne vinssent à prendre dans leur esprit la place du véritable, qu'ils servaient. Comme il ne manqua pas d'arriver toutes les fois qu'ils violèrent ce commandement, qui était, dit ce Père, comme une borne que Dieu leur avait prescrite pour les retenir plus facilement dans leur devoir, et pour prévenir les égarements inévitables de ceux qui s'en écarteraient. Or voilà, mes frères, l'obligation indispensable que la circoncision évangélique porte avec elle. Vous vous êtes consacrés et dévoués à Dieu, par le vœu solennel que vous en avez fait dans le baptême; c'est donc à vous de vous séparer autant que vous le pourrez de ces nations infidèles qui ont renoncé secrètement au culte du vrai Dieu, pour ne plus adorer que la grandeur, la volupté et les richesses. *Si quis nominatur fornicator, aut avarus, aut idolis serviens, aut maledicus, aut rapax, cum ejusmodi nec cibum sumere.* (I Cor., V, 11.)

Cette séparation du monde dans le monde même nous est marquée par le grain et la paille qui sont liés ensemble, battus dans la même aire, mais qui ne laissent pas d'être séparés et distingués dans cet assemblage qui semble les confondre. Ainsi, les justes représentés par le bon grain croissent dans le même champ, vivent dans le même monde, mêlés avec les pécheurs figurés par la paille; mais dans cette confusion apparente, ils sont véritablement séparés par des mœurs toutes contraires. Esaü et Jacob sont renfermés dans le sein de la même mère, mais ils s'y font la guerre ensemble: les bons et les mauvais sont dans le sein de la même Eglise, par la foi qu'ils professent, mais ils se combattent par le vice et la vertu qui les distingue. Un jour viendra que cette ivraie infortunée sera liée dans un faisceau, pour être la proie éternelle des flammes; mais le bon grain sera renfermé dans les greniers du Père de famille. Ainsi les véritables chrétiens sont séparés des faux par des signes qui les distinguent, lorsque les dehors de leur vie les confondent. Ils portent partout avec eux cette circoncision évangélique, ce caractère de séparation qui les dé mêle de la masse corrompue des impies, lors même qu'ils y paraissent envelopés.

Tous les chrétiens ne peuvent pas être du nombre de ceux qui sortent de Babylone, pour entrer dans l'asile de la religion, comme pour rendre visible sur eux cette circoncision spirituelle, et ce caractère de séparation, qui est l'essence du christianisme; mais

les colombes, qui ne prennent pas ce vol pour s'élever sur la montagne comme ces âmes choisies à qui je parle doivent être distinguées de la troupe des corbeaux, pendant qu'elles y demeurent. On ne demande pas à ce magistrat qu'il descende des tribunaux où la Providence l'a fait monter pour y décider des biens, de l'honneur et de la vie des hommes ; mais on veut qu'il y paraisse séparé de ces juges iniques qui abandonnent la cause de la veuve, qui dans la balance de la justice mettent le crédit, l'autorité, les richesses, plutôt que le bon droit des parties. On ne dit pas à cette dame engagée par sa condition à rendre et à recevoir des visites, qu'elle les retranche ; mais on veut qu'elle mette une garde de circonspection sur sa langue et sur ses oreilles, pour se garantir des traits empoisonnés de la médisance, souvent aussi coupables dans ceux qui l'écoutent que dans ceux qui la font. On ne demande pas à cet homme qui est élevé sur la première place du chancelier, qu'il en descende pour s'ensevelir dans la solitude ; mais qu'il soit aussi vigilant sur lui-même pour ne donner aucune prise à la censure, que les hommes sont attentifs sur sa conduite, pour en remarquer le faible ; qu'il soit la lumière du monde pour l'instruire par ses discours, et le sel de la terre pour la préserver de corruption par ses exemples. On ne demande pas à cet homme de guerre qu'il quitte son emploi, mais que le titre de soldat ne lui fasse pas oublier celui de chrétien ; qu'il joigne la milice de Jésus-Christ avec celle du prince, et qu'il ne se serve pas des armes qu'il porte pour autoriser la rapine, la violence, l'impureté et le blasphème. On ne demande pas à ce marchand qu'il laisse son comptoir, mais qu'il bannisse de son commerce l'avarice, la fraude et l'usure, et qu'il ait en horreur ce double poids, et cette fausse balance qui est en abomination devant Dieu. On ne demande pas à cet artisan qu'il abandonne son travail, mais qu'en gagnant son pain à la sueur de son front, il se souvienne qu'il est un pécheur, né d'un pécheur, coupable d'une infinité de péchés actuels, ajoutés au péché originel dont il porte la peine, et qu'il fasse une pénitence particulière de la malédiction générale dont Dieu a frappé la postérité d'Adam. On ne dit pas à ce domestique qu'il abandonne le service ; mais que, pour adoucir le poids de sa condition, il se souvienne que Jésus-Christ, dominateur du ciel et de la terre, a voulu paraître sous la forme d'un esclave, et se rendre obéissant jusqu'à la mort ; qu'il serve dans le maître temporel, le souverain maître à qui tout est soumis, et qu'il relève les occupations les plus viles de son état, par les intentions pures du christianisme. On ne demande pas à cette jeune personne, que son âge et ses avantages naturels exposent aux yeux du monde, qu'elle s'ensevelisse sous le voile de la religion ; mais qu'elle n'emploie pas sa vie à parer l'idole du monde, qu'elle porte la modestie d'une vierge chrétienne sur son visage, qu'elle conserve le lis de la pureté

parmi les épines de la mortification ; que la maison paternelle, la retraite, la prière, l'aiguille et le fuseau lui tiennent lieu des grilles et des cloîtres, et que toujours armée d'une pudeur sévère, elle écarte loin d'elle les souffles de l'esprit immonde qui l'environne. Voilà ; mes frères, quelle doit être dans tous les états la circoncision que je vous prêche.

Nous ne devons pas porter une circoncision judaïque sur notre chair, pour nous séparer des nations idolâtres, parce que nous sommes dans le sein de l'Eglise, et qu'il ne paraît au milieu de nous aucune trace d'idolâtrie, qui a fait place au culte du vrai Dieu : mais si nous ne sommes pas environnés d'idolâtres, nous sommes environnés de faux chrétiens ; une idolâtrie spirituelle a pris la place d'une idolâtrie visible ; les hommes n'offrent plus d'encens à des dieux de métal, de bois et d'argile, mais ils adorent en secret les divinités de la volupté, de l'ambition et des richesses. La croix a été plantée sur le débris des idoles ; mais combien d'apostats de Jésus-Christ plantent les idoles sur la croix ! Combien renouvellent le sacrilège de ce prince impie, qui fit élever le simulacre de Vénus sur l'endroit où était ensevelie la croix du Dieu de pureté, pour en effacer à jamais la mémoire ! C'est donc à nous de paraître séparés, par notre vie, de ceux qui combattent leur religion par leurs mœurs, et d'opposer une conformité de créance et de conduite, à cette union scandaleuse de Baal et de Jésus-Christ, du christianisme et d'impiété, de Dagon et de la roche, si ordinaire dans le monde. Ah ! mes frères, si nous étions tous de parfaits observateurs de la religion, cette circoncision extérieure, que je vous prêche, serait inutile ; nous retracerions dans ces derniers temps cette image de l'Eglise naissante, dont tous les enfants n'étaient qu'un cœur et qu'une âme ; ce beau spectacle d'un peuple saint, qui réjouissait les anges dans le ciel, et faisait l'admiration des païens sur la terre. Mais puisqu'il se trouve peu de véritables chrétiens, qu'à peine paraît-il aucune trace de la beauté visible de l'Epouse défigurée par les vices de ses enfants, il faut que nous apportions autant de soin à la faire voir dans notre vie, que les autres s'efforcent de l'effacer par la leur. *Tempus faciendi, Domine ; dissipaverunt legem tuam.* (Psal. CXVIII, 126.) Plus il y a de transgresseurs de la loi, plus nous devons travailler pour en paraître de parfaits observateurs. Il faut opposer autant qu'il nous est possible au torrent du libertinage, la digue de notre bon exemple, répandre le préservatif d'une vie sans reproche, parmi la contagion du scandale, et tenir pour le parti de Jésus-Christ, contre la foule des pécheurs qui le trahissent. Il faut, comme parle l'Apôtre, manifester Jésus-Christ sur nos corps ; le porter comme un vêtement sur nos personnes, et répandre sa bonne odeur en tous lieux ; de sorte que nous paraissions ce que nous sommes, et que nous soyons ce que nous paraissions.

Que l'Evangile gravé dans nos âmes, dit Tertullien, soit imprimé sur nos corps, que tout le prêche dans nos actions, dans nos regards, dans nos visites, dans nos emplois, dans nos entretiens : *Portitores Evangelii*; car nous devons l'intérieur à Dieu, et l'extérieur au prochain; nous devons avoir les feuilles et les fruits, l'écorce et la racine de la piété.

A la vérité notre main gauche ne doit pas savoir le bien que fait notre main droite, et il faut que la pureté de l'intention cache dans le secret du cœur la bonne action que nous faisons en public : mais si nous ne devons pas désirer l'approbation des hommes, nous en devons chercher l'édification; et le même Evangile qui nous commande de fuir la présence des hommes quand nous opérons la justice, nous ordonne de porter le flambeau des bonnes œuvres dans nos mains, pour joindre la circoncision intérieure à l'extérieure, le mérite et l'exemple de la vertu. Chrétien, qui m'écoutes, confonds-toi au pied de ces autels d'avoir combattu la religion sous les enseignes de Jésus-Christ, et de ne reconnaître en toi aucun caractère de la circoncision évangélique; mais enfin, mon frère, puisque Dieu te laisse encore du temps, ne désespère pas de te convertir; souviens-toi de la parabole si consolante de ces ouvriers qui, appelés sur le déclin du jour à la vigne du père de famille, furent récompensés comme ceux qui avaient porté tout le poids de la chaleur et du travail : tu peux réparer dans tes dernières années toutes les fautes des premières; et puisque ce n'est pas la vie, mais la mort des chrétiens, qui décide leur sort, demande à Dieu de mourir de la mort des pénitents, si tu n'as pas vécu de la vie des justes. Peut-être ne verras-tu pas la fin de cette année dont tu vois le commencement; ce corps infirme et caduc, cette maison de boue et d'argile, où Dieu a logé ton âme, menace ruine de toutes parts, et t'avertit de déloger; sois donc un sage ménager du temps qui te reste; renouvelle dans ce jour solennel les vœux sacrés de ton baptême, que tu as si malheureusement violés; figure-toi que tu commences à naître; promets et jure avec le Prophète d'observer désormais la loi de ton Dieu, et de régler ta vie sur ta religion. Avant que de sortir de ce temple, en présence des ministres sacrés, qui demandent au ciel ta conversion, fais un divorce éternel avec tout ce qui a pu être pour toi une pierre de scandale, et une occasion de péché; trempé de tes larmes; pénétré d'une vive et amère contrition de tes fautes, dis à Dieu : Seigneur, j'ai été un apostat et un prévaricateur; j'ai péché contre le ciel, et devant vous, je ne suis pas digne d'être appelé votre fils; le passé ne m'offre que des sujets de tremblement; il ne me reste plus qu'un avenir incertain que votre bonté me laisse pour faire pénitence; que ne puis-je consacrer tous les moments de ce peu de jours qui me restent, à pleurer mes égarements ! Beauté si ancienne et si nouvelle, que je vous ai tard connue, que je vous ai tard aimée; je

reconnais, ô mon Dieu, que votre miséricorde est infinie sur moi, de m'avoir attendu avec tant de longanimité et de patience; où serais-je maintenant si vous m'aviez enlevé de ce monde dans le cours de mes désordres ? Ah ! vous m'avez tiré, non-seulement de l'enfer, mais même de la plus affreuse profondeur de cet abîme : *Eruisti animam meam ex inferno inferiori*. (Psal. LXXXV, 13.) Que ne puis-je vous donner, non pas les larmes de mes yeux, mais tout le sang de mes veines, pour reconnaître une si grande grâce ! O Seigneur ! je vous sacrifie ce reste de jours qui doivent achever le cours de mon pèlerinage ; je choisis pour mon unique partage avec votre saint Prophète, d'accomplir vos commandements : je désavoue tout ce que l'infirmité humaine, l'inconstance de ma volonté, la force de la tentation, pourront me faire faire d'opposé à cette résolution de vous servir jusqu'au tombeau !

Pour vous, âmes saintes que nous avons toujours regardées comme des aigles dans la religion, qui, portées sur les ailes de la contemplation la plus sublime, allez fixer vos regards jusque dans la source éternelle des clartés divines dont vous êtes illuminées, renouvelez-vous aujourd'hui comme l'aigle dans sa vieillesse; renouvelez, dis-je, non-seulement les vœux de votre baptême, mais encore ceux de votre sainte vocation; estimez-vous heureuses d'être tombées dans ces belles chaînes de la religion qui font des rois de ses esclaves; cultivez dans les jardins odoriférants de l'Epoux qui part parmi les lis cette fleur immortelle de la pureté, qui croît entre les épines de la mortification religieuse; conservez dans le secret d'un profond silence le parfum subtil de cette vie angélique dont la bonne odeur, comme une essence exquise, perce le vase qui la renferme, et se répand dans le monde églifié de vos vertus. Qu'aucun regard vers les créatures n'arrête un moment le rapide vol de vos âmes vers le ciel; inconnues au monde qui n'était pas digne de vous, que votre entretien ne soit plus que dans les cieux. Dites avec le Prophète : Nous nous sommes regardées comme ayant un pied dans la céleste Jérusalem, où tendent tous nos désirs. S'il y a encore quelque partie de votre cœur qui ne soit pas entièrement morte au monde, prenez le glaive de la circoncision, pour en faire le sacrifice, à l'imitation de votre divin Epoux; il reçoit dans ce jour les caractères de la circoncision judaïque, pour nous apprendre à porter les marques de la circoncision évangélique : mais en recevant le nom de *Jésus*, qui signifie *Sauveur*, il verse les prémices de ce sang précieux, qui nous doit sauver, pour nous apprendre à remplir les devoirs du nom chrétien, que nous recevons dans le baptême, comme il a rempli les obligations attachées à la qualité de Messie.

SECOND POINT

C'est par le baptême que l'homme nouveau commence de naître au dedans de nous, et

nous sommes obligés de perfectionner sans cesse cet homme nouveau que ce premier sacrement forme dans nos âmes. De là vient qu'il est appelé le sacrement de la régénération, et que le Sauveur du monde, pour en faire voir la nécessité indispensable, dit que celui qui ne naîtra pas de l'eau et du Saint-Esprit, n'aura point la vie éternelle. C'est pour cela que l'Apôtre saint Paul nommait ordinairement ceux qu'il avait convertis à la foi, des enfants qu'il avait engendrés à Jésus-Christ; et quoique ces expressions semblent figurées, elles sont néanmoins très-littérales, puisque le baptême nous donne véritablement une seconde vie, et que les fonds baptismaux sont comme le tombeau où le vieil homme est enseveli, et comme le sein de la mère où le nouveau prend naissance par le souffle du Saint-Esprit qui anime le second homme, comme le premier fut animé par le souffle de la Divinité. Aussi est-ce pour cela que l'on nous donne un nom chrétien, des parents spirituels, une alliance divine, un héritage céleste : cérémonies du baptême que je vous remets devant les yeux, parce que je ne vois rien de plus propre à nous faire entrer dans de sérieuses réflexions sur nos devoirs, que de nous ramener à notre première origine; or, comme tout ce qui est dans l'univers visible est fait pour l'homme terrestre, tout ce qui est dans la religion est fait pour l'homme spirituel; tous les autres sacrements concourent à la perfection de ce nouvel homme. Le baptême le commence, la confirmation le fortifie, l'eucharistie le nourrit, la pénitence le répare, l'extrême-onction le consume, le mariage fournit le sujet sur lequel la grâce fait ces différentes opérations par le ministère de l'ordre. Or, comme l'homme selon la chair ne dit pas seulement ces hommes esclaves des passions brutales, et ensevelis dans la chair et dans le sang, mais qu'il comprend généralement tous ceux qui se conduisent par des vues humaines et temporelles, quelques subtiles et dégagées des sens qu'elles puissent être, Dieu réprouvant la sagesse, comme le libertinage du siècle, et traitant les vierges folles qui laissent manquer l'huile de l'humilité dans leurs lampes avec autant de rigueur que les filles du siècle, qui en ternissent la pureté par leurs désordres : ainsi l'homme, selon l'esprit, ne signifie pas seulement ces hommes intérieurs et spirituels, ces hommes de recueillement et de méditation, ces hommes que Dieu élève aux plus sublimes connaissances, mais généralement tous ceux qui suivent l'esprit de Jésus-Christ, quelque simplicité et quelque grossièreté qui paraisse dans leur conduite. Or, c'est par le baptême que les prémices de cet esprit nous sont données.

Cet esprit, qui était porté sur les eaux, nous marquait, dès le commencement du monde, dit saint Cyprien, l'usage miraculeux auquel elles étaient destinées. Cet esprit, qui vint se reposer sur la tête du Sauveur, baptisé par saint Jean, nous apprenait que dans ce sacrement

nous recevrons tous quelque chose de sa plénitude; ce qui nous est marqué par cette prédiction du prophète Ezéchiel : Je répandrai sur vous des eaux pures, par la vertu desquelles vous serez purifiés de vos taches; vous recevrez un esprit et un cœur nouveau; et c'est le sentiment des Pères et des docteurs, que cet esprit nouveau est conféré avec le baptême, figuré par la circoncision dans la même mesure, et que la vertu de ce sacrement, indépendante des ministres, se fait sentir également à tous les sujets qui le reçoivent. Car il faut remarquer avec l'Apôtre, autant que nous sommes capables de comprendre cette haute doctrine et cette prudence dans le mystère de Jésus-Christ : *Proul potestis intelligere prudentiam meam in mysterio Christi*, (Eph. III, 4); il faut remarquer, dis-je, que Dieu, voulant renouveler toutes choses dans son Fils, à la puissance duquel il a soumis le ciel et la terre, ne fait ce renouvellement que par la communication de son esprit qui transforme en lui tout ce qui le reçoit. De là vient que la circoncision ni le prépuce ne servent de rien, mais la nouvelle créature; et que tous ceux qui sont revêtus de Jésus-Christ ne sont ni Grecs, ni Juifs, ni libres, ni esclaves, mais une même chose en Jésus-Christ, qui efface en eux toutes les différences accidentelles et extérieures, par cette marque essentielle qui les égale, à peu près, comme tous les hommes, nonobstant toutes ces diversités qui se remarquent dans les naturels, dans les esprits, dans les inclinations, dans les traits, dans les conditions, ne laissent pas de convenir tous dans cette différence essentielle d'animal raisonnable, qui les constitue, et qui, de tous ces individus, ne fait qu'une même nature. Or, quoique la communication de l'esprit se fasse dans la même mesure, et que la main de Dieu imprime également ces premiers traits de l'homme nouveau, dans toutes les âmes qu'il appelle à la grâce du baptême, ce n'est pourtant que par notre fidélité à cette grâce que nous perfectionnons en nous ce commencement de nouvelle créature, jusqu'à ce que nous ayons acquis ce degré d'accroissement et de forces, qui met l'homme intérieur dans sa plénitude, et que Jésus-Christ soit entièrement formé dans nos âmes. Ainsi, comme l'homme nouveau se commence par cette première participation de l'esprit, il s'accroît, et il se perfectionne à mesure que les prémices de cet esprit s'accroissent et se fortifient par la fidélité avec laquelle nous le suivons. Ceux qui, éteignant cet esprit saint en eux, ne sèment que dans la chair, ne moissonnent de la chair que la corruption qui en est la suite; et ceux qui sèment dans cet esprit ne recueilleront de l'esprit que la vie éternelle dont il est le germe. Or ce que l'apôtre qui me fournit tout ce discours et de qui l'on reconnaît sans doute les sublimes expressions; ce que l'Apôtre, dis-je, appelle semer dans l'esprit, c'est faire triompher en nous l'esprit, de la chair; l'évangile

du monde; la religion du siècle; Jésus-Christ, du démon; la grâce, de la concupiscence. Cette chair, ce monde, ce siècle, cette concupiscence, c'est le vieil homme qu'il faut détruire: cet esprit, cet évangile, cette religion, cette grâce, c'est l'homme nouveau qu'il faut édifier, et dont les traits, dit saint Augustin, se développent et s'achèvent à mesure que ceux de l'autre s'effacent et se perdent sous ses ruines. C'est à quoi se réduit tout le christianisme; c'est ce grand sacrement de la volonté de Dieu, ce secret adorable auquel la Providence a voulu attacher notre salut. Il a renfermé l'esprit capable de le connaître dans une chair fragile et corrompue qui l'appesantit, et qui le tire toujours vers la terre; il a mis la volonté faite pour l'aimer dans un cœur sujet à une infinité de passions qui l'entraînent vers les créatures; et pour nous donner quelque part à l'ouvrage de notre sanctification, il veut que nous réglions ces deux puissances par l'esprit de Jésus-Christ et de l'Évangile; que nous captivions l'une sous le joug de la foi, et l'autre sous le joug de la Loi. Il veut que l'esprit soit non-seulement affranchi de la corruption de la chair, mais d'une sorte de corruption spirituelle, dont il est capable; que la volonté soit non seulement exempte du dehors des passions, mais même d'un certain dérèglement qui se cache sous l'apparence de la régularité et de la discipline. Il veut que cette puissance orgueilleuse, qui ne s'élève souvent au-dessus des faiblesses des sens que pour s'égarer dans ses imaginations et pour s'évanouir dans ses pensées, devienne une puissance soumise et obéissante, qui ne raisonne que pour s'instruire, et qui ne s'instruit que pour agir conformément à ses lumières: il veut que le cœur toujours prêt à se répandre parmi les créatures y sépare les traits de la divinité de ce faux éclat du siècle avec lequel la cupidité aveugle les confond; qu'il distingue toutes ces affectations de sévérité que l'orgueil inspire, d'avec cette sainte mortification évangélique dont l'humilité est le fondement; et que faisant toutes ces distinctions délicates avec le glaive de la parole de Dieu, qui pénètre jusqu'à la division de l'esprit et de l'âme, il retranche en lui tout ce qu'il y a de contraire au vrai esprit de l'Évangile; et qu'ainsi par la destruction entière du vieil homme, il forme le nouveau.

C'est ce que le Sauveur du monde a fait par excellence, lorsqu'après avoir mortifié l'homme du péché dans sa naissance, et dans tout le cours de sa vie souffrante et laborieuse, il le fit mourir enfin sur la croix, où il l'attacha avec lui, étouffant par ce triomphe entier et invisible qu'il remporta sur lui, jusqu'à la source de cette guerre intestine, que le péché avait allumée entre eux, et les réconciliant à jamais avec Dieu dans sa personne adorable. A la vérité nous ne saurions remporter une victoire si parfaite, ni réunir tellement les inclinations contraires de ces deux ennemis, qu'elles se rapportent à ne suivre

que l'esprit de l'Évangile; il faut qu'il y ait toujours quelque résistance de la part de la chair et du monde, qui entretienne ce combat perpétuel du chrétien sur la terre. Mais si le vieil homme n'est pas entièrement détruit, il faut qu'il soit continuellement vaincu par le nouveau qui ne se fortifie, comme nous avons dit, que par l'affaiblissement de son contraire. L'enfant de la servante et celui de la maîtresse ne sauraient demeurer dans la même maison, il faut que le libre chasse l'esclave; ceux qui les veulent accorder par des ménagements que l'amour-propre invente, ne font qu'entretenir la discorde entre eux, par l'apparence d'une paix criminelle, ou plutôt qu'assujettir celui qui doit commander à celui qui doit servir, parce que celui qui n'est pas pour Dieu est contre Dieu; qu'il est impossible de servir deux maîtres qui commandent des choses directement opposées; que l'homme double est inconstant dans toutes ses voies, et que la véritable perfection, comme la paix du chrétien, consiste à soumettre la chair à l'esprit, la passion à la raison, la nature à la grâce. Ce qui doit nous détromper de cette erreur commune, de croire qu'il y a plus de mérite dans les actions qui coûtent le plus, parce que la difficulté que nous avons à faire le bien ne vient d'ordinaire que de la faiblesse de nos résolutions, et de la corruption du vieil homme qui, y étant encore tout entier en nous, s'oppose plus fortement à nos bons désirs, au lieu que la facilité que nous avons à pratiquer la vertu n'est causée que par la force d'un nouvel homme accoutumé à vaincre par sa fidélité à la grâce, qui, s'augmentant en lui, à mesure qu'il persévère dans le bien, ajoute du prix à ses actions, selon qu'elle en diminue la difficulté; ce qui se voit par l'exemple de ces pécheurs nouvellement convertis, en qui le nouvel homme ne faisant, pour ainsi dire, que naître par la pénitence, ne triomphent du vieil homme qui s'est fortifié par de longues habitudes dans le crime, que par des efforts extrêmes.

Or, je dis que nous sommes obligés de remplir tous les devoirs attachés au nom de chrétien, comme le Sauveur du monde a satisfait à toutes les obligations du nom de Jésus.

Comme le nom de Jésus devait faire la plus grande gloire de l'Eglise, Dieu permit qu'il fût figuré et représenté de la manière la plus éclatante dans la Loi de Moïse: c'est pour cela qu'il était écrit en lettres d'or, sur le rational du grand prêtre, au milieu de la pompe sacrée de ses vêtements, et que le souverain pontife auquel seul il était permis d'entrer dans le Saint des saints, y prononçait tous les ans une fois le sacré nom de Jéhova, pendant que les prêtres et tout le peuple, prosternés dans le temple, entendaient avec un tremblement religieux ce nom vénérable. Ce saint nom désigné par le prophète fut apporté du ciel par l'ange Gabriel, lorsqu'il annonça le mystère de

l'incarnation du Verbe à Marie : *Vous concevrez et vous enfanterez un Fils dont le nom sera Jésus.* Le Sauveur du monde le reçoit aujourd'hui dans le temple, avec la cérémonie de la circoncision, qui figurait le baptême, où tous les enfants de l'Eglise participent à la gloire de ce beau nom, en recevant celui de chrétien. Après que Jésus-Christ eut rendu ce nom célèbre dans toute la Judée par les oracles de sa doctrine, la sainteté et les merveilles de sa vie, il voulut le porter sur la croix, le signe de ses triomphes et de ses victoires ; il voulut, dis-je, que ce saint nom écrit dans les trois langues originales, le fît connaître à toutes les nations de la terre, qui furent présentes au spectacle de sa mort.

Ce fut là que le démon, dont l'envie avait animé les auteurs de son supplice, pour en étouffer à jamais la mémoire, crut avoir triomphé, et que le voyant placé dans ce lieu d'ignominie entre deux scélérats, il se flatta d'en avoir effacé la gloire entre les hommes, mais ce fut sur cette croix où il a depuis remporté tant de victoires, qu'il commença de vaincre ; ce fut-là, dis-je, qu'écrivit par la main de Dieu même, qui guida celle de Pilate, il parut avec plus d'éclat entre les clous, les épines, les plaies et le sang, qu'il ne brillait entre l'or, les perles et les pierreries du grand prêtre ; ce fut là que le soleil éclipsé, le voile du temple brisé, les morts ressuscités, firent dire aux témoins de ces prodiges, que ce Jésus était véritablement le Fils de Dieu : *Vere hic Filius Dei erat.* (Matth., XXVII, 54.) L'horreur du tombeau semblait devoir ensevelir ce nom glorieux que l'opprobre de la croix n'avait pu déshonorer ; mais la résurrection du Sauveur apparut à tous ses disciples, et prêchée dans Jérusalem, rend au nom de Jésus tout son éclat. En vain les prêtres et les pharisiens le persécutent après sa mort et défendent aux apôtres, qui l'ont toujours à la bouche, de le prononcer devant le peuple ; ils sortent de la synagogue où ils ont été flagellés, en se réjouissant d'avoir été dignes de souffrir pour le nom de Jésus, et ils demandent à ses ennemis implacables, qui veulent leur imposer silence, s'ils sont obligés d'obéir aux hommes ou à Dieu.

Mais ce n'est pas assez que ce nom triomphe dans Jérusalem. Saul, qui ne respire que sang et que carnage dans le chemin de Damas, tombe à la voix qui lui dit : *Je suis Jésus, que tu persécutes : Ego sum Jesus.* (Act., IX, 5.) La bouche de cet Apôtre des gentils est un vaisseau d'élection choisi pour porter ce nom sacré devant les rois et les nations qui lui doivent rendre hommage ; ce nom céleste, annoncé par tous les apôtres, retentit par toute la terre où ils sont dispersés. En vain toutes les puissances de l'enfer et du monde se soulèvent pour en abolir la mémoire : *Eradamus nomen ejus de terra* (Jer., II, 19) ; ce nom, victorieux de tous les efforts, sort de la bouche d'un million de martyrs qui le confessent au milieu des

tourments ; toutes leurs plaies sont comme autant de bouches ouvertes pour lui rendre témoignage. Vous avez admiré ce grand prodige dans le dernier mystère que l'Eglise vient de célébrer, des enfants qui ont confessé le nom de Jésus avant que de le savoir prononcer. O merveille de la Providence ! ô preuve éternelle de la divinité de Jésus-Christ ! la seule victime que le tyran cherche échapper à sa fureur ; et un enfant au berceau, qui ne sait qu'offrir son corps innocent aux coups, confond tous les desseins de l'enfer, et trompe toutes les précautions de la politique humaine. Hérode fait, dès la naissance du Sauveur, ce que feront tous les persécuteurs de l'Eglise ; ils ne chercheront que le sang de Jésus-Christ dans celui de tous les martyrs qu'ils sacrifieront à leur rage. Ministres aveugles des démons, qui ne peuvent entendre prononcer ce nom adorable, ils ne penseront qu'à l'abolir sur la terre ; les princes des nations conjurent contre le Seigneur et contre son Christ ; mais du haut du ciel il se rira des vains projets de ses ennemis ; plus ils feront mourir de chrétiens, plus ils ajouteront de témoins irréprochables à la divinité de Jésus-Christ : ils leur fermeront la bouche en leur ôtant la vie, mais ils feront parler la voix de leur sang en leur ôtant la parole. Saint Augustin dit admirablement, que la rage des tyrans pouvait bien immoler les hommes qui étaient chrétiens, mais qu'elle ne pouvait rien contre le chrétien caché dans l'homme ; ils pouvaient faire mourir le corps et briser en quelque sorte le vaisseau où le chrétien était renfermé ; mais, de ce vase brisé et mis en pièces par les tourments, le chrétien sortait comme une lumière éclatante ; les tortures, les flammes, les croix ne pouvaient jaller jusqu'où était le chrétien, qui libre dans les chaînes, et immortel dans la mort, confessait le nom de Jésus-Christ, d'autant plus que sa voix devenait défaillante dans les supplices ; de sorte que les tyrans qui s'efforçaient de leur imposer silence, substituaient le témoignage de leur mort à celui de leur parole ; puisque leur voix, bien loin de s'éteindre dans leur sang, y prenait de nouvelles forces pour confesser le nom adorable pour lequel ils sacrifiaient leur vie. Nouveau genre de combattre, où plus il y a de morts, plus il y a de vainqueurs ! Ainsi le nom de Jésus-Christ, répandu dans le monde comme une huile sacrée, de Jérusalem s'étendit sur toute la terre, et il fit taire les mêmes démons qui voulaient le couvrir d'un éternel silence : *Oleum effusum nomen tuum.* (Cant., I, 2.) Ce fut pour relever la profonde humiliation de Jésus-Christ dans le mystère de la circoncision, que le Père éternel lui donna un nom qui est au-dessus de tous les noms ; un nom de grandeur, de gloire, de puissance, et de force. A ce nom adorable, tout genou fléchit dans les cieux, sur la terre et dans les enfers. *In nomine Jesu, omne genu flectatur cælestium, terrestrium et infernorum.* (Phil., II, 10.) C'est un nom qui, après avoir mis les

démons en fuite, nous rend invincibles dans les combats de la religion ; c'est ce nom qui a fait remporter tant de victoires, et qui a fait faire tant de conquêtes aux apôtres ; c'est ce nom qui a rendu tant de vierges intrépides devant les tyrans, et incorruptibles au milieu de la corruption ; c'est ce nom qui a peuplé les déserts d'anachorètes et de pénitents ; c'est ce nom qui s'est répandu par toute la terre pour éclairer tous les peuples qui étaient plongés dans les ténèbres, et qui a repris dans ces derniers siècles une nouvelle splendeur par l'éclat d'un ordre florissant dont il fait toute la gloire. Vous savez, ô Seigneur ! si ce n'est pas le seul zèle de la vérité qui nous fait parler : nous ne sommes ni de Céphas, ni d'Apollon, mais de Jésus-Christ, et nous respectons votre sainte religion dans tous les ordres sacrés qui l'enrichissent. Mais lorsque nous la voyons reflorir avec tant d'éclat aux extrémités du monde par le zèle d'une compagnie si glorieusement distinguée, nous ne pouvons refuser l'hommage que nous devons à la vérité dans le lieu saint ; et il ne se peut que les caractères de votre doigt divin, si visiblement imprimés sur ces hommes apostoliques, ne les rendent singulièrement vénérables. Quand je vois l'Apôtre des nations renaître dans l'Apôtre des Indes, et l'histoire des *Actes des apôtres* retracée dans les relations du Japon et de la Chine, je m'écrie : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii, constitues eos principes super omnem terram.* (*Psal. XLIV, 17.*) O Eglise de Jésus-Christ ! des enfants te sont nés qui ont pris la place de leurs pères, et ils seront regardés comme les princes du royaume de Dieu, qu'ils annoncent par toute la terre ! Croissez à l'ombre de la croix, glorieuse et sainte postérité d'Ignace ! Germe naissant des plantes destinées à faire fructifier la foi dans les climats les plus sauvages ! Nouvelle milice que les plus sages leçons, jointes aux plus parfaits exemples, forment dans cette sainte maison, pour combattre un jour les ennemis de Dieu ! Heureux enfants, imitateurs de Jésus, qui à l'âge de douze ans fut trouvé dans le temple au milieu des docteurs, les ravissant par ses réponses ! Croissez, dis-je, au pied de la croix pour la planter un jour parmi les nations infidèles. Fasse le ciel que des semences précieuses qui sont jetées dans vos âmes, naissent des martyrs pour l'Eglise, des apôtres pour la Chine, des guides fidèles dans les voies de Dieu, des hommes pleins de la science du salut, qui, comme des fleuves de vie, répandent les torrents d'une éloquence chrétienne ; en un mot, des portraits vivants de Jésus, qui feront imiter sa vie en portant son nom. Pour nous, mes frères, souvenons-nous qu'étant enfants de Dieu par le baptême, nous sommes associés à cette universelle compagnie de Jésus-Christ, étendue par tout le monde avec le christianisme ; et, pendant que nos frères en Notre-Seigneur s'efforcent de relever la gloire de ce beau nom, craignons de le déshonorer par l'opposition monstrueuse de notre vie avec notre foi ;

ayons le nom de Jésus dans le cœur et dans la bouche ; prononçons-le avec foi et avec confiance dans les tentations qui nous attaquent ; récitons s'il se peut tous les jours de notre vie, avec une dévotion tendre, ces litanies où l'Eglise, donnant à son divin Epoux tous les noms que son amour lui inspire, implore sa miséricorde pour ses enfants par tous les mystères de sa vie et de sa mort. Heureux, si ce nom sacré devient notre force et notre espérance à l'heure de la mort ; si ce nom, qui a renversé l'empire du démon sur la terre, nous rend terribles à ce monstre infernal dans ce moment décisif de notre salut ; si ce doux nom de Jésus, accompagné des actes de foi, d'espérance et de charité, prononcé parmi les sacrements et les prières de l'Eglise, sortant de notre bouche avec notre voix défaillante et les derniers souffles de notre vie, remet notre âme entre ses mains avec la couronne de la persévérance finale, qui nous conduise à la gloire, etc.

SERMON LXV.

POUR LE JOUR DES ROIS.

Ecce magi ab Oriente venerunt Jerosolymam, dicentes : Ubi est qui natus est rex Judæorum? (Matth., II.)

Voilà que des mages vinrent d'Orient à Jérusalem, et demandèrent : Où est celui qui est né roi des Juifs?

Le mystère de ce jour renferme un fonds si riche de vérités et d'instructions chrétiennes, que les prédicateurs de l'Evangile ne savent, pour ainsi dire, quels épis ils doivent recueillir dans cette moisson si abondante qui se présente à leur zèle. En effet, Messieurs, vous ferai-je voir dans ces sages d'Orient, humiliés devant Jésus-Christ, les prémices de la gentilité convertie, et comme les premiers traits de l'Eglise naissante que Jésus-Christ forme dès son berceau ? Vous représenterai-je, dans ce nouvel astre qui sert de guide et de flambeau à ces princes idolâtres, les rayons de la grâce qui, éclairant une âme dans le péché, la tire de son égarement, la conduit par les degrés de la pénitence jusqu'à Jésus-Christ, et la ramène par une voie toute différente à sa véritable patrie ? Vous découvrirai-je dans ces présents mystérieux de l'or, de la myrrhe et de l'encens, la perfection de la charité, l'amertume de la mortification, et le parfum de la prière, qui doivent accompagner les prosternements extérieurs du culte que nous rendons à Dieu, et qui sont comme l'âme de l'adoration ? Chercherons-nous dans ces princes, qui viennent des extrémités du monde mettre leurs couronnes aux pieds de ce nouveau Roi ; y chercherons-nous, dis-je, une idée de la royauté de Jésus-Christ, dont toutes les autres ne sont que des ombres et de légères participations, puisque c'est lui qui tient la destinée des empires, que tout genou doit fléchir devant lui dans les cieux, sur la terre et aux enfers, et que le Père Eternel a soumis, comme dit saint Paul, toutes les puissances à la sienne ? Vous le voyez, chrétiens, quels sujets de parler, ou plutôt de se taire, s'il était permis aux pré-

dicateurs de méditer les grandes vérités qu'ils doivent annoncer aux peuples !

Or, parmi les jours différents sous lesquels ce grand mystère se présente à nos esprits, celui qui me frappe davantage et auquel les saints Pères se sont le plus attachés, c'est la manifestation et l'adoration de Jésus-Christ en esprit et en vérité. Il n'est rien qui occupe plus dignement une âme chrétienne, que la considération des voies profondes et impénétrables de la sagesse de Dieu sur les hommes ; il les veut sauver tous par la révélation et la grâce de Jésus-Christ : cependant, à ne considérer les choses que superficiellement, on pourrait croire que jusqu'à l'Incarnation du Verbe, il n'a eu principalement en vue que le salut des Juifs, puisqu'en leur confiant les figures et les prophéties de Jésus-Christ, il leur a donné la connaissance d'un mystère où le salut est attaché, en laissant toutes les autres nations dans l'épaisse nuit de l'ignorance.

Mais, quand nous entrons avec un saint respect dans les secrets de Dieu, nous découvrons qu'en travaillant à la sanctification d'un peuple, il a préparé le salut de tous les autres, puisque les figures et les prophéties de Jésus-Christ ont été moins pour les Juifs que pour les gentils, qui ont reçu la réalité et l'esprit des mystères dont ce peuple charnel n'a eu que l'écorce et la lettre.

C'est, Messieurs, ce qu'il est aisé de voir dans la personne de ces princes d'Orient, qu'une étoile miraculeuse guide dans Jérusalem, pour joindre les lumières de ce signe céleste qui leur annonce Jésus-Christ, avec les prophéties qui marquent le lieu de sa naissance, et qui, conduits seulement par ces deux guides, vont rendre au Verbe incarné l'hommage de l'adoration, pendant que les docteurs de la loi et les sages de la Judée l'abandonnent. Le Messie qu'ils attendent est aux portes de Jérusalem, et ses brebis d'Israel, pour le salut desquelles il vient, ne font pas un pas pour le chercher. Les Juifs attachent sur leurs yeux le voile de la loi, lorsque la lumière de l'Evangile le fait tomber ; ils ne sont les dépositaires des prophéties, que pour en conserver sans altération la lettre qui tue en perdant l'esprit qui vivifie ; ils éteignent pour eux-mêmes la lumière de la foi, qu'ils allument pour éclairer les idolâtres ; et, marchant les premiers dans les voies de Dieu avec le flambeau de la vérité à la main, ils s'égarent et se perdent pendant qu'ils servent de guides à ceux qui les suivent et auxquels Jésus-Christ se manifeste.

C'est, Messieurs, de ce grand mystère de la manifestation de Jésus-Christ par les signes miraculeux et l'accomplissement des prophéties, que je me propose de vous entretenir ; mais, puisqu'il ne suffit pas de connaître Jésus-Christ par la foi, si on ne lui rend le culte qui lui est dû par l'adoration en esprit et en vérité, je réunirai ces deux grands sujets de Jésus-Christ *manifesté et adoré* dans ce discours, après que nous au-

rons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, en lui disant, Ave, etc.

PREMIER POINT.

Bien qu'il n'y ait aucun rapport entre la connaissance naturelle que nous avons de Dieu et celle qui nous est donnée par la révélation, il est pourtant vrai de dire que les lumières de l'une nous conduisent et nous préparent à recevoir les clartés de l'autre : de telle sorte que Dieu, qui est infiniment équitable, ne peut refuser à une créature intelligente, qui a fait un parfait usage de sa raison pour le connaître, et qui s'est rendue agréable à ses yeux par une fidélité entière à la loi naturelle ; Dieu, dis-je, infiniment juste, ne peut refuser à cette créature la connaissance au moins confuse de Jésus-Christ, qui lui est absolument nécessaire pour mériter la possession de Dieu : non que la fidélité de l'homme mérite cette grâce d'un mérite de condignité et de rigueur qui mette une proportion égale entre le mérite et la chose méritée, parce qu'une cause naturelle ne peut jamais être le principe d'un effet surnaturel ; mais d'un mérite de convenance qui prépare la miséricorde de Dieu à tirer de ses trésors cette grâce de révélation confuse de Jésus-Christ, nécessaire à l'homme pour arriver à la fin surnaturelle que Dieu lui destine.

De là vient que le mystère de Jésus-Christ fut en quelque sorte renfermé dans la création du premier homme. Dieu, dit Tertulien, en formant les traits de son image sur le limon dont il pétrit le premier Adam, y traçait les premiers linéaments du second : Adam, formé d'une terre vierge qui n'avait pas été souillée par le péché, nous représentait Jésus-Christ qui devait être formé par l'opération du Saint-Esprit, dans le sein d'une vierge incorruptible ; l'esprit porté sur les eaux, dès le commencement du monde, nous figurait la grâce du Saint-Esprit répandu sur les eaux du baptême ; le sommeil d'Adam, pendant lequel Dieu tira de son côté la première femme, fut l'image du sommeil mystérieux de Jésus-Christ, pendant lequel la lance d'un soldat, conduite par la main de Dieu, tira de son côté ouvert l'Eglise et les sacrements qui coulèrent avec le sang et l'eau de cette source divine et féconde ; de sorte que la religion chrétienne est, pour ainsi dire, née avec l'homme, comme la voie pour le conduire à sa dernière fin ; et que les plus hauts mystères de la loi chrétienne enveloppés dans les circonstances prophétiques de cette première création, nous marquent le rapport qu'il y a entre la religion ébauchée par la nature et consommée par la grâce.

Les conséquences qui naissent de ces principes, nous conduisent, Messieurs, au grand mystère de Jésus-Christ, manifesté aux mages de notre évangile, dans lesquels sont représentés tous les hommes fidèles à la loi de justice, gravée par le doigt de Dieu, qui illumine tout homme qui vient

au monde. Ces sages d'Orient, occupés à contempler le ciel et les astres, et qui sont intérieurement éclairés par un astre invisible qui luit dans leur âme, en même temps qu'ils sont guidés extérieurement par la clarté visible de l'étoile; ces sages d'Orient nous marquent non-seulement tous les gentils appelés à la foi, entrant dans l'Eglise, comme parle l'Apôtre, par la brèche de la Synagogue aveugle, comme un torrent qui se déborde par l'ouverture d'une digue : *Cæcitas ex parte Israel facta est ut plenitudo gentium intraret.* (Rom., II, 25.) Mais encore cette conversion miraculeuse des mages, guidés à Jésus-Christ par l'étoile, nous montre que tous les vrais sages occupés à contempler le ciel, et les merveilles du Créateur répandues dans l'univers, se font des choses visibles un degré pour s'élever aux invisibles; lorsque la fidélité à la loi se joint au parfait usage de la raison, et que les nuages du péché n'obscurcissent point dans leur âme les lumières divines, qui les préparent à la révélation au moins confuse et implicite de Jésus-Christ.

En effet, mes frères, ce psaume admirable, où sont contenus les mystères de la vocation de tous les hommes à la foi, de la réprobation des Juifs, de la conversion des Gentils, de la prédication des apôtres, et de l'établissement de l'Eglise; ce psaume, dis-je, tout divin, *Cæli enarrant gloriam Dei* (Psal. XVIII, 1), rassemble les cieux visibles, et ces prédicateurs muets qui annoncent Dieu à tout homme raisonnable qui les contemple; il les joint avec les apôtres, ces cieux parlants et interprètes de Dieu, qui prêchent l'Evangile à toute créature. Comme les apôtres, envoyés par le Saint-Esprit, parlèrent toutes les langues, et annoncèrent Jésus-Christ à toutes les nations qui les entendirent; ainsi les cieux parlent une langue intelligible à tous les hommes : le Grec, le Romain, le Juif, le Mède, l'Arabe, le Chaldéen, le Parthe, l'Egyptien entendent cette prédication muette et éloquente du soleil et des astres, qui annoncent Dieu à tout homme entrant dans le monde : *Non sunt loquelæ, neque sermones quorum non audiantur voces eorum.* (Psal. XVIII, 4.) La confusion de toutes les langues est le partage de Babylone, et l'intelligence de toutes les langues est le signe de l'Eglise et de la religion naissante dans l'âme de tout homme qui entend la voix de Dieu, et qui est fidèle à la suivre. Dieu fut annoncé par toute la terre avant que Jésus-Christ fût prêché par tout le monde; la raison instruit l'homme avant que la grâce l'éclaire, parce que les lumières de l'une supposent les clartés de l'autre; et les apôtres de la nature, pour ainsi parler, prêchent Dieu, avant que les apôtres de l'Evangile annoncent Jésus-Christ. C'est pour cela que saint Augustin appelle admirablement l'étoile qui éclaira les mages, la langue des cieux, *lingua cælorum*. Les cieux leur avaient prêché la gloire du Dieu Créateur; mais cette langue des cieux leur annonce la grâce du Dieu Rédempteur. Prê-

tons une oreille attentive aux paroles de cette langue céleste; considérons cette étoile mystérieuse dans sa naissance et dans son progrès, pour entrer dans le mystère de la manifestation de Jésus-Christ. 1° Les mages aperçurent l'étoile dans l'Orient : *Stella quam viderant in Oriente.* (Matth. II, 9.) 2° Ils la suivirent jusqu'au lieu où était Jésus-Christ : *Antecedebat eos usque dum veniens supra staret ubi erat puer.* (Ibid.) 3° Après l'avoir suivie, et avoir trouvé le nouveau Roi qu'ils cherchent à la faveur de ses lumières, ils se prosternent à ses pieds, ils l'adorent, ils lui font des présents d'or, d'encens et de myrrhe : *Et procidentes adoraverunt eum.* (Matth. II, 11.) Or, ces trois circonstances de notre évangile nous marquent la naissance, le progrès et la perfection de la foi dans une âme. L'apparition de l'étoile aux mages nous figure les premières clartés que la foi répand dans une âme, qui consacre le premier usage de sa raison à chercher Dieu : le progrès de l'étoile qui s'avance vers Bethléem, où Jésus-Christ est né, nous marque l'accroissement de la foi dans une âme qui, fidèle à suivre ses lumières, se fixe dans la connaissance de Jésus-Christ et des plus sublimes vérités de la religion. Enfin cette étoile qui s'arrête sur le lieu où est le Sauveur, pendant que les mages l'adorent avec une vénération profonde, nous représente la perfection de la foi dans une âme qui, après lui avoir manifesté Jésus-Christ, lui fait produire les actes de religion, et rendre au Verbe incarné les devoirs d'un véritable culte.

Le premier usage de la droite raison, qui nous instruit de l'existence de Dieu, de la nécessité de le servir, et de nous attacher au genre de culte qu'il nous a marqué, pour l'honorer d'une manière digne de lui, c'est en quelque sorte l'apparition de l'étoile aux mages; car, comme ces sages d'Orient n'entendirent pas d'abord tout ce que ce nouvel astre leur signifiait, et qu'il fallut que la lumière intérieure de la grâce se joignît avec la lumière extérieure de l'étoile, pour les engager à la recherche des mystères inconnus que Dieu voulait leur découvrir à la faveur de ce signe céleste; ainsi, dès que le chrétien commence à se servir de sa raison, et à être frappé par la première apparition de cet astre lumineux, qui lui apprend qu'il y a un Dieu, un être souverain, indépendant et éternel, qui est le principe de tous les autres, et qu'il n'en a reçu la vie que pour la consacrer à son service et à sa gloire; dès lors, dis-je, la grâce qui l'illumine en secret, ajoutant une lumière divine aux connaissances de la raison, lui inspire le dessein de s'éclaircir des vérités qu'il doit croire, et des lois qu'il doit suivre pour se rendre agréable à Dieu; cette recherche exempte de curiosité, inspirée par la grâce, faite dans une disposition humble et soumise, nous est marquée par la première apparition de l'étoile aux mages. Elle est comme la première lueur du flambeau de la foi agissant dans les âmes parvenues

à l'usage de raison; puisque cette vertu fondamentale du salut consiste moins dans les vérités qu'elle nous propose, que dans une préparation intérieure à les croire.

Or, parmi les hommes, il y en a qui découvrent l'étoile, et il y en a à qui l'étoile se découvre. Les premiers qui découvrent l'étoile sont ceux qui, par les signes célestes de la grâce et par les lumières d'une droite raison, reconnaissent que la foi et la révélation de Jésus-Christ ne peuvent venir que de Dieu; car, bien que la foi soit un don du ciel, qui ne peut être acquis par les forces naturelles de la raison, cependant elle peut être animée et fortifiée par cette raison que la grâce applique à la recherche de la vérité. Qu'est-ce que la foi? C'est un tribut et un hommage que nous rendons à la vérité de la parole divine; c'est une obéissance de notre esprit à l'autorité de l'Eglise; c'est un joug sous lequel nous faisons ployer l'entendement humain : *Captivantes intellectum sub jugum fidei*. Or ce tribut, cette obéissance, cet hommage, ne se peuvent rendre sans la soumission de l'esprit à un oracle que l'on sait infallible. Or ce n'est que par la raison que l'on peut reconnaître l'infaillibilité de l'oracle qui nous a révélé les mystères de la religion. Aussi, quelque soumission d'esprit qui entre dans la foi, Dieu ne l'exigerait pas si la raison même ne l'autorisait. C'est un joug qui doit asservir la raison, mais cette raison, avant que de se soumettre, veut savoir si c'est son roi légitime qui parle. Alors elle obéit sans peine, parce qu'il n'est rien de si raisonnable que de croire ce que Dieu dit, puisque la raison ne peut nous le représenter autre qu'infaillible. Ceux donc qui se servent des lumières de leur esprit et de la force du raisonnement pour entrer dans le mystère de Jésus-Christ révélé et manifesté au monde, pour se confirmer dans sa créance et y affermir les autres, sont ceux-là qui découvrent l'étoile; ce sont les docteurs sacrés, qui, après avoir fait et enseigné, luiront comme des étoiles dans le ciel de l'Eglise. Car, mes frères, bien que l'Apôtre nous recommande une sobriété de sagesse, et que la foi des simples soit à désirer, la profondeur de la doctrine et de l'érudition n'ôtent rien à la simplicité et à la soumission de la foi. Les Jérôme, les Augustin, les Thomas ont cru humblement les vérités qu'ils ont si savamment établies. Car, comme les mages n'auraient pas aperçu l'étoile, s'ils n'avaient contemplé le ciel; comment se convaincre de la vérité de la religion, si on ne la médite? Eh! d'où vient que le monde est rempli d'esprits éminents et du premier ordre, qui, attirant l'admiration des hommes sur des sujets profanes, sont dans une ignorance grossière à l'égard de la religion, et tombent peu à peu dans une infidélité secrète, qui est aujourd'hui la plaie la plus profonde du christianisme; d'où vient cela, mes frères? C'est que personne ne pense et ne repense, comme parle le Prophète, à la re-

ligion. Esprits forts, politiques du siècle, grands du monde, comment avez-vous laissé éteindre le flambeau de la foi dans vos âmes? C'est que vous n'avez pas eu soin d'entretenir sa lumière par la méditation de ses vérités. Si vous aviez donné à la lecture des livres saints, le temps que vous avez employé à tant de recherches curieuses, vous seriez devenus des docteurs de la religion, dont vous êtes des apostats secrets. Prenez, pendant un nombre de jours, quelques quarts d'heure pour la méditer sérieusement; après cela, je vous abandonne à vous-mêmes; je ne vous dirai pas, croyez cette religion; mais, efforcez-vous de ne la pas croire; persuadez-vous, s'il est possible, qu'elle est l'ouvrage des hommes, et non pas de Dieu. Votre esprit tout aveuglé qu'il est par le libertinage qui le dérègle, et le nuage des passions qui le couvre, s'il lui reste quelque droiture dans son désordre, rendra un hommage forcé à cette sainte et divine religion; et sortant de la nuit du péché, il suivra, comme ces rois de notre évangile, cette étoile mystérieuse de la foi, qui seule peut conduire à Jésus-Christ.

De là vient que nous avons à éviter deux écueils également à craindre; à savoir, d'examiner la religion, et de ne l'examiner pas assez : car être chrétien parce que l'on est né de parents chrétiens, comme l'on serait Turc, si l'on était né de parents turcs; être prêt à mourir pour la religion (car voilà la disposition où nous devons être), être prêt, dis-je, à mourir pour la défense d'une religion, seulement parce que nous y avons été élevés, ce serait plutôt une stupidité grossière, qu'une foi soumise; comme raisonner, réfléchir, disputer sans cesse sur les articles de la religion, c'est moins une foi éclairée qu'une curiosité dangereuse, pour ne pas dire une infidélité secrète. Il faut donc raisonner et se servir de sa raison pour savoir si notre religion vient de Dieu; et, quand nous sommes une fois éclairés sur ce point, il faut renoncer à sa raison, pour croire tous les autres. Si vous embrassez une religion sans savoir d'où elle vient, vous êtes un insensé : si vous doutez de cette religion, après avoir connu que Dieu en est l'auteur, vous êtes un infidèle. C'est pour cela qu'il y a deux choses à considérer dans celui qui croit; le motif qui lui fait embrasser la foi, et qui lui en fait produire les actes; l'habitude et les actes de cette foi même. Le motif qui nous attache à la foi, c'est de savoir qu'elle vient du ciel, et voilà où le raisonnement est nécessaire. L'acte de la foi, c'est de croire les vérités qu'elle nous enseigne, tout incompréhensibles qu'elles sont, et voilà où il ne faut point de raisonnement. Les motifs de notre crédulité rendent d'un côté notre foi évidente; et d'ailleurs les mystères qu'elle nous propose sont si fort au-dessus de notre raison, qu'il faut renoncer à l'une pour croire les autres. Il faut donc lever les yeux vers le ciel pour découvrir l'étoile de la foi et l'origine de la religion chrétienne qui vient de Dieu; mais,

après l'avoir découverte, nous sommes obligés de la suivre comme les mages jusqu'à ce qu'elle nous conduise à Jésus-Christ.

Comme il y a des hommes qui découvrent l'étoile, il y en a à qui elle se découvre; ce sont les chrétiens dociles qui ont reçu l'habitude de la foi dans le baptême, et qui, élevés dans la religion chrétienne, ont pour elle une soumission de véritables enfants. L'étoile de la foi, formée dans leur âme par le sacrement de la régénération, attire leurs regards, aussitôt qu'ils sont en état de lever les yeux, par le premier usage de leur raison; éclairés par ses divines lumières, ils marchent avec confiance sous sa conduite; la raison trouve cette vertu fondamentale du salut, toute formée au-dedans d'eux, si bien que cette foi, dont ils ont reçu les semences et l'habitude, produit d'elle-même les actes qui la conservent et qui l'augmentent. Heureux celui qui porte docilement ce joug dès son enfance, qui conserve dans toute leur pureté, ces pures et vives clartés que la grâce baptismale a répandues dans son âme, qui, respectant ces lumières surnaturelles dont il se trouve éclairé, craint en quelque sorte de les altérer par le mélange des siennes; qui, sans chercher des éclaircissements dangereux sur la religion, marche tranquillement dans la voie où la Providence le conduit, et qui, se confirmant dans la foi par la foi même, en fait les œuvres toute sa vie, parce qu'il en a reçu le don dès sa naissance.

C'est l'exemple que nous donnent ces rois de notre évangile : après qu'ils eurent aperçu l'étoile miraculeuse qui leur annonçait le Messie, ils la suivirent constamment jusqu'à ce qu'ils l'eussent trouvé. La foi, dit saint Pierre, est comme un flambeau qui nous éclaire dans un lieu obscur : Votre parole, ô mon Dieu, dit le Prophète, est une lumière à mes pieds qui me marque tous les pas que je dois faire pour aller à vous : *Lucerna pedibus meis verbum tuum.* (Psal. CXVIII, 105.) La foi est un astre qui nous éclaire du haut du ciel pendant la nuit de cette vie; elle nous ouvre le chemin que nous devons tenir, c'est à nous de la suivre, il faut aller toujours en s'avancant et en se perfectionnant comme l'étoile qui précédait les mages : *Stella quam viderant magi, antecedeat eos.* (Matth., II, 9.) La foi n'est pas une étoile fixe toujours attachée à la même place, c'est une étoile qui s'avance toujours du côté de Jésus-Christ : comme elle vient de Dieu, elle conduit à Dieu; elle n'est pas un ornement inutile de nos âmes, elle est le principe de la vie spirituelle qui nous en fait faire les fonctions. Il y a dans l'homme chrétien comme dans l'homme animal un principe de vie qui s'entretient et qui se fortifie par les actes qu'il fait produire; comme rien n'affaiblit tant la foi que la cessation des bonnes œuvres, rien ne l'accroît et ne la fortifie davantage que la pratique de ces bonnes œuvres mêmes. Car, comme les mages marchaient pendant que l'étoile s'avancait, il faut marcher, comme dit le Prophète, de vertu en vertu : *De vir-*

tute in virtutem (Psal. LXXXIII, 8), si nous voulons aller de foi en foi, comme dit l'Apôtre : *De fide in fidem* (Rom., I, 17), c'est-à-dire de lumière en lumière.

La foi des chrétiens est une foi vive et agissante par la charité : *Fides quæ per charitatem operatur* (Gal., V, 6); mais cette charité, qui est un feu dont l'activité nous fait agir, est en même temps une lumière qui nous éclaire et qui ajoute autant de clarté à la foi qu'elle en reçoit d'elle : La persévérance dans les bonnes œuvres répand peu à peu dans les âmes une évidence des choses du ciel, qui nous fait marcher avec une confiance entière dans la voie du salut. *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* (Psal. XVIII, 9.) Dieu, pour récompenser la fidélité de ses serviteurs, les fortifie par des témoignages intérieurs et des preuves sensibles qui ne leur permettent pas de douter que la religion qu'ils professent ne soit divine, et qu'ils ne trouvent à la fin de leur voyage le Roi de gloire qu'ils cherchent. Cet accroissement de foi fait à peu près en eux ce que le mouvement de l'étoile fit dans les mages; car, comme en suivant cet astre qui s'avancait toujours à mesure qu'ils marchaient, ils reconnurent clairement par cette merveille que Dieu les guidait, et qu'ils ne pouvaient s'égarer en suivant cette lumière divine; de sorte qu'ils étaient de plus en plus consolés et fortifiés dans le dessein de chercher le roi inconnu qui venait de naître, et qu'il n'en fallait pas davantage pour leur adoucir toutes les fatigues du long et pénible voyage qu'ils avaient entrepris, pour lui rendre leurs hommages : ainsi les âmes justes redoublent leur confiance et leur ardeur à marcher dans les voies du ciel, à mesure qu'elles sentent augmenter en elles la foi qui leur fait sentir qu'elles y marchent. Le Prophète se plaint en quelque sorte à Dieu que les témoignages de sa loi ne lui paraissent que trop évidents, et lui font pour ainsi dire perdre le mérite de sa créance. *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* (Psal. XCII, 5.) Et il dit qu'il a couru à grands pas dans la voie des commandements, lorsque l'évidence de sa foi a dilaté son cœur et rempli son âme de ferveur et de lumière : *Viam mandatorum tuorum eucurri, cum dilatasti cor meum.* (Psal. CXVIII, 82.) Voulez-vous, mes frères, vous affermir dans la foi, soyez très-fidèles à la grâce de cette foi même, respectez au dedans de vous cette lumière divine, qui dissipe elle-même les nuages qui l'obscurcissent; craignez de l'altérer par des raisonnements humains, des recherches curieuses et des disputes inutiles; croyez humblement ce qu'elle vous enseigne, et faites exactement ce qu'elle vous ordonne; par cette conduite vous attirerez du Père des lumières, ces convictions secrètes de la religion, qui faisaient courir avec joie les premiers chrétiens au martyre.

En effet, cette providence invisible, qui règne dans l'ordre de la grâce, ne manque pas de donner aux chrétiens fidèles des preuves

ves sensibles de leur foi, qui les persuadent selon les dispositions différentes des esprits. Aux uns, c'est l'établissement miraculeux de la religion ; aux autres, c'est sa perpétuité et sa durée ; à ceux-ci, c'est l'accord admirable de toutes ses parties ensemble ; à ceux-là, c'est le témoignage de ce nombre infini de martyrs qui sont morts pour sa défense. Dieu, qui est le principe de notre foi, attache à ce qu'il veut cette persuasion intérieure qui entraîne l'esprit ; c'est à nous d'être fidèles à sa grâce. C'est pour cela que toutes les fois que Dieu a parlé, il a joint à ses oracles des signes extérieurs qui les appuyaient. Adam chassé du paradis terrestre ; les sacrifices d'Abel préférés aux offrandes de Caïn ; la famille de Noé garantie du déluge universel ; celle de Lot préservée de l'embrasement de Sodome ; les apparitions fréquentes et miraculeuses de Dieu aux patriarches ; les prodiges dont il appuyait la mission des prophètes ; cette foule de merveilles qu'il opéra en faveur des Juifs ; l'accomplissement visible de ce grand nombre de prophéties et de figures, sont des marques dont Dieu s'est servi quand il a parlé, dans tous les temps, pour obliger les hommes à le croire. Il se tait maintenant ; il ne fait que rarement des miracles ; car ce qu'il a dit et ce qu'il a fait est suffisant pour nous instruire : la loi, dit saint Paul, a été comme le pédagogue qui nous a conduits à la foi de Jésus-Christ ; mais maintenant que nous avons cette foi, nous n'avons pas besoin de pédagogue. *Lex pædagogus noster fuit in Christo, ut ex fide justificemur : at ubi venit fides, jam non sumus sub pædago.* (Gal., III, 24.)

Eh quoi ! mes frères ; la religion chrétienne n'est-elle pas assez solidement établie, pour satisfaire notre esprit ? à quoi notre raison se rendra-t-elle, si elle ne se rend pas aux preuves de notre foi ? Qu'est-ce que l'homme raisonnable peut demander à Dieu, pour l'obliger à croire ce que Dieu a fait pour persuader l'homme ? A la vérité Dieu a voulu nous sauver par la voie du mérite ; et après une infinité de preuves de notre foi, nous laisser la liberté de résister, ou de nous y rendre. Mais voulant condamner justement les incrédules, il a rendu ses témoignages si incontestables, que tout esprit qui leur résiste sera sans excuse dans le jour de ses jugements. C'est alors que le voile tombera des yeux des impies, et que toute iniquité aura la bouche close. *Omnis iniquitas oppilabit os suum.* (Psal. CVI, 42.) Alors seront confondus tous ces aveugles de cœur, dont l'esprit de libertinage, les passions déréglées, le désir de jouir d'une fausse paix dans le crime, une indocilité superbe, ennemie du joug, auront formé le nuage de l'incrédulité qui les couvre. Alors on entendra ces voix lamentables : *Nos insensati* (Sap., V, 4) ; Ah ! n'étions-nous pas insensés de ne pas croire à la parole d'un Dieu, appuyée de tant de preuves ? Quoi ! la créance d'un Dieu fait homme, qui a triomphé des démons et des tyrans, et changé le monde

idolâtre dans un monde chrétien, ne pourra triompher d'un incrédule qui ne lui oppose que sa malice ? Ah ! les Jérôme, les Augustin, les Ambroise, les Chrysostome, les Grégoire, et tant d'autres, n'ont-ils pas assez examiné notre religion pour nous ! marchons en assurance avec de si bons guides ! Pardons-nous sagement, s'il faut ainsi dire, avec de si bons garants de notre créance, sans tant raisonner, ni disputer ; persuadés que plus nous aurons de soumission, plus nous aurons de foi, et que cette foi sera d'autant plus divine, qu'elle sera moins appuyée sur la raison humaine ; parce que, si nous ne connaissons Jésus-Christ que selon la chair, dit l'apôtre saint Paul, nous ne le connaissons pas. *Si cognovimus secundum carnem, Christum non novimus* (I Cor., V, 16) ; puisque toutes les lumières que nous pouvons tirer de nous-mêmes, n'entrent point dans l'essence de la foi ; que c'est la foi, et non pas la raison qui fait les chrétiens ; que la foi est une révélation des mystères que Dieu découvre aux petits, et qu'il cache aux sages du monde ; que c'est la grâce qui rend les motifs de crédibilité persuasifs à notre égard, et qu'il n'y a que l'humilité qui attire cette grâce : parce qu'enfin nous devons croire dans ce monde, sans voir, dit saint Augustin, pour mériter de voir éternellement ce que nous aurons cru. *Incedat humana ignorantia per fidem, ut mereatur fides videre quod credit.*

A la vérité, Dieu, qui détrempe les amertumes de cette vie par les espérances de la foi, permet de temps en temps, pour éprouver cette foi même, qu'elle soit comme éteinte dans une âme fidèle ; de sorte que, dans cette nuit des épreuves et cette éclipse de l'astre qui nous guide dans les ténèbres, l'âme du juste est, dit le Prophète, comme un aveugle qui cherche avec les mains, et pour ainsi dire à tâtons, Dieu qui se cache, et la voie qui mène à lui. Dieu fait disparaître quelquefois à nos yeux ces clartés intérieures, ces illuminations secrètes qu'il répand dans les âmes fidèles, pour les faire marcher avec une humble crainte dans une voie d'obscurité et de ténèbres, comme nous voyons que l'étoile qui conduisait les mages, se cacha pendant qu'ils furent s'informer à Jérusalem du lieu où était né le roi des Juifs : *Ubi est qui natus est rex Judæorum ?* La clarté de la foi se couvre sous le nuage d'une tentation violente, d'une défiance secrète des promesses de Dieu, d'une lassitude dans la voie pénible de la vertu, d'un abattement et d'un dégoût dans les exercices de la piété : or, comme l'étoile disparut devant les mages, lorsqu'ils approchaient de Bethléem, qui était le terme de leur voyage, les âmes saintes sont ordinairement attaquées des plus grandes tentations contre la foi, lorsqu'elles sont prêtes à remporter la victoire de la persévérance finale, et à trouver Jésus-Christ, qui est le commencement et la fin de toutes les voies de Dieu. C'est alors que le démon fait ses derniers efforts pour leur ravir le fruit de

leurs peines, et pour leur persuader que les récompenses de la vertu, qui sont invisibles, sont imaginaires. Tentation dangereuse dont le démon se sert pour ravir à ceux qui ont légitimement combattu, la couronne de justice, qui leur est due à la fin de leur course. Ecueil funeste où se brisent quelquefois, par des jugements de Dieu, impénétrables, des âmes qui touchent le rivage du salut. C'est le malheur dont les mages furent menacés; ils s'égarent dans la recherche de Jésus-Christ, lorsqu'ils demandent le lieu de sa naissance aux savants de Jérusalem : l'étoile, qui les conduit, disparaît à leurs yeux; mais ils retrouvent la voie qu'ils avaient perdue, lorsqu'ils n'attendent plus d'éclaircissement que du ciel : l'étoile qui avait disparu pendant qu'ils consultaient les docteurs de la loi, recommence à luire, dès qu'ils ne s'arrêtent plus qu'à sa lumière, pour nous apprendre que nous ne pouvons dissiper les ombres et les incertitudes de la foi, qu'en nous soumettant humblement à cette foi même, et qu'en suivant fidèlement cette clarté divine, on trouve infailliblement Jésus-Christ.

Voilà, chrétiens, l'effet admirable de la foi, de cette étoile qui brille parmi la nuit de l'ignorance humaine : cette lumière confuse, et cette connaissance obscure de Jésus-Christ, qui nous découvre au travers des ombres et des nuages ce grand objet de notre religion, nous conduit à lui, et nous rend dignes de le voir face à face; c'est un flambeau qui luit dans un lieu obscur et ténébreux. Quoique l'on marche dans une nuit épaisse, et que l'on soit de toutes parts environné de ténèbres; cependant, si l'on suit fidèlement cette trace lumineuse, qui nous montre la voie du ciel, nous ne ferons aucune fausse démarche. Cette foi était figurée dans l'ancienne loi, par la colonne de nuée, qui conduisait les Israélites pendant le jour, et par la colonne de feu qui les guidait pendant la nuit, pour nous apprendre que les plus vives lumières de la foi sont toujours accompagnées de quelque obscurité; mais que les ténèbres les plus épaisses sont aussi toujours mêlées de clartés divines, afin que l'entendement humain voie assez clair dans les choses de Dieu, pour ne se pas égarer, et qu'en même temps il n'y trouve pas une évidence si manifeste, qu'elle l'empêche de se captiver humblement sous l'autorité de la parole divine. Ainsi la foi est ténébreuse du côté de la terre, mais elle est toute lumineuse du côté du ciel : quand on consulte la nature et la raison, on est aveuglé; quand on consulte la révélation, on devient éclairé.

C'est ainsi que le mystère de Jésus-Christ est manifesté par la foi; c'est ainsi que cette étoile, qui brille dans le ciel de l'Eglise, conduit à ce soleil éclipsé dans l'étable. Elle fait, à l'égard des mages et de tous les gentils convertis à la foi, elle fait, dis-je, la fonction de Jean-Baptiste et de Précurseur du Messie; elle est une voix qui crie depuis l'Orient jusqu'à l'Occident : *Voilà l'Agneau*

qui ôte les péchés du monde; c'est le rayon qui découvre la source de toutes les lumières; c'est le flambeau ardent et lumineux qui éclaire les esprits, et embrase les cœurs; c'est le baptême de Jean, qui prépare au baptême de Jésus-Christ; c'est la voix qui crie dans le désert de Bethléem, et qui se fera bientôt entendre par toute la terre : *Faites pénitence parce que le royaume des cieux approche*. Le voilà ce royaume des cieux, cette porte du salut, cette entrée de la religion chrétienne ouverte à tous les hommes; ce mystère de Jésus-Christ, manifesté aux nations comme aux Juifs, cet Evangile, cette bonne nouvelle annoncée et prêchée à toute créature : depuis les jours de Jean, depuis l'apparition de l'étoile qui l'a devancé, le royaume des cieux souffre violence; il est abandonné, comme un pays de conquête, à tous ceux qui auront la force et le courage de le ravir : la rosée du ciel, qui ne tombait que sur la toison mystérieuse de la Judée, commence à se répandre par tout le monde; la servante est chassée dans le désert, et l'épouse légitime devient féconde; les derniers prennent la place des premiers; plusieurs viennent de l'Orient et de l'Occident s'asseoir avec les enfants d'Abraham; Jacob ravit le droit d'aînesse à Esaü; les bénédictions prophétiques de Jacob mourant, sur la tribu de Juda, s'accomplissent. Le lion, qui en doit sortir pour terrasser toutes les puissances infernales, se montre sous l'apparence de l'agneau. La perle de l'Evangile, cachée dans Bethléem, jette au travers des ombres qui la couvrent, un éclat qui brille jusqu'aux extrémités du monde, et qui attire ces parfaits adorateurs aux pieds de Jésus-Christ : entrons en esprit avec eux dans l'étable, dans ce palais de chaume, où le Roi invisible de tous les siècles, n'a qu'une crèche pour trône : tout pauvre qu'il paraît, Salomon, dans toute sa gloire, n'en était que la figure; ce Salomon qui a surpassé en magnificence tous les rois, qui ont été et qui seront, que l'Ecriture nous représente avec tant de majesté, sur ce trône d'or environné de lions et de gardes, rendant ces oracles qui lui attiraient l'admiration des peuples, que les reines d'Orient venaient voir comme la merveille du monde, sous le règne duquel l'argent fut aussi commun que la pierre, et le cèdre aussi peu rare que le chêne, et qui, étendant sa réputation aussi loin que le soleil porte sa lumière, reçut pour tribut l'or, les parfums et les pierreries, dont cet astre est le père, aussi bien que de la clarté. Ce Salomon, dis-je, n'a été qu'une ombre de la vérité, qui perce dans ce grand jour, le nuage des figures, et se découvre aux rois de notre évangile. Ce rayon naissant du christianisme est, pour ainsi parler, comme l'aurore de ce grand jour, qui commence à se lever sur tous les peuples idolâtres, assis dans les ombres de la mort; ces sages, ces prémices de la gentilité convertie, deviennent les premiers prédicateurs de Jésus-Christ, à leurs peuples, et ils arrosèrent de

leur sang, selon le témoignage de la tradition, la plante de la foi, dont ils jettent les premières semences.

C'est donc avec raison, mes frères, que l'Eglise, dans ce jour, laisse le vêtement de sa viduité pour se revêtir d'un appareil de gloire, et qu'elle fait de cette grande fête un jour de joie et de triomphe. Puisque cette inconsolable Rachel, qui pleurait, il y a quelques jours, ses enfants immolés dans la première persécution qu'elle a soufferte, voit lever l'opprobre de sa stérilité; qu'elle apprend de la bouche des anges mêmes, qu'elle a conçu un fils dans sa vieillesse, dont la postérité sera aussi nombreuse et aussi éclatante que les étoiles du ciel et que les sablons de la mer. C'est dans ce jour que se vérifie le sens caché de ce songe mystérieux, pendant lequel saint Pierre vit le ciel ouvert, et un grand vaisseau en forme d'un drap qui, du haut du ciel descendait jusqu'à terre: il était rempli de toutes sortes d'animaux, de bêtes à quatre pieds, de serpents et d'oiseaux. Une voix se fit entendre en lui disant: Pierre, lève-toi, et mange; Pierre lui dit: Je n'ai garde, Seigneur, car je n'ai jamais rien mangé d'immonde. La voix se fit entendre une seconde fois, et lui dit: Pierre, gardez-vous bien d'appeler immonde ce que Dieu a purifié. L'apparition de l'étoile aux mages prévient cette vision miraculeuse, et nous doit remplir de la joie dont cet apôtre fut pénétré.

Entrons, mes frères, dans l'esprit de l'Eglise; ouvrons nos cœurs à cette jubilation sainte, que les enfants du siècle ne changent que trop souvent en une joie profane et criminelle; invitons toutes les nations de la terre à louer le Seigneur, et tous les peuples du monde à le bénir, parce qu'il a accompli sur nous les promesses de sa miséricorde, et que la vérité de sa parole demeure éternellement; louons-le au son de la trompette évangélique qui fait retentir son nom dans les temples; louons-le au son des lyres et des harpes, que nous avons pendues aux branches des saules, pendant que nous pleurons notre captivité sur les bords de l'Euphrate, puisque nous sortons de Babylone pour retourner à Jérusalem; louons le Seigneur sur le psaltérion à dix cordes, c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, par l'observation des dix préceptes de la loi, jointe avec une humble profession de la foi de Jésus-Christ, qui nous a été manifestée dans ce mystère; formons à l'envi cette musique ravissante des actions qui répondent aux paroles, et cet accord admirable d'une vie sainte avec une créance toute divine, dont l'harmonie est si douce dans l'Eglise, et charmante, pour ainsi parler, les oreilles de Dieu même. Joignons, comme parle le Prophète, les orgues des cantiques avec les cimbales de la jubilation, et que tout esprit bénisse le Seigneur. Brûlons l'encens de l'adoration, avec la myrrhe de la mortification, dans l'encensoir d'or plein du feu sacré de l'autel, dans un esprit d'amour de Dieu et de charité pour nos frères;

car ces trois présents mystérieux que les mages font à Jésus-Christ, renferment tout l'esprit de la religion chrétienne, qui rend hommage à la divinité, à l'humanité et à la royauté de Jésus-Christ, par l'encens de l'adoration et de la prière, la myrrhe de l'austérité et de la pénitence, et l'or de la charité et de la pureté. La religion chrétienne, dit saint Augustin, est cette harpe mélodieuse que nous touchons en adorant la divinité de Jésus-Christ: par la louange que nous lui offrons, nous rendons hommage à sa royauté en nous soumettant à toutes ses lois, qui sont les cordes de cette harpe; et nous honorons son humanité sacrée que nous embaumons, pour ainsi parler, avec la myrrhe de la mortification, quand nous crucifions notre chair avec la sienne, que nous mourons en lui comme il est mort en nous, et que nous imprimons sur les membres les marques des souffrances imprimées sur le chef; tirant ainsi de nos corps mortifiés, comme d'un bois cave et desséché, dit ce saint docteur, le son harmonieux de cette louange parfaite, qui est toute la religion du chrétien. Rendons-le donc à notre grand Dieu, cet hommage de la bénédiction et de la louange dans cette auguste solennité. Pénétrés d'une vive reconnaissance pour le bienfait inestimable de la vocation au christianisme, unissons nos cœurs et nos voix pour célébrer ce mystère et ce bienfait inestimable; considérons que nous sommes obligés de bénir et louer Dieu, comme raisonnables et comme chrétiens; pensons que Dieu n'a fait toutes les merveilles de la nature et de la grâce, que pour recevoir la bénédiction et la louange qui, jointes à l'observation de sa loi, rendent à ce souverain Etre la gloire qu'il peut trouver hors de lui, et conduisent l'homme à la félicité qu'il attend de Dieu. L'homme raisonnable, qui est sur la terre sans louer et bénir son Dieu, est une partie inutile de l'univers; il est une bouche muette et sans voix, quand toutes les créatures parlent; il est indigne de jouir de la lumière et de toutes les beautés de la nature, qui l'invitent à rendre à son Dieu le tribut qu'il lui refuse; mais, s'il le doit comme raisonnable, à plus forte raison comme chrétien. Quelle ingratitude à l'homme, élevé jusqu'à un ordre surnaturel par la grâce de son baptême, qui, par sa vocation à la foi, a reçu un droit véritable au royaume du ciel, qui est entré dans l'alliance, et pour ainsi parler, dans la famille de Dieu, par l'union de sa nature avec la divine, qui, par la bouche de Jésus-Christ, devenu son frère selon la chair, peut dire et crier comme un enfant: Dieu mon père, *Abba Pater*. (Rom., VIII, 15.) Quelle ingratitude, dis-je, à ce chrétien ingrat et insensible, de vivre dans un oubli criminel de tant de grâces, et de se ravaler à la condition des bêtes lorsqu'il est appelé à la gloire des anges! Qu'est-ce qu'un chrétien infidèle à sa vocation, qui, au lieu de bénir le nom du Seigneur, le fait blasphémer par son exemple, qui change en odeur de mort l'en-

cens de la louange qu'il doit offrir à Dieu ? C'est une partie monstrueuse de la religion, c'est une pièce hors d'œuvre dans l'édifice de l'Eglise, qui en trouble l'économie; c'est un membre corrompu dans le corps mystique de Jésus-Christ, qui le défigure; c'est une voix discordante qui blesse les oreilles de Dieu dans ce concert de bénédiction où entrent toutes les créatures.

Bénédissons donc encore une fois Jésus-Christ notre Dieu, qui s'est manifesté à nous par la grâce de la foi, pour se donner à nous par la participation de sa gloire. Chantons éternellement avec le Prophète les miséricordes infinies qui nous ont appelés à la religion dans la personne de ces mages, nos aïeux et nos pères en Jésus-Christ, de qui nous avons hérité de cette royauté spirituelle et divine, attachée au culte du vrai Dieu, dont ils ont été les vrais adorateurs et les premiers apôtres. Ah ! si le Seigneur ne nous avait laissé pour héritage cette semence précieuse de l'Evangile prêché à nos pères, nous aurions eu le sort de ces villes abominables consumées par le feu du Ciel ! Ces climats heureux, où le grand jour de la vérité s'est levé depuis tant de siècles, arrosés par le sang de Jésus-Christ, mêlé avec celui de tant d'illustres martyrs qui ont confessé son nom ; ce royaume, si glorieusement distingué par le nom de très-chrétien, qui a peuplé dans les premiers siècles de l'Eglise la célèbre Jérusalem d'élus, et où la semence de la foi a germé, fleuri et fructifié jusqu'à ce jour avec tant de gloire, ne serait qu'une terre de malédiction, hérissée de ronces et d'épines, destinées aux flammes éternelles ?

Remontons jusqu'aux siècles de nos pères infortunés ; jetons les yeux sur ces superstitions déplorables qui faisaient toute la religion des aveugles druides ; considérons les bois, les eaux, les montagnes, infectés de cette multitude innombrable de divinités rustiques ; comparons cette triste image avec celle de l'Eglise et du culte du vrai Dieu, qui conserve encore toute sa majesté dans l'appareil extérieur de la religion. Nous connaissons combien le mystère de ce jour nous doit remplir de vénération et de reconnaissance. Au lieu de cette nuit épaisse de l'idolâtrie, qui enveloppait ces provinces, nous marchons dans le grand jour de la révélation. Jésus-Christ est prêché et annoncé dans toutes les chaires : les fontaines de vie, qui ont pris leur source dans les plaies de ce divin Rédempteur, coulent dans les places publiques par les canaux des sacrements, ouverts à tous les fidèles ; un million d'autels et de temples élevés au Dieu vivant, fument de l'encens offert à la victime adorable dont le sacrifice est toujours renouvelé ; une infinité d'âmes inconnues au monde, malgré la corruption du siècle, se sanctifient devant le Seigneur, et à l'ombre de ses ailes.

Malheur à nous, si nous rendons tant de grâces inutiles, et si nous nous perdons parmi tant de guides et de voies du salut !

Malheur à vous, Bethzaïda et Corozain, parce que, si le Seigneur avait fait pour Tyr et pour Sidon ce qu'il a fait pour vous, elles auraient fait pénitence dans la cendre et dans le cilice ! Quel désespoir horrible pour un chrétien réprouvé, qui aura perdu, par son infidélité à la grâce de sa vocation, l'héritage du royaume de Dieu, auquel il était appelé ! J'étais destiné à voir Dieu éternellement dans la compagnie des anges et des saints ; cette lumière de l'Evangile, qui avait éclairé mon âme, pouvait la conduire à cette heureuse fin que j'ai perdue sans ressource ; ce germe divin de la foi, cette racine d'immortalité que j'avais reçue, pouvaient produire en moi le grain de froment destiné aux réservoirs éternels du Père de famille ; et je suis devenu, par mon infidélité, l'ivraie et la paille infortunée, pour être la proie du feu ! Représentez-vous alors ces pleurs de rage, ce grincement de dents, ce ver impitoyable qui déchirera un damné. Avouons-le, mes frères, la foi est comme éteinte parmi nous, et une apostasie presque générale se couvre sous le voile d'une religion apparente. Si nous avions une foi véritable, cette foi nous remplirait de reconnaissance pour un don du ciel de si grand prix. Cette semence divine, qui a été si féconde dans les premiers siècles, ne serait pas si stérile dans le nôtre : la face de l'Eglise ne serait pas si défigurée si le cœur n'en était gâté ; ce principe de vie surnaturelle ferait ses opérations convenables ; si cette lumière céleste nous guidait, nous ne marcherions pas dans les ténèbres, et nous ne serions pas plongés dans la chair et le sang, si nous étions animés de l'esprit de Dieu. Rentrons aujourd'hui dans nous-mêmes, chrétiens, et, après avoir reconnu le grand bienfait de la manifestation de Jésus-Christ aux mages, apprenons, par leur exemple, à remplir le grand devoir de l'adoration en esprit et en vérité.

SECOND POINT.

L'adoration est l'acte principal de la religion ; c'est un hommage que Dieu exige de toute créature raisonnable et intelligente, et qui est comme une suite nécessaire de la connaissance de ce souverain être. Il ne nous est pas libre de ne vous pas connaître, ô mon Dieu ; vous avez gravé en caractères ineffaçables les traits de votre divinité dans nos âmes, et vous avez voulu que la conviction secrète de votre existence, qui naît avec nous et ne meurt qu'avec nous, fût dans tous les hommes comme une religion ébauchée, qui leur marquât les principaux devoirs dont l'observation ou la négligence doivent décider de leur destinée.

La première obligation que cette connaissance de Dieu nous impose, c'est de l'adorer. Cette adoration faisait presque toute la religion des anciens patriarches. Dans ces premières années du monde, avant que Dieu leur eût révélé les merveilles de sa loi, et les mystères qui font l'objet de notre créance, ces saints hommes, qui marchaient devant Dieu dans l'innocence de

leur cœur, n'ayant pour règle de leur conduite, que la droiture de leur conscience et la lumière de leur raison, rendaient pour tout hommage au Seigneur le culte de l'adoration, et lui offraient les prémices des fruits de la terre, en témoignage de leur soumission et de leur obéissance. Ce culte se purifia dans la loi écrite, par les sacrifices dont Dieu voulut qu'il fût accompagné, afin de marquer d'une manière plus sensible, par la destruction des brebis et des taureaux, l'anéantissement intérieur où l'homme doit se réduire devant cette majesté souveraine qu'il adore : car il ne faut pas s'imaginer, dit saint Chrysostome, que Dieu se plût dans l'appareil extérieur des sacrifices de l'ancienne loi, et que cet être tout pur et spirituel aimât à voir regorger ses autels du sang des boucs et des bœufs qui lui étaient immolés; mais il voulait que les peuples prosternés devant sa face joignissent un sacrifice intérieur et spirituel d'eux-mêmes, à ce sacrifice extérieur et grossier dont ils avaient la cérémonie sensible devant les yeux; il voulait, dis-je, qu'en s'anéantissant en présence du Seigneur, ils se substituassent, pour ainsi parler, à la place des victimes qu'ils voyaient égorger; et que ces brebis, tombant sous le couteau des sacrificateurs qui les immolaient, leur apprissent qu'ils n'étaient pas moins assujettis à la souveraine domination de Dieu, que ces victimes l'étaient au pouvoir de celui qui en faisait le sacrifice.

Mais ce culte, que nous rendons à Dieu par l'adoration, a reçu son dernier degré de pureté et de perfection dans la loi de grâce. Ce n'est pas qu'avant la venue de Jésus-Christ, il n'y ait eu de vrais Israélites, qui, chrétiens avant le christianisme, ont adoré Dieu en esprit et en vérité : les Abraham, les Isaac, les Jacob, les David, les Esther, les Susanne, les Judith ont sans doute rempli ce premier et essentiel devoir de la religion, dans toute son excellence; mais il faut avouer qu'il y avait quelque chose de grossier et de charnel dans le culte que les Juifs rendaient à Dieu, quelque religieux et vénérable qu'il pût être, par la magnificence de leurs temples, la sainteté de leurs cérémonies, et l'appareil de leurs sacrifices. C'était le propre des chrétiens, d'être des adorateurs parfaits. C'est ce que le Sauveur du monde nous apprend dans cet entretien tout admirable qu'il eut avec la femme samaritaine. Les habitants de Samarie, qui professaient un judaïsme corrompu, disaient qu'il fallait adorer sur la montagne; les Juifs soutenaient, au contraire, qu'on ne pouvait adorer qu'en Jérusalem, et dans le temple : mais Jésus-Christ dit à cette femme qui lui demandait ce qu'il en fallait croire : Voici le temps où il n'y aura plus de lieu particulier pour rendre à Dieu l'hommage de l'adoration; ce ne sera ni dans Jérusalem, ni dans Samarie, ni sur la montagne, ni dans le temple, mais dans toute l'étendue de l'univers, où les temples érigés au nom du vrai Dieu seront sanctifiés par le sacri-

fice de l'Agneau sans tache, et par le concours de tous les adorateurs en esprit et en vérité, tels que mon Père les demande : *Venit hora quando neque in monte hoc, neque in Jerosolymis adorabitis Patrem.* (Joan., IV, 22.)

Mais, ce qui relève infiniment l'adoration des chrétiens au-dessus de celle des Juifs, c'est qu'elle est unie avec celle de Jésus-Christ même, et qu'ils sont les membres d'un chef qui peut seul adorer Dieu d'une manière proportionnée à son excellence. Car entrez ici, mes frères, dans les grandeurs de votre religion, et remplissez-vous d'un profond respect pour sa sainteté : quand tous les anges et tous les hommes s'uniraient ensemble pour former un acte d'adoration, il serait infiniment au-dessous de la majesté de Dieu; le culte ne peut être bien digne de Dieu qui le reçoit, si l'adorateur n'est aussi grand que l'adoré, si la victime n'est aussi sainte que le Dieu; c'est pour cela que le Verbe divin s'est incarné, que ne pouvant s'humilier et s'anéantir dans sa nature, il en a pris une capable d'humiliation et d'anéantissement, pour rendre à Dieu un culte, et lui offrir un sacrifice qui pût répondre parfaitement à sa divinité. Il lui rendit cette adoration profonde, et il consumma ce grand sacrifice sur la croix : mais, depuis l'établissement de l'Eglise, l'esprit et le cœur de tous les fidèles entrent dans l'esprit de cette grande victime immolée sur nos autels, et rendent au Père éternel l'adoration qu'il mérite par celle qu'il reçoit de son Fils, auquel ils s'unissent; aussi, est-ce surtout pendant le sacrifice de la sainte messe, que les chrétiens doivent s'attacher à former les actes d'une adoration parfaite. Car l'adoration n'est autre chose qu'un anéantissement intérieur devant la majesté divine. De là vient que celui qui adore s'humilie profondément et se prosterne la face contre terre, comme pour rentrer dans le néant et la poussière dont il est sorti, reconnaissant que Dieu est véritablement celui qui est; et que tous les êtres, quelque parfaits qu'ils soient, ne sont rien comparés avec cet être souverain et indépendant qui en est le principe.

Or, le temps du sacrifice est véritablement propre à nous faire entrer dans cet esprit de l'adoration chrétienne; parce que la destruction sacramentale de Jésus-Christ, par la séparation des espèces qui le couvrent, nous renouvelle le souvenir de sa destruction réelle, et de sa mort véritable sur la croix; de sorte qu'à la vue d'un Dieu mort et sacrifié pour nous, nous devons mourir et nous sacrifier spirituellement avec lui. Ainsi, pour remplir le devoir de chrétien, pendant les sacrés mystères, il ne suffit pas d'adorer Jésus-Christ, réellement présent sur nos autels; mais il faut adorer, avec Jésus-Christ même, les trois personnes de la Trinité, qui seront glorifiées jusqu'à la consommation des siècles, par l'offrande de ce grand sacrifice : il faut, dis-je, que tous les fidèles assemblés dans le temple entrent

dans cet esprit de mort, et d'immolation mystique, et que, s'anéantissant tous avec leur chef, par une profonde humiliation, ils contribuent chacun de quelque chose à cet hommage universel et à cette parfaite adoration, que leur souverain pontife rend à Dieu, par le ministère des prêtres qui l'immolent.

Voilà, chrétiens, une idée de l'adoration en esprit et en vérité. C'est dans cette disposition que nous devons considérer ces mages de notre évangile, prosternés aux pieds de Jésus-Christ naissant; c'est le sentiment des Pères, que les principaux mystères de notre religion leur furent alors révélés; et que cette étoile intelligente qui les avait guidés jusqu'à l'étable du Sauveur, fut accompagnée d'une lumière vive et intérieure qui, pénétrant leurs esprits, leur découvrit, non-seulement ce nouveau roi qu'ils cherchaient dans cet enfant adorable, mais encore les plus grandes vérités de la foi. C'est pour cela que ce jour solennel porte le nom d'*Epiphanie*, c'est-à-dire *manifestation*, parce que les secrets dont le peuple Juif avait été le dépositaire commencèrent d'être manifestés aux nations, dans la personne de ces princes miraculeusement éclairés. Aussi joignent-ils aux dons mystérieux qu'ils font à Jésus-Christ, les actes les plus parfaits de la religion dont ces présents sont les symboles. Ils reconnaissent par cet or qu'ils lui présentent cette royauté souveraine qui le rend maître absolu de toutes les créatures, qui les assujettit toutes à son pouvoir, soit qu'elles obéissent, soit qu'elles résistent à ses ordres; qui, des rebelles à sa loi, fera des victimes immortelles de sa justice, comme il répandra sur les fidèles observateurs de ses commandements les richesses éternelles de sa miséricorde. Par cet encens qu'ils lui offrent, ils rendent un hommage éclatant à sa divinité; ils adorent le Dieu caché sous les apparences de l'homme; le Verbe divin qui, engendré de toute éternité dans les splendeurs des saints, vient se couvrir des nuages obscurs de notre chair, et faire briller dans les ténèbres de la nuit, les plus vives lumières de la grâce dont il est le principe. Leur foi leur fait découvrir toute la majesté d'un Dieu dans cet enfant, toute la cour céleste dans l'étable, et, éblouis de tant de clartés divines qui les environnent, ils tombent la face contre terre, en adorant ce Dieu revêtu de notre chair : *Et procidentés adoraverunt eum.* (Matth., II, 12.)

Le prosternement extérieur du corps doit être accompagné de l'humiliation intérieure de l'esprit, qui, comparant son néant avec la grandeur infinie de Dieu qu'il adore, redouble sa vénération à mesure qu'il reconnaît sa bassesse. Le véritable adorateur doit considérer la grandeur infinie et incompréhensible de Dieu sans bornes : *Magnitudinis ejus non est finis.* (Psal. XLIV, 3.) C'est un Dieu sans commencement et sans fin, devant lequel toutes les grandeurs de la terre disparaissent et s'évanouissent comme les étoiles devant le soleil, et en comparaison duquel

tout l'univers n'est qu'une petite goutte de rosée qui tombe devant l'aurore : *Tanquam guttularoris antelucani.* (Sap., XI, 23.) Ajoutons au néant de la nature celui de la grâce, qui est le péché dans lequel nous sommes conçus et que nous portons au dedans de nous-mêmes, comme un fonds d'humiliation : *Humiliatio in medio tui.* (Mich., VI, 14.) Pénétrés de ces sentiments toutes les fois que nous adorons Dieu, rentrons à la vue de cette majesté redoutable dans le néant et la poussière dont nous sommes sortis. Imitons ces rois idolâtres qui, convertis par la grâce de Jésus-Christ, reconnaissent que toute leur grandeur n'est rien par rapport à la sienne : ils lui sacrifient leur puissance, leurs richesses, leur élévation; et l'on peut dire que tous les titres de leur royauté, renfermés dans les présents mystérieux qu'ils lui offrent, entrent dans l'hommage de l'adoration qu'ils lui rendent. Dites-lui au fond du cœur : O mon Dieu ! je reconnais que je ne suis de moi-même qu'un vermisseau de terre tiré de la corruption, encore plus souillé dans l'âme par le péché que dans le corps, qui a été conçu dans l'iniquité; vos mains m'ont formé et pétri de boue, et ont animé ce limon dont je suis sorti, d'un esprit capable de vous glorifier et de vous adorer. Quoique tous les hommages des créatures ne puissent rien ajouter à votre gloire essentielle, vous voulez néanmoins que les hommes vous présentent ce que vous leur avez donné, pour couronner vos premiers dons par d'autres. Vous leur avez donné les biens de la nature pour les disposer à recevoir les biens de la grâce dont le saint usage leur fait mériter les biens de la gloire. Recevez donc, ô Seigneur ! l'hommage de mon esprit, de ma volonté et de toutes les puissances de mon âme; souffrez que, par l'adoration imparfaite que je vous rends sur la terre, je mérite l'adoration parfaite à laquelle vous m'élèverez dans le ciel.

Mais l'adoration en esprit doit être accompagnée de l'adoration en vérité. Celui-là adore Dieu en esprit et en vérité, qui, fléchissant le genou devant ce souverain Etre, est véritablement résolu de ne rien faire qui démente les marques extérieures de vénération qu'il lui rend. C'est pour cela que le Prophète ne dit pas que son corps est courbé contre terre, mais que son âme s'est attachée au pavé du temple : *Adhæsit pavimento anima mea* (Psal. CXVIII, 25); parce que le corps ne doit rien faire autre chose que suivre l'action de l'âme dans les devoirs de la religion. De sorte que celui qui a l'orgueil dans l'esprit, pendant que son corps est dans une posture humiliée devant Dieu, n'est pas un adorateur en esprit et en vérité, mais en idée. De là vient que le Prophète disait à Dieu : Seigneur, vous voyez le fond de mon âme; tous mes désirs vous sont connus, et le gémissement le plus secret de mon cœur ne vous est pas caché : *Domine, ante te omne desiderium meum, et gemitus meus a te non est absconditus* (Psal. XXXVII, 10); parce que, pour adorer Dieu

en vérité, il ne faut souffrir dans son cœur ni sentiment, ni désir, ni affection que l'on voudrait dérober, s'il était possible, à sa connaissance; et l'on doit bannir avec soin de son âme tout ce qui peut blesser en quelque manière cette majesté infinie devant laquelle on se prosterne, et altérer, pour ainsi dire, la pureté de l'hommage que l'on rend à ce souverain Être. Ce qui a fait dire au même prophète que c'est la préparation du cœur que Dieu exauce : *Præparationem cordis eorum exaudivit Dominus* (*Psal. XIX, 17.*) Pour nous apprendre que pour adorer Dieu en vérité, il faut, avant que d'entrer dans le temple, purifier son cœur de tout le levain du vieil homme; que c'est aller insulter Dieu jusque sur son trône, que de porter au pied des autels des pensées profanes, des désirs criminels, des affections corrompues; que les vœux des impies sont en abomination devant Dieu; que leur prière se tourne en péché, et que le culte apparent qu'ils rendent à Dieu, n'est qu'hypocrisie et que mensonge. C'est le sens de ces paroles de Jésus-Christ : *Non omnes qui dicunt mihi, Domine! Domine! sed qui faciunt voluntatem Patris mei* (*Matth., VII, 21*) : tous ceux qui, la face prosternée contre terre, me diront, Seigneur! Seigneur! ne sont pas ceux qui m'adorent véritablement; mais ce sont ceux qui font la volonté de mon Père. Vous avez, ô mon Dieu! combien peu vous avez de véritables adorateurs. Cette marque : nous vous croyons souvent honorés dans ces solennités publiques, si vénérables en apparence par le concours des peuples; mais, pendant qu'ils vous honorent des lèvres, peut-être que le cœur est bien éloigné de vous. Dans cette multitude de fidèles que les temples peuvent à peine contenir, combien peu s'en trouve-t-il qui, en vous disant Seigneur! Seigneur! soient les véritables observateurs de votre loi? Si la voix de quelques justes mêlée avec celle des coupables ne montait jusqu'à Dieu, peut-être que les péchés de tant de faux adorateurs pousseraient un cri qui attirerait plutôt la vengeance que la miséricorde.

Nous voyons dans les rois mages et dans Hérode l'exemple de la vraie et de la fausse adoration. Ces rois d'Orient sont des adorateurs en vérité, qui mettent sincèrement toute leur grandeur et toute leur puissance aux pieds de Jésus-Christ. Ils s'en retournent dans leur patrie par une voie qui les éloigne d'Hérode et qui leur fait rompre tout commerce avec les ennemis du Sauveur. Après avoir suivi la lumière de l'étoile qui les a guidés dans l'étable, ils obéissent aux ordres de l'ange qui leur annonce les volontés de Dieu; de princes idolâtres qu'ils étaient, ils deviennent les premiers prédicateurs de Jésus-Christ dans leurs provinces écartées; toute leur vie n'est qu'une méditation profonde des grands mystères qui leur ont été révélés, et qu'un renouvellement continu de l'hommage qu'ils viennent de rendre à ce nouveau Roi de gloire. Tels doivent être les adorateurs en esprit et en vérité; il faut qu'ils joignent les

actes de la religion au culte de l'adoration; qu'après avoir reconnu Jésus-Christ par la soumission de leur foi, ils l'honorent par l'accomplissement de la loi; qu'après s'être convertis à Dieu par la lumière de la grâce, ils consultent les ministres sacrés sur la conduite qu'ils doivent garder après leur conversion; qu'au lieu de passer, comme font tant de chrétiens infidèles, de l'étable de Bethléem à la cour d'Hérode, de l'humilité de Jésus-Christ aux vanités et aux pompes du démon, ils marchent par des chemins tout différents de ceux qu'ils ont suivis; que, non contents de rendre des hommages à Dieu, ils lui en attirent de toutes parts par la sainteté d'une vie exemplaire, parce que c'est dans cet accord de la vie avec la créance, des actions avec les paroles, des prosternements extérieurs du corps avec la vénération intérieure de l'âme, que consiste l'adoration en esprit et en vérité.

Celle qu'Hérode feint de rendre à Jésus-Christ est au contraire pleine d'artifice et de mensonge; il ne veut chercher ce nouveau Roi que pour le perdre; il couvre la plus noire des perfidies sous le voile des hommages trompeurs qu'il veut lui rendre; il est un adorateur de Jésus-Christ en parole, mais il est son persécuteur en effet. Comme il ne sait pas que le royaume du Roi dont il craint la naissance n'est pas de ce monde, et que celui qui ne vient que pour donner des couronnes immortelles à ses sujets n'ôte pas les temporelles, il le cherche dans le sang d'un million d'innocents qu'il sacrifie à sa cruelle politique, après l'avoir cherché dans Bethléem, pour l'étouffer dans son berceau par des embrassements perfides et sacrilèges. Voilà, dit saint Grégoire, l'image de tous les faux adorateurs, qui ne méritent pas de trouver Dieu, parce qu'ils ne le cherchent pas dans la sincérité de leur cœur, et que tout le culte apparent qu'ils lui rendent n'est que déguisement et qu'hypocrisie; *Herodis persona hypocritæ designantur, qui dum ficto Deum quærunt, invenire Dominum non merentur*. Voulez-vous les reconnaître, dit Jésus-Christ? Voulez-vous découvrir la dent du loup au travers de la peau de la brebis? jugez-en par les fruits qu'ils produisent; confrontez leurs actions avec leurs adorations, les feuilles avec les fruits, ce qu'ils font avec ce qu'ils disent. Cruel Hérode! c'est en vain que tu te déguises; le sang innocent que tu as versé ne fait que trop voir l'horrible dessein que tu avais formé : *Sanguis innocentium quem fudisti attestatur quid de puero voluisti*. En vain cette personne se prosterne au pied des autels, et reçoit Jésus-Christ à la sainte table, avec toutes les marques de la piété la plus fervente. Voulez-vous la connaître? jugez-en par les fruits d'une communion si sainte en apparence : vous la verrez un moment après s'emporter avec fureur contre des domestiques, éprouver la patience d'un mari par des bizarreries insupportables, semer la discorde dans sa famille par des préférences injustes, sacrifier des filles sans vocation à une clôture forcée,

pour satisfaire des vues d'ambition et d'orgueil ; elle a Jésus-Christ dans la bouche, et le venin des aspics sous les lèvres ; le Dieu d'amour et de charité dans le sein, et le cœur plein de fiel et d'amertume ; au lieu de cet esprit de paix et de concorde, que ce sacrement adorable porte dans les âmes qui le reçoivent dignement, ce n'est qu'une humeur inquiète et chagrine, qui répand le trouble et la division partout ; elle croit regarder avec une compassion charitable ces personnes dont elle plaint, dit-elle, le peu d'expérience et la mauvaise conduite ; mais c'est qu'elle leur envie les avantages de la jeunesse, de la beauté, de la réputation, qu'elle ne peut souffrir en elles ; elle couvre des jugements téméraires et des médisances horribles sous le voile de ses gémissements artificieux et de ses plaintes affectées. Ah ! son adoration était fausse et sacrilège, lorsqu'elle paraissait si religieuse et si véritable.

Ce n'est pas dans les temples faits de la main des hommes que Dieu habite et qu'il cherche ses véritables adorateurs : le temple de Dieu est au dedans de nous ; c'est dans notre cœur que Dieu reçoit l'hommage de l'adoration en esprit et en vérité, par une pureté de conscience sans tache, ou par l'humiliation d'une pénitence sans déguisement. Pharisien superbe, tu vas jusqu'aux pieds du sanctuaire, parmi la fumée des encensoirs, à la face du peuple, parmi les ministres sacrés ; tu vas rendre au Seigneur des hommages plus remplis de faste que d'édification : mais tu n'es dans le fond qu'un sépulcre blanchi, qui, sous ces dehors pompeux, ne couvre que corruption et pourriture : pendant que tu fais le dénombrement de tes fausses vertus par une complaisance dans la composition de ton extérieur, dans la régularité de ta conduite, dans l'affectation de ton zèle, Dieu te rejette avec mépris et tend les bras de sa miséricorde à ce publicain humilié à la porte du temple, qui n'ose lever les yeux vers le ciel, et qui se frappe la poitrine dans le souvenir de ses fautes. Il était entré souillé de crimes, et il s'en retourne justifié dans sa maison, parce que son adoration est aussi véritable que la tienne est fausse et hypocrite. Souvenons-nous que nous adorons un Dieu scrutateur *des reins et des cœurs*. Nous pouvons tromper les hommes, et nous tromper nous-mêmes, par une hypocrisie subtile, dont nous ne nous apercevons pas : mais nous ne tromperons jamais Dieu ; il voit dans notre cœur la plus légère teinture de ce levain des pharisiens, dont Jésus-Christ recommandait si fort à ses apôtres de se garder : *Attendite a fermento pharisæorum.* (Marc. III, 23.) Avant que d'entrer dans le temple, fouillez, cherchez dans les replis les plus secrets de votre conscience, tout ce qui peut démentir l'adoration que vous allez rendre au Seigneur : ce n'est pas le dehors du calice qu'il faut nettoyer, c'est le dedans qu'il faut purifier. J'approuve ce vêtement modeste, cette posture humiliée, cet extérieur édifiant, ce visage mortifié : mais ce ne sont là que les feuilles ; voyez si vous avez

les fruits. Prenez garde que Dieu, ne trouvant rien de solide ni de réel dans un appareil de religion si pompeux, ne vous frappe de sa malédiction, et ne vous dessèche jusque dans la racine, comme ce figuier de l'Evangile : cet œil toujours ouvert voit tout, cette oreille de zèle entend tout. Vous osez paraître devant Dieu avec un cœur déguisé et un esprit double ; vous avez au dehors le caractère de ses enfants, et au dedans la marque de ses ennemis ; et vous voulez qu'il reçoive le faux hommage que vous allez lui rendre !

Nous voyons dans la personne d'Hérode et des mages l'exemple de la vraie et de la fausse adoration. Ces rois d'Orient sont des adorateurs en vérité, qui mettent sincèrement toute leur grandeur et toute leur puissance aux pieds de Jésus-Christ ; ils s'en retournent dans leur patrie par une voie qui les éloigne d'Hérode et qui leur fait rompre toute société avec les ennemis du Sauveur. Après avoir suivi la lumière de l'étoile qui les a guidés dans l'étable, ils obéissent aux ordres de l'ange qui leur annonce les volontés de Dieu ; de princes idolâtres qu'ils étaient, ils deviennent les premiers prédicateurs de Jésus-Christ dans leurs provinces écartées : toute leur vie n'est qu'une méditation profonde des grands mystères qui leur ont été révélés dans l'étable, et qu'un renouvellement continu de l'hommage qu'ils viennent de rendre à ce nouveau Roi de gloire. Tels doivent être les adorateurs en esprit et en vérité : il faut qu'ils joignent les actes de la religion au culte de l'adoration ; qu'après avoir reconnu Jésus-Christ par la soumission de leur foi, ils l'honorent par l'accomplissement de sa loi ; qu'après s'être convertis à Dieu par la lumière de sa grâce, ils consultent les ministres sacrés sur la conduite qu'ils doivent garder après leur conversion ; qu'au lieu de passer, comme font tant de chrétiens infidèles, de l'étable de Bethléem à la cour d'Hérode, de l'humilité de Jésus-Christ aux vanités et aux pompes du démon, ils marchent par des chemins tout différents de ceux qu'ils ont suivis ; que non contents de rendre des hommages à Dieu, ils lui en attirent de toutes parts par la sainteté d'une vie exemplaire, parce que c'est dans cet accord des actions et des paroles, des prosternements extérieurs du corps avec la vénération intérieure de l'âme que consiste l'adoration en vérité. O Seigneur ! qui nous avez créés pour recevoir de nous l'hommage de l'adoration, donnez-nous ce que vous demandez de nous : faites-nous de parfaits adorateurs de votre divinité sur la terre, pour nous en rendre d'heureux et éternels contemplateurs dans la gloire. C'est ce que je vous souhaite au nom du Père, etc.

SERMON LXVI

POUR LE JOUR DE LA PURIFICATION.

Tulerant Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Dominum. (Luc., II.)

Ils portèrent l'enfant Jésus en Jérusalem, pour le présenter au Seigneur.

La cérémonie légale à laquelle Marie se soumet dans ce jour, était particulièrement établie en Israël pour célébrer la mémoire de la délivrance miraculeuse de ce peuple, lorsque le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob roidissant son bras, et en déployant toute la force, comme parle l'Écriture, délivra la postérité de ces saints patriarches d'une dure servitude, et la fit sortir d'Égypte chargée des dépouilles de ses ennemis.

Or, une des plus remarquables circonstances de cette sortie merveilleuse, fut que tous les premiers-nés des Égyptiens furent frappés par l'ange exterminateur, qui épargna ceux des Israélites; et pour éterniser parmi eux le souvenir de ce grand bienfait, Dieu ordonna que tous les premiers-nés lui seraient offerts dans le temple. C'est pour s'acquitter de cette obligation que Marie et Joseph portent l'enfant Jésus en Jérusalem, pour le présenter au Seigneur : Marie est plus pure que les anges dont elle est devenue la reine; elle rehausse sa pureté par sa fécondité virginale qui l'a rendue la mère de la Sagesse incréée, dont ces purs esprits sont les premiers rayons : cependant, elle ne rougit pas de se confondre avec les femmes d'Israël, lorsque Dieu l'en distingue d'une façon si éclatante; elle se joint avec son Fils adorable, qui s'offre au Père éternel en victime pour le salut du monde; elle présente son âme à ce glaive de douleur qui la doit percer au pied du calvaire; elle entend avec un esprit ferme et soumis la prophétie qui lui annonce le sacrifice douloureux où elle doit être immolée avec son Fils adorable; mais en même temps elle est consolée par les espérances de sa gloire à venir, et de la conversion de tous les peuples, dont il doit être la lumière. Siméon, dont le Seigneur avait récompensé les vœux ardents qu'il faisait depuis près d'un siècle pour la venue du Messie, en l'assurant que la mort ne fermerait point ses yeux qu'il n'eût vu le désiré des nations; ce vieillard vénérable, dis-je, prend entre ses bras ce divin enfant que Marie porte dans les siens; éclairé d'un rayon céleste, et inspiré d'en haut, il reconnaît son Sauveur; il voit dans cet astre naissant, presque éclipsé sous les ombres de la nuit, le flambeau qui doit éclairer tous les peuples couverts des ombres de la mort; il porte sa bouche, avec un respect mêlé d'amour, sur celle d'où doivent sortir les oracles éternels de la Vérité; et y recueillant l'esprit de celui qui a fait parler les prophètes et les apôtres, il s'écrie dans un saint transport : *Nunc dimittis servum tuum, Domine*, enfin j'ai eu la consolation de vous voir, ô divin objet ! pour lequel tous les patriarches ont soupiré; je vous tiens entre mes bras; je vous découvre, ô sagesse adorable ! au travers des traits informes de l'enfance qui vous servent de voile. Après cela, je suis prêt à mourir en paix; il est temps que mes yeux se ferment au monde, puisqu'ils ont vu celui qui le doit sauver : mon

âme sur le bord de mes lèvres n'attendait plus à sortir de mon corps que ce moment bienheureux dont j'avais reçu la promesse; elle se hâte d'en briser les liens, pour aller porter cette heureuse nouvelle à la troupe captive des justes qui attendent leur libérateur : *Nunc dimittis*.

A peine ce prophète mourant a-t-il prononcé ces belles paroles qui terminent si dignement le tribut de louanges que l'Eglise rend tous les jours à Dieu par l'organe de ses ministres, qu'il est secondé par une sainte femme dévouée au ministère des autels, et qui avait blanchi dans le temple où l'esprit de Dieu avait souvent parlé par sa bouche. L'un et l'autre sexe s'efforce à l'envi de lui rendre ses hommages; tout le peuple présent à ce spectacle entend avec admiration les oracles qui annoncent la grandeur de ce Messie naissant; Marie et Joseph qui l'ont vu adorer des rois, des pasteurs et des anges, sentent affermir leur foi et redoubler leur joie, par l'accord de ces prédictions glorieuses avec les prodiges de sa nativité.

Voilà, chrétiens, une idée du grand mystère de ce jour, qui tient les esprits partagés par la multitude des merveilles et des grandeurs qu'il renferme. Mais, comme il serait difficile de réunir dans un seul discours les différentes idées que notre évangile nous présente, je les réduis à trois articles principaux, qui, en nous donnant l'intelligence de ce mystère, nous marqueront en même temps les trois conditions nécessaires pour accomplir parfaitement la loi de Dieu. Il faut être prêt à observer la loi de Dieu dans tous ses points, à l'exemple de Jésus-Christ : première partie. Il faut accomplir fidèlement la loi dans les occasions particulières qui s'en offrent, à l'imitation de Marie : seconde partie. Il faut persévérer constamment jusqu'au bout dans l'observance de la loi, comme Siméon : troisième partie. Demandons au Saint-Esprit les dispositions pour annoncer et pour écouter dignement sa sainte parole; ce sera par l'intercession de celle qui ne reçut aucun grain de cette précieuse semence dans son cœur, sans lui faire porter des fruits, et qui fut remplie de grâces au moment que l'ange lui dit : *Ave, Maria*.

PREMIER POINT

Comme Dieu est le souverain Seigneur de tous les êtres, il leur a imposé des lois naturelles pour les obliger à reconnaître l'empire absolu qu'il a sur eux. Dans les créatures inanimées, cette loi naturelle n'est autre chose que l'impression générale du doigt de Dieu, qui les fait toutes agir suivant les propriétés et les vertus qu'il leur a données; dans les animaux, c'est l'instinct naturel qui leur fait chercher ce qui leur est propre, et fuir ce qui leur est contraire. Dans les hommes cette loi naturelle, c'est la raison, ce glorieux privilège des âmes immortelles, ce premier germe de science, où sont renfermées les plus hautes connaissances, ce rayon de la divinité qui nous fait porter ses caractères et son image.

Mais, comme les principes de la loi naturelle n'étaient pas assez développés par les seules lumières de la raison; et que d'ailleurs les ténèbres que le péché d'Adam avait répandues sur nos âmes y avaient altéré la pureté de ses premières connaissances, Dieu a expliqué, pour ainsi dire, la loi naturelle par la loi de Moïse; et, afin que l'homme fût tout à fait sans excuse, lorsqu'il viendrait à violer la loi divine, le Père éternel, après nous avoir marqué la manière dont il voulait être servi par le ministre des patriarches et des prophètes, nous a parlé dans ces derniers temps bouche à bouche, par son propre Fils qui a confirmé par ses exemples les enseignements qu'il nous a donnés par ses paroles : *Cœpit facere et docere.* (Act. I, 1.)

Voilà, mes frères, une idée générale de ce que Dieu a fait pour nous faire connaître et accomplir sa loi. Or, la première disposition qu'il demande de nous, à l'égard de cette loi, c'est une préparation de cœur à l'observer dans tous ses points; préparation dont le Sauveur du monde nous donne un exemple efficace dans le mystère de ce jour; mais, pour en tirer tout le fruit que sa considération doit produire dans nos âmes, il faut rappeler cette loi par laquelle Dieu commandait aux Israélites de lui faire un hommage de tous les premiers-nés, en reconnaissance du souverain domaine qu'il a sur eux : *Sacrifica mihi omne primogenitum.* (Exod. XIII, 2.) Cette loi s'étendait même sur les animaux, dont les premiers-nés étaient autant de victimes qu'il fallait immoler au Seigneur; mais, parce que les hommes ne pouvaient pas être immolés, et que néanmoins ils appartenaient à Dieu comme les autres victimes, la loi voulait que les premiers-nés fussent présentés dans le temple, et dévoués au culte des autels, et au ministère de la religion dès le berceau. Ces enfants étaient offerts à Dieu le même jour que les mères allaient se purifier des taches que la propagation de la chair corrompue d'Adam porte avec elle. Dieu permettait aux parents de racheter ces victimes par d'autres offrandes et d'autres hosties dont les unes étaient pour le péché, et les autres en holocauste. Voilà, chrétiens, la loi que Jésus-Christ accomplit aujourd'hui; ce n'est que par l'inspiration secrète du Fils, que la mère le porte dans le temple, pour le présenter au Seigneur, comme il était écrit dans la loi : *Ut sisterent eum Domino, sicut scriptum erat in lege.* (Luc., II, 22.) Lorsque cette cérémonie se pratiquait pour les enfants ordinaires, il fallait que leurs parents se substituassent en leur place, qu'ils offrissent à Dieu des victimes innocentes qui ne pouvaient encore s'offrir elles-mêmes, qu'ils prêtassent en quelque sorte leur raison et leur volonté à des enfants qui n'en avaient pas encore l'usage. Il n'en est pas ainsi de cet enfant extraordinaire, que Marie et Joseph présentent aujourd'hui, il est tout ensemble le prêtre et la victime : pendant que Marie l'offre extérieurement, il s'offre lui-même

intérieurement et d'une manière toute ineffable; comme il connaît parfaitement la souveraineté du domaine et de cette puissance que Dieu a sur lui, comme son fils, il s'y soumet aussi parfaitement qu'il la connaît. Le temple ne retentit que des cris d'un enfant; mais parmi ces bégaiements confus, j'entends une voix qui dit : Il est écrit à la tête du livre, que je fasse votre volonté, ô mon Dieu ! Je l'ai voulu ainsi ! Et j'ai placé votre loi au milieu de mon cœur ! *In capite libri scriptum est de me, ut facerem voluntatem tuam, Deus meus : sic volui, et legem tuam in medio cordis mei.* (Psal. XXXIX, 8.)

Or, pour connaître toute l'étendue du sacrifice que fait aujourd'hui le Sauveur du monde, il faut remarquer, qu'outre la loi imposée en général aux juifs et aux chrétiens, qui consiste dans les dix commandements, il y a une loi particulière, pour chacun de nous, qui consiste à suivre les desseins de la Providence à notre égard. Le Fils de Dieu dans ce jour se soumet non-seulement à la loi de Moïse en général, mais il embrasse, dans toute son étendue, cette loi particulière, que le Père éternel lui avait prescrite, et qui était attachée à la qualité de Messie. Tout innocent et tout impeccable qu'il est, il a déjà paru sous le couteau humiliant et douloureux de la circoncision, pour accomplir une loi qui n'était faite que pour les pécheurs, et pour les enfants des pécheurs; aujourd'hui, quoique sorti du sein d'une vierge, qu'il n'a fait que rendre plus pure par une fécondité glorieuse, il veut bien qu'elle subisse la loi d'une purification, dont la honte rejait sur le fils et sur la mère tout ensemble. Voilà pour ce qui regarde la loi de Moïse; mais pour cette loi que le Père éternel lui avait imposée, en le chargeant de la rédemption des hommes, pouvait-il y satisfaire avec plus de fidélité et d'exactitude ? Écoutons-le parler par l'organe de l'Apôtre dans son *Épître aux Hébreux*. O mon Père, vous n'avez pas voulu du sang des taureaux et des boucs ! Vous m'avez formé un corps sujet aux souffrances et à la mort ! Me voilà prêt à vous en faire un sacrifice ! J'ai déjà fait de rigoureux essais de souffrances, dès le premier moment de ma nativité ! Je me suis vu réduit aux plus cruelles extrémités où la vie humaine soit exposée ! J'ai déjà versé les prémices de ce sang, dont je dois répandre jusqu'à la dernière goutte ; et maintenant, dans ce temple, où je m'offre à vous, par la préparation de mon esprit et de mon cœur, à vous obéir jusqu'à la mort de la croix, je commence le sacrifice que je dois consommer sur le Calvaire ! *Corpus autem aptasti mihi, tunc dixi, Ecce venio.* (Heb., X, 5.) Les paroles du saint vieillard Siméon ne sont-elles pas comme une suite de ces sentiments du Sauveur, lorsqu'il annonce à Marie qu'un glaive de douleur doit percer son âme ? L'esprit de Dieu dont il est rempli lui fait voir que ce glaive spirituel a déjà percé l'âme de Jésus ; et voyant le Fils préparé à la mort, il y veut

préparer la mère : *Animam tuam gladius pertransibit.* (Luc., II, 35.) C'est ce qui a fait dire à saint Cyprien, que cette préparation du Sauveur à verser son sang dans le temple, n'est pas moins efficace que l'effusion effective de ce sang sur le calvaire, et que ces plaies volontaires qu'il se dispose à recevoir sur son corps adorable, exigent d'avance le prix du salut qu'elles doivent mériter aux hommes.

Voilà, mes frères, le grand exemple que Jésus-Christ nous propose aujourd'hui ; ce premier-né des enfants des hommes est dans ce jour un modèle qui nous apprend à tenir nos cœurs dans une préparation continue et véritable, à observer la loi de Dieu dans tous ses points. C'est un hommage public qu'il rend au nom de tous les sujets du Roi de gloire. Comme toutes nos volontés, renfermées dans celle du premier Adam, furent complices de sa rébellion, il faut que ces mêmes volontés renfermées dans celle du second Adam, le principe de notre justification, comme le premier de notre corruption, participent au mérite de son obéissance, dit saint Ambroise. Il faut que tous nos cœurs, réunis dans celui de notre chef, entrent dans ce sacrifice d'oblation qu'il fait aujourd'hui dans le temple, afin que nous formions tous avec lui cette plénitude de foi, et cette unité de sentiments dont il est le lien et le principe : *Patri nostro erat subjectus in nobis cum fuerit in omnibus plenitudo fidei, et quædam devotionis unitas.*

Mais, quoique nous ayons promis à Dieu d'être inviolablement fidèles à sa loi, par le ministère de son Fils, que nous ayons confirmé cette promesse générale par l'organe de ceux qui nous ont présentés au baptême ; nous devons ratifier, par notre propre volonté, l'engagement où nous sommes entrés par la volonté de Jésus-Christ et de nos frères, par une préparation sincère à observer la loi de Dieu. C'est pour cela que l'Eglise met tous les jours dans la bouche de ses ministres qui parlent à Dieu, au nom de tous les fidèles, c'est pour cela, dis-je, qu'elle met dans leur bouche, ces cantiques sacrés du Prophète, dont tous les versets ne sont presque autre chose qu'une répétition continuelle des protestations de sa fidélité à Dieu. Tantôt il dit que son partage est d'observer la loi du Seigneur ; tantôt il l'assure que son esprit est toujours occupé à méditer ses justifications ; là il proteste que dans les plus grands égarements de son cœur, il n'a pas oublié ses commandements ; ici il témoigne qu'il aime plus sa loi que toutes les richesses des pécheurs ; dans cet endroit il déclare qu'il soupire de tout son cœur après l'observation de ses préceptes ; dans cet autre il dit qu'il est prêt à suivre la loi en tout, et qu'il n'est point troublé des obligations qu'elle impose : *Paratus sum et non sum turbatus custodire mandata tua.* (Psal. CXVIII, 60.) C'est dans ces mêmes sentiments qu'il parle, lorsqu'il place quelquefois la volonté du juste dans la loi : *In lege Dei voluntas ejus* (Psal. I, 2) ; et qu'il

met aussi quelquefois la loi dans le cœur du juste : *Lex Dei in corde ipsius.* (Psal. XXXVI, 31.) Pour nous apprendre que la loi doit être dans notre cœur, comme dans un siège où elle commande à tous les mouvements de notre âme ; et en même temps, que notre cœur doit être dans la loi, comme dans l'objet de son amour, pour en méditer toujours les merveilles. Or, toutes ces différentes expressions du Prophète ne signifient rien autre chose que cette préparation du cœur à observer la loi dont je vous prêche l'obligation ; car, non-seulement il faut accomplir la loi dans les occasions, mais il faut être toujours prêt à l'accomplir, lorsque les occasions ne s'en présentent pas ; parce que cette disposition de la volonté renferme en quelque sorte le prix d'une observation effective, et est comme la source d'un mérite qui se répand sur toute la vie. De là vient que le Prophète, s'exerçant à cette préparation si excellente et si agréable à Dieu, ne se contentait pas de souhaiter d'être un exact et un fidèle observateur de la loi, mais qu'il désirait ardemment ce désir même de l'observer, dont il reconnaissait l'efficace et le mérite : *Concupivi desiderare* (Psal. CXVIII, 20) ; car, comme dit saint Augustin, avec autant de solidité que de délicatesse, dès qu'on souhaite efficacement d'être vertueux, on le devient : ainsi dès que l'on soupire après ce souhait efficace de la vertu, on commence de l'acquérir. Ce qu'il explique par la différence qu'il y a entre le dégoût de l'âme pour la loi de Dieu, et le dégoût du palais pour les viandes nécessaires à la conservation du corps : un malade, qui, reconnaissant la nécessité de se nourrir, désire avoir de l'appétit, n'en a pas pour cela, parce que l'appétit est dans le palais, et le désir de l'avoir dans la volonté, et qu'il n'y a aucune liaison entre les mouvements de l'un et de l'autre : mais un pécheur, qui désire efficacement d'observer la loi de Dieu qu'il a violée, commence de l'accomplir, parce que ce désir combat l'opposition de la volonté à la loi, et qu'il vient du même principe que l'observation effective de cette loi, pour laquelle il soupire : *Concupivi desiderare justificationes tuas.* (Ibid.)

Nous sommes à Dieu, mes frères, par tous les titres qui peuvent rendre une domination légitime : Dieu est le maître absolu de nos âmes, de nos corps, de nos vies, de nos biens ; il n'y a que notre seule volonté qu'il a voulu laisser libre : mais, comme cette liberté même vient de Dieu, il en doit être le maître ; toute indépendante qu'elle est dans ses actions, elle est néanmoins sujette dans son principe ; quoiqu'elle puisse secouer le joug du Seigneur, elle y doit néanmoins être soumise ; elle a le pouvoir d'obéir ou de n'obéir pas, mais elle ne saurait désobéir sans crime ; la puissance qu'elle a reçue de sortir des bornes que Dieu lui a prescrites ne lui doit servir qu'à rendre sa sujétion volontaire, et cette liberté, que nous avons de nous révolter contre notre Roi légitime ne fait que changer la

servitude en obéissance. Car si nous ne voulons pas nous soumettre aux lois faites pour les sujets, il faudra subir les lois faites pour les rebelles; si nous sortons du domaine de Dieu dans cette vie, nous y rentrerons dans l'autre, et nous ne conserverons pour toute indépendance que les murmures d'une volonté rebelle enchaînée et comme accablée sous le poids de cette puissance qu'elle n'aura pas voulu reconnaître. Ainsi l'autorité de Dieu ne recevra jamais aucune atteinte, et il sera toujours glorifié ou par la soumission forcée, ou par l'obéissance libre de la créature; soumettons-nous donc à cette puissance légitime, sans attendre qu'il nous y force. C'est de cette préparation sincère à lui obéir qu'il fait dépendre le mérite dont nous sommes capables, puisque c'est par là que nous confirmons tous les titres de domination qu'il a sur nous; qu'en nous donnant à lui nous ajoutons un nouveau degré de puissance à celle qu'il a sur sa créature; que nous faisons rentrer sous son domaine cette partie de nous-mêmes qu'il a voulu soustraire à son pouvoir dans cette vie; que nous nous dépouillons de cette liberté même qu'il nous a donnée, lorsque nous en assujettissons l'usage à sa divine volonté; que nous lui faisons connaître que, quand il dépendrait de nous de n'être pas à lui, nous ne voudrions pas choisir d'autre maître que lui; que nous trouvons le secret de lui faire un hommage volontaire de son propre bien, et de donner quelque chose à celui de qui nous avons tout reçu.

Ce sont là des raisons qui demandent de nous cette préparation que je vous prêche; c'est par cette pratique excellente que vous devez commencer tous les jours de votre vie, à l'exemple du Prophète, qui prévenait l'aurore par les élévations de son cœur vers Dieu : *Prævenērunt oculi mei diluculo.* (*Psal.* CXVIII, 148.) Ne savez-vous pas, ô hommes, dit saint Ambroise, que vous devez à Dieu les prémices de votre cœur et de vos paroles? *Nescis, o homo, quia primitias cordis et vocis Deo debes?* Souvenez-vous, dit le même Père, que cet astre qui se lève tous les matins si régulièrement sur vos têtes vous donne l'exemple de la fidélité avec laquelle vous devez vous préparer à suivre la Loi de Dieu; qu'en même temps que ses rayons éclairent la terre, la méditation de la Loi de Dieu doit éclairer votre âme : *Cum meditaris, lux est.* C'est dans ces premiers moments de la journée que, éloigné de l'embarras et de l'agitation du monde, vous devez régler toutes vos occupations par la vue de la Loi, en vous préparant à l'observer dans tous ses points; et vous devenez doublement criminel, si au lieu d'une disposition si sainte et si nécessaire, vous vous égarez dans les pensées du siècle et dans les vains projets des passions différentes qui vous occupent.

Mais où sont, ô mon Dieu, les chrétiens qui s'acquittent véritablement de cet essentiel et indispensable devoir de la religion?

où sont ceux, ô mon Dieu, qui vous donnent leurs premières pensées, leurs premiers mouvements, leurs premières paroles, leurs premières actions? Est-ce cette femme mondaine, dont la paresse monstrueuse partage la moitié de ses jours avec le soin de sa parure et de ses plaisirs? Est-ce cet homme d'affaires qui prépare à son réveil tous les ressorts de cette chicane malheureuse, si fatale à la veuve et au pupille? Est-ce ce libertin dont le soleil rougit d'éclairer de ses premiers rayons les infamies et les désordres? Est-ce ce courtisan qui pense plutôt à rendre un hommage à l'idole de la fortune qu'à fléchir le genou devant Dieu? Est-ce ce savant qui s'engage souvent à écrire et à parler de Dieu, sans avoir bien pensé à lui? Est-ce cet artisan qui commence souvent les jours mêmes du Seigneur par un travail que sa Loi lui défend? Ainsi, mes frères, cette précieuse portion de notre vie, et, pour ainsi dire, cette fleur de nos journées que nous devons présenter à Dieu, tous les jours, nous la donnons à l'avarice, à l'ambition, à la volupté; de sorte que, si l'on en excepte quelques âmes pieuses, que l'asile de la religion ou une profession particulière de piété a formées aux exercices de la méditation, tous les chrétiens, au lieu d'être toujours prêts à observer la Loi de Dieu, sont toujours prêts à la violer, passent les jours, les mois, les années, dans le dessein de sacrifier la religion à leur intérêt et à leurs passions; disposition diabolique, qui fait de leur vie, un crime continu et sans relâche, et qui communique à toutes leurs actions un caractère de rébellion et de désobéissance qui les rend du moins criminelles dans leur principe. Profitons aujourd'hui de l'exemple que Jésus-Christ nous donne dans le temple; mais imitons celui de Marie, en observant la Loi dans les occasions qui s'en présentent.

SECOND POINT.

La sainte Vierge nous fait aujourd'hui deux grandes leçons, en accomplissant la Loi dans tous ses points, sans exception : elle nous apprend cette exactitude avec laquelle nous devons observer tous les préceptes de Dieu; en accomplissant la Loi sans dispense, elle condamne tous ces prétextes spécieux dont on se sert pour éluder les plus indispensables obligations du christianisme. Ecoutez-moi, chrétiens, et tâchons vous et moi, de nous instruire de ce qu'il y a de plus important dans la religion.

Marie accomplit la Loi dans tous ses points sans aucune exception : elle va dans le temple le jour marqué par la Loi; elle observe les cérémonies ordonnées par la Loi; elle fait les offrandes pour l'holocauste et pour le péché prescrites par la Loi; en un mot, elle ne néglige rien de tout ce qui pouvait rendre son obéissance plus pleine et plus entière : c'est mes frères, avec cette exacte et respectueuse fidélité que nous devons accomplir la Loi de Dieu; or pour bien pénétrer toute la force de cette obligation il faut, dit le concile de

Trente, se bien convaincre que c'est Dieu qui est l'auteur de cette Loi; parce que, si nous sommes bien persuadés de cette vérité fondamentale, nous le serons en même temps de l'équité, de l'infailibilité et de l'autorité de cette Loi, et ainsi nous n'aurons plus de peine à nous y soumettre.

Oui, mes frères, c'est Dieu qui est l'auteur de la Loi; c'est lui qui a tiré du fond de sa sagesse infinie ces grands et immuables principes de la justice éternelle, qu'il a gravés, dit le prophète Jérémie, en caractères ineffaçables dans nos cœurs, et clairement exprimés dans les oracles de sa sainte parole. C'est pour cela que le Prophète appelle les propositions qui contiennent les articles de la Loi des propositions faites dès le commencement: *Propositiones ab initio* (Psal. LXXVII, 2); des témoignages appuyés sur des fondements éternels: *In æternum fundasti ea.* (Psal. CXVIII, 152.) Ce sont ces pensées anciennes et fidèles, dont parle Jérémie, des arrêts que la justice de Dieu a prononcés, dit saint Ambroise, à la face du ciel et de la terre: *Coram cælo et terra testibus.* De là vient que le premier ministre de ce souverain Législateur, avant que d'annoncer aux hommes de la part de son maître, ses volontés irrévocables, commence par ces paroles: *Cieux, écoutez! et vous terre, prêtez l'oreille, parce que le Seigneur a parlé!* Prévoyant, dit le même Père, que les créatures raisonnables seraient sourdes à sa voix, il s'adresse aux insensibles, comme pour produire un jour leur témoignage contre ceux qui auraient l'audace de violer une Loi si sainte et si équitable.

Mais, outre que Dieu est l'auteur de la Loi, il a voulu que de l'observation ou de la transgression de cette Loi dépendît notre bonheur ou notre malheur éternel; c'est, dit le prophète Isaïe, la condition du pacte qu'il a fait avec les hommes de toute éternité: *Fædus sempiternum* (Isa., XXIV, 5); et malheur à celui qui n'entendra pas les paroles de ce pacte, dit Jérémie: *Maledictus qui non audierit verba pacti hujus.* (Jer., XI, 3.) Cette obéissance que nous rendons à Dieu, en accomplissant sa Loi, doit être accompagnée de la foi en Jésus-Christ: Voulez-vous savoir en quoi consiste la vie éternelle, dit l'apôtre saint Jean, c'est à connaître Dieu et Jésus-Christ, qu'il a envoyé sur la terre: *Hæc est vitæ æterna, ut cognoscant te, et quem misisti Jesum Christum.* (Joan., XVII, 3.) Et nous ne pouvons savoir si nous avons cette connaissance telle que la religion nous l'a prescrite, si nous n'observons les commandements: *In hoc scimus quoniam cognovimus eum, si mandata ejus observemus.* (1 Joan., II, 3.) De sorte qu'après une déclaration si authentique de la volonté de Dieu l'observation de ses préceptes est la seule voie qui nous peut conduire à la vie: *Vis ad vitam ingredi, serva mandata.* (Matth., XIX, 17.)

O mon Dieu! si nous étions bien pénétrés de cette grande et importante vérité, verrait-on votre Loi si peu respectée, et si in-

dignement traitée par les chrétiens? Est-ce à toi, misérable créature, cendre orgueilleuse et superbe, de te révolter contre Dieu, et d'aller contre ces décrets éternels de sa volonté immuable et inflexible? Avant que de te donner cette Loi sur la montagne de Sinaï, ne te dit-il pas qu'il était ton Seigneur? *Ego sum Dominus.* (Lev., XXVI, 1.) N'est-ce pas aussi, par ces paroles, qu'il commence et qu'il finit tous les articles du Lévitique, pour t'apprendre la fidélité respectueuse avec laquelle tu dois suivre les ordres de ton Seigneur véritable et légitime? Les foudres et les éclairs, au milieu desquels il prononça ces arrêts irrévocables, ne te marquent-ils pas la soumission accompagnée de crainte, que tu leur dois? Quoiqu'il parle au fond de ton cœur avec moins de bruit, v doit-il commander avec moins d'empire? Cette voix intérieure qui crie sans cesse au fond de ton cœur d'observer la Loi, les murmures et les reproches secrets que ta conscience te fait, quand tu violates cette Loi, les menaces terribles que Dieu fait par la bouche de ses ministres aux transgresseurs de la Loi, n'est-ce pas, dit saint Augustin, le tonnerre du précepte divin qui gronde sur ta tête, et qui te fait entendre l'obligation indispensable de t'y soumettre? *Divino intonante præcepto obediendum est, non disputandum?* Le saint homme Job se plaignait à Dieu de ce qu'il exerçait sa puissance contre une feuille que le vent emporte; mais quelle audace à une feuille qui est le jouet des vents de résister à la puissance de Dieu? *Ah!* dit-il par la bouche de son prophète, *J'ai donné des bornes à la mer dans un grain de sable qu'elle ne passe jamais; c'est en vain que ses vagues écumantes et agitées se soulèvent contre ce commandement éternel, que je leur ai prescrit; elles s'arrêtent à la vue de cette digue invisible, qu'elles respectent sans la connaître, pendant qu'un peuple indocile, instruit de ma Loi, secoue insolument le joug que je lui impose, et déclare qu'il ne veut point servir à son maître légitime. Je punirai ce peuple ingrat, dit le Seigneur: je l'abreuverai d'absinthe, et je lui donnerai pour boisson une eau de fiel.* Si Dieu frappait les transgresseurs de sa Loi, de ces châtimens soudains et visibles qu'il a fait éclater autrefois; si les femmes d'une chasteté suspecte étaient exposées à l'épreuve de ces eaux amères en usage parmi les Juifs et qui étaient suivies d'une plaie honteuse qui faisait mourir la femme adultère à la face de tout le peuple, ce crime énorme ne serait plus un amusement de l'oisiveté et un jeu de libertinage! Cependant, si un infracteur de la Loi de Moïse était puni sans miséricorde sur la déposition de deux ou trois témoins, dit l'apôtre saint Paul, quels supplices ne méritent pas ceux qui foulent le sang du Fils de Dieu aux pieds (ce sont les termes de cet Apôtre), et qui font servir les membres sacrés de Jésus-Christ à la prostitution et à l'infamie? Mille hommes attaqués par les troupes d'Antiochus, le jour du sabbat, aimèrent mieux se livrer à la mort

que de l'éviter par une défense qu'ils ne crurent pas leur être permise dans un jour consacré au Seigneur : et ce sont ces jours, ô mon Dieu, que l'on prend pour violer vos lois adorables ! qui nous donnera donc une fontaine de larmes à mes yeux, pour pleurer nuit et jour ? *Parce que tous les hommes sont des prévaricateurs de la Loi*, disait le prophète Jérémie ; *ils la violent cette Loi sainte pour une poignée d'orge, et pour un morceau de pain*. Combien de pécheurs qui font une profession ouverte de ne point connaître d'autre loi que celle de leurs passions ! qui, lassés dans la voie de l'iniquité, ne trouvent plus dans leurs crimes d'autre plaisir que celui de violer la loi qui les défend ! et qui, ne pouvant effacer de leur cœur, où cette loi est écrite, les caractères que la main de Dieu même y a gravés, font d'un obstacle trop faible pour les retenir une amorce fatale pour irriter des passions fatiguées du crime et, pour ainsi dire, épuisées à le commettre ! Entendez, scandales et opprobres de la religion, s'il y en a dans cet auditoire ! Entendez, et frémissez aux menaces terribles que Dieu vous fait dans le livre du *Lévitique* et considérez dans les châtimens temporels, que Dieu annonce aux Juifs transgresseurs de sa Loi, l'image des punitions éternelles qu'il vous prépare ! Si vous ne m'écoutez pas, dit le Seigneur ; et si vous ne faites pas tous mes commandemens ! Si vous méprisez mes jugemens et mes lois ! et si vous rendez vain le pacte que je fais avec vous ! j'enverrai sur la terre des sécheresses qui consumeront vos semences, et des armées qui ravageront vos moissons ! je vous livrerai entre les mains de vos ennemis, et vous fuirez sans que personne vous poursuive ! J'abattrai votre superbe ! Je vous donnerai un ciel de fer, et une terre d'airain ! Je remplirai vos champs d'insectes qui rendront vos travaux inutiles, et vos campagnes abandonnées. Si tous ces châtimens ne vous font pas revenir de vos désordres, je tirerai sur vous le glaive vengeur du pacte que vous aurez rompu ! J'enverrai dans vos villes la peste et la guerre qui en feront d'affreuses solitudes. J'armerai contre vous une fureur contraire à celle qui vous élèvera contre moi ! Je vous frapperai de sept plaies ensemble ! Je vous ferai manger la chair de vos enfans et de vos filles ! Je renverserai vos synagogues et vos temples ! Je vous ferai tomber parmi les ruines de vos idoles ! Vous deviendrez un objet d'abomination pour mon cœur ! Je vous donnerai en opprobre à toutes les nations ! Et je vous jetterai au vent, comme la poussière dans toutes les parties de la terre où je vous disperserai ! Ainsi parle le Seigneur des armées, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, contre les violateurs de l'alliance éternelle qu'il fit autrefois avec ces saints patriarches, qu'il a renouvelée avec les chrétiens, et qu'il a scellée du sang de son propre Fils. Ces étonnantes expressions, qui perdent presque toute leur force dans ma bouche, en conservant encore assez pour faire connaître aux transgresseurs des com-

mandemens divins les châtimens qu'ils doivent attendre, par ceux qui n'en sont que la figure. Ah ! mes frères, entrons dans des sentimens de respect pour la Loi ! Nous voulons être si exactement obéis de ceux à qui nous commandons souvent des choses injustes ; et nous ne voulons pas obéir à Dieu qui ne nous commande rien que l'équitable ! Ce n'est pas en disant à Dieu, *Seigneur, Seigneur*, que nous mériterons le ciel ; ce n'est qu'en faisant la volonté de notre Père. Ce n'est point par de vaines pratiques de piété, défectueuses dans leur principe, qu'une jeunesse sans discipline se réforme, mais en rentrant dans la voie des commandemens dont elle s'est égarée. Ce n'est pas en observant un précepte, et en en violant un autre, que l'on se sanctifie ; c'est par une observation générale qui les renferme tous, et sans laquelle celui qui manque en un point devient coupable en tous les autres : Il faut, dit saint Augustin, que les dix cordes de cette harpe mystérieuse du Décalogue s'accordent et résonnent ensemble pour former cette harmonie d'une vie régulière qui charme les oreilles de Dieu même. Ainsi tous ces prétextes que l'on prend pour éluder certaines obligations de la Loi ne sont que de vaines excuses.

C'est la seconde leçon que Marie nous fait dans le temple. Elle aurait pu se dispenser de la loi de la purification, puisque sa fécondité miraculeuse n'avait fait que rehausser l'éclat de sa virginité. Cette défense d'entrer dans le temple et de toucher les choses saintes pendant un certain nombre de jours après l'enfantement, ne devait pas avoir de lieu pour une vierge dont le sein avait servi de temple au Verbe incarné, et qui, après avoir porté le Saint des saints pendant neuf mois dans ses flancs, le portait encore à toute heure dans ses bras. Mais si les privilèges de sa maternité glorieuse la dispensaient de cette loi, l'obligation d'édifier les Juifs, qui n'étaient pas instruits des miracles que le Saint-Esprit avait opérés en elle, et d'éviter le scandale qu'elle eût causé en omettant une cérémonie à laquelle toutes les autres femmes se soumettaient ; cette obligation, dis-je, l'engageait effectivement à se purifier sans besoin, comme Jésus-Christ avait voulu être circoncis sans nécessité, dit saint Bernard : *Nobis ille circumciditur, et illa purificatur*. Elle se confond avec le reste des femmes, par le même motif qui obligea le Sauveur du monde de se confondre avec le reste des hommes, lorsqu'il paya le tribut à César. Car, quoique le Roi du ciel et de la terre fût véritablement dispensé de payer le tribut à un roi mortel, cependant, comme les Juifs ne connaissaient pas la souveraineté de ce domaine, qui l'exemptait d'une loi qui dérogeait à sa puissance, et que, en refusant de s'y soumettre, il aurait scandalisé les scribes et les pharisiens, toujours attentifs sur ses actions pour trouver quelque prise à leur censure, il rend à César ce qui est à César ; et il se croit obligé de donner cette marque de sa soumission à l'exemple, comme Marie croit devoir aujour-

d'hui cette marque de son obéissance à l'édification des Juifs.

Que n'ai-je le temps de faire voir ici l'injustice de ces prétextes, sur lesquels on se dispense soi-même des plus essentielles obligations du christianisme ? Pensez-vous que la naissance, le crédit, la beauté, la richesse, le pouvoir, la coutume, soient des excuses légitimes devant Dieu pour autoriser votre luxe, votre immodestie, votre orgueil, votre sensualité, votre dissolution, votre impudence. Quand Jésus-Christ, quand l'apôtre saint Paul, quand tout l'Evangile, toute l'Eglise, crient que vous devez être humbles, mortifiés, détachés, simples, tempérants, chastes, pour mériter le ciel, n'est-ce qu'à quelques particuliers qu'ils s'adressent ? Est-ce qu'il y a deux sortes de christianisme, une pour ceux qui vivent dans les engagements du monde, et l'autre pour ceux qui embrassent la vie dévote ou religieuse ? Et toutes ces raisons frivoles, par lesquelles on se justifie à soi-même ces exemptions et ces adoucissements que l'on se permet dans la Loi, seront-elles reçues de celui qui ne fait acception de personne ? Grands du monde, femmes du siècle, croyez-vous que Dieu approuve ces altérations et ces diminutions de la Loi ; ces plaintes et ces murmures contre la Loi ; ces partages et ces réserves dans la Loi ; ces négligences et ces omissions de la Loi ; ces transgressions palliées et déguisées de la Loi ; ces mépris et ces profanations de la Loi, que vous prétendez autoriser ou par une délicatesse criminelle, ou par des occupations ambitieuses, ou par des distinctions chimériques ? Que font aujourd'hui la plupart des gens du monde à qui il reste quelque ombre de religion ? Ils savent, dit saint Augustin, que la Loi de Dieu doit être la règle de leur volonté. Or comme la Loi est droite, il faut que la volonté qu'elle doit régler soit droite, afin qu'elles soient toutes deux conformes. Ainsi lorsque cette volonté est courbée vers la terre, il la faut redresser et la remettre dans la situation où elle doit être, pour être selon la Loi. Mais au contraire, nous faisons dans la Loi tous les changements que nous devrions faire dans notre volonté : au lieu de retrancher de nos inclinations tout ce qu'elles ont de contraire à la Loi, nous retranchons de la Loi tout ce qu'elle a de contraire à nos inclinations ; nous tâchons de faire prendre à la Loi tous les plis et tous les penchans déréglés de nos passions ; nous donnons, comme parle un Père, la géhenne à l'Evangile pour lui faire dire ce que nous voulons. Cependant l'Evangile et la Loi demeurent toujours inaltérables, parmi tant de changements et de corruptions que l'esprit du monde s'efforce d'y introduire. Cette Loi sainte qui nous condamnera un jour, cette verge de fer dans laquelle il visitera nos iniquités, est toujours droite et inflexible en elle-même ; ce qu'elle a déclaré criminel le sera toujours : Dieu ne parle qu'une fois ; mais ses oracles sont éternels, comme sa volonté est immuable. Travaillons donc, mes frères, à devenir de fidèles observateurs de

la Loi ; disons avec le Prophète : *Tempus faciendi, Domine; dissipaverunt Legem tuam.* (Psal. CXVIII, 126.) Voici le temps d'agir, ô mon Dieu ! les impies ont dissipé votre Loi. La superbe et l'impiété triomphent dans ces jours malheureux, disait le vaillant père des Machabées à ses enfants ; à peine paraît-il aucun vestige de la Loi, en proie au barbare Antiochus : armez-vous donc de courage, mes enfants, pour résister à ce torrent d'impiété qui se déborde ; et donnez vos vies pour la défense du testament de vos pères. Ah ! mes frères, pour l'intérêt de notre salut, et pour la gloire de notre Dieu, faisons voir qu'il y a encore de solides et de véritables vertus ; qu'il se trouve des chrétiens qui respectent d'autant plus la Loi, qu'ils la voient indignement traitée par les impies, et qui ne tirent du mauvais exemple qu'un sujet d'indignation contre ceux qui le donnent, et qu'un redoublement de zèle pour le combattre. On outrage Dieu de toutes parts ; une licence effrénée semble avoir ouvert la porte à tous les crimes ; on se joue impunément de sa Loi ; à peine en paraît-il aucune trace dans le monde. L'Eglise n'a donc plus d'espérance que dans un petit nombre d'enfants, dont la fidélité doit la consoler de l'impiété des autres ; c'est en nos mains qu'elle remet ses intérêts ; c'est à nous à la dédommager de ses pertes, et à soutenir sa gloire par des exemples de piété aussi publics que les scandales qui la déshonorent : *Nunc confortata est superbia.... et tempus eversionis; nunc ergo, o filii! æmulatores estote Legis, et date animas vestras pro testamento patrum vestrorum.* (1 Mach., II, 49.)

TROISIÈME POINT.

Mais pour nous faciliter cette exacte observation de la Loi, dont les différentes obligations peuvent nous étonner, réunissons-les dans ce grand précepte de l'amour de Dieu qui les renferme, dit l'Apôtre : *Plenitudo Legis dilectio.* (Rom., XIII, 10.) Or, y a-t-il rien de plus facile que d'aimer, dit saint Augustin, et en même temps que d'obéir à celui qu'on aime, lorsqu'il ne commande que des choses justes, et qu'il donne la grâce de faire ce qu'il ordonne ? Ah ! mes frères, ce qui rend notre obéissance à la Loi de Dieu difficile, c'est que la crainte en est le motif, au lieu que la charité en doit être le principe. Nous nous laissons à toute heure emporter par la violence de nos passions, jusqu'aux dernières extrémités de ce qui nous semble permis ; nous ne nous arrêtons sur ce penchant rapide de notre concupiscence que par des efforts continuels que cette crainte servile qui domine en nous nous fait faire ; et regardant toujours ce qui est au delà de cette borne fâcheuse qui nous retient, avec des yeux d'envie et de cupidité, nous nous révoltons en secret contre la Loi qui nous en défend l'usage, lors même que nous nous y soumettons. En effet, ne vous y trompez pas, mes frères : quand votre conscience ne vous reprocherait aucune transgression manifeste des points particu-

liers de la Loi, ne croyez pas l'accomplir avec une disposition si éloignée de cette charité, qui doit être le motif de notre obéissance. Il vous en coûte beaucoup pour obéir de la sorte; mais vous ne méritez guère, si vous méritez quelque chose. Après avoir travaillé longtemps à vous retenir dans les termes que la religion vous prescrit, poussés par une tentation violente qui, affaiblissant dans vos esprits l'idée de cet enfer qui vous menace, grossira celle du plaisir que la transgression de la Loi promet; vous franchirez à la fin cet obstacle importun qui s'oppose à vos passions, et les murmures d'une soumission forcée aboutiront enfin à une rébellion volontaire. Ainsi vous ne persévérerez pas dans la Loi, à l'imitation du saint vieillard Siméon. Persévérance dont je m'étais proposé de vous parler dans la troisième partie de ce discours; le temps ne me permet pas de traiter une matière qui demanderait un discours entier: je me contente de vous proposer l'exemple d'une persévérance éprouvée, et couronnée d'avance dans le saint vieillard qui reçoit aujourd'hui la consolation qu'il attendait depuis tant d'années. Il avait eu réponse du Saint-Esprit, qui rendait ses oracles dans le fond de son cœur comme dans un temple, où il habitait par la grâce sanctifiante, dit saint Ambroise; il avait eu réponse, dis-je, qu'il ne verrait point la mort, qu'il n'eût vu le Christ du Seigneur. Cependant Dieu diffère l'accomplissement de sa parole jusqu'à une extrême vieillesse; et il éprouve sa fidélité par une longue suite d'années pour la couronner glorieusement aujourd'hui, en lui accordant une grâce encore plus grande que celle qu'il lui avait promise, puisque non-seulement il a la joie de voir le Messie, mais de le porter entre ses bras, et de pénétrer dans l'avenir les plus grands mystères de sa vie et de sa mort; et qu'il meurt enfin dans la paix avec la récompense d'un serviteur fidèle. Il dépend de nous de ne point voir arriver le moment de la mort, que nous n'ayons vu Jésus-Christ formé dans nos âmes: mais celui qui aspire à ce bonheur doit attendre, aussi bien que Siméon, le Christ du Seigneur, c'est-à-dire, l'instant bienheureux auquel il viendra nous récompenser de notre fidélité à ses lois, dit S. Ambroise: *Qui vult dimitti, expectet Christum Domini*. Il faut qu'il prenne le Verbe de Dieu entre ses mains, c'est-à-dire, qu'il s'occupe sérieusement à la méditation de la sainte parole: *Accipiat in manibus Verbum Dei*; et enfin qu'il s'attache inséparablement à lui, et qu'il le porte en quelque manière entre ses bras, par une persévérance fidèle dans les bonnes œuvres: *Amplectetur operibus suis velut quibusdam fidei brachiis*. Heureux celui qui pourra dire un jour avec le Prophète: *Omnis consummationis vidi finem, latum mandatum tuum nimis*. (Psal. CXVIII, 96.) Je vois enfin ma persévérance heureusement consommée. O mon Dieu! la voie de vos commandements est trop large. Ah! mes

frères, que le souvenir du travail nous sera doux, lorsque nous serons sur le point d'en recueillir le fruit! L'observance de la Loi de Dieu nous coûte maintenant quelque violence: mais que cela nous paraîtra peu de chose, lorsque, après les épreuves de notre fidélité passées, il ne nous restera plus que la gloire et la récompense à recueillir! En attendant cet heureux terme de nos travaux, nous avons besoin de patience, dit saint Paul, pour remporter les promesses: *Patientia opus est, ut reportemus promissiones*. (Heb., X, 36.) Car comme nous ne pouvons pas reconnaître la vérité de ces promesses dans cette vie, dit saint Cyprien, les choses présentes n'étant pas l'objet de la foi et de l'espérance chrétienne, nous avons besoin de fidélité et de persévérance dans le temps, pour voir l'accomplissement de ce que nous espérons dans l'éternité. Nous devons mettre par une sainte usure le plus de bonnes œuvres que nous pourrons dans les trésors de la miséricorde divine, et leur donner le temps de se multiplier jusqu'au centuple entre les mains de Dieu, qui nous en rendra un fidèle compte; car si nous laissons passer le temps du mérite sans travailler, le temps de la récompense viendra que nous n'aurons rien à recueillir. Faisons ce qu'il faut maintenant, sans nous embarrasser de l'avenir; et nous reposant sur l'infailibilité des paroles de Dieu qui s'accompliront dans leur temps, ne pensons qu'à nous en rendre dignes par une fidélité inviolable à ses lois. Si nous sommes nouvellement entrés dans la voie de la vertu, serons-nous assez lâches pour reculer sitôt en arrière? S'il y a un temps considérable que nous y marchons, aurons-nous la faiblesse de demeurer au milieu du chemin? Et enfin, si après avoir soutenu le poids du jour et du travail nous sommes près d'arriver à la fin de notre course, laisserons-nous échapper de nos mains la couronne de la persévérance, lorsque nous la touchons du doigt, âmes justes, épouses de Jésus-Christ? Car enfin, c'est principalement à vous que cette dernière partie de mon discours s'adresse: Souvenez-vous que la persévérance est proprement la vertu des vierges chrétiennes, pour soutenir ce long martyre du crucifiement de leur chair virginale jusqu'au bout. Vous vous êtes offertes comme des victimes pures et innocentes en sacrifice, à l'imitation de Jésus-Christ, votre divin époux: non-seulement vous accomplissez tous les points de la Loi, à l'exemple de Marie; mais, aussi bien qu'elle, vous observez des règles auxquelles vous n'étiez pas obligées. Il ne vous reste qu'à persévérer fidèlement comme Siméon, pour être reçues entre les bras du Sauveur, qui vous prépare, avec le beau lis de la virginité que vous lui avez consacré, la couronne immortelle de gloire, que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON LXVII

POUR LE JOUR DE LA SEPTUAGÉSIME.

Quid hic statis tota die otiosi?... Ite et vos in vineam meam. (Matth., XX.)

Que faites-vous, oisifs, pendant tout le jour?... Allez comme les autres travailler à ma vigne.

Quelle est cette vigne dont il est parlé dans la parabole de notre évangile? cette vigne dont Jésus-Christ est le cep, et dont nous sommes les sarments? cette vigne qui a produit ce raisin apporté de la terre promise, lequel, exprimé sur la croix, en a fait l'arbre de vie pour la rédemption des hommes? cette vigne qui, plantée par le divin Noé, l'enivra de son fruit sur la montagne sainte, où, se réveillant de l'ivresse profonde et du sommeil de mort où il était tombé, il frappa de sa malédiction ce fils ingrat qui avait tourné en dérision le mystère de sa nudité et de ses opprobres? cette vigne dont les pressoirs ont regorgé du sang des martyrs, comme parle saint Augustin, et qui, arrosée par les sueurs des apôtres, cultivée par les travaux de tous les ouvriers évangéliques, s'est étendue depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, et dont les rameaux ont fait ombre à toute la terre? Quelle est, dis-je, cette vigne mystérieuse? c'est l'Eglise de Jésus-Christ. Ces ouvriers que le père de famille envoie les uns après les autres travailler à sa vigne sont les hommes de tous les âges, de toutes les nations, de tous les états, que Dieu invite par les exhortations de ses prédicateurs et les inspirations de sa grâce à travailler à l'ouvrage de leur salut. Les différentes heures du jour auxquelles le père de famille envoie ces ouvriers travailler à sa vigne nous marquent les divers âges de la vie auxquels le Père des miséricordes attend les hommes à la pénitence : ces ouvriers oisifs qu'il envoie sur la onzième heure du jour pour travailler à sa vigne, nous représentent ces chrétiens négligents qui, après avoir différé leur conversion jusqu'à un âge avancé, sentant les approches de la mort, troublés par les remords de leur conscience et les menaces des jugements de Dieu, entendent une voix intérieure qui leur crie : *Quid hic statis tota die otiosi?* Que faites-vous, oisifs, pendant tout le jour? que n'allez-vous comme les autres travailler à la vigne du Seigneur, à l'unique nécessaire, à l'ouvrage de votre salut? Permettez-moi, chrétiens, de vous adresser aujourd'hui ces mêmes paroles : *Quid hic statis tota die otiosi?* Que faites-vous? et à quoi passez-vous votre vie? ou plongés dans les délices de la volupté; ou occupés à vous amasser un trésor de colère pour le jour de la vengeance, avec ces richesses périssables que vous cherchez avec tant d'avidité; ou courant après de vains et frivoles honneurs qui vous échappent, tournant toujours autour d'un cercle de passions qui se succèdent les unes aux autres, vous avez consumé presque toute votre vie sans rien faire pour votre salut : *Quid hic statis tota die otiosi?* N'est-il pas temps de vous réveiller de l'assoupissement où vous êtes ensevelis? Le moment

décisif de votre destinée s'avance; la cognée est déjà mise à la racine de cet arbre, qui demeurera éternellement du côté où il tombera; de cet arbre infructueux, où Jésus-Christ ne trouvera que des feuilles, de vaines apparences de religion, au lieu des fruits de pénitence qu'il y cherche. J'entends déjà la voix de ce juge redoutable qui, traitant le serviteur négligent avec autant de sévérité que le dissipateur, lui demande un compte rigoureux de cette âme, le prix de son sang et de sa mort, qu'il lui a donnée : *Redde rationem villicationis tuæ.* (Luc., XVI, 2.) Dans ces réflexions, mes frères, je me suis proposé de vous entretenir aujourd'hui de la pénitence chrétienne : ce dessein s'accorde avec celui de l'Eglise, puisque dès ce jour elle commence la pénitence annuelle par laquelle elle dispose ses enfants à célébrer les mystères sanglants et douloureux de la passion de son époux : dès ce jour elle se dépouille de ses riches et précieux ornements, pour prendre les tristes couleurs de l'humiliation; dès ce jour elle interrompt les chants de joie qu'elle mêle avec les cantiques sacrés, pour prendre la voix d'une colombe gémissante au pied des autels, sur les iniquités de son peuple; dès ce jour elle anticipe le temps de l'abstinence et du jeûne dans les maisons religieuses.

Or je me propose d'instruire aujourd'hui trois sortes de personnes : les âmes déifiantes, les âmes présomptueuses, les âmes lâches. Les âmes déifiantes qui, désespérant en secret de leur salut et du pardon de leurs fautes, négligent la pénitence qu'elles croient inutile. Les âmes présomptueuses qui, présumant trop de la bonté de Dieu, ne font qu'une pénitence feinte ou défectueuse. Et enfin les âmes lâches qui, en se formant une idée de la pénitence qui les effraye, en abandonnent les exercices qui leur paraissent trop rigoureux. Je ferai voir l'efficacité de la pénitence aux chrétiens déifiants; la sévérité de la pénitence aux chrétiens présomptueux; la facilité de la pénitence aux chrétiens lâches. Implorons l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Pour fondement d'un discours que je me suis efforcé de rendre aussi instructif que sensible, j'ai cru devoir avant toutes choses vous exposer la créance de l'Eglise sur la matière que je traite. L'Eglise donc distingue la pénitence comme sacrement, et la pénitence comme vertu; la pénitence comme sacrement est un des sept moyens généraux que Jésus-Christ a institués pour la sanctification des fidèles, et qui sont comme autant de canaux par lesquels il fait couler la vertu de son sang précieux sur les âmes. Le Sauveur du monde institua cet adorable sacrement d'une manière bien reconnaissable, lorsqu'en donnant la mission à ses disciples, il leur dit, et à tous leurs successeurs dans leur personne : *Allez : ceux dont vous remettrez les péchés, ils seront remis et ceux dont*

vous retiendrez les péchés, ils seront retenus. Or ce sacrement est d'une nécessité absolue pour rentrer dans la grâce, lorsqu'on l'a perdue par le péché mortel. Car quoiqu'un acte de contrition soit suffisant pour réconcilier le pécheur avec Dieu, ce n'est pourtant que sous la condition tacite de s'approcher du sacrement de la pénitence, aussitôt qu'on le pourra; Dieu voulant que ses ministres ratifient, pour ainsi dire, sur la terre la sentence d'absolution qu'il a prononcée dans le ciel en faveur du pénitent. Vérité qui nous est expressément marquée par ce commandement que fit Jésus-Christ à ces lépreux qu'il avait guéris de s'aller montrer aux prêtres : *Ite, ostendite vos sacerdotibus.* (Luc., XVIII, 14.)

Je ne m'étends pas sur les conditions nécessaires pour la validité de ce sacrement : je me contente de vous avoir expliqué le sentiment de l'Eglise sur ce point essentiel de la religion, parce que mon dessein aujourd'hui n'est pas de vous entretenir du sacrement, mais de la vertu de pénitence.

Pour remplir l'âme des pécheurs d'une sainte confiance, ainsi que le sacré concile de Trente l'ordonne aux pasteurs qui parlent aux peuples de la part de Dieu sur cette matière, je dis que cette vertu, qui suppose néanmoins toujours le sacrement ou reçu ou à recevoir, est souverainement efficace pour effacer les plus grands péchés par les mérites du sang de Jésus-Christ; de telle sorte que, si un homme avait commis lui seul tous les crimes qui se peuvent commettre, il pourrait s'en laver en faisant une vraie et une sincère pénitence. Dieu a pris soin d'établir cette grande vérité en tant d'endroits de ses divines Ecritures, et il s'est déclaré sur ce sujet en termes si exprès, qu'il n'y a plus de place pour l'incertitude, et nous sommes bien redevables à sa miséricorde d'avoir voulu que la plus consolante vérité de notre religion fût tout ensemble la plus claire et la plus incontestable.

Prêtons l'oreille aux expressions dont il se sert dans le XVIII^e chapitre de Jérémie : Si cette nation fait pénitence des péchés qu'elle a commis contre moi, je ferai moi-même pénitence du mal que j'avais résolu de lui faire.... Purifiez vos cœurs; ôtez de devant mes yeux ces pensées criminelles dont vous êtes remplis; cessez de faire le mal; commencez à faire le bien, et quand vos péchés seraient rouges comme l'écarlate, je les rendrai plus blancs que la neige. Que l'impie sorte des voies de l'iniquité, qu'il renonce aux mauvais désirs où il s'abandonne; qu'il retourne au Seigneur en vérité et avec confiance, et il lui pardonnera infailliblement, parce qu'il a un fonds inépuisable de bonté et de miséricorde : *Derelinquat impius viam suam* (c'est Dieu qui parle de la sorte), *et vir iniquus cogitationes suas, et convertatur ad Dominum, et miserebitur ejus.... quoniam multus est ad ignoscendum.* (Isa., LV, 7.)

Mais, pour soutenir l'autorité par le raisonnement, il faut considérer que Dieu est

encore plus miséricordieux qu'il n'est sévère, puisque, s'il châtie les péchés des pères sur les enfants jusqu'à la quatrième génération, il ne met point de bornes aux bénédictions et aux récompenses qu'il donne à la vertu même dès cette vie. Or, si ce Dieu si miséricordieux punit le juste qui se pervertit, il doit, à plus forte raison, pardonner au pécheur qui se convertit. Voyons comment il s'en explique dans le XVIII^e chapitre du prophète Ezéchiel : *Si le juste s'écarte des voies de la justice, s'abandonne aux iniquités et aux abominations que les impies ont accoutumé de commettre, je ne me souviendrai plus de toutes les justices qu'il avait faites, il mourra dans ses prévarications et dans son péché.* Ainsi, ajoute-t-il dans le même chapitre : *Si l'impie qui s'abandonnait aux fornications et aux adultères, qui souillait ses mains par les homicides et les violences, qui refusait aux pauvres les aliments et les secours nécessaires* (entendez, riches impitoyables! voyez comme quoi Dieu met l'insensibilité que vous avez pour les pauvres au rang des crimes les plus énormes); *si, dis-je, l'impie fait pénitence de ses désordres, qu'il vienne à observer tous mes commandements avec exactitude; qu'il fasse le jugement et la justice, il ne mourra pas; je ne me souviendrai plus de ses iniquités, et les œuvres de justice lui rendront la vie que les œuvres d'iniquité lui avaient fait perdre.* Dieu pouvait-il s'expliquer en termes plus formels? Mais écoutons comme il continue dans le même chapitre : *Vous qui murmurez en secret contre mes lois, qui dites que mes voies ne sont pas droites: Entendez, maison d'Israël, dit le Seigneur, ce sont les vôtres qui sont iniques et non pas les miennes; car qu'y a-t-il de plus équitable que de pardonner à l'impie quand il revient dans les voies de la justice, et que de punir le juste lorsqu'il s'en écarte? Convertissez-vous donc: Faites pénitence; renoncez à toutes vos prévarications; faites-vous un esprit et un cœur nouveau. Eh! pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël? revenez et vivez!* Voilà de quelle manière s'explique ce Dieu, qui n'est pas venu pour appeler les justes, mais les pécheurs, qui se réjouit dans le ciel avec tous les anges à la vue d'un pécheur qui fait pénitence et qui abandonne tout le troupeau pour aller chercher la brebis qui s'égare. Remarquez, chrétiens, qu'outre le penchant que la bonté de Dieu lui donne à pardonner au pécheur pénitent, il s'en fait comme une obligation et un devoir; il punit avec douleur le juste qui se dérègle, mais il absout avec joie l'impie qui revient, et la grâce qu'il lui fait est tout ensemble un ouvrage de sa justice et de sa miséricorde : en effet, lorsqu'un homme généreux, qui a reçu un outrage, voit celui qui l'a offensé, abattu à ses pieds, qui lui offre de faire toutes les satisfactions qu'il exigera, et qui lui demande grâce avec toutes les marques d'un repentir sincère, peut-il la lui refuser sans dureté et sans injustice? surtout si la personne que celui qui a été offensé considère le plus, in-

terce le en faveur de celui qui supplie. Or, le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation traitera-t-il avec moins d'indulgence des enfants dont la fragilité est toujours mêlée avec la malice, surtout lorsque son propre fils sollicite pour eux; que ces cinq plaies qu'il présente à son père font autant de bouches éloquentes qu'il ouvre en leur faveur; que son sang adorable crie miséricorde auprès de lui, comme le sang d'Abel criait vengeance, et que les gémissements inexplicables de l'Esprit saint se joignent avec les nôtres pour désarmer la colère de notre Juge? Non, non, vous l'avez dit, ô mon Dieu, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié; et un esprit plongé dans l'amertume de la pénitence est un sacrifice d'expiation qui vous apaise. C'est pour remplir les pénitents de cette confiance salutaire que celui qui doit être notre juge est tout ensemble notre avocat, et que nous avons, dit saint Paul, un pontife qui a éprouvé toutes les tentations sans péché, afin d'être plus disposé à nous pardonner les fautes dont elles sont la cause. Les prêtres que Dieu choisit entre les hommes, dit cet Apôtre, pour lui offrir des sacrifices, sont des pécheurs comme les autres hommes; de sorte qu'ils doivent prier pour leurs propres péchés avant que de prier pour ceux du peuple. Jésus-Christ, notre souverain pontife, le prêtre et la victime tout ensemble, fut toujours exempt de la moindre tache du péché; avec la peau d'Esau, il eut la voix de Jacob, mais il ne laissa pas d'être sensible à la faim, à la soif, à la tristesse et à la crainte, qui sont en nous la cause d'une infinité de crimes; il fut exempt de ces mouvements désordonnés, dont la bienséance ne saurait accorder l'idée avec la dignité d'un Homme-Dieu; mais il prit véritablement nos langueurs, comme dit le prophète, et quoique sa volonté fût toujours parfaitement soumise à celle de son Père, il éprouva néanmoins dans la répugnance qu'il eut à boire le calice de sa passion, cette rébellion de la chair contre l'esprit qui est le principe de tous les dérèglements; et il l'éprouva tellement, que, pour la vaincre, il lui fallut soutenir un combat si violent et si rude, qu'il lui en coûta une sueur de sang, qui découla de toutes les parties de son corps adorable. Pourquoi cela, dit l'apôtre saint Paul? Afin que le chef pût compatir aux infirmités des membres et qu'il nous relevât avec plus de compassion, lorsque nous serions terrassés dans les combats où la victoire lui avait été si difficile à lui-même.

Quelle confiance ne devons-nous donc pas avoir dans sa bonté qui, outre le penchant qu'elle a à se répandre, y est encore engagée par une raison si particulière? Pécheur qui m'écoutes, quelque grandes et invétérées que soient les maladies de ton âme, quelque obstination, et quelque malice que tu reconnais dans ton péché, sache que la disposition la plus agréable où tu puisses te mettre devant Dieu, c'est de t'exciter à une entière confiance dans sa miséricorde.

Cette plaie universelle de l'iniquité répandue sur toute la conscience; cette vie criminelle qui n'est qu'un tissu d'abominations et de désordres : voilà, mon frère, un objet digne de la miséricorde infinie de ton Dieu; elle n'a pas besoin de rien trouver qui l'excite dans le pécheur, c'est de son propre fonds qu'elle tire les motifs qui ouvrent ses trésors : c'est cette pécheresse publique, le scandale d'une ville et d'un royaume, dont elle veut faire le modèle d'une pénitence parfaite; c'est ce persécuteur de son peuple, qui ne respire que le sang et le carnage, qu'elle veut changer en un vaisseau d'élection; c'est à ce disciple infidèle, qui le désavoue lâchement à la vue d'une servante, que Jésus-Christ veut donner les clefs de son Eglise; c'est ce malade qui languit depuis si longtemps sur le lit malheureux de ses voluptés infâmes, où son âme est attachée par des liens honteux qui le rendent paralytique et sans aucun mouvement vers le ciel, qu'il veut consoler par cette assurance : *Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua.* (Matth., IX, 2.) C'est cette sainte confiance que Jésus-Christ demandait à tous ces malades qu'on lui amenait de toutes parts, pour être délivrés de leurs infirmités, et dont il remettait les fautes en guérissant les maladies; c'est cette sainte confiance qui faisait couler de la frange de sa robe des vertus miraculeuses; c'est cette même confiance qu'il demande encore aux pécheurs, dont les infirmes qu'il guérissait n'étaient que la figure. La foi, qui nous apprend que le péché attire l'indignation de Dieu sur nous, nous assure que la pénitence le désarme : l'Eglise, qui prononce des anathèmes contre les pécheurs impénitents, reçoit ceux qui se convertissent avec des paroles de paix, et met la rémission des péchés parmi les articles de son symbole : elle gémit sur ceux qui tombent; elle se réjouit sur ceux qui se relèvent. Quelque sévère que saint Paul paraisse, lorsqu'il dit qu'il est impossible que ceux qui retombent après avoir été une fois illuminés, après avoir goûté le don céleste et avoir été faits participants du Saint-Esprit, soient encore renouvelés par la pénitence, et qu'il n'y a qu'une attente terrible des jugements de Dieu pour ceux qui se rengagent volontairement dans des fautes considérables qu'ils ont déjà pleurées, l'Eglise, qui est l'interprète de cet apôtre, se sert de ces paroles pour retenir les pécheurs de rechute, mais non pas pour leur ôter l'espérance du pardon. Elle oppose à ces dures expressions de saint Paul cette réponse si consolante du Sauveur à un de ces disciples, qui, lui demandant si l'on devait pardonner à son frère jusqu'à sept fois; *non-seulement jusqu'à sept fois*, dit le Sauveur, *mais même jusqu'à septante-sept fois*, c'est-à-dire, autant de fois que nous sommes capables de tomber; de telle sorte que, quelque fréquentes que soient les rechutes d'un pécheur, si la seule fragilité en est la cause, si l'occasion prochaine du péché, ou quelque autre défaut

essentiel de conversion, ne lie pas les mains à l'Eglise, elle ordonne à ses ministres de prononcer en faveur des pénitents la sentence d'absolution que Dieu s'est obligé de ratifier dans le ciel. Allons donc avec confiance, dit l'Apôtre, nous jeter aux pieds du trône de grâce, pour y recevoir la miséricorde : *Adeamus ergo cum fiducia thronum gratiæ ut misericordiam consequemur.* (Heb., IV, 16.) Fussions-nous couverts de la lèpre du péché depuis les pieds jusqu'à la tête, il ne faut qu'une larme d'une véritable contrition pour nous laver. Une goutte du sang de Jésus-Christ serait suffisante pour expier les péchés de tous les hommes; et toute la vertu de ce sang adorable, qui nous est appliquée par la pénitence, ne sera pas capable d'effacer les nôtres ! Il y a des pécheurs qui, après avoir commis des fautes considérables, tombent dans une défiance secrète de la bonté de Dieu ; et dans cette tristesse qui opère la mort, du fond de laquelle ils n'ont pas le courage de regarder la hauteur du ciel, à cause de la multitude des péchés qui les accablent, et qui, comme un fardeau pesant, les courbent vers la terre. C'était dans cet état que le Prophète disait à son âme : *O mon âme ! pourquoi es-tu triste ? et pourquoi me troubles-tu ? Espère au Seigneur, parce que tu es encore en état de confesser son nom, et de réparer par une conversion sincère tout le mal que tu t'es fait par ton désordre.* Oui, mes frères, la pénitence n'a pas seulement la force d'effacer les péchés, mais elle est elle-même une vertu de la religion qui renferme toutes les autres. Les œuvres satisfactives sont tout ensemble méritoires ; en expiant les fautes, elles exigent des récompenses ; elles effacent les taches de l'âme, en lui ajoutant une beauté nouvelle, et le lustre qu'elles lui donnaient l'emporte souvent sur l'éclat de l'innocence même qu'elle a perdue. Des fautes réparées par la pénitence ressemblent à ces bâtiments emportés par la violence de la tempête, ou par un débordement impétueux, que l'on rétablit sur des fondements plus fermes et que l'on refait d'une manière plus solide ; ce sont des ruines que l'on répare avec du marbre ; ce sont des défauts que l'on couvre par des ornements précieux ; ce sont des chutes dont on se relève pour marcher avec plus de précaution ; ce sont des égarements dont on revient pour avancer à plus grands pas ; ce sont des os réunis qui deviennent plus forts dans l'endroit où ils ont été rompus que dans les autres. Dieu, qui tire le bien du mal, dit saint Augustin, fait souvent servir nos péchés à notre sanctification : les David, les Madeleine, les Paul, les Pierre, les Augustin, ne se seraient jamais élevés aux plus sublimes degrés de la sainteté, s'ils n'étaient tombés dans l'abîme de l'iniquité. Commencez donc, âmes pécheresses, à vous défaire de cette crainte servile qui vous fait trembler sous la main d'un Dieu qui ne cherche qu'à se répandre en bénédictions sur vous ! Souvenez-vous que le ciel est

rempli de pénitents et de pécheurs qui sont tombés dans les mêmes désordres que vous ; que la bonté de Dieu est toujours plus grande que votre malice ; et que, si le désespoir de sa miséricorde est le comble de tous les crimes, la confiance dans cette même miséricorde en est le remède. Mais il faut que ce soit une confiance légitime et bien fondée, qui soit comme un effet sensible du retour de la grâce dans nos âmes, et un témoignage secret que l'esprit de Dieu rend au fond de nos cœurs, que nous sommes devenus ses enfants par la pénitence : il faut que ce soit le pardon même de nos fautes qui nous fasse croire que Dieu nous les pardonne ; c'est ce que le Prophète demandait à Dieu par ces paroles : *Dimitte me ut refrigerer priusquam abeam, et amplius non ero.* (Psal. XXXVIII, 14.) O mon Dieu ! faites-moi sentir que vous m'avez pardonné, afin que je me retire dans la paix, et que je ne sois plus pécheur comme je l'ai été. Mais afin que cette confiance soit juste, il faut que la pénitence soit vraie. Ainsi, après vous avoir montré combien la pénitence est efficace pour effacer les péchés, afin de rassurer les âmes défiantes, je vais vous marquer les conditions que la pénitence doit avoir pour être véritable.

SECOND POINT.

Comme la pénitence est le seul moyen de satisfaire à la justice de Dieu dans cette vie, et de détourner les châtimens qu'elle nous prépare dans l'autre, il est de la dernière importance pour nous d'apprendre à la bien faire : car il vaudrait encore mieux ne point faire pénitence que d'en faire une fausse, puisque, bien loin d'expier nos péchés, elle en augmenterait le nombre et nous obligerait à faire pénitence de notre pénitence même. C'est pour cela que le prophète Jérémie, parlant sous le nom du faux pénitent, disait : Malheur à moi sur ma contrition la plus maligne de toutes mes plaies ! *Væ mihi super contritione mea pessima plaga mea !* (Jerem., X, 19.) Il gémit sur le malheur de ces lâches pasteurs qui ne font que flatter les malades au lieu de les guérir ; qui annoncent la paix lorsqu'il n'y a point de paix ; et qui réconcilient en apparence les pécheurs avec Dieu, lorsque le tourbillon de sa colère, pour me servir de ses paroles, est prêt à fondre sur leur tête. Ah ! dit Dieu, vous élevez la muraille sur de faibles fondements ; vous l'oignez et vous la blanchissez par le dehors, sans avoir soin de la rendre solide : Je renverserai cette muraille de fond en comble, et je vous accablerai sous ses ruines. Vous brisez les chaînes de bois dont mon peuple était chargé ; mais dans leur place, je lui ferai des chaînes de fer : *Catenas ligneas contrivisti, et faciam pro eis catenas ferreas.* (Jer., XXVIII, 13.)

Travaillons donc à nous instruire des conditions nécessaires pour faire une vraie pénitence ; elles se réduisent à trois. La pénitence doit être rigoureuse, constante, proportionnée au péché. Vous n'aurez pas de

peine à concevoir que la pénitence doit être rigoureuse, si vous considérez qu'elle n'est autre chose qu'une satisfaction que le pécheur rend à la majesté de Dieu, qu'il a irrité par ses offenses; une justice anticipée que le pénitent exerce contre lui-même, pour satisfaire la justice divine : car c'est ainsi que les Pères la définissent. Il faut que le pénitent se substitue en la place de Dieu, qui devrait le punir, et que l'indignation de Dieu contre le péché passe dans le cœur de celui qui l'expié par la pénitence : *In me transierunt iræ tuæ* (Psal. LXXXVII, 17), dit le Prophète. De sorte qu'il faudrait, s'il était possible, haïr le péché autant que Dieu le hait; mais comme cela ne se peut, il faut que cette haine soit du moins aussi forte que nous la pouvons concevoir, parce que la contrition, qui est l'âme de la pénitence, est un acte de la volonté, disent les théologiens, qui renferme deux mouvements, l'un d'amour pour Dieu, l'autre de haine pour le péché : et, afin que cette contrition soit parfaite, ces deux mouvements doivent être en un égal degré dans le cœur du pénitent, parce que Dieu ne saurait devenir l'objet de notre amour, que le péché, son mortel ennemi, ne devienne l'objet de notre aversion : si bien que la mesure de la haine du péché, aussi bien que de l'amour de Dieu, est de haïr le péché sans borne et sans mesure.

Or pour juger combien cela est difficile, il ne faut que considérer l'étroite liaison qu'il y a entre le pénitent et le pécheur : car comme ils ne sont presque tous deux qu'une même chose; qu'il faut que l'esprit s'arme contre l'esprit, la chair contre la chair; que la haine du péché sorte de ce même cœur, qui l'a aimé si passionnément, il est bien difficile que ce qui nous a plu ne nous plaise, et qu'il n'y ait de l'intelligence entre le coupable et le juge. De là vient que la plupart des pénitences sont fausses, parce qu'elles ne sont pas accompagnées de cette rigueur qui en doit être inséparable. Cette rigueur consiste dans l'humiliation de l'esprit, dans la contrition du cœur, dans la mortification du corps. L'humilité, qui est le fondement de toutes les vertus chrétiennes, l'est surtout de la pénitence : car comme l'orgueil est un péché universel, disent les docteurs, qui entre dans tous les autres péchés, ainsi l'humilité est une vertu générale qui doit avoir part à toutes les expiations du péché. C'est pour cela que les pénitents de la primitive Eglise paraissaient prosternés contre terre à la porte des temples, couverts de cendre, revêtus de sacs et de cilices : humiliations extérieures qui marquaient les sentiments de l'humilité profonde dont ils devaient être remplis. C'est par la même raison que l'Eglise ouvre le temps de la pénitence par une cérémonie si humiliante, pour nous apprendre que toutes les mortifications corporelles qu'elle nous impose doivent être appuyées sur cette mortification de l'esprit que l'humilité porte avec elle. Cette humilité de la pénitence

doit être particulièrement causée par le souvenir des crimes qu'on a commis, parce que, dit saint Augustin, si le pénitent s'en souvient, Dieu les oublie; mais si le pénitent les oublie, Dieu s'en souvient. Le prophète David avait toujours son péché devant les yeux : Il faut que les pécheurs se voient, dit saint Augustin, et qu'ils aient horreur d'eux-mêmes : *Oportet ut videant se, et displiceant sibi*. Car cette considération de leur misère et cette présence continuelle de leur péché les tiennent toujours dans un état d'humiliation qui est la plus parfaite disposition que Dieu exige d'eux, et en même temps la plus raisonnable. Car peut-on penser que l'on est coupable de la mort et de la Passion de Jésus-Christ; que sans la miséricorde de Dieu l'on serait précipité dans les flammes éternelles, sans s'annéantir d'autant plus que l'on se reconnaît coupable? Or, comme il n'y a rien de si rigoureux pour l'esprit naturellement superbe que l'humilité, c'est dans la pratique de cette vertu mortifiante que la première rigueur de la pénitence consiste.

L'humilité de l'esprit doit être accompagnée de la douleur du cœur; le Prophète les joint ensemble : *Cor contritum et humilatum*. (Psal. L, 19.) Cette douleur est même ce qu'il y a de plus efficace de la part de l'homme dans la pénitence, parce que la pénitence, disent les théologiens, n'est autre chose qu'une compensation du péché. Or comme c'est du cœur que sortent immédiatement tous les péchés, dit Jésus-Christ, c'est aussi par la douleur qui sort directement du cœur qu'ils doivent être expiés, et le plaisir qu'on a pris à les commettre doit être compensé par le regret de les avoir commis. On peut juger combien cette douleur doit être forte par les noms de contrition et de componction que l'Ecriture lui donne; pour nous marquer, disent les interprètes, que le cœur du pénitent doit être brisé et percé par la douleur, à peu près comme en brisant un vase, ou en percant un ulcère, on en fait sortir ce qu'il y a d'impur; comme si les larmes qui sortent du cœur emportaient avec elles toute la corruption du péché qui les fait répandre. De là vient que David en baignait son lit et qu'il en détrem-pait son pain. Ah! mon frère, dit saint Augustin, vous pleurez le corps de cet ami, dont l'âme s'est séparée, et vous ne pleurez pas votre âme, dont Dieu s'est retiré : *Luges corpus a quo recessit anima; non luges animam a quo recessit Deus*. Vous êtes pénitent, et vous cherchez encore le plaisir. Cependant ce n'est pas assez que l'esprit soit humilié et le cœur affligé, il faut encore que le corps soit mortifié. Comme le cœur est, pour ainsi dire, le chef des conspirations que le pécheur fait contre la majesté divine, il doit être le plus rigoureusement puni par la contrition : mais le corps étant le complice et l'exécuteur des crimes que le cœur conçoit, il faut qu'il en partage le châtiment autant qu'il en est capable. Il faut que ceux qui ont eu l'audace de violer le temple de Dieu,

et de contrister le Saint-Esprit, vous reconnaissez les paroles de l'Apôtre, soient rigoureusement punis. Il nous en doit coûter pour rentrer véritablement dans la grâce de Dieu, afin que le souvenir des peines que nous aurons eues à nous délivrer des liens du péché, nous fasse craindre d'y retomber encore, parce que sans cela la facilité de recevoir le pardon de nos fautes ne ferait qu'autoriser une licence malheureuse de les commettre; et la malice de l'homme qui abuse de tout, dit saint Augustin, ne manquerait pas de faire servir le remède institué pour l'expiation des péchés, de prétexte à s'y abandonner sans scrupule. Ne nous flatons point, mes frères, dit l'apôtre saint Paul; comme vos corps vous ont servi à commettre le crime, il faut qu'ils vous servent à le réparer; comme vous en avez fait des idoles de la vanité, il faut que vous en fassiez des victimes de la pénitence; comme vous les avez sacrifiés au monde par ces voluptés criminelles où vous les avez plongés, par ce faste et ce luxe excessif dans lequel vous les avez entretenus, par cette mollesse et cette sensualité dans laquelle vous les avez nourris, il faut les sacrifier à Dieu, en embrassant toutes les confusions qu'ils seront capables d'essuyer, en renonçant à toutes les joies et à toutes les satisfactions, non-seulement dangereuses et criminelles, mais même, autant qu'il est possible, aux permises et aux innocentes. Car, comme dit saint Grégoire, on doit se défendre les choses permises avec autant de sévérité qu'on a eu de facilité à se permettre les choses défendues. Enfin, mes frères, où il n'y a point de rigueur ni de mortification, il n'y a point de pénitence : toutes les idées que vous pouvez vous former de cette vertu sont fausses, si elles vous la présentent autrement que rigoureuse et sévère. Il faut que les œuvres satisfactives, qui sont les rédemptrices des péchés, comme parle saint Cyprien : *Redemptrices peccatorum*; il faut, dis-je, que ces œuvres aient rapport avec la Passion de Jésus-Christ, dont elles achèvent l'ouvrage.

Cependant, mes frères, examinez-vous sur ce point. Qu'est-ce que votre vie a de plus sévère et de plus mortifié, qu'elle n'avait avant que vous fussiez tombés dans ces fautes que vous savez et dont vous prétendez faire pénitence? Toutes ces douceurs ménagées avec tant d'artifice par l'amour-propre; toutes ces réserves que l'on fait dans les demi-ruptures des attachements criminels; cette superfluité excessive d'ornements et de parures que l'on se permet toujours; ces conversations qui ne paraissent innocentes qu'en comparaison des désordres passés; ces murmures secrets contre la rigueur d'une loi, qui nous défend des choses pour lesquelles nous soupignons encore; ces affections, qui pour être renfermées dans les bornes du cœur, semblent n'avoir rien de criminel : tout cela, chrétiens, ne peut point s'accorder avec l'esprit de la pénitence, qui non-seulement est ennemi

du péché, mais de tout ce qui en approche. Quoi ! se précautionner avec des soins incroyables contre toutes les incommodités de la vie; rompre les jeûnes observés par l'Eglise, pour les plus légères indispositions; porter l'esprit de la vanité et du monde jusque dans les œuvres de piété; former des assemblées de charité par ostentation; entendre des messes d'éclat par coutume; assister au sermon d'un prédicateur célèbre par curiosité; ne vouloir pour directeurs que des hommes dont la réputation distingue celles qui se conduisent par leurs lumières : toutes ces choses peuvent-elles s'accorder avec l'esprit de la pénitence? Faut-il s'étonner si la fausseté de ces conversions se fait connaître ordinairement par leur peu de durée?

La marque la moins suspecte de la vérité d'une conversion, c'est la constance; les pénitences suivies de rechutes sont ordinairement fausses, parce que l'amour-propre en est le principe : car, comme il est naturellement ennemi de ce qui choque les sens et la nature, il ne saurait demeurer longtemps dans une disposition violente. Ainsi lorsqu'il forme des desseins qui combattent ses inclinations ou ses répugnances, il les abandonne bientôt, il faut absolument qu'il sorte d'un état qui le gêne, et qu'il rentre dans sa situation naturelle; de sorte que, si c'est l'amour-propre qui fait résoudre un pécheur à se mortifier, cette résolution ne durera pas longtemps; le même amour-propre qui l'avait fait naître la fera mourir : il l'avait formée dans un temps qu'elle le flattait; il la rompra aussitôt qu'elle commencera de lui déplaire. Mais lorsque la grâce de Dieu est le principe d'une conversion, elle subsiste. La pénitence d'un pécheur véritablement converti doit persévérer jusqu'à la mort, qui en est la consommation; il ne quitte point cette planche favorable que l'Eglise lui présente après son naufrage, qu'elle ne l'ait mis hors du péril de se perdre. C'était le conseil que donnait saint Ambroise à une vierge qui était tombée dans une faute considérable : « Ma fille, lui disait ce saint évêque, attachez-vous fortement à la pénitence; embrassez étroitement cette planche secourable, et ne vous en séparez point qu'elle ne vous ait conduite au port. » En effet, dit saint Bernard, la confession est comme un remède qui emporte la fièvre; mais la pénitence est comme un régime de vie, qui rétablit les forces et dont on a besoin pour recouvrer une santé parfaite, surtout si l'on a demeuré longtemps dans le crime, parce que les longues habitudes du péché sont comme ces grandes maladies qui laissent toujours après elles une certaine langueur dont on a de la peine à revenir. Le péché, dit le même Père, est une flèche que la confession arrache de l'âme, mais la flèche ôtée, il reste une plaie dangereuse qu'il faut guérir. Après la guérison de la plaie, il reste une cicatrice difforme qu'il faut fermer : et après la cicatrice fermée, il y a

encore une certaine flétrissure qu'il faut emporter, afin que l'âme ait un éclat et une blancheur quelquefois plus belle que celle de l'innocence. » Or, tout cela ne se fait que par la constance et la durée de la pénitence.

A la vérité un pécheur sujet à retomber peut recevoir le pardon de ses fautes dans le tribunal de la confession ; mais si la vertu de la pénitence ne conserve en lui la grâce du sacrement, il se rengagera bientôt dans les liens du péché ; l'esprit immonde chassé de sa maison pour un temps y reviendra bientôt avec sept autres esprits plus méchants que lui, pour rendre les derniers désordres de ces pécheurs plus grands que les premiers. Les péchés passagers sont des péchés écrits sur le sable, qui s'effacent facilement ; mais les péchés de rechute sont ce péché de Judas, dont parle Jérémie, écrit sur le fer et sur le bronze avec une pointe de diamant : *Peccatum Juda scriptum est stylo ferreo in ungue adamantino.* (Jerem., XVII, 1.) Toutes les fois que nous retombons, c'est comme autant de nouveaux coups de burin que nous donnons à ces caractères d'iniquité déjà formés, qui les approfondissent et les rendent enfin ineffaçables. Une terre, qui toujours arrosée et cultivée ne produit que des épines, est bien près de recevoir la dernière malédiction de l'abandonnement, dit l'Apôtre. L'on retombe à la fin si souvent que l'on ne se relève plus ; et cette dernière rechute marquée dans les décrets de Dieu, et qui donne le sceau à notre réprobation, nous cause cette plaie incurable dont le prophète menaçait la maison d'Israël, et cette rupture qui ne se peut remettre : *Pessima plaga tua, insana-bilis fractura tua.* (Jerem., X, 12.) O mon Dieu ! j'ai été un apostat et un prévaricateur ; le passé ne m'offre que des sujets de tremblement et d'affliction ; je n'ai plus d'espérance que dans un avenir incertain, que votre bonté me laisse pour faire pénitence : mais j'ai toujours cette même fragilité qui m'a fait transgresser vos saintes lois ; les résolutions que je fais maintenant de vous être fidèle ne sont pas plus fortes que celles que j'ai formées autrefois, et que j'ai si malheureusement violées ; je puis oublier celles-ci comme j'ai oublié les autres. Confirmez donc, ô mon Dieu ! ce que vous avez opéré en moi ; faites que j'éprouve par un renouvellement général de mon cœur un exemple sensible de la puissance de votre grâce qui me fortifie, et que ce changement de vie soit un de ceux où la droite du Très-Haut se reconnaisse : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi.* (Psal. LXXVI, 11.)

D'ailleurs, outre que la pénitence est nécessaire pour conserver la vertu du sacrement, lorsque la confession a été bonne ; elle l'est encore pour réparer dans les confessions suivantes les défauts des premières. Car, quoique les œuvres faites dans le péché soient des œuvres mortes ; quand elles sont bonnes en elles-mêmes, elles ont quelque vertu morale pour disposer Dieu à

nous accorder des grâces qui nous font connaître le malheur de ces réconciliations trompeuses sur lesquelles nous nous reposons. Ce qui se voit par l'exemple du centenier, dont les prières et les aumônes, quoique sans mérite dans l'idolâtrie où il était, ne laissèrent pas de monter jusqu'au ciel, et de lui attirer la grâce d'une conversion miraculeuse.

Outre cela nous ne savons jamais si nos confessions ont été bonnes ou mauvaises, et si nous sortons du tribunal de la pénitence dignes de haine ou d'amour. La foi nous apprend qu'un pécheur, qui s'en approche avec les dispositions nécessaires, y reçoit infailliblement le pardon de ses fautes ; mais nous ignorons toujours si nous avons eu ces dispositions sans lesquelles la vertu du sacrement est suspendue. Ah ! si nous devons trembler même pour les péchés remis ; si saint Paul, à qui la conscience ne reprochait rien, ne se croyait pas justifié pour cela ; si David assuré du pardon de son crime ; si Madeleine qui en avait reçu l'absolution de la bouche de Jésus-Christ, ont fait de si austères et de si longues pénitences, que ne devons-nous pas faire, nous qui ne savons que trop que nous avons mérité l'enfer, mais qui ne pouvons jamais savoir sans révélation que nous soyons rentrés dans la grâce que nous avons perdue ? Ah ! que je crains pour ces pécheurs qui ne laissent dans le confessionnal que le souvenir de leurs fautes ; qui ne mettent aucun appareil à des plaies qu'ils croient entièrement fermées, et qui, après avoir passé les années entières dans le désordre, ne font qu'une pénitence d'une matinée ; car la troisième qualité de la vraie pénitence est d'être proportionnée au péché.

Nous ne pouvons pas de nous-mêmes proportionner notre pénitence à notre péché ; ce sont les mérites de Jésus-Christ qui mettent entre nos fautes et nos œuvres satisfactrices cette proportion rigoureuse et véritable qui ne saurait venir de nous, la bonté infinie des uns ayant de quoi réparer la malice infinie des autres. Mais comme ces mérites ne nous sont appliqués que par ces œuvres, il faut que nous mettions entre ces œuvres et nos péchés toute la proportion dont nous sommes capables, afin de faire non-seulement des fruits, mais des fruits dignes de pénitence : *Facite ergo fructum dignum pœnitentiæ.* (Matth., III, 8.) Quelquefois un acte de pénitence est si parfait, qu'il est seul suffisant pour faire cette proportion. Telle fut la contrition de Madeleine aux pieds de Jésus-Christ ; elle a péché toute sa vie, et elle n'a encore aimé qu'un moment ; cependant beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé ; et cet amour d'un moment est si parfait, qu'il efface tous les péchés de sa vie. Mais comme il y a peu de pénitents qui puissent produire des actes si héroïques, il faut du moins que la multitude de leurs exercices en répare l'imperfection. Vous avez vieilli dans le péché, il faut que vous mouriez

dans la pénitence; vous avez donné à vos sens ce qu'ils ont demandé; il n'est point de sortes de voluptés que vous n'ayez essayées; votre esprit devenu l'esclave de ces passions brutales dont il devait vous découvrir l'infamie, vous a fourni des raffinements honteux dans le vice, et des manières d'offenser Dieu qui ne sont peut-être connues que de vous et des démons qui vous les ont inspirées. Comment voulez-vous réparer tout cela si vos pénitences ne sont aussi extraordinaires que vos désordres; si vous n'êtes aussi mortifié que vous avez été sensuel; si vous n'êtes aussi ingénieux à expier le péché que vous l'avez été à le commettre? Comment voulez-vous réparer ces entretiens impies, qui ont fait de votre bouche comme un sépulcre ouvert, d'où une odeur de mort s'est répandue dans toutes les compagnies où vous avez passé? ces médisances atroces qui ont caché le venin des aspics sous vos lèvres, et qui, dans des discours plus doux que l'huile, ont enveloppé les traits les plus âcres de la calomnie? ces regards à toute heure répandus, qui ont entraîné votre cœur tout entier avec eux vers des objets que votre concupiscence a dévorés? ces yeux pleins d'adultère et d'une iniquité sans relâche, comme parle l'apôtre : *Oculos plenos adulterii, et incessabilis delicti* (II Petr., II, 14); comment, dis-je, réparer tout cela, qu'en proportionnant la pénitence au péché? *Quantum glorificavit se in deliciis, tantum date illi tormentum et luctum.* (Apoc., XVIII, 7.) Car voilà proprement ce que c'est que la pénitence, dit saint Thomas; opposer la mortification à la sensualité, la tristesse à la joie, le recueillement à la dissipation, l'humilité à l'orgueil, le bien au mal : *Tantum studeat ad bene agendum, quantum studuit ad peccandum.* Mais il n'y a donc plus de plaisir à espérer pour moi? Quand cela serait, je me réjouirais avec saint Paul de vous avoir affligés par la pénitence. Ne serions-nous pas trop heureux, si, par le peu d'années qui nous restent à vivre, passées dans le deuil et l'amertume, nous pouvions racheter, comme parle l'Apôtre, tout le temps que nous avons si malheureusement perdu? Mais, mes frères, je viens aujourd'hui pour vous consoler, et non pas pour vous affliger; et l'esprit de Dieu m'inspire des moyens pour vous faciliter cette pénitence dont l'obligation indispensable vous étonne.

TROISIÈME POINT.

La première raison dont je me sers pour vous faciliter la pénitence, c'est qu'il y a plus de véritable douceur dans les exercices de cette vertu, quelque rigoureuse qu'elle paraisse, que dans les fausses et malheureuses joies du monde. Les impies l'avouent dans la *Sagesse*, et ils en font à toute heure de cruelles épreuves : *Nous avons marché par des voies épineuses et difficiles.* Et le Saint-Esprit dit en termes formels que la tribulation et l'inquiétude entrent dans l'âme qui opère l'iniquité. Le Sauveur du

monde, au contraire, nous assure que son joug est doux et léger; et le Prophète invite les pécheurs, lassés dans la voie de l'iniquité, à entrer dans celle de la justice, et à goûter combien le Seigneur est doux, après avoir éprouvé combien il est amer de l'avoir abandonné.

Une âme plongée dans les voluptés criminelles ne peut s'imaginer de douceur dans une vie chrétienne et pénitente; mais qu'avec le secours de la grâce elle fasse un effort pour revenir à Dieu, elle verra la différence qu'il y a entre l'esclavage du démon et le service de Jésus-Christ. Saint Augustin, encore partagé entre les mouvements de la grâce et ceux de ses passions, ne formait pas plutôt le dessein de se convertir qu'il se sentait arrêté par des voluptés enchanteuses qui le tiraient par la robe et qui lui disaient d'une voix caressante et flatteuse : *Augustin, comment pourras-tu vivre sans nous?* Cependant aussitôt que ce saint pénitent, par un effort généreux, eut rompu le charme funeste qui le retenait dans les liens du péché, il s'écriait : *Quam suave mihi fuit carere voluptatibus!* Qu'il me fut doux d'être privé de ces plaisirs sans lesquels je n'imaginais aucune douceur! Il en est à peu près comme d'un malade qui, dans le dégoût que la fièvre lui donne, rejette les viandes les plus exquis qu'on lui présente; mais le goût, lui revenant avec la santé, fait qu'il se nourrit avec plaisir des choses dont la seule odeur lui était insupportable. J'en atteste ici la conscience de ce pécheur véritablement converti qui m'écoute, s'il y en a quelqu'un dans cet auditoire. N'est-il pas vrai, mon frère, que tu trouves plus de consolation dans cette retraite, dans cette oraison, dans cette lecture spirituelle, dans ces larmes mêmes que le souvenir de tes égarements te fait répandre, que tu n'en trouvais dans ces intrigues profanes, traversées de tant de chagrins et d'amertumes? Ah! chrétiens, la racine de la pénitence est amère, mais les fruits en sont doux; la grâce, qui en est le principe, en adoucit toute la rigueur, parce qu'elle fait aimer tout ce qu'elle fait vouloir, et qu'il n'y a point de peine où il y a de l'amour : l'esprit de Dieu, qui anime les vrais pénitents et qui ne se trouve point dans le trouble, porte toujours avec lui la paix et la consolation. Dieu, qui connaît la faiblesse du cœur humain, ne permet pas que, dans ce divorce douloureux qu'il fait avec les créatures, il se trouve dépouillé des consolations divines; il est bien juste que les pénitents aient quelque part à la joie que leur conversion donne à tout le ciel; il ne se peut faire que cette brebis égarée ne soit bien aise de se voir entre les bras du Pasteur et dans le sein du troupeau; que cet enfant prodigue ne s'estime heureux, en passant de l'étable des bêtes où la faim le consumait, à la table d'un père qui le reçoit avec magnificence; et que ce captif délivré de la pesanteur de ses fers ne se réjouisse de se voir dans une heureuse liberté.

A la vérité, la pénitence renferme une

douleur d'avoir offensé Dieu ; mais cette douleur n'a rien d'incompatible avec cette sainte joie à laquelle l'apôtre saint Paul invitait les premiers chrétiens aussi bien qu'à la pénitence : *Gaudete in Domino semper ; iterum dico, gaudete.* (Phil., IV, 4.) La grâce, qui s'accommode aux différentes inclinations, ne demande pas que des personnes naturellement gaies soient toujours affligées et mélancoliques, de peur que, se faisant une manière de vie trop directement opposée à leur humeur, la nature gênée par cette violence n'y succombât. Il n'est pas même absolument nécessaire que la douleur du pénitent soit sensible, disent les théologiens ; il suffit qu'elle soit dans la partie supérieure de l'âme, qui est seule capable de pénitence et de péché, car il est certain que les objets présents nous touchent toujours beaucoup plus que les absents, que l'on pleure quelquefois plus amèrement la perte d'une créature que les péchés qu'elle nous aura fait commettre. Cependant, si, pour recouvrer la grâce de Dieu, l'on se sépare de cette personne qui nous la fait perdre, quelques larmes que nous coûte sa séparation, il paraît que nous aimons plus Dieu que cette créature, puisque nous la quittons pour Dieu, et que la douleur de la pénitence l'emporte sur la douleur de la séparation quoique plus sensible : d'ailleurs cette douleur du pénitent est toujours mêlée d'une consolation intérieure qui en détrempe toute l'amertume : le pénitent ne doit jamais envisager la grandeur de ses crimes sans considérer la multitude des miséricordes de Dieu, afin que ces deux objets également présents à son esprit le troublent et le rassurent, l'affligent et le consolent ; et que de ce mélange de crainte et d'espérance, d'affliction et de consolation, il se forme au fond de son âme une certaine tristesse paisible, ce pain de larmes dont parle le Prophète, qui est tout ensemble le remède et la nourriture des pénitents, et qui, dans son amertume, renferme une certaine saveur que l'âme goûte : *Cibabis nos pane lacrymarum.* (Psal. LXXIX, 6.)

Mais, outre cette raison générale, qui a de quoi adoucir toutes les rigueurs de la pénitence, voici trois moyens excellents que je vous propose pour vous faciliter l'exercice de cette vertu ; car que me servirait de vous avoir découvert l'excellence et la nature du remède, si vous ignoriez la manière de l'appliquer. Ces trois moyens sont une pénitence d'acceptation, une pénitence de précaution, une pénitence d'humiliation. Je m'explique, chrétiens, et je vous demande encore un moment d'attention pour vous développer un grand secret de la miséricorde de Dieu qui vous est peut-être inconnu : Je vous ai dit que la pénitence, pour être vraie, devait être rigoureuse, constante, proportionnée au péché : ces trois qualités de la vraie pénitence vous font craindre de l'embrasser ; mais pour la rendre rigoureuse sans faire beaucoup d'efforts, acceptez les peines que Dieu vous envoie pour l'expiation

de vos offenses. Pour la rendre constante, nonobstant votre fragilité, précautionnez-vous contre les occasions et les passions qui sont les causes ordinaires de vos chutes. Pour la rendre proportionnée à vos péchés, humiliez-vous aussi profondément devant Dieu que vous l'avez offensé grièvement.

Toutes les peines de cette vie sont des pénitences que Dieu nous impose, qui peuvent servir à l'expiation de nos péchés, si nous les recevons dans cette vue ; c'est dans cet esprit de satisfaction que les frères de Joseph reçurent les épreuves que l'innocente rigueur de leur frère leur fit souffrir dans l'Égypte ; c'est ainsi que le prophète David pensait à son péché dans toutes les disgrâces qui lui survenaient ; et que ce roi pénitent, au lieu de murmurer contre les coups de la main de Dieu, était prêt à soutenir les fléaux les plus rigoureux de sa justice : *Quoniam ecce ego in flagella paratus sum.* (Psal. XXXVII, 18.) Cette sorte de pénitence est la plus parfaite et la plus sûre, parce que notre propre volonté, qui se trouve souvent dans nos mortifications, comme dit le Prophète, n'a point de part à celles que Dieu nous envoie, c'est une pénitence propre qu'il nous choisit. Cet homme sensuel n'a pas de peine à faire des aumônes ; mais il ne peut se résoudre à jeûner. Cet homme orgueilleux fait de grandes austérités sans effort, et ne saurait souffrir la moindre mortification. Dieu envoie une maladie aux voluptueux, une confusion au superbe ; c'est à eux d'accepter ce châtiment, c'est un remède que la main de Dieu applique immédiatement sur la plaie de cet orgueil et de cette sensualité. Nous n'aurions pas assez de courage pour embrasser de nous-mêmes les pénitences qui nous conviennent. Dieu, qui connaît notre faiblesse, nous épargne des efforts dont nous ne sommes pas capables ; il nous ôte ces biens pour qui on avait trop d'attache ; il efface cette beauté qu'on idolâtrait, il ménage cette séparation à laquelle on n'aurait pu se résoudre. Nous n'avons qu'à joindre notre volonté avec celle de Dieu dans ces rencontres ; l'acceptation de cette pénitence nous sera aussi méritoire que si elle venait de nous : mais surtout, ce sont les peines qui sont les suites immédiates de nos péchés, que nous devons recevoir en esprit d'expiation. Telle fut la perte de cet enfant conçu de l'adultère de David, qui lui fut si sensible ; la révolte de son fils Absalon, dont il pleura la mort avec tant de larmes ; et cette peste générale qui ravagea tout son royaume. Telles sont ces maladies que le dérèglement de la jeunesse cause dans un âge plus avancé ; ces confusions attachées aux scandales que l'on a donnés ; ces remords cuisants qui suivent l'accomplissement de ce péché honteux que vous venez de commettre ; ces embarras où vous a jeté la mauvaise issue des vains projets de votre ambition et de votre cupidité ; ces premières punitions de nos péchés, acceptées avec soumission, peuvent devenir

les premiers fruits de notre pénitence. Mais outre les peines qui ont une liaison particulière avec nos crimes, toutes celles dont la vie humaine est semée, tous ces chagrins et toutes ces contradictions qui se présentent à essuyer dans le commerce du monde, et qui, comme des épines perçantes, se trouvent à toute heure sous nos pas, peuvent devenir, par une acceptation volontaire des satisfactions aussi efficaces que faciles, car enfin ces peines sont inévitables, nous ne faisons que les adoucir en les acceptant, et nous rendons sans effort notre pénitence rigoureuse. Elle sera constante nonobstant notre fragilité, si nous avons soin de nous précautionner contre les causes ordinaires de nos chutes. J'ai fait un pacte avec mes yeux, disait le saint homme Job, pour ne les pas ouvrir sur aucun objet qui puisse blesser la pureté de mon âme : *Pepigi fœdus cum oculis meis, ut ne cogitarem quidem de virgine.* (Job, XXXI, 1.) Vous connaissez votre faiblesse par de malheureuses expériences, les moindres tentations vous conduisent jusqu'aux portes de la mort ; ayez recours au jeûne et à la prière, les seules armes avec lesquelles vous pouvez terrasser le démon redoutable qui vous persécute. Prenez la discipline en main, disait le Prophète-Roi, de peur que l'indignation de Dieu ne s'allume, et que vous ne vous égariez de la voie juste où vous êtes rentrés. Demandez souvent à Dieu qu'il ferme vos yeux à la vanité, qu'il vous défende contre ces flèches volantes pendant le jour, et ces intrigues qui se trament dans les ténèbres. Vous portez, dit l'Apôtre, un trésor inestimable dans des vases si fragiles, et vous les exposez à tant de pierres de scandale, où ils se peuvent briser dans le tumulte du monde. « Vous êtes, dit saint Chrysostome, une pile de bois sec et ensouffré, et vous vous jouez parmi les brasiers et les flammes. » Vous connaissez combien vous êtes susceptibles des impressions de la vanité, et l'on vous voit à toute heure dans les lieux où l'air contagieux du siècle se respire dans toute sa corruption, par l'assemblage de ceux qui en sont les plus infectés. Fuyez du milieu de Babylone, cherchez un asile dans la retraite, tenez toutes les portes par où le péché peut entrer dans vos âmes soigneusement fermées ; surtout s'il y a quelque objet dont l'approche vous soit funeste, éloignez-vous de cet écueil fatal. C'est cet œil qu'il faut arracher, c'est cette main droite qu'il faut couper ; les remèdes mitigés sont inutiles où le fer et le feu sont nécessaires. Cette précaution est rigoureuse, il est vrai, mais il est bien plus facile de la garder que de soutenir les combats, où l'on s'expose quand on la néglige ; outre qu'on est déjà perdu dès que l'on se met en péril de se perdre sans nécessité. Vous ne pouvez résister à la seule tentation de voir cette personne, comment donc triompherez-vous des tentations que sa présence fera naître ? Cet effort vous sera douloureux, mais il sera suivi d'une consolation extrême : cette pré-

caution sera l'expiation du passé et un préservatif pour l'avenir.

Il me resterait maintenant à vous marquer la manière de rendre votre pénitence proportionnée à votre péché, qui consiste à vous humilier aussi profondément devant Dieu que vous l'avez offensé grièvement. Cette pratique, mes frères, est aussi excellente qu'elle est facile : elle est excellente, puisqu'un cœur humilié désarme la justice de Dieu : elle est facile, puisque le pécheur n'a qu'à demeurer dans le néant où son péché l'a réduit devant Dieu. La grandeur de nos fautes renferme un sujet d'humiliation qui leur est conforme. Un pécheur doit détester la malice de ses crimes, mais il doit accepter la confusion qui leur est attachée, pour faire servir l'une de remède à l'autre ; et comme cette confusion inséparable du péché est toujours dans le même degré que la malice, l'humiliation que le pécheur en tire met une proportion véritable entre son péché et sa pénitence.

Voilà, mes frères, ce que l'esprit de Dieu m'a inspiré pour vous préparer à une véritable pénitence au jour terrible du jugement dernier. Si, après avoir annoncé au pécheur l'obligation de se convertir, dit Dieu au prophète Ezéchiel, il s'obstine à demeurer dans son désordre, il mourra dans son iniquité ; mais tu auras délivré ton âme en lui représentant le péril où il expose la sienne. Je me suis acquitté autant que je l'ai pu de ce devoir ; je vous ai convaincu de l'efficacité de la pénitence ; je vous ai marqué les conditions nécessaires pour la rendre véritable ; je vous ai ouvert les moyens propres pour vous en faciliter les exercices : après cela si vous ne pensez sérieusement à vous convertir, sachez que Dieu vous demandera un compte rigoureux de ce discours que vous aurez entendu avec si peu de fruit. Le temps s'approche, dit le Seigneur, où ma colère doit fondre sur vous : ma fureur, suspendue par ma patience, se répandra comme un torrent impétueux qui a rompu ses digues ; je vous jugerai selon vos voies ; je mettrai tous vos crimes devant vos yeux, toutes vos abominations seront au milieu de vous. Si j'aiguise mon glaive comme la foudre, et que ma main s'arme du jugement, je tirerai vengeance de mes ennemis, et je tremperai mes flèches dans le sang de ceux que ma colère aura immolés. Frémissons, mes frères, à ces étonnantes expressions d'un Dieu qui ne nous menace que pour nous faire éviter par la pénitence les châtiments qu'il nous fait craindre. Jérusalem ! Jérusalem ! convertis-toi au Seigneur. Jusqu'à quand les pensées malheureuses qui t'occupent demeureront-elles dans ton cœur ? Faites pénitence, parce que le royaume des cieux approche, et que la mort, qui doit vous l'ouvrir ou le fermer pour jamais, vous trouvera sans pénitence, si vous ne vous hâtez de la faire ; mais ne faites point de ces pénitences précipitées sur lesquelles la conscience, fatiguée du poids de ses remords, se décharge pour chercher la paix.

que l'amour propre lui demande. Souvenez-vous que la pénitence de Jean-Baptiste préparait à la pénitence de Jésus-Christ; que ces terres, qui ont demeuré longtemps en friche, doivent être entièrement renouvelées avant que d'être propres à porter des fruits, et qu'il en faut arracher les épines avant que d'y jeter la semence : *Novate vobis novale, et nolite serere super spinas* (Jer., IV, 3.) Il y a des péchés qui, comme un feu dévorant, consomment toute la vertu de l'âme, dit le Saint-Esprit, et qui emportent jusqu'aux moindres germes de la piété : *Ignis ejus usque ad perditionem devorans, et omnia eradicans genimina.* (Job, XXXI, 22.) Quand on les a commis, il faut recommencer l'édifice chrétien par le fondement de la foi, dont la seule habitude subsiste dans cette ruine générale. Surtout ne vous reposez point sur ces vains projets de conversion, que la vertu de la parole de Dieu forme peut-être maintenant dans vos âmes. Faites que les œuvres de pénitence en suivent les desseins, et que de dignes fruits naissent bientôt de ces semences que la grâce fait germer dans vos cœurs, parce que Dieu n'a sur vous que des pensées de paix; qu'il vous assure qu'en quelque jour que vous vous convertissiez, votre iniquité ne vous nuira pas, et que si vous faites pénitence dans cette vie, il vous fera miséricorde dans l'autre, que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON LXVIII.

POUR LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME.

Assumpsit Jesus duodecim et ait illis: Ecce ascendimus Jerosolymam, et consummabuntur omnia quæ scripta sunt per Prophetas de Filio hominis. (Luc., XVIII.)

Jésus prit avec lui ses douze disciples, et il leur dit : Voilà que nous allons en Jérusalem, afin que toutes les choses que les prophètes ont écrites du Fils de l'homme s'accomplissent.

Ce n'est pas sans raison que le Sauveur du monde entretenait souvent ses apôtres des ignominies de sa Passion, et que dans l'Evangile de ce jour il les assemble pour leur faire un détail particulier de tout ce qu'il doit souffrir en Jérusalem. Il connaissait, dit saint Chrysostome, la faiblesse de leurs esprits encore grossiers et terrestres. Il savait à quelle dangereuse tentation sa mort ignominieuse les allait exposer : il jugeait bien que le Pasteur étant frappé, les timides brebis seraient dispersées; et il leur prédit les circonstances de sa Passion, dit ce Père, pour les fortifier en les préparant à soutenir l'épreuve où le scandale de la croix les allait mettre.

C'est dans le même esprit, mes frères, que l'Eglise retrace aujourd'hui aux fidèles l'image de ce crucifiement douloureux de Jésus-Christ, que tant de pécheurs renouvellent dans ces jours de scandale pour la religion. Mes enfants, leur dit-elle par la bouche de ses ministres, voici le temps où Dieu va être abandonné, trahi, outragé, insulté et déshonoré par les impies : voici le temps où l'insolence des pécheurs doit se redoubler, et le zèle des justes doit se ra-

lentir : voici le temps, en un mot, où vous allez tous être exposés à donner ou à recevoir le scandale : *Omnes scandalum patiemini in hac nocte.* (Matth., XXVI, 31.) Travaillez donc à vous précautionner dans un si grand péril pour vos âmes : craignez d'entraîner les autres par votre mauvais exemple, et de vous laisser entraîner vous-mêmes par le mauvais exemple des autres; car *malheur à celui par qui vient le scandale*, dit Jésus-Christ, *et heureux celui qui ne sera point scandalisé dans moi.*

Vous voyez, mes frères, que c'est du scandale que je veux aujourd'hui vous entretenir? Matière d'une extrême importance dans la religion, matière qui a des rapports si étendus et si essentiels dans la morale chrétienne, qu'ils entrent presque dans tous les devoirs et dans toutes les actions de notre vie; matière dont l'intelligence est d'une nécessité si absolue, qu'il est impossible d'être un véritable chrétien sans en être pleinement instruit, et cependant si négligée qu'il se trouve peu de chrétiens qui travaillent sérieusement à s'en instruire : car combien de personnes scandalisent et sont scandalisées sans savoir le plus souvent ce que c'est que le scandale. Ce poison se répand et s'insinue dans nos âmes en tout temps, en tous lieux, par dessein, par imprudence, par le silence, par les paroles, par les visites, par les vêtements, par les regards, par les gestes, par la dévotion même mal conduite, aussi bien que par le vice. En un mot, comme toute la vie chrétienne est partagée entre nous et le prochain, ce qu'il y a souvent de plus criminel dans notre conduite est le peu d'édification et le scandale qu'elle cause.

J'ai donc cru, mes frères, qu'un sujet qui serait si utile à traiter dans une autre occasion deviendrait de la dernière importance dans ces jours de libertinage, qui sont comme des scandales annuels et publics dans le christianisme : dans ces jours, dis-je, où la religion, qui devrait arrêter le cours de tant de désordres, déshonorée elle-même par ses propres enfants, leur est presque un sujet de scandale : *Omnes scandalum patiemini in hac nocte.*

Ainsi pour ne point chercher d'ornements inutiles dans un sujet où la vérité toute simple nous laisse un champ si vaste, nous examinerons dans la première partie de ce discours ce qui regarde le scandale donné, nous considérerons dans la seconde ce qui regarde le scandale reçu. Fasse le ciel, mes frères, que je puisse vous expliquer les grandes vérités que j'ai à vous annoncer aujourd'hui avec une solidité et une édification digne de vous, et d'une matière si importante! Implorons pour cela l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Pour nous expliquer plus clairement dans la suite de ce discours, il faut supposer avant toutes choses, que non-seulement il y

a certaines rencontres où l'on peut scandaliser innocemment, mais qu'il se peut faire que la vertu même la plus éminente devienne quelquefois la cause du scandale. Jésus-Christ, la sainteté, l'innocence et la justice même, n'est-il pas appelé une *pierre de scandale et d'achoppement, préparée pour la ruine aussi bien que pour la résurrection de plusieurs* ; et ne savons-nous pas que sa croix, la source de toutes les grâces et de toutes les vertus, scandalisa le peuple pour la rédemption duquel elle était particulièrement destinée ? Or, quoique cette croix, la honte des Juifs, soit devenue, dit saint Augustin, la gloire des chrétiens, elle scandalise encore tous les jours les faibles, lorsqu'ils voient les serviteurs de Dieux crucifiés et persécutés à son exemple ; mais comme ce genre de scandale n'est criminel que dans ceux qui le reçoivent, nous en parlerons dans la seconde partie de ce discours : c'est le scandale causé par le crime, ou par les apparences du crime que je combats maintenant ; et afin de me conduire avec le plus d'ordre qu'il me sera possible dans un sujet si vaste, j'examinerai quatre choses principales : 1° Qu'est-ce que le scandale donné ? 2° Qui sont ceux qui le causent ? 3° Les raisons qui nous en doivent donner de l'horreur. 4° Les obligations indispensables et terribles qu'il entraîne après lui pour le réparer.

Le scandale donné n'est donc autre chose qu'un empêchement que nous mettons dans la voie du salut, qui est capable d'arrêter ou de faire tomber ceux qui marchent dans cette voie ; ou, pour m'expliquer plus naturellement, c'est un mauvais exemple connu, qui invite ceux qui le voient à le suivre, et qui affaiblit les principes de la foi et de la religion dans ceux qui s'en aperçoivent. C'est ce que l'apôtre saint Paul entendait par cette odeur de mort qui cause la mort : *Odor mortis in mortem*. (II Cor., II, 16.) Un air contagieux qui infecte ceux qui le respirent, en leur communiquant toute sa malignité ; un souffle mortel qui va porter la corruption jusque dans le fond des âmes ; une flèche empoisonnée, décochée par le démon du midi, comme parle le Prophète. *Odor mortis in mortem* ; car le cœur de l'homme est naturellement si enclin vers le mal, que pour peu qu'on le pousse dans le penchant de sa corruption, il est presque impossible qu'il ne glisse et qu'il ne tombe. Les commandements de Dieu et les châtimens que sa justice prépare aux pécheurs, sont comme des digues puissantes qui s'opposent aux débordemens de nos passions, et qui nous arrêtent sur le bord des précipices, où le dérèglement de notre nature nous entraîne ; mais le mauvais exemple d'un pécheur scandaleux, et qui a rompu ces digues, persuade à ceux que la crainte de Dieu retient encore, que les châtimens qu'on leur fait craindre sont imaginaires ; que ce pécheur scandaleux, en étant menacé comme eux, ne les mépriserait pas s'il n'espérait de s'en garantir, et qu'ils peuvent bien seconder un joug dont il s'est affranchi lui-même.

Or le scandale est ordinairement causé par trois sortes de personnes : La première, est des libertins et des impies, de quelque nature qu'ils soient : la seconde, est de certains pécheurs mitigés, comme je l'expliquerai dans la suite ; la troisième, est des imprudens et des simples.

Les Pères ont toujours considéré le Lazare enseveli dans le tombeau depuis quatre jours, et même déjà corrompu : *Quatriduanus est, et ecce jam fetet* (Joan., XI, 39) ; les Pères, dis-je, l'ont toujours considéré comme la figure naturelle d'un pécheur endurci dans le péché, et qui infecte les autres par la contagion de ses désordres. De là vient que le Prophète, dans le dénombrement qu'il fait des différens degrés de l'impiété, nomme le dernier de tous une chaire de corruption et de pestilence, où le pécheur se repose ; ce qu'il explique d'une autre manière lorsqu'il dit : Que les cicatrices de son âme se sont infectées par sa négligence ; comme s'il voulait dire que les premières chutes d'un pécheur sont comme des plaies encore toutes fraîches, qu'il est facile de fermer quand on y met l'appareil de bonne heure ; mais que si on les néglige, elles s'irritent et s'enflamment dangereusement, jusqu'à ce qu'après que l'on a demeuré un certain temps dans le crime, elles se changent en des ulcères corrompus, dont la mauvaise odeur se répand de toutes parts. *Putruerunt et corruptæ sunt cicatrices meæ*. (Psal. XXXVII, 6.)

Or le scandale est d'autant plus pernicieux, que celui qui le cause est connu par son crédit, ou par sa dignité, ou par sa doctrine : car si c'est un pécheur distingué par un rang considérable, le scandale de ses désordres se répand avec le bruit qui les publie ; c'est un embrasement dont les étincelles volent partout ; c'est un cadavre empesté dans une place publique ; c'est une source commune empoisonnée. Que si c'est un pécheur élevé par son crédit, il trouve autant d'imitateurs qu'il y a d'esprits intéressés qui l'approchent : chacun s'efforce de gagner ses bonnes grâces, en imitant sa conduite ; et le crime d'un seul homme devient en peu de temps le crime de tout le monde. Que si c'est un pécheur en réputation par sa doctrine, c'est alors que le scandale est plus funeste, dit saint Augustin, parce que les peuples grossiers, n'ayant pas assez de lumières pour juger d'eux-mêmes des choses de la religion, regardent toutes les fautes des savans, comme des raisons qui justifient les leurs, opposant aux murmures secrets de leur conscience l'exemple public d'un homme reconnu pour habile de tout le monde.

Mais combien le scandale est-il dangereux, lorsqu'il vient de personnes engagées par les obligations particulières de leur état, à édifier le prochain ; lorsqu'un père change les leçons de piété et de vertu qu'il doit à ses enfans et à ses domestiques, en des exemples de débauche et de libertinage ;

lorsqu'une femme chrétienne, oubliant les devoirs auxquels le nom de mère l'engage, ne rougit point de scandaliser de jeunes personnes par des commerces trop connus au monde pour être cachés à sa famille, et qu'au lieu d'écarter avec soin tout ce qui peut blesser la pureté de ces âmes innocentes, eile y fait naître par des soupçons secrets les premières imaginations qui la corrompent; lorsqu'un magistrat, abusant d'une autorité que le prince lui a mise entre les mains pour punir l'injustice et protéger la faiblesse, ne se sert de son pouvoir que pour opprimer l'une et faire triompher l'autre, et que son cœur, en proie à des passions publiques et connues, laisse un chemin ouvert à tous ceux qui voudront le séduire et le corrompre! Pensez-y sérieusement, vous tous qui tenez quelque rang dans le monde; souvenez-vous que si vous êtes puissants, vous serez puissamment tourmentés; que la grandeur de vos crimes est proportionnée à celle de votre condition; que Dieu vengera dans toute sa rigueur les âmes que vous scandalisez; qu'en les traînant dans l'abîme elles vous y précipiteront vous-mêmes, et que la malice répandue dans tous les crimes que vous causez, est réunie dans les vôtres, dit le Sage : *Pro tantis reus quantos traxerit in reatum*. Mais il y a peu de personnes que ces réflexions épouvantent, parce qu'il y en a peu qui croient en avoir besoin, la plupart se figurant, par l'idée d'un pécheur scandaleux, certains impies déclarés que l'on peut appeler des monstres de la religion, puisqu'ils ne cherchent qu'à la détruire, et qui sans doute ne se trouvent point dans nos temples en ce temps de triomphe pour le libertinage. Artifice ordinaire des gens du monde, qui ont encore quelque reste de christianisme, et qui, pour s'épargner la confusion qu'ils devraient avoir des portraits qu'on leur fait de leur état, y ajoutent de leur côté des traits si hideux et si noirs, que n'étant plus en état de s'y reconnaître, ils n'ont garde de prendre pour eux les obligations qu'on leur impose. Mais, pour leur ôter tous les prétextes dont ils se couvrent, qu'ils apprennent qu'outre les pécheurs qui scandalisent par une impiété manifeste, il y en a d'autres que nous avons appelés des pécheurs mitigés, qui ne sont guère moins scandaleux que les autres; car, quoiqu'ils ne soient pas actuellement dans un désordre public, il y a si peu de retenue dans leur conduite, ils gardent si peu de mesure dans leurs sociétés, l'esprit de la vanité et du monde est si visiblement répandu dans leurs manières, qu'il est presque impossible que les faibles n'en soient scandalisés. Il vaudrait quelquefois mieux être tombé tout à fait, que de s'être arrêté sur le bord du précipice. La confusion salutaire que le crime consommé laisse ordinairement après lui, porte souvent les pécheurs à faire une pénitence qui est tout ensemble l'expiation de leurs fautes et la réparation du scandale qui les a suivies; mais lorsqu'on a gardé quelque mesure dans le dérèglement, et qu'on n'a pas été

jusqu'au dernier désordre où la passion nous pouvait conduire, parce qu'on n'est pas tombé jusqu'au fond de l'abîme, l'on ne s'aperçoit pas de sa chute; au lieu de rougir des fautes qu'on a faites, on s'applaudit de celles qu'on a évitées. On croit être innocent parce qu'on pouvait être plus coupable, et l'on attribue à la vertu tout ce qu'on ôte à l'accomplissement du crime.

Reposez-vous tant qu'il vous plaira sur les dispositions secrètes où vous êtes; peut-être suffiraient-elles pour satisfaire Dieu, qui ne regarde que l'intérieur; mais vous ne pensez pas que vous avez affaire à des hommes pleins de malignité et d'injustice; que si Dieu voit tous les défauts que vous avez, les hommes peuvent s'en imaginer que vous n'avez pas, dans un temps où l'on empoisonne les actions les plus innocentes. Attendez-vous que l'on fasse des réflexions charitables pour purifier vos fautes? et lorsque l'on soupçonne de déguisement les marques de la plus sincère dévotion, pouvez-vous espérer de l'indulgence pour les apparences du crime? Comment voulez-vous que l'on démêle la pureté prétendue de vos intentions au travers de tous ces dehors suspects qui les enveloppent? Il faudrait que chacun fût aussi prévenu en votre faveur que vous-même, et que tout le monde regardât vos actions avec les yeux de votre amour-propre.

Mais, direz-vous, suis-je responsable des jugements téméraires que l'on fait de ma conduite? Téméraires, dit saint Augustin, vous vous trompez; car dès que vous prenez ces libertés, vous donnez occasion aux jugements désavantageux que j'en fais, et quoiqu'il fût plus sûr de les suspendre, ils ne laissent pas d'être justes, parce qu'ils sont appuyés sur des conjectures si fortes, qu'ils ne peuvent être volontaires.

Mais quand ces jugements seraient téméraires comme vous le prétendez, pensez-vous en être moins coupables, puisqu'avec un peu d'efforts sur vous-même vous les pouvez prévenir? N'êtes-vous pas obligé de le faire, et le scandale que vous donnez, n'est-il pas d'autant plus grand que les crimes dont il est la cause sont considérables?

Je veux qu'il y ait plus d'imprudence et de simplicité que de malice dans votre conduite: cette simplicité et cette imprudence ne vous excusent pas, puisqu'il dépend de vous de faire de sérieuses réflexions sur vos actions et sur vos paroles pour les purger du venin du scandale; car combien d'entreprises téméraires, qui n'étant pas soutenues de la fermeté et de la prudence nécessaires pour les faire réussir, tournent à la confusion de leur auteur et à la honte de l'Eglise, pour l'intérêt de laquelle elles semblaient avoir été conçues! Combien de fausses subtilités et de vaines disputes sur les points essentiels de la foi, qui ne laissent dans l'esprit que des doutes et des incertitudes! Combien de dispenses que nous nous accordons nous-mêmes sur des raisons inconnues aux autres, qui leur donnent de

mauvais sentiments de notre piété ! Je veux que la plupart de ces choses soient innocentes et permises en elles-mêmes ; n'est-ce pas assez qu'elles paraissent criminelles ou dangereuses à beaucoup de personnes pour vous en abstenir ? Le Sauveur du monde n'était pas obligé de payer le tribut à César, lui qui était le Roi des rois ; cependant il ne laissa pas de s'acquitter de ce devoir, de peur que les Juifs, à qui les raisons qu'il avait de s'en dispenser étaient inconnues, dit saint Chrysostome, ne s'en scandalisasent. C'était une chose indifférente en elle-même, de manger des viandes consacrées aux idoles ; mais saint Paul ne laissa pas de le défendre aux premiers chrétiens, parce qu'il y avait des esprits faibles qui s'en offensaient. Mais, direz-vous, en raisonnant sur ce principe, s'il y a des esprits mal disposés qui se scandalisent même de ce que je fais mon devoir, comme il s'en trouve assez souvent, je serai donc obligé de le négliger ? Non pas, mes frères : car, par exemple, les scribes et les pharisiens trouvèrent mauvais que le Sauveur du monde conversât familièrement avec les pécheurs ; mais il n'eut point d'égard à leurs murmures secrets, et se contenta de leur faire voir l'iniquité de leurs jugements, sans en retrancher la cause, parce qu'elle était indispensablement attachée à la qualité de Messie. Les Juifs nouvellement convertis, mais encore tout pleins de l'esprit de la loi dans laquelle ils avaient été élevés, ne pouvaient souffrir que les gentils fussent reçus dans l'Eglise sans être circoncis ; mais saint Paul, après leur avoir fait voir par des raisonnements solides que la circoncision n'avait aucune vertu d'elle-même, en défend absolument l'usage, parce que le christianisme devant être établi sur les ruines de la synagogue, il fallait commencer par abolir ce qu'elle avait de plus considérable.

D'où nous pouvons tirer deux conséquences infaillibles pour régler notre conduite : car lorsque les obligations essentielles de notre état nous engagent à de certaines choses, ou que l'Eglise en peut tirer de grands avantages, nous devons les entreprendre ; à l'exemple du Sauveur et de ses apôtres, quoique nous prévoyions bien qu'il se trouvera des esprits mal faits, qui s'en scandaliseront. Mais si la gloire de Dieu, l'utilité de l'Eglise, le soin de notre salut, ou la nécessité, qui n'a point de loi, ne justifient point nos actions ou nos entreprises, quelque innocentes, quelque saintes même qu'elles nous paraissent, si nous craignons avec sujet que l'on s'en scandalise, nous devons ménager le salut de nos frères, préférentiellement aux autres motifs que nous pourrions avoir, parce que malheur à celui par qui vient le scandale, dit Jésus-Christ : *Vae homini per quem scandalum venit.* (Matth., XVIII, 7.)

Vous voyez, Messieurs, que j'entre insensiblement dans les raisons qui nous doivent rendre ce vice odieux ; en faut-il chercher d'autre que la haine que Jésus-Christ

lui témoigne, dans ces paroles foudroyantes et terribles qui doivent faire trembler tous les scandaleux : Celui qui scandalisera un seul de ces petits, *unum de pusillis* (Matth., XVIII, 6), il vaudrait mieux pour lui qu'il fût précipité dans la mer avec une meule de moulin attachée au cou ! C'était un supplice destiné pour les grands criminels parmi les Juifs, disent les interprètes. Il est aisé de voir que le Sauveur du monde n'emprunte cette expression figurée que pour imprimer une horreur extrême du scandale dans l'esprit de ceux qui l'écoutaient, par l'image d'un tourment si extraordinaire. Or remarquez, s'il vous plaît, que le Sauveur du monde ne dit pas en général : celui qui scandalisera, mais celui qui scandalisera un seul : *unum*. Qui est-ce de nous dont la vie soit si édifiante et si irréprochable, qu'elle n'ait jamais scandalisé personne ? cependant Jésus-Christ ne se contente pas de dire simplement : qui scandalisera un seul, mais un seul de ces petits : *unum ex istis pusillis*.

Ah ! si nous avons un peu de foi, ne devons-nous pas frémir d'horreur à cette remarque ? car, comme il n'est rien de si facile que de faire tomber un enfant qui commence de marcher, il n'est rien de si aisé que de faire trébucher les âmes faibles, qui nous sont figurées par les enfants. De là vient que saint Augustin, expliquant ces paroles du Prophète : *Adversus filium matris tuæ ponebas scandalum* (Psal. XLIX., 20), dit qu'elles regardent ces âmes chancelantes dans la voie du salut, qui, comme des enfants tendres et délicats, sont encore attachés, pour ainsi dire, aux mamelles de l'Eglise leur mère : *filius matris suæ infirmus adhuc uberibus matris adherens*. Or qu'y a-t-il de plus commun que ces sortes de personnes, dont la foi imparfaite ressemble à ces plantes qui, ne faisant encore que de naître, sont toujours en danger de périr, si elles ne sont cultivées et entretenues avec un soin extrême ?

C'est donc à nous de veiller sans cesse sur notre conduite ; d'examiner sévèrement nos actions, nos paroles, nos démarches, nos regards, nos sociétés, afin qu'il n'entre rien dans tout cela qui puisse mal édifier nos frères. Je ne parle point ici de ces railleries exécrables, que l'on fait quelquefois des mystères les plus sacrés de la religion ; de ces maximes diaboliques et corrompues que l'on débite impunément dans le monde ; de ces conseils funestes et pernicieux que l'on donne à la jeunesse ; de ces livres dangereux que l'on compose, que l'on imprime, et que l'on lit sans scrupule ; de ces systèmes et de ces idées chimériques de religion que l'on se forme : car qu'aurions-nous à dire contre des pécheurs qui scandalisent des villes, des provinces et des royaumes, lorsque le Sauveur du monde emploie ses plus terribles menaces contre ceux qui scandalisent une seule âme ? Ah ! mon frère, disait l'apôtre saint Paul, prends garde de perdre par l'usage d'une viande scandaleuse celui pour qui Jésus-Christ est mort : *Noticibo*

tuo perdere eum pro quo Christus mortuus est. (Rom., XIV, 15.) C'est le prix de ses sueurs, de son sang que vous lui arrachez, pour ainsi dire, des mains, dans cette âme que vous scandalisez : il lui avait ouvert le chemin du ciel par sa mort, et vous le traînez, dit saint Chrysostome, dans celui de l'enfer par votre scandale. Ah ! sachez que c'est contre Jésus-Christ directement que vous péchez ; qu'il vous demandera un compte rigoureux de ces âmes si chères que vous lui aurez ravies ; et comme vous êtes coupables de tous les crimes que vous leur faites commettre, vous serez punis de tous les supplices qu'elles auront mérités. Mais si ces réflexions ne sont pas capables de vous toucher, tremblez du moins en considérant les obligations indispensables et terribles que le scandale entraîne après lui. Eh ! quelles sont ces obligations ? c'est de réparer autant qu'il nous est possible les désordres que nous avons causés : car il y a de certains péchés, disent les théologiens, que Dieu ne pardonne jamais sans cette condition. Vous avez pris le bien d'autrui, vous êtes indispensablement obligés de le restituer, si vous êtes en pouvoir de le faire ; vous avez déchiré la réputation de votre prochain, il faut que vous rétractiez ce que vous avez dit contre lui, si vous voulez que Dieu retracte l'arrêt de mort qu'il a prononcé contre vous ; vous avez scandalisé votre frère, il n'y a point d'espérance de pardon pour vous, si vous ne réparez le scandale. Cette obligation nous était figurée par cette loi de l'*Exode*, qui commandait de rendre âme pour âme, œil pour œil, à celui qui par son imprudence aurait fait perdre le fruit d'une femme enceinte. Vous qui, par une conduite scandaleuse avez étouffé dans cette âme faible les sentiments d'une foi dont les fruits commençaient déjà de paraître, sachez que jusqu'au dernier moment de votre vie, vous devez employer tous vos soins pour faire revenir cette âme malheureuse de l'égarement où vous l'avez conduite, et pour rétablir dans son esprit les principes de religion que vous y avez effacés. Ainsi en usa David, le plus parfait modèle des pénitents : le premier sentiment de contrition qui s'éleva dans son cœur lui obtint le pardon de son crime ; cependant, tout assuré qu'il en est par la bouche du prophète, il ne laisse pas, dit saint Chrysostome, d'en faire une pénitence publique et rigoureuse, pour réparer le scandale qu'il avait donné à tout son peuple. Mais comme la mémoire de son crime doit passer jusqu'à la dernière postérité, il veut que tous les siècles à venir soient témoins de la réparation qu'il en aura faite. C'était dans ces sentiments que saint Paul rendait grâces à Dieu de ce qu'après avoir été un persécuteur, un blasphémateur, un calomniateur, il était devenu un apôtre fidèle de l'Évangile. *Je publie avec joie*, disait ce grand apôtre, *ce changement merveilleux que la grâce a fait en moi, afin que cet aveu public de mon aveuglement passé, soit tout ensemble une réparation parfaite du*

scandale qui l'avait suivi, et un fonds inépuisable d'espérance pour les plus grands pécheurs, en voyant que Dieu a fait un vase d'élection de celui qui était autrefois le plus grand ennemi de son Eglise.

En effet, quoi de plus juste que de faire une pénitence publique pour des péchés publics ; de faire connaître que vous êtes pénitents à tous ceux qui ont connu que vous étiez pécheurs ; de leur apprendre que vous êtes soumis à ces lois que vous avez tant de fois violées ; que vous êtes convaincus de ces vérités que vous avez si souvent combattues, ou par vos actions ou par vos paroles : car c'est ainsi que les ruines causées par le scandale se rétablissent ; que ceux qui avaient fait des jugements désavantageux de votre foi, sentent affermir la leur par le rétablissement de la vôtre ; que la religion, déshonorée par votre libertinage, devient vénérable par votre conversion, et se fait révérer d'autant plus que ses plus grands ennemis sont forcés de la reconnaître.

Où êtes-vous, première ferveur de l'Eglise naissante, où l'on voyait les empereurs couverts de cendre, au lieu de pourpre ; réparer publiquement à la porte des temples les scandales qu'ils avaient causés, et ne rentrer à la participation des sacrés mystères qu'après avoir passé par tous les degrés humiliants de la pénitence la plus austère ! L'Eglise a changé de pratique ; et s'accommodant à la faiblesse de ses enfants, elle a tempéré la rigueur de ses lois, selon qu'elle a vu refroidir la charité des fidèles ; mais si sa conduite est différente, son esprit est toujours le même ; et comme un fleuve qui s'étend ou qui se resserre, selon les endroits où il passe, sans rien perdre de ses eaux, elle est devenue plus sévère ou plus indulgente, sans rien perdre de son esprit. Elle voulait alors des réparations pour le scandale, elle en veut encore aujourd'hui, et ces réparations sont d'autant plus indispensables, qu'elles sont moins rigoureuses : c'est un créancier facile qui relâche quelque chose de ses droits, mais qui veut être payé d'autant plus exactement, de ce qui lui est dû, qu'il en fait une diminution plus considérable.

Cependant tout est plein de pécheurs scandaleux ; et où voit-on des pénitents publics ? Cet attachement honteux vous lasse ; vous savez que tout le monde en parle ; vous ne pouvez plus soutenir les reproches de votre conscience. Eh bien ! il faut se convertir, dites-vous. Vous retranchez en effet du crime ce qui vous faisait rougir, mais vous conservez tout le reste ; vos visites sont moins fréquentes et moins criminelles, mais pensez-vous qu'elles soient moins suspectes et moins remarquées ? et quand on ne s'en apercevrait pas ; pendant que vous paraîtrez dans le monde avec le même luxe et la même dissipation, pour ne pas dire la même impudence et la même effronterie qu'auparavant, comment espérez-vous d'y effacer les mauvaises impres-

sions que vous y avez faites? On croira vos commerces plus cachés, mais non pas plus innocents; votre vie sera moins déréglée, et non pas moins scandaleuse; tout le monde aura su votre libertinage, et il n'y aura qu'un seul homme qui sache votre conversion, si du moins on peut appeler de la sorte une pénitence imaginaire, qui, bien loin d'en avoir les fruits et l'esprit, n'en a pas seulement les feuilles et les apparences. Ainsi, malheur au monde par les scandales : *Væ mundo a scandalis.* (Matth., XVIII, 7.) Et pourquoi? parce qu'il n'est rien de si commun que le scandale, et rien de si rare que la réparation; qu'il n'est point d'obligation plus indispensable que de réparer le scandale donné, et qu'il n'en est presque point de plus négligée. Ainsi, qui s'étonnera si cet air contagieux, n'étant pas suivi du remède qui le pourrait combattre, répand sa malignité de toutes parts, et devient presque aussi funeste à ceux qui le reçoivent qu'à ceux qui le causent. Gémissons, mes frères, de ce second malheur, après avoir déploré l'autre. Nous avons examiné ce qui regardait le scandale donné; considérons maintenant ce qui regarde le scandale reçu.

SECONDE PARTIE.

Le scandale reçu n'est autre chose que l'effet du scandale donné. Le scandaleux porte le coup, le scandalisé le reçoit, et les flèches des uns deviennent les plaies des autres, comme parle le Prophète : *Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum.* (Psal. LXIII, 8.)

Or le scandale, comme nous avons dit, peut venir d'un bon et d'un mauvais principe; et comme tout se tourne à l'avantage de ceux qui aiment Dieu, tout peut devenir nuisible à ceux qui vivent dans le désordre. Il faut pourtant avouer que la dépravation des mœurs est la cause la plus ordinaire du scandale, et que la charité de plusieurs se refroidit, parce que l'iniquité abonde, dit Jésus-Christ : *Quoniam abundavit iniquitas, refrigescet charitas multorum.* (Matth., XXIV, 12.)

La corruption du siècle ne fait point d'autre impression sur l'esprit des justes et des parfaits que celle de la tristesse; le zèle qu'ils ont pour la gloire de Dieu les remplit d'une sainte indignation contre ceux qui l'offensent, à l'exemple du Prophète, et la charité qu'ils ont pour le prochain les jette dans la défaillance à la vue de ceux qui violent la loi de Dieu : *Defectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam.* (Psal. CXVIII, 53.) Mais pendant que ceux-là gémissent en secret de l'égarement de leurs frères, il y en a une infinité d'autres qui se laissent entraîner par leur mauvais exemple; car se voyant environnés d'hommes ou abîmés dans la volupté, ou corrompus par l'intérêt, ou passionnés pour les richesses, ou aveuglés par l'ambition : Est-il donc vrai, disent-ils en secret, qu'il y ait un Dieu vengeur des vices et rémuné-

rateur des vertus, qu'il y ait une éternité bienheureuse pour ceux qui combattent leurs passions, et une éternité malheureuse pour ceux qui en suivent le dérèglement? Si la religion qui enseigne cette doctrine est véritable, comment a-t-elle si peu de pouvoir sur les esprits? et si elle ne l'est pas, pourquoi perdrai-je des plaisirs présents et assurés pour des espérances vaines et que tant d'autres méprisent? De là viennent ces apostasies secrètes, si communes parmi les chrétiens qui vivent dans les engagements du monde : de là vient que les naturels les plus excellents n'ont pas plutôt respiré l'air corrompu du siècle, qu'ils en sont infectés. C'est en vain qu'on leur a donné des principes de probité et de vertu dans leur éducation : comme ils ne trouvent dans le monde qu'impiété, que libertinage, que trahisons, qu'imposture, qu'injustice, que débauche, ces légères impressions de vertu qu'ils avaient reçues sont bientôt effacées par d'autres qui leur succèdent : il ne faut pas s'étonner s'ils renoncent promptement à des maximes qu'ils ne voient presque suivies de personne; s'ils embrassent avec joie le prétexte qui se présente de suivre les voies corrompues où le penchant d'une jeunesse aveugle les entraîne, et si poussés, d'un côté par la passion et de l'autre par le mauvais exemple, ils s'abandonnent, comme ils disent eux-mêmes, au torrent qui les emporte.

Cependant, qu'y a-t-il de plus aveugle que cette conduite des gens du monde? car pourquoi vous troublez-vous de ce qu'il y a des scandales qui arrivent, puisqu'ils vous ont été prédits par Jésus-Christ, et que, suivant sa parole, il est même nécessaire qu'il y en ait : *Necesse est ut fiant scandala.* (Matth., XVIII, 7.) Ne faut-il pas que les prédictions du Sauveur se vérifient, et y a-t-il rien qui nous doive donner une plus haute idée de la religion que d'en reconnaître la vérité jusque dans les choses qui semblent la combattre? Si les apôtres s'étaient scandalisés de l'infidélité de saint Pierre et de la trahison de Judas, n'auraient-ils pas été inexcusables, puisque cette trahison et cette infidélité leur avaient été prédites par le Sauveur; et au lieu d'en tirer des conséquences désavantageuses pour leur divin maître, ne devaient-ils pas tirer de cette marque de sa pénétration dans l'avenir une preuve de sa divinité capable de les en convaincre? De là vient, dit saint Augustin, que les Juifs furent d'autant plus criminels en se scandalisant de la mort du Messie, que les prophètes leur en avaient marqué toutes les circonstances. Ils ne crurent pas que Jésus-Christ était le Messie, parce qu'ils le virent mourir sur une croix; et c'est parce qu'il voulut mourir sur une croix qu'ils devaient croire qu'il était véritablement le Messie, dit ce Père, parce qu'il était marqué qu'il devait mourir de la sorte. Ainsi, vous doutez de la vérité de votre religion, parce que vous voyez des impies et des hypocrites qui s'en jouent, et c'est par là même que

vous devez la respecter davantage, puisqu'il vous a été prédit qu'il y aurait des impies et des hypocrites. Il faut que je trahisse et que j'abandonne mon Dieu, parce que je le vois trahi et abandonné partout ; quelle conséquence ! Tout au contraire, dirait une âme généreuse : parce que je vois mon Dieu outragé et méprisé par tant de chrétiens, donc il faut que je m'applique à le servir et à l'honorer davantage ; Dieu n'a presque point de véritables serviteurs, donc il faut que je travaille à le devenir. Ainsi raisonnait le Prophète, lorsqu'il disait : Voici le temps d'agir, ô mon Dieu ! les impies ont dissipé votre loi : *Tempus faciendi, Domine ; dissipaverunt legem tuam. (Psal. CXVIII, 120.)* Car c'est le propre d'un sujet véritable de demeurer inviolablement attaché au parti de son prince quand les autres l'abandonnent, et sa fidélité n'écartera jamais davantage que lorsqu'il le voit trahi par des peuples rebelles. Ah ! mes frères, pour l'intérêt de notre salut et pour la gloire de notre Dieu, faisons voir qu'il y a encore de solides et de véritables vertus, qu'il se trouve des chrétiens qui respectent d'autant plus la religion qu'ils la voient indignement traitée par les impies, et qui ne tirent du mauvais exemple qu'un sujet d'indignation contre ceux qui le donnent, et qu'un redoublement de ferveur pour le combattre. On outrage Dieu de toutes parts ; une licence effrénée semble avoir ouvert la porte à tous les crimes ; à peine paraît-il le moindre vestige de piété dans le monde. Ainsi, l'Eglise n'a plus d'espérance qu'en nous ; voici le temps de faire connaître si nous sommes ses véritables enfants ; c'est en nos mains qu'elle remet ses intérêts : c'est donc à nous à la dédommager, pour ainsi dire, de toutes ses pertes, à soutenir sa gloire par des exemples de vertu aussi publics que les scandales qui la déshonorent, à nous roidir contre ce torrent d'impiété qui se déborde de toutes parts, à renouveler, dans le cœur des libertins, le souvenir de ce Dieu dont ils s'efforcent d'effacer entièrement les idées, à condamner ouvertement, par une vie qui soit une censure publique de la leur, ce que nous ne pouvons réformer, et à troubler du moins la paix funeste des impies, si nous ne pouvons arrêter le cours de leurs désordres.

Aussi est-ce l'intention de l'Eglise que nous en usions de la sorte, lorsqu'elle s'efforce de rendre ces jours aussi édifiants que le libertinage les rend scandaleux. Pendant qu'une infinité de lieux sont profanés par des blasphèmes et par des abominations, les temples retentissent des oracles sacrés de l'Evangile. Pendant que les chrétiens, défigurés par des déguisements infâmes et diaboliques, paraissent comme des monstres dans la religion, elle expose son époux adorable sous les voiles de l'Eucharistie pour consoler ceux qui gémissent de cet odieux renouvellement du paganisme. Pendant qu'une infinité de pécheurs mettent le comble à la mesure de leurs crimes, elle offre des sacrifices d'expiation, des amnisties et

des indulgences publiques pour les autres. Pendant que les filles du siècle semblent disputer d'ornement avec les autels, et que foulant aux pieds les restes de la pudeur et de la modestie qu'elles conservent dans les autres temps, elles s'emportent à des libertés scandaleuses, les vierges chrétiennes sont occupées à parer les tabernacles, à chanter les hymnes du Seigneur et à recevoir ses bénédictions. Pendant que les hommes du siècle, par une pernicieuse et détestable coutume, ouvrent l'entrée de la pénitence par des excès indignes, toutes les maisons religieuses commencent les abstinences et les macérations du carême. En un mot, pendant que l'on voit d'un côté tout ce que le monde a de plus profane et de plus impie, l'on aperçoit de l'autre tout ce que la pénitence a de plus austère, tout ce que la religion a de plus saint et de plus auguste.

Entrons dans ces sentiments de l'Eglise, mes frères ; contribuons autant qu'il nous sera possible à cette sainte opposition qu'elle fait éclater ; armons-nous de courage et de fermeté pour défendre la religion, dans ces compagnies dangereuses où les engagements indispensables de notre état nous feront trouver malgré nous ; ne craignons point de nous attirer des railleries qui feront notre solide et véritable gloire ; souvenons-nous que si nous confessons hardiment Jésus-Christ devant les hommes, il nous avouera pour ses enfants devant son Père dans le ciel que je vous souhaite. — Au nom du Père, etc.

SERMON LXIX.

POUR LE JOUR DES CENDRES.

Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris. (Gen., III.)

Souviens-toi, homme, que tu es poudre, et que tu retourneras en poudre.

C'est le coup de foudre dont Dieu frappa le premier homme avec sa postérité. Oh ! les terribles, les épouvantables paroles ! Quels fleuves de sang et de larmes n'ont-elles pas fait couler sur la terre, qui est comme l'échafaud où cet arrêt de la justice divine s'exécutera jusqu'à la fin des siècles. Qu'est-ce que l'homme venant dans le monde avec cet arrêt de mort écrit sur le front, en caractères aussi visibles qu'ineffaçables : *Tu es poudre, et tu retourneras en poudre* ? Qu'est-ce que l'homme entrant sur la terre par une voie si humiliante, et en sortant par une porte si funeste et si inévitable ? Qu'est-ce que ce limon organisé et animé d'un souffle de vie, qui le soutient, le fait agir et mouvoir pendant une suite de jours, qui naissent et meurent comme lui, et qui, après être arrivé à son terme, rend à la terre la triste dépouille de son corps qu'il a reçu d'elle ? O misérables mortels, qui que vous soyez, rois, pontifes, conquérants, orateurs, philosophes, vous êtes poudre, et vous retournerez en poudre ! Représentez-vous l'homme au plus haut comble de la grandeur et de la gloire ; considérez-le victorieux des nations sur un char de triom-

phe et au milieu de cet appareil dont Rome couronnait ses conquérants; écrivez ces paroles au milieu de sa pompe : *Memento, homo* ; il vous paraîtra comme une victime couronnée de fleurs, qui marche à l'autel de son sacrifice. Toute la grandeur de l'homme est semblable à l'herbe qui reverdit et qui fleurit dans les campagnes; l'herbe sèche et la fleur tombe. Après cela ne fait-il pas beau voir ce misérable ver de terre, ce vil enfant de la pourriture et de la corruption enflé et bouffi d'orgueil sur le bord de ce tombeau où tout finit ! C'est le rendez-vous général de tous les enfants d'Adam condamnés avec leur père infortuné ; c'est l'abîme où se perd ce torrent de mortalité qui se renouvelle et s'écoule sans cesse, cette suite de générations qui passent et se succèdent les unes aux autres : *Memento, homo, quia pulvis es.*

Les hommes sont eux-mêmes les exécuteurs de l'arrêt irrévocable prononcé contre eux : ils se font eux-mêmes une infinité de sorties étrangères et violentes du monde, que la nature ne leur a point ouvertes ; non contents de cette multitude innombrable de maladies et de morts dont leurs corps sont la proie, ils ont armé le fer, le feu et le poison contre eux, et portant l'orgueil jusqu'à son comble, ils ont mis leur gloire à mépriser cette mort même sous les formes les plus horribles où elle se présente ; de sorte que l'image de la mort que Dieu a mise devant les yeux de l'homme comme un remède à la plaie de son orgueil, est une ressource inutile contre la superbe de l'homme, assez insolent pour braver même cette mort qui le terrasse et qui le brise. L'homme condamné à la mort est une créature bien déplorable : demeurant superbe en se voyant assujéti à cette loi humiliante, il est un objet aussi digne de compassion que de risée ; mais aveuglé jusqu'à ce point que d'avoir mis sa plus haute gloire à mépriser cette nécessité de mourir, qui le rend si vil et si méprisable, c'est, à dire vrai, le comble de l'extravagance.

C'est dans un esprit bien différent que l'Eglise met aujourd'hui sur nos têtes ces cendres mystérieuses, qui sont la marque de l'humiliation et de la pénitence : elle nous fait souvenir que nous sommes mortels, pour nous faire penser que nous sommes pécheurs, puisque la mort est la punition du péché ; par la pensée salutaire de la mort, elle nous prépare à la pénitence. C'est donc de cette pénitence de l'Eglise à laquelle nous devons participer que je veux vous entretenir. Or, cette pénitence générale deviendra particulière pour nous, si nous remplissons trois principaux devoirs auxquels elle se réduit : Le premier, c'est de nous humilier dans la pensée de la mort avec l'Eglise ; le second, c'est de prier en mêlant notre voix avec celle de la colombe gémissante, qui est l'Eglise ; le troisième, c'est de porter sur nous les marques de la mortification et de la pénitence publique de l'Eglise. Nous humilier, prier, nous mortifier avec l'Eglise : voilà, chrétiens, tout l'esprit du mystère

renfermé dans la cérémonie qui ouvre le temps de la pénitence. Implorons l'assistance du Saint-Esprit ; demandons-lui qu'il prépare nos cœurs à recevoir cette semence de sa parole, toujours stérile si elle n'est accompagnée par la vertu de sa grâce ; ce sera par l'assistance de Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La superbe a donné entrée au péché, et le péché a ouvert la porte à la mort. L'ange rebelle étant immortel de sa nature, n'a pu trouver dans l'humiliation de la mort la réparation de son orgueil ; mais l'homme ayant attiré sur lui et sur sa postérité la nécessité humiliante de mourir, dès le moment qu'il voulut devenir semblable à Dieu, a trouvé dans la juste punition de son orgueil le motif le plus touchant de sa pénitence.

Il ne faut pas s'étonner si l'orgueil déplaît tant à Dieu, puisqu'il est une apostasie secrète qui nous met en quelque sorte à la place de Dieu, qu'il nous fait une idole de nous-mêmes, qu'il est incompatible avec l'humiliation intérieure de l'âme devant la majesté du souverain Etre, et qu'il renverse ainsi le fondement sur lequel toute la religion est appuyée. Tout superbe dit au fond de son cœur comme cet ange apostat : *Je monterai, et je me rendrai semblable au Très-Haut.* Cette parole injurieuse à la Divinité sort du fond d'une âme orgueilleuse sans qu'elle l'entende ; cet attentat horrible de l'orgueil, qui va jusqu'à vouloir dégrader Dieu de son trône pour se mettre à sa place ; cet attentat, dis-je, se forme avec d'autant plus d'audace que l'orgueil monte à un plus haut degré, et comme *la superbe va toujours en s'élevant*, on a vu des hommes qui en sont venus jusqu'à cet excès d'aveuglement, qu'ils ont exécuté autant qu'il était dans leur pouvoir cette usurpation monstrueuse du trône de Dieu, où ils se sont efforcés de monter en se faisant l'objet d'une horrible idolâtrie. Nabuchodonosor, enflé de ses prospérités et de ses victoires, se promenant dans ses riches palais, contemplant les murs et la pompe de cette grande Babylone, l'ouvrage de ses mains et le théâtre de sa gloire, en vient jusqu'à ce degré d'insolence et d'impiété, qu'il ne veut plus souffrir qu'on adore d'autre Dieu que lui sur la terre. Aveuglement déplorable, mais dans lequel tombent sans y penser les superbes heureux et florissants, lorsqu'idolâtres de leur félicité et des vains avantages dont ils jouissent, ils exigent des autres l'encens et les hommages qu'ils s'offrent à eux-mêmes ; ils voudraient être les seuls regardés, honorés, adorés dans le monde ; et s'ils avaient le pouvoir en main comme ce prince impie, ils commanderaient à tous les hommes de fléchir le genou devant l'idole de leur grandeur et de leur puissance.

Voilà, chrétiens, jusqu'à quel comble d'impiété l'orgueil s'élève quand il n'a plus de bornes ; or, on peut juger combien ce vice est injurieux à Dieu, puisqu'il n'a pu

trouver de digne réparation d'un si grand outrage que la destruction de l'être qui le fait, et qu'il ne nous a rendus mortels que pour nous empêcher d'être superbes, ou pour nous punir de l'avoir été, ou pour nous faire revenir à lui quand nous le sommes.

En effet, tout être qui, en s'élevant contre Dieu par l'orgueil, sort en quelque sorte de sa dépendance et secoue le joug de sa domination universelle sur toute créature; tout être, dis-je, qui se sépare ainsi de son principe, mérite de rentrer dans le néant dont ce Dieu qu'il attaque l'a tiré, et il n'est pas raisonnable que le souverain Etre prête son concours pour faire subsister un superbe, qui lui refuse l'hommage pour le reconnaître. Il est juste que l'orgueilleux cesse d'être, en effet, dès le moment qu'il dit en son cœur: Il n'y a que moi qui suis sur la terre, et qu'il sorte du nombre des choses créées dès qu'il oublie le premier devoir de la créature. Il faut bien, dis-je, que cette fleur de l'herbe tombe et se flétrisse avec tout son éclat dès qu'elle est détachée de sa racine, que le rejeton de l'arbre se dessèche aussitôt qu'il ne tient plus à son tronc, et que l'eau qui ne suit plus le cours de sa source se perde et se corrompe dans les détours malheureux qui l'en écartent. Il est juste, en un mot, que tout superbe meure et tombe dans le néant pour rendre, par la destruction de son être, l'hommage à la Divinité, qu'il lui refuse par l'humiliation de son esprit. Mais comme il y a une partie de l'homme que son immortalité rend incapable de cette punition, et que néanmoins cette partie immortelle dans l'homme peut seule être susceptible d'orgueil, Dieu a voulu qu'étant unie avec un corps mortel, elle ressentît dans la rupture de ses liens toute l'horreur d'une peine dont elle est affranchie par la nature, et que l'image de cette triste et humiliante séparation toujours présente à l'âme versât, pour ainsi dire, toute l'amertume de la mort sur chaque instant de sa vie, et appliquât ainsi toute la vertu d'un remède si efficace contre le poison de l'orgueil sur la partie qui, en étant seule capable, en est la plus infectée.

La superbe, qui est un amour déréglé de notre propre excellence, est une racine d'iniquité d'où naissent trois rejetons malheureux dans l'esprit, dans le cœur et sur le corps; c'est un poison qui corrompt l'esprit par l'orgueil, qui infecte le cœur par l'ambition, et qui s'étend sur tout le corps par le luxe. Or, il n'est point de remède plus propre à guérir l'enflure de l'orgueil, à réprimer les saillies de l'ambition, et à modérer l'excès du luxe, que la pensée de la mort.

L'amour-propre est le principe de l'orgueil, et le dérèglement de l'un produit l'aveuglement de l'autre; on s'estime trop, parce que l'on s'aime trop: cet amour-propre qui fuit la vue de tout ce qui le mortifie, et qui s'arrête agréablement sur tout ce qui le flatte, grossit autant qu'il le peut l'idée de

notre propre excellence, et répand comme un fard subtil sur les objets dont il se nourrit; il en cache ce qu'ils ont de défectueux, et il relève ce qu'ils ont d'estimable. De là naît une complaisance secrète qu'on a pour soi-même, une opinion avantageuse de son mérite; une tumeur de l'âme qui s'enfle à force de se remplir de vent; qui s'efforce de sortir, pour ainsi dire, des limites de son être, en se donnant une fausse étendue, et qui se fait une ombre de grandeur qui la trompe. Qu'e-t-ce qu'un grand esprit livré à l'orgueil? dit saint Augustin. C'est une voile enflée et tendue par les vents qui l'agitent, qui rend un vaisseau sans pilote le jouet de la tempête, et le menace d'un inévitable naufrage. On s'égare dans de vastes projets, on se repaît de vaines chimères, on s'élève par des préférences secrètes au-dessus des autres; on se donne l'avantage dans des comparaisons que l'on fait de soi-même avec celui-ci et celui-là; on se regarde par tous les côtés qui flattent; on se fait un rang à part par des distinctions chimériques; on pèse son mérite et celui d'autrui dans la fausse balance d'une prévention aveugle, jusque dans la poussière des plus viles conditions, et du plus bas ordre des hommes; l'on s'enfle et l'on se hausse jusqu'à l'égalité des plus hauts rangs; l'on se fait une indépendance superbe qui secoue le joug des dominations, et qui ne veut rien devoir qu'à soi; l'on s'érige comme un trône secret où l'on se place sur la tête de tous les hommes; l'on va quelquefois jusqu'à faire un dénombrement de ses fausses vertus, dans la présence de ce Dieu qui trouve des taches dans ses anges, et l'on dit au fond de son cœur, même au pied des autels, avec le pharisien superbe: Je ne suis pas comme les autres hommes, *non sum sicut cæteri hominum*. (Luc., XVIII, 11.) Or, mes frères, qu'y a-t-il de plus propre à faire évanouir toutes ces chimères de distinction que la pensée de la mort? O homme! qui que tu sois, objet de la vénération publique, par la gloire de ta vie, ou l'éclat de ton mérite, souviens-toi que tu es poudre, et que tu retourneras en poudre: *Memento quia pulvis es*. C'est l'arrêt irrévocable qu'a prononcé contre toi ce Dieu qui anima du soufflé immortel de sa bouche le limon dont il te pétrit. La mort est entrée avec le péché dans le monde; cette funeste succession d'iniquité que nous recevons en naissant, apporte avec elle le triste héritage de la mort, et la morsure du vieux serpent imprimée sur la chair coupable d'Adam, y a laissé un venin mortel, qui tue le corps avec l'âme, qui coule dans toutes les veines des hommes avec le même sang qui leur communique le péché. Homme prévaricateur, tu as voulu devenir semblable à Dieu, et tu seras ravalé jusqu'à la condition des bêtes, parce que tu as mangé de ce fruit fatal dont ton Créateur t'avait interdit l'usage; il te privera de ce préservatif contre la mort qui aurait pu renouveler ta vieillesse défaillante, après une vie de plusieurs siècles; tu seras errant et banni sur cette

terre des mourants, qui, toute hérissée d'épines, te représente de toutes parts la punition de ton péché; tu y traîneras une vie misérable, renfermée dans le court espace de peu de jours, traversée par une infinité d'ennuis, de langueurs et d'infirmités; tu l'entreprendras à la sueur de ton front, ou par les peines de ton esprit; chaque moment en emportera une portion qui ne reviendra jamais, et par une continuité de morts redoublées, couvertes sous une apparence de vie, tu arriveras enfin au tombeau et à cette voie universelle de la terre: voilà la destinée de l'homme, qui ne vit que peu de jours, et rempli de misères. Or, où sera l'orgueil assez aveugle et assez obstiné pour se soutenir contre ces tristes réflexions? Qui pourra se dire: Je ne suis pas comme le reste des hommes, pour peu qu'il se considère confondu avec les plus vils d'entre eux, par cette nécessité humiliante qui les égale tous? Superbe, étale tant qu'il te plaira tes rangs, tes titres, tes noms, ne vois-tu pas qu'ils sont tous effacés par celui de mortel, qui n'en laissera aucun vestige que sur ton tombeau, que dans des inscriptions qui, en disant ce que tu as été, diront encore plus clairement que tu n'es plus; toutes les marques de distinction qui te suivront après la mort, te seront étrangères et hors de toi; mais l'égalité de ta condition avec les plus méprisables sera dans tes cendres, et ta pourriture, tes déplorables restes, sous ces riches mausolées qui les couvriront, n'auront rien qui diffère d'avec ceux des autres hommes. Tout orgueil ne paraît-il pas aussi ridicule que criminel à cette pensée? A quelque sublime degré d'élévation que puisse monter ce colosse brillant de la grandeur humaine, n'est-il pas réduit en poudre à ces foudroyantes paroles d'un prophète à un roi mourant: *Morieris tu et non vives.* (IV Reg., XX, 1.) Superbe mortel, prends le vol comme un aigle, suis l'essor rapide de ton orgueil; place ton nid jusque dans les nuées, la mort saura bien te faire tomber de si haut! Aveugle ambition, qui comme une mer enflée par les vents de toutes les passions que tu produis, élève tes flots jusque dans les cieux, tu tomberas en un moment jusqu'au fond des abîmes; après avoir excité tant d'orages et de tempêtes, tes vagues écumantes viendront s'arrêter contre ce grain de sable, où le doigt de Dieu a marqué les bornes des jours misérables de l'homme qu'ils ne passeront jamais, et les débris de tant de grandeurs et de puissances qui se sont brisées contre cet écueil seront une leçon éternelle à tous les hommes, qui leur apprendra l'extravagance de leur orgueil.

C'est pour cette raison, mes frères, que l'Eglise commence le saint temps consacré à la pénitence par la cérémonie des cendres, qu'elle met sur la tête de ses enfants, en leur rappelant la mémoire de ce qu'ils ont été et de ce qu'ils seront, parce que l'humiliation de l'esprit sur laquelle doivent être appuyées toutes les œuvres de la pénitence,

qui en sont les dignes fruits, doit être soutenue elle-même par la pensée de la mort. C'est dans cet esprit que le Roi pénitent mêlait la cendre avec le pain qu'il mangeait, c'est-à-dire la pensée de la mort avec la nourriture dont il sustentait sa vie, afin que sur le trône d'Israël où il était élevé, cette triste image, le défendant contre l'orgueil si ordinaire aux grands, mêlât son amertume avec celle de ses larmes, et lui donnât ce cœur contrit et humilié dont il renouvelait tous les jours le sacrifice. *J'ai dit à la pourriture: Vous êtes ma sœur; et aux vers: Vous m'avez engendré,* disait le saint homme Job. Au milieu de mes jours, au plus fort de ma santé, dans la fleur de la plus riante jeunesse, au plus haut comble des honneurs, j'irai, disait Ezéchias, jusqu'aux portes du tombeau: *Ego dixi in dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi.* (Isa., XXXVIII, 10.) Je rechercherai le nombre des années qui peuvent me rester à vivre, et quelque longue course que je puisse me promettre, ne voyant qu'un intervalle bien court entre la mort et moi, j'ai dit: *Le tissu de mes jours finira bientôt; je serai retranché du nombre des vivants, comme la tente d'un pasteur que l'on porte d'un lieu à un autre. A peine le fil de ma vie commencera-t-il à s'ourdir, que la trame en sera coupée du matin au soir. Dans ces réflexions, j'ai élevé mes yeux vers vous, ô mon Dieu! et je les ai sentis atténués et défaillants à force de fixer leurs regards vers le ciel. Je souffre violence; répondez pour moi dans le jour de votre colère. Que dirai je quand les liens de mon âme rompus l'exposeront avec toutes ses iniquités à votre redoutable présence? Où me cacherais-je, et comment fuirai-je devant votre face? Ah! je repasserai les années de ma vie dans l'amertume de mon cœur; j'entrerai d'avance dans la pourriture du tombeau, pour trouver quelque asile par l'humiliation de mon esprit dans le jour de la vengeance. Ces pensées, ô Seigneur, ont désarmé votre justice, et vous avez jeté toutes mes iniquités derrière vous.* Ainsi parlait le grand roi Ezéchias, un des trois princes d'Israël qui fut fidèle à Dieu sur le trône, et qui marcha devant sa face dans l'innocence de son cœur, parce que la pensée de la mort était toujours présente à son esprit.

En effet, mes frères, il n'est rien de plus propre à consoler une âme juste dans ses peines; rien de plus capable d'animer une âme pénitente dans ses exercices; rien de plus puissant pour ébranler une âme endurcie dans ses désordres, que la pensée de la mort; mais surtout elle est souverainement efficace pour guérir la plaie de l'orgueil, et pour remplir l'âme de cette humiliation qui est le fondement de la pénitence. Familiarisons-nous, pour ainsi parler, avec la pensée de la mort, pour nous la rendre moins terrible, quand elle viendra se présenter à nous; acceptons avec une humble soumission cette loi humiliante, comme un moyen de suppléer au défaut de notre pénitence. Dieu prolonge le cours de notre vie

pour nous donner le temps de nous convertir, et nous employons à commettre de nouveaux crimes le temps que Dieu nous accorde pour nous faire expier ceux que nous avons commis; bien loin d'acquitter nos dettes, nous en contractons tous les jours de nouvelles, et nous ajoutons sans cesse quelque chose à ce trésor d'iniquité que nous accumulons pour le jour de la vengeance. Si Dieu nous avait ôtés du monde il y a dix ans, notre compte eût été plus facile à rendre, et notre conscience ne serait pas chargée des péchés sans nombre que nous avons faits depuis le temps même où nous étions déjà si coupables. Il n'est aucun de ces péchés qui ne porte avec lui une obligation indispensable de les expier par la pénitence; cependant nous sommes beaucoup plus criminels que nous ne l'étions alors, et nous ne sommes pas plus pénitents. Nous devons donc souhaiter de mourir, plutôt que de vivre, puisqu'il n'y a que la mort qui puisse arrêter le cours de nos péchés, et que d'ailleurs cette mort acceptée dans un esprit de satisfaction, et jointe avec les mérites de la mort de Jésus-Christ, est le sacrifice qui peut consommer en un moment notre pénitence. Nous désirons de vivre pour réparer les désordres de nos années passées, par le bien que nous voulons pratiquer dans les dernières; mais désirons plutôt de mourir pour expier une vie déréglée par une mort pénitente! Mettons-nous d'avance la poussière et les cendres du tombeau sur la tête, et offrons à Dieu la destruction de ce corps corrompu, de cette chair fragile, de ce vase d'iniquité, que nous avons souillé par tant d'ordures, jusqu'à une malheureuse expérience du passé, nous fait voir qu'au lieu de nous réformer nous devenons toujours plus coupables. Souhaitons que Dieu nous ôte une vie dont nous faisons un si criminel usage; mais prions-le qu'il nous fasse mourir de la mort des justes, si nous avons été assez misérables pour vivre de la vie des pécheurs. Demandons-lui la grâce qu'il accorde à ceux qu'il appelle à la fin du jour, et auxquels il donne la même récompense qu'à ceux qui ont porté le poids du travail et de la chaleur; mais en nous humiliant devant la majesté de Dieu, dans la pensée de la mort, unissons nos gémissements avec ceux de l'Eglise; et craignant de n'être pas exaucés comme coupables, joignons nos prières et nos larmes avec celles des justes. C'est la seconde obligation qui nous est imposée dans ce saint temps pour participer à la pénitence générale de l'Eglise.

SECONDE PARTIE.

Il n'est rien de si beau que cette union admirable qui rassemble toutes les parties du corps mystique de l'Eglise, dont Jésus-Christ est le chef. Il est composé des membres couronnés dans le ciel, de ceux qui achèvent de se purifier dans les flammes, et de ceux qui combattent dans la voie. Jésus-Christ, son chef adorable, et le sou-

verain Pontife de nos âmes, fut exaucé sur la croix, pour la révérence qui lui était due. Il ne cesse point de prier, et d'intercéder pour nous dans le ciel; son esprit divin, répandu dans tout son corps qu'il anime et qu'il vivifie, soupire et gémit dans toutes les âmes justes et pénitentes; mais il redouble ses soupirs et ses gémissements, dans ce saint temps destiné à la prière et à la pénitence publique de l'Eglise. Tous les fidèles répandus sur la terre, et qui, attachés au corps de ce chef céleste, vivent de son esprit, forment, dit l'Apôtre, cet homme parfait de Jésus-Christ dans sa plénitude; et toutes leurs prières composent la voix de cette colombe mystérieuse qui gémit et pleure, entre le vestibule et l'autel, avec les sacrés ministres. En quelque lieu du monde qu'une âme, inspirée de Dieu, tourne ses regards vers lui, dans un esprit de foi et d'une conversion sincère, sa prière pénètre les cieux: dans les îles les plus inhabitées de l'océan, dans les climats les plus sauvages du monde, tout pécheur, préparé à croire, et à espérer en Jésus-Christ, contrit et repentant de ses fautes, participe aux mérites de sa rédemption, et à la vertu de la pénitence universelle de l'Eglise. Elle pleure, gémit, et prie partout où elle est, et ne pousse pas un soupir qui ne soit formé par l'esprit de Dieu, et ne soit entendu par cette oreille toujours attentive, et en tous lieux répandue.

On ne saurait douter que la prière faite à Dieu avec l'union dans l'Eglise, n'ait une vertu toute divine: rappelons celle que fit Salomon, rapportée au livre des *Rois*: *Seigneur, que vos yeux soient ouverts sur cette maison sainte, dit ce grand prince, joignant la fonction de la royauté et du sacerdoce, priant les bras étendus et les genoux en terre, à la vue de tout Israël, le jour de cette solennelle dédicace du temple, qu'il célébra par l'immolation d'une multitude innombrable de victimes; rendez-vous propice à tous les vœux, que votre peuple adressera devant ces autels. Si pour le punir de ses infidélités, vous permettez qu'il fuie devant ses ennemis, et que touché de repentir, il vienne implorer votre miséricorde, écoutez ses gémissements. Si le ciel vient à se fermer, et à refuser la pluie à la terre, et que ce peuple, reconnaissant sa faute, vous en demande pardon dans l'amertume de son âme, ouvrez, Seigneur, ce ciel d'airain sur sa tête, et faites couler sur ses campagnes arides des rosées abondantes et salutaires. Si la famine, ou la peste, ou la corruption de l'air viennent à désoler la terre; si l'ennemi aux portes des villes y jette l'épouvante; si quelque autre sorte de tribulation afflige votre peuple, et qu'il reconnaisse la punition de ses ingratitude dans ces châtimens de votre justice, retirez vos fléaux, et laissez-vous désarmer par ses larmes. Si quelque pécheur contrit vous découvre la plaie de son cœur, et qu'élevant ses mains suppliantes vers vous, il vous conjure de lui faire miséricorde, ne soyez pas sourd à ses cris. Cette prière du roi Salomon fut exaucée;*

une nuée miraculeuse remplit la maison du Seigneur, et Dieu fit comme un pacte éternel avec les hommes, qui l'engage à recevoir favorablement tous les vœux qui lui sont faits, dans l'union avec l'Eglise dont ce temple n'était que la figure.

Pour bien connaître toute la vertu de la prière unie avec celle de l'Eglise, il faut considérer que le pécheur ne saurait sortir de son péché, sans le secours de la prière. De là vient que Dieu lui laisse toujours la grâce de prier, comme une ressource avec laquelle il peut sortir du plus creux abîme de l'iniquité. C'est pour cela que le Sauveur du monde ne rendait la santé à ces malades, qu'on lui amenait de toutes parts, qu'après qu'ils l'avaient demandée. *Jésus, Fils de David, ayez pitié de nous !* lui crient les lépreux. *Faites, Seigneur, que je voie !* lui dit l'aveugle de Jéricho. — Les uns lui demandent leur guérison par des invocations pressantes qu'ils expriment par leurs paroles ; les autres la lui demandent par des gémissements accompagnés de confiance : mais aucun ne la reçoit que par la médiation de la prière. Or, ces différentes sortes de maladies, que Jésus-Christ guérissait, étaient la figure des différentes espèces du péché qu'il pardonne ; et il n'accorde la guérison spirituelle, non plus que la corporelle, qu'à ceux qui méritent de l'obtenir par leurs sollicitations et leurs prières : *Venez à moi*, leur dit-il, *vous tous qui êtes traités et chargés, et je vous soulagerai*. Eh ! comment voulez-vous, Seigneur, qu'ils aillent à vous, puisqu'étant enchaînés par les liens de l'iniquité, et comme accablés par le pesant fardeau de leurs crimes, ils ne sauraient faire une seule démarche vers vous ? Ah ! ils y vont par la prière ; cette prière pénètre jusqu'aux cieux, et du plus profond abîme du péché, elle monte jusqu'à la source des grâces et des miséricordes qu'elle fait couler en abondance sur le pécheur.

Mais, s'ils ne sauraient se relever de leurs chutes sans la prière, ils ne peuvent non plus marcher, ni s'avancer dans la voie de la justice sans son secours. La prière n'est jamais plus nécessaire au pécheur, qu'au commencement de sa conversion, lorsque la concupiscence irritée et devenue plus fougueuse par ses dérèglements passés, jointe à la force des mauvaises habitudes, entraîne l'âme, comme par un double poids, vers le mal avec tant de rapidité, qu'il ne reste plus qu'un mouvement faible et languissant vers le bien. Voyez avec quelle violence ce démon écumant et furieux, dont il est parlé dans l'Evangile, sortit du corps de ce jeune homme, qu'il jetait tantôt dans l'eau, et tantôt dans le feu ; ce fut en l'agitant et en le déchirant : *Discerpens eum* (Marc., IX, 25) ; de telle sorte qu'il laissa le possédé comme mort sur la place, et il fallut que le Sauveur du monde lui tendît la main, pour le relever et le rendre à son père. Quelle est cette main favorable que Dieu tend aux pécheurs, dont il vient de chasser les démons de l'impureté, de l'orgueil, de l'avarice ? C'est une grâce

forte et puissante qui aide le nouvel homme encore faible à faire ses fonctions : or il est impossible d'attirer ces grâces victorieuses que par la prière. Quand est-ce que Jésus-Christ commande aux vents de se taire, et à la mer agitée de se calmer ? lorsque les apôtres, prêts à faire naufrage, le réveillant de son sommeil par des cris pressants, lui disent : Seigneur, sauvez-nous, nous périssons ! *Domine, salva nos, perimus !* (Matth., VIII, 25), pour nous apprendre que Dieu n'apaise les flots et le trouble des passions qui s'élèvent dans les âmes nouvellement converties, que lorsqu'il en est pressé par des cris touchants, et ces voix intérieures de l'âme, poussées avec force vers lui. *J'ai crié*, dit le Prophète, *j'ai élevé ma voix au Seigneur, et il m'a entendu de la montagne sainte*. C'est pour cela que saint Paul marque diverses sortes de prières dans l'Eglise, proportionnées aux divers états des pécheurs : *Volo primum fieri obsecrationes, orationes, postulationes, gratiarum actiones* (1 Tim., II, 1) ; et saint Bernard, expliquant ces paroles, distingue les pécheurs à qui ces différentes sortes d'oraisons conviennent. Il y en a, dit ce Père, qui sont endurcis dans le péché, sans penser en aucune manière à se convertir, et avec un dessein actuel d'y persévérer ; ceux-là ne sont du tout point en état de prier, et c'est contre eux que le Prophète a prononcé cette malédiction terrible, que leur oraison se tourne en péché : *Oratio ejus fiat in peccatum* (Psal. CVIII, 7) ; c'est à l'Eglise et à ses ministres de prier pour eux, en récitant les saints offices, et en célébrant les sacrés mystères. Il y en a d'autres qui sont dans le péché, et même dans l'habitude du péché, qui en goûtent la douceur malheureuse, et qui sont attirés par ses attrait funestes ; mais qui, dans cet état, dont ils reconnaissent le désordre, ne laissent pas de soupirer pour la justice, et qui, lassés dans la voie de l'iniquité, lorsqu'ils la suivent, gémissent de l'aveuglement et de l'affection corrompue qui les y attache. La prière qui convient à ces pécheurs se nomme obsécration : ce sont des vœux qu'ils doivent adresser à Dieu par la médiation de ses saints et de son Eglise, afin qu'il change ces faibles mouvements de conversion dans une volonté pleine, efficace et déterminée ; car il ne leur serait pas bien-séant, dit ce saint docteur avec saint Augustin, de s'approcher directement de Jésus-Christ, ni de lui demander le pardon de leurs fautes ; lorsqu'ils ont dans le cœur un penchant si fort à les renouveler ; il faut qu'ils emploient des intercesseurs, pour ménager leur réconciliation ; qu'ils imitent cette femme de l'Evangile, qui, rougissant d'une maladie honteuse, n'ose même la découvrir au médecin qu'elle cherche, et semble vouloir lui dérober sa guérison, sans qu'il s'en aperçoive. Qu'ils ne parlent qu'en tremblant à Jésus-Christ, qu'ils craignent même de toucher à sa robe, de profaner son Eglise dont la robe du Sauveur est la figure ; mais qu'abattu et humiliés, ils disent en eux-mêmes : Si je touche seulement à la frange de sa robe,

je serai guéri : *Si tetigero fimbriam vestimenti ejus* (Matth., IX, 21); qu'ils se tiennent, comme ce publicain à la porte du temple ; qu'ils se mettent dans le dernier rang des fidèles ; qu'ils se frappent la poitrine ; et que mêlant leurs gémissements secrets avec les prières des justes, ils attendent que l'onction sacrée, qui coule de la chevelure du grand prêtre Aaron, se répande sur toute sa robe, et descende jusqu'aux extrémités de la frange ; que la grâce passe du chef de l'Eglise, qui est Jésus-Christ, sur tout le corps des fidèles assemblés, et s'étende jusqu'à ses pieds, qui sont les pécheurs humiliés et abattus sous le poids de l'iniquité qui les fait ramper contre terre, lorsqu'ils voudraient aller à Dieu. Si le pécheur persévère dans cette pratique, il se trouvera guéri, lorsqu'il y pensera le moins par une vertu soudaine et miraculeuse, qui arrêtera le cours honteux de ses affections déréglées ; il sera surpris de trouver dans son cœur une aversion du péché, qu'il aimait, et qu'il désirait, lors même qu'il en reconnaissait la laideur et la malice ; et voyant bien qu'un changement si admirable ne peut pas être venu de lui, il le regardera comme un ouvrage de la main du Très-haut, de cette grâce toute-puissante dont Dieu se sert comme d'une main, pour attirer à lui les pécheurs qui n'ont point encore de pieds, c'est-à-dire, de desirs efficaces, pour s'en approcher : *Hæc mutatio dextera Excelsi.* (Psal. LXXVI, 11.) C'est la seule chose qui doit consoler certaines âmes qui, pleines d'affections corrompues, ou engagées dans des habitudes malheureuses, sentent dans leur volonté une faiblesse et une pesanteur qui les fait presque désespérer de leur conversion. En effet il leur serait impossible de sortir du péché, si elles demeuraient toujours dans cet état de langueur ; mais en gémissant, en s'affligeant et en s'humiliant devant Dieu, elles attirent des grâces avec lesquelles le nouvel homme fortifié s'arrache par un généreux effort du fond de cette boue et de corruption où il était enseveli : ce malade paralytique, qui pouvait à peine faire aucun mouvement vers Dieu, dans le lit de ses iniquités où il était retenu depuis si longtemps, ayant recouvert la santé de la grâce, se lèvera, emportera avec lui son grabat, en bénissant le Seigneur. Mais il faut persévérer dans l'obsécration ; car le pécheur impatient regarde quelquefois comme une impuissance du remède, ou comme un refus de Dieu, le retardement de sa guérison, que le médecin ne diffère que pour éprouver sa foi, et lui faire mieux sentir le prix de la grâce qu'il lui accorde. Il y a d'autres pécheurs qui regardant leurs fautes passées avec horreur, ont une volonté ferme et entière de se convertir : la prière qui leur convient se nomme oraison. Qu'ils s'approchent immédiatement de Jésus-Christ, avec une humilité profonde, comme Madeleine, mais avec une confiance parfaite ; car si Dieu a bien daigné s'approcher d'eux par sa grâce, lorsqu'ils étaient encore dans l'ordure de leurs crimes, trouvera-t-il mauvais, dit saint

Augustin, qu'ils s'en approchent par la prière, lorsqu'ils sont purifiés de leurs taches par la contrition ? C'est à ceux-là que convient la troisième sorte de prière que saint Bernard distingue par le mot de demande : *Postulatio*. Ces pécheurs, qui ne trouvent plus leur volonté partagée entre l'amour du péché et de la justice, se sentant parfaitement réconciliés avec Dieu, peuvent lui demander des grâces en toute assurance, et être certains de les obtenir, pourvu que ce soient des choses avantageuses à leur salut ; car cette condition doit être toujours renfermée dans les prières des justes, et c'est dans ce sens, qu'il est vrai de dire qu'elles sont toujours exaucées ; puisque si Dieu ne leur donne pas toujours ce qu'ils demandent, il leur accorde toujours ce qu'ils désirent, qui est de procurer leur sanctification ; l'âme juste ne devant jamais adresser aucune prière à Dieu, qui ne soit accompagnée d'un désaveu tacite de tout ce qui peut nuire à son salut dans l'accomplissement de sa demande ; parce que Dieu refuse quelquefois dans sa miséricorde, comme il donne quelquefois dans sa colère. Humilions donc nos têtes devant le Seigneur, et joignons à l'humiliation de l'esprit, et à la prière de l'Eglise, la mortification de nos corps.

TROISIÈME PARTIE.

Toutes les âmes fidèles, réunies par la profession d'une même foi, sous l'autorité d'un chef visible, ne forment ensemble qu'une même Eglise ; cette riche variété qui éclate sur le vêtement de la Fille du Roi céleste, ne compose que la robe de Jésus-Christ, cette tunique mystérieuse, qui ne pouvant être divisée, fut jetée au sort, au pied de la croix, et tomba en partage à toutes les nations qui ont été appelées au christianisme. C'est là cette colombe toujours unique et toujours la même, parmi la diversité des couleurs changeantes, qu'elle reçoit des différents aspects du soleil de justice ; or il y a des temps où elle fait retentir les temples de cantiques de joie et de triomphe ; mais dans celui-ci, elle les remplit des gémissements de sa douleur et de la pénitence.

Or comme nous devons être unis à l'Eglise par la foi, l'espérance et la charité, nous devons aussi nous joindre en esprit à sa pénitence, si nous voulons que la nôtre soit méritoire. Cette pénitence de l'Eglise est extérieure et intérieure, et nous devons participer autant qu'il nous est possible à l'une et à l'autre. La pénitence de l'Eglise est extérieure, vous le voyez, mes frères ; elle se dépouille de ses ornements les plus riches, et ne pare ses autels et ses ministres que des couleurs conformes à son humiliation ; elle met des cendres sur la tête de tous ses enfants ; elle retranche ses chants d'allégresse des sacrés mystères ; elle ne prêche que jeûne, que mortification ; tout pleure, tout gémit dans ce saint temps, tout porte dans l'Eglise de Jésus-Christ le triste et lugubre appareil de la pénitence : c'est donc à nous, mes frères, de paraître de vrais

enfants de cette mère affligée, de porter sur notre extérieur et dans nos personnes les marques de cette pénitence publique de la religion. Si nous voulons nous appliquer en particulier le mérite de cette pénitence générale, ne sommes-nous pas obligés d'y contribuer de notre part ce que nous pouvons, et d'en faire voir les feuilles au dehors, pour en produire les fruits au dedans? N'est-ce pas une chose monstrueuse dans l'Eglise de Dieu, de voir ses enfants qui éclatent en ris immodérés, pendant qu'elle pleure; qui ont à la bouche des chansons dissolues, pendant qu'elle éclate en soupirs et en sanglots; qui sont parés des pompes de Satan et du monde, lorsqu'elle se prépare par les couleurs les plus modestes à prendre les vêtements de deuil à la mort de son Epoux? Cette opposition de votre conduite particulière avec celle de l'Eglise, ne rend-elle pas toute sa pénitence sans fruit pour vous? Vous levez l'étendard de la vanité, et vous portez le signe de superbe sur ce même front qui, avec les cendres de la pénitence, a reçu de la main du prêtre le signe de la croix. Filles du siècle, ces cendres humiliantes, et ce signe adorable vous doivent faire souvenir que vous êtes mortelles, chrétiennes, et pénitentes. Un seul de ces trois titres devrait être suffisant pour effacer sur vos personnes toutes les marques de la vanité et du luxe. Pouvez-vous parer avec tant d'éclat cette chair, qui fera un jour la pâture des vers, que Jésus-Christ a consacrée par le signe de ses humiliations, et que la pénitence doit couvrir d'une confusion salutaire? Ah! si vous êtes pénitentes en ce saint temps, paraissez ce que vous êtes! choisissez les vêtements les plus conformes à la pudeur, et à la modestie de votre sexe; mortifiez par la retraite le désir de voir et d'être vues; cachez le plus que vous pourrez au monde ces grâces dangereuses, si souvent l'écueil de l'innocence; souvenez-vous, comme saint Paul vous l'enseigne, que la nature, qui vous a donné dans vos cheveux un voile pour vous couvrir, vous apprend à fermer vos yeux aux objets du siècle, et à les dérober aux regards des hommes profanes. Que l'on vous voie dans les temples, comme des hosties vivantes, humiliées sous le glaive de la mortification chrétienne; noyez-les dans les larmes d'une contrition amère, ces fournaises de Babylone, d'où le démon impur fait voler ses étincelles de toutes parts; appliquez-vous à donner dans vos familles des exemples et des leçons de pudeur, de charité, et de religion; rompez votre pain avec l'indigent; filez des vêtements à la veuve et au pupille avec ces mêmes doigts dont un jeu scandaleux a fait la continuelle occupation; assistez avec une sainte révérence aux offices divins, aux mystères sacrés, et aux discours chrétiens, que vous avez tant de fois négligés; entrez dans le fond de ce monastère; confondez-vous à la vue de ces saintes filles, qui portent la croix de Jésus-Christ depuis tant d'années, qui conservent le lis précieux

de la virginité, parmi les épines de la mortification religieuse, et qui pratiquent des austérités étonnantes avec des corps de la même nature que les vôtres. Dames du siècle, si vous gardez cette conduite, vous participerez véritablement à la pénitence extérieure de l'Eglise, vous convertirez par votre exemple les hommes que vous avez scandalisés par votre immodestie et votre luxe. Efforçons-nous, mes frères, les uns et les autres à mêler quelque chose du nôtre dans la pénitence de l'Eglise. Souvenons-nous de ce qui est rapporté dans l'Ecriture, au sujet des Ninivites. Jonas, sorti du ventre de la baleine, et jeté sur leur rivage par la providence, pour leur conversion, leur annonce une ruine prochaine par ces étonnantes paroles : *Encore quarante jours, et Ninive sera détruite*. Effrayés de cette menace terrible, ils ne perdent pas l'espérance de fléchir la colère de Dieu : non-seulement les prêtres et le peuple, les enfants et les vieillards ont recours à la pénitence, mais même les autels sont couverts de cendre et de cilices : tout crie miséricorde dans cette ville pécheresse, où tout criait vengeance; Dieu se laisse désarmer par cette pénitence universelle, et révoque l'arrêt qu'il avait prononcé contre ce peuple. Le cri de nos péchés a monté jusqu'à Dieu; le bras de sa justice est déjà levé sur nos têtes coupables; le véritable Jonas, sorti du sein du sépulcre, nous crie par la voix de ses prophètes : *Encore quarante jours, et Ninive sera détruite*; il nous laisse encore cette sainte quarantaine, pour apaiser sa colère : changeons, comme dit saint Augustin, Ninive coupable en Ninive pénitente, et l'arrêt de Dieu se trouvera accompli; la ville pécheresse sera détruite par la ville convertie : cette ville si vénérable par les monuments sacrés qu'elle conserve dans l'enceinte et hors de ses murs, sanctifiée par la pénitence, sera comme renouvelée jusque dans ses fondements.

Mais où sont ceux qui participent à cette pénitence rigoureuse? Vous ferai-je un portrait du monde que vous avez devant les yeux? L'un verse le fiel de la médisance, de la même bouche dont il répand le poison d'une louange flatteuse, et croit acheter par quelques offices de bienséance le droit de moraler et de déchirer avec plus d'impunité, l'autre, rongé d'une envie secrète qui le dessèche, a recours à des votes indignes pour rabaisser le mérite qui l'offense, et ne trouvant point de prise aux dents empoisonnées de la calomnie, s'efforce de ternir l'éclat d'une réputation qu'il n'a pu ôter. Celui-là ne fait pas scrupule de consumer le patrimoine des pauvres en des festins, qui repaissent sa vanité et sa sensualité tout ensemble, et ne craint pas d'offrir le sacrifice non sanglant avec des mains souillées du sang des pauvres, auxquels il donne la mort en leur refusant le pain nécessaire pour sustenter la vie. Celui-là, ne pouvant censurer la conduite de son prochain, cherche dans son âme des vices imaginaires

pour le rendre odieux; et plein d'un orgueil qui ne peut souffrir une supériorité de mérite, impute aux autres l'arrogance insupportable dont il est bouffi lui-même. Entre-rai-je dans ces lieux où les blasphèmes du jeu, les discours du libertinage, les amorces de l'impureté, et la dissolution des paroles servent d'assaisonnement à la débauche? Peindrai-je ces femmes mondaines, qui sur le déclin de l'âge veulent être encore les idoles du monde, dont elles sont le rebut et le mépris. Vous représenterai-je ces hommes qui, n'ayant pour tout avantage que ces richesses périssables, frappées de tant de malédictions dans l'Evangile, se font un droit de préférence d'une vanité ridicule et méprisable? Avouez-le, chrétiens, c'est dans ces vains et frivoles amusements que vous passez une grande partie de cette vie, dont vous devriez mettre tous les moments à une sainte usure pour racheter le temps perdu. La plupart de ceux qui m'écoutent sont parvenus à la onzième heure du jour, dans un âge avancé, qui leur laisse peu d'années à vivre; et au lieu de travailler à la vigne du Seigneur, à l'unique nécessaire, à l'ouvrage de leur salut, ils mènent une vie tout inutile pour ne pas dire toute criminelle; ils emploient à commettre de nouvelles fautes le temps que Dieu leur accorde pour expier les passées, bien loin de profiter de la miséricorde du Père de famille, qui promet la même récompense à ceux qui travaillent sur le soir qu'à ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur; ils diffèrent leur conversion de jour en jour, renouvelant peut-être les péchés de leur jeunesse déréglée dans une vieillesse plus coupable, traînant la chaîne de leurs habitudes invétérées sur le bord du tombeau, s'attachant à la terre, lorsqu'ils sont près d'en sortir, formant des plans d'édifice et de fortune, lorsque la maison de boue où leur âme est logée menace ruine de toutes parts, regardant la mort dans un éloignement trompeur, lorsqu'ils en portent déjà l'image sur un front couvert de rides, lorsqu'ils ne sont plus que les fantômes d'eux-mêmes, qu'il ne reste plus qu'un léger souffle de vie qui anime leurs corps chancelants, et qu'ils n'ont pour toute attente que le sépulcre, qui semble s'ouvrir pour recevoir leurs tristes dépouilles. Ah! mes frères, pour vous réveiller d'un si profond assoupissement, entendez les cris de ces malheureux que le Saint-Esprit nous a peints avec des couleurs si vives dans la *Sagesse*. Représentez-vous ces victimes infortunées de la justice de Dieu dans les enfers; ces proies de la mort toujours renaissantes dans les tourments qui les tuent, qui, se voyant précipitées dans ces cachots ténébreux, sans voir luire aucun rayon d'espérance d'en sortir, poussent ces lamentables voix : *Nos insensati vitam eorum putabamus insaniam*. (*Sap.*, V, 4.) Insensés que nous étions! nous traitions la vie des justes de folie, nous tournions en risée les compagnons de nos désordres, lorsque par un changement de vie ils tâchaient d'expier

leurs fautes dont ils ont fait pénitence, pendant que nous mettions le comble à la mesure des nôtres; cependant les voilà qu'ils sont au rang des enfants de Dieu, lorsque nous sommes ensevelis dans ces abîmes pour jamais : *Ergo erravimus a via veritatis*. (*Sap.*, V, 6.) Nous nous sommes donc égarés des voies de la vérité! nous avons fermé nos yeux au soleil de justice qui nous éclairait, et nous sommes tombés, de la nuit de nos iniquités, dans ces ténèbres extérieures où il n'y a qu'horreur et que désordres! Oh! si nous pouvions avec cent mille ans de supplices mériter un de ces jours que nous avons si malheureusement perdus! Pénitence infructueuse des damnés; ô pleur et grincement de dents, puissiez-vous entrer dans l'âme de mes auditeurs, les faire descendre tout vivants dans l'enfer, pour les en garantir après leur mort, et les pénétrer d'une componction salutaire dont ils ressentent les atteintes jusqu'au dernier soupir!

J'avoue que cette obligation de faire pénitence est rigoureuse à la nature; mais elle est indispensable dans la religion. Ah! mes frères, puisque nous n'avons pas d'autre ressource pour nous préparer à ce jugement si regoureux et si terrible, qui doit décider de notre sort, pouvons-nous apporter trop de soin pour apaiser la colère de notre juge, afin qu'étant mis dans sa balance, nous ne soyons pas trouvés légers, et que le poids de nos bonnes œuvres l'emporte sur celui des mauvaises. Quelque grands pécheurs que vous soyez, ou que vous ayez été, ne désespérez pas de votre salut, puisque vous aurez pour juge ce même Dieu qui est venu pour sauver les pécheurs : mais ce ne sera que les pécheurs véritablement pénitents; les plus énormes crimes lavés dans le sang de Jésus-Christ, et dans les larmes de la contrition, non-seulement ne seront pas imputés à ceux qui les auront commis, devant le tribunal de Dieu, mais ils seront la source de leur gloire, et comme une réparation éclatante à la majesté du souverain Juge, qui n'aura que des bénédictions à leur donner, pendant qu'il frappera les pécheurs impénitents d'une éternelle malédiction. Les Madeleine, les Pierre, les Paul, les Matthieu, les Zachée, les Augustin paraîtront dans ce grand jour à la tête de cette troupe innombrable de pénitents, qui, changés par la grâce de Jésus-Christ de boucs en agneaux, érigeront comme un trophée immortel à la gloire de leur divin Rédempteur, et recevront de sa bouche adorable avec l'annistie de leurs fautes, la couronne de leur pénitence, qui brillera sur la tête des plus illustres, avec plus d'éclat que celle de l'innocence.

Cette vérité de notre religion doit remplir les plus grands pécheurs de confiance, mais en même temps la crainte des jugements de Dieu qui ne laissera aucun péché impuni doit les faire trembler. Espérez, pécheurs : celui qui sera votre Juge est votre Rédempteur; mais aussi tremblez : celui qui est votre Rédempteur sera votre Juge. Plus il

aura été indulgent dans le temps de sa miséricorde, plus il sera inexorable dans le jour de ses vengeances. Il punira dans toute la rigueur de sa justice irritée le mépris, l'abus, la profanation de ce sang précieux qui coule dans les sacrés canaux de la pénitence, pour laver vos âmes souillées de la lèpre du péché; il sondera tous les replis de vos cœurs, pour y porter le feu vengeur de sa colère; il ouvrira ces sépulcres blanchis des hypocrites, pour en découvrir les ossements et la pourriture à la face de toute la terre; il ôtera le masque à la fausse dévotion, pour en faire voir la laideur et la difformité; il jugera sans miséricorde ce juge malheureux, qui, dépositaire de sa justice en terre, s'en est servi pour opprimer le faible qu'il devait défendre; il recherchera dans ses mains qui ont signé tant de fois des arrêts iniques, le sang des veuves et des pupilles qu'il aura sacrifiés aux respects humains, dont il aura été l'esclave; il lui comptera tous les moments de ces jours de deuil et d'affliction, qu'il a fait passer dans le fond des cachots à des malheureux, dont l'innocence aura été ensevelie avec la liberté par sa négligence : dans cet examen rigoureux où il jugera les justices, il nous fera voir peut-être comme des abominations devant lui ce que nous aurons cru des œuvres méritoires; il nous fera connaître que ce que nous croyons lumières en nous n'est peut-être que ténèbres; que ce que nous appelons notre conversion n'est qu'un changement de vice; il nous fera pénétrer au travers de toutes ces illusions imperceptibles de l'amour-propre, les motifs corrompus qui infectaient toutes nos vertus apparentes dans leur origine. *O Seigneur !* disait le Prophète, *vous m'avez éprouvé et examiné; vous avez connu mon égarement et mon retour à vous; vous avez été attentif sur moi depuis le premier usage de ma raison; vous m'avez suivi dans toutes mes voies; vous avez entendu de loin mes plus secrètes pensées; vous m'avez éclairé dans les plus épaisses ténèbres de la nuit; vos yeux ont vu tout ce qu'il y a d'imparfait en moi; quelque loin que j'aie voulu fuir pour dérober mes iniquités à votre connaissance, j'ai trouvé partout le juge et le témoin de mon crime; partout cet œil pénétrant, à qui les ténèbres sont comme la lumière même ! Où irai-je donc, et où me cacherais-je dans le jour de votre colère ? quel asile trouverai-je contre vous, quand vous me mettrez devant les yeux ces iniquités sans nombre, qui, comme des flots entassés, s'élèvent au-dessus de ma tête.* Ah ! dit saint Augustin, j'irai d'un Dieu irrité à un Dieu miséricordieux; je me cacherais dans les trous de la pierre, dans les plaies de mon Rédempteur, jusqu'à ce que le tourbillon de sa colère passe : mais qui m'ouvrira les bras de ce Dieu irrité, les plaies de ce Rédempteur; ce ne peut être que la pénitence : l'arrêt irrévocable est prononcé; tout pécheur sans pénitence devant le tribunal de Dieu trouvera un jugement sans miséricorde : c'est en vain que l'homme tremblant

à la vue de cette justice si rigoureuse que Dieu exerce contre l'ouvrage de ses mains, pousse par la bouche de Job ces plaintes vers ce juge redoutable de ses plus légères fautes. *O Seigneur, pourquoi deployez-vous toute votre puissance contre cette feuille légère, le jouet des vents, des infirmités humaines et des passions sans nombre qui l'agitent !* O souverain Juge, n'entrez pas en jugement avec vos serviteurs humiliés sous la cendre devant votre face; souvenez-vous que vous êtes notre chef, et que nous sommes vos membres; coupez, tranchez, brûlez dans cette vie, pourvu que vous nous fassiez grâce dans l'autre. Enfants de cette Eglise votre épouse, sortie de votre côté ouvert sur la croix, nous sommes tous unis en esprit avec elle, pour participer à cette pénitence publique; vous l'avez faite pour tous les pécheurs dans votre corps naturel, immolé en victime sur le Calvaire, et vous la faites en ce saint temps dans votre corps mystique, dont nous sommes une partie ? Appliquez-nous la vertu de ce sacrifice d'expiation que vos sacrés ministres offrent tous les jours sur vos autels; faites que nous soyons blanchis dans le sang de l'Agneau immolé, afin que nous puissions être dignes de voir l'Agneau glorifié dans le ciel, que je vous souhaite : au nom du Père, etc.

SERMON LXX.

POUR LE JOUR DE L'ANNONCIATION.

Dedit eis potestatem filios Dei fieri. (Joan. I.)

Il leur a donné le pouvoir de devenir des enfants de Dieu.

Bien que l'homme soit inférieur aux anges par sa nature, il a pourtant été élevé par la grâce à un degré de gloire et de grandeur, qui surpasse tout ce qu'il y a de plus parfait dans ces sublimes intelligences. Car auquel de ces esprits bienheureux a-t-il dit : Vous êtes mon fils ? O gloire ineffable et incompréhensible de l'homme, d'avoir reçu le privilège de devenir l'enfant de Dieu, de partager ce titre glorieux avec le Verbe incarné, et d'être par adoption ce qu'il est par le privilège de sa naissance !

C'est le mystère de l'Incarnation qui est le principe de cette élévation infinie dans l'homme. Cette échelle mystérieuse que le patriarche Jacob vit autrefois pendant le sommeil, s'est en quelque sorte rendue visible à toute la terre dans la personne de Jésus-Christ, puisque l'union hypostatique de la divinité avec l'humanité dans la personne du Verbe, est la divine réalité de cette belle et éclatante figure. Ce composé merveilleux de Dieu et de l'homme, est le moyen ineffable dont Dieu s'est servi pour remplir le vide immense qui semblait devoir mettre une séparation éternelle entre lui et nous. C'est cette échelle qui touche de la terre au ciel, par laquelle il est descendu jusqu'à nous, et a fait monter l'homme jusqu'à lui, en l'associant à sa nature divine, et en nous donnant le pouvoir de devenir ses enfants : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri. (Joan., I, 12.)*

Les mers et les fleuves unissent les nations les plus éloignées ; elles font passer les richesses de l'orient à l'occident ; elles rendent tous les biens de l'univers communs entre les hommes, et, comme des veines fécondes, elles portent jusqu'aux extrémités de ce grand corps du monde, un esprit de vie qui l'anime. Voilà ce que fait le Verbe incarné dans l'ordre de la grâce : il est cette mer sans fond et sans rives, cet assemblage d'eaux salutaires, sur lesquelles le vaisseau de l'Eglise s'élève jusqu'au sommet de la montagne sainte : il est comme le lien de ce commerce admirable établi entre Dieu et l'homme, qui fait descendre les trésors du ciel en terre, et monter les trésors de la terre au ciel ; comme une pierre fondamentale, sur laquelle notre foi s'appuie, et se repose dans le culte spirituel que nous rendons à la Divinité.

Représentez-vous, chrétiens, ces eaux jaillissantes qui, en sortant des canaux où l'art les a renfermées, conservent encore l'impression de leur premier mouvement, et remontent aussi haut que leur source. Telles sont ces eaux divines que nous puisons dans les sources sacrées du Sauveur : c'est la fontaine d'eau vive qui rejaillit jusqu'au ciel, la source de toutes les grâces qui ont la vertu du salut en elles ; mais en sortant de ce divin canal, elles remontent jusqu'à la Divinité, d'où elles descendent, et donnent aux hommes, qu'elles régénèrent, le pouvoir de devenir des enfants de Dieu : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri.*

C'est, mes frères, ce grand et inestimable bienfait accordé à l'homme dans le mystère adorable de l'Incarnation, que nous célébrons dans ce jour, que je me propose de vous mettre devant les yeux. Mais comme les plus merveilleux ouvrages de Dieu dans l'ordre de la grâce demandent toujours la coopération de l'homme pour leur parfait accomplissement, après vous avoir exposé ce que Dieu a fait pour l'homme dans le mystère de l'Incarnation, je vous ferai voir ce que nous devons faire pour Dieu, afin d'accomplir les desseins qu'il a sur nous dans ce mystère. Implorons l'assistance du Saint-Esprit qui en fut l'auteur au moment que l'ange dit à Marie : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est rien de si méprisable que l'homme quand il est abandonné à lui-même ; mais il n'est rien de plus grand que ce même homme quand il est uni avec Dieu. Quelque fonds de misère qu'il porte dans lui-même, il a néanmoins un sentiment de grandeur et d'élévation qui n'a point de bornes. Plein d'une vive et secrète impression de son origine toute céleste, il se trouve dans un état violent, pendant qu'il est dans une situation inférieure au principe dont il est descendu. Etant sorti de Dieu, il cherche à retourner à Dieu ; et comme il est une portion de l'essence divine, il ne peut être ni grand ni heureux que par la félicité et la grandeur de Dieu même.

C'est, chrétiens, pour remplir toute l'étendue de ce désir de l'homme, et l'immense capacité de son cœur, que le Verbe divin s'est incarné. Comme Dieu n'a pas mis en vain dans notre cœur ce sentiment d'élévation, toujours inquiet et agité, jusqu'à ce qu'il trouve un objet dont l'excellence réponde à sa perfection, il a voulu nous donner le moyen d'être en effet ce qu'il nous a inspiré lui-même de devenir. Et pour vous l'expliquer en peu de paroles, avec saint Augustin, Dieu s'est fait homme, afin que l'homme devint Dieu : *Deus factus est homo, ut homo fieret Deus.*

Ce désir de s'élever dans l'homme, inspiré par l'amour-propre, déréglé par le péché, et égaré dans les détours de la cupidité et du siècle, c'est ce qui le perd ; mais ce même désir inspiré de Dieu, soutenu par sa grâce, et réglé par la religion, c'est ce qui nous sauve. Lorsque le démon, jaloux du bonheur de l'homme, voulut l'entraîner dans l'abîme où il s'était précipité lui-même, il ne lui proposa pas d'abord la transgression de la loi divine ; mais réveillant dans son cœur l'amour de sa propre excellence, et le flattant de l'espoir d'une ressemblance imaginaire avec Dieu, il lui ôta sa grandeur véritable, en lui en promettant une fausse : *eritis sicut dii.* (*Gen.*, III, 5.) Le Rédempteur de la nature humaine, opposant les adorables inventions de son amour aux artifices dangereux du tentateur, s'est servi de ce même sentiment d'élévation imprimé dans le cœur de l'homme, pour tirer la réparation de son malheur de ce qui en avait été la cause. Homme désobéissant et superbe, tu t'étais perdu, en affectant une ressemblance orgueilleuse et indépendante avec Dieu : tu seras sauvé par le désir d'une ressemblance sainte, soumise et religieuse avec ce Dieu même, dont le mystère de l'Incarnation te découvre le secret et t'ouvre les voies. *Deus factus est homo, ut homo fieret Deus.*

Pour bien entrer dans ce mystère, il faut considérer que l'union de la personne du Verbe avec notre humanité nous est marquée par le terme d'onction, le Christ ne signifiant rien autre chose que l'Oint du Seigneur, pour nous faire entendre que la nature divine est comme une huile sacrée dont la nature humaine a été, pour ainsi dire, tout imbuë et toute pénétrée par cette union ineffable ; non qu'il se soit fait aucun changement d'une nature à l'autre, comme l'ont cru quelques hérétiques ; mais parce que les infirmités humaines ont été prises par un Dieu, et que les perfections divines ont été communiquées à l'homme : de sorte qu'on peut dire de Jésus-Christ, qu'il est faible, obéissant, pauvre, sujet, passible, mortel, et en même temps qu'il est immortel, infini, tout-puissant, maître, indépendant et Seigneur universel. Or, le dessein de Dieu, mes frères, dans le mystère de l'Incarnation, a été d'étendre cette communication admirable sur tous les hommes. A la vérité la substance de cette huile céleste n'a été immédiatement répandue que sur l'hu-

manité de Jésus-Christ, qui a reçu la plénitude de la divinité. Mais le parfum de cette onction adorable et de cette essence divine s'est étendu, dit saint Augustin, sur toute la terre. Le vase qui contenait ce baume précieux a été brisé sur la croix, afin que la bonne odeur en remplit tout l'univers, par la grâce de la rédemption que Jésus-Christ a méritée à tous les hommes, et dont le mystère de l'Incarnation est le principe. Cette grâce est comme une participation subtile de la divinité, comme un levain précieux qui purifie toute la masse corrompue d'Adam, quand elle y est mêlée, par l'application des mérites de Jésus-Christ, et qui, la convertissant en quelque sorte en sa propre substance, la divinise. Ceux qui la reçoivent par les canaux des sacrements et par les actes de la religion sont, pour ainsi dire, tout revêtus de Jésus-Christ et tout brillants des splendeurs de la divinité par le rejaillissement intérieur qui s'en fait dans leur âme : de sorte qu'on peut dire d'eux qu'ils ne sont plus des hommes, mais des dieux : *Ego dixi : dii estis.* (Psal. LXXX, 6.)

C'est ce qui a fait dire à saint Jean l'évangéliste que le Verbe, en se faisant chair, avait donné à tous les hommes le pouvoir de devenir les enfants de Dieu : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri.* (Joan., I, 13.) Chrétien qui m'écoutes, veux-tu comprendre le sublime degré de gloire où t'élève le mystère de l'Incarnation ? Considère la piscine sacrée du baptême où tu es régénéré comme le sein de Marie où le Verbe divin s'incarne ; il prend une nature humaine dans l'un, et tu reçois la communication d'une nature divine dans l'autre. La même opération du Saint-Esprit qui rendit une Vierge féconde donne une infinité d'enfants spirituels à l'Eglise : elle fit naître un Dieu d'une femme ; elle fait naître les hommes d'un Dieu. Dès que tu prends une nouvelle vie dans ces eaux divines, ne considère plus la masse impure, ni la voie humiliante par laquelle la postérité d'Adam se multiplie. Tu n'es plus cet homme plein de misères, ne vivant que peu de jours, et né d'une femme ; mais tu entres dans tous les droits d'enfant de Dieu ; tu participes à toutes ses perfections ; tu hérites de toutes ses richesses, parce que tu n'es plus né de la chair, ni du sang, mais de Dieu même : *Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, sed ex Deo nati sunt.* (Ibid.)

Réjouissez-vous, mortels ; ne gémissiez plus sous le poids honteux de votre chair ; ne regardez plus votre corps comme un fardeau humiliant qui déshonore la dignité de votre âme obligée à le porter. Depuis l'Incarnation du Verbe, cette chair est devenue le principe de votre gloire. L'Evangile ne dit pas, le Verbe s'est fait homme : il dit, le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est.* (Joan., I, 14.) Ce n'est pas que le Verbe n'ait pris l'âme comme le corps de l'homme ; mais il ne s'est uni à l'esprit de l'homme, que pour en prendre en même temps la

chair dont il avait besoin pour souffrir et pour en faire la victime qui devait réconcilier le ciel avec la terre. Dieu n'a pris ce que l'homme a de plus humiliant, que pour élever l'homme à ce que Dieu a de plus sublime. Le sein de Marie, où le Verbe s'incarne, est, pour ainsi parler, le premier berceau de tous les chrétiens ; ils deviennent tous enfants de Dieu, les membres d'un chef divin, et les frères du premier né d'entre les élus. La gloire infinie que reçoit la nature humaine par son union avec le Verbe s'étend sur toute la postérité d'Adam, qui devient en quelque sorte la famille de Jésus-Christ. L'opération ineffable du Saint-Esprit, qui donne une vie humaine au Sauveur du monde, donnera une vie divine à tous ceux qui naîtront par sa grâce dans le baptême.

Rappelez dans vos esprits les circonstances toutes merveilleuses qui accompagnèrent le baptême que Jésus-Christ voulut recevoir de saint Jean, lorsqu'il se plongea dans le Jourdain, et qu'en sortant de ses eaux, sur lesquelles il répandit une vertu céleste, il en tira avec lui toute la masse corrompue de la nature humaine, qui avait fait un funeste naufrage par le péché du premier homme, dit saint Grégoire de Nazianze : *Quodammodo secum extollens mundum.* C'est alors que le Père éternel fit entendre une voix éclatante au milieu des airs, par laquelle il le reconnut pour son Fils, l'objet de ses complaisances éternelles : *Hic est Filius meus dilectus, in quo mihi bene complacui.* (Matth., III, 17.) Il lui donne d'une manière si remarquable le nom de son Fils, lorsqu'il reçoit le baptême, ou plutôt lorsqu'il l'institue en le recevant, pour nous faire connaître que le nouvel homme, l'enfant adoptif de Dieu prend naissance dans le sacrement de la régénération. Toutes les fois que l'on porte un enfant d'Adam sur les fonts baptismaux, et qu'il est régénéré dans cette source de vie, Dieu, du haut de son trône, fait entendre une voix divine dans l'Eglise par les oreilles de la foi : Voilà mon fils bien-aimé, qui, d'un objet d'abomination qu'il était à mes yeux par le péché, est devenu un objet d'amour et de complaisance à mes yeux par la vertu de ce divin sacrement. Le Saint-Esprit vient en quelque sorte se reposer sur sa tête en forme de colombe. L'Eglise, cette colombe céleste, animée et éclairée du Saint-Esprit reconnaît cette nouvelle créature en Jésus-Christ pour un de ses enfants.

C'est ce grand mystère de la naissance spirituelle qui est préparé par l'Incarnation du Verbe dans le sein de Marie, et que Jésus-Christ expliqua d'une manière si admirable à Nicodème, lorsqu'il lui dit : *En vérité, en vérité, je vous dis que quiconque ne naîtra pas une seconde fois ne pourra voir le royaume de Dieu.* Nicodème lui dit : *Comment se peut-il faire que l'homme puisse naître dans sa vieillesse ? est-ce qu'il pourra rentrer dans le sein de sa mère, et naître une*

seconde fois? Jésus lui dit : En vérité, en vérité, je vous le dis encore : quiconque ne renaîtra pas de nouveau n'entrera jamais dans le royaume de Dieu ; ce qui est né de la chair est chair ; ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez pas, si je vous dis qu'il faut renaître ; l'Esprit souffle où il lui plaît : *Amen dico tibi, nisi quis renatus fuerit ex aqua et spiritu Sancto, non potest introire in regnum Dei ; quod natum est ex carne caro est ; quod natum est ex Spiritu sancto spiritus est. Non mireris quia dixi : oportet vos nasci denuo ; Spiritus ubi vult spirat.* (Joan., III, 5-8.)

Or, mes frères, ce glorieux privilège de renaître par l'Esprit accordé à l'homme vient de l'Incarnation du Verbe, qui, en naissant selon la chair, nous a mérité la grâce de naître selon l'esprit. Aussi est-ce un article de notre foi, que toutes les grâces qui ont été données aux hommes, depuis la création du monde, tirent leur origine du mystère de l'Incarnation. C'est pour cela que cet adorable mystère fut révélé aux anciens patriarches, à tous les justes de l'ancienne loi, qui ne se sont sanctifiés que dans l'attente et dans la foi du Messie. Jusque-là que les anges bienheureux ne furent confirmés dans la grâce et dans la gloire, qu'en fléchissant le genou au nom de Jésus, et qu'en adorant le Verbe revêtu de notre humanité, que les anges rebelles ne voulurent pas reconnaître dans cet état d'humiliation, parce qu'il était écrit que nul n'entrerait dans le royaume de la gloire que par celui qui est la voie, la vérité et la vie. C'est pour nous ouvrir l'entrée de cette gloire, fermée par le péché, que le Verbe s'est fait chair. Il a consommé son ouvrage sur la croix. Ce divin Samson victorieux de ses ennemis, après avoir brisé leurs liens, a chargé sur ses épaules sacrées les portes de la cité sainte, et les a portées sur la montagne, pour servir d'ornement à son triomphe. Il a mis notre nature en possession de la gloire ; il l'a élevée au-dessus des neuf chœurs des anges, et jusqu'au trône de la Divinité même. Les portes éternelles se sont ouvertes en présence de ce Roi des vertus. Les vingt-quatre vieillards ont mis leurs couronnes aux pieds de cet Agneau immolé. Une troupe glorieuse de captifs arrachés au démon a suivi son entrée dans le ciel, comme un gage qui nous en promet la possession, et qui nous en découvre la voie. Mais qui nous donnera des ailes de colombe, pour voler avec eux dans cette région céleste, si au-dessus de cette vallée de larmes? *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam.* (Psal. LIV, 7.) Qui soutiendra la pesanteur de notre nature infirme, et toujours rempante sur la terre? Quel attrait puissant et victorieux surmontera cette pente si forte qui nous entraîne vers le monde? Qui brisera les liens de ces affections terrestres, de ces inclinations mauvaises, de ces passions déréglées, qui, comme des filets où nous sommes embarrassés, nous ôtent l'usage de nos ailes

et des mouvements qui nous portent à Dieu? Qui fera prendre l'essor à cet homme animal et sensuel, pour l'élever au-dessus des choses créées et visibles? *In Domino confido : quomodo dicitis animæ meæ, transmigre in montem sicut passer?* (Psal. X, 1.) Je me confie au Seigneur, qui n'est descendu du ciel en terre, que pour me transporter de la terre au ciel. Sa faiblesse est devenue ma force, sa chute, mon élévation, et son abaissement, ma gloire. La grâce, dont Jésus-Christ est l'auteur, est un aimant céleste, dont la vertu attire tout à lui. *Cum exaltatus fuero, traham omnia* (Joan., XII, 32), dit-il : Quand je serai élevé, j'entraînerai tout après moi. Ce chef adorable fait couler sans cesse du haut du ciel des influences divines sur tous ses membres, qui les élèvent insensiblement au-dessus de toutes les créatures, et les attirent à lui. Le Verbe incarné a répandu sur toute la nature humaine, à laquelle il s'est uni, un esprit de la Divinité, qui lui en communique les inclinations. Cet Esprit divin, porté sur les eaux du baptême, transforme, pour ainsi dire, en autant de dieux, tous ceux qui sont régénérés en esprit dans ce premier des sacrements. Cet enfant qui naît au monde reçoit, avec la vie naturelle, l'image et la ressemblance de la Divinité ; mais, en renaissant par la grâce, il en reçoit l'esprit : marqué du caractère ineffaçable d'enfant de Dieu, il devient le frère de Jésus-Christ et le cohéritier de sa gloire ; il entre par cette seconde naissance dans un ordre surnaturel et infiniment au-dessus de ce qu'il était par la première ; il devient une créature nouvelle et d'une excellence toute admirable ; il cesse d'être renfermé dans les limites du monde corporel et visible. De là viennent ces expressions figurées de l'apôtre saint Paul, si fréquentes dans ses *Épîtres*, *être la bonne odeur de Jésus-Christ, nous revêtir de Jésus-Christ, manifester en nous la vie de Jésus-Christ, porter les stigmates de Jésus-Christ, ne vivre plus que de la vie de Jésus-Christ* ; parce qu'en effet c'est à ces opérations ineffables de la grâce en nous, que se réduit toute la religion ; que le Verbe divin, qui est un pur esprit, s'est fait chair, afin que l'homme de chair devînt un pur esprit par son union avec Dieu : *Qui adhæret Deo unus spiritus est.* (I Cor., VI, 17.) En effet, qu'est-ce qu'un chrétien, mes frères? C'est non-seulement un disciple de Jésus-Christ, un fidèle observateur de ses maximes, un exact imitateur de son humilité, de sa douceur, de sa pureté, de sa patience ; qui porte, comme dit Tertullien, l'Évangile écrit, et en quelque sorte imprimé dans sa vie, dans ses mœurs, dans ses actions et dans ses paroles ; c'est encore quelque chose de plus ; c'est, pour ainsi parler, un autre Jésus-Christ. L'image vivante de cet Homme-Dieu conversant sur la terre est bien vivement gravée dans une âme juste et dans une vie chrétienne. C'est au fond de cette âme que Jésus-Christ est véritablement représenté ; ces rayons de la grâce qui la sanc-

tifie sont comme autant de traits qui forment cette image divine. Ah ! si nous pouvions voir un véritable chrétien, tel qu'il est aux yeux de Dieu, qui en fait l'objet de son amour et de ses complaisances ; si nous pouvions découvrir ces justes marques du sceau de la prédestination, qui vivent plutôt en anges qu'en hommes parmi les pécheurs, qui portent des âmes plus pures et plus blanches que les lis, dans des vases de chair et de boue, où elles sont renfermées ; si nous pouvions, dis-je, découvrir toute la pompe, toutes les richesses de ce royaume intérieur et invisible que Dieu établit au dedans de nous, de quel respect ne serions-nous pas remplis ? Si les dehors d'une vie chrétienne ravissent les cœurs en admiration, de telle sorte qu'ils arrachent les hommages forcés du monde, qui, tout corrompu qu'il est, couvre sous des censures et les railleries malignes une vénération secrète pour ce qu'il méprise en apparence ; que serait-ce de voir la source de tant de beautés, de vertus et de richesses intérieures dans une âme où le Saint-Esprit habite, et où le mystère de l'Incarnation opéré dans Marie se renouvelle spirituellement ?

O Seigneur ! qu'est-ce que l'homme pour vous en être souvenu de la sorte ? Non-seulement vous l'avez rendu presque égal aux anges, vous l'avez comblé d'honneur et de gloire, et vous l'avez établi sur tous les ouvrages de vos mains ; mais par la grâce vous l'avez élevé dans un sens au-dessus des anges mêmes, puisque vous n'avez dit à aucun de ces esprits célestes : Vous êtes mon fils ! Vous l'avez associé à votre gloire ; vous lui avez communiqué le plus glorieux de vos titres ; vous avez partagé avec lui toutes les richesses de votre royaume. Reconnais donc, ô chétien ! ta dignité et ton excellence ; et te remplissant d'un saint orgueil à la vue de ces avantages, crains de dégénérer et de te dégrader toi-même par une vie qui ne répond pas à ta fin et à ton origine. Que dirait-on d'un prince, qui destiné par sa naissance à porter la couronne ne s'occuperait qu'à des emplois vils et mécaniques ? Cependant c'est ce que font la plupart des hommes ; ou ils vivent en bêtes, ou en démons ; ou ils sont impurs dans leur chair, ou aveugles dans l'esprit : ils blasphèment tout ce qu'ils ignorent, ou ils se corrompent dans ce qu'ils savent : ils sont, comme les démons, des esprits immondes, ou des esprits d'orgueil, ou des esprits de ténèbres. Jetez les yeux sur ce genre d'hommes, qui font un dieu de leur ventre, et qui se livrent aux passions brutales : le Verbe divin en s'incarnant en a voulu faire des dieux, et ils se ravalent à la condition des bêtes ; on leur voit une sensualité, une brutalité, une grossièreté et une stupidité presque égales. A quoi pensent-ils ? qu'à s'engraisser dans les délices ; qu'à se plonger dans les voluptés ; qu'à se noyer dans le vin ; qu'à s'endormir dans la mollesse, et qu'à éteindre toutes les lumières et toutes les fonctions de leur rai-

son, dans une vie toute animale ? Ne passent-ils pas souvent dans leurs excès horribles les bornes qui retiennent les animaux ? et ne sont-ils pas plus bêtes par le dérèglement de leur concupiscence, que les bêtes ne le sont par leur nature ? Combien de femmes, qui, déshonorant leur sexe et la religion, partagent toute leur vie entre un sommeil sensuel, le soin de leur parure, une paresse monstrueuse et une succession de plaisirs, qui, enchaînés les uns aux autres, ne leur laissent pas la liberté de la moindre réflexion, je ne dis pas chrétienne, mais raisonnable ? A quoi tendent les jeux, les festins, les spectacles et les autres amusements du siècle, qu'à dérober l'esprit aux remords et aux pensées salutaires que la raison et la religion inspirent ? De sorte que la plupart des gens du monde n'ont de l'homme que la figure et le péché dont les bêtes ne sont pas capables : par un renversement horrible des desseins de Dieu, ils incarnent, pour ainsi parler, leur esprit dans leur chair, en l'assujettissant à ses inclinations. Bien éloignés d'entraîner ce corps matériel qui appesantit l'âme, avec les ailes spirituelles de la grâce, en l'associant aux œuvres de la religion par la pratique des mortifications et de la pénitence, le poids de leur chair corrompue entraîne avec tant de force leur esprit, qu'il devient lui-même l'instrument et le ministre de ses passions, n'ayant d'autre but dans cette douce agitation d'une vie toute mondaine et toute profane à laquelle ils s'abandonnent, que de se faire, pour ainsi dire, une brutalité qui leur tienne lieu de la naturelle. Il y a un autre genre d'hommes qui vivent en démons, livrés aux passions de l'orgueil, de l'avarice, de l'ambition et de la fausse prudence qui les aveugle : vrais disciples de cet ange apostat, qui ne voulut pas adorer le Verbe fait chair, ni reconnaître un Dieu pauvre, humble, simple et avili jusqu'à la folie de la croix : enfants de Bélial, c'est-à-dire sans joug, sans religion et sans discipline, opposant sans cesse aux murmures de leur conscience, qui gémit sous le poids de leurs iniquités, des raisonnements et des maximes impies, pour étouffer jusque dans leur source, avec les sentiments de la Divinité et de la religion, les remords qui les troublent ; se faisant de leur conduite artificieuse et dissimulée dont ils s'applaudissent un droit pour mépriser tous ceux qui marchent par les voies simples et droites du christianisme ; s'infatuant eux-mêmes des vaines pensées de leur politique et des vastes projets qui les occupent ; ne s'étudiant qu'à couvrir des faiblesses honteuses sous des dehors qui imposent au monde, et qu'à soutenir avec succès le personnage qu'ils font sur le théâtre du siècle ; faibles roseaux, le jouet des vents, des passions et des désirs qui les agitent sans cesse et remplissent leurs âmes de trouble et de désordre. Que dirai-je de ceux qui ne pensent qu'à amasser des trésors périssables dans des sacs percés que la teigne dévore et que les voleurs en-

lèvent? de ces vierges folles qui, tenant les lampes de leurs corps pures et nettes, y laissent manquer l'huile de l'humilité nécessaire pour entretenir le feu de la charité, sans laquelle l'Époux sacré les méconnaît et les rejette? de ces femmes, qui, réduisant toute la religion à la chasteté qu'elles gardent fidèlement, ne comptent pour rien la médisance et les autres péchés spirituels dont elles sont coupables? Ainsi la plupart des hommes rendent inutile le grand bienfait de l'Incarnation du Verbe. Heureux les chrétiens qui, ayant reçu le pouvoir de devenir des enfants de Dieu par la grâce, travaillent toute leur vie à graver dans leur âme les traits sacrés du Verbe incarné. Nous avons considéré ce qu'il a fait pour l'homme dans le mystère de l'Incarnation; considérons ce que l'homme doit faire pour Dieu.

SECONDE PARTIE.

Comme la loi nouvelle est bien moins la destruction et l'abolissement de la loi ancienne qu'elle n'est sa perfection et son accomplissement, puisque l'Eglise, selon saint Paul, est entée sur la Synagogue, et que l'une tire sa force et sa vertu de l'autre, les mystères qui faisaient les principales fêtes des Juifs font les plus grandes solennités des chrétiens. La Pâque, la Pentecôte, la manducation de l'agneau avec les cérémonies légales, et les pains azymes, étaient la figure de ce qu'il y a de plus saint dans notre religion, et en même temps ce qu'il y avait de plus sacré dans celle de Moïse. Mais, ce qui faisait, pour ainsi parler, l'âme du judaïsme spirituel et véritable, ce qui donnait l'esprit, la vertu et le mérite aux sacrifices, aux cérémonies, et à tout cet appareil extérieur de religion, que les Israélites observaient avec tant d'exactitude, et sans quoi la loi, par l'observation de laquelle ils se sanctifiaient, ne servait, comme l'Apôtre nous l'assure, qu'à faire connaître le péché qu'elle défendait, propre à faire des coupables, sans avoir la vertu de faire des justes et des saints. Voulez-vous le savoir, chrétiens? c'était l'attente du Messie, et l'espérance de ce divin Rédempteur, qui devait racheter le peuple d'Israël. Les vœux des patriarches ont été accomplis; le ciel a donné le Sauveur qu'il avait promis au monde; toutes les figures qui le marquaient, toutes les prophéties qui l'annonçaient, ont été vérifiées; les cieux fermés pendant tant de siècles se sont ouverts pour distiller ce Juste; et les nuées mystérieuses des apôtres ont répandu la rosée de la prédication évangélique par toute la terre. Mais comme les Juifs célébraient en esprit les mystères des chrétiens, les chrétiens pour rendre leur religion plus vénérable rappellent ce qu'il y avait de plus auguste dans celle des Juifs, ou plutôt Jésus-Christ réunit les deux parties de cet édifice mystérieux, dont il est la pierre angulaire. C'est pour cela que l'Eglise rappelle dans l'esprit de ses enfants la mémoire du bienfait de l'Incarnation, le principe de

tous les autres mystères, et qu'elle consacre la solennité de ce jour à remplir de ce divin objet l'esprit et le cœur des fidèles. Or, pour entrer dans son esprit, nous devons considérer: 1° les figures et les prophéties qui ont annoncé Jésus-Christ tant de siècles avant sa naissance; 2° renouveler les vœux et les prières des anciens patriarches qui l'attendaient; 3° entrer dans les sentiments de Marie, lorsque le mystère de l'Incarnation lui fut annoncé.

L'accomplissement des figures et des prophéties de l'Ancien Testament est la preuve la plus convaincante de la vérité de notre religion, et contre laquelle toute impiété a la bouche close: *Omnis iniquitas oppilabit os suum.* (Psal. CVI, 42.) Car il n'y a que l'Esprit de Dieu, à qui tous les siècles sont présents, et qui dans sa connaissance infinie embrasse l'étendue de tous les temps, il n'y a, dis-je, que l'esprit de Dieu qui puisse avoir marqué des images si vives de nos mystères, tant d'années avant l'établissement du christianisme. On peut regarder la loi nouvelle comme un excellent tableau dont la loi ancienne a été l'ébauche, selon l'idée que Jésus-Christ nous en donne lui-même, lorsqu'il dit qu'il n'est pas venu pour abolir la loi, mais pour l'accomplir: *Non veni legem solvere, sed adimplere.* (Matth., V, 17.) Or, comme il n'y a que l'habileté du peintre qui puisse perfectionner les traits et appliquer les couleurs, conformément au dessein qui en a été formé; il n'y a que la providence divine qui puisse avoir accommodé les réalités et les événements à ces ombres et à ces figures prophétiques qu'elle-même avait tracées. C'était de ces figures et de ces prophéties, dont les saints Pères se servaient dans les premiers siècles de l'Eglise pour convaincre les idolâtres, en leur faisant voir d'un côté ces prophéties conservées sans aucune altération dans les livres de l'Ancien Testament, et reconnues même par l'aveu des docteurs de la Synagogue, qui à la vérité niaient qu'elles regardassent Jésus-Christ, mais qui confessaient qu'aucun changement ne s'était fait dans le sacré dépôt des saintes Ecritures qui leur avaient été confiées; et d'un autre côté, en leur montrant ces prophéties et ces figures si clairement vérifiées dans les mystères de la religion chrétienne, qu'ils ne pouvaient refuser de se rendre à un si puissant témoignage, ni concevoir l'aveuglement et l'obstination des Juifs qui ne voulaient pas s'y soumettre.

Méditez-les dans ce saint jour ces figures divines et ces adorables prophéties; c'est l'occupation que l'Eglise demande de vous, puisqu'elle les met dans la bouche des ministres sacrés; qu'elle veut que tous les temples en retentissent et qu'elle en compose ses oraisons et ses cantiques. Considérez dans cette fleur mystérieuse, sortie de la racine de Jessé, Jésus-Christ la fleur des champs et le lis des vallées, né d'une vierge féconde. Regardez dans toutes les mères des grands hommes qui ont été la figure du

Messie et qui ne les ont mis au monde qu'après une longue stérilité, regardez, dis-je, dans toutes ces femmes illustres, de vives images de la fécondité virginal de Marie : c'était ce grand et inouï prodige de la maternité jointe avec la virginité que Dieu préparait en faisant naître les Isaac, les Samson, les Samuel, les Jean-Baptiste, de parents déjà avancés dans la vieillesse, et contre les lois de la nature. Qu'il est beau de méditer avec un esprit de foi ce buisson ardent qui n'est point consumé par le feu ! cette petite pierre qui, devenue une grande montagne, terrasse ce grand colosse dont les pieds sont d'argile et la tête d'or ! ce Moïse, persécuté par Pharaon dès le berceau, qui échappe à sa fureur pour délivrer le peuple de Dieu et lui ouvrir avec sa baguette une voie miraculeuse à la terre promise ! le corps de ce prophète raccourci et réduit à la petitesse du fils de la veuve qu'il veut ressusciter ! cette pierre que Jacob oignit d'huile pour l'ériger en témoignage de la vision qu'il avait eue de l'échelle mystérieuse sur laquelle les anges montaient et descendaient ! Qu'il est beau, dis-je, de voir avec un esprit de foi dans ces figures admirables une vierge mère garantie de l'embrasement général de la concupiscence qui l'environne ! Jésus-Christ, qui reçoit dans l'étable les hommages obscurs des pasteurs de Bethléem, pour être un jour reconnu et adoré de toute la terre ; qui fuit en Egypte la persécution d'Hérode, se réservant à détruire l'empire du démon sur la croix, et à délivrer ses peuples de la captivité du démon qui les tenait asservis sous le joug de l'idolâtrie ! le Verbe divin abrégé et raccourci : *Verbum abbreviatum* ; ce Dieu que le ciel et la terre ne peuvent contenir renfermé dans un enfant où habite corporellement toute la plénitude de la divinité, pour rendre la vie à l'homme mort dès son enfance par le péché de notre premier père ! Jésus-Christ, la pierre fondamentale, que le Père éternel oint du chrême de la divinité, pour servir de témoignage à l'Eglise, qui est véritablement la maison de Dieu et la porte du ciel ! cette échelle mystérieuse sur laquelle les ministres sacrés montent par les ailes de la contemplation, et descendent par les offices de la charité, d'où les oraisons des justes s'élèvent sans cesse comme un parfum sacré jusqu'au trône de Dieu, qui fait couler sans interruption du sein de sa miséricorde les influences salutaires de sa grâce sur son Épouse, laquelle, tenant au ciel par son Chef glorieux et une partie de ses enfants couronnés dans la gloire, combat avec ses autres membres souffrants et affligés sur la terre ! Faites, chrétiens, de sérieuses réflexions sur ces vives images du grand mystère que l'Eglise célèbre ; car, à mesure que vous découvrirez dans une méditation profonde les justes rapports de ces figures avec l'Incarnation et la nativité de Jésus-Christ qu'elles représentent, votre foi nourrie de ces pieuses considérations en tirera de nouvelles forces, pour vous faire faire avec plus

de zèle les fonctions de la vie spirituelle. Je m'arrête aux figures qui représentent le mystère que nous célébrons. Mais, dans l'ardeur de votre méditation, passez, des images et des prédictions de la naissance de Jésus-Christ, à celles qui marquent les circonstances de sa mort, la gloire de sa résurrection, l'honneur de son sépulcre, le triomphe de sa croix, l'établissement de l'Eglise, la conversion des gentils, la réprobation des Juifs, la ruine du temple, la désolation de Jérusalem ; alors, non-seulement éclairés mais éblouis par cet assemblage de vives clartés qui vous frapperont de toutes parts, vous direz avec le Prophète que les témoignages du Seigneur ne sont que trop croyables : *Testimonia tua credibilia sunt nimis.* (Psal. XCII.) Vous avouerez que tous les fantômes de religion que les plus sages législateurs ont inventés ne sont que des chimères et des fables, comparés avec la loi de Jésus-Christ : *Narraverunt mihi iniqui fabulationes, sed non ut lex tua.* (Psal. CXVIII, 85.) Vous reconnaîtrez que de toutes les vérités auxquelles l'esprit humain ne peut refuser son consentement, il n'en est point de plus incontestable que la divinité de notre Seigneur ; que tout incrédule obstiné mérite d'être éternellement puni, pour n'avoir pas voulu se soumettre à une religion préparée depuis tant de siècles ; et que, s'il est impossible de la comprendre, il n'est pas moins impossible de ne la pas croire quand on l'examine. Les libertins ne croient pas la religion, mais la méditent-ils ? Ah ! ils emploient pour la combattre tout l'esprit qu'ils ont reçu du ciel pour la révéler et pour la connaître. Mais, comme dit le prophète, tous les traits que leur impiété lance contre Dieu retournent sur eux et blessent leur conscience sans donner aucune atteinte à la vérité ; elle triomphe, cette foi divine, même dans leur âme corrompue, de tous les vains raisonnements qu'ils lui opposent : s'ils murmurent toujours contre elle, c'est qu'elle parle sans cesse contre eux : comme elle combat toujours leurs passions, ils combattent toujours ses maximes ; la lumière divine perce malgré eux le voile épais dont ils s'aveuglent volontairement ; il s'élève du fond de leur conscience une voix plus forte que celle de leurs passions qui les ramène de temps en temps malgré eux à cette religion qu'ils fuient ; ils lui rendent enfin hommage à l'heure de la mort, et les plus désespérés sont forcés de réparer par un désaveu public les outrages qu'ils lui ont faits pendant leur vie. Mais quand ils mourraient comme ils ont vécu, qu'est-ce que le murmure d'une troupe d'esprits insolents sans joug et sans discipline, qui, aveuglés par le nuage épais que leurs passions et leurs péchés ont mis sur leurs yeux, ne voient et ne veulent rien voir dans les choses de Dieu ; qui à peine ont jeté les yeux sur les saintes Ecritures, qui n'ont jamais fait un quart d'heure de méditation sérieuse sur la religion ; qui, la regardant comme un frein importun à leurs désirs

criminels, n'en veulent étouffer les sentiments dans leur âme que pour emporter avec elle jusqu'à la source des remords qui les troublent. Qu'est-ce, dis-je, que les faibles et vains raisonnements de cette troupe impie comparés avec ceux de tant de docteurs vénérables, qui ont rendu la vérité plus brillante que le soleil dans leurs écrits; qui, après avoir blanchi dans la lecture des livres sacrés, en ont fait le sujet de leur méditation comme de leurs veilles; qui ont joint la sainteté de leur vie à la profondeur de leur érudition, pour servir à tous les chrétiens qui ne sont pas capables ou d'une si haute intelligence, ou d'une si forte application, de sûrs et infaillibles garants de la vérité de leur foi, sur lesquels ils doivent se reposer en toute assurance? Ajoutez à leur témoignage celui d'un million de martyrs qui ont versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défense de la religion; d'une infinité de vierges, de confesseurs, d'anachorètes, qui ont tout sacrifié et tout abandonné pour ces mêmes espérances que la foi nous promet. Ah! mes frères, que la religion chrétienne vous paraîtra sainte, auguste et vénérable dans ces réflexions! Que vous aurez compassion de vous-mêmes en jetant les yeux sur les vaines occupations qui vous dérobent à la méditation des vérités éternelles! C'est dans cet esprit que vous devez célébrer le jour du Seigneur: mais renouvelez au pied des autels les vœux et les prières des saints patriarches qui ont soupiré si longtemps après le Messie; dites bien plus du cœur que des lèvres ces paroles admirables que l'Eglise chante avec tant de dévotion et de solennité, pour faire descendre et naître spirituellement son divin Époux dans le cœur de ses enfans et entrer dans l'esprit des saints patriarches qui, remplis en esprit de ce mystère tant de siècles avant son accomplissement, regurent dans la loi ancienne les bénédictions de la nouvelle.

Dieu prend dans les saintes Ecritures le nom de Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et il veut que ce beau nom lui demeure dans toutes les générations. Or c'est particulièrement au Verbe incarné qu'il convient, puisque ces saints patriarches en ont été les plus éclatantes figures. Abraham vit de loin le jour du Seigneur, et il en fut transporté de joie, lorsqu'après avoir levé le bras sur la tête d'Isaac, près d'immoler l'unique espérance de cette postérité innombrable, dont Dieu lui avait si souvent renouvelé la promesse, pour récompense de sa foi et de son obéissance, il reçut la révélation du grand mystère qu'il venait de représenter si vivement; il fut tout ensemble le prophète et la figure du Messie. Isaac l'avait présent à l'esprit, lorsque trompé par le mystérieux artifice de Rebecca il donna sa bénédiction paternelle à Jacob, qui, revêtu de la peau et des habits d'Esau, figurait si admirablement Jésus-Christ couvert de l'apparence du péché, sans en avoir la malice. Si ce saint patriarche n'avait alors pénétré le mystère de l'Incarnation du Verbe

représenté sous cette figure, il aurait pu rétracter en faveur d'Esau la bénédiction qu'il avait donnée à Jacob par surprise. Mais, parce que Dieu l'éclaira dans ce moment, et qu'il parla moins en père qu'en prophète, les larmes et les rugissements d'Esau, comme parle l'Ecriture, ne purent rien changer dans ce qu'il venait de dire. Jacob mourant était plein de ce grand mystère, lorsque donnant ses bénédictions prophétiques à ses enfans assemblés pour recueillir ses dernières paroles, s'adressant à son fils Juda, de la tribu duquel le Sauveur du monde est sorti, il prononça cette grande et célèbre prophétie que nous lisons dans la Genèse: *Non auferetur sceptrum de Juda, et dux de femore ejus, donec veniat qui mittendus est, et ipse erit expectatio gentium.* (Gen. XLIX, 10.) Moïse était rempli de son idée, lorsque, pour se défendre d'aller trouver Pharaon de la part de Dieu, qui l'avait choisi pour délivrer le peuple d'Israël, se reconnaissant indigne d'un si haut ministère, il lui dit: Seigneur, envoyez celui que vous devez envoyer; faites descendre du ciel le vrai libérateur de votre peuple, et l'espérance d'Israël que nous attendons: *Mitte quem missurus es.* (Exod. IV, 13.) Heureux le chrétien qui dans ce jour solennel entre autant qu'il peut dans l'esprit de ces saints patriarches! qui dit avec l'Eglise: *O Sagesse éternelle, qui êtes sortie de la bouche du Très-Haut, qui disposez toutes choses avec force et douceur, venez nous enseigner la prudence du salut! O Adonai! chef de la Maison d'Israël, qui avez apparu à Moïse dans un buisson de flammes, et lui avez donné la loi sur le mont Sinai, venez nous délivrer, et déployez la force de votre bras tout-puissant pour nous tirer de servitude! Oracine de Jessé! qui êtes donnée en signe aux peuples, devant qui les rois garderont le silence, à qui toutes les nations adressent leurs prières, hâtez-vous de venir à notre secours, et ne différez pas le moment bienheureux de notre délivrance! O clef de David! qui ouvrez, et personne ne ferme, qui fermez, et personne n'ouvre, venez ouvrir la prison et briser les fers de l'homme que le péché tient esclave! O céleste orient! splendeur de la lumière éternelle, soleil de justice, venez et levez-vous sur ceux qui sont assis dans les ténèbres, et à l'ombre de la mort! O Roi des nations! pierre angulaire, qui réunissez dans un même corps la Synagogue et l'Eglise, venez sauver l'homme que vous avez tiré du limon pour le former à votre image! O Emmanuel! notre roi et notre législateur, le désir et l'espérance des peuples, venez opérer le salut que nous attendons de vous qui êtes notre Dieu et notre unique refuge! Appliquez à vos besoins particuliers ces prières générales de l'Eglise. Etes-vous engagés dans les liens de quelque attache, dites à Dieu: Sauveur du monde, libérateur d'Israël, qui avez déployé la force de votre bras pour délivrer votre peuple du joug de Pharaon et d'une honteuse servitude, venez m'appliquer la grâce de la rédemption universelle dont les hommes*

vous sont redevables : venez me délivrer de la tyrannie de cette passion impérieuse qui me domine et rompre les liens de cette habitude dont je suis l'esclave : faites tomber ce mur de séparation que la chair a élevé entre mon esprit et vous ; dissipez le charme fatal dont la créature a fasciné mes sens ; et faites briller à mes yeux les attraits de cette beauté éternelle, seule digne de notre amour. Découvrez-moi, Seigneur, l'état déplorable d'un cœur qui gémit sous la pesante servitude de la volupté, et qui se plaît dans des liens de fleurs, qu'il fortifie au lieu de rompre ; les ravages et les désordres que cause ce feu infernal, qui consume, dit le Saint-Esprit, la piété jusque dans sa racine ; qui ne laissant aucune place aux réflexions salutaires, et fermant toutes les issues aux inspirations de la grâce dans une âme tout occupée d'un objet qui la séduit, étouffe tous les germes et toutes les semences du salut : *Ignis usque ad perditionem devorans, et omnia eradicans genimina.* (Job, XXXI, 12.) Faites-moi voir la triste et malheureuse fin où se réduisent ces attaches infortunées et ces écueils funestes, contre qui tant d'âmes périssent ; cette âme plus blanche que les lis, devenue, comme dit le prophète, *plus noire que les charbons*, défigurée par les flammes impudiques qui la dévorent, dépouillée des dons du Saint-Esprit, des ornements de la grâce, des richesses des vertus, et n'offrant aux yeux de la foi, dans la ruine de tout l'édifice spirituel, que les restes de l'embrasement dont elle est la proie ; les dissensions dans les mariages, la discorde dans les familles, des éclats scandaleux dans le monde, un repentir éternel, un dérangement dans l'ordre de la vie, une interruption de bonnes œuvres, une extinction de la foi, la perte des biens, de la réputation, de la santé, du repos, une corruption générale de toutes les facultés de l'âme, et une plaie universelle répandue sur la conscience, dont souvent on ne guérit jamais parfaitement et dont il reste toute la vie une langueur mortelle : *Ignis usque ad perditionem devorans*, etc. Sagesse éternelle ! lumière divine ! orient céleste ! qui venez éclairer le monde, venez dissiper la nuit épaisse qui couvre mon âme, et me découvrir les sentiers du salut qui conduisent à vous. Eh ! que sais-je, Seigneur, si ma vie n'est point un égarement et un désordre continuels ? si je ne tombe point d'abîme en abîme, et si, marchant hors de la voie, toutes mes démarches ne m'éloignent pas de vous au lieu de m'en approcher ? Hélas ! peut-être que l'esprit d'illusion et d'erreur se mêle dans toute ma conduite ; qu'un levain secret corrompt mes intentions les plus cachées ; que ce que je crois ma conversion n'est qu'un changement de vices ; que ce qui paraît lumière en moi n'est que ténèbres ; que je passe d'une volupté grossière à une sensualité subtile ; qu'une recherche imperceptible de moi-même, et un amour déguisé du monde, est le motif de toutes mes bonnes œuvres apparentes.

Eprouvez-moi donc, ô mon Dieu ! et sondez le fond de mon cœur : voyez si je ne marche point par les détours de l'iniquité, et me conduisez dans la voie éternelle de votre justice : *Proba me, Domine, et scito cor meum ; vide si via iniquitatis est in me, et deduc me in via æterna.* (Psal. CXXXVIII, 24.)

Mais la plus parfaite disposition que Dieu demande de vous pour vous préparer à célébrer l'Incarnation du Verbe, c'est d'entrer autant qu'il vous est possible dans les sentiments de Marie, depuis le moment que l'ange lui annonça le mystère de l'Incarnation. Je sens, Messieurs, que je voudrais m'élever au-dessus de ma faiblesse, pour vous tracer une vive image de ce grand et ineffaçable mystère, la source de toutes les grâces, pour célébrer cet heureux moment, qui réjouit le ciel et la terre, quand le Verbe adorable se fit chair dans le sein de la plus pure des vierges, et brisa les chaînes qui tenaient l'homme captif sous le joug du démon. O divin esprit ! qui animâtes les prophètes, prêtez-moi ces célestes pinceaux avec lesquels ces fidèles interprètes ont représenté les images qui de leur esprit ont passé dans leurs paroles ! laissez tomber sur mes lèvres quelque étincelle de ce feu sacré, qui purifie, quand il vous plaît, la langue de vos ministres ! ôtez-moi tout ornement profane dans un sujet si saint ! et faites que ma faible voix se mêle dans ce jour avec les cantiques des anges et des hommes à la gloire de leur reine !

Les temps étaient accomplis, où le Messie devait paraître au monde : la maison de Juda voyait le sceptre de Judée en d'autres mains. La couronne de ses rois légitimes sur la tête d'un usurpateur marquait la fin de ces jours mystérieux que Daniel avait prédits. La Sagesse éternelle, prodigue de ses grâces, les avait répandues avec profusion sur Marie, pour se préparer un temple qui fût digne de la recevoir. Cette Vierge incomparable avait répondu par une fidélité sans égale à une grâce sans exemple. Elle joignait le sang des rois à l'éclat de ses vertus. Seule dans tout Israël, l'humble Marie avait renoncé à l'espérance d'enfanter le Sauveur du monde par l'offrande qu'elle avait faite à Dieu du beau fîs de sa virginité. La grâce qu'elle avait reçue, dès le premier moment de la conception, avait toujours été en croissant, et était enfin parvenue à ce degré d'excellence qui doit être la dernière préparation à l'Incarnation du Verbe dans son sein. Pourquoi suspendre plus longtemps vos esprits ? Les cieux s'inclinent ; la majesté du Seigneur descend sur le tabernacle, et une nuée lumineuse l'enveloppe ; le Très-Haut, porté sur les ailes des vents, vole du ciel en terre ; l'Eternel naît dans le temps. Considérez en esprit la divine Marie, lorsque, touchée des gémissements de la nature humaine, que saint Augustin nous représente prosternée à ses pieds, lui découvrant ses plaies, et attendant le consentement décisif

d'où dépendait notre rédemption, elle prononça, dit ce Père, ce grand *fiat* plus merveilleux que celui qui fut suivi de la création du ciel et de la terre, et devint le temple auguste de la Divinité, dont celui de Salomon ne fut que la figure. Ah ! qui pourrait percer la sainte obscurité de cette nuée mystérieuse, où la gloire du Seigneur s'enveloppa ; découvrir avec les yeux de la foi les opérations ineffables du Saint-Esprit dans Marie ; voir les cieus qui s'ouvrent, et qui distillent le Sauveur dans son sein virginal, comme une goutte de rosée qui tombe sur une fleur ! Avec quel respect reçut-elle ce dépôt précieux que le ciel lui confia ? Combien de fois, humiliée devant ce Dieu anéanti, s'efforça-t-elle de répondre à ce grand exemple de son humilité par le redoublement de la sienne ? Quels degrés de force et d'évidence l'épreuve sensible de la vertu du Très-Haut n'ajouta-t-elle pas à cette vive foi qui avait animé dans son cœur l'attente religieuse de ce Messie dont elle se voyait la mère ? Avec quelle sainte impatience, réunissant tous les vœux des patriarches dans l'ardeur de sa charité, soupira-t-elle après ce moment bienheureux qui devait faire lever sur la terre ce Soleil céleste dont elle était l'aurore ? Lumières bornées de nos entendements ! faibles expressions de l'esprit humain ! que vous êtes peu propres à soutenir la dignité et à percer la profondeur de ces adorables mystères ! il serait à souhaiter que les anges prissent la place des hommes pour traiter ces grands sujets de notre religion d'une manière qui remplît toute l'attente des fidèles. Seigneur, imposez silence à ce ministre de votre parole, et faites que chacun se parle à lui-même. Jugez, chrétiens, de ce qui se passa dans l'âme de Marie, portant dans son sein le prix inestimable de la rédemption des hommes, et attendant le moment désiré qui devait le montrer au monde : jugez-en, dis-je, par ce cantique admirable où éclatent également son humilité et sa reconnaissance ; et par cette conversation qu'elle eut avec sa parente Elisabeth, conversation toute divine, où ces deux mères animées, dit saint Ambroise, par l'esprit de leurs enfants, prononcèrent autant d'oracles que de paroles : voilà ce que je propose à vos méditations.

C'est ainsi, mes frères, que nous devrions préparer les voies du Seigneur au dedans de nous, et nous disposer à recevoir la grâce d'une naissance spirituelle. Mais où sont les chrétiens qui remplissent dignement ces principaux devoirs de la religion ; qui ménagent comme ils le doivent ces jours de salut et ces temps précieux auxquels la miséricorde de Dieu se répand avec plus de profusion sur les fidèles ? Les années s'écoulent, une rapidité de moments que rien ne peut arrêter nous entraîne sans interruption vers la mort ; nous suivons, bon gré malgré, ce torrent des choses humaines qui nous précipite avec lui dans cet abîme du tombeau, où tous les titres, toutes les gran-

deurs, tous les noms se perdent et se confondent ; et nous nous trouverons arrivés à ce terme fatal, sans avoir rien fait pour Dieu et pour le ciel. Hélas ! mes frères, nous perdons le temps de mériter sans acquérir aucun mérite : nous abusons de la patience et de la longanimité de Dieu qui nous attend, pour amasser un trésor de colère au jour de la vengeance : nous passons tous les jours de notre vie dans une inutilité criminelle, sans songer qu'il viendra une nuit où nous ne pourrons plus travailler ; si le retour annuel des solennités de l'Eglise ne vous en rappelait le souvenir, vous n'y penseriez jamais ; dans ces fêtes augustes, vous pratiquez sans religion les actes les plus saints de la religion, n'apportant aux pieds des autels qu'une piété apparente et superficielle, vous approchant des sacrements de la pénitence et de l'Eucharistie, plutôt par la conjoncture du temps qui vous y détermine, que par l'esprit d'une vraie dévotion qui vous y porte, ne donnant qu'une attention dissipée ou pleine de curiosité aux prédicateurs que vous écoutez plutôt comme des orateurs profanes que comme des voix salutaires qui vous parlent de la part de Dieu : *Ego vox clamantis in deserto, parate viam Domini.* (Joan., I, 23.) Eh ! mes frères, n'entrerez-vous jamais dans cette disposition si nécessaire pour recueillir le fruit de la parole divine ? Un prédicateur, qu'est-il autre chose qu'une voix qui vient du ciel, que l'ordre de la mission apostolique fait retentir dans les temples et porte jusqu'aux oreilles des peuples pour leur conversion ? Voilà ce qu'était Jean-Baptiste, le premier prédicateur de l'Evangile ; et voilà ce que sont tous ceux qui lui succèdent dans une fonction si auguste ; et leurs auditeurs ne sauraient trop se souvenir qu'ils ne les doivent regarder que dans cet esprit, sans chercher plus de politesse dans les uns, plus d'éloquence dans les autres, plus d'érudition dans ceux-là, plus de simplicité dans ceux-ci. Eh ! que vous importe, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé. Prêchons-nous, et nous entendez-vous, afin que tout le fruit de nos travaux se perde, ou en vaines louanges, ou en malignes censures ! Vous répondrez à Dieu de toutes les prédications que vous entendez, comme nous répondons de toutes celles que nous faisons ; et nous devons trembler les uns et les autres sous le poids de la parole de Dieu, prononcée et écoutée sans fruit ! Faibles oracles des organes éternels qui nous sont confiés, nous en diminuons toujours la sainteté, en les faisant passer par notre bouche ; chargés du pénible emploi de vous édifier par notre vie, en vous instruisant par nos paroles, nous sentons à toute heure le fardeau d'un si haut ministère ; sachant que les plus médiocres talents portent avec eux l'obligation d'en rendre un compte terrible au jugement de Dieu, nous trouvons plus de sujet de nous humilier que de nous applaudir des dons du Seigneur, dont le bon usage est également pénible et nécessaire,

craignant toujours d'être du nombre de ces ouvriers malheureux qui reçoivent, dit Jésus-Christ, leur récompense dès ce monde. O Seigneur! c'est votre divine parole, qui commence à vous former dans les âmes. Ce fut par la parole que vous fîtes l'ouvrage de notre création; et c'est par cette même parole que vous achevez celui de notre rédemption: c'est cette parole qui renferme la semence précieuse et le germe de cette génération divine à laquelle nous sommes destinés par le mystère de l'Incarnation. Faites donc, Seigneur, que cette sainte parole, trouvant en nous des terres préparées, produise les fruits que vous en désirez: vous avez commencé votre image, en nous créant; vous l'avez rétablie, lorsqu'elle était effacée par le péché, en nous rachetant; perfectionnez-la, en nous sanctifiant; consommez-la, en nous béatifiant; achevez votre ouvrage, Seigneur, et donnez-nous la grâce de l'accomplir avec vous, et par vous. Après nous avoir fait des hommes raisonnables par la nature, et des hommes saints par la grâce, faites-nous des hommes divins dans la gloire: mettez, pour ainsi dire, les couleurs et la dernière main à ces portraits du Verbe incarné, que vous tracez sur la terre; faites-nous parvenir à ce séjour bienheureux, dans lequel votre humanité adorable sera comme une glace transparente et lumineuse, qui, recevant tous les traits de la divinité, les réfléchira sur tous les élus qui paraîtront comme autant de dieux par la participation de sa lumière. O Seigneur! ce ne sera pas vous qui manquerez à votre ouvrage, vous ne l'avez pas commencé et avancé pour le laisser imparfait; ce sera nous, qui, par notre infidélité à votre grâce, effacerons ces traits glorieux de votre ressemblance que vous avez gravés sur notre front, en nous donnant une naissance divine dans le baptême; ce sera le péché qui passera l'éponge sur ces tableaux ébauchés de votre Fils, qui brisera ces chefs-d'œuvre de votre grâce, qui changera des vases d'honneur en des vases d'ignominie, et des enfants de Dieu en des esclaves du démon. Garantisiez-nous de ce malheur aussi grand que la félicité qu'il peut nous ravir; faites-nous désirer l'une et craindre l'autre; conduisez la main de ces enfants infirmes, pour leur faire achever dans le temps les traits de votre image qu'ils doivent porter pendant l'éternité: c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON LXXI.

POUR LE DIMANCHE DE LA PASSION.

Quis ex vobis arguet me de peccato? (Joan., VIII.)

Qui de vous me reprendra d'avoir péché?

Ce sont les paroles que Jésus-Christ adresse dans l'évangile de ce jour aux scribes et aux pharisiens, toujours attentifs sur sa conduite pour y trouver quelque chose qui donnât prise à leur censure. Il n'est rien qui découvre davantage la malignité de l'envie, que cette attention des ennemis déclarés du

Sauveur sur ses actions et sur ses paroles, pour en tirer des sujets d'accusation, vrais ou apparents, et le sacrifier à leur rage. Jésus-Christ ne négligeait rien pour combattre et pour étouffer cette passion malheureuse dans leur cœur; il tempérerait, autant qu'il lui était possible, l'éclat de ses miracles par sa douceur, par son humilité et sa modestie; il observait exactement toutes les cérémonies de la loi de Moïse pour laquelle ils étaient si zélés, il éludait par la sagesse de ses réponses tous les pièges qu'ils lui dressaient pour le surprendre dans ses discours; il défendait à ceux qu'il avait guéris de publier les bienfaits qu'ils avaient reçus de lui pour ne pas irriter l'envie de ses accusateurs; mais, au lieu de profiter de ses exemples et de ses leçons, ils ont tous les yeux tournés sur lui pour trouver dans sa doctrine et dans ses actions des sujets de calomnie. Ces cœurs obstinés convertissent en fiel et en poison les remèdes les plus efficaces. Ces malades frénétiques s'emparent, dit saint Augustin, contre le médecin céleste qui les venait guérir; les morts ressuscités, les tempêtes calmées, les pains multipliés, les aveugles éclairés, tous les miracles du Sauveur ne purent balancer dans ces esprits malheureux cette bassesse adorable qui les offensait dans Jésus-Christ en même temps que les marques de sa puissance et de sa divinité irritaient leur envie. Ils le persécutèrent avec une animosité implacable jusqu'à la mort, et ils ne cessèrent point d'aiguiser leurs langues tranchantes et envenimées, dit le même saint Augustin, jusqu'à ce qu'ils en eussent fait le glaive qui l'immola sur la croix.

L'Eglise, qui nous invite à méditer pendant ce saint temps les mystères sanglants et douloureux de son divin Epoux, nous y prépare en nous inspirant une grande horreur pour le vice exécrable qui lui donna la mort. Elle nous peint dans l'évangile de ce jour, avec les plus vives couleurs, l'envie des pharisiens, pour nous les représenter bientôt comme des loups infernaux, acharnés sur l'Agneau sans tache, dont ils feront leur victime; c'est, Messieurs, pour entrer dans son esprit que je me propose aujourd'hui d'attaquer ce monstre de l'envie, en vous faisant voir, dans la première partie de ce discours, combien ce vice est odieux devant Dieu et devant les hommes, et en vous donnant des armes et des remèdes pour le combattre dans la seconde, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, en lui disant: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Parmi les péchés qui sont comme des sources corrompues d'où se forme le torrent d'iniquité qui inonde la face de la terre, il n'en est point de plus détestable que l'envie. Pour en inspirer de l'horreur, il suffit de dire qu'elle est le vice des démons, des Juifs et généralement des âmes basses et malfaites.

L'orgueil, qui est le père de l'envie, pré-

ecipita Lucifer de la plus haute place du ciel dans l'abîme; cet orgueil, qui fut la cause de sa chute, l'a rempli d'une envie implacable contre l'homme; cet esprit superbe ne put voir l'homme d'une nature inférieure à la sienne, créé dans la justice originelle et destiné à jouir de la félicité qu'il avait perdue; il forma le dessein de le rendre complice de son crime, pour le rendre compagnon de sa disgrâce, et par là, dit l'Ecriture, il ouvrit l'entrée à la mort et à tous les maux, auxquels l'homme est assujéti : *Invidia diaboli mors intravit in mundum* (Sap., II, 24); ce qui a fait dire à saint Chrysologue que c'est le vice le plus ancien dans son origine et la première tache qui a souillé les anges et les hommes.

En effet, comme le démon est ennemi du bien, l'envie ne le peut souffrir, car elle n'est autre chose qu'une tristesse conçue du bien d'autrui, non pour le posséder, ni pour l'enrichir, mais parce qu'il nous est opposé. Quoique la nature des autres péchés soit entièrement mauvaise, ils ne laissent pas d'avoir l'apparence du bien pour objet; et les pécheurs les plus déréglés cherchent leur félicité dans le crime même qui les en éloigne, dit saint Augustin; un avare travaille pour acquérir des richesses, qui sont des biens, quoique passagers; un ambitieux soupire pour la gloire, pour les honneurs et la réputation, qui sont des biens, quoique vains et frivoles; un voluptueux cherche les plaisirs dont l'usage légitime et modéré est un bien dont Dieu est le principe. Mais quel est l'objet de l'envieux? Il regarde le bien à la vérité, mais d'un œil ennemi; c'est pour le perdre et le détruire, c'est pour le cacher et l'ensevelir, c'est pour le souiller et le corrompre, c'est pour l'affaiblir et le diminuer. D'ailleurs, quoique toutes les satisfactions que donne le péché n'aient rien de pur ni de solide, une funeste expérience nous fait voir qu'elles n'ont que trop d'attraits pour nous séduire. Mais quel est le plaisir d'un envieux? quelle douceur trouve-t-il dans cette tristesse secrète qui le ronge, qui lui fait mettre tous les bons succès du prochain au nombre de ses malheurs, et qui des plaisirs d'autrui, fait pour lui une source de fiel et d'amertume? Les sens n'y sont point flattés, le corps se sent desséché par un poison lent et secret qui le consume; l'envieux ne trouve d'autre soulagement à son mal que la médisance et la calomnie, qui en sont la suite. De là ces souhaits secrets que l'on fait au désavantage de son prochain, ces craintes que l'on a de son avancement, ces artices dont l'on se sert pour lui ravir le fruit de ses travaux, ces détours que l'on prend pour empoisonner ses actions, ces explications malicieuses que l'on donne à ses discours, ce silence froid que l'on garde parmi les louanges qu'on lui donne, ces critiques adroites que l'on fait passer à la faveur de quelques faibles marques d'estime, et enfin cette guerre ouverte que l'on déclare à ceux que l'on ne peut détruire par des voies cachées.

C'est en cela que l'envie est véritablement le vice du démon; cet esprit malheureux, que saint Pierre nous représente comme un lion rugissant qui tourne sans cesse autour des âmes pour les dévorer, qui porte son enfer avec lui, n'a d'autre exercice que de tendre des pièges à l'innocence et à la vertu : il va chercher dans le fond des cloîtres et des solitudes les âmes du premier ordre, des anachorètes blanchis dans les austérités, pour les faire tomber du haut degré de perfection où ils sont parvenus; il se fait un triomphe imaginaire d'un regard vers le monde dérobé par adresse à un solitaire qui l'a abandonné; d'un sentiment de volupté surpris à un pénitent couvert de la cendre et du cilice; et il ne trouve aucun autre soulagement à cette envie infernale qui le ronge que le venin du péché qu'il souffle de toutes parts et le poison du vice dont il répand les semences et les étincelles; cet esprit malheureux, dis-je, ne nous représente-t-il pas au naturel un envieux? Il n'en veut qu'aux talents distingués, qu'aux réputations éclatantes, qu'aux mérites reconnus, qu'aux vies illustres; semblable à ces oiseaux ennemis du jour, il s'occupe, au fond d'une triste et sombre retraite, à pousser des cris et des plaintes maligues contre tout ce qui blesse sa faible vue ennemie de l'éclat et de tout ce qui brille dans le monde; il trouble la sainte paix d'une communauté religieuse par des cabales dont l'envie contre la vertu est l'origine; dans une vie toute belle, il se plaît à chercher un faible inconnu pour la déshonorer; il avale avec avidité le poison d'une calomnie répandu contre un homme célèbre et se fait une joie maligne de le décrier; il prétend qu'une interruption passagère des bons succès couvre tout l'éclat d'un règne de prospérité et de gloire; après un long cours de travaux apostoliques couronnés par les suffrages du monde et l'édification de l'Eglise, il veut qu'un accident, qui n'est que l'effet d'une vapeur, en ravisse le fruit et la gloire; incapable de louer, d'approuver et d'estimer, il ne fait que blâmer, déchirer et mordre. Ce vice des démons fut le vice des Juifs; leur envie contre le Sauveur ne put s'éteindre même dans son sang, et ils le persécutèrent après sa mort aussi cruellement qu'ils l'avaient persécuté pendant sa vie. Nous ne pouvons lire dans les saintes Ecritures sans nous attendre cette touchante histoire de l'innocent et chaste Joseph immolé par l'envie de ses frères impitoyables : vous vous rappelez dans vos esprits ces songes prophétiques, ces douze gerbes et ces douze étoiles mystérieuses avec le soleil et la lune, qui l'adorèrent en esprit et qui, désignant son élévation à venir dans l'Egypte, marquaient dans un éloignement la future grandeur de Jésus-Christ, les douze tribus d'Israël, et toutes les nations de la terre prosternées devant cet Homme-Dieu. Ces présages, qui devaient rendre Joseph vénérable à ses frères, furent, dit l'Ecriture, le principe de la haine qu'ils conçurent contre lui; de telle sorte qu'ils ne

pouvaient lui dire une parole de paix. Cette rage s'alluma par l'amour de préférence que son père Jacob lui témoignait, et par cette robe de diverses couleurs que sa mère Rachel lui avait tissée. — Enfin cette fureur vint jusqu'à cet excès, qu'étant à la campagne à la garde des troupeaux, et le voyant venir, par l'ordre de son père, comme une victime innocente qui s'allait offrir sans le savoir à la cruauté de ses meurtriers, ils se disent entre eux : *Voici notre rêveur, faisons-le mourir, et après cela nous verrons de quoi lui auront servi ses beaux songes.* La providence changea pour leur conservation le dessein de sa mort dans celui de le vendre à des marchands ismaélites. Ces inhumains le dépouillent de sa robe, et, sans être touchés des cris qu'il poussait en se séparant d'eux, ils l'abandonnent à ces étrangers; et après avoir teint cette robe fatale du sang d'un chevreau, ils la font porter à Jacob, qui, à la vue de ce vêtement ensanglanté et mis en pièces, s'écria, percé de douleur : *Fera pessima voravit filium meum Joseph : Une bête farouche a dévoré mon fils Joseph.* (Gen., XXXVII, 33.) Je retranche le reste de cette histoire, dont toutes les circonstances sont comme autant de traits divins et de vives images du véritable Joseph, Jésus-Christ immolé par ses frères selon la chair. C'est là que tout lecteur chrétien trouvera, dans des rapports merveilleux de la figure avec la vérité, de claires prédictions qui nourriront sa foi, et en même temps les réflexions nécessaires pour concevoir une juste horreur du vice que je combats. Vous la reconnaissez cette bête meurtrière de l'innocent Joseph, ce monstre farouche, persécuteur de Jésus-Christ et de ses disciples, du chef et des membres; ce fut cette fureur aveugle qui arma la main de Caïn contre son frère Abel, et qui versa sur la terre le premier sang dont eile fut souillée par un exécrable parricide. Cette terre vierge, et sortie toute pure des mains de Dieu, vit avec horreur un frère se soulever contre son frère, et l'envie, qui venait de faire un prévaricateur du premier homme, faire du second un meurtrier détestable : les victimes pures d'Abel, plus favorablement reçues de Dieu que les offrandes intéressées de Caïn, font un envieux de ce sacrificateur indigne. Un chagrin noir le saisit; son frère en devient la victime; le remords est le fruit de son crime; le trouble s'empare de son âme; il répond avec audace à Dieu qui lui demande ce qu'il a fait de son frère; la voix de ce sang innocent répandu jette un cri qui l'épouvante. Chassé de la présence du Seigneur, qui imprime une marque sur son front, errant et fugitif sur la terre, traînant son supplice avec lui, et portant en tous lieux ce bourreau intérieur qui le déchire dans sa conscience coupable, il offre à nos yeux une belle figure du peuple juif, meurtrier de l'innocent Abel sur la croix, errant et dispersé sur la terre, qui, selon l'expression de saint Augustin, a ouvert sa bouche pour recevoir le sang de Jésus-Christ, en reconnaissant la

divinité du Messie, et porte sur son front la marque éternelle de son crime et de sa réprobation. Mais en même temps ce frère meurtrier est l'image naturelle de cette guerre irréconciliable que l'envie des méchants fera jusqu'à la fin du monde aux bons. Il nous représente au naïf un envieux chagrin qu'un poison lent et secret mine et consume, qui, ne pouvant tremper ses mains dans le sang de son frère, n'arme que trop souvent sa langue meurtrière contre sa réputation; qui, ne pouvant souffrir la voix publique qui élève son innocent ennemi de toutes parts, la fuit, et se dérobe au monde pour ne la point entendre; qui, voyant, comme il arrive souvent, la gloire de celui qui est l'objet de son envie sortir plus brillante des ombres de la calomnie et dissiper par son éclat les nuages passagers qui l'ont couverte, porte sur son front couvert de honte la marque empreinte de ses dents envenimées; et qui, n'ayant pu donner d'atteinte à son prochain, a vu repousser ses traits impuissants contre lui-même.

Considérons les caractères de ce vice détestable dans la conduite des pharisiens, ceux d'entre les juifs qui furent les principaux auteurs de la mort de Jésus-Christ, car Dieu permit que l'envie de ces ennemis implacables du Sauveur montât jusqu'au plus haut degré où jamais la malice humaine la porta, afin de faire contribuer le plus énorme de tous les crimes à l'accomplissement du mystère qui a expié tous les crimes, sa sagesse adorable confondant ainsi la malice du démon et faisant que l'attentat, que son envie contre l'homme avait inspiré pour perdre le plus juste des hommes, servit à la rédemption de tous les coupables.

Considérons ce divin Sauveur, vivant et conversant parmi ces pharisiens remplis d'envie contre lui : s'il chasse les démons du corps des possédés, c'est au nom de Belzébuth; s'il mange avec les publicains et les pécheurs, pour les inviter à la pénitence, il est un homme de vin et de bonne chère; s'il redresse une femme courbée le jour du Sabbat, il viole le saint jour du repos; si ses disciples prennent leurs repas sans se laver les mains, et si, pressés de la faim, ils tirent quelque nourriture des épis qu'ils prennent à la campagne, ils sont des infracteurs de la loi; s'il guérit la paralysie de l'âme avec celle du corps, en remettant les péchés, comme Dieu, à celui qu'il fait lever de son grabat, il blasphème; si, parlant de la résurrection de son corps, il dit qu'il détruira et rebâtira le temple dans trois jours, il est l'ennemi de Moïse et de la Synagogue. Quels pièges ne lui tendirent-ils pas pour le surprendre par la malignité de leurs captieuses interrogations, et pour tirer de sa bouche adorable quelque parole qui pût donner prise à leur censure? Ils lui mènent une femme surprise en adultère, espérant que la miséricorde, qui ne lui permettait pas de la condamner, leur donnerait occasion de lui reprocher le violement de la loi, qui ordonnait qu'elle fût lapidée. Ils lui demandent s'il faut payer le

tribut aux princes de la terre, tous prêts à l'accuser comme un rebelle s'il s'en dispense, ou comme détruisant les privilèges du peuple juif qui s'en prétendait exempt. Ils l'interrogent par quelle autorité il agit, cherchant à le calomnier s'il se dit le Messie, ou à lui interdire les fonctions de son ministère si sa modestie refuse de rendre témoignage à la mission divine qui l'autorise. Vous savez, chrétiens, la douceur et la sagesse de ses réponses, qui, sans donner aucune atteinte à la loi et à la vérité, repoussèrent contre ces lâches envieux tous les traits de leur malignité ; mais leur envie convertissait en fiel et en venin tout ce qui venait de ce divin Sauveur ; ils l'admiraient malgré eux, mais ils ne se convertissaient pas, dit saint Augustin : *Mirabantur, sed non convertebantur* ; ils s'en retournaient muets et confus, forcés de garder le silence, mais grinçant des dents et frémissant de rage contre lui. Quelles précautions ne prenait-il point pour les adoucir ? Il tempérerait autant qu'il lui était possible l'éclat de ses miracles par sa douceur, par son humilité et sa modestie. Il renvoyait les lépreux qu'il avait guéris aux prêtres, pour leur rendre la déférence qui leur était due. Il voulait qu'on révérait ceux qui étaient assis sur la chaire de Moïse, et qu'on respectât leur autorité lorsqu'il condamnait leur conduite. Il défendait à ceux qu'il avait guéris de publier le bienfait qu'ils avaient reçu de lui, de peur d'irriter l'envie par le bruit de ses prodiges. Il s'était dérobé de ceux qui le cherchaient pour le faire roi ; mais toutes ces précautions furent inutiles.

L'envie de ces pharisiens, si odieuse dans l'Evangile, nous fait horreur, et nous ne pensons pas que nous avons peut-être hérité de leurs vices ; car combien de fois a-t-on vu, et voit-on encore tous les jours d'hommes irréprochables dans leurs mœurs et dans leur doctrine exposés aux traits de la calomnie et de l'injustice, parce qu'ils ont un mérite qui brille, et une réputation qui offense ? On empoisonne leurs actions et leurs paroles par de malignes interprétations ; quand on ne trouve rien à reprendre dans les dehors de leur vie, on va fouiller dans le secret de leur conscience, pour y trouver des intentions corrompues ; lorsque la conduite est édifiante, on rend la doctrine suspecte ; si l'un et l'autre sont à couvert de la censure, on insinue des soupçons d'hypocrisie, pour diminuer l'estime. Si un homme généralement approuvé paraît modeste parmi les applaudissements du monde, c'est un faux humble qui couvre un orgueil secret sous une modestie apparente : on lui impute les défauts du cœur, quand on ne peut lui refuser les avantages de l'esprit : on lui ôte l'érudition, quand on est contraint de lui accorder l'éloquence ; s'il est malheureux, on en fait un coupable, on cherche les causes de son peu d'avancement, pour en faire imaginer qui le déshonorent ; on insinue le défaut des récompenses temporelles, comme une conséquence

qui détruit la vertu dont elles doivent être la suite : car comme la plupart des hommes sont bornés dans leurs connaissances, et injustes dans leurs jugements, ils sont toujours disposés à croire qu'un homme n'a pas mérité le bien qu'il n'a pas reçu. De là vient que la lâcheté, dont l'envie est ordinairement accompagnée, fait qu'elle s'acharne surtout contre les sujets qui, distingués par le mérite, manquent de protection pour résister : on leur abandonnerait sans peine les talents, la science, l'honneur et la vertu, dont on se met peu en peine, mais c'est l'éclat de la réputation et l'estime du monde qu'on leur envie ; et comme l'on sait assez que le monde méprise presque toujours le mérite dans l'obscurité et dans la bassesse, l'envie lui suscite des obstacles pour en arrêter les progrès, afin de le rendre méprisable en le laissant oublier. Que s'il arrive qu'un homme du premier ordre se fait révérer des hommes dans la disgrâce, arrache du monde des hommages forcés à sa vertu, c'est alors que l'envie, poussant sa fureur jusqu'à la rage, fait sortir des enfers le monstre de la calomnie, qui souffle son venin dans tout un royaume, répand, par une infinité de bouches avec des histoires scandaleuses son noir poison sur une vie innocente, étouffe, par des écrits diffamants, le bruit des applaudissements et des louanges, et couvre pour un temps de nuages des astres qui, après des éclipses passagères, se montrent plus lumineux.

C'est ainsi que ces impitoyables ennemis de Jésus-Christ s'acharnèrent contre lui : voyant tous leurs efforts impuissants, pour lui ôter l'estime des peuples, ils eurent recours à de fausses accusations, il lui imputèrent les crimes de magie, de rébellion, d'attentat et de sacrilège ; ils le produisirent comme un criminel devant les tribunaux des rois, des pontifes, des gouverneurs ; et enfin ils l'attachèrent comme un scélérat à un bois infâme. Envie des Juifs ! monstre enfanté par les démons, rassasie-toi à la vue de cet étonnant spectacle ! soûle-toi de cette vengeance que tu trouves dans l'humiliation du sujet qui l'a excitée ! goûte le plaisir barbare de voir dans l'opprobre celui que tu avais vu dans la gloire ! bois à longs traits le sang de ce Juste que tu as immolé à ta fureur ! Tu as persécuté le Chef, déclare la guerre aux membres, renouvelle dans tous les siècles les attentats de ta rage : non contente d'avoir fait tomber sur des échafauds des têtes encore plus couronnées par leur vertu que par le droit de leur naissance, déshonore par des plumes infidèles des vies illustres ; remue les cendres des tombeaux, et trouble le repos des morts, pour ôter cette ombre de vie que la réputation conserve après la mort dans les ouvrages de ceux qui ne sont plus ; triomphe de tes avantages et de tes progrès, pendant que tu insultes en secret à l'indigence de ceux dont tu as causé la ruine ; venge-toi par un ris moqueur du chagrin que t'a causé l'éclat de leur mérite abandonné, et la crainte des

succès qui devait le suivre ! te voilà satisfaite ! voilà ce mérite que tu redoutais, qui t'offensait, dont tu ne pouvais entendre parler ! le voilà dans la boue et dans la poussière ! tu le foules aux pieds, traîné avec pompe sur la machine brillante qui te porte ! tu l'insultes avec mépris dans ton cœur ! tu t'efforces de lui ôter la réputation, après lui avoir ravi le fruit de ses travaux, et de le rendre odieux au monde par des vices supposés, après l'avoir rendu méprisable par ses disgrâces ! pousse ta fureur jusqu'au bout ! Je reconnais l'envie qui t'aveugle, à ces marques ; elle est le vice des démons, des Juifs et des âmes basses et mal faites.

Nous pouvons reconnaître ce troisième caractère de l'envie dans la conduite de Saül. L'envie implacable qu'il conçut contre David le porta jusqu'aux dernières extrémités de la perfidie et de la rage contre lui. Comme ce vainqueur de Goliath revenait chargé des dépouilles de ce géant superbe qui avait insulté avec opprobre le camp d'Israël, toutes les femmes sortant des villes, et allant au devant de lui, avec des chants de joie et de triomphe, disaient hautement : Saül en a frappé mille, et David dix mille : *Percussit Saül mille, et David decem millia.* (1 Reg., XVIII, 7.) Dès ce jour, ce prince envieux et réprouvé de Dieu commença, dit l'Écriture, à regarder son libérateur de mauvais œil, et aussitôt le malin esprit de l'envie s'empara de lui ; de telle sorte que dans ses fureurs il cherchait à percer David de sa lance : en vain, par sa conduite soumise et par la douce harmonie de sa harpe, ce saint prophète arrêtait pour un temps les saillies de ce prince furieux : en vain employa-t-il toute la faveur de Jonathas, dont l'âme était collée avec la sienne, pour adoucir Saül son père ; l'envie rendit toutes ces précautions inutiles ; David fut obligé de s'absenter de la cour, et de chercher un asile dans le désert d'Engaddi, où il erra longtemps : sa fuite et sa disgrâce ne purent fléchir son ennemi, il le chercha dans ce désert avec toute son armée pour le perdre. Le généreux David, s'étant trouvé maître de la vie de Saül, par un incident que la Providence ménagea, bien éloigné de tremper ses mains dans le sang de son roi, se contenta de couper un morceau de ses vêtements pour lui faire connaître qu'ayant pu lui donner la mort il l'avait épargné, espérant de vaincre sa haine par sa douceur. L'envie de Saül parut désarmée pour un temps par cette générosité de David et la médiation de Jonathas : mais ensuite elle livra ce furieux à de nouvelles saillies ; il mit les noces de Michol, sa fille, à un prix qui devait être funeste à la vie de David ; il envoya des assassins pour le poignarder, et l'adresse de la fidèle Michol, tremblante pour son époux, le conserva : Enfin Saül, non content d'avoir persécuté David en tant de manières, sacrifia le grand prêtre Abimelech, qui lui avait donné retraite, à sa rage, et souilla ses mains par la mort de quatre-vingt prêtres du Seigneur, dont le sang répandu ne put encore assou-

vir l'envie de ce malheureux prince. O vous, qui voulez vous exciter à une sainte horreur de ce vice, lisez, dans le premier livre des *Rois* toutes les circonstances de cette histoire aussi touchante qu'admirable, vous y reconnaîtrez tous les caractères d'une âme basse et mal faite, livrée à l'envie ; une ingratitude horrible, qui lui fait persécuter impitoyablement son libérateur qui avait levé l'opprobre d'Israël, et un innocent berger qui l'avait affermi sur le trône par une victoire, où les caractères du doigt de Dieu, visiblement imprimés, devaient lui en rendre l'auteur doublement respectable ; une petitesse d'esprit ridicule, qui s'arrête à de vains discours de femmes, et lui fait sacrifier tous ses devoirs pour quelques paroles échappées dans la joie publique du triomphe ; une lâcheté honteuse, qui lui fait poursuivre avec une armée entière un humble fugitif qui se dérobe à sa colère ; une perfidie indigne, qui tend mille pièges cachés à un innocent, et viole toutes les lois divines et humaines pour l'immoler ; une fureur aveugle, qui l'emporte aux plus violents excès contre un sujet, dans le moment qu'il s'efforce de l'apaiser par sa soumission et sa complaisance ; enfin une dureté inflexible, qui lui fait résister à la générosité de David, lorsqu'après lui avoir conservé la vie il lui parle de la manière la plus touchante ; aux tendres sollicitations de Jonathas, qui lui demande grâce pour ce cher ami ; aux larmes de Michol sa fille, qui pleure pour son époux ; aux prières de tout un peuple, qui s'intéresse pour son défenseur ; et qui, lui faisant découvrir dans tout cela le mérite d'un innocent contre lequel son envie l'irrite, lui fait des armes pour le perdre de tout ce qui devrait les lui faire tomber des mains. Cet exemple nous fait voir que les âmes basses et mal faites sont les plus susceptibles d'envie, et que l'ingratitude, la lâcheté, la perfidie, la dureté, et les autres défauts ordinaires aux mauvais cœurs, sont presque toujours joints à l'envie qui en est le principe : en effet, il n'est rien de plus lâche et de plus indigne, que de s'illiger du bien d'autrui ; de se faire un sujet de tristesse de ce qui est pour notre prochain un sujet de joie, et de convertir en poisson et en chagrin ses prospérités et ses avantages. Prenons garde, néanmoins, de ne pas confondre l'envie avec cette noble indignation que sentent les belles âmes, à la vue de la prospérité des méchants, des récompenses dues au mérite et à la vertu livrées en proie à des concurrents indignes : distinguons-la aussi de cette noble émulation que le désir de la gloire forme entre des rivaux illustres, et qui, bien loin d'enfanter, comme l'envie, des vices monstrueux pour leur nuire, est le principe des actions vertueuses et des efforts héroïques pour surpasser ses égaux en vertu. Lorsque le conquérant de l'Asie pleurait en entendant les victoires de son père, et que ce Romain qui a partagé les suffrages du monde avec ce fameux roi de Macédoine soupirait de n'avoir point

gagné de batailles dans un âge où l'autre avait assujéti toute la terre, l'envie n'avait point de part à leurs soupirs et à leurs larmes. L'envie, bien éloignée de ces nobles sentiments, s'afflige du bien d'autrui, parce qu'elle regarde ce bien étranger comme son mal propre; bien loin de faire de nobles efforts pour surpasser les autres en mérite, elle ne pense qu'à les obscurcir et à leur nuire; au lieu de travailler à les devancer dans la carrière de la vertu, elle tache seulement de les traverser dans leur course : c'est une tristesse sombre et noire, qu'infecte que l'aversion, la haine, la trahison et l'injustice. Laban remarque la bénédiction que le Seigneur donne aux troupeaux de Jacob, et dès lors les nœuds les plus étroits de l'alliance se relâchent dans son cœur, et il voit d'un œil ennemi les prospérités de l'époux de ses propres filles. L'éclat des miracles du Sauveur, qui répand le bruit de son nom couvert de gloire dans toute la Judée, le rend odieux à ses compatriotes; et, au lieu de lui élever un trône, ils lui préparèrent un précipice. Tant d'actions miraculeuses d'un côté, avec un extérieur, et une suite si pauvre, et si simple de l'autre, les offensèrent dans le Sauveur; et ne pouvant accorder ce mélange d'éclat et d'obscurité, d'élévation et de bassesse, ils le regardèrent avec mépris; et de ce mépris ils passèrent à la haine et à la fureur. Ses parents, qui devaient prendre part à sa gloire, dont l'éclat rejaillissait sur eux, le regardèrent avec dédain : Si vous êtes quelque chose de grand, lui disaient-ils, faites-vous connaître au monde? *Manifesta te mundo.* (Joan., VII, 4.) Paraissez dans la pompe, et environné de grandeur. Bas et lâche sentiment de l'envie! elle ne connaît point le mérite, si le faste du siècle ne l'accompagne. Vante-t-on quelque sujet malheureux dans une compagnie : S'il est tel qu'on le publie, dira quelque envieux, d'où vient qu'on le laisse dans l'oubli? Si l'on n'ose s'expliquer ouvertement, on insinue par des plaintes artificieuses de son peu de progrès des préventions contre le prix de ses talents mal récompensés. — A la vérité, l'envie se plaît à voir le mérite qui l'offense dans une bassesse qui la venge en quelque sorte du chagrin qu'il lui cause; cependant, comme l'orgueil, qui est le père de l'envie, aime la grandeur et le faste, il s'accoutume peu à peu à révéler sous d'éclatants dehors un homme dont la réputation le blessait dans l'obscurité et dans la disgrâce : mais si vous ôtez à cet homme la prospérité et la grandeur du siècle, et ne lui laissez que sa réputation, son mérite, sa vertu et ses talents, qui le distinguent dans le monde sans l'y élever, l'envie se livre tout entière à cette fureur que les parents de Jésus-Christ conçurent contre lui, parce qu'ils ne virent dans son extérieur, ni dans sa suite, rien qui les frappât, ni qui répondit à cette réputation éclatante qu'il s'était acquise.

Mais ce serait peu, pour rendre ce vice odieux, des lâches sentiments qui l'accompagnent : il est bien plus détestable par les

suites funestes qu'il entraîne, et par le nombre presque infini des personnes qui en sont infectées. Car ne pensez pas qu'il y ait peu de chrétiens qui doivent se reconnaître dans le tableau que je vous en trace; c'est un vice général à tous les pécheurs, et comme un fond de malice, plus ou moins répandu dans cette masse d'iniquité et ce corps du péché dont le démon est le chef et le père. En effet, comme c'est par l'envie de cet esprit malheureux que la mort et le péché sont entrés dans le monde, cette envie, qui a enfanté le péché, s'est elle-même engendrée dans tous les malheureux sujets dont le démon est le prince : il a été nécessairement envieux, dit saint Augustin, parce qu'il a été superbe, et tout le corps de ce vieux serpent dont il est la tête est rempli de ce venin d'envie qu'il lui communique : *Quia superbus est ipse, et ideo invidus; quia superbus, omne corpus ipsius talium corpus est.* De là vient, dit l'Apôtre, que nous n'avons pas seulement à combattre contre la chair et le sang, mais que nous avons une guerre continuelle à soutenir contre ces esprits ténébreux et remplis de malice, sortis de l'enfer avec le démon de l'envie qui les possède : aussi voyons-nous dans les livres saints que l'envie a divisé le peuple des bons et des mauvais, dans tous ceux qui en ont été la principale figure, Caïn, d'avec Abel; Esaü, d'avec Jacob; les frères de Joseph, d'avec ce saint patriarche; Saül, d'avec David; les Juifs réprouvés, d'avec les gentils convertis; en un mot, les pécheurs, d'avec les justes; et Jérusalem, de Babylone. De là vient cette haine secrète que les impies portent aux gens de bien, qui leur sont insupportables, parce qu'ils les regardent comme des censeurs de leur vie déréglée; car il y a dans le cœur de l'homme un désir d'excellence, qui en est inséparable, dit le même saint Augustin : or, quand ce désir de notre propre excellence est sorti de ses bornes par l'orgueil commun à tous les pécheurs, il entraîne nécessairement avec lui l'envie de tous les biens et de tous les avantages qui mettent les autres au-dessus de nous; et la vertu, avec la réputation qui l'accompagne, étant un de ces biens et de ces avantages, elle est nécessairement un objet d'envie pour ceux qui, ne l'ayant pas et ne voulant pas l'acquérir, la remarquent dans les autres. Reconnaissons-les aux discours qu'ils tiennent dans la Sagesse : *Opprimons, disent-ils, ce juste par nos calomnies : ôtons-nous cet objet importun de devant les yeux.* Il se glorifie d'avoir Dieu pour père; il regarde nos plaisirs, nos grandeurs et nos richesses avec mépris; il se repaît des visions et des chimères d'une autre vie : déclarons-lui la guerre : traversons-le dans tous ses desseins : voyons si Dieu, qu'il se vante d'avoir pour protecteur, le délivrera de nos mains, et de quoi lui serviront ces songes et ces vaines espérances. De là naît cette disposition secrète dans tous les impies à traiter d'imposteurs tous les gens de bien : ne pouvant leur ôter la vertu qu'ils leur en-

vient, ils s'efforcent de leur en ravir la réputation et le fruit : ils leur envient ce genre de vie chrétien, réglé et exemplaire, qui les rend respectables : humiliés par cet hommage forcé que le monde, tout corrompu qu'il est, rend à la vertu reconnue, ils soulagent leur orgueil et leur envie en se persuadant qu'il n'y a que des dehors et de l'apparence dans cette piété qui les blesse : ne pouvant se cacher à eux-mêmes les crimes dont le remords et la honte les poursuivent partout, ils s'en figurent d'imaginaires dans ceux qui les condamnent par leurs exemples ; et, pour se venger de leurs censeurs, ils s'efforcent d'en faire leurs complices. Combien de victimes innocentes, immolées par l'envie, traînent une vie triste et infortunée dans l'oubli du monde ! On cherche la cause du peu d'avancement de cet homme de mérite et de vertu ; en faut-il imaginer d'autre, que le poison lâche que l'envie a répandu sur lui ? l'empreinte de ses dents envenimées demeurera ineffaçable dans cette prévention désavantageuse qu'on a conçue contre ses mœurs ou sa doctrine ; la main du prince, toujours prête à récompenser le mérite, allait s'ouvrir pour répandre ses bienfaits sur lui ; le fruit, presque mûr de ses travaux et de ses services s'offrait à ses justes espérances : mais une langue trempée dans le fiel le plus amer de la calomnie a fermé pour jamais le canal des grâces : on a jugé le mérite envié sur le rapport même de l'envie qui a prononcé l'arrêt irrévocable de sa condamnation ; l'haléine empoisonnée du serpent a flétri toute la beauté de cette fleur ; ce ver secret a fait tomber ce fruit beau au point de sa maturité ; ce souffle mortel a ravagé cette moisson jaunissante. Lâche envieux ! tu as oublié ton crime presque imperceptible dans une légère parole ; mais celui que tu as sacrifié en ressentira jusqu'au tombeau les funestes suites : tu as ôté le pain à ces pauvres qu'il aurait soulagés, la consolation à cette famille opprimée qu'il aurait secourue, un ornement à l'Eglise qu'il aurait honorée, un exemple public au monde qu'il aurait édifié : les remords d'un crime dont toute l'horreur est couverte sous la légèreté apparente de sa cause ne te troublent point. Parce qu'il ne t'en a point coûté d'assassinats, de meurtres, d'empoisonnements pour le commettre, tu dors en paix sur le débris des ruines de la réputation et de la fortune que tu as renversée : mais Dieu te demandera un jour un compte rigoureux de tant de larmes que tu as fait couler, de tant de mauvais jours et de tristes nuits que tu as fait passer : ce mot échappé de ta langue, cette étincelle, qui a causé de si funestes embrasements a été soufflée par le démon de l'envie qui te possède ; et, si tu ne fais tous tes efforts pour réparer les maux que tu as faits, ou du moins pour suppléer par l'amertume de ta contrition au défaut d'une réparation presque impossible, tu ne dois point espérer de miséricorde.

D'où vient cet esprit de division et de

partialité répandu dans l'Eglise, qui fait gémir en secret les âmes justes, si ce n'est d'une envie cachée qui nous fait regarder le prochain au travers de ses sombres et noires couleurs ? On envie aux uns les talents distingués et les plus célèbres, aux autres les places auprès des grands et le crédit sur les puissances ; à ceux-là le laurier de la doctrine sur le front, à ceux-ci l'austérité de la pénitence sur l'habit. Ah ! mes frères, est-ce que Jésus-Christ est divisé ? et cette belle variété de couleurs peinte sur la robe de la fille du roi doit-elle empêcher qu'elle soit une et simple par la charité de ceux qui la portent ? Qu'êtes-vous devenue, belle et ravissante image de l'Eglise, où ses enfants ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme, et où tous les membres de ce corps mystique, étroitement unis avec le chef, étaient joints ensemble par les liens sacrés de l'union et de la charité ? Faut-il que l'envie ait troublé cette belle concordance ! que la plupart des chrétiens, je dis même ceux qui, par leur genre de vie, sont l'élite des fidèles, ne cherchent que leurs intérêts propres, au lieu de Jésus-Christ ! que les vœux d'un amour propre réfléchi sur soi se mêlent dans tous les jugements et les discours que nous faisons du prochain ! Qu'une guerre intestine trouble ce beau royaume, qui a reçu de son roi éternel et invisible la paix pour héritage ! et que l'Eglise, cette épouse céleste, qui ne doit vivre que d'amour, prenne la face d'une Synagogue tumultueuse, où le propre intérêt règne à la place d'une sainte intelligence ! Revenons en nous-mêmes, mes frères, dépouillons-nous de cette envie cachée, de ce levain pharisaïque capable d'infecter tout le corps. Respectons la vertu et la religion par tout où elles paraissent. Recevons les eaux de la pure doctrine et le pain de la parole par tous les canaux qui les versent et toutes les mains qui les dispensent. *Ne soyons ni de Céphas, ni de Paul, ni d'Apollon, mais de Jésus-Christ.* Pourvu qu'il soit annoncé, servi et glorifié, que nous importe ? concourons unanimement, et contribuons tous de notre part à cette belle union des fidèles qui fait la principale beauté de l'Eglise ; craignons, comme dit l'Apôtre, que si nous nous mordons les uns les autres par des discours et des écrits piquants, nous ne nous consumions à la fin, c'est-à-dire que tout le fond de la religion ne s'anéantisse avec la charité qui la soutient ; pensons que la moindre division dans ce corps en fait couler le sang, et que la plus petite partie dérangée y cause de la douleur et du désordre. On loue en vous votre zèle à conserver dans tout son entier ce dépôt sacré de la foi que nous avons reçue de nos pères ; cette vigilance sur ces loups travestis en agneaux pour ravager impunément le troupeau du Seigneur ; sur cette racine d'iniquité qui s'étend presque de toutes parts ; sur cette ivraie que l'homme ennemi sème à pleines mains dans le champ de l'Eglise pendant l'assoupissement de ses pasteurs ;

sur ces serpents dangereux qui se glissent parmi les fleurs du langage et couvrent un venin subtil sous une peau variée d'agréables couleurs. Mais prenez garde qu'il n'entre au fond de votre cœur quelque goutte de ce fiel amer de l'envie : craignez de sentir une maligne joie en découvrant et en punissant le mal auquel vous voulez remédier ; au lieu de le chercher où il n'est pas, craignez de le trouver où il est ; et gémissiez en secret d'une si triste découverte, au lieu d'en tirer le sujet d'un malheureux triomphe. Enfin, qui que nous soyons dans l'Eglise de Dieu, qui travaillons au salut des âmes, purifions nos cœurs de ce venin subtil des pharisiens, dont Jésus-Christ recommandait à ses apôtres de se garder, sachant bien qu'il ne se mêle que trop souvent dans un ministère, où, bien loin de prendre part aux progrès de nos frères, nous voudrions ravir à l'Eglise le fruit de leurs travaux, pour leur en ôter la gloire et la récompense par un esprit d'envie : concevons une extrême horreur d'un vice si odieux et si directement contraire à l'esprit de charité qui nous doit conduire ; et si nous reconnaissons en nous quelque penchant à ce vice malheureux, ayons recours aux remèdes que Jésus-Christ nous a donnés pour le combattre.

SECONDE PARTIE.

La grâce de notre divin Rédempteur, qui a été répandue sur nous avec le Saint-Esprit, est le remède souverain de toutes les maladies de nos âmes. C'est par le secours de cette grâce que tout homme qui lui est fidèle, quelque enclin qu'il puisse être à l'envie, peut déraciner ce vice odieux de son âme. Mais, pour en triompher, il faut l'attaquer dans les deux vices qui la font naître ; je veux dire l'orgueil de l'esprit et la malignité du cœur : c'est pour cela que le Sauveur du monde renferme ces deux remèdes souverains contre l'envie, lorsqu'il dit : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* (Matth. XI, 29.) Voulez-vous vaincre l'envie, efforcez-vous d'acquérir la douceur évangélique, qui consiste à bannir du cœur tous sentiments volontaires de haine, d'aversion, d'animosité et d'envie contre le prochain, et à nous tenir, à l'égard de nos frères, dans une certaine disposition charitable, compatissante, officieuse, toujours prête à supporter leurs défauts, à nous réjouir de leurs succès, à soulager leurs besoins et à excuser leurs fautes. Cette douceur triomphera tout ensemble de l'envie contre nos frères, et de celle de nos frères contre nous. Ce fut cette belle vertu que le Sauveur du monde opposa, dans tout son éclat, à la haine de ses ennemis ; et, si leur envie implacable contre Jésus-Christ avait pu être vaincue, sans doute que cette douceur sans exemple l'aurait désarmée. On n'entendit point sa voix dans les places publiques, dit le prophète ; il renvoyait les plus grands pécheurs avec des paroles de paix et de consolation ; il se laissa conduire à la mort comme une brebis innocente qui se tait devant celui

qui lui enlève sa toison. Il répondit aux disciples qui voulaient faire descendre le feu du ciel sur un peuple ingrat qu'ils ne savaient pas de quel esprit ils étaient ; voulant leur faire connaître que l'esprit de la douceur devait être le leur comme le sien, qu'ils ne devaient point employer d'autres armes pour surmonter l'envie de ceux qui leur seraient contraires. Aussi, en leur donnant la mission, il leur dit qu'il les envoyait comme des agneaux au milieu des loups, et il a fait éclater admirablement sa puissance en cela, dit saint Chrysostome, puisque, non-seulement les agneaux, déchirés de toutes parts par les morsures de ces loups, n'en ont pas été dévorés, mais qu'ils ont changé ces loups mêmes en agneaux. Ainsi, continue ce Père, voulez-vous triompher des loups ? devenez agneau par la douceur évangélique. C'est ainsi que les premiers chrétiens triomphaient de l'envie et de la rage des idolâtres ; ils ne savaient que souffrir et mourir ; en expirant dans les tortures les plus cruelles, ils priaient pour leurs persécuteurs et pour leurs bourreaux ; ils mêlaient les derniers accents de leur voix défaillante avec celle de leur sang qui demandait miséricorde.

Mais la douceur, qui surmonte l'envie dans notre cœur et dans celui du prochain, est une douceur qui naît d'une humilité sincère ; c'est pour cela que Jésus-Christ joint ces deux vertus ensemble, parce que l'une est la suite de l'autre. En effet, d'où vient que les orgueilleux sont toujours en guerre les uns contre les autres, dit le Sage ? *Inter superbos semper jurgia sunt.* (Prov. XIII, 10.) C'est que l'orgueil cause l'envie, et l'envie produit la division et les querelles. Qui alluma l'envie des pharisiens contre Jésus-Christ ? un esprit d'orgueil et de domination : ils voulaient être honorés du peuple, ils affectaient le premier rang dans les synagogues, ils aimaient à être appelés maîtres, et voyant que Jésus-Christ recevait les honneurs et les hommages que ses miracles lui attiraient, ils conçurent une envie furieuse contre lui, dont leur orgueil fut le principe. *Que faisons-nous ?* disent-ils entre eux ; *voilà que cet homme fait beaucoup de signes et qu'il entraîne tout le peuple après lui ; il est expédient qu'un seul homme meure pour sauver la nation entière.* C'était une passion aveugle pour l'honneur, qui les faisait ainsi parler, couvrant, sous un prétexte apparent de zèle pour le peuple, le dépit de se voir abandonnés de leurs sectateurs et de leurs partisans. C'est donc à la racine et à la cause du mal que nous devons nous attacher, si nous voulons y apporter un souverain remède : c'est l'orgueil que nous devons combattre, si nous voulons acquérir la douceur et surmonter l'envie ; car d'où vient que de toutes les sortes d'injures il n'en est point qui nous aigrisse davantage que le mépris ; que l'on regarde avec un chagrin secret tous ceux qui s'élèvent ou se distinguent dans le monde ; que l'on est si susceptible d'aigreur contre ceux qui

sont de même emploi que nous; que ces apparences de douceur, que l'on ménage avec tant d'artifice, s'évanouissent ordinairement aux moindres contradictions qui nous viennent de la part du prochain; que l'on revient si rarement des compagnies du monde sans en rapporter, ou de l'envie, ou de la haine ou du chagrin contre les uns ou contre les autres; que la plupart des visites et des conversations du siècle, dont la fin principale doit être l'accroissement de la charité entre les fidèles, se passent le plus souvent en railleries piquantes ou en satires déguisées, qui ne manquent jamais d'altérer la douceur de l'esprit; que l'éclat de cette vertu si délicate, et qui est comme la fleur de la charité, se flétrit, pour ainsi parler, au moindre souffle de la calomnie et de la médisance? D'où viennent, dis-je, tous ces désordres, sinon de ce que l'on n'a pas le soin d'acquérir une douceur véritable, fondée sur l'humilité, et que l'orgueil secret dont on est rempli nourrit une envie cachée contre notre prochain, qui nous rend susceptible de haine et de chagrin contre lui à la plus légère occasion qui s'en présente? Car, comme de toutes les vertus il n'en est point de plus aimables, et en même temps de plus difficiles à acquérir que l'humilité du cœur et la douceur de l'esprit, il n'en est point aussi de plus sujettes à être falsifiées ou contrefaites. La plupart font consister la douceur dans un extérieur composé, dans un visage radouci, dans des manières affectées, qui souvent sont plutôt le voile d'une envie secrète pour le prochain que des marques d'une douceur véritable, ne se souvenant pas que l'épouse des *Cantiques* a non-seulement le miel sur les lèvres, mais le lait dans le sein, pour nous apprendre que ce n'est rien d'avoir la douceur sur le visage, si l'on ne l'a dans le cœur, où l'envie se forme pour la détruire. Il y en a qui, par une illusion subtile, se font eux-mêmes leur théâtre, s'applaudissent en secret, lorsqu'ils ont eu la force de ne laisser paraître sur leur visage aucune marque du trouble qui s'élevait dans leur cœur, dans quelque rencontre où ils devaient naturellement s'emporter; si bien qu'au lieu de travailler sérieusement à devenir doux et humbles de cœur, pour se défaire du poison secret de l'envie, ils tirent d'une fausse affectation de douceur des complaisances secrètes, pour entretenir l'orgueil caché dont ils sont remplis, et livrent leur cœur, sans scrupule, aux sentiments de l'envie contre leurs frères, lorsqu'ils les comblent d'amitiés et de caresses. Un chagrin noir dessèche le cœur lorsque la flatterie déride le front. Or rien n'est si contraire à la douceur véritable que celle qui n'est qu'apparente, et qui entretient souvent l'envie au lieu de la détruire.

Comme l'envie vient du fond de l'âme, la douceur, qui lui est contraire, doit être dans le cœur et couler dans les paroles, dans les regards, dans les actions, comme d'une source naturelle qui se répand en divers ruisseaux, elle nous est figurée par le baume

précieux consacré aux plus saints usages de l'Eglise, dont la bonne odeur se communiquait non-seulement aux vases qui le renferment, mais se répand aux environs. Ainsi, la douceur, qui surmonte l'envie, est au fond de l'âme, d'où elle rejait au dehors et se découvre dans toute la conduite. De là vient que le Saint-Esprit nous assure que les lèvres de l'Épouse distillent le miel, et qu'il sort de la bouche du Sage, au lieu de cet air sombre et triste que l'esprit de l'envie répand sur le visage de ceux qui en sont pleins. La douceur, fondée sur l'humilité, porte avec elle la sérénité et la paix; c'est pour cela que le Saint-Esprit a paru sous l'image d'une colombe pleine de douceur, et qui mêle je ne sais quel doux gémissement dans l'apparence de sa colère, comme dit saint Augustin : *Sæviendo gemit*. Au lieu que le pécheur nous est représenté par le corbeau, dont les croassements nous figurent les murmures, les médisances, les calomnies, qui sont les suites ordinaires de l'envie. Vous donc, qui, connaissant combien l'envie est un vice bas, honteux et indigne d'un chrétien, voulez en arracher jusqu'à la moindre racine de vos âmes, demandez à Jésus-Christ cet esprit d'humilité et de douceur qu'il vous demande lui-même; efforcez-vous d'en acquérir l'intérieur en faisant des actes extérieurs de ces deux belles vertus; surmontez toutes les répugnances de la nature, pour vous humilier en présence des personnes dont l'élévation est pour vous un sujet d'envie, pour rendre dans toutes les occasions les témoignages qui sont dus à leur mérite et à leur vertu, pour ne laisser couler de votre langue aucune goutte de fiel caché dans votre cœur. Quoique Dieu ne demande pas de nous les apparences de la douceur et de l'humilité, il récompense les efforts que fait une âme pour vaincre l'envie par ces actes extérieurs; en effet, tous les sentiments d'humilité, de douceur et de charité, que nous devons opposer à l'envie, sont souvent suspects d'illusion, s'ils ne sont soutenus par des marques extérieures qui leur répondent. Il n'est rien de si facile que de s'humilier en esprit au-dessous de ceux que l'on regarde avec envie; mais de leur donner la préférence devant les hommes, de joindre son suffrage avec celui de leurs approbateurs, de ne laisser rien voir au dehors de cette disposition maligne qui est au dedans de nous à leur égard; de se conduire de la sorte, dis-je, non pour observer les bienséances du monde, ni pour cacher un faible honteux de l'âme dont on rougit et qui nous rendrait méprisables, mais par un esprit de charité, d'humilité et de douceur chrétienne; c'est ce qu'il y a de plus héroïque dans la vertu; ce sont ces efforts d'une âme généreuse et fidèle à la grâce que Dieu récompense par la perfection des vertus dont elle a pratiqué les actes dans quelques rencontres, en sacrifiant l'amour-propre à la religion.

Mais, outre ces deux grands et efficaces remèdes de la douceur et de l'humilité que

la religion oppose à l'envie, elle nous présente le bouclier de la foi pour nous rendre impénétrables à tous ses traits. En effet, rien n'est plus propre à terrasser ce monstre et à l'empêcher de naître dans nos âmes, que de regarder la figure du monde, non avec l'éclat passager dont elle brille, mais dans le terme où elle se réduit; ce vice malheureux ne trouvera guère d'entrée dans nos âmes, si nous pensons sérieusement qu'il y a une éternité. Femme chrétienne, tu verras sans chagrin la beauté de cette personne qui te cause tant d'envie, si tu considères qu'une maladie la peut effacer dans peu de jours; que si tu veux travailler à ta sanctification, tu peux acquérir une beauté d'âme qui te rendra un objet de complaisance aux yeux de Dieu même; que tous les attraits des créatures mortelles ne sauraient égaler la beauté d'une âme dans la grâce de Dieu. Opposez des réflexions semblables aux autres motifs qui font naître l'envie, vous verrez sans chagrin cette famille croître en honneurs et en richesses, cet homme élevé aux emplois honorables et partagé de riches talents. Si vous considérez que les plus hautes places sont les plus dangereuses; que Dieu demandera un compte plus rigoureux à ceux qui auront plus reçu; que les avantages de l'esprit et de la science sont plutôt des sujets d'humiliation que d'orgueil, parce qu'ils portent avec eux le poids et l'obligation du bon usage qu'il en faut faire pour éviter la peine dont le serviteur paresseux, qui enfouit le talent, est menacé comme celui qui le dissipe; si vous faites, dis-je, ces réflexions, le fiel et le venin de l'envie contre vos frères sortiront de votre âme et y feront place à des sentiments de charité, de compassion et d'estime. Mais le souverain remède pour surmonter l'envie, c'est de faire peu d'attention sur le prochain, et de nous occuper du soin de notre salut. Hélas! dans l'incertitude de notre sort à venir, avec tant de sujets de trembler à la vue des jugements redoutables de Dieu, et du compte terrible que nous aurons à rendre, sentant au dedans de nous les atteintes d'une mort qui s'approche, connaissant peut-être, par une funeste expérience, à quels périls est exposé le salut des grands, des riches, de ceux qui ont les avantages de la beauté, de la science et de l'honneur, nous n'aurons garde de leur envier des biens qui leur deviennent souvent si funestes par le mauvais usage qu'ils en font. Travaillez donc de toutes vos forces à combattre l'envie, avec laquelle l'amour de Dieu et du prochain sont tout à fait incompatibles; car si l'amour de Dieu règne dans votre cœur, serez-vous assez malheureux pour attaquer son adorable sagesse, en murmurant contre le partage qu'elle fait des dons et des avantages de cette vie? Au contraire, vous adorerez en secret cette providence divine qui ordonne tout avec poids et mesure; qui récompense quelques vertus morales dans les pécheurs par des prospérités temporelles, qui punit

quelquefois les impies heureux et florissants par les mêmes succès dont il les favorise, et qui, les livrant à leur sens réprouvé par l'ivresse de l'esprit et l'enflure du cœur, si ordinaires aux riches du siècle, doit plutôt vous les faire regarder avec un œil de pitié que d'envie. Mais si vous aimez votre prochain, pourrez-vous vous affliger de son bonheur? Au contraire, si votre charité pour vos frères est dans la mesure que Dieu vous prescrit, vous vous réjouirez de ce qui les réjouira, vous vous affligerez de ce qui les affligera; comme membre de Jésus-Christ, vous compatirez à toutes les infirmités, et vous participerez à tous les avantages des autres, car c'est en cela que consiste, dit saint Augustin, la parfaite santé de ce corps mystique, lorsque les influences du chef, répandues dans toutes les parties, les entretiennent dans la communication qu'elles doivent avoir ensemble; au lieu que l'envie est un poison lent et secret qui dessèche ceux qu'elle possède, et les rend dans l'Eglise comme des branches mortes dans un arbre dont elles ne reçoivent aucune vertu, et comme les membres perclus dans un corps qui ne leur communique rien de sa substance. Regardons avec une sainte envie ceux qui s'avancent à grands pas dans le chemin du salut par la pratique des vertus: entrons avec eux dans une noble émulation pour les imiter; affligeons-nous d'avoir passé presque tout le temps de notre vie, sans avoir travaillé pour l'autre, de nous voir si près de notre terme, et en même temps si éloignés de notre véritable fin. Efforçons-nous de réparer le temps perdu par un saint usage de celui qui nous reste. Au lieu de nous affliger d'être dans l'obscurité et dans l'humiliation, pendant que ceux qui sont entrés dans le monde avec nous sont arrivés aux dignités et aux honneurs; consolons-nous de pouvoir donner à la pénitence le peu de jours que Dieu nous laisse. Cette pénitence n'est jamais tardive quand elle est sincère et véritable; elle peut changer en biens véritables tous nos maux apparents, et faire mériter à ceux qui sont envoyés sur la onzième heure du jour travailler à la vigne la même récompense qu'aux ouvriers qui ont porté le poids du jour et du travail. Heureux! si après avoir été regardés sur la terre comme le rebut du monde, nous sommes trouvés dignes d'être reçus dans les tabernacles éternels, dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite. Au nom du Père, etc.

SERMON LXXII.

POUR LE JOUR DE LA PASSION,

Prononcé devant la reine d'Angleterre.

Prædicamus Christum crucifixum, Judæis quidem scandalum, gentibus autem stultitiam: Ipsi autem vocatis Judæis, atque Græcis Dei virtutem, et Dei sapientiam. (1 Cor., I.)

Nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale aux Juifs, et une folie aux gentils; mais un mystère ou éclatent la sagesse et la puissance de Dieu aux yeux des gentils et des Juifs, appelés à la foi.

Madame,

Nous lisons au livre du Lévitique qu'après

que Moïse eut lu devant le peuple le livre de la loi, il prit du sang, il en arrosa le livre, l'autel, le tabernacle et le peuple, parce que tout est purifié par le sang, dit l'apôtre : *Omnia mundantur in sanguine.* (Heb., IX, 22.) C'est à peu près ce que font aujourd'hui les prédicateurs de l'Evangile, lorsque, après avoir lu et expliqué aux fidèles le testament adorable de leur Père pendant le carême, ils paraissent tenant, pour ainsi dire, à la main l'asper-soir trempé dans le sang de Jésus-Christ, notre Sauveur; et lorsqu'ils annoncent aux chrétiens la passion et la mort de Jésus-Christ, ils sont envoyés comme saint Pierre pour répandre en quelque sorte la rosée salutaire de son sang dans leurs âmes : *In aspersionem sanguinis Christi.* (I Petr., I, 2.) Toutes les purifications légales n'avaient de vertu qu'autant qu'elles étaient liées avec celle dont Jésus-Christ accomplit la douloureuse cérémonie sur la croix; le sang des brebis, des taureaux et des boucs n'avait aucune efficace pour expier les péchés des hommes, si toutes ces victimes terrestres et immondes n'avaient porté le sceau et la marque de la pure et céleste victime, dont elles prévenaient l'immolation; et le Père éternel aurait rejeté toutes les offrandes des plus saints patriarches, s'il ne les avait unies avec le grand et éternel sacrifice que son Fils devait consommer sur la croix, et dont l'idée lui était toujours présente. De là vient que ce sacrifice, qui n'a été réellement offert qu'une fois, est un sacrifice de tous les temps, en quelque manière éternisé par les nombreuses figures qui l'ont présagé dans la loi écrite, et par le mémorial perpétuel qui en subsistera dans la loi de grâce jusqu'à la fin des siècles. Abel l'ébaucha dès le commencement du monde par les victimes qu'il offrit au Seigneur avec un cœur pur. Noé, lorsque les eaux du déluge séchées sur la terre lui permirent de la purifier par un sacrifice des animaux sans tache, dont Dieu goûta l'odeur de suavité; Abraham, lorsque prêt d'immoler son fils unique sur la montagne, arrêté par l'ange qui lui retint le bras déjà levé sur la tête d'Isaac, il substitua en sa place le bétail que le Seigneur fit paraître. Comme l'ombre fait place insensiblement à la lumière, à mesure que Dieu se manifesta davantage aux hommes, il leur donna des images plus distinctes et plus claires du sacrifice qui devait opérer leur rédemption; elles paraissent visibles et reconnaissables dans cet agneau immolé par les Israélites sortant de la captivité de Pharaon, et dont le sang imprimé par l'ordre de Moïse sur le dehors des portes détourne le glaive de l'ange exterminateur, qui ne frappe que les premiers-nés d'Egypte, et qui respecte en passant les caractères de la divinité dans cette marque mystérieuse qui l'arrête; elles paraissent dans ce serpent d'airain qui n'avait que la figure du serpent, sans en avoir le venin, et sur lequel les Juifs jetant les yeux étaient miraculeusement guéris des blessures mortelles de ces serpents de feu que le Seigneur

avait envoyés dans leur camp pour punir leurs coupables murmures; elles paraissent dans Moïse priant les bras étendus sur la montagne en faveur du peuple de Dieu, combattant contre les Amalécites, triomphant ou cédant selon que le saint homme lève les mains ou les abaisse. De telle manière qu'il fallut soutenir et élever en quelque sorte les bras appesantis pour les tenir dans cette situation suppliante, d'où dépendait la victoire des Israélites et l'entière défaite de leurs ennemis; elles paraissent dans ce bouc sur lequel le grand prêtre, imposant les mains, mettait les iniquités de tout le peuple, et qu'on envoyait ensuite dans le désert avec ce fardeau de crimes dont tout Israël s'était déchargé sur sa tête. Pour peu que l'on considère ces admirables figures dans un esprit de foi, l'on y remarquera des traits si propres, qu'ils ne peuvent être formés que sur l'événement original que Dieu avait en vue; l'on y verra les preuves de la passion de Jésus-Christ, aussi bien que ses ombres et ses images; l'on y reconnaîtra ce Dieu rédempteur qui fait réellement une fois ce qui a été figuré tant de fois, qui, s'appropriant et s'incorporant tous les péchés des hommes en s'unissant à leur nature, lave dans son sang précieux la robe de notre humanité qu'il a revêtue : *Lavit in sanguine stolam suam.* (Apoc., XXII, 14.) Annoncez ces choses à ceux qui viendront après vous, disait Moïse; faites-les passer de génération en génération jusqu'à la dernière postérité; et quand vos enfants vous demanderont quelle est cette religion, dites-leur : C'est la Pâque du Seigneur; c'est ce que Dieu a fait pour vous délivrer de la tyrannie et de la servitude d'Egypte. Nous vous prêchons donc aujourd'hui Jésus-Christ crucifié : *Prædicamus vobis Christum crucifixum.* Nous vous prêchons le Verbe incarné qui, après avoir enseigné la science du salut aux hommes, après avoir rempli la Judée du bruit de ses miracles et de ses vertus, après avoir parcouru les villes et les synagogues prêchant l'Evangile, guérissant toute langueur et toute infirmité parmi le peuple; accusé par les scribes et les pharisiens, flagellé par Pilate, crucifié par les Juifs, expira sur une croix entre le ciel et la terre, pour réconcilier l'une avec l'autre. *Prædicamus*, etc. Ce jour, mes frères, est un jour de deuil et de triomphe; et pour entrer véritablement dans ce mystère, il le faut considérer, par rapport à Dieu et par rapport à l'homme; car, quoique le Dieu et l'homme ne fassent qu'une même personne dans Jésus-Christ, nous pouvons néanmoins considérer dans sa passion ce qui convient particulièrement à la divinité, et ce qui regarde spécialement l'humanité du Sauveur. La passion de Jésus-Christ, comme Dieu, est le mystère de notre religion le plus injurieux en apparence, mais en effet le plus glorieux pour Dieu : première partie. La passion de Jésus-Christ, comme homme, est une pénitence publique qui expie les péchés de tous les hommes : seconde partie. Mais

apprenez par ce sceptre de roseau, que toutes les puissances du monde ne sont que fragilité et que faiblesse; apprenez enfin, dans cette pourpre ternie et sans lustre, que toute la pompe et la gloire humaine ne sont qu'une ombre et qu'une vaine fumée. Que cet objet nous instruisse puisqu'il ne fait aucune impression sur l'esprit des Juifs. Vois, Pilate, à quoi aboutissent les desseins de ta cruelle politique. Tu crois offrir aux yeux des ennemis de Jésus-Christ un objet de compassion; ils en font un sujet de risée; ces marques de royauté, toutes tristes qu'elles sont dans le Sauveur, réveillant cette haine implacable que sa qualité de roi lui avait attirée, font qu'ils crient tous d'une voix : *Crucifige, crucifige* (Joan., XIX, 6); qu'on le crucifie ! Ce politique malheureux abandonne enfin cet innocent reconnu à la rage de ses ennemis, et, n'ayant pas eu la force de le sauver de leurs mains, il se trouve que les moyens qu'il avait employés pour le garantir de la mort ne servent qu'à la lui faire souffrir d'une manière plus cruelle que ses ennemis ne l'avaient résolu. C'est ainsi, pécheur, qu'après avoir balancé quelque temps entre le vice et la vertu, entre ton devoir et ta passion dans ces moments malheureux qui précèdent l'exécution de ton crime, c'est ainsi, dis-je, que les remords de ta conscience ne servent qu'à te faire offenser Dieu avec plus de malice, et que tu ne conserves un reste de religion dans ton désordre que pour devenir plus coupable. Mais dans l'étendue immense de ce sujet infini, resserrons-nous dans les bornes que nous nous sommes prescrites, et apprenons, par ce grand exemple de Jésus-Christ anéanti, à nous humilier, vains et superbes mortels que nous sommes.

Comme il y a encore plus d'orgueil que de plaisir dans le péché, la passion de Jésus-Christ a été plus humiliante que douloureuse. Nous avons, dit l'Apôtre, un chef qui a été éprouvé en toutes manières et qui semble avoir passé par toutes les humiliations imaginables : *Ut impleretur omnis humilitas*, dit saint Augustin, afin que chacun de nous pût trouver dans les abjections de son état quelque endroit par lequel il pût être conforme à ce divin modèle. Êtes-vous calomniés injustement ? le Dieu de la vérité a été traité d'imposteur ; êtes-vous accusés sans raison ? l'innocence même a été condamnée à la mort ; êtes-vous outragés et traités indignement ? voyez ce corps adorable meurtri de coups, ce visage céleste que les anges adorent souflété par des scélérats ; êtes-vous raillés et moqués ? considérez ce divin Sauveur qui devient le jouet de deux cours insolentes dans le renvoi de l'une à l'autre. L'impuissance de soutenir votre rang et votre qualité vous rend-elle méprisable aux yeux des hommes ? regardez ce roi du ciel et de la terre, qui n'a pour trône qu'une croix, pour toute cour que deux compagnons de son supplice, pour sujets qu'un peuple furieux, qui crie à haute voix : *Qu'on le crucifie* ; pour sceptre qu'un roseau brisé,

pour titre qu'une inscription pleine de raillerie et d'insulte, et qui semble n'avoir voulu mêler les marques de sa royauté avec ces humiliations profondes et mystérieuses, que pour ensevelir tout l'éclat de l'une dans l'opprobre des autres. Nous l'avons vu, dit le prophète, sans grâce et sans beauté, n'ayant pas seulement la figure de l'homme : *Vidimus eum non habentem speciem neque decorem, aspectus ejus non erat in eo.* (Isa., LIII, 2.) Cet abîme d'anéantissements fut si profond que les marques de sa divinité furent effacées par les abjections de son humanité, jusque-là que l'apôtre saint Paul excuse en quelque sorte les Juifs de l'avoir méconnu au milieu des ignominies dont ils le couvrirent, comme si son amour avait eu besoin du secours de son humilité pour voiler aux yeux de ses bourreaux ces caractères adorables que leur fureur aurait sans doute respectés s'ils en avaient aperçu les marques, aimant mieux, dit saint Augustin, exposer sa divinité au péril d'être méconnue, que de donner des bornes à cette soif insatiable qu'il avait des anéantissements : *Maluit periclitari judicium, quam effectum.* Après cela, disons-le avec saint Paul, il ne nous est plus permis de nous glorifier que dans la croix de Jésus-Christ : *Non licet nobis gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi.* (Gal., VI, 14.) Je veux que les humiliations aient été honteuses avant le crucifiement de Jésus-Christ, mais depuis, elles sont la véritable gloire des chrétiens, puisqu'elles ont été honorées, et en quelque sorte divinisées dans leur chef. Élève-toi, superbe mortel, remplis-toi du vent et de l'entlure de l'orgueil pour couvrir ta petitesse, ton Dieu s'élèvera encore plus : ainsi tu n'arriveras jamais à lui par cette voie. Abaisse-toi ; entre dans l'abîme de ton néant, tu y trouveras ton Dieu ; et comme il est descendu jusqu'au plus bas de cet abîme en s'humiliant jusqu'à la mort de la croix, plus tu descendras par l'humilité, plus tu approcheras de la divinité. Jésus-Christ souffrit tous les mépris, tous les outrages, toutes les insultes, avec une patience et une douceur infinie, sans dire un seul mot, sans faire la moindre action pour rétablir sa gloire avilie et foulée aux pieds des pécheurs, attendant que l'éclat de sa résurrection réparât le scandale et l'ignominie de sa croix, faisant une réparation éclatante et publique à la majesté de son Père, offensé par l'orgueil de l'homme. A quels ris moqueurs ne fut-il pas en proie, en passant et repassant tant de fois par toutes ces salles, devant tous ces tribunaux de juges, de rois et de pontifes ? A quelle épreuve sa divine patience ne fut-elle pas exposée, lorsque ses bourreaux lui disaient au milieu de ses extrêmes douleurs, sur la croix : *Si tu es Fils de Dieu, comme tu le dis, fais-le connaître en te délivrant de nos mains ; il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même ! vas, malheureux, qui détruis le temple de Dieu et le rétablis en trois jours ; montre-nous donc ta puissance ; descends de la croix.* Jésus-Christ le pouvait s'il l'eût

d'approfondir, a non-seulement exigé une satisfaction proportionnée au péché, mais il a voulu que cette satisfaction devînt inutile aux hommes, si elle ne leur était appliquée. Dans l'extrême horreur qu'il a eue du péché, il s'efforce de le détruire entièrement, en expiant tous les péchés commis par une satisfaction générale, et en prévenant tous ceux qui pouvaient se commettre par la nécessité de l'application particulière. Car s'il n'eût fait que pardonner le péché, ou qu'il se fût contenté simplement de le punir, le péché n'aurait pas été parfaitement détruit ; il pouvait oublier nos crimes en les pardonnant, mais il ne les eût pas effacés ; il pouvait les punir éternellement dans les enfers, mais il ne les eût pas expiés. Par une invention admirable de son amour, il les a punis et effacés tout ensemble, dans le mystère de sa passion, où sa miséricorde et sa justice se sont donné le baiser de paix qui les unit ensemble : *Justitia et pax osculatae sunt* (Psal. LXXXIV, 11) ; et où l'infinité de Dieu a relevé le prix des souffrances de l'homme.

Or, ce mystère, considéré premièrement par rapport à Dieu, nous paraît véritablement digne de notre vénération, de notre amour et de notre reconnaissance, puisque Jésus-Christ, y agissant en Dieu et y souffrant en homme, y fait éclater plus qu'en aucun autre les preuves de sa divinité, les conseils de sa sagesse et les merveilles de sa puissance.

Si nous entrons dans la profondeur de ce mystère, nous avouerons, mes frères, que notre religion ne pouvait être établie sur un fondement plus solide et plus inébranlable que sur le sacrifice de la croix : en effet, de toutes les preuves de la divinité de Jésus-Christ, la plus incontestable, et contre laquelle le libertinage et l'impiété sont sans ressource, c'est l'accomplissement des prophéties. Or, il n'en est point de plus claires que celles qui regardent le crucifiement de Jésus-Christ. Écoutez parler les prophètes : *Une assemblée de méchants m'a environné*, dit le Psalmiste... *Ils ont percé mes mains et mes pieds...* *Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ?* s'écrie David fugitif, ayant en vue ces dernières paroles de Jésus-Christ mourant sur la croix... *Je suis un vers de terre, non pas un homme, un objet de mépris au peuple...* *Tous ceux qui me voient se rient de moi et m'insultent en secouant la tête...* *Ils ont partagé mes vêtements et jeté le sort sur ma robe...* *Ils m'ont donné du fiel pour nourriture, et du vinaigre pour breuvage...* *J'ai exposé mon corps à tous ceux qui me frappaient*, dit Isaïe ; *et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe...* *Je n'ai point détourné mon visage des crachats...* Chrétiens, qui êtes instruits de la passion du Sauveur et qui en savez toutes les circonstances humiliantes et douloureuses ! les trouvez-vous plus clairement exprimées dans les évangélistes qui en ont raconté l'histoire, que dans les prophètes qui en ont fait la prédiction ? Ah ! ne devons-nous pas regarder comme

une punition manifeste de la justice de Dieu, l'obstination et l'aveuglement volontaires des Juifs qui, recevant des livres où sont contenues des prophéties si claires, rejettent l'Évangile qui en découvre l'accomplissement d'une manière si exacte et si visible ? Ce voile dont Moïse se couvrait, parce qu'ils ne pouvaient pas le voir lorsqu'il était tout rayonnant de la lumière qu'ils ne pouvaient soutenir, ce voile d'endurcissement et de réprobation, qui se partagea en deux lorsque Jésus-Christ expira, et qui a été évacué par sa mort, comme parle l'Apôtre, demeure encore sur ces cœurs aveugles et le doit faire tomber des yeux de tous les incrédules. Juifs malheureux ! vous disiez au Sauveur du monde, en l'insultant, qu'il n'avait qu'à descendre de la croix, et que vous étiez prêts à le reconnaître à cette marque de sa puissance ; cependant, reprend saint Augustin, s'il était effectivement descendu de la croix, vous auriez dû conclure par là qu'il n'était pas le Messie, puisqu'il était prédit qu'il y devait expirer. Remplis des idées charnelles du judaïsme corrompu, vous vouliez voir la tête de votre Messie, ornée d'un riche diadème, et non percée d'épines ; vous vouliez voir ces épaules parées d'une pourpre éclatante, et non souillées de sang ; vous vouliez voir ses mains chargées d'un sceptre précieux, et non percées de clous ; vous vouliez voir ses pieds sur un trône magnifique, et non cloués à une croix : mais ces épines, ces clous, ces fouets, ces abjections qui vous ont caché votre Messie, étaient les signes qui devaient vous le découvrir.

En effet, les caractères du Messie souffrant et humilié doivent nous paraître vénérables non-seulement par les oracles sacrés qui les ont prédits, tant de siècles avant qu'ils parussent dans Jésus-Christ, mais encore par l'union admirable qu'ils ont avec les caractères de ce même Messie triomphant et glorieux : apprenons-les de la bouche des prophètes. *Je répandrai*, dit Dieu, par la bouche de Zacharie, *je répandrai sur la maison de David l'esprit de grâce ; ils tourneront les yeux sur moi, qu'ils ont percé ; ils en pleureront, comme une mère pleure sur un fils unique...* *Son sépulcre sera glorieux*, dit Isaïe... *il portera son sceptre sur ses épaules...* *sa domination s'étendra depuis une mer jusqu'à l'autre, et depuis le fleuve jusqu'aux bouts de la terre...* *Toutes les familles des nations se convertiront devant toi*, dit David... *tous les puissants de la terre se prosterneront devant lui ; tous ceux qui descendent dans la poussière s'abaisseront en sa présence ; la postérité lui servira de génération en génération ; ils viendront, et ils publieront la justice au peuple qui naîtra, parce qu'il aura fait ces choses.*

Or ces prophéties, si glorieuses pour Jésus-Christ, ne commencèrent-elles pas à s'accomplir dès le jour même de sa passion ? ne vit-on pas ses persécuteurs et ses bourreaux, changés à la vue des prodiges qui accompagnèrent sa mort, s'en retourner en se frappant la poitrine, et en disant qu'il était

véritablement le Fils de Dieu : cette connaissance de sa divinité ne fut-elle pas toujours en croissant et en s'étendant, depuis ce jour, jusqu'à ce que toute la terre en fût remplie? Ne vit-on pas la Synagogue s'ensevelir peu à peu, et l'Eglise s'élever sur ses ruines, la stérile devenir féconde, et celle qui était environnée d'enfants se trouver seule et abandonnée? N'a-t-on pas vu ce peuple malheureux, que Dieu avait fait le dépositaire de ses oracles, de ses lois et de ses merveilles, tomber depuis le crucifiement du Sauveur dans une décadence visible, suivie d'une entière désolation, expier un attentat inouï par une punition sans exemple, et porter pendant tous les siècles, dans sa dispersion déplorable, le signe manifeste de sa réprobation avec la peine de son horrible ingratitude? N'a-t-on pas vu le Dieu crucifié devenir avec le temps l'objet de l'adoration de tous les peuples auxquels il était un spectacle d'opprobre; le sceptre de Judas, et le règne temporel sortir de la maison de Jacob, pour faire place au règne spirituel du Messie; la toison qui était seule trempée de la rosée du ciel, pendant que le reste de la terre demeurait dans la sécheresse, ensuite seule brûlée et consumée par l'aridité, lorsque la rosée céleste coule en abondance sur toutes les parties du monde? la croix de Jésus-Christ, d'un signe de contradiction et de scandale, changée en l'étendard triomphant de la religion, dans lequel l'homme doit reconnaître plus clairement une puissance au-dessus de la sienne que dans aucun autre qu'il pourrait imaginer? Jésus-Christ, voulant nous convaincre qu'il était Dieu, se faire ériger des autels par toute la terre, et devenir l'objet du culte de tous les hommes, ne pouvait leur paraître plus adorable que sur une croix dont il fait l'instrument de tant de merveilles. De cet abîme d'anéantissements, où l'esprit se perd, où la raison se trouble, où toutes les pensées humaines se confondent, il s'élève une gloire si éclatante, des rayons si vifs et si sensibles de la vérité, pour une âme qui entre par la méditation dans les profondeurs de ce mystère, qu'elle s'écrie avec le Prophète : O Seigneur! vos témoignages ne sont que trop manifestes : *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.* (Psal. XCII, 5.) Mais il ne suffit pas d'admirer le scandale de la croix, si dignement réparé par les grandeurs qu'il renferme; considérons encore dans la folie apparente de cette même croix les inventions les plus admirables de la sagesse divine. Pour bien entrer dans le mystère de notre rédemption, arrêtons-nous un moment sur l'ouvrage de notre création; considérons que la sagesse de Dieu qui a tout fait avec poids et mesure, n'ayant pu passer que par degrés des créatures du premier ordre aux créatures d'un ordre inférieur, a formé l'homme, qui, composé d'une âme et d'une chair, est comme le milieu entre les intelligences purement spirituelles et les substances purement animales et corporelles, par lequel Dieu a descendu de la

création des unes à la production des autres. Deux parties si opposées ne pouvaient entrer dans la composition de l'homme, sans y porter une guerre inévitable que leur contrariété devait faire naître, si la sagesse du Créateur, prévoyant que son esprit ne pourrait demeurer dans l'homme, parce qu'il était chair, n'avait subordonné le corps à l'esprit; par la grâce originelle dont il enrichit le premier homme, grâce qui ne fut pas un privilège de sa nature, mais un pardon du Créateur, que sa miséricorde crut néanmoins devoir en quelque manière à la situation dangereuse où l'ordre de la création avait placé cet homme moitié ciel et moitié terre, moitié ange et moitié bête, l'homme, étant déchu de ce privilège par son péché, ne laissa pas d'être encore un objet de compassion pour son Dieu. Dans l'état déplorable où sa chute le réduisit, il attira de son Créateur un regard de miséricorde que Dieu ne jeta point sur l'ange, parce qu'affranchi des infirmités de la chair, il ne pouvait alléguer pour sa défense la raison qui rendait le péché de l'homme plus excusable. Ce jouet malheureux de toutes les passions soulevées; cette feuille que le vent emporte; ce roseau agité de mille souffles contraires, toucha le cœur de Dieu : sa miséricorde ne pouvant souffrir la perte d'un criminel, dont l'infirmité était si mêlée avec la malice; sa justice ne pouvant d'ailleurs consentir à laisser un si grand coupable impuni; cette miséricorde et cette justice, s'unissant ensemble par le baiser mystérieux qu'elles se donnèrent dans le sein de Dieu, concurent le grand dessein de la rédemption par l'accomplissement duquel l'une et l'autre ont été pleinement satisfaites, puisque la damnation générale de tous les hommes n'aurait pas été une réparation si rigoureuse et si proportionnée à l'infinité de Dieu que la mort de Jésus-Christ sur une croix; et que d'ailleurs, si Dieu avait pardonné gratuitement à tous les hommes, sa miséricorde aurait moins éclaté pour eux dans ce pardon général qu'en le leur méritant par la mort qu'il a soufferte. A la vérité, Dieu pouvait, en rachetant l'homme, le fixer dans la justice, déterminer l'usage de sa liberté à la pratique de la vertu, et le mettre dans une heureuse impuissance de se perdre une seconde fois. Mais cette manière de sauver l'homme, qui semblerait plus désirable à la lâcheté de notre nature, a paru moins convenable à la sagesse du Créateur; après nous avoir créés sans nous, il n'a pas voulu nous sauver sans nous : il a cru ne pouvoir trouver un objet plus agréable à ses yeux que celui d'une âme qui, sollicitée par les attraits de la chair, par les suggestions du diable, par les amorces du monde, pouvant à toute heure violer ses commandements, et ne les violant pas, garderait une fidélité inviolable à ses lois, et, par un sacrifice perpétuel des plaisirs que lui offrirait le péché toujours présent à sa porte, lui donnerait une marque continuelle de son amour et de sa

reconnaissance : ainsi il a réparé la ruine de l'homme, en lui donnant la force de s'en relever. Il lui a laissé même après sa rédemption le dérèglement de sa concupiscence, la pesanteur de sa chair, le soulèvement de ses passions, l'orgueil de son esprit, les ténèbres de son ignorance, les artifices du tentateur, les pompes du siècle; et, plaçant son âme au milieu de tant d'ennemis, il l'a munie de secours puissants pour les surmonter par les sacrements qu'il a institués, par les grâces qu'il lui a méritées, par les exemples qu'il lui a donnés. La source de ces grâces, de ces sacrements, de ces exemples, c'est la passion de Jésus-Christ : voilà, mes frères, les inventions adorables qui font admirer à l'homme spirituel la sagesse de Dieu dans un mystère qui ne paraît que folie à l'homme animal et corrompu. Inventions que le Prophète nous recommande d'annoncer à tous les hommes dans le même endroit, où il les invite à puiser les eaux salutaires dans les sources du Sauveur : *Annuntiate in populis ad inventiones ejus.* (Isa., XII, 4.) C'est proprement dans ce mystère que se vérifient ces paroles de l'Apôtre : Ce qui paraît insensé aux hommes est plus sage que toute leur prudence ; à mesure qu'on l'approfondit l'on y trouve tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu renfermés. Dieu offensé voulait une satisfaction proportionnée à l'offense qu'il avait reçue : un homme simple ne pouvait satisfaire pleinement, parce que ses souffrances devaient être d'un mérite aussi borné que sa nature ; Dieu ne pouvait satisfaire, parce qu'il était incapable de souffrir ; il fallait donc que le Dieu et l'homme fussent réunis dans une personne, l'homme pour souffrir, le Dieu pour relever le mérite des souffrances. La passion du Sauveur a été une satisfaction entière formée de toutes les peines dont l'homme est capable, et de toute la dignité dont Dieu en pouvait rehausser le prix. Toutes les victimes de l'Ancien Testament n'étaient pas dignes de Dieu ; les prêtres qui les lui offraient avaient besoin de le prier pour eux-mêmes, en implorant sa clémence pour le peuple ; et tous leurs sacrifices étaient mêlés de corruption et de taches : il fallait une victime aussi grande, un prêtre aussi saint, un sacrifice aussi pur que Dieu même. Cette victime, ce prêtre, ce sacrifice proportionnés à l'excellence de Dieu, se rencontrent dans la passion de Jésus-Christ ; elle est une source de mérite qui se répand sur toute la surface de l'Eglise ; tous les membres du Sauveur qui lui sont unis par la foi en reçoivent un esprit de vie, qui, en les faisant entrer dans son corps mystique, les fait participer en quelque sorte à la divinité de leur chef et à l'offrande qu'il fait au Père éternel sur la croix, lui rend agréables toutes celles qui lui ont été et qui lui seront à jamais offertes : *Una oblatione consummavit in æternam sanctos.* (Heb., X, 14.) Dieu voulait instruire efficacement les hommes, en leur mettant devant les yeux un modèle qu'ils n'eussent qu'à considérer, pour y dé-

couvrir toutes leurs obligations : voilà, chrétiens, ce modèle : voilà tous les devoirs, toutes les vertus, toutes les vérités, toutes les maximes, tous les conseils de la religion, réunis dans ce grand exemple. Regardez, et faites. Il y a deux hommes contraires dans l'homme ; l'homme du péché, l'homme de la grâce ; l'homme spirituel, l'homme charnel. Toutes les règles de l'Evangile se réduisent à mortifier l'un et à fortifier l'autre ; à donner de nouvelles forces à l'homme selon l'esprit pour le rendre le maître ; et à diminuer sans cesse ce poids de corruption qui entraîne l'homme selon la chair vers la terre ; parce que ceux qui sèment dans la chair ne doivent recueillir de la chair que la corruption ; et ceux qui sèment dans l'esprit doivent moissonner la vie éternelle. Jésus-Christ s'est uni en quelque sorte au vieil homme pour le combattre et le détruire ; cet homme de douleurs, de pauvreté, d'abjection, mortifie l'homme des plaisirs, des richesses, des honneurs ; il a porté les souffrances, la misère et l'humiliation jusqu'à leur comble, puisque c'est proprement sur la croix, qu'il a pris toutes nos langueurs ; qu'il a été nu, pauvre, et dépourvu comme un ver de terre ; qu'il a été un objet de mépris et de risée à tout le peuple ; or, par là, il a instruit les hommes d'une manière qui ne laisse plus de prétexte à leur lâcheté, ni à leur ignorance. Le moindre regard, jeté sur nous et sur l'exemple qu'il nous propose, suffit pour nous juger et pour nous confondre ; nous découvrons d'un coup d'œil tout ce que nous avons à ajouter et à retrancher en nous. Par là il a vaincu toutes les tentations auxquelles il nous expose : il a bu toute l'amertume du calice qu'il nous présente. Nous avons un pontife qui a été humilié et affligé en toute manière, afin que les hommes trouvassent dans la passion du Sauveur l'exemple et l'adoucissement de tous leurs maux. Les Israélites, errant dans le désert, y trouvent des eaux amères dont ils ne peuvent boire. Dieu découvre à Moïse un arbre dont la racine jetée dans ces eaux en ôte tout le dégoût : cette arbre était la figure de la croix ; un peu de cette croix mêlée avec les eaux amères de la tentation et de la tribulation, les adoucit. Jésus-Christ, abreuvé de fiel et de vinaigre sur la croix, a épuisé dans ce breuvage toute l'amertume et toute l'aigreur de nos peines, parce que, en faisant l'épreuve de nos misères et de nos langueurs, il nous les a rendues plus supportables ; en portant le joug de sa croix, il nous l'a fait devenir doux et léger : sa grâce a rendu tout facile ; son exemple a rendu tout honorable ; c'est proprement sur la croix qu'il est la voie, la vérité et la vie ; la voie qui nous guide, la vérité qui nous éclaire, la vie qui nous anime : voilà les mystères que la sagesse divine a renfermés dans la passion de Jésus-Christ. O Seigneur ! vous cachez ces secrets aux sages du siècle, aux grands génies du monde ; mais vous les révélez aux petits, aux âmes simples qui font de leur vie une continuelle méditation de ce mystère, et qui rapportent

toutes leurs pensées à ce centre évangélique où toutes les lignes de la religion aboutissent. Quelles merveilles n'y découvrent point ces cœurs purs en qui les nuages des péchés et des passions ne mettent point d'obstacles aux lumières intérieures qui leur font percer ces ombres mystérieuses ! Saint Paul, à qui Dieu avait révélé des choses que l'œil n'avait jamais vues, que l'oreille n'avait jamais entendues, et qui n'étaient jamais montées dans l'esprit de l'homme, ne savait pourtant que Jésus-Christ crucifié, parce que toute la science dont l'homme est capable est renfermée dans le mystère du crucifiement. La considération de ce mystère, qui a fait l'entretien et les délices des saints sur la terre, fait encore leur occupation et leur félicité dans le ciel : selon qu'ils reçoivent dans un plus haut degré la lumière de la vision béatifique, ils voient plus de grandeurs dans cet abîme ; ils bénissent et ils adorent les plaies de leur Rédempteur qui leur ont ouvert l'entrée de la gloire ; ils se prosternent la face contre terre devant l'Agneau immolé ; et, mettant toutes leurs couronnes à ses pieds, ils chantent éternellement ce cantique de la gloire dont les cieux et la terre retentissent. Nous vous prêchons donc Jésus-Christ crucifié, scandale aux Juifs, folie aux gentils, mais salut et grâce à tout fidèle : *Prædicamus vobis Christum crucifixum* (1 Cor., I, 23), etc. Voilà toute votre religion, chrétiens ; c'est dans l'imitation, dans la méditation et dans l'application de la passion de Jésus-Christ, qu'elle consiste. Jésus-Christ, souverain pontife de la loi nouvelle, s'est ouvert à lui et à tous les élus l'entrée dans le sanctuaire, non par un tabernacle fait de main d'homme, non par le sang des boucs et des taureaux, mais par le sien propre ; car si le sang et la cendre de ces victimes immolées et consumées avaient la vertu de purifier dans l'ancienne loi ceux qui étaient souillés selon la chair, combien plus le sang de Jésus-Christ, qui s'est offert à Dieu par l'esprit saint, aura-t-il d'efficace pour purifier nos consciences des œuvres mortes, et nous rendre capables de servir au Dieu vivant ? ce sont les paroles de l'Apôtre.

Dieu pouvait pardonner tous les péchés sans ce grand holocauste ; mais la facilité et l'assurance d'obtenir le pardon auraient ouvert la porte à tous les crimes. Puisque l'exemple d'un Dieu mourant sur la croix, dont la seule pensée devrait arrêter les plus scélérats, n'est pas assez fort pour servir de frein à la concupiscence de l'homme, de quels désordres nos passions ne seraient-elles pas capables, si une partie de leur violence n'était retenue par cette digue ? Il n'y avait point de remède convenable à cette vieille et profonde plaie de la nature ulcérée par le péché, que le sang de Jésus-Christ ; l'onction sacrée de cette huile précieuse était seule capable d'ôter la corruption de cette profonde cicatrice ; et il fallait que la chair du Sauveur, étendue sur la croix, fût comme un appareil qui, appliqué sur la

chair de l'homme, en tirât le venin que la morsure du vieux serpent y avait laissé. De là vient que le signe de la croix entre dans tous les mystères, tous les sacrements et toutes les cérémonies de notre religion, pour rappeler dans nos esprits le principe de toutes les grâces qui coulent sur nos âmes par ces canaux sacrés. O Seigneur ! le sang d'Abel demandait justice ; mais le vôtre crie miséricorde, dit saint Cyprien : vous n'êtes plus le Dieu des vengeances ; vous oubliez les dérèglements de l'enfant prodigue ; vous pardonnez les infidélités de la femme adultère ; vous ne rejetez pas les embrassements de la pécheresse publique ; vous remettez tout au débiteur de votre justice ; vous faites grâce au Juif et au gentil ; de votre côté sort une source qui monte jusqu'à la vie éternelle ; du sang et de l'eau qui en découlent se forment les sacrements qui subsisteront jusqu'à la fin des siècles pour l'accomplissement de toute justice, et le rejaillissement continu de cette source intarissable se répand sur toute la surface de l'Eglise qu'elle arrose et qu'elle rend féconde ; nous puisons non-seulement dans cette source les eaux salutaires et la première ablution du baptême, mais encore les larmes et les eaux amères de la pénitence, où les pécheurs convertis se lavent. O Seigneur ! vous êtes le saint Prêtre, qui dans le temps de la colère êtes devenu le réconciliateur de Dieu avec les hommes : vous avez laissé à l'Eglise dans votre sang précieux, où la plénitude du mérite est contenue, dans cette liqueur céleste qui renferme une vertu efficace, un breuvage de vie pour réparer tout ce qui peut entrer de mortel dans nos âmes. Après avoir tout consommé, retournez à votre Père, et nous tirez après vous ; faites, Seigneur, que nous comprenions un jour avec tous les saints ce que l'étendue, la longueur, la hauteur et la profondeur de ce bois adorable signifient. Ainsi parlait le grand évêque de Carthage, rempli et pénétré du grand mystère que je vous prêche. Le ciel, la terre et les enfers ont fléchi le genou devant le nom adorable de Jésus. *Nous avons vu*, dit l'Apôtre, *le Seigneur Jésus couronné d'honneur et de gloire, à cause de sa passion et de sa mort*. La foi nous découvre dans la croix de Jésus-Christ un trône plus éclatant et plus digne de Dieu que celui de Salomon dans toute sa gloire ; elle nous y fait voir les démons enchaînés, la mort vaincue, les portes du ciel ouvertes, les chaînes du pécheur brisées, former, dit saint Augustin, l'appareil du triomphe secret et invisible que Jésus-Christ remporte en mourant ; je vous considère, ô mon Sauveur ! dit le même saint Cyprien, montant sur la croix comme sur une palme qui vous couronne, dont les deux branches sont comme les deux armes redoutables, où la force divine cachée terrasse toutes les puissances rebelles à vos lois ; vous faites de cet arbre sacré comme une échelle qui aide l'infirmité des hommes pécheurs, pour les élever jusqu'à vous ; vous y bénissez le peuple les

maines étendues, comme un souverain pontife; vous y annoncez au ciel la première nouvelle de votre victoire consommée; au plus fort de vos opprobres, vous y disposez en maître absolu de la véritable gloire, que vous partagez avec le compagnon de votre supplice; et joignant une voix forte et éclatante à votre dernier soupir, vous y faites connaître que vous donnez à la mort l'empire qu'elle semble exercer sur vous, pour la vaincre par elle-même : *Clamans voce magna exspiravit.* (Luc., XXIII, 46.) De là vient que l'Eglise mêle aujourd'hui des chants d'allégresse avec ses gémissements, et que les airs de ses cantiques sacrés respirent un certain mélange de tristesse et de joie, qui fait sentir à ses enfants que ce jour est pour eux un jour de deuil et de triomphe, dans lequel ils doivent célébrer les trophées et les victoires du Sauveur, en partageant ses douleurs et ses opprobres. Les étendards du Roi de gloire paraissent, dit-elle aux chrétiens, en leur présentant le signe de leur rédemption; le mystère de la croix éclate; que toutes les langues se dénoient pour chanter le combat et le triomphe glorieux de la croix. O croix! ô arbre sacré! heureux d'avoir porté le véritable fruit de vie, et d'avoir réparé tous les maux qu'un autre arbre avait causés au monde. O bois adorable! dans quelle terre as-tu pris racine? Quelle forêt en produit que l'on puisse te comparer, si l'on considère la beauté des fleurs, des feuilles, des fruits qui te parent? O plante précieuse! baisse tes rameaux devant le Roi céleste, offre tes branches aux membres sacrés dont l'atouchement te doit rendre à jamais vénérable! Toi seule as donc été digne de porter la rédemption des hommes, d'être empourprée du sang de l'Agneau sans tache, et de devenir la planche salutaire sur laquelle le monde, qui avait fait naufrage, s'est heureusement sauvé! Tels sont les chants de l'Eglise, qu'elle mêle à ses cérémonies funèbres, pour célébrer la gloire de son Epoux avec le mystère de ses douleurs et de ses souffrances.

Nous vous prêchons donc Jésus-Christ crucifié : *Prædicamus vobis Christum crucifixum.* (1 Cor., I, 23.) Nous nous sommes attaché à vous remplir des grandeurs ineffables de ce mystère, qui est le fondement de toute notre religion, parce qu'il ne nous sera pas difficile de toucher vos cœurs, si vos esprits sont une fois convaincus. Ah! mes frères, qui peut considérer avec une foi vive Jésus-Christ mourant sur la croix? qui peut, dis-je, le voir et le croire, sans être attendri sur ce grand objet, et indigné contre le péché qui a demandé une satisfaction si étonnante? Qui ne doit s'écrier à la vue de ce triste spectacle : *Delicta, quis intelligit?* (Psal. XVIII, 13.) Qui connaît bien ce que c'est que le péché? Je le connais, ô mon Dieu, lorsque la foi m'apprend que vous le punissez par une éternité de flammes; mais je le connais encore plus clairement, lorsque je vois un Dieu mourant, pour donner la mort au péché. Ah! pour vous

arrêter sur le bord des précipices où le penchant de vos passions vous entraîne, je ne vous parle aujourd'hui ni d'enfer, ni de jugement; je ne vous présente que votre Dieu mort en croix, et qui semble vous dire par autant de bouches qu'il a reçu de plaies : Voilà ce qu'il m'en a coûté pour expier le péché. Après cela, je vous abandonne à vous-même : pécheur, ne crois pas te défendre, en disant que tu ne connaissais pas l'énormité de tes crimes : pouvais-tu l'ignorer, après avoir entendu prêcher tant de fois qu'un Dieu était mort pour leur expiation? Il nous doit suffire de savoir que les jugements de Dieu sont la sagesse et l'équité mêmes, renfermées dans son essence. Ainsi, puisque Dieu a voulu que son Fils mourût pour expier le péché de l'homme, sa justice et sa sagesse le demandaient de la sorte, et il n'en faut pas davantage pour nous faire concevoir qu'il y a dans le péché un fond de malice que nous ne saurions jamais pénétrer. Ce mystère est un abîme où l'esprit se perd, où la raison se trouble, où toutes les pensées humaines se confondent; mais, s'il est incompréhensible, il n'est pas moins manifeste. Les premiers adorateurs de Jésus-Christ crucifié, que saint Pierre convertit cinquante jours après la mort du Sauveur, lorsque l'image de ce tragique événement était encore toute fraîche dans les esprits, furent les témoins oculaires de cette éclipse du soleil sans exemple et des ténèbres répandues partout l'univers, qui se couvrit d'un voile de deuil pour pleurer la mort de son Créateur. Et ce seul prodige, lorsque Jésus-Christ rendait le dernier soupir, est une preuve incontestable de sa divinité, aussi évidente que le soleil qui lui rendit alors cet éclatant témoignage. La prédication de Jésus-Christ crucifié, par les apôtres, et qui a fait passer ce grand mystère jusqu'à nous, nous en doit convaincre, en nous le faisant connaître; car qui peut penser qu'il se soit trouvé douze hommes assez courageux et assez zélés pour la gloire d'un maître qu'ils ont vu mourir honteusement, pour partager entre eux toute l'étendue de la terre, afin d'aller prêcher aux nations les plus éloignées que cet homme crucifié par les Juifs est le Dieu seul et véritable qui doit être adoré? Défaisons-nous de cette idée de vénération et de respect que la religion chrétienne a imprimée sur la croix. Considérons-la avec toute l'ignominie dont elle était chargée à la naissance du christianisme : nous reconnaitrons sans peine que Dieu seul a surmonté la répugnance que les peuples devaient avoir pour une créance dont la seule exposition les eût remplis d'horreur, si la grâce de Jésus-Christ crucifié n'eût préparé les cœurs à lui rendre leurs hommages dans un état si peu propre à les attirer. Cette doctrine fut embrassée avec zèle des uns, et rejetée avec fureur des autres : les douze premiers prédicateurs de Jésus-Christ crucifié en devinrent les victimes, et cimentèrent par leur sang les premiers fondements de la religion qu'ils jetèrent

par leur prédication. Mais, comme le sang de Jésus-Christ, versé sur la croix, fut le germe des douze apôtres qui le prêchèrent aux nations, le sang de ces douze apôtres, répandu pour la gloire de leur maître, a été la semence d'un million de martyrs, qui ont multiplié aussi par leur sang la moisson dont Jésus-Christ, le grain de froment, fut le principe; de ce grain mystérieux sortit un épi chargé d'autres grains qui, dispersés dans le monde par la tempête des persécutions, ont rempli le monde chrétien; le peuple saint s'est accru pendant la persécution, comme le peuple de Dieu se multiplia sous le joug pesant de Pharaon. Plusieurs sont venus de l'Orient et de l'Occident, selon la prédiction de Jésus-Christ, prendre place parmi les enfants d'Abraham. Après cela, quelles preuves demandons-nous pour croire Jésus-Christ crucifié? Je vous l'ai représenté, par rapport à Dieu, comme le mystère le plus injurieux en apparence, mais le plus glorieux en effet; je vais vous le faire voir comme une pénitence que Jésus-Christ fait pour tous les hommes, qui nous oblige à faire une pénitence particulière, à son exemple.

SECONDE PARTIE.

Il semble que c'est faire injure à la passion de Jésus-Christ que de la nommer une pénitence; car la pénitence suppose le péché dans celui qui la fait : or, le Sauveur du monde n'ayant jamais commis aucun péché, il semble qu'il n'a pu faire une véritable pénitence. Il est de foi que Jésus-Christ, non-seulement n'a jamais commis aucun péché, mais qu'il a été absolument incapable d'en commettre; cependant, c'est sur cette bienheureuse impeccabilité que la principale vertu de sa pénitence est appuyée; car la pénitence, pour la définir en peu de paroles, n'est autre chose qu'une opposition du pénitent au péché; de sorte que la pénitence est d'autant plus efficace que cette opposition est parfaite : or, dans un homme pécheur cette opposition ne peut pas être entière, parce que c'est toujours un pécheur qui se déclare contre le péché; au lieu que Jésus-Christ, étant tout innocent de lui-même, et tout couvert de nos iniquités par son amour, a pu faire une pénitence parfaite, en opposant toute sa sainteté et son innocence à toute notre corruption et notre malice, en offrant au Père éternel l'objet de son aversion et de sa complaisance dans l'objet de son amour et de sa haine, afin que sa justice, irritée par la vue du coupable, fût apaisée par la présence de l'innocent, et qu'elle suspendît des coups qui ne sauraient tomber sur l'un sans frapper l'autre. C'est dans cette pensée que le prophète Isaïe a dit que Dieu nous a délivrés du pesant fardeau de nos iniquités pour en accabler cette innocente victime : *Posuit in eo iniquitates omnium nostrum.* (Isa., LIII, 6.) De là vient que l'apôtre saint Paul ne s'est pas contenté de dire que Jésus-Christ s'est chargé de nos crimes, mais que par une expression surprenante, il nous assure que ce

divin Sauveur s'est fait péché pour nous : *Pro nobis factus est peccatum* (II Cor., V, 20); comme s'il voulait nous faire entendre que Jésus-Christ s'est approprié, et pour ainsi dire incorporé, tous nos péchés pour les détruire par sa mort, à peu près comme un ennemi se joint à son ennemi pour le perdre; la même haine qui devrait l'en séparer fait qu'il l'embrasse et qu'il le serre d'autant plus étroitement qu'il a d'envie de lui donner la mort; ce qui a fait dire à saint Augustin que Jésus-Christ de nos péchés en avait fait les siens, afin que sa justice devînt la nôtre : *Peccata nostra sua fecit, ut justitiam suam nostram faceret.*

Mais ce n'était pas assez de cette opposition générale entre le pénitent et le péché : il fallait qu'il y en eût de bien plus précises et de plus particulières; en effet, quoique le péché soit la source de toutes les amertumes, il est toujours accompagné de quelque douceur; quoique la honte et l'infamie y soient attachées, l'orgueil en est inséparable; quoiqu'il ne soit qu'un pur néant, et qu'il anéantisse même devant Dieu ceux qui le commettent, selon l'expression du Prophète : *Ad nihilum redactus est peccator in conspectu ejus* (Psal. XIV, 4), il ne laisse pas de subsister en quelque sorte dans ce néant, puisqu'un péché qui n'est pas expié ne saurait être anéanti, et que toutes les flammes de l'enfer seront impuissantes pour le détruire pendant toute l'éternité. Or qu'est-ce qu'a fait le Sauveur du monde dans sa passion? Il a combattu la douceur malheureuse du péché par l'agonie et la tristesse mortelle dont il fut saisi au jardin des Olives; il a combattu l'orgueil du péché par les ignominies et les opprobres qu'il essaya chez Anne, chez Pilate et chez Hérode; enfin, il anéantit cet être malheureux du péché en le faisant mourir sur la croix où il l'attacha, pour ainsi dire, avec lui : c'est dans ces oppositions mystérieuses que consiste la pénitence publique du Sauveur du monde.

Le fondement de la pénitence est la tristesse que le pénitent conçoit de son péché; c'est pour cela que le Sauveur du monde commence cette pénitence parfaite qu'il doit faire sur la croix pour tous les péchés des hommes, par cette tristesse mortelle qui saisit son âme au jardin des Olives : *Cœpit contristari, et mœstus esse* (Matth., XXVI, 37); il commença de s'attrister et de s'affliger; or il est visible, dit saint Augustin, que ce ne furent pas les approches de la mort qui jetèrent son âme dans cet accablement de douleur dont on ne vit jamais d'exemple, et dont les plus timides et les plus faibles criminels ne furent jamais capables; car, comme dit saint Augustin, après qu'on a vu tant de fois les martyrs non-seulement fermes et intrépides, mais rians et triomphants au milieu des tortures les plus cruelles, quelle apparence y a-t-il que le chef duquel ils empruntaient toute leur force dans ces moments en eût manqué lui-même? Non, non, mon Dieu! ce ne furent ni la trahison de Judas, ni les fouets de Pi-

late, ni les railleries d'Hérode, ni l'opprobre de la croix qui vous firent écrier dans l'amertume de votre cœur que votre âme était triste jusqu'à la mort : il y a longtemps que vous étiez préparé à boire ce calice dont l'amertume semble vous faire horreur; et il n'appartient qu'aux âmes faibles de s'étonner aux approches d'un mal, après l'avoir vu de loin sans frayeur et sans trouble; mais il fallait que ce pénitent public, s'étant approprié tous les péchés des hommes, en commençât l'expiation par cette tristesse mortelle : *Tristis est anima mea usque ad mortem* (Matth., XXVI, 38); c'est ainsi, dis-je, qu'il devait expier ces joies immodérées, ces ris dissolus, ces jeux criminels, ces passe-temps malheureux, ces amusements folâtres, ces voluptés honteuses, ces mollesse indignes, ces sensualités raffinées, ces délicatesses recherchées avec tant de soin des gens du monde. Il fallait que les plaisirs d'un avare dans la possession de ses richesses, d'un ambitieux dans la jouissance des honneurs, d'un esprit vain dans les louanges qu'on lui donne, d'un vindicatif dans l'assouvissement de sa vengeance, d'un médisant dans les railleries qu'il fait de son prochain; il fallait, dis-je, que tous ces plaisirs réunis ensemble fussent balancés par la tristesse du Sauveur; que dis-je? balancés : o mon Dieu ! puis-je vous voir noyé dans cette sueur de sang qui découle de toutes les parties de votre corps adorable sans m'écrier avec le prophète : *Magna est sicut mare contritio tua* (Thren., II, 13); votre tristesse est grande comme la mer; c'est un abîme d'amertume où toutes les douceurs du péché vont se perdre ? O vous tous, qui passez par la voie des souffrances, considérez et voyez s'il fut jamais de douleur comparable à ma douleur ! *O vos omnes, qui transitis per viam, attendite, et videte si est dolor sicut dolor meus !* (Thren., I, 12.)

Vos péchés, mon frère, grossirent cet océan de douleur ; Jésus-Christ les voyait séparément et distinctement, quoique confondus avec tous les autres, ces péchés énormes que vous voyez d'un œil sec, qui, peut-être dans ce jour de deuil pour l'Eglise, ne tireront pas une larme de vos yeux, ni un soupir de votre cœur ; ces péchés, dis-je, firent tant d'horreur à Jésus-Christ, qu'il en sua du sang à gros ruisseaux : *Sicut guttæ sanguinis decurrentis super terram.* (Luc., XXII, 44.) Si vous avez été jamais touchés de quelques sentiments d'une vive contrition dans le souvenir de vos fautes, jugez combien fut amère la contrition de ce divin pénitent sur les péchés de tous les hommes. David, Madeleine, Pierre, Augustin et les autres pénitents en ont versé des torrents de larmes ; mais pour Jésus-Christ, il en verse du sang de toutes les parties de son corps ; c'est ainsi qu'un Dieu pénitent pleure le péché, et ses larmes de sang sont aussi extraordinaires que sa pénitence ; c'est le soulèvement de son âme toute divine contre cet objet épouvantable du péché, dont toute la laideur est rassemblée dans

l'image qui s'en présente à l'esprit du Sauveur, qui produit dans son corps adorable cet effet inouï de la douleur et de la tristesse ; voilà ce baptême de sang dans lequel il avait tant d'impatience de se laver ; l'horreur incompréhensible qu'il conçoit du péché prévient les blessures des fouets, des clous, des épines et de la lance, et se hâte d'ouvrir toutes les veines, tous les canaux sacrés qui contiennent ce sang adorable, pour laver et nettoyer cette lèpre honteuse du péché dont son amour l'a couvert. Le prophète dit que les yeux du Seigneur sont sur les justes, et que son visage est sur les pécheurs qui sont présents à sa connaissance, à qui rien n'échappe ; mais il écarte d'eux sa vue par l'horreur qu'il a de leurs crimes. Dans cette agonie du Sauveur du monde, il fallut que son âme jetât un regard de la connaissance éternelle sur le péché, que toute l'immensité de sa connaissance infinie s'appliquât à considérer cet horrible objet, pour former ce grand acte de contrition qui devait animer sa pénitence. Quel objet pour cette âme si pure, si juste, si douce, si innocente, si sainte, que tant d'impuretés, d'abominations, d'injustices, de cruautés, de profanations, de sacrilèges ! c'est le calice qu'il veut éloigner de lui et qui lui fait dire : *Transeat a me.* (Matth., XXVI, 39.) Toute son âme se soulève contre ce breuvage de fiel et de vinaigre, contre cet océan d'amertume que son Père lui présente ; toutes les horreurs de sa nature innocente et impeccable lui font rejeter cette image : mais, ô mon divin Sauveur ! puisque vous avez entrepris de satisfaire pour tous les hommes, laisserez-vous votre ouvrage imparfait ? Si vous voulez faire une pénitence rigoureuse pour tous les hommes, il faut que tous leurs péchés passent par votre esprit, que vous en comptiez la multitude, que vous en pesiez les circonstances, que vous en pénétriez la malice, que vous en connaissiez l'énormité, pour en concevoir une douleur et une contrition qui leur soit proportionnée. Venez donc, péchés, abominations, sacrilèges, scandales, homicides, adultères, trahisons, vengeances, empoisonnements, concussions, rapines, injustices ; paraissez avec tout ce que vous avez de plus affreux ; étalez toutes vos horreurs à mon imagination ; percez mon cœur de mille blessures ; jetez mon âme dans une tristesse et dans une agonie mortelle : je m'abandonne à vous ; vous ne trouverez plus rien qui arrête vos fatales impressions sur moi ; je retiendrai la force de mon courage pour m'exposer sans défense à vos plus cruelles atteintes ; je suspendrai les effets de la vision béatifique qui devrait me rendre insensible à vos rigueurs, et puisque ce calice ne saurait passer sans que je le boive, ô mon Père, je suis prêt à l'avaler jusqu'à la dernière goutte : *Pater mi ! si non potest hic calix transire nisi bibam illum : fiat voluntas tua.* (Matth., XXVI, 42.)

Or, mes frères, si nous voulons profiter de la pénitence publique du Sauveur du monde, il faut que nous en fassions une

particulière sur le modèle de la sienne. Entrez donc autant qu'il vous est possible dans les sentiments de Jésus-Christ mourant : *Hoc sentite quod est in Christo Jesu* (Phil., II, 5); représentez-vous cet adorable Sauveur au jardin des Olives, accablé d'une tristesse mortelle, prosterné la face contre terre, comme abattu par le pesant fardeau de nos iniquités dont il s'était chargé, pleurant le péché avec des larmes de sang qui découlent de toutes les parties de son corps. Voilà, mon frère, la disposition et la posture où vous devez vous mettre en esprit devant Dieu dans ce jour de deuil et de pénitence. Il est bien juste que nous participions à la tristesse du Sauveur du monde, puisque nous avons tant de part aux motifs qui la causèrent : si notre âme était aussi grande et aussi étendue que la sienne, notre contrition devrait être plus amère et plus douloureuse, puisque nous sommes les véritables auteurs du péché dont il fut le réparateur : c'est notre âme et non pas la sienne qui devrait être triste jusqu'à la mort, à la vue des taches du péché dont elle est souillée; c'est nous qui devrions verser des torrents de larmes, à la vue du sang qui nous manque pour nous laver de cette lèpre honteuse du péché dont nous sommes tous couverts; c'est nous qui devrions nous prosterner la face contre terre comme des criminels de lèse-majesté divine, qui n'osent lever les yeux vers le ciel, comme des victimes justement condamnées à la mort, qui n'attendent plus que le coup de la main de Dieu, que sa miséricorde suspend à la vue de cette victime innocente, qui s'immole volontairement pour sauver les coupables.

Or, remarquez, mes frères, que le Sauveur du monde, pour laisser une liberté entière aux impressions de cette tristesse accablante dont son âme fut saisie au jardin des Olives, remarquez, dis-je, avec saint Augustin, qu'il fit un miracle incompréhensible en suspendant la douceur de la vision béatifique dont il jouit toujours dans la partie supérieure de son entendement; de telle sorte qu'il ne s'en fit aucune effusion dans son cœur, qui demeura entièrement livré aux atteintes de cette agonie mortelle : *Sequestrata delectione divinitatis æternæ, tædio meæ infirmitatis afficitur*, dit ce Père; de sorte qu'il souffrit par puissance, comme les autres souffrent par infirmité, et qu'il fit un plus grand miracle pour se rendre sensible aux tourments et à la douleur qu'il n'en a fait depuis pour empêcher que les martyrs ne le fussent. Or, pour imiter le Sauveur du monde en cette circonstance de sa passion, il faut que nous renoncions, autant qu'il nous est possible, à toutes les consolations intérieures et extérieures, spirituelles et temporelles, pour ne laisser agir dans nos cœurs que les sentiments de douleur et de contrition que le souvenir de nos péchés y doit faire naître; il faut que, parcourant toutes les années de nos désordres dans l'amertume de notre âme, nous examinions le nombre, les circonstances, la

malice, l'énormité de tant de péchés que nous avons commis depuis que nous avons atteint l'usage de raison; que nous voyant si coupables, nous nous préparions sincèrement à recevoir dans un esprit de satisfaction tous les châtiments que la justice de Dieu nous prépare, et la mort même que nous avons si justement méritée. Que si l'amertume de ce calice nous fait peur, si les membres effrayés de cette rigoureuse et indispensable obligation de faire pénitence s'écrient, par l'organe de leur chef : *Que ce calice s'éloigne de moi*; car c'était la voix des membres et non pas du chef, dit le même saint Augustin : *Voix erat membrorum, non capitis*; élevons-nous au-dessus de ces mouvements de notre nature corrompue; et terminons cette guerre de la chair, qui se révolte contre l'esprit par cette résolution héroïque de notre chef : *Verumtamen non mea, sed tua voluntas fiat* (Luc., XXII, 42); cependant, ô Seigneur! que ce ne soit pas ma volonté qui s'accomplisse en moi, mais la vôtre. O mon Dieu! vous n'avez eu de mes péchés que l'apparence et la figure. Cette lèpre de nos âmes, cette peau d'Esau, dont vous étiez couvert, ne faisait que rehausser l'éclat de votre pureté et de votre innocence : cependant vous en avez conçu une douleur si sensible; et moi qui ai la malice tout entière de ce péché dont vous n'aviez que la figure; qui ai tout le venin de ce serpent dont vous n'aviez que la peau; moi, dis-je, qui suis non-seulement couvert de cette lèpre, mais qui en suis souillé jusqu'au fond de l'âme, je ne souffrirai pas après que l'innocent a tant souffert! O mon Dieu! je suis prêt à recevoir tous les fléaux de votre justice : *Ecce ego in flagella paratus sum*. (Psal. XXXVII, 18.) C'est ainsi que nous devons participer à la contrition du Sauveur du monde au jardin des Olives. Vous avez vu cet adorable pénitent contrit, vous l'allez voir humilié : vous avez vu la douceur du péché combattue par une tristesse qui n'eut jamais d'exemple; vous allez voir l'orgueil de ce même péché anéanti par les plus grandes humiliations qui furent jamais.

Les humiliations sont d'autant plus profondes, que la personne sur qui elle tombe est élevée par sa dignité ou par son mérite. Un prince dans les fers est incomparablement plus humilié qu'un esclave, parce que la servitude est la condition naturelle de l'un, et qu'il y a une disproportion presque infinie entre la royauté et la servitude. Ce principe nous peut servir à nous former une idée des humiliations et des anéantisements du Sauveur : Un Dieu souffleté! un Dieu enchaîné! un Dieu moqué! un Dieu flagellé et crucifié! Ah! mes frères, nous avons de la confusion à le dire, que sera-ce de l'avoir souffert? quelle proportion y a-t-il entre la croix et la divinité? O mon Dieu! vous seul avez été capable de vous humilier de la sorte, et vous seul êtes capable de comprendre l'excès de vos humiliations. O précipice! ô abîme épouvantable d'anéantissement! c'était là que l'orgueil de l'homme de-

vait se perdre ! Superbe mortel ! tu avais porté tes desseins ambitieux jusqu'au plus suprême degré de la grandeur ; il fallait, pour réparer ton crime, qu'un Dieu descendît jusqu'au centre des confusions et des opprobres, et comme tu avais voulu l'élever au-dessus de tout, il fallait qu'il s'abaissât au-dessous de tout ; qu'il devînt le dernier et le plus méprisable des hommes ! *Despectum et novissimum virorum.* (Isa., LIII, 3.)

Mais, si nous n'avons pas assez de force d'esprit pour juger des abaissements du Sauveur, par rapport à sa divinité, considérons-les en eux-mêmes : ils seraient excessifs dans un homme ordinaire, que ne furent-ils pas dans un homme-Dieu ? L'heure n'est pas plutôt venue où le Fils de l'homme devait être livré entre les mains des pécheurs, que le voilà trahi par un de ses disciples, désavoué par l'autre, et lâchement abandonné de tous ; le voilà en proie à la fureur d'une troupe de satellites armés de bâtons et d'épées, qui le lient comme un forçat et le traînent avec mille iniquités chez le grand prêtre pour y être jugé par ses plus cruels ennemis. O nuit ! que tu fus humiliante pour notre Sauveur ! quel spectacle, ô mon Dieu ! de vous voir parmi ces juges corrompus, ces témoins apostés, ces soldats insolents ! les uns vous interrogeant avec orgueil, les autres vous accusant avec mépris ! quel spectacle, dis-je, de considérer ce visage céleste, que les anges adorent, couvert de crachats, que des mains sacrilèges essuient par des soufflets redoublés, et déchargés avec tant de fureur et de confusion, que ses ennemis, en tirant le sujet de la plus sanglante des railleries, lui disent par une allusion cruelle à ce nom glorieux qui lui avait attiré la haine de ses persécuteurs : *Prophetiza nobis, quis te percussit.* (Luc., XXII, 64.) Ah ! malheureux, ni vos moqueries, ni vos affronts, ni vos accusations, ni vos blasphèmes n'auront pas la force d'ouvrir la bouche de cette innocente victime ! O prodige ! l'un l'accuse, l'autre le condamne ; celui-là l'insulte, celui-ci le frappe ; et parmi ce bruit et ce tumulte d'outrages et de coups mêlés ensemble, le seul patient garde le silence. *Jesus autem tacebat* (Marc., XIV, 61) ; ce n'était pas un silence arrogant et superbe qui partit d'une vaine affectation de confiance et de fermeté dans les malheurs. Il y a des adversités et des disgrâces éclatantes que l'on se fait gloire de souffrir, et qui rendent en quelque sorte les malheureux illustres ; mais celles du Sauveur n'ont rien que d'obscur et d'humiliant pour lui, parce que le mépris y entre partout, que sa patience et son courage dans ses maux passent pour impuissance et pour timidité dans l'esprit de ses ennemis : il se tait par l'excès d'une humilité profonde qui ne lui permet pas de se défendre, et qui veut laisser une ombre de justice aux mauvais traitements qu'on lui fait pour les rendre aussi humiliants que douloureux. Il entend sans murmurer et sans se plaindre l'arrêt de mort qu'on lui prononce, parce qu'il s'est

dit le Fils de Dieu ; puisque c'est effectivement en cette qualité qu'il doit mourir ; que son crime n'est pas d'avoir voulu passer pour le Fils de Dieu, mais de l'être véritablement, et que par la même raison qu'il est le plus innocent de tous les hommes, il doit être traité comme le plus coupable : *Dignus est mortis, quia Filium Dei se fecit.* (Joan., XIX, 7.) Il se laisse donc conduire chez Pilate avec autant de docilité que chez le grand prêtre ; et comme si ses humiliations avaient été ensevelies dans les ténèbres de la nuit, il va les exposer au grand jour et à la face de toute la terre : je passe sous silence la préférence honteuse d'un fameux scélérat au Sauveur, sa flagellation encore plus humiliante que douloureuse, puisque cette sorte de supplice n'était destiné que pour les esclaves : je ne parle point de ce renvoi de Caïphe à Pilate, de Pilate à Hérode ; de la manière injurieuse dont ce prince moqueur et superbe le traita ; de la robe blanche dont il le revêtit ; des railleries que ses courtisans lui firent, et de tant d'autres circonstances trop extraordinaires, pour n'être pas arrivées par une permission particulière de Dieu, qui voulait combattre les différentes espèces de l'orgueil par ces différentes sortes d'humiliations.

Je m'arrête seulement à considérer Jésus-Christ dans cet état déplorable où l'Écriture nous le représente, lorsque Pilate, n'ayant pas la force de l'absoudre ouvertement, et ne voulant pas aussi le condamner, par une invention plus cruelle que la mort qu'il voulait lui épargner, le fit exposer aux yeux de tout le peuple, tel que nous pouvons nous le représenter après une sanglante flagellation, déchiré de coups, couvert de sang et de plaies, avec ce sceptre de roseau dans la main, cette couronne d'épines sur la tête, ce manteau de pourpre déchiré et sans éclat sur les épaules, et cette inscription pleine de mépris et de risée. *Ecce homo.* Quels cœurs de tigres cet objet ne devait-il pas amollir ? Quelles manières inouïes, surprenantes, mystérieuses de s'humilier ! Il paraît bien, mon Dieu, que c'est votre sagesse adorable qui les avait inventées, et que la malice des Juifs, tout ingénieuse qu'elle était, ne servit que de ministre à cet amour insatiable que vous aviez pour les humiliations. Ce divertissement barbare des soldats de Pilate s'accorde admirablement avec les desseins du Sauveur du monde ; n'est-ce pas là comme le triomphe de l'humilité chargée des dépouilles de ses ennemis, et imprimant ses caractères adorables sur les marques les plus éclatantes de la vanité et du luxe ? Ne vous semble-t-il pas voir toutes les grandeurs, toutes les puissances et toutes les couronnes de la terre, représentées et en même temps anéanties dans ce sceptre, cette pourpre et cette couronne ridicule ? Apprenez, grands du monde, princes de la terre, dans cette couronne d'épines, que les soins, les peines et les épines perçantes du chagrin et de l'inquiétude sont cachées sous les dais et sous les diadèmes ;

avant que de passer plus loin, souvenez-vous, mes frères, que le dessein principal de l'Eglise n'est pas de vous attendre simplement à la vue du spectacle tragique qu'elle vous présente, ni d'exciter dans vos âmes une douleur toute naturelle, qui, n'étant point causée par le repentir de vos crimes, ne serait peut-être qu'une dangereuse illusion de l'amour-propre. Filles de Jérusalem, pleurez sur vous-mêmes et non sur Jésus-Christ mourant ! Chrétiens, soyez plus touchés de l'état déplorable où vous êtes peut-être réduits, que de celui où vous allez voir votre Dieu ; que la douleur que vous causera le récit des siennes passe de vos imaginations dans vos cœurs, et que le repentir de vos péchés se joignant avec elle, y fasse des plaies si profondes que vous en ressentiez à jamais les salutaires atteintes. Représentez-vous vivement les accablements, les agonies et les amertumes du Calvaire ; armez-vous d'une sainte indignation contre les persécuteurs et les bourreaux de Jésus-Christ ; suivez-le en esprit par tous les degrés de sa passion douloureuse ; mais que vos péchés soient encore plus présents à vos esprits que tout cet appareil lugubre ; et les considérant comme les véritables meurtriers de Jésus, que votre indignation contre les Juifs se tourne contre vous-mêmes, et vous fasse tirer de votre douleur des motifs de contrition et de pénitence, pour remplir, avec saint Paul, ce qui manque à la passion de Jésus-Christ : *Adimpleo quæ desunt passioni Christi.* (Col., I, 24.)

Madame, me sera-t-il permis, dans un jour de deuil et de larmes pour l'Eglise, de rendre à Votre Majesté l'hommage que lui doivent tous les ministres de Jésus-Christ qui anoncent pour la première fois sa parole en votre présence : *Nous prêchons un Dieu crucifié*, qui s'est fait un trône de sa croix, et qui a voulu porter le titre de roi sur le signe de ses opprobres, devant une grande reine qui a joint la croix avec le diadème, et qui a fait admirer au monde chrétien une patience couronnée dans les plus glorieuses épreuves ; non contente de vous être purifiée, comme l'or dans la fournaise des tribulations, vous venez dans la compagnie des vierges, qui sont la portion choisie du troupeau de Jésus-Christ, consacrer ce saint temps à la méditation de ses souffrances, et graver dans votre cœur les traits éclatants qu'il en a imprimés sur votre vie. Vous venez mettre encore une fois votre couronne aux pieds de l'Agneau ; et vous immolant devant ses autels en victime de la croix, vous réjouir saintement d'avoir été trouvée digne de souffrir pour le Seigneur Jésus. Pleine de l'image de ce grand roi votre époux, dont la mémoire, en vénération à tous les fidèles, répand une sainte odeur par toute l'Eglise, vous venez par les plus tendres sentiments de la piété ranimer, pour ainsi dire, ce cœur royal, qui vit encore dans le vôtre, et soupirez pour le moment qui doit vous réunir avec cette chère et précieuse partie de vous-même. Heureuse aussi bien que lui

d'avoir été choisie dans ces derniers siècles pour ranimer la foi presque éteinte d'Israël, en sacrifiant les sceptres et les couronnes à cette religion qui vous promet un diadème immortel à la fin de votre course. Jetez-vous donc aux pieds de la croix, et cherchez dans cet asile impénétrable à toutes les persécutions du monde un redoublement de cette force victorieuse des adversités que vous avez si constamment soutenues. Dites-lui donc avec l'Eglise : *O crux ! ave, spes unica*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Il ne faut pas s'imaginer, dit saint Chrysostome, que Dieu se plût dans l'appareil extérieur des sacrifices de l'ancienne loi, et que cet être tout pur et tout spirituel aimât à voir regorger ses autels du sang des boucs et des bœufs qui lui étaient immolés ; mais il voulait que les peuples, prosternés devant sa face, joignissent un sacrifice intérieur et spirituel d'eux-mêmes à ce sacrifice extérieur et grossier, dont ils avaient la cérémonie sensible devant les yeux ; il voulait dis-je, qu'en s'anéantissant en présence du Seigneur ils se substituassent, pour ainsi dire, à la place des victimes qu'ils voyaient égorger ; que les brebis tombant sous le glaive des sacrificateurs qui les immolaient leur apprissent qu'ils n'étaient pas moins assujettis à la souveraine domination de Dieu que les victimes l'étaient au pouvoir de celui qui en faisait le sacrifice.

Or ce culte religieux que nous rendons à Dieu par le sacrifice a reçu le dernier degré de pureté et de perfection dans la loi de grâce, parce que notre sacrifice est uni avec celui de Jésus-Christ, et que nous sommes devenus les membres d'un chef qui, en se sacrifiant à la divine majesté a été seul capable de l'honorer d'une manière proportionnée à son excellence. Car entrez ici, chrétiens, dans la grandeur de votre religion, et remplissez-vous d'un profond respect pour sa sainteté. Quand tous les anges et tous les hommes s'uniraient ensemble dans une même victime pour être sacrifiés à Dieu, le sacrifice serait encore infiniment au-dessous de son adorable majesté ; parce que le culte ne peut être bien digne de celui qui le reçoit, si l'adorateur n'est aussi grand que l'adoré, et la victime aussi sainte que le Dieu. C'est pour cela que le Verbe divin s'est incarné ; que, ne pouvant s'humilier et s'anéantir dans sa nature, il en a pris une capable d'humiliation et d'anéantissement, pour rendre à Dieu un culte et lui offrir un sacrifice qui pût répondre parfaitement à sa divinité ; il lui rendit cette adoration profonde, et il consumma seul ce grand sacrifice sur la croix. Il pouvait remettre gratuitement les péchés des hommes, ou se contenter d'une satisfaction moindre que leur malice ; et sa miséricorde, qui lui a inspiré des moyens si admirables pour apaiser sa justice, était suffisante pour la désarmer toute seule ; cependant le Père éternel, par des raisons connues de sa sagesse, et qu'il n'est pas permis à l'homme

voulu ; mais sa patience et son humilité auraient été vaincues par ses ennemis et il leur aurait cédé en triomphant de la sorte. Il souffrit toutes ces insultes, non avec une magnanimité de héros, mais avec la force d'un Dieu qui était descendu du ciel pour combattre l'orgueil de l'homme, et réparer l'injure faite à la divinité par l'enflure de ce ver de terre qui avait voulu se rendre semblable au Très-Haut. Après cela, cendre orgueilleuse et superbe, homme pétri de boue et de crimes, vase de corruption et d'ordure, tu pourras encore t'enorgueillir ! toi, qui depuis le premier usage de la raison, n'as fait qu'ajouter iniquités sur iniquités, tu veux qu'on te respecte, qu'on t'honore, qu'on t'estime, qu'on te loue ! toi, qui serais l'horreur et le mépris du monde, foulé aux pieds des démons et des hommes, si Dieu tirait le voile qui couvre les abominations et les faiblesses ! applique un peu la peau du serpent sans venin de Jésus-Christ, humilié sur la croix, sur la tumeur de ton orgueil, sur l'enflure causée par la morsure envenimée du vieux serpent ; tu as voulu devenir semblable à Dieu, en t'élevant ; efforce-toi de lui devenir semblable en t'humiliant, non-seulement devant Dieu, mais devant les hommes. Il en coûte peu pour reconnaître que l'on n'est que misère et que péché, quand on n'a pour témoin de cet aveu que la conscience ; mais dans ce jour il faut joindre l'abjection extérieure à l'intérieure ; quelque répugnance qu'il en coûte à notre amour-propre, faisons-lui avaler ce breuvage du calice amer du Sauveur, le mépris de nous-mêmes, et l'acceptation volontaire du mépris que les autres font de nous : concevons une vile idée de ce que nous sommes ; et si nous n'avons pas la force de l'inspirer aux autres, du moins reconnaissons qu'ils nous rendent justice, quand ils nous regardent avec dédain. Offrons à la majesté de ce grand Dieu le sacrifice d'un cœur humilié, joint au sacrifice de Jésus-Christ couvert d'humiliations et d'opprobres ; écoutons parler ce divin Sauveur par la bouche de son prophète, qui nous fait une vive peinture de ses ignominies dans ces paroles : *J'étais environné d'une multitude de chiens, écumant de rage, aboyant et hurlant contre moi ; d'une troupe de taureaux furieux qui m'attaquaient à coups de cornes par des brocards injurieux, et les traits d'une raillerie pleine d'insulte ; j'étais un objet de risée à tous ceux qui me voyaient, et ceux qui étaient assis aux portes faisaient des chansons à rire sur moi : In me psallebant, qui bibebant vinum in porta. (Psal. LXVIII, 13.)* Estimez-vous heureux si vous reconnaissez dans votre état quelque chose qui approche de cette image des humiliations profondes du Sauveur, et des mépris incroyables auxquels il voulut être livré, pour expier votre orgueil. Mais si les honneurs, les dignités, les avantages de l'esprit, de la beauté, de la science, des richesses, en un mot, quelque rayon de la gloire du monde répandu sur vous, vous en attire les respects et l'estime, faites-en

un sacrifice à Jésus-Christ en croix ; reconnaissez que ceux qui vous honorent et qui vous louent vous regarderaient comme le dernier des hommes, si vos faiblesses leur étaient connues ; dépouillez-vous en esprit de vos rangs, de vos prééminences, de vos titres, de toute cette pompe du siècle qui vous environne, et qui vous suit peut-être jusque dans ce jour de deuil et de pénitence ; brisez toutes ces idoles de la vanité et du luxe au pied de la croix ; confondez-vous de vouloir être honorés et respectés à la vue de votre Dieu attaché à ce bois d'ignominie ; humiliez-vous de vous sentir si fiers, si hautains, si superbes, si sensibles à la moindre apparence du mépris, lorsque vous avez tant de sujets de vous abaisser : car il faut bien que nous entrions dans ce grand sacrifice de Jésus-Christ humilié pour détruire notre orgueil, que nous détestions au moins de tout notre cœur, ce vice que notre divin Sauveur expie avec tant d'opprobres, et que, concourant tous avec notre chef, dit saint Léon, nous mêlions quelque chose du nôtre dans l'ouvrage d'une rédemption qui nous regarde : *Ut per commune consortium crucis Christi etiam aliquid in eo quod propter nos gessit ageremus.* O mon Dieu ! il vous a fallu faire des miracles pour souffrir ! il vous a fallu sortir en quelque sorte de vous-même, pour trouver des humiliations incompatibles avec l'excellence de votre nature : mais pour nous, mes frères, nous n'avons qu'à demeurer dans notre état naturel, pour y trouver, avec un fond inépuisable d'abaissement, le péché qui en est le principe, et que Jésus-Christ anéantit sur la croix.

C'est un spectacle digne de l'admiration du ciel et de la terre, dit saint Léon, que de considérer la mort qui combat, pour ainsi dire, contre la mort dans Jésus-Christ expirant sur la croix ; de voir, dis-je, cet admirable Sauveur qui, par une manière de combattre toute divine, attache toute la force de ses ennemis à son infirmité pour détruire l'une par l'autre ; qui s'approprie et s'incorpore, pour ainsi dire, le péché, pour le faire mourir avec son corps innocent qu'il immole à la justice du Père éternel, qui, également maître de la vie et de la mort, fait servir l'une et l'autre à l'accomplissement des desseins éternels de sa sagesse ; la mort, à l'expiation du péché, dont il lave la tache par son sang ; la vie au rétablissement de sa gloire, dont il répare l'outrage par sa résurrection. Il fallait que le péché fût un ennemi bien redoutable, puisqu'après les deux puissantes attaques que Jésus-Christ venait de lui donner il ne laissait pas de subsister encore ; il faut qu'il en coûte la vie à son vainqueur qui expire pour le faire mourir. Entrons donc, chrétiens, dans les vues sublimes et profondes de la foi ; et pendant que les bourreaux de Jésus-Christ attachent cette innocente victime à la croix, considérons la justice du Père éternel qui se sert de leurs mains, pour y clouer le péché. Les Juifs n'en veu-

lent qu'à l'innocent, mais Dieu n'en veut qu'au coupable. Frappez donc, bourreaux ! frappez, puisque c'est Dieu qui frappe, et non pas vous ! que votre rage, tout aveugle et toute criminelle qu'elle est, ne laisse pas d'être l'instrument de la justice divine qui s'en sert pour exécuter ses desseins : *Per-cussum a Deo, et humiliatum* (Isa., LIII, 4) ; car la sagesse de Dieu est admirable, dit saint Augustin, en ce qu'elle fait servir le plus énorme de tous les crimes au sacrifice par lequel elle expie tous les crimes. Le Juif réprouvé et prédestiné, qui condamne et crucifie son Rédempteur et son Juge, concourt avec Dieu dans le mystère décisif de son sort éternel. L'endurci verse le sang qui doit crier vengeance contre lui et demeurer sur tout ce peuple malheureux jusqu'à la fin des siècles, comme une tache ineffaçable ; et le pénitent verse ce même sang qui doit le laver et le purifier de la lèpre de l'iniquité. La liberté de l'homme pécheur et pénitent se conserve tout entière avec la part que Dieu lui donne à l'accomplissement infailible de ses volontés : la mort de Jésus-Christ, prédite par les prophètes, et arrêtée dans les décrets irrévocables de Dieu, arrive nécessairement ; mais le Juif, plein d'envie et de fureur, y entre librement ; il est le ministre de la justice du Père, et de l'amour du Fils qui s'offre en victime sur l'autel de la croix, parce qu'il l'a voulu : *Oblatus est, quia voluit*. (Isa. LIII, 7.) Ah ! le Père et le Fils ne pouvaient avoir de ministres plus fidèles que les Juifs. O mon Sauveur ! votre amour vous a couvert de nos iniquités, et leur cruauté vous couvre de plaies ; depuis les pieds jusqu'à la tête de ce corps adorable, il n'y a pas un endroit qui ne porte les marques de leur fureur et de votre bonté : *A planta pedis, usque ad verticem, non est in eo sanitas*. (Isa., I, 6.) Les fouets, les clous, les épines, la lance, la tristesse, vont chercher, dans toutes les veines de Jésus-Christ, le sang où était renfermé le prix de la rédemption des hommes, afin qu'il n'en demeure pas une goutte qui ne soit employée à ce divin usage : non-seulement il compta le prix de la rançon des esclaves qu'il était venu racheter, mais il rompit, comme parle le Prophète, le sac et brisa le vase où était contenu le baume précieux, destiné à guérir les plaies de la nature humaine : *Concidisti saccum* (Psal. XXIX, 12) ; il expire, et il commande à la mort, dont il triomphe en mourant, de lui faire sentir sa force ; cet agneau paisible, qui s'était laissé enlever sa toison sans se plaindre ; qui n'avait pas jeté un seul cri au milieu des coups, des outrages, des insultes des loups acharnés contre lui, ne hausse sa voix que pour rendre le dernier soupir, pour joindre une marque éclatante de sa divinité avec cette dernière épreuve de notre infirmité : *Et clamans voce magna emisit spiritum* (Luc., XXIII, 46) ; il succombe, dit saint Augustin, comme un lion qui, en mourant, donne des atteintes mortelles à ceux qui l'approchent : *Arcebat ut leo, qui in*

in ipsa morte non est victus, sed vicit ut leo. Il me semble entendre cet adorable pénitent qui s'écrie, par la bouche du saint homme Job : Plût au ciel que l'on mît dans la balance les peines que j'endure et l'iniquité de l'homme pour qui je souffre, le prix de la satisfaction infinie que j'offre à la justice de mon Père l'emporterait sur le péché autant de fois qu'il y a de grains de sable dans la mer : *Utinam appenderentur delicta mea, et calamitas quam patior, sicut arena maris hæc gravior appareret*. (Job, VI, 2.) Ce n'est pas proprement Jésus-Christ qui meurt, c'est le péché qui meurt en lui. Ce vainqueur du péché ne se livre pour un temps à la mort que pour mieux faire éclater l'empire qu'il a sur elle, en reprenant la vie dans le sein du tombeau et en triomphant de la mort dans le siège de la mort même ; mais le péché est entièrement détruit et expié ; et si la malice de l'homme le fait encore revivre, elle trouvera, dans la passion du Sauveur, de quoi l'expier autant de foi que le pécheur le pourra commettre : aussi, est-ce pour remplir les pécheurs de confiance, que ce grand objet d'un Dieu mourant pour leur salut est exposé de toutes parts à leurs yeux. C'est pour cela que l'Eglise, se dépouillant aujourd'hui de tout l'appareil de ses ornements, ne laisse voir, dans ses temples, que la croix, l'unique espérance des chrétiens, aux pieds de laquelle ses ministres prosternés font retentir ces voix lamentables qui demandent grâce pour les coupables : *Reis dona veniam*. Il me semble entendre sortir de la bouche adorable de mon Sauveur et de toutes les plaies de son corps : *Venite ad me omnes qui onerati estis*. (Matth., XI, 28.) O vous tous, qui êtes accablés sous le pesant fardeau de vos crimes, venez vous en décharger sur cette innocente victime qui acquitte toutes les dettes qu'elle n'a point contractées : *Que non rapui, tunc exsolvebam*. (Psal. LXVIII, 5.) Que ne puis-je percer l'enceinte de ce temple, pénétrer les plus profonds abîmes de l'iniquité, et faire entendre ma faible voix par toute la terre teinte du sang de Jésus-Christ, et où les nuées des apôtres ont répandu cette précieuse semence, avec la prédication de ce Dieu crucifié ! Brebis égarées et perdues, quelque loin que la tempête de vos passions vous ait jetées, ouvrez l'oreille à la voix du divin Pasteur qui vous est venu chercher du haut du ciel pour vous y reporter sur ses épaules avec le fardeau de sa croix ; il est l'espérance de toutes les nations qui habitent les bords les plus reculés de l'Océan, et les climats les plus inconnus de l'univers : *Spes omnium finium terre, et in mari longe*. (Psal. LXIV, 6.) Ah ! où sera le pécheur, quelque grand qu'il puisse être, qui ose faire, dans ce grand jour, cet outrage à la miséricorde de son Dieu, que de dire, avec ce désespéré disciple : *Mon iniquité est trop grande, pour en espérer le pardon ?* Ame déliante et timide, oseras-tu mettre des bornes à cet océan de mérites où il a submergé les péchés de tout

le monde; seras-tu assez cruelle à toi-même pour te séparer de cette amnistie générale, qu'il accorde à tous les coupables? Troublée par l'image de tes péchés énormes, tu diras dans ton cœur pusillanime que cet agneau, qui ôte les péchés du monde, n'est pas mort pour toi. Sors donc, malheureux, des limites de ce monde, et mets ta portion désormais avec les démons dans les enfers, le seul lieu où la vertu de cette miséricorde infinie ne saurait s'étendre : *In inferno nulla est redemptio*. Quelque grandes et invétérées que soient les maladies de ton âme; quelque obstination, et quelque malice que tu reconnais dans ton péché, sache que la disposition la plus agréable où tu puisses te mettre devant ce Dieu miséricordieux, c'est de t'exciter à une grande confiance dans sa miséricorde; déteste ton péché; ouvre la plaie de ton cœur au prêtre par la confession; écarte les occasions prochaines de chute; mêle tes larmes avec la vertu du sang de Jésus-Christ, qui coule de toutes les veines de son corps mystique par les canaux des sacrements, dans tout le monde chrétien; mets-toi en esprit sous les pieds de la croix, de cet arbre de vie qui distille ce baume céleste pour guérir toutes les plaies du péché, et tu sentiras une vertu de guérison porter la santé au fond de ton âme. Oui, mon frère, cette plaie universelle répandue sur toute ta conscience; cette vie qui n'est qu'un tissu d'abominations et de désordres, voilà un objet digne de la miséricorde de ton Dieu. Elle n'a pas besoin, cette miséricorde infinie, de rien trouver dans le pécheur qui l'excite que son extrême misère, dit saint Augustin; c'est de son propre fond qu'elle tire les motifs qui ouvrent ses trésors. Un grand médecin est descendu du ciel, dit ce Père, parce qu'un grand malade languissait sur la terre : *Magnus de cælo descendit medicus, quia magnus in terra jacebat ægrotus*. C'est de cette pécheresse publique, le scandale d'une ville et d'un royaume, dont ce Dieu crucifié veut faire une pénitente parfaite; c'est ce persécuteur de son Eglise, qui ne respire que sang et que carnage contre ses enfants, qu'il veut changer en un vaisseau d'élection; c'est à cet apôtre infidèle, qui le désavoue à la voix d'une simple servante, qu'il veut donner les clefs de son Eglise; c'est ce paralytique, couché depuis trente-huit ans sur le lit de ses voluptés honteuses qui rendent son âme sans aucun mouvement vers le ciel, qu'il veut consoler par cette parole : *Confide, fili, remittuntur peccata tua*. (Matth., IX, 2.)

Mais ce pénitent innocent et adorable, qui a satisfait pour tous les hommes, et qui est venu pour sauver les plus grands pécheurs, veut que pour nous appliquer les mérites de son sang nous fassions une pénitence particulière sur le modèle de sa pénitence publique. Il a institué pour cela en son Eglise un sacrement qui en renferme toute la vertu; et il exige de nous les mêmes conditions dont il s'est chargé lui-même; une confession exacte, une contrition amère, une satisfaction rigoureuse. Je sais, mes frères, que la

vertu de ce divin sacrement n'est point attachée aux temps, et que ce Dieu miséricordieux nous assure que, en quelques jours que le pécheur se convertisse à lui, il recevra le pardon de ses fautes; mais on ne saurait douter que le sacrement de la pénitence n'ait une efficacité toute particulière dans ce temps de miséricorde : voyez combien la pénitence du bon larron fut efficace : à peine en a-t-il produit les actes, que son supplice se change en martyre, dit saint Cyprien; le sang qu'il verse est un baptême qui le lave; les portes du paradis s'ouvrent pour le recevoir, et le Fils de Dieu lui met entre les mains le pacte de l'homme avec la mort, effacé par son sang et arraché des mains du démon, pour aller de sa part annoncer au ciel la nouvelle de notre délivrance. *Cor contritum pœnam mutavit in martyrium et sanguinem in baptismum*. Or, qui put donner une vertu si prompte et si admirable à la pénitence de ce pécheur converti, si ce n'est l'union qu'elle eut avec celle du Sauveur du monde? Joignez donc, à son exemple, votre pénitence à la passion de Jésus-Christ. Quand vous serez dans le tribunal de la confession, représentez-vous que vous êtes, comme crucifié à ses côtés, et dites par la bouche de cet heureux compagnon de son supplice qui parlait, dit saint Augustin, dans la personne de tous les pécheurs : Seigneur, vous souffrez sans l'avoir mérité, mais je suis un coupable mille fois digne de mort, si vous ne me faites grâce; *Nos vero juste digna factis recipimus, hic vero nihil mali fecit*. (Luc. XXIII, 41.) Joignez aux laitues amères de la contrition la chair de l'agneau sans tache; recevez l'adorable Eucharistie dans ce saint temps comme un mémorial de la mort et de la passion de Jésus-Christ; souvenez-vous que la chair adorable du Sauveur a été sacrifiée pour vous sur la croix, et qu'elle vous est donnée comme viande, pour entretenir en vous la vie qu'elle vous a méritée par son immolation; unissez vos souffrances, vos peines et vos mortifications avec la passion de notre divin Rédempteur; si vous ne pouvez pas souffrir en victimes innocentes comme lui, souffrez du moins en victimes pénitentes. Nous adorons le bois sacré sur lequel Jésus-Christ expira; cet arbre bienheureux, dont les rameaux portèrent le fruit de vie, et qui, arrosé du sang précieux dont les hommes ont été rachetés, leur doit être un objet éternel de vénération. Ah! mes frères, la vraie croix de Jésus-Christ, c'est la participation à ses souffrances, à ses humiliations, à ses amertumes, dans un esprit d'union avec lui; c'est là une portion précieuse de la vraie croix que nous portons, non enchâssée dans un métal précieux, mais dans nos cœurs, où les traits de Jésus-Christ crucifié s'impriment. C'est sur la croix qu'il dit véritablement au chrétien : Applique-moi comme un cachet sur ton cœur : *Pone ut signaculum super cor tuum*. (Cant., VIII, 6.) Unis tes souffrances avec les miennes, afin que les caractères d'un Dieu crucifié, imprimés sur ton âme par la grâce, fassent briller

les caractères d'un Dieu immortel, effacés par ton crime : et qu'en devenant conforme à Jésus-Christ crucifié, tel qu'il a été dans la vie laborieuse, tu lui puisses ressembler selon ce qu'il est dans la vie glorieuse. Estimons-nous donc heureux de porter sur nous quelque portion de la vraie croix de Jésus-Christ dans les tribulations qu'il nous envoie ; regardons-les comme les faveurs les plus précieuses du ciel, et les marques qui distinguent les élus dans cette vie. Oui, mes frères, tous les membres du corps mystique de Jésus-Christ ont été attachés à la croix avec leur chef ; ce chef couronné d'épines, percé de clous, meurtri de plaies, ne peut être uni avec des membres sensuels, délicats et voluptueux : l'Eglise a été enfantée sur la croix ; et tous les enfants qui en sont sortis avec leur mère doivent avoir un esprit de crucifiement et de mort. O adorable Jésus ! qui nous donnez les occasions de souffrir, joignez-y les vertus nécessaires pour sanctifier nos souffrances ; ne permettez pas que nous ressemblions à ce malheureux Caïn, portant sur notre front un caractère de réprouvé dès cette vie, persécutés de Dieu et du monde, et blasphémant à vos côtés sur la croix, comme le compagnon endurei de votre supplice. Grand Dieu de miséricorde ! jetez un regard de compassion sur votre peuple, pour lequel Notre-Seigneur Jésus a voulu être livré entre les mains des impies et souffrir le tourment de la croix ! Heureux le chrétien qui, après avoir vécu saintement dans les souffrances, meurt dans le baiser de Jésus-Christ mourant et crucifié ! heureux le ministre sacré qui, après en avoir annoncé le mystère, en imite l'exemple.

SERMON LXXIII.

POUR LE JOUR DE PAQUES.

Surrexit, non est hic. (Matth., XXVIII.)

Il est ressuscité : il n'est plus ici.

Comme la Providence avait résolu de sauver les hommes par la vertu du sang adorable de Jésus-Christ, il semble que l'ouvrage de leur rédemption devait être consommé par sa mort ; mais, parce que cette même Providence avait voulu que les hommes ne s'appliquassent les mérites d'un sang si précieux, que par une foi vive dans la divinité de celui qui l'avait répandu, il était nécessaire qu'il ressuscitât pour établir cette foi dans nos âmes sur des fondements inébranlables. La naissance, la vie, les actions, les paroles et la mort du Messie sont le testament qu'il nous a laissé ; mais sa résurrection est comme le sceau qui confirme ce testament ; et qui, portant les caractères ineffaçables de la divinité, ne nous permet pas de douter un moment de la vérité de ses oracles.

Ce n'était pas assez que, dans les actions du Sauveur conversant parmi les Juifs, il eût paru un mélange des perfections divines et des infirmités humaines, pour faire voir, dit saint Grégoire, qu'il était Dieu et homme tout ensemble ; il fallait que ces deux vérités fondamentales de la religion

eussent un témoignage séparé qui leur fût propre. Jésus-Christ est mort pour appuyer l'une ; il ressuscite aujourd'hui pour manifester l'autre. Et parce qu'il devait se trouver des hérétiques qui combattraient son humanité, et des impies qui douteraient de sa divinité, il n'y a que faiblesse sans mélange de force dans sa mort, pour faire connaître qu'il était véritablement homme : il n'y a que puissance sans mélange d'infirmité dans sa résurrection, pour nous convaincre qu'il était véritablement Dieu. Comme la foi est le fondement de la religion, Dieu a pris soin de proportionner la base à l'édifice ; en voulant captiver notre entendement sous le joug de son autorité divine, il a voulu que notre obéissance fût raisonnable : *Rationabile obsequium. (Rom., XII, 1.)* Les grandes et incompréhensibles vérités qu'il nous oblige à croire étonnent notre raison, mais aussi les preuves sur lesquelles elles sont appuyées convainquent notre raison : de sorte que, si d'un côté il faut sacrifier toutes les lumières de l'entendement pour croire ces vérités, de l'autre il faut renoncer à toutes ces mêmes lumières pour ne les pas croire. Or, la résurrection de Jésus-Christ est, dans le sentiment des Pères, la plus forte et la plus évidente de ses preuves ; car en même temps que ce fondement de notre foi appuie et soutient tout l'édifice de la religion, il est appuyé et soutenu lui-même par tout ce que la religion a de plus solide ; puisque c'est au centre de Jésus-Christ ressuscité et glorieux que toutes ses lignes se rapportent. En effet, la foi, l'espérance et la charité, qui sont les trois vertus divines et sur-naturelles qui sanctifient le chrétien et par lesquelles le Saint-Esprit habite en nous, cette foi, dis-je, cette espérance et cette charité, sortent, pour ainsi parler, comme trois ruisseaux, de leur source qui est le mystère de la résurrection de Jésus-Christ. Nous sommes de parfaits chrétiens, si nous croyons Jésus-Christ ressuscité, si nous espérons en Jésus-Christ ressuscité, si nous aimons Jésus-Christ ressuscité. Or, mes frères, je ne trouve rien de plus propre à nourrir votre piété et à remplir votre attente dans ce jour, le plus grand et le plus solennel de ceux que l'Eglise célèbre, que de vous représenter notre adorable Sauveur dans sa résurrection comme le fondement le plus solide de notre foi, le motif le plus fort de notre espérance, l'objet le plus digne de notre amour. Sainte Vierge, qui pratiquâtes dans le plus haut degré de perfection ces divines vertus, à la vue de votre Fils et de votre Dieu tout ensemble, sorti du tombeau, obtenez-nous la grâce de parler dignement d'un si grand mystère ! nous vous adressons les paroles de l'Eglise : *Regina cæli*, etc.

PREMIER POINT.

Si Jésus-Christ ne fût pas ressuscité comme il l'avait prédit, la cruauté des Juifs était justifiée, puisque leur dessein principal, lorsqu'ils l'attachèrent à la croix, fut de faire comme une épreuve de sa divinité

qui leur parut infaillible, croyant ne hasarder rien en le condamnant à une mort qu'il méritait, s'il était un imposteur; et qu'ils ne croyaient pas qu'il fût capable de souffrir, s'il était le Messie : tels furent les raisonnements de ceux que la malice de leur cœur avait aveuglés, dit le Sage; et qui, ne pénétrant pas les conseils de Dieu, suivaient les mouvements de leurs passions dans les conseils de leur sagesse extravagante : *Hæc cogitaverunt et erraverunt, excæcavit enim illos malitia eorum, et nescierunt sacramenta Dei.* (Sap., II, 21.) Cependant les derniers soupirs de Jésus-Christ mourant sur la croix leur persuadèrent qu'ils avaient réussi dans leur abominable dessein : les partisans et les disciples du Sauveur épouvantés, les marques les plus éclatantes de sa divinité comme ensevelies sous les opprobres de sa mort, semblaient ne laisser rien à craindre à ses ennemis; et si les prodiges qui avaient suivi sa mort, joints à la promesse qu'il avait faite de ressusciter trois jours après, leur avaient laissé quelque trouble, ils s'étaient rassurés par les précautions qu'ils avaient prises de faire sceller et garder son sépulcre. Vaines et impuissantes précautions de la sagesse humaine! que vous êtes inutiles contre la sagesse de Dieu! Qu'est-ce que des hommes, qui font la guerre à leur Créateur, dit saint Chrysostome? que de la paille qui combat contre du feu? que des vases de terre et d'argile qui s'élèvent contre l'ouvrier qui les a formés? Impuissante et aveugle Synagogue! c'est en vain que tu t'efforces d'empêcher ou d'obscurcir la résurrection du Sauveur; elle s'accomplira; elle se manifestera malgré toi; la gloire de son tombeau effacera toute la honte de sa croix; et si tu as pu douter qu'il fût Dieu, parce qu'il est mort, tu ne pourras balancer à le croire, puisqu'il est ressuscité.

C'est pour cela que Dieu a permis que les évangélistes rapportassent toutes les circonstances qui regardent l'incrédulité et la conversion de saint Thomas, l'apôtre, pour établir plus fortement la créance du mystère de la résurrection, sur lequel toute la religion chrétienne est appuyée; car si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, dit l'apôtre saint Paul, notre foi est vaine; mais, s'il est ressuscité, notre foi est solide et inébranlable. De là vient que le Sauveur du monde ne donna la mission à ses apôtres qu'après sa résurrection, sachant que, malgré toutes les répugnances de la nature, ils n'auraient pas de peine à faire reconnaître un Dieu-homme, pauvre, méprisé, persécuté, crucifié, mort et enseveli, pourvu qu'ils le prêchassent ressuscité; que toutes les humiliations de sa vie et de sa mort se perdraient dans la gloire de sa résurrection. Juifs malheureux! vous lui disiez, en l'insultant au plus fort de ses douleurs, que, s'il était le Fils de Dieu, il n'avait qu'à descendre de la croix : *Si Filius Dei es, descende de cruce* (Matth., XXVII, 40); comme si vous eussiez voulu lui faire entendre que vous étiez prêts à le

suivre et à le reconnaître pour le Messie, s'il se fût miraculeusement délivré de vos mains : vous vous trompiez, dit saint Augustin; car s'il ne fût pas mort sur la croix, vous n'auriez pas dû le reconnaître pour le Sauveur, puisqu'il était prédit qu'il y devait expirer; ainsi cette marque de sa puissance que vous demandiez de lui eût combattu la vérité de ses paroles; et si vous l'aviez cru Dieu, parce qu'il vous eût paru immortel, vous ne l'auriez pas dû croire, parce qu'il n'eût pas été infaillible; mais en mourant et en ressuscitant, il accomplit les prophéties, et il manifeste sa puissance. Sa mort, accompagnée de toutes les circonstances que vos prophètes avaient marquées depuis tant de siècles, vous fait bien voir qu'il est le Messie qu'ils avaient annoncé; sa résurrection, où il paraît tant de force et de puissance, montre bien qu'il est le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, dont la venue faisait vos plus douces espérances; si Jésus-Christ est ressuscité, dit saint Chrysostome, ce ne peut être que par le ministère de Dieu; si Dieu a ressuscité celui qui s'était dit son Fils, il fallait nécessairement qu'il le fût; s'il est le Fils de Dieu, il s'ensuit que sa doctrine est vraie, que sa religion est divine, que ses miracles sont incontestables, que son Eglise est unique, que tout ce qu'il a dit, fait, conseillé, enseigné et commandé, sont autant d'oracles, de leçons, d'exemples, de conseils et de commandements infaillibles; c'est ce que l'apôtre saint Paul assure, en termes exprès : *Si Christus non resurrexit, vana est fides vestra.* (I Cor., XV, 17.) Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre foi est vaine; mais au contraire, s'il est ressuscité, notre foi est solide et inébranlable; sans elle tout est anéanti, mais avec elle tout est rétabli.

Voilà, chrétiens, sur quel fondement notre foi est appuyée; mais, ô foi des chrétiens, que tu es petite, ou que leur insensibilité est grande! Hélas! tout ce que nous pouvons faire par nos discours, c'est de suspendre le souvenir de vos occupations frivoles, et de vous dérober un moment d'attention sur des vérités qui devraient faire le sujet continuel de vos méditations. Cependant, comment voulez-vous persévérer dans la grâce de Dieu, si vous n'avez soin de réveiller de temps en temps votre foi par de sérieuses réflexions sur ses mystères? Comment se peut-il faire que cette jeune personne, que l'âge, la passion, l'exemple, l'occasion, l'habitude conduisent à tout moment sur le bord de l'abîme, se défende contre les charmes d'une volupté présente, si une foi vive ne lui fait voir l'enfer ouvert sous ses pieds et le paradis avec toutes ses délices, qu'un moment de plaisir suivi de cruels remords va peut-être lui ravir pour jamais? La foi, dit l'Apôtre, est des choses invisibles : or, les choses invisibles sont, à notre égard, comme si elles n'étaient pas lorsque nous n'y pensons point. Ainsi le ciel avec toutes ses joies, l'enfer avec toutes ses flammes, un Dieu mourant sur une croix pour

le salut des hommes, sortant du tombeau, chargé des dépouilles de la mort et du péché, sont des objets qui sont comme s'ils n'étaient pas, si une foi vive ne nous retrace ces grandes vérités et ne les rend présentes à nos esprits, pour les opposer aux amorces de la volupté et du monde qui sont présentes et sensibles.

Mais si notre foi est établie sur la résurrection de Jésus-Christ comme sur le fondement qui la soutient, cette résurrection est elle-même appuyée sur tout ce qui peut rendre ce fondement de notre religion inébranlable. Nous ne saurions trop admirer les précautions que la sagesse éternelle a prises pour accompagner la résurrection de Jésus-Christ de circonstances qui fussent les preuves de sa vérité, pour ne laisser aux incrédules aucune ressource pour la combattre. Les premiers ennemis de cette résurrection glorieuse furent les princes de la Synagogue, qui avaient condamné le Sauveur à mort : vous savez comme ils furent trouver Pilate, comme ils lui dirent que ce séducteur avait dit avant sa mort qu'il ressusciterait, que ses disciples pourraient enlever son corps du sépulcre, et publier qu'il en était sorti lui-même, et que cette seconde erreur serait plus funeste que la première. Mais à quoi servirent les gardes qu'ils mirent autour du sépulcre et le sceau dont ils le fermèrent, qu'à augmenter le nombre des témoins et à rehausser l'éclat de la résurrection de Jésus-Christ ? Qui ne voit dans l'histoire de notre évangile l'accomplissement de la belle figure du prophète Daniel jeté dans la fosse des lions, sur laquelle le roi applique lui-même son cachet, et qui sort sans aucun mal de ce gouffre épouvantable à la voix du prince qui l'appelle ? Si le tombeau de Jésus-Christ n'avait pas été scellé, nous n'aurions pas su qu'il en était sorti par la voie de la pénétration, comme autrefois il était sorti du sein de sa mère ; et si le sépulcre n'avait pas été gardé, l'enlèvement supposé, que les Juifs imputèrent aux disciples, du corps du Sauveur, aurait été plus vraisemblable. Mais quelle apparence y a-t-il que des disciples aussi timides que l'étaient ceux de Jésus-Christ, dans le désordre et la consternation où sa mort les avait jetés, eussent pu entreprendre une action aussi hardie que celle d'enlever le corps de leur Maître pendant la nuit, au milieu des gardes dont il était environné ? et quand ils auraient été capables de former un dessein si téméraire, comment l'auraient-ils exécuté ? car, ou les gardes du sépulcre veillaient pendant cet enlèvement, dit saint Augustin, ou ils dormaient : s'ils veillaient, comment l'ont-ils souffert ; s'ils dormaient, comment l'ont-ils vu ? Sans doute que c'était vous qui dormiez, et non pas eux, ajoute ce Père, quand vous alléguiez des témoins dormants pour publier une fausseté qui se détruit d'elle-même, afin de vérifier cette parole du Prophète : *Insurrexerunt testes iniqui, et mentita est iniquitas sibi* (Psal. XXVI, 12) ; des témoins injustes se sont soulevés contre moi, mais

leur témoignage n'a servi qu'à les confondre : en effet, est-il croyable que tous ces soldats se fussent endormis ensemble, et d'un sommeil si profond que les apôtres eussent pu lever une pierre aussi grosse que celle qui fermait le sépulcre du Sauveur, enlever son corps et l'emporter avec tant d'ordre et de silence au milieu d'une nuit obscure qu'aucun de ces gardes ne se fût réveillé ? D'ailleurs ces disciples n'auraient pas entrepris une chose d'où dépendait le succès des desseins de leur Maître sans en avoir reçu un commandement exprès de sa propre bouche. Or, comment se peut-il faire que celui qui avait prêché tant de fois en leur présence cette simplicité d'esprit et cette droiture d'âme si nécessaires aux chrétiens, eût eu l'audace de leur commander une imposture si manifeste ? N'auraient-ils pas été en droit de lui dire : Eh quoi ! Seigneur, est-ce ainsi que vous abusez les peuples et que vous nous séduisez nous-mêmes ? quel rapport y a-t-il entre la doctrine que vous avez prêchée et le commandement que vous nous faites ? Outre cela, celui qui avait fait voir tant de sagesse dans ses discours, tant de conduite dans ses actions, tant de puissance dans ses miracles, aurait-il manqué de tout cela dans le point capital et décisif de tout le reste ? Cet esprit si grand, si vaste, si éclairé, changea-t-il tellement de nature que l'artifice, qui devait couvrir tous les autres, eût été le plus grossier et le plus facile à reconnaître ? Il faut l'avouer, ô mon Dieu ! les partisans et les défenseurs les plus zélés de votre résurrection ne l'ont jamais si fortement prouvée que ses ennemis l'ont établie en la voulant combattre ; et comme vous faites servir ceux qui résistent à vos ordres, aussi bien que ceux qui s'y soumettent, à l'accomplissement de vos desseins éternels, vous savez employer à l'établissement de la vérité les efforts de ceux qui la combattent comme le zèle de ceux qui la défendent. Pour peu que l'on lise avec attention l'histoire de votre résurrection miraculeuse telle qu'elle est rapportée par les évangélistes, on y verra votre providence adorable faire servir à la défense de cette vérité fondamentale de votre religion tout ce que la malice des démons et des hommes inventa pour l'obscurcir et pour la détruire.

En effet, mes frères, quel intérêt avaient les évangélistes d'écrire avec tant d'exactitude les circonstances de la vie, de la mort et de la résurrection du Sauveur ? et pour nous renfermer dans les bornes de notre sujet, quel avantage pouvait engager les apôtres à feindre la résurrection d'un Maître qui avait de si redoutables ennemis, et dont la fin avait été si ignominieuse ? S'ils n'avaient été fortement convaincus de cette résurrection, s'ils n'en avaient eu une persuasion plus qu'humaine, l'auraient-ils prêchée avec tant de zèle ? auraient-ils tous versé jusqu'à la dernière goutte de leur sang pour la défendre ? comment auraient-ils répandu cette vérité dans toutes les parties du monde

avec tant de succès? quelles forces avaient-ils pour surmonter les obstacles infinis qui en traversèrent l'établissement? quels talents, quelle éloquence avaient-ils pour faire entrer dans les esprits une chose si surprenante et si inouïe? quel enchantement faisait embrasser à des millions d'hommes une croyance si extraordinaire sur la simple exposition qui leur en était faite par un pécheur grossier et rustique? qui l'a gravée si profondément cette grande vérité dans le cœur d'un million de martyrs qui sont morts pour la soutenir? qui l'a fait triompher de la rage des Juifs, de la fureur des idolâtres, de la malice des hérétiques, de l'impiété des libertins? qui l'a fait passer depuis tant de siècles jusqu'à nous? et qui en fait encore aujourd'hui le sujet de la joie universelle de l'Eglise, si ce n'est vous, ô mon Dieu! qui choisîtes l'infirmité pour confondre la force, et les instruments les plus faibles pour opérer les plus grandes choses? Nous ne pouvons rien contre la vérité, dit l'apôtre saint Paul : *Nihil possumus contra veritatem* (II Cor., XIII, 8); mais je puis tout dans celui qui est ma force : *Omnia possum in eo qui me confortat*. (Phil., IV, 13.)

C'est Jésus-Christ ressuscité qui s'est fait adorer lui-même par la même puissance qui l'a tiré du tombeau : les apôtres n'ont pu établir sa résurrection qu'avec la vertu divine qui l'a opérée; elle est prouvée par toutes les merveilles qui l'ont précédée, et par toutes celles qui l'ont suivie. Ainsi nous devons admirer l'ordre de la Providence dans les preuves qu'il nous a données de la divinité de son Fils. Il a premièrement envoyé les prophètes qui l'ont annoncé; leurs prophéties ont été vérifiées par sa naissance, par ses miracles, par sa mort, par sa résurrection; sa résurrection, par la descente du Saint-Esprit; la descente du Saint-Esprit, par l'établissement de l'Eglise, l'établissement de l'Eglise par sa durée, qui subsistera jusqu'à la fin des siècles, ou Jésus-Christ reviendra, comme dit l'Apôtre, rendre le dernier témoignage de sa divinité, à la face de tout l'univers, en terrassant toute puissance opposée à la sienne, pour régner éternellement avec ses élus : *Deinde finis, cum tradiderit regnum Deo et Patri, cum evacuaverit omnem principatum et virtutem*. (I Cor. XV, 24.) N'attendons pas, mes frères, qu'il vienne nous punir dans son second avènement de n'avoir pas cru les merveilles du premier : si les Juifs ont été aveugles de ne pas voir cette pierre angulaire, quoique petite et cachée dans sa naissance, dit saint Augustin, combien le serons-nous davantage de ne pas la découvrir, maintenant qu'elle est devenue une grosse montagne : *Cæci Judei non viderunt humilem lapidem, quanta cæcitas non videre montem!*

Je fais, dites-vous, tous mes efforts pour me confirmer dans la foi et pour me remplir de ses mystères, mais je ne puis captiver mon entendement sous le joug de ces vérités, contre lesquelles il se révolte à toute heure. D'où vient cela, mes frères, si ce

n'est que vous voulez fortifier votre foi par des raisonnements humains, dans lesquels Dieu voit une curiosité indocile, plutôt qu'une humble recherche de la vérité? Vous voulez voir, comme Hérode, des miracles de Jésus-Christ qui vous seront refusés; mais vous ne cherchez pas à voir pour croire, comme Thomas, lorsque ce disciple incrédule demandait à voir les marques des clous, qui avaient percé les pieds et les mains du Sauveur, à mettre la main dans la plaie de son côté, et qu'il disait hautement, qu'il ne voulait point croire s'il ne voyait : *Nisi videro, non credam*. (Joan., XX, 25.) La curiosité n'avait point de part à l'examen qu'il voulait faire de la résurrection de Jésus-Christ; il y avait dans le fond de son âme une disposition sincère à croire, lorsqu'il aurait vu; c'était un incrédule qui avait perdu la foi, mais qui cherchait à la recouvrer : il y avait de la droiture dans son cœur, lorsque l'égarement était dans son esprit; il voulait se bien convaincre de la résurrection du Sauveur, pour être prêt de mourir ensuite pour la défendre. Tout au contraire d'Hérode, il n'y avait que de la curiosité dans ce prince superbe; ainsi Jésus-Christ, bien loin de faire des signes devant lui, ne daigna seulement pas lui répondre. Mais lorsque Dieu voit une âme simple qui, s'humiliant dans les tentations contre la foi qu'elle éprouve, lui dit avec cet aveugle de l'Evangile : Faites, Seigneur, que je voie : *Domine, ut videam* (Joan., XVIII, 41); qui emploie toutes les lumières de son esprit, à percer les voiles dont la religion est enveloppée; qui a recours à des prières ferventes, à des lectures assidues, à des conférences utiles; qui demande à voir Jésus-Christ ressuscité, pour croire Jésus-Christ crucifié : Dieu, touché de sa persévérance, la fait passer de l'aveuglement à la lumière : heurtez, dit Jésus-Christ, à la porte, et on vous ouvrira. Saint Augustin, après avoir erré de chimères en chimères, après s'être livré pendant longtemps à cet esprit d'erreur et d'illusion que Dieu envoyait aux faux prophètes, fut enfin rempli de ces profondes connaissances de la religion, dont il est devenu l'oracle : allez donc puiser dans les sources sacrées du Sauveur, dans les plaies de Jésus-Christ ressuscité, la grâce d'une foi vive de cet adorable mystère. Quand vous sentirez votre foi chanceler, au lieu de chercher des éclaircissements souvent plus pernicious que salutaires, jetez-vous aux pieds de la croix; portez la main dans le côté de Jésus-Christ; demandez à l'auteur et au consommateur de la foi, qu'il fortifie la vôtre parmi ces tempêtes intérieures, que les vents des doctrines contraires excitent dans votre esprit; cachez-vous dans les trous de la pierre; cherchez un asile dans les plaies de votre divin Sauveur; tenez-vous à l'ombre de la croix comme dans un port, où la violence de l'orage ne saurait vous ébranler; dites avec le prophète : Mon Dieu est ma lumière et mon salut; que craindrai-je? quand je verrais

les montagnes se transporter dans la mer, les oracles de la religion livrés à l'esprit d'erreur et de mensonge, je demeurerai fidèle à mon Dieu. Heureux celui qui, se faisant une solitude intérieure au milieu du monde, se fait parmi les murmures et les blasphèmes des impies, travaille dans le silence et dans la paix à l'ouvrage de son salut, s'élève au-dessus des pensées humaines, et entre avec confiance dans l'horreur du tombeau, avec Jésus-Christ, espérant que la puissance de Dieu le saura bien faire sortir de la poussière et de l'ombre de la mort : *Sedebit solitarius, et tacbit, quia levabit super se; ponet in pulvere os suum, si forte sit spes.* (Thren., III, 28.)

Demandons à Jésus-Christ, dans ce grand jour, où ce roi de gloire fait une profusion invisible de ses grâces sur l'Eglise; demandons-lui qu'il nous affermisse dans la foi, et que cette racine d'immortalité, comme le Sage l'appelle, entrant profondément dans nos âmes, y produise des fruits de salut et de pénitence. Disons à Dieu : *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam.* (Marc., IX, 23); je crois, ô mon Dieu, aidez mon incrédulité; je crois ces vérités éternelles que vous avez révélées à votre Eglise, et je serais prêt à verser mon sang pour leur défense : cependant, ô Seigneur, je sens des doutes et des incertitudes involontaires que je vous conjure de dissiper; faites-moi voir les mystères adorables de votre religion, dans ce jour éclatant et favorable qui fait passer la conviction de l'esprit jusque dans le cœur; faites briller à nos yeux cette colonne de feu qui conduisait les Israélites pendant la nuit, cette trace de lumière qui guide les âmes soumises parmi les ténèbres mystérieuses où elles marchent. Si vous persévérez avec confiance dans cette prière, vous en reconnaîtrez bientôt l'efficace par un accroissement de foi qui fera disparaître tous ces nuages; fréquentez les sacrements; faites des aumônes; occupez-vous à de pieux exercices, car les bonnes œuvres sont les fruits de la foi dont elle se nourrit et se fortifie. Voilà le conseil que je vous donne, mes chers frères, qui nouvellement rentrés dans le troupeau du Seigneur vous ressentez encore de vos égarements, qui, dans ce passage soudain de l'erreur à la vérité, n'avez pu vous défaire entièrement du levain de l'hérésie, et qui, nourris de la manne du ciel, soupirez peut-être encore pour les oignons d'Egypte. Nous gémissons sincèrement sur l'état pénible de vos consciences; nous savons combien il est difficile de se défaire en si peu de temps des impressions d'une doctrine, dont on a sucé le poison avec le lait, et que les faibles rayons de la vérité, qui commencent à luire dans vos âmes, y sont combattus par les préjugés du mensonge qui vous a si longtemps abusés. Cependant, parmi les inquiétudes qui vous agitent, ne négligez pas les bonnes œuvres : vos connaissances confuses et imparfaites deviendront peu à peu claires et distinctes. Semblables à cet aveugle de l'Evangile qui,

à demi éclairé par l'attouchement du Sauveur, voyait encore les hommes comme des arbres, mais qui recouvra entièrement la vue par la ferveur de la prière : vous passerez d'une foi chancelante à une créance ferme; vous adorerez, avec les vrais disciples, Jésus-Christ ressuscité dans le lieu saint, où sont imprimés les vestiges adorables de ses pieds : *Adorabimus in loco, ubi steterunt pedes ejus.* (Psal. CXXXI, 7); c'est-à-dire dans l'Eglise qui porte l'empreinte visible de ses traces, et hors de laquelle il n'y a qu'égarément et que ténèbres : vous sentirez tomber de nos yeux, aussi bien que saint Paul, comme les écailles de votre aveuglement; et dans le transport de votre joie, vous vous écrierez avec l'apôtre incrédule miraculeusement éclairé : *Deus meus, et Dominus meus* (Joan., XX, 28); mon Seigneur et mon Dieu, soyez béni de m'avoir tiré de l'égarément, de m'avoir fait toucher au doigt et rendu palpable la vérité de votre sainte religion. Mais Jésus-Christ, ressuscité, le fondement de votre foi, deviendra le terme et le motif de votre espérance.

SECOND POINT.

Le monde est rempli de chrétiens apostats ou pusillanimes, qui secouent le joug de la foi ou abandonnent l'ancre de l'espérance; blasphémant tout ce qu'ils ignorent, ils regardent les biens invisibles comme imaginaires, ou leur possession comme impossible; plongés dans l'amour des choses temporelles, séduits par les charmes des objets présents, s'abandonnant à ce poids de corruption qui entraîne l'âme avec le corps, ils ont résolu, comme parle le Prophète, de ne regarder que la terre : *Oculos suos statuerunt declinare super terram.* (Psal. XVI, 11); et renfermant toutes leurs espérances dans les étroites bornes des sens, ils ne comptent pour rien ce séjour désirable, où ils doivent aspirer : *Pro nihilo habuerunt terram desiderabilen.* (Psal. CV, 24.) C'est sans doute de cette pusillanimité du cœur humain qu'était sortie l'illusion de cette spiritualité monstrueuse que le père du mensonge avait enfantée dans nos jours, qui mettait le comble de la piété dans le sacrifice du salut, où l'espérance était absolument éteinte; qui, au lieu de purifier l'âme dans la fournaise du pur amour, la plongeait dans un gouffre de boue, par une erreur qui, commençant par l'esprit, finissait par la chair; et qui, coupant, pour ainsi parler, au chrétien les ailes spirituelles des désirs et de l'espérance avec lesquelles il s'élève à Dieu, le précipitait dans un abîme d'ordure et de désespoir.

Or, mes frères, le mystère de Jésus-Christ, ressuscité, si propre à fortifier notre foi, ne l'est pas moins à nous remplir d'espérance. Chrétien lâche et pusillanime, qui, troublé par les remords de tes crimes, n'es capable que d'une crainte servile, à la pensée de cet enfer qui menace et qui effraye ton amour-propre, sans pouvoir ouvrir ton cœur au moindre rayon d'espérance de posséder ce

Dieu qui t'a fait pour lui ! Malheureux Esau, qui, affamé des biens périssables, abandonnes ton droit d'aînesse pour un plat de lentilles ! enfant prodigue qui, désertant la maison paternelle, vas dissiper ta légitime dans les régions étrangères de l'iniquité où tu t'égaras, et qui soupîres après la sale nourriture des animaux immondes, à la bassesse desquels tu te ravales ! sors en esprit de ta prison de chair ; élève-toi au-dessus des images des sens ; contemple ce grand objet que la religion, si tu en conserves encore quelque reste, te met devant les yeux ; vois cet Homme-Dieu, revêtu de ta propre chair, sortant du tombeau avec une portion de ta nature immolée en victime innocente sur la croix, et ressuscite comme un gage de l'immortalité qu'il te promet, et ta crainte pusillanime se changera dans une courageuse espérance. Du fond de cette vallée de larmes et de l'abîme du péché, où tu tombes, tu regardes la palme d'un bonheur éternel comme un bien au-dessus de tes forces et de tes espérances ; tu la vois, pour ainsi dire, comme sur la pointe d'un roc escarpé et inaccessible, où tu désespères d'atteindre ; tu te figures dans cette terre coulante de lait et de miel des monstres horribles qui dévorent les habitants, et des difficultés insurmontables qui t'en ferment l'entrée : mais considère dans la main du divin Caleb le raisin exprimé sur la croix, et le fruit de vigne, apporté de cette terre miraculeuse, qui te promet de t'enivrer un jour du torrent de volupté et du vin délicieux dont il est la source.

En effet, chrétiens, l'espérance chrétienne nous promet la possession de Dieu, la résurrection de nos corps, la vue de l'humanité sainte de Jésus-Christ dans toute son étendue, et dans l'union éternelle du chef avec tous ses membres : or le mystère de Jésus-Christ ressuscité fait espérer aux chrétiens ces trois avantages de la gloire. Comme Jésus-Christ n'était pas seulement venu sur la terre pour mériter la gloire de ce corps qu'il avait pris dans le sein d'une Vierge, mais encore pour opérer le salut de tous ceux qui croiraient en lui, nous pouvons dire avec l'apôtre saint Paul que Dieu nous a ressuscités et nous a fait asseoir dans le ciel avec son Fils, parce qu'il nous a donné le droit de ressusciter, et de monter dans le ciel avec lui : *Conressuscitavit, et consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu*, (Eph., II, 6) ; car bien que le mystère de la perfection du Corps mystique de Jésus-Christ ne soit pas consommé à notre égard dans le temps, il l'est néanmoins par rapport à Dieu, dont l'éternité lui rend tout présent. L'espérance n'est pas encore devenue la chose pour nous, pour me servir des termes de saint Augustin ; mais devant Dieu, qui appelle les choses qui ne sont pas comme celles qui sont, notre résurrection à venir est anticipée par celle de Jésus-Christ ; car ce serait une chose monstrueuse d'attacher des membres mortels à un chef immortel. Jésus-Christ a triomphé de la

mort pour lui et pour nous, qui sommes une partie de lui-même. Le chef est dans le ciel qui est le séjour de la vie, et une partie des membres est sur la terre qui est la région de la mort : mais le chef céleste répand sur tout son corps les influences d'une vie divine par sa grâce, qui est un germe et un gage de l'immortalité ; de sorte que les justes, qui persévèrent dans la grâce jusqu'à la fin, vivent de la vie de Jésus-Christ, lors même qu'ils semblent mourir en rendant le tribut à la nature. Ils paraissent mourir aux yeux des insensés, dit le Sage, mais ils sont dans les mains de Dieu, lorsqu'ils descendent dans le tombeau : aussi leur mort est-elle appelée un sommeil ; et comme tout le temps qui se passe dans le cours d'un sommeil profond ne dure qu'un instant à ceux qui y sont ensevelis, ainsi tous les siècles qui s'écouleront pendant le sommeil des élus, jusqu'à leur résurrection, ne seront qu'un instant dans l'éternité de Dieu, et n'empêcheront pas que ce qui est à venir pour nous ne soit réel et présent à ses yeux, et qu'ainsi cette parole de l'Apôtre ne soit vraie à la lettre : *Conressuscitavit, et consedere fecit*. C'est dans ce jour que tout chrétien doit dire avec le saint homme Job ces belles paroles qu'il eût voulu graver sur l'airain et sur le bronze de tous les cœurs endurcis et de toutes les âmes incrédules : *Je crois que mon Rédempteur vit, et que je verrai dans ma propre chair ce Sauveur adorable, moi-même, et non pas un autre ; cette espérance demeure au fond de mon âme, et fait toute ma consolation dans mon exil*. Mais cette espérance, qui fait la consolation des justes, fait la terreur de l'impie ; bien loin d'espérer que son corps participe à l'immortalité de son âme, il se persuade, autant qu'il peut, que son âme mourra avec son corps, et que l'un et l'autre rentreront dans le néant : ce néant, tout affreux qu'il est, lui fait moins d'horreur que la pensée d'une résurrection et d'une immortalité qui ne leur paraît qu'une éternité de supplices.

Poussière coupable, chair souillée de crimes, qui par les rébellions contre l'esprit l'as si souvent entraîné dans le crime ! tu voudras bien alors être encore sourde à la voix de Dieu, qui te ranimera pour éterniser tes supplices ; au son de cette trompette mystérieuse qui fera entendre aux quatre coins de l'univers ces terribles paroles : Levez-vous, morts ; venez au jugement : mais Dieu saura bien te débrouiller de ce cahos où ce grand corps du monde rentrera dans la dissolution de toutes ses parties ; quand tu serais retournée au néant, celui qui en a tiré tous les êtres saurait bien t'en faire sortir ; il est appelé dans les saintes Ecritures le père des esprits, qui sont un souffle immortel de sa divinité, mais il n'est pas moins le père des corps, qui sont l'ouvrage de ses mains, qu'il a formés de la poussière, et sur lesquels il a gravé les traits réfléchis de son image, imprimés dans les âmes. Dieu rejoindra les uns et les autres dans un moment : tous les esprits

bienheureux, qui ont blanchi la robe de l'humanité dans le sang de l'agneau, la reprendront toute brillante des rayons de sa gloire : ces corps pénitents, qui ont été les victimes de la mortification évangélique ; ces membres exténués par les veilles et par les jeûnes, qui ont porté, comme parle l'Apôtre, les stigmates d'un Dieu crucifié, par la participation à ses souffrances ; ces vases précieux de la grâce ; ces oints du Seigneur qui, selon la mesure de leurs mérites, ont tous reçu quelque partie de l'onction divine, dont Jésus-Christ, leur chef, a reçu la plénitude : ces instruments des vertus chrétiennes seront associés au bonheur éternel de leurs âmes, et ajouteront par leur bienheureuse réunion ce qui manque à leur félicité. Souvenez-vous, chrétiens, de cette belle et admirable figure de la résurrection générale qui nous est représentée dans ce qui se passa au siège mémorable de Jéricho, lorsque les remparts de cette ville tombèrent tout à coup au son des trompettes, et que les Israélites s'en rendirent les maîtres. Au son de la trompette qui ressuscitera les morts, les murs de Jéricho tomberont, les intelligences qui font mouvoir les grands corps des cieux et soutiennent le poids immense de la terre, abandonnant la machine de l'univers, le feront tomber comme un édifice qui se renverse de fond en comble ; et des poils de terre brisés il sortira des flambeaux lumineux que les vrais Israélites porteront dans leurs mains, sous la conduite du chef du peuple de Dieu. Ces vases de boue, ces corps rongés de vers et réduits en poussière, seront transformés dans des corps rayonnants qui, enrichis des apanages de la gloire, brilleront comme des astres dans le firmament ; les ossements des justes refleuriront dans le tombeau, dit l'Écriture, et feront germer cette palme glorieuse que les élus porteront dans leurs mains comme le signe de leur triomphe.

Mais comme il est juste que les corps assujettis à la loi de l'esprit entrent dans la société de sa gloire, il ne l'est pas moins que les corps rebelles à la raison et à la grâce portent la peine de leur désobéissance, et comme l'esprit méritera d'être puni pour s'être fait l'indigne esclave de cette chair dont il devait se rendre le maître, aussi cette chair malheureuse recevra un châtiment éternel pour avoir entraîné l'esprit dans ses désordres ; cette Eve désobéissante, qui séduit Adam trop facile, enfantera avec douleur, pour punition de son crime ; elle ressentira pendant toute l'éternité les douleurs insupportables que lui causeront les remords du péché, qu'elle enfantera dans des tourments éternels, après l'avoir conçu dans un plaisir passager : *Væ prægnantibus in illa hora* (Marc., XIII, 17) ! dit Jésus-Christ : malheur à celles qui enfanteront dans ce jour de la colère de Dieu, qui ne pourront jamais se délivrer de ce fardeau du péché qu'elles porteront dans leur sein, qui sentiront les premières atteintes de ce ver rongeur qui ne

mourra jamais ! Où fuirez-vous, pécheurs, à la voix tonnante de ce Dieu irrité, qui fera entendre à toute la postérité d'Adam ces paroles qui firent trembler ce premier homme ? *Adam, ubi es* (Gen., III, 9), Adam, où es-tu ? tu as beau te cacher sous les feuilles de l'arbre dont le fruit t'a rendu désobéissant, chercher un asile dans la pourriture de cette chair qui t'a tenté ; viens paraître aux yeux de Dieu, dans la nudité honteuse où ton péché t'a réduit, dépouillé du précieux vêtement de la grâce, et revêtu de la peau des bêtes, dont tu as préféré les indignes voluptés à la félicité des anges. C'est alors que la mer rendra ses morts, que l'enfer les vomira de son sein, que les tombeaux s'ouvriront pour les rejeter, et que toute la terre, cette commune mère des hommes, reprenant sa vertu féconde à la voix de celui qui pétrit de limon le premier de tous, fera sortir de son sein tous les enfants d'Adam, dont elle a été le premier germe. Dieu, dit l'Apôtre, appelle les choses qui ne sont point comme celles qui sont : *Vocat ea quæ sunt tanquam ea quæ non sunt* (Rom., IV, 17) ; parce que sa voix toute-puissante anime ce qu'elle appelle, et que son esprit immense, répandu partout, porte avec le son de sa voix divine l'ouïe qui la fait entendre. Ainsi tous les morts, qui dormiront alors dans la poussière, se réveilleront au bruit de cette voix qui se fera entendre partout l'empire de la mort, qui, comme parle l'Écriture, obéissant à celui qui est la résurrection et la vie, marchera devant sa face : *Ante faciem ejus ibit mors*. (Habac., III, 5.) Rappelez dans vos esprits ce grand miracle rapporté dans l'Évangile, lorsque les apôtres, se voyant en danger de périr dans une tempête soudaine qui s'était élevée pendant le sommeil de Jésus-Christ, le réveillèrent par leurs cris : *Domine, salva nos, perimus* (Matth., VIII, 25) ; cet adorable Sauveur, qui ne s'était endormi que pour éprouver la foi de ses disciples, adresse sa voix à cet élément furieux, et avec ce ton de maître absolu de toutes les créatures, lui dit : Tais-toi ! *Tace!* Aussitôt cette mer agitée, qui respecte dans un grain de sable la borne invisible que son Dieu lui a prescrite, obéit à la voix de son Créateur. Elle reconnaît la toute-puissance de celui qui, comme parle Job, lui a fait un berceau des abîmes où elle est renfermée, et qui l'enveloppe de nuages, comme avec des langes : ses montagnes de vagues écumantes s'aplanissent, et les apôtres, saisis d'une terreur religieuse, à la vue de ce grand prodige, se demandent, les uns aux autres : *Qui est celui auquel la mer et les vents obéissent ?* Saint Jérôme, en expliquant ces paroles, dit que tous les êtres inanimés entendent la voix du Créateur ; faut-il donc s'étonner s'il n'y aura point de retranchement ni d'asile dans la nature impénétrable à cette voix qui appellera les morts au jour du jugement ? Renouvelons donc, à la vue de Jésus-Christ ressuscité, cet acte de notre foi : *Je ressusciterai un jour dans ma propre chair* ; et prenons une sérieuse résolution de vivre d'une telle ma-

nière, que nous ne fassions pas un sujet de crainte de ce qui est la principale douceur de notre espérance ; que cette espérance de ressusciter avec Jésus-Christ soit ici-bas tout notre trésor, toute notre joie et toute notre consolation.

L'austérité de la sainte parole me permettra-t-elle un trait de l'histoire profane, pour animer notre lâcheté, ou la confondre ? c'est un mot remarquable de ce conquérant fameux qui fit taire l'univers en sa présence, dit l'Écriture. Près de marcher à la conquête du monde, il fit de grandes profusions de ses richesses à ses amis, jusque-là qu'un d'entre eux, auquel il offrait de grands présents, lui dit : Seigneur ! tu nous donnes tout ; que réserves-tu donc pour toi ? L'espérance, dit-il, l'espérance. Ah ! mes frères, un disciple de Jésus-Christ est un héros de la religion, qui marche à la conquête du royaume de Dieu, sous les étendards de Jésus-Christ, qui nous en a ouvert l'entrée par sa mort et par sa résurrection. Renonçons donc à tout ; dépouillons-nous de tout ; et que nous restera-t-il après cela ? l'espérance ; l'espérance de voir Dieu et de ressusciter avec Jésus-Christ, l'espérance d'un royaume auprès duquel tous les empires de la terre ne sont rien. Ah ! mes frères, pouvons-nous croire, pouvons-nous sentir que nous sommes créés pour une si grande fin et ne rien faire pour y parvenir ? être faits pour jouir de la félicité de même pendant toute l'éternité ; nous trouver dans la voie qui conduit à ce terme bienheureux ; remarquer dans cette voie les vestiges imprimés de Jésus-Christ et des saints qui y ont marché ; avoir dans nos mains le prix inestimable avec lequel nous pouvons acheter ce trésor ; entendre du haut du ciel la voix de notre chef adorable qui nous appelle, de nos frères et de nos compatriotes qui nous invitent par leurs exemples et qui nous tendent les bras sur le bord du rivage, et vivre dans le péché qui nous éloigne de cette fin : quoi de plus déplorable ? ranimons notre foi et notre espérance dans ce grand jour. Plusieurs courent, dit l'Apôtre, et un seul emporte le prix ; courons de telle sorte que nous trouvions la récompense à la fin de notre course : ne ferons-nous pas pour une couronne immortelle ce que les athlètes font pour une couronne corruptible et flétrissable ? Si vous êtes tombés dans le péché et même jusqu'au fond de l'abîme du péché par de grands désordres, ne perdez pas l'espérance, si dans le naufrage funeste de votre âme vous embrassez fortement la table de la pénitence. Jésus-Christ est venu pour sauver les pécheurs, et le plus criminel outrage que vous puissiez faire à sa miséricorde, c'est de dire au fond de votre cœur, avec ce désespéré : *Mon iniquité est trop grande pour en attendre le pardon.* Jésus-Christ ressuscité, qui est le soutien de notre espérance, est aussi le modèle de notre pénitence ; car l'une ne peut être solide, si l'autre n'est véritable. Pécheurs, véritablement contrits ! mêlez aujourd'hui

vosre joie avec votre douleur, ou plutôt essuyez vos larmes pendant que l'Eglise n'a que des cantiques d'allégresse ; qu'elle laisse ses vêtements de deuil et qu'elle triomphe avec son Epoux ressuscité. Si vous êtes véritablement convertis, jouissez avec elle de cette consolation intérieure que le témoignage d'une bonne conscience porte avec soi ; réjouissez-vous de voir Jésus-Christ, ressuscité au dedans de vous, mais n'achetez pas une paix trompeuse aux dépens de votre salut ; prenez garde que vous ne preniez le fantôme d'une résurrection spirituelle pour le corps ; cherchez dans les plus secrets replis de votre conscience le péché qui s'y cache ; demandez-vous à vous-mêmes aux pieds des autels ce que vous devez faire pour vous convertir d'une manière qui vous rende la joie et l'espérance avec l'Eglise ; armez-vous du fer salutaire de la mortification ; cherchez l'ulcère secret de votre âme, et faites-en sortir tout le venin par les pointes de la contrition ; ne mettez pas un faux appareil sur une plaie dont toute la corruption intérieure infecte le fond de votre âme. Je sais qu'il en coûte à une âme pécheresse pour se convertir véritablement, que cet enfantement du nouvel homme est douloureux pour la volonté du pécheur, que ce renversement général qui se fait dans une âme pénitente y cause bien de l'agitation et du trouble, dit saint Augustin, lui qui en avait fait une si sensible épreuve : *Fit strepitus, cum impietas evertitur.* Mais aussi souvenez-vous que la terre tremble à la résurrection du Sauveur, et ces troubles secrets que les âmes faibles ne peuvent soutenir doivent encourager les véritables pénitents et les remplir d'espérance, dit saint Ambroise, parce qu'ils sont la marque d'une résurrection véritable : *Terræ motus, imperitis metus, fidelibus resurrectio est* ; c'est donc à nous de ménager ces moments précieux et décisifs de notre salut, ces agitations et ces terreurs salutaires que la grâce excite dans nos âmes, et de faire en sorte, par notre fidélité, que le nouvel homme soit enfanté au dedans de nous et ressuscité avec Jésus-Christ ; car, enfin, ces troubles secrets s'apaisent, ces bons desirs se dissipent, ces lumières intérieures se perdent. Dieu, las de heurter à la porte de nos cœurs et de nous trouver sourds à ses sollicitations, se retire ; mais l'on se repose sur quelques soupirs et quelques attendrissements de cœur que la grâce produit en nous, et peu s'en faut que l'on ne prenne des semences de conversion que l'on a étouffées par une résistance criminelle pour des fruits dignes de pénitence. Voulez-vous donc, mes frères, que Jésus-Christ ressuscité soit pour vous le motif d'une espérance solide ? regardez-le comme le modèle d'une conversion véritable ; non-seulement il sort du sépulcre, chargé des dépouilles de la mort et du péché, pour vous animer à sortir du tombeau de vos crimes ; mais après être ressuscité, dit l'Apôtre, il ne meurt plus : *Christus resurgens à mortuis non moritur.* (Rom., VI, 9.) Ainsi, mes frè-

res, si vous êtes véritablement convertis, vous ne pécherez plus; l'horreur que vous aurez de vos fautes passées passera jusqu'à tout ce qui en aura été l'occasion; tremblants à la vue des précipices dont la grâce vous a retirés, vous en fuirez les approches avec une sainte frayeur, et sans vous exposer à faire ces distinctions dangereuses, de ce qui est criminel d'avec ce qui ne l'est pas, vous aimerez mieux vous refuser des choses permises que de vous mettre en péril de vous en accorder de défendues. Mais que votre conduite est différente de ces maximes! pourvu que vous gardiez quelques mesures de bienséance, vous entretenez des attachements d'autant plus désagréables à Dieu qu'ils lui enlèvent tout ce cœur qu'il demande de vous; pendant que vous rougissez en secret des suites honteuses de vos passions, les causes vous en sont plus chères que jamais; ce n'est pas tant le souvenir de vos péchés qui vous afflige que l'obligation qu'on vous impose de ne les plus commettre: vous pleurez des plaisirs que la pénitence vous arrache, et non des fautes que votre conscience vous reproche. Apprenons une fois ce que c'est qu'une véritable conversion, et ne nous trompons pas dans une matière où l'erreur fait la damnation de celui qui se trompe. L'apôtre saint Paul nous instruira dans ces paroles: *Si concurrexistis cum Christo. quæ sursum sunt, quærite* (Col., III, 1); si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, élevez-vous comme lui dans le ciel; ne regardez plus la terre que comme un lieu de passage; faites les fonctions d'une vie toute nouvelle; paraissez avec les marques d'une résurrection véritable; qu'on ne vous voie plus dans ces lieux qui, semblables à des tombeaux, n'exhalent qu'une odeur de mort; qu'on n'y trouve plus que les dépouilles du péché que vous y avez laissées. Faites de Jésus-Christ ressuscité, non-seulement le fondement de votre foi et le soutien de votre espérance, mais aussi l'objet de votre amour.

La religion n'exige pas de vous un amour tendre et sensible pour la personne sacrée du Sauveur; elle se contente d'un amour de préférence surnaturel, qui sacrifie tous les amours sensibles et naturels à l'observation de sa Loi. Mais il faut convenir avec tous les théologiens spirituels que le moyen le plus efficace pour faire de prompts et de grands progrès dans la vertu, de triompher des tentations de la chair et du sang, de se rendre terrible aux démons et à l'enfer, de purifier l'imagination des fantômes de la volupté, c'est de s'exciter à l'amour de l'humanité sainte de Jésus-Christ, de méditer souvent les mystères de sa vie et de sa mort, et celui de sa résurrection glorieuse qui en est la consommation, parce que c'est dans cette méditation que le feu de la charité s'enflamme, dit le Prophète: *In meditatione exardescet ignis*. (Psal. XXXVIII, 4.) Ce feu sacré, que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre, et dont il voudrait faire un incendie général dans le monde;

ce feu divin, dis-je, est comme amorti et caché sous la cendre dans une âme à la vérité fidèle aux préceptes de Jésus-Christ, mais qui ne s'excite pas à son amour; au lieu qu'il embrase, qu'il devient plus vif et plus agissant, et qu'il répand dans toutes les puissances de l'âme cette flamme divine de la dévotion qui faisait courir le Prophète avec vitesse dans la voie des commandements; aplanit et élargit, selon l'expression du même Prophète, la voie étroite du salut, quand le cœur est dilaté par cet amour de Jésus-Christ, excité dans la méditation et la prière. Voulez-vous donc persévérer dans les résolutions que vous avez prises au pied des autels de fuir le péché et de changer de vie; voulez-vous attirer du ciel ces rosées célestes qui tempèrent peu à peu les flammes de la fournaise de Babylone et les ardeurs de la concupiscence allumée au dedans de vous, puisez dans les fontaines du Sauveur ces eaux divines qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle; contemplez en esprit Jésus-Christ crucifié et ressuscité, conservant sur son corps glorieux les cicatrices des plaies qu'il a reçues pour votre salut, et représentées par cette source mystérieuse qui du milieu du paradis terrestre se divisait en quatre fleuves pour arroser toute la terre; plongez-vous, dis-je, dans cette source de vie, en vous excitant à l'amour de votre divin Rédempteur; prosternez-vous humblement et avec foi devant son image; tenez-la présente à votre esprit; imprimez le baiser de votre bouche sur les cicatrices de ses plaies: ces pratiques extérieures de piété, fondées sur un esprit intérieur qui les anime et sur l'observation exacte des commandements, sont, pour ainsi dire, comme autant de souffles divins qui embrasent le feu de la charité au dedans de nous, et qui rendent le chrétien terrible aux démons. Car si cet esprit infernal s'enfuit au seul signe de la croix, que ne fera-t-il point à la vue de l'image de Jésus-Christ crucifié et ressuscité, gravée avec des traits de flamme dans une âme? C'est dans cette fournaise que l'apôtre saint Thomas ranima sa foi morte, son esprit abattu, et son amour éteint: à peine les voiles de l'incrédulité tombent des yeux de cet apôtre, qu'il exprime son amour pour Jésus-Christ ressuscité par des paroles amoureuses et pleines de transport: *Dominus meus et Deus meus!* (Joan., XX, 28.) Dès que Jésus-Christ fait entendre le son de sa voix divine à Madeleine, en l'appelant par son nom, elle vient se jeter à ses pieds, et au lieu qu'elle était tout abîmée dans la douleur sur le Calvaire, elle est toute transportée de joie dans le jardin où elle reconnaît son divin maître. Les disciples, qui l'accompagnent en Emmaüs, sentent leur cœur ardent et tout embrasé de charité, pendant qu'il leur explique les écritures. Heureuse la terre qui, pendant quarante jours, a été consacrée par ce corps glorieux dont la vue fera l'éternelle félicité des anges et des saints! Heureuses les personnes qui jusqu'à l'Ascension du Sau-

veur eurent la consolation de converser avec lui et de jouir de son adorable présence ! Heureuses les âmes saintes qui s'efforcent de se rendre ce divin objet encore présent par la méditation de ce grand mystère ! Nous nous plaignons de nous sentir froids et tout de glace pour Dieu dans les plus grandes solennités de l'Eglise ; c'est parce que nous ne méditons point ces grandes vérités de notre religion. Jésus-Christ est venu apporter le feu sacré sur la terre ; et que veut-il autre chose, si ce n'est qu'il s'allume dans tous les cœurs ? O Seigneur ! laissez tomber sur nous une étincelle de ce feu divin qui purifia la pécheresse en un moment ; qui triomphe de tous les amours impurs, de toutes les attaches vaines, de toutes les affections sensibles, afin que nos cœurs s'accoutument, dès cette vie, à n'aimer que le seul objet qui fera leur félicité éternelle dans le ciel ; c'est ce que je vous souhaite au nom du Père, etc.

SERMON LXXIV.

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Videntibus illis elevatus est, et nubes suscepit eum ab oculis eorum. (Act., I.)

Jésus-Christ s'éleva dans le ciel à la vue de ses disciples, et une nuée le déroba à leurs yeux.

De tous les mystères que l'Eglise célèbre, il n'en est point qui présente le Sauveur du monde à nos esprits, sous une image plus propre à nourrir notre piété, que le mystère de son ascension glorieuse dans le ciel. En effet, Messieurs, c'est un beau spectacle pour notre foi que de suivre Jésus-Christ de vue avec cette troupe de disciples, en présence desquels il s'éleva dans le ciel, de considérer ce vainqueur de la mort, qui, chargé des dépouilles de l'enfer et du péché, porté sur les ailes des vents, comme parle l'Ecriture, pénétre jusqu'au plus haut des cieux, et va placer sur le trône de la Divinité même cette portion sacrée de notre chair qu'il avait prise pour en faire l'objet éternel de l'adoration des hommes, après en avoir fait la victime de leur salut. Mais quel serait notre ravissement, si les nuages de notre foi se dissipant nous laissaient voir l'appareil de ce triomphe invisible qui honora l'entrée du Roi de gloire dans le ciel ? Cette multitude innombrable de captifs, qui, délivrés des lieux souterrains où ils l'attendaient depuis tant de siècles, suivent en foule le char de leur divin libérateur : tout ce qu'il y avait d'âmes innocentes depuis la création du monde, qui, ayant été fidèles à la Loi de Dieu, s'étaient sanctifiées par la grâce et par l'attente du Messie, qui, l'environnant dans ce jour solennel, vont entrer dans la société de sa gloire, selon les divers degrés de leurs mérites.

Vous le voyez, chrétienne assemblée, quel sujet de parler et de se taire tout ensemble : Je parlerai pourtant, ô Seigneur, moi qui ne suis que cendre et que poussière ; je vous dirai avec le Prophète : *Credidi propter quod locutus sum ; ego autem humiliatus sum nimis.* (Psal. CXV, 10.) Je crois,

ô mon Dieu, le mystère de votre ascension glorieuse que l'Eglise célèbre aujourd'hui ; et parce que je le crois, j'en parlerai, mais en m'humiliant sous le poids de mon ministère : heureux, comme dit saint Léon, de voir succomber l'humaine infirmité dans ces sujets augustes, dont la grandeur porte avec elle l'excuse du ministre qui n'en soutient pas la dignité. Or, mes frères, pour joindre l'instruction au mystère, je me propose de vous faire voir la liaison des souffrances avec la gloire, et de la grâce avec les souffrances dans Jésus-Christ montant dans le ciel, avec les cicatrices de ses plaies et les marques de son crucifiement. Il a fallu qu'il souffrît pour entrer dans sa gloire : *Oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam.* (Luc., XXIV, 26.) Or, comme le chef n'a été couronné qu'après avoir été crucifié, nous ne pouvons monter au ciel avec Jésus-Christ, si nous ne montons avec lui sur le calvaire ; mais aussi, dès que nous pourrons boire le calice de sa passion, il nous abreuvera d'un torrent de volupté. Les peines de cette vie nous doivent fortifier et nous donner une sainte espérance de monter au ciel avec Jésus-Christ : première partie. L'espérance de monter au ciel avec Jésus-Christ doit fortifier notre patience dans les peines de cette vie : seconde partie. Dans les fatigues de l'exil, soupirons pour notre patrie ; et dans l'espérance de notre patrie, supportons les fatigues de notre exil : voilà, chrétiens, tout le sujet de ce discours, après que nous aurons imploré l'assistance du Saint-Esprit par l'intercession de Marie, en lui disant : *Ave Maria*, etc.

PREMIER POINT.

Pour bien entrer dans le mystère de ce jour, il faut rappeler ce grand principe, que saint Augustin renouvelle si souvent dans ses ouvrages, que qui dit Jésus-Christ dit le chef et les membres ; non-seulement la personne adorable du Verbe incarné, mais tous les élus qui ont été et qui seront dès le commencement jusqu'à la fin du monde. Il règne dans le ciel avec ses membres qui sont couronnés avec lui, et il gémit sur la terre avec ses membres qui souffrent et qui combattent ; et comme il rend ceux-là bien heureux par une communication de sa gloire, il rend ceux-ci saints par les influences de sa grâce : or, pendant que l'Eglise subsistera, et que cette Epouse de Jésus-Christ lui enfantera de nouveaux élus pour remplir les places que les anges apostats ont laissées vides, on peut dire qu'il manquera quelque chose pour former ce complément parfait de tout Jésus-Christ, qui ne se trouvera entier qu'à la consommation des siècles, lorsque tous les membres prédestinés, réunis enfin avec leur chef, concourront à former l'homme parfait, comme parle l'Apôtre, et la plénitude de Jésus-Christ consommé. C'est alors que s'accomplira le souhait que nous faisons, en priant notre Père qui est aux cieux, de l'avènement de son règne, lorsque son Fils adorable, ayant reçu de lui toute puissance dans le ciel et sur la terre, envi-

ronné de tous les anges et de tous les élus qui composeront ce règne éternel, en fera un hommage à son Père céleste : *Cum tradiderit regnum Deo et Patri. (I Cor., XV, 24.)* C'est alors que l'Epouse et l'Epoux, notre chair et celle de Jésus-Christ, ne feront, comme parle le même Apôtre, qu'un seul homme; c'est alors que seront célébrées les noces de l'agneau, avec la pompe et la magnificence digne de l'Epouse et de l'Epoux, lorsque notre nature, purifiée et lavée dans son sang de toutes ses taches, jouira pleinement de toute la gloire de sa divine alliance.

Or, le mystère de l'Ascension de Jésus-Christ est le commencement de cette glorieuse fête; ce serait en vain que Jésus-Christ serait né, mort et ressuscité pour nous, s'il n'était monté au ciel pour nous attirer après lui. Comme l'Ascension du Fils de Dieu est le dernier de ses mystères, elle en est le sceau. Jésus-Christ est mort pour notre rédemption; il est ressuscité pour notre justification; il est monté au ciel pour notre glorification. Il est allé nous préparer les places, ainsi qu'il avait dit à ses apôtres : *Vado vobis parare locum. (Joan., XIV, 2.)* Il a porté dans les cieux, dit saint Chrysostome, les prémices de notre nature, comme le premier-né d'entre plusieurs frères; il est allé prendre le premier de tous possession de l'héritage céleste, pour y faire participer tous les autres. Les patriarches, et les prophètes et tous les justes de l'ancienne Loi l'accompagnent dans son entrée triomphante, comme ayant été les premiers prédestinés à la gloire; mais les saints de la nouvelle Loi suivront cette troupe glorieuse; et nous régnons en quelque sorte dans le ciel, où une portion de notre nature règne avec Jésus-Christ, dit saint Maxime : *Credo me regnare, ubi portio mea regnat.* Ce divin Samson, après avoir rompu les liens des Philistins et brisé les portes ténébreuses de l'enfer et de la mort, les a portées sur la montagne pour être le trophée éternel de sa victoire; or, le chef ne doit pas être sans ses membres, et il manquerait quelque chose au bonheur de Jésus-Christ, s'il était seul dans la gloire. Il a porté ses plaies dans le ciel, afin que le prix de notre rédemption, toujours présent aux yeux du Père éternel, tint les portes du royaume de Dieu toujours ouvertes. Entrons en esprit dans ce mystère; ouvrons les yeux de la foi, nous verrons dans toute l'Eglise se renouveler cette vision si consolante que reçut le premier des martyrs, près d'expirer sous la grêle des cailloux dont il fut lapidé : les cieux ouverts, et Jésus-Christ debout à la droite de son Père qui nous tend les bras et nous invite à le suivre. Ah! mes frères, où peut-elle être ailleurs que dans le ciel, cette humanité sainte de Jésus-Christ? ce saint par excellence a-t-il pu être sujet à la corruption? La terre, qui ouvrit son sein pour lui rendre ses morts, afin de le reconnaître vainqueur de la mort dans le moment qu'il se soumettait à son empire, a-t-elle pu renfermer ce corps adorable, qui, formé d'une

terre vierge par l'opération ineffable du Saint-Esprit, a dû être aussi incorruptible dans le sein du tombeau que dans celui de Marie? Quand il n'aurait pas eu autant de témoins oculaires de son ascension qu'il avait de disciples, qui, assemblés sur le mont des Olives le suivirent de vue jusqu'à ce que la nuée qui l'enveloppa le déroba à leurs yeux : *Videntibus illis elevatus est (Act., I, 9)*, notre raison n'est-elle pas d'accord avec notre foi sur la croyance de l'Eglise? Ce corps sacré, la victime et l'hostie d'expiation immolée pour le salut des hommes, comment est-il disparu, que par l'Ascension que l'Eglise célèbre dans ce jour? La piété des premiers fidèles a pu sauver de la rage des tyrans les reliques et les ossements de tant de martyrs exposés à la vénération des peuples, et leur chef sacré, dont ils ont tiré toute leur gloire, aurait demeuré dans le sépulcre? cette image peut-elle se présenter à l'esprit sans que toute la raison se soulève? Gravons donc profondément dans nos âmes cette grande et consolante vérité, que notre chef ressuscité est monté dans le ciel pour nous y attirer après lui. Ce grand jour, mes frères, est le jour de notre liberté et de notre gloire; c'est aujourd'hui que ces voûtes d'airain, qui ne s'étaient encore courbées pour recevoir aucun homme, s'abaissent pour servir de siège et de trône, non-seulement à Jésus-Christ, mais à tous les élus; c'est aujourd'hui que ce Roi de gloire, ce Seigneur des vertus, monte dans le ciel, menant la captivité même captive, et traînant après son char de triomphe tous ceux qui, délivrés des liens du péché, passent dans l'heureuse servitude de la justice. Si donc nous sommes assez heureux pour mourir dans une grâce consommée, n'appréhendons pas, dit saint Cyprien, d'être retenus dans les antres de la terre; puisque notre divin libérateur a brisé les portes de ces prisons ténébreuses, notre âme montera dans le ciel dès qu'elle aura rompu les liens qui l'attachent au corps; et ce corps même, le temple de la Divinité, le vase de la grâce, l'instrument des vertus et la victime de la mortification, entrera en société de gloire et de mérite avec son âme. Ah! mes frères, que la destinée des chrétiens est grande! Que le monde, disait un grand saint, devient vil à mes yeux, quand je contemple le ciel! que les hommes auraient honte d'eux-mêmes, s'ils savaient combien ils se ravalent, quand ils renoncent aux espérances de leur foi, pour s'attacher à la terre! La conquête du monde entier paraît une ambition ridicule à un chrétien; et ce conquérant fameux, dont le désir insatiable se trouvait resserré dans les bornes étroites de l'univers, n'est qu'une faible image de la capacité immense et infinie du juste qui vit de la foi, et d'un cœur qui, étant fait pour Dieu, ne peut rien trouver qui le remplisse que Dieu même. Mais pour monter dans le ciel avec Jésus-Christ, il faut monter sur le Calvaire avec lui, et nous ne pouvons participer à sa gloire, si nous ne participons à ses souffrances.

Il dépendait de Dieu de nous conduire à la souveraine félicité par une autre ; et il semble que c'était la première intention de sa providence ; mais l'homme prévaricateur, ayant lui-même renversé cet ordre, n'a plus d'autre moyen de rentrer dans la voie dont il est sorti par son péché, que de souffrir patiemment les peines qu'il s'est attirées en devenant pécheur : il était trop fragile pour être perdu sans ressource, après la première faute qu'il avait commise ; il était trop coupable pour recevoir le pardon de sa faute sans en porter la peine. Dieu, aussi juste que miséricordieux, n'a pas eu moins d'égard à sa fragilité qu'à son égarement. Il lui laisse encore le moyen de devenir heureux, mais il ne veut pas qu'il puisse arriver à la félicité qu'en souffrant : il attache la gloire aux souffrances en considération de sa faiblesse, et il unit les souffrances à la gloire dans le souvenir de sa désobéissance. Mais comme la miséricorde de Dieu l'emporte sur sa justice dans cette vie, il y a dans cette disposition de sa providence un secret admirable de sa bonté pour les hommes que je vous prie de remarquer. Exilés de notre patrie dans ce monde misérable par le péché, nous sommes comme des voyageurs qui marchent dans un chemin difficile, jusqu'à ce que nous soyons arrivés à notre terme véritable, qui est le ciel. Or, qu'y a-t-il de plus capable d'encourager des voyageurs à finir leur course que d'attendre des consolations infinies dans le terme, et de souffrir des fatigues extrêmes dans le voyage ? Saurait-on s'imaginer un terme plus doux que le ciel et un chemin plus ennuyeux que cette vie ? Que fait Dieu, mes frères, en même temps qu'il nous suscite des traverses continuelles dans ce monde ? Il nous fait entrevoir, avec le secours de la foi, la félicité parfaite qu'il nous promet dans l'autre vie, afin de nous inspirer un ardent désir de retourner dans notre patrie par le dégoût qu'il nous fait naître des peines de notre exil, et de nous animer à souffrir sans murmure les peines de notre exil par l'espérance de retourner en notre patrie. Sur le Thabor il nous entretient de tout ce qu'il doit souffrir en Jérusalem, pour rehausser l'éclat de la gloire qu'il nous promet par l'opposition des peines qu'il nous envoie ; et sur le Calvaire il nous promet le paradis, pour adoucir l'amertume de nos peines par le souvenir des récompenses qui les doivent suivre.

En effet, il n'est point de mouvement plus naturel à une âme affligée que celui de se tourner vers le ciel. Si nous cherchons quelquefois du soulagement parmi les créatures, c'est que dans le trouble où la douleur nous jette nous embrassons aveuglément le premier secours qui s'offre à nos yeux ; et sans nous donner le temps d'en examiner l'impuissance ou la faiblesse, nous préférons des consolations sensibles et présentes à celles que leur éloignement et notre peu de foi nous font souvent paraître imaginaires : mais nous apercevons bientôt

que des malades, comme dit saint Augustin, ne font que s'embarrasser les uns et les autres au lieu de se secourir ; et reconnaissant que ces mêmes créatures, où nous cherchions du soulagement, en ont quelquefois autant ou plus besoin que nous, nous sommes obligés de recourir à celui qui nous crie : Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai : *Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.* (Matth., XI, 28.)

Dieu savait bien qu'il eût été inutile de nous commander le mépris du monde, si ce monde n'avait eu effectivement des défauts qui le rendissent méprisable, et qu'il nous serait impossible de réprimer les saillies de nos passions, si elles n'étaient combattues par les obstacles qui les traversent autant que par ses commandements et par ses menaces. Il a permis, par une conduite admirable, que le péché du premier homme, en brisant les chaînes de notre concupiscence, nous plongeât dans un abîme de misères, afin que sa cupidité, s'étant augmentée par sa chute, trouvât de quoi la rebuter dans les mêmes choses qui seraient capables de l'exciter, et qu'une des suites de sa désobéissance servît en quelque sorte de remède à l'autre. Voulant nous attirer à lui par nos propres mouvements, dit saint Augustin, et sans faire violence à nos inclinations, il a mêlé et répandu des amertumes et des dégoûts dans toutes les conditions de la vie, pour nous en détacher insensiblement et pour nous forcer, malgré nous, à tourner nos yeux vers le ciel ; car sans cela, dit ce Père, nous serions en danger de prendre le chemin pour le terme, et les douceurs de notre exil nous feraient infailliblement oublier notre véritable patrie : *Istæ vitæ male dulci miscet Deus amaritudines tribulationum, ut alia quæ salubriter dulcis est requiratur.* En effet, parlez à un courtisan qui est dans la faveur d'abandonner la cour, il ne vous écouterait pas ; comme il est rempli des vains projets qu'il a formés et des folles espérances qu'il a conçues, il traitera tous vos discours de visions et de chimères. Pressez une femme mondaine, qui est encore dans tout l'éclat de sa jeunesse, de renoncer au monde, de rompre ses engagements, de réformer son luxe, et d'embrasser une manière de vivre qui soit plus conforme à la pudeur et à la modestie de son sexe, vous ne ferez aucune impression sur son esprit. Tant qu'elle aura le cœur plein de ses divertissements et de plaisirs, n'attendez pas qu'elle se rende à vos sollicitations ; l'entêtement de sa beauté, le soin de sa parure, le désir de plaire, la dissipation de son esprit, le charme des plaisirs, la vanité des spectacles, le poison des louanges, cette sensibilité si vive aux moindres incommodités, cette vicissitude continuelle de visites rendues et reçues, cette douce et imperceptible agitation, qui règne dans le commerce du monde profane, tout cela occupe si fort son esprit, qu'il ne lui reste

plus de place pour les pensées de l'éternité. Mais attendez qu'une de ces révolutions de fortune, si ordinaires dans les cours, ait renversé les desseins de cet ambitieux, que l'âge ou les maladies aient emporté les charmes de cette mondaine, vous verrez que l'un et l'autre changeront de sentiment et de langage. Cet ambitieux détrompé sera le premier à parler du mépris des grandeurs du monde et du peu de fondement qu'il faut faire sur l'amitié des princes de la terre. Le prédicateur le plus touchant et le plus pathétique ne sera pas si éloquent que lui sur cette matière; il fera des portraits de la cour capables d'en rebuter les plus entêtés, il en représentera les trahisons et les perfidies, les changements et les disgrâces, les injustices et les ingratitude avec des traits si animés et des couleurs si vives qu'il persuadera tout le monde. Cette femme, autrefois si idolâtre de sa beauté, en prêchera elle-même l'inconstance par ses discours, autant que par le changement de son visage; la perte d'un avantage si fragile la convaincra, malgré elle, de l'inutilité des soins qu'elle avait pris pour le conserver, de la vanité des complaisances qu'elle en avait tirées, de la fausseté des hommages qu'on lui avait rendus: son entendement, ainsi éclairé, attirera insensiblement la volonté dans son parti. Comme elle n'aura plus de quoi plaire au monde, le monde commencera de lui déplaire; si elle n'a pas encore assez de force pour s'attacher au Créateur, elle commencera du moins de se détacher de la créature, et, quoiqu'il y ait peut-être beaucoup d'imperfection dans ce détachement, Dieu ne laissera pas de s'en servir pour opérer sa conversion; car à mesure que les liens qui nous attachaient à la terre se relâchent et s'affaiblissent, il s'en forme d'autres qui nous unissent à Dieu. La grâce, qui ne laisse échapper aucune occasion favorable pour ses desseins, ne manque pas de se présenter à nous dans ces moments d'amertume et de chagrin; et trouvant nos cœurs disposés à suivre ses conseils, elle nous fait voir d'un côté les peines que nous souffrons et de l'autre les délices qui nous sont destinées. Eh quoi! nous dit-elle, cette félicité qui vous attend ne mérite-t-elle pas que vous renonciez pour elle à toutes les espérances qui pourraient vous séduire? sera-t-il dit qu'un séjour aussi ennuyeux, et aussi dégoûtant pour vous, que celui de ce monde, partage vos affections et vos desirs; que quelques plaisirs, empoisonnés jusque dans leur source par des remords qu'une conscience importune réveille malgré vous, puissent entrer en comparaison avec ces joies éternelles, ces délices pures et sans mélange qui vous sont promises? Faut-il que des grandeurs sujettes à tant de révolutions, des richesses exposées à tant d'accidents, des avantages si faibles et si fragiles, des contentements si courts et si passagers, balancent dans vos cœurs la gloire des saints, et la félicité de Dieu même? Renoncez promptement à tout cela; ne cher-

chez que Dieu, et ne pensez qu'à l'éternité. Ces inspirations nous touchent; la grâce redouble ses mouvements; et donnant de nouvelles attaques à nos cœurs déjà ébranlés, elle les arrache entièrement au monde pour les engager au service de Dieu. *Multiplicatæ sunt*, dit le Prophète, *infirmittates eorum; postea acceleraverunt.* (Psal. XV, 4.)

Car, après que nous avons été quelque temps douteux et incertains de ce que nous devons faire; comme le cœur de l'homme ne peut demeurer longtemps dans cet équilibre; nous nous trouvons dans une heureuse nécessité de chercher des biens d'une nature plus excellente et plus solide que ceux dont la possession ne laisse que du vide et du chagrin dans nos cœurs, si bien que, n'osant plus nous appuyer sur les choses d'ici-bas, dont nous avons déjà éprouvé l'inconstance et la misère, nous nous jetons, pour ainsi dire, entre les bras de Dieu qui se présente pour nous recevoir, à peu près comme un vaisseau qui, battu des vents et de la tempête, est quelquefois porté dans le port par un coup de vent, qui semblait devoir le briser et le perdre. *Quarente anima, ubi figat spem*, dit saint Augustin, *dum ab hoc mundo evellitur opportune excipit cognitionem mundi.* Soyez béni, ô mon Dieu, dit une âme, dans cet heureux changement, de m'avoir envoyé des humiliations qui sont si avantageuses: *Bonum mihi, quia humiliasti me.* (Psal. CXVIII, 71.) Peut-être que si je n'avais jamais eu que des honneurs et des prospérités, je n'aurais pas connu le prix des biens que vous me destinez, et qu'enchanté des douceurs de ma félicité présente, je ne me serais pas mis en peine d'en chercher d'autre; mais en m'affligeant et en m'humiliant, vous m'avez fait voir qu'il n'y avait point de véritable bonheur sur la terre; et en le cherchant ailleurs, j'ai appris à le connaître. Venez donc, croix; venez, disgrâces; venez, afflictions; bien loin de vous fuir et de vous craindre, je vous cherche et je vous désire; parce que, étant né avec un si grand penchant pour la terre, il n'y a que vous qui soyez capables de m'en dégoûter et mettre mon cœur dans une heureuse liberté d'aller à son centre et à son véritable terme.

Voilà, pour ainsi parler, toute l'industrie de la grâce; voilà tous les ressorts que ce premier mobile du salut fait agir pour notre conversion; voilà les saintes ruses et les secrets artifices dont Dieu se sert pour dégager insensiblement ceux qui sont tombés dans les pièges du péché; voilà, de tant de questions curieuses et inutiles, qui ne servent qu'à dessécher la dévotion, ce que vous devez savoir pour l'intérêt de votre salut. Bonté adorable de mon Dieu, qui des suites malheureuses du crime tire bien souvent des motifs de pénitence pour les plus grands pécheurs, qui les embrasse amoureusement lorsqu'ils ne reviennent à lui qu'après s'être lassés dans la poursuite des créatures, toujours prêt à les rechercher quand ils s'éloignent de lui, et à les recevoir quand ils s'en approchent. Si la grâce les pressait de

se convertir au milieu de leurs fausses joies, peut-être ne demeureraient-ils pas d'accord que les plaisirs de cette vie sont mêlés d'amertume, lorsqu'ils n'en ressentiraient que la douceur ; si elle leur présentait la fragilité des grandeurs humaines dans le cours de leurs prospérités, comment en reconnaîtraient-ils l'inconstance, lorsqu'ils croiraient leur fortune établie sur des fondements inébranlables ? Si elle leur mettait enfin devant les yeux le néant et la misère des choses d'ici-bas, lorsqu'elles paraissent à leurs yeux dans toute leur pompe, quelle apparence qu'ils en puissent apercevoir le vide, lorsqu'ils seraient le plus éblouis de leur éclat ? Non, mes frères, Dieu ne se conduit pas de cette manière, il choisit des moments plus propres aux opérations de sa grâce ; il a soin de répandre cette semence précieuse dans des terres préparées, et en un temps propre à le faire germer ; il attend que ces cœurs, qu'il veut attirer à lui, aient fait l'expérience d'une partie des choses qu'il leur veut enseigner, et que par leurs propres réflexions ils s'ouvrent aux saintes inspirations qu'il leur destine. C'est ainsi que le peuple juif, qui oubliait Dieu lorsqu'il le comblait de bénédictions, revenait à lui, lorsque Dieu frappait de mort quelques-uns des plus rebelles : *Cum occideret eos, quærebant eum, et revertebantur.* (Psal. LXXVII, 34.) Combien de saints jouissent maintenant de la gloire qui seraient précipités dans les enfers, s'ils n'avaient su profiter des afflictions qu'ils ont reçues ? Ils béniront à jamais ce moment bienheureux où leur cœur, plongé dans une amertume salutaire, commença de se rebuter véritablement du monde ; ce contre-temps imprévu qui, ruinant toutes leurs espérances temporelles, leur en donna de plus solides ; cette pauvreté qui, leur ôtant le pouvoir de s'élever dans le monde, leur inspira une ambition toute sainte ; cette infirmité qui, leur mettant toujours une mort prochaine devant les yeux, les empêcha de faire fond sur une vie dont le terme leur paraissait si proche. Leur bonheur éternel dépendait, en quelque sorte, de ces disgrâces passagères ; tous ces malheurs apparents, qui semblaient des accidents ordinaires de la vie humaine, étaient marqués, dit saint Augustin, dans les décrets éternels de leur prédestination, et Dieu les avait choisis comme les moyens les plus propres pour les conduire à la fin glorieuse qu'il leur avait destinée.

Mais comment secondons-nous les desseins de Dieu ? Nous avons beau souffrir, nous ne sommes pas moins attachés au monde que si nous n'y trouvions que des plaisirs ; lorsqu'il nous arrive quelque disgrâce, nous ne pensons qu'à relever nos espérances abattues. Ce courtisan disgracié, au lieu de profiter de son malheur, cherchera dans son esprit des ressources pour en sortir, et travaillera plutôt au rétablissement de sa fortune qu'à la réforme de sa vie : ce malheureux, à qui la mort a enlevé l'objet de ses passions criminelles, au lieu de s'attacher

désormais à une beauté plus solide, s'entretiendra du souvenir de celle qu'il a perdue, ou projettera dans son cœur de nouvelles intrigues semblables à ces Sodomites obstinés qui, frappés d'un aveuglement soudain dans l'emportement de leurs passions, cherchaient encore, dit l'Écriture, au milieu des ténèbres, la porte de la maison qu'ils avaient voulu enfoncer, pour accomplir leur exécrable dessein. Il y en a qui se répandent à toute heure dans de vaines plaintes sur leur malheur, qui grossissent et multiplient les peines qu'ils endurent par une délicatesse de sensibilité, et qui voudraient passer pour les plus malheureux d'entre les hommes, artifice d'une vanité subtile, qui cherche des sujets de distinction jusque dans des disgrâces humiliantes.

Il y en a d'autres, dit saint Augustin, qui se plaignent de l'injustice du siècle, qui s'emportent contre les auteurs des maux qu'ils endurent, qui s'en prennent à la rigueur de leur destinée et au malheur de leur sort, car c'est ainsi qu'ils parlent ; jusque-là que, quand ils ne verraient de toutes parts que des sujets d'abaissement et de tristesse pour eux, ils aimeraient encore mieux s'abandonner à leur désespoir et se former des espérances vaines, toujours flottantes sur l'incertitude des choses humaines, que de tirer de leur douleur des motifs de conversion et de pénitence : *Fluctuantes et errantes potiusquam confidentes Deo, ut his ignoscat.*

On pourrait les comparer à ces marchands avares que l'intérêt arrache au sein de leurs familles pour aller chercher au travers de mille périls une fortune qu'ils ne sauraient trouver dans le repos. Ils s'embarquent pleins de confiance sur le plus infidèle de tous les éléments ; une tempête imprévue brise leur vaisseau contre un rocher ; tous leurs projets semblent renversés ; mais au moindre vent favorable, toutes leurs espérances évanouies renaissent ; l'inconstance des flots de la mer, dont ils viennent de faire une si cruelle épreuve, ne leur paraît plus si terrible ; et quelque serment qu'ils aient fait pour ne plus s'y confier, ils ne laissent pas de s'y abandonner encore. Que si un second malheur les réduit au même état qu'auparavant, au lieu de se rebuter pour toujours des trahisons d'un élément si perfide, ils recueilleront encore les débris de leur naufrage, et s'embarqueront enfin jusqu'à ce qu'ils aient perdu l'espérance de s'enrichir avec la vie : *Fluctuantes, et errantes, potiusquam confidentes Deo.* Vous les avez frappés, ô mon Dieu, disait le Prophète, mais vos coups ne les ont point touchés ; vous les avez humiliés et terrassés, mais ils se sont révoltés contre vos lois ; leur cœur s'est plus endurci que la pierre, et ils n'ont pas voulu revenir à vous : *Percussisti eos, et non doluerunt ; attrivisti eos, et noluerunt accipere disciplinam ; induraverunt facies suas super petram, et noluerunt reverti.* (Jer., V, 3.) Ils étaient criminels dans la prospérité, par leur orgueil, par

leur faste, leur impudence, leur sensualité, leur mollesse, leurs débauches : ils deviennent encore plus coupables dans l'adversité par leurs murmures, leurs blasphèmes, leurs emportements, et leur obstination dans le péché. Avant que votre main charitable les eût frappés, il y avait du moins quelque espérance de conversion pour eux : c'était des malades qui n'avaient point encore essayé de remèdes, mais que peut-on se promettre en leur faveur après les efforts inutiles que vous avez faits pour les ramener ? et quel espoir de guérison pour eux, lorsqu'ils font des poisons mortels des remèdes les plus efficaces ? Les médecins abandonnent leurs malades dans ces rencontres : Dieu en fait autant de ces sortes de pécheurs : il les livre au dérèglement de leurs passions ; il leur rend ces richesses, ces honneurs, ce crédit, cette santé, qu'il leur avait ôtés : on leur applaudit ; on les félicite dans ce changement de leur fortune, et l'on ne voit point que c'est là le dernier comble de leur malheur ; que la mesure de leurs iniquités est remplie, et qu'il n'est rien de plus funeste que cette paix trompeuse, dont la douceur achève de les perdre : car malheur au pécheur qui prospère dans l'iniquité, dit l'Écriture. Un pécheur heureux ; un pécheur à qui tout réussit ; un pécheur qui voit croître ses biens, ses amis, ses honneurs, en même temps qu'il augmente le nombre de ses crimes, ah ! l'état funeste et déplorable que celui-là ! Ne leur envions point, dit le Prophète, ces suites fatales de leurs désordres ; et que l'espérance de partager leur bonheur apparent ne nous rende pas complices de leur malignité : *Noli æmulari in malignantibus.* (Psal. XXXVI, 1.) Levons, avec le secours de la foi, le voile qui nous cache le mystère terrible de leur endurcissement : entrons dans les secrets de cette Providence sévère qui les abandonne ; touchés de compassion à la vue de leur misère, travaillons sérieusement à nous en garantir, en nous faisant un fonds de patience qui ne nous manque jamais dans les afflictions ; car il se trouve assez d'âmes qui soutiennent avec fermeté les premiers coups ; mais pour peu que la main de Dieu les redouble, leur courage s'abat, et perdant le mérite de leur constance passée par une déliance secrète, elles disent en elles-mêmes, comme cet autre affligé : *Nonne tacui ? nonne dissimulavi, et venit super me indignatio ?* (Job, III, 26.) Ne me suis-je pas tu ? n'ai-je pas dissimulé ; et l'indignation de Dieu en est-elle moins venue sur moi ? Il leur arrive à peu près la même chose qu'à ces disciples dont il est parlé dans l'Évangile. Ils s'en allaient en Emmaüs trois jours après la mort du Sauveur, s'entretenant de ce qui s'était passé dans Jérusalem, de l'animosité des prêtres contre Jésus-Christ, des circonstances de sa passion douloureuse : mais ils ne disaient rien de sa résurrection glorieuse, ou s'ils en parlaient, ce n'est que pour témoigner qu'ils ne l'espèrent presque plus : *Et ecce sperabamus, quia*

ipse redempturus esset Israel. (Luc., XXIV, 21.) Nous espérions, disent-ils, qu'il rachèterait le peuple d'Israël : cependant il y a trois jours que ces choses sont passées : *Et ecce tertia dies est, quod hæc facta sunt.* (Ibid.) Ils n'en disent pas davantage ; et un reste de confiance, qui se défend encore dans leur âme, ne leur permet pas de dire que leurs espérances sont tout à fait trompées : mais leur abattement le dit pour eux, et ne laisse que trop deviner leur sentiment. Les rapports des femmes de Jérusalem passent dans leur esprit pour des visions qui les épouvantent, au lieu de les rassurer : Jésus-Christ est au milieu d'eux, et ils ne le connaissent pas ; figure admirable de ce qui se passe dans une âme que l'affliction jette dans l'abattement. Elle parle de la grandeur de ses maux ; elle exagère le nombre de ses souffrances : mais elle ne dit rien des récompenses qui lui sont promises, ni d'une résurrection qu'elle doit attendre. J'avais espéré, dit-elle dans le fond de son cœur, que Dieu me délivrerait des peines que je souffre, de cette pauvreté qui m'accable, de cette maladie qui me consume ; et il y a si longtemps que je suis dans ce misérable état, sans avoir reçu de soulagement. *Et nunc super omnia tertia dies est, quod hæc facta sunt* : peut-être ne le dit-elle pas ouvertement ; mais ses plaintes, ses larmes, ses gémissements, le disent au défaut de ses paroles : que si quelque personne éclairée de l'esprit de Dieu se présente pour la consoler dans ce moment, tout ce qu'on lui peut dire des espérances d'une éternité bienheureuse ne la touche point ; et peu s'en faut qu'elle ne traite tout cela de songes et de chimères ; Jésus-Christ est à ses côtés sous la forme de ses ministres ; mais la tristesse lui ferme les yeux et l'empêche de le reconnaître.

Parlez, ô mon Dieu, mais de cette voix divine qui embrasait le cœur de ces deux disciples, et dites à ces âmes consternées et abattues : *Nonne oportuit Christum pati, et ita intrare in gloriam suam ?* (Luc., XXIV, 26.) N'a-t-il pas fallu que Jésus-Christ souffrît pour entrer dans sa gloire ? et vous prétendez le suivre dans le ciel, sans passer par le chemin qu'il vous a marqué ! Ménageons, mes frères, ces gages précieux de l'amour de notre Dieu pour nous ; faisons servir les souffrances de contre-poids à ce penchant malheureux qui nous emporte vers la terre ; et lorsque le monde nous offrira ses douceurs pour nous attirer, opposons-lui ses amertumes pour nous en détacher. Combien de voyages fatigants, de maladies douloureuses, de dangers inévitables, de séparations cruelles, de pertes sensibles, de soins fâcheux, d'obligations incommodes, de conjonctures affligeantes ? le détail même en serait ennuyeux ; que sera-ce de le souffrir ? On n'est pas plutôt sorti d'un embarras, que l'on se trouve engagé dans un autre : la fin de celui-là donne commencement à un nouveau ; et lorsqu'après beaucoup de peine nous avons

acquis quelque repos d'esprit, c'est un calme qui ne fait que paraître, et qui s'évanouit dans un moment : car enfin, de se promettre une paix entière dans le monde, c'est se flatter. Le roi m'honore de ses bonnes grâces, disait autrefois ce superbe favori d'Assuérus; il me comble tous les jours de ses bienfaits : je tiens le premier rang dans son empire; cependant, au milieu de l'abondance où je suis, il me semble que je ne posséderai rien, tant que je verrai Mardochée assis aux portes du palais. *Et cum hæc omnia habeam, nihil me habere puto, quandiu videro Mardochæum Judæum sedentem ad foras regias* (*Esther*, V, 13); figure, où tous les hommes du siècle sont représentés, et qui nous apprend qu'au milieu de leurs plus grandes prospérités, il y a toujours quelque chagrin secret, qui en empoisonne la douceur, et qui leur en ôte la jouissance : que s'il se trouvait une félicité parfaite et sans mélange, l'esprit humain est si borné, qu'il ne saurait en jouir. L'expérience nous apprend que lorsqu'il manque de dé plaisirs véritables, il s'en fait d'imaginaires; et que par des prévoyances bizarres, et des craintes importunes, il se rend souvent misérable, lorsqu'il devrait être le plus heureux. N'espérons donc pas de nous voir plus satisfaits dans la suite, que nous l'avons été jusqu'ici; si nous devons jouir d'un véritable repos dans ce monde, nous avons assez vécu pour le trouver; et puisqu'il n'est pas encore venu, ne nous flattons pas qu'il vienne jamais. Nous attendrons toujours de l'avenir, des changements avantageux dans notre condition : mais notre vie ne fera que se consommer dans cette attente. S'il nous survient des disgrâces, nous y serons d'autant plus sensibles, que nous avons espéré d'être heureux; et, s'il nous arrive quelques avantages temporels, l'accomplissement de nos premiers desseins ne fera que nous en inspirer de plus grands; ainsi nous ne ferons que tourner comme de misérables aveugles autour d'un cercle de projets qui se succéderont les uns aux autres jusqu'à ce que la mort en vienne trancher le cours, parce que telle est la nature des biens de cette vie, qu'ils allument la cupidité qu'ils semblent devoir éteindre : méprisons donc ce monde, conclut le grand saint Augustin, pendant qu'il passe, et n'attendons pas que le temps de le mépriser soit passé avec lui : soyons sensibles aux misères de cette vie; je le veux, pourvu qu'elles nous en fassent naître un véritable dégoût : pleurons sur les fleuves de Babylone, mais que ce soit à la vue de cette Jérusalem céleste dont ils nous séparent : *Super flumina Babylonis illic flevimus et sedimus, dum recordaremur Sion* (*Psal.* CXXXVI, 1); parce qu'en même temps que nos afflictions nous feront tourner les yeux vers le ciel, la félicité, que nous espérons d'y posséder, nous donnera du courage pour souffrir les peines de cette vie.

SECOND POINT.

C'est un principe de la morale que les

ORATEURS SACRÉS. XXXVIII.

moyens qui nous conduisent à une fin changeant en quelque sorte de nature pour participer à la sienne. Ainsi les joies malheureuses du siècle, qui d'elles-mêmes sont des biens, deviennent pourtant des maux à l'égard de l'enfer, où elles entraînent les pécheurs. Les afflictions et les peines de cette vie, qui sont des maux en effet, deviennent aussi des biens par rapport au ciel, où elles conduisent ceux qui en savent faire un bon usage.

De là vient que le Sauveur du monde, voulant relever ses apôtres de l'abattement où la prédiction des maux qu'ils devaient souffrir les avait jetés, ne leur dit rien autre chose, si ce n'est que leur tristesse se changerait bientôt en joie : *Tristitia vestra vertetur in gaudium* (*Joan.*, XVI, 20); il en use de la sorte quelques jours avant son Ascension glorieuse; et, pour adoucir d'avance la douleur d'une séparation si cruelle, il leur promet qu'elle ne serait pas longue, et que, pourvu qu'ils lui fussent fidèles, ils auraient bientôt la consolation de le revoir : *Modicum, et videbitis me.* (*Joan.*, XVI, 16.) De là vient que l'apôtre saint Paul nous exhorte, non-seulement à souffrir les tribulations avec patience, mais à vivre toujours dans la joie, que nous doit donner l'espérance : *Spe gaudentes* (*Rom.*, XII, 12), etc., conseil dont il nous donnait lui-même un exemple bien touchant, lorsqu'il s'écriait : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra* (*II Cor.*, VII, 4); bien loin de succomber à la tristesse dans les tribulations que je souffre, je succombe en quelque sorte sous l'abondance des consolations intérieures que Dieu me donne, et mon cœur n'est pas assez vaste pour contenir les mouvements de joie qui le transportent; car qui pouvait inspirer à ce grand apôtre des sentiments si contraires à la nature, si ce n'est cette image vive et animée de l'éternité bienheureuse qu'il avait à la vérité toujours devant les yeux, mais qui ne lui était jamais plus présente que dans les tribulations.

Que ne puis-je vous tracer ici une légère peinture de ce bonheur ineffable que Dieu promet aux justes affligés ! que ne puis-je tirer un moment le voile qui nous cache ce Dieu de majesté, tel qu'il est, dans le trône de sa gloire, environné d'un million d'anges et de saints qui le comblent de bénédictions ! que les disgrâces de cette vie vous paraîtraient avantageuses lorsque vous les verriez si glorieusement récompensées ! que vous aimeriez une pauvreté suivie de tant de richesses, des souffrances terminées par tant de plaisirs, et des abaissements couronnés par tant d'élévation ! Mais comment pourrais-je vous exprimer ce qui nous est même impossible de concevoir ? Car, dit saint Augustin, réunissez dans un seul objet toutes les beautés des créatures; ce ne sera jamais la félicité des saints; car, si c'était cette félicité, dit ce Père, vous ne l'auriez pas imaginée, puisqu'il est impossible qu'elle tombe dans l'esprit de l'homme.

Quelques rayons de la gloire béatifique éclatent sur le corps de Jésus-Christ transfiguré sur le Thabor, et voilà saint Pierre tout transporté, tout hors de lui-même; l'excès de la joie lui trouble le jugement; il parle sans ordre, sans réflexion, sans connaissance : *Nesciebat quid diceret.* (Luc. IX, 33.) Il veut bâtir un tabernacle pour Jésus, pour Elie, pour Moïse; mais il ne pense point à lui, pour nous apprendre qu'une âme chrétienne est bien pénétrée de l'espérance de ce bonheur ineffable qu'elle espère de posséder dans l'autre vie, elle se met peu en peine de l'état où elle se trouve dans celle-ci.

C'est donc à nous, mes frères, à réveiller notre foi dans toutes les afflictions qui nous arrivent, afin qu'à la faveur de ses lumières nous puissions découvrir les trésors renfermés dans ces souffrances bienheureuses dont les mondains ne connaissent pas le prix, et qui en effet n'ont rien que de rebutant quand on ne les considère que par rapport aux sens et à la nature. Elle nous fera voir cette foi pénétrante et éclairée, qui fait subsister en nous les choses que nous espérons et qui nous rend présents les biens futurs et invisibles. Elle nous fera voir, dis-je, le ciel attaché à cette calomnie, à cet affront, à ce mépris, à cette infirmité; et, voyant un bonheur éternel inséparablement uni avec ces maux passagers, nous embrasserons les uns avec joie, afin d'acquérir et de mériter l'autre.

Il n'y a point de solide consolation dans les souffrances que celle-là. Lorsque ce misérable voit tant de biens dissipés par le faste, par les débauches et par les sensualités des grands, au même temps qu'il manque des choses les plus nécessaires à la vie; qui le peut consoler dans cet état, si ce n'est l'espérance de jouir des richesses éternelles dans le ciel, pendant que ces riches impitoyables n'auront pas une goutte d'eau pour étancher la soif dévorante qui les consummera? Lorsque cette veuve opprimée essuie à la porte d'un juge inflexible, les outrages d'un domestique insolent qui lui refuse jusqu'à la triste consolation de se plaindre de sa misère; qui la peut soutenir dans une épreuve si dure, que les promesses de celui qui vengera un jour les larmes des affligés, et qui se nomme tant de fois le protecteur des veuves et des pupilles? Lorsque ce mendiant pressé de la faim et de la soif, dans une nudité aussi honteuse que cruelle, se voit presque foulé par ces équipages magnifiques, dont les ornements superflus seraient capables de l'entretenir pendant toute sa vie; comment se consolera-t-il, si ce n'est en espérant que son âme sera portée quelque jour par les anges dans le ciel, pendant que ce mortel superbe sera traîné par les démons dans l'enfer? Lorsque cet homme, naturellement timide et modeste, qui, se déliant toujours de lui-même, ne se produit qu'avec crainte, incapable de réduire son esprit à ces bassesses indignes qui attirent la protection des grands; ennemi de

ces sollicitations importunes qui arrachent si souvent les récompenses dues au vrai mérite; odieux au monde par des manières qui n'y sont plus en usage; trop généreux et trop sincère pour réussir dans un siècle où la probité et la bonne foi ne sont plus que de vains noms : quand cet homme, dis-je, se voit sacrifié par l'intérêt, reculé par la faveur, obscurci par l'envie, supplanté par la cabale; quel serait son recours s'il n'avait travaillé que pour un monde qui n'aime après tout que ceux qui lui ressemblent, et qui ne récompense jamais la vertu s'il ne la voit altérée par le mélange de ses vices? Non, mes frères, toutes les consolations qui ne sont pas fondées sur les vues de la foi n'ont rien qui puisse véritablement soulager une âme affligée. Il n'y avait que de la vanité et de l'illusion dans la constance des païens; tous les efforts de leur superbe philosophie ne leur donnaient tout au plus que les dehors de la patience; et leur cœur était d'autant plus déchiré par la douleur qu'il n'osait se soulager par des gémissements et des plaintes : mais un chrétien fortement convaincu de sa religion, qui s'est accoutumé dès longtemps à considérer toutes choses dans les vues de la foi, qui découvre des caractères de réprobation répandus, pour ainsi dire, sur ces grandeurs, ces richesses, ces plaisirs qui font la félicité du monde; qui voit des gages de la gloire éternelle dans ces abaissements, dans ces persécutions, dans ces misères qui l'environnent; avec quel indifférence, pour ne pas dire avec quelle horreur pensez-vous qu'il regarde ces fausses caresses du monde; et avec quelle résignation, ou plutôt avec quelle joie, ne reçoit-il pas ces coups favorables d'une main qui le console au moment même qu'elle le frappe? *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt.* (Psal. XXII, 4.) Dieu me tiendra compte de ce mépris que je souffre, de cette raillerie que je dissimule, de ce ressentiment que j'étouffe, de cette confusion que j'embrasse, de ce rebut que j'essuie, de ce froid que j'endure : c'est l'expiation de mes offenses : c'est le prix du ciel. En faut-il davantage pour adoucir les plus grandes amertumes? les consolations des hommes endorment la douleur pour un temps; mais celle-ci en adoucit l'amertume jusque dans sa source; et quoiqu'elle nous laisse quelque sentiment de nos maux pour exercer notre patience, elle remplit le fond de notre âme d'une joie intérieure qui lui fait dire avec le Prophète : O mon Dieu ! vous avez épanoui et dilaté mon cœur : *In tribulatione dilatasti mihi.* (Psal. IV, 2.) Il en est tout au contraire de ceux qui souffrent pour satisfaire des passions criminelles; la voie de l'enfer est souvent plus épineuse pour eux que celle du ciel même, et leur damnation leur coûte plus de peines qu'il n'en faudrait pour les sauver : car, dans les traverses que Dieu leur suscite pour vaincre leur obstination ou pour la consumer, quel soulagement peuvent-ils avoir? S'ils étaient dans la

grâce de Dieu, ils se consoleraient avec lui des mauvais traitements qu'ils reçoivent de la part des hommes; et s'ils étaient heureux, selon le monde, ses douceurs et ses caresses, toutes trompeuses qu'elles sont, leur donneraient du moins quelques plaisirs passagers qui leur tiendraient lieu de félicité; mais étant tout à la fois dans la disgrâce de Dieu et dans celle des hommes, troublés au dedans par les remords d'une conscience qui les bourrelle, affligés au dehors par les persécutions qui leur surviennent, ne pouvant tourner leur cœur obstiné vers Dieu qui les invite à revenir à lui, et soupirant malgré eux en secret pour un monde qui les fuit et qui les méprise; sans consolations ni humaines ni célestes; n'est-ce pas là un commencement d'enfer, et leur cœur en proie à mille passions qui s'entrechoquent et qui le déchirent avec violence, n'est-il pas une image de ce désordre affreux qui règne dans ce lieu d'horreurs et de ténèbres : *Ubi nullus ordo, sed sempiternus horror habitat.* (Job, X, 22.) Ah! misérable ambitieux qui vois tous tes vains projets d'établissement et de fortune renversés pour jamais; tu voudrais bien maintenant te défaire de cette ambition malheureuse qui te tourmente pour te défaire en même temps des cruelles agitations qu'elle te cause; mais comment pourras-tu vaincre dans un moment une passion de tant d'années? Si, la regardant comme un obstacle à ton salut, tu travaillais à la surmonter dans cette vie, tu ne manquerais pas de grâces puissantes pour en venir à bout; mais parce que tu ne la considères que comme un obstacle à ton repos, que tu t'y es aveuglément abandonné, pendant que tu as eu le moindre rayon d'espérance de la satisfaire, et que tu ne la combats que pour mettre fin à ton désespoir, Dieu ne permettra pas que tu en triomphes, il punira ton ambition par ton ambition même, et il se servira de la violence de tes désirs pour en châtier le dérèglement. Le pécheur, dit le Prophète, avait pris la malédiction comme un vêtement dont il pourrait se débarrasser quand il le voudrait, et elle a pénétré comme l'eau jusque dans ses entrailles et jusque dans la moelle de ses os comme l'huile : *Induit maledictionem sicut vestimentum, et intravit sicut aqua in interiore ejus, et sicut oleum in ossibus ejus.* (Psal. CVIII, 18.) Tu suivais sans scrupule les mouvements d'une cupidité aveugle qui t'emportait vers les honneurs, te flattant de l'espérance d'une paix chimérique, après l'accomplissement de tes desseins, ou d'une retraite tranquille s'ils étaient traversés? Que n'as-tu point fait pour arriver à ton but? toujours inquiet, chagrin, rêveur, tu as pressé, veillé, sollicité; enfin, rien ne t'a réussi; mille contretemps fâcheux ont traversé tes projets; un moment t'a ravi le fruit presque mûr de tant de travaux; enfin, tu commences d'ouvrir les yeux; tu vois que tu n'es point fait pour être heureux dans le monde; tu prends la résolution de l'abandonner. Mais qu'arrive-t-il? c'est que ton ambition te suit jus-

que dans le fond de ta solitude; ne trouvant plus de matière qui l'occupe au dehors, toute sa violence se tourne contre toi-même, et au milieu du calme apparent dont tu jouis, tu es plus troublé et plus agité que lorsque ta passion se soulageait par les intrigues et le tumulte du siècle : *Induit maledictionem sicut vestimentum et intravit sicut aqua in interiore ejus, et sicut oleum, etc.*

Regardons, avec une compassion mêlée d'horreur, ces victimes infortunées des passions mondaines et profanes, et travaillons sérieusement à faire un usage plus doux et plus utile de nos souffrances. Hélas! disait l'apôtre saint Paul, les peines que nous souffrons peuvent-elles être comparées à la gloire qu'elles nous méritent? Il eût fallu, dit saint Augustin, une éternité de maux pour une éternité de biens; mais quand est-ce que notre bonheur eût commencé, si nos misères n'eussent jamais fini? Dieu a bien voulu se contenter d'une vie aussi courte que la nôtre pour nous y éprouver; il y a mêlé même une infinité de douceurs parmi quelques amertumes, pour s'accommoder à notre faiblesse. Au lieu de nous plaindre de la longueur de nos peines, nous devrions le remercier sans cesse de ce qu'il a voulu attacher une félicité sans bornes à des afflictions si passagères. Ne regardez pas où vous marchez, dit le même Père, mais où vous allez; la voie que vous suivez est pénible, il est vrai, mais elle conduit au ciel. Ce qui conduit au ciel peut-il être pénible? le chemin vous semble long; mais, quand vous serez une fois arrivé au terme, vous verrez que tout ce qui se passe est bien court à l'égard de l'éternité : *Hoc modicum longum nobis videtur cum agitur, cum finitum fuerit, tunc sentiemus quam modicum fuerit.* Attendez donc avec patience, dit l'apôtre saint Jacques, le moment auquel Dieu viendra vous couronner : *Patientes igitur estote, fratres, usque ad adventum Dei.* (Jac., V, 8.) Vous êtes ce grain de blé qui doit pourrir dans la terre avant que de porter des fruits. Il faut que vous semiez dans les larmes pour recueillir dans la joie. Le laboureur, continue le même apôtre, sème avec confiance, quoiqu'il semble perdre son grain en le semant. Les campagnes ont beau se couvrir de neiges et de glaçons, il espère toujours que le temps de la moisson viendra, que la terre lui rendra un compte fidèle de cette semence précieuse qu'il lui a confiée, et qu'elle conservera toute sa vertu sous les monceaux de neiges où elle est ensevelie : *Ecce agricola expectat pretiosum fructum terræ, patienter ferens donec accipiat temporaneum et serotinum.* (Jac., V, 7.) Ainsi, âmes chrétiennes, ne vous affligez pas si vous êtes quelque temps sans recueillir le fruit de vos peines : les disgrâces ne manqueront pas de survenir; Dieu retirera de vous ces consolations sensibles dont il entretenait la faiblesse de votre dévotion naissante; vous vous trouverez dans des sécheresses et des dégoûts dont votre ennemi se servira pour vous jeter dans la dé-

fiance : mais si dans cet hiver de la grâce, s'il m'est permis de parler ainsi, vous avez toujours le temps de la moisson devant les yeux, vous ne tomberez jamais dans l'abattement : les coups de la main de Dieu vous affermiront au lieu de vous ébranler ; vous découvrirez dans vos souffrances les véritables caractères des prédestinés ; et Dieu, vous ayant prédit que tous ses élus seraient persécutés, la moitié d'une prédiction si avantageuse vérifiée vous fera attendre sans crainte l'accomplissement de l'autre.

Après tout, sans recourir aux lumières de la foi, notre propre intérêt doit nous obliger à souffrir avec patience ; et les murmures d'un homme qui s'empporte dans l'affliction sont un moindre soulagement qu'une résignation véritable, puisqu'elle est toujours accompagnée de repos et que l'impatience est toujours pleine de trouble. Ce pauvre impatient et ce pauvre soumis sont également pauvres ; mais avec cette différence qu'outre que l'un gagne le ciel par sa pauvreté, il est tranquille et dans la paix, et l'autre avec l'enfer qu'il mérite par ses murmures, est plein d'agitation et de tristesse. Quel bonheur pour nous, que l'usage le plus parfait de nos souffrances soit en même temps la plus douce consolation que nous y pouvons trouver, et que ce remède ne soit pas moins agréable qu'il est salutaire ! Appliquons-le donc à tous nos maux : regardons toutes les disgrâces qui nous surviennent comme autant de voix qui nous disent : Tu n'es pas pour ce monde ; c'est le ciel qui est ta patrie. Contemplez, dit saint Chrysostome, les anges qui vous admirent et le Sauveur du monde qui vous découvre ses plaies et qui semble vous crier du haut de sa gloire : Voyez ce que le ciel me coûte ; c'était mon héritage, je l'ai acheté de tout mon sang ; c'était mon domaine, et j'y suis entré comme dans un pays de conquête ; il m'était dû par toute sorte de justice, et je l'ai emporté par force et par violence ; tous les saints que vous voyez à ma suite, ne sont devenus les compagnons de ma gloire qu'après l'avoir été de mes souffrances ? Si vous voulez entrer dans cette troupe glorieuse, il faut que vous portiez les mêmes caractères que les autres et que vous combattiez patiemment sur la terre, pour être couronnés avec moi dans le ciel.

SERMON LXXV.

POUR LE JOUR DU SAINT-SACREMENT.

Prononcé dans l'église des religieuses du Saint-Sacrement, le premier jour de l'Octave.

Homo quidam fecit cœnam magnam. (Luc., XIV.)

Un homme fit un grand banquet.

L'Eglise, qui combat sur la terre, est l'image de celle qui triomphe dans le ciel, et nous pouvons découvrir dans l'une, au travers des ombres de la foi, les mêmes traits que nous espérons de voir dans l'autre, parmi les splendeurs de la gloire. Mais c'est surtout dans cette grande solennité que nous remarquons les rapports de l'é-

pouse qui, comme une colombe gémissante, pleure dans cet exil l'absence de son époux, avec celle qui célèbre les noces de l'Agneau dans le banquet éternel des bienheureux. En effet, mes frères, quand je vois les autels parés de leurs plus riches ornements ; la fumée de l'encens remplir les temples ; toutes les bouches des orateurs chrétiens ouvertes pour rendre un tribut de louanges à Jésus-Christ, et toute la pompe du siècle servir d'ornement à ce triomphe annuel que la piété des fidèles érige à la mémoire du grand et inestimable bienfait de l'Eucharistie ; il me semble que ce riche spectacle retrace dans tout le monde chrétien ces belles et pompeuses images que nous lisons de la céleste Jérusalem dans l'*Apocalypse*. Nous y voyons l'Agneau immolé qui reçoit l'honneur, la bénédiction et la gloire d'un million d'adorateurs prosternés la face contre terre devant le trône de ses miséricordes. Nous entendons retentir les airs de ce cantique immortel que chante la troupe innombrable de ceux qui sont marqués du signe de cet Agneau mystérieux : *Saint, saint, saint, trois fois saint*. Nous reconnaissons les vingt-quatre vieillards, qui mettent leurs couronnes à ses pieds, dans les rois chrétiens et les plus augustes princes de l'Eglise, qui se dépouillent de leur grandeur et s'humilient devant ce Dieu anéanti : et enfin nous découvrons même les anges de la terre dans les vierges sacrées, qui, se couvrant, pour ainsi dire, la face de ces ailes mystérieuses de la religion, avec lesquelles elles ont pris le vol au-dessus du monde, disputent avec les anges du ciel à qui rendra le plus d'hommages au Roi de gloire : *Et adorent eum omnes angeli ejus. (Heb., I, 6.)*

A la vue de ce ravissant objet je me sens comme saisi de ce beau mouvement qui transporta le prophète Balaam, lorsque, regardant du haut d'une montagne le peuple choisi sous des tentes magnifiques, marchant sous la conduite de Dieu même à la terre promise, et voyant briller à la tête du camp cette pompe sacrée et religieuse qui ornait le tabernacle d'alliance où Dieu rendait ses oracles, il s'écria : *Que les tentes de Jacob sont belles ! elles ressemblent à des allées de cèdres plantés sur le bord des eaux... Il n'y a point d'idole dans Jacob, ni de simulacre en Israël*. Et le peuple chrétien est le seul adorateur du vrai Dieu. Changez donc, comme ce prophète, la malédiction en bénédiction, vous qui êtes poussés par le prince des ténèbres, blasphémant contre le Dieu d'Israël. Disparaissez, monstres sortis du sein des abîmes, disciples de l'ange apostat, qui envie au Verbe fait chair sur la terre l'hommage de l'adoration qu'il lui refusa dans les cieux. Hérésiarques malheureux, dont la bouche a scandalisé l'Eglise par des blasphèmes exécrables ; qui réduisez à des ombres et à des figures la présence réelle de Jésus-Christ sur nos autels, et nous accusez de placer l'idole dans le lieu saint, quand nous lui rendons l'hommage de nos adorations. Disparaissez, dis-je, dans cette

grande solennité, principalement instituée pour faire à ce divin sacrement une réparation publique des outrages qu'il a reçus de ses ennemis; car il était juste, dit le saint concile de Trente, qu'il y eût un temps marqué pour célébrer la mémoire d'une merveille qui est le mémorial de toutes les autres, et que la vérité victorieuse de l'erreur, foudroyée par les anathèmes de l'Eglise, parût comme dans un jour de triomphe, afin que ses adversaires, à la vue de tant de splendeur et au milieu de la joie universelle du peuple chrétien, ou se cachent chargés de honte et frémissant de rage, ou que, tirant un saint repentir d'une salutaire confusion, ils ôtent enfin de leurs yeux le voile qui les aveugle : *Decuit victricem veritatem, hunc de mendacio triumphum agere, ut adversarii ejus in conspectu tanti splendoris, et in tanta universæ Ecclesiæ lætitia positi, aut fracti et debilitati tabescant, aut pudore affecti, et confusi aliquando resipiscant*

J'ai cru, mes frères, devoir seconder par mes faibles efforts le zèle des vierges du Seigneur, consacrées à l'adoration perpétuelle du sacrement de nos autels, et qui, distinguées avec tant de gloire des épouses de Jésus-Christ par ce beau nom, célèbrent avec tant de pompe ce grand mystère de notre foi. J'ai cru, dis-je, devoir répondre à leur zèle en vous donnant, dès l'entrée de ce discours, une haute idée de ce grand banquet auquel l'Eglise invite tous ses enfants dans l'Evangile de ce jour : *Homo quidam fecit cœnam magnam*. Je vous représenterai dans la première partie l'excellence de ce grand festin de l'Eucharistie; et dans la seconde je vous marquerai les différentes dispositions que nous devons y apporter. Chastes épouses de l'Agneau, qui, fidèles à le suivre partout où il va, lui rendez de continuels hommages dans ce sacrement, obtenez-moi la grâce de traiter un si grand sujet avec une dignité qui lui réponde : demandons cette grâce au Saint-Esprit par l'intercession de Marie en lui disant : *Ave, Maria*.

PREMIER POINT.

Ce n'est pas sans dessein que le Saint-Esprit nous a fait au livre d'Esther une peinture si riche de ce grand et magnifique festin que fit le roi Assuérus aux grands de sa cour et à tout son peuple. Cette figure nous représente le banquet de la gloire dans lequel Dieu abreuve la troupe innombrable des élus d'un torrent de délices, et le festin de l'Eucharistie dans lequel il nourrit les chrétiens de sa chair adorable. Dieu est infiniment magnifique dans l'un et dans l'autre, puisqu'il y épuise les trésors infinis de son amour pour les hommes, et qu'il les change, pour ainsi dire, en autant de dieux, ou en les nourrissant de sa chair divine, ou en les couvrant des rayons immortels de sa divinité. Or, le festin de l'Eucharistie est institué pour nous conduire au festin de la gloire, et nous mangeons la chair de l'Agneau sans tache immolé sous les voiles du sacrement, pour nous rendre dignes de contem-

pler sans voile ce même Agneau glorifié sur son trône.

On peut regarder la religion chrétienne comme un grand tableau dont Dieu a ébauché les premiers traits dès le commencement du monde. Il en a tracé le dessin dans la création du premier homme, où l'incarnation du Verbe, l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, le sacrifice du Calvaire, et les plus augustes mystères de notre religion sont représentés; ensuite il en a formé des linéaments plus distincts, en se manifestant aux saints patriarches dans des visions prophétiques où il leur a fait voir en esprit le jour du Seigneur, et ce Messie adorable dont ils ont été les plus éclatantes figures. Ce grand dessein de la sagesse de Dieu, commencé d'une manière si admirable dans la loi naturelle, s'est avancé et accru dans la loi écrite, où parmi cette multitude de figures, toutes rayonnantes des lumières de la vérité dont elles étaient les ombres, l'on peut découvrir l'éclat des premières couleurs qui ont donné une forme distincte à cette ébauche confuse. Mais, dans la loi de grâce, la Sagesse incréée, qui, comme parle l'Ecriture, s'était fait comme un jeu de cette riche variété de merveilles qu'elle a créées dans l'univers, s'est appliquée tout entière à perfectionner ce grand ouvrage de la religion chrétienne sur le modèle qu'elle en avait tracé dans ses pensées éternelles. Mais enfin, ce ne sera que dans la gloire où Dieu, mettant, pour ainsi parier, la dernière main à ce riche tableau, le fera paraître avec toute la régularité de ses traits, toute la beauté de ses couleurs, et tous les ornements dont l'assemblage merveilleux fera l'admiration de tous les saints.

Ce progrès insensible des ombres aux figures, des figures à la réalité, et de la réalité encore couverte de voiles à cette même réalité sans ombres, sans figures et sans voiles, se remarque surtout dans l'adorable Eucharistie. Dès les premières années du monde le grand prêtre Melchisédech la figura dans le sacrifice mystérieux du pain et du vin. Cette pluie de la manne descendue du ciel, qui nourrit le peuple de Dieu pendant quarante ans, l'a rendue plus reconnaissable. L'Agneau que les Israélites mangeaient tous les ans avec tant de solennité, en a été une représentation plus visible. Ce festin de la nouvelle loi nous a été plus clairement marqué dans les sacrifices de l'ancienne, où l'on voyait les pains de proposition, la chair des victimes immolées, les liqueurs de l'huile et du vin avec les parfums précieux qui répandaient l'odeur de suavité, et tout cet appareil visible de religion qui en faisait passer l'esprit par les sens dans l'âme des peuples, la vérité, couverte de tant d'ombres et de figures, plus claires les unes que les autres, est enfin sortie du sein de la Synagogue. L'Agneau, qui ôte les péchés du monde, tant de fois figuré et représenté aux Juifs, a été enfin donné aux chrétiens dans le sacrement de nos autels : s'il y retient encore les voiles du sacrement, c'est que

nous marchons dans cette vie par la foi, dont l'obscurité est inséparable, et que les nuages n'en peuvent être dissipés que dans le grand jour de la gloire : mais enfin, le même Jésus régnant et triomphant dans le ciel est le même que nous adorons et recevons dans l'Eucharistie. Ce chef de tous les prédestinés, qui répand ses divines influences sur tous les membres de son corps, soit qu'ils règnent ou qu'ils combattent, les nourrit dans la patrie et dans l'exil, et comme sa présence visible fait le banquet sans fin des bienheureux dans le ciel, sa présence invisible dans l'Eucharistie fait le festin continu des parfaits sur la terre.

Comme Jésus-Christ fait tous les saints par une communication de sa sainteté, il fait tous les bienheureux par une participation de sa félicité ; représentez-vous le soleil qui, en éclairant le monde, en fait toutes les beautés et les richesses ; qui forme l'or, les perles et les diamants ; qui peint les fleurs, jaunit les moissons, mûrit les fruits, nourrit les plantes, émaille les campagnes, et anime toute la nature de cette lumière féconde qui embellit l'univers. Voilà ce que fait Jésus-Christ dans la Jérusalem céleste. L'Agneau, dit saint Jean, est comme une lampe divine qui éclaire cette cité sainte : *Lucerna ejus est Agnus.* (Apoc., XXI, 23.) Ce sont les rayons réfléchis de ce Soleil de justice qui, répandus sur tous les bienheureux selon les divers degrés de mérite et de grâce qu'ils ont reçus, brillent en mille jours différents sur cette troupe glorieuse, et forment cette riche et mystérieuse variété de pierres précieuses qui entrent dans sa couronne. Voilà ce que fait le Sauveur dans l'adorable Eucharistie : il y fait germer le lis des vierges, les roses des martyrs, le laurier immortel des docteurs sacrés : il orne la robe de l'épouse d'une brillante diversité de grâces et de vertus, et forme ce beau mélange de couleurs qui se varient sur le plumage de cette colombe, selon les divers aspects qu'elle reçoit de l'astre divin qui l'éclaire et l'anime.

L'humanité de Jésus-Christ dans le ciel est comme un nuage tout rayonnant des splendeurs de la divinité, qui en tempère l'éclat pour le rendre visible aux élus et leur laisse contempler, comme au travers d'une glace lumineuse, le divin objet de leur félicité, parce que la sagesse divine est, disent les Pères, comme un miroir qui représente la divinité avec toutes ses perfections, et dans lequel Dieu se contemple avec cette complaisance éternelle qui fait la félicité méfiable dont il jouit lui-même. Or, ni l'ange ni l'homme, sans sortir des bornes de leur nature, n'étaient pas capables de voir Dieu dans cette image éblouissante et insoutenable de sa divinité, et l'éclat de cette majesté infinie, en se découvrant aux yeux d'un homme mortel, serait comme un coup de foudre qui réduit en poussière celui qu'il éclaire : *Nemo videbit me et vivet.* (Exod., XXXIII, 20.) Il a donc fallu, mes frères, que Dieu fit un miracle incompréhensible pour

élever l'homme jusqu'à la communication de cette connaissance de lui-même, qui fait son éternel bonheur. Il a fallu, dis-je, que Dieu trouvât dans les secrets de sa sagesse un moyen pour associer l'homme à sa félicité par une participation de sa lumière divine, et que toute sa puissance concourût avec sa sagesse pour former dans l'homme une capacité surnaturelle de seconder les desseins de sa miséricorde. Ce secret incompréhensible, c'est le mystère de l'Incarnation ; c'est notre nature revêtue du soleil qui, en se couvrant d'un voile, permet à nos faibles regards de le contempler. Pendant les jours de sa chair, ce divin soleil fut éclipsé aux yeux des hommes, et la nuée épaisse qui le couvrait ne leur laissait voir que quelques rayons passagers de la divinité dans ses vertus et dans ses miracles : mais, après sa résurrection, son humanité glorifiée est comme un voile tout rayonnant de la divinité qui l'enveloppe, et au travers duquel tous les saints contemplent et voient intuitivement la lumière de Dieu dans cette lumière réfléchie : *In lumine tuo videbimus lumen.* (Psal. XXXV, 10.)

Or, mes frères, ce que Jésus-Christ est dans le ciel à l'égard de tous les bienheureux, il l'est dans l'Eucharistie à l'égard de tous les justes. Il est cette viande invisible dont ils se nourrissent dans cette vallée de larmes et qui les fait vivre de la foi dans cette vie, jusqu'à ce que cette trace de lumière qui les guide dans cette voie de ténèbres se change dans un jour parfait. C'est au travers de ce voile adorable dont le vrai Moïse se couvre pour tempérer l'éclat de ses splendeurs, que les vrais Israélites contemplent autant qu'ils le peuvent la majesté de Dieu sans être opprimés par le poids de sa gloire. C'est dans ce mystère que l'âme juste, faisant ployer toute la force de l'entendement sous le joug de la foi la plus soumise, et ensevelissant toutes les lumières de la raison dans cet abîme couvert d'une nuit épaisse, c'est là, dis-je, que l'âme se perdant heureusement se retrouve elle-même avec un accroissement de lumières divines et surnaturelles qui la récompensent avec usure des clartés humaines et naturelles qu'elle a sacrifiées.

Souvenez-vous, mes frères, de cet heureux aveuglement dont saint Paul fut frappé dans cette chute d'où il se releva pénitent après être tombé pécheur. Une nuit épaisse couvrit pendant trois jours les yeux de cet apôtre pendant que Jésus-Christ lui révélait dans leur plus grand jour tous les mystères de sa religion, et versait, pour ainsi dire, comme un fleuve de vie, toutes les richesses de la vérité dans ce vaisseau d'élection. C'est à peu près ce qui se passe à l'égard des âmes qui reçoivent Jésus-Christ avec une foi vive. Les épaisses écailles de l'ignorance et de la faiblesse humaine tombent de leurs yeux ; les vérités divines leur paraissent dans ce jour favorable qui en dissipe tous les doutes ; elles jouissent comme les Israélites d'une lumière pure pendant que les

Egyptiens sont couverts de ténèbres; la soumission de leur foi leur mérite la grâce qui en dissipe les obscurités et les ombres; elles sont comme un essai de la vision béatifique, où elles voient Dieu, non au travers d'un nuage et comme en énigme, mais face à face et tel qu'il est; elles voient briller parmi cette nuit profonde et sacrée de la foi ces rayons célestes qui mettent les témoignages de Dieu dans toute leur évidence; elles sont comme transportées aux portes de la Jérusalem céleste; elles suivent, dit saint Augustin, la douceur d'un son mélodieux qui les conduit en esprit jusqu'au tabernacle du Dieu vivant; elles recueillent avec une sainte avidité les gouttes de ce torrent de volupté dont Dieu abreuve les bienheureux dans le ciel et console de temps en temps les justes sur la terre; elle ramasse les miettes du banquet des saints dont elles anticipent les délices, et, dans le transport de leur joie, elles s'écrient avec le Prophète : *O Seigneur, combien est grande la douceur ineffable que vous cachez dans ce divin sacrement, aux âmes qui vous craignent !*

Heureuse destinée des chrétiens d'être dans une religion qui non-seulement leur promet de si hautes récompenses après cette vie, mais qui leur en fait faire l'épreuve même dès celle-ci ! Heureux de servir un Dieu qui leur fait un bonheur commencé de cette Eucharistie qui les conduit au bonheur consommé, qui parmi les peines de combat mêle les douceurs de la victoire, qui fait pleuvoir des viandes délicieuses et une manne divine dans le désert; qui découvre à ceux qui marchent vers la terre promise quelques-uns des plus beaux fruits qu'elle porte; qui leur donne et qui leur fait manger, sous le voile du sacrement de nos autels, ce pain des anges qu'ils doivent manger avec eux sans voile dans le banquet des bienheureux : *Eundem panem angelorum quem modo sub sacris speciebus edunt, absque ullo velamine manducant.* (Conc. Trid.)

Voilà, mes frères, le grand festin que le père de famille a préparé pour nous adoucir les peines de cet exil : *Homo quidam fecit cœnam magnam.* (Luc., XIV, 16.) Il se sert de notre voix pour vous inviter à sa table : les ministres du Seigneur vous disent de sa part que les noces de l'Agneau sont préparées, et que la salle du festin vous est ouverte : *Misit servum suum, dicere invitatis ut venirent, quia jam parata sunt omnia.* (Luc., XIV, 17.) L'Eglise vous tend les bras et vous présente son sein dans l'Eucharistie; cependant la table du Seigneur demeure déserte et abandonnée, et les rues de Sion pleurent de ce que le plus souvent personne ne se présente à la solennité. J'entends au fond de vos cœurs ces froides excuses que la parabole de l'Evangile met à la bouche des conviés qui refusent d'assister au festin : *Villam emi...* (Luc., XIV, 18), *juga boum emi...* (Luc., XIV, 19) *uxorem duxi.* (Luc., XIV, 20.) L'embaras des affaires, l'établissement d'une famille, les engagements d'une passion, les devoirs d'une charge, les égarements de l'ambition,

les charmes de la volupté, les soins de l'avarice, une tiédeur criminelle, un faux respect, une hypocrisie scrupuleuse, une infidélité secrète, toutes ces épines du siècle qui étouffent la semence des bons désirs, rendent nos exhortations inutiles et sont les prétextes malheureux dont vous vous servez pour couvrir votre indévotion et votre éloignement de la sainte table : *Rogo te, habe me excusatum.* (Luc., XIV, 18.) Malheureux que nous sommes ! attachés aux douceurs trompeuses et mensongères de ce monde, nous nous sévrons nous-mêmes de cette viande divine. Nous laissons la source d'eau vive pour aller puiser une eau bourbeuse dans les citernes des créatures. Après que Jésus-Christ a épuisé toute l'étendue de sa puissance et toutes les inventions de son amour pour se transformer dans cet aliment céleste, nous ne répondons à ses empressements paternels que par de lâches excuses et d'indignes prétextes. Vous avez quitté la maison de votre père, pour vous égarer dans ces régions perdues, où la tempête de vos passions vous a jetés : vous avez consumé la portion de votre héritage en abusant de tant de grâces que vous avez reçues du ciel; vous n'avez rien refusé à vos désirs criminels de tout ce qu'ils vous ont demandé : appauvris des biens spirituels et temporels, l'objet du mépris des hommes et de l'indignation de Dieu, vous traînez une vie importune parmi les remords de votre conscience, les suites malheureuses de vos passions et les fléaux dont Dieu vous frappe ou pour consommer votre endurcissement, ou pour opérer votre conversion. Lassés dans la voix de l'iniquité, toujours dévorés par la soif insatiable de la cupidité dont vous n'avez fait qu'irriter l'ardeur en voulant l'apaiser par les eaux bourbeuses et corrompues des créatures; fatigués de tout ce que le monde a de plus attrayant où vous n'avez trouvé que du vide après en avoir fait l'essai; sentant à toute heure sortir du sein de vos plaisirs le dégoût qui les empoisonne jusque dans leur source; vous tournant de tous côtés pour trouver quelque repos sur le lit de vos langueurs, vous enviez la sale nourriture des animaux immondes dont vous êtes l'esclave; et vous périssez de faim dans une terre étrangère pendant que les serviteurs de votre père jouissent dans sa maison des délices et de l'abondance de sa table. Ah ! retournez au Père des miséricordes à l'exemple de cet enfant prodigue dont vous avez suivi les égarements; donnez aux anges qui se réjouiront de votre conversion la joie de vous voir assis avec eux à la table où vous êtes appelés; faut-il que les serviteurs du père de famille vous traînent comme par force dans la salle du banquet ? *Compelle intrare* (Luc., XIV, 23); faut-il que l'Eglise vous menace de ses anathèmes et de ses excommunications pour vous forcer de prendre ce lait divin qu'elle vous présente avec tant d'amour dans l'Eucharistie ? Au lieu que Dieu mit autrefois un ange avec un glaive de flamme à la porte du paradis terrestre pour en fermer l'entrée à l'homme coupable, il faudrait

au contraire qu'il y eût un ange exterminateur à la porte des temples, pour frapper de mort ceux qui refuseraient de participer à ce festin céleste. Tremblez, chrétiens tièdes et négligents ; craignez que Dieu ne vous punisse à l'heure de la mort en vous ôtant la consolation de recevoir ce pain des anges pour lequel vous avez eu tant de dégoût pendant votre vie. Jésus-Christ présent sur nos autels étend les bras tout le jour vers vous, comme il s'en plaint dans Isaïe sans que vous daigniez répondre à ses sollicitations pressées ; et vous laissez passer les plus grandes solennités, sans vous approcher de ce grand sacrement. Mais tremblez encore davantage, profanateurs indignes de ce sacrement adorable.

Je vous ai marqué l'excellence du festin céleste de l'Eucharistie pour exciter en vos âmes le désir de vous en approcher : considérons dans les cérémonies qui accompagnaient la manducation de l'agneau pascal, les dispositions avec lesquelles nous devons manger l'agneau sans tache, immolé sur nos autels.

SECOND POINT.

Après que Moïse eût opéré devant Pharaon et toute sa cour ces prodiges étonnants qui précédèrent la délivrance du peuple de Dieu ; qu'il eût prescrit aux Israélites les cérémonies qu'ils devaient observer dans la manducation de l'agneau pascal et qu'il eût préparé tout le peuple à sortir de la servitude des Egyptiens, il leur dit ces paroles : *Habebitis hunc diem in monumentum, et celebrabitis eum solemnem Domino in generationibus vestris cultu sempiterno. (Exod., XII, 14.)* Permettez-moi, chrétiens, de m'écrier avec le Prophète : *Seigneur, vous êtes véritablement le Dieu qui fait des prodiges, et il n'y a point d'autre Dieu que vous !* Car qui ne doit admirer la sagesse de notre Dieu qui, voulant captiver l'entendement humain sous le joug de la foi, a pris soin de nous préparer une religion par des voies si au-dessus de nos pensées que la seule considération de ce qu'elles ont d'extraordinaire et de peu propre à tomber dans l'esprit de l'homme, est suffisante pour nous convaincre que Dieu seul en est l'auteur ? Voulant assujettir toutes les nations de la terre à la foi de Jésus-Christ, il a choisi un peuple auquel il n'est rien arrivé qu'en figure ; un peuple dont la vocation, l'origine, le progrès, la servitude, la délivrance, les victoires et les défaites, l'élévation et la chute, n'ont été que l'histoire de tout ce qui se passe invisiblement dans le peuple spirituel des chrétiens qu'il avait en vue, afin que tous les peuples du monde pussent voir dans ce peuple figuratif, comme dans un miroir fidèle, une preuve éternelle de la religion chrétienne, dont il a été l'ébauche.

Mais comme l'Eucharistie est le mémorial de toutes les merveilles de Dieu et le mystère de notre foi qui la met à de plus grandes épreuves, mystère où rien ne frappe les sens, où tout est spirituel et invisible, où la captivité de l'entendement est sans réserve et où

la foi divine ne reçoit aucun secours de la raison humaine, la providence de Dieu a pris soin de la rendre d'autant plus remarquable dans la figure qu'elle paraît simple dans la réalité, afin que, remontant à l'origine de ce grand sacrement, nos esprits frappés des grands prodiges qui l'accompagnèrent ployassent avec moins d'effort sous le joug de la parole divine.

En effet, rien ne fortifie davantage une âme chrétienne dans la foi, que de penser qu'en recevant la chair de l'Agneau sans tache elle mange l'agneau pascal des Israélites ; que cette pâque sacramentale, qui était la plus grande solennité des Juifs, est encore la plus grande fête des chrétiens ; que, depuis tant de siècles, l'Eucharistie subsiste, ou dans la vérité, ou dans l'image ; que l'obligation indispensable de la recevoir a passé de siècle en siècle jusqu'à nous ; que toutes les années de la loi évangélique et mosaïque ont été principalement marquées par cette grande célébrité ; que les mêmes choses qui font l'objet de notre piété pendant ce saint temps ont occupé tout ce qu'il y a eu de vrais fidèles, et qu'enfin nous accomplissons, même sans y penser, la prophétie renfermée dans ces paroles : *Habebitis hunc diem in monumentum, et celebrabitis eum solemnem Domino in generationibus vestris cultu sempiterno. (Ut sup.)*

J'ai cru, mes frères, devoir entrer dans la seconde partie de ce discours par des réflexions propres à renouveler notre foi, qui est le fondement de toutes les dispositions que nous devons apporter à la sainte table ; dispositions que je trouve marquées et figurées d'une manière tout admirable dans les cérémonies mystérieuses, avec lesquelles les Juifs mangeaient l'agneau pascal, la plus mémorable et la plus éclatante figure de l'Eucharistie. Considérons donc ce que c'est que manger la chair de ce divin Agneau, en véritable Israélite, le bâton à la main, les reins ceints, avec les laitues amères, en sortant d'Egypte. Cette grande et solennelle amnistie accordée aux fidèles est un renouvellement de la pâque, un passage de la vie à la grâce, de la servitude à la liberté. Ainsi les âmes les plus saintes, qui reçoivent en d'autres temps l'Eucharistie, comme un festin délicieux, doivent dans ce jour y mêler les laitues amères de la contrition, et faire une communion pénitente, avec tous les Israélites, sortant de la terre de captivité.

Premièrement, nous devons manger la chair de l'Agneau, le bâton à la main, comme des voyageurs qui vont de la terre au ciel, d'Egypte à la terre promise, de l'exil à la patrie. Une image bien sensible de cet état d'exil et de passage, où nous sommes sur la terre, est le genre de vie qu'ont mené les anciens patriarches, habitants toujours sous des tentes, tantôt vers l'orient, tantôt vers l'occident, sans se faire aucun domicile arrêté. De là vient que leur postérité fut longtemps captive en Egypte ; et qu'après la délivrance du peuple juif, il erra quarante ans dans le désert, jusqu'à ce que Dieu l'eût mis

en possession de la terre promise; pour nous apprendre que cette vie n'est qu'une captivité, qu'un voyage, qu'un exil, où nous devons toujours soupirer pour la liberté, le terme et la patrie.

Quand le peuple de Dieu fut établi dans cette terre coulante de lait et de miel, il célébrait tous les ans la fête des tabernacles, sortant des villes pour habiter à la campagne, sous des pavillons mystérieux, qui marquaient à tous les vrais Israélites qu'ils n'ont point de demeure fixe sur la terre, et que dans les états de la vie les plus doux et les plus tranquilles, ils doivent avoir toujours devant les yeux cette terre bien heureuse, où Dieu abreuve ses saints d'un torrent de délices.

Cette vérité leur était bien vivement représentée, lorsqu'ils mangeaient tous les ans l'agneau pascal le bâton à la main, avec promptitude, *festinant*, comme des voyageurs qui se hâtent de partir d'Egypte, de quitter le monde pour le ciel. De là vient que la plus grande solennité de la religion chrétienne et mosaïque, nous est exprimée par le mot de *Phase*, c'est-à-dire, un passage de la servitude à la liberté, du péché à la grâce, de la vie à l'immortalité. C'est pour cela qu'un vaillant chef du peuple de Dieu ne choisit pour combattre les Philistins, entre ses soldats, que ceux qui, après avoir passé par des lieux secs et arides, ne s'arrêtèrent point comme les autres sur le bord du fleuve, pour étancher leur soif commodément, et avec sensualité, mais qui se contentèrent de prendre de l'eau dans le creux de leurs mains, et de se désaltérer en passant; parce que ceux-là sont véritablement propres à conquérir le royaume du ciel, et à vaincre les ennemis du salut, qui usent en passant des choses temporelles, autant qu'il en faut seulement pour soulager les besoins de la nature, et pour achever le voyage pénible de l'exil à la patrie.

Or, si nous devons nous regarder en tout temps comme des voyageurs sur la terre, il est certain que cette image de notre état présent doit se présenter plus vivement à notre esprit, au temps de la communion, lorsque, mangeant le pain des anges, et la manne du ciel, nous sortons, pour ainsi dire des limites du monde et des bornes de notre nature; lorsque nous avons au dedans de nous le gage de la résurrection éternelle, et le germe divin de l'immortalité, qui se conservera dans la pourriture et dans le tombeau pour en faire sortir nos corps à la fin des siècles; lorsque, nourris de la chair adorable de Jésus-Christ, nous sommes appelés aux noces de l'Agneau, dans la compagnie des bienheureux, et assis à la table du Seigneur, dans le banquet éternel de la félicité; lorsque nous goûtons les douceurs spirituelles dans leur propre source, que nous sommes plongés dans ce fleuve de délices, dont l'inondation réjouit la cité de Dieu; et que, pour me servir des termes de saint Léon, la méditation des divins mystères est comme un palais vaste et délicieux, où l'âme juste se promène

dans les jardins de l'Epoux, toute parfumée des fleurs odoriférantes de sa grâce; c'est alors que l'Eucharistie est véritablement pour nous cette terre coulante de lait et de miel, si souvent promise aux Israélites errants dans le désert de cette vie: elle est la grappe du raisin que Caleb apporta de cette terre bienheureuse, pour en faire connaître le prix et l'excellence au peuple de Dieu, et l'animer au désir de sa conquête. N'est-ce pas ce qui nous est marqué dans ces paroles de Jésus-Christ, lorsqu'après avoir pris lui-même la coupe qu'il présenta à ses disciples, il leur dit qu'il ne boirait plus de ce fruit de vigne, qu'il ne fût monté à son Père: pour nous faire entendre qu'il est dans ce sacrement adorable, le raisin exprimé, d'où sort ce vin délicieux, qui enivre les saints dans la gloire, après avoir réjoui les hommes sur la terre, et une goutte de ce torrent de volupté, où le Sauveur dans sa gloire se plonge au même temps qu'il en abreuve ses élus. Saintes saillies du Prophète, semées comme des traits de flamme dans les psaumes sacrés! transports de l'amour divin si vivement exprimés dans le livre des *Cantiques*! plaintes amoureuses de la colombe gémissante dans cette vallée de larmes, qui demande des ailes pour voler au sommet de la montagne! qu'êtes-vous autre chose, que l'image d'une âme sainte après la communion; lorsque, sentant rallumer sa soif par cette eau vive qui rejaillit jusqu'à la vie éternelle, elle soupire comme un cerf altéré vers la fontaine de vie? C'est donc dans ces heureux moments que nous devons nous regarder véritablement comme des voyageurs et des exilés sur la terre; lorsque voyant le ciel de si près, nous sentons mieux le poids de la chair qui nous en sépare; lorsque nous avons, comme parle le Prophète, un pied dans la Jérusalem céleste; et que, nous trouvant à l'entrée de cette cité sainte, nous sommes retenus par les liens et la prison du corps, qui nous arrêtent dans l'exil, à la vue même de notre patrie; lorsque nous entendons par les oreilles de la foi le cantique des bienheureux, qui nous invitent à partager leur félicité; que dans ce profond silence de l'âme, où elle est seule avec Dieu, nous suivons, dit saint Augustin, la douceur d'un son mélodieux, qui nous conduit au tabernacle du Dieu vivant; et que, nous voyant si près de ce rivage céleste, où tendent nos espérances, nous sentons de vives impatiences d'arriver au port: c'est alors, dis-je, que nous devons manger l'Agneau pascal, le bâton à la main, tout prêts à sortir de ce monde, à laisser cette Egypte infortunée, où nous avons passé par tant de tribulations; c'est alors que, jouissant d'un Dieu caché et invisible dans le sacrement, nous devons faire de saints efforts pour déchirer en quelque sorte le voile qui le dérobe à nos yeux, et pour briser le mur de division qui nous en sépare.

Mais, pour nous rendre capables de ces divins transports, il faut manger cet Agneau sans tache, les reins ceints: *Sic autem co-*

medetis illum, renes vestros accingetis. (Exod. XII, 11.) L'Eucharistie est le pain des anges, qui ne doit pas être profané par les animaux immondes. Il faudrait avoir une pureté angélique pour recevoir dignement cette viande céleste; mais, comme nous portons le trésor inestimable de la grâce dans des vases de boue, il nous est impossible de les purifier, de telle sorte qu'ils soient dignes de recevoir le Dieu de la pureté même; il faut que nous trouvions dans l'Eucharistie même la blancheur et la beauté de l'âme et du corps qui nous est nécessaire, et que la vertu de ce divin sacrement perfectionne de plus en plus en nous cette disposition qui nous oblige à nous ceindre les reins, et à mortifier en nous la concupiscence pour manger l'Agneau de pureté qui la doit éteindre.

Oui, mes frères, ce vice dont le seul nom ne doit pas blesser les oreilles des épouses de Jésus-Christ; ce vice, qui change les hommes en bêtes, doit éloigner ceux qui en sont souillés, d'un sacrement qui transforme les hommes en anges; mais l'âme, qui, guérie par la pénitence des plaies honteuses qu'elle a reçues, en porte une confusion salutaire au pied des autels, y recevra le don d'une chasteté pénitente avec le bienfait inestimable de l'Eucharistie. La chair sensuelle d'Adam, infectée par le venin que la morsure du vieux serpent y a laissé, trouvera, dans la chair crucifiée de Jésus-Christ un antidote souverain pour guérir le corps du péché, qui appesantit l'âme. Vous vous plaignez avec saint Paul de ce démon opiniâtre qui vous persécute; vous demandez à Dieu qu'il vous délivre de cet ange de Satan, dont les attaques importunes vous fatiguent; la tristesse vous abat, parce que des illusions impures vous obsèdent, et que l'infirmité de votre chair vous conduit à toute heure aux bords du précipice; quel remède contre une tentation si humiliante; surtout si vous avez été blessé dans le combat, et si les cicatrices honteuses de vos plaies répandent encore la mauvaise odeur du scandale? quel remède, dis-je, si ce n'est de vous ceindre étroitement les reins, par la mortification de vos sens, par la fuite des occasions prochaines et dangereuses, par la sainte humiliation de la pénitence; et dans cet état manger la chair de cet Agneau sans tache, qui achèvera de vous purifier, et d'effacer peu à peu les taches que les eaux de la piscine salutaire n'auront pas entièrement lavées? Car malheur à nous si nous défendions l'usage du remède aux plus infirmes. Ceux qui sont dans une parfaite santé n'ont pas besoin de médecin, dit Jésus-Christ : *Non opus est valentibus medico.* (Matth., IX, 12.) Mettez-vous, comme la Chananéenne, au nombre de ces animaux, auxquels on ne donne pas le pain des enfants, mais que l'on souffre néanmoins sous les pieds de la table, et à qui on permet de recueillir les miettes qui en tombent. Imitez la conduite de Madeleine, lorsque, toute souillée des taches et de la lèpre de ce péché honteux qui vous fait rougir, elle

cherche le Sauveur du monde au milieu d'un festin; mais, après l'avoir trouvé, elle se tient derrière lui : *Stans retro secus pedes ejus.* (Luc., VII, 38.) Elle est prosternée et abattue en sa présence, n'osant lever les yeux sur sa personne sacrée; elle ne lui parle que par ses sanglots et par ses larmes. Vous voyant couverts d'ordure et d'impureté, ayez, comme saint Pierre, de la répugnance à vous laisser laver les pieds par ce Dieu de majesté et de gloire, qui trouve des taches mêmes dans ses anges; mais, connaissant le besoin indispensable que vous avez de ce sacrement, qui rend purs ceux qui sont immondes, témoignez, aussi bien que cet apôtre, encore plus d'ardeur à le recevoir, que vous n'avez de confusion à vous en approcher. Ayez une sainte horreur de cette lèpre immonde, dont vous êtes tout couverts; mais ayez encore plus de confiance dans la miséricorde de celui, qui peut vous guérir avec une seule parole. Jetez-vous dans cette fontaine de grâces, dont les eaux divines lavent les plus impurs, sans rien perdre de leur netteté : car, comme les rayons du soleil luisent sur la boue, sans se salir, et tirent les plus belles fleurs, aussi bien que les plus riches trésors de la corruption de la terre, et des immondices de la mer, l'Eucharistie fait quelquefois sortir les chastes colombes des eaux impures de Babylone; et les larmes, dont un cœur contrit et humilié détrempe ce pain de douleur, donnent aux vrais pénitents une blancheur et une pureté, qui, comme parle le Prophète, *passent la neige de l'innocence.* Allez donc, pécheurs, puiser dans les sources du Sauveur, qui vous sont ouvertes, les eaux salutaires de la grâce; la piscine de la pénitence emporte la tache du péché; mais l'Eucharistie seule peut rendre à l'âme toute sa blancheur. Qu'un faux respect et un dégoût criminel ne vous éloignent jamais de la sainte table; souvenez-vous de ce qui est rapporté dans l'Exode, lorsque les Israélites, dégoûtés de la manne, et murmurant contre Moïse, désirèrent avec avidité de se rassasier d'une autre viande. Dieu, les abandonnant au dérèglement de leurs désirs, fit pleuvoir, avec abondance, des caillies dans leur camp; mais ils en avaient encore la chair dans la bouche, dit l'Ecriture, que la colère du Seigneur s'alluma contre eux, en leur envoyant des serpents de feu qui leur faisaient des plaies honteuses et secrètes dont plusieurs de ces séditeux moururent; de sorte que le lieu, où ils furent ensevelis, fut appelé le sépulcre de la concupiscence, pour conserver un monument éternel d'un châtement si mémorable. Le dégoût de la manne, qui figurait l'éloignement de l'Eucharistie, est ordinairement suivi du désir des plaisirs sensuels, et de la tentation de ce vice, qui, comme un serpent de feu, s'insinue parmi les fleurs, et répand avec son venin un feu infernal qui dévore l'âme et le corps. Voulez-vous guérir parfaitement des plaies humiliantes et

cachées, que vous en avez reçues ? jetez les yeux sur ce serpent d'airain ; que le vrai Moïse expose aux regards de votre foi dans le désert de cette vie : approchez-vous avec confiance de ce divin sacrement, vous sentirez couler dans vos âmes une rosée céleste, qui tempérera les ardeurs de la concupiscence ; comme les enfants que Nabuchonosor fit précipiter dans la fournaise, vous marcherez au milieu de ses flammes, sans qu'elles touchent seulement à vos cheveux et à vos vêtements.

Il faut l'avouer, mes frères, le monde est rempli de serpents de feu et de tentateurs subtils, qui par des replis tortueux s'insinuent dans les âmes, et soufflent de toutes parts le poison et les étincelles de l'impureté : mais le saint usage de l'Eucharistie vous fera marcher sur le serpent et le basilic, fouler aux pieds le lion et le dragon, sans en être offensés. Dieu est ma force et mon refuge ; je ne craindrai point les assauts de la chair avec sa défense ; et la table qu'il m'a préparé, me servira de rempart contre les attaques de tous mes ennemis : pécheur, qui m'écoutes, et qui, nouvellement sorti du limon impur de la volupté, entends à toute heure la voix flatteuse des plaisirs, qui tiraient saint Augustin par la robe, et qui lui disaient : *Augustin, comment pourras-tu vivre sans nous ?* veux-tu fermer l'oreille pour jamais à ces sirènes dangereuses ? demande cette grâce avec une foi vive à Jésus-Christ dans la communion ; prends ce moment précieux de salut, pour lui demander de toutes les entrailles de ton cœur, avec Salomon, le don précieux de la chasteté, que lui seul peut tirer des trésors infinis de sa miséricorde ; trempé de tes larmes, pénétré d'une douleur vive et profonde de tes fautes, dis lui avec l'Eglise : O libérateur d'Israël, qui avez déployé la force de votre bras, pour tirer votre peuple de la captivité de Pharaon, venez briser les chaînes de cette passion impérieuse qui me domine, et rompez les liens de cette habitude criminelle dont je suis l'esclave ; dissipez le charme funeste dont la créature a fasciné mes sens, et faites briller à mes yeux les attraits de cette beauté éternelle seule digne de notre amour. Découvrez-moi, Seigneur, l'état déplorable d'un cœur qui gémit sous la pesante servitude de la volupté, les désordres que cause dans une âme ce feu qui consume, dit le Saint-Esprit, la piété jusque dans sa racine : faites-moi voir la triste et malheureuse fin, où se réduisent ces attaches infortunées, et ces écueils funestes, où tant d'âmes périssent ; les dissensions dans les mariages, la discorde dans les familles, des éclats scandaleux dans le monde, un repentir éternel, un dérangement général dans tout l'ordre de la vie, une interruption de toutes les bonnes œuvres, une extinction entière de la foi, la perte des biens, de la réputation, de la santé ; une corruption de toutes les facultés de l'âme, et une plaie répandue sur toute la conscience, dont souvent on ne revient jamais. *Quis usque*

ad perditionem devorans, et omnia eradicans genimina (Job, XXXI, 12.)

Mais, afin que le sacrement de l'Eucharistie produise cette guérison merveilleuse dans les pécheurs nouvellement convertis, il faut qu'ils le joignent avec la vertu du sacrement de la pénitence, et qu'ils mangent la chair de l'Agneau avec les laitues amères. Ici, mes frères, permettez-moi de faire admirer la conduite de l'Eglise, toujours également éloignée d'une sévérité excessive, et d'une trop molle indulgence pour les pécheurs : elle concilie les sentiments opposés ; elle ordonne la profonde humiliation de la pénitence dans l'usage de l'Eucharistie ; elle joint l'amertume de la contrition avec la sensibilité de la dévotion. Puisque nous touchons une matière délicate, qui partage les guides des âmes, permettez-moi, mes frères, de vous faire remonter aux premiers siècles de l'Eglise, et de vous rapporter un beau trait de la vie de saint Cyprien, qui nous fera connaître que les vrais pasteurs ont toujours tenu le milieu entre ces deux extrémités de rigueur et de facilité également dangereuses.

Pendant les persécutions qui s'élevèrent contre l'Eglise, tous les fidèles n'avaient pas le courage de confesser Jésus-Christ dans les tourments : plusieurs d'entre eux, qui n'étaient pas assez fermes pour chercher la mort ou l'exil, crurent qu'ils pouvaient acheter des tyrans une exemption de sacrifier aux idoles, qui satisfît en quelque sorte à leur conscience, sans être obligés d'exposer leurs biens, leur liberté et leur vie. Ils se tiraient avec une somme d'argent de la nécessité, ou de trahir leur foi par un culte sacrilège, ou de la confesser par un généreux martyre ; et ils recevaient des ministres préposés pour faire exécuter les édits des empereurs païens ; ils en recevaient, dis-je, un écrit qui les mettait à couvert de leur cruauté. Ces ménagements dans la foi n'ont jamais été approuvés dans l'Eglise. Saint Cyprien, qui du fond de son désert avait les yeux sur son troupeau avec la vigilance d'un véritable pasteur, arma toute la force de son zèle et de son éloquence contre ces apostats déguisés de la foi, qui la trahissaient ouvertement par ces ménagements indignes, contraires à l'esprit de l'Evangile, et aux paroles expresses du Sauveur, quand il dit, *que celui qui n'est pas pour lui est contre lui*. Or, ces exemptions achetées des païens donnèrent lieu à un autre abus qui n'était pas moins dangereux, et dont le remède, qu'y apporta ce saint évêque, éclaircira le point de discipline que je traite, à savoir, la conduite que les pasteurs doivent observer à l'égard des grands pécheurs, pour leur donner la paix, et les recevoir à la sainte table avec les précautions nécessaires. Lorsque l'on tirait les confesseurs de Jésus-Christ des prisons, pour les mener au supplice, les déserteurs de la foi, qui étaient tombés dans la persécution, ou qui étaient échappés aux tourments par ces lâches artifices, venaient se jeter aux pieds de ces généreux athlètes

de Jésus-Christ, pour leur demander la paix ; ces martyrs pleins de charité et de compassion pour leurs frères tombés, se confiant dans les mérites du sang de Jésus-Christ, et de celui qu'ils allaient répandre pour lui, accordaient à ces pénitents une amnistie par écrit, qui a été la première origine des indulgences ; mais ces pardons n'étaient donnés que sous la condition qu'ils seraient ratifiés par les évêques et les pasteurs, qui, après un sérieux examen de la qualité des crimes, imposaient des pénitences conformes, et ne recevaient les pécheurs à la communion de l'Eglise qu'après lui avoir pleinement satisfait. Ces amnisties accordées par les martyrs formèrent deux partis opposés : les uns par trop de sévérité voulaient que, sans avoir aucun égard à ces indulgences, on ôtât toute espérance de paix, et qu'on interdît absolument l'approche de la sainte table à ceux qui avaient apostasié ; les autres, se jetant dans une extrémité contraire, prétendaient que l'on devait réconcilier à l'Eglise tous ceux qui se présentaient pour demander la paix. Saint Cyprien, auquel les partisans des deux opinions écrivirent diverses fois dans son exil, ne voulut rien décider que la paix ne fût rendue à l'Eglise, et qu'avec le conseil des autres évêques d'Afrique ; mais, quand il fut rétabli sur son frône épiscopal, ils condamnèrent unanimement l'hérésiarque *Novat*, défenseur du sentiment sévère, sans néanmoins trop pencher du côté de l'indulgence ; mais tenant ce juste milieu, où la vérité se trouve aussi bien que la vertu, ils ne voulurent pas priver les pénitents du fruit des amnisties, que les martyrs, allant au supplice, leur avaient accordées ; et ils ne crurent pas que ces pardons dussent les exempter entièrement des rigueurs de la pénitence, avant que d'être admis à la communion. Voilà, chrétiens, quels furent dans tous les temps l'esprit et la conduite de cette tendre et sage mère, toujours prête à recevoir ses enfants, quand ils reviennent sincèrement à elle, agissant toujours par l'esprit de son divin Epoux, plein de miséricorde pour les pécheurs : elle veut que, pour sortir de l'Egypte, ils mangent la chair de l'Agneau, mais en même temps elle leur commande d'y joindre les laitues amères ; elle désire que ce pain des anges devienne pour eux un pain de larmes, qu'ils n'en savourent, pour ainsi parler, la douceur salubre, qu'avec un saint tremblement ; qu'en assistant à ce banquet sacré ils se souviennent qu'ils ont été des enfants prodigues ; que le souvenir de leurs péchés soit présent à leur esprit, lorsque Jésus-Christ au fond de leur âme leur fait entendre une voix consolante qui leur en promet le pardon ; afin que la vertu salubre de ce divin sacrement, appliquée par les sentiments de leur componction, sur toutes les plaies de leur âme, leur en donne une guérison parfaite : *Cibabis nos pane lacrymarum.* (Psalm. LXXIX, 6.)

Le sang de Jésus-Christ, qui coule dans tous les sacrements, ne donne une blancheur parfaite aux âmes pénitentes, que dans

l'Eucharistie, lorsqu'elles mêlent l'amertume de la componction avec la tendresse de la dévotion, qu'elles suivent les mouvements de la charité, sans sortir du néant de l'humilité, qu'elles vont chercher le Sauveur du monde au milieu de ce banquet céleste, à la vue des anges et des hommes, comme *Madeleine* convertie ; mais qu'elles se tiennent derrière lui, sans oser, pour ainsi dire, lever les yeux en sa présence ; qu'elles ne lui parlent que par leurs gémissements et par leurs larmes ; qu'en goûtant les consolations intérieures, que Jésus-Christ verse dans leurs âmes, elles reconnaissent qu'elles en sont tout à fait indignes. Vous l'avez dit, ô Seigneur, les fleurs ne doivent pas être jetées sous les pieds des animaux immondes, et le pain des enfants ne doit pas être donné aux chiens. Les grands pécheurs ne devraient pas prétendre à ces douceurs ineffables, que vous faites goûter aux âmes pures et innocentes à votre sainte table, mais lorsque, par un excès de votre miséricorde, non-seulement vous faites rentrer ces criminels en grâce, mais que vous leur donnez le baiser de paix, et que dans cette fête de réjouissance, qui se fait au ciel par les anges, sur un pécheur qui fait pénitence, vous faites une profusion de vos grâces en sa faveur au sacrement de l'Eucharistie, que vous lui faites rendre sa première robe, que vous faites tuer le veau gras, que vous lui faites remettre l'anneau au doigt, et que vous lui donnez des marques de tendresse et d'amour que vous refusez quelquefois à ceux qui ne sont pas sortis de la maison paternelle : lors, dis-je, que vous ouvrez toutes les entrailles de votre miséricorde, sur ce fils repentant, il ne doit pas oublier combien il est coupable, il faut qu'il reçoive vos tendres caresses, et vos embrassements paternels, avec une humiliation pénitente ; qu'il ne se repose pas avec une confiance familière sur la poitrine de Jésus-Christ, au banquet de l'Eucharistie, comme saint Jean ; mais qu'il donne avec une sainte confusion ses pieds, ses mains, sa tête, toutes les puissances et les affections de son âme, à purifier et à laver, au Sauveur du monde, comme saint Pierre.

La solennité pascalle était appelée la fête des Azymes ; et il était défendu sous peine de mort, aux Juifs de garder aucun levain dans leurs maisons, pendant qu'elle durait. Ainsi, quand vous approcherez de l'Eucharistie, ne souffrez aucune tache, aucun reste de ce levain des pharisiens que Jésus-Christ défendait à ses disciples, aucun esprit de déguisement et d'hypocrisie, aucun sentiment d'aigreur, d'animosité et de froideur contre vos frères. Ah ! qui pourra porter un cœur froid et glacé jusque dans cette fournaise ardente de l'amour ineffable de Jésus-Christ pour les hommes ? C'est ici le sacrement de l'amour et de la charité ; c'est la flamme la plus vive et la plus subtile de ce feu sacré, que Jésus-Christ est venu apporter au monde, et dont il voudrait allumer un incendie général par toute la terre, par la vertu de l'adorable Eucharistie. C'est

le sacrement de la communion, parce que de la même manière que le pain se fait de plusieurs grains de froment moulus, et le vin de plusieurs grains de raisin exprimés, ainsi tous les fidèles nourris d'un même pain ne forment qu'un corps. La vertu de ce pain céleste, de cette nourriture divine, répandue dans tous les membres, les réunit non-seulement entre eux, mais les joint avec leur chef Jésus-Christ, qui du haut du ciel fait couler ses influences sur tout son corps mystique, par ce pain sacré qui les vivifie. Elle est pour ainsi dire comme un ciment céleste, qui assemble toutes les pierres de l'édifice, dispersées par le monde chrétien, et forme le temple universel de l'Eglise, dont il est la pierre angulaire. Elle est comme une sève qui sort du cep de cette vigne, que le divin Noé a plantée sur la croix, où il s'est enivré de ce vin des vierges, et d'où il répand un esprit de vie sur tous les sarments qui lui sont unis par la foi et la charité. De là vient que l'Eglise refuse ce sacrement d'union à tous ceux qui sont séparés d'elle, par la moindre division du schisme et de l'hérésie; et que les ministres sacrés doivent interdire l'approche de la sainte table à tous ceux qui par des inimitiés scandaleuses sont désunis; parce que le levain de la haine du prochain ne peut être mêlé avec le pain azyme qui l'exclut. Car comment recevoir l'influence du chef, lorsque l'on est séparé du corps, dit saint Augustin? comment vivre de l'esprit de Jésus-Christ, si l'on n'est pas dans le corps de Jésus-Christ? Défaites-vous donc au pied de ces autels de tout levain d'aigreur et d'animosité; ne souffrez pas la moindre goutte de fiel dans vos cœurs; que vos âmes, toutes pénétrées d'un esprit de charité et de concorde, soient comme des colombes gémissantes et sans fiel, qui ne respirent que l'union et l'amour. Comme des enfants nouvellement engendrés, jetez-vous avec une sainte avidité, sur le sein de l'Eglise votre mère, pour y sucer ce lait céleste qu'elle vous présente. *Quasi modo geniti infantes lac concupiscite.* (1 Petr., II, 2.) Souvenez-vous que le feu sacré brûlait sur l'autel parmi l'odeur des parfums, et les pains de proposition, pour nous apprendre que le feu de l'amour divin, le parfum de la prière, et le pain des anges, unis sur l'autel et dans le temple, sont comme l'appareil de ce festin auquel Dieu invite tous les fidèles. Considérez avec une sainte admiration la grandeur incompréhensible et tout ineffable de la religion qui, par la vertu de ce divin sacrement, joint le ciel avec la terre, ne fait de l'Eglise militante et triomphante qu'un même corps, nourrit les hommes dans l'exil de cette viande invisible, dont les anges se repaissent dans la patrie, forme comme une échelle mystérieuse qui tient de cette vallée de larmes à la Jérusalem céleste, par laquelle l'homme monte jusqu'à Dieu, et Dieu descend jusqu'à l'homme. C'est par ce sacrement adorable que tout Israël s'assemble, comme un seul homme,

selon l'expression si ordinaire de l'Ecriture; que se consomme la plénitude du corps parfait de Jésus-Christ, dans toute son étendue, qui embrasse tous les temps, et qui ne fait des membres et du chef, des prédestinés dans le voyage et dans le terme, qu'un cœur et qu'une âme, qu'une seule voix qui bénit Dieu dans le ciel et sur la terre: enfin c'est par ce sacrement que se forme la sainte harmonie des justes dans la grâce, et des saints dans la gloire; concert dans lequel le Psalmiste fait même entrer tous les êtres inanimés, auxquels il prête sa voix, pour bénir le Seigneur, dans le cantique sacré que l'Eglise met à la bouche de ses ministres, après la célébration des saints mystères, et qu'il nous représente comme une musique délicieuse qui réjouit ce roi de gloire sur son trône, et dont nous entendons, dit saint Augustin, quelques voix confuses qui retentissent jusqu'à nous, de la salle du banquet: *Sonus epulantium.* (Luc., XVII, 37.) Heureuses les âmes, qui comme des aigles s'assemblent où est le corps adorable du Sauveur, et, fortifiées de cette nourriture céleste, prennent le vol de la terre au ciel, pour y contempler dans les splendeurs de la divinité et de la gloire, ce même Jésus qu'elles reçoivent sous les voiles de l'humanité et des sacrements; qui se font, comme parle saint Augustin, du Verbe fait chair, un appui et un degré, pour s'élever au Verbe qui est Dieu; qui adorant avec une foi vive dans l'Eucharistie, le trône du pacifique Salomon, et pour me servir des paroles du Prophète, le siège de ses pieds y montent pour s'approcher de Dieu, et remplissent ce vide infini qui, sépare le Créateur d'avec la créature; qui, savourant cette viande invisible dont l'ange de Tobie se nourrissait sur la terre, et cette manne sacrée, qui s'accommode à la diversité de tous les goûts dans le désert, vivent de la vie de Jésus-Christ dans ce monde, pour participer à sa gloire éternelle, que je vous souhaite, etc.

SERMON LXXVI.

POUR LE JOUR DE LA VISITATION.

Prononcé aux Filles de Sainte-Marie.

Exsurgens Maria, abiit in montana cum festinatione, in civitatem Juda, et intravit in domum Zachariæ, et salutavit Elisabeth. (Luc., I.)

Marie s'en alla avec empressement au travers des montagnes dans la ville de Juda; et étant entrée dans la maison de Zacharie, elle salua Elisabeth.

Le Verbe divin ne s'est pas plutôt fait chair dans le sein d'une vierge, qu'il se hâte d'accomplir le dessein pour lequel il est descendu du ciel en terre, et de commencer les divines opérations de sa grâce, sur les pécheurs et sur les justes, dans la personne de Jean-Baptiste. Marie visite Elisabeth, et Jésus visite Jean: il va non-seulement délivrer des liens du démon cet enfant merveilleux, conçu comme les autres dans l'iniquité, mais en le sanctifiant avant sa naissance par un privilège singulier, il le remplit de cette grâce extraordinaire, atta-

chée au choix que le Père éternel avait fait de lui pour annoncer aux hommes leur Messie.

Saint Ambroise est transporté d'admiration en se représentant cette visite célèbre, marquée par tant de mystères, de prophéties et de prodiges; et ce saint prélat, qui ravit autrefois le grand Augustin par les charmes de son éloquence, semble en étaler toutes les richesses pour nous décrire ce qui se passa dans l'entrevue de ces deux illustres mères, dont l'une donna la naissance au plus grand d'entre les enfants des hommes, et l'autre à un Dieu fait homme pour le salut de tous. Elisabeth, dit ce Père, entend la première la voix de Marie; mais Jean ressent auparavant la grâce de Jésus-Christ; celle-là se réjouit de la visite de la sainte Vierge; celui-ci de la visite de Notre-Seigneur: les deux mères publient au dehors les merveilles de la grâce, et les deux enfants en produisent ou en ressentent au dedans les opérations; Jésus-Christ remplit saint Jean de la grâce attachée au ministère de précurseur, et saint Jean en anticipe les fonctions d'une manière tout admirable par un double miracle; Elisabeth et Marie, intérieurement animées de l'esprit de leurs enfants, font de leur entretien une suite d'oracles et de prophéties.

Nous lisons dans les saintes Ecritures que les saints patriarches d'Israël avaient accoutumé de marquer les bienfaits singuliers qu'ils recevaient de Dieu, par des noms qui leur en retraçaient le souvenir, pour éterniser par là les monuments de leur piété et de leur reconnaissance. C'est dans cet esprit que le grand saint François de Sales, que la Providence a suscité dans ces derniers siècles, pour enrichir l'Eglise des trésors de sa doctrine, de sa vertu et de sa sagesse, a voulu que ces heureuses Filles, particulièrement consacrées à Dieu, sous le nom de ce mystère, fissent passer jusqu'aux derniers siècles les grâces qu'il avait reçues du ciel, en le méditant; et que l'ordre de la Visitation, devenu si célèbre par la gloire de son fondateur, et par la piété des vierges sacrées qui le composent, tirât toute sa vertu de cette source abondante de bénédictions, que Marie et Elisabeth se communiquèrent dans la visite dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire. Comme le grand prêtre de la Loi portait, imprimé sur son pectoral, le grand et vénérable nom de Jéhova, que des clochettes d'or, attachées à ses vêtements de pourpre, lui renouelaient à chaque pas la réputation sans tache, dont il devait répandre le bruit et l'odeur parmi le peuple; et que la loi écrite sur ces phylactères, que les plus religieux d'entre les Juifs portaient sur leurs habits, leur en retraçait sans cesse les obligations: le saint nom de la Visitation, toujours présent aux épouses sacrées qui le portent, est comme un signe mystérieux et abrégé de leur institut, et comme un mémorial éternel de leur esprit, de leurs devoirs et de cette présence continuelle de Dieu, sous les yeux duquel elles marchent.

Mais, comme l'apôtre saint Paul était redevable aux Grecs et aux Juifs, notre ministère nous partage dans ce jour, entre les personnes consacrées à Dieu, dans la religion, et celles qui, engagées dans le monde, viennent recueillir la manne de la divine parole.

Nous avons deux visites à considérer dans le mystère de ce jour, dit saint Ambroise: celle de Jésus à saint Jean, celle de Marie à Elisabeth: *Jesus ad Joannem, Maria ad Elisabeth*. Saint Jean avait besoin de Jésus, Elisabeth avait besoin de Marie; mais par quel moyen deux enfants, l'un et l'autre enfermés dans le sein de leur mère, se pourront-ils rencontrer? et comment deux femmes enceintes, séparées l'une de l'autre par des chemins presque inaccessibles, se pourront-elles voir dans une saison rigoureuse? Vous le savez, chrétiens: Jésus inspire secrètement à Marie d'aller trouver Elisabeth; la grandeur de sa nouvelle dignité, la longueur et la fatigue du voyage ne l'arrêtent pas un moment: le précieux fardeau, qu'elle commence de porter la soulage, dit saint Augustin, au lieu de l'appesantir. Soutenue par le mouvement secret de la grâce qui la conduit, elle surmonte tous les obstacles; elle arrive, la présence de Jésus fait tressaillir saint Jean dans le sein de sa mère; Elisabeth est remplie de l'esprit de Dieu, à la vue de Marie; la joie, l'humilité et la reconnaissance de Marie éclatent d'une manière toute divine dans ce cantique admirable, qu'elle fait servir de réponse aux bénédictions d'Elisabeth; et l'une et l'autre, dit le même saint Ambroise, intérieurement animées de l'esprit de leurs enfants, prononcent autant d'oracles que de paroles. *Utraque prophetizat spiritu parvulorum*. Que de mystères! que d'instructions renfermées dans cette histoire de notre évangile! Ce serait une témérité à moi de les vouloir développer tous ensemble: attachons-nous seulement à ce que nous y trouverons de plus propre à l'édification de nos âmes, et à nous animer aux devoirs de la charité, dont je suis particulièrement obligé de vous entretenir dans ce discours. La visite que Jésus rend à saint Jean marquera aux vierges chrétiennes et aux âmes dévotes le saint usage qu'elles doivent faire des visites intérieures, que Dieu leur rend par sa grâce. La visite de bienséance et de charité, que Marie rend à Elisabeth, nous servira de modèle, pour nous conduire dans les visites, auxquelles la société nous engage, et d'exemple pour nous animer à celles que la charité exige de nous. Vous, qui marchez sur les traces de l'Époux, attirées par l'odeur de ses parfums, efforcez-vous de profiter de ces moments précieux, où l'esprit de Dieu passe dans vos âmes, comme l'haléine d'un doux zéphir, toute parfumée de la bonne odeur qu'il y laisse. Vous qui vivez dans les engagements du monde, voici de quoi sanctifier vos obligations et vos devoirs; vous enfin, qui négligez les exercices de la charité, voici de quoi confondre votre insensibilité ou ranimer

votre zèle. Demandons au Saint-Esprit la grâce nécessaire pour parler dignement de ses divines opérations dans les âmes; employons l'intercession de celle qui en reçut la plénitude, au moment qu'un ange lui dit : *Ave*, etc.

PREMIER POINT.

Dieu rend deux sortes de visites aux âmes justes : 1° Il les visite par les illuminations et les inspirations qui les éclairent, et qui les touchent. 2° Il les visite par les rosées et les sécheresses qui les consolent, et qui les éprouvent; et tout le secret de la vie spirituelle se réduit à bien connaître la conduite que vous devez tenir dans ces différentes visites de Dieu, pour en recevoir tout le fruit.

Il n'est rien de plus beau qu'une âme raisonnable, sortant des mains de Dieu, lorsqu'elle porte les caractères de la beauté ineffable de l'original sur lequel elle est formée, et les traits de l'image de la divinité imprimée sur elle : mais, quelque perfection, et quelque excellence qu'ait l'âme dans l'instant de sa création, avant que cette essence précieuse et divine, versée, pour ainsi dire, dans le vase impur du corps, avec lequel elle est unie, y ait perdu sa pureté, elle est encore renfermée dans les bornes de l'état naturel; la grâce, cette précieuse participation de la divinité, ne l'a point encore élevée au-dessus d'elle-même pour la mettre dans un ordre divin : ce n'est qu'en la purifiant de la tache du péché originel, et en la régénérant dans les eaux fécondes et divines du baptême, que Dieu joint aux beautés de l'innocence naturelle, les splendeurs divines de la grâce, et les caractères d'une beauté céleste qu'il perfectionne sans cesse jusqu'à la persévérance finale : il en est à peu près comme d'un peintre qui ajoute de vives et brillantes couleurs au dessin du tableau qu'il a ébauché, et qui retouche sans cesse un portrait jusqu'à ce qu'il l'ait conduit à une parfaite ressemblance avec son original. Ces faibles linéaments de la divinité que nous recevons au moment de notre création sont perfectionnés dans le sacrement de notre régénération, et ils reçoivent les derniers coups qui les achèvent par la grâce de la persévérance finale. Il dépendait de Dieu de faire naître les hommes saints, spirituels et parfaits, et d'attacher à leur création la sainteté qu'ils ne peuvent acquérir que par le secours de la religion; mais il a voulu qu'il y eût dans l'ordre de la grâce des accroissements et des progrès insensibles; que la grâce agit sur la nature; que l'une semât un homme animal et terrestre et que l'autre en fit sortir un homme spirituel et divin : *Seminatur corpus animale, surgit corpus spirituale.* (1 Cor., XV, 44.) Le mystère de cette transformation nous est représenté dans le prodige que Jésus-Christ opéra lorsqu'il changea l'eau en vin aux noces de Cana; il lui était facile de remplir les vaisseaux d'un vin miracu-

leux; mais il aima mieux faire ce miracle par la voie du changement que par celle de la création; il voulut que les cruches fussent pleines d'eau, avant qu'elles se trouvassent pleines de vin, pour nous représenter l'admirable transformation de l'homme terrestre en céleste, et de la nature en quelque sorte divinisée par la grâce; or, c'est par les illuminations et les inspirations intérieures, que Dieu visite les âmes justes, pour y perfectionner peu à peu les traits de ressemblance, qu'elles doivent avoir avec lui, jusqu'à ce qu'il les ait conduites au degré de sainteté et de grâce, auquel il les prédestine; il fait luire dans l'entendement ces vives et pures clartés que le Prophète nomme des illuminations de sa face, et qui sont comme des traces lumineuses qui leur marquent la voie qu'elles doivent suivre; il forme dans leur volonté des impressions secrètes, des penes douces et insensibles qui l'inclinent du côté de la vertu, selon l'expression du même Prophète, et que l'épouse des *Cantiques* appelle des parfums doux et agréables, dont l'odeur l'attire sur les traces de l'époux.

Or, la première obligation d'une âme qui reçoit ces faveurs spéciales de Dieu, c'est d'y répondre avec toute la fidélité, dont elle est capable, et de faire tout ce qui dépend d'elle, pour suivre l'excellence de sa vocation : car il n'est aucunes de ces grâces qui ne soient des semences et des germes de l'immortalité; elles sont le prix du sang d'un Dieu, qui renferment la vertu de sa passion et de sa mort, et que nous ne pouvons négliger sans une ingratitude infiniment criminelle. Le juste est cet arbre planté sur le bord des eaux, qui porte son fruit dans le temps, dont aucune feuille ne tombe. Dieu ne fait luire aucune clarté dans son âme qui ne fortifie sa foi; et il ne produit aucun mouvement dans sa volonté qui n'enflamme son amour: il met à une sainte usure tous les trésors du ciel, et il ne laisse aucun des riches talents de la grâce inutile. Le sentier du juste est, dit le Sage, comme la lumière d'un jour naissant qui s'avance toujours; il se fait comme des degrés dans son cœur, et il va de vertus en vertus jusqu'à la perfection. Il n'est rien de plus dangereux dans la voie des parfaits, que de s'arrêter dans cette course rapide de l'âme vers Dieu : celui qui cesse de marcher et de s'avancer, tombe ou est frappé de cette paralysie spirituelle qui laisse l'âme sans action, qui lie toutes ses puissances, et qui ne lui permet aucun mouvement pour Dieu, ni pour les créatures. La femme de Lot, qui tourne les yeux du côté de Sodome embrasée par le feu du ciel, devient une statue immobile. Celui qui, après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu. Les âmes, qui aspirent à la perfection, doivent ressembler à ces animaux mystérieux d'Ezéchiel, qui marchaient toujours devant leur face; ou à ceux qui, sans s'arrêter, conduisaient l'arche de Dieu vers le camp

des Israélites; il y a des âmes à un certain caractère, qui ne peuvent s'arrêter à une médiocrité de vice ou de vertu; il faut qu'elles tombent dans l'abîme du crime, ou qu'elles s'élèvent au comble de la sainteté. Ames saintes, qui m'écoutez; chaste colombe, qui, prenant le vol au-dessus du monde, as fui les poursuites de l'oiseau ravisseur dans cet asile sacré de l'innocence; si tu es fidèle à la grâce de ta vocation, ta place est marquée dans la troupe des vierges qui chantent un cantique réservé pour elles dans la Jérusalem céleste, et qui sont les compagnes inséparables de l'Agneau dans le ciel, et sur la terre; mais si, par ton infidélité aux grâces de Dieu, tu laisses manquer l'huile qui doit entretenir la flamme de la charité, fusses-tu une lampe de cristal par ta pureté virginale, tu serais rejetée de l'Epoux céleste.

Voyez, mes frères, combien le grand saint Jean-Baptiste fut fidèle à cette grâce extraordinaire qu'il reçut par la visite de Marie à sainte Elisabeth; il n'attendit pas le temps de sa prédication publique pour rendre témoignage à Jésus-Christ; mais il le reconnut lorsqu'il était encore dans le sein de sa mère, par ce tressaillement miraculeux qui fut comme la première fonction de précurseur de Jésus-Christ: ce qui a fait dire à saint Ambroise, que la grâce avait prévenu la nature dans cet enfant admirable; et à saint Chrysologue, qu'il commença d'annoncer Jésus-Christ avant que de naître, son esprit éclairé par la grâce, ayant anticipé la fonction d'un ministère, auquel son corps encore imparfait et captif, ne pouvait servir: de sorte qu'il avait consacré le premier usage de sa vie à la gloire de son Dieu, avant qu'il en eût fait aucun pour lui-même: *Ante caput vivere Deo quam sibi*. Toute sa vie ne fut depuis qu'un témoignage continué qu'il rendit à ce Messie qu'il avait reconnu d'une manière si miraculeuse, et il couronna tout ce qu'il avait fait par le plus éclatant des témoignages, qui est le martyre.

Voilà, chrétiens, un grand exemple de la fidélité avec laquelle chacun doit répondre à sa vocation, et profiter des visites de Dieu; mais il y faut joindre une continuelle attention sur soi-même, et une vue respectueuse de la présence de Dieu, pour être toujours en état de le recevoir, et ne se trouver jamais hors de soi par trop de dissipation, lorsque l'Epoux céleste se présente.

Une âme juste, qui porte avec elle le temple de la Divinité, et qui se nourrit souvent de la chair adorable de Jésus-Christ, doit se respecter elle-même, et ne se rien permettre qui puisse tant soit peu dégrader l'excellence et la dignité de sa grâce, quand elle est obligée de se répandre dans le commerce du monde, et de passer de l'entretien de Dieu à celui des créatures; il faut que, par une retraite et une solitude intérieure, elle conserve le parfum précieux de l'oraison, caché au dedans d'elle, de peur que sa vertu divine ne se perde, et ne se dissipe

par trop d'agitation et de tumulte; il faut, comme parle le Prophète, qu'elle porte son âme dans ses mains, comme un vase fragile, plein d'une essence exquise, et qu'elle marche avec tant de retenue et de sagesse, dit saint François de Sales, qu'il ne se perde aucune goutte de cette liqueur précieuse; et que les restes des pensées, qui ont rempli son esprit au temps de sa méditation, consacrent et purifient toutes celles qui l'occupent pendant le jour: *Reliquiæ cogitationis diem festum agent tibi*. (Psal. LXXV, 11.)

Elle doit sentir quelque chose de ce saint et religieux tremblement, dont le patriarche Jacob fut saisi, lorsque, voyant cette échelle mystérieuse sur laquelle les anges montaient et descendaient, il s'écria, plein d'une vénération profonde pour le lieu où il avait reçu cette vision miraculeuse pendant son sommeil: Oh! que ce lieu est terrible! c'est ici la maison de Dieu, et la porte du ciel, et je n'en savais rien! Les trois personnes de l'adorable Trinité établissent leur demeure dans moi; le même Dieu que les anges adorent, daigne me visiter; il heurte à la porte de mon cœur, pour y répandre les rosées divines et les parfums célestes de sa grâce; il veut bien m'honorer de ses plus tendres caresses, de ses plus étroites familiarités et de ses plus intimes communications; c'est donc à moi de me tenir toujours dans un état qui ne me rende pas indigne de ses faveurs; de mettre une garde de circonspection sur tous mes sens, afin que toutes les portes de mon âme, fermées aux créatures, ne soient ouvertes qu'à lui seul, et de regarder comme un malheur irréparable la perte d'un de ces moments précieux, qu'il choisit pour me faire sentir les douceurs de sa présence! L'esprit de Dieu souffle, quand il lui plaît: Les sentiers par lesquels il vient à nous, sont, dit le Prophète, comme de légères traces qui s'effacent sur les eaux à mesure qu'elles s'y impriment; et on ne saurait remarquer les vestiges de ses pas. C'est dans le silence d'une nuit profonde que sa voix s'insinue comme l'haleine d'un souffle léger, et que, pénétrant au fond de notre âme, elle nous découvre ses volontés et nous révèle ses mystères. Il faut donc nous tenir dans l'endroit le plus recueilli de notre cœur, puisque c'est là qu'il nous visite, et qu'il nous parle: Mon bien-aimé est à la porte; le son de sa voix divine s'est fait entendre à mes oreilles, et toutes mes entrailles se sont émues à ses approches. Je dors, mais mon cœur veille, et mon âme est attentive à la voix de mon bien-aimé: *Ego dormio, sed cor meum vigilat, vox dilecti mei pulsantis*. (Cant., V, 2.) Ce qui nous apprend que le juste à Dieu présent même jusque dans le sommeil; que les dernières pensées avec lesquelles il ferme les yeux, et les premières qui le frappent à son réveil, ayant Dieu pour objet, les heures qu'il donne au repos n'effacent point de son âme l'image de Dieu présent, par la préparation de son cœur, et une vigilance attentive à tous les mouvements de sa grâce. De là

vient que l'âme du juste est comparée à une cire molle entre les mains de Dieu qui prend toutes les figures, et reçoit toutes les impressions de son esprit divin, ou bien à des eaux obéissantes à la main qui détourne leur cours; toujours disposée à prêter sa volonté, son entendement, sa mémoire et toutes ses puissances, aux opérations de Dieu, au-dedans d'elle, selon les différents objets qui la déterminent.

Voilà quel est l'esprit de votre institut, mes chères sœurs; voilà le précieux héritage que vous avez reçu de votre saint et glorieux fondateur, marchant comme David dans l'innocence de votre cœur, sous les yeux du Saint-Esprit que vous regardez, et qui vous regarde; ne perdant jamais de vue la présence de votre divin Epoux; toujours attentives sur cet œil de la Providence, sans cesse ouvert sur vous : semblables à une servante docile, qui tient ses yeux attachés sur ceux de sa maîtresse, pour prévenir ses volontés; et ne sortant jamais hors de vous-mêmes, pour ne vous pas mettre en péril de perdre les moments précieux des visites de Dieu.

Permettez-moi de proposer ce grand exemple aux gens du siècle, et de gémir dans le lieu saint, sur ce profond et effroyable oubli de Dieu, où l'on vit dans le monde. L'on met tout en usage pour se dérober à soi-même, et pour étouffer la voix de Dieu, à force d'agitation et de tumulte; les intrigues, les affaires, les études, les conversations, les spectacles, et tout ce que le Sage appelle l'ensorcellement de la bagatelle, sont comme autant de machines qu'on emploie pour se jeter hors de soi-même, au lieu d'y rentrer par une recollection profonde. Un torrent d'iniquités désole la terre, dit le prophète, parce qu'il n'y a personne qui pense sérieusement à soi : car d'où vient ce démon du jeu, qui agite aujourd'hui le monde, cette ressource universelle de l'oisiveté, sans laquelle les personnes du siècle tombent dans une langueur et un ennui qui leur fait un supplice de la vie; cette manie aveugle, presque le seul lien de cette société monstrueuse, que le prince du monde a établie parmi ses sujets infortunés; cette passion détestable, qui rassemble les enfants de Bélial par une conformité de vices, et fait du commerce des hommes un assemblage de perfides, de traîtres, d'adultères, de blasphémateurs et d'impies? D'où vient, dis-je, cette fureur aveugle, la source de tant de crimes et de désordres, si ce n'est qu'on la regarde comme le moyen le plus propre à sortir hors de soi? Comme on ne trouve au dedans de soi-même qu'un vide effroyable, qu'un fonds de misères, de confusion et de honte, on en sort pour se dérober à cette vue humiliante, par un amusement qui occupe tout l'esprit et tout le cœur, par l'application de l'un et l'avidité de l'autre. On se dissipe, et l'on se jette le plus loin que l'on peut hors de sa conscience, à peu près, dit saint Augustin, comme un homme fuit une maison

que les cris d'une femme importune lui rendent insupportable. Ainsi la plupart des hommes passent une vie tout inutile; ils ont reçu leur âme en vain, comme parle le Prophète; ils en négligent le seul usage pour lequel ils l'ont reçue de leur Créateur, qui est de penser à lui et à leur salut; ils se livrent tout entiers à ce démon du hasard qui préside à leur unique occupation; et après avoir dormi leur sommeil parmi l'illusion des richesses, au réveil affreux de la mort, ils ne trouvent rien dans leurs mains. Ainsi le christianisme a pris l'image d'une Babylone, où il ne règne que confusion et que désordre. On regrette en vain ces heureux jours, où des plaisirs honnêtes relâchaient l'esprit sans le dissiper, et où des exercices innocents et utiles tenaient la place de ce criminel amusement qui consume tout le temps des mondains. Aveugles que vous êtes, vous avez peut-être blanchi dans cette inutilité de vie! Vos mains défaillantes peuvent à peine vous servir à cette vaine occupation; le moment approche où le serviteur négligent sera jeté dans les ténèbres extérieures, où l'on vous demandera un compte rigoureux de tous les instants d'une vie si frivole; le glaive de la vengeance divine, suspendu sur vos têtes, ne tient plus qu'au faible fil de vos jours, prêt à se rompre; attendez-vous qu'une mort imprévue vienne vous surprendre au milieu d'une si malheureuse dissipation? Vous n'avez qu'un pas à faire dans ce chemin glissant et ténébreux, pour tomber dans l'enfer, et vous jouez, lorsqu'il n'y a qu'un moment entre vous et l'éternité. Ah! sortez de cet assoupissement; rentrez en vous-mêmes; prêtez l'oreille à cette voix salutaire, qui crie depuis si longtemps au fond de votre conscience : Faites pénitence, parce que le royaume du ciel approche! Dieu vous visite dans sa miséricorde; n'attendez pas qu'il vous visite dans sa fureur et dans sa colère.

Vierges du Seigneur, pardonnez cet endroit de mon discours, aux fonctions d'un ministère qui nous rend redevables aux pécheurs et aux justes. Je vous ai marqué la conduite que vous devez garder, lorsque Dieu vous visite par ses inspirations et par ses lumières; considérons de quelle manière vous devez recevoir les visites qu'il vous rend, lors même qu'il semble s'éloigner de vous, par les sécheresses et les aridités dont il vous éprouve.

C'est la conduite ordinaire de Dieu, de semer, à l'entrée de la vie religieuse et spirituelle, des fleurs et des consolations qui attirent les jeunes vierges avec une ferveur pleine de joie sur les traces de l'Epoux. Comme il serait dangereux, dit Jésus-Christ de mettre le vin nouveau des épreuves pénibles, et des visites rigoureuses, dans des vaisseaux qui ne sont pas entièrement renouvelés, de peur que, n'ayant pas la force de soutenir ce vin céleste, les vaisseaux et le vin ne se perdent, le Saint-Esprit s'accommode à la faiblesse de ces tendres

enfants, en les nourrissant du lait des cresses et des douceurs spirituelles, avant que de leur donner la viande des forts : mais aussi, parce que nul n'est couronné, s'il n'a fidèlement combattu, et que la manne cachée n'est donnée qu'à celui qui sait vaincre, il est nécessaire que ceux qui servent Dieu soient tentés, comme le saint homme Tobie, afin que leur vertu se purifie dans les tribulations, et que ce qui reste en eux de terrestre et de charnel soit consommé par le feu de l'amour divin. Les disciples du Sauveur ne jeûnaient pas austèrement, comme ceux de saint Jean, parce qu'ils étaient dans la compagnie de l'Époux ; mais il y a un temps, où la présence sensible de ce divin Époux est ôtée aux âmes saintes. Dieu éprouve leur charité, les livrant quelquefois aux tentations de l'abattement, de la tristesse ; quelquefois l'étoile de leur foi se cache sous un nuage ténébreux, qui en fait éclipser en apparence toutes les lumières ; tantôt la blancheur de leur pureté virginale tout environnée de fantômes, que l'esprit immonde forme dans leur imagination, leur fait craindre sans cesse de se salir par quelque endroit, en venant aux prises avec un ennemi qui souille souvent, dit saint Cyprien, ceux qui l'approchent pour le combattre. Mais la plus grande de ces épreuves, c'est une soustraction entière des douceurs sensibles, et des consolations intérieures de la grâce, qui, troublant l'âme d'une image continuelle de reprobation, la tient sur le bord de l'affreux abîme du désespoir.

L'amour divin, qui crucifia Jésus-Christ, fait éprouver quelque chose de semblable à ses plus fidèles épouses ; lorsque les attachant à sa croix par de longues aridités, où, il leur refuse une goutte de rosée des consolations et des douceurs sensibles de la grâce, il les force de s'écrier avec leur Époux mourant : Qu'elles ont soif : *Sitio* (*Joan.*, XIX, 28) ; et que, pour consommer une épreuve si pénible, il semble leur présenter à boire le fiel et le vinaigre dans les pensées tristes qui les troublent.

A Dieu ne plaise, mes chères sœurs, que je fasse passer jusqu'à vos oreilles le sifflement du serpent infernal qui a répandu le poison d'une doctrine monstrueuse sur cette matière ! Écartons des grilles sacrées du cloître l'air contagieux d'une doctrine inspirée par le prince du mensonge ; ne parlons jamais de cette paix affreuse qu'une âme agitée de ces tristes images cherche dans un acquiescement à sa perte. Paix horrible, où bien loin de se purifier dans ces visites sévères dont le Dieu jaloux l'éprouve par les saintes terreurs de l'enfer, elle perd l'espérance dans cette tempête intérieure, et où, comme un vaisseau qui n'a plus cette ancre spirituelle pour l'attacher au port du salut, elle se brise contre l'écueil funeste du désespoir. Ames justes, soutenez le Seigneur dans ces rudes épreuves ; soyez fortes contre Dieu même, comme Jacob ; lutez pendant toute la nuit avec l'ange du Seigneur, et il ne vous laissera point qu'il ne vous ait

donné sa bénédiction, aussi bien qu'à ce saint patriarche. C'est votre époux qui vous visite, lorsque vous croyez qu'il vous abandonne, il est endormi au fond du vaisseau pendant que cette horrible tempête le couvre de vagues ; réveillez-le par les cris d'une prière persévérante et redoublée ; dites-lui, avec les apôtres : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons !* il fera taire les vents et la sérénité reviendra dans votre âme. Fatiguées des exercices laborieux dont la vie dévote n'est qu'une suite continuelle, vous jetez quelques regards du côté du siècle ; dégoûtées de la manne, il vous échappe quelques soupirs pour les oignons d'Égypte ; ne voyant plus les signes sensibles dont le Dieu d'Israël nourrissait et fortifiait votre foi, vous êtes sollicités d'offrir l'encens à des dieux étrangers, et de placer Dagon avec l'arche dans le temple de votre cœur ; le démon, vous voyant prêtes à remporter la couronne de la persévérance, redouble ses efforts pour la ravir, en vous représentant les promesses de la foi comme des illusions ; lassées de la longueur du voyage, vous avez envie de vous arrêter dans quelque endroit agréable, où l'ennemi de votre salut vous tend des embûches pour vous perdre ; votre âme, comme une terre sèche et entr'ouverte par la chaleur, est prête à murmurer contre les rigueurs d'un ciel d'airain et de bronze, et lui demande par de tristes gémissements quelque goutte de la rosée salutaire qui la doit rafraîchir : imitez dans cet état pénible la fidélité de Marie, qui, percée d'un glaive de douleur au pied de la croix, vit mourir son Fils adorable, sans que sa foi et son espérance souffrissent aucune atteinte ; qui, comme une colonne inébranlable, demeura ferme dans ce renversement général que la mort d'un Dieu causa dans l'ordre de la nature et de la grâce, et qui attendit avec une entière confiance l'accomplissement des paroles de son Fils, lorsque les plus fidèles disciples souffrirent tous quelque scandale, et que tout fut livré à la puissance des ténèbres. Proposez-vous l'exemple d'une sainte Thérèse, qui, pendant plusieurs années de cette persécution spirituelle dont vous vous plaignez, fut d'autant plus exacte à s'acquiescer de ses devoirs, qu'elle trouvait moins de consolation à les remplir ; toujours priant, psalmodiant, lisant, jeûnant, communiant, sans recevoir aucune consolation intérieure, soutenue seulement par une foi héroïque et une obéissance parfaite, qui dans la plus haute partie de son âme, comme dans un retranchement inaccessible, la défendait contre l'aridité et le dégoût qui en occupaient tous les dehors, à peu près pour me servir d'une comparaison de saint Augustin, comme la vertu des arbres dans l'hiver, qui, toute ramassée et concentrée dans le cœur et dans la racine, les nourrit, les fortifie, et les accroît même au milieu des frimas de l'hiver qui les couvrent. Représentez-vous une Madeleine de Pazzi livrée pendant longtemps aux persécutions, et comme parle saint Paul,

aux soufflets de l'ange de Satan, toute couverte des noires et infernales vapeurs qui s'élèvent de la fournaise de Babylone, sans que ses flammes touchassent au moindre de ses cheveux. Quel tourment pour une âme tout angélique, que ces images que le démon forme pour souiller l'imagination des vierges, quand il ne peut ternir par la moindre tache la blancheur de leur innocence ! Quel supplice pour ces chastes colombes, sortant plus blanches que la neige des eaux du Liban, de se voir sur le bord d'un abîme de boue, où la violence de la tentation semble même les précipiter ! Qui pourrait décrire les plaintes tendres et amoureuses qu'elles font à leur divin Epoux, de ce qu'il les laisse comme en proie à une guerre si insupportable ? Soutenez, âmes saintes, ce combat, où vous avez Dieu et les anges pour spectateurs, et à la fin duquel les plus glorieuses couronnes vous attendent ; comme des tourterelles gémissantes poursuivies par l'oiseau de proie, cachez-vous dans les trous de la pierre, et fuyez dans les plaies de Jésus-Christ la sainte persécution que lui-même vous suscite pour vous éprouver ; le même soleil, qui visite le voyageur à l'aurore par une lumière douce et agréable qui remplit son âme de consolation et de joie, l'éprouve ensuite par une aridité brûlante, qui ne lui laisse que de l'ennui, du dégoût et de la lassitude : *Visitas eum diluculo, et subito probas illum.* (Job, VII, 18.) Laissez passer la fureur de cette tempête qui jette la confusion et le désordre dans votre âme, avec une humble patience ; levez vos yeux vers les montagnes, et attendez votre secours du Seigneur ; dites avec le prophète : *Si exurgat adversus me prælium, in hoc ego sperabo* (Psal. XXVI, 3) ; si une guerre s'élève contre moi, j'espérerai dans cette guerre même.

Âmes dévotes, connaissez bien tout le prix de ces visites de Dieu, et tirez-en tout l'avantage ; plus elles vous paraissent tristes, plus elles sont précieuses. C'est de la fidélité que vous témoignerez à votre Epoux dans ces épreuves que dépend votre prédestination ; après ce long et triste hiver qui couvre votre âme de ténèbres, le retour du printemps vous rendra la joie et la sérénité, les fleurs germeront de toutes parts dans cette terre, auparavant couverte de ronces ; les sarments de cette vigne stérile seront courbés sous le poids des grappes mêlées avec les feuillages ; après avoir passé ce désert aride, vous trouverez une terre coulante de lait et de miel ; les douces rosées de la grâce, tempérant les ardeurs qui vous environnent, vous feront respirer, comme aux enfants sous Nabuchodonosor, un air rafraîchissant et agréable, au milieu de la fournaise, où l'or de votre vertu se purifie ; toutes les voies de la sainteté s'élargiront, et s'aplaniront devant vous. Si Israël n'avait été fidèle un peu de temps, dit le Seigneur, pour un rien j'aurais humilié ses ennemis. Encore un jour de résistance à cette tentation, après cela vous ne trouverez plus

que du goût et de la consolation dans vos exercices, et vous arriverez sans peine au terme de la persévérance finale. Mais, après vous avoir marqué le saint usage que vous devez faire des visites intérieures que Dieu vous rend, souffrez que je présente l'exemple de Marie aux personnes engagées dans le siècle, pour les conduire dans les visites de société et de charité que la religion exige.

SECOND POINT.

Il n'est point d'obligation plus indispensable, dans la vie civile, que celle de nous visiter : c'est par là que l'union s'entretient dans les familles, et la paix se conserve parmi les concitoyens ; que les liens de la charité se fortifient ; que la ferveur de la dévotion se rallume, et que nous animant les uns et les autres par des offices religieux et des entretiens édifiants, nous accomplissons ce conseil que l'Apôtre nous renouvelle si souvent dans ses Epîtres : *Unusquisque vestrum proxime placeat in bonum ad ædificandum.* (Rom., XV, 2.)

Ne pensez pas, dit saint Chrysostome, que l'on puisse négliger ces devoirs sans se rendre coupable, puisque c'est de ces négligences que naissent tant de froideurs si ordinaires parmi les chrétiens, et cependant si incompatibles avec la charité chrétienne. De là vient que l'apôtre saint Paul nous recommande dans ses Epîtres de nous saluer affectueusement les uns et les autres, et que lui-même s'acquittait de ces devoirs de bienséance avec une extrême exactitude. Travaillons donc, dit le même apôtre, à remplir toutes ces obligations dans un esprit de christianisme ; efforçons-nous d'enoblir toutes les moindres choses que nous faisons par les vues sublimes de la foi ; de sanctifier les occupations de notre vie qui nous semblent les plus mondaines par des intentions saintes, et de retrancher de nos visites ce que l'esprit du monde et la corruption du siècle y mêlent ordinairement de criminel et de profane. Examinons pour cela les circonstances dont la visite de Marie à Elisabeth fut accompagnée : entrons dans les sentiments de ces deux mères ; écoutons l'entretien édifiant et admirable qu'elles ont ensemble, et apprenons par l'exemple de leurs vertus la conduite que nous devons garder en de pareilles rencontres.

La première chose que je remarque dans la conduite de Marie, c'est cette humilité profonde, qui, lui fermant les yeux à toutes les considérations qui pouvaient l'arrêter, fait qu'elle prévient Elisabeth, et qu'elle va la chercher au travers des rochers et des montagnes avec empressement : *Abiit in montana cum festinatione.* (Luc. I, 39.) N'attendez pas, Messieurs, que la grandeur ineffable de la dignité où elle vient d'être élevée lui fasse prendre des précautions et des mesures pour en soutenir l'éclat ; qu'elle craigne d'exposer la Mère d'un Dieu, aux fatigues et aux embarras d'un voyage long et difficile : vains et frivoles prétextes, dont la prudence de la chair s'efforce de colorer son

orgueil, vous ne trouvâtes jamais d'entrée dans l'âme de Marie. Hommes du siècle, disputez entre vous de vos rangs et de vos prééminences, sous ombre que vous êtes obligés de maintenir vos droits; faites-vous-en d'imaginaires; donnez à tous les raffinements de votre vanité les couleurs spécieuses d'une obligation chimérique; efforcez-vous de ne paraître jamais aux yeux des hommes que dans des états qui flattent votre vanité, et, vous retranchant dans votre propre grandeur, tâchez d'en grossir l'idée dans l'esprit des peuples, en la rendant presque inaccessible. Telles sont les maximes extravagantes du monde; tel est l'aveuglement de ceux que la passion domine et que l'esprit du siècle aveugle. Marie agit bien par d'autres motifs, et se conduit bien par d'autres règles; les raisons qui semblaient devoir l'arrêter, la pressent de partir: bien loin d'attendre qu'on lui vînt rendre les hommages qui étaient dus à la Mère d'un Dieu, c'est dans cette qualité qu'elle diffère d'autant moins à voir sa parente que sa visite doit lui être plus avantageuse; et la mère du Sauveur prévient la mère de saint Jean dans le même esprit que Jésus-Christ prévient saint Jean lui-même dans une autre rencontre. L'accomplissement des vœux qu'elle a faits en faveur d'Elisabeth la remplit d'une joie extrême, dit saint Ambroise. Sa joie redouble l'empressement de sa charité; sa charité officieuse redouble l'ardeur de son zèle; elle part sans retardement; elle marche sans relâche; elle arrive sans lassitude; elle entre avec un visage riant dans la maison d'Elisabeth; elle la salue avec autant d'affection que d'humilité, et remplit le fils et la mère de joie et de surprise.

Vous savez, chrétiens, quel effet merveilleux la présence du Verbe incarné produisit dans cet enfant admirable qui devait être son précurseur; comme quoi son âme, miraculeusement éclairée, anticipa les fonctions d'un si auguste ministère; comme quoi ce rayon perçant de la grâce, passant tout à coup du fils à la mère, lui fit pénétrer les grands mystères que le Saint-Esprit avait opérés dans Marie, et que soudainement inspirée de la grâce, elle prononça ces divines paroles que l'Eglise a choisies pour achever l'éloge de Marie, que l'ange Gabriel avait commencé, et qui renferment en abrégé toutes les grandeurs de cette Vierge incomparable: *Benedicta tu inter mulieres, et benedictus fructus ventris tui.* (Luc. I, 42.)

Mais ne pensez pas que leur conversation soit un de ces commerces malheureux de louanges et de flatteries empoisonnées, si ordinaire dans les visites du monde, et que l'une et l'autre tirant un sujet d'orgueil des grands mystères pour l'accomplissement desquels Dieu les a choisies, elles s'inspirent réciproquement des sentiments d'une complaisance secrète par de vaines félicitations; au contraire, elles semblent disputer entre elles à qui s'humiliera davantage: l'une se reconnaît indigne d'être visitée par la Mère

d'un Dieu, l'autre ne trouve rien en elle qui puisse attirer le Verbe dans son sein, que son néant; leur entretien n'est qu'une communication des grâces et des vertus dont elles sont remplies; et Marie, tout élevée qu'elle est au-dessus d'Elisabeth, ne veut avoir d'autre avantage sur elle que celui d'être la plus humble et la plus modeste.

Hommes du siècle, que votre conduite est différente de celle-là, lorsque, vous laissant éblouir par les honneurs que vous recevez suivant vos emplois et vos états, vous en tirez, ou des sujets d'un orgueil secret ou d'une vanité ridicule; lorsque trouvant dans les illusions de votre amour-propre, de quoi justifier les qualités qu'on vous attribue et les louanges qu'on vous donne, vous prenez si souvent pour des honneurs que l'on rend à votre mérite, l'encens que l'on donne à votre fortune; lorsque cherchant à vous confirmer de plus en plus dans les sentiments que vous avez conçus en votre faveur, vous avalez sans aucune précaution le poison de la flatterie; que vous faites servir les témoignages avantageux que l'on vous rend, pour appuyer ceux que vous vous rendez à vous-mêmes; que, bien loin de vous convaincre en secret de vos infirmités et de vos misères pour vous humilier sincèrement devant Dieu, vous voulez que l'on vous flatte des perfections que vous n'avez pas, pour écarter autant qu'il vous est possible, le souvenir des défauts que vous avez: cherchant à étouffer en quelque sorte, dans le bruit de ces applaudissements mendés, les reproches secrets de votre conscience. Car enfin qu'y a-t-il de plus ordinaire, dans le monde, que de se tromper les uns et les autres par des marques d'estime qui n'ont aucun fondement dans le cœur? Y a-t-il la moindre sincérité dans les louanges que nous donnons aux autres, et dans les refus apparents que nous faisons des louanges que l'on nous donne? Les sentiments avantageux que nous faisons paraître pour autrui sont pleins de dissimulation, et les témoignages d'humilité que nous rendons de nous-mêmes sont remplis de déguisement. Le plus souvent on n'estime pas ceux que l'on loue, et on ne loue pas ceux que l'on estime. On loue ceux-là par vanité, par intérêt, par flatterie, par prévention, par coutume, par cérémonie; et on ne loue pas ceux-ci par chagrin, par malignité, par envie, par ignorance: nous savons tout cela, l'expérience nous en convainc; cependant, ô faiblesse de l'esprit humain, que tu es déplorable! cette fumée nous repaît; nous répétons au fond du cœur ce que les autres ne disent que du bout des lèvres; nous ajoutons à leurs paroles la sincérité qui leur manque; tout ce qui nous flatte nous semble vrai; et sans donner le temps à la raison d'en examiner la fausseté, l'amour-propre embrasse avidement tout ce qu'il y trouve d'agréable.

Il y aurait bien d'autres réflexions à faire sur la conduite d'Elisabeth et de Marie, pour régler la nôtre dans les visites que la bienséance nous oblige de faire: mais, comme

celles que la charité et la religion exigent de nous sont encore plus négligées, par la dureté des chrétiens, que les autres ne sont corrompues par l'esprit du monde, je dois consacrer le reste de ce discours à vous faire voir, par l'exemple de Marie, l'obligation indispensable de visiter et de secourir nos frères dans leurs besoins.

Nous apprenons dans les *Actes des apôtres*, et par les témoignages que l'Histoire ecclésiastique nous en donne, qu'il y a eu de tout temps dans l'Eglise des femmes vertueuses et de saintes veuves, qui, étant aussi considérables par leur naissance que par leurs vertus, se sont entièrement dévouées aux exercices de la charité chrétienne. C'est souvent par leur ministère que la Providence fournissait aux nécessités pressantes des fidèles, qui forcés de chercher dans les cavernes un asile contre la fureur des persécutions, y auraient trouvé sans leur secours une faim plus cruelle que tous les supplices qu'ils s'efforçaient d'éviter; c'étaient leurs libéralités qui adoucissaient les amertumes de ces longs bannissements par lesquels on essayait de lasser la constance de ceux que des tourments passagers ne pouvaient intimider; et il n'y avait point de climats si inaccessibles et si écartés, où leur charité, aussi ingénieuse que prodigue, ne trouvât des issues pour s'y répandre. C'est à leurs soins religieux que l'Eglise est redevable des reliques précieuses de tant de martyrs, dont elles allaient recueillir les membres déchirés et sanglants à la faveur des ténèbres; et ces ossements sacrés, qui sont aujourd'hui l'objet de la vénération des peuples, n'auraient été sans elles qu'un spectacle d'opprobre et de risée pour ceux dans l'esprit desquels la croix de Jésus-Christ passait pour une folie.

Vous, qui marchez sur les traces de ces femmes illustres qui seront à jamais l'ornement de votre sexe, connaissez la grandeur de votre ministère, par la sainteté de son origine, et soutenez-en la piété par des motifs et des intentions qui lui répondent. Bénissons Dieu, mes frères, de ce qu'une pratique si édifiante et si nécessaire subsiste: mais permettez-moi de gémir, dans cette chaire, de ce que le petit nombre de ses personnes zélées et charitables est moins capable de soulager cette grande multitude de pauvres qui se trouvent partout, que de confondre la dureté de ceux qui sont insensibles à leurs misères. Je ne parle point ici des devoirs de la charité en général; je me borne seulement aux visites que nous sommes obligés de rendre à ceux qui sont dans la nécessité: obligation si indispensable, que l'apôtre saint Jacques ne fait point de difficulté de dire que la religion pure et exempte de tache devant Dieu, est de visiter les orphelins et les veuves dans leurs tribulations: *Religio munda et immaculata apud Deum est visitare pupillos et viduas in tribulatione.* (Jac., I, 27.) Car enfin, si touchés d'une compassion passagère à la vue d'un pauvre dont le hasard aura exposé la nudité, les

souffrances et la misère à vos yeux, vous lui faites quelque légère aumône, vous lui dites quelque parole de consolation; pensez-vous, continue le même apôtre, avoir satisfait au précepte de la charité? C'était la Providence qui avait ménagé cette rencontre à votre frère, pour lui procurer par votre moyen les secours essentiels dont il ne savait plus se passer dans l'extrémité déplorable où il était réduit; c'était la grâce qui avait ému vos entrailles pour lui, et qui, des semences de pitié qu'elle avait jetées dans votre cœur, attendait des fruits véritables de pénitence pour vous, et des soulagements solides pour ce misérable. Mais, puisque vous avez étouffé ces sentiments charitables presque aussitôt que vous les avez conçus; qu'au lieu de vous reprocher votre dureté, peut-être vous applaudissez-vous en secret de l'aumône que vous avez faite; et que, cherchant à vous défaire de cette compassion importune que cet objet affligeant vous avait inspirée, vous en dissipez aussitôt les images et les idées dans le commerce du monde profane: n'espérez pas qu'une charité si mal soutenue, soit d'une grande efficace pour votre salut, et que votre âme en tire plus d'avantage que votre prochain en a reçu de soulagement. *Si autem frater et soror nudi sunt et indigeant victu quotidiano; dicat autem ex vobis aliquis, vade, non dederit autem quæ necessaria sunt, quid proderit?* (Jac., II, 15, 16.)

Mais, quand votre charité s'étendrait plus avant à l'égard des pauvres que le hasard vous présente, n'y en a-t-il pas une infinité d'autres qui, semblables à ce paralytique de trente-deux ans, gémissent sous le poids de leurs maux, parce qu'étant dans l'impuissance d'y chercher eux-mêmes du soulagement, ils n'ont personne qui leur en procure: *hominem non habeo* (Joan., V, 7)? Combien d'honnêtes familles réduites aux dernières extrémités, parce qu'elles ignorent les moyens de s'attirer des aumônes, ou que la honte les empêche de les mettre en usage! Combien de veuves opprimées qui détrempent leur pain de leurs larmes, et qui voient le peu de bien qui leur reste, en proie à l'avarice et à l'ambition, parce qu'elles manquent de conseil pour se conduire, ou de support pour se défendre! Combien de malades qui, cachés dans ces retraites misérables où leurs infirmités les arrêtent, ne peuvent même espérer la triste consolation d'émouvoir la compassion des fidèles par la vue de leurs souffrances qui leur sont inconnues, et qui, dans le déplorable état où ils sont réduits, ne peuvent attendre de secours que de ces visites charitables dont je vous prêche l'obligation!

Mais me direz-vous, je ne connais point les misérables dont vous me parlez. Eh! c'est ce qui vous rend coupables, de ne les point connaître; c'est ce qui fait voir votre oubli et votre insensibilité pour les pauvres, puisque, bien loin de les visiter et de les secourir, vous ne pensez seulement pas à vous en informer: car enfin, en quelque lieu que

vous soyez, ne doutez pas qu'il n'y ait des personnes malades, ou opprimées, ou indigentes : et cette connaissance générale vous suffit, pour vous obliger à vous informer de leurs maladies, de leurs besoins, de leurs peines, pour y remédier autant qu'il est en votre pouvoir. Si vous étiez un membre véritable du corps de l'Eglise, dit l'apôtre saint Paul, vous compatiriez aux peines des autres membres affligés : vous entendriez sortir du fond de ces cachots obscurs les murmures et les blasphèmes de ces malheureux qui détestent une vie que votre insensibilité leur rend plus odieuse que la mort qui les menace ; vous seriez percés des cris perçants et douloureux de ces enfants qui demandent du pain à une mère désolée, qui n'en a point à leur donner. Mais votre peu de charité vous ferme l'oreille à tout cela ; et bien loin de porter vos esprits sur des objets capables de vous toucher, vous écarterez avec soin tout ce qui pourrait vous arracher des sentiments de compassion, incompatibles avec cette paix terrestre où vous êtes plongés. Car n'est-ce pas là l'esprit de la plupart des gens du monde ? Comme s'ils craignaient de s'attendrir malgré eux à la vue des affligés et des misérables, ils prennent toutes les précautions possibles pour en éviter la rencontre. Au milieu des richesses, des plaisirs et des honneurs qui les environnent de toutes parts, à peine pensent-ils qu'il y ait des pauvres et des misérables sur la terre ; cet appareil de grandeur et de magnificence, qui les accompagne partout, ne remplissant leur imagination que de fantômes de la vanité et du monde, les rend comme inaccessibles aux idées de la pauvreté et de la misère ; et quand ces images fâcheuses se viennent présenter à leur esprit, elles y sont si promptement effacées par le trouble et les embarras du siècle, qu'elles n'ont pas le temps de passer jusqu'à leur cœur, ou du moins d'y faire aucune impression considérable.

Malheureux que vous êtes ! disait le prophète Isaïe, que ferez-vous dans ce jour terrible, auquel Dieu vous visitera pour vous punir de ne l'avoir point visité dans ses membres ? où trouvez-vous un asile contre la fureur d'un juge si redoutable ? et comment vous dépouillerez-vous à ses yeux de cette gloire qui vous suivra jusque dans ce jour d'opprobre et d'infamie, pour vous condamner ? *Quid facietis de longe venientis ? ad cujus confugietis auxilium, et ubi derelinquetis gloriam vestram ?* (Isa., X, 3.) Que ferez-vous, dis-je, lorsque Dieu vous reprochera tant de visites inutiles, dangereuses et criminelles que vous avez faites pour contenter vos passions déréglées ; tant de rebuts que vous avez essuyés pour vous insinuer dans ces maisons, dont mille obstacles vous fermaient l'entrée ; tant de lâches artifices que vous avez employés pour percer cette foule importune, qui vous rendait la personne des princes inaccessible ? Les hôpitaux vous étaient ouverts, dira-t-il, je vous y atten-

dais dans la personne de tous les affligés qui avaient besoin de votre secours ; j'aurais reconnu cette marque de votre souvenir par des consolations qui vous auraient fait trouver plus de douceur dans cet exercice de charité que dans les plus doux passe-temps du monde ; mais vous n'avez pas daigné faire un pas pour me chercher. Que répondrez-vous à des plaintes si justes ? Quel sera, dis-je, le recours d'un pécheur, lorsque Dieu ne s'arrêtant pas à ces reproches, que la faiblesse de mes expressions me fournit pour vous tracer une légère idée de son indignation contre le pécheur, perçant tout à coup les ténèbres de son entendement, et l'éclairant pour ainsi dire, par le coup de foudre qui l'écrasera, lui fera connaître, toucher, sentir et pénétrer tout le fond, toute la grandeur, toute la malice et toute l'étendue de son insensibilité ? En vain s'excusera-t-il par l'impuissance où il était de soulager son prochain par des aumônes : car, outre qu'il n'est presque personne qui ne s'abuse sur ce point, celui qui a un fonds de charité dans le cœur, dit saint Augustin, a toujours de quoi donner ; et s'il n'est pas en état de soulager l'indigence de son frère, il est du moins en pouvoir de le consoler dans ses déplaisirs : *Semper habet unde det, cui plenum est pectus charitatis ; non habet extrinsecus facultatem, sed habet intrinsecus charitatem*. Mais disons la vérité, Messieurs, et rougissons en secret de notre misère, nous n'agissons presque jamais dans les vues de la foi, dit saint Grégoire ; et au lieu de respecter dans nos frères l'image de Dieu et le caractère de chrétien qu'ils portent avec nous, nous n'y considérons ordinairement que des avantages temporels, dont l'éclat nous éblouit et nous trompe : *In hominibus non natura, quam ad Dei imaginem facti sunt, et honores et divitias veneramur*. Faiblesse, dont les plus spirituels sont capables : car par exemple, s'il s'agit de visiter un grand du monde dans l'affliction, de recueillir ses dernières volontés, on embrasse ces emplois avec ardeur, on s'applaudit en secret du choix que l'on fait de nous sous le voile d'un zèle qui emprunte des forces de la vanité qui l'anime ; mais s'il faut rendre les mêmes devoirs à un inconnu, notre charité languit ; et si on manque de prétexte pour se dispenser de cette obligation, l'on s'en acquitte avec tant de tiédeur et de négligence, qu'on en perd tout le mérite. Conduite bien différente de celle du Sauveur, dit le même saint Grégoire, qui, s'étant contenté de guérir le fils de ce seigneur de Capharnaüm sans le voir, quoiqu'il l'en eût fait prier, daigna bien visiter le serviteur du centurion qui s'en trouvait indigne, pour nous apprendre par son exemple, aussi bien que par ses paroles, à fuir autant qu'il nous est possible, cet éclat si dangereux pour les bonnes œuvres. C'est dans ces cachots obscurs, où vous n'aurez que Dieu pour spectateur de vos actions, que vous devez ensevelir vos charités avec les misérables qui les attendent ; c'est dans le

secret de ces familles inconnues, dont votre compassion pénétrante vous aura fait découvrir la misère, que vous devez répandre vos aumônes pour n'en pas hasarder le mérite, et pour en tirer une véritable gloire : car les consolations que vous donnerez en secret aux affligés, dit le prophète, et les aumônes que vous ferez dans l'obscurité, paraîtront au grand jour et à la face de toute la terre : *Cum effuderis esurienti animam tuam, et animam afflictam repleveris, oriatur in tenebris lux tua, et tenebræ tuæ erunt sicut meridies.* (Isa., LVIII, 18.) Ames saintes, qui vous appliquez à ces pieux exercices, voilà votre espérance et votre consolation. Lorsque, inconnues au monde, vous n'avez pour témoins de vos charités que les sujets qui les reçoivent; lorsque vous trouvez souvent de la dureté et de l'ingratitude jusque dans ceux que vous tâchez de secourir, souvenez-vous que les Anges vous regardent, et que tout le ciel vous admire. Que vous seriez malheureuses

si une vanité secrète et déguisée vous conduisait par des chemins secrets dans les égarements où se perdent les filles du siècle; si, pour adoucir l'éloignement de ces compagnies où les raisons que vous savez ne vous faisaient plus trouver que du dégoût, vous cherchiez un monde propre à votre état, où les empressements d'un faux zèle, et les apparences d'une dévotion affectée, vous fissent trouver un rang, que les avantages de la beauté ou de la jeunesse vous dérobaient ailleurs. Que vous seriez à plaindre, dis-je, si des occupations aussi saintes que les vôtres étaient corrompues par des motifs si criminels! Mais je n'ai garde de former des soupçons si injurieux à votre vertu; j'aime bien mieux en proposer l'exemple à tous ceux qui m'écoutent, afin que marchant avec vous sur les traces de Marie sur la terre, nous puissions partager la gloire dont elle jouit dans le ciel, que je vous souhaite : Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit. *Amen*

NOTICE SUR CHARAUD

L'abbé Charaud, prédicateur du roi, a publié des *Panégryriques* et des *Sermons sur les Mystères* et autres sujets prêchés par lui de 1723 à 1734 dans plusieurs églises de Paris et de province. (Paris, Durand et Pissot, 3 vol. in-12, 1748.) Il s'est attaché, dans ses *Panégryriques*, à caractériser les saints qu'il célèbre; de sorte que saint Augustin est un docteur zélé pour la vérité, saint François de Sales un modèle de force et de douceur, saint Charles Borromée un observateur exact et un restaurateur infatigable de la discipline, saint François d'Assises un pauvre glorifiant Dieu par ses vertus et honoré par Dieu des plus grandes faveurs, saint Jean-Baptiste un grand et fidèle témoin de Jésus-Christ. L'exécution, bien que raisonnable et d'un style clair et coulant, ne nous paraît pas mériter de nos jours une reproduction de ces *Panégryriques* déjà traités par d'autres orateurs plus éminents; aussi nous bornons-nous seulement à les indiquer. Outre ceux que nous venons de nommer, il avait écrit ceux de saint Louis, de saint Sulpice, de saint Benoît, de sainte Agnès. Toutefois,

nous publions celui de saint Gaëtan, parce qu'il a été rarement abordé. Les *Sermons* de l'abbé Charaud brillent par une connaissance exacte de la théologie, qui peut les faire considérer jusqu'à un certain point comme des traités dogmatiques, ainsi que le lecteur pourra s'en convaincre par le *Sermon de Noël* et celui de la *Conception*, dans lequel il expose et développe habilement toute la doctrine du péché originel. Celui sur l'*aumône* est digne d'une attention sérieuse. Nous donnons aussi son *Oraison funèbre du prince de Condé*, afin de pouvoir faire apprécier notre orateur sous les différentes faces de son talent. Sans être d'un talent ordinaire, Charaud ne nous paraît pas s'être élevé beaucoup au-dessus de la médiocrité : il appartient déjà à cette période de décroissance qui signale les productions de la seconde moitié du XVIII^e siècle; décroissance dont nous voudrions pouvoir nous dissimuler les causes, mais réelle et regrettable aux yeux de toutes les personnes qui se sont occupées de la gloire de la chaire française.

ŒUVRES CHOISIES DE CHARAUD.

SERMON I^{er}.

POUR LE JOUR DE LA CONCEPTION DE LA
SAINTE VIERGE,

Prêché dans l'église de la Charité à Paris le 8 décembre 1729.

De qua natus est Jesus. (Matth., I.)

De laquelle Jésus est né.

Voilà, mes chers auditeurs, l'éloge le plus

parfait qu'on puisse donner à Marie. Voilà ce qui la distingue essentiellement de toutes les créatures. Voilà enfin la source de sa gloire, et le fondement solide de ses grandeurs. Aussi l'évangéliste, voulant exalter cette incomparable fille d'Israël, se contente de dire, que c'est d'elle que Jésus est né, *de qua natus est Jesus*. Elle compte, parmi ses

ancêtres, des rois, qui ont su porter le sceptre avec dignité, qui ont fait régner avec eux la religion et la sagesse, et qui, par l'exacte justice qu'ils rendaient au peuple, ont fait reposer sans aucune crainte chaque Israélite sous son figuier, comme parle l'Écriture; des patriarches, illustres par la grandeur d'une foi solide, et par les bénédictions répandues sur leur postérité; des sacrificateurs, qui, pour rendre des hommages à l'Être suprême, ont ensanglanté si souvent ses autels par l'immolation des victimes; des héros qui ont défendu la Judée contre les efforts et les attaques des Philistins, qui ont même répandu la terreur dans leur camp, et dont les victoires ont fait si souvent la joie et la sûreté de Jérusalem. Mais l'évangéliste ne s'attache point à vanter la grandeur que Marie reçoit de ses pères, pour s'arrêter uniquement à celle qu'elle reçoit de son Fils : *de qua natus est Jesus*. Paroles, qui, en nous apprenant sa divine maternité, nous découvrent en même temps ses glorieux privilèges.

En effet, mes chers auditeurs, comme elle devait être la mère de Dieu, il fallait que Dieu la préparât, par la communication de ses plus grandes faveurs, à être sa mère. Aussi, dès le premier moment de sa conception, la première grâce, dont elle fut prévenue, fut la plénitude de la grâce. Choisie dans l'éternité pour porter dans son sein le Sauveur du monde, elle reçut la faveur d'une rédemption anticipée, et ne sentit jamais les atteintes du péché. Pure dans sa conception, sainte dans sa vie, l'iniquité n'eut point de prise sur elle; et, pour dire tout en un mot, la sainteté fut toujours l'ornement de ce temple, que le Très-Haut avait résolu d'habiter. Cette illustre Vierge, destinée à être la mère d'un Dieu, doit à la grandeur de sa destination les privilèges de sa Conception immaculée; et le Créateur, par rapport à son incarnation future, sanctifia, dans Marie, la fille d'Adam; et elle sortit de ses mains plus pure que les anges mêmes!

Ce n'est pas tout. Marie, sanctifiée dans sa Conception, conserva la grâce de sa Conception. Créée dans la sainteté, elle vécut toujours dans la sainteté; elle prit même des précautions pour vivre toujours dans la sainteté; et, comme l'innocence l'avait vue naître, l'innocence la vit mourir. Attachons-nous aujourd'hui, mes frères, à considérer ces deux grands objets : la plénitude des dons qui furent communiqués à Marie quand elle fut conçue, et la plénitude de fidélité que Marie apporta à ces dons après avoir été conçue. Le premier nous fera souvenir de nos misères; et le second nous convaincra de notre négligence et de notre malice. En un mot, les privilèges que Marie a reçus dans sa Conception; les soins que Marie a pris pour conserver la grâce de sa Conception, feront toute la matière de ce discours. Vierge sainte! obtenez-moi de Dieu le secours qui m'est nécessaire pour publier dignement les merveilles qu'il a opérées en vous; et, dans un sujet où il s'agit

spécialement de votre gloire, accordez-moi votre intercession : je vous la demande par la prière ordinaire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je vous l'ai déjà dit, mes chers auditeurs, Marie a été choisie de toute éternité pour être la mère de Dieu, *ab æterno ordinata sum* (Prov., VIII, 23); et c'est en conséquence de ce choix, qu'elle a été comblée d'une abondance de grâces dans sa Conception. Pour entrer dans ma pensée, il faut considérer avec les théologiens, que, par cette maternité, Marie a été rendue participante de la propriété personnelle du Père éternel, qui est sa paternité et la génération du Verbe; car par cette maternité elle est la mère du même Verbe et du même Fils, dont le Père éternel est le Père. Or, puisque Marie a été élue pour être la mère de Dieu, et qu'elle a été en effet la mère de Dieu, ne dois-je pas conclure de là qu'elle a été extraordinairement favorisée de Dieu, et établir, sur la grandeur de son élection et sur l'excellence de sa maternité, les privilèges de sa Conception même? Mais quels sont-ils, ces privilèges? Les voici : la préservation du péché originel, l'exemption de la convoitise, la stabilité de la sainteté et de l'innocence. Trois glorieux avantages de Marie dans sa Conception, qui vont nous convaincre de ce que nous avons été, et de ce que nous sommes.

Vous le savez, mes frères, le premier homme, créé dans la justice et dans la grâce sanctifiante, fut placé dans le paradis terrestre pour y vivre dans la loi et dans la dépendance de Dieu. Mais le serpent, fatal organe du démon, emploie la ruse et l'artifice pour faire démentir cette innocence originelle. Le péché suivit de près la tentation. Adam ose porter sa main sur le fruit défendu, il en goûte, et, par un jugement terrible mais adorable, son péché, quoique personnel et propre à lui-même, est devenu le propre péché de tous ses descendants. C'est en lui que tous ont péché, dit l'Apôtre. Le mal qu'il commit fut un poison universel. Toute la nature se trouva enveloppée dans son crime; et comme il a été notre père, il a été aussi notre corrupteur. Quoi donc! un péché commis par un seul homme peut-il devenir un péché commun? la justice divine doit-elle imputer à tous le crime d'un particulier? et est-il bien vrai, que la prévarication de notre premier père soit le triste et fatal héritage qu'il nous ait laissé? Ce n'est pas mon dessein, mes frères, d'approfondir les secrets du Très-Haut, et de tâcher de pénétrer par la lumière de la raison l'obscurité de ce mystère, dont la foi ne nous permet point de douter. Je me contente d'adorer les profondeurs de Dieu, comme parle l'Apôtre, sans entreprendre de tirer les voiles qui les couvrent. Je sais que les jugements du Seigneur sont un abîme impénétrable, et qu'il n'appartient qu'à une imprudente curiosité de vouloir connaître ce qu'on ne doit que croire et adorer. Ce-

pendant, mes chers auditeurs, on peut encore dire, pour rassurer votre foi à l'égard de l'universalité du premier péché, que, comme les ruisseaux sont corrompus, quand ils coulent d'une source corrompue, tous les hommes qui sortiraient d'Adam devaient participer à sa corruption, et être les héritiers de son péché et des peines qui y furent attachées; qu'Adam, prévaricateur, n'a pu produire que des enfants prévaricateurs; que, quoiqu'il ne fut qu'un seul homme, il était néanmoins le chef de tous les hommes, et qu'en cette qualité toutes les volontés des hommes étaient renfermées dans la sienne; que comme la justice originelle, qui était un don surnaturel, accordé dans la personne d'Adam à toute la nature, aurait passé dans les descendants d'Adam avec la nature : par la même raison, le péché d'Adam, opposé à la justice originelle, passe dans ces mêmes descendants avec la nature.

Mais la sainte Vierge, dont je fais aujourd'hui l'éloge, n'est point comprise dans cet ordre malheureux. Fille d'Adam, elle n'en contracte pas le crime; et un privilège particulier la préserve de la contagion générale. Pourquoi cela? Parce qu'il était convenable que la justice habitât toujours dans celle qui devait enfanter le Juste par excellence; et que ce temple, qui devait renfermer l'arche de la nouvelle alliance, ne fût point profané par le péché. Pour bien comprendre ceci, remarquez avec moi, mes frères, que, lorsque le Seigneur souhaita qu'on lui bâtît un temple, il voulut qu'on ne négligeât aucun soin; et Salomon, le plus sage et le plus magnifique de tous les rois, ouvre ses immenses trésors, pour commencer et pour achever ce grand ouvrage. Il n'y a point, selon lui, d'ouvriers assez habiles dans la Judée et dans Jérusalem; il tâche d'en faire venir quelques-uns de Tyr, afin que la beauté de l'art réponde à la richesse de la matière; et la raison qu'il en donnait, c'est que, disait-il, la maison que je désire de bâtir doit être très-magnifique. Déjà, par ses dépenses et par ses soins, les pierres les plus estimables et les cèdres du Liban entrent dans la construction de cet édifice sacré. L'or, que des mains habiles y placent avec art et abondamment, y paraît avec éclat. On le pave d'un marbre très-précieux, dont les compartiments faisaient un très-grand ornement. Ah! s'il fallut que ce temple, qui devait recevoir l'arche du Seigneur, fût si magnifique et si décoré, quel ne devait pas être celui qui devait recevoir le Seigneur même? Je m'en rapporte à vous, mes chers auditeurs : aurait-il été de la grandeur de Dieu que celle qu'il avait choisie pour le concevoir dans ses entrailles, fût elle-même conçue dans le péché? Arait-il été de l'honneur du Fils de négliger la gloire de sa mère, et de permettre que le poison du péché originel corrompît et infectât sa conception? sa toute-puissance pouvait-elle agir plus dignement qu'en réunissant dans Marie toutes les grâces, et en la préservant de toute iniquité? il l'a pu faire : quelle raison

avons-nous de croire qu'il ne l'ait pas fait? Je dis qu'il l'a pu faire, parce que la toute-puissance lui appartient essentiellement : et comment le bras de Dieu, qui suspendit autrefois le cours du soleil en faveur des enfants d'Israël, n'aurait-il pas pu prévenir et arrêter l'activité du péché originel en faveur de Marie? J'ajoute qu'il l'a fait : pourquoi? parce qu'il est de la tendresse d'un fils de procurer à sa mère tous les honneurs et tous les avantages possibles. Ainsi, dès qu'on considère que Marie a été choisie pour enfanter un Dieu, on conclut d'abord qu'elle a été préservée du péché originel, et que l'ordre commun de la nature a été, pour ainsi dire, renversé en sa faveur par un prodige particulier de la grâce. Ah! si Jean-Baptiste fut sanctifié dans le sein de sa mère, pourquoi ne croirions-nous point que Marie a été sanctifiée dès le premier instant de sa Conception? La différence de leur destination ne doit-elle pas nous convaincre de la différence de leurs privilèges? Jean-Baptiste devait rendre témoignage au Messie; et Marie devait l'engendrer.

Mais ce qui peut encore nous porter à croire qu'elle a été exempte du péché originel, c'est l'énormité de ce même péché. Vous ne l'ignorez pas, mes chers auditeurs : le premier homme fut d'autant plus criminel, qu'il tomba malgré les puissants appuis qui le soutenaient, je veux dire malgré ces dons précieux qui lui furent communiqués dans sa création : une volonté sage et docile, des lumières pures et capables de lui faire discerner le mal d'avec le bien. Il ne sentait point en lui la loi du péché. Ses penchants étaient autant de facilités pour le devoir. Un goût d'innocence dominait sur toutes ses volontés. Il y avait en lui une droiture, dit saint Thomas, qui consistait dans la sujétion de la raison à Dieu, dans la sujétion des puissances inférieures à la raison, et dans la sujétion du corps à l'âme. Cela supposé, il n'est pas bien difficile de comprendre que, puisqu'Adam n'avait point de contradiction à essuyer du côté de la convoitise, son péché a été d'autant plus énorme qu'il lui était facile de l'éviter. Péché si grand, qu'il a introduit dans le monde l'ignorance, la cupidité, la crainte, la tristesse, la douleur, les maladies, la mort! Péché si terrible, qu'il faisait dire à Job : *Périsset la nuit dans laquelle on a dit : Un homme a été conçu!* Or, mes frères, la grandeur de ce péché n'est-elle pas une raison qui nous sollicite à croire que Marie en a été exempte? Et le Verbe éternel qui est Dieu, et qui déteste le moindre mal, aurait-il voulu se faire chair et prendre sa chair dans un corps et d'un corps qui aurait été corrompu par une grande iniquité? aurait-il voulu habiter un temple qui aurait été occupé, quoique pour un seul moment, par le démon même? Non, mes chers auditeurs : car si autrefois les prêtres d'Israël ne purent point se résoudre à sacrifier sur un autel qui avait été profané par un culte païen et étranger, comment est-ce que le Fils de Dieu aurait voulu exercer les premières

fonctions de son sacerdoce dans un temple qui aurait été profané par un crime énorme ? Non, non, le péché originel, ce péché affreux et terrible, n'a point été contracté par cette vierge dans laquelle le Verbe incarné a habité corporellement ; et tel qu'est le lis parmi les épines, telle a été Marie entre les filles d'Adam. Comme Jésus-Christ a un Père toujours saint, en tant que Verbe, il devait avoir une mère toujours pure, en tant qu'homme. Aussi le concile de Trente déclare que ce n'est point son intention de comprendre dans le décret, où il s'agit du péché originel, la bienheureuse Mère de Dieu.

Mais, après tout, me dira-t-on, pourquoi attribuer à Marie un privilège dont l'Écriture sainte l'exclut ? Car il est rapporté, que par le péché d'un seul homme, tous les hommes sont tombés dans la condamnation ; que nous naissons tous enfants de colère par une fatale propriété de notre nature ; et que, procédant tous d'un même principe, nous participons tous à la même corruption et au même mal. Je réponds à cela, mes frères, avec plusieurs docteurs, en disant que les règles générales souffrent quelquefois des exceptions. En effet, le Seigneur conclut dans ses conseils adorables la ruine et la fin de tous les hommes : Noé ne périt point avec eux. Le ciel irrité veut faire tomber une pluie de soufre et de feu sur les habitants de Sodôme : Lot n'est point compris dans l'incendie. Le roi Assuérus donne un ordre de mort contre tous les Juifs qui sont dans les terres de sa dépendance : cet ordre fatal ne tombe point sur Esther. La puissance du législateur ne brille jamais plus que lorsqu'il exempte de ses lois.

On ne s'arrête pas là. On soutient qu'admettre l'immaculée Conception de Marie, c'est rétrécir les bienfaits de la Rédemption générale ; que c'est élever la créature aux dépens du Créateur même, et établir la gloire de l'une sur la dégradation de l'autre. A Dieu ne plaise, mes chers auditeurs, que je vienne donner des bornes à la grâce de la Rédemption qui n'en a point, et diminuer les mérites infinis du Fils pour soutenir et pour exalter les privilèges de la mère. La Rédemption, que Jésus-Christ voulait opérer et qu'il opéra en faveur des hommes, a été le principe de cette grâce spéciale, qui a préservé Marie de la tache du péché d'origine ; et cette même Rédemption, qui a réparé la chute de ceux-là, a prévenu la chute de celle-ci. Les hommes ont reçu de Jésus-Christ une grâce de réparation ; et Marie en a reçu une grâce de préservation. Dans les hommes, la plaie a été guérie ; et à l'égard de Marie, le coup a été détourné. Jésus-Christ est le Rédempteur des hommes, en abolissant le décret de leur condamnation ; et Jésus-Christ est le Rédempteur de Marie, en empêchant que le décret de cette condamnation ne tombe sur elle ; car, selon la remarque de plusieurs célèbres théologiens, il y a en Dieu une Rédemption abondante, qui ne relève pas seulement ceux qui sont tom-

bés, mais qui a encore retenu sa mère seule, et qui en a prévenu la chute ; et il est incontestable que l'acte de rédemption, qui préserve du péché, est beaucoup plus parfait que celui qui en délivre. D'où il s'ensuit que Jésus-Christ, ayant exempté Marie de la tache originelle, en est plus excellemment le Rédempteur.

Un autre privilège de Marie dans sa Conception, c'est d'y avoir reçu l'exemption de la convoitise. Dieu avait donné au premier homme, avec l'être, une heureuse inclination au bien. Rien ne pouvait interrompre ni altérer le bonheur que lui procurait le calme de ses passions. Exempt du poids de la convoitise, il marchait aisément dans les voies que Dieu lui avait tracées ; et sa nature encore saine se portait au bien comme d'elle-même. Le devoir lui était facile, parce qu'aucune passion ne s'opposait en lui aux doux mouvements de la grâce. Sa volonté n'était point prévenue ni excitée par la rébellion des sens, parce que ses sens étaient soumis à sa volonté, et que sa volonté était soumise à l'ordre de Dieu. Assujetti à Dieu seul, et dominateur des choses créées, il les voyait dépendantes de lui-même, parce qu'il était lui-même fidèle à Dieu. Uni à lui, comme à l'unique principe de son être et de sa félicité, rien n'était capable de l'inquiéter dans la possession de ce bien suprême et éternel ; il trouvait dans cette possession une source inépuisable de bonheur. Et parce qu'Adam était innocent et en même temps à couvert du trouble et du tumulte des passions humaines, il était heureux, et il pouvait l'être toujours ; car, quoiqu'il n'eût pas reçu dans sa création cette immortalité qui consiste dans l'impossibilité absolue de perdre la vie, il possédait néanmoins celle qui consiste dans la puissance de se préserver toujours de la mort. Tel était Adam dans l'état de la justice originelle. Mais, à peine séduit par l'appât de l'indépendance, eut-il rompu par son péché les nœuds de son alliance avec Dieu, qu'il fut privé de ces dons précieux et inestimables, qu'il possédait par son étroite liaison avec Dieu ; c'est-à-dire qu'il perdit non-seulement cette grandeur ineffable qui, l'assujettissant à Dieu seul, lui soumettait toutes les créatures, et qui le rendait lui-même, si j'ose parler ainsi, le seigneur et le dieu visible de l'univers, mais encore cette paix profonde qu'il goûtait en Dieu, et qu'il ne pouvait goûter hors de Dieu. Son cœur, devenu rebelle à la loi, se révolta contre son esprit. Ses passions, soustraites au joug aimable de la grâce qui les retenait, se soulevèrent en lui-même, malgré lui-même. Sa propre faiblesse lui fit sentir son impuissance à les dompter ; et il tomba dans la servitude de ses convoitises, parce qu'il n'avait pas voulu demeurer dans la dépendance de Dieu.

Or, mes frères, comme nous n'avons pas moins hérité des peines de son péché, que de son péché même, nous avons été enveloppés dans un semblable malheur. Conçus dans la concupiscence, nous la portons tou-

jours avec nous, et elle ne cesse point de nous livrer de dangereuses attaques. *La vie de l'homme sur la terre, disait Job, est une guerre continuelle.* La passion murmure en nous contre le devoir, et la chair s'y soulève contre l'esprit. Nous sommes sans cesse aux prises avec nous-mêmes. Les victoires que nous remportons sur nos convoitises ne nous en délivrent pas, et nos périls durent autant que notre vie. A peine sommes-nous sortis d'un combat, qu'il en faut essuyer un autre, parce que la concupiscence, par laquelle nous sommes tous tentés, dit un apôtre, est inséparable de notre être. La grâce du baptême, quelque puissante qu'elle soit, ne la détruit pas, et n'assujettit pas pleinement nos sens à notre volonté. Leur entière sujétion à la volonté d'Adam était une propriété de la sainteté originelle qu'il avait reçue de la pure libéralité de Dieu. Elle demeure toujours en nous, cette concupiscence, comme un reste de domination que notre ennemi s'est réservé à notre égard, et que la Sagesse éternelle a permis qu'il se réservât, afin qu'il pût nous livrer des attaques, et qu'il occasionnât par là nos victoires. Il suffit que nous ayons été ses esclaves dans notre conception, pour qu'il conserve sur nous, pendant le cours de notre vie mortelle, le droit triste et fatal d'irriter nos sens et d'exciter nos convoitises; semblable au propriétaire d'un champ, qui, contraint de le céder à un autre, s'y est néanmoins retenu le droit d'un passage libre et incontestable, comme un titre de servitude, qui annonce l'ancienne propriété qu'il en a eue: et voilà, mes frères, ce qui prouve tellement le péché originel, que quoiqu'il soit difficile de connaître la nature et la funeste communication de ce péché aux hommes, rien, cependant, n'est plus certain que l'existence et la propagation de ce péché: car d'où pourraient venir ce fonds de corruption et cette foule de désirs déréglés qui règnent en nous, sinon de ce premier péché communiqué à toute la nature, et rendu propre à chacun de nous?

Marie ne fut pas sujette à ces misères humaines; et la même grâce qui la préserva, dans sa conception, du péché originel, l'exempta en même temps de la convoitise, qui en est l'effet et la dépendance. L'orage des passions, qui gronde si souvent en nous, ne se fit jamais entendre dans cette Vierge privilégiée. Son innocence fut paisible, et la cupidité n'inquiéta jamais en elle la grâce. Les voies de la vertu lui furent toujours faciles et aisées, parce qu'elle fut toujours exempte des attaques de la concupiscence. Cette guerre, que l'esprit déclare à la chair, et que la chair soutient contre l'esprit, et qui forme en nous une intérieure et déplorable contradiction, Marie ne l'éprouva jamais; et, par un privilège attaché à sa Conception, la nature s'accorda en elle avec la grâce. Le serpent, dont elle avait écrasé la tête, n'excita point dans son âme aucun mouvement rebelle et sédition. Ainsi son innocence eut autant de calme que de vé-

rité; et tout était tranquille dans cette tour de David, sur laquelle mille boucliers avaient été suspendus: pourquoi cela? parce qu'il n'était pas convenable qu'aucune passion troublât la paix de cette vierge, qui devait porter dans son sein le Prince même de la paix; que sa chair, destinée à être la chair d'un Dieu, fût sujette à des tentations et à des misères communes aux hommes; et que la concupiscence, qui est tellement l'effet du péché qu'elle en est encore le principe, régnât dans Marie, où voulait habiter et régner le Saint des saints.

Pour donner un plus grand jour à ceci, il n'y a qu'à considérer que Marie a été un des plus excellents ouvrages qui soit sorti des mains du Créateur: c'est une vérité incontestable. Or, comme il était de la grandeur et de la dignité de cet ouvrage, que la partie supérieure et spirituelle n'y fût point combattue dans ses saintes opérations par l'inférieure, Dieu communiqua à Marie, dans sa Conception, une grâce abondante qui la mit à couvert de la rébellion des sens et de la force des passions. La concupiscence fut liée en elle par l'amour divin qu'il répandit dans son cœur; et elle ne sentit jamais ces mouvements désordonnés qui préviennent ou qui excitent la volonté, et qui ne sont que trop capables de l'éloigner de son véritable objet, qui est Dieu. Depuis la chute d'Adam, l'âme de l'homme, créée et unie à son corps dans la privation de la grâce, bien loin de se tourner vers Dieu, se replie sur elle-même parce qu'elle s'aime elle-même; et, se laissant aller aux penchans déréglés qui la dominent, elle se précipite, pour ainsi dire, dans la chair; elle n'a de sentiment et de goût que pour la chair, elle ne s'applique et ne s'unit qu'à la chair, parce qu'elle ne comprend point les choses qui sont de l'esprit de Dieu. Il n'en fut pas ainsi de Marie. Elevée vers Dieu, attentive à Dieu, unie à Dieu dans le premier instant de sa Conception par la grâce de sa Conception même, rien ne la détournait de Dieu, parce que tous ses penchans étaient assujettis aux mouvements de sa propre volonté, et que sa propre volonté était soumise aux ordres de Dieu. Heureuse, et mille fois heureuse d'avoir été conçue dans l'exemption des attaques des sens, et dans une entière indépendance de la convoitise!

Cette Vierge privilégiée ne reçut pas seulement dans sa Conception la plénitude de la grâce, mais encore la stabilité de la grâce. La grâce que le premier homme reçut dans sa création, dépendait, quant à sa durée, de sa propre liberté. Il ne tenait qu'à lui de la conserver, quoiqu'il pût aisément la perdre; et la facilité avec laquelle il la perdit en effet, en a découvert évidemment la fragilité. La grâce, que l'homme reçoit dans le baptême ou qu'il recouvre par le sacrement de pénitence, il ne la conserve pas longtemps; et qu'est-ce que notre conduite, sinon un passage presque continu du bien au mal et du mal au bien? Mais la grâce que

Marie reçut dans sa Conception dura toujours. Grâce solide et permanente, et incomparablement plus excellente que celle d'Adam nouvellement créé, et que celle des autres hommes justifiés en Jésus-Christ ! Grâce féconde qui devint en elle le principe de sa sanctification continuelle ; car de là venait son union constante avec Dieu. De là cette flamme pure et céleste qui embrasait son cœur, conservée et même augmentée de plus en plus jusqu'à la fin de sa vie. De là, cet amas immense de richesses spirituelles qu'elle ne se lassait point d'acquérir : ne perdant jamais rien de sa perfection, et croissant toujours en perfection. De là enfin, tous ses mérites, puisque tous ses mérites étaient comme autant de ruisseaux, qui coulaient, pour ainsi dire, de sa sanctification originelle, comme de leur source. Grâce forte qui la confirma en sainteté, qui la fixa dans le bien, qui l'unit inséparablement à Dieu, et qui la rendit propre à être la mère de Dieu ; car, comme il était digne du Fils de Dieu que sa mère eût reçu et conservé le don d'une sainteté originelle, il était convenable que celle qui le possédait, pût devenir, et fût en effet la mère de Dieu. Grâce singulière, puisqu'en la confirmant dans le bien, elle la préserva de tout péché dans la suite.

Le péché actuel renferme en lui-même un caractère de difformité et de malice, que nous ne comprenons point ; et, si les nuages de la passion n'obscurcissaient pas en nous les lumières de la foi, nous reconnaitrions aisément que le pécheur est une grande abomination devant Dieu ; et que, si sa justice n'était comme balancée par sa miséricorde, il lancerait ses foudres vengeurs sur les têtes criminelles, tant l'iniquité est odieuse à ses yeux ! Hélas ! à peine avons-nous commis le péché, que sa colère s'allume contre nous : c'est que ce Dieu de toute sainteté, et qui est lui-même la sainteté essentielle, ne peut regarder le péché qu'avec horreur ; et il vaudrait mieux pour l'homme n'avoir jamais été, que d'offenser cet Etre souverain qui l'a créé par sa puissance, qui le nourrit de ses dons, et qui lui a destiné son royaume. Or, puisque le péché déplaît tant à Dieu, qui peut douter que Dieu n'ait accordé à Marie, dans sa Conception, une grâce qui l'en a toujours préservée ? Qui peut douter que cette Vierge, qui devait contribuer par sa divine maternité à détruire l'empire du péché, n'a jamais été l'esclave du péché ? D'ailleurs, la sainteté inaltérable et continuelle de Marie était comme nécessaire à la gloire de Jésus-Christ. Comment cela ? C'est que le malin et jaloux pharisien n'aurait pas manqué de faire retomber sur le fils les défauts de la mère, et de diminuer par là dans l'esprit des peuples l'innocence de l'un par l'iniquité de l'autre ; et voilà ce qui a fait dire à saint Thomas, que Marie n'eût pas été digne mère de Dieu si, en quelque temps de sa vie, elle eût actuellement commis un péché, parce que la tache de la mère serait en quelque sorte retombée sur le fils ; et le saint concile de

Trente dit, que c'est le sentiment de l'Eglise que Marie a été préservée de tout péché, même véniel, par un privilège particulier de Dieu.

Marie reçut donc dans sa Conception une grâce qui n'avait pas moins de solidité que d'abondance, et la sainteté fut toujours en elle. C'est ce miroir sans tache qui n'a jamais été altéré par aucun souffle. C'est cette fontaine scellée, dont les pures eaux n'ont point été corrompues ni même troublées. C'est cette étoile du matin dont les nuages n'ont point obscurci l'éclat. C'est ce buisson qui brûlait sans s'éteindre. Le péché, quel qu'il puisse être, fut toujours éloigné de Marie ; et, comme le Sauveur du monde était impeccable par une propriété essentielle de sa personne, cette Vierge admirable l'a été par la grâce de sa Conception : pourquoi ? parce qu'il n'était pas de la bienséance que la mère de celui qui devait détruire le péché fût elle-même sujette au péché.

Les privilèges de Marie, mes chers auditeurs, nous ont sans doute convaincus de nos misères ; mais voici néanmoins de quoi nous consoler et nous instruire tout ensemble : c'est que, quoique la grâce que Marie a reçue dans sa Conception soit beaucoup plus grande et plus précieuse que la grâce qu'on reçoit dans le baptême, toutefois cette grâce répare nos pertes et nous fait même trouver nos propres avantages dans la concupiscence qu'elle nous laisse : je m'explique. Nous avons été conçus dans le péché, il est vrai ; mais il n'est pas moins vrai que, dans les eaux salutaires du baptême, nous avons été lavés du péché, nous avons été délivrés du péché, nous sommes morts au péché. *Ne savez-vous pas*, disait l'Apôtre, *que nous tous, qui avons été baptisés en Jésus-Christ, nous avons été baptisés dans sa mort ?* c'est-à-dire, selon un savant interprète, à la ressemblance de sa mort ; parce que, comme la vie corporelle de Jésus-Christ a été éteinte en sa mort, ainsi le péché est éteint dans le baptême. Sur quoi saint Augustin parle ainsi : Faites attention, mes frères, à la différence qu'il y a entre nos deux naissances, entre celle que nous tirons d'Adam et celle que nous tirons de Jésus-Christ. Adam et Jésus-Christ étaient deux hommes, mais Adam était homme simplement homme, et Jésus-Christ est Homme-Dieu. Nous venons dans le monde pécheurs, quant à la naissance que nous tirons de l'homme simplement homme ; mais nous sommes justifiés en renaissant de l'Homme-Dieu. Cette première naissance porte nécessairement avec elle le péché, et la seconde, que nous recevons dans le baptême, nous en délivre. Sacrement ineffable qui nous procure une parfaite réconciliation avec Dieu, qui nous fait entrer en participation de la nature de Dieu, qui, par la communication d'un nouvel être, nous constitue enfants de Dieu, qui rappelle et qui rétablit nos droits sur l'héritage de Dieu, et qui, nous lavant dans le sang d'un Dieu, nous rend

en quelque sorte nous-mêmes des dieux ! Sacrement qui, à la vérité, ne fait pas mourir en nous la concupiscence, mais qui nous donne la puissance et la vertu de rompre ses efforts séditieux, et qui nous met par là en état de faire de ce reste de nos malheurs la matière même de nos triomphes ! Aussi saint Paul, tout affligé qu'il était des misères de sa conception, s'écriait : *Il n'en est pas de la grâce comme du péché. Car si les hommes sont morts par le péché d'un seul, le don de Dieu s'est répandu beaucoup plus abondamment sur eux par la grâce d'un seul homme, qui est Jésus Christ. Il n'en est pas de ce don comme du péché*, reprend le même apôtre, *mais, où il y a eu une abondance de péché, Dieu a répandu une surabondance de grâce.*

Ne nous plaignons donc point, mes chers auditeurs, d'avoir perdu la justice originelle par le péché d'Adam, puisque tout a été rétabli avec un admirable surcroît de faveurs, et que la grandeur du bienfait a surpassé celle de la perte, dit saint Bernard. Faisons tomber désormais nos lamentations et nos plaintes, non pas sur le crime et les misères de notre conception, mais précisément sur nous-mêmes qui avons été infidèles à la grâce de notre adoption et qui violons journellement les conditions de notre renaissance spirituelle. Voilà ce qui doit nous faire gémir vous et moi. Voilà ce que je me reproche et ce que je dois en même temps vous reprocher en qualité de ministre de Jésus-Christ. Je ne vous reproche point ce péché qu'Adam vous a communiqué, et qu'il communique à tous ses descendants en leur communiquant sa nature, parce que ce péché est dans le fond de sa nature. Mais, ce que j'ai principalement à vous reprocher, mes frères, ce sont ces péchés habituels qui règnent en vous depuis longtemps et que je puis appeler péchés d'origine, parce que vous les avez contractés dès les premiers moments de votre jeunesse, et que vous les avez malheureusement conservés malgré les mouvements et les impressions de la grâce. Ce que j'ai à vous reprocher, c'est ces péchés scandaleux, que j'appelle encore péchés d'origine, parce que leur contagion ne s'étend que trop, et que, semblable à un funeste levain, ils corrompent quelquefois toute la masse, selon le langage de l'Écriture, c'est-à-dire toute une ville et toute une contrée. Ce que j'ai à vous reprocher, c'est ces péchés devenus comme successifs et héréditaires dans certaines familles, et qui semblent y couler avec le sang ; péchés qu'on peut justement nommer péchés d'origine, puisqu'ils passent des pères dans les enfants de génération en génération, et que leur fatale perpétuité ne finit souvent qu'avec les races qui en sont infectées ; car il y a des familles ambitieuses, des familles impudiques, des familles avides du bien d'autrui, des familles envieuses, des familles colères et vindicatives. Mais revenons à Marie, et, après avoir considéré les privilèges qu'elle a reçus dans sa Conception, examinons les précautions qu'elle a prises pour

conserver la grâce de sa Conception : c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Rien ne prouve tant le peu d'estime que nous faisons de la grâce de notre justification, mes frères, que le défaut ou du moins la médiocrité et la légèreté des soins que nous prenons pour la conserver. Mais rien aussi ne montre plus évidemment l'estime entière et singulière que Marie a faite de la grâce de sa Conception, que les mesures qu'elle a prises pour ne pas la perdre. En effet, mes chers auditeurs, cette illustre Vierge, tout impeccable qu'elle était, se mit à couvert des dangers du monde ; toute sainte et tout innocente qu'elle était, elle s'assujettit à la pratique de la mortification ; toute parfaite qu'elle était, elle ne négligea rien pour le devenir de plus en plus. Trois circonstances, qui sont autant de soins qu'elle a pris pour conserver la grâce de sa Conception, et qui, par une conséquence naturelle, nous découvrent la haute estime qu'elle faisait de la grâce de sa Conception.

Une tradition respectable, puisque c'est la tradition de l'Eglise, nous apprend que Marie, dès ses premières années, se cacha dans le temple, et qu'elle y fut élevée parmi une foule de vierges destinées à servir aux fonctions du temple même ; qu'une des principales fins de sa retraite fut de mettre à couvert de la contagion du monde ces fruits précieux de grâce et de sainteté qu'elle possédait, et qui devaient précéder l'incarnation du Verbe éternel dans son sein ; et qu'étant retournée dans le monde pour y contracter avec Joseph une alliance, qui devait être comme le voile sacré de ce mystère adorable, elle se fit de la maison de son époux un asile secret et inaccessible. Mais, quand même la tradition ne nous apprendrait point la vie retirée de Marie, l'Écriture sainte n'en dit-elle pas assez pour nous la faire comprendre ? Car d'où pouvait naître ce trouble dont elle fut saisie, lorsqu'un ange sous la figure d'un homme la salua ? Trouble si grand, qu'il fallut que l'ange même lui dît d'abord : *Ne craignez point, vous avez trouvé grâce devant Dieu.* D'où pouvait, dis-je, venir ce trouble qu'elle témoigna alors, sinon de son renoncement au monde, de sa séparation du monde, de son divorce entier avec le monde ? N'est-il pas tout visible que si Marie eût été tant soit peu accoutumée à converser avec les hommes, elle ne se serait point troublée à la vue d'un ange figuré en homme ?

Mais, ce qui prouve encore son goût dominant pour la retraite, c'est la visite même qu'elle rendit à sa cousine El sabeth. *Elle y va avec diligence*, dit l'Écriture. A la voir, on dirait, si j'ose parler ainsi, qu'elle a emprunté des ailes de colombe pour voler dans la maison de celle qui devait enfanter le précurseur de l'Homme-Dieu, qu'elle portait elle-même dans son sein. Ce fardeau sacré, bien loin d'arrêter ou de ralentir ses pas, la fait marcher avec plus de promptitude. Mais

pourquoi Marie se hâte-t-elle tant vers Elisabeth? Ah! mes frères, c'est non-seulement pour lui rendre des services convenables à son âge et à son état, mais encore parce qu'il lui tarde déjà de retourner dans la maison de Joseph, c'est-à-dire dans sa solitude qu'elle n'a quittée qu'avec regret. Il est vrai qu'elle demeura pendant trois mois dans la maison d'Elisabeth; mais le monde y avait-il quelque accès? Et dès que le temps fut venu où il allait s'y faire un concours de parents et d'amis, à l'occasion de l'enfant qui y devait naître, ne retourna-t-elle pas d'abord dans la sienne? D'ailleurs, puisque l'Evangile ne rapporte presque rien de la conduite et des paroles de Marie, qui, par le choix que Dieu en avait fait, a tant contribué à l'ouvrage de notre rédemption, et qui s'est intéressée si vivement à l'établissement et à la gloire de l'Eglise naissante, ne devons-nous pas conclure de là, que, toujours fidèle à sa vocation, elle ne quitta jamais sa solitude, que quand l'ordre de Dieu l'appelait ailleurs?

Il est donc incontestable, mes frères, que Marie s'est éloignée du monde : pourquoi cela? Pour préserver la grâce de sa Conception, de la corruption du monde même. Quoi! cette Vierge conçue dans la grâce, née dans la grâce, confirmée pour toujours dans la grâce, appréhende néanmoins de perdre la grâce dans les compagnies du monde! et nous, qui avons été conçus dans le péché, qui sommes nés dans le péché, et qui, par une inclination inséparable de notre nature, sommes toujours portés à commettre le péché, nous ne craignons point de perdre la grâce au milieu des dangers du monde! Bien loin de les éviter, ces dangers, nous les souhaitons, nous les cherchons, nous nous y livrons volontairement; et, à en juger par notre conduite, ne dirait-on pas, ou que le monde ne peut pas nous attaquer, ou que nous sommes toujours sûrs de le vaincre? La présomption et la témérité eurent-elles jamais plus d'excès? Ah! mes frères, si nous n'avions rien à craindre de la part du monde, pourquoi le Fils de Dieu aurait-il lancé tant d'anathèmes contre le monde, par rapport aux scandales qu'il répand, et qu'il ne se lasse point de répandre? Pourquoi l'Eglise, avant que de nous faire par le baptême de nouvelles créatures en Jésus-Christ, aurait-elle exigé de nous un solennel renoncement au monde, c'est-à-dire à ses pompes, à ses vanités et à ses plaisirs? Pourquoi tant de serviteurs de Dieu, qui avaient conservé la grâce de leur adoption, ou qui du moins l'avaient recouvrée, se seraient-ils séparés du monde? Pourquoi enfin Marie aurait-elle craint de perdre la grâce de sa Conception dans le monde, quoique cette grâce fût par sa nature à couvert des dangers du monde? Peut-être pensez-vous que l'exemple de cette Vierge privilégiée ne dire point à conséquence pour votre conduite, parce que sa sainteté était d'un ordre supérieur, et immédiatement au-dessous de celle de Dieu. Mais prenez garde, mes chers auditeurs :

cette raison même, que vous alléguiez pour vous justifier, ne doit servir tout au plus qu'à vous confondre; car, puisque Marie pouvait se répandre sans péril dans le monde, et qu'elle a néanmoins fui le monde, êtes-vous excusables de vous y exposer, vous, pour qui le monde est toujours un péril?

Ce n'est pas que je prétende par là, mes frères, que vous devez quitter absolument le monde; mais je veux dire que vous devez éviter les occasions du péché, qui ne se trouvent que trop dans le monde; et malheur à vous si vous les recherchez, et que vous vous promettiez d'en triompher sur la foi de vos propres forces et d'une modération prétendue! Malheur à vous si, persuadés des soins que Marie a pris pour conserver la grâce de sa Conception, vous n'en prenez aucun pour ne pas perdre la grâce de votre justification! Mais, me direz-vous, c'est en la protection de Jésus-Christ que nous nous confions lorsque nous nous exposons au péril, et nous savons que sa grâce ne nous manque point. Je l'avoue, mes chers auditeurs; mais Jésus-Christ vous l'accordera-t-il au gré de votre confiance présomptueuse? Vous aurez, il est vrai, une grâce de fuite, une grâce qui pourra vous éloigner des occasions du péché, mais vous n'aurez pas alors une grâce de combat et de victoire sur le péché, et si vous êtes assez faibles pour vous laisser aller à vos penchants lorsqu'ils vous engagent dans l'occasion, serez-vous assez forts pour les vaincre quand l'occasion même les aura excités? Ah! jetez les yeux sur Marie, qui, dans la crainte où elle était de perdre la grâce de sa Conception, évite les dangers du monde et s'assujettit même à la pratique de la mortification.

En effet, mes chers auditeurs, qui peut douter que la vie de Marie n'ait été une austérité non interrompue? austérité qui alla même jusqu'à la priver des plaisirs les plus innocents et les plus purs : appliquez-vous. Lorsque Jésus-Christ, dans l'exercice public de sa mission, faisait retentir toute la Judée du bruit de ses oracles et de ses prodiges, et qu'il sortait de lui une vertu qui guérissait toutes les infirmités; lorsqu'il commandait aux paralytiques de se lever et de marcher, qu'il faisait entendre la parole aux sourds, qu'il accordait aux aveugles l'usage de la lumière, qu'il redonnait la vie aux morts, qu'il procurait aux démoniaques une entière et parfaite délivrance, et que dans le désert même il faisait goûter à une multitude affamée les douceurs d'une abondance inespérée et miraculeuse; vous le savez, le peuple étonné et reconnaissant comblait alors Jésus-Christ de bénédictions; bénédictions qui ne s'arrêtaient pas tellement au Fils qu'elles ne retombassent en même temps sur sa mère. Aussi voyons-nous dans l'Evangile qu'une femme, s'adressant à Jésus-Christ, s'écria : *Heureuses les entrailles qui vous ont porté!* Mais Marie ne se trouvait point avec son Fils dans toutes ces conjonctures, qui auraient pu lui cau-

ser des consolations pures et légitimes; et elle l'accompagna au contraire sur le Calvaire, où elle se livra à la plus amère affliction. Elle était auprès de sa croix, pour partager avec lui l'opprobre et les tourments qu'il souffrait, et pour mêler ses larmes avec son sang! Enfin la vie de Marie a été une vie pénitente et mortifiée, une vie d'amertume, une vie de gémissements et de pleurs, une vie où les plaisirs du monde n'eurent jamais aucune part, et qui n'était, pour ainsi dire, qu'un tissu de mortifications et d'austérités; et tout cela, afin de ne pas perdre la grâce de sa Conception.

Considérons, mes frères, pour votre confusion et pour la mienne, l'extrême différence qu'il y a entre nous et Marie. Marie avait toujours conservé son innocence originelle, et toute sainte qu'elle était, elle ne laissa pas d'être pénitente, c'est-à-dire qu'elle eut tout le mérite de la sainteté sans s'attribuer les droits et les prérogatives de la sainteté. Marie n'avait point de convoitise à combattre, et elle se mortifia néanmoins comme si elle avait eu à combattre toutes les convoitises. Et nous, par un renversement qui doit nous faire frémir, nous, qui avons si souvent commis le péché, nous nous arrogeons le droit d'une sainteté continuelle, je veux dire l'exemption de la pénitence. Nous, qui portons en nous-mêmes un ennemi domestique d'autant plus à craindre qu'il s'irrite aisément et qu'il est toujours déclaré contre notre esprit, nous négligeons néanmoins la mortification, qui est un moyen propre et essentiel pour l'assujettir et pour le vaincre! Car quelle mortification pratiquons-nous pour affaiblir en nous la concupiscence et pour éviter par là le péché? De quoi nous abstenons-nous? ou plutôt que ne nous permettons-nous point? Spectacles, jeux, plaisirs, oisiveté, table délicate, liaisons dangereuses, entrevues secrètes, conversations libres, tout cela n'entre-t-il pas dans le plan de la vie que nous menons? Avouons-le donc, mes frères, bien loin de mortifier en nous la concupiscence, nous la flattons, nous la nourrissons, nous l'excitons, nous nous y attachons, et n'y a-t-il pas même des chrétiens qui, au lieu de la considérer comme la source de tous leurs maux, la regardent quelquefois comme leur propre bonheur? Qui le croirait? ils savent que leur concupiscence peut occasionner leur damnation indépendamment de tous les autres ennemis de leur salut, et qu'il n'y a point d'ennemi de leur salut qui puisse causer leur damnation sans leur concupiscence; cependant ils se laissent aveugler par elle, ils prétendent vivre contents par elle, et ils vont jusqu'à se persuader qu'ils ne peuvent être contents que par elle. N'est-ce pas là le portrait de plusieurs chrétiens de nos jours? C'est une grande misère que d'être toujours exposé aux attaques de la convoitise; mais n'est-ce pas un prodige de misère que de faire consister sa propre félicité dans les satisfactions de sa convoitise même?

Pour vous, mes frères, qui portez avec regret le poids de la concupiscence, et qui êtes les admirateurs du privilège qui en a préservé Marie, pourquoi donc ne tâchez-vous pas de le diminuer, ce poids fatal, par la mortification de vos sens? La grâce de Jésus Christ est donnée pour attaquer et pour assujettir les passions; et comme l'effet particulier de cette grâce, et la preuve la plus incontestable qu'on ne l'a point encore perdue, sont les précautions mêmes qu'on prend pour la conserver: un présage presque assuré qu'on ne la conservera pas longtemps, c'est la négligence des moyens qui nous sont offerts pour ne pas la perdre. Peut-être vous flattez-vous que vous pourrez modérer et assujettir vos passions, indépendamment de la mortification chrétienne. Ah! mes frères, vous convenez sans doute avec moi que la grâce vous est nécessaire non-seulement pour les combattre par la mortification, mais encore pour les tenir dans la dépendance. Or, seriez-vous assez téméraires pour prétendre que Dieu vous accordera la grâce de les tenir dans la dépendance, si vous résistez à celle qu'il vous donne pour les combattre par la mortification? Les passions immortifiées s'échappent bientôt, et il suffit même d'en épargner une seule pour courir un grand risque de se perdre. En effet, mes chers auditeurs, que vous servirait de réprimer en vous plusieurs passions, si vous en laissiez une sans joug et sans contrainte, et que tout le poids de votre concupiscence retombât, pour ainsi dire, sur votre âme par cet endroit faible et sans défense? Une brèche abandonnée à l'ennemi ne lui suffit-elle pas pour se rendre maître de la place qu'il assiège? Un torrent, quoique retenu par la digue, cesse-t-il de se précipiter lorsqu'il s'est ouvert un passage, et le cours de ses eaux n'est-il pas d'autant plus violent qu'elles se trouvent contraintes par la digue même? Jugez donc par là de la nécessité où vous êtes de réprimer tous les mouvements de votre concupiscence. Souvenez-vous que, comme une seule transgression de la loi de Dieu a été la cause de toutes les convoitises, une seule convoitise qu'on négligerait de réprimer peut-être le principe de plusieurs transgressions de la Loi de Dieu, et qu'il n'en faut qu'une pour nous damner.

Sollicités et animés par ces solides réflexions, mes chers auditeurs, soyez, s'il est possible, autant appliqués à conserver la grâce qui est en vous, que Marie l'a été à conserver celle de sa Conception. Que ne fit-elle pas dans cette vue? Non contente de s'être séparée du monde et de pratiquer assidûment la pénitence, elle marche de plus en plus dans les voies de la perfection, et la sainteté, dont elle avait brillé aux yeux de Dieu dès son origine, s'accrut toujours en elle de moment en moment jusqu'à la fin de sa vie. Incapable de retenir la grâce dans l'oisiveté, elle en suivait sans cesse les mouvements, et ne croyant jamais avoir assez fait pour Dieu qui avait tant fait pour elle,

elle travaillait continuellement à plaire à Dieu. Un accroissement de sainteté succédait en elle à un autre. Elle allait de vertu en vertu, et la conduite de sa vie fut une augmentation perpétuelle de mérites : pourquoi cela ? pour conserver la grâce de sa Conception. Or voilà, mes frères, l'excellent modèle que nous devons suivre pour ne pas perdre la grâce de notre justification ; car ne nous y trompons pas : il suffit de ne point avancer dans les voies de la vertu, pour retourner en arrière ; s'y arrêter, c'est une faiblesse et un grand péril. Quand on ose prescrire des bornes à la grâce, on n'est pas loin de la perdre. Dès qu'on ne veut être vertueux et saint que jusqu'à un certain point, on cesse bientôt de l'être ; et la raison qu'en donnent les Pères, c'est que dans la vie spirituelle il n'y a aucun milieu entre la ferveur et le relâchement, et qu'on y descend nécessairement, dès qu'on n'y monte point. La grâce a mis dans le cœur de l'homme certains degrés, comme parle l'Ecriture, par lesquels il doit s'élever de plus en plus vers la perfection ; et de là vient que l'esprit de Dieu nous apprend, que les justes, semblables à une brillante lumière qui ne s'éteint point, s'avancent toujours et croissent jusqu'au jour parfait.

Malheur donc à nous, mes frères, si nous osons donner des bornes au don de Dieu, et que, nous flattant d'avoir déjà mis notre salut en sûreté, nous néglignons de nous sanctifier de plus en plus ! Malheur à nous, si, comme l'ange de Laodicée, nous croyant assez riches en bonnes œuvres, nous ne nous appliquons point à en augmenter le trésor ; et que, nous persuadant d'avoir les mains assez pleines et une mesure suffisante de vertu, nous ne voulions point l'accroître ! Ah ! si c'est pour Dieu et pour nous-mêmes que nous avons commencé par la grâce l'ouvrage de notre sanctification, pourquoi donc nous désistons-nous de travailler à l'ouvrage de notre sanctification, en prescrivant des bornes à la grâce ? Aveugles que nous sommes ! voulons-nous par là nous priver du fruit de nos premières démarches, dissiper ce trésor inestimable dont nous nous sommes déjà enrichis, et perdre, pour ainsi dire, tous les frais que nous avons faits pour notre salut ? Marie n'en usa pas ainsi. Riche de l'abondance et de la plénitude des biens spirituels, elle ne se lassa point d'en amasser de plus en plus. Le don de Dieu fructifia sans cesse en elle ; et, toujours appliquée à conserver la grâce de sa Conception, les moments de sa vie furent autant d'accroissements de sa sainteté et de ses vertus.

Reine des vierges ! Vierge admirable, et par les privilèges que Dieu vous a accordés, et par votre fidèle correspondance aux dons de Dieu ! nous osons vous invoquer, parce que nous savons que vous êtes le refuge des pécheurs, et des grands pécheurs ! Souvenez-vous que vous devez, en quelque manière, vos grandeurs à nos misères ; car, si le péché ne fût jamais entré dans le monde, le monde n'aurait pas eu besoin de Rédemp-

teur ; et vous auriez été privée par là du bonheur singulier et ineffable d'avoir un Dieu même pour Fils. Notre confiance en vous, Vierge sainte, est donc fondée sur nos misères, puisque nos misères ont occasionné votre maternité divine et votre gloire. Nous solennisons aujourd'hui dans une vive allégresse la grâce originelle qui vous en a exemptée : faites-nous accorder les secours qui nous sont nécessaires pour en triompher. Ce que vous avez fait pour vous précautionner contre des périls qui ne vous menaçaient point, nous a appris ce que nous devons faire pour vaincre cette foule de tentations qui nous assiègent de toutes parts, et qui ne sont que trop capables de nous détourner des voies du salut. Employez votre puissante intercession auprès de votre Fils, afin qu'il nous donne la force de suivre vos exemples, et que nous puissions par-là arriver à la gloire éternelle, où nous conduisent le Père, le Fils et le Saint-Esprit.

SERMON II.

POUR LE JOUR DE NOEL.

Prêché à Paris dans l'église de la Paroisse de Saint-Eustache, le 25 décembre 1731.

Hæc dies boni nuntii est. (IV Reg., VII, 9.)

C'est aujourd'hui le jour d'une nouvelle avantageuse.

Ce fut une aimable nouvelle aux habitants de Samarie, mes frères, lorsque assiégés par l'armée de Syrie, et presque consumés par la faim, ils entendirent les lépreux qui leur annonçaient le départ précipité de leurs ennemis. Celle que les enfants d'Israël apprirent de la bouche de Moïse ne leur fut pas moins agréable, lorsque après avoir longtemps gémi sous le poids d'un travail accablant, il leur dit que le Seigneur, sensible à leurs misères, ferait bientôt éclater sa puissance en leur faveur, et qu'il les délivrerait enfin de ce joug cruel et pesant que l'orgueil de Pharaon leur avait imposé. Celle que les habitants de Béthulie reçurent de Judith ne leur fut pas moins douce, lorsque cette illustre veuve, qui sut relever le courage et l'espérance d'Israël, leur montra la tête d'Holopherne qu'elle venait d'abattre. Il était naturel à tous ces peuples de se réjouir alors, et de s'écrier dans la joie de leur délivrance : C'est aujourd'hui le jour d'une heureuse nouvelle ! *Hæc dies boni nuntii est.*

Notre joie doit sans doute être plus grande, mes frères, dans ce jour solennel qui nous rassemble ; jour où le Verbe de Dieu, qui est de Dieu avant tous les siècles, a bien voulu naître d'une Vierge pour détruire l'empire du péché, et pour nous rendre partisans de sa grâce et de sa gloire. En effet, dit saint Augustin, il y a deux naissances en Jésus-Christ, qui sont toutes deux admirables et incompréhensibles : sa naissance divine, par laquelle il est engendré comme Verbe par un Père, sans mère, dans l'éternité ; et sa naissance humaine par laquelle il est né d'une mère, sans père, dans la plénitude des temps. L'homme, continue saint Augustin, doit sa création à cette première nais-

sance de Jésus-Christ, puisque c'est par le Verbe que toutes choses ont été créées ; et il doit sa réparation à la seconde, puisque c'est par la mort d'un Dieu fait homme que le monde a été racheté. C'est donc avec raison que nous devons nous écrier : Ce jour où le Sauveur du monde est né, est un jour très-heureux pour nous ! *Hæc dies boni nuntii est.*

C'est cette naissance temporelle de l'Homme-Dieu, mes frères, ce mystère manifesté en chair, justifié par le Saint-Esprit, vu des anges, prêché aux nations, cru dans le monde, reçu dans la gloire : c'est, dis-je, ce grand mystère que je viens vous annoncer. Je viens vous représenter le verbe éternel revêtu de notre nature, pour la réparer, pour la sauver et pour la diviniser en quelque sorte. Les cris qu'il pousse déjà dans la crèche parlent pour nous un langage de réconciliation et de paix. Les larmes coulent pour nous de ses yeux, en attendant que son sang coule pour nous de ses veines. Non content de faire consister ses délices à habiter parmi nous, il satisfait déjà pour nous, il veut même mourir pour nous. Quel prodige de tendresse de la part de ce Dieu incarné, et en même temps quel fonds d'instruction pour les hommes ! Arrêtons-nous là, mes frères, et pour nous conformer pleinement à la fête solennelle que nous célébrons, attachons-nous à considérer : le mystère du Verbe fait chair qui vient de naître ; les instructions que le Verbe fait chair nous donne dans sa naissance. Implorons le secours de l'Esprit de Dieu par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

REMIÈRE PARTIE.

C'est l'intention de l'Eglise qu'on explique aux chrétiens les mystères de la religion sainte qu'ils professent, et je croirais être prévaricateur du ministère évangélique si, ne parlant point des profondeurs du Verbe incarné dont nous célébrons aujourd'hui la naissance, je me contentais d'une morale qui pourrait toucher le cœur, mais qui n'instruirait pas assez l'esprit. A l'exemple des Léon, des Basile et des Augustin, je veux tâcher de faire aujourd'hui l'un et l'autre, c'est-à-dire de développer le mystère, et de m'attacher quand il le faudra à la morale. Mais afin de garder quelque ordre dans une matière si sublime, considérons l'incarnation du Verbe comme un mystère de foi et comme un mystère d'amour : comme un mystère de foi, qui exige de notre esprit une soumission entière et incapable de curiosité ou de doute ; comme un mystère d'amour, qui doit augmenter ou faire naître dans notre cœur tous les sentiments de la reconnaissance chrétienne. J'ai besoin de votre plus vive attention.

Les semaines prédites par Daniel déjà écoulées et le sceptre échappé de la maison de Juda publiaient les approches du Fils de Dieu. Ce fut alors que le Saint-Esprit, par une opération qui lui est appropriée, quoique commune à toute la Trinité, forma un

corps du propre sang de Marie, et créa une âme qu'il joignit à ce corps ; et dans ce moment même le Verbe increé s'unit à ce corps et à cette âme d'une union parfaite, indissoluble et plus étroite que l'union de cette âme avec ce corps ; ne cessant pas néanmoins d'être fils de Dieu en devenant fils de l'homme, et sa mère demeurant toujours vierge quoique véritablement mère. J'ai dit que le corps de Jésus-Christ fut formé par le Saint-Esprit. En effet, quoique le corps de Jésus-Christ ait été formé par les trois personnes divines, dit saint Thomas, cependant, comme l'incarnation du Fils de Dieu est l'ouvrage de l'amour ineffable de Dieu, et le Saint-Esprit étant l'amour du Père et du Fils, il s'ensuit que la formation du corps de Jésus-Christ lui est justement attribuée. J'ai dit que le Verbe de Dieu s'est uni parfaitement au corps et à l'âme joints l'un à l'autre par le Saint-Esprit ; car quoique la nature qui reçut fût différente de celle qui était reçue, cette différence n'empêcha pas que l'union n'en fût parfaite, dit saint Léon, et comme il y a une distinction personnelle du Père et du Fils et du Saint-Esprit en une même substance, il y a une union réelle de la nature divine et de la nature humaine en la personne de Jésus-Christ. Jésus-Christ s'étant fait homme est un composé substantiel, et l'union de l'humanité et du Verbe est par conséquent substantielle. Jésus-Christ est Fils de Dieu et Fils de l'homme, cependant il n'est qu'un seul Fils et un seul Jésus-Christ, une seule personne subsistante en deux natures distinctes sans confusion et sans division ; car comme le corps et l'âme raisonnable joints ensemble ne font qu'un seul homme, de même Dieu et l'homme unis personnellement ne font qu'un seul Jésus-Christ. Il est néanmoins à remarquer qu'il y a deux volontés en Jésus-Christ fait homme, parce que Jésus-Christ ayant deux natures parfaites, l'une divine et l'autre humaine, il faut, par conséquent, qu'il y ait en Jésus-Christ deux volontés, l'une divine et l'autre humaine. J'ai dit que Jésus-Christ n'a point cessé d'être Dieu en se faisant homme, parce qu'en prenant notre chair sans se dépouiller de la gloire et des attributs éternels qu'il possédait, il n'a ni altéré sa divinité par l'humanité qu'il a prise, ni détruit son humanité par la divinité qu'il a conservée. J'ai dit enfin que Marie, qui a eu le bonheur de le concevoir et de le mettre au monde, n'a point cessé d'être vierge, puisque sa maternité, bien loin de lui faire perdre sa virginité, a communiqué une espèce de consécration et un nouvel éclat à sa virginité même ! Voilà, mes chers auditeurs, l'abrégé du mystère du Verbe fait chair, mystère que nous devons croire sans le sonder, parce que nous ne saurions le comprendre, et que toute la raison qu'on peut en donner, c'est, dit saint Augustin, la puissance de celui qui l'a opéré : *Tota ratio facti est potentia facientis.*

Aussi voyons-nous, mes frères, que ceux

qui ont osé s'ériger en scrutateurs du mystère de l'Incarnation du Verbe divin, sont tombés dans des erreurs qui ont tant affligé l'Eglise, et que l'Eglise dans ses premiers conciles a frappées d'anathème. Les uns, effrayés de ses propositions quoique véritables : Dieu tout indépendant, tout impassible et tout immortel qu'il est par la nécessité de son être, s'est soumis à Marie et à Joseph, il a souffert, il est mort sur la croix, il est sorti du tombeau ; effrayés, dis-je, de ces propositions, ils se sont soulevés contre la divinité de Jésus-Christ, et ils n'ont pas voulu le croire consubstantiel à son Père ; et, ne pouvant comprendre qu'un Dieu fût homme, ils ont faussement conclu que Jésus-Christ vraiment homme n'était pas Dieu. Les autres lui ont disputé la qualité de vrai homme, soit en ne lui attribuant qu'un corps apparent, ou tout au plus qu'un corps céleste et impassible, qui, selon eux, n'avait fait que passer par les entrailles de Marie comme par un canal sans rien emprunter de la substance de cette Vierge ; soit en soutenant qu'il n'avait point pris d'âme dans son Incarnation, et que le Verbe seul était comme l'âme du corps qu'il s'était approprié.

C'est ainsi, mes chers auditeurs, que ces esprits aveugles et impies s'efforcèrent de ravir à Jésus-Christ, tantôt la qualité de vrai Dieu et tantôt la qualité de vrai homme, sans considérer qu'il était de l'essence de ce divin Rédempteur, qui voulait nous réconcilier dans son sang, qu'il fût Dieu et homme tout ensemble. Car Dieu sans l'homme n'aurait pas pu satisfaire pour nous, parce que le péché qui était à réparer étant en quelque sorte infini puisqu'il avait offensé un être infini, il fallait une satisfaction que l'homme seul n'était pas capable de faire. Il était donc nécessaire que le Rédempteur du monde fût véritablement Dieu et homme. Homme, afin que par là il pût s'humilier, souffrir et mourir pour nous ; Dieu, afin que par là il communiquât à ses humiliations, à ses douleurs et à sa mort, un mérite infini et une valeur capable de nous racheter du péché.

Enfin, la témérité de sonder le mystère de l'Incarnation a été si féconde en erreurs, que l'Eglise, seule dépositaire de la foi, a été longtemps occupée à les réfuter, à les condamner et à les proscrire. En effet, quelle foule d'hérétiques ne vit-on pas s'élever contre les propriétés de ce mystère adorable ? Les uns, ne voulant point admettre l'union intime de l'humanité et du Verbe, divisaient Jésus-Christ en deux personnes ; et parce qu'une erreur conduit aisément à une autre erreur, ils concluaient de là que Marie n'était pas la mère de Dieu, mais seulement la mère de Jésus-Christ homme ; sans considérer que comme un Dieu se faisant homme a dû être conçu et engendré par une vierge, une vierge, qui avait conçu sans cesser d'être vierge, devait engendrer un Dieu. Les autres, confondant la nature divine avec la nature hu-

maine, prétendaient que celle-ci avait été changée en celle-là, et que l'homme, uni à Dieu, avait été absorbé en Dieu. Ceux-ci, reconnaissant la distinction des deux natures et l'unité de la personne, n'admettaient qu'une seule volonté ; et ceux-là, avouant les deux volontés, n'en distinguaient point les opérations ; pourquoi tout cela, mes frères ? parce qu'ils ont osé approfondir un mystère qui est incompréhensible ; un mystère qui ne serait plus admirable si l'on en découvrait la raison, et qui ne serait plus singulier si l'on en trouvait un exemple, dit saint Augustin : *Hic si ratio quæritur, non erit mirabile ; si exemplum, non erit singulare*. Et voilà ce qui devrait faire taire ces prétendus esprits forts de nos jours, à qui le mystère de l'Incarnation est un scandale, et qui, ayant malheureusement secoué le joug de la foi, osent agiter ces questions désavouées et condamnées hautement par la religion ; comment est-ce qu'un Dieu s'est fait homme en ne cessant point d'être Dieu, et comment est-ce qu'un homme est Dieu en ne cessant pas d'être homme ? C'est ainsi que, sous prétexte de conserver à Dieu toute sa gloire, ils vont jusqu'à lui disputer sa puissance, sans penser que sa puissance ne peut pas faire tort et donne même un grand éclat à sa gloire.

Pour nous, mes frères, qui sommes assemblés ici pour rendre nos hommages à la naissance du Verbe incarné, confirmons-nous de plus en plus dans la foi de cet adorable mystère, sans interroger la puissance et la sagesse de Dieu qui l'a opéré. Écoutons toujours avec soumission les oracles de l'éternelle Vérité, qui nous apprend que cet enfant, qui vient de naître, est vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, et qu'il n'a point cessé d'être ce qu'il était en devenant ce qu'il n'était pas ; qu'il est égal à son Père parce qu'il est Dieu comme lui, et qu'il est inférieur à son Père parce qu'il est homme comme nous ; que la nature divine et la nature humaine sont tellement unies en lui que leurs propriétés ne se confondent point, et que la personne n'est point multipliée ; qu'il y a en lui deux sortes de volonté et d'opération, parce qu'il y a en lui deux natures ; que, quoiqu'il soit véritablement et Fils de Dieu et Fils de Marie, il est cependant un seul Fils, non pas par un mélange de substance ni par une confusion de nature, mais par une unité de personne ; et que cette vierge, qui l'a engendré, est mère et vierge tout ensemble. Voilà notre créance, divin enfant, qui avez commencé aujourd'hui de paraître parmi les hommes ! Voilà le tribut de soumission et de foi que nous vous présentons dans votre berceau ! Trop heureux de faire une profession solennelle des propriétés de votre Incarnation, et de reconnaître votre suprême majesté malgré les nuages obscurs qui la couvrent !

Mais l'Incarnation du Fils de Dieu, mes chers auditeurs, n'est pas seulement un mystère de foi, elle est encore un mystère

d'amour ; car le Fils de Dieu s'est incarné pour racheter tous les hommes de la mort éternelle, et pour abolir cette ancienne prévarication, qui, ayant été commise par Adam, est contractée par toute sa postérité. Pour comprendre cette corruption générale qui émane et qui coule, pour ainsi dire, du péché d'un seul homme dans tous les hommes, on peut considérer tous les hommes qui naissent d'Adam comme ne faisant qu'un homme, en tant qu'ils conviennent, dit saint Thomas, dans la nature qu'ils reçoivent de ce premier homme. Ainsi les descendants d'Adam sont comme plusieurs membres d'un corps dont il est lui-même le chef. Or, puisque les membres ont une liaison intime et essentielle avec leur chef, il s'ensuit que le péché du chef s'est répandu dans les membres. La prévarication d'Adam nous ayant donc rendus enfants de perdition et de colère, nous avait constitués victimes de l'enfer. Toute la nature gémissait depuis longtemps sous le poids de ses maux terribles, dans l'attente d'un libérateur capable de l'en délivrer entièrement. Le jugement de condamnation, que Dieu avait prononcé contre tous les hommes, les avait exclus du royaume céleste. Il leur fallait donc un Rédempteur qui leur acquit le droit d'y entrer ; et la réparation devant être proportionnée à l'offense, il était nécessaire que le prix de la victime répondît à la grandeur du péché, afin que la justice divine fût pleinement satisfaite.

Prodige étonnant de miséricorde et d'amour ! Le Verbe éternel se fait homme pour sauver tous les hommes ; et lui, que l'univers entier ne saurait contenir, se renferme dans le sein de Marie. Dieu, dit saint Bernard, avait manifesté sa puissance dans la création du monde, il avait fait éclater sa sagesse dans le gouvernement du monde, mais il a témoigné son amour dans l'Incarnation de son Fils, puisque c'est par cette Incarnation ineffable que s'est opérée la réparation du monde. *Dieu a tellement aimé le monde*, dit saint Jean, *qu'il a donné son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle ; et c'est en cela qu'il a manifesté admirablement son amour.* Dieu, qui peut tout et dont le pouvoir ne reconnaît d'autres bornes que celles que sa volonté lui prescrit, n'avait pas besoin d'envoyer son Fils sur la terre pour opérer notre salut. Mais, quoiqu'il pût nous réconcilier avec lui par voie de commandement et d'autorité, il a mieux aimé le faire par voie de justice, c'est-à-dire par l'Incarnation et par les mérites de son Fils. Il a voulu que son Fils se fit homme pour racheter les hommes, afin que la même nature, qui avait été vaincue par le péché, vainquît le péché par Jésus-Christ : moyen sans doute bien convenable et en même temps le plus avantageux pour nous. Pourquoi ? parce que le Verbe incarné offre sans cesse pour nous un holocauste à son Père en lui présentant continuellement son Incarnation pour notre salut, car son Incarna-

tion est une offrande d'expiation pour nos péchés ; et en s'offrant comme homme, il efface, par la vertu de sa médiation, les iniquités des hommes, et par le mystère de l'humanité qu'il a prise, il fait pour nous un sacrifice éternel.

Les sacrifices qu'on avait offerts jusqu'alors, mes chers auditeurs, n'avaient pu réconcilier la terre avec le ciel. La cédule, qui nous était contraire, puisqu'elle renfermait notre condamnation, n'avait point été effacée par le sang des animaux qui avait coulé sous les yeux du grand prêtre. En vain avait-il sacrifié au Seigneur des victimes, que d'autres nations regardaient comme adorables, et qui en étaient même adorées. Le Seigneur, irrité, ne s'était point laissé fléchir par les différentes immolations qu'on avait réitérées dans le temple de Jérusalem, parce qu'elles lui étaient moins agréables qu'odieuses. Pensez-vous, disait-il par un de ses prophètes, pensez-vous que je mangerai la chair des taureaux ou que je boirai le sang des boucs ? *Nunquid manducabo carnes taurorum, aut sanguinem hircorum potabo ?* (Psal. XLIX, 13.) Les victimes de la loi, dit saint Chrysostome, étaient en grand nombre, et c'était leur grand nombre même qui en découvrait la faiblesse. En effet, pourquoi en aurait-il fallu plusieurs si une seule eût suffi ? Elles prouvaient également et que les hommes étaient pécheurs et qu'elles étaient incapables de justifier les hommes ; car, reprend saint Chrysostome, les secondes victimes n'étaient offertes que parce que les premières n'avaient rien obtenu, et comme elles servaient à montrer le péché, puisque c'était pour le pécheur qu'elles étaient immolées, leur réitération servait à montrer évidemment leur faiblesse.

Mais voici, ô mon Dieu, une victime capable de vous apaiser et de réconcilier parfaitement le monde avec vous ! Une victime, dont le sacrifice renversera et fera disparaître ce mur fatal de division, que le péché avait élevé entre vous et les hommes ! Une victime souveraine, universelle, et qui, s'étant chargée de toutes nos iniquités, les lavera dans son sang précieux ! Une victime destinée à réparer une malice infinie, par un mérite infini ; et qui, étant l'objet éternel de vos complaisances, veut néanmoins recevoir les coups redoutables de votre justice ? Une victime enfin, digne de vous, puisqu'elle est égale à vous ? La voici, cette sainte et adorable victime. Elle n'a pris un corps sujet à la douleur et à la mort, que pour faire mourir la mort même ; et elle n'est déjà placée sur une crèche dans l'étable de Bethléem, que pour nous faire asseoir sur des Trônes dans le royaume des cieux ! C'est votre propre Fils, non pas par un simple droit d'adoption, mais par le droit naturel et inaliénable de sa naissance éternelle. Une seule action de cet Homme-Dieu vous glorifie plus que toutes les vertus des autres hommes ; et ce n'est même que par rapport à ses mérites que toutes les vertus des au-

tres hommes peuvent vous glorifier véritablement, puisqu'elles empruntent leur prix de l'union qu'il en fait avec ses mérites! Il vient de naître pour nous, il vivra pour nous, il mourra pour nous, et son sang adorable éteindra ce glaive de feu qui nous empêchait d'entrer dans votre royaume. Quand on frappera cette victime, les portes du ciel s'ouvriront pour nous recevoir!

Que nous serions injustes, mes frères, de ne pas aimer ce grand Dieu qui s'est fait chair pour notre salut! Souvenons-nous qu'un des principaux objets qu'il s'est proposé dans son Incarnation, c'est de se faire aimer; car comme son amour l'a porté à s'incarner pour tous les hommes, il s'est incarné pour tous les hommes parce qu'il a voulu par là s'attirer leur amour. L'amour est donc le principe et la fin de l'alliance chrétienne. Or, quel moyen plus sûr et plus efficace pouvait-il choisir pour s'en faire aimer, que de se revêtir de leur nature et de se la rendre propre; que de cacher les rayons de sa divinité sous le voile d'un corps passible et mortel comme le leur; que de se montrer à eux dans leur chair; que de converser ainsi avec eux, de vivre parmi eux, et de mourir enfin pour eux! Ah! pour nous porter à lui rendre amour pour amour, considérons ici, mes frères, que c'est du fonds de sa propre bonté qu'il a tiré les motifs de la compassion qu'il a eue de la misère et de l'état déplorable des hommes; que leur Rédemption opérée par lui est plus merveilleuse que leur création, et qu'il a plus fait dans les derniers siècles en rachetant ce qui était perdu que d'avoir tiré du néant ce qui n'était pas. Que nous serions donc ingrats, mes chers auditeurs, de lui refuser notre amour. Grand Dieu! Vos ministres devraient-ils être réduits à employer le secours de la parole pour tâcher de persuader aux hommes que leur cœur vous appartient en qualité de Rédempteur, et qu'il ne doit brûler que pour vous? N'êtes-vous donc pas assez aimable, et n'avez-vous donc pas assez fait pour eux pour mériter d'être aimé d'eux? Vous vous êtes incarné pour les sauver; leur ingratitude irait-elle jusqu'à vivre sans vous aimer? S'en trouverait-il ici, ô mon Dieu, qui pussent considérer avec un cœur oisif et insensible ce grand mystère d'amour? Non, sans doute, Seigneur! Les avantages que nous procure votre Incarnation, sont trop importants et trop précieux, pour ne pas nous exciter à vous aimer; car elle ne nous fait pas seulement les héritiers de votre royaume; elle nous rend encore participants de votre nature divine.

Au jour de la création de l'homme, dit l'Écriture, l'homme fut fait à l'image et à la ressemblance de son Créateur; mais dans l'Incarnation, c'est le Créateur lui-même qui prend la figure de l'homme, et en se faisant homme, il nous fait en quelque manière des dieux, c'est-à-dire que nous devenons par participation ce qu'il est lui-même par nature. Avant l'Incarnation du Fils de Dieu, notre chair n'était que l'ouvrage de Dieu; mais par l'Incarnation du

Fils de Dieu, elle est devenue la chair d'un Dieu. C'est ce qui faisait dire à saint Paul parlant aux fidèles de son temps : Vous êtes le corps de Jésus-Christ, ignorez-vous que vos corps sont les membres de Jésus-Christ? C'est ainsi, mes chers auditeurs, que l'Incarnation du Verbe a communiqué à notre nature un caractère d'excellence et une plénitude de grandeur, qu'elle n'avait pas lorsqu'elle sortit des mains de Dieu par la création. O homme! ô chrétien! reconnais dans cet adorable mystère et ta bassesse et ton élévation, puisque l'une sans l'autre serait capable ou de te désespérer ou de t'enorgueillir. Reconnais ta bassesse; car qu'y a-t-il de plus abject et de plus vil que l'homme, puisque le Fils de Dieu n'a pu prendre la nature et la forme de l'homme sans s'anéantir en quelque sorte? Reconnais ton élévation, puisque ta chair est devenue consubstantielle à la chair du Verbe! Mais ne reconnais ton élévation et ta grandeur que pour te préserver d'une honteuse et criminelle dégradation. Garde-toi bien d'avilir et de profaner par le caractère horrible du péché, une chair, qui a été, en quelque manière, divinisée par l'Incarnation du Fils de Dieu même! Quel attentat ne serait-ce point là, mes chers auditeurs? Ce prince impie, qui profana autrefois les vases du temple dans la joie d'un superbe festin, était-il donc plus coupable que les chrétiens qui profaneraient leur corps par le péché? Ces vases, il est vrai, étaient respectables par leur consécration et par l'usage qu'on en avait fait dans les sacrifices solennels; mais notre chair n'est-elle pas évidemment quelque chose de plus précieux et de plus grand, puisque le Fils de Dieu s'en est revêtu, et que par là elle n'est pas moins que la chair d'un Dieu? Or, quoi de plus énorme que de profaner une chair devenue la chair de Dieu même?

Ne nous laissons pas, mes frères, d'insister sur les avantages augustes et précieux, que nous procure le mystère de l'Incarnation. Vous le savez : il n'appartient proprement qu'à Dieu de faire du bien, parce qu'en Dieu seul est la plénitude du bien, et que Dieu seul est le principe de tout bien. Or il est certain que Dieu ne pouvait rien donner de plus grand aux hommes que d'établir pour leur chef son propre Verbe et de les unir avec lui comme ses membres; c'est-à-dire, qu'étant tout ensemble et fils de l'homme, il est un même Dieu avec son Père, et un même homme avec les hommes; et voilà ce qui faisait dire à saint Grégoire de Nazianze, qu'il n'y a rien de plus avantageux à la nature humaine que d'être unie à Dieu et de se voir comme divinisée par cette union.

En effet, qui pourrait comprendre les dons ineffables et sublimes, qui nous ont été communiqués en conséquence de l'alliance du Verbe Éternel avec nous par le mystère de l'Incarnation? Le Verbe incarné nous a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, dit l'Évangile. Quelle grâce, mes chers auditeurs, quelle miséricorde! Dieu a envoyé dans le monde son Fils unique, afin

qu'il ne fut pas seul, dit saint Augustin, et qu'il nous adoptât pour ses frères ; car nous ne sommes pas nés de Dieu comme ce fils unique du Père, mais nous sommes adoptés par sa grâce. Adoption si excellente et si précieuse, qu'elle faisait dire à saint Jean dans les surprises de l'admiration : Considérez, mes frères, quel amour le Père nous a témoigné, de vouloir que nous soyons appelés et que nous soyons en effet enfants de Dieu ; c'est-à-dire que, comme Jésus-Christ est fils de Dieu par sa génération divine et éternelle, nous sommes enfants de Dieu par adoption et par grâce ; et cette grâce est le fruit précieux de l'incarnation du Verbe. Comportons-nous donc toujours en enfants de Dieu, mes chers auditeurs, puisque nous sommes réellement enfants de Dieu. Que notre conduite soit comme un témoignage continu de ce titre auguste ; et que le bonheur d'avoir Dieu même pour Père nous porte sans cesse à le glorifier comme ses véritables enfants.

Le premier degré de notre adoption et de la liberté chrétienne, dit saint Augustin, c'est de mener une vie pure et irréprochable. Sur ce principe, mes chers auditeurs, puisque vous avez été délivrés par Jésus-Christ, et que vous avez même Jésus-Christ pour frère, vous ne devez vivre que pour Jésus-Christ ; ou plutôt, selon les termes de saint Paul, *ce n'est plus vous qui devez vivre, mais Jésus-Christ doit vivre en vous*. Le monde, avec tous ses plaisirs et tous ses attrait, ne doit trouver désormais en vous que de l'indifférence et de la haine ; et après que Jésus-Christ vous a comblés de tant de biens par le mystère de son incarnation, seriez-vous assez ingrats pour lui ravir en quelque sorte par une conduite déréglée la gloire qu'il doit retirer de ce mystère même ? Car comme le Père éternel a donné son propre Fils, et qu'il a voulu qu'il s'incarnât pour le salut de tous les hommes, il rapporte le salut de tous ses élus à la gloire de son Fils : c'est la doctrine de saint Paul. En effet, dit cet Apôtre, *il les a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit l'aîné entre plusieurs frères ; et qu'étant leur chef, il reçoive d'eux comme de ses membres, plus d'honneur et plus de gloire, à mesure qu'ils auront eux-mêmes plus de sainteté et plus de mérite*. C'est par son Fils que Dieu avait créé le monde ; et c'est par son fils et pour son fils qu'il l'a racheté. Mais après avoir considéré le mystère du Verbe fait chair, écoutons les instructions qu'il nous donne aujourd'hui dans sa naissance. C'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Une des plus importantes fins de l'Incarnation et de la naissance de Jésus-Christ, mes frères, c'était d'instruire les hommes de leurs devoirs, et de les porter en même temps à les accomplir. Or, pour les leur faire accomplir, il fallait joindre les exemples aux préceptes ; il était nécessaire que le Fils de Dieu parût dans le monde, pour ré-

former le monde par ses lois et par ses actions. En effet ; dit saint Augustin, l'homme, qui était visible, n'était pas à imiter ; et Dieu, qu'il fallait suivre, n'était pas visible. Pour rendre donc visible à l'homme celui qu'il devait suivre, Dieu s'est fait homme et a habité parmi les hommes. Aussi l'apôtre saint Paul nous apprend-il expressément que la venue et l'apparition du Verbe incarné dans le monde sont comme une source féconde d'instructions pour le monde même : *Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri, erudiens nos*. (Tit., II, 11, 12.) Tâchons donc de profiter de celles qu'il nous donne aujourd'hui. C'est un maître qui nous enseigne ce qu'il faut pratiquer, et qui pratique en même temps ce qu'il nous enseigne. Tout ce qui paraît dans sa naissance condamne, confond et détruit les fausses préventions du monde, dit saint Bernard. Hommes avarés, hommes voluptueux et sensuels, hommes orgueilleux, approchez-vous donc de l'étable de Bethléem, et instruisez-vous ! Contemplez-y cet enfant qui vient d'y naître. C'est un Dieu pauvre, qui vous apprend à vous détacher des richesses ; c'est un Dieu souffrant qui vous apprend à mépriser et à fuir les plaisirs ; c'est un Dieu humble qui vous apprend à renoncer à l'orgueil. Voilà, mes chers auditeurs, les trois grandes leçons que nous fait aujourd'hui notre divin Sauveur ; et pour les mettre pleinement à profit, développons les circonstances du mystère de ce jour, et appliquons-nous-en la morale.

Soit vanité, soit prudence, l'empereur Auguste fit publier un édit qui allait à faire décrire tous ses sujets, pour en avoir un compte exact et fidèle ; et il fallait que chacun se rendît au lieu de sa naissance pour favoriser ce dénombrement universel. Ce fut alors que Joseph, sortant de la ville de Nazareth avec Marie, alla à la ville de David appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la famille de David. Dans ces conjonctures, le temps marqué et ordonné de Dieu pour la naissance de son Fils, s'accomplit. La multitude fait naître l'embarras et la confusion ; et Marie, ayant trouvé toute l'hôtellerie occupée, se vit réduite à entrer dans une étable. Ce fut là qu'elle enfanta celui que le monde attendait et désirait depuis si longtemps, parce qu'il devait racheter le monde ; et après l'avoir enveloppé de langes, elle le mit dans une crèche. Est-ce donc là ce Dieu tout-puissant, par qui le ciel et la terre ont été créés, et sans qui le ciel et la terre retomberaient d'abord dans le néant ? Est-ce donc là ce Dominateur universel, qui fait fleurir les empires ou qui les détruit ; qui, quand il veut, place sur le trône celui qui était dans la poussière, comme il fait tomber dans la poussière celui qui était assis sur le trône ; et qui dans ses conseils éternels règle la destinée des rois et des royaumes ? Est-ce donc là celui qui a déclaré par un de ses prophètes que l'or et l'argent lui appartiennent ; celui, qui les distribue aux hommes au gré de sa volonté ;

et qui, maître absolu de leur fortune, les comble de biens ou les en prive ? Oni, mes frères, c'est celui-là même ; et ce qui devrait, ce semble, le cacher, sert à le faire connaître : *Et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum et positum in præsepio.* (Luc., II, 12.) C'est un Dieu pauvre, parce que c'est un Dieu Sauveur, un Dieu qui veut vous instruire par l'état misérable et indigent où il s'est réduit ; et c'est de sa crèche, comme d'une espèce de chaire, qu'il vous apprend aujourd'hui à supporter la pauvreté, à aimer la pauvreté, à rechercher même la pauvreté. Les hommes, dit saint Augustin, souhaitaient passionnément les richesses. Ceux, qui les possédaient, se donnaient des soins assidus pour les augmenter ; et ceux, qui en manquaient, voulaient absolument en acquérir. Cette double cupidité partageait ainsi le monde ; et l'on y voyait presque partout ou des riches insatiables, ou des pauvres involontaires, murmurateurs, avides et toujours empressés à courir après l'opulence qui les fuyait. Que fait donc Jésus-Christ pour éteindre dans les hommes le goût ardent et pernicieux des biens de la terre ? Il naît dans la pauvreté, et dans la plus grande pauvreté. Une crèche lui sert de berceau ; et il y est couché sur un peu de paille ! leçon admirable et capable sans doute, de porter les pauvres à aimer leur pauvreté, et d'exciter en même temps les riches à se détacher de leurs richesses. Aussi voyons-nous dans l'Evangile que les pasteurs de la contrée de Bethléem, ces hommes, qui ne subsistaient qu'à la faveur du soin qu'ils avaient de conduire et de faire paître les troupeaux, s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu dans leur pauvreté, parce qu'ils avaient vu celle de Jésus-Christ nouvellement né. Les mages mêmes, considérant l'état obscur et indigent de cet Homme-Dieu, commencèrent de se détacher de leur opulence ; et les dons précieux, qu'ils lui offrirent, en sont une preuve incontestable.

Or voilà, mes frères, ce que doit produire en nous la pauvreté de Jésus-Christ naissant : un vrai détachement des richesses. Voilà ce que sa crèche, toute muette qu'elle est, nous annonce hautement ; et après que notre Dieu a tant aimé la pauvreté, serons-nous toujours attachés aux biens fragiles et passagers de ce monde ? Un tel maître ne mérite-t-il pas des disciples dociles et fidèles ? Et malgré les leçons de détachement qu'il nous donne en ce jour, nourrirons-nous encore dans notre cœur des désirs d'opulence et de fortune ? Désirs, que l'apôtre saint Paul appelle inutiles et pernicieux, parce qu'ils précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition ; désirs, que le monde, tout ingénieux qu'il est à étayer son système, ne pourra jamais justifier et qui ne sauraient être justifiés au tribunal de Dieu ; désirs, directement opposés à cet esprit de détachement, qui est une partie essentielle du christianisme. Car ne vous y trompez pas, mes frères ; cette faim insa-

tiabie de richesses qui vous dévore ne s'accorde point avec la justice chrétienne. Comment cela ? C'est que, les exemples de Jésus-Christ dans la crèche étant des lois et des règles pour vous-mêmes, vous devez vivre par conséquent dans l'indifférence des biens temporels, et mettre, pour ainsi dire, sur vos désirs le sceau de la modération. Je sais que la possession des richesses n'est point une iniquité ; qu'on peut être opulent sans être prévaricateur ; et que les riches et les pauvres sont agréables à Dieu. Nous en trouvons même la preuve dans le mystère de ce jour ; car le Sauveur du monde appelle à sa naissance les riches de l'Orient comme les pauvres de la Judée ; et il départ aux uns et aux autres les prémices de ses bénédictions et de ses faveurs, pourquoi cela ? pour nous faire comprendre qu'il est venu pour le salut de tous les hommes ; que les riches et les pauvres sont reçus indifféremment dans son royaume, et qu'il leur donne les secours nécessaires à l'œuvre de leur sanctification pour la gloire éternelle. Mais je sais aussi que le désir des richesses, l'empressement pour les richesses, l'attachement aux richesses, violent essentiellement la loi chrétienne ; et que c'est en vain que le monde met tout en usage pour justifier des dérèglements que l'Evangile condamne. C'en est pas un vice que d'avoir du bien, mais c'en est un que de s'y attacher, dit saint Grégoire. La pauvreté d'affection et de volonté est un de nos devoirs indispensables ; et que nous serions injustes, si celle à laquelle le Sauveur du monde s'assujettit aujourd'hui, ne nous portait point à réprimer cette avare convoitise qui nous domine !

Car avouons-le à notre honte, mes chers auditeurs ; nous désirons ardemment les biens de la terre, tandis que nous n'avons qu'une aveugle indifférence pour ceux du ciel, sans nous souvenir que ce monde n'est qu'un passage, et que, selon les termes de l'Apôtre, nous n'y avons point de cité permanente. Comme nous voulons avoir tout l'éclat et toutes les commodités de l'opulence, nous suivons sans cesse les conseils pernicieux de notre cupidité immodérée, et incapable de dire : C'est assez. Nous employons la violence, lorsque le travail et l'industrie ne peuvent pas nous enrichir aussi promptement que nous le souhaitons, et nous usurpons enfin ce que nous voulions acquérir. Nous sommes toujours attentifs à faire entrer dans le plan de notre fortune une portion de celle des autres ; et quand même nous posséderions toutes les richesses d'Achab, peut-être qu'à son exemple nous voudrions encore avoir la vigne du pauvre Naboth. Ce funeste métal, qui n'a de prix que par l'erreur et l'aveuglement des hommes, et qu'on ne doit estimer qu'autant qu'on le fait servir à des usages légitimes, est le principal objet de nos empressements et de nos recherches. La pauvreté, quoique consacrée et glorifiée dans la personne de Jésus-Christ, nous est odieuse ; et

il suffit d'être pauvre pour qu'on s'attire nos mépris ou du moins notre indifférence. Ah! pour nous la rendre aimable et précieuse, jetons les yeux sur ce divin Sauveur, qui, couché dans une crèche, ne nous apprend pas seulement à nous détacher des richesses du monde, mais encore à fuir les plaisirs du monde.

Quel spectacle! Jésus-Christ naissant est exposé aux incommodités et aux rigueurs de la saison. A peine ses yeux sont-ils ouverts qu'ils commencent de répandre des larmes; et lui, qui fait la joie des bienheureux dans le ciel, souffre et gémit dans une étable. A peine est-il né qu'il commence son sacrifice, dit Tertullien. La crèche est, pour ainsi dire, le premier autel où il s'immole; et cette tendre et innocente victime entre aujourd'hui dans la voie pénible et laborieuse qui doit la conduire à la montagne du Calvaire pour y consommer son sacrifice. Sa vie ne sera qu'une pénitence continuelle; et ses souffrances, qui commencent en ce jour dans la crèche, ne finiront que par une mort cruelle sur la croix. Mais pourquoi ce divin enfant arrose-t-il cette crèche de ses larmes? Pourquoi pleure-t-il, puisque, quoique enfant, il est Dieu? Ah! mes frères, il n'est pas bien difficile de comprendre les motifs qui le font pleurer; et voici sans doute un grand fonds d'instruction pour nous. Il pleure véritablement, et notre foi ne doit point en être ébranlée, parce que les larmes qu'il répand ne sont pas des larmes de faiblesse, mais des larmes de miséricorde et d'amour. Il pleure pour nous, et il veut nous convaincre par ses pleurs que nous devons pleurer avec lui : voilà en peu de mots l'éclaircissement du mystère de ses larmes. Il pleure pour nous, puisqu'il veut par là expier nos péchés, et que nous aurions vainement pleuré nos péchés s'il ne les avait pas pleurés lui-même : car nos larmes, quelque amères et quelque abondantes qu'elles eussent été, auraient été incapables de nous laver, si elles n'avaient été mêlées avec les siennes. Il pleure, il gémit, il se mortifie pour nous apprendre par là l'obligation indispensable où nous sommes de pleurer, de gémir et de nous mortifier nous-mêmes. Je dis l'obligation indispensable, pourquoi? Parce que les membres devant participer à la condition du chef, il s'ensuit incontestablement que, puisque Jésus-Christ naissant fait pénitence par miséricorde, nous devons la faire par justice : et voilà ce qui faisait dire à saint Bernard, que les larmes de Jésus-Christ dans la crèche annoncent aux hommes l'indispensable nécessité de la pénitence.

Cependant, mes chers auditeurs, à considérer la mollesse du siècle, ne dirait-on pas que la pénitence a perdu ses droits? Ne prendrait-on pas les chrétiens de nos jours plutôt pour des sectateurs de Mahomet que pour des disciples d'un Dieu souffrant et mortifié? La vie qu'ils mènent n'est-elle pas, pour ainsi dire, un tissu de plaisirs? L'austérité se fait-elle remarquer dans leurs

mœurs; et leur conduite ne dément-elle pas ouvertement la sévérité évangélique? Hélas! disons-le à notre confusion, nous sommes à peu près comme ces esclaves voluptueux et délicats qui soupirent toujours après les douceurs de la liberté, et qui ne veulent point s'assujettir aux lois de la contrainte. Le seul nom de pénitence nous est odieux et insupportable. Les croix les plus légères alarmant notre délicatesse, et la moindre mortification nous fait frémir. Pour justifier même, s'il se pouvait, nos habitudes de plaisir, nous interprétons l'Evangile à notre gré; et, donnant de faux tempéraments aux oracles divins qu'il renferme, il ne tient pas à nous de lui faire perdre toute sa sévérité. Trompés ainsi par nous-mêmes, les plaisirs criminels ne nous paraissent que comme des délassements permis; et bien loin de faire pénitence pour expier nos péchés passés, nous commettons de nouveaux péchés sans penser même à faire pénitence. Ah! mes frères, Jésus-Christ pleure nos péchés dans la crèche : serions-nous assez endurcis et assez injustes pour ne pas les pleurer avec lui? Il les pleure par amour et par bonté : commençons de les pleurer par devoir et par intérêt; car sans la pénitence il n'y a point de salut pour le pécheur; et malheur à nous si les larmes que Jésus-Christ répand aujourd'hui pour nous ne nous portent point à en répandre à notre tour, et que nous soyons les spectateurs tranquilles de la pénitence de cet Homme-Dieu, sans nous mettre en peine d'en être les imitateurs! Les larmes de Jésus-Christ naissant, s'écriait saint Bernard, produisent en moi et la douleur et la honte : *Lacrymæ istæ et dolorem mihi pariunt et pudorem*. La honte, quand je pense qu'il pleure pour mes intérêts et que je ne pleure point pour sa gloire; la douleur, lorsque je considère que je l'offense toujours, et que je lui fournis par là l'horrible motif de pleurer toujours. Entrons, mes frères, dans les sentiments de saint Bernard. Confondons-nous et mortifions-nous en même temps à la vue des souffrances de Jésus-Christ; couvrons de nos larmes la crèche de Jésus-Christ; unissons nos soupirs aux cris et aux gémissements de Jésus-Christ. Montrons-nous les vrais imitateurs de ce Dieu pénitent dans une crèche. Il y pleure pour nous parce qu'il nous aime; aimons-le, et pleurons sur nous.

Mais ce ne serait profiter qu'imparfaitement des instructions qu'il nous donne aujourd'hui, si, nous contentant de l'usage de la mortification, nous néglignons la pratique de l'humilité; car le mystère de sa Nativité n'est pas moins un mystère d'abaissement que de pénitence. Lorsque tout reposait dans un paisible silence, et que la nuit était au milieu de sa course, ce Dieu Sauveur paraît dans le monde. Créateur et dominateur de l'univers, roi des rois, une crèche est son trône; il n'a d'autre palais qu'une étable; Marie et Joseph composent toute sa cour, dit saint Bernard. Il est la parole éternelle

et substantielle de son Père, et il se réduit au silence. Il est la lumière véritable qui éclaire tous les hommes, et il naît dans l'obscurité de la nuit. Il est la force et la vertu de Dieu, Dieu lui-même, et il est revêtu des infirmités et des faiblesses de l'enfance : tant il est vrai que Dieu agit toujours en Dieu ; et, lorsqu'il s'abaisse, il s'abaisse infiniment ! Hommes superbes, qui que vous soyez, entrez donc dans l'étable de Bethléem, et contemplez-y la profonde humilité du Dieu qui l'habite ! Voyez-le, ce Verbe incarné, enveloppé de pauvres langes, exposé sur la paille dans une crèche, et n'ayant d'autre demeure que la retraite des animaux mêmes ! C'est là sans doute une grande instruction pour vous. Car puisque Jésus-Christ, qui est tout ensemble et votre modèle et votre Dieu, a bien voulu s'humilier, ne s'ensuit-il pas nécessairement qu'il faut vous humilier comme lui ? Pourquoi ? Parce qu'autant que vous devez l'adorer comme votre Dieu, autant devez-vous l'imiter comme votre modèle.

Sauveur du monde, que vous trouvez peu d'imitateurs dans le monde ! A considérer l'orgueil des hommes, on dirait que vos humiliations ne tirent point à conséquence pour eux ; qu'ils peuvent même vous être véritablement fidèles sans être humbles, et que l'humilité n'est point dans l'ordre de leurs devoirs indispensables. Hélas ! malgré vos abaissements profonds et volontaires, ils écoutent l'orgueil, ils s'abandonnent à l'orgueil, ils se laissent dominer par l'orgueil. Leur luxe augmente à mesure que les besoins se multiplient ; et ils ne mettent d'autre borne à leur ambition, que l'impuissance de la satisfaire. N'est-ce pas là, mes frères, le portrait d'une infinité de chrétiens de nos jours, et peut-être de plusieurs de ceux qui m'entendent ? Mais comment peuvent-ils se flatter légitimement d'être les vrais disciples d'un Dieu humilié dans une crèche, tandis que leur orgueil monte toujours, selon l'expression d'un prophète ; et qu'il se manifeste par l'éclat de leurs équipages, par la magnificence de leurs ameublements et de leurs habits, par la somptuosité de leur table, et par la recherche ardente et continuelle des honneurs et des dignités ? C'est ainsi, dit saint Bernard, que les hommes se livrent à l'orgueil, après que la souveraine majesté d'un Dieu s'est en quelque manière, anéantie ! Ah ! mes chers auditeurs, pour nous guérir de cette faiblesse, considérons de temps en temps que celui qui est infiniment grand par les attributs essentiels de son être, a bien voulu s'abaisser profondément. Le spectacle, que nous offre aujourd'hui l'étable de Bethléem, est sans doute capable de nous faire connaître la nécessité indispensable de l'humilité, et les vaines raisons de l'orgueil.

Je dis, les vaines raisons de l'orgueil : car, mes frères, sur quoi votre orgueil peut-il se fonder légitimement ? Tout ce que vous possédez de bon, ne l'avez-vous pas reçu de Dieu ? Or, puisque tout ce que vous pos-

sédez de bon vient de Dieu, pourquoi donc vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez point reçu, dit l'Apôtre ? Hélas ! bien loin d'avoir le droit de vous enorgueillir, n'avez-vous pas, au contraire, plusieurs motifs de vous humilier ? Car après tout, qui êtes-vous ? Vous êtes hommes, et par conséquent sujets à des faiblesses, à des misères, à la mort ; et votre orgueil n'en doit-il pas être confondu ? Qui êtes-vous ? Vous êtes pécheurs ; et votre conscience chargée de crimes oserait-elle me démentir ? Or n'est-il pas tout visible que vous devez par là vous humilier devant Dieu, pour tâcher d'attirer sur vous les grâces et les miséricordes de Dieu ? Que si les titres d'homme et de pécheur ne sont pas capables de vous humilier, voici sans doute de quoi vous faire trembler et vous confondre en même temps. C'est la loi d'un Dieu incarné qui vous commande l'humilité ; c'est l'exemple d'un Dieu incarné qui vous apprend l'humilité. Ecoutez-le donc, poursuit saint Bernard, écoutez-le donc ce Verbe incréé qui s'est fait chair ; et qui, de sa crèche et par sa crèche même, condamne hautement les sentiments de l'orgueil, l'usage des plaisirs mondains, et l'attachement aux richesses.

Adorons-le, dans sa crèche, ce grand Dieu, qui comme Créateur nous a tirés du néant, qui comme Rédempteur nous a délivrés du péché, et qui comme sanctificateur nous communique ses grâces. Ne nous contentons pas, mes frères, d'exalter solennellement le mystère de sa Nativité : pratiquons les instructions salutaires qu'il nous y donne ; car que nous servirait de célébrer la naissance de ce Dieu Sauveur, si nous ne faisons aucune démarche pour nous sauver ? Que nous servirait d'applaudir aujourd'hui à l'amour qu'il a eu pour nous et pour tous les hommes, si, contre les lois de la reconnaissance et de la justice, nous refusions de l'aimer ? Ah ! mes frères, aimons toujours Jésus-Christ, qui nous a aimés avec autant de gratuité que d'ardeur ; et puisqu'il vient de naître pour notre salut, ne vivons désormais que pour sa gloire. Jetons-nous, comme les bergers et les mages, au pied de sa crèche ; et offrons-lui un cœur pénitent et humilié. Gardons-nous bien de rendre inutiles les démarches de son amour. Il veut nous attirer à lui par ses bienfaits, et nous sauver par son infinie miséricorde ; aurions-nous assez de malice pour lui résister ? Mon Dieu ! également adorable dans le berceau comme à la droite de votre Père, recevez l'hommage solennel que nous vous rendons aujourd'hui. Faites-nous part de vos plus grandes faveurs. Assistez-nous, convertissez-nous, sanctifiez-nous, afin qu'après vous avoir servi et aimé sur la terre, nous ayons le bonheur de vous aimer éternellement dans le ciel ; c'est ce que je vous souhaite, mes frères, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON III.

POUR LE JOUR DE LA CÈNE,

Prêché devant le roi dans sa chapelle de Marly, en l'année 1725.

Exemplum dedi vobis, ut quemadmodum ego feci, ita et vos faciatis. (Joan., XIII.)

Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez de même que vous avez vu que j'ai fait.

Sire,

Un des plus grands spectacles que la religion puisse présenter à nos yeux, c'est sans doute l'auguste cérémonie dont nous parle aujourd'hui le texte sacré, puisque nous y voyons l'humilité de Jésus-Christ, et la grandeur de Jésus-Christ dans son humilité même. Cette vertu était depuis longtemps inconnue ou négligée; et il ne fallait pas moins que l'exemple d'un Dieu pour la faire rentrer dans tous ses droits. Les hommes, attachés à eux-mêmes, pleins d'eux-mêmes, uniquement occupés d'eux-mêmes, ne la pratiquaient point parce qu'elle les aurait détachés d'eux-mêmes; et s'il s'en trouvait quelqu'un parmi eux qui fût humble, ils dédaignaient, dit saint Augustin, d'imiter l'exemple d'un homme humble. Il était donc nécessaire que Dieu lui-même s'humiliât, afin que les hommes, convaincus également et du devoir et de la gloire de l'humilité, ne refusassent point de marcher sur les pas d'un Dieu : ce fut là une des principales fins de son incarnation.

Vous me prévenez, Messieurs, et déjà vous vous représentez Jésus-Christ se levant de table, quittant ses vêtements, mettant de l'eau dans un bassin, lavant les pieds de ses disciples et les essuyant avec le linge qu'il avait autour de lui. Exemple divin, qui doit étouffer en nous tous les sentiments de l'orgueil, puisqu'il nous apprend évidemment le devoir indispensable de l'humilité. Or, ce devoir consiste à se mépriser soi-même, et à vouloir être méprisé des autres. Car, Messieurs, il y a deux espèces d'humilité. L'une est un mépris de soi-même, fondé sur la connaissance de soi-même : c'est là l'humilité de l'esprit. L'autre est un goût et une recherche volontaire de l'abaissement : c'est là l'humilité du cœur. Le Fils de Dieu n'a pu être humble d'esprit, parce que, se connaissant soi-même et ne trouvant rien en soi-même qui fût digne de mépris, il ne pouvait point par conséquent se mépriser soi-même. Mais il a été humble de cœur, puisque, après s'être anéanti en prenant la forme de serviteur, comme parle l'Apôtre, il s'est plu à être l'opprobre des hommes, et qu'il se place aujourd'hui au-dessous des hommes ! L'exemple de Jésus-Christ nous apprend donc à être humbles de cœur; et la connaissance de nous-mêmes nous porte nécessairement à être humbles d'esprit, parce qu'il suffit à l'homme de se connaître tel qu'il est, pour conclure d'abord que, portant avec lui l'humiliation, selon le langage d'un prophète, il doit, par une suite naturelle, pratiquer l'humilité.

Mais remarquez, Messieurs, que Jésus-

Christ, s'abaissant jusqu'à laver les pieds de ses apôtres, ne perd rien de sa grandeur, et qu'il fait au contraire éclater sa grandeur en lavant les pieds de ses apôtres. Il ne perd rien de sa grandeur, puisqu'il s'occupait alors de sa grandeur même. *Il savait, dit l'Evangile, que son Père lui avait mis toutes choses entre les mains, qu'il était sorti de Dieu, et qu'il s'en retournait à Dieu.* C'est ainsi qu'en lavant les pieds de ses apôtres il se représentait à soi-même l'étendue infinie de son pouvoir, l'éternité de sa naissance divine, l'éclat du trône qu'il devait occuper à la droite de son Père; et après avoir exercé ce ministère d'esclave, il s'attribue la qualité de Seigneur et de Maître. Jésus-Christ a donc conservé toute sa grandeur dans son humilité; disons mieux : Jésus-Christ n'a jamais plus fait connaître sa grandeur que par son humilité même. En effet, pour descendre il faut être élevé; et pour pouvoir être infiniment humble, il faut être infiniment grand. Ainsi Jésus-Christ, s'humiliant infiniment en lavant les pieds de ses apôtres, fait connaître par l'infinité de son abaissement l'immensité de sa grandeur même ! Vérité si constante, que Pierre en est tout ébloui; et que partagé entre la terreur et l'admiration, il s'écrie : *Quoi ! Seigneur, vous me lavez les pieds ?*

Donnons, Messieurs, quelque ordre à ce discours. L'Evangile de ce jour nous apprend, que Jésus-Christ tout grand qu'il était a été humble; et qu'étant humble il n'a point cessé d'être grand; et voilà ce qui m'a déterminé à vous montrer aujourd'hui :

Que les grands du monde doivent s'humilier par la raison même qu'ils sont grands;

Que les grands du monde sont véritablement grands lorsqu'ils s'humilient. Deux réflexions importantes que je tâcherai de développer, après que nous aurons imploré le secours du ciel par l'entremise de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Sire,

Pour faire connaître aux grands du monde l'obligation étroite et indispensable où ils sont d'être humbles, je n'aurais qu'à leur représenter que l'humilité est dans l'ordre des préceptes évangéliques; et que la nécessité de la pratiquer est fondée sur la loi divine qui l'ordonne; que sans elle il n'y a point de véritable vertu, parce que sans elle les vertus, les vertus mêmes les plus grandes ne sont rien; que pour se sauver il n'est pas moins nécessaire d'être humble que d'être chrétien; et que la qualité de chrétien renferme indispensablement l'obligation d'être humble, parce que l'esprit du christianisme est un esprit d'humilité, de détachement et d'abnégation. Je n'aurais même qu'à leur rappeler cette égalité que la nature a mise entre eux et les autres hommes, grands et petits, descendent d'un même principe et qu'ils aboutissent à un même terme. Je n'aurais qu'à leur faire considérer qu'ils ne sont pas seulement mortels, mais qu'ils sont en-

core faibles et pécheurs ; et les convaincant par là de leur néant et de leurs misères, je les porterais à reconnaître les devoirs de l'humilité chrétienne. Cependant, comme toutes ces raisons et tous ces motifs ont été souvent démontrés aux grands du monde, à l'occasion de la cérémonie de ce jour, et que d'ailleurs l'homme va ordinairement à l'orgueil, par la grandeur, je veux m'attacher aujourd'hui à les convaincre, qu'indépendamment de tous ces motifs ils doivent s'humilier par la considération de leur grandeur même ; et ils en conviendront avec moi, s'ils l'examinent dans son principe, dans ses dangers et dans ses devoirs.

Il est incontestable Messieurs, que *toute puissance vient de Dieu*. La grandeur des hommes n'est point proprement à eux puisqu'ils la tiennent originairement de celui-là seul qui est essentiellement grand et à qui seul il appartient de faire les grands. C'est le Seigneur qui, en qualité de dominateur et de maître universel des hommes, leur assigne des places ici-bas au gré de sa providence et qui établit les uns sur des trônes, tandis qu'il laisse les autres dans la poussière. *Ecoutez, ô rois de la terre, s'écrie le Sage, prêtez l'oreille, ô vous qui gouvernez les peuples : le Seigneur vous a donné la puissance.* Il est donc vrai et même de la foi, que la grandeur des hommes n'est dans le fond qu'une grandeur étrangère, dépendante et émanée de celle de Dieu. Or, Messieurs, puisque votre grandeur est un don de Dieu, ne s'ensuit-il pas évidemment que vous devez par là vous humilier devant Dieu ? Pourquoi ? parce que plus on est redevable à Dieu, plus il est juste de s'abaisser devant Dieu. Ainsi, quoique tous les hommes doivent incontestablement pratiquer l'humilité, les grands du monde y sont plus étroitement obligés, parce qu'outre les raisons générales qu'ils ont comme les autres hommes de s'humilier, il y en a une autre qui les y engage plus que les autres hommes ; et cette raison particulière se tire de leur grandeur même, puisque l'ayant reçue de Dieu, ils doivent plus à Dieu et sont par conséquent plus dépendants de Dieu.

Cette vérité, Messieurs, est comprise dans le système de la religion. Plus vous êtes grand, dit l'Ecriture, plus vous devez vous humilier en toutes choses ; *quanto magnus es, humilia te in omnibus.* (Eccli., III, 20.) Sur ce principe, il est donc certain, puissants du siècle, que plus le Seigneur vous a élevés au-dessus des autres, plus vous devez vous placer d'esprit et de cœur au-dessous des autres et ramener votre grandeur à la justice de la religion, c'est-à-dire aux règles de l'humilité chrétienne. Ainsi ceux qui occupent les premières places de l'univers, et qui en qualité de souverains n'ont au-dessus d'eux que Dieu même, doivent en descendre intérieurement devant Dieu, en reconnaissant que leur domination n'est qu'une participation de la royauté de Dieu ; et que, comme les sujets dépendent des rois, les rois dépendent de Dieu. Ceux qui à la tête des ar-

mées ont acquis le titre de conquérants et de héros, doivent s'humilier aux yeux du Seigneur qui les a fait vaincre ; ne considérer leurs succès militaires que comme des dons de sa gratuite bonté, et avouer humblement que, sans la force de son bras qui les a protégés, leurs victoires n'auraient été que de déplorables défaites. Ceux que la naissance ou les dignités ou les richesses placent au-dessus du vulgaire et qui font ainsi un corps à part dans l'Etat, doivent répondre à tous ces bienfaits par l'humilité et tâcher de les reconnaître en les ramenant à Dieu comme à leur fin après les avoir reçus de Dieu comme de leur principe. En un mot, grands du monde, qui que vous soyez, dieux de la terre, souvenez-vous et ne l'oubliez jamais que vous n'êtes appelés ainsi que pour vous faire comprendre qu'il y a dans le ciel un Dieu de qui vous relevez ; que votre grandeur est essentiellement dépendante de la sienne, et qu'il n'y a, à proprement parler, de véritable grandeur que la sienne ; que, puisque vous tenez tout de lui, vous devez par conséquent rapporter tout à lui ; et que la puissance dont il a bien voulu vous revêtir doit être la mesure de l'humilité que vous devez pratiquer ; *quanto magnus es, humilia te in omnibus.*

Sur quoi nous devons déplorer l'aveuglement et l'injustice de ces puissants du siècle qui, ne remontant point jusqu'à Dieu, c'est-à-dire, jusqu'à cette grandeur primitive et éternelle qui les a faits grands, se regardent comme les auteurs de leur fortune, ou qui du moins en jouissent sans la rapporter au suprême dominateur de qui ils l'ont reçue, et qui, bien loin de faire de leur grandeur le sujet de leur humilité, en font la matière de leur orgueil. Quoi donc ! la grandeur n'est-elle pas un dépôt que Dieu confie à qui il lui plaît ? *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu,* dit l'Apôtre ? Si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous comme si vous ne l'aviez point reçu ? Quel attentat que de se servir du don de Dieu pour offenser Dieu même, et d'être superbe parce qu'il a été libéral ! Dans la société civile on passe avec raison pour ingrat quand on oublie un bienfait, et pour ingrat et perfide tout ensemble lorsqu'on tourne le bienfait contre le bienfaiteur même. Comment donc, dans l'ordre de la religion, les puissants du siècle peuvent-ils se croire exempts d'ingratitude et de perfidie à l'égard de Dieu lorsqu'ils osent faire de leur grandeur le sujet de leur orgueil ? Ne doivent-ils pas conclure, au contraire, que leur grandeur étant un présent que Dieu leur a fait, et la reconnaissance devant incontestablement augmenter avec les dons, ils sont par conséquent obligés d'être plus fidèles à Dieu, plus soumis à Dieu, plus humbles devant Dieu ?

Ils en seront mieux convaincus s'ils ne considèrent pas seulement leur grandeur dans son principe, mais encore dans ses dangers. Quoique l'état de grand ne renferme rien que de bon en lui-même, parce que Dieu l'a établi, il est néanmoins vrai, Mes-

sieurs, que cet état, tout légitime, tout nécessaire et tout respectable qu'il est, ne laisse pas d'être très-dangereux pour la conscience, par rapport aux inclinations naturelles de ceux qui en sont revêtus ; et il est incontestable que les grands du monde ont beaucoup plus de difficultés à surmonter dans la voie du salut que les autres hommes, parce que leur état est pour eux une source féconde de tentations, et qu'ils n'ont pas seulement à combattre leurs propres passions, mais encore celles d'autrui. Triste et déplorable destinée des grands de la terre ! Le monde, avec toute sa malignité, tous ses artifices et tous ses attrait, n'oublie rien pour les séduire ou pour les corrompre. Il n'est point d'attaque qu'on ne livre à leur innocence ; et ils ont presque autant d'ennemis de leur salut, qu'il y a d'objets qui les environnent. Exposés ainsi à toutes les espèces de tentation, et invités sans cesse par leurs inclinations et par leur état à y succomber, on dirait d'abord que le ciel n'est point fait pour eux, et que la grande part qu'ils ont aux avantages et aux biens de ce monde annonce leur exclusion de ceux de l'autre, tant les périls de la grandeur paraissent invincibles ! Tant il semble qu'il est impossible d'être grand et véritablement chrétien tout ensemble !

Je sais que la sainteté n'est pas incompatible avec la grandeur, et que la grandeur donne même de l'éclat à la sainteté ; qu'on peut se sauver dans tous les états, puisque Dieu a institué tous les états et qu'il communique des secours conformes et convenables à chaque état ; que celui de la grandeur, de la grandeur même suprême, peut avoir et a ses saints comme les autres ; et comment pourrions-nous en douter, puisque l'Écriture nous apprend que Dieu donne son salut aux rois ; que David et Josias se sont sanctifiés sur le trône ; qu'ils ont fait servir leur grandeur à la religion, et que par la religion ils ont honoré leur grandeur ? Ce n'est donc point précisément la grandeur qui rend les grands criminels ; c'est l'abus et le mauvais usage de la grandeur même. Mais après tout, puissants du siècle, votre état, quoique compatible avec le salut, a de quoi vous faire trembler et vous humilier tout ensemble ! Car combien de périls n'avez-vous pas à vaincre ? Péril du côté de votre naissance, puisque la noblesse du sang est un des plus communs principes de l'orgueil. Péril du côté de votre élévation, puisqu'elle peut vous conduire à l'oubli de Dieu et de vous-mêmes. Péril du côté de votre autorité et de votre crédit, puisqu'il est bien difficile de ne pas en abuser. Péril du côté des flatteurs qui vous environnent, puisqu'ils savent donner à toutes vos actions les couleurs de la vertu, et qu'ils ne permettent pas que la vérité s'approche de vous. Péril du côté des plaisirs, puisqu'ils s'offrent à vous sans que vous preniez le soin de les chercher. Péril du côté de votre opulence, puisque c'est le propre de l'opulence d'ouvrir une route facile aux passions, et d'endurcir le cœur sur les misères humaines.

Péril du côté de la magnificence qui vous accompagne, puis qu'elle n'est que trop capable de faire naître en vous ou d'y nourrir la vanité. Péril même du côté des honneurs et des respects qui vous sont dus et qu'on vous rend, puisqu'ils peuvent vous porter à croire que le peuple, qui s'en acquitte envers vous n'a été créé que pour vous. Il est donc certain, que votre état est très-dangereux pour le salut, et que l'alliance de la sainteté avec la grandeur est un des plus magnifiques et des plus admirables effets de la grâce !

Or je soutiens, Messieurs, que la considération des périls inséparablement attachés à la grandeur serait très-capable d'inspirer l'humilité aux grands du monde, pourquoi ? parce que, convaincus alors du risque affreux et éminent où ils sont de se perdre, et persuadés d'ailleurs de leur propre faiblesse, ils sentiraient par là leur entière dépendance de la grâce, et ce juste sentiment de dépendance les conduirait à l'humilité. En effet, s'ils considéraient avec les yeux de la foi cette multiplicité de dangers qui les environnent ; s'ils se regardaient tels qu'ils sont par leur état, c'est-à-dire, comme placés sur une mer agitée et semée d'écueils, pourraient-ils s'empêcher de s'alarmer, de craindre et de s'humilier ? Quand on se voit sur le point de périr, il est naturel de recourir humblement à quelque main charitable qui peut nous aider. Comment donc les puissants du siècle, qui réfléchiraient mûrement sur les grands et nombreux dangers qui les menacent, ne s'humilieraient-ils pas devant Dieu afin d'en obtenir les assistances nécessaires pour les surmonter ? c'est ainsi que David, convaincu des périls de la royauté, conservait les sentiments d'une humilité profonde. Seigneur, s'écriait-il, mon cœur ne s'est point enflé, et mes yeux ne se sont point élevés. Ce roi d'Israël savait sans doute qu'il n'était pas moins l'amour et les délices de ses sujets que la terreur de ses ennemis ; que son nom était devenu célèbre, et que le bruit de sa puissance, de ses vertus et de ses exploits, s'était déjà répandu dans plusieurs contrées de l'univers. Cependant, malgré tous ces avantages, il craint, il s'humilie, il s'anéantit en quelque sorte, comment cela ? C'est que, bien loin de considérer sa grandeur du côté brillant et séducteur qui aurait pu le rendre superbe, il ne l'envisageait que du côté terrible et affreux qui le portait à être humble, je veux dire, du côté des périls inséparables des hautes fortunes. De là vient qu'il s'adressait si souvent à Dieu avec autant d'humilité que de confiance ; et que, saintement alarmé des dangers de sa grandeur, il lui demandait du secours pour les vaincre.

Mais voici le désordre de nos jours. La plupart des puissants du siècle ne pensent point aux périls de la grandeur, pour ne s'occuper que de ses douceurs et de son éclat. Ils se livrent, pour ainsi dire, tout

entiers à leur fortune; et se laissant égarer agréablement dans les flatteuses idées qu'elle leur présente, ils ne considèrent point ou ne connaissent pas même les dangers affreux qui l'accompagnent. Ah! qu'ils les examinent tels qu'ils sont, ces dangers; et l'orgueil cédera bientôt en eux à l'humilité; pourquoi? parce que ce sont des dangers, qu'ils ne peuvent surmonter que par une assistance particulière de la grâce, ou plutôt par un prodige de la grâce; parce que ce sont des dangers, qui leur sont d'autant plus difficiles à vaincre, qu'ils les aiment, et qu'ils se plaisent à en être vaincus; parce que ce sont des dangers qui ne sont pas moins redoutables par leur multitude que par leurs attraits; parce que ce sont des dangers qui, liés nécessairement à leur condition, sont toujours avec eux, et ne finissent qu'avec eux! Ne sont-ce pas là autant de motifs capables de rendre humbles les grands du monde?

Ils le seront sans doute, si, après avoir considéré leurs dangers, ils viennent à examiner leurs devoirs. Il est certain, Messieurs, qu'outre les obligations générales du christianisme, les grands du monde en ont de particulières, puisqu'elles sont essentiellement attachées à leur état. Car leur état n'est pas, comme on le croit, un état d'inaction et d'oisiveté; c'est un état de soins, de travail et de sollicitude. Pour bien comprendre ceci, il faut remonter à ce principe incontestable, que Dieu ne communique aux hommes sa grandeur, qu'afin qu'ils s'en servent pour faire exécuter ses volontés. Aussi l'apôtre saint Paul nous assure-t-il que le prince est le ministre de Dieu, c'est-à-dire un homme choisi de Dieu, pour soutenir les intérêts de Dieu, pour faire fleurir les lois de Dieu, pour étendre le royaume de Dieu, et pour contribuer par là à la gloire de Dieu et saint Grégoire de Nazianze, s'adressant aux puissants de son siècle, parlait ainsi: *Reconnaissez, leur disait-il, le grand mystère de Dieu dans vos personnes; il gouverne par lui-même les choses célestes, et il partage celles de la terre avec vous!* Les grands du monde, étant donc les ministres de Dieu, ils doivent par conséquent agir selon l'intention et selon l'ordre de Dieu. Or, l'ordre de Dieu à leur égard, c'est qu'ils s'acquittent exactement de tous les devoirs qui ont une liaison essentielle avec la grandeur. Mais en quoi consistent-ils, ces devoirs? A rapporter tout ce qu'on a d'autorité et de puissance à la gloire du Seigneur, et à l'utilité et au bien des hommes. Voilà les deux objets, que Dieu s'est spécialement proposés dans l'institution de sa grandeur: sa propre gloire, et le bonheur des peuples. Ainsi les grands du monde sont indispensablement obligés, selon la mesure de leur pouvoir, d'autoriser ou d'étendre le culte de Dieu, de donner de la force et de la vigueur à ses lois, de défendre les droits sacrés de la religion contre l'impiété qui la décrie ou qui s'en moque, de se déclarer ouvertement pour la vérité, de faire honorer la

vertu et de bannir les vices. En un mot, leur zèle pour les intérêts et pour la gloire de Dieu doit être aussi étendu que la puissance qu'ils ont reçue de la libéralité de Dieu. Mais ils sont encore obligés de l'appliquer, cette puissance, à l'avantage et au bonheur des hommes sur lesquels le Seigneur les a placés. Car il est certain que les grands du monde n'ont pas été faits pour eux-mêmes, mais pour les peuples. Ainsi un roi n'est pas proprement à soi-même, il appartient à ses sujets. Un général d'armée n'est point à soi-même, il appartient à l'armée. Un magistrat n'est point à soi-même, il appartient à ceux qui, s'adressant à lui, implorent le secours des lois. Un seigneur n'est point à soi-même, il appartient à ses vassaux, c'est-à-dire, Messieurs, que les grands du monde sont obligés de procurer aux peuples tous les avantages dont ils sont capables. Ils leur doivent le zèle, la protection, la bonté, la justice, mais surtout le bon exemple, puisque l'exemple d'un grand, d'un homme en place, s'étend aussi loin que sa domination.

A la vue de tant d'obligations attachées inséparablement à la grandeur, les grands du monde ne doivent-ils pas concevoir les plus vifs sentiments de l'humilité chrétienne; car voici comment je raisonne: Puisque les grands du monde ont beaucoup plus de devoirs à remplir que les autres hommes, ils doivent donc rendre beaucoup plus de compte à Dieu que les autres hommes. Or, quoi de plus terrible, de plus affreux et de plus humiliant que d'avoir à répondre sur une infinité de devoirs à un juge équitable qui décide du bonheur et du malheur éternel des grands par leurs actions, et qui les avertit dans ses Ecritures que, s'ils ne s'acquittent pas fidèlement de leur ministère, il leur fera sentir toute la sévérité de son jugement: *Judicium durissimum his, qui præsunt, fiet.* (Sap., VI, 5, 6.) Que les devoirs de la grandeur sont donc à craindre, et par conséquent propres à humilier les grands du monde, puisque, malgré leur multitude et les difficultés qu'il y a à les observer, on est très-sévèrement et éternellement puni quand on a négligé ou qu'on a oublié de les remplir. Si ces vérités effrayantes n'inspiraient pas la terreur et l'humilité aux puissants du siècle, ne devrait-on pas conclure de là qu'ils ont perdu tous les sentiments de la foi?

Il n'en fut pas ainsi de Salomon. A peine ce jeune prince fut-il monté sur le trône, qu'il s' alarma, qu'il s'effraya et qu'il s'humilia; pourquoi? parce qu'il sentait tout le poids de la royauté, et qu'il envisageait cette suite immense de devoirs qui y sont nécessairement attachés. Il savait qu'un roi est spécialement l'homme de Dieu, pour faire régner Dieu sur les hommes; il savait qu'un roi doit être le père, le défenseur et le juge de son peuple, et tous ces différents devoirs de sa grandeur étaient en même temps les motifs de sa crainte, de son humilité et de ses prières. Entendons-le s'a-

dresser au Seigneur, et nous en serons pleinement convaincus. *Vous avez fait régner votre serviteur, ô mon Dieu ! à la place de David mon père. Je ne suis encore qu'un enfant, et votre serviteur est au milieu du peuple que vous avez choisi, de ce peuple infini dont on ne saurait faire le dénombrement à cause de sa multitude. Vous donnerez donc à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il puisse juger et gouverner votre peuple.* D'où venait à Salomon ce langage de frayer, de supplication et d'humilité, sinon de l'exacte considération de ses propres devoirs ? C'est ainsi, Messieurs, que les puissants du siècle deviendraient humbles, si, ne se laissant point aveugler par l'éclat de leur grandeur, ils examinaient avec une attention chrétienne les obligations de leur grandeur même, parce que ces obligations étant indispensables d'une part, et de l'autre très-difficiles à remplir, ils trembleraient sous leur poids redoutable dont ils sont chargés, et cette juste frayeur serait sans doute accompagnée d'une humilité profonde. J'ai donc eu lieu d'avancer que les grands du monde doivent s'humilier par la raison même qu'ils sont grands ; mais j'ajoute que les grands du monde sont véritablement grands lorsqu'ils s'humilient ; c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il y a, Messieurs, cette différence entre l'homme superbe et l'homme humble, que l'un cherche la gloire sans la trouver, et que l'autre la trouve sans la chercher, ni même sans la désirer. *L'humiliation*, dit l'Ecriture, *est le partage de l'orgueilleux, et la gloire celui de l'humble* ; et voilà ce qui a fait dire à saint Chrysostome que l'orgueil n'est qu'une bassesse, et que l'humilité est une grandeur solide, puisque c'est une grandeur intérieure qui tient de celle de Dieu même, continue saint Chrysostome. Sur ce principe, il est certain que les grands du monde sont véritablement grands lorsqu'ils pratiquent l'humilité ; pourquoi ? parce que l'humilité communique à la grandeur un caractère de mérite et d'excellence qui la relève et qui la rend précieuse devant Dieu ; parce que l'humilité communique à la grandeur des qualités qui la rendent respectable et aimable même aux yeux des hommes. N'est-on pas véritablement grand, lorsqu'on a pour garants de sa grandeur le ciel et la terre ?

Pour comprendre d'abord, Messieurs, que l'humilité rend la grandeur glorieuse devant Dieu, il n'y a qu'à considérer les effets de cette vertu dans les grands du monde qui en sont pénétrés. C'est elle qui les porte à reconnaître et à avouer qu'ils doivent leur rang sublime et distingué à la libéralité et à la magnificence de Dieu ; que c'est à lui seul qu'ils sont redevables de leur prééminence, de leur pouvoir et de leurs richesses ; et que, comme c'est lui qui les a créés, c'est aussi lui qui les a élevés. C'est elle qui, leur représentant ce fond de corruption et de mi-

sères qu'ils portent avec eux, leur fait mépriser et oublier toute leur grandeur, ou qui du moins leur fait sentir et apercevoir leur néant dans leur grandeur même. C'est elle qui les conduit de temps en temps au pied des autels, afin que, se prosternant devant la suprême majesté du Très-Haut, ils lui témoignent leur dépendance, et qu'ils honorent par là son domaine souverain et universel. C'est elle qui, les rendant sourds et insensibles aux conseils de l'ambition, les retient dans le degré de grandeur où Dieu les a placés, sans s'efforcer ni même désirer de monter plus haut. C'est elle qui, dans l'ordre de la religion et de la grâce, les abaisse intérieurement au-dessous du peuple, quoiqu'ils soient selon l'ordre du gouvernement politique au-dessus du peuple. C'est elle qui, sous un dehors pompeux et brillant, leur fait désirer l'abjection et l'opprobre, et qui les porte à déplorer la nécessité où ils sont d'emprunter le secours de la magnificence et de l'éclat pour conserver dans l'esprit du vulgaire toute leur autorité et tous leurs droits. C'est elle qui leur donne une sainte aversion pour l'honneur même légitime qu'on leur rend ; et comme elle leur persuade que cet honneur n'est fondé que sur la part qu'ils ont à l'autorité de Dieu, elle les engage à le rapporter uniquement à Dieu. C'est elle qui leur conseille de mépriser cet encens, que l'adulateur ambitieux ou intéressé fait fumer, pour ainsi dire, autour d'eux pour en obtenir des grâces ; et qui leur représentant les louanges qu'on leur donne comme un larcin qu'on fait à Dieu, leur fait rejeter la flatterie et le flatteur même. Tous ces effets et tant d'autres de l'humilité chrétienne dans les grands du monde ne sont-ils pas pour eux autant de traits d'une gloire pure et solide ? Pourquoi ? parce que leur véritable grandeur consiste incontestablement à écouter l'ordre de Dieu, à suivre les lois de Dieu, à dépendre du domaine de Dieu, et qu'ils ne sont jamais plus grands que lorsque, par l'oubli ou par le mépris de leur grandeur, ils se mettent au-dessus de leur grandeur même.

L'humilité relève d'autant plus devant Dieu les puissants du siècle, qu'il leur est bien difficile de la pratiquer. Vous le savez, Messieurs, ce n'est pas un mérite extraordinaire à l'homme que d'être humble dans la bassesse. Averti sans cesse par son propre état, et ne voyant ordinairement autour de lui que des sujets d'humiliation, il n'est pas étonnant qu'il s'humilie et que ses sentiments s'accordent avec sa fortune. Mais c'est un mérite rare et singulier, et par conséquent une sublime gloire à l'homme, que d'être humble dans la grandeur, parce qu'une propriété de la grandeur, c'est d'conseiller l'orgueil, de faire naître l'orgueil et de nourrir même l'orgueil. Qu'il est donc difficile aux puissants du siècle d'être humbles ! La sublimité de leur rang, l'éclat et l'abondance de leurs richesses, les honneurs qui les accompagnent partout, les respects assidus qu'on leur porte et qui approchent

de l'adoration, la flatterie qui applaudit également et à leurs vices et à leurs vertus, tout cela tend et conspire à les rendre superbes; et parce qu'il leur est expressément défendu de l'être et qu'ils sont portés naturellement à l'être, il faut qu'ils soient toujours aux prises avec eux-mêmes et qu'ils combattent sans cesse pour ne pas le devenir. On dirait que leur humilité n'est pas tant une vertu particulière que l'assemblage de plusieurs vertus; car quel fond de vigilance, de fermeté et de modération ne suppose-t-elle pas dans les grands du monde qui la pratiquent? Leur abaissement est d'autant plus héroïque, qu'il leur coûte bien des combats; le degré de son excellence et de son mérite doit principalement se mesurer sur les difficultés qui en sont inséparables.

De ce principe, il s'ensuit nécessairement, Messieurs, que l'humilité rend la grandeur éminemment glorieuse devant Dieu, parce qu'il n'y a rien qui, selon l'expression de saint Bernard, charme plus les yeux de Dieu que la grandeur accompagnée de l'humilité! et la raison en est évidente: c'est que l'alliance de l'humilité avec la grandeur est un héroïsme en matière de religion. Or qui peut douter que les puissants du siècle, qui sont humbles et qui par conséquent sont très-agréables à Dieu, ne soient véritablement grands devant Dieu, puisqu'en plaisant à Dieu ils sont grands par l'approbation et par les suffrages de Dieu même? Qu'y a-t-il donc de plus relevé et de plus sublime dans les idées de la religion, que les puissants du siècle qui s'abaissent volontairement, puisque l'humilité communique à la grandeur un mérite excellent, qui, la rendant précieuse aux yeux de Dieu, lui attire les complaisances et les dons mêmes de Dieu?

De toutes les dispositions qu'on puisse apporter aux faveurs célestes, il n'en est point, Messieurs, de plus importante que l'humilité, parce qu'il est nécessaire, dit saint Augustin, d'être vide de soi-même pour recevoir les dons ineffables de Dieu; et comme une propriété essentielle de cette vertu, c'est de former dans l'homme un vide de soi-même puisqu'elle le fait renoncer à soi-même, il est tout visible qu'elle le rend propre aux communications de Dieu. Il n'en est pas ainsi de l'orgueilleux, parce que la fatale plénitude de soi-même le met comme hors d'état et le rend indigne de les recevoir. De là vient qu'un apôtre nous avertit, que *Dieu résiste aux superbes et qu'il distribue ses faveurs aux humbles*; et saint Augustin parle de la sorte: *Dieu est haut, dit-il; si vous vous humiliez, il descend jusqu'à vous; si vous vous élevez, il se retire de vous.*

Sur ces principes, il est donc certain, Messieurs, que les puissants du siècle, qui s'humilient, entrent en possession d'une gloire solide et véritable, puisqu'à mesure qu'ils s'abaissent devant Dieu, ils attirent à eux Dieu même, qui leur communique ses grâces. L'homme n'est point véritablement

grand ni par les dignités dont il est revêtu, ni par le crédit qu'il a acquis, ni par les richesses qu'il possède, parce que les richesses, les dignités et le crédit, n'étant pas des biens solides, [ne peuvent point par conséquent communiquer à l'homme une solide gloire. Mais que l'homme est grand, quand il possède non-seulement les grâces de Dieu, mais encore le Dieu de toutes grâces! Que les Puissants du siècle sont grands, lorsque, supérieurs à leur grandeur même par l'humilité, ils sont un spectacle de complaisance et d'admiration à Dieu, qu'ils sont honorés des faveurs de Dieu, qu'ils sont tranquilles de la paix de Dieu, qu'ils brillent en quelque sorte de la gloire de Dieu, et qu'ils jouissent de Dieu! Qu'ils sont grands, puisque leur abaissement volontaire relève leur grandeur et devant Dieu et devant les hommes!

C'est une vérité, Messieurs, reconnue du monde même, que, quelque rang qu'on occupe, l'humilité est une gloire, soit parce qu'il est toujours honorable à l'homme de pratiquer la vertu, soit parce que le Roi de gloire s'étant humilié volontairement, l'humilité est essentiellement glorieuse. Or, puisque de l'aveu même du monde la gloire suit les hommes humbles dans les conditions inférieures, à combien plus forte raison accompagne-t-elle les hommes humbles dans l'élévation! pourquoi? parce que l'élévation porte toujours avec elle des obstacles que la bassesse n'a point; et qu'il est incomparablement plus difficile et par conséquent plus glorieux de s'humilier dans une haute fortune, que dans un état vil et obscur.

Quoi donc! me direz-vous, ne s'avilit-on point aux yeux des hommes quand on s'abaisse? Et ne sont-ils pas pleinement persuadés qu'on ne saurait allier l'humilité avec la grandeur? Ah! Messieurs, dites plutôt que, selon le monde même, il n'y a point de véritable grandeur sans l'humilité, puisque, selon le monde même, sans l'humilité il n'y a point de véritable mérite. Si l'humilité, que je vous prêche aujourd'hui, était cette bassesse d'âme qui dégrade l'homme en lui faisant négliger ses droits ou en permettant qu'on les lui enlève, vous auriez sujet de parler ainsi. Mais je vous prêche une vertu qui ne ravit point à la grandeur ce qui lui appartient, et qui sait même exiger ce qui lui est dû; une vertu, qui la laisse jouir de ses prééminences, de ses prérogatives et de ses droits; et comme elle est modeste pour ne pas s'en glorifier, elle est généreuse et héroïque pour les soutenir et pour les défendre. Ah! si l'humilité était incompatible avec la grandeur, il faudrait donc dire que David n'était point grand, lorsqu'il témoignait à Dieu que la puissance, la gloire et la victoire lui appartenaient; et que tout ce qui est dans le ciel et sur la terre était à lui. Il faudrait donc dire que Salomon n'était point grand, lorsqu'à la vue de son peuple assemblé il se tenait devant l'autel; et qu'élevant ses mains vers le Seigneur, il lui protestait hautement qu'il n'avait point de semblable. Il faudrait

donc dire que Jésus-Christ même n'était point grand en lavant les pieds de ses apôtres ou en expirant sur une croix. Rendons justice au monde sur cet article. L'alliance de l'humilité avec la grandeur n'est pas pour lui un paradoxe, mais une vérité dont il convient; et quoiqu'il soit ordinairement injuste dans ses jugements, il est néanmoins persuadé que l'humilité ne fait rien perdre à la grandeur, et que la grandeur est au contraire relevée et glorifiée par l'humilité.

Pour mettre cette vérité dans tout son jour, il faut considérer, Messieurs, que l'humilité prête à la grandeur des qualités qui la font respecter et aimer même des hommes. Quoique ce soit toujours une obligation indispensable d'honorer les grands, parce qu'ils sont les images vivantes et les ministres de Dieu, il faut néanmoins convenir qu'on n'est jamais plus porté à leur payer ce tribut d'honneur et de respect, que lorsqu'ils sont humbles; et qu'ils corrigent, pour ainsi dire, la fierté naturelle de la grandeur par les condescendances de l'humilité. L'orgueil, dans un prince même, indispose et aliène les esprits; et Roboam, tout roi qu'il était, en fit la triste expérience. Mais quand la grandeur est humble, on l'estime, on l'honore, on la respecte non-seulement par un devoir de religion, mais encore par un principe d'équité naturelle, pourquoi cela? parce que la douceur et la modestie de ses actions lui obtiennent infailliblement, de tous ceux qui s'en approchent ou qui la connaissent, un jugement favorable et avantageux. Car comment agit la grandeur conduite par l'humilité? elle s'oublie, en quelque sorte, elle-même pour ne penser qu'à autrui; et sans intéresser la sublimité de son rang, elle s'accommode aux petits. Elle s'en laisse aborder sans obstacle, elle les reçoit sans mépris, elle les écoute sans impatience et sans chagrin, et elle leur parle sans fierté. Elle ignore ou du moins elle évite toujours les manières altières et dédaigneuses qui leur seraient un déplaisir mortel, pour ne consulter que l'affabilité qui les réjouit, et qui leur fait oublier les peines de la dépendance. Ainsi, quoiqu'elle soit supérieure à eux, elle descend jusqu'à eux, et sans craindre de déroger à sa dignité elle se familiarise avec eux. Les hommes, tout injustes qu'ils sont, peuvent-ils se défendre de respecter et d'honorer une grandeur de ce caractère? elle est sans doute trop estimable pour ne pas être universellement estimée!

Ce n'est pas tout; car la grandeur humble ne s'attire pas moins l'affection des peuples, que leur vénération et leur respect. Vous ne l'ignorez pas, Messieurs: la plupart des vertus, celles-là même qu'on admire davantage, ne gagnent pas toujours les cœurs. Elles suscitent plutôt des jaloux, qu'elles ne font des amis; car telle est l'injustice des hommes; ils haïssent quelquefois dans les autres des qualités qu'ils y admirent. Leur grand éclat les éblouit, et

offense leur amour propre. Ainsi il n'arrive que trop souvent, qu'ils refusent leur affection à ceux-là même, à qui ils ont accordé leur estime. Mais il faut l'avouer, la grandeur humble a un pouvoir certain sur les cœurs, parce qu'elle a des charmes et des attraits qui la rendent singulièrement aimable. Elle plaît, elle touche, elle ravit; et il est incontestable qu'elle a le double avantage de se faire aimer et de se faire honorer tout ensemble. C'est ainsi que l'humilité de David lui attira autrefois l'estime et l'affection de tout Israël et de Juda. Il faudrait avoir l'esprit bien injuste, et le cœur bien indifférent ou bien gâté, pour ne pas respecter et chérir dans les grands la plus précieuse et la plus aimable de toutes les vertus!

Or, Messieurs: être avec justice estimé et aimé des hommes, n'est-ce pas là l'idée et l'essence de la véritable grandeur devant les hommes? peut-on douter que les puissants du siècle ne soient solidement glorieux, lorsque par leur abaissement volontaire ils se concilient sans y penser une affection d'estime et d'approbation, de la part des peuples; et qu'ils sont ainsi placés tout à la fois et dans leur bouche et dans leur cœur? Avouons-le: s'il était possible à l'orgueil humain de trouver quelque motif même apparent pour s'autoriser, pourrait-il en alléguer un autre qui fût plus spécieux et plus plausible? C'est l'humilité, Messieurs, qui attire à la grandeur la vénération et l'amour des peuples; et c'est par conséquent l'humilité, qui procure à la grandeur une gloire solide devant les peuples. Je dis, une gloire solide, parce qu'elle est un fruit précieux de la vertu; et que tout ce qui a la vertu pour principe ne peut pas être vain. Il est donc vrai que, comme la grandeur renferme en elle-même l'obligation indispensable de l'humilité, l'humilité donne un véritable éclat à la grandeur.

Votre Majesté, Sire, est pleinement persuadée de ces vérités. Elle sait même que les rois doivent plus s'humilier devant Dieu que les autres hommes, parce que la royauté les rend plus dépendants de Dieu que les autres hommes. C'est sur ce principe qu'elle va bientôt pratiquer l'action la plus héroïque de l'humilité chrétienne. Mais il est à considérer que cette action, qui est une imitation de l'exemple de Jésus-Christ, ne contribue au salut éternel, qu'autant qu'elle est animée de l'esprit et des sentiments de Jésus-Christ même. Qu'il est glorieux, Sire, à la religion d'abaisser le plus grand des rois, jusqu'à lui faire laver les pieds de ses derniers sujets! Mais qu'il est en même temps glorieux au plus grand des rois de se laisser conduire ainsi par la religion; et de paraître en qualité de serviteur devant Dieu, après s'être montré aux hommes sur le trône, à titre de législateur, de dominateur et de maître! Quelles bénédictions et quelles faveurs célestes n'attirera pas sur Votre Majesté le ministère obscur et humiliant qu'elle va exercer, puisque selon l'oracle de Jésus-

Christ, tous ceux, qui l'exerceront, seront heureux? *Beati eritis, si feceritis ea.* (Joan., XIII, 17.) Vérifiez donc, Seigneur, votre promesse dans la personne sacrée de notre auguste monarque; et puisque vous tenez son cœur dans vos mains, conservez-y les vertus royales et chrétiennes, que votre grâce y a formées. Il est par sa dignité le fils aîné de votre Eglise : et, parmi tous les princes de la terre, il n'y a que lui seul à qui ce titre glorieux ait été donné. Répandez donc sur lui vos plus précieux bienfaits, comblez-le de vos grâces les plus choisies, afin qu'après un règne saint, heureux et long, il arrive au royaume éternel, où nous conduisent le Père, le Fils, etc.

SERMON IV.

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE,

Prêché dans l'église de Sainte-Elisabeth, près le Temple, en l'année 1742.

Emittes Spiritum tuum et creabuntur; et renovabis faciem terræ. (Psal. III.)

Vous enverrez votre Esprit, et ils seront créés; et vous renouvellez la face de la terre.

Cet esprit dont parle le Roi-Propète, Mesdames, c'est l'Esprit de Dieu, la troisième personne de la sainte Trinité. C'est celui qui a pour principe le Père et le Fils, comme le Fils a le Père pour principe : procédant de l'amour du Père et du Fils, comme le Fils est engendré par l'entendement du Père; demeurant stérile dans l'éternité par rapport au Père et au Fils, mais admirablement fécond dans le temps à l'égard des hommes, par la communication ineffable de ses dons! Dons précieux et inestimables, puisqu'ils ne sont pas moins les effets des mérites infinis de Jésus-Christ, que l'accomplissement de tous ses mystères. Dons éternels, puisque le Saint-Esprit est donné aujourd'hui à l'Eglise pour toujours. Dons puissants et énergiques, puisqu'ils opèrent, dans les hommes qui les reçoivent, un renouvellement admirable, qu'on peut appeler une espèce de création : *Emittes Spiritum tuum, et creabuntur; et renovabis faciem terræ.*

Jésus-Christ avait promis solennellement le Saint-Esprit à ses apôtres, déjà tristes de ce qu'il ne serait pas longtemps à les quitter. *Il vous est utile que je m'en aille, leur disait-il; car si je ne m'en vais point, l'Esprit Consolateur ne viendra point à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai;* voulant ainsi leur rendre son absence supportable, en la leur représentant avantageuse. C'est aujourd'hui, Mesdames, que l'effet justifie pleinement la promesse; et que le Saint-Esprit descendant sur les apôtres dégage, pour ainsi dire, la parole que Jésus-Christ leur avait donnée. *Ce Sauveur du monde, dit saint Augustin, avait transporté et placé l'homme dans le ciel, et il envoie un Dieu sur la terre, afin qu'il console ses apôtres par la douceur de ses onctions, et qu'il les remplisse de l'abondance de ses grâces.* Tel était, Mesdames, l'ordre divin et adorable, que la Sagesse éternelle avait médité et établi dans la profondeur impénétrable de ses

conseils, et qu'elle voulut exécuter dans la plénitude des temps, pour le salut et pour le bonheur des hommes. Le Père avait donné son Fils au monde comme Rédempteur; et le Père et le Fils envoient aujourd'hui le Saint-Esprit aux apôtres comme sanctificateur. Des langues de feu, précédées d'un vent violent et impétueux, s'arrêtent sur chacun d'eux; et ils ne sont pas seulement visités par le Saint-Esprit, mais encore remplis du Saint-Esprit.

Or, Mesdames : il est certain que cet Esprit adorable, cet amour substantiel du Père et du Fils, qui se communiqua aux apôtres, se communique encore aux âmes fidèles et disposées comme les apôtres. Les sacrements, institués par l'Homme-Dieu, ne sont-ils pas autant de précieux canaux, par lesquels se communique à nous l'Esprit de Dieu? *La charité, écrivait saint Paul aux Romains, a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné.* Il est vrai, Mesdames, qu'il ne descend point sur nous avec des splendeurs visibles, comme il descendit autrefois sur les apôtres, et sur plusieurs fidèles du premier âge du Christianisme. Ces langues de feu, qui brillèrent dans le cénacle, et ce grand bruit qui s'y fit entendre, n'accompagnent plus ses communications. *Tous ces prodiges, dit saint Augustin, étaient nécessaires dans la naissance de l'Eglise, pour son propre établissement.* Mais il se communique véritablement quoique invisiblement à nous; et si nous ne voyons pas les mêmes signes, nous recevons néanmoins le même Esprit. Esprit qui remplit aujourd'hui l'esprit des apôtres de l'intelligence des Ecritures; qui embrase leur cœur de son divin amour; et qui, par la plénitude des dons qu'il répand en eux, les renouvelle, les change, et les rend un même esprit avec lui, *creabuntur*. Devenus comme d'autres hommes par la vertu de l'Esprit de Dieu, ils annoncent dans Jérusalem les grandeurs de Dieu. *Déjà ils mesurent la terre, pour me servir de l'expression d'un prophète.* Ils se partagent tout l'univers, pour en faire la conquête; et rien n'est capable d'arrêter leur zèle que les limites de l'univers même qu'ils parcourent. Ils parlent au gré de l'Esprit de Dieu, ou plutôt l'Esprit de Dieu parle en eux; et la terre prend une nouvelle face, *renovabis faciem terræ*. N'allons pas plus avant, Mesdames; et pour traiter dignement le grand mystère que nous célébrons aujourd'hui, considérons le renouvellement des apôtres par le Saint-Esprit; le renouvellement du monde par les apôtres. Esprit tout-puissant, lumière primitive et éternelle, feu divin, fortifiez-moi, éclairez-moi, embrasez-moi! pour annoncer la grandeur de vos opérations, j'ai besoin du secours de votre grâce. Je vous la demande par l'entremise de celle qui en était remplie, lorsque l'ange lui dit : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Rien, selon la remarque des Pères de l'Eglise, ne découvre mieux les fonctions

gratuites du Saint-Esprit à l'égard des hommes, que ces langues de feu qui parurent sur la tête des apôtres, et sous le symbole desquelles il se communiqua aux apôtres. Le feu brille, et son éclat rend les ténèbres lumineuses. Le feu consume; et en consumant il épure. Le feu se répand; et en se répandant il chauffe. Telles sont les opérations du Saint-Esprit. Il éclaire, il purifie, il ranime: il éclaire notre ignorance, il purifie nos penchants, il nous fait perdre notre tiédeur. Aussi est-il appelé, dans l'Ecriture, tantôt un Esprit de vérité, parce que c'est lui qui l'enseigne; tantôt un Esprit de sanctification, parce que c'est lui qui l'opère; tantôt un esprit de force, parce que c'est lui qui la communique. Admirons dans les apôtres ces trois différents effets du Saint-Esprit; et plaise au ciel qu'en les admirant nous les éprouvions en nous-mêmes.

Il est certain, Mesdames, que, quoique les apôtres eussent été instruits par Jésus-Christ, ils n'étaient pas pleinement éclairés. Ils ne connaissaient point toutes les propriétés de sa personne adorable. Les vérités sublimes que cet Homme-Dieu leur annonçait, trouvaient souvent en eux de secrètes contradictions. Comme ils étaient naturellement grossiers, ils ne comprenaient pas toujours ce qu'il leur disait; et les oracles qu'il prononçait devant eux étaient presque autant d'énigmes pour eux. Se haïr soi-même, aimer son ennemi, se croire véritablement heureux dans l'affliction, renoncer intérieurement à ce qu'on possède: toutes ces maximes essentielles de la morale de Jésus-Christ n'étaient point goûtées par les apôtres de Jésus-Christ; et quoiqu'ils le considérassent toujours comme leur maître, ils ne répondaient quelquefois à ses instructions que par l'incrédulité ou par le doute, pourquoi? parce qu'ils n'avaient pas assez de docilité pour les recevoir, ni assez d'intelligence pour les comprendre.

En effet, Mesdames, Jésus-Christ leur fait-il le détail de ses opprobres à venir? leur annonce-t-il le mystère de ses souffrances et de sa mort, et même le prodige de sa résurrection? L'Evangile remarque expressément que tout cela leur fut incompréhensible. Jésus-Christ multiplie-t-il les pains en faveur d'une multitude affamée, que la réputation de ses vertus et l'attrait de sa parole avaient attirée dans le désert? la multiplication de ces pains est pour eux un mystère obscur et impénétrable. Jésus-Christ les entretient-il de la rédemption qu'il veut opérer par l'effusion de son sang? ils prennent grossièrement le change. Ils s'imaginent qu'il leur promet une rédemption purement temporelle; et de là vient qu'ils lui dirent un jour: *Sera-ce dans ce temps, Seigneur, que vous rétablirez le royaume d'Israël?* Les apôtres étaient donc ignorants, stupides et grossiers, comment cela? c'est que le Saint-Esprit ne leur avait pas encore été donné. Aussi Jésus-Christ leur dit: J'ai beaucoup de choses à vous raconter, mais vous n'êtes pas maintenant

capables de les pénétrer et de les comprendre. Lorsque l'Esprit de vérité sera venu, il vous enseignera toute vérité, *docebit vos omnem veritatem.*

Cette promesse, Mesdames, fut parfaitement accomplie dans les apôtres. A peine ont-ils reçu le Saint-Esprit, que leur grossièreté et leur ignorance sont comme changées en lumière. Les mystères cessent d'être des mystères pour eux, et les voiles qui leur en cachaient l'intelligence tombent tout à coup en leur faveur. Les différents oracles, que Jésus-Christ avait prononcés devant eux sous des paraboles, leur sont pleinement découverts, et brillent, pour ainsi dire, à leurs yeux sans aucun nuage. Le vrai sens des Ecritures leur est d'abord révélé. Toute la science de la religion leur est communiquée sans réserve. Ils voient la vérité des prophéties, dans l'accomplissement des prophéties-mêmes. Ils connaissent toutes les perfections de l'Homme-Dieu. Ils admirent l'excellence de sa doctrine, la sagesse de ses conseils et de ses préceptes, la juste sévérité de sa morale. Ses profondes humiliations ne les révoltent plus. Ils ne se scandalisent plus de ses opprobres, de sa croix et de sa mort, parce qu'ils en comprennent le mystère. En un mot, ils sont pleinement instruits et pleinement persuadés, comment cela? C'est que l'esprit de vérité leur avait d'abord enseigné et fait goûter toute vérité: *docebit vos omnem veritatem.*

Or, Mesdames, c'est ce même esprit de vérité, qui se communique à nous; et quel n'est pas notre bonheur d'être conduits par celui qui est la lumière essentielle, et le principe de toute lumière! Les Juifs traversaient le désert pendant la nuit à la faveur d'une colonne lumineuse, et ils étaient sans doute heureux de marcher ainsi dans des routes inconnues et difficiles sous la conduite de ce brillant spectacle, parce qu'il leur découvrait les précipices pour les leur faire éviter. Mais plus heureux et mille fois plus heureux les chrétiens, de pouvoir marcher dans les voies justes et véritables sous la conduite du Saint-Esprit! c'est lui qui, portant sa lumière dans nous-mêmes, y dissipe les nuages de la prévention et de l'erreur. C'est lui qui, malgré les voiles de notre ignorance et la force de nos préjugés, nous découvre la fausseté de ces systèmes que l'esprit du monde a inventés, et que l'esprit du monde s'efforce de mettre en crédit: systèmes qui vont à allier, s'il se pouvait, l'usage des plaisirs défendus avec les lois de l'Evangile. C'est lui qui fait connaître aux impies la folie de leur incrédulité, et qui les ramène à la prudence des justes. C'est lui enfin qui découvre à l'homme, non-seulement la difformité de ses vices, mais encore la fausseté de ses vertus.

Car, Mesdames, une des principales fonctions du Saint-Esprit, c'est de convaincre le monde touchant sa justice même, *arguet mundum de justitia.* (Joan., XVI, 8.) Vous

le savez : c'est le caractère de l'homme hypocrite de s'aveugler sur ses propres actions. A force de pratiquer extérieurement la vertu, il vient jusqu'à se persuader qu'il en a le mérite; et parce qu'il s'est familiarisé avec les dehors de l'homme de bien, il se croit homme de bien soi-même. Frappé de l'éclat de ses œuvres, et étourdi, pour ainsi dire, par le bruit des louanges qu'elles lui procurent, il les considère, ses œuvres, comme un trésor précieux qu'il a amassé pour l'éternité : c'est qu'il ne prend pas garde au mauvais principe qui les a corrompues. Plus aveugle, ou du moins autant aveugle que l'ange de Laodicée, il se croit riche malgré son affreuse pauvreté. Il se regarde comme dans une abondance de mérites, et il n'en possède aucun. Il se persuade qu'il a les mains pleines, lors même qu'il devrait être convaincu qu'elles sont vides, parce que les œuvres de sa fausse justice ne sauraient les remplir. Or, Mesdames : il est sans doute qu'une propriété essentielle du Saint-Esprit, c'est de faire connaître à l'homme hypocrite la fausseté de sa sainteté, en lui représentant les motifs orgueilleux ou intéressés qui le font agir, et les fins et minelles qu'il se propose : *arguet mundum de justitia*. Ouvre les yeux sur ta propre misère, lui dit-il; renonce pour toujours à cette grossière illusion, qui te fait confondre le fantôme de la vertu, avec la vertu-même; retire dans ton propre cœur, pour y considérer les funestes ressorts qui le font mouvoir, et ton erreur cessera bientôt. Ces œuvres de piété, qui t'ont ébloui en les faisant, perdront leur éclat séducteur; tu ne les regarderas tout au plus que comme des voiles qui te cachaient malheureusement tes plaies et ta pauvreté. Tel est le langage intérieur que le Saint-Esprit a tenu et qu'il tient encore à l'égard de ces hommes qui ne pratiquent la vertu qu'avec une intention maligne, et qui n'ont par conséquent qu'une justice fausse et réprouvée de Dieu : *arguet mundum de justitia*.

Il est donc vrai, Mesdames, que le Saint-Esprit est un Esprit de vérité qui nous découvre nos erreurs, et qui nous instruit de nos devoirs. C'est ce docteur de justice, comme l'appelle le prophète Joël, qui fut autrefois donné aux enfants de Sion pour leur enseigner ce qu'ils devaient faire, et qui nous est donné à nous-mêmes pour nous apprendre ce que nous devons croire et pratiquer; et malheur à nous, si, par un aveuglement qui tiendrait en quelque sorte du prodige, nous suivions nos propres sentiments au mépris de ses inspirations divines! Pour nous préserver d'un tel malheur, jetons les yeux sur les apôtres. A peine sont-ils éclairés du Saint-Esprit, qu'ils abandonnent leurs préjugés, et qu'ils profitent pleinement de ses lumières. L'ignorance, l'opiniâtreté, le doute et l'erreur disparaissent tout à coup en eux. Ils ne consultent plus les sens pour croire : ils croient indépendamment des sens, et de

toute leur incrédulité, que Jésus-Christ lui-même leur avait reprochée depuis peu, il ne leur reste que la douleur et la confusion de l'avoir conçue et écoutée. Les vérités sublimes que cet Homme-Dieu leur avait annoncées, et qui les avaient tant révoltés, se présentent à eux avec un caractère de certitude qui ne leur permet pas d'en douter. Ils les connaissent clairement, ils les goûtent, ils en sont pénétrés; et le Saint-Esprit, qui est ainsi pour eux un Esprit de vérité, est encore pour eux un Esprit de sainteté.

Dieu est infiniment saint, et il est le principe de toute sainteté. Or, puisque le Saint-Esprit est Dieu comme le Père et le Fils, parce qu'il a la même nature et la même essence que le Père et le Fils, il s'ensuit que le Saint-Esprit est infiniment saint, et qu'il est le principe de toute sainteté. Il est saint et sanctificateur tout ensemble, puisque c'est par lui que nous est donnée la charité qui est inséparable de la grâce sanctifiante. C'est le Saint-Esprit qui grave la loi dans nos cœurs; qui, par la distribution gratuite et ineffable de ses grâces, nous donne la force de l'accomplir, et qui nous la rend même facile par les onctions qu'il répand sur nous. C'est donc le Saint-Esprit qui sanctifie, qui redresse et qui perfectionne : les apôtres en sont une preuve évidente et incontestable.

Pour nous en convaincre, Mesdames, nous n'avons qu'à les considérer tels qu'ils étaient avant la descente du Saint-Esprit. Hélas! quoiqu'ils eussent demeuré pendant trois ans avec Jésus-Christ, et qu'ils eussent par conséquent participé à ses instructions, et été les témoins de sa sainteté et de ses miracles, cependant ils n'étaient pas encore arrivés à ce degré éminent de perfection évangélique, qu'exigeait la sublimité de leur ministère. Il est vrai qu'ils étaient saints, mais d'une sainteté imparfaite, d'une sainteté défectueuse, d'une sainteté qui n'était pas exempte de faiblesses. Ils étaient ambitieux, envieux, jaloux, charnels et terrestres; et l'Évangile même nous l'apprend. Pierre contredit si ouvertement Jésus-Christ quand il lui parle de sa passion, qu'il s'attribue ce reproche de sa part : *Retirez-vous de moi; vous m'êtes en sujet de scandale*. Il ne tient pas à Jacques et à Jean, emportés par le mouvement d'un zèle indiscret, que le feu du ciel ne descende tout à coup sur les Samaritains pour les dévorer, parce qu'ils n'avaient pas voulu recevoir Jésus-Christ dans leur ville. A peine cet Homme-Dieu a-t-il appris à ses apôtres qu'il allait bientôt les quitter, qu'ils se laissent abattre sous le poids d'une tristesse excessive. Il s'excita un jour parmi eux une dispute, pour savoir qui d'eux tous était le plus grand. Les enfants de Zébédée, écoutant le conseil de l'ambition, osent demander à Jésus-Christ les deux premières places dans son royaume, et l'Évangile remarque peu après, que les dix autres apôtres furent indignés contre eux, parce qu'ils n'auraient pas voulu être au-dessous d'eux.

Tels étaient les apôtres, Mesdames, avant la venue du Saint-Esprit. Mais dès qu'ils en sont remplis; ils ne tombent plus dans les mêmes faiblesses, parce qu'ils ne sont plus, en quelque manière, les mêmes hommes. Ce goût humain et trop sensible qu'ils avaient pour la personne de Jésus-Christ, cet attachement secret et léger aux biens périssables de la terre, ces désirs inquiets d'honneur et d'élévation, ces jalousies à l'égard du rang, ces contestations sur la prééminence, et pour parler avec plus de précision, toutes leurs fautes et toutes leurs fragilités passées leur sont ôtées par le Saint-Esprit, qui, comme un feu acif et pénétrant, les purifie, les renouvelle et les transforme, en quelque sorte. Aussi l'Ecriture nous apprend que le Saint-Esprit, qui s'était reposé sur Jésus-Christ sous la figure d'une colombe, se reposa sur les apôtres sous le symbole du feu; pourquoi cela? Pour nous faire comprendre que, comme le feu consume tout ce qu'il trouve d'impur et de grossier dans les sujets sur lesquels il agit, ainsi le Saint-Esprit consuma dans les apôtres tout ce qu'il y trouva de terrestre, de défectueux et d'imparfait. Ces vases choisis et destinés à porter le nom de Jésus-Christ aux rois, aux nations et aux enfants d'Israël, perdent toute leur grossièreté dans le feu divin qui les pénètre; et voilà ce que le Seigneur semblait avoir promis quand il disait par la bouche du prophète Isaïe : Je changerai tout ce que vous avez d'écume et d'étain en un métal très-pur : *Excoquam ad purum scoriā tuam, et auferam omne stannum tuum.* (Isa., I, 25.)

Quelle différence des apôtres d'avec les apôtres mêmes! Ce ne sont plus ces hommes qui se laissaient aller à des mouvements d'ambition, de jalousie et d'intérêt; ces hommes qui pensaient à se supplanter les uns les autres, et qui, par leurs imperfections et leurs faiblesses, s'étaient si souvent attiré les reproches de Jésus-Christ. Non, non, ce sont des hommes comme nouveaux, des hommes qui, tout remplis de l'esprit de Dieu, sont unis inviolablement à cet Esprit, ne se conduisent que par cet Esprit et ne vivent que de cet Esprit; des hommes qui abhorrent les richesses et les consolations de ce monde parce qu'ils les regardent comme des malheurs effectifs; des hommes qui n'ont pour toute jalousie, pour toute envie et pour toute ambition, que la noble et juste émulation de devenir toujours meilleurs; des hommes enfin dont la sainteté n'est pas seulement sublime et parfaite, mais encore solide et permanente; car le Saint-Esprit descendant sur les apôtres les confirma en grâce, et ces langues de feu, qui s'arrêtèrent d'abord sur eux et qui y demeurèrent, annonçaient, dit saint Chrysostome, la stabilité des dons qu'ils reçurent du Saint-Esprit.

C'est donc un office et une fonction de cet Esprit adorable, Mesdames, de sanctifier les hommes par sa grâce et de consumer en eux, par les ardeurs de son divin amour, les

imperfections et les vices de leur cœur. C'est ce qui a fait dire à l'apôtre saint Paul que notre Dieu est un feu consumant, un feu qui détruit en nous toutes les impuretés qui s'y étaient établies : *Deus noster ignis consumens est.* (Hebr., XII, 29.) Si l'ambitieux cesse de courir après les honneurs et les dignités, et qu'il n'aspire désormais qu'à la prééminence du mérite et de la vertu, c'est que le Saint-Esprit a éteint dans son cœur la soif orgueilleuse qui le dévorait. Si l'avare ne retient plus son trésor dans l'inutilité, mais qu'il s'en serve pour ses propres besoins et pour ceux des autres; si les pauvres trouvent en lui un bienfaiteur, un consolateur et un père, c'est que le Saint-Esprit lui a fait perdre, par sa grâce, cette dureté de cœur que la vue des calamités et des misères n'avait pas été capable d'amollir. Si le vindicatif déteste le projet qu'il avait fait de perdre son ennemi; s'il répond à l'injure qu'il en a reçue par des services essentiels et importants, c'est que le Saint-Esprit a consumé en lui, par le feu de sa charité, ces sentiments d'aigreur et de haine qu'il avait conçus : *Deus noster ignis consumens est.*

Or, Mesdames, puisqu'une qualité propre du Saint-Esprit, c'est de purifier les cœurs des fidèles, et que le Saint-Esprit a bien voulu descendre aujourd'hui sur vous, j'ai sans doute raison de croire qu'il a consumé en vous tout ce qu'il a pu y trouver d'imparfait; je veux dire une certaine pesanteur de l'âme dans la pratique des devoirs de la religion, le dégoût de la prière, une répugnance secrète pour la pénitence, une impatience trop vive ou une tristesse trop marquée dans les contradictions et dans les épreuves, une dissipation poussée trop loin dans les heures de délassement, des murmures légers dans l'obéissance, et tant d'autres défauts qui se glissent quelquefois dans les monastères, malgré l'exacte discipline qui y fleurit et le bon ordre qui y règne : *Deus noster ignis consumens est.*

Le Saint-Esprit, Mesdames, est donc un esprit de sainteté; mais il n'est pas moins un esprit de force, et cette force toute divine nous est admirablement représentée par ce grand bruit qui venait du ciel et qui, semblable à celui d'un vent impétueux, remplissait toute la maison où les apôtres étaient assis. Vous ne l'ignorez pas, Mesdames, avant la descente du Saint-Esprit, ces hommes, quoique destinés à la conversion du monde, n'osaient pas même se produire dans le monde pour y prêcher Jésus-Christ leur divin Maître. La crainte avait comme lié leur langue. Témoins oculaires de sa résurrection, ils n'avaient pas le courage d'en parler ouvertement. C'étaient des témoins muets, des témoins indolents, des témoins timides et incapables de publier et de soutenir la vérité au péril de leur vie. Ils appréhendaient que les fureurs de la Synagogue, qui étaient déjà tombées sur Jésus-Christ, ne retombassent d'abord sur eux, et que leur mort ne suivît de près la sienne. De là ce silence infidèle qu'ils gardaient, ce soin de

se tenir cachés, ces ménagements politiques qu'ils observaient à l'égard des magistrats d'Israël. Hélas ! il fallait bien que les apôtres fussent faibles, puisque Jésus-Christ leur recommanda expressément de demeurer tranquilles dans la ville jusqu'à ce qu'ils fussent revêtus de la vertu d'en haut ! Comme s'il leur eût dit : Vous n'êtes pas encore assez forts pour vaincre les contradictions, les périls et les tourments que l'univers, ennemi de ma loi et de ma doctrine, vous prépare. Si vous alliez maintenant l'annoncer, la moindre menace vous alarmerait et vous ferait trahir mes intérêts. Attendez donc que le Saint-Esprit soit descendu sur vous, afin que, remplis de sa force, vous prêchiez partout mon Evangile : *Sedete in civitate quoadusque induamini virtute ex alto.* (Luc., XXIV, 49.)

A peine l'ont-ils reçue, cette force toute céleste, que la Judée commence à retentir de leurs oracles ; et eux, dit saint Grégoire, qui avaient craint auparavant d'annoncer Jésus-Christ, en leur langue naturelle, le prêchent en diverses langues. Ils prêchent Jésus-Christ ; et où le prêchent-ils ? Dans Jérusalem, dans cette ville accoutumée depuis longtemps à tuer les prophètes, et à lapider ceux qui lui étaient envoyés. Ils prêchent Jésus-Christ, et devant qui le prêchent-ils ? Devant les chefs et le peuple d'Israël qui l'ont fait mourir sur une croix et dont les mains fument encore de son sang précieux. Ils prêchent Jésus-Christ, et comment le prêchent-ils ? Avec un zèle ardent et supérieur à toute crainte humaine. *Sachez*, disent-ils aux Juifs, *que ce Jésus, que vous avez crucifié, est véritablement ressuscité ; et nous sommes nous-mêmes les témoins de sa résurrection.* On les accuse alors d'être pris de vin ; mais Pierre, élevant sa voix, déclare que ce qu'on regarde en eux comme une ivresse n'est autre chose que la descente du Saint-Esprit sur eux. Il représente à la maison d'Israël les prodiges que Jésus-Christ a opérés au milieu d'elle ; et lui reprochant sa mort, il lui annonce ouvertement sa Résurrection. Quel changement dans ce chef des apôtres ! Il avait protesté depuis quelque temps dans la cour de Caïphe, qu'il ne connaissait pas Jésus-Christ ; et il prêche maintenant Jésus-Christ dans les places publiques de Jérusalem ! *La parole d'une servante avait renversé cette grande colonne*, dit saint Augustin ; *et à présent tous les efforts humains, réunis ensemble, ne sauraient l'ébranler.* D'où pouvait venir, Mesdames, ce zèle intrépide de Pierre et des autres apôtres, sinon du Saint-Esprit qui les faisait agir et parler, ou plutôt qui agissait et parlait en eux ? Les chefs de la Synagogue ont beau leur défendre de prêcher désormais Jésus-Christ ; ils ont beau les menacer : ils ne sauraient les faire taire ; et, tout remplis de la force de l'esprit de Dieu, ils ne cessent point d'annoncer les vérités de Dieu. Jugez vous-mêmes, répliquent-ils aux princes de la Synagogue, jugez vous-mêmes s'il est juste d'obéir plutôt aux hommes qu'à Dieu ? Pour

nous, nous ne pouvons taire ce que nous avons vu et ce que nous avons entendu : *Non enim possumus quæ vidimus et audivimus non loqui.* (Act., IV, 19, 20.)

Mais ce qui fait encore mieux connaître dans les apôtres cette plénitude de force qu'ils avaient reçue du Saint-Esprit : c'est, Mesdames, le dessein qu'ils forment de convertir tout l'univers. Dessein inouï, vaste et immense, qui supposait par conséquent dans ceux qui voulaient l'exécuter, une immensité de courage et de zèle ; car à quels travaux, à quelles contradictions et à quels dangers les apôtres ne devaient-ils pas s'attendre en se proposant la conquête du monde entier ? Dessein qu'ils ne pouvaient, ce semble, considérer que comme vain et chimérique, parce que s'ils avaient eu assez d'intrépidité et de constance pour le former, ils n'avaient pas assez de moyens et de secours humains pour l'accomplir. N'étaient-ils pas sans richesses, sans autorité et sans crédit ? De puissantes et nombreuses armées étaient-elles prêtes à marcher sous leurs ordres ? Comment donc, dépouillés de tout, prétendent-ils soumettre tout à Jésus-Christ ? Ah ! je n'en suis pas surpris, Mesdames ; ils sont forts de la force même de Dieu : est-il étrange qu'ils veuillent entreprendre de ramener tout l'univers à Dieu ? Leur dessein, quoiqu'héroïque et extraordinaire, n'a rien qui doive nous étonner, parce que ce dessein est en eux un effet de la force du Saint-Esprit qu'ils avaient eu le bonheur de recevoir. Déjà je les vois, tout remplis de cette force, sortir de Jérusalem pour se répandre dans les contrées les plus éloignées. Déjà ils parcourent le monde au gré de l'Esprit de Dieu qui les conduit : semblables à peu près à ce char mystérieux que vit autrefois le prophète Ézéchiël, et qui marchait selon l'impression de l'esprit qui le faisait mouvoir. Déjà ils se font un plaisir d'être persécutés pour la justice, et ne souhaitent rien tant que de mourir pour la vérité. Mais à qui devaient-ils cet héroïsme parfait, sinon au Saint-Esprit, qui par la communication de sa force toute divine, forme les héros de la religion ?

Ainsi, Mesdames, lorsqu'on voit des hommes qui, dévorés du zèle de la maison de Dieu, parcourent la terre et traversent même les mers, pour aller annoncer au superstitieux et à l'idôlatre le royaume de Dieu : lorsqu'on voit des hommes s'élever contre l'impie qui insulte à nos mystères, le réduire au silence et le couvrir de honte et de confusion ; lorsqu'on voit des hommes porter la vérité aux grands du monde malgré cette foule de flatteurs qui les environnent, représenter sagement à ces dieux de la terre leurs dérèglements et leurs désordres, et tâcher par-là de les redresser dans leurs voies : Ah ! Mesdames, l'on peut dire que tous ces hommes sont comme autant d'apôtres revêtus de la force du Saint-Esprit. C'est par cette force qu'on triomphe de la tyrannie du respect humain, et que, malgré les censures et les railleries du monde, on

pratique constamment les vertus évangéliques. C'est par cette force qu'on ose aller trouver les pécheurs, les pécheurs mêmes les plus audacieux, pour les ramener, par des remontrances vives mais discrètes, dans les voies de la sainteté et de la justice d'où ils sont sortis. C'est par cette force qu'on soutient sans plainte et sans murmure le poids des tribulations de la vie, et que, plus on est affligé, plus on est patient et fidèle. C'est par cette force qu'on goûte avec plaisir ou du moins avec volonté les amertumes de la pénitence, et que la sainte austérité de l'Evangile se retrace heureusement dans les mœurs; enfin, c'est par cette force qu'on est fervent dans le culte qu'on rend à Dieu, qu'on fait éclater son zèle dans les occasions où il s'agit de soutenir la cause de Dieu, et qu'on ne néglige rien pour l'accroissement de la gloire de Dieu. Ce sont là les preuves certaines de la présence du Saint-Esprit dans le cœur des fidèles; et ne nous flattons pas de le posséder, si, bien loin d'être fervents et agissants pour Dieu, nous sommes froids et indolents pour Dieu. Pourquoi cela? parce que le Saint-Esprit est, dans les sujets à qui il se communique, un principe de ferveur, d'amour et de zèle. Les apôtres servent admirablement à nous en convaincre. Ce sont comme des hommes de feu, selon l'expression de saint Chrysostome. Ils annoncent hardiment et à haute voix l'Evangile de Jésus-Christ, ils sont prêts à souffrir les plus cruels tourments pour les intérêts de Jésus-Christ, ils entreprennent tout pour établir et pour étendre le royaume de Jésus-Christ. N'ai-je donc pas eu raison de dire, Mesdames, que les apôtres ont été changés et renouvelés en ce jour par le Saint-Esprit? Esprit de vérité qui les éclaire, Esprit de sainteté qui les purifie, Esprit de force et de zèle qui les excite et les fait agir. Mais comme les apôtres ont été renouvelés par le Saint-Esprit, le monde a été renouvelé par les apôtres; c'est le sujet de mon second point.

SECONDE PARTIE.

Il y a, dit saint Chrysostome, une grande différence entre la mission des anciens prophètes, et celle des apôtres. Les prophètes n'étaient envoyés directement qu'à une ville ou à plusieurs villes, et tout au plus qu'à un seul peuple. Elie est choisi pour détruire dans la Samarie le culte de Baal; Jonas pour aller prêcher la pénitence dans Ninive; Ezéchiel pour représenter à la maison d'Israël ses prévarications et son idolâtrie. Ainsi la mission des prophètes était une mission limitée, et leur zèle n'éclatait ordinairement que dans une seule province, ou dans un seul royaume. Il n'en est pas de même des apôtres. Leur mission n'a d'autres bornes que celles de l'univers. *Enseignez toutes les nations; prêchez l'Evangile à toute créature*, leur dit Jésus-Christ. Aussi le Saint-Esprit leur communiqua-t-il la science de toutes les langues, parce qu'ils étaient destinés à convertir tous les peuples. Mais

pour bien connaître le renouvellement qu'ils opérèrent dans l'univers par la vertu du Saint-Esprit, considérons l'univers tel qu'il était alors, c'est-à-dire divisé en deux peuples : les Juifs et les gentils. Voilà l'objet de la mission universelle des apôtres, et la matière de leurs succès évangéliques.

Le premier fruit de leur zèle fut la conversion d'un grand nombre de Juifs. Pierre leur annonce Jésus-Christ, et trois mille d'entre eux embrassent la foi chrétienne en un jour, et cinq mille en un autre. Comme les apôtres joignaient la force de la parole à l'éclat des prodiges, le nombre des croyants s'augmentait de plus en plus. La doctrine de Jésus-Christ, semblable à un fleuve rapide et majestueux, se répandait dans les villes de Judée; et la Synagogue étonnée gémissait déjà sur ses débris, et ne pouvait point se consoler de sa décadence. On ne s'entretenait dans Jérusalem que de Jésus-Christ, et son Evangile y était autant connu que les apôtres qui l'y avaient annoncé. Aussi le prince des prêtres leur reprocha-t-il vivement d'avoir rempli cette grande ville du bruit de leur doctrine : *Ecce replestis Jerusalem doctrina vestra.* (Act., V, 28.) Reproche qui, tout injuste qu'il était, déposait admirablement pour la propagation de la foi! Reproche qui, quoique accompagné de menaces et suivi même d'une cruelle flagellation, n'empêcha pas néanmoins les apôtres de prêcher de nouveau Jésus-Christ dans le temple et dans les rues. A mesure que leur zèle se déployait ainsi, et qu'il éclatait vivement en Judée, la Synagogue voyait décroître considérablement ses disciples; et malgré les assidus et cruels efforts qu'elle faisait pour se soutenir, elle approchait tous les jours de sa chute. La loi nouvelle s'étendait sans cesse au gré de ceux qui la publiaient, et le christianisme triompha dans cette contrée où l'on avait fait mourir depuis peu le Dieu des chrétiens. La Samarie même, à l'imitation de la Judée, écouta avec docilité la parole évangélique. Les guérisons miraculeuses que Philippe y opérait fréquemment, étonnaient et réjouissaient ses habitants, qui furent bientôt baptisés, et qui reçurent le Saint-Esprit.

Admirons la puissance de ce divin Esprit dans les succès de la mission des apôtres. Les Israélites, qui les avaient entendus, ne furent pas seulement renouvelés dans leur doctrine : ils le furent encore dans leurs mœurs. La charité, la candeur, la bonne foi, le désintéressement, la piété, les caractérisaient éminemment. *Tous ceux qui croyaient, dit l'Ecriture, vivaient dans une grande union; et leurs biens étaient en commun. Ils vendaient leurs terres et leurs meubles, et ils en distribuaient l'argent à tous les fidèles, selon le besoin que chacun en avait. Ils allaient tous les jours au temple dans un même esprit; et ils y faisaient de longues prières. Ils rompaient le pain dans les maisons, et prenaient leur nourriture avec joie et avec simplicité de cœur, louant Dieu et étant aimés de tout le peuple.* Telle était, selon le texte sacré, la

vie des premiers fidèles. Vie qui ne nous lai-se point à douter du renouvellement parfait que les apôtres avaient opéré en eux par le Saint-Esprit, ou plutôt que le Saint-Esprit lui-même avait opéré en eux par les apôtres; vie qui était une expression fidèle de l'Evangile qu'ils avaient reçu; vie que nous devrions sans doute mener comme eux, parce que nous sommes chrétiens comme eux.

Ah! ne nous y trompons pas : croire l'Evangile et ne pas vivre en même temps selon l'Evangile, c'est là une contrariété qui porte évidemment avec elle sa condamnation, et qui nous paraîtrait peut-être impossible si elle n'était devenue commune. Car n'est-il pas surprenant de voir des hommes démentir leur foi par leurs mœurs, bien loin de conformer leurs mœurs à leur foi? N'est-il pas surprenant de voir des hommes, pleinement persuadés du crime de la vengeance, tendre des pièges à leur ennemi pour précipiter sa ruine, lui enlever son honneur par la calomnie après avoir essayé vainement de lui ravir ses richesses par des procès mal intentés, être toujours attentifs à lui causer du chagrin ou du dommage, et ne cesser de le persécuter que lorsqu'il cesse de vivre? N'est-il pas surprenant de voir des hommes parfaitement instruits du devoir de la mortification chrétienne, avaler, pour ainsi dire, à longs traits le poison de la volupté, se faire de propos délibéré un état de vie qui n'est à proprement parler qu'une continuelle mollesse, raffiner même sur les plaisirs, et n'éprouver pour toute pénitence que le dégoût involontaire qui les suit de près, ou le triste et pesant ennui qui est inséparable d'une longue et molle oisiveté? N'est-il pas surprenant de voir des hommes convaincus de l'obligation indispensable de l'humilité, se livrer sans remords au goût de la vaine gloire, faire des efforts continuels pour s'élever au-dessus des autres, consumer leurs plus beaux jours dans la poursuite des prééminences et des honneurs, acheter même par des bassesses la protection des grands qui distribuent les dignités ou qui peuvent aider à les obtenir, et ne s'arrêter enfin dans leurs voies, que par la triste impuissance d'aller plus avant? Ah! ne pourrais-je pas dire à tous ces hommes : accommodez-vous avec vous-mêmes. Puisque l'Evangile est la règle de votre créance, que n'en faites-vous la règle de vos actions? Croire et agir différemment, ne serait-ce pas là un paradoxe et une chimère, si vous ne prouviez par vous-mêmes que c'est là une réalité? Jetez les yeux sur les fidèles de la primitive Eglise, sur cette grande multitude d'Israélites, qui, éclairés par les apôtres des lumières de l'Evangile, réglaient toutes leurs actions sur les conseils et sur les lois de l'Evangile.

Mais ce n'était là, Mesdames, que le commencement de ce renouvellement universel qui devait s'opérer dans le monde par le ministère des apôtres sous la conduite du Saint-Esprit : il fallait encore qu'ils conver-

tissent les gentils; et leur conversion future, selon la pensée de saint Chrysostome, avait été admirablement représentée par cette nappe mystérieuse qui contenait tant d'animaux immondes et qui fut reçue dans le ciel. Aussi Pierre, qui dans son extase avait eu cette vision, et qui avait déjà tenu son siège à Antioche, va l'établir dans Rome idolâtre, c'est-à-dire, dans la ville capitale de l'empire romain; pourquoi cela? Afin que ce prince des apôtres, cette grande lumière qui devait éclairer tout le genre humain, dit saint Léon, répandit plus efficacement ses rayons partout. Déjà les autres apôtres partent pour aller prêcher l'Evangile dans les différentes parties de l'univers; et ne dirait-on pas que le prophète Isaïe avait annoncé leur départ vif et précipité, quand il s'écriait dans la sublimité de ses révélations : Qui sont ceux-là que je vois voler comme des nuages? *Qui sunt isti, qui ut nubes volant?* (Isai., LX, 8.) Déjà ils parcourent le monde, monde qui n'était pas moins aveugle dans sa créance, que corrompu dans ses voies.

En effet, Mesdames, presque tout l'univers était alors couvert des ténèbres du paganisme. Quoique l'existence du Créateur, sa puissance et sa divinité soient si visibles par les choses qu'il a faites, dit l'Apôtre, qu'on est inexusable de l'ignorer, les hommes néanmoins, malgré le cri universel de la nature, jouissaient de la vie sans presque connaître Dieu qui la leur avait donnée et qui la lui conservait. Les philosophes mêmes, ces fameux génies qui, à force de lire et de méditer, avaient acquis tant de différentes connaissances, ne s'en étaient formé que de grossières idées qui étaient autant d'erreurs déplorables. Ces faux sages, de concert avec le peuple, rendaient à des idoles l'honneur qui n'est dû qu'à l'Etre suprême. Quoique le culte païen fût extrêmement répandu, il n'était pas néanmoins le même. Presque chaque pays avait ses dieux particuliers; et ce qu'on adorait dans une contrée était ailleurs ou méconnu ou négligé. Les hommes idolâtraient différemment. Les uns portaient leur encens à des statues, et les autres à des animaux; c'est-à-dire qu'ils étaient différents dans l'objet de leur culte sans l'être dans le crime de leurs adorations. A un si prodigieux aveuglement, ils joignaient une corruption monstrueuse et portée jusqu'à l'excès. L'impudicité, le vol, l'avarice, l'orgueil, la calomnie, l'inimitié, la fraude, la cruauté : en un mot, tous les vices étaient depuis longtemps établis parmi eux. Ils y éclataient, ils y régnaient, ils y étaient comme en triomphe, et la corruption de leur cœur égalait l'aveuglement de leur esprit.

Tel était, Mesdames, l'état du monde, lorsque les apôtres entreprirent d'en faire la conquête. Leur zèle est plus grand que le monde même. Conduits et excités par le Saint-Esprit dont ils ont reçu la plénitude, ils publient l'existence et la souveraineté de Dieu, les lois de Dieu, le royaume de Dieu. Leur voix

retentit par toute la terre, et leurs paroles se font entendre jusqu'aux extrémités de l'univers. Le Romain, l'Arabe, l'Iduméen, l'Éthiopien, le Grec, l'Indien, le Parthe, et pour parler plus précisément, tous les peuples qui sont sous le ciel éprouvent leur zèle et écoutent attentivement leurs oracles. Avec quelle ardeur le leur annoncent-ils pas que Dieu seul doit être adoré ; que c'est par un excès et un prodige d'aveuglement qu'ils ont bâti des temples et élevé des autels à des idoles, puisque les idoles ne peuvent point écouter leurs prières, ni agréer et récompenser leurs sacrifices ; qu'il est étonnant qu'ils encensent des statues de pierre ou de métal, au préjudice des droits du Dieu vivant et éternel, et que, puisque c'est de lui seul qu'ils tiennent leur vie et leur existence, c'est par conséquent à lui seul qu'ils doivent adresser leurs adorations ! Avec quel zèle ne leur enseignent-ils pas que ce Dieu a un Fils qui est Jésus-Christ, Fils adorable comme son père, parce qu'il est Dieu comme son père ; que ce Fils a bien voulu se faire homme pour racheter tous les hommes ; qu'il a souffert, qu'il est mort, qu'il est ressuscité, qu'il est monté aux cieux, et qu'il y est maintenant assis à la droite de son Père ! et voilà l'accomplissement de la prophétie que Jésus-Christ lui-même avait faite à ses apôtres quand il leur disait : vous me servirez de témoins jusque dans les dernières contrées de l'univers : *eritis mihi testes usque ad ultimum terræ.* (Act., I, 8.)

C'est principalement ici, Mesdames, que vous allez reconnaître toute la force du ministère de la parole soutenue par la puissance du Saint-Esprit. Les apôtres, qui en sont remplis, instruisent les nations idolâtres, et ces nations, plongées depuis longtemps dans les ténèbres de la superstition et de l'erreur, reçoivent les lumières de la foi chrétienne. Elle passe même, cette foi, jusqu'aux rois, aux magistrats et aux philosophes. L'Évangile de Jésus-Christ devient la doctrine commune de tous les peuples. Le vrai Dieu, l'unique Dieu, le Dieu du ciel et de la terre commence de régner parmi eux. Ils l'adorent ; et en l'adorant ils ne pensent qu'avec horreur à ces jours funestes et déplorable où, conduits par l'esprit de ténèbres, ils allaient en foule se prosterner devant des idoles, faire rougir leurs autels du sang des victimes qu'ils leurs offraient et remplir leurs temples de l'odeur d'un encens profane. Tous ces dieux que la fable avait inventés, et qui ne devaient leur consécration et leur autorité qu'à la stupidité et à l'ignorance, sont décriés par ces mêmes bouches qui les avaient exaltés depuis peu. Le charme qui les rendait vénérables se rompt ; leurs plus ardents zéloteurs les abandonnent et deviennent leurs ennemis. Les prêtres mêmes, dévoués par état et par intérêt à leur service, insultent à leur vanité et à leur impuissance reconnues. L'œuvre de Dieu s'accroît admirablement et se perfectionne. La vérité, l'éternelle vérité rentre dans tous ses droits par la prédication des apôtres. Les temples

profanes tombent au son de ces trompettes évangéliques. Les idoles sont renversées avec le culte qu'on leur rendait, et l'on adore Dieu partout, parce qu'on connaît véritablement Dieu partout. Événement admirable que le prophète Isaïe avait prédit quand il disait : la terre est remplie de la connaissance du Seigneur, comme la mer l'est de ses eaux qui se débordent sur le rivage : *Repleta est terra scientia Domini, sicut aquæ maris operientes.* (Isai., XI, 9.)

Ce n'est pas là tout, Mesdames, et le renouvellement que les apôtres ont opéré par le Saint-Esprit dans les vastes régions de la gentilité, alla sans doute plus loin. Jésus-Christ leur avait dit qu'ils étaient le sel de la terre et la lumière du monde. Comme lumière du monde ils éclairaient l'idolâtre, et comme sel de la terre, il lui font perdre sa corruption. En effet, tous ces peuples, qui étaient accoutumés aux vices, aux vices mêmes les plus grossiers, abandonnent leurs anciennes voies et marchent déjà dans celles que les apôtres viennent de leur tracer. Nouvellement instruits de la loi et de la morale du Fils de Dieu, le cœur obéit en eux aux lumières de l'esprit. La sainteté et la vertu s'établissent partout, et prennent la place d'une corruption universelle. Cette Eglise naissante n'est pas moins innocente dans ses mœurs que pure dans sa doctrine. C'est là l'ouvrage de l'Esprit de Dieu ! Ouvrage, dont saint Augustin a parlé admirablement quand il a dit que les apôtres, embrasés du feu divin de cet Esprit en ont embrasé toute la terre et l'ont remplie des lumières de la vérité et des ardeurs de la charité : *Totam silvam mundi lumine veritatis et ardore charitatis impleverunt.*

L'univers, Mesdames, a donc été renouvelé par les apôtres, à mesure que les apôtres ont parcouru l'univers ; et ce renouvellement est sans doute très-propre à nous faire sentir la divinité de notre sainte religion. Car, comment s'est-il opéré, ce renouvellement universel ? par le ministère de douze apôtres dépourvus de tout secours humain, et prêchant une doctrine directement opposée à toutes les passions humaines. Or, puisque malgré tout cela les hommes l'ont généralement reçue, il n'ont donc pu la recevoir que par la force de Dieu ; et par conséquent notre religion est la religion de Dieu. La secte de Mahomet a fait des progrès, et même de grands progrès, j'en conviens ; mais bien loin de découvrir dans ces progrès quelque chose de miraculeux et de divin, je n'y aperçois rien que de naturel. Ce fameux impie, la puissance temporelle en main, commence de semer son système qui flatte les penchans de la nature, et son système s'établit et prend cours. Où est donc en cela le merveilleux ? L'attrait séduisant qui accompagnait sa doctrine et l'effort des armes qu'il employa pour la faire recevoir, n'étaient-ils pas autant d'assurances infailibles qu'on la recevrait ? est-il extraordinaire qu'il se soit trouvé bien des hommes, qui, assujettis par la force des hommes, aient

adopté un système qui s'accommode tant aux désirs des hommes ? Le progrès du mahométisme n'a donc rien qui doive nous surprendre. Mais la propagation de l'Évangile se fait nécessairement admirer, et le doigt de Dieu y paraît évidemment. Comment cela ? c'est qu'il est tout visible que l'Évangile, tendant à réprimer les inclinations des hommes et n'étant point appuyé sur la puissance des hommes, n'aurait jamais été reçu universellement par les hommes, indépendamment de la force et de la protection de l'Esprit de Dieu.

Je ne vous demande pas, Mesdames, comme autrefois l'apôtre saint Paul à quelques disciples qui étaient à Éphèse, je ne vous demande pas si vous l'avez reçu, ce divin Esprit. L'intégrité de vos dispositions l'a sans doute fait descendre aujourd'hui sur vous. Recueillies et assemblées dans un même lieu comme les apôtres, unies de cœur comme les apôtres, ce monastère a été pour vous un nouveau cénacle. Puisse le Saint-Esprit, que vous y avez reçu, demeurer toujours en vous, afin de vous sanctifier sans cesse par lui ! puissiez-vous écouter toujours ses inspirations, et vous laisser embraser de plus en plus de ses divines ardeurs ! Et vous, mes chers frères, qui êtes peut-être moins disposés à recevoir le Saint-Esprit qu'à lui résister, tâchez de l'attirer en vous par la prière, par le recueillement, par la componction et par les larmes. Vous êtes les temples qu'il veut habiter : purifiez-les donc, ces temples, afin de l'inviter par là à y entrer. Esprit-Saint, vous descendites autrefois sur tous ceux qui écoutaient Pierre : daignez descendre sur toutes les âmes fidèles qui m'entendent, afin qu'après avoir été sur la terre leur sanctificateur, leur consolateur et leur guide, vous soyez encore leur rémunérateur dans le ciel ; c'est ce que je vous souhaite, mes chers auditeurs, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON V.

SUR L'ASSOMPTION DE LA SAINTE VIERGE,

Prêché à Paris dans l'église des RR. PP. Théatins, en l'année 1743.

Quæ est ita, quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, inmixta super dilectum suum ? (Cant., VIII.)

Qui est celle-ci, qui s'élève du désert, remplie de délices, et appuyée sur son bien-aimé ?

Voici, mes chers auditeurs, le jour heureux et solennel où Marie, sortant de ce monde, entre en possession de la gloire éternelle. Ses désirs l'y portaient depuis l'Ascension de son cher Fils. Cette Vierge incomparable n'habitait qu'avec regret ce lieu d'exil où nous sommes encore, et elle soupirait sans cesse après les douceurs de la patrie. Désirs violents de Jacob de revoir son fils Joseph, impatiences vives et inconsolables d'Absalon de jouir de la présence de David, empressements inquiets et assidus de l'épouse des *Cantiques* à retrouver son bien-aimé : vous n'êtes que des images imparfaites des désirs ardents de Marie de re-

joindre son fils. Ses désirs, mes frères, furent enfin satisfaits ; et comme elle avait reçu le Verbe éternel dans son sein, c'est le Verbe lui-même qui la reçoit aujourd'hui dans sa gloire !

L'entrée d'Esther dans les appartements d'Assuérus fut un spectacle bien magnifique et capable d'exciter l'admiration, puisqu'on vit alors ce grand roi recevoir, dans tout l'éclat de la magnificence, cette fille étrangère et la couronner de ses propres mains. L'entrée de Judith dans la ville de Béthulie ne fut pas moins pompeuse. Israël délivré publia d'abord dans la joie de sa reconnaissance les louanges de cette illustre héroïne, et il la combla de bénédictions. Mais l'entrée de Marie dans le ciel a sans doute quelque chose de plus admirable, de plus grand et de plus auguste, puisque c'est la mère d'un Dieu qui y est reçue par l'Homme-Dieu et par une multitude d'esprits célestes, qui ne se lassent point de s'écrier en la voyant : Qui est celle-ci, qui s'élève du désert, comblée de délices et appuyée sur son bien-aimé ? *Quæ est ista, quæ ascendit*, etc.

C'est là, mes chers auditeurs, un des plus grands objets que la religion puisse nous offrir, et, de tous les mystères de Marie, il n'en est point de plus glorieux ni de plus frappant que celui de son Assomption dans le ciel. En effet, dans sa présentation, elle s'immole à Dieu, et par son oblation entière et volontaire elle honore le domaine de Dieu : c'est là le mystère de sa consécration et de son sacrifice. Dans son Annonciation, un ange lui apparaît et lui déclare en même temps qu'elle enfantera le Fils du Très-Haut. Le Saint-Esprit vient en elle pour lui communiquer deux facultés : l'une comme passive pour recevoir le Verbe, et l'autre active et agissante pour le produire : c'est là le mystère de sa sublime et singulière destination. Dans sa Visitation, elle rend à Elisabeth tous les offices d'une tendre et sainte amitié. Elle lui procure des avantages précieux, et l'on peut dire que l'arche d'Israël attira moins de faveurs sur la maison d'Obédédôm, que Marie, cette arche de la nouvelle alliance, n'en apporta dans la maison d'Elisabeth : c'est là le mystère de sa charité et de sa bonté. Dans sa Purification, elle se soumet à la loi, quoique élevée par la grâce au-dessus de la loi, et pour ne pas l'enfreindre, elle se présente devant Siméon qui l'attend au pied de l'autel ; c'est là le mystère de son humilité et de son obéissance. Mais dans son Assomption, elle brille, elle est couronnée, elle triomphe ; et voilà ce qui faisait dire à saint Bernard dans un de ses admirables sermons qu'il a composés sur l'Assomption de Marie : *Qui pourrait comprendre, s'écriait-il, avec quel éclat cette reine de l'univers est montée au ciel, avec quels transports d'amour tant de légions d'anges sont venues au-devant d'elle, et avec quels cantiques de joie ils l'y ont conduite ?* Qui pourrait développer exactement la grandeur et l'étendue de cette

gloire qu'elle y possède, puisque toute la Trinité s'empresse à la glorifier? Qui pourrait exprimer les magnifiques récompenses qu'elle reçoit aujourd'hui du Père éternel dont elle est la fille, du Verbe incarné dont elle est la mère, et du Saint-Esprit dont elle est l'épouse? C'est là, à proprement parler, le mystère de sa gloire. Mais pour le traiter avec dignité et avec précision, attachons nous à ce principe incontestable : qu'autant que Marie a surpassé les saints en mérites sur la terre, autant les surpasse-t-elle en gloire dans le ciel ; et, afin de donner à cette pensée l'étendue qu'elle demande, je vous ferai considérer dans Marie : les mérites qui ont été la cause du triomphe de son Assomption ; les récompenses qu'elle a reçues dans le jour de son Assomption. Implorons le secours de l'Esprit-Saint par la prière ordinaire. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il semble d'abord, mes frères, que la qualité de mère de Dieu ait été en Marie le principe de sa glorieuse Assomption, et que, si elle règne éternellement dans le ciel avec Jésus-Christ, c'est parce qu'elle a eu le bonheur de le concevoir dans son sein et de l'engendrer. Car, ne dirait-on pas que le titre de mère de Dieu renferme essentiellement le droit d'entrer dans le royaume de Dieu? Cependant, comme cet auguste titre est un privilège et non un mérite, il est certain que Marie n'a point été précisément glorifiée dans le ciel à cause de sa maternité divine, mais à cause de sa sainteté, et comme ce sont ses vertus qui l'ont sanctifiée, ce sont aujourd'hui ses vertus qui la couronnent. Il est vrai que sa maternité a servi admirablement à l'augmentation de sa gloire, parce que sa maternité lui a attiré des grâces choisies, qui, par sa fidèle correspondance, ont été en elle le principe de ses mérites. Mais, après tout, ce sont ses mérites, et non pas précisément sa maternité, qui l'ont rendue éternellement bienheureuse, et voilà ce qui a fait dire à saint Augustin que Marie a été couronnée dans son Assomption, non pas absolument parce qu'elle avait conçu et engendré le Verbe éternel, mais parce qu'elle avait fait la volonté du Père céleste. Or, mes frères, les mérites qui ont acquis à Marie la gloire dont elle jouit sont autant au-dessus de nos expressions et de nos louanges, que le soleil est au-dessus de ceux qui le regardent, et j'avoue que je succombe ici sous le poids de mon sujet. N'attendez donc pas, mes chers auditeurs, que pour vous faire connaître les différents degrés de perfection par lesquels Marie est montée au ciel, j'entreprenne aujourd'hui de vous révéler tous ses mérites. Je me contenterai de vous annoncer ses vertus qui ont principalement éclaté pendant le cours de sa vie ; je veux dire sa pureté, sa soumission et sa patience dans les épreuves, son humilité, sa foi, son entière et parfaite obéissance à la loi de

Dieu : vertus qui ont été la source de sa glorification dans l'éternité.

C'est un principe incontestable des théologiens, que Dieu, en créant Marie, lui accorda une plénitude de grâce et de lumières, et ce fut en conséquence de ces dons sublimes et anticipés, que, dès l'âge le plus tendre, elle prit le dessein de se consacrer solennellement à Dieu dans le temple de Jérusalem. Déjà je la vois, accompagnée de Joachim et d'Anne, sortir de la maison paternelle pour aller se présenter devant l'autel. *Que vos démarches sont belles, ô fille du prince !* Que le sacrifice que vous avez résolu d'offrir sera auguste ! Déjà elle entre dans le temple, elle qui était destinée à être le temple animé du Verbe divin. Déjà elle fait vœu de virginité : elle lève l'étendard de la virginité, elle se consacre aux lois de la virginité, et quoique, selon les décrets éternels de Dieu, elle accepte dans la suite Joseph pour son époux, elle ne perd pas néanmoins sa virginité ; *et cet époux, dit saint Grégoire, est le conservateur de sa virginité même.* Telle était l'incomparable Marie, c'est-à-dire plus pure que les anges, lorsqu'un d'entre eux, Gabriel, descendit des cieux pour lui annoncer le miracle de sa maternité divine. Remarquez bien ceci, mes frères, Gabriel parle, Marie se trouble, et une sainte frayeur est la première réponse qu'elle fait à cet ambassadeur céleste. Attentive à la conservation de sa virginité, tout ce qui paraît pouvoir l'altérer lui est odieux. La vue d'un ange transformé en homme alarme d'abord sa pudeur, et quelque saint que soit le langage qu'il lui tient, elle est saisie de crainte et de trouble : *Quæ cum audisset, turbata est. (Luc., I, 29.)*

Ce n'est pas tout, mes frères ; et voici sans doute de quoi nous faire admirer davantage en Marie cette pureté virginale qui a contribué si puissamment à l'élever dans le ciel. L'ange lui annonce qu'elle enfantera un Fils ; que ce Fils s'assoiera sur le trône de David, et qu'il régnera éternellement dans la maison de Jacob. Comment cela se pourra-t-il faire, lui répond-t-elle d'abord, car je ne connais point d'homme ? C'est-à-dire, mes chers auditeurs, qu'elle aime mieux ne pas être la mère de Dieu, que de cesser d'être vierge ; et ce n'est qu'à condition qu'elle sera toujours vierge, qu'elle consent à être la mère de Dieu. Qui pourrait s'empêcher d'admirer le mérite de la pureté de Marie, dont la résolution de demeurer toujours vierge est si constante, dit saint Bernard, qu'elle ne peut être ébranlée par la parole même d'un ange, qui lui promet un Dieu pour fils ? Marie, mes frères, pouvait-elle pousser plus loin l'amour de la virginité ? Pour lui faire accepter la qualité de mère de Dieu, il faut que l'ange lui fasse connaître qu'elle demeurera toujours vierge, qu'elle sera le temple du Saint-Esprit, et que la vertu du Très-Haut la couvrira de son ombre. Il fallait donc bien que cette reine des vierges possédât éminemment le goût et le mérite de la virginité,

puisqu'elle fit connaître à l'ange, que sa virginité lui était beaucoup plus chère que l'auguste dignité de mère de Dieu, et qu'elle ne pourrait point se résoudre à accepter l'une aux dépens de l'autre! Sur quoi, mes frères, je raisonne de la sorte : si, selon l'oracle de Jésus-Christ, tous ceux qui ont le cœur pur verront Dieu dans les splendeurs de sa gloire, et seront éternellement heureux par lui, avec lui et en lui, à combien plus forte raison la pureté sublime et singulière de Marie a-t-elle été une des principales causes de sa glorification dans le paradis? Car quelle pureté, même angélique, pouvait être comparée à celle de cette vierge, qui a été digne de devenir le sanctuaire du Saint-Esprit, et la demeure du Fils de Dieu? Il est donc vrai que Marie, qui a eu le bonheur de recevoir le Verbe éternel dans son sein, a été élevée par sa pureté dans le sein de Dieu même! Premier degré de perfection qui a conduit Marie à la gloire du ciel : sa pureté.

A cette pureté éminente elle joint une patience héroïque dans les épreuves. Vous le savez, mes frères, sa vie n'a été presque qu'une affliction continuelle. En effet, combien de revers et de contradictions n'eut-elle point à essuyer? A peine a-t-elle conçu le Verbe de Dieu dans son sein par l'opération du Saint-Esprit, que Joseph son époux, à qui le mystère adorable de l'Incarnation n'avait pas encore été révélé, veut la renvoyer en secret; épreuve courte, il est vrai, mais bien affligeante pour Marie. Est-elle sur le point d'enfanter le Sauveur du monde? elle se voit obligée de se retirer dans une étable; et elle y éprouve les rigueurs de la saison et de l'indigence, dans le mystère de la naissance de ce Dieu incarné. Des mages viennent-ils de l'Orient pour l'adorer? elle apprend bientôt qu'Hérode le cherche pour le faire mourir, et déjà elle le transporte de nuit en Egypte, pour le dérober aux cruelles fureurs qui le menaçaient. Entre-t-elle dans le temple, en conséquence de la loi de la purification? Siméon lui annonce qu'un glaive de douleur transpercera un jour son âme. Va-t-elle avec son Fils à Jérusalem, à l'occasion d'une fête solennelle? elle reconnaît en s'en retournant qu'elle a eu le malheur de le perdre; et ce n'est qu'après des recherches également empreintes et douloureuses qu'elle a le plaisir et l'avantage de le retrouver. La plénitude du temps est-elle enfin arrivée, où il devait parcourir les différentes contrées d'Israël pour y semer ses oracles? il ne se passe presque aucun jour qu'elle n'apprenne quelque contradiction de la part des Juifs à l'égard de son Fils. Ici on le traite de blasphémateur; là on ose lui dire, qu'il est possédé du démon. Ici on lui dispute le droit de sa mission, là on tâche de lui ravir la gloire de ses miracles. Tantôt on l'accuse de séduire le peuple; tantôt on ne s'approche de lui que pour le surprendre, et les paroles qu'on lui adresse sont autant de pièges qu'on lui tend inhumainement. Tan-

tôt on s'arme de pierres pour le lapider, et tantôt l'on s'assemble et l'on prend des mesures pour le faire mourir. Or, les fréquentes contradictions que le Fils essuyait n'étaient-elles pas autant de vives douleurs pour la mère? mais ce n'était là néanmoins, mes frères, que le prélude de celles dont elle fut pénétrée, lorsque son Fils, selon les dispositions adorables de la rédemption des hommes, se livra volontairement à ses ennemis. Que ne souffrit-elle pas en le voyant mourir sur une croix? Et pour exprimer fidèlement l'affliction qu'elle ressentit alors, ne faudrait-il pas être autant affligé qu'elle le fut? Marie eut donc beaucoup à souffrir pendant le cours de sa vie, et il est incontestable que sa soumission et sa patience ne se démentirent jamais, et que les afflictions qu'elle éprouva, bien loin d'être pour elle des occasions de plainte et de murmure, ne lui furent que des sujets de mérite. Or, mes frères, puisque l'Écriture sainte nous apprend que les souffrances de cette vie n'ont point de proportion avec le bonheur ineffable que Dieu destine à ses élus, qui les supportent avec patience; qu'un moment léger de tribulation opère un poids éternel de gloire, et que ceux qui sèment dans les larmes, recueilleront dans la joie; puisque l'Esprit de Dieu nous annonce tous ces oracles, il est donc vrai que la patience de Marie dans ses afflictions a servi efficacement à son triomphe. Second degré de perfection qui l'a élevée à la gloire du ciel : sa soumission dans les épreuves.

A sa patience héroïque, ajoutons son humilité profonde. Issue du sang de David, elle pouvait par conséquent compter parmi ses ancêtres des rois, des héros et des patriarches. Choisie de Dieu pour être sa mère, elle en avait reçu les dons les plus précieux de la grâce et de la nature. Elle était incontestablement l'ouvrage le plus parfait du Créateur; et parmi tous les êtres créés rien n'était comparable à Marie. Cependant cette vierge, toute grande, toute sainte et toute parfaite qu'elle est, s'anéantit en quelque sorte, et elle ne reconnaît dans elle-même rien d'estimable que les faveurs du Dieu invisible qui la protège. Il fallait bien que l'humilité de Marie fût profonde, puisque cette vertu la rendit digne de concevoir dans la plénitude des temps celui que le Père éternel engendre dans l'éternité!

Mais l'éminente qualité de mère de Dieu ne détruira-t-elle pas, ou du moins n'altérera-t-elle pas son humilité? Comment est-ce que Marie alliera en elle une élévation si glorieuse avec les abaissements les plus profonds? L'anéantissement du Verbe divin dans son sein ne l'empêchera-t-il point de s'anéantir elle-même? et quand elle viendra à considérer que sa maternité divine est quelque chose de plus sublime que tout ce qu'on peut s'imaginer au-dessous de Dieu, ne cessera-t-elle pas de s'humilier devant Dieu? Ah! mes frères! sa qualité de mère de Dieu, qui l'élève au-dessus de toutes les créatures après l'Homme-Dieu, bien loin

d'être en elle une source de vanité et de complaisance, sert à faire éclater son humilité; et à mesure qu'Elisabeth l'appelle la mère de son Seigneur, elle proteste qu'elle est sa servante, joignant ainsi à la gloire de sa maternité divine le mérite des plus profonds abaissements. Que les bergers de la Judée annoncent avec autant de joie que d'admiration dans l'étable de Bethléem ce que l'ange leur avait appris du divin enfant qui y était né; que les mages, oubliant les douceurs de leur patrie, s'empressent à le trouver, et que se prosternant peu après au pied de sa crèche, ils lui adressent leurs adorations et leurs hommages; que Siméon, de concert avec Anne la prophète-se, raconte les merveilles que l'Esprit de Dieu lui en a fait connaître; que Jésus-Christ lui-même, étant assis dès l'âge de douze ans au milieu des docteurs, dispute avec eux, et qu'il les étonne par la prudence et par la sagesse de ses interrogations, et par la sublimité de ses réponses : toutes ces circonstances, qui annonçaient la véritable et essentielle grandeur de Jésus-Christ ne sont pas capables d'altérer l'humilité de Marie; et bien loin de les publier elle-même et de les répandre afin que la gloire du Fils rejaillisse en quelque sorte sur la mère, elle se contente de les recueillir, de les conserver dans son cœur, de les admirer en secret et de se taire. Enfin la conduite de Marie a été une pratique continuelle de l'humilité, vertu qui fut ensuite une des principales causes de sa glorieuse Assomption.

Pour nous en convaincre, mes frères, entendons-la parler elle-même dans cet admirable cantique, dont elle fit retentir la maison de Zacharie, et par lequel elle renvoya à Dieu toutes les louanges qu'Elisabeth lui donnait avec autant de reconnaissance que de justice. Le Seigneur, s'écrie-t-elle, a jeté ses regards sur l'humilité de sa servante, et c'est pour cela que toutes les races m'appelleront bienheureuse : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* (Luc., I, 48.) Comme si elle eût dit : c'est à cause de mon humilité que je serai élevée dans le ciel, que je régnerai dans le ciel, et que je serai infiniment récompensée dans le ciel. C'est à cause de mon humilité que je serai placée au-dessus des archanges, des chérubins et de tous les esprits célestes, et qu'il n'y aura que Dieu qui soit au-dessus de moi. C'est à cause de mon humilité que toute la terre exaltera mon bonheur et qu'elle prendra part à mon triomphe : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Remarquez, mes frères, que Marie n'attribue point précisément sa félicité éternelle dans le ciel à sa maternité divine, mais à ses profonds et continuels abaissements. Elle l'attribue à cette humilité parfaite qui lui avait consilié dès son enfance de se renfermer dans le temple pour ne pas même voir l'éclat et la gloire du monde; qui l'avait rendue si ennemie des applaudissements et des éloges, qu'elle se troubla d'abord lorsqu'un ange la loua, et

qui la tenait sans cesse appliquée à la considération de son néant, malgré l'excellence et la sublimité de ses mérites. Elle l'attribue à cette humilité solide et inaltérable qui ne se démentit jamais en elle ni par l'éclat de la naissance qu'elle avait reçu de ses Pères, ni par la plénitude des faveurs dont Dieu l'avait spécialement comblée, ni par la gloire ineffable et singulière d'avoir conçu dans son sein Celui que l'univers entier ne peut contenir. Elle l'attribue enfin à son humilité qui, après celle de l'Homme-Dieu, est incontestablement plus excellente et plus héroïque que celle de tous les élus de Dieu : *Ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* Troisième degré de perfection qui a élevé Marie dans le ciel : son humilité.

Que dirai-je de sa foi, de cette foi solide qui se contentait de croire sans raisonner? J'en trouve la preuve dans l'Evangile. En effet, mes frères, à peine l'ambassadeur céleste eut-il annoncé à Marie l'incarnation du Fils de Dieu dans son sein, qu'elle croit que le Saint-Esprit descendra en elle pour y former un corps et pour y créer une âme qu'il unira à la personne du Verbe. Elle croit que le Fils de Dieu, Dieu lui-même, l'image substantielle de son Père, le Créateur de l'univers et de tout ce qu'il contient, sera véritablement homme, et qu'il habitera parmi les hommes. Elle croit qu'elle portera dans ses entrailles celui dont l'immensité n'a point de bornes; et la grandeur de sa foi paraît et se manifeste par la promptitude de son consentement : *fiat mihi secundum verbum tuum.* (Luc., I, 38.) Si elle dit d'abord à l'ange : comment cela se fera-t-il? Ce n'est point là le langage de l'incrédulité ou du doute, mais le langage de l'admiration et de la surprise, remarque excellemment saint Bernard. Elle admire, parce qu'elle croit; elle croit ce qu'elle admire. Elle acquiesce à la vérité du mystère, lors même qu'elle interroge l'ange sur la conduite du mystère. Fil e d'Abraham, illustre et parfaite héritière de sa foi, elle croit comme lui sans hésiter. Zacharie ne croit point la conception et la naissance de Jean-Baptiste; Marie croit l'incarnation du Verbe. Zacharie ne croit point que la stérilité puisse devenir féconde; Marie croit que la virginité même sera féconde. Zacharie ne croit point une vérité qui n'est pas sans exemple; Marie croit une vérité sans exemple.

Sa foi n'a pas moins éclaté dans plusieurs autres circonstances, et voici sans doute de quoi nous en convaincre. Lorsqu'après avoir conçu le Fils de Dieu dans son sein, elle se vit obligée d'aller à Bethléem avec Joseph, pour obéir à l'édit de César Auguste, en y faisant un acte solennel de sujétion, ne pouvait-elle pas alors raisonner ainsi et se dire à soi-même : si je suis véritablement la mère de celui qui fait les empereurs et les rois, et si les empereurs et les rois ne règnent que par lui, comment donc veut-il permettre que je sois comprise dans le dénombrement ordonné par le prince, et que

mon nom soit mêlé avec le nom des femmes d'Israël? Mais la foi de Marie est incapable de raisonner; et sans chercher des prétextes pour éluder l'acte de sujétion, elle se soumet à la loi de l'empereur, disons mieux, à la volonté de la Providence. Sa foi fut même plus admirable, quand il fallut qu'elle portât son cher enfant dans une terre étrangère, pour lui faire éviter les poursuites d'un tyran ambitieux et cruel. Quoi! pouvait-elle dire dans sa fuite précipitée en Egypte: l'enfant que je porte entre mes bras, ne tient-il pas sa vie et celle de tous les hommes dans ses mains? Comment donc Hérode pourrait-il contre son gré le faire mourir; et ne peut-il pas faire mourir Hérode? Voilà ce que Marie aurait pensé, si elle n'eût point pensé par la foi, par cette raison sublime qui, comme parle saint Augustin, est la raison de Dieu même. Or, mes chers auditeurs, qui peut douter que la foi de Marie n'ait beaucoup contribué à sa glorification? Car, puisque l'épouse de Zacharie lui dit qu'elle était bienheureuse d'avoir cru, et qu'elle fonda ainsi sa béatitude sur sa foi; n'est-il pas évident que sa foi, qui a fait son bonheur ici-bas, a servi à sa félicité éternelle? Pourquoi? parce qu'il n'y a point de différence entre ce qui rend heureux devant Dieu sur la terre, et ce qui rend heureux en Dieu dans le ciel. Quatrième degré de perfection qui a conduit Marie au royaume céleste, la grandeur de sa foi.

Au mérite d'une foi sublime et héroïque, elle joignit une entière et parfaite obéissance à la parole de Dieu. Ses actions n'étaient, à proprement parler, qu'une fidèle exécution des volontés de Dieu, parce qu'elle écoutait toujours Dieu, et qu'elle s'était fait une loi d'obéir toujours à Dieu. Les inspirations qu'elle en recevait devenaient ainsi en elle autant de mérites, par la docilité prompte et entière qu'elle leur apportait, et pour savoir précisément ce qu'elle a fait, il n'y a qu'à considérer ce que Dieu voulait qu'elle fit. Dieu lui parlait par ses grâces, et elle répondait à Dieu par sa fidélité; et en répondant ainsi à Dieu, elle suivait exactement l'ordre de Dieu, elle était unie inséparablement à Dieu, et pour me servir de l'expression de l'Ecriture, *elle marchait toujours avec Dieu*; plus heureuse d'avoir écouté et pratiqué la parole de Dieu, que d'avoir porté dans son sein le Verbe même de Dieu! Cette proposition vous surprend peut-être, mes frères, mais, toute surprenante qu'elle est, elle n'est pas moins véritable. Jésus-Christ en est le garant, et ses oracles sont infaillibles: soyez donc attentifs et instruisez-vous. Lorsqu'une femme, étonnée de l'excellence de sa doctrine et de la grandeur de ses miracles, s'écria en lui disant: *heureuses les entrailles qui vous ont porté, et les mamelles qui vous ont allaité*, il lui répondit d'abord: *Dites plutôt que ceux-là sont heureux, qui écoutent la parole de Dieu et qui la pratiquent*. Comme s'il eût dit: Marie n'est pas tant heureuse parce qu'elle est ma mère, que parce qu'elle écoute Dieu, et qu'elle fait

la volonté de Dieu. C'est un bonheur pour elle, il est vrai, de m'avoir porté dans son sein et de m'avoir nourri de son lait; mais c'en est un bien plus grand pour elle de se nourrir de ma parole et de pratiquer exactement ma parole. Car voilà, selon saint Augustin, le vrai sens de l'oracle que nous venons de citer: que Marie était plus heureuse d'écouter fidèlement Jésus-Christ, que d'avoir conçu Jésus-Christ: *Beatior Maria percipiendo fidem Christi, quam concipiendo carnem Christi*. Elle était heureuse d'être la mère de Dieu, puisque par là elle était entrée en participation de la fécondité de Dieu le Père, mais elle était plus heureuse d'être fidèle à Dieu, parce que sa fidélité non interrompue devait la faire jouir éternellement de la gloire de Dieu. Car si, selon l'Evangile, la fidélité du serviteur le fait entrer dans la joie de son Seigneur, combien plus la fidélité incomparable de Marie a-t-elle servi à l'introduire dans le royaume de son fils? Cinquième degré de perfection qui l'a élevée dans le ciel, son obéissance à la parole et à l'ordre de Dieu.

Que célébrons-nous donc aujourd'hui dans Marie, mes frères? est-ce le privilège unique et éminent de sa maternité divine? Non, c'est la récompense et le triomphe de ses vertus, c'est la glorification de ses vertus, c'est le couronnement de ses vertus. Voilà, disent les Pères, ce que nous célébrons en célébrant son Assomption; et de là nous devons tirer cette conséquence: que, puisque Marie n'est montée au ciel que par les degrés des vertus chrétiennes, nous devons donc l'imiter dans sa conduite, si nous voulons participer à son bonheur. Car voici le raisonnement que je forme sur le mystère de son Assomption; raisonnement qui va vous convaincre de l'indispensable nécessité où nous sommes de nous sanctifier comme elle par la grâce, pour être heureux éternellement avec elle par la gloire. Voici donc comment je raisonne: puisque Marie n'a été précisément couronnée dans le ciel, que parce qu'elle a été pure, patiente, humble, fidèle, obéissante à la parole et à l'ordre de Dieu, et, pour dire tout en un mot, que parce qu'elle a été la véritable servante de Dieu: comment oserions-nous nous flatter d'y être couronnés à notre tour, si nous ne possédions point les vertus qui font le caractère essentiel des serviteurs de Dieu? Comment oserions-nous prétendre aux récompenses de Marie, si nous ne suivions point les exemples de Marie? Ne serait-ce pas là une de ces erreurs grossières qu'on n'a pas besoin de réfuter et qui se font sentir comme d'elles-mêmes? Quoi! nous convenons, et il est vrai, que le seul titre de mère de Dieu n'aurait pas été capable de faire entrer Marie dans le royaume de Dieu; et nous prétendrions que le seul titre de chrétien nous fera posséder le royaume de Dieu? Ne nous abusons pas, mes frères; pour l'obtenir, ce royaume, il faut non-seulement être chrétien, mais encore être saint et fidèle; et quand à l'heure de la mort on n'est

pas trouvé fidèle, que sert-il d'être chrétien? Non, non, ce titre, tout auguste, tout relevé et tout avantageux qu'il est, ne nous sauvera pas, si nous n'en remplissons point les engagements, et que nous soyons assez aveugles pour en violer les devoirs ; car serait-il juste que, puisque Marie n'a point été précisément glorifiée comme mère de Dieu, nous le fussions comme enfants adoptifs de Dieu, indépendamment de l'observation des lois de Dieu? Mais après avoir considéré en elle les mérites qui ont été la cause du triomphe de son Assomption, je vais vous faire voir les récompenses qu'elle a reçues dans le jour de son Assomption : c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le triomphe de Marie dans le ciel est d'autant plus parfait, mes frères, qu'à peine son âme fut-elle séparée de son corps, qu'elle fut réunie à ce même corps ; car comme on ne doit point lui attribuer l'exemption d'une mort véritable, on ne doit pas aussi lui disputer la gloire d'une résurrection anticipée. En effet, qui oserait soutenir et même penser que le corps de Marie a été sujet à la corruption, et qu'il soit devenu la nourriture des vers? Quoi ! cette chair qui a servi substantiellement à la formation du corps de Jésus-Christ ; cette chair qui, selon l'expression de saint Augustin, est la même que celle de Jésus-Christ, aurait-elle donc pourri dans un tombeau, et éprouvé par là les honteuses humiliations de la nature, après avoir donné la naissance à l'auteur même de la nature? Non sans doute, mes frères ; et saint Jean Damascène, instruit par une tradition autant véritable qu'ancienne, nous apprend que, Marie étant morte, son corps fut placé dans un tombeau, et que trois jours après, les apôtres ouvrirent ce tombeau, et qu'ils n'y trouvèrent point le sacré corps qu'on y avait mis. D'où ils conclurent d'abord, ajoute le même Père, que, comme le Fils de Dieu avait voulu naître de Marie, Marie était ressuscitée par la puissance du Fils de Dieu, et qu'elle avait été élevée dans le ciel en corps et en âme. Il est même à remarquer avec Nicéphore, que le concile de Chalcédoine ne contredit point cette glorieuse résurrection, lorsque l'évêque Juvénal se fit un devoir et une gloire de l'annoncer. Quoiqu'il en soit, mes frères, Marie a été admirablement glorifiée dans son Assomption. Nous lisons dans l'Ecriture que Salomon alla un jour au-devant de sa mère, et qu'il la fit asseoir à sa droite sur un trône. Nous lisons encore que Salomon lui dit alors : Demandez, ma mère, et je vous accorderai ce que vous m'aurez demandé. Figure admirable, mes chers auditeurs, des dons sublimes et célestes que Marie reçut de son Fils dans le triomphe de son Assomption. Il lui accorda alors une plénitude de gloire et une plénitude de puissance : une plénitude de gloire qui la regarde personnellement, et une plénitude de puissance, qui regarde ceux qui

implorent le secours de son intercession. Tâchons de donner à ces deux circonstances l'étendue qu'elles méritent, et faisons tous nos efforts pour en profiter.

Connaître et contempler Dieu, aimer Dieu, voilà, mes frères, ce qui fait le bonheur et la gloire des saints qui sont dans le ciel. Mais cette gloire, quoique grande, n'est point à comparer à celle que Marie y possède. Sa béatitude est d'un ordre particulier, et peu s'en faut, mes frères, que je n'abandonne le dessein que j'ai pris de vous en entretenir, pour me réduire uniquement à l'admirer ; car puisque, selon le témoignage même des Ecritures, l'homme n'a point vu, ni ouï, ni compris ce que Dieu prépare à ceux qui l'aiment, qui pourrait expliquer parfaitement ce qu'il a préparé et donné à sa mère qui l'a plus aimé que tous les hommes? C'est le raisonnement de saint Bernard. Je ne prétends donc point ici, mes frères, vous découvrir tout le fond et toute l'étendue de la gloire de Marie. L'entreprise ne serait pas moins vaine que présomptueuse, puisqu'il est certain que tout ce qu'on en pourrait dire serait au-dessous de ce qui en est. Cependant, comme il est toujours excusable et même glorieux à des enfants, de bégayer en publiant la gloire de leur mère, et que Marie est incontestablement notre mère, puisque par une propriété de notre adoption nous sommes les frères de Jésus-Christ, efforçons-nous de parler de son triomphe, sans présumer de le développer entièrement.

*Un grand prodige, dit saint Jean, a paru dans le ciel : une femme revêtue du soleil, c'est-à-dire, environnée de tout l'éclat de Dieu, pénétrée de tous les rayons de la gloire de Dieu ; et cette femme, selon la remarque des interprètes, c'est Marie. Elle est assise auprès de son Fils, qui, en la couronnant, l'a déclarée la reine du ciel et de la terre. Elle occupe ainsi, après Dieu, le premier trône dans le paradis ; et cette prééminence de béatitude et de gloire est fondée sur la prééminence de ses mérites. Pour bien comprendre ceci, il faut remarquer que Marie, en conséquence de sa maternité de Dieu, a reçu plus de grâce que tous les serviteurs de Dieu. Or, comme la grâce est le principe du mérite, et que Marie a toujours été fidèle à la grâce, il s'ensuit nécessairement qu'elle est plus glorifiée dans le ciel que tous les élus de Dieu, puisqu'elle a reçu plus de grâces, et qu'elle a amassé par là plus de mérites que tous les élus de Dieu ; et voilà ce qui a fait dire à saint Bernard, qu'autant que Marie a été favorisée de la grâce au-dessus des autres, autant est-elle distinguée des autres par la grandeur et par la singularité de sa gloire : *Quantum gratiæ in terris adeptæ est præ cæteris, tantum et in cælis obtinet gloriæ singularis*. Ainsi, comme elle a plus mérité que les autres saints, elle possède plus que les autres saints : une couronne plus éclatante, un trône plus élevé, une connaissance de Dieu plus claire, un amour*

de Dieu plus ardent, une union avec Dieu plus étroite et plus intime, et par conséquent un bonheur plus parfait. Placée immédiatement au-dessous de Dieu, elle voit au-dessous d'elle cette multitude innombrable de bienheureux qui s'occupent sans cesse à contempler son Fils, à aimer son Fils, à louer son Fils. Elle voit au-dessous d'elle tant de saints qui ont annoncé l'Évangile dans l'Univers, et qui ont appris les mystères de la religion aux rois et aux peuples qui les ignoraient. Elle voit au-dessous d'elle tant de saints qui ont su mourir pour Jésus-Christ, qui ont scellé de leur propre sang les vérités de la foi, et qui, victimes volontaires des fureurs de l'idolâtrie, se sont laissé conduire aux tourments, ou plutôt, ont précipité leurs pas vers les tourments pour accélérer leur sacrifice. Elle voit au-dessous d'elle tant de saints, à qui le danger de se corrompre dans le monde a fait habiter les cavernes et les forêts, et qui y joint le mérite de l'innocence aux plus affreuses macérations. Elle voit au-dessous d'elle tant de saints qui n'ont eu d'autre époux que son Fils, qui ont préféré le lis de la virginité aux sceptres et aux couronnes, ou du moins, à l'éclat et à la richesse des alliances, et qui, pouvant goûter les plaisirs et les faveurs du monde, n'ont fait d'autre usage du monde que celui de le fuir et de le vaincre. Elle voit au-dessous d'elle tant de saints et tant de saintes qui ont opéré leur salut dans le monde même, et qui, malgré la contagion des scandales, ont persévéré dans la vertu. En un mot, elle voit au-dessous d'elle tout ce qui n'est pas Dieu, parce qu'il n'y a que Dieu qui soit au-dessus d'elle.

Voilà, mes frères, une image imparfaite de la gloire immense dont Marie jouit dans le ciel, auprès de son Fils, gloire supérieure à celle de toutes les vierges bienheureuses, parce que sa virginité a été plus pure; gloire supérieure à celle de tous les martyrs, parce que sa constance a été plus grande; gloire supérieure à celle de tous les apôtres, parce que son zèle a été plus ardent; gloire supérieure à celle des séraphins, parce que sa charité a été plus parfaite; et s'il est vrai, comme nous ne devons point en douter, que tous les élus qui sont dans le ciel, ont chacun, quoique différemment, selon la différence de leurs mérites, une mesure de gloire, une mesure pleine, pressée et abondante. Quelle mesure de gloire, ou plutôt quelle gloire sans mesure Dieu n'a-t-il pas donné à Marie, qui lui a toujours été fidèle sans mesure? Gloire, dont l'immensité et la plénitude sont au-dessus de nos pensées, et par conséquent, au-dessus de nos expressions!

Mais malheur à nous, si nous nous contentions d'admirer la gloire ineffable de Marie, sans faire des efforts pour l'obtenir! Quoi! Serions-nous les spectateurs oisifs de son triomphe? Ignorons-nous qu'un des principaux desseins de l'Eglise, en célébrant la fête de son Assomption et de son couron-

nement, c'est notre propre salut; et que si elle ouvre, pour ainsi dire, aujourd'hui les cieux, pour nous y faire contempler Marie assise sur un trône, à la droite de son Fils, c'est afin d'exciter en nous le désir de posséder le royaume de son Fils, et de nous faire entrer ou de nous affermir dans la voie qui conduit au royaume de son Fils? Voilà ce que l'Eglise se propose aujourd'hui. Elle prétend, il est vrai, célébrer les mérites et le triomphe de Marie; mais elle veut en même temps que la célébration de ses mérites et de son triomphe nous porte à travailler plus ardemment à l'ouvrage de notre salut.

Poursuivons. Dieu, qui voulait pour ainsi dire, épuiser sa magnificence à l'égard de Marie, ne lui donna pas seulement, dans son Assomption, une plénitude de gloire, mais encore une plénitude de puissance. Je ne crains point de le dire, mes frères: Marie est toute-puissante dans le ciel. Ce n'est pas que je veuille lui attribuer par là une toute-puissance absolue et indépendante, une toute-puissance d'essence et de nature; mais de concert avec les Pères, une toute-puissance de supplication et de prière: *Onnipotentia supplicis*. Dieu seul est essentiellement tout-puissant; et par la vertu inépuisable de son être, il peut créer plusieurs mondes. Mais Marie est toute-puissante en priant; et par son intercession, elle peut obtenir de Dieu, en faveur des hommes, une multitude de grâces. La couronne qu'elle porte et qu'elle a reçue de Dieu nous annonce le crédit qu'elle a auprès de Dieu; et ce crédit est si grand, qu'il lui accorde toujours ce qu'elle lui demande. Vérité constante, et qui faisait dire à saint Bernard: *Oh homme! vous pouvez maintenant vous approcher de Dieu avec assurance, ayant la Mère qui prie son Fils, et le Fils qui prie son Père!* En effet, mes chers auditeurs, Marie, couronnée de gloire, brillante de gloire, rassasiée de gloire, s'intéresse pour nous, sollicite pour nous, prie pour nous; et il suffit qu'elle demande, pour qu'elle soit exaucée; car, puisque Dieu a promis, par son prophète, de faire le volonté de ceux qui le craignent, n'est-il pas évident qu'il écoute avec succès les desirs et les supplications de Marie qui l'a toujours aimé?

Il arrive souvent, mes frères, que les protecteurs que nous avons ici-bas, ne nous servent point utilement, parce que les uns le veulent et qu'ils ne le peuvent pas, et que les autres le peuvent et qu'ils ne le veulent pas. Rien n'est plus commun dans le monde que ces inconvénients; et si l'ambitieux ou l'intéressé parlaient conformément à l'expérience qu'ils en ont faite, ils avoueraient sans doute qu'ils n'ont trouvé ordinairement ou que des protecteurs sans zèle, ou que des protecteurs sans crédit. Il n'en est pas de même de notre auguste protectrice qui est dans le ciel. Elle veut et elle peut tout ensemble nous obtenir de son Fils les grâces qui nous sont nécessaires; et elle n'en a pas moins la volonté que le pouvoir. Elle

en a la volonté : car qui peut douter que les entrailles, dans lesquelles celui qui est la charité même a reposé neuf mois entiers, n'aient été comme changées en charité, dit saint Bernard ? Et puisque la charité de Marie est incontestablement plus grande dans le ciel, qu'elle ne l'était sur la terre, comment donc Marie, après avoir intercédé pour les hommes sur la terre, ne voudrait-elle pas intercéder pour eux dans le ciel ? Cette volonté charitable est même inséparablement unie en elle à un plein pouvoir ; car Jésus-Christ, qui, à sa prière, opéra un prodige aux noces de Cana, rejetterait-il son intercession dans le paradis ? Elle était exaucée de son Fils, avant qu'il l'eût couronnée : le titre de reine aurait-il anéanti ou diminué son pouvoir ?

Disons-le donc, mes frères, sans craindre de nous tromper : Marie est une protectrice qui doit nous être également chère et par sa volonté et par son crédit ; et comme elle est disposée à demander, elle est toujours sûre d'obtenir ce qu'elle demande ; une protectrice que nous pouvons légitimement et que nous devons même invoquer et honorer. C'est en vain que l'hérésie a prétendu, que l'invocation et l'honneur que nous adressons à Marie sont autant d'insultes que nous faisons à Dieu : erreur grossière, et qui n'a d'autre fondement que l'ignorance ou l'opiniâtreté de ceux qui la soutiennent ; car nous honorons Marie, non pas d'un culte suprême et souverain, culte que nous ne devons qu'à Dieu, mais nous honorons Marie d'un culte qui est au-dessous de celui que nous rendons à Dieu et qui est au-dessus de celui que nous rendons aux saints ; nous nous gardons bien d'honorer Marie comme nous honorons Dieu ; mais nous n'appréhendons pas aussi de trop honorer Marie, pourvu que nous l'honorions moins que Dieu. Nous invoquons Marie ; et pourquoi ne l'invoquerions-nous pas ? Car puisque le Seigneur commanda autrefois aux amis de Job de le solliciter à prier pour eux, ne sommes-nous pas en droit de nous adresser à Marie afin qu'elle prie pour nous ? Nous recourons à Jésus-Christ comme à notre unique médiateur de rédemption et de justice, et nous recourons à Marie comme à notre médiatrice d'intercession. Nous ne nous adressons donc pas à Marie comme nous nous adressons à son Fils ; mais nous nous adressons à son Fils par elle, comme c'est par elle que son Fils nous a été donné. Nous nous adressons à Jésus-Christ comme au principe du salut, et nous nous adressons à Marie comme à la médiatrice du salut. Y a-t-il rien en tout cela de répréhensible ? Et comment l'hérésie ose-t-elle nous condamner dans le culte et dans l'invocation de Marie, puisque cette invocation et ce culte sont fondés essentiellement sur l'excellence de sa personne et sur la plénitude de son pouvoir ?

Ah ! mes frères, persuadés que nous sommes qu'il n'est rien de plus grand ni de plus puissant après Dieu que la mère de

Dieu, honorons-la, invoquons-la, adressons-nous à elle, puisqu'elle est notre médiatrice auprès de Jésus-Christ. Marie s'adresse à Jésus-Christ, et Jésus-Christ écoute favorablement Marie. L'un est la source des grâces, et l'autre est, pour ainsi dire, le canal par où elles coulent ; car combien de grâces cette puissante médiatrice n'a-t-elle pas puisées dans les trésors de son Fils, pour les dispenser aux hommes ? Aussi saint Bernard nous assure que, comme Jésus-Christ montant au ciel fit des présents aux hommes, Marie élevée dans le ciel distribue des grâces aux hommes, et que c'est par ses mains bienfaisantes qu'ils les reçoivent. Mais encore quelles grâces leur obtient-elle ? Ah ! mes frères, disons mieux : quelles grâces ne leur obtient-elle pas ? Grâce de conversion pour les pécheurs, grâce de persévérance pour les justes, grâce de conservation dans les naufrages, grâce d'abondance dans la disette, grâce de consolation dans l'adversité, grâce de pénitence à la mort ! Que vous dirai-je encore, mes frères ? Marie est la protectrice des empires, le soutien des royaumes, le bonheur et la joie de l'univers. C'est par son entremise charitable que la contagion cesse, que les pluies tombent à propos, que la victoire disputée opiniâtement se déclare, que la tempête s'apaise tout-à-coup, et que l'incendie s'éteint. Si quelqu'un doute de ces effets miraculeux du pouvoir de Marie, il n'a qu'à ouvrir les annales de l'Eglise pour n'en plus douter. Il sera pleinement persuadé que Marie est comme ce nuage bienfaisant que vit autrefois le prophète Elie, et qui, après s'être élevé de la mer vers le ciel, en fit tomber une pluie consolante et inespérée.

Mais, me direz-vous, n'arrive-t-il pas souvent qu'on invoque Marie et qu'on ne reçoit aucun fruit de cette invocation ? Oui, sans doute, mes frères, et la raison en est évidente : c'est que Marie est une sage médiatrice qui ne demande à son Fils que ce qu'il est juste de lui demander. Ainsi nous invoquons Marie inutilement, lorsque nous la prions de nous obtenir des grâces temporelles, qui n'ont nul rapport à notre salut, et qui seraient même préjudiciables à notre salut. Nous invoquons Marie inutilement, lorsque remettant entre ses mains toute l'affaire de notre salut, nous nous contentons de lui adresser nos prières, sans vouloir faire d'autres démarches pour notre sanctification. Nous invoquons Marie inutilement lorsque, par une confiance qui lui est injurieuse, nous nous promettons qu'elle emploiera son intercession pour nous faire quitter le péché, tandis que nous recherchons les occasions du péché, que nous sommes prêts à nous livrer au péché, et que nous voulons demeurer dans le péché : comme si Marie pouvait être la protectrice de l'iniquité, et qu'on pût acheter de la mère le droit d'offenser le fils ? Ah ! mes frères, s'écriait autrefois saint Bernard, si vous voulez obtenir des grâces par sa prière, tâchez de régler vos actions par son exemple : *ut impe-*

tres orationis suffragium, non deseras conversationis exemplum.

Il ne suffit donc pas, mes frères, d'invoquer Marie, de porter même ses livrées, et de s'être rangé sous ses étendards, pour se flatter légitimement d'obtenir son intercession. Il faut la servir et l'invoquer selon les règles de la véritable piété ; et si jusqu'ici nous n'avons imploré sa médiation que par des motifs charnels et terrestres, adressons-nous désormais à elle dans des vues pures et chrétiennes. Prions-la de nous obtenir, de son cher Fils, non pas des faveurs temporelles qui perdent souvent ceux qui les possèdent, mais des secours spirituels et divins qui nous fassent entreprendre ou perfectionner l'ouvrage de notre salut. Prions-la de nous obtenir des sentiments de piété et de pénitence, une horreur secrète pour le vice et pour tout ce qui pourrait le faire commettre, un goût surnaturel pour la vertu, l'amour de Dieu et du prochain, un cœur charitable, compatissant et dévoué aux misères d'autrui, une entière et continuelle victoire sur nos passions, un attachement inviolable à nos devoirs, et pour dire tout en un mot, une vie pure et irréprochable, couronnée d'une précieuse mort. Voilà ce que nous devons tâcher d'obtenir de Dieu par l'entremise de la mère de Dieu.

C'est dans cette unique vue, Vierge glorieuse et triomphante, que nous vous invoquons aujourd'hui. Nous vous saluons avec l'Eglise comme reine du ciel et des anges : *Ave, Regina, cælorum ; ave, Domina angelorum.* Nous vous saluons comme mère du Verbe éternel, et par une suite naturelle, comme coopératrice de notre salut : *Salve, porta ex qua mundo lux est orta.* Nous vous saluons comme médiatrice des hommes ; et en conséquence de cette qualité, nous vous supplions de prier pour nous maintenant et à l'heure de notre mort : *Pro nobis Christum exora.* Priez pour le bien-aimé et religieux monarque qui règne sur nous, et qui vous est sans doute très-cher et par le vœu solennel qu'un de ses aïeux vous a fait et par la vive et tendre piété avec laquelle il a le bonheur de vous servir. Priez pour son auguste épouse qui, portant votre nom, pratique journellement vos vertus. Priez pour toute leur aimable et précieuse famille. Priez pour tout ce royaume qui vous a été spécialement consacré. Enfin, priez pour chacun de nous. Faites-nous sentir les effets de votre charitable entremise ; et pour parler conformément à la solennité de votre assumption, obtenez-nous la pratique des mêmes vertus qui vous ont élevée dans le ciel, afin qu'après vous avoir imitée ici bas, nous participions un jour à la gloire que vous possédez, et que je vous souhaite, mes Frères, au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.

SERMON VI.

POUR LE JOUR DE LA TOUSSAINT,

Prêché à Paris dans l'église de la paroisse de S.-Eustache, le 1^{er} novembre 1731.

Ideoque et nos tantam habentes impositam nubem testimonium, curramus ad propositum nobis certamen. (*Hebr., XII.*)

Ayant donc au-dessus de nous une si grande nuée de témoins, courons au combat qui nous est proposé.

De tous les moyens, dont Dieu se sert pour porter les hommes à la pratique de la sainteté, un des plus forts et des plus puissants, c'est l'exemple de ceux qui ont vécu dans la sainteté, parce que leur conduite n'est pas moins une vive et pressante exhortation à devenir saint, qu'une preuve incontestable qu'on peut l'être véritablement. Sur ce principe, je viens aujourd'hui, Messieurs, conformément aux paroles de mon texte et à la grande fête que nous célébrons, vous montrer les élus de Dieu qui ont combattu fidèlement en ce monde, et qui sont couronnés en l'autre, afin que vous fassiez de l'exemple de leur sainteté, le modèle de votre conduite.

Car, Messieurs, quel est le dessein de l'Eglise dans cette auguste solennité, qui nous assemble aujourd'hui ? est-ce seulement d'honorer par un culte religieux les saints que Dieu a déjà couronnés, et de faire briller, pour ainsi dire, sur la terre, quelques rayons de cette gloire, qu'ils possèdent dans le ciel ? Son dessein va sans doute plus loin. Elle nous exhorte, il est vrai, à les honorer et à les louer comme les serviteurs de Dieu, comme les amis de Dieu, comme des créatures glorifiées de Dieu, et à admirer dans leur récompense la magnificence de Dieu. Mais elle nous ordonne en même temps d'imiter leurs actions ; et de faire entrer, dans le plan de notre conduite, ces exemples qui font la matière de leur éloge ; et malheur à nous, si nous nous contentions aujourd'hui d'exalter leur sagesse et d'applaudir à leur triomphe sans nous mettre en peine de les imiter ! Elle nous les représente plutôt comme des témoins qui nous condamnent par la vie qu'ils ont menée ici bas, que comme des prédestinés qui nous éblouissent par l'éclat de leur récompense. Elle nous invite, par la vue de leur bonheur, à imiter leur sagesse, et elle veut que nous imitions leur sagesse pour avoir part à leur bonheur. Voilà une des principales fins qu'elle s'est proposée dans l'institution de leur fête. Voilà pourquoi, non contente de les honorer séparément pendant le cours de l'année, elle a marqué dans ses fastes un jour propre et particulier pour les honorer en commun ; et pleinement persuadée, que, pour participer à leur gloire, il faut nécessairement suivre leur exemple, elle a cru, à l'imitation de la mère des Machabées, ne pouvoir mieux consulter sa tendresse pour ses enfants, qu'en les exhortant à porter leurs regards vers le ciel, afin que, considérant le bonheur ineffable des saints, ils soient excités par-là à devenir saints eux-mêmes, en les imitant.

C'est pour répondre à ce sage et charitable dessein de l'Eglise, Messieurs, que je présenterai aux yeux de votre foi cette foule triomphante de justes, qui se reposent de leurs travaux dans une paix éternelle, et que je ferai réfléchir, en quelque manière, sur vous-mêmes les rayons de la gloire qui les couronne, afin que leur récompense soit le motif de votre ferveur, comme leur sainteté doit être la règle de votre conduite. Je vous proposerai leur exemple pour vous convaincre de la vanité de tous ces prétextes que vous osez alléguer en faveur de la prétendue impossibilité d'être fidèle à Dieu; et je vous montrerai leur félicité pour détruire en vous cette fatale indolence qui vous fait négliger les récompenses éternelles de Dieu. Les victoires qu'ils ont remportées sur leurs propres passions et sur le monde serviront à vous persuader que vous pouvez les vaincre comme eux, et la considération de leur bonheur ne vous laissera point d'excuse si vous n'agissez sans cesse pour le posséder un jour avec eux. Voici donc tout mon dessein : La vérité de leur sainteté condamne les prétextes des pécheurs. La récompense de leur sainteté doit vaincre l'indolence des pécheurs. Implorons le secours de l'Esprit de Dieu par la prière ordinaire. *Ave, Maria*, etc.

PREMIERE PARTIE.

Quoique la sainteté soit le bien le plus précieux, ou plutôt l'unique bien que les hommes doivent tâcher d'acquérir, il n'est cependant que trop vrai, Messieurs, qu'ils inventent à leur gré de déplorables prétextes pour ne pas le posséder. Comme ils sont naturellement jaloux de leurs penchants criminels et qu'ils ne veulent point y renoncer, il ne faut pas s'étonner qu'ils soient ingénieux à se tromper volontairement eux-mêmes en faveur de leurs propres passions, et que pour donner, si j'ose m'exprimer de la sorte, les couleurs de l'innocence à leur tranquillité dans le crime, ils aillent jusqu'à se persuader qu'il leur est impossible d'arriver à la sainteté. C'est ainsi que les pécheurs s'aveuglent eux-mêmes; et que, pour s'épargner la peine qu'il y a à devenir saint, ils s'imaginent qu'ils ne peuvent pas l'être. Mais sur quoi fondent-ils cette fausse impossibilité? Ils la fondent sur un défaut prétendu de secours, sur les difficultés de la vertu, sur les dangers de la condition. Trois prétextes qui portent avec eux leur condamnation et leur décri, et que je vais tâcher de détruire.

C'est un principe de l'apôtre saint Paul, Messieurs, que Dieu, en nous appelant au christianisme, nous a appelés à la sainteté, parce que la sainteté est renfermée essentiellement dans le christianisme : *Elegit nos ut essemus sancti*. (Ephes., I, 4.) Et de là vient que le même apôtre, écrivant à des chrétiens, les appelait *saints*, pour leur faire connaître par là que la vocation au christianisme n'était autre chose que la vocation à la sainteté. Cela supposé, il est aisé de

comprendre que puisque Dieu nous a appelés à la sainteté, il nous accorde le pouvoir d'acquérir la sainteté; et la raison qu'en donne saint Thomas est bien solide : C'est que Dieu est fidèle, dit-il, et qu'il ne paraîtrait point fidèle s'il nous appelait à la sainteté, et qu'il nous refusât les moyens de parvenir à la sainteté, continue le même Père.

Les saints, dont nous honorons aujourd'hui la mémoire, les ont reçus, ces moyens, mes chers auditeurs; car comment auraient-ils pu se sanctifier sans la grâce, puisque la grâce est le principe de la sainteté? Comment auraient-ils pu se sanctifier sans la grâce, puisqu'ils étaient faibles comme nous et qu'ils étaient pécheurs comme nous? Hélas! il n'y en a eu que trop, parmi eux, dont l'innocence s'est démentie. Ce qu'ils faisaient n'était pas toujours ce qu'ils devaient faire, et leur pratique n'a point été une pratique constante de la vertu. Le Seigneur l'a permis ainsi, dit saint Augustin, de peur que s'ils eussent été toujours fidèles nous n'eussions pris de là occasion de croire qu'ils n'étaient point fragiles. Or, puisqu'ils étaient sujets à des faiblesses comme nous, et qu'ils étaient hommes comme nous, n'est-il pas évident que nous pouvons devenir saints comme eux? Pourquoi? parce que nous avons une mesure de grâces proportionnée à nos besoins, et capable de nous faire opérer notre salut. Principe dont il ne nous est pas permis de douter, puisque Dieu veut sauver tous les hommes, dit l'apôtre saint Paul; et qu'en conséquence de cette volonté véritable et sincère, il leur donne ses grâces pour les faire revenir à lui, pour les attacher à lui, pour les porter à ne servir que lui. C'est ainsi que l'ont compris les saints, quand ils vivaient sur la terre. Ils étaient vivement persuadés que Dieu, qui est la bonté essentielle, ne les avait point créés pour les perdre, que ce n'est pas le secours divin qui manque à l'homme, mais que l'homme manque au secours divin, et que la sainteté est un bien dont il ne tient qu'à lui de s'enrichir. Aussi, après être tombés par fragilité ou par malice, ils pensaient à se relever. C'est qu'ils étaient pleinement convaincus que s'ils ne pouvaient rien pour leur salut par eux-mêmes, ils pouvaient tout en Dieu seul qui les fortifiait; que l'homme peut toujours se sauver avec la grâce, que sa volonté n'est point liée ni assujettie aux lois d'une fatale nécessité, et que Dieu l'a honorée du don de la liberté, selon les termes de saint Chrysostome, que, tomber dans le désespoir du salut, c'est rétrécir en quelque manière l'étendue de sa toute puissance, et donner des bornes injurieuses à sa grâce. Et pourquoi, mes chers auditeurs, ne pourriez-vous pas penser comme eux et agir comme eux?

Mettons cette vérité dans toute son évidence. Dieu nous ordonne d'être saints, c'est un principe sûr et incontestable. Nous pouvons donc devenir saints : c'est une con-

séquence qui n'est pas moins certaine que son principe. Comment cela? c'est que Dieu est juste, il ne saurait exiger l'impossible, et il accorde les moyens en même temps qu'il commande la fin, c'est ainsi que s'explique le concile de Trente après saint Augustin, et puisque Dieu commande au pécheur de quitter son péché, il lui accorde un secours surnaturel pour lui faire rompre les liens de l'iniquité qui le retiennent, parce qu'il ne peut commander à l'homme que ce que l'homme peut faire, et que l'homme ne peut rien faire pour son salut sans le secours de Dieu. Il est tout visible, messieurs, que le précepte de la sainteté suppose nécessairement que la grâce nous est donnée pour l'accomplir; car comment Dieu nous ordonnerait-il d'être saints; si nous ne pouvions devenir saints? Ne serait-ce pas là insulter à notre faiblesse et avoir oublié lui-même sa justice?

Il est donc certain, Messieurs, que la sainteté étant toujours dépendante de la grâce, et Dieu, ayant fait un précepte de la sainteté, il nous accorde la grâce nécessaire pour acquérir la sainteté. Cependant, combien ne voit-on pas de ces pécheurs qui désespèrent de sortir de l'abîme de perdition où ils se sont malheureusement précipités? Aveugles qu'ils sont! ils se figurent la sainteté comme une haute montagne sur laquelle il est impossible d'arriver; et ne prenant, pour ainsi dire, conseil que de leur paresse, ils s'endorment par désespoir dans le sein du crime, et ne font aucun effort pour aller à Dieu, lors même que la grâce leur ouvre la voie du retour à Dieu. Ainsi, confondant le difficile avec l'impossible, ils ne cessent point d'être pécheurs, parce qu'ils se croient dans la triste et malheureuse impuissance de devenir justes. *Où monterons-nous?* s'écrient-ils comme ces lâches Israélites, qui préféraient la stérilité du désert à une terre de fertilité et d'abondance. *Où monterons-nous?* C'est exiger de nous une chose impossible, que d'exiger de nous la sainteté; et la privation, ou du moins l'insuffisance des secours divins à notre égard, ne nous permet point la pratique de nos devoirs.

Quoi! Messieurs, les grâces que vous avez reçues du ciel, et que vous en recevez encore, ne démentent-elles pas hautement ce langage ingrat? Rendez ici témoignage à la vérité. Que n'a point fait Jésus-Christ, et que ne fait-il pas tous les jours pour votre sanctification et pour votre salut? Comment osez-vous donc soutenir que vous n'en recevez aucun secours capable de vous sanctifier? Quelles différentes formes sa grâce n'a-t-elle pas prises pour vous conduire à ses fins, c'est-à-dire à la sainteté, et à la gloire éternelle qui en est la récompense? Mouvements intérieurs, afflictions, remords de conscience, amertume des plaisirs mondains, crainte d'être surpris par la mort, vive appréhension de l'enfer, souvenir du paradis et des délices ineffables qu'on y goûte : ne sont-ce pas là autant de secours

qu'il vous a procurés en vue de votre salut? Avouez-le donc, mon cher auditeur : la prétendue impossibilité de devenir saint, est-elle en vous autre chose que votre propre paresse, ennemie de toute contrainte et de tout effort? Vous ne pouvez pas être saint, dites-vous, parce que la grâce vous manque, ou parce que celles que vous recevez ne vous suffisent pas. Dites plutôt que vous ne voulez point profiter de la grâce, parce que vous êtes d'intelligence avec vos passions; et qu'il vous en coûterait trop, selon vous, pour devenir saint. N'est-ce pas de là précisément que naît votre impossibilité chimérique d'acquérir la sainteté? et comment pouvez-vous vous séduire vous-même jusqu'à ce point? Ah! que la faiblesse humaine cesse de s'excuser inutilement, puisque Dieu n'a pu commander des choses impossibles, parce qu'il est essentiellement juste. La connaissance de cette vérité, Messieurs, entretenait les saints que je vous propose, dans l'espérance de leur salut; et pleinement persuadés que la sainteté leur était possible, ils s'efforçaient d'y arriver, après avoir eu le malheur de s'en être éloignés. Ainsi la perte de leur innocence ne les jetait point dans le désespoir. Ils suivaient les inspirations de la grâce; et, travaillant de concert avec elle, ils quittaient les voies de la perdition, et rentraient dans celles de la sainteté. Hélas! s'ils eussent été prévenus par le désespoir, et qu'ils ne se fussent point efforcés de devenir saints après avoir cessé de l'être; bien loin de les féliciter aujourd'hui de la gloire dont ils jouissent dans le ciel, nous déplorerions leur malheur et leur indolence. Cessez donc, pécheurs, qui m'écoutez, de fonder l'impossibilité d'être saints sur un défaut prétendu de secours, ni même sur les difficultés de la vertu.

J'avoue d'abord, Messieurs, qu'il en coûte à l'homme pour se sauver. *La voie qui mène à la vie est étroite*, disait Jésus-Christ; et malheur à moi, si je vous la représentais comme large et semée de fleurs. On y trouve, sans doute, des épines, et même des croix qu'il n'est pas aisé de porter. L'amour-propre ne s'en accommode point, il se révolte dès qu'on veut l'en charger, il s'en plaint et il en murmure en secret. Il faut se faire bien des violences pour être saint. Combattre sans cesse contre soi-même, réprimer la force de ses désirs, dompter sa chair par la mortification, ne se permettre que ce que la loi ordonne et autorise, et s'abstenir de ce qu'elle défend; en un mot, éviter le mal et faire le bien : voilà en quoi consiste la plénitude de la justice chrétienne; voilà ce qui fait l'essence de la sainteté. Il en coûte donc pour être saint, il est vrai; mais doit-on conclure de là qu'il est impossible d'être saint? Non sans doute, puisque avec le secours de la grâce on peut vaincre toutes les difficultés et les peines qu'il y a à le devenir. Telle est néanmoins votre illusion à l'égard de l'ouvrage de votre salut, mes chers auditeurs; et combien de fois, sur le point de commencer, n'avez-vous pas été

retenus par le poids de quelques difficultés que vous regardiez comme insurmontables, et qui résultaient plutôt de votre délicatesse que des préceptes divins? Combien de fois, esclaves de votre faux préjugé, et consultant votre amour-propre, n'avez-vous pas étouffé en vous-mêmes des désirs et des projets de sainteté? Projets, désirs, que la grâce vous avait fait heureusement concevoir, mais que votre découragement volontaire rendit inutiles; et ne pourrais-je pas appliquer à votre âme indolente et paresseuse ces paroles de l'Écriture: les enfants étaient venus jusqu'à faire effort pour sortir; mais celle qui était en travail n'a pas eu assez de force pour enfanter: *Venerunt filii usque ad partum, et vires non habet parturiens?* (IV Reg., XIX, 3.) Agités de mille secousses qui étaient comme les douleurs de l'enfantement spirituel, selon l'expression de saint Augustin, vous n'allâtes pas plus avant. Vous conçûtes des désirs pour la sainteté, mais sans produire aucun fruit de sainteté. Pourquoi? parce que votre délicatesse, toujours attentive à ses intérêts, vous ralentit alors, vous découragea, vous arrêta en vous représentant comme insurmontable ce qui n'était tout au plus que difficile. Ah! mes chers auditeurs, la sainteté ne vous paraît impossible, que parce qu'on ne peut l'acquérir sans peine. Les artifices de l'amour-propre prévalent en vous sur les inspirations de la grâce; et, parce qu'il est difficile de devenir saint, vous croyez qu'on ne peut pas l'être. Quand une chose paraît très-pénible, on n'est pas loin de s'imaginer qu'elle est impossible.

Mais votre prévention, Messieurs, ne saurait tenir contre cette foule d'exemples que les saints offrent à chacun de nous; et quelle excuse pourrions-nous alléguer pour ne pas les suivre? Les voies qui les ont conduits au ciel sont celles qui doivent nous y conduire. Ils y ont marché, dans ces voies: qui nous empêche d'y marcher nous-mêmes, puisque leur nature n'était pas différente de la nôtre? Ils étaient donc hommes comme nous; et cependant ils ont combattu leurs désirs, ils ont réprimé leurs passions, ils ont accompli fidèlement leur devoir. Disons quelque chose de plus convaincant et de plus fort: les uns, comme le rapporte l'apôtre saint Paul, ont été lapidés; les autres sont morts par le glaive; ceux-ci ont gémi sous le poids d'une sanglante persécution; ceux-là se sont ensevelis tout vivants dans des solitudes et dans les entrailles de la terre. Il est vrai, mes chers auditeurs, que pour être saint il n'est pas nécessaire d'être martyr, d'être tyrannisé, d'être solitaire, ce sont là des suites de la sainteté et pas le fond même de la sainteté. Mais pour être saint, il faut être humble, mortifié, fidèle, et comment oseriez-vous soutenir que vous ne pouvez pas l'être, puisque tant de bienheureux, qui avaient la même nature que vous, l'ont été avant vous? ce raisonnement est sans réplique. Vous trouvez donc votre condamnation dans leur exemple; exemple, dit

saint Léon, que Dieu expose aux yeux des hommes, et qui nous représente Dieu si admirable dans ses saints.

Mais pour achever de confondre votre délicatesse, Messieurs, je dis que, si la sainteté est difficile à acquérir par rapport à ce fonds de corruption et d'infirmité que le péché de notre premier père a établi malheureusement dans nous-mêmes et que nous portons toujours pendant cette vie au dedans de nous-mêmes, elle est néanmoins non-seulement facile à acquérir par rapport aux secours divins qui nous sont communiqués, mais encore douce et consolante par les satisfactions intérieures qui l'accompagnent, et qui sont comme le prélude du bonheur qui lui est préparé dans le ciel; et voilà ce qui faisait dire à saint Augustin que les préceptes du Seigneur n'ont rien de dur ni de pénible qu'en apparence. Quoiqu'il en soit, Messieurs, les croix qu'on porte avec Jésus-Christ, par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, n'ont-elles pas plus d'unction que de pesanteur? Est-on moins agité en écoutant ses propres passions qu'en s'efforçant de les réprimer? et les voies du libertinage, de l'aveu même de ceux qui y marchent, ne sont-elles pas incontestablement plus difficiles que celles de la sagesse? Que devient donc par là, mes chers auditeurs, votre prétendue impossibilité d'être saints? Oseriez-vous encore la fonder sur les difficultés qu'il y a de l'être, puisqu'il en est quelque manière aisée et même douce et agréable de le devenir? Ah! considérez les Esther, les Judith, les Suzanne, les Agnès, elles ont joint à l'infirmité et à la délicatesse de leur sexe les austérités de la vertu. Elles ont regardé la pratique de leurs devoirs, non pas comme un travail incommode et accablant, mais comme un exercice qui faisait le bonheur essentiel de leur vie. Elles savaient, par une heureuse expérience, que les consolations qu'on goûte dans les voies de la vertu, dédommagent avec usure des épines qu'on y rencontre; et que lorsqu'on est bien avec Dieu, on est en paix avec soi-même. Comment pouvez-vous donc assurer, mes chers auditeurs, que la vertu est si pénible et si amère, qu'il est impossible de la pratiquer? *Mon joug est doux, mon fardeau est léger*, vous dit Jésus-Christ; et vous soutenez que votre faiblesse ne vous permet pas de vous en charger. Il faut donc, ou que vous vous trompiez, ou que la vérité incarnée se soit trompée elle-même en parlant ainsi; et seriez-vous assez audacieux et assez aveugles pour croire que sa bouche ait été capable de se prêter au mensonge, et que de faux oracles en soient sortis? Mais d'où vient, me direz-vous, que le joug de Jésus-Christ pèse tant à notre délicatesse? C'est que, répond saint Chrysostome, vous avez perdu votre ferveur. Lorsque l'âme est fervente, les choses les plus pénibles lui paraissent légères, et quand elle ne l'est pas, les plus légères lui paraissent pénibles. Qu'y avait-il autrefois de plus agréable et de plus délicieux que la manne? cependant

les Juifs en concurent du dégoût, et osèrent même s'en plaindre ouvertement à Dieu et à Moïse. Qu'y a-t-il au contraire de plus insupportable que les tribulations et les croix ? cependant les saints en concevaient une joie ineffable. D'où naissaient des mouvements si différents, sinon de la différente disposition des cœurs ? Ainsi conclut saint Chrysostome. Quand nous serons dans l'état où nous devons être, nous éprouverons la vertu telle qu'elle est, c'est-à-dire facile en elle-même et de sa propre nature.

Que vous êtes donc injustes, mes chers auditeurs, d'alléguer le prétexte de votre délicatesse, pour vous dispenser de l'observation des lois évangéliques ! Le Seigneur, qui pèse les choses avec équité, parce qu'il est la justice éternelle, recevra-t-il cette excuse ? non, sans doute. Et pourquoi ? parce que cette excuse n'est tout au plus qu'un artifice de votre amour propre, qui ne veut s'assujettir qu'au plaisir, et que la moindre peine révolte. Or, les raisons de l'amour-propre furent-elles jamais capables de justifier les pécheurs ? La sainteté, dites-vous, étant toujours accompagnée de la mortification des sens et des désirs, nous accablerait infailliblement ; et notre faiblesse ne saurait soutenir les différents et pénibles efforts qu'elle exige. Elle demande qu'on veille sur soi, qu'on travaille sur soi, qu'on se mortifie ; et la pénitence, qui en est une partie nécessaire et essentielle, est au-dessus des forces de l'humanité. Ah ! pouvez-vous alléguer raisonnablement ce prétexte, tandis que vous ne craignez point de succomber à la fatigue continuelle des plaisirs, et que vous vous croyez assez forts pour soutenir le poids d'une débauche excessive ? Pouvez-vous alléguer raisonnablement ce prétexte, tandis que la foi présente à vos yeux cette foule innombrable de saints, dont la vie a été une pratique exacte de la mortification, et qui n'ont presque goûté sur la terre d'autres plaisirs que ceux d'une conscience pure et innocente ; qui, armés impitoyablement contre eux-mêmes ont déclaré la guerre à leur propre corps, et qui se sont appliqués à le réduire en servitude, et à le faire gémir sous le poids de la pénitence ? leur force était-elle la force des pierres, et leur chair était-elle de bronze, selon les termes de Job, ou s'accordait-elle parfaitement en eux avec l'esprit ? ne portaient-ils pas dans leur cœur un malheureux penchant au plaisir ? la grâce avait-elle consumé en eux ce fonds de concupiscence et de faiblesse que la prévarication d'Adam a rendu commun à toute sa postérité ? En un mot, n'étaient-ils pas hommes comme vous : pourquoi donc ne pourriez-vous pas vous mortifier et vous sanctifier comme eux ? sans doute que leur exemple condamne le prétexte de la délicatesse : j'ajoute encore qu'il détruit celui de la condition.

C'est la remarque de saint Ambroise, Messieurs, qu'il est des hommes assez aveugles pour rejeter sur leur état des vices qui leur sont propres et personnels ; et, par

une erreur qui leur donne du rapport avec le manichéen, ils attribuent à une cause étrangère ce qui n'est que l'ouvrage de leur volonté. Ils assurent qu'il y a certaines conditions dans la vie qui sont incompatibles avec la sainteté ; et qui, appliquant nécessairement les hommes à des affaires embarrassantes et tumultueuses, leur font toujours oublier ou du moins négliger le chemin du ciel ; qu'il y a un dérèglement comme attaché aux places éminentes, qui se communique infailliblement à ceux qui les possèdent, et que le crime est, en quelque sorte, inséparable de la grandeur et de l'opulence ; qu'il suffit d'être, ou prince, ou magistrats ou capitaine, ou père de famille, pour ne pouvoir pas être véritablement saint, et qu'on ne saurait allier la pratique des lois évangéliques avec de semblables conditions ; que le trône est toujours l'écueil de celui qui l'occupe, que la facilité de satisfaire ses passions le met dans la fatale impuissance de les assujettir, et que la royauté a des dangers invincibles ; qu'il est impossible au magistrat de ne pas devenir injuste par corruption ou par faiblesse, et qu'on livre trop d'attaques à son équité pour ne pas la perdre ; que le guerrier, n'ayant souvent d'autre exemple devant ses yeux que celui d'un affreux libertinage, devient infailliblement mauvais par contagion, et que les vices les plus honteux sont de malheureuses nécessités de l'art militaire ; que le père de famille, chargé naturellement du poids des affaires domestiques, néglige malgré lui le soin de son âme ; et que, bien loin de pouvoir remplir exactement les devoirs indispensables du chrétien, il n'a presque pas le temps de penser qu'il a le bonheur et l'avantage de l'être.

Ah ! Messieurs, considérez les saints qui sont dans le ciel, et votre erreur sera bientôt détruite, puisque leur seul exemple suffit pour vous convaincre que la condition n'est point un obstacle à la sainteté de l'homme ; mais que la sainteté de l'homme consiste à remplir fidèlement les devoirs de sa condition. Les uns se sont sanctifiés sur le trône. Ils étaient princes, mais princes selon le cœur de Dieu, princes pieux, charitables et modérés ; princes, à qui les dangers de la condition n'ont été que des occasions de mérite et de gloire ; et qui, comme ils ont vaincu l'ennemi par leur courage, ont sut dompter leurs propres passions par la sagesse ; qui, bien loin de regarder leur autorité suprême comme un privilège d'orgueil et de vanité, ne l'ont considérée que comme un engagement indispensable à s'humilier plus profondément devant Dieu ; et qui, persuadés que c'était par lui seul qu'ils régnaient, se sont attachés à le servir et à lui plaire, en faisant régner dans eux-mêmes toutes les vertus. Le titre de père leur était plus cher que celui de héros. Ils ramenaient leur puissance aux desseins de leur piété et de leur bonté, et non point aux vues insensées

de l'ambition; et uniquement occupés de leur propre sanctification et de la félicité publique, ils étaient en même temps et l'édification et les délices de leurs sujets. Les autres se sont sanctifiés dans la robe. Convaincus que la magistrature est un ministère impartial, et qu'on ne doit l'exercer que de concert avec les lois, ils ont jugé les causes sans avoir égard à la qualité des personnes; et ils n'ont pas craint de maintenir le droit du faible contre les efforts du puissant qui voulait l'opprimer. Accessibles et fermes tout ensemble, ils joignaient la compassion du père à l'intégrité du juge. Incapables de se laisser corrompre par les présents qu'on leur offrait, ou d'être ébranlés par la force des sollicitations, leurs jugements étaient toujours au gré de l'équité, et la justice prononçait ses oracles par leur bouche. Ceux-ci se sont sanctifiés dans l'épée; et malgré la licence et la corruption qui n'accompagnaient que trop la profession militaire, ils ont donné à connaître que, comme il y a des guerres justes et légitimes, il n'est pas impossible de trouver des guerriers vertueux et saints. Leur cœur était également conduit par la valeur et par la piété. Le tumulte inséparable des grands corps d'armée, ne les empêchait point d'écouter la voix de la grâce. Ils ne se servaient du glaive que lorsque le devoir l'exigeait. La cruauté, le vol, le blasphème, le libertinage leur étaient étrangers; et leur conduite n'a presque été qu'une sage et heureuse alliance du service de Dieu avec celui du prince. Ceux-là se sont sanctifiés dans le sein de leur propre famille; et toujours plus appliqués à laisser pour héritage à leurs enfants la crainte du Seigneur qu'un fonds de richesses périssables, ils ont opéré leur salut malgré les embarras domestiques. La multiplicité des affaires n'a pas étouffé ni même ralenti leur piété et la religion a conservé en eux toute sa force et tous ses droits. Enfin les saints qui sont dans le ciel ne laissent point d'excuse au prétexte de la condition, puisqu'ils se sont sanctifiés dans toutes les conditions; car y en a-t-il quelqu'une qui n'ait pas été la leur? Et parmi cette troupe innombrable de bienheureux que vit autrefois l'apôtre saint Jean dans ses révélations sublimes et mystérieuses, il y en avait sans doute de tout peuple, de toute langue et de tout état: des grands, sanctifiés par le bon usage de l'autorité et de la puissance; des petits, sanctifiés par le goût de la dépendance et par le mérite d'une obéissance sans murmure; des riches, sanctifiés par leur détachement intérieur et par la distribution charitable de leur superflu; des pauvres, sanctifiés par l'acceptation volontaire des peines inséparablement attachées à l'indigence. En un mot: les saints étaient sur la terre ce que nous sommes; et malheur à nous, si nous nous persuadons, que nous ne pouvons pas être ce qu'ils ont été, ni devenir un jour ce qu'ils sont!

La sainteté, Messieurs, est donc de tous

les états. Comme il y a plusieurs demeures dans la maison du Père céleste, il y a plusieurs vocations dans l'ordre du salut, remarque saint Chrysostome. Samuel se sanctifia dans le temple, et Daniel à la cour: c'est que Dieu se plaît à conduire les hommes à la sainteté par des routes différentes; et c'est en cela même que s'exécute et que s'accomplit le mystère ineffable de la prédestination des hommes. Ainsi ceux, qui, par profession et par état, sont, pour ainsi dire, liés au monde, peuvent se sanctifier sans se séparer du monde; car ce n'est pas la condition que l'homme a embrassée qui le rend pécheur: il ne le devient que par son propre dérèglement; et il peut par conséquent posséder la sainteté dans tous les états de la vie. Que dirai-je? le trône a ses Davids, l'administration des affaires publiques ses Josephs, l'armée ses Josués, le mariage ses Tobies, le pontificat ses Aarons. Ne nous imaginons donc point, qu'il n'y ait qu'une seule voie, et une seule manière de se sauver; il y en a sans doute plusieurs, et même toutes différentes, conclut admirablement saint Chrysostome.

Pour mieux comprendre ceci, remarquez avec moi, Messieurs, que c'est la conduite de Dieu, de donner aux hommes des secours convenables et proportionnés à leur état. Il communique aux rois sa sagesse afin qu'elle soit avec eux et qu'elle travaille avec eux. Il communique aux magistrats un goût supérieur d'équité et de droiture, qui ne leur permet pas d'écouter la faveur au préjudice de la bonne cause. Il communique aux ministres évangéliques un fond de science et de zèle, afin que par leurs instructions ils arrêtent la licence des mœurs, et qu'ils éclairent les ténèbres de l'ignorance. Il communique aux chefs de famille un esprit d'attention et de vigilance qui accoutume leurs enfants au devoir, et qui les défend contre les impressions dangereuses du siècle. C'est ce qui faisait dire à saint Paul que chacun a son don particulier selon qu'il le reçoit de Dieu, l'un d'une manière, et l'autre d'une autre. Or, Messieurs, puisque chaque état a des grâces particulières qui en font vaincre les dangers, on peut donc se sanctifier dans quelque état qu'on puisse être; et par conséquent le prétexte de l'état n'est qu'une raison frivole qui n'excuse pas le pécheur. Tous les états sont de Dieu, parce que c'est Dieu qui les a établis, et qu'il y appelle les hommes selon les dispositions adorables de sa providence et de sa sagesse. Il met le sceptre dans la main de Saül: voilà la vocation de la royauté; il fait porter l'encensoir à Aaron: voilà la vocation au ministère des autels; il présente l'épée à Judas Machabée: voilà la vocation à l'art militaire; il destine Rebecca pour Isaac: voilà la vocation à l'union conjugale; il confie la balance à Samuel: voilà la vocation à la magistrature. D'où je conclus, Messieurs, que, puisque Dieu appelle les hommes à tous les états, les hommes peuvent se sanctifier dans tous les états; car c'est sa volonté, dit

l'Apôtre, *que les hommes se sanctifient* ; et ce ne serait pas vouloir leur sanctification, que de les appeler à des états qui seraient de vrais obstacles à leur sanctification même. Mon Dieu ! je reconnais, qu'on peut se sauver dans toutes les conditions par une exacte fidélité à votre loi ! elles sont autant d'établissements de votre providence ; et je ne dois pas leur prêter à mon gré une malignité qu'elles n'ont point. Ce grand nombre de bienheureux, que vous avez déjà couronnés, me découvre mon illusion, et leur sanctification dans tous les états me confond, me condamne et me laisse sans excuse. Avançons, Messieurs ; et après avoir considéré que les saluts qui sont dans le ciel détraient par la vérité de leur sainteté les prétextes des pécheurs, voyons encore que la récompense de leur sainteté doit vaincre l'indolence des pécheurs ; c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le désir de la félicité étant gravé profondément dans le cœur de l'homme, l'homme n'agit que pour être heureux. Son propre bonheur est la seule et unique fin qu'il se propose dans toutes ses actions ; et quoique la misère soit inséparablement attachée au crime, il ne commet néanmoins le crime que parce qu'il croit éviter par là d'être malheureux. Mais puisque la foi et l'expérience nous apprennent que nous ne pouvons trouver qu'en Dieu seul notre véritable félicité, pourquoi donc la cherchons-nous hors de Dieu ? Pourquoi vivons-nous dans une continuelle indolence à l'égard du bonheur ineffable et céleste que les saints possèdent avec Dieu et en Dieu ? Indolence aveugle et criminelle, que nous aurions nous-mêmes de la peine à comprendre, si le témoignage intérieur de notre conscience, fondé sur la conduite de notre vie, nous permettait d'en douter. Je veux tâcher, Messieurs, de vous la faire perdre, cette funeste indolence, et de vous porter à travailler pour le ciel, en vous entretenant de la gloire du ciel ; et pour y réussir, je n'ai qu'à vous la faire considérer par rapport à sa certitude, à sa grandeur et à sa durée ; appliquez-vous à ces vérités également solides et consolantes.

Rien n'est mieux établi dans les Ecritures que la récompense des élus. Jésus-Christ en parlait souvent aux troupes qui le suivaient, et il l'exposait pour ainsi dire à leurs yeux. Il ordonna même à ses apôtres de commencer par elle leurs instructions, et c'est par elle qu'il commençait ordinairement les siennes, et qu'il les finit ; car depuis sa résurrection jusqu'à son ascension dans le ciel, il ne parlait que du royaume de Dieu, qui est le ciel. *Dieu*, dit l'apôtre saint Paul, *voulant faire voir avec plus de certitude aux héritiers de la promesse la fermeté immuable de sa résolution, a ajouté le serment à sa parole, afin qu'étant appuyés sur ces deux choses inébranlables, par lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe, nous ayons une puissante consolation, nous qui avons mis notre refuge dans la recherche et l'acquisition des*

biens qui nous sont proposés par l'espérance.

Ce n'est point en suivant des fables et des fictions ingénieuses, disait l'apôtre saint Pierre, que nous vous avons fait connaître la puissance et l'avènement de Jésus-Christ ; c'est après avoir été nous-mêmes les spectateurs de sa majesté, lorsque, de cette nuée où la gloire de Dieu paraissait avec tant d'éclat, on entendit une voix ; et nous entendîmes nous-mêmes cette voix qui venait du ciel, quand nous étions avec lui sur la montagne sainte. Un bonheur si sûr et si certain, Messieurs, ne mérite-t-il pas vos empressements ? et la fatale indolence qui vous domine ne doit-elle pas céder à la gloire qui vous est préparée ? Car telle est notre grandeur qu'après être sortis des mains de Dieu par la création, nous devons entrer dans le sein de Dieu par la glorification, nous qu'il a régénérés pour l'héritage incorruptible qu'il nous conserve dans le ciel ! Et pourrions-nous en douter, puisque Jésus-Christ, qui nous a donné son Esprit pour gage de ses promesses, nous en a donné un de la vie bienheureuse, en y élevant son sacré corps ?

Les saints dont nous célébrons la fête, Messieurs, en étaient vivement persuadés ; et parce qu'ils étaient sûrs d'être récompensés de Dieu, ils s'occupaient uniquement à servir Dieu, ils entreprenaient tout pour Dieu, ils souffraient tout pour Dieu. Les plus affreuses austérités leur paraissaient douces et aimables, parce qu'ils n'ignoraient pas que le Seigneur, comme parle un prophète, leur donnerait une couronne en récompense de la cendre qu'ils répandaient sur leur tête ; et que les larmes qui coulaient abondamment de leurs yeux, seraient payées d'une joie ineffable. Les chaînes, les prisons, les tourments, la mort même étaient pour eux autant d'attraits parce qu'ils attendaient une meilleure vie. Rien ne leur coûtait, parce qu'ils étaient certains de la récompense de leurs travaux ; et l'espérance ferme d'un heureux avenir les rendait les vrais héros de la religion. Abraham a le courage de s'éloigner de son propre pays parce qu'il attendait, dit saint Paul, cette cité bâtie sur des fondements solides et éternels, et dont Dieu lui-même est le fondateur et l'architecte. Moïse rejette constamment la qualité de fils de la fille de Pharaon ; et il préfère l'affliction au plaisir passager du péché, parce qu'il considérait la récompense éternelle comme s'il l'eût vue de ses propres yeux. Tobie supporte avec patience le poids de l'adversité et les insultes de ses propres parents, parce que, leur disait-il, nous sommes les enfants des saints, et que nous attendons cette vie que Dieu donnera à ceux qui persévèrent dans la foi de ses promesses. Or, Messieurs, puisque la gloire du ciel a paru si sûre et si certaine aux justes de l'ancienne loi, à combien plus forte raison a-t-elle dû, et doit-elle le paraître aux fidèles de la loi nouvelle. Pourquoi ? parce que Jésus-Christ nous l'a acquise par sa mort, et qu'il nous l'a assurée par son Ascension ; et que, dans

l'Evangile qu'il nous a laissé pour notre instruction et pour notre salut, il nous la propose souvent pour notre récompense.

Vous le savez, Messieurs, l'Ancien Testament promettait à la vertu des prospérités temporelles : c'étaient des images des biens du ciel ; et nous lisons dans les Ecritures que le Seigneur, pour porter les Juifs à l'adorer comme leur vrai et unique Dieu, et à recevoir avec docilité ses oracles, leur promettait des années de fertilité et d'abondance. Il proportionnait ses dons à leur naturel ; et comme ils étaient terrestres et grossiers, il employait l'attrait des récompenses temporelles pour les élever par là à la considération et à la recherche des biens célestes et éternels. *Si vous voulez m'écouter, leur disait-il, vous mangerez les biens de la terre. La stérilité n'approchera point de vos héritages. Vos collines se réjouiront dans leur abondance. Les contrées les plus ingrates porteront des fruits dans leur temps ; et vous recueillerez des épis là même où il ne croît que des chardons et des épines.* Les siècles du judaïsme, de cette religion imparfaite ont passé, mes chers auditeurs ; et comme la loi et la figure ont été annoncées aux Juifs par les prophètes, la grâce et la vérité sont venues jusqu'à nous par Jésus-Christ ; et notre culte étant plus spirituel, il veut que nous ayons en vue et que nous recherchions d'abord un bonheur spirituel et céleste ; bonheur certain, puisqu'il est fondé sur les promesses invariables de Dieu ; bonheur grand, parfait et accompli, puisqu'il trouve sa plénitude dans les communications et dans les libéralités de Dieu !

Dieu est infiniment heureux par lui-même : il trouve dans le fond de son être une source inépuisable de félicité. Son bonheur consiste à se connaître et à s'aimer lui-même. Par cette connaissance de lui-même, il engendre son Verbe ; et par l'amour qu'il a pour son Verbe et que son Verbe a pour lui, ils produisent le Saint-Esprit. Or, Messieurs, comme le bonheur de Dieu consiste à se connaître et à s'aimer lui-même, le bonheur des saints consiste à connaître et à aimer Dieu ; et c'est par la communication qu'il leur fait de cette connaissance et de cet amour, qu'il les rend parfaitement heureux. Voilà en quoi consiste leur bonheur essentiel : à connaître Dieu, à aimer Dieu ; et comme il tire de son propre fonds sa béatitude, ils tiennent la leur de ses dons ineffables.

Nous savons, dit saint Jean, que lorsque Dieu se montrera dans sa gloire, nous le verrons tel qu'il est. Considérez, Messieurs, que cet apôtre nous assure que nous verrons Dieu dans le ciel tel qu'il est ; car il y a eu des hommes, selon la remarque de saint Grégoire, qui ont soutenu qu'il est bien vrai que les saints voient Dieu dans les splendeurs dont brille sa divinité, mais qu'ils ne peuvent pas le voir dans son essence même et dans sa nature infinie. Ils se sont trompés pour n'avoir pas examiné la chose avec assez d'exactitude, continue

saint Grégoire ; car, dans l'essence simple et immuable de Dieu, sa splendeur n'est pas différente de sa nature ; mais en lui sa nature même est sa splendeur, et sa splendeur est sa nature. Quelques progrès qu'on fasse dans la perfection pendant cette vie, l'on ne saurait voir Dieu d'une vue claire et distincte, mais seulement comme en énigme. L'Âme remplie de la grâce peut bien l'apercevoir au travers de certaines ombres ; mais elle ne saurait jamais arriver jusqu'à la vue parfaite de son essence infinie. La pesanteur et la corruption de notre nature nous empêchent de le voir tel qu'il est. Ainsi quelque justes que nous soyons ici bas, nous n'y sommes heureux qu'imparfaitement. Pourquoi ? parce que l'homme ne connaissant Dieu qu'imparfaitement sur la terre, et la connaissance de Dieu faisant le bonheur de l'homme, l'homme ne peut être heureux sur la terre qu'imparfaitement. Mais dans le ciel nous serons parfaitement heureux, parce que nous verrons Dieu tel qu'il est. C'est là que les mystères qui nous sont aujourd'hui si cachés nous seront dévoilés, et qu'ils seront exposés à nos yeux sans aucun nuage ! c'est là que nous contemplerons l'unité de l'essence divine, et la trinité des personnes ! c'est là que nous verrons l'infinité de Dieu, l'éternité de Dieu, l'immensité de Dieu ! en un mot, dit saint Bernard, c'est là que les bienheureux, voyant le Verbe, voient dans le Verbe tout ce qui a été fait et créé par le Verbe : *Vident Verbum, et in Verbo facta per Verbum.*

Cette connaissance et cette vue de Dieu, mes chers auditeurs, produisent nécessairement dans les saints l'amour de Dieu ; car, comme il est impossible d'aimer une chose sans en avoir la connaissance, on ne saurait connaître le bien sans en concevoir de l'amour ; et l'on ne saurait aimer le bien infini d'un amour de possession, sans en ressentir un bonheur infini. Quand on aime ce qu'on n'a point, ou qu'on a ce qu'on n'aime point, de quelque nature qu'il soit, c'est une misère, dit saint Augustin. Quand on aime et qu'on possède ce qui n'est pas digne de l'être, c'est encore une misère. Quand on aime et qu'on possède ce qui est digne de l'être, c'est un bonheur. Mais quand on aime et qu'on possède parfaitement ce qui seul est souverainement aimable, c'est un bonheur infini ; et tel est le bonheur des saints que nous honorons. Quand ils vivaient sur la terre leur félicité n'était pas parfaite, parce que leur amour était imparfait. Leur charité avait ses langueurs et ses défaillances, et le poids de la concupiscence les faisait quelquefois retomber sur eux-mêmes après s'être élevés vers Dieu. Mais dans le ciel ils ont la plénitude de la charité. Leur amour est parfait, comme leurs connaissances sont parfaites ; et voilà ce qui fait la consommation de leur bonheur : bonheur si grand, qu'ils sont semblables à Dieu ! Ce n'est pas que les saints qui sont dans le ciel soient les images naturelles de Dieu ; cette propriété n'appartient qu'au Verbe

éternel. Mais ils sont semblables à Dieu par la vue claire et parfaite de Dieu, laquelle allume sans cesse en eux l'amour de Dieu. Ils sont semblables à Dieu, parce que Dieu lui-même se communique à eux et, qu'en se communiquant à eux, il leur communique ses perfections. Ils sont semblables à Dieu puisque leurs lumières, leurs volontés et leurs opérations s'accordent avec celles de Dieu.

Les saints qui règnent dans le ciel, Messieurs, sont donc semblables à Dieu; ajoutons qu'ils sont une même chose avec Dieu. Dans cette fervente et sublime prière que Jésus-Christ fit à son Père pour ses apôtres et pour ceux qui croiraient en lui par leur ministère, il lui adressa ces paroles : *Qu'ils soient tous une même chose, mon Père, comme vous êtes en moi, et moi en vous*; qu'ils soient eux-mêmes une même chose en nous, comme nous sommes une même chose; qu'ils soient consommés en unité. Vous concevez sans doute, Messieurs, que cette unité, que le Fils de Dieu demande à son Père comme une qualité nécessaire à la félicité des élus, est bien différente de celle qu'il y a entre lui et son Père, puisque celle-ci est une unité d'essence et de nature, et que celle-là est une unité d'amour et de volonté. Mais l'une est ici comparée à l'autre, pour nous faire connaître, que l'unité qu'il y a entre Dieu et les saints glorifiés imite admirablement l'unité essentielle qu'il y a entre Dieu et son Fils. Ainsi l'on peut dire, que Dieu est dans ses saints et que les saints sont en Dieu, comme le Père est dans son Fils et le Fils dans son Père; que tout ce qui est à Dieu est aux saints, et que tout ce qui est aux saints est à Dieu; et que, vivant de la vie même de Dieu, ils sont une même chose avec Dieu!

Que vous dirai-je encore, Messieurs, pour vous exciter à acquérir le ciel? Le chagrin, la douleur, la tristesse n'ont point d'accès dans ce séjour de paix et de consolation. Rien ne peut altérer le bonheur immense qu'on y goûte. Les saints y jouissent des douceurs de la gloire sans ressentir aucune amertume. Délivrés de la pénible soumission de la foi, et des inquiétudes de l'espérance, ils se perdent, pour ainsi dire, dans les abîmes de la charité; et comme ils connaissent Dieu parfaitement par la lumière de gloire, ils sont unis inséparablement à Dieu par le lien d'un amour pur et inaltérable; quel bonheur! Je dis, quel bonheur! car, Messieurs, Dieu étant le souverain bien par essence, être uni à Dieu, posséder Dieu, c'est par conséquent être uni au souverain bien, c'est posséder le souverain bien. Or, posséder le souverain bien, n'est-ce pas évidemment jouir d'un bonheur infini? Ceux qui ont surpassé en ce monde les autres en mérite, les surpassent dans le ciel en récompense. Il y a néanmoins de l'union dans la diversité de leurs récompenses, parce que la vertu de l'amour divin les unit de telle sorte, que les uns se réjouissent de posséder dans les autres ce qu'ils n'ont pas

reçu eux-mêmes. Les premiers jouissent d'une félicité plus grande; mais celle des seconds ne laisse pas d'être parfaite. Les uns ont une mesure de gloire, différente de celle des autres. Mais ces différentes mesures de gloire sont pleines pour tous; et quoiqu'il y ait entre eux une inégalité de bonheur, il y a néanmoins entre eux de l'égalité, parce qu'ils jouissent tous du même Dieu et du même royaume. Voilà, Messieurs, un portrait imparfait du bonheur des saints dans le ciel; car on ne peut exprimer entièrement ce qui est au-dessus de l'esprit humain; et peu s'en est fallu qu'ébloui par l'éclat et par la grandeur de mon sujet je ne l'aie abandonné, pour faire succéder à la faiblesse de mes paroles le silence de l'admiration!

C'est au souvenir de ce bonheur ineffable, mes chers auditeurs, que le roi prophète tombait comme en extase, et qu'il s'écriait : *Que vos tabernacles sont aimables, Seigneur! Mon âme désire d'y être; et elle est en défaillance par l'ardeur de ce désir! Heureux ceux qui y habitent! Ils seront enivrés de l'abondance de votre maison, et ils boiront dans le torrent de vos délices!* Mais que fais-je, Messieurs? viens-je par là présenter à vos yeux un bonheur qui tient plus du charnel que du spirituel, établir dans le paradis une grossière convoitise, et suivre les traces de ce faux prophète qui, promettant à ses disciples le séjour d'une molle volupté, n'a que trop favorisé par là la propagation de sa secte? Non, Messieurs : la félicité que je vous montre aujourd'hui est toute divine; car dans le ciel on est heureux en Dieu, on est heureux de Dieu, on est plein de Dieu! Un tel bonheur n'a sans doute rien de grossier, ni même rien d'imparfait.

Vous le savez, Messieurs : les plaisirs d'ici bas portent ordinairement avec eux quelque amertume; et l'on ne goûte point sur la terre des douceurs parfaites. L'homme le plus heureux en ce monde ne l'est pas entièrement. Comme les désirs de notre cœur sont en quelque manière infinis, ses satisfactions ne sont jamais pleines et entières, pourquoi? parce que, toute créature n'ayant qu'une bonté limitée, il n'est rien de créé, qui puisse contenter tous les désirs de l'homme, puisque l'objet de sa volonté est le bien universel. De là viennent ces transports et ces soupirs de l'innocence, qui se plaint de la longueur de son exil, et qui s'ennuie de demeurer avec les habitants de Cédar, comme parle un prophète. De là ces gémissements de l'âme fidèle, de cette triste colombe, si j'ose l'appeler ainsi, qui, ne se plaisant plus à voler dans les basses régions, souhaite de prendre l'essor, et d'aller perdre dans le sein de la souveraine félicité le souvenir même de ses peines. Faut-il que ma course et mon pèlerinage, s'écriait saint Augustin, durent si longtemps! Jusqu'à quand me demandera-t-on : Où est votre Dieu? Et quand est-ce qu'on ne me dira plus : Attendez encore!

Ah! je ne suis pas surpris, Messieurs, de toutes ces plaintes de la piété exilée sur la terre. Car, que peut-elle y trouver qui puisse

remplir tous ses désirs, et calmer ses saintes impatiences, puisqu'il n'y a que vanité et qu'affliction d'esprit ! Les satisfactions qu'on goûte dans le monde sont de véritables peines ; et ses plaisirs les plus doux ont une propriété d'insuffisance, d'ennui et de dégoût qui se fait bientôt sentir : c'est qu'il y a dans nos cœurs un certain vide, qui ne peut être rempli que par une effusion émanée de Dieu même. Il n'en est pas ainsi des plaisirs du ciel ; comment cela ? c'est que Dieu s'y répand tout entier dans ses saints. Leurs désirs y sont remplis par la possession ; et la possession n'y fait pas mourir leurs désirs. Ainsi, jouissant pleinement de tout ce qu'ils souhaitent, et souhaitant ardemment tout ce dont ils jouissent, leurs désirs ne sont accompagnés d'aucune peine, parce que la satiété les remplit ; et leur satiété n'est suivie d'aucun dégoût, parce qu'elle est continuellement excitée par des désirs toujours nouveaux de contempler Dieu, d'aimer Dieu, de posséder Dieu !

Mais la félicité des saints qui sont dans le ciel n'est pas seulement pleine et abondante dans ses douceurs : elle est encore éternelle dans sa durée. Les biens temporels renferment en eux-mêmes un caractère de fragilité et de décadence. Tout cède ici-bas à la loi du temps ; et la gloire mondaine ne descend point dans le tombeau avec celui qui la possédait. Les dignités, les honneurs, les prééminences, que la brigue et l'importunité obtiennent de la faveur, périssent à la mort : la mort termine également nos jours et nos fortunes, et la vertu est le seul bien qui nous reste. Tel est, Messieurs, le défaut essentiel des choses humaines : elles ne subsistent que pour un temps. La beauté se flétrit, la santé s'use, l'opulence se perd, la science s'évanouit, tout passe ; et les biens les plus durables de ce monde sont les moins fragiles ; c'est-à-dire qu'il n'y en a aucun qui ne soit sujet à la décadence, et qui ne finisse. Mais la gloire du ciel est indépendante de la caducité ; et sa durée n'a point d'autre mesure que l'éternité de Dieu même. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul disait : *Les athlètes combattent pour une couronne corruptible, et nous, nous combattons pour une couronne qui ne se corrompra jamais.* Elle sera éternellement le partage de ceux qui l'auront reçue de l'Agneau sans tache, et l'on ne pourra point la leur ravir. Leur bonheur durera toujours, parce qu'ils connaîtront Dieu éternellement par la même lumière dont il se connaît et qu'ils aimeront Dieu éternellement du même amour dont il s'aime. *Le Dieu des élus régnera sans fin*, dit l'Écriture. *Son règne est le règne de tous les siècles : il s'étendra au-delà même de l'éternité, s'il se pouvait ;* et puisque le règne des saints n'est point différent de celui de Dieu, ils régneront toujours avec Dieu, ils publieront toujours les louanges de Dieu, parce qu'ils seront toujours comblés des dons et des miséricordes de Dieu ; et comme la punition des méchants sera un supplice éternel, la récompense des justes sera la vie

éternelle. Les jours de cette vie immortelle, dit saint Augustin, ne sont pas comme ceux de celle-ci, dont le nombre ne s'accomplit qu'à mesure qu'ils viennent et qu'ils passent l'un après l'autre, en sorte que le second ne commence qu'après que le premier a fini. Tous les jours de cette vie ineffable sont tous ensemble et durent toujours. La gloire des saints, Messieurs, ne finira donc jamais. Pourquoi cela ? parce que la même puissance qui a fait cette gloire la conservera ; et comme Dieu est éternel par nature, elle sera éternelle par communication et par privilège.

La seule représentation de cette gloire, mes chers auditeurs, ne doit-elle pas vous faire agir sans cesse pour en obtenir la possession ? Jusqu'à quand serez-vous indifférents pour cet héritage céleste que le Seigneur vous a destiné, et qui est le prix du sang d'un Dieu ? *Usquequo marcelis ignavia ad possidendam terram, quam Dominus dedit vobis ?* (Josue, XVIII, 3.) Ah ! si les plaisirs de la gloire du ciel devaient finir, votre indifférence, je l'avoue, quoique toujours criminelle et déraisonnable, trouverait, ce semble, quelque excuse ; et la durée passagère des biens qu'on vous proposerait vous prêterait une raison apparente pour ne pas agir vivement. Mais élevez votre esprit au-dessus de cette idée. La fragilité et la destruction sont étrangères à la gloire que le Seigneur vous prépare ; et l'éternité en est l'heureux caractère. Grand Dieu ! Il n'appartient qu'à vous de donner à vos récompenses le privilège de perpétuité ! Les rois de la terre, qui sont vos images respectables, et sur qui vous vous plaisez à faire briller quelques rayons de votre grandeur, ne peuvent point imiter votre magnificence, et leurs bienfaits ne durent pas toujours. Vous seul, ô mon Dieu, dispensez à vos serviteurs des biens éternels ; et comme vous êtes Dieu en tout vous l'êtes dans vos récompenses !

Concluons ce discours, mes chers auditeurs, et cessons pour toujours de courir après la vanité et le mensonge, afin de travailler uniquement à l'acquisition de cette gloire que je viens de vous montrer. Détachons-nous, du moins intérieurement, des biens terrestres, qui ne sont véritablement des biens que par le bon usage qu'on en fait. Fuyons ces plaisirs mondains et passagers, qui perdent ceux qui s'y livrent, et que le dégoût et le repentir suivent de près. Eh ! que sont les plaisirs et les biens d'ici-bas en comparaison de ceux du ciel ? N'est-il pas vrai que, comme une grappe de raisin d'Ephraïm valait mieux que toutes les vendanges d'Abiézer, selon les termes de l'Écriture, le moindre rayon de la gloire éternelle vaut infiniment plus que le comble même des félicités temporelles ? Ne tournons donc point nos affections vers des objets qui en sont indignes, et ne préférons plus quelques moments de douceur à une éternité de bonheur et de gloire. N'aspirons désormais qu'à des plaisirs purs et parfaits.

Renonçons aux satisfactions de la mollesse, de l'ambition et de l'avarice, pour ne nous appliquer qu'à obtenir les solides récompenses de la piété. Ah! que sert à l'homme de se réjouir avec le monde, d'être grand dans le monde, de gagner même tout le monde, s'il vient à perdre son âme! En la perdant, ne perd-t-il pas tout! Pourquoi donc court-il avec tant de fureur après des choses que la mort enlève; et qu'il ne fait aucune démarche pour acquérir la sainteté, qui le suivrait au delà du tombeau, puisqu'elle entrerait avec lui dans le royaume céleste? Fortifiés par ces réflexions sages et chrétiennes, mes chers auditeurs, tâchons d'opérer notre salut. Si le travail de la vertu nous effraye, que l'exemple des saints et la grandeur de leur récompense nous encouragent. Jetons de temps en temps les yeux vers le ciel! Excitons-nous à en faire la conquête par la considération des douceurs ineffables qu'on y goûte éternellement, et que je vous souhaite au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit

SERMON VII,

POUR LE JOUR DE LA COMMÉMORATION DES MORTS,

Prêché dans l'église de la paroisse de Saint-Sulpice, le 21 novembre 1723.

Mortuo non prohibeas gratiam. (Eccli., VII.)

Ne refusez point votre libéralité au mort.

Il est juste, mes frères, qu'après avoir applaudi au triomphe et à la joie des saints qui sont dans le ciel, nous pensions à soulager les peines des saints qui sont dans le purgatoire; et le ministère évangélique devrait-il être occupé à persuader cette attention et ce soin, que la nature inspire et que la religion même autorise et prescrit? Hélas! ceux pour qui je parle aujourd'hui sont d'autant plus dignes de compassion qu'ils sont incapables de mériter, et par conséquent hors d'état de se procurer à eux-mêmes la délivrance de leurs tourments. Ils sont arrivés à cette nuit dans laquelle on ne peut point travailler; et ils ont recours à nous parce qu'ils ne peuvent rien faire pour eux-mêmes; car après la mort on n'a plus l'occasion de pratiquer aucune bonne œuvre, dit saint Jérôme. Leur langue, devenue poussière, emprunte aujourd'hui la mienne, pour faire naître ou pour réveiller dans vos cœurs des sentiments de compassion et de tendresse. Leurs ossements gardent un silence éternel; et s'il leur était maintenant permis de se ranimer et de se rejoindre, on les verrait sortir des tombeaux pour vous dire : jusqu'à quand nos âmes affligées seront-elles privées de vos secours? Ah! Si vous saviez ce qu'elles souffrent, vous travailleriez sans doute à les soulager, et vous ne négligeriez aucun moyen pour les secourir! Commencez donc de nous regarder en pitié. Vous avez consulté jusqu'ici l'oubli ou l'indifférence : n'est-il pas temps que vous écoutiez la miséricorde et la charité? *Mortuo non prohibeas gratiam.*

C'est ce que je tâcherai, mes chers auditeurs, de vous persuader aujourd'hui. Et pourriez-vous être insensibles aux affreux tourments de ces âmes, qui, comme le paralytique de l'Evangile, attendent que la main de quelque ange charitable les plonge, si j'ose parler ainsi, dans la piscine sacrée du sang de Jésus-Christ, ou que, comme aux apôtres, elle leur ouvre leur ténébreuse prison? Ce ne sont point de ces pécheurs, morts dans la disgrâce de Dieu; de ces pécheurs, pour qui l'on s'approcherait vainement de l'autel, et dont la condamnation irrévocable et éternelle rendrait inutiles toutes les démarches de piété qu'on ferait pour eux. Ce sont des âmes marquées au sceau du salut, confirmées en sainteté, héritières de Dieu, cohéritières de Jésus-Christ, remplies de l'espérance certaine de l'immortalité bienheureuse, mais détenues néanmoins pour un temps dans une affreuse prison, où elles souffrent extrêmement, puisque c'est un Dieu qui s'y venge! Serions-nous donc assez cruels et assez injustes, pour ne pas accorder à la grandeur de leurs tourments l'utilité de nos soins et de nos suffrages! La mesure de nos obligations se doit prendre, dit saint Thomas, de la dignité du sujet, et de la proximité qu'il a avec Dieu. Sur ce principe : il est évident que la piété pour les âmes du purgatoire est dans l'ordre de nos devoirs. Cependant il n'est que trop vrai : cette piété est ou rejetée par l'homme incrédule, ou négligée par l'homme cruel et insensible, ou mal pratiquée par l'homme peu éclairé. Pour remédier à ces trois désordres, mes chers auditeurs, je ferai voir l'aveuglement et la folie de ceux qui la combattent, la dureté de ceux qui la négligent, et l'illusion de ceux qui ne l'observent pas comme il faut. Ainsi, la vérité du purgatoire, la grandeur des peines du purgatoire, les moyens qu'on doit employer pour soulager les âmes qui souffrent dans le purgatoire, feront tout le partage de ce discours, après que nous aurons imploré le secours du ciel par la prière ordinaire. *Ave Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La créance du purgatoire, mes chers auditeurs, n'est point une production de l'esprit humain, ni une conséquence du système des millénaires, comme on a osé le soutenir. Elle est un article essentiel de la foi chrétienne, et il n'y a que l'impiété ou l'ignorance qui puisse la rejeter, puisqu'elle est fondée sur l'autorité des Ecritures, sur les témoignages de la tradition, et sur la raison même.

A peine Judas Machabee eut-il pris le dessein de faire ensevelir dans les tombeaux de leurs pères les Juifs qui étaient morts dans le combat, en punition d'une transgression de la loi, que toute l'armée d'Israël pria le Seigneur d'oublier leur péché. Ce héros, dont la piété n'était pas moindre que la valeur, fit même offrir pour eux, à Jérusalem, un sacrifice. C'était donc un usage établi dans Israël qu'on priât et qu'on sacrifiât pour les

morts; c'était donc la créance des Juifs et de leurs héros, qu'à l'égard de ceux qui meurent dans la piété, et à qui une grande miséricorde est réservée, il y a des fautes qui sont punies avec une exacte et juste sévérité, et qui, n'étant pas pleinement remises en ce monde, le sont en l'autre, et que les oblations et les prières opèrent cette rémission. En effet, mes chers auditeurs, si cette pratique et cette créance n'eussent pas été répandues dans toute la Judée, comment est-ce que toute l'armée d'Israël aurait osé prier pour ses morts? comment est-ce qu'elle aurait contribué, par ses dons et par ses largesses à faire sacrifier pour leur soulagement et pour leur délivrance? comment est-ce que Judas Machabée aurait envoyé à Jérusalem douze mille dragmes, afin qu'on fit une oblation solennelle pour la rémission de leurs péchés? N'aurait-il pas craint raisonnablement de passer pour superstitieux et de devenir la fable d'Israël? Les prêtres mêmes, bien loin de monter à l'autel, ne se seraient-ils pas récriés contre une telle nouveauté? Il fallait donc que toute la Synagogue crût que c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. Or, mes chers auditeurs, ces prières et ce sacrifice dont parle le texte sacré renferment essentiellement la vérité du purgatoire; car prier et sacrifier pour les morts, c'est croire et avouer en même temps qu'il y en a qui peuvent être secourus, et qui sont renfermés dans un lieu de tourments, jusqu'à ce que Dieu, dont la justice ne saurait oublier ses droits, les fasse entrer dans un séjour de repos et de délices. De là vient que l'hérésie, voulant rejeter la vérité du purgatoire, n'a rejeté en même temps le livre des *Machabées* que parce qu'il la contient. Tant il est vrai que l'erreur est horriblement audacieuse, quand il s'agit de s'élever contre tout ce qui va à détruire son système. Mais qui ne sait que ce livre, rejeté par l'hérétique comme faux et supposé, l'Eglise, selon la remarque de saint Augustin, l'a admis comme sacré et canonique? Comment l'hérétique ose-t-il soutenir que l'armée de Judée et le héros qui la commandait n'ont point prié ni fait sacrifier pour les morts, puisque les Juifs de nos jours prient encore pour les morts? S'il voulait raisonner de bonne foi, ne devrait-il pas conclure de là que la coutume de prier pour les morts a passé chez eux de père en fils, et que, puisque le livre des *Machabées* contient précisément cette coutume, le même motif qui le lui a fait rejeter devrait être une raison pour le lui faire admettre? Voilà comment l'hérétique raisonnerait, s'il était capable de raisonner sans passion.

D'ailleurs, lorsque le prophète Isaïe parle des enfants de Sion, que le Seigneur devait purifier dans un esprit de jugement et dans un esprit de feu, n'est-ce pas là, selon saint Augustin, une idée précise du purgatoire? Quand le prophète Michée rapporte ces paroles: *Lorsque je serai assis dans les ténèbres, je serai en proie à la colère du Seigneur jus-*

qu'à ce qu'il juge ma cause; il m'introduira dans la lumière et je verrai sa justice; quand, dis-je, le prophète Michée parle ainsi, n'est-ce pas là, selon la réflexion de saint Jérôme, parler évidemment du purgatoire? Je ne m'arrête pas, mes chers auditeurs, à plusieurs autres témoignages de l'Ancien Testament, pour passer à ceux du Nouveau. *Je vous dis en vérité*, disait Jésus-Christ, *que vous ne sortirez point de cette prison, que vous n'ayez payé jusqu'à la dernière obole*; et l'apôtre saint Paul ne dit-il pas qu'il y en aura qui seront sauvés, quoiqu'en passant par le feu? Or, qui ignore que les plus éclairés et les plus profonds interprètes ont regardé ces oracles comme autant de preuves solides et inébranlables de la vérité que je prêche?

Je sais, mes chers auditeurs, qu'entre les hérétiques déclarés qui la nient, il y a dans ce siècle des esprits critiques qui, par opiniâtreté ou par ignorance, soutiennent que les saintes Ecritures ne la renferment point, et plaise au ciel qu'il ne s'en trouve point ici de ce caractère! A les entendre, on ne trouve aucun témoignage dans le texte sacré qui dépose en faveur du purgatoire. Il n'y est point expressément révélé; et les passages qu'on allègue pour le prouver ne montrent point qu'il y en a un. Nous savons par les témoignages de Dieu même, ajoutent-ils, qu'il y a un paradis et un enfer. La révélation en est expresse et même fréquente dans les livres sacrés; mais on ne nous persuadera jamais que ces livres sacrés annoncent un purgatoire. Sans entrer, mes frères, dans une discussion étendue qui serait sans doute une entière justification des passages que j'ai allégués, et de la juste application que j'en ai faite, je m'arrête seulement à celui du livre des *Machabées*, qui recommande de prier pour les morts, et je soutiens que ce seul passage est capable de persuader que la vérité du purgatoire est fondée essentiellement sur le témoignage des Ecritures. En effet, et je vous l'ai déjà dit, la vérité du purgatoire est comprise nécessairement dans la prière pour les morts, et l'on ne saurait admettre la prière pour les morts sans admettre en même temps la vérité du purgatoire. Pourquoi? parce que prier pour les morts c'est supposer qu'ils sont dans les peines et qu'ils peuvent recevoir du soulagement, et voilà précisément l'idée du purgatoire. D'où je tire cette conséquence: donc la prière pour les morts conclut nécessairement pour la vérité du purgatoire; donc la vérité du purgatoire est prouvée par les saintes Ecritures, puisque les saintes Ecritures autorisent et recommandent la prière pour les morts; ce raisonnement est invincible.

Ajoutons, mes frères, à l'autorité des Ecritures celle de la tradition. L'Eglise a toujours reconnu un purgatoire. Les conciles et les Pères en ont parlé, et il est certain que l'usage de prier pour les morts a, pour ainsi dire, coulé jusqu'à nous de siècle en siècle par le canal d'une pure tradition. Tertullien veut que la veuve fasse des prières pour l'âme de son

époux. C'est avec raison, s'écrie saint Chrysostome, que les apôtres ont ordonné qu'en célébrant les sacrés mystères on fasse mention des morts. *Pensez plutôt*, écrivait saint Ambroise à Faustin, *pensez plutôt à prier pour l'âme de votre sœur qu'à regretter sa mort; arrêtez le cours de vos larmes, et faites des oblations pour elle.* Il n'y a même qu'à lire le discours que ce saint et savant prélat prononça sur la mort de Théodose et de Valentinien, pour y remarquer les prières qu'il avait faites pour eux, et qu'il promettait de faire pour eux dans la suite. *Les autres maris*, disait saint Jérôme, *répandent des violettes, des roses et des lis sur les tombeaux de leurs épouses; mais Pammachius arrose du baume de ses aumônes les ossements et les cendres de la sienne, parce qu'il sait qu'il est écrit que, comme l'eau éteint le feu, de même l'aumône éteint le péché. Il ne faut pas omettre les supplications et les prières pour les âmes des défunts*, dit saint Augustin, dans son livre admirable du *Soin des morts*. Il est donc vrai, mes chers auditeurs, que la tradition, de concert avec les saintes Ecritures, annonce la prière pour les morts et par conséquent la vérité du purgatoire; et quand même on ne trouverait pas cette vérité établie dans les Ecritures, l'autorité de l'Eglise universelle et la force d'une tradition invariable et perpétuelle ne devraient-elles pas suffire à l'incrédule pour l'empêcher de la contester et pour le porter en même temps à la croire?

Cette tradition est si constante, mes frères, que Calvin n'a pas osé la nier. Voici comment il en parle dans le livre de ses *Institutions* (chap. 5). *C'était un usage*, dit-il, *qu'on priât pour les morts; mais tous sont tombés dans l'erreur.* Il y a deux choses à considérer dans les paroles de cet hérésiarque : l'aveu qu'il fait, et la conséquence qu'il en tire. Selon lui-même, il est vrai que l'Eglise avait coutume de prier pour les morts; que cette coutume était confirmée par les conciles, louée et exaltée par les Pères, reçue et pratiquée par les fidèles. Voilà, si je pouvais l'ignorer, ce que m'apprend le propre aveu de l'hérésiarque. Mais si son aveu me plaît parce qu'il s'accorde avec ma foi, la conséquence qu'il en tire m'étonne. *Tous sont tombés dans l'erreur*, ajoute-t-il. C'est ici que l'audace de l'hérésie paraît dans toute sa témérité. Quoi ! un seul homme ose s'élever contre tout le corps mystique de Jésus-Christ ! Un seul homme prétend et soutient que l'Eglise est tombée dans l'erreur; que les décisions de ses assemblées œcuméniques ne sont que des fables et des mensonges; que les Pères ont donné dans l'illusion, et que la superstition s'est emparée de tout le monde chrétien ! *Tous sont tombés dans l'erreur.* Epouse de Jésus-Christ, la vérité vous a donc abandonnée ! La lumière de l'Esprit de Dieu a donc cessé de briller sur vous ! Vous avez donc prêté votre bouche au mensonge, et vous séduisiez vos propres enfants lorsque vous autorisiez la prière pour les morts dans vos

assemblées ! Ambroise, Chrysostome, Jérôme, Augustin, vous insériez donc dans vos écrits des rêveries et des fables ! Peuple chrétien, vous n'étiez donc qu'un assemblage de superstitieux ! Tradition antique et vénérable, vous ne vous étiez donc perpétuée que pour servir de piège à la crédulité, et pour occasionner la séduction ! Car voilà, mes chers auditeurs, les affreuses conséquences du système hérétique qui tend à insinuer qu'à l'égard de la prière pour les morts et de la vérité du purgatoire tous se sont trompés. Système qui porte évidemment avec soi sa condamnation et son décri. En effet, comment est-ce que l'Eglise aurait pu se tromper, et se tromper pendant plusieurs siècles, puisque l'infailibilité est inséparable de ses jugements, et que Jésus-Christ lui a promis d'être tous les jours avec elle jusqu'à la consommation des siècles ? Comment est-ce qu'on peut prétendre que tous les Pères se sont trompés, eux qui ont été l'admiration de l'univers par la profondeur et par l'étendue de leurs connaissances, et dont les ouvrages immortels seront toujours en vénération à la postérité ? N'est-il pas sensible et évident que Calvin, qui osait accuser l'Evangile, les conciles, les Pères et tout le monde chrétien de s'être trompés dans la créance et dans l'usage de prier pour les morts, se trompait lui-même ? Et puisqu'il était persuadé sur ce point de la perpétuité constante de la tradition, devait-il et pouvait-il se dispenser, s'il eût voulu agir de bonne foi, d'admettre en même temps la vérité du purgatoire ? Mais c'est le propre de l'incrédulité de haïr et de fuir la lumière; et ce qui serait capable de guérir son aveuglement, ne sert ordinairement qu'à multiplier ses résistances.

Avançons, mes chers auditeurs. La vérité du purgatoire n'est pas seulement autorisée par les saintes Ecritures et par la tradition, mais encore par la raison même. Pour entrer dans ma pensée, il est nécessaire de remarquer que, quoique le péché soit remis à l'homme qui s'est réconcilié avec Dieu par une sincère pénitence, il ne faut pas pourtant conclure de là que toutes les peines dues à son péché, quoique pardonné, soient toujours remises. Dieu remit à David son crime, mais il ne laissa pas de le punir pour ce crime même. Ainsi, quoique le péché soit remis quant à la culpabilité, comme parlent les théologiens, il ne l'est pas entièrement quant à la peine; et la raison qu'ils en donnent, c'est que le péché mortel avant l'absolution étant infini, par rapport à son objet qui est Dieu offensé, c'est assez que la grâce de l'absolution abolisse la culpabilité infinie, et change l'éternité des peines auxquelles il était soumis en une peine temporelle. D'ailleurs il y a des péchés que l'Eglise appelle véniels; péchés à la vérité que Dieu ne punit pas éternellement parce qu'il est infiniment miséricordieux, mais qu'il punit pour un temps parce qu'il est infiniment juste; et quand on n'a pas pleinement satisfait à Dieu en ce monde, soit

par rapport aux péchés véniels qu'on a commis, soit par rapport aux restes des péchés mortels remis par le sacrement de Pénitence quant à la coulpe et à la peine éternelle, mais conservant encore le mérite d'une peine temporelle, selon l'expression des théologiens; quand, dis-je, on n'a pas pleinement satisfait à Dieu en ce monde pour tous ces péchés, il faut nécessairement qu'on lui satisfasse en l'autre; pourquoi? parce que Dieu, tout Dieu qu'il est, ou plutôt parce qu'il est Dieu, ne peut pas laisser le péché impuni. D'où il s'ensuit qu'il faut qu'il y ait un lieu où l'on satisfait pleinement pour les peines temporelles dues au péché, avant que d'être admis dans le ciel, et ce lieu c'est le purgatoire.

En effet, mes chers auditeurs, la seule raison ne nous apprend-elle pas que, puisque Dieu est la justice essentielle et éternelle, et qu'il a dit d'ailleurs que rien de souillé n'entrera point dans son royaume, il ne peut point par conséquent y admettre des âmes impures, quoique légèrement impures, parce que par là il démentirait son équité, et qu'il dérogerait expressément à sa parole? La seule raison ne doit-elle pas nous persuader que Dieu, ne pouvant point oublier ses propres droits, ne peut pas non plus recevoir dans sa gloire des âmes, qui sont encore redevables à sa justice? N'est-il pas de l'ordre de sa sagesse et de son équité de punir tout ce qui mérite d'être puni; et d'exiger que tout ce qui n'a pas été expié ou qui ne l'est pas assez, le soit pleinement? Et ne serait-ce pas la violer, cette immuable et souveraine équité, que de couronner les malices légères ou les pénitences imparfaites avec autant de vitesse et d'empressement que l'innocence? Que deviendrait par là ce rapport précis et cette juste proportion que Dieu met entre le péché et ses châtiments, entre la vertu et ses récompenses? D'où il est aisé de conclure qu'il faut qu'il y ait en l'autre monde un lieu d'expiation, où les âmes des fidèles achèvent de se purifier avant que d'être glorifiées. Mais après vous avoir montré la vérité du purgatoire, considérons la grandeur des peines du purgatoire; c'est ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Il est certain, mes frères, que le péché, quel qu'il soit, porte avec lui un caractère d'oubli ou de mépris à l'égard de Dieu, et un caractère d'amour pour la créature; qu'à cause de ces deux prévarications, il est soumis à deux châtiments : le premier, qui tend à venger l'oubli ou le mépris de Dieu, et que les docteurs nomment la peine du dam; et le second, qui va à punir l'amour pour les choses créées, et que les mêmes docteurs appellent la peine des sens. Ces deux peines durent toujours à l'égard des péchés mortels dont on n'a point obtenu la rémission; et elles sont passagères à l'égard des péchés légers, et même à l'égard des péchés mortels dont la coulpe a été remise. De ces principes solidement établis, il s'en-

suit qu'il y a deux sortes de peine dans le purgatoire : celle du dam et celle des sens. L'une consiste à être privé de la vue et de la présence de Dieu; et l'autre consiste à être tourmenté par le feu. Cette matière demande toute votre attention.

Pour bien comprendre la rigueur de cette première peine, il faut remarquer avec les théologiens que l'âme, étant d'une nature spirituelle, se porte ardemment, dès qu'elle est détachée du corps, vers le souverain bien, qui est Dieu, et auquel elle désire d'être unie; et comme elle s'en voit empêchée, elle en ressent une douleur extrême. *Plus on désire une chose, dit saint Thomas, plus la privation de cette chose est affligeante; et parce que le mouvement par lequel on désire le souverain bien après cette vie est très-violent dans les âmes du purgatoire, puisqu'elles ne sont point arrêtées par le poids de la chair qu'elles ont quittée; ainsi continue le même Père, la violence de leur mouvement inutile fait la violence de leur douleur. Elles se demandent sans cesse à elles-mêmes, où est leur Dieu qu'elles ont perdu! Son absence fait leur malheur extrême, comme sa seule présence peut faire leur consolation.*

Vous le savez, mes chers auditeurs, dans ce monde même, il est toujours triste, affreux et désolant d'être séparé de ce qu'on aime. Le cœur tombe dans une amère affliction quand on le prive de l'objet de ses desirs; et il est vrai de dire que les peines de l'absence sont souvent inconsolables. Les séparations laissent, je ne sais quel poids, quelle douleur et quelle inquiétude, qui empoisonnent les douceurs de la vie; et la perte de ce qu'on aime est une tristesse dévorante. Représentez-vous un courtisan que son bonheur ou son mérite avaient mis au rang des favoris. Le prince l'honorait de ses bonnes grâces, et lui accordait un facile accès auprès de sa personne. Le prince l'aimait, il l'aimait le prince. Les amitiés humaines ne durent pas longtemps; et le dégoût ou l'inconstance rompent souvent les nœuds les plus doux. Un ordre respectable éloigne de la cour ce favori. Déjà, tout occupé de sa disgrâce et ne pensant pas même à en soutenir le poids, il s'abandonne à la violence de sa douleur; et la défense qu'on lui a fait de ne plus voir le prince est un coup accablant pour lui. Livré aux inquiétudes de l'absence, il s'enfonce dans la solitude; et devenu insupportable à lui-même, il nourrit par ses propres réflexions le noir chagrin qui le tourmente. Les lamentations et les soupirs sont les expressions de sa douleur et les marques de son désespoir. Rien ne peut le consoler que la présence du prince. La vue de ce qu'on aime renferme de si doux plaisirs, qu'il suffit d'en être privé pour se laisser aller à une tristesse profonde.

L'Ecriture sainte nous fournit un exemple de cette vérité. Absalon, voulant venger l'outrage fait à Thamar, cache un dessein funeste sous le voile de l'amitié; et l'incest-

tueux Amnon est massacré par ses ordres dans la joie d'un superbe festin. David leur père pleura cette mort. Cependant Absalon se retire à Gessur, pour éviter des poursuites qui auraient pu lui être fatales, et pour obtenir son retour à Jérusalem, Joab, qui aimait les intérêts de ce prince meurtrier et fugitif, voyant des dispositions favorables dans le cœur du roi, tâche de le faire rentrer dans ses bonnes grâces; et à la faveur d'une parabole qu'il avait mise lui-même dans la bouche d'une femme sage et prudente, il fait réussir le dessein de son zèle. David se laisse fléchir. Par ses ordres, Absalon est rappelé de Gessur à Jérusalem, sans lui accorder néanmoins le plaisir et la consolation de le voir : *Qu'il retourne dans sa maison*, dit David, *et qu'il ne se présente point devant moi*. Il est sans doute qu'Absalon fit de grands efforts sur lui-même pour obéir à cette pénible restriction. Mais la privation de ce qu'on aime est un trop rude supplice pour pouvoir l'endurer longtemps. Déjà la mort même paraît moins amère à Absalon que cette accablante séparation. Il mande plus d'une fois Joab pour l'envoyer vers David; et considérant la misère de son état, il s'écrie : Pourquoi suis-je revenu de Gessur? il vaudrait mieux que j'y fusse encore! Je demande la grâce de voir le roi; que s'il se souvient encore de mon crime, qu'il me fasse mourir! *Obsecro ut videam faciem regis; quod si memor est iniquitatis meæ interficiat me.* (II Reg., XIV, 32.) Tant-il est vrai, que le tourment de la privation de ce qu'on aime est si grand qu'on ne résiste pas toujours à l'impression douloureuse qui résulte de cette privation; et l'on en a vu mourir plusieurs, ceux-ci d'ennui, ceux-là par le poison ou par le fer, parce que les uns et les autres n'ont pas pu soutenir le poids de l'amère séparation qui les accablait.

Ah! mes chers auditeurs, si c'est une si grande douleur pour la créature d'être privée de la présence d'une créature qu'elle aime; si nos inclinations et nos désirs contractent une espèce de fureur et de désespoir quand on les prive de leurs objets : quel n'est donc pas l'état de ces âmes pour qui je parle aujourd'hui, et qu'un juste jugement de Dieu prive encore de la présence de Dieu? La douleur de la privation doit se mesurer sur la qualité de l'objet dont on est privé. Or, comme Dieu est souverainement aimable, il s'ensuit que les âmes du purgatoire sont extrêmement affligées. Elles tâchent, ces âmes infortunées, de s'approcher de Dieu et de contempler Dieu; car elles ne souhaitent, et ne peuvent pas même souhaiter autre chose que leur bonheur. Mais Dieu se cache à elles; et les efforts qu'elles font pour en jouir ne sont point suivis du bonheur de les posséder. Leurs mouvements, si je puis m'exprimer de la sorte, portent à faux; et il leur refuse la consolation de sa présence, parce qu'elles n'ont pas encore satisfait aux droits de sa justice. Comme un torrent impétueux, qui,

trouvant un obstacle invincible au cours de ses eaux, est contraint de remonter et d'inonder tout le rivage; comme un feu souterrain, qui voulant sortir de sa prison et ne le pouvant pas, ébranle les fondements des montagnes, et change en précipices les villes entières : ainsi ces âmes affligées voient leurs efforts se briser, pour ainsi dire, et retomber sur elles-mêmes! Elles ont beau désirer Dieu, chercher Dieu, s'élançant vers Dieu, avec autant d'impétuosité et de force qu'un poids énorme et dégagé de tout ce qui le retenait se porte vers son centre : leurs saillies sont repoussées; leurs désirs, sont réprimés, et leurs tourments sont aussi grands que leurs désirs, puisque leurs tourments sont leurs propres désirs privés de leur objet. Que ce délai de la vision béatifique tourmente horriblement les âmes du purgatoire! Que leur état violent renferme de rigueur, d'ennui et de misère! Ah! il me semble que j'entends du fond de cet abîme une de ces âmes s'adresser au Seigneur, et lui dire : Grand Dieu! qui faisiez autrefois ma consolation par la douceur de vos grâces, jusqu'à quand ferez vous mon tourment par la privation de votre présence? Que sont devenues vos miséricordes? Votre main, qui m'a si souvent comblée de bénédictions et de faveurs, s'est-elle raccourcie? Avez-vous oublié, dans la fureur de votre colère et de votre indignation, que vous êtes mon Créateur, mon Rédempteur et mon Père? Hélas! toute votre tendresse pour moi semble avoir dégénéré en cruauté : *Mutatus es mihi in crudelem.* (Job, XXX, 21.) Jusqu'à quand ne vous verrai-je point? Ne savez-vous pas, ô mon Dieu, que cette privation est pour moi le plus terrible de tous les tourments? Ah! s'il m'était permis de rentrer dans le néant d'où je suis sortie, je ne serais pas un moment à faire ce triste choix; et je préférerais l'horreur d'un malheureux anéantissement aux rigueurs de votre absence : *Mutatus es mihi in crudelem.*

Un autre tourment des âmes du purgatoire, mes chers auditeurs, c'est le feu. En effet, il est juste que les ardeurs du feu purifient ce que les ardeurs de la charité n'ont point purifié. Il est juste que ces âmes négligentes expient par les rigueurs du feu ce qu'elles ont manqué d'expier par le mérite de la pénitence; et que, perdant dans ce feu l'impureté légère du péché, elles acquièrent un degré sublime de pureté et de perfection, *Feu*, dit saint Augustin, *plus douloureux que toutes les peines qu'on peut ou voir ou sentir ou même se représenter en ce monde!* Rappelez dans vos esprits, mes frères, les différents supplices que l'ingénieuse cruauté des tyrans a inventés pour ébranler la patience et pour faire démentir la foi des glorieux confesseurs de Jésus-Christ. Tous ces supplices unis ensemble ne sont rien en comparaison du feu du purgatoire. Quel tourment, mes chers auditeurs, d'être pénétré de flammes, et de flammes allumées par la colère d'un Dieu! Quoi! être dévoré par le

feu sans en être consumé, n'être nourri que de feu, n'être enveloppé que de feu : ne sont-ce pas là des circonstances qui nous saisissent de frayeur ? et pourrions-nous être tranquilles au souvenir d'un tel spectacle ?

Quand les juges de la terre ont condamné un criminel au supplice du feu : hélas ! nous frémissons sur ses tourments à venir ; et considérant ce bucher fatal qui le consumera bientôt, nous donnons toujours de la compassion et quelquefois des larmes à sa destinée. La grandeur de son crime ne nous empêche pas de nous attendrir. La nature ne peut que s'émouvoir sur le supplice qui lui est préparé, et ce serait être cruel que d'être alors insensible. A peine la flamme s'élève pour consumer ce malheureux, que nos voix répondent à ses cris ; et si le respect de la justice et des lois ne retenait en nous les mouvements de la pitié naturelle, nous irions l'arracher d'entre les flammes, ou plutôt nous lui donnerions le coup mortel pour lui faire perdre une vie qui ne sert qu'à prolonger son supplice ; et jugeant de la grandeur de ses douleurs par la violence de ses cris, l'horreur et la tristesse nous saisissent. Nous souffrons de le voir souffrir ; et nous regardons comme trop lente la flamme qui le dévore. Nos sens ne reprennent leur calme et leur liberté que lorsque la mort a rendu ce malheureux insensible, et que ses tourments ont fini en cessant de vivre.

Ah ! mes frères, il n'est point de proportion entre le feu naturel qui est exposé à nos yeux, et le feu miraculeux que la justice divine a allumé dans le purgatoire. Comment cela ? c'est que le Seigneur lui communique une fatale propriété que l'autre n'a pas ; car le feu naturel agit sur les corps sans agir sur les âmes. Mais le feu du purgatoire agit immédiatement sur les âmes ; et, par un effet admirable de la puissance de Dieu, ces substances spirituelles y sont tourmentées par un être corporel ; ce feu, dis-je, agit sur elles d'une activité non interrompue, et a par conséquent une force et une violence que nous ne saurions comprendre ; et voilà ce qui faisait dire à saint Augustin, que les âmes dégagées du corps sont tourmentées véritablement, quoique d'une manière miraculeuse, par un feu matériel. Prodige étonnant de justice ! Ces âmes sont comme le buisson que vit Moïse : elles brûlent sans être consumées ! Grand Dieu ! si vous chérissez encore ces âmes, pourquoi les tourmentez-vous ainsi ? Et comment peuvent-elles souffrir ainsi, puisque vous les chérissez encore ? Quoi ! des âmes qui doivent être vos épouses, et à qui vous avez déjà préparé des trônes dans votre royaume éternel, sont-elles donc la proie des flammes ? Et pouvez-vous considérer un tel spectacle sans répandre sur elles quelque consolation ? Oui, mes chers auditeurs, et jugez par là de la qualité de ces péchés que vous excusez tant, et qui composent presque toute votre conduite.

La justice divine a allumé des feux vengeurs pour les punir ; et si nous voulons parcourir les saintes Écritures, n'y verrons-nous pas que Dieu se plaît à exercer de grands châtiments contre les infidélités que nous appelons légères ? Tant il est vrai qu'il n'y en a pas même de légères par rapport à lui, et que tout ce qui l'offense lui est horrible.

Ici, une curiosité téméraire est punie de mort ; et les habitants de Bethsamès perdirent la vie parce qu'ils avaient osé regarder l'arche du Seigneur. Là, une indiscrette vanité de David cause à Israël une désolation déplorable ; et la contagion fit mourir depuis Dan jusqu'à Bersabée soixante-dix mille personnes. Ici, une désobéissance fait tomber Saül de son trône, et le Seigneur ne veut plus qu'il règne sur Israël, parce qu'il a épargné le roi des Améécites et les plus précieux troupeaux. Là, un mouvement de défiance coûta au législateur des Juifs la possession de la terre promise. Que dirai-je encore ? Ezéchias montre à des ambassadeurs étrangers les trésors qui étaient dans son palais ; et le Seigneur, en punition de sa vanité, lui fait annoncer par son prophète que ces mêmes trésors seront transportés un jour à Babylone. La femme de Lot est changée en statue de sel pour avoir jeté des regards vers Sodome. Oza meurt tout à coup pour avoir voulu soutenir l'arche qui chancelait. La sœur de Moïse est couverte de lèpre pour avoir murmuré contre lui. Zacharie perd l'usage de la parole parce qu'il n'a pas cru la nouvelle que l'ange lui annonçait. Ananie et Saphire sont frappés de mort pour avoir proféré un mensonge. Toutes ces circonstances, mes chers auditeurs, doivent nous apprendre que nous nous faisons souvent illusion à nous-mêmes, soit en regardant comme petits des péchés qui portent avec eux le caractère essentiel du crime, soit en nous imaginant que les fautes légères ne doivent causer aucune crainte : car puisque le Seigneur les punit horriblement sur la terre, qui est, pour ainsi dire, le théâtre de sa clémence et de sa bonté, quels n'en sont point les châtiments dans le purgatoire où il déploie contre elles ses vengeances ?

Dites-nous après cela, mes frères, que les fautes légères ne tirent point à conséquence, et qu'elles sont des privilèges innocents de la faiblesse humaine, ou des droits légitimes de la nature. Dites-nous encore que ces infidélités journalières portent avec elles leur excuse, et qu'elles ne doivent passer tout au plus que pour des fragilités que la corruption de l'homme rend nécessaires, et que la justice de Dieu ne trouve point par conséquent répréhensibles. Ah ! pour détruire ces funestes préjugés, sachez qu'après cette vie on payera au centuple les négligences d'ici-bas, dit saint Bernard. Jetez les yeux sur cet abîme où les âmes, pour qui j'implore aujourd'hui votre secours, souffrent non-seulement l'horrible peine de la privation de Dieu, mais encore le supplice du feu ! Que faites-vous donc, mes chers auditeurs,

lorsque vous commettez des infidélités légères? Vous amassez, selon l'expression de saint Paul, le bois et la paille qui entretiendront le feu qui vous tourmentera horriblement. Parlons sans figure : vous vous préparez par là des supplices aussi affreux dans leur idée qu'intolérables dans leur rigueur ! C'est donc avec raison, qu'à l'exemple de Judas Machabée, je vous exhorte à vous conserver sans péché, et à soulager les âmes des fidèles qui sont détenues dans le purgatoire ; je vais vous en apprendre les moyens dans ma dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

Je me flatte, mes frères, que, déjà sollicités par votre propre compassion pour les âmes du purgatoire, vous me demandez ce qu'il faut faire pour les délivrer de leurs peines. Je réponds d'abord à votre piété, et je dis, avec saint Chrysostome, que la prière, l'aumône et le saint sacrifice de la messe sont des moyens efficaces pour leur obtenir la possession de la gloire éternelle. Mais avant que de commencer, il est nécessaire de remarquer que les bonnes œuvres faites dans cette intention ne leur serviraient de rien, si celui qui les opère était lui-même dans l'état terrible du péché. Il n'en est pas ainsi du saint sacrifice de la messe. Son effet est indépendant des dispositions de l'homme, parce que ce n'est pas précisément l'homme qui le fait, c'est Jésus-Christ innocent qui l'offre ; et le mérite de ce prêtre saint et éternel vous répond de l'efficacité de l'offrande.

Cela supposé, je dis en premier lieu qu'un moyen pour soulager les âmes du purgatoire, c'est la prière ; et comme elle procure aux vivants les dons précieux de la grâce, elle peut procurer aux morts la délivrance de leurs tourments et la jouissance de la gloire. Judas Machabée prie de concert avec son armée, pour les Israélites qui avaient été tués dans la bataille, Ambroise prie pour l'âme de l'empereur, Augustin prie pour celle de sa mère ; et c'est la doctrine de l'Écriture et des Pères, que la prière peut délivrer de leurs péchés les âmes du purgatoire et leur accélérer, par conséquent, la béatitude éternelle. Sur ce principe, mes chers auditeurs, priez donc avec confiance pour elles, et elles prieront un jour pour vous. Allez aux pieds de nos autels ; que la voix de votre piété s'y fasse entendre, et qu'elle monte jusqu'au tabernacle de l'Agneau. Ecriez-vous dans les mouvements d'une juste compassion : Seigneur, cessez d'affliger ces âmes que vous devez couronner, donner-leur le repos éternel, et faites briller sur elles une lumière qui les console. Ne considérez pas cette multitude de faiblesses, de négligences et d'infidélités qu'elles ont commises ; considérez plutôt le sang que vous avez répandu sur la croix. Rappelez vos grandes miséricordes. Tirez, tirez ces âmes de cet abîme profond et ténébreux où elles gémissent, pour les faire asseoir sur des trônes dans votre gloire ; et qu'une récompense infinie succède à vos vœux et ri-

goureux châtiments ! Jusqu'à quand, ô mon Dieu, ô Père bienfaisant et charitable, serez-vous irrité contre vos enfants ? Vous vous êtes fait sentir à eux comme le vengeur de leurs infidélités ; faites-vous connaître à eux comme le rémunérateur de leurs vertus !

N'en doutez pas, mes chers auditeurs, Dieu, qui est fidèle dans ses paroles et qui a promis à la prière un succès effectif, ne rejettera point celles que vous ferez pour les morts ; c'est la doctrine du saint concile de Trente. « Nous croyons, dit-il, que les âmes du purgatoire sont soulagées par les suffrages des fidèles. Dieu attend pour les délivrer que vous lui fassiez une douce violence par vos prières, et que vous le contraigniez, si j'ose parler de la sorte, par vos instantes sollicitations. » Sur quoi il est essentiel de considérer que par là même vous plairez beaucoup à Dieu. Car qu'y a-t-il de plus doux aux yeux de Dieu que de hâter la délivrance de ces âmes, qu'il ne peut s'empêcher d'aimer et de punir tout ensemble ? Qu'y a-t-il de plus doux pour lui que de voir son bras vengeur arrêté, et sa clémence mise, pour ainsi dire, en liberté de distribuer des couronnes et d'assigner des trônes à ces âmes qui sont les précieuses conquêtes de sa grâce, et qui, à titre de récompense, doivent jouir de sa gloire ? Ah ! si, selon l'Évangile, il considère comme données à soi-même les aumônes qu'on fait aux pauvres, et à des pauvres quelquefois criminels, et par conséquent dans la voie de la damnation, avec quelle complaisance et avec quel plaisir ne doit-il pas considérer les suffrages qui servent à faire entrer plus tôt de saintes âmes dans le séjour de la gloire et de la paix ? Que vous plairez donc à Dieu, mes chers auditeurs, en priant pour les morts, puisqu'outre le mérite de vos prières dont Dieu vous tiendra compte à vous-mêmes, quoiqu'adressées uniquement à Dieu pour eux, vous aurez encore le mérite de la compassion la plus éclairée et la plus chrétienne ! En effet, si c'en est une que de briser les liens des captifs et de les soustraire à la tyrannie du mahométan, n'en est-ce pas une plus grande, que d'appliquer ses suffrages à la délivrance des âmes du purgatoire, et de changer leurs cris affreux et lamentables en des cris de bénédiction et d'allégresse ? Pourquoi ? parce qu'il n'y a point d'égalité entre les souffrances des chrétiens captifs et celles de nos frères morts ; et si nous contribuons par nos prières à leur soulagement et à leur délivrance, n'exercerons-nous point par là, en quelque sorte, le sublime ministère de rédempteurs, et ne remplirons-nous point par là, comme parle l'Apôtre, ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ ?

Sollicités par toutes ces considérations, mes chers auditeurs, serait-il bien vrai qu'il se trouvât encore parmi nous de ces cœurs aveugles et inhumains qui ne veulent prier tout au plus le Seigneur que pour eux-mêmes, et dont la piété est toujours oisive à l'égard des morts ? Serait-il bien vrai que

vous privassiez de vos suffrages ces âmes qui doivent vous être si chères par l'union qu'il y a entre vous et elles? Car la mort, en rompant les nœuds de la société civile, n'a pas détruit les liens de cette société spirituelle qui fait encore de vous et d'elles un même corps sous un même chef, qui est Jésus-Christ; et vous savez que l'alliance de la religion et de la grâce est beaucoup plus excellente que celle du sang et de la nature. Serait-il bien vrai que, par indifférence ou par oubli, vous ne priassiez point pour elles, et qu'insensibles à leurs tourments, vous gardassiez un silence injuste et cruel? Ah! ne les entendez-vous pas, ces âmes infortunées, solliciter vos suffrages et vous dire d'une voix lamentable ce que Joseph disait à l'échanson de Pharaon, pour le porter à agir pour lui auprès de ce prince : Souvenez-vous de nous! Que notre état vous touche de compassion, et qu'il vous fasse supplier le roi de nous tirer de cette prison où nous souffrons horriblement! *Memento mei, et facias mecum misericordiam ut suggeras Pharaoni, ut educat me de isto carcere.* (Gen., LX, 14.) O vous qui pouvez nous soulager, adressez-vous à Dieu; recourez à la grandeur de ses miséricordes pour lui faire oublier en notre faveur les droits de sa justice qui nous afflige. Sollicitez, priez, afin que vos prières deviennent notre délivrance. A peine jouirons-nous de l'immortalité bienheureuse, que nous agirons pour votre propre salut, et comme vous avez été en quelque manière nos libérateurs, nous serons vos intercesseurs et vos patrons. Nous demanderons à Dieu que sa vérité vous éclaire dans vos doutes, que ses onctions vous consolent dans vos malheurs, et que sa grâce vous aide dans vos tentations. Nous vous rendrons au centuple ce que vous nous prêterez. Priez donc pour nous par intérêt, si vous ne voulez point prier pour nous par compassion! En effet, mes chers auditeurs, quelle gratitude, ces âmes généreuses, que vos prières auront comme introduites de leur prison dans le paradis, ne consulteront-elles pas en votre faveur? N'emploieront-elles pas leur crédit pour vous auprès de Dieu, afin que vous, qui les aurez délivrées, ne périissiez point? Quel présage ne sera-ce donc point là pour votre salut, puisque votre salut leur sera toujours cher, et que leur intercession vous sera infailliblement assurée? Ecoutez-les donc, pour votre propre avantage et pour le leur, ces âmes, qui vous crient encore par ma bouche : Souvenez-vous de nous, ayez compassion de nous, priez pour nous! *Memento mei, etc.*

Un autre moyen pour soulager les âmes du purgatoire, c'est l'aumône. *Mettez votre pain et votre vin sur la sépulture du juste*, dit l'Écriture; c'est-à-dire, selon le sentiment de plusieurs docteurs, secourez les morts par les charités que vous pouvez accorder aux vivants. Rassasiez le famélique, donnez des vêtements au nu, répandez des consolations sur le prisonnier, soutenez le

droit de la veuve et de l'orphelin, et vos charités obtiendront de Dieu aux âmes de vos frères le bonheur et la paix. Le ciel s'ouvrira pour les recevoir, et la miséricorde que vous aurez exercée pour elles portera le Seigneur à l'exercer envers elles; car il faut croire, dit saint Augustin, que les aumônes qu'on fait pour les morts leur sont utiles, et c'est même la déclaration expresse du concile de Trente.

Sur ce principe, mes chers auditeurs, nous devrions donc faire des aumônes pour leur procurer par là un soulagement effectif. Mais hélas! disons-le à notre honte : nos soins se bornent à une pompe funèbre; et le souvenir de leur mort finit presque avec le son des cloches : *Periit memoria eorum cum sonitu.* (Psal. IX, 8.) Quelques frais lugubres que la vanité prescrit pour honorer leur sépulture, quelques larmes de tendresse que la nature fait répandre, quelques regrets courts et superficiels, quelques cris qu'on pousse autant par politique que par douleur, composent presque toute notre reconnaissance. Est-ce donc là, mes chers auditeurs, ce que vos frères morts vous demandent? Ces larmes, que vous répandez sur leur tombeau, sont-elles donc capables de ralentir l'ardeur du feu qui les tourmente? Ces cris, que vous donnez à la douleur de les avoir perdus, peuvent-ils donc calmer les cris affreux et horribles qu'ils poussent dans la violence de leurs supplices? Ces pompes funèbres, que vous ordonnez, et qui sont moins les marques de votre tristesse que de votre orgueil, servent-elles donc à expier les fragilités et les négligences, qui les ont précipités dans l'abîme affreux où ils souffrent? Ah! ne vous y trompez pas, mes frères : vos larmes, vos cris, vos dépenses lugubres leur sont inutiles. Voulez-vous les soulager? Faites, du retranchement ou du moins de la diminution des pompes funèbres la matière de vos aumônes. Attachez-vous plutôt à revêtir les membres de Jésus-Christ que les murs de nos églises. Occupez-vous plutôt à arrêter par vos largesses les larmes de l'indigent, qu'à faire couler les vôtres. Bannissez la tristesse et l'ostentation, puisque la tristesse et l'ostentation sont stériles pour les morts; et exercez la charité, puisque la charité peut les délivrer de leurs peines.

Ce n'est pas, mes frères, que j'improove par là ces larmes de tendresse que la nature ou l'amitié demandent, ni que je condamne ces dépenses et ces soins funèbres, qu'on ne saurait omettre sans blesser le devoir et la bienséance : à Dieu ne plaise! Je sais que le Saint-Esprit dans ses Écritures nous exhorte à pleurer les morts, et qu'on ne doit rien oublier pour procurer une honnête sépulture aux morts. Les frais qu'on fait pour eux, et où l'excès et l'ostentation n'ont point de part, sont toujours louables. Mais ce que je condamne, mes chers auditeurs, c'est qu'on s'arrête à l'inutile, et qu'on laisse en arrière le principal et l'essentiel. Ce que je

condamne : ce sont les mouvements excessifs d'une tristesse qui ne sert à rien ; c'est la trop grande magnificence d'un convoi, qui dans le fond ne contribue tout au plus qu'à donner au triomphe de la mort un nouvel éclat, et à flatter en même temps l'orgueil et la douleur des vivants ; et voilà précisément le double motif qu'ils se proposent dans les pompes funèbres : la satisfaction de leur vanité et le soulagement de leur tristesse ; c'est ce qui a fait dire à saint Augustin que les magnifiques obsèques consolent les vivants sans profiter aux morts : *Solatia vivorum non subsidia mortuorum*. Ce n'est donc pas là, mes chers auditeurs, ce qu'ils vous demandent. Ils vous demandent des soins utiles, et non pas une reconnaissance mal entendue et incapable de les secourir. Car encore un coup : que leur sert cette magnificence déplacée qu'on fait éclater dans leurs funérailles ? Que leur sert cette douleur excessive qui se répand en pleurs et en soupirs, et qui ne veut pas se consoler ? Ce qu'ils vous demandent, c'est que vous assistiez les pauvres, afin que Dieu les assiste eux-mêmes, et les introduise pour toujours dans son royaume. Ce qu'ils vous demandent, c'est que la cupidité ne vous fasse pas retenir cet argent qu'une prudente charité leur a fait destiner pour les pauvres ; car il n'arrive que trop souvent, mes chers auditeurs, qu'on ne se met point en peine d'exécuter les volontés des morts quand elles paraissent onéreuses ; et que, bien loin de les accomplir, on n'oublie rien pour les éluder. Grand Dieu ! confondez cette barbare cruauté qui ne veut point satisfaire aux pieuses intentions des morts ! ne permettez pas que ce qu'ils ont destiné aux offices et aux fonctions de la charité serve à l'entretien de la passion ; et que ce qui doit être la nourriture de l'indigent soit la proie du voluptueux ou de l'avare ! Levez-vous, et jugez vous-même leur cause ; et puisque leurs pauvres âmes ne peuvent pas se faire entendre, faites-vous entendre pour elles ! Je me trompe, héritiers avides et cruels ! Leur voix est assez forte pour aller jusqu'à vous ! Entendez-les, ces âmes, qui vous disent ce que Job disait autrefois à ses amis : Pourquoi vous joignez-vous à Dieu pour nous persécuter ? *Quare persequimini me sicut Deus ?* (Job, XIX, 22.) Soyez donc sensibles à ce reproche, usurpateurs sacrilèges, à qui je parle ! Ne vous contentez pas même de remettre aux pauvres les dépôts précieux que les morts vous ont confiés, consacrez encore quelque portion de vos biens au soulagement de leurs âmes ; et pour rendre vos aumônes plus efficaces, ajoutez-y la mortification ; ou plutôt, pratiquez la mortification pour redoubler par là vos aumônes, et pour consacrer à la charité ce que vous aurez retranché à vos plaisirs. Faites pénitence pour les morts, comme David la fit autrefois pour Saül et pour Jonathas ; et que votre propre sanctification devienne ainsi leur avantage, selon l'expression de l'Écri-

ture : *Pro eis ego sanctifico meipsum.* (Joan., XVII, 19.)

Enfin il nous reste, pour les soulager, le saint sacrifice de la messe. En effet, mes chers auditeurs, si Juas Machabée crut que les sacrifices de Jérusalem pouvaient être utiles aux morts, à combien plus forte raison devons-nous croire que le saint sacrifice de la messe leur est profitable et avantageux ; car quelle différence n'y a-t-il pas entre les sacrifices de l'ancienne Loi et celui de la nouvelle ? De là vient que l'Eglise enjoint à ses ministres de l'offrir pour les vivants et pour les morts, afin que le même sang, qui a été le prix de la redemption de tous les hommes, soit le prix de la délivrance de plusieurs ; et saint Chrysostome parle de la sorte : *Ce n'est pas en vain, dit-il, que nous nous souvenons des morts dans la célébration des divins mystères ; car si les sacrifices que Job offrait à Dieu pour ses enfants les purifiaient, peut-on douter, reprend le même Père, que, lorsque nous offrons à Dieu le saint sacrifice pour les morts, ils n'en reçoivent de la consolation ?* Nous apprenons même du concile de Trente, mes chers auditeurs, qu'il n'est rien de plus efficace, pour fléchir en leur faveur la justice divine, que ce sacrifice divin. Ah ! si l'effusion du sang des victimes de la Loi procurait à Israël des grâces temporelles, le sang de Jésus-Christ même offert sur nos autels, et dont la voix monte et pénètre jusqu'à dans les cieux, ne produit-il donc pas la délivrance de ces âmes pour qui je parle ? Nous le savons, ô mon Dieu, que cet auguste sacrifice s'oppose au cours de votre justice, et qu'il vous ramène à des sentiments de clémence, et que, comme il obtient aux vivants des grâces de conversion et de pénitence, il obtient aux morts des grâces de consolation et de paix. L'Agneau, qui crie miséricorde sur nos autels pour les âmes du purgatoire, vous désarme, vous fléchit, vous apaise ; et ses cris tendres et charitables frappant, pour ainsi dire, aux portes de cette obscure prison, elle s'ouvre alors comme d'elle-même pour en laisser sortir les âmes qu'elle détenait ! c'est à cause de ce sacrifice que vous abrégez en leur faveur ces années d'expiation et de tourment, que votre justice voulait exiger d'elles pour la satisfaction de ses propres droits, et pour le paiement de leurs dettes.

Sur ce principe, mes chers auditeurs, de quelle cruelle et monstrueuse indifférence ne seriez-vous donc point coupables, si vous n'agissiez pas pour obtenir, des sacrés ministres, l'oblation du saint sacrifice pour les morts, surtout pour les morts qui vous étaient unis par les liens du sang ou de l'amitié ? Quoi ! Refuseriez-vous à l'âme de vos parents, de vos bienfaiteurs et de vos amis, ce secours si facile et si important ? Seriez-vous assez durs et assez ingrats, pour en priver l'âme de votre père et de votre mère qui vous ont tant aimés, qui ne sont peut-être tourmentés que parce qu'ils vous ont trop aimés, et qui vous ont laissé,

pour héritage, non-seulement une honnête portion de bien, mais encore l'exemple d'une sainte vie? Seriez-vous assez indifférents, pour ne pas l'accorder, ce secours, à l'âme de tant d'autres qui vous honoraient de leur amitié, qui vous ont rendu si souvent des services essentiels, et qui par leur crédit vous ont peut-être ouvert, ou du moins ont tâché de vous ouvrir les voies de la fortune? Serait-ce donc là le sentiment d'un bon cœur? et quand même la religion ne vous inspirerait pas de faire offrir pour eux le saint sacrifice, la nature seule ne devrait-elle pas vous porter à répondre à leur amitié et à leurs bienfaits par ce tribut de gratitude et de compassion? Quoi! Peut-on oublier l'âme de ses parents et de ses amis, sans avoir renoncé aux sentiments de l'humanité et de la reconnaissance, ou plutôt, sans avoir contracté toute la dureté d'un naturel barbare?

Cependant, qui le croirait? Bien loin de faire sacrifier pour eux à l'autel, on empêche même quelquefois qu'on ne sacrifie pour eux à l'autel; je m'explique. Il y a des chrétiens mourants qui laissent à l'Eglise un certain fonds afin de s'assurer par là une perpétuité d'oblations et de prières pour le repos de leur âme; mais à peine leur a-t-on fermé les yeux, à peine le jour de leur sépulture s'est-il écoulé, que leurs héritiers, uniquement occupés à se partager leur succession, se récrient sur tout ce qui va à la diminuer. Leur avarice se plaint et murmure avec éclat contre les pieuses fondations que la sagesse de leurs bienfaiteurs mourants a établies; et bien loin de les considérer, ces fondations, comme de précieux trésors, ils ne les regardent tout au plus que comme des impôts onéreux, dont ils cherchent à s'exempter; et s'ils ne peuvent point en obtenir la décharge, ils en diffèrent du moins le paiement. N'est-ce pas là ce qu'on a vu, et ce qu'on voit encore aujourd'hui? Serait-il bien difficile de trouver dans notre siècle de ces héritiers injustes et cruels, qui retardent et qui disputent même l'accomplissement des pieuses volontés de leurs bienfaiteurs; et qui aiment mieux priver leurs âmes de l'oblation du saint sacrifice, que de se priver eux-mêmes d'un bien sacré qui ne leur appartient pas, et qui seul est capable de dévorer, pour ainsi dire, toute leur fortune?

Déplorons une si injuste conduite, mes chers auditeurs; et n'oublions rien pour procurer aux morts cette paix ineffable et éternelle qui est l'unique objet de leurs désirs. Ah! ne laissons point sans secours ces pieux fidèles qui sont tombés entre les mains du Dieu vivant! Tâchons de les conduire à l'immortalité bienheureuse, tantôt par le saint sacrifice, tantôt par l'aumône, et tantôt par la prière. Grand Dieu! nous commençons dès à présent de vous prier avec eux et pour eux! *De profundis clamavi ad te, Domine; Domine, exaudi vocem meam.* (Psal. CXXIX, 1.) Seigneur, dont la main redoutable nous a

précipités dans l'abîme affreux où nous sommes, nous osons vous adresser nos cris, afin que vous vous en laissiez toucher. Jetez les yeux de votre miséricorde sur ce lieu terrible de votre justice. Que notre voix aille jusqu'à vous malgré la profondeur de l'abîme où nous souffrons tant de maux! *Fiant aures tuæ intendentes in vocem deprecationis meæ.* (Psal. CXXIX, 2.) Nous ne cessons point de crier vers vous. Prêtez donc l'oreille à nos cris redoublés, afin qu'ayant pitié de notre état, vous nous fassiez entrer dans votre gloire. *Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit?* (Psal. CXXIX, 3.) Ah! Seigneur, si vous pesez nos fragilités et nos négligences dans la balance de votre équité, vos jugements redoutables nous accableront, et nous ne commencerons de régner avec vous qu'à la fin des siècles. Si votre miséricorde ne nous défend point contre votre justice, que notre exil sera long! Nos dettes sont grandes et presque sans nombre: soyez indulgent jusqu'à nous les remettre et à les oublier pour toujours, puisque nous sommes incapables de les acquitter: *Quia apud te propitiatio est, et propter legem tuam sustinui te, Domine.* (Psal. CXXIX, 4.) Votre bonté fait uniquement notre confiance, et à mesure que la multitude de nos infidélités nous effraye, la grandeur de vos miséricordes nous rassure: *Sustinuit anima mea in verbo ejus, speravit anima mea in Domino.* (Ibid.) L'espérance que nous avons, Seigneur, ne sera point confondue, parce qu'elle est appuyée sur l'infailibilité de votre parole; et il nous semble déjà que vous tendez vers nous votre main bienfaisante, pour nous conduire dans ce séjour délicieux, où l'on a le bonheur de vous voir face à face et de vous aimer: *A custodia matutina usque ad noctem speret Israel in Domino.* (Psal. CXXIX, 6.) Israël affligé espère toujours en vous. Depuis l'aube du jour jusqu'à la nuit, il repasse dans la violence même de ses tourments les motifs de son espérance. Malgré le feu qui le pénètre pour le purifier, il pense à ces couronnes immortelles que vous lui avez destinées; et il se persuade à tout moment que le ciel va s'ouvrir en sa faveur: *Quia apud Dominum misericordia et copiosa apud eum redemptio.* (Psal. CXXIX, 7.) Parce qu'il n'ignore pas, Seigneur, que la miséricorde est inséparable de votre être, et que vous vous plaisez à pardonner. *Et ipse redimet Israel ex omnibus iniquitatibus ejus.* (Psal. CXXIX, 8.) Oui, grand Dieu! Vous nous délivrerez de toutes nos iniquités, et par conséquent des tourments affreux qui nous affligent! Vous vous laisserez fléchir en ce jour par les aumônes et par les mortifications de tant de fidèles, par les suffrages de l'Eglise, mais surtout par la victime sans tache qu'on immole aujourd'hui pour nous dans toutes les parties de l'univers. Elle apaisera sans doute votre colère, et elle nous fera participer à votre gloire éternelle! Je vous la souhaite, mes frères, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

SERMON VIII.

POUR UNE VÊTURE RELIGIEUSE.

Prêché dans l'église de l'abbaye de Montmartre, en l'année 1734.

Egredere de terra tua, et de cognatione tua, et de domo patris tui; et veni in terram quam monstrabo tibi. (Gen., XII.)

Sortez de votre pays et de votre parenté, et de la maison de votre père; et venez dans la terre que je vous montrerai.

MADAME (1),

C'est ainsi que le Seigneur parla autrefois à Abraham pour lui faire quitter le séjour de sa propre patrie et pour l'introduire dans une terre où coulaient abondamment le lait et le miel, et qui, également fertile et agréable, était une des plus aimables contrées de l'univers. Cet homme fut docile à la voix qui l'appelait, et sans écouter les raisons de la chair et du sang, il sort de la maison paternelle, et abandonnant en même temps ses biens, ses parents et ses amis, il va habiter une contrée étrangère, au gré de Dieu qui l'y conduit. Ces traits, ma chère sœur, ne vous retracent-ils pas fidèlement la grâce de votre vocation et la promptitude de votre obéissance? Car, avouez-le avec moi, ce que Dieu dit à Abraham par une condescendance de sa bonté, ne vous l'a-t-il pas dit à vous-même par un choix de sa gratuite miséricorde? Oui, sans doute, et l'Époux céleste, pour accomplir ses desseins éternels sur vous, vous a tenu ce langage : Renoncez à ce monde perfide, qui ne fait que des coupables et des malheureux, pour vous attacher éternellement à moi, qui fais les saints et les heureux tout ensemble; sortez de cette terre maudite qui ne produit que des ronces et des poisons, et venez demeurer dans une contrée de bénédiction qui produit des fruits abondants et délicieux : *Egredere de terra tua*, etc.

Rendez ici des grâces immortelles à Jésus-Christ, ma chère sœur, puisque, comme ce fut par la foi qu'Abraham obéit, c'est aussi par la foi que vous avez obéi à votre tour! Car qu'est-ce que la victoire que vous avez remportée sur le monde, sinon la victoire de la foi même? dit un apôtre; foi qui, en vous découvrant les dangers du monde, vous l'a fait abandonner courageusement; et si, par l'habit que vous portez, vous paraissez encore tenir à lui, Dieu, qui pénètre le secret des cœurs, voit avec complaisance dans le vôtre que vous y avez renoncé. Déjà il vous tarde de le quitter, cet habit du siècle, pour vous revêtir d'un vêtement de salut et d'un habit de justice, selon les termes d'un prophète, je veux dire de l'habit de la religion. Déjà vous détestez, comme la vertueuse Esther, ces ornements mondains qui sont sur votre tête, et si une sage bienséance ne vous retenait, vous les fouleriez maintenant sous vos pieds; ornements dont vous n'avez permis qu'on vous chargeât que parce que vous ne les avez tout au plus considérés

que comme ces couronnes de fleurs dont on décorait autrefois les victimes destinées à être bientôt immolées sur l'autel; ornements que vous n'auriez pas pu vous résoudre à porter, si vous n'eussiez auparavant conçu le dessein de vous en dépouiller solennellement et d'en dresser un trophée au Dieu immortel à qui seul vous cherchez à plaire. Déjà vous voudriez pouvoir consommer votre sacrifice, et vous vous plaignez intérieurement de ce temps d'épreuve et de noviciat que la religion exige de vous avant que de vous accorder le titre glorieux d'épouse de Jésus-Christ. Que ce temps vous paraîtra long, ma chère sœur, à vous, qui êtes pleinement convaincue qu'on ne saurait se sacrifier trop tôt à Dieu, et qu'en honorant ainsi son domaine universel, on s'attire ses bénédictions et ses grâces. Mais pour vous faire connaître tout le prix et tous les avantages de votre vocation, je n'ai qu'à vous représenter : les motifs qui doivent vous engager à quitter solennellement le monde : *Egredere de terra tua*; les motifs qui doivent vous solliciter à entrer dans l'état religieux : *Et veni in terram quam monstrabo tibi*. Implorons le secours du ciel par l'entremise de la Reine des vierges : *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

MADAME,

N'attendez pas, ma chère sœur, que je vienne amuser votre attention par le récit des vanités et des pompes passagères du siècle. Un spectacle mondain ne convient pas à une cérémonie de religion, et malheur à moi si, oubliant les justes égards que je dois à mon ministère, je m'attachais à vous faire des portraits profanes, moi qui suis destiné à vous instruire par un discours chrétien et évangélique! Me siérait-il bien, dans le temps même que vous allez briser l'idole du siècle, de vous la représenter dans tout son éclat? La religion justement indignée s'élèverait contre moi et me dirait : Pourquoi, dans cet asile sacré où je suis depuis longtemps réverée, viens-tu inquiéter par un discours profane et séculier la piété de ces vierges qui t'écoutent? Renferme-toi dans les bornes de ton ministère, et parle-leur aussi saintement qu'elles vivent. C'est ce que je tâcherai d'observer, ma chère sœur. Le profane n'aura aucune part dans ce discours, et ma bouche ne servira point d'organe à Babylone pour faire entendre son langage aux filles de Sion qui le détestent.

Trois choses, selon la remarque des Pères de l'Eglise, distinguent essentiellement le monde d'avec l'état religieux : un caractère d'erreur et d'illusion, un caractère de corruption et de malice, un caractère de misère. Par le premier le monde obscurcit et aveugle notre esprit, par le second il corrompt notre innocence, par le troisième il nous ravit notre bonheur, et voilà, ma chère sœur, les

(1) Madame de Larochehoucauld, abbesse de Montmartre.

motifs pressants qui doivent vous porter à renoncer au siècle et à tout ce qui est dans le siècle.

Je dis donc d'abord qu'un caractère de ce monde est un caractère d'erreur et d'illusion, et de là vient que l'apôtre saint Paul, écrivant aux Colossiens, leur donnait cet avis salutaire : *Prenez garde que personne ne vous séduise par des raisonnements vains et trompeurs, selon la tradition des hommes, selon les principes du monde, et non selon Jésus-Christ.* Comme s'il leur eût dit : Ce monde est un maître ignorant et aveugle qui ne débite que des mensonges. Les leçons qu'il donne ne sont tout au plus que des erreurs qui flattent le penchant de la nature. Gardez-vous donc bien de l'écouter. La moindre déférence à ses maximes serait pour vous un égarement déplorable, puisque, le croire et être séduit, ce n'est qu'une même chose. En effet, ma chère sœur, à considérer cette foule d'erreurs qui se sont établies dans le monde, et que le monde regarde et publie comme ses propres lois, on dirait ou que l'Evangile de Jésus-Christ lui est inconnu, ou que Jésus-Christ lui a permis de rejeter l'Evangile. Pour en convenir, vous n'avez qu'à considérer avec moi que le monde regarde la volupté comme une satisfaction légitime, l'ambition comme un louable empressément à se tirer de la foule, la vengeance comme une grandeur d'âme, l'avarice comme une précaution nécessaire, le luxe comme une bienséance de l'âge ou comme un privilège de la condition et de la naissance, l'assiduité aux spectacles comme un honnête amusement pour occuper une oisiveté qui est à charge, le jeu, le grand jeu comme un lien légitime de la société, et comme un exercice permis et propre à consumer ce fonds de loisir et d'inutilité de vie qui reste à la plupart des personnes du siècle.

Que ne pourrais-je pas encore ajouter, ma chère sœur, pour vous convaincre des erreurs du monde ? Oui, le monde, qui, par inclination et par intérêt, excuse et approuve si aisément les dérèglements et les faiblesses, ose condamner les vertus mêmes. Selon lui, le goût de la retraite n'est qu'une humeur sauvage et capricieuse ; la méditation des vérités éternelles qu'une pratique qui ne convient tout au plus qu'à des âmes spécialement consacrées à Dieu ; le pardon des injures qu'une bassesse de cœur qui déshonore et une ignorance grossière de ses propres intérêts ; la mortification des sens qu'une contrainte mal entendue ; la foi qu'une simplicité de nos pères. Voilà comment le monde pense, voilà comment il parle, et c'est en cela même, dit l'apôtre saint Jean, que nous connaissons l'esprit d'erreur qui le domine : *In hoc cognoscimus spiritum erroris.* (1 Joan., IV, 6.) Je sais, ô mon Dieu, que vous perdrez, c'est-à-dire que vous condamnerez tous ces hommes mondains qui parlent le langage du mensonge ! Mais ceux qui les fréquentent et qui les écoutent ne courent-ils pas un grand

risque de se perdre avec eux ? Est-il aisé de conserver le goût de la vérité dans une région où le mensonge passe pour la vérité même ?

Qu'on est donc sage, ma chère sœur, lorsqu'on s'éloigne de ce monde, de peur de goûter un jour ses fatales erreurs ! peut-on fuir trop tôt un ennemi qui cherche toujours à tromper, et dont le langage est d'autant plus propre à séduire l'esprit, qu'il flatte naturellement le cœur ? C'est sur ce principe, vierge prudente et éclairée, que vous avez pris le dessein de renoncer au monde pour vous sacrifier à Jésus-Christ. Persuadée que la victime qui s'approche lentement de l'autel, et qui tremble à la vue du glaive qui doit la frapper, n'est pas si agréable au Seigneur que celle qui court pour hâter le moment de son sacrifice, rien n'a été capable de vous retenir. Votre inclination pour l'état religieux s'est accrue par les efforts qu'on a employés pour en diminuer ou pour en suspendre la ferveur. La tendresse même de vos parents et l'espérance d'un établissement heureux selon le monde n'ont été que de faibles liens que la grâce vous a fait rompre. Cet esprit de douceur que le ciel vous a confié, cette délicatesse de raison qui a contribué plusieurs fois au plaisir d'une honnête société, ce fonds de qualités naturelles que le monde estime et que le monde recherche : tout cela ne sert que d'ornement à votre sacrifice, bien loin de vous en avoir éloignée. Plus vous étiez chère au siècle, plus vous avez voulu déplaire au siècle par le noble et courageux mépris que vous en avez fait. Mais ne vous en glorifiez pas, ma chère sœur : c'est Dieu lui-même, qui, avant pitié de votre jeunesse, comme parle l'Écriture, s'est souvenu de vous, et qui vous a retirée du monde pour ne pas vous laisser séduire par le monde : *Recordatus sum tui, miserans adolescentiam tuam.* (Jerem., II, 2.) Il est vrai que les principes de la religion que vous aviez appris dès l'enfance et que vous avez comme sucés avec le lait, les préjugés d'une éducation toute chrétienne, l'amour de la vérité que la grâce a gravé profondément dans votre cœur, le goût des lois et des maximes de Jésus-Christ, vous auraient défendue pour quelque temps contre la doctrine corrompue du monde, qui n'est, à parler précisément, que le système du cœur humain livré à ses propres passions. Mais, hélas ! ma chère sœur, la jeunesse est cet âge si faible et si pitoyable qu'il attire la compassion d'un Dieu ! Âge dangereux où l'on reçoit presque sans y penser la morale du monde. Pourquoi ? parce qu'alors on ne connaît pas le monde tel qu'il est, et qu'on n'est pas soi-même tel qu'on devrait être, c'est-à-dire précautionné et toujours en garde contre cet agréable imposteur, qui n'oublie rien pour donner à ses mensonges les couleurs de la vérité, et qui, à force de semer ses erreurs, vient enfin à les faire recevoir, sans qu'on se mette en peine de les rejeter et de s'en défendre.

L'expérience de tant de jeunes personnes de l'un et de l'autre sexe en est une preuve incontestable. Car, combien n'en a-t-on pas vu, et combien n'en voit-on pas encore aujourd'hui, qui, élevées d'abord dans la science de la religion de Jésus-Christ, et suffisamment instruites des lois évangéliques, ont démenti peu après leur éducation, en adoptant les maximes pernicieuses du siècle? De toutes les règles de conduite qu'on leur avait apprises avec soin, il ne leur est resté que le malheur ou plutôt le crime de les avoir oubliées. Elles avaient commencé par se nourrir de la substance des vérités du salut, et elles ont ensuite reçu le poison des erreurs mondaines. Il était donc bien à craindre pour vous, ma chère sœur, qu'en demeurant dans le monde vous ne pensassiez un jour comme le monde, et que, malgré le secours de l'éducation qu'on vous avait donnée, l'attachement à la vérité ne cédât en vous à l'attrait des erreurs séculières. Mais Dieu a consulté à votre égard ses plus grandes miséricordes, et pour vous préserver de ce danger inséparable de la jeunesse, il vous a communiqué le goût de la vie religieuse. Il vous a destinée pour son épouse, vous qui seriez peut-être devenue la victime des erreurs du monde, et pour redoubler votre reconnaissance à son égard, n'oubliez jamais qu'il ne vous a spécialement choisie que parce qu'il vous a plus aimée.

Une autre fatale propriété de ce monde, ma chère sœur, c'est de corrompre et de faire périr l'innocence. En effet, qu'est-ce que ce monde qu'on chérit tant? C'est un ennemi d'autant plus terrible qu'il tue sans qu'on s'en aperçoive. C'est un perfide qui ne sème des fleurs sur nos pas que pour nous faire donner dans les pièges qu'il nous a tendus. C'est ce roi d'Égypte qui ne veut pas permettre à ses esclaves de servir le Seigneur qui les a créés. C'est cette ville tumultueuse, où l'épouse des cantiques cherche vainement son époux. C'est une région malheureuse où paraissent de nouveaux crimes sans que les anciens soient détruits, dit Salvien; où l'on se laisse insensiblement corrompre par la contagion des exemples, où le libertinage érigé en loi ou plutôt en dominateur voit grossir tous les jours le nombre de ses partisans, où il ne reste presque à l'âme fidèle que le triste souvenir de l'avoir été, où la plus exacte pudeur se familiarise enfin avec le désordre, et où les vices les plus grossiers deviennent peu à peu les habitudes de ceux-là mêmes que des infidélités légères auraient auparavant alarmés. En un mot, ce monde est une terre fatale où il est bien difficile de ne pas périr.

Mais si cela est, me diront les gens du siècle, il faut donc pour se sauver abandonner entièrement le monde et se consacrer à la religion. O vous, que l'amitié ou la bien-séance ont conduits en ce lieu pour être les spectateurs d'un sacrifice volontaire, plutôt à Dieu qu'à l'exemple de cette vierge, qui vous a assemblés, vous eussiez assez de

courage pour quitter le siècle! mais il n'est pas donné à tous de comprendre et de faire une telle démarche. *Que chacun demeure dans sa vocation*, dit saint Paul, *sans oublier néanmoins qu'il est essentiel et important*, reprend le même apôtre, *que ceux qui usent de ce monde, en usent comme n'en usant pas*; c'est-à-dire qu'ils vivent dans le monde sans avoir l'esprit du monde, sans se laisser éblouir par l'éclat du monde, sans participer à la corruption et au libertinage du monde: *Reliquum est, ut... qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur.* (I Cor., VII, 29.) Demeurez, si vous voulez, dans le monde, puisque vous pouvez vous sanctifier dans le monde, et être en quelque sorte solitaires dans le monde; car, remarquez bien ceci: comme il y a une solitude de lieu qui consiste à s'éloigner du monde, il y a une solitude de cœur qui consiste dans le détachement du monde, détachement, qui, par les vœux du baptême, est un devoir général et indispensable; et comme vous êtes dans le monde par profession et par état, vous devez en être toujours séparés d'affection et de désir. N'oubliez jamais que, quoiqu'il vous soit permis de demeurer dans le monde, il vous est expressément défendu de l'aimer, que l'amour qu'on lui porte est une infidélité qu'on commet à l'égard de Dieu, et que votre cœur étant une victime qu'il s'est réservée tout entière, vous devez, par conséquent, la lui offrir sans partage. *Reliquum est, etc.*

Je le répète, mes chers auditeurs, pour votre consolation et pour la mienne, il n'est pas impossible d'être fidèle à Dieu dans le monde, au milieu même des scandales et des tentations du monde. Joseph résiste aux poursuites de l'épouse de Putiphar. Susanne se roidit et crie contre deux vieillards qui voulaient la corrompre. Judith possède toute sa sagesse dans les pavillons d'Holopherne. Il y a des justes qui voient le torrent du monde sans s'y abandonner. Confondus et mêlés avec les Égyptiens, ils conservent les mœurs des Israélites; et quoiqu'ils n'aient souvent devant les yeux d'autres modèles que l'ambition, l'injustice et la mollesse, ils se préservent par la grâce du crime d'une malheureuse imitation. Mais, après tout, il n'est pas moins vrai de dire que le monde est une mer fameuse par une infinité de naufrages.

En effet, ma chère sœur, dans le monde, les dangers naissent, pour ainsi dire, sous les pas; et les chutes qu'on y fait sont d'autant plus fréquentes, qu'on ne se défie point de sa propre faiblesse. Une visite de bienséance est souvent la source d'un attachement criminel. Une promenade qu'on s'est permise sans autre dessein que celui de charmer l'ennui devient funeste; et la rencontre fortuite qu'on y fait d'une beauté séduit et engage le cœur. Une conversation que l'occasion avait amenée, et qui n'avait d'abord commencé qu'au gré de la sagesse et de la charité, le langage libertin ou médisant la finit. Dans le monde, la

vanité conseille le luxe, et la richesse le fait éclater. La délicatesse et l'abondance des repas appesantissent l'esprit et font perdre le goût des choses célestes. L'attrait des objets allume un feu impudique dans le cœur de ceux qui les regardent ; et pour dire tout en un mot, dans le monde, les occasions du péché s'offrent sans cesse, et la vertu, qui n'y périt point, est une espèce de prodige !

Heureuses donc ces âmes qui les évitent, ces occasions, par la fuite, et qui, craignant pour leur innocence, vont la porter dans des solitudes religieuses, pour l'y mettre en sûreté à l'ombre du sanctuaire et de l'autel ; qui, pleinement persuadées qu'il est toujours bien difficile d'allier la modération chrétienne avec la présence des objets capables de la faire perdre, se séparent du monde par état, dont elles sont déjà séparées de cœur ; et qui joignent ainsi au mérite de la sainteté la prudence de la retraite ! Telle a été votre conduite, ma chère sœur. Vous l'avez vu, ce monde corrupteur et infidèle ; et vous l'avez fui. Ses dangers vous ont alarmée ; et la grâce, qui vous les a fait connaître pleinement, vous les a fait éviter. Comme la sagesse est un trésor renfermé dans des vases de terre, selon l'expression de l'Apôtre, vous ne vous êtes point flattée d'être en sûreté parmi une multitude d'écueils. Demeurer eucore dans le monde et y périr bientôt, tout cela ne vous a paru presque qu'une même chose. Vous avez considéré ses douceurs comme le poison de l'innocence, comme ce funeste lait qui fut présenté autrefois par Jabel à Sisara, et qui, l'ayant plongé peu après dans un profond sommeil, occasionna ensuite sa mort. Vous avez cru, qu'il vous serait presque impossible de conserver votre innocence dans le sein de la corruption même ; et le ciel, s'intéressant pour votre salut, vous a fait trouver dans une fuite prudente et généreuse le mérite de la victoire.

Ah ! c'est ici, ma chère sœur, que vous devez vous écrier avec un Prophète : *Ecou-
tez, ô vous qui craignez Dieu, écoutez les
grandes miséricordes qu'il a bien voulu me
faire !* Il m'a délivrée de ce monde, dont le caractère propre et essentiel c'est d'enlever les âmes à la grâce, pour les précipiter dans l'abîme de la perdition ; de ce monde, où les occasions du péché sont ordinairement suivies du péché même ; de ce monde où les passions règnent avec tant d'empire, où l'avarice s'occupe sans cesse à amasser de vains trésors, où l'ambition s'empresse et s'agite pour obtenir de la faveur des places qu'elle ne mérite point, et où la mollesse se permet des satisfactions indignes ; de ce monde, qui est le royaume du démon, le séjour d'une corruption déclarée, et le fatal écueil de l'innocence ; de ce monde, où les amitiés dégénèrent ordinairement en commerces scandaleux, la dévotion en hypocrisie, quelquefois même en libertinage, la foi en athéisme de cœur ; de ce monde, dont les exemples sont des corruptions, et les plai-

sirs des poisons mortels ; de ce monde, à qui il est si rare de résister, parce que les attaques qu'il livre sont autant de douceurs apparentes qu'il offre à la cupidité. Hélas ! ce Dieu miséricordieux, qui m'en a séparée, aurait pu m'y laisser comme tant d'autres ! Qu'ai-je donc fait pour lui ? Que n'a-t-il pas fait pour moi ? Il a vu qu'il y avait tout à craindre pour mon salut au milieu d'un siècle pervers et corrompu, et il m'a conduite à côté de son sanctuaire. Mais quelles actions de grâces lui rendrai-je donc pour tant de faveurs, qu'il m'a accordées ? Je prononcerai mes vœux devant son peuple. Ah ! que n'est-il déjà venu, ce temps, où des liens sacrés et indissolubles m'ôteront la malheureuse liberté de retourner dans le monde, et m'attacheront éternellement à mon Dieu, qui m'a tant favorisée ! temps, où j'aurai le bonheur de devenir son épouse par la profession solennelle de mes vœux ; et où je m'immolerai à lui entièrement et pour toujours !

Pour vous confirmer dans cette sage résolution, ma chère sœur, remarquez que le monde n'est pas seulement à fuir par ses erreurs et par sa corruption, mais encore par les différentes misères qui en sont inséparables. Misère du côté de ses richesses. Quels travaux et quelles fatigues pour les acquérir quand on les désire ! Quelles attentions pour les conserver quand on les possède. Quels chagrins et quelles douleurs quand on les a perdues ! Misère du côté de ses plaisirs : Ils sont incapables de contenter pleinement ; et la raison qu'en donne saint Augustin, c'est que, le cœur de l'homme ayant été créé uniquement pour Dieu, tout ce qui est moindre que Dieu ne peut point par conséquent le remplir. Misère du côté de ses dignités ; à peine les a-t-on obtenues, qu'on reconnaît qu'elles ne valent pas ce qu'elles ont coûté, qu'il y a bien des épinés cachées sous leur éclat, et que l'humilité, qui les fuit et qui les méprise, est plus raisonnable que l'ambition qui court après elles. Misère du côté de ses promesses, puis-
qu'il nous promet le vrai bonheur qu'il est incapable de nous procurer. Misère du côté de ses amitiés ; le dégoût ou la légèreté naturelle ne sont pas longtemps à en rompre les nœuds. Misère du côté de son éclat : il passe comme l'ombre ; et les cendres de tant de personnes distinguées par le rang et par la richesse l'annoncent hautement. Misère du côté de ses bienséances et de ses usages ; usages tyranniques, qui enlèvent une des plus grandes douceurs de la vie, la liberté. Tantôt ce sont des visites, qu'il faut rendre indispensablement ; tantôt ce sont des égards et des attentions qu'on doit consulter, dans les assemblées où l'on se trouve, conformément au rang et à la qualité des personnes qui les composent ; tantôt ce sont des contraintes auxquelles il faut s'assujettir malgré soi. Misère du côté de ses contradictions ; que de mauvais offices à essayer ! que de revers à souffrir ! et encore quels revers ? la décadence des affaires,

la perfidie des amis dégoûtés ou envieux, quelquefois même la haine et la vengeance des parents. Misère du côté de ses engagements et de ses devoirs ; c'est un mari dont il faut supporter l'humeur et le caprice, en faveur de la paix domestique ; ce sont des enfants qu'il faut placer, mais dont l'éducation n'a pu encore corriger le naturel, et qui donnent déjà à connaître qu'ils seront plutôt la ruine et l'opprobre de leur maison que sa gloire et son appui ; c'est un usurpateur, contre qui on est forcé à implorer le secours des lois. Je ne suis donc pas surpris que saint Bernard ait dit que l'état séculier afflige plus qu'il ne contente, et que le monde est plein d'amertume.

Cette vérité est si constante, ma chère sœur, que vous devez vous attendre à être importunée de temps en temps du triste détail que le monde malheureux et affligé vous fera de ses infortunes. Il viendra vous chercher dans votre retraite pour vous les raconter et pour recevoir de vous quelques paroles de consolation. Peut-être même que, de toutes vos parentes et de toutes vos amies que vous avez laissées dans le siècle, il n'y en aura pas une seule qui ne puisse vous dire véritablement un jour qu'elle est malheureuse, et que vous avez choisi la meilleure part. Celle-ci vous parlera de la perte d'un procès, qui aura introduit l'indigence dans sa famille. Celle-là exaltera devant vous les qualités du plus aimable de ses enfants, que la mort lui aura enlevé. L'une tâchera de vous persuader qu'elle trouve un tyran dans son époux ; et que les attentions et les complaisances ne sont pas capables de l'adoucir. L'autre vous apprendra le chagrin que lui aura causé un débiteur insolvable. J'abuserais de votre attention, si je voulais vous représenter tous les malheurs que les gens du monde éprouvent ordinairement et dont ils tâchent de se consoler avec les âmes religieuses. Ecoutez-le, ce monde malheureux, ma chère sœur, lorsqu'il vous entretiendra de ses misères et de ses revers ; j'y consens. Les personnes, qui font profession de vivre dans la solitude, doivent même cette attention, non pas au sang ou à l'amitié, car elles ont renoncé à tout, mais elles la doivent à la charité. Aussi l'Ecriture sainte nous apprend que le prophète Elisée, retiré dans le désert, reçut favorablement la visite de la Sunamite, et qu'il écouta avec patience le récit triste et lamentable qu'elle lui fit de la mort de son fils. Ecoutez donc le monde, ma chère sœur, quand il viendra à vous, pour se consoler par vous et avec vous. Mais en le consolant tâchez de l'édifier, de le toucher et de le convertir ; car la vraie charité ne se contente pas d'offrir aux malheureux de solides motifs de consolation ; elle fait encore tous les efforts pour les ramener ou pour les affermir dans les voies de la piété et de la sagesse. Il est donc vrai, ma chère sœur, et vous en convenez avec moi, il est donc vrai que ce monde est un séjour de misères et une vallée de

larmes. Aussi rien ne vous y faisait plaisir, que la résolution qu'on vous avait vue prendre d'y renoncer pour toujours. *Qui me donnera des ailes comme à la colombe*, disiez-vous de temps en temps avec un prophète. *afin que je puisse m'envoler et me reposer !* Vous l'avez trouvé, ce lieu de repos que vous aviez cherché avec tant d'empressement ; et vous devez bénir sans cesse la main du Seigneur, qui vous a conduit dans la solitude, pour vous y faire embrasser l'état religieux, dont je dois vous développer les avantages dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Je n'ai pas ici le dessein, ma chère sœur, de vous représenter tous les avantages de la religion, et en vain l'aurais-je formé. Un seul discours ne suffirait pas pour les raconter fidèlement ; et le détail presque immense qu'en ont fait les pères de la vie spirituelle ne laisse point à en douter. Il est de vastes sujets qui portent avec eux l'excuse du prédicateur, qui ne les traite qu'imparfaitement ; et rien ne découvre tant leur propre grandeur que l'impuissance des efforts qu'on fait pour ne pas en être accablé. Quoi qu'il en soit, ma chère sœur, j'ai cru que pour vous apprendre les avantages de l'état religieux je n'avais qu'à vous montrer qu'on y trouve la science du salut, l'affermissement de la vertu, le bonheur même de la vie. Trois caractères de la religion, opposés aux caractères du monde, et qui sont autant de motifs capables de la faire embrasser sans délai.

Ce fut autrefois un spectacle bien surprenant de voir des ténèbres épaisses répandues sur toute la face de l'Egypte, tandis qu'une douce lumière brillait dans le pays de Gessen. Image naturelle du monde et de la religion, ma chère sœur. Dans le monde, l'erreur aveugle ceux qui s'y attachent ; et l'on peut dire qu'une nuit profonde les enveloppe de toutes parts. Mais dans la religion, la vérité éclaire ceux qui s'y consacrent. Car prenez bien garde à ceci : ces grands hommes, ces hommes rares et illustres, que Dieu a suscités de temps en temps à son Eglise pour être les fondateurs des ordres, ont puisé leurs règles monastiques dans les oracles de l'Evangile. Sur ce principe, les instituts que ces patriarches de la Loi nouvelle ont laissés à leurs enfants sont, pour ainsi dire, comme autant de flambeaux sacrés qui les éclairent, et qui les font marcher dans la voie du salut avec la même sûreté que le peuple choisi traversa autrefois le désert à la faveur d'une colonne lumineuse. Que vous êtes donc heureuse, ma chère sœur, d'embrasser un état où tout instruit, où tout éclaire, et où Dieu sera votre lumière éternelle, selon l'expression de l'Ecriture : *Erit tibi Dominus in lucem sempiternam.* (Isa., LX, 19.) Lois monastiques, douces remontrances, lectures pieuses, méditations sur les devoirs des épouses de Jésus-Christ, prières ferventes, office divin ;

toutes ces choses seront autant de lumières pour vous !

Ah ! comprenez-le bien, ma chère sœur, dans l'état que vous allez embrasser, chaque objet vous rappellera quelque devoir. L'image de Jésus-Christ crucifié vous représentera l'obligation indispensable de la mortification. La cellule que vous habiterez vous annoncera par sa pauvreté le renoncement évangélique. L'Agneau que vous verrez s'immoler tous les jours sur l'autel vous apprendra qu'il faut que vous vous offriez à lui en qualité de victime. Le sanctuaire que vous parerez avec soin vous fera souvenir que vous devez orner de plus en plus votre cœur de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, afin d'en faire par là une espèce de sanctuaire où Jésus-Christ se plaise toujours à demeurer. Cette grille qui s'ouvrira à vos yeux vous annoncera la séparation éternelle qu'il doit y avoir entre vous et le monde. Ce chœur, où vous chanterez avec édification les louanges du Seigneur, vous avertira sans cesse d'assister à l'office divin. Ces tombeaux, qui renferment les cendres et les ossements de tant de vierges qui vous ont précédée dans la religion, vous feront réfléchir sur les vertus qu'elles ont pratiquées, et que vous êtes obligée de pratiquer pour les suivre dans la gloire éternelle. Ce voile que vous attendez avec tant d'impatience, et que vous allez bientôt recevoir, vous enseignera que vous ne devez jamais regarder la vanité pour ne contempler que les choses célestes. Le saint habit que vous porterez vous fera souvenir de l'obligation où vous êtes de vous revêtir continuellement de Jésus-Christ. En un mot, vous serez éclairée de la lumière du Seigneur ; et le Seigneur lui-même voudra bien être votre lumière : *Erit tibi Dominus in lucem sempiternam.* (Isa., LX, 19.)

C'est cette lumière primitive et essentielle, ma chère sœur, qui vous fera toujours avancer dans les voies de la perfection ; car il n'y a que Dieu qui, étant infiniment parfait, ne peut pas devenir meilleur. C'est une erreur commune parmi les personnes du monde, du monde même réglé et édifiant, de se contenter d'un état fixe de piété. Mais l'âme religieuse, éclairée des lumières du ciel, n'ignore pas, qu'en matière de vertu, ne point avancer c'est reculer, et que, selon le langage des Pères, il n'y a point de milieu entre le progrès et la défaillance ; qu'il faut nécessairement monter ou descendre, et qu'on n'est pas loin de tomber si l'on s'arrête ; qu'on devient aisément prévaricateur quand on se borne précisément à ne faire que ce qu'on doit ; et que, pour se faciliter la voie des commandements, il faut marcher dans celle des conseils. Les personnes du monde ne veulent et ne prennent ordinairement d'autre guide que la passion ; l'âme religieuse se conduit par les lois immuables de la vérité. Elle pense et elle juge des choses comme Jésus-Christ, elle marche dans les voies tracées par Jésus-Christ ; elle

ne fait aucun pas qui ne soit éclairé par Jésus-Christ.

Vous l'avez cru ainsi, ma chère sœur, lorsqu'étant encore dans le monde vous en déploriez les erreurs volontaires. Ah ! ce fut alors que le Seigneur vous dit ce que Samuel avait dit autrefois à Saül : Vous descendrez en Galgala pour y offrir votre sacrifice ; c'est là que je vous montrerai tout ce que vous devez faire : *Descendes in Galgala ut offeras oblationem, et ostendam tibi quid facias.* (I Reg., X, 8.) En effet, Dieu se plaît à répandre abondamment ses lumières sur les âmes qui lui sont spécialement dévouées. N'est-ce pas dans la religion qu'ont été instruits les Benoît et les Bernard ? quels hommes ! Disons quelque chose qui convienne mieux à ce discours : n'est-ce pas dans la religion qu'ont été éclairées les Thérèse, les Catherine de Sienne, et tant d'autres vierges illustres, qui ont fait connaître par l'excellence de leurs écrits que la vérité se plaît à habiter dans le cloître ? C'est donc avec raison, ma chère sœur, que vous pourrez dire comme David : *Le Seigneur m'éclaire, il est lui-même mon flambeau : qui craindrai-je ?* C'est lui qui, après m'avoir mise à couvert des erreurs du monde, me conduit sans cesse dans les sentiers de la religion. Avec un tel guide puis-je m'égarer ? et ne me suffit-il pas de le suivre, pour être assurée que je marche dans la lumière ?

Il est donc certain, ma chère sœur, qu'on trouve dans l'état religieux la science du salut ; mais j'ajoute qu'il offre à l'innocence de fermes appuis pour se soutenir. Les occasions du péché entraînent ordinairement dans l'abîme du péché : c'est un principe incontestable. Or, comme l'état religieux est une fuite perpétuelle des occasions du péché, il s'ensuit évidemment que l'état religieux fait éviter bien des péchés. Dans les monastères, dit saint Bernard, nul exemple qui ne devienne d'abord une édification, nulle parole qui ne soit prononcée au gré de la piété. On n'y parle que de Dieu, on ne s'y applique qu'à servir Dieu, on n'y tend qu'à posséder Dieu. La discipline régulière y fleurit. Les exercices d'une pénitence discrète et raisonnable y font oublier les plaisirs du monde. Un silence exact et un recueillement profond y élèvent l'esprit vers le ciel. Tantôt on y écoute Dieu dans une sainte lecture, tantôt on lui parle dans une humble prière, toujours on cherche à lui plaire par une piété exempte d'hypocrisie. Le jeûne y modère les passions et les empêche de prévaloir. L'esprit y trouve dans la méditation une nourriture solide. Un travail réglé et journalier y fait éviter le péril de l'oisiveté. Que de secours pour la vertu ! Que d'armes contre le vice !

La religion, ma chère sœur, est donc comme cette forteresse munie d'armes dont il est parlé dans l'Écriture, armes propres à repousser les dangereux efforts de l'ennemi ; et c'est dans ce sens que Tertullien a dit que le voile sacré qu'une vierge porte sur

son front lui sert de casque pour se mettre à couvert des coups qu'on pourrait lui porter, et pour se défendre contre les traits du siècle. D'ailleurs les avis d'un directeur, dirigé lui-même par la sagesse, les remontrances d'une supérieure prudente et charitable, les bons exemples qu'on aperçoit dans le cloître, le souvenir des vœux qu'on a prononcés, l'habit religieux qu'on porte et qui est si propre à inspirer et à soutenir la piété, la sainte maison où l'on demeure, le chant des hymnes et des psaumes, la frugalité des repas, l'usage des mortifications prescrites par l'institut qu'on a embrassé, la fréquentation des sacrements, ne sont-ce pas là autant d'armes spirituelles, dont l'âme religieuse se sert pour vaincre l'ennemi du salut? Que si elle se trouve quelquefois sur le point de lui céder, un retour sur soi-même éloigne heureusement sa défaite; et comme elle chancelle par faiblesse, elle se raffermi aussitôt par réflexion. Quoi! dit-elle alors : ne me serais-je donc retirée dans le cloître que pour m'y damner? Admise aux noces et aux saintes complaisances de l'Agneau sans tache, deviendrais-je assez perfide pour le trahir, et pour rompre les nœuds de notre alliance éternelle? Non, non, mon divin Epoux! je ne saurais y consentir! L'ennemi de mon salut peut bien faire des efforts contre moi, mais il ne prévaudra point sur moi; et j'éprouve plus que jamais que l'état religieux me fournit une infinité d'armes pour le terrasser et pour m'en défendre!

Mais supposons, ce que je ne saurais me persuader aisément : supposons que cet ennemi vienne à triompher de l'âme religieuse. Qu'arrive-t-il alors? Ah! cette âme prédestinée se relève presque aussitôt qu'elle a eu le malheur de tomber. Une confession sincère et douloureuse de son péché la réconcilie avec Dieu dans le sacrement. Ces nœuds saints et aimables qu'elle avait rompus, elle les renoue avec plus d'ardeur. Elle trempe mille fois dans ses larmes le voile sacré qu'elle avait profané. Elle se reproche continuellement à elle-même son infidélité et sa perfidie, elle multiplie ses austérités et elle redouble sa vigilance. Hélas! quand elle considère qu'étant épouse de Jésus-Christ elle est devenue son ennemie, et qu'elle a eu assez de malice pour l'abandonner, elle s'attriste amèrement; et rien ne peut la consoler que le sage et sincère dessein qu'elle a conçu de ne plus lui être infidèle. Sur quoi saint Bernard parle de la sorte : *N'est-ce pas dans la religion que la vie est plus sainte, les chutes plus rares, les conversions plus promptes et suivies de plus de précaution et de vigilance?*

Je sais qu'on peut se perdre dans le cloître. Quelque écarté que soit le monastère où l'on demeure, il y a néanmoins des combats à soutenir; et le serpent se glisse quelquefois dans ce jardin de l'Epoux pour y communiquer son poison. N'en doutez pas, ma chère sœur; le monde que vous

abandonnez aujourd'hui avec tant de courage, s'offrira à votre esprit avec tous ses charmes séducteurs; et que vous seriez à plaindre, si cette idole brisée et foulée aux pieds vous attendrissait, et qu'elle obtint de vous quelques soupirs ou quelques larmes! Les tentations et mêmes les chutes sont de tous les lieux. Israël eut des ennemis à terrasser dans la terre promise; et l'esprit séducteur se trouva autrefois dans un désert pour y tenter Jésus-Christ. Les anges placés dans le ciel s'y révoltèrent contre Dieu même. Eve fut trompée par le serpent dans le paradis terrestre. Un apôtre, assis auprès de son divin Maître, était perfide. On peut donc se perdre dans les monastères, il est vrai : mais qu'il est rare de s'y perdre! Pourquoi? parce que les secours spirituels y sont abondants, et que par conséquent les tentations y sont plus faciles à vaincre.

Bénissez donc à jamais l'heureux moment, ma chère sœur, où la grâce vous a inspiré de choisir cet asile sacré pour votre demeure, puisqu'il sera pour vous une espèce d'arche, qui vous préservera de ce déluge de crimes, qui couvre la face de la terre. C'est là où règnent toutes les vertus, et où les passions obéissent à la loi de l'esprit. C'est là où, comme sur cette montagne grasse et fertile que le Roi-Propète nous représente, mûrissent en secret des fruits de justice pour la vie éternelle. C'est là où, comme dans ce jardin fermé dont parle Salomon, se conserve dans tout son éclat le lis de la virginité. C'est là enfin d'où, comme d'un port tranquille, l'on voit s'élever sur la mer du monde, si j'ose m'exprimer de la sorte, ces tempêtes et ces orages qui causent à ceux qui y sont exposés des agitations continuelles. C'est ainsi que les Israélites, placés sur le bord de la mer rouge, et jouissant d'une douce tranquillité, virent Pharaon et toute son armée devenir le jouet des flots.

En effet, ma chère sœur : vous ne trouverez pas seulement dans cette sainte maison la sûreté de votre innocence, mais encore le bonheur de votre vie; et comme l'agitation, le tumulte et l'affliction d'esprit sont inséparables du commerce du monde, la paix et la consolation sont attachées à l'état religieux. Pourquoi? parce que, dit saint Bernard, une qualité essentielle du joug de Jésus-Christ, c'est de porter plus qu'on ne le porte; et rien ne retrace plus vivement la félicité des élus dans le paradis que le bonheur qu'on goûte dans les monastères. Il est rapporté dans le livre des *Juges* que Samson recueillit et mangea du miel après avoir vaincu un lion : c'est ainsi, ma chère sœur, que l'âme religieuse goûte des douceurs ineffables, parce qu'elle a triomphé du monde. Nous lisons encore dans l'Ecriture que le peuple d'Israël, ayant quitté le royaume de Pharaon, fut nourri d'une manne délicieuse dans le désert : figure admirable des personnes que le monde avec tous ses charmes n'est pas

capable de retenir, et qui vont habiter le cloître. Une manne, plus agréable que celle du désert, y tombe sans cesse; et Jésus-Christ se plaît à combler de ses bénédictions les plus précieuses les vierges qui s'y sont retirées, parce qu'il en est l'Époux. Les faveurs continuelles du ciel, le plaisir qu'on goûte à accomplir tous ses devoirs, le silence des passions, les douceurs de l'amour divin : voilà ce qui fait le bonheur de l'âme consacrée à la religion. L'ennui et le dégoût sont éloignés des monastères par la variété des saints exercices qu'on y pratique journellement. La peine y est adoucie par l'habitude; et l'habitude y fait même trouver agréable et consolant ce qui avait d'abord effrayé.

Quoi donc! la religion n'a-t-elle pas ses épines comme le monde? Oui sans doute, ma chère sœur; et malheur à moi, si je vous cachais par un silence timide et politique ce que vous éprouverez bientôt. L'expérience vous apprendra que la vie religieuse est une vie de solitude, d'oraison, de renoncement, de mortification et d'obéissance. Dès que vous serez liée par des vœux, vous serez privée éternellement des compagnies du monde, des plaisirs du monde, des jeux et des amusements du monde. En un mot, l'état que vous avez choisi vous fera mourir au monde; et le monde sera mort pour vous. Voilà en quoi consiste le joug de Jésus-Christ, dont vous voulez vous charger, et que vous porterez jusqu'au tombeau. Mais, consolez-vous, ma chère sœur : ce joug aimable ne pèse point. Bien loin d'être fatigant et insupportable, il abonde en douceurs. Les peines et les croix, renfermées dans l'état religieux, deviennent autant de plaisirs, par rapport aux ferventes dispositions de l'âme. Le martyre, tout affreux qu'il est en lui-même, ne cesse-t-il pas de l'être par le motif surnaturel, qui le fait souffrir? Pourquoi donc l'état religieux, accompagné de croix et de souffrances, ne serait-il pas agréable à ceux qui, après l'avoir embrassé volontairement, en conservent le goût et l'esprit?

Je dis volontairement, ma chère sœur; car quand on est entré par force dans un monastère, on n'y demeure qu'avec regret; et que ces jeunes vierges sont à plaindre, que l'ambition de leur père et de leur mère destine au voile sacré dès l'enfance, et qui, parce qu'elles sont nées les dernières ou dépourvues d'agréments, se voient enfin contraintes de céder aux menaces qu'on leur fait, et qui entrent par dépit ou par désespoir dans le cloître, pour y mener une vie triste et languissante au pied des autels! Je sais, ma chère sœur, que vous n'êtes pas de ce nombre, et la piété de vos parents m'en interdit même le soupçon.

Mais à qui encore le joug de la religion est pesant et insupportable? C'est à ces âmes inquiètes et profanes, qui conservent de secrètes intelligences avec le siècle, après y avoir renoncé solennellement; et qui, arrêtées malgré elles dans leur cellule par

les liens indissolubles de la religion, portent leurs pensées et leurs désirs au delà de la religion même, c'est-à-dire dans le monde. Qu'il est triste et douloureux de l'aimer encore, ce monde, qu'on a fui généreusement, et qu'on ne peut plus ni voir, ni posséder! N'est-ce pas là un enfer anticipé? Ainsi, ma chère sœur, souvenez-vous que vous serez d'autant plus heureuse dans votre état, dit saint Augustin, que vous plairez davantage à Jésus-Christ; et vous plairez d'autant plus à Jésus-Christ, que vous penserez moins au monde, continue le même Père. Souvenez-vous qu'on ne goûte point le bonheur de la vie monastique, quand on n'en accomplit pas fidèlement les devoirs. C'est alors que le joug de la religion devient insupportable. Pourquoi? parce qu'alors il n'est point accompagné de ces onctions qui sont capables de lui faire perdre sa pesanteur. C'est alors que le calice de Jésus-Christ devient amer, et que sa croix est un lourd fardeau qui accable. On la traîne tristement, bien loin d'en être porté, et en la traînant, que de dégoûts, que d'ennuis, que de douleurs! C'est alors qu'on souffre sans mérite et sans consolation une espèce de martyre continuel. Le devoir devient pénible et insupportable, parce qu'on n'a plus de ferveur. Tout rebute, tout gêne, tout contraint; et peu s'en faut qu'on ne pleure alors sa virginité dans le cloître, comme la fille de Jephthé pleura la sienne dans les montagnes. Mais quand l'âme religieuse est attachée inviolablement à ses devoirs, elle est solidement heureuse par le bonheur qu'elle ressent à les accomplir. Elle porte le joug de la religion sans peine, parce qu'elle le porte avec ferveur. La croix de Jésus-Christ ne l'afflige point. Elle ne trouve aucune amertume dans son calice; et parce qu'elle a su conserver par la grâce le goût de la vie monastique, elle compte ses moments par ses plaisirs.

Vierges de Jésus-Christ, qui m'entendez, et qui avez vieilli dans l'état religieux, mes paroles démentent-elles vos sentiments? et s'il vous était permis de m'interrompre, ne vous écrieriez-vous pas d'abord? ah! qu'il est doux de suivre l'Agneau partout où il va! qu'il est doux de s'assujettir à son joug! son joug ne se fait sentir que par ses onctions! Que ne nous diriez-vous pas des consolations de votre état, de ces arrhes de votre époux, comme parle saint Bernard, de ces gages de votre alliance, de ces douceurs prévenantes qui sont ici-bas un avant-goût de la félicité dont vous attendez la consommation? Que ne nous diriez-vous pas de cette paix profonde qu'on goûte dans la retraite, et que le monde ne peut pas donner? l'expérience vous l'a sans doute fait connaître, cette paix, ma chère sœur. Souvenez-vous de ce temps que vous avez déjà passé dans cette sainte maison, pour essayer le joug du Seigneur, et pour consulter avec plus de recueillement la voix du ciel qui n'a point cessé de vous parler. Je m'en rapporte à vous-même. Éloignée des soins et des en-

barras du siècle, n'y avez-vous pas goûté les douceurs tranquilles de la religion ? Et s'il en était autrement, aurais-je aujourd'hui le bonheur, victime volontaire qui m'écoutez, de vous voir attendre dans une joie impatiente le moment de votre sacrifice, et désirer le voile et l'habit religieux avec autant d'empressement que les filles du siècle souhaitent les parures mondaines ?

Reprenons ce que nous avons dit jusqu'ici, ma chère sœur, et considérons en précis les différents motifs qui annoncent la prudence de votre démarche et de votre choix. Vous avez fui le monde. Pourquoi ? parce que vous avez craint ses erreurs, sa corruption et ses misères. Votre fuite est donc bien raisonnable ; et serait-ce trop l'exalter que de l'appeler un triomphe, et un des plus grands triomphe, puisque, par votre fuite, que la grâce vous a inspirée, vous triomphez pleinement de ce monde insensé dans ses maximes, contagieux par ses exemples, redoutable même par ses tribulations et par ses revers ? Vous voulez entrer dans l'état religieux. Pourquoi ? parce que vous êtes pleinement convaincue que vous y serez éclairée, sanctifiée et heureuse en même temps. Un choix qui procure tous ces avantages n'est-il pas l'ouvrage de la sagesse, et peut-on s'empêcher d'y applaudir ? Monde aveugle ! cesse donc de pleurer sur cette jeune vierge qui va t'abandonner éternellement. Ah ! si tu connaissais le bonheur qu'il y a de se consacrer à Dieu, bien loin d'arroser de tes larmes le sacrifice de la victime, tu répondrais à sa joie par ta joie même. Le peuple d'Israël aurait-il eu bonne grâce de s'affliger à la vue de Judith qui venait de couper la tête à Holopherne ? Et par la même raison, mes chers auditeurs, vous siérait-il bien de vous attrister, et de plaindre une vierge qui a su vaincre le monde, ce cruel tyran de nos âmes ? cependant cette tristesse mal entendue ne se fait que trop sentir. On regarde une jeune personne qui se dévoue à la religion comme une aveugle victime qui, ne connaissant pas toute la rigueur du sacrifice qu'elle fait, se présente témérairement à l'autel. On la regrette, on la pleure, et peu s'en faut qu'on n'arrache des mains du sacrificateur le voile saint et respectable de la religion qu'il va mettre sur sa tête. Laissez pleurer le monde, ma chère sœur, et recevez-le, ce voile, comme une marque de votre prédestination et de votre salut éternel. Revêtez-vous de l'habit de votre gloire, puisque c'est l'habit de votre alliance avec Jésus-Christ. Offrez à ce Dieu immortel votre sacrifice, afin qu'après vous être immolée à lui sur la terre, il vous fasse régner toujours avec lui dans le ciel ; c'est ce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON IX.

POUR UNE PROFESSION RELIGIEUSE.

Prêché dans l'église de l'abbaye de Montmartre le 29 août 1733.

Vovete, et reddite Domino Deo vestro. (Psal. LXXV.)

Faites des vœux, et acquittez-vous-en envers le Seigneur votre Dieu.

MADAME (2),

Quel spectacle plus édifiant pour nous, ma chère sœur ! Non contente de vous être offerte à Dieu en sacrifice, vous voulez vous offrir à lui en holocauste ; c'est-à-dire, qu'après avoir reçu le voile sacré et l'habit précieux de la religion, vous voulez faire une profession solennelle des vœux de la religion ; et si je vous demandais : quelle est cette cérémonie qui nous assemble ? vous me répondriez d'abord : C'est la victime du Seigneur, et cette victime c'est moi-même ; bien différente d'Isaac, qui, sur le point d'être sacrifié, dit à son père : Voilà le feu et le bois, où est donc la victime de l'holocauste ? C'est donc vous, ma chère sœur, qui êtes la victime de cet holocauste qui va réjouir le ciel et édifier la terre ! c'est donc pour vous que l'autel est paré, que le feu est allumé, et que le sacrificateur est prêt.

Mais qu'est-ce qu'un holocauste, ma chère sœur ? Saint Augustin va vous l'apprendre, et ne l'oubliez jamais. Un holocauste, dit ce Père, est une victime toute consumée par le feu, mais par un feu consacré à Dieu. Il y a de la différence entre le sacrifice et l'holocauste. Lorsqu'une portion de la victime est seulement immolée, c'est un sacrifice ; et quand toute la victime est consumée, c'est un holocauste. Tout holocauste est sacrifice ; mais tout sacrifice n'est pas holocauste. Or, remarquez bien ceci, ma chère sœur : puisque l'holocauste renferme essentiellement la destruction entière de la victime, vous devez donc sacrifier tout à Jésus-Christ, et ne rien réserver pour vous-même ; et autant que votre sacrifice est parfait, autant les obligations qu'il vous impose sont-elles indispensables ; et malheur à vous, si vous étiez jamais assez téméraire et assez injuste pour les violer ! votre sacrifice est parfait, puisque c'est une alliance étroite et solennelle que vous contractez avec Dieu. Les obligations qui y sont attachées sont indispensables, puisque vous vous engagez avec Dieu. Votre sacrifice est parfait ; car qu'est-ce que la créature peut faire de mieux, que de se consacrer tout entière à celui qui lui a donné l'être ? Les obligations qu'il renferme sont indispensables, puisque vous vous en chargez volontairement par des vœux irrévocables et solennels. Votre sacrifice est parfait, puisqu'il vous met au rang des épouses de Jésus-Christ. Ses obligations sont indispensables, puisque l'alliance de l'âme religieuse avec Jésus-Christ est, si j'ose parler ainsi, une espèce de sacrement qu'elle ne doit jamais profaner ; et c'est à ces deux idées que je m'arrête, ma chère sœur,

(2) Madame de Larochefoucauld, abbesse de Montmartre.

pour en faire les deux parties de ce discours. La première vous apprendra votre bonheur, et la seconde vous instruira de vos devoirs.

Je vous montrerai d'abord la grandeur et l'excellence de l'état religieux; et voilà ce qui doit vous porter à l'embrasser : *Vovete*. Je vous ferai voir ensuite les engagements indispensables de l'état religieux; et voilà ce qui doit vous les faire remplir fidèlement, *reddite Domino Deo vestro*. Implorons le secours du ciel par l'entremise de Marie : *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

MADAME,

Rien ne donne d'abord une plus grande idée de l'état que vous allez embrasser, ma chère sœur, que l'ancienneté de son établissement. Les asiles sacrés des vierges furent construits en même temps que ceux des hommes; et à mesure que le grand Antoine demeurait avec ses disciples dans un monastère, la sœur de cet illustre patriarche en habitait un autre, où s'étaient retirées plusieurs filles chrétiennes dont elle était la conductrice et en quelque sorte la mère. Si nous voulions même remonter plus haut, nous serions pleinement convaincus qu'il y avait auparavant en Egypte certaines communautés de vierges; et Tertullien fait assez connaître que de son temps il y avait plusieurs vierges qui se consacraient à Jésus-Christ par le vœu d'une virginité perpétuelle. Mais, quoi qu'il en soit de l'ancienneté précise de l'état religieux, ma chère sœur, vous allez être persuadée de son excellence et de sa sublimité, si vous le considérez avec moi dans son principe, dans sa nature et dans ses récompenses.

Le principe de l'état religieux, c'est Dieu même. Car qu'étaient tous ces patriarches qui l'ont établi, sinon des hommes suscités de Dieu pour l'établir? et ce corps de discipline monastique et régulière que leurs disciples reçurent d'eux comme un riche et précieux héritage était-il autre chose qu'un composé de préceptes et de conseils évangéliques? Il est donc vrai que Dieu est la source primitive de l'état religieux, puisque c'est par ses inspirations et par ses lumières qu'il a été établi, et que c'est encore par sa grâce miséricordieuse qu'il y appelle qui il veut.

Vous le savez, ma chère sœur : Dieu nous a appelés au christianisme; et en nous régénérant dans les eaux salutaires du baptême, il nous a donné un esprit de grâce et d'adoption, et c'est cette vérité que les Apôtres ne se lassaient point d'annoncer aux fidèles de leur temps. *C'est Dieu*, disait saint Pierre, *qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière. C'est Dieu qui nous a choisis, afin que nous soyons saints et irréprochables devant lui*, ainsi parlait saint Paul aux Ephésiens. *Nous devons rendre grâces à Dieu pour vous*, disait cet apôtre aux Thessaloniens, *de ce qu'il vous a choisis pour le salut, dans la sanctification de l'esprit et dans la foi de la vérité*. C'est donc Dieu qui nous a

appelés au christianisme; et c'est ce même Dieu, ma chère sœur, qui vous a appelée à la religion; et comme par la grâce du baptême vous avez été faite chrétienne, par les vœux de la religion vous allez devenir son épouse.

Je dis que Dieu vous a appelée à l'état religieux. En effet, ma chère sœur, le choix que vous faites aujourd'hui de Jésus-Christ suppose nécessairement le choix que Jésus-Christ a déjà fait de vous; car il est indubitable, et c'est la doctrine de l'Eglise après saint Augustin, que, pour agir avec mérite, il faut être prévenu par la grâce. Sur ce principe : c'est donc Jésus-Christ qui vous a choisie, avant que vous l'ayez choisi. C'est ce qui faisait dire à saint Bernard, parlant à une vierge de votre état : Non, non, vous ne choisiriez point Jésus-Christ pour votre époux, si Jésus-Christ ne vous avait choisie le premier pour son épouse : *Non eligeres, nisi electa*. Ainsi, ma chère sœur, vous seriez encore exposée aux dangers du monde, si Dieu lui-même, vous ayant prise comme par la main, ne vous eût conduite dans cette retraite qui vous en sépare heureusement. On ne vous verrait point aujourd'hui au pied des autels, à titre de victime, demander avec tant de ferveur la consommation de votre sacrifice, si Dieu ne vous en eût inspiré le dessein; et votre choix volontaire et plein de sagesse est une conséquence de son choix gratuit et miséricordieux. Dieu vous a appelée par une grâce de prédilection; et vous lui avez répondu par un tendre sentiment de reconnaissance. Le choix, qu'il a fait de vous, est l'ouvrage de sa miséricorde. Le choix, que vous faites de lui, est l'effet de votre volonté prévenue et assistée de cette même miséricorde; et voilà, ma chère sœur, ce qui forme, entre l'âme religieuse et Jésus-Christ les nœuds indissolubles de leur sacrée alliance : la vocation miséricordieuse de l'un et la fidèle correspondance de l'autre : *Non eligeres, nisi electa*.

Il est donc certain, ma chère sœur, que Jésus-Christ lui-même vous a choisie; et de quels moyens ne s'est-il pas servi pour vous porter à le choisir à votre tour? le secours d'une pieuse éducation, la sainteté des exemples que vous avez aperçus si souvent dans la maison paternelle, une inclination naturelle pour la retraite et pour les douceurs innocentes qui y sont attachées; le dégoût et la haine du monde; la connaissance de la vanité de ses plaisirs toujours incapables de satisfaire pleinement ceux qui les goûtent; les solides réflexions que vous faisiez de temps en temps sur la fragilité de ses richesses et de son éclat; l'horreur secrète que vous aviez conçue pour ses exemples, parce qu'ils étaient capables de corrompre ou d'altérer l'innocence de vos mœurs : c'étaient là autant de préparations à votre sacrifice : c'étaient là autant de voix par lesquelles Dieu vous a appelée à l'état religieux. Car je sais, et tout contribue à me le persuader de plus en plus, je sais que le malheur, la légèreté ou la violence n'ont point eu de part

à votre choix ; et que la seule grâce de Jésus-Christ, qui vous l'a inspiré, vous sollicite aujourd'hui à l'accomplir. Ce ne peut pas être le malheur : vous jouissiez d'une douce fortune, et votre mérite personnel, accompagné de la noblesse et de l'héritage de vos pères, vous promettait une alliance que le siècle aurait regardée comme une félicité parfaite. Ce ne peut pas être la légèreté : la solidité de votre esprit ne permet pas de le penser. Ce ne peut pas être la violence : Hélas ! on n'a que trop concouru à vous retenir dans le monde. Bien différente de ces victimes forcées qu'on arrache du sein des familles pour les traîner à l'autel, Dieu seul vous y a conduite ; et ce qui le prouve incontestablement, c'est que l'appareil de votre sacrifice fait la plus douce joie de votre cœur.

Mais comme votre vocation, ma chère sœur, n'a eu que la grâce de Dieu pour principe, elle doit par conséquent n'avoir que la gloire de Dieu pour fin, c'est-à-dire que vous devez répondre à l'excellence de son bienfait par une reconnaissance proportionnée. Eh quoi ! devez-vous dire en vous-même, il est donc vrai que Dieu m'a choisie préférablement à tant d'autres ! il pouvait me laisser dans le monde, et il m'a inspiré la pensée d'en sortir et de l'abandonner sans retour ! Qu'il soit à jamais béni, ce grand Dieu ! que le monde entier le loue et le glorifie ! Mais après tout, faible créature que je suis, que pourrai-je faire pour mon Dieu en reconnaissance d'un si précieux bienfait ? Ah ! je sais ce que je ferai : j'emploierai tous mes soins à plaire à ce divin époux ; je vivrai dans lui par son esprit, je vivrai dans lui par sa grâce. C'est là, ma chère sœur, la reconnaissance à laquelle saint Augustin exhorte l'âme religieuse pour répondre en quelque manière aux bienfaits qu'elle en a reçus.

Mais si l'état religieux est excellent dans son principe, il l'est encore dans sa nature. Qu'est-ce que l'état religieux ? c'est une société d'âmes choisies qui se sanctifient sans cesse par la grâce pour arriver un jour à la gloire éternelle qui leur est préparée. *C'est*, dit saint Bernard, *une condition distinguée et sublime où l'on fait profession de toute sainteté, et même de la perfection de toute sainteté*. C'est le christianisme parfait, le sel de la terre et la lumière du monde. *C'est*, dit saint Jérôme, *comme un second baptême, puisque c'est là qu'on se purifie dans les larmes de la pénitence*. *C'est*, dit saint Cyprien, *le chef-d'œuvre de la grâce, l'ornement de la nature, la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ, la joie de l'Eglise, puisqu'il est une des plus nobles causes de sa fécondité glorieuse*. *C'est*, dit saint Augustin, *une alliance particulière entre Dieu et l'âme fidèle*. Ecoutez, ma chère sœur, les sublimes paroles que ce Père adressait à une vierge de Jésus-Christ ; paroles qui vous regardent à la lettre, et que vous devez prendre par conséquent pour vous-même ; paroles qui seules sont capables de vous faire connaître

l'excellence de l'état religieux. Jésus-Christ, qui est votre roi, lui disait-il, va devenir votre époux, et ce roi dont vous allez devenir l'épouse, c'est Dieu lui-même ! Admirez la grandeur de votre alliance, continuait saint Augustin ; vous vous unissez éternellement à Dieu, qui vous a rachetée par son sang et qui vous a dotée de ses grâces ! *Nubis Regi Deo, ab ipso redempta, ab ipso dotata*.

Que l'état religieux est donc relevé, ma chère sœur, qu'il est sublime, qu'il est grand ! Je ne suis donc pas surpris qu'on ait vu des princes et des princesses remplir leur cour d'étonnement et d'admiration, par leur retraite dans des monastères. Je ne suis pas surpris qu'on ait vu plus d'une fois, le désert se peupler comme une ville, et la ville devenir une espèce de désert. Je ne suis pas surpris qu'on ait vu les Ursule et les Scholastique oublier le double avantage de la richesse et de la naissance, pour embrasser l'état religieux. Je ne suis pas surpris qu'il y ait encore de jeunes vierges qui, inspirées de l'esprit de Dieu, se séparent du commerce du monde, méprisent les plaisirs du monde, renoncent aux richesses du monde, pour s'ensevelir dans des monastères comme dans des tombeaux, où elles demeurent éternellement mortes au siècle, pour n'y vivre qu'avec Jésus-Christ et pour Jésus-Christ. Non, je n'en suis pas surpris, ma chère sœur. Pourquoi ? parce que, éclairées des lumières de la grâce, elles connaissent la sublimité et la perfection de l'état religieux. Leur entrée dans le cloître est un effet de cette connaissance même. Il est vrai que le nombre des vierges qui se consacrent à Jésus-Christ n'a peut-être jamais été plus petit que dans notre siècle. On s'en plaint, on en gémit ; et ce n'est qu'avec une amère douleur que la religion voit ses monastères moins remplis qu'auparavant. Mais d'où peut venir un tel malheur, sinon de l'affaiblissement de la piété, et de l'ignorance où l'on est de l'excellence de la profession religieuse ?

Peur bien comprendre cette excellence, imaginez-vous, disait saint Cyprien à une personne qui avait renoncé au siècle, imaginez-vous que vous êtes sur le sommet d'une haute montagne d'où vous voyez tout ce qui se passe au-dessous de vous ; et que, jetant les yeux de tous côtés, vous contemplez sérieusement ce qui se fait dans le monde. N'est-il pas vrai, ajoutait-il, que vous commencez d'en avoir pitié ; et que, réfléchissant sur la grande grâce que Dieu vous a faite, vous pensez à lui en rendre la juste reconnaissance que vous lui devez ? Tels doivent être, et tels sont sans doute, vos sentiments, ma chère sœur ; et afin que vous ne les perdiez jamais, faites de temps en temps réflexion sur la grandeur et la sublimité de l'état que vous avez choisi. Etat qui, par la profession solennelle des vœux, unit éternellement l'âme religieuse à Jésus-Christ, comme Jésus-Christ, en conséquence de sa promesse, est uni indissolublement à son Eglise. Etat dont

la chasteté nous retrace ici-bas une image de l'immortalité future. Etat dont la pauvreté est une qualité honorable, dont Dieu relève le prix, et dont le monde même sait estimer le mérite; car le monde, qui n'est que trop accoutumé à mépriser les pauvres de naissance et de destinée, respecte les pauvres volontaires. Quand on a su se dépouiller de ses propres biens par vertu, on n'en est que plus estimable; et l'on peut dire que la pauvreté religieuse est un titre illustre qui distingue plus que tous les trésors de la terre. Etat, continue saint Bernard, dont l'obéissance va à pratiquer non-seulement ce qu'il y a de bon et de nécessaire pour le salut éternel, mais encore ce qu'il y a de meilleur et de plus parfait. Etat qui retient dans une sainte dépendance, ou plutôt qui laisse une sage et heureuse liberté; car les vœux de la religion n'ôtent pas la liberté, dit saint Thomas, mais ils la perfectionnent, puisque leur propre effet, c'est de fixer la volonté dans le bien, afin qu'elle soit moins portée à s'en éloigner.

Ah! il me semble, ma chère sœur, et je ne me trompe point: il me semble que, déjà pénétrée de la grandeur de votre état, vous applaudissez à la sagesse de votre choix; et que, dans les transports d'une sainte joie, vous vous écriez intérieurement: Que ces liens sont beaux et glorieux, qui vont m'attacher inviolablement à Jésus-Christ! *Funes ceciderunt mihi in præclaris.* (Psal. XV, 6.) Que cet état est grand, qui renferme en lui-même, non-seulement tous les devoirs de la loi, mais encore toute la perfection des conseils évangéliques; et puisque Dieu m'y a appelée, pouvais-je l'embrasser trop tôt? Quelle différence n'y a-t-il pas entre l'état du monde et celui de la religion? L'un, de l'aveu même des personnes qui y sont engagées, est une condition d'esclave; l'autre est une noble dépendance d'Épouse, et d'Épouse de Jésus-Christ: *Funes ceciderunt mihi in præclaris.*

Ce n'est pas tout, ma chère sœur; et l'état religieux, qui est si grand dans sa nature, va nous paraître encore plus grand dans ses récompenses. *Seigneur*, disait à Jésus saint Pierre, parlant pour tous les apôtres: *Seigneur, vous voyez que nous avons tout abandonné pour vous suivre: quelle sera donc notre récompense?* Mais quoi! Comment est-ce que les apôtres osaient dire à Jésus-Christ qu'ils avaient tout quitté, eux, qui avaient possédé si peu de choses, et dont toutes les richesses n'avaient presque consisté que dans quelques barques et quelques filets? et parce qu'ils les avaient abandonnés pour l'amour de Jésus-Christ, devaient-ils s'attendre à une grande récompense de la part de Jésus-Christ? Ah! répondent les Pères, c'est beaucoup quitter, que de ne rien retenir pour soi. C'est beaucoup quitter, que de quitter tout, quelque grands ou petits que soient les biens qu'on quitte. Celui-là quitte véritablement tout le monde, qui quitte, non-seulement ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il peut souhaiter. On

abandonne pour le Seigneur autant de biens qu'on s'abstient d'en désirer pour l'amour de lui. D'où il est aisé de conclure, ma chère sœur, que les apôtres avaient raison de demander quelque récompense à Jésus-Christ, et pour en être mieux persuadés, nous n'avons qu'à écouter la réponse que Jésus-Christ fit aux apôtres. *Je vous dis en vérité*, leur dit-il, *que vous, qui avez tout quitté pour me suivre, serez assis au jour du jugement, sur des trônes, et que vous jugerez le monde.* Or, il est sans doute, ma chère sœur, que cette promesse ne regarde pas tellement les apôtres, qu'elle ne regarde encore les personnes religieuses: en voici la preuve invincible. Il est certain que cette promesse ne fut faite aux apôtres que parce qu'ils avaient tout quitté pour suivre Jésus-Christ; d'où il s'ensuit incontestablement, qu'elle regarde les âmes religieuses, puisque, à l'exemple des apôtres, elles quittent tout pour suivre Jésus-Christ. Elles possèdent la même perfection; pourquoi donc ne prétendraient-elles pas aux mêmes récompenses?

Je sais que Richard de Saint-Victor a cru que cette promesse ne tombait que sur les apôtres. Mais je sais aussi que saint Jérôme et saint Augustin l'étendent jusqu'aux âmes religieuses; et saint Bernard s'en explique ainsi: *Il faut savoir, mes frères*, dit-il, *que tous ceux qui, comme les apôtres, ont renoncé à tout pour Jésus-Christ, jugeront avec lui l'univers.* Ames religieuses, qui m'écoutez, il est donc vrai que vous jugerez les personnes du monde! Votre pénitence condamnera leurs plaisirs; votre abaissement volontaire, leur vanité et leur orgueil; votre piété, leur libertinage! Vous les jugerez, dit un savant interprète, non-seulement par la comparaison de votre vie avec la leur, mais encore par une espèce de droit que Jésus-Christ vous donnera au commencement de l'éternité.

Une autre récompense que Jésus-Christ vous promet, c'est le centuple même dans cette vie; et comme *celui qui a pitié du pauvre prête au Seigneur à intérêt*, selon la parole du Sage, l'âme religieuse, qui quitte tout pour Jésus-Christ, le cède à Jésus-Christ avec usure; et cette cession usuraire, bien loin d'être une prévarication et un crime, est dans l'ordre des vertus évangéliques. Quel bonheur ne sera-ce donc pas pour vous, ma chère sœur, de recevoir le centuple des mains mêmes de Jésus-Christ? centuple qui, selon la remarque de saint Bernard, enlève à l'Égypte, c'est-à-dire au monde, ce qu'il a de plus précieux, pour être consacré à la religion. Mais qu'est-ce que ce centuple? Les millénaires croyaient que c'était mille années de plaisir que les justes passeraient avec Jésus-Christ sur la terre, après la résurrection générale: cette erreur grossière a été invinciblement réfutée par saint Jérôme. Qu'est-ce donc que ce centuple, ma chère sœur? Est-ce la richesse des monastères, l'assurance d'une condition douce et paisible, l'éloignement des embar-

ras du monde? *Ce centuple*, répond saint Jérôme, *ne regarde pas les biens temporels, mais seulement les biens spirituels, qui valent cent fois plus, et infiniment plus que les biens temporels*. Ce centuple, c'est la sublimité et la perfection de l'état religieux, c'est le goût de la vertu et de la mortification; c'est le témoignage doux et consolant d'une conscience que son innocence et sa pureté méritent à couvert des tristesses et des remords qui suivent le crime de près. Ce centuple, c'est la paix intérieure de l'esprit, c'est le plaisir secret et solide qui est essentiellement attaché à la sainteté, c'est la communication intime avec l'époux céleste; ce sont les consolations ineffables de l'Agneau sans tache, c'est l'abondance des grâces de Dieu; et pour dire tout en un mot, *Ce temple, c'est Dieu même!*

Voilà, âmes religieuses, le centuple que l'Evangile vous a promis en conséquence de votre renoncement, et que vous avez sans doute reçu. Pour un père et pour une mère, pour des frères et pour des sœurs, que vous avez laissés dans le monde, vous possédez Jésus-Christ dans la religion; or, est-ce posséder peu, que de posséder celui qui possède tout? Et n'est-ce pas là avoir reçu le centuple, et incomparablement plus que le centuple? pour des richesses fragiles et temporelles, qui chagrinent plus qu'elles ne contentent, et dont vous vous êtes dépouillée volontairement, vous avez amassé des richesses spirituelles, avec lesquelles, si j'ose parler ainsi, vous achèterez le ciel. N'est-ce pas là avoir reçu le centuple? Pour des plaisirs faux et mondains que vous avez méprisés, et dont la propriété essentielle, c'est de répandre dans le cœur la tristesse et l'amertume, vous avez goûté et vous goûtez encore mille véritables douceurs: n'est-ce pas là avoir reçu le centuple? que s'il y a des âmes religieuses qui ne le reçoivent pas, ce centuple, la raison en est évidente: c'est qu'elles n'ont pas renoncé véritablement à tout, et qu'elles ne sont point entièrement détachées d'elles-mêmes, elles manquent à la condition requise pour l'obtenir: faut-il s'étonner qu'elles aient le malheur d'en être privées? Elles tiennent encore par leurs désirs aux choses de ce monde: la promesse de Jésus-Christ n'est donc point pour elles. Dès qu'elles seront parvenues à un renoncement parfait, la promesse de Jésus-Christ s'accomplira, et elles recevront sans doute le centuple.

Jésus-Christ, ma chère sœur, ne vous promet pas seulement le centuple en ce monde, mais encore la vie éternelle en l'autre; c'est-à-dire que vous posséderez la vie éternelle à titre de récompense et que la gloire de Dieu sera votre partage dans le ciel, parce que vous aurez renoncé sur la terre à votre héritage pour l'amour de Dieu. C'est une coutume établie dans quelques ordres religieux, que le supérieur, appuyé sur les promesses invariables de Jésus-Christ, promet à celui qui a fait ses vœux les biens célestes et éternels, parce qu'il a renoncé

volontairement à la succession de ses pères. Et moi, ma chère sœur, quoique indigne ministre de l'Evangile, j'ose vous promettre, de la part de Jésus-Christ le même bonheur et la même gloire, puisque vous faites aujourd'hui la même démarche. Ce n'est pas que je veuille dire par là que les gens du monde en soient exclus, et qu'il n'y ait que les âmes religieuses qui y soient admises et qui puissent y prétendre légitimement; à Dieu ne plaise! Mais je veux dire, et c'est la remarque d'un profond et pieux interprète, je veux dire que les âmes religieuses y ont plus de part que les gens du monde, parce qu'elles sont plus parfaites que les gens du monde: et que, pratiquant non-seulement les commandements, mais encore les conseils, elles la posséderont, par conséquent, avec plus de plénitude que les gens du monde. Vous avez vu jusqu'ici, ma chère sœur, la grandeur et l'excellence de l'état religieux: il me reste à vous montrer les engagements de l'état religieux dans ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Le monde, ma chère sœur, qui ne raisonne ordinairement que sur les principes d'une fausse sagesse, tient quelquefois ce langage: A quoi bon faire des vœux? J'avoue qu'il n'est pas absolument nécessaire de faire des vœux; mais je dis en même temps qu'il est très-avantageux de faire des vœux; et voici les raisons qu'en apporte saint Thomas, écoutez-les. La première raison, c'est que le vœu est un acte de religion qui surpasse en excellence toutes les vertus morales. Il augmente le mérite de toutes les œuvres des autres vertus, parce qu'il fait que chaque action de vertu devient une chose promise et consacrée à Dieu. La seconde raison, c'est que celui qui fait une chose par obligation de vœux donne à Dieu beaucoup plus qu'un autre, qui fait la même chose sans cette obligation; car il ne lui offre pas seulement la chose qu'il fait, mais encore tout le pouvoir qu'il a d'en faire d'autres. La dernière raison, c'est que le vœu rend la volonté plus constante et plus assurée dans le bien. Sur ces principes, il est donc bon, ma chère sœur, de faire des vœux; mais considérez en même temps ce qu'ajoute saint Thomas après le Sage: Qu'il est beaucoup meilleur de n'en point faire, que de ne pas les accomplir après les avoir faits: *Multo melius est non vovere, quam post votum promissa non reddere.* (Eccle., V, 4.) Dieu, étant la justice par essence, exige nécessairement qu'on lui rende ce qu'on lui a promis; et c'est en cela même, ma chère sœur, que paraît sa grande miséricorde. Car c'est par bonté, et non par indigence qu'il l'exige. Quoi que ce soit qu'on lui rende, il n'en est pas plus riche; ce sont au contraire ceux qui le lui rendent qui deviennent plus riches en le lui rendant. Mais à quoi engagent les vœux sacrés de l'état religieux? à une véritable pauvreté, à une chasteté parfaite et à une entière obéissance. Trois devoirs indispensables de la religion,

que je tâcherai d'expliquer en peu de mots, pour ne pas retarder le sacrifice de la victime qui m'écoute.

Celui qui ne renonce point à tout ce qu'il possède, ne peut pas être mon disciple, disait Jésus-Christ; et c'est là ce renoncement de cœur et d'affection, auquel tous les chrétiens en général sont obligés par les vœux du baptême, indépendamment des vœux de la religion. Mais, ma chère sœur, comme il y a un renoncement d'esprit et de volonté, qui est un devoir commun du christianisme, il y a un renoncement d'action et de pratique, qui est une obligation particulière de l'état religieux. L'un est un détachement intérieur de toutes choses; l'autre est un abandonnement extérieur, réel et effectif de toutes choses. Comme chrétien, on est obligé au premier; comme religieux, on est obligé au second. Celui-là est un engagement du baptême qu'on a reçu; celui-ci est une condition essentielle du vœu de pauvreté que vous allez faire, c'est-à-dire, que de toutes les richesses auxquelles vous pouvez encore prétendre, il ne vous restera bientôt que le mérite d'y avoir renoncé volontairement. Les biens qui vous étaient naturellement acquis, et dont l'âge vous aurait mise un jour en possession, deviendront pour vous des biens étrangers; ou plutôt, ils seront à votre égard comme s'ils n'étaient point. Vous n'aurez plus d'héritage dans le monde, dès que, par le vœu de pauvreté, vous aurez choisi Jésus-Christ pour votre héritage dans la religion; pourquoi? parce que ce vœu enlève légitimement tous les biens temporels que la naissance avait donnés. Il n'y aura désormais ici-bas qu'une espèce de richesses que vous puissiez posséder, et que vous devez même posséder; ce sont les richesses spirituelles : l'innocence des mœurs, le trésor précieux de la grâce, l'attachement et la fidélité à tous les devoirs de l'état religieux, une vigilance continuelle à conserver et à augmenter même ce fonds de mérites, que Jésus-Christ vous a fait acquérir. Richesses, qui, bien différentes de celles que vous avez laissées dans la maison paternelle, ne seront ni rongées de vers, ni usées par le temps, ni consumées par l'usage; richesses dont on jouit malgré la mort même; et comme elles appartiennent à l'âme, elles la suivent quand elle se sépare du corps. Voilà, ma chère sœur, les seules richesses que vous devez amasser de plus en plus, et auxquelles il ne vous est jamais permis de renoncer.

A l'égard des richesses du monde, vous allez mourir éternellement à elles, comme elles seront mortes pour vous. La moindre réserve vous rendrait coupable devant Dieu; car c'est un crime que de retenir quelque chose pour soi-même, quand on fait une profession solennelle de renoncer à tout pour Jésus-Christ. Un exemple funeste, rapporté dans le livre des *Actes*, va vous en convaincre. Vous savez, ma chère sœur, que les premiers fidèles du christianisme mettaient tous leurs biens aux pieds des apôtres. Sur quoi

saint Cyprien ne fait point de difficulté d'avancer que les fidèles faisaient alors vœu de pauvreté. Quoi qu'il en soit, Ananie et Saphire n'apportèrent aux apôtres qu'une partie de leurs richesses, en voulant leur faire croire qu'ils les apportaient toutes. Qu'arriva-t-il? leur criminelle réserve fut punie horriblement; et l'un et l'autre furent tout à coup frappés de mort, parce qu'ils avaient offert leur sacrifice avec un cœur double. Pour vous, ma chère sœur, bien éloignée de la conduite d'Ananie et de Saphire, vous ne réservez rien pour vous-même, puisque vous sacrifiez tout à Dieu. Convaincue qu'on n'est véritablement riche que lorsqu'on possède Jésus-Christ, vous ne voulez avoir désormais d'autre patrimoine que sa croix, ni d'autre espérance que celle d'être admise un jour dans le royaume éternel qu'il vous prépare. A l'exemple de Moïse, vous préférez le trésor d'une pauvreté volontaire, aux vaines richesses du monde. De tout ce que vous possédiez et de tout ce que vous pouviez attendre, vous ne vous êtes réservé qu'une seule chose : c'est le pouvoir d'y renoncer solennellement. Combien de fois, méditant le dessein de votre sacrifice, n'avez-vous pas dit ce que disait autrefois saint Bernard : *Ne vaut-il pas mieux mépriser les biens de la terre par une magnanimité chrétienne, que d'en être privé avec douleur?* N'est-il pas plus raisonnable d'en faire un sacrifice à Jésus-Christ, que d'attendre que la mort me les enlève? C'est ainsi que, pénétrée de l'esprit de votre vocation, vous n'avez regardé les richesses temporelles que comme des biens qui ne méritent pas les attentions et les soins qu'on se donne pour les conserver ou pour les acquérir, et qui doivent même causer de la joie quand on les quitte. Grâce à la miséricorde de Jésus-Christ, nous la voyons éclater en vous, cette joie sainte, qui nous annonce que vous abandonnez sans regret et sans peine ce que vous possédiez sans cupidité.

Mais remarquez, ma chère sœur, qu'en conséquence de votre vœu de pauvreté, vous ne pourrez pas même retenir aucune chose, ni vous en permettre l'usage, sans l'approbation de votre supérieure; et, malheur à vous, si, après avoir eu le courage d'abandonner un riche héritage dans le monde, vous mettiez votre attachement à de petites choses dans la religion! Plus les choses auxquelles on s'attache sont petites, plus cet attachement déplaît à Dieu; pourquoi? parce que, plus les choses qu'on préfère à Dieu sont méprisables, plus cette préférence est évidemment criminelle. L'âme religieuse ne doit avoir d'autre possession que Jésus-Christ; et si elle possède quelque chose avec lui, elle cesse d'être parfaite.

A une pauvreté entière, vous devez joindre, ma chère sœur, une exacte pureté; et il est incontestable que ce devoir vous est commun avec tous les chrétiens. Il est vrai que les chrétiens, qui sont dans le monde, ne sont pas obligés d'être vierges; mais ils sont obligés d'être purs. Tous les chrétiens

y sont obligés par la loi ; les personnes religieuses y sont obligées non-seulement par la loi, mais encore par le vœu. Une véritable vierge de Jésus-Christ ne doit s'occuper que de Jésus-Christ ; pourquoi cela ? *afin qu'elle soit pure de corps et d'esprit*, dit l'apôtre saint Paul. L'Epoux céleste, ma chère sœur, est un Dieu jaloux qui ne souffre point de partage ; et comme c'est de lui seul que vous avez reçu votre cœur, il est évident que c'est lui seul qui doit le posséder. Ayez donc toujours le cœur pur, afin que Jésus-Christ habite dans votre cœur, comme dans un sanctuaire. Nulle place dans votre cœur que pour Jésus-Christ, nul désir dans votre cœur que pour Jésus-Christ, nul attachement dans votre cœur que pour Jésus-Christ. Il est rapporté dans le livre du *Lévitique*, que Dieu ordonna que le feu sacré brûlerait toujours sur l'autel. *Vous êtes le temple de Dieu*, dit saint Paul : votre cœur est pour ainsi dire l'autel de ce temple, et vous devez entretenir, avec tous les soins possibles, le feu divin qui y est allumé : *Ignis in altari semper ardebit. (Levit., VI, 12.)*

Ah ! que vous seriez coupable, ma chère sœur, si, comme Rachel, vous cachiez les idoles de Laban dans le tabernacle de Jacob, ou si, comme les Israélites dans le désert, vous tourniez votre cœur vers l'Égypte ! Parlons sans figure. Que vous seriez coupable, si, après vous être entièrement consacrée à Jésus-Christ, vous conceviez quelque attachement pour le monde, pour ce monde infidèle et corrompu, qui est son plus cruel ennemi ! Ce serait renoncer aux engagements de votre vœu ; ce serait démentir essentiellement les conditions de votre alliance avec l'Epoux céleste ; ce serait rompre en quelque sorte les nœuds sacrés que vous allez serrer à la face des autels, et qui doivent vous tenir éternellement liée à votre Dieu ; ce serait faire triompher le monde sous les étendards de la religion. Que ce triomphe déplairait à l'Epoux jaloux et immortel que vous avez choisi ! Conservez donc précieusement, ma chère sœur, la chasteté qui vous rend si agréable à ses yeux, cette vertu aimable et sublime qui, selon l'expression de saint Bernard, transforme les vierges en anges, et qui est en ce monde même le commencement et le prélude de la vie céleste que vous posséderez en l'autre. Que tout porte en vous le caractère sacré d'épouse de Jésus-Christ ; que tout y soit, pour ainsi dire, marqué au sceau de l'Agneau sans tache : vos paroles, vos sentiments, vos actions. Faites comprendre par vos paroles que votre conversation est déjà dans le ciel. Donnez à connaître par vos sentiments que vous possédez pleinement l'esprit de votre vocation et de votre état. Montrez par vos actions que vous ne marchez que sur les pas de votre divin Epoux. Veillez sans cesse, pour ne pas le perdre de vue, afin que vous puissiez dire véritablement, comme l'Épouse des *Cantiques* : *Lors même que je dors, mon cœur veille.*

Ne soyez pas surprise, ma chère sœur,

qu'en vertu de mon ministère, je vous exhorte à une vigilance continuelle pour la conservation de votre pureté. La raison en est bien naturelle : c'est que le tentateur, empressé et attentif à vous l'enlever, ne s'endort point. Il poursuit l'âme chaste et fidèle jusque dans le cloître, et le désert même le plus éloigné et le plus affreux ne la met pas à couvert de ses pièges ; il ne sait que trop les lui tendre partout où elle se trouve, et pour peu qu'elle néglige de marcher avec précaution, elle court un grand risque de tomber. Mais pour le vaincre plus aisément, cet ennemi dangereux et infatigable, évitez principalement l'oisiveté. Après avoir chanté devant l'autel les louanges du Seigneur, appliquez-vous tantôt à la lecture de quelque livre pieux, tantôt à quelque ouvrage qui puisse servir à la décoration du tabernacle ou à l'ornement du sanctuaire. Que votre vie ne soit, s'il se peut, qu'un exercice continuel. L'Écriture sainte nous apprend que la femme forte n'était point oisive, et qu'elle ne se permettait aucun loisir. Occupez-vous donc comme elle, ma chère sœur. Pourquoi ? Parce que, répond saint Jérôme, toute personne qui vit dans l'oisiveté est ordinairement en proie à une infinité de désirs ; et de là vient que, selon la remarque du même Père, on ne recevait dans les monastères d'Égypte que des personnes capables de travailler à quelque ouvrage. Le principal dessein en cela n'était pas de pourvoir aux nécessités temporelles, mais d'empêcher la passion de prévaloir et d'être écoutée à la faveur de l'oisiveté.

Un autre devoir de l'état religieux, ma chère sœur, c'est l'obéissance. Qu'est-ce que l'obéissance ? C'est une inclination de l'âme qui agit sans délibérer ; c'est un renoncement effectif à sa propre volonté, et un acquiescement absolu à celle d'autrui. Or, tel est l'engagement que vous allez contracter, ma chère sœur, par le vœu solennel d'obéissance ; et souvenez-vous pour toujours, que si, après l'avoir fait, vous désobéissiez à votre supérieure, ce serait désobéir à Dieu même. En voici la preuve évidente : *Il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu*, dit saint Paul ; *et c'est Dieu qui a ordonné celles qui sont sur la terre. C'est pourquoi celui qui s'oppose aux puissances, résiste aux ordres de Dieu*, continue le même Apôtre. Sur ce principe, ma chère sœur, il est incontestable que, résister à la volonté de votre supérieure, ce serait résister à la volonté de Dieu. Pourquoi ? Parce que l'autorité qu'elle a sur vous, n'est autre chose que l'autorité de Dieu même. Sur quoi saint Bernard dit ces paroles, que je n'oserais peut-être pas dire si ce grand homme ne les avait dites avant moi : qu'il n'y a point de sacrilège plus détestable que de reprendre sa volonté après l'avoir une fois offerte en sacrifice : *Nullum sacrilegii crimen reperitur deterius, quam in voluntate semel oblata reaccipere potestatem.*

Pour vous faire mieux connaître, ma chère sœur, la nécessité de l'obéissance religieuse, remarquez avec moi, que, dans l'ordre poli-

tique, les peuples ne se maintiennent que par cette subordination admirable qui retient tous les particuliers assujettis à l'autorité d'un seul. Nul Etat ne peut être heureux et avoir en même temps plus d'un maître. Il en est ainsi de la religion : dès que l'obéissance en est bannie, le bonheur et la paix ne s'y trouvent plus. D'ailleurs, le devoir de l'obéissance religieuse est fondé sur ce que l'esprit humain, se trompant lui-même, s' imagine qu'il fait par un mouvement spirituel ce qu'il ne fait néanmoins que par une inclination et une intention terrestres ; et voilà ce qui donne d'abord à comprendre combien il est essentiel aux personnes consacrées à la religion d'obéir promptement et sans délai à l'ordre de celle que la religion elle-même a constituée leur supérieure pour les gouverner et pour les conduire.

Sollicitée par de si pressants motifs, ma chère sœur, soyez donc obéissante jusqu'à votre mort, à l'exemple de notre adorable Sauveur, qui a été obéissant jusqu'à la sienne, qu'il a soufferte sur la croix. Considérez dans votre supérieure une mère charitable qui ne cherche que votre bien, et dont Dieu se sert pour vous conduire fidèlement dans les voies de la religion, comme il se servit autrefois de l'ange Raphaël pour conduire le jeune Tobie dans son voyage. Autrement, ma chère sœur, ce serait rompre l'unité du corps religieux, dit saint Bernard ; ce serait violer une des principales obligations attachées inséparablement à votre état ; ce serait même vous attirer l'indignation du ciel. Un feu vengeur s'alluma autrefois dans le désert, pour punir le murmure et la désobéissance des Israélites.

Voilà, ma chère sœur, ce que j'avais à vous dire sur l'excellence et les engagements de l'état religieux. Il est temps, précieuse victime, que vous montiez à l'autel pour la consommation de l'holocauste. Que ce sacrifice vous sera doux, tandis qu'il fera peut-être frémir ces hommes du siècle qui m'entendent, et qui, prévenus d'une fausse pitié, voudraient, s'il leur était possible, vous faire quitter le lieu saint pour vous ramener dans le monde ! Semblables à peu près à ces ennemis d'Israël qui mirent tout en usage pour persuader à Néhémie de sortir de Jérusalem. Mais, ne pouvant pas vous détourner de votre sacrifice, ils l'arroseront du moins de larmes amères. Ah ! hommes mondains et aveugles ! écoutez la victime qui va vous parler par ma bouche : Ne pleurez pas sur moi, vous dit-elle, pleurez plutôt sur vous-mêmes. Vous voyez ma croix, mais vous ne voyez pas l'onction qui y est répandue. L'appareil de mon sacrifice vous effraie, mais vous ne connaissez pas la flamme divine et consolante qui l'accompagne et qui va en faire la consommation. Est-il un plus beau et un plus heureux jour ici-bas, que celui dans lequel on se consacre solennellement à Jésus-Christ ?

C'est ainsi, ma chère sœur, que vous parlez à ce monde corrompu, qui vous re-

grette par aveuglement ; mais que me reste-t-il à vous dire, à vous, qui êtes sur le point de faire un divorce éternel avec lui ? sinon que vous soyez aussi sainte que l'institut que vous allez embrasser volontairement, et aussi fervente que les humbles religieuses qui vous environnent. Souvenez-vous que la pureté des mœurs et de la conduite doit répondre pleinement à la perfection de l'état. Ah ! que vous seriez à plaindre et à blâmer en même temps, si, lorsque vous êtes entrée dans cet asile saint et vénérable, vous aviez laissé votre cœur dans le monde, et que cette victime ne se trouvât point dans l'étendue de votre sacrifice ! Bien loin de vous exhorter à le consommer, je serais le premier à vous en distraire. Je vous éloignerais moi-même de l'autel. Mais votre piété fait mon assurance, et j'admire en vous une vierge qui, ayant déjà oublié le monde, ne veut se souvenir que de Jésus-Christ, ne servir que Jésus-Christ, n'aimer que Jésus-Christ, ne se sacrifier qu'à Jésus-Christ ; une vierge, qui dès sa plus tendre enfance, a fait connaître que le monde n'était pas digne de la posséder, et que le ciel l'avait réservée pour marcher à la suite de l'Agneau ; une vierge qui a rempli la maison paternelle de l'odeur de ses vertus, et qui a eu la force de l'affliger par sa prompte et entière séparation. Permettez-moi de le dire pour l'édification de mes auditeurs, vierge humble et magnanime ! On vous a vue suivre courageusement l'attrait de votre vocation, malgré la voix de la nature qui semblait s'y opposer. On vous a vue voler en quelque sorte dans ce monastère, baignée des larmes d'un père et d'une mère, dont vous faisiez les plus chères délices, et qui, soit pour éprouver votre vocation, soit pour vous montrer toute leur tendresse, vous avaient déjà témoigné qu'il leur coûterait cher de consentir à votre retraite, qu'en ne vous voyant plus auprès d'eux, ils ne pourraient pas se consoler de vous avoir perdue, et que le déplaisir de votre absence ne finirait qu'avec leur vie. Mais il ne s'agit pas ici, ma chère sœur, d'exalter votre triomphe sur la nature, et il suffit de vous dire que vous devez en rapporter toute la gloire à Dieu qui en a été le principe.

Seigneur, qui êtes la bonté essentielle et souveraine, et qui vous plaisez à jeter des regards de miséricorde sur vos créatures, comblez de vos plus grandes faveurs cette jeune vierge qui va s'assujettir éternellement à votre joug ! Puisse le voile sacré qu'elle est prête à recevoir, être le présage de la couronne que vous lui donnerez dans le ciel ! Puissent les vœux qu'elle va prononcer, vous solliciter à cet arrêt de miséricorde que vous prononcerez pour elle, lorsqu'assis sur un trône éclatant vous jugerez l'univers ! C'est ce que je vous souhaite, ma chère sœur, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

SERMON X.

SUR L'AUMÔNE.

Prêché à Paris dans une assemblée de charité aux dames de la paroisse de Saint-Nicolas du Chardonnet, le 14 janvier 1740.

Manum suam aperuit inopi, et palmas suas extendit ad pauperem. (Prov., XXXI.)

Elle a ouvert sa main à l'indigent, et elle a étendu ses bras vers le pauvre.

Entre toutes les qualités que Dieu attribue à la femme forte, Mesdames, une des principales, c'est la compassion et la miséricorde envers les pauvres. Il nous la représente d'abord possédant pleinement par sa vertu la confiance de son époux, employant l'adresse de ses mains à des ouvrages utiles, occupée sans cesse du soin des affaires de sa maison, et ne négligeant rien pour y maintenir l'abondance, l'ordre et la paix. Il nous la fait ensuite considérer achetant un champ et appliquant ainsi les fruits de son industrie à l'accroissement de son domaine, prenant des précautions contre les rigueurs de l'hiver, consultant la sagesse et la douceur, et s'attirant par là les louanges de ses enfants et de son époux. Cependant, Mesdames, ce portrait de la femme forte, tout grand et tout magnifique qu'il est, serait essentiellement defectueux si elle s'était contentée d'appliquer ses soins au règlement de sa famille, sans les étendre sur les pauvres. Aussi Salomon ne manque-t-il pas de remarquer qu'elle leur procurait des consolations et qu'elle sanctifiait ses richesses par l'usage charitable qu'elle en faisait : *Manum suam aperuit inopi*, etc.

C'est ce saint et héroïque usage, Mesdames, que je veux tâcher de vous inspirer aujourd'hui : usage indispensable, puisqu'il est dans l'ordre des préceptes évangéliques, et que vos biens superflus doivent nécessairement se convertir en aumônes ; usage d'autant plus indispensable pour vous, que Dieu vous a placées dans cette paroisse dont les pressants besoins vous sont connus, et où l'on voit tant de pauvres attendre de vos charités la prolongation de leur vie ; usage avantageux, puisque le ciel se plaît à le récompenser de ses plus précieuses faveurs. D'où vient donc qu'on néglige d'assister les malheureux, et qu'on ne prend pas même garde s'il y en a sur la terre ? D'où vient donc que les riches, bien loin de les rendre participants de leur opulence, la répandent en dépenses superflues, ou qu'ils la retiennent par avarice ? Ah ! Mesdames, disons-le sans crainte de nous tromper : c'est qu'ils ignorent, ou du moins qu'ils ne connaissent pas assez le devoir et les récompenses de l'aumône. Voilà une des principales causes de l'indifférence qu'on consulte à l'égard des pauvres. Voilà ce qui sert à former ces cœurs durs, inhumains et toujours fermés aux demandes et aux cris de l'indigence. Voilà ce qui consomme la réprobation de tant de riches, qui, uniquement attentifs à eux-mêmes, ne se croient riches que pour eux-mêmes. Tâchons de remédier

à ce désordre ; et pour y réussir, Mesdames, considérons : le précepte de l'aumône ; les avantages de l'aumône. Esprit saint, charité primitive et substantielle, source féconde de bonté et de douceur, ouvrez les cœurs et les mains des fidèles qui m'écoutent, afin que les pauvres trouvent dans leurs largesses des secours proportionnés ! Je vous demande cette grâce par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Rien n'est plus clairement établi dans l'Evangile, Mesdames, que le précepte de l'aumône, et ce serait en vain que la cupidité ferait tous ses efforts pour l'éluder légitimement ou pour l'anéantir. Il est même étonnant qu'il se trouve des riches qui, par ignorance ou par passion, ne regardent l'aumône que comme un conseil, et par conséquent que comme une action que la religion ne leur commande point. Pour les convaincre pleinement de leur erreur, je pourrais alléguer ici cette multitude d'oracles qui sont répandus dans les saintes Ecritures, et qui renferment l'obligation de la miséricorde chrétienne. Mais pour ne pas sortir des bornes d'une juste précision, je me contente de leur annoncer les terribles paroles qui sont rapportées dans l'Evangile, et que Jésus-Christ prononcera, au jour de son jugement, contre les riches cruels et impitoyables. *Retirez-vous de moi*, leur dira-t-il ; *allez au feu éternel, parce que j'ai eu faim et que vous ne m'avez pas donné à manger, parce que j'ai eu soif et que vous ne m'avez pas donné à boire* ; et l'Evangile remarque peu après que refuser l'aumône aux pauvres, c'est la refuser à Jésus-Christ même. Or, Mesdames, il est certain que cet arrêt prononcé par le Fils de Dieu montre évidemment le précepte indispensable de l'aumône. En effet, si l'aumône n'était qu'un conseil, comment est-ce que Jésus-Christ condamnerait les riches au feu éternel pour ne l'avoir pas pratiquée ? Un tel arrêt ne démentirait-il pas également et sa bonté et sa justice ? L'omission des conseils évangéliques est-elle punie de l'enfer ? Et pouvons-nous ignorer qu'il n'y a que les violateurs des préceptes qui y descendent ? Il s'ensuit donc nécessairement de là que l'aumône est un précepte, puisque la négligence ou le refus de l'aumône sont, selon les paroles de Jésus-Christ, un sujet de réprobation éternelle. Mais pour connaître toute la justice et toute la force de ce précepte, je dis que ce précepte est établi sur la souveraineté de Dieu, sur la providence de Dieu, et sur la bonté de Dieu. Trois réflexions qui sont les raisons fondamentales du précepte de l'aumône.

Comme Dieu est le Créateur de toutes choses, et qu'elles ne subsistent que par lui, il est certain que Dieu en est le dominateur universel, et qu'elles lui appartiennent. *Les cieux sont à vous, Seigneur, la terre est à vous*, disait un prophète ; et que sont les biens que les hommes possèdent, sinon autant de faveurs que Dieu leur a accordées ?

Et voilà ce qui faisait dire à saint Chrysostome parlant aux fidèles de son temps : *Quoique vous soyez entrés légitimement dans l'héritage de vos pères, et que par cette raison tout ce que vous avez soit à vous, néanmoins tout ce que vous possédez est à Dieu.* Ainsi, riches du siècle qui m'écoutez, comme vous n'êtes riches que par la libéralité de Dieu, et que Dieu en vous comblant de richesses a toujours conservé sur elles un droit inaliénable de propriété et de souveraineté, il suit évidemment de là qu'il peut imposer sur elles un certain tribut : semblable à peu près à un seigneur, qui cédant à un de ses vassaux une étendue de terre, applique sur cette terre une redevance, comme un témoignage authentique du don qu'il en fait. Or, Mesdames, telle est la conduite de Dieu à l'égard des hommes. En les faisant riches, il se réserve, sur les richesses qu'il leur accorde, un tribut qu'ils doivent indispensablement lui payer, afin que par là ils lui témoignent leur reconnaissance, et qu'ils honorent sa souveraineté. Mais comme Dieu n'a pas besoin de ce tribut pour lui-même, il veut qu'on le lui paye dans la personne de ses pauvres. Il les constitue, pour ainsi dire, ses receveurs ; et il est tout visible qu'en cette qualité on est obligé de leur payer ce qu'on doit à lui-même à titre de Seigneur et de Maître ; car puisqu'il les a revêtus du droit de sa souveraineté, n'est-il pas juste qu'on leur paie les revenus de sa souveraineté ? Aussi voyons-nous dans l'Ecriture que Dieu, voulant persuader aux riches la pratique de l'aumône, leur parle en maître absolu, en souverain, en dominateur : *Je vous ordonne*, leur dit-il, *d'assister les pauvres.* Comme s'il leur disait : Toutes vos richesses sont à moi ; et je veux bien vous les laisser, afin que vous les fassiez servir à la diversité de vos besoins et à l'ouvrage de votre sanctification. N'oubliez jamais que j'ai mis entre vos mains le dépôt sacré que vous devez faire passer dans celles des pauvres. Ce dépôt sacré, c'est votre superflu que je me suis spécialement réservé. C'est là le droit et l'apanage de ma souveraineté ; et puisque j'ai transmis ce droit aux pauvres, je vous commande d'en distribuer les revenus aux pauvres : *Præcipio tibi ut aperiās manum egeno.* (Deut., XV, 11.)

Or voilà, Mesdames, ce qui a fait dire à saint Chrysostome que le riche doit se considérer comme le trésorier des biens de Dieu, qui lui ordonne de les communiquer aux misérables ; et s'il est vrai, sans qu'il soit permis d'en douter, qu'un trésorier des deniers du roi devrait être puni s'il ne les distribuait point selon l'ordre qu'il lui en aurait donné ; le riche, dépositaire des biens de Dieu, et chargé de la part de Dieu d'en soulager les pauvres, ne serait-il pas évidemment criminel s'il osait transgresser le commandement qu'il lui en a fait ? Comment cela ? C'est qu'en négligeant l'assistance des pauvres, il violerait les droits de la souveraineté de Dieu. Sur ce principe, tout homme riche qui n'accomplit pas le précepte

de l'aumône, commet un acte de rébellion contre Dieu, puisqu'il ne veut point payer aux pauvres le tribut qui est une marque de sa dépendance à l'égard de Dieu. Que l'homme est donc coupable, lorsque dans la possession de ses biens il n'écoute point la volonté et l'ordre du Maître universel de qui il les a reçus, et que la profusion ou l'avarice démentent l'usage qu'il en doit faire ! Qu'il est coupable d'employer ou de retenir pour soi-même le tribut que Dieu, en qualité de souverain, a destiné pour ses pauvres !

Mais il est nécessaire de considérer, Mesdames, que ce tribut, imposé de la part de Dieu sur les riches, doit répondre exactement à leurs richesses ; et que plus leur abondance est grande, plus leurs aumônes doivent être pleines ; pourquoi ? Parce que possédant beaucoup, ils doivent donner beaucoup ; et que la redevance qu'ils sont obligés de payer à la souveraineté de Dieu, doit se mesurer sur les dons qu'ils ont reçus de la magnificence de Dieu. Ils possèdent de grands biens : le tribut que Dieu leur a imposé en faveur de ses pauvres est donc grand, puisqu'il doit y avoir de la proportion entre les richesses qu'ils ont reçues de Dieu et la redevance qu'ils doivent en payer à Dieu.

Sur quoi, Mesdames, la plupart des riches se trompent. Car voit-on beaucoup de riches proportionner leurs aumônes à leur abondance, et garder les lois d'une exacte justice à l'égard de cette partie de bien qu'ils doivent payer au pauvre, à titre de tributaires de Dieu ? Voit-on beaucoup de riches considérer d'un œil équitable et désintéressé toute leur opulence, et la peser, pour ainsi dire, dans la balance de la religion, pour en détacher avec proportion et avec justesse la portion sacrée qui, en vertu de la souveraineté de Dieu, doit nécessairement devenir la nourriture et la consolation des misérables ? Hélas ! il n'est que trop vrai : les riches ne paient point ce tribut, ou s'ils le paient, ils ne le paient qu'imparfaitement. Ils font l'aumône ; mais comment la font-ils ? Tantôt par occasion, tantôt avec murmure, et presque toujours avec avarice. Tandis que leur abondance les embarrasse, ou plutôt, tandis qu'ils l'emploient à des dépenses énormes et étrangères à leur condition et à leur rang, ils se contentent de faire aux malheureux quelques petites largesses, incapables par conséquent de les consoler, de les rassasier et de les vêtir. Est-ce donc là cet impôt juste et proportionné, cet hommage de dépendance, ce droit de souveraineté dont ils doivent s'acquitter à l'égard de Dieu ? Est-ce là le reconnaître pour le suprême dominateur de leurs biens, et pour l'unique auteur de leur abondance ? Ah ! s'ils comparaient ce qu'ils donnent aux pauvres avec ce qu'ils doivent leur donner, ce jugement de comparaison leur ferait d'abord comprendre que l'imposition que Dieu a mise sur leurs richesses est beaucoup au-dessus de leurs aumônes ; et que, bien loin

de se regarder comme ses fidèles sujets, ils ne doivent se considérer que comme des prévaricateurs et des rebelles. Ils conviennent sans doute avec moi, ces riches avarés, que s'ils se contentaient de payer au prince une légère partie du juste tribut qu'ils lui doivent, ce serait évidemment faire injure aux droits de sa couronne; comment donc, s'ils ne paient point entièrement aux pauvres le tribut qu'ils doivent à Dieu, et que Dieu veut qu'on leur communique; comment donc, dis-je, peuvent-ils se flatter légitimement de ne pas altérer les droits de sa souveraineté? Or, le tort qu'on fait à un prince n'est point à comparer à celui qu'on fait à Dieu: car les rois, les plus grands rois ne sont que les images de Dieu; et Dieu est le Seigneur et le Dominateur des rois!

Il est donc incontestable, Mesdames, que l'obligation de l'aumône est fondée sur la souveraineté de Dieu; mais j'ajoute qu'elle l'est encore sur la providence de Dieu. Comme Dieu est infiniment sage, il gouverne l'univers avec sagesse; et il prend les moyens convenables et nécessaires à la conservation des hommes qui l'habitent. Pour donner du jour à cette vérité, considérons la conduite de Dieu à l'égard de l'univers même. Le premier ordre, qu'il y établit, fut que les hommes jouiraient en commun des biens de la terre; et que les uns n'en posséderaient pas plus que les autres. Précieuse égalité, ordre admirable qui aurait beaucoup contribué au bonheur de l'homme, mais que le péché de l'homme renversa bientôt. Que fit Dieu? A ce premier ordre il en substitua un second, c'est-à-dire, le partage inégal des richesses entre les hommes; et ce partage, tout désordonné qu'il paraît, puisqu'il laisse les uns dans la misère et qu'il place les autres dans l'opulence, est un des plus beaux et des plus précieux arrangements de la sagesse divine; et la raison qu'en apportent saint Léon et saint Chrysostome, c'est que Dieu fournit par là aux pauvres le moyen d'être couronnés par leur patience, et aux riches celui de l'être par leur charité; et que rendant ainsi tous les hommes dépendants les uns des autres, il les lie ensemble par une charité plus étroite.

L'intention de Dieu, dans la distribution inégale des biens, n'est donc pas que les pauvres en soient privés; et comment pourrions-nous nous le persuader, puisque Dieu s'est fait à soi-même une loi de nourrir toutes ses créatures? Or, Mesdames, cette loi, c'est la loi de sa providence, de cette providence universelle qui embrasse tout, qui veille sur tout et qui pourvoit à tout. De ce principe, il s'ensuit nécessairement que le riche est chargé par la providence de Dieu d'assister le pauvre, puisque cette même providence lui a confié la part et la substance du pauvre; de sorte, riches du siècle, qu'en conséquence de vos richesses, vous devez vous regarder à l'égard des pauvres, comme les ministres de Dieu, comme les économes de Dieu, et comme les distributeurs des largesses de Dieu. Voilà ce qu'il

s'est proposé et ce qu'il a établi dans la dispensation inégale des biens. Car pourquoi cette inégalité? *C'est, répond saint Augustin, afin que, les riches ayant plus reçu, ils eussent de quoi donner aux pauvres. Ce n'est pas,* continue le même Père, *que Dieu n'ait pu enrichir les uns et les autres; mais c'est qu'il a voulu que les riches servissent à soulager les pauvres, et que les pauvres servissent à éprouver les riches.*

Pour mieux comprendre cette vérité, Mesdames, il faut considérer qu'il n'y a point de différence aux yeux de Dieu entre les riches et les pauvres; et que, puisque les uns et les autres sont également à lui en vertu de leur création, il les renferme et il les enveloppe tous dans sa providence; et que les pauvres, qu'il semble méconnaître et abandonner à leur misère, n'en sont pas oubliés, puisqu'il a chargé expressément les riches de les secourir de leur superflu. Quoi! serait-il possible que notre Dieu, ce Dieu qui agit toujours avec équité parce qu'il est infiniment juste, et qui fait tout le bien qu'il veut parce qu'il est souverainement puissant; serait-il, dis-je, possible que notre Dieu donnât à certains hommes la graisse et les fruits de la terre, et qu'il ne destinât aux autres d'autre pain que leurs larmes, leurs gémissements et leurs cris? Une telle conduite nous retracerait-elle l'idée que nous devons avoir de la providence de Dieu? et pourrions-nous reconnaître la providence de Dieu dans une telle conduite? Non, sans doute; pourquoi cela? Parce qu'un caractère de la providence de Dieu, c'est d'être universelle, et d'étendre ses soins sur le monde et sur tout ce qui est dans le monde. D'où je forme ce raisonnement, Mesdames: Puisque la providence de Dieu est universelle, et qu'elle se plaît même à nourrir les plus vils animaux, c'est donc l'intention de Dieu, que tous les hommes en goûtent les bienfaits; et comme les riches les ont reçus de la main de Dieu, Dieu veut et prétend que les pauvres les reçoivent de la main des riches. La providence de Dieu s'étend donc et sur les pauvres et sur les riches, puisqu'elle a ordonné que l'indigence des uns trouvât dans l'abondance des autres une espèce de compensation et d'égalité.

Sur ce principe, Mesdames, il est certain que les riches qui n'assistent point l'indigence blessent les lois de la Providence divine; et qu'en retenant ou en consumant pour eux-mêmes le superflu qu'elle leur a confié pour autrui, ils commettent un larcin; et que d'économes et de dépositaires qu'ils sont, ils deviennent des usurpateurs sacrilèges. Vérité si constante, que l'esprit de Dieu parle ainsi au riche dans ses Ecritures: *Ecoute la voix du pauvre, lui dit-il, et rends-lui ce que tu lui dois.* Comment est-ce que le riche est le débiteur du pauvre? C'est que la Providence lui a confié la portion du pauvre; et s'il ne veut pas la lui remettre, n'est-il pas évidemment un usurpateur? Et voilà ce qui a fait dire à saint Je-

rôle, que celui-là est convaincu de ravir le bien d'autrui, qui retient pour soi au-delà de ce qui lui est nécessaire.

Mais remarquez en même temps, Mesdames, que les riches dont l'insensibilité dément les intentions et les ordres de la Providence, se rendent coupables envers Dieu de toutes les injures et de tous les blasphèmes que les pauvres vomissent contre elle, puisque ces blasphèmes et ces injures sont les funestes effets de leur avarice ou de leur prodigalité. Car n'est-il pas évident que si les riches payaient aux pauvres la portion de bien qu'ils leur doivent en conséquence des dispositions de la Providence, bien loin de l'outrager ou de la nier, cette Providence, ils la loueraient, ils la béniraient, ils l'adoreraient, et les actions de grâces prendraient en eux la place des plaintes et des murmures? Il est donc vrai que, lorsque les pauvres outragent par impatience ou par désespoir la providence de Dieu, ces outrages doivent être et sont imputés aux riches, puisque ces outrages procèdent originairement de leur désobéissance aux ordres de la providence de Dieu. Ah! qu'il est à craindre, qu'outre la damnation éternelle que leur insensibilité leur prépare, Dieu ne les en punisse ici-bas! On est surpris de voir dans le monde de grandes fortunes tomber tout à coup, et ne laisser à ceux qui les possédaient que le regret et la douleur de les avoir perdues; on est surpris de voir des hommes riches et élevés comme les cèdres du Liban, selon les termes de l'Ecriture, décroître journellement en pouvoir et en opulence, et éprouver enfin tous les inconvénients de la misère, qui ne leur était connue, auparavant, que pour l'avoir remarquée dans les pauvres sans la soulager; on est surpris de voir des familles nobles et illustres perdre peu à peu leur ancien éclat, et ne conserver tout au plus, de la splendeur de leurs ancêtres, que leurs armes et leur nom : tristes et faibles restes, incapables de les consoler de leur chute, ou plutôt, capables de la leur faire sentir plus amèrement. On est surpris de tous ces événements inespérés; mais, sans entrer trop avant dans les mystères de la Providence, ne puis-je pas avancer que c'est des mains mêmes de cette Providence, irritée des murmures et des blasphèmes des pauvres, que partent ces coups terribles, qui foudroient, pour ainsi dire, la fortune des riches impitoyables, et qui la réduisent à une espèce de néant? Ils ont oublié ou négligé l'ordre de la Providence, et ils ont par là occasionné les plaintes et les imprécations des pauvres contre la Providence : n'est-il pas juste que la Providence resserre à leur égard ses bienfaits, et que d'opulents qu'ils étaient, elles les rende pauvres, pour se venger elle-même et pour venger les pauvres? Mais ce qui est infiniment plus terrible, c'est que les châtimens que Dieu exerce ici-bas sur les riches durs et cruels, ne sont que l'ombre et la figure des sup-

plices affreux qu'ils souffriront dans l'éternité.

Je sais que la plupart des riches ne croient point violer les lois de la Providence, par l'usage qu'ils font de leurs richesses. Tout ce que nous possédons, disent-ils, nous est absolument nécessaire; et la religion elle-même nous apprend que le superflu est la partie réservée et assignée au pauvre par la Providence; comment donc l'emploi que nous faisons de nos biens nous rendrait-il coupables à l'égard de la Providence, puisque nous n'avons point de superflu? Elle nous a seulement communiqué le nécessaire : est-ce un crime, que de le conserver ou de s'en servir? Voilà, Mesdames, le raisonnement spécieux que la cupidité fait valoir pour éluder le précepte indispensable de l'aumône. Mais pour en connaître d'abord toute la fausseté, nous n'avons qu'à remonter à ce principe incontestable : que tout ce qui n'est point nécessaire à la vie et à la condition des riches ne leur est point absolument nécessaire, mais purement superflu. Ainsi j'appelle superflu, cet argent qu'on fait servir à la construction de ces vastes et superbes édifices, qui conviendraient tout au plus à des princes, mais que de simples particuliers ne rougissent point de se donner et d'habiter. J'appelle superflu, cet argent qu'on emploie à ces somptueux et magnifiques repas, qui furent inconnus à la simplicité et à la frugalité de nos pères, mais que l'orgueil, le luxe et l'intempérance de notre siècle ont rendus communs. J'appelle superflu, cet argent qu'on convertit en pierres précieuses, ou en meubles superbes : meubles dont la richesse et l'éclat sont désavoués par la modestie chrétienne. J'appelle superflu, cet argent qu'on consume pour se donner et pour entretenir un énorme et excessif équipage, et qui est plus propre à faire éclater un faste mal entendu qu'à rendre des services utiles. J'appelle superflu, cet argent qu'on dépense pour se parer de trop riches et trop magnifiques habits, et dont le prix serait capable de revêtir et de nourrir un grand nombre de pauvres. J'appelle superflu, cet argent qu'on se met en danger de perdre dans ces maisons de jeu, où le jeu n'a rien de petit que le temps qui suffit pour s'y ruiner. J'appelle superflu, cet argent qu'on fournit à une femme impudique, pour faire durer l'infâme commerce qu'on a malheureusement lié avec elle. J'appelle superflu, cet argent qu'on conserve pour des besoins imaginaires, et que la seule cupidité prévoit. J'appelle enfin superflu tout ce que l'avarice fait retenir inutilement aux riches, et tout ce que la vanité ou le plaisir leur font prodiguer; car il est évident, que les réserves inutiles et les dépenses mal entendues et déraisonnables ne sont point comprises dans le nécessaire; et que par une conséquence naturelle elles composent le fond et l'essence du superflu. En parlant ainsi, les riches oseront-ils me démentir?

Ce n'est pas, Mesdames, que la religion

ne permette aux riches distingués par les dignités ou par la naissance une magnificence conforme à leur état. Cette magnificence, bien loin d'être contraire à l'ordre de la providence et de la sagesse de Dieu, est autorisée par cette sagesse même : soit pour faire révéler aux petits l'image de Dieu dans les grands qui le représentent, soit pour maintenir avec plus de vigueur cette précieuse subordination qui doit régner parmi les hommes, et qui concourt si puissamment au bien de la société civile. Mais il faut que les riches comprennent, et qu'ils se souviennent pour toujours, qu'il y a une grande différence entre les dépenses que l'un état exige et celles que la cupidité leur conseille. Or n'est-ce pas la cupidité qui leur conseille l'excessive magnificence des palais, de la table, des habits, des meubles, de l'équipage ? Oseraient-ils regarder les dépenses énormes qu'ils font pour la soutenir, comme des nécessités absolues de leur condition ? A en juger selon les règles de la religion et de la modération chrétienne, ne sont-elles pas visiblement des nécessités chimériques de leur faste, de leur ostentation et de leur vanité ? Ils sont donc prévaricateurs à l'égard de la Providence, puisque l'excès de leurs dépenses absorbe, consume et enlève aux pauvres la part qui leur a été destinée par la Providence même.

Ce n'est pas tout, Mesdames ; car le précepte de l'aumône n'est pas moins fondé sur la bonté de Dieu que sur sa providence et sur sa souveraineté. Dieu étant la charité essentielle, il lui est naturel d'aimer, et d'aimer infiniment. Il est la souveraine bonté ; et comme souveraine bonté, il a créé les hommes, et il leur communiqué sans cesse ses faveurs. L'inclination à faire du bien est inséparable de son être, parce qu'il est infiniment bon, et le seul bon par essence ; et cette inclination divine nous est évidemment connue par les bienfaits que nous en avons reçus, et que nous en recevons tous les jours. Or, Mesdames, c'est cette inclination aimable et consolante que nous devons nous efforcer d'imiter en Dieu. Car, dit saint Léon, *l'homme a été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, afin qu'il tâchât d'imiter les perfections de Dieu*. La dignité de notre condition naturelle consiste à représenter en nous, comme dans un miroir, quelques traits de la majesté divine. Or, comme la bonté est un des plus vifs rayons de cette suprême majesté, et qu'il n'y a rien qui fasse plus ressembler les hommes à Dieu que le bien qu'ils procurent aux autres hommes ; Dieu, reprend saint Léon, nous a formés sur son image, pour trouver en nous des traits de sa bonté infinie. Il nous donne des secours, afin que nous puissions faire ce qu'il fait lui-même ; et que, comme il est miséricordieux par nature, nous le devenions à notre tour par imitation et par devoir. Aussi remarquez, Mesdames, que le Fils de Dieu nous ordonne dans son Evangile d'être miséricordieux et bienfaisants, de la même manière

que notre Père céleste l'est. Comme s'il eût dit : Jetez les yeux vers le ciel ; et contemplez-y le Dieu bon et charitable qui l'habite ! C'est lui qui répand sa miséricorde sur toute la terre. C'est lui qui la couvre de moissons, de fruits et d'animaux, pour la nourriture des hommes. Voilà votre modèle, et c'est ma volonté et mon commandement que vous lui ressembliez, et que vous soyez miséricordieux comme votre Père est lui-même miséricordieux : *Estote misericordes sicut et Pater vester misericors est.* (Luc., VI, 36.) Que prétend donc et qu'ordonne donc Jésus-Christ, en parlant ainsi ? Il prétend et il ordonne que nous conformions nos sentiments et notre charité envers notre prochain, et par conséquent envers les pauvres, aux sentiments et à la charité de Dieu envers tous les hommes, et que notre bonté soit par là une imitation de la sienne.

Cette imitation, Mesdames, est d'autant plus indispensable qu'elle est aisée, parce que Dieu a gravé dans le cœur des hommes une loi de compassion, de tendresse et de charité pour leurs semblables. C'est cette loi intérieure et naturelle qui leur conseille de se secourir les uns les autres par des services réciproques, et qui les sollicite vivement à procurer du soulagement à ceux qui en ont besoin ; et ne serait-il pas bien cruel et bien injuste, qu'étant sortis d'un même principe, formés d'une même poussière, sujets aux mêmes faiblesses, mêlés dans une même société, unis nécessairement par des besoins continuels, liés ensemble dans une intime et étroite dépendance ; ne serait-il pas, dis-je, bien cruel et bien injuste, que, malgré tant de rapports, et malgré la loi de bonté et de charité qu'ils portent tous dans le cœur, ils connussent les nécessités de leurs frères sans les soulager ; et que pouvant leur procurer des assistances effectives, ils se contentassent de gémir avec eux, de les regretter et de les plaindre ? Serait-ce là imiter la bonté de Dieu ? ou plutôt, ne serait-ce pas là démentir la bonté de Dieu ?

Mais ce qui rend encore inexcusables les riches qui ne retracent point en eux l'idée de la miséricorde divine, ce sont les grands biens qu'ils en ont reçus. Les pauvres ne sauraient imiter en tout cette miséricorde. Leur propre indigence leur lie les mains. Misérables et infortunés par état, ils peuvent avoir de la compassion les uns pour les autres, mêler réciproquement leurs larmes, et pousser ensemble des cris vers le ciel ; et comme ils sont tous malheureux, cette société de malheurs leur inspire ordinairement une compassion mutuelle. Mais leur compassion, toute juste et toute louable qu'elle est, ne saurait donner des consolations proportionnées ; c'est-à-dire qu'ils ont le sentiment et le mérite de la bonté, sans pouvoir en faire sentir les secours. Il n'en est pas de même des riches. Comme ils ont les mains pleines, il ne tient qu'à eux d'imiter la bonté de Dieu avec plus d'étendue que les pauvres. L'or, l'argent, les fruits de

la terre sont dans leurs maisons : qui les empêche donc de devenir les imitateurs de cette bonté souveraine, qui ne les a faits riches, dit saint Léon, qu'afin qu'ils soient miséricordieux et charitables? Sur ce principe, que leur ingratitude serait criminelle, s'ils ne répondaient à la bonté que Dieu a eue, et que Dieu a encore pour eux, que par l'oubli ou par le mépris de ses pauvres! Ne serait-ce pas là outrager Dieu dans ses bienfaits, bien loin de l'imiter dans ses libéralités et dans sa magnificence? Accompliraient-ils par là le devoir de la reconnaissance chrétienne? Entreraient-ils par là dans les sentiments de Dieu? Disons mieux : ne s'élèveraient-ils point par là contre la charité de Dieu? Ah! ne leur ai-je pas déjà dit, de la part de Jésus-Christ, qu'ils sont indispensablement obligés d'imiter la bonté de Dieu? et peuvent-ils ignorer qu'une partie essentielle de l'imitation de la bonté de Dieu, c'est la pratique de l'aumône? Essayez donc, riches, conclut saint Grégoire de Nazianze, essayez donc de devenir ce que Dieu est envers les misérables! c'est-à-dire, soyez tendres pour eux, compatissants pour eux, charitables pour eux; et en imitant sa bonté, vous accomplirez son précepte.

Mais les temps sont mauvais, dites-vous ; d'ailleurs, il faut penser à l'établissement de nos enfants. Voilà ce qui nous empêche de secourir les pauvres, qui à la vérité nous assiègent de toutes parts. Nous ne manquons pas de bonté pour eux, puisque nous entrons dans leurs peines, que nous compassions à leurs maux, et que nous voudrions pouvoir les soulager dans leurs nécessités. Cupidité mondaine, c'est principalement ici que tu vas être confondue avec tes vains prétextes ! Les temps sont mauvais, dites-vous, riches du siècle ! Mais n'est-il pas tout visible que cette même raison, que vous alléguez pour vous dispenser du précepte de l'aumône, est un nouveau motif qui doit vous le faire pratiquer ? Pourquoi ? Parce que si les temps sont mauvais pour vous qui êtes riches, ils sont donc extrêmement mauvais pour les pauvres ; et cette extrémité d'indigence où ils se trouvent, n'exige-t-elle pas de plus promptes et de plus amples largesses de votre part ? Les temps sont mauvais ! Mais ils ne le sont pas pour vous, puisque vos dépenses superflues absorbent encore une grande partie de vos revenus. Les temps sont mauvais ! Mais vous êtes-vous interdit les spectacles, le jeu, la bonne chère ? votre luxe a-t-il perdu quelque chose de son éclat ? et, à en juger par ce qu'on voit, ne dirait-on pas que l'augmentation de vos dépenses annonce l'accroissement de votre fortune ? Il faut penser, ajoutez-vous, à l'établissement de nos enfants. J'en conviens. Pensez-y : vous le devez ; et je serais le premier à vous condamner, si vous négligiez les précautions nécessaires pour les établir. Mais après tout, votre superflu n'est point à eux : il est aux pauvres ; et si vous êtes assez durs et assez insensibles pour les en priver, vous

offensez par là cette Bonté adorable et éternelle, qui veut que les riches fassent un usage légitime de ses dons, et que ce qu'elle leur a donné de trop, devienne le soulagement et la ressource de ceux qui ne possèdent rien ou presque rien.

Flattez-vous encore, riches du monde, que vous ne violez pas les intentions de la bonté divine, en refusant aux pauvres le superflu qu'elle vous a confié ! Flattez-vous encore qu'elle ne vous a favorisés de tant de biens, que pour vous ménager le doux plaisir d'en disposer au gré de votre cupidité ! Ah ! ce n'est point là sans doute ce qu'elle s'est proposé ; et l'usage que vous faites de vos richesses est bien différent de celui qu'elle prétend que vous en fassiez, puisqu'elle prétend que cet usage soit non-seulement le soulagement de vos propres besoins, mais encore de ceux d'autrui. Voilà, disent les Pères, le dessein de la miséricorde de Dieu sur les hommes qu'il rend opulents, et le double usage qu'ils doivent faire de leur opulence. En effet, Mesdames, qu'est-ce que l'usage des richesses, selon les vues et les intentions du Dieu bon et miséricordieux qui nous les a données ? C'est une attention légitime, qui sait mettre les biens temporels à profit, en faveur des besoins attachés à la condition humaine. C'est une justesse de discernement, un goût d'ordre et de proportion, qui retiennent la cupidité dans les bornes de la raison et de la justice. C'est un tempérament sage et judicieux, qui ne laisse point prendre à l'avarice ce qu'elle voudrait posséder, et qui refuse à la prodigalité ce qu'elle voudrait répandre. C'est une exacte subordination de la fortune au devoir. C'est une pleine et entière distribution du superflu à ceux qui sont en proie à l'indigence et à la misère. Sur ces principes avoués et établis par la religion même, il est donc certain, riches du siècle, que le précepte de l'aumône n'est pas moins fondé sur la bonté de Dieu que sur la souveraineté et la providence de Dieu !

Cependant, Mesdames, ce précepte trouve-t-il beaucoup de fidèles observateurs, surtout dans cette grande ville ? Car qu'y voit-on continuellement ? Hélas ! on y voit d'une part un faste poussé jusqu'à l'excès, une prodigalité et une magnificence directement opposées à l'esprit du christianisme ; et de l'autre on y voit une misère universelle, et à qui l'on n'accorde tout au plus que quelques légers secours. On y voit des pères infortunés et accompagnés de leurs propres enfants, solliciter vainement dans les rues la libéralité des riches qui y passent. On y voit des veuves désolées et réduites au dernier besoin, chercher inutilement pour elles et pour leur famille le pain nécessaire, que la mort de leur époux leur a enlevé. On y voit de misérables ouvriers, que les accidents de la vie ont rendus inhabiles au travail, mendier sans succès une médiocre partie de ce que leur occupation journalière leur fournissait auparavant. On

y voit enfin un nombre presque infini de malheureux traîner une vie languissante; et témoigner, par l'horrible pâleur de leur visage, qu'ils ne seront pas longtemps à mourir. Sont-ce là, ô mon Dieu, les plus parfaites images de votre Fils? Sont-ce là ceux qui le représentent, et dont il a dit que le bien qu'on leur accorderait, on l'accorderait à sa propre personne? Sont-ce là ceux dont il a uni la nature à sa divinité? Sont-ce là enfin ceux qui lui sont plus chers que les autres hommes, parce que par leur humiliation et leur pauvreté ils lui ressemblent plus que les autres hommes? Oui, Mesdames, ce sont ceux-là mêmes; et n'est-il pas étonnant, qu'après que Jésus-Christ a commandé expressément aux riches de les assister, les riches ne se fassent pas une peine de les négliger, de les mépriser et de les délaisser entièrement? Il est vrai que dans cette ville capitale, où toutes les espèces de misères humaines sont ramassées, il y a des âmes charitables qui se plaisent à les secourir; et vous-mêmes, Mesdames, en êtes une preuve incontestable. Mais les consolations et les largesses que ces âmes miséricordieuses y distribuent, peuvent-elles suffire à cette grande multitude de pauvres, qui y manquent de pain; *sed hæc, quid inter tantos?* (Joan., VI, 9.) Avançons; et après avoir considéré le précepte de l'aumône, examinons les avantages de l'aumône dans ma seconde partie.

SECOND POINT.

C'est une vérité, Mesdames, que, pour participer aux avantages de l'aumône, il faut la faire selon les lois évangéliques. Or, ces lois exigent nécessairement qu'elle soit faite d'un bien légitime, qu'elle soit faite sans regret et sans amertume, et qu'elle soit faite sans orgueil; c'est-à-dire que la justice, la douceur et l'humilité doivent en être les compagnes inséparables. Voilà les règles et les conditions que la religion nous prescrit, et dont, par conséquent, il ne nous est pas permis de nous éloigner. Cela supposé, je dis que l'aumône est doublement avantageuse au chrétien qui la fait; et c'est en ce sens que saint Chrysostome, parlant aux fidèles de son temps, leur disait: « Mes frères, ce que vous distribuez aux pauvres est toujours à vous, et vous le retrouverez avec un gain non-seulement temporel, mais encore spirituel. » Arrêtons-nous là, Mesdames, et en considérant ces deux sortes d'avantages attachés inséparablement à l'aumône, excitons-nous de plus en plus à la pratique de l'aumône.

Le premier avantage temporel que le chrétien miséricordieux et charitable ressent, c'est le plaisir naturel qu'il y a à faire du bien. L'homme qui reçoit goûte véritablement du plaisir, parce que les bienfaits ne sont pas moins une marque d'affection qu'une consolation et une ressource dans le besoin. Mais ce plaisir est ordinairement suivi d'une espèce d'inquiétude, soit parce que les bienfaits reçus, portant avec eux un

engagement à la reconnaissance, en rappellent d'abord le souvenir et le devoir; soit parce qu'ils sont un aveu du besoin qu'en avait; soit parce qu'ils semblent établir un degré de supériorité sur celui qui les a reçus, en faveur de celui qui les a communiqués: circonstances toujours pénibles à l'amour-propre, et dont l'orgueil murmure quelquefois en secret. Mais le plaisir de l'homme bienfaisant est d'autant plus doux et plus sensible, qu'il n'est point combattu, et que sa main ne fait qu'exécuter le désir et la volonté de son cœur: différence qui découvre l'inégalité du plaisir de celui qui donne et de celui qui reçoit. Et voilà ce qui a fait dire à Jésus-Christ qu'il y a plus de satisfaction et plus de bonheur à donner qu'à recevoir: *Beatius est magis dare quam accipere.* (Act., XX, 35.)

Pour connaître le plaisir qui est inséparable de l'aumône, considérons d'abord la nature de l'aumône. Qu'est-ce que l'aumône? C'est le fruit d'un sentiment libre, bienfaisant et généreux qui se plaît à se répandre au dehors; c'est un effet de la sensibilité et de la tendresse de l'âme en faveur des malheureux; c'est un don qui part d'un cœur animé par la bonté et par la miséricorde. De ces principes, ne s'ensuit-il pas incontestablement que celui qui donne l'aumône goûte un vrai plaisir en la donnant? Pourquoi? Parce qu'en la donnant il écoute son propre cœur et qu'il agit conformément à sa nature; car faire du bien, c'est suivre le penchant de l'homme, c'est témoigner qu'on a les sentiments de l'homme, c'est s'acquitter du ministère de l'homme, et c'est pour cette raison que la bonté est appelée dans les saintes Ecritures *Humanité*, et qu'on a confondu l'une avec l'autre, parce que lorsqu'on est bon, charitable et libéral, on témoigne par là qu'on est homme. Or, puisque l'exercice de la bonté est si naturel à l'homme, l'homme reçoit par conséquent une douce satisfaction de l'exercice de la bonté, parce que ce qu'on donne par une inclination vive et naturelle, on le donne avec plaisir; vérité que le paganisme a reconnue de concert avec la religion. Aussi a-t-on vu plusieurs sages de l'antiquité, et même des princes idolâtres, qui faisaient consister leur propre satisfaction dans la dispensation de leurs bienfaits, et qui n'étaient jamais plus affligés que lorsqu'ils n'avaient pas trouvé l'occasion d'être utiles. C'est ainsi que Titus, venant à considérer sur la fin du jour qu'il l'avait passé sans avoir fait du bien à personne, fut comme inconsolable, et dit tristement à ceux qui étaient avec lui: « Mes amis, j'ai perdu ce jour! » témoignant par là qu'il ne goûtait les douceurs de la vie qu'autant qu'il faisait connaître la vérité de sa tendresse par la communication de ses libéralités et de ses faveurs; sentiment noble et généreux que les princes chrétiens doivent saintement envier dans cet empereur idolâtre!

On ressent donc, Mesdames, un doux plaisir en faisant du bien. Comment cela?

C'est qu'en secourant les nécessités du prochain, on soulage son propre cœur, ses propres entrailles, et c'est là un de ces pressants motifs qui engagent naturellement à rendre aux malheureux des services aussi prompts que nécessaires. En effet, des hommes échappés à la fureur des flots entrent dans l'île de Malte. Ses habitants s'offrent d'abord à eux pour les soulager, et se signalent à leur égard par les plus aimables caractères de l'humanité. Mais quel était le motif qui les engageait si puissamment à leur faire du bien ? Était-ce la vue d'une récompense temporelle ? ils savaient que leurs richesses avaient péri avec le vaisseau qui les portait. Était-ce l'espérance de mériter par là une gloire immortelle ? le royaume de Dieu ne leur avait point encore été annoncé. Pourquoi donc s'empressaient-ils tant à les secourir ? C'est qu'en conséquence de cette loi naturelle de tendresse que la main de Dieu a, pour ainsi dire, écrite dans les entrailles de tous les hommes, s'étant d'abord émus et attendris sur l'état pitoyable de ces malheureux, ils sentaient un grand plaisir en les secourant, et qu'ils goûtaient les douceurs de l'humanité à mesure qu'ils n'oubliaient rien pour les dédommager, en quelque sorte, de l'horrible frayeur et des alarmes qu'une mer en courroux leur avait causées.

L'homme charitable trouve donc, dans la satisfaction qu'il procure aux misérables par ses libéralités et par ses soins, la source de son propre plaisir. Rassasie-t-il des faméliques ? les nus en reçoivent-ils des habits ? protège-t-il le droit des orphelins opprimés ? se transporte-t-il dans les prisons pour y briser les fers de quelques débiteurs qui y languissent ? va-t-il dans les hôpitaux faire connaître aux malades qui y sont qu'il ne les oublie pas ? fournit-il à l'honnête entretien de quelques vierges dont l'extrême pauvreté menaçait sans cesse la pudeur ? fait-il cesser les cris de ces malheureux qui sont exposés aux yeux du public et qui affectent de montrer leurs plaies pour exciter la pitié des passants ? répand-il des largesses inespérées sur ces indigents que la honte tient renfermés, et qui aiment mieux mourir peu à peu que d'avouer publiquement leurs misères ? en un mot, soulage-t-il les pauvres de Jésus-Christ ? ah ! Mesdames, j'ose le dire et je le soutiens, les bienfaits qu'il répand sur eux sont autant de satisfactions pour lui-même. Pourquoi ? Parce qu'en vertu de cette espèce d'affinité que la nature a mise entre tous les hommes, le plaisir qu'il procure aux pauvres devient, en quelque manière, le sien. Il regarde et il aime les pauvres comme ses frères ; comment donc ne se réjouirait-il pas d'assister ses frères ?

Son plaisir est d'autant plus précieux qu'il est durable. Les plaisirs du monde finissent bientôt, et *ils sont semblables*, dit l'Écriture, *à une ombre qui disparaît ou à un oiseau qui s'envole*. Souvent même on s'attriste de les avoir goûtés, et les moments rapides de

leur douceur sont quelquefois suivis de plusieurs années de repentir. Formons-nous une autre idée du plaisir qu'il y a à faire l'aumône. Ce plaisir, qui est pur dans sa nature, est durable dans ses douceurs, puisqu'autant de fois que l'homme bienfaisant et charitable se souvient d'avoir fait l'aumône, il se réjouit naturellement de l'avoir faite, et la raison en est évidente : c'est que, l'aumône étant une vertu excellente qu'il est toujours avantageux de pratiquer, on reçoit par conséquent un vrai plaisir quand on pense qu'on l'a déjà exercée. Ah ! qu'il est doux à un chrétien de pouvoir dire véritablement pendant sa vie et au lit de la mort : Souvenez-vous de moi, ô mon Dieu ! à cause des bienfaits que j'ai communiqués à mes frères, et n'oubliez pas les charités que j'ai exercées à leur égard ! *Memento mei, Deus meus, pro hoc, et ne deleas miserationes meas !* (II Esdr., XIII, 14.) Qu'il est doux à un chrétien, prêt à être cité au tribunal de Dieu protecteur et vengeur des pauvres, de repasser humblement en lui-même les différents secours qu'il leur a procurés ! adoucissant ainsi les amertumes de la mort par la pensée consolante de ses aumônes, et perdant la vie sans regret après l'avoir conservée à tant d'autres.

Ajoutons au doux plaisir qui résulte de l'aumône, les bénédictions et les prospérités temporelles que Dieu répand sur ceux qui la font. L'Écriture sainte nous enseigne, tantôt que Dieu regarde favorablement celui qui use de miséricorde, qu'il se souviendra de lui au temps à venir, et qu'il le soutiendra de sa propre main s'il lui arrive quelque chute ; tantôt que c'est donner à usure au Seigneur que d'avoir soin de ses pauvres, et tantôt que l'abondance sera le partage de l'homme libéral et charitable. En effet, remarque saint Prosper, rien n'est plus propre à faire descendre sur nous l'abondance des bienfaits de Dieu, que de les lui rendre en les remettant dans les mains des pauvres. Il y a, pour ainsi dire, entre Dieu et les hommes miséricordieux une espèce d'émulation qui se déclare par les continuelles libéralités de l'un et par les fréquentes aumônes des autres. Ils reçoivent et ils donnent. Leurs charités s'étendent et se multiplient à mesure que leur opulence grossit, et le Seigneur, qui ne peut pas et qui ne veut pas se laisser vaincre par eux en magnificence, les rend plus riches parce qu'ils sont plus charitables. Tel est, Mesdames, l'ordre des conseils éternels de Dieu : il se plaît à enrichir davantage ceux qui ne se lassent point d'assister les pauvres, et à répondre à l'abondance de leurs aumônes par la surabondance de ses dons.

Cette vérité est confirmée par les saintes Écritures et par l'expérience même. Je vous atteste ici, hommes de miséricorde, chefs de ces familles illustres qui se sont maintenues dans une longue possession de la confiance de nos rois, que plusieurs siècles ont vues dans la richesse et dans la splendeur, et que le nôtre vit encore avec un nouvel

accroissement d'opulence et de crédit, je vous atteste ici, et si vous voulez l'avouer, ne reconnaissez-vous pas que c'est aux aumônes de vos ancêtres et à celles que vous faites tous les jours que vous devez la stabilité et l'accroissement de votre fortune? Je vous atteste ici, guerriers fameux et intrépides, qui avez su cueillir des lauriers malgré le nombre et le courage qui vous les disputaient; héros dont la victoire a suivi fidèlement les pas, et dont la charité égale la valeur : n'est-ce pas à vos libéralités chrétiennes que vous êtes redevables de cette gloire et de ces richesses qui brillent dans vos maisons, comme parle un prophète? Je vous atteste ici, magistrats, juges de la terre, hommes également dévoués à la justice et à la charité, et occupés presque sans cesse du soin immense des hôpitaux, n'est-ce pas à ce soin même que vous attribuez cette perpétuité d'opulence qui règne depuis si longtemps dans vos familles? Je vous atteste ici, hommes de négoce, qui êtes si chers à l'Etat par votre commerce nécessaire, et dont les entreprises sont presque toujours des succès, n'est-ce pas à cette portion de votre gain destinée et distribuée aux pauvres que vous devez la réussite de vos projets et la prospérité de vos affaires? Enfin, riches, qui n'êtes pas moins charitables que riches, n'en doutez point : votre opulence ne se soutient et ne s'augmente que parce qu'elle a la charité pour fondement. Disons mieux : votre opulence ne se soutient et ne s'augmente que parce que Dieu, rémunérateur de la charité, en est lui-même le conservateur et le protecteur, et c'est principalement en vous que se vérifie cet oracle de l'Evangile : *Donnez, et l'on vous donnera : Date, et dabitur vobis. (Luc., VI, 38.)*

Cette conduite magnifique de Dieu à l'égard des riches charitables est d'autant moins étonnante, Mesdames, qu'elle est fondée sur les supplications et les prières que les pauvres lui adressent pour eux. Des riches peuvent-ils ignorer, qu'en conséquence des largesses et des assistances qu'ils accordent aux malheureux, les malheureux élèvent leurs mains et leurs voix vers le ciel, pour faire répandre sur eux un surcroît d'abondance, et pour les convaincre par là que soulager l'indigence, c'est penser à soi-même, c'est travailler pour soi-même, c'est s'enrichir soi-même. Peuvent-ils ignorer, qu'autant de pauvres qu'ils assistent, sont autant d'intercesseurs qu'ils se procurent auprès Dieu? Et comment les pauvres ne prieraient-ils pas le Seigneur pour eux, puisque c'est par eux que le Seigneur leur conserve la vie? Or, il est de la foi, Mesdames, que Dieu se souvient des cris des pauvres; et que, comme les malédictions qu'ils vomissent contre les riches avares sont écoutées, les prières et les vœux qu'ils font pour les riches charitables sont exaucés. Sur ce principe, ce sont donc les pauvres mêmes, qui servent à former ce caractère de multiplication et de prospérité qui

se trouve dans les biens des riches miséricordieux et secourables.

Je vais plus loin Mesdames et je dis que quand même, par oubli ou par négligence, les pauvres que vous aurez assistés ne prieraient point pour vous, les aumônes que vous leur aurez données prient toujours pour vous. C'est ce que le Saint-Esprit nous apprend expressément dans ses Ecritures, quand il dit : *Cachez votre aumône dans le cœur du pauvre, et elle priera pour vous.* Prière muette, mais efficace; et qui montant jusqu'au trône de Dieu, fera descendre sur vous les bénédictions de Dieu; comment cela? C'est que la prière qui plaît à Dieu, est exaucée de Dieu. Or, qui peut douter que l'aumône ne soit une prière qui est agréable à Dieu, et qui attendrit même le cœur de Dieu? Ainsi, vos aumônes, indépendamment de la reconnaissance des pauvres qui les auront reçues, deviendront votre consolation et votre bonheur. Ces pains que vous aurez rompus à des hommes qui n'en avaient point, feront croître vos moissons, et vous prépareront une abondante récolte, parce que ces pains prient pour vous. Ces soins que vous aurez pris pour défendre la cause de l'orphelin ou de la veuve assureront le repos de vos familles, parce que ces soins prient pour vous. Cet argent, que vous aurez distribué à des malheureux qu'une affreuse indigence désolait, fera grossir vos revenus ou multipliera vos gains, parce que cet argent priera pour vous. Ces habits que vous aurez procurés à des pauvres nus ou presque nus, mettront à couvert vos domaines des insultes de la grêle et de l'orage, parce que ces habits prient pour vous. Ces consolations et ces secours que vous aurez apportés ou envoyés à des malades, qui n'avaient d'autre ressource que leur patience, ni d'autre espérance de guérison que la mort même, vous obtiendront la prolongation ou le retour de votre santé, parce que ces consolations et ces secours prient pour vous. En un mot, riches charitables, toutes vos aumônes seront autant de prières, qui seront agréables à Dieu, qui seront écoutées de Dieu, et qui seront récompensées de Dieu : *Conclude elemosynam in corde pauperis, et hæc pro te exorabit. (Eccli., XXIX, 13.)*

Mais j'ose le dire, Mesdames, les avantages de l'aumône, que j'ai tâché de vous faire connaître jusqu'ici, ne sont rien à l'égard de ceux qu'il me reste à vous représenter, je veux dire les avantages spirituels de l'aumône. Avantages qui méritent toutes vos réflexions, et qui sont très-capables d'exciter et de redoubler votre charité, puisqu'ils vont directement à nous procurer la grâce de Dieu, et à nous faire posséder le royaume de Dieu. Est-il rien de plus précieux et de plus nécessaire à l'homme que l'acquisition de ces biens spirituels, et peut-il les acheter à un trop grand prix?

Quoique Dieu fasse part de sa grâce à tous les hommes, parce qu'il veut sauver tous les hommes, et que ce ne serait pas

vouloir sincèrement leur salut, que de leur refuser les moyens nécessaires pour l'opérer ; toutefois, Mesdames, il y en a à qui il accorde des grâces spéciales et extraordinaires, des grâces du premier ordre, des grâces qui portent avec elles un caractère de grandeur et de magnificence, et qui ne sortent des trésors de Dieu qu'en faveur de ceux qu'il se plaît à protéger avec une bonté et une force plus marquées. Maître souverain de ses dons, il les communique aux hommes quand il veut et comme il veut, sans que les uns ni les autres soient en droit de l'interroger sur la dispensation qu'il en fait. Or, je soutiens, Mesdames, que les hommes charitables ont ordinairement plus de part à ces grâces spéciales que les autres hommes ; comment cela ? C'est que les aumônes qu'ils font, et qu'ils ont faites, sont comme autant de voix fortes et continues qui implorent la bonté divine, et que le Seigneur se plaît à exercer plus abondamment sa miséricorde à l'égard de ceux qui l'ont exercée. De là vient que les uns conservent leur sagesse malgré les périls de l'opulence, et que les autres quittent le péché malgré les attrait du plaisir et la force de l'habitude. Or, la persévérance dans le bien et le retour du mal au bien ne supposent-ils pas dans ces riches une grâce abondante du ciel ; pourquoi ? Parce que c'est le propre de l'opulence de nous détacher de Dieu, de nous éloigner de Dieu, et de nous faire oublier Dieu. Aussi Jésus-Christ dit-il un jour à ses disciples, que *les riches entreront difficilement dans le royaume des cieux*

On regarde avec surprise dans le siècle des hommes opulents et en place régler leur conduite sur l'Evangile, s'abstenir des plaisirs criminels et négliger même les légitimes, pratiquer les lois d'une honnête sobriété, condamner par leur humilité le faste et l'ambition, se déclarer les amis et les protecteurs de la piété, en observer eux-mêmes tous les devoirs, et marcher sur les pas de Jésus-Christ avec une ferveur qui, bien loin de se démentir, prend des accroissements journaliers. On s'étonne de tout cela ; mais la surprise cesserait, ou du moins elle devrait cesser, si l'on considérait cette multitude d'aumônes que ces hommes riches ont distribuées ; et qui, priant sans cesse pour eux, font répandre des grâces continues sur eux : grâces qui sont le principe de leur persévérance dans la vertu. Or voilà, Mesdames, ce que l'Esprit de Dieu nous apprend, quand il dit que la justice de l'homme charitable subsiste dans tous les siècles. Echange avantageux, s'écrie là-dessus saint Bernard, échange avantageux d'un bien passager pour une justice permanente !

On n'est pas moins étonné de voir quelquefois des riches livrés depuis longtemps à la plus affreuse débauche, embrasser presque en un moment les lois de la pénitence la plus austère, témoigner par leurs larmes et par leurs soupirs qu'ils sont in-

consolables d'avoir goûté les plaisirs criminels du siècle, et se séparer pour toujours de ces funestes idoles dont la beauté les avait séduits, et à qui ils allaient porter assidûment un encens impur, au gré de la passion détestable qui les dévorait. On est étonné de voir des riches, nourris depuis plusieurs années dans la faiblesse ou plutôt dans le crime de considérer leur fortune comme leur propre ouvrage et de se considérer eux-mêmes avec une superbe et idolâtre complaisance comme les dieux de la terre, détester et avouer la folie de leur orgueil, et le réduire aux règles de l'humilité chrétienne. On est étonné de voir des riches impies, et accoutumés à regarder nos mystères comme des fables que la politique a inventées et à qui la foi de nos pères a donné du poids et du crédit, reconnaître tout à coup la vérité de ces mystères, et perdre cet esprit d'irrégion, ou si vous voulez, ce libertinage d'esprit qui les caractérisait personnellement. On est étonné de tous ces changements de la main du Très-Haut. Mais pourquoi s'en étonner, puisque ces riches débauchés, ces riches orgueilleux, ces riches impies, n'étaient point des riches avares, mais des riches compatissants et charitables, dont les aumônes, portées devant le trône du Seigneur, leur ont obtenu les faveurs et les miséricordes du Seigneur ? En parlant de la sorte, Mesdames, je parle conformément à l'Ecriture, qui nous enseigne que l'aumône fait trouver grâce et miséricorde auprès de Dieu ; et que, comme l'eau éteint le feu, lors même qu'il est le plus ardent, ainsi l'aumône résiste au péché ; et saint Léon ne fait point de difficulté d'avancer que l'aumône est une espèce de baptême, et qu'elle en a, en quelque sorte, l'efficacité ; comment cela ? C'est que l'aumône obtient, de la libéralité de Dieu, des secours qui font rentrer dans les voies de Dieu.

Mais comme l'aumône ne permet pas que l'âme de celui qui l'a donnée aille dans les ténèbres, selon les termes de l'Ecriture, c'est-à-dire qu'elle se perde éternellement, parce que la main de Dieu le conduit dans les voies de la justice, ou qu'elle l'y fait rentrer s'il a eu le malheur d'en être sorti : le refus de l'aumône est comme le présage de l'impénitence du riche avare et impitoyable. Vous le savez, Mesdames, rien n'est plus mauvais, et par conséquent rien n'est plus odieux à Dieu, qu'un homme de ce caractère. Or, un tel homme ne doit-il pas vivement appréhender, que, la source de la grâce venant comme à se tarir pour lui, il n'en reçoive que de légers écoulements ? Oserait-il prétendre aux plus précieuses effusions de la miséricorde de Jésus-Christ, lui qui retient et qui usurpe le pain des pauvres de Jésus-Christ ? Jésus-Christ est-il donc prêt à les lui départir ? N'entrons point, Mesdames, dans les justices du Seigneur, et ne sondons pas ses jugements. Contentons-nous de remarquer qu'il est bien rare de voir des riches insensibles et

cruels, revenir de leurs égarements, et mourir de la mort des justes ! L'expérience journalière ne confirme que trop cette vérité ; et ce n'est qu'en tremblant que les prêtres du Seigneur, ces sages dépositaires de la conscience des fidèles, s'approchent de ces riches malades qui ont été impitoyables envers les pauvres, pour leur administrer les sacrements de l'Eglise. Ils savent d'une part, ces éclairés et pieux ministres, que les miséricordes de Dieu sont infinies ; que ses pensées sont des pensées de paix, et qu'il se plaît à pardonner. Mais ils n'ignorent pas de l'autre, que ce Dieu est juste et terrible ; qu'il écoute les plaintes et les gémissements des pauvres abandonnés ; et que, comme il est leur Père, il est aussi leur vengeur. Voilà ce qui fait trembler les ministres de l'Eglise pour le salut de ces riches malades, auprès desquels leur devoir les appelle, et qui après avoir refusé la miséricorde au pauvre pendant leur vie, tâchent de l'obtenir de Dieu à leur mort ! Mais lorsque ces mêmes ministres s'approchent de ces malades dont les mains ont été favorables à l'indigence, et dont la conduite n'a été presque qu'une aumône continuelle : ah ! ces ministres du Seigneur, bien loin de trembler pour eux, se réjouissent déjà pour eux, parce qu'ils comprennent bien, qu'en conséquence de leur distribution charitable des dons de Dieu, ils meurent comblés des grâces de Dieu !

Un autre avantage de l'aumône, Mesdames, et qui est comme la consommation de tous les autres, c'est le ciel. Quelle récompense, Seigneur ! Et est-il bien vrai qu'elle sera le partage de ceux qui auront assisté vos pauvres ? Quoi ! parce que les riches se seront privés pour eux de leur superflu, et que par là ils les auront nourris, revêtus et satisfaits, la charité de ces riches sera-t-elle donc récompensée d'un bonheur éternel ? Quoi ! pour la distribution de ces biens que vous leur aviez confiés pour les transmettre aux misérables, et dont ils n'étaient point par conséquent les vrais propriétaires, les ferez-vous entrer en participation de la gloire de vos élus ? Et pourrais-je le croire, ô mon Dieu, si vous-même n'aviez pas pris le soin de m'en assurer ? En effet, Mesdames, c'est Dieu lui-même qui a promis à l'aumône cette gloire ineffable ; et vous savez que ses promesses renferment un caractère d'infailibilité et de certitude qui ne permet pas le moindre doute. Or la promesse du paradis, faite par Jésus-Christ aux hommes miséricordieux et charitables, nous est évidemment montrée dans l'arrêt qu'il a déjà prononcé pour eux, et qu'il prononcera encore pour eux à la fin des siècles. *Venez, leur dira-t-il, possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde.* Oracle qui n'est pas moins magnifique que certain. Oracle certain, puisqu'il est sorti de la bouche de la suprême et adorable Vérité. Oracle magnifique, puisqu'il promet à l'aumône une récompense abondante et éternelle.

Cette récompense infinie de l'aumône,

Mesdames, n'est pas moins expressément annoncée dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau. *C'est l'aumône*, disait l'ange Raphaël à Tobie et à son fils, *c'est l'aumône qui fait trouver la vie éternelle. Celui qui a pitié du pauvre sera bienheureux*, dit le Sage. C'est donc sur la promesse de Dieu, Mesdames, que les hommes charitables doivent fonder, et qu'ils fondent leur espérance de posséder éternellement la gloire de Dieu ! Eh ! pourraient-ils douter de l'accomplissement d'une promesse que Dieu lui-même a faite, et qui a Dieu lui-même pour garant ? De là vient que saint Augustin, parlant à des âmes charitables, leur disait : *Ce n'est point sur la parole d'un homme, mais sur celle de Dieu que vous croyez, que de toutes vos œuvres de miséricorde il n'y aura rien de perdu ; et que tout cela vous sera rendu au dernier jour avec de riches usures, qui ne sont pas moins qu'une éternité de gloire !*

Qu'est-ce donc que donner l'aumône, Mesdames ? C'est faire changer de nature à des richesses fragiles et passagères, en les rendant solides et éternelles. C'est remettre dans les mains de Jésus-Christ des biens que la mort aurait ravies, mais qui ne seront pas récompensés de moins que d'une gloire immortelle. C'est se faire de puissants amis auprès de Dieu, afin d'être reçu par leur entremise dans ses tabernacles éternels. C'est s'assurer un riche et inépuisable trésor dans le paradis. C'est se préparer un fonds immense de félicité, qui consiste dans l'éternelle contemplation de Dieu, et dans l'éternel amour de Dieu !

Mettons fin à ce discours, Mesdames ; mais, en le finissant, tâchons d'en conserver pour toujours le précis et l'essentiel. Souvenons-nous que le précepte de l'aumône est indispensable ; et que les riches qui sont assez aveugles et assez injustes pour ne pas le pratiquer, blessent les droits de la souveraineté de Dieu, violent les lois de la providence de Dieu, et s'opposent aux sentiments de la bonté et de la miséricorde de Dieu. Souvenons-nous encore que le précepte de l'aumône n'est pas moins avantageux qu'indispensable ; et que les riches qui en sont les infracteurs, se privent du plaisir doux et naturel qu'il y a à faire du bien aux misérables ; qu'ils se privent des bénédictions temporelles et spirituelles que Dieu répand sur l'aumône, et qu'ils se privent enfin de la gloire éternelle. Quels avantages perdus pour eux et par eux ! Et puisqu'ils peuvent encore se les procurer par la distribution de leur superflu, persisteront-ils à les perdre par les folles dépenses de leur luxe, ou par les réserves de leur avarice ?

Vous ne les perdrez point, ces avantages, Mesdames, vous qui vous intéressez si vivement au soulagement des pauvres de cette paroisse, et qui, par les soins tendres et continuels que vous avez pour eux, en êtes comme les mères ! Mais dans ce jour spécialement destiné à recueillir vos aumônes, faites-leur connaître qu'ils vous sont plus chers que jamais ; et tandis qu'une saison triste et

rigoureuse multiplie leurs nécessités, augmentez et redoublez en leur faveur vos largesses. Considérez qu'en les assistant vous assisterez Jésus-Christ lui-même! Or, Mesdames, que ne fera point Jésus-Christ pour vous en récompenser? Il vous comblera de ses plus précieuses bénédictions sur la terre, et il vous donnera une couronne éternelle dans le ciel; c'est ce que je vous souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

PANEGRYRIQUE

DE SAINT GAÉTAN.

Prêché à Paris, dans l'église des RR. PP. Théatins, le 7 août 1744.

Deus fortis meus; sperabo in eum... elevator meus. (II Reg., XXII.)

Mon Dieu est un Dieu fort; j'espérerai en lui, et il m'élèvera.

A ces paroles de mon texte, Messieurs, ne reconnaissez-vous pas l'illustre Gaétan de Thienne? Ce prêtre saint et vénérable, qui, dans un siècle où la foi était presque éteinte, se reposait uniquement sur la bonté de la Providence, qui adorait les jugements de la Providence, et qui suivait aveuglément les ordres de la Providence. Ce prêtre, qui, dans les dangers les plus imminents et dans les plus grandes épreuves, espérait en Dieu contre toute espérance, comme parle l'Écriture, et dont la confiance ferme et inébranlable faisait presque douter s'il ne voyait pas à découvert dans le ciel une main toujours prête à le secourir; ce prêtre, qui, vivement persuadé que rien ne manque à ceux qui cherchent le royaume de Dieu et sa justice, renonça à tout, quitta tout, se dépouilla de tout; ce prêtre, qui élevé par la foi au-dessus des vues et des précautions humaines, établit un institut sur le seul fonds de la Providence; et qui représenta même à ses disciples la moindre inquiétude pour le jour ou pour le lendemain comme une injure à la Providence. Ce prêtre, dont la conduite ne fut à proprement parler qu'un abandon perpétuel à la Providence et une fidèle exécution des desseins de la Providence sur lui: n'est-ce pas là son vrai et essentiel caractère? et prêté-je un langage étranger à Gaétan, lorsque je lui fais dire avec David: Mon Dieu est un Dieu fort, j'espérerai en lui? *Deus fortis meus; sperabo in eum. (Psal. XVII, 3.)*

Mais il faut l'avouer, Messieurs, autant Gaétan fut fidèle à la Providence, autant la Providence fut-elle magnifique pour Gaétan. En effet, la Providence le prit comme par la main, et elle le fit entrer dans les routes sublimes de l'honneur et de la gloire. C'était un prêtre qui, par les dons précieux qu'elle lui communiqua, fut l'admiration de plusieurs papes, la joie des prélats, l'amour des grands et des petits, les délices et la consolation de Rome, de Naples et de Venise; un prêtre qui, par un choix particulier de la Providence, fut en même temps patriarche, apôtre, prophète et thaumaturge; un prêtre que le ciel fit triompher des plus

grandes contradictions, qu'il combla de ses plus singulières faveurs, et à qui l'Homme-Dieu voulut bien se manifester sans voile et sans nuage; un prêtre enfin à qui, selon son propre témoignage, la Providence n'a jamais manqué, et pour qui elle a même opéré des prodiges. N'ai-je donc pas raison de dire, Messieurs, que Gaétan, qui a été un des plus parfaits zélateurs de la Providence, fut en même temps un des hommes les plus protégés de la Providence? *Elevator meus.* Ne perdons point de vue le juste et noble dessein que me fournissent les paroles de mon texte; et considérons aujourd'hui: la fidélité de Gaétan à la providence de Dieu; la magnificence de la providence de Dieu pour Gaétan. Vous verrez donc dans Gaétan, Messieurs, le ministre, et si j'ose m'exprimer ainsi, le favori de la Providence. Vierge sainte! Gaétan, dont je vais publier les louanges, vous fut spécialement consacré par sa mère, afin que vous l'adoptassiez pour votre enfant. Il s'intéressa vivement à l'étendue et à la gloire de votre culte, il vous honora tendrement; obtenez-moi la grâce de le louer avec dignité et avec fruit; je vous le demande par la prière ordinaire: *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Il y a un Dieu, et par une conséquence nécessaire, il y a une Providence, parce que la providence est une propriété essentielle de Dieu. C'est cette Providence qui agit sans cesse et qui préside dans l'univers. C'est elle qui fait lever le soleil sur nos têtes, qui charge les arbres de fruits, qui couvre la terre de moissons, et qui est le principe de cet ordre merveilleux et universel qui règne ici-bas, et à qui l'impie même ne peut pas refuser raisonnablement son admiration. C'est elle qui gouverne tout, qui dispose de tout, qui pourvoit à tout et qui conduit tout à ses fins. Ainsi, lorsque la providence de Dieu, dans ses jugements profonds et impénétrables, destine des hommes à les faire agir au gré de ses volontés, elle leur accorde les moyens propres et nécessaires à l'exécution de ces volontés mêmes. C'est ainsi, Messieurs, que Gaétan naquit à Vicence, vers le milieu du xv^e siècle, avec des qualités proportionnées à sa glorieuse destination. Mais en quoi consistait-elle, cette destination de la part de la Providence à l'égard de Gaétan? Le voici: c'était à être un prodige de sainteté, un prodige de zèle, un prodige de compassion et de tendresse pour les pauvres. Voilà, Messieurs, l'idée que j'en ai d'abord conçue; et je crois traiter exactement mon sujet, en vous représentant Gaétan comme le ministre de la providence de Dieu pour édifier le monde par une vie pure et innocente, comme le ministre de la providence de Dieu pour faire resplendir l'Eglise de Jésus-Christ par des travaux assidus et apostoliques, comme le ministre de la providence de Dieu pour soulager les pauvres et les malheureux par des secours proportionnés. Tels furent les desseins de la Pro-

vidence sur Gaétan; et c'est à moi à vous faire considérer combien Gaétan fut fidèle aux desseins de la Providence.

N'attendez pas ici, Messieurs, que je vous le représente à côté de ses ancêtres; et que, perçant l'obscurité des siècles passés, je vous fasse remarquer dans l'illustre famille de Thienne, des cardinaux, des légats apostoliques, des généraux d'armée, des sénateurs de Venise, des vice-rois de Naples et des gouverneurs de Milan. La gloire de Gaétan est indépendante de celle de ses pères; et c'est sur le fonds de sa sainteté, et non pas sur la noblesse de sa naissance, que j'établis son éloge.

Né pour l'édification de son siècle, il croissait en vertu à mesure qu'il croissait en âge, et ses actions étaient des œuvres de piété. Une dévotion tendre et affectueuse se faisait même remarquer dans ses divertissements, puisque ses divertissements étaient comme l'essai des soins vifs et infatigables qu'il prendrait dans la suite en faveur de la décoration des temples et des autels. Il trouvait toujours un doux plaisir dans l'exacte obéissance qu'il rendait à ses parents et à ses maîtres. Le temps que la jeunesse perd ordinairement dans des occupations vaines et frivoles, il le consacrait à l'étude: c'est que sa raison, plus avancée que son âge, ne lui permettait pas de laisser prendre à l'amusement et au plaisir des heures destinées à l'application et au travail. Son cœur était, pour ainsi dire, le sanctuaire de l'amour divin. Zélateur de la pureté, et toujours attentif à la conserver, il fit un pacte avec ses yeux de ne jamais arrêter ses regards sur un sexe qui n'est que trop dangereux par ses attraits, et dont la modestie même est une espèce de charme capable de corrompre l'innocence qui ne s'en défie point. C'est ainsi que Gaétan s'avancait toujours dans les voies de Dieu, et sa sagesse, bien loin de se démentir, se perfectionna jusqu'au tombeau. Comme ses exemples avaient d'abord édifié Vicence, ses exemples édifièrent Rome peu après; et il fallait bien que l'odeur de sa sainteté se fût répandue de plus en plus, puisqu'au rapport de son historien on le connaissait mieux sous le nom de Saint que sous celui de Gaétan de Thienne. Les chefs de famille le proposaient en exemple à leurs enfants; et sa conduite, admirée et exaltée par la multitude, devint comme un livre ouvert où l'on apprenait aisément les lois de la sagesse et de la vertu.

A peine fut-il en possession de l'héritage de ses pères, qu'il commença d'en avoir de l'indifférence et du dégoût, et ce dégoût et cette indifférence étaient un présage certain qu'il ne serait pas longtemps à l'abandonner. Quel spectacle de détachement, et en même temps quel sujet d'édification pour l'Italie! De tous les biens qu'il possédait en qualité de fils de Gaspard de Thienne, il ne lui reste déjà que la vertu et la gloire de les avoir quittés; et la seule confiance en la providence de Dieu est désormais toute sa

richesse! Remarquez, Messieurs, que son renoncement est d'autant plus estimable et plus héroïque, que son héritage était assez grand pour l'exciter puissamment à le retenir. L'opulence, acquise par des voies également justes et glorieuses, était depuis longtemps dans sa maison, pour me servir des termes d'un prophète, et elle s'y était perpétuée de père en fils à la faveur du bon usage qu'on en faisait, c'est-à-dire à la faveur de ce juste milieu qui se trouve entre les réserves de l'avarice et les excès de la prodigalité. Ainsi, la famille de Thienne n'était pas moins puissante par ses biens que respectable par son origine. Ah! impie, qui que vous soyez, à la vue de Gaétan, de cet ange mortel qui abandonne son riche héritage et qui ne veut en avoir d'autre que les attentions de la providence de Dieu, oseriez-vous soutenir qu'il n'y a point de Providence? *Neque dicas coram angelo: Non est providentia.* (Eccle., V, 5.) Et vous, chrétien qui m'écoutez, à la vue de Gaétan, qui renonce entièrement aux biens de ses pères parce qu'il se confie en la providence de Dieu, souvenez-vous que la loi évangélique, qui à la vérité ne vous commande point d'abandonner vos richesses, vous défend étroitement d'appliquer votre cœur à vos richesses.

Cependant Gaétan ne cessait point de répondre au choix que la Providence avait fait de lui pour édifier le siècle par ses exemples, et de là vient qu'il joignit à un renoncement parfait une humilité profonde. Comme les grandeurs et les perfections de Dieu l'occupaient sans cesse, et que, plein de la majesté de cet être suprême et souverain, il retombait et réfléchissait ensuite sur lui-même, il se confondait, il s'humiliait, il se dégradait volontairement; et, regardant alors ses vertus comme de véritables faiblesses, il implorait le secours du Dieu de miséricordes, dans le vif sentiment de son indignité et de ses misères! Que j'aime à me le représenter insultant en quelque sorte à la gloire de sa naissance par le mépris qu'il en fait, ou du moins par l'indifférence qu'il en témoigne, supportant avec une peine extrême et mêlée de confusion le récit qu'on lui faisait des actions héroïques de ses ancêtres, se recueillant alors en lui-même pour se préserver du poison de la vanité, et ne répondant tout au plus à ce langage flatteur que par un silence modeste et avec un visage sérieux et presque austère, faisant ainsi violence à une de ses plus aimables qualités, à cet air de douceur et d'affabilité qu'on remarqua toujours en lui, et qui était une partie essentielle de ses mœurs. Que ne puis-je vous le faire voir s'associant à la congrégation de saint Jérôme, parce que cette congrégation était une société de pauvres que le monde méprisait; refusant la visite de ses propres parents, parce qu'ils étaient venus avec un équipage qui, selon lui, blessait les lois de la modestie et de l'humilité chrétiennes; s'efforçant de faire connaître ses imperfec-

tions pour temperer par là l'éclat importun de ses vertus et pour faire taire la voix de l'admiration universelle, regardant ses miracles non pas comme des fruits du grand crédit qu'il avait auprès de Dieu, mais comme des effets de l'intercession des saints à qui il s'adressait ouvertement pour les obtenir, afin de les leur faire attribuer pleinement et de se dérober par là à lui-même la gloire de les avoir opérés, s'estimant indigne du bienfait commun de la vie, et disant un jour à un de ses amis, qu'il ne mourrait point content s'il n'était réduit à devoir sa sépulture à la charité publique; s'anéantisant en quelque sorte, et entrant dans une sainte indignation contre lui-même quand il pense qu'il est élevé au sacerdoce de Jésus-Christ, quoiqu'il y fût monté par les degrés des vertus chrétiennes, et en conséquence d'une vocation particulière de Dieu. Que ne m'est-il donné de vous le faire considérer, vivement pénétré du néant des grandeurs humaines, sortant promptement de la cour de Rome pour s'échapper par là aux dignités qu'il pouvait espérer de l'amitié et de la protection de Léon X, et abandonnant même celle dont il avait été pourvu et décoré par Jules II ! Orgueil des hommes, qui montes toujours, ne commenceras-tu pas de t'abaisser et de descendre à la vue de tant de prodiges d'humilité ?

Comme Gaétan demeurait constamment dans les mains de la Providence, et qu'il faisait toujours des volontés de la Providence les règles de sa conduite, il ne s'attacha pas moins, Messieurs, à répandre l'édification par sa pénitence que par son humilité et par son renoncement. Pour comprendre d'abord son exacte et rigoureuse austérité, il faut considérer qu'il regardait son corps comme son plus cruel ennemi, et qu'il était vivement persuadé que le flatter ce serait lui prêter des armes et faciliter par conséquent ses victoires. Il faut que les hommes soient bien aveugles d'aimer leur corps, disait-il, puisque autant qu'ils l'aiment, autant se révolte-il contre eux-mêmes ! C'est sur ce grand principe que la morale chrétienne que Gaétan portait toujours dans sa main, si je puis parler ainsi, le glaive de la mortification pour combattre sa propre chair et pour repousser ou pour prévenir ses attaques. Ses repas étaient ordinairement réduits au pain et à l'eau, et lorsque la défaillance l'approchait des portes de la mort, comme parle un prophète, il ne mangeait tout au plus que des légumes et des herbes cuites. Son lit n'était autre chose que la terre couverte d'un peu de paille, et les forces qu'il y prenait dans un sommeil court et léger, il les perdait bientôt dans les travaux de sa pénitence. S'il cessait d'affliger son corps par la discipline, c'était pour vaquer à l'oraison qui ne finissait quelquefois que lorsque le jour commençait à paraître. Le cilice lui parut un vêtement précieux qu'il s'appropriâ pour toujours. Un silence presque continuel lui liait en quelque manière la langue. En un mot, les mortifications de

Gaétan étaient telles que, pour me servir des termes d'un de ses historiens, ses sens étaient les esclaves de sa raison, parce qu'il était lui-même l'esclave de la pénitence, et l'on eût dit que l'usage fréquent de l'austérité avait presque consumé en lui ce fonds de concupiscence et de faiblesse dont la grâce même au baptême ne nous délivre point.

Mais parmi les différentes espèces de mortification que Gaétan pratiqua, une des plus admirables fut sans doute cette garde sévère qu'il avait mise pour ainsi dire sur ses yeux et qui ne lui permit pas de voir, dans Naples où il était alors, l'entrée brillante et magnifique d'un empereur nouvellement couronné des mains de la victoire. Vous ne l'ignorez pas, Messieurs, Charles-Quint venait de soumettre à ses lois la ville de Tunis. Ce prince, voulant marquer la conquête de cette place importante par un spectacle de magnificence et de joie, choisit Naples pour en faire le théâtre de son triomphe. Cette ville opulente se fit un devoir de prodiguer ses trésors pour donner à son maître des marques de son affection, et pour lui témoigner l'étendue de sa reconnaissance. Des pyramides, des statues et des trophées furent l'ornement des places publiques. On éleva sur le chemin des arcs de triomphe que l'ancienne Rome aurait peut-être enviés à la ville de Naples. Des peintures également brillantes et délicates représentaient fidèlement l'héroïsme du conquérant de Tunis. Déjà ce triomphateur, précédé d'une foule de princes et suivi de toute sa cour, entre dans la ville; Gaétan, Messieurs, se refuse constamment le plaisir innocent et légitime de voir un si magnifique spectacle, et, toujours rempli de l'esprit de la mortification évangélique, il aime mieux réfléchir sur un Dieu attaché à une croix et mort pour tous les hommes, que de considérer de ses propres yeux un empereur assis sur un char de triomphe. Chrétiens voluptueux et sensibles, pour qui la moindre contrainte est un supplice, sa vie mortifiée et pénitente ne condamne-t-elle pas hautement vos habitudes de plaisir ? et jusqu'à quand refuserez-vous d'entrer dans la voie étroite qui mène à la vie.

Gaétan, Messieurs, toujours attentif à accomplir les desseins de la Providence à son égard, ne fut pas seulement son fidèle ministre pour édifier le monde par ses vertus, mais encore pour faire refleurir l'Eglise par son zèle. Rappelez dans vos esprits ce siècle déplorable, où la guerre allumée depuis longtemps en Italie lui avait fait changer de face. Les princes de l'Europe, jaloux de leurs prétentions et déterminés à les soutenir, s'étaient armés les uns contre les autres ; et leurs divisions croissant de plus en plus avaient fait perdre l'espérance d'une paix prochaine. De cette guerre également longue et sanglante étaient nés des monstres plus affreux que la guerre même, je veux dire, l'affaiblissement de la foi chrétienne, le mépris de la religion et du pain salutaire de la parole, l'éloignement affecté des sacrements,

l'abolition ou du moins la diminution et la négligence du culte divin, l'ignorance des devoirs les plus indispensables, la corruption du peuple et du clergé même. D'ailleurs Luther, cet homme décrié par son apostasie et par ses mœurs, et néanmoins protégé de l'électeur de Saxe, semait avec impunité et avec succès ses erreurs dans le sein de l'Allemagne; et par des progrès successifs elles infectèrent peu après plusieurs villes d'Italie et une partie de Rome même.

Grand Dieu! Dieu de miséricorde et de vérité, n'avez-vous pas promis à votre Eglise de la protéger jusqu'à la consommation des siècles? et de quelques tempêtes que soit agité ce vaisseau sacré et mystérieux, n'avez-vous pas assuré que vous le préserveriez du naufrage? Oui, Messieurs, et ces oracles vont s'accomplir par le ministère de Gaétan. En effet, cet homme de Dieu, suscité par la Providence éternelle pour les intérêts de la religion, fonde un institut qui tendait directement au rétablissement de la religion même : car que se proposait-il en le fondant? C'était de rendre au sacerdoce toute sa sainteté et tout son éclat sur le modèle des apôtres, de faire revivre et d'augmenter le culte divin, de s'intéresser vivement à la décoration des églises, de redonner à la sainte parole la dignité qu'elle avait perdue, de persuader aux fidèles la fréquentation des sacrements, et de combattre les nouvelles hérésies; c'est-à-dire, Messieurs, que l'institut de Gaétan allait essentiellement à venger la religion des injures qu'elle avait reçues, en la rétablissant dans tous ses droits. Aussi, dès que Luther eut entendu parler de ce nouvel institut, il dit hautement qu'une dangereuse guerre se préparait à Rome contre lui et contre ses sectateurs.

Admirons ici, Messieurs, la protection de la Providence sur l'Eglise, dans la sage et prudente conduite de son ministre toujours prêt à exécuter ses volontés. Comme la corruption du clergé avait été le prétexte spécieux de la prétendue réforme de Luther, Gaétan oppose sa congrégation des clercs réguliers à cette foule d'ecclésiastiques licencieux et déréglés, le scandale de toute l'Italie, afin que, la vie sainte et édifiante de ses enfants leur reprochant sans cesse ce qu'ils sont, ils deviennent enfin ce qu'ils doivent être. Ce nouveau patriarche et ses chers disciples joignent même à la sainteté de leurs exemples la force de la parole. Le clergé de Naples, qui n'avait que trop suivi le torrent de la corruption commune, les écoute, les admire, et se convertit. On vit alors dans cette ville une multitude de prêtres qui, comparant la licence et le dérèglement de leurs mœurs à la sainteté de leur caractère, gémissaient de l'avoir profané; et déplorant amèrement la hardiesse sacrilège avec laquelle ils étaient montés à l'autel pour y immoler l'Agneau sans tache, ils étaient justement effrayés, en considérant qu'en le mangeant ils avaient mangé

leur jugement et leur condamnation! Quelle consolation et quelle joie pour l'Epouse de Jésus-Christ! Leurs mœurs, qui n'avaient que trop déshonoré le sanctuaire, lui donnèrent un nouvel éclat; et leur conduite ne fut désormais qu'une exacte observation de l'Evangile et de la discipline ecclésiastique.

Ce fut dans cette même ville, Messieurs, que Gaétan fit la découverte de trois fameux hérétiques, qui, zélateurs de Luther, s'efforçaient d'y établir son fatal système. Leurs discours n'étaient à proprement parler que des invectives amères contre l'infailibilité et les revenus de l'Eglise, contre les images, le culte et le pouvoir des saints, et contre la vérité du purgatoire et des indulgences. Ils osaient même soutenir la justification de l'homme par la seule foi, indépendamment du mérite des œuvres. Les nouvelles opinions, Messieurs, ont des attraits qui séduisent aisément l'esprit, surtout quand ceux qui les sèment joignent aux charmes et à l'agrément du discours l'éclat d'une sainteté apparente. Naples ne l'éprouva que trop. La doctrine de ces faux apôtres, qui étaient naturellement habiles dans l'art de la persuasion, et qui, cachés sous le voile de la vertu, jouissaient de la réputation de la vertu même, y fut applaudie et adoptée de plusieurs; et il était à craindre que leurs erreurs n'y devinssent bientôt une créance commune. Gaétan, appuyé du cardinal Caraffa, dont il avait d'abord imploré la protection et l'autorité, les contraignit de quitter Naples et d'abandonner même l'Italie.

Quels soins et quelles fatigues n'essuya point Gaétan pour la consolation et pour les victoires de l'Eglise? A le considérer, on dirait qu'il est seul chargé par la Providence de la faire triompher. Souvenez-vous ici, Messieurs, de ce qui se passa dans la ville de Vérone. Gibert, qui en était le prélat, tâcha de ramener son clergé à l'exactitude de la discipline. Ses efforts, quoique justes et légitimes, puisqu'ils étaient fondés essentiellement sur le devoir, n'enfantèrent néanmoins que la haine et une foule de contestations: tant il est vrai que les ministres de Jésus-Christ, qui se sont une fois égarés, ne consultent pas aisément le retour. Le peuple de Vérone, que Gibert avait souvent repris, parce qu'il n'était pas moins répréhensible que le clergé, se ligua avec le clergé même; et les uns et les autres, craignant également d'être assujettis aux lois de la discipline, secouèrent de concert le joug de l'autorité épiscopale. Le prélat étonné mais intrépide ne cesse point d'agir. A de douces exhortations il fait succéder les menaces; mais convaincu de l'inutilité de ses menaces et de ses exhortations répétées, il s'arme du glaive de l'excommunication; et sans rien perdre des sentiments de sa tendresse pastorale, il s'en sert contre ses propres ouailles. A ce coup, le clergé et le peuple véronais ne deviennent pas plus sages. Gaétan, le grand Gaétan, armé de l'au-

torité et du crédit que lui donnait la réputation de ses vertus et de ses conquêtes pour l'Eglise, arrive dans la ville de Vérone. A peine cet ange de paix eut-il parlé, que le mur de division qui s'était élevé entre le pasteur et les brebis fut abattu, et Gibert fut pleinement consolé par la conversion de son clergé et de son peuple.

Le zèle de cet illustre ministre de la Providence était trop vif et trop ardent, Messieurs, pour n'éclater que dans les villes de Vérone et de Naples ; il se fit remarquer dans plusieurs autres contrées d'Italie ; ou plutôt, presque toute l'Italie en fut le témoin et le théâtre. Ici, assis dans le tribunal de la pénitence, il ne se lasse point de réconcilier les pécheurs avec Dieu ; et mettant sagement à profit la ferveur et la sainteté de leurs dispositions, il leur prescrit des règles justes et exactes pour la conduite de leur vie. Là, placé dans la chaire de vérité, il enflamme par sa parole les cœurs de ses auditeurs ; et les larmes amères et abondantes qu'ils ne cessent point de répandre montrent évidemment la sincérité de leur conversion. A la faveur de ses instructions également vives et apostoliques, les femmes mondaines perdent le goût du siècle et de ses vanités ; et la modestie chrétienne est désormais toute leur parure. Les voluptueux courent à la cendre et au cilice pour s'en couvrir, et les amertumes de la pénitence succèdent en eux à la douceur des plaisirs défendus. Les avarés ouvrent leurs trésors, et deviennent saintement prodigues pour les pauvres de Jésus-Christ. Les vindicatifs perdent mutuellement leur haine ; et les services qu'ils se rendent les uns aux autres ne permettent pas de soupçonner leur réconciliation de feinte et de duplicité. Que dirai-je encore, Messieurs ? Par les soins et par les travaux de ce nouvel apôtre, la religion refleurit de plus en plus. La parole de Dieu est annoncée avec dignité, et le goût de cette même parole se rétablit. L'erreur est dévoilée et abandonnée dans plusieurs lieux. Les autels, depuis longtemps déparés et obscurcis par une vile poussière, brillent d'un merveilleux éclat aux yeux des fidèles. Le service divin repart, et se fait avec autant de magnificence que de gravité dans des églises nouvellement décorées. Les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie sont fréquentés, et pour parler plus précisément, les démarches assidues et apostoliques de ce zélé ministre de la providence de Dieu relèvent journellement l'éclat et la gloire de l'Eglise de Dieu.

Mais pour obéir de plus en plus aux intentions de cette même Providence, Gaétan, Messieurs, s'appliqua autant à secourir les pauvres et les malheureux qu'à faire triompher l'Eglise et à édifier le monde. Dieu, qui est le principe de toute bonté, parce qu'il est la bonté unique et essentielle, lui avait donné un cœur bienfaisant et toujours prêt à s'attendrir sur les besoins et sur l'indigence d'autrui. Les œuvres d'une charité

vive et chrétienne furent même des occupations de son enfance ; et il n'était jamais plus content que lorsqu'après avoir sollicité et obtenu de ses parents quelque aumône, il allait d'abord la répandre dans le sein du pauvre ; c'est qu'il avait un penchant naturel à faire du bien, et qu'en le faisant aux malheureux il croyait le faire à Jésus-Christ même. Depuis le temps de son enfance, sa charité, comme celle de Job, ne cessa point de croître avec lui. Combien de fois ne le vit-on pas entrer dans les hôpitaux, pour y exercer des fonctions que la noblesse de sa naissance aurait hautement désavouées si elles n'avaient point été comme consacrées et ennoblies par la religion, et que tout ce qu'on fait dans la seule vue de Dieu n'était pas véritablement grand devant les hommes ? Combien, dans ces asiles publics des langueurs et des infirmités humaines, ne passait-il pas de jours et de nuits auprès des malades, pour leur accorder des secours également prompts et proportionnés ; et Rome, Naples et Venise ne l'admiraient-elles pas souvent se livrant à des emplois charitables qui ne renfermaient pas moins de danger que de peine, et qui par conséquent étaient capables d'arrêter ou de ralentir le zèle le plus tendre, le plus courageux et le plus vif ? Comme Gaétan croyait que la Providence l'appelait partout où il y avait des malheureux, il ne se contentait pas de secourir les pauvres malades qui étaient renfermés dans les hôpitaux, il cherchait exactement ceux que la honte tenait cachés dans leurs asiles domestiques pour les faire transporter dans les hôpitaux mêmes, afin qu'étant rassemblés dans un même lieu, il leur rendit plus aisément tous les offices de la charité chrétienne.

Dans le cours de ses missions, le soin des âmes ne l'occupait pas tellement, Messieurs, qu'il ne pensât au soulagement des misérables : c'était là même une des plus glorieuses fonctions de son apostolat. Avec quel courage et quelle force ne déclame-t-il point contre les riches avarés, pour leur faire comprendre que le superflu de leurs biens est cette portion sacrée et destinée à l'indigent par la Providence, et qu'en la retenant pour eux-mêmes ils sont de vrais usurpateurs ? Quelles consolations et quelles ressources la veuve désolée, l'orphelin sans défense, l'indigent en proie à la faim, et l'affligé presque jusqu'au désespoir ne trouvaient-ils pas toujours en lui ? Faut-il donc s'étonner qu'on l'appelât le protecteur des malheureux et le père des pauvres ? En effet, à qui pouvait-on mieux les attribuer, ces titres flatteurs et honorables, qu'à Gaétan, qu'à ce tendre et infatigable substitut de la Providence, qui marqua toujours ses missions par ses bienfaits, en qui chaque espèce de misère trouva des assistances effectives, et qui, persuadé qu'un lieu ne ressent point le christianisme quand il manque de retraite publique pour la maladie et pour l'indigence, fut l'auteur ou le coopérateur de tant d'établissements de charité, qui,

subsistant encore en Italie, sont les monuments éternels de son zèle bienfaisant et miséricordieux ?

Mais pour être mieux persuadés de la charité de Gaétan, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur la ville de Rome assiégée et prise presque aussitôt par l'armée de l'empereur Charles-Quint. Le sang de ses habitants contraints de céder aux puissants efforts de l'ennemi coule déjà à ruisseaux et le carnage y fut grand et horrible. Les églises mêmes ne furent point des asiles sûrs et inaccessibles, et le meurtre que l'on y fit des Romains ensanglanta le sanctuaire. Les soldats, conduits également par l'avarice et par la fureur, se saisirent indifféremment des richesses sacrées et profanes, et ils brûlèrent celles qu'il leur était impossible d'emporter, comme si, par le feu qu'ils allumèrent dans plusieurs endroits de la ville, ils eussent voulu éclairer leurs noirs et horribles attentats, et donner plus de jour aux lamentables effets de leur fureur ! Accourez, Gaétan, accourez à ce peuple désolé, qui vous a toujours regardé et qui vous regarde encore comme la ressource et l'appui du malheureux ! Déjà, accompagné de ses disciples, il sort du fond de sa retraite, et donnant à sa charité des formes différentes selon la différence des besoins et des infortunes des Romains, il console l'affliction des uns, il relève le courage des autres, et s'il se pouvait, il voudrait les secourir tous, parce que sa charité universelle les embrasse tous. Il s'intéresse aux besoins pressants des blessés, il exhorte les mourants, il fait ensevelir les morts : je me trompe, Messieurs, il porte sur ses propres épaules ces cadavres pâles et ensanglantés, pour les placer lui-même dans le sein de la terre ! La charité de Tobie eut-elle jamais plus de force et plus d'ardeur ?

Sa compassion tendre et généreuse, qu'il consulta ainsi pour la ville de Rome, éclata même dans celle de Venise. Vous me prévenez, Messieurs, la contagion, ce fléau terrible, qu'on peut appeler le règne et le triomphe de la mort, parce que c'est par lui que la mort acquiert en peu de temps d'immenses dépouilles, ravagea une partie de l'Europe, et son poison mortel infecta Venise. Cette ville opulente, séjour ordinaire de la magnificence et de la grandeur, devint bientôt un assemblage confus de morts et de malades. La désolation y était presque universelle, et à peine apercevait-on dans les rues quelques hommes échappés à la fureur de la contagion. Uniquement attentifs à la conservation de leur propre vie, ils laissaient mourir sans secours leurs concitoyens, ceux-là mêmes qui leur étaient le plus étroitement unis par les liens du sang, et la crainte d'une mort prochaine avait éteint en eux tous les sentiments de l'humanité et de la nature. Le mal augmentait tous les jours, et l'on n'y apportait aucun remède.

Quoi donc ! cet homme de Dieu, cet homme, que la Providence a choisi spécialement pour son ministre, et qui s'est déjà prêté avec tant

d'ardeur au soulagement des Romains, serait-il insensible aux maux affreux et lamentables des Vénitiens ; et la crainte de mourir avec eux l'empêchera-t-elle de courir à eux ? Ah ! Messieurs, ne serait-ce pas méconnaître Gaétan, que de soupçonner sa charité d'oisiveté et d'inaction, surtout dans une telle conjoncture ? D'un pas intrépide et animé par la religion, il va porter aux Vénitiens infectés deux sortes de secours : les temporels, pour leur conserver la vie, et les spirituels, pour leur procurer le salut éternel. Rien ne peut l'arrêter que le coup fatal de la mort qui le menace de toutes parts. A la vue de cette multitude de malades, son cœur bienfaisant ne se dément point ; et le feu de la contagion, qui les dévore impitoyablement, ne sert qu'à enflammer de plus en plus sa charité ; et comment pourrions-nous en douter, puisque Venise reconnaissante admira, loua et exalta en lui un nouveau Joseph, c'est-à-dire un consolateur, un libérateur et un père ? Providence éternelle de mon Dieu, qui aviez destiné Gaétan à être un prodige de sainteté, de zèle, de compassion et de tendresse pour les malheureux : Gaétan ne s'est-il pas acquitté fidèlement de son ministère ; et pouviez-vous agir plus sagement, qu'en choisissant Gaétan lui-même pour votre ministre ? Mais après avoir vu, Messieurs, les desseins de la Providence pleinement exécutés par Gaétan, considérons la magnificence de la Providence pour Gaétan : c'est le sujet de ma seconde partie.

SECONDE PARTIE.

Dieu, qui, selon le langage de l'Ecriture, est magnifique dans sa sainteté, l'est encore dans sa providence. Les attentions et les soins qu'elle applique au monde sont aussi étendus que le monde même. Comme universelle elle embrasse tous les hommes, et comme infiniment bienfaisante elle fait du bien à tous les hommes. Elle les conserve, elle les protège, elle les nourrit ; et l'univers entier n'est, pour ainsi dire, qu'un vaste théâtre où elle fait éclater sans cesse ses bienfaits. Cependant, quoique la Providence répande indifféremment ses faveurs sur tous les hommes, elle ne les favorise pas également. Il y a, dans ses trésors inépuisables, des bienfaits communs et des bienfaits singuliers. Elle accorde les premiers à tous les hommes, et elle départ les seconds à quelques hommes, soit pour récompenser par là la pleine et entière confiance qu'ils ont en elle, soit pour faire connaître par là qu'il ne faut jamais se défier d'elle. Gaétan, Messieurs, fut admirablement compris dans cet ordre particulier de la Providence ; et, pour en être convaincus, nous n'avons qu'à considérer les faveurs et les dons sublimes qu'il en reçut, et la protection spéciale et assidue qu'elle lui accorda. Deux traits également frappants, qui, exactement développés, rempliront toute l'étendue de mon sujet.

Rien ne marqua d'abord plus évidemment

la magnificence de la providence de Dieu à l'égard de Gaétan, que la faveur singulière et céleste qu'il reçut à Rome. Vous le savez, Messieurs : dans une de ces heureuses nuits où l'Eglise célèbre solennellement la naissance du Sauveur du monde, il sembla renaître pour lui ; et il eut le bonheur de le recevoir entre ses bras et de le porter sur son sein ! La joie du vieillard Siméon fut-elle jamais plus vivement retracée que dans la personne de Gaétan ? Remarquez, Messieurs, que l'apparition du Verbe incarné à ce glorieux patriarche est rapportée par des auteurs que le goût pour le vrai doit faire respecter, et insérée dans les annales et dans le culte de l'Eglise. Quels dons précieux et célestes ne reçut-il pas même dans ses fréquents ravissements et dans ses extases ! C'est là que, renfermé et absorbé, pour ainsi dire, dans le sein de Dieu, il y goûtait des douceurs ineffables, que l'homme animal ne comprend point, parce qu'il n'est pas capable de les connaître. Je sais, Messieurs, qu'en parlant ici d'extases et d'apparition, je parle un langage qui n'est point du goût de notre siècle, siècle libertin, qui porte son audace jusqu'à censurer les faveurs particulières que Dieu accorde à ses serviteurs, sans se souvenir que Dieu se plaît à honorer singulièrement ses amis : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus.* (Psal. CXXXVIII, 17.)

Parmi les dons que la Providence départit à Gaétan, Messieurs, un des plus éclatants et des plus marqués fut le don de science. Je ne vous dirai pas que l'université de Padoue crut se décorer elle-même en l'admettant au nombre de ses docteurs, et qu'elle admira en lui, presque en même temps, et l'orateur, et le philosophe et le jurisconsulte. Je m'attache à vous le faire considérer éclairé de cette science divine, que l'Ecriture sainte appelle tantôt la science du salut, parce qu'elle en montre les voies, tantôt la science des saints, parce qu'on le devient en accomplissant ce qu'elle prescrit, tantôt la science du Seigneur ; parce que c'est le Seigneur qui la communique, et que c'est elle qui conduit au Seigneur. Telle était, Messieurs, la science de Gaétan : science plutôt infuse qu'acquise, science profonde, apostolique et sacerdotale ; et de là vient que Jules II voulut d'abord l'attacher inséparablement à sa cour par le lien d'une dignité honorable, parce qu'il le regardait comme un homme instruit des mystères et des vérités de Dieu, conduit par l'esprit de Dieu et rempli de la science de Dieu.

Gaétan ne démentit point cette glorieuse prévention. Car, Messieurs, n'est-ce pas lui qui, le premier, donna la sage et la sublime idée de la cléricature régulière, et qui par là doit être considéré comme l'instituteur primitif de tous les clercs réguliers ? N'est-ce pas lui qui joignait à la science du droit civil une profonde intelligence des divines Ecritures et des saints canons, et dont Clément VII exalta même l'érudition

dans un bref apostolique et solennel ? N'est-ce pas lui qui démasqua plusieurs hérétiques accoutumés à prêter aux oracles de Jésus-Christ et aux témoignages des Pères un langage faux et étranger ? N'est-ce pas lui qui, dans un siècle d'ignorance, forma un corps de discipline ecclésiastique, règles sacrées et respectables que Gaétan établit d'abord dans la ville de Vérone, que Charles Borromée employa peu après pour son diocèse de Milan, et dont le concile de Trente se servit pour la réformation de l'Eglise universelle ? N'est-ce pas lui qu'on abordait de toutes parts, parce qu'on croyait que Dieu lui-même parlait par sa bouche, et qu'on regardait ses instructions comme des oracles ? Je n'avance rien, Messieurs, qui ne soit pleinement avoué par son histoire, et l'on n'a qu'à la consulter, pour convenir d'abord que Gaétan était ce prêtre savant et éclairé que le prophète Malachie semblait avoir en vue, quand il disait que les lèvres du prêtre seraient les dépositaires de la science, et que les peuples s'empresseraient à recevoir de sa bouche la loi du Seigneur : *Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirunt ex ore ejus.* (Malach., II, 7.)

La Providence, Messieurs, ne se contenta pas de communiquer à Gaétan le don de science, elle lui accorda encore le don de prophétie et de miracle. Les événements futurs et éloignés lui étaient comme présents par la connaissance que Dieu lui en donnait, et l'on comprit aisément que les voiles qui couvrent l'avenir ne lui étaient pas impénétrables. En effet, il apprend par révélation la mort de la comtesse de Thienne sa mère, et la révélation s'accomplit. Il annonce la guérison d'un religieux malade dans la maison de Saint-Nicolas de Tolentino, et la santé, qui lui fut rendue, vérifia son oracle. Je pourrais même rapporter ici plusieurs autres événements qui, prédits de loin par Gaétan, et arrivés conformément à ses prédictions, ne laissèrent point à douter qu'il avait reçu l'esprit de prophétie ; mais je me hâte de vous faire considérer la grandeur et la diversité de ses miracles, puisque c'est principalement par là qu'on reconnaît la magnificence de la providence de Dieu sur lui.

Soliman II, fier de la prise de Belgrade et de l'île de Rhodes, se promettait déjà la conquête de Venise. Comme un fleuve coule rapidement dans son lit sans qu'on puisse l'arrêter, l'armée de ce vainqueur se précipite dans la contrée de cette république ; et l'on craignait avec raison que le croissant n'y fût bientôt arboré sur les débris de la croix. Cependant la retraite subite de l'infidèle délivra Venise de ses terreurs, et la remit dans sa première tranquillité. Je sais, Messieurs, que les sages du monde, les faux sages, attribuèrent la retraite précipitée de Soliman aux précautions et à la vigilance du magistrat vénitien. Mais sans entrer trop avant dans les jugements et dans le sanctuaire de Dieu, je soutiens, et telle fut la pensée des vrais sages. Je soutiens que

cette retraite prompte et inespérée fut une faveur que Dieu accorda aux fruits de pénitence que le zèle de Gaétan avait fait naître dans Venise.

Mais considérons des miracles que l'impiété même de son siècle ne lui contesta point. Représentez-vous, Messieurs, ce jour où ce patriarche quitta Venise pour aller à Naples. Les naufrages sont fréquents sur la mer Adriatique. On ne la traverse presque qu'en tremblant; et les périls ordinaires qu'on y essuie autorisent la crainte qu'on en a. A peine eut-on levé l'ancre qui arrêtait le vaisseau où Gaétan était entré, qu'il s'éleva une noire et violente tempête qui en fit son triste et lamentable jouet. Dieu, *qui donne du poids aux vents*, selon les termes de Job, et qui, à titre de Seigneur et de maître universel, leur prescrit des lois à son gré, leur permettait d'exercer sur la face des eaux toute leur fureur. Les flots, excités et poussés les uns contre les autres, formaient tour à tour des élévations et des abîmes qui annonçaient un prochain naufrage. Le pilote effrayé et déconcerté gémissait sur l'impuissance de son art; et le vaisseau, n'ayant plus d'autre conducteur que les flots qui l'agitaient violemment, était sur le point d'être englouti par les flots mêmes. Des cris horribles y retentissaient de toutes parts; et la pâleur de la mort était fidèlement retracée sur le visage de ceux que la mort elle-même menaçait de si près! Le seul Gaétan ne s'étonne point. Il adresse sa prière à Dieu. Il tâche de bannir la crainte et d'inspirer la confiance. A considérer la conduite qu'il tient, il serait bien difficile de ne pas se souvenir de l'apôtre saint Paul exposé à un semblable danger. Cependant la tempête ne cessait point. Alors Gaétan, les yeux levés vers le ciel, jette dans la mer une image de Jésus-Christ; et il se fit tout à coup une grande tranquillité.

Il est donc vrai, Messieurs, que Gaétan était le thaumaturge de son siècle; et pour en être mieux persuadés, rappelons ici le triste souvenir de la guerre civile qui s'alluma entre le vice-roi de Naples et Naples même. Le tumulte, les cris, l'incendie et le carnage firent perdre alors à cette ville florissante toute sa splendeur et tout son repos. Les impériaux qui appuyaient les prétentions du vice-roi, et les Napolitains qui s'y opposaient, s'attaquèrent inhumainement; et la place publique, couverte de corps ensanglantés, annonçait tristement les cruels effets de cette guerre intestine. Qui l'aurait pensé, Messieurs? Le feu de la discorde, lorsqu'on s'y attendait le moins, s'éteignit tout à coup; et les deux partis se réunissant, Naples désolée redevint l'heureux séjour de la paix. Mais à qui l'attribua-t-on, cette paix de Naples, sinon à l'entremise et aux prières de Gaétan? etsi l'incrédulité réclamait contre ce prodige, je n'aurais qu'à la renvoyer à ces dons annuels que la ville de Naples consacre à Gaétan sur son autel par les mains de ses magistrats, comme des témoignages de sa

gratitude, et comme des preuves incontes- tables de son bienfait, c'est-à-dire de la tranquillité qu'il lui a obtenue.

Combien d'autres miracles, Messieurs, Gaétan n'opéra-t-il point? Leur multitude m'embarrasse, et le détail en serait trop long. Je me contente de vous faire remarquer qu'il rendit à un insensé l'usage de la raison, qu'il guérit des infirmités désespérées, qu'il commanda efficacement à l'hydropisie, à la paralysie, à la douleur; et qu'il devint par ses prodiges un admirable spectacle à toute l'Italie, parce que la main de Dieu était en lui, et que la providence de Dieu voulait éclater par lui et pour lui.

La Providence, Messieurs, fut donc magnifiquement à l'égard de Gaétan, puisqu'elle lui communiqua les faveurs et les dons les plus sublimes; mais le fut-elle moins en lui accordant une protection particulière et continue? On la vit éclater admirablement, cette protection, dans l'établissement de son institut. En effet, quelle foule de contradictions cet illustre patriarche n'eut-il pas alors à essuyer? Le plan, qu'il s'était formé d'une congrégation appuyée uniquement sur la Providence, ne fut d'abord regardé de la plupart que comme une idée de perfection qu'il était impossible d'exécuter. Les cardinaux mêmes et les prélats, chargés par le souverain pontife d'examiner exactement son institut, improuvent la pauvreté qu'il commande, c'est-à-dire une pauvreté entière, paisible et muette, qui ne peut posséder aucun revenu, et qui ne peut même demander aucun secours. « Comment, disaient-ils entre eux, comment la congrégation des clercs réguliers subsistera-t-elle dans une indigence qui ne se déclare point, et à laquelle il n'est pas permis de se déclarer pour être assistée? N'est-ce pas là tenter la Providence, sous le prétexte spécieux de l'honorer en se confiant pleinement en elle? Que ne se contentent-ils de ne rien posséder, sans se prescrire la loi de ne rien demander? Et n'est-il pas tout visible que, quand même cette congrégation serait approuvée, elle ne pourrait point se soutenir, et qu'elle tomberait bientôt sous le poids de sa propre indigence? D'ailleurs, pourquoi cet assemblage bizarre de cléricature et de profession religieuse? Le titre et l'habit de clerc peuvent-ils s'accorder avec les vœux de la religion? Et quand on a prononcé les vœux de la religion, peut-on s'arroger et se permettre le titre et l'habit de clerc? » C'est ainsi qu'on raisonnait; et ces raisonnements étaient plausibles et assez forts pour renverser le système de Gaétan. Ah! pourrions-nous méconnaître ici, Messieurs, la protection de la Providence à son égard? Malgré toutes les contradictions qu'on oppose vivement à son institut, son institut est solennellement approuvé; et par une confiance que la Providence a justifiée jusqu'ici, et qu'elle justifiera jusqu'à la fin des siècles, le saint-siège ratifia ce que le ciel avait conclu. Divine Providence! vous présidiez sans doute à cet ordre naissant; et les croix lumineuses, qu'on vit alors

tomber du ciel, et qui éclairèrent, pour ainsi dire, son berceau ne furent pas moins une preuve de votre magnifique protection pour Gaétan, qu'une désignation et une marque des fruits de lumière et de sainteté que lui et ses disciples devaient produire dans l'Eglise.

Leur première demeure, Messieurs, fut une maison de Rome, située dans la place du Champ de Mars. Mais comme leur nombre croissait tous les jours, ils furent contraints de se transporter et de s'aller mettre plus au large sur le mont Pincius. A peine s'y furent-ils établis, qu'une armée ennemie emporta Rome d'assaut. Gaétan, devenu la proie du barbare soldat qui lui demandait un trésor qu'il n'avait point, souffre un genre de martyre d'autant plus cruel, que ses os en furent ébranlés et comme brisés, pouvant s'écrier justement avec un prophète : Guérissez-moi, Seigneur, car mes os sont extrêmement affligés; *Sana me, Domine, quoniam conturbata sunt ossa mea. (Psal. VI, 3.)* Ce n'est pas tout. Le soldat, d'autant plus furieux qu'il se voyait frustré de son espérance, arrache Gaétan de l'autel, et le jette avec ses disciples dans une obscure prison. Qui n'eût dit alors, Messieurs, que son institut allait être comme enseveli sous les ruines de Rome? Dégagés enfin de leurs liens par l'entremise d'un colonel espagnol, Gaétan et ses chers enfants, n'ayant pour tout équipage qu'un livre de psaumes ni d'autre bien que les consolations de la foi, sortent de Rome; et après avoir essayé de nouveaux dangers sur le Tibre, ils arrivent enfin à Venise.

Providence de mon Dieu! Qu'est donc devenue votre protection pour Gaétan? Quelques disciples, transportés d'un lieu à un autre au gré de la persécution, formeront-ils toute la famille de ce patriarche? Et de tout son institut ne lui restera-t-il bientôt que le souvenir de l'avoir établi? Ah! Messieurs, oublié-je que la Providence protège ceux qui se confient en elle? et qui est-ce qui se confia jamais plus en elle que Gaétan? Déjà son institut, traversé et comme anéanti sur le mont Pincius, se reproduit à Venise. C'est là que la congrégation des Cleres réguliers s'accroît admirablement; et le grand Ignace, oui le grand Ignace serait devenu alors le disciple de Gaétan, si le ciel ne l'eût destiné lui-même à être le patriarche d'une des plus célèbres sociétés de l'univers. Déjà, par une protection visible de la Providence, se préparent ou se construisent dans plusieurs contrées, des maisons pour être les retraites des enfants de Gaétan. Déjà le comte d'Opido, ou plutôt la Providence par les mains de ce comte, lui offre des richesses dans la ville de Naples, pour y donner à sa nouvelle congrégation les progrès qu'elle avait déjà eus dans la ville de Venise; et voulant lui faire accepter d'abord son magnifique présent, il lui représente qu'on vit avec beaucoup moins de dépense dans celle-ci que dans celle-là. Il est vrai,

Messieurs, que Gaétan le refusa en s'écriant : « Quoi donc? le même Dieu qui est à Venise n'est-il pas à Naples? » Mais ces richesses offertes, quoique refusées par Gaétan, marquent-elles moins la protection de la Providence sur Gaétan même?

C'est ainsi, Messieurs, qu'elle ne se lassait point de le protéger; et les différents événements de sa vie en sont des preuves incontestables. En effet, n'est-ce pas la Providence qui le préserva dans Venise du ravage commun de la contagion; et qui, tandis que mille tombaient à sa gauche, et dix mille à sa droite, empêcha ce fléau terrible de s'approcher de lui? N'est-ce pas la Providence qui le fit échapper aux flots d'une mer irritée, et qui le défendit et lui servit, pour ainsi dire, de bouclier sur le Tibre contre une furieuse décharge que le capitaine d'un vaisseau armé en course ordonna de faire sur lui et sur ses enfants? N'est-ce pas la Providence qui lui fit trouver peu après, dans la libéralité de ce même capitaine, des secours suffisants pour continuer son voyage? N'est-ce pas la Providence qui lui ménagea au port d'Ostie une entrevue avec l'ambassadeur de Venise, afin que, le laissant entrer dans son vaisseau, il le conduisît à ses propres dépens jusqu'à Rimini? N'est-ce pas la Providence qui, dans le temps qu'il n'y avait qu'un seul pain dans sa maison de Naples, et que l'heure du repas était venue, lui fit porter tout à coup des pains suffisants : renouvelant ainsi en faveur de Gaétan le prodige qu'elle avait autrefois opéré en faveur des Daniel et des Elie? Dans toutes ces circonstances, la protection de la providence de Dieu n'est-elle pas évidemment caractérisée?

C'est sous les auspices de cette même Providence, Messieurs, que la congrégation de Gaétan fleurissait; et tandis que l'illustre Ignace, choisi de Dieu pour les intérêts et pour la gloire de l'Eglise, posait les fondements de cette Société qui devait bientôt se répandre dans l'ancien et dans le nouveau monde, Gaétan voyait la sienne se soutenir avec éclat dans l'Italie. Que de célèbres et de grands personnages ne comptait-il point parmi ses enfants? Ici, Messieurs, se présentent à mon esprit Pierre Caraffa, Bernardin Scotti, Paul d'Arezzo, Marinon, Olympo et saint André d'Avellino. Quels hommes! Hommes qui méritèrent également les premières dignités de l'Eglise, et dont plusieurs en furent revêtus et décorés : circonstance qui, dans cette maison même, s'est glorieusement renouvelée de nos jours à l'égard d'un prêtre distingué par son exacte probité, et par le ministère de la parole⁽⁵⁾; et qui, par la sage éducation qu'il a donnée au fils du roi, s'est acquis l'estime et la confiance du roi même. Cependant l'institut de Gaétan s'étendait de plus en plus; et dans la suite des temps n'a-t-on pas vu plusieurs de ses enfants puissants en œuvre et en parole se répandre et s'établir

(5) M. l'ancien évêque de Mirepoix.

en Allemagne, en Espagne, en Portugal, en Pologne, et, par le zèle de Louis le Grand, en France même? Or, Messieurs, l'institut des Clercs réguliers, qui font profession de n'avoir et qui n'ont en effet d'autre ressource que la bonté de la Providence, aurait-il pu se soutenir depuis plus de deux siècles et se répandre ainsi, sans un secours particulier et assidu de la Providence même?

Je les vois, ces clers respectables, dignes enfants de Gaétan, que la Providence a placés dans cette grande ville pour l'édifier par leurs exemples et pour la sanctifier par leur zèle! Je les vois, ces hommes, dont la conduite est un heureux mélange de la discipline régulière et du ministère évangélique, un composé d'action et de retraite, de prière et d'apostolat, de recueillement et de travaux! Remplis de l'esprit de leur institut, ils sont apôtres et solitaires tout ensemble. Comme apôtres, ils travaillent à l'édification du corps de Jésus-Christ; comme solitaires, ils méditent les grandeurs et les miséricordes de Jésus-Christ. Leur zèle les ramène dans le monde; et leur contemplation dans la retraite les place au-dessus du monde. Tantôt ce sont des Moïses qui prient, tantôt ce sont des Josués qui combattent; et leur vie est ainsi partagée entre une tranquillité qui est toujours occupée, et un travail qui est toujours apostolique.

Tâchons, Messieurs, de mettre à profit l'éloge que nous venons de consacrer à Gaétan. Ce patriarche a toujours vécu dans la sainteté, et il est mort sur la cendre et sur le cilice, moins par les défaillances de l'âge que par le feu du zèle divin qui le dévorait. Apprenons donc de lui à bien vivre et à bien mourir; et malheur à nous, si nous nous flattons de bien mourir en négligeant les moyens de bien vivre! Ne nous aveuglons point sur notre salut éternel. Réglons désormais notre conduite sur celle de Gaétan. Il était entièrement soumis aux ordres de la Providence : pourquoi donc, dans les adversités qui nous arrivent, oserions-nous éclater en murmures et quereller, pour ainsi dire, les dispositions de la Providence? Il était saint : pourquoi donc ne tâcherions-nous pas de le devenir? Il était saint et pénitent tout ensemble : pourquoi donc ne commencerions-nous point de nous mortifier, nous qui sommes des pécheurs, et peut-être de grands pécheurs? Ah! souvenons-nous que le jugement de Dieu approche; et tout occupés de cette pensée salutaire, travaillons sans cesse à l'œuvre de notre sanctification, afin qu'après avoir marché constamment dans les voies du salut, nous arrivions à la gloire éternelle que je vous souhaite au nom du Père, etc.

ORAISON FUNÈBRE

DE TRÈS-HAUT, TRÈS-PUISANT ET TRÈS-EXCELLENT PRINCE, HENRI DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG,

Prononcée à Paris le 3 septembre 1723, dans

l'église de la maison professe des RR. PP. Jésuites.

Fuit magnus secundum nomen suum... invocavit Altissimum et audivit illum Sanctus Deus. (Eccl., XLVI.)

Il a été grand selon son nom; il a invoqué le Très-Haut, et le Dieu saint l'a écouté.

Il n'y a que Dieu qui soit essentiellement grand, parce qu'il n'y a que Dieu qui existe par lui-même; et qu'une propriété inséparable de son être, c'est de renfermer en lui-même toute perfection et toute grandeur. Cependant, Messieurs, il y a des hommes qui sont grands; grands selon leur nom, grands par les places éminentes qu'ils occupent, grands par la réputation que leur procurent leurs qualités naturelles ou acquises, grands par leur autorité et par leurs richesses. Mais que sont toutes ces grandeurs, sinon des grandeurs de participation et d'emprunt, des grandeurs inconstantes, fragiles et passagères, des grandeurs qui n'en ont que le nom et l'apparence? C'est sur ce principe, Messieurs, qu'à la vue de ce mausolée élevé par les mains de la reconnaissance et de la piété, nous devons comprendre que la mort n'est pas moins l'écueil de nos fortunes que de nos jours; que les grandeurs humaines disparaissent enfin avec les grands; et qu'il ne leur en reste que l'usage qu'ils en ont fait. Nous devons reconnaître que l'instabilité et le néant sont le partage des choses d'ici-bas; que les richesses ne sont que de brillants fantômes, les plaisirs que de fades amusements, la réputation qu'un éclat vain et passager, les dignités que des distinctions qui s'évanouissent et qui n'aboutissent au plus qu'à décorer les tombeaux de ceux qui les possédaient, les plus tendres amitiés que des liens peu durables et qui se brisent comme d'eux-mêmes, la santé qu'une vapeur qui s'exhale et qui disparaît selon l'expression d'un apôtre, la naissance la plus auguste qu'une vaine illusion. Nous devons reconnaître, en un mot, que ce monde n'est qu'une figure qui passe, et que nous passons rapidement avec elle.

Grâce à la miséricorde de Jésus-Christ, je viens vous parler aujourd'hui d'un prince qui reconnut la vanité et qui déplora même les dangers des grandeurs humaines; d'un prince qui, bien loin de ramener la sienne à des fins illicites et contraires à la volonté du Dieu tout-puissant de qui il la tenait, s'en servit pour les avantages de la religion; d'un prince qui pensa qu'il n'était grand que pour être plus utilement chrétien; qui n'était, ce semble, assis à côté du trône, que pour soutenir plus puissamment l'autel; qui consacra sa grandeur par sa piété, et qui favorisa sa piété par sa grandeur; d'un prince qui, mené comme pas à pas par les mains de la religion, a été le restaurateur, l'appui et l'honneur de la religion même; d'un prince enfin, grand selon son nom, mais beaucoup plus grand par son attachement à Dieu, par son exacte fidélité à l'égard de Dieu, par le culte qu'il a rendu à Dieu, par les services effectifs et par les prospe-

rités importantes et nécessaires qu'il a procurées à l'Eglise de Dieu. *Fuit magnus secundum nomen suum, invocavit Altissimum, et audivit illum sanctus Deus.*

Ne soyez donc pas surpris, Messieurs, que la religion exige un tribut annuel d'honneur et de gloire en faveur d'un héros qui lui a accordé un tribut assidu de zèle et de protection. On loue toujours à propos celui qu'on ne saurait assez louer; et c'est la religion elle-même qui, sensible aux bienfaits, ou plutôt aux triomphes qu'elle en a reçus, emploie tous les ans ses mains sacrées, pour renouveler la couronne de justice qu'il mérite en qualité d'observateur et de héros du christianisme. Ce n'est donc point ici, Messieurs, un de ces discours où le défaut de la matière oblige l'orateur embarrassé de recourir aux subtilités et aux adresses de son art, et où, soutenu par la seule force de l'éloquence, il tâche de donner du corps et de la réalité à un fantôme de vertu qu'il prête à son héros profane et désavoué nécessairement par la religion. C'est au contraire cette religion sainte qui m'inspire aujourd'hui l'éloge que je dois faire du juste et religieux héros qui nous assemble; et pour en prendre le sujet dans les paroles de mon texte, je vous montrerai dans Henri de Bourbon : la gloire du prince : *fuit magnus secundum nomen suum* ; la piété du chrétien : *invocavit Altissimum et audivit illum sanctus Deus*. C'est l'éloge que je consacre à la mémoire éternelle de très haut, très-puissant et très-excellent prince Henri de Bourbon, prince de Condé, et premier prince du sang.

PREMIER POINT.

Lorsque Dieu, selon les dispositions secrètes de sa providence, choisit des hommes pour en faire les instruments et les exécuteurs de ses grands desseins sur la terre, il leur distribue de grands talents, parce qu'il est de l'ordre de sa sagesse éternelle de proportionner les moyens à la fin, les grâces à l'état, et de communiquer aux hommes, qu'il a destinés à l'exécution de ses volontés, les dons convenables et nécessaires pour les leur faire accomplir. Telle fut, Messieurs, la conduite de Dieu sur le prince dont vous attendez l'éloge funèbre. Comme il l'avait destiné à faire éclater dans la France sa sagesse, sa puissance et sa miséricorde, il lui communiqua des qualités qui répondaient parfaitement à sa glorieuse destination; c'est-à-dire qu'il lui accorda une supériorité de lumières en matière de religion et même de gouvernement politique, une intrépidité de courage qui le rendit victorieux dans les combats, un fonds de douceur et de compassion. Quand un prince possède toutes ces qualités, n'est-il pas grand prince? Or, Messieurs, je les trouve, toutes ces qualités, réunies éminemment dans la personne de Henri de Bourbon. Honorez-moi, s'il vous plaît, de votre attention; je n'avancerai rien que l'histoire puisse démentir.

Calvin, dont la secte dégoûte encore du sang de tant de victimes, avait semé des erreurs qui, après avoir infecté la ville et la campagne, se répandirent jusque dans les palais de nos rois. Le prince même, que le droit incontestable de sa naissance appelait à la couronne, n'en était pas exempt; et l'ancienne et incomparable maison de Bourbon se faisait déjà un devoir de les protéger et de les défendre, après avoir eu le malheur de les adopter. Hélas! qu'il était difficile de ne pas boire un poison présenté par une main qu'un zèle apparent de réforme rendait respectable! Aussi, quels ne furent pas les progrès de sa fatale contagion? Les grands et les petits s'en laissèrent infecter; et l'on eût dit que la France n'avait cessé d'être idolâtre que pour devenir hérétique. L'oubli ou le mépris des lois de Dieu et de l'Eglise, le goût de l'indépendance, la fureur des guerres civiles, l'étranger appelé et introduit par le citoyen pour les entretenir ou pour les accroître, la désolation du sanctuaire, tout annonçait et présageait à ce royaume sa décadence prochaine. Quel spectacle! le trône, agité du vent de la nouvelle doctrine pour me servir de l'expression d'un apôtre, et dans ces lamentables circonstances, soutenu faiblement par les mains de la religion, était prêt à être enseveli sous ses ruines. L'Epouse de Jésus-Christ, que la profanation ou les débris de ses temples et de ses autels tenaient comme abattue sous le poids d'une douleur amère, semblait n'avoir d'autre défense que ses soupirs et ses larmes! Levez-vous, Sion, levez-vous : *Consurge, consurge, Sion!* (Isa., LII, 1.) Le ciel va mettre fin à vos pleurs. Le bras du Dieu tout-puissant qui, en conséquence de sa promesse vous protégera toujours, n'est point raccourci. Déjà il suscite Henri de Bourbon pour être le protecteur de vos enfants affligés et le fléau de vos ennemis; et ce prince, né dans le sein de l'erreur, et nourri d'abord entre les bras des sectateurs du mensonge, servira bientôt à la défense et à la gloire de vos vérités éternelles! C'est Moïse qui n'est élevé parmi les Egyptiens que pour procurer des triomphes à Israël. Par lui l'autel abattu ou profané recevra toute sa splendeur, et le trône chancelant et presque méconnu reprendra même toute sa fermeté, toute son autorité et tout son éclat!

Vous le savez, Messieurs, l'hérésie regarda d'abord la naissance de ce prince comme un augure certain et favorable pour elle, c'est-à-dire comme le gage infailible de ses progrès et de ses victoires sur le parti catholique. Elle attend avec impatience que le temps de son enfance soit passé; et que ses mains, encore enveloppées de langes, deviennent assez fortes pour soutenir le poids du glaive; et portant ses chimériques idées dans l'avenir, tantôt elle le fait présider dans ses assemblées, pour recevoir de lui ces conseils importants et décisifs qui préparent le succès des événements; tantôt elle le met à la tête de ses

armées pour les soutenir et pour les défendre, ou plutôt pour les rendre victorieuses; tantôt elle le place dans ses villes, pour en empêcher la prise et la réduction. Aveuglée ainsi par l'éclat trompeur de ses espérances, elle repasse dans une joie maligne les nouveaux triomphes qu'elle se promet; et elle pense que ce prince ne croit que pour la faire croître elle-même. Monstre cruel et furieux, que ta présomption me fait pitié! Cet enfant, que tu regardes comme ton protecteur, sais-tu qu'il faut que tu le redoutes comme ton ennemi? En vain feras-tu parler en ta faveur le sang de ses pères : il n'écouterà que les larmes de l'Eglise désolée! Croissez, aimable prince, la religion croîtra avec vous! Le conseil de Dieu sur vous va bientôt se manifester par l'éducation que le plus grand de tous les rois vous prépare!

Vous me prévenez, Messieurs; Henri IV, qui, par le droit d'une succession légitime et incontestable était monté sur le trône, retire déjà des mains des ministres de l'erreur le jeune prince de Condé, pour le confier à Nicolas Le Fèvre et au marquis de Pizani, hommes que le zèle pour la religion catholique, la science et la probité rendaient éminemment respectables. Mais il faut l'avouer, Messieurs, ces grands hommes n'eurent pas beaucoup à faire auprès d'un tel disciple, et le naturel épargna alors bien des peines et bien des soins à l'éducation; c'est que le ciel en formant le prince de Condé lui avait donné une étendue de lumières et un fonds d'intelligence et de capacité qui le rendaient susceptible des leçons mêmes les plus difficiles et les plus graves. Aussi, les connaissances les plus sublimes ne coûtaient-elles que quelques réflexions à son esprit; et ce qui était pour les autres l'objet d'une profonde méditation, ne fut pour lui que l'essai d'une application très-légère. Les premiers traits de son génie furent des coups de maître; et, en le voyant, on oubliait quelquefois le prince pour ne penser qu'au savant. Quoi qu'il en soit, Messieurs, ce fut entre les mains de Le Fèvre et de Pizani que le jeune Henri, hérétique de naissance, se sentit d'abord catholique, et qu'il le fut bientôt par goût et par délibération. A peine la grâce lui eut-elle dévoilé le poison et les artifices de l'erreur, qu'il s'attacha à la vérité connue, et que non content d'en être devenu l'enfant par sa soumission, il voulut en être le protecteur par ses lumières. Aussi l'histoire nous apprend-elle que quelques années après il n'y avait point de docteur calviniste qui osât lui tenir tête sur les controverses. Qu'il serait à souhaiter que les grands du monde fussent aussi remplis de la science de notre sainte religion, que l'était le jeune prince de Condé!

Il fallait bien que le roi en fût convaincu, puisqu'il lui confia un des plus importants emplois concernant la religion même, je veux dire la réception solennelle d'Alexandre de Médicis dans la ville capitale de son royaume. Que j'aime à me le représenter, à

l'âge de neuf ans, allant au-devant de ce légat apostolique pour mettre entre ses mains le dépôt de la conversion et de la soumission de Henri le Grand, et les assurances de la foi de l'Eglise de France! Il parle et la sagesse parle avec lui. Mais encore quelle sagesse! Une sagesse sublime qui n'annonçait pas moins la supériorité de son génie, que son vif et sincère attachement à la vérité qu'il avait embrassée depuis peu. Le légat ne répond d'abord à tant de paroles de sagesse, de grâce et de majesté que par des larmes d'admiration et de tendresse. Le discours solide et éloquent que le jeune prince vient de lui adresser l'étonne, le charme, le ravit, parce que c'était un discours plein de religion, ou plutôt un discours que la religion elle-même semblait avoir dicté. Aussi le légat admira-t-il plus dans la personne de Henri de Bourbon le protecteur de la vérité, que le premier prince du sang. Durez à jamais dans nos annales, jour fortuné où le trône se réconcilia avec l'autel, et où la France convertie des ténèbres du mensonge se vit éclairée des pures lumières de la vérité! C'était là votre ouvrage, Seigneur, et le prince de Condé, encore enfant, en fut le coopérateur fidèle. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous vous servez quelquefois de ce qu'il y a de plus faible pour faire éclater vos merveilles; et Daniel, tout jeune qu'il était, fut l'instrument que vous choisîtes autrefois pour dessiller les yeux d'un peuple trompé.

Cependant le parti protestant met tout en usage pour ramasser ses débris et pour faire revivre ses anciens succès que la perte de plusieurs batailles lui avait fait presque oublier, et de là vint cette fameuse assemblée de La Rochelle que ce parti osa y tenir contre toutes les lois d'une dépendance légitime. Vous ne l'ignorez pas, Messieurs, La Rochelle avait depuis longtemps secoué le joug de l'obéissance qu'elle devait à son roi. Comme un torrent impétueux se précipite de la montagne dans les campagnes voisines, l'hérésie, le fer et le feu à la main, toute sanglante des effets de sa fureur, s'était jetée dans cette ville pour en faire la capitale de la nouvelle république qu'elle s'efforçait d'établir. Les arbrisseaux y croissaient sur les débris du sanctuaire et de l'autel; et l'Eglise, affligée de la ruine de ses temples, ne s'y réjouissait plus dans la splendeur de ses solennités et de ses fêtes. La religion persécutée n'y habitait tout au plus qu'en tremblant, tandis que l'erreur et la rébellion y marchaient pour ainsi dire tête levée. Or, Messieurs, ce fut dans cette ville, devenue rebelle et calviniste, que le parti protestant s'assembla pour y concerter ses projets. Le prince de Condé, qui n'était pas moins habile en matière de politique que de religion, propose d'abord au roi Louis XIII, non-seulement la réduction de cette ville séditieuse mais encore, la prise de toutes les places que l'erreur, fière de ses succès, avait comme arrachées à la faiblesse des princes, ou plutôt, que la

nécessité des conjonctures des affaires, jointe à la timidité du gouvernement, n'avait pas permis de lui refuser.

Le conseil du roi, effrayé de la hardiesse du dessein proposé, n'ose se promettre le succès de l'entreprise. Une douceur politique paraît même à quelques-uns préférable à une force ouverte et déclarée. Ils représentent que la rébellion est un monstre que le temps affaiblit peu à peu, et qui se consume et se dissipe de lui-même par défaillance; que les armes tomberont des mains de l'hérétique par le seul poids qu'il sent à les porter, et que s'il ne devient bientôt soumis et fidèle par réflexion, il cessera du moins d'être rebelle par dégoût ou par lassitude; que la fortune désavoue les entreprises précipitées, et qu'elle se plaît à couronner les sages ménagements; qu'après tout, le dessein de s'emparer de La Rochelle et des autres villes occupées par le parti protestant est un de ces desseins qui, quoiqu'ils ne soient pas chimériques, ont néanmoins plus de hardiesse et de présomption que de solidité et de fondement; et que, par rapport à la disposition présente des esprits et des affaires, on risquera de perdre tout en voulant gagner tout. Mais la politique, la fausse politique parle en vain: la religion et la justice sont écoutées, et ceux qui n'avaient d'abord considéré l'avis du prince de Condé que comme une imprudence et une illusion, entraînés alors par le poids de ses raisons également solides et persuasives, reconnaissent bientôt le faible et la vanité de leurs remontrances. Déjà les troupes du roi s'avancent, et la rébellion frémit, parce qu'elle prévoit sa désolation prochaine. A peine se voit-elle attaquée, qu'elle reconnaît l'impuissance de sa résistance et de ses efforts. Que dirai-je? La Rochelle revient de son orgueil, et pleure bientôt sa réduction, malgré le courage et la multitude de ceux qui la défendaient; et cette ville, que sa seule situation avait fait regarder comme imprenable, se soumet à la loi du vainqueur. Le parti protestant voit ses autres places conquises, ses forteresses abattues et presque égalées à leurs fondements, ses soldats morts ou fugitifs. De toutes les espérances et de tous les projets qu'il avait conçus, il ne lui reste que le désespoir. Mais à qui la religion et l'Etat furent-ils principalement redevables de tant de services importants et essentiels, sinon aux sages conseils de Henri de Bourbon? Comme le soleil, par la vivacité de ses rayons, dissipe ces vapeurs épaisses qui s'élèvent du fond des vallées; ce prince, par la lumière de ses conseils, dissipa heureusement tous ces noirs projets qui s'élevaient pour ainsi dire élevés du fond de la rébellion.

Mais autant qu'il fut grand par la supériorité de son génie, autant le fut-il par son intrépide valeur dans les combats. C'est une vérité, Messieurs, que Dieu seul fait les héros, parce que Dieu seul peut donner les

qualités qui forment la véritable idée et le fond de l'héroïsme. *Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui instruit mes mains à combattre, et mes doigts à tenir l'épée*, disait David; et comment pourrions-nous douter que les héros et les conquérants ne sont tels que par la force de Dieu, puisque Dieu dans ses Ecritures s'attribue si souvent le nom glorieux de Dieu des armées? C'est donc Dieu qui distribue la valeur à qui il veut. Il la communique séparément à certains hommes et même à certaines familles. Aussi le texte sacré nous apprend-il que les enfants de Ruben et de Gad étaient des hommes guerriers, accoutumés dès leur enfance à porter les armes, et parfaitement instruits dans l'art de combattre. En effet, Messieurs, comme il y a dans les familles illustres une succession de biens qui sert à les soutenir dans la splendeur de leur rang, il y a dans quelques-unes de ces familles une succession de valeur qui sert à les maintenir dans la possession de leur gloire. Telle est l'auguste maison de Condé. La valeur y coule avec le sang; et la victoire, qui aime les héros qui en descendent, les a souvent couronnés de ses lauriers. Le prince dont je continue l'éloge en est une preuve incontestable. Plus prompt qu'un aigle, plus fort qu'un lion, pour me servir de l'expression de l'Ecriture, il étonnait l'ennemi par la fierté de ses regards, et le faisait tomber sous la multitude et la pesanteur de ses coups. Combien de fois, oubliant dans l'ardeur du combat les égards importuns qu'on lui assurait qu'il devait à son rang, ne donna-t-il pas un libre essor à l'héroïque valeur qui l'animait? Il courait à l'ennemi comme l'ambitieux vole aux dignités. Chacun se faisait alors une gloire de le suivre, ou plutôt chacun s'efforçait alors de le précéder s'il se pouvait et de lui enlever par là des périls qui flattaient son courage intrépide, mais qui faisaient trembler pour sa personne.

Persuadé qu'un devoir essentiel des princes du sang, c'est de concourir à la gloire du roi, de la religion et de l'Etat, et qu'ils doivent d'autant plus s'acquitter de cette obligation indispensable, qu'elle est naturellement attachée à leur qualité de prince, on le vit plusieurs fois attaquer les armées protestantes, c'est-à-dire, les vaincre et en triompher pleinement. On le vit, dans des sièges importants, faire tour à tour la fonction de soldat et de capitaine, donner des ordres qu'il exécutait lui-même, et hâter par sa valeur la réduction de plusieurs villes que l'hérésie tenait encore sous ses lois et qu'elle tâcha vainement de défendre contre les efforts de ce héros que la plus opiniâtre résistance n'était pas capable de rebuter. Que ne puis-je vous représenter les murs rebelles de Clérac, de Bergerac et de Montpellier, tombant sous le poids de ses attaques réitérées? Que ne puis-je vous le faire voir réduisant Pamiers, Sancerre et Lunel aux lois d'une obéissance légitime, et fai-

sant perdre ainsi à toutes ces villes cet esprit de révolte et d'indépendance qu'elles avaient malheureusement conservé? Que ne puis-je vous le faire considérer dissipant et mettant en déroute la rébellion et l'erreur, non-seulement dans le Languedoc, le Dauphiné et la Guyenne, mais encore dans l'île de Ré, et dans plusieurs autres contrées que l'histoire n'a pas manqué de rapporter; comptant ses attaques par ses succès, et faisant du péril de ses entreprises la matière de ses triomphes? La victoire, il est vrai, l'abandonna et lui fut plus d'une fois infidèle quand il ne combattit que pour son roi; mais elle ne le quitta point quand il combattit pour son Dieu. Le camp des Amalécites ne produisit pour lui que des lauriers. La religion le conduisait au combat, et la religion lui amenait la victoire.

Quand je parle de la valeur du prince de Condé, ne vous figurez pas, Messieurs, une valeur aveugle, qui ne se jette dans les périls que par une ardeur de tempérament, ou que le désir de l'honneur et de la gloire fait uniquement agir. Je parle d'une valeur éclairée par la raison, conduite par la justice, et consacrée même par la piété; d'une valeur qui règle toutes ses actions sur ses devoirs, qui n'a d'autres motifs que les intérêts de Dieu, du roi et de l'État, qui n'agit que par une espèce de nécessité, qui s'arrête par modération, qui prend les armes comme malgré elle, et qui les quitte avec joie; car Messieurs, une valeur ambitieuse n'est point dans l'ordre des véritables vertus. Ses exploits ne sont tout au plus que des ravages détestables; elle fait beaucoup de malheureux, sans pouvoir faire un héros, un vrai héros; pourquoi? parce que l'héroïsme, pour qu'il soit véritable et glorieux, doit être accompagné d'équité. Le prince de Condé en fut pleinement convaincu; et il n'eut pas moins en horreur la valeur ambitieuse et injuste que la lâcheté. Aussi son courage n'agissait-il que lorsqu'il était animé par les ardeurs de la religion, ou sollicité par les intérêts du roi et de l'État qui lui furent toujours si chers. Sa foi lui fit prendre les armes pour défendre l'Eglise de Jésus-Christ; et sa fidélité les lui fit prendre pour défendre le roi et le royaume. Un tel héros ne mérite-t-il pas d'être loué dans la chaire évangélique. J'ose le dire, Seigneur, en faisant retentir votre temple du récit de ses combats et de ses triomphes je n'ai point profané mon ministère, parce que ce sont des combats et des triomphes que la justice et la religion ont toujours accompagnés, et qu'on peut, par conséquent, exalter avec droit dans votre temple même.

Laissons-là, Messieurs, les exploits de sa valeur, pour considérer l'étendue de sa clémence. Quoique tous les hommes doivent toujours être portés à faire du bien, en conséquence de cette loi naturelle de bonté, qu'ils portent en eux-mêmes et que la main de Dieu a gravée profondément dans leur cœur en les créant, il est néanmoins vrai que la bonté convient plus aux princes qu'aux

autres hommes; soit parce que leur dignité, les plaçant au-dessus du peuple, les constitue indispensablement les pères du peuple; soit parce qu'étant particulièrement les images de Dieu, ils doivent particulièrement le représenter dans sa bonté; soit enfin parce qu'étant plus puissants, ils sont plus en état de faire du bien, et voilà pourquoi Jésus-Christ a dit que ceux qui ont reçu la puissance sont appelés bienfaisants, pour donner à connaître par là que la bonté doit être une des principales qualités de ces hommes qu'il se plaît à distinguer par leur élévation au-dessus des autres hommes : *Qui potestatem habent, benefici vocantur.* (Luc., XXII, 25.) Qui comprit et qui pratiqua jamais mieux cette vérité importante que le prince de Condé? Les rayons d'une aimable douceur brillaient sur son visage, et des nuages obscurs ne troublèrent jamais la sérénité de son front. Sa puissance était conduite par sa bonté. On eût dit, qu'il n'était placé si près du trône que pour en faire descendre des grâces, des grâces mêmes qui surpassaient souvent l'attente de ceux qui les recevaient : semblable à ces riches sources que la nature n'a placées au pied des montagnes que pour procurer aux campagnes d'alentour la fertilité et l'abondance. Comme il avait vaincu les rebelles par la force des armes, il voulut encore les gagner par l'attrait des bienfaits. Il faisait grâce à des villes, que leur opiniâtre rébellion en avait rendues indignes; et Sommières et Réalmon, après avoir admiré en lui le conquérant, y trouvèrent le protecteur et le père. La victoire, naturellement cruelle, devenait bienfaisante entre ses mains. Il s'attachait par les liens de la reconnaissance ceux que les efforts de sa valeur avaient domptés et assujettis. Le sang de l'ennemi lui coûtait des larmes. Son bras terrible était une affliction pour son cœur. Il aurait voulu vaincre sans détruire, dissiper la rébellion sans perdre le rebelle, bannir l'erreur et sauver l'hérétique.

Quelle n'était pas sa douceur dans ces entretiens particuliers qu'il avait avec les sectateurs de Calvin? C'est là que, l'apôtre prenant pour ainsi dire la place du héros, le prince de Condé leur représente tendrement qu'ils ont abandonné les pures sources de la vérité pour courir à des citernes qui ne peuvent contenir aucune eau, selon les termes du prophète Jérémie. C'est là qu'il tâche de les convaincre par l'autorité de l'Écriture, dont il leur montre le vrai sens, leur faisant ainsi connaître l'injustice et la fausseté de toutes les interprétations qu'ils osent en faire. C'est là qu'il s'arme du témoignage des Pères et de la force de la tradition, pour leur faire comprendre que ce qu'ils appellent réforme, n'est dans le fond qu'un amas monstrueux de nouveautés qui portent avec elles leur décri; et qui, n'ayant d'autres appuis que l'ignorance et la passion, tombent comme d'elles-mêmes. C'est là qu'il exalte devant eux la grandeur de nos mystères adorables; qu'il justifie l'usage de nos

cérémonies, et qu'il leur déclare en même temps que le malheur de leur naissance et de leur éducation ne saurait les justifier devant Dieu. Est-ce Pierre qui parle aux enfants d'Israël? Est-ce Paul qui prêche les gentils? C'est le prince de Condé, qui, animé du même zèle et rempli d'un esprit de douceur et de compassion, instruit les chrétiens égarés, et qui veut leur faire expier le crime de leur égarement déplorable par un sincère retour à l'Eglise. Ses efforts, ô mon Dieu, ne furent pas vains! Vous vous souvîntes de Henri de Bourbon, et vous n'oubliâtes passa douceur, puisque vous la fîtes triompher tant de fois? Plusieurs partisans du calvinisme, ceux-là mêmes qui en étaient les plus infectés, suivirent l'attrait de ses instructions, et l'erreur démasquée céda à la vérité connue.

Sa charité, Messieurs, cherchait sans cesse de nouvelles occasions pour se signaler. Combien de fois, quittant le séjour de la cour, n'alla-t-il point dans les provinces, dont il était le gouverneur, leur faire sentir qu'il en était le Père? A son aspect, l'innocence opprimée commençait à respirer; l'injustice devenait pâle et tremblante, et le droit confondu ou négligé reprenait toute sa force. Chaque espèce de misère se promettait alors un secours suffisant et proportionné; et l'effet répondait pleinement à l'espérance. Ici, ses libéralités consolait l'indigence, l'indigence même qui n'osait presque point paraître; là, sa protection soutenait la faiblesse; partout sa bonté était prête à se faire sentir. Tantôt il défendait l'héritage de l'orphelin contre des mains avares et puissantes, qui cherchaient à l'en dépouiller, et il le délivrait par là du péril d'une usurpation prochaine. Tantôt il assistait des familles à qui une extrême pauvreté avait déjà conseillé le désespoir. Tantôt il terminait des procès dont le gain même aurait été ruineux par les seules poursuites qu'il fallait en faire. C'est ainsi que sa douceur prenait différentes formes pour donner différents secours; et que sa charité, comme une eau bienfaisante qui arrose plusieurs contrées, se distribuait en ruisseaux dans plusieurs provinces.

C'est par là, Messieurs, qu'il est aisé de comprendre que chacun se faisait un plaisir ou plutôt un devoir de reconnaître dans le prince de Condé cette bonté paternelle qui se plaisait à soulager les besoins des malheureux, et à prévenir même leurs désirs. La mère montrait à son enfant ce charitable gouverneur, qui avait calmé ses soupirs et essuyé ses larmes, par les assistances qu'il lui avait procurées. L'enfant se réjouissait avec sa mère; et il exprimait la tendresse de l'amour qu'il avait pour lui par l'allégresse de ses cris. Le plaideur, dont il avait lui-même examiné la cause pour la terminer, le louait sans cesse de lui avoir assuré tout à la fois et son repos et sa fortune. L'orphelin, déli-

vré par ses soins des mains de l'usurpateur, ne se lassait point de l'admirer et de le bénir. En un mot, ce prince, naturellement doux et obligeant et débonnaire avec dignité, était devenu l'amour de ces provinces dont il n'était pas moins le père que le gouverneur. A peine avait-on le bonheur de l'apercevoir que les cœurs volaient, pour ainsi dire, vers lui; et de là venait que sa santé faisait la joie de ces provinces, et que ses maladies étaient pour elle une affliction universelle. Mille mains s'élevaient d'abord vers le ciel pour la conservation d'une vie que tous auraient voulu acheter au prix de la leur. On courait en foule aux temples de Jésus-Christ. Cet Agneau de propitiation y était immolé; et les peuples consternés, désolés et abattus, y demandaient à Dieu leur gouverneur, qu'ils n'avaient pas encore perdu, mais qu'ils craignaient tant de perdre, parce qu'ils croyaient qu'en le perdant ils perdraient tout avec lui; leur gouverneur, qui les aimait comme s'ils eussent été ses enfants, et qu'ils aimaient comme s'il eût été leur père; leur gouverneur, dont ils avaient éprouvé tant de fois le crédit, la libéralité et la douceur; le crédit, en s'employant efficacement pour eux auprès du roi, et en les rendant ainsi participants des bienfaits du trône dans des temps difficiles et malheureux; la libéralité, en leur communiquant des secours nécessaires et proportionnés qu'il tirait du fonds de ses propres richesses; la douceur, en les recevant, en les écoutant et en leur parlant avec une bonté qui, toute familière qu'elle était, ne fit jamais franchir à aucun les bornes de la soumission et du respect; et qui, bien loin d'avilir sa grandeur, servait à lui donner un nouveau lustre. Ne sont-ce pas là autant de preuves de la clémence du prince de Condé?

Mais pourquoi les avoir cherchées dans les provinces, ces preuves, puisqu'on peut en citer de domestiques, et même en alléguer une qui est sous nos yeux? Je vous atteste ici, maison du grand héros que je loue! Dites-nous, combien de fois vous éprouvâtes comme votre ami, celui que vous serviez comme votre prince? Vîtes-vous jamais en lui aucun mouvement de colère? Exigea-t-il de vous une obéissance mêlée de crainte, et pour ainsi dire tremblante? Affecta-t-il de ne pas être content de vos services, pour vous les faire redoubler? Attendit-il que vous lui demandassiez son crédit et sa protection, pour vous en faire sentir les effets honorables et utiles? Quelle douceur dans ses paroles! quelle affabilité dans ses manières! quelle générosité dans ses bienfaits! Mausolée superbe, devant qui je parle: en publiant avec tant d'éclat la reconnaissance du serviteur (4), tu nous annonces hautement la bonté du maître! Vous avez vu jusqu'ici, Messieurs, dans Henri de Bourbon, la gloire du Prince; il est temps de vous faire considérer en lui la piété du chrétien. C'est ma seconde partie.

(4) M. Perrault, secrétaire des commandements de ce prince.

SECOND POINT.

Quelque sublimes et héroïques que soient les qualités que l'homme possède, que sont-elles néanmoins, Messieurs, toutes ces qualités, si la religion ne les accompagne, puisque sans la religion tout porte un caractère de vanité ? Sur ce principe : si le prince de Condé n'avait possédé que les vertus qui font les grands hommes selon le monde, et que sa valeur, sa clémence et la supériorité de son génie n'eussent point été consacrées par sa piété, je ne le regarderais tout au plus que comme un de ces héros profanes que la religion ne saurait par conséquent admettre au nombre des siens ; et qui, malgré leur amas d'honneur et de gloire, se trouvent à la mort les mains vides. *Craindre Dieu et observer ses commandements, c'est en cela que consiste tout l'homme*, dit le Sage ; et par une conséquence nécessaire l'héroïsme sans la piété ne caractérise point solidement l'homme devant Dieu. Hé ! *que sert à l'homme d'être estimé du monde, d'être applaudi du monde, de gagner même tout le monde, s'il vient à perdre son âme ?* disait Jésus Christ ; et que me servirait d'avoir admiré le grand prince dans Henri de Bourbon, si je n'y trouvais pas le chrétien, le vrai chrétien ; et qu'il se fût contenté d'adopter et de défendre les vérités de la religion, sans pratiquer les devoirs de la religion ? Hélas ! bien loin de continuer son éloge, je déplorerais son malheur ; et laissant au monde le soin de louer en lui ce qu'il y a eu de grand selon le monde, je me contenterais de gémir et de me taire. Mais il s'agit ici d'un prince dont la piété a été aussi grande que la naissance, et qui a su même faire, des dangers de sa condition, la matière de ses mérites. C'est donc en vertu et à la gloire de mon ministère que je loue ce héros que ses propres œuvres louent elles-mêmes, comme parle l'Ecriture ; et je ramasse dans le sanctuaire les fleurs que je répands sur son mausolée. Il fut modéré dans les plaisirs, humble dans la gloire, tranquille dans l'adversité. A tous ces traits, peut-on méconnaître le sage et religieux héros que je loue ?

Convaincu qu'une obligation indispensable des princes, comme des autres hommes, c'est de servir Dieu, parce que Dieu n'est pas moins le Créateur et le dominateur souverain des princes que des autres hommes, le premier usage de la raison fut en lui le noble essai de la vertu ; et malgré l'ardeur de l'âge il sut conserver le mérite de la modération chrétienne. Il sentit tout le poids de son baptême, comme parle Tertullien ; et il se fit une loi d'en remplir les vœux et d'en soutenir les engagements, au mépris de sa propre cupidité qui tâchait de les lui faire violer. Zélateur exact des lois évangéliques, il ne se laissa point corrompre par les douceurs du plaisir ; et l'idole de la volupté, si j'ose m'exprimer de la sorte, ne le compta jamais parmi ses adorateurs. Prévenu du secours de la grâce, il retenait ses désirs dans des bornes justes et raisonnables, et les attaques, qu'on livrait à son innocence ne la

furent point démentir. Comme il savait déconcerter l'ennemi par sa valeur, il sut maîtriser la passion par sa piété : mille fois plus content quand il avait résisté à une tentation, que lorsqu'il avait pris une ville ou gagné une bataille ; c'est qu'il n'ignorait pas que l'homme n'a point de plus redoutable ennemi que son propre cœur ; et que rien ne plaît tant à Dieu qu'une vertu attaquée et victorieuse tout ensemble. Je pourrais vous le représenter ici, humiliant son âme par le jeûne, comme parle un prophète, réduisant son corps en servitude, et trouvant toujours, dans le fonds d'une mortification discrète et exercée à propos, des ressources contre les attaques de ses propres passions ; s'abstenant de temps en temps des plaisirs permis, pour ne pas se laisser aller aux plaisirs défendus ; sanctifiant les périls de la cour par les austérités des anciens anachorètes ; joignant ainsi la précaution à l'innocence ; et se défiant toujours de son propre cœur, comme d'un ennemi domestique et attentif à trahir sa vertu.

Qu'il est difficile, Messieurs, de conserver l'innocence parmi les délices de la cour ! La cour est une terre fatale, qui offre à ses habitants des fruits de mort, et qui les fait périr par la malignité de l'air qu'on y respire. C'est une région contagieuse, où les plaisirs naissent, pour ainsi dire, sous les pas ; et où le serpent, caché sous des fleurs aimables, cause des plaies à l'innocence, d'autant plus funestes qu'elles ne se font presque point sentir. C'est un séjour licencieux, où bien loin de se boucher les oreilles comme l'aspic, pour ne pas entendre la voix de l'enchantement, selon l'expression de l'Ecriture, l'on se fait une joie de l'écouter et de le croire ; et où la mollesse, sous le nom de délassement légitime, fait avaler son poison mortel avec d'autant plus de sûreté qu'on ne s'en délie point, parce qu'on n'a pas l'avantage de le connaître. Soyez béni à jamais, ô mon Dieu ! La cour de France est aujourd'hui le séjour de la sagesse et de la piété. Le nouveau Salomon, qui y règne, les fait régner avec lui ; et après s'être, pour ainsi dire, assises autour de son berceau, elles sont montées sur son trône. Puissent-elles y briller toujours ! Puissent-elles n'en descendre jamais !

Revenons, Messieurs, au prince de Condé. Sa vertu, sollicitée par la facilité des occasions, ne se démentit point, et les attrait du plaisir ne furent tout au plus pour lui que de vaines tentations. Ce fut en vain que la volupté lui présenta sa coupe empoisonnée et qu'elle tâcha de l'enivrer du vin de prostitution, comme parle un apôtre : ce prince, ce sage prince ne lui céda point ; et il sut trouver, dans le secours de la fuite, le mérite de la victoire. Ici, je me le représente avec son illustre épouse, Charlotte de Montmorency, quittant la cour pour préserver son innocence des dangereuses attaques qu'on lui livrait, et pour la sauver de la malignité des exemples. Mais comme sa vertu l'en avait éloigné, sa vertu l'y rappelle. Il en était sorti par précaution, et il y re-

tourne par devoir. Vous ne l'ignorez pas, Messieurs, la France désolée pleurait la mort de son roi; et la reine, persuadée de la profonde capacité du prince de Condé, l'appela auprès d'elle, pour soutenir le poids de la régence à qui la diversité des partis et des intérêts suscitait des embarras journaliers, et pour partager avec lui les difficultés du gouvernement. Mais quoique son séjour fût différent, sa vertu fut toujours la même. Toujours il se défendit à la cour contre les attaques de la volupté, comme il fit toujours fleurir dans sa maison les lois d'une sage discipline.

Telle fut, Messieurs, sa modération parmi les plaisirs; mais quelle ne fut pas son humilité? Ce qui excite ordinairement les grands du monde à l'orgueil, c'est qu'ils se contemplent dans ce degré d'élévation qui les met au-dessus des autres hommes, sans se regarder par rapport à Dieu, qui est le seul grand par lui-même, et qui ne fait aucune distinction entre eux et les autres hommes. Ah! s'ils jetaient de temps en temps les yeux vers le ciel, pour s'occuper de la grandeur de l'être de Dieu, qui y règne: l'idée de cette grandeur souveraine, immense et éternelle les humilierait, et ils ne se regarderaient alors que comme des atomes imperceptibles, ou plutôt, que comme un néant. C'est ainsi que David, réfléchissant sur la grandeur de Dieu, avouait qu'il n'était rien devant lui. Tel fut, Messieurs, le sentiment du prince de Condé. La grandeur et la majesté de Dieu, qu'il contemplait de temps en temps, l'anéantissaient en quelque sorte à ses propres yeux; et tout grand qu'il était, il ne reconnaissait en lui rien de grand que l'aveu qu'il faisait du néant de sa grandeur même! Issu du sang de nos rois, et placé par sa naissance sur le chemin du trône, il s'humiliait souvent devant l'autel. Il ne reconnut d'autre noblesse que celle que la piété communique. Il crut que le seul mérite fait la véritable grandeur, et que si les mœurs démentent le sang, on est comme dégradé de sa noblesse. La qualité d'enfant de l'Eglise lui parut plus estimable que le titre de conquérant, et de prince même; et le nom de Henri lui fut toujours plus cher que celui de Bourbon. Bien loin de faire servir sa puissance aux intentions et aux usages de la vanité mondaine, il la ramena aux principes de la religion. L'éclat de ses vertus fut toujours plus grand que celui de ses dépenses; dépenses, qu'il ne fit jamais qu'au gré de l'équité et de la raison dont il suivait exactement les conseils; et sans intéresser les droits et les privilèges du rang, il conserva le mérite de l'humilité. En donnant au prince une magnificence raisonnable et réglée, il laissait au chrétien une édifiante et juste modération; et dans toute sa conduite, la religion ne perdit jamais rien de ses droits en faveur de la dignité. Que dis-je? il rétrécit l'éclat de la dignité en faveur de la religion et de la justice, et la diminution de ses dépenses, quoique discrètes et rai-

sonnables, servit au paiement de ses dettes; pratiquant ainsi tout à la fois deux vertus, qui eurent toujours pour lui des attrait si puissants: je veux dire l'humilité et la justice. Conduite qui confondra sans doute au jugement de Dieu tant de grands, qui contractent de nouvelles dettes pour entretenir ou pour grossir leur train et leur équipage, bien loin de le diminuer ou de s'en défaire pour payer les anciennes; et qui, à la faveur de leurs emprunts entassés les uns sur les autres, veulent toujours paraître plus qu'ils ne sont et plus qu'ils ne peuvent: semblables en cela à Moab, dont l'orgueil allait au delà de ses propres forces: *Superbia ejus plusquam fortitudo ejus.* (Isai., XVI, 6.) Ah! qu'ils jettent les yeux sur le prince de Condé qui, bien loin de se donner en spectacle au monde par des dépenses poussées trop loin, était par son humilité l'édification du monde même!

Que ne m'est-il donné, Messieurs, de vous le faire voir déposant toute sa grandeur aux pieds de Jésus-Christ pour lui témoigner qu'il l'avait reçue de ses mains; que sa gloire n'était qu'un rayon échappé de ses splendeurs ineffables, sa puissance qu'une communication de sa force, sa sagesse qu'un fruit de sa grâce dont il voulait bien le favoriser, sa douceur qu'un présent de son amour, ses victoires que des dispositions de sa providence éternelle! Il savait que la grandeur n'est qu'un titre vain qui ne donne ni ne suppose le mérite, et qui par conséquent ne doit point servir de matière à l'orgueil humain. Il savait que la puissance, qui distingue les princes devant les hommes, ne les distingue point devant Dieu, puisque Dieu n'a point d'égard aux diverses conditions des personnes, et qu'à ses yeux tout est égal. Il savait que leur fortune ne tient qu'à un fil de vie, qu'une légère agitation peut rompre; que le poids de leur grandeur, quelle qu'elle soit, ne peut pas les empêcher de courir sans cesse à leur fin; que, quoiqu'ils soient les maîtres du monde, ils passent néanmoins avec le monde; qu'ils sont comme des torrents qui, après avoir coulé avec bruit, se précipitent dans un abîme où règne un silence éternel; et que, du faite de la grandeur, ils tombent dans la poussière et dans les horreurs du tombeau! Il savait qu'ils seront cités au tribunal de Jésus-Christ pour y être jugés, non pas sur l'éclat de leurs dignités, mais sur leurs actions bonnes ou mauvaises; que le grand sera alors anéanti, et que l'homme seul paraîtra avec ses œuvres!

De là cette profonde humilité que le prince de Condé conservait dans le sein de sa grandeur même. De là cette aversion qu'il avait pour les louanges; aversion si parfaite, que le louer et lui déplaire ce n'était qu'une même chose. De là cette piété humble et sans faste, qui le faisait confondre dans nos temples avec les ministres du Dieu vivant, pour y chanter avec eux les cantiques de Sion dans la joie de son innocence. De là cet extérieur grave et humilié

qu'il montra toujours pendant la célébration des divins mystères; s'estimant plus glorieux, quand il se prosternait devant l'arche de la nouvelle alliance, que s'il avait été élevé sur le premier trône de l'univers. De là enfin cette vénération singulière et accompagnée de respect, qu'il eut toujours pour les ordres religieux. C'est principalement ici, mes révérends Pères, que les sentiments de votre cœur justifient ce que je tâche d'exprimer par la faiblesse de mes paroles. Vous le savez; et comment ne le sauriez-vous pas, puisque l'expérience vous l'a fait sentir? Vous le savez: il vous honora de son amitié, il fit couler sur vous les effets de sa protection toujours prête à vous appuyer; et s'il était permis à son cœur, dont vous êtes les dépositaires, de se ranimer et de se faire entendre, je n'en serais point démenti. Il vous aima, et en vous aimant il aima la piété, la science et le zèle, surtout ce zèle infatigable qui porte le dépôt de la foi dans les contrées du paganisme, et qui plante l'étendard de la croix sur les débris des idoles. Voilà, mes révérends Pères, ce qui vous attira son estime, sa protection et ses bonnes grâces. Voilà ce qui vous fit aimer particulièrement de lui; et pouvait-il vous en donner un témoignage plus sûr et plus authentique, qu'en vous déclarant à l'heure de la mort les héritiers de son cœur même?

Mais autant que le prince de Condé fut humble dans la gloire, autant fut-il tranquille dans l'adversité. Dieu, qui agit comme il veut, et qui agit toujours avec sagesse, parce qu'il est essentiellement et éternellement sage, se plaît à affliger les princes; soit qu'il veuille par là les instruire sensiblement de la vérité de leur dépendance à son égard, soit qu'il veuille par là tempérer l'éclat de leur rang et de leurs prospérités passagères, et leur faire trouver dans l'adversité un remède ou un préservatif contre l'orgueil; soit enfin, parce que c'est la condition commune des hommes d'être affligés ici-bas, et de ressentir ces coups qui partent de temps en temps de la main de Dieu, au gré de sa providence adorable. Quoi qu'il en soit, Messieurs, le prince de Condé éprouva de tristes et lamentables revers. Rappelez ici ces jours malheureux, où le maréchal d'Ancre, abusant de sa faveur, donnait un libre essor à son ambition démesurée, et ne prenait pour règle de sa conduite que l'orgueil de ses volontés. L'ambition est naturellement envieuse et cruelle. Jalouse de ses prétentions qu'elle ne manque jamais de faire valoir comme des droits légitimes, elle sacrifie tout à ses intérêts. Également aveugle et injuste, elle regarde la cruauté comme une prudence, lorsqu'elle est persuadée que la cruauté peut la servir; et elle exerce sans remords les plus horribles violences, quand elle croit qu'elles lui sont utiles. Vous me prévenez, Messieurs: par les conseils de cet orgueilleux favori, le prince de Condé perd sa liberté, mais sans perdre sa tranquillité ni sa patience. Ac-

coutumé à maîtriser ses passions, ses passions mêmes les plus vives, la sagesse du chrétien prévaut en lui sur les ressentiments de l'homme; et comme la modération réglait ses plaisirs, la religion calma ses douleurs. Mais le Seigneur, qui écoute la voix de l'innocence, la remit bientôt dans tous ses droits; et malgré les efforts de la calomnie et de l'oppression, sa première gloire lui fut rendue. La sagesse du roi découvrit la malignité du favori qui, par un abus outré de sa confiance, avait osé le tromper; et l'attentat du maréchal d'Ancre ne servit qu'à faire mieux éclater l'innocence du prince de Condé.

Comme la prison n'avait trouvé en lui qu'une sage tranquillité, la peste qui ravageait Dijon, où il s'enferma pour l'assistance de ses habitants, trouva en lui une fermeté également héroïque et chrétienne. Sur le point d'y accourir avec une constance mêlée de pitié et de tendresse, la voix de la politique se fait entendre; et quelles raisons n'allégua-t-elle pas! On tâche d'étourdir, pour ainsi dire, sa résolution, et de ralentir son courage intrépide, en lui représentant, d'un côté, l'inutilité du secours, et de l'autre, l'évidence du danger; on lui dit que la mort, qui enlève tous les jours les habitants de cette ville infortunée, en attaquera le gouverneur, et qu'il est impossible qu'il ne périsse bientôt avec eux; qu'il y a plus de témérité que de grandeur et de zèle à s'exposer ainsi; que le vrai courage est prudent, et que, bien loin de chercher les périls contre lesquels il ne peut rien, il doit les éviter; et que vouloir secourir Dijon, c'est vouloir affliger toute la France par la crainte qu'elle aura de le perdre, et par l'intérêt qu'elle a de le conserver; que le bonheur d'un royaume est à préférer à l'assistance d'une ville, mais surtout d'une ville que la fureur de la contagion met presque hors d'état d'être secourue; que la même démarche qui serait un vrai courage dans un particulier, c'est-à-dire dans un homme dont la perte ne tirerait pas à conséquence, n'est souvent qu'une haute imprudence dans un prince, parce qu'un prince, par rapport à l'État, dont il est un des principaux appuis, se doit des ménagements et des égards qu'un particulier ne se doit pas; et qu'après tout il aura le sort de la victime, sans avoir le mérite du sacrifice.

Mais le prince de Condé est incapable de faire céder le devoir à la politique. Il n'ignore pas que, comme les peuples doivent aux princes un tribut de soumission et de respect, les princes doivent aux peuples qui leur ont été spécialement confiés des assistances et des consolations effectives dans les calamités qui les affligent. Rien n'est capable de ralentir ni d'ébranler sa fermeté. Déjà je le vois, dans Dijon, proportionner le secours au besoin, et disputer, pour ainsi dire, à la mort ses victimes défaillantes. Quel spectacle pour sa tendresse vraiment paternelle, et en même temps quelle épreuve pour son courage! Les habitants de cette ville affligée paraissent moins des hommes vivants que

des cadavres tirés du fond des tombeaux. Leurs yeux étaient languissants et presque éteints, leurs joues creuses et profondes, leurs lèvres pâles et livides, leur voix mourante et incapable de se faire entendre, leur chair chargée de plaies, et portant ainsi les tristes marques de la contagion qui les dévorait. En voyant leur tendre et intrépide gouverneur, ils levaient de temps en temps les mains, mais le moment qui les voyait lever, les voyait retomber aussitôt. On n'apercevait presque partout que des hommes morts ou mourants ; et le mal augmentait de jour en jour. Dijon, cette ville si pleine de peuple, devint alors comme une veuve, selon les termes d'un prophète ; une solitude triste et affreuse y prit la place de la multitude ; la rareté de ses habitants permettait à l'herbe et à l'arbrisseau de croître dans les rues, comme ils croissaient dans les campagnes voisines : à peine y restait-il assez de vivants pour donner la sépulture aux morts, et Dijon n'était, pour ainsi dire, qu'un vaste tombeau ! Dans une désolation si extrême, le prince de Condé ne se laisse point abattre, et ce malheur, tout grand et tout lamentable qu'il est, ne fait point démentir sa fermeté ; d'une voix à la vérité entrecoupée de sanglots et de soupirs, mais soutenue par une constance que la religion seule peut donner, il ne se lasse point de crier dans Dijon, comme autrefois David dans Jérusalem : *Mon Seigneur et mon Dieu, frappez moi, mais de grâce épargnez le peuple qui m'est si cher !* Non, prince intrépide, ce fléau redoutable, qui a causé sous vos yeux tant de ravages, n'approchera point de vous ; le ciel se contente de votre désir généreux, et ne veut point votre mort. L'air empesté perd même déjà sa malignité, et la contagion n'exerce plus ses mortelles fureurs ; l'ange exterminateur, pour me servir des termes de l'Ecriture, met enfin son glaive dans le fourreau.

Cependant le duc d'Enghien faisait retentir l'univers du bruit de ses exploits glorieux, ou plutôt le faisait taire par les exploits de sa valeur : ses combats étaient pour lui autant de triomphes. Les héros de son siècle, qui s'arrêtèrent d'abord pour le considérer comme le vrai modèle du commandement et des expéditions militaires, ne sont pas longtemps à le regarder comme leur désespoir : on eût dit que la victoire avait fait un pacte avec lui de ne jamais l'abandonner. Son premier coup d'essai fut le chef-d'œuvre de l'héroïsme même. Ici, Messieurs, vous pensez à Rocroy sans que je le nomme, et l'Espagne pleure encore la défaite de ces vieux bataillons qu'une longue possession du courage et de la victoire avait fait regarder comme invincibles. Cette journée fameuse, qui aurait été la consommation de la gloire d'un autre héros, ne fut que le prélude de la gloire du duc d'Enghien, et comme le signal de tant de triomphes que le Dieu des armées lui préparait. Au seul bruit de son nom, les

viles ouvrent bientôt leurs portes, et à peine les a-t-il assiégées, qu'elles obéissent aux lois de ce conquérant dont les attaques, par une protection visible du ciel, étaient des succès infailibles. La victoire, qui l'avait d'abord couronné à Rocroy, le charge de nouveaux lauriers à Fribourg, à Nortlingue et dans tant d'autres contrées de l'Europe. Mais je m'aperçois que je m'éloigne de mon sujet ; d'ailleurs, sied-il bien à un ministre de Jésus-Christ, de cet Agneau qui a pacifié par son sang le ciel et la terre, de raconter les combats et les victoires des héros ? A mesure que le fils courait ainsi à pas de géant dans les routes sublimes de la gloire, le père tendait à sa fin, et s'approchait, comme parle l'Ecriture, des portes fatales de la mort : l'un remplissait la grandeur de ses destinées, l'autre alla recevoir la récompense de ses vertus.

Mon Dieu, toujours riche en miséricorde, et toujours prêt à l'exercer, parce que vous êtes essentiellement bon, comblez de vos bénédictions les plus marquées l'illustre famille d'un héros qui a agi si vivement pour votre gloire. Faites descendre vos dons précieux sur cette grande princesse (5) que la sagesse conduit et que les grâces accompagnent. Répandez vos faveurs sur le prince auguste (6) qui, dépositaire de l'éducation du roi, a appris à ses jeunes mains à manier le sceptre avec dignité, et à son cœur à suivre la vertu par inclination, et qui a bien voulu oublier toutes les douceurs de la grandeur pour se charger du poids des affaires. Protégez encore le prince généreux (7) à qui le zèle de la foi a fait négliger les plaisirs de la cour, et qui, pour satisfaire aux impatiences de sa valeur, a été chercher des périls dans les pavillons de l'Infidèle. Regardez d'un œil favorable non-seulement l'aimable prince (8) qui joint aux grâces de l'âge le mérite de la vertu, mais encore tant d'illustres princesses autant estimables par leur piété que respectables par leur rang. Enfin, Seigneur, assurez au sang de Condé l'immortalité ; maintenez-le dans son ancienne splendeur. Que la religion et la gloire habitent toujours dans cette illustre maison, et que la justice y demeure éternellement.

Pour vous, Messieurs, qui vous êtes assemblés dans ce saint temple, pour y entendre l'éloge d'un prince selon le cœur de Dieu, tâchez désormais de mener, à son exemple, une conduite digne de Dieu. Il n'est pas donné à tous les hommes de posséder les vertus qui caractérisent les héros et les grands selon le monde, et qui distinguèrent avec tant d'éclat le prince de Condé, mais il est commandé, et par conséquent possible à tous les hommes de pratiquer les vertus, qui sont des parties essentielles du christianisme, et par lesquelles le prince de Condé eut le bonheur de se sanctifier. Soyons donc modérés comme lui, humbles comme lui, tranquilles et patients comme lui, et pour,

(5) Madame la duchesse douairière.

(6) Monseigneur le duc.

(7) Monseigneur le comte de Charolais.

(8) Monseigneur le comte de Clermont.

dire tout en un mot, pratiquons les devoirs de notre sainte religion comme lui, afin de nous rendre dignes des promesses et des récompenses de Dieu, comme lui. Voilà, Messieurs, les fruits solides et précieux qu'on doit retirer de l'éloge funèbre que la religion lui consacre annuellement dans ce temple, et que son illustre fils entendit

la première fois dans ce temple même. Ministres du Seigneur, remontez à l'autel et continuez le saint sacrifice. Faites couler le sang de l'Agneau sur ces grandes âmes à qui la religion a été si chère et qui doivent être si chères à la religion. Obtenez la paix dans le ciel à ceux qui nous l'ont procurée plusieurs fois sur la terre.

TABLE DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

NOTICE SUR LE P. BERTAL. 9 DISCOURS CHOISIS SUR PLUSIEURS MATIÈRES IMPORTANTES DE LA FOI ET DES MOEURS, PAR LE P. BERTAL, JESUITE. 41

Avertissement. 11. — Discours I^{er}. De la conscience. 14. — Discours II. De la fausse paix de la conscience. 40. — Discours III. Du monde. 57. — Discours IV. De la perfection chrétienne. 109. — Discours V. De la patience. 158. — Discours VI. De l'abus des miséricordes de Dieu. 179. — I. De la fausse espérance des pécheurs. 181. — II. De la crainte de Dieu. 215. — Discours VII. De l'impureté. 244. — Discours VIII. De la beauté. 271. — Discours IX. Du corps. 292. — Discours X. Des péchés d'autrui. 322. — Discours XI. Suite du même sujet, où il est particulièrement traité du scandale. 353. — Discours XII. Du temps. 375. — Discours XIII. Du mariage. 397.

NOTICE SUR LE P. CHAMPIGNY. 451 SERMONS ET PANÉGYRIQUES CHOISIS DU P. CHAMPIGNY, BARNABITE. 453

Sermon I^{er}. Sur le mystère de la présentation de Jésus-Christ au temple. — Purification de la sainte Vierge. 453. — Sermon II. De l'Annonciation de la Vierge. 447. — Sermon III. Des saints anges gardiens. 458. — Sermon IV. De la surdité spirituelle. 476. — Sermon V. De l'impénitence. 492. — Sermon VI. Du mauvais riche. 506. — Sermon VII. De la rechute dans le péché. 520. — Sermon VIII. De l'aveuglement spirituel. 554. — Sermon IX. Des bonnes œuvres. 549. — Sermon X. De la foi. 564. — Sermon XI. Du cœur nouveau. 579. — Examen de conscience pour une personne qui aspire à la perfection, principalement lorsqu'elle est consacrée à Dieu par des vœux de religion. 595. — Panégyrique I^{er}. Saint Pierre. 608. — Panégyrique II. Saint Louis, roi de France. 626. — Panégyrique III. Saint François de Borgia, général de la Compagnie de Jésus. 640. — Panégyrique IV. Saint Eustache martyr. 657. — Panégyrique V. Sainte Catherine, vierge et martyre. 672.

NOTICE SUR JULLIARD DUJARRY. 687 SERMONS ET ESSAIS DE SERMONS CHOISIS DE DUJARRY. 689

ESSAIS DE SERMONS POUR L'AVENT. 689
Premier dessein. L'impie confondu devant Dieu, ou les fausses excuses du pécheur combattues. 689. — Sermon I^{er}. — De la fausse paix de conscience. 689. — Sermon II. De la fausse innocence. 695. — Sermon III. Vaines excuses des pécheurs. 699. — Sermon IV. Les grandes sources du dérèglement présent. 704. — Sermon V. De la fragilité humaine. 708. — Sermon VI. De la mauvaise coutume. 712. — Sermon VII. Des bons desirs inefficaces. 716. — Sermon VIII. De la crainte et de la juste confiance. 721. — Sermon IX. De la foi comme règle de vie. 725. — Sermon X. De la fuite des occasions. 729. — *Second dessein.* Le parfait pénitent. 757. — Sermon XI. De l'efficacité et de la facilité de la pénitence. 757. — Sermon XII. Suite de la facilité des pratiques de la pénitence. 742. — Sermon XIII. Du délai de la pénitence à la mort. 746. — Sermon XIV. Sur la pénitence douteuse des mourants. 750. — Sermon XV. Des conditions d'une conversion véritable. 754. — Sermon XVI. De la satisfaction. 758. — *Troisième dessein.* La religion crue et pratiquée. 765. — Sermon XVII. Des miracles. 765. — Sermon XVIII. De l'amour des ennemis. 775. — Sermon XIX. De l'humilité. 779. — Sermon XX. Du parfait accomplissement de la loi. 782. — Sermon XXI. Il faut combattre la passion dominante. 791.

ESSAIS DE SERMONS POUR LES DOMINICALES ET LES MYSTERES. 793

Sermon XXII. Sur les avantages, les obligations et les peines du mariage. 793. — Sermon XXIII. Sur la vocation.

799. — Sermon XXIV. Sur l'oisiveté. 805. — Sermon XXV. Il faut rendre le travail méritoire. 809. — Sermon XXVI. Sur la source des tentations. 815. — Sermon XXVII. Sur le mépris du monde. 817. — Sermon XXVIII. Sur l'impureté. 821. — Sermon XXIX. Sur la médisance. 826. — Sermon XXX. Sur les dangers des richesses. 829. — Sermon XXXI. Sur les caractères de l'esprit de Dieu. 835. — Sermon XXXII. Merveilles et images de la Trinité. 839. — Sermon XXXIII. Sur la miséricorde de Dieu. 845. — Sermon XXXIV. Sur la faiblesse et la force de l'homme. 851. — Sermon XXXV. Sur la douceur intérieure et extérieure du chrétien. 861. — Sermon XXXVI. Sur les caractères de l'hypocrisie. 868. — Sermon XXXVII. Sur le crime et la punition des hypocrites. 872. — Sermon XXXVIII. Sur les souffrances des damnés. 881. — Sermon XXXIX. Il y a deux sortes de faux prophètes. 887. — Sermon XL. Sur les devoirs du chrétien et ceux de l'homme du monde. 895. — Sermon XLI. Sur l'état de l'homme après la mort. 900. — Sermon XLII. Contre les jugements téméraires. 905. — Sermon XLIII. Sur les mauvaises conversations. 915. — Sermon XLIV. Il y a deux sortes de mauvais silence. 920. — Sermon XLV. Sur l'envie. 927. — Sermon XLVI. Sur les caractères du blasphème. 931. — Sermon XLVII. Sur la prédestination. 937. — Sermon XLVIII. Il faut fuir le monde. 942. — Sermon XLIX. Sur les bienfaits de la foi. 945. — Sermon L. Sur le bon usage des maladies. 948. — Sermon LI. Il faut faire miséricorde. 953. — Sermon LII. Sur la patience de Dieu à l'égard du pécheur. 957. — Sermon LIII. Sur la restitution. 961. — Sermon LIV. Peut-on plaider sans pécher? 965. — Sermon LV. Contre les railleries. 971. — Sermon LVI. Sur la nécessité et l'excellence de la persévérance chrétienne. 977. — Sermon LVII. Pour la vêtue et profession d'une religieuse. 981. — Sermon LVIII. Sur le même sujet. 987. — Sermon LIX. Sur le même sujet. 991.

SERMONS SUR LES MYSTERES DE NOTRE-SEIGNEUR ET DE NOTRE-DAME. 993

Sermon LX. Pour le jour de la Pentecôte. 995. — Sermon LXI. Des grandeurs de Jésus. 1011. — Sermon LXII. Pour le jour de la Conception de Notre-Dame. 1029. — Sermon LXIII. Pour le jour de Noël. 1051. — Sermon LXIV. Pour le jour de la Circoncision. 1076. — Sermon LXV. Pour le jour des Rois. 1098. — Sermon LXVI. Pour le jour de la Purification. 1122. — Sermon LXVII. Pour le jour de la Septuagésime. 1159. — Sermon LXVIII. Pour le dimanche de la Quinquagésime. 1159. — Sermon LXIX. Pour le jour des Cendres. 1172. — Sermon LXX. Pour le jour de l'Annonciation. 1190. — Sermon LXXI. Pour le dimanche de la Passion. 1209. — Sermon LXXII. Pour le jour de la Passion. 1228. — Sermon LXXIII. Pour le jour de Pâques. 1259. — Sermon LXXIV. Pour le jour de l'Ascension. 1277. — Sermon LXXV. Pour le jour du Saint-Sacrement. 1295. — Sermon LXXVI. Pour le jour de la Visitation. 1314.

NOTICE SUR CHARAUD. 1333.

OEUVRES CHOISIES DE CHARAUD. 1333

Sermon I^{er}. Pour le jour de la Conception de la sainte Vierge. 1335. — Sermon II. Pour le jour de Noël. 1352. — Sermon III. Pour le jour de la Cène. 1369. — Sermon IV. Pour le jour de la Pentecôte. 1385. — Sermon V. Sur l'Assomption de la sainte Vierge. 1399. — Sermon VI. Pour le jour de la Toussaint. 1416. — Sermon VII. Pour le jour de la Commémoration des morts. 1435. — Sermon VIII. Pour une vêtue religieuse. 1455. — Sermon IX. Pour une profession religieuse. 1472. — Sermon X. Sur l'aumône. 1487. — Panégyrique de saint Gaëtan. 1509. — Oraison funèbre de très-haut, très-puissant et très-excellent prince Henri de Bourbon, prince de Condé, et premier prince du sang. 1527.

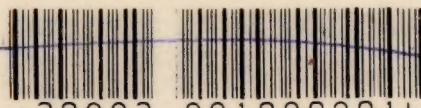
FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Petit-Montrouge. --- Imprimerie de L. Migne.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

--	--	--



a39003 001908291b

B X 1 7 5 6 . A 2 M 5 1 8 4 4 V 3 8
M I G N E , J A C Q U E S P A U L .
C O L L E C T I O N I N T E G R A L E E

CE BX 1756
.A2M5 1844 V038
C00 MIGNE, JACQU COLLECTION I
ACC# 1047764

U D' / OF OTTAWA



COLL	ROW	MODULE	SHELF	BOX	POS	C
333	10	04	05	08	01	6